

LES ANNALES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES



TOME

SOIXANTE-SIXIÈME

JANVIER-JUIN

1916

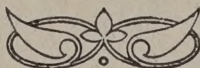


PARIS

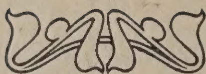
RÉDACTION ET ADMINISTRATION

51, RUE SAINT-GEORGES

Table des Gravures



MUSIQUE



LES · ANNALES



LA BONNE MARRAINE

2 Janvier 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES ET LITTERAIRES

ABONNEMENTS
(Édition illustrée) UN AN SIX MOIS
France et Colonies 12 fr. 6 fr. 50
Union postale 18 fr. 9 fr. 50
Le Numéro : 25 Centimes

Revue Universelle paraissant le Dimanche

Directeur, Rédacteur en chef : ADOLPHE BRISSON

ÉDITION DE LUXE
(Papier fort) UN AN SIX MOIS
France et Colonies 16 fr. 8 fr. 50
Union postale 22 fr. 11 fr 50
51, rue Saint-Georges — PARIS

34e ANNÉE (1er SEMESTRE). *2 JANVIER 1916.*

Sommaire du N° 1697

TEXTE

ILLUSTRATIONS

MUSIQUE

Notes de la Semaine

L'Optimisme

C'est le mot qu'il faut écrire en tête du premier numéro de l'année nouvelle; il exprime un état d'âme nécessaire; il nous enseigne notre devoir. Soyons optimistes. Cela signifie: « Ayons une foi absolue dans le succès. Ne nous laissons pas abattre, ni même décourager par la déception passagère et l'accident imprévu. Considérons le bon côté des choses ou le moins mauvais. Armons-nous de patience. Persistons à lutter, résignons-nous à souffrir, luttons avec énergie, souffrons sans amertume, en nous persuadant que la victoire est au bout de notre effort. » Voilà, je pense, le véritable optimisme.

M. Henri Lavedan s'attache à le définir, en une superbe page de son dernier livre (1). Il aime ces sortes d'analyses; il y excelle. Il prend une idée; il la tourne, la retourne, l'examine de face et de profil, sous des aspects infiniment variés; il l'embrasse dans l'ensemble, l'étudie dans le détail; et tout ce que cette idée suggère à son esprit et à son cœur, il le traduit, à l'aide d'un vocabulaire extraordinairement riche et souple. Philosophe sensible, artiste somptueux et délicat, Lavedan, lorsqu'il traite un sujet, l'épuise et ne laisse presque rien à glaner après lui. Il essaie donc de tracer le portrait de l'optimiste. Pour bien saisir et fixer cette image, il use du procédé classique qui consiste à évoquer l'image contraire; nous connaîtrons d'autant mieux l'optimiste que nous aurons appris à nous méfier de son ennemi naturel, le pessimiste.

Celui-ci, Lavedan le déteste. Et comme il a raison! Il l'appelle plaisamment le « franc-tireur du pire ». En effet, le pessimiste ne s'unit pas, généralement, à d'autres gens de son espèce, il ne s'enrôle pas dans une armée; il agit isolément, par ses propres moyens, il fait la guerre de partisan; dès qu'il aperçoit un visage qui ne respire point l'irritation et la tristesse, il fonce dessus; dès qu'il entend une parole d'espoir, il éprouve le besoin impérieux de protester contre ce langage trop réconfortant, d'y substituer des phrases énervantes et dissolvantes; il possède le talent de noyer sous les flots de l'ironie et du doute les poudres de la volonté; il est le « sapeur glacé du courage d'autrui »; vous exaltez la gloire des belles morts, il vous montre des ruines; vous sonnez l'Angelus, il fait tinter le glas; quand vous agitez un drapeau, il déplie un linceul. Sa violence croissant à mesure qu'elle se déchaîne, le pessimiste entre aisément en fureur; il hait ce Français qui se permet d'affirmer que l'Allemand sera chassé de France; il le déchire; il feint de ne pas le croire sincère, de voir en lui un bravache, un énergumène, une sorte de commis voyageur du patriotisme, un Gaudissart altéré de sang, un fou secrètement ravi des catastrophes qui bouleversent le monde. Oh! sa joie, sa joie hideuse, quand il a lu un mauvais communiqué! De quel air il vous aborde! « Eh bien! vous êtes content ? » Sentez-vous l'odieux persiflage de cette interrogation, ce qu'elle contient d'offensant, d'injurieux, d'agressif? « Eh bien! vous êtes content? », c'est à dire : « Pauvre naïf, pauvre idiot, pauvre poire, vous vous nourrissez encore d'illusions, vous fermez les yeux à l'évidence; quand donc comprendrez-vous que la partie est perdue? » Lavedan fait judicieusement observer que ce mécontent de la guerre est, presque toujours, un gavé de la paix, un privilégié de la fortune, un favorisé de l'intrigue, un égoïste préservé de toute émotion par sa sécheresse, et de tout embarras par sa prudence... Les plus éprouvés physiquement sont moralement les plus solides. Le rasta attablé au cabaret avec une petite dame et fumant son cigare (rappelez-vous l'immortel croquis de Forain) se plaint de l'inactivité de nos généraux. Le soldat, enfoncé jusqu'au ventre dans les tranchées boueuses du Nord, garde inaltérée la certitude de vaincre. Il est à remarquer que, lorsqu'on se rapproche des champs de bataille, la confiance renaît, les nerfs se détendent, et que, lorsqu'on s'en éloigne, l'humeur s'assombrit. J'ai un ami très cher, un admirable écrivain dont les lettres me consternent. Il habite, sur la Côte d'Azur, une « bastide » riante, ensoleillée, fleurie; or, la douceur de cette nature en fête, au lieu d'alléger son inquiétude, l'aggrave. Peut-être se reproche-t-il de vivre dans l'abondance et la mollesse alors que ses fils endurent mille tourments; peut-être ce scrupule, honorable en somme, et digne de respect, le rend-il malheureux. Il ne cesse de gémir. Quand je le lis, et je le lis souvent, et je suis charmé de le lire, car il est très éloquent, je m'imagine entendre les cris de détresse d'un naufragé, abandonné de Dieu et des hommes. J'ai envie de lui répondre : « Quittez votre Eldorado... Venez... Déjà, Paris vous raffermira par l'exemple de sa vaillance et de sa sérénité. Et puis, allez plus loin. Montez vers les plaines champenoises, vers les plateaux de l'Argonne, vers les vallées de la Haute-Alsace. Regardez, questionnez nos alpins, nos fantassins, nos territoriaux, écoutez la voix de

(1) *Les Grandes Heures*, Perrin éditeur.

leurs chefs. Au fond de ces yeux limpides, vous discernerez la même pensée : la résolution de tenir coûte que coûte, et de ne s'arrêter qu'après le triomphe de la justice et du droit. Ils sont assurés d'y réussir...

Et ne supposez pas, ô mon ami, que cette conviction soit illusoire. Elle ne repose pas seulement sur la ferveur d'un désir surexcité par l'attente; mille symptômes favorables la fortifient. Les récents débats du Reichstag laissent percer, en dépit des ménagements officiels et des mensonges de l'agence Wolff, une impression d'angoisse. L'Allemagne s'épuise; ses ressources diminuent en or, en vivres, en effectifs; le fléchissement de la valeur du mark atteste la ruine de son crédit; sa population, insuffisamment ravitaillée, écrasée sous les impôts, réclame la paix; de sourdes et menaçantes rumeurs, grondent à Potsdam, comme en 1790, chez nous, à Versailles. Berlin ne s'amuse plus, que pour obéir à l'empereur. On y danse par ordre. Vain simulacre d'une allégresse qui blesse les mères en deuil. Les succès militaires y sont accueillis froidement, puisqu'ils ne remédient pas à la famine. Des décrets rationnent la viande, le sucre, le pain, le lait. La presse démontre que l'appétit teuton peut être indéfiniment comprimé, mais ne convainc pas la foule. Le chancelier et les ministres plastronnent, mais il y a moins d'infatuation orgueilleuse, moins d'arrogance dans leurs discours. M. Hellferich ne fait plus allusion au colossal tribut de cent milliards que les peuples, devenus esclaves, devaient payer à la Germanie. Les sujets du kaiser espèrent toujours sortir victorieux de l'épreuve; ils ne comptent plus recevoir un complet dédommagement de leurs sacrifices. Ils commencent à se demander pourquoi fut engagée cette funeste aventure. Dans quelques mois, ils maudiront ceux qui les y ont précipités... Ainsi s'ouvrent, encore à demi cachées, les voies mystérieuses du destin. Ainsi s'élabore l'avenir. Saluons-le du cri de l'optimiste incorrigible et imperturbable : « Tout va bien! »

LE BONHOMME CHRYSALE.

Abonnements de Guerre

POUR LES SOLDATS

A l'occasion des fêtes de Noël et du Jour de l'An, un grand nombre d'abonnements à prix réduits nous furent demandés... Nous avons été heureux de coopérer à ces petits cadeaux, destinés à dissiper la mélancolie de nos chers soldats et à évoquer le souvenir des joies familiales dont ils sont privés.

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre :**

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50**, sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées*... A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

Voir aux annonces le bulletin à remplir.

Les Lettres de la Cousine

Mon Noël

Ma chère cousine,

Quel joli, quel tendre Noël je viens d'avoir!... J'ai vécu toute cette semaine au royaume miraculeux des enfants dans une féerie de joujoux : pantins aux jambes molles, poupées aux yeux écarquillés, soldats de plomb, trompettes guerrières, sabres de bois, fusils de carton, moutons bêlants, bergères élégiaques, chemins de fer perfectionnés... et tout ce à quoi peuvent rêver les Petits... Et, à travers tous ces objets inertes et charmants, j'ai aperçu quelque chose de l'âme de l'enfance, âme délicieuse dont la fraîcheur vous pénètre, âme infinie qui laisse après soi une sensation de vérité ailée dont on se sent tout remué.

Oh! ces chères petites écritures maladroites, ces jambages appliqués, ces pâtés candides, ces lignes zigzaguantes, que tout cela est naïf, sincère et bon!... Et quelle littérature vaudra jamais la phrase courte et expressive de l'enfant, qui n'a point encore fait le tour des idées et connaît seulement l'instinct et la force du sentiment!

« Je vous envoie une boîte de soldats très jolie, un petit canon qui tire tout seul et un bâton de nougat pour faire cadeau au petit garçon malheureux qui a conduit son frère « Arnest » à l'hôpital et je vous embrasse bien fort. » Quoi de plus naturel, de plus précis et de plus touchant que ce billet qui a coûté des efforts visibles à son auteur et le sacrifice de ses meilleurs trésors ?...

Et cet autre poulet d'une note plus attendrie : « J'ai bien du chagrin de voir tant de petits enfants de mon âge si malheureux, je vous envoie toute ma bourse, ce n'est pas beaucoup, mais je n'ai que sept ans... »

Et ce chef-d'œuvre d'une petite bonne femme, évidemment énergique et décidée, qui déclare tout net avoir pris « aussi » la tirelire de son petit frère trop petit — il n'a que deux ans, Madame! — « pour que ça fasse plus plaisir encore aux enfants de soldats qui sont malheureux. »

Ah! que cela est doux de sentir le contact de tous ces enfants, d'entendre les battements innocents de leur cœur, de lire leurs petites confidences et de vivre un instant à leurs côtés, dans la splendeur des illusions! « Je t'envoie mon cheval de bois, ma culotte de velours noir, un bonhomme de pain d'épice et mes sous, pour qu'il y ait plus des petits frères qui pleurent », m'écrit l'un d'eux, en me tutoyant gentiment... Et l'enfant ingénu croit évidemment avoir résolu la question sociale, ou du moins il la trouve toute simple. Il a raison, car si chacun offrait à la communauté la part représentée par ces dons ravissants, le monde marcherait moins mal... De même, les fillettes des écoles, dévouées et tendres, ont accompagné leur Noël de lettres qui en font le souvenir précieux. Et, en vérité, l'on puise auprès de ces enfants pleins de pitié, de tendresse et de joie la plus haute leçon qui se puisse donner... Car, lorsqu'on voit avec quelle ardeur, quel frémissement intérieur ils se dépouillent pour le bonheur d'autrui, on reste confondu d'admiration. Le sacrifice ne compte pas pour eux, et seulement le plaisir qu'ils éprouvent à accomplir un geste tendre. Et en constatant les effets adorables de leur bonne volonté, on songe à ces vers si profonds de Verlaine :

Allez, rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste.

Ils auront, en cette semaine fatidique et sacrée, réjoui d'innombrables petites âmes et par surcroît ils m'auront donné le plus beau, le plus cher Noël qu'on puisse imaginer.

Nous n'avons pu encore distribuer tous les dons qui s'accumulent dans notre hall; mais chaque jour a sa tâche joyeuse, et chaque jour nous entassons avec délices dans des malles, des caisses, paniers, et même dans des sacs, tous les joujoux, tous les cadeaux utiles qu'il faut porter à destination.

Quel spectacle inoubliable nous donnent alors les protégés de nos petits amis et combien les extases de ces enfants privés du nécessaire sont poignantes...; si nos bienfaiteurs en herbe voyaient les petites mains tendues, les figures pâles illuminées d'espoir, les explosions de joie de leurs infortunés amis, ils comprendraient mieux encore l'action charmante qu'ils viennent de commettre, et seraient contents d'avoir jeté un peu de bonté et de poésie, au seuil de l'année nouvelle, sur toutes ces misères.

Nous avons eu le bonheur ainsi, de contempler la joie de quatre-vingts petits enfants de l'hôpital Saint-Louis... C'est là où « Arnest » avait été soigné, et nous avions reçu mission de gâter parmi ses petits camarades, tous ceux qui, comme lui, se trouvaient privés de leur père soldat... Nous fûmes donc à l'hôpital où, déjà, le docteur et Mme Baudet exercent leur grande bonté, et nous emportâmes trois grosses caisses débordantes de joujoux, de livres et de tirelires..., et ce fut un moment exquis, pour nous surtout, bien plus encore que pour les petits malades...

Au centre de la salle s'élève le gigantesque sapin traditionnel chargé de joujoux; tout autour, alignés dans des lits blancs, des enfants enfiévrés fixent les lourdes branches... et par terre, dans un moïse, au pied de l'arbre symbolique, un bébé, un doux Jésus vivant, pâle et sage, regarde un beau songe passer... Puis, de toutes ces petites poitrines un peu haletantes, sortit un chœur, hymne tendre à la patrie; mais, tandis que les paroles montaient, perçantes et claires, tous les yeux éblouis restaient attachés au sapin... Et les enfants anxieux se demandaient: Verra-t-on bientôt se réaliser l'enchantement?... Tout à l'heure, cette belle poupée alsacienne viendra-t-elle sur l'oreiller dormir entre deux petits bras maigres et passionnés..., et le tambour et les baguettes infernales tomberont-ils entre les mains de ce grand garçon osseux qui les dévore du regard?... Et ces givres d'argent, et ces noix d'or et ces polichinelles de satin, et la grosse négresse accrochée là-haut, sous un Chantecler qui pousse des cocoricos, et tous ces joujoux du Paradis, est-ce que, vraiment, ce sera pour eux?... Et voilà qu'ils entendent une musique divine. Mme Truffier chante « Noël! Noël! » et Mme H. Lavedan chante « En passant par la Lorraine », et ce sont de ces choses miraculeuses qui n'arrivent que lorsqu'il y a fête au ciel... Oui, décidément, les merveilles de l'arbre géant doivent être pour eux... Et voilà que M. Fursy les fait rire aux larmes avec une chanson impayable, dont ils entonnent le refrain : « Lin, lin, lin..., ra, ra, ra..., p'tit, p'tit, p'tit..., boche, boche, boche... », et Mme Jeanne Fusier les fait pleurer avec une poésie qui parle des méchants uhlans... Et puis, un grand silence, M. le médecin-chef, entouré de ses élèves..., parmi lesquels nous reconnaissons notre dévoué Trotsky et la charmante et si chère Mlle Salinas, annonce la grande distribution... Les enfants arrêtent leur souffle, les petits ataxiques se dressent comme ils peuvent, les plus pâles reprennent de la vie... Ah! non, ce n'est pas vrai que le bonheur fait

ma!!... Tous ces enfants soulevés par l'émotion retrouvent, pour un instant, de la mine, ils battent des mains, et quand la poupée alsacienne est décrochée, on n'entend plus que ce cri éperdu: « Moi, moi!... Pour Moi, madame! Pour Moi, monsieur! » Ils pépient comme des oiseaux dans une volière, ils chantent, ils implorent, c'est un crescendo éperdu de désirs. Moi, moi!... Ils veulent tout, le mirliton, le chien, la grosse vache, le fouet, le petit oiseau dans la cage; leurs petites mains, crispées déjà sur des joujoux, se tendent encore..., ils rient comme des anges pour rien, pour le plaisir... Une fillette, la tête bandée, serre sur sa chemise entr'ouverte; une poupée de chiffon, et c'est une vision adorable de maternité...; deux petits s'embrassent sans savoir pourquoi, et cet autre pleure, pleure éperdument..., il voulait la trompette..., il n'a pas la trompette, Fernand a la trompette... et Fernand souffle héroïquement dans la trompette qui lui devient d'autant plus chère qu'elle est ardemment convoitée... Mais voilà que le petit en larmes subitement se tait, abasourdi, émerveillé, il vient de recevoir un tambour. Rataplan, rataplan. Il tape, il tape, c'est magnifique. Et Fernand, médusé, lâche sa trompette, hurlant: « Et moi aussi je veux un tambour », et puis, tout s'arrange..., la vue des petites tirelires, calme tout le monde... Et puis il y a encore les livres, le goûter...

Et cela est joli de voir le tableau radieux de tous ces enfants malades comme ressuscités par la joie... de sentir leur petite âme en fête, — les enfants rient en cascades ravissantes et ce sont les grandes personnes tout émues qui ont envie de pleurer!

Allez, « rien n'est meilleur à l'âme
Que de faire une âme moins triste... »

L'âme de ces enfants exulte, leur Noël fut doux... Et il m'a semblé que je devais conter la chose à mes petits amis, leurs bienfaiteurs... Toute cette semaine sera radieuse, puisque chaque jour, en leur nom, nous irons porter du bonheur, de la tendresse à des petits déshérités... Il restera encore bien des misères, hélas!... car c'est un rêve d'enfant d'espérer qu'il n'y aura plus « des petits frères malheureux ».

Mais avoir fait quelques âmes moins tristes c'est déjà une chère consolation... Et du fond du cœur je remercie tous les enfants qui m'en ont donné la joie.

YVONNE SARCEY.

Une touchante cérémonie a eu lieu cette semaine à Notre-Dame-de-Lorette. Il y a un an, dans la nuit de Noël, mourait à la peine, à l'honneur, frappé d'une balle au front, un jeune officier, Pierre Ginisty. Nous avons dit, ici-même, la fin de ce héros, et les tendres et déchirants regrets que sa mort laissa dans cette maison, à laquelle l'unissaient les liens de la famille, et aussi ceux de l'esprit... C'est aux *Annales* qu'il écrivit ses premières œuvres, que l'Académie Française vient de couronner; c'est aux *Annales* que son cher souvenir restera toujours vivant.

Une messe tout intime fut célébrée, sans aucune invitation, mais de nombreux amis au cœur fidèle, se souvinrent et vinrent prier auprès des parents, auprès de la jeune veuve et de la chère petite Colette, pour le soldat mort au champ d'honneur. M. l'abbé Imbert, prononça quelques paroles émouvantes à l'issue de la messe; il parla comme il sait parler, avec son cœur, et ce fut un hommage délicat rendu aux enfants glorieux qui savent mourir pour leur patrie et pour leur foi...

LES CONFÉRENCES de l'Université des Annales

PROGRAMME DE LA 1re SEMAINE

Série du Lundi, 2 h. 1/4

Les Leçons de la Guerre
(12 Conférences)

1re Conférence, le 17 janvier. — Les Héroïnes de Guerre; La Femme Française à travers l'Histoire.

Conférence par Me HENRI-ROBERT, *Bâtonnier de l'Ordre des Avocats.*

Série du Mercredi, 2 h. 1/4

A Travers l'Ame et la Littérature Anglaises
(12 Conférences)

1re Conférence, le 19 janvier. — Le Folklore; A travers les Chants et les Poésies populaires; les Ballades Anglaises, Ecossaises, Irlandaises.

Conférence par M. JEAN RICHEPIN, *de l'Académie française.*

Série du Vendredi, 2 h. 1/4

Le Patriotisme dans la Poésie et au Théâtre
(12 Conférences)

1re Conférence, le 21 janvier. — Le Patriotisme au Théâtre; Le Cid; Roland; Cyrano.

Conférence par M. LOUIS BARTHOU, *ancien Président du Conseil.*

Toutes ces conférences seront publiées dans *Le Journal de l'Université des Annales (année 1916)*, ainsi que les beaux vers, fragments de pièces de théâtre, morceaux à dire, musique, qui ajoutent à l'agrément de ces leçons d'une si haute tenue littéraire.

Le 1er N° de l'*année 1916* paraîtra le 25 janvier.

Le Journal de l'Université des Annales

ANNÉE 1915

Sommaire du N° XXII-XXIII (N° double)

L'Italie et d'Annunzio,
Conférence de **Édouard Herriot.**

Le Génie de Véronèse; Un Grand peintre Italien,
Conférence de **Albert Acremant.**

L'Histoire de la Grande Guerre. Chapitre V. — La Bataille de la Marne,
César Campinchi.

La Déclaration de Guerre : Discours de MM. Raymond Poincaré, René Viviani, Paul Deschanel.

Le Jour Sacré, par Maurice Barrès.

Ce numéro est illustré de 60 gravures et cartes.

MUSIQUE — Ce numéro contiendra : *Pietà Signore*, de Stradella, et *Come t'adoro e Quanto*, de Bellini.

Après ce numéro, paraîtra le
N° XXIV,
dernier N° de l'an 1915 :
Vers la Victoire

Les personnes qui désireraient encore recevoir *cette collection 1915*, de si haute actualité, qui obtient un si vif succès, n'ont qu'à s'abonner (envoyer deux billets de cinq francs ou un mandat de dix francs) et ils recevront de suite :

1° Un volume broché, contenant la matière des douze premiers Nos (1915), volume de 768 pages, contenant 517 gravures.

Les douze derniers Nos (1915), parus ou à paraître. Bien spécifier, en ce cas, qu'il s'agit de *l'année 1915.*

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'hôpital, cette semaine, a éprouvé un grand deuil. Une de ses chères infirmières, Mlle Marguerite Lebrou, est morte presque subitement... Cette jeune fille, dont le rire clair égayait toute la maison, était active, vaillante, tendre, dévouée; les blessés l'adoraient et, quand ils avaient dit: « Mademoiselle Marguerite », avec un respect affectueux, ils avaient tout dit... Mlle Marguerite était près d'eux dès sept heures du matin, servant leur petit déjeuner, faisant manger les amputés, aidant aux soins de la toilette... Elle n'était point préposée aux soins chirurgicaux et préférait l'humble part du service de table. Elle animait les repas de sa grâce, de sa bonté avertie et, très ferme, gourmandait celui-ci, défendait à celui-là les mets interdits... Pour ne pas faire de peine à Mlle Marguerite, les soldats devenaient obéissants comme des petits enfants...

Quand sa compagne de service, Mlle Auguez, vint, toute bouleversée, nous annoncer la mort foudroyante de son amie, ce fut une stupeur douloureuse, une consternation dans tout l'hôpital. Les soldats ne pouvaient croire à une pareille catastrophe et les infirmières pleuraient la plus sûre et la plus tendre des amies... Du coup, il n'y eut point de fête pour la Noël... Cette charmante jeune fille, gâtée par tous les dons de la fortune et de la beauté, enfant unique de parents qui l'adoraient, laisse, à tous ceux qui eurent le bonheur de la connaître, un vide profond; tous les soldats à peu près valides, voulurent l'accompagner jusqu'à l'église. Et ce fut un spectacle émouvant que celui de ces blessés priant pour la délicieuse et bonne enfant qui les avait choyés avec tant de maternelle sollicitude.

Et, cependant, sans ce grand deuil, l'hôpital aurait eu des raisons d'être en fête... Il a reçu des dons bien touchants, comme celui de ce maire de la commune de Saint-André (île de la Réunion), qui, au nom de la municipalité de Saint-André et d'un groupe d'administrés, envoie « pour les chers blessés de l'Université des Annales », un chèque de cinq cents francs, et l'hommage de sa vive admiration pour la France. Et celui de M. Gaston Burgalat, de Santiago du Chili, qui, au nom de sa famille, nous envoie un chèque de mille francs, avec une lettre qui nous remplit de confusion en même temps qu'elle nous honore grandement, puisqu'il nous choisit pour manifester ses sentiments envers la France.

Et je ne parle pas de nos chers amis de Paris, comme Mme Francis Warrain, Mme Carié, Mme Moulton, etc., qui ont pris l'hôpital sous leur protection, ni de tous les charmants bienfaiteurs dont les dons permettent

à l'hôpital, non seulement de tenir jusqu'au bout sa mission, mais de créer des branches bienfaisantes comme ces envois aux soldats du front, comme l'Œuvre des marraines pour les poilus des tranchées, et, dernièrement, ce Noël des Enfants, qui a permis de mettre de la joie chez les pauvres abandonnés et les orphelins.

Les Envois au Front

Ces envois, eux aussi, sont bien joliment alimentés par l'Amérique qui, décidément, est une nation bienfaisante.

La *French Auxiliary Red Cross Society* de Los Angeles (Californie), dont le président est M. Brunswig, nous a envoyé une cargaison de lainages faits par les dames américaines de Los Angeles et de Santa-Barbara, et nous promet d'autres envois encore. Mlle de Clerc, de la légation de France à Cuba, nous a envoyé 5,000 cigarettes. Mme Limousin, de Toloso (Espagne), nous adresse des paquets admirablement composés pour les soldats et nos chers et fidèles abonnés nous gratifient de dons qui arrivent à faire un nombre imposant...

Et il faut qu'il le soit, puisque les livres de Mme Nicolle constatent et enregistrent 22,539 envois, depuis le commencement de la guerre...

Mais les commandes affluent... Ah! nous sommes une maison bien achalandée, et nous allons généreusement repasser à nos cousines quelques-unes de ces collectivités, dont la masse effraie un peu notre courage...

D'abord, on nous demande des violons et encore des violons, — ceci, c'est le côté frivole de la question; il a, cependant, son importance : « les *copins* insistent tellement pour que je leur apprenne un chœur. Ils se morfondent dans leurs trous, écrit l'un. Un violon les distraira ».

Un autre envoie une manière de pétition signée par tout le peloton : un violon pour « chanter les airs du pays », dit-il, et, lyriquement, il termine sa lettre en disant... (et, je crois que ce sont des vers) :

L'attente sera moins noire
Avec des hymnes à la victoire !

Un groupe d'artilleurs me demande protection : « Inactifs au fond de nos cagnas durant les heures où les Allemands se tiennent cois, perdus dans le bled champenois », ils implorent de la lecture, beaucoup de lecture, livres, romans, jeux. Ils demandent aussi des vêtements chauds, imperméables s'il se peut, ou en peaux de bique. Adresser les envois à *Maurice Schwob, 85e d'artillerie, 6e batterie, 3e groupe, secteur postal 18.*

Un sous-lieutenant recommande sa compagnie de marche de chasseurs alpins... « Ces enfants, de vingt ans à peine, appartiennent, pour la plupart, à de pauvres familles agricoles et ne reçoivent rien de chez eux. Quelques douceurs seraient les bienvenues. » Et, ajoute le sous-lieutenant, « mes petits chasseurs acquitteraient leur dette de reconnaissance envers les cousines des *Annales*, en redoublant d'ardeur et en faisant des folies de bravoure. Leur lieutenant conduirait aussi ses troupes à l'assaut avec un élan reconnaissant ». Les envois peuvent être adressés à *Edouard Bertrand, sous-lieutenant, 12e bataillon de chasseurs alpins, 25e compagnie de marche, secteur 39.*

Un aspirant-officier m'écrit que, pour éviter le « cafard » chez ses hommes, il croit utile de leur envoyer des jeux... « La classe 16 a été dirigée sur les dépôts des armées », et, dans le temps des neiges et des pluies, les heures sont longues à passer. Un jeu de football, entre autres, ravirait ces grands enfants pour leurs étrennes. Adresser les envois à *M. Rufique, aspirant-officier, 44e d'infanterie, 9e bataillon, 35e compagnie, secteur postal numéro 5, annexe A.*

Un chef de pièce aux mitrailleuses signale douze soldats d'élite, « séparés de leur régiment depuis le 2 août, écrit-il, guettant le Boche depuis le 18 du même mois, dans les bois. Ils sont un peu oubliés de tous. Le froid est vif. Les lainages de toutes sortes, le tabac et les gâteries seraient accueillis avec des transports de reconnaissance ». Envoyer les dons à *Etienne Gillet, chef de pièce aux mitrailleuses de place, section détachée au 54e, en subsistance à la compagnie des mitrailleuses du 272e d'infanterie, secteur 118...* Et, si des marraines voulaient adopter ces abandonnés, leur chef en aurait une reconnaissance extrême.

A ce propos, disons que, par nos soins, Mlle Dastarac compte sur son livre, 1,142 marraines. Ne confondons point : ces marraines-là ont leur filleul *au front...*, ce ne sont pas les marraines de nos prisonniers. Malheureusement, le livre sur lequel Mlle Dastarac inscrit ses « enfants » à adopter, voit ses listes qui s'allongent indéfiniment... Mais la tendre sollicitude de nos cousines étant inépuisable, nous ne sommes pas inquiets. Ils ne passeront pas l'hiver sans être pourvus.

Les marsouins du 21e colonial, qui ont pris une part active à la belle victoire de la Marne, et une autre non moins efficace à la splendide offensive de Champagne, se recommandent aussi à l'affectueuse sollicitude des marraines. Le *sergent Vattier*, avocat à la Cour de Caen dans le civil, et *sergent au 21e colonial, 9e compagnie, 3e bataillon, 4e section, secteur postal 14*, recevra les dons.

Signalons encore l'infirmier-prêtre-soldat chargé d'assurer le service religieux du 2e bataillon, qui demande, dans des termes d'une émotion irrésistible, pour ses soldats, vêtements chauds, chaussettes, jeux. Les territoriaux, malgré leur âge, tiennent les tranchées de première ligne dans un secteur agité. Adresser les envois à *M. C. Weysselle, infirmerie du 2e bataillon, 71e territorial, secteur postal 73.*

Enfin disons, pour terminer, que le *docteur Coste, aide-major de 1re classe, hôpital de Villers-Dancourt, par Passavant (Marne)*, demande quelques lectures pour ses chers malades. Et, pour aujourd'hui, avec un soupir, je dis : « C'est tout... », car, si on voyait mes listes, à moi!... on admirerait ma discrétion...

L'Adoption des Prisonniers

L'œuvre compte au 24 décembre, 6,282 marraines.

Et d'abord, mettons en garde ces chères « mamans d'adoption », de ne point écrire plus de lettres que n'en comportent les règlements. L'abondance des correspondances est nuisible au bien commun; se conformer donc strictement à la règle, l'encombrement à la censure est une des causes de retard dans la distribution des lettres...

Ensuite, j'ai à transmettre les sentiments de profonde gratitude du camp des prisonniers de guerre de Parchim. Ils ont reçu un grand nombre de bouquins de tous les coins de France. « L'hiver nous semblera moins long, moins dur avec nos amis les livres », disent-ils. Ils m'envoient même une photographie les représentant dans leur cercle, et, au mur, l'on aperçoit, alignés sur les planches, les bienheureux volumes. Voilà ma commission faite.

Le président du *Théâtre d'Exil* m'écrit : « Nous avons fondé ici, depuis plusieurs mois un groupe théâtral : *Théâtre d'Exil;* nous donnons chaque dimanche des représentations au profit de nos camarades privés de ressources. Grâce à nos recettes ainsi faites, le Comité de bienfaisance, fonctionnant ici, a déjà pu soulager bien des misères... » C'est assez pour que théâtre, directeur, acteurs, nous intéressent. Ces jeunes gens m'envoient leur dernier programme. Ils ont joué *Les Romanesques*, d'Edmond Rostand, puis le quatuor Lecomte s'est distingué ensuite dans de la musique classique. Et vous devinez ce que demandent ces chers amateurs: des pièces de théâtre, des perruques, des fards, des costumes; toute la brocante nécessaire aux artistes. Envoyer les dons au président, *M. Jules Arnould, prisonnier de guerre, no 4044. Baraque 5 a. Friedrischfeld, près Wesel (Westphalie.)*

Et puisque nous sommes au théâtre, et que la semaine du Jour de l'An rend ce sujet plus actuel, signalons encore l'effort tenté dans un autre camp, à Regensburg, pour alimenter les caisses de secours... Il y a bien des misères dans ce camp-là, comme ailleurs, et les spectacles sont un des moyens d'assurer des recettes qui permettent de venir en aide aux abandonnés, aux malades.

Le théâtre de Regensburg donne des représentations particulièrement brillantes, mais, là comme ailleurs, les costumes, perruques de style etc., seront accueillis avec reconnaissance... Envoyer les dons au *sergent Louis Baschet, 31e d'infanterie, 2e compagnie, Baraque 6, Regensburg (Bavière).*

Nous ne doutons point que ces demandes ne soient entendues. Elles sont émouvantes par l'effort que font tous ces enfants pour durer, pour maintenir dans la pire des épreuves, la gaieté française, qui est une des belles formes du courage. Et puis, comme l'a dit Sully Prudhomme :

Il faut si peu, si peu, pour calmer une peine,
Pour mettre au seuil de l'âme un radieux coin bleu,
Pour aider le captif à soulever sa chaîne,
Il faut si peu ! si peu !

Au moment où nous mettons sous presse, nous apprenons par M. Arthur Meyer, président de la répartition des fonds de la Journée des Eprouvés de la Guerre, que l'Œuvre de l'Adoption des Prisonniers vient d'être gratifiée d'une souscription de mille francs. Voilà un grand honneur pour l'Œuvre. Mmes Pierre Ginisty, Suzanne Delcassé et Marguerite Warrain ont pensé que l'attribution immédiate à en faire était d'envoyer dans tous les camps des vins reconstituants et de la pharmacie pour les prisonniers tuberculeux. Nous donnerons des détails dans le prochain numéro.

La Souscription de la Reine

Le montant des souscriptions s'élève aujourd'hui à 25,790 francs 25..., grâce à un don important de M. Ecalle, le grand orfèvre, auteur du coffret, dû à des souscriptions offertes spontanément par des clients du grand artiste.

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

72e LISTE DE SOUSCRIPTION

21e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 18 au 24 décembre 1915)

Une très ancienne Abonnée, Vingt-Hanaps, 10 fr. — Mme Jean Duprat, Sotteville, 2 fr. — Mlle Mauduit, 2 fr. 25. — Mme J. Viollet, Marseille, 1 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr. — Mme Emile Bourin, Châtillon-sur-Indre, 10 fr. — M. Léonce Dumur, Bordeaux, 10 fr. —

Mme Lefaye, 5 fr. — Mme L. Dauben, Frouard, 5 fr. — Mme G. Beaudue, Châtellerault, 3 fr. — M. Bourgogne, Varennes-le-Grand, 8 fr. — Anonyme, 10 fr. — Mme Desonnie, Curepipe, 10 fr. 95. — Mme J. Martin, Bourg, 17 fr. — Mme Denis, Nice, 10 fr. — Mme G. Scobart, Blangy-sur-Bresle, 5 fr. — M. Max Ruf, Borgosésia, 27 fr. 25. — Mme Magnière, Constantine, 4 fr. — Mme Cosson, 2 fr. — M. Louis Giraud, Cannes, 5 fr. — M. E. Meunier, Néris-les-Bains, 5 fr. — M. F. Cabon, Couzon au Mont-Dore, 1 fr. 75. — Mme Meyer-Mai, 15 fr. — Mlle Barberon, Grigneville, 3 fr. — Mlle Stieffel, Joinville-le-Pont, 3 fr. — Anonyme, 50 fr. — O. O. O. 3 fr. — M. J. Finot, Modane-Fourneaux, 10 fr. — Mme Héron, Brest, 10 fr. — Mlle Isenschmidt, Neuveville, 16 fr. — Mlle Le Roux, Châteauneuf-du-Faon, 2 fr. 25. — Anonyme, Ouagadougou, 8 fr. — M. Jules Grillet, Saint-Denis, par Amboise, 10 fr. — Mme J. Delteil, Négrondes, 10 fr. — Cousine Marguerite, Rouen, 10 fr. — Mme Francis Warrain, 1,000 fr. — Mlle Paulette Girard, Moose-Jan-Sask, 10 fr. — Mme Philippi, Londres, 50 fr. — Mlles Pauletta Millaud et Marie Malardé, 30 fr. — M. Doge, Les Mureaux, 50 fr. — Mlles Marguerite et Marie-Thérèse Sof, Tunis, 20 fr. — Mme Maurice Gail, Maintenon, 10 fr. — M. Charles Roux, Sidi-bel-Abbès, 10 fr. — M. Alfred Tisserand, Epinal, 5 fr. — Mme E. Mettey, New-York, 25 fr. 75. — C. H..., 40 fr. — Mme Carié, 500 fr. — Mme Rémy, Pacy-sur-Eure, 25 fr. 80. — M. G. Ladoué, Tlemcen, 5 fr. 25. — Mme J. Loiseau, Châtel-Moron, Saint-Bérain-sur-Dheune, 3 fr. — Une Abonnée du Journal de l'Université, 5 fr. — M. Edg. Daniel, Le Havre, 5 fr. — Anonyme, B. B..., 5 fr. — Mlle Germaine Baronnet, Ludes, 1 fr. — C. C..., 5 fr. — M. P. Fripet, Neuchâtel, 20 fr. — Mlle C. Aubain, Mustapha, 3 fr. — M. Festas, Gao, 8 fr. — Mlle Pivot, La Chapelle-de-Merlas, 2 fr. — M. Préclin, Poitiers, 5 fr. — M. Delaplace, Breteuil, 10 fr. — M. Georges Lévis, Belfort, 20 fr. — M. Egretaud, Saint-Astier, 8 fr. — M. Bazin, Dijon, 2 fr. 25. — M. Louis Bierry, Rouvray, 5 fr. — Mlle Henriette C..., Lyon, 10 fr. — Anonyme, Lyon, 5 fr. — Le Maire de Saint-André (Ile de la Réunion), 500 fr. — M. André Risacher, aspirant au 31e d'infanterie, 3 fr. — Mme Le Bruiz, La Haye-du-Puits, 100 fr. — M. Mallet, Glénat, 5 fr. — Une Abonnée, 5 fr. — Mme Santos de Bosch, 50 fr. — M. Coldefy, Vitry-Port, 1 fr. — M. Patrois, 10 fr. — M. Gaston Burgalat, 600 fr. — M. Henri Burgalat, Santiago du Chili, 200 fr. — M. Joseph Laugier, Santiago du Chili, 200 fr. — M. Corbeaux, Santiago, 32 fr. — Une Lectrice des *Annales*, 20 fr. — M. Nottaris, Cordoba, 20 fr. — Mme Chavannes, Soerabaïa, 20 fr. — Mme Albert Berger, Hoboken, 50 fr. — M. Jules Millot, Faulx, 5 fr. — Mme J. de Bozzi, Ajaccio, 5 fr. — Mme A. Rothan, Nomexy, 2 fr. 50. — Mme G. Huot, Bussières, 5 fr. — Mlle Louise Artufel, La Moutonne, 1 fr. 50. — Mme Girard, Buenos-Ayres, 25 fr. — Mlle Clarisse Cénas, La Nouvelle-Orléans, 2 fr. 40. — M. J.-C. E..., 10 fr. — M. Huébert, Washington, 25 fr. 95. — Mme Albert Desprez, Montpellier, 10 fr. — Mme Loumenas, Antibes, 2 fr. — Mlle Gibert, Lauzerte, 4 fr. 25. — Mme C. Mosman, Missouri, 10 fr. — M. Granier, Marseille, 20 fr. — Mme Alquier, 5 fr.

ATTRIBUTION SPÉCIALE POUR LE NOEL DES BLESSÉS

Mme Muret et ses Filles, 5 fr. — M. Huguet, 100 fr. — Mme Leubier, Morteau, 5 fr. — Mme Pierre Ginisty, 200 fr. — M. Jeannidès, 100 fr. — Mlle Devoyod, 100 fr.

Total général de cette 73e liste........ **4,691 fr. 10**

NOËL DES ENFANTS

De la part des Petits Enfants d'une Vieille Abonnée, 10 fr. — Une Maman (pour les Serbes), 5 fr. — M. Alfred Charlon, Grenoble, 10 fr. — M. Robert Pilon, Beauvais-sur-Matha, 5 fr. — Cousine Made, Bordeaux, 5 fr. — Mme Leverne, Bordeaux, 8 fr. — Mme Jamont, Mortain, 5 fr. — Mlle Raymonde Régis-Delbeuf, 5 fr. — De la part de Jacqueline, 10 fr. — De la part de Maddy, 10 fr. — Monique et François, 5 fr. — Mlle Gabrielle Guizelin, Saint-Leu-d'Esserent (Serbes), 5 fr. — Suzanne et Georges Redon, Questambert, 3 fr. — Mme Mallarmé, 10 fr. — Louis, Gaston et Yvette Villadary, Lamothe-Montravel (Noël Alsacien), 3 fr. — Mme Rockenbach, Daix (Serbes), 10 fr. — Denise et Yvonne Doucet, Caudéran, 10 fr. — Alice Varel et sa Maman, Palinges (Serbes), 15 fr. — M. Henri Aubry, Digoin (Alsaciens et Serbes), 14 fr. — Marthe, Marcel et Huguette Gaillard, réfugiés de la Fère, 2 fr. — Henri et François, Villeneuve-sur-Lot (Belges), 2 fr. — Une Abonnée des *Annales*, Les Mureaux (Serbes), 5 fr. — Augustine Vernaud, Tarbes (Serbes), 5 fr. — Mme Françoise-Janine Simomard, 10 fr. — Renée Maurice, Toulouse, 2 fr. 50. — Renée, Loulou et Lucette, 15 fr. — Jacques, Simone et Andrée de Menditte, Bayonne, 10 fr. — René Chanerin, Villeurbanne (Serbes), 3 fr. — Mme Guyot, Lyon, 5 fr. — Marthe S..., Marseille (Serbes), 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — Madeleine, Henri, Simone Vallon, Valence (Serbes), 50 fr. — Mme Moritz (Alsaciens), 10 fr. — Louise Rescamères, Toulouse, 5 fr. — Mme Charpentier, La Ferté-Milon, 10 fr. — Jacques Voye, 5 fr. — Un Lecteur, 5 fr. — Anonyme, Les Lilas, 15 fr. — André, Mimi et Jean Coutanson, 15 fr. — Mme Manet, Andrésy, 3 fr. — Une Abonnée, Beaumont-de-Lomagne, 5 fr. — Mme Pussy, Izernon (Serbes), 3 fr. — Mme Esseul, Nantes, 5 fr. — M. Peyre, Brive (Serbes), 4 fr. — M. Roland Levieux, Buchy (Serbes), 5 fr. — Mme Desbouchages, Domène, 2 fr. — Mme Fort, Alboussière (Serbes), 5 fr. — Les Elèves de l'Ecole laïque de Clairac (Serbes), 7 fr. 50. — Raymonde, Villeneuve-sur-Lot, 5 fr. — M. Rondeleux, lieutenant de vaisseau, Toulon, 20 fr. — Henri et Louis A..., 10 fr. — Ecole de Boulincourt, 5 fr. — Irma Gerson, Londres, 5 fr. — Anonyme, Lyon (Serbes), 5 fr. — Mlle Suzanne Senart-Lacaille, Chaumont, 2 fr. — Mlle Ragelty, Segré, 5 fr. — Dix-huit petites Elèves de l'Ecole libre de Saint-Laurent-de-Chamousset, 7 fr. 35. — Une Anonyme, Courbevoie, 3 fr.

Total.... **439 fr. 35**

(A suivre.)

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LE GUERRE EN ORIENT. — LES PROJETS ALLEMANDS SUR L'ÉGYPTE. LES ANGLAIS EN MÉSOPOTAMIE. — LES RUSSES A KOUM.

La guerre s'étend de plus en plus. De l'Europe et de l'Afrique, elle a gagné l'Asie Mineure, puis l'Asie elle-même, l'Arabie, la Perse, les Indes.

Elle va de la mer du Nord et de la Baltique à l'océan Indien, de l'Yser à l'Euphrate, à l'Indus, d'Ostende et de Riga à Bagdad, à Téhéran, à Lahore.

Dans sa marche sanglante, le canon réveille une à une les civilisations endormies. Il résonne dans l'antique vallée des Pharaons, il secoue de nouveau les Pyramides, il tonne sur les ruines de Babylone, de Ctésiphon, de Séleucie, d'Ecbatane où Cyrus détruisit l'empire des Mèdes. Pour un peu, il grondera au-dessus des plaines d'Arbelles et de celles où fut Ninive.

Contenu à l'ouest et au nord, l'Allemand cherche d'autres fronts de combat. Impuissant à atteindre l'Angleterre par Calais, par Ostende ou Anvers, il prétend le faire par l'Egypte, par les Indes même; il lui suscite, il suscite aux Alliés, car ils sont partout solidaires, des adversaires nouveaux, les Arabes après les Turcs, et après les Senoussistes, les Afghans.

En livrant la route de Constantinople, la trahison bulgare a donné au kaiser la faculté d'atteindre l'Egypte, et déjà ses généraux préparent-ils une nouvelle offensive. Depuis plusieurs mois, les ingénieurs allemands poursuivent, hâtent, pressent l'établissement d'une voie ferrée allant du Bosphore au canal de Suez, soit en améliorant les chemins de fer déjà existants, soit en doublant leurs voies. La ligne court le long du Taurus, et de Koniah gagne Adana, puis d'Alep descend la Palestine, touche Damas, puis Deraa. De ce point, en utilisant les rails accumulés pour le chemin de fer de l'Hedjaz, le génie militaire allemand a construit un réseau qui rejoint la Méditerranée à Caiffa au-dessus de Saint-Jean-d'Acre, la ville fameuse où le génie de Bonaparte broncha devant l'obstination de Sidney Smith, puis, à mi-chemin, s'embranche sur Bir-Essaba à l'ouest de Jérusalem et de la mer Morte. C'est là que les germano-turcs ont leur quartier général, et les forces anglaises gardant le canal de Suez. La frontière égyptienne eut été trop difficile à défendre, et, dès le début de la guerre, le commandement britannique a ramené son front sur le canal lui-même, mettant le désert entre lui et Djemal pacha. Il a provisoirement sacrifié la presqu'île de Sinaï, en attendant de pouvoir marcher sur les établissements ennemis, car c'est là, à Caiffa, à Deraa, à Damas, qu'est sans doute la véritable défense de l'Egypte.

En Mésopotamie, sur l'Euphrate et le Tigre, la lutte est engagée depuis longtemps déjà. Bien avant, en effet, que les Allemands ne s'ouvrent la route du Bosphore, les Anglais prenaient celle de Bagdad, la cité légendaire vers laquelle les rêves germaniques partent en caravane. Dès l'automne 1914, une armée anglaise, commandée par le général Nixon avait, par le golfe Persique, gagné et occupé Bassorah. C'était une première et superbe étape, d'où, à l'avril suivant, nos Alliés atteignaient le confluent du Tigre et de l'Euphrate et y bousculaient les avant-gardes turques. On sait que les grands fleuves qui coulent perpendiculairement ou presque, formant la belle vallée qui leur doit son nom de Mésopotamie, voisinent à la hauteur de Bagdad; et la marche des troupes anglaises était tout indiquée. Pendant qu'une partie remontant l'Euphrate, se portait de Nasryé



sur Illah, l'ancienne Babylone, l'autre suivant le Tigre, gagnait Kout el Amara, puis Kulunan. En novembre, les deux colonnes faisaient leur jonction à Ctésiphon, où leur avant-garde et le général Towsend culbutèrent une division turque. Nos Alliés n'étaient plus qu'à une journée de marche de Bagdad, et, déjà voyaient-ils en pensée, l'« Union Jack » flotter sur l'ancien palais d'Haroun al Raschid. Mais les Turcs reprirent la lutte immédiatement, et avec de telles forces, que l'armée anglaise, bien que maîtresse du champ de bataille, jugea préférable de se replier sur Kout el Amara, où elle prépare sa revanche.

L'action de l'Angleterre en Mésopotamie est entièrement liée à celle des Russes en Perse, que les agitateurs germano-turcs travaillent depuis le début de la guerre. Leur plan était d'entraîner le shah à Ispahan et le gouvernement persan s'y prêtait complaisamment, lorsque l'apparition d'une grosse avant-garde russe qui, d'Enzeli et de Kasvin marchait sur Téhéran, le fit échouer. Le sipadar Azam et quelques fidèles amis de l'Entente, chassèrent les partisans de l'Allemagne, et les agents du kaiser s'empressèrent eux-mêmes de gagner Koum, l'ancienne Choama et le foyer de l'intransigeance religieuse dans l'Ivak. Ce fut, bien entendu, pour y ramasser tout ce qui s'y trouvait de mercenaires, et en former une petite armée qu'ils jetèrent en avant. Elle ne devait, d'ailleurs, pas aller loin. Les Russes la surprirent, en effet, à sa sortie des défilés de Sultan Burlag, la défirent complètement, poursuivirent ses débris jusque dans Hamadan, l'antique Ecbatane, aujourd'hui nœud de routes et de lignes télégraphiques, terminus du chemin de fer de Téhéran, et dont la position centrale entre la vallée du Tigre et les plateaux de l'Iran, dit toute l'importance. Ils ont achevé leur victoire en s'emparant de Koum elle-même, et avec ces deux villes, ils maîtrisent à la fois, comme on l'a dit, le modernisme hostile et la tradition impénitente.

La guerre, elle est partout : en Arabie, où les troupes anglo-arabes ont battu les Turcs à Bir Ahmad; en Afghanistan, dont une tribu, les Mahmound-Zaïs, menace Lahore. Je n'ajoute pas en Arménie, puisque là, c'est moins une lutte qu'un massacre. A Trébizonde, il ne reste que cent Arméniens sur quinze mille, — les autres ont péri. A Van, à Brousse, à Erzeroum, le massacre est journalier. C'est par milliers que les populations chrétiennes tombent, avec leurs évêques. Tous ont la joie et la gloire du martyre. Ils sont mis en croix ou pendus ignominieusement, comme en Syrie ce prélat grec qui le fut avec un chien sur la poitrine.

Cette extension de la bataille n'est pas pour intimider les Alliés, et, tandis que la France donnait quatorze nouveaux milliards pour fournir à ses soldats, sans compter, les canons et les munitions, l'Angleterre appelait elle-même un nouveau million de volontaires. Et en les demandant, son premier ministre répétait qu'elle « suivrait inflexiblement sa route ».

Ici, dans un magnifique discours aux Alsaciens-Lorrains, M. Barthou a ajouté: « Nous ne traiterons, qu'avec un ennemi vaincu, à nos conditions, à notre heure. »

Et, comme toute bonne stratégie l'impose, les états-majors alliés remanient, concentrent leurs forces où une décision est possible. C'est ainsi que les troupes anglaises ont évacué la partie de la péninsule de Gallipoli dont l'occupation devenait inutile; c'est-à-dire la baie de Suvla, le long de laquelle les contingents australiens avaient étendu le front britannique, lorsque les Alliés pouvaient conserver encore l'espoir de forcer les Dardanelles, d'en trouver la clé sur la fameuse colline d'Achi Baba. Et tandis que, sous la protection des escadres alliées, la pointe de Sedul Bahr reste un second Gibraltar, les troupes disponibles vont, sur d'autres rivages, proches ou lointains, équilibrer la lutte.

LE FRONT ALBANAIS

Les Italiens ne perdent pas de temps en Albanie pour rallier l'armée serbe, la réorganiser et l'aider à faire tête aux colonnes bulgares qui ont atteint el Bassan, par la route de Struga et marchent sur Berat. La possession de ces deux villes est, en effet,



d'une grande importance. L'une est couverte par un des deux grands groupes serbes, l'autre par les Italiens, qui, de Valona, ont, sans nul doute, présidé à son occupation.

Certes, la route de Valona à Berat n'est qu'un mauvais chemin, mais nos Alliés ont conduit la victoire à travers de plus mauvais, dans l'Isonzo et le Trentin.

Leur position sur le flanc ennemi leur donne de gros avantages, et, s'ils obligeaient les Bulgares à reculer, ceux-ci se trouveraient, à Koritza, dans une situation des plus difficiles, une situation analogue à la nôtre sur le Vardar. A l'aile gauche du nouveau front, les Monténégrins continuent leur belle défense et même viennent-ils, à Bielopolie, d'infliger un gros échec aux Autrichiens.

LES ÉLECTIONS GRECQUES. — LE GÉNÉRAL CASTELNAU A SALONIQUE. — LA DÉFENSE DU CAMP RETRANCHÉ

La déplorable politique du roi Constantin porte ses fruits. Les élections grecques n'ont été qu'une comédie, et le roi Constantin et son gouvernement n'y trouvent qu'un Parlement fictif et sans autorité, au moment où l'ennemi héréditaire est à la frontière hellène, où Ferdinand de Cobourg prend possession de Monastir et s'y comporte en maître définitif.

Les Bulgares ont continué à marquer le pas, faute de pouvoir amener leur grosse artillerie, soit par le besoin de se refaire après leurs grosses pertes. Toutefois, à l'heure où j'écris, le gros de leur armée se massait à proximité de la frontière hellène, et Stroumitza semblait sa base d'attaque. On disait que des troupes turques venaient l'appuyer, que deux divisions descendaient de Kustendil par la vallée de la Strouma. On assurait enfin qu'une grosse force austro-allemande, allait, par Velès et Prilep, déboucher dans la plaine de Monastir.

Rien de cela n'est impossible, et les généraux Sarrail et sir Bryan Mahon, savent, sans doute, à quoi s'en tenir à ce sujet.

Quoi qu'il en soit, ils ont profité de cette accalmie pour hâter l'armement de Salonique, pour mettre la place sur un pied de défense vraiment formidable, pour en faire un véritable redan.

Le général de Castelnau, le nouveau major général est allé, en personne, juger des travaux, de la force de la position elle-même, et prendre les dernières mesures. Et, c'est en toute connaissance de cause, qu'il a pu confirmer au roi Constantin, la résolution des Alliés, de défendre envers et contre tous, dans l'intérêt même de la Grèce, le grand port de l'archipel.

Salonique n'est pas comme une place isolée que l'adversaire peut assiéger circulairement. Couverte du côté de la mer par la masse formidable des flottes alliées, et au nord-est par le lac Langaza et le lac Batchik Gola, formant barrière jusqu'au golfe d'Orfano, elle n'est réellement vulnérable qu'au nord-ouest, entre ce lac Langoza et le Vardar, et, si nous ne tenions le cap Borum, à l'embouchure même du fleuve macédonien.

La baie de Salonique rappelle en plus grand, le spectacle donné en Crimée, à Sébastopol, il y a soixante et un ans au moment du débarquement des armées anglo-franco-sardes.

C'est un afflux journalier de troupes et de chevaux, de canons, d'aéroplanes, de locomotives, de wagons, d'automobiles, de baraquements, de munitions et de vivres.

SUR LE VIEIL ARMAND. — LA BATAILLE AÉRIENNE

Le mauvais temps, les pluies persistantes gênent partout les opérations et la seule notable s'est déroulée loin des boues de l'Yser et de la Champagne, dans les Vosges, au sommet de ce vieil Armand qui depuis un an, est le théâtre de combats sanglants. La principale crête de cet Hartmannswillerkopf, nous la tenons, mais l'ennemi s'est terré sur le versant oriental. Il occupe des tranchées à côté des nôtres, et c'est l'occasion de batailles journalières et coûteuses, auxquelles nous cherchons à mettre fin. Après une forte préparation d'artillerie, nos alpins, nos chasseurs ont rejeté l'adversaire dans le contrebas de la montagne, en lui prenant treize cents hommes, un beau coup de filet, une cueillette d'autant plus remarquable, que les nôtres ne laissèrent pas un des leurs dans les mains ennemies. Mais l'adversaire est tenace, et il n'est pas complètement délogé : un sursaut l'a ramené dans une partie de ses positions.

Si gênantes que soient les pluies, il fait bon veiller, surtout en Belgique, où, bien que tous les ruisseaux, tous les watergands, tous les chemins d'eau de l'Yser soient complètement noyés, l'ennemi montrait une grande activité, ses avions ne cessaient de surveiller les lignes anglaises et avec une telle persistance, qu'en une seule journée, le commandement anglais signalait plus de quarante combats aériens.

LÉON PLÉE.

LES AQUARELLES

Dans une des stations du littoral, sur la Côte d'Azur. Une gentille petite villa « d'où l'on voit la mer ». M. Crémines, seul dans le salon aux volets mi-clos, est assis et songe, les yeux fixés loin, très loin, hors les murs..., quand la porte s'ouvre et M. Bernardet fait une irruption joyeuse, un sac de voyage à la main.

CRÉMINES. — Toi! Comment? Tu viens de Paris?

BERNARDET. — Oui, mon vieux. C'est une surprise. Mes affaires m'amènent ici pour plusieurs heures, j'en passe une avec toi.

CRÉMINES. — Que je suis content de te voir! Depuis plus d'un an! Hein? Crois-tu? Cette guerre!

BERNARDET. — Oui. Mais ça a déjà été dit. Je n'ai qu'un moment à te donner, je veux bien le remplir. Laisse-moi donc t'interroger et ne réponds qu'à mes questions. D'abord, ton caporal de fils? Sa pneumonie?

CRÉMINES. — Eh bien! il la traîne depuis sept mois que nous sommes échoués ici à cause de lui. Il va mieux, mais ce sera long. Tout est long.

BERNARDET. — Sa femme est là?

CRÉMINES. — Tu le demandes? Des jeunes mariés de quinze jours avant la déclaration!

BERNARDET. — Alors, s'il a sa tourterelle, ton fils guérira. Et madame Crémines?

CRÉMINES. — Elle va bien. Elle fait tout ce qu'elle peut, la pauvre amie, pour oublier, ne pas penser.

BERNARDET. — Et le petit? Que devient-il?

CRÉMINES. — Pierre? Il est terrifiant. Malgré ses quinze ans, il ne rêve que de partir. C'est le plus courageux de nous cinq.

BERNARDET. — Et où est-elle, ta famille, que je lui dise bonjour?

CRÉMINES. — Sortie.

BERNARDET. — Tous? Après le déjeuner? En pleine chaleur?

CRÉMINES. — Ça ne les retient pas. Jean et sa femme, appuyés au bras l'un de l'autre, s'en vont rêver et s'embrasser sous les pins. Ma femme est lingère à l'ambulance établie dans l'ancien Trianon-tango, Pierre suit des cours d'académie de baïonnette.

BERNARDET. — Et toi, tu restes seul à la maison?

CRÉMINES. — Oui. Où irais-je? Qu'est-ce que tu veux que je fasse?

BERNARDET. — Tes aquarelles. Tu as un très joli talent.

CRÉMINES. — D'amateur. Je le sais. Ça aussi, ça a déjà été dit. Mais pour l'instant, je n'y ai pas beaucoup de goût. Je n'en ai pour rien, d'ailleurs. Tu dois le comprendre.

BERNARDET. — Enfin, ta santé est bonne?

CRÉMINES. — Excellente. C'est honteux. Mais je suis forcé de l'avouer. Tout fonctionne.

BERNARDET, *grave*. — Et... de là-bas? Toujours rien?

CRÉMINES, *recueilli*. — De Douai? Rien.

BERNARDET. — Pas... le plus petit signe? Un renseignement? Une fuite? par quelqu'un qui aurait trouvé le moyen de...?

CRÉMINES. — Rien, je te répète... J'ai tout fait. De Douai, on ne peut rien savoir : c'est comme si c'était la Chine. Et encore, la Chine, on voudrait, qu'on pourrait... Mais Douai, le mystère, le gouffre.

BERNARDET. — Il n'y a pas eu, quelquefois, un évadé? un blessé?...

CRÉMINES, *plaintif*. — Rien, mon petit enfant. C'est drôle que tu t'entêtes...

BERNARDET. — Alors, ta maison, tu n'as toujours aucune idée...

CRÉMINES. — Si. Je sais qu'elle existe.

BERNARDET. — Ah! tu vois bien que tu sais!... Elle existe.

CRÉMINES. — Mais c'est tout... Elle est habitée.

BERNARDET. — Par qui?

CRÉMINES. — Par des officiers allemands.

BERNARDET. — Pourquoi ne dis-tu pas Boches? Par politesse?

CRÉMINES. — Non. Par égard pour ma maison. Il me semble que ça la salit moins.

BERNARDET. — Tu la retrouveras. Je te le parie.

CRÉMINES. — Peut-être. Vidée du haut en bas. Les quatre murs. Mes souvenirs... Mes bibelots... Tout ce que j'avais mis vingt ans à arranger avec amour. Mes livres... Ma cave...

BERNARDET. — Pauvre ami!

CRÉMINES. — Oh! j'en parle avec un calme absolu. En la quittant, mon sacrifice était fait. Que nous nous retrouvions tous, après, sauvés, nous aimant bien, et victorieux!... et je serai content, je n'aurai pas un regret.

BERNARDET. — A la bonne heure! Je te reconnais. Mais il faut te distraire et ne pas rester là, enfoncé dans un fauteuil, derrière tes persiennes, comme je t'ai surpris à l'instant. Profite du Midi, que diable! puisque tu y es!

CRÉMINES. — Ah non! Je t'en prie. Là. Je t'arrête.

BERNARDET. — Que veux-tu dire?

CRÉMINES. — Laisse le Midi. C'est très beau, féerique, admirable, enchanteur, tout ce que tu voudras. Mon fils y retrouve la santé. Les gens sont excellents. Tout le monde nous témoigne une bonté vraiment touchante, infinie! Mais, depuis que j'ai perdu le Nord, mon Nord, le Midi m'est égal, et je n'y goûte aucun agrément. Loin de là. Je suis un monstre, un ingrat... C'est plus fort que moi.

BERNARDET. — Le soleil! Voyons!

CRÉMINES. — Je t'en prie.

BERNARDET. — Les fruits, les fleurs.

CRÉMINES. — Bernardet!

BERNARDET. — Le ciel bleu.

CRÉMINES. — Non.

BERNARDET. — La mer.

CRÉMINES. — Non. Pas celle-là.

BERNARDET. — Les palmiers.

CRÉMINES. — Non. Non.

BERNARDET. — Les cigales!

CRÉMINES. — Tais-toi. Tu me fais souffrir.

BERNARDET. — Je me tais. Mais je n'y comprends rien. As-tu assez répété, dans le temps, mon Dieu : « Ah! si je pouvais aller dans le Midi que je ne connais pas! Voir ce beau ciel, cet azur sans tache. »

CRÉMINES. — Oui! j'ai bien dit l'azur sans tache, effectivement!

BERNARDET. — ... Ce pays embaumé par un printemps...

CRÉMINES. — ... éternel! Oui, oui! c'est vrai... j'ai dit ça et je l'ai pensé. Mais c'était dans le temps, quand j'habitais Douai, *avant* la guerre. Depuis, *pendant* la guerre, et maintenant que je suis exilé, loin de ma vieille petite ville, j'ai changé. Le soleil m'attriste et m'irrite.

BERNARDET. — Oh!

CRÉMINES. — Je ne veux plus entendre parler d'azur, ni de fruits d'or, et les cigales me font grincer des dents.

BERNARDET. — Tu es fou.

CRÉMINES. — Non. J'ai le mal du pays, de mes prairies vertes, si grasses, si fraîches, de mes beaux nuages de toutes les formes et de tous les gris, de mes moulins, au ras des horizons... Ah! Bernardet, rappelle-toi, car tu en es aussi, toi, de nos chères et admirables régions...

BERNARDET. — Moi? Je suis de Beaugency.

CRÉMINES, *vivement*. — C'est le Nord... ne dis pas non. Ça y touche. La Sologne! Rappelle-toi, Jules, nos forêts profondes, les matins froids, les soirs pénétrants..., les odeurs mouillées..., tout le mystère immense et fin de ces étendues graves et saturées, spongieuses d'histoire...

BERNARDET. — Oui. Mais ne t'excite pas, mon vieux. Allons? Sois sage.

CRÉMINES, *se reprenant*. — Tu as raison. Pardonne-moi.

BERNARDET. — Et j'en reviens à mon idée. Fais de l'aquarelle. Tu as sous les yeux des décors sublimes. Rends ce que tu vois. Il n'y a que ça qui pourra te calmer.

CRÉMINES. — Tu n'es pas le premier à me donner ce conseil. Ma femme, mes enfants...

BERNARDET. — Eh bien! Pourquoi ne t'y mets-tu pas?

CRÉMINES. — Je m'y suis mis. Oh! tout doucement.

BERNARDET. — Dis-le donc. Bravo... Depuis quand?

CRÉMINES. — Trois mois.

BERNARDET. — Oh! Mais tu dois en avoir fait beaucoup? Combien?

CRÉMINES. — Une douzaine.

BERNARDET. — Montre-moi ça.

CRÉMINES, *timide*. — C'est que... personne ne les a vues.

BERNARDET. — Excepté ta famille?

CRÉMINES. — Aucun des miens.

BERNARDET. — Ah! Pourquoi?

CRÉMINES. — J'attends.

BERNARDET. — Sournois! Mais à moi, ton vieil ami?

CRÉMINES, *se décidant*. — Oui, à toi, je veux bien. *Il va ouvrir une armoire fermée à clé et en retire un carton.* Elles sont là.

BERNARDET. — Tu en es satisfait?

CRÉMINES. — Assez. *Bernard allonge le bras.* Pas encore. Ne regarde pas. Mets-toi de dos.

BERNARDET, *complaisant*. — Soit... Quel enfant! *Il va vers la fenêtre.*

CRÉMINES. — Je vais les présenter toutes les six sur des chaises et sur le canapé, et, quand je frapperai dans mes mains, alors seulement tu te retourneras.

BERNARDET. — Entendu.

CRÉMINES. *Il les dépose, trois sur trois chaises avancées et mises en rond, les trois autres sur le dossier du canapé. Et il frappe dans ses mains.* — Tu peux.

BERNARDET, *qui s'est retourné, regarde l'ensemble d'abord, puis chacune, rapidement. Il s'approche, se penche, et saisi tout à coup.* — Mais... c'est Douai!

CRÉMINES, *bas*. — C'est Douai.

BERNARDET. — Ce n'est pas ce que tu peins ici?

CRÉMINES. — Parfaitement.

BERNARDET. — Je suis abruti.

CRÉMINES. — C'est bien simple. Tu me disais tout à l'heure toi-même : « Fais ce que tu vois, ce que tu as sous les yeux. » Je ne vois que mon pays. Lui seul m'est présent, partout et toujours. Alors, c'est lui que je reproduis. Je ne saurais peindre autre chose. La première fois que je suis sorti avec mon petit appareil, à peine installé devant la mer et les îles, au moment de tracer mon croquis, je me suis aperçu que je dessinais le beffroi, avec ses quatre tourelles.

BERNARDET. — Le voilà! Je le reconnais.

CRÉMINES. — Et moi, donc! Quelle allure! Alors, je n'ai pas résisté, j'ai continué, et, de mémoire, en regardant plus loin qu'ici, je les ai toutes faites, l'une après l'autre.

BERNARDET. — Pas dehors?

CRÉMINES. — Dehors.

BERNARDET. — En plein air?

CRÉMINES. — Oui.

BERNARDET. — C'est merveilleux.

CRÉMINES. — Non.

BERNARDET. — Mais pourquoi pas ici, chez toi?

CRÉMINES. — Pour n'être pas surpris par les miens, surtout par ma chère femme, que cela aurait navrée. Dehors, je pouvais travailler en toute confiance. Et tu n'imagines pas la sensation étrange, poignante, exquise... sous ce ciel de feu, caresser l'autre, le mien, ce ciel pâle et nacré... par des après-midis aveuglants de soleil, tremper, laver, baigner ces vieilles murailles d'eau ruisselante et jaune, faire cracher les gargouilles, étaler de belles flaques, peindre la pluie!... les embruns du Nord! Par instants, j'en pleurais tout seul. *(Allant à ses aquarelles.)* Voilà le pont sur la Scarpe... le square de l'Eglise, la porte de Valenciennes...

BERNARDET. — Oui, oui, c'est bien ça...

CRÉMINES. — N'est-ce pas? *(Avec plus d'émotion.)* Et puis, celle-là, alors, la maison, ma maison de toujours, de mes parents, de plusieurs générations, où tu es venu si souvent, où on a tant ri! Il pleut aussi, tu vois? C'est exprès. Les toits brillent. Le ciel a bien son air de ciel d'usine et de filature. Ça vit. On s'enrhume à la regarder... Ah! mon bon Jules.

Il l'embrasse, avec un peu de pluie, également, au bord des paupières.

BERNARDET, *troublé, lui rendant son étreinte.* — Cher Albert.

CRÉMINES. — Merci. Merci.

BERNARDET, *pour faire diversion.* — Mais quand tu peins ta ville dehors, en face de la mer, qu'est-ce que pensent les gens qui s'arrêtent derrière toi et qui voient ça?

CRÉMINES. — Ils ne sont venus qu'une fois, et ça a suffi. Ils sont partis épouvantés, en disant : « C'est un fou. » Maintenant, dès qu'on me voit, on se sauve, et j'ai la paix. *(On entend du bruit.)* Vite! vite! Ma femme!

Il remet précipitamment les aquarelles dans le carton qu'il cache.

Mme CRÉMINES *entrant et apercevant le nouveau venu.* — Bernardet? Ah! cher ami. Quel bonheur! Quelle joie vous nous faites! *(A son mari.)* Je rentre un peu tard parce que j'ai dû consoler un de mes petits blessés. Il est d'ici, et son père, qui se trouvait de passage à Lille quand l'ennemi s'en est emparé, n'a pas pu en sortir. Voilà des mois qu'il est enfermé là-bas. Il a pu, je ne sais comment, arriver à faire parvenir à son fils, une longue lettre, qui l'a désolé, parce qu'il lui dit que ce qui lui coûte le plus, ça n'est pas tant les Prussiens que la privation de soleil, de ciel bleu, de bonne chaleur, dans un pays où il fait froid, où il pleut tout le temps, tout le temps! Et il est inconsolable de son Midi. C'est bien naturel.

MONSIEUR CRÉMINES. — Sans doute! Mais les gens du Midi, tu sais!... ils exagèrent toujours.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

Souvenirs de Noël

Cette nuit-là, je ne dormais point, — le Réveillon n'y était pour rien; — mais tant d'occupations, d'ailleurs médiocres et vaines, avaient accaparé ma journée, que toutes se représentaient à mon esprit, tournaient dans ma tête, m'obsédaient, et, comme pour scander cette sorte de valse inquiétante d'oublis que je me reprochais et de recommandations que j'essayais d'enregistrer, une chanson de marche, vieille de quarante-cinq ans, revenait des lointains arcanes du souvenir, la chanson que gueulaient les Mobiles au pas de route :

Bismarck, si tu continues,
De tous tes Prussiens il n'en rest'ra plus.
Bismarck, si tu continues,
De tous tes Prussiens il n'en rest'ra plus.
Bismarck! Bismarck!

Il y avait quelque chose encore; mais tout l'effort de ma mémoire ne me le rendait pas, et je restais à cette sorte d'invocation ou de malédiction qui scandait si âprement la mélodie, qui était fruste, assurément, mais qui avait cette valeur d'être française et d'enlever le pas. Et puis, ne s'y mêlait-il pas quelque mélancolie quand, à *Prussiens,* se substituait *moblots?* En fait, quelle était la véritable version? L'aède inconnu était-il lui-même un mobile? Cela se peut bien. Les poètes abondaient chez nous, et il y avait Jacques Normand. Toutefois, il rimait mieux.

C'est le motif de cette chanson de marche que, il me semble, Gabriel Pierné emprunta pour son étrange et unique *Nuit de Noël.* C'est une composition que traverse la plus noble inspiration française, et où, pourtant, le musicien sut reconnaître et mettre en valeur ce qu'eut de profond et de religieux l'inspiration germanique, au temps où les églises gothiques qui se reflètent dans le Rhin abritaient des chrétiens soucieux de leurs traditions et imprégnés de civilisation latine.

C'est la veille de Noël. Dans la tranchée neigeuse où, en chantant leur chanson de marche, les mobiles sont venus s'abriter, face aux avant-postes prussiens, ils attendent, dans un sentiment de religieuse espérance, l'heure de la venue du Messie. Fête si profondément traditionnelle, si intimement mêlée aux joies et aux frairies, que ceux-là mêmes qui affectent l'indifférence ou l'hostilité ne sont pas moins attachés par quelque simulacre aux lointaines coutumes, dont chacune est porteuse de foi.

Jadis, je me souviens, dans la chapelle de Sainte-Barbe, nul ne se fût résigné à manquer la messe de l'aurore. Nous n'en connaissions guère d'autre les dimanches et fêtes, et il faisait encore nuit quand on entrait dans la longue salle emplie d'un brouillard glacé. Ce matin-là, les yeux se tournaient d'abord vers la tribune, et chacun, bien sage, attendait, avec une impatience non dissimulée, que Roger chantât. Roger, c'était le charmant ténor de l'Opéra-Comique et de l'Opéra; il aimait Sainte-Barbe, où son fils était pensionnaire, et le jour de Noël comme le jour de la première communion, au risque d'un rhume, il daignait se faire entendre, et c'était une fête. Elle n'eût point été complète si le Noël qu'il chantait n'eût été le *Noël* d'Adam. Evidemment, ça n'est pas là de la grande musique. Les gens qui s'y connaissent, les messieurs et les dames qui n'apprécient que ce qui a été conçu outre-Rhin, n'y trouvent point ces vertus d'ennui qui doivent découler comme du miel de chaque morceau mis en perce. D'ailleurs, ils savent que le morceau isolé ne compte pas, fût-il de Schubert et de Schumann, et qu'à moins d'une séance de sept heures, coupée par des saucisses à la choucroute, il n'est point de salut. C'est un goût déshonorant, soit; mais nous aimons le *Noël* d'Adam. Je ne sais pas de qui sont les paroles; mais, après cinquante-cinq à soixante ans, elles chantent dans mon oreille :

Minuit! Chrétiens, c'est l'heure solennelle,
Où l'Homme-Dieu descendit parmi nous,
Pour effacer la tâche originelle
Et de son père apaiser le courroux...

(Je crois bien que c'est le texte, mais, après un demi-siècle passé!...)

Eh bien! ces paroles, cette musique, cette atmosphère, c'est Noël, pour moi comme pour bien d'autres, au moins ceux de ma génération, et je ne sache point qu'à présent on ait fait, ni trouvé mieux, ni qu'aucun Noël soit aussi populaire, ni aussi émouvant. Et si c'est celui-là qu'a choisi Pierné pour exprimer notre nuit de Noël, à nous autres Français, comme il a été bien inspiré!

Et puis, après que, des tranchées françaises, se sont élevées ces phrases claires et charmantes, tout embaumées du parfum de jeunesse, de là-bas, des lignes allemandes, un *Noël* s'élève à son tour, un cantique, mais sombre, harmonieux et puissant, qui évoque les casaques de buffle des cavaliers de Mansfeld, de Gustave-Adolphe et de Bernard de Weimar, de l'armée évangélique, dont le cardinal de Richelieu nous fit une alliée et dont les vestiges parsèment encore la Lorraine et l'Alsace. Et c'est un Noël qu'on entendrait aussi monter des villes assises au bord du Rhin et du Neckar, là où nous avons encore des amis fidèles, mémoratifs des temps où ils se développaient dans la culture française..., qui espèrent et qui attendent.

Et les voix réconciliées, unies dans les arabesques des musiques différentes, semblaient attester les réconciliations futures, quand l'Allemagne rhénane, délivrée de la tyrannie prussienne, pourra, à la fin, cueillir, sur les bords du grand fleuve, les *Vergissmeinnicht* qu'ont semés sous leurs pas, avec l'abolition des servages féodaux, les commissaires et les soldats de la France républicaine et impériale.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.

Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller

 (1)

V

28 juillet 1914.

Décidément, c'est la guerre. Tout le monde en parle comme si, déjà, elle avait éclaté. Et, chose curieuse, au lieu de provoquer des appréhensions, la pensée du formidable conflit n'inspire à la foule que de l'allégresse. Il semblerait que tous ces intellectuels, tous ces bourgeois et tous ces politiciens aient, depuis des années, ardemment espéré voir poindre à l'horizon l'aurore sanglante, et qu'en l'apercevant enfin, ils ne se connaissent plus de joie.

Suis-je donc insensible à tout sentiment patriotique pour ne point partager cette ivresse? Et, pourtant, non! Si l'Allemagne était attaquée, je suis sûr que je lui ferais avec bonheur le sacrifice de tout ce que je possède. Mais il ne s'agit pas, cette fois, de défense contre une agression injuste, mais bien de conquête. Tous les gens que je rencontre ont les mêmes mots à la bouche, comme s'ils récitaient une leçon apprise par cœur : « Cela ne pouvait durer plus longtemps, disent-ils; les nations rivales nous empêchaient d'étendre les frontières dans lesquelles nous étouffons. Le moment est venu de briser ce cercle de fer et de prendre, par la force, dans le monde, la place qui nous revient. »

J'imagine que les Cimbres et les Teutons, les Goths et les Visigoths, devaient se réjouir bruyamment de la même manière quand leurs chefs leur montraient, du bout de leurs massues, les riches plaines de la Gaule et de l'Italie.

La guerre est, hélas! un mal nécessaire, comme la justice criminelle. Quand un peuple, comme un individu, n'arrive pas à faire triompher le droit par le moyen de la persuasion, il faut bien qu'il recoure au glaive pour sauvegarder ses libertés. Encore ne devrait-il s'y résigner, à contre-cœur et en se rendant compte de toutes ses formidables responsabilités, qu'après avoir épuisé tous les moyens pacifiques de persuasion. Si, au lieu de discuter, il jette de suite son épée dans un plateau de la balance, ce n'est plus le bon droit, mais la cupidité, qui lui dicte ce geste grossier.

Sans doute, les feuilles officieuses cherchent à nous représenter la Russie comme décidée à humilier l'Allemagne. Cela me fait sourire. Chacun sait, chez nous, que l'armée russe n'est pas à point, que le réseau ferré de nos voisins de l'Est ne se prête pas encore aux besoins de la mobilisation, qu'il y a chez eux de grosses lacunes et dans l'armement et dans le commandement supérieur. Le tsar serait fou à lier si, disposant d'un instrument aussi imparfait, il pensait sérieusement à nous attaquer.

Oswald l'a lui-même reconnu dans notre dernière conversation. Le doute n'est donc pas permis. C'est nous qui voulons la guerre, parce que nous sommes arrivés à pousser notre préparation militaire jusqu'aux dernières limites et que nos adversaires ne sont pas en état d'accepter la lutte. Dès lors, nous ne sommes plus les vengeurs du droit violé, mais les vulgaires bandits qui, conscients de leur force, attendent leurs victimes au coin d'un bois pour les dépouiller.

Cela m'explique la popularité du conflit qui se prépare. Une nation qui se défend ne connaît pas cette allégresse délirante, faite d'ardentes convoitises à la veille de se réaliser; elle accepte la lutte avec résignation, avec dignité, avec plus de tristesse que d'enthousiasme. L'accomplissement d'un devoir douloureux ne saurait s'accompagner des cris de bêtes fauves qui remplissent, en ce moment, les rues de Berlin.

L'empereur revient de son excursion dans la Baltique. Pourra-t-il, lui dont les amis vantent le pacifisme impénitent, mettre un terme à ces saturnales et faire entendre le langage de la raison? Je voudrais pouvoir encore l'espérer; mais ma confiance diminue d'heure en heure.

Lina m'a présenté aujourd'hui son Otto. Un grand et fort garçon, dont les tissus spongieux sont déjà légèrement envahis par l'embonpoint. Figure quelconque, petits yeux, nez large et aplati, moustaches blondes hérissées, menton en galoche, cheveux cosmétiqués, que partage, par le milieu, une ligne qui se prolonge jusqu'à la nuque, le monocle vissé sous l'arcade sourcilière gauche. Linhardt, mobilisé depuis deux jours, porte l'uniforme d'officier de réserve. Arme : infanterie de la garde.

Après les présentations d'usage, j'ai pris le jeune homme à part. Il m'a récité, lui aussi, son petit couplet patriotique.

— Nous sommes archiprêts, m'a-t-il dit. L'Allemagne peut mobiliser dix millions d'hommes, l'Autriche six millions. Or, nous savons que la France ne pourra mettre en ligne que deux à trois millions de combattants, et que la Russie, dont la réserve d'hommes serait inépuisable, ne dispose que de trois millions de fusils. Le haut commandement français est désorganisé, les anarchistes de Paris feront une révolution plutôt que de partir pour la guerre. A Saint-Pétersbourg, le parti allemand est très puissant à la cour et dans l'armée, et, dès les premiers revers, il forcera le tsar à signer la paix que nous voudrons bien lui imposer. A la caserne, nos chefs nous ont affirmé que l'artillerie lourde et les munitions font défaut à nos ennemis. J'ai entendu un général dire, tout-à-l'heure, que l'invasion de la France ne serait qu'une promenade militaire. Nous serons à Paris avant la fin du mois d'août, à Moscou et à Saint-Pétersbourg avant Noël. Sous le sapin symbolique du 25 décembre, l'empereur mettra de merveilleux cadeaux : Calais et Dunkerque, Bruxelles et Anvers, Varsovie et Riga, Salonique et l'Asie Mineure, sans compter le Maroc, Madagascar, le Congo belge et l'Indo-Chine.

— Comme vous y allez, mon cher ami! n'ai-je pu m'empêcher de m'écrier. Et si l'Angleterre opposait son veto à toutes ces merveilleuses entreprises?

— Elle s'en gardera bien. D'ailleurs, nous ne serions pas mécontents de la voir entrer, elle aussi, en danse. Tôt ou tard, il faudra bien régler son compte. Dès lors, autant aujourd'hui que demain. Nos dirigeables et nos sous-marins l'auront rapidement mise à la raison. Vaincue, elle ne saurait nous empêcher de pousser la ligne de Bagdad jusqu'aux Indes.

— Fort bien, admettons un instant que la guerre vous donne tous les résultats attendus, avec le minimum d'efforts et de sacrifices; ne vous semble-t-il pas, cependant, que vos seules ambitions territoriales ne soient pas un motif suffisant pour déchaîner un pareil fléau sur l'humanité? En somme, vous disposez du bien des autres, uniquement parce que vous croyez être assez forts pour le leur enlever.

— Mais oui, si nous sommes forts, c'est donc que nous valons mieux que nos rivaux; si notre préparation est meilleure, c'est que notre talent d'organisation, la suite que nous savons mettre dans nos idées et nos ambitions, la discipline que nous acceptons pour mieux coordonner nos énergies, nous confèrent sur les autres peuples une incontestable supériorité. Les faibles n'ont pas droit à une existence qu'ils sont incapables de défendre. Par contre, nous avons le devoir de les faire participer à notre vie intensive, à notre talent de mieux utiliser les ressources de la vie intellectuelle et matérielle.

— Vous admettez donc que l'homme grand et fort, uniquement parce qu'il a de gros muscles, a le droit de réduire le gringalet en servage, même quand celui-ci le domine par l'esprit?

Otto m'envoya un mauvais regard. Lina se précipita vers nous :

— Otto, s'est-elle écriée, ne te fâche pas. Mon oncle adore le paradoxe. Si tu savais comme il s'applique à me faire enrager avec ses théories révolutionnaires. Au fond, il est aussi patriote que toi, et s'il était encore en âge de porter les armes, aucun officier ne montrerait, à remplir ses obligations, un zèle plus dévorant.

Puis, m'attirant dans une embrasure de fenêtre, ma nièce d'adoption me fit un sermon en trois points :

— Vous n'êtes pas raisonnable. Pourquoi discuter avec des gens qui ne pensent plus qu'à l'action? Ils sont tous emballés. J'en souffre comme vous. Parfaitement! Pensez-vous qu'il me soit agréable de voir Otto partir pour la guerre? Si on me le tue, je devrai refaire mon existence; s'il revient estropié, mon bonheur sera en grande partie détruit. J'ai fait le bilan de l'opération qui se prépare. Que m'importent Calais et Salonique, tandis que j'ai quelque souci du contre-coup douloureux que de tragiques événements pourront avoir sur ma vie de petite bourgeoise? Devant un autre que vous, je me cacherais de ces faiblesses, mais vous, mon bon oncle, vous ne vous fâcherez pas de découvrir chez moi de si grandes faiblesses, quand tous ceux qui nous entourent vivent dans un rêve de gloire.

— Et tu n'es pas seule à penser de la sorte, petite fille, lui dis-je. Des milliers de mères, de femmes et de fiancées sont, à cette heure, profondément troublées par les mêmes angoisses. Ah! combien criminels ne sont pas ceux qui, pour réaliser leurs sottes ambitions, vont semer à larges poignées le deuil et les larmes dans les sillons de la terre allemande!

— Oui, ce sont des criminels, mais où se trouvent-ils? chez nous? chez les autres? Je préfère supposer que le tsar est le grand coupable; et vous, mon oncle?

— Moi, je préfère ne plus réfléchir et m'abandonner, comme une épave, au cours du torrent.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

Lina, comme prise d'un remords subit, dirigea sur moi un regard brusquement durci :

— Vous êtes un mauvais patriote, me dit-elle d'une voix courroucée, et vous cherchez à faire fléchir mon courage; j'ai honte d'avoir obéi un instant à vos suggestions. L'empereur me demande mon Otto, je le lui donne. Si mon fiancé meurt, il aura du moins la gloire, et je la partagerai, d'avoir contribué à reculer les frontières de la plus grande Allemagne.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ma ménagère affalée sur une chaise, les yeux rouges, le regard comme perdu en un rêve lointain.

— Est-ce vrai, m'a-t-elle demandé, d'une voix blanche, va-t-on me prendre mes deux fils pour en faire de la chair à canon? J'ai tant travaillé pour les élever; ils commençaient à gagner honnêtement leur vie, et, après des années de dures privations, une modeste aisance était enfin entrée dans notre humble ménage, et voilà l'épouvantable catastrophe qui s'abat sur nous; si on me les tue, que deviendrai-je?

— Mais il n'est pas dit qu'ils seront tués. Peut-être reviendront-ils couverts de gloire.

— La gloire, je m'en moque. Je veux garder mes petits. C'est à moi qu'ils appartiennent. De quel droit vient-on me les enlever?

Paul et Richard rentrèrent en ce moment. Les deux jeunes gens étaient rayonnants. On remarquait, à leur démarche, qu'ils avaient fait de copieuses libations.

— Mutti (c'est le terme de tendresse que les Berlinois emploient de préférence, quand ils s'adressent à leur mère), nous partons après-demain. Les ordres de mobilisation sont lancés. Il paraît que de nombreux corps d'armée sont déjà concentrés à la frontière. Notre régiment sera en deuxième ligne et, quand nous arriverons là-bas, le gros de la besogne sera déjà terminé. Comme nous allons nous amuser, à Paris! Sigwald, qui y a passé plusieurs années, ne tarit plus quand il nous parle des splendeurs du Moulin-Rouge. Il paraît qu'après la guerre, on nous distribuera les maisons et les terres des Français. En attendant, on nous permettra de piller les territoires envahis. Je t'enverrai une montre et un beau bracelet en or.

— Et si une balle met fin à ton rêve?

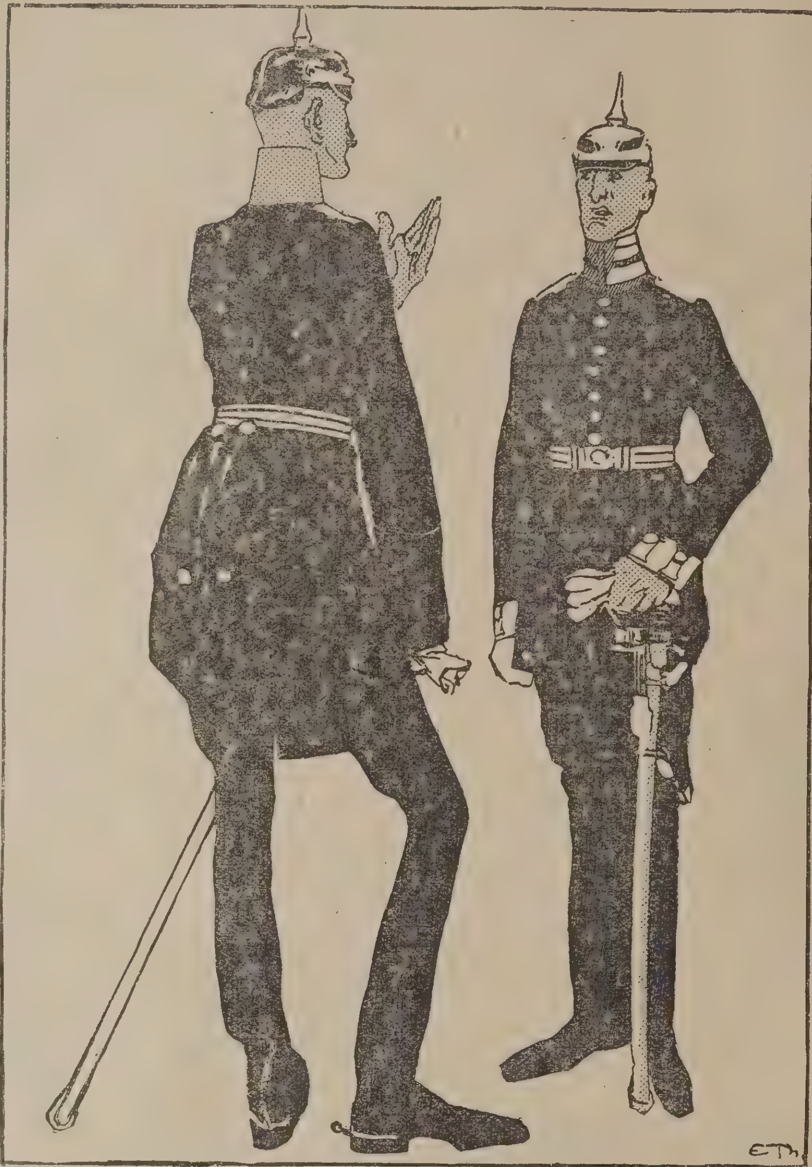
— Une balle? allons donc. Les sous-officiers nous ont affirmé, à la caserne, que les Français n'ont ni canons, ni fusils, ni équipement et qu'ils sont commandés par des officiers sans valeur. Quant aux Russes, on sait que leurs cartouches sont remplies de sable. Nos espions nous ont parfaitement renseignés sur le désordre qui règne dans les armées ennemies. Nos pertes seront insignifiantes, et, à Noël, couronnés de lauriers, et chargés d'un abondant butin, nous serons de retour dans nos familles brusquement enrichies.

— Paul, interrompis-je, crois-tu qu'il soit permis de voler en pays ennemi?

— Pourquoi pas? on nous a toujours enseigné que le plus fort avait tous les droits. Si les civils français protestent, on leur fera passer le goût du pain.

— Ce serait un assassinat.

— Allons donc! s'ils venaient chez nous, ils en feraient tout autant. A l'école, on nous a raconté comment, pendant les guerres de brigands (campagnes de Turenne dans le Palatinat), et plus tard, lors de l'invasion par les troupes de Napoléon, les Français ont saccagé l'Allemagne. Nous ne ferons donc que leur rendre la monnaie de leur pièce.



PEINTS PAR EUX-MÊMES :

État-Major.

(Dessin de Thœny.)

Et tandis que le fils de ma ménagère me déclamait ainsi quelques pages de son manuel scolaire, de la rue nous arrivait l'écho de chansons patriotiques hurlées par des groupes d'étudiants et d'ouvriers ivres.

Est-ce ainsi qu'un peuple qui prétend accomplir une mission civilisatrice dans le monde se prépare à l'acte le plus grave et le plus solennel de son histoire? Pauvre Allemagne! Que dirait Eugène Richter si lui, le grand philosophe, assistait à ces scènes que, malgré moi, et la honte au front, je qualifie d'ignobles?

V

29 juillet 1914.

Je suis allé visiter, ce matin, le palais du Reichstag. Notre parlement n'a rien ménagé pour se mettre dans ses meubles. Quel luxe! que de place perdue! que de boiseries, de marbres et de verrières! Par exemple, pas un emblème qui rappelle la destination de l'édifice : toute la décoration est consacrée à la gloire des Hohenzollern en général, et de Guillaume II en particulier. Est-ce là un symbole de notre politique? Peut-être.

Dans la salle où se réunit la commission du budget, on m'a montré un énorme tableau représentant le premier souverain de l'empire restauré, à cheval au milieu des paladins de la grande guerre. Au premier plan, un soldat étend un drapeau français sous les sabots de la monture impériale. Il paraît que cette sotte offense à un peuple avec lequel nous vivions en paix jusqu'ici, s'étalait d'abord sur les murs de la salle où ont lieu les séances plénières du Reichstag. A force de protester contre cette grossièreté ingénue, le prince d'Arenberg obtint que le tableau fût relégué loin des yeux du public des tribunes. Les conservateurs n'avaient rien compris aux scrupules du député du centre, mais, comme celui-ci faisait, chaque soir, la partie de whist du chancelier de Bülow, il finit quand même par obtenir satisfaction.

Pourquoi, dans la galerie qui conduit à la bibliothèque, l'architecte Walloth a-t-il, sur deux grands vitraux, reproduit des scènes de drames : *Roméo et Juliette* et *Othello?* Je ne suis pas encore arrivé à le comprendre. Par contre, j'ai beaucoup admiré la salle de gymnastique et les luxueux cabinets de bains des députés, comme aussi les petits bureaux particuliers où ces messieurs peuvent goûter les joies de la solitude et du repos sur des couchettes que surmonte un téléphone haut-parleur.

Dans la grande galerie de quatre-vingt-seize mètres, j'ai rencontré le démocrate Schmitt, un vieil ami de collège. Nous nous sommes promenés ensemble, sur le large tapis rouge, pendant près d'une heure. Schmitt avait l'air soucieux, mais quand même résolu. Voici le résumé des déclarations qu'il m'a faites :

— Eh bien! oui, cette guerre, nous l'avons voulue et longuement préparée. Et quand je dis « nous », je parle de toutes les classes de la société allemande. Depuis la création du nouvel empire, nous vivions dans une atmosphère d'envie et de méfiance. Ni la France, ni la Russie, ni surtout l'Angleterre, ne pouvaient se résigner à nous voir grandir si vite. Dans tous les domaines, notre supériorité, ou du moins notre esprit d'entreprise, s'affirmait. Vous avez vu, mon cher ami, l'Allemagne se transformer, avec une hâte déconcertante.

son sol se hérisser de cheminées d'usines, sa population s'accroître dans d'énormes proportions. Pour notre production intensive, il nous fallait constamment chercher des débouchés nouveaux. Or, partout, nous trouvions nos concurrents déjà installés, et nous étions contraints de jouer des coudes, souvent avec brutalité, pour nous assurer une place au soleil. De là de perpétuels frottements, des incidents pénibles, une sorte de fièvre perpétuelle, faite de convoitises satisfaites, mais, souvent aussi, d'espoirs déçus.

» Bismarck voulait, avant tout, consolider ce qu'il avait si péniblement acquis, et il était assez fort pour contenir les impatiences des esprits trop entreprenants. Ses successeurs n'ont pas su résister à la formidable poussée des partisans de la plus grande Allemagne : notre production s'est donc constamment accrue. Le jeune empereur avait foi dans la politique coloniale dont le fondateur de l'empire s'était toujours tenu soigneusement éloigné; il a créé une flotte de guerre qui d'abord ne devait que protéger les intérêts allemands dans les pays lointains. S'étant brouillé avec Edouard VII, il a rêvé de se servir de cet instrument de combat pour humilier et réduire les Anglais.

» Bülow ne nous a jamais caché que seule une guerre heureuse contre la Grande-Bretagne nous assurerait une sécurité complète et durable. Or, pour atteindre l'Angleterre, il faut, avant tout, abattre les soldats qu'elle entretient sur le continent. Les insulaires se sont servis de nous pour vaincre Napoléon. Ils comptent maintenant sur les Français et sur les Russes pour nous brider. La Triple Entente n'a pas d'autres raisons d'être. On a voulu nous encercler, et peu s'en est fallu qu'on y réussît. Cette tentative avortée pourrait aboutir plus tard. Nous sommes donc contraints de prendre les devants, pendant que nous disposons encore d'une incontestable supériorité d'armement.

» Ne vous y méprenez pas. Je ne suis pas de ces stupides optimistes qui méprisent l'adversaire de demain. La Russie a des réserves d'hommes formidables, et, si son armée de première ligne n'est pas anéantie dans les premiers mois de la lutte, nous aurons quelque peine à lui faire toucher terre. La France, elle, a de singuliers réveils d'énergie, et je ne puis pas oublier que ses armées de sans-culottes ont battu nos meilleures troupes pendant la Révolution. Quant à l'Angleterre, dont le gouvernement nous affirme qu'il s'est assuré sa neutralité, elle sera fatalement entraînée dans la lutte. Entre nous, elle serait folle de ne pas profiter d'une occasion pareille pour se débarrasser d'un rival qu'elle retrouve maintenant, âpre et décidé, sur tous les marchés du monde.

» Et pourtant, il faut que nous tentions l'aventure. Nous sommes arrivés à l'extrême limite de notre effort militaire. Les budgets de l'empire et des Etats sont en déficit, les emprunts ne rendent plus, impossible de créer des impôts nouveaux. Chaque Allemand, pour un revenu moyen de trois cent cinquante marks, paie effectivement soixante et onze marks de redevance aux caisses publiques. Il ne nous reste donc plus qu'à nous battre de suite ou à désarmer.

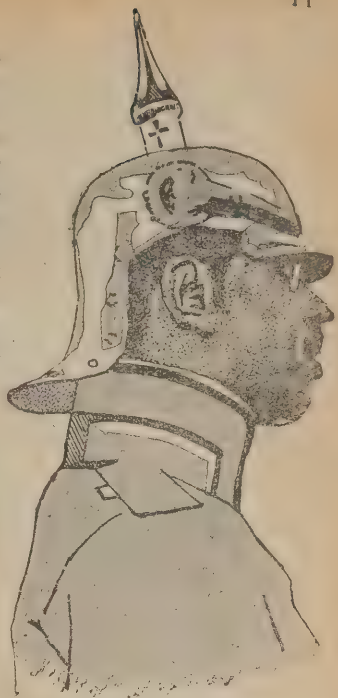
» L'opération que nous allons entreprendre est dangereuse, mais inévitable. L'Allemagne est dans la situation d'un commerçant trop audacieux, qui ne peut plus rétablir ses affaires que par un coup de bourse. Tant que nos rivaux ne s'étaient pas coalisés, nous pouvions jouer des uns contre les autres. Depuis qu'ils résistent ensemble à notre pression, nous enregistrons un échec diplomatique après l'autre. Un exemple. La Turquie est entrée définitivement dans notre zone d'influence. Nous avons cependant été contraints d'assister, il y a deux ans, à son démembrement. L'an dernier, la Russie n'a pas toléré que l'Autriche vînt au secours de la Bulgarie, et le traité de Bucarest, qui bloquait pour nous la route de Salonique, a été signé contre nous. Dans l'affaire du Maroc, où si longtemps nous tenions le bon bout, l'Angleterre nous a fait reculer. Nous n'avons même pas eu le courage de mener jusqu'à sa conclusion logique l'incident de la *Légion étrangère*, que nous aurions mieux fait de ne pas soulever, si nous ne pouvions pas le liquider à notre avantage.

» N'oubliez pas, d'ailleurs, que nos ennemis de demain avaient fini par prendre contre nous des mesures de contre-assurance. L'Angleterre continuait à maintenir obstinément le principe des deux pavillons. A notre dernière augmentation des effectifs de paix, la France républicaine avait, à notre grande surprise, répondu par le rétablissement du service de trois ans. Nous savions, enfin, que la Russie allait procéder à une refonte totale de son réseau stratégique. Devions-nous attendre que ces ripostes à nos entreprises donnassent leur plein effet?

» D'ailleurs, le mouvement ascendant de nos exportations tendait à s'arrêter. Nos grandes compagnies de navigation traversaient une crise intense. Les conditions de travail de nos industries s'étaient modifiées; autrefois, le bon marché faisait le succès de nos produits manufacturés; or, le prix de la main d'œuvre ayant considérablement augmenté, cet avantage allait nous faire défaut. Là encore, nous étions donc acculés à risquer un coup de force pour supprimer une concurrence que nous ne pouvions plus refouler autrement.

» Vous entendrez souvent affirmer que nous étouffons dans nos frontières et qu'étant donné le chiffre sans cesse croissant de notre population, il nous faut des colonies de peuplement. C'est absurde. Depuis vingt ans, l'émigration a presque cessé, en Allemagne : dix-huit à vingt-deux mille personnes de tout âge, un chiffre insignifiant, si vous le comparez au million que représente annuellement l'excédent des naissances sur les décès. Non seulement il y a du travail, chez nous, pour tous les Allemands, mais nous sommes encore obligés de faire largement appel à la main d'œuvre étrangère, surtout pour les travaux des champs et des mines. Or, c'est précisément parce que notre production est devenue si intense, qu'il faut, à tout prix, pouvoir écouler nos marchandises.

» Ne vous arrêtez pas trop aux déclamations des pangermanistes. Leurs tirades sur le peuple suprême, la race prédestinée, sont la chanson qui doit bercer un peuple d'enfants. Les bardes d'autrefois imaginaient ainsi des légendes pour entraîner les masses. Dans le monde parlementaire et dans celui de la grande industrie et du grand commerce, ces niaiseries n'exercent aucune action; mais nous arrivons, néanmoins, à des conclusions identiques à celles des aëdes de la plus grande Allemagne.


Dessin de Thœny.

» Nous établissons le bilan de l'empire par doit et avoir, et le résultat de l'opération est le suivant : ou bien se résigner à la banqueroute, ou bien, par une guerre heureuse, refaire nos finances publiques avariées, et détruire la concurrence de nos rivaux. Les socialistes marchent d'accord avec nous, croyez-le bien. Ils savent que leurs électeurs apprécieront le bénéfice considérable de l'entreprise. Si, l'an dernier, ils ont voté l'impôt de guerre qui devait rendre possible l'exécution de la dernière loi militaire, c'est que le chancelier les avait mis au courant des nécessités de la prochaine lutte armée sur deux fronts. Tout le peuple allemand est donc d'accord pour risquer le tout pour le tout.

» Le gouvernement a su, je le reconnais volontiers, exalter encore le sentiment national. Le centenaire de 1813 lui a permis de multiplier les cérémonies patriotiques et les allocutions belliqueuses. Jamais joueur n'eut autant d'atouts dans son jeu. Si, néanmoins, contre toute attente, nous perdons la partie, mieux vaudra périr dans une apothéose que mourir lentement d'épuisement et d'humiliation. »

Ce long discours, dont mes objections timides n'ont pas arrêté le cours impétueux, m'a profondément impressionné. Somme toute, Schmitt n'a pas tout à fait tort. L'Allemagne a grandi trop vite. Son vêtement financier et sa chaussure économique ne sont plus taillés à sa mesure. Encore est-il légitime, parce qu'on étouffe dans son habit, d'aller voler celui de son voisin? Il semble bien que ce scrupule ne trouble plus aucune conscience autour de moi. Tous les Allemands en sont venus à considérer la force physique comme créant le droit. Les faibles ne peuvent plus prétendre à l'existence, on se partage d'avance leurs dépouilles, et chacun estime que ce pillage est équitable, dès qu'il devient possible sans grand danger.

Dans les sociétés policées, le gendarme est là pour inspirer le respect de la propriété privée, or, il n'y a pas de gendarmes pour les Etats; dès lors, ceux-ci commettent tous les crimes sans redouter aucune sanction.

Mais pourquoi m'attarder à ces pensées moroses, vieux radoteur que je suis? Le sort en est jeté! Qui sait si, demain, quand je serai sujet de la plus grande Allemagne, de l'Allemagne dominant le monde, je n'en éprouverai pas moi-même de la satisfaction, voire même de l'orgueil? Et, pourtant, la phrase de Lentzmann me revient constamment à l'esprit : « Je souhaite que nous soyons battus!... »

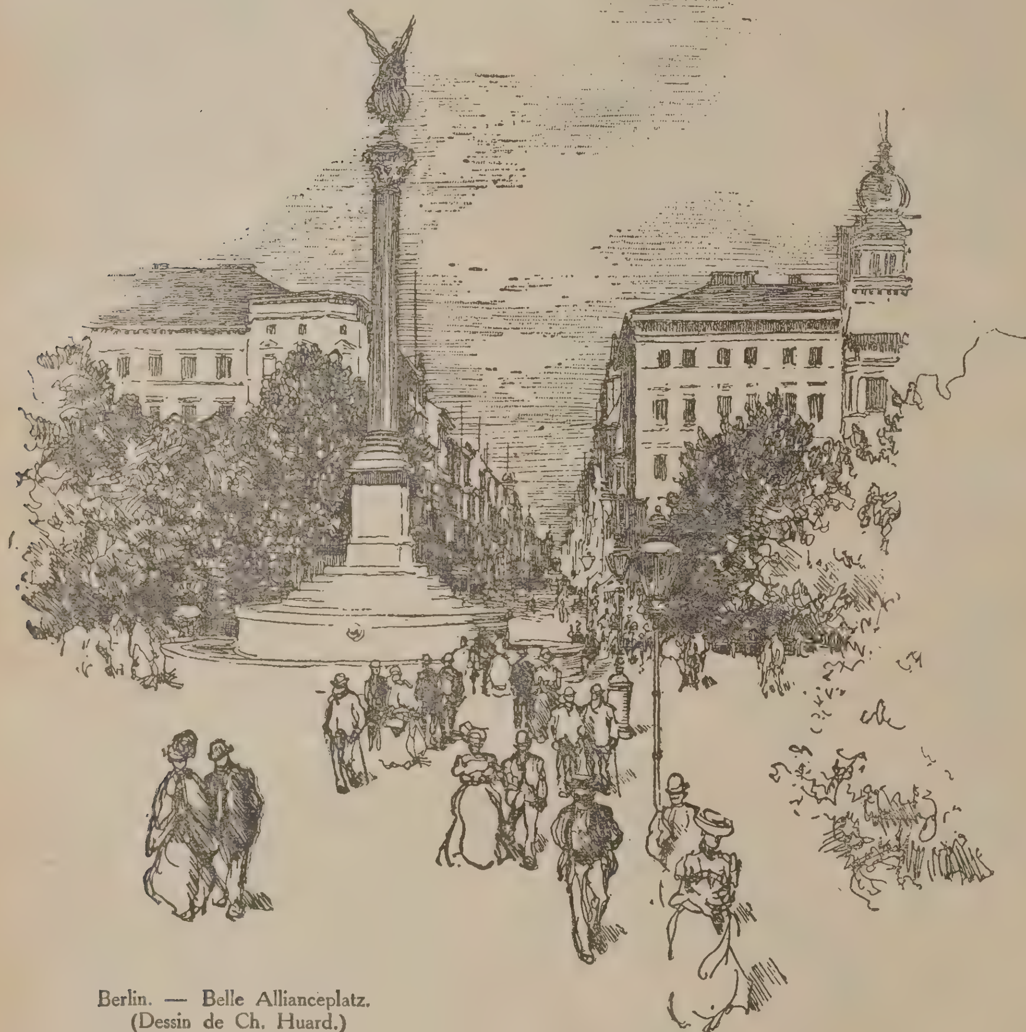
Dans les rues, c'est toujours le même spectacle. Des régiments en costume gris de campagne défilent, musique en tête, les casques et les fusils ornés de branchages, qui n'ont du laurier que le nom. La foule les acclame inlassablement. « A Paris! à Saint-Pétersbourg! » Ces cris, mille fois répétés, me poursuivent jusque chez Metzel, où je trouve mon ami quelque peu bouleversé par tout ce bruit.

« Tout de même, me dit-il, maintenant que cette guerre si ardemment désirée va éclater, la réalité m'apparaît sous des couleurs plus sombres que le rêve. Je ne sais pourquoi, mais une vague inquiétude me ronge, alors que je devrais être tout entier à la joie des lendemains prometteurs. »

Lina, elle aussi, est moins agressive qu'hier.

— J'ai été mauvaise, me dit-elle, mais aussi, pourquoi vous attachez-vous toujours à me contredire? La nuit que je viens de passer a été pleine d'abominables cauchemars; je voyais des monceaux de cadavres; dans la boue, de pauvres blessés agonisaient sans que personne vînt à leur secours. Inutile de vous dire qu'Otto était parmi ces derniers, et que, toutes les fois que je voulais me précipiter vers lui pour le consoler et le soutenir, mes jambes flageolaient et me refusaient tout service. Voyons, Otto et moi, nous ne sommes pas responsables de l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand.

— Bien parlé, ma petite, ai-je répondu, mais rien n'empêchera plus le malheur d'arriver, j'ai pu m'en convaincre. Il ne nous reste plus qu'à nous résigner au pire.



Berlin. — Belle Allianceplatz.
(Dessin de Ch. Huard.)

Maman Trude, âme simple et candide, écoutait, d'un air détaché, notre conversation, et elle se bornait à essuyer, de temps en temps, du coin de son tablier, quelques larmes silencieuses. Combien en coulera-t-il, de ces larmes, dans quelques semaines? et comment ceux qui porteront l'épouvantable responsabilité de tant de deuils pourront-ils faire taire leur conscience?

Paul et Richard, plus ivres ce soir qu'hier, portent maintenant l'uniforme. Ils ne parlent plus que de massacres et de pillages. Pauvres garçons, hier encore si doux, si paisibles, et que la folie générale pousse à déraisonner lamentablement!

Si c'est cela la guerre!

(A suivre.) KURT-OSCAR MULLER.

Pour copie conforme :

Abbé WETTERLÉ.

Gœthe et l'Orgueil Allemand

Le noble Gœthe, ce Faust guéri, n'avait point prévu qu'il participerait, moins d'un siècle après sa mort, à une reprise scientifique des invasions d'Attila. J'ai eu l'occasion de citer, à plusieurs reprises, le remarquable ouvrage du prince de Bülow sur la *Politique allemande*. Tout naturellement, quand il veut caractériser la solidité réfléchie de ses compatriotes, l'ancien chancelier rencontre sous sa plume quelque sentence extraite de l'œuvre du Sage de Weimar. C'est aussi le bénéfice que nous devons à Gœthe, nous autres Français. Etudié d'un peu près, il nous apprend à nous éprouver pour nous connaître, et à placer notre bonheur dans une activité à la fois personnelle et subordonnée, où nos facultés s'accommodent aux circonstances sans s'y dénaturer. Il était, lui, un spinoziste, et, par suite, situé, semble-t-il, aux antipodes de Kant. Tandis que l'auteur de la *Critique de la Raison pure* cherche la règle universelle, l'auteur de l'*Ethique* professe la théorie du *Soi pour Soi*, de l'être ayant pour but uniquement l'être. C'est le principe du *Soi pour Soi* que Gœthe avait, tout jeune, adopté avec enthousiasme. Il l'a symbolisé dans un de ses plus curieux poèmes, *Prométhée*. Il a lui-même expliqué dans ses *Mémoires* l'attrait exercé sur lui par la fable de ce Titan « qui se sépare des Dieux et se retire dans son atelier, d'où il peuple, seul, un univers ». Il y voyait l'image de l'homme acculé, s'il veut se développer, à sa force individuelle. « Couvre tes cieux de nuées vaporeuses, ô grand Zeus ! » fait-il dire à Prométhée, « tu n'en es pas moins forcé de laisser exister ma terre que tu n'as pas créée, ma cabane que tu n'as pas bâtie, et mon foyer dont tu m'envies en vain la flamme ardente. » Et, revenant sur lui-même: « Quand je cherchais autour de moi la base d'une force individuelle, je la trouvais dans mon talent productif. Je me promis d'en faire la base de mon existence. » Et il ajoute: « Je finis, comme Prométhée, par me séparer même de Dieu. » Il ne parle plus, comme Kant, de transformer en règle universelle une action tout individuelle. La chose, pourtant, revient au même, car il en arrive à considérer l'univers au seul point de vue de son propre développement. On a souvent rappelé, ces temps derniers, ses professions de foi cosmopolites, sans remarquer qu'elles expriment simplement une nécessité du développement de l'individu-Gœthe. Quand le développement de l'individu-Gœthe a exigé qu'Albert, le fiancé de la vraie Charlotte, fût sacrifié, l'auteur de *Werther* l'a sacrifié sans plus de scrupules que n'en a eu M. de Bismarck à falsifier la dépêche d'Ems, ou son successeur à déchirer le traité belge. « Il faut ce qu'il faut », cette phrase que M. de Bethmann-Hollweg a prononcée avec tant de conviction, pourrait être de Gœthe. Si la qualité magnifique de sa nature l'a maintenu dans une atmosphère de hauteur et de sérénité incomparables, c'est à la manière d'un chêne qui pousse en vigueur et en beauté parce que son germe le portait ainsi. Mais répandez ce principe du *Soi pour Soi* dans un peuple entier. Supposez que, dans ce peuple, à côté de ses instincts de travail et de patience, sourde un appétit de conquête et de domination, vous avez cette politique allemande, cette diplomatie allemande, cette guerre allemande, et cette intelligence allemande qui réclame Gœthe parmi ses patrons. Il eût renié ses élèves, comme Kant, mais comme Kant, par une contradiction de son caractère avec son principe. Comme Kant, il a bâti sa doctrine sur l'orgueil.

Car c'est d'orgueil que l'Allemagne est malade. C'est l'orgueil qui fait, d'une nation officiellement et traditionnellement chrétienne, cette bête de

l'Apocalypse, soudain dressée sur l'Europe, comme une sorte de fléau de Dieu, que l'on serait tenté de juger irresponsable, tant sa frénésie de destruction épouvante, comme un délire. Des écarts de philosophie ne suffiraient pas à expliquer un phénomène de cette violence et de cette étrangeté. Un autre facteur est intervenu, pour lequel nous n'avons pas de mots, tant est vague encore cette science qui s'appellera un jour l'*Interpsychologie*. Il y a tout un ordre de phénomènes mentaux mal connus qui constituent de véritables psychoses collectives, je veux dire des états de déséquilibre communs à tout un groupe national. L'histoire nous en fournit quelques mémorables exemples : ainsi, au mois de juillet 1789, cette panique que l'on a surnommée la « Grande Peur » et qui, d'un bout à l'autre de la France, mit en même temps les armes aux mains de tous les paysans et de tous les bourgeois. On barricada les villes, les villages, les routes, sans qu'il ait jamais été possible de savoir quel prétexte avait déterminé ce subit sursaut d'effroi universel. Expliquerez-vous la Terreur autrement que par une secousse analogue de la mentalité publique ? Ce phénomène présente des analogies avec la folie des foules, étudiée par M. le docteur Le Bon. La différence réside en ceci que les



Gœthe, deux ans avant sa mort (1830).
— *Au-dessus :* Gœthe en Italie (1786). —

phénomènes d'interpsychologie nationale ne supposent pas cette suggestion du contact qui donne son unité d'âme à une salle de spectacle, par exemple. Quoi qu'il en soit de la nature du phénomène, il paraît bien que l'Allemagne traverse, en ce moment, une de ces crises. Les succès extraordinaires de 1866 et de 1870, l'hégémonie exercée sans conteste pendant quarante-quatre ans et le prodigieux développement industriel et économique qui a suivi, telles sont les causes les plus probables de cet accès de mégalomanie dont nous la voyons atteinte. Ce n'est pas la folie des grandeurs des paralytiques généraux, qui implique une déchéance cellulaire. C'est plutôt celle des hypomaniaques, dont l'activité, l'abondance d'idées, la généralité, quelquefois, déconcertent. Ils semblent ne plus connaître la fatigue. A peine s'ils mangent. Ils ne dorment pas. Vous les prendriez pour des surhommes, et ce sont des anormaux, le plus souvent à la veille d'effroyables catastrophes. Dans la mesure où les comparaisons sont permises entre les organismes individuels et ces autres organismes d'une complexité toute spéciale que sont les nations, cet état de désordre mental semble celui de l'Allemagne actuelle.

PAUL BOURGET,
de l'Académie française





1. En sentinelle au bord de la mer Egée. — 2. Le général Sarrail sur les quais de Salonique

L'ARMÉE FRANÇAISE DANS LES BALKANS

LES RELIQUES
des Champs de Bataille

Parmi les innombrables services du ministère de la Guerre, aucun n'intéresse plus directement, plus profondément, plus douloureusement le public. Vers cet énorme monument d'aspect maussade, s'achemine chaque jour une longue théorie de vieillards, d'enfants, de femmes en deuil. C'est ici que sont assemblées les tristes et émouvantes reliques du champ de bataille. Tandis que les héros sommeillent, ensevelis par des mains inconnues dans la terre de France, leurs âmes peuplent cette maison. Tout ce qui reste d'eux y est pieusement recueilli, la pipe et le briquet du soldat, le sabre du chef, le carnet de route où ils déposaient, entre deux combats, leurs impressions et leurs confidences, les dernières lettres qui leur avaient apporté le réconfort d'un mot de tendresse. Inestimables trésors que les survivants ont hâte de posséder, dont ils attendent avec fièvre la restitution. Quelques-uns de nos confrères, se faisant l'écho de ces impatiences, de ces plaintes, en saisirent le public. Mieux informés, ils se rendirent compte des difficultés d'une tâche qu'il avait fallu improviser, comme tant d'autres. Ils remirent loyalement les choses au point. M. Jacques Duhr, dans un bel article du *Journal*, apaisa l'inquiétude de ses lecteurs. Il leur dit les heureuses initiatives prises par le sous-secrétaire d'Etat, M. Justin Godart, le grand effort accompli par le médecin principal Vincent, directeur de ce « bureau de comptabilité et de renseignements aux armées », à qui incombe un labeur si délicat. Il en étudia, en décrivit les rouages. Nous allons essayer de compléter son récit. Nous dédions ces explications au cœur affligé des mères...

Durant les premiers mois de la guerre, le bureau de renseignements subit des vicissitudes qui ralentirent fâcheusement ses travaux. D'abord installé au fond des sombres corridors de l'Hôtel des Invalides, il fut transféré dans une école municipale. Il y demeura trois jours, juste le temps de déménager; puis il suivit à Bordeaux le gouvernement. De retour à Paris, il occupa, rue de l'Université, un immeuble somptueux et incommode, où les secrétaires trop à l'étroit étouffaient, où les caisses empilées formaient un inextricable chaos. Il manquait d'espace, il







1. M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du Service de Santé. — 2. Entrée du bureau de comptabilité et de renseignements des armées, installé dans l'immeuble de l'ancien collège de l'Immaculée Conception. — 3. Arrivée et déchargement des paquets contenant les objets recueillis sur les militaires décédés aux armées.

LES RELIQUES DES CHAMPS DE BATAILLE



Composition de LUCIEN JONAS. — LE LEGS SACRÉ



LES CHÈRES RELIQUES Composition de LUCIEN JONAS.



1. Bureau des entrées. Etablissement et classement des fiches relatives aux militaires décédés. — 2. Confection des paquets contenant les objets à restituer. — 3. Expédition des paquets. — 4. Magasin où les paquets sont déposés avant leur expédition.

LES RELIQUES DES CHAMPS DE BATAILLE





manquait de personnel. Un quatrième déménagement lui permit enfin de se mouvoir à l'aise. Il emplit les locaux demeurés vacants de l'ancien collège des jésuites de la rue de Vaugirard. D'immenses salles abritèrent ses mille commis, de vastes magasins reçurent les malles, les sacs, les colis venus de tous les points du territoire. Dès lors, la besogne s'accéléra. Vous avez sous les yeux les divers aspects de cette ruche bourdonnante et agissante. En feuilletant nos images, vous suivrez la série d'opérations grâce auxquelles, conformément à la loi, sera liquidée la succession d'un combattant, mort à l'hôpital ou au champ d'honneur.

Pour plus de clarté, suivons l'odyssée d'un paquet, depuis l'entrée jusqu'à la sortie. Il arrive de la gare, non pas isolément, mais en vrac, mêlé à vingt, trente ou quarante paquets de même origine. Presque toujours un bordereau y est joint. On fait le tri des colis. Au début, le contenu de chacun d'eux était minutieusement examiné. M. Justin Godart, ennemi des complications administratives et désireux d'aller vite, a abrégé ces



1. La correspondance. Le tri des lettres. — 2. M. le médecin principal Vincent, chef du bureau, signant le courrier.
3. Bureau de la comptabilité-journées, classement des renseignements provenant des formations sanitaires.

LES RELIQUES DES CHAMPS DE BATAILLE









formalités de l'inventaire... Le paquet passe du service de la réception au service des liquidations... Mais au préalable, afin de faciliter les recherches, des fiches, établies au nom du défunt, sont classées et conservées. Simultanément fonctionne le formidable service de la correspondance. Plusieurs milliers de lettres (cinq ou six mille) parviennent quotidiennement au bureau de la rue Lacretelle. Il en repart un plus grand nombre. Il faut s'enquérir des héritiers, demander à ceux-ci des preuves certaines de leur qualité, d'indispensables pièces justificatives. Si l'on se trompait d'adresse, ce serait grave. Et l'on ne saurait user d'assez de précautions. Il faut savoir où l'héritier réside, s'il n'a pas changé de domicile. On écrit au maire de la commune.. Mais la plupart des maires, mobilisés, n'exercent plus leurs fonctions, ils les ont cédées à des successeurs intérimaires, souvent inexpérimentés ou distraits, qui ne répondent point, ou répondent tardivement, ou répondent de travers. Force est, deux ou trois fois, de revenir à la charge, et les semaines s'ajoutent aux semaines, et le murmure de la foule impatiente grossit. Enfin, tout est en règle. Le précieux colis, soigneusement enregistré, ficelé, scellé, plombé, va rejoindre M. le maire qui le délivrera, selon les formes légales et sous sa responsabilité, aux ayants droit. Ici encore, des ménagements, des devoirs de convenance s'imposent. Il serait pénible que le père et la mère apprissent la mort de leur fils par la remise des objets qu'il a laissés. Ils ne

1. Contrôle et vérification des objets reçus. — 2. Bureau des expéditions. — 3. Magasin-dépôt des cantines d'officiers. 4. Le bureau de renseignements ouvert au public. *(Photographies Henri Manuel.)*

LES RELIQUES DES CHAMPS DE BATAILLE

les reçoivent qu'après avoir été tout d'abord, et avec les ménagements d'usage, informés du décès. Ces échanges de lettres, ces avertissements, ces enquêtes, ces démarches, nécessitent un délai, qui ne peut, malgré toute l'ardeur déployée, être inférieur à un mois. Vous voyez que les retards, dont la foule gémit ou s'offense, ont de valables excuses.

D'ailleurs l'arriéré s'atténue rapidement. Lors de son transfert rue de Lacretelle, le bureau de comptabilité avait à régulariser 300,000 successions, dont quelques-unes remontaient aux mois de septembre et d'octobre 1914. Après vingt semaines d'un travail opiniâtre, ce chiffre a été réduit de plus des trois quarts. Chaque jour, il diminue, par l'excédent des départs sur les entrées. On enregistre quotidiennement 600 paquets, on en expédie 2,000. La promesse faite au ministre est tenue. On sera bientôt au pair. Seize officiers pressés autour de leur chef M. Vincent, le secondent avec zèle. Ce sont des hommes d'expérience que leur âge tient à l'écart du service armé, ou qui n'ont pu en supporter les épreuves. Il y a, dans le nombre, outre deux ou trois anciens officiers de l'active, des avoués, des notaires, des administrateurs de la haute finance et du haut commerce, des ingénieurs, des industriels et même des littérateurs. Les commandants Brissez et Franconvi le; les capitaines Delille et Langlois; les lieutenants Balandreau, Bertrand, Adolphe Brisson, Courtot, Huguet, Julliot, Léger, Moreau, Nivelet, Emile Pichon, Renauleaud, Thil s'acquittent, du mieux qu'il leur est possible, de leur devoir. Devoir obscur mais émouvant à remplir, puisqu'il les rend témoins des pires souffrances morales, des résignations accablées, des peines sans espoir. Que d'infortunes viennent demander un mot de réconfort à la sollicitude et à la bonté du médecin-chef! Oh! les pauvres yeux brûlés de larmes, les voix lointaines, absentes, les mains tendues vers un lamentable objet qu'elles étreignent en tremblant, les voiles noirs sous lesquels des sanglots frémissent, le pas fatigué, la morne silhouette qui s'éloignent et s'enfoncent dans la nuit !... Ces misères, ces détresses, le peintre Lucien Jonas les a vues. Elles ont inspiré à son cœur sensible les deux pages qui résument, en une poignante synthèse, les sublimes immolations et les douleurs de la guerre : ***Le Legs Sacré, Les Chères Reliques.***

X...



LES LIVRES

IMPRESSIONS

Voici deux petits livres très intéressants, très curieux, très piquants, très touchants aussi, qui ne sont pas des livres d'auteurs, et c'est bien en les lisant qu'on peut répéter le mot de Pascal : « On s'attendait à trouver un auteur et l'on trouve un homme. » Ce sont deux volumes faits par M. Montvert, l'un avec des lettres authentiques de soldats anglais combattant, l'autre avec des lettres authentiques de soldats russes combattant ; le premier est intitulé : *Tommy à la Guerre*, et le second : *Lettres de Soldats russes*. Je vous les recommande tous les deux.

Tommy à la Guerre se recommande par cet amour, bien anglais, du petit fait précis et net, morceau de réalité enlevé à l'emporte-pièce, aussi par cette plaisanterie froide et d'air sérieux qu'on appelle l'*humour* et qui manque rarement dans un livre anglais, et qui encore moins devait manquer dans des lettres non destinées à la publicité. Voyez ces impressions de voyage d'un soldat cycliste : « Je viens d'être versé dans mon emploi définitif : je fais la liaison entre la base avancée et la ligne de feu. J'ai couvert six cents kilomètres en motocyclette, cette semaine, sur des routes indescriptibles. Vous pouvez vous rendre compte que j'ai fort à faire et peu de temps pour rendre des visites. Nous avons eu une forte chute de neige hier, et il m'a fallu parcourir plus de soixante kilomètres dans la bourrasque. Comme il n'y avait pas autre chose à faire, je sifflais en route l'air de la chanson : *Quand la neige neige et que le temps est sombre* et essayais de me convaincre que je m'amusais... ».

Voyez ces impressions de tranchée et dites-moi si la sensation n'est pas saisie et rendue de telle sorte qu'elle se communique à vous ? « J'eus assez d'énergie pour courir à ma tranchée que je distinguais à cent yards devant moi. Malheureusement, quand je parvins au fossé, il n'avait que deux pieds de profondeur et il était tout plein. Je dus attendre quelques minutes au dehors. Finalement, un officier me dit qu'il pensait pouvoir me faire de la place et je me faufilai auprès de lui. Il était une heure de l'après-midi et nous y restâmes, avec nos genoux remontés jusqu'au menton, jusqu'à la chute du jour, sous la pluie des shrapnels et des obus, à raison de trois par minute. Nous creusions de petits trous pour y mettre la tête, et j'étais si fatigué, que chaque fois qu'un obus éclatait et que je plaçais ma tête dans le trou, je m'endormais tout de suite. Ce qui me causa le plus d'ennui, ce fut des crampes horribles dans les jambes, par suite de la longue position en chien de fusil à laquelle nous étions réduits pour ménager l'espace. A la fin, je me trouvai si mal que je dis : « Zut pour les obus ! » et je me levai...»

Dans un tout autre ordre de sensations, voyez cette trêve que se sont accordée sur un certain point Anglais et Allemands : « Même ici il y a des moments de paix et de bonne volonté. Je viens de passer une heure à causer avec des officiers et des hommes allemands qui ont tracé une ligne à mi-chemin entre nos tranchées et les leurs et y ont rencontré nos hommes et nos officiers. Nous avons échangé des cigares et des journaux... Quelques-uns de nos hommes sont actuellement dans leurs tranchées, où ils sont reçus par eux. Ils se sont mis tous ensemble pour faire un concert mutuel, chaque côté chantant à son tour, et ils terminèrent en chantant le *God save the King*, que les Saxons accompagnèrent avec le plus d'ardeur. » — Etrange, n'est-ce pas ? mais il n'y a qu'un mot qui serve, surtout aux temps actuels : tout arrive.

Mais voici qui n'est pas exceptionnel, mais la vérité même, la *vérité générale* sur la guerre telle qu'elle est à l'heure actuelle : « Je ne puis m'empêcher de penser que cette vie nous donne quelque chose dont autrement nous manquerions. Elle fait sortir de notre individu ce qu'il y a de meilleur et ce qu'il y a de pire dans un homme, et, jusqu'à présent, je dois dire que je n'ai vu *que le meilleur* dans tous les hommes avec qui j'ai été en contact...»

Vous goûterez encore cette réflexion d'un officier du vaisseau qui a mis l'*Emden* hors de combat : « Le prince de Hohenzollern est un assez gentil garçon. Nous sommes convenus que c'était notre devoir d'essayer de nous tuer l'un l'autre, mais que nous n'y mettions pas de méchanceté. »

Les *Lettres de Soldats russes* ne sont pas moins intéressantes. Elles sont moins spirituelles, moins humoristiques, mais non moins curieuses du fait précis et exact de la *vie minutieuse*, et en cela elles rappellent souvent le grand Tolstoï.

Voici un portrait du soldat russe qui, d'après le peu que j'en sais, me paraît très exact et qui vous intéressera certainement : « Il n'y a pas trace dans l'âme du soldat russe d'une passion guerrière du genre romantique et héroïque. Son âme est étrangère à toute spéculation soit historique soit théorique. Le trait le plus fort et le plus éclatant de sa psychologie est *un fatalisme robuste et bien équilibré*. Les étrangers qui ont étudié cette psychologie, l'ont toujours associée au mot *Orient* Ils se sont lourdement trompés. Nous n'avons ni le piétisme oriental ni sa quiétude, ni, non plus, son exaltation brûlante. Notre fatalisme est plus actif, il a plus d'initiative et il est plus individuel. Mais, grâce à lui, notre soldat ignore la peur et il ne s'arrêtera jamais à examiner où il y a moindre danger. »

Les narrations sont souvent d'un tour et d'un mouvement excellents. Je vous recommande celle où, errant dans la forêt inextricable, un détachement russe rencontrant un gros d'Allemands est prisonnier, puis rencontrant des forces russes devient emprisonneur et ainsi de suite, de sorte que, chaque matin, il pouvait se demander : « Qui est prisonnier aujourd'hui ? » C'est un poème tragi-comique.

Ajoutons que, dans certaines lettres, il y a des « élévations religieuses » d'une beauté imposante et d'une passion communicative.

Ces deux volumes nous montrent deux âmes de peuples, toutes les deux singulièrement sympathiques. Aussi, ces deux petits livres contribueront à la Triple Entente. Ils nous attacheront par les liens de l'estime, de la sympathie, du respect et de l'admiration à nos bons Alliés de l'Est et de l'Ouest, à ces braves gens, qui, chacun avec son caractère, combattent avec nous pour la défense de la justice et de la civilisation et pour l'établissement et le maintien de la liberté sur la terre. Trois langues, trois esprits aussi; mais une seule âme.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

Les Paroles de la Guerre, par Mgr GAUTHEY.

Mgr Gauthey, archevêque de Besançon, expose lui-même dans l'avant-propos de son livre: *Les Paroles de la Guerre* (Pierre Téqui, 3 fr. 50), comment il a été amené à rédiger et à publier chaque semaine, depuis les débuts des hostilités, une sorte de causerie familière destinée à « instruire, encourager et consoler » ses fidèles pendant « ce temps de grande anxiété nationale. » C'est du recueil de ces causeries que se compose principalement son ouvrage, la dernière et la plus courte partie étant consacrée aux lettres pastorales et aux allocutions plus spécialement canoniques. Cette forme d'apostolat, émanant d'un haut dignitaire de l'Eglise, est infiniment précieuse et touchante. C'est vraiment la parole d'un père partageant les joies et les peines de sa famille, conseillant, exhortant, réconfortant les siens avec autant d'autorité que de douceur. D'août 1914 à août 1915, Mgr Gauthey commente ainsi hebdomadairement les sujets caractéristiques de la guerre. Il examine les problèmes moraux qu'elle soulève et en dégage lumineusement la solution au point de vue chrétien. Certains chapitres (les Morts, les Blessés, les Prisonniers, les Disparus, les Réfugiés, les Mères, les Veuves, les Orphelins, etc.), lui fournissent matière à développements éloquemment pathétiques ou cordialement attendris. Çà et là, des citations, des anecdotes, des traits, éclairent d'un vif rayon les données les plus sombres. Lisez, par exemple, ce passage :

« Cette guerre révèle des âmes admirables de courage, de résignation, d'exquise délicatesse. Une mère vient d'apprendre que son fils a été tué au Champ d'honneur. Elle dit à sa fille : « Taisons-nous ; cachons notre peine le plus possible afin de ne pas semer la tristesse autour de nous, car il y aura encore beaucoup de morts. » On ne saurait croire combien ceux qui montrent une vraie résignation chrétienne exercent autour d'eux une influence réconfortante. »

» Oui, il y aura encore, à n'en pas douter, beaucoup de morts. Que chacun de nous demande à Dieu la force d'accepter, sans faiblir, les sacrifices douloureux et s'ingénie, tant qu'il est épargné, à entrer dans la peine des autres, discrètement, cordialement et chrétiennement. »

Voilà le ton du livre. Il est plein de pitié, de mansuétude paternelle et évangélique. Il est animé aussi du plus noble et du plus ferme sentiment patriotique.

HENRI NICOLLE.



Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

IX

LA FOLLE DU LOGIS

Je partis pour le front avec un détachement de quelque quatre cents hommes, anciens blessés pour la plupart. Les souffrances n'avaient pas ralenti leur ardeur et ce ne furent, tout le long de la route, que rires, chants, farces, espiègleries, comme d'une bande de collégiens en promenade.

Octobre vieillissant s'effilochait aux platanes des talus; mais, bien que la guerre fût commencée depuis plus de dix semaines, l'enthousiasme des populations traversées n'avait pas faibli. C'était, dans les gares, tout comme aux premiers jours, quand j'étais passé par là avec le 62e, une affluence de femmes, de vieillards, d'enfants, de jeunes filles, qui jetaient vers nous leurs acclamations, leurs baisers, leurs sourires, qui nous offraient leurs présents: fruits du Berry, fromages du Bourbonnais, vins, laitages, œufs, raisins, miches savoureuses de l'opulente Bourgogne.

Quant à la Lorraine, toute déchirée qu'elle fût à la tête et meurtrie, elle trouvait la force de nous apporter l'obole de la veuve: des brassées de chrysanthèmes baignés des pleurs de la rosée et des gerbes de roses couleur de sang.

Ainsi, du train qui se hâtait vers la frontière, nous voyions surgir, aux courbes de l'horizon, les doux visages de la France.

Comme elle était belle, cette France, au mélancolique soleil de l'automne, avec ses prairies où mugissaient les bœufs, ses plaines que les chaumes embrasés paraient du manteau royal, ses coteaux lourds de pampres, ses bois de sapins tout résonnants du cor des paladins, ses forêts de chênes emplies de l'odeur austère des siècles, d'où les druides à barbe blanche nous saluaient au passage de leurs faucilles d'or; et comme je comprends votre amour pour elle et votre ardeur à la défendre, ô soldats du VIIIe corps, ô compagnons d'armes, gars du 13e, du 29e, du 56e, du 27e, du 85e, du 10e, du 134e, vous qui, les années passées, teniez la faux dans ces prairies, la charrue dans ces vignes, et qui, ensevelis dans les tombes vivantes des tranchées, n'en sortez plus que pour les vendanges de la bataille et les moissons pourpres de la gloire...

. . . .

Cette ligne de points représente deux longues pages de confidences que je viens de déchirer, trop intimes. J'ai senti, à les relire, comme une sorte de pudeur froissée. Elles vous auraient cependant intéressés, je le crois, et elles n'eussent pas été inutiles. Pas plus que moi, vous ne devez aimer faire route avec un compagnon dont vous entendez la parole sans apercevoir le visage, la tête dissimulée sous un épais capuchon. C'est pourquoi, de ces confidences, j'ai tenu à vous en garder une. Trop de récits qui vont suivre demeureraient pour vous lettre morte, si vous ne connaissiez la définition que déjà donnait de moi l'abbé qui me faisait le catéchisme:

— P..., ce n'est pas un composé d'une âme et d'un corps, mais d'un corps et d'une imagination.

La folle du logis a toujours occupé chez moi la place de maîtresse de maison, gourmandant ma raison, la bousculant, la mettant en pénitence et faisant d'elle une pauvre enfant martyre. Je tirerais de vos yeux des larmes à vous narrer les avanies quotidiennes que doit supporter l'infortunée et les brimades auxquelles elle est soumise.

Le conflit date de loin, des tout premiers temps de ma vie. Je marchais à peine seul que déjà, trouvant le jardin paternel trop étroit et mes joujoux trop insipides, je m'en allais jouer au ballon avec la lune et aux billes avec les étoiles.

Jeune homme, je mis dans mes divagations une sorte de méthode. Je me fis deux existences: la réelle, où tout m'était indifférent ou hostile, où je passais, triste, les yeux baissés, gêné, mal à l'aise; et *l'autre*, jaillie, tout armée, de mon rêve, où je me dilatais, m'épanouissais; où, cabotin à la Guillaume, j'endossais, pour mon seul agrément, tantôt l'un, tantôt l'autre de mes somptueux costumes.

Je fus, tour à tour, le poète, qui tint aux magnificences de son verbe les multitudes pâmées; l'architecte, qui dressa dans le ciel des cathédrales si hautes que les aigles s'essoufflaient à suivre leur envol; le savant, maître des derniers secrets de la nature, qui pouvait, comme il est dit de la lampe merveilleuse, enchaîner à sa fantaisie les forces les plus obscures de l'univers; le musicien, dont les mélodies, prises au cœur même de l'âme universelle (n'essayez pas de comprendre, c'est de la métaphysique), faisaient, réellement et sans symbole, pleurer les rochers insensibles et danser les arbres dans les clairières, ainsi que de jeunes béliers.

Je m'enivrai longtemps à ces sources vives. Mais les années passaient, et elle dut bien admettre, à la fin, la folle, — au prix de quels efforts! avec quelle mauvaise grâce! — que, savant définitif, je ne

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

parvenais pas à loger en ma mémoire une formule de chimie; qu'architecte de cathédrales, je n'étais pas capable de clouer droit deux planches l'une sur l'autre; que, musicien rival d'Orphée, je ne savais pas même solfier: *Au Clair de la Lune!*

Croyez-vous qu'alors elle se tînt tranquille, la folle? Ah! vous ne la connaissez guère! Après une période de dépression, très courte, elle s'avisa que, seule, la vie d'action comptait au monde et elle décida que je serais un homme d'action.

Ce fut ainsi que, sans quitter mes occupations parisiennes, je pris une part prépondérante à la guerre des Boers. Me pardonnent nos amis les Anglais; mais, sans doute, leurs bataillons seraient-ils plus nombreux en France, si j'avais couché moins des leurs dans les plaines du Bothaland!

De même, je me distinguai de façon remarquable dans la guerre russo-japonaise, et je ne puis m'expliquer encore comment nos alliés russes virent leur échapper la victoire, quand je pense aux multitudes de Japonais que, muni des seules ressources de mes ruses diaboliques, je parvins à noyer dans les flots de l'Océan!

Aux périodes de calme, lorsque nul conflit ne faisait appel à mon génie militaire, je m'adonnais à la chasse aux grands fauves.

Je vous parlais, à l'instant, des déboires de ma pauvre raison.

Représentez-vous un peu, essayez de vous représenter, je vous prie, la situation de la malheureuse en service chez un monsieur de vêture correcte, d'apparence respectable, marié, père de famille, proposé deux fois pour les palmes académiques, et qui, à une question ainsi posée : « Où donc est Monsieur? », aurait été obligée de répondre:

— Monsieur? Il est dans sa salle à manger, occupé à chasser le tigre.

Ou bien:

— Dans son cabinet de toilette, en train de cerner un troupeau d'éléphants sauvages!

X

SUR LE FRONT

Avec ce que vous savez sur la folle de mon logis, vous devez vous imaginer dans quelles extravagances elle était tombée tandis que le train roulait vers la frontière, et vous devez entendre d'ici la belle scène de ménage.

— Nous arrivons, disait la folle, et, dès la nuit venue, nous rampons vers la tranchée ennemie, notre fusil en bandoulière et notre baïonnette entre les dents.

— Oui, se moquait ma raison, belle posture pour traverser les abatis d'arbres et les rangées de fils de fer!

— Les fils de fer ne nous inquiètent pas, repartait la folle, car nous découvrons facilement un passage frayé par les obus. Nous sautons dans la tranchée, et, tapant de la crosse, nous assommons tous ceux qui se présentent. S'il en est qui se cachent dans quelque trou, espérant nous échapper, vaine espérance! car notre baïonnette saura bien les dénicher dans leur repaire. La tranchée prise...

— Comme cela, en cinq minutes! s'écriait ma raison. Et vous n'aurez pas même reçu une égratignure?

— Si cinq minutes ne nous suffisent pas, nous en mettrons six: nous ne rêvons pas l'impossible. La première ligne prise, nous courons à la deuxième, et là, même besogne, mais plus facile, car les ouvrages de deuxième ligne sont moins fortifiés que ceux de première. C'est là que se trouvent les officiers: oh! le beau carnage que nous allons faire! Au moins six lieutenants et trois capitaines!

— Quoi! raillait ma raison, pas même un officier supérieur?

— C'est vrai, reprenait la folle qui n'y entendait pas malice. Le colonel doit faire par là des rondes fréquentes, et rien n'empêche que nous ne jetions par terre le colonel et son état-major. Une chose m'ennuie, cependant...

— Vraiment? vous trouvez à la fin un obstacle? C'est bien extraordinaire!

— Oui, que ferons-nous de nos prisonniers, s'ils refusent de nous suivre? Quatre cents hommes à mener, voilà qui n'est pas facile pour un seul homme.

— Quoi donc? Quatre cents prisonniers? Pas davantage?

— Il est de fait que, pour une opération



A chaque pas des brancardiers...

de pareille envergure, quatre cents hommes constituent un maigre butin. Disons six cents, et nous serons modestes.

Et, impatiente de commencer le chapitre de mes prouesses, la folle eût déjà voulu me voir à mon poste de bataille et prenait à partie le train pour sa lenteur.

Le dirai-je? Oui, puisque j'ai formé le dessein de peindre le portrait fidèle d'un combattant de la grande guerre.

Eh bien! je n'étais pas du tout mécontent de moi.

Il faut avoir récité un chapelet de semaines à Notre-Dame la Mort pour s'estimer à sa juste valeur et connaître, comme au dynamomètre, la limite de sa force morale et celle de sa résistance à la fatigue.

Ni l'une ni l'autre ne permettent à personne un grand orgueil.

Il y a des jours où nul exploit ne semble impossible, où l'escalade même du ciel apparaît jeu d'enfants. Il y en a d'autres, les plus nombreux, où, devant le danger, la nature renâcle, grince des dents, tire sur la chaîne: il faut la faire marcher à coups de fouet.

Et puis, qui établira, dans chaque action d'éclat, la part qui revient à ceux qui nous entourent? Les meilleurs, les plus braves, ceux qui davantage au danger s'exposent, presque jamais ils ne recueillent le fruit de leur courage parce que, se portant au plus fort du péril, ils ont, d'en revenir, bien peu de chances.

Mais, au combat, les individus disparaissent et ne possèdent plus qu'une âme. Ceux qui tombent passent à ceux qui restent le flambeau. Telle parole sublime, jaillie de votre bouche, a été pensée par le camarade qui gît à vos côtés; tel acte héroïque accompli par vous est sorti tout brûlant de son cœur.

Emporté par mon imagination au pays des chimères, j'étais, je le répète, très satisfait de moi. N'ayant combattu que dans mes rêves, je ne connaissais ni les obstacles ni les dangers, et je pouvais me lancer au grand galop de ma fantaisie, sans risquer de faire un faux pas ou d'être arrêté par une blessure. L'habitude d'écrire, en m'obligeant à ne pas sortir ma pensée sans toilette de ville, contribuait également à attiser ma vanité. Une action d'éclat me semblait indigne d'être vécue sans un nombreux auditoire pour battre des mains et crier: « Bravo », et je ne concevais pas de tomber, même dans un coup de main, même au profond de la nuit, sinon devant le président de la République, ou, tout au moins, le généralissime!

Mon Dieu! comme tous ces enfantillages m'apparaissent ridicules, maintenant, et comme il est bien plus simple de mourir!

J'arrivai sur le front à la fin d'une après-midi. Quelques kilomètres auparavant, en traversant le bois de M..., plusieurs éclats égarés de 77 étaient tombés sur ma droite, à cinquante mètres pour le moins. Et, très fier, j'avais redressé la taille en pensant :

— Je viens de recevoir le baptême du feu.

Le baptême du feu? O candeur!

En montant la route de L..., qui devait me mener aux tranchées, je croisai plusieurs civières où gisaient des blessés et des cadavres. A chaque pas des brancardiers, les civières laissaient tomber des gouttes de sang. Et il y avait de larges flaques de sang sur l'accotement, de place en place, là où s'étaient reposés les porteurs.

— Ça vient du bois B..., me dit un voisin. Sale endroit! On s'y tue nuit et jour. Vous verrez ça, sergent. Chaque bataillon doit, à son tour, aller se promener par là.

Je constatai que la vue des malheureux camarades qu'on emportait vers l'ambulance ou le cimetière ne m'avait aucunement serré le cœur, et cette remarque me causa un sensible plaisir; j'y vis une preuve de mon courage et de mon esprit de résolution. C'était, en réalité, une marque d'insensibilité.

Il a fallu la fraternité de la bataille et la communauté des dangers pour lier le sort de mes camarades au mien et les rendre inséparables. Chaque fois qu'un de mes compagnons tombe à mes côtés, c'est mon sang qui s'échappe par ses blessures.

(A suivre.) *Lieutenant JACQUES P...*

(Illustrations de P. THIRIAT.)



Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

FLEURS D'HÉROÏSME

A LA NEIGE

« Neige que j'ai tant aimée
» — Trop — quand j'étais écolier
» Ou chasseur, par le hallier
» Traquant la bête affamée ;

» Neige que plus tard, souvent
» — Trop encor — j'ai célébrée,
» Quand j'avais l'âme altérée
» De mes souvenirs d'enfant ;

» Blanche muse nostalgique,
» Endormeuse de tout bruit,
» Qui rends songeuse la nuit
» Et fais le réveil magique,

» Je ne t'aime plus, hélas !
» Depuis que, dans les tranchées,
» Tes froides fleurs, par jonchées,
» Couvrent nos petits soldats ;

» Que tu fais plus froide encore
» La boue à leurs pieds plus lourds,
» Plus mornes leurs sombres jours,
» Plus désolante l'aurore ;

» Depuis que, sur les blessés,
» Quand la bataille s'apaise,
» Tu mets ta tiédeur mauvaise
« Et tes perfides baisers,

» Et, sous leur paupière lasse,
» Au lieu du divin sommeil,
» Le coma qui les terrasse
» Et qui n'a point de réveil...

» On dit pourtant que tu gardes
» De l'hiver le grain de blé,
» Qui sans toi serait gelé
» Au sillon où tu t'attardes ;

» Serait-ce que nos soldats
» Te sont moins chers que les herbes ?...
» Pour qui donc fais-tu les gerbes
» Qu'ils ne moissonneront pas ? »

❀

Or la Neige, dans un songe,
— Un de ces songes troublants
Où, par les Noëls tout blancs
Son charme endormeur nous plonge, —

La Neige m'a répondu :
« Poète, je hais la Guerre,
» Qui souille et meurtrit la Terre
» Où Jésus est descendu ;

» La Terre qu'il avait faite
» Pour les fleurs et les moissons,
» Les berceaux et les chansons,
» Et les *Gloria* de fête.

» Aussi quand deux empereurs,
» Grisés d'orgueil et de rage,
» Lui font le suprême outrage
» D'en déchainer les fureurs,

» Dieu me délègue... Et j'étanche
» De mon mieux le sang versé ;
» Puis, sur le sol défoncé,
» J'étale ma robe blanche ;

» J'endors le blessé, martyr
» Dont il prépara la palme,
» Et je fais la nuit plus calme
» A celui qui doit guérir ;

» Et, bien loin que je tortur
» Vos héros dans leurs abris,
» De mes édredons fleuris
» Je double leur couverture ;

» Pour leur tenir chaud au cœur,
» J'évoque au loin leur famille
» Devant l'âtre qui pétille
» Guettant leur retour vainqueur...

» Et quant aux morts, je les couvre
» D'un beau linceul constellé,
» Tel qu'on n'en a point filé
» Jadis pour les Rois du Louvre ;

» Changeant les cyprès en lis,
» Virginale et maternelle
» Je pleure et j'ensevelis,
» Mères lointaines, vos fils
» Qui dorment bien sous mon aile. »

FRANÇOIS FABIÉ.

RÉPONSE AUX SOLDATS

La « Lettre aux Soldats », de Mme Hélène Picard, a valu à l'auteur d'innombrables témoignages de reconnaissance. Mme Hélène Picard répond à ceux qui lui ont écrit.

Tranchées de première ligne.
Neuville Saint-Vaast.

... Devant le bois de la Folie, face aux Boches qui nous guettent, votre cœur de Française est attaché, par la pensée, bien haut, au bout de nos luisantes baïonnettes. Dans nos futurs assauts, c'est lui qui nous guidera et, pour une fois, remplacera notre drapeau.

UN GROUPE DE SOLDATS.

Soldats, vous m'avez répondu
En agitant vos belles armes.
Merci. Dans vos lettres, j'ai lu
Mieux que des mots encor : Des larmes !

L'un de vous, dans un univers
D'embûches et de solitudes,
Ecolier, hier, à ses études,
Prêt pour la mort, m'écrit des vers.

L'un, venant de faire des lieues,
Beau cavalier, me parle aux noms
Des idylles et des fleurs bleues,
Et d'un régiment de dragons !

D'autres — dix, quinze, vingt ou trente —
Chauds encor du sang des combats,
Signent : *« Un groupe de soldats »*
Une lettre où le canon chante !

Un autre qui se dit très vieux
Par suprême coquetterie,
Fait tomber soudain, sur mes yeux,
Le long baiser de la Patrie.

L'un d'eux, ayant le goût amer
De l'exil, sur sa bouche grave,
Me jette un cri plaintif et brave
Et date : « Quelque part... En mer... »

Tous laissent tomber de leur âme,
Ce mot : « Le pays ! le pays ! »
Et, frémissant, l'un dit : « Madame,
Je dors sur mon sol reconquis ! »

D'autres, d'une voix éternelle,
Crient : « Votre lettre, nous, les forts,
Nous voulons la lire à nos morts,
Et nous voulons mourir pour elle ! »

Il en est qui m'offrent leur cœur
Sans que leur ombre soit nommée.
Par ces héros pleins de pudeur,
Que je suis sûre d'être aimée !

Un autre fait, ardent héros,
La sublime fanfaronnade
De m'écrire entre deux chaos
Et deux combats à la grenade.

Un autre me raconte : « Il pleut,
Et mes hommes sont dans la peine.
Votre lettre... »
Ah ! si Dieu s'émeut,
Soldats, ce n'est pas de la mienne !

Héros ! Phalanges ! Légions !
Puissante, mais charmante race !
Dans la tempête des canons,
Vous écoutez un mot qui passe.

Ce qu'il vous faut après le pain,
Héros de la race choisie,
Après le fusil dans la main,
C'est un instant de poésie.

Le plus bel émerveillement
Ce n'est pas tant votre courage,
Que, dans ce sinistre moment,
La candeur de votre visage.

Oui, vous voulez bien tous mourir,
Mais pas avant, fils de la France,
D'avoir retrouvé le soupir
De votre douce adolescence.

Ah ! soldats, vous voulez, avant
D'être des héros immobiles,
Respirer un peu de ce vent
Qui vient de vos coteaux fertiles.

Avant d'aller, jusqu'au dernier,
Courir dans les funèbres plaines,
Vous avez soif, fils de Chénier,
D'une halte près des fontaines.

Vous rapprochez sublimement,
Dans une muette parole,
Les obus et votre maman,
La mort et votre vieille école.

A vos étendards en faisceau,
C'est moins noble d'offrir votre âme,
Que, soldats, d'aller à l'assaut
Avec une lettre de femme.

Quoi ! soldats, ayant tout donné,
Vos amours, vos cris, vos alarmes,
Quoi ! soldats, au rêve étonné,
Vous donnez encore des larmes !

Quoi ! vous que rien n'émeut, plus rien,
Dans le formidable martyre,
Soldats de fer, d'acier, d'airain,
Vous trouvez le temps de m'écrire !

Ah ! les bombes peuvent venir :
A peine se tournent vos têtes.
Mais pour un mot de souvenir,
Vous vous dressez, soudain, poètes

Indifférents à vos enfers,
Vers une ombre tendre et légère,
On vous voit les bras grands ouverts,
O héros habillés de terre !

Vous oubliez les durs hasards
Pour voir une Muse chérie
Appuyée à vos noirs remparts
Et qui ressemble à la Patrie...

Peuple entre tous le plus heureux,
Pour qui la mort est sans ténèbre,
Vos combats sont moins beaux, ô preux,
Que votre chant qui les célèbre.

Cohortes ! phalanges ! héros !
Soldats ! votre âme est apaisée,
Cette âme en proie aux mille maux,
Par une goutte de rosée.

Vous devriez être farouches,
N'avoir qu'un sombre et lourd souci,
Mais, laissant tomber les cartouches
Vos lèvres murmurent : « Merci ! »

Un doux roman même s'ébauche,
Dans vos rêves, ô combattants !
Vous avez place, au côté, gauche,
Pour la mitraille et le printemps.

Chacun fait ce songe suprême :
« Une femme écrit à nous tous,
Mais c'est moi, c'est moi seul qu'elle aime ! »
— « Oui, soldat, c'est vous ! rien que vous ! »

Je vous vois et je vous désigne.
A chacun mon cœur est promis,
Vous me faites une âme insigne,
Cortège de héros ! amis !

Déguenillés, noirs, pleins de boue,
Et de la poudre autour des yeux,
Et des balafres sur la joue,
Et du sang au bord des cheveux.

Couchés parmi l'humide paille,
Emportés dans les tourbillons
De la gloire et de la bataille,
Et couverts de leurs grands haillons,

Bras nus, pieds nus, sous les trompettes
Qui font un large chemin d'or
Aux légions des baïonnettes,
Au spectre unique de la Mort ;

Criant, jurant, fiers de blasphèmes,
Et de victoire et de fureur,
Le sein offert à ces emblèmes :
La blessure et la croix d'honneur ;

Frappant avec l'ampleur française,
O forgerons des beaux combats,
Du marteau de la *Marseillaise*
L'enclume de vos cœurs, soldats,

Vous êtes de la même race
Qui se battait à Fontenoy,
Race de fougue, mais de grâce,
Et qui mourait dans un tournoi.

Si vous n'avez pas de dentelles
A votre manche, mes guerriers,
Le chœur des hymnes immortelles
Est plus profond sous les lauriers.

La liberté ouvre, plus grande,
Son aile autour de vos grands noms ;
Vous partirez dans la légende
Au galop brûlant des canons.

Plus forts que vos aïeux, peut-être,
Mais pleins, comme eux, d'aimable honneur,
Comme eux, guerriers, vous savez mettre
Une rose sur votre cœur.

Vous êtes de la race épique
Qui dit : « Pour un baiser, mourons ! »
Je pose le mien sur vos fronts,
O soldats de la République !

HÉLÈNE PICARD.

LE SACRIFICE

Quand, au milieu des plaines blanches,
L'arbre était battu par l'hiver,
Des obus ont cassé ses branches,
Dans sa moelle ont lancé du fer.

Il s'est courbé sous les rafales
Du vent où hurlait le canon,
De la neige où filaient des balles ;
Mais, pourtant, il a tenu bon.

Il a trouvé l'étrange force,
Lui qui doit bien compter cent ans,
Lui dont le tronc n'a plus d'écorce,
De fleurir encore au printemps.

Il a pu, lui qui fut la cible
Cent fois atteinte à l'horizon,
D'un effort incompréhensible
Faire jaillir sa frondaison.

Et, sur ce sol désormais libre,
D'où l'ennemi sanglant a fui,
Jamais cet arbre, au ciel qui vibre,
N'a flambé plus dru qu'aujourd'hui.

Jamais, parmi sa masse sombre,
Ne se sont cachés tant de nids,
Tant d'espérances, sous son ombre,
Tant de murmures infinis...

Pourquoi cet essor si vivace,
Tout bruissant dans le matin,
Semblable à celui d'une race
Qui revoit briller son destin ?

Quelle source, quelle influence,
Plus féconde que le printemps,
Peut bien donner tant de puissance
A ce sol meurtri si longtemps ?

Oui, quelle lumière assez forte,
Quel amour assez exalté,
Peut y brûler pour qu'il en sorte
Tant d'azur et de liberté ?...

Enfant, viens, je vais te le dire,
A toi qui vivras en vainqueur,
Qui ne craindras pas de sourire,
Qui n'auras pas de haine au cœur.

Viens dans l'ombre de ce grand arbre...
Oui, parle bas... Approchons-nous
Du tronc poli comme le marbre...
Mets-toi tendrement à genoux...

Car la cause de ce mystère,
De ce bonheur immense, vois...
Elle est là... C'est ce pli de terre
Et ce képi sur cette croix.

THÉOPHILE GIARD.

BON JOUR ! BON AN !

(Pour les Petits)

Papa, quand la nouvelle année,
De décembre annonçait l'adieu,
D'espoirs elle était couronnée,
Et j'en rendais grâces à Dieu.
Aux premières lueurs d'aurore,
J'allais, tout endormie encore,
Te dire, ainsi qu'à ma maman :
« Bon jour ! Bon an ! »

La neige tombait : mais, joyeuse,
Je ne songeais qu'à mon bonheur,
Et j'étais tellement heureuse,
Que battait fort mon petit cœur.
A mes vœux chargés de promesses
Tous les deux, par mille caresses,
Vous répondiez, faisant gaiment :
« Bon jour ! Bon an ! »

Mais l'atroce, l'horrible guerre
Me prive depuis dix-sept mois
De tes baisers, mon petit père,
De ta grave et câline voix.
Déjà l'an dernier, ta demeure
Fut triste... Ce soir, maman pleure...
Mon Dieu, dois-je dire en priant :
« Bon jour ! Bon an ! »

La neige vole... Et je m'efforce
De résister à mon chagrin,
Pauvre papa si plein de force,
Tu supportes le froid, la faim !
C'est pour moi que, dans les tranchées
Tu poursuis les hordes lâchées !
Non !... Mon cœur n'est plus hésitant...
« Bon jour ! Bon an ! »

Bon jour ! Bon an ! Père héroïque !...
Bon jour ! Bon an !... Comme autrefois,
Quand on célébrait en musique
Le premier janvier, tous les trois...
Mais aujourd'hui, heure suprême,
Avec toi, je chante : — Quand même !
Pour la noble France, en avant !...
« Bon jour ! Bon an ! »

Je veux imiter ton courage ;
Avec maman, faire le bien,
Etre toujours vaillante et sage,
Souffrir aussi, n'en montrer rien.
Je veux, au jour de la Victoire
Père, être digne de ta gloire :
Et je te crie en attendant...
« Bon jour ! Bon an ! »

Bon jour ! Bon an !... Je te souhaite
Le retour en un prochain temps
Où nous clamerons la défaite
Ecrasante des Allemands...
Et, pour cette immortelle Aurore
J'irai te répéter encore
En invoquant le firmament :
« Bon jour ! Bon an !... »

MAURICE DUFRESNE.

NOUVEL AN

Quand on se retournait vers le cours des années,
Autrefois, on voyait, dans un recul changeant,
Se dérouler en paix les saisons alternées,
Comme un cortège heureux sous un ciel indulgent.

Maintenant, en jetant ses regards en arrière,
Ce n'est plus la nature avec ses douces lois
Qu'on contemple, mais c'est la terre meurtrière,
D'où sort la mort du fond de cratères sournois.

Elle ne produit plus, il semble que, des armes,
Une moisson de fer hérisse ses sillons,
Et les femmes saluent, séchant de lâches larmes,
Ces moissonneurs nouveaux changés en bataillons.

Ils sont partis, vaillants et forts, pour que la France
Ne soit plus l'arsenal et la forge d'enfer,
Que s'apaisât la lutte ardente et sa souffrance,
Et que le sol fût libre et libre aussi la mer.

Ils sont partis enfin pour que la jeune armée,
Messagère des camps, au repos désormais,
De lin vêtue et de laurier vert couronnée,
Apportât le baiser sublime de la paix !

GEORGES BOUTELLEAU.

A CELLE QUI N'EST PAS ENCORE MARRAINE

Madame, au coin du feu, vous vous êtes assise
Et vous songez à ceux qui pâtissent là-bas :
Vous les suivez de loin, mais rien ne vous précise
Leur intime détresse au soir de leurs combats.

Si vous étiez la sœur ou la mère angoissée,
Votre cœur vous dirait ce qu'un soldat ressent ;
Si vous étiez, madame, épouse ou fiancée,
Votre âme, en sa tendresse, irait trouver l'absent.

Mais non, vous n'avez point de parents à la guerre ;
Vos amis, près de vous, ne sont point au danger,
Et vos plaisirs seraient ce qu'ils étaient naguère,
Sans cette anxiété qui vous vient affliger.

C'est l'hiver : le vent siffle en courbant la futaie,
Le soleil meurt ; le ciel est de neige obscurci ;
Les pieds sur les chenets, vous songez, attristée,
« Que font-ils à cette heure où l'on grelotte ici ? »

Ce qu'ils font, tous ces vieux, barbe grise et front chauve,
Debout, face aux créneaux de la tranchée-abri ?
Mais ils sont à l'affût dans cette chasse au fauve
Qui rampe et disparaît sur le sol assombri !

Ce qu'ils font, ces blancs-becs, aux trois poils de moustache ?
Ils regagnent la France, et morceau par morceau,
Ils sont au premier rang où l'honneur les attache
Pour vaincre ou pour mourir en un suprême assaut !

Entendez le canon, les obus, les mitrailles.
Est-on prêt, les poilus ? En avant, bondissez !
Le péril est si grand qu'il vous prend aux entrailles,
Personne avant le but ne voudrait dire : « Assez ! »

Ils ont aussi des soirs d'effroyable détresse
Ceux qui se sentent seuls, sans parent, sans ami,
Qui n'ont jamais de lettre écrite à leur adresse
Et qui songent à vous dans le poste endormi.

A qui ces oubliés diraient-ils leur pensée ?
Qui pourrait consoler leur cœur endolori ?
Puisqu'hélas ! au foyer leur trace est effacée
Et qu'en leur froid printemps nul amour n'a fleuri.

Sans doute, en vos loisirs — et nous vous en bénimes —
Vous leur fîtes des bas, des gilets, des chaussons ;
Mais ils n'ont eu de vous que des dons anonymes,
Il faudrait autre chose au cœur de ces garçons.

Il faudrait qu'à cette heure où vous êtes pensive,
Vous prissiez votre plume et le plus beau vélin
Et que vous adressiez, madame, une missive
A l'un de ces enfants, à la guerre orphelin.

Vous lui diriez : « Ami, je ne puis t'apparaître
» Mais je ne veux pas, moi, que tu sois attristé.
» J'ai vu ta solitude et me voici, pour être
» Une consolatrice assise à ton côté.

» Je sais ton nom, je sais quelle fut ton enfance,
» J'ai tressailli de joie au bruit de vos succès ;
» Maintenant que ton âme est lasse et sans défense
» Je serai ton appui, petit soldat français ! »

Et vous lui parleriez aussi de vous, sans crainte,
— Quand on est une femme, on a les mots du cœur, —
Et pour lui, vous seriez, ô madame, une sainte
Que l'on ferait pleurer si l'on n'était vainqueur.

Le soir, sous la « guitoune » ou bien dans la tranchée,
Alors qu'on a besoin d'espérance et de foi,
Il prendrait votre épître en sa poche cachée
Et dans l'ombre, à l'écart, la relirait vingt fois !

Hélas, vous n'osez point ! En Champagne, en Lorraine,
En Serbie et partout, du Bosphore à l'Yser,
Ils sont là des milliers qui n'ont pas de marraine.
Vous êtes plus encor dont le cœur est désert !

Madame, aimez ces preux de la France éternelle !
Tricotez pour l'hiver leurs chaussons et leurs bas !
Mais s'ils sont orphelins, soyez-leur maternelle,
Car malgré votre laine ils auraient froid là-bas !

Sergent SICAULT.

La plupart de nos poètes ont célébré à l'envi ce deuxième Noël de guerre et très heureusement exprimé leurs souhaits de victoire pour la nouvelle année. Voici, dans cet ordre d'idées, les auteurs des plus remarquables envois :

MM. et Mmes Auguste Mallet, Pierre Poix, G. Guiné, Suzanne Mensy, Jules Voirin, Marie V. C. S., R. Tourté, Marie-Louise Crépin-Leblond, Raymond Puech, Irène Jacquemin, Armand Gillet, J. Polidor, Alfred Barouille, D. P..., Jean Socet, A. Blanchard, H. Mangin, Un Marsouin, P. et J. Garay, Raymond T..., Paul Hette, A. Pasquet, Jean Botille, H. de la Fossardière, Louis Lagrue, Louis-Roger Maury, Charles Fabrizi, Hermann Durodié, André Stibio, Gaston Brochard, Sergent Charles Guérin, Gaston Déliée, R. Pirnay, Marcel Artaud, Alexandre Rey, Miche Aubé, Une Bretonne, Palaibriand, Marie Corbel, Adrienne Boulangé, J. Périnet d'Orval, C. Charpentier, Marcelle Roche, R. V. J..., Fernand Barthélemy, Hénensal, Jacqueline, Pierre Haudrey, G. T..., J. D..., classe 1918, Thérèse Delore, Emile Trégau, R. Tamisier, A. Belval-Delahaye, Lucien Le Sartey, Georges Mathieu, Adolphe Gysin, Henriette Drivond, Mme Numa Blès, Anatole Monterde, Maria Defrance, H. Martin, Daniel Massé, Georges Guérin-Chaudey, Fernand Tourris, Ph. P..., L. Texier, Mme Célestin Fraud, Léon Grenet, M. Rossat, Gustave Meylan, J. L. G...,

❀

Nous ne cessons, également, de recevoir de nombreuses œuvres en prose, consacrées principalement à l'exaltation des prouesses héroïques de nos soldats et, d'une façon générale, à toutes les questions soulevées par la guerre. Nous nous plaisons à signaler, entre autres, le vif intérêt des contes, récits ou articles signés des noms qui suivent :

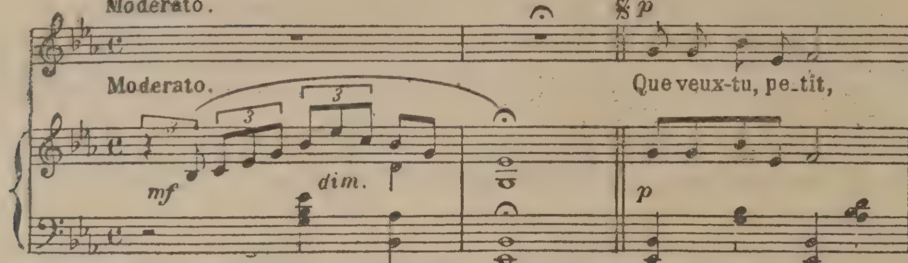
F. Raynal, E. Guidenchu, Ellen, Fernand Galli, Marguerite Gendrin, Jeanne Girard, Volandry, Jacques Frêneuse, A. Serre, André Dahli, Albert Deseine, Un Français d'Outre-Mer, J. Cayroche, Marguerite Dufaur-Laborie, René Campagne, Marcel Robinet, Francisca Betanzo, Alice H.-M..., Jack-Clam, Jo. Isoard, Pierre-Louis Bousquet fils, M. P..., Pierre-Louis Bousquet, Le Poilu Rab, J. Jarbays, Maurice Jeanlouy, André du Bief, Caméluce, René-Elie Amar, André Hurnet, Ernest Mourguet, Noëlla Le Gniastrennec, André Villot et Marcel Baret, Marcel Gommery, Anne Marboy, Miselyette,

Paroles de ARTHUR BERNÈDE

LES ETRENNES DE JEAN

Petite Mélodie pour Enfant

Musique de EDMOND MISSA



pour le jour de l'an? Disait l'oncle Paul, à son filleul Jean. Ca_valiers de plomb,

mf

lan_terne magi_que, Clown ar_ti_cu_lé, che_val mé_cani_que,

p

Un po_li_chi_nelle ou quel_que pan_tin? Mais Jean ré_pon_dait:

Lento.

rall.

Non, merci, mer_ci, par_rain!

Tempo.

mf

Veux-tu ce grand fort aux canons d'acier,
Ou d'un général l'uniforme entier,
Un guignol, un tir, une carabine,
Un jeu de crocket, comme en a cousine,
Ou ce train passant dans un souterrain?
Mais Jean répondait : Non, merci, merci, parrain!

Ah! j'y suis, tu veux la montre en argent,
Hier tu semblais la désirer tant!
Viens chez l'horloger, car je te la donne.

Allons, réponds-moi, viens, je te l'ordonne.
Exprime un désir, que veux-tu, enfin?
Et Jean répondit : Quelques sous, des sous, parrain!

Je voudrais aller où dort grand'maman,
Lui faire un cadeau pour son jour de l'an!
Pauvre grand'maman, elle était si bonne.
Je n'ai pas d'argent pour une couronne,
C'est pourquoi je viens vous tendre la main.
Soyez généreux. C'est pour grand'maman, parrain!

Signalons à nos abonnés et lecteurs que MM. Grus et Cie viennent de mettre en vente deux nouvelles mélodies qui, certainement, sauront leur plaire. Ce sont : Noël Héroïque *de Félix Fourdrain et* Noël de la France *par Le Borne.*

Échos de la Guerre

Mme Renée d'Ulmès m'envoie ce joli tableau d'après nature.

La scène se passe à Nice, dans un des hôpitaux où nos chers blessés sont soignés avec tant de dévouement :

« Un ronflement d'automobile. La clarté vive des phares. Un, deux automobiles se rangent devant la façade où flotte le drapeau blanc à croix rouge. Les brancardiers sont à leur poste.

» Au long du vaste escalier, se déroule le cortège des soldats, portés sur des civières.

» Ils furent blessés, puis attendirent sur le champ de bataille des heures anxieuses, car, si un Allemand passe, il tire à bout portant sur le mutilé sans défense. Enfin, des brancardiers français vinrent et, sous la pluie d'obus, conduisirent le blessé à l'ambulance; il fut pansé, puis placé dans un train sanitaire.

» Quand ils arrivent, leurs visages, noircis de poudre, de charbon, de sueur, sont rigides, comme pétrifiés, et, dans leur uniforme alourdi de boue et de sang, ils semblent des statues de la Souffrance. Nous les dévêtons et les lavons. Les docteurs les pansent. Ils reposent enfin dans de bons lits. Le regard s'anime, le malade parle de la bataille, une force nerveuse le soutient, il ne sent pas sa fatigue. On s'empresse. On lui sert un bouillon réconfortant.

» Cinq blessés sont déjà arrivés, lorsque le docteur nous dit à mi-voix :

» — Celui-là est très abîmé.

» Les brancardiers le placent sur un lit. Autour du torse, des jambes et des bras, sont enroulées des bandes que le pus et le sang ont teintes en rouge avec des traînées verdâtres. Une violente odeur de décomposition se dégage. Le chirurgien enlève le pansement souillé. Alors, nous voyons des blessures saignantes au flanc, aux cuisses et aux bras.

» Avec ses longs cheveux, sa barbe d'un blond pâle, son visage aux pommettes saillantes, et ses cinq plaies ouvertes, il ressemble aux statues du Christ en bois sculpté, d'un réalisme si impressionnant, qu'on voit dans les églises d'Espagne.

» Le pansement est long, douloureux. Après, il murmure :

» — Soif... J'ai soif!

» Quelles précautions pour soulever la pauvre tête qui repose lourdement sur l'oreiller, pour faire boire un peu de lait, cuillerée à cuillerée!

» Maintenant, les lumières sont éteintes; derrière les vitres, un voile d'un bleu fin paraît tendu. La lampe du plafond semble un oiseau immobile et sombre aux ailes éployées. Les blessés dorment, leurs visages s'incrustent d'une teinte grise dans la blancheur de l'oreiller.

» En cette veillée, mon esprit se retourne vers les heures de jadis, au chevet de malades très chers. Et, pour ces inconnus, je ressens une pitié fraternelle.

» Une plainte faible me fait sursauter. Je m'approche du malade. Des mots haletants s'échappent de ses lèvres :

» — Les Boches... Ils tirent... Raté!

» L'atmosphère tragique du champ de bataille est évoquée. Puis, le soldat s'apaise. Là, dans cet autre lit, l'homme au flanc troué, aux cuisses saignantes, aux bras mutilés, souffre et se plaint...

» Cependant, il y a plus de dix-neuf cents

ans, un petit enfant est né dans une humble crèche, petit enfant divin qui a dit :

» — Aimez-vous les uns les autres.

» Et là, dans l'ambulance et dans la ville, et dans le pays, gisent des êtres mutilés par les Barbares...

» Les cloches résonnent avec allégresse, signifiant l'espérance, cloches annonciatrices de la victoire, pour laquelle ces blessés anonymes ont donné leur vie...

» La porte s'ouvre. Dans un encadrement apparaît l'infirmier en blouse blanche, à longue barbe de missionnaire, qui apporte une jatte de café au lait.

» Derrière lui, deux jeunes infirmières soutiennent une grande corbeille emplie de brioches qui exhalent une bonne odeur de pâte chaude. Alors, un des blessés ouvre de clairs yeux bleus; dans un visage blême, ses lèvres sourient et il prononce :

» — C'est Noël!

» Les jeunes filles disent :

» — Heureux Noël, mes amis!

» Et le soldat crucifié murmure, à son tour:

» — Heureux Noël! »

A ces souhaits, nous ajoutons les nôtres, et, de tout cœur :

Bonne année!

Encore un écho de Noël.

Le courrier m'apporte cette petite lettre, dont la naïveté m'a paru touchante :

LETTRE A NOEL

Peut-être, cette nuit, dois-tu passer chez nous
Noël, puisque toujours, maintenant, je suis sage,
Or, écoute-moi bien, je ne veux en partage
Ni livres, ni bonbons, ni gâteaux, ni joujoux.

Depuis qu'ils ont pillé notre pauvre demeure
Et tué mon papa, ces Allemands maudits,
Je n'aime plus jouer. Nous restons interdits,
Petite sœur et moi, quand notre maman pleure.

A quoi bon désirer un fusil, un drapeau,
Un uniforme bleu comme le ciel de France,
Ou le joyeux clairon qui sonne l'espérance,
Puisqu'un petit garçon ne peut être un héros.

Si ces choses par toi, toutes, m'étaient données,
Je n'aurais pas assez de ce divin trésor,
Non, cher petit Noël, et je veux plus encore,
On dit que tu peux tout: donne-moi des années!

Oh! si tu voulais bien, Jésus, faire mon bras
Assez fort, tout à coup, pour tenir une épée,
Si je pouvais grandir, et si, dans la tranchée,
Demain, je m'en allais pour venger mon papa!

N'est-ce pas que tu vas exaucer ma prière
Et qu'au matin, je me réveillerai très grand,
Avec une voix grave et le regard méchant,
Et que je serai prêt à partir pour la guerre?

Tu guideras mes pas, doux Jésus adoré,
Tu me protégeras et j'aurai le courage
D'aller les tuer tous; puis, comme un enfant sage,
Vers ma petite mère, alors, je reviendrai.

GINA DENOISY.

Ton papa, mon enfant, lutte précisément pour que tu n'aies pas, plus tard, à souffrir — comme lui — des misères de la guerre.

Dans un article récent, sous ce titre : *De l'Autre Côté de la Barricade*, M. Schurmann assurait que, depuis la guerre, la Société des Auteurs versait à sa Caisse de secours le droit provenant des pièces allemandes jouées en France, ce qui nous exposerait, de la part de l'Allemagne et de l'Autriche, à de fâcheuses représailles.

— Voici, facteur, vos étrennes : 50 centimes. Ce n'est qu'un douzième provisoire.

Ah! si vous pouviez m'indiquer sur le calendrier le jour de la victoire finale, je vous donnerais avec plaisir 50 francs.

Ce que serait aujourd'hui la paix allemande :

— A la prochaine fois!...

— J'ai lu votre revue..., elle n'est pas drôle, pas drôle du tout.

— Mon cher directeur, trouveriez-vous convenable en ces temps, de vouloir faire « rigoler » le public? Je ne l'ai pas voulu!

HELLESPONT

— La guerre de Troie?... Mais non...

La guerre de Quatre!

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

La Société des Auteurs proteste contre cette allégation. Elle nous prie de faire observer que « en excluant les auteurs austro-allemands, elle ne pouvait décider, et n'a pas décidé, que, désormais, les droits des auteurs exclus, seraient versés à sa Caisse de secours, puisque, du fait de l'exclusion prononcée, la Société n'aura jamais rien à percevoir pour eux.

» En ce qui concerne les droits encaissés pour le compte des auteurs austro-allemands au jour de leur exclusion, ils ont été remis au séquestre de leurs biens nommé par M. le président du tribunal ».

Et elle conclut :

« La Commission de la Société des Auteurs et Compositeurs dramatiques ne pouvait laisser passer sans protestation l'article de M. Schurmann, qui tendrait à laisser croire qu'une pensée de lucre a guidé les auteurs français, quand ils se sont séparés de leurs confrères indignes. »

Ainsi, toutes choses sont mises au point.

C'est la semaine où les marraines se rappellent avec une particulière sollicitude au souvenir de leurs filleuls.

Je trouve, dans mon courrier, cette gentille ballade :

NOTRE BONNE MARRAINE

La Muse accourt auprès de vous :
Poètes, accordez vos lyres!
Les nymphes égrènent leurs rires
Qui résonnent joyeux et fous.
Le lis implore un papillon;
Marsyas défie Apollon...
Et je chante une souveraine :
Voici notre bonne marraine!

Elle soulage nos douleurs
D'une tendresse maternelle;
Ses lettres sont douces comme elle
Et savent consoler nos cœurs.
Un souffle passe, une ombre aussi;
Nous voulons évoquer ici
Un parfum d'œillet, de verveine:
Voici notre bonne marraine!

ENVOI :

Princes! vous avez vos trésors,
Vos palais aux riches décors,
Mais nous avons, nous, une reine:
Voici notre bonne marraine!

MAURICE HOUETTE.

Nos jeunes guerriers ne sont pas ingrats.

Georges Mitchell nous communique une recette pour prolonger la fraîcheur du pain expédié aux prisonniers.

Il suffit, à la première sortie du four, de fendre les pains parallélipipédiques, sans grignes, et de les *peindre*, sur toutes faces, avec une solution épaisse de dextrine. Lorsque cette couche de dextrine *commence* à sécher, c'est-à-dire au moment où le doigt, posé sur elle, est retenu légèrement, on enveloppe le pain, ainsi que dit, dans du papier « parchemin », et on lui donne le quart d'heure de four en refroidissement.

La dextrine (matière gommeuse extraite de l'amidon, donc du pain), collera le papier sur le pain, dont elle aura bouché les pores; ce papier, nos prisonniers l'arracheront presque aussi facilement que nous enlevons le papier d'un plum-pudding, et ils mangeront du bon pain, frais, tendre, même au bout d'un grand mois — et même bien davantage.

N'importe quel boulanger fournit de la dextrine.

Recommandé aux bonnes marraines.

LES BRUITS QUI COURENT

Leurs Autographes. — Si nous en croyons les révélations d'*Excelsior*, le prix des autographes militaires a singulièrement monté depuis cette guerre. Une simple signature de Joffre, du Joffre avant qu'il fût généralissime, sur une simple pièce militaire, a été payée 15 francs. On a payé 40 francs une lettre du capitaine Joffre à un de ses anciens soldats. On a payé 250 francs une lettre de Joffre généralissime, écrivant à un ami quelques mots de confiance sur la guerre. Un Américain l'a rachetée 800. Une lettre du général de Castelnau dans le même sens, a monté jusqu'à 65 francs. Tels autographes de Gallieni ont triplé depuis qu'il est ministre. Avant qu'il fût citoyen d'Athènes, la signature de Denys Cochin valait vingt sous.

Elle en vaut cent, aujourd'hui.

Le Bas de Laine. — Simple récit d'un témoin :

« A la Banque de France de Rouen, où je me trouvais cet été, je vis un jour une paysanne apporter, avec de grandes précautions, un paquet qu'elle tenait fort serré dans son tablier. Arrivée devant le guichet, elle déposa son fardeau, dénoua le linge qui l'enveloppait et aligna sur le comptoir trois beaux mille francs en pièces d'or. Après que la somme eût été comptée, elle laissa tomber son tablier, le secoua proprement pour rendre sa tenue bien nette, et elle s'en alla comme elle était venue. L'employé, croyant à une étourderie, la rappelle :

» — Madame, vous oubliez vos billets!

Et celle-ci de répondre, au grand ébahissement du caissier et du public :

» — On donne donc des billets? Je ne savais pas, moi!

» La bonne femme avait cru tout simplement qu'on lui demandait son bien, et, spontanément, elle l'avait apporté. »

On ne connaît pas de plus belle histoire prouvant la solidité du bon peuple de France et sa confiance dans la victoire.

Feuilles de Choux. — *L'Œuvre* nous signale l'emploi ingénieux que l'on peut faire des vieux journaux :

« ... j'ai eu l'occasion de voir un joli petit âne, attelé à une voiturette et broutant avec délices un journal que lui tendait son maître... Celui-ci m'apprit qu'il nourrissait son animal avec des feuilles imprimées, depuis le jour où il avait eu, par hasard, l'idée de lui en présenter une et la surprise de le voir s'en régaler avec délices... On s'explique que la pâte de papier, étant fabriquée avec les fibres des arbres, constitue pour les herbivores une nourriture saine et agréable. Ce serait une explication étymologique du mot « feuille de chou »; mais cette explication, nous avons l'humiliation de la tenir d'un âne bâté.

» On voit que, si la pâture offerte par les journaux est souvent indigeste pour les individus possesseurs d'un cerveau cultivé, elle peut être appétissante pour certains animaux moins bien doués au point de vue intellectuel...

» Très bien. Mais tout le monde ne peut pas profiter de la recette donnée par notre aimable correspondant; car, d'abord, il faut posséder un âne. »

Les Fleurs de Mie de Pain. — *La Renaissance* nous révèle une jolie mode, renouvelée du dix-huitième siècle, sur l'initiative d'une Parisienne au goût averti.

On donne à la mie de pain, légèrement humectée de vinaigre, la forme d'une rose, d'un volubilis, d'un chrysanthème, d'un œillet. Il y faut de l'habileté, une réelle connaissance de la flore, et l'amour de l'art autant que de la réalité. Il y faut aussi de la patience. Et surtout le sentiment exact de la couleur nuancée, car, la fleur en mie de pain étant séchée, le pinceau intervient avec les couleurs à la gouache qu'on ne saurait appliquer au hasard sans trahir la vérité : une troisième opération complète l'œuvre : c'est le vernis, au pinceau également, qui accentue la ressemblance de ces fleurs délicates avec les fleurs précieuses des fragiles saxes anciens. Enfin, le long de la tige d'acier où est piquée la fleur, viennent s'enlacer les feuilles vertes, brunes ou dorées; il ne reste plus qu'à vendre l'objet exquis, serti par des mains féminines. Il en coûte de trois à cinq francs, — ce qui est pour rien, — au profit des soldats aveugles, des poilus du front et de toutes œuvres de solidarité auxquelles la comtesse R. de Maupeou réserve l'intégralité de ses recettes.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LA TROMPETTE DE 420

A Berlin.

Chez le docteur Niedersohn, professeur de philosophie à l'université d'Heidelberg : venu à Berlin pour apporter les arguments de l'érudition à la Kultur, il est demeuré, par ordre, dans la capitale, pour travailler à la propagande ; depuis que son collègue, le fameux chimiste Altfeld, — atteint depuis par la folie des grandeurs, — l'a introduit dans les milieux officiels, il a su se concilier les plus divers patronages, y compris celui du député social-démocrate Conrad Mucius, dont il est devenu l'intime. On lui attribue un certain crédit auprès du gouvernement impérial : aussi est-ce chez lui, chaque matin, un défilé de solliciteurs.

Parmi eux se trouve, ce jour-là, le célèbre compositeur et chef d'orchestre Hugo Schnubel, dont la réputation s'est faite surtout à l'étranger : avant la guerre, Paris et Londres se le disputaient ; depuis, ils se sont mis d'accord pour le rendre à son pays.

Au bout d'une heure d'attente, c'est à son tour d'être reçu.

NIEDERSOHN, allant au-devant de lui, important et cordial. — *Entrez donc, cher monsieur Schnubel. Votre bonne visite me donne l'occasion de vous féliciter de votre symphonie* Impressions d'Amérique ; *je l'ai entendue dimanche dernier avec un plaisir intense; c'est une des œuvres maîtresses du génie allemand, avec le Baedeker et la dissertation sur les origines du K dans le sanscrit primitif, qui me valut, il y a quelques années, le titre de professeur honoraire de l'université de Bonn.*

SCHNUBEL. — *Je suis confus de votre indulgence, monsieur le docteur, sans en être étonné : un esprit de votre valeur devait goûter la subtilité de mes allusions harmoniques...*

NIEDERSOHN, souriant finement. — *Je les ai toutes saisies. J'estime que vous avez spécialement bien exprimé l'incendie de l'usine à munitions et le déraillement du train de matières premières... Mais venons à ce qui vous amène...*

SCHNUBEL. — *Je n'abuserai pas, monsieur et cher professeur, d'instants que je sais précieux : j'irai donc droit à mon but, qui est de vous prier de bien vouloir recommander à la Cour ma dernière composition.*

NIEDERSOHN. — *Diable! voilà qui sort de ma compétence de savant. S'il s'agissait d'instituer des recherches sur la musique des Kermains, ancêtres, comme on sait, des musulmans actuels, pour justifier une fois de plus nos droits sur l'Asie, en établissant, par exemple, une analogie entre leurs hymnes sacrés et la* Veuve Joyeuse, *je serais pleinement qualifié à vous désigner. Mais il ne m'appartient pas de présenter des œuvres nouvelles.*

SCHNUBEL. — *Si vous ne pouvez intervenir directement, ne direz-vous point un mot en ma faveur?*

NIEDERSOHN. — *Volontiers; ne serait-ce que pour être agréable à Mme la colonelle von Schnich et à Mme Muhlhaus qui vous portent de l'intérêt. Mais je crains fort de ne rien obtenir.*

SCHNUBEL. — *Pourquoi donc?*

NIEDERSOHN. — *L'étranger, qui a gardé nos agents secrets, nous a restitué les musiciens par douzaines : ils sont trop, nous ne pouvons les employer tous; or, comment choisir entre eux?*

SCHNUBEL, se rengorgeant. — *Il y a des différences de talent.*

NIEDERSOHN. — *Sans doute... Voyons, qu'est-ce que l'œuvre que je devrais présenter?*

SCHNUBEL. — *Une* Marche Triomphale.

NIEDERSOHN. — *Pour l'entrée de Sa Majesté à Constantinople?*

SCHNUBEL. — *Oui.*

NIEDERSOHN. — *C'est la soixante-quinzième qu'on lui propose, rien que pour cette seule ville.*

SCHNUBEL. — *Avec la mienne, elle peut entrer partout.*

NIEDERSOHN. — *Mais vos confrères auront aussi leurs protecteurs. Quel argument décisif pourrai-je invoquer en faveur de votre marche?*

SCHNUBEL, avec fatuité. — *Elle exprime, en doubles croches, toutes les ambitions du pangermanisme...*

NIEDERSOHN. — *On objectera qu'il vaut mieux, pour l'instant, cesser de les proclamer.*

SCHNUBEL. — *Alors, je remplace ces croches par des rondes, et le sentiment devient autre : c'est l'éloge de la paix allemande.*

NIEDERSOHN. — *Mieux vaut cette note... Et combien d'exécutants vous faudra-t-il?*

SCHNUBEL. — *Une centaine, — tout au plus.*

NIEDERSOHN, sursautant. — *Vous n'y pensez pas!*

SCHNUBEL. — *Le chiffre est pourtant modeste!*

NIEDERSOHN. — *Oui? Eh bien, on vous enverra promener, vous et votre marche!*

SCHNUBEL, très étonné. — *Vraiment?*

NIEDERSOHN. — *C'est curieux comme vous vivez en dehors de la réalité! Mais, mon pauvre monsieur, nous n'en sommes plus à prodiguer les hommes : nous en manquons pour attaquer nos ennemis en formations serrées et vous voulez que nous en prenions cent pour attaquer un morceau de musique?*

SCHNUBEL. — *Ma musique ne peut pourtant pas se jouer toute seule!*

NIEDERSOHN. — *Pardon; c'est là qu'il vous faut en arriver, si vous voulez la faire entendre!*

SCHNUBEL. — *C'est vous que je n'entends pas, mon cher professeur.*

NIEDERSOHN. — *Je m'explique : dans une société comme la nôtre, où l'armée tient le premier rang, vous devez vous conformer, dans les arts, aux exemples qu'elle vous propose : quand elle manœuvrait des masses d'infanterie, vous pouviez déchaîner des masses chorales ou orchestrales; à présent qu'elle fait surtout donner l'artillerie lourde, imitez-la! Changez de tactique!*

SCHNUBEL. — *En supprimant les instrumentistes!*

NIEDERSOHN. — *Ou du moins en réduisant leur nombre pour augmenter la puissance des instruments! Appliquez-vous à cette besogne. En cas de succès, vous éliminez tous vos concurrents... Allons, cher monsieur, revenez me voir quand vous aurez fait construire le hautbois à longue portée et la trompette de 420.*

GABRIEL TIMMORY.

DIX MINUTES
auprès de Mme de Bismarck

Comment oublier cette sombre et pluvieuse après-midi de printemps 1871, — un vrai printemps de Berlin! — où Kobuth et moi suivions, côte à côte, la triste Wilhelmstrasse?

— Cette audience, quelle faveur rare! me ressassait mon guide dans ce besoin de bluff, devenu pour les Allemands une fâcheuse habitude. Vous allez voir la plus charmante des femmes! Jeanne de Puttkamer, comtesse, et, depuis peu, princesse de Bismarck, est une âme chrétienne, élevée dans les plus saines traditions familiales. Bonne pianiste et ménagère économe, mère tendre, épouse fidèle, aimante autant qu'aimée, voilà bien le modèle, l'idéal de la vraie femme de Prusse! Epuisé par les luttes politiques et l'âpreté d'incessantes intrigues, Bismarck retrouve au foyer la paix du cœur et la douceur de vivre!

... Nous nous arrêtons au 76 de l'avenue, devant une maison de modeste apparence. Treize fenêtres à cette façade de stuc gris. Au-dessus du second étage, quatre pilastres encadrent une fenêtre de milieu et soutiennent une toiture d'ardoise. Nul autre ornement.

La porte cochère franchie, nous pénétrons dans un vestibule prenant jour sur le jardin. Escalier de pierre. Sur le premier palier, deux sphinx accroupis. Nous nous trouvons devant une porte vitrée que masque, entre deux colonnes, un paravent jaune.

La porte s'ouvre. Rogue, Linstedt, le concierge, nous arrête brusquement, nous dévisage, nous questionne. Après enquête minutieuse, il nous autorise à passer.

Nous atteignons alors un second palier, où débouchent des couloirs étroits et sombres que, même en plein jour, éclairent des lampes. Au fond de ces obscurs boyaux, une porte, furtivement entre-bâillée, nous envoie à la face une odeur de poêle surchauffé, de vieilles paperasses et de commis entassés pêle-mêle, à l'étouffée. Cette bouffée d'air tiède et fétide rend les flammes vacillantes et les mèches fumeuses.

— Bureau des affaires étrangères, me chuchote craintivement Kobuth.

Et je passe, emportant de cet antre mystérieux l'impression de je ne sais quelle occulte officine de poisons...

Nous arrivons au second étage. Changement de décor. Des valets en livrée sont debout dans l'antichambre. L'un d'eux, non sans souci d'impressionnante ostentation, nous fait traverser un grand salon ovale, un petit salon aux murailles blanches et nues, un autre salon *chinois*, puis la salle à manger, le billard et le cabinet de travail.

Là, de haut en bas, peintures et portraits. Un peu partout, le vieil empereur en civil, le vieil empereur en militaire. Une armoire surmontée d'une glace, un canapé de drap rouge, des chaises, une petite table couverte de livres, de cartes et de plans autour d'un pot de tabac. Au-dessus de la table, pend un grand cordon rouge.

— La sonnette qui communique avec l'étage inférieur, m'explique Kobuth à voix basse, la fameuse sonnette qui, violemment tirée, parfois même arrachée, fait tressaillir les nerfs et sauter le cœur des commis, terrifiés à l'idée de comparaître devant le Chancelier de Fer!...

Passant par la chambre à coucher tendue de clair, je remarque qu'un paravent cache pudiquement le lit de Bismarck, et nous pénétrons dans les appartements particuliers de la princesse.

Silhouette effacée, une femme de quarante-six à quarante-huit ans est assise près d'une petite table d'acajou. Elle semble — est-ce mise en scène? est-ce tradition de ménagère provinciale? — fort occupée à refaire un oreiller; le duvet couvre les volants de sa jupe de soie brune d'un floconnement de neige. Des cheveux d'un noir d'ébène encadrent un visage agréable dont aucun trait, cependant, n'est beau, ou même régulier. Les yeux bleus sont expressifs et doux. L'accueil est aimable.


M. de Bismarck dans ses diverses attitudes.

Premières phrases échangées, Kobuth s'informe de la santé du chancelier.

— Assez bonne. Otto est à Friedrichsruhe, notre nouvelle et superbe dotation. Je relisais, justement, une des dernières lettres reçues de lui pendant la guerre.

Et la princesse écarte sa Bible et ses journaux, afin de retrouver cette missive. Son geste me découvre, dans l'acajou de la table, une plaque de métal où sont gravées ces lignes :

LE TRAITÉ PRÉLIMINAIRE DE LA PAIX ENTRE L'ALLEMAGNE ET LA FRANCE A ÉTÉ SIGNÉ SUR CETTE TABLE LE 26 FÉVRIER 1871, 14, RUE DE PROVENCE, A VERSAILLES

Le regard de Mme de Bismarck suit la direction de mon regard. Elle sourit et m'explique :


Une soirée chez M. de Bismarck.
Caricatures allemandes extraites de *Kladderadatsch.*

— Croyez-vous que la propriétaire de la maison habitée par Otto, à Versailles, se refusait obstinément à lui laisser emporter la pendule de son salon, une pendule qui a marqué les heures de nos négociations! Pour cette table, mon mari s'est passé du consentement de cette vilaine femme! Mais, tenez, voici la lettre dont je vous parlais...

Mme de Bismarck tend la feuille à Kobuth. Des pages dépliées, tombe une fleur sèche que j'attrape au vol et lui remets. La princesse sourit de nouveau.

— Otto glisse toujours du jasmin, de la bruyère ou des edelweiss dans les enveloppes qui me sont adressées. Il ne cesse de m'envoyer des robes et des bijoux. En retour, je lui achète des romans, car il les adore. Et nul n'est plus malin que lui, je vous assure, pour deviner le dénouement des feuilletons. Notre union, vous le voyez, demeure très idyllique.

La princesse prend sur la table et contemple avec attendrissement un portrait de Bismarck, encore reconnaissable : grosse et ronde, une tête de jeune bouledogue; des cheveux blonds coupés à la Titus. Une barbe courte cache mal un menton en avant, lourd, massif, volontaire. Les yeux sont saillants et déjà durs, sous les sourcils broussailleux.

— Par envie, par jalousie, on le calomnie affreusement, mon pauvre Otto! Chaque jour, je reçois, *recommandées*, des lettres d'injures et de menaces. L'heure du courrier me cause une sorte d'angoisse. Tout cela est bien injuste. Otto se montre aussi sentimental qu'il y a vingt-trois ans; il a l'âme aussi poétique que pendant notre voyage de noces. Me tenant par la main, il aimait, de sa voix de baryton douce et moelleuse, à chanter nos vieux lieds mélancoliques, lorsque nous traversions les belles forêts du Hartz ou quand nous rêvions dans quelque île silencieuse du Rhin, devant une tour féodale baignée de clair de lune. Si vous saviez quel cœur sensible a le prince! En Russie, il n'a jamais pu voir tuer un phoque sans pleurer!

Sincère ou affectée, Mme de Bismarck débite cela sans la moindre conscience du ridicule.

— Vous pouvez lire la lettre de mon mari tout haut, monsieur Kobuth : je vous y autorise.

Et Kobuth lit :

Ma Johanna chérie, sauf mes digestions, tout va bien. J'ai pu obtenir une paix avantageuse, en ne montrant pas des exigences exagérées. Autour de moi, tous s'imaginent avoir conquis le monde. Ton Otto assume la tâche ingrate de verser de l'eau froide sur tout ce vin bouillant. Le diable est de faire comprendre à ces gens, grisés par le succès, que nous ne sommes pas seuls en Europe. Mille caresses à Marie. Herbert et Bill t'embrassent. Pour toi, mon petit cœur bien-aimé...

Ici, Mme de Bismarck, reprenant vivement la lettre, coupa la parole à Kobuth :

— Le pauvre Otto ne se débarrassera jamais de son affection nerveuse d'estomac, remarque-t-elle. Et c'est sa faute : il se traite à haute dose de jambon, saucisses, poitrines d'oie, bière, caviar et tabac. Quand je proteste, il fait le sourd. Mon mari n'a jamais écouté que son cuisinier!

Elle rit. Kobuth s'esclaffe. Un silence se produit. Je comprends que c'est à moi de parler. Embarrassé, à tout hasard, je lance cette phrase banale :

— Mais votre propre santé, madame, est excellente.

— Oui, je vais tout à fait bien.

— Cependant, dit Kobuth, souriant à une allusion qu'il juge fine et plaisante, si M. de Bismarck était ici, il prétendrait que la princesse souffre encore...

— Et de quoi donc? demandai-je ingénument.

— Mais de ma haine contre les Français! dit Mme de Bismarck, dont le visage, tout à l'heure affable et serein, se contracte subitement.

— Assurément, le prince plaisante. N'appartient-il pas au vainqueur de se montrer généreux et...

La princesse ne me laisse pas achever. Elle reprend, d'une voix sèche et fiévreuse:

— Non, Otto ne plaisante pas. Il sait que, même maintenant, même après nos *éclatantes* victoires, je hais le peuple français d'une haine insatiable!

Et, dans cette face envahie d'une pâleur grise, le regard bleu devient noir. Lèvres amincies, dents serrées, la princesse répète, d'une voix sifflante, avec l'acharnement d'une folle dont on vient de réveiller l'idée fixe:

— Je voudrais voir tous les Français morts, oui, tous..., même les petits enfants! Sans doute, ce n'est pas la faute de ceux-ci s'ils ont d'aussi abominables parents; mais tant pis! Nous devrions, jusqu'au dernier, les brûler, sabrer, fusiller et massacrer!

Elle frémit comme si, tout à coup, se ravivait en elle l'élancement ou la brûlure d'un mal incurable et secret. Je compris que l'effroyable passion lui corrodait l'âme, ainsi qu'à d'autres un cancer gangrène le sein ou ronge l'estomac. Et, cette montée de fiel brisant le masque, je pus voir la hideur de la tare et de la plaie morales se révéler physiquement dans l'expression amère, violente, féroce, extraordinaire, de ses traits atrocement convulsés.

Elle se leva d'un brusque sursaut :

— Osez dire que cette prophétie ne concerne pas la France et sa race exécrable?

Les doigts saisis d'un tremblement nerveux, elle ouvrit la Bible à la page marquée par un signet et déclama ce verset du *Livre des Psaumes:*

Ils se sont corrompus tous ensemble, il n'y en a pas un qui fasse le bien, non, pas même un seul! — Ont-ils perdu le sens, ces ouvriers d'iniquité? — Bientôt, ils trembleront d'épouvante; ils seront renversés et ne pourront se relever...

Ici, sa voix s'étrangla à croire que le sang affluait à sa gorge et l'étouffait. Elle ne put prononcer un mot de plus, et, retombée sur son fauteuil, elle nous congédia d'un geste éperdu de malade qui sent venir la crise...

Je me retirai aussitôt, édifié sur le modèle, sur l'idéal de la femme prussienne. Et, avec cette énorme et naïve incompréhension des autres dont tout Allemand nous oblige à sourire, même devant les scènes les plus poignantes, Kobuth, dans l'escalier, me soufflait à l'oreille :

— Une femme si chrétienne! Est-ce curieux que la lecture du saint livre puisse lui faire tant de mal!

CHARLES FOLEY.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS

Société Anonyme

au Capital de 80,000,000 de francs

BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris (9).

Lundi, 27 Décembre 1915.

Les Résultats de l'Emprunt

Quatorze Milliards et demi souscrits

HUIT MILLIARDS DE NUMÉRAIRE

Trois millions de souscripteurs

Les chiffres ci-dessus ont une éloquence, qu'un discours de M. Ribot, dont le Sénat a voté l'affichage, a magistralement mis en relief.

Bien qu'ils ne soient encore qu'approximatifs, — étant donné l'énorme travail que représente la masse des capitaux et de titres provenant d'une multitude de souscripteurs et manipulés par mille organes divers, — ils suffisent pour établir clairement le succès du grand Emprunt national.

Ce succès a réalisé pleinement les espérances de tous ceux qui avaient sérieusement examiné les possibilités de cette vaste opération. Le montant des rentes souscrites a dépassé les prévisions mêmes de M. Ribot; car le quart de la fortune de la France, celle des riches départements du Nord, nous manque en ce moment et, pour le reste du pays, les divers *moratoria* restreignent la vie économique. « Ce qu'on nous a apporté, dit l'honorable ministre des Finances, ce sont des économies réalisées et non des économies escomptées; le chiffre est considérable et digne de notre pays. »

Et, malgré ce chiffre formidable, « nous n'avons pas épuisé les réserves de ce pays, a proclamé M. Ribot aux applaudissements du Sénat. Elles sont encore considérables, nous les retrouverons demain. Si l'on nous a raillé un peu lourdement d'avoir tant tardé à faire un grand emprunt, nous répondrons simplement que nous l'avons fait à notre heure. Que d'autres aient fait plus tôt que nous des emprunts, ils ne seront peut-être pas aussi à l'aise que nous pour en faire de nouveaux. Nous, nous ne faisons que commencer; ce sont nos réserves qui entrent en ligne, fraîches, alertes, alors que d'autres montrent des traces de lassitude et d'inquiétude. »

Il est fort intéressant de signaler l'importance des versements en espèces. D'après les vérifications faites à l'heure actuelle, les souscriptions en numéraire s'élèveraient en chiffres ronds à 5 milliards et demi et celles en Bons de la Défense Nationale à 2 milliards et demi. « Or, a déclaré M. Ribot, les Bons à court terme, c'est de l'argent; ils doivent être mis dans la même catégorie que l'argent lui-même. » On peut donc dire que l'émission a rapporté 8 milliards d'argent nouveau.

Et dans ce numéraire figure une rentrée d'or considérable, qui s'est fait sentir sur l'encaisse-or de la Banque de France, dont le montant dépasse 5 milliards, chiffre qu'aucune banque d'émission n'a jamais enregistré.

Le grand nombre des souscripteurs signifie que l'Emprunt est des mieux classé; le marché lui sera très prochainement ouvert.

Crédit Mobilier Français

L'assemblée générale des actionnaires du **Crédit Mobilier Français** s'est tenue le 22 décembre, sous la présidence de M. de Lapisse, président du Conseil d'administration, et a approuvé les diverses résolutions présentées.

L'exercice 1914-1915, dont il a été rendu compte, a commencé le 1er juillet 1914, c'est-à-dire qu'il s'est déroulé presque complètement en période de guerre ; il s'est donc fortement ressenti du fléchissement général des affaires. Il s'est néanmoins soldé par un bénéfice net de 2,008,332 fr. 29, grâce à une compression de 42 0/0 des frais généraux.

Le plus sévère esprit de prudence a présidé à l'examen des deux comptes « Portefeuille-Titres » et « Participations Financières », qui ont été particulièrement atteints par les circonstances actuelles et il leur a été appliqué un ensemble d'amortissements s'élevant à 15,967,315 32, par l'affectation de 14,965,847 92 des réserves de prévoyance constituées au moyen des prélèvements successifs sur les bénéfices antérieurs, et, d'autre part, par un prélèvement de 1 million 001,467 40 sur les bénéfices de l'exercice écoulé. Le solde des bénéfices, de 1 million 006,864 89 a été reporté à nouveau.

L'emploi des réserves à la réduction de l'évaluation de certains éléments de l'actif, ne modifie en rien leur valeur véritable. La situation de la Société n'en est pas changée, et, si les baisses enregistrées au cours d'une crise sans précédent ne sont pas définitives, tous ces éléments étant maintenus et leur estimation seule étant différente, les plus-values que ne pourra manquer d'amener la reprise des affaires se retrouveront tout naturellement dans les bilans futurs.

Les disponibilités, qui étaient déjà considérables l'année dernière, se sont encore accrues. Les espèces en caisse et dans les Banques, qui étaient au 30 juin 1914 de 27,029,421 fr. 76, ont passé à 38,849,123 fr. 53, soit 8,833,623 fr. 53 en espèces et 30,015,500 francs en Bons de la Défense Nationale.

Le compte rendu de l'assemblée générale, sur lequel nous ne pouvons nous étendre ici faute de place, sera adressé à toute personne qui en fera la demande.

Sucrerie Centrale «Coloso» de Porto-Rico

L'assemblée générale du 23 décembre a approuvé, à l'unanimité, les comptes de l'exercice 1914-1915 et décidé de porter le solde bénéficiaire de 93,406 fr. 54 aux amortissements proposés par le Conseil.

L'exercice écoulé a subi les conséquences d'abord de la crise sucrière aux Etats-Unis, puis des difficultés causées par la guerre européenne, mais les perspectives de l'exercice en cours sont beaucoup plus favorables, le cours du sucre s'étant très sensiblement relevé et la production des cannes à Porto-Rico s'annonçant comme satisfaisante.

Le compte rendu de l'assemblée sera, dans quelques jours, à la disposition des intéressés.

Le coupon semestriel des obligations 5 0/0 de la Sucrerie de Coloso, échéant le 1er janvier 1916, sera mis en paiement à cette date aux guichets du **Crédit Mobilier Français**, à raison de 11 fr. 30, impôts déduits.

Les obligations sorties au tirage du 7 décembre seront remboursées, à partir de la même date, à 500 fr., sous déduction de l'impôt.

Les recettes de la **Compagnie d'Electricité de Limoges**, au mois de novembre de cette année, se sont élevées à 121,028 fr. 25, contre 101,623 fr. 85 en 1914. Pour les onze premiers mois, le total des recettes est de 1,032,259 fr. 05, en augmentation de 22,782 francs 35 sur le chiffre correspondant de l'an dernier.

LES·ANNALES



LA PIPE DU BLEU

9 Janvier 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES ET LITTERAIRES

Revue Universelle paraissant le Dimanche

Directeur, Rédacteur en chef : ADOLPHE BRISSON

ABONNEMENTS (Édition illustrée) UN AN SIX MOIS
France et Colonies 12 fr. 6 fr. 50
Union postale 18 fr. 9 fr. 50
Le Numéro : 25 Centimes

ÉDITION DE LUXE (Papier fort) UN AN SIX MOIS
France et Colonies 16 fr. 8 fr. 50
Union postale 22 fr. 11 fr. 50
51, rue Saint-Georges — PARIS

34e ANNÉE (1er SEMESTRE). — 9 JANVIER 1916.

Sommaire du N° 1698

Notes de la Semaine

L'Ambassadeur

Pourquoi, en lisant le récit de l'acte de vigoureuse autorité que le général Sarrail vient d'accomplir, me suis-je souvenu de M. Constans, notre ancien ambassadeur à Constantinople? Voilà l'homme qu'il nous eût fallu pour défendre, dans les Balkans, la politique française. Je l'ai beaucoup connu. Il me semble le revoir. Je retrouve, au fond de ma mémoire, son fin visage, sa bonhomie souriante, son flegme, son sang-froid, l'éclair malicieux qui filtrait à travers sa paupière à demi-close; j'entends sa voix chantante, le ton tour à tour goguenard, familier et brusquement sérieux et presque brutal de son discours; j'aperçois l'indolence de son geste quand, assis à son bureau, il roulait l'éternelle cigarette dont il tirait de lentes bouffées et qu'il portait mollement à ses lèvres. Point de hâte ni de fébrilité dans ses mouvements, mais une grâce aisée et souple d'escamoteur. Il était né diplomate. Son premier succès, il le dut à la séduction de son caractère conciliant, à la subtilité de son esprit. Les Toulousains n'ont pas oublié cette aventure :

En 1871, les communards insurgés occupaient en armes le Capitole. Le nouveau préfet, M. de Kératry, avait le devoir de les en déloger : il prit dans ce dessein des mesures énergiques qu'il concerta avec trois généraux, MM. de Nansouty, Lentz et Lefebvre-Desnouettes, et un magistrat, M. Manau, qui, en ce temps, ne répugnait pas à mettre sa toge sous l'égide de l'armée. Des pièces d'artillerie furent roulées sur la place devant la mairie. Le préfet dit à l'officier qui conduisait le détachement :

— Je vais essayer de parlementer; si dans dix minutes, je ne suis pas revenu, c'est qu'on m'aura gardé comme otage. Vous commencerez le feu...

Il s'avança vers les chefs de l'émeute. Il formula son ultimatum qui fut repoussé :

— Je vous accorde un quart d'heure pour la réponse. Ce délai expiré, le canon parlera.

Il vira de bord et rejoignit ceux qui l'attendaient avec anxiété, puis il tira sa montre et compta les minutes. Un silence plein d'angoisse pesait sur ce quartier de la ville; l'instant était solennel. Déjà les artilleurs s'apprêtaient à exécuter le commandement... Soudain, un personnage sort de la foule, s'approche de M. de Kératry, et lui indiquant le Capitole, dont les fenêtres étaient hérissées de baïonnettes :

— Donnez-moi un quart d'heure pour négocier avec eux, et j'obtiens leur reddition.

— Qui êtes-vous?

— Je m'appelle Constans et suis professeur à la Faculté de droit.

— Essayez! mais vous risquez votre peau!

— Nous verrons bien!...

Il partit en courant, pénétra dans la fournaise. Ce qu'il dit, on ne l'a pas su exactement, mais à sa voix, l'orage s'apaisa, les fusils et les résistances capitulèrent. Grâce à lui, l'ordre régna à Toulouse.

Ce fut le commencement de sa fortune. Dès que le gouvernement se trouvait engagé dans quelque affaire épineuse, il se tournait vers l'avocat toulousain. On disait : « Il n'y a que Constans pour nous tirer de là », comme on eût dit : « Il faut se résoudre à user des grands moyens. » Ce rôle de sauveteur amusait sa vanité. Il y déployait mille ressources. Sous sa jovialité, se dissimulaient des trésors de prudence et de sagesse pratique. Il pacifia le Tonkin, puis, revint lutter en France contre le boulangisme. Il fit preuve, dans cette bataille, d'une science stratégique qui le rendit, sans coup férir, maître du terrain. Quand le général apprit qu'il l'avait pour adversaire, il se sentit perdu. Il ne dissimula pas ses craintes : « Si je ne tue pas Constans, il me tuera. » Constans ne le tua point précisément, mais il le força de se tuer, ce qui est le comble de l'art. Après quoi, il cingla vers la Turquie. Que n'a-t-il pu y demeurer plus longtemps! Ah! si la mort ne nous avait pas privés de ses services! Il possédait à fond la psychologie des nations orientales. Il prisait fort leurs qualités. Il tirait parti de leurs défauts, il se pliait à leurs vices. Sa souple conscience ne s'insurgeait pas contre d'inévitables exigences; elle s'accommodait aux mœurs du pays, elle respectait toutes les traditions, fût-ce les moins respectables. Abdul-Hamid raffolait de lui, il goûtait l'agrément de son commerce et probablement recourait à ses conseils. Constans lui plaisait pour mille et une raisons. Ne me demandez pas de les énumérer, et n'en concluez pas, je vous prie, que notre ambassadeur approuvât les desseins sanguinaires du Sultan Rouge. Au contraire, il lui arriva de les combattre courageusement, et de prendre la défense des Arméniens martyrs. Mais, en toutes choses, il y a la manière. On peut, en résistant au caprice d'un despote, lui être plus agréable qu'en y cédant. Constans, ne heurtait pas de front l'adversaire, jusqu'au moment où, sur un terrain bien préparé, il se croyait

assuré de vaincre. Il composait, il biaisait, il comprenait ce qu'on disait à demi mot et même ce qu'on ne disait point. Puis soudain, par une impétueuse offensive, il rétablissait le prestige du ministre de France qu'un excès de complaisance aurait compromis.

Combien de fois, ne nous a-t-il pas confié ses inquiétudes au sujet de la Turquie. « Elle ne demande qu'à venir à nous, répétait-il nous lassons sa bonne volonté, nous feignons de ne pas entendre ce qu'elle veut, nous la jetons dans les bras de l'Allemagne, nous paierons cette erreur. Certaines économies coûtent plus cher que d'utiles prodigalités. » Ces avertissements prophétiques, me revenaient hier à l'esprit, au cours d'une conversation qui se tenait devant moi. Quelqu'un citait le mot d'un de nos diplomates, mot prononcé dans une occasion toute récente.

Vous représentez-vous le regard de Constans, son sourire — et peut-être, sa fureur, si cette historiette lui avait été contée?

LE BONHOMME CHRYSALE.

Nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs le texte inédit d'une pièce de MM. Joseph de Gramont et George Monca, intitulée L'Ame Serbe. *Cet émouvant petit drame, dont le sujet se rapporte aux derniers événements, sera créé cette semaine par la célèbre tragédienne Mme Aimée Tessandier, et représenté dans un grand nombre de villes de France et des pays neutres.*

Abonnements de Guerre
Pour les Soldats

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre :**

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50,** sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées...* A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

Voir aux annonces le bulletin à remplir.

LES CONFÉRENCES
de l'Université des Annales

En l'An 1916

Elles vont commencer la semaine prochaine ces chères conférences dont nous sommes fiers de donner ici le tableau évocateur. Elles animeront une fois encore, de leur âme, de leur chaleur, la salle de fortune dans laquelle se presseront les habitués. Cette année est la dixième de l'Université, et, pour cet anniversaire, il nous est doux de constater la présence de nos grands, illustres et fidèles amis, de nos plus chers auteurs, de tous ceux dont le public goûte profondément la parole...

Beaucoup ont voulu, en cette année de guerre, donner à la maison qui a continué de son mieux son labeur, une preuve de dévouement, d'estime et d'affection, et ils sont venus ajouter leur pierre à l'édifice que nous avons construit pour la jeunesse. Nous sentons la tendre signification de leur présence, et, au nom de nos Universitaires, nous les remercions de leur effort.

Jean Richepin, d'abord, qui aime ce jeune public, et vient à lui, parce qu'il sait avec quelle ferveur il désire s'instruire, avec quelle passion il écoute les beaux vers, avec quel tact il souligne les chefs-d'œuvre lus de sa voix splendide. Cette année, le poète qui célébra si heureusement le génie de Shakespeare, ouvrira à ses fidèles les trésors de la Littérature anglaise. Jean Richepin fera une magnifique incursion au pays britannique; il chantera ses poètes, il commentera ses philosophes, il présentera les délicieux conteurs anglais dont le tour, la sensibilité et l'humour sont si caractéristiques ; en un mot, il tâchera de faire comprendre de quoi est faite l'âme anglaise..., cette âme qui bat si près de la nôtre, avec laquelle nous avons connu jadis des querelles d'amoureux, et qui, aujourd'hui, voit son sort associé au nôtre... Le verbe éclatant de Jean Richepin, son érudition, sa fantaisie ailée, sa profonde connaissance du génie britannique et ses dons d'improvisateur feront de ces leçons quelque chose d'une originalité rare.

Quant aux *Grandes Leçons de la Guerre*, il suffit d'en lire les titres pour en saisir l'esprit... C'est là — je l'espère du moins — où nous puiserons notre courage, c'est là où nous trouverons nos raisons d'espoir, c'est là où nous comprendrons le ressort inouï du caractère français et ce mélange d'héroïsme, de force morale, et aussi, d'insouciance qui nous rend incapables de prévoir le danger et nous fait invincibles quand il éclate... Leçons de psychologie, leçons de philosophie, et surtout leçons d'énergie, voilà le but que se proposent ces conférences, où les grands noms des lettres françaises se rencontrent pour former des intelligences et des cœurs... Il ne faut pas que la France ait connu la terrible épreuve d'une guerre comme celle qui vient de s'abattre sur nous, sans qu'elle laisse ses fruits, sans qu'elle régénère notre chère et sublime Patrie... Après la victoire, le grand Devoir sera de profiter de l'enseignement cruel donné par la guerre, et d'en tirer une noble ligne de conduite... Agir! dit Herriot... Oui certes... Agir!... et agir vite et bien... Organiser! commande Frédéric Masson... Sentir la leçon divine, ordonne l'abbé Sertillanges!... Regarder, comprendre... conseille spirituellement Maurice Donnay et aussi Georges Cain... Plaindre ceux qui souffrent demande Brieux...; les soigner répond le Dr Baudet... Et les défenseurs de la femme, les Henri-Robert, les Barthou disent.. Voilà votre mission, jeunes filles, aimez-la...

Comment ne serait-on pas fier d'avoir pu réunir de tels Maîtres, dans une année qui commence douloureuse et s'achèvera dans une apothéose de gloire. Année dont le souvenir restera immortel et qui doit trouver chacun fidèle à son poste.

La troisième série de Conférences qui aura l'honneur d'être inaugurée par Louis Barthou promet une série de promenades poétiques très émouvantes à travers les chefs-d'œuvre de notre théâtre... S'il est un sentiment qui ait constamment inspiré nos auteurs dramatiques, c'est celui de la Patrie... Depuis le grand Corneille cher à Déroulède, jusqu'à Rostand l'auteur de ce prophétique *Chantecler*, notre théâtre est plein de ces trouvailles de génie où se résume l'âme nationale, où bouillonne l'ardeur chevaleresque du sang français, où s'élève le grand cri de Patrie! Patrie...

Les poètes, dans des morceaux célèbres, ont su fixer les mêmes passions, et leurs chefs-d'œuvre commentés par des maîtres et récités par des voix émouvantes d'artistes, laisseront évidemment une impression profonde au cœur de la jeunesse à qui ces conférences s'adressent...

Ces hautes leçons, écoutées dans notre hall par un auditoire forcément restreint, seront publiées dans le Journal de l'Université et, par conséquent, lues d'une quantité innombrable de lecteurs et porteront leur fruit, nous n'en doutons pas..., et ce n'est pas sans une secrète émotion que nous témoignons ici notre gratitude aux maîtres qui, depuis dix ans, ont donné à notre jeune Université le meilleur de leur talent et en ont fait, non seulement une école littéraire de haute envergure, mais, ce qui est mieux, une école où la jeunesse apprit à penser, à aimer, et peut-être aussi à mieux connaître et à respecter ce pays que nos fils défendent héroïquement.

Grâce à ces maîtres, l'Université a pris sa part de la culture française, culture qui triomphera de l'autre, et a une haute mission à remplir, — nos dix ans d'efforts trouveront des raisons émouvantes de fêter leur anniversaire en le confondant dans la Victoire qui auréolera cette année 1916... 1916, date fatidique qui contient sans doute le bonheur de la France!...

A côté de ces conférences ouvertes au public, le Journal de l'Université aura l'honneur de publier encore quelques leçons privées, et notamment ces **Quarts d'heure du Docteur,** qui sont célèbres à notre hôpital. C'est qu'ils sont charmants ces Quarts d'heure donnés dans l'intimité d'une salle d'opération, entre amis... Après quelque grave opération, et en manière de repos, les infirmières écoutent la parole lumineuse d'un prince de la chirurgie : j'ai nommé notre cher docteur Raoul Baudet.

Que sont ces causeries?... Une improvisation le plus souvent, donnée devant une douzaine de néophytes, au hasard d'un sujet sollicité par l'une des infirmières... Elles ont je ne sais quelle grâce libre ces bouts de conférences faites sans l'ombre de pédanterie, avec un art souple qui sait rester constamment à la portée d'élèves novices encore dans la technique de la chirurgie... C'est l'occasion..., l'herbe tendre..., ou plutôt le cas intéressant d'un blessé apporté sur la table d'opération, qui fournit le thème au « Quart d'heure »... Le maître expose le cas, et, avec une simplicité de termes saisissante, il explique le rôle que l'infirmière peut jouer en pareilles circonstances, les connaissances essentielles qu'il lui faut acquérir pour devenir l'aide

utile, la collaboratrice modeste et cependant nécessaire du chirurgien... Et c'est à la découverte d'un monde nouveau que le docteur nous entraîne après lui... Doucement, comme sans y prendre garde, il nous amène au bord de la Forêt enchantée, il nous fait connaître son ciel, ses nuages, son air, ses fleurs, ses paysages, son horizon...; c'est un voyage miraculeux au pays de la Vie..., c'est l'aventure troublante de cette féerie que représente le corps humain... Et, de sa voix claire, le docteur raconte les combats homériques des globules blancs et des bacilles en lutte constante..., et l'odyssée de ce moteur formidable toujours en action, de ce dieu intérieur: le cœur !..., qui recrée des forces à mesure qu'il les dépense, et les distribue dans un mouvement perpétuel et circulatoire qui confond l'imagination... Il raconte l'histoire de ces ruisseaux rouges, les artères, et de ces fins lacets bleus, les veines, qui s'activent, soulevés par une source mystérieuse et profonde.

De son air tranquille, sans se douter qu'il fait œuvre de poète, le docteur raconte encore l'histoire des nerfs, ces fidèles conducteurs de la volonté, ces fils télégraphiques de la sensibilité et du mouvement..., et l'histoire des muscles qui se dépensent en flexion, extension, rotation... Il entr'ouvre pour nous le royaume où les molécules s'ébattent, se battent et s'épuisent pour composer ce chef-d'œuvre incompréhensible, cette œuvre d'art inouïe, ce joyau de mécanique divine: un corps humain. Et l'on s'aperçoit que ces cellules qui se démènent sous la peau, et vont aux fins dernières dans un désordre tumultueux sont régies avec une méthode, une sagesse, une sûreté incroyables, et que, dans cette forêt enchantée, tout est logique, définitif, tout s'enchaîne selon la grande loi universelle, tout est harmonie...

Et après ce beau coup d'aile le Docteur ramène ses « élèves d'occasion » à la réalité et, si l'on peut dire, à la pratique du metier... Voilà votre rôle..., dit-il, en manière de conclusion... rôle à la fois humble et beau, rôle dont on comprend mieux la grandeur simple, en compagnie d'un tel maître... Et ces Quarts d'heure — d'un enseignement direct, précieux et vivant m'ont paru, à moi, présenter un intérêt général si puissant que j'ai obtenu que le Docteur me permît d'en publier les sténographies, traîtreusement prises au cours de ces improvisations... En commettant ma petite supercherie, j'ai cru être utile à toutes les infirmières de France, à celles que Maurice Donnay appelle si joliment « les Dames Blanches de la Guerre » et qui mettent toute leur joie à soigner, à guérir les blessés... Je pense qu'elles me sauront gré de leur en donner une raison de plus...

Voici le cher, le beau programme que mes grands amis les conférenciers offrent à la Jeunesse. — Qu'ils soient remerciés de cette généreuse et charmante action.

YVONNE SARCEY.

Les Grandes Leçons de la Guerre — Lundi à 2 h. 1/2	*A travers l'Ame et la Littérature Anglaises* — Mercredi à 2 h. 1/2	*Le Patriotisme dans la Poésie et au Théâtre* — Vendredi à 2 h. 1/2
17 Janv. — Héroïnes de Guerre. La Française à travers l'Histoire HENRI-ROBERT.	19 Janv. — Le Folklore (Ballades anglaises, écossaises, irlandaises.) JEAN RICHEPIN.	21 Janv. — Le Patriotisme au Théâtre LOUIS BARTHOU.
24 Janv. — A côté des plus Malheureux BRIEUX.	26 Janv. — Le Drame au Temps de Shakespeare JEAN RICHEPIN.	28 Janv. — La Poésie des Chants Russes (Avec l'éminent concours de Mme Felia Litvinne) HENRI CAIN.
31 Janv. — Héroïnes de Guerre. — Les Femmes d'aujourd'hui HENRI-ROBERT.	2 Févr. — Bacon (La Philosophie de la Nature,) JEAN RICHEPIN.	4 Févr. — Un Peuple d'Épopées (Les Poèmes et les Chants de la Serbie.) F. FUNCK-BRENTANO.
7 Févr. — Mon Journal de Guerre. — Tableaux de la Vie de Paris MAURICE DONNAY.	9 Févr. — Milton (Le Paradis Perdu.) JEAN RICHEPIN.	11 Févr. — Le Soldat au Théâtre ADOLPHE BRISSON.
14 Févr. — Impressions, Choses vues MAURICE DONNAY.	16 Févr. — Robinson Crusoé JEAN RICHEPIN.	18 Févr. — La Douleur de l'Année Terrible (Victor Hugo.) SARAH BERNHARDT.
21 Févr. — Les Leçons Divines de la Guerre Abbé SERTILLANGES	23 Févr. — L'Anglicisme de notre Dix-Huitième Siècle JEAN RICHEPIN.	25 Févr. — De Jeanne d'Arc à Déroulède SARAH BERNHARDT.
28 Févr. — Leur Organisation FRÉDÉRIC MASSON.	1er Mars — Lord Byron JEAN RICHEPIN.	3 Mars — De Roland aux Héros de 1915 (*L'Aiglon.*— *Chantecler.*— Les poètes modernes.) SARAH BERNHARDT.
13 Mars — La Belgique Héroïque LOUIS BARTHOU.	15 Mars — Quelques Poètes Anglais JEAN RICHEPIN.	10 Mars — La Voix des Cathédrales et des Eglises (Lecture de poèmes.) SARAH BERNHARDT.
20 Mars — Les Progrès de la Chirurgie de Guerre Docteur BAUDET.	22 Mars — La Poésie des Petites Gens JEAN RICHEPIN.	17 Mars — Peuple Flamand, lève-toi ! (Scènes de *Patrie.* — Poésies de Verhaeren.) SARAH BERNHARDT.
27 Mars — La Guerre racontée par l'Image GEORGES CAIN.	29 Mars — Dickens JEAN RICHEPIN.	24 Mars — De *Lorenzaccio* à d'Annunzio (Scènes.) SARAH BERNHARDT.
3 Avril — Agir !... EDOUARD HERRIOT.	5 Avril — Les Contemporains JEAN RICHEPIN.	31 Mars — Les Embusqués dans le Théâtre JULES TRUFFIER.
10 Avril — La Femme pendant et après la Guerre FRÉDÉRIC MASSON.	12 Avril — L'Ame Anglaise sœur de la Nôtre JEAN RICHEPIN.	7 Avril — La Chanson Patriotique AUGUSTE DORCHAIN.

Toutes ces Conférences seront publiées dans " Le Journal de l'Université des Annales " (Année 1916) ainsi que « Les Quarts d'Heure du Docteur » (Pour nos Infirmières), par le Docteur Baudet

L'ABONNEMENT A CHAQUE SÉRIE DE 12 CONFÉRENCES EST DE 30 FRANCS; LE FAUTEUIL : 3 FRANCS. — L'ABONNEMENT AU JOURNAL EST DE 10 FRANCS

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

C'est une semaine heureuse entre toutes que celle que nous venons de passer... Une semaine de coup de feu terrible et qui a donné aux femmes charmantes, que nous appelons « les Dames de l'Ouvroir », une surcharge de travail affolante, mais le calme souriant de Mme Nicolle, la méthode de Mme Fr. Thomé, l'aide généreuse de Mme Truffier, et le zèle de toutes les Dames Blanches, arrivent au bout de toutes les difficultés...

Ce qu'on a pu clouer de caisses, faire de paquets est inimaginable!... Grâce aux dons que tous les enfants de France et de Navarre, nous ont envoyés, nous avons pu combler de joie :

1° Les 80 enfants de l'hôpital Saint-Louis (service de chirurgie, pour « Arnest » et ses camarades);

2° Tous les enfants des blessés de notre hôpital, qui ont reçu chacun un paquet de joujoux et de vêtements;

3° Tous les enfants des mobilisés des *Annales*.

4° Un arbre de Noël, couvert de joujoux et une caisse de vêtements de layette, ont été adressés à l'admirable œuvre créée par M. Frédéric Masson: « Pour les Veuves » (dont le siège est rue de la Ville Levêque, 15).

5° Une immense caisse de joujoux et une caisse de vêtements, aux enfants serbes, remise sur les indications de M. Vesnitch, ministre de Serbie. De plus, une somme de 200 francs a été remise à M. Vesnitch pour la distribuer aux plus pauvres.

6° Une caisse de semblable envergure, pour les enfants alsaciens : jouets et vêtements;

7° Un même envoi aux réfugiés belges, et aux réfugiés du Nord, le tout porté au siège de l'Œuvre, 40, quai d'Orléans.

La somme de bonheur représentée par ces envois est incroyable et suffirait à récompenser les chers enfants qui, si tendrement, se sont dépouillés pour que les enfants pauvres aient un Noël heureux...

Et puis, le jour de l'an a été très favorisé à l'hôpital.

Mme Raymond Poincaré, toujours pleine de sollicitude pour les soldats, avait envoyé à chacun d'eux une délicieuse sacoche, bourrée d'une pipe, de tabac, de cigarettes, de crayons. Sur chacune des sacoches, étaient brodés ces mots magiques : « Haut les cœurs! », et je vous laisse à penser le plaisir ému avec lequel le souvenir fut accueilli.

Mme Marie Leconte, avait envoyé de charmants stylographes et des bonbons. Nos soldats reçurent encore des cigarettes orientales, des porte-monnaie et ce qui parut leur faire un sensible plaisir, des porte-monnaie garnis généreusement, grâce aux dons reçus, dont on lira la nomenclature plus loin... Et puis, Mme Baudet leur offrit le champagne, et le menu du déjeuner et du dîner fut somptueux...

Et ce n'est pas tout, ils eurent encore l'agrément d'un concert ravissant, composé avec les éléments de la maison... Mme Henri Lavedan, notre chère infirmière, Mlle Suzanne Nivard, l'indispensable et charmante amie; M. Fursy, notre gestionnaire; Mme J. Fusier et la charmante O'Brien... La veille, les soldats, dans une pensée très touchante, s'étaient réunis pour offrir des fleurs aux infirmières et à leur cousine, et, ce qui augmente encore le prix de l'attention, ce fut une délicate allocution prononcée par un des blessés qui, de son lit, lut un papier tremblant légèrement entre ses doigts pâles... Ce que dit Swynghedouw, nous toucha infiniment. Et quand il parla de celui, dit-il, « à qui tous nous devons la conservation de la vie », les applaudissements éclatèrent impétueux et chaleureux... Et je goûtai avec une particulière joie, les gratitudes exprimées par ce blessé, aux chères, aux admirables infirmières, qui, depuis dix-huit mois, avec une amitié, une bonne humeur, un courage inaltérables, sont le sourire et le soleil de notre hôpital; et ce fut un spectacle charmant, que de voir toutes les infirmières groupées autour de la corbeille de fleurs enroulées dans un ruban tricolore, écoutant les vœux d'un fils de France, d'un héros, décoré de la croix de guerre.

Cette minute les récompensa de leurs peines, et jamais vœux ne parurent plus prophétiques, plus près d'assurer le bonheur, que ceux-là, venus au seuil de l'année, par le bon messager.

Quand, d'une voix forte, le blessé dit : « Que l'année 1916, soit l'année glorieuse de la Victoire! avec quelle joie, quel délire, nous la célébrerons! » Nous eûmes tous la vision que ce héros disait vrai..., que cette année serait celle de la Délivrance et du Triomphe, et que tous ces chers soldats n'auraient point fait un sacrifice inutile en donnant leur vie, leur sang, à la Patrie, et que cela nous serait un éternel honneur à nous femmes... d'avoir été les servantes de ces fils de la France, de ces magnifiques soldats auxquels, avec l'aide de Dieu, nous devrons notre beau pays.

Les Envois au Front

Parmi les magnifiques envois qui nous sont parvenus, nous signalerons celui de Mme Debouy, de New-York, qui n'a pas envoyé moins de 864 paires de chaussettes. Voilà une aubaine miraculeuse, et encore, la maison Firmin Didot qui nous a envoyé 50 exemplaires d'un beau livre illustré, *Les Souvenirs de la Hutte*, et les multiples dons qui, à peine arrivés, repartent au front...

Le livre de Mme Nicolle accusait au 31 décembre, 22.786 envois!....

Il me faut signaler les 42 hommes d'un lieutenant d'artillerie, qui me raconte que ses hommes souffrent du froid, la température s'est abaissée jusqu'à 20° au-dessous de zéro, dans leurs parages d'Alsace. Les paquets peuvent être adressés ainsi : *Le lieutenant d'artillerie. Pour les hommes du 17, poste de tir contre aéronefs, 62e d'artillerie, secteur postal 97. Bureau central militaire, Paris.*

Quelques générosités seraient particulièrement les bienvenues à l'adresse suivante, où, également, de nombreux soldats privés de famille et de ressources, manquent à peu près de tout. Ecrire à *M. l'abbé Royer, infirmier, groupe à cheval du 42e d'artillerie, secteur 31.* M. l'abbé Royer se chargera avec plaisir des distributions.

Les Poilus de la compagnie de mitrailleuses du 83e d'infanterie se « permettent de faire appel à la patriotique générosité des cousines, pour des lainages, douceurs, et, surtout, pour des jeux, des livres... » Les envois pourront être adressés à *M. le commandant de la compagnie de mitrailleuses du 83e d'infanterie, secteur postal 146.*

Ici, on demande encore la pâture de l'esprit :

« Nous sommes sur le front depuis huit mois et sommes cantonnés dans des villages en ruines, où nous logeons dans les caves. Aucun commerce n'existe et bien des hommes sont malheureux... Livres, revues, jeux, papier à lettres, cartes-correspondance, crayons, etc., tout serait le bienvenu. » Adresser les envois au *lieutenant Alexandre Pâquet, commandant la 19e compagnie du 33e territorial d'infanterie, secteur postal 123.*

L'Adoption des Prisonniers

L'Adoption des Prisonniers compte au seuil de l'année, exactement 6,329 marraines. Les paquets de Noël ont été répartis dans différents camps, et nous avons poussé surtout aux provisions de lait concentré.

Il ne faut pas se le dissimuler, ce sont les vivres qui sont *indispensables*. Si nos prisonniers ne recevaient pas les provisions qui leur viennent de France, ils ne mangeraient pas suffisamment pour soutenir leur existence. C'est donc une question primordiale, il faut nourrir nos soldats, si l'on ne veut pas, au retour, avoir une légion d'hommes atteints aux sources profondes de la vie, une armée de candidats à la tuberculose.

Voici une recette de pain, qui nous est envoyée par une marraine — recette économique et qui, au dire des prisonniers, est d'un résultat merveilleux.

Chaque jour, dit-elle, nous faisons griller le reste de la miche au gaz, ce qui lui donne une belle teinte dorée et appétissante; quand le moment de l'envoi est venu, nous avons ainsi un joli petit pain qui revient à très bon marché, il arrive en parfait état, nos filleuls nous l'ont dit et le préfèrent au biscuit fabriqué à leur intention.

Ah! les chères lettres de gratitude que nous recevons des camps divers et qu'elles font du bien au cœur. C'est *M. A. Richaud, adjudant au 63e chasseurs alpins, 8e compagnie, Gefangenenlager, président du Comité de Secours, camp de Schneidenmuhl, Posen*, qui nous écrit en termes émus sa reconnaissance pour l'aide magnifique apportée par la famille des *Annales*. Et puis, mis en goût, il termine sa lettre par ces mots: « Voudriez-vous, cousine Yvonne, adresser un nouvel appel à vos lectrices. Après leur avoir demandé de nous aider matériellement, demandez-leur de donner à notre esprit sa pâture, en nous adressant des livres qui constitueront une bibliothèque à l'usage des prisonniers. Votre voix sera entendue et vous aurez contribué à rendre moins longs et moins tristes, les longs et tristes jours de la captivité... »

Je crois qu'aucune voix sera mieux entendue que celle si émouvante du prisonnier lui-même.

Et, puisque nous parlons livres, cette consolation merveilleuse dans la solitude des prisons, transmettons encore un vœu qui nous est confié par :

M. Depret, capitaine, 145e régiment d'infanterie, prisonnier de guerre, Torgau, a. d. Elbe..., camp Brükenkopf, groupe 15...

« Prisonniers, dit-il, nous n'avons comme vous devez le supposer, qu'une seule distraction, le travail intellectuel!... mais il nous manque les éléments indispensables du travail... » Et le capitaine demande quelques traités d'archéologie, et de paléographie.

On voit par là que les livres sérieux ne sont pas pour effrayer nos chers exilés, ils n'ont qu'un désir, travailler, combattre par la pensée, puisqu'ils ne peuvent plus combattre par les armes.

D'ailleurs, ces pauvres soldats captifs sont dans des sentiments de reconnaissance qui sont chose touchante... Est-il quelque chose de plus charmant, que ceux exprimés par ce « grand frère d'adoption » : *François Hego, du camp de Drubme*, écrivant à des petits enfants, ses parrains et marraines :

« Il m'est impossible de vous décrire l'immense joie que j'ai ressentie en recevant votre gentille carte et votre charmant colis. Je ne pouvais y croire, depuis près d'une année que je n'ai rien reçu de mes chers parents, ni de mes amis habitant Lille... »

La lettre déborde, en effet, de joie, le grand frère se confie à ces petits, avec une confiance émouvante... On sent que le ciel s'est ouvert pour ce grand garçon, auquel des enfants ont tendu leurs petites mains secourables.

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

74e LISTE DE SOUSCRIPTION

22e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 25 au 31 décembre 1915)

M. Callé, maire de Laroquebron, 3 fr. — M. C. Jounin, Alger, 10 fr. — Mme Dorlanne, Alfortville, 5 fr. — Mme Luneau, Mormaison, 3 fr. — Mme Lassonne, Vevey, 2 fr. — M. Guilbert, Rouen, 10 fr. — M. Venturini, Santo-Pietro (Corse), 1 fr. — Mme Davin, Fontaine, près Grenoble, 5 fr. — Mlle Rudel, Aren, 4 fr. 75. — M. J. Avias, Granges de Mirabel, 5 fr. — M. Lemonor-Loron, 1 fr. 25. — Mme C. Barnet, Den Haag (Hollande), 100 fr. — Liseron d'Alsace, Bougie, 10 fr. — Les Officiers et Sous-Officiers de la 34e compagnie, 15e escadron du train des équipages, 34 fr. 05. — Mme Dabrin, Lartigue, 1 fr. — Mme Trisch, 2 fr. — M. A. Berthonnier, 10 fr. — Mme Thorrand, Tunis, 20 fr. — Mme Bonnet, Liancourt, 5 fr. — M. Emile Schkinazi, Le Caire, 2 fr. 50. — G. P..., Marseille, 2 fr. — Petite Alice, Istres, 2 fr. 25. — Mme Despons, Bats-Cursan, 0 fr. 75. — Miss Ethelwing, Bourne (Angleterre), 2 fr. 50. — Mme de Beauvais, 10 fr. — Mme Tzaut, Fontenay-aux-Roses, 5 fr. — Mlle Pinot, Golbey, 10 fr. — Anonyme, Brive, 20 fr. — Mme Agulhon, Prévenchères, 30 fr. — Le Petit Poulet de Ben-Chicao, 20 fr. — Mlle Alice Chauvet, 3 fr. — Némo, Philippeville, 5 fr. — Mme Antoine, Nantes, 1 fr. 50. — Mme Le Dentu, Basse-Terre (Guadeloupe), 5 fr. — Maurice, Jeanne et Yvonne, Denée, 3 fr. — Mme Guyon, Sipeaux, 5 fr. — Mme Renaux, Bouzareah, 7 fr. — D. R..., Saint-Hilaire, 9 fr. 25. — Anonyme, 0 fr. 50. M. André Anquetil, Pointe-à-Pitre, 4 fr. 25. — Mlle Rose Mas, La Chiffa (Algérie), 7 fr. 25. — M. Fleury Brasme, Béthune, 3 fr. — Mlle Leroux, 1 fr. — M. Léon Dauvois, Grigneville, 3 fr. — M. Grivot, Lorris, 25 fr. — M. Pierre Roques, maréchal des logis au 10e d'artillerie, 2 fr. 50. — Mme G. Bestières, Lormont, 3 fr. — Mlle Seriot, La Calle (Algérie), 5 fr. — Mlle Dalbert, 100 fr. — C. B..., Asnières, 8 fr. — Mme Maynal, Lasserra, par Chavannes-sur-Suran, 8 fr. — Mme Houzeau, Neuilly-le-Réal, 8 fr. — Mme Charbonnelle, Vincennes, 1 fr. 50. — Cousine Marthe (République Argentine), 10 fr. — Mme Cambray, 5 fr. — Mlle Renée du Minil, 50 fr. — M. Eugène Brondet, sergent au 366e d'infanterie, 2 fr. 50. — Mme Boudin, Noisy-sur-Oise, 5 fr. — M. Louis Lepage, Le Havre, 5 fr. — Mme Lafosse, La Houblonnière, par Boissière, 8 fr. — M. Warot, Alger, 50 fr. — Mme Berthier, 10 fr. — Mrs Rushton, Londres, 7 fr. — M. Cottin, Concarneau, 43 fr. 25. — Mme Collas, Corfou (Grèce), 5 fr. — Mlle Dauschager, Saint-Mandé, 5 fr. — Mme Duché, Bordeaux, 3 fr. — M. Lucien Ferrebeuf, Dôle, 6 fr. — M. P. Baunac, Tien-Tsin, 2 fr. — M. H. Tronche, Miliana, 50 fr. — Mme Thieulan, Rouen, 2 fr. — Mme Prang, Crescent-Belfast, 2 fr. — Anonyme, 20 fr. — Mlle Gros, Caufier, 4 fr. — Mme de Francolin, Angoulême, 5 fr. — Mme de Jough, Vevey, 2 fr. — M. Tourneau, Athis, 2 fr. 25. — M. et Mme Dauphin, 100 fr.

Souscription faite et transmise par Mme Rutlidge, Rio-de-Janeiro : J. Dupas, C. Barrida, Andrée Francfort, Mme Walbornn, Léontine Rogers, M. G. Francfort, John Rogers, Mme E. Ettinger, C. Schmitt, Mlle Costel, Charles Rutlidge, Herbert Manchester, Léonie Rutlidge, André Bravard, E. Thiers, Victor Soussan, Auguste Cavé, M. Coatalem, M. Colombo, Henry Robert, M. A. Briguiet, Maurice Lesage, Auguste Breissan, Bazin et Cie, R. Aubertel, Mme D. Block, Louis Petit, Mme Marigny, J.-A. Pucheux, M. Jaureguibert, Cel. S. Pereira de Mello, Louise Hoxe Cardozo, M. Pouzet, A. de Moura, J.-A. Meirilly, M. et Mme Claude, J. Janin, Dorey e Cia, Veuve Estoueigt, M. J. Falque, Ferdinand Rosenboom, M. B. Lambert, Paulo Labourlau, Mme M. Artigues, Mme R. Cauzard, Luiz de Resende, Mme J. Orr, Un Ami Brésilien, Anonyme, Cécile Mortimer, E.-A. Mortimer, Mme Harry Troop, M. Jean Bonnard, 377 fr. 75.

Total général de cette 74e liste........ 1,449 fr. 35

Noël des Blessés.

M. Emile Berr, 50 fr. — Les Elèves de l'Ecole Haskell, Boston, 61 fr. 80.

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'ANNÉE DÉCISIVE, L'ANNÉE DE LA VICTOIRE
LA MALADIE DU KAISER. — LES NOUVEAUX TORPILLAGES

L'année 1916 a trouvé la France et ses Alliés plus confiants que jamais dans l'issue de la lutte, plus résolus à vaincre. C'est à qui, d'eux et d'elle, apportera à cette volonté commune le plus puissant gage. Ici, le pays consent à tous les sacrifices, même les plus pénibles. Aux quatorze milliards qu'il a souscrits et qui iront, sur le champ de bataille, multiplier les canons et les munitions, il a ajouté le meilleur de lui-même : il a accepté l'enrôlement de ce printemps sacré qu'est la classe 17. Et, alors que la Chambre avait hésité, le Sénat l'a fait d'acclamation, en saluant d'une indescriptible ovation le général Gallieni qui lui disait : « La France, il y a dix-sept mois, voulait la paix pour elle et pour le monde; aujourd'hui, elle veut la guerre... Elle la veut de toute son énergie, elle y emploie tous ses enfants, elle y consacre toutes ses pensées »; en votant l'affichage de son discours lui-même, où il ajoute que « la guerre durera jusqu'au jour où la France, d'accord avec ses Alliés, dira : « Je m'arrête, j'ai obtenu ce que je voulais; je reprends mon œuvre de paix. »

Chez nos compagnons de lutte, les gages ne sont pas moins grands. C'est l'Italie qui adhère à la déclaration de Londres et intervient dans les Balkans, y jette assez de troupes pour recueillir l'armée serbe et lui faciliter une revanche. C'est l'Angleterre qui, faute de pouvoir amener sous les drapeaux tous les volontaires dont elle a besoin, laisse là ses répugnances et se décide pour le service militaire obligatoire. C'est la Russie qui appelle ses jeunes classes et, derrière ses neiges et ses frimas, organise ses usines, refait son matériel de guerre. Dans des ateliers qui n'étaient, il y a deux mois, que des marécages, les usines Poutiloff actionnent, maintenant, plus de mille tours.

C'est la Serbie, enfin, qui préfère l'exode en masse, l'exil au joug étranger, et redresse sur les rochers de la Montagne Noire et de l'Albanie son épée faussée dans une bataille inégale, faussée mais non brisée.

Certes, après l'avoir empêchée de prévenir la Bulgarie, de marcher sur elle avant qu'elle n'ait trahi la cause balkanique, les puissances de l'Entente lui ont apporté un secours trop tardif, et cette faute les a ramenées à Salonique. Mais la partie engagée sur ce nouveau front ne va que commencer. Le petit corps expéditionnaire qui faisait sourire nos adversaires et les Grecs eux-mêmes est devenu une grande armée, une armée qui tient, autour de Salonique, des lignes que l'on compare justement à celles, si célèbres, de Torrès Vedras. Elle est, en attendant mieux, une menace sur le flanc ennemi.

Partout, d'ailleurs, où les Allemands se croyaient victorieux, la bataille recommence. En Russie, Hindenburg recule et Alexéieff avance. Sur notre front, les tentatives de réaction contre nos progrès en Artois, en Champagne et au « Vieil Armand » ont échoué. La confiance du soldat allemand baisse au fur et à mesure que le moral des nôtres grandit, magnifiquement. Le peuple allemand lui-même perd de son assurance; Berlin et les plus grandes villes d'Allemagne ont été le théâtre de véritables émeutes, d'émeutes que la police et la troupe rendirent sanglantes. Le colosse allemand s'étonne de l'inutilité de ses victoires. Il a frappé partout sans trouver le point vulnérable. C'est lui, au contraire, dont la formidable cuirasse se fausse, se brise.

L'Allemagne a laissé sur le champ de bataille près de quatre millions d'hommes, et ce n'est pas là une saignée dont un peuple se refait en une nuit. Son crédit lui-même baisse chaque jour. L'argent et le papier allemand fléchissent partout. Les manifestes impériaux deviennent eux-mêmes de plus en plus modestes. Alors qu'en octobre 1914, le kaiser s'écriait, dans un véritable transport orgueilleux : « Je suis l'instrument du Très-Haut. Malheur et mort à tous ceux qui résisteront à ma volonté! », aujourd'hui, il se contente d'exhorter ses soldats à continuer « l'œuvre de ceux qui ont donné leur sang pour protéger leurs familles bien-aimées ».

Il est vrai qu'il vient d'être obligé de revenir à Berlin sous la menace d'un mal qui ne pardonnerait pas, le mal qui le fit prématurément empereur et qui pourrait l'emporter comme il emporta son père : « maladie du sang, furoncles », déclarent les médecins officiels; « cancer », riposte la voix populaire.

Une seule chose grandit chez l'Allemagne, c'est la haine qu'elle inspire, c'est l'horreur que soulèvent ses odieux procédés de guerre, son mépris du droit. La croyance en son impunité lui fait accumuler les crimes. Et deux torpillages nouveaux, deux torpillages cruels et qui portent à deux mille le nombre des victimes des corsaires germains, ceux de la *Ville-de-la-Ciotat* et du *Persia*, la mettraient au ban de l'humanité, si elle n'y était depuis longtemps.

La *Ville-de-la-Ciotat* était un de nos grands courriers d'Extrême-Orient. Il a été coulé avec tout le manque d'humanité possible, comme, d'ailleurs, le *Persia*. Celui-ci venait de Londres et faisait route pour les Indes. Il n'avait à son bord ni matériel de guerre ni combattants, ou ces derniers étaient des officiers anglais blessés et retournant à Bombay avec leurs familles.

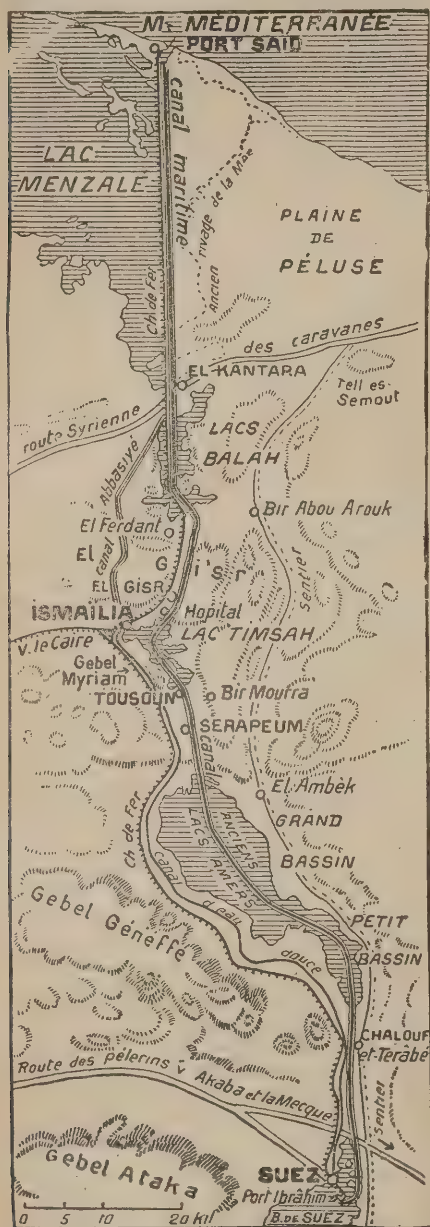
Par leur lâcheté, ces deux nouveaux attentats ne sont pas moins odieux que ceux de l'*Ancona* et du *Lusitania*, de douloureuse mémoire. Parmi les victimes du *Persia* se trouve un consul américain, Mac Neely, et les colères vont toujours grandissant à New-York. Puissent-elles faire déborder le vase!

LA DÉFENSE DU CANAL DE SUEZ

S'il est vrai que l'offensive allemande en Egypte est à pied d'œuvre, l'Angleterre elle-même semble prête à tous les événements. Pendant que les ingénieurs du kaiser pressaient l'établissement d'une voie ferrée reliant Constantinople aux villes syriennes, les généraux anglais ne perdaient pas une minute pour imprimer à la défense un caractère intangible. Et leur premier soin, comme on l'a vu, a été de réduire leur front, de le ramener en arrière pour mieux le défendre. La frontière d'Egypte ne commence pas, en effet, au canal de Suez, mais en Asie, où elle englobe toute la presqu'île du Sinaï. C'est, de la Méditerranée au golfe d'Akaba, de Tell el Rifah à Akaba même, un territoire de vingt-cinq à trente mille kilomètres carrés dont il eût fallu assurer la garde, et l'Angleterre a préféré s'en tenir à la défense même du canal de Suez.

Les voies d'accès de l'Egypte par le Sinaï sont au nombre de trois : la route d'el Arisch à el Kantara, celle d'Oudja à Ismaïlia, la route d'Akaba à Suez, qui est celle

des pèlerins de la Mecque; et, certes, les points stratégiques qui les commandent ne manquent pas. C'est d'abord el Arisch, où une armée d'invasion est obligée de souffler avant d'affronter le désert et la plaine de Peluse, puis el Aoudja, sur la route de la Palestine à Suez, la ville d'Akaba elle-même, puis, dans l'entrecroisement de ces chemins désertiques, el Tassa et el Kalat-an-Nakhl. Mais leur défense et celle des points qu'ils commandent eût nécessité d'importantes garnisons, des approvisionnements considérables, toutes choses impossibles en l'absence d'une voie ferrée.



Entre ces trois routes, c'est le désert. Comme dans l'Arabie Pétrée, les sables mouvants, les dunes qu'il faut escalader à tout moment, le manque d'eau y rendent la marche des plus pénibles. C'est là que, pendant l'expédition d'Egypte, quand Bonaparte marcha du Caire sur la Syrie, à la traversée du désert d'el Kantara, à el Arisch, que nos soldats assaillis par le simoun et sans eau faillirent périr. Kléber, qui commandait l'avant-garde, manqua sa route et s'égara. Napoléon lui-même, qui le suivait à une demi-journée, vint donner, sans le savoir, dans le camp des Turcs et il ne leur échappa que parce que ceux-ci crurent à une embûche.

Nos alliés ont très justement préféré mettre le désert entre eux et les armées germano-turques, plutôt que de le défendre, que d'y éparpiller leurs forces. Leurs lignes de défense commencent donc au canal de Suez lui-même, et encore en ont-ils fort habilement réduit les parties vulnérables, en y tendant des inondations. De Port-Saïd à el Kantara, sur les quarante-cinq kilomètres de son parcours maritime, le lit desséché de la mer a été largement submergé. Après le lac Menzaleh, l'inondation des lacs Balah a prolongé la ligne de défense d'une quinzaine de kilomètres encore, puis viennent les grandes nappes d'eau du lac Timsah et les lacs Amers, qui l'allongent de cinquante kilomètres, et enfin les quatre kilomètres de berges verticales à sa traversée des collines d'el Gsir. La partie vulnérable du canal se trouve donc réduite des deux tiers environ, de cent quatorze kilomètres sur les cent soixante et un qu'il mesure; et les points faibles, les zones de passage tombent à trois. Il y a à el Kantara les quatre kilomètres de l'ancienne chaussée syrienne, les douze qui relient le lac Timsah au grand lac Amer et les vingt-sept du petit lac Amer à Suez. A el Kantara, le passage pourrait être fort risqué; au sud le Chalouf, entre deux rivages désertiques, ne le serait pas moins; mais celui du lac Timsah sollicite l'adversaire par les facilités qu'il donne sur Ismaïlia, le canal d'eau douce et la triple branche des voies ferrées.

Dans ces conditions le plan de défense du général Maxwell etait tout tracé. Ses lignes de tranchées courent parallèlement au canal maritime ou aux lacs et sont reliées, suivant les besoins, par des camps de méharistes et de cavaliers hindous. Elles s'adossent à la fois au canal d'eau douce et à la voie ferrée, et cette disposition sera, pour le ravitaillement, un précieux avantage.

LES LIGNES DE SALONIQUE

Les Bulgares espéraient bien envelopper le corps expéditionnaire. Peut-être même leur chef d'état-major, le général Jostoff, s'exagère-t-il, à ce sujet, l'importance du coup de flanc donné par ses troupes et la menace de la Marionka Planina. Et cette désillusion s'accroît de leur piétinement forcé à la frontière grecque, d'un arrêt qui a permis aux Alliés de se retrancher d'une façon inexpugnable, d'amener une artillerie que les Grecs eux-mêmes qualifient de formidable. Car, nous ne barrons pas seulement les voies ferrées à Kilindir et Karasuli, mais nos lignes couvrent, à la fois, la grande capitale macédonienne, toute la Chalcidique et, à l'ouest, le Yenitsé et l'épi du Vardar. A gauche, une offensive venant de Vodena se trouverait pressée entre la montagne et le lac de Yenitsé au nord; au sud, entre ce même lac et la Vostrica, et son point d'arrêt est, sans doute, fixé par la défense. Au centre, le Vardar et le Gallico, ainsi que les voies ferrées qui descendent leurs couloirs, sont aisément défendables, les têtes de pont y sont faciles. A l'ouest, Salonique est couverte par les lacs Langaza et Bezik, qui vont, en ligne droite, retrouver la mer Egée, au golfe Orfano; et, à Vresta, les escadres alliées peuvent efficacement prolonger cette extrême droite. La défense a dû également se préoccuper de mettre l'épi, le delta du Vardar et le cap Borum lui-même à l'abri d'un coup de main, car l'ennemi y chercherait évidemment l'occasion d'une attaque à revers. Ce dispositif rappelle beaucoup celui de Wellington devant Lisbonne, ces fameuses lignes de Torrès Vedras qui, voilà un siècle passé, donnèrent à Masséna une furieuse tablature. Battu à Talavera, obligé de reculer devant Ney et le maréchal Soult, le général anglais couvrit Lisbonne d'une formidable ligne de retranchements qui s'étendaient de la mer au Tage. Et, derrière eux, le futur « Iron Duke » y lassa la patience des soldats de Napoléon qui, faute de renforts, durent quitter la place et le laisser renfrer en Espagne.

Aujourd'hui, Salonique n'est pas seulement inexpugnable, mais le petit corps expéditionnaire du début s'est changé en une grande armée que les troupes serbes viennent quotidiennement grossir encore, et les Grecs s'en montrent très influencés. Ils nous laissent le champ libre. C'est ainsi qu'à la suite d'un bombardement de la ville par des avions ennemis, le général Sarrail ayant fait arrêter les représentants des empires du Centre, de la Turquie et un membre du gouvernement bulgare, M. Skouloudis n'a protesté que pour la forme. Il est vrai qu'ils le laisseraient également aux Bulgares, sous condition que ceux-ci n'attaqueraient pas de flanc. Le vieux roi Pierre de Serbie est venu demander asile aux troupes alliées, reprendre, parmi elles, son poste de combat, et l'on devine l'accueil enthousiaste fait au souverain malheureux, au héros, à la victime de la perfidie bulgare.

LA BATAILLE DU DNIESTER. — LE FRONT ALBANAIS

Il semble bien que la bataille du Dniester reprenne sur de nouveaux frais. Nos Alliés se rencontrent, en effet, avec les Allemands pour signaler des combats acharnés sur tout le front entre le Pripet et le Pruth, de Kolki à Czernovitz. On sait qu'après sa belle victoire de Tarnopol (7 septembre) et le rejet des Autrichiens sur la Strypa, le général Ivanow avait encore accentué ses succès; puis, que l'hiver moscovite avait surpris les deux adversaires adossés, l'un à la Strypa, l'autre au Sereth. Mais, de nouveau, le champ de bataille de septembre s'anime. Le général russe a repris brusquement l'offensive, soit qu'il veuille consolider ses succès de l'automne, soit qu'il cherche une rupture du front allemand, et vise Lemberg et Kovel.

Pendant que les grandes armées belligérantes marquent le pas, en Albanie la lutte s'est précipitée. Les colonnes bulgares, accélérant leur marche, ont gagné l'une el Bassan, d'où elle marche sur Durazzo, le long du Strumbi, l'autre le fleuve Mati par le couloir duquel elle descend sur Alessio. Leur plan tendrait, comme on le voit, à séparer les Serbes en retraite vers le sud, c'est-à-dire vers Berat et Valona, du groupe qui, ayant retraité au nord, combat avec les Monténégrins. Leur marche, d'ailleurs risquée, les exposait à un coup de flanc.

Sur notre front, les intempéries ne permettent guère les opérations actives et la seule parole est au canon qui gronde sur toute la ligne, surtout en Belgique où l'artillerie anglaise démolit autour d'Ypres — la glorieuse cité dont le maréchal French a maintenant la vicomté — les ouvrages allemands élevés dans la zone inondée. Nous-mêmes bombardons activement ceux de l'Yperlée. L'activité de notre artillerie s'est manifestée à Wailly, en Artois et en Picardie, à Roye, à Noyon, à Verpillières.

Sur le « Vieil Armand », la lutte continue et s'étend à l'Hirzstein, l'un de ses éperons, position très forte et que les Allemands peuvent désespérer aujourd'hui de nous enlever. Enfin, l'ennemi a canonné Nancy, tuant un enfant et un vieillard, crime inutile comme celui du *Persia*.

LÉON PLÉE.

L'Héroïsme des Enfants

A la mémoire de Max Barthou, engagé volontaire de dix-huit ans.

Je crois que les jeunes héros abondent, à cette minute où toutes les familles sont cruellement engagées dans la guerre. L'enfant rêve de secourir son père, ses grands frères, de les rejoindre, de les venger. Sa ville et sa demeure sont-elles envahies? De toute son imagination, il se fait des scrupules, examine ce que son devoir et son honneur exigent. Je me rappelle comment bouillonnait l'esprit de mes camarades, âgés d'une dizaine d'années et de nos jeunes aînés en 1870. Le type de ces angoisses, qui peuvent être fécondes, c'est l'enfance de Jeanne d'Arc.

Siméon Luce a essayé de nous introduire au foyer familial de Domremy. Quel sujet! Le génie en formation, son éveil, une conscience qui entrevoit sa mission, voilà l'un des plus profonds mystères de la vie. D'où viennent ces hommes qui seront les étoiles du ciel de l'âme, les mages, les inventeurs d'idéal? La guerre donnera-t-elle des génies aux nations qu'elle laboure cruellement? J'en suis sûr. Mais, aujourd'hui, ce qu'elle propose à nos méditations par une multitude d'exemples, c'est l'aptitude des enfants à se conduire héroïquement.

Dans un beau morceau d'analyse sur Sully Prudhomme, Paul Bourget, voici deux ou trois ans, a publié des notes que, tout jeune homme, il avait prises au sortir d'une conversation avec le poète des *Vaines Tendresses*.

« Sully Prudhomme, écrivait-il, me parle des enfants, de leur bonne volonté inépuisable, de leur héroïsme, de ce qu'est le maître pour eux, une sorte de demi-dieu impeccable... »

Voulez-vous qu'en toute liberté d'allure et n'ayant d'autre plan que la suite des âges, je vous apporte quelques vues sur ce grand sujet, et vous donne ma contribution au monument des jeunes patriotes?

Une petite histoire, d'abord? Le 24 novembre 1914, par un temps froid, vers trois heures du soir, les Prussiens, qu'on appelle les Boches, essayaient de franchir, une nouvelle fois, la frontière, pour rentrer en France. Il faisait grand froid, grand vent, et la neige couvrait la terre...

Qui est-ce qui parle ainsi? Un ouvrier mobilisé qui, des environs de Pont-à-Mousson, écrit à ses deux petits enfants, restés chez lui, à Neuilly-sur-Marne. On m'a donné sa lettre. Je l'abîmerais en la retouchant. La voici, transcrite telle quelle :

Ma chère petite Marcelle, cette histoire, arrivée à des soldats français, tu la diras à ton petit Charlot et à tes camarades; tu leur feras voir comment deux petits enfants ont sauvé la vie à vingt-huit papas.

Dans une ferme isolée, un détachement du ... de réserve, composé de trente hommes, se reposent des fatigues de la nuit dans une cave qui se trouve dans un cellier et attendent la nuit prochaine pour reprendre le travail et accomplir leur mission.

A la cuisine, deux petits enfants, Lise et Jean, sont assis à côté de leur maman, auprès du feu. Tous les trois parlent dans le vieux patois du pays. Tout à coup, la maman se lève, court à la porte et voit au loin arriver des cavaliers.

— Mes enfants, dit-elle en les serrant sur son cœur, je crois que les Prussiens arrivent. Ils vont voir que nous avons logé et nourri des soldats français, et, sûrement, ils voudront nous faire dire où ils sont. Ils les prendront et les fusilleront.

— Il faut leur dire qu'ils sont partis par là, juste le chemin opposé, dit le petit Jean.

— Oh! non, dit la maman, si nous les trompons par un mensonge, ils reviendront se venger. Ecoutez plutôt. Je ne parlerai aux Prussiens qu'en patois, ils n'en comprendront pas un mot. Vous ferez comme moi, et, à tout ce qu'ils diront, vous ne répondrez toujours que par la même phrase que vous direz en patois.

Des pas de chevaux se font entendre, puis un cliquetis d'armes.

— Du courage! mes enfants, dit la maman.

La porte s'ouvre, les Boches entrent. Ils questionnent; mais les réponses de la maman sont incompréhensibles.

— Voyons ces deux enfants, ils doivent apprendre le français à l'école, dit l'officier, qui parlait un peu le français.

Un des soldats saisit la petite Lise, tandis qu'un autre s'emparait du petit Jean.

— Où est votre père? dit-il d'une voix rude. Où sont les « Françoses » qui ont passé ici?

Lise leva ses yeux bleus vers ce soldat étranger et, toute tremblante, répondit en patois. Jean fit de même. Les soldats, irrités, soupçonnant une ruse, fouillent la maison, mais ne parviennent pas à découvrir la trappe qui, auparavant, avait été recouverte de paille sale. Ils menacent les enfants de leur sabre. Ils leur disent qu'ils vont tuer leur maman et les tuer eux-mêmes s'ils ne répondent pas. Les pauvres enfants se mirent à pleurer; mais, fidèles aux recommandations de leur mère, ils répétaient, à travers leurs larmes, toujours la même phrase.

Les soldats français, qui étaient dans la cave, et qui entendaient tout par une petite plaque formant soupirail, bouillaient dans leur sang et, sans leur officier, seraient sortis pour défendre ces pauvres enfants et se seraient sans doute fait tuer, car leur nombre était inférieur. Les Prussiens ne pensèrent pas que des enfants si jeunes et menacés de si près étaient capables d'une discrétion si héroïque; ils finirent par croire qu'ils ne pouvaient se faire comprendre et s'en allèrent.

Et voilà comment deux petits enfants: Lise (huit ans), et Jean (dix ans), ont, par leur obéissance à leur maman et leur courage, empêché trente hommes d'être tués; vingt-huit femmes ont encore leur maris et quarante-sept petits enfants, leurs papas. Dans ces quarante-sept petits enfants, ma petite Marcelle et mon petit Charles reverront peut-être leur papa.

Je laisse à ce récit son gentil caractère. Un ouvrier, devenu soldat, cause de loin avec ses enfants. Mais là dedans, pour moi, le principal attrait, c'est que le fait rapporté est bien authentique. Je connais la ferme de Meurthe-et-Moselle, et je la nommerai plus tard, ainsi que la fermière et ses deux enfants, qui ont été justement récompensés.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

LA PETITE GUERRE

L'HEURE DES APACHES

Le roi de Bavière, viendrait, dit-on, d'accorder à certains condamnés la faculté de servir aux armées en leur promettant, non seulement la liberté, mais la restitution des droits civiques, s'ils rachetaient leurs fautes par leur belle conduite.

Ce mode de recrutement n'est pas nouveau : dès la plus haute antiquité, Rome et Athènes, lors des crises qui mettaient la république en danger affranchirent les esclaves qui s'étaient battus pour elle.

L'information n'a donc, en soi, rien d'invraisemblable. Cependant, elle semble d'une exactitude douteuse.

Les Boches ne prétendent point tenir école de grandeur d'âme, ils ne cherchent pas à s'imposer par la magnanimité : leurs souverains n'ont donc aucun intérêt à faire parade de sentiments généreux.

D'ailleurs, on peut se réhabiliter dans une armée quelconque ; mais le kaiser lui-même rirait le premier au nez du naïf qui lui demanderait si l'on peut se réhabiliter dans la sienne.

La "belle conduite" consistant à y exécuter ponctuellement les ordres d'incendie, de cambriolage et d'assassinat que donnent les chefs, on jetterait l'esprit des condamnés admis sous les drapeaux dans une confusion assez dangereuse : ils comprendraient mal d'être récompensés pour les mêmes forfaits qui leur avaient d'abord attiré un châtiment; ils achèveraient de perdre tout respect d'une autorité trop variable en ses jugements; puis, rendus à la vie civile, ils poursuivraient leurs sinistres exploits, dans l'espoir d'une nouvelle récompense.

Et les Boches, si prévoyants, n'auraient pas prévu les conséquences et les inconvénients d'une semblable politique ?

Allons donc !

Ils bluffent encore, voilà tout : les critiques militaires démontrant que leurs réserves d'hommes s'épuisent, ils veulent prouver qu'il leur reste des moyens de se procurer quand même du " matériel humain ".

De plus, voyant s'approcher l'instant où il faudra rendre des comptes, et redoutant que leurs méthodes de conquête ne soient appréciées sévèrement, ils songent à se disculper ; s'ils annoncent qu'ils vont enrôler des malfaiteurs, c'est pour donner à penser que, jusqu'à présent, leurs soldats ont été d'honnêtes gens.

Mais ils n'en imposent guère à l'opinion.

*Il y a quelque temps, Wilhelm, menaçait les Alliés, pour le cas où ils n'accepteraient pas ses propositions de paix, d'une guerre d'*extermination*; comme si la guerre en général, et la guerre allemande en particulier, était jamais autre chose !*

Si donc l'on proclame que l'heure des apaches va sonner, c'est, sans doute, pour nous intimider. Vain espoir ; il suffit d'évoquer les crimes teutons en France et en Belgique, au début de la campagne, pour se rappeler qu'elle a sonné depuis longtemps.

GABRIEL TIMMORY.



Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller



VII

30 juillet 1914.

J'ai continué aujourd'hui mon enquête sur l'état d'esprit dans les milieux cultivés, car les manifestations populaires, pour bruyantes qu'elles soient, n'excitent plus ma curiosité.

Lina m'avait raconté, hier soir, que, dimanche dernier, le professeur de théologie, Heinz Klein, avait, au « Dom », prononcé un sermon d'un patriotisme échevelé. D'ordinaire, le temple de l'impératrice est vide. Cependant, en cette circonstance, l'auditoire avait été très nombreux, les officiers et les fonctionnaires de la cour ayant tous cru devoir, avec leurs familles, répondre à l'invitation pressante qui leur avait été adressée. Ma nièce d'adoption ne tarissait pas d'éloges sur la science profonde et l'éloquence entraînante du célèbre prédicateur.

Je m'en fus donc frapper, ce matin, à la porte de ce dernier, et voici, en résumé, l'entretien que j'eus avec lui :

— Il m'est venu un scrupule, monsieur le conseiller intime et réel. Parce qu'un peuple se sent plus fort que les autres, a-t-il le droit de leur imposer sa domination?

— Sans aucun doute, puisque la force, surtout à une époque scientifique comme la nôtre, est la résultante d'une civilisation plus avancée.

— Pas nécessairement. La Grèce était de beaucoup supérieure, au point de vue intellectuel, littéraire et artistique, à Rome-caserne, et pourtant Rome finit par écraser Athènes sous le poids de ses armes.

— Le monde a marché, depuis lors. Il y a une culture générale qui est devenue la propriété collective de toute l'humanité. Encore, les uns rejettent-ils dédaigneusement les bienfaits de cette culture, comme le font les Russes, et les autres (je ne citerai que les Français) en abusent pour satisfaire des instincts décadents. Seuls les Allemands ont su l'employer pour décupler toutes les énergies de leur race et pour lui faire rendre, grâce à une organisation merveilleuse, tout ce qu'elle pouvait donner.

— Soit! mais le droit de conquête est-il la conséquence logique de cette sage exploitation des ressources de la science et de la sociologie?

— N'en doutez pas. Un vieux principe théologique affirme que « le bien tend par nature à se répandre » *(Bonum est sui diffusium)*. Dès lors, possédant les formules à peu près définitives de l'ordre social et du bonheur des hommes, nous avons le devoir d'y faire participer les peuples qui sont restés paresseusement en-deçà du but, ou qui, par le désir de jouir immodérément, l'ont dépassé. Que font les missionnaires, quand ils vont porter la bonne nouvelle dans les pays sauvages? Leur ferez-vous un reproche si, pour mieux arriver à relever le niveau intellectuel et moral des peuplades qui les ont fraîchement accueillis, ils font appel à des contingents blancs pour briser de regrettables résistances?

— Vous ne sauriez cependant comparer les Russes et les Français à des Hottentots et à des Papouins?

— Tout est relatif, en ce monde. Vis-à-vis des Allemands, ces groupements nationaux présentent tous les caractères de la



Berlin. — Le « Dom ».

demi-barbarie ou de la décrépitude. Dès lors, il n'y a aucune injustice à vouloir les soumettre à une règle, à une méthode plus avantageuse, plus saine, plus morale.

— Morale! Voyons, monsieur le conseiller intime et réel, nous pouvons bien avouer, entre nous, que la morale allemande n'est pas supérieure à celle des peuples voisins.

— Je n'avouerai rien du tout. Qu'il y ait chez nous, comme partout où vivent des hommes, des écarts individuels, rien de plus exact et aussi de plus regrettable. Mais nos pouvoirs publics sont respectueux de la religion, nos écoles et nos casernes font à



Croquis de Wahlain.

la morale religieuse une part très large dans leur enseignement. L'Allemagne officielle est aussi chrétienne que forte. Voilà pourquoi elle doit employer la force à la diffusion du christianisme.

— Méfiez-vous. Pour un peu, vous allez plaider en faveur du rétablissement de l'inquisition.

— De peuple à peuple, l'inquisition est légitime, puisque celui qui possède la vérité doit la répandre autour de lui.

— Il me semble pourtant que tout votre raisonnement est établi sur une pétition de principe. Etes-vous tellement sûr que ce que « subjectivement » nous considérons comme la vérité soit la vérité « objective », indéniable, absolue?

— Oui, puisque cette vérité nous a donné la force.

— D'où il faudrait conclure que, si nos adversaires triomphaient, la vérité serait de leur côté?

— Votre hypothèse est sans valeur. Mais quand cela serait, il ne faudrait voir dans cette épreuve qu'une éclipse momentanée du vrai, du beau et du bien : « Sur les bords du fleuve de Babylone, les représentants du peuple élu étaient assis et pleuraient. » Leur humiliation fut cependant de courte durée...

Je n'insistai pas davantage. Ne venais-je pas de lire dans les journaux du matin, l'analyse d'un sermon d'un prélat catholique, Mgr de Keppler, qui soutenait la même thèse que le professeur Klein? L'évêque, lui aussi, parlait de la vertu allemande, de la fidélité allemande, de l'honnêteté allemande, et affirmait que le peuple prédestiné avait « reçu de la Providence » la mission de porter sa culture profondément chrétienne aux nations encore dans les ténèbres de l'impiété et du vice? Dès lors que les théologiens trouvent des arguments d'une si éclatante logique pour étayer les théories pangermanistes, il n'y a plus lieu de s'étonner que des esprits plus accessibles aux appels de la simple cupidité s'y soient laissés convertir.

En rentrant chez moi, j'ai rencontré Otto Lienhardt, sous les Linden.

— Eh bien! lui ai-je demandé, quand partent les « hannetons »? *(Maikäfer,* — hannetons — est le surnom qu'on a donné aux hommes du régiment de la garde auquel Otto appartient comme officier de réserve.)

— Demain! m'a-t-il répondu.

— Vers quelle destination?

— Chut! personne ne doit le savoir. A vous, je le confierai cependant tout bas. Nous allons rejoindre les six corps d'armée qui sont déjà massés sur la frontière de la Belgique.

— De la...?

— Eh bien! quoi! Cela vous surprend?

— Mais la Belgique est un pays neutre.

— Et puis après! si, en la traversant au pas de gymnastique, nous pouvons surprendre les Français dans les départements du Nord qu'ils ont négligé de fortifier.

— Si les Français n'ont pas pris de précautions de ce côté-là, c'est donc qu'ils avaient confiance dans la parole que nous avions donnée.

— Peut-être bien, et nous ne pouvons que nous féliciter de cette candeur.

— Voyons, Otto, on vous a cependant élevé dans le respect des engagements pris sur l'honneur.

— Très juste, mais la morale des peuples n'est pas celle des individus. L'intérêt de la patrie est la loi suprême, disaient les anciens.

— Que vont penser de cet attentat les autres neutres?

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

— Ils penseront sans doute qu'avec des gens pratiques comme nous le sommes, mieux vaut se taire et se placer, par prudence, du côté du plus fort. Voyons, raisonnons un peu. Nous voulons aller à Paris, le plus vite possible et en faisant le moins de sacrifices en hommes et en argent. Il n'y a que trois routes. L'une passe par la Suisse, où 300,000 excellents tireurs, dont l'empereur et son état-major ont apprécié, il y a deux ans, les capacités manœuvrières remarquables, pourraient retarder considérablement notre marche. La seconde est barrée par un triple rang de forteresses très bien outillées, dont le siège serait long et horriblement coûteux. La troisième, au contraire, est, pour ainsi dire, ouverte. Nous y ferons une simple promenade militaire, prenant l'ennemi au dépourvu et atteignant notre but avant que les Français aient eu le temps de modifier leur front de bataille. Et nous nous abstiendrions de choisir ce dernier chemin, par un simple scrupule de puérile honnêteté! Ce serait vraiment payer la loyauté d'un prix trop élevé, que de risquer pour ses beaux yeux un échec et, par-dessus le marché, la perte de cinq à six cent mille braves Allemands. A la guerre, il n'y a plus qu'une loi : le succès obtenu dans les conditions les plus avantageuses et les plus rapides.

— Mais, si les Belges résistent?

— Ils s'en garderont bien. Pour la forme, ils protesteront contre la violation de leur territoire, et puis leurs quelques soldats de parade présenteront les armes sur notre passage.

— En êtes-vous sûr?

— Absolument, notre état-major prétend avoir reçu, à ce sujet, les assurances les plus formelles. Entre nous, cela prouve que la Belgique est consentante, et vous connaissez le dicton juridique : à qui consent, on ne saurait faire aucun tort.

Je n'en demandai pas davantage. Ils ont tous, décidément, la même mentalité. Pour eux, la force matérielle justifie tous les attentats. Elle n'est plus le moyen, elle est le but. Elle crée le droit. Mes maîtres m'avaient jadis inculqué des principes moins accommodants. Je les ai entendus parler de la justice immanente, de la sainteté de la foi jurée, de l'immortalité de droit et de la vérité qui plane bien haut au-dessus des basses convoitises. Tout cela est changé, maintenant. Je me fais l'effet d'un revenant de la vieille école sur les bancs de l'université où trône l'égoïsme-roi. La langue que je parle n'est plus celle de mes contemporains.

Tout de même, si j'essayais de faire parler un socialiste. Peut-être que, chez lui, je retrouverais au moins un lointain écho des doctrines qui me sont chères. Et me voilà parti pour le Reichstag, où, dans les couloirs, je rencontre le jeune et sémillant Franck, auquel j'avais été, l'autre jour, présenté.

— Eh bien! lui dis-je, voilà votre antimilitarisme mis à une rude épreuve.

— Je ne suis pas antimilitariste et je ne l'ai jamais été. Ce que mon parti voulait, c'était une armée plus démocratique, où les hauts grades ne fussent pas réservés à une caste fermée. Mais, mes collègues de la sociale et moi, nous sommes d'excellents patriotes. Bebel lui-même ne disait-il pas jadis que, si l'Allemagne était attaquée, il mettrait, malgré son grand âge, sac au dos, et je crois bien qu'il l'eût fait, l'excellent homme.

— Si l'Allemagne était attaquée, avez-vous dit, mais si c'était elle qui attaquait les autres?

— N'ergotons pas, mon cher monsieur, ou plutôt si, pour vous convaincre (car je vois où vous voulez en venir), prenons un exemple : Toutes les fois que vous me rencontrez, vous me fixez d'un regard impertinent, vous me bousculez et vous me marchez sur les pieds. Je finis par trouver agaçants ces exercices répétés, et, un beau jour, je vous casse ma canne sur le dos. Est-ce moi l'agresseur? Non! Je tire donc mes conclusions. Toutes les fois que nous avons voulu nous donner un peu d'air, la Triple Entente nous a barré la route avec des paroles blessantes et des gestes menaçants. Cela nous en... nuie, à la fin, et nous allons lui donner une petite leçon, dont elle se souviendra.



PEINTS PAR EUX-MÊMES :

Social-demokratie.

(Dessin de Thœny.)

— Si le vieux Liebknecht et le vieux Singer vous entendaient!...

— Bah! nous avons évolué. Il n'y a que les imbéciles qui ne changent jamais. De doctrinaires, nous sommes devenus possibilistes. Or, le possibilisme s'accommode fort bien du nationalisme, bien mieux, il le présuppose, puisque, dans la société moderne, les conquêtes économiques ne peuvent se réaliser que dans le cadre national.

— Dans les congrès internationaux, vous restiez cependant fidèles à la vieille doctrine.

— Sans doute, puisque, à en soutenir une nouvelle, nous aurions perdu tout contact avec les organisations de l'étranger. Il ne nous serait d'ailleurs nullement désagréable si, à l'heure présente, les socialistes français et russes agissaient en conformité avec les principes que nous avions fixés d'accord avec eux.

— En d'autres termes, s'ils trahissaient leur patrie au bénéfice de la vôtre.

— Ils ne trahiraient rien du tout, puisqu'ils collaboreraient ainsi au triomphe du seul socialisme vraiment organisé, c'est-à-dire du socialisme allemand.

— C'est un point de vue comme un autre. Je ne le discute pas. Vous allez donc voter les crédits de guerre?

— Incontestablement, et en cela, nous resterons fidèles à notre tactique constante des dernières années. N'avons-nous pas, en 1913, voté l'impôt extraordinaire d'un milliard qui devait rendre possible l'application de la dernière loi sur l'augmentation des effectifs? Et quand eurent lieu les transformations de notre artillerie de campagne et des grosses pièces de marine, avons-nous élevé la moindre objection contre la dissimulation des crédits nécessaires, dans plusieurs budgets successifs? On nous avait mis au courant des intentions de l'état-major et on avait fait appel à notre patriotisme. Il ne fallait pas que l'ennemi fût mis au courant de nos projets et fût tenté d'utiliser son avance.

— Qui eût pu supposer tant de sagesse, chez des hommes qui, à la tribune...?

— Je le vois, cher monsieur, vous croyez encore aux légendes. Le socialisme d'aujourd'hui est, avant tout, utilitaire. Les troupes prolétariennes, qui veulent des réalisations immédiates, ne lui permettraient pas d'être autre chose. Nos ouvriers exigent une limitation raisonnable des heures du travail, des lois efficaces de protection et d'assurance, de gros salaires. Or, tout cela ne peut leur être accordé que si la concurrence étrangère n'est pas en état d'arrêter l'expansion commerciale de l'Allemagne. Une guerre heureuse, qui ferait toucher la terre des épaules aux Français, aux Russes et aux Anglais, permettrait à l'ouvrier allemand d'améliorer son sort considérablement et pour toujours. Alors, quoi! pas plus que le capitaliste, le prolétaire n'a peur d'un conflit armé, et je ne serais même pas surpris que, sans l'avouer, il le désirât ardemment, pourvu que la partie fût bien engagée.

Voilà donc mon dernier espoir qui s'est évanoui. Les socialistes, eux aussi, sont atteints, au même degré que les bourgeois, de la folie collective! Je finirai par croire que je suis un mauvais patriote, et pourtant...

(A suivre.) KURT-OSCAR MULLER.

Pour copie conforme :

Abbé WETTERLÉ.

La Marche à l'Étoile

Les voyez-vous, ces roitelets, représentants de l'Orient fabuleux, juchés sur des dromadaires caparaçonnés, porteurs de mystérieux trésors, et qui poussent leur caravane sinueuse à travers les défilés de Juda, sous la conduite d'un astre?

De tout temps et dans tout le monde chrétien, cette vision s'est emparée des esprits. Le pittoresque du tableau ne fut pas pour rien, à coup sûr, dans le succès que lui firent nos ancêtres. Toutefois, n'allez pas croire que la maîtresse Liturgie, dont les archéologues reconnaissent, de plus en plus, le rôle premier dans la formation de l'esprit populaire antique, se laissât impressionner plus que de raison par un thème d'art. Il s'agissait, pour elle, d'autre chose. La valeur dogmatique de l'*Epiphanie* ou *manifestation* du Christ, le symbolisme profond de la démarche orientale venaient, pour elle, au premier rang.

Les mages adorateurs, c'était la conversion des Gentils; c'était donc — tout au moins devait-on commenter ainsi — l'affirmation de cette unité, de cette universalité à laquelle aucune religion du passé n'avait su prétendre. Le judaïsme étriqué des rabbins s'en offenserait; mais le baptême du centurion Corneille, puis l'apostolat de Paul détermineraient leur défaite. Les « prémices des Gentils », les mages étaient donc des symboles vivants. Leur accès au trône souffrant et minuscule signifiait : Venez, peuples ! Ici, l'on ne fait acception ni de personnes, ni de races, ni de civilisations, ni de cultures, ni de nationalités, ni de conditions. Les bergers sont entrés : entrez, rois ! Quelques Juifs sont venus adorer, les autres persécutent : entrez, étrangers qui êtes chez vous, chez Dieu, et qui serez donc chez vous, dans le groupe des adorateurs *en esprit et en vérité.*

Ensuite et pour cette même raison élargie, l'épisode célébré représentait le progrès religieux du monde, auquel notre progrès tout court paye tribut. C'était le passé qui s'orientait, à travers des montagnes d'obstacles, vers des réalisations qui avaient hanté l'esprit de tous les voyants sublimes. C'était la convergence des anciennes civilisations vers une civilisation neuve, grâce à Dieu plus humaine en tous sens, malgré ses périodiques à-coups. C'était la profondeur des temps aboutissant à la *plénitude des temps* dont parlerait l'Apôtre (Galates, IV, 4), pour s'avancer, grâce à une aide céleste, vers le progrès des temps.

Il ne faut pas s'étonner, dans ces conditions, de la faveur accordée à un incident qui profitait déjà de tout le rayonnement du berceau divin; qui flattait l'égalitarisme instinctif, en même temps que l'appétit des grandeurs; qui prêtait à la mise en scène, et qui, pour l'imagier de cathédrale ou de missel, était sans prix, sauf que, pour l'exploiter pleinement, il faudrait des ressources dont ne disposaient pas les premiers artistes.

Voyez avec quelle sobriété, mais aussi quelle énergie le mosaïste grec, à Ravenne, pose l'accord sur lequel tant de modulations seront plus tard construites. Trois hommes coiffés du bonnet phrygien, vêtus d'étranges tuniques et du caleçon barbare appelé *anaxiride*, la chlamyde à l'épaule, offrent leurs cassettes précieuses avec un geste répété, à l'égyptienne, et une vigueur d'empressement qui donne aux palmiers droits de l'arrière-plan un air de fuite, comme dans un train en marche. L'idée morale éclate. L'hommage universel est inscrit. Par ailleurs, constatons que la tradition se forme et que le nombre habituel des mages est déjà fixé (VI[e] siècle).

On sait que l'Evangile n'indique ni le nombre, ni la nature, ni, à plus forte raison, l'identité des pèlerins symboliques. Les tout premiers imagiers en figuraient volontiers deux, ou quatre, probablement pour des raisons de symétrie, considération de poids dans un art hiératique.

Un vieux grimoire, qui portait le nom de Seth, en mentionnait douze. La *Glose* disait : Plusieurs; mais le chiffre trois s'imposa vite, particulièrement depuis saint Léon (V[e] siècle). Le nombre des présents mentionnés favorisait cette solution, et aussi le prestige d'idées trinitaires appliquées à tout, et aussi les Personnes divines; car, si Dieu vit en trois personnes comme en trois centres de jaillissement, l'humanité faite à son image sera bien représentée par trois êtres. Enfin, chacune des races: *sémite, japhétique* et *chamite* aura ainsi son figurant. Quoi qu'il en soit, le moyen âge latin adopta unanimement ce chiffre.

Qui étaient ces hommes, c'est ce que nul ne peut dire avec précision. Mages, philosophes adonnés à l'étude des astres, chefs de clan, émirs, probablement; rois au sens propre du terme, certainement pas; originaires d'*Orient*, c'est-à-dire... qui sait ? de Mésopotamie, d'Arabie déserte ou heureuse, de Perse ?... Les données sont vagues.

Or, quand on ne sait pas, l'imagination a toute licence d'inventer. Aussi la tradition, très vite, aura-t-elle force détails à produire. Elle dira des noms : *Gaspard, Balthasar, Melchior.* Elle précisera des âges ; il y aura le vieillard à grande barbe blanche, le jeune homme imberbe, l'homme mûr à la barbe courte : les trois âges de la vie consciente.

De même, il faudra que ce soient de vrais rois; car on veut serrer de près le texte prophétique : *Les rois de Tharsis et les Iles lui offriront des présents; les rois d'Arabie et de Saba lui apporteront des dons.* (Psaume LXXI, 10.) Et d'ailleurs, les sociétés ne sont-elles pas représentées par leurs princes ?

Et ces trois rois seront évidemment de race différente, autrement l'humanité ne serait pas au complet. Quelle idée magnifique que celle de cet arrivage, « en trois bateaux », de l'humanité anxieuse !

Le nègre aura toujours grand succès auprès de tous : le populaire y aiguisera sa curiosité, et l'artiste sa science. Les *mystères* en raffoleront et Dieu sait ce que ses études négrières du musée de Bruxelles, puis le grand diable noir étalé par Rubens en plein centre de sa composition, sous de solennels chameaux protecteurs, ont dû amuser le maître à la toile sonore !



La foi du monde et l'unité de l'univers dans le Christ, tel était donc le trait principal recherché dans la pieuse aventure. Il y avait aussi la pensée mystique. Quand on plaçait, ainsi que souvent, le fait des mages aux portes mêmes de l'église, cela signifiait : Venez, fidèles, accourez des lointains de votre oubli et de vos péchés, comme vinrent d'Orient les visiteurs de la crèche.

L'étoile prenait alors une signification de foi et de sainte vie chrétienne qui valait une prédication. On ne l'omettait jamais, fût-ce dans les œuvres les plus sommaires. La marche humaine, individuelle et sociale, devait s'éclairer de ses feux.

Il arrivait que, pour souligner le caractère surnaturel de ce signe céleste, on le mit aux mains d'un ange — façon, peut-être, aussi, de rappeler l'idée antique d'après laquelle des esprits présidaient aux mouvements des astres.

Au cimetière de Cyriaque, aux Catacombes, l'étoile est remplacée par le monogramme du Christ ; quelque chose de semblable se voit sur un sarcophage d'Arles. Le sens est clair : l'astre vrai, la pure étoile de l'humanité, c'est le Christ. En lui vit l'idéal, dont les astres sont la figure. C'est donc vers lui qu'il faut marcher, sur lui qu'il faut se guider, lui qu'il faut suivre.

L'apocryphe désigné sous le nom de Seth avait voulu matérialiser cette idée, en assurant que dans l'étoile des mages, un enfant avec une croix était apparu. Il est frappant que l'art primitif s'attache toujours à ces idées-là ! Plus tard, c'est chez les hommes eux-mêmes, non dans le signe matériel proposé pour guider leur marche, qu'on cherchera à caractériser l'idéal.

Toutes les *Marches à l'Etoile* modernes ou relativement telles, à commencer par celle de Van Eyck, où figurent les fameux *Soldats du Christ* et les non moins fameux *Juges intègres*, à continuer par la cavalcade de Benozzo Gozzoli, au palais Riccardi de Florence, par le cortège symbolique de Gustave Moreau, plein comme toujours de sous-entendus obscurs, et, puisqu'il est louable, en pareille matière, de mêler aux grands noms les manifestations les plus populaires, à finir par la *Marche à l'Etoile* de Fragerolle, belle petite épopée de lumière et d'ombre dont nos enfants — et nous-mêmes — fûmes ravis, c'est toujours la pensée religieuse, sociale, humaine du progrès par le Christ, qui prévaut, et ce sont les figurants qui nous intéressent. L'épisode bethléemite, en son cadre étroit, n'est plus alors que le point de départ du rêve, son support de réalité. Il s'agit, réellement, de l'avance séculaire espérée par notre évolution historique, de l'âge d'or toujours fuyant et désespérément poursuivi.

Une époque de crise, un recul apparent ou une régression momentanée doivent donc inévitablement rafraîchir l'image ; car ils redonnent cours aux espoirs en les décevant. Et c'est en quoi les événements tragiques traversés aujourd'hui viennent d'eux-mêmes prendre place dans nos commentaires.

Ils y viennent doublement : au positif et au négatif.

Voyez, pour expédier l'odieux, ce que disent à la pensée ces faux mages, ce kaiser et cet empereur catholique de nom, païen de fait, suivis d'un vague sultan, qui vont offrir à l'Enfant-Dieu les trésors de brutalité et d'horreur amassés pendant quarante années de paix traîtresse. Ah ! voilà bien la marche à rebours, le progrès faux et pervers dont le mot *kultur* restera pour nous l'étiquette abhorrée ! Voilà le progrès extincteur d'étoiles ! Notre ami Raemaekers a cinglé comme il convenait les prétentions religieuses de gens qui humilient le principe religieux comme on ne le fit jamais dans les siècles.

Et puis, en face, voyez cette marche de nuit où Eugène Cadel cherche à condenser la détermination de tous nos braves

Ils barrent la plaine de leur grande ligne hérissée de fusils, dardant leurs baïonnettes comme des jets lumineux au-dessus des noirs visages. Ils savent où ils vont, et l'ombre où ils s'avancent n'a pas d'obscurité pour l'esprit.

Plusieurs races se coudoient pourtant, bien diverses d'aspirations et de culture, dans cette masse agissante qu'une seule pensée jette à l'action comme un seul rythme entraîne ses pas. Tous sont conduits par cette persuasion : C'est la guerre sainte, et c'est la sainte Alliance ! C'est l'effort civilisateur se révoltant contre ceux qui l'exploitent et en même temps l'avilissent !

La guerre est un malheur. On sent bien que ces hommes ne l'aiment pas en elle-même. Ils prennent leur décision dans la conscience du devoir. Et leur inspiratrice leur ressemble : c'est cette figure legère, fière, entraînante, persuasive, mais non pas cruelle, qui montre un but approuvé par les cœurs ; qui signifie par le geste de l'épée que la bataille est un moyen tristement requis

Le Cortège des Rois Mages,
(Détail du tableau.)

par Benozzo Gozzoli.
(Palais Ricardi, Florence.)

mais qu'au dessus des ombres de mort, il y a de la lumière.

Voici l'étoile marquant au front le génie guerrier, pour nous dire la pensée française. Nous n'allons pas à la conquête des territoires d'autrui, ni davantage à l'assaut de son âme. Notre culture à nous est accueillante et respectueuse. Nous ne voulons que notre bien : celui qui nous reste et celui qu'on nous prit. Nous allons délivrer des frères, sauver nos fils et nos femmes de l'envahisseur, venger le droit, fonder sur terre une meilleure justice. C'est une marche à l'étoile vraiment, et son humilité tranquille, dans l'ombre protectrice animée de reflets, ne fait qu'en souligner la grandeur.

J'aurais aimé, pour finir, montrer une autre estampe où la marche à l'étoile avait pris un dernier sens, frère de celui-ci, plus éthéré seulement, réaliste néanmoins à sa manière.

On y voyait dans une nuit claire, en plein ciel, sous une légère pluie d'astres, courbé comme un bon travailleur de l'azur, le général Joffre à la manche constellée, au képi tacheté de lumière, au cœur barré d'une large chamarrure astrale. Il semblait absorbé tout entier, l'idéal « grand-père », par sa cueillette soigneuse. Car il cueillait ; car il glanait. Quoi donc ? De la victoire ! Les étoiles s'amassaient par petits tas. Il y en avait pour d'autres manches ; il y en avait pour d'autres képis ; il y en avait pour d'autres poitrines. On voyait bien qu'il y en aurait à la fin pour tout le monde. Il y en avait qui coulaient en traînées rapides, comme de minuscules icebergs que le dégel des cieux charriait vers le sol.

Et sur ce sol, beaucoup plus bas, hélas ! mais en liaison avec les plaines célestes, une large voie, encore dans l'ombre, s'allongeait. Elle poussait droit, amincissant, au bout, son ruban de nuit légère pour le glisser entre les piles d'un pont à l'arche hautaine, aux jambages fermes, tout en ombre, lui aussi. Pont que les « Boches » ne passeront pas ! Pont que les Victoires se réservent d'effleurer de leurs ailes françaises, l'ayant marqué déjà devant, derrière, dessous, partout, de signes élyséens que notre orgueil lit.

Et sous la haute arcade de l'Empereur, le vrai, celui-là, le magnanime ; au bout de la voie elle-même élyséenne, elle-même champ d'idéal — *Champs-Élysées*, disons-nous — toutes les étoiles s'apprêtaient à engouffrer leurs myriades. Le râtelier d'*Orion* servirait à les assembler. Le *Cha-*



Détail de L'Adoration des Mages, par Léonard de Vinci (Galerie des Offices.) Florence.

riot les recevrait, au besoin, conduit par le *Cocher* sur la route obscure. Les *Balances*, au préalable, en auraient dit le prix au poids de leur or. *Hercule*, l'*Aigle* et le *Lion* trouveraient sans doute qu'ils sont en cause dans cette aventure. *Pégase* piafferait et secouerait de grandes ailes sur ses flancs. La *Couronne* saurait bien où se poser. La *Croix du Sud* — car, notez qu'il y en aurait des deux hémisphères — aurait tôt fait de trouver un cœur de brave. Mais non! lequel pourrait-elle bien choisir!

Les *Pléiades* se compteraient, pour partager entre beaucoup leurs faveurs brillantes. Les *Gémeaux* se souviendraient de l'Alliance, ou bien de l'Alsace-Lorraine. La *Lyre* chanterait les héros. Le *Verseau* rappellerait les largesses civiles — mettons le zèle de nos souscripteurs à l'emprunt de la Victoire — et la *Vierge* louerait nos femmes. *Antinoüs* déclarerait, à coup sûr, qu'il ne vaut pas le « poilu » fangeux, dont la pensée, rieuse avec gravité, s'illumine de tous les reflets de la magnanimité et de la gloire,

Et le Roi du ciel dirait : C'est bien! Mon estampe, il en voterait l'affichage céleste.



Il ajouterait de son chef comme légende: *Demain sera enlevée l'iniquité de la terre.* C'est le verset que l'on chante à la veille de Noël. Le Noël français se l'approprie et y voit une sentence.

Demain, Allemands, l'iniquité de notre terre sera enlevée, la souillure de votre présence sera effacée ; nous reverrons la Justice debout, le glaive calme, la balance immobile et le regard serein, parce que la veille — ô longue veille opprimante et cruelle! — sa lame aura fourni le travail indispensable et que les affolements du fléau indicateur se seront montrés provisoires.

Demain, c'est la Victoire qui rouvre l'horizon fermé, qui secoue le rideau de nuées aux franges sanglantes. Et la France progressive, la France armée du glaive de lumière, vaillante contre le temps toujours sombre en deçà, lumineux au delà, la France rebaptisée et sanctifiée, auréolée au dedans par l'Esprit créateur des astres, voudra reprendre, nous l'espérons, sa *Marche à l'Etoile.*

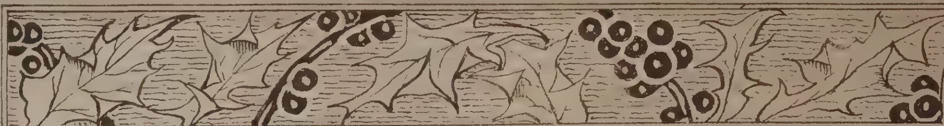
A.-D. SERTILLANGES,
professeur à l'Institut Catholique de Paris.

Une Antithèse : 1. Les Présents des Rois Mages, d'après une miniature de Jean Fouquet (Musée de Chantilly). — 2. Les Présents des Rois Mages en 1914, par l'artiste hollandais Raemaekers.



LA MARCHE A L'ÉTOILE

Composition de Eugène Cadel







La nature indifféren
deuils, s'est parée des j
L'hermine de la neige re
tueux, l'herbe des prés,
les ornières de la route,
sur les tombes, effaçant
misères sous la sérénité de
branche le givre suspend
engourdie, se couronne c
Le torrent, devenu ruiss
entre ses rives diamantées
On vit d'une vie intérieu
on rêve... Et ce serait ch
pas un supplice pour ceu
naissent plus la chaleur
l'humide horreur des tran
ces belles images... En
fois de plus les merveille
à nos libérateurs, à nos s



PAYSAG







nos souffrances et à nos de la saison hivernale. e, comme un tapis somp- sse des bois ; elle nivelle comme un second linceul s les laideurs, toutes les ivine blancheur. A chaque erles. L'eau qui sommeille, stal des glaçons flottants. coule en baissant la voix t très froid. On se recueille. atée et frileuse... On pense, it si cette douceur n'était peinent là-bas, qui ne con- er familial, qui affrontent . L'un d'eux nous a envoyé gardant, en admirant une sages de France, songeons à nos fils...

D'HIVER

(Photographies prises dans la zone des armées. En haut, le village de L.-en-S., par le capitaine T...



1. Batterie de 75 sur la rive de la Cerna. — 2. Gros temps sur le quai de Salonique. — 3. Une rue dans les vieux quartiers de Salonique
4. Une Fontaine à Négotin.

L'ARMÉE FRANÇAISE DANS LES BALKANS

Aux Portes de Fer

Quelques lecteurs nous demandent de leur décrire les Portes de Fer, dont les journaux ont si souvent parlé depuis le commencement de la guerre. Le savant géographe M. Paul Labbé, à qui nous avons fait part de ce désir, nous envoie sur ce sujet qui lui est familier, les notes suivantes :

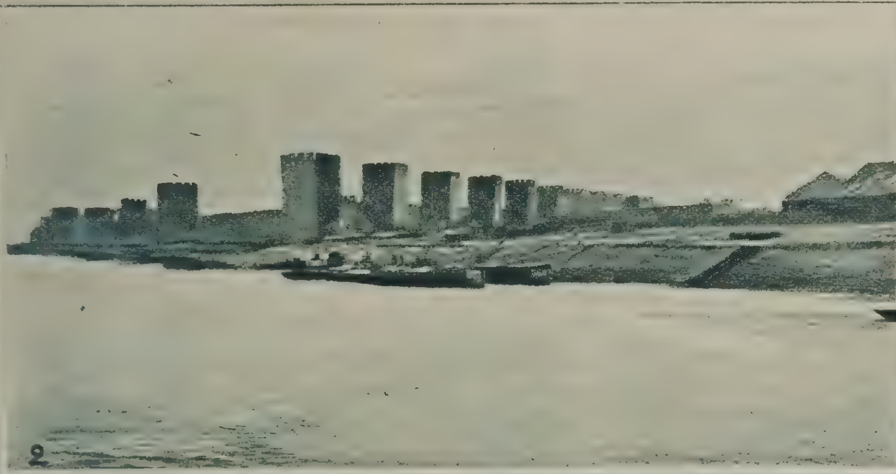
C'est au pied d'un promontoire de rochers escarpés, devant Belgrade, la ville blanche, aujourd'hui toute rouge de sang, que le Danube reçoit la Save. Grossi de cette puissante rivière, le fleuve, très large et très jaune, coule rapide et majestueux. Longtemps la rive hongroise reste basse : aux champs de maïs qui la couvrent et dont la nappe d'or, en été, s'étend jusqu'à l'horizon, succèdent d'immenses prairies, parsemées d'étangs aux eaux vertes, peuplées de buffles bruns et de grands oiseaux. La rive serbe, au contraire, est accidentée, elle s'abaisse, lorsqu'on arrive à la vaste embouchure et aux sables mouvants de la Morava, après Semendria, où des collines aux lignes délicates produisent un vin généreux et dont la vieille forteresse projette sur le Danube les ombres gigantesques de ses tours carrées, couleur de rouille et de pain brûlé. Plus loin, bâtis en nids d'aigle, d'autres châteaux ruinés apparaissent dont l'histoire s'enguirlande de légendes comme leurs murs délabrés de vigne folle et d'aristoloche. Célèbre aussi dans les chansons et les contes populaires, la dent de Babakaï se dresse au milieu du fleuve avant l'entrée des Portes de Fer.

Pendant 120 kilomètres le Danube a dû se frayer un passage dans le quartz et le granit entre les montagnes de Serbie et les Alpes de Transylvanie. Jamais masse d'eau plus imposante n'a rencontré plus formidable obstacle ; un drame géologique s'est joué là, au cours des siècles, et les récifs de porphyre qui encombrent le lit du fleuve racontent aujourd'hui les formidables batailles que la montagne a perdues. Pour remporter la victoire, le fleuve a rassemblé toutes ses eaux, toutes ses forces : deux kilomètres séparaient ses deux rives, il n'a, dans les Portes de Fer, que 150 mètres, mais il gagne en profondeur ce qu'il perd en largeur, la sonde peut descendre à 53 mètres et le fond de son lit est au-dessous du niveau de la mer. Il passe ainsi par deux défilés entre lesquels il forme une sorte de lac qui semble enfermé dans un cirque infranchissable ; le second s'appelle défilé de Vrazan, défilé de la Chaudière ; l'eau semble y bouillir en effet dans une succession de rapides écumants et de paysages grandioses, entre deux parois de rochers à pic dont la hauteur dépasse parfois six cents mètres. Sur la rive hongroise, une route excellente s'accroche à la montagne ; du côté serbe, on voit encore les vestiges du chemin de halage que construisit Trajan, lorsque, à la tête des légions romaines, il alla conquérir et coloniser la Dacie qui, devenue la Roumanie, est si fière du sang latin que les soldats lui ont apporté.

A sa sortie du défilé de Vrazan, le Danube reprend son imposante étendue. Il pénètre dans une clairière qui entoure les blanches maisons et les jardins verdoyants d'Orsova : c'est là que se rassemblèrent les troupes austro-allemandes chargées d'opérer, sur la vallée du Timok, leur jonction avec l'armée bulgare.

D'Orsova, on aperçoit l'île étroite d'Ada-Kalek restée turque par un oubli des diplomates, mais









1. Embarcadère à Belgrade. Vue de la Save. — 2. Vieux remparts de Semendria (Smederevo), avec leurs tours carrées.
3. Rocher de Babakaï, à l'entrée du défilé de la Chaudière. — 4. Entrée du défilé de la Chaudière et des Portes de Fer.

LES PORTES DE FER DU DANUBE











5 et 6. Défilé de la Chaudière ou de Kasan. — 7. Un aspect des deux rives. — 8. Une station hongroise. — 9. Le canal des Portes de Fer.

LES PORTES DE FER DU DANUBE

occupée depuis quelques années, par une garnison autrichienne. Un peu plus loin, se trouvent les grandes Portes de Fer, seuil monstrueux de récifs à fleur d'eau, qui coupent le fleuve dans toute sa largeur et sur lesquels on peut passer de novembre à janvier, quand les eaux sont très basses. Jadis toute navigation y était impossible, elle est permise aujourd'hui, même à de très gros bateaux. Par les soins de l'Autriche-Hongrie, qui en fut chargée par le congrès de Berlin, un canal a été construit le long de la rive serbe, large de 40 mètres et long de 2480, œuvre d'art de tout premier ordre. Comment les Serbes n'ont-ils pas détruit ce canal? C'est la question que chacun se pose aujourd'hui, ils auraient ainsi empêché le transport des munitions destinées à la Turquie ainsi que le ravitaillement de tous ennemis en blé bulgare et roumain.

Les Portes de Fer franchies, le Danube s'étale avec orgueil entre les rives fertiles de la Serbie et de la Roumanie. La profondeur permet à de superbes navires de le descendre jusqu'à Braïla et à Galatz ports fluviaux incomparables que peuvent atteindre même les vapeurs de haute mer. Mais le vainqueur des montagnes et des rochers a connu la domination des hommes. Ceux-ci, dans les gorges pittoresques qu'il parcourt, ont su l'endiguer et déjouer ses caprices, ils ont arraché à coups de mines et par milliers de mètres cubes, les récifs et les écueils, ils ont indiqué aux pilotes, par des bouées rouges et noires, la voie sûre dont il est dangereux de s'écarter, merveilleux travail, fait pour faciliter le commerce, pour réjouir les yeux du touriste et pour rendre la paix plus chère et plus féconde. Hélas! aujourd'hui sur les rives et sur le fleuve on ne voit que fusils, engins, canons, c'est un ouragan de mitraille : les Portes de Fer méritent deux fois leur nom.

Politiquement, dans tous ces défilés, le Danube sépare la Serbie de la Hongrie. Pourtant, sur chaque rive vivent des Serbes, les uns libres, mais les autres soumis au joug étranger. Des deux côtés, gens, villages, maisons, tout se ressemble, on conserve les mêmes coutumes, on nourrit les mêmes espoirs, on veut la libération des frères opprimés parmi lesquels sont nés de grands poètes, des savants renommés et le général Putnik lui-même qui commande en chef l'armée serbe.

Jadis, au bord du Danube, les années se terminaient joyeuses, la fête du Noël serbe, qui vient treize jours après la nôtre, était si joliment célébrée. Maintenant il n'y a plus de jeunes gens pour aller chercher dans la forêt voisine la bûche populaire, le badniak que chaque père de famille attendait, debout devant sa porte, un cierge à la main, tandis que sa femme jetait partout des céréales pour prouver que le bonheur et la richesse entraient dans la maison. Des vieillards iront sans doute couper, le soir, quelque arbre des champs. Ils l'allumeront, selon la coutume, avec un charbon gardé des fêtes passées. Puis des amis viendront, il n'y aura pas de festin préparé, on vit, hélas! dans la misère ; ils attiseront tour à tour le feu, car les étincelles qui s'en échappent sont, dit-on là-bas, autant de promesses de joies et d'espoirs réalisés. A travers la flamme, ils croiront voir la fin de leurs tortures, la patrie délivrée, la paix bienfaisante, les maisons reconstruites, la terre plus fertile grâce au sang très pur qui l'aura fécondée. Et ils rêveront du prochain Noël, un beau Noël celui-là, où les vieillards et les femmes prendront les petits sur leurs genoux pour leur raconter la grande épopée serbe, pour leur dire que leurs pères sont morts parce qu'ils voulaient que les enfants soient libres et la patrie complète, parce qu'en Serbie, on fait passer l'honneur avant tout.

PAUL LABBÉ.

Les Livres

IMPRESSIONS

C'est un livre qui, évidemment, était préparé depuis longtemps, mais qui vient bien à son heure que *L'Angleterre et la Guerre*, de M. Charles Cestre. M. Charles Cestre n'était connu du public que par une étude très fine sur le dramatiste anglais Bernard Shaw. Il se révèle aujourd'hui très bon historien, aux vues larges, au sens psychologique très affiné, à l'esprit politique très sûr.

Son livre est une sorte d'histoire de la Grande-Bretagne depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours, au point de vue de ses rapports avec l'Europe. L'auteur y montre que l'Angleterre, assez vite guérie de ses ambitions continentales, n'envisage, consciemment ou inconsciemment, depuis quatre siècles, que deux idées dirigeantes : l'équilibre européen et l'indépendance des petits peuples.

Ces deux idées, du reste, sont génératrices l'une de l'autre, l'équilibre européen exigeant le maintien des petites nationalités, et ce maintien étant le seul système qui aboutisse véritablement à l'équilibre européen. Et c'est ainsi — chose du reste parfaitement conforme à son intérêt — que la Grande-Bretagne a été l'ennemie de toutes les successives *hégémonies ;* c'est ainsi qu'elle a été successivement en lutte contre Philippe II, contre Louis XIV, contre Napoléon Ier et enfin contre Guillaume II.

L'auteur explique pourquoi l'Angleterre a suivi ces idées directrices, et aussi pourquoi elle les a quelquefois abandonnées. C'est ainsi que la neutralité de la Grande-Bretagne en 1870 doit être attribuée aux souvenirs qu'elle gardait du premier empire et aux défiances qu'à cause du premier, elle avait à l'égard du second. Mais aujourd'hui l'Angleterre rentre dans sa politique traditionnelle. Elle est l'amie de la troisième République française, parce que la troisième République française est pacifique, n'a jamais nourri aucune pensée de conquêtes, et elle est l'ennemie de l'Allemagne parce que l'Allemagne tend, à son tour, à la domination européenne, si ce n'est « mondiale ». L'Angleterre est très conforme à son esprit atavique en se faisant et en demeurant le rempart de la liberté du monde.

J'ai à signaler le chapitre de M. Cestre sur *l'Ame anglaise moderne vue à travers les mœurs.* L'auteur, laissant dans l'ombre, dans un esprit de fraternité qu'on ne saurait lui reprocher, les défauts du tempérament anglais, montre avec talent, avec justesse aussi, la dignité, le respect de soi, la propreté morale, l'amour de la liberté, le respect de l'ordre, le goût de perfectionnement et de progrès qui caractérisent en Angleterre le *gentleman*, l'homme des classes moyennes et même l'homme du peuple. Il proteste, presque avec entière raison, contre la légende de la « perfide Albion ». Il donne de beaux exemples de la loyauté de l'Angleterre et de sa fidélité à la parole donnée.

Autre chapitre, excellent et qu'il faut lire avec la plus grande attention, celui qui s'intitule *L'Ame anglaise moderne à travers la littérature.* L'auteur y étudie le bon et généreux Wordsworth pour commencer. Il n'a pas de peine à montrer la beauté morale, la force de suggestion, la contagion du bien, la puissance de sécurité qui sont les éléments caractéristiques de son œuvre.

Il étudie ensuite le grand historien lyrique Carlyle. Il ne le donne pas, et pour cause, pour un grand ami de la France ; mais il insiste sur sa haute fierté, sur son obstiné idéalisme, sur son adoration de la pureté morale.

Et enfin M. Cestre fait avec beaucoup de raison une place d'honneur au sympathique et vénérable Mattew Arnold, ce moraliste moralisateur (tous ne le sont pas) à ce grand esprit, religieux sans mysticisme, à cette conscience qui répand son fluide, à cette bonne volonté qui répand sa liqueur tonifiante, à ce vase d'évangélisme qui se verse sur le monde avec un geste si noble, si pur et si doux. Mattew Arnold a eu pour les Français quelques sévérités (dans lesquelles il y avait, du reste, quelques éléments de vrais). Mais nous ne saurions en vouloir à cet écrivain si pénétré d'un pur et généreux idéalisme.

La littérature anglaise du dix-neuvième siècle est donc, tout compte fait, une belle école de pureté de cœur et de grandeur d'âme. Elle a, plus que toute autre chose, à cause de cela, rapproché la France de l'Angleterre. Et nous voyons, au moment où nous sommes, le génial Kipling célébrer les vertus guerrières et, du reste, toutes les vertus morales de la France, avec ce beau lyrisme, impétueux et hardi, où il verse tout son cœur chaleureux et véhément.

La conclusion de ce beau chapitre, et même de tout le livre, peut être trouvée dans les lignes suivantes, si généreuses, elles aussi, et si justes : « Les deux ennemies d'autrefois ont montré dans leurs luttes assez de respect de la dignité humaine, en elles-mêmes et chez l'adversaire, pour pouvoir, leurs querelles vidées, se tendre la main. La réconciliation du peuple anglais et du peuple français *est d'autant plus sincère, qu'ils se sont mesurés plus loyalement.* La résistance même qu'ils se sont opposée sans duplicité ni vilenie, les a aguerris pour les épreuves nationales que l'avenir leur réserve. » On ne saurait mieux dire, et ce n'est pas pour dire mieux que j'ajoute ceci : La France et l'Angleterre, quand elles ne s'opposent pas imprudemment et follement l'une à l'autre, se complètent si heureusement ; elles servent si bien toutes les deux, l'une avec plus de gravité convaincante, l'autre avec plus de captivante cordialité, les intérêts de la vraie, de la grande culture universelle, qu'il importe qu'elles subsistent et qu'elles subsistent unies et s'accroissant l'une l'autre, au lieu de s'amoindrir.

Kipling a écrit : « Nous sentons que la France se bat, non pas seulement pour son honneur et pour son beau pays, encore moins pour triompher d'un rival arrogant, mais pour sauvegarder l'héritage qu'elle a donné au monde, *et cet héritage a plus de valeur aujourd'hui que jamais.* » — Ce que Kipling dit de la France nous pouvons le dire de l'Angleterre et le monde entier peut le dire de toutes les deux

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

La Guerre en Champagne, par Mgr Tissier.

C'est sous les auspices d'un de nos plus distingués prélats, Mgr Tissier, évêque de Châlons, qu'a été publié cet excellent ouvrage : *La Guerre en Champagne* (Pierre Téqui, 3 fr. 50). Son éminent inspirateur se défend d'avoir voulu y offrir au public le récit complet de la guerre, même dans le cadre restreint d'une province. Il n'a eu d'autre ambition que d'y présenter une sorte de galerie de tableaux ou de médaillons dont le principal mérite serait dû à l'exactitude et à la ressemblance. Le diocèse de Châlons a peut-être été le coin de terre française le plus dévasté, le plus ensanglanté par l'ennemi. Il a été aussi le théâtre de notre plus éclatante victoire. Il était donc du plus vif intérêt, non seulement local, mais national, de conserver le souvenir fidèle des événements, l'image précise des figures qui y avaient marqué leur empreinte. Mgr Tissier a, d'ailleurs, défini très clairement lui-même le plan et la portée de cette étude :

« Sachant avec quelle promptitude s'altèrent les faits authentiques et avec quelle facilité se créent autour d'eux les légendes, nous avons cru utile — écrit-il — de fixer de suite certains événements capitaux, quelques épisodes intéressants, plusieurs portraits, des documents recueillis sur place et des impressions vécues... Rédigée par des collaborateurs très divers mais tous autorisés, qui ont été les témoins oculaires ou les acteurs de ce qu'ils racontent, cette page d'histoire aura le charme d'une grande variété et d'une compétence absolue. »

C'est, en effet, l'essentielle valeur de ce travail d'être propre à fournir aux historiens définitifs des éléments de documentation de premier ordre, des points de repère utiles ou des couleurs locales pleines de fraîcheur, de vivacité et de variété. Il en a d'autres, également. Il abonde en évocations dramatiques, en épisodes pittoresques, d'une lecture aussi fructueuse que captivante. J'en citerai comme spécimen typique ce saisissant paragraphe :

LE « RÊVE » RÉALISÉ

« Quelque temps après 1870, le peintre Edouard Detaille était venu en villégiature chez une artiste amie ; et dans cette Brie charmante, sur ces molles et ondoyantes collines où la terre, chaque printemps, réveille tant de vie féconde, hanté de la revanche, il esquissa son *Rêve*. De grand matin, à l'horizon fuyant, pour idéaliser encore la nature, il se faisait allumer des feux. Ce sont les feux de gloire dont s'enveloppent, sur sa toile, d'épiques et presque invisibles chevauchées, au bruit lointain desquelles les soldats endormis dans leurs dolmans, auprès des faisceaux, tout à l'heure vont se lever. Coïncidence singulière ! La Providence a voulu qu'en septembre dernier le *Rêve* devînt l'histoire aux lieux précis où Detaille l'avait conçu. A l'un de ces matins pareils à ceux où la palette du peintre fouettait d'espérance ses héros ce chimère, l'armée française s'éveilla, sur ces mêmes hauteurs, dans la victoire miraculeuse. C'était, après quarante ans d'espoir, le triomphe de la Marne qui commençait. La stratégie peut en revendiquer l'honneur. Mais Dieu, reprenant pour lui le *Rêve* que peut-être son amour de la France avait inspiré, y avait mis sa main toute-puissante. »

Les dernières lignes de l'introduction que Mgr Tissier a écrite pour *La Guerre en Champagne* sont à rapprocher de ce fragment et pourraient servir d'épigraphe ou de conclusion à ce beau et bon livre :

« De l'ensemble, une pensée unique sortira, c'est que notre Marne glorieuse, qui porte depuis plus d'un an le poids des batailles, est la terre privilégiée des douleurs, de l'héroïsme et des victoires et que, dans les *Champs catalauniques*, il y a toujours pour la France les mêmes moissons de gloire. »



Oui !... mais le 75 arrose mieux !
par M. Baudry de Saunier.

Notre prestigieux canon de 75 est célébré sur tous les tons, sur tous les modes, dans tous les arts. Et c'est justice. Mais il ne serait pas mauvais, tout en le glorifiant, de le bien connaître. Pour cela, rien ne vaut la lecture du dernier livre de M. Baudry de Saunier. Sous ce titre plaisant : *Oui !... mais le 75 arrose mieux !* (Omnia, 2 fr. 50), notre savant confrère a disséqué, en effet, l'anatomie complète de l'instrument principal de nos victoires d'hier et de celles de demain. Par un texte d'une limpidité parfaite et des documents photographiques irréprochables, il a su mettre réellement « l'artillerie à la portée de tous ». Et l'on puisera dans son ouvrage, des renseignements utiles, des enseignements précieux, sans parler des raisons péremptoires de la certitude du succès final.



Nouvelle Allemagne, par M. Teodor de Wyzewa.

M. Téodor de Wyzewa est un des écrivains qui connaissent le mieux l'Allemagne, pour l'avoir le plus longtemps et le plus consciencieusement étudiée. Sa *Nouvelle Allemagne* (Perrin, 3 fr. 50) forme un robuste faisceau d'articles de critique, parus naguère à *La Revue des Deux Mondes*, exposant l'évolution littéraire d'outre-Rhin durant les trente dernières années, dénonçant la brutalité, la morgue, la fausseté de l'âme allemande, et prouvant que le plus clair résultat de la « Kultur » tudesque a été de pousser à l'exacerbation, chez nos ennemis, les pires instincts de leur animalité.



L'Histoire Anecdotique de la Guerre 1914-1915, par MM Franc-Nohain et Paul Delay.

L'Histoire Anecdotique de la Guerre de 1914-1915, par MM. Franc-Nohain et Paul Delay (P. Lethielleux), appartient à un genre de publications volontairement populaires. Mais elle se distingue des autres par la nouveauté de son plan qui, au lieu d'être basé sur l'ordre chronologique, — ingrat, fatigant et sujet aux erreurs comme aux lacunes, — se déroule sur le principe de fascicules monographiques, consacrés aux multiples questions qu'agite la guerre, traitées chacune isolément et permettant au public de réduire ses dépenses au strict objet de son intérêt ou de ses recherches. On peut ainsi consulter à part les volumes qui ont pour titres : *La Bienfaisance, Les Morts, Les Blessés, Les Prisonniers, le Clergé aux Armées, la Guerre Aérienne, la Guerre Navale, l'Espionnage*, etc. Et chacun d'eux, riche en documents sérieux comme en anecdotes, est, en outre, d'une facture littéraire très soignée, ce qui ne saurait surprendre, venant d'auteurs dont la réputation d'écrivains et de journalistes est depuis longtemps établie.

HENRI NICOLLE

Échos de la Guerre

L'année qui vient de finir ne sera pas regrettée. Ces vers, que le facteur m'apporte, en expose les raisons :

POUR 1915

Hâte-toi d'achever ton cours, ô sombre année,
Qui couvrais, tant d'horreurs des plis de ton [manteau,
Ta mission fatale est enfin terminée...
Et tu vas desserrer ton formidable étau.

Hâte-toi, le temps presse et ton heure s'avance...
Ton bagage est-il prêt? Songe qu'il sera lourd,
S'il contient tous nos deuils et toute la souffrance
Qui broya notre cœur pendant ton long parcours.

Il devra s'alourdir de tout ce que la haine
Sut inspirer de criminel et d'infernal
A la race incarnant l'immonde Bête humaine,
Dans ce qu'elle a d'abject, de lâche et de brutal.

Jamais, en aucun siècle, on ne vit tant de crimes
S'étaler orgueilleux sous le ciel outragé...
Mais le sang des martyrs, de ces héros sublimes,
Appelle la vengeance et sera bien vengé!

Fuis, car voici venir la jeune et belle année,
Celle qu'on attendait pour conjurer nos maux;
De lumineux rayons elle est environnée
Et son geste charmant sème des jours nouveaux.

Le temps presse, va-t'en... Place à la confiance,
Place aux larges espoirs nés de nos chers désirs...
Place au triomphe heureux de nos armes de [France,
Pour qu'une ère de paix fleurisse en l'avenir!

ANNA LAUTHE-ARCIS.

C'est notre plus ferme désir. Et c'est notre certitude.

Petit tableau à ajouter à l'émouvant récit d'Yvonne Sarcey, paru dans un récent numéro :

« Il n'est pas rare de voir, dans un coin de la tranchée, deux « sans-famille » assis et paraissant méditer sur leur destinée. L'un, pâle et bouleversé, garde un silence morne, en contemplant son camarade de misère, dont les doigts convulsifs serrent la photographie de la deuxième maman, qu'il embrasse à plusieurs reprises.

» Dans une ambulance à l'arrière du front, une infirmière passe dans les salles, chaque matin, pour écrire quelques cartes postales, suivant les indications des blessés, afin de rassurer leurs familles.

» — Voulez-vous que je vous fasse une carte pour vos parents, mon petit?

» — Impossible, mademoiselle, je suis des départements envahis!...

» Et le pauvre blessé, rassemblant ses quelques forces, se relève un peu pour fouiller dans la poche de sa veste, et remet une adresse que l'infirmière transcrit sur la carte.

» — Que faut-il mettre en haut, s'il vous plaît? Chère?...

» — ... Chère marraine!...

» Sur ces mots, le malheureux, bien fatigué, laisse doucement retomber sa tête sur l'oreiller et s'endort le sourire aux lèvres, heureux d'avoir pu prouver sa belle conduite au feu à celle qui l'avait aidé, bien souvent, à supporter les tristesses de l'heure présente.

» Alcide Alavoine. »

Jamais on ne dira assez, pendant ces journées tragiques, le dévouement de ces « marraines de guerre », des bonnes marraines.

Ce sonnet chaleureux m'est envoyé par un lecteur-poète.

AUX FUSILIERS MARINS

Paris vous a fêtés, ô fusiliers marins!
Et Paris eut raison, car sous votre peau rude,
Palpitent de grands cœurs, purs de toute foi prude,
Et vos faits glorieux vous rendent souverains.

Les acclamations rendent vos yeux sereins;
Sur les bords de l'Yser, de Nieuport à Dixmude,
Vous fûtes des héros, mais c'est votre habitude:
Vous volez à l'attaque en chantant des refrains.

Frénétiques, bouillants, sans un muscle qui bouge,
Vous êtes aussi beaux, vainqueurs au pompon [rouge,
Que les Chouans, dont coule en vous le sang [d'Armor.

Ainsi — haute leçon infligée aux moroses —
Vous avez affronté l'incendie et la mort...
Recevez nos vivats, nos lauriers et nos roses.

LÉON QUÉNÉHEN.

On ne saurait mieux exprimer les sentiments de Paris, de la France entière...



Nous avons signalé à nos lecteurs le pressant appel adressé aux catholiques d'Italie par la *Revue des Jeunes*, sous les auspices de M. l'abbé Sertillanges. Notre éminent collaborateur a reçu des adhésions fort intéressantes, entre autres celle du professeur en Sorbonne Fortunat Strowski, qui revendique pour les Polonais une place dans l'amitié franco-italienne.

Ce désir sera accueilli avec une égale faveur par les Italiens et par les Français. M. Strowski en explique éloquemment les raisons:

« Ce n'est pas vers l'Orient ni vers Byzance que la Pologne s'est tournée jadis pour s'élever, et s'instruire et vivre de la vie supérieure des nations les plus civilisées. La civilisation polonaise est tout occidentale, toute latine; sur les bords de la Vistule, les âmes sont slaves, mais leur formation est latine. Et, comme l'Italie a toujours été le vrai centre de la culture latine, les Polonais sont toujours allés demander aux universités de la péninsule les lumières de l'art et de la science. »

Pour ce qui est de la France:

« Il semble que les destinées de la Pologne soient liées à celles du pays de Jeanne d'Arc: dans tous les domaines de la vie politique et de la vie intellectuelle, une sympathie profonde et spontanée, depuis plus de quatre cents ans, fait que la France est une seconde patrie pour les Polonais. »

Et M. Strowski de rappeler comment les paysans polonais s'obstinaient à attendre Napoléon, longtemps après sa mort:

« Ils montaient sur les collines pour regarder vers l'Occident; plus d'une fois, ils crurent voir apparaître dans les nuées sa grande image qui était, pour eux, celle de la France. »

A noter encore les adhésions du Cercle Montalembert, des Associations ouvrières catholiques, etc...

L'union espérée est faite. Chaque jour, elle deviendra plus étroite.



Le poète-chansonnier Pierre Chaffange a envoyé à nos blessés un superbe sapin de 1 mètre 80 de haut, coupé sur la frontière d'Alsace... C'est une surprise qui les a beaucoup touchés... Des vers charmants y étaient joints, des vers gentiment émus et dédiés à « l'épouse absente »:

Lorsque nous nous retrouverons,
Après les luttes, les carnages,
Dans nos villes ou nos villages,
Près de ceux que nous chérissons;
En oubliant l'heure cruelle,
Dans une liberté nouvelle
Alors nous fraterniserons,
Lorsque nous nous retrouverons.

Lorsque nous nous retrouverons,
Tu seras sans doute surprise
En voyant ma barbe et ma mise,
Car j'aurai l'air d'un vagabond;
Mais le soldat, quand il veut plaire,
Sait toujours se tirer d'affaire;
J'aurai, j'espère, des galons,
Lorsque nous nous retrouverons.

Lorsque nous nous retrouverons,
Après cette effroyable guerre,
Faite de deuils et de misère,
Courageux, nous travaillerons;
Français, unis dans la Victoire,
Nous trinquerons, chantant la gloire
De nos Héros morts sur le front,
Lorsque nous nous retrouverons.

Les blessés de l'hôpital des *Annales* adressent au poète leurs vœux reconnaissants. Ils boiront — ceux qui peuvent boire — à sa santé.



Nous recevons le compte rendu d'une excellente conférence faite dernièrement au Cercle des *Annales* de Genève. L'orateur, M. Robert Morche, a rendu hommage, éloquemment, à l'admirable générosité du peuple suisse.

« Continuez à aimer la France, mesdames et messieurs, a-t-il dit en finissant; elle le mérite, voyez-vous, malgré ses fautes et ses défauts. Le propre de notre pays, justement, c'est de se faire aimer, et jamais les Barbares n'y sont parvenus. Certains les craignent, sans doute, pour leur force brutale et sanguinaire; d'autres les admirent pour leur atroce génie de la guerre; d'autres encore les servent et les flattent, mais personne ne les aime. »

Des applaudissements chaleureux ont prouvé au conférencier qu'il avait été compris.



Sonnet inspiré par la belle estampe de Lucien Jonas, encartée dans notre *Noël de Guerre*.

RÊVE DE NOEL

Tel un papa Noël, sous la voûte étoilée,
S'en va, mystérieux, pour semer le bonheur,
Tel, visiteur ému, la paupière voilée,
Joffre porte à ses fils le tribut de l'honneur.

Silencieux, glissant sur la neige foulée, [fleur,
Comme une ombre hâtive ou quelque immense
Il veut, par un bijou, que la joie envolée
Revienne au bord des cils, essuyer chaque pleur!

O Joffre, sois heureux! Toi, qui de ton enfance
As conservé vivant ce pieux souvenir.
Les mères, en pleurant, vont toutes te bénir.

Merci pour tous nos chers petits soldats de France,
Car, joyeux, ils verront, au moment du réveil,
Leur jeunesse flamber dans l'éclat du soleil.

Mme NUMA BLÈS.

Que de vœux, que de tendresse, vont monter cette semaine vers nos chers petits...



Le regard d'aigle de lord Kitchener.

Lord Kitchener joue un rôle considérable dans la guerre actuelle. Non seulement il a été le grand organisateur des forces an-



— Enfin, le propriétaire vous demande un acompte, si petit soit-il...

— Vous tombez bien..., j'ai justement de la monnaie, fort rare en ce moment... Acceptez-vous les centimes?



— Les Français violent toutes les lois de la guerre!... Ils ont à présent des canons qui portent plus loin que les nôtres!



— Mais mon enfant, tu es trop jeune pour t'engager...

— Trop jeune? Dans un an, j'aurai l'âge du prince de Galles!



— Eh! mon Dieu, tu as un clou... Qu'est-ce qui n'a jamais eu de clou? A Hindenbourg, on lui en enfonce par tout le corps..., qu'est-ce que tu dirais donc si tu étais à sa place?

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

glaises qu'il a fallu improviser, mais il a encore trouvé le temps, sans abandonner cette tâche formidable, d'aller en Grèce, où sa présence et ses connaissances particulières pouvaient rendre les plus grands services à la Quadruple Entente.

Aussi, lord Kitchener est une des figures



Lord Kitchener, par le caricaturiste polonais Tom Titt, d'après *Sell's World's Press.*

qui, actuellement, captivent l'attention du monde entier.

Nous sommes donc heureux d'être autorisé par nos excellents confrères de la *Sell's World's Press*, à reproduire le très curieux dessin que le caricaturiste polonais Tom Titt a fait de l'éminent chef de l'armée britannique.

Ce dessin est vraiment très original, et Tom Titt lui-même explique qu'il n'a voulu y mettre strictement que l'essentiel.

C'est un lord Kitchener réduit à sa plus simple expression, — mais que d'expression sous une forme plaisante!...

Les yeux et les sourcils font penser à un implacable regard d'aigle.

Le nez, fort et court, suggère la ténacité du bouledogue, — de ce bouledogue de race, dans lequel les Anglais aiment, si volontiers et si justement, à personnifier les qualités de leur nation.

PAUL MANOURY.

Nos grands chefs en quatrain.

LE GÉNÉRAL GALLIENI

Saint-Cyr! Soixante-dix! Madagascar! Paris!
Soldat, lors du danger, haussant nos cœurs meurtris,
Chef montrant *jusqu'au bout* la route de la gloire,
Gouverneur ou ministre, il lui faut la Victoire!

LE GÉNÉRAL JOFFRE

Dès la Marne, rempart mouvant du territoire,
Après Napoléon, tisserand de l'Histoire,
Sa patience oppose au barbare germain
Et le cœur d'un Français et l'âme d'un Romain!

GEORGES ANQUETIL.

C'est la fraternité dans la gloire.

LES BRUITS QUI COURENT

BATAILLE. — Un combat terrible va avoir lieu sous peu de jours, dans de nombreuses régions du front.

Rassurez-vous. Il s'agit de combats d'animaux : 2,700 chiens, ratiers, fox et policiers, ont été embarqués, hier, non sans tapage, dans 25 wagons, puis dirigés vers les dépôts les plus proches de la ligne de feu. Ces braves chiens vont être lancés à la poursuite des rats, dont le nombre augmentait dans des proportions vraiment effrayantes sur le front. A l'heure actuelle, la bataille est sans doute commencée. Tout, dans l'attitude énergique de nos amis les chiens, permet de présumer, en leur faveur, un complet succès. Ils ne feront la paix que par la victoire.

L'ESPRIT DES TRANCHÉES. — *Rigolboche* nous annonce qu'il prépare, pour Noël, un numéro exceptionnel, tiré à petit nombre, qui sera vendu au profit des mutilés de la guerre. Le prix sera de 2 francs 50 dans la zone des armées, 5 francs dans la zone civile. On ne saurait douter de l'accueil que recevra le numéro de Noël de la part de ceux qui savent quel bon esprit et quel esprit caractérisent les rédacteurs de *Rigolboche*. Son numéro d'aujourd'hui en porte témoignage par de bien jolis dialogues :

— Vous n'êtes pas fou de vous baigner en cette saison? interroge un officier allemand, s'adressant à un affreux feldgrau marinant dans la cuve d'une fontaine.

— Mon lieutenant, répond l'homme, je suis chargé de l'empoisonnement des sources...

Et voici un mot qui confine au sublime :

— Mon papa est cité!... dit fièrement un gamin à son camarade qu'il rencontre.

— C'est rien, ça, répond simplement celui-ci : *l' mien est mort!!...*

UN JEUNE CAPITAINE. — Quel est le plus jeune capitaine de l'armée française?

Nous attendons les réponses; mais il faudra trouver mieux que M. Louis Aussenac, dont *L'Action Française* nous apporte les états de service :

Louis Aussenac, de Cette (Hérault), élève de Saint-Cyr, incorporé à la classe 1914, avec le grade de sous-lieutenant, vient d'être promu capitaine à l'âge de vingt et un ans.

Il lutta sur l'Yser, prit part à la conquête de la ferme de Beauséjour, était légèrement blessé à la tête et recevait la croix de guerre.

Quatre mois plus tard, il prenait part à l'offensive de la Champagne et recevait les galons de lieutenant.

Deux semaines après, il se distinguait encore à l'assaut de Tahure et était promu capitaine.

Qui a mieux ou plus jeune à nous offrir?

UN TITRE QUI EN DIT LONG. — Aimez-vous les livres au titre court? Vous êtes servis. Voici que paraît en librairie un ouvrage humoristique où les Allemands sont jugés comme ils le méritent par les auteurs gais d'Amérique : M. C. A. Kinneby, Will, Sam Mac Twain, Ollbody, sir Joe Pediccan, Whipsy junior et Jim Joe Bait. Le titre? un rien. Voyez plutôt : *Le Boschmannschucrutundkakafresserdeutschkolossalkulturdestruktorkathedralibusundkindern,* autrement dit : Le Boche mangeur de choucroute et de pain KK et la colossale culture de l'Allemand destructeur de cathédrales et d'enfants.

LES TITRES QU'ON NE PORTE PAS... — Nous voulons parler des titres de noblesse que certains personnages à qui ils furent conférés — ou offerts — se refusent à porter. Ceci à propos d'un écho du *Figaro* relatif à M. de Lesseps, créé duc de Suez.

M. Adolphe Thiers — le savait-on? — fut créé baron par le roi Louis-Philippe. Jamais il ne porta ce titre. Celui qu'il acquit par la suite de « Libérateur du territoire » devait lui suffire!

Quant au baron Haussmann, — le grand préfet, — l'empereur Napoléon III voulait absolument accompagner la sénatorerie dont il l'honora d'un titre ducal ou comtal.

Haussmann, qui avait un certain franc parler devant le souverain, lui répondit :

— A quoi bon, Sire? Que ferez-vous de moi? Un comte de Paris? Mais le titre est très bien porté, déjà! Un duc de la Seine? J'accepterais plus volontiers, — et ici, il faisait une spirituelle allusion à ses grands travaux d'adduction d'eau de source à Paris. Le titre d'archiduc?... Mais cela ressemble trop à aqueduc... On me chansonnerait dans les revues de fin d'année!... Merci, Sire!

Et Haussmann resta simplement baron et sénateur.

CARTES DE VISITE. — La carte du nouvel an se meurt.

La guerre lui a porté le plus rude des coups.

Les partisans ou les maniaques du carton de bristol ont, d'eux-mêmes, compris que le moment était mal choisi pour se réciproquement prouver qu'ils étaient bien tranquillement chez eux.

La carte du nouvel an est morte, du moins pour cette année.

Renaîtra-t-elle en 1916?

Il vaut mieux renvoyer la question à l'an prochain.

LA BONNE PIPE. — Tandis que la pipe anglaise a les préférences de nos Poilus, c'est la pipe française qui est en vogue dans l'Australie depuis le début de la guerre, et on la retrouve dans les tranchées anglaises.

Est-ce un courtois échange entre alliés? Nullement. Mais les Australiens et beaucoup d'Anglais trouvent simplement plus commode la pipe française, et nos Français attribuent à la pipe anglaise des avantages qu'ils contestent à d'autres.

D'ailleurs, notre pipe n'est pas connue d'hier seulement en Australie. Son importation dans la grande île se chiffrait, avant la guerre, par trente mille livres sterling. Elle a presque triplé depuis ce temps et elle atteint, aujourd'hui, quatre-vingt-huit mille livres, soit près de deux millions deux cent mille francs.

Qu'elle soit en écume, en bois ou en terre, la pipe française a un succès fou en Australie, surtout quand elle est à portrait. On s'arrache, à Sydney, celles qui portent l'effigie du général Joffre ou de M. Ribot.

Voilà qui peut nous faire oublier les pipes en terre que les Boches ont volées dans nos fabriques du Nord et des Ardennes.

LA MUSETTE DU TERRITORIAL. — Dans une gare, un G. V. C. aperçoit un enfant qui traverse la voie au moment où arrive un train. Sans hésiter, il se précipite, cueille l'enfant et le ramène, non sans être frôlé par la locomotive. On l'entoure, on le félicite, on s'enquiert de son état.

— Non, dit-il, rien de cassé.

Subitement, il amène sa musette et l'ouvre:

— Ah! malheur! dit-il! c'est là qu'il y a de la casse!

En effet, ses provisions: vin, pâté, gâteau, tout est en miettes.

Aussitôt, la foule l'entraîne au buffet, en l'acclamant, et là on le bourre de provisions.

SERGINES.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

FLEURS D'HÉROISME

LE GATEAU DES ROIS

On les fêtera peu, ce soir, dans nos familles;
On ne tirera pas le gâteau : trop de parts
Iraient à des absents chéris ; trop de regards
De mères et de jeunes filles
Se tourneraient vers le vieux seuil,
Sans trouver à qui faire accueil.

On ne glissera point adroitement la fève
Vers la Reine et le Roi qu'ont choisis tous les cœurs;
Et point de toasts ensuite attendris ou moqueurs
Aux élus bercés dans leur rêve :
Nos jeunes Rois sont tous soldats,
La jeune Reine ne *boit* pas.

Et nulle crèche dans les coins ; pas de Rois mages
Portant sur des chameaux les trésors d'Orient.
Point de Jésus sur tes genoux leur souriant,
Vierge naïve des images...
Les blondins, graves et muets,
N'ont que des fusils pour jouets...

❀

Les Rois ! les Rois charmants des temps évangéliques,
Bons monarques et bons bergers,
Modestes et savants, au besoin magnifiques,
Mais toujours du sang de leurs peuples ménagers,

Se délassant, la nuit, des labeurs de leur charge
A scruter les cieux étoilés,
A se faire là-haut un royaume plus large,
S'annexant des Etats qui ne soient point volés;

Comme ils sont loin de nous ! — Si quelqu'un sur leurs [traces
Se hasarde encore aujourd'hui,
Des empereurs voisins, carnassiers et voraces,
Se jettent aussitôt sur son peuple et sur lui.

Le gâteau des Rois ? Mais, s'il n'est plus, à cette [heure
Sur nos tables comme autrefois,
Le kaiser boulimique et ses aides, qu'il leurre,
S'attablent pour tâcher d'en manger un, à trois,

Qui fut pétri du sang des Belges et des Serbes,
Avec des chairs roses d'enfants,
Les larmes et les cris des mères, — fines herbes,
Comme on sait, au palais des ogres triomphants;

Et le tout arrosé de crus qu'ils ne lampèrent
Près de la Marne qu'en passant,
Et dans lesquels depuis, Tantales, ils espèrent
Rafraîchir leurs gosiers empuantis de sang...

❀

Ah ! prends garde, kaiser goulu, que sur ta langue
Où veille l'ancestral cancer
Ne demeure ta part de la Belgique exsangue,
En attendant le plomb qu'y versera l'Enfer !

Tremble, François-Joseph, pour les chicots suprêmes
De ta mâchoire de vieux chien :
A ton âge, il fait mal jouer les Polyphèmes,
Et l'os monténégrin est dur à l'Autrichien.

Et toi, Bulgare assis au bas bout de leur table,
Valet utile et méprisé,
Prends garde aussi : la fève serbe est redoutable,
Et sa cosse est peut-être un poignard déguisé !

Allez, partagez-vous la tragique galette
Où des cœurs chauds battent encor,
Tandis que votre peuple, à bout d'effort, halète
Et trébuche, vide de sang, de pain et d'or.

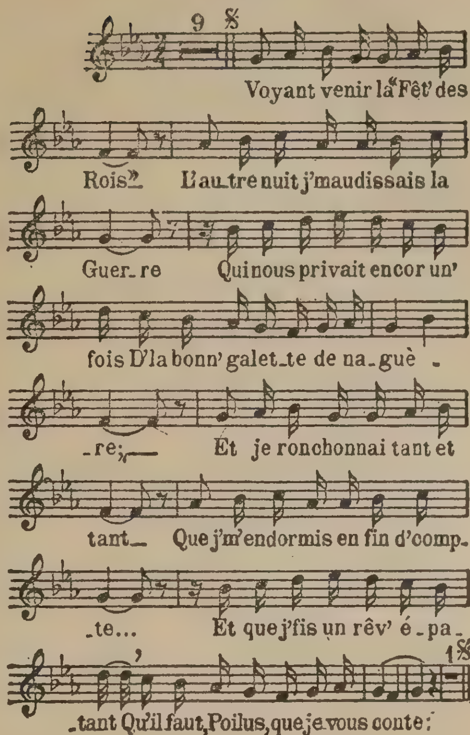
Mangez ! buvez ! — Déjà la grande Main qui trace
Les irrévocables arrêts
Ecrit sur votre mur, pour vous et votre race,
Les trois mots flamboyants : *Mane, thecel, pharès !*

FRANÇOIS FABIÉ.

LES « ROIS » ROUGES

(Conte d'Épiphanie)

Air : *Musique de Chambre* (1)



J' voyais Guillaume et j' l'entendais
Qui disait à l'emp'reur d'Autriche :
Procur'-toi de l'Encens au rabais
» Et d' la Myrrh', toi qui n'es pas riche;
» Moi je me chargerai de l'Or
» — Deux pour cent d' mes cambriolages —
» Et, moi Balthazar, toi Melchior,
» Nous serons les nouveaux Rois Mages ! »

« Rien que l'Encens, pour ma quot'-part
» (Répondait l'autr' d'une voix sèche),
» Pour la Myrrh', voyez donc Gaspard :
» Qu'il continu' puisqu'il est nègre ! »
Guillaume opina du bonnet
En criant d'un ton sans réplique :
« Qu'on aill' me querir Enver-Bey :
» C'est lui qui fera l'exotique ! »

Des Anges lançaient, triomphants,
Des Hosannas à perdre haleine...
(C'étaient les âmes des enfants
Morts depuis quelques mois à peine).
L'un d'eux, soudain, reconnaissant
Le kaiser rouge et sa séquelle :
« V'là les massacreurs d'innocents
» (Cria-t-il) : Tirons-nous des ailes ! »

Enfin, les trois porteurs d'Encens,
D'Or et d' Myrrhe entraient dans la Crèche
Joseph y r'cevait leurs présents
D'une manière plutôt fraîche :
« N'en j'tez plus, disait-il, messieurs;
» Les Bergers m'ont tiré d'affaire...
» Portez ça chez votr' vieux bon Dieu :
» Mon p'tit Jésus n'en a que faire ! »

Or, la sublim' porte à c' moment
S'entr'ouvrit devant un Bulgare :
C'était l' sympathiqu' Ferdinand
Qui s'amenait sans crier gare...
Et Marie criant : « N'entrez pas ! »
Sur son P'tiot crispait son étreinte;
« Vous v'nez trop tôt, monsieur Judas :
» Vous repass'rez dans la S'maine sainte ! »

Mais, tout à coup, l'on m' réveilla :
Adieu Joseph ! adieu Marie !
Je me r'trouvai dans ma *cagna*
Au fond du bois de la Grurie ;
Et je m' disais : « Dans mon flingot
Au lieu d' pruneaux j' mettrai des fèves
Lorsque nous « tirerons » — bientôt —
Les « Rois » que j'ai vus dans mon rêve ! »

THÉODORE BOTREL

(1) Rouart et Lerolle, éditeurs, 18, boulevard de Strasbourg.

LES ROIS MAGES MODERNES

D'après le dessin de Raemaekers, peintre hollandais, publié plus haut.

Voici que de nouveau sont venus trois rois mages,
Non plus ceux d'autrefois, humbles, doux et pieux,
Mais des fourbes portant des présents odieux (1)
Par lesquels ils voudraient réduire en esclavage

Tous les peuples voisins de leur pays sauvage,
Afin de régner seuls, partout et en tous lieux,
Même au mépris des lois, même en outrageant Dieu !
Violant, saccageant, pillant sur leur passage !

En les voyant s'agenouiller Joseph s'émeut...
Mais, avec plus d'amour encore, s'il se peut,
La Vierge, doucement, sur son sein qui palpite,

Presse l'Enfant divin, l'Enfant-roi, l'Enfant-Dieu,
Qui, ne voulant pas voir les trois rois hypocrites,
Se tourne vers sa mère et se voile les yeux !

NOËLLE T...

TROIS ROIS

Ils étaient trois gentils rois,
Aimant la France tous trois.

Le roi des Belges eut la gloire
De montrer, sans bluff et sans peur,
Que rien, dans la vie ou l'histoire,
Ne vaut la parole d'honneur.
Il se battit dans la tranchée
Comme un simple soldat flamand.
Quand sa Belgique était fauchée
Par l'épais soudard allemand,
Il voyait le front dans la nue,
Une autre Belgique inconnue.

Ils étaient trois gentils rois,
Aimant la France tous trois.

Le roi d'Angleterre à la France
Dit : « Soyons et restons amis;
« Oubliant injure et souffrance,
« C'est Jeanne d'Arc qui l'a permis.
« Pour chasser la horde allemande
« Mes Tommys aident vos Poilus.
« Nous sommes de race normande,
« Frères qu'on ne brouillera plus.
« Et pour que tout de nous vous plaise,
« Mon fils chante *La Marseillaise.* »

Ils étaient trois gentils rois,
Aimant la France tous trois.

Le roi d'Italie, à la guerre,
Montre une ardeur que rien n'abat :
Le petit prince de naguère
Devient un grand roi qui se bat.
Dans la mélodieuse langue
Où Dante fit sonner le *si*,
Médecin de l'âme, il harangue
Les blessés qui disent : « Merci ! »
Il rend l'espoir aux plus moroses
Et cache le sang sous des roses.

Ils étaient trois gentils rois,
Aimant la France tous trois.

OLIVIER DE GOURCUFF.

(1) Guillaume présente un obus, François-Joseph un canon et le sultan un cimeterre

LE SEUL AMOUR

Qu'as-tu fait de l'Amour, guerre impie et féroce ?
As-tu broyé la tête à ce volage enfant ?
As-tu rompu son arc subtil à coups de crosse
Et jeté tour à tour ses flèches d'or au vent ?

Tant de haine a jailli du fond des cœurs fétides !
Le globe sent l'étal ; la brise a goût de fiel ;
Des nuages, le soir, ont l'air de carotides
Qu'un couteau rouge tranche et vide au bord du ciel.

Amour, Amour ! reviens à nous ! Paris t'appelle,
Et la campagne nue a des soupirs de blés.
Tout mon jardin te prie et, maître de chapelle,
Un grillon fou t'y nomme en trilles redoublés.

Reviens ! Mon cœur t'attend, cruel et beau transfuge,
Daigne heurter encore à ses vieilles parois !
Les poètes, Amour, te doivent un refuge
Si tu n'as plus d'asile au cœur glacé des rois.

Les rois ? Ils t'ont chassé de l'Europe assombrie.
Et, comme des voleurs, ils vomissent, haineux,
La lave et le poison, le soufre et la furie
Qui, depuis quarante ans, s'accumulaient en eux.

Eh bien ! nous, les porteurs de ces lyres ténues
Qu'à travers la mitraille Eros entend chanter,
Nous avons le cœur lourd de bontés contenues
Et, comme des fruits mûrs, il nous faut éclater.

Mais, jusqu'aux jours fleuris de paix où les Victoires
Feront fuser vers nous, au lieu d'obus stridents,
Des regards bleus avec de molles trajectoires
Et des sourires bons à cueillir sur des dents,

C'est Toi, ce n'est que Toi que nous aimons, ô France
Et, pieux, nous t'offrons, d'un geste cadencé,
De l'Escaut à l'Adour, de la Meuse à la Rance,
L'amour de milliers d'ans en nos cœurs condensé.

Nos âmes sont les puits de toutes les tendresses.
Nos yeux ont les rayons de tous les jours éteints.
Reconnnais, dans nos bras aux débiles caresses,
L'étreinte des géants et des héros lointains.

Entends par nous Jean Bart, Surcouf, Condé, Turenne,
Du fond de leur tombeau t'acclamer dans un cri.
Et sens par nous, quand ton sang pur rougit l'arène,
Les lèvres d'Henri Quatre à ton beau sein meurtri.

JEAN RAMEAU.

DIALOGUE

entre un Poilu et un petit garçon

Écho de la Journée du Poilu

L'ENFANT

On t'en a fait, une Journée !

LUI

J'aurai du travail, cette année.

L'ENFANT

Que faut-il pour être un Poilu ?

LUI

Être droit, fort et résolu.

L'ENFANT

Est-on Poilu, si l'on se rase ?

LUI

Toujours, pourvu qu'on les écrase.

L'ENFANT

Ils sont méchants. Sont-ils beaucoup ?

LUI

On en a parfois jusqu'au cou.

L'ENFANT

Il en est mort plus qu'il n'en reste !

LUI

On extirpera cette peste.

L'ENFANT

Dans ta tranchée, as-tu des rats ?

LUI

Ils ne mangeront pas mes bras.

L'ENFANT

Tu connais des heures amères.

LUI

Mais je vengerai mes deux mères.

L'ENFANT

L'une te tint sur ses genoux.

LUI

Et l'autre est notre mère à tous.

L'ENFANT

La plus aimée, est-ce la France ?

LUI

On ne fait pas de différence.

L'ENFANT

Ta croix, qu'as-tu fait pour l'avoir ?

LUI

On ne pense qu'à son devoir.

L'ENFANT

La guerre, quand finira-t-elle ?

LUI

Quand la terre sera plus belle.

L'ENFANT

Ah ! si maman avait voulu...

LUI

Embrassons-nous, jeune Poilu !

JEAN DESTRAINS.

LA CLASSE MIL NEUF CENT DIX-SEPT

Quand le front porte encor sa chevelure blonde,
O délice de voir et d'aller par le monde !
AUGUSTE BRIZEUX.

Blonds ou bruns, ils n'ont pas atteint leurs dix-neuf ans.
Ils expliquent encor, d'un œil rêveur, Homère
Ou Dante, et les futurs agrégés de grammaire,
Eux-mêmes, sont distraits comme au premier printemps.

Leur pensée a rejoint au front les combattants,
Et l'attente à leurs cœurs fébriles est amère,
Car ils n'ont, aujourd'hui, que la France pour mère ;
Ces fleurs éclosent vite et leurs fruits sont ardents !

Quand pèsera sur nos épaules la vieillesse,
D'aucuns seront fameux par plus d'une prouesse,
D'autres obscurs, — mais tous, vibrants et déchaînés

Contre l'envahisseur de la France amoindrie,
Auront vociféré le chant de la Patrie :
« Entrons dans la carrière et vengeons nos aînés ! »

EDOUARD BEAUFILS.

Nos poètes sont unanimes à exprimer leurs vœux pour le succès de nos armes et à célébrer par avance la victoire qu'ils espèrent tous d'ailleurs prochaine et décisive. Voici les noms de ceux auxquels nous devons les meilleures pièces, les plus patriotiques souhaits :

Lucien de Sault-Baby de Bancey, Silvano, Alfred Barouille, Pierre Mesnard, Jean Chanut, Mon Frère Yves, Georges Champelovier, J. Jacquemier, Edme, Albert Loizeau, Louis-Roger Maury, Hermann Durodié, E. Lilyan, Myo, Maurice Sans, A.-Francisque Langeron, George Ronot, Charlotte G..., A. Métay, M.-H. D..., E. Cuchet-Albaret, Noëlle de Fleurville, H. Gruin, Georges Bouyssou, Guldenchu, J.-Ant. Chansroux, Pierre Chapelle, Martineau, Emile Missol, Emile Médard, Ternesey, Falette G..., Une Marraine, Albert Justet, Emma-C. Caye, Fernand Galli, Ena Ramie, Marie Cadilhac de Madières, Marcel Grillo Eugène Lapôtre, Raoul Sarrat, Edouard Mercier, Suzanne Mensy, Un Poilu de Vincennes, Armand F..., Marie-Louise Deshoulières, M. Chamin, J. Sabary, M. G..., Geneviève de Préaulx, G. D..., Eugène Coindreau, H. P..., André Brun, Patrice Beauron, L.-A. Martin, H. Michel, C. Rimbault.

Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

DEUXIÈME PARTIE

Sur le Front

I

PREMIÈRES IMPRESSIONS

Le soleil allait se coucher quand j'arrivai aux tranchées.

De quel vif éclat brillent, dans ma mémoire, les menus faits de cette première nuit et des quelques jours qui suivirent! Avec quel relief je vois se dresser dans mon souvenir l'humble tranchée couverte de claies, qui accueillit, au seuil de la clairière, le pèlerin passionné!

Justement, depuis hier, la compagnie nouvelle à laquelle j'appartiens est venue s'établir en réserve tout près des ruines de la tranchée d'octobre.

Ce matin, je me suis glissé, à travers les branches ébouriffées, dans le fossé à demi comblé; j'ai descendu les marches de l'abri des officiers, dont je fus l'un des artisans; j'ai parcouru, d'un pas fervent, le layon qui menait aux premières lignes; mais je n'ai pas retrouvé le charme étrange de l'humble village nègre, ni la mélancolie qui assombrissait le front de la forêt meurtrie.

Pourtant, c'est un ciel pareil qui s'étendait au-dessus de ma tête, un ciel ironique, gonflé de nuages et noir de vent, qui entremêlait chaque averse d'un rayon de soleil...

Je n'ai pas retrouvé non plus l'odeur du paysage.

Avez-vous remarqué que, lorsque l'âme se dilate à quelque émotion vive, l'odorat aspire le monde extérieur tout aussi fortement que la vue s'en imprègne? Chaque grand souvenir a ainsi son odeur en même temps que son paysage. Mais cette odeur est trop subtile pour qu'un odorat blasé la perçoive; très vite, elle se dilue au courant de l'accoutumance.

Après une brève présentation au capitaine, un agent de liaison nous conduit, mon compagnon de route, le sergent Janet, et moi, dans un coin de tranchée abandonnée.

— Votre chambre, messieurs, nous dit-il avec un sourire.

Assis au fond d'un trou de crapouillot, près de la tranchée, deux hommes causent en fumant la pipe:

— Avec Un Tel et Un Tel, ça fait cinq. Passe-moi donc ton briquet.

— Voici... Cinq? Tu crois? Je croyais que ça faisait six.

— Non, cinq!

— Alors, Un Tel, quel jour le mets-tu?

— Un Tel, c'est jeudi que ça lui est arrivé. C'est pas vendredi.

— Peut-être bien, après tout... Zut! la flotte qui recommence!

La voix était calme, sans trace aucune d'émotion, quasi indifférente. Jugez de ma stupéfaction quand, aux paroles qui suivirent, je compris qu'ils faisaient le compte des camarades tués la semaine précédente!

Par cette conversation, plus que par le spectacle des morts et des blessés rencontrés sur la route, j'eus la révélation de ma vie nouvelle. C'est que les morts dont il était question appartenaient à la même compagnie que moi. L'hydre que j'étais venu combattre faisait un bond de mon côté. Il ne s'agissait plus d'une guerre lue dans un livre d'Histoire, ni de combats livrés à l'autre bout du

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

monde. Cette guerre était ma guerre, et de ces combats j'allais prendre ma part.

A ce moment, pour la première fois, j'eus une vision, qui souvent, par la suite, devait me hanter: celle d'un blessé accroché à des fils de fer, criant en vain: « Au secours! », et qui se mourait là, dans la nuit. Ce blessé, c'était moi....

Belle chose que l'imagination et bien commode pour embellir une vie monotone! Grâce à elle, j'ai voyagé dans tous les pays du monde et dans tous les siècles de l'Histoire. L'or a coulé de mes doigts comme un fleuve; tous les enivrements de l'action, toutes les extases de la gloire, je les ai connus.

Mais la lance d'Achille ne guérissait pas seulement les blessures; elle était, dans sa main, l'arme la plus redoutable.

Un léger bobo devenait, livré à mon imagination, une infection mortelle; d'un salut distrait donné par un ami, elle concluait aussitôt à une brouille sans espoir de retour, et si un être cher, attendu à une heure convenue, se mettait en retard de quelques minutes, cela signifiait évidemment ou qu'un automobile l'avait réduit en bouillie, ou qu'il gisait dans quelque gouffre, par cent mètres de profondeur.

Ainsi, par le fait de mon imagination, je n'avais pas plus de petites peines que de joies menues; elle habillait tout à sa mesure, et sa mesure était l'énorme.

Mon compagnon de route, Janet, engagé volontaire à cinquante-deux ans, venu avec moi du dépôt, me regardait.

— Dans quelques jour, lui dis-je, les yeux pleins de la vision macabre, ce sera peut-être notre tour.

— Mais non, mais non, s'écria-t-il. Pas d'idées noires. Moi, je suis sûr d'en revenir. Ça se sent, ça, tu sais.

Quinze jours après, il tombait d'une balle au cœur.

La pluie nous fit chercher un refuge dans notre gîte. Pauvre gîte! un couloir étroit, à ciel ouvert, avec un peu de paille dans un coin, mais trempée, souillée, hors d'usage, — du fumier, devrais-je dire.

Janet découvrit une niche à chien dans laquelle il se pelotonna.

Avant de quitter Bourges, je lui avais proposé de partager avec moi mon attirail: il avait refusé, pour ne pas charger son sac outre mesure. Plusieurs fois, dans le trajet, sa verve s'était exercée aux dépens de mon dos courbé sous le faix, et de mon front mouillé par la sueur.

A mon tour de triompher.

J'attachai à des souches les brides de mon « hamac indéchirable », je m'enveloppai dans ma couverture caoutchoutée et, après un ironique: « Bonne nuit! » au malheureux enterré dans son trou, je m'endormis, narguant l'averse, payé, en un coup, de mes fatigues et content comme un roi.

Mon contentement dura jusqu'aux environs de minuit, heure à laquelle je m'éveillai brusquement, nageant dans la boue. Nageant? Non; « faisant la planche » serait plus exact, car j'étais étendu sur le dos. Mon « hamac indéchirable » s'était partagé en deux et m'avait laissé choir!

II

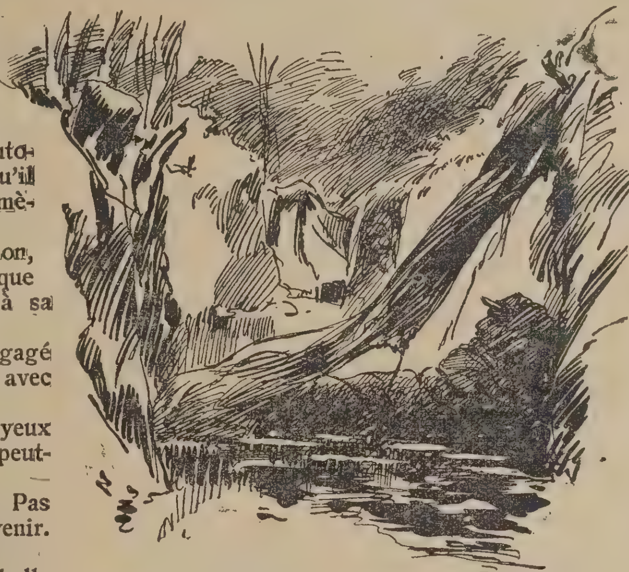
CONSEILS AUX BLEUS

Je ne sais si vous avez goûté beaucoup le récit de ma chute du hamac et si cette aventure ne vous a pas semblé un peu mince pour valoir les honneurs de la publicité. Je ne vous l'ai pas racontée sans dessein cependant, et elle va servir de base, si vous le voulez bien, pour appuyer quelques conseils, fruit de l'expérience d'un vieux « Poilu » aux jeunes « Poilus » qui se préparent à aller rejoindre leurs anciens sur le front.

Si nous étions engagés dans une guerre normale, pareille à ses devancières, une guerre qui fasse appel à l'agilité des jambes et à la vigueur des épaules, alors, je vous dirais:

— Alourdissez votre sac le moins possible. N'emportez que l'indispensable, c'est-à-dire, en dehors du chargement réglementaire:

Pour l'alimentation: une livre de chocolat qui s'ajoutera à vos vivres de réserve et qui vous fournira un aliment rapide et substantiel, et une boîte de comprimés de saccharine qui, sous un volume et un poids insignifiants, vous permettra de sucrer votre café, ou, du moins, vous donnera l'illusion qu'il est sucré;



Mon contentement dura jusqu'aux environs de minuit.

Pour la correspondance: un bloc-notes de cartes-lettres. Cela suffira et cela ne vous interdira pas les longs épanchements, à l'occasion, si vous avisez vos correspondants d'ajouter, dans chacune de leurs lettres, une feuille de papier et une enveloppe;

Pour la vêture: un vaste et chaud foulard qui servira, à la fois, de foulard et de bonnet de nuit. Il sera bon, également, de remplacer le couvre-pieds réglementaire par une couverture imperméable, en veillant, cependant, à ce qu'elle ne soit pas trop lourde;

Pour la pharmacie: une bouteille d'alcool de menthe, une autre d'élixir parégorique, un flacon de teinture d'iode, quelques cachets de bismuth et d'aspirine.

Rien de plus.

Le poids de ce chargement supplémentaire ne doit pas dépasser deux livres.

Mais, puisque le fantassin s'est mué en taupe, et que la moyenne des marches militaires oscille, actuellement, entre cent et deux cents pas quotidiens, vous pouvez vous permettre certaines fantaisies qui ne seraient pas de mise dans une guerre entre civilisés.

Sans tomber dans l'exagération que je vous ai confessée, et qui m'avait fait faire de mon havresac une succursale de plusieurs grands magasins, ne craignez pas de vous munir de divers petits objets qui vous rendront plus agréable le séjour aux tranchées.

Pour le dieu Ventre, — à lui l'honneur! — quelques boîtes de sardines et de pâtés et quelques fromages. L'ordinaire est abondant, mais peu varié, et ce supplément ne paraîtra pas superflu, certains jours de grand appétit. Une vingtaine de morceaux de sucre remplaceront avec avantage la saccharine, car, au seul avantage de la saccharine, qui est son pouvoir sucrant, très fort sous un petit volume, s'opposent, il ne faut pas l'oublier, des inconvénients multiples.

Pour votre correspondance, le cahier de deux sous quadrillé sera le meilleur des papiers à lettre, le plus pratique et le moins cher.

Pour la vêture, consultez votre résistance au froid. L'été, le linge et les vêtements du régiment, augmentés de quelques semelles intérieures, en liège ou en papier, suffiront amplement. Je ne parle que pour mémoire du moustiquaire ou cagoule, précieux contre les mouches : condensé, il tiendrait dans un dé à coudre et son poids ne dépasse pas un gramme.

L'hiver, il faut ajouter un passe-montagne, une paire de gants fourrés, un solide tricot.

Je ne saurais trop recommander, l'été aussi bien que l'hiver, une pièce de toile caoutchoutée, — je ne dis pas : cirée. Prenez-la d'excellente qualité et très ample. La mienne avait trois mètres de long et un mètre vingt de large. Je ne saurais dire tous les services dont je lui suis redevable.

C'est elle qui m'a permis de me coucher sur la terre mouillée, sans être incommodé; elle qui, tendue sur deux rondins, au-dessus de la tranchée, me servait de toit contre la pluie : nous pouvions nous abriter quatre sous son aile.

Avec les dimensions que j'ai données, la toile caoutchoutée pèse deux kilogrammes environ. Ce serait beaucoup, ce serait trop. Mais vous pouvez remédier à cet inconvénient en vous faisant aider, pour la porter, par les camarades qu'elle protège en même temps que vous-même.

Le jour de la marche en avant, vous la partagerez en deux : une moitié dont vous ferez cadeau, l'autre que vous garderez si vous n'avez pas de couverture imperméable.

Mais il n'y a pas que la grande marche en avant à prévoir; vous devez penser également aux petites marches en avant, que constituent les attaques.

Pour les attaques, on laisse le sac à l'arrière; on n'emporte que la musette, le bidon et la couverture. C'est dans ces circonstances-là surtout qu'on apprécie la couverture imperméable, car les tranchées ennemies où l'on prend pied sont, en général, bouleversées par l'artillerie, et, si des abris demeurent, on n'a ni la permission ni le goût de s'enterrer à plusieurs mètres sous terre.

Un conseil encore en passant : usez d'alcool le moins possible, car, à tous ses inconvénients ordinaires, il ajoutera celui d'aggraver votre mal si vous venez à être blessé. J'ai sur la conscience un meurtre involontaire, commis dans l'ignorance de ce qui précède, à une des attaques du mois de janvier. Un blessé passait, criant la soif. Pas d'eau sur la colline où nous nous battions. Je fis arrêter les brancardiers et je tendis au blessé mon bidon à demi plein de rhum : une heure après, il était mort. Or, sa blessure, une plaie au ventre sans gravité spéciale, ne comportait aucune issue funeste : l'alcool était le seul responsable, ainsi que me l'apprit le major, quelques jours après.

Comme vous l'avez remarqué, il n'a pas été question, dans cette nomenclature, d'objets utiles, ni du « hamac indéchirable », ni d'aucune des innombrables inventions nées de la guerre, lesquelles ne séduisent que les profanes.

Croyez-en un vieux « Poilu », ô mes jeunes amis! et si, une fois sur le front, vous avez de l'argent qui vous embarrasse, payez des pipes et des boîtes de sardines aux camarades de votre escouade.

(A suivre.) **Lieutenant JACQUES P...**

(Illustrations de P. THIRIAT.)



L'AME SERBE

Episode d'actualité, en deux tableaux,
de MM. Joseph de GRAMONT et George MONCA (1)

A Son Excellence M. le docteur Milenko R. Vesnitch, ministre de Serbie en France. Hommage respectueux de notre admiration émue pour sa Patrie martyre, demain la plus grande Serbie.

J. de G. G. M.



PERSONNAGES

	Mmes
ZORKA DESCOVITZ.	AIMEE TESSANDIER.
MIRKA, sa nièce.	SUZANNE DASTANGES.
	MM.
Le docteur serbe PETER VERLITCH, soixante ans.	ALBERT BRAS.
FILEFF, fonctionnaire bulgare.	EMILE AVELOT.
JEAN AUBRY, soldat français.	RENE MONTI.

Musique de scène de M. J. Buisson (2)

PREMIER TABLEAU

Une salle au rez-de-chaussée de la maison des Descovitz, dans un village serbe occupé par les Bulgares. Au fond, le grand poêle de faïence et le banc. En pan coupé, au troisième plan: à droite, porte donnant dans le village; à gauche, porte accédant au verger de l'habitation. Au premier plan, à gauche, une fenêtre à volets intérieurs; entre la fenêtre et la porte, l'icone familiale devant laquelle brûle une veilleuse. A droite, premier plan, autre porte donnant dans la maison.

Le soir, au crépuscule. Une lumière douce vient de la fenêtre.

Au lever du rideau, la vieille Zorka est agenouillée devant l'icone, à même le sol; elle prie.

ZORKA. — Mon Dieu!... Dieu de justice et de miséricorde dont le fils mourut sur la croix, reçois près de toi mes enfants bien-aimés! Reçois Dimitrié le brave, mort pour la Patrie; reçois Marko le vaillant, mort pour la Patrie; reçois Vladimire l'intrépide, mort pour la Patrie; et reçois le petit Guiorguié..., mort pour la Patrie *(D'une voix éteinte.)*, à quinze ans!

La porte de droite, premier plan, s'ouvre et paraît Mirka. Elle s'arrête sur la porte et écoute.

ZORKA, *continuant.* — Leur sang a arrosé la montagne et la plaine, leur jeune sang vermeil et généreux qui fera pousser la moisson prochaine, moisson d'amour et de sacrifice pour la Patrie serbe..., moisson de haine pour l'ennemi...

Mirka s'est avancée de deux pas. Elle murmure.

MIRKA. — *Amen!...*

Elle s'incline profondément devant l'icone.

Zorka se lève vivement, farouche; mais, voyant Mirka, sa figure s'éclaire.

ZORKA. — Ah!... c'est toi, Mirka.

MIRKA. — Oui, ma tante.

ZORKA. — Je priais... Je priais pour eux, qui sont partis, si jeunes, si beaux, si forts... et qui ne reviendront plus...

MIRKA. — Courage, ma tante, courage.

ZORKA, *comme hallucinée.* — Quatre, ils étaient quatre. Dimitrié, Marko, Vladimire, et Guiorguié; quatre branches du même chêne..., quatre morceaux de mon cœur, Mirka... Mes petits..., mes grands!... Où sont-ils? *(Egarée, cherchant autour d'elle.)* Où sont-ils tombés?... Où reposent leurs corps?... *(Elle frissonne.)* On ne sait pas... Ils sont morts... *(Elle répète.)* morts... Plus... plus jamais.

MIRKA. — Ma tante, calmez-vous. *(Après un silence.)* Vous n'allez pas encore sortir, cette nuit...

ZORKA. — Si.

MIRKA. — Oh! Je vous en prie, prenez garde; le village n'est plus sûr depuis que les Bulgares l'occupent.

ZORKA. — Ils ne me font pas de mal, à moi.

MIRKA. — Oh! mon Dieu! Vous ne comprenez donc pas?... Ils se conduisent comme des sauvages; ils volent, ils fusillent. Vous connaissez bien le policier qui remplit les fonctions de maire: ce Fileff de malheur; il a déjà fait arrêter plus de cent personnes, des femmes, des vieillards... Mon oncle est entre ses mains depuis hier...

ZORKA, *à voix basse, un instant farouche.* — Oui..., oui...

MIRKA. — Et si l'on vous arrêtait aussi..., je resterais seule... *(Un silence.)* Où allez-vous donc la nuit?

ZORKA. — Dans la montagne.

MIRKA. — Pourquoi?... Que faites-vous là-haut?

ZORKA, *comme égarée.* — Je cherche... Je regarde...

MIRKA, *avec désespoir.* — Ah!... elle ne comprend pas!...

La porte de droite, troisième plan, s'ouvre et, sur la porte, paraît Fileff, cinquante ans, barbu, l'air mauvais.

MIRKA, *épouvantée.* — Fileff!...

Zorka le voit et change complètement de physionomie. Elle rit par saccades. Elle s'adresse à Mirka.

ZORKA. — Et si je veux rire, moi? Oui..., je veux rire!... Ah!... C'est amusant, ces flammes, là-haut, sur la montagne, ce village qui brûle!... Ça danse, la flamme, ça éclaire, ça chauffe... Et le canon!... Ah! quel bruit cela fait! Je l'ai entendu, le canon, le jour où l'on a couronné notre vieux roi!... On a dansé, ce jour-là, sur la grande place... Ah! ah!... On a dansé...

FILEFF, *qui l'a regardée, en riant.* — Et as-tu dansé, toi, la vieille?

ZORKA. — Oui..., oui..., oui... *(Elle rit.)* Ah! ah!... les enfants ont voulu que je danse... *(Elle devient sérieuse et s'adresse à Fileff.)* Où sont-ils, les enfants?... Le sais-tu?...

FILEFF, *secouant les épaules.* — Comment veux-tu que je le sache? Ils doivent être restés quelque part, là-haut, dans la montagne...

MIRKA, *vite.* — Oh! je vous en prie..., ayez pitié!...

FILEFF, *levant les épaules.* — Est-ce qu'elle comprend quelque chose?

ZORKA. — La montagne est haute..., la montagne est grande!... la neige la couronne. *(Elle va au poêle et se chauffe.)* Il fait froid sous la neige...

MIRKA, *à Fileff, à voix basse.* — Qu'avez-vous fait de mon oncle?

FILEFF, *d'un air narquois.* — Je l'ai consigné à l'autorité militaire, comme cela était mon devoir.

MIRKA. — Pourquoi? Qu'avait-il fait, ce pauvre vieux, à demi mort de douleur?

FILEFF. — L'ennemi est renseigné sur tout ce qui se passe dans la région. Il est temps que cela cesse. Nous sommes trahis à chaque instant. Hier encore, notre artillerie lourde a été repérée et ces chiens nous ont démoli deux pièces...

MIRKA. — Et vous croyez que c'est mon oncle qui...?

FILEFF. — On l'a vu sortir, avant-hier, sortir en se cachant. Qu'allait-il faire dans la montagne?

MIRKA. — Il allait chercher les corps de ses fils. Vous savez bien que c'est l'idée fixe de ces deux pauvres vieux: retrouver les corps de leurs enfants..., pour être sûrs qu'ils sont morts.

FILEFF, *élevant la voix.* — Il faut que nous sachions qui renseigne l'ennemi, et je dois redoubler de vigilance, maintenant que l'on signale l'approche des Français.

ZORKA, *du fond.* — Oui... J'y vais... Ne pleure pas... C'est Guiorguié, mon petit... Il m'appelle. *(Elle s'achemine vers la porte de droite, premier plan.)* J'y vais, mon chéri... J'y vais, mon petit enfant.

Elle sort, à droite.

FILEFF. — Où va-t-elle donc?

MIRKA. — Sa folie l'appelle...

La porte, troisième plan droite, s'ouvre. Le docteur Peter Verlitch paraît. Il est enveloppé d'une pelisse qu'il ouvre en entrant; il porte en dessous une longue redingote.

MIRKA, *allant à lui, les mains tendues.* — Ah! docteur...

PETER. — Bonsoir, mon enfant. *(Voyant Fileff.)* Ah!... cet homme, toujours...

FILEFF. — Bonsoir, docteur. Que viens-tu faire ici? Pourquoi as-tu abandonné nos blessés?

PETER. — Les blessés sont soignés. J'ai d'autres devoirs. Il y a ici une malade...

FILEFF, *dédaigneux.* — Une folle...

PETER. — Une folle est une malade. Dans l'horreur de la guerre, ceux qui sont devenus fous sont les plus dignes de pitié. *(Fileff hausse les épaules.)* Et toi, pourquoi es-tu ici?

FILEFF. — Je n'ai pas de comptes à te rendre.

PETER. — Ah! je te comprends. Tu es venu parachever ton œuvre de tortionnaire.

(1) Droits de reproduction, traduction et représentation absolument réservés. S'adresser à M. Marcel Ballot, agent directeur de la Société des Auteurs Dramatiques, 12, rue Henner, Paris. (Copyright by Joseph de Gramont et George Monca, 1915.)

(2) Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. Avelot, 69, boulevard de Clichy, à Paris.

Tu es venu annoncer à ces pauvres femmes la mort du vieux Descovitz...

MIRKA, *dans un cri.* — Mon oncle!... Mort!

Elle tombe sur une chaise.

FILEFF. — C'est toi qui le fais savoir.

PETER. — Mais c'est toi qui l'as tué. Oui, c'est sur ton ordre, à toi, que ce pauvre vieux a été fusillé sans jugement, il y a deux heures.

FILEFF. — Il trahissait.

PETER. — Tu mens. Il pouvait à peine marcher, la mort de ses enfants l'avait anéanti. Et puis, que parles-tu de trahison?... Un Serbe trahit-il, lorsqu'il défend la Serbie et écoute parler l'âme slave?... Qui donc trahit dans ce terrible conflit? Nous, les Serbes restés fidèles à notre idéal, à notre religion, à notre Patrie; ou vous, les Bulgares, devenus les amis, les alliés de nos séculaires ennemis, de nos oppresseurs: les Turcs? Nous, les Serbes, qui nous battons pour nos libertés, pour notre existence; ou vous, les Bulgares, qui avez pris traîtreusement les armes à l'instigation des Allemands, à leur profit, pour toujours servir, ou vainqueurs, ou vaincus? Nous mourrons en levant vers le ciel nos fronts purs de toute tache infamante. Vous vivrez dans la honte de votre sacrilège et de votre bassesse; vous vous êtes fait des âmes de valets!

FILEFF, *qui s'est contenu avec peine.* — Silence!... Je t'ordonne de te taire!... Je ne veux pas discuter avec toi!... Je suis ici pour faire exécuter les ordres de mes chefs. Et, par le Christ, je les ferai exécuter jusqu'au bout. Tu as de la chance d'être médecin..., le seul que nous ayons ici... Sans cela...

PETER. — Douze balles..., n'est-ce pas? Je suis prêt. Ma vieille tête aura ainsi l'orgueil de cette suprême auréole!... Mort pour la Patrie!... Tu me combles, bourreau!

FILEFF. — Assez! tes déclamations ne m'intimident pas. Je vous tiens tous. Je ne crains personne!

PETER. — Ni moi. Je vis ouvertement.

FILEFF. — Je te fais surveiller, tu le sais.

PETER. — Je ne te crains pas; mais laisse-moi consoler ces pauvres femmes, ces deux douleurs innocentes... *(A Mirka.)* Courage, mon enfant. Dieu est juste, il saura punir...

MIRKA, *pleurant.* — Le pauvre vieux!... si bon, si brave...

PETER. — Voici ce que je vous rapporte, ce qui reste du brave Alexandre Descovitz, mort pour la Serbie!... *(Il ouvre sa redingote et en tire les objets.)* Son portefeuille (on n'a pris que l'argent), son scapulaire, taché de son sang. *(Il dépose le tout sur la table.)* La pauvre vieille aura ainsi un souvenir du compagnon de sa vie.

Fileff hausse les épaules.

MIRKA. — Ecoutez...

Un silence. On entend, à côté, un chant monotone, une cantilène berceuse. Le chant se tait. Zorka paraît à droite, premier plan. Elle marche sur la pointe des pieds, un doigt sur les lèvres.

ZORKA. — Il dort... Il dort dans son petit lit, tout blanc. Il repose...

Elle s'approche de la table. Fileff la regarde fixement.

MIRKA, *à Peter, à voix basse.* — Le scapulaire!... elle va le reconnaître...

Elle veut aller cacher les objets.

PETER, *la retenant.* — Laissez... Il est préférable qu'elle sache... Qui sait?... Peut-être, elle se souviendra...

Zorka, debout devant la table, voit les objets, a un sursaut; sa figure décèle une douleur affreuse, mais, rapidement, change, devient souriante; elle rit, même.

ZORKA. — Un scapulaire!... *(Elle le balance au bout du doigt par le cordon, le fixe et a un geste de dégoût.)* Il est rouge...

Elle le jette sur la table.

PETER, *secouant la tête.* — Hélas! elle ne le reconnaît pas.

Zorka prend le portefeuille, l'ouvre, le secoue; des papiers tombent, elle éclate de rire.

ZORKA. — Des papillons!... C'est plein de papillons!...

FILEFF, *ricanant.* — Allons, elle est bien folle...

PETER. — Oui... Encore un crime dont vous serez responsable.

FILEFF. — Des mots! C'est la guerre. Je m'en vais. Bonsoir, la vieille. *(Silence.)* Bonsoir. *(A Peter.)* N'oublie pas nos blessés, toi.

PETER. — Je connais mon devoir.

FILEFF. — Remplis-le. Bonsoir.

Il sort, deuxième porte à droite.

MIRKA. — Oh!... l'être infâme!

PETER. — C'est un Bulgare... Dieu le marquera du signe des traîtres. Avide et lâche, il a cédé à la cupidité et à la peur. Il a renié sa foi, il nous a poignardé dans le dos, nous, ses frères, il a trahi sa mère, la magnanime Russie qui, au prix de son sang, lui assura l'existence avec la liberté. C'est un monstre.

MIRKA. — Dieu le punira.

PETER. — Dieu le punira, comme il a puni Caïn et Judas. Il traînera son infamie à travers les siècles à venir. Ses enfants seront à jamais maudits. Il suivra dans le châtiment ses puissants complices, les austro-allemands, comme il a suivi leur exemple dans le crime. Comme eux, il tue, il brûle, il anéantit nos églises et nos chaumières, il égorge nos femmes et nos enfants, il martyrise nos vieillards et nos prêtres. Comme eux, il est la honte de l'humanité.

MIRKA. — Dieu les punira.

PETER. — Oui.

Pendant ce dialogue, Zorka, non vue des autres, a ramassé les papiers qu'elle a remis dans le portefeuille. Elle le serre contre elle et presse le scapulaire contre ses lèvres. Après la réplique du docteur: « Oui », elle s'effondre, les genoux à terre, la tête sur la table et éclate en sanglots.

ZORKA. — Oh!... Oh!... Sacha!... mon homme, mon compagnon, mon cher mari!... Toi aussi..., toi aussi!...

Elle continue à sangloter en disant des mots inarticulés.

MIRKA. — Ma tante!

Elle s'élance vers elle.

PETER, *la retenant.* — Laissez-la... Elle se souvient... Laissez-la pleurer.

ZORKA *se lève, farouche, les regarde et lève le bras droit, puis d'une voix rauque.* — Silence!... Silence!... *(Un grand temps.)* Vous n'entendez pas?

Au dehors, une détonation éclate. Peter se précipite à la fenêtre et regarde dehors, en entr'ouvrant les volets.

MIRKA. — Qu'est-ce?...

PETER. — Un homme qui fuit à travers champs.

ZORKA. — Ah!...

PETER, *regardant toujours.* — Il saute le mur de votre verger... *(Un temps.)* Ah!... il tombe! il est blessé...

MIRKA. — Mon Dieu!... On le poursuit?

PETER. — Non. Sa trace est perdue, sans doute. Il est là, évanoui, mort, peut-être, à dix pas d'ici...

MIRKA. — Il faut aller le chercher.

ZORKA. — Oui..., oui... J'y vais...

Elle dépose les objets sur la table.

PETER. — Attendez!...

Il court à la porte de droite, troisième plan, et sort un instant.

MIRKA, *regardant par la fenêtre.* — Mon Dieu!... Il est mort, il ne bouge plus!...

ZORKA. — Un blessé!... Un blessé! *(A Mirka.)* Laisse-moi voir. *(Elle regarde par la fenêtre.)* Je ne vois rien.

MIRKA. — Il est tombé derrière la meule de paille.

ZORKA. — Oh!... Oh!... Un blessé!

Elle réfléchit profondément. Peter revient vite et ferme la porte; il reste contre, à l'écoute.

PETER. — Un défilé de prisonniers... Silence!...

On entend, au dehors, des éclats de voix et des cris, le bruit d'une troupe en marche, des insultes: « Chiens serbes, vous êtes pris! Jetez-les dans le torrent!... A mort! » Etc., etc.

ZORKA. — Oh!...

Elle frissonne et se bouche les oreilles.

PETER. — Les lâches!... Les bandits!...

MIRKA, *joignant les mains.* — C'est horrible!

On entend le bruit décroître. La colonne est passée.

PETER. — Il faut, à présent, aller chercher le blessé.

MIRKA. — Oui... Oui...

Ils se dirigent vers la porte de gauche et sortent après une dernière hésitation. La vieille reste seule, inquiète comme si elle faisait le guet. Elle se dirige vers la porte de droite, troisième plan, et la ferme au verrou avec précaution; mais, comme elle s'en retourne, un coup de crosse ébranle la porte. Sursaut. Silence.

UNE VOIX *rude, dehors.* — Eh! la vieille, es-tu là?

ZORKA *se ressaisit et va vers la porte.* — Moi?... On me demande, la vieille?... Moi?...

LA VOIX. — Est-ce que tu dors déjà, vieille toquée?

ZORKA, *à la porte.* — Que voulez-vous?

LA VOIX. — Donne-nous de ton eau-de-vie...

ZORKA. — Non!... Non!... C'est défendu!...

LA VOIX. — Nous ne dirons rien. Donne-nous du tabac et de l'eau-de-vie..., comme hier.

ZORKA, *après un silence.* — Attendez...

Elle revient vers le milieu de la scène. A ce moment, Peter et Mirka rentrent; ils portent un corps inerte, qu'ils déposent sur un banc, près de la table. C'est un jeune homme. Il est enveloppé d'une capote brune, il est nu-tête. Mirka, derrière lui, face au public, le soutient. Zorka, figée à sa place, les regarde avec angoisse.

MIRKA. — Il est mort?

PETER. — Non, je ne crois pas... *(Il ouvre la capote; dessous, paraît l'uniforme français bleu horizon.)* Un Français!... Un soldat français!...

MIRKA. — Un Français!...

PETER. — Oui... Il respire encore... Vite, aidez-moi.

MIRKA. — Oui, oui...

Elle l'aide à retirer la capote du soldat; mais, à ce moment, on entend un nouveau coup de crosse à la porte de droite, troisième plan.

LA VOIX. — Eh bien! vieille sorcière, tu nous oublies?

Le docteur et Mirka se regardent, épouvantés. Zorka va vers la porte.

ZORKA. — Attendez, mes petits! Attendez, mes agneaux! Je viens.

PETER. — Que dit-elle?

Zorka va à un bahut, qui se trouve à droite, entre les deux portes, l'ouvre et en tire une bouteille et un paquet.

LA VOIX. — Dépêche-toi, la vieille... Un officier pourrait nous surprendre.

ZORKA. — Voilà! Me voilà!

Elle va vers la porte de droite, troisième plan.

PETER, *d'une voix angoissée.* — Zorka!...

Zorka le regarde fixement. Un regard tragique; puis, elle ouvre la porte et sort.

MIRKA. — Mon Dieu!... Ils vont entrer.

PETER. — Silence!...

ZORKA, *dehors.* — Tenez, mes petits, voici l'eau-de-vie et le tabac. Cachez-vous pour boire.

LA VOIX. — Ah!... Tu es une bonne vieille! *(Des rires.)* Tu es digne d'être Bulgare!...

ZORKA, *dehors.* — Oui, oui... Allez-vous-en.

LA VOIX. — Si tu étais plus jeune, je t'épouserais... *(Bruyants éclats de rire.)* Bonsoir!... A demain autant, n'est-ce pas?

ZORKA, *dehors.* — Oui... Venez demain, mes petits...

Les rires s'éloignent.

PETER, *à Mirka, à voix basse.* — Pourquoi donne-t-elle de l'eau-de-vie à ces misérables?

MIRKA. — Je ne sais pas. Le sait-elle elle-même?

Zorka est rentrée. Elle ferme la porte au verrou sans bruit, regarde le groupe et se dirige vers l'icone.

PETER, *qui a ouvert la capote et la veste du soldat, l'examine.* — Blessé dangereusement, une balle dans la poitrine. Soutenez-le. *(Il examine.)* C'est étrange!... Il fuyait lorsqu'on a tiré sur lui et sa blessure est par devant!... *(Examen.)* Ah! Je comprends. La balle l'a traversé... *(Il prend dans sa poche une fiole dont il fait respirer le contenu au soldat.)* Donnez-moi quelques linges.

Mirka va au bahut et prend des charpies, qu'elle donne à Peter.

PETER. — Ah!... Il revient à lui. *(A Zorka, qui les regarde, angoissée.)* Soutiens-lui la tête, Zorka.

Zorka se met à la place qu'occupait Mirka précédemment.

MIRKA. — Si l'on pouvait le coucher.

PETER. — Où?

MIRKA. — Dans ma chambre.

PETER. — Oui. Ah!... écoutez. Il va parler.

JEAN, *d'une voix faible.* — Maman!...

ZORKA. — Oh!...

PETER. — Le premier appel de toutes les souffrances!

Jean revient à lui tout à fait. Il regarde ceux qui l'entourent.

JEAN. — Amis?... Ennemis?...

PETER. — Vous êtes chez des amis, des Serbes, mais dans un village occupé par des Bulgares.

JEAN. — Ah! oui, je me souviens... J'ai fui.

PETER. — Vous êtes Français?

JEAN. — Oui, Français; mais mon père était négociant à Belgrade, depuis longtemps. C'est pour cela que j'ai été choisi..., pour la mission... *(Il se lève presque.)* Ah!... la mission!... Il faut que je l'accomplisse... Il faut que je parte.

PETER. — Vous êtes dangereusement blessé. Vous ne pouvez pas faire un pas...

JEAN. — Il le faut!... Il le faut! *(Il se lève tout à fait, mais retombe, épuisé.)* Ah!...

PETER. — Vous voyez... Vous ne pouvez pas bouger... Dites-moi quelle est votre mission, je tâcherai de la remplir à votre place.

Jean regarde fixement Peter, puis Mirka. Il secoue la tête négativement.

PETER. — Vous ne voulez pas parler?...

JEAN. — Je ne vous connais pas...

PETER. — Ah!... Je comprends, vous vous méfiez.

JEAN. — Oui.

PETER. — Vous avez tort. Je suis le docteur Pierre Verlitch. J'ai fait mes études à Paris. J'adore la France... Oui, j'aime la grande nation de liberté et de justice... Nous vous attendons, petits soldats français, nous vous attendons comme des libérateurs, comme des sauveurs... Ah! que puis-je vous dire pour vous convaincre?... *(Un silence angoissé, pendant lequel Jean regarde fixement le docteur; celui-ci a tout à coup une inspiration.)* Ah!... oui..., attendez. *(Il déboutonne sa redingote et son gilet et, de près de son cœur, tire une étoffe pliée.)* Voyez... Voici ce que je garde sur mon cœur pour être prêt à saluer l'armée française aussitôt qu'elle se montrera.

Il déploie l'étoffe: c'est un drapeau français.

JEAN, *transfiguré.* — Le drapeau!... Le drapeau!... *(Il le prend et l'embrasse avec dévotion, puis, s'adressant au docteur.)* Je vous crois... Ecoutez-moi... Puissiez-vous réussir!... A huit kilomètres d'ici, entre Mravintsa et Guevgueli, d'importantes forces françaises sont prêtes à marcher. On est indécis sur la direction à suivre. On veut passer par Guevgueli, dans le défilé. *(Avec force.)* Il ne faut pas que l'on passe par là. Il y a une forte armée bulgare avec des canons, des mitrailleuses et des bombes qui les anéantiraient. Il faut qu'ils traversent le Vardar à gauche, près de Mravintsa; là, une route est libre. Ils peuvent prendre les Bulgares à revers et les battre dans le défilé. Il faut donc aller les prévenir... Si l'on passe par Guevgueli, on est perdu...

PETER. — J'irai.

MIRKA. — Docteur, vous êtes surveillé.

PETER. — J'irai.

JEAN. — Oh! oui... Il faut les empêcher de passer par le défilé. C'est pour être informés des emplacements de la force bulgare que mes chefs m'ont envoyé à la découverte.

Il est épuisé.

PETER. — Reposez-vous.

JEAN, *avec un effort.* — Non... Par la connaissance de la langue serbe et du pays, j'étais à même de mener à bien cette mission... Hélas!... je me suis laissé prendre comme un niais... Ensuite, j'ai réussi à m'échapper... *(Il balbutie.)* Il faut... aviser les Français... Passer par Guevgueli..., c'est... la catastrophe..., l'anéantissement... Il faut..., il faut...

Il s'évanouit.

MIRKA. — Mon Dieu!... Il meurt.

PETER. — Non. Il est épuisé. Aidez-moi à le transporter dans votre chambre.

MIRKA. — Oui, oui.

A eux trois, ils transportent le soldat à droite et sortent par la porte du premier plan. Il fait presque nuit. Dehors, on entend rire; une chanson à boire. Des cris.

UNE VOIX. — Eh! Nicolas, as-tu encore de l'eau-de-vie?

AUTRE VOIX. — C'est toi qui as tout bu, ivrogne!...

LA VOIX. — La vieille folle en a peut-être encore...

AUTRE VOIX. — Tais-toi!... Regarde, là-bas..., un officier.

LA VOIX. — Ah! bigre!...

Zorka revient de droite. Elle marche lentement. Elle prend un rat de cave, l'allume à la veilleuse de l'icone et allume, ensuite, une haute lampe rustique, à l'huile, qui se trouve sur le bahut; elle l'apporte sur la table. Lumière. Elle voit le scapulaire et le portefeuille, les prend religieusement et va les ranger dans un meuble, etc., puis se dirige vers la porte à droite, troisième plan, écoute, etc. Peter revient de droite, premier plan; il boutonne sa pelisse. Zorka le regarde.

PETER. — Zorka... Il faut que je parte. Je te recommande le blessé.

ZORKA, *d'une voix calme.* — Mirka...

PETER. — Oui, je sais, Mirka est là; mais c'est une jeune fille, une enfant, et il faut l'aider.

ZORKA. — Oui.

PETER. — M'as-tu compris, Zorka? Je dois aller là-haut..., sauver les Français... *(Zorka le regarde, calme.)* Ah! *(Il touche du doigt le front de la vieille.)* Qu'y a-t-il, là dedans?...

ZORKA, *d'une voix émouvante.* — De la douleur!...

PETER. — Pauvre femme!... Adieu, Zorka! Si je ne reviens pas, je te recommande... *(Geste.)* Il faut le cacher..., le sauver.

ZORKA. — Oui.

Peter va vers la porte du troisième plan droite. A ce moment, on frappe et l'on entend la voix de Fileff.

FILEFF, *dehors.* — Eh quoi?... fermée. Eh! la vieille, veux-tu m'ouvrir, vivement?

PETER, *avec épouvante.* — Fileff!

FILEFF. — Allons, ouvre..., ou je fais enfoncer la porte.

PETER, *à Zorka.* — Ouvre.

Elle ouvre.

FILEFF, *entrant.* — Ah!... Docteur Verlitch, c'est toi que je cherchais. Nos blessés te réclament. Le capitaine Isvonsky a été pris de fièvre, il délire... Allons, viens vite.

PETER. — Je vais y aller... Précède-moi.

FILEFF. — Pas du tout! Tu vas venir avec moi... Allons, arrive... *(Riant.)* Les routes ne sont pas sûres.

PETER, *avec désespoir.* — Perdus!... Ils sont perdus!...

FILEFF. — Qu'as-tu?... Tu hésites?... *(Le regardant fixement.)* Tu médites quelque trahison.

PETER, *vivement.* — Non, non. Je t'accompagne.

FILEFF. — A la bonne heure!... *(A Zorka.)* Et toi, je te défends de donner de l'alcool aux hommes du poste voisin, entends-tu, la vieille?

ZORKA, *riant.* — Ce sont des enfants..., des petits agneaux.

FILEFF. — Je te le défends, c'est compris. A demain! *(En sortant.)* Allons, docteur Verlitch, tu viens?

PETER, *désespéré, à Zorka.* — Zorka, comprends-tu, Zorka, je ne peux pas aller prévenir les Français... Ils sont perdus... S'ils passent par Guevgueli..., ils sont perdus.

Zorka le regarde, comme si elle comprenait, mais ne répond rien.

PETER, *la fixant dans les yeux avec une angoisse infinie.* — Zorka, Zorka, comprends-tu?...

Elle ne répond toujours rien. Fileff reparaît à la porte du troisième plan droite.

FILEFF, *à Peter.* — Eh bien!... Que fais-tu?

PETER *a un sursaut. A Zorka, presque à voix basse.* — Adieu, Zorka!

ZORKA, *de même, gravement, lentement.* — Dieu nous garde, Pierre!...

FILEFF, *qui a fait quelques pas.* — Qu'as-tu donc à dire à la vieille?

PETER. — Moi? Rien.

ZORKA *s'avance vers Fileff et vivement.* — Il me dit... *(Une pause... Peter et Fileff l'écoutent avec intérêt... Elle reprend, mystérieuse.)* de ne pas donner d'eau-de-vie à tes soldats... *(Elle s'éloigne ensuite en ricanant.)* Tes soldats..., mes petites brebis.

Peter lève les épaules, désespéré. Un temps.

FILEFF, *toujours méfiant.* — Il a raison. *(A Peter.)* Tu m'accompagnes, cette fois?

PETER. — Oui... Passe devant.

FILEFF, *ironique.* — Après toi, docteur Verlitch.

Ils sortent. La vieille les regarde. Un temps. Zorka se passe plusieurs fois les mains sur le front, vient à la table et souffle la lampe, prend sur le banc un fichu noir et s'en enveloppe la tête, va à la porte premier plan droite, écoute, revient vers l'icone, se prosterne, fait le signe de la croix grecque (croix avec le pouce sur le front, sur la poitrine, sur l'épaule droite d'abord, ensuite sur la gauche), se lève, se saisit d'un bâton, va à la porte troisième plan droite, l'ouvre, sort, et la referme.

UNE VOIX, *dehors.* — Eh! la vieille!... as-tu de l'eau-de-vie?...

ZORKA, *dehors.* — Non..., non..., demain... Bonne nuit.

LA VOIX. — Vas-tu au sabbat, vieille sorcière?

AUTRE VOIX. — Tu ne vois pas qu'elle va rejoindre son amoureux...

Rires bruyants.

AUTRE VOIX. — Ah! ah! ah!... bon amusement, la belle!...

Rires.

Rideau.

JOSEPH DE GRAMONT
et GEORGE MONCA.

(Le deuxième tableau paraîtra dans le prochain numéro.)

(Illustrations de NIC. JÉRÉMITCH.)

LES·ANNALES



SUR LE FRONT, EN CHAMPAGNE

16 Janvier 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N°. 25 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Revue Universelle paraissant le Dimanche

Directeur, Rédacteur en chef : ADOLPHE BRISSON

ABONNEMENTS (Édition illustrée) UN AN SIX MOIS
France et Colonies 12 fr. 6 fr. 50
Union postale.... 18 fr. 9 fr. 50
Le Numéro : 25 Centimes

ÉDITION DE LUXE (Papier fort) UN AN SIX MOIS
France et Colonies 16 fr. 8 fr. 50
Union postale.. 22 fr. 11 fr. 50
51, rue Saint-Georges — PARIS

34e ANNÉE (1er SEMESTRE). Sommaire du N° 1699 16 JANVIER 1916.

TEXTE

ILLUSTRATIONS

Dessins de Huard, Thiriat, Nic Jérémitch — Compositions de Paul Thiriat ; l'Offensive en Champagne. — Escarmouches, par Henriot. — Portraits et Photographies d'actualité. — Couverture : *Sur le Front, en Champagne*, par Géo Conrad.

Notes de la Semaine

Le Calvaire

Nous savons maintenant ce que fut l'exode du peuple et de l'armée serbes, refoulés par la coalition victorieuse des Austro-Allemands et des Bulgares. Un des fugitifs, le correspondant du *Journal*, M. Henry Barby, nous décrit cette épopée dans des pages toutes frémissantes d'héroïsme et d'horreur. Jamais un plus sublime poème n'aura été vécu, jamais de telles souffrances n'auront été endurées. Successivement, sous la poussée de l'ennemi, les malheureux Serbes se retirent vers le centre du pays, ils essaient de gagner le Monténégro et de tendre la main aux Français. Nish, Kragouiëwatz, Kralièvo, Stoudenitza, Novi-Bazar, Rachka, Mitrovitsa, Uskub, Priszrend, Prichtina, ce sont les stations du calvaire. A mesure que s'opère la retraite, la foule grossit. Les habitants, saisis de terreur à l'approche d'un ennemi sauvage, cherchent une protection auprès des troupes, dont ils paralysent les mouvements. A la sortie de Mitrovitsa, la route s'emplit d'une cohue mouvante et confuse. Sans arrêt, le flot roule des piétons et des véhicules, qui se pressent, s'enchevêtrent, s'écrasent. Les voitures de la Cour, lamentables, aux ors ternis et souillés de boue, roulent parmi les chars à bœufs. Les ministres, les fonctionnaires, les diplomates, cheminent coude à coude avec le peuple; des prisonniers autrichiens avancent, abandonnés à eux-mêmes, sous la garde d'un seul sous-officier vétéran! Personne ne s'occupe des blessés; ils se traînent, pauvres larves humaines, s'affaissent et meurent le long des talus, tandis que, là-haut, les aéroplanes, contraints de fuir, eux aussi, volent dans l'air glacé et gagnent à tire d'aile des régions plus tranquilles. Spectacle prodigieux. Inoubliables visions d'épouvante...

On s'apitoie sur les misères de la retraite de Russie, en 1812; elles n'égalaient pas celles-ci. Elles n'atteignaient que des soldats, endurcis aux épreuves de la guerre; elles épargnaient les femmes et les enfants. En Serbie, les victimes les plus rudement frappées, ce sont les faibles, les êtres inoffensifs. M. Barby, témoin de ces scènes poignantes, en a noté quelques-unes qu'il faut retenir, pour les joindre au dossier du formidable réquisitoire que l'avenir dressera contre les Barbares.

La scène suivante se passe en chemin de fer. Le train — le dernier train qui ait pu partir — serpente lentement au fond de la vallée de la Morava. Sur la plate-forme d'un wagon de marchandises, cinquante voyageurs sont empilés, comme des naufragés sur un radeau. Il y a des mutilés qui agonisent sans secours, des paysans âgés et débiles, des jeunes filles, des jeunes mères, des nourrissons vagissants, des marmots déguenillés :

— Maman! j'ai faim! murmure soudain une voix craintive.

La mère, une paysanne, feint de ne pas entendre. Un instant, j'entrevois, à la lueur d'une lanterne fugitive, son visage que la douleur crispe; elle n'a plus de pain; elle n'a pas le courage de faire, au petit être qui souffre, la cruelle réponse : *néma!* (Il n'y a pas!)

Mais un blessé, qui gémit là-bas, interrompt sa plainte. Avec un effort immense, il se dresse sur le coude, retire son sac de dessous sa tête, en sort un reste de « boule » de soldat, et, tendant le pain à la mère :

— *Ourmi!... daï de'si!...* (Prends!... donne aux enfants!...), souffle-t-il d'une voix épuisée.

Les tableaux se succèdent, innombrables, émouvants, cruels, grandioses.

Je bute contre un obstacle. C'est le cadavre d'un vieillard. On le traîne hors de la route, et il reste gisant. Voici une femme étendue sur le marchepied d'un camion embourbé; elle serre sur sa poitrine un bébé de deux ans, tout raidi. Elle ferme les yeux, épuisée, à bout de souffle. Une fillette (huit ans au plus), grelottant sous un châle en loques, cherche à la ranimer, puis, affolée soudain par le silence effrayant de sa mère, elle éclate en sanglots et se laisse tomber à genoux.

Plus loin, un petit garçon est accroupi sur le rebord du fossé. Des pleurs coulent sur ses joues blêmes et ses dents s'entre-choquent. Je l'interroge. Il a perdu les siens, il n'a pas mangé depuis deux jours. Il ne peut plus se tenir debout. Que faire? Je lui donne ce qui me reste de mon pain de maïs et je m'éloigne, le cœur serré, incapable de retenir mes larmes.

Toute cette affreuse journée, j'ai vu périr des êtres humains comme crèvent les bêtes.

Je les ai vus s'écrouler, se relever, retomber, se relever encore, pour retomber définitivement.

La première de ces effroyables agonies me donna l'impression que celui qui succombait sous mes yeux était ivre. Après un suprême effort pour se remettre debout, il balança la tête et agita les jambes, puis ses mouvements se ralentirent et cessèrent. C'était fini!

Sur cette désolation, sur cette détresse, plane l'admirable figure du vieux monarque. Peut-être aurait-il pu s'évader de son royaume, s'assurer en Italie un refuge où il eût attendu des jours meilleurs. Un roi d'âme médiocre se fût soustrait au péril. Pierre Ier a une autre conception de l'honneur... Que lui importe sa propre sécurité, si la patrie est vaincue! Il veut partager le sort de ses frères d'armes, endurer avec ses sujets le froid et la faim. Il les précède,

il les guide. A l'entrée des défilés abrupts d'Albanie, il abandonne son auto pour un chariot rustique; puis, le sentier devenant impraticable, il marche à pied dans la neige, s'aidant, comme bâton, d'une branche cueillie à un arbre du chemin. Sous l'âpre bise, sous la rafale, il chancelle. Une force miraculeuse le soutient. Il s'est juré d'échapper aux griffes de l'envahisseur. Accablé par la fortune, non désespéré, il songe aux futures représailles. Devant cette image épique du souverain luttant contre la fureur des éléments et la méchanceté des hommes, comment ne pas penser au roi Lear? Je relis les paroles que Shakespeare met dans la bouche de son héros, assailli par la tempête :

« Soufflez, vents; faites rage. Cataractes, dégorgez-vous, jusqu'à ce que vous ayez submergé nos clochers et noyé leurs coqs. Eclairs sulfureux, avant-coureurs de la foudre qui fend les chênes, venez roussir ma tête blanche. Et toi, tonnerre exterminateur, écrase le globe du monde, brise les moules de la nature et détruis en un instant tous les germes qui font l'ingrate humanité... Pauvres indigents tout nus, têtes inabritées, estomacs inassouvis, sous vos guenilles trouées et percées à jour, vous ne pouvez vous défendre contre un tel orage... »

L'orage finira... Bientôt, — demain, — le soleil d'une paix réparatrice illuminera le front de Pierre l'Indomptable. Dieu donnera à ce prince vénéré, sinon plus de gloire, — c'est impossible, — du moins la joie de mourir dans sa capitale reconquise, au milieu de son peuple ressuscité.

LE BONHOMME CHRYSALE.

L'affluence des abonnements de fin d'année, et les difficultés actuelles de la main-d'œuvre ont introduit, la semaine dernière, dans nos services une légère perturbation et occasionné quelques retards. Nous en exprimons aux abonnés nos regrets et nos excuses.

Abonnements de Guerre
Pour les Soldats

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre :**

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50,** sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées...* A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

Voir aux annonces le bulletin à remplir.

JOURNAL DE L'UNIVERSITÉ

Nous pouvons aussi envoyer aux combattants le texte des belles **Conférences de Guerre** faites l'an dernier à *L'Université des Annales.* Rien, en effet, n'est plus propre à les réconforter que la parole de maîtres tels que JEAN RICHEPIN, HENRI LAVEDAN, FRÉDÉRIC MASSON, MAURICE BARRÈS, MAURICE DONNAY, ANDRÉ BEAUNIER, EDOUARD BRANLY, ADOLPHE BRISSON, FRANTZ FUNCK-BRENTANO, HENRI-ROBERT, EDOUARD HERRIOT, ANDRÉ LICHTENBERGER, JULES TRUFFIER, GEORGES CAIN, etc.

Ces conférences sont publiées dans *Le Journal de l'Université.* Nous en adresserons la collection aux soldats du front, au prix réduit de **3 francs** pour 10 numéros.

Les Lettres de la Cousine

« C'est si simple de faire son devoir. »

Ma chère cousine,

Pourquoi certaines confidences ont-elles le don de vous émouvoir jusqu'au fond de l'âme... L'aventure contée est banale. On l'a entendue trop souvent pour qu'elle bouleverse votre sensibilité..., et cependant, cette fois, par je ne sais quel accent de sincérité, elle pénètre dans vos moelles, elle vous secoue avec une force dont vous demeurez surprise. Cette personne, qui vous a ouvert son cœur si tendrement, vous ne la connaissez pas, et voilà que, subitement, sa peine devient votre peine, et vous voudriez trouver, pour apaiser sa douleur, les mots très doux qui consolent, et l'amitié qui soutient dans les moments où le courage faiblit... Pauvre lettre, largement, tristement encadrée de noir, combien de fois l'ai-je lue et relue. L'histoire n'est presque rien... Une jeune femme heureuse et qu'on devine distinguée et charmante, reste veuve; son mari, un officier, est mort très simplement à la guerre. Elle l'adorait, il l'adorait, et pour la rattacher à la vie il lui reste trois enfants, trois beaux bébés, qu'elle a la mission d'élever. Elle regarde pleine d'effroi la lutte qu'il lui faudra soutenir seule, seule, absolument seule. A deux, la demi-pauvreté avec un compagnon, un maître qui était le meilleur des amis, lui laisse des souvenirs délicieux; la pauvreté, avec la charge écrasante de ces chers petits qui poussent et s'accrochent tendrement à ses jupes de deuil, l'angoisse, maintenant qu'elle est chef de famille. Elle sera brave pour eux, il faut qu'elle soit brave, mais elle voudrait assurer le lendemain ; elle voudrait gagner sa vie honorablement, elle voudrait que les petits fussent élevés comme ils eussent dû l'être, et qu'ils ne sentissent point trop durement l'irréparable perte qui la torture.

Ah! comme j'aimerais la publier ici, cette lettre toute chaude, toute vivante, qui n'est qu'un long cri d'amour et de noble inquiétude. Elle est si intime en ses détails, que je n'ose commettre ce sacrilège, et, cependant, comment résister à donner ce fragment, dans lequel, après avoir épanché son cœur douloureux, elle dit:

« Permettez-moi, cousine Yvonne, de vous citer ces lignes de la dernière lettre de mon mari, écrite le matin même de sa mort :

« Je pense souvent à toi, ma chérie, ma bien aimée, et aux petites têtes qui t'entourent, mais avec douceur, car je sais que nous serons victorieux, et si je tombe à mon tour, on vous aidera, vous ne manquerez de rien et vous saurez que j'ai fait mon devoir... C'est si simple de faire son devoir... »

Et la jeune femme, ayant transcrit ces lignes d'une simplicité sublime ajoute, emportée par l'admiration et l'amour : « dans cet enfer des Vosges, blessé et refusant de se laisser évacuer, ayant vu mourir tous ses camarades, et sachant sa mort inévitable, voilà ce qu'il trouvait à me dire dans son âme de héros prêt à tout, à tuer comme à mourir... »

Et, avec une confiance aveugle, dont la témérité est faite pour confondre, elle conclut: « que par vous, cousine Yvonne, se réalise le seul et dernier espoir de ce soldat... »

Je ne rends que bien sèchement l'impression émouvante que dégage cette lettre. Elle ... d'une tendresse, d'une dignité rehaussées par je ne sais quel ardent courage dont il est impossible qu'on ne subisse pas l'attraction..., et parce que son mari a laissé, en manière de testament, cette parole sacrée : « Si je tombe à mon tour, on vous aidera..., vous ne manquerez de rien..., et vous saurez que j'ai fait mon devoir... », elle attend vaguement le miracle promis...

D'où viendra l'aide? elle n'en a aucune idée sans doute. Mais celui qui tenait sa vie et son cœur, et qui s'est sacrifié pour la Patrie, celui-là a prononcé, au seuil de la mort, une parole pleine de foi : « Si je tombe à mon tour, on vous aidera », une secrète espérance illumine son cœur. Elle entend chanter la prophétie haute et douce, écrite par le héros qui fut son mari. « Si je tombe à mon tour, on vous aidera »; et la parole évangélique lui donne la force de lutter, la force de se défendre, la force de faire son devoir... « C'est si simple de faire son devoir!... » C'est simple, il est vrai, mais, dans la peine, les larmes obscurcissent quelquefois les yeux; on ne distingue point toujours la bonne route qui monte au but, le chemin droit qui y mène, il y a les ronces et les épines qui égratignent le visage... On relit alors le talisman précieux qui contient la vérité, qui enseigne la sagesse et raconte le sublime sacrifice de la France: « Je sais que nous serons victorieux », écrit-il. Et le présage a la lumière des paroles saintes prononcées par les martyrs...

« Si je tombe à mon tour, on vous aidera... » Parole miraculeuse et qui en dit long sur le sens de la vie... Oui, il n'est point de soldat qui, menant le grand combat, ne soit en droit de marquer cette affirmation suprême... Tout ce qui respire, tout ce qui se dit Français, tout ce qui a une âme ne doit plus avoir qu'un souci : recueillir les héritages sacrés qui nous viennent de nos morts, respecter le vœu du plus humble, prendre entre ses bras, serrer sur nos cœurs les veuves, les orphelins, et surtout leur permettre de vivre dignement dans le culte de ceux qu'ils pleurent... Décevoir l'espoir d'un seul être qui, versant son sang pour la grande cause du pays, meurt confiant, disant : « Si je tombe, à mon tour, on vous aidera », décevoir cet espoir serait un crime...

Et je ne sais rien de plus pathétique, de plus beau ni de plus grand que ce dernier verset :

« Et vous saurez que j'ai fait mon devoir... C'est si simple de faire son devoir... »

Elle peut répandre des larmes, la pauvre veuve, maman des trois chérubins, qui reste seule dans la vie, après avoir connu un tel compagnon ; elle peut verser des larmes brûlantes, des larmes qui crèvent le cœur, mais elle a le droit d'être fière..., sa mission est belle... Le cher héros est mort en promettant la victoire, et, en quelques mots profonds, il a dicté la grande leçon de la guerre...

« C'est si simple de faire son devoir!... »

Enseignement lumineux, qui a la tendresse des matins clairs et le rayonnement des mots divins.

Elle fera son devoir, parce qu'il est simple..., elle élèvera ses trois enfants dans le souvenir de celui qui, pieusement, est mort pour la Patrie, elle leur répètera la grande parole qu'il a laissée comme un trésor: « C'est si simple de faire son devoir... » Et, sans doute, d'autres entendront la prophétie qui, à l'heure du

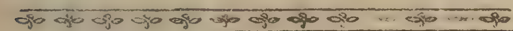
combat, lui laissa tout son courage : « Et si je tombe à mon tour, on vous aidera... »

Et c'est pour permettre à cette parole de s'accomplir, que je la transmets ici avec toute mon émotion, et tout mon respect... Il faut que le vœu de ce mort au champ d'honneur soit entendu, il faut que cette jeune veuve soit aidée. Il faut qu'elle puisse gagner la vie de ces trois orphelins, qui, un jour, à leur tour, répéteront les mots sacrés :

« C'est si simple de faire son devoir. » Et je suis sûre que le vœu sera entendu.

YVONNE SARCEY.

Je donnerai le nom de cette veuve de héros, non à ceux qu'une vaine curiosité pousse, mais seulement aux amis qui croiront pouvoir l'aider dans sa noble tâche de travail.



Le Journal de l'Université des Annales

Le N° XXIV
(dernier N° de l'année scolaire 1915)

Vers la Victoire

va paraître dans quelques jours.

Les abonnés du Journal de l'Université des Annales devront se hâter de renouveler leur abonnement s'ils ne veulent pas subir d'interruption dans l'envoi du journal.



Le N° I de l'année 1916

est en préparation; il sera reçu le 25 janvier.

Il contiendra la conférence de Jean Richepin : ***A Travers l'Ame et la Littérature Anglaises.***

12 ballades anglaises, écossaises, irlandaises.

4 vieilles chansons anglaises délicieusement illustrées de vignettes.

Et 3 chapitres des ***Quarts d'Heure du Docteur,*** entretiens pratiques pour les infirmières, du Dr Raoul Baudet.

L'abonnement aux 24 Nos de 1916 (10e année), est de 10 francs.

Nota. — Quelle que soit la date à laquelle l'abonnement est pris, il comporte toujours ces 24 Nos, formant l'ensemble du Programme de conférences donné aux Universitaires pendant cette année de travail. Il serait impossible que l'abonnement séparât des Leçons qui forment les chapitres d'un même sujet...

Les 3 thèmes adoptés cette année et développés chacun en 12 conférences sont :

1° ***Les Grandes Leçons de la Guerre***

2° ***A Travers l'Ame et la Littérature Anglaises***

3° ***Le Patriotisme dans la Poésie et au Théâtre***

Ces conférences forment une suite logique, elles empliront les 24 Nos de l'année 1916... Tout abonnement pris pour 1916, implique donc l'envoi des 24 Nos.

Chaque N° contient 64 pages, illustrées de 50 gravures, morceaux de musique.

LES CONFÉRENCES de l'Université des Annales

Voici le programme des conférences de la première semaine :

Lundi 17 janvier, à 2 h. 1/2

L'Héroïsme Féminin à travers l'Histoire

Henri-Robert.

Mercredi 19 janvier, à 2 h. 1/2

Le Folklore

(Ballades anglaises, écossaises, irlandaises.)

Jean Richepin,
de l'Académie française.

Vendredi 21 janvier, à 2 h. 1/2

Le Patriotisme au Théâtre

Louis Barthou,
ancien président du Conseil.



Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Semaine calme, de grandes évacuations ont été faites en vue des nouveaux arrivages de blessés, mais les blessés ne sont pas encore venus, et un repos relatif règne à l'hôpital. Nous avons eu à fêter un de nos enfants, le soldat Gommont, qui a reçu, pour sa belle attitude au feu, la double récompense de la médaille militaire et de la croix de guerre. Il est vrai de dire que le soldat Goumont a été amputé du bras droit, et que ses blessures sont en bonne voie de guérison.

Il nous faut maintenant rendre compte, comme nous sommes accoutumés de le faire chaque mois, de l'état des dépenses et recettes de Décembre. Et, d'abord, nous avions en caisse au 1er décembre 10,269 francs 15, et nous trouvons en caisse au 1er janvier 16,571 francs 65. C'est là un prodige délicieux, à mesure que la caisse se vide, elle se remplisse plus abondamment, et ce sont nos chers, nos fidèles abonnés, qui accomplissent ce miracle constant, répété avec une bonne grâce généreuse dont nous avons le droit d'être émerveillés..

Les dépenses totales ont été élevées ce mois-ci : 9,939 francs 75; mais elles n'ont rien pour étonner, puisque nous avons reçu un surcroît d'argent pour des attributions spéciales : Noël des Enfants, Noël des Blessés, Envois aux Soldats du Front, Réveillons..., toutes les indications données par les donateurs ont été fidèlement suivies. En sorte que si les dons ont afflué ce mois-ci, ce fut une raison directe d'augmenter les dépenses au chapitre extraordinaire et charmant des joies du Jour de l'An, il ne faut pas se plaindre, puisque, malgré tout, l'encaisse actuelle de 16,571 francs 65 se trouve marquer une supériorité de 6,302 francs 50!... sur le mois dernier.

Le chapitre de l'alimentation, comprenant toutes les dépenses, entre pour la somme de 5,739 francs 15; le chapitre chirurgie, pharmacie, stérilisation, alcool, achat de drains, instruments, etc., pour la somme de 666 francs 65... Entre parenthèses, n'oublions point de dire que, fidèlement, M. Bruneau nous continue le don précieux de l'eau oxygénée, cadeau royal, si l'on considère qu'il dure depuis l'ouverture de l'hôpital. Mme Sarlin, avec une bonté illassable, offre ses somptueux goûters du mardi. Fermons cette parenthèse et disons les attributions spéciales inhérentes aux dons et gratifications du Jour de l'An : cadeaux, envois au front, Noël des soldats, étrennes, réveillon des tranchées, ont atteint en ce mois-ci, la somme de 1,946 francs 80.

Mais, n'entrons pas plus avant dans des détails fastidieux, et qui, cependant, dans le grand livre de Mme Guernieri, en colonnes, prennent une majesté, un ordre, une signification incomparables, et, en trois lignes, dressons notre état :

L'encaisse au 1er décembre, était de	10.269 15
Les dons reçus pour l'Hôpital : Envois au front, Noël des blessés etc., furent de	16.242 15
Soit un total de	26.511 30
Les dépenses, tant Hôpital, qu'Envois au Front, Gratifications, Etrennes, Noël des blessés, furent de	9.939 75
Il reste donc en compte au 1er janvier, la somme de	16.571 65

Et, maintenant, poursuivons notre tâche, qui est de faire connaître toutes les souffrances causées par la guerre pour avoir le bonheur de les soulager en commun. Et comment ne pas sentir des forces nouvelles, quand on reçoit de si tendres lettres de remerciements. Le *lieutenant Derosières*, du *1er bataillon de chasseurs à pied, 1re compagnie, secteur 116*, m'écrit :

« Je dois vous avouer que le résultat dépasse un peu mes espérances, mais, j'ai les éléments pour employer la générosité stupéfiante de vos chères marraines (1). » Et combien de lettres expriment le même étonnement charmé; mais ne regardons pas en arrière, le bien qui est fait est fait, et regardons en avant celui qui reste notre doux devoir.

M. Valette, officier d'administration me dit :

« Nous créons une salle de récréation pour les convalescents, voulez-vous solliciter pour nous des envois de vos généreux cousins?... Des livres, des jeux, des bibelots, des paravents, et des gravures pour cacher les murs nus.

» Avec votre concours, nous donnerions à nos blessés mieux que le simple confort. »

Pour les envois, s'adresser à *M. Hayeli, officier d'administration gestionnaire de l'ambulance 16/3, secteur 95.*

Et nos hommes au front souffrent, eux aussi, ils ont des ennemis terribles en dehors des Allemands, ils souffrent du froid, des rats et de l'eau, cette eau boueuse qui envahit tout. Mais ils sont si ingénieux, leur moral est si brave! Ecoutez ce fragment de lettre de M. Bertrand de Champeaux, l'auteur de très beaux dessins publiés dans le Journal de l'Université :

L'EAU DANS LES TRANCHÉES

... C'est du fond d'un bois, à quelques centaines de mètres des avant-postes ennemis que je vous écris ces lignes. Je suis seul dans l'abri, le sort ne m'ayant pas désigné, ce soir, pour accompagner la reconnaissance qui se fait en ce moment à la faveur d une nuit obscure et de la chute de neige qui dégénère en véritable tempête.

A chaque instant, ma porte s'ouvre sous la poussée du vent et mon feu est éteint! Quel feu? je vais vous le dire, il le mérite : Il nous fallait un poêle, car vivre un hiver en pleine forêt, passe encore, mais le vivre sans feu! .. Sans voir la claire flamme lécher la bûche de Noël? Cela non. Nous sommes à demi- sauvages, après dix-sept mois de guerre; mais la demi-

(1) Il demande l'adresse d'une marraine, lettre timbrée de Carpentras, signée Lénette sans autre adresse.

civilisation qui nous reste s'ingénie et cherche, décidément, il nous faut un poêle.

Un poêle? c'est bien simple à faire, on prend un seau à confiture, avec une baïonnette on en perfore le fond comme une écumoire (c'est pour l'aérage), un vieux couvercle de casserole en fer ou émaillé devient celui du poêle, un morceau de tuyau quelconque introduit sur un côté du seau, en y pratiquant une ouverture avec les cisailles à couper les fils barbelés, voilà le poêle demandé. Ah! pardon, il faut le surélever pour que l'air passe librement dessous, faisons un trépied en fil de fer et... servez chaud.

S'il a bon caractère, l'instrument vous donnera autant de chaleur que de fumée, mais, aujourd'hui, il n'y a rien à faire, le vent s'engouffre dans le tuyau et défend expressément à la fumée de sortir, et, futon fumivore, on prend le sage parti d'envoyer poêle et tuyau au diable. Le froid! qu'est-ce? après tout, on s'y habitue. Paf, paf! tiens, c'est vrai, il est huit heures, la reconnaissance est en route, pas étonnant alors d'entendre des coups de fusil. Allons, pourvu qu'il n'y ait pas trop de grabuge.

Le froid n'est rien, voyez-vous! c'est l'eau qui s'introduit sournoisement dans les tranchées et que l'on cherche à épuiser par tous les moyens possibles. Un fait amusant s'est passé ces jours-ci dans un secteur voisin du mien : L'eau s'infiltre dans la tranchée, les hommes qui l'occupent mettent à terre tout ce qu'ils ont sous la main et montent dessus, comme sur un marchepied, pour n'avoir pas les pieds dans l'eau, mais celle-ci monte toujours, les hommes en font autant et finissent par dépasser le parapet de tout le haut du corps, s'inquiétant de l'insécurité de leur situation, quand, jetant un coup d'œil du côté des tranchées ennemies, ils s'aperçoivent que les Boches sont logés à la même enseigne qu'eux. Tout surpris de se voir, les uns, les autres, dans cette position, ils observent une discrétion réciproque, et pas un coup de fusil n'est échangé jusqu'à ce que, les eaux ayant baissé, chacun puisse réoccuper normalement sa tranchée.

Comprend-on que ces hommes dans la tranchée aient besoin de lainages constamment renouvelés, et qu'à ce régime, si les forts résistent, les faibles deviennent la proie des bronchites, des entérites et de la tuberculose. Ne ménageons donc point notre aide..., en prévenant les maladies, en permettant à ces braves soldats de tenir sans trop de souffrances, on fait œuvre de patriote.

Pour un Sanatorium

A ce propos, il faut que je porte à la connaissance de mes chers amis une lettre du docteur Dieudonné, du Sanatorium de Cambo (Basses-Pyrénées), qui m'a beaucoup frappée, car ce qu'elle dit est très vrai. Je veux vous parler de soldats aussi intéressants que les blessés : ce sont les malades et, surtout, les tuberculeux. Et, ils sont délaissés, paraît-il..., ou, du moins, ils ne suscitent pas les mêmes dévouements que les blessés... La moindre égratignure rend un soldat intéressant et lui vaut la sympathie universelle, la maladie le met en état d'infériorité... Pourquoi? Mystère!... Même dans les arrêts des gares, on fait des différences offensantes entre les trains de blessés et ceux de malades. Pour les uns, rien n'est trop bon, trop beau; les autres sont négligés..., même dans les tranchées, ils sont traités durement et renvoyés, seulement après une violente hémoptysie ou quelque accident analogue... Or, il y a un bien énorme à faire, non seulement en soignant les soldats tuberculeux, mais encore en guérissant les « réformés » actuels, qui s'en vont propager la terrible maladie dans leur foyer, si on ne leur apprend point à se garer du mal. Le docteur Dieudonné et sa charmante femme ont su intéresser Maurice Barrès à la cause des tuberculeux. Un nouvel hôpital-sanatorium de cent lits a été fondé avec le préfet des Basses-Pyrénées, mais les malades manquent encore de bien des choses, et les ressources sont terriblement limitées... Des livres, des jeux de jardin et de chambre, un phonographe, du linge de corps, des vêtements même un peu usagés, des pantoufles chaudes, tout serait le bienvenu...

Ah! que de bien à faire par le monde en cette grande épreuve, et quelle force tendre et puissante représente la miraculeuse bonté de nos chers cousins et cousines.

Les Envois au Front

Quant à nos envois directs, et cette semaine ils ont été particulièrement nombreux, ils marquent cette semaine, au livre de Mme Nicolle, 23,149... vingt-trois mille répartis sur 16 mois, — c'est un résultat qui nous enchante, et puis songez à cette bonne aubaine en dehors des dons délicieux de lainages, linges, livres, pantoufles, réunis cette semaine, nous avons reçu un violon, une flûte, une mandoline, et cela est attendu avec bonheur au cantonnement. J'ai même reçu la demande d'un officier pour l'envoi de trios au front. Il paraît que, dans un village brûlé, abandonné, où cantonne un régiment, on a trouvé un piano, il y a violon, violoncelle, mais point de musique... C'est évidemment moins utile que de bonnes chaussettes chaudes..., mais les hommes qui sont à l'arrière pour quelques jours et retournent régulièrement aux tranchées, ont bien besoin de quelques saines distractions pour ne point sentir la durée cruelle du temps, la longueur des nuits, et les fatigues du front... Aimer nos soldats, entretenir leur esprit, leur cœur, c'est aimer la France, puisqu'ils tiennent son sort entre leurs mains patientes et robustes.

Parmi les cadeaux les plus appréciés à faire à tous ces braves soldats, il faut signaler les lanternes électriques, les montres phosphorescentes, etc., tout ce qui éclaire... Il ne faut pas oublier que tous ces hommes vivent sous terre, circulent sous terre, et qu'une petite lumière leur est indispensable pour ne pas s'égarer dans les mares de boue et les chemins innommables, dans ces boyaux encombrés de rats et de détritus qui sont leur avenue de l'Opéra.

Au Front Serbe

Peut-on lire sans émotion cette lettre, et ne faut-il pas espérer que ces braves Alsaciens exilés au front serbe ne trouvent des marraines?

« C'est d'une plaine bien froide de la frontière serbe que je vous écris ces quelques mots.

» J'ai autour de moi quantité de poilus du Nord et des départements de l'Est. Durant la retraite que nous venons de soutenir, ils se sont battus comme des lions, dans la neige, avec 15 degrés de froid, ils ont marché sans un mot de découragement, sans une plainte, et voilà des hommes dont nul ne s'est jamais occupé. En Alsace, ils ont souffert, et on les enlève de la belle terre de France. Oh! le double exil! »

C'est signé : *Paul de Vergniol, ambulance 3/57, secteur postal 508, par Marseille.*

Des Marraines

Pour finir, il me faut recommander une escouade composée de braves paysans du Gers ou de la Haute-Garonne. Ce sont des valets ou des petits cultivateurs tout à fait dignes d'intérêt et démunis de tout ou à peu près. Ils n'ont pas quitté la première ligne depuis six mois où, par tous les temps, ils montent la garde à 500 mètres des Boches, dans un trou au milieu des fils barbelés et des réseaux brisés. Le moindre envoi pour ces déshérités serait le bienvenu. Les marraines auraient à prendre là des filleuls dignes d'intérêt. Envoyer les paquets à *Firmin Lavalette, caporal, 20e compagnie, 214e d'infanterie, secteur postal 149*, qui en fera la distribution.

L'Adoption des Prisonniers

Il nous reste peu de place aujourd'hui pour parler de cette œuvre qui compte à l'heure actuelle 6,379 marraines; vingt filleuls ont encore été donnés cette semaine au Comité de Copenhague!...

Nous avons de tendres remerciements à transmettre du camp d'Alten-Grabow, pour les nombreux paquets reçus. C'est le président du Comité de secours français, M. Charles-Ferdinand Dreyfus, qui me charge d'exprimer la reconnaissance de ses prisonniers.

Le camp de Münsingen n'est pas moins heureux. M. Maurice Michel, le bibliothécaire, me dit que leur bibliothèque devient imposante, grâce à la générosité charmante des marraines des *Annales*. Il sollicite encore des livres sérieux — beaucoup de ces captifs sont heureux de s'instruire.

Je redonne, à tout hasard, l'adresse : *Maurice Michel, I 3,706. Prisonnier de guerre. Compagnie H, Münsingen (Wurtemberg).*

M. H. Commenge, me transmet encore de nouveaux remerciements du camp de Parchim... Mais ce bonheur-là est encore envié d'autres camps. Et je voudrais pouvoir publier les lettres admirables et touchantes d'autres bibliothécaires qui sont encore dépourvus de tout, ou à peu près, et espèrent la manne céleste qui leur portera là-bas, la noblesse, le charme, l'esprit de la pensée française.

Les dons de livres, brochures, etc., seront accueillis avec reconnaissance par *M. Alphonse Lefèvre, adjudant au 94e d'infanterie, en traitement au lazaret numéro 3, à Germersheim-sur-le-Rhin, Palatinat, Bavière (Allemagne)*, ou au même camp par *MM. Jean-Marc Leonelli, sous-officier au 3e zouaves*, et *Jean-Baptiste Ablette, sous-officier au 3e zouaves*, même camp.

Enfin, il faut croire que la lecture console décidément de tout, car le camp de Darmstadt implore aussi des livres, des brochures, des vieux magazines, toute la pâture intellectuelle possible. Adresser les envois au *sergent Jean-Gabriel Misset, bibliothécaire, 16e compagnie, 4e bataillon, à Darmstadt (Allemagne), camp des prisonniers de guerre.*

Et, maintenant, réglons nos comptes de fin, car, quoique nous n'ayons pas demandé d'argent, nous en avons reçu, ce qui nous a permis de donner à l'œuvre, un rayonnement plus grand.

Pour l'adoption des prisonniers depuis sa fondation, c'est-à-dire depuis le 21 février 1915, voici l'état de nos finances :

L'Œuvre a reçu, depuis ses débuts	16.416 85
Ses dépenses totales ont été de	9.164 45

réparties ainsi :

Victuailles : denrées achetées pour les colis, 4.327 francs 60; achats de vêtements, souliers, etc., 1.599 francs 10; frais divers pour l'Œuvre : fournitures, achats de toile, laine, cotonnade, pharmacie, etc., 1.771 francs 85; secours en argent envoyés soit aux prisonniers, soit à leurs familles dans la misère, 640 francs 55; timbres et frais de correspondance (ce chapitre pourrait être sensiblement diminué en joignant le timbre de la réponse),

540 francs 25; papier spécial pour emballage 185 francs 10.

La différence entre les Recettes et les Dépenses constitue l'encaisse de l'Œuvre à la date du 1er janvier, soit : 7,252 fr. 40.

Nous sommes d'autant plus heureux de ce beau résultat, qu'il dépasse toutes nos espérances.

La Souscription de la Reine

Nous avons remis entre les mains de Mme Siegfried, présidente de l'Œuvre « Pour les Pauvres de la Reine », la somme de 25,000 francs, notre chère présidente l'a déposée à la Banque Nationale de Crédit, et nous en a remis le reçu officiel. Nous joindrons le reliquat (la somme totale s'élève aujourd'hui à 25,831 francs 75) aux sommes qui nous parviendront sous peu, en bloc, de Londres et de La Haye...

Le grand orfèvre Ecalle se hâte avec une fiévreuse ardeur à parachever le fameux coffret... Porté au Havre, devant le Comité Belge, il a été jugé très beau, mais l'artiste réclame pour son œuvre, qu'il veut digne de S. M. la Reine, une patine plus affinée encore. Oh! ces artistes.

Y. S.



DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

75e LISTE DE SOUSCRIPTION

23e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 1er au 7 janvier 1916)

Mme Sloan, Nogent-sur-Marne, 100 fr. — M. Mansion, 20 fr. — Mme Adolphe Brisson, 1,000 fr. — Mme de Serbonnes, 300 fr. — M. Boerand, Saint-Tropez, 2 fr. 50. — Martho D..., Condat, 5 fr. — M. Courion, Guyotville, 5 fr. — Mme A. Roussel, Les Grandes Ventes, 5 fr. — M. F. Arnaud, Agde, 2 fr. 50. — Mme E. Weber, Le Tréport, 5 fr. — M. P. Tablot, Chapelaine, 5 fr. — Anonyme, 8 fr. — M. Guerder, Rovigo, 5 fr. — Mme F. Mathieu, La Chapelle, 3 fr. — M. Jules Royer, Villa Devots, 50 fr. — Anonyme, 50 fr. — Mme Rangeard, Créteil, 5 fr. — La Solidarité de l'Administration centrale des Postes, 75 fr. — Mme Misset, 10 fr. — Anonyme, 5 fr. — M. Brunner, Phu-Doan, 9 fr. 50. — M. P..., 5 fr. — Mme Battesti Carlotti, Venaco, 3 fr. 50. — M. Mazal, Châteauroux, 2 fr. 50. — M. Etienne Laime, Tlemcen, 5 fr. — Mme G. Ozou, Salonique, 1 fr. 25. — M. et Mme Henri Walbaun, 100 fr. — M. Henri Berthoux, Cherbourg, 20 fr. — Mme Desouches, 5 fr. — M. A. Moueton, Ajaccio, 5 fr. — Mme Baraud, Saint-Sulpice-Cameyrac, 70 fr. — Mlle Reséguier, Bourret, 7 fr. 25. — M. L. Delaume, Niamey, 8 fr. — M. Martin, Annam, 8 fr. — Mlle Sophie Voirol, Ventimigha, 5 fr. — M. Auguste Dorchain, 20 fr. — M. E. Persillier-Lachapelle, Montréal, 100 fr. — M. E. Mouchaux, Romilly-sur-Seine, 10 fr. — Mlle Lévêque, Ressous-l'Abbaye, 3 fr. — Mme C. Filbert, Minnéapolis, 22 fr. — Mme Esméralda Lecou, Athènes, 5 fr.

Total général de cette 75e liste........ 2,076 fr. »

Noël des Enfants

Mlle Passano, Afa, 6 fr. — Mme Legendre, Hyères, 10 fr. — Mme Wallace, Devonport (England), 3 fr. 10. — M. P. Blanlœil, Nantes, 20 fr. — Paul Courjon et ses deux frères, Guyotville (Alger), 15 fr. — Un Petit Normand, 1 fr. — Mme J. Bodin, Montroe (Haute-Savoie), 5 fr. — Mme Maachet, Châteaurenault, 5 fr. — Les Petites Ecolières de l'Ecole de la route d'Aix à Limoges, 25 fr. — Miquette et Gaby, Nantes, 4 fr.

Total général.... 533 fr. 45

(A suivre.)

Souscription des Prisonniers

Maurice Chaudon, 5 fr. — Auguste Geoffroy, Tourettes, 10 fr. — Fealliaber Cumberland Hill Roach, 37 fr. 50. — Mme G. Armand, Lagnien, 5 fr. — M. P. Tablot, Chapelaine, 5 fr. — Mlle Hastains, Tlemcen, 10 fr. — Mme C. Harrmann, Senonia Belfast, 25 fr. — M. P..., 5 fr. — G. M..., Dijon, 5 fr. — M. S. Saint-Martin, Dieppe, 4 fr. 50. — Ecole Primaire de Filles de la rue des Abeilles, Marseille, 20 fr. — Mlle Caroulle, Château-Thierry, 5 fr. — M. Delaunay, Angers, 5 fr. — Une Française d'Amérique, 10 fr. — Mme Louis Cottet, 5 fr. — Les Elèves de l'Institution de Mme Rozaire, 84 fr. 50. — Mme Bellocq, Biarrotte, 3 fr. 50.

Colis Réguliers.

Mme Bérard, 63 fr. — Mlle Miraschi, Salonique, 25 fr.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'ANNÉE NOUVELLE EN ALLEMAGNE
LA MALADIE DU KAISER

L'Allemagne ne commence pas l'année par les chants de triomphe et les lieds belliqueux de 1915. Elle est, bien au contraire, muette et mélancolique, inquiète même. Ses journaux la préparent à des « événements défavorables », et ses pasteurs à ne compter que sur son « vieux Dieu ». Ses stratèges avouent qu'elle n'a pu donner nulle part le « coup décisif », que l'adversaire reste debout, qu'il arme pour continuer la guerre jusqu'au bout. Et, à vrai dire, cette résolution des Alliés fait plus que la préoccuper, elle l'exaspère.

Nos ennemis enragent de voir que leur stratégie n'a atteint son but nulle part, et que, non seulement les armées impériales se sont épuisées sans arriver à détruire les forces de résistance ennemies, mais que l'Entente s'est forgée une armure nouvelle, qu'elle lève des millions de soldats, et qu'enfin la guerre d'extermination voulue par le kaiser, au lieu d'apaiser les peuples les a exaspérés. Car aucun doute n'est plus permis à ce sujet. Un ancien germanophile, le comte Melgar, vient de livrer à la vindicte publique le document secret dans lequel Guillaume II, au début des hostilités, portait à la connaissance de François-Joseph l'ordre qu'il venait de donner à son état-major de conduire la lutte sans merci.

« Mon âme éclate de douleur, disait le kaiser, mais il est absolument nécessaire de tout mettre à feu et à sang, de passer au fil de l'épée hommes et femmes, enfants et vieillards, de ne pas laisser un seul arbre sur pied ni intacte une seule toiture. Avec ce système de terreur, le seul qui soit indiqué contre un peuple aussi avili que le peuple français, il est certain que la guerre sera terminée dans deux mois, tandis qu'en procédant avec des considérations humanitaires, elle pourrait se prolonger des années entières. Je recours donc, quoi qu'il m'en coûte, à cette méthode qui, malgré les apparences, économisera beaucoup de sang. »

Mais ces méthodes de guerre n'ont pas mieux réussi. Tant de cruauté n'a fait qu'augmenter en France et partout la soif des implacables réparations.

Nos ennemis le savent, et, dans cette double faillite, la maladie du kaiser tourne à la catastrophe. Cette maladie, ils n'en cachent plus la gravité. Certes, les médecins ne parlent encore que d'empoisonnement du sang, de furonculose aiguë; mais on sait que, non seulement son père, Frédéric, mais sa mère ont succombé au cancer, et que l'horrible mal, s'il n'est pas héréditaire, trouve chez Guillaume II un terrain pathologique d'autant plus favorable que dix-sept mois d'efforts, de fatigues, d'anxiété, de remords — bien qu'il dise « conduire la guerre avec une conscience pure » — ont physiquement épuisé l'exécrable souverain. En 1908, Guillaume II souffrit déjà d'une tumeur des cordes vocales, tumeur assez gênante et qui nécessita une intervention chirurgicale. Les médecins allemands conclurent à un cas bénin, à un polype vulgaire, toutefois, ils ont pu se tromper. Et puis, est-ce la gorge seulement qui est atteinte? On connaît les colères du kaiser, ses pertes de connaissance subite, l'othorée chronique dont il est affecté, l'othorée, si voisine de l'épilepsie; et tout cela ne dit rien qui vaille.

Quel châtiment! Ou, plutôt, quel début de châtiment, si le kaiser ne pouvait parler de longtemps, lui, l'odieux discoureur, l'homme de la « poudre sèche et de l'épée aiguisée », lui qui souffla à l'Allemagne ses haines, son orgueilleuse croyance en une mission supérieure et tant d'autres folies sanguinaires!...

L'ANGLETERRE ET LE SERVICE OBLIGATOIRE
L'OPPOSITION TRAVAILLISTE

Avec quels sentiments de basse colère Guillaume II, qui railla l'armée anglaise, n'a-t-il pas appris l'adoption en Angleterre du service obligatoire. Certes, le projet, voté en première lecture, ne répond que de loin à notre conscription. La conscription anglaise sera, en effet, temporaire et limitée aux nécessités de la situation, c'est-à-dire au temps de guerre. Elle n'est pas applicable aux Irlandais, les hommes mariés n'y sont pas astreints, et une de ses dispositions en montre le caractère : celle qui prévoit l'exemption par scrupule religieux. Mais, en dépit de ces réserves, la mesure ne montre pas moins la résolution de l'Angleterre de ne reculer devant aucun sacrifice. C'est, comme l'a dit M. Gabriel Hanotaux, « le poids suprême qui, au moment où la fortune semble hésiter, fera pencher la balance ».

Cela ne s'est pas fait, d'ailleurs, sans opposition. On sait la répugnance du peuple anglais pour tout ce qui peut restreindre la liberté individuelle. Les classes ouvrières sont jalouses de leurs prérogatives; et puis la gravité de la situation échappe à beaucoup.

La veille de la discussion, le congrès des syndicats ouvriers avait, par 1,715,000 voix contre 934,000, donné mandat à ses représentants de voter contre le projet du gouvernement.

Pendant longtemps, M. Asquith fut, lui-même, opposé au système obligatoire, et il ne s'en cachait pas, il était le meilleur champion du service volontaire; puis les événements vinrent modifier ses idées. Lorsque Guillaume II déchaîna la guerre, l'Angleterre ne possédait qu'une armée de métier de sept cent mille hommes. Ce n'était rien, en regard des formidables effectifs de l'ennemi, et lord Kitchener fit un vibrant appel aux volontaires. Il en vint trois millions. Ce n'était pas assez et lord Derby, en octobre dernier, imagina un système d'enrôlements conditionnels, d'enrôlements à temps, où les hommes étaient appelés suivant leur âge et les célibataires en premier. Mais un grand nombre de ceux-ci s'abstinrent, — six cent mille, suivant le chiffre du gouvernement, — et, dans ces conditions, pour ne pas léser les hommes mariés, M. Asquith se résolut à demander à instituer le service obligatoire pour les hommes de dix-huit à quarante et un ans.

LES RAFLES DE SALONIQUE ET DE MYTILÈNE
LE JEU DES IMPÉRIAUX

Les Impériaux ne s'attendaient pas à l'arrestation de leurs représentants à Salonique. Ceux-ci étaient autant d'espions, très à l'aise pour faire leur vilain métier d'espions, pour fomenter, comme on en a trouvé la preuve au consulat d'Autriche, dont les caves abritaient un véritable arsenal, un complot contre la sécurité du corps expéditionnaire, pour y mener secrètement le jeu que le baron de Schenck joue publiquement à Athènes. Lorsque les avions ennemis survolèrent la ville, les consuls en question leur firent ostensiblement des signaux. Et, dans ces conditions, le général Sarrail avait le droit de les chasser de Salonique ainsi que tous les indésirables à leur solde, là et à Mytilène.

Mais les coalisés sont furieux,

Et, dans leur colère, ils ne se bornent pas à de simples représailles, — comme l'arrestation de notre consul à Sofia, ils essaient d'indisposer les Grecs contre nous. Ces gens qui, depuis dix-sept mois, se permettent toutes les violations, poussent des cris d'indignation, affectent de plaindre la « chevaleresque nation hellène », s'efforcent d'acculer le cabinet athénien à des résolutions violentes. Le grand corrupteur allemand, de Schenck, a tramé tout un plan pour essayer de perdre Venizelos, pour débarquer M. Skouloudis lui-même, s'il ne consentait à établir la loi martiale, c'est-à-dire à suspendre les garanties constitutionnelles. Enfin, ils prétendent que l'arrestation de leurs consuls a transformé le sol grec en territoire ennemi, et que les Bulgares ont, dès lors, le droit de violer la frontière.

LES BATAILLES DU STYR ET DU DNIESTER
L'AVANCE RUSSE SUR KOVEL ET CZERNOWITZ

Il n'est pas de terrain, d'ailleurs, où les Impériaux ne marchent de surprise en surprise. Pendant que leur crédit baisse, que leur mark est en pleine dégringolade, pendant que les Etats-Unis les somment de châtier le commandant du vaisseau pirate qui torpilla le *Persia*, de le passer par les armes, qu'il soit autrichien, allemand ou turc, ils se voient obligés de reprendre la lutte sur le front oriental, en plein hiver moscovite, entre le Pripet et les Karpathes, de la Volhynie à la Bukovine, c'est-à-dire dans la partie du champ de bataille où l'issue des opérations pourrait modifier, non seulement la situation générale, mais avoir une répercussion dans la presqu'île des Balkans elle-même. Czernowitz, n'est qu'à une vingtaine de kilomètres de la frontière roumaine, et toute décision par là ne pourrait pas ne pas avoir une influence politique. Au point de vue strictement militaire, le général Ivanow avait, du reste, les meilleures raisons de poursuivre ses succès du dernier automne et d'amener son aile gauche à l'alignement de son aile droite, c'est-à-dire en venant l'appuyer sur Czernowitz. Les violents combats du dernier automne avaient bien porté son front à Tarnopol et à Usciesko, mais là, celui-ci se coudait encore à la hauteur de Chotin, et cette position exposait toute offensive nouvelle contre la Strypa à une attaque de flanc de l'armée autrichienne. Aussi, passant brusquement à l'offensive, Ivanow déborde-t-il progressivement l'armée austro-hongroise de Pflanzer, qui, le centre sur le Dniester, sa gauche sur la Strypa et sa droite au Pruth, couvrait Czernowitz, le couvrant désespérément, mais inutilement, sans doute.

L'action engagée par le général russe à quelques deux cents kilomètres de son aile gauche ne vise pas à des résultats moins importants, puisqu'elle se déroule entre les deux lignes qui, de Sarny et de Rowno, mènent à Kovel, le quartier général de von Lissingen. Et, déjà, l'avance russe sur la première de ces voies ferrées est-elle sensible. Après de furieux combats, nos Alliés se sont établis entre Tchartorisk et Kolodia, dans le coude du Styr, là où le chemin de fer de Sarny à Kovel traverse le fleuve.

Les Russes font, partout, reculer les Austro-Allemands, et leur succès est d'autant plus significatif que les défenses ennemies ont été organisées avec un raffinement que l'on qualifie justement de « diabolique ». En certains endroits, leurs positions, leurs tranchées sont défendues par un réseau de vingt-quatre rangs de fils de fer barbelés que traversent de forts courants électriques, contre lequel le canon lui-même est impuissant, et que les soldats russes ne rompent, maille à maille, qu'avec



des stratagèmes imités des guerres antiques. Les Russes ont mis en ligne une artillerie puissante, abondamment pourvue de munitions, et leur adversaire y perd sa grande supériorité.

SALONIQUE. — GALLIPOLI ÉVACUÉ. — LE GÉNÉRAL BAILLOUD REÇOIT LA MÉDAILLE MILITAIRE

La présence du général Pau aux côtés du tsar, en Bukovine, atteste chez les Alliés une coordination des efforts aussi nouvelle qu'heureuse. L'offensive russe se traduit, en effet, par un prélèvement notable des Allemands sur leurs effectifs de Macédoine, si tant est que Mackensen ne soit pas rappelé lui-même pour combattre le victorieux Ivanow.

Sur le Vardar, en tout cas, la situation, à l'heure où j'écris, demeurait inchangée. L'ennemi persistait à annoncer une attaque en masse, mais les choses en restaient là, soit que les Bulgares et les Austro-Allemands ne s'entendent pas au sujet de Salonique, soit qu'ils ne se jugent pas encore assez forts, soit que les Bulgares croient avoir assez payé l'aide allemande, soit aussi que l'ennemi veuille en finir d'abord avec les Serbes et les Monténégrins. Et on le croirait à la violente offensive que les Autrichiens mènent contre l'armée du roi Nicolas.

Tandis que leurs troupes pressent vivement nos Alliés sur la ligne Southido-Berana-Rozai, leur flotte du Cattaro bombarde, attaque le mont Lovcen.

Aussi bien les Alliés continuent de mettre le temps à profit, une partie des troupes de Gallipoli, maintenant évacué, renforce aujourd'hui le corps expéditionnaire, et nos adversaires estiment eux-mêmes que l'attaque de Salonique ne sera pas facile.

« De quelque façon que l'on attaque Salonique, déclare le commandant Moraht, on se butera toujours contre un formidable système de défense.

» On envisage pour ainsi dire Salonique comme la première position de défense de l'Egypte. D'autre part, on y voit un point de départ pour des entreprises contre la route Sofia-Constantinople. »

Le gouvernement vient, d'ailleurs, de reconnaître l'activité des généraux Sarrail et Bailloud, leur habileté pour sortir de la situation périlleuse où la retraite prématurée de l'armée serbe les avait placés sur la Tserna. Sarrail est fait grand-officier de la Légion d'honneur, et Bailloud reçoit, pour son compte, la médaille militaire, la plus belle récompense pour un général et la plus méritée, en l'espèce, par cet admirable soldat, qui reprit le harnais militaire à peine déposé, pour courir aux Dardanelles, où là, comme sur le Vardar, son entrain, sa vigueur, ses hautes qualités militaires ont fait l'admiration de tous. Il fut, sur la Tserna, l'âme de la retraite; il aida à la transformer en succès.

SUR NOTRE FRONT
L'ORDRE DU JOUR DU GÉNÉRALISSIME

Sur notre front de bandière, les Allemands continuent à tâter nos positions pour y trouver un point faible. Mais dès que leur artillerie s'est tue et qu'ils veulent sortir de leurs tranchées, la nôtre les arrête dès leur premier pas. C'est ainsi qu'au nord d'Albert, les Anglais ont coupé court à une de leurs attaques, et que nous-mêmes, en Champagne, entre la butte de Tahure et celle de Souain, les avons ramenés vivement dans leurs positions.

Ils comptaient beaucoup sur leur vilaine alchimie, sur leurs gaz asphyxiants; et, dans la journée du 10 janvier, ils essayèrent, par quatre fois, de monter à l'assaut de nos positions de la Courtine, du mont Têtu et de la butte de Mesnil, dans une grande action concentrique; mais leur offensive fut, cette fois, arrêtée net, et ils ont payé très cher un gain momentané et des plus minces dans une de nos tranchées de première ligne.

Le généralissime n'a pas voulu laisser commencer une nouvelle année de guerre sans honorer nos soldats, sans leur rendre hommage, sans leur montrer toute la beauté, toute la grandeur de leur effort; et, le parallèle qu'il a établi entre la situation de l'ennemi, obligé de chercher sur des théâtres secondaires des succès faciles, et la nôtre, est remplie de confiance et d'allégresse.

LÉON PLÉE.

VERS L'INDE

M. Alexandre Bérard, ancien ministre, président d'une des grandes Commissions sénatoriales, apportait dernièrement à nos lecteurs (1) les révélations de curieux documents inédits sur la conception bismarckienne de l'extension germanique en Orient. Il complète aujourd'hui son premier article et nous communique les réflexions suivantes :

Quelques lecteurs des *Annales* veulent bien, peut-être, se rappeler un article que je publiais dans le numéro du 19 septembre dernier. Cet article portait pour titre : *Un Rêve bismarckien.* J'y rappelais que, dès 1878, lors du Congrès de Berlin, le chancelier de fer, à la façon de Pierre le Grand pour l'empire moscovite, traçait son testament politique pour la Germanie. L'Allemagne, selon Bismarck, n'avait plus rien à faire du côté de l'Occident; son avenir était vers l'Orient : elle devait tendre vers la mer Egée, vers le Bosphore, vers Salonique et, de là, enjambant les flots bleus, vers l'Asie Mineure, la Syrie, les rives de l'Euphrate. Puis, plus loin, vu l'ambition insatiable de la race germanique, vers le golfe Persique, et, toujours plus loin, ensuite vers l'Inde.

En cette course vers l'Orient, éternellement troublant pour les imaginations rapaces des terres dénudées de la Baltique, l'Allemagne devait forcément se heurter à la Russie qui faisait rêve pareil, le choc, nécessairement, devant se produire dans la presqu'île des Balkans.

Regardez bien l'histoire de ces trente dernières années et, vous le verrez, à travers les conflits balkaniques, à travers toute l'agitation de la politique européenne, c'est bien ce duel pour l'Orient gréco-slavo-ottoman qui s'est poursuivi entre les deux empires du Nord. La poussée s'est faite en une inlassable ténacité vers Salonique et vers Constantinople de la Sarmatie antique comme de l'insatiablement ambitieuse Germanie. Les petits Etats balkaniques n'ont jamais été que les pions poussés par l'un et l'autre partenaires sur l'échiquier oriental, passant des mains de l'un dans celles de l'autre, pour repasser très vite dans les premières, — pions poussés pour avancer plus vite contre le vieil édifice profondément vermoulu de l'empire turc.

Comment l'Allemagne s'est-elle laissé détourner de ce programme bismarckien exclusif, comment s'est-elle embarrassée de nouveaux combats à l'Occident, comment s'est-elle ligotée du côté de la France, ligotée au point que, si la diplomatie de la Triple Entente eût été moins maladroite dans les Balkans, elle n'aurait jamais pu retrouver, pour elle, la route du Bosphore? Ce n'est pas l'heure de s'expliquer sur tout cela.

Dominateurs de l'Allemagne asservie à leurs grands chefs, les Hohenzollern, les hobereaux prussiens ont fait, pour une heure, oublier à l'empire le testament de Bismarck, ou, du moins, ont fait rejeter au second plan le rêve de l'Orient.

Ce sont les légions gigantesquement héroïques, qui, des plaines de l'Yser aux monts des Vosges, avec le concours de l'admirable et vaillante armée britannique, ont failli faire venir sombrer définitivement du côté des Flandres et de la Champagne le rêve germanique vers l'Orient.

En effet, malgré la lente infiltration de la « kultur » allemande dans le monde musulman, préparée par Guillaume II en ses voyages, poussée chaque jour en une prodigieuse ténacité par ses commis-voyageurs et les agents de toutes sortes du kaiser, le vieux peuple turc ne pouvait oublier sa traditionnelle amitié avec la France, avec l'Angleterre : pour l'en détacher, il fallut qu'Enver-Pacha, agent de l'Allemagne, lui fît sanglante violence.

D'autre part, tous les peuples balkaniques, Roumains, Grecs, Bulgares, avaient le souvenir tenace que c'était à la France, à l'Angleterre, à la Russie, qu'ils devaient leur liberté; la Serbie et le Monténégro étaient déjà dans le conflit aux côtés des Alliés, c'était même pour la Serbie que les Alliés avaient tiré l'épée!

Tous les pions de l'échiquier balkanique étaient ainsi du côté de la Russie: le rêve bismarckien menaçait de s'envoler en fumée!

Au milieu de ce conflit d'appétits, de ces luttes de races qui déchirent sans cesse les petits peuples balkaniques, se disputant férocement jusque dans les vallées les plus reculées de la péninsule, une fois, par extraordinaire, ils étaient d'accord pour se soulever aux côtés des grandes nations libératrices, aux côtés surtout de la France se dressant comme le symbole de la liberté universelle, de la Révolution!

On sait ce qui est advenu.

A Sofia, à Athènes, à Bucarest, les cours royales, toutes aux mains des Hohenzollern, veillaient contre les peuples, veillaient pour le roi de Prusse.

Des maladresses énormes de la diplomatie des Alliés, les imprudences insolentes de la presse de Pétrograd, la faute gigantesque, en avril dernier, de donner dans le partage de la peau de l'ours, Constantinople à la Russie, créant d'impardonnables désillusions à Athènes et à Sofia, soulevant les craintes de la Bulgarie et de la Roumanie sur la fermeture de la mer Noire, faisant engager la désastreusement folle expédition de Gallipoli, tout cela a bouleversé l'échiquier : les pions, un à un, passaient dans les autres mains. Les peuples eussent été, en l'âpreté d'ambitions des gouvernements, assez forts pour entraîner les rois, quand les Russes étaient sur les Karpathes : l'armée russe, refoulée dans les plaines de la Pologne et de la Volhynie, les Cours royales de Sofia, de Bucarest, d'Athènes, reprenaient la prépondérance et, malgré les peuples, malgré leurs représentants les plus autorisés, malgré les patriotes les meilleurs de Roumanie et de Bulgarie, malgré ce grand homme qui a nom Venizelos, elles entraînaient les pays dans l'orbite des Impériaux. Au risque, demain, d'être broyés par l'ambition conquérante du Germain, les peuples des Balkans ont rouvert aux hordes du kaiser la route de Constantinople: à l'horizon se dessine déjà le profil de l'empire d'Attila, allant de la mer du Nord au Bosphore!

Les légions de la République et celles de la Grande-Bretagne, à l'ouest, les armées de la Russie, à l'est, ont, en leurs héroïques épopées, dressé deux moraines, encaissant solidement le torrent germanique; mais le torrent a pris son cours avec une violence extrême en ce chemin canalisé vers la mer Egée et la mer de Marmara : il se rue impétueusement à travers les Balkans, noyant l'infortunée Serbie, secouant les murs du Monténégro: ce n'est pas l'armée franco-anglaise de Salonique, qui, malgré l'héroïsme de ses soldats et le génie militaire de son chef, — de Krivolak à la frontière grecque, Sarrail vient d'accomplir une retraite admirable, digne de celle de Moreau, en 1794, dans la Forêt-Noire, — ce n'est pas, dis-je, l'armée franco-anglaise qui peut barrer le torrent!

Aussi, entendez : le rêve de Bismarck est repris tout entier. On nous dit que l'armée de Mackensen, jadis baptisée en l'orgueil fou de Berlin, « armée d'Egypte », renonce à cette route, que, torrent barbare pareil à celui du troisième siècle, torrent dévié, elle va rouler vers l'Inde. L'Inde, c'est la terre fabuleuse, où l'âpreté allemande trouvera, enfin, à satisfaire ses appétits. Et, puisque, en une tactique inconsidérée, au lieu de barrer la route à Alexandrette et dans les défilés du Taurus, coupant le lien entre Arabes et Turcs, on a engagé les forces de l'Angleterre et de la France dans l'inutile et désastreuse expédition de Salonique, pour rattraper en une tâche insensée, au profit de la Russie, les pions pris par le partenaire ennemi, les armées germaniques, par la vallée du Tigre et de l'Euphrate — que les Turcs ont ouverte par le désastreux échec de nos alliés anglais à Ctésiphon — se précipiteront vers le golfe Persique.

Avec une hâte qu'elle n'avait jamais espérée, l'Allemagne entrevoit déjà la réalisation du rêve de son génial chancelier.

Et, ces jours derniers, sans doute sous l'influence des Germano-Américains, là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique, M. Bryan nous disait que l'Allemagne, dans ses conditions de paix, presque pour seul prix de la victoire escomptée, exigerait « le contrôle absolu sur les Balkans », assurant sa prépondérance sur Constantinople et sur l'Asie Mineure.

Dans son discours d'hier, au Reichstag, M. de Bethmann-Hollweg faisait lui-même allusion au rêve fabuleux de l'Orient!

Soit; mais alors la Turquie, la Bulgarie, par leur alliance avec l'Allemagne, ayant aidé à sa marche conquérante, la Roumanie, la Grèce, par leur neutralité faite d'ingratitude et d'inconscience, se sont donné un maître? Toutes les quatre ont forgé leurs fers, des chaînes solides. Oui : et ce sera le châtiment de leurs crimes; la première, envers leurs anciennes alliées qui, seules, l'ont défendue et soutenue, les trois autres envers leurs trois grandes nations libératrices.

Du reste, en face de l'invasion allemande, déjà par ses agents, ses officiers, ses policiers, maîtresse absolue à Constantinople et à Sofia, aidant encore à l'implanter dans la péninsule, Grecs, Slaves, Turcs, Roumains continueront à s'entre-déchirer dans des luttes intestines féroces, où le seul gagnant sera toujours l'empire allemand : c'est là le sort éternel des pays divisés sur lesquels pèse la main de fer d'un conquérant...

Oui, à moins que — comme nous en avons le ferme espoir — sur ce front occidental, où se joue la définitive partie, les légions de la République et de la Grande-Bretagne, victorieuses par leur gigantesque héroïsme, écrasent les hordes du kaiser, et, ainsi, une fois de plus, redonnent, malgré eux, malgré leurs rois, la liberté aux peuples balkaniques.

La Révolution, dont la France est le sublime apôtre, sera assez forte pour faire, quand même, triompher le droit, la justice et la liberté dans les Balkans. Et, quand les échos arrivent de Vienne et de Berlin, on se demande si l'ouragan déchaîné par elle ne sera pas assez puissant pour faire écrouler au passage le trône des Habsbourg et le trône des Hohenzollern.

ALEXANDRE BÉRARD.

(1) Voir le numéro des *Annales* du 19 septembre 1915

PROPRIÉTAIRES



Cet homme qui avait demandé à me parler n'avait pas l'air heureux. Il fit timidement :

— Je viens vous demander, monsieur, si vous n'auriez pas quelques travaux de copie à me confier?

— Hélas! lui répondis-je, vous n'ignorez pas que le roman et le théâtre chôment, en ces temps de guerre. Non, en vérité, je n'ai pas de copies à vous confier, nulle copie, même légère, surtout légère.

Et, comme je le voyais désappointé, j'ajoutai :

— Ma réponse ne doit pas vous surprendre : vos autres clients, apparemment, sont dans le même cas.

— Hélas! monsieur, répliqua le pauvre homme, je n'ai pas de clients; ce n'était pas mon métier de copier. Seulement, comme j'ai une bonne écriture, de l'orthographe, de la syntaxe et même de l'étymologie, j'étais venu vous faire mes offres de service... Il n'est pas commode de gagner sa vie, en ce temps-ci.

— Assurément, il est plus facile de la perdre. Mais vous aviez sans doute un état. Pourquoi l'avez-vous quitté?

— Si ça peut s'appeler un état! Ce n'est pas moi qui l'ai quitté; c'est bien lui qui m'a manqué... ou plutôt... enfin, je suis propriétaire.

— Peste!

— Attendez! petit propriétaire.

— Fichtre!

— Vous dites bien. Petit propriétaire : mes petits appartements sont de petits loyers, et mes petits locataires observent scrupuleusement le moratorium et se résignent à ne pas me verser le moindre acompte. Ma maison me procurait une honnête aisance et me voici précipité dans le plus absolu dénuement. Tout de même, il faut manger. Commerçant retiré, je n'ai pas de métier. Alors, j'espérais que les copies... mais n'en parlons plus.

Et ne croyez pas que je sois une exception, un cas particulier. Combien d'autres petits propriétaires sont, comme moi, réduits aux expédients. Je pourrais vous citer cent exemples. Tenez, je connais un confrère qui a la chance, au moins, d'être propriétaire d'une jolie voix de baryton. Alors, imaginez-vous, monsieur, il s'est mis à chanter dans les cours. Sa femme l'accompagne sur le jambonneau. Quelle ironie, pour des gens qui meurent de faim! Il chante et, parfois, des sous tombent, jamais en pluie! Mais il ne se risque pas à chanter dans la cour de sa maison, car il a l'intuition très nette que ce ne sont pas des petits sous que ses petits locataires lui jetteraient, mais des épluchures, des os, des bouchons et autres reliefs. Le proprio, voyez-vous, quoi qu'il arrive, rencontre dans le public tout juste autant de sympathie que le commissaire à Guignol.

— La douleur vous égare et vous exagérez, dis-je.

Mais il ne fut pas sensible à cet alexandrin et poursuivit :

— Je n'exagère pas le moins du monde; je n'ai pas touché un as depuis plus d'un an que dure la guerre. Et le percepteur me taquine. Il a raison : le devoir de tout citoyen, à l'heure actuelle plus qu'en aucun temps, est de payer ses impôts. Chacun, dans son rayon, doit aider l'Etat. Mais comment les petits propriétaires paieraient-ils les impôts si les petits locataires ne paient pas les loyers? Je ne suis pas un sourd ni un aveugle, monsieur; je ne suis pas de ces gens qui traversent, sans la comprendre, cette époque pathétique. J'ai, dans ma maison, des personnes tout à fait intéressantes, et auxquelles l'idée ne me viendrait pas de réclamer un sou. Mais, en revanche, j'abrite, à l'œil, des fonctionnaires qui continuent à toucher leur traitement, des employés qui sont payés. Il me semble bien que les premiers devraient s'acquitter intégralement; les autres dans la proportion de leurs appointements. En tout cas, une solution adéquate ne serait-elle pas que ces locataires me versassent, sur le montant de leur terme, ce qui représente les frais d'eau, de lumière, de concierge, d'impôts, de réparations, d'entretien, etc., etc., chacun au prorata de son loyer? Ils sont intéressants aussi, les petits propriétaires.

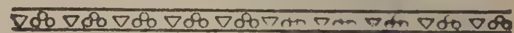
Je le lui accordai volontiers, et il partit avec ma promesse de tâcher à lui procurer des copies. Ses arguments m'avaient ému et j'étais plongé dans une méditation locative, quand un de mes amis, un comédien, entra.

— Mon cher ami, dit-il, je viens vous demander un conseil. J'habite, dans une maison de rapport, un appartement en rapport avec ma situation habituelle, mais dont le loyer, étant donné les circonstances, m'est devenu trop lourd. Cependant, mon propriétaire, qui n'est pas pauvre, je le jure, entend toucher la totalité de mon loyer. Il ne paraît pas se douter qu'il y a la guerre; il dit que je ne suis pas mobilisé et que je dois payer; il se plaint, il geint, il vitupère, il gronde, il menace.

» Il n'est pas sympathique : il ne sait pas considérer que j'exerce une profession libérale complètement privée, en ce moment, d'exercice. Quand je joue, je joue pour rien. Je ne suis pas mobilisé, il dit vrai; mais qu'est-ce que cela fait! Tout le monde ne peut pas s'improviser, du jour au lendemain, comme son neveu, fournisseur militaire. Et puis, pour payer intégralement mon propriétaire, faut-il donc que je ne participe pas à ces œuvres d'assistance qui sont d'un intérêt autrement poignant et immédiat et auxquelles mon propriétaire, lui, ne donne rien, j'en mettrais un terme au feu. Chaque bourgeois, digne de ce nom, a réduit et même supprimé les dépenses somptuaires. Quand il y a des blessés à soigner, quand il faut adoucir le sort des prisonniers, et songer aux veuves et aux orphelins, peut-on exiger le même train de vie? Au contraire, c'est avec une joie, celle-là sans mélange, que l'on se prive, que l'on fait des sacrifices cordiaux et gentils. Alors, pourquoi mon propriétaire, qui n'est pas mobilisé, lui non plus, ne consentirait-il pas quelques sacrifices? Pourquoi cet homme, seul, ne perdrait-il rien, alors que tous les revenus du capital et du travail sont, dans la plupart des cas, diminués? J'ai l'intention de lui payer, dorénavant, les deux tiers de mon loyer. Qu'en pensez-vous? »

— Je pense que vous êtes un fort honnête homme; en somme, vous ne diminuez pas votre propriétaire dans la proportion où vos ressources sont diminuées. Cette question des loyers, fort complexe, a été insuffisamment réglée, par rapport aux propriétaires. Il y en a de toute sorte. M. de La Rochefoucauld aurait dit : « Il y a de bons propriétaires, il n'en est pas d'excellents. » Quant à moi, je connais des braves gens, possesseurs de riches immeubles, et qui n'en abusent pas. Quoi qu'il en soit, les mesures que l'on a prises ne sont qu'un mauvais compromis entre les petits et les gros. Ici, un très modeste propriétaire est par trop atteint; là, un puissant rentier de la pierre de taille est par trop protégé; ici, un locataire est par trop exonéré; là, un autre ne l'est pas du tout.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.



Discipline Civile



A chaque tournant de la guerre, quand l'événement devient tout à coup plus pathétique, l'heure plus grave, la presse, unanimement, évoque les règles de la conduite civique : confiance dans les chefs, abstention de jugements prématurés, incrédulité aux nouvelles sans fondement officiel, patience. Il s'est formé ainsi une sorte de petite discipline civile, dépourvue de rigueurs et de sanctions, mais qu'il y a un intérêt général à observer, en des moments comme celui-ci.

Est-ce ce qu'on appelle le grand public qui serait disposé à y manquer? qui se démontrerait trop accessible à l'illusion et, par contre-coup, à la dépression? qui s'énerverait et qui ricanerait? Non. L'opinion, dans son ensemble, possède une solidité, une cohésion admirables. J'ajoute une finesse dans l'interprétation des faits et une intuition prouvant que notre race, au plus tragique instant de son histoire, est en pleine possession de toutes ses vertus et de tous ses ressorts. Merveilleuse coïncidence qui est le signe de la victoire!

Mais, en marge de ce grand public français, il y a toutes sortes de points plus sensibles, plus fiévreux. Il y a les couloirs de la Chambre, les alentours du gouvernement, les salons, les cercles ; les gens qui se croient informés, qui connaissent un ministre ou un général et qui, du soir au matin, frémissent et trépignent au moindre bruit.

C'est de là que partent les soudaines traînées d'exaltation ou de découragement contre lesquelles on ne saurait trop, chacun dans son coin, réagir. Heureusement, elles se heurtent à la foi puissante de la nation, à sa magnifique santé, et s'y brisent.

N'oublions pas ce phénomène, un des plus intéressants de la guerre : l'initiative sera venue des profondeurs autant et plus peut-être que du haut. L'union sacrée nous fut imposée par le pays, et nous n'avons fait que la formuler et y souscrire. La discipline civile, que nous aurons à observer jusqu'à la victoire, c'est encore le pays qui nous la suggère, et qui, au besoin, nous conseillerait rudement de l'appliquer.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller [1]

VIII

1er août.

Quelle succession d'événements! Le 28 juillet, l'Autriche déclare la guerre à la Serbie. La Russie procède immédiatement à une mobilisation partielle. Le 29, Belgrade est bombardée. Le 30, l'état de guerre est proclamé en Allemagne. Le même jour, la Russie est sommée par l'Allemagne d'avoir à démobiliser dans les vingt-quatre heures. Aujourd'hui, notre ambassadeur de Saint-Pétersbourg remet la déclaration de guerre et nous apprenons que le président de la République française a signé l'ordre de mobilisation générale. Le sort en est donc jeté. Il n'y a plus moyen de reculer. Nous avons deux ennemis puissants sur les bras. Combien en aurons-nous demain?

Et, pourtant, j'avais espéré jusqu'au bout que le conflit pourrait être évité. L'empereur n'avait-il pas échangé avec le tsar et le roi d'Angleterre des lettres, qui, peut-être, manquaient de cordialité, mais qui auraient pu quand même préparer les voies à un arrangement. Que de fois, au cours des dernières années, ne semblait-il pas que la guerre fût inévitable? Néanmoins, on avait toujours, au dernier moment, trouvé une formule rédemptrice.

Il est vrai que l'opinion publique a été tellement [illegible], au cours des derniers mois, qu'il [illegible] été difficile de la ramener d'un seul coup à la raison. Ce qui me surprend, c'est la facilité avec laquelle on arrive à lui persuader que les Russes et les Français sont les agresseurs dans ce conflit voulu. Hier soir, on racontait partout que des aviateurs, partis de Belfort, avaient bombardé Nuremberg et que la frontière avait été violée par des patrouilles françaises, dans les Vosges. Demain, on accusera la Russie d'avoir assassiné l'archiduc François-Ferdinand. Le bon public accepte tous ces racontars sans réflexion, et il marque, à l'égard de ces attentats, une indignation qui n'a rien d'artificiel. Il est si agréable de faire retomber sur d'autres les responsabilités, quand on prévoit qu'elles seront écrasantes!

Je voudrais me persuader moi-même que nous sommes les victimes d'une odieuse machination; mais, plus je médite sur les derniers événements, et plus j'en arrive à me persuader que notre gouvernement est le grand coupable. Depuis plusieurs semaines, les intellectuels que je fréquente me parlent de la guerre nécessaire, inévitable, et j'assiste à la préparation intensive des opérations. Jamais l'Autriche n'aurait envoyé à la Serbie l'ultimatum hautain du 24 juillet, si elle n'y avait pas été poussée par l'Allemagne, qui prévoyait et devait prévoir les conséquences de cette action diplomatique brutale.

Mais à quoi bon raisonner? Nous sommes devant l'épouvantable fait accompli. Que maintenant Dieu nous protège!



Berlin. — Leipzigerstrasse (Dessin de Ch. Huard).

Lina, que j'ai vue cet après-midi, est dans un état d'exaltation patriotique et de dépression affective, qui la porte à toutes sortes d'extravagances. Elle maudit Russes et Français en termes d'une fulgurante énergie, puis, revenant sur elle-même, elle pleure son bonheur compromis. Depuis qu'elle a accompagné Otto à la gare de Potsdam, la réalité lui est apparue menaçante et elle hait les ennemis de l'Allemagne de toutes les angoisses qui assaillent maintenant son âme de fiancée. Sa détresse fait peine à voir, surtout quand elle essaie de la dissimuler sous de solennels anathèmes. J'ai tenté de la calmer :

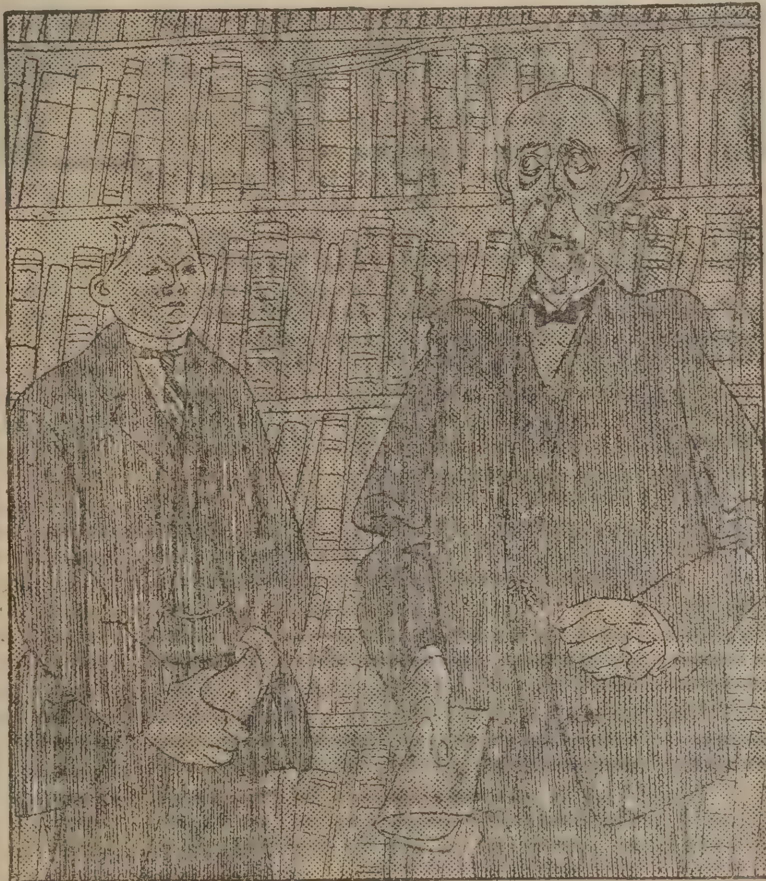
— D'après tous les calculs de l'état-major, lui ai-je dit, la guerre sera très courte et le succès de nos troupes est assuré. Le régiment d'Otto ne fait point partie des troupes de premier choc, il y a donc bien des chances qu'il revienne sans avoir trop souffert.

— Ne me consolez pas, mon cher oncle, m'a répondu Lina. Je suis forte, comme il faut l'être en pareille circonstance; mais j'éprouve les plus noirs pressentiments. Si vous aviez vu Otto au moment du départ. Je n'existais plus pour lui. C'est à peine s'il m'a mis un baiser distrait sur le front : sa pensée était ailleurs. La discipline militaire avait déjà paralysé son cœur. Je l'excuse, puisque, moi aussi, j'éprouve un immense orgueil d'être Allemande; mais je n'en souffre pas moins, comme une pauvre abandonnée.

Pour distraire un peu ma nièce, je l'ai invitée à faire, en ma compagnie, une promenade dans les rues de Berlin. Le spectacle était, de fait, très intéressant. La foule, partout, se bousculait sur les trottoirs et était comme atteinte de délire. On ne voyait que visages rayonnants, yeux fous, gestes épileptiques. Des gens qui ne se connaissaient pas s'abordaient pour se communiquer les plus invraisemblables nouvelles et s'en réjouir ensemble. Des groupes nombreux s'étaient formés devant les ambassades de France et de Russie, au Pariser-Platz. Ils poussaient des cris de mort. Plus loin, des bandes de gamins acclamaient les officiers qui, d'un pas pressé, se rendaient au ministère de la guerre, rue de Leipzig. Sur les terrasses des cafés, plus une place n'était libre. Des consommateurs, les yeux allumés, portaient des toasts à l'empereur et à l'armée, sûrs d'être vigoureusement applaudis par un auditoire complaisant.

J'ai rencontré Oswald, mon directeur, sous les Linden.

— Très heureux de vous voir, mon cher collègue, m'a-t-il dit, en souriant. Cela me permet de vous mettre au courant de ce qu'a décidé le ministre de l'instruction publique. Tous les élèves des classes supérieures de nos gymnases, à partir de la deuxième supérieure, se verront délivrer leur certificat de baccalauréat, sans examen, si, sans retard, ils s'engagent. C'est là un gros sacrifice que nous faisons à l'intérêt supérieur de la patrie. Songez donc! dispenser nos futurs juristes et médecins de trois années de préparation studieuse! Mais la plus grande Allemagne avant tout et par-dessus tout. Il nous faut des soldats, beaucoup de soldats. C'est dix millions de



PEINTS PAR EUX-MÊMES :

Maître et Disciple.

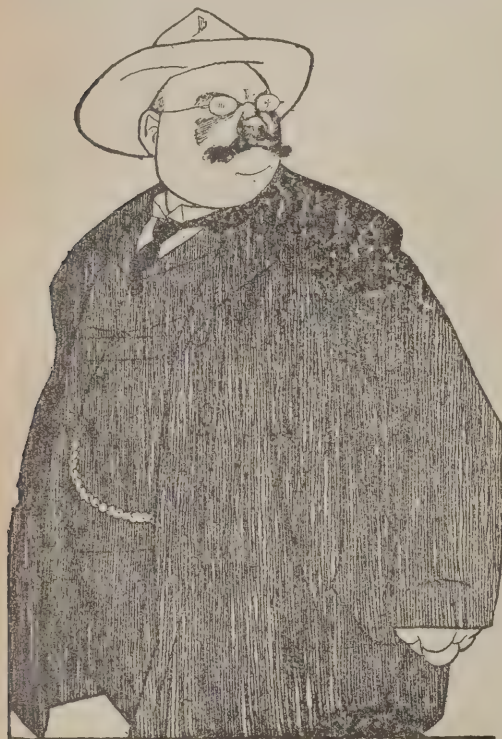
(Simplicissimus.

[1] Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

combattants que nous allons jeter sur l'ennemi. A propos, ajouta malicieusement Oswald, je ne m'oppose plus à ce que vous fassiez appel à l'imagination de vos élèves. Pour une fois, je vous verrai avec plaisir abandonner les sécheresses de la philologie pour de vibrants appels au patriotisme. Rappelez donc tous vos souvenirs classiques pour exalter le dévouement, le sacrifice à la collectivité. Il vous reste trois jours pour recruter quelques douzaines de jeunes et enthousiastes défenseurs à l'Allemagne menacée. Nos vacances commenceront, en effet, le 4 août prochain.

Là dessus, le terrible homme nous quitta.

— Eh bien! Lina, que pensez-vous de ce que vous venez d'entendre? m'écriai-je. Envoyer à la mort de pauvres gamins qui sont en pleine crise de croissance et leur faire



PEINTS PAR EUX-MÊMES :

Un Propagateur de la Kultur.

(Simplicissimus.)

désirer ce suicide en leur promettant un diplôme qui servira tout au plus à inscrire leur acte de décès. Est-ce là que nous en sommes? Si encore on attendait qu'à un âge où l'enthousiasme est facile, les plus aventureux de nos élèves fissent spontanément acte de patriotisme. Mais non! ici comme partout, c'est la contrainte. Quelques mois de campagne ou trois années d'étude, au choix. Tous les cancres vont se précipiter sur cet appât. C'est lamentable.

— Je vois encore d'autres conséquences à cette levée en masse, m'a répondu fort raisonnablement Lina. La guerre sera meurtrière. Elle va faire des coupes sombres dans la jeunesse masculine de notre pays. Si les plus jeunes générations sont fauchées, comment l'Allemagne, même victorieuse, pourra-t-elle réparer les pertes épouvantables qu'elle aura subies? Je suis presque résignée à rester vieille fille, si mon Otto est tué. Mais il ne faudrait pas, tout de même, que trop de jeunes Allemandes fussent obligées d'imiter mon exemple. Vos gamins de dix-sept ans étaient une réserve pour l'avenir. Si on les sacrifie, que restera-t-il pour repeupler l'empire?

Nous devisions ainsi paisiblement, quand une nuée de camelots envahit la rue, annonçant à grands cris un *Extrablatt*. J'achetai le supplément du *Lokalanzeiger*. Il ne s'y trouvait que la dépêche suivante : « Le marquis de San-Giuliano, ministre des affaires étrangères d'Italie, a fait savoir à l'ambassadeur allemand à Rome, que l'Italie restera neutre, n'étant engagée vis-à-vis de l'Allemagne et de l'Autriche que pour le cas d'une guerre défensive, c'est-à-dire que si l'un des deux Etats était attaqué. »

Il fallait s'y attendre. Personnellement, je n'avais jamais cru à la solidité de la Triple Alliance. Depuis des années, l'Italie se permettait, comme le disait fort plaisamment M. de Bülow, des « tours de valse » avec les rivaux de l'Allemagne. Maintenant qu'éclate la grande guerre, elle se réserve, pour arriver plus sûrement à la réalisation de ses aspirations nationales. Depuis longtemps, elle a oublié Nice et la Savoie, qui se sont données librement à la France. Par contre, elle convoite toujours ardemment Trieste et le Trentin. A la Wilhelmstrasse, on passait tout son temps à réconcilier l'Italie avec l'Autriche, entre lesquelles les pires conflits d'intérêt ne cessaient pas de se produire. Et le gouvernement du roi Victor-Emmanuel mettrait maintenant ses soldats à la disposition de l'état-major austro-hongrois pour mieux asseoir la domination des Habsbourg sur les côtes de l'Adriatique!

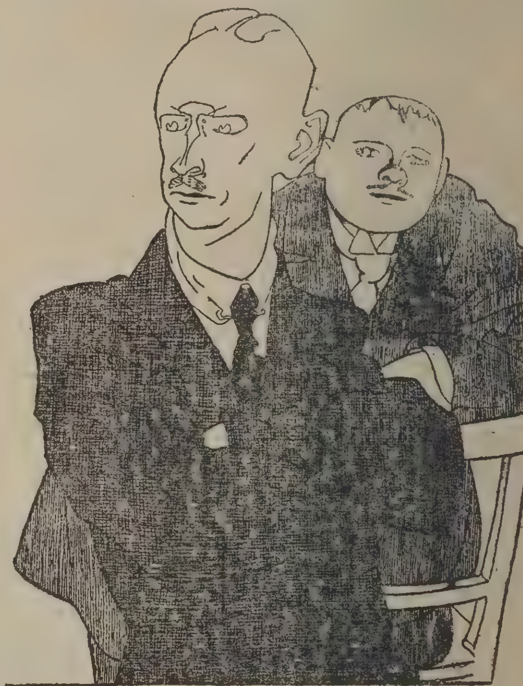
Tandis que je faisais ces réflexions à mi-voix, une sourde rumeur s'élevait de la foule. La colère, une colère folle, éclatait en termes injurieux : « Lâches, traîtres, vendus, canailles », toutes ces épithètes et bien d'autres encore volaient à travers les airs, comme des fusées. Et les menaces se faisaient entendre : « On leur fera bien voir, plus tard, à ces misérables, ce qu'il en coûte de tirer dans le dos de la puissante Allemagne. Milan sera rasée, Venise incendiée, Rome détruite, après qu'on en aura déménagé les précieuses collections. »

Le professeur Klasse vint à passer. Il écumait littéralement de rage :

— Eh bien! qu'en dites-vous? éclata-t-il en m'abordant? Est-ce assez ignoble? Comment, voilà un demi-siècle que l'Allemagne protège l'Italie contre les convoitises de ses voisins et que nous mettons à la disposition de ce peuple de besogneux notre épée, notre science, notre argent, et, au moment du danger, ou, plutôt, au moment où il s'agit de cueillir, en commun, dans une guerre longuement préparée, les fruits de nos persévérants efforts, les canailles de la Triplice nous abandonnent lâchement! Si, encore, ils étaient seuls! Mais je découvre dans leur dérobade l'action haineuse de l'Angleterre. Et je me pose anxieusement la question : Notre gouvernement ne s'est-il pas abusé en supposant que les Anglais assisteraient l'arme au pied à l'écrasement de la Russie et de la France? Non pas que je redoute ce nouveau conflit, qui ne serait qu'ajourné, mais la guerre pourrait démesurément s'allonger, et je me demande si, au point de vue économique, nous serions en état de supporter tant et de si lourds sacrifices. Il ne manquerait plus, vraiment, qu'après nous avoir manqué de parole, l'Italie se décidât encore brusquement à faire cause commune avec nos adversaires. En attendant, restons calmes. Nous règlerons plus tard le compte des traîtres. Tenez, je suis protestant convaincu et agissant; mais je ne serais pas éloigné, après le succès de nos armées, de rendre Rome au Pape, pour me venger de l'abandon de Victor-Emmanuel.

J'avoue que j'éprouvais quelque plaisir à entendre le grand pangermaniste me confier ses angoisses. Il m'avait tellement exaspéré, ces jours derniers, quand, avec une superbe confiance, il refaisait à son gré la carte du monde, que, de le voir, maintenant, inquiet et hésitant, je prenais comme la revanche de mon honnêteté outragée par ses monstrueuses théories. Décidément, je manque de patriotisme, du moins de ce patriotisme aveugle qui ne s'arrête pas à la légitimité des moyens employés, pourvu que l'empire étende ses frontières et s'enrichisse des dépouilles des peuples vaincus et asservis.

Lina n'avait pas desserré les dents pendant que Klasse parlait.



PEINTS PAR EUX-MÊMES :

Un Intellectuel.

(Simplicissimus.)

— Alors, c'est grave, me demanda-t-elle d'une voix blanche, quand nous fûmes de nouveau seuls?

— Grave, non, répondis-je, mais ennuyeux. Cela représente trois mois de guerre et, par conséquent, quelques centaines de mille de vies d'hommes sacrifiées en plus. Les Français vont pouvoir dégarnir leur frontière des Alpes. Notre tâche sera donc plus dure; mais elle n'est pas au-dessus de nos forces.

La foule était devenue moins bruyante quand, le soir, je repris le chemin de la Hasenhaide. Commençait-elle à se rendre compte que la fameuse « promenade militaire » pourrait bien se transformer en une guerre longue, dure et coûteuse? Déjà la nouvelle de la mobilisation française avait quelque peu surpris les Berlinois, qui espéraient vaguement que la République refuserait de venir au secours du tsarisme. Pauvre peuple! comme on l'a trompé pour l'amener à se jeter, tête baissée, dans cette sotte aventure!

(A suivre.) KURT-OSCAR MULLER.

Pour copie conforme :

Abbé WETTERLÉ.

Le Martyre d'un Peuple

Nous recevons de Salonique une lettre que nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs. C'est un tableau émouvant des épreuves subies par les malheureux Serbes, errants et réfugiés.

Salonique, le 15 décembre 1915.

Il fait encore nuit; une brume épaisse et lourde voile, sous le brouillard, les premières lueurs d'un jour morne, triste et gris, qui se lève comme à regret sur cette ville mouillée et endormie.

De la gare, là-bas, dans cette rue encore déserte, où on commence seulement à entr'ouvrir les volets vermoulus des maisons basses et affaissées, une foule bizarre, mêlée, bigarrée, tremblotante et muette, s'avance dans le calme parfait de cette matinée de décembre.

Hâves et défaits, grelottants de faim et de froid, les yeux moites d'insomnie, de lassitude, d'épuisement, les groupes nombreux que déversent les trains de Florina ne font pas seulement pitié, mais bien mal au cœur!

A LA RECHERCHE D'UN GITE

Vieillards, infirmes, veuves, mères et sœurs de héros, enfants en bas âge, adolescents vieillis avant le temps, tout ce monde se traîne — c'est la seule expression convenable — se traîne comme un paquet sur ces pavés humides, en un groupe compact, de peur de s'isoler, de se quitter, de s'égarer!

Les vieillards, couverts de châles et de longs manteaux usés, boueux, ont les rudes traits d'anciens braves, — visage basané et moustaches blanches et drues, — et s'appuient pesamment sur leurs grosses cannes, courbant leurs larges épaules dans la marche.

Les infirmes, glorieux mutilés de 1912, portent encore la capote khaki et le bonnet militaire, et leurs yeux, leurs prunelles bleues si douces, expriment la souffrance qu'ils éprouvent à devoir fuir devant l'ennemi, le vaincu d'hier!

Femmes de noir vêtues, le visage émacié par la douleur et les privations, chez qui la robe noire rehausse les beaux traits de blondes aux yeux brillants et doux, comme résignés; enfants pleurant, se plaignant, s'accrochant et se serrant aux jupes maternelles, et enfin pauvres petits vagabonds dont les pères sont tombés peut-être face à l'ennemi, à Tetovo, à Babouna, à Prilep ou à Krivolak, et dont les proches parents se sont égarés — ou sont morts — dans la fuite précipitée, dans l'évacuation rapide des villages envahis par les « comitadjis »... Tout ce monde s'avance, grave et misérable, comme les figurants d'une procession macabre, en cette heure matinale, et se disperse dans la ville à la recherche d'un abri, d'un asile, d'une bouchée de pain, et d'un coin chaud!...

LE PETIT CAFÉ TURC

Dans la rue Ignatia, près de la porte du Vardar, là où la route fait un coude et s'approche de l'Agora, est un amas de cafés, de *mehanas*, de lieux malfamés, d'estaminets sordides et puants, tolérés la nuit, et fréquentés, dans la journée, par cette foule orientale, mélange d'Européens et d'Asiatiques : hamals, débardeurs, frotteurs, aventuriers, cochers, souteneurs et gens louches, tout un monde hétéroclite et à part.

Un petit homme court et trapu, aux cheveux crépus, le nez en bec d'aigle, une barbe blanche en collier, le *tekké* sur la tête, et habillé à la turque — larges culottes de bure, courtepointe noire, ceinture claire, formant gilet, autour de la taille — s'empresse d'inviter les groupes les plus rapprochés, avec des signes, des gestes, toute une mimique sympathique et expressive, et les invite à entrer dans une petite salle de café encore encombrée, les chaises sur les tables, et où une odeur écœurante de tabagie et d'humidité saisit à la gorge, et dont il vient de tirer les volets. C'est Mehmet Naïm, propriétaire du café *Stathmo*. C'est un Turc, c'est aussi un réfugié, qui a fui les Bulgares et leurs hordes, lorsqu'ils arrivèrent en Thrace, voilà deux ans!

Oh! ironie cruelle, c'est lui, un pacifique Turc égaré dans cette ville, sûrement ignorant des événements, qui accueille, le premier, et offre l'hospitalité à ces malheureux que les hordes turco-bulgares traquent et chassent de leur foyer!

Inconsciemment, ils sont entrés, les pauvres réfugiés; ils s'installent à qui mieux mieux, dans les coins et recoins de la pièce trop étroite. Ils étendent des manteaux à terre, et s'asseyent à la mode orientale. On a froid, on ferme les portes, et, se frottant les mains et les membres transis, on se réchauffe; et, dans le silence, une voix seule s'élève, une voix monotone et sourde, celle d'un pope qui dit sa prière!

VAGABONDAGE

Mais, bientôt, les clients sont venus, les « habitués » ont réclamé leurs places et, une fois encore, les réfugiés se voient obligés d'évacuer leur abri, de s'en aller par les rues humides, par la ville, flânant, furetant, guettant un coin pour s'asseoir.

... Et la triste promenade, et la morne flânerie dure, dure toute la journée, avec quelques stages autour des camps des troupes de débarquement, où ils peuvent se procurer un peu de soupe chaude.

Et, le soir, la triste nuit qui approche vient immuablement poser, pour ces malheureuses familles, la question angoissante du gîte pour y faire reposer les petits!

Alors, c'est le va-et-vient continuel devant les cafés, devant les estaminets, devant les endroits publics, attendant patiemment l'heure de la fermeture de ces locaux et l'autorisation de se terrer en nombre sur le parquet d'une salle surchauffée par des centaines d'haleines, et, là encore, la pudeur devrait se crever les yeux pour ne pas voir cette promiscuité immonde, écœurante, ce pêle-mêle affreux de personnes de sexe différent, hier encore inconnues et, qu'aujourd'hui, le malheur commun, l'envahissement de la Patrie, jette sur la même planche, sans la moindre couverture pour recouvrir les corps nus et glacés.

QUELQUES CONFIDENCES

J'ai voulu interroger quelques-uns des fugitifs.

Le premier était un de ces malheureux que les émotions multiples ont rendu insensible à d'autres souffrances, et presque détraqué.

C'est un enfant de quinze ans, qui porte déjà les traits rudes d'un homme sur son visage jaune, ascétique, ridé, recouvert d'un duvet fin et blond, sur lequel des yeux d'un bleu profond tranchent sur la pâleur affreuse.

— Nous avons fui, me dit-il, nous les avons fuis, car ils nous auraient massacrés, nous ne les craignons guère, mais il ne fallait pas se laisser tuer. Nous avons succombé sous le nombre. Ils ont tout brûlé, tout saccagé, tout pillé, ils ont violé les femmes et empoisonné les puits; alors, nous avons fui, fui... »

Et, me quittant, dans un geste d'adieu calme et tout oriental, dans un sourire triste, « *Sutra* », me dit le jeune Serbe, demain! « Oui, demain », lui dis-je!

Demain, demain, c'est le mot de ces malheureux que la souffrance physique autant que morale écrase et terrasse, et qui osent espérer!

Espérons donc ce lendemain qui verra refleurir des jours meilleurs pour le vaillant peuple du roi Pierre!

LES ENFANTS

... Je suivis de l'œil un de ces groupes d'enfants que la main bienfaisante de la France recueille et empêche de s'embourber dans le chenal du vice où conduit, souvent, l'immonde mendicité.

On embarquait pour Marseille tous ces malheureux petits orphelins et, si les circonstances n'étaient si tragiques, leur accoutrement aurait prêté au fou rire.

Le voyou marseillais, le gamin de Paris et le *scugnizzu* napolitain, tous ces déguenillés qui vivent et meurent dans les bas-fonds sociaux des grandes métropoles, n'ont jamais eu des nippes aussi ridicules, d'habillement aussi comique dans leur dénuement!

J'ai encore devant les yeux la vision de cet enfant de douze ans, chaussant des pantoufles éculées et portant des molletières trop hautes qui lui encerclent la jambe jusqu'aux cuisses, formant ainsi une sorte de pantalon qui laisse, malgré tout, entrevoir une indécente nudité, qu'une vaste tunique khaki déboutonnée et aux manches retroussées ne parvient guère à cacher.

Un mouchoir d'une couleur indécise en guise de col et un canotier aux larges bords complète l'habillement!

La diversité, certes, ne fait pas défaut dans l'ensemble, mais, cependant, on ne peut s'empêcher de constater la profusion des tenues militaires qui ont contribué à voiler la nudité — ou presque — de ces malheureux fugitifs; et, si les uniformes bleus et khaki des « poilus » de Zeitenlick, et des « tommies » de Lembet, ont contribué au grotesque de l'habillement, cela ne prouve pas moins les qualités de cœur de tous ces braves, qui n'ont pas apporté à la Serbie le concours de leur vaillance seulement, mais aussi leur bonté, suprême apanage d'humanité dont justement peuvent s'enorgueillir les Alliés!

LA VOIE DOULOUREUSE. — RÉCIT D'UN DOCTEUR

« *C'est littéralement affreux!*, me disait le docteur G... (un médecin militaire qui revient de Serbie, faisant évacuer des blessés). Oui, sur toute la route, malgré la neige qui tombe par lourds paquets et s'amoncelle sur les sentiers mal tracés, une foule d'émigrés, de fuyards plutôt, vont hâves et lents, à pied, seuls, en groupes, ils fuient les comitadjis bulgares et s'efforcent à tout prix de gagner les frontières grecques, où ils espèrent être à l'abri, en sûreté! Et de ces fugitifs, il en meurt tous les jours en route, il en tombe continuellement, des vieillards, des femmes, des enfants, tués par le froid, la faim, la fatigue, la douleur!...

» L'autre nuit, par la portière du train qui me ramenait à Salonique, et où les fuyards entassés souffraient sans se plaindre, côte à côte avec nos braves, écharpés et blessés, j'ai suivi un instant des ombres noires, que la vague lumière des fanaux de la voie déformaient, et qui, disséminées, çà et là, par groupes, se dessinaient silencieuses sur la neige et s'enfonçaient dans la nuit sombre, dans des chemins non frayés!...

» Et puis, dans la plaine de Vodena, en aval vers Florina et Kinaly, c'est, sur la terre recouverte de son manteau immaculé, une longue théorie de « guitounes », où les premiers arrivés s'installèrent. Sous ces tentes grises et pointues vivent, ou plutôt meurent une partie de ces malheureux, que la guerre affreuse plonge dans la noire misère; et, journellement, la mort vient cueillir sa moisson dans ces groupes d'innocents!

» ... Et, lorsqu'un rayon de soleil luira sur cette terre gelée, lorsque le blanc tapis de neige disparaîtra, c'est les marais qu'on entreverra sous la neige qui fondra aux premières clartés de l'astre! C'est les étangs terribles, hideux, avec leurs tristes épidémies, le typhus, la fièvre, le choléra peut-être, qui, à leur tour, feront des ravages, et réclameront leur rançon à cette population innocente de femmes, de vieillards et d'enfants!... »

LES SECOURS

Qu'a-t-on fait pour secourir ces malheureux?

Que n'a-t-on fait, plutôt?

Mais, hélas! les malheureux à secourir sont foule, ils forment légion, et il est matériellement impossible de soulager, du jour au lendemain, toute cette misère, qui ne fait qu'augmenter quotidiennement!

Le gouvernement de la République s'est généreusement offert d'élever à sa charge tous les orphelins serbes, et ceux-ci, par petits paquets, s'embarquent chaque jour pour la France.

La comtesse Demidoff, femme de l'ambassadeur de Russie à Athènes, avec un dévouement illassable, va, vient, court et organise, fait des quêtes, ouvre des souscriptions pour venir en aide aux pauvres réfugiés.

Une femme de cœur, mistress Boyle, mère de sir Edw. Boyle, a créé, à Florina, premier centre à la frontière grecque, une sorte de dispensaire où l'on recueille les plus faibles, et l'on aide les autres à regagner Salonique.

M. Gaston Ch. Richard, envoyé spécial du *Petit Parisien*, fait une propagande endiablée et de merveilleux articles pour réveiller les sentiments charitables qui, par ces temps, hélas! ne sont que par trop endormis!

L'Opinion, grand quotidien français, paraissant à Salonique, ouvre une souscription en faveur de ces déshérités et la liste chaque jour s'allonge; dans ses lignes, les noms des « Poilus » sont légion, et les « marsouins » qui, modestement, envoient leurs oboles pour les réfugiés serbes, signent : « Quelques marins du Kléber », « Un quartier-maître du *Polyphème* », etc., etc.

Pourtant, ce n'est pas assez, non, c'est même fort peu; et les petites offrandes des braves et de quelques cœurs généreux d'ici, ne suffisent guère à enrayer cette situation précaire qui, quoique supportée avec stoïcisme, avec un calme, une impassibilité déconcertants, qui dépassent les bornes de la résignation, n'en est pas moins une situation affreuse à laquelle il faut remédier à tout prix et au plus tôt!

Oui, au plus tôt, car le Serbe ne sait guère se plaindre et, si on ne pourvoit à sa misère, il se laissera mourir, il mourra sans une lamentation, sans un cri, sans un pleur, stoïquement, héroïquement et calmement, comme sait mourir un Serbe!

SAM MODIANO,
A. A E. de la M. L. P.

Tel Père, tel Fils
(1756-1914)

Lorsque Guillaume II, pour trouver une excuse à la violation par ses armées du territoire neutre de la Belgique, força les portes des archives de Bruxelles et s'empara des documents dont il prétendait faire état devant le monde, il suivait un exemple célèbre dans l'histoire de sa maison; cet exemple démontre que toujours, depuis deux siècles qu'ils règnent, les Hohenzollern ont usé des mêmes procédés et ont traité le droit des gens avec la même désinvolture. Toutefois, l'empereur allemand, s'il faisait annoncer et trompeter sa découverte, n'avait eu aucune peine à la faire, car il tenait, par un principal intéressé, la certitude que l'attaché militaire anglais à Bruxelles avait



Le nouvel aigle allemand (*Lije*).

eu avec un ministre belge une conversation sur l'éventualité de la violation de la neutralité de la Belgique : le roi Albert lui-même en avait instruit l'attaché militaire allemand. Guillaume II, cabotin couronné, a pu simuler la surprise, l'indignation, se présenter comme un agneau contre lequel le loup belge complotait avec le léopard britannique, il n'a eu de succès que chez ces neutres complaisants dont la neutralité mercantile alimente l'empire et s'en fait des rentes.

Qu'il crût trouver autre chose, c'est vraisemblable; mais il ne l'a point trouvé. Par là lui a manqué l'espèce de justification qu'aurait fournie la preuve d'une entente, fût-elle cent fois justifiée, en vue de repousser une invasion possible sinon probable.

C'est là seulement ce qui différencie l'acte de cambriolage qu'il a commis de celui qu'avait accompli son arrière-grand-oncle Frédéric II et qui a valu à celui-ci le surnom de « *Mandrin couronné* ».

L'impératrice Marie-Thérèse ne pouvait manquer de regretter la Silésie, qu'elle avait dû céder au roi de Prusse par le traité de 1745. Aussi avait-elle formé des alliances avec la Russie en vue de la recouvrer et surtout de s'opposer aux progrès d'une puissance dont « la guerre était l'industrie ». Elle avait fait des ouvertures à la France, qui avait tout lieu de supposer, sans qu'elle en fût encore assurée, que son ancienne entente avec la Prusse était rompue, moyennant que l'Angleterre eût surenchéri sur les subsides qu'elle payait.

Craignant fortement que ses Etats ne tentassent l'Electeur de Brandebourg, roi de Prusse, l'Electeur de Saxe, roi de Pologne, prit avec ses puissants voisins des arrangements éventuels pour le cas où Frédéric II donnerait lieu à une guerre, et pour ce cas seulement.

S'étant mis d'accord avec l'Angleterre alors en guerre avec la France, Frédéric était tenu au courant, par un commis de la chancellerie secrète de Saxe, des dépêches échangées entre les Cours de Dresde, de Pétersbourg et de Vienne; il savait par le ministre anglais à Pétersbourg, que renseignait la Grande-Duchesse Catherine, ce que méditait l'impératrice Elisabeth, de quelles forces elle disposait et quand elle comptait en avoir achevé la mobilisation. Il put donc choisir son moment propice : seules, les troupes autrichiennes à peu près prêtes se concentraient en Bohême. Frédéric demanda des explications et, sans les attendre, il se jeta en Saxe sans déclarer la guerre, sans invoquer aucun prétexte, malgré que l'Electeur eût déclaré sa neutralité, et uniquement parce que, au point de vue stratégique comme au point de vue de l'alimentation de ses troupes, cela était commode et utile.

Alors Auguste III envoie au devant des Prussiens un de ses ministres pour demander des explications : Frédéric somme l'Electeur d'incorporer ses troupes dans l'armée prussienne :

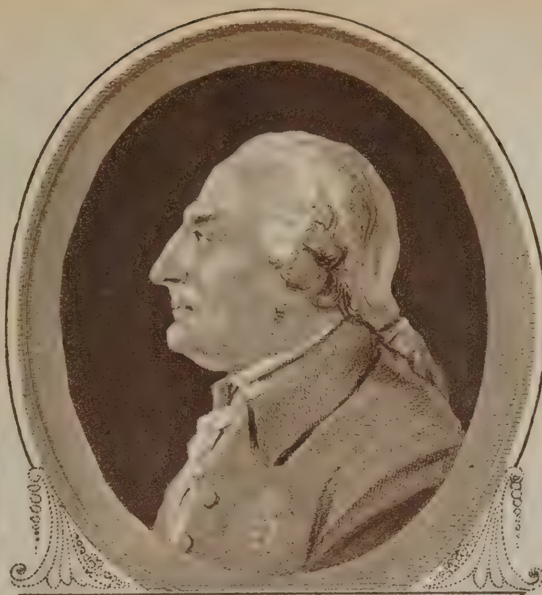
— Grand Dieu, répond l'envoyé, pareille chose est sans exemple dans le monde!

— Croyez-vous, monsieur? réplique le roi : je pense qu'il y en a et, quand il n'y en aurait pas, je ne sais si vous savez que je me pique d'être original. Enfin, telle est ma condition. Il faut que la Saxe coure la même fortune et le même risque que mes Etats. Si je suis heureux, le roi de Pologne sera dédommagé de tout et je songerai à ses intérêts autant qu'aux miens et, pour le qu'en-dira-t-on, nous enjoliverons le traité de quantité de bonbons. »

Ne semble-t-il pas que cet envoyé saxon eût pu être Belge et s'appeler Beyens?

Restait à trouver le prétexte qui permettrait d'accuser la Cour de Dresde de machinations ténébreuses. Par son espion, l'employé de la chancellerie, Frédéric avait en mains les copies des traités conclus par la Saxe et des dépêches échangées entre le ministre et ses agents, mais cela valait ce qu'il l'avait payé — beaucoup comme renseignement, rien pour l'authenticité. Pour produire l'effet qu'il cherchait, il lui fallait les originaux, car il ne voulait pas s'exposer, a-t-il dit, à publier des copies que « les Saxons auraient taxées de pièces supposées et forgées à plaisir ». Dès son arrivée à Dresde, où la reine était restée durant que le roi et l'armée se retiraient à Kœnigstein et à Pirna, il ordonna des perquisitions dans les archives; on ne trouva rien. On pensa que la reine avait mis ces papiers en sûreté. La reine — l'électrice de Saxe, reine de Pologne — née archiduchesse d'Autriche, était la fille aînée de l'empereur Joseph Ier, la mère de la dauphine de France; c'était une princesse d'une tenue admirable, respectée de l'Europe entière et digne d'un tel respect. Frédéric la fit garder à vue dans son palais ; il apprit ainsi que dans sa chambre à


Entrevue de Frédéric et de Voltaire.


Frédéric II, d'après une gravure de Saint-Aubin.


Le meunier de Sans-Souci.

coucher, elle avait une caisse à laquelle elle semblait tenir singulièrement. Il soupçonna aussitôt que cette caisse contenait les documents désirés. Il envoya un officier les réclamer; la reine refusa et pour empêcher qu'on s'en emparât, elle s'assit sur la caisse, persuadée qu'on n'oserait point porter la main sur elle. On l'osa et voici comme Frédéric atténue ces violences dont la reine mourut un an plus tard :

« On eut bien de la peine à lui faire comprendre qu'elle ferait mieux de céder par complaisance pour le roi de Prusse et de ne point se raidir contre une entreprise qui, quoique moins mesurée qu'on aurait souhaité, était cependant la suite d'une nécessité absolue. »

Frédéric II s'empressa de publier les pièces dont il avait acquis ainsi les originaux, sous le titre : *Mémoire raisonné sur la conduite des cours de Vienne et de Saxe et sur leurs desseins dangereux contre Sa Majesté le roi de Prusse, avec les pièces originales et justificatives.* Comme il avait organisé sa presse avec un soin et une habileté infinis, et qu'il avait pris à son service une agence dont l'influence était considérable et qui excellait aux fausses nouvelles, l'effet fut immense. Tous les philosophes s'attendrirent sur l'infortuné roi de Prusse, victime de machinations coupables. Tel est encore, après cent soixante ans, l'empire qu'ils ont sur l'opinion, que la plupart des historiens français ont passé sous silence cet épisode significatif et que quelques-uns l'ont justifié par les arguments mêmes de Frédéric. Pourtant, M. de Hersberg, le plus connu des diplomates doctrinaires qui aient vécu en Prusse, n'hésitait pas à dire, dans un mémoire lu, en 1787, à l'Académie de Berlin, que « ces projets n'étaient qu'éventuels et supposaient la condition que le roi de Prusse donnât lieu à une guerre, et qu'il était très possible que ces projets n'eussent jamais été exécutés ». En ce temps-là, la


M.-Thérèse d'Autriche, reine de Bohême et Hongrie.


Auguste III, roi de Pologne.

kultur n'était pas arrivée à sa perfection; les intellectuels allemands admettaient encore qu'il y eût une vérité historique.

La conduite de Frédéric II vis-à-vis de la reine de Pologne fut complétée par sa conduite vis-à-vis des soldats saxons. Ayant amené, par la famine, les 170,000 hommes de l'armée d'Auguste III à capituler, il prétendit contraindre les officiers à entrer à son service et leur proposa un grade supérieur; tous refusèrent; il força alors les soldats à lui prêter serment; il les fit déshabiller, revêtir d'uniformes prussiens, et incorporer. Et il trouva encore des apologistes chez les philosophes à ses gages; à Berlin, à Ferney et à Paris, on déclara cet acte de brigandage extrêmement spirituel, et si, à la Cour, on le tut, c'est que, devant les outrages faits à sa mère et à son pays, la Dauphine était tombée gravement malade.

Partout où est écrit Saxe, qu'on lise Belgique; les procédés de 1756 sont les procédés de 1914; les doctrines sont pareilles; l'infamie est semblable; mais à présent, nous savons la juger; il n'y a plus de *reptiles* dans les pays alliés et ceux même qui opèrent chez les neutres n'osent point faire l'apologie des crimes : ils les déguisent, ils les atténuent, ils les nient. Il ne s'en trouve plus qui les vante. Espérons que si, désormais, des Français écrivent l'histoire de la guerre de Sept Ans, ils ne feront plus, d'une âme sereine, le récit de l'invasion de la Saxe. Ils se souviendront de la Belgique outragée et violée; ils rapprocheront les faits, ils mettront à nu l'âme des Hohenzollern, toujours pareille dans la violence, la perfidie, la brutalité, le mépris du droit des nations, toujours pareille dans les procédés d'espionnage, de préparation de la guerre, de cuisinage de l'opinion.

Cela, il est vrai, s'oublie vite. Témoin 70.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.





1. Transport de munitions au Monténégro. — 2. Les routes boueuses de la Macédoine

LA GUERRE DANS LES BALKANS

TROIS JOURS en Champagne











Peut-être quelques lecteurs se rappellent-ils les impressions que je rapportai d'une visite à l'armée des Vosges. Celles que m'a suggérées mon nouveau voyage ne sont pas moins instructives et réconfortantes. Cette fois, j'ai vu des terrains récemment conquis, j'ai exploré le champ de bataille où s'engagèrent les terribles luttes du mois de septembre 1915 et dont nous demeurons possesseurs. Un gain de quatre kilomètres en profondeur sur une largeur de vingt kilomètres, fut le résultat de notre offensive de Champagne. A moins de parcourir pas à pas, les mornes plaines encore bouleversées par le formidable ouragan de fer et de feu, on ne saurait se rendre compte de l'héroïsme d'un tel effort...

Première journée. — Sous la conduite du plus obligeant, du mieux informé des guides, le capitaine d'état-major B. L..., dès la descente du train nous quittons Châlons-sur-Marne. Des autos rapides nous entraînent dans la direction du front. Elles traversent, sans s'y arrêter, le bourg de Suippes, dont l'église crevassée et béante reste debout parmi des monceaux de ruines. Elles arrivent au village de B..., résidence du grand chef. Pauvre village, veuf de sa population civile, humble résidence, dénuée d'agrément et de confort. Le général de L. de C... y habite une maisonnette qu'il préfère à son majestueux hôtel de la ville. Il y est plus près de l'ennemi; il y est moins dérangé; il y mène une existence cénobitique, entièrement absorbée par les multiples devoirs du commandement. « Messieurs, déclara-t-il à ses officiers, nous nous déplaçons avec la victoire; nous allons de l'avant; nous ne reviendrons jamais à Châlons ». Il reçoit notre petite troupe dans l'étroite pièce qui lui sert de chambre à coucher et de bureau. Nous sommes charmés de l'empressement de son accueil, de la netteté de ses paroles. En dix minutes de causerie, il

1. L'église de Suippes. — 2. Le général de L. de C. — 3. Intérieur de l'église de Suippes. — 4. Village de B..., siège du quartier général
5. Les ruines du village de Saint-Hilaire.



Composition de P. THIRIAT.

L'OFFENSIVE EN CHAMPAGNE : LA PREMIÈRE VAGUE



Composition de P. THIRIAT.

L'OFFENSIVE EN CHAMPAGNE : LA DEUXIÈME VAGUE

expose la situation, il résume les travaux accomplis, soucieux de ne dire que des choses exactes, dûment contrôlées. Lorsqu'il loue le courage, l'endurance, l'élan des soldats, nous le sentons ému, mais cette émotion reste discrète, comme tout ce qui émane de sa personne distinguée, réservée, un peu distante. Elle donne l'impression d'une énergie contenue, maîtresse d'elle-même, faite de réflexion et de sang-froid. Nous ayant vanté l'excellent moral des hommes, il nous rassure, en finissant, sur leur santé physique. Pas beaucoup de maladies graves. Pas d'épidémies. Ils supportent à merveille les rigueurs de l'hiver. Voilà des nouvelles qu'on est heureux de répandre...

L'itinéraire que nous a tracé le général s'exécute sans tarder. Aujourd'hui, nous pousserons jusqu'au moulin de Souain, lieu sinistre et grandiose, théâtre d'un prodigieux combat. D'abord nous passons par la commune de Saint-Hilaire, aux murailles branlantes, au sol criblé de trous d'obus. Puis nous gagnons Souain d'où toute vie est absente. J'ai vu des endroits dévastés, j'ai vu Sermaize, Clermont-en-Argonne. Aucun n'offre aux regards un aspect si lamentable. Imaginez des îlots de maisons dont *pas une seule* n'est épargnée. Un volet arraché pend par une charnière à la fenêtre où le vent s'engouffre; le champignon de tôle d'une cheminée demeure intact au sommet d'un chicot comiquement dressé sur un amas de décombres; l'herbe et les arbustes des jardins sont morts, ensevelis sous l'avalanche des briques, des ardoises, des tuiles brisées. Un fantôme d'église plane au-dessus de ce désert de pierrailles. La cloche gît, avec des débris de charpentes, devant le porche crevé. La toiture effondrée n'abrite plus les dalles du chœur, que l'humidité verdit et descelle. Dans un angle, le sol est à découvert; il y naîtra des fleurs ce printemps.

Et le canon allemand ne se détourne pas du malheureux village; il s'acharne après sa victime comme un enfant après le jouet qu'il a cassé. Il espère atteindre les convois de ravitaillement qui, partis de Suippes, suivent nécessairement la grand' rue. Chaque jour, à la même heure (MM. les Boches sont méthodiques), les marmites pleuvent. C'est bientôt le moment du marmitage quotidien. Nous voudrions être là, courir notre chance. Mais le capitaine, inflexible exécuteur de la consigne, ne le permet pas. Il nous montre le ciel voilé de brume. La nuit descend. Nous n'avons plus un instant à perdre...

D'exécrables routes, défoncées, creusées d'ornières, nous mènent au but: le moulin de Souain. Nous le cherchons. Où est-il? Il a cessé d'être. Nous contemplons, en écarquillant les yeux, la place où il s'éleva jadis. Nous n'apercevons qu'un chao-















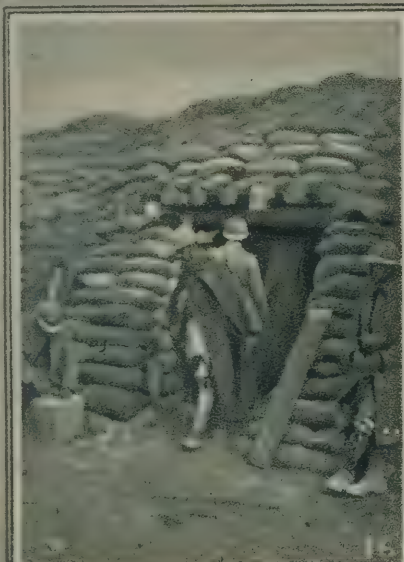
6. Près de Souain, les tranchées de départ. Un des endroits d'où les Poilus partirent vers les lignes allemandes. — 7-8. L'église de Souain et sa cloche. 9. Convoi sur la route de Suippes à Souain. — 10. Suippes, départ de troupes. — 11. Souain, arrivée des renforts. — 12. Les fils de fer barbelés disposés par les Allemands sur un terrain que nous avons bombardé et reconquis.

EN CHAMPAGNE













13. Ce qui reste du Bois-Sabot. Les arbres fauchés et déchiquetés par l'action violente de l'artillerie. — 14. Canon allemand capturé et défilant avec des prisonniers sur la route de Souain à Suippes. — 15. L'anéantissement d'une citadelle. La montagne devenue cratère. Entonnoir creusé par l'explosion d'une de nos mines dans la région du moulin de Souain. 16. La « cagna » du commandant, organisée avec le confort moderne. — 17. Souvenir du dernier beau jour de l'automne. On déjeune en plein air. 18. Explosion d'une marmite.

EN CHAMPAGNE

de sable, de cailloux, de plâtras, de poteaux déracinés, de ferrailles tordues. On nous conte l'histoire du fameux moulin. L'ennemi l'avait fortifié, consolidé, transformé en une sorte de blockhaus inexpugnable, hérissé de mitrailleuses, et qui dominait les lignes françaises.

Il fallait supprimer cet observatoire, anéantir cette citadelle. Nos sapeurs se mirent à la besogne. Une galerie de quatre ou cinq cents mètres permit de disposer sous le château-fort un foyer de mine chargé de quinze mille kilos de cheddite. L'étincelle jaillit. La forteresse, son artillerie, sa garnison s'évanouirent, pulvérisées. L'éruption du volcan fit de la montagne un cratère. Nous contournons les pentes de l'entonnoir; notre pied heurte des objets singuliers, desséchés et blanchâtres. Nous nous penchons... Horreur!... Ce sont des ossements humains, abandonnés, privés de sépulture, lavés par la pluie. A qui appartenaient-ils ? Nous nous posons la question avec effroi. Et nous chassons l'affreuse pensée. Non, les nôtres n'ont pas eu cette fin tragique. Quels qu'ils puissent être, plaignons les martyrs du conflit le plus barbare qui ait ensanglanté l'univers. *Alas! poor Yorick!...*

La chute du jour, l'enveloppement d'un brouillard glacé, les ténèbres épaissies, nous éloignent de cet enfer... Le cœur serré, l'esprit obsédé de visions lugubres, nous revenons sur nos pas. Arrêt des voitures à la gare de Suippes qui essuya, pendant plusieurs mois, un bombardement intense, auquel elle a miraculeusement survécu. Second arrêt à l'ambulance de Montfrenet, un hôpital modèle, improvisé, que je décrirai — il le mérite — dans un article spécial. Retour à Châlons, où déjà les lumières sont éteintes, tout dort...

Deuxième journée. Hier, un froid sibérien durcissait le sol et facilitait la marche. Ce matin, le dégel amollit les routes, détrempe les labours, transforme en cloaques les boyaux, y rend la circulation pénible. Au sortir de B..., point de départ de nos randonnées, le capitaine de M... nous dirige vers le bois de R..., situé sur un plateau de faible altitude, d'où le regard embrasse l'ensemble du champ de bataille. Nous continuons d'errer au milieu des ruines mélancoliques, royaume de la solitude et de la mort. Nous contournons la ferme des Waques, où tant de héros ont suc-











19. Abris et « cagnas » boches sur le terrain reconquis. — 20. Vue d'un boyau de communication. — 21. Une « saucisse » avec la nacelle de l'observateur
22. Bois de la Chenille. Une entrée des boyaux donnant accès aux « cagnas » souterraines. — 23. Retour des tranchées. Les Poilus défilent sous les yeux du général.

EN CHAMPAGNE

combé et sommeillent. Nous dépassons des villages, et encore des villages, ayant tous le même aspect de misère et d'abandon. Les autos stoppent au sommet d'une crête crayeuse qui domine la vaste plaine plantée de maigres boqueteaux, semée d'innombrables tombes, hérissée d'un inextricable réseau de fils barbelés. Ce rempart métallique constituait la principale défense des ennemis en avant de leurs tranchées. Troué, déchiqueté, démoli par la rafale de nos obus, il est toujours redoutable. Les piquets tenaces n'ont pas cédé. Les lianes de fer qui s'enroulent autour d'eux menacent le ciel de leurs pointes aiguës, ou bien, sournoises et méchantes, serpentent à ras de terre. Pour détruire par places cette meurtrière végétation, il a fallu le choc de milliers de projectiles. Nous cheminons à travers les tronçons épars; nos vêtements s'y accrochent, nos pieds s'y blessent. Nous trébuchons sur les mottes glissantes. Nous pataugeons dans les flaques, crottés jusqu'aux genoux, un peu essoufflés. Et nous cherchons à nous figurer l'atmosphère du combat, l'élan brisé, puis renaissant et finalement victorieux des soldats de chez nous rués à l'assaut, leur stoïque endurance, leur magnifique mépris du danger. Sur ce coin de terre, que nous explorons en promeneurs, la canne à la main, ils couraient... Ils essuyaient l'ouragan des mitrailleuses, la pluie des shrapnels. Cette superbe intrépidité justifiait, une fois de plus, le cri d'admiration dont le roi de Prusse saluait, en 1870, l'héroïsme de leurs pères : *Oh! les braves gens!...*

— Vous vous imaginez, nous disait le capitaine qui les a vus à l'œuvre, qu'ils profitent des accidents de terrain, de l'abri des boyaux pour essayer de se protéger contre les balles? Nullement. On ne peut les tenir. Ils bondissent hors des cachettes. Ils prennent par le plus court. Ils éprouvent comme une sorte d'ivresse à défier le destin, à offrir à la mort la cible vivante de leurs poitrines... Ils obéissent à l'impulsion du sang, à l'instinct mystérieux de la race. Ce sont des Français.

Depuis le 25 septembre, les canons allemands ont reculé, mais ils ne se taisent pas; leurs grondements ininterrompus, auxquels riposte la voix stridente des 75, accompagnent en sourdine les propos que nous échangeons. Soudain, le tumulte grossit. Les détonations se font violentes et proches. Les obus décrivent au-dessus de nos têtes de sifflantes paraboles. Pas de doute, nous sommes repérés. La file des voitures mal dissimulées, nos noires silhouettes, découpées sur l'horizon, viennent d'être aperçues et les Allemands nous canardent. Ce jeu, apparemment, les amuse. Leur tir manque de précision. Nous n'attendons pas qu'ils le rectifient et nous gagnons la lisière du petit bois, où, auprès des artilleurs, nous serons mieux en sûreté.

Ce bois de pins, fouillé, percé dans tous les sens, sillonné de fossés étroits et profonds, forme une véritable forteresse, d'où l'ennemi, vigoureusement retranché, a opposé la plus vive résistance à nos soldats. Ceux-ci utilisent l'organisation défensive dont ils l'ont dépossédé. La citadelle reste toujours formidable. Elle a seulement changé de maîtres. Des peintures naïves ornent la façade des logis souterrains évacués, caricatures et devises tracées en bleu et rouge par un pinceau maladroit. La plus rutilante de ces inscriptions, due à un certain Max, franc buveur et bon mari, jette l'anathème à ceux qui ne goûtent point, comme lui, les joies de la bouteille et des intimités conjugales : *Wer libt nicht wein, weibb...* Le penchant des Boches pour le confort est un des traits originaux de cette guerre. Ils éprouvent le besoin de s'« installer », d'imprimer à des demeures essentiellement provisoires l'apparence de résidences définitives, d'y introduire non seulement l'indispensable, mais le superflu. Leurs plus solides postes de commandement, recouverts d'une carapace bétonnée, contenaient des objets de luxe : fauteuils, canapés, armoires à glace, pianos, pendules — naturellement, — une partie du butin volé aux environs, le reste ayant été aussitôt dirigé vers l'Allemagne. Quelle ne fut pas notre stupeur, quand nous découvrîmes, à côté de ces postes, un chalet hygiénique, pudiquement clôturé par une porte à verrou, pourvu d'un système hydraulique perfectionné! Les officiers allemands ne se refusent rien, en campagne. Ils se mettent à l'aise; ils se font construire des kiosques en treillage avec rocking-chairs pour y prendre le café, lire les gazettes et griffonner des cartes postales... Tandis que nous considérons ces choses, une voix cordiale nous interpelle :

— Tiens! des civils! On ne m'avait pas averti de votre présence. Messieurs, soyez les bienvenus!

Le général L... nous tend la main. Coiffé du casque azuré, la taille souple sous la vareuse, les mollets finement guêtrés de cuir, alerte, barbu, haut en couleurs, il ressemble à Henri IV, au roi Henri de la légende et de l'imagerie populaire (le dessin de notre couverture évoque sa physionomie). Du Béarnais il a la vivacité, la verve, la rondeur expansive, la joviale familiarité. Ses jambes maigres, fendues en compas, gravissent les remblais, franchissent lestement les entonnoirs, escaladent les raidillons caillouteux. Un chien griffon, le nommé Poilu, trottine sur ses talons. Ces inséparables compagnons font la guerre côte à côte. Le général ne saurait se passer de Poilu, pas plus que Poilu du général.

— Je l'ai acheté à des paysans, moyennant trente bouteilles de vin... Ce n'est pas ruineux. Nous sommes contents l'un de l'autre. N'est-ce pas, mon vieux Poilu?

Il y a dans toute la personne de ce chef une allégresse communicative. On le sent heureux. Énergique et débonnaire, il ne quitte pas ses hommes; il exige d'eux un dur labeur, mais il leur donne l'exemple. Il les connaît chacun en particulier, il les rudoie et les aime. Avisant un soldat qui chemine, l'air frileux, le cou enveloppé de lainages, il l'interroge paternellement :

— Qu'est-ce que tu as autour du cou?

— Un cache-nez, mon général.

— Et pourquoi portes-tu un cache-nez?

— Parce que j'ai sommeil, mon général.

L'imprévu de cette réponse déchaîne un fou rire.

— Alors, tu t'imagines, nigaud, que c'est ton cache-nez qui va te faire dormir?

— Mais, mon général...

— Eh bien, puisque tu as sommeil, va te coucher.

L'homme ne se le fait pas dire deux fois. Ses yeux ronds, sa bouche épanouie jusqu'aux oreilles, expriment à l'égard d'un chef si attentif, si bienveillant, autant d'estime que de gratitude.

On se plaint (la presse se fait assez souvent l'écho de ces plaintes) de l'insuffisance du contact qui doit théoriquement s'établir entre l'officier supérieur et le soldat... Le général L... n'encourt pas ce reproche. Il vit de la vie commune, s'intéresse aux menus détails du travail journalier, s'assure *de visu*, par une inspection sans cesse renouvelée, que tout va bien, que le combattant est nourri, chauffé, soigné, maintenu dans un parfait état d'équilibre physique et moral. Cette sollicitude, cette surveillance affectueuse, ne détruisent pas la discipline, la détendent tout au plus, la rendent moins âpre et créent autour du soldat une atmosphère de confiance qui n'est point incompatible avec le respect. J'en ai eu l'impression, il y a quelques minutes. Les hommes revenaient des tranchées, exténués par la fatigue de dix journées sans repos et de dix nuits à peu près blanches. Ils défilaient lourdement, en files mal alignées. Or, voici que le général surgit à l'angle du bois. Aussitôt les tailles se redressent, le pas se raffermit, les rangs se reforment. Plus de traces d'épuisement, de lassitude. Ces braves sont prêts à retourner au feu sur un signe de leur chef.

— Sont-ils beaux nos hommes! dit-il avec fierté.

Et eux pensaient, — nous lisions cette pensée dans l'entrain de leur démarche, dans la virile expression de leurs regards :

— Il faut que le général soit content de nous.

Troisième journée. — Nous nous demandons parfois si le caractère de nos chers soldats s'est assombri, depuis plus d'un an que dure la terrible guerre. Certes, ils auraient le droit d'être un peu moroses. Le sont-ils vraiment? Ne conservent-ils pas leur bonne humeur? Je crois qu'il n'existe pas de règle absolue, que chacun penche où l'incline son tempérament et que les dispositions se modifient selon l'heure, la circonstance, le lieu. Jamais on n'admirera assez le courage des veilleurs, des guetteurs, des sentinelles qui, debout, près des créneaux, à dix mètres de l'ennemi, accomplissent d'un cœur ferme et tranquille leur devoir. Ils n'ont pas d'illusions. Lorsqu'ils montent aux tranchées, ils savent que quelques-uns d'entre eux n'en reviendront pas. Ils acceptent avec une sérénité grave le sacrifice. Ce muet renoncement est plein d'une indicible grandeur... De retour au cantonnement, une réaction s'opère, la jeunesse reprend ses droits. Les « rescapés » savourent mille petits bonheurs d'un prix inestimable : la joie de faire un somme ininterrompu, l'émotion de recevoir des nouvelles du pays, l'impatience d'ouvrir le paquet de la marraine, la surprise des douceurs qu'il leur apporte, la volupté d'avoir chaud, de lire ou de bavarder. Ils redeviennent enfants, ils jouent... Ils jouissent du répit que le destin leur accorde. « Allons! ce ne sera pas encore pour cette fois! » Cette phrase, souvent entendue, résume la philosophie fataliste du combattant, sa calme vaillance devant les nécessaires épreuves.

Son origine aussi influe sur la façon dont il les endure. L'homme du nord est taciturne et contemplatif, le parisien facétieux, l'homme du midi garde une part de l'exubérance native. Le soleil, quoique absent, l'échauffe de ses rayons : c'est qu'il les porte en lui-même. J'ai rencontré, dans la plaine champenoise, deux méridionaux. Le commandant N... m'a fait les honneurs de sa « cagna », comme il m'eût accueilli au foyer de sa bastide provençale. Assis autour du poêle, — un bidon de lait ingénieusement métamorphosé en choubersky, — nous avons devisé, pipe aux lèvres, verre en main. Cette petite chambre, écrasée sous un amoncellement de sacs et de bûches, servit d'asile au général Marchand, après qu'il eût été grièvement blessé à la tête de ses troupes, le jour de la fameuse offensive. Le commandant nous a conté l'épisode. Sa narration pittoresque, émue, assaisonnée de l'accent de Montélimar, avait l'envolée d'un poème de Mistral...

— C'est un lion, monsieur, un vrai lion. Il voulait se mêler aux hommes, avancer avec eux. Il laissa partir la première vague, puis la seconde (vous savez que l'attaque s'exécute par des vagues successives qui se dépassent, déferlent et couvrent le terrain) (1). A la troisième vague, il n'y résiste plus, il s'élance, il tombe; on le ramène ici, tout sanglant, mais le regard absent, lointain, et tendu vers la victoire...

Le colonel M..., né sous la même latitude que le commandant, n'appartient pas au même midi. Il descend des montagnes du pays basque; il

(1) Les deux compositions de M. Thiriat, reproduites plus haut, donnent une idée de cet assaut. La première vague se répand parmi les fils barbelés, la deuxième enlève les coupoles blindées de l'arrière

porte, crânement planté sur l'oreille, le béret des chasseurs alpins. Ses yeux résolus, son parler bref, impérieux, coloré, son visage osseux, coupé d'une moustache à la Don Quichotte, respirent l'ardeur guerrière. Il campe dans les anciennes tranchées allemandes du bois de la Chenille.

— Les boches, dit-il, prétendent nous éblouir par leurs talents d'architectes. Nous ne sommes pas plus bêtes qu'eux. Veuillez jeter un coup d'œil sur ma taupinière.

La taupinière renferme des chambres bien aménagées, des cuisines appétissantes, des salles de correspondance et de lecture : tout cela propre, lavé, astiqué, verni. Un plancher de rondins à claire-voie préserve de l'humidité. En vérité, ce hameau subterrestre, qu'une forêt de branchages soustrait à l'observation de la « saucisse » et du taube, est un séjour supportable. Ses habitants se plient gaiement à un mode d'existence dont ils n'avaient aucune idée avant l'année 1914. Ils s'accoutument à la visite des bombes, au tumulte du marmitage quotidien. Il n'y prêtent plus qu'une attention distraite, qu'une oreille indifférente. Ils subissent l'étrange fascination du péril. Il y a comme un mâle délice à vivre dangereusement. On vit avec plus de noblesse lorsqu'on est menacé de ne plus vivre. Les âmes hautes se purifient dans l'attente de la mort. C'est ce que me confiait avant-hier le lieutenant Georges Hugo. Dans les bureaux de la Censure, je l'avais vu ennuyé, malade, s'acquittant sans plaisir de sa tâche ingrate. Je l'ai retrouvé guéri, ravi d'agir, de se dévouer, de coopérer, autrement que par des vœux platoniques, à l'œuvre sacrée. Il remplit des fonctions qui l'exposent aux pires accidents ; il couche au fond d'une « guitoune » souterraine, dans cet enfer de Souain et circule constamment, comme officier de liaison, sur une des routes les plus bombardées de France. Son zèle, son énergie lui ont valu la croix de guerre. Il m'a parlé avec enthousiasme de sa vie nouvelle, si différente de celle qu'il concevait jadis. Il est soulagé, heureux de marcher droit devant lui, de ne plus connaître le malaise de l'irrésolution, l'angoisse du doute. Je ne puis dire combien je fus ému de voir le petit-fils du poète brûlé de cette flamme. Le lieutenant Hugo est redevenu le Petit Georges de *L'Année Terrible*, un petit Georges à la pensée, au cœur élargis. Dans l'ouvrage qu'il vient de publier (1), M. Léon Daudet trace de son ami d'enfance un portrait pénétrant et délicat :

« Georges Hugo, écrit-il, est un prince du sang, un artiste-né. Fils d'un père et d'une mère dont le charme et la beauté furent célèbres, petit-fils d'un vieillard illustre comme Homère, il joignait, dès son adolescence, aux avantages physiques, les plus rares qualités du cœur et de l'esprit. Aucune morgue, chose extraordinaire chez un enfant qui vivait au milieu d'une cour et d'une adulation perpétuelles, qui avait vu tout Paris défiler sous les fenêtres de sa maison. Une droiture et une loyauté qui ne se sont pas démenties. Une grande pondération dans le jugement. Une bravoure timide et modeste. Disposant, dès l'âge de dix-huit ans, d'une influence et d'une fortune considérables, il rendait à tort et à travers, avec une sorte d'enthousiasme, tous les services possibles à tous ceux qui passaient dans son voisinage. »

Ces promesses d'une adolescence enthousiaste et sensible, la maturité de Georges Hugo les réalise magnifiquement. Le cas n'est pas unique. Beaucoup d'énergies qui s'ignoraient se sont éveillées. La guerre aura dissipé bien des préventions, effacé bien des erreurs. Elle a créé des âmes nouvelles. Elle a tué le dilettantisme.

ADOLPHE BRISSON.

(1) *L'Entre-Deux Guerres*. Nouvelle Librairie Nationale.

LES LIVRES

IMPRESSIONS

J'ai lu avec un intérêt qui allait souvent jusqu'à une profonde émotion, les deux volumes de M. Henri Lavedan intitulés *Les Grandes Heures*. M. Henri Lavedan est un psychologue, un moraliste et un poète. C'en est assez pour qu'en suivant le cours des événements actuels, il soit toujours à la hauteur de son sujet et quelquefois le domine.

M. Henri Lavedan est un psychologue. Vous lirez avec un sourire d'approbation son chapitre intitulé *Les Inutiles* et vous admirerez l'art avec lequel sont tracées ces curieuses figures de très braves gens qui, la guerre leur ayant ôté leurs futiles occupations habituelles, l'objet de leurs petites manies, sont, dans la ville, comme désorientés, dévoyés et désorbités et errent, ainsi qu'âmes en peine, dans le désert de leur oisiveté désolée.

Vous lirez encore avec une curiosité aiguë son chapitre sur l'optimisme, c'est-à-dire sur les ennemis de l'optimisme et donc sur les pessimistes, sur ces « maîtres de l'irrésolution, doctrinaires du doute et de l'abattement qui possèdent l'art de noyer, en les mouillant peu à peu avec adresse, les poudres de la volonté. » Tout le chapitre est à la fois une analyse extrêmement adroite et une peinture infiniment vive et forte. Dans le domaine de la psychologie, M. Lavedan, quelquefois, semble se jouer, tant il y est dans son élément, dans son atmosphère. A propos du « Souvenir français » il écrit une page de jolies distinctions entre *se rappeler* et *se souvenir*, se rappeler étant une simple constatation d'un fait ou de faits passés, se souvenir étant revivre le passé et le sentir à nouveau et en être ému une seconde ou une centième fois ; car « c'est l'esprit qui se rappelle et c'est le cœur qui se souvient ». Les pages de ce genre, aussi heureuses de pensée que de style, abondent dans les deux volumes de M. Lavedan.

M. Lavedan est un moraliste, et par là j'entends qu'il est..., je tranche le mot très tranquillement, qu'il est un sermonnaire. Par ces temps malheureux nous en sommes venus à l'être tous, nous à qui l'action guerrière est interdite, ayant tous le devoir d'éclairer, d'échauffer, de consoler et de soutenir. Seulement « il y a la manière » et je n'en connais pas de plus haute, de plus noble et de plus belle que celle de M. Lavedan. Son chapitre intitulé *Persévérer* est un admirable traité de la patience patriotique, et c'est-à-dire de la patience illimitée et *intransigeante*, qui ne se fixe pas de termes ni de bornes, qui ne se prête point et ne s'exerce pas sous conditions, mais qui accepte l'infini pour espace où se déployer et s'étendre. Cette patience là « les épreuves de toutes sortes et infligées à tout instant, loin de mordre sur elle et de l'amoindrir..., ont pour unique résultat de la blinder et de lui donner plus d'épaisseur, à l'image de ces rocs dont la tempête et les vents ne font, par couches, que retremper le grain et doubler le calcaire ».

M. Lavedan nous donne beaucoup de ces chapitres qui sont des « élévations » morales, d'un caractère essentiellement religieux ; il s'y meut à l'aise, à coups d'aile adroits et forts. C'est ainsi que, dans le chapitre intitulé *Notre Etat d'Esprit*, M. Lavedan analyse avec beaucoup de finesse la conscience des honnêtes gens non-combattants en temps de guerre, les montre se reprochant de n'être pas plus tristes, se reprochant de n'être pas suffisamment irrités contre ceux qui ne sont pas tristes ; et déclare en finissant, avec beaucoup de raison, que c'est précisément ce qu'il faut et que montrer de la dépression c'est déprimer les autres, si bien que, sinon la gaieté, du moins le calme et la douceur envers la destinée, sont des devoirs de temps de guerre.

Et M. Lavedan, vous vous en êtes déjà aperçus, du reste, est un poète. Il a à sa disposition le large tableau, comme dans son petit poème en prose *Le Cimetière*, l'expression vive, colorée et forte, la comparaison rapide et ramassée qui éclaire l'objet ou la pensée comme ferait un rapide coup de pinceau de phare électrique. Il a tout cela à souhait et il en use avec discrétion, avec mesure et avec goût.

Voulez-vous connaître M. Lavedan descripteur ? Voici : « Ah ! ce Cameroun ! Ces étendues misérables qui donnent le spleen ; ces marécages s'étendant à perte de vue, ce réseau compliqué de bras de mer et de canaux couverts de brume, de buées lourdes et d'humidités flottantes ; ces nappes, ces étangs, ces limons, ces boues mouvantes, tapissés de nénuphars et d'herbes aquatiques aux tiges enchevêtrées, pareils à des collets tendus ; ou bien la brousse feutrée, mauvaise, la jungle résistante et hargneuse ; enfin la forêt, sinistre, indescriptible, surnaturelle et redoutable, aux compactes épaisseurs, au diabolique mystère ; la forêt aussi vieille et opprimée de siècles que le monde, et qui n'est plus qu'un temple gigantesque, un royaume défendu où règne l'hallucination. Pour la traverser... »

On voit de combien de ressources dispose M. Henri Lavedan. Ces dons multipliés du talent, il les met au service de la meilleure des causes. Même quand il analyse, même quand il décrit même quand il ne semble que constater, d'une poussée douce et continue, d'une pression lente et persistante, d'une flamme intérieure dont le lecteur sent comme le sourd rayonnement, il pousse et excite continuellement à toutes les vertus patriotiques. Il enseigne le courage, l'oubli de soi, l'abnégation, la patience, la résignation virile, la générosité, la confiance et la foi.

A plusieurs reprises, en psychologue curieux qui étend le champ de ses investigations pour mieux exercer ses facultés d'observateur, il se demande ce que nous penserons, ce que nous sentirons la guerre finie, quel sera le tour habituel de nos considérations et de nos passions. Or je puis l'assurer que, pour ce qui est de lui,

il n'y aura lieu ni à aucun remords ni à aucun regret; qu'il aurait, ne devra avoir dans le cœur que le sentiment possible du devoir pleinement accompli.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

Ce qu'en pense Potterat,
par M. BENJAMIN VALLOTTON.

M. Benjamin Vallotton est un des écrivains les plus justement réputés de la Suisse romande. Observateur pénétrant, moraliste scrupuleux, peintre subtil, il excelle à représenter les scènes ou les types caractéristiques de la vie populaire de son pays. Ses originales « vaudoiseries » — qui se distinguent surtout par une bonhomie judicieuse et par un humour spécial, d'une saveur piquante de terroir, — ne sont jamais passées inaperçues et ses plus récents ouvrages (*La Famille Profit* et *Les Racines*, entre autres) ont obtenu un succès très vif, même en dehors des frontières de l'Helvétie. Cependant, plus que tout autre, son dernier livre : *Ce qu'en pense Potterat* (F. Rouge, éditeur, Lausanne, 3 fr. 50) mérite d'éveiller la curiosité et de retenir l'attention des lecteurs français.

Qui est donc ce Potterat et à quoi pense-t-il?... Potterat est le héros de plusieurs romans de M. Benjamin Vallotton. C'est un personnage représentatif du caractère vaudois, dans la synthèse de ses qualités et de ses défauts. C'est un type symbolique dans le genre de notre Joseph Prudhomme, mais moins caricatural, plus sincère et plus humain. Au début du récit, ce Potterat, ancien commissaire de police, jouit, en famille, d'une retraite bien gagnée, dans sa villa de *L'Eglantine*, sur les bords du lac Léman. C'est un sage et, comme Candide, il cultive son jardin. Mais sa philosophie n'est pas d'essence supérieure. De condition et d'intelligence moyennes, il attache une importance excessive aux moindres événements qui viennent troubler son existence. Bourru, grognon et trivial, il ne rend pas très heureux ceux qui l'entourent. Il n'est pas heureux lui-même, car l'inactivité lui pèse : « La retraite, dit-il, c'est ce qu'il y a de pis pour un homme qui possède ses quatre membres. » Et, durant la première partie de son œuvre, l'auteur décrit complaisamment, en une suite de tableaux idyllo-comiques, les petits travers de Potterat, ses petites misères de ménage, ses petites brouilles de famille, ses petits déboires de jardinier, etc.

Changement à vue : la guerre éclate. Et voila le thème essentiel du livre. Ce qu'en pense Potterat. Mauvaise tête mais bon cœur, esprit simple mais droit, citoyen d'un pays epris de liberté, Potterat ne peut pas pactiser avec ceux qui ont prémédité le crime. Il ne cache donc pas son aversion pour les agresseurs et sa ympathie pour leurs victimes. Il exprime hautement ses vœux pour les Alliés, ses angoisses lors de leurs échecs, ses espérances lors de leurs victoires. Il s'intéresse particulièrement aux Belges, dont la neutralité si brutalement violée lui semble une menace pour son propre pays. Il recueille charitablement des réfugiés, va porter des secours et des consolations aux blessés, aux prisonniers ou aux évacués qui rentrent en France en traversant la Suisse. Bref, il est animé d'abord d'un beau zèle pour notre cause, qu'il sait être celle de la vraie civilisation, de la vraie liberté.

Puis, une évolution se produit dans ses idées. Ses accès de bravoure deviennent intermittents. « On ne peut pas toujours rester sur les sommets de l'héroïsme », comme il dit. Il a été vaguement militaire et la puissance du militarisme prussien l'impressionne. Il a été fonctionnaire et n'a pu se déshabituer du respect de l'autorité. Or, l'autorité fédérale exige de ses subordonnés la pratique loyale de la neutralité. Enfin, il est resté « peuple » et comme l'opinion publique a été profondément remuée, dans son pays, par la propagande allemande, il ne laisse pas d'avoir des doutes, des hésitations. M. Vallotton note ainsi, finement, sous le couvert de son héros, les variations, les fluctuations successives de l'âme suisse durant la guerre. Potterat se rallie donc à la « neutralité morale ». Il approuve la sagesse de ses compatriotes qui, ne prenant parti pour personne, ont suivi la bonne route, « celle où sont les poteaux du télégraphe ». Ayant servi pendant trente ans son gouvernement, il ne veut pas « obliquer » à la fin de sa vie. « A-t-on pas reçu compliment des journaux étrangers pour tout le bien qu'on a effectué?... Que veut-on de plus? Depuis quand est-ce aux petits à élever la voix?... »

Cette faiblesse dure peu, d'ailleurs. Potterat en vient à lire le récit officiel des atrocités commises par les Allemands sur des êtres inoffensifs, des torpillages de bateaux, des fusillades ou des noyades de femmes et d'enfants. Et tout son sang ne fait qu'un tour. Il abjure sa neutralité. Il ne craint plus de proclamer ses véritables opinions. Il adresse des épîtres enflammées à Joffre, à Albert Ier, au Conseil fédéral... A ce dernier, il reproche véhémentement de n'avoir pas esquissé la moindre protestation, même platonique, contre la longue série d'abominations et de manquements au droit des gens dont les Allemands se sont rendus coupables.

« C'est le pays à Guillaume Tell qui devait ouvrir la marche — déclare-t-il. — On ne me fera jamais avaler que notre neutralité nous biffe de l'humanité. En attendant, nos frères en neutralité, ils sont ou morts, ou dispersés, ou courbés sous le joug. Ç'aurait été la gloire du gouvernement que d'intervenir au nom du respect des traités, quitte à subir le salaire de ce geste honorable entre tous. On fait son devoir. Arrive qu'arrive ! »

Le brave Potterat s'exalte ainsi jusqu'au moment où, dans une sorte de folie patriotique, il meurt en criant : « Debout, les neutres ! »

Fiction à part, ce roman est suprêmement cordial et suggestif à notre endroit, en ce qu'il nous révèle les vrais et sincères sentiments de la plupart des Suisses (de la Suisse romande tout au moins) en faveur de notre cause : « On est des milliers de citoyens à penser comme ça, — dit Potterat dans sa profession de foi, — surtout parmi ces gens tout simples qui sont la force du pays. »

Remercions M. Benjamin Vallotton de nous l'avoir appris : lisons et faisons lire autour de nous son excellent livre, qui est, à la fois, un bel acte de courage de la part de son auteur et, pour nous, un mode de propagande aussi profitable qu'ingénieux.

L'Espionnage Allemand à l'Œuvre,
par M. JACQUES DYSSORD.

On n'ignore pas le rôle important qu'a joué l'espionnage dans la préparation des Allemands à la guerre. Dans son ouvrage solidement documenté : *L'Espionnage Allemand à l'Œuvre* (1 fr. 50), M. Jacques Dyssord en étudie l'organisation méthodique, depuis les exploits du « roi des limiers » Stieber jusqu'aux manœuvres les plus récentes du service prussien « des renseignements ». Ce livre révélateur, rempli d'anecdotes suggestives, se termine par une docte et abondante bibliographie de l'espionnage.

HENRI NICOLLE.

Échos de la Guerre

Avec Françis Charmes, l'Académie perd un de ses membres les plus écoutés et la presse un des journalistes qui lui faisaient le plus honneur. Francis Charmes avait collaboré assidument aux *Débats;* il était devenu, après Brunetière, rédacteur en chef de la *Revue des Deux Mondes.* En même temps qu'il dirigeait cette revue, il y publiait une chronique qui, de l'aveu général, était un modèle de clairvoyance, de sagesse, d'élégance attique, de finesse et de patriotisme éclairé... Francis Charmes unissait à la haute culture d'un lettré, la chaleur d'âme d'un Français de vieille race. Il prouva ces qualités dans les fonctions qu'il remplit au ministère des Affaires Etrangères et sur les bancs du Parlement où les électeurs du Cantal l'envoyèrent siéger à plusieurs reprises. Pourquoi, un jour, cessa-t-il de les représenter, alors qu'il les représentait si dignement? Ce sont les mystères du suffrage universel.

Un sonnet dédié aux jeunes, très jeunes soldats :

LES MARIE-LOUISE

Verrons-nous les « Marie-Louise »
S'élancer bravement au feu,
Soldats à l'œil naïf et bleu
A qui la victoire est promise?

Très fins, très fiers, de purs bijoux,
Affronteront-ils la bataille?
Ils redressent déjà leur taille,
Ces futurs héros en joujoux...

S'ils rentrent un jour en campagne,
Nous les verrons, en Allemagne,
Planter nos drapeaux triomphants,

Car il manque aux Boches infâmes,
Tueurs de vieillards et de femmes,
D'être battus par des enfants!

G. BOYER.

Bonne chance aux bleus!...

A propos des *Souvenirs de Noël,* de M. Frédéric Masson, un lecteur, M. Tisserand, nous raconte l'historiette suivante :

« En 1845, vivait à Roquelaure, dans le Gard, un commissionnaire en vins qui, à l'occasion, sacrifiait à la Muse. L'idée de ce *Noël,* qui devait devenir si célèbre, lui vint, une nuit, en Avignon, sur l'impériale d'une diligence. Une des personnes qui occupaient le coupé entendit le rimeur, lui demanda de copier les vers et, quelque temps après, les remit au compositeur Adolphe Adam.

» Par la suite, le commissionnaire en vins composa un poème philosophique de 5,000 vers, mais il ne retrouva pas l'inspiration heureuse qu'il avait vécue sur le haut d'une diligence, pendant que les étoiles étincelaient au firmament par une froide nuit de Noël. »

Se non e vero...

Je reçois un exemplaire du journal haïtien, *La Plume,* et j'ai le plaisir d'y lire, sous la signature de « Saint-Robert », un article débordant de sympathie pour la France.

Cet article, écrit de verve, peint les illusions et annonce les inévitables déceptions du kaiser.

« Attila est heureux. Il a un joli rire. Il exulte à la pensée de connaître Paris en conquistador, en roi olympien, en empereur

vainqueur, en Napoléon Bonaparte! Mais, soudain, son front se plisse. Ses yeux deviennent hagards. Il s'arrête. Il écoute. Un obus vient d'éclater dans le lointain. Il lève les yeux; il voit tomber un zeppelin. Alors, il s'assombrit, il baisse la tête. Il pense aux aléas de son rêve: l'invasion russe, l'Autriche qu'on rosse, l'Italie qui ne veut plus de la Triplice, la Hollande et ses digues menaçantes! Il voit Berlin investi, pris! Il se souvient de 1870-1871, la Commune, l'écroulement de l'Empire, les fauves s'abattant sur l'Allemagne, la curée, le partage des provinces, la rançon, les milliards...

» Combien seront-ils de corbeaux
Contre l'aigle expirant?

» Enfin, le calice jusqu'à la lie; sa déportation, lui, le kaiser, empereur et roi, dans quelque Sainte-Hélène de l'Atlantique...

» Guillaume-Attila est sous l'empire de la dépression. Sa hantise est effroyable. Il délire...

» — Allons, faites donner la garde! crie-t-il.

» Et ses hordes infinies de barbares — vandales au casque pointu, bourreaux aux lances empoisonnées — se ruent... Ils vont, dévastant, pillant, saccageant tout: villes, villages, hameaux, bourgs. Ils exécutent et violentent vieillards, hommes, enfants et femmes! Ils broient tout sur leur passage, ne respectant rien, pas même les ambulances de la Croix-Rouge. Incendies, violences. Pour eux, plus d'humanité, plus de philanthropie. L'herbe ne croîtra plus où ces Huns ont passé.

» Ils n'en veulent pas seulement à toi, France, grande, chevaleresque et généreuse Patrie de toute l'humanité, mais aussi à ta race! Préjugé et haine inconcevables!...

» Les voilà dans la trouée de Flandre. Ils avancent en masses compactes, formidables. Ce sont des torrents humains. Ils sont terribles. Ils ont faim...

» Or, voici que l'aigle noir aperçoit la forêt de Compiègne. Compiègne évoque pour lui des souvenirs. Ils le convient à descendre pour se reposer quelques instants à l'ombre de ses hautes futaies... Il atterrit en un magnifique vol plané...

» Mais le coq gaulois veillait dans la vallée. Il voit l'oiseau du kaiser, — de Jupiter, pardon. Il pousse dans la forêt son « cocorico » guerrier. Il retentit partout avec des accents de *Marseillaise*.

» — *Wer ist da?* crie l'aigle noir.

» — France, quand même!

» Et, redressant sa tête altière, le bec dur en avant, ses ergots tendus, pointus comme la baïonnette du turco, le coq gaulois s'élance sur l'ennemi. Sa crête rouge frémit. Ses yeux rutilent. Il terrasse le barbare, lui crève les yeux, lui broie les serres, lui casse une aile,

» Le laisse mort à terre, et s'en revient terrible! »

Et voilà ce que les bons lettrés de Port-au-Prince pensent de la grande guerre et quel en sera, d'après eux, le dénouement. Nous sommes tout à fait d'accord.

Le Dé de guerre...

J'ai signalé dernièrement à nos lectrices ce joli bijou qui constitue un charmant souvenir de la terrible année et dont la vente est faite au profit des pauvres ouvrières sans travail...

Je sais que le Dé de Guerre a été accueilli avec beaucoup de faveur, et je m'en réjouis. Je rappelle qu'il suffit, pour le recevoir franco, d'adresser 8 francs (dé en argent contrôlé), ou 10 francs (dé en argent, rehaussé d'or), à Mme G. de Serbonnes, 59, rue Taitbout.

Non, ce n'est pas possible! Nos « poilus » se plaignent qu'on les oublie. Ecoutez plutôt.

Mais où sont lainages d'antan!!

Il estoit aultrefois un temps
Où Gras-Poilu, dans sa tranchée,
Descortiquoit, chaque vesprée,
Boîte jolie et ficelée,
Moelleusement emmitouflée,
Que dame, sœurette ou fiancée
Adressoit moult (e) gentilment...
Mais où sont boîtes ficelées?
Où sont paquets mignons d'antan!

Il estoit autrefois un temps
Où, pour couvrir sa gorgerette,
De meschante brise aigrelette,
Poilu recevoit de sœurette,
De fiancée ou damelette,
Douce et chaudotte collerette,
Ou cache-nez fort élégant.
Mais, dis-moi, gente blondinette,
Mais où sont cache-nez d'antan?

Il estoit aultrefois un temps
Où, pour dépister engelures,
A petons, à mains ou figure,
Quand brise souffle et faict piqûre,
Arrivoient laines et doublures,
Petite mitaine en fourrure
Et chaussonnets fort espatants.
Mais où sont chaussons de fourrure?
Mais où sont lainages d'antan?

Il estoit aultrefois un temps,
Où, pour bouter hors faim canine,
Débarquoient grasse galantine,
Exquises pastes amandines,
Chocolat aux dattes divines,
Faicts par sœurette ou bien cousine,
Et envéiés bien galamment.
Mais où sont gasteaux et praslines?
Mais où sont macarons d'antan?

Aussi :

Il estoit aultrefois un temps
Où Gras-Poilu aimoit à rire.
Sa gaîté tenoit du délire;
Sa main estoit folle à écrire,
Tout comme sa bouche pour dire
Calembours ou bien chansons pires.
Esprit estoit billon courant.
Mais où sont bel esprit et lyre?
Mais où sont les muses d'antan?

ENVOI :

Oh! fiancée, et vous sœurette,
Oh! cousine, et vous damelette,
Petons au feu et l'âme en fête,
Auriez-vous oublié Poilu?
Trovez-vous que guerre trop dure.
Ah! navrante desinvolture!!!
Craignez, tremblez que, sans pâture,
Sans chaussette et sans couverture,
Et sans amoureuse escriture,
Poilu se sente moins... velu;

Et que, par meschante adventure,
Une froide nuict, il n'ait cure
De se faire casser figure...
Et, contre Boche à l'âme dure,
Brrrrou! qu'il ne vous protège plus.

31 décembre 1915. *Un Poilu*, A. B...

Ces reproches me paraissent fort injustes. Mais comme ils sont gentiment tournés, je les imprime tout de même.

LES BRUITS QUI COURENT

Le Prêtre Démolisseur. — Le fils d'un de nos amis qui est affecté à un état-major opérant dans le Nord raconte à son père l'anecdote suivante :

Accompagnant son général dans une inspection, il a été témoin du fait suivant :

Les Allemands occupaient un village flamand. Ils avaient installé des mitrailleuses dans le clocher de l'église. Une batterie de 75 reçut l'ordre de le démolir. Au deuxième coup de canon, le clocher s'effondrait, ensevelissant ses occupants. Le général, s'approchant alors, tint à féliciter le pointeur; il apprit avec étonnement que ce dernier était un prêtre.

— Qui m'aurait dit, avant la guerre, que je démolirais une église! répondit le prêtre-canonnier aux félicitations de son chef.

Ajoutons que ce brave soldat n'en est pas à son coup d'essai et qu'il est un des meilleurs pointeurs du régiment.

Le Général et l'Adjudant. — Un poilu avait, par sa vaillante conduite, obtenu les galons d'adjudant, la croix de guerre, la médaille militaire et la Légion d'honneur. Au cours d'une inspection du général Joffre, on présente au généralissime ce vaillant sous-officier, qui vient d'accomplir un nouvel exploit, et le « grand-père » interroge paternellement son enfant :

— Voulez-vous être sous-lieutenant?

— ... Non! mon général; je n'ai pas assez d'instruction.

— Eh bien, je ne puis plus rien vous donner puisque vous avez tout...

Et d'un ton paternel, en lui mettant la main sur l'épaule :

— Vous viendrez simplement déjeuner à ma table.

Le lendemain, nous dit *Le Rappel*, toute une armée savait qu'un auto était venu prendre l'adjudant et qu'il allait déjeuner avec le généralissime.

Diafoirus et l'Embusqué. — Une amusante parodie de La Fontaine, qui nous est adressée par un de nos amis, le jeune chansonnier Leprince :

Tire-au-Flanc ayant flanché
Tout l'été,
Se trouva fort dépourvu
Quand Gallieni fut venu.
Pas le moindre petit filon,
A cinquante lieues du front.
Il alla montrer sa mine
Au docteur en médecine,
Le priant de lui trouver
Quelque cas pour l'exempter
Jusqu'à la fin de la guerre.
Je vous paierai l'honoraire,
Avant l'août, foi d'embusqué,
Capital et intérêts.
Diafoirus craint la justice;
C'est là son moindre défaut :
— Que faisiez-vous au temps chaud?
Dit-il au poilu factice.
— Je riais, ne vous déplaise.
— Vous riiez, j'en suis fort aise :
Eh bien! pleurez Millerand.

Les Grands Chefs Manchots. — Le général Gouraud, glorieux amputé, va recevoir un nouveau commandement.

Il y a des précédents célèbres. On cite: le général Pau; le maréchal Baraguay d'Hilliers, qui, manchot du bras gauche depuis Leipzig, fit les campagnes d'Alger, de la Baltique et d'Italie; lord Raglan qui com-

mandait l'armée britannique devant Sébastopol, après avoir perdu le bras droit à Waterloo, et mourut du choléra avant la fin de l'expédition de Crimée; le général Daumesnil qui perdit une jambe à Wagram et fit, en 1814, à Blücher qui le sommait de rendre le fort de Vincennes, cette réponse historique:

— Je vous rendrai le fort, quand vous m'aurez rendu ma jambe.

A une deuxième sommation :

— Mon refus sera la dot de mes enfants.

A une troisième sommation, il fit voir au parlementaire prussien les caves du fort pleines de poudre, et il eut encore ce mot :

— Dites de ma part au maréchal Blücher que, quand le moment sera venu de faire sauter le fort, je n'aurai pas besoin de lui.

Trois mots historiques en l'espace de deux heures, c'est un record.

❀

UN MOT DE SAINT-SAENS. — M. Camille Saint-Saëns a de l'esprit. Témoin ce mot de lui que nous avons entendu citer récemment :

On parlait d'une chanteuse aux proportions athlétiques et qui recherchait les rôles d'amoureuses diaphanes.

— Je ne la vois pas dans *Samson et Dalila*, fit observer quelqu'un.

— Mais si, répliqua Saint-Saëns, moi, je la vois très bien...

Et comme on montrait de l'étonnement, il ajouta :

— Dans le rôle de Samson.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE



AFFAIRES MANQUÉES

A Berlin.

Chez la colonelle von Schnick : on introduit Hans Lindau, le rédacteur à l'agence Wolff, son protégé; il a la tête entourée de bandes de pansement.

Mme VON SCHNICK. — *Ach, mon pauvre Lindau, comme vous voilà fait!*

LINDAU. — *Croyez, madame la Colonelle, que si je n'avais tenu à vous présenter mes hommages et mes vœux, je n'aurais jamais osé me présenter chez vous!*

Mme VON SCHNICK. — *Reviendriez-vous du front, par hasard?*

LINDAU, un peu vexé. — *Vous savez bien, madame, que le devoir m'a toujours empêché de quitter Berlin.*

Mme VON SCHNICK. — *Alors cette blessure? Une querelle?*

LINDAU. — *Une demande en mariage.*

Mme VON SCHNICK. — *Plaît-il?*

LINDAU. — *Comme j'ai l'honneur...*

Mme VON SCHNICK. — *Mais enfin, qui vous a mis en pareil état?*

LINDAU. — *Cette Elfriede Spendling, que vous vouliez me faire épouser.*

Mme VON SCHNICK. — *Pas possible!*

LINDAU. — *Je vous avais bien dit qu'elle était dangereuse...*

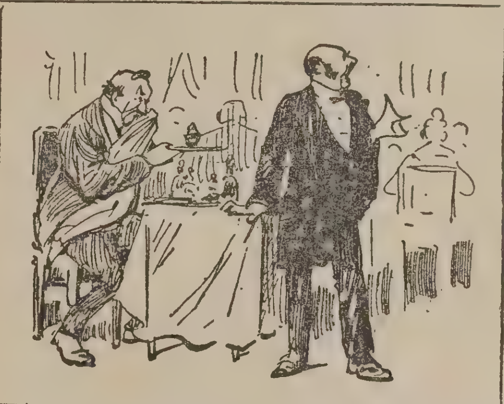
Mme VON SCHNICK. — *Extraordinaire!... Vite, donnez-moi des détails...* (Sentencieuse). *Quand on veut tout savoir, il faut d'abord se renseigner.*

LINDAU. — *Donc, sur votre recommandation, son père m'avait accueilli de la façon la plus charmante. Il me présenta de suite à sa fille. L'entrevue ne fut pas longue: pendant que je lui faisais les compliments préliminaires, elle me regardait attentivement sans dire un mot. Tout à coup, elle s'est levée en s'écriant : « Vous n'êtes qu'un sale Américain! » et elle m'a flanqué sa grosse Bertha à la figure.*



— Qu'est-ce que tu as à crier : « Voyez la Cote! » Nous la voyons bien, la cote 199,.., puisque nous allons la prendre...

— Excusez une vieille habitude... Jadis, j'étais à la Bourse!



— Garçon..., cet œuf à la coque est complètement pourri...

— Auguste!... vite..., pour Monsieur, le masque aux gaz asphyxiants!...



— Nous avons tellement tricoté en France que l'on manque de laine...

— Peuh! c'est bien plus grave en Allemagne..., on manque de moutons!



— Bigre M. le percepteur, 667 francs d'impôts cette année ....

— vous plaignez pas... Songez à ce que vous aurez à payer l'année prochaine...

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

Mme VON SCHNICK. — *Comment, sa grosse Bertha?*

LINDAU. — *Oui, une réduction en bronze de notre mortier de 420, — la grosse* Bertha, — *qui sert de pendule, et qu'elle a sur la cheminée de son boudoir.*

Mme VON SCHNICK. — *Pour une jeune fille, c'est d'un goût charmant.*

LINDAU. — *Mais d'un poids excessif; notez que le socle est en marbre! Je me suis cru assommé et j'ai failli être éborgné; j'en ai été quitte pour des contusions. C'est de la chance!*

Mme VON SCHNICK. — *Ce pauvre M. Spendling a dû être désolé?*

LINDAU. — *Lui, il se tordait de rire, en hurlant : « Encore une victoire allemande! encore une victoire! »... Singulière famille!*

Mme VON SCHNICK. — *Ils ont été très frappés par les événements actuels...*

LINDAU. — *Ils ont tort, néanmoins, de frapper aussi les autres... Mais j'oublie de vous demander des nouvelles du colonel..*

Mme VON SCHNICK. — *Excellentes... Il me dit dans sa dernière lettre être enchanté que la Chine s'agite : il espère qu'on créera quelque jour en Extrême-Orient un nouveau front!*

LINDAU, amèrement. — *On voit que le sien n'a pas été entamé.*

Mme VON SCHNICK. — *Consolez-vous, mon cher : on vous trouvera un autre parti!*

LINDAU. — *Rien ne presse!*

Mme VON SCHNICK. — *Vous me semblez bien découragé!* (Sentencieuse.) *L'obstination est une vertu allemande.*

LINDAU. — *Et l'espoir la dernière ressource des condamnés à mort.*

Mme VON SCHNICK. — *Qu'est-ce à dire? Auriez-vous perdu confiance?*

LINDAU, baissant la voix. — *Faut-il vous l'avouer, madame? Complètement.*

Mme VON SCHNICK. — *Comment, vous, Lindau?*

LINDAU. — *Hélas!*

Mme VON SCHNICK. — *Après nos multiples succès?*

LINDAU. — *Des succès qui nous mèneront loin!*

Mme VON SCHNICK. — *Partout!*

LINDAU. — *Excepté où il aurait fallu aller : nous ne sommes ni à Paris, ni à Calais, ni à Saint-Pétersbourg. C'est pourquoi nous voulons Le Caire. Et quand nous y arriverions? Nous rendra-t-on nos colonies? Prendrons-nous la maîtrise des mers? Pour de vains avantages, nous avons irrémédiablement ruiné notre crédit.*

Mme VON SCHNICK. — *Lindau, je ne vous reconnais plus! Quel broyeur de noir vous faites! Cependant, la situation est excellente : vous ne lisez donc pas les communiqués?*

LINDAU. — *Oh! madame, je suis de ceux qui les rédigent!*

Mme VON SCHNICK. — *Eh bien, alors? Pensez donc à tous les pays que nous occupons : une partie de la France, la Belgique, la Pologne et la Serbie! C'est quelque chose, tout de même?*

LINDAU. — *Ce n'est rien à côté de ce que Napoléon possédait en 1813 : en 1814, il abdiquait!*

Mme VON SCHNICK. — *Vous n'allez pas comparer ce petit Corse à notre Empereur? D'abord, il était très mal secondé; il n'avait guère, ce me semble, à compter sur son Roi de Rome. Notre Wilhelm, au moins, a le Kronprinz...*

LINDAU, bondissant. — *Le Kronprinz? Mais vous ne savez donc pas...* (S'interrompant brusquement.) *J'aime mieux ne rien dire...* (Il se lève.) *Excusez-moi, madame, mais un rendez-vous urgent...*

Mme VON SCHNICK. — *Attendez donc... Il faut que nous cherchions tous les deux une autre jeune fille à votre convenance.*

LINDAU. — *Inutile, madame... Voyez-vous..., mon mariage..., la conquête du monde, — tout ça, c'est des affaires manquées!...* (Il salue et sort vivement.)

GABRIEL TIMMORY.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

L'HEURE HÉROÏQUE

Pour le Général Joffre

Laissez. Mon âme est transformée,
Et s'étonne, en pleurant tout bas,
D'avoir fait seule et mal aimée,
Un travail qui ne compte pas
Comme de filer des laines
Ou des écheveaux de fumée.

Assez du magique sommeil,
Assez d'un art subtil et mièvre,
Assez de fleurs sur mon réveil,
Assez de contes sur ma lèvre...
Mon artère a la même fièvre
Que le canon dans le soleil.

Le poète des nuits sans voiles
Est sublimement rajeuni
De sa conscience à ses moelles.
Il voit, d'un regard ferme, uni,
Dans la guerre, un autre infini
Et, dans l'acier, d'autres étoiles.

Que mes jours passés sont petits
Puisqu'ils furent vécus sans gloire,
Et sans l'honneur des vieux fusils,
Et sans le frisson de l'histoire,
Et sans le chant de la victoire
Parmi les cloches du pays!

Ah! comme mes tendresses mortes
Pour un bonheur toujours absent
Etaient faibles d'être si fortes!
Et, sous leur cintre éblouissant,
Qu'elles étaient mornes mes portes
Sans le laurier, frère du sang!

Ah! le geste vain de recoudre,
Toujours, un amour en lambeaux!
Voici l'épopée et sa foudre,
Voici la mort et ses drapeaux,
Et voici qu'éclate la poudre
Avec le rire des héros!

Ah! l'inutile rêverie
Qui me fit un chétif destin!
Oui, soldat, ton cœur je l'envie,
Car il est fort, car il est plein,
Car il saigne comme un raisin
Dans les vignes de la patrie.

Oui, ton sort est aimé des dieux,
Soldat, car dans l'eau, dans la glaise,
Avec la mort, tu tiens, joyeux,
En souriant, à la française,
Des colloques harmonieux
Que termine *La Marseillaise*.

J'estime moins, en ces grands jours,
Ce qui fut que ce qui s'ébauche,
Autant que les féconds labours
Les purs courages que Dieu fauche,
Et mieux que les plus vrais amours
Une balle sous le sein gauche.

Agir! Entendre sur les fronts
Ce mot bourdonnant qui travaille.
Et l'héroïsme des jurons...
Agir! Surpasser la bataille,
Bondir plus loin que la mitraille,
Chanter plus haut que les clairons

Agir! vouloir, lever la tête,
Croire à la gloire de son pas,
Etre, à soi seul, une tempête,
Sentir, un soir de beaux combats,
Que, soudain, tombe la conquête,
Comme une femme, dans vos bras...

Faire crouler les forts moroses
Aux frontières des ennemis,
Accomplir de si vastes choses
Qu'on peut, de fils en petits-fils,
Désormais, fermer son pays
Avec de clairs buissons de roses...

Ah! j'oublie, en ces jours, l'éveil
De la musique et du théâtre,
Et mes livres au cœur vermeil,
Et le génie aux tours d'albâtre,
Pour voir passer dans le soleil
Un soldat qui vient de se battre!

HÉLÈNE PICARD.

RÉSURRECTION

O vous qui, rayonnants de jeunesse et d'espoir,
Pour réparer notre incurie
Avez sacrifié votre vie au Devoir
Et succombé pour la Patrie,
O morts, je vous salue, humblement prosterné
Devant vos mânes héroïques,
Car, en vous immolant, vous nous avez donné
La Victoire aux heures tragiques!
Ah! ce n'est pas en vain que vous avez versé,
Dans d'effroyables hécatombes,
Tant de sang généreux; les forces du Passé
Surgissent déjà de vos tombes!
Ces reîtres qui croyaient, dans leur stupide orgueil,
La France si dégénérée
Qu'ils allaient la coucher d'emblée en son cercueil
Et s'apprêtaient à la curée,
Se sont heurtés au mur de granit et d'airain
Dressé par l'Union Sacrée
Pour braver les assauts du César d'outre-Rhin
Et de sa meute exaspérée;
Ce mur, dont les moellons sont faits avec nos cœurs
Durcis aux flammes de la haine,
Si durs qu'ils ont brisé les efforts des vainqueurs
De la Belgique et la Lorraine;
Dont le ciment très pur est l'invincible amour
Que nous avons tous pour la France
Et d'où nous surgirons pour vous venger au jour
Solennel de la délivrance.
O morts aimés, vous n'êtes pas morts tout entiers!
Non, non! Vos âmes indomptées,
S'arrachant à leurs corps épars dans les charniers,
Vers le Soleil sont remontées.
Et vous vivez en nous et nous vivons en vous,
Par un miracle de Dieu même,
Et c'est ainsi que vous ressusciterez tous
Pour nous donner l'aide suprême,
Lorsque nos bataillons se ruant à l'assaut,
Aux accents de *La Marseillaise*,
Franchiront, triomphants, de la Meuse à l'Escaut,
La vieille frontière française!
O Mères qui avez enfanté ces héros,
Mères des Morts pour la Patrie,
Ne vous lamentez plus, étouffez vos sanglots,
Tristes mères, je vous en prie,
Car vos fils sont vivants, car vos fils ont quitté
La sombre nuit des ossuaires!
Les martyrs sont entrés dans l'Immortalité,
Nos âmes sont leurs reliquaires!

Général BRUNEAU.

UN MENTEUR

« Quarante ans, mon Jean..., quarante ans passés!
» Ce n'est déjà plus l'âge des prouesses.
» Fais ton devoir strict... Crois-moi; c'est assez!
» Rappelle-toi ceux qu'au foyer tu laisses.
» Surtout, ne va pas t'exposer avant
» Que l'ordre formel d'un chef t'y convie!
» La gloire est un rêve, Oh!... si décevant
» Pour ton fils, pour moi, ménage ta vie! »

Jean ne peut pas voir sa femme pleurer:
Il promet..., promet!... pour la rassurer...

Dès qu'il est au front, la mâle ambiance
Qui fait des héros de tous nos « Poilus »
S'empare de lui. — Rien n'existe plus,
Ni femme, ni fils ... Plus rien que la France

A l'ordre du jour cité par deux fois,
Il est décoré de la croix de guerre
Et part en congé. Sa femme le serre
Dans ses bras. Soudain: « Qu'est-ce que je vois?...
Dit-elle en fixant l'emblème héroïque,
Preuve des dangers qu'il a dû courir...
Et lui, pitoyable et confus, explique,
Pour voir, à tout prix, les larmes tarir:

« Attends, pour pleurer devant cet insigne,
» De savoir, au moins, si je l'ai gagné!
» On peut l'obtenir sans en être digne...
» C'est un député qui m'a pistonné!... »

ANDRE MOUËZY-ÉON.

« CEDAT ARMIS TOGA »

Au Ministre de la Guerre.

L'aube d'un espoir infini
Luit à mes yeux noyés de larmes:
Si la toge le cède aux armes,
L'envahisseur sera banni.

Plus de mots, des actes! Honni
Soit tout vain discours dont les charmes
Tromperaient encor nos alarmes:
A l'œuvre donc, Galliéni!

Foin des beaux parleurs de naguère!
Nous avons enfin à la Guerre,
Lorsque nos champs sont envahis,

Un soldat. — De la race immonde,
Tu nettoieras tout le pays,
Sauvant, après Paris, le monde.

SILVAIN,
de la Comédie-Française.

LES INCERTAINES

Poème dit par Mme Bartet.

Depuis des jours, depuis des mois qu'ils sont partis,
Celles-là n'ont reçu ni lettres, ni nouvelles,
Mais espérant toujours leur frère, leur petit,
Elles tendent encor vers eux leurs mains fidèles.

Seulement, quand tous nos héros seront rentrés,
Quand plus un ne viendra de la terre ennemie,
Elles se donneront le droit de les pleurer
Et laisseront couler leurs larmes infinies...

Tant d'autres ont déjà vêtu le crêpe noir,
Qui ne reverront plus une tête chérie,
Qu'elles veulent, gardant comme un reflet d'espoir,
Epargner un sanglot de plus à leur patrie.

Presque sûres, au fond de leurs cœurs, qu'ils sont [morts,
Elles disent pourtant qu'ils vivent, qu'ils respirent,
Et, comme si leurs yeux les caressaient encor
Quand on se souvient d'eux, elles semblent sourire.

Elles parlent du fils, de l'époux disparus,
Mais à voix presque basse et la tête baissée,
Comme on parle de ceux qui ne sont déjà plus
Et dont on cherche en soi quelque image passée.

Oh! nous les saluons, les mères aux fronts blancs,
Qui savent leurs enfants endormis à l'aurore
Et les nomment pourtant à mi-voix, en tremblant,
Comme pour leur chanter et les bercer encore!

Elles sont à jamais dignes de nos héros
Les mères et les sœurs, les grandes incertaines,
Qui peuvent vivre encor, comme l'air et les flots,
Quand leurs cœurs sont couchés là-bas, au fond des [plaines.

Plus tard elles iront dans un champ, sur un mont,
Sur la tombe anonyme où dort un de nos frères,
Sépulcre dont la croix ne porte point de nom,
Pour y prier pieusement comme des mères;

Et rêvant de l'époux, de l'enfant endormis,
Elles pourront songer qu'à l'ultime demeure
Peut-être une autre femme, en se penchant sur lui,
Viendra prier un jour pour celui qu'elles pleurent.

ANDRE LEGRAND.

CHANSON DE GUERRE

A Emile Albert, de l'Odéon, qui, si vaillamment, interprète l'œuvre des poètes.

— Mon fils ! où t'en vas-tu ?
Vois ! aux champs, la moisson demeure inachevée,
Nul épi n'est lié, nulle gerbe enlevée,
Le grain n'est pas battu !...

— Mon père ! je m'en vais, puisque le tocsin sonne,
Puisqu'au vent du matin notre drapeau frissonne,
Puisque les lourds canons roulent sur leurs affûts ;
Vous moissonnerez seul, vous cueillerez l'olive
Et le raisin pourpré que becquète la grive
Vous remplirez les fûts !...

— Mon fils ! vois le sillon :
Le soc luisant est là, couché dans l'herbe drue,
Et les bœufs, sous le joug, auprès de la charrue,
Attendent l'aiguillon !...

— Père ! donnez le soc ! car je veux qu'on en forge
Une arme pour ma main, et je veux qu'il égorge,
Demain, les ennemis, tel qu'il creusait le champ !
Compagnon des travaux paisibles de la terre,
Qu'il devienne l'épée ou le dur cimeterre,
Ou le sabre tranchant !...

— Mon fils ! vois cet ormeau
Que mon père a planté, que tu devais abattre
Afin que cet hiver vît flamber en notre âtre
Le feu clair du hameau !...

— Abattez donc cet orme et faites-en des planches !
Que votre feu d'hiver se contente des branches !
Je sais un empereur fol et rempli d'orgueil :
Dans le cœur de cet orme, — afin qu'il ait la gaine
Que mérite sa rage et que lui doit ma haine, —
Préparez un cercueil.

ÉMILE DE VILLIÉ.



LA TRANCHÉE

Minuit. Ciel lourd d'hiver. Immobile, on attend
Une fusée éclaire un peu ce gouffre sombre
Où bientôt, dans le gris, tout s'écroule et tout sombre.
Le veilleur, au créneau fixe un œil hésitant.

La balle, d'un son aigre, effleure à chaque instant
La tranchée où la Mort rôde en frappant dans l'ombre.
Que font-ils ? Connait-on leurs desseins et leur [nombre ?
Leur ligne, serpent noir, est devant nous, pourtant !

Ainsi jusqu'au matin. Alors l'horizon pâle
S'illumine, étouffant, ô Nuit, ton dernier râle;
Un obus creuse un trou sinistre en éclatant...

Et, devant moi, la pipe aux dents, cambrant la taille,
En sa pose, évoquant le hussard de Detaille,
Immobile, un soldat, sous le ciel, les attend...

PIERRE PAUL.



SONNET DU PENDU

« La corde de pendu porte bonheur. »
DICTON POPULAIRE.

A Guillaume II, très irrespectueusement.

Il faudra bien qu'un jour le destin s'accomplisse !
Malgré tes « Gott mit uns », Guillaume c'est en vain
Que le vieux Thor, trônant au Walhalla divin,
Est invoqué, par toi, comme un sanglant complice.

Ils voient avec stupeur s'écrouler la Triplice,
Tes soudards enivrés et de sang et de vin ;
Et sur les murs fumants de Reims ou de Louvain,
Ils verront se dresser les bois de ton supplice.

Car on a décidé de la mort qu'il te faut.
Ce n'est point le fusil, ce n'est point l'échafaud
Qu'aux bandits tels que toi, Guillaume, l'on accorde.

Que nous serons heureux quand tu seras pendu, —
Malgré ton peuple entier geignant : « Miséricorde !... »
Quand, pour gager, enfin, leur bonheur éperdu,

Les Alliés pourront se partager ta corde !

X...

(Le poète qui ne veut pas dire son nom.)

SONNETS ALGÉRIENS

I. — SOUS LE JOUG DU SOLEIL

A nos Algériens soldats.

Pour conquérir le sol, ils ont peiné, souffert ;
Le labour était lent, la tâche était ardue,
Mais du plus grand espoir leur chair était mordue ;
Ils travaillaient sans fin, sous des flammes d'enfer.

Un soir qu'ils s'attablaient au grand festin offert
Par leur terre féconde, à leurs espoirs rendue,
Une voix retentit, et la France éperdue
Les appelait à l'aide en brandissant le fer.

A ce cri de détresse, ils ont dressé leur taille.
Ah ! ce n'est pas en vain, n'est-ce pas, qu'on bataille
Des ans contre l'argile et la fièvre et la mort !

Ils seront les vainqueurs de la lutte homérique,
Car, tandis qu'une rage enivrante les mord,
Ils portent dans leur sang tout le soleil d'Afrique...



II. — LA CHÉCHIA DU ZOUAVE

Soldat de l'Islam, le zouave
A l'orgueil de sa chéchia
Couleur de feu, de razzia,
Et qu'il sut illustrer en brave.

Depuis Bugeaud, à l'heure grave
Où son ennemi paria
De le vaincre, il ne varia,
Le devoir en son cœur se grave.

Son rire est dans tous les échos,
Son sang dans les coquelicots
De tous les champs pris au Prophète ;

Et sa chéchia resplendit,
Fleur écarlate de la fête
Où la charge sonne et grandit...

ANGÈLE MARAVAL-BERTHOIN.



L'héroïsme des serbes, de nos soldats, de nos marins, la foi dans la victoire, tels sont les principaux thèmes sur lesquels nos poètes ont exécuté cette semaine d'heureuses variations. Parmi les mieux inspirés, citons :

E. Candroyer, Louise Lafay, Renée Méline, Georges-Olivier Lauchard, Giseline Patry, Maurice Lambolez, Louis Jonckhèere, Ernest Pont, H. Roch, Jean Grangeon, Robert Crevel, Raoul Sarrat, E. B..., Henri Muller, Paul Nodi, Léon Bancal, Starn D..., M. D. de la Chevalerie, d'Albin, Jean Sabaron, H. Léocady, J. Isoard, Mère, Jeanne Bureaux, Hector Klat, Marie-Florence de B..., François Faggianelli, Jos. Isnard, Palaibriand, M. G. Saintive, J. Patisson, Une Marseillaise, H. Arnaud, Joseph Vidal, Marcellin Vayleux, Mercure Duncan, Un Normalien en congé, Aspirant H. Rouffiac, Jean Beudin, Pesnard, Jane Valmont, Edouard Laporte, Un Abonné sur le front, Georgette Garmand, Un Poilu au repos, Paul Soulisse, Alfred Arnaud, X..., Ch. Gerbe, Félix Chassaing, Raymond Wallenburger, E. Lesourd, Gaston Loublanchès, Paul Bruniqau, E. L. M..., classe 1917, H. Giraud, Juvenis, Jeanne Genay, Paulette Bordo, Desorgues, Hermance Léocady, J. B..., Saladin, Georges Destoc, André Bidaud, Joseph Blanc, J. G... Castex, Louis Segers, M.-A. Allory, E. G..., P. B..., Louis-Roger Maury, Paul Dargère, J. Pourtier, J. Aramis, Emile Burgaz, Albert Cazajus, Alfred Latour, Marius-T. Denis, Joseph Farès, Georges Guérin-Choudey, Roger-Léon Péré, Louis Andrieu, Albert Deseine, Aspirant J. B..., Georges Lavergne, Jean Siane, A. Rénier, Emile Ducourneau, Hermann Durodié, Léon Rossi, Herbert de Robert, Gabrielle Henry, Marie Briquet, Marie V..., Léon Rostaing, Antoine Schietecatte, Marthe Munier, Eugène Baucher, Louis de Willy, J.-B. Santelli, Isabelle Verger, Marcel Minoux, Emile Turle, E. Rat, Charles Sarrus, Edmond Vivier.

Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

DEUXIÈME PARTIE

Sur le Front

III

PREMIÈRES ÉMOTIONS

La nuit, si brusquement interrompue par ma chute du hamac, s'acheva dans un angle de la tranchée, sur une grosse pierre dont le pic du terrassier n'avait pu venir à bout. Je m'assis, enveloppé dans ma couverture, les pieds dans l'eau. Sur le caoutchouc, l'eau clapotait. J'essayai de me rendormir, mais je ne pus. Je n'insistai pas.

La situation nouvelle me semblait pleine de charme. J'étais heureux de me trouver, enfin, dans ces tranchées fameuses, et mon bonheur se composait, par parties à peu près égales, de patriotisme et de goût des aventures, d'esprit de sacrifice et de gloriole. Après avoir successivement rêvé, aux diverses étapes de ma vie, d'être un corsaire, un missionnaire, un ascète, un guerrier, un chasseur de fauves, voilà que j'allais pouvoir donner carrière à toutes ces aspirations à la fois. Les privations et les fatigues ne m'inspiraient aucune frayeur : je les désirais, au contraire, nombreuses et fortes, afin d'éprouver la puissance de mon sang que je sentais, comme à vingt ans, bouillonner, afin, aussi, — l'orgueil, avec moi, ne perd jamais ses droits, — de fournir à ma volonté des adversaires dignes d'elle.

Et ma folle, ma folle, si vous l'aviez vue, plus folle qu'aux beaux jours, toute mesure perdue, courant de droite et de gauche, sans souci des lois de la physique et de la physiologie, me faisant passer une semaine entière privé de nourriture, les pieds dans l'eau, sans que pour cela je perde mon sourire, ou m'attelant à des besognes qui eussent fait reculer Hercule, comme de hisser un canon sur une colline ou d'aller repêcher un caisson au fond d'un gouffre !...

Un appel mit fin à mes rêveries : l'agent de liaison revenait nous chercher, Janet et moi, pour nous conduire à nos sections.

En quelques secondes, Janet fut prêt ; il n'avait que son équipement réglementaire, lui, le pauvre homme, mais moi !... Il m'eût fallu le grand jour et un bon quart d'heure de travail pour réempaqueter et reficeler tous les trésors de l'ingéniosité humaine dont je m'étais assuré la propriété à bons deniers comptants, depuis le casque invulnérable aux shrapnels, jusqu'aux guêtres anti-boue.

Impatienté de ma lenteur, l'agent de liaison emmena Janet seul (nous n'allions pas du même côté) en m'indiquant le sentier à suivre :

— Tout droit, me dit-il, pas à se tromper.

— Et à quelle distance, les Boches? demandai-je.

— Oh! au moins à deux cents mètres.

Cet « au moins » me rendit rêveur.

Avec beaucoup de peine, je recueillis une partie de mon bazar; puis, je m'engageai dans le sentier.

La pluie avait cessé et je pus goûter à plein cœur la joie de me sentir seul, dans une forêt, le fusil à la main, avec une tribu entière de grands fauves à portée de ma voix.

— Surtout, avait ajouté l'agent de liaison, ne vous trompez pas de chemin; vous iriez droit chez les Boches.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

Me tromper? L'homme ne savait évidemment pas à qui il avait affaire. Il était admis par moi, dans toutes les expéditions, tant de guerre que de chasse, que j'avais dirigées en imagination, avec tant de bravoure, que le sens de la direction constituait une des qualités merveilleuses auxquelles je devais ces succès extraordinaires, tels que personne, je puis le dire, ne peut se targuer de semblables.

C'est ainsi que, pour chasser le rhinocéros, en Afrique, je ne prenais jamais de guide. Il me suffisait de trouver une trace, même vieille de plusieurs jours, pour que je la suive avec autant de sûreté que si l'animal lui-même avait marché devant moi. De même, quand me venait l'envie d'un cuissot de gazelle...

Mais je vous raconterai mes chasses une autre fois. Il s'agit, pour le moment, de la guerre.

Sûr de moi, d'autant plus que le chemin était unique et qu'aucune erreur ne pouvait se concevoir, je marchais, les yeux aux étoiles, rêvant, rêvant..., quand le sentier, brusquement interrompu, aboutit à des broussailles sans issue, et je me trouvai en plein bois et en pleine nuit, — il était trois heures et demie du matin, — plus égaré qu'au milieu d'une de mes forêts africaines.

Cette situation, déjà sans agrément, s'aggravait de la crainte d'aller tomber chez les Boches, car, vous l'ai-je dit, à mon sens remarquable de la direction, s'ajoutait une non moins remarquable inaptitude à m'orienter.

Je n'ai jamais pu me mettre dans la tête le nombre exact des points cardinaux.

Comme je tournais en rond, comme un rat dans son piège, une balle siffla, puis une autre...

Je sentis le vent à mes oreilles.

Bientôt, ce fut une véritable rafale. Les balles s'enfonçaient en claquant dans les arbres, tout autour de moi, ou piquaient dans le sol avec un bruit mat.

Je m'aplatis derrière un gros chêne et j'attendis, le cœur battant.

Dans mon inexpérience, je m'imaginais que les ennemis m'avaient vu, malgré l'obscurité, et que j'étais leur cible.

Allais-je être frappé dès le premier jour de la campagne?...

IV

L'INDIFFÉRENCE AUX BALLES

Je restai derrière mon chêne un temps que je ne puis évaluer, mais qui me parut long, long, oh! comme il me parut long!

Enfin, j'entendis des pas dans le sentier, un homme parut qui sifflotait : *C'est le roi Dagobert.*

— Qu'est-ce que vous faites là? me demanda-t-il, en s'arrêtant.

— Ce que je fais? repartis-je, stupéfait. Vous n'entendez donc pas les balles?

L'homme eut un sourire que je qualifierais d'ironique si un autre que moi en avait été l'objet. Il me demanda où j'allais et me montra la tranchée que je cherchais, à quelque dix pas de moi, cachée par une touffe de coudriers.

Puis, après avoir esquissé un pas de valse, il s'en fut de son côté en chantant à tue-tête :

Maman, les p'tits bateaux
Qui vont sur l'eau
Ont-ils des jambes...

Le vrai type du gavroche.

L'homme, comme je le sus par la suite, était un des agents de liaison du capitaine. Il n'avait pas de plus grand plaisir que de se promener d'une tranchée à l'autre, et, petit à petit, il avait réussi à supplanter tous ses camarades : c'était lui que le capitaine chargeait de toutes ses communications aux diverses unités.

Quand une heure passait sans qu'on eût recours à ses services :

— L' temps m' dure, déclarait-il.

Et il s'en allait de lui-même faire une petite promenade dans le bois.

A ce moment-là, les tranchées, je l'ai dit, n'étaient pas reliées les unes aux autres. C'est donc à dos de plaine qu'il devait « faire sa petite promenade », au risque de recevoir une balle. Une de nos tranchées notamment, le Fer-à-Cheval, située à cinquante mètres à peine de la tranchée allemande, se trouvait dominée par un mamelon



La douleur lui fit pousser des hurlements.

complètement dégarni d'arbres. Les relèves n'avaient lieu qu'à la nuit noire.

Comment l'agent de liaison (j'ai oublié son nom) s'y prenait-il pour traverser le mamelon, huit ou dix fois par jour, sans jamais être blessé?

Mystère.

Les Allemands, qui le connaissaient, le guettaient avec une patience dans laquelle on sentait de la rage. Une pluie de balles saluait chacune de ses apparitions. Mais lui, rapide et insaisissable, fendait la rafale comme l'anguille fend l'eau de la rivière.

Et, pour « remercier ses amis les Boches de leur politesse », il leur chantait, une fois en sûreté dans quelque trou, une des chansons de son inépuisable répertoire.

Mais à trop tirer sur la corde...

Un jour qu'il était plus imprudent que d'habitude, une balle lui broya la cuisse. La douleur lui fit pousser des hurlements, — ce n'était qu'un enfant, un des tout derniers venus à la compagnie. Et c'est en sautant de la tranchée, pour lui porter secours, que le pauvre Janet fut tué d'une balle au cœur.

Cependant, la fusillade avait cessé. Quittant mon abri, je me coulai dans la tranchée où se trouvait ma demi-section. Enfin, sous le coup de l'émotion ressentie, je fis, avant même les présentations, un récit pathétique de mon aventure.

L'attention qu'on m'accorda ne fut que distraite.

Je crus qu'on ne m'avait pas bien compris et je profitai de l'arrivée de plusieurs travailleurs qui avaient regagné la tranchée au petit jour, pour recommencer mon récit.

Même inattention polie.

Je compris, plus tard, la raison de cette indifférence. A vivre au milieu du danger, on en vient très vite à n'y plus prendre garde, et l'agent de liaison dont je parlais à l'instant ne constitue pas un exemple solitaire.

Il faut que la fusillade soit bien vive pour que, même maintenant, alors que des boyaux sillonnent nos lignes en tous sens et en font de véritables toiles d'araignées, les « Poilus » condescendent à prendre le « chemin des taupes ». Cela ennuie de suivre les méandres du terrassement, de se garer pour laisser passer ceux qui viennent en sens inverse, de sauter les flaques d'eau quand il a plu.

On préfère marcher sur l'accotement, et si, de temps en temps, un camarade tombe, le risque — insignifiant si on le répartit sur la masse des promeneurs — est largement compensé par l'attrait d'une marche à l'air libre.

Il ne faut pas, d'ailleurs, s'exagérer le péril. « Il y a de la place à côté. »

Au bois..., au mois de janvier, ma compagnie fit quelque temps une réserve sur un plateau où se rencontraient toutes les balles de la région, — les françaises aussi bien que les allemandes. A certaines heures du jour, le matin à l'aube, et le soir vers huit heures, la chute des balles pouvait se comparer à une averse, et cela sans aucune métaphore. Bien entendu, nous allions d'un abri à l'autre, — il n'y avait pas, alors, de boyau de communication, — sans plus nous soucier des balles que d'une volée de moucherons.

Or, pendant la quinzaine de notre séjour, il n'y eut guère, si mes souvenirs sont exacts, que deux tués et cinq ou six blessés, presque tous appartenant à des troupes de passage sur « notre territoire ».

— Ce sont des étrangers; les balles ne les connaissent pas.

Telle était l'explication simpliste donnée par les hommes de ma compagnie.

(*A suivre.*) Lieutenant JACQUES P...

(Illustrations de P. THIRIAT.)

P.-S. — Je suis heureux d'apprendre par son colonel lui-même le nom de l'artilleur qui donna le premier coup au zeppelin numéro 8, avec un obus de son 75. Cet artilleur est le canonnier Colibet.

C'est grâce à cet obus, magistralement pointé, que le zeppelin, incapable de faire manœuvrer son gouvernail de profondeur, offrit aux territoriaux du 62e une si belle cible; ceux-ci ne laissèrent pas échapper l'occasion et décochèrent au monstre, malgré les bombes, près de 600 balles, lesquelles achevèrent sa ruine.

Le sergent qui commandait le détachement des territoriaux a reçu, quelques mois après, à ce qu'on m'assure, la médaille militaire.

J'ignorais et la citation des artilleurs et la médaille du sergent, mais si mes réflexions sur la trop grande parcimonie avec laquelle étaient accordées les distinctions au début de la guerre, se trouvent, de ce fait, un peu moins justifiées en ce qui concerne la destruction du zeppelin numéro 8, ces réflexions gardent toute leur force pour de nombreux actes de bravoure demeurés sans récompense: on pourra lire le récit de plusieurs de ces prouesses dans les chapitres qui vont suivre.

J. P.

L'AME SERBE

Episode d'actualité, en deux tableaux,
de MM. Joseph de GRAMONT et George MONCA (1)

DEUXIÈME TABLEAU

Même décor. Six heures du matin. L'aube naît. Au lever du rideau, la scène est vide et, dans l'obscurité; seule, la veilleuse de l'icone brûle faiblement. Les volets pleins de la fenêtre sont fermés. La porte de droite, premier plan, s'ouvre. Une nappe de lumière est projetée

Mirka entre, traverse la scène et va ouvrir les volets de la fenêtre: lumière douce d'aube. Elle regarde un instant par la fenêtre, puis va devant l'icone et, après une silencieuse et courte prière, se signe. A ce moment, on entend dehors les voix de Peter et d'un soldat.

PETER, *dehors.* — Je rentre ici, tu peux t'en aller.

LA VOIX, *dehors.* — Je vais t'attendre.

PETER, *dehors.* — Ce n'est pas la peine. J'ai une malade à voir dans la maison et ma visite sera longue.

LA VOIX, *dehors.* — A ton aise! Mais j'ai reçu l'ordre de t'attendre, et je t'attendrai.

On frappe à la porte.

Mirka, qui a entendu ce dialogue, va à la porte de droite troisième plan et l'ouvre. Peter paraît. Il est très pâle, les traits tirés par l'angoisse; il ferme la porte au verrou et s'avance vers le milieu de la scène.

MIRKA. — Ah! docteur...

PETER. — Bonjour!... Le blessé?

MIRKA. — Il dort. Ah! j'ai eu peur, la fièvre ne l'a pas quitté... Il a déliré toute la nuit.

PETER. — Il dort. Bien, laissons-le dormir. Je le verrai tout à l'heure. Où est votre tante?

MIRKA. — Le sais-je?... Elle est sortie hier soir, comme toujours.

PETER. — Elle passe ses nuits dans la montagne, où sa folie la guide... Ah!...

Il tombe, accablé, sur le banc.

MIRKA, *l'interrogeant, angoissée.* — Et vous?... Avez-vous pu?...

PETER, *qui a compris, découragé.* — Hélas!... non..., impossible!...

MIRKA. — Alors?... Mon Dieu!...

PETER, *avec désespoir.* — Il m'a été impossible de sortir de l'hôpital. Jusqu'à minuit, ce monstre de Fileff ne m'a pas quitté; à minuit, il est parti. J'ai voulu sortir; mais il avait donné des ordres pour m'en empêcher. Je suis gardé à vue. Un soldat me suit partout, avec ordre de tirer sur moi si je cherche à fuir.

MIRKA, *épouvantée.* — Alors..., les autres?... les...

PETER, *à voix basse, accablé.* — Les Français... S'ils ont passé par Guevgueli..., ils sont perdus!

MIRKA. — Oh! perdus!... Ah! docteur, vous auriez dû m'y laisser aller..., moi...

PETER. — Vous, mon enfant!... Mais vous n'auriez pas pu faire deux cents mètres sans être découverte... et tuée, sans doute...

MIRKA. — Que m'importe!... La mort ne m'épouvante pas.

PETER. — Le devoir est d'exposer sa vie seulement quand elle peut être utile.

MIRKA. — J'aurais passé.

PETER. — Ma pauvre enfant, moi-même qui suis vigoureux, qui connais à merveille la montagne pour y avoir chassé si longtemps, moi-même j'aurais rempli difficilement la mission. Songez donc que tout le défilé est gardé par les Bulgares, que l'on doit avancer dans une forêt semée d'embûches, qu'il faut se méfier de tout, de l'homme et de la nature : précipices, torrents, marais, et de leurs chiens, leurs chiens dressés à traquer l'homme... Non, l'exploit était d'une réalisation surhumaine.

MIRKA. — Perdus!... Perdus!...

PETER, *toujours accablé, à voix basse.* — A moins d'un miracle!...

MIRKA. — Ah! Dieu devrait le faire, ce miracle!... Dieu devrait protéger la Serbie, la Serbie martyre.

PETER. — La Serbie ne mourra pas..., elle est en nous, dans le cœur de tous ses enfants... Elle est immortelle... Ayons confiance, tous...

Un silence. On entend un gémissement à droite, premier plan.

MIRKA, *à Peter.* — Ah!... écoutez... le blessé.

PETER. — Il appelle... J'y vais. *(Il gagne la droite.)* Restez là, si l'on venait.

MIRKA. — Oui..., oui... Je vais vous préparer de nouveaux linges.

Peter sort à droite, premier plan, et referme la porte derrière lui. Mirka cherche dans un meuble, en retire des morceaux de toile, qu'elle plie et dispose sur la table, etc. On frappe à la porte et on entend la voix de Zorka.

ZORKA, *dehors.* — Ouvre, Mirka, ouvre!...

MIRKA. — Ma tante!...

Mirka se précipite à la porte et l'ouvre. Zorka paraît; elle entre, s'appuie contre la porte et met le verrou; elle est nu-tête, ses cheveux lui tombent sur les épaules, sa robe est déchirée. Elle tient sa poitrine à deux mains et, haletante, s'appuie à la table. Silence. Mirka la regarde.

MIRKA. — Ma tante... Qu'avez-vous?... D'où venez-vous?

ZORKA, *à voix basse.* — Silence!... Silence!... *(Elle écoute à la porte, angoissée.)* Rien... Il a perdu ma trace.



ZORKA. — Baisse la tête, valet bulgare!... Bourreau de tes frères!...

MIRKA. — Qui?

ZORKA. — Fileff...

Elle s'assied, épuisée. Elle relève ses cheveux sur le front, ses mains sont ensanglantées!

MIRKA, *dans un cri.* — Ma tante!... Vous êtes blessée?

ZORKA. — Non!... Non!... Ce n'est rien.

MIRKA, *lui prenant les mains.* — Vos mains sont déchirées... Qu'avez-vous fait?

ZORKA. — Les ronces..., les épines, là-haut. Il fallait que je passe... Laisse-moi... Ce n'est rien.

On frappe rudement à la porte de droite, troisième plan.

MIRKA. — Ah!...

ZORKA. — Silence!...

FILEFF, *frappant, du dehors.* — Eh!... ouvre; je t'ordonne d'ouvrir...

MIRKA. — Fileff!...

FILEFF, *dehors.* — Je vais faire enfoncer la porte!...

ZORKA, *à Mirka.* — Ouvre, et laisse-nous.

Elle va, chancelante, à l'icone et se prosterne avec des efforts surhumains. Mirka ouvre. Fileff paraît. Il est souillé de boue.

FILEFF. — Pourquoi tardait-on à ouvrir?... Où est la vieille?...

MIRKA, *montrant Zorka, agenouillée.* — Là.

FILEFF. — Ah!... *(A Mirka, qui se dirige à droite, après avoir pris sur la table le linge du pansement.)* Où vas-tu?

MIRKA. — Dans ma chambre.

FILEFF, *soupçonneux.* — N'essaie pas de sortir.

MIRKA. — Pourquoi?

FILEFF. — C'est défendu... *(Insistant.)* Aujourd'hui, on doit rester chez soi.

MIRKA. — Pourquoi?

FILEFF. — Cela ne te regarde pas.

Mirka sort, en levant les épaules.

FILEFF *regarde la vieille un instant, puis va à elle et lui frappe rudement sur l'épaule.* — Allons, debout!... *(Zorka se lève.)* Où as-tu été, cette nuit?

Zorka le regarde, sans rien répondre. Pendant toute la scène, elle s'étreint la poitrine. Elle chancelle parfois et s'appuie à la table Elle est en proie à une souffrance atroce, qu'elle essaie sans cesse de réprimer.

FILEFF. — Veux-tu me répondre?... Où as-tu été, cette nuit?

ZORKA. — Là-haut, sur la montagne.

FILEFF. — C'était toi que j'ai suivie...

ZORKA, *calme.* — C'était moi.

FILEFF. — Ah!... Je savais bien!.. C'est toi qui nous trahis... C'est toi qui nous vends. *(Zorka lève les épaules avec mépris.)* Tu as été au camp français?...

ZORKA. — J'y suis allée...

FILEFF, *levant le poing sur elle.* — Ah! misérable vieille!

ZORKA, *étendant sa main ensanglantée vers lui.* — Tais-toi, assassin!... *(Un silence.)* Tais-toi!... N'élève pas la voix dans la maison d'Alexandre Descovitz, dont tu as fait fusiller le maître. Baisse la tête, valet bulgare!... bourreau de tes frères...

FILEFF. — Chienne!...

Il recule.

ZORKA. — Oui..., la chienne de garde qui étrangle les loups tels que toi... Toutes les femmes serbes sont de braves chiennes comme moi!... Elles veillent... Elles sortent les crocs... Elles mordent... Elles remplacent ceux qui sont tombés, héros

(1) Copyright by Joseph de Gramont et George Monca, 1915.

si formidables que, pour en avoir raison, il a fallu l'épée de deux empires et le poignard d'un assassin!...

Elle étend le bras vers lui.

FILEFF. — Tu es folle...

ZORKA. — Ah! folle!... Tu l'as cru?... comme tes soldats..., comme tout le monde!... Folle!... Ah! il m'en a fallu de la force pour ne pas le devenir! A chaque enfant qui tombait, je sentais ma raison qui chancelait..., et, par quatre fois, je me suis raidie, j'ai lutté contre la folie, comme eux, mes chéris, luttaient contre les ennemis de la Patrie..., et, hier encore, quand, par tes ordres, on a supprimé le vieux compagnon de ma vie..., le père de mes petits... *(Elle chancelle.)* Ah!... oui..., j'ai cru que ma pauvre tête ne pourrait pas supporter cet affreux déchirement!... Mais je me suis reprise. J'ai pensé qu'au-dessus du mari, au-dessus des enfants..., au-dessus de tout, il y avait la Serbie!... et qu'elle avait besoin de moi!... *(Fileff veut parler. Elle lève les mains et le domine de toute sa grandeur.)* Tais-toi... Ecoute... Oui, c'est moi qui, toutes les nuits, allais faire des signaux à tes ennemis, à tes victimes, à mes frères...

FILEFF. — Je ferai pendre tes complices...

ZORKA. — Mes complices?... Mais j'étais seule. Tu ne comprends donc pas qu'il fallait que je sois seule? L'ignorance de ceux que j'aime m'était nécessaire pour accomplir mon œuvre de haine et de justice... Leur dévouement, leur pitié, leur chagrin réel, me servaient à vous tromper davantage. Il me fallait le champ libre. Les sentinelles me bafouaient en me voyant et me laissaient passer pour quelques gouttes d'eau-de-vie; la route qui mène à la montagne m'était ouverte. *(Imitant les soldats.)* « C'est la folle! » Et tes soldats riaient, et tu riais toi-même, et Pierre, Mirka, Alexandre pleuraient... Et la vieille montait là-haut, tout là-haut, préparer votre châtiment...

FILEFF. — Ah!... je savais bien...

ZORKA. — Mais tais-toi donc et écoute-moi, puisque je t'avoue tout... *(Elle imite les dernières répliques du premier tableau.)* « Où vas-tu, la vieille?... Tu vas voir tes amoureux?... » *(Elle ricane tragiquement.)* Ah!... ah!... C'est vrai, j'allais voir mes amoureux. Oui!... ceux qui sauvent la Serbie..., les beaux soldats français... *(Insinuante.)* Et, tu sais..., ils viennent...

FILEFF, *effrayé.* — Ils viennent?...

ZORKA. — Oui... Ils ont passé par Mravintsa. Grâce à moi, ils ont évité votre piège... *(Elle ricane.)* Bien joué, pour une folle..., n'est-ce pas?

FILEFF. — Je vais te faire fusiller...

Il fait un pas vers la porte de droite, premier plan.

ZORKA. — Tu arriveras trop tard... C'est fait... A deux kilomètres d'ici, tu as tiré sur quelqu'un qui fuyait...

FILEFF. — Oui... C'était toi?

ZORKA. — C'était moi... J'ai ta balle dans la poitrine...

FILEFF. — Ah!...

ZORKA. — Donc, inutile d'appeler tes soldats.

FILEFF. — Tu mens... Les Français sont loin.

ZORKA. — Ecoute... *(On entend des rumeurs sourdes. Fileff entr'ouvre la porte de droite, troisième plan : du dehors viennent des bruits de panique, de fuite précipitée, et des cris : « L'ennemi, l'ennemi!... Nous sommes cernés... Sauve qui peut!... », etc... Zorka à Fileff.)* Tu entends?...



Zorka secoue l'étoffe du drapeau et crie : « Vive la France !... »

FILEFF. — Tu as dit vrai... *(Se sauvant.)* Ah!... maudite!...

Il disparaît.

ZORKA, *chancelant.* — Cours, Fileff... Cours, Bulgare... Fuis comme un lâche... C'est ta manière... *(Elle est épuisée, fait quelques pas vers le milieu de la scène, pousse un gémissement et tombe sur un siège à gauche.)* Ah!... J'étouffe...

PETER, *entrant, premier plan à droite.* — Fileff est parti... *(Se dirigeant vers la porte du fond, à droite.)* Les Bulgares battent en retraite...

Sur une plainte de Zorka, il se retourne.

ZORKA, *dans un appel de souffrance, faiblement.* — Pierre...

PETER, *se précipitant.* — Zorka..., tu es blessée?

ZORKA. — Oui.

PETER. — Qu'y a-t-il?... Qu'as-tu fait?

ZORKA, *d'une voix saccadée et faible.* — Cette nuit..., dans la montagne..., les Français...

PETER, *comprenant, dans un cri.* — Toi, tu es allée?.., Toi?...

ZORKA. — Oui... Je n'étais pas folle... Pardonne-moi, Pierre... Il fallait...

PETER, *tout en la soignant.* — Ah!... Je m'explique, maintenant, pourquoi vous éleviez la voix tout à l'heure... Fileff a tout découvert... Mais, tu as pu, quand même, aller là-bas?

ZORKA. — Oui.

PETER, *du plus profond du cœur.* — Brave, brave Zorka...

Au lointain, un clairon français sonne la charge.

PETER. — Ah!...

ZORKA *se lève, droite, transportée.* — Le clairon...

PETER, *bas, avec une émotion infinie.* — Le clairon français...

ZORKA. — Ah!... Ils viennent... Ils viennent... *(Un silence. Le clairon sonne toujours au loin.)* Que c'est beau!... Que c'est beau!...

Elle retombe doucement sur le siège, soutenue par Peter.
On entend, à droite, un cri, et, sur la porte du premier plan, paraît le soldat français... Mirka le soutient.

JEAN, *transfiguré.* — Les Français!... L'armée française!...

PETER, *se précipitant.* — Vous voulez vous tuer...

JEAN. — Non..., laissez-moi... C'est la France... *(Il tire le drapeau de sa poitrine et se dirige vers le fond, à droite.)* Je veux... Je veux la recevoir...

Mais les forces lui manquent. Il ploie les genoux, chancelle et tombe dans les bras de Mirka et de Peter.

MIRKA. — Mon Dieu! Mon Dieu!...

ZORKA, *se traînant vers le groupe, d'une voix sourde, sans être entendue.* — Le drapeau!... Je veux le drapeau!...

JEAN, *la tête sur les genoux de Mirka.* — Heureux, je suis heureux!...

Zorka s'est approchée.

PETER, *la voyant.* — Zorka, malheureuse, que fais-tu?...

JEAN, *dans un rêve.* — Maman!...

ZORKA. — Me voici, mon chéri!... Me voici, mon petit enfant!...

JEAN *lui sourit, lui tend son drapeau et meurt.* — Maman...

PETER, *jugeant d'un coup d'œil.* — Fini!...

ZORKA *a le drapeau, l'embrasse, presque farouche.* — Les trois couleurs..., comme les nôtres...

Elle va vers la porte de droite, troisième plan.

PETER. — Zorka, je te défends, malheureuse...

ZORKA. — Laisse-moi.

Elle ouvre la porte toute grande. Dehors, les clairons sonnent. Elle secoue l'étoffe du drapeau et, se redressant de toute sa grandeur, elle crie:

ZORKA. — Vive la France!...

Puis, elle chancelle et tombe de tout son long près de la table.
Mirka pousse un cri. Un grand silence.

PETER, *considérant tour à tour Jean et Zorka, dit lentement, profondément, religieusement.* — Gloire à la France généreuse!... Gloire à l'héroïque Serbie!

A genoux, Mirka pleure.
Plus rapprochés, les clairons sonnent.

Rideau.

JOSEPH DE GRAMONT et GEORGE MONCA.

(Illustrations de NIC. JÉRÉMITCH.)

« DEBOUT, LES MORTS !... »

Rappelons que cette œuvre d'art est délivrée :

Gratuitement dans nos bureaux, à tout abonné sur la présentation de sa bande (envoi franco contre 75 centimes) ;

Moyennant 50 centimes à tout acheteur au numéro, sur présentation des trois bons I, II et III, publiés dans le présent No ainsi que dans ceux des 23 et 30 janvier.

(Pour réception à domicile, en faire la demande en joignant aux trois bons précités la somme de 1 fr. 25.)

Revue Financière

La Rente Française 5 0/0

Son apparition à la Bourse

Délivrance des Certificats provisoires

Remise des titres de 3 0|0 Perpétuel



La Rente Française 5 0/0 a fait, le 5 janvier, son apparition sur le marché officiel, où elle s'est inscrite au premier cours à 88 15, soit avec une prime de 0 fr. 90 sur le prix d'émission pour les titres libérés.

L'excellent accueil que la Bourse a réservé à notre nouveau fonds national est l'indice que les transactions, déjà très animées de ces jours derniers, ne vont pas tarder à prendre encore plus d'importance, et il est à présumer que la progression des cours va encore s'accentuer. Aujourd'hui lundi, le titre libéré a été demandé à 88 25.

Le premier coupon trimestriel de 1 fr. 25 sera détaché le 16 février; compte tenu de ce coupon, le taux de placement ressort à 5 3/4 0/0, taux des plus attrayants pour un titre de rente française, exempt d'impôts et inconvertible avant le 1er janvier 1931.

Outre cette assurance de tirer un si beau rendement de son capital, ce capital même est destiné à s'accroître par la vertu intrinsèque du titre et suivant les précédents des emprunts de guerre 5 0/0 émis par la France en 1871 et 1872 et qui dépassèrent largement le pair, ainsi que nous l'avons expliqué dans *Les Annales* du 12 décembre.

La clientèle du **Crédit Mobilier Français**, qui a pris une large part à la souscription de l'Emprunt National, ne trouvera nulle part une plus belle occasion pour le remploi définitif de ses coupons de janvier.

Pour les remplois temporaires des capitaux, nous conseillons toujours les **Bons de la Défense Nationale**, sur lesquels nous attirions, il y a huit jours, l'attention des lecteurs.

La délivrance des certificats provisoires ou certificats nominatifs de dépôt aura lieu à partir du 15 janvier courant. Ainsi en a décidé l'arrêté ministériel publié dans le *Journal Officiel* du 7 janvier.

Le même arrêté concerne les formalités de libération de la nouvelle Rente 5 0/0 comportant **remise de 3 0/0 Perpétuel.**

L'article premier comporte que toute souscription de cette nature devra être libérée entre le 15 et le 31 janvier inclus, tant par la remise des titres 3 0/0 que par le versement, s'il y a lieu, d'un solde en numéraire.

L'Impôt Général sur le Revenu

Son mode d'application

C'est du **1er mars au 30 avril** que les contribuables, qui veulent éviter la taxation d'office, devront faire la **déclaration** de leur revenu global, à moins que le ministre des finances, usant de l'autorisation à lui donnée par l'article 5 de la loi du 29 décembre 1915, ne proroge par un nouveau décret les délais pour l'accomplissement de cette formalité.

On sait que la loi de finances du 15 juillet 1914, qui incorpora l'impôt général sur le revenu, prévoyait un règlement d'administration publique. On l'attend encore. Des formules spéciales seront mises, d'ailleurs, à la disposition des contribuables; ceux-ci ont donc tout le temps d'examiner chacun son cas, sans aucune hâte. Nous répondons cependant au désir exprimé par nombre de nos lecteurs en leur donnant dès à présent quelques indications.

Il importe tout d'abord de rappeler que le nouvel impôt n'est pas un impôt de remplacement; il s'ajoute **aux autres impôts.**

Le **revenu imposable** est le revenu net global de l'année précédente, sous déduction: 1° des intérêts des dettes et emprunts du contribuable, 2° des arrérages de rentes payés par lui à titre obligatoire; 3° des impôts directs acquittés par lui: 4° des pertes résultant d'un déficit d'exploitation dans une entreprise agricole, commerciale ou industrielle.

Ce revenu imposable n'est pas encore le **revenu taxable**, sauf pour le cas du contribuable célibataire, veuf ou divorcé, n'ayant personne à sa charge.

Le **revenu taxable** est le revenu imposable sous déduction: 1° de 2,000 fr., si le contribuable est marié; 2° de 1,000 fr. par personne à sa charge jusqu'à la cinquième, 3° de 1,500 fr. par personne à **sa charge** au delà de la cinquième.

Le taux de l'impôt est de **2 0/0**; mais il supporte à la base des dégrèvements; c'est ainsi qu'il ne s'applique pas aux personnes dont le revenu imposable **ne dépasse pas** 5,000 francs.

D'autre part, la *quotité imposable* progresse comme suit, d'après l'importance du revenu, de:

5 000 à 10.000 fr.	elle est de	1/5	soit 1.000
10 000 à 15.000 fr.	—	2/5	— 2.000
15.000 à 20.000 fr.	—	3 5	— 3.000
20.000 à 25.000 fr.	—	4/5	— 4.000

Sur un *revenu net* de 25,000 francs, étant donné l'affranchissement de l'impôt sur 5,000 francs à la base:

On paiera 2 0/0	sur 1,000 fr.	soit	20 fr.
plus 2 0/0	— 2,000 fr.	—	40 fr.
— 2 0/0	— 3,000 fr.	—	60 fr.
— 2 0/0	— 4,000 fr.	—	80 fr.
	Total......		200 fr.

Tout revenu imposable supplémentaire supporte 2 0/0, de telle sorte que pour un revenu de 50,000 francs, par exemple, l'impôt est de 200 fr. plus 500 fr., soit 700 fr. au total. Ajoutons que, sur l'impôt ainsi calculé, les chargés de famille ont droit à une réduction sur le montant de l'impôt, variant d'après le nombre de personnes à leur charge, savoir: 5 0/0 pour une personne, 10 0/0 pour deux personnes, 20 0/0 pour trois personnes, et ainsi de suite, chaque personne au-delà de la troisième donnant droit à une nouvelle réduction de 10 0/0, sans que cette réduction puisse être supérieure à la moitié de l'impôt.

Ainsi un contribuable, ayant quatre personnes à sa charge et un revenu de 25,000 francs, déduirait du total ci-dessus indiqué 30 0/0 de 200 fr., soit 60 fr., ce qui ramènerait le montant définitif de l'impôt **à 140 francs.**

Nous nous proposons de revenir sur ces questions. Les renseignements qui précèdent permettent à chaque contribuable de calculer à peu près ce qu'il aura à payer. Cela n'est pas, pour l'instant, considérable. Mais il faut malheureusement ajouter que le taux de l'impôt pourra varier chaque année, suivant la volonté du législateur. C'est le côté le plus inquiétant de la réforme.

La Banque Russe du Commerce et de l'Industrie informe ses actionnaires que le dividende de 9 roubles, voté pour l'exercice 1914 par l'assemblée générale ordinaire du 23/5 juin 1915, sera payé en France, à partir d'aujourd'hui 10 janvier 1916, en francs au cours du jour, contre remise du coupon n° 44, aux caisses du **Crédit Mobilier Français**, 30, rue Taitbout, et de la **Banque Russe du Commerce et de l'Industrie**, succursale de Paris, 11 *bis*, rue Scribe.



Le coupon des obligations **Nord du Portugal**, mis en paiement dans les conditions que nous avons indiquées, est payé à raison de 6 fr. 9315 net par obligation nominative **et de 6 fr. 846 net par obligation au porteur.**

En Cheminant



Nous nous tenons à l'entière disposition, répétons-le de notre grande famille des Annales pour donner à chacun tous les renseignements utiles et, par la voie du journal ou directement, répondre à tous et à toutes, trop heureux si nous pouvons ainsi leur rendre un service ou, plus simplement, leur être agréables.

En cheminant, nous voulons noter ce que l'industrie et le commerce créent d'intéressant, d'artistique et d'utile; chemin faisant, nous voulons nous renseigner, Furette et moi, sur un peu toutes choses, pour ne conseiller et ne recommander que ce qui nous semble en tout point recommandable.



Permettez-moi, chères amies, d'aborder aujourd'hui un sujet, oh! bien d'actualité hélas! les larmes!

Souvent, depuis le début de cette guerre, j'ai conseillé à mes chères correspondantes de ne pas s'abandonner à leur douleur, de ne pas pleurer; et plusieurs de me répondre: « Pourquoi chercher à cacher nos larmes, pleurer n'est point défaillir ». Non, certes, chères amies. Chacune de nous sent à de certaines heures que son âme est trop lourde, que l'épreuve est immense, et c'est bien naturel! Si nous consentons aux sacrifices que la Patrie réclame, ces sacrifice nous coûtent. Notre cœur est broyé, nous ne voudrions pas nous dérober à notre martyre puisqu'il est nécessaire, mais nous souffrons et rien d'étonnant alors à ce que des larmes amères coulent de nos yeux. Nos maris, nos fils, nos frères, là-bas sont exposés, et tandis que leur sang coule, nos larmes se répandent. Du sang, des larmes, voilà ce qu'il nous faut donner à la Patrie. Notre sol, pour rester à nous, réclame cette double rosée.

Donc nous pleurons, mais chères lectrices, sachons pleurer dans la solitude. Nous autres femmes, nous avons trop tendance à traduire nos douleurs morales en manifestations convulsives, en paroles fatales, en exclamations découragées. Et, comme il s'agit en ce moment d'une épreuve générale, que ceux qui nous écoutent souffrent comme nous, l'ensemble de ces douleurs, exprimées tout haut, constitue un milieu déprimant.

Or, ne l'oubliez pas, amies, c'est un devoir de ne pas répandre de découragement; il est contagieux, mauvais, paralyse la vaillance morale dont nous avons tant besoin en ce moment.

C'est pourquoi je vous dis: Ayons la force de retenir nos larmes en public, ayons le courage de garder la figure sereine devant témoins. Pleurons, mais dans le secret! ce n'est point lâcheté, ce n'est point défaillir!!

Les soins d'hygiène s'imposent en tous temps, et ceux à donner à la chevelure ne sont certes pas les moindres, puisque s'y soustraire c'est aller au devant de la

CHUTE DES CHEVEUX.

N'oubliez donc pas, amies lectrices, qu'en soignant votre chevelure, et en vous lotionnant matin et soir avec l'Extrait Capillaire des Bénédictins du Mont-Majella vous arrêterez la chute de vos cheveux, les ferez repousser et en retarderez la décoloration.

Ayez en toujours sur votre coiffeuse un flacon et, pour éviter toute contrefaçon, achetez ce produit chez l'Administrateur même, Monsieur E. Senet, 35, rue du Quatre-Septembre, Paris.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Une future Algérienne — Le véritable Lait de Ninon fera disparaître vos rides, donnera à votre peau un éclat incomparable. Il existe en trois tons: blanc, rosé, rachel, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre. Son prix est de 5 francs, franco 5 fr. 35

H. B... — Demandez ces renseignements au ministère de la Guerre.

Inconsolable. — 1° Offrez-lui un élégant portefeuille, une bourse ou une chaîne pour fixer la bourse. 2° Brossez les bien et nettoyez les à l'essence. 3° Je traiterai cette question dans ma prochaine causerie.

Simonne B... — 1° Offrez lui un vaporisateur en verrerie de Venise, tous objets en cette verrerie sont actuellement très à la mode 2° Ce service a eu lieu le 2 janvier, à deux heures et demie.

FURETTE.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

Pour les Pauvres de la Reine des Belges

(Souscriptions reçues aux " Annales ")

Suite de la liste, arrêtée le 30 décembre

Docteur Boivin, Saumur, 5 fr. — Mme Nadat, Tours, 1 fr. 25. — Une Franco-Mauriennne, Curepipe, 31 fr. 50. — M. Albert Krautz, 2 fr. — Société Bergougnan, Clermont-Ferrand, 100 fr. — Montant des Dons transmis par M. Ecalle, 1,059 fr. — Madeleine B..., 2 fr. — M. Corgeaux, Santiago, 18 fr.

Total : 25,824 fr. 25. *(A suivre.)*

SOUSCRIPTION EN FAVEUR DES PRISONNIERS DE GUERRE

(Liste arrêtée le 30 décembre)

Mme Lévy, Saint-Ouen, 10 fr. — Mme Choiset, Chambertin, 5 fr. — M. Gabriel, Chartres, 1 fr. 25. — Une très ancienne Abonnée, 10 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mlle Mercinier, Genève, 4 fr. 50. — Mme Dijon, Sillans, 10 fr. — Anonyme, 5 fr. 50. — Mme Graziani Algèr, 5 fr. — Mme Ginen, 10 fr. — Mme A. Muaux, Ménilmont, 20 fr. — Mme B. Domec, Saint-Jean-de-Luz, 100 fr. — M. Jules Grillèle, Saint-Denis, par Amboise, 10 fr. — Mme E. Mettey, New-York, 26 fr. 75. — M. Alfred Tieesrand, Epinal, 5 fr. — Mme Coursaget, 20 fr. — Mme L. Hurel, Wonsoocket, 25 fr. — Anonyme, Blida, 10 fr. — Mme Normus, 5 fr. — M. Cordier, Sèvres, 5 fr. — Anonyme, Véron, 5 fr. — M. Jannin, Guvry, 3 fr. — M. G.-D. Le Liège, 6 fr. — Mme A. Selbrig, Lugano, 10 fr. — Mme de Caila, Curepipe, 5 fr. — M. H. Van-Bever, Wonsoocket, 15 fr. 45. — M. Emile Dossin, Wonsoocket, 25 fr. — M. Bonnet, 20 fr. — Une Anonyme, Courbevoie, 5 fr. — Une Abonnée, Beaumont-de-Lomagne, 5 fr. — Docteur Mallet, Glénat, 10 fr. — Anonyme, 5 fr. — M. P. Second, Nice, 3 fr. — Anonyme, Rabastens, 8 fr. — Mlles Delcroix, Le Caire, 10 fr. — M. Louis Dreyfus, Santa-Barbara, 20 fr. — Mlle Pelletier, Tremblay-lès-Gonesse, 40 fr. — M. Patrois, 5 fr. — Une Lectrice des *Annales*, 20 fr. — Mme Albert Berger, Hoboken, 20 fr. — Mme E. Bonnefoy, Marseille, 20 fr. — M. L..., Libourne, 20 fr. — Mme Corbara, Montpellier, 10 fr. — M. Granier fils, Marseille, 20 fr. — Mme Duvivier, Le Havre, 3 fr. — M. Gambu, Lyon, 8 fr. — Mme J. Avias, Les Granges de Mirabel, 5 fr. — Une Cousine Bônoise, 5 fr. — M. I. Calle, Laroquebrou, 2 fr. — Mme Dorianne, Alfortville, 5 fr. — Une Amie des *Annales*, Teiosa, 5 fr. — Liseron d'Alsace, 10 fr. — Une Anonyme de la Charente, 5 fr. — Les Petites Filles de l'Ecole de Manouba, 10 fr. — Mme Babin, La Ferté-sous-Jouarre, 5 fr. — Mme Renée Geoffrion, Montréal, 40 fr. — Mme J. Martin, 10 fr. — Mlle H. Sériot, La Calle, 5 fr. — Marcelle Floc, Rennes, 5 fr. — Comité du Syndicat de la Presse, 1,000 francs. — Anonyme, 5 fr. — Mme Gruget, Blineau, 20 fr. — M. Léon Bernard, adjudant, 10 fr. — M. Taburet, 2 fr. 25. — Mme Durandeau, Angoulême, 10 fr. — Mme de Cauville, Neuilly, 10 fr. — Mme Fondaneiche, Saint-Mandé, 5 fr. — M. Laurent, Pointe-à-Pitre, 13 fr. — Mme J. Meyer, Delle, 25 fr. — Mme Félix, Orléans, 5 fr. 25. — M. Roger Brousson, Montpellier, 5 fr. — M. P. Raynaud, Estrablin, 5 fr.

COLIS DE NOEL POUR LES PRISONNIERS

Mmes Cahen-Berr et Henri Salmon, 10 fr. — Mme C. Douelle, Ecouis, 5 fr. — Mlle A. Macry, 20 fr. — Anonyme, 10 fr. — Mlle A. Bellocq, Biarrotte, 5 fr. — Mme A. Bindscheller, Bâle, 20 fr. — Mme Le Goascoz, Rosnoen, 10 fr. — Mme Royer, Voiron, 3 fr. — Mlle P. Loiseau, Boiscommun, 2 fr. — Mme Bredin, Vouzailles-Vienne, 10 fr. — Mme Cambernon, Marseille, 10 fr. — Une Abonnée des *Annales*, 5 fr. — Mme Roudet, Lyon, 5 fr. — Mme Mondet, Annemasse, 10 fr. — Mme Casson, 5 fr. — M. et Mme Lessouarn, Béziers, 10 fr. — Mme Perrin, Grenoble, 5 fr. — Mlle Argelliès, Juvisy, 5 fr. — En Souvenir d'un Cher Disparu, 5 fr. — Mme Brissaud, Argenteuil, 20 fr. — Anonyme, Villeneuve-de-Berg, 5 fr. — Mme A. Beneyton, Montaigut-en-Combraille, 5 fr. — Mme G. Bourgueil, Brive, 2 fr. — Mme Noillat, Moulin de Charil, 10 fr. — Mlle R. Fauquette, Châteauroux, 10 fr. — Mme Louis Fleury, Cherchell, 50 fr. — Mlle A. Vautrot, Neuilly-lez-Dijon, 10 fr. — Mme Dresch, 20 fr.

COLIS RÉGULIERS POUR LES PRISONNIERS

Mme Desaymard, 21 fr. — M. Legoupil, Cherbourg, 20 fr. — Mme Lecante, Barcelone, 100 fr. — Mme Gallard, Philippeville, 60 fr. — Mme Olivier, 30 fr. — Mlle Ganac, Belmont, 12 fr. — Mme Arbaud, Port-Saïd, 30 fr. — Mme A. Laban, Basse-Terre, 5 fr. — Mme Le Bœuf, Barcelone, 50 fr.

Total général : 16,369 fr. 35.

(A suivre.)

LES·ANNALES



L'AURORE

23 Janvier 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION, 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens. PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES ANNALES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Revue Universelle paraissant le Dimanche

Directeur, Rédacteur en chef : ADOLPHE BRISSON

ABONNEMENTS (Édition illustrée) UN AN SIX MOIS
France et Colonies 12 fr. 6 fr. 50
Union postale.... 18 fr. 9 fr. 50
Le Numéro : 25 Centimes

ÉDITION DE LUXE (Papier fort) UN AN SIX MOIS
France et Colonies 16 fr. 8 fr. 50
Union postale.. 22 fr. 11 fr. 50
51, rue Saint-Georges — PARIS

34e ANNÉE (1er SEMESTRE). 23 JANVIER 1916.

Sommaire du N° 1700

TEXTE

ILLUSTRATIONS

MUSIQUE

Notes de la Semaine

Discipline et Pudeur

En reprenant possession de son fauteuil, le président de la Chambre, qui venait de recevoir de ses collègues un nouveau témoignage d'affection et d'estime, a prononcé de fortes paroles. M. Paul Deschanel, dans les discours que lui ont suggérés, depuis dix-huit mois, les événements, a pénétré avec clairvoyance et exprimé avec émotion, les sentiments et les vœux du pays. Il a multiplié les avertissements utiles et n'a pas été toujours écouté. Cette fois encore, ce sage, qui joint à l'expérience de l'homme d'État le feu de l'homme de décision et d'action, nous donne de bons conseils. Ayant résumé les travaux du Parlement qu'il était de son devoir de louer et qui contribuèrent efficacement, quoi qu'on ait pu dire, à l'organisation de la défense nationale, il ne craint pas de faire le procès de l' « esprit parlementaire »; il rappelle à MM. les députés que les petits intérêts électoraux doivent se subordonner à l'intérêt supérieur de la patrie, tous les dévouements s'unir, toutes les divisions s'effacer, toutes les vieilles haines se taire... France d'abord!...

« Laisser présentement approcher de nos âmes, ajoute-t-il, des passions de parti ou l'écho de nos anciennes discordes, pendant que ce peuple sublime lutte et meurt si près de nous, serait un sacrilège; mais alors même que les angoisses du plus pur patriotisme nous torturent, demeurons fidèles à cette discipline morale qui n'est pas moins indispensable que la discipline militaire au succès de nos armées. »

Ces mots tracent notre ligne de conduite. Imposons-nous la *discipline morale* qui fait qu'on accueille d'un cœur égal la bonne et la mauvaise fortune, qui rend modéré dans le triomphe, stoïque dans le revers, qui enseigne la fermeté, l'énergie et la maîtrise de soi. Mais il faut que la « discipline morale » s'exerce en toutes choses, qu'elle ne règne pas seulement au fond des consciences individuelles, mais se révèle aussi et s'affirme par des signes extérieurs. Il faut que la foule conserve, pendant la guerre, un minimum de décence, qu'elle garde, jusque dans les minutes de plaisir qu'elle s'accorde, de la tenue, de l'élégance, de la dignité. Une discussion vient de s'engager autour de ce sujet délicat. C'est à propos du théâtre qu'elle a surgi. Les Parisiens ont toujours aimé le spectacle. Ce goût, totalement aboli entre août et décembre 1914, se ranime. Les salles s'emplissent, les recettes croissent. Il semble que Paris tende à reprendre le cours de sa vie normale, qu'il veuille se délasser, s'amuser. En effet, le public n'écoute pas seulement les œuvres sévères, il recherche de préférence les pièces gaies. Ayant constaté ce phénomène, M. Adolphe Brisson, dans le feuilleton du *Temps*, a essayé psychologiquement de l'expliquer. Il n'en tire pas de conclusions pessimistes.

« Le patriotisme, la vaillance de Paris, écrit-il, sont au-dessus du soupçon et justifient l'admiration de l'univers. Toutefois, la lenteur des opérations militaires, l'énervement de l'attente, l'impatience née d'une patience prolongée, créent comme un besoin un peu maladif de distraction et de diversion. Tenez compte, enfin, de l'affluence des étrangers exempts d'inquiétude et des permissionnaires ravis de s'épanouir, de se détendre, d'oublier pendant une heure le cauchemar des tranchées qui les oppressait hier et les ressaisira demain... Dans tout cela, il n'y a rien que d'assez naturel, il n'y a rien d'alarmant... »

Maintenant, des fautes de tact ne sont-elles pas commises? Certains théâtres observent-ils la réserve, la pudeur qu'exigent les circonstances? Le critique du *Temps* n'a pas dissimulé le malaise qu'il avait ressenti à l'audition d'un ouvrage représenté sur une des scènes du boulevard. M. Alphonse Franck, directeur du Gymnase, a cru devoir protester contre ces observations, plaider la cause du « théâtre gai », recommander le rire comme le meilleur des stimulants et des réconforts. Mais il y a rire et rire. M. Adolphe Brisson le lui a fait remarquer. Citons un fragment de sa réponse :

« Depuis le début de la guerre, les théâtres ne s'alimentent que de reprises; ils remontent d'anciennes œuvres, dont quelques-unes sont très libres. Le public s'en est diverti jadis. Il les revoit. En les revoyant, il se rappelle le plaisir qu'il y goûta, et cette évocation d'un temps plus heureux ne lui est pas désagréable. Il en jouit un peu rétrospectivement. Dans son amusement actuel, il fait la part du souvenir. Il pense : « Etions-nous assez légers, assez fous! » Une ombre de mélancolie se mêle à sa joie, quand il rentre en lui-même, — durant l'entr'acte. Et cette nuance de tristesse l'ennoblit, l'affranchit de ses scrupules. Le cas qui nous

occupe est différent. Pendant dix-huit mois, le Gymnase a clos ses portes; il les rouvre; il nous convie à une répétition générale; il nous offre une pièce inédite. Or, quelle est la pièce que le directeur du Gymnase a choisie pour opérer la réouverture de son théâtre? Non seulement elle ne contient aucune allusion aux heures tragiques que nous vivons, non seulement elle les ignore et en éloigne résolument nos esprits, mais elle se meut dans une atmosphère de sérénité gaillarde qui laisse supposer que rien n'est changé en ce monde et que les polissonneries amoureuses y priment toute autre préoccupation. Cette indifférence concertée a quelque chose d'offensant. Beaucoup de personnes en sont blessées. Nous conter de grasses histoires d'alcôve, s'appesantir sur des jovialités équivoques, lorsqu'un fleuve de sang coule à la frontière et que huit cent mille familles françaises sont en deuil : non, en vérité, l'occasion est mal choisie pour nous parler de ces gaudrioles. Peu importe que l'historiette finisse bien et qu'au dénouement la vertu triomphe des tentations et des pièges. Ce qui nous choque, ce n'est pas l'immoralité de la comédie, c'est son caractère, son ton, son allure, son inopportune frivolité. M. Alphonse Franck assure qu'elle fut écrite avant la guerre. Puisqu'il l'affirme, je n'en doute pas. Mais quand je m'assieds dans mon fauteuil, je ne puis le savoir. La pièce ne date, pour moi, que du moment où elle m'est révélée. Et si, à l'entendre, j'éprouve une sensation de gêne, je n'excède pas mon droit de critique, je remplis même un devoir, en confessant ce trouble au lecteur. »

Si nous avons résumé ce petit débat, c'est qu'il nous paraît avoir, malgré sa vanité apparente, une portée et une signification qui font partie des « leçons de la guerre ». Pour assurer la victoire, l'énergie morale n'est pas moins nécessaire que la puissance des armes. Ces deux forces sont, d'ailleurs, inséparables. Le poilu dans sa tranchée, et le civil dans son « patelin », ne pourraient sans péril s'abandonner à l'obsession des idées funèbres. L'image de la mort qui, proche ou lointaine, rôde autour d'eux, les déprimerait s'ils ne trouvaient le moyen, par instant, de l'écarter...

Nos jeunes héros sont de belle humeur quand, leur tâche achevée, ils regagnent la paille fraîche de leurs « guitounes ». Ils baptisent de noms pompeux ces pauvres abris. La blague française reprend ses droits. En Champagne, un lieu célèbre où l'on s'est beaucoup battu, s'appelle la « Place de l'Opéra ». Tout à côté, s'érige le « Café de la Paix », humble hutte qui protège les réserves de « pinard ». Et les chers soldats de s'égayer de l'innocente plaisanterie. Ils lisent, ils fument; — et les jours passent. Il leur arrive de chanter, de jouer la comédie. Leur gravité se tempère d'un peu de joie. Ces rudes hommes redeviennent enfants.

A l'arrière, l'insouciance, la frivolité ont moins d'excuse. Le rire qui sonne si crânement sous les balles se sent gêné malgré tout dans l'atmosphère rassurante d'une salle de spectacle. Voilà pourquoi nous devons veiller à ce qu'il ne soit pas d'une qualité trop basse. Il y va de notre réputation.

LE BONHOMME CHRYSALE.

LES CONFÉRENCES de l'Université des Annales

Ces conférences ont repris avec un succès éclatant. La salle était trop petite pour contenir la foule des admirateurs venus pour entendre la parole chaude de Me Henri-Robert. A l'heure où nous griffonnons ces lignes, il est acclamé; il parla, comme il sait parler, des héroïnes qui firent notre histoire si belle et laissèrent le souvenir profond d'un courage viril, enveloppé des grâces de la femme.

L'héroïsme, dit l'éminent conférencier, c'est le don de soi — et il développa ce thème magnifique à travers l'histoire sublime de Jeanne d'Arc — et celle de toutes ces femmes de la Révolution qui apprirent aux hommes comment on meurt.

Cette première leçon est une magnifique préface à celle qu'Henri-Robert donnera, dans quelques jours, sur les héroïnes de la guerre actuelle, mais sa conférence est trop belle, d'une portée trop haute, pour que nous puissions l'analyser aujourd'hui. Nous donnerons, la semaine prochaine, le compte rendu des trois conférences qui inaugurèrent si heureusement la dixième saison des conférences aux Annales : Henri-Robert, Jean Richepin, Louis Barthou.

Voici le programme de la deuxième semaine de conférences :

Lundi 24 janvier, à 2 h. 1/2

A côté des plus Malheureux, par Brieux, de l'Académie française.

Mercredi 26 janvier, à 2 h. 1/2

Le Drame au Temps de Shakespeare par Jean Richepin, de l'Académie française.

Vendredi 28 janvier, à 2 h. 1/2

Poésie des Chants Russes, par Henri Cain. Avec l'éminent concours de Mme Félia Litvinne et des chœurs.

Le Journal de l'Université des Annales

1916 (10e Année)

met son 1er N° de l'année sous presse. En voici le sommaire:

A travers l'Âme et la Littérature anglaises :

Le Folklore, conférence de **M. Jean RICHEPIN**

13 ballades anglaises traduites par Jean Richepin :

Lady Clare	Edouard, Edouard
L'Héritier de Linne	Au Camp français
John Grumlie	La Chasse du Cheviot
Robin Hood et le Mendiant	Le roi Edouard IV et le tanneur de Tamworth
Lord Thomas et la blonde Ellinor	John Gilpin
Sir Patrick Spens	La mère Blake et Harry Gill

Comment on mate une mégère

5 rondes enfantines avec musique (chant et accompagnement), texte anglais et français :

Nous v'nons voir la pauvre Jenny Jones	We've come to see poor Jenny Jones
Le seau pour traire le lait	Milking Pails
C'est nous les Pillards	We are the rovers
Le Pont de Londres est cassé	London Bridge is broken down
Ici viennent trois marins	Here come three sailors

L'Hymne national anglais : ***God save the king.***

Les Quarts d'heure du Docteur

Entretiens de chirurgie pratique par le Dr **Raoul BAUDET**

3 Causeries : Les Plaies simples; les Plaies infectées; Accidents infectieux locaux.

50 illustrations, vieilles gravures anglaises.

L'abonnement au Journal de l'Université des Annales (24 Nos) est de **10** francs par an.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Cette semaine encore fut calme, après de grandes évacuations, les blessés qui nous restent, peu à peu, entrent en convalescence; et trois nouveaux arrivants seulement sont venus rajeunir nos cadres... Cette accalmie nous permet de nous occuper avec d'autant plus de plaisir des soldats du front, qui ont grand besoin qu'on les encourage, en cette saison de froid, de pluie, si dure à supporter aux tranchées.

Et puis, il n'y a pas que les enfants qui défendent nos frontières, il y a tous ceux qui connaissent, en Serbie, un noble et ardent martyre, il y a nos aviateurs, nos marins, toute cette jeunesse enfin qui nous donne un magnifique exemple d'endurance et qui étonne le monde par son courage et sa gaieté... Et c'est peut-être ce qui caractérise le mieux l'héroïsme français, c'est l'esprit, l'élégance et la bonne humeur avec lesquels nos soldats mêlent, chaque fois qu'ils le peuvent, un peu de joie à leur dure peine...

Une Invitation au Camp et le Théâtre à la Guerre

Est-il rien de plus charmant et de plus chevaleresque, par exemple, que cette invitation lancée du front, sous cette forme :

« Cousine,

» Il était une fois un brave régiment... Quand la guerre éclata, il quitta sa belle garnison bisontine et fut des premiers à la frontière... On le vit à Altkirch, Mulhouse... Mais les mauvais jours arrivèrent, et le régiment fut transporté sur l'Ourcq, où il livra un combat mémorable... Depuis, il s'est battu sans relâche dans la Somme, dans l'Aisne... Il y a aujourd'hui un an, il était à Soissons. Il fut de la grande attaque de Champagne! Il faisait partie de cette valeureuse division, de ce fier corps d'armée, qui, fait unique depuis le début de la guerre, fut cité tout entier, avec son chef, à l'ordre de l'armée. Et maintenant, pour un temps, on lui a permis de prendre un peu de repos. Nous sommes nichés dans un petit village, au milieu des grands bois et de montagnes minuscules, un torrent traverse tout le pays et la chanson de l'eau s'efforce de nous faire oublier la voix lointaine du canon.

» Quelquefois, le soir, nos braves Poilus se rassemblent dans une grange immense, décorée du nom pompeux de Palace. Les lampes s'allument et le rideau se lève sur un bijou de petite scène.

» Vous voulez la fin de l'histoire, cousine, elle n'est pas encore écrite, *mais elle le sera bientôt.*

» Un jour, le brave régiment s'en fut, gravement, reprendre son poste, et il se battit si bien que, deux mois après, les Allemands étaient hors de France.

» Va, pour le conte, dites-vous, mais du diable si je comprends pourquoi je dois raconter tout cela à Jean Richepin. C'est pourtant bien simple.

» Il y a un mois de cela, nous jouâmes *La Fête du Grand-Père,* de notre grand ami. La deuxième représentation fut tragiquement interrompue, par une alerte. Huit jours après, le théâtre était remonté à quatre-vingts mètres de là!... Nous rejouâmes dimanche dernier le petit acte patriotique de Jean Richepin, suivi d'une revuette d'actualité, et je vous envoie, cousine, le pro-

gramme et diverses photographies en souvenir de cette représentation mémorable qui déchaîna un enthousiasme indescriptible. Jean Richepin apprendra sans doute avec émotion que l'un des signataires de la Revue est un Normalien... un bleu de la grande école dont il est l'ancien... Et Mlle Marie Leconte, celle qui fut la délicieuse Alsacienne de *La Fête du Grand-Père*, sera bien surprise en voyant la petite Suzel dont tous les vêtements sont faits de calicot ou d'andrinople peints, et les cheveux de chanvre peigné... »

Et le signataire de la lettre, un parisien, un lettré, termine spirituellement sa lettre par une invitation :

« ... Vous le direz à Jean Richepin, n'est-ce pas? D'abord, je suis persuadé que ça lui fera plaisir, ensuite, nous lui devons des droits d'auteur... une vraie dette de reconnaissance... »

Est-il rien de plus chaud, de plus exquis, que le sentiment qui anime cette lettre... Au bout de dix-huit mois de combat, voilà le moral de nos troupes. Et l'on voit les gens de l'arrière déplorer la longueur des temps, critiquer d'un ton acerbe tout ce qui se fait, tout ce qui se dit..., assurer que les « soldats en ont assez »... et que c'est honteux que les théâtres de Paris soient rouverts... Ce sont généralement les personnes qui ont fermé leur bourse, et croisé leurs mains pendant la guerre et qui la regardent en amateurs, qui se montrent les plus sévères sur tous ces chapitres... Eh bien! ces gens se trompent... Nos soldats ont les pieds dans l'eau, ils souffrent..., ils endurent une série de petits supplices et de grandes peines, ils éprouvent des fatigues insurmontables... mais *ils n'en ont pas assez*... ils iront jusqu'à la victoire... et nous irons tous avec eux... Ils feront comme les soldats de Valmy, l'assaut pieds nus, s'il le faut ou plutôt pieds gelés..., mais en chantant. Et c'est pourquoi c'est bien que nos soldats trouvent le courage d'être gais, c'est bien que, sous les crapouillots, les marmites et les obus, ils entretiennent leur « moral » par des beaux vers ou des chansons. C'est bien qu'ils donnent la comédie!... Et, d'ailleurs, ils ne font que continuer la belle tradition française. Maurice de Saxe, nous raconte Truffier, avait son théâtre, au camp : « Cela entre dans mes politiques et dans le plan de mes opérations militaires. » Et Bonaparte, qui n'était pas une bête, lorsqu'il partit pour l'Egypte, demanda, par une note autographe, avec des fournitures d'artillerie, une troupe de comédiens et des marchands de marionnettes... Et notre généralissime Joffre et notre ministre de la Guerre, le général Gallieni, deux génies militaires qui s'y connaissent en hommes, viennent d'autoriser le directeur de la Comédie-Française, M. Fabre, à créer « le Théâtre de la Guerre ». Et nos Poilus entendront aux tranchées les Bartet, les Mounet-Sully, les Segond-Weber..., et c'est mieux encore.

Le Rôle des Femmes

... Et notre rôle à nous, femmes, c'est de travailler pour ces fiers enfants qui ne failliront point dans leur tâche, d'adoucir, dans la mesure du possible, leur maux physiques, et de montrer que, de toutes nos forces, de tout notre travail, de tous nos cœurs nous sommes avec eux... Donnons aux uns la pâture de l'esprit : des livres, des jeux; écrivons-leur des lettres; aux autres, donnons des bienfaits plus matériels : de bons chandails chauds, des chaussettes de rechange, du linge. Ce sont ces tendres attentions qui leur donnent la sensation d'être aimés, admirés, et qui, jusqu'au bout, soutiendront leur courage... Jamais on dira assez ce que les « simples », les travailleurs de la terre, les paysans, les artisans, ont donné à la guerre de héros, tranquilles, patients, sur lesquels les officiers savent qu'ils peuvent compter, à condition, toutefois, de payer d'exemple d'eux-mêmes. Quand on regarde son capitaine devant soi, et qu'il vous crie : « En avant!... », on ne se connaît plus, disait un de ces braves soldats... Et il avait raison.

Voici, par exemple, une lettre d'un de ces bons Poilus du 37e territorial, secteur 48..., et qui, de son petit nom, s'appelle Léonce :

« Chère amie — me dit-elle affectueusement — je reçois aujourd'hui votre colis m'apportant des choses qui me font bien plaisir, il y a bien longtemps que je n'avais reçu semblable cadeau. Aussi, je vous remercie du fond du cœur. Je suis sur le frond, dans les tranchées, depuis onze mois, sans avoir été une minute au repos, mais je vois qu'il y a de bonne gens qui s'occupe de nous. Alors, cela nous donne du courage pour remplire notre tâche jusqu'au bout. Je ne vous connais pas, madame, mais vous m'avez rendu si heureux que vous voudrez bien que je vous embrasse, pour la joie et le bien-être que vous m'avez donné. »

Croyez-vous que ce baiser-là ne soit pas une naïve et chère récompense, et n'est-ce pas très doux qu'un Poilu de France qu'on ne connaît pas vous envoie ce témoignage... fraternel et confiant?... Je lui rends son accolade, à cet ami des tranchées, et sur ses deux joues j'embrasse tous les soldats de France.

Les Paquets aux Tranchées

Oh! la joie causée par l'arrivée de ces paquets... Il faudrait que les indifférents vinssent lire, chaque semaine, quelques-unes de ces lettres infiniment touchantes. Les femmes les plus égoïstes, les plus endurcies, se précipiteraient sur de la laine, attraperaient des aiguilles à tricoter, dévaliseraient des armoires et ficelleraient des paquets... Et je viens leur donner de l'ouvrage.

Eugène B..., secteur postal 179, nous écrit : « Je ne saurais être assez éloquent pour pouvoir vous remercier selon ce que mon cœur pourrait me dicter, car, grâce à votre générosité, je peux dire, je n'aurai plus aussi froid, et je n'avais plus de chaussettes et la neige me fondait sur les pieds, ce qui était le plus terrible, mais c'est fini, je ne pense plus au passé... » Et il termine en m'assurant de ses sentiments patriotiques, et signe : « Votre défenseur pour la vie, qui vous salut. »

N'est-ce point une remarque curieuse à faire que de constater cet instinct chevaleresque qui est au cœur de tout Français, instinct qui s'exprime spontanément, avec noblesse, esprit ou candeur, selon le rang occupé par l'individu, mais qui jaillit des sources profondes de l'être « Votre défenseur pour la vie... » est aussi joli, dans son genre, que le passage délicieux du Normalien disant : « Vous voulez la fin de l'histoire, cousine, elle n'est pas encore écrite, *mais elle le sera bientôt!* »

Oui, nos soldats nous conduiront à la victoire, on la sent dans l'air, et ce n'est plus qu'une affaire de temps, gâtons vite nos soldats pendant qu'il en est temps encore.

Le livre de Mme Nicolle accuse 23,520 envois au front... Ajoutons-en encore des centaines et des centaines, il n'y en aura jamais de trop.

Et vous pensez bien que si je raconte tout cela, c'est parce que, justement, il y a des envois pressés à faire. Oyez plutôt :

Pégard, maréchal des logis, 17e d'artillerie, 45e batterie, 3e pièce, armée d'Orient, secteur 503, écrit que, par suite des derniers événements, ses hommes ont été contraints d'abandonner leur paquetage. Ils sont sans linge, sans effets d'hiver, sous la tente, et sans ravitaillement. Depuis sept mois, ils ont lutté bravement, aux Dardanelles et en Serbie. Ils ont besoin de marraines, et, en attendant quelques envois, par voie la plus rapide, il se chargera des distributions.

Un religieux dominicain ayant passé huit mois dans les tranchées d'un bois bien fameux en Lorraine, pour l'instant évacué à l'hôpital, recommande instamment les compagnons d'armes de son escouade, des braves, parmi lesquels beaucoup sont pauvres. Du tabac, des jeux, des lainages et même des friandises seraient les bienvenus. Adresser ainsi : *Pour la 11e escouade, 3e section, 24e compagnie, 6e bataillon, 346e d'infanterie, secteur 84.*

Et ce dominicain ajoute : « J'aurais beaucoup de choses à vous raconter sur les héros ignorés ». Et je le crois. Je suis toujours au regret de ne pouvoir reproduire toutes les bonnes, les belles choses, que les officiers, que les soldats m'écrivent, et qui font adorer cette foule d'anonymes, ces soldats magnifiques.

Le *lieutenant Leroy, 33e compagnie du 43e d'infanterie, secteur postal numéro 3*, demande pour ses soldats sans famille, appartenant tous à la région du Nord, des marraines s'il se peut, et, à défaut, des paquets qu'il se chargera de distribuer.

Enfin, pour finir, car, hélas! il faut savoir se borner, disons encore que le *maréchal des logis Gontier, 10e batterie, 3e groupe, 2e d'artillerie, secteur postal 120*, remerciera par photos de guerre (9—12) des envois qu'on voudra bien faire à ses soldats pauvres.

Pour les Femmes

Mme Jean Cruppi, dont on sait le dévouement aux œuvres féminines, me fait savoir que nombre de métiers existent, bien rémunérés, où la main-d'œuvre manque; elle voit là, pour les femmes ayant perdu un mari, frère ou fils à la guerre un débouché très honorable. Or, grâce à la généreuse initiative de M. Léonard Rosenthal, un atelier d'apprentissage vient d'être créé, l'Ecole Rachel, où les femmes, sans aucun débours, seront instruites de ces métiers. Après un séjour de trois à six mois, ces femmes seront placées par les soins de l'Ecole, et trouveront à gagner des salaires de cinq à six francs par jour.

Actuellement, l'Ecole Rachel va former une équipe de garnisseuses pour instruments d'orthopédie, — puis elle formera des « bobineuses » pour appareils téléphoniques, etc., etc. Mme Cruppi invite toute personne désireuse de renseignements, à s'adresser les lundi, mercredi, vendredi, de trois à cinq heures, au Secrétariat Féminin, 55, rue Saint-Jacques

La Souscription de la Reine

Au moment où je termine ces quelques lignes j'apprends, par ma chère présidente, Mme Siegfried, que Sa Majesté La Reine des Belges veut bien nous accorder son audience le jeudi 20 janvier, à la Panne. Notre petite ambassade composée de Mme J. Siegfried, de Mme René Viviani et de Mme Klobukowsky, la femme de notre ministre de France, part donc sur le champ, munie du précieux coffret. J'aurai la joie de conter cette visite dans notre prochain numéro.

Pour cette fois, mes amis voudront bien m'excuser si je n'écris pas ma lettre hebdomadaire, et je laisse à Mme Pierre Ginisty le soin charmant de parler de l'Adoption des Prisonniers, l'œuvre à laquelle elle se dévoue si tendrement.

YVONNE SARCEY.

L'ADOPTION DES PRISONNIERS

Souvenirs d'un Évadé

Une grande nouvelle à l'Adoption des Prisonniers, cette semaine! L'un de nos filleuls s'est évadé du camp!...

C'est un brave homme du Nord, au front carré, au regard calme et qui possède l'accent gras, lent et têtu des sujets flamands, Il a la gentille pensée, en traversant Paris, de venir nous raconter son odyssée.

Et nous ne pouvons nous tenir d'enregistrer un événement dont le récit nous a laissées tout émues de crainte rétrospective et le cœur plein d'admiration pour celui qui est le héros de ce voyage!

Quinze mois il fut la proie de l'ennemi, et, comme nous lui demandons à quel moment germa en lui l'idée de fuir :

« J'avais juré à mes parents, laissés à cinq kilomètres de Maubeuge, que je reviendrais bientôt de chez les Boches. Je ne pensais qu'à ça. J'ai fait trois tentatives, malgré les officiers qui disaient que c'était la mort si on s'évadait, et tous les copains qui s'y entendaient pour vous décourager. Oh! là! là! Eh ben! à chaque coup raté, on avait la rage d'essayer de plus belle. »

Le sort semble lui jeter un défi!... Deux foie l'expédition échoue, mais il y arrivera, il rentrera en France, dût-il y risquer la mort...

La réalisation d'une tentative définitive grandit dans leurs cerveaux. Tout le jour, habilement, ils inspectent, ils scrutent les lieux; quatorze sentinelles s'en partagent la surveillance, sans compter deux chiens policiers.

Le 2 décembre, à six heures moins cinq, le plan est arrêté. Les deux compagnons sont armés, ils ont tout calculé, tout prévu : leurs poches sont garnies de chocolat et de biscuits,

Et, maintenant, en route pour le salut ou la mort!

... Deux ombres bientôt se traînent sur cette jetée; une sentinelle vient devant l'un des poteaux qui bordent le sentier, allumer sa pipe... Automatiquement, ils se jettent à plat ventre dans l'obscurité, puis rampent jusqu'au bord de l'eau, y entrent jusqu'au visage (ayant retiré leurs capotes qu'ils tiennent roulées à la main), et marchent ainsi pendant trois cents mètres, évitant les veilleurs. Ils gagnent la terre, prennent à travers champs, semant derrière eux du poivre, afin de dépister les chiens policiers, puis se dirigent, par la voie la moins directe, à l'est, toujours à l'est... Bientôt, des bruits lointains sont perceptibles, ils tressaillent...; des patrouilles de cyclistes sont lancées sur la route, et il y a un quart d'heure à peine qu'ils ont fui! L'alarme a été donnée

Un bataillon est mobilisé à leur poursuite... C'est un sinistre cache-cache au milieu de la nuit... Ils se réfugient au fond des fossés, évitant les chemins, les routes que longent voitures et chevaux qui avancent à tâtons. Ils y restent des heures, tant que le danger semble les frôler, puis sortent de leur cachette, claquant des dents, prêts à courir jusqu'à la nouvelle alerte.

Le lendemain, journée d'attente... Allongés dans la fougère, ils laissent tomber sur eux le crépuscule protecteur; des chasseurs passent, des femmes du peuple boche, des vieillards; ils font des sauts adroits, se tenant l'un à l'autre par une longue corde — il ne faudrait pas se perdre, surtout. Une pluie impitoyable les glace sur la terre maudite..., ils conviennent qu'ils se coucheront à tour de rôle l'un sur l'autre pour ne pas être frappés de paralysie, et le soldat qui tient lieu de couverture est secoué de tremblements invincibles.

A cinq heures, ils poursuivent leur voyage, rien ne les retient. Ils franchissent des rivières sans même s'en apercevoir; l'un d'eux fait une chute, une goutte d'eau se glisse dans la boussole et colle l'aiguille au cadran; un prisonnier sans boussole est un oiseau à qui on a coupé les ailes... Que faire?... Guetter l'aurore et vérifier l'étendue de leur infortune semble l'unique solution..., mais quelles heures!... Ils n'ont plus conscience qu'ils ont un corps à jeun depuis deux jours et deux nuits, qu'ils ont froid, qu'ils n'ont pas encore vaincu les difficultés les plus redoutables avant d'atteindre le but.

« C'est moi, dit notre filleul, qui ai gardé de la confiance dans le ciel; j'ai l'idée de presser le bouton dès le premier reflet de lumière... La boussole marchait; mon camarade, lui, était à moitié mort. »

Et il raconte, il raconte, il revit la scène; je lui laisse la parole :

« Il restait huit kilomètres à faire pour atteindre la frontière. On savait qu'au sommet d'un triangle de lignes nous étions en Hollande. Là, les pièges ont commencé, les alentours étaient pleins de postes fixes, de patrouilles; on ne marchait que sur les mains, on avait préparé les cordes dans le cas où un civil aurait pensé à nous faire un mauvais tour; on en a bien coudoyé un à un moment, mais c'est lui qui a eu peur de nous; nous devions être effrayants à voir, tout déchirés, le teint hâve; quoi!... l'air de malfaiteurs.

» Nous avons rampé sans souffler cinq kilomètres durant; on nous avait signalé trois lignes de sentinelles placées en forme de quinconces qui ont toutes, accrochés sur la poitrine, des petits falots qu'on ne distingue qu'à cinq ou six mètres d'eux. Dans cette zone, on a traversé quatre fois l'eau; on jetait une baille ou un bâton de sauvetage, et on passait. A trois heures du matin, le 5 décembre, on franchissait la première ligne de sentinelles; vous comprenez, vers cette heure, l'homme se laisse un peu aller, il pique un petit coup de sommeil; j'avais laissé une semelle dans une briqueterie, mon soulier tenait après mon pied par une grosse ficelle. Enfin, on passe, c'est une veine!... Maintenant, on cherche sur les rails les traverses qui, en Allemagne, sont en fer, et en Hollande en bois; on arrive à une grande clairière; au bout, on voit un boche qui allume sa pipe, un autre qui lui parle. On sent que ce n'est pas encore sûr... On reprend la ligne et on marche encore, encore deux kilomètres le long des voies; des grosses bornes de bois qu'on n'avait jamais vues en Allemagne, nous indiquent qu'on touche le but, une toute petite gare..., J'avais toujours dit que je ne me rendrais pas avant d'être vraiment en Hollande. Un mécanicien nous aperçoit.

» — Vous êtes au moins des soldats français?

» Oui, oui, et on fond en larmes comme des bêtes c'est la débâcle qui rompt la force. Mon camarade avait attrapé une hernie, il n'avait plus sa connaissance... Quel accueil, quel empressement! on ne se tient plus de joie. Le chef de gare nous donne des vêtements, on nous lave, on mange, depuis six heures le matin jusqu'à dix heures le soir sans arrêt. La dernière botte de paille boche et ces lits, quelle différence!... Le lendemain, on nous conduit à Rotterdam; un cortège de dames nous donnait des fruits, c'était une ovation. »

Et, avec la satisfaction d'un enfant qui a recueilli le prix de fin d'année, il ajoute :

« Au consulat, on nous a dit :

» — Vous êtes deux braves, voulez-vous rester internés en Hollande?

» Ah! mais non, pour sûr que non; on remercie... On est arrivé à Folkestone en Angleterre, et puis à Dieppe... »

Et voilà, dans les détails, toute l'aventure; elle prouve que le prisonnier qui concentre toutes ses pensées vers une seule idée arrive au but; elle prouve aussi qu'une Providence gardait de la poursuite ce pauvre gibier traqué...

Nous allons révéler avec fierté cette évasion à la marraine de notre filleul. Elle regrettera, j'en suis presque certaine, que le hasard ne la mit pas plus tôt en rapport avec ce héros, et nous remercions notre cher filleul d'être venu nous dire les sentiments de gratitude qu'il nourrit pour elle et pour nous.

P. S. — J'oubliais d'ajouter que notre filleul a eu la délicate attention de nous laisser, en souvenir de son évasion, sa boussole... Chère petite Etoile au ciel obscur de cette fuite! Elle commencera notre « Musée des Prisonniers ».

ANNE-MARIE GINISTY.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

76e LISTE DE SOUSCRIPTION

24e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 8 au 14 janvier 1916)

Mme Duranton, Moulins, 20 fr. — Une Vendéenne, 2 fr. — F. M..., Dunkerque, 5 fr. — Mme Marcel Baschet, 200 fr. — Mlle A. Clerc, Cornaux, 5 fr. — M. Georges Cassard, Buenos-Ayres, 32 fr. — Mlles Marguerite et Hortense Salleterain, Montevideo, 40 fr. — Mme Lauth, Tiflis, 100 fr. — M. H. Teriock, Hérimoncourt, 10 fr. — Mme F. Court, Orléansville, 5 fr. — Henri Chenevard, Courval Sask, 3 fr. 50. — Mlle Cécile Yung, Athènes, 10 fr. — Mlle Alice Viala, Aberdeen, 22 fr. — Mme L. Baudriès, Buenos-Ayres, 20 fr. — Anonyme, Nice, 200 fr. — Mlle A. Boulogne, 10 fr. — Mme Paul Thomas, 100 fr. — Mlles Charlotte, Simone et Germaine Raynaud, Mustapha, 15 fr. — Mme E. Mettey, Buffalo, 2 fr. 60. — M. Paugon, Lyon, 5 fr. — Docteur Letinois, Corvol-l'Orgueilleux, 10 fr. — M. Maurice Dreyfus, Milan, 2 fr. — Mme Lecante, Barcelone, 5 fr. — Mme et Mlle Chazal, 10 fr. — Docteur Vidal, el Aroïn, 20 fr. — Mlle Droit, Mostaganem, 20 fr. — Une Abonnée, Trets, 50 fr. — Mme Vogtberg, Braïla, 17 fr. — M. B. Kral, M. J. Nigrin, Chicago, 9 fr. — M. M..., 20 fr. — Mary et Janette, Héricourt, 5 fr. — B. P..., Clermont-Ferrand, 10 fr. — Mme William Fossyth, Philadelphie, 25 fr. 75. — Mlle H. Régnier, 20 fr. — Mlle Adrienne Varatzès, Saint-Cyr-sur-Mer, 5 fr. — Mme Emilie Dernay Philadelphie, 1 fr. 25. — M. Hiault, Blois, 4 fr. — M. Georges Trouillot, 40 fr.

Total général de cette 76e liste........ 1,081 fr. 10

(A suivre.)

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE



LA CONSCRIPTION TRIOMPHE EN ANGLETERRE. — LE DISCOURS DU TRONE PRUSSIEN. — LA MALADIE DE GUILLAUME II. — LA CONFIANCE DU TSAR. — L'HOMMAGE DE M. DESCHANEL A NOS SOLDATS.

Cette soixante-quinzième semaine de guerre ne réservait pas aux Alliés que la mauvaise surprise de la chute du Lovcen, la grande forteresse monténégrine ; l'Angleterre a définitivement, en effet, adopté la conscription, et c'est pour l'Entente, pour les peuples qui ne veulent pas être les esclaves de la force brutale, une raison nouvelle d'espérer, une certitude dans le triomphe final.

Qu'est le succès de l'ennemi, si important soit-il, et cette victoire du peuple britannique sur lui-même, sur son esprit d'indépendance?

Et le gage donné par lui est d'autant plus fort, le gage emporté par M. Asquith d'autant plus grand, qu'à ce scrutin définitif, c'est-à-dire en seconde lecture, les adversaires du *bill*, de cette loi de sécurité, n'ont pas même osé se compter. Ils ne furent pas 40 contre 431 votants. En chemin, les travaillistes, les Irlandais ont désarmé, et seuls les mineurs gallois menacent de faire grève. La tradition, les mœurs, le particularisme, tout a plié devant l'intérêt général.

A quelques jours de là, la Diète de Prusse ouvrait sa session, et, pour la première fois, Guillaume II était absent. C'est le chancelier qui a lu le discours du trône, l'exécrable palinodie dans laquelle le kaiser vante « le vieil esprit militaire prussien, dont il se dit fier, dont il vante l'inépuisable vitalité », où, enfin, trait bien significatif, il fait luire aux yeux du peuple prussien, un élargissement de son régime électoral. Cette promesse accuse, mieux que tout autre chose, la crise que traverse l'Allemagne. Elle en dit long aussi sur l'état du souverain. Certes le chancelier dément que Guillaume II « soit alité », certes aussi l'agence Norden assure que le souverain donne des audiences, invite le soir au palais, que sa réclusion n'est qu'une question de prudence, qu'il partira prochainement pour le front. Mais on en doute un peu partout; on s'étonne que, pour un clou, l'empereur soit devenu invisible. Il est surprenant qu'un mal aussi bénin affecte aussi gravement sa famille et son entourage; que lui-même, enfin, défende à l'Allemagne de fêter son anniversaire, qu'il veuille qu'elle s'abstienne de réjouissances et de compliments, qu'elle s'en tienne à des pensées silencieuses, à de *pieuses intercessions* ». L'intercession du « vieux Dieu » pour un furoncle, c'est peut-être excessif; c'est déranger l'horrible divinité dont se recommande le Hohenzollern pour bien peu de chose.

Ici, la Chambre reprenait également ses travaux, et le discours d'ouverture du président a fait magnifiquement écho à la confiance que le tsar vient de témoigner une fois de plus en la victoire finale — pas de paix sans victoire, répète-t-il à ses soldats, — à la confiance inaltérable qui anime également et maintenant toute la France.

« Regardons les tranchées, a dit M. Paul Deschanel. Oui, c'est notre soldat qui, à 80 kilomètres de Paris, se sent vainqueur, c'est lui qui a raison, parce que, en tenant, il use l'ennemi, il permet à l'Angleterre et à la Russie de lever de nouvelles armées, et aux Alliés de fermer à l'Allemagne, par une entente économique étroite, une grande partie des marchés du globe. C'est lui, dont l'indomptable constance, faite de bravoure, de bon sens et d'esprit, à la fin vaincra la force. Et quelle force, messieurs! Une force de science? Non : la force dépravée, la force impie qui s'acharne sur les merveilles de l'art et de la foi, qui entraîne au fond des mers les passagers inoffensifs, les femmes et les enfants du *Lusitania*, de l'*Ancona*, du *Ville-de-la-Ciotat*, du *Persia*, qui massacre tout un peuple, l'Arménie, qui tâche de prendre sournoisement l'âme de cette Pologne qu'elle a torturée, qui, le 1er janvier, lance, sans péril, des obus sur Nancy, ne comprenant pas que cette bassesse atteint, non la France, mais l'Allemagne. »

LE MONTÉNÉGRO CAPITULE. — LA PRISE DU LOVCEN L'ARMÉE SERBE A CORFOU

Le Monténégro capitule. Le sort de l'infortunée Serbie pesait sur lui, le Lovcen était pris, Cettigné occupé, et le roi Nicolas n'a pas eu la constance du roi Pierre. Il aurait demandé aux Autrichiens un armistice et rendu son armée sans conditions.

Brusquement, le cercle de canons et de baïonnettes qui pressait la Tchernagore dans les trois quarts de son pourtour s'est fermé du côté de la mer, c'est-à-dire à son point le plus faible. Certes, les forces qui montent à l'assaut de la Montagne Noire, les unes par l'Herzégovine, les autres par les monts Rigova, par Rozaï, Berana, Plana et Morkovatz sont maîtresses de l'Har et du Leim, toutefois, la lutte pouvait se prolonger longtemps encore dans le dédale des montagnes, alors que Lovcen perdu, c'est la chute des Thermopyles monténégrines. Le roi Nicolas et ses troupes ont fait l'impossible pour défendre la montagne célèbre dans l'histoire et la légende. Mais que pouvaient-ils contre la formidable artillerie ennemie? Il est probable qu'après avoir écrasé le Lovcen sous les obus, sous le double feu de leur artillerie et de leur flotte embossée dans les bouches du Cattaro, les Autrichiens lui donnèrent l'assaut, soit par Skaljari qui s'élève à mi-côte, soit par le lacet du col de Kuk. D'ailleurs, ils avaient mis tout en œuvre pour s'en rendre maîtres.

Le Lovcen était pour eux une proie longuement convoitée. Du haut de ses dix-sept cents mètres, il ne domine pas seulement, en effet, la capitale du Monténégro, il commande aussi ces mêmes bouches du Cattaro; et c'était pour eux un objet de perpétuelle inquiétude. Peu avant la guerre, ils étaient allés jusqu'à en proposer l'achat au roi Nicolas. Ils offraient cinq ou six millions. Le souverain refusa, comme il n'aura pas su le faire de la paix boiteuse que lui offre François-Joseph, et, d'ailleurs, l'Italie n'en eût pas permis la vente. La maîtrise du Lovcen permet à l'Autriche de transformer l'estuaire du Cattaro en une sorte de Gibraltar, et l'on s'étonne que l'Italie, plus intéressée que tout autre puissance de l'Entente, ne l'ait pas arrêtée. Son premier ministre, M. Barzilaï, impute la chute de Cettigné et de sa gardienne aux erreurs antérieurement commises par la Triple Entente dans la conduite générale de l'affaire balkanique, et déclare que son pays n'avait pas à les réparer. Une chose s'impose, en tout cas, c'est d'empêcher le succès local des Autrichiens de s'étendre, de contrarier leur marche sur les ports albanais, de faire qu'ils ne puissent donner la main aux forces bulgares en marche vers la côte albanaise, d'aider Essad pacha dans la guerre de partisans qu'il a si vaillamment entreprise.

Il faut presser l'évacuation des restes de l'armée serbe. Je dis presser, car, dès le mois dernier, nous avons commencé cette évacuation. Malgré les protestations du gouvernement hellène, toujours mauvais appréciateur de la situation, le général Sarrail a jeté dans Corfou, la grande île que l'Angleterre céda jadis à la Grèce, un millier de nos soldats qui, avec une célérité merveilleuse, ont, après l'avoir expurgée de ses indésirables boches ou autres, monté des baraquements, préparé des approvisionnements et toute l'installation pour une armée. Au triple point de vue de la rapidité, de la sécurité des transports et des commodités du ravitaillement, l'ancienne Corcyre était des mieux choisies, et, c'est par milliers, que les soldats du roi Pierre y débarquent et vont se refaire de leurs immenses fatigues, s'y préparer à reprendre la lutte aux côtés des Alliés.

L'ABANDON DE GALLIPOLI

L'expédition des Dardanelles n'occupera plus la chronique. Les Alliés l'ont définitivement passée au compte de profits et pertes. Avec plus de décision et de méthode elle eût pu réussir, mais elle fut compromise aussitôt entamée, de grandes fautes furent commises. Et la plus grande fut celle du début, lorsque les navires anglais, contrairement à tous les principes militaires, tentèrent de forcer le passage par leurs propres moyens. Certes, les détroits furent forcés par deux fois dans le passé : en 1770 par une escadre russe, puis en 1807 par l'amiral anglais Duckworth, dont la flotte atteignit Sainte-Sophie, mais les défenses turques n'avaient pas le caractère formidable qu'elles ont pris. Une attaque brusquée ne pouvait réussir qu'autant qu'une force de débarquement considérable l'appuyât. Et, le 25 avril 1915, lorsque le corps expéditionnaire franco-anglais prit pied dans l'étroit pédoncule de Gallipoli, il était déjà trop tard.

Au commencement de l'août suivant, nos Alliés essayèrent de prendre à revers les positions turques de Sedhul-Bahr par la baie de Suvla. Mais, là encore, une faute de tactique ruina l'opération dès le début. L'infanterie anglaise, au lieu de se saisir rapidement d'une position et d'y préparer la place à l'artillerie, attendit, au contraire, que celle-ci lui préparât le chemin; et, dit le général Jan Hamilton dans son rapport au War Office, « les heures sans prix de la journée du 8 août furent perdues ».

Les Turcs eurent le temps de se ressaisir, et bientôt après, avec l'aide des secours allemands, ils rompaient la tentative d'encerclement. Cette erreur initiale amena le retrait du 20 novembre; et, celui-ci, par répercussion, l'évacuation générale de Gallipoli. On avait un moment décidé de garder Sedhul-Bahr, d'en faire un autre Gibraltar, puis, à tort ou à raison, on y a renoncé. L'évacuation s'est faite, d'ailleurs, avec beaucoup d'habileté, sans que nous ou nos Alliés eussions à regretter la perte d'un seul homme. Et, cependant, l'opération était délicate.

L'ATTENTE DEVANT SALONIQUE

Ces derniers huit jours ont été, pour nos troupes de Salonique, du nouveau temps de gagné, et le général Sarrail en a profité pour fortifier ses lignes, pour les améliorer en faisant sauter le grand pont qui enjambait la Strouma à Demir Hissar, sur la ligne de Salonique à Constantinople. Cette destruction, ainsi que celle de deux autres ouvrages d'art à Kilindir, s'imposait, car elle ne pourra que retarder le passage de la grosse



artillerie ennemie dans ce secteur. Certes les troupes grecques cantonnées en Macédoine orientale se trouvent, de ce fait, coupées du reste de la Grèce, mais leur ravitaillement se fera par mer et les Alliés y veilleront.

On sait qu'une grande partie de notre front emprunte au terrain lui-même une grande valeur militaire.

« Dans les terrains bas qui avoisinent la bouche du Vardar, dit *Le Daily Mail*, il n'est pas indispensable de creuser une ligne ininterrompue de tranchées. Aucune armée ne pourra traverser ces marais, où la malaria règne en maîtresse.

» Si un détachement quelconque tentait de traverser la nuit les marais, il serait exposé au feu des batteries établies sur la côte et des vaisseaux embossés dans le golfe. En remontant le cours du Vardar vers l'endroit où le front français forme un angle droit avec la rive de ce fleuve, le front est établi sur les plateaux qui dominent la plaine sur la rive occidentale, à travers laquelle l'ennemi se verrait obligé d'avancer pour marcher à l'assaut. Même si les Allemands parvenaient à traverser ce terrain plat n'offrant pas le moindre abri et la nuit balayé sans cesse par les faisceaux des projecteurs, sous le feu des batteries de 75, ils arriveraient au bord du Vardar et sans un pont ou un bateau pour traverser ce Vardar qui forme le plus formidable obstacle des défenses françaises. Quand bien même ils parviendraient à le traverser, les Germano-Bulgares se heurteraient alors aux tranchées que les Français ont creusées depuis leur arrivée le 17 décembre. Elles sont établies avec toute la science, tout l'art et toute l'habileté que cette campagne de guerre de tranchées leur a enseignés et elles constituent de redoutables positions. »

A l'heure où j'écris, l'ennemi montrait en arrière de ses lignes une grande activité. Nos aviateurs signalaient d'importantes concentrations de troupes à Doiran, Guevgueli, Kuprulu, Uskub et dans les environs de Xanthi. Et même les projets ennemis commençaient-ils à percer. Les Allemands, les Autrichiens et les Bulgares mèneraient l'attaque simultanément avec les Turcs, et concentriquement. A l'est, les Turcs massés en bordure de la frontière grecque, viendraient de Xanthi; au centre les Bulgares descendraient de Kilkirs, et les Austro-Allemands de Monastir par Vodena. Et ce plan est dans les choses possibles, tellement possibles, surtout en sa dernière hypothèse, que nos troupes étendant leurs lignes au sud à la droite du Vardar ont occupé la Campania, où le lac et les marais de Yenitse forment obstacle, la petite ville de Yenitse et les routes par lesquelles déboucherait l'ennemi.

L'ÉCHEC ALLEMAND EN CHAMPAGNE

Si le kaiser, son chancelier et ses généraux comptaient sur un succès en Champagne pour influencer le Reichstag au moment où il se réunit de nouveau, pour dissimuler au peuple allemand lui-même l'état réel de la situation militaire; s'ils y cherchaient un contrepoids à leurs échecs en Volhynie et en Bukovine, ils s'abusaient grossièrement. L'attaque qu'ils ont déclanchée entre la Courtine et le mont Têtu a totalement échoué, malgré sa violence et sa longue préparation d'artillerie et de gaz asphyxiants. Au fur et à mesure que la qualité de leurs troupes s'abaisse et qu'ils ne peuvent plus se permettre les assauts à visage découvert, nos ennemis ont, de plus en plus, recours, en effet, à leurs déloyaux procédés, à leur exécrable chimie, à ces vapeurs empoisonnées qui asphyxient, qui brûlent les poumons, provoquant les pires géhennes. Il n'y a pas, dans *L'Enfer* du Dante, de supplices comparables. Pierre Loti en a, dans *L'Illustration*, fait un récit terrifiant. Mais peu importe aux nouveaux barbares.

Depuis plusieurs semaines, ils attendaient que le vent soufflât sur nos lignes. Et, le 8, leurs sales officines s'ouvrirent toutes grandes et, sous le couvert des tourbillons de fumées suffocantes, l'attaque se déclancha. Comme au 30 octobre, où quatre de leurs divisions se jetèrent inutilement sur le saillant que forme notre ligne au nord de Tahure, elle était demi-circulaire et se portait, cette fois, autour de celui de nos saillants qui s'appuie à Maisons-de-Champagne et, de la Courtine, à gauche, du mont Têtu, à droite, couvrait un front de huit kilomètres. Elle s'appuyait très solidement sur la butte du Mesnil, la tranchée Wagner, celle des Walkyries, l'ouvrage de la Défaite et le sommet du mont Têtu qui, de ses deux cents mètres, commande la fameuse Main de Massiges où nous portèrent en septembre l'élan et le courage de nos coloniaux.

Qu'on se représente un arc dont ce mont Têtu, plat et dénudé, serait un des bouts, l'autre la redoute du Mesnil, et l'on aura la physionomie de la bataille, la raison aussi des progrès que l'ennemi réalisa tout d'abord, c'est-à-dire la prise de quelques éléments de première ligne. Mais ses assauts répétés et menés par l'équivalent d'un corps d'armée furent décimés à moitié route, et bientôt une contre-offensive endiablée le chassa de nos tranchées avant qu'il ait eu le temps de s'y fortifier. C'est à peine s'il put se défendre. La moitié des occupants se rendit, l'autre fut presque anéantie dans sa fuite.

Etait-ce l'annonce d'une attaque générale, une tentative pour reprendre, coûte que coûte, les organisations perdues en septembre, ou la recherche seulement d'un gain local, d'un succès purement moral, on ne sait? En tout cas, l'échec avéré est des plus sanglants et d'autant plus mortifiant pour les Allemands qu'ils avaient encadré leurs masses d'assaut dans la fine fleur de leur garde impériale.

LÉON PLÉE.

Le Travail des Femmes

On commence à voir le petit chapeau des femmes chauffeurs, des femmes cochers, se multiplier dans Paris. La paille et le ruban lui donnent quelque coquetterie, et cela nous change de la casquette et de la barbe grise de leurs collègues plutôt mûrs. Dans les bureaux de poste, dans les banques, les femmes se penchent sur la besogne et grattent assidûment le papier. Partout, le tic tac de la dactylo agrippe l'attention, et la sténo, le crayon aux lèvres, lui tient compagnie. Puisque le piano ne va pas, c'est un autre duo, voilà tout.

Lentement, le travail des femmes se substitue au travail des hommes. Il le faut bien; la main-d'œuvre est rare et disputée, les travaux les plus urgents restent en suspens. Et puis, la légèreté de main, la finesse, le goût, toutes qualités nécessaires dans une foule de métiers parisiens, ne se réapprennent plus quand l'âge s'en est déshabitué.

Pourquoi ne verrions-nous pas des femmes coiffeurs, des femmes horlogers, des femmes peintres en bâtiments? Et je ne parle pas du nombre infini de branches du commerce où les femmes, quand elles le veulent, réussissent aussi bien que les hommes.

Les femmes sont vaillantes, appliquées, attentives; elles ne ménagent pas leur peine; mais il faut les encourager, les guider dans la phase nouvelle de l'existence commune où elles sont appelées à prendre nécessairement la place des hommes qui sont au front.

S'il ne s'était agi que d'une guerre très brève, comme on l'avait prévu, on se serait accommodé; mais voici les mois qui s'accumulent; demain, dix-sept mois seront écoulés : il faut pourvoir non seulement au présent, mais au lendemain.

Les femmes des mobilisés reçoivent pour elles et leurs enfants une légitime indemnité. Mais beaucoup d'entre elles ne demanderaient pas mieux que d'augmenter par le travail une portion qui ne va guère au delà du plus strict nécessaire. Et puis, toutes les femmes ne touchent pas l'indemnité; celles-là aussi ont besoin de gagner leur vie. Dans une foule de professions, réservées hier aux femmes, le chômage se fait cruellement sentir.

Il faut y penser... D'ailleurs, on y pense déjà! Organiser des cours et des apprentissages, préparer, pour l'avenir, des ouvrières, des employées, des *travailleuses* bien stylées et bien entraînées, c'est une façon qui en vaut bien une autre d'assurer le prompt relèvement de la France économique et sociale dans la victoire militaire... en attendant que nos chefs trouvent le moyen de ne pas rendre le recrutement de la classe 1935 par trop déficitaire.

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française.



LES PREUX



J'ai entendu des mots admirables de soldats; d'autres m'ont été écrits par ceux-là mêmes qui les avaient entendus. Je ne voudrais pas que cela pérît. Il me semble qu'ils font naturellement partie de l'épopée que nous vivons : qu'ils sont bons à lire et à méditer, témoignages inconscients de ce que les historiens appelleront la vie nouvelle de la France, de ce qui a toujours été sa vie profonde, agrandie en ce moment et développée par l'épreuve.

Je mettrai donc ici, non pas tous ces mots ou ces traits, mais quelques-uns d'entre eux.

A B...; dans l'hôpital du Grand-Hôtel, un blessé doit être amputé. Mais il est si faible que le chirurgien hésite :

— Si l'on pouvait lui rendre du sang!

— S'il ne faut que cela, me voilà! répond un autre blessé, un Breton.

La transfusion se fait. Le personnel de l'hôpital, ému par le dévouement de ce blessé, qu'on sait très pauvre, se cotise, quête discrètement, ici et là, et recueille cinq cents francs, qu'on se réjouit d'offrir. Quelqu'un arrive un jour près du lit, parle du service rendu, remercie, offre l'argent. Ecoutez la réponse :

— Allons donc! je donne mon sang, je ne le vends pas!

Un tout jeune soldat du Nord, au visage imberbe et un peu enfantin, est étendu au revers d'une tranchée, mourant d'une terrible blessure qu'un obus lui a faite au ventre. Malgré l'affreuse plaie, il ne se plaint pas, il ne se débat pas, et c'est à peine si on reconnaîtrait, dans ses yeux grands ouverts et levés, l'expression de tristesse qu'il avait souvent. Car, depuis son départ, il n'a pas reçu de nouvelles de chez lui, du pays envahi. Ses camarades l'assistent comme ils peuvent, lui proposent à boire, déboutonnent sa tunique, tâchent d'arrêter le sang. Lui, ouvrant les yeux qu'il avait tenus un long moment fermés, et d'un air de ne point souffrir, il dit à un de ses camarades, un gros poilu, qui se penche : « Dis, mon copain, tu ne raconteras pas à maman que j'avais une vilaine blessure? Une balle, c'est mieux que ce que j'ai. » Puis, il distribua quelques menus objets qu'il avait dans sa poche, son couteau, son porte-monnaie, un tire-bouchon, un briquet : testament vite achevé. Enfin, difficilement, il ouvrit son carnet, et, s'appliquant à écrire, ne voyant plus très bien, il traça quelques lignes. En les achevant, il rendit l'âme. Trois minutes après, comme le bruit de l'accident s'était répandu dans la tranchée à ce moment peu canonnée par l'ennemi, un capitaine arriva, couvert de boue jusqu'aux épaules. Il vit le soldat : « Oh! le pauvre, un de mes plus braves! » Avec respect, il prit le carnet qui était tombé à terre, l'ouvrit et lut : « Au revoir, père; au revoir, mère; au revoir, petites sœurs; je suis mort pour mon pays. Vive la France! »

Au commencement de la guerre, le comte de Robien, commandant en retraite, et qui a cinquante-huit ans, reprend du service dans un régiment de zouaves. En septembre, on l'envoie dans la Marne, avec des troupes de territoriale, qui ont cette terrible mission d'enterrer les cadavres de la grande bataille. Chrétien de vieille roche, habitué à la méditation, il prend ce devoir comme une retraite préparatoire à ses fins dernières. Il sait le mérite des sacrifices volontaires, et il offre sa vie, demandant à Dieu de le faire mourir et de sauver la France, « s'il m'en juge digne malgré tous mes défauts ». Ce fut par deux lettres posthumes que les siens connurent ce sacrifice suprême. Le 22 décembre, et se battant depuis des semaines aux avant-postes, il s'empare, à la tête de son bataillon, d'une position importante, et il est proposé pour la rosette et pour le grade de lieutenant-colonel. Mais ce n'est point là les récompenses qu'il cherchait. Quelques jours plus tard, il était tué à l'ennemi. Il avait demandé de mourir un jour de fête. La réponse fut qu'il s'en alla le jour de l'Epiphanie.

Le sergent Raissac, de Béziers, est frappé à mort dans un assaut contre une tranchée allemande. Quand on l'a relevé, il tenait encore dans son poing une photographie représentant sa mère, sa sœur et lui-même, et, au verso de l'image, avec sa dernière force, il avait pu écrire : « Adieu, pas de pleurs, mais une résignation chrétienne : je suis en paix avec Dieu. »

Le capitaine Senot de La Londe, capitaine de réserve, aperçoit, le 12 novembre au matin, de sa tranchée, une force allemande qui se meut dans le brouillard. Il en prévient deux compagnies qui se trouvent à peu de distance, et déclare qu'il ira lui-même prévenir deux autres compagnies éloignées d'environ quatre cents mètres. Plusieurs de ses camarades veulent l'en empêcher, et lui proposent de partir à sa place. Il remercie et dit : « Je ferai mon devoir. » Il part avec son ordonnance, courant sous le feu, se couchant, se relevant. Ils n'avaient plus que quarante mètres à faire, lorsque tous deux sont atteints par des éclats d'obus, lui grièvement, l'ordonnance plus légèrement. Comme l'officier ne bouge plus, le soldat se traîne jusqu'à lui. Le capitaine Senot de La Londe lui dit alors : « François, j'ai mon compte; donne-moi mon chapelet qui se trouve dans ma poche, nous allons le dire tous les deux. » Le chapelet, dit par ces deux hommes, étendus sur le champ de bataille, et tandis que la terre tremblait au grondement du canon, il donne à l'ordonnance son portefeuille et son alliance : « Tu donneras le tout à mon pauvre papa... Il aura tant de chagrin!... Ecoute, François, je vais t'embrasser, ce sera mon dernier baiser pour lui. »

Hier, pendant son congé de vingt-quatre heures, j'ai rencontré le fils d'une pauvre femme de la campagne, un ouvrier que j'aime bien depuis longtemps. Quand je l'ai quitté, et que je lui ai dit : « Bonne chance, Marcel », il m'a regardé de ses yeux sans reproche, et il m'a répondu : « D'un côté ou de l'autre, je ne crains rien! » Et cela voulait dire : la vie? la mort? Qu'importe! je suis prêt.

Qu'est-ce que tout cela? C'est la chanson de geste qui continue; c'est la croisade qui n'est point finie; c'est Dieu transparaissant à travers la France purifiée.

Les chercheurs de sublime ne trouveront rien de mieux.

RENÉ BAZIN,
de l'Académie française.

Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller



(1)

IX

2 août.

En voilà bien d'une autre. Berlin est de nouveau en liesse. Les agences officieuses répandent les bruits les plus invraisemblables. D'abord, nous sommes officiellement en guerre avec la France. Qui l'a déclarée, cette guerre? Les Français, ou nous? Personne n'en sait rien. Les agences comme les fonctionnaires gardent sur ce point le silence le plus profond. Apprendrons-nous, plus tard, ce qui s'est passé? Oui, peut-être après la guerre. En attendant, l'opinion publique est toute disposée à croire que M. Poincaré, retour de Russie, où il avait promis au tsar de soutenir sa politique de casse-cou, a fait un coup de tête, et que l'Allemagne, dont les frontières ont été violées, s'est trouvée en état de guerre avec la France sans que personne eût crié gare.

Il paraît, d'ailleurs, que le président de la République et son compère de Saint-Pétersbourg sont bien punis de leur coup d'audace. Voici, en effet, ce que je viens de lire dans les *Extrablätter* qui se débitent par milliers dans les rues de Berlin. A Paris, la révolution vient d'éclater à la suite de l'affichage de l'ordre de mobilisation générale. Les émeutiers ont pris l'Elysée d'assaut et massacré M. Poincaré. Des incendies ont éclaté dans toute la ville, qui est couverte d'une mer de flammes. Les soldats refusent l'obéissance à leurs chefs et font cause commune avec les révolutionnaires. Le mouvement insurrectionnel tend à se répandre en province. Lyon, Marseille, Bordeaux ont proclamé la Commune.

En Russie, les nihilistes ont réussi à gagner l'armée à leur cause. Les paysans assiègent les châteaux. On ne sait pas où se cache le tsar.

Les promeneurs s'arrachent ces dépêches, qui semblent avoir un caractère officiel, puisque l'agence Wolff les reproduit. Tous les visages sont rayonnants. Décidément, la guerre va être terminée en quelques semaines, puisque nos ennemis sont en train de se détruire eux-mêmes. On n'entend, dans les rues, que des exclamations joyeuses, des rires bruyants. Des cortèges se forment pour aller acclamer l'empereur au château et le chancelier dans son palais de la Wilhelmsstrasse, et partout retentit, à la fois grave et enthousiaste, l'hymne national : *Deutschland über alles!*

Oswald que je croise dans la Königgraetzerstrasse, est délirant de joie.

— Eh bien! s'écrie-t-il en me voyant, n'avais-je pas raison? Les barbares et les dégénérés ne veulent même pas se mesurer avec notre puissante organisation. Ils se déclarent vaincus d'avance et ils font eux-mêmes prompte et sommaire justice des criminels qui voulaient les entraîner dans cette sanglante aventure. Entre nous, le mouvement révolutionnaire qui vient d'éclater, en même temps, à Paris et à Saint-Pétersbourg, ne me surprend en aucune manière. Nous l'attendions, parce que nos agents l'avaient longuement préparé. Le stupide assassinat de Jaurès devait d'ailleurs sin-

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915

gulièrement faciliter la tâche de nos amis. Croyez-moi, notre état-major n'a rien abandonné au hasard. Demain, vous apprendrez que tous les ponts, tunnels et autres ouvrages d'art des chemins de fer français ont été détruits par des inconnus et que, même si la révolution n'avait pas éclaté chez nos ennemis, leur mobilisation aurait été complètement entravée.

— En ce qui me concerne, objectai-je, je préfère encore réserver mon jugement. Les dépêches qu'on distribue dans la rue commencent toutes par les mots : « On dit... Le bruit court... » Il n'y a rien là de bien affirmatif.

— Toujours le même sceptique, le même chercheur de petite bête *(Noergler)*, me dit Oswald en riant aux éclats, et, après m'avoir rapidement serré la main, il me quitta, en hâte, pour aller colporter plus loin ses informations « confidentielles ».

Fatigué des bruits de la rue et des bousculades auxquelles j'étais exposé, je m'en fus chez Metzel. Mon ami était pensif. Il établissait des calculs de probabilités. Comme moi, il doutait de l'exactitude de nouvelles qui semblaient trop favorables pour être entièrement vraies.

— Pour arriver à Paris, il nous faudra, me dit-il, même dans les circonstances les plus favorables, quatre semaines. Or, nous ne pouvons réussir ce coup d'audace qu'en jetant toutes nos armées sur la France. Pendant ce temps, notre frontière de l'Est restera dégarnie. Si les Russes établissent un simple rideau de troupes du côté de l'Autriche, ils disposeront de forces suffisantes pour envahir la Prusse orientale et la Posnanie. Leur mobilisation est lente et leur réseau ferré défectueux; mais leurs effectifs de paix sont suffisants pour leur permettre un raid audacieux du côté de Kœnigsberg et de Dantzig. Aurons-nous le temps matériel de nous retourner pour faire face à ce danger pressant?

J'éprouvai un certain plaisir, je l'avoue, à me trouver enfin en face d'un homme raisonnable. Notre discussion se prolongea pendant deux longues heures. Jamais je n'aurais cru que Metzel et moi, nous eussions de si grandes aptitudes pour la stratégie. Penchés sur des cartes, nous nous livrions avec passion à ce que les officiers appellent le *Kriegsspiel*. On est enfant à tout âge. Or, phénomène curieux, dans ce jeu de la guerre, j'étais redevenu optimiste, tandis que mon grave ami continuait à broyer du noir.

Lina, qui venait de rentrer d'une promenade et qui avait silencieusement suivi notre discussion, m'en félicita :

— Je ne vous reconnais plus, mon oncle, me dit-elle en souriant.

— Je ne me reconnais plus moi-même, lui répondis-je. A propos, quelles nouvelles apportes-tu?

— Qu'on a pendu le tsar et promené la tête de Poincaré sur une pique dans les rues de Paris, fit-elle en haussant les épaules.

— Et cela te paraît extraordinaire?

— Tellement, que j'ai failli être écharpée parce que je me moquais des gens qui me le racontaient.

— Mais si c'était vrai quand même?

— Je sais que les Français sont légers et les Russes sauvages, mais on ne fait pas une révolution devant l'ennemi.

— Bravo! ma nièce, je retrouve chez toi ce gros bon sens qui me pousse à te pardonner toutes tes fantaisies. As-tu des nouvelles d'Otto?



PEINTS PAR EUX-MÊMES :

Parlementaires.

(Simplicissimus.)

— Aucune, jusqu'à présent.

Nous avons devisé jusqu'à l'heure du souper. En rentrant chez moi, j'ai constaté que la surexcitation de la foule n'avait fait qu'augmenter. Des groupes d'hommes et de femmes, bras dessus bras dessous, passaient en chantant à tue-tête des refrains patriotiques. A toutes les fenêtres flottaient des drapeaux allemands et autrichiens. On faisait des préparatifs pour une illumination.

Je ne puis pas m'endormir. Il est une heure du matin, et, par mes fenêtres ouvertes (il fait si chaud), arrivent les échos du délire populaire.

X

5 août.

En vain, j'ai tenté, hier, d'assister à la séance du Reichstag. Une foule énorme bloquait les abords du palais parlementaire. Je me trouvai encastré dans un véritable mur humain de plusieurs centaines de mètres d'épaisseur, dans le Thiergarten, en face de la porte de Brandebourg. Quand, vers une heure de l'après-midi, a passé, au trot de ses deux chevaux bruns, l'équipage du chancelier, facilement reconnaissable au bicorne orné d'un large plumet vert du chasseur assis à côté du cocher, une formidable ovation a été faite à M. de Bethmann-Hollweg.

La foule a tenu bon pendant plus de deux heures, devant les murailles, « derrière lesquelles il se passait quelque chose ». Ce quelque chose était d'ailleurs l'honneur et la prospérité du peuple allemand. Mes voisins continuaient à parler des révolutions de Paris et de Saint-Pétersbourg. Et pourtant, depuis trois jours, les agences sont muettes à ce sujet, ce qui semble bien indiquer que les premières nouvelles lancées par elles étaient, ou fausses, ou notablement exagérées.

Par contre, un autre bruit se confirme : l'Angleterre doit avoir adressé un ultimatum à l'Allemagne, la sommant d'évacuer immédiatement le territoire belge. Si cela est exact, la situation va se compliquer terriblement.

Vers cinq heures, la deuxième édition du *Berliner Tageblatt* reproduit le discours du trône et le compte rendu de la séance du Reichstag. Les innombrables camelots, les bras chargés d'énormes ballots de feuilles dont l'encre est encore humide, ne peuvent satisfaire à la demande. Des centaines de mains se tendent vers eux. Le message du souverain est lyrique, le discours du chancelier plein de décision. Une phrase retient cependant mon attention. A propos de l'envahissement de la Belgique, M. de Bethmann-Hollweg ne trouve qu'une excuse : « Nécessité ne connaît pas de lois. » Avec un principe pareil, on va loin, puisque toutes les conventions internationales peuvent devenir gênantes, à un moment donné. Si l'empire remporte une éclatante victoire, personne ne pourra, évidemment, lui opposer cette violation du droit; mais s'il venait à succomber dans la lutte, la déclaration du chancelier se retournerait certainement contre nous.

Il paraît que les socialistes ont eu, à la séance, une excellente tenue : à l'unanimité, moins une voix, ils ont voté les crédits de la guerre. Metzel, chez lequel je me rends dans la soirée, en est ravi. Par contre, l'intervention de l'Angleterre le rend soucieux.

Lina rentre en coup de vent.

— Je viens de recevoir, nous dit-elle, une lettre d'Otto. La voici :

« Ma chère fiancée,

» Notre régiment a passé la frontière belge. Nous sommes devant les forts de Liége. Il paraît que le roi Albert nous refuse le passage. Notre grosse artillerie s'apprête à réduire la résistance des assiégés, des soldats pour rire, des gardes civiques,

sans formation sérieuse. Nous avons déjà fait quelques prisonniers. Si tu voyais comme ils sont drôles, ces militaires coiffés d'une sorte de chapeau haut de forme, qui les fait ressembler à des bourgeois se rendant à une soirée. Nos troupiers riaient aux éclats en assistant au défilé de ces pauvres diables, tout ahuris d'avoir été cueillis avant d'avoir pu tirer un coup de fusil. Par contre, nous avons dû réprimer sévèrement les excès de la population civile. Des patrouilles nous ayant signalé l'apparition de bandes de francs-tireurs, nous avons procédé à des exécutions sommaires de paysans. Nos troupes ont également fait usage de pastilles incendiaires, qui donnent des résultats étonnants. En quelques minutes, toutes les maisons d'un village flambent comme des allumettes. Il fallait voir s'enfuir, à travers champs, les femmes, les enfants, les vieillards, les chevaux, le bétail. Nous tirions dans le tas. Nos chefs nous ont donné une seule consigne : « Pas de quartier, dès qu'un coup de feu a été tiré par un civil sur nos troupes » On veut faire des exemples. Ce n'est que par la terreur que nous préviendrons le retour de ces attentats criminels. Le cœur me manquait d'abord, quand j'ai dû faire exécuter des tirs à volonté sur une population sans défense; mais on se cuirasse rapidement contre cette première émotion. J'ai commandé, sans sourciller, un peloton d'exécution devant lequel on avait amené une dizaine de jeunes gens. Sans sourciller, je leur ai donné le coup de grâce. Au moment où je t'écris, le canon commence à tonner. A bientôt de plus amples détails. »

Si c'est ça la guerre! n'ai-je pu m'empêcher de dire

Les regards de Lina sont figés, comme sur une vision d'horreur. Les traits de son visage se durcissent.

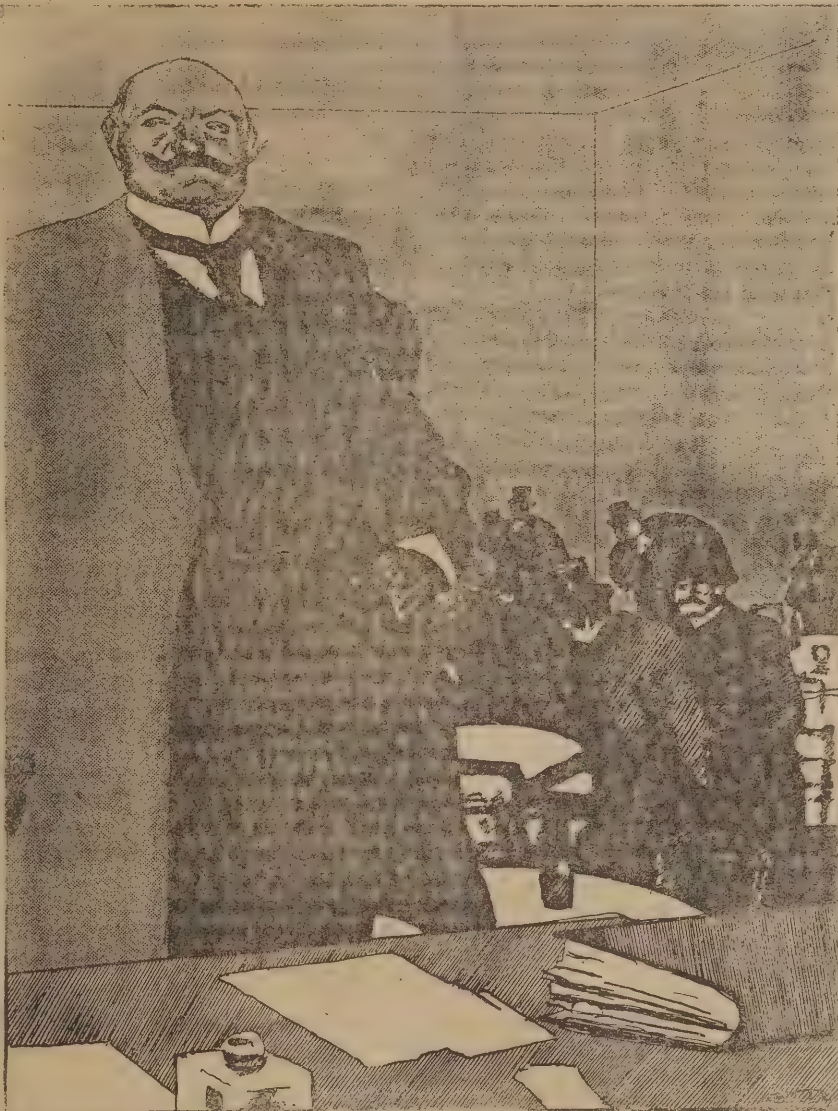
— J'aurais souhaité, finit-elle par murmurer, qu'Otto eût un cri de révolte devant la besogne qu'on l'oblige à faire. Si encore il était sûr d'avoir massacré des coupables, mais il ne semble pas s'être embarrassé de ce scrupule. Je ne le reconnais plus dans cet épouvantable récit. On me l'a changé. La guerre, je me la représentais comme un duel gigantesque entre des armées également ivres de bravoure; mais tuer lâchement des femmes et des enfants, promener la torche incendiaire dans de paisibles villages, non, ce sont là des exploits de brigands.

Ni Metzel ni moi, n'avons essayé de consoler Lina; car nous étions nous-mêmes profondément émus par la lettre d'Otto. Que nous apportera donc une guerre qui commence par de si sinistres exploits?

Klosse survient sur ces entrefaites. Il est rayonnant.

— Connaissez-vous les dernières nouvelles? s'écrie-t-il, en entrant. Sous le feu en rafales de nos gros obusiers, les forts extérieurs de Liége ont été réduits au silence. Il paraît que, pour en finir avec la résistance des civils, on a dû faire quelques exemples. Tous les villages des environs ont été canonnés et incendiés. Bravo! c'est ainsi qu'il faut procéder avec les traîtres qui nous tirent dans le dos. Pour que la guerre soit humaine, c'est-à-dire courte, on devra se montrer sans pitié, cruel même.

— Mais, enfin, ne puis-je m'empêcher d'objecter, quand bien même quelques civils auraient, pour défendre leurs foyers, pris les armes contre nous, ne seraient-ils pas excusables? Si les Français pénétraient chez nous, condamneriez-vous les paysans allemands qui essayeraient de les arrêter?



PEINTS PAR EUX-MÊMES :

Parlementaires.

(Simplicissimus.)

— Ce n'est pas la même chose, répondit imperturbablement Klosse. Nous apportons à des races inférieures les bienfaits de notre organisation et de notre culture. Elles n'ont pas le droit de s'opposer à la diffusion de notre influence civilisatrice. Le sang allemand est un capital précieux entre tous. Nous devons le ménager. Or, nous n'y arriverons qu'en inspirant la terreur à ceux qui pourraient être tentés de le gaspiller. Personne ne saurait, sans commettre un crime impardonnable, empêcher la plus grande Allemagne d'atteindre ses grandioses destinées. Que m'importe la mort d'une centaine de paysans belges et l'incendie de quelques-uns des taudis où ces êtres vulgaires abritaient leur insignifiance, si, sur ces corps sans valeur et ces ruines aisément réparables doit s'édifier plus vite le temple incomparable d'où la science allemande rayonnera sur tout l'univers? L'Allemagne au-dessus de tout, même au-dessus des scrupules d'un humanitarisme idiot.

Lina n'a pu en entendre davantage.

— Vous me la feriez détester, notre Allemagne sanguinaire, s'est-elle écriée, si elle était vraiment ce que vous dites. On nous attaque, nous nous défendons. Fort bien, mais est-il nécessaire, pour cela, de faire souffrir des innocents?

— Mais, qui donc vous dit qu'on nous ait attaqués, petite fille? interrompt brutalement Klosse. C'est nous qui attaquons et nous en tirons quelque orgueil. Le peuple allemand a réalisé l'idéal de la perfection humaine. Il ne détient pas seulement la perfection, mais il possède encore la force et il en fait usage pour dominer le monde. Des êtres inférieurs s'opposent à son triomphe définitif. On les écrase. Rien là que de parfaitement légitime. La guerre en dentelles, dont vous rêvez, ma pauvre enfant, mais ce serait la reconnaissance de l'égalité des droits. Avez-vous lu Nietzsche? Non? Je le regrette, car vous sauriez, sans cela, que, pour amener le surhomme au plein développement de ses qualités natives, toute l'humanité doit peiner et souffrir. Notre philosophie n'est barbare qu'en apparence, puisque sur l'humus, fait de cadavres, d'herbes et de larmes, elle fait pousser les chênes majestueux. Pourquoi s'attendrir de l'agonie de tous ces êtres infimes, dès lors que, de leurs douleurs ignorées et méprisables, sortira la glorieuse ramure des rois de la forêt.

— Drôles de rois, que ceux dont la couronne dégoutte de sang, ronchonne Lina, qui sort en faisant claquer la porte.

Metzel est atterré. Je n'en mène pas large, non plus. Après le départ de Klosse, nous échangeons encore quelques réflexions moroses.

Dans la rue, les cris des camelots me poursuivent : « Cent Belges, pris les armes à la main, ont été fusillés. Tous les villages des environs de Liége flambent comme des torches. Nos troupes ont donné l'assaut aux forts de l'Est et s'y sont installées après un brillant combat. »

Et la foule applaudit. Et des gamins agitent, en criant, de petits drapeaux. Et un rire énorme secoue tous ces énergumènes qui n'ont pas de pitié pour les malheureux que, là-bas, on massacre. Voilà les surhommes de Klosse!

(A suivre.)

KURT-OSCAR MULLER.

Pour copie conforme :

Abbé WETTERLÉ.

UNE JOURNÉE
avec le Général Sarrail

M. George Renwick, correspondant spécial du Daily Chronicle *à Salonique a raconté, dans un récent numéro de son journal, une journée passée avec le général Sarrail, et publié à cette occasion un portrait qui rend hommage au grand chef des armées d'Orient, récemment élevé à la dignité de grand'croix de la Légion d'honneur. Ces louanges, sous une plume britannique, sont particulièrement significatives. Voici les principaux fragments de cet article que l'on peut rapprocher des photographies reproduites plus loin :*

Il est petit de taille, mais sa silhouette se découpe nettement, droite et militaire. Agé de cinquante-neuf ans, il paraît au moins dix ans plus jeune, en dépit de sa moustache grise et de ses cheveux blancs qu'il porte en arrière d'un front haut, presque aussi blanc. Mais son visage a la mobilité de celui d'un jeune homme, quand il parle, et il y a une étrange attraction dans ses yeux bleu clair, brillants et fureteurs.

Il va partout sans se faire remarquer, portant un uniforme kaki sans aucune décoration ni autre marque de son grade que les trois étoiles sur sa manche.

Le général Sarrail a eu une longue carrière militaire, dans laquelle il se distingua d'un bout à l'autre. Il a fait la guerre en Algérie et en Tunisie, mais il excelle surtout comme organisateur.

Avant la déclaration de guerre il commandait une division de couverture à Reims, et, en quittant ce poste, il fut mis à la tête de la 8e région à Bourges. Quand la guerre éclata, il exprima le désir d'avoir un commandement à la frontière et on lui donna celui du 6e corps à Châlons. Cette région était à l'extrême droite de l'armée qui s'avançait vers la frontière belge, et, du 22 au 25 août, il opposa une résistance magnifique à l'avance allemande. Sa retraite sur la Meuse, exécutant les instructions suprêmes, fut un exemple calme et magnifique de combat et de manœuvre.

Le 30 août, le général Sarrail fut mis à la tête de la 3e armée, dans la région de Verdun. A ce titre, il avait la lourde mission de défendre cette grande et importante place forte, de contenir l'aile gauche allemande contre la frontière. Verdun fut défendu, et ainsi, le général Sarrail ne contribua pas seulement pour un peu au succès de cette stratégie qui enleva aux Allemands l'offensive et changea entièrement l'aspect de cette lutte titanesque. Et il le fit avec trois corps d'armée et trois divisions de réserve contre sept corps d'armée allemands. L'œuvre accomplie par Sarrail, à ce moment, lui a certainement conquis une place élevée dans l'histoire de la guerre.

L'apparition du général Sarrail dans les Balkans fit donc prévoir que la campagne, ici, — — campagne de difficultés énormes et d'une importance des plus grandes — serait conduite d'une façon décisive.

Et c'est ainsi que je fus assez heureux de passer une journée avec le chef des armées d'Orient.

A la porte du quartier général, un vieux guerrier de France se dresse et salue.

— Ah ! s'écrie Sarrail, prenant le vieux soldat par le bras, vous êtes dans les fusiliers marins ?

— Oui, mon général.

— Vous étiez à .....? Oui ? Et ça va, là-bas ? Bon ! Vous n'avez pas à vous plaindre ? Alors, c'est parfait. Bonjour !

— Bonjour, mon général !

La voiture traversa les rues étroites, bondées de soldats, et plus qu'à moitié obstruées par les voitures de transport. Bientôt, nous fûmes « quelque part en dehors de Salonique », et le général eut l'idée de se rendre à une des boulangeries de l'armée. Nous inspectâmes les vastes tentes avec leurs fours immenses, et les boulangers affairés, nus jusqu'à la ceinture, et comme le général prenait un pain au hasard, au milieu des milliers alignés sur les rayons comme si c'étaient des livres, le sous-officier qui commandait là s'avança pour le saluer.

— Alors, ça marche maintenant ? Combien de fours ? Quarante-huit ! C'est bon. Et le pain pour la soupe ? Ah ! c'est ça !

Et il goûta un autre pain.

Dans toutes ces grandes tentes, ruches bourdonnantes, rien n'échappe aux yeux du général. Il s'inquiète des heures de travail des hommes, de l'eau qu'ils employaient et de maintes autres choses.

— Vous pouvez fournir à cent mille hommes maintenant, je suppose ?

— Oui, mon général !

— C'est merveilleux. Ça n'allait pas si bien que ça la dernière fois que je suis venu, hein ? Enfin, — et il accompagne ces mots d'un sourire, — ça va très bien maintenant. Merci. Bonjour !

Une poignée de main fut échangée et le général sortit.

Une sentinelle, à un tournant, salue :

— Ah ! Vous êtes du ...me régiment, mon enfant ? dit le général. Alors vous étiez à Belfort ? Vous avez été blessé ?

— Oui, mon général, au genou.

— Et vous êtes sûr que vous pouvez marcher convenablement, maintenant ?

— Parfaitement, mon général.

— Alors, c'est parfait. Bonjour.

— Au revoir, mon général !

Et il en est ainsi dans toute l'armée française. Il y existe un sentiment charmant d'amitié, de camaraderie, non seulement entre les officiers, mais entre les officiers de tous grades et les hommes.

Et ainsi l'inspection continue de toutes choses, petites et grandes, d'endroits en endroits. Enfin : " Au bureau ! " Et de nouveau la voiture s'élance le long des routes poudreuses, à travers l'atmosphère chargée de poussière et les rues en serpentin.

Au quartier général, où jadis un commerçant grec faisait des affaires, la garde s'avance et la trompette retentit. Le général se rend à une autre partie de son travail, à sa table, couverte de cartes et de rapports. Il y a des messages à envoyer, des dépêches à lire et à considérer ; il y a mille et une interruptions au sujet de mille et une choses différentes.

Les cartes, les cartes énigmatiques doivent être étudiées — certaines cartes dont les noms sont en grec, d'autres dont la moitié des noms sont oubliés, d'autres encore en complet désaccord au sujet de l'altitude des diverses hauteurs. — Cependant, au milieu de tout ce labyrinthe de choses, le cerveau du général reste frais et alerte ; une difficulté d'un membre de l'état-major est résolue en un mot ou deux, accompagnés d'un sourire ; dans tout passe le rayon de soleil encourageant de la bonne humeur du général.

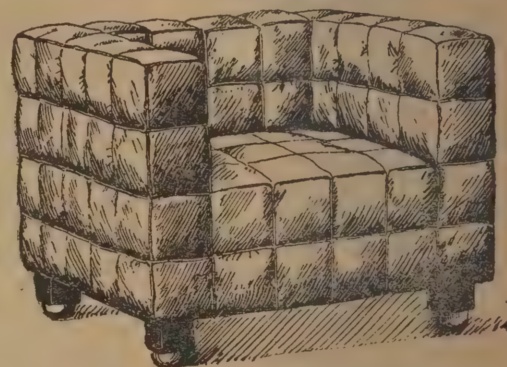
GEORGE RENWICK.

(Traduit de l'anglais par GEORGE BAZILE.)

L'Art Munichois et ses Apôtres

Serons-nous enfin délivrés, après la guerre, du snobisme qui nous portait à nous engouer du modern-style allemand ? M. Frédéric Masson apprécie, avec sa verve et son franc parler habituels, la valeur esthétique de cet art que la mode réussit un moment à nous imposer. Pour illustrer cet article, nous avons puisé, dans un album édité à Vienne, quelques modèles qui, s'ils ne rappellent pas notre style « Louis-Philippe », donnent une idée de l'extravagance et du mauvais goût de l'art munichois :

Un artiste de talent qui a édifié à Paris le monument le mieux réussi des cinquante dernières années, se trouva, récemment, amené à visiter un appartement décoré selon les plus rares formules de l'art nouveau, — cet art qui nous vint de Munich et qui ne lui vint pas des cieux. Après quelques grognements significatifs, il s'écria :



Fauteuil pavé (modèle du professeur Joseph Hoffmann, exécuté dans les ateliers viennois.)

— Mais c'est du Louis-Philippe !

Et, comme si la cécité s'était brusquement dissipée, tous les assistants s'écrièrent :

— Incontestablement, c'est du Louis-Philippe !



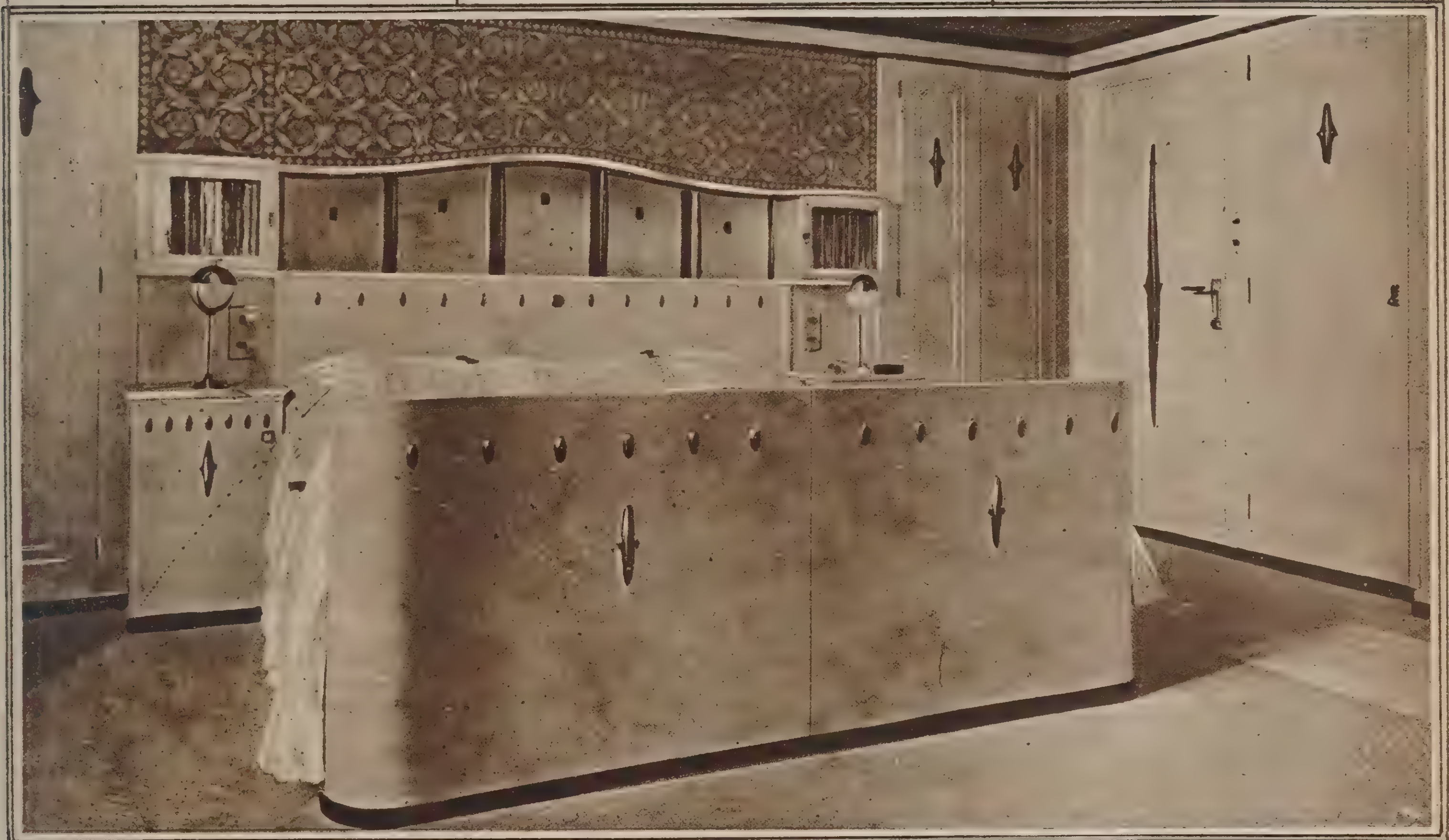
Plateau « œuf à la coque » (modèle du professeur Joseph Hoffmann, de Vienne.)

Encore faut-il s'entendre : il y a Louis-Philippe et Louis-Philippe. Il y a le Louis-Philippe pour palais, dont on voit quantité d'exemples à Versailles, à Fontainebleau, même à Compiègne, descendant abâtardi, alourdi, mais encore somptueux de l'Empire, et, par là, du Louis XVI. Entre les décorations de la fin de l'Empire et celles de la Restauration, — s'entend de palais, — il n'est guère de différence ; ni de celles de la fin de la Restauration à celles de Louis-Philippe. Ce n'est, il faut l'avouer, que vers 1855, lorsque triomphe le Louis XV-Napoléon III, qu'on plonge dans l'abîme. Tant que Fontaine et Percier dirigent la décoration des palais et président à leur ameublement, on y reconnaît une tenue, qui unifie presque, durant les cinquante premières années du siècle, quoique avec une



ments privés, au Troubadour, dont les premières conquêtes datent de 1809 ou 1810 et qui étendit sa domination jusque sous la seconde République, en rajeunissant le Troubadourisme par le Romantisme. Entre le style où s'affirment *Le Solitaire* et *Le Beau Dunois*, et le style où triomphent *Esméralda* et *Charles VII*, quelle différence! Quelle, entre les kiosques où des verres de couleur sont encadrés dans des bois ogivaux et rustiques et les fausses ruines à clochetons pointus et à statues de similipierre! Le style troubadouro-romantique, dont des centaines de milliers de pendules attesteront longtemps encore la beauté, et dont il convient de voir, au Musée des Arts Décoratifs, les spécimens portatifs : encriers, pelotes, miroirs, cadres, etc., légués par le pauvre Quentin-Bauchart, ce style-là fit place à un style directement issu du romantisme, mais sans troubadours ni ogives, un style nouveau, le style des *Jeunes Frances* et des *Lycanthropes*, un style où tout est violent, heurté, bruyant, où les tons pétaradent les uns à côté des autres, les plus crus et les plus vifs qu'on puisse imaginer. C'est là le style munichois. Et on y voit des verts dont l'acidité crispe l'estomac, barrés de filets lilas qu'accompagne une ligne de rouge sang; et quels jaunes! et quels roses! Le but poursuivi — et atteint





Chambre à coucher; lit-forteresse laqué blanc, décoration bleue.

décadence évidente dans les matières et dans la main-d'œuvre, un style qui a eu sa grâce, sa richesse, sa beauté, mais qui s'est, peu à peu, surchargé, et qui a perdu, à la fin, le goût, qui est l'essentielle beauté.

Le style munichois moderne n'a rien à voir avec le Louis-Philippe-palais ; mais il est un autre style Louis-Philippe, qui a presque entièrement péri et dont on trouverait peut-être moins de spécimens que d'un style mérovingien. C'est le style qui a succédé, dans la décoration des apparte-



1.-2. Fauteuil recouvert de tapisserie; coussin brodé. — 3. Chambre à coucher, lit-forteresse laqué blanc, décoration bleue (création du professeur Carl Sieben, d'Aachen). 4. Salon de musique (création du professeur von Seidl, de Munich).

L'ART MUNICHOIS

— est de vous faire voir trente-six chandelles, de frapper sur la rétine un coup d'une brutalité toute germanique : le coup boche.

Ainsi about-on ce qui fut à la mode depuis une vingtaine d'années, les murs blancs et nus avec de légères ornementations appliquées, et revient-on aux néfastes décorations noirâtres. Si, encore, ces décorations se prêtaient à recevoir des tableaux ou des estampes ! Mais elles ne peuvent porter que ces peintures innommables dont les marchands allemands ont faussé les cours pour attirer les spéculateurs, et qui sont aussi odieuses à notre tempérament qu'à notre goût.

Tout de même, lors de la paix, ne pourra-t-on, dans le traité qui nous vengera du traité de Francfort et qui nous rendra, pour le moins, la liberté de notre commerce et de notre industrie, ne pourra-t-on convenir qu'aucun objet quelconque n'entrera en France qui ne portera d'une façon ostensible, dans la pâte même, dans le métal ou dans l'étoffe, la marque apparente, indéchirable, indissimulable, du pays, du lieu, de l'auteur de la fabrication : et contre le Français qui, par un faux en matière au moins commerciale, aura supprimé la marque étrangère ou y aura superposé, de façon à la dissimuler, sa marque française, est-ce qu'on ne pourra pas réclamer les mêmes peines que contre les faussaires en écritures publiques : les travaux forcés à temps, même à perpétuité ?

Et il faudra bon voir ce que feront nos soldats retour du front, ce que feront les veuves retour des cimetières, ce que feront tous les Français, tous les Belges, tous les Anglais, tous les Russes, tous les Serbes, victimes de la barbarie allemande, lorsque, entrant dans un salon, dont les papiers, les tentures, les sièges, les lampes, les tables, les crachoirs seront des originaux ou des démarquages munichois, ils liront sur chacune de ces hideurs : « Objet allemand. »

Permettez que je ne plaigne pas le mobilier quand il sera brisé, et que je félicite les propriétaires qui l'auront perdu.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.



Façade d'un hôtel particulier, à Munich.



Fumoir laqué blanc
(création du professeur J. Hoffmann, de Vienne).









Chambre de dame, côté de la fenêtre
(création du professeur Prutscher, de Vienne).

L'ART MUNICHOIS



1. La plus récente photographie du général Sarrail. Le commandant en chef dans un groupe d'officiers d'état-major et d'aviateurs.
2. Dans le camp français. Le jour de la lessive. *(Photo H. Manuel.)*

LA VIE A SALONIQUE











1. Scène dans un village serbe. — 2. Un des grands chefs de l'armée française : le général Bailloud. — 3. Le général Bailloud en reconnaissance dans le village serbe de Gradetz. — 4. Scène prise près du camp anglais : un

L'ARMÉE ANGLO-FRANÇAIS











DANS LES BALKANS

singulier attelage, l'âne et le chameau devenus frères. — 5. Les transports par mulets de l'armée anglaise. — 6.-7. Au bord du lac de Doiran. Infanterie anglaise guidée par des soldats serbes et allant prendre position.



LA PATROUILLE

PÈLERINAGES

Le Village dans la Forêt

AU COL DE LA CHIPOTTE

J'ÉTAIS allé à l'improviste, en Lorraine, dans ma petite maison, au bord de la Moselle, demander à déjeuner aux officiers qui me font l'honneur et le plaisir d'être mes hôtes... Cette visite m'apparaît comme un souvenir à demi rêvé. Cela me semble une bizarre combinaison de songe, ces chambres, ces jardins, ces fleurs, ce soleil, tout ce décor familier, et puis ces figures étrangères qui avaient là leurs habitudes. Etais-je un mort, un revenant qui vient, avec sympathie, regarder des inconnus, ses héritiers ? La grande lumière de ce plein midi, auprès de la rivière, enveloppe les images que je rapporte, comme eussent fait les vapeurs du soir sur une prairie.

En quittant mes hôtes, je suis allé me promener au-dessus de Rambervillers, dans les bois du col de la Chipotte, dans les bois où l'on s'est effroyablement battu, où tant de braves gens se sont fait tuer, par milliers, au mois d'août et de septembre 1914, pour que les Prussiens ne passent pas la Moselle. La journée était magnifique, le site, à son ordinaire, d'une gravité austère. C'est dans ce col, qu'en venant de la plaine, on aperçoit, pour la première fois, le sapin qui annonce les Vosges, et que, çà et là, commencent à percer des roches aux saillies anguleuses. Mais, aujourd'hui, je vois au loin, sous les sapins, des tranchées, des abris, des tombes et des croix de bois.



Je n'ai personne pour m'expliquer la sanglante bataille dont les survivants parlent avec une expression si grave, et nul récit n'en a été publié. La route, bordée de forêts, est déserte. A un instant, nous rencontrons une voiture vide, dont le cheval est attaché à l'ombre, et, plus loin, dans les taillis, on aperçoit des gens qui prient. Quel silence partout et quelle solitude ! Jadis, en traversant ces calmes retraites, je n'y goûtais rien que de paisible et l'éloignement de tout souci. Mais les voilà pour jamais empoisonnées d'angoisses. Nous sommes étreints par le sentiment de notre impuissance à reconnaître tant de sacrifices qui furent ici, durant vingt jours de bataille acharnée, prodigués pour nous.



A mi-chemin de Raon-l'Etape, au lieu où la nouvelle route rectifie l'ancienne, nous avons pris, à gauche, un chemin d'exploitation forestière, boueux, raviné, plus sombre. Les sapins, de plus en plus nombreux, y mettent une teinte funèbre. Les oiseaux se taisaient. Nous suivions des tranchées, allemandes à notre droite, françaises à notre gauche, comme l'opposition de leur talus l'indiquait, et par





1. Le col de la Chipotte. — 2. La rue des Ecoles, à Raon-l'Etape. — 3. Les ruines. — 4. Ce qui reste de l'autel de la Vierge.





endroits distantes à peine de quelques mètres.

Rien qui puisse donner une idée plus farouche de la guerre. Dans une bataille sous bois, on en arrive très vite au corps à corps, soit à cause de la nature du sol, soit à cause de l'horizon très court. Que durent être ces journées d'août et leurs nuits pleines de moustiques, succédant aux chaleurs terribles, ces nuits lugubres où les épouvantes chimériques qui peuplent les forêts dans l'obscurité faisaient place à des rampements mystérieux, à des assauts de tout l'enfer déchaîné !

Soudain, le bois s'arrête, la vue se découvre ; on tombe dans une clairière cultivée, où respire un grand village, assis dans ses prairies fraîches et bien encadré par les bois. C'est Sainte-Barbe. Ses pommiers en fleurs et ses maisons démantelées par la bataille semblent un chant de printemps croisé par un chant d'hiver. Comme nous y touchions, une petite fille aux pieds nus s'est jetée hors de la route dans les champs et s'est mise à crier : « Un auto ! Un auto ! » Qu'a donc cette petite épouvantée?

Notre auto, arrêté à l'entrée du village, pour nous rejoindre a fait cent mètres paisiblement, au tour de roue, et voilà cette enfant qui court à droite, à gauche, comme un oiseau se débat sous la main.

— Mais, qu'a-t-elle donc, votre gamine, madame ?

— Elle a reçu, pendant la bataille, une balle dans l'épaule. Alors, la peur la tient toujours.

Tout en montant la rue demi-écroulée, demi-brûlée du village, je cause avec l'enfant et la maman; celle-ci me dit que la moitié des habitants sont déjà revenus. Ils s'entr'aident, ils se sont logés comme ils ont pu, chez ceux dont les maisons demeurent debout.

— Vous, madame, vous êtes partie pendant qu'on se battait?

— Je me suis sauvée sur Baccarat avec les enfants, cette petite-là et deux autres. Tout était couvert d'Allemands sans interruption. Ils nous arrêtaient, nous interrogeaient. Un grand diable, avec une barbe rousse, m'a fait signe de venir dans un champ et m'a demandé en très bon français : « Qu'est-ce que vous pensez de Jaurès ? » J'ai dit comme ça : « C'est peut être un de nos ministres ? Je ne le connais pas. — Vous ne lisez pas les journaux ? — Je ne les lis pas. — Et pourquoi ? — J'ai des enfants, je n'ai pas le temps. »

Quelle tempête, ces innocentes créatures, ces femmes, ces enfants envolés de leur humbles maisons comme des perdreaux de leurs sillons, et courant les champs, les bois, à travers l'immense fusillade, mangeant une fois à la gamelle française, une autre fois à la gamelle boche!...

— Personne n'est resté au village?

— Mais si, tout de même, quelques-uns. Il y a la Sidonie.

— Allons chez la Sidonie.

Elle est en société dans sa maison intacte, et, tous l'approuvant ou la rectifiant, elle me fait son récit :

— Les Allemands sont arrivés à Sainte-Barbe le 25 août 1914. J'étais à notre cuisine avec des émigrés, je suis montée au grenier et j'ai vu toutes les maisons qui brûlaient, l'église et la mairie aussi. Je suis redescendue dans ma cuisine, où vous êtes. Les Allemands entraient à chaque minute chez nous ; ils parlaient furieusement, et, quand ils nous voyaient en rond, ils disaient : « C'est bien. » Mais, au soir, un vieux du village entra et me dit : « Sauvons-nous. Les voici qui viennent, le revolver sous le menton. » Alors, nous sommes allés coucher dans la forêt. Il y en avait partout. La bataille ne cessait pas. Nous sommes revenus au petit jour. Un grand Allemand s'est dirigé sur nous. Je me suis fâchée parce qu'il avait mis mon lit dans la saleté, du fumier partout, et pis. J'ai dit : « Vous deviez vous servir, mais pas faire ces saletés. » Un autre Allemand s'est dirigé sur nous et nous a dit : « Mesdames, ce quartier-ci restera. » Il y en avait 80,000, paraît-il, à Raon,





BACCARAT : 1. L'église. — 2. Cités ouvrières incendiées. — 3. Autre aspect de la ville. — 4. A la sortie du bois de la Chipotte.

à Baccarat, partout. La terre en était couverte. Les Français étaient en face, les Allemands derrière ; les obus se croisaient dans l'air. C'était ici, à Sainte-Barbe, le centre de la bataille. Ils ont bu d'abord le vin et puis l'eau-de-vie. Ils ont mangé le beurre à la cuiller. Cela a duré jusqu'au 11 septembre. Nous avons été des jours sans manger, seulement des pommes de terre. Et, quand elles étaient cuites, ils nous les prenaient encore. Leurs derniers jours, ils nous ont tenus prisonniers. Nous ne savons pas pourquoi. Ils disaient que nous avions brisé les fontaines. On avait des bêtes à ranger ; nous demandions toujours à sortir. « Il ne faut pas que l'on voie un civil dans la rue, ils disaient, ou bien il sera fusillé. » Enfin, à quatre heures du matin, le 11 septembre, ils sont partis. Ce soir-là, tout d'un coup, j'ai dit : « Mon Dieu, voilà nos soldats ! » Ils étaient deux qui marchaient le long des maisons. J'ai dit : « Comment que vous arrivez seulement ? — Nous n'avons pas pu venir plus tôt, madame », qu'il m'a dit bien poliment.

...Je quitte ces gens si courageux et si vrais pour continuer le tour de Sainte-Barbe, devenu trop vaste pour son petit peuple. Tous ces villages lorrains me donnent l'impression d'un blessé de la guerre qui fait sa première sortie, dans des vêtements devenus trop larges. Peu de toits fument au milieu de ces espaces effondrés. A tous instants, une suite de trois, quatre maisons gisent à terre. Cela serre le cœur, mais ces ruines forment de grands reposoirs pour l'imagination. Le prosaïsme a été chassé de ces lieux, où il croyait avoir son royaume.

Mais qu'est-ce que ces rires et ces rassemblements de jeunesse ? Une vingtaine de petites et de grandes filles sont groupées devant une fenêtre sur l'appui de laquelle reposent des douzaines de petits drapeaux et des corbeilles de pervenches qu'elles se partagent.

— Eh ! mesdemoiselles, qu'allez-vous donc faire ?

— Nous allons décorer les tombes des soldats.

Où vont nos amoureuses ?
Elles vont aux tombeaux,

dit à peu près la ronde populaire. Au sortir de ces portes sombres de la mort, que c'est divin, ces enfants, ces pervenches, ces rires, tout ce cortège de la jeune espérance !

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.



LES LIVRES



IMPRESSIONS

L'Ame Française et la Guerre,
par M. MAURICE BARRÈS.

M. Maurice Barrès publie le second volume de son ouvrage historique intitulé : *L'Ame Française et la Guerre. — Les Saints de la France.* Ce second volume nous conduit du 1er novembre 1914 au 1er janvier 1915 et raconte la période où les Allemands achevèrent de briser dans les Flandres leur force offensive.

L'originalité de ces volumes, c'est que M. Maurice Barrès y vit, s'y laisse vivre, raconte ce qu'il a fait et fait encore, ce qu'il a vu et ce qu'il voit. Or, depuis la déclaration de guerre, il a vécu d'une vie si innombrable, et a tellement multiplié ses gestes et je veux dire ses actes, au service de la France, qu'il n'y a rien de plus historique que cette sorte d'autobiographie.

M. Barrès a été, et plusieurs fois, au front, dans les tranchées, dans les boyaux et il nous donne ses impressions et il n'y a pas façon plus vivante d'écrire l'histoire. M. Barrès s'est mêlé activement, plus qu'activement, de toutes les *œuvres* relatives à la guerre, œuvre de secours aux blessés, œuvre de secours aux veuves, œuvres de rééducation des mutilés, œuvre du réchaud du soldat, œuvres de charité, œuvres de solidarité, œuvres de civisme, etc., etc. (C'est lui qui a inventé la *croix de guerre* et c'est lui qui l'a fait adopter). De toutes ces œuvres il nous parle précisément minutieusement, topiquement ; et cela, c'est de l'histoire.

Il est en correspondance avec de nombreux officiers et soldats et il reçoit des lettres d'eux et il les commente et explique sobrement ; et cela, c'est de l'histoire encore.

Pas un point de ce que j'appelle *article-discours*, de quoi je ne médis point, mais qui versent trop facilement dans le lieu commun. Quand il en fait un, comme par exemple sur Jeanne d'Arc, ou sur un homme de lettres tué à l'ennemi (Ernest Psichari), c'est sobrement, avec cette éloquence sereine, vigoureuse et comme rigoureuse qui est la caractéristique de son talent oratoire.

Voyez cette page (à propos précisément de Psichari) sur Ernest Renan et sur Taine : « J'ai raconté qu'un jour le vieux philosophe dit au jeune président de la *Ligue des Patriotes*, qui insistait pour l'associer à une de ses entreprises : « Jeune homme, la France se meurt. Ne troublez pas son agonie. » Phrase impie ! m'écriais-je. J'aurais dû ajouter que Renan procédait toujours en se plaçant successivement à des points de vue divers et qu'il n'est pas juste de prétendre le saisir tout entier dans cette cruelle boutade. Aujourd'hui, nous voyons que ce glas de mort ne donnait pas le son total de son âme. Nos fils ressemblent à nos pensées les plus profondes a-t-on dit (qui ?) avec magnificence. Ernest Psichari s'accorde avec les grandes pages de *La Réforme Intellectuelle et Morale.* Il les continue. La vie et l'œuvre de cet enfant peuvent être tenues pour un des testaments du génie multiforme de Renan. Il rachète, s'il en était besoin, son aïeul et au sens mystique, il le sauve. Renan et Taine sont morts en doutant de la vitalité française. Ils ont cru que les nouvelles générations vivraient de l'ombre d'une ombre, et mourraient d'inanition morale. Comme le vieil empereur carolingien qui voit les barques normandes sur l'océan et qui verse des larmes en prophétisant l'invasion, ils ont passé leurs derniers jours à gémir devant la haute mer qu'ils n'avaient plus la force d'affronter. Ils désespéraient. C'est une conséquence de leur abus des analyses et des froids raisonnements. Que ne se fiaient-ils davantage à leur cœur ? S'ils étaient descendus en eux-mêmes, ils y auraient trouvé la puissance et la fierté de leurs pères, toutes prêtes à renaître dans leurs petits-fils. »

Ainsi parle M. Maurice Barrès quand les circonstances l'obligent, pour ainsi dire, à *parler*, mais il ne s'y empresse pas ; il ne s'y excite point. Presque tous ses articles sont des actions. Comment faut-il organiser, au lieu de les gaspiller, les forces médicales ? Comment faut-il soutenir et aviver l'émulation chez nos soldats ? Comment équiper nos soldats pour leur assurer le minimum de vulnérabilité ? Comment utiliser de la meilleure manière les dévouements des prêtres-soldats ?... Voilà les questions qui sollicitent M. Barrès et qui le retiennent et qu'ils nous expose avec une très belle et engageante lucidité. M. Barrès est un journaliste au service d'un organisateur ou d'un inventeur et on le rêve, ou plutôt on le voit fort bien ministre des inventions relatives à la guerre. Aussi bien, il est en relations continuelles avec les ministres et quelque chose comme un ministre auxiliaire volontaire.

C'est prendre d'une digne et noble façon son rôle de publiciste.

M. Barrès est au vrai point de vue ; il se considère continuellement comme débiteur : débiteur des morts, débiteur des blessés, débiteur des invalides, débiteur des veuves, débiteur des orphelins, débiteur des combattants, débiteur des expulsés et des réfugiés. Il dit et il répète :

D'autre ont plus souffert qui valaient mieux que moi,

et il s'ingénie à trouver quelque façon et quelque façon encore de payer sa dette sacrée. Il s'y ingénie et il s'y efforce, l'intelligence dressée, la volonté tendue, tout lui-même jeté en avant avec un élan qui le soulève et une ardeur qui ne s'éteint pas, sacrifiant aux victimes de la guerre toute son indemnité de député et, d'autre part, se prodiguant en idées et en actes de secours.

On lira donc avec infiniment d'intérêt et aussi de respect pour l'auteur ces deux volumes d'histoire et d'autobiographie tout ensemble. On y verra un homme qui vit tout entier d'une vie collective, qui vit tout entier de la vie nationale et qui n'a aucune pensée qui ne soit à la patrie et pour la patrie. Publiant une lettre, éton-

nante, du reste, d'un officier qui exprime ses impressions du champ de bataille, M. Barrès fait cette réflexion: « Pour penser ainsi et pour le dire, il faut être deux fois un héros. Il y a des sentiments qu'il ne suffit pas d'avoir imaginés et qu'il faut avoir éprouvés pour être admis à les exprimer; car ils appartiennent aux régions du divin; ils sont sacrés et, à les toucher sans y être désignés, on pourrait paraître aisément d'une insensibilité sacrilège. »

Ces sentiments dont parle M. Barrès, par sa coopération continuelle à l'œuvre de défense, pour s'être exposé, aux régions de guerre, afin de voir la guerre de plus près et la comprendre et la sentir, pour s'être dévoué à toutes les œuvres qui ont pour objet de soutenir et de réparer nos héroïques défenseurs; ces sentiments, M. Barrès a acquis le droit de les exprimer comme celui de les concevoir; et il les exprime dans la mesure où il les a conçus et il les fait partager à tous ceux qui le lisent et qui méditent un peu ses viriles et nobles leçons.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

L'Orgueil Allemand, par M. MAURICE MURET.

Qu'un peuple, grisé de ses succès, prétende établir sa domination sur d'autres peuples; qu'enivré de sa force, il n'assigne aucun terme à ses convoitises et veuille marcher indéfiniment de victoires en victoires, de conquêtes en conquêtes, c'est un fait d'expérience prouvé par maints témoignages historiques. Mais qu'un peuple s'affirme en tout supérieur aux autres, seul capable de les diriger, voué même par délégation divine à faire malgré eux leur bonheur, c'est une forme inédite d'orgueil collectif et qu'on eût pu croire à jamais irréalisable. Au vingtième siècle de la civilisation chrétienne, les Allemands ont pourtant aspiré à la réaliser. Et ils en ont multiplié les manifestations à un tel degré d'intensité que, pour tous les esprits indépendants, leur « cas » est apparu comme un phénomène monstrueux de pathologie ethnique.

C'est ce cas qu'examine M. Maurice Muret dans son livre: *L'Orgueil Allemand* (Payot, 3 fr.50), dont le sous-titre: « Psychologie d'une Crise », accuse le caractère strictement objectif. « Bien que le sujet prêtât aux cris d'indignation et de révolte », l'auteur déclare, en effet, qu'il n'a voulu faire œuvre ni de pamphlétaire ni de polémiste. Et, en vérité, son ouvrage a été conçu en toute bonne foi. Sa composition même le met à l'abri de tout soupçon de parti pris, car il constitue une sorte d'anthologie de l'orgueil allemand dont les éléments essentiels sont empruntés aux Allemands eux-mêmes. A ce titre seul, il présente un puissant intérêt, puisqu'il réunit les principales formules avec lesquelles nos ennemis se sont volontairement intoxiqués, puisqu'il renferme la quintessence de ce poison de mégalomanie auquel est dû l'accès terrible de fièvre belliqueuse dont souffre actuellement le monde entier.

Voulez-vous connaître quelques-uns de ces axiomes favoris d'outre-Rhin que leur outrance même n'a pas rendus, hélas! inoffensifs?

« Qui donc oserait nier, demande l'historien Karl Lamprecht, que maintenant encore il existe un Dieu chrétien germanique, et qu'il lui arrive de se manifester à l'étranger comme un Dieu fort et jaloux? » Et, saluant dans l'Etat allemand une puissance « tentaculaire », le même écrivain déclare la « germanisation tellurique », seule capable d'assurer le bonheur de l'univers.

« Dieu veillera, écrit Henri de Treitschke, à ce que la guerre subsiste toujours comme un remède pour guérir l'humanité. »

Hans Delbruck s'écrie: « Bénie soit la main qui a falsifié la dépêche d'Ems! »

Le kaiser proclame: « Le peuple allemand est le premier des peuples. Souverain des Allemands, je suis le premier souverain du monde. »

Le pays du surhomme ne pouvait manquer d'être celui du surpeuple!...

Ce qui déplaît tant dans l'orgueil — a noté Rivarol — c'est qu'il se donne, s'attribue et s'arroge tout « d'où est venu le mot arrogance ». Or, nulle arrogance de race n'a jamais été poussée au point qu'atteint la horde germanique. Non seulement tout ce qui vient d'elle est excellent, mais encore tout ce qui est excellent en dehors d'elle lui appartient:

« La plupart des hommes de génie français, écrit sans sourciller Louis Woltmann, descendent des très calomniés *barbares*, ou du moins de croisements avec eux. » Et, après s'être livré à un travail minutieux de décortication de nos noms propres, cet anthropologue boche en revendique l'éclat pour son pays. Ainsi, Lafayette est un « représentant typique du germanisme ». Et pareillement, « Descartes, Pascal, Voltaire, Cuvier, Robespierre, Balzac, Musset, Lamartine, Hugo, Zola, etc. » Autant dire que tous les Français de marque n'ont jamais été que des Allemands. « Voltaire (Arouet) s'appelait de son vrai nom *Arwid*, et Diderot *Tietroh*. » Il n'est pas jusqu'à notre premier ministre que ce Woltmann n'annexe, se faisant fort de prouver que les ancêtres de M. Aristide Briand « devaient s'appeler *Brandt* »!

Par de nombreuses et caractéristiques citations dues aux plumes allemandes les plus autorisées, M. Maurice Muret expose ainsi lumineusement l'état d'exaltation morbide, de délire des grandeurs, de folie collective, en un mot, qui s'est emparé de l'élite intellectuelle de l'Allemagne. Il dissèque tour à tour les sept catégories d'orgueil qui sont devenus les sept péchés capitaux allemands: orgueil historique, orgueil césarien, orgueil de race, orgueil militaire, scientifique, mystique et politique.

« Quand orgueil et présomption cheminent devant, honte et dommage suivent de bien près », assure un de nos vieux proverbes. C'est à cette conclusion qu'aboutit la remarquable étude de M. Muret:

« L'Allemagne subira le châtiment dû à ses fautes... L'orgueil allemand sera écrasé et l'Allemagne rendue à des destinées normales... Il faut lui faire comprendre qu'elle n'est qu'une grande puissance comme les autres, que ses mérites, ses vertus et par conséquent ses droits n'ont rien d'exceptionnel, qu'il n'est surtout pas vrai que Dieu l'ait choisie pour régner sur l'univers et le façonner à son image... »

Mais combien de temps faudra-t-il pour « que s'accomplisse cette *catharsis* dont l'Allemagne sortira dégrisée, humanisée, méconnaisssable? » Un philosophe l'a dit: « L'orgueil est plus près du suicide que du repentir. » L'Allemagne attendra-t-elle d'être abattue pour reconnaître ses torts? C'est le secret de demain. Et M. Muret, sans répondre à cette épineuse question, clôt son livre sur cette observation dubitative: « Vingt-trois ans d'efforts coalisés ont été nécessaires à l'Europe pour abattre l'orgueil de Napoléon. Suffira-t-il d'une seule coalition et de deux ans de guerre pour mettre fin à l'orgueil allemand?... »

HENRI NICOLLE.

Échos de la Guerre

Pour ceux qui croient à la véracité des prophéties.

« Quelques mois avant la guerre actuelle, je vous ai envoyé une prophétie que vous avez fait paraître dans *Les Annales*. J'avais déniché cela dans un vieux bouquin intitulé *Le Zodiaque Mystérieux*, et daté de 1770.

Les événements s'étant chargés de me donner l'explication de certains passages qui se sont vérifiés depuis la guerre, je vous adresse, si cela peut intéresser vos lecteurs, cette autre prophétie, trouvée dans le même livre. Dans la première que je vous ai envoyée, il était dit:

» Sous la cinquième génération: grand fra-
» cas; et plus loin: « grand courage, une mine
» d'or de réserve vaudra mieux que la pou-
» dre noire. »

» Cette dernière phrase n'est-elle pas caractéristique? A l'époque où vous l'avez fait paraître, elle était tout à fait incompréhensible.

« La nouvelle prophétie que je vous envoie est bien plus claire et elle nous donne l'espérance de revoir nos soldats fin septembre. Je pense que beaucoup de lecteurs et lectrices s'intéresseront à cette prédiction.

Mme L. GONON. »

Voici la seconde prophétie, faite en 1770:

Quand esprits infernaux viendront prendre ton [âme,
Ta grand' ville, tyran, sera la proie des flammes,
Sois sûr que du Roumain, tu auras trahison,
Et tu mourras aux cris de: Révolution!
Jamais prince n'aura laissé tant d'infortunes!
De seize, ô France, compte trois fois, trois lunes,
Avant que de revoir tes héros, tes enfants.
La paix signée sera en Bruxelles en Brabant.
Tout te sera rendu. Tu as grande victoire.
Or pur triomphera infecte poudre noire.

Pourquoi pas, après tout?... Nos affaires sont en assez bon chemin. Attendons, comptons les jours.

Petits vers dédiés au Bonhomme Chrysale qui, dans son article « l'Ambassadeur », a eu un passage coupé par la Censure.

Notre ami Chrysale, qui fut caviardé dans le dernier numéro, — vous l'avez vu, — reçoit d'un lecteur cette petite fantaisie rimée:

Couper le Bonhomme Chrysale,
Ce Nestor sage et mesuré,
Impartial et pondéré,
C'est inouï! c'est un scandale!

A-t-il offensé la morale?
Quel propos inconsidéré,
A-t-il tenu? A-t-il narré
Quelque anecdote colossale?

A coup sûr, non. Mais les farceurs,
Qui se sont érigés censeurs,
D'un caillou font une montagne.

Que ne vont-ils, ces trop zélés
Avec nos soldats en campagne
Couper tous les fils barbelés?

L.-L. SADY.

Notre ami Chrysale est moins sévère que notre abonné-poète envers MM. les censeurs. Il ne les traite ni de farceurs, ni d'embusqués. Il subit stoïquement leur arrêt, mais cette dureté le rend d'autant plus sensible aux témoignages de sympathie de ses lecteurs.

Pour les photographes amateurs.

La nouvelle revue anglaise *The Resurrec-*

tion — qui est éditée à Paris — présente au public, dans son premier numéro, une œuvre de guerre fort intéressante : la *Young Men's Christian Association.* Cette œuvre a organisé, pour les soldats britanniques, plus de cinq cents « huttes de récréation », dans les camps ou à proximité de la ligne de feu, abris dans lesquels les hommes trouvent non seulement un buffet à bon marché et des jeux et des spectacles divers, mais encore des livres, des magazines et de quoi écrire à leurs familles. Mais l'invention la plus originale de l'Y. M. C. A. est peut-être celle de la photographie pour soldats.

« Il n'y a rien, dit *The Resurrection*, que Tommy désire autant que de recevoir des nouvelles de son home et des détails sur ce qu'il aime; et rien ne lui est aussi précieux qu'une photographie, un instantané du petit Tommy, du bébé nouveau-né, de « la patronne et des mioches » ou de sa « promise », qui n'aurait peut-être pas les moyens de payer une photographie avant son départ. La Y. M. C. A. arrive et donne à Tommy ce qu'il désire, à titre absolument gratuit et sans aucune peine pour lui. Il écrit sur une feuille de papier le nom et l'adresse de la personne dont il désire avoir la photographie, et il la remet au chef de la hutte. Or, la Y. M. C. A. a mobilisé en Angleterre une armée parfaite de photographes bénévoles, amateurs ou professionnels; les fabricants de produits photographiques ont collaboré à l'œuvre, les clergymen et d'autres personnes lui servent d'agents. Un beau matin, la petite ville de X... apprend que le soldat Atkins, qui est « quelque part en France », désire voir à qui ressemble le dernier venu dans sa famille, et Mrs Atkins reçoit la visite d'un photographe qui manœuvre de manière à obtenir un bon instantané pendant que le bébé fait risette. Et, après un espace de temps incroyablement petit, Tommy reçoit la photographie; et rien ne lui donne autant d'entrain à la besogne comme ce petit souvenir du home. »

N'y a-t-il pas là une bonne idée à suggérer à nos photographes amateurs, en faveur des soldats français?

Ce sonnet, que je trouve dans mon courrier, m'apporte l'écho touchant et lointain d'une action militaire perdue dans le fracas de la grande guerre. Il va vous dire ce que fut la nuit de Noël pour les soldats en campagne sur la frontière de Tripolitaine.

NOEL AU DÉSERT

Minuit chrétiens! Minuit sur des vagues de [sables...
Un prêtre et des soldats comme un point sur la [mer...
Artilleurs, fantassins, rouges spahis semblables
Dans leur burnous à des cardinaux du désert...

Un drapeau sur l'autel, des palmiers pour rétable,
Et sur tout éployé le grand firmament clair...
La troupe fatiguée, évoquant l'humble étable
Se presse, car le froid cingle la pauvre chair.

Minuit!! Dans le ciel bleu la pleine lune luit;
Sur l'hostile désert, jusqu'au fond de la nuit
Son doux rayonnement infiniment s'étale.

Les dunes, les gourbis, les murs d'un bordj [lépreux
Baignés dans la clarté qui tombe froide et pâle
Sont si blancs qu'on dirait qu'il a neigé sur eux.

Un nouveau journal paraît — un nouveau journal des tranchées. Il a pour fondateur le lieutenant P..., l'héroïque officier dont vous lisez chaque semaine les émouvants souvenirs. Titre : *Les Boyaux du 95e*. Le premier numéro vient de paraître. Nous en détachons cet appel cordial et facétieux...

« Officiers,

» Sous-officiers,

» Soldats,

» Ce journal est le journal du 95e. Il est le vôtre.

» Il vous rappellera, dans les éphémérides du 95e, les prouesses accomplies par votre régiment.

» Il vous permettra, dans vos longues veilles hivernales, de rigoler, comme, au fond de leurs cagnas atlantiques, savaient seules jusqu'ici rigoler les baleines.

» Il portera devant vos familles le témoignage de votre bonne humeur.

» Soldats du 95e, vos *Boyaux* vous saluent! »

Cet appel sera entendu, non seulement des soldats du 95e (régiment du lieutenant P...), mais des civils qui s'intéressent à la santé morale de nos chers Poilus. Le prix de l'abonnement est de 5 francs jusqu'à la fin de la guerre.

Et l'on s'abonne dans les tranchées ou tout près des tranchées. Ecrire à M. Bamboula, 12e compagnie, 95e d'infanterie, secteur 54.

Bonne chance à notre confrère!

Voici des vers naïfs et charmants...

C'est la réponse d'une « petite marraine » au sergent dont nous avons cité la jolie lettre rimée.

Au Sergent Sicault.

Soldat, ton doux appel a touché ma jeune âme,
Et fait vibrer tout bas mon petit cœur d'enfant;
Je veux, comme maman, devenir une femme;
C'est pourquoi je t'écris ce mot si triomphant!

J'ai compris que malgré ma petitesse extrême,
Je peux prendre une part obscure à vos combats,
En vous disant bien fort : « Oh! soldats, je vous [aime!
Et je vais vite apprendre à vous faire des bas. »

Je serai ton refuge (oh! bien petit sans doute!)
Mais enfin tu pourras, du fond de ton « gourbi »,
Reporter ta pensée au milieu de la route,
Où je cueille des fleurs, pour mettre à ton képi.

Et tu pourras songer, dans la désespérance,
Que tu n'es pas tout seul perdu dans l'ouragan;
Et qu'une humble fillette, une enfant de la France,
Pense à toi chaque jour, chaque heure, chaque [instant.

Et désormais, le soir, au moment de la trêve,
Quand la nuit posera son grand voile étoilé,
Tu te figureras me voir en un beau rêve;
Dans le pays lointain où tu n'es pas allé.

Dis-toi, petit soldat, que je suis blanche et rose,
Grande, la lèvre rouge et les cheveux chatains,
Et que mes yeux profonds, cherchent (très douce [chose!)
A distinguer les tiens parmi les cieux lointains.

Va, je serai ta fée aimante et protectrice,
Qui bercera ton cœur de ses très blanches mains;
Et te rendra plus doux le fiel de ton calice,
O soldat qui nous fais de si beaux lendemains!

Que t'importe après tout d'ignorer mon visage?
Si tu ne peux me voir, tu peux penser à moi!
Je veux être pour toi la source du courage
Et te porter toujours l'espérance et la foi.

Une Petite Marraine.
NOELA LE GUIASTRENNEC.

Ces choses gracieuses et tendres sont bien dites. Compliments à la petite marraine.



SPORTS D'HIVER

Je connais bien des jeunes femmes habituées aux sports d'hiver, qui voudraient bien aller en faire dans les Vosges, avec leurs maris.



RUES DE PARIS

— Je veux bien vous conduire, mais allez m'acheter un bidon d'essence...

— Où çà?

— Ah! ben voilà..., à cette heure-ci tous les magasins sont fermés!



— Félicitez-vous, d'être ici dans un champ de betteraves... Vos familles en Allemagne envieraient votre sort, heureux coquins! Vous, au moins, avez de quoi manger...



OMBRES DE MILTIADE, DE THÉMISTOCLE ET D'ALCIBIADE DEVANT SALONIQUE

C'est à ceux-là qu'on devrait crier aussi : « Debout, les morts! » Les vivants ne marchent pas.

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

Les Allemands racontent que les musulmans sont contre nous.

M. Guldenchy nous envoie ce récit qui démontre le contraire. La scène se passe au mois d'octobre 1914 devant Saint-Mihiel:

« Le général V... veut être renseigné sur les forces allemandes. Il envoie un superbe Sénégalais reconnaître les positions ennemies. Notre ami part avec deux fusées, bleue et jaune, le couteau dans les dents; il rampe vers les tranchées boches, lentement... Plus que 90 mètres..., 30 mètres..., 10 mètres.., lorsqu'un coup de fusil part. On l'a vu... Par bonheur, le Sénégalais n'est pas touché, il continue à ramper. Nouveau coup de fusil: le Sénégalais est touché au bras; il fait le mort. Au bout d'un quart d'heure, le Sénégalais avance de nouveau: il est à 3 mètres. Nouveau coup de feu: le Sénégalais, atteint au bras gauche, ne s'arrête que lorsqu'il arrive devant les fils de fer barbelés. Alors, il tire de sa poche la fusée jaune, l'allume, une longue couleur jaune illumine le ciel; le Sénégalais, de nouveau atteint à la poitrine, s'évanouit.

» Pendant l'attaque, on ramena un Sénégalais agonisant qui demanda à parler au général. Lorsque ce dernier fut à son chevet, il lui raconta ce qu'il avait vu avant de s'évanouir, pendant la reconnaissance. Avant de mourir, il se dresse sur son lit, salue le général et retombe pour ne jamais se relever. »

On pourrait citer mille traits analogues, attestant la fidélité et le dévouement des troupes noires.

LES BRUITS QUI COURENT

Les Superstitions de von Bulow. — Le prince de Bülow, est très superstitieux, nous apprend *Excelsior*. Il eut toujours très peur des mauvais présages, des mauvais chiffres, du mauvais œil.

Le cardinal Mathieu dînait un jour, à Rome, dans une maison amie où le prince allemand avait été aussi invité, et l'on était treize à table. Von Bülow était visiblement inquiet. Il finit, dans l'espoir d'un réconfort, par sonder le cardinal. Alors, celui-ci, avec un fin sourire, lui répondit :

— Rassurez-vous. Le nombre 13 ne serait à craindre qu'autant que, dans un dîner exquis comme celui-ci, il n'y aurait à manger que pour douze.

Le Parchemin. — Un capitaine, fort distingué tacticien d'ailleurs, mais un peu trop féru des Belles-Lettres — le violon d'Ingres! — se présente pour la première fois à son général, un vieux finaud, à qui « on ne la fait pas ».

— Capitaine X... docteur ès lettres!

Le général ne bronche pas, s'incline avec un aimable sourire :

— Général Z..., certificat d'études primaires!

Ou est l'Abbé? — Sur ce village de deuxième ligne, souvent les marmites tombent. Cela fait partie de la vie courante des soldats, qui sont là, nombreux. Il y a même les services d'état-major du secteur et l'aumônier de la division. On était, depuis quelque temps, relativement tranquilles, lorsque, au soir tombant, par vent propice, voici, en avalanche, une pluie d'obus suffocants et lacrymogènes. Les précautions sont prises, d'instinct, mais, tout de même, il y a quelque émoi : si un camarade n'avait pas eu, sous la main, son appareil de précaution!

Difficilement, on se cherche, dans la gêne des lunettes.

Tout d'un coup, des voix se croisent:

— Et l'aumônier! A-t-il son masque? — Où est-il? — Personne dans son logement? — J'y songe, c'est l'heure où il est en prières dans l'église en ruines. — Il faut aller voir! — En pleine ligne de tir! — Qu'est-ce que ça peut fiche?...

Un poilu se risque, au milieu de la fumée jaune.

— Hé! l'abbé! l'abbé!...

Le poilu est arrivé, presque à tâtons, jusqu'à la petite église dévastée.

Et il voit devant l'autel, comme si de rien n'était, l'aumônier à genoux.

Le prêtre a des lunettes de précaution, le masque devant la bouche.

Et, ainsi paré, il prie....

Taisez-vous. — Méfiez-vous. — Dans le quartier de la Plaine-Monceau, autour de la caisse chez un petit épicier, la conversation générale s'est engagée entre la patronne qui oublie de rendre la monnaie et cinq ou six clients. Les garçons eux-mêmes interrompent leurs pesées et mettent leur grain de sel dans le dialogue. C'est un de ces dialogues stupides où les gens les moins renseignés traitent des sujets les plus délicats. La question est de savoir si les Grecs vont marcher pour ou contre nous. La cuisinière hésite, la femme de ménage assure que oui, une commère jure que non.

Cependant le temps passe et un monsieur, qui vient d'entrer, patiemment, attend que la vie commerciale reprenne. Assis sur un sac de lentilles, il écoute et sourit. Cependant, comme cela dure, dure et que les sottises s'accumulent, il se lève enfin, tire de la poche intérieure de son pardessus une de ces pancartes que l'on voit un peu partout et qu'il allait suspendre dans ses bureaux. Il la déplie soudain et sans mot dire : *Méfiez-vous, taisez-vous!* lisent les bavardes. La leçon porte instantanément. On se tait et, dans le silence, le monsieur, qui est conseiller municipal de Paris, peut demander à l'un des garçons :

— Avez-vous de la marmelade d'oranges?

Un Instantané. — C'est dans une tranchée de première ligne non loin de Dixmude. Une femme est là. Une femme? Parfaitement. Mais il y a permission spéciale, attendu qu'il s'agit de la reine Elisabeth de Belgique.

Des coups de fusil sont échangés de part et d'autre. Pourtant, très bravement, elle sort de la tranchée avec son petit Kodak à la main; elle dirige l'objectif sur ce qui reste de Dixmude, et elle prend ses clichés tranquillement.

Aux observations du général Dubreels qui l'accompagne, sur le grave danger qu'elle court, elle répond :

— Albert m'a autorisé à prendre des photographies.

Que voulez-vous répondre à cela?

Un nouveau prénom. — Il peut convenir aussi bien aux garçons qu'aux filles. Il sonne gentiment, et dans ses trois syllabes il y a comme un écho de clairon : il a été inspiré, en effet, par une de nos plus glorieuses victoires. Ce nouveau prénom est « Champagne ».

On l'a donné déjà à plusieurs enfants, notamment à Lyon et à Angoulême.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

L'EMBOCHAGE

La science moderne est parvenue à combattre efficacement les fléaux qui ont, autrefois, décimé l'humanité : elle a vaincu la variole, le choléra et la peste : elle a réussi à limiter les ravages du terrible typhus exanthématique lui-même. Nous aurions pu nous croire désormais à l'abri des épidémies.

Or, il en est survenu une nouvelle, plus maligne que toutes les autres, car elle a fait, en dix-huit mois, plusieurs millions de victimes : les uns l'appellent le bochisme, *— par analogie avec gâtisme, — les autres, la* bocherie, *— comme on dit* pneumonie, paralysie, apoplexie, *— ou encore la* bochite infectieuse, *— à l'instar de* bronchite *ou* d'entérite. *On s'accorde, en général, à désigner par le terme d'*embochage, *l'ensemble des phénomènes qui accompagnent sa diffusion.*

L'Allemagne est son pays d'origine. Elle y a sans doute existé autrefois à l'état latent : mais elle ne s'y est déclarée et développée que dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle.

*Il est fort difficile, sinon impossible, de la diagnostiquer chez un individu isolé. Elle ne se manifeste que lorsqu'elle a déjà contaminé tout un peuple. Voilà pourquoi il est si malaisé de l'enrayer. Le premier symptôme de la dégénération de l'Allemand en Boche est ce que les philosophes, — et les aliénistes, — nomment l'*hypertrophie du moi. *Convaincu qu'il est supérieur au reste des êtres vivants, le Boche n'est plus guidé que par une idée fixe : dominer ; il se permettra tous les crimes pour réaliser la conquête du monde et organiser sa Kultur.*

C'est, en effet, un autre caractère particulier à cette maladie que de provoquer chez ceux qu'elle a atteints, en même temps qu'une crise d'orgueil, un besoin de prosélytisme : un cholérique ne tire nulle vanité du mauvais état de son intestin; il ne s'efforce point de détériorer les intestins des autres. La manie du Boche est, au contraire, de vouloir faire d'autres Boches *: il ne prétend pas seulement asservir, il prétend, de plus, assimiler; il veut même être le maître de l'heure, car il impose la sienne, celle de l'Europe centrale.*

Dans sa propagande, — ou, pour employer le terme technique, dans son embochage, *— il n'y a ni trêve, ni répit. La guerre n'en est que la forme violente, peut être la moins redoutable : de ceux que menacent les armées, nul ne peut ignorer le péril auquel il doit résister.*

L'embochage sournois du temps de paix est autrement dangereux. Il s'est ainsi pratiqué couramment en France, en Angleterre, en Italie, où, faute d'avoir soupçonné le fléau, on n'avait pas adopté de mesures prophylactiques : c'était l'envahissement de tous les produits du germanisme : lampes électriques, journaux de modes, bouillons cubiques, machines, élixirs dentifrices, opérettes, boutons à pression, aspirine, pâtes à faire reluire les chandeliers, employés de commerce et chocolat suisse.

Cet embochage n'etait d'ailleurs que le prodrome de l'autre, — le violent : on sait qu'ils ont tous deux avorté, aussi bien dans les régions occupées par l'Allemagne, comme la Belgique, que dans celles qu'elle a depuis longtemps annexées comme la Pologne ou l'Alsace-Lorraine.

En revanche, il est quelques pays où l'on n'a pas su résister à la contagion! Telle est, par exemple la Bulgarie; on n'y rêve plus que l'anéantissement définitif de la Serbie, la conquête de la Macédoine, la soumission de la Grèce en attendant la reconstitution de l'empire de Byzance, sous l'égide de Ferdinand-le-Loyal.

C'est le plus beau cas d'embochage que l'on ait encore constaté.

D'après les spécialistes, il est incurable : on administrera bien aux Bulgares le traitement qui a permis de circonscrire l'épidémie dans le reste de l'Europe : pilules de 75 à haute dose et incisions cutanées au bistouri militaire (vulgairement appelé Rosalie) pour les mettre dans l'impossibilité de nuire.

Mais on désespère les sauver.

GABRIEL TIMMORY.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

FLEURS D'HÉROISME

DÉSERTEUR !

Il s'appelait C... — (Ce serait un crime
D'écrire son nom. — On nous dit vantards ?
Erreur ! Nous aimons la gloire anonyme).
Il s'appelait C..., du ...me hussards.
(Ne précisons pas non plus davantage :
Il est dangereux de crier tout haut
Le chiffre qu'au feu porte le drapeau).
— Il s'appelait C... — Son prénom ? Son âge ?
Vous n'en saurez rien...
Or, son régiment,
— C'était au début de la grande guerre, —
Devait, dans la nuit, gagner la frontière ;
Et le hussard C... songeait tristement
Qu'on l'avait versé dans l'auxiliaire,
Et qu'il moisirait au dépôt, sans fin...
Eh bien non ! On est soldat pour se battre ;
On boit à sa soif, on mange à sa faim !...
Il intrigue, il court, fait le diable à quatre,
Implore ses chefs, — mais le tout en vain...
Il s'entête, trouve un cheval quand même,
— Tel Du Guesclin jeune allant au tournoi ; —
Il part dans le vent du drapeau qu'il aime ;
Il charge à Namur, sabre à Charleroi,
Emballé, ravi, plus heureux qu'un roi.
Il est blessé... peu : juste le baptême
De ce jeune sang, à jaillir si prompt,
Il panse sa plaie et retourne au front.
Deuxième blessure, et celle-ci grave,
De celles qui font crouler le plus brave,
Et dont les majors seuls vous guériront...
Et le hussard C... (beau nom pour l'histoire !)
Passe à l'ambulance, entre à l'hôpital,
Pour y recevoir cet avis brutal,
Qu'une fois guéri, — comme il est notoire
Que pour mieux combattre, il a déserté, —
Il sera, sans plus d'égards, arrêté
Et traduit devant un conseil de guerre...
Mais notre hussard ne s'en émeut guère ;
A peu près debout, il reprend l'essor :
Par-dessus le mur, il déserte encor,
Et court retrouver, d'un pied déjà leste,
Son beau régiment, — ou ce qu'il en reste...
Hélas ! les hussards n'ont plus de chevaux ;
Ils sont fantassins, hantent les tranchées,
Font le coup de feu le long des créneaux,
Et semblent, couchés dans leurs beaux manteaux,
A de grandes fleurs fraîchement fauchées,..
Notre déserteur est sans préjugé :
Qu'on se batte à pied, à cheval, qu'importe !
Pourvu qu'on se batte, et bien, et de sorte
Que le Boche soit enfin délogé...
Justement, on doit prendre l'offensive
En Champagne. — « Il est grand temps que j'arrive,
« Grogne le hussard ; mais, que me dit-on ?
« Ce n'est pas au tour de mon peloton
« De mener la danse ? Il reste en réserve ?
« Et c'est pour cela que j'ai déserté
« De l'hôpital même, et me suis hâté ?
« Ah ! non, non, et non !... »
Il rage, il s'énerve,
Et, sous les abois des canons grondants,
Rôde comme un fauve et montre les dents...
Et puis, il se calme : « Après tout, qu'importe,
« Fait-il, à part soi, qu'une fois de plus,
« Prenant la fenêtre au lieu de la porte,
« Je marche sur des règlements perclus ?
« Tous regrets d'ailleurs seraient superflus ;
« Désertons toujours ! » L'assaut se déclanche...
Honte sur celui qui reste ou qui flanche !
Et C... (joli nom, certes, mais bien court !)
Vole, bien plutôt encor qu'il ne court,
Atteint le premier le haut de la crête,
Et sur l'Allemand tape comme un sourd.
— Une balle au front, pour jamais l'arrête...
Dites-nous le nom, messieurs les Bureaux,
Du petit hussard, vraiment *forte tête*,
Trois fois déserteur... et trois fois héros !

FRANÇOIS FABIÉ.



LE TAMBOUR

(1er Août 1914)

C'était toute paix dans le bourg,
Lorsqu'un jour tonna le tambour.

Sur la place passaient trois hommes,
Ils s'arrêtèrent soudain comme

Changés en glace, le teint vert,
Et les os plus froids que l'hiver.

Sur leurs seuils, deux vieilles causaient
Et leur cœur ne fut qu'une plaie.

Six femmes lavaient au lavoir,
Et leur linge s'emplit de noir.

Une fille aux beaux cheveux d'ambre
Songeait aux noces de septembre :

Quand elle entendit le tambour,
Son cœur battit à grands coups sourds;

Lorsqu'elle fut à la fenêtre,
Elle trembla de tout son être.

Mais, quand l'homme au tambour parla,
Alors, ce fut terrible, hélas !

Pourtant, c'était l'heure où la côte
Luit de l'or de sa moisson haute,

C'était l'heure où, sur les épis,
Frémit l'angélus de midi ;

Et c'était la saison prospère,
Où Dieu, semblable à notre père,

Dans un cri de félicité,
Bénit les œuvres de l'été !

Mais voilà que ce tambour morne
Venait s'installer sur la borne,

Et voilà que ce dur tambour
Jetait dans les transes le bourg,

Voilà qu'il annonçait la guerre,
Ce tambour qu'on n'attendait guère ;

Voilà qu'il disait aux parents
De se quitter, petits et grands,

Voilà qu'il exhortait les mères
A songer à la mort amère

Pour leurs fils, voilà qu'il criait
Aux époux de se délier,

Voilà qu'il commandait aux hommes,
De partir pour se battre, en somme.

Et la peine prenait chacun
Et chacun se voyait défunt,

Et, pleins d'une tristesse pire,
Tous demeuraient là, sans mot dire.

Ils sentaient qu'avec ce tambour
Sonnait l'heure du dernier jour.

De leur vie étroite menée
Dans leurs champs durant tant d'années !

Ils sentaient que c'était l'instant
De devenir des combattants !

Ils sentaient que puisqu'aux frontières
S'avançait l'Allemagne entière

Il allait falloir étouffer
En soi le vieil homme défait

Et le tuer, afin de revivre
A l'appel des clairons de cuivre.

Et de mourir au monde, afin
De s'offrir d'un effort sans fin

Au service de la Patrie
Qui bientôt serait si meurtrie

Et si grande et si ferme aussi
Et pleine d'un si beau souci !

Ils sentaient qu'ils étaient la masse
D'airain, pour forger la cuirasse,

Ils sentaient qu'ils étaient le fer
Pour frapper, et le canon clair

Pour répandre partout le feu
Chez l'ennemi calamiteux.

Ils sentaient qu'ils étaient la pierre
Pour poser devant la frontière

Et tenir contre la ruée
De l'armée horrible menée

Là-bas par quel ordre assassin
Et dans quel sinistre dessein !

Et ces hommes changeaient de face
On voyait passer de l'audace

Dans leurs yeux pauvres, et leurs mains
Déjà levaient sur le chemin

Au lieu des outils de naguère
Comme des étendards de guerre !

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER.



MES CLAIRONNÉES

N'attendez pas que je vous plaigne
Fiers soldats, rudes matelots ;
Que, sur votre sort ma voix geigne
Avec de sombres trémolos ;

N'attendez pas, mes camarades,
Que j'aille amollir votre ardeur
Par de vaines jérémiades
Qui ne me viendraient pas du cœur ;

Le vin tiré, reste à le boire :
Le nôtre est tiré, compagnons !
Buvons-le vite à la victoire
Finale de nos bataillons !

Nous n'avons pas cherché la guerre,
Mais, vingt dieux ! puisqu'on nous la fait,
Nous ne nous arrêterons guère
Que Guillaume à jamais défait.

Quand l'Alsace criait : « A l'aide ! »
Sous la botte de ce larron,
Petit sergent de Déroulède,
J'ai, vingt ans, sonné du clairon ;

Et, jusqu'à ce que l'on m'égorge,
Tant bien que mal — même râlant —
Je veux sonner à pleine gorge
Comme Déroulède et Roland ;

Et ma chanson, alerte et pure,
Rythmant votre sublime essor
Ne s'arrêtera — je le jure —
Que vous triomphants... ou moi mort !

THÉODORE BOTREL.



LES LAMENTATIONS DU MARK

Ce fut un moment le Pactole :
Où n'allaient point mes maxima ?
J'étais fier comme une pistole,
Et chantais mon *alleluia ;*
Mais depuis longtemps je flageole.
Si l'agence Wolff le nia,
Après la Marne, rude école,
Le cours de mes destins changea.
D'abord, la descente fut molle :
C'était la part de l'aléa.
Ma gloire devint gloriole
Le soir du *Lusitania ;*
J'ai décrit une parabole

Le même jour que l'*Ancona*,
Et voici que je dégringole,
Torpillé comme un *Persia*.
Le Kaiser en perd la boussole;
François-Joseph en est gaga;
Le Kronprinz en vain les console :
« Nous vaincrons! courage, papa! »
Mais, autant qu'eux, il se désole,
Et n'en croit pas un iota.
C'était prévu : tout se décolle;
Ils ont crié trop tôt : « Hourra! »
Le bandit se voyait l'idole
Devant qui l'on reste baba :
Il comptait entrer en gondole
A Suez, puis à Panama;
Il croyait qu'à Londres ça colle
Pour y pousser son Armada;
Que le sultan, que l'on cajole,
Est fier de son pseudo-pacha,
Et prépare une farandole
Pour Guillaume, plus grand qu'Allah;
Que Joffre est une casserole;
Qu'un cancer est un coryza;
Qu'on peut monter au Capitole,
Que l'antique Rome dit : « Va! »,
Et qu'on pavoise et caracole,
Quand la Serbie agonisa;
Il croyait qu'on tue et qu'on vole
En entonnant un hosanna,
Qu'on peut manquer à sa parole,
Sans que l'univers crie : « Holà! »
Et que sa tête s'auréole
Des forfaits qu'il accumula.
Que le diable le patafiole!
Il tombe, et c'est juste... oui-dà!
Mais c'est moi, mark, qu'on cambriole,
Par ce nouveau *Sursum corda* :
Malgré des banquiers qu'on racole,
Glissé des hauteurs de l'alpha,
Pouf! je pique une cabriole
Vers les bas-fonds de l'oméga.
Chacun des Alliés m'immole,
Et me voici tout près déjà
Du taux grotesque de l'obole.
Pauvre de moi! Qui me voudra?
Je cherche un courtier bénévole,
Et m'offre à qui me refusa.
Les neutres? La Bourse rigole
De Stockholm à Batavia,
Tant se poursuit, en chute folle,
Mon lamentable *et cætera!*
On dit : « Au fumier, la virole!
« De l'argent du Crime? Pouah! »

JEAN DESTRAINS.



HOLOCAUSTE

Affalé sur le soc noirci de ta charrue,
Ivre de désespoir, suffocant de regrets,
Paysan rejeté brusquement à la rue,
Tu pleurais.

Les larmes labouraient ta joue âpre et ridée;
Courbé sous la massue injuste du malheur,
Tu fixais, comme on fixe une obsédante idée,
Ta douleur.

De la ferme où grimpait un rosier vif et tendre,
De l'étable gagnée aux sueurs de ton front,
Il ne te restait plus que ce monceau de cendre
Pour fleuron.

Et toi, l'homme des champs à la rugueuse écorce,
Qui toujours vers ton cœur refoulais tes chagrins,
Tu laissais s'échapper ton courage et ta force
De tes mains.

Or, parmi la ruine à l'affront ajoutée,
Où sonnaient les clairons du Germain exécré,
Tu m'apparus plus beau que le dieu Prométhée
Eploré.

Car, tandis qu'enchaîné, lui, supputait la voûte
Où le soleil buvait son amère rancœur,
A la terre tes yeux distillaient, goutte à goutte,
Tout ton cœur.

Et tu semblais, ainsi prostré, ne rien attendre
Des mirages de songe où l'aigle fait son nid,
O Toi qui rejoignais l'Infini, sans comprendre
L'Infini.

Et qui, tout en offrant ta détresse à la terre
Dont l'encens te filait un nimbe glorieux,
T'es immolé, farouche, à l'insigne poussière
Des aïeux.

MARIE-LOUISE DROMART.



POUR LA SERBIE

Le cœur de la Serbie est plus haut que vos bras,
O peuples monstrueux, lâches et sans noblesse,
Dont la valeur ne sait braver que la faiblesse.
Allez! menez sans peur votre ignoble combat,

La Serbie aux yeux fiers ne reculera pas!
Votre triple poignard la torture et la blesse;
Pourtant, l'heure qui passe et marque sa détresse,
Sonne pour une aurore et non pas pour un glas.

Tous vos soldats unis sont à peine à sa taille;
Quelle que soit la fin de la rude bataille,
Pour l'Histoire, à jamais, vous êtes les vaincus.

Quand vous verriez tomber l'ultime citadelle,
Et ses derniers guerriers à vos pieds étendus,
C'est pour vous qu'est la honte et la gloire est pour elle!

MARIE-ANNE COCHET.



SILHOUETTES GUERRIÈRES

I. — L'ARTILLEUR

Son canon, c'est pour lui le brave camarade
Qui mérite ses soins, son zèle, son amour,
Et, pour le « grand travail » comme pour la parade,
Il l'astique avec art, afin qu'il brille au jour!

Car il compte — à bon droit — sur cette arme fidèle,
Sur ce canon parfait qui ne pardonne pas!
Et qui, sans se lasser, en « destructeur » modèle,
Fauche, de l'ennemi, les bataillons, par tas!

Avant que d'exercer son coup d'œil impeccable,
Avant que de pointer ce canon redoutable,
Sachant que, grâce à lui, tout doit fort bien finir,

Il contemple, pieux, le bel outil de gloire,
L'arme qui porte au loin la mort et la victoire,
Et, dans ses flancs d'acier, recèle l'avenir!



II. — L'AVIATEUR

Sa couleur, c'est le bleu; le ciel, c'est son domaine;
Il se roule en l'éther, se baigne dans l'azur,
Et, parmi l'infini, superbe, il se promène,
Se grisant de soleil et s'enivrant d'air pur!

La guerre le réclame : en Alsace, en Lorraine,
Dans le Nord, ici, là, célèbre ou bien obscur,
Risquant partout sa vie et prodiguant sa peine,
Il va, contribuant au triomphe futur.

Le zeppelin teuton, gigantesque navire,
Malgré ses lourds canons, tremble, hésite, chavire
Devant le frêle esquif, favori du succès,

Qui, prompt, alerte, vif, domine le rapace...
Et nous voyons, joyeux, dans leur lutte en l'espace,
L'aigle allemand vaincu par le moineau français!

CHARLES VOGEL.

PAGES OUBLIÉES

Ces beaux vers que François Coppée écrivit en 1888 empruntent aux circonstances actuelles un tragique intérêt. Nos lecteurs nous sauront gré de les placer sous leurs yeux. La situation de Guillaume II offre une frappante analogie avec celle de son père, dont il souhaitait cyniquement la mort pour régner:

L'AGONIE DE L'EMPEREUR

Salut, César! Pour toi les pâles Destinées
Comptent-elles les jours, les mois ou les années?
Pour un brave la mort n'est rien :
Tu l'affrontas jadis sur les fronts de carnage;
A présent, tu l'attends sans peur, étant un sage.
Tu te meurs, — et tu le sais bien.

Certes, des caps bretons au fond des steppes russes,
Tous les hommes de cœur voudraient que tu vécusses;
Et, pleins d'une touchante horreur,
Quand la fièvre te tord sur ton lit de souffrance,
Tous se disent, jusqu'à tes ennemis de France :
« Qu'il vive, le pauvre Empereur! »

Tous, surtout les Français; — car leur rancune affreuse
N'étouffe pas en eux la bonté généreuse :
Ils ne haïssent qu'à moitié.
Ils s'arment, en songeant aux hontes de naguère;
Mais, parmi leurs fusils, durs épis de la guerre,
Fleurit ce bluet, la pitié,

Oui, vainqueur de Sedan, durant ta longue angoisse,
Malgré nos soldats morts, et bien que l'herbe croisse
Sur leurs tombeaux pas très anciens,
En toi nous n'avons vu, pris d'un respect sévère,
Qu'un homme qui souffrait, qu'un époux et qu'un père,
Au milieu des sanglots des siens.

Mais, soudain, te laissant l'empire et le royaume,
Il s'éteignit, le dur soldat, le vieux Guillaume,
Le légendaire conquérant.
Agé de près d'un siècle, il te laissait ton heure;
Et l'on vit, rassemblant sa force intérieure,
Se dresser le prince mourant.

Ce fut tragique alors. Muet, la gorge ouverte,
Fuyant le doux soleil, la côte toujours verte,
La plage où le ciel bleu s'endort,
Le pays où le mal cède ou du moins s'allège,
Tu revins, à travers la tempête de neige,
Dans ta capitale du Nord.

Tu ne pouvais parler, fils et père de princes,
Car le cancer serrait ta gorge dans ses pinces;
Mais, de son étreinte vainqueur,
Tu traças le mot : « Paix! » d'une plume énergique,
Et tu nous as crié la parole magique
Par ta blessure et par ton cœur!

Un homme ne ment pas sur le seuil de la tombe,
Et l'aigle agonisant, bien plus que la colombe,
Est noble en offrant l'olivier.
Nous t'avons cru. La paix, c'est l'aube qui se lève,
Et, poète de France, alors j'ai fait ce rêve,
Et je veux te le confier.

Je te rêvais, disant : « Moi qui ne dois pas vivre,
Je veux mettre un feuillet, Histoire, dans ton livre,
Comme tu n'en as point de tel.
Oui, je ne veux donner qu'un ordre, mais qui fonde,
Pour très longtemps, la paix et le bonheur du monde,
Je meurs. Je veux être immortel.

» Car l'Allemagne est folle, et la France insensée.
Leur science, leur or, leur travail, leur pensée,
Tout est pris par l'œuvre de sang.
Demain nous pouvons voir, et dans l'Europe entière,
Pour un coup de fusil tiré sur la frontière,
L'état sauvage renaissant.

» Eh bien! moi, je prétends l'empêcher de renaître.
Je suis encore le Roi, l'Empereur et le Maître;
Mes ordres sont exécutés.
Déchirons le traité d'où sortent tant d'alarmes.
Restituons Strasbourg et Metz. Puis, bas les armes
Bas les armes des deux côtés!

Allemands, laissons là notre triste conquête.
C'est une plaie au flanc que nous nous sommes faite ;
Elle va bientôt se rouvrir.
A nos altiers voisins offrons la paix sincère.
Car je plains mon pays que dévore un ulcère;
Mais lui du moins peut se guérir.

L'odeur des grands charniers crispe encor ma narine.
Que le dernier soupir sorti de ma poitrine
Soit un cri de paix et d'amour,
Et que les pièces Krupp, par mes mains abattues,
Plus tard, n'aient pas assez d'airain pour les statues
Du Roi qui n'a régné qu'un jour ! »

Je t'écoutais, ravi... Mais ce n'était qu'un songe.
Tu n'es qu'un moribond, qu'un mal horrible ronge
Et qui s'éteint dans les tourments.
Tu n'as pas déchiré le vieux pacte de haine,
Hélas ! et nos amis d'Alsace et de Lorraine
Restent pour toujours Allemands.

Pour toujours? Non, peut-être... A bientôt, la bataille!
Bondez les arsenaux! Qu'on s'arme! Qu'on travaille
Forgez le fer, soufflez le feu !
Çà, gens des deux pays, voyons où nous en sommes.
Quoi! nous n'alignerions que cinq millions d'hommes?
Mais c'est trop peu, beaucoup trop peu !

L'obus d'hier n'atteint qu'à douze kilomètres.
A la fonte! Il nous faut d'autres canons, mes maîtres;
Ceux-ci sont trop lourds et trop vieux.
Combien a ce fusil de balles dans sa crosse?
Vingt seulement? Cherchons une arme plus atroce.
On peut tuer plus vite et mieux.

Car, la prochaine fois, il faut qu'on s'extermine.
C'est fatal. Réduisons le peuple à la famine,
Dépensons le dernier écu.
L'un des deux combattants, la France ou leur Empire,
Doit y rester. Tant pis si le vainqueur expire
Sur le cadavre du vaincu.

Dieu ! tant de barbarie est-elle donc possible ?
Roi philosophe, on dit ton cœur juste et sensible;
La sagesse est dans tes discours.
As-tu vraiment ravi leur suprême espérance
A tous ces pauvres gens fidèles à la France?
Mourant, as-tu dit : « Pour toujours? »

Je te parle aujourd'hui comme ferait un prêtre.
Le Juge devant qui tu vas bientôt paraître
Se plaît-il aux jeux meurtriers?
Songe à son imposant et terrible silence,
Quand tes fautes, pécheur, n'auront dans la balance,
Pour contrepoids, que tes lauriers.

Ah! comme tu viendrais, calme, devant sa face,
Si là-bas en Lorraine et là-bas en Alsace,
Regards au ciel et cœurs fervents,
Celles par qui serait ta mémoire bénie,
Les mères, avaient joint, pendant ton agonie,
Les mains de leurs petits enfants !

FRANÇOIS COPPÉE.
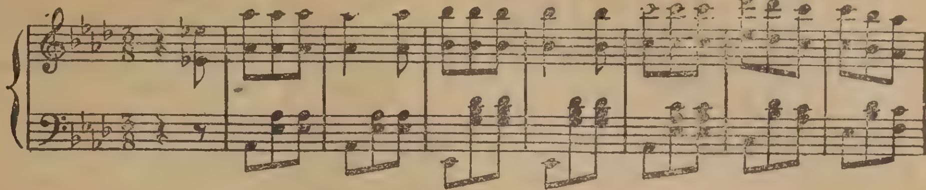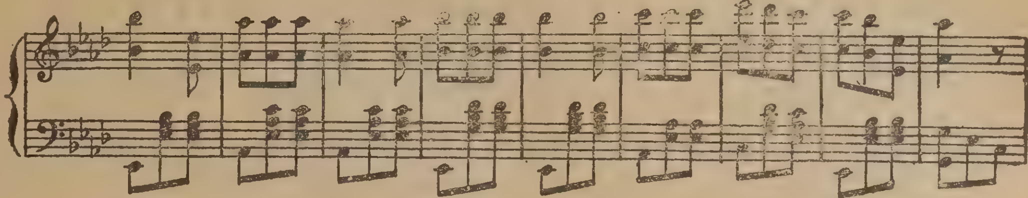


Nos poètes ne se lassent pas d'exalter l'héroïsme de nos soldats et les vertus civiques de nos populations. Nous avons particulièrement remarqué, dans leurs derniers envois, les excellentes pièces de :

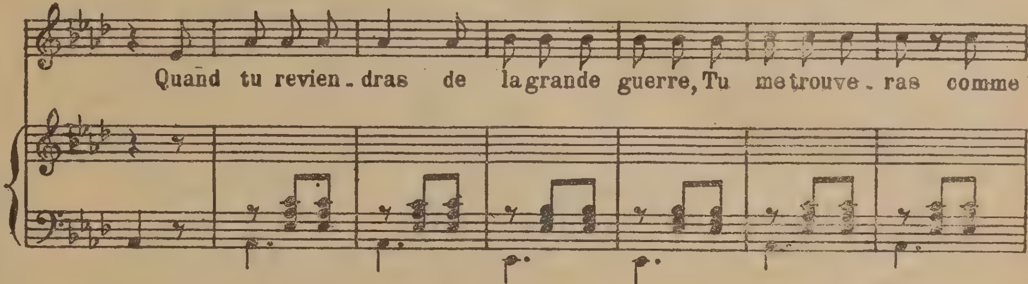
MM. et Mmes Marie Cazeau, Jules Gonneau, Georges Teyssier, Emile Miquel, Suzanne Garlin, Paul Dargère, L. Reynaud, Robert Dangi, E.-A. B..., André Chamson, Eugène Bühler, B. Bois, Léopold Cyr, André Soriac, A. Paora, Alice Lagoutte, A. Pasquet, Louis-Roger Maury, Amélie Murat, M. Sosson, P.-J. d'Igaas, M. Maldy, Paul Bader, Emile Burgaz, Fernande Tessier, Marcelle L..., Jean Armeilla, C. Guiot, P.-H. Bigot, Bernard Michel, Alex., Maurice de Gerbon, Paula Riffeault-Videau, Etienne Voisin, Suzanne Hensy, B. Combes-Sézary, Georges Bru, Henry-Jacques, Jean de Saint-Sauveur, Dr Henry la Bonne, Cœur de Française, M. R..., Denis
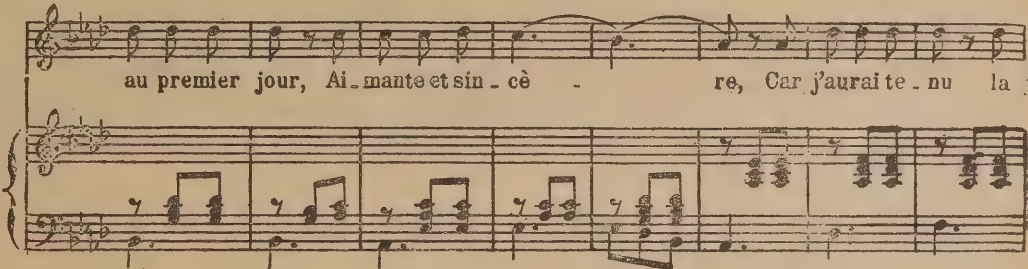
QUAND TU REVIENDRAS...

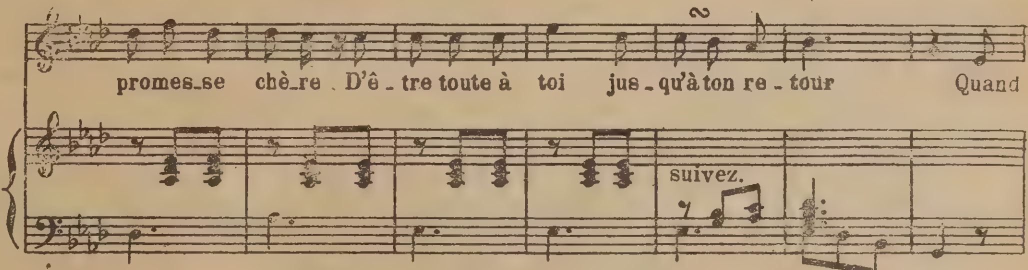
Chanson de GEORGES MILLANDY — Air : *Le Temps des Cerises*

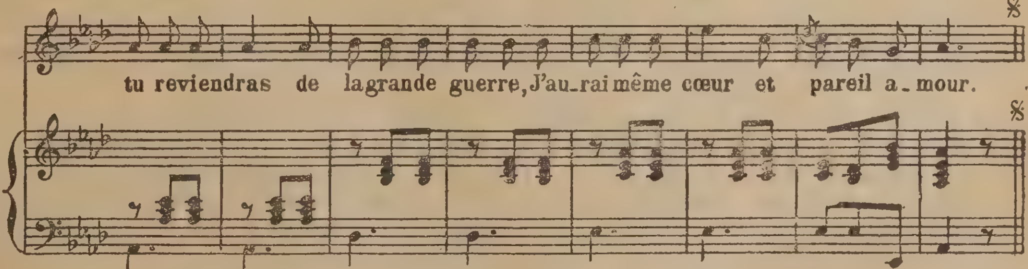












Quand tu reviendras de la grande guerre,
J'aurai bien pleuré sur tant de douleurs,
Sur tant de misères !
Mais, pour toi, malgré les larmes amères,
Mes yeux garderont la même douceur :
Quand tu reviendras de la grande guerre,
Tu vas, d'un baiser, effacer mes pleurs.

Quand tu reviendras de la grande guerre,
Que de noms aimés nous dirons tout bas
En notre prière !
Combien sont partis en chantant, naguère,
Qui, déjà tombés, dorment tous là-bas!
Quand tu reviendras de la grande guerre,
Que d'amis charmants ne reviendront pas !..

Quand tu reviendras de la grande guerre,
Car tu reviendras, dis, mon cher trésor ?
— Je tremble.., et j'espère ! —
En te revoyant la mine plus fière,
Le regard plus droit et le cœur plus fort :
Quand tu reviendras de la grande guerre,
Je vais, ô m'amour, t'aimer plus encor !

Publié avec l'autorisation de M. Emile-Benoit, éditeur, 13, rue du Faubourg-Saint-Martin, Paris.

Face à l'Ennemi[1]

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

DEUXIEME PARTIE

Sur le Front

V

PREMIÈRE AFFAIRE

La deuxième section de la sixième compagnie, qui allait être la mienne pendant plusieurs mois, était commandée par le sergent-major. C'était un réserviste de la classe 1910, je crois, alerte, pétillant, pétulant, et qu'on ne voyait jamais, sinon les yeux allumés d'un sourire et la bouche fleurie d'une chanson.

Ses talents de chef de section en campagne ne m'inspiraient qu'une confiance médiocre. Je me trompais lourdement ; je le reconnus par la suite.

D'où venait l'impression mauvaise? Sans doute de cette gaieté, que je prenais pour de la légèreté sans le vouloir. L'observation n'est pas neuve qu'une gravité prétentieuse en impose, et les docteurs allemands, solennels et vides, sont une preuve frappante de cet axiome.

Le deuxième jour de mon arrivée au front, ma section fut chargée de prendre d'assaut la tranchée allemande placée devant le « Fer à Cheval ». Les masses de terre remuées chaque nuit par nos indésirables voisins faisaient craindre au commandant quelque traquenard : il fallait savoir ce qu'il y avait derrière ces taupinières.

Ni Thémistocle au matin de Salamine, ni Christophe Colomb partant pour la découverte d'un monde, ne gonflèrent leurs voiles et leurs cœurs d'espoirs comparables à mes espoirs, quand je sus que j'allais, pour la première fois, charger.

Ce fortin que nous allions prendre, c'était peut-être, c'était sans doute, c'était certainement (trois étapes du raisonnement que je franchis d'une enjambée) la clé de la région entière. Le passage forcé, nous allions nous précipiter à travers les lignes allemandes désemparées, les forces massées derrière nous n'ayant qu'à suivre. Qui sait?... Notre mouvement, si humble d'apparence, allait peut-être constituer l'annonce d'une marche en avant générale?... Et qui passerait le premier partout, et qui entraînerait tous ses camarades dans son irrésistible élan, et qui accomplirait tant d'exploits, et qui révélerait un tel génie militaire que son nom, inconnu aujourd'hui, allait, dans quelques semaines, resplendir d'une gloire prodigieuse?

Qui, je vous le demande, sinon le modeste auteur de ces lignes?

O inconséquence! je me raille moi-même, je me trouve parfaitement ridicule, et dans cinq minutes, si l'occasion m'en est donnée, je recommencerai. L'habitude est prise, maintenant, et trop bien prise : il faut que je rêve les yeux ouverts.

Nous quittâmes les tranchées à la nuit noire pour aller nous poster dans un entonnoir naturel situé entre les deux lignes.

Le sergent-major envoya le caporal Thépin et un de ses hommes pour tracer un passage à travers les fils de fer ennemis.

— Je pense bien, leur dit-il, que vous me couperez au moins trois rangées : il faut ça, si nous voulons passer.

L'homme, Daviet, qui, par la suite, fut un de mes caporaux, et dont j'aurai à vous raconter la mort héroïque, m'a souvent fait le récit de cette patrouille :

— Nous partons, à plat ventre. Thépin marchait devant, en tâtant le bois mort avec ses mains pour l'écarter de notre route. Moi, je suivais avec les cisailles. Nous arrivons aux fils de fer. Je m'approche et je coupe la première rangée. Tout à coup, floc! le fil correspondait avec un signal dans la tranchée boche. On aurait dit une grosse pierre tombant sur une casserole. Alors, je dis à Thépin :

» — Mon vieux, faut se débiner; l'éveil est donné et on va nous tirer dessus.



Si tu fiches le camp, je te f... deux jours de consigne !

» Justement, ta ta ta, ra ta ta, voilà la pétarade. Les balles nous sifflent aux oreilles de tous les côtés. Heureusement qu'il faisait nuit noire et qu'on nous tirait au petit bonheur! Vous croyez que Thépin s'émotionne?

» — Passe-moi les cisailles, qu'il me dit; j'ai mission de couper trois rangées de fils de fer : je couperai trois rangées.

» Il me prend les cisailles et il s'avance vers les fils.

» — Tu es fou, que je lui dis, tu vas te faire tuer. Reste si tu veux : moi, je fiche le camp.

» Alors, il se retourne et il me dit :

» — Si tu fiches le camp, je te f... deux jours de consigne!

» Vous voyez ça d'ici, ce type, qui s'arrête de couper son fil, en pleine mitraille, pour me menacer de deux jours de consigne! Il m'avait estomaqué, au point que je ne songeai plus à bouger et que j'attendis patiemment qu'il eût fini pour m'en aller avec lui! »

La patrouille réussit à rentrer sans encombre, mais il ne fallait pas songer à passer de ce côté. Une seconde patrouille, envoyée sur l'autre flanc, fut éventée presque aussitôt et poursuivie par une mitrailleuse. L'alarme était donnée et, comme le coup ne pouvait réussir que par surprise, il ne restait plus qu'à le remettre à une autre fois.

Comme on le voit, cette première affaire ne fut qu'une tentative manquée, et je m'étais excité bien à tort : ni les dangers courus, ni les résultats obtenus ne justifiaient pareille débauche d'imagination.

Cet insuccès me navra, et, dans l'ardeur de mon inexpérience, je jugeai très sévèrement les patrouilleurs qui n'avaient pas su demeurer inaperçus et le sergent-major qui n'avait pas ordonné la charge quand même!

J'ai vu, depuis, ce qu'est un réseau de fils de fer; j'ai appris ce que c'est qu'une charge, et je bénis le sergent-major de sa sagesse. Une attaque de tranchée ne peut réussir que précédée d'un bombardement qui mette en pièces les ouvrages de défense et démoralise les défenseurs.

Si donc, parmi ceux de l'arrière, il en est qui s'impatientent de la longueur des opérations, qu'ils ne s'en prennent pas aux « Poilus ».

Donnez aux « Poilus » des canons et des munitions en quantité suffisante, et, en quelques semaines, ils vous auront débarrassés des Boches.

VI

TRANCHÉES D'OCTOBRE

Ceux qui visitent les tranchées actuelles, « dotées de tout le confort moderne », comme dit mon ordonnance, ne se doutent guère des conditions de notre vie au mois d'octobre.

Les tranchées, étroites et limitées, ne permettaient que deux positions : ou debout, ou assis les genoux serrés au corps.

Rien de fatigant comme de dormir assis, le corps plié en deux. Quand je me réveillais, plusieurs fois la nuit, mes genoux criaient de douleur, comme si j'avais fait une chute, et, dans mes pieds, privés de la circulation normale, les veines charriaient de la glace au lieu de sang.

C'est au mois d'octobre et au commencement de novembre que j'éprouvai les plus grands froids de la campagne, avec les gelées blanches du petit jour et l'immobilité forcée. Plus tard, décembre venu, et les pluies, et la neige, et les avalanches, la lutte contre l'hiver se fit à armes égales, avec nos vêtements chauds et nos cheminées aux grandes bûches flambantes.

Mais le froid n'était que le moindre de nos ennemis. Mille privations, mille ennuis se liguaient pour rendre pénible notre séjour.

Je puis parler ainsi d'autant plus librement que privations et ennuis ont disparu, maintenant, devant l'expérience acquise.

Pas de tabac : le paquet distribué chaque dix jours fondait en quarante-huit heures, au feu de notre désœuvrement. Les feuilles sèches et les tiges de viorne ne constituaient qu'un palliatif bien maigre à cette disette. Plus encore que le tabac manquaient les pipes et le papier à cigarettes; nous roulions nos cigarettes dans des morceaux de journal.

Rien à boire. Pas de vin : on ne peut appeler du vin le demi-quart d'eau rougie que distribuait, chaque matin, le caporal d'ordinaire. Pas d'eau : celle que nous apportaient les cuisiniers, dans un bidon parcimonieux, était de l'eau de mare, pleine d'impuretés, au goût de vase.

Corollaire logique : je dus rester quinze jours sans connaître la douceur d'une goutte d'eau sur mon visage, et, si je pus me laver les mains, un matin, ce fut parce qu'il pleuvait, avec l'eau recueillie sur ma couverture caoutchoutée.

Pas de journaux : nous ne communiquions

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

avec l'extérieur que par l'intermédiaire des cuisiniers.

Si vous désirez connaître le supplice raffiné baptisé « supplice des émotions en bascule », je vous donnerai l'adresse de quelques-uns de nos cuisiniers d'alors, de ces malfaiteurs publics qui, un jour, précipitaient nos armées victorieuses jusque sur les rives du Rhin et qui, le lendemain, faisaient flamber Paris sous les 420 des Boches!

— Le froid, le grand air, le manque de sommeil, avaient développé chez moi un de ces appétits dévorants qu'on ne connaît qu'à certaines époques de croissance précipitée. Ma boule fondait en un repas, comme une boule de gomme, et j'en étais réduit, pour tromper ma faim, à mâchonner les racines que le terrassement mettait à nu dans la tranchée.

Il y a une de ces racines que je vous recommande chaudement pour les époques de disette; elle est presque entièrement comestible, et sa saveur, comparable à celle de l'*assa fœtida*, procure de telles nausées que tout appétit disparaît pour un bon demi-jour.

Me croira-t-on? Ces privations mêmes, et ce froid, et ces fatigues, contribuaient à me rendre sympathique le séjour à la Louvière, en me fournissant le réconfort de la difficulté vaincue. Je sentais mon corps s'endurcir, je voyais, l'une après l'autre, mes habitudes de civilisé s'élimer et partir en lambeaux; ma volonté, cabrée d'abord, et renâclante, je la tenais domptée.

Aucune boisson rafraîchissante au cœur d'un jour d'été, aucun vieux vin de nos vieilles vignes après un repas de grande chère, ne frappa ma gorge aussi délicieusement que la soif qui me brûlait les entrailles certaine après-midi. Et si je trouvais à redire à la faim qui, parfois, me mettait à la bouche l'eau des victuailles absentes, c'était de n'être pas assez forte pour mériter l'apitoiement des générations futures.

Très aimablement, les Boches faisaient de leur mieux pour nous distraire et nous empêcher de broyer du noir.

Une nuit, une section voisine de la mienne vit arriver dans sa tranchée un capitaine d'état-major qui, après avoir demandé le chef de section, lui dit de faire sortir immédiatement ses hommes et de les mener à un petit ouvrage abandonné, non loin de là, pour les mettre à l'abri. La raison donnée? Un bombardement qui allait se produire.

La nuit était noire; les hommes n'en finissaient pas de prendre leurs musettes et leurs bidons. Le capitaine bouillait d'impatience. Enfin, tout le monde fut prêt, et les premiers hommes commençaient à sortir, quand le chef de section, se précipitant à leur tête, leur fit faire demi-tour.

Etonnement général. Pourquoi ce contre-ordre?...

Mais l'étonnement devint de la stupéfaction quand on vit le capitaine prendre ses jambes à son cou et disparaître dans l'ombre, dans la direction des tranchées allemandes.

Si l'attention du chef de section n'avait pas été attirée par les manières insolites du capitaine, et si celui-ci, dans son impatience, n'avait pas laissé échapper un juron en allemand, la section tombait dans un traquenard.


Le capitaine d'état-major était un Boche déguisé!

Le capitaine d'état-major était un Boche déguisé!

Eclairés par cet épisode, nous décidâmes, l'autre sergent et moi, de nous partager la nuit avec les deux caporaux, de façon qu'il y eût toujours un gradé de veille auprès des hommes de garde.


Tout le régiment se ruant à la mort pour sauver le glorieux emblème blessé de mille blessures.

C'est le service de quart, tel que, maintenant, il existe.

Bizarrerie de la nature! Alors qu'il sortait de ma seule initiative, ce service était, pour moi, un plaisir; ce n'est plus, maintenant qu'un devoir.

Les conversations, entre les heures de garde, ne roulaient que sur un seul sujet : la campagne de Lorraine.

Je la connais, cette campagne, comme si je l'avais moi-même vécue, tant j'en ai entendu raconter de fois les moindres incidents.

Avec Roger, avec Daviet, avec Thépin, j'ai abattu le poteau-frontière, j'ai envahi la Lorraine annexée en faisant, plusieurs jours de suite, des étapes de soixante kilomètres. Je suis entré dans Sarrebourg illuminé, pavoisé, décoré, tout résonnant de cloches, tout vibrant de : « Vive la France! » Les femmes saccageaient leurs jardins pour joncher nos pieds de fleurs, et, ouvrant les portes de leurs maisons, elles nous disaient :

— Entrez, et emportez ce qui vous fera plaisir : tout est à vous!

J'ai eu la joie de flanquer mon soulier dans le visage d'un Guillaume en plâtre qui ornait le mess des sous-officiers à la caserne, et j'ai plongé, avec quelle volupté sanglante, ma baïonnette dans le dos d'un espion que j'avais surpris, dans une cave, en train de téléphoner à l'ennemi l'emplacement de notre état-major. Quand il fallut quitter la ville, quand les Lorrains amis, craignant les représailles, se cachèrent, laissant le champ libre aux immigrés qui, de toutes les fenêtres et de tous les soupiraux, tiraient sur nous, nous ne voulûmes pas donner aux Boches le spectacle d'une retraite française, et nous nous éloignâmes, l'arme sur l'épaule, la tête haute, en chantant à pleins poumons *La Marche Lorraine*, pour narguer nos vainqueurs éphémères.

Et ce fut M..., avec l'épopée du drapeau, tout le régiment se ruant à la mort pour sauver le glorieux emblème blessé de mille blessures.

Puis Xivray, où, durant un long jour et une longue nuit, le deuxième bataillon, le nôtre, reçut des obus par milliers, sans bouger d'une semelle, tant de milliers et de milliers d'obus que les champs d'alentour ressemblaient aux eaux d'un lac battues par la tempête.

Je m'exaltais à ces récits, j'enviais les jeunes hommes, les enfants qui avaient été les héros de cette épopée. On connaîtra plus tard les merveilles de cette campagne de Lorraine, on appréciera ses conséquences, et, peut-être, ne trouvera-t-on pas exagérées ces paroles que j'ai souvent entendues sur les lèvres de « Poilus » du VIIIe corps :

— La bataille de la Marne, c'est nous qui l'avons gagnée à Sarrebourg!...

Notre seule distraction, aux tranchées de la Louvière, était de tirer sur les Boches, non à l'aveuglette, comme maintenant, par les bouches d'ombre des créneaux, mais au grand jour, sur du gibier vivant.

Nous restions là, des heures, le doigt à la gâchette, guettant sur le visage de la forêt quelque contraction insolite. Nous savions que, de leur côté, les Boches ne nous épargneraient pas : toute imprudence nous valait une balle aux oreilles.

La pensée de la mort, toujours présente, donnait à chacune de nos actions une saveur amère qui n'était pas sans charmes.

(*A suivre.*) Lieutenant JACQUES P...

(Illustrations de P. THIRIAT.)

Une Petite Farce du Vieux Fritz

Voici, d'après les mémoires d'Henri de Catt, le causeur, ou plutôt l'*écouteur* à gages de Frédéric II, une anecdote qui me paraît curieuse. Sous forme de plaisanterie, elle peint foncièrement et au vif l'humeur ombrageuse et sarcastique du souverain, son mépris de toute individualité, sa rancune mesquine au moindre froissement de vanité, sa jouissance de puissant à bafouer le faible. On y reconnaît, devenus quasi traditionnels, familiers au kaiser actuel, les principaux traits de caractère du despote prussien.

I

Catt se trouvait à Grussau, auprès du roi, quand on annonça le capitaine Guichard, entré depuis peu au service de la Prusse et auteur d'un ouvrage sur *La Milice des Anciens*.

Le capitaine, après présentation, témoigne à Sa Majesté la joie qu'il a d'approcher un si illustre prince.

— Il n'est pas étonnant, monsieur, ricane Frédéric, sans autrement répondre au compliment, que, venant de l'Université, vous sachiez dire de belles choses : le fils de M. Diafoirus ne s'exprimerait pas mieux que vous! J'ai parcouru votre livre. Expliquez-moi pourquoi la préface est si bien écrite quand l'ouvrage l'est si mal.

— J'ai écrit l'ouvrage, Sire; un autre écrivit la préface.

Nullement désarmé par cette modeste franchise, le roi laisse parler le capitaine, puis reprend, avec une obstination désobligeante :

— Revenons à votre livre. Vous y donnez à entendre que, seuls, les soldats romains étaient braves, capables de faire de longues marches et de porter de lourdes charges; vous prétendez même que mes soldats sont, à tous égards, inférieurs à ceux de Rome.

— Sire, riposte Guichard d'un ton mesuré, mais ferme, je crois vos soldats aussi braves que les soldats romains. Mais, pour les marches et les charges, sans contredit, les Romains l'emportent.

— Sans contredit! relève le roi, dépité. N'en décidez pas si vite, monsieur! Quand vous ferez des marches avec nous, vous apprécierez l'endurance du soldat prussien et vous saurez quel poids il est apte à porter. Adieu, ex-secrétaire du grand César!

Congé ainsi donné, Catt sort en même temps que Guichard.

— Il faut convenir, dit le capitaine avec une ironie insaisissable pour Catt, que ce prince, si éclairé, est bien gai, bien poli, bien affable, bien doux et bien aimable!

— J'en conviens, monsieur, répond naïvement l'*écouteur* du roi. Je n'ai pas l'honneur de vous connaître, mais je crois devoir vous donner le conseil utile, et même nécessaire, qu'on m'a donné à moi-même quand je vins à Berlin. Dans vos actes et dans vos propos, évitez tout ce qui pourrait devenir pour le roi motif à persiflage. Sa Majesté aime railler et elle n'épargne personne. Vous avez trop loué la vigueur et l'endurance du soldat romain : le roi en a été offusqué.

— Mes éloges sont mérités.

— Raison de plus pour ne pas insister, conclut le courtisan.

II

Dès le lendemain, Frédéric dit à Catt :

— Ce Guichard est ridicule; il nous donnera à rire.

— Il m'a semblé instruit, insinue l'écouteur, et très versé dans l'étude des antiquités romaines. D'ailleurs, il apporte du zèle dans son service.

— Possible, mais il n'a aucun usage et manque d'à-propos dans ses répliques. Je compte m'en amuser.

— Un homme aussi érudit mérite quelque ménagement. Aimant passionnément les lettres, Votre Majesté se montrera certainement plus indulgente que tout autre envers un étranger qui ignore encore les façons et l'esprit de la Cour.

— Cela est vrai, approuve Frédéric, momentanément amadoué par la flatterie de Catt. Je ne me moque jamais des *savantasses* qui ont des connaissances utiles... et un bon caractère!

III

Mais Frédéric n'a garde d'oublier. L'éloge des Romains lui reste sur le cœur.

Bien des mois après, le 19 avril 1758, étant en campagne à Schwenkelfeld, le roi, obsédé pourtant de tant d'autres préoccupations plus sérieuses, ne néglige pas l'occasion de punir Guichard de sa sincérité.

Ordres donnés, mise en scène prête, Frédéric fait appeler le capitaine dans sa chambre et lui demande brusquement, en présence de Catt :

— Avez-vous vu les travaux du siège, monsieur?

— Pas encore, Sire. Je les verrai demain.

— Il ne faut jamais voir le lendemain ce qu'on peut voir le jour même. Pour un nouveau venu, vous n'êtes guère curieux!

Et, sur un signe de Frédéric, un grenadier du premier bataillon entre, dépose dans la pièce les armes et l'équipement d'un soldat, puis se retire, sans mot dire.

— A Grussau, monsieur le capitaine, dit Frédéric de son ton le plus doucereux, vous affirmiez que le soldat romain supportait mieux de lourdes charges que le soldat prussien. De telles questions ne doivent pas être tranchées à la légère. Aussi, ai-je fait apporter cet attirail militaire afin que vous vous convainquiez par vous-même de la justesse de votre assertion.

Pressentant quelque méchante plaisanterie, Catt s'alarme pour le pauvre Guichard. Mais, déjà, Frédéric a amené le capitaine au milieu de la pièce. Il lui fait prendre la position d'une recrue qu'on veut dresser, lui relève rudement le menton, lui enfonce le chapeau sur la tête jusqu'aux oreilles, le sangle du ceinturon où pend le sabre, lui met le havresac et la giberne alourdis de plus de soixante cartouches. Ensuite, le priant sèchement « de se tenir droit et comme il faut », il lui passe le fusil.

Tout en narguant, de son impitoyable regard bleu, Guichard ainsi affublé, le roi remarque, d'un ton de feinte amabilité :

— Cela vous va on ne peut mieux, capitaine : Catt est là pour le dire! Vous nous avez tout l'air d'un vrai soldat prussien! Vous verrez que vous finirez par nous préférer à vos Romains.

Catt demeure silencieux.

Avec son manque de tact coutumier, Frédéric insiste lourdement :

— Vous ne riez pas, Catt?

— Non, Sire.

— Pourquoi cela?

— Parce que... M. Guichard me paraît extrêmement pâle!

— Si Guichard a pâli, s'entête le roi, qui ne comprend pas ou ne veut pas comprendre l'avertissement, c'est par plaisir de se voir devenu grand grenadier de Prusse!

Simulant alors une étourderie, il s'écrie :

— Ah! Catt, j'allais oublier de vous lire une lettre fort importante, reçue hier de La Haye.

Et, sans se presser, Frédéric se met à lire la lettre; puis, il en commente et discute les termes longuement. Il affecte de ne plus penser au capitaine Guichard; mais, de temps à autre, démentant cette attitude distraite, son regard bleu, clair et dur, épie furtivement sa victime. Le bourreau corse l'attente d'exposés politiques et d'aperçus plus ou moins philosophiques et moraux.

Après trois bons quarts d'heure de digressions bavardes, le roi se rapproche du capitaine et, tout en lui enlevant son équipement, il le gouaille cruellement :

— Eh bien! monsieur, trouvez-vous la charge du soldat prussien si légère? Croyez-vous encore qu'elle puisse se comparer à celle du soldat romain?

— Oui, Sire, je le crois, répond le capitaine, le visage toujours pâle et la voix si altérée que Catt en éprouve une impression de tristesse infinie.

Loin d'en être ému, Frédéric use et abuse de sa facile victoire.

— Nous ferons bientôt de grandes marches, monsieur. J'espère que vous serez à même de constater qu'elles valent les marches des Romains. Adieu, monsieur. Devenez plus Prussien et vous serez content de moi...

IV

Lorsque Catt rentre chez lui, il y trouve Guichard encore si blême de son humiliation, que le courtisan tente d'excuser le souverain :

— Je vous assure que Sa Majesté est fort peinée de l'épreuve à laquelle vous fûtes soumis...

— Lui, peiné! s'écrie Guichard dans un emportement d'amertume et de colère trop longtemps réprimé. Votre prétendu Salomon du Nord n'est pas plus susceptible de tristesse que de pitié! Je le dégrade de son titre usurpé de philosophe! Jamais le vrai Salomon, celui de l'Orient, ne se serait conduit ainsi; jamais il n'aurait pu, de sang-froid, voir un honnête homme souffrir ce que j'ai souffert! Tibère lui-même ne m'aurait pas, comme votre Frédéric, infligé, pendant une heure, cette atroce faction. Et sans résultat, car je n'en démordrai pas : le soldat prussien ne vaut pas le soldat de Rome!

— Pensez cela, chuchote le prudent Catt, subitement effaré, mais, — pour Dieu! — si vous redoutez une seconde et pareille épreuve, ne le dites plus, ne le dites à personne au monde!

Le conseil, cette fois, tombe dans l'oreille d'un sourd. Exaspéré, le pauvre capitaine, dans son accès de rage mêlée d'âpre regret, ne cesse de crier que pour gémir :

— Ah! que diable suis-je venu faire dans cette galère!

CHARLES FOLEY.

LES · ANNALES



LES COCARDES DE MIMI PINSON

30 Janvier 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes



SUPPRIME

OUATES RÉVULSIVES
TEINTURE D'IODE
SINAPISMES
FARINE DE MOUTARDE
CATAPLASMES

Dans tous les cas où ces produits sont employés.

Se présente sous la forme d'un savon à barbe, dans un étui métal et **ne contient aucun médicament.**

Ne tache pas.
Ne graisse pas.

ACTION IMMEDIATE par SIMPLE FROTTEMENT

Peut servir plus de 50 fois!

Le tube : **1.75** franco.
Les six : **9 fr.** franco.

Toutes Pharmacies.

Si vous voulez avoir le **Produit Pur,** *prenez*

l'Aspirine "Usines du Rhône"

LE TUBE DE 20 COMPRIMÉS........ **1 fr.50**
LE CACHET DE 50 CENTIGRAMMES : **0 fr.20**

EN VENTE DANS TOUTES PHARMACIES

GROS : 89, Rue de Miromesnil, PARIS

MASQUES OLYMPIA EN PEAU DE CHAMOIS en 3 pièces, pour maintenir la forme du visage. **30 fr.** » f°°
C...ES AMÉRICAINES pour développer la poitrine, la paire. . **20 fr.** » —
...ES-BANDELETTES paraffinées, contre les rides, la boîte. **3 fr. 80** —
APPAREIL RECTIFICATEUR pour tous nez incorrects, l'appareil. **15 fr. 50** —
Demandez le Catalogue. **N. OLYMPIA, 10, rue Gaillon, PARIS**

VIN SAINT-RAPHAEL

VIN TONIQUE

VIEILLARDS
AFFAIBLIS
CONVALESCENTS
ANÉMIE
CHLOROSE
etc., etc.

EN VENTE dans toutes les Pharmacies et les Drogueries.



EXIGER sur chaque bouteille :

1° Le Timbre de l'Union des Fabricants;

2° Le Médaillon de métal annonçant le *"Cléteas"* eau de mélisse et de menthe;

3° La Signature *St-Raphaël* en rouge sur la marque de fabrique.

Goût délicieux. Excellent vin de dessert et de lunch.

Envoi franco à domicile de *trois bouteilles* contre mandat-poste de **8 fr.** *Compagnie du VIN St-RAPHAEL, à VALENCE (Drôme.)*

MAISON FONDÉE EN 1872

L'APPAT



L'appât ! un flacon de DENTOL. L'ennemi se précipite pour le prendre, mais nos Poilus sont prêts.

Le **Dentol** (eau, pâte et poudre) est un dentifrice à la fois souverainement antiseptique et doué du parfum le plus agréable.

Créé d'après les travaux de Pasteur, il détruit tous les mauvais microbes de la bouche; il empêche aussi et guérit sûrement la carie des dents, les inflammations des gencives et de la gorge. En peu de jours, il donne aux dents une blancheur éclatante et détruit le tartre.

Il laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur délicieuse et persistante.

Mis pur sur du coton, il calme instantanément les rages de dents les plus violentes.

Le **Dentol** se trouve dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie.

Dépôt général : **Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.**

Le DENTOL est un produit français.

CADEAU Il suffit d'envoyer à la Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris, cinquante centimes en timbres-poste, en se recommandant des *Annales*, pour recevoir, franco par la poste, un délicieux coffret contenant un petit flacon de **DENTOL**, une boite de **Pâte DENTOL** et une boite de **Poudre DENTOL.**

PHENOL BOBŒUF détruit tout microbe ; en injection, guérit *Métrites, Pertes Bl.* e.c. Flac. 1 f.50.

OBÉSITÉ **LIN-TARIN** CONSTIPATION

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne. Paris.

A NOS LECTRICES

Toutes les femmes devront désormais être prêtes à parer à toutes les surprises de la vie.

Elles se constitueront un revenu certain et en dehors de toute atteinte, en s'adressant à l'Ecole Pigier, où l'on enseigne : Sténo, Dactylo, Ecriture, Calcul, Tenue des livres, Commerce, Langues, etc.

L'Ecole reçoit des élèves depuis l'âge de 13 ans. Diplômes. Emplois. Leçons le jour, le soir ou par correspondance : 19, boulevard Poissonnière, r. de Rivoli, 45, et r. de Rennes, 147, Paris.

POUR LES MILITAIRES

TOUS VÊTEMENTS ET ARTICLES
CONTRE LE **FROID** ET LA **PLUIE**

Chaussures, Chaussettes, Chandails, Caleçons, Gilets, Leggins, Ceinturons, Masques, Vêtements imperméables, etc.

TOUT POUR TOUS SPORTS

WILLIAMS & C°

1 et 3, Rue Caumartin, PARIS
39, Rue Sainte-Catherine, BORDEAUX

AVANT DE RIEN ACHETER
demander notre nouveau Catalogue (A) *envoyé franco*

MESDAMES
CHAQUE MOIS, les Capsules des **Dr JORET & HOMOLLE** Préviennent les *Malaises spéciaux* des Dames et des Jeunes Filles.
Le Fl. 4f50 f°°. Ph^ie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

L'HYGIÈNE du SOLDAT

L'alcool de menthe de Ricqlès est indispensable en campagne.

Par son action antiseptique il assainit l'eau, préserve des épidémies et dissipe tout malaise. C'est un stimulant énergique. Refuser les imitations. Exiger du Ricqlès.

DRAGÉES BEAUFUMÉ Guérison radicale des enfants et des adultes urinant au lit. 10f le fl. 5f le ½. CORDIET, Parthenay.

Votre devoir **PATRIOTIQUE** est d'obtenir le maximum de rendement dans votre **JARDIN.** Pour avoir ce résultat, faites-vous adresser gratuit et franco l'**ALMANACH DU JARDINIER** · CH. LEMAIRE ♦ Grainier, 103, Boul. Magenta. PARIS

---

la Blédine JACQUEMAIRE

est

l'ALIMENT FRANÇAIS

des Enfants, des Surmenés, des Vieillards, des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES

Pharmacies. Herboristeries. bonnes Epiceries.

2F la Boite

contenant 400 g^r net de farine délicieuse

DEMANDEZ UN ECHANTILLON GRATUIT aux Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

LES ANNALES

POLITIQUES ET LITTÉRAIRES

Revue Universelle paraissant le Dimanche

Directeur, Rédacteur en chef : ADOLPHE BRISSON

ABONNEMENTS (Édition illustrée) UN AN SIX MOIS
France et Colonies 12 fr. 6 fr. 50
Union postale.... 18 fr. 9 fr. 50
Le Numéro : 25 Centimes

ÉDITION DE LUXE (Papier fort) UN AN SIX MOIS
France et Colonies 15 fr. 8 fr. 50
Union postale... 22 fr. 11 fr. 50
51, rue Saint-Georges — PARIS

34e ANNÉE (1er SEMESTRE). Sommaire du N° 1701 *30 JANVIER 1916*

Notes de la Semaine

L'Équilibre

Nos lecteurs ont trouvé, à plusieurs reprises, encartées dans le numéro des *Annales*, des circulaires que je voudrais signaler, avec une insistance particulière, à leur attention. Elles émanent d'hommes considérables, membres de l'Institut, professeurs, philosophes, savants et soldats, présidés par M. Ernest Lavisse, groupés pour l'accomplissement d'une tâche essentielle. Ils se proposent de renseigner et de soutenir l'opinion française, en lui apportant des informations sévèrement contrôlées, en écartant d'elle ces rumeurs imprécises et contradictoires qui la troublent, l'énervent, la font passer quotidiennement d'un optimisme béat à un pessimisme exagéré et la laissent finalement sans boussole. Est-il donc si difficile de discerner la vérité, si dangereux de la dire? Ne vaut-il pas mieux la regarder en face, quelle qu'elle puisse être, que de s'abandonner à de passagères et décevantes illusions?

Doués des plus belles qualités du monde, nous avons un terrible défaut. Nous sommes impulsifs, impressionnables. Dès que nous concevons un espoir, nous le supposons réalisé, nous allons plus vite que les violons, notre imagination court la poste, devance les événements. Le kaiser s'enferme dans son palais. Nous en concluons qu'il est malade; le croyant malade, nous décidons qu'il est atteint d'un mal inexorable, que nous désignons expressément, dont nous exposons les origines, et dont nous décrivons les effets. Plus de doute, Guillaume se meurt, Guillaume est mort. D'énormes manchettes, imprimées en tête des journaux à gros tirage, répandent et commentent cette nouvelle. Le lendemain, les mêmes feuilles annoncent, en tout petits caractères, que l'empereur d'Allemagne est allé rendre visite à son cousin Ferdinand... Il y a huit ou dix mois, nous apprîmes que les Allemands se nourrissaient d'un pain économique dénommé pain KK et que ce pain, coriace et nauséeux, leur était, en outre, parcimonieusement mesuré. Un immense cri de joie retentit d'un bout à l'autre de la presse. L'ennemi agonise. Il n'en a plus que pour six semaines. C'est le commencement de la faim et de la fin. Muré dans sa prison par l'impérieuse volonté de l'Angleterre, privé de tout contact avec ses voisins, il manque d'air, il étouffe. Aujourd'hui, nous savons que le fameux blocus n'a jamais été qu'un leurre, et que les provisions de bouche, grâce à la complaisance des neutres, parviennent à destination. Le pain KK cesse d'être chansonné, nos médecins renoncent à disserter sur le cancer héréditaire des Hohenzollern... Et nous demeurons perplexes.

Alors, quoi? On nous trompe? On nous dupe? On nous traite en enfants? Fini, désormais. Nous ne nous laisserons pas prendre à ce jeu. Erreur profonde. A la première occasion, nous serons les jouets d'un nouveau mirage, — à moins que, trop souvent abusés, nous ne tombions dans l'excès contraire et ne nous insurgions contre l'évidence. Il arrive que la crédulité déçue aboutisse au scepticisme. De bons esprits ont résolu d'arrêter ce flottement, de nous mettre quelques grains de plomb dans la cervelle, de nous montrer les choses telles qu'elles sont et non comme nous souhaiterions qu'elles fussent... De là, la diffusion de ces utiles petits papiers que je me permets de recommander à votre sympathie. Faites-les circuler. Et lisez-les d'abord. Vous serez ravi de les avoir lus. Il n'existe pas une lecture plus réconfortante. Vous en sortirez les nerfs apaisés, l'esprit rasséréné, le cœur allègre. Vous vous sentirez délivré d'un poids très lourd, le poids de l'incertitude. Vous pousserez ce cri joyeux : « Enfin j'y vois clair! » Et ce sera un inexprimable soulagement.

La lettre n° 1, signée de M. Emile Durkheim, maître en Sorbonne (1), résume avec une courageuse franchise la situation de l'Europe en armes. A l'heure actuelle, les forces militaires des deux camps s'équivalent, ou à peu près. Il se peut qu'un accident, qu'un effort heureux, qu'un coup d'audace rompe brusquement en notre faveur cet équilibre. N'y comptons qu'à demi, ce sera sage Envisageons le cas où, longtemps encore, les Alliés et les Centraux demeureront accrochés, face à face, au bord de tranchées inexpugnables. La décision n'est pas mûre. Le vainqueur sera celui qui subira le plus stoïquement l'épreuve de la durée, la victoire ne peut être qu'une œuvre de patience. Et Durkheim-Mentor nous prodigue les conseils; conseils judicieux, marqués au coin de la prudence et de la raison : « Patientez, tenez, dominez vos nerfs, bannissez les pensées débilitantes, évitez de prononcer les mots qui dépriment, rendez vous utiles, travaillez. » Parfait! Ces avis sont excellents. Nous avons tout intérêt à les suivre.

La lettre n° 2 les appuie de la haute autorité de son auteur, M. Ernest Lavisse. Elle explique *pourquoi* nous devons résister jusqu'à l'extrême limite de notre capacité de souffrir et découvre à nos yeux épouvantés l'abîme où nous plongerait une défaillance. M. Lavisse ras-

(1) Encartée dans notre numéro du 3 janvier 1916.

semble en faisceau les manifestes pangermanistes publiés depuis le début de la guerre, les discours tombés du haut de la tribune du Reichstag et acclamés par la presque unanimité de l'assemblée. L'ambition, l'avidité, la cruauté germaines s'y étalent sans vergogne. Ces ogres prétendent tout avaler : la Belgique, nos villes du Nord, nos citadelles de l'Est, nos charbonnages, nos usines, nos colonies; ils méditent de voler l'or qui garnit le fond de nos bas de laine, de nous chasser, de nous avilir, de faire de nous leurs esclaves.

« Je demande à tous les Français, s'écrie M. Lavisse dans un superbe mouvement d'éloquence et d'horreur, je demande à n'importe quel Français : Plutôt que de laisser détruire, par le démembrement de la France, l'œuvre tant de fois séculaire des aïeux qui créèrent la nation française; plutôt que de payer, nous la France, un tribut à ce *kaiser* et à son peuple; plutôt que de descendre du rang éminent que nous tenons dans l'humanité à la condition de peuple inférieur, de peuple subordonné; plutôt que d'être, nous la France libre, nous la France libératrice de tant de peuples, réduits en servage, — je demande : Est-ce qu'il ne vaudrait pas mille fois mieux mourir? »

Oui, certes! Mais nous ne mourrons pas. Dans la lettre n° 3, le général Malleterre établit péremptoirement que la victoire ne saurait nous échapper. Il calcule, il suppute, il additionne, il retranche, il interroge les chiffres fournis par les ennemis eux-mêmes. De cet ensemble de documents, examinés à la loupe, jaillit une agréable impression de sécurité. « Au commencement de l'année 1916, les effectifs allemands sont diminués d'environ trois millions d'hommes. Là-bas comme ici, les classes 1914 et 1915 entrent en ligne. Les dépôts ne comprennent que les classes du landsturm, deuxième ban, non instruites. Dans cinq mois, l'Allemagne ne pourra plus réparer ses pertes. Elle devra utiliser ses *fonds de tiroir* et se résoudre à raccourcir ses fronts, sous peine de les voir briser par les troupes renforcées de la coalition. Ce sera, le prélude du recul et de la défaite... » Voilà ce que dit le général Malleterre. Nous le croyons sur parole. Notre confiance est d'autant plus ferme que les affirmations de M. Malleterre sont approuvées par M. Lavisse, et que l'ardent espoir du guerrier se trouve corroboré par l'esprit critique de l'historien.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Nous commencerons incessamment la publication de l'importante série d'articles déjà annoncée à nos lecteurs :

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Lettres à un Jeune Français

par LOUIS BARTHOU,

Ancien Président du Conseil.

La première lettre de M. Louis Barthou paraîtra dans le N° du 13 février.

LA MARTYRE DE REIMS

Nous avons reçu une telle affluence de demandes pour l'aquarelle de Louis Dauphin, que cette œuvre se trouve actuellement épuisée. Lorsqu'il en sera fait un nouveau tirage, nous en aviserons nos lecteurs.

Les Lettres de la Cousine

Vers la Lumière

Ma chère cousine,

Nous avons eu l'honneur, cette semaine, d'accomplir un pèlerinage dont je suis encore tout émue. Nous avions une relique à porter en terre sacrée, précieux objet travaillé par des artistes qui ciselèrent chaque pièce, chaque morceau, avec la ferveur des artistes du moyen-âge pensant aux madones. — Et, dedans le coffret, nous eûmes le bonheur de cacher un don, — offrande d'amour pour les pauvres d'une Reine exilée, que le malheur frôla de son aile.

Nous partîmes de grand matin, Mme Jules Siegfried, Mme René Viviani et votre cousine Yvonne, par une âpre bise d'hiver, et voilà que, tout d'un coup, le soleil se leva..., un soleil doux et tiède de printemps, un soleil de conte de fées.

— C'est un présage..., remarqua notre chère doyenne; nous allons au pays de la douleur et de l'héroïsme, et des rayons de joie illuminent notre chemin. J'y vois un signe d'Espérance, un symbole de Victoire... Et, de fait, le soleil en cette saison, montra des fantaisies miraculeuses; il s'accrochait aux arbres nus des forêts que l'ennemi avait foulées; il se jouait dans les flaques argentées des plaines recouvertes d'eaux débordantes; il dansait sur les clochers frappés par des balles impies; il irisait les grands sapins verts de mille feux follets... Il semblait dire : « Femmes qui avez pleuré, séchez vos larmes, comme je sèche les pleurs de la terre meurtrie; les paysages perdent leur tristesse sous ma lumière; le printemps approche ; voyez, la nature revêt son air de fête..., croyez aux beaux jours, ils reviendront... »

Et les villes passaient... Creil qui avait subi l'outrage des Allemands, Amiens à la belle cathédrale, Abbeville au port paisible, et, tandis que nous montions vers le Nord, il semblait que le soleil chauffât de sa flamme toute chose vivante... Parfois, un convoi militaire apparaissait sur la route, et l'on voyait des soldats marcher allègrement en cadence sous la grande voûte bleue, leurs casques brillant dans un miroitement d'arc-en-ciel... Et l'on songeait : Quoi ! tant de maux ont laissé leur empreinte sur ces espaces, tant de drames ont bouleversé le monde, tant de mères ont sangloté, et le soleil est là, tendre, lumineux et charmant! Il chante la vie pardessus les tombes, il murmure : « Prenez confiance, les ténèbres n'ont qu'un temps, et je brille clair aujourd'hui, en l'honneur de la petite Reine sans royaume à laquelle vous portez votre hommage... » Et voici Etaples, les dunes, la mer, l'air pur, et puis des tentes, et encore des tentes, fixées sur le sable d'or par des cordages pittoresques..., Des soldats s'exercent aux rites meurtriers; ils apprennent comment on tue les bêtes féroces, ils apprennent aussi comment on déjoue leurs ruses, ils s'initient au jeu sublime et terrifiant de la guerre, et le cœur se serre, en songeant que ces enfants si beaux, qui évoluent, sous un ciel d'azur, avec une précision d'automates, demain, peut-être, mourront pour la Patrie, au fond de quelque trou hideux, au rythme des obus, au son de la mitraille...

Et voilà Calais, première étape du voyage. Le lendemain le temps est encore plus éblouissant que la veille, on se croirait aux bords de la Méditerranée. Le colonel de la mission française en Belgique, met à notre disposition des autos qui fendent l'espace. Nous traversons des villages et des villages aux maisons basses dont les persiennes vertes et les murs d'ocre rutilent sous le soleil... Est-il possible que ces humbles demeures aient failli s'écrouler sous les obus et que ces champs paisibles fussent menacés du carnage, car nous approchons de Dunkerque, cible des ennemis... Quels désastres, quelles tristesses révèleront la grande cité maritime, en quel désordre trouverons-nous la ville?... O surprise..., elle est animée, joyeuse presque, les boutiques sont parées, les rues pleines de monde, et les habitants ont l'air de ne prendre aucun souci d'un voisinage dont ils savent bien qu'ils auront raison... Il fait beau, le soleil luit, quelques bonnes gens causent sur le pas de leur porte...De ci, de là, un drapeau indique les caves où il ferait bon s'abriter en cas d'alerte, et les enfants, tout en jouant, racontent... On n'a pas vu de taube aujourd'hui... Et cependant la grande église montre la blessure de ses tours crevées, et ses ouvertures béantes et douloureuses, le spectacle est poignant... à l'intérieur, des plâtras, des décombres, de la boue, et..., tendant ses bras vers le ciel dans un geste tragique, un Christ en croix, épargné par miracle... Des ouvriers déjà travaillent à réparer les dégats, des poutres s'enchevêtrent, des échelles s'appuyent sur les lourds piliers, et là-bas..., comme un deuxième présage de bonheur..., une petite fleuriste installée dans les ruines, toute souriante, vend des fleurs... Si j'osais j'achèterais un humble bouquet de violettes pour la Reine... et je me permettrais de lui présenter en disant : « Je les ai trouvées dans la maison de Dieu, elles y répandaient un parfum très doux d'espérance. » Mais une fausse pudeur me retient, car ose-t-on jamais accomplir simplement un geste simple inspiré par le cœur?

Nous déjeunons à merveille chez les aimables hôtes qui nous accueillent en leur vieil hôtel historique de Dunkerque, en compagnie du ministre de France M. Klobukowsky, et de sa charmante femme qui veut bien nous servir d'introductrice auprès de Sa Majesté la Reine Elisabeth.

Et maintenant, le vrai, l'émouvant pèlerinage commence..., les autos bondissent sur les routes plates, un poteau tricolore marque la fin de France..., nous foulons le sol sacré, nous sommes en terre sainte!... les routes sont sillonnées de soldats du roi Albert, des factionnaires étonnés demandent et redemandent encore, l'air soupçonneux et surpris, nos passeports... Ils ont peine à croire que ces trois françaises vont pénétrer plus avant dans le pauvre royaume, grand comme deux arrondissements, où une princesse de légende et un héros-roi gardent l'honneur de la Belgique...

Des convois marqués de la croix de Genève passent, transportant des blessés; des fantassins boueux sortent des tranchées pour rejoindre leur cantonnement, et tout d'un coup, — ô merveille! nous apercevons, piqué dans un pré, un abricotier tout rose, défi aux saisons, défi au sens commun, un abricotier en fleur qui s'épanouit sous le soleil invraisemblable de janvier..., c'est le troisième signe miraculeux de notre voyage, et cet arbre aux couleurs de joie semble prophétiser la Victoire... « Nous arrivons », souffle à voix basse un attaché de la mission... Et les autos stoppent devant une villa de brique claire, plantée dans le sable des dunes au bord même de la plage...

Le major du roi nous reçoit au perron et nous introduit dans un salon tendu de cretonne à fleurs, d'une simplicité émouvante Deux larges baies s'ouvrent, l'une sur une

mer d'argent aux horizons infinis, et l'autre sur des dunes arides, où le soleil jette ses feux couchants... Aucun objet d'art ne sollicite l'attention, aucun bibelot ne retient le regard; la pièce, dans sa nudité lumineuse, a une noblesse saisissante... C'est le cadre shakespearien d'une reine dépouillée qui a voulu reposer sa solitude dans l'immensité et la splendeur de la mer.

« Sa Majesté va venir », annonce toute souriante la dame d'honneur la comtesse de Caraman-Chimay. L'instant est solennel et charmant... La porte s'ouvre, et, tandis que nous nous inclinons, une apparition surgit... C'est Elle..., la tendre et douce reine, adorée de son peuple, admirée du monde entier... C'est Elle vêtue de bleu, la tête coiffée d'un polo de velours noir, toute simple, toute menue, toute grâce. Mme Klobukowsky nous nomme à sa souveraine..., et tout de suite elle s'avance vers nous et serre chaleureusement la main de Mme René Viviani dont elle sait le deuil, et d'une voix légère comme un murmure, elle lui dit sa peine de sa peine, et le beau souvenir qu'elle a gardé de la France... Elle s'approche de Mme Siegfried dont elle connaît la vie de dévouement et de bonté, et trouve pour chacune de nous des paroles qui vont au cœur... Et puis elle arrête ses regards sur le précieux coffret et l'examine longuement, en artiste... Je voudrais pouvoir répéter ici les termes émus avec lesquels Mme Siegfried présenta l'œuvre d'art à la Reine... Notre chère doyenne dit l'hommage passionné des Françaises pour Celle qui était à leurs yeux plus qu'une Reine, un Idéal, l'Exemple de toutes les bontés, de toutes les vertus, de tous les sacrifices. Elle lui présenta le coffret merveilleusement ciselé comme un symbole de reconnaissance dans lequel chaque femme avait mis un peu de son cœur et les artistes le meilleur de leur génie... Et la Reine, immobile, ses beaux yeux limpides largement ouverts, entendait avec son âme...

Ah! de quel accent plein de douceur, presque à voix basse, Elle prononça : « Je suis émue..., très émue... Je vous remercie... » Elle semblait regarder au delà, comme si une fugitive vision de bonheur passait dans le lointain... A mon tour, je me permis de parler de ces lettres venues de tous les coins du monde, accompagnant l'humble obole aux Pauvres, et apportant l'immense et respectueuse tendresse des femmes, des jeunes filles, et même des enfants à la Souveraine penchée sur toutes les souffrances, et qui savait aimer et consoler...

La Reine, toute droite, ses petites mains croisées, écoutait... Puis elle répandait la grâce de ses phrases courtes et douces, dont elle prolongeait la pensée par le regard adorable de deux yeux bleus impossibles à oublier... On eût dit quelque Princesse lointaine rêvant au bonheur de l'humanité, quelque héroïne de légende aux regards de lumière et de vérité, et cette petite Reine, objet universel d'un culte, s'auréolait de toutes les gloires discrètes, de toutes les grâces pudiques de la Femme.

Elle permit qu'on parlât de ses malades, de ses hôpitaux et de ses blessés qu'elle soigne avec tant de bonheur..., et ses grands yeux s'illuminèrent d'une émotion tendre, quand nous racontâmes l'admiration des enfants de France pour le fils du Roi soldat, qui donnait, en pleine jeunesse, l'exemple du courage et de la discipline... Et puis elle dit son amour de la musique et toujours ses yeux bleus, ses yeux nostalgiques, ses yeux de visionnaire, ajoutaient aux mots leur sens profond, leur émotion, leur charme, leur poésie...

Et elle laissa la conversation s'égarer au hasard des chemins de traverse. Elle dit à Mme Viviani combien le talent de M. Viviani lui était connu, et à chacune de nous, elle eut la grâce d'exprimer des sentiments indulgents que nous garderons au coin précieux de nos mémoires... Le soleil empourprait les sables de ses dernières ardeurs, — la belle journée finissait en apothéose..., c'est le temps de la Reine..., remarqua Mme Siegfried, c'est le présage heureux.

Elle sourit d'un joli sourire d'enfant infiniment confiant... et, dans ce cadre lumineux et sauvage, nous eûmes la sensation d'une lumière intérieure et très douce, d'une lumière de l'âme éclairant le paysage, éclairant la vie et la douleur, et c'est nous qui remportâmes de cette visite la plus noble des espérances, le plus miraculeux, le plus inoubliable des souvenirs.

Quand la Reine quitta le salon, nous eûmes, tout d'un coup froid au cœur... Notre doux pèlerinage au pays de lumière venait de s'accomplir... Et, tandis que dans l'ombre les autos filaient silencieuses sur Furnes blessée et laissaient au loin l'Yser mystérieuse et Dixmude la martyre, je pensai dans la mélancolie du soir, au regard de ces deux yeux clairs, de ces deux yeux de rêve... et je les imaginais devant la victoire, devant le retour à Bruxelles en Brabant..., devant la fin de la sublime Epreuve. Et je revis le salon nu, la mer infinie, les sables arides, seul cadre digne de cette Princesse de légende..., de cette Reine sublime et malheureuse..., de cette fée de Bonté et de Beauté!

YVONNE SARCEY.

LES CONFÉRENCES
de l'Université des Annales

Les trois conférences données au cours de la semaine dernière ont ouvert avec éclat la saison nouvelle. Nous avons dit le grand succès obtenu par Me Henri-Robert dans ses chaleureuses évocations des héroïnes françaises du passé. Cette causerie, où il a versé la force et le charme de sa parole en même temps que l'émotion de son cœur, fait impatiemment attendre celle qu'il nous apportera, dans quelques jours, sur les héroïnes de la guerre actuelle. Ces pages que les auditeurs d'Henri-Robert, après les avoir applaudies, seront heureux de lire dans le *Journal de l'Université*, resteront parmi les plus belles qu'aient inspirées les heures glorieuses et terribles que nous vivons.

❀

Le grand poète Jean Richepin a retrouvé son public enthousiaste et fidèle. Dès qu'il apparut, avant même qu'il eût prononcé un mot, une affectueuse ovation le saluait. Vous savez que notre illustre ami entreprend, cette année, un voyage d'exploration à travers *l'âme et la littérature anglaises*. C'est un domaine qui lui est familier. Il s'y meut à l'aise. Nul ne possède mieux, non seulement les classiques (on se souvient de ses merveilleuses leçons sur Shakespeare), mais la littérature populaire de ce pays. Il en a extrait mercredi une première moisson savoureuse et variée. Il a lu et commenté — avec quel art, avec quel charme — les ballades, les chants, les récits naïfs éclos sur le vieux sol britannique. Quelques-uns de ces morceaux sont poignants; d'autres sont assaisonnés d'une malice narquoise. Nous citerons un des plus spirituels, qui pourrait avoir pour titre : *A chacun son métier*, vérité évidente sous toutes les latitudes.

JOHN GRUMLIE

John Grumlie jura par la lumière de la lune et par les feuilles vertes de la forêt qu'il pouvait faire plus d'ouvrage en un jour que sa femme n'en pouvait faire en trois. La femme se leva au matin pleine de soucis et de fracas : « John Grumlie, reste à la maison, John, et j'irai pousser la charrue.

» D'abord, tu habilleras nos chers enfants et tu leur mettras leurs vêtements. Puis tu tourneras le moût, John, ou la bière se perdra. Puis, tu devideras le fil, John, que j'ai filé hier. Puis, tu prendras soin des poules, John, sinon elle se sauveront. »

Ah! il habilla ses chers enfants, et leur mit leurs vêtements; mais il oublia de tourner le moût et la bière fut perdue. Et il chanta gaiement en dévidant le fil que sa femme avait filé la veille; mais il oublia d'appeler les poules et toutes les poules se sauvèrent.

La vache entêtée, ne voulut pas donner de lait; il prit la baratte et ne put faire du beurre; et rien n'allait bien, et tout allait de travers; il trépignait et pleurait de rage. Il courut alors au haut du coteau, criant et faisant des signes... L'entendit-elle, ne l'entendit-elle pas, elle continua d'aiguillonner ses bœufs.

La femme de John Grumlie revint au soir et se mit à rire comme une folle en voyant la maison dans un tel désarroi, et John si maussade et si vexé. Il dit : « Je renonce au ménage, je ne veux plus être maîtresse de maison. » — Vraiment, dit-elle, je suis satisfaite, tu peux continuer jusqu'à la fin de tes jours. »

« Le diable m'emporte! grogna John, je veux refaire ce que j'ai toujours fait. » Sur ce, la femme prit un gros gourdin, et John se glissa vers la porte : « Tout beau, tout beau, ma femme, je retiendrai ma langue; je reconnais mes torts; dorénavant, je tiendrai la charrue, et toi, tu garderas la maison. »

❀

Une vive curiosité s'attachait à la conférence de M. Louis Barthou. L'éminent homme d'Etat inaugurait la série consacrée au *patriotisme dans la poésie et le théâtre*. Sa vaste culture, son goût délicat et fin lui permettent d'aborder tous les sujets avec une égale compétence. La façon dont il a parlé des dramaturges qui exaltèrent l'idée de patrie lui a valu un triomphe. Il est parti de Corneille pour aboutir à Edmond Rostand, examinant, chemin faisant, les œuvres célèbres d'Henri de Bornier, de Sardou, de Lavedan, établissant, entre ces auteurs, entre ces œuvres, des rapprochements ingénieux, montrant, à travers la diversité de leurs physionomies littéraires, le lien de l'inspiration commune qui les unit. Cette leçon de haute critique, semée d'allusions émouvantes aux tragédies de la guerre, s'est achevée dans une éloquente péroraison. En termes magnifiques, l'orateur a affirmé sa foi inébranlable dans le succès final et prochain de notre cause. Venant de lui — du ministre qui a fait voter la loi de trois ans — cette assurance a profondément ému l'auditoire.

Le numéro du *Journal de l'Université* qui vient de paraître contient la suite de l'attachante et remarquable étude de M. Campinchi sur l'Histoire de la Grande Guerre. Son dernier chapitre sur la Bataille de la Marne, si exactement documenté, a suggéré au général Bonnal quelques réflexions que nous empruntons à son article de *L'Intransigeant*. M. Bonnal précise les conditions dans lesquelles le général Joffre et le général Gallieni purent collaborer, et préparèrent, par leur étroit accord, la victoire décisive. Le général Bonnal insiste sur le rôle prépondérant joué par le général Gallieni en cette journée mémorable :

« Dans la même journée, écrit M. Campinchi, le gouverneur de Paris s'entretient trois fois par téléphone avec le généralissime » qui décide que le moment est enfin venu de passer à une offensive générale. »

Les trois entretiens par téléphone du général Gallieni avec le général Joffre sont désormais historiques, mais, de la part du gouverneur de Paris, ils avaient pour objet de convaincre le général en chef qu'il y avait lieu de renoncer à la prolongation de la retraite générale sur la Seine pour exploiter la faute de von Kluck en attaquant de flanc l'armée de celui-ci. A la suite du troisième entretien téléphonique des deux généraux en question, le commandant en chef partageait la conviction où était le général Gallieni qu'il convenait de reprendre immédiatement l'offensive sur tout le front.

... Si le général Joffre, écrit encore le général Bonnal, en raison de l'emplacement qu'il occupait, le 4 septembre, au centre du dispositif général de retraite, n'a pu observer directement la manœuvre pseudo-enveloppante de l'armée von Kluck, il s'est laissé convaincre par le général Gallieni, dont le poste d'observateur se trouvait au nord du camp retranché de Paris, et il a eu le grand mérite, non seulement de faire sien le plan d'engagement du gouverneur, mais encore de donner à ce plan toute l'ampleur qu'il comportait.

On peut donc affirmer que le plan de la bataille de l'Ourcq d'où est résulté le plan de la bataille de la Marne est une œuvre collective à laquelle ont collaboré, à des titres divers, le gouverneur de Paris et le général en chef des armées anglo-françaises.

Le plus grand mérite en revient sans aucun doute au général Joffre, chef supérieur, et comme tel, assumant les plus graves responsabilités, mais il ne faut pas oublier que sans *l'éclair de génie* dont le général Gallieni a fait preuve le 3 et le 4 septembre 1914, le sort de Paris et avec lui, de la France entière, eût été compromis.

Voici le programme des conférences de la troisième semaine :

Lundi 31 janvier, à 2 h. 1/2.

Héroïnes Féminines de la Grande Guerre
par Me Henri-Robert.

Mercredi 2 février, à 2 h. 1/2

Bacon, La Philosophie de la Nature
par Jean Richepin,
de l'Académie française.

Vendredi 4 février, à 2 h. 1/2

Un Peuple d'Epopées
(Les Poèmes et les Chants de la Serbie)
par Frantz Funck-Brentano.
Avec le concours de Mlle O'Brien.

Toutes ces conférences seront publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement scolaire (24 nos) : 10 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Semaine encore calme, très calme, presque trop calme. Pas de nouveaux blessés... Nous en avons profité pour travailler avec d'autant plus d'ardeur à nos envois au front. Leur nombre s'élève, aujourd'hui, à 23,884, comme en fait foi le livre de Mme Nicolle. Nous utilisons l'accalmie laissée par l'hôpital pour multiplier nos envois aux tranchées. Mais qu'il faudrait posséder de cœurs, de bras et de jambes, pour satisfaire tous nos amis les combattants! Nous mettons, comme toujours, quelques-uns de ces braves sous la protection de nos cousines. Et, d'abord, nous sollicitons pour nos Poilus des tranchées des marraines; ils y ont droit aussi : le soldat des pays envahis qui a sa marraine est un homme heureux. On s'occupe de lui moralement, on lui écrit, on le réconforte, on lui adresse des paquets, on lui porte aide. Nous avons pu déjà donner ainsi 1,243 marraines à nos soldats, mais qu'est-ce, en comparaison des listes toujours plus longues d'« orphelins » réclamant une marraine et dont Mlle Dastarac consigne soigneusement les noms, adresses et recommandations sur son livre.

Transmettons en hâte quelques demandes.

Parmi celles d'ordre fantaisiste, citons celle du *lieutenant Cousinou, commandant C. M. B. 2, 166e d'infanterie, secteur 175*, qui prie, si possible, qu'on lui procure un duplicateur quelconque, désirant fonder un journal intime dans leur compagnie de mitrailleuses.

M. Ch. Taron de Lannoy, chef de section des bombardiers, 19e compagnie du 370e, secteur postal 56, serait heureux d'avoir une jumelle pneumatique, qui lui manque beaucoup dans ses postes de bombardiers où l'on a besoin de voir à un mètre près.

Le *docteur Félix Coste* demande des jeux, revues, livres, pour le petit cercle qu'il s'occupe de créer à l'*Hôpital de Villert-Dancourt, par Passavant (Marne)*.

M. Boucher, médecin auxiliaire, 4e zouaves, 4e bataillon, secteur 131, souhaite des castagnettes, guitare, flûte. Cette demande me paraît d'autant plus charmante qu'elle est appuyée par le poète Jean Cocteau, soldat au 4e zouaves.

Allons vite pour ne pas perdre de temps ni de place et remarquons en passant que le *capitaine Pascal, commandant la compagnie de mitrailleuses de la 34e brigade, 114e d'infanterie, secteur 166* (autrefois secteur 66), remercie les donataires qui lui ont adressé de nombreux colis dont le contenu lui permettra de doter d'effets absolument nécessaires ses admirables soldats.

Tout au contraire, signalons la demande multiple et dévouée de M. *Jean Gladigny, sergent, 18e compagnie, 319e d'infanterie, secteur 41!* Il fait appel à la grande générosité des cousines des *Annales*, et serait heureux de recevoir pour plusieurs de ses camarades sans famille et très malheureux, des lainages, gants fourrés, maillots, chaussettes et passe-montagnes. Des réchauds à alcool solidifié seraient également les bienvenus.

Pour rompre la monotonie des tranchées il désirerait, de plus, un peu de lecture, revues, livres, pas trop abstraits cependant, et quelques jeux, pas encombrants mais intéressants.

Et, maintenant, parlons un peu de nos coussins. Ces coussins qui se glissent sous la tête des blessés en chemin de fer, qui adoucissent les cahots des autos, qui sont affectueux et commodes. Savez-vous combien l'Œuvre a pu en envoyer? Ecoutez ce qu'écrit là-dessus la sœur de notre grand patriote, Mlle Déroulède :

« Grâce à vous, l'Ouvroir Paul Déroulède a déjà envoyé plus de 7,000 coussins aux diverses ambulances du front. Un jeune poète, grâce à la demande de coussins par *Les Annales*, a appris l'existence de cette Œuvre et la chante dans des vers que je trouve charmants et qui remercieraient, il me semble, mieux que je ne pourrais le faire moi-même, les aimables et généreuses lectrices des *Annales*.

Je vous envoie donc la copie de ce petit poème et vous remercie d'avance pour l'auteur. »

A Mlle Déroulède.

Ils gisent sur la terre dure,
Les fiers martyrs tombés pour nous,
Teignant de leur sang les cailloux,
Ils gisent sous l'âpre froidure.

Et, tendres à ces lionceaux,
Les mères, loin du bruit des armes,
Regardent d'un œil plein de larmes
Les oreillers de leurs berceaux.

Ah! pauvres têtes fracassées!
Corps jeunes, si vaillants hier!
Bras forts, qu'a mutilés le fer,
Yeux crevés, poitrines percées!

Quand, après des heures, des jours,
Sur eux se penchent la Croix-Rouge,
Cherchant qui respire ou qui bouge,
Qui, là-bas, appelle au secours,

Pour les porter à l'ambulance,
Les doux oreillers d'autrefois
Adouciraient le dur pavois
Où tant de douleur les balance.

Mais c'est bien à vous d'y veiller,
Sœur du barde de la bataille!
Pour peu que chacune y travaille,
Chacun aura son oreiller.

Les vieilles robes de baptême,
Les courtines des lits anciens,
Les blancs voiles éoliens
De l'hymen, doux et cher emblème

Tout s'effilera sous nos mains.
O nos fils! puisse notre veille
De l'abri sûr où l'on sommeille
Adoucir pour nous les chemins.

Pour endormir notre souffrance
Vous y trouverez les chansons
Des vendanges et des moissons,
Et les rondes de votre enfance.

Vous qui veillez à leur repos,
O vous, leur sœur et leur marraine,
Laissez les refrains de Lorraine
Chanter au chevet des héros!

ALCIDE MARON,
Lauréat des Jeux Floraux.

L'Adoption des Prisonniers

D'abord, donnons un avis général, — il vaut mieux, dans les paquets envoyés à nos filleuls ne pas mettre de linge. Nous avons de fortes raisons de croire que tout ce qui est « coton » n'est pas remis aux destinataires et sert à d'autres fins.

Les lainages, au contraire, les chaussures, les vêtements, les denrées alimentaires sont bien reçus.

Transmettons encore un autre renseignement qui nous vient d'un parrain miraculeux

qui, à lui seul, a pris la charge d'une centaine de prisonniers... Ayant su que le pain arrivait généralement moisi, il a étudié la question et, après bien des tâtonnements, il est arrivé à faire fabriquer un pain que nos chers prisonniers trouvent excellent, et tous prient d'en continuer l'envoi attendu impatiemment... Ce sont des flûtes de 500 grammes de pain blanc ordinaire très recuit et ramené à 380 grammes par la cuisson (ou, plutôt, par la *recuisson*)... « j'envoie maintenant 300 pains environ par semaine, m'écrit ce généreux ami, et j'en reçois tous les jours des remerciements émus. »

Parmi nos soldats prisonniers, sait-on que nous avons une femme? C'est une jeune étudiante russe, engagée au début de la guerre comme volontaire, après s'être fait couper les cheveux. Elle a dix-huit ans seulement et souffre beaucoup du froid. Heureusement, nous avons pu lui donner une bonne marraine, mais il m'a paru que cette jeune fille, cette engagée militaire, nous appartenait un peu aussi; sa marraine actuelle est Mme Louise Rivière, à Narbonne.

Le froid, la faim, sont les deux grands souffrances physiques des prisonniers; il faut que nos marraines pensent que la guerre peut être longue, et que nos enfants, là-bas, ne doivent pas s'anémier. Tous les reconstituants sont les bienvenus, les grands laboratoires nous ont fait quelques dons intéressants. Dieu veuille que l'exemple soit suivi! C'est ainsi que nous avons envoyé 12 bouteilles d'Iodose du docteur Fraysse au lazaret d'Ohrdruff; nous avons envoyé également 100 bouteilles de Gaïasyl, don du docteur Leriche, et j'imagine le bonheur avec lequel ces reconstituants seront reçus. Nous avons envoyé aussi 75 grandes boîtes de lait concentré à la caisse centrale de secours de Munster, 75 boîtes à l'abbé Dubois au camp de Minden, et encore 100 boîtes de lait concentré au lazaret d'Ohrdruff, qui a bien des malades, des phtisiques, et une légion d'anémiés.

Ces dons collectifs sont très utiles, c'est ce que nous explique avec infiniment d'émotion le président du comité de secours de Schneidemühl.

« Ayant reçu de nombreux dons des abonnés des *Annales*, à la suite de mon appel..., si nombreux que tous les membres du comité sont occupés à répondre « aux cousines de France », il me fait observer que beaucoup d'entre elles demandent un filleul, ce qui est à la fois plus tendre et plus flatteur. Mais dans certains cas, il serait sage de passer par l'intermédiaire de comités qui fonctionnent dans tous les camps. Car il arrive ceci : les nécessiteux ayant frappé à de nombreuses portes, à la fois en France et en Suisse, restent parfois de longs mois sans nouvelles, puis, tout d'un coup, trois ou quatre secours arrivent à la fois, et si c'est pour le comité une joie de voir heureux un camarade longtemps délaissé, c'est aussi un crève-cœur de sentir abandonné le nécessiteux, qui n'a pas osé implorer un secours, et qui poursuit tristement sa pauvre vie, jamais éclairée par le bonheur d'un envoi de France... Je sais, ajoute-t-il, que la charité faite par notre intermédiaire est un peu anonyme. Mais ce sacrifice permet qu'aucune misère ne soit oubliée. »

L'auteur de cette lettre est *M. A. Richaud, adjudant au 63e chasseurs alpins, 8e compagnie, président du comité de secours, Gefangenenlager 1, Schneidemühl, Posen (Allemagne)*.

Nos cousines veulent-elles donner leur protection à un camp composé de 3,000 Français, Belges, Anglais et Russes... Il s'agirait d'envoyer de l'utile, naturellement, lainages, denrées si possible, mais aussi pour un petit théâtre assez bien conditionné et dont les bénéfices assurent aux nécessiteux des secours immédiats, des pièces de théâtre, beaucoup de pièces de théâtre..., de la musique, car il y a un orchestre composé d'un piano, 3 violons, une clarinette, 1 piston, une contrebasse, 1 violoncelle..., et tous les accessoires susceptibles d'assurer des représentations brillantes : costumes, perruques, etc... Les dons seront reçus pour le Comité avec des transports de reconnaissance, par *M. Georges Secleppe, Gefangenenlager, Lichtenhorst, baraque 3, Postgilten (Hannover)*.

A l'heure actuelle, l'Adoption des Prisonniers compte 6,481 marraines.

Y. S.

La Souscription de la Reine

C'est le jeudi 20 janvier, à trois heures de l'après-midi, que fut remis à Sa Majesté la reine Elisabeth, par Mme Jules Siegfried, présidente du Comité d'Initiative, par Mme René Viviani, membre du Comité d'honneur et par Yvonne Sarcey (Mme Adolphe Brisson), le coffret d'ivoire, de vieil argent et de bois précieux, signé des deux grands artistes orfèvres d'art, MM. Ecalle et Becker... Cette œuvre d'orfèvrerie, fut payée avec les souscriptions reçues personnellement par Mme Siegfried et ses amis. Au fond du coffret, fut placé un chèque de trente mille francs, montant des souscriptions reçues par *Les Annales* pour les Pauvres de la Reine.

La députation fut présentée à S. M. la reine par Mme Klobukowsky, la femme de notre ministre d'Etat à Bruxelles (aujourd'hui au Havre).

Le voyage fut singulièrement facilité par la bonne grâce de M. Sartiaux, directeur de la Compagnie du Nord, et par celle du colonel Génie, chef de la mission française en Belgique... M. et Mme Picot, par leur aimable hospitalité à Dunkerque, le gouverneur de Calais, par sa haute courtoisie et les attachés militaires du colonel, par leurs prévenances, permirent à la députation de s'acquitter de leur agréable tâche et de porter à la reine l'hommage ému des femmes françaises...

Le coffret, jugé très beau par Sa Majesté la reine, mais insuffisamment patiné, de l'avis des deux artistes, fut rapporté à Paris, où il sera parachevé avec toute la délicatesse, tout le fini souhaité par MM. Ecalle et Becker; après quoi, il sera exposé, afin que tous les souscripteurs puissent se rendre compte de l'effort d'art fait pour offrir à une souveraine, un souvenir de respect, de reconnaissance.



DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

77e LISTE DE SOUSCRIPTION

25e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 15 au 21 janvier 1916)

M. P.-G. Sargavakian, Salonique, 8 fr. — Mme Mayna, Glascow, 180 fr. — Cousine Marguerite, Rouen, 10 fr. — Mme S.-S. Hesselgrave, Mumesola, 25 fr .75. — Une très ancienne Abonnée, 10 fr. — M. E. Kahn, 5 fr. — Une Abonnée au Cameroun, 11 fr. 50. — R. G..., 6 fr. 75. — Mme A. de La Chapelle, Boston, 29 fr. — Mme Landy, Alger, 20 fr. — Mlle Porte, Tananarive, 10 fr. — Mlle Berthe Zindir, New-York, 10 fr. 30. — G. Moulin, Valmont, 20 fr. — Moïse Yomtor, Salonique, 2 fr. — Mme Givry, Diégo-Suarez, 10 fr. — M. Ferrandini, Madagascar, 4 fr. 25. — Mme Onillon Mariault, Angers, 1 fr. — Mlle Graziani, Ain-Sultau, 2 fr. — M. Rodet, Monteeau-les-Mines, 17 fr. — Cousine Marguerite, Rouen, 10 fr. — Mme Guépet, 10 fr. — Mme Rimbeau, Toulon, 10 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr. — Anonyme, 115 fr. 20. — Hélène et Nadine Taraowski, Kieff, 100 fr. — Mme Valles, Bilbao, 7 fr. — Mme J. Cobriet, New-York, 2 fr. — Mme M. Fava, Cologne, 9 fr. 50. — Mme Ch. Moy de Lacroix, Tananarive, 9 fr. 70. — Mme Alf. Michaels, Montréal, 5 fr. — Mlle Dembreville, 1 fr.

Total général de cette 7, liste........ 681 fr. 95

(A suivre.)

A LA MANIÈRE de Pierre Corneille

J'ai lu, de mes yeux, la lettre d'un soldat plus humble, qui travaille aux mines, et qui demande des livres de préférence à des tricots ou à du chocolat.

« Vu, dit-il, qu'on n'est occupé que huit heures sur vingt-quatre et qu'on a encore bien du temps à soi », — sans doute entre deux explosions de fourneaux.

On lit donc, mais il va de soi que toutes les lectures ne seraient pas de saison; et il nous a été remontré, par exemple, que nous commettrions provisoirement une inconvenance, si nous prenions quelque plaisir à *La Parisienne* de Becque. En revanche, tout le monde est d'accord sur Pierre Corneille. Voilà l'auteur de circonstance! Je souscris à une opinion si évidemment juste, et je ne voudrais même pas que l'on fît, dans l'œuvre de notre grand tragique, un choix qui me paraît arbitraire. On nous réduit, si j'entends bien, au *Cid* et à *Horace*, qui seraient, en effet, les seules pièces à relire, s'il n'y avait de belligérants que les Français et les Anglais; mais il y a, en outre, les Allemands, et c'est le cas de nous rappeler que Corneille a écrit aussi *Le Menteur*.

Je signale cette comédie aux personnes qui seraient de loisir : en temps de paix, elle n'amuse pas toujours follement le public; mais il y trouverait, aujourd'hui, un ragoût particulier. Elle est d'*actualité* (comme nous avons tort de dire, en notre argot), ou bien elle n'est pas « inactuelle », comme dit Frédéric Nietzsche. Les livres et les drames n'ont pas seulement un destin, mais une heure. *Le Menteur* fourmille d'allusions à l'Agence Wolff, — déjà! Le kaiser ne ressemble pas à Dorante comme deux gouttes d'eau; mais tous les curieux de l'univers, qui ont les yeux fixés sur lui, ressemblent au valet Cliton qui, à chaque invention nouvelle de l'imposteur, se demande :

— Comment se tirera-t-il encore de celle-ci?

Je ne crois pas que tout le théâtre comique ou tragique nous offre un seul personnage qui soit, pour le moment, tiré à plus d'exemplaires que ce Cliton.

Quant à Géronte, père de Dorante, nous souhaiterions qu'il s'appelât « Peuple », comme un des héros favoris d'Aristophane, qu'il représentât le peuple allemand, bien entendu, et qu'au dénouement, lorsque la mèche sera éventée, il lançât à son empereur la fameuse apostrophe :

— Etes-vous gentilhomme?

Ne nous flattons pas de ce vain espoir. D'abord, on ne voit pas trop de quel droit le peuple allemand reprocherait à Guillaume II une fausseté si nationale, et le kaiser aurait beau jeu à répliquer :

— Etant sorti de vous...

Ayons pour certain que, le jour où le mensonge sera percé, le peuple allemand n'en fera pas un crime de plus à son maître. Il lui en tiendrait compte, plutôt, comme d'une circonstance atténuante. Je ne sais, n'étant point philologue, ce que vaut l'étymologie, donnée par les Allemands eux-mêmes, de leur nom, qui signifierait « trompeur ». Ce n'est peut-être qu'un à peu près, mais un à peu près qui tombe bien juste. Lorsque toute une race est ainsi pénétrée de mensonge, elle le subit aussi naturel-

lement qu'elle le pratique. Elle ne pardonne pas seulement les mensonges qu'on lui fait : elle s'y délecte; elle aime d'être trompée, comme les femmes d'être battues (la race allemande sera l'un et l'autre). Si j'ose risquer ce barbarisme, elle aime également de mentir et *d'être mentie*.

Ils ne se fâcheront pas. Géronte se fâche, parce qu'il ne participe point de la faculté de mentir, — parce qu'il est Français. Cette fois, bien que je ne sois pas plus philologue que tout à l'heure, je suis sûr de l'étymologie : « français » vient de « franc », qui veut dire libre, et, dans tous les langages primitifs, le même mot désigne toujours la liberté et les qualités nobles qui en sont l'apanage.

— Mais, direz-vous, est-ce que Dorante n'est pas Français? (Et, pour comble, l'original était Espagnol!)

Si *français* et *menteur* sont deux termes opposés, quel non-sens et quelle inconvenance que Corneille ait fait une comédie française sur un vice qui n'est pas de chez nous! — Ah! Dieu! Serons-nous obligés de renoncer au *Menteur* comme à *La Parisienne,* tant que la guerre durera?

Non. Ce qui arrange tout, c'est que Dorante est charmant. Ses imaginations sont spirituelles. Assurément, celle de son mariage secret, de la montre à répétition qui sonne, du pistolet qui s'accroche dans la chaîne et dont le « déclin » joue, celle-ci est un peu tirée par les cheveux. Mais la prise de Paris, évacué ensuite par hygiène et par humanité pour cause de choléra, enfin, tous les contes des agences allemandes, ne sont pas moins tirés par les cheveux et ils ne souffrent pas la comparaison.

Comme en sa propre fourbe un menteur s'embarrasse!

dit le valet Cliton au baisser du rideau.

Cette réflexion est fort peu à propos, au moment que Dorante vient juste de se tirer de tous les mauvais pas et d'obtenir contre tout espoir, contre toute morale, le dénouement le plus heureux.

Mais Cliton ajoute :

Peu sauraient, comme lui, s'en tirer avec grâce.

Je doute que l'empereur (qui a des lettres) ait jamais bien compris l'ironie des deux vers qui suivent :

Vous autres qui doutiez s'il en pourrait sortir,
Par un si rare exemple apprenez à mentir.

Ces vers s'adressent à des Français, qui ne mentent qu'en amateurs. Les Allemands ne mentiront jamais à la manière de Dorante, mais en professionnels, à l'allemande, et d'instinct, ou bien, si c'est par éducation, d'une façon primaire, ou même comme des autodidactes.

ABEL HERMANT.

Abonnements de Guerre Pour les Soldats

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre :**

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50,** sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées...* A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

Voir aux annonces le bulletin à remplir.

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE



GUILLAUME II RESSUSCITE. — LES HARANGUES DE NICH? — L'INTERVIEW D'ATHÈNES

L'homme malade est de nouveau sur pied, court — si ce n'est pas là un bluff magistral — de nouveau les routes; et, pire chose, il n'a pas perdu la voix, il parle. Rompant brusquement aux bistouris et aux canules, il serait parti en Serbie porter au roi Ferdinand le bâton de maréchal que celui-ci a si noblement gagné; puis, de Nich aurait gagné Belgrade et contenté le désir qui le tenait depuis si longtemps, d'une entrée sensationnelle dans une capitale conquise par ses armes. Il n'y aurait pas pris la parole, laissant à l'agence Wolff le soin d'une évocation ridicule de l'empereur Barberousse et de son entrée à Belgrade en tête de cent mille chevaliers allemands. Mais Guillaume l'aurait (car on en doute) fait amplement dans l'autre capitale serbe. Au Cobourg qui l'accablait de platitudes, le saluait du titre de rédempteur des peuples d'Orient, lui disait en un latin suspect : « *Ave Imperator, Cæsar et rex. Victor et Gloriosus es. Nissa antiqua omnes Orientis populi te salutant redemptorem ferentem oppressis prosperitatem atque salutem* », il aurait répondu par des flagorneries pareilles. Puis, revenant à sa thèse familière d'une Allemagne entourée d'un monde d'ennemis l'ayant méchamment attaquée, « d'ennemis qui ont, d'un cœur léger, mis en danger le développement de la kultur dans l'Europe entière », le *miles gloriosus* (Plaute doit bien rire) aurait proclamé que la guerre allait s'étendre encore.

La menace serait évidemment destinée aux neutres, à la Roumanie, contre laquelle l'Allemagne a de nombreux griefs, celui surtout de vendre à l'Angleterre 250 millions de blé, au Monténégro, et surtout à la Grèce. Et, coïncidence au moins singulière, à cette même heure, le roi Constantin se faisait prendre, par le représentant de l'*Associated Press,* une interview qui est un véritable réquisitoire contre les Alliés. Le beau-frère du kaiser ose comparer l'occupation de Salonique et l'installation des Serbes dans Corfou à la violation de la Belgique. L'utilisation des îles grecques et la destruction du pont de Demir-Hissar lui apparaissent comme des monstruosités, ou il feint de les considérer comme telles. Il accuse les Alliés d'hypocrisie, il leur reproche de faire subir à la Grèce les conséquences de leurs fautes, « de leurs propres bêtises ». Le souverain oublie que ce sont les Grecs qui ont appelé l'Angleterre et la France à Salonique, que leur gouvernement leur donna toutes facilités de débarquement, et qu'en fait, il laissa violer la neutralité de ses côtes par d'autres que les Alliés, puisque c'est du rivage hellène que partirent les pirates qui coulèrent l'*Ancona* et le *Persia*. Le souverain ne croit pas, d'ailleurs, à la victoire de l'Allemagne. « Si, dit-il, l'épuisement économique ne la contraint pas à implorer la paix, il sera très difficile de la vaincre militairement. Ce sera partie nulle. » Et l'aveu n'est pas fait pour nous déplaire. C'est un joli pavé sur le casque du Hohenzollern, un pavé aussi notable que celui du ministre Helfferich déclarant en plein Reichstag : « Vous savez bien que nous ne pourrons tenir financièrement. »

Le souverain a bien, dans une seconde interview, atténué ses déclarations quant aux Alliés, et affirmé que ceux-ci n'avaient à craindre aucun acte hostile, mais l'impression demeure.

LES ALLIÉS. — L'ANGLETERRE RESSERRE LE BLOCUS. — L'ENVOYÉ DU PRÉSIDENT WILSON

Les Alliés ont encore une fois tenu conseil. Leur réunion avait pour objet d'assurer une coordination parfaite dans la poursuite de la guerre, et une note officielle en affirme les heureux résultats. La nouvelle n'est pas faite pour déplaire, au lendemain de l'alerte monténégrine. Car c'est dans les Balkans surtout que l'unité de vues et d'action est nécessaire.

En fait, d'ailleurs, cette unité est déjà réalisée à Salonique et de façon aussi complète qu'heureuse, par la réunion des troupes françaises et britanniques sous un commandement unique, celui du général Sarrail. Certes l'ancien commandant de l'armée de l'Est et le général Mahon collaboraient étroitement, mais pour cette collaboration même, une seule direction était nécessaire.

La question du blocus de l'Allemagne fut vraisemblablement parmi celles abordées sur le tapis londonien. Ce blocus n'est guère effectif, et le gouvernement britannique se propose non seulement de le resserrer encore, mais d'aller jusqu'à complète obstruction. Il y a belle lurette, en effet, que l'adversaire serait à terre, s'il n'avait trouvé, chez certains neutres, l'occasion de se ravitailler. La Suisse est trop loyale pour cela, et c'est elle, au contraire, que nous devons prémunir contre la disette. Mais dans les pays scandinaves, on s'y emploie ferme, — les céréales, les fers y entrent par une porte et ressortent par une autre, à destination des ports de la Baltique. Enfin, tout le monde, dans les Pays-Bas, n'a pas les sentiments de ce génial et vaillant Raemaekers, dont le crayon vaut une épée, qui a cloué à jamais à tous les piloris les exécrables bourreaux de la Belgique, de la Serbie. Et l'Angleterre ne veut pas être plus longtemps dupe. Il va sans dire que les colères sont grandes en Allemagne et chez les pro-germains qui essaient encore une fois d'ameuter les neutres, surtout les Etats-Unis, pour qui le problème du blocus est le plus important de la politique mondiale, comme ne l'a pas caché le colonel House, leur envoyé.

LE MONTÉNÉGRO NE CAPITULAIT PAS ET IL POURSUIT LA LUTTE

Nos ennemis ne seront jamais à bout de perfidie et de cynisme. Le mensonge est, pour eux, un moyen de guerre. Ils en usent comme des gaz asphyxiants, et notre loyauté native se laisse toujours prendre. La nouvelle de la capitulation du Monténégro n'était, en effet, qu'une effroyable comédie destinée à influencer les neutres, à faire croire que les Empires du Centre avaient enfin pratiqué une brèche dans le bloc des Alliés. Avec une hâte perfide, et lorsque des pourparlers ne s'ébauchaient même pas entre le général Kœwess et les troupes monténégrines du Lovcen, le comte Tisza se rendait à la Chambre hongroise et faisait croire à la certitude d'une capitulation de l'armée du roi Nicolas, d'une capitulation sans conditions. Il laissait publier des détails sur cette prétendue soumission. Enfin, Guillaume II envoyait à François-Joseph un télégramme délirant; et déjà Berlin, Sofia, Vienne et Budapest sortaient leurs lampions, lorsqu'on apprit qu'il y avait maldonne. Le Monténégro n'avait pas abandonné son poste de combat. Les propositions qui lui étaient faites, il les avait immédiatement reje-

tées. Et comment un seul homme de la Tchernagore eût-il accepté de rendre non seulement ses armes modernes, mais celles qu'il tient de ses ancêtres? La Montagne Noire devait être minutieusement fouillée, tous les hommes en âge de combattre auraient été internés. C'était trop pour une armée qui combat héroïquement depuis tant de mois; et la lutte reprit de plus belle. Celle-ci n'est plus, évidemment, qu'une retraite. Toutefois, le prince Mirko et le général Voukovitch peuvent, avec un peu de secours, la prolonger longtemps encore. On se bat ferme autour de Scutari. Tout laisse à penser que l'Europe, que l'Italie épargneront au Monténégro la « fin tragique » dont parle son premier ministre. Et, déjà, la France et Lyon sont-ils heureux de donner asile au vieux roi Nicolas et à la noble reine Miléna.

L'AFFAIRE DU BARALONG

Le cynisme des Allemands, leur inconscience n'éclatent pas moins dans cette affaire du *Baralong* autour de laquelle ils mènent grand bruit. Oubliant le *Lusitania*, l'*Ancona*, le *Persia* et les deux mille victimes de leur odieuse guerre sous-marine, ils s'indignent ou font semblant, parce que le croiseur auxiliaire anglais *Baralong* a dépêché par le fond un de leurs pirates qui, le 15 août 1915, sur la côte d'Irlande, se laissa surprendre, comme il venait d'« arraisonner » le *Nicosian*, et s'apprêtait à le couler.

En tant que « peuple élu », nos ennemis ont le droit de torpiller un navire sans préavis comme l'*Arabic*, de bombarder un vaisseau échoué sur une côte neutre, comme ils l'ont fait dans le Sund avec un sous-marin britannique, l'*E-13*, de mitrailler un équipage lorsqu'il gagne ses barques de sauvetage ainsi que celui du *Ruel*, mais à eux il ne faut faire nulle peine, même légère. Et l'exécution de vingt de leurs pirates les a exaspérés. Ils crient à la déloyauté, prétendent que nos Alliés agirent sous le couvert du drapeau américain. C'est là un mensonge grossier, le prétexte à une demande d'enquête, une demande à laquelle le Foreign Office a fait une réponse cinglante. Sir Edward Grey s'étonne de la susceptibilité soudaine de gens qui ont, sur terre comme sur mer, violé toutes les lois de l'humanité. Il offrait de soumettre le cas à un tribunal d'honneur, sous conditions que les affaires de l'*Arabic*, du *Ruel* et de l'*E-13* lui seraient également soumises. Mais la Wilhelmstrasse s'est bien gardée d'accepter. On s'est contenté, au Reichstag, de vilipender l'Angleterre, d'interpeller sur sa façon de conduire la guerre plus brutalement que les Romains eux-mêmes, de traiter la proposition anglaise de « monument d'impudence »; et cette accusation, dans la bouche allemande, est un comble.

L'AVANCE RUSSE EN GALICIE ET EN ARMÉNIE. CZERNOVITZ ET ERZEROUM

En même temps qu'ils répandaient le bruit d'une capitulation monténégrine, de la soumission du roi Nikita, « le premier converti », comme disaient leurs journaux, les Autrichiens annonçaient que la grande bataille qui se livrait depuis janvier, en Galicie était terminée, et à leur avantage, bien entendu. Il n'en était rien naturellement. La lutte, au lieu de prendre fin, faisait rage, au contraire, et loin de reculer, de marquer le pas, les Russes avaient enlevé près de Rarancze, au nord-est de Czernovitz, de très fortes positions, les avaient gardées malgré les plus violentes contre-attaques. Et leur succès ne manquait pas d'importance, puisqu'il leur permettait, bientôt après, de s'avancer au nord-ouest de Bojau, débordant ainsi la gauche des forces ennemies concentrées devant cette ville et le dos au Pruth. En somme, cette deuxième bataille de Galicie ne paraît pas moins heureuse que la première. Sur le Styr, l'avance de nos alliés — ils pressent tantôt un secteur, tantôt un autre — progresse également. Mais c'est sur leur front du Caucase, surtout en Arménie, que nos vaillants alliés marquent des points. Leurs avant-gardes ont, en effet, atteint Erzeroum, et la ville paraît virtuellement entre leurs mains. La situation sur ce point du grand champ de bataille a, comme on le voit, changé du tout au tout. Au printemps, c'était en effet l'armée turque qui avait l'offensive et qui essaya autour de la principale force russe établie sur la route de Kars-Erzeroum un enveloppement d'aile, et l'on sait que la manœuvre, un moment couronnée de succès, échoua finalement et piteusement à Sarykamisch. Aujourd'hui, c'est l'armée russe qui prend les devants et qui le fait victorieusement, qui en impose à l'ennemi.

En Perse, la prise de Sultanabad s'ajoute à ces différents avantages.

LES ANGLAIS EN MÉSOPOTAMIE

La marche des Anglais sur Bagdad aura été marquée d'heures tragiques. Un véritable drame militaire s'est déroulé le long du Tigre, de Cheik Saad à Kut el Amara où le général Towsend, après son beau mais stérile succès de Ctésiphon, avait dû se replier. Epuisé par sa victoire même et la retraite qu'il avait été obligé d'opérer devant des forces turques supérieures, le général anglais alla s'établir dans une boucle du fleuve, formant péninsule. Mais sans point d'appui d'aucune sorte, nos alliés furent presque immédiatement investis. Tandis qu'ils se retranchaient, une armée turque allait s'établir à Cheik Saad sur leur ligne de retraite, pour leur fermer la route et la barrer à la colonne de secours que le général Aylmer amenait en toute hâte d'Isman el Gherbi. La situation était angoissante; quand, le 7 janvier, une partie de cette colonne put s'élever jusqu'à Cheik Saad et y chasser les Turcs de la rive droite du fleuve. Le corps principal fut moins heureux. Cependant, le 9, la colonne, toutes forces réunies, atteignait les Turcs à el Ouassa et, par el Gussa, tendait bientôt la main aux troupes enfermées dans la boucle de Kut el Amara.

LES BULGARES SE RETRANCHENT

L'offensive russe en Galicie a déjoué les projets allemands en attirant sur le front oriental tout ou partie des troupes austro-allemandes concentrées à Monastir, ainsi que sur la Struma. Réduits à leurs seules forces, les Bulgares hésitent à attaquer le camp retranché de Salonique, et même paraissent-ils, au contraire, se retrancher, comme pour se prémunir contre une attaque. Et, en effet, s'il y a dans la Chalcidique, comme on l'assure, de deux à trois cent mille soldats français et anglais, l'immobilité n'aurait pas de raison. Surtout aujourd'hui qu'il n'y a plus là-bas qu'un seul commandement, et qu'on n'a point à craindre les difficultés de la campagne de Chine en 1860 où les troupes anglaises et les nôtres faillirent en venir aux mains devant Pékin, et celles de Crimée, entre lord Raglan et Canrobert.

En attendant, les Alliés se gardent étroitement, quand ils ne préviennent pas l'adversaire, comme à Monastir, où quarante-cinq avions français ont copieusement bombardé les voies ferrées, les dépôts de munitions, l'état-major.

EN ARTOIS

L'ennemi a renouvelé, en Artois, l'attaque qu'il tenta dernièrement sur notre front de Champagne et qui fut si rapidement brisée. Cette offensive nouvelle, qui se déclancha entre Thélus et Neuville-Saint-Vaast, n'en eut pas, d'ailleurs, l'envergure si son échec fut égal. Les quelques morceaux de tranchée que les Allemands avaient occupés par surprise leur furent repris et ils durent regagner leurs lignes sous le feu meurtrier de nos tirs de barrage.

LE RETOUR DES OTAGES

Il est enfin terminé le douloureux calvaire des dix Français que l'Allemagne avait saisis comme otages sous un prétexte inique et le premier venu, celui d'arrestations au Maroc. Nous avions chambré quelques-uns de ses espions notoires, et elle s'en était immédiatement vengée en arrêtant le préfet du Nord: Trépont, le sénateur Noël, des châtelains comme les comtes de Franqueville et Alphonse de Forceville, des maires, des notables, des fonctionnaires, des industriels, comme MM. Desson, Catoire, Jacomet, Deloche, Claquet et Lebas.

Mais, depuis que ses affaires vont mal, elle ouvre ses geôles; et l'on devine l'accueil réservé aux victimes d'un arbitraire monstrueux.

Lyon après Genève, Paris après Lyon, leur ont fait, en une journée, oublier leurs longs mois de souffrances physiques et morales, de vexations de toutes sortes.

C'est à qui leur serrerait la main, les acclamerait, saluerait en eux la force morale et le courage patriotique, leur ferait oublier leurs épreuves.

A la prison militaire de Rastadt, où les Allemands les détenaient, on leur infligeait le traitement des sous-officiers punis de prison; ils étaient soumis aux plus humiliantes promiscuités : celle des soldats condamnés pour vol, ivrognerie et désertion.

« En nous arrêtant, dit le sénateur de l'Oise, nos ennemis ne poursuivaient qu'un but : paralyser, annihiler, si possible, la puissance morale, la force de résistance que nous représentions à leurs yeux, et où les populations de notre pays pouvaient retremper leur courage. »

Tous ont noblement souffert, souffert, comme l'a proclamé le président du Sénat, pour « la patrie ».

LÉON PLÉE.

Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller



(1)

XI *7 Août.*

Lina est entrée à la Charité, comme infirmière. Son costume de religieuse laïque lui sied très bien et elle le porte avec une certaine coquetterie.

— Si vous saviez, mon oncle, m'a-t-elle dit, comme nos services sont bien organisés. Tout est gai, propre, coquet, dans nos salles peintes en couleur claire et bien aérées. On n'a rien ménagé pour nos blessés, qui seront l'objet de mille gâteries. Le personnel médical est nombreux. Nous sommes une centaine d'infirmières volontaires et nous travaillerons sous la direction de Sœurs grises, qui sont toutes diplômées. On nous fait des cours sur les soins à donner aux éclopés. Je serai attachée à la section des grands blessés et au service de la salle d'opération. Pour un peu, je dirais que je me réjouis de pouvoir dépenser pour des inconnus les réserves de tendresse que l'absence d'Otto laisse s'accumuler dans mon cœur.

Metzel est intervenu à ce moment.

— Pourvu qu'on ne commette pas la faute dont l'impératrice n'a pas su se préserver dans la lutte contre la tuberculose.

— Quelle faute ? ai-je demandé?

— Vous ne savez donc rien, incorrigible provincial ? Il y a quelques années, notre gracieuse souveraine avait entrepris d'organiser, dans tout l'empire, la lutte contre la terrible maladie qui fauche le tiers de notre jeunesse. Les souscriptions qui furent faites sous un si haut patronage, donnèrent des sommes énormes. Or, les médecins chargés du soin d'en assurer l'emploi, ne pensèrent qu'à créer des « établissements modèles ». C'est ainsi que, dans les environs de Berlin, ils construisirent un sanatorium luxueux, où chaque lit revenait à 70,000 marks. A ce compte-là, les ressources dont on disposait furent bientôt épuisées. Au lieu d'hospitaliser quelques milliers de malades, on ne put en recueillir que quelques centaines. Ceux-ci étaient admirablement soignés dans des châteaux, les autres virent leur mal s'aggraver dans de misérables baraquements. Nous avons longtemps souffert, et je crains que nous souffrions encore, de la mégalomanie de nos théoriciens. N'ai-je pas entendu un médecin m'affirmer que la science moderne exigeait une superficie de cent cinquante mètres carrés de terrain, pour chaque malade soigné dans un de nos hôpitaux? N'a-t-on pas construit des orphelinats d'une opulence ridicule? Un de mes amis me disait dernièrement : « Chez nous, les pauvres naissent et meurent dans des palais; mais entre ces deux relais, ils sont soumis aux plus dures privations, sans que personne songe à soulager leurs misères. » La généreuse initiative de l'impératrice a ainsi misérablement été paralysée par l'intervention désastreuse des médicastres et des bureaucrates, leurs complices. J'ai peur que, maintenant, on exagère de nouveau avec la même inconscience, et qu'après avoir dépensé des sommes folles pour trop bien hospitaliser quelques blessés privilégiés, on n'ait plus d'argent pour donner les soins les plus urgents aux milliers de malheureux qui ne trouveront pas de place dans nos quelques palais sanitaires.

J'ai beaucoup goûté les sages réflexions de mon vieil ami. Depuis que Metzel n'est plus entouré d'étudiants qui l'adulent, il a retrouvé son vieux bon sens et ses jugements sont de nouveau frappés au coin de la saine raison.



PEINTS PAR EUX-MÊMES :

Buveurs.

(Simplicissimus.)

Lina, elle, trouve qu'on ne saurait se montrer trop généreux vis-à-vis des hommes qui versent leur sang pour la patrie. Je me garderai bien de la contredire. Son jeune enthousiasme me console du spectacle affligeant que j'ai maintenant sous les yeux.

En effet, si la dissolution des mœurs de Berlin-capitale m'avait déjà révolté, avant la guerre, la folie de jouissance qui s'est emparée maintenant d'un peuple, absolument inconscient de la gravité de l'heure, me désespère. Jamais les brasseries et autres lieux de plaisir n'ont été encombrés d'une foule plus gaie, plus bruyante, plus dévergondée. Les hommes ont, en grande partie, disparu; mais les femmes n'en sont que plus dépourvues de retenue, et autour d'elles papillonnent une nuée de jeunes gens, je dirais presque de gamins, qui prétendent brûler les étapes de la vie, et remplacer avantageusement leurs pères et leurs frères aînés. Ils sont exaspérants, ces morveux, avec leurs manières de petits maîtres. Ils boivent, fument, jacassent, prennent des poses, ou alanguies ou vaniteuses. On les voit partout aux premières places. Leurs familles semblent tirer orgueil de leurs ridicules exploits. Quelles générations nous préparera cette précoce pourriture?

Pas une pensée sérieuse dans le peuple qui s'abandonne et paraît vouloir prendre des arrhes sur les bénéfices des victoires attendues. Je voudrais qu'au milieu de la terrible épreuve que nous traversons, la foule eût de la tenue, que les visages fussent graves, qu'on abandonnât les plaisirs vains et coûteux de la vie ordinaire. Or, c'est le contraire qui se produit. Jamais Berlin ne fut plus agité et plus bassement vicieux. Ici, la joie ne peut se traduire que par la débauche. On entend encore quelques phrases apprises par cœur sur le devoir civique, le patriotisme, la religion; mais c'est entre deux hoquets, deux plaisanteries graveleuses, deux rires épais.

Parlons-en donc de la religiosité allemande. Les temples sont aussi vides que les cafés-concerts et les cinémas (les *Kinos,* comme on dit ici) sont pleins. Personne n'éprouve le besoin de se rapprocher du dieu des chrétiens. C'est Gambrinus seul qu'on vénère.

Tout de même, depuis deux jours, une mode nouvelle s'est accréditée à Berlin, et il paraît qu'elle se répand dans toute l'Allemagne. Les gens ne s'abordent plus qu'en disant, en guise de salut : « *Gott strafe England!* » (Que Dieu punisse l'Angleterre) et on répond : « *Gott strafe es!* » (Que Dieu la punisse). Bien mieux, dans les brasseries, les jetons que les buveurs achètent pour payer leurs consommations ont été remplacés par des bandes de papier aux couleurs de l'empire, où la nouvelle devise est imprimée sur la bande blanche. Il faut voir avec quel sérieux les dévots des dieux les plus païens prononcent la formule d'anathème! Je croyais d'abord qu'il s'agissait d'une plaisanterie de mauvais goût imaginée par quelque isolés. Mais non, avec ce peuple servile, on peut s'attendre à toutes les surprises. L'usage s'est répandu avec une rapidité prodigieuse, et on considérerait maintenant comme un mauvais patriote, le jeune luron qui, en abordant une femme de mauvaise vie, ne prierait pas Dieu de châtier les Anglais.

Faut-il donc que l'intervention de l'Angleterre dans le conflit mondial ait occasionné de graves soucis à nos gouvernants pour que leur dépit ait eu un si puissant écho dans les masses populaires! Et pourtant, il fallait bien s'y attendre. Nos pangermanistes ne s'appliquaient-ils pas, de

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

puis des années, à menacer la Grande-Bretagne, et les insulaires n'auraient-ils pas commis un véritable suicide en persévérant dans leur « splendide isolement »? Cette guerre ne me dit rien qui vaille. Si elle ne donne pas de brillants résultats dans un temps très court, elle pourra nous réserver les plus terribles épreuves. En attendant, elle a fait remonter à la surface toute la boue de nos bas-fonds, et je me désole de voir les représentants de « la race prédestinée » donner au monde le spectacle d'une criminelle inconscience.

XII

9 Août.

Aujourd'hui dimanche, nous avons décidé de passer notre journée sur les bords du Wannsee. Il faisait une chaleur torride. Quand le soleil darde ses rayons depuis trois heures du matin sur l'asphalte des rues berlinoises, la ville devient une étuve; de ses chaussées surchauffées s'élève une fine poussière qui dessèche les muqueuses du nez et de la gorge.

Il n'est, dès lors, pas surprenant que la population urbaine émigre en masse vers la campagne, dès qu'elle en a le loisir. Trains de métro et tramways de banlieue sont assiégés, aux premières heures du jour. Dans des voitures qui ne devraient recevoir que quarante voyageurs, s'en empilent une centaine.

Bon nombre de ces amateurs du grand air se rendent dans des jardins, grands comme des mouchoirs, qu'ils ont loués à un prix dérisoire dans les terrains vagues qui entourent la capitale. Pas d'ombrage, car les arbres n'ont pas eu le temps de grandir dans ce désert qui, demain, sera envahi par les terrassiers et les maçons. Les locataires, pour se donner cependant l'illusion d'une villégiature, ont construit, avec de vieilles planches, des boîtes à sardines, des feuilles de carton, de petits abris minables, où ils déjeunent, après avoir arrosé les maigres légumes qu'à force de soins ils arrivent à faire pousser sur la terre sablonneuse. Ces habitations, d'une lamentable rusticité, se comptent par milliers. La population qui y grouille, le dimanche, rappelle la cour des miracles. Ce que les malheureux doivent suer dans leurs masures que des portières, faites de vieux chiffons, préservent mal contre les vagues de chaleur qui passent sur ces paysages désolés.

Avec les petits bourgeois, plus exigeants, nous avons poussé plus loin, jusque sur les bords du lac, qui, de la gare de Wannsee, s'étend jusqu'à Potsdam. Ici, le tableau est plus reposant. Les eaux s'étendent à perte de vue, entre des plages de sable jaune, sur lesquelles se détachent les taches sombres des forêts de pins et les murs blancs, les volets verts, les toits rouges des villas. Une Suisse en miniature, quoi! Le lac est sillonné de petits vapeurs, coquets et de barques multicolores, où des rameurs sans expérience font pousser des cris de terreur aux jeunes passagères qui se sont imprudemment confiées à eux.

Metzel me fait les honneurs du Wannsee.

— Il y a vingt ans, me dit-il, c'était ici la solitude; à peine si quelques amateurs de sport et de grand air s'aventuraient dans les forêts qui n'étaient pas encore sillonnées de belles routes carrossables. Or, quelques spéculateurs aventureux décidèrent un jour de mettre le lac à la mode. Ils achetèrent tous les terrains avoisinants, au prix de trente à cinquante pfennigs le mètre carré. Aujourd'hui, on paie entre soixante et cent marks le mètre, et encore n'est-il pas facile d'en trouver à ce prix fabuleux. Quand, il y a dix ans, les finances de l'empire, et surtout celles des municipalités, semblèrent sérieusement compromises, le Reichstag s'avisa de frapper d'un impôt, allant jusqu'à trente pour cent, la plus-value de la propriété immobilière. On voulait surtout atteindre les spéculateurs berlinois. Hélas! l'expérience ne fut pas heureuse et il fallut bientôt renoncer à des ressources que l'arrêt des transactions avait rendues illusoires. Maintenant, les marchands de biens connaissent de nouveau les beaux jours. Voyez tous ces somptueux hôtels, toutes ces villas pittoresques. Le Tout-Berlin du commerce et de la banque a pignon sur le lac, dont les rives seules encore sont ouvertes aux promeneurs du peuple. Vous allez, d'ailleurs, assister à un spectacle curieux, et qui, je le crains, vous scandalisera quelque peu.



PEINTS PAR EUX-MÊMES :

Élégances.

(Simplicissimus.)

En effet, nous venions de nous engager dans un chemin qui, à travers les pins, longeait le lac. Sur le sable fin, tout un peuple de nègres blancs, campait en costume académique. Il y avait là des familles entières, père, mère, enfants de tout âge, qui, ne portant que des caleçons de bain, faisaient la dînette en plein soleil.

— Que voulez-vous? me fit remarquer Lina, nos médecins prétendent que, pour se bien porter, il faut, parfois, retourner à l'état de nature. Les bains de soleil ont donc été mis à la mode. Je connais des familles bourgeoises qui, même en ville, se livrent, toutes portes closes, à ce sport nouveau. Il paraît que les habits sont des nids à microbes; il faut que la peau de tout le corps soit exposée à l'air, pour que les pores puissent éliminer toutes les toxines de notre organisme. Voilà pourquoi nos Berlinois, dès qu'ils en ont l'occasion, reprennent, avec une certaine impudeur, les mœurs des sauvages africains. J'avoue que je n'éprouve aucun goût pour ces exhibitions. Le nègre, parce que sa peau est noire, a toujours l'air habillé. Chez le blanc, la nudité est grotesque, parce que, rarement, il présente une anatomie impeccable. Voyez donc ces bureaucrates ventrus, ces maritornes disgracieuses, qui étalent à tous les yeux leurs chairs gélatineuses et qui semblent, les pauvres, en tirer quelque orgueil. Et puis, vous l'avouerez, la promiscuité de tous ces ménages de naturels est répugnante.

De fait, j'ai rarement assisté à spectacle plus affligeant. Ils étaient là des milliers de gens de tout âge et de toutes conditions entre lesquels le manque de pudeur avait rétabli l'égalité primitive. N'eussent été les chapeaux et les lunettes qui modernisaient un peu ces barbares, j'aurais cru me trouver au milieu d'une horde de Huns ou de Visigoths. Notre civilisation n'est-elle donc qu'un mince vernis, puisque les lointains atavismes permettent à mes contemporains d'évoluer avec tant d'aisance dans ce cadre de mœurs ancestrales?

Détail curieux, et qui m'a prouvé que mes sauvages n'avaient pas, avec leurs habits, dépouillé entièrement le vieux bureaucrate, j'ai, en passant, surpris la conversation suivante, qu'échangeaient deux naturels en costume plus que léger :

— Quelles sont les dernières nouvelles de la guerre, monsieur le conseiller intime?

— Nous avons pris Liége, dont deux forts extérieurs résistent encore, mais ne tarderont pas à tomber entre nos mains, monsieur le professeur. La route de Bruxelles est libre, maintenant, et, dans trois semaines au plus tard, nos armées victorieuses arriveront à Paris.

Monsieur le professeur, à cette bonne nouvelle, a fait saillir ses muscles pectoraux, tandis que monsieur le conseiller intime, de ses bras couverts de poils, esquissait un grand geste menaçant. J'ai été pris d'un accès de fou rire que le grave Metzel, la bonne Trude et la joviale Lina ont copieusement partagé. Ce que les titres pompeux, dont les bonzes de la moderne Germanie s'enorgueillissent, paraissent drôles tout de même, quand on les décoche à des hommes en caleçon de bain! Jamais je

n'ai mieux compris ce que notre civilisation hiérarchisée a d'artificiel.

Comme pour m'en convaincre encore davantage, de jeunes élèves de lycée, eux aussi en peau, ont salué respectueusement les deux grotesques personnages de cette petite comédie sociale. Décidément, nous sommes un peuple aussi respectueux que dépourvu de convenances.

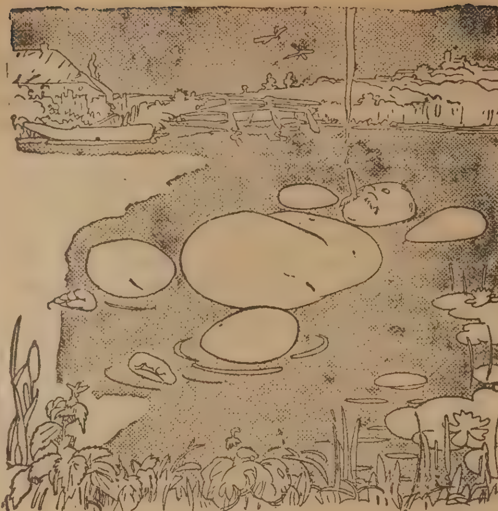
Nous avons déjeuné sur la terrasse d'un restaurant à *Damenbedienung* (à personnel féminin), comme le faisait remarquer (dans quel but, je l'ignore!) le prospectus de l'établissement. Le menu était abondant et l'addition majestueuse. Tandis que, sur la plage, les pseudo-baigneurs dévoraient, en jacassant, des saucisses blanches et rouges, nous avions dégusté une excellente soupe à la bière, du *Hoppel-Poppel* (bœuf bouilli lié avec des œufs battus), et du lard aux pruneaux, un plat que les Berlinois adorent.

Mis en bonne humeur par la bière blonde de Pilsen, dont il avait absorbé plusieurs grands verres, Metzel s'est laissé aller à une de ces aimables dissertations où il excelle :

— Nos Berlinois sont des jouisseurs. Nul peuple ne fut jamais plus léger; on a trop souvent confondu son âpreté au gain avec une studieuse application. Or, il ne travaille que parce qu'il a besoin de beaucoup d'argent pour satisfaire ses besoins artificiels. Pour lui, tout le bonheur se résume dans la joie grossière de donner une large pâture à ses appétits sensoriels. Nulle délicatesse chez ce Béotien, qui prend toujours les bouchées doubles. Ses goûts sont vulgaires, le luxe, dont il est friand, criard. Il ne s'arrête pas, quand son désir est allumé, aux bagatelles de la porte, il va droit au but, bousculant tous les obstacles, comme une brute. Sa gaieté est sans grâce, comme sa souffrance sans dignité. A l'une et à l'autre, il sait imprimer un cachet d'ignominie qui déconcerte.

» D'où vient-il? Nul savant ne saurait le dire. Les vieux Berlinois sont rares. Notre population se compose d'apports divers, Wendes, Masures, Brandebourgeois, Poméraniens, Polonais et Silésiens. L'élément slave, mais slave dégénéré, prédomine. Les promiscuités de la grande ville ont passé leur rouleau niveleur sur toutes ces nationalités diverses, qui ont, chacune, apporté leur appoint de vices à la communauté. Berlin prétend être le cerveau de l'Allemagne, il n'en est que le dépotoir.

» Dans d'autres capitales, des siècles de civilisation ont adapté les mœurs aux gloires et aux profits de la renommée. A Berlin, ville sans histoire, qui a grandi trop rapidement sur un sol trop pauvre, l'éducation des masses n'a pas pu s'opérer. Les « Athéniens de la Sprée » (excusez du peu, car c'est ainsi que les Berlinois se qualifient eux-mêmes), s'imaginent que la vie doit être une orgie perpétuelle. Voyez les restaurants



PEINTS PAR EUX-MÊMES :

Pleine eau sur le « Wannsee ».

(Simplicissimus.)

et les brasseries, où se ruent les masses populaires, voyez les théâtres ou, pour parler plus juste, les cafés-concerts, qu'assiègent les fêtards de toutes les classes de la société, les « salles d'amour » *(Amorsaele)*, les « bars excitants » *(Animierkneipen)*, qui ne désemplissent jamais, c'est toujours la même bestialité qui s'étale.

» Le Berlinois voyage beaucoup. Il ne s'instruit pas à l'étranger; mais, comme il n'y fréquente que les mauvais lieux, il en rapporte les pires pratiques, et enrichit encore ainsi le trésor de ses turpitudes. Les Anglais, les Français et les Russes, qui viennent chez nous, sont tout surpris de constater combien notre corruption est profonde. Ils croyaient à la légende de la vertueuse Allemagne. A parcourir la Friedrichstrasse, brillamment illuminée, entre une et cinq heures du matin, ils comprennent que nous avons dépassé de plusieurs longueurs les cités les plus mal famées du continent.

» La folie, une folie bébête, agite constamment ses grelots sur Berlin.



PEINTS PAR EUX-MÊMES :

Dans la Rue...

(Simplicissimus.)

» J'en suis navré. A cette maladie généralisée, je ne vois pas de remède. Longtemps, j'avais espéré que la lie finirait par se précipiter au fond du vase, permettant à la masse liquide de se clarifier. Or, plus nous allons, et plus l'eau se trouble. Notre haute société est corrompue, la populace, pourrie. Entre les deux, il n'y a pas cette vigoureuse bourgeoisie qui, ailleurs, représente les saines traditions. Les Berlinois n'ont pas de passé dont les souvenirs les préservent des tentations du présent. Jouir, s'amuser, tout est là, pour ces parvenus, qui ont encore la prétention d'être les premiers dans une nation choisie. »

Et, tandis que Metzel devisait de la sorte, nous avions repris le chemin de Berlin. Même affluence dans les trains de banlieue. C'est à peine si nous sommes arrivés à nous caser dans le couloir d'un wagon. Sur la place de Potsdam, un énorme flot humain envahit la chaussée. Dernières nouvelles : « les Français chassés de Mulhouse » crient les petits marchands de journaux.

— De Mulhouse? ne puis-je m'empêcher de m'écrier; mais, s'ils en sont chassés, c'est donc qu'ils y étaient allés. Pourquoi ne nous en avait-on rien dit?

— Dans toutes les guerres, il y a des hauts et des bas, réplique philosophiquement Lina. L'essentiel est que, sur le théâtre principal des opérations, c'est-à-dire en Belgique, nous remportions d'éclatantes victoires. A propos, j'ai écrit à Otto pour lui marquer toute mon indignation des actes de cruauté dont il paraissait tirer quelque gloire. J'attends sa réponse avec une impatiente curiosité. Vous avouerai-je, mon oncle, que depuis que j'ai reçu sa première lettre, mon affection pour lui, s'est singulièrement refroidie. Si, dans notre ménage, je devais plus tard retrouver l'homme qui massacre sans scrupules, mon bonheur serait bien compromis.

— Tes craintes sont exagérées, ai-je répondu. Dans le cœur de tout homme civilisé, il est un barbare qui sommeille. La guerre, qui est un jeu cruel, réveille ce sauvage; mais celui-ci s'endort de nouveau à la chanson d'une bonne et simple affection.

— Dieu vous entende, a conclu Lina, en me serrant la main.

Quand je suis rentré chez moi, ma ménagère m'attendait. Elle n'avait pas de nouvelles de ses deux fils; elle s'en montrait préoccupée. D'autres soucis l'accablaient.

— Mon mari est malade, gémit-elle, et notre allocation est misérable : vingt marks par mois, dont la moitié devra être payée par la commune. Qu'allons-nous devenir?

J'ai essayé de la consoler en lui affirmant que la guerre serait finie avant la fin de l'année.

(A suivre.)

KURT-OSCAR MULLER.

Pour copie conforme :

Abbé WETTERLÉ.

Les Torpillages



Sur cette question qui intéresse non seulement nos marins et nos soldats, mais les passagers inoffensifs, nous avons sollicité l'avis compétent de notre éminent collaborateur l'amiral Degouy:

La destruction des deux grands paquebots « Ville-de-la-Ciotat » et « Persia » dans la Méditerranée orientale par des sous-marins allemands qui les ont torpillés sans avertissement préalable et ont sacrifié ainsi plus de trois cents victimes innocentes a ravivé les sentiments d'indignation et de haine que nous inspirent les crimes des nouveaux barbares. Quelle expiation pourrait être égale à de tels forfaits, ordonnés — on le sait aujourd'hui — et commis de sang-froid, de propos délibéré pour satisfaire à l'odieuse théorie de l'intimidation! Et comment peut-il se faire qu'il y ait eu, ces temps derniers encore, chez quelques rares Français certaines velléités d'accord avec un peuple qui, non seulement accepte, mais célèbre, exalte de tels actes!...

Laissons cela. Indignation, plaintes, protestations sont vaines pour le moment. Il faut redoubler d'efforts pour purger les mers des pirates dans lesquels nous nous refusons à reconnaître des belligérants couverts par ce « droit des gens » qu'ils violent eux-mêmes sans scrupule; et il faut aussi s'étudier à protéger les équipages et les passagers des navires de commerce, soit directement, en multipliant et perfectionnant les moyens de sauvetage d'un bâtiment frappé par une torpille ou par des obus, soit indirectement en prenant les mesures nécessaires pour éviter au moins à ceux de nos vapeurs qui font des services réguliers la dangereuse rencontre des submersibles ennemis.

Voyons d'abord — avec la discrétion que nous impose l'intérêt même de notre cause — ce qui touche à la destruction des sous-marins.

LA LUTTE CONTRE LES SOUS-MARINS MOYENS EFFICACES

La question n'est pas nouvelle. Elle est délicate. Les solutions très diverses qui ont été données au problème, depuis plus d'une année, témoignent à la fois de l'ingéniosité pratique des marins et des difficultés de la tâche très complexe qui leur incombait brusquement, pour réparer les négligences du passé. Au reste, tout le monde s'en est mêlé et j'ai, pour ma part, reçu quantité de lettres où des correspondants pleins de bonne volonté, pleins de confiance aussi dans la justesse de leurs vues, m'exposaient des moyens infaillibles de nous débarrasser des sous-marins allemands.

De moyens infaillibles, il n'y en a pas. La mer est une sûre retraite au submersible qu'elle recouvre, et si, quelquefois, les appareils aériens le peuvent dénoncer, quand il navigue à une faible immersion, de telles chances sont rares, dépendant de la limpidité de l'eau dans certains parages en même temps que d'une inclinaison favorable des rayons solaires, ou bien encore de circonstances hydrographiques particulières qui s'opposent à la plongée profonde du sous-marin.

D'une manière générale, au demeurant, la difficulté consiste bien à *voir le sous-marin* — son périscope, tout au moins — beaucoup plus qu'à le détruire, une fois aperçu. Un submersible « repéré » par un bâtiment léger de surface faisant partie d'un groupe de surveillance bien organisé aura grand'peine à se soustraire aux chasseurs qui se mettent incontinent à sa poursuite. « Comment cela, direz-vous? — Il plonge, ce sous-marin; vont-ils donc plonger comme lui? Ce n'est pas possible... » Ce n'est pas possible, en effet, et ce serait d'ailleurs inutile. Mais ces chasseurs savent parfaitement que le sous-marin qui émergeait tout à l'heure et qui vient maintenant de plonger sera contraint de revenir à la surface au bout de deux, trois ou quatre heures, après avoir parcouru un certain nombre de milles à peu près connu, et cela parce qu'il aura alors épuisé l'énergie motrice de ses accumulateurs d'électricité, organes de sa marche en plongée.

Supposons que l'on prenne comme centre le point bien déterminé où il a été aperçu et comme rayon le nombre de milles marins dont je viens de parler; il est clair que la circonférence décrite avec ce rayon fournira le « lieu géométrique » approché des positions que peut occuper le sous-marin au moment où il sera obligé d'émerger. *Approché*, viens-je de dire. Evidemment, le procédé ne peut être rigoureux. En réalité, l'émersion se produira en deçà ou au delà de la circonférence tracée sur la carte. Mais je parlais tout à l'heure de « groupes de surveillance organisés » : il y aura donc plusieurs bâtiments de surface en jeu, qui décriront des cercles concentriques et multiplieront ainsi les chances, d'autant que chacun d'eux a un champ de vision assez étendu. Une autre objection se présente d'ailleurs à l'esprit : Une circonférence de 20 milles de rayon présente une longueur de 63 milles. Elle en a 94 quand le rayon est de 30...94 milles! Il faudra de cinq à six heures à un bon contre-torpilleur pour les parcourir, si l'on tient compte de la nécessité où il est, le plus souvent, de ménager ses appareils moteurs et son combustible; car la grande vitesse épuise vite les soutes. Dans ces six heures, si, par malencontre, le chasseur a tourné le dos au chassé, tout au début de sa randonnée, notre sous-marin aura eu largement le temps de raviver l'énergie de ses accumulateurs en actionnant sa dynamo avec le moteur thermique de surface. Il prendra d'ailleurs la précaution — si l'état de la mer le lui permet — de se tenir en demi-plongée, pour diminuer sa visibilité. Bref, au moment d'être aperçu et canonné dangereusement, il aura plongé. Tout le fruit d'une longue et coûteuse poursuite sera perdu.

La méthode n'est donc pas, il s'en faut, infaillible et n'a d'ailleurs point la prétention de l'être. On lui doit cependant de nombreux succès, mais c'était dans des mers resserrées, mer du Nord (partie sud), Manche, mer d'Irlande, Adriatique aussi, sans doute, où les saillies de la côte « brisaient » souvent les cercles et où l'on pouvait assembler beaucoup de chasseurs. Et le gibier, inscrit au tableau, se composait surtout de sous-marins de la première heure, d'assez faible déplacement, donc de médiocre rayon d'action en plongée (les accumulateurs sont si lourds!). — Au large, dans le golfe de Gascogne, dans le bassin méditerranéen occidental entre Algérie, Baléares et Sardaigne, ou dans celui du Levant, au sud de la Crète, il faudrait des quantités de grands « destroyers », très rapides, très bien approvisionnés. Et le résultat de cet effort serait fort médiocre.

AUTRES MOYENS OFFENSIFS. — FILETS ET RATEAUX. — LES PIRATES DANS LA MÉDITERRANÉE.

Je ne dis rien des autres moyens — filets, râteaux, torpilles remorquées divergentes — qui réussirent fort bien aussi dans les plans d'eau restreints, dans le pas de Calais notamment, et surtout à l'entrée des baies, rades, ports, détroits ou chenaux où l'intérêt d'atteindre les grands navires de guerre attire naturellement les sous-marins. Les résultats, au sujet desquels on poussa, il y a quelque trois ou quatre mois, des cris de triomphe bien prématurés, ne se reproduisirent guère quand l'état-major de Berlin, renonçant momentanément à de décevants efforts pour intercepter les arrivages dans les ports anglais, entreprit d'envoyer les meilleurs de ses submersibles dans la Méditerranée en les faisant passer par le nord de l'Ecosse. Beaucoup de personnes s'étonnèrent que l'on n'eût même pas essayé de barrer le détroit de Gibraltar avec des filets. L'examen réfléchi d'une « coupe » idéale de ce passage fameux leur aurait fait comprendre l'inutilité d'un barrage de ce genre. On oubliait trop facilement, en outre, que les deux rives en appartenaient à l'Espagne, puissance neutre, tandis que celles du pas de Calais appartiennent aux Alliés.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les submersibles allemands ont trouvé dans la Méditerranée un champ d'action particulièrement favorable : espaces relativement étendus, grands fonds, côtes saines, abris nombreux et sûrs, ravitaillements parfaitement organisés par la prévoyante attention de leur gouvernement, neutres bienveillants et avides de gain, à l'occident comme à l'orient de la grande mer intérieure. Et ces avantages sont mis en valeur par des unités de déplacement déjà fort sérieuses

(850 tonnes en surface, 1,100 ou 1,150 en plongée), qui réalisent d'indiscutables progrès au point de vue de l'*autonomie*, c'est-à-dire au point de vue du rayon d'action au-dessous comme au-dessus de l'eau.

La lutte est donc difficile et il convient de créer des moyens nouveaux, tout en perfectionnant ceux qui, existant déjà, s'adaptent suffisamment aux conditions géographiques et hydrographiques du milieu. Deux de ces derniers seront toujours efficaces : la surveillance exercée par les groupes organisés de bâtiments légers dont je parlais tout à l'heure et la recherche des moyens de ravitaillement. Il n'y aura jamais assez de petits croiseurs, de « destroyers », de torpilleurs, de vapeurs auxiliaires à battre méthodiquement l'estrade aux atterrages des points de reconnaissance bien connus vers lesquels opèrent presque toujours les sous-marins, d'abord parce qu'ils ont plus de chances d'y rencontrer des vapeurs de commerce, ensuite parce qu'ils ont besoin eux-mêmes de repérer fréquemment leurs routes. Pendant ce temps, d'autres unités de surface sont chargées de fouiller les côtes — lourde besogne dans la Méditerranée orientale! — et d'y détruire les dépôts de combustibles liquides. Il faut aussi arrêter et visiter fort minutieusement tous les caboteurs étrangers, sans en excepter les petits voiliers et jusqu'aux innombrables « kaïkis » de l'archipel. Il n'en est pas un que l'on ne soit en droit de soupçonner de connivence avec le sous-marin qui paiera *en or* et sans marchander, un baril de pétrole ou une caisse d'essence. S'imagine-t-on ce que de telles opérations supposent d'incessante activité chez nos flottilles et aussi de fatigue pour le personnel, en même temps que d'usure pour les appareils moteurs?

On en revient donc toujours à la nécessité de la multiplication des unités légères et il est certain que si, depuis les onze ou douze mois que dure la guerre sous-marine, on avait voulu et pu construire cinquante torpilleurs de 120 à 150 tonnes, d'un type bien approprié dans ses détails aux conditions de la chasse des submersibles, le problème de la destruction de ces derniers serait beaucoup plus près de sa solution définitive. C'eût été là 25 ou 30 millions bien employés. Il n'est point, du reste, que des torpilleurs pour cette tâche. On a proposé des types tout à fait nouveaux et spéciaux. J'en connais au moins un, actuellement à l'étude, qui, pour avoir été présenté par un architecte, n'en a pas moins une incontestable valeur. Mais quoi que l'on résolve, il faudrait aller vite et surtout ne pas se dire : « Il est trop tard... La guerre sera finie, etc., etc... » Qui donc sait quand elle finira cette guerre?

LES PAQUEBOTS ARMÉS.

Dans les très nombreuses lettres que je recevais, dès le mois de février 1915, sur le sujet qui nous occupe, je trouvais fréquemment la proposition d'armer les paquebots eux-mêmes, du moins à partir d'un certain tonnage. L'idée était assez naturelle, fournissant une solution directe et immédiate, sinon complète, de la question de la défense de ces bâtiments. Les autorités maritimes, aussi bien d'un côté que de l'autre de la Manche, ne jugèrent cependant pas à propos de s'y arrêter. Outre que les mesures à prendre se heurtaient fréquemment à des difficultés pratiques résultant du défaut d'adaptation des paquebots, outre que les états-majors navals n'entendaient pas se priver des services de quantité de canonniers qu'il eût fallu détacher dans ce service spécial, on craignait de justifier en quelque mesure les attentats des pirates officiels de l'Allemagne en



La loi contre les pirates.
(Extrait du journal *Life*, de New-York.)

donnant aux vapeurs de commerce un armement qui, si faible qu'il fût, si légitime et si limité, en fait, qu'en dût être l'emploi, pouvait donner à ces navires pacifiques figure de belligérants.

Les agissements de nos impitoyables mais maladroits adversaires ont singulièrement réduit la valeur de ce dernier argument. Armés ou non, les paquebots, tous les paquebots sont coulés sans avertissement ; heureux leurs équipages et leurs passagers, ceux, du moins, qui ont le temps d'embarquer dans les canots, s'ils n'y sont pas canonnés et massacrés, pendant que leur navire s'engloutit! Il ne reste donc que les difficultés pratiques auxquelles je faisais allusion tout à l'heure. J'ai des raisons d'espérer qu'on est en voie de les résoudre. Mais il convient de n'en rien dire de plus pour le moment.

Ceci nous conduit à traiter en quelques mots — je ne voudrais pas abuser de la patience de mes lecteurs — des questions relatives à la sécurité des équipages et des passagers des paquebots menacés par les sous-marins.

LE SAUVETAGE.

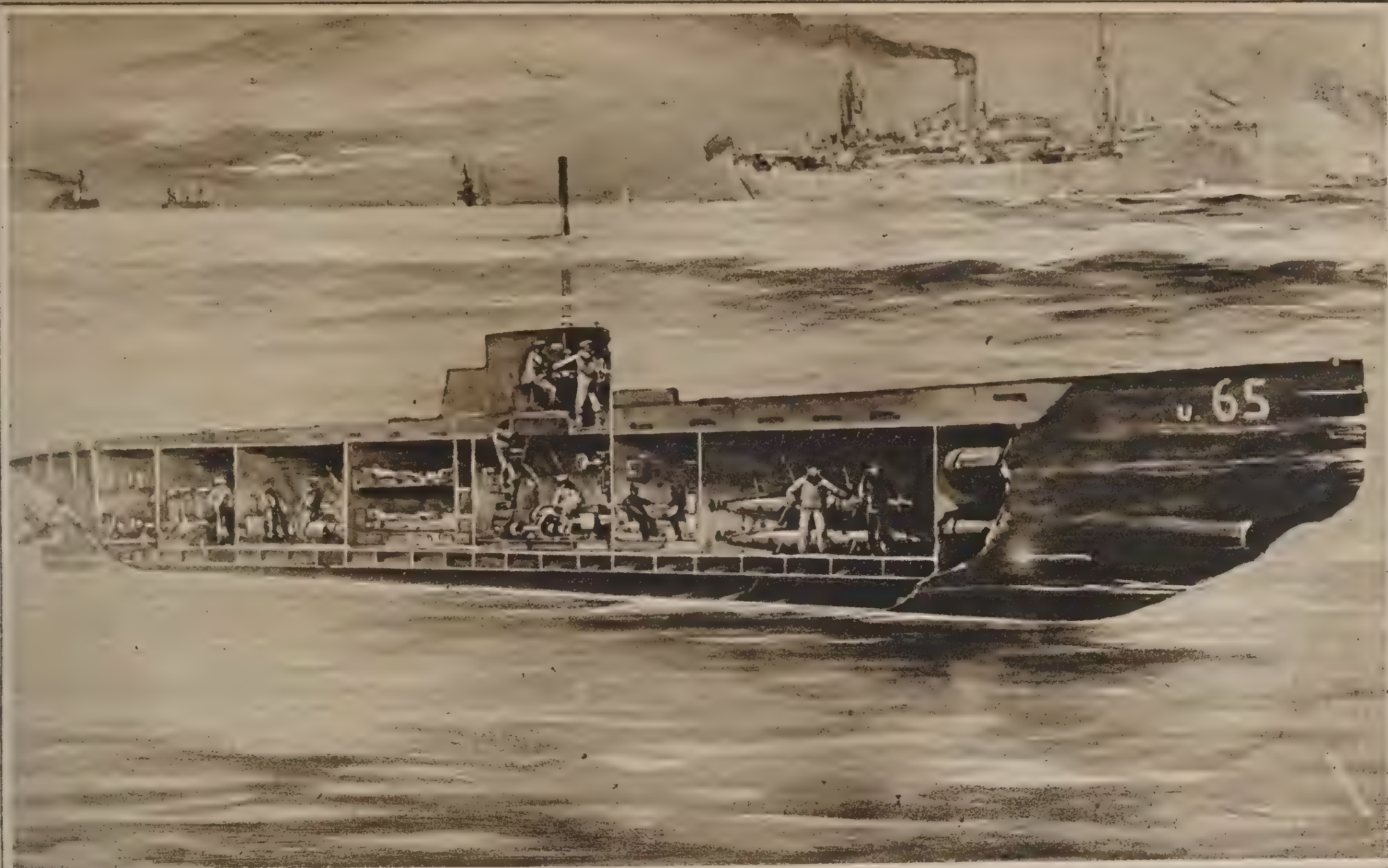
Il est clair que le meilleur procédé consiste à éviter, autant que faire se peut, les parages où se tiennent ces derniers. On a déjà proposé d'imposer aux grands courriers d'Extrême-Orient la route du cap de Bonne-Espérance. Ce serait un retard de dix à douze jours, au moins. M. Outrey, député de la Cochinchine, observe, à ce sujet, que les paquebots de certaine petite puissance neutre, paquebots que les submersibles allemands respectent d'une manière très visible, ont été presque officiellement adoptés par les empires du Centre comme courriers postaux. On voit quel avantages tireraient de là nos adversaires, et cela montre, une fois de plus, quelle duperie c'est pour nous que le respect de ces prétendues neutralités, complaisantes « couvertures » en réalité. Du moins, si on ne se résolvait pas à user de la libre route du Cap, conviendrait-il de faire escorter les courriers postaux des Alliés, de Port-Saïd à Malte ou Messine — et *vice versa* — par deux contre-torpilleurs. Serait-ce trop demander, dans l'état présent des effectifs de bâtiments de cette catégorie? Peut-être. En tout cas, il faudrait obliger le grand paquebot naviguant seul à marcher le plus vite possible dans les parages dangereux, et à *modifier sensiblement ses routes habituelles.*

On peut, on doit même, en présence de catastrophes répétées, aller plus loin, et exiger des compagnies de navigation qu'elles prennent toutes mesures jugées utiles par les experts navals pour augmenter la « stabilité après avaries » causées par l'explosion d'une torpille. Que si l'on ne peut sauver le navire, on ait au moins le temps d'organiser le sauvetage du personnel. Le « Persia » a coulé en cinq minutes! Que faire en cinq minutes?... Mais, de plus, le malheureux paquebot avait pris tout de suite une inclinaison telle que l'on ne put mettre à l'eau et maintenir à flot que trois embarcations. C'est cette bande extraordinaire et immédiate qu'il faut prévenir. On le peut, à la vérité par des moyens qui diminuent la vitesse; mais les installations dont il s'agit ne sont pas nécessairement permanentes, et il est possible de ne les appliquer au bâtiment considéré que pour une partie du trajet.

Enfin, il est nécessaire qu'il y ait sur le pont d'un grand paquebot, sinon des radeaux de forte dimension (ce ne serait pas possible, pratiquement), au moins des « épaves préparées ». Lord Montagu de Beaulieu, un des naufragés du « Persia », raconte *qu'il n'y avait pas une épave où l'on pût s'accrocher*. Voilà bien de l'insouciance. Y avait-il seulement des ceintures de sauvetage? Peut-être; mais on n'avait pas pensé à les faire revêtir aux passagers pendant la traversée des parages dangereux. On se croyait assuré d'en être quitte pour marcher vite. Hélas! la torpille va bien plus vite qu'un paquebot!

Contre-Amiral DEGOUY.









1. Coupe d'un sous-marin allemand. — 2. Instantané pris au moment où une torpille allemande explose contre un paquebot.
3. Les pirates à l'œuvre. On voit (à droite) un officier allemand regagnant son bord après avoir visité le vapeur qui va être coulé.

LES TORPILLAGES





1. Le personnel d'un navire-hôpital torpillé revêt les ceintures de sauvetage. — 2. Le navire vient d'être torpillé. On descend les canots.
3. Un navire torpillé, mais qui put être remorqué dans un port de la Manche.

LES TORPILLAGES

N'oublions jamais !

Le Roi Albert de Belgique, aujourd'hui dépossédé de tout et relégué dans un hameau, quelles admirations pourrons-nous jamais lui offrir, quels hommages assez dignes et assez durables ! Sur des marbres sans tache il nous faudra graver profondément son nom, pour le bien assurer contre les oublis de nos mémoires françaises, — qui se sont montrées parfois un peu légères, hélas ! du moins en face des séculaires infamies de l'Allemagne. Puissions-nous indéfiniment nous rappeler, nous et nos descendants même lointains, que, pour sauver l'Europe civilisée et en particulier pour sauver notre France, le roi Albert n'a pas hésité une minute devant ces absolus sacrifices qui semblaient au-dessus des forces humaines. Repoussant du pied les tentantes compromissions offertes par le monstrueux empereur, il a fait jusqu'au bout, avec un tranquille sourire, son devoir de héros loyal, comme si rien n'eût été plus naturel.


Photo. Manuel


Photo. Manuel

Quant à la Reine Elisabeth, que chacun de nous dans son âme lui élève aussi un autel. Un des lots les plus redoutables de l'existence des souveraines est d'être condamnées presque toujours à régner sur des pays d'adoption, en exil de leur propre patrie. Or, dans le cas spécial de cette jeune reine martyre, le lot de l'exil, échu à tant d'autres reines, doit être une plus intime torture, qui s'ajoute à tous les maux endurés, car la fatalité écrasante est venue la séparer de ceux qui jadis étaient les siens. Auprès du roi, compagne attentive pendant les plus terribles heures, compagne dont rien n'a pu faire broncher l'énergie ; auprès des pauvres dévalisés ou incendiés, auprès des blessés qui souffrent ou qui agonisent, compagne aussi, réconfortant les plus humbles avec sa simplicité adorable, multipliant auprès de tous ses pitiés exquises, oh ! qu'elle soit bénie, admirée et glorifiée ! Et pour son autel, consacré dans nos âmes, choisissons de très rares et très délicates fleurs qui lui ressemblent !

PIERRE LOTI,
de l'Académie française

L.L. M.M. LE ROI ALBERT ET LA REINE ÉLISABETH DE BELGIQUE

(Photographies prises au cours du dernier été dans leur modeste habitation des Flandres demeurées belges.)



Composition de LOUIS DAUPHIN.

ON A SOUVENT BESOIN



N PLUS PETIT QUE SOI...

Dans la Méditerranée. Paquebot convoyé par un contre-torpilleur.



CORFOU



Les héroïques soldats du roi Pierre Ier, transportés avec notre appui dans l'île de Corfou, s'y préparent en vue de nouveaux combats; le pavillon français flotte sur l'Achilleïon, ancienne résidence du Kaiser. Voici les souvenirs que notre brillant confrère Paul Adam a rapportés d'un voyage fait à Corfou, peu de temps avant la guerre :

Paysage littéraire de montagnes bleues et de plages courbes embrassant la beauté calme de la mer où se projette, en maints endroits, l'ombre des oliviers géants. Une très vieille forteresse constitue l'acropole sur le cap effilé comme une trirème qui semble plonger, par l'éperon, dans les eaux, mais demeure sur le roc, échouée par son château d'arrière, jadis redoutable bastion des maîtres byzantins, puis vénitiens. De leurs lignes sévères, partout, les cyprès divisent l'espace. Ils le guindent et l'ennoblissent. Notre esprit classique

1. L'île de Corfou, vue prise de l'île Vido. — 2. La citadelle. — 3. L'Achilleïon, ancienne résidence de l'impératrice Élisabeth, devenue propriété de Guillaume II.

L'ILE DE CORFOU

souhaite, entre ces colonnes de feuillages sombres, le cortège hellène, les chars que traîneraient les chevaux du Parthénon et que guideraient des vierges robustes aux écharpes arrondies par le vent.

L'incomparable lectrice que fut Elisabeth d'Autriche ne pouvait choisir un site plus fertile en suggestions. La vie héroïque des Méditerranéens, s'est là concentrée en épisodes. Après qu'Ulysse y eut rencontré Nausicaa, l'escadre annonciatrice de la première croisade y fit naufrage et ses chevaliers étonnèrent le gouvernement grec.

Nos soldats de l'épopée, plus tard, y plantèrent le pavillon tricolore, construisirent des routes, dotèrent les Corfiotes d'une administration fixe, laissèrent dans les âmes des sympathies.



Le César allemand ne pouvait guère s'accommoder des élégies en pierre, en marbre, en bronze que l'impératrice Elisabeth avait établies partout dans le parc de l'Achilleïon. La place est devenue nette. Blanc, simple et rectangulaire, le palais domine, au milieu des frondaisons, les pentes qui s'alignent dans le frissonnement bleu de la mer, ou celles qui s'abaissent vers les bois de ces oliviers, vigoureux comme des chênes, et plantés par les Vénitiens sur tout le territoire de Corcyre. Il émane de ces bois une fraîcheur qui pénètre les salles bien vernies du palais, qui caresse les meubles lumineux en ligne, et les objets brillants.

Quand le Kaiser quitte ce lieu de repos, de jeunes princes blonds et blancs, une princesse de seize ans au visage ovale et naïf, de forts messieurs en ulsters et feutres fendus se répartissent dans les quatre automobiles de la suite, et c'est, à toute vitesse, une course de ballade allemande par monts et par vaux, puis le long de la côte de Benizzé, où les arbres ombragent le flot, où les filles, accroupies et coiffées de mouchoirs rouges, ramassent les olives noires. Au milieu de leurs nuages, les chars magiques volent dans le décor créé pour la poésie d'Hésiode. Ils croisent le petit cheval portant le villageois et sa femme en croupe : ils suscitent le salut du berger me

Divers aspects de l'Achilleïon : portique, escalier conduisant aux terrasses, terrasse d'Achille.

L'ILE DE CORFOU

nant son troupeau de moutons sur la hanche de la colline. L'essor du cortège rase les chemins. Il blanchit, de sa poudre, les grappes abondantes et mauves des glycines qui chargent les murs des jardins et les perrons des villas. L'île retentit de ce vol puissant abattu sur la terre de l'antique Corcyre, où Thémistocle vint pleurer l'ingratitude athénienne.



Pour rompre cette paix, il ne faut pas moins que le vacarme effroyable de la Pâque orthodoxe. Quand onze heures tonnent à la bouche du canon, ce jour de fête, tous les pères de famille égorgent à la fois, sur leur seuil, l'agneau pascal, tenu entre leurs jambes au milieu des fusillades, mousquetades, salves, éclat des fanfares et bris de vaisselles tombant de tous les balcons sur l'âme invisible de Judas Iscariote. Par les innombrables escaliers qui gravissent les ruelles à arcades, le sang s'épanche, ruisselle, s'étale en plaques vermeilles. En même temps, de vingt églises orthodoxes, les processions s'élancent à la suite de leurs musiques, de leurs popes longs, chevelus et barbus, en somptueuses dalmatiques d'orfroi. Ils montrent les ors, les joyaux, les argents des icones au peuple qui flambe des pétards, avant de s'agenouiller dans le sang des moutons. La tuerie continue. Les agonisants bêlent du haut en bas de la cité. Les chœurs pieux entonnent leurs hymnes devant les reposoirs. On dirait d'une ville prise, d'un massacre affreux. Les cloches sonnent. Les pâtissiers crient leurs gâteaux agrémentés de plumes roses. Les marchands de cierges offrent leurs cires guillochées et peintes. La foule se précipite dans la cathédrale de Saint-Spiridion, afin d'y baiser les orteils nus de la momie sainte, à travers l'ouverture ménagée dans l'armure d'argent qui engaine le corps debout.



Passé cette heure, qui ressuscite pour évoquer les époques tragiques, semble-t-il, de la lutte entre Turcs et chrétiens, c'est encore au village de Gastouri, dans l'ombre de l'Achilleïon, que les touristes se pressent. Chargées de coiffures monumentales et fleuries, cuirassées de bijoux, ornées de vestes grecques en velours et en or, de tabliers en soie rouge, ou jaune, ou bleue, cinquante femmes miment la marche d'Eleusis. Quatre pas en avant, un pas en arrière, ces cinquante idoles avancent, reculent, cinq de front, les mains enlacées. Le corybante précède cette phalange serrée. Il répète les gestes de ses ancêtres, tels que les vases des musées en perpétuent l'image. Sur les épaules de ces idoles solennelles et rigides, manque seulement le brancard soutenant la





1. Auberge aux portes de la ville. — 2. Rue et place Saint-Georges.

L'ILE DE CORFOU

statue de la déesse. Elle devrait surgir entre ces têtes brunes coiffées de bandeaux noirs, ornées de nattes fausses à rubans écarlates, de bouquets, de petits miroirs étincelants, de voiles fins. Flux et reflux, les cinquante idoles avancent, reculent, se baissent. Les pendeloques en or scintillent sous les oreilles. Les broches d'or étincellent sur les gorges. De petits soleils d'or y fulgurent. Et sur le sol battu, à l'ombre d'un figuier colossal, les cinquante idoles s'irradient au rythme de leurs pas, au son d'une musique grave, devant l'horizon de l'Epire. Là-bas, ses monts neigeux, leurs contreforts bleuâtres, l'azur de la mer et les troncs tordus des oliviers. C'est, dans son décor propre, une heure de la vie antique avec ses couleurs et ses magnificences de l'Orient.

PAUL ADAM.



UNE FILLE DE CORFOU

(SOUVENIR)

Esméralda, petite fille
Qui dansez sans songer à rien,
N'êtes-vous pas de la famille
Des sirènes du temps ancien?

Depuis la belle nuit de fête
Où votre bouche m'a parlé,
Je souffre et mon cœur de poète
Est comme un monstre ensorcelé.

Sur les bords de l'Adriatique,
Je revois cette nuit d'été,
Brune enfant, au nom fantastique,
Comme votre étrange beauté.

Dans votre robe rose et blanche,
Couleur de jour, couleur de temps,
Coquette, à la fois, et si franche,
Vous souriiez à belles dents...

Quand vous aurez quitté votre île,
La maison posée au midi
Et le petit jardin tranquille,
Où votre jeunesse a grandi;

Quand, un jour, exilée en France,
Vous vous en irez parmi nous,
Sous ce ciel gris dont la souffrance
Ne mûrit pas les citrons doux,

Regretterez-vous la patrie
Où je vous ai connue un soir,
Corfou, l'île verte et fleurie,
Les monts d'Epire, beaux à voir;

Votre mer bleue et sans marée,
Le charme du parler natal,
Les temps finis, et la soirée
Que nous avons passée au bal ?

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE



POUR LES ENFANTS

Si j'avais un fils, dans cette heure grave,
Et qu'il eût huit ans,
Je lui dirais : « Sois attentif et brave,
Malgré les printemps.

» Malgré les oiseaux et malgré les roses,
Ne t'attendris pas,
Car tu dois porter de bien grandes choses
Dans tes petits bras.

» Ne sois pas songeur, ne sois pas poète,
Ce n'est plus ton droit,
Apprends à porter l'arme, toujours prête,
A ton côté droit.

» Une tragédie, impossible à dire,
Vient de s'accomplir.
S'il le faut, petit, renonce à sourire,
Apprends à mourir.

» J'eus l'âme pensive, émue et lointaine,
J'eus l'amour profond;
Apprends à remplir ton âme de haine,
O mon enfant blond !

» Vois : l'atrocité, la honte, le crime
Rient en ce moment.
Apprends que, chez nous, on devient sublime,
Mais pas Allemand.

» Toute une douceur, toute une sagesse
Aux yeux triomphants
Sont mortes, petit, avec la jeunesse
De nos grands enfants.

» Ah! par ces yeux clos, par ces lèvres closes
Sus aux ennemis!
On nous a fauché nos plus belles roses,
Ayons des fusils!

» Toi, petit cadet, témoin de cette heure
Sans joie et sans chant,
S'il faut, pour venger tout ce que l'on pleure,
Oui, deviens méchant!

» Garde ta rancœur, garde ta colère,
Ton poing menaçant,
Puisque vous gardez, ô chère frontière,
Vos bornes de sang.

» Ne pardonne pas. Ta haine est divine.
Ne pardonne pas!
Les mères n'ont plus une âme câline
Et de tendres bras.

» Elles ne rient plus avec la caresse
De leurs tout petits.
On nous a tué toute une jeunesse,
Ayons des fusils!

» L'oubli, la pitié, le pardon, quels leurres,
On nous a tout pris :
La paix de nos cœurs et de nos demeures...
Ayons des fusils!

» Ah! petit cadet pour qui je vais coudre
Un habit tout noir,
Transforme en boulets, en balles, en poudre
Notre désespoir.

» La guerre, à nos cœurs, a fait des entailles
Comme à nos pays.
Nos pleurs ont doublé le sang des batailles.
Ayons des fusils!

» Je ne te dis pas de, sans fin, répandre
Les fléaux maudits.
Pas pour attaquer, mais pour nous défendre,
Ayons des fusils!

» Sache, mon enfant, oublier la grâce
De tes premiers jeux.
Sache même, hélas! corriger la race
De tes beaux aïeux.

» Ils étaient trop purs, trop nobles, trop tendres.
Toi, regarde bien
Les maisons en feu, les villes en cendre...
Ne pardonne rien.

» Ne guéris jamais ton cœur des épreuves
Et des lourds défis.
Ecris, sur les murs de toutes les veuves :
« Ayons des fusils! »

» O petit cadet, enfant sans enfance,
Ne pardonne pas!
Ecoute ces mots que te dit la France :
« Ne pardonne pas! »

» Ayons des fusils après la Victoire,
Ayons des fusils!
Armons notre haine. Armons notre gloire.
Ayons des fusils! »

HÉLÈNE PICARD.



L'HOMME...

Le démon qui d'en bas se plaît aux jeux du crime
Un jour lui dit : « Mon fils, entre tous mes élus,
C'est toi que veut choisir mon espoir magnanime;
C'est l'heure, lève-toi, les temps sont révolus...

» Mon règne va venir, tu seras le ministre
Qui dictera mes lois au monde épouvanté.
Tu peux lâcher la bride à ton rêve sinistre,
Je le rendrai plus beau qu'il n'a jamais été;

» Je ferai de ta gloire une sanglante aurore,
Et les peuples domptés, d'un long gémissement,
Au fond de l'avenir acclameront encore
Les jours que je promets à ton avènement.

» Ton peuple sera fort de ma force. Il est digne
Que mon âme pour lui sache aussi s'émouvoir
Et qu'à son front ma main vienne imprimer le signe
Qui confère à mes fils mon immortel pouvoir.

» Va!... Je lui donnerai demain pour satellite
La mort aux doigts crochus, la mort aux dents de [loup,
Et je ferai de lui la phalange d'élite
Que parfois, dans le temps, je dresse tout à coup.

» Va!... Tu seras plus grand que les plus grands. Ton [ombre,
Si tu le veux, demain, peut s'étendre en tout lieu
Et tes fils la verront pour des siècles sans nombre
Faire pâlir la gloire elle-même de Dieu!... »

...Et l'homme s'est levé!... Le meurtre, l'incendie,
Démuselés soudain, les crimes libérés,
Dans leur ronde infernale et toujours plus hardie,
De son trône sanglant assaillent les degrés.

Il pousse devant lui ses lourdes multitudes,
Ses soudards enivrés de forfaits, en troupeaux,
Les mains rouges, l'œil plein de fauves hébétudes...
Le souffle de la mort fait claquer ses drapeaux!

Il dit : « Je suis vainqueur... L'Occident pleure et crie,
Et l'Orient recule et frémit devant moi.
Partout où j'ai passé l'aurore s'est flétrie,
Le monde s'agenouille en frissonnant d'effroi...

» O Maître, es-tu content?... Ton pouvoir se déchaîne...
J'ai dépassé tes vœux par ma docilité...
Il ne me reste rien à vaincre... — Que la Haine!
Dit une voix trouant au loin l'immensité...

— La haine!... J'en ferai l'aube de ma victoire!...
C'est dans l'ombre et le sang des nuits que le jour [croit,
» Et plus je serai craint, plus j'étendrai ma gloire...
Qui pourrait m'arrêter dans ma course?... — Le Droit!

Répond la même voix du fond de l'insondable...
— Suis-je donc un enfant que l'on puisse effrayer
D'un mot?... Le droit n'est rien de plus... — Un grain [de sable.
Cela suffit parfois... — Je saurai le broyer!...

« Qu'importe qu'à mes pieds le vieux monde périsse,
Si je suis le plus fort !... — Tu ne le seras pas !...
— Qui donc es-tu, toi qui me parles ?... — La Justice,
La vengeance des morts attachée à tes pas !... »

La voix prolonge au loin son écho dans l'espace,
Et, de l'ombre des temps, l'homme voit peu à peu
Se lever, vision sans cesse plus vivace,
Dans les plis d'un brouillard fait de sang et de feu,

Les âmes des vivants qu'a fait périr son rêve...
Ils accourent du nord, surgissent du midi
Et de l'est à l'ouest, sans limite, sans trêve,
Par le flot qui le suit flot toujours agrandi,

Effrayante moisson que refait la souffrance
Parmi les profondeurs sans fin de l'au-delà !...
L'homme les voit,.. Et tous, tous ceux qu'en sa démence
Son crime pour l'aider à sa suite appela,

Tous les soldats voués d'avance aux hécatombes,
Et ceux qui par leur mort ont sauvé leur pays,
Tous les héros obscurs dont nul ne sait les tombes,
Ceux qui se sont aimés, ceux qui se sont haïs,

Unis pour un instant dans la même vengeance
Devant les horizons rougis de sang humain,
Morne procession de spectres, foule immense,
Silencieusement lui barrent le chemin...

LOUIS PAYEN.

LE PETIT TAMBOUR

Ce récit, naïvement héroïque, est l'œuvre d'un pauvre petit fantassin grièvement blessé :

Il était parti, le petit tambour,
Un beau matin bleu, pour faire campagne !
A quoi bon pleurer ? Sa mère et son bourg ?
Il les reverra bientôt ! Sa campagne ?
Il y reviendra ! Ah ! les clairs midis !
Comme il la scandait, la vieille guerrière
De son régiment, qui vous étourdit
Tel un vin clairet de France ! Derrière
Le petit soldat, suivant son tambour
En marche, les vieux, œil bridé, peau grise,
Les petits, partis comme lui du bourg
Où pleure une mère, où rêve la Lise
Ou Marget, la blonde enfant, vieux grognard
Ou gamin grisé, tous, ils s'élançaient,
Chantant, vers la mort ! Le petit lignard
Entraînait toujours ! Ses doigts frémissaient.
Son cœur se gonflait à l'illusion
Sublime de faire, alors, la Victoire !...
Un jour, on chercha longtemps sa chanson
Et son vieux tambour ; on conta l'histoire
Du petit soldat, puis, on l'oublia.
Il était tombé pendant la bataille,
Blessé gravement. Il se réveilla
Là-bas, prisonnier ! Une large entaille
Le déchire... Seul ! tout seul, pour souffrir !
En son abandon, dernier et suprême
Ami, son tambour lui reste ! Mourir
Alors, en chantant le pays qu'on aime,
L'eût un peu bercé..., mais c'est défendu
Ce rêve au captif ! Pas de mélodie
Française, surtout ! Et, pâle, étendu,
Traînant sa souffrance et sa maladie,
Le petit tambour, doucement, s'en va !
Il se croit encore au pays de France !
Il rêve toujours, que toujours il bat
La charge, qui passe, et monte et s'élance,
Et fait la Victoire ! Il rêve d'azur
Grisant qu'on respire ! et sa fièvre ardente
Fait monter soudain, dans son grand œil pur,
Comme un peu du bleu lointain ! Puis, il chante,
Ou, plutôt, murmure un vieux chant d'amour
Dont l'air... lui revient... Soudain, il oublie
L'ordre prussien ; il prend son tambour,
Il hésite un peu..., sa main est raidie
Et son jeu moins sûr... depuis si longtemps !
Il tremble, il s'embrouille, il confond la marche
De son régiment, les chansons d'antan,
Et les vieux refrains des soldats en marche !
Le rythme, bientôt, qu'il scande toujours,
Devient plus rapide, et cela l'enivre,
Tout ce qu'il revit en ce demi-jour
Brumeux des mourants ! Ah ! qu'il voudrait vivre
Avec la lumière, en son pays bleu !
Soudain, quoi !... l'on vient ! Un soldat menace
L'enfant que son mal, comme un sombre feu,
Dévore en son coin, là, sur sa paillasse !
Mais puisqu'il se meurt — oh ! il le sent bien —
Il pourrait chanter, qu'au moins il se grise
Des airs de là-bas ! Son œil est éteint,
Son souffle moins fort, et dans l'ombre grise
Enfoncé déjà : plan ! rataplan ! plan !
Il frappe, éperdu, d'un grand geste large
Qui se brise, puis il tombe croyant
Mourir pour la France, en sonnant la charge !

JEAN MOURA.

SEMAILLES

(D'après un dessin des *Annales*.)

C'est l'heure sombre des semailles
Par les sillons ensanglantés,
C'est l'heure ardente des batailles
D'où germeront nos libertés.

Sur tes terres, de sang baignées,
France, pour la proche moisson,
Va, jette ton or à poignées
Pour qu'il devienne ta rançon.

Jette le grain nouveau ; les balles
Qui vont, comme un éclair, aux buts,
Les grandes ailes triomphales.
Et les canons et les obus.

Tes fils donnent en abondance
L'engrais sanglant des blés nouveaux,
Afin que renaissent, ô France,
Les lauriers d'or sur leurs tombeaux !

Sème, c'est l'heure des semailles,
Poursuis ton devoir inhumain,
Sème, c'est l'heure des batailles,
Sème toujours pour que demain

A l'aube, déployant ses voiles,
La Victoire, ô Pays vainqueur,
Elargisse jusqu'aux étoiles
Ton geste auguste de Semeur !

JEAN PELTIER.

NE PLEUREZ PAS, FEMMES EN NOIR...

Puisqu'ils ne pouvaient pas emporter leur presqu'île
Avec ses bas chemins tout creusés pour l'affût,
Ses ménez rocailleux, griffés d'ajoncs hostiles,
Ses vallons retranchés, ses milliers de talus ;

Puisqu'ils ne pouvaient pas rouler à la frontière
Les monstres de Penhir et les géants du Raz,
Et tendre, comme un rets de ronciers et de pierres,
Les récifs de l'Armor, les forêts de l'Arc'hoat,

Ceux qui savent des flots, du roc et des calvaires
Comment croire et durer, comment vivre et souffrir,
Fils d'un sol entêté, les gars du Finistère
Ont offert leur poitrine et sont venus mourir.

Ils arrivaient : cités, faubourgs, châteaux, campagnes...
Les uns portent du pain noué dans un mouchoir,
D'autres, des Léonards, qu'un vicaire accompagne,
Ont un grand Sacré-Cœur peint sur leur gilet noir ;

Ils viennent de la côte et sentent la saumure,
Alourdis de sabots, leur béret sur les yeux ;
Ils montent des vallons où l'Isole murmure,
Feutres bouclés d'argent, velours et chupens bleus ;

Ils traînent derrière eux, comme pour une offrande,
Les chevaux de Morlaix et de Ploudalmézeau,
Hier encore dansant, bondissant sur la lande
Avec le vent du large en plein dans leurs naseaux ;

Tout ce pays levé s'avance bien en ordre :
Vois le hérissement de nos caps, ô Teuton !
Mesure le granit sur lequel tu vas mordre,
Passe, si tu le peux, sur le corps des Bretons !

Eux encore, eux toujours aux tournants les plus rudes :
« Tenez bon, mes enfants, les Bretons vont charger ! »
Eux, tel un ouragan sous l'enfer de Dixmude,
A l'abordage entrant dans l'immortalité !

Eux, debout sur le pont des navires en flammes :
« Vive la France ! » Eux, qu'aux rivages étrangers,
Les roses, les parfums et les larmes des femmes,
Ont, comme des dieux morts, embaumés et vengés !

Ne pleurez pas, femmes en noir, l'heure est trop grande !
Ce crêpe sur vos fronts flotte comme un drapeau,
Il est, à la victoire, une sombre guirlande,
Baisez sur ses plis neufs l'âme de vos héros !

A vous voir, dans sa chair qui se révolte et tremble,
Chacune d'entre nous se dit : A quand mon tour ?...
Nos angoisses, vos deuils, élevons-les ensemble,
Trempons nos faibles cœurs dans un plus large amour !

Restons debout, haussant jusqu'à notre courage
Ces tout jeunes enfants dans nos bras abrités ;
Sur nos mains aujourd'hui pèse leur héritage ;
Qu'ils apprennent de nous à savoir les porter.

JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE.

A MA FILLE

Infirmière à la Croix-Rouge

Fais que tes mains soient douces, ô chérie,
Pour ces malheureux aux yeux angoissés.
Songe que leur chair est endolorie,
Et si délicats leurs membres blessés.

Mets dans tes regards un peu de tendresse,
Sous ton voile blanc, beaucoup de gaîté.
Que toute douleur, près de ta jeunesse,
Puisse s'apaiser à ta charité.

Fais ton cœur très bon pour cette souffrance
Que tu dois comprendre, aimer, et guérir,
Afin que par toi nos soldats de France
Sentent de la joie en eux refleurir.

Entr'ouvre ton âme à ceux-là qui meurent.
Parle-leur du ciel bien, bien doucement...
Prends leur dernier souffle, et puis tout bas, pleure,
Comme pleurerait leur pauvre maman.

Va, mon enfant, dans la route suivie
Sème, en cheminant, des fleurs de bonté,
Et tu connaîtras alors de la vie,
L'unique douceur, l'unique beauté !

E. DESCOSSE-GENSOLLEN.

Continuons à citer les noms des poètes qui nous ont adressé cette semaine les pièces les plus remarquables sur les sujets patriotiques à l'ordre du jour :

MM. et Mmes Deltel, Ant. Dory, Léon Mangeon, E. Nivoley, J. Mollay, Fernand Galli, J, Genay, Y. Cla., Louis de Willy, H. Roche, U. O. 91, Germina, D. Marris, Georges Lignon, Emile Toscano, Laura Guinot, G. Guiné, Ph. Maingot, Joseph Franck, L. P..., Raymond Couret, Un Cœur Français, Arthur Florentin, Jean Laterrade, Gabriel Garibaldi, Maurice Bachmann, Palabriand, A. Valentin, Roger Bœufgras, Jean Vincent, Fernand Lévêque, H. Beugnot, Mme A. Boriès, P. Langrand, Mathurine Royant, Marie Poilecot, Marie Charbonnier-Meyvial, Léon M..., Paul Meffre, Henry-F., E. Prouvost, Marie-Anne, René d'Arvan, Louis-Jules Rosey, Raymond Virac, Charles Castor, Mercure Duncan, Marguerite Cressier, Daniel Vieuille, G. R..., Georges S..., Cécile Darracq, A. Barrau, G. Auban, M. Robin,

Échos de la Guerre

Sur la couverture de ce numéro, vous avez vu deux gracieuses silhouettes.

Ce sont les « Mimi-Pinson » parisiennes en train de fabriquer les cocardes qu'elles destinent à nos chers soldats...

Yvonne Sarcey vous a dit, ici-même, comment est née cette idée charmante. Mimi Pinson consacre au souvenir des absents ses rares moments de loisir. Elle travaille et fredonne la jolie chanson que Maurice Donnay a rimée pour elle :

Quand on chantera la grande victoire,
Les Mimi Pinson verseront des pleurs
De sainte allégresse;
A tous nos héros ira leur tendresse,
A tous nos drapeaux leur gerbe de fleurs,
Quand on chantera la grande victoire,
Larmes de fierté mouilleront les fleurs.

Cela se chante sur l'air : *Lorsque reviendra le temps des cerises.* Et c'est délicieux.

Dans mon courrier, je trouve cette page délicate :

« EX-VOTO »

« Mains, mains aimées, petites mains d'enfants, douces mains des mamans, tendres mains des épouses, chères mains qui, dans nos mains, se crispent en une étreinte suprême: *c'est le départ!*

» Mains saintes, qui, dans les airs, tracent le signe du pardon et de la rédemption, à l'heure de la bataille; mains pures qui, sur nos lèvres, déposent l'hostie; mains divines de nos prêtres-soldats ou de nos aumôniers: *c'est la prière!*

» Mains guerrières qui s'agitent en un effort sublime, ou, désespérément, se contractent; mains conquérantes d'acier ou bien de fer de nos braves soldats : *c'est la bataille!*

» Mains sanglantes et meurtries par le cruel labeur, dont les stigmates sacrés ne s'effaceront plus, cicatrices glorieuses et fécondes, nous vous baisons avec respect, mains vénérées de nos blessés: *c'est l'ambulance!*

» Mains blanches et délicates; mains légères qui guérissent les blessures en les touchant; mains religieuses et caressantes de nos Sœurs de Charité; mains habiles et compatissantes de nos infirmières : *c'est l'hôpital!*

» Mains froides et diaphanes qui glacent et qui font frissonner, mains désormais sans vie et sans chaleur, vous n'êtes plus que des reliques; mains sacrées de nos héros : *c'est la mort!*

» Mains innocentes des petits enfants; mains tendres des mères ; mains brûlantes des épouses; mains vibrantes des amis; mains glorieuses des soldats; mains mutilées des blessés; mains consacrées des prêtres; mains d'ivoire des cadavres, vous vous unissez toutes en un grand geste suppliant, de prière et de foi, d'attente et d'espérance, et déjà le ciel même s'émeut,

» Le grand ciel apaisé qui commence à descendre:

» *C'est la victoire!* »

Ainsi, toute la guerre se trouve résumée en quelques alinéas par M. André Desplanque.

Je reçois ce sonnet vibrant sur une de nos héroïques villes de l'Est :

A NANCY BOMBARDÉE

Ils n'ont pas pu sur toi resserrer leur étreinte,
Grâce aux vaillants soldats que guidait Castelnau,
Et tu restes debout, vigilante et sans crainte,
Sentinelle avancée auprès de ton créneau.

Alors ils ont braqué, horde sinistre et vile,
Vers toi ces gros canons qu'ils ont cru triom-
[phants,
Et tu saignes, meurtrie, ô douce et noble ville,
Du sang de quelques-uns de tes petits enfants.

Mais ils n'ont pas atteint ta fierté mâle et forte,
La gloire de tes fils ardents te réconforte;
Tu conserves ta foi dans leur splendide élan;

Et tu parais plus belle encore à la Lorraine,
Stoïque aux jours de deuil et gravement sereine,
En pansant la blessure entr'ouverte à ton flanc!

Dédié à la mémoire des Nancéens, morts stoïquement aux avant-postes.

Une bien touchante lettre nous est communiquée... Elle a été trouvée dans le dépouillement de l'immense courrier qui arrive au généralissime, chaque matin. Elle mérite de ne pas passer inaperçue.

« Mon général,

» Si chaque famille a un père, la France a aussi le sien; elle a aussi ses fils. Allez donc au cinéma, vous y verrez des gens héroïques, petits et grands, et c'est ce qui montre que le patriotisme n'a pas d'âge. Aussi, nous voulons être parmi les défendants de la grande famille française : casque, tunique, nous voulons tout porter.

» Nous permettez-vous de nous rendre au plus tôt sur le front, car nous espérons bien ne pas en avoir le refus.

» Recevez, mon général, les sincères salutations de deux jeunes français.

» HENRI ET ANDRÉ G. »

Certes « notre Joffre » ne refusera pas un concours si gentiment, si bravement offert.

C'est la Chandeleur le 2 février, les crêpes se dorent dans les poêles. M. Maurice Dufresne nous le rappelle, en de gentils couplets.

CHANSON DE LA CRÊPE DOUCE
OU
LES SOUHAITS DE LA CHANDELEUR

Bonnes gens de « doulce » France,
Dans les hameaux, les cités,
Pour vous, c'est jour d'espérance...
« Sautez, la crêpe!... Sautez!... »
Mélangeant œufs, lait, farine,
Pleins de foi, petits et grands,
Invoquez la pâte fine
Pour la France, bonnes gens.

« Crêpe douce et coutumière,
Exaucez notre prière...
Protégez sous les drapeaux
Nos héros! »

Fiancés, gentes promises,
Vite, la crêpe échangez,
Et, de vos amours permises,
S'éloigneront les dangers;
Puis, tandis que la friture
Chante en la poêle..., enlacés,
Rêvez d'union qui dure,
Promises et fiancés.

« Crêpe douce et coutumière,
Exaucez notre prière...
Réservez à nos amours
De longs jours! »

Bons vieux et tremblantes vieilles,
Aux vénérés cheveux blancs,
Bénissez le jus des treilles
Et la crêpe des enfants.
Priez pour que, tôt reviennent
Les « Poilus » victorieux,
Autour des cloches, gardiennes
Du sol sacré des aïeux.



— Racontez-moi... Il paraît que vous vous amusez follement dans les tranchées !...
— C'est un bruit, en effet, qu'on fait courir à l'arrière...



Je propose d'incorporer dans la classe 16 une centaine de députés en âge de servir, et qui contrôleront ainsi beaucoup mieux les égards qui sont dus à la jeunesse!



ÉPICIERS DU FRONT.
— Autrefois, je payais un litre de pinard dix sous..., à présent un franc !...
— Mais vous avez aujourd'hui vingt-centimes par jour.
— Total : je perds vingt-cinq centimes à la combinaison !...



DU COTÉ DE VERDUN.
— Qui est-ce qui a construit cette tour Eiffel sur le parapet ?...
— C'est moi, mon capitaine..., pour les Boches qui croiront, comme on le leur raconte, qu'ils sont sous les murs de Paris !...

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

« Crêpe douce et coutumière,
Rendez, à notre prière
La paix et ses verts lauriers
Aux foyers! »

Tous ces souhaits seront exaucés!

⋙❦⋘

Questions :

« 1° Je vois à chaque instant, dans *Les Annales*, dont nous sommes abonnés, les mots *illassable, illassablement*, alors qu'aucun dictionnaire ne mentionne ces mots, mais bien: *inlassable, inlassablement*. Que signifie ce... néologisme? Je vous serais infiniment reconnaissant de traiter ce sujet dans votre revue.

» 2° Autre chose. Vous avez appelé, avec raison, l'attention des éditeurs sur les livres édités en Allemagne et qu'il était urgent d'éditer en France. Vous pourriez ajouter qu'il en est de même pour la musique : quantité de méthodes et de morceaux usités couramment manquent ou vont manquer, parce qu'édités en Allemagne. Quelle source de profits pour l'éditeur qui, le premier, s'emparera de cette idée! Pour ne citer qu'un recueil, je vous nommerai les exercices de Mazas, pour violon, joués à peu près par tous les violonistes et comportant plusieurs volumes. Eh bien! ils deviennent introuvables. Et que d'autres! Voilà encore, monsieur Sergines, quelque chose que vous pouvez signaler. » L. Barail. »

Réponses :

1° Le mot *illassable* est (notre Oncle Faguet l'a démontré) d'une construction grammaticale plus logique qu'*inlassable*. On ne dit pas *inlisible*, on dit *illisible*.

2° Tous les éditeurs de musique de Paris cherchent — et trouveront — les moyens de combler cette lacune.

⋙❦⋘

Dans nos hôpitaux, nous soignons nos blessés; mais, lorsque ceux-ci sont autorisés à sortir, à se promener, qui s'occupe d'eux?

Certes, ils iront admirer Paris et ne manqueront pas de se rendre aux Invalides et de s'incliner devant nos trophées; mais après, si la fatigue les prend, où pourront-ils aller se reposer, écrire leurs lettres, faire une partie de billard entre camarades?

Grâce au capitaine René Thorel, le problème est résolu. Du fond des tranchées, où il se trouve depuis douze mois passés, il a pensé à nos blessés. Il a pensé que l'œuvre du Cercle National pour le Soldat de Paris (15, rue Chevert), fondée par lui en 1909, qui, depuis le début de la guerre, abritait un ouvroir où se confectionnaient des lainages pour nos soldats du front, pourrait, si elle rouvrait ses portes, — momentanément fermées à cause de la mobilisation, — rendre d'utiles services à nos blessés en convalescence à Paris.

M. le lieutenant Berrard, qui reçut la croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille, voulut bien se charger de remplacer le fondateur dans la direction de l'œuvre. L'Union des Femmes de France (Croix-Rouge) prêta spontanément son précieux concours au Cercle National, en fondant un comité de propagande, notamment Mmes de Rieux, Bonnefous, Henri Galli, Barbier-Hugo, Surcouf, Scinoury, etc., et, à l'heure actuelle, les salles du Cercle National sont remplies de blessés convalescents, heureux de trouver, sans bourse délier, dans le voisinage des Invalides, un *home* confortable et gratuit, avec salles éclairées, chauffées, avec papier à lettre, livres de gravures, lavabos, salles de dépôt des valises, etc.

On sait que cette œuvre fut couronnée par l'Académie française et que M. le président de la République lui accorda son haut patronage, ainsi, d'ailleurs, que M. le ministre de la guerre.

Son président d'honneur est M. le général de Lacroix, ancien généralissime, et elle s'enorgueillit, à juste titre, de compter parmi ses membres d'honneur MM. les généraux Joffre, Gallieni, Maunoury, Gouraud, Dubois, Deligny, Mangin, Lyautey, Niox, Pau, etc. Le caractère strictement militaire du Cercle



Dessin d'Abel Faivre.

Dédié au Cercle National par le Soldat de Paris, et montrant le danger de l'alcoolisme aux armées.

National l'a rendu sympathique à toute l'armée; mais, aujourd'hui, on ne doit pas se contenter d'admirer cette œuvre patriotique, on doit l'encourager, la faire connaître, la soutenir, la faire vivre et durer.

⋙❦⋘

Des vers m'arrivent de loin, — d'Haïti, où *Les Annales* comptent tant d'amis fidèles. Ils sont dédiés à la mémoire d'un Haïtien, un soldat mort au service de la France :

LE CAPITAINE BERNARDIN (1)

Le clairon a jeté son alarme. Debout!
Et tu voles, joyeux, vers le champ de bataille.
Pour la revanche, du héros tu prends la taille;
Car l'amour de la France en ton cœur vibre, [bout.

C'est bientôt la mêlée où fauche la mitraille.
L'Allemand en retraite a vu qu'il était fou,
Son rêve cher de piétiner Paris à bout;
Ton « corps » est dans la lutte, ô vivante muraille!

Mais te voilà frappé dans le prochain combat,
Parmi le flamboiement d'une grande épopée.
Avant que de mourir, de ta vaillante épée,

Tu traces fièrement, ô valeureux soldat!
Dans le grand Livre d'Or de l'immortelle Histoire,
Ce mot éblouissant comme un soleil: « Victoire! »

Timothée Paret,
de Jérémie (République d'Haïti).

A nos amis haïtiens nos remerciements et nos vœux.

⋙❦⋘

LES BRUITS QUI COURENT

L'Huissier Philosophe. — Il faut que M. Aristide Briand, ministre des Affaires étrangères, sache tout ce qu'il a perdu en arrivant un peu tard au Quai d'Orsay. Rien de moins qu'une définition lapidaire de sa personne et de ses talents!

C'est, nous dit *Excelsior*, un vieil huissier du Cabinet qui, psychologue et portraitiste, laissait naguère tomber, du haut de son expérience volontiers dédaigneuse, mais parfois clairvoyante, des jugements sur les innombrables ministres qu'il vit pendant plus de trente années se succéder avec une vitesse désespérante. Chargé de souvenirs, il a pris naguère sa retraite, et son successeur ne se sent pas encore assez d'autorité pour continuer la tradition. C'est ce qui fait que d'illustres et qualifiés ministres des Affaires étrangères, comme M. Cruppi, par exemple, en seront réduits à attendre le jugement de l'Histoire.

De M. Ribot, laborieux, chevelu et dégingandé, notre huissier observateur disait : « Un vieil étudiant! » Feu Spuller avait ses sympathies et sa pitié : « Un bien brave homme! Mais comme on le trompait! » Avec quelle moue méprisante, parlant de M. Rouvier, il laissait tomber : « Un homme de finances, monsieur! » C'est sur un ton où l'ironie se nuançait d'estime qu'il jugeait M. Berthelot : « Un savant, un membre de l'Institut, un homme glorieusement utile au progrès des sciences, qu'il est bien fâcheux d'avoir arraché à ses travaux! »

Mais sa définition de M. Delcassé est plus pittoresque encore, parce qu'elle résume des observations que, seul, un huissier, aidant les visiteurs à remettre leur pardessus, pouvait faire : « Ah! disait-il avec admiration, du temps de M. Delcassé, c'était une autre affaire! Les diplomates étrangers entraient chez lui fanfarons, et, *quand ils sortaient de son cabinet, monsieur, ils ne retrouvaient plus la manche de leur paletot!* »

❦

L'« Achilleion » réquisitionné. — C'est un bon tour, et non dépourvu d'élégance, que nos amis jouent aux sous-marins boches et au propriétaire du domaine, S. M. Guillaume II. Celui-ci, en apprenant que sa villa de Corfou, dont nous donnons plus haut des vues pittoresques, abrite les héros qui ont donné tant de fil à retordre à ses troupes, a fait la grimace et n'a pu se retenir d'envoyer à son cher beau-frère Constantin un télégramme de protestation. Le cher beau-frère répondra en disant que les Alliés sont les plus forts, que le charbon, en Grèce, est déjà fort rare, etc.

Mais l'ombre de l'impératrice Elisabeth, qui s'était enfuie de sa chère retraite depuis que celle-ci avait été profanée par l'affreux butor couronné et casqué, ne reviendra-t-elle pas errer, invisible, sous les portiques de marbre, parmi les blanches silhouettes des infirmières anglaises?

❦

La « Tête de Loup ». — Notre spirituel confrère Henry de Forge, rédacteur en chef de *Fantasio*, est sur le front et s'ingénie à le dérider.

Sa dernière trouvaille est la T. D. L. — « Tête de loup » — ligue dont *L'Echo des Marmites* publie les statuts. La T. D. L. n'aura qu'un moyen d'action : la tête de loup, ce balai qui arrive à nettoyer les coins les plus inaccessibles. Elle entend combattre ainsi ceux qui, « tels de misérables araignées, auront, pendant l'absence des poilus, soit en tenant leur intérim, soit en s'établissant lâchement leurs concurrents, tissé dans les bons coins une toile trop profitable et durable. »

❦

Le Péril Jaune. — Les journaux allemands disent que la Chine a décidé d'adopter le service militaire obligatoire.

Cela n'a l'air de rien. C'est si loin, la Chine! Et pourtant sait-on que cette guerre prélève comme soldats dans les empires du centre plus de dix pour cent de la population. A ce taux, la Chine, qui compte quatre cent millions d'habitants, pourrait lever d'ici quelques années une armée de *quarante millions d'hommes!*

(1) Le capitaine Charles-Léon Bernardin, du 67e régiment d'infanterie de Soissons, directeur de *La Pensée de France*, revue de la littérature française hors de France, a été tué dans l'Aisne, en octobre 1914. — T. P.

Le voilà bien, le péril jaune!

Heureusement, la Chine a quelque peine à se mouvoir dans son vaste empire, et Youan-Chi-Kaï n'est pas encore empereur, quoi qu'il en dise.

On n'ignore pas cependant que le plus grand empire du-monde a été celui des Mongols, et que Gengis-Khan, le plus grand des conquérants, a régné sur presque toute l'Asie, une partie de la Russie, et que ses lieutenants sont venus jusqu'à l'Adriatique.

LE PALETOT RÉCALCITRANT. — La scène se passe dans un grand restaurant de Paris. Un monsieur se lève de table, va prendre son pardessus et se dispose à le mettre: il n'y réussit guère et fait de vains efforts pour faire rentrer dans le devoir une manche récalcitrante. Aucun garçon ne se trouve là pour l'aider.

Un dîneur voisin voit son embarras et vient à son secours, en lui disant, avec un léger accent étranger:

— Il y a un proverbe espagnol qui dit que, dans la lutte entre l'homme et son pardessus, il faut toujours prendre parti pour l'homme.

Ce proverbe espagnol doit être ancien: il ne prêche pas la neutralité.

LA CLASSE 30. — Tous les jours, après son déjeuner, le général Joffre fait une petite promenade à pied, et les coups de chapeau respectueux des habitants saluent au passage sa silhouette robuste.

L'autre jour, un gamin de cinq ans, coiffé du calot bleu ciel, lâcha la main de sa maman et fit au généralissime marchant à sa rencontre un beau salut militaire.

Le généralissime s'arrêta et, s'inclinant vers le bambin:

— Il n'y a que les soldats, mon petit, qui font le salut militaire.

— Mais, mon général, fit le petit en rougissant de fierté, je suis de la classe 30!

Charmante légende pour une image d'Epinal.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LA CAPITULATION DU MONTÉNÉGRO

A Berlin.

Le salon de Mme Wolfenbuttel, la femme du grand fabricant d'articles de Paris, disposé pour une réception: il y a des nœuds verts aux coussins cerise du canapé.

Sur un guéridon, quelques friandises: biscuits de mer, pastilles de betterave, chardons confits, tartines de pommes de terre, etc.

Mme MUHLHAUS, qui entre en même temps que Mme Altfeld, se précipitant sur la maîtresse de la maison. — *On s'embrasse, n'est-ce pas?*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Comment donc!* (Ces deux dames s'étreignent.)

Mme ALTFELD, enlaçant à son tour Mme Wolfenbuttel dès que Mme Muhlhaus lui a rendu la liberté. — *Il ne faut pas oublier non plus votre vieille amie!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Certes non.* (En l'enlaçant.) *Quelle joie!*

Mme MUHLHAUS. — *En de pareilles journées, on est heureuses de se réunir!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *C'est pourquoi je me suis empressée de vous inviter à prendre d'un cœur léger et bien allemand avec moi une tasse de simili-café!*

Mme ALTFELD. — *Vous avez eu raison!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Notre chère et noble amie, Mme la colonelle von Schnick a bien voulu me faire l'immense honneur de me promettre de venir.*

Mme MUHLHAUS. — *J'aurai plaisir à célébrer avec elle notre nouvelle victoire: la capitulation du Monténégro! Car le Monténégro a capitulé, vous entendez bien, capitulé sans conditions...*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Oui... c'est colossal!*

Mme ALTFELD. — *Colossal n'est peut-être pas le mot qui convient quand il s'agit d'un si petit royaume; mais le résultat est pourtant appréciable. Nous avons affaibli les alliés!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Et reduit le nombre de nos ennemis... Combien de soldats y avait-il au Monténégro?*

Mme MUHLHAUS. — *Une trentaine de mille, au moins!*

Mme ALTFELD. — *Tant que ça!*

Mme MUHLHAUS. — *Sans compter plus de dix-sept cents artilleurs!*

Mme ALTFELD. — *C'est un vrai succès!*

Mme WOLFENBUTTEL, étourdiment. — *Je ne sais pas s'il nous aurait suffi en 1914: mais en 1916, nous triompherions encore à meilleur marché, n'est-ce pas, chères amies?*

Mme MUHLHAUS, vivement, pous dissimuler la gaffe. — *Il ne faut pas trop subtiliser! Nous devons être ravies...*

Mme ALTFELD. — *Enchantées! Notre devoir est d'exulter: chez moi, bien que l'état mental de mon pauvre professeur soit de plus en plus lamentable, ce soir on allumera des lampions!*

Mme WOLFENBUTTEL, qui a compris qu'elle avait fait une gaffe. — *Mais on se réjouit également ici, ma chère amie! Mon petit Karl est précisément en train de s'amuser à nettoyer les drapeaux: ils se mangeaient aux vers depuis qu'on ne s'en était servi!*

Mme ALTFELD, vivement pour dissimuler la nouvelle gaffe. — *Ils ne cesseront plus désormais de flotter au grand air de l'Allemagne, ces glorieux symboles de la prospérité germanique!*

Mme MUHLHAUS. — *Leur ombre s'étendra sur le monde entier!* (On frappe.)

Mme WOLFENBUTTEL. — *Entrez!* (Voyant paraître sa cuisinière.) *Comment, c'est vous, Caroline? Qu'y a-t-il?*

CAROLINE. — *Madame peut-elle avoir l'obligeance de bien vouloir me dire si l'on est aujourd'hui jour de viande sans pain ou jour de soupe sans viande?*

Mme WOLFENBUTTEL, vexée. — *Consultez les affiches... Vous n'avez pas besoin de me déranger au milieu d'une réception...*

CAROLINE. — *Ce n'est pourtant guère le moment!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Quoi? Qu'est-ce que vous dites?...* (Caroline sort en grommelant. Quand elle est partie.) *Elle n'avait déjà pas beaucoup d'éducation avant la guerre; mais, depuis qu'elle y a perdu ses trois fils, elle se croit tout permis...*

Mme ALTFELD. — *Il ne règne pas un très bon esprit dans le peuple...*

Mme MUHLHAUS. — *On le matera... après...*

Mme WOLFENBUTTEL, à la colonelle von Schnick qui entre. — *Oh! madame la colonelle, quel honneur!*

Mme VON SCHNICK. — *Ah! mes pauvres dames, que je suis émue! Figurez-vous que je viens de rencontrer mon jeune ami, Lindau, le rédacteur à l'agence Wolff... Il m'affirme que le Monténégro ne capitule plus...*

Mme ALTFELD. — *Comment, il n'y a rien de fait?*

Mme WOLFENBUTTEL. — *C'est épouvantable!*

Mme MUHLHAUS, avec une énergie soudaine. — *Non. Ne nous décourageons pas!*

Mme VON SCHNICK. — *A la bonne heure. Voilà parler.* (Se ressaisissant. D'un ton de commandement.) *Du ressort. Il nous faut une victoire: nous l'aurons, dussions-nous, pour l'obtenir, écraser la République de Saint-Marin!*

GABRIEL TIMMORY.

LES LIVRES

IMPRESSIONS

Une République Patricienne. — Venise,
par M. CHARLES DIEHL.

Sous ce titre, M. Charles Diehl publie un volume très savant sans le moindre appareil d'érudition et d'une bonne grâce de narration et d'exposition qui est bien rare. C'est l'histoire complète, quoique sommaire, de la République vénitienne depuis sa fondation jusqu'à sa chute en 1797; c'est l'histoire d'une Carthage civilisée, cultivée et élégante qui a duré un peu plus de mille ans par la force de ses institutions et de ses vertus civiques; c'est une histoire très instructive.

On y voit Venise se former peu à peu, sur les îlots de la lagune, des exodes des petites villes de la côte toujours en guerre les unes avec les autres, et dont les exilés cherchaient un refuge pour ainsi dire au sein des flots.

On la voit croître rapidement, grâce au caractère très avisé, très fin et incroyablement énergique de ses habitants, devenir très vite la reine de l'Adriatique, se donner une constitution aristocratique que l'on dirait inspirée de l'ancienne Rome et qui fut, de sa part, tout instinctive, lier avec l'empire grec de Byzance des rapports étroits, étendre son commerce jusqu'au fond de la Méditerranée et se créer peu à peu et même assez vite un empire méditerranéen; aller plus loin, du moins commercialement, pénétrer, avec Marco Polo, jusqu'en Chine et s'ouvrir là des chemins qui ne se fermeront plus.

A la fin du quatorzième siècle, sept siècles après sa naissance, Venise est la première puissance commerçante et la première puissance coloniale du monde.

Cette prospérité dura longtemps; elle s'attesta ou plutôt s'illustra par ses monuments magnifiques, basilique de Saint-Marc, palais ducal, cent églises, mille palais, le tout luxueux et fastueux, respirant l'orgueil national et l'orgueil privé, étalant la richesse autant que l'amour de l'art.

Mais voici les Turcs à Constantinople, au milieu, comme on sait, du quinzième siècle, et voici que commence une lutte de plusieurs siècles entre eux et les Vénitiens; car, quoi qu'en ait dit Molière, il ne se trouve aucune marieuse capable de marier le grand Turc avec la République de Venise. Venise se couvre de gloire dans ces longues luttes; mais elle s'y épuise, perd des colonies, des champs d'exploitation ou des commodités de trafic. Elle décline peu à peu.

Autre cause de décadence: son commerce est frappé au cœur par Vasco de Gama. Ce navigateur portugais ouvre le chemin maritime des Indes par le cap de Bonne-Espérance. Autrefois, les produits orientaux (épices surtout) venaient en Europe par l'Asie Mineure et par l'Égypte, aux soins de Venise, maîtresse de l'Orient. Maintenant Venise n'est plus maîtresse de l'Orient et de plus, les produits orientaux viennent par mer à meilleur marché et se

passent d'elle. Sa puissance commerciale décline en même temps que sa puissance coloniale. Venise n'a plus le protectorat de l'Egypte; elle perd Chypre; elle se relève, surtout au point de l'honneur, par la belle victoire de Lépante; mais son impérialisme est à jamais détruit.

Venise, par ses acquisitions de territoire en terre ferme, par l'étalage de sa richesse acquise, par l'éclat de ses fêtes, fait encore bonne figure en Europe au dix-septième et même au dix-huitième siècles; mais sa vigueur intime est brisée. Une fissure, une lézarde énorme s'est faite dans son aristocratie; une partie s'est ruinée et forme une classe de nobles pauvres, classe déclassée, pour ainsi dire, envieuse, brouillonne et intrigante, qui est un élément de dissolution dans l'état; le peuple n'a plus, à l'égard de la classe gouvernante, le même respect et le même dévouement qu'autrefois; les gouvernants sont découragés; l'Etat s'affaisse. Quand Bonaparte arrive, il est extrêmement dur pour ces affaiblis qu'il considère comme des dégénérés. Il occupe leur ville en un tournemain et les jette, eux et leurs possessions territoriales, Venise et la Vénétie, aux mains avides de l'Autriche. C'est à son neveu, en 1866, que l'Autriche devait les rendre pour qu'il les cédât à l'Italie.

Venise a fourni une carrière historique plus longue que celle de bien des empires, et peut être fière de son passé. Elle doit cette longue grande fortune, au caractère et à l'intelligence de ses citoyens et à l'excellence de sa constitution. M. Diehl a beaucoup insisté sur le caractère vénitien. L'homme de Venise était énergique, laborieux, patient, terriblement patriote et admirablement discipliné. Il rappelle beaucoup les Romains antiques. De plus, la finesse italienne semble avoir été plus aiguë à Venise que dans tout le reste de l'Italie. Les diplomates vénitiens furent de grands hommes et ont formé une véritable école de diplomatie. Ils sont pour la moitié dans la grandeur vénitienne.

La constitution vénitienne, que M. Diehl a étudiée et analysée dans tout son détail, fut aussi un puissant élément de grandeur. Elle était aristocratique, de manière à établir et à maintenir ces traditions qui font la continuité d'un peuple; et, soupçonneuse comme une démocratie, elle mettait à côté de chaque magistrature une autre magistrature pour la surveiller, la contenir et la contrepeser. C'était un chef-d'œuvre de science politique et d'ingéniosité. Elle a fait ses preuves: cent essais de renversement de la constitution et d'établissement du despotisme ont échoué contre ce rocher très travaillé.

Venise fait donc grand et beau spectacle dans l'histoire. Elle a décliné par l'effet de ses trop grandes richesses, de son amour du luxe et des plaisirs, et surtout parce qu'il faut que tout décline et que tout meure; mais elle a une belle histoire à se raconter et de beaux exemples à proposer encore au monde, et de beaux sujets d'étude à donner aux historiens diligents et pénétrants comme M. Diehl. Vous aurez plaisir à fréquenter cette noble et triste ville avec, pour guide, cet écrivain délicat et nuancé, ce savant consciencieux et sûr et à contempler, comme dit M. Maurice Barrès « les ombres qui flottent sur les couchants de l'Adriatique au bruit des angélus de Venise ».

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

Paris Charitable pendant la Guerre.

Quel magnifique élan de solidarité a provoqué cette guerre! Que de manifestations généreuses, que d'œuvres secourables elle a fait surgir de toutes parts! Œuvres pour combattants ou non-combattants; œuvres pour prisonniers, réfugiés, évacués; œuvres pour femmes, pour enfants, etc., elles sont légion, on ne les compte plus... Malheureusement, on les connaît assez mal, d'ordinaire; on ne sait souvent où elles siègent, de quelles ressources elles disposent, de quelle façon on peut y souscrire ou en bénéficier. C'est pourquoi il faut rendre grâces à l'Office Central des Œuvres de Bienfaisance (1) d'avoir publié, sous ce titre: *Paris Charitable pendant la Guerre*, une sorte de livre d'or et de manuel pratique de la charité parisienne, contenant les indications essentielles touchant le but principal et le fonctionnement particulier de la plupart de ces œuvres (2). Notre très estimé confrère René Vallery-Radot, infatigable philanthrope lui-même (on lui doit, entre autres, une grande partie du succès de l'importante fondation destinée à adoucir et à ennoblir le sort des soldats aveugles), a écrit pour ce petit livre une fine et spirituelle préface, dans laquelle il nous montre le Paris cosmopolite, frivole et viveur d'autrefois, le « Paris de façade et de vitrine », avantageusement remplacé, aujourd'hui, par le vrai Paris, sage, ému, dévoué, laborieux et bienfaisant. Personne ne s'inscrira en faux contre un si juste hommage.

La Belgique, Terre d'Héroïsme,
par M. HENRI CHARRIAUT.

« Témoin d'un crime, j'apporte mon témoignage. Je cherche à en dégager la portée morale avec les convictions profondes d'une observation attentive. » C'est en ces termes que M. Henri Charriaut présente au public son nouveau livre: *La Belgique, Terre d'Héroïsme* (E. Flammarion, 3 fr. 50), suite ou pendant de son étude économique si remarquée: *La Belgique, Terre d'Expériences*. Témoin de la violation de la Belgique, victime aussi de l'agression allemande, puisqu'il avait dû quitter Bruxelles devant l'envahisseur, Henri Charriaut connaissait bien le pays où le retenaient, depuis plusieurs années, ses travaux de journaliste et d'écrivain. Nul n'était donc mieux en situation de rédiger ce chaleureux appel du « droit contre la force », cet éloquent plaidoyer en faveur d'un peuple inoffensif, mais valeureux, écrasé brutalement sous la botte des reîtres. La préméditation de ce crime, les conventions politiques qui semblaient devoir le rendre impossible, les causes diverses qui l'ont fait juger « nécessaire » à nos ennemis, l'indignation violente qu'il provoqua chez nos voisins, la superbe ardeur avec laquelle cette héroïque poignée de Davids ne craignit pas de faire front contre une ruée de Goliaths, le stoïcisme incomparable de la Belgique opprimée, le sublime « Quand même! » de son invincible espoir: tels sont les sujets que développe Henri Charriaut avec le plus d'ampleur, s'appuyant toujours sur une documentation solide, excluant de parti pris « tout mouvement d'animosité subjective »; bref, apportant sa « contribution vécue » à l'histoire de la guerre avec ses qualités habituelles de clarté, de précision et de bonne foi.

(1) 175, Boulevard Saint-Germain.
(2) La plaquette, 1 fr. 50; le supplément, 0 fr. 60.

La Guerre à l'Allemande,
par JEANNE et FRÉDÉRIC RÉGAMEY.

D'une famille d'artistes réputés, artistes eux-mêmes, Mme Jeanne et M. Frédéric Régamey sont, en outre, d'ardents patriotes. Mme Jeanne Régamey est Alsacienne, M. Frédéric Régamey est Lorrain, du moins par origine. Leur union est un symbole. Leur œuvre est un apostolat. Bien longtemps avant la guerre, ils avaient mené le bon combat pour la France, pour l'Alsace-Lorraine, contre l'Allemagne, dans de nombreuses publications de propagande: *Au service de l'Alsace, Au Pays des Cigognes, l'Allemagne ennemie*, etc. Quelques timides les traitaient bien parfois, même chez nous, d'énergumènes et de chauvins. Mais les clairvoyants rendaient justice à l'utilité et au mérite de leur campagne, que soulignait du reste la fureur allemande à chacune de ses manifestations.

Après avoir été si bons prophètes, ils ne pouvaient rester muets au moment où se réalisent la plupart des événements qu'ils espéraient et redoutaient à la fois. Et, si ce n'est plus un cri d'alarme qu'ils jettent à cette heure, c'est encore une précieuse leçon qu'ils nous donnent. Dans leur nouvel ouvrage *La Guerre à l'Allemande* (Berger-Levrault, 1 fr. 50), ils nous mettent en garde contre le mensonge allemand sous toutes ses formes, contre le délire pangermaniste, contre tous les procédés de guerre et de paix « à l'allemande ». Et leur vaillant petit livre, découpé en chapitres expressifs, émaillé de citations topiques, d'observations judicieuses et de traits piquants, est non seulement un brillant jet de lumière sur les ténébreuses machinations de nos ennemis, mais encore un fameux remède au pessimisme et un parfait reconstituant patriotique.

HENRI NICOLLE.

Le Livre du Jour

THE BOOK OF FRANCE

Sous ce titre, M. Winifred Stephens a édité simultanément (chez Macmillan à Londres et chez Edouard Champion à Paris) un luxueux volume vendu au profit d'une œuvre de bienfaisance et consacré à la glorification de notre pays, par la collaboration des plus grands écrivains anglais et français. Nous détachons de cette remarquable anthologie de l'entente cordiale qui réunit, entre autres, les noms d'Anatole France, Pierre Loti, Maurice Barrès, Brieux, comtesse de Noailles, J.-H. Rosny, Rudyard, Kipling, H.-G. Wells, Edmond Gosse, Henry James, etc., ce récit piquant et suggestif:

BROWN ET LEBRUN

Brown avait reçu un éclat d'obus dans la jambe droite à la bataille de Charleroi, Lebrun une balle dans l'épaule gauche lors d'un combat qui eut lieu près de Beaumont, le même jour. Quand ils se trouvèrent côte à côte, à Rouen, sur leur lit d'hôpital frais et net, d'une blancheur candide, ils eurent, à se reconnaître, bien de l'étonnement et bien du plaisir: ils avaient fait partie de deux équipes de football qui s'étaient mesurées, jadis, au Parc des Prin-

ces, puis, un an plus tard, près de Londres. Et voilà que le sort les rapprochait une troisième fois!

— Et le plus fort, disait le Français, c'est que je m'appelle Lebrun, ce qui fait Brown en anglais, et que tu te nommes Brown, ce qui fait Lebrun dans mon *vernacular*, comme tu dis.

Ils se portaient tous deux aussi bien que possible pour leur état. Un humérus et un tibia cassés, c'est une affaire de six semaines ou de deux mois.

— C'est le bon de cette guerre, disait philosophiquement Brown, qu'on soit si fréquemment attrapé aux extrémités du corps, parce qu'on se bat couché dans des tranchées. Il est vrai que la tête aussi dépasse, mais c'est une chance à courir. Nous l'avons courue, et elle nous a été favorable. Nos os se recollent convenablement : *Old chap*, quand tout sera fini, nous nous retrouverons adversaires une quatrième fois, pour une pacifique partie de football, toi comme *avant* et moi comme *trois-quarts*.

Que des blessés parlent ainsi d'abord de leur santé, rien de plus légitime. Il y a dans la jeunesse quelque chose de si ingénu, de si ardent, un si magnifique élan d'espoir! Ces deux jeunes gens jouaient à qui guérirait le plus vite, comme, jadis, ils avaient joué à qui ferait marquer le plus de points à son équipe, à qui tiendrait le mieux sur le champ de bataille. Un peu délicat dans son enfance, Lebrun avait été entièrement refait par les disciplines du sport. Il était petit mais trapu, sa musculature était devenue athlétique. Brown, plus grand, avait aussi plus de poids, et ses membres, aussi durs, étaient plus arrondis. Tous deux étaient bien de leur race, mais en bons exemplaires, revus et corrigés. Ils étaient différents, mais se complétaient; et, pour avoir versé leur sang le même jour, pour la même cause, pour ne penser qu'au triomphe de cette cause, ils étaient devenus plus que des frères; des amis, au sens sublime que comporte ce mot entre vingt et trente ans.

Toutefois, Lebrun s'impatientait parfois contre Brown, qui, après avoir lu flegmatiquement toutes les nouvelles de la guerre, bonnes ou mauvaises, que lui apportait chaque fois le *Daily Mail*, glissé dans sa main par la bonne infirmière, ajoutait d'un air tout aussi intéressé :

— Il y a eu, samedi, un match de cricket entre Hampshire et Lancashire. Hampshire l'a emporté de quatre *wickets*. Ça ne m'étonne pas : le Hampshire Club a un excellent *bowler*.

Lebrun lui répondait avec indignation :

— Je ne te comprends pas; estimes-tu que c'est le moment de s'occuper de pareilles billevesées! Sans me vanter, j'en ai fait autant que toi sous le feu, j'ai tenu aussi bien que toi, je n'ai pas eu seulement du courage, mais du sang-froid; nous n'avons rien à nous envier. Mais, je ne puis lire à cette heure un journal sans frémir. Nous avions des espoirs qui ne se sont point réalisés; nous attendions autre chose que ce que nous voyons. Ah! comme je voudrais être encore parmi nos camarades! Nous ne pensions à rien qu'à faire le plus de mal possible à l'ennemi. Nous avions notre rôle qui nous dispensait de penser. Ici, je pense à ce qui est arrivé hier, j'imagine ce qui se passera demain.

— Moi aussi, j'y pense, dit Brown. Mais c'est pourquoi je suis bien tranquille. Ce n'est point mon rôle de faire arriver ce qui arrivera sûrement. Je dois tenir ma place dans le jeu, voilà tout; bouger quand on me dit de bouger, frapper quand on me dit de frapper, et encaisser en attendant.

— Moi aussi, pourtant, je sais qu'il faut savoir encaisser, dit Lebrun, en rêvant.

— Oui, dit Brown, on te l'a appris, et c'est pourquoi, vous autres Français, vous avez fait de grands progrès depuis dix ans. Vous vous êtes donné une meilleure éducation physique, mais..., *well*, il ne faut rien te cacher, on n'a pas encore songé à votre éducation morale. Et moi, c'est un peu différent! Ecoute un peu ce qui m'est arrivé quand j'étais tout petit; je n'avais pas dix ans... Je jouais déjà au football, naturellement, et il y avait Lewis qui avait toujours le meilleur. Ça m'enrageait et ça m'excitait. Quand je revenais du *ground*, je continuais à jeter mon ballon dans les rues, pour m'exciter et pour « voir » des coups. Le policeman alors venait et me disait : « Master Brown, on ne jette pas *le ball* dans les rues. Je vous avertis, Master Brown! » Mais je ne l'écoutais pas. Un soir, au moment du dîner, *Mother* et le gouverneur — c'est comme ça que nous appelons le père chez nous — ne me voient pas revenir. Ils se mettent à table tout de même.

— Non! dit Lebrun, scandalisé.

— *Of course* ils se mettent à table. Le dîner ne pouvait pas attendre. *Mother*, pourtant, était inquiète. Mais le gouverneur lui disait : « Que veux-tu qu'il lui arrive? Il y a les policemen. » C'est un fait que, vers dix heures et demie ou onze heures, je reparus à la maison, conduit par un policeman. Je n'étais pas fier. Je suis obligé de le dire, je n'étais pas fier. Master Brown, dit le policeman, Master Brown a cassé une vitre, 38, High Street, avec son ballon. Il a été conduit au *police-court*, comme cela se doit, et le magistrat du *police-court* l'a condamné à payer 10 shillings d'amende, ou à faire trois jours de prison à son choix. Je vous l'amène pour régler cette affaire. » Alors, le gouverneur me dit : « John, avez-vous dix shillings? » Je secouai la tête bien tristement, je n'avais pas les dix shillings. « Alors, John, j'en suis bien fâché pour vous; vous irez trois jours en prison, John! » Mais *Mother* avait tiré les dix shillings de son petit sac pour me les prêter. « Non, non, fait mon père, il faut que John aille en prison parce qu'il a cassé une vitre, et qu'il a manqué de prévoyance en n'amassant pas les dix shillings. » J'allai donc trois jours en prison, et c'est ainsi qu'on a fait mon éducation morale. Il faut toujours savoir qu'on paie pour avoir fait ce qu'on ne devait pas faire, et n'avoir pas fait ce qu'on devait faire. Et cela vous ne l'aviez pas appris. Aussi, il est, maintenant, des choses qui vous étonnent. Mais, d'autre part, je suis bien paisible, moi qui me suis mis du même côté que toi et que la France. L'ennemi à qui nous avons affaire a cassé une vitre, et même le vitrail d'un temple inviolable et sacré qui s'appelle la Belgique; et il a manqué de prévoyance en n'ayant pas toute la monnaie qu'il faut pour payer et qu'on lui réclame, là-bas, du côté où le soleil se lève. Alors, à la fin de la partie, l'arbitre, *l'umpire* lui dira : « Vous avez tant de points, et les autres en ont plus. Vous avez perdu et vous avez manqué aux règles du jeu. Vous êtes disqualifié. Il faut payer ou aller en prison! »

— Mais, demanda encore Lebrun, qui est l'arbitre?

— L'arbitre, répondit Brown, c'est le monde entier. Il sera là.

PIERRE MILLE.

Traduction anglaise par W. PETT RIDGE.

L'APPEL

Dans le salon d'un petit château, en Morbihan. Le comte et la comtesse de Guernalo sont seuls. Il pleut. Le vent souffle. Vêtus de deuil, assis devant la cheminée, ils regardent le feu qui s'éteint, et, par moments, se ravive, contre une vieille plaque de fonte où se distingue, au-dessus d'un écusson, un casque empanaché de suie. Le comte se lève, comme s'il prenait une décision. C'est un homme grand, approchant de la cinquantaine, marqué, dans toute sa personne, d'énergie et de résolution. Il fait le tour de la pièce et vient se rasseoir près de sa femme.

LE COMTE, *dans un imperceptible effort que cependant sa voix trahit.* — Il faut que je te parle.

LA COMTESSE. — Comme tu me dis cela! Qu'as-tu à m'annoncer? Encore un malheur?

LE COMTE. — Nullement.

LA COMTESSE. — Une grave nouvelle, je le sens.

LE COMTE. — Importante.

Il se lève.

LA COMTESSE. — Je sais ce que c'est.

Elle se lève également.

LE COMTE, *avec élan.* — Ah! si c'était vrai! Quel bonheur si tu m'avais deviné! si, de ton côté, tu avais fait le même chemin que moi et si, ce soir, nous nous rencontrions, en face de la grande idée!

LA COMTESSE, *le regardant au fond des yeux.* — Tu pars?

LE COMTE. — Oui.

LA COMTESSE. — Pourquoi?

LE COMTE. — Tu le demandes!

LA COMTESSE. — Parce que notre fils a été tué? Il y a cinq mois... C'est pour cela?

LE COMTE. — Certainement.

LA COMTESSE. — J'en étais sûre... Voilà l'idée. Depuis quand l'as-tu? Elle ne t'est pas venue tout de suite?

LE COMTE. — Non.

LA COMTESSE. — Comment t'est-elle venue?

LE COMTE. — Peu à peu. Et à toi?

LA COMTESSE. — Oh moi! Je l'ai eue instantanément. Dans les cinq minutes où j'ai appris la mort d'Alain.

LE COMTE. — C'est la preuve qu'elle s'imposait.

LA COMTESSE. — Comme celle d'un second et nouveau danger, oui, du plus grand qui pouvait, après l'autre, m'atteindre! Mais pressentir une catastrophe, est-ce donc l'accepter?

LE COMTE. — Tu n'approuves pas ma pensée?

LA COMTESSE. — Je la réprouve, je l'ai en horreur.

LE COMTE. — ... Et tu la comprends.

LA COMTESSE. — Non. Elle m'échappe... ou me dépasse...

LE COMTE. — Ni l'un ni l'autre. Ecoute-moi.

LA COMTESSE. — Je sais tout ce que tu vas me dire. Je me le suis déjà répété cent fois moi-même... et ça ne m'a rien fait.

LE COMTE. — Oui. Mais c'est moi qui, maintenant, vais te le dire. Ainsi les mêmes choses ne seront plus pareilles. Je leur donnerai leur vrai sens.

LA COMTESSE. — Tu tiens à me déchirer.

Et pour rien! Tu pars. Je vois que ta résolution est prise...

LE COMTE. — Irrévocable.

LA COMTESSE. — Cela suffit. Je ne peux pas t'en empêcher. Pars. Mais pourquoi des mots? Chaque parole est une blessure inutile...

LE COMTE. — ... dont je souffre autant que toi. C'est un mal nécessaire. Il ne s'agit pas pour moi seulement de partir, mais que tu connaisses mes raisons. Je te les dois.

LA COMTESSE. — Tu ne me dois rien — que de rester. Garde tes raisons comme je garde les miennes, dont je te fais grâce.

LE COMTE. — Je suis prêt à les entendre.

LA COMTESSE. — Pour n'en pas tenir compte. Eh bien, nous verrons tout à l'heure. Commence.

LE COMTE. — Persuade-toi d'abord de ceci : ma chère femme, je ne suis décidé à partir qu'avec ton consentement.

LA COMTESSE. — Jamais! Si c'est là ce que tu espères!

LE COMTE. — ... Et pas un consentement d'obéissance passive ou de lassitude, non, une franche adhésion, le plein concours de ton esprit et de ton cœur.

LA COMTESSE. — Tu ne les obtiendras pas.

LE COMTE. — C'est toi qui me diras de m'en aller. Pourquoi je pars? Rien de plus simple. Par ordre supérieur.

LA COMTESSE. — Tu as passé l'âge de toute obligation militaire.

LE COMTE. — Par ordre d'Alain, de notre enfant.

LA COMTESSE. — C'est toi qui te le donnes à toi-même, cet ordre.

LE COMTE. — C'est lui. Il me commande. Et à toi aussi.

LA COMTESSE. — Non. Il ne m'a rien dit là-dessus.

LE COMTE. — Pour te ménager. Mais il m'a chargé de la dure commission. Je ne me suis pas laissé convaincre du premier coup, crois-le. Tout ce qui me retenait à toi, tout ce que tu étais en droit d'objecter, je le lui ai soumis, avec la partialité la plus ardente et une résistance si vive qu'elle me coûtait, mais à laquelle je m'attachais en pensant à toi. Tu n'aurais pas mieux lutté. J'ai été loyal. Je ne t'ai pas abandonnée à la légère. Alain a voulu, quand même. Il n'écoute rien. Il m'exige. Comment t'expliquer ce que j'éprouve? Je subis en même temps le double effet d'une force physique et morale, la plus grande que j'aie jamais ressentie. Force prodigieuse et si sûre d'elle qu'on est aussitôt dominé... et comme rassuré par une évidence inouïe! Je te brise le cœur! Le mien se brise aussi... et pourtant j'ai la certitude d'être dans la vérité. Je vois clair. Je crois que, par-dessus tout, j'accomplis ce qu'il faut. Ma conscience est tranquille. Je respire. Je goûte, à cette conviction de ne pas me tromper, une quiétude sereine qui n'a rien de commun avec le bien-être fragile qui vous effleure à certains moments heureux de la vie. Je ne peux pas mieux dire : je suis un peu hors de la vie. L'influence d'Alain. Son œuvre irrésistible. A quoi bon discuter? Me débattre, m'enfuir? Il est vainqueur d'avance. Je suis son prisonnier, puisque je suis son père. Pense qu'il est mort! Et comment? De la manière la plus belle, dans la gloire, dans la jeunesse, en défendant son pays et nous-mêmes. C'est un ensemble magnifique, une fin sublime, un couronnement. Il nous a couverts d'honneur et de fierté. Il est un exemple inimitable. Y a-t-il rien au monde qui puisse être mis au-dessus des sacrifices qu'il a prodigués? Alors, il doit *savoir*. Les morts ordinaires, déjà, sont renseignés sur tout ce qui nous touche et méritent d'être écoutés quand ils nous parlent en insistant. Mais ceux-là, les morts de la guerre, nos enfants! Un fils comme Alain!... Ah! on peut se fier à lui les yeux fermés, sans chercher à comprendre. *Il sait*. Quoi qu'il conseille et dise, il a raison, il voit plus loin, il fait pour le mieux, dans notre intérêt même. Il nous aimait autant qu'il est possible, quand il était vivant... Certainement, aujourd'hui, il ne nous aime pas moins, mais mieux, avec plus de pouvoir et d'étendue, et de moyens. Va-t-il nous séparer sans motif puissant, souverain? Non. Est-ce moi qui me forge des raisons de chevalerie patriotique? Non. Suis-je un mystique de la guerre? Non. Un orgueilleux de ma race? Non. Manqué-je de simplicité, d'humilité? Pas davantage. Mon fils me fait signe. Voilà tout. Il me montre que je suis fort, que j'étais officier quand il naquit, que je dois le redevenir à présent qu'il n'est plus, et que je n'avais démissionné que pour rengager, au bon moment. Il me dit que depuis son départ, il y a, dans l'armée, une place vide, à mon nom, et qu'il attend que je l'occupe pour ne plus être tourmenté... Du moment que, bien fixé sur tout ce que nous sommes, toi et moi, l'un à l'autre, et regardant notre union, notre unité, tes pleurs, nos débats en cet instant même, il persiste à m'appeler toujours... « Allons, père! le devoir! » il faut y aller. Je t'adore, ma tendre amie. Mais ton fils me trace ma conduite. C'est lui, le chef, le héros. Nous n'y pouvons rien.

LA COMTESSE. — Et si tu ne reviens pas?

LE COMTE. — Même quand on meurt, on revient. De l'autre côté. Nul ne s'en va tout à fait. On est toujours là, autrement.

LA COMTESSE. — Penses-tu obtenir... bientôt... ta réintégration?

LE COMTE. — Je l'ai. C'est fait.

LA COMTESSE. — Ah!... Et quand pars-tu?

LE COMTE. — Demain. M'en veux-tu toujours?

LA COMTESSE. — Non. Tu as raison. Notre fils est le maître. Je tâcherai de monter jusqu'à lui.

LE COMTE. — Il nous tend les mains.

Elle tombe dans ses bras ouverts.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.



Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

DEUXIÈME PARTIE
Sur le Front
VII

LE SERGENT ROGER

La deuxième section, la mienne, ne prenait jamais la faction en un bloc. Les tranchées, trop petites, ne pouvaient abriter chacune qu'une demi-section. Le sergent-major, secondé par deux sergents, restait avec la première demi-section; le sergent Roger et moi, nous partagions l'autorité dans la deuxième.

Le mot « partagions » est inexact. En droit, le commandement appartenait à Roger, qui, étant de la classe 1912, et, par conséquent, de l'active, avait le pas, à grade égal, sur les réservistes, et, à plus forte raison, sur un territorial.

Mon orgueil se fût, sans doute, révolté de se voir commandé par un enfant, si Roger n'avait mis tant de tact dans la façon de donner ses ordres. Et puis, il se parait du prestige de ses débuts de campagne avec les noms éclatants de Sarrebourg, Matexé, Saint-Piermont. Les actes de bravoure que j'appris de lui achevèrent de me le rendre sympathique, et son sang-froid, pendant les bombardements, m'inspira à son égard une vénération quasi-religieuse.

Roger, que je place si haut dans mon admiration, n'était, avant la guerre, qu'un petit cultivateur berrichon, qui vivait auprès de sa mère, demeurée veuve dans une locature de quelques hectares. Rien ne l'avait préparé au rôle de héros, rien, sinon l'application parfaite à ses petits devoirs. Elles sont de lui, ces paroles :

— Je ne savais pas, avant la guerre, que j'étais patriote. Pour moi, il est aussi naturel de tuer des Boches que de labourer mon champ : les deux opérations n'en font qu'une.

Paroles profondes et qui sortent des entrailles de la pensée.

Les caporaux ne le cédaient en rien à leur sergent. C'est l'un d'eux, Clemenceau, qui me disait :

— Quand on m'envoie en patrouille, je ne rentre jamais sans le renseignement que je suis chargé de rapporter. Je vais où il faut, et je fais ce qu'il faut pour cela. Les hommes que j'emmène trouvent, parfois, que j'exagère; mais, comme je marche toujours le premier, loin devant eux, et que la première balle serait pour moi, si nous étions surpris, ils ne peuvent faire autrement que de me suivre.

L'autre caporal, Boursin, un gros bébé joufflu et hilare, n'avait pas sur ses hommes l'autorité de Clemenceau, froid, calme, pondéré, maître de lui en toutes circonstances, mais il le valait par la bravoure.

— Je veux bien, disait-il, qu'on me coupe, après la guerre, les deux bras et les deux jambes, mais je refuse d'être blessé avant la fin de la campagne. Je ne veux pas rater une occasion de tuer des Boches.

Malgré son « refus », il fut blessé, pourtant, tout comme Roger, et Clemenceau nous quitta également, pour retourner à son atelier du Creusot, où il était dessinateur.

Qu'on ne s'étonne pas trop si presque tous ceux dont j'ai eu ou j'aurai l'occasion de

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

parler, sont tués ou blessés, dans mes récits. Je parle d'eux parce qu'ils étaient particulièrement braves; étant particulièrement braves, ils se sont trouvés particulièrement exposés.

L'axiome : « Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer » n'a rien perdu de sa justesse.

J'ai parlé du calme de Roger sous les obus.

Toutes les après-midi, les Boches nous régalaient d'un concert d'artillerie. Chaque tranchée française, soigneusement repérée malgré les futaies, recevait une quinzaine de projectiles. La distribution allait d'une tranchée à l'autre, sans autre règle que le hasard, de sorte qu'on ne savait jamais si le coup, dont on entendait le départ, rendrait visite aux voisins ou à soi-même.

Roger, dès les premiers coups de canon, faisait coucher ses hommes avec le havresac sur la tête, à cause des éclats. Mais lui continuait d'écrire, s'il était en train d'écrire, ou de fumer, s'il avait la pipe à la bouche. Jamais il ne se couchait, jamais il ne consentait à baisser la tête, même quand les éclats ou les shrapnels volaient à l'entour de lui.

Si parfois, moi aussi, j'ai pu donner à mes hommes, plus tard, l'exemple d'un courage qui ne m'était pas naturel, si j'ai pu leur apprendre à défier la mitraille, je le dois à Roger. Quand je sentais mon cœur se décrocher dans ma poitrine, quand j'étais tenté de me terrer dans quelque trou en fermant les yeux et en me bouchant les oreilles pour ne rien voir ni entendre, je n'avais qu'à me rappeler les étroites tranchées de la Louvière, et Roger fumant sa pipe en souriant aux marmites, pour rougir aussitôt de moi et reprendre possession de mon calme.

Il nous a quittés, peu après mon arrivée, blessé aux combats de novembre, et il se bat, maintenant, sur un nouveau front. Il ne se doute pas, le petit paysan taciturne, que sa pensée demeure vivante parmi nous, et que sa pensée nous réconforte aux heures d'angoisse.

Voilà bien l'illustration frappante de la responsabilité humaine. Pas un de nos actes, et parmi les plus indifférents, qui n'ait sa répercussion illimitée, quasi infinie, et qui ne contribue, pour sa part, à l'élévation ou à l'abaissement de l'âme de nos frères.

Il y a, dans cette pensée, de quoi trembler, mais aussi de quoi sourire.

VIII

PREMIÈRE PATROUILLE

J'ai dit les lacunes du système des tranchées au mois d'octobre, aussi bien chez nous que chez les Allemands. Aussi, très souvent, à dessein ou non, les patrouilles de l'un ou l'autre camp franchissaient-elles la ligne adverse. Il n'était pas rare qu'une sentinelle française, en faction face à l'ennemi, vît, en se retournant à quelque bruit insolite, des casques à pointe derrière elle. Et, de même, il ne se passait pour ainsi dire pas de jour sans que quelqu'un des nôtres, s'égarant dans le dédale des sentiers de la forêt, ne se vît arrêté par le fossé d'une tranchée remplie d'ennemis.



Eh bien ! quoi, on ne dit pas bonjour aux amis?

Des cuisiniers boches, se trompant de route, apportèrent, un jour, leur soupe dans une de nos tranchées. Les nôtres accueillirent avec empressement les cuisiniers ahuris, mais ils se gardèrent bien de toucher à leur ratatouille.

Même aventure arriva à l'un de nos cuistots, qui portait à son escouade le café du matin. Demeuré en arrière de ses camarades, il avait tourné à droite au lieu de tourner à gauche, et était tombé en plein sur un nid de casques à pointe.

Stupéfaction des Boches, stupéfaction du cuistot. Mais, d'intelligence plus rapide, celui-ci saisit la situation en une seconde. Prenant sa marmite par le fond, il en lança le contenu au visage des Boches les plus rapprochés de lui, et, pendant que ceux-ci hurlaient de douleur au contact du liquide brûlant, le cuistot faisait demi-tour et disparaissait au grand galop derrière les arbres.

— Avec ma marmite! avait-il soin d'ajouter fièrement, quand il racontait l'aventure.

Autre anecdote dans le même genre :

Un jour, une nuit plutôt, les infirmiers au poste de secours de Ronval jouaient à la manille, quand la porte de leur cagna s'ouvrit. Ils n'y prirent pas garde, tout à leur partie, et il fallut, pour attirer leur attention, qu'une voix inconnue s'élevât :

— Eh bien! quoi, on ne dit pas bonjour aux amis?

Regards levés. Stupeur : un Boche était devant eux, la main tendue!

L'homme expliqua qu'il en avait assez de se battre, qu'il était garçon de café, à Paris, avant la guerre, qu'il avait beaucoup d'amis en France, et que ça l'embêtait de tirer sur des camarades.

A la question :

— Mais comment êtes-vous arrivé jusqu'ici ?

Il répondit :

— Comment?... Je suis sorti de ma tranchée et je suis venu, les mains dans mes poches.

— Et vous n'avez rencontré personne ?

— Si, un de vos brancardiers qui m'a demandé du feu. J'ai allumé mon briquet



J'appliquais avec soin les préceptes du parfait « peau-rouge «.

Il a allumé sa cigarette, il m'a serré la main et il est parti en me disant bonsoir. Il faisait tellement noir qu'il n'a pas vu à qui il avait affaire.

Or, le poste de Ronval se trouve à deux kilomètres au moins de notre première ligne!

Connaissant ces particularités, vous ne vous étonnerez pas de la grimace que je fis quand, une nuit, le sergent-major, mon chef de section, me fit appeler et me dit :

— Le capitaine vous charge d'aller, dès le soleil levé, en patrouille au sommet de l'ouvrage du 134.

Tout neuf arrivé, je n'avais pu reconnaître encore le terrain avec la jumelle, de sorte que j'allais partir un peu à l'aventure.

Ce fut cette raison que je donnai au sergent-major pour expliquer ma grimace. Entre nous, bien franchement, j'avais peur.

Pour monter à l'ouvrage du 134, il fallait passer par un chemin séparé de la tranchée allemande par un simple rideau d'arbustes.

Qu'un seul Boche se trouvât à l'affût derrière un arbre, et il descendait la patrouille en quatre coups, sans nous laisser le temps d'une riposte.

Je partis avec mes trois hommes.

Me souvenant des paroles du caporal Clemenceau : « En patrouille, je vais toujours devant », et pour ne pas me montrer inférieur à ceux à qui, dans ma vanité naïve, je m'étais flatté de venir prêcher d'exemple, je marchais le premier, suivi à dix pas de l'un de mes hommes, et à vingt pas des deux autres.

Lecteur fervent, en ma jeunesse, de Gustave Aimard et de Fenimoore Cooper, j'appliquais avec soin les préceptes du « parfait Peau-Rouge », rampant comme un ver, retenant mon haleine, évitant de froisser même un brin d'herbe, de remuer même une feuille, de heurter même un caillou.

Je ne doutais nullement de la stupéfaction de mes hommes, à voir leur vieux sergent si souple; mais comme, pour accroître leur admiration, je me glissais, telle une couleuvre, à travers un feuillage qu'il eût été bien plus simple de contourner, je heurtai du genou une vieille gamelle abandonnée, laquelle, roulant sur la pente, alla buter contre une pierre en faisant un bruit épouvantable!

Nous étions justement au plus près de la tranchée ennemie. Fort heureusement, l'attention des Boches ne se portait pas de notre

côté, à ce moment, sans quoi, le parfait Peau-Rouge et sa troupe eussent passé un mauvais quart d'heure, et, après un moment d'émotion, nous continuâmes notre marche.

En haut de la colline où se trouvait l'ouvrage du 134, je fis cacher mes hommes, pour surveiller la tranchée que nous avions laissée derrière nous, et je m'avançai seul, sur l'autre versant, à travers le taillis, jusqu'à ce que j'aperçusse quelques détails de cette *terra incognita*.

Cette partie de l'exploration n'était pas dans le programme, mais j'avais honte de ma peur, et je sentais le besoin de me réhabiliter à mes propres yeux.

En revenant, nous changeâmes de route et nous passâmes par le fond du ravin qui séparait nos positions des positions ennemies. Il y avait là deux cadavres de Boches à la putréfaction commençante. J'éprouvai, à contempler les deux morts malodorants, la véracité de la parole célèbre :

— Le cadavre d'un ennemi sent toujours bon.

Le capitaine se montra ravi du résultat de la patrouille et, en témoignage de satisfaction, il me fit porter, par le sergent-major, des félicitations et un paquet de tabac.

Ce fut ma première citation et l'une de celles qui me causèrent le plus de plaisir.

IX

LA VISITE

Vers quelle époque ai-je, pour la première fois, assisté à une visite sur le front?... Je me rappelle seulement qu'il faisait un pâle soleil d'automne, un pauvre soleil languissant, qui semblait, lui aussi, réclamer les soins du major.

L'infirmerie? Une hutte de quatre mètres de long sur trois mètres de large et deux mètres de haut. Pour porte, une claie; pour table, une planche sur deux tonneaux; pour armoire aux médicaments, une vieille caisse d'épicerie avec des rayons.

C'est ici que, chaque matin, se présentent malades de la veille et blessés de la nuit, — blessés légers s'entend; les autres sont transportés, au fur et à mesure, par les brancardiers, dans des ambulances automobiles.

Le major? Un petit homme sec, nerveux, original, jovial dès qu'il pleut ou qu'il neige, maussade et bourru pour le moindre rayon de soleil. Chef de clinique dans un hôpital de grande ville, il connaît son métier et n'aime pas qu'on lui raconte des histoires. Malheur aux tire-au-flanc, aux candidats embusqués, aux fricoteurs!

Car des fricoteurs, il y en a dans les tranchées, vous n'en doutez pas, je pense, et même les plus braves ne sont pas fâchés d'aller, à l'occasion, reposer leur flemme pendant deux ou trois jours.

Les soldats connaissent l'humeur du fantasque major et, à voir les regards consternés qu'ils jettent sur le soleil, il me prend une folle envie de rire.

— Qu'est-ce que tu as, toi?

L'interrogé prend une mine funèbre et, d'une voix dolente, une voix cassée de centenaire, qui s'entend à peine:

— M'sieur le major, je ne sais pas ce que j'ai...

— Si tu ne le sais pas, retourne l'apprendre aux tranchées. Tu reviendras me le dire. Et toi?

— Moi, c'est l'estomac qui me fait mal, là. (Le soldat désigne son bas-ventre.) Quand je mange trop, ça me brûle!

— Eh bien! mon gaillard, tu n'as qu'à ne pas tant te bourrer la panse. Et si tu reviens me raconter ça une autre fois, je te fiche dans l'étang, là, en bas, tu m'entends! Allez, ouste, aux tranchées! Et toi?...

Les exécutions se poursuivent impitoyables. Ne croyez pas, cependant, le major dénué d'humanité. On le voit bien au regard apitoyé qu'il jette sur un homme qui lui présente sa main, dont un ricochet a tailladé deux doigts d'affreuse sorte. Il panse lui-même le blessé avec une minutie touchante; puis, la voix redevenue cassante, et le front sévère:

— A un autre!

De temps en temps, l'examen du malade se prolonge. Le major tâte le pouls, ausculte, interroge, puis l'habituel: « Aux tranchées! » est remplacé par: « Aux éclopés! » ou: « A l'hôpital! »

Les regards des autres malades s'allument de convoitise jalouse et leurs lèvres remuent un mot, toujours le même: « Veinard! »

Veinard, qui, dans une charge, a attrapé une entorse! Veinard, celui dont le pied gelé n'est plus qu'un boudin violacé! Veinard, le bronchiteux! Veinard, même, le typhique!

Ils vont s'en aller se reposer douillettement pendant quinze jours, trois semaines, un mois dans un lit, alors que les autres, les infortunés tire-au-flanc, affligés d'une santé qui s'obstine, demeureront dans les tranchées, les pieds dans la boue, sans réussir à se doter du plus petit rhume!

Je vous en fais juge: est-ce juste?

Mais d'où vient que, brusquement, s'éclaire le visage de ceux qui n'ont pas encore « passé la visite »? C'est que, ô bonheur! une brume, soudain levée du sol, dilue le bleu du ciel et voile le soleil. Le vent souffle du nord-ouest: c'est la bonne pluie en perspective.

Et le major rajeunit à vue d'œil. Et la dureté de son regard se fond dans un sourire.

Il y a, maintenant, des « exempts de service », variété jusqu'ici inconnue, et des « consultations motivées », qui éviteront aux bénéficiaires la réprimande du capitaine.

Pas trop de confiance, cependant!...

— Et toi, mon pauvre vieux?

Le « pauvre vieux », encouragé par ces douces paroles, explique qu'il est fatigué, ah! mais, bien fatigué.

— Ah! mon pauvre vieux, tu es bien fatigué?

— Oh! oui, m'sieur le major.

— Il te faudrait un peu de repos, pas vrai? Combien? Deux jours? Quatre jours? Huit jours?

L'homme jubile. Le masque de souffrance qu'il s'est mis sur le visage tombe et sa bonne grosse figure de paysan retors s'épanouit d'aise.

— Oh! m'sieur le major, ça sera comme vous voudrez.

— Comme je voudrai? Eh bien! mon ami, va te reposer aux tranchées!

Ahurissement du « malade ». Sourire sarcastique du major.

Cependant, les premières gouttes de pluie commencent à tomber. Le major est radieux. Il faut qu'il épanche l'allégresse dont son âme déborde. Il me pose sa main sur l'épaule:

— Ah! sergent, on en voit de tous les calibres, ici. Hier, un malade prétend avoir la fièvre. Je lui tends un thermomètre et je lui dis:

» — Fourre-toi ça dans l'anus.

» L'homme prend l'instrument, le tourne, le retourne...

» — Eh bien! quoi, qu'est-ce que tu attends? Fourre-toi ça dans l'anus, qu'on voie ta température!

» — L'anus? qu'il me fait, candide. On m'en a point donné au magasin!

» Et cet autre encore, de même acabit:

» Il vient, un jour, à la visite, avec la *fieuve*, prétend-il. Or, le thermomètre ne marque pas de fièvre du tout. Je l'attrape, comme de juste. Il insiste:

» — Je vous assure, j'ai la *fieuve!*

» Comme j'avais du temps à perdre, ce jour-là, je lui explique le mécanisme du thermo. Il comprend et son visage s'éclaire:

» — Comme ça, me dit-il, pus que ça monte, pus qu'on est malade?

» — C'est cela même.

» Le lendemain, il revient:

» — Encore toi! Qu'est-ce que tu as?

» — J'ai la *fieuve!*

» Hum! Je lui fais donner un thermo et, sans en avoir l'air, du coin de l'œil, je le surveille.

» Qu'est-ce que je vois? L'animal qui s'écarte, allume des allumettes et chauffe le thermo! Il regarde le mercure, sourit, puis, venant vers moi, avec cet air de moribond que prennent tous les malades:

» — Voilà, m'sieur le major!

» Je regarde à mon tour: le thermo marquait le maximum: 42 degrés! »

Une brusque volte-face.

Et toi, qui me regardes comme si j'étais un phénomène, qu'est-ce que tu as?

L'homme fait signe qu'il ne peut pas parler. Il montre de son doigt sa bouche ouverte, et ce qui sort de sa gorge n'est qu'un grognement inarticulé.

— Ah! ah! extinction de voix? Voyons un peu ça.

Le major enfonce le manche d'une cuiller dans la bouche du malade, examine:

— Oui, évidemment, tu ne peux pas retourner aux tranchées avec ça!

De la tête, le pauvre muet approuve cette sage sentence, et il sourit, d'un douloureux sourire — ah! si douloureux! — qui veut dire:

— Aux tranchées! avec une gorge pareille! ce serait la mort pour moi dans les vingt-quatre heures...

Quand, brusquement:

— Ah! là là! que vous m'avez fait mal!

Qui parle ainsi, d'une voix irritée et tout à fait distincte?

Mais le malade lui-même, l'homme à l'extinction de voix, le pauvre aphone!

— Vous l'entendez! clame le terrible major. Il ne pouvait pas parler, et le voilà qui gueule comme une baleine parce que je l'ai pincé au bras! Ah! mon gaillard, que je t'y reprenne à vouloir me monter le « job! » Allez! ouste! aux tranchées! aux tranchées!

La visite est terminée, et, comme le vent souffle avec fureur et que la pluie fait rage, le major, incapable de demeurer en place, tant sa joie le transporte, sort brusquement de la cahute et, tête nue, sous l'averse, s'en va faire un tour de promenade à travers la forêt.

(A suivre.) Lieutenant JACQUES P...

(Illustrations de P. THIRIAT.)



Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris (9).

Lundi, 24 janvier 1916.

L'Impôt sur le Revenu

Le Règlement d'administration publique

Hier a paru au *Journal Officiel* un décret portant règlement d'administration publique pour l'application des articles de la loi du 15 juillet 1914 établissant un impôt général sur le revenu, et suivi d'une note explicative du ministre des Finances avec le modèle de la formule de déclaration.

Ces documents, beaucoup trop étendus pour trouver place ici, méritent d'être sérieusement étudiés. L'article 11, relatif au contrôle des déclarations et à la taxation d'office, doit toutefois être cité :

« Pour la vérification des déclarations et l'établissement des taxations d'office, les éléments certains sur lesquels peuvent s'appuyer les contrôleurs, dans les conditions prévues aux articles 17 et 19 de la loi du 15 juillet 1914, doivent s'entendre de tout élément de preuve ayant un caractère d'authenticité certaine, et dont ils ont eu connaissance ou communication en vertu de leurs fonctions. »

Cette définition des éléments certains contentera-t-elle tout le monde et évitera-t-elle des abus? Cela n'est pas certain, et nous ne pouvons que confirmer l'impression première que nous avons exposée ici lorsque le Parlement a décidé l'application d'un impôt qui, dans les circonstances présentes, rencontrait des objections si graves et si fondées.

Le *Journal Officiel* publie également un commentaire destiné à faciliter aux contribuables le calcul de l'impôt.

Nous avons déjà donné à ce sujet des explications aussi complètes que le permet la place dont nous disposons.

La Bourse et le Change

Dans les conditions générales de la lutte formidable que nous soutenons depuis dix-huit mois, la Bourse de Paris conserve une allure calme mais ferme dans son ensemble.

Un des facteurs les plus considérables de cette fermeté est la nouvelle baisse des changes des empires centraux, et l'amélioration des changes des puissances alliées.

Les changes de tous les belligérants ont été éprouvés par la guerre, qui a nécessité, de la part de tous, de nombreux achats à l'étranger, tandis que les exportations diminuaient d'une façon notable, sans cesser cependant, même pour l'Allemagne et l'Autriche, lesquelles étaient d'ailleurs ravitaillées par les pays neutres, ainsi que les statistiques l'établissent clairement.

Le resserrement du blocus par les Alliés va entraver ce trafic clandestin. Mais, si nos ennemis doivent limiter désormais leurs achats à l'extérieur, achats jusqu'ici très importants ainsi qu'il appert notamment des statistiques scandinaves et hollandaises, il ne s'ensuit pas que la baisse du mark et de la couronne doive être enrayée. Il reste en effet l'élément « défiance, discrédit » qui se prolongera après les hostilités. Pour le moment, notons l'impression heureuse produite par l'aggravation du blocus.

La Bourse apprécie hautement ce nouveau tour de vis.

La Rente Française 5 0/0

Délivrance des Certificats provisoires
Libération des Titres

Comme nous l'avons dit il y a quinze jours, les certificats provisoires ou nominatifs de dépôt sont délivrés aux souscripteurs de l'Emprunt National, depuis le 15 janvier, *aux guichets mêmes où les souscriptions ont été faites.*

C'est *aux mêmes guichets* que doivent s'adresser les souscripteurs, dont les versements s'échelonnent sur quatre termes ; il leur est rappelé que le second versement — soit 25 francs par 5 francs de rente souscrite — doit être versé le 31 janvier au plus tard, sous peine d'intérêts moratoires à 6 0/0 l'an.

Les Bons de la Défense Nationale

Ces Bons constituent un excellent placement en même temps qu'un instrument de crédit destiné à servir la Trésorerie.

Ces Bons, au nominal de 100, 500, 1,000 fr. et au-dessus, conviennent à tous ceux qui, temporairement ont des capitaux disponibles, mais veulent être certains de les retrouver intégralement à date fixe. Leur intérêt de 4 ou 5 0/0 — selon l'échéance — se payant d'avance, les souscripteurs aux Bons 4 0/0, à trois mois, n'ont à payer que 99 fr. pour un bon remboursable à 100 fr., que 495 fr. pour un bon de 500 fr., etc.

De leur côté, les souscripteurs de Bons 5 0/0 à six mois ne paient, de suite, que 97 fr. 50 pour un bon de 100 fr., que 487 fr. 50 pour un bon de 500 fr., etc.

Quant aux souscripteurs de Bons 5 0/0 à un an, ils ne versent que 95 fr. pour un bon de 100 fr., 475 fr. pour un bon de 500 fr., etc.

Pour les autres coupures, le calcul est aisé à faire au moyen de ces indications.

Électricité de Limoges

Les recettes de la *Compagnie d'Electricité de Limoges* se sont élevées pour l'exercice

clos le 31 décembre 1915 à Fr.	1.168.781 15
contre, en 1914..............	1.130.578 90
Soit une augmentation de Fr.	38.202 25

Compagnie d'Electricité de la Province de Buenos-Aires

L'assemblée générale des obligataires de cette Compagnie, convoquée pour le 28 courant, ne pourra avoir lieu à cette date. Elle sera réunie sur nouvelle convocation pour un jour qui sera ultérieurement fixé, à l'effet de délibérer sur des contre-propositions présentées par un groupe de porteurs et plus avantageuses pour les obligataires que les propositions d'abord présentées.

Les dépôts d'obligations faits en vue de l'assemblée du 28 seront valables pour la suivante, dont nous indiquerons la date dès qu'elle sera fixée.

Obligations 4 0/0 New-York New-Haven

En vue de faciliter les opérations de change du gouvernement français, le rachat de ces titres est offert aux porteurs au prix net de 472 fr. 50.

Les titres peuvent être déposés chez MM. Morgan, Harjes et Cie, 31, boulevard Haussmann, Paris, et dans les établissements chargés du service financier.

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

En Cheminant

Nous nous tenons à l'entière disposition, répétons-le de notre grande famille des Annales pour donner à chacun tous les renseignements utiles et, par la voie du journal ou directement, répondre à tous et à toutes, trop heureux si nous pouvons ainsi leur rendre un service ou, plus simplement, leur être agréables.

En cheminant, nous voulons noter ce que l'industrie et le commerce créent d'intéressant, d'artistique et d'utile ; chemin faisant, nous voulons nous renseigner, Furette et moi, sur un peu toutes choses, pour ne conseiller et ne recommander que ce qui nous semble en tout point recommandable.

La Française, depuis la guerre, a entièrement modifié son genre. Et nous constatons ce changement, non seulement dans sa parure et ses toilettes, mais aussi dans l'allure générale.

Le maquillage, dont beaucoup abusaient, a également disparu; on se farde de moins en moins. On s'efforce, simplement, de conserver au visage

L'ÉCLAT DE LA JEUNESSE,

un teint frais, mais sans-apprêt. La Véritable Eau de Ninon est un des meilleurs produits pour obtenir ce résultat. Elle préserve le visage des dartres, des boutons, des rides même, donnant ainsi à l'épiderme une grande pureté, une blancheur et une finesse incomparables. Demandez ce précieux produit, chères amies, à la Parfumerie Ninon, 31, rue du Quatre-Septembre.

Je ne saurais parler de la pureté de l'épiderme sans aborder la question, si ennuyeuse, des duvets et poils du visage. Voici à ce sujet :

UN BON CONSEIL

Le docteur Galus, 8, rue Villebois-Mareuil, Paris, affirme que l'électricité seule détruit les poils sans cicatrices. Evitez pâtes et poudres dépilatoires qui, souvent, les font grossir. Ce docteur traite : difformités, rides et cicatrices. On peut consulter ou écrire.

FURETTE.

BOITE AUX LETTRES

Lilas. — Vous pouvez sans crainte user de ces pilules, elles sont, au contraire, bienfaisantes pour la santé.

Américaine. — La Fleur de Pêche est une poudre de riz aux essences de fleurs exotiques, je ne saurais vous en recommander de meilleure, vous la trouverez, en toutes teintes, à la Parfumerie Exotique, 35, rue du Quatre-Septembre, au prix de 3 fr. 50, franco 4 fr.

Pour ma benjamine. — Je vous ai répondu par lettre la semaine dernière.

P P C... — Faites des onctions, matin et soir, sur les paupières avec ce produit.

Claudette. — Le prix est de 5 fr. 50 franco.

Franco-Belge. — Servez-vous de la Pâte des Prélats; voyez, à ce sujet, ma rubrique du 19 décembre.

Les Carrières Féminines

L'Administration de la Guerre a décidé de remplacer par des dames les auxiliaires détachés à l'important service des successions, qui comporte un nombre d'emplois considérable. Préparation rapide aux fonctions de : Comptable, Sténo-Dactylo, etc., par les Etablissements Jamet-Buffereau, Paris: 96, rue de Rivoli, et 13, boulevard Saint-Denis, qui envoient gratuitement leur programme. On s'instruit à tout âge, chez soi ou sur place.

Démonstration d'un système nouveau de Sténographie dont l'étude est à la portée de tout le monde, le mardi, de 20 h. 1/2 à 21 h 1/2, à la section des Dames: 13, boulevard Saint-Denis (gratuit).

Mme L. Gounaud, 11, rue de Trétaigne, Paris, serait extrêmement reconnaissante à tout lecteur qui pourrait la mettre en relations avec des parents ou des amis de soldats ou des soldats eux-mêmes appartenant au 94me régiment d'infanterie, 7me compagnie, ayant été faits prisonniers les 6 ou 7 septembre 1914, à la Villeneuve-lez-Charleville, près Sézanne (Marne), et qui seraient susceptibles de lui donner quelques renseignements sur son mari : Lucien Gounaud, sergent audit régiment, blessé et disparu depuis cette date. Mme Gounaud remercie à l'avance de tout cœur la personne qui lui donnera un si précieux renseignement.

Pour les Pauvres de la Reine des Belges

(Souscriptions reçues aux " Annales ")

Suite de la liste, arrêtée le 14 janvier

M. P..., 2 fr. 50. — Mme F. Pochon, Oran, 5 fr. — Mme B. Kratzert, Oran, 5 fr. — C. B..., Oran, 5 fr. — Mme Van Schoppenzeel, Tunis, 100 fr.

Un Groupe d'Américaines, Chicago : Women's Bible Class, Hyde Park Presbyterian Church; Mrs Samuel Insull; Mrs Edgar Martin; Mrs Sidney M. Bloss; B. D. C. F. ;Mrs Charles C. Cummings; Mrs Edward T. Bryant : 315 fr. 65.

Total : **26,186 fr. 80.** *(A suivre.)*

SOUSCRIPTION EN FAVEUR DES PRISONNIERS DE GUERRE

(Liste arrêtée le 14 janvier)

Mme A. Fleury, Tunis, 50 fr. — Mme E. Blanlœil, Nantes, 10 fr. — Mme Acloque, 10 fr. — Mme Prévost, Le Havre, 5 fr. — Mme Pétillon, Le Havre, 10 fr. — M. G. Hascoët, Secteur 51, 0 fr. 50. — Mme Laye, Dreux, 3 fr. 50. — Mme Emilie Flamand, 54, Hemtt St-Willimantic, 12 fr. — Docteur Levinois, Corvol-l'Orgueilleux, 10 fr. — Renée, Marguerite, André, Odette, Jacques, Yvette, Saint-Calais, 10 fr. — Anonyme, 20 fr. — A. T..., Guyon-Sireaux, 5 fr. — Anonyme, 50 fr. — M. L. Cochard, 5 fr. — C. B... Oran, 5 fr. — Mme J. Lévy, Saint-Ouen, 10 fr. — Mlle Marie [illegible] 2 fr. 50. — Mlle Susini, Alger, 5 fr. — [illegible] Jeanne d'Arc, Montevideo, 603 fr. 50. — M. René [illegible], 5 fr. — M. R. de La Guéronnière, [illegible] 10 fr. — Mlle Anna Daumas, Grand-[illegible] 1 fr.

[illegible] RÉGULIERS POUR LES PRISONNIERS

M[illegible], Langson, 10 fr. — Mlle Gérin, Mostaganem, [illegible] — Mlle Droit, Mostaganem, 20 fr. — Mme [illegible], Providence, 162 fr. 50. — Mme [illegible], 30 fr.

Total général : 17,786 fr. 85. *(A suivre.)*

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

" L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "

DONS EN NATURE

(Trente-sixième Liste)

Dons recueillis par l'Université des Annales:

[illegible]ault, pipes pour les soldats du front. — Mme Baillchache, 4 chandails. — Mme Verger, 12 douzaines de [illegible], 10 coussins, 1 paire de gants. — A[illegible] pour les prisonniers. — Mme Delorme, 1 caisse de raisins. — Mme Paschoud, Vevey (Suisse), objets de layette. — Mme Hamé, Gandelu, 10 paires de chaussettes pour les prisonniers. — Mme B[illegible]besson, Nérac, 3 passe-montagnes, bandes de toile. — Mme Bouvinet, Saint-Ouen, coussins, robes d'enfants. — Mlle Touret, Pau, 2 paires de chaussettes, bandes de toile.

Mme Fouet, layette, 1 cache-nez. — Mme Ed. Brunschvicg, 9 paires de chaussettes. — Mlle Augarde, Albiox, 2 mouchoirs, 1 paire de chaussettes, chocolat. — Mme Javet, 30 paquets de tabac, cigarettes. — M. Guilhaud, Fléac, livres. — Mme Macron, vêtements pour les prisonniers. — Mme Tixier, 10 paires de chaussettes, 2 chandails. — Mme Birabeau, Miramont, 3 paires de chaussettes. — Mme Rachel Madgès, Alexandrie (Egypte), 4 cache-nez. — Mme Sentis, Londres, 4 paires de chaussettes, 3 paires de mitaines, 1 passe-montagne, 1 polo. — Mlle Grellet, Londres, 4 chemises, 2 paires de chaussettes. — Mlle Grosjean, 7 coussins, 60 pots de confitures. — Mme Cassou, objets de layette, 1 chandail, 1 chemise, 1 paire de chaussettes, pour un prisonnier. — Mmes Meltzhaun, Trollé, Volant, 5 coussins, 1 paire de chaussettes, bandes. — Mme Philippon, La Ferté-Gaucher, 2 cache-nez, 5 plastrons. — Mme Singer, 20 coussins. — M. Paul Goldschmidt, 12 bouteilles de champagne. — Mme Rodier, Nancy, 2 chandails, 4 paires de chaussettes.

(A suivre.)

LES ANNALES



ILS REVOIENT LEUR JEUNESSE...

6 Février 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

KAMARADES



« Kamarades! Pas kapout! Pas tuer nous. » C'est le cri des Boches quand ils en ont assez de leurs tranchées et de leur pain K. C'est que, pour le manger, il faudrait de bonnes dents et, pour avoir de bonnes dents, il faudrait du DENTOL.

Le **Dentol** (eau, pâte et poudre) est un dentifrice à la fois souverainement antiseptique et doué du parfum le plus agréable.

Créé d'après les travaux de Pasteur, il détruit tous les mauvais microbes de la bouche; il empêche aussi et guérit sûrement la carie des dents, les inflammations des gencives et de la gorge. En peu de jours, il donne aux dents une blancheur éclatante et détruit le tartre.

Il laisse dans la bouche une sensation de fraîcheur délicieuse et persistante.

Mis pur sur du coton, il calme instantanément les rages de dents les plus violentes.

Le **Dentol** se trouve dans toutes les bonnes maisons vendant de la parfumerie.

Dépôt général : **Maison FRÈRE, 19, rue Jacob, Paris.**

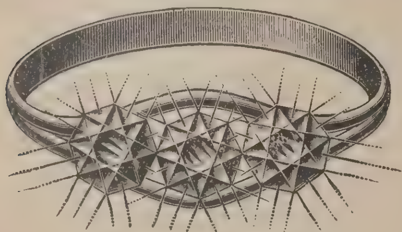
Le DENTOL est un produit français.

CADEAU Il suffit d'envoyer à la Maison FRERE, 19, rue Jacob, Paris, cinquante centimes en timbres-poste, en se recommandant des *Annales*, pour recevoir, franco par la poste, un délicieux coffret contenant un petit flacon de **DENTOL**, une boite de **Pâte DENTOL** et une boite de **Poudre DENTOL.**

TITRE GOLDFILLED

DE FABRICATION ESSENTIELLEMENT FRANCO-ANGLAISE

Racheté, après usage, à 0 fr. 50 le gramme



Saphir Simili Rubis

Prix : **1** franc (Port : 0 fr. 15 c.)

NOTRE BAGUE TRICOLORE !!

Souvenir de la Grande Guerre 1914-1915

Pour commémorer l'épisode le plus glorieux de notre Histoire, nous mettons en vente, au prix excessivement réduit de 1 franc, une charmante bague aux couleurs nationales, une belle pierre saphir représentant le bleu, un beau simili le blanc et une autre de couleur rubis pour le rouge. Ces bagues sont en notre Titre GOLDFILLED, bien connu, et absolument garanties pour cinq ans.

Pour la dimension, découpez un trou dans un morceau de carton et envoyez avec un mandat de 1 fr. 15 à :

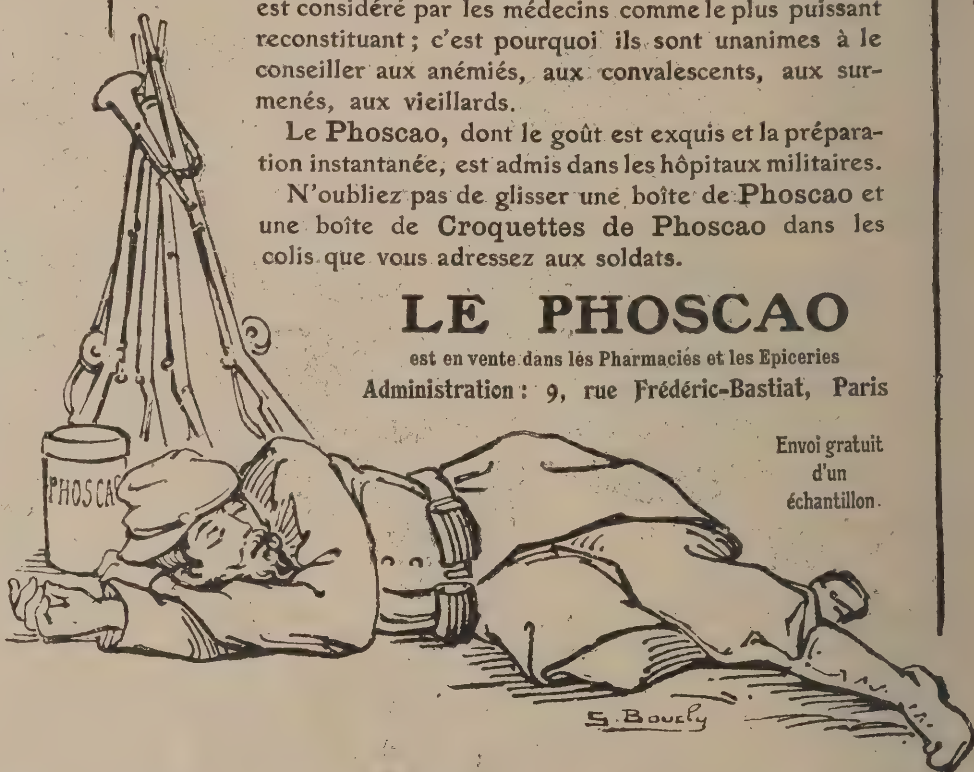
N. SIMS & MAYER, 62, r. St-Lazare, Paris.

Si vous SOUFFREZ de L'ESTOMAC

Si vous avez des digestions pénibles, des tiraillements, des oppressions, des somnolences, des insomnies, des cauchemars, des vertiges, etc., mettez-vous au régime du délicieux **PHOSCAO** et, en quelques jours, ces malaises auront complètement disparu. Le Phoscao est considéré par les médecins comme le plus puissant reconstituant ; c'est pourquoi ils sont unanimes à le conseiller aux anémiés, aux convalescents, aux surmenés, aux vieillards.

Le Phoscao, dont le goût est exquis et la préparation instantanée, est admis dans les hôpitaux militaires.

N'oubliez pas de glisser une boîte de Phoscao et une boîte de Croquettes de Phoscao dans les colis que vous adressez aux soldats.



LE PHOSCAO

est en vente dans les Pharmacies et les Epiceries

Administration : 9, rue Frédéric-Bastiat, Paris

Envoi gratuit d'un échantillon.

BIEN RÉDIGER Envoi de 16 lec. c^tre mand^t 10 fr. Infaill. MASSON, adh^t Ste Gens de Lettres, 42, r. Vital-Carles, Bordeaux

Teignez-vous bien ...et...

SANS AUCUN DANGER avec les "HENNEXTRÉ" Teinture liquide

OU LES POUDRES SPÉCIALES de HENNÉ (toutes teintes)

PARFUMERIE FINE H. CHABRIER

48, Passage Jouffroy. PARIS. Tél : Cent. 5788



EN VENTE DANS TOUTES LES PHARMACIES

Échantillon franco sur demande : **9.A, rue Auber.**

LES·ANNALES

POLITIQUES ET LITTERAIRES

Revue Universelle paraissant le Dimanche

Directeur, Rédacteur en chef : ADOLPHE BRISSON

ABONNEMENTS (Édition illustrée) un an six mois
France et Colonies 12 fr. 6 fr. 50
Union postale.... 18 fr. 9 fr. 50
Le Numéro : 25 Centimes

ÉDITION DE LUXE (Papier fort) un an six mois
France et Colonies 16 fr. 8 fr. 50
Union postale.. 22 fr. 11 fr. 50
51, rue Saint-Georges — PARIS

34e ANNÉE (1er SEMESTRE). Sommaire du N° 1702 *6 FÉVRIER 1916.*

Notes de la Semaine

L'Héroïsme et le Malheur

De bien belles paroles ont été prononcées, l'autre jour, à la Sorbonne. La manifestation organisée par notre excellent confrère de *La Revue Hebdomadaire*, M. Fernand Laudet, fut un magnifique tournoi d'éloquence. Tous les peuples — j'entends les peuples civilisés, coalisés contre les Barbares — s'y trouvaient représentés. Chacun y avait délégué, comme ambassadeur, un homme considérable. Ces voix, unies par un même sentiment, n'ont pas tenu le même langage. Et c'est ce qui faisait le haut intérêt de ce concert. Des races diverses se reflétaient dans les discours avec leurs âmes, leurs traits originaux. M. Shihotaï, professeur à l'Université de Tokio, a paraphrasé une noble pensée de son empereur: « Obligés de défendre notre patrie par les armes, n'oublions jamais d'avoir pitié de nos ennemis. » Pénétré de la tradition des Samouraï et des fidèles Ronin, le docteur Shihotaï a loué la générosité chevaleresque des Japonais. Rien n'était plus significatif que d'entendre cet homme jaune s'exprimer à la manière d'un vieux philosophe aryen, imprégné de la tolérance et de la douceur latines. «.... Au cours des générations, a-t-il dit, se passent de ces événements lamentables, résultat des rivalités humaines. Ils sont regrettables certainement, mais ils sont, hélas! comme les degrés imposés par une loi supérieure pour atteindre, de développement en développement, la civilisation idéale à laquelle aspire l'humanité. » Et M. Shihotaï s'est porté garant des bonnes dispositions de son pays : « Le Japon comprend la nécessité d'apporter sa pierre à l'édifice; il veut coopérer à la victoire qui approche et en avancer l'heure par tous les moyens en son pouvoir. »

Les déclarations de l'Anglais, sir Thomas Barklay, ne furent pas moins catégoriques. Elles parurent très savoureuses, parce qu'elles étaient très nettes, exemptes de toute hypocrisie. L'Angleterre aime la Serbie. Mais pourquoi le dissimuler? A cette sympathie sentimentale s'ajoutent des raisons d'ordre positif. Albion est commerçante. De cela, sir Barklay ne rougit point. Il s'en vanterait plutôt. « Toujours il y a des intérêts au fond de la politique étrangère anglaise; depuis longtemps, nous souhaitons de trouver chez les Serbes une source d'approvisionnements de toutes sortes. La Serbie est un pays riche en matières premières et c'est sans aucune idée de nous mêler à ses affaires intérieures que nous désirons avoir des relations commerciales plus grandes avec elle. Il lui faut, pour cela, un port de mer, et vous pouvez être certains que l'Angleterre, soucieuse de ses intérêts, essaiera de le lui faire obtenir. » Voilà ce qui s'appelle parler. Travaillant pour les Serbes malheureux, l'Angleterre travaille aussi pour ses propres usines, ses bateaux et ses ports. Nous ne saurions avoir un meilleur gage de la sincérité et de l'énergie du concours qu'elle nous prête.

Dans la bouche de M. Emile Brunet, député de Charleroi, la cause de la Serbie vaincue se confond avec celle de la Belgique opprimée. Le rapprochement s'imposait. « Comment invoquer la vaillance de votre admirable peuple sans songer à ces milliers d'êtres chers qui, là-bas, s'insurgent contre un joug detesté? Puis-je célébrer le courage de votre souverain sans qu'aussitôt surgisse dans mon esprit l'image de ce roi qui, sur les bords de l'Yser, partage aux côtés de ses soldats les émotions et les périls de la guerre? » La délivrance de ces deux victimes sera, en effet, une des premières conditions de la paix victorieuse. Et sur ce point, les Alliés sont d'accord.

Le savant Metchnitkoff, au nom de la Russie, a exalté l'esprit d'abnégation et de dévouement des Slaves, « capables de se battre indéfiniment pour leurs idées ». M. Agnelli, député de Milan, a pris chaleureusement la défense des petites nations qui revendiquent le droit de vivre et de s'épanouir librement...

Ainsi, ces phrases cordiales, réconfortantes, soulignées par l'ardente approbation de l'auditoire, montaient vers la Serbie et compatissaient à son infortune. Vous pensez bien que les poètes, en une telle journée, ne pouvaient rester muets. Mme Bartet vint dire des vers élégamment mélancoliques d'Auguste Dorchain, composés sur un thème de Jovan Jovanovitch. La voix puissante de Jean Richepin fit acclamer des strophes qui glorifiaient, dans un superbe mouvement lyrique, les malheurs et la vertu du roi Pierre. Enfin, après les remerciements émus de M. Vesnitch, M. Louis Barthou précisa le sens

et dégagea la leçon de cette impressionnante cérémonie. Il osa donner aux Alliés d'utiles conseils. Il réédita l'avertissement que les Athéniens reçurent de Démosthène lorsque, luttant contre Philippe, ils lui laissaient, un peu trop à son gré, le choix des champs de bataille... Si les Alliés le veulent fermement, Philippe — c'est-à-dire Guillaume — perdra cet avantage. Il subira leurs décisions et cessera de leur dicter les siennes. Le succès dépend d'une plus étroite coordination des efforts, d'une entente mieux réglée, et surtout de la résolution d'aller jusqu'au bout sans défaillance, de ne s'arrêter que pleinement victorieux. « Il faut poursuivre la guerre pour assurer la paix, et non songer à une paix qui préparerait la guerre. » D'unanimes applaudissements saluèrent cette conclusion de l'orateur, montrant qu'elle exprimait le sentiment général et formulait une vérité dont nous devons, à toutes les minutes, nous souvenir.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Hommage aux Serbes

Nous reproduisons un fragment du magnifique poème lu par Jean Richepin à la Sorbonne, et qui valut, aux héros dont il célèbre la gloire, des acclamations sans fin.

O Serbie, ô petit pays à l'âme immense,
Tes lâches assassins sans pitié ni remords
Dansaient sur ton trépas fait de milliers de morts,
Debout, tes morts! Leur vie immortelle commence.

Tu les honoreras demain chez toi, chez eux,
Dans tes vieilles cités qui te seront rendues,
Belles de toutes les splendeurs qui leur sont dues,
Sous ton ciel retrouvé, sur le sol des aïeux.

Et tu seras toi-même et par eux honorée,
Pour avoir, indomptable et fière jusqu'au bout,
Et jusque par delà, su demeurer debout,
Toi qui vivais encor dans ta tombe murée.

Avec toi, renaissante, ils ressusciteront,
O Serbie agrandie en un peuple plus ample,
A tous les autres, grands, petits, servant d'exemple,
Peuple devenu saint, ton auréole au front.

Peuple miraculeux, race vraiment élue,
Dont la vie a jailli du fond de ton cercueil,
Et dont l'apothéose a ce sublime orgueil
Que c'est toute l'humanité qui la salue!

. . . .

Salut, Serbie!... Hélas! C'est d'une voix amère,
Le cœur gros des mots vains qui n'en peuvent sortir,
Que je viens à ta croix, pauvre peuple martyr,
T'apporter le salut de la France ma mère.

Tu sais bien qu'à son poing toujours fleurit le glaive
Vengeur des opprimés, punisseur des tyrans,
Le glaive de justice aux éclats fulgurants,
Et dont la pointe est comme une aube qui se lève.

Tu sais bien qu'aux vaincus et qu'aux déshérités,
Cette aube fut toujours celle de l'espérance,
Et qu'elle est la semeuse éternelle, ma France,
Du blé pur où mûrit le pain des libertés.

Et tu sais bien qu'enfin elle fut la première,
Quand l'orage autour de ton front s'amoncela,
La première à crier dans le ciel: Halte-là!
Et, contre la ténèbre, à brandir sa lumière.

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

Aux Lecteurs des « Annales »

Nous appelons particulièrement l'attention de nos lecteurs sur le prochain numéro des *Annales*. Il réalise matériellement quelques-unes des améliorations que nous leur avons promises. Il sera rogné; il contiendra un plus grand nombre d'images gravées en taille-douce par les procédés modernes. A l'occasion de cette métamorphose, nous y joindrons, comme hors-texte

Une estampe en couleurs, de Lucien Jonas

analogue à celles de notre dernier Noël, et qui obtinrent un si vif succès.

Dans ce numéro, notre nouveau collaborateur

M. Louis BARTHOU

l'éminent homme d'Etat qui, en faisant voter la loi de trois ans, s'est acquis un titre impérissable à la gratitude de tous les cœurs patriotes, commencera la publication impatiemment attendue des

Lettres à un Jeune Français
(Aujourd'hui et Demain)

Nous jugeons superflu d'insister sur l'importance de ces articles. Le talent de leur auteur, ses services, son autorité, son expérience, les recommandent suffisamment à l'attention du public. Nul n'était aussi bien qualifié pour donner des avertissements, des conseils que la gravité des événements rend utiles, mieux que cela, nécessaires. La jeunesse, à qui elle s'adresse plus spécialement, écoutera avec fruit cette grande voix française.

Ce même numéro du 13 février apportera aux lecteurs une œuvre inédite, très émouvante, de l'illustre poète de *Cyrano*

Les Quatre Bœufs du roi Pierre
par
Edmond ROSTAND

Le peintre serbe Nic. JEREMITCH illustrera ces beaux vers, dédiés à l'infortune et à la gloire de son pays.

On nous demande souvent des pièces de théâtre qui puissent être jouées aisément et offertes, comme délassement ou réconfort, aux blessés ou aux soldats.

Nous nous sommes assurés le droit exclusif de publication de deux œuvres qui viennent d'être applaudies.

L'une d'elles figure sur l'affiche de l'Opéra et de la Comédie-Française; elle est interprétée par nos plus grands artistes, Mmes Bartet, Weber, Marie Leconte, Piérat, Louise Silvain, Delvair, Madeleine Roch, Guintini, Dux, Colonna Romano, par M. Albert Lambert, et, pour la partie de chant, par Mlle Chenal, c'est

La Forêt Sacrée
par
M. René FAUCHOIS
Musique de M. Pons

Le second ouvrage, d'un caractère plus léger, est le dernier succès du Palais-Royal

Le « Poilu »
par
MM. Maurice HENNEQUIN et Pierre VEBER
Musique de M. Jacquet

Cette charmante comédie, souriante, émue et gaie, trouvera auprès de nos abonnés le même accueil que chaque soir auprès du public.

Les Lettres de la Cousine

A la Brosse!

Des brosses, des brosses!
Qui veut de la belle brosse?
De la brosse de chiendent!
Je vends des brosses, des brosses!...

Oui, messieurs, oui, mesdames, et même mesdemoiselles, je vends des brosses..., des brosses uniques, incomparables et telles qu'il n'y a point leurs pareilles dans tout l'univers...; des brosses en vrai chiendent, hérissées, dures, solides et qui brosseraient tout un régiment de Boches sans fléchir d'un crin..., des brosses qui sont un peu là, c'est moi qui vous le dis...

Et regardez-moi ce travail!... Ça vous a un œil, une façon, un air..., on voit bien que c'est troussé par des soldats..., des soldats de France qui s'y entendent à faire de la belle ouvrage...

Ah! bien sûr ce n'est pas de l'article de salon..., ça ne polirait pas des ongles de duchesse..., mais, pour décrasser une culotte de peau, pour frotter du plancher, pour brosser du sérieux, quoi!... c'est ce qui se fait de mieux sur la place.

Et puis c'est amusant à tripoter, les poils se dressent raides comme des *rosalies* à l'assaut..., pas un à l'alignement..., ça va, ça monte, ça descend, ça crâne, c'est fier, ça dit ce que ça veut dire... Tout!... Ça raconte: Je suis une brosse de poilu, pas à la pose, moi!... Nom d'un chiendent, j'ai de l'allure!... Et celui qui m'aura ne me regrettera pas!

Des brosses, des brosses!
Qui veut de la belle brosse?

C'est moi qui la vends... Vous en trouverez qui lui ressemblent, pour dix-neuf sous, 95 centimes, dans les boutiques; moi, je vous donne celle-là pour quarante sous, parce que c'est vous..., et vous faites une bonne affaire, c'est tel que je vous le dis...

Oui, messieurs, oui, mesdames, et même mesdemoiselles, vous faites une bonne affaire..., vous faites une affaire d'or..., une affaire ébouriffante! Et c'est comme j'ai l'honneur... Demandez plutôt à M. Brieux. Il a beau être de l'Académie française celui-là, et avoir écrit des choses qui s'appellent des « chefs-d'œuvre » dans leur monde, il n'a jamais été aussi épatant que le jour où il a crié:

« Des brosses!... des brosses!...
» Qui veut de la belle brosse?
» Je vends de la brosse de chiendent! »

Car il en vend..., et vous me croirez si ça vous chante..., mais ce n'est pas pour gagner de l'argent...

Et il m'a fait signe...— Pstt... Pstt..., venez un peu ici... Vous avez des clients, n'est-ce pas? Vendez-leur aussi mes brosses de soldat... Ils ne dénicheront nulle part ce numéro-là. Les miennes sont des œuvres d'art, des modèles uniques..., des originaux..., des première édition...; ce n'est pas de la camelote enfilée à la grosse, rabotée à la douzaine..., mes brosses à moi, ce sont des brosses de Héros!... Et c'est beau à regarder!...

Oui, il m'a dit cela M. Brieux, de l'Académie française, avec une voix qui vous entrait dans le cœur, et ça m'a fait quelque chose là, sur l'estomac..., car c'est un brave homme, ce monsieur Brieux, tout grand monsieur qu'il est... Il pourrait, comme bien d'autres, parler pour ne rien dire, ou crier sur le gouvernement, ou donner des conseils que personne n'écouterait... Il préfère s'occuper pour de bon des soldats... Et il faut le voir avec « les plus malheureux », avec ceux qui n'y voient goutte, « avec ses aveugles » ses chers

aveugles!... Bon sang de bon sang, ce qu'il les aime ces pauvres « poilus » qui n'ont plus que des trous à la place des yeux!... Je ne sais pas où il va chercher ce qu'il va leur raconter, mais avant qu'il leur « cause » ils se tiennent comme pétrifiés, on ne peut pas leur arracher un mot, leur figure est à fendre l'âme.. Et puis après..., pfuitt..., plus les mêmes hommes : ils sont remontés, comme s'ils avaient bu un coup!...

— Mon frère, qu'il leur dit très doucement, faut pas te frapper..., faut travailler,..., faut être un homme...

Et vous croyez peut-être qu'il leur en conte et que c'est des balançoires?... Eh bien! c'est que vous ne l'avez pas regardé l'académicien : tout ce qu'il dit est vrai. Il les soigne, il les cajole comme une nourrice caresse son petit enfant, même qu'il les embrasse!... Et puis, comme un entêté, il recommence sa chanson... « Faut travailler mon ami..., faut travailler si vous voulez redevenir heureux..., il n'y a que ça, faut travailler... »

Eux, ils rigolent d'abord..., c'est-à-dire ils ne rigolent pas du tout, c'est une façon de parler, — ils pleurent, — ils croient qu'on veut se payer leur tête, ou plutôt leurs pauvres yeux...

Mais l'autre, le bon apôtre, il reprend doucement : « Essayez, vous verrez bien... » Ça, c'est encore une façon de parler, car ils ne verront rien, ils regarderont avec leurs doigts, mais, pour essayer, ça ils le peuvent... Et, un beau jour, ils essaient... Alors il est content, l'académicien; il se frotte les mains: Ça va..., ça va... qu'il chante. Il leur colle du chiendent, de la ficelle et un tas de manigances entre les pattes... et les voilà qui apprennent le métier. Ils suent sang et eau pour commencer..., ils se dépitent, ils se trompent, ils tâtent, ils comptent, ils retâtent..., et puis, au bout de la journée, passez muscade, battez tambours, ni vu ni connu je t'embrouille, la brosse est faite... Et la mère nourrice, qui a regardé son petit enfant travailler (je veux dire M. Brieux), lui tape dans le dos, et, tout guilleret: « Tu vois bien, grand sein, que j'avais raison et que tu peux travailler...; ta brosse, elle vaut quarante sous, mon petit, pas un sou de moins, et les quarante sous ça sera pour toi quand je l'aurai vendue... Entends-tu ?... »

Il entend, l'aveugle, et de ses grands trous noirs il sort deux larmes de bonheur..., il serre les mains de M. Brieux à lui casser...

— C'est pas possible..., c'est pas possible, ce que vous me dites là, je gagnerais ma vie!... Je serais un homme comme un autre!... et le voilà qui sanglote comme un veau et il bégaie. « Je suis... je suis... je suis trop heureux... »

Des brosses, des brosses!
Qui veut de la belle brosse?
De la brosse de chiendent!
Je vends des brosses, des brosses!

Oui, messieurs, oui, mesdames, et même mesdemoiselles, je vends de la brosse... Et c'est du travail signé, numéroté, et c'est quelque chose de soigné, livré en carton doré sur tranche, et noué d'une faveur tricolore. Et j'en ai mille à vendre... C'est M. Brieux qui l'a dit...

Je vous offre là une occasion mirifique, unique, incomparable, extraordinaire, catapulteuse, mirobolante de monter votre ménage..., une occasion de guerre... Je vends de la brosse de Héros, moi!... Achetez-moi mes brosses... Ça nettoie les saletés boches, ça fait un service..., c'est à n'y pas croire... M. Brieux m'a demandé, un peu inquiet : « Mille, c'est peut-être beaucoup, espérez-vous pouvoir les vendre ?... » Tout académicien qu'il est, je lui ai ri au nez... Mille..., ce n'est rien du tout, monsieur Brieux, on voit bien que vous ne connaissez pas mes clients... Ah bien!... ah là là!... nous en avons fait bien d'autres ensemble depuis le sacré mois d'août de guerre 1914, et nous n'avons pas fini!... Vos brosses, il n'en restera pas une..., pas ça... Allez vite quérir une autre provision de chiendent, allez consoler vos chers aveugles... Nous aussi, nous sommes un peu là... Et vous allez voir ce que vous allez voir...

Des brosses, des brosses!
Qui veut de la belle brosse?
De la brosse de chiendent!
Je vends des brosses, des brosses!...
Des brosses de Héros!...

Le camelot des aveugles.
YVONNE SARCEY.

Pour recevoir franco et recommandée une de ces brosses, emballée dans un carton, envoyer deux francs, soit à M. Brieux, soit à Yvonne Sarcey, 51, rue Saint-Georges. Prière de spécifier sur l'enveloppe : « Pour les aveugles ». Les brosses seront numérotées de 1 à 1000. Elles sont vendues au profit des « Petits Ateliers d'Aveugles » installés à l'Hôtel-Dieu, aux Quinze-Vingts, au Panthéon, au Val-de-Grâce, à Lariboisière. Le montant intégral sera remis à M. Vaughan qui fera la répartition. Il n'est pas défendu d'ajouter ce qu'on veut pour l'œuvre des aveugles.

LES CONFÉRENCES
de l'Université des Annales

***Les Plus Malheureux*, par M. E. Brieux.**

Discrètement, finement, avec une simplicité admirable, M. E. Brieux est venu conter aux fidèles habitués des *Annales*, comment cette grande guerre avait donné à sa vie, déjà si noblement remplie, une nouvelle orientation.

« Nous nous ignorions nous-mêmes, explique l'auteur, nous ne savions nullement quelles seraient nos ressources au moment des grandes détresses. Mais, devant nos destinées menacées, il y eut comme une résurrection de nos qualités vitales, de nos caractères, de notre personnalité. »

Et l'auteur de *Blanchette* nous avoue que, personnellement, il a consacré tout son cœur, toute son âme aux pauvres soldats aveugles. Il s'est voué à cette belle œuvre et personne mieux que lui ne pourrait nous donner des détails émouvants sur la mentalité de ces pauvres et glorieux blessés... Il nous les montre à leur arrivée à l'hospice et, avec lui, nous les suivons jusqu'à leur retour à la vie commune.

« Vivre dans les ténèbres éternelles, après avoir connu la gloire de la lumière, dit, avec une émotion poignante, M. Brieux, quelle angoisse et quelle détresse.... Aussi, que de patience, que de soins touchants avant d'obtenir que ces visages fermés se réveillent! Mais lorsqu'on a pu obtenir un sourire, lorsqu'on est arrivé à leur faire comprendre qu'ils pourront revenir à la vie commune, reprendre leur place au foyer, marcher seuls enfin, dans une existence nouvelle, leur pauvre visage s'illumine, et on pourrait presque dire qu'ils voient...

» Il faut en faire des hommes..., ne pas les affaiblir par trop d'enfantine tendresse. Il faut les aimer pour leur avenir. »

Il faudrait citer tout cet incomparable plaidoyer de M. Brieux. Aussi, que d'émotion dans la salle, que de larmes dans les yeux de toutes ces mères, sœurs, fiancées de ceux qui, là-bas, se battent pour reconquérir nos libertés...

M. Brieux, en terminant, cite toutes les professions que peuvent exercer les aveugles: il y en a qui sont redevenus assez facilement cultivateurs, d'autres cordonniers, sans même l'avoir jamais été..., enfin, des employés dactylographes, téléphonistes, etc.

Merveilleux d'endurance, de patriotisme, ne regrettant rien, nos chers aveugles espèrent et croient en la victoire, et, ainsi que nous l'assure M. Brieux, ils savent que nous ferons tout ce qu'il faut pour assurer la liberté des peuples et pour développer sans obstacle la civilisation française.

***Les Contemporains de Shakespeare*, par M. Jean Richepin**

M. Jean Richepin, poursuivant sa belle étude sur la Littérature anglaise, nous fit faire, dans sa deuxième leçon, une petite halte dans le monde des auteurs dramatiques à l'époque d'Elisabeth, une des plus désordonnées de l'Humanité..., mais époque féconde en génies dramatiques. Les étudiants d'alors quittaient l'Université pour se faire comédiens; la plupart devenaient ensuite auteurs, tel Shakespeare, qui commença par être acteur dans un des multiples théâtres qui s'érigeaient autour de la cathédrale de Saint-Paul. Sans doute pour échanger leurs idées, ou peut-être pour se déchirer entre eux, par des critiques acerbes, ces auteurs-acteurs fondèrent-ils un club célèbre : « The Mermaid Club » (le club de la Sirène).

Le conférencier nous présente quelques-uns de ces hommes de génie, entre autres Ben Johnson, ami de Shakespeare, Webster, qu'il appelle le Maître des Horreurs, auteur des *Adieux de Jeanne Gray à son mari* et du *Diable Blanc*. Il lit quelques pages saisissantes de ce Marlowe, fils d'un cordonnier qui, étudiant à Cambridge, lâche tout pour le théâtre; puis, il nous trace le portrait de cet étrange auteur, Cyril Tourneur, qui écrivit *La Tragédie de l'Athée et la Tragédie du Vengeur*, ce Cyril Tourneur, au style chatoyant mais plein de lueurs horribles.

M. Richepin nous traduit aussi quelques pages de John Ford, auteur du *Cœur Brisé*, qu'il appelle une œuvre solennelle, tragique et sublime...

Tous ces hommes furent véritablement de grands dramaturges, et nous pouvons être fiers d'avoir pour allié un pays qui se glorifie d'une telle phalange de génies, dit, en terminant, l'éminent poète... Ce qu'une froide analyse ne peut rendre, c'est la chaleur, l'émotion communicative de sa voix, et la façon prodigieuse dont il anime et fait vivre, en quelque sorte, ces lectures.

E. BLEY.

Nous remettons à la prochaine fois l'analyse des conférences d'Henri Cain et Henri-Robert.

PROGRAMME DES PROCHAINES CONFÉRENCES

Lundi 7 février, à 2 h. 1/2
Mon Journal de Guerre. — Tableaux de la Vie de Paris
par Maurice Donnay, de l'Académie française.

Mercredi 9 février, à 2 h. 1/2
Milton, Le Paradis Perdu
par Jean Richepin, de l'Académie française.

Vendredi 11 février, à 2 h. 1/2
Le Soldat au Théâtre
Auditions de Mlle Yvonne Printemps, Mme Marie Laure, et M. Defrèyn
par Adolphe Brisson.

Toutes ces conférences seront publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement scolaire (24 nos) : 10 francs.

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"



L'hôpital traversant une période relativement très calme, nous avons tout le loisir de nous occuper des soldats du front. Eux aussi, demandent des marraines. Nous avons le bonheur d'avoir pu donner des mères à 1,350 filleuls. Mais combien encore en réclament! Le « Poilu » des tranchées, le soldat des pays envahis qui a sa marraine est un homme heureux. On s'occupe de lui moralement, on lui écrit, on le réconforte, on lui adresse des paquets, on lui porte aide.

Comme la litse des « orphelins » non pourvus est longue, nous réclamons d'urgence des marraines. Mlle Dastarac consigne soigneusement les noms, adresses et recommandations sur son livre.

Heureusement, nous sommes très aidés dans cette tâche par les étrangers. En Suisse, il n'est presque plus de famille qui n'ait son prisonnier et son filleul du front. L'Amérique en compte un grand nombre, et certains pays neutres qu'on pourrait croire hostiles comme la Roumanie, la Hollande, nous adressent de grands envois qui disent assez le tendre intérêt que les neutres, quoiqu'on fasse pour les tourner contre nous, prennent aux affaires de France.

Certains, comme Mlle Rutlidge, de Rio de Janeiro, organisent des souscriptions infiniment touchantes. Cette amie de notre hôpital quête, de maison en maison, munie d'une chaude recommandation du consul, avec son amie Marie-Léontine Rogers. C'est ainsi qu'en décembre, la première souscription organisée par ses soins a donné 377 francs 75. Celle de janvier a produit 416 francs 65, et avec une bonne grâce exquise, Mlle Rutlidge nous promet pareille libéralité chaque mois...

D'autres nous envoient vêtements, lainages... « Dans le pays éloigné où nous vivons, m'écrit une cousine de Santiago, nous ne trouvons plus, maintenant, à acheter de laine à tricoter, tout est pris pour la France. Nous dûmes, pour notre envoi, faire filer de la laine brute par les Indiens de Lanco, village au sud du Chili, et l'un des derniers refuges de cette race indigène appelée Mapuches. Cette race a gardé ses habitudes primitives et dédaigne les métiers à filer et à tisser de notre civilisaition moderne. » N'est-ce pas admirable de penser que nos soldats des tranchées portent aux pieds des chaussettes tricotées par des petites mains de Chiliennes, avec une laine filée par les Mapuches!..

Cette unanimité d'affection est un grand réconfort, pour nous, on juge combien elle peut être douce et bienfaisante à des soldats.

Ecoutez ce qu'écrit un petit Corse :

« Vous connaissez certainement les crêtes qui dominent ——, vous avez parcouru, à la belle saison, ces sentiers de forêts qui ressemblent étrangement aux sentiers de la Corse.

» Or, sur ces crêtes, dans ces tranchées, nous allons tenir, deux mois, et les journées sont longues; ne voudriez-vous pas, chère cousine, ouvrir les trésors de votre cœur aux soldats de Corse, du 373e, qui vous connaissent un peu et vous aiment profondément.

» Ces « Poilus » véritables, aiment lire, de *bons livres*, des *romans*, des *poésies*.

» Vous qui, avec l'aide de vos lectrices, consolez et soutenez, procurez-nous un peu de joie, illuminez nos tranchées brumeuses et glaciales, et croyez d'avance à notre bien vive reconnaissance.

» FABIANI,
» *sergent, 20e compagnie du 373e,*
» *secteur postal 44.* »

M. Ch. Massier, écrit quelques lignes de reconnaissance touchantes. Au nom de ses « Poilus » des pays envahis, il remercie : « Tous mes délaissés ont des marraines maintenant et leur gratitude est profonde. »

M. Coste, de l'hôpital de Villers-Dancourt, n'est pas moins heureux. « Votre insertion a porté ses fruits, écrit-il, j'ai reçu des lectures et mes blessés ont été très heureux. »

Le docteur Demoulin, dépôt d'éclopés de Vendeuvre-sur-Barre (Aube), rend grâce à la bienveillance des généreux cousins et cousines des *Annales*, et les remercie bien vivement pour les lectures envoyées qui ont fait la joie de milliers de braves gens.

Le lieutenant Baros, 152e régiment d'infanterie, 32e compagnie, remercie des dons de livres et de journaux illustrés qui lui sont parvenus par l'intermédiaire des *Annales;* grâce à ces envois, une bibliothèque très riche s'est ainsi formée.

Mais si les témoignages de gratitude sont émouvants, il nous paraît meilleur encore de parler des soldats qui restent dans l'attente du bonheur et auxquels nous devons notre sollicitude.

Le *caporal Paul Hermand, 15e escouade, 1re compagnie du 43e, secteur 143*, implore des vêtements chauds pour ses hommes qui sont presque tous des régions envahies.

L'*aumônier auxiliaire Bourbon, du 1er zouaves, 2e bataillon*, fait la même prière pour ses zouaves, les braves et beaux soldats de France.

Le *lieutenant Rebourset, commandant la 4e compagnie du 20e d'infanterie, secteur 117*, sera heureux de tout ce qu'on pourra faire pour ses hommes qui sont des régions envahies, et privés de toutes douceurs familiales.

Le lieutenant, commandant la 2e compagnie du 82e d'infanterie, secteur 9, serait heureux de relever le moral de ses hommes, et d'apporter à chacun la culture intellectuelle dont il a besoin; il me prie d'être son interprète auprès de mes cousins, pour obtenir d'eux l'envoi de lectures saines, qui retremperaient un peu le cœur de ces malheureux, trop longtemps privés d'affection et de tendresse. (Adresse suffisante.)

Le *capitaine Potencier, compagnie de dépôt de la 125e division, secteur postal 59*, demande pour ses 250 poilus, des livres, journaux, publications et, peut-être aussi, des jeux et tout ce qui peut aider à relever le moral des hommes.

Un brancardier, lecteur assidu des *Annales*, me fait part que, dans son groupe, quatre ou cinq brancardiers orphelins ne reçoivent jamais rien. Il serait reconnaissant si, de temps en temps, on pouvait lui adresser quelques paquets qu'il remettrait à ses hommes. Ecrire à l'adresse suivante :

Jules Barbier Ravatin (secrétaire) groupe de brancardiers divisionnaires, 123e division, secteur 174.

Le *médecin auxiliaire Lejendre, groupe de brancardiers, 103e division, secteur 184*, fait appel à la bonté légendaire des cousines pour leur signaler que, dans de nombreux postes de secours des tranchées, les drapeaux sont usés jusqu'à la corde et il est très difficile d'en avoir d'autres. Il serait très heureux si on pouvait leur faire cadeau d'une demi-douzaine de ces emblèmes, c'est-à-dire: trois drapeaux français et trois de la Croix-Rouge, dont deux paires de 30×40, et une paire de 50×60.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons vu, depuis quelque temps, un grand nombre de prisonniers rapatriés, des évadés aussi, qui nous ont donné des nouvelles vraies, des nouvelles vécues des camps de prisonniers. Jamais nous n'avons senti plus vivement la nécessité de secourir des êtres qui mourraient littéralement de faim, sans le secours des paquets et des provisions envoyés par les marraines...

Et puis l'épuisement se fait sentir, les hommes forts commencent à s'anémier, les faibles à tousser, les délicats à ne plus quitter les lazarets. Il faut donc, plus que jamais, venir à l'aide de ces pauvres captifs. Il faut soutenir leur santé, soutenir leur moral, il faut les mener jusqu'au bout de la grande épreuve. Jamais il n'y aura trop de marraines, jamais non plus, les marraines ne devront perdre ce point de vue qu'elles sauvent des vies de Français en leur permettant de passer cet effroyable temps de captivité. Ayant su que certains lazarets manquaient de fortifiants, de produits réconfortants, nous avons envoyé : 1,000 ampoules de cacodylate de soude, 2 seringues en verre, 4 aiguilles en platine à M. Rougemont, président du comité de secours, Lazaret Zerbst.

800 ampoules, 2 seringues, 4 aiguilles à M. Trumeau, président du comité de secours, Lazaret Stendal in Sachsen;

2,000 ampoules, 2 seringues, 6 aiguilles à M. André Fayolle, distributeur, Barack 15 (pour la barack 12 B), Friedrichsfeld bei Wesel;

2,500 ampoules, 2 seringues, 6 aiguilles à M. O. Daivière, président du comité de secours, Lazaret Ohrdrüff, in Sachsen;

1,000 ampoules, 2 seringues, 4 aiguilles à M. le président du comité de secours ou, à son défaut, M. Meyer, aumônier, Lazaret Staumühle, Senne III bei Paderborn Westfalen;

1,000 ampoules, 2 seringues, 4 aiguilles à M. le président du comité de secours, Lazaret Hammelburg (Bayern);

900 ampoules, 2 seringues, 4 aiguilles Havelberg (Brandenburg).

Nous sommes heureux de penser que l'Œuvre de l'*Adoption des Prisonniers* a reçu un nouvel encouragement qui l'honore grandement. M. Arthur Meyer, Président de la Répartition de la Journée des Eprouvés de la Guerre, a fait voter pour nos prisonniers une allocation de 500 francs, que nous allons bien vite transformer en pâtes, en conserves, en lait concentré...

Il faut *nourrir* nos prisonniers, c'est un devoir social et patriotique... Que nos marraines le disent, le répètent autour d'elles, et secouent toutes les apathies qu'elles rencontrent. Est-ce qu'une lettre comme celle-ci que l'Adoption des Prisonniers vient de recevoir du camp de Schneidemühl, ne donne pas envie de prendre part à ce grand mouvement de tendresse qui trouve un écho si reconnaissant dans des cœurs de soldats.

« Excusez-moi de vous fatiguer, une fois encore, de ma vilaine prose.

» Si je me permets, d'ailleurs, de vous infliger de nouveau ce supplice, c'est votre faute. J'ai tant et tant de mercis à vous dire de la part de mes camarades nécessiteux qui ont connu, grâce à votre générosité et à celle de vos lectrices, un Noël et un premier de l'an si doux dans leur tristesse... Dites-leur, à vos chères lectrices, que les pensées

les fils de France, prisonniers à Schneidemühl s'envolent éperdument vers elles pour leur dire toute notre gratitude et notre affection. Comme je suis sûr qu'elles n'oublieront pas notre camp, indiquez-leur, à titre de renseignement, que les seules choses utiles actuellement sont : chaussettes, tricots ou chandails, couvertures et chaussures usagées, vêtements usagés, victuailles. *Eviter les envois de chemises et caleçons*, chaque prisonnier ayant, actuellement, deux chemises et deux caleçons au moins en état de passer l'hiver. Il serait utile, sans doute, *de bien indiquer que ces renseignements se rapportent spécialement à notre camp.*

» A. RICHAUD,

» adjudant, 63e chasseurs alpins, 8e compagnie, président du comité de secours, Gefangenenlager 1, Schneidemühl (Posen). »

Le comité de bienfaisance du camp de Senne III, nous fait savoir que les suppléments théâtraux, les pièces du répertoire classique et moderne, les chefs-d'œuvre d'Hugo et de Musset sont espérés avec fièvre... Adresser les envois à M. *Paul Boutelet (ex-avocat), sergent au 36e d'infanterie, 23e compagnie, Senne III, Semelager bei Paderborn (Westphalie).*

Avant de terminer, nous sommes heureux de transmettre ici les remerciements du comité de Parchim, ravi des envois faits de thé, café, pâtes, etc., et aussi les remerciements du sergent Fayolle, dont le camp se trouve favorisé de nombreux envois des *Annales*.

Y. S.



DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

78e LISTE DE SOUSCRIPTION

26e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 22 au 28 janvier 1916)

M. Maudier, Pau, 50 fr. — Mlle J. Vernest Valetta, 10 fr. — Mme Joos Andréoni, Philadelphie, 5 fr. — Mme H. Boccara, 50 fr. — Mme M. Conchez, Buenos-Ayres, 50 fr. — Mme L. Camero, Marina, 10 fr. — M. Noël, Le Havre, 5 fr. — M. L. Giraud, Curepipe, 13 fr. 85. — Mlle E. Metley, Buffalo, 40 fr. — Mme Naudin, Saint-Georges-Anlezy, 5 fr. — M. Genoud, Philippeville, 5 fr. — M. Lecompte, La Flèche, 20 fr. — Mme Alurset, Pétrograd, 10 fr. — Mlle Huegg, Pétrograd, 8 fr. — Mlle Jon, Pétrograd, 7 fr. — Mlle Staadsbaeder, Pétrograd, 5 fr. — M. Demete Racoviceanu, Florica, 10 fr. — Mlle G. Soula, Stockholm, 5 fr. — Anonyme, 10 fr. — Mme Carlos Vestch, Gênes, 5 fr. — Mlle A. Sigal, 20 fr. — M. Meycelle, 3 fr. 95. — M. Mignot, 10 fr. — M. Musard, Oran, 5 fr. — M. Paravisini, Laos, 100 fr. — Mme Duchesne, 100 fr. — Comtesse de Paranagua, Rio-de-Janeiro, 20 fr. — Anonyme, Andruicq, 5 fr. — Mme Girard, Buenos-Ayres, 25 fr. — Mlles Mallaud, Papeete, 30 fr. — M. Rion, Versailles, 20 fr. — M. Jean Bord, Vauvert, 5 fr. — Mme Stajanode Turéna, Montevideo, 55 fr. — Une institutrice de l'Aveyron, 2 fr. — Comte Olivier, secteur 519, 20 fr. — Mme A. Seuzoret, Burzet, 5 fr. — Mlle Asselin, La Queue-les-Yvelines, 5 fr. — M. A. Xardel, Nice, 10 fr. — Luis Dounadix, Santiago, 10 fr. — M. de Graffeuried, Zurich, 34 fr. 25. — Mme H. Autin, Domont, 2 fr. — Mme Oliviera Maia, Brésil, 15 fr. — M. B. Roussey, 14 fr. 25. — Mme E. Fagedet, Le Creusot, 7 fr. 25. — Mme Louise Soulas, Californie, 20 fr. — Un groupe de jeunes filles de l'Université de Californie, 30 fr.

Souscription faite par Mlle Rutlidge, Rio de Janeiro: MM. Mmes Mlles J. Dupas (consul), G. Barida (vice-consul), Léontine Rogers, Walbarun, G.-H. Rogers, Andrée Franciort, Georges Franciort, R. Aubertel, André Bravard, Victor Soussan, commandant Charles Schmitt, Maurice Losage, Henry Robert, Emile Françon, E.-M. Vautelet, J. Jaureguiber (E. Thiers et Cie), A. Breissan, A. Cavé, Claude, Claude, Vouzet, J.-A. Mirilli, A. de Meura, A. Janin, d'Orey et Cie, Lambert frères et Cie, J. Alcasez, E. Ettinger, Louis Pétis, Eliso Castel, Louise Hoxe Cardozo, David Bloch, Ferdinand Roosenboom, Luiz de Rezende, C. Cauzard, Marigny et Cie, Der et Cie, T.-W. Bevan, C. Bazin et Cie, V. Estoneigt, J.-B. Orr, G. Coataiem, E.-A. Mortimer, Cécile Mortimer, Charles Ruthdge, Léonie Rutlidge (née Lavabre), H.-A. Manchester, Paulo Labouriau, C. Colombe, E. Grandmasson, F. Briguet et Cie, Antonio Joachim Teixeira, J.-C. Vayssière, Artiges, d'un ami brésilien, Jeanne Tisserandot, Maurice Cabalzar, Joséphine Uttri, E. Lambert, E. Uzac, W. H. Troop.

Total général de cette 78e liste........ 1.304 fr. 20

(A suivre.)

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE



UN NOUVEAU CRIME ALLEMAND
LES ZEPPELINS SUR PARIS. — LA BARBARIE ALLEMANDE INUTILE

Quand Guillaume II demandait à l'Allemagne de ne pas célébrer son anniversaire ou de ne le faire qu'en des prières au Très-Haut, c'était pure hypocrisie, il se réservait une fête sanglante. Ses armées, ses soldats ne pouvant crever nos lignes et lui apporter en hommage la prise d'Arras, ou d'Amiens, un de ses zeppelins est allé survoler Paris, et l'exécrable souverain a, pour bouquet, les fleurs rouges du sang parisien.

Dans les quelques instants qu'il a pu rester au-dessus de la ville, le pirate a multiplié les victimes parmi la population inoffensive d'un grand quartier laborieux. Des enfants, des femmes, des vieillards ont été écharpés par les bombes ou écrasés dans la chute de maisons.

Vingt-cinq morts et quarante blessés, c'est là un glorieux exploit, une inoubliable fête! Et vraiment Berlin devrait illuminer, et élever au comte Zeppelin la même statue qu'au vieux maréchal Hindenburg, le clouer d'or et d'argent, en attendant que l'Histoire le cloue à son pilori; le kaiser serait ingrat de n'en pas faire un prince, de ne pas lui passer au cou le plus élevé de ses aigles rouge et noir.

Depuis la première apparition, il y a dix mois, dans la nuit du 20 au 21 mars, d'un pirate allemand au-dessus de la capitale, aucun zeppelin n'avait pu forcer la ceinture des forts du camp retranché. Les deux ou trois qui furent surpris descendant la vallée de l'Oise ou celle de la Somme furent reconnus, pourchassés par nos avions et contraints de faire demi-tour. Mais, cette fois, un brouillard assez épais, dans cette nuit du 29 au 30 janvier qui restera également et tristement célèbre, aidait l'ennemi. Et, bien que signalé comme il survolait La Ferté-Milon, un de ses plus grands aéronats pouvait, en volant très haut, atteindre la périphérie parisienne et, malgré la recherche ardente d'une trentaine de nos avions, franchir les fortifications et jeter son détestable lest, ou une partie du moins, car il ne put survoler que peu de temps le quartier où il semait la mort, où ses bombes ouvraient de larges brèches dans les plus hautes maisons.

Si nos canons, gênés qu'ils furent par le brouillard, ne purent, en effet, l'atteindre, il en pouvait craindre le tir prolongé; le rayonnement des projecteurs qui le suivaient dans sa course sanglante, qui se croisaient au-dessous de lui, le gênait, l'aveuglait sans doute, et les pirates qui le montaient firent rapidement volte-face.

D'ailleurs, et bien qu'il évoluât à quatre mille mètres d'altitude, cinq de nos appareils, des avions de chasse, des avions-canons, avaient pu le rejoindre, engager avec lui le combat et, malgré sa supériorité, il redoutait aussi la lutte que lui offraient nos hardis pilotes.

Sa fuite même fut suivie d'une poursuite ardente, épique, dans laquelle un valeureux maréchal des logis épuisa contre lui toute sa provision de cartouches incendiaires, et un lieutenant, dont on ne peut pas non plus, et à regret, savoir le nom, mais un héros également, s'approcha du monstre à une distance variant entre cinquante et cent mètres, affrontant valeureusement l'action de ses mitrailleuses, le poursuivit enfin pendant près d'une heure et ne s'arrêta qu'à cause d'une panne de moteur! Dès le lendemain même, comme on s'en doutait, un autre pirate a renouvelé l'attaque, mais, cette fois, il ne parvint même pas à atteindre Paris, et sa rage destructive ne put s'étendre que sur la banlieue. Il fut obligé de faire presque immédiatement demi-tour.

Cet attentat, qui permet à Paris, comme on l'a dit, d'inscrire pour la deuxième fois son nom à côté des cités meurtries, blessées au mépris de tout principe d'humanité, à côté de Reims, de Dunkerque, de Soissons, d'Arras et de Nancy, sur qui une grosse artillerie teutonne s'acharne depuis quelque temps; cet attentat odieux sera vivement ressenti chez nos Alliés et dans toute la France, où l'on demande, où l'on réclame de justes et implacables représailles. Avec un adversaire qui viole toutes les lois, les rappels au droit et à l'humanité ne signifient rien, il n'y a que la force. Il faut lui rendre coup pour coup. Et notre flotte aérienne est assez puissante, elle contient assez de pilotes intrépides pour cela. On l'avait bien vu, les jours précédents, aux raids de nos escadrilles sur Fribourg-en-Brisgau et les gares militaires de Metz, ainsi qu'au bel exploit dont les Balkans viennent eux-mêmes d'être le théâtre. Un groupe de quatorze avions est allé, par la houle la plus forte, bombarder le camp bulgare de Pazarli. Et, avec d'aussi intrépides « gratte-ciel », on peut tout, on peut aller venger sur les villes du Rhin, et sévèrement, l'injure, la nouvelle et double injure faite à Paris.

L'EFFORT ANGLAIS. — LA CONSCRIPTION ET LES TRAVAILLISTES. — LE BLOCUS ET LA SUÈDE
UNE PERFIDIE ALLEMANDE

L'Angleterre justifie chaque jour les espérances que les Alliés ont en elle. Malgré ses répugnances, elle a définitivement accepté le service obligatoire — les Lords l'ont voté après les Communes — et, ce qui ajoute à ce vote, ce qui atteste encore les mâles résolutions du peuple britannique, ce qui montre l'évolution des esprits, c'est la décision publique, irrévocable du parti ouvrier de soutenir le gouvernement dans tous les efforts auxquels il aura recours pour accroître le nombre et la puissance de l'armée. Non seulement les mineurs répudient d'avance tout ce qui pourrait entraver ces efforts; mais, allant plus loin encore dans cette voie, les dockers, bien qu'opposés au principe de la conscription, prennent l'engagement de soutenir le cabinet quoi qu'il fasse pour assurer la victoire.

On sait enfin que la Grande-Bretagne entend resserrer encore le blocus de l'Allemagne. Elle veut le compléter, sans, d'ailleurs, le rendre insupportable aux non-belligérants, sans que Berlin y trouve matière nouvelle à exciter les neutres.

Et, déjà, les reptiles allemands viennent-ils perfidement de rajeunir une ancienne déclaration du premier ministre suédois, M. de Hammerskjoeld, où celui-ci déclarait « le gouvernement désire la paix, mais il faut compter qu'il lui sera peut-être impossible, malgré tout, de conserver cette attitude », pour donner à penser que la Suède était prête à partir en guerre contre les Alliés, alors qu'il ne s'agissait, en l'espèce, que d'une question d'un de nos meilleurs amis de là-bas, Hjalmar Branting, d'une interpellation où cette phrase fut rappelée.

Il ne s'agit pas pour l'Angleterre, comme l'a dit sir Edward Grey, « de passer au crible tout le commerce des neutres », mais d'adapter à la guerre actuelle les principes que le gouvernement américain appliqua lui-même pendant la guerre de Secession, d'user

intégralement des droits conférés dans les luttes antérieures.

L'INCIDENT DE LAUSANNE

Plus la guerre se prolonge, plus l'Allemagne se crée des inimitiés, accroît celles qu'elle s'était déjà attirées par ses cruautés et son cynisme. C'est ainsi qu'en Suisse, à Lausanne, la foule a jeté bas le drapeau que le consulat d'Allemagne avait imprudemment arboré à l'occasion de l'anniversaire du kaiser, malgré les conseils des autorités suisses. L'incident serait cherché de nos ennemis qu'on ne s'en étonnerait pas autrement. En tout cas, s'il est regrettable pour le Conseil fédéral, qui ne pouvait ne pas faire d'excuses, il en dit long sur les sentiments de nos excellents voisins. C'est au chant de notre *Marseillaire,* au chant national suisse, « Rompez, tambours », que le drapeau impérial fut arraché, traîné par les rues de Lausanne, et la chose n'est pas pour nous déplaire. On voit combien le sentiment national est surexcité, froissé par les agissements de ces deux officiers d'état-major, les colonels Egli et de Wattenwyl, traduits en conseil de guerre sous l'inculpation grave d'avoir fourni aux Allemands des renseignements sur les positions françaises à la frontière suisse.

LA DÉFAITE DU MONTÉNÉGRO

Le Monténégro a maintenant le sort de la valeureuse Serbie. L'ennemi en est complètement maître. L'espérance que l'on avait pu concevoir d'une dernière et longue résistance de l'armée du roi Nikita sur ce mont Tarabosch qui couvre Scutari comme le Lovcen couvrait Cettigné ne devait pas se réaliser. La



défense fut décousue. Pendant qu'un groupe héroïque combattait superbement et ajoutait une page glorieuse à tant d'autres, le reste, si l'on en croit les communiqués autrichiens, capitulait, acceptait le désarmement du pays. Combien restait-il, d'ailleurs, des soixante-dix mille soldats mis sur pied par le Monténégro au commencement de la guerre? Et que pouvaient quinze ou vingt mille hommes contre les masses austro-allemandes descendant de partout, de Podgoritza et le long de la côte elle-même, et qui, déjà, occupaient Antivari, Dulcigno et menaçaient Saint-Jean-de-Medua et Alessio même. Ils risquaient d'être complètement cernés. Le passage du Drin allait leur être coupé, et force leur était de se replier, d'abandonner Scutari, de livrer la ville deux fois conquise.

En tout cas, la lutte du Monténégro est terminée. Elle l'est également dans l'Albanie septentrionale, et même ne veut-on pas que les Autrichiens rencontrent une résistance sérieuse avant le Skumbi et Valona. Ils étaient, à l'heure où j'écris (30 janvier), maîtres d'Alessio, et ni les troupes albanaises d'Essad-pacha, ni les Italiens, n'étaient en mesure de leur disputer Durazzo. Ce n'est qu'à la hauteur du Skumbi et même du Someni, dans la région de Bérat, que les troupes du général Kœwess se trouveront en contact avec les troupes italiennes débarquées à Valona.

Il est probable, d'ailleurs, que ces troupes se grossiront des restes de l'armée monténégrine et de l'armée serbe.

Tout ce qui, de ces armées, peut gagner la côte est évacué sur Corfou et s'y repose, s'y reconstitue. Comme le roi Pierre, le roi Nikita eût voulu rester avec ses troupes, mais les forces physiques manquent à ses soixante-treize ans. A son arrivée à Lyon, un sursaut d'énergie le fit tenir debout, mais, le lendemain, il ne put même pas répondre aux interviews, et, pourtant, il avait hâte de parler, de protester de son loyalisme.

L'OCCUPATION DE LA PRESQU'ILE ET DU FORT DE KARABURUN

Dans ces mêmes Balkans, où nos avions ont fait de si utile besogne, dans la Chalcidique, un acte s'imposait, c'était la prise de possession de la presqu'île de Karaburun et le fort qui, non seulement la domine, mais commande la rade de Salonique, avait des vues sur nos unités de guerre.

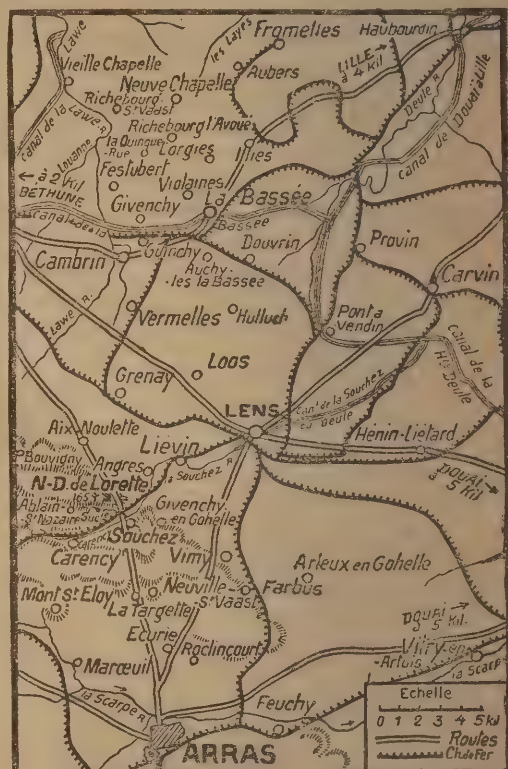
Il y allait, à la fois, de la sécurité de ces unités, car tout récemment un navire anglais, le *Norseman,* fut torpillé dans ces parages par un sous-marin ennemi qui s'y cachait, et de la sûreté de notre défense militaire au sud de la place.

Les quatre puissances de l'Entente ont participé à cette opération. Des marins du croiseur italien *Reimonte* et du cuirassé russe *Askold,* s'étaient joints aux nôtres et à ceux de l'Angleterre. La garnison hellène ne fit aucune résistance, et pour cause.

LA BATAILLE D'ARRAS ET D'AMIENS

Depuis le milieu de janvier, l'ennemi multiplie les attaques sur notre front, et cette offensive subite, et d'ailleurs infructueuse, prête à toutes les suppositions : on ne sait trop si ce n'est pas là le prélude d'une action générale. Certes, en Artois, à Neuville-Saint-Vaast, où ces attaques ont commencé, les Allemands devaient bien évidemment sentir le besoin de desserrer leurs positions de La Folie, où, depuis la bataille de septembre, leurs tranchées et les nôtes s'affrontent; et leur tentative sur notre saillant de Neuville parut, au premier abord, toute locale.

Mais elle s'est presque immédiatement étendue au nord et au sud, de l'Yser, de la Lys à la Somme et à l'Ancre, de Nieuport et de Loos à Lihons, sur un front d'environ deux cents kilomètres. De Nieuport, où les Allemands jetaient sur les positions belges vingt mille obus, et de Loos où les Anglais furent brusquement attaqués, elle a gagné toute la longue falaise qui, de la Deule au Petit-Bailleul, domine la Gohelle, et sur le rebord de laquelle nous avions refoulé l'ennemi en



de furieux combats comme ceux du Labyrinthe et de la Targette, et dont il s'en fallut de peu que nous le chassions. La lutte a gagné le sud d'Arras, la Scarpe, et la Somme, Frise, Lihons-en-Santerre.

Les Allemands ont essayé de nous reprendre la cote 140 où nous avions pris pied, après les rudes affaires de Carency et de Souchez, puis de s'emparer du saillant qui les coince dans leurs positions de la butte de La Folie, dont les paliers s'étagent jusqu'à la route de Neuville-Saint-Vaast à Thélus.

Rompant à l'attaque classique sur l'extrémité du saillant, ils essayèrent, après un violent bombardement de nos lignes arrière, de contourner nos tranchées et de les envelopper.

Une troisième action se déclancha de Thélus sur nos ouvrages de Roclincourt, le petit village voisin d'Arras. Puis, sous le couvert d'un bombardement furieux, l'ennemi, descendant la rive gauche de la Scarpe, a tenté, par Saint-Laurent, de gagner Saint-Nicolas, l'une des clés d'Arras, d'emporter la capitale elle-même de l'Artois.

Toutes ces tentatives, d'ailleurs repoussées, avaient évidemment pour but de couper nos lignes vers la haute vallée de la Scarpe, comme les attaques dans le secteur de la Somme, si calme depuis longtemps, visaient bien certainement aussi Amiens, ou les voies qui y conduisent. L'une s'est déroulée de la boucle de la Somme jusqu'au petit village de Frise, dans lequel la lutte fut particulièrement violente; et, dans le premier moment, l'ennemi parvint jusqu'au premières tranchées qui bordent la Somme, puis une contre-attaque nous fit regagner le terrain perdu. L'autre s'est déclanchée à quinze kilomètres dans le sud, le long de la voie ferrée de Fère à Amiens, dans la région de Lihons. S'agit-il, dans l'ensemble, d'une tentative de forcement, d'une préparation à quelque coup violent sur un autre secteur? On verra bien.

LEON PLEE.

Un Boche de New-York

Un savant nous a expliqué que le monde n'est qu'un agrégat immense de systèmes solaires et que, de même, l'homme n'est qu'une sorte de voie lactée composée de molécules qui se partagent en d'innombrables petits systèmes solaires gravitant sans répit. Ainsi se trouve renouvelée l'audacieuse théorie des anciens astrologues, qui appelaient macrocosme l'ensemble des mondes, tandis que l'homme, considéré comme un petit univers, était pour eux, le microcosme. Par analogie, cette théorie s'applique fort bien à ce monde à part, tout à part, que forme l'Allemagne.

Wilhelm II, Hadji Guilhoum pour les Turcs, est un macrocosme boche. Il contient tous les Allemands. C'est l'esprit allemand personnifié, avec tous ses défauts typiques et toutes ses vilaines passions, et chaque Allemand est un petit Wilhelm. Dans sa sphère d'empereur, Wilhelm agit comme un parfait Allemand et chaque Allemand, où qu'il aille, se veut un empereur au petit pied. J'en connais pour exemple l'histoire morale d'un certain Krehlmacher, qui s'était établi décorateur à New-York; un de mes amis, qui fut là-bas son concurrent, me racontait dernièrement les comportements hégémoniques et vexatoires de ce conquérant.

Krehlmacher n'avait, cela va sans le dire, aucun goût artistique, mais il était fort intelligent, actif et travailleur. De plus, il ne s'embarrassait point de scrupules et se montrait d'accord avec von Bernhardi quant au droit divin de l'Allemand à user de « moyens extrêmes » dès que son intérêt se trouve en jeu. Aussi sa maison avait-elle prospéré. Il était président de la Chambre des patrons décorateurs de New-York — presque tous allemands, d'ailleurs — et son orgueil était si énorme, son mépris des autres si absolu, son manque de tact tellement parfait qu'il eut un jour la grossièreté de se lever à l'ouverture d'une séance pour lancer au nez de ses collègues ce communiqué : « Messieurs, une bonne nouvelle : la maison Krehlmacher a dépassé hier le chiffre d'affaires de un million de dollars! » Une bonne nouvelle pour lui; quant aux autres, ça leur faisait une belle jambe!

Alors, on voit ce que purent être l'indignation et la fureur du Krehlmacher, quand il s'aperçut que mon ami Dubois, qui est un décorateur du goût le plus français, était en train de se faire une belle clientèle. Chaque commande remise à la maison Dubois par quelque milliardaire lui apparaissait comme une injure personnelle. Pas un instant il n'eut l'idée de lutter par une concurrence loyale. Il savait bien que, sur le terrain du goût, il était vaincu de naissance. Non, il entreprit tout simplement de se débarrasser d'un concurrent gênant par tous les moyens « extrêmes » que ses dispositions naturelles pourraient bien lui suggérer.

Tout d'abord, il lança aux trousses de la maison Dubois les unions ouvrières, si puissantes aux Etats-Unis. Il leur démontra qu'en important de France des boiseries et des décorations toutes prêtes à poser, le Français ôtait le pain de la bouche aux ouvriers américains, insinuations perfides qui ne tombèrent pas dans l'oreille de sourds. Pendant deux ans, la maison Dubois dut se débattre parmi un réseau inextricable de fils barbelés. Ses ouvriers se mettaient en grève à propos de tout et de rien. Dubois les remplaçait-il par des jaunes? c'étaient les unionistes des autres corps de métier travaillant au même bâtiment qui posaient leurs outils. A la fin, Dubois se décida à fonder une fabrique à New-York, ce qui gêna fort le contrôle de l'adversaire sur les importations de France.

Que fit alors Krehlmacher, aussi malfaisant que Dernburg, mais moins bête? Le Germain naturalisé à la Delbruck — *ubi præda, ibi patria*, disait déjà le vieux Tacite — alla trouver l'examinateur des douanes et lui tint à peu près ce langage : « Si ce sale Français enlève toutes les commandes qui nous reviennent de droit, *à nous autres Américains*, c'est qu'il vend meilleur marché que nous, ce qu'il ne peut faire qu'en fraudant la douane par sous-évaluation des marchandises importées. » Le fonctionnaire yankee fut impressionné. Et Krehlmacher avait précisément choisi pour faire sa démarche le moment où Dubois venait de prendre une grosse commande d'un « cinquième avenue » qui avait consenti un prix très rémunérateur à condition que la livraison serait effectuée dans un temps donné.

Quand les caisses du Français commencèrent à arriver, le douanier méfiant fit contrôler par experts les déclarations de valeur. Or, comme par hasard, les experts n'étaient autres que des concurrents allemands, les hommes de Krehlmacher. Leurs expertises aboutirent naturellement à cette conclusion que les importations de Dubois valaient trois fois le prix qu'il avait déclaré. Heureusement que, condamné à une forte amende, le Français put convaincre de sa bonne foi le contre-examinateur de la juridiction supérieure. L'homme intègre se donna la peine d'aller au fond des choses et mit notre ami hors de cause, malgré les efforts du Krehlmacher. Aux Etats-Unis, on entre comme chez soi, sans frapper, dans le cabinet des fonctionnaires les plus considérables. Dubois, entrant un jour dans celui du contre-examinateur, y trouva Krehlmacher entouré de ses séides et qui pérorait avec une éloquence enflammée, jurant tous ses grands vieux Gotts qu'on lésait de vrais Américains au profit d'un sale Français. Il est facile d'imaginer la tête des pangermanistes à l'entrée de celui qu'ils étaient en train d'accommoder. Le chef dégoûté, les renvoya.

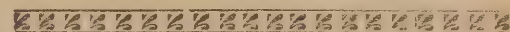
Mais, sachant que le premier examinateur continuerait ses persécutions, Dubois se rendit à Washington pour demander au secrétaire du Trésor l'autorisation de faire venir toutes ses marchandises par Boston. Krehlmacher et Cᵒ ne se découragèrent pas pour cela. Ils renouvelèrent sans se lasser leurs attaques en rangs serrés et firent, plus de dix fois chacun, le voyage pour mettre en défiance les examinateurs de Boston. Bref, ils montrèrent leur vilain jeu avec un tel cynisme que les fonctionnaires, écœurés, mirent à leur tour toute cette bocherie à la porte et que Dubois eut enfin la paix, la paix armée.

Transportez dans la diplomatie les procédés de cet indélicat personnage et ce sont les tentatives de séduction sur la loyale Angleterre, les essais de corruption sur l'honnête Belgique, l'embauchage de la Turquie « jeune » — dans le sens de crédule, — le boniment au Bulgare vindicatif.

Un voyageur a observé qu'en Allemagne on lisait abondamment cette inscription : Prenez garde aux voleurs! Est-ce un aveu inconscient? En tout cas, les nations feraient bien d'inscrire chez elles, abondamment, en tous lieux : Prenez garde aux Boches.

Pour en revenir à Krehlmacher, il était un bon sujet de Wilhelm II, Hadji Guilhoum pour les Turcs. Il a « cochonné » de son mieux, pour la plus grande gloire de l'Allemagne, ainsi que le disait, un peu gris et moitié larmoyant d'attendrissement, à la fin d'un dîner après Sadowa, l'autre Wilhelm, Wilhelm Iᵉʳ, l'inoubliable grand-père.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.



FORTIFIEZ L'OPINION !

Dans les circonstances présentes, à la veille de nouveaux risques et de sacrifices plus grands encore, l'opinion ne doit pas être une gêne pour le gouvernement français : elle doit être une force. Depuis plus d'un an de guerre, elle a fait ses preuves. Elle a résisté à la panique; dans les plus tragiques instants, elle n'a écouté que les voix de la raison, et l'on pourrait vraiment dire d'elle qu'elle a été une et indivisible. Nul n'a donc le droit de s'en défier.

Je ne dis certes pas que ce soit la pensée de notre gouvernement. Mais s'il n'a pas, j'en suis convaincu, la crainte de l'opinion, il n'en montre pas une estime suffisante. Il ne semble pas l'apprécier à sa juste valeur d'énergie, de lucidité, de patriotisme.

Réclamons-nous qu'on mette l'opinion au courant des démarches diplomatiques ou des préparations militaires? Ou même des résultats au jour le jour? Personne n'y songe. Entre le public et les intentions du haut commandement, entre le public et la diplomatie, il ne saurait y avoir, en ce temps-ci, de cloisons trop étanches, et aucune curiosité ne sera tentée d'en briser une.

Mais ce qui, croyons-nous, est nécessaire et le deviendra surtout à mesure que les événements vont se précipiter, c'est que l'on fournisse à l'opinion publique des thèmes de confiance et de sécurité; c'est qu'on n'ait pas l'air de la traiter en quantité négligeable; c'est qu'on ne la laisse pas gagner, peu à peu, par l'énervement, incliner à la critique et au soupçon, en dédaignant, par exemple, de la renseigner sur des faits qu'elle connaîtra inévitablement le lendemain, puisqu'ils sont déjà accomplis et notoires.

Quel danger y aurait-il à lire dans un journal français des récits d'événements qui se trouvent dans tous les journaux de l'Europe?

Rien ne serait plus propre, au contraire, à maintenir l'opinion en face de la réalité et du devoir. Répétons-le : c'est une force qu'on serait impardonnable de perdre ou de gaspiller.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

LA PETITE GUERRE

UN CHAPITRE INÉDIT DE THUCYDIDE

... Vers cette époque Constantinos, roi des Athéniens, se trouva dans un grand embarras : la guerre avait éclaté d'un côté entre les Germains et les Byzantins et, de l'autre, les Gaulois, que soutenaient des peuples riches en vaisseaux ou en soldats, habitant soit au nord du pays des Cimmériens, soit au delà des Colonnes d'Hercule.

Il déclara d'abord qu'il n'avait point à intervenir dans ces querelles, mais comme les combats se rapprochaient des frontières de la Grèce, il devint de plus en plus hésitant sur la conduite à tenir et il consulta plusieurs oracles sans pouvoir sortir de sa perplexité.

Car, d'une part, les Grecs avaient reçu des Gaulois et de leurs alliés les Bretons, d'innombrables bienfaits, ayant été délivrés par eux du joug de ces Byzantins, qui les avaient asservis; d'autre part, les Germains, non contents de s'être institués les protecteurs de ces Byzantins, ennemis des Athéniens, avaient encore excité l'indignation des honnêtes gens, parce qu'ils faisaient la guerre cruellement, incendiant les cités, détruisant les temples, coulant les navires chargés de femmes et d'enfants, en un mot, sacrifiant le souci du droit et de la justice à la fureur de dominer et violant toutes les lois divines et humaines.

Or, Constantinos avait obtenu en mariage la sœur du chef des Germains, et elle s'efforçait d'entraîner son mari dans l'alliance de son frère. Au contraire, l'assemblée du peuple lui avait donné pour ministre Venizelos le Crétois, qui l'exhortait à ne pas oublier de payer son tribut de reconnaissance, ajoutant qu'au surplus son intérêt était conforme à son devoir et qu'une grande prospérité était réservée à la Grèce si elle demeurait fidèle à ses amis d'autrefois.

Mais, plus la guerre durait, plus Constantinos demeurait dans l'incertitude, redoutant et l'armée des Germains, nombreuse certes et munie des plus terribles machines, et la flotte des alliés, capable d'empêcher le blé d'arriver à Athènes et d'y provoquer la disette.

Il amusa donc ces derniers de vaines paroles, tout en enlevant à Venizelos la conduite des affaires.

Il choisit alors des ministres qui avaient ordre de ne pas gouverner, de même qu'il avait rassemblé une armée pour ne pas combattre ; et il refusa de secourir les Croates, avec lesquels il avait signé un pacte d'amitié, alléguant qu'à la vérité il avait bien promis de les secourir contre certains dangers, s'ils étaient attaqués, mais que si à ces dangers s'en ajoutaient d'autres, le traité cessait d'être valable.

Sur ces entrefaites, les Gaulois et les Bretons étant venus camper à Salonique, port de Macédoine sur la mer Egée, il n'osa point s'y opposer; mais, en même temps qu'il s'offrait à leur fournir tout ce qui leur serait nécessaire pour leur installation, il leur donnait à entendre que les Germains ayant formé le dessein de les jeter à la mer, ils agiraient sagement en regagnant leurs vaisseaux: comme ils n'avaient pas ajouté foi à ses discours, s'étant, au contraire, établis plus fortement dans leurs retranchements, alors il s'emporta, et, si quelque étranger était introduit près de lui, il le priait de noter sur ses tablettes, pour en instruire ses compatriotes, toutes sortes d'invectives et d'accusations contre les Gaulois et les Bretons, auxquels il reprochait, à tort, précisément les crimes dont les Germains s'étaient rendus coupables.

Cependant, les Germains, loin de lui savoir gré de ses artifices, estimaient qu'il ne servait pas leur cause avec assez de zèle. Et la reine, lui cherchant de fréquentes querelles, raillait sa timidité et lui déclarait qu'il était indigne d'être entré, par son mariage, dans la famille des maîtres du monde.

Ainsi Constantinos, par une politique trop subtile, ne s'était même pas assuré la paix dans son ménage : c'est qu'il avait eu le tort d'oublier que les Grecs, ceux d'autrefois, s'ils s'étaient acquis une gloire éternelle, ce n'était pas seulement pour s'être montrés prudents et avisés dans les conseils, mais aussi parce qu'ils n'avaient pas hésité à combattre courageusement, pour défendre, contre les Barbares, le foyer de leurs ancêtres et la liberté de tous les hommes...

Traduit du grec par

GABRIEL TIMMORY.

Ceux qui Peinent

Ils peinent dans les tranchées; le bruit du canon ne cesse de tonner à leurs oreilles; s'ils lèvent la tête, les balles sifflent. Que les nuits sont longues, de quatre heures du soir à sept heures du matin, sans lumière! Au réveil, les pieds sont gourds, les reins douloureux; on s'étire en bâillant. Et puis, combien de camarades ont disparu, tués, blessés, prisonniers!... Et la ligne de front se déplace à peine, la tranchée adverse montre toujours, dans le trou de la meurtrière, la même barre boueuse, hostile! On ne les voit pas, mais Dieu sait si on les entend, ces « sales Boches »; ils sont toujours là!

Oui, sur le front, les choses paraissent toujours les mêmes; mais en fait, elles se transforment du tout au tout, et c'est



Croquis de H. Thomas.

ce que le soldat doit se redire sans cesse pour se convaincre que son sacrifice n'est pas stérile et que son immobilité même remporte, chaque jour, une victoire partielle qui s'additionnera dans la victoire définitive.

Il faut qu'il se persuade, d'abord, du succès moral désormais acquis, et que rien au monde ne peut lui enlever : il a restauré l'honneur des armes françaises diminué depuis quarante-quatre ans! Qu'il écoute, je ne dis pas ses alliés, mais ses ennemis; ce n'est qu'un cri pour reconnaître ses qualités de courage, de vigueur, de ténacité, d'endurance. Les Allemands le proclament, maintenant, tout haut: le Français se bat bien, il est digne de son passé, digne de sa race, « digne qu'on se mesure avec lui ».

Ce n'est pas ainsi qu'on parlait jadis de la France et des Français. Mais l'Allemand ne croit qu'à une chose : la force. Le soldat français lui a fait connaître sa force; il s'incline.

Les conséquences extraordinaires de ce grand fait moral, de ce « déplacement d'impondérables », nous les verrons apparaître à l'heure du « déclanchement ». Le travail se fait sourdement, mais il se poursuit; nous saurons bientôt à quel point il importe que la victoire générale des peuples soit, pour la plus grande partie, une *victoire française*. La France rend et rendra les plus grands services au monde. La France... je veux dire le soldat français.

Parmi les paroles sublimes qui constitueront le plus beau livre humain qui puisse être écrit, j'ai noté celle d'un officier qui, blessé à mort, refusait de quitter le front:

« Il ne suffit pas d'être brave, dit-il à ses camarades qui l'entraînaient, il faut donner l'exemple. »

Voilà les sentiments que cette guerre fait surgir : il y avait cela dans l'âme de la France, dans le cœur du soldat français.

J'ai dit le soldat français : Dieu me préserve de le séparer de ses chefs! Déjà j'ai recueilli, sur les lèvres de quelqu'un répétant ce qu'on dit de l'autre côté, ces paroles authentiques : « Ah! si nous avions un général Joffre! » Et encore : « La science militaire est, certainement, du côté français. » Maintenant que les récits officiels s'arrachent à la modestie extrême des « communiqués », on comprend tout le mérite de ceux qui commandent : l'admirable organisation de l'intendance, la savante distribution des renforts, l'entente pratique du terrain, l'attention à ménager le sang du soldat, la prévoyance qui devine les coups et sait y parer sans bruit; la parfaite réalisation de la loi du moindre effort, enfin ce bon sens tranquille que rien ne surprend, que rien n'exalte, et qui se borne à faire juste le nécessaire à l'heure où c'est nécessaire. Le généralissime, ses lieutenants, ses officiers, tous sont unis par une même intelligence, un même tact dans l'application des forces aux circonstances. Les chefs savent ce qu'ils veulent et ils ne demandent rien que de nécessaire aux soldats. Les uns commandent, les autres obéissent en pleine liberté et confiance réciproques. Cette nation, tant dénigrée, voilà l'exemple de discipline solide et joyeuse qu'elle donne à l'heure de l'action.

... Mais les ennemis sont toujours sur le sol français; ils occupent et organisent la Belgique; la guerre se prolonge. N'en verrons-nous jamais la fin? Nous voici aux mois des brumes glaciales et des gelées, frimaire, nivôse; le grand hiver a déjà fait sentir ses rigueurs. Pourrons-nous endurer ces maux longtemps encore?

Tout d'abord, répondons avec le général Dragomirow :

« Il pleut dans mon camp; il pleut dans le sien. »

Nous souffrons, ils souffrent. Les carnets des prisonniers révèlent un état de lassitude physique et morale indiquant que la limite sera bientôt atteinte. Sous le dur



1. Abri dans la tranchée. — 2. Les guetteurs.

CEUX QUI PEINENT



cain qui revient de Berlin et dont je puis attester la parfaite impartialité et le clair jugement.

Certes, ce n'est pas fini! Ils tiendront longtemps encore. Nous subirons plus d'une alerte, plus d'une rafale. Mais le plus fort est fait. Sur leur tranchée grise, ils sentent passer le premier frisson de la défaite... Petit soldat français, tiens bon, la victoire s'approche; tu la saisis, immortelle, — devant la France, devant l'histoire, — ta récompense!

Gabriel ***HANOTAUX,***
de l'Académie française.



carcan de la discipline, l'épée aux reins, le revolver au visage, les soldats tiennent encore. Quand ils sont attachés l'un à l'autre par l'autorité militaire la plus rude qu'il y ait sur la terre, ils foncent, mais le cœur n'y est plus, ces enfants gémissent, ces vieillards geignent. Ils ont le sentiment qu'on les conduit à la boucherie — non pour la victoire qu'on n'espère même plus, mais pour sauver la face des chefs ou de la dynastie, pour ne pas laisser se répandre, à Berlin, le mot terrible qui peut tout déclancher : « La défaite! »

Voilà la magnifique portée de cette victoire des Flandres, victoire d'usure, une des plus belles de l'histoire militaire, et que nous devons à ton endurance et à celle de tes alliés, vaillant petit soldat français!

Tu veux ta récompense; ne te presse pas trop; mais pourtant écoute :

« A Berlin, les milieux officiels se rendent, au fond, parfaitement compte que le conflit actuel ne peut plus avoir qu'une solution, la défaite de l'Allemagne; ils savent pertinemment que si l'Allemagne se bat maintenant encore, c'est pour obtenir les meilleures conditions de paix possibles... En prolongeant la guerre, l'Allemagne compte lasser la patience et l'endurance des Alliés... Beaucoup de mes interlocuteurs reconnaissent franchement qu'ils s'attendent à perdre l'Alsace, une partie de la Lorraine et une partie de la Prusse orientale... Les milieux officiels, la haute société, et en fait tous les gens qui sont au courant, conservent un air souriant, mais au fond du cœur, ils sont au désespoir... »

Qui écrit cela? Un neutre, un Améri-

1. Detachement d'infanterie regagnant l'arrière par un boyau de communication. — 2. Boyau plein de cadavres ennemis, entre V... et St-S...

CEUX QUI PEINENT





1. Nos sapeurs ont fait sauter la tranchée ennemie. En quelques heures, ils ont transformé l'entonnoir en un fortin inexpugnable. Les sentinelles sont à leurs postes, derrière le parapet. — 2. Tandis que les sentinelles surveillent par les créneaux les mouvements de l'ennemi, les soldats du poste expédient leur correspondance.

L'ORGANISATION DES ENTONNOIRS



DANS



A NUIT...

Composition d'André Prévot-Valeri.



1. On porte le déjeuner aux frères d'armes. — 2. En balade sur le port.

LA VIE A SALONIQUE

L'Hôpital sur le Front

C'est un des intéressants souvenirs rapportés d'un voyage récent en Champagne. L'hôpital d'évacuation de Montfrenet, dont l'organisation fut en quelque sorte improvisée au moment de la grande offensive de septembre, s'élève à proximité de Suippes et de Souain. Il fallait aller vite. Le terrain s'est couvert, comme par enchantement, de baraquements destinés à recevoir les victimes, trop nombreuses, hélas! du du champ de bataille. Les images prises par le photographe des *Annales* et placées sous vos yeux, donnent une idée précise de cette installation remarquable.















Voici l'allée centrale, bordée de vastes pavillons ayant chacun sa destination spéciale. La plupart sont affectés aux blessés. Ces salles hautes, claires, bien chauffées, sont établies dans d'irréprochables conditions d'hygiène. Un pavillon contient les services de l'économat, un autre les magasins de vivres, un autre la pharmacie; un autre offre aux officiers un asile agréable pour la correspondance et la lecture; un autre est réservé aux majors. Dans un autre, lavé, épousseté, verni, peint au ripolin, se pratiquent les opérations et les pansements. Cette intelligente distribution du travail fait le plus grand honneur au médecin-chef, le docteur P...; elle est assez souple pour suffire à tous les besoins et se plier à toutes les nécessités.

L'ambulance chirurgicale russe, annexée à l'hôpital, lui apporte le secours d'un outillage perfectionné pour la stérilisation et la radiographie.

Un grand nombre de blessés ont passé par les mains du docteur P... et de ses aides. En une seule journée, plus de trois mille arrivèrent à Montfrenet; les moins grièvement atteints quittèrent aussitôt l'ambulance et furent dirigés sur les formations sanitaires de l'intérieur.

Cette translation des blessés est un des gros soucis du service de santé. Il convient de les évacuer sans délai, afin d'éviter l'engorgement; mais l'évacuation immédiate peut leur être fatale, si elle n'est pas entourée de soins minutieux. Au début de la guerre il y eut de fâcheux accidents, dus à l'insuffisance des ressources et à l'inexpérience du personnel. Combien de blessures bénignes devinrent mortelles, par suite de l'encombrement des trains, de la lenteur des transports.

Maintenant, toutes les précautions sont prises. La voie ferrée se prolonge jusqu'à l'hôpital; le malade passe de son lit dans le wagon; il gagne rapidement l'endroit où s'achèvera sa guérison et commencera sa convalescence...

Au centre : Allée centrale bordée par les baraquements de l'hôpital. — 1. Arrivée des blessés. Pavillon des entrées. — 2.-3. Pavillon servant de salle de lecture aux officiers. — 4. L'hôpital russe automobile. — 5. Une salle d'opérations. — 6. Salle de blessés.



L'Odyssée d'une Cloche

Au clocher de la vieille église,
Pendant cinq siècles révolus,
Par la brise tiède ou la bise,
Elle a tinté ses Angélus.
Rieuse ou triste en son langage,
Pendant cinq cents ans au village,
Infatigable elle a sonné
Pour le château, pour la chaumière,
Pour le travail et la prière,
Pour le mort et le nouveau-né.

Hélas !.. survient la guerre infâme !
Ils ont passé là, les maudits !
Par le fer, la poudre et la flamme
Ils ont rasé ce paradis !
Le village n'est que ruines,
L'église gît dans les ravines,
Le clocher n'est plus que gravats...
En tombant à terre, la cloche
Exhale, sous l'obus du boche,
Un râle, comme dernier glas.

Mais, pourchassant la horde impure,
Sont arrivés nos bons troupiers ;
Ils ont relevé, sans fêlure,
La cloche enlizée aux graviers ;

Et, suspendue à la poutrelle
Comme autrefois en sa tourelle,
Ils en ont fait, ingénieux,
Dans ce cadre si pittoresque,
Un gong sonore et gigantesque
Qui vibre au loin, harmonieux.

Et la cloche fait bonne garde,
Elle signale l'Allemand...
Que vienne l'assaut !... Il lui tarde
De résonner éperdument !
Alors elle veut, pour son compte,
Venger l'affront, venger la honte
Qu'elle a subis de ses bourreaux !...
Et ses accents, dans les fournaises,
Se mêleront aux Marseillaises
Pour enflammer tous nos héros !

Tu reverras la douce aurore,
Cloche !... et ton clocher redressé ..
Tu sonneras, joyeuse encore,
Les fêtes comme au temps passé.
Tu célèbreras la victoire,
Nos fiers soldats, ivres de gloire,
L'horizon clair du lendemain,
Le triomphe de la Patrie,
La fin de toute barbarie,
Et le salut du genre humain !

OCTAVE PRADELS



Après avoir sonné pendant des siècles au sommet de son clocher de village, la bonne cloche fut un jour décrochée par un obus allemand...

... mais sa carrière n'était pas terminée. Montée sur pilotis, à proximité de la ligne de feu, devenue un gong gigantesque, elle avertit nos vaillants soldats.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

FLEURS D'HÉROISME

RETOUR DES CROISÉS

C'en est fait : on les a rembarqués, à l'aurore,
Nos petits soldats, survivants
D'une aventure vaine et qui pourtant honore
Le livre d'or de nos enfants.

Ils ont quitté ce sol maudit des Dardanelles,
Sans eau, sans arbres, sans oiseaux,
Qui sèche les poumons et brûle les prunelles
Et colle la peau sur les os...

Comme ils seraient heureux de cette délivrance
Si leurs cœurs ne se serraient pas
En songeant à tous ceux qui partirent de France
Avec eux — et restent là-bas !

Comme ils auraient voulu, courant vers le navire
Qui les attend, feux allumés,
S'arrêter, réveiller leurs frères, et leur dire :
« Venez avec nous, morts aimés ! »

Hélas ! d'un long regard souvent brouillé de larmes,
Ils n'ont pu que hâtivement
Saluer l'humble dune où leurs compagnons d'armes
Dormiront jusqu'au Jugement.

Un coup d'œil, en passant, au petit tas de sable
Que la tempête effacera
Sous la rustique croix de bois, si périssable,
Et que le Turc arrachera...

Adieu donc, pauvre ami tombé loin de la terre
Qui vingt ans fut douce à nos pas !
Que dirai-je en rentrant au village, à ta mère ?
Que dirai-je à tes sœurs, hélas ?

— « Où l'avez-vous laissé ? me demanderont-elles.
— » Là-bas, dans un pays d'enfer...
— Mais non ! Dans un pays où vont les hirondelles
» Quand d'ici les chasse l'hiver ;

» Un pays où toujours des fleurs parent les tombes,
» Où tout cyprès porte un rosier,
» Où dans les ifs profonds murmurent les palombes
» Qui semblent pleurer et prier ;

» Un pays où parmi tant de ses camarades
» Tombés en héros comme lui,
» Il dort près des martyrs des antiques Croisades,
» Lui petit Croisé d'aujourd'hui ;

» Un pays où, d'ailleurs, ayant repris haleine
» Et reformé nos régiments,
» Nous reviendrons dresser sur leur dépouille humaine
» D'impérissables monuments,

» Pour que l'on sache bien que sur ces routes, teintes
» Depuis mille ans de sang chrétien,
» Les siècles ne sauraient effacer nos empreintes,
» Ni prévaloir Boche et Païen. »

FRANÇOIS FABIÉ.

LA FLEUR DES TRANCHÉES

A Edmond Rostand.

Ce soir, dans le courrier, une lettre m'arrive...
Enveloppe modeste..., écriture naïve...
Je l'ouvre..., une humble fleur des champs, un bouton-d'or
S'échappe de la feuille et tombe, fraîche encor,
Sur ma table, à la place aimée et coutumière
Où ma lampe arrondit sa paisible lumière.
C'est d'un jeune soldat du front, un inconnu.
Là-bas, entre ses mains, un journal est venu
Apporter quelques vers de moi... Maigre pitance !
Elle lui plut pourtant, car « par reconnaissance »,
M'écrit-il, il m'envoie un poème à son tour.
Ouvrier ciseleur, voulant parler d'amour
A quelque blonde amie, il cisela des... rimes.
« Lisez mes vers, monsieur... Ils ne sont pas sublimes...
» Mais ils m'ont donné bien, bien du mal, entre nous...
» J'y joins un bouton-d'or que j'ai cueilli pour vous,
» Ce matin, dans le pré bordant notre tranchée... »

Ah ! que sincèrement mon âme fut touchée
Par cette jeune lettre, et quel émoi profond !
Je lus les vers, des vers sincères, comme en font
Les simples, ignorants de la règle imposée,
Mais dont l'âme a souvent des fraîcheurs de rosée,
Cela parlait d'azur, de ciel..., comme toujours...
Mais, à la fin, ces mots héroïquement courts :
— « Pense à moi si je meurs... Je vis dans l'espérance
» De te revoir... Donne tes yeux... Vive la France ! »

O jeunesse adorable ! ô courage charmant
De l'amour à la mort passant si crânement !
Ce gamin, retroussant sa naissante moustache,
Cher Cyrano, t'a pris un brin de ton panache !
Il aime..., il est aimé..., demain il peut mourir...
Peut-être un implacable obus viendra meurtrir
Sa chair tendre et briser sa vie à peine éclose...
Qu'importe !... Il est Français ; dédaigneux de la prose,
Il fait des vers, des vers d'amour ; il fait des vers
Près des cadavres noirs, aux crânes entr'ouverts ;
Des vers, dans la tranchée où le sang et la boue
Sous ses pieds douloureux sautent jusqu'à sa joue ;
Des vers, des vers coquets et sur un rythme gai ;
Des vers du bon vieux temps chantant : Ma mie, ô gué !
Des vers, qui sous le nez des Boches au teint blême,
Disent : « Je peux mourir... » aussi bien que : « Je t'aime ! »

Brave petit poilu, — puisqu'on les nomme ainsi, —
Pour ta lettre et tes vers reçois un grand merci !
Quant à la fleur des champs cueillie à mon adresse
Avec une si vive et vibrante allégresse,
Je la conserverai comme un rare trésor.
Regarde : je le mets, ton petit bouton-d'or,
Dans les feuillets d'un livre aimé : qu'il y repose
Comme une délicate et périssable chose,
Mais dont le souvenir ne se fanera pas...
Puis, pour finir, enfant, je t'avouerai tout bas
Que j'ai de ta jeunesse une obsédante envie,
Et que je donnerais le reste de ma vie
Pour entendre à nouveau les heures de jadis,
Redevenir soldat comme en soixante-dix,
Et, bravant les hasards d'une balle ennemie,
Rimer des vers d'amour en l'honneur de ma mie !

JACQUES NORMAND.

LE BOUQUET DE MOLIÈRE

A propos du dernier anniversaire de Molière, notre ami Jules Truffier nous raconte que le samedi 15 janvier dernier, une main inconnue a déposé dans le creux de la poitrine du buste de Houdon (dans le pli formé par la vaste cravate qui entoure le cou déjà décharné de Molière) un petit bouquet de violettes... Le bon poète Gabriel Volland, ayant eu connaissance de l'anecdote, a envoyé ce sonnet au Directeur des Etudes classiques de la Comédie-Française :

Molière, quelle main, pieusement discrète,
A fleuri, ce jour-là, le buste de Houdon ?
Bouquet de quelques sous : noble geste, humble don
Hommage parfumé d'une ferveur secrète !

Que la haine distille et que le mal sécrète
Leurs poisons, que la rose ait près d'elle un chardon !
Les sots, tu les poursuis d'un rire sans pardon,
Mais ta joie immortelle à la tendresse est prête.

Grand homme qui jugeas ce que les hommes font,
Près de tes hauts lauriers dont la moisson est grande,
Des doigts légers ont mis leur odorante offrande.

C'est la gloire d'un vrai génie, humain, profond,
Qui, pour les cœurs vibrants, connaît tous les sésames,
En gagnant les esprits de conquérir les âmes !

24 janvier 1916. *GABRIEL VOLLAND.*

PAGES OUBLIÉES

CHARLES DE POMAIROLS

La mort de M. de Pomairols est une grande perte pour les lettres. Avec lui disparaît un poète de haute et noble race française, un pur écrivain, une âme de cristal, un cœur généreux et sensible. Parmi les volumes qu'il a publiés, nous citerons : La Vie Meilleure, Rêves et Pensées, La Nature et l'Ame, Regards Intimes, Pour l'Enfant, *poésies;* Ascension, Le Repentir, *romans ;* Lamartine, *étude de morale et d'esthétique, etc. Charles de Pomairols, se distinguant de beaucoup d'autres littérateurs d'une désespérante fécondité, n'écrivait que lorsqu'il avait quelque chose à dire. Son œuvre, longuement mûrie, restera. Les pièces ci-jointes donneront une idée de son beau génie :*

LA CRÉATION D'UNE TERRE

Un tendre souvenir vers vous tous me ramène,
Ancêtres disparus sous le sombre horizon,
Créateurs prévoyants du champêtre domaine
Qui s'arrondit au large autour de la maison.

Ce groupe harmonieux d'un antique héritage,
Arrivé jusqu'à moi, ne s'est pas fait de rien :
Il s'est formé par vous durant tout un grand âge,
Par le constant souci de votre amour terrien.

Les traces de vieux murs, écroulés par leurs faîtes,
Dont le débris étonne au beau milieu d'un champ,
Vénérables témoins de paisibles conquêtes,
Restés du nord au sud, du levant au couchant,

Disent à votre fils que vos âmes altières
N'ont pu se contenir aux bornes d'autrefois
Et que vous avez tous étendu vos frontières
Comme de vaillants chefs et comme de bons rois.

Puissé-je maintenant, possesseur du royaume
Qu'ont accru trois cents ans de soucis paternels,
Avec un bois, un clos, une pâture, un chaume,
Lui donner, comme il sied, ses confins naturels.

Sans oublier pourtant, servi par la fortune,
Que ce noble travail fut par vous commencé
Et que ma part n'est rien dans notre œuvre commune,
O bienfaisants aïeux perdus dans le passé !

(La Nature et l'Ame.)

PETITE AME AU JARDIN

Dans ce rose jardin discret,
Peuplé de l'image mortelle,
Où ton enfance m'apparaît,
Ta petite âme revient-elle ?

Des espaces perdus au loin
Où l'appui connu te délaisse,
Retrouves-tu cet humble coin
Qui suffisait à ta faiblesse ?

Sur des ailes ne viens-tu pas
Suivre les formes des allées,
Toutes pleines des légers pas
Où mes traces étaient mêlées ?

A travers le ciel nuageux
Aimes-tu, d'un regard candide,
A voir la place de tes jeux
Qui s'étale muette et vide ?

Le charme de ce clair jardin,
Où se levait ta jeune aurore,
Éveille ton rêve incertain
Et t'invite, j'espère, encore.

Tu n'as plus de goût pour les fruits !
Mais les fleurs, suaves emblèmes
Dont nos songes sont éblouis,
Toujours sans doute tu les aimes.

Petite âme, d'un vol subtil
Qui se plaît dans leur fraîche essence
Tu viens de ton précoce exil
Pour sourire à leur innocence !

(Pour l'Enfant.)

LA DETTE

Les bienfaisants aïeux qui nous ont donné l'être,
Eux par qui nos regards s'ouvrent au jour doré,
Sur notre âme vivante, âme qu'ils ont fait naître,
Ont un droit éternel, idéal et sacré.

Il convient que leur nom au soleil retentisse :
Eux qui mirent en nous le souffle harmonieux
Et pour nous ont créé la langue, c'est justice
Qu'avec des mots émus notre voix parle d'eux.

L'intime faculté de mémoire ou de rêve,
Doux pouvoir déposé par eux sur notre front,
Doit servir à sauver leur existence brève,
Portée ainsi par nous dans les jours qui viendront!

L'intelligence claire et prompte à se rép[illegible],
Dont ils ont en leurs fils allumé le flambeau,
Qu'elle emploie avant tout sa lumière à comp[illegible],
Leurs longs efforts passés vers le Bien et le Beau!

Et notre cœur, d'eux seuls tenant sa vive flamme,
Sa puissance d'[illegible]
Tous ses transports ve[illegible] leur âme,
Chérira les aïeux [illegible]!

(Poésies diverses.)

CHARLES DE POMAIROLS.

L'EXODE SERBE

Trois poèmes de YOVAN DOUCHITCH

(De notre correspondant particulier)

Salonique, janvier 1916.

Quelle tristesse a pénétré les mânes de Lazare! De nouveau, la Serbie a succombé à Kossovo et, sur les routes de l'exil, s'acheminent à présent ses guerriers heroïques. Mais les vieillards, enracinés sur la terre des morts, les mères douloureuses et les épouses fécondes regardent, debout contre la porte, le nuage de poussière qui s'élève dans la montagne... Les autres ont fui.

Dans la plaine d'Uskub, à Prilep, à Vélès, les villages sont en flammes. Le vent du soir apporte une odeur de carnage. On s'arme de fourches et de matraques; mais la rébellion des femmes s'étouffe dans le sang. Et, comme les Barbares jetaient à la glèbe les peuples asservis, on les déporte en masses pour aller retourner les terres des Magyars.

Assis au bord des larges fleuves, on invitait jadis le voyageur à chanter sur la guzla les exploits des ancêtres. Les nouvelles épopées créent de nouveaux rhapsodes. Voici comme Yovan Douchitch, le poète national serbe, anathématise

LES ENVAHISSEURS

« Nous ne vous avons pas reconnus à vos étendards, héros qui prétendez être plus forts que les lions; vous rampiez pour nous surprendre, serrant le poignard de l'assassin ou le tison de l'incendiaire.

» L'eau de nos puits est empoisonnée, le venin des vipères a coulé dans les calices sacrés, aux juifs vous allez vendre, sans honte, vos trophées cueillis chez nous.

» Vos hordes viles s'avançaient avec tumulte dans la nuit, et seuls nos villages en feu éclairaient leur marche; les routes désolées n'ont pas redit vos hymnes aux échos, les fils de la vieille horde égorgent sans bruit.

» Aux pâles fresques des coupoles vous avez arraché les yeux, et brisées sont les statues de nos preux dont vous avez ravi la tête.

» Par haine des moissons, vous brûlez les semences; pour éteindre notre Verbe, vous massacrez les mères, et plus de berceaux se sont tus que vous n'avez ouvert de fosses à nos héros.

» Les mutilés ont été achevés sur leur grabat, mais vous n'êtes pas venus désarmer ceux qui vous attendaient dans le combat.

» Votre danse macabre a tourné sur le corps de nos brillants guerriers et, comme des loups, vous vous êtes repus de leurs plaies; et quand nous avons enlevé vos étendards et cassé vos couteaux, alors vous avez répandu votre lèpre immonde.

» Le sang a coulé comme un fleuve, mais la victoire ne vous a pas illuminée de sa beauté. Dans la fumée et la fange ne croissent pas les lauriers : ils fleurissent pour les braves, non pour les assassins.

» Du sang des héros jaillit le soleil de la gloire, et sa lumière accompagne ceux qui bataillent au nom de Dieu, les mains pures recevront les couronnes de la victoire. »

« Malheur aux vaincus! Le vieil empereur a médité l'extermination de toute une race. Un vent de mort soufflera sur les cendres de la Serbie. Le Vardar sera rouge jusqu'à la mer. — Que les frères s'entr'égorgent!... Slovènes, Croates, Dalmates, hommes de Syrmi et du Banat opposeront leurs poitrines aux baïonnettes serbes; s'ils hésitent dans la mêlée, qu'on les décime; ils seront attachés ensuite aux besognes les plus viles et persécutés par la délation. »



Mais c'est toute une race qu'on veut anéantir. Tous les Slaves suspects voient leurs biens confisqués. Les membres du comité Yoogo-Slave, en Dalmatie, ont été expropriés, leurs amis jetés en prison.

Et, le long de ce fleuve antique, après l'exode des armées, a commencé l'exode des populations. Avec des mots qui frappent comme les pierres des frondes, le poète le chante en strophes immortelles :

LE VARDAR

« Et la bouche des prophètes, et les bras des héros ont eu la force de ta goutte sacrée.

» Tes cascades ruissellent dans nos cœurs, et serpentent tes veines, et tes gerbes y rebondissent.

» De tes ondes nous avons fécondé nos lauriers et pétri notre pain, et toutes nos hymnes et nos chansons de guerre sont pénétrées de toi.

» Tu transsudes dans nos frissons d'horreur, dans nos éclats de joie, et, comme une voie lactée, tu passes à travers notre vie.

Nous t'avons conquis avec d'autres trophées, nous avons pillé les chaudes émeraudes que tu charries, et tes larges épées, et tes bannières flamboyantes, et nous avons docilement ouvert tes veines dans nos vergers.

» Sur tes bords, nous avons disputé de rudes combats de gloire aux ancêtres; les lions de bronze ont regardé passer avec envie les plus jeunes lions; nous sommes également des vainqueurs infinis.

» Tes deux rives sont deux gloires.

» Naguère, tu coulais dans les légendes de l'empire; tu coules, à présent, dans un conte qui te parle de nous.

» L'ombre rude de nos légions s'est appesantie sur toi, et tous les vents de ta vallée chantent dans nos clairons.

» Nous sommes également des vainqueurs infinis. »

On ne connaît pas assez l'héroïsme déployé par les Serbes dans cet abandon cruel de la Patrie. Par des chemins impraticables, creusés au flanc des montagnes, épuisés de fatigue et de privations, luttant contre le ver et la neige...

Sur la route de Dibra à Prizrend, les soldats affamés tailladaient les ânes de leurs convois et mangeaient leur chair crue et saignante; de Vassiat à Prichkyna, vingt hommes tombaient par jour sur la route.

Des faits d'armes!

Un petit détachement — c'étaient, pour la plupart, des soldats syrmiotes faits prisonniers par les Serbes et qui luttaient sous leurs drapeaux — avait réussi à tenir en échec toute une armée bulgare. Se voyant tout à coup cernés et sur le point d'être capturés, ils avalèrent du poison.

A l'hôpital militaire de Monastir, me racontait un major dalmate, l'ordre d'évacuation nous avait été donné. Il y avait là 600 malades, pour la plupart des estropiés. Tous ont préféré partir dans la montagne.

Le général Stépfanovitch, un des trois voïvodes (maréchaux) de l'armée serbe, celui-là même qui s'était emparé le premier du fort redoutable de Papaz-Tépé, lors du siège d'Andrinople — avait reçu l'ordre d'empêcher, avec ses quatre divisions, les Bulgares d'opérer leur jonction avec les troupes austro-allemandes.

Cela se passait entre Prichtina et Nisch. Il avait déjà remporté la victoire de Lebano (hélas! la dernière), quand il se vit enveloppé. Il appelle son état-major et lui dit :

— Grâce à vous, mes lions, je suis voïvode. Allez-vous renier votre gloire?

La nuit vient, et les Serbes luttent avec un tel acharnement qu'ils percent les lignes ennemies et se replient sur Kossovo.

Et je n'ai trouvé rien de plus beau que cet autre poème d'Yovan Douchitch pour magnifier la retraite de cette armée à travers un pays qui a retenti dans l'histoire de la gloire de ses ancêtres.

LA LÉGION

« Dans chaque montagne, elle a son Djinn, au bord de chaque fleuve elle a sa fée Brodarka, celle qui garde les rivières et conduit les barques; et, sur chaque carrefour, un vieux monarque l'attend, et l'attend aussi dans la plaine un antique refrain.

» Et toujours, après le soleil, elle s'en va le long de la route où les aïeux ont passé.

» Une étoile rouge brûle au fond de leurs prunelles, les traditions austères tremblent sur leurs lèvres en feu et, comme des anathèmes, s'agitent leurs étendards dans la nuit.

» Frère après frère, les hommes descendent dans les champs où le tsar menait autrefois la charrue, quand la tsarine chantait aux fenaisons.

» Les fils ont pris, aujourd'hui, le chemin des ancêtres, sur la même pierre ils ont aiguisé leur glaive et, domptant leur colère, ils marchent à la lueur de la Légende Impériale.

» Et les étendards passent, passent sur la route qui fuit.

» Demain, les glaives empoisonnés étincelleront hors de leur fourreau, mais la légion s'arrêtera-t-elle, enfin?

» Sur chaque carrefour, un vieux monarque l'attend. »

JEAN DA PONTE.

Inscrivons quelques noms des vibrants poètes de guerre dont les envois nous sont récemment parvenus :

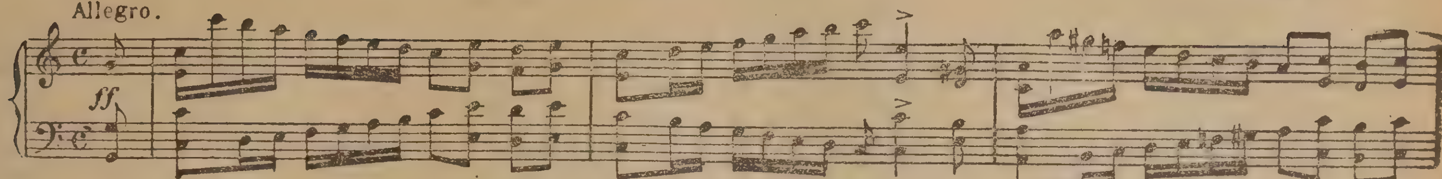
MM. et Mmes Adèle Vangeron, Henri Hautin, Ernest Pascal, S. Mesy, Georges Alixan, Hermann Durodié, G. Guérin-Choudey, Victor Deloc, François Poletti, Jean Aroix, Germaine Abadie Sem-Boucherie, A. L..., Adrien Ravier, Léopold Cyr, Germina, P. D. 145, Marthe M[illegible], Emile Miquel, Noémi Toupiolle, Max d'[illegible],

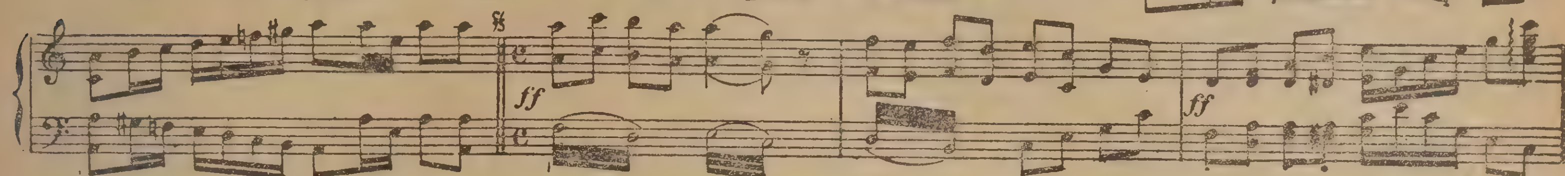
Paroles de **Eugène LEMERCIER**

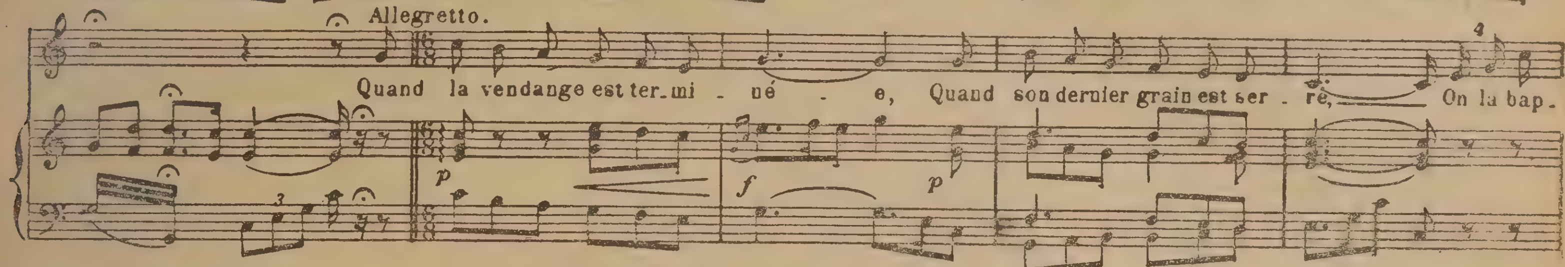
Le Vin du Général Joffre
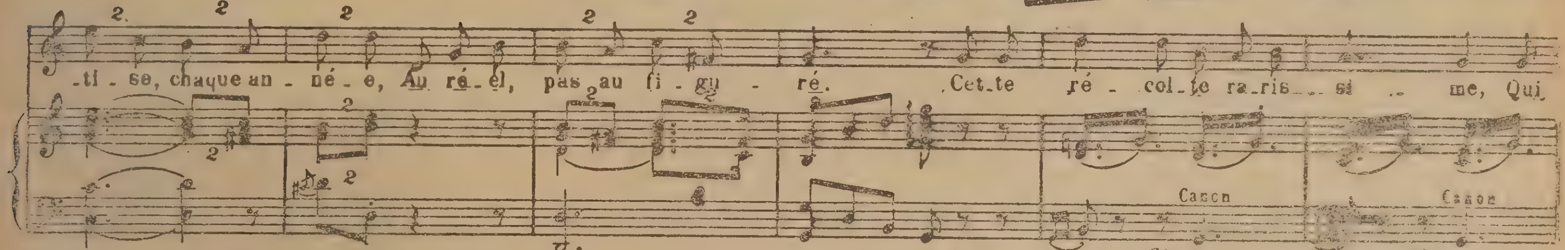
CHANSON
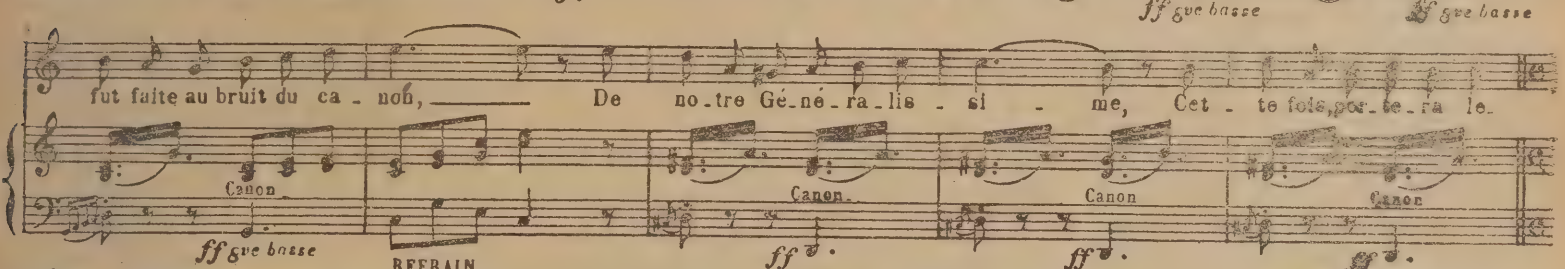
Musique de **V. THIELS**

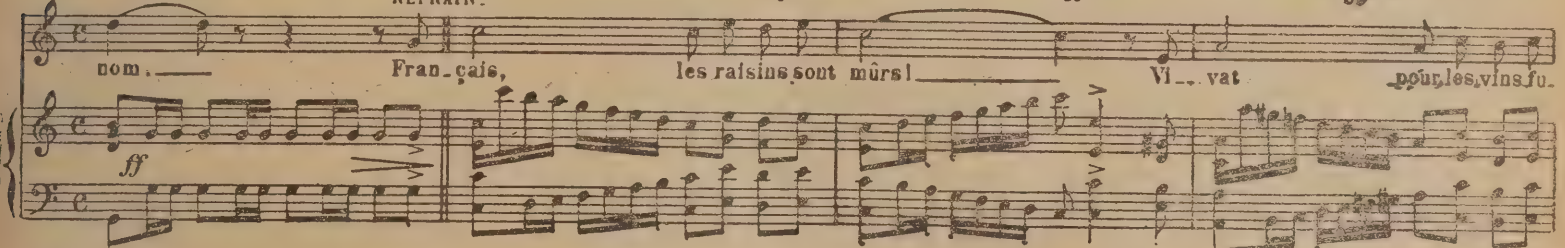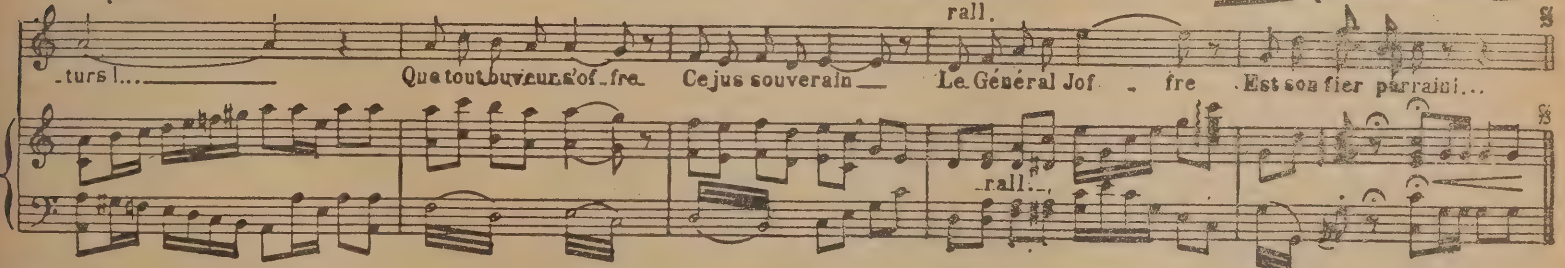














Narguant l'Allemagne et l'Autriche,
Il a poussé, notre raisin;
Cette année, en sucre, il est riche.
Il est très mûr, il est très sain.
Le plomb des balles, vers l'automne,
L'a criblé, dans des clos nombreux...
Cela n'étonnera personne
S'il rend les buveurs belliqueux.

Il fut vendangé par des femmes;
Les gars virils étaient au feu;
Aussi mettra-t-il dans nos âmes
Un peu de fraîcheur et de bleu,
Puisque des êtres pleins de charmes
Ont cueilli ce raisin, un jour
Le buveur, dans ses rouges larmes,
Puisera la joie et l'amour.

Le cœur serré, quelque grand-père,
Malgré lui, deviendra rêveur
Quand ce vin sera dans son verre,
Quand il goûtera sa saveur.
Ses yeux se rempliront de larmes;
Il pensera, lui, vieux et las,
A ses enfants, morts sous les armes,
A ses fieux qui n'en boiront pas.

En dégustant ce vin de France
Entre nos parents, nos amis,
Ayons au cœur cette espérance
Qu'un jour il nous sera permis
De dire à notre maisonnée :
« Révérons ce vin comme un dieu.
» Car il fut récolté l'année
» Où la « Dernière Guerre » eut lieu ! »

LETTRE DU MAROC

Notre collaborateur et ami André Lichtenberger nous envoie ces notes qui complètent ses impressions de voyage déjà publiées :

Casablanca.

J'ai rencontré, l'année dernière, sur notre front, un Américain qui venait de passer onze ans au Japon comme secrétaire des Associations chrétiennes de jeunes gens. Il avait conçu un grand attachement pour nos alliés jaunes et avait eu la joie de leur rendre de signalés services en organisant, durant la guerre de Mandchourie, des « Foyers », des maisons de repos où, durant les moments de relève, les soldats de première ligne venaient trouver du feu, de la lumière, des boissons chaudes, des livres, d'honnêtes délassements. Ayant visité ses œuvres, un général japonais lui déclarait spontanément : « Nous croyions avoir tout prévu pour la guerre. Nous nous trompions. Nous avions oublié le moral et l'esprit. Grâce à vous, la lacune a été comblée. »

Cette réflexion me revenait à la mémoire l'autre jour, cependant que nous inaugurions ici le premier cercle à la fois familial, littéraire et artistique du Maroc. Certes, à Casablanca, sur la côte paisible et ensoleillée, les conditions où nous vivons n'ont rien qui rappelle les steppes glacées et ensanglantées de la Mandchourie. Mais n'est-il pas significatif que, sur cette terre où nous étions des étrangers il y a dix ans, où, il y a cinq ans, notre empreinte était bien superficielle, où, hier encore, l'activité militaire et la spéculation effrénée étaient les deux seules manifestations de notre génie, n'est-il pas significatif que, sitôt apaisée la fièvre de la première occupation, en pleine guerre, au lendemain de l'Exposition, l'une des grandes affaires de notre hiver ait été l'organisation d'un « Foyer » où l'on goûterait les récréations de l'intelligence, où les œuvres de bienfaisance trouveraient leur centre, d'où rayonnerait une flamme, jusqu'ici invisible sur cette terre, et qui, brusquement, apparaissait indispensable?

Dans cette exposition de Casablanca, ville de rêve, édifiée en quelques semaines sur des terrains vagues, à côté du cimetière arabe, ce ne sont pas seulement les produits indigènes et européens qui ont sollicité la curiosité des visiteurs. Il s'y est déroulé un programme de conférences qui, toute proportion gardée, n'a pas été beaucoup moins suivi que celui des *Annales*. Et dans son blanc burnous, mon grand ami, Si Kaddour ben Ghabrit, chef du protocole du sultan et dès longtemps serviteur éprouvé de la France, a eu, parlant de « la Femme musulmane », un si vif succès, que, tel Richepin, il lui a fallu répéter sa conférence pour la deuxième séance de notre *Foyer*.

J'avais ouvert la première par une causerie où la saynète de *Mon Petit Trott*, dont peut-être se souviennent quelques habitués de l'Université, avait évoqué l'image des *Annales* de Paris et de Bruxelles.

La troisième fut consacrée aux enfants pauvres de nos écoles. Ce fut peut-être la plus touchante. Les enfants ont besoin de joie comme de soleil et d'air pur. Malgré la guerre, le *Foyer* résolut de leur offrir un arbre de Noël.

D'un même élan, les individus, les familles, l'industrie, le commerce et l'administration firent bloc. En quelques jours, plusieurs milliers de francs étaient réunis. Et, la veille de Noël, plusieurs centaines d'enfants vinrent s'installer dans une vaste salle de café-concert, ce jour-là trop petite, et purifiée par leur présence.

Je vous jure qu'il y avait quelque chose d'émouvant à contempler, empilée sur ces gradins, toute cette marmaille bruyante, attestant par sa présence, combien, dès maintenant, est solide notre emprise sur cette terre africaine qui, hier encore, nous était si complètement fermée. Et, autant que la multitude, la variété des frimousses était suggestive. Il n'y avait pas là seulement tous les types de notre France, depuis de blonds marmots joufflus des Flandres, jusqu'à des grillons du Languedoc et de Gascogne. Ces tignasses emmêlées sur des faces mates, avaient apporté leurs poux de Naples ou de Sicile. Ces prunelles de velours s'étaient ouvertes sur les plaines de l'Andalousie. Ces visages délavés étaient ceux des petits juifs sortis du mellah de la ville indigène. Là, précocement graves, se groupaient les petits Arabes et des Berbères dont les pères nous combattent encore.

Et la joie de tous ces enfants, assemblés pour recevoir les présents de la charité française, m'apparaissait comme l'hommage de l'humanité reconnaissante à la civilisation la plus généreuse, la plus accessible à tous, la plus contagieuse qui lui ait été offerte...

Et de l'ardeur que nous apportons ici aux récréations de l'esprit et de la charité, n'allez pas déduire que nous sommes moins que vous obsédés de la hantise qui est celle de la France entière. Nous aussi, nous ne vivons qu'accrochés aux communiqués que nous apporte le « sans fil ».

Seulement, peut-être qu'ici, on est plus habitué que dans notre France si paisible à goûter, jusque sous la menace incessante, tout ce que la vie recèle de joie. Même avant la grande guerre, ici c'était la guerre. Même en temps de paix, on perçoit de façon intense que toute notre civilisation ne subsiste et ne s'enrichit que par une lutte perpétuelle. En sorte que toutes ces modestes satisfactions de l'art et de l'esprit qui sont le luxe ordinaire de nos pays de vieille culture, les conquérir, nous apparaît ici comme une sorte de victoire. Elles nous sont chères, ici, non seulement en elles-mêmes, mais, comme des trophées.

Elles se consolideront. Tout de même, un jour, la paix renaîtra. Et, au terme de cette année sanglante, je me plais à songer qu'un jour, des relations familiales s'établiront entre l'Université des *Annales* de Paris et ces filiales marocaines dont la naissance, pendant la grande guerre, aura témoigné de l'indomptable vitalité de la pensée française. Cette tournée, Casablanca, Rabat, Fez, Marrakech, que je m'en vais entreprendre, et qui est presque un peu fantastique deviendra pour les conférenciers de la rue Saint-Georges, aussi aisée que le voyage rétabli à la maison sœur de Bruxelles. La crise qui aura libéré l'Europe nous aura aidés, en ce coin d'Afrique, à marquer plus finement et plus fortement à la fois l'empreinte de notre république athénienne et guerrière.

ANDRÉ LICHTENBERGER.

Échos de la Guerre

Je découpe dans *Le Trait d'Union*, organe des originaires du canton de Beaulieu, ces impressions pittoresques de la vie de nos soldats dans les tranchées, pendant la nuit :

« Après avoir parcouru vingt ou trente mètres, nous passons à travers le réseau de fils de fer; encore quelques pas et, dans une sorte de cul-de-sac garni de créneaux, s'agitent des ombres. Une conversation s'engage entre le caporal qui relève et celui qui est relevé :

» — Rien de nouveau?

» — Non! mais fais attention aux sonnettes et aux boîtes de singe des fils de fer, c'est le vent qui les fait remuer. Tout à l'heure, on s'a gourré, pis, on a fait un feu de salve pour la peau.

» A ce moment, un long sifflement; nous levons la tête et sommes éblouis par une brusque et vive lumière : ce n'est qu'une fusée que ces messieurs d'en face viennent de faire partir, ce qui fait dire à un loustic :

» — Bath! on arrive pour l' feu d'artifice! l'ont la trouille, les Boches, qu'on lès attaque!

» Le fait est que c'est l'impression de tout le monde; par ces nuits noires, ils ne cessent de faire partir des fusées et de tirailler à tort et à travers. Une dernière recommandation du caporal qui quitte le petit poste à son remplaçant :

» — Dans une heure, notre patrouille doit rentrer par notre poste. Bonne nuit, les poi's... vous en faites pas!... Nous, on va se mettre dans les toiles.

» (C'est une façon de parler, car leur lit, c'est la planche!)

» Puis, chacun prend sa place à son créneau. Là, pas de passe-montagne, car c'est bien plutôt au son que l'on guette, qu'à la vue. Ce ne sont plus les blagueurs de tout à l'heure! Allongés sur la terre, à plat ventre, il faut passer deux heures presque immobiles, lutter contre la froid et le sommeil qui engourdissent! Tout à coup, un bruissement, un choc de poignée de baïonnette.

» — T' as entendu?

» — Oui, c'est les Boches!

» — Penses-tu! Tire pas, c'est p't être not' patrouille!

» — Halte-là! Qui vive?

» — France!

» On échange les signaux convenus.

» — Vrai, sergent, on allait vous tirer dessus!

» Et l'on voit se dresser devant nous quatre ou cinq hommes, transis de froid; ce sont les patrouilleurs qui viennent de passer trois ou quatre heures en avant de nos lignes, se couchant à la moindre alerte, à chaque fusée, car il suffit que l'on aperçoive une ombre pour qu'aussitôt les fusils partent d'eux-mêmes. »

Et l'auteur de ce récit, M. Paul Trouvady, en décrivant ainsi longuement, minutieusement, l'existence de nos Poilus, rend un juste et chaleureux hommage à leur bravoure, à leur imperturbable bonne humeur.

Je reçois une lettre d'un soldat musulman qui se bat dans les tranchées du Nord.

« Je vous envoie des vers, m'écrit-il. S'ils sont mauvais, c'est que je ne manie pas encore très bien la langue française. »

Voici, à titre de curiosité, les vers du nommé Lefgoun :

LE POILU A SA MARRAINE

Nous bondissons par-dessus mont ou coteau.
Sûr, les civils tiendront!
Combattons, peu importe notre peau,
C'est Devoir sur le Front.

Bavarois ou Saxons, du peuple boche
Faisons des monceaux.
Peu nous chaut ce que chacun empoche,
Nous aurons des cadeaux.

Et à l'assaut, des Boches faisons carnage,
Sautant tous les coteaux.
Pensons à la marraine et à son message,
Et revenons héros.

LEGFOUN.

Pas trop mal, pour un poète novice... et musulman!

« Les Dix Commandements des Alliés », que je trouve dans mon courrier, me semblent résumer assez bien la situation actuelle et notre état d'âme.

Tous tes enfants enrôleras,
Pour des Boches l'écrasement.

Tes usines transformeras,
Pour un formidable armement.

Les petits états soutiendras,
Qui luttent courageusement.

Des neutres tu te méfieras,
Qui trahissent sournoisement.

Tous les transports vérifieras,
Frauduleux ravitaillement.

Jamais trêve ne signeras,
Sans les autres gouvernements.

Et la Victoire espéreras,
Y travaillant éperdument;

Fidèle, après tu garderas
A tes Alliés ton serment.

Du cauchemar t'éveilleras,
Avec la paix joyeusement...

Mais à jamais conserveras
Le mépris du peuple allemand!

E. CRETTÉ.

Aucun allié ne manquera d'observer ces dix commandements, plus que jamais nécessaires.

L'amabilité et la bonne grâce de nos « Poilus »...

A Mademoiselle Jeanne A...

Je suis un galant capitaine,
Jeanne, qui voudrait
Trouver une jeune marraine...
Qu'il épouserait!

Mon cœur déborde de tendresse;
Il bat à grands coups!...
Et c'est à vous que je m'adresse,
Jeanne, voulez-vous?

Bientôt, avec la croix de guerre,
Jeanne, il reviendra,
Ce filleul dont vous serez fière
De presser le bras!

Vous acceptez d'être marraine?
Jeanne! oh! ce sera
Le premier anneau de la chaîne
Qui nous unira!

Quand la France victorieuse
Dictera la paix,
Ma Jeanne, vous serez heureuse...
...Oui, le pacte est fait.

J'ignore quelle réponse sera faite à ces vers... Mais je la devine...



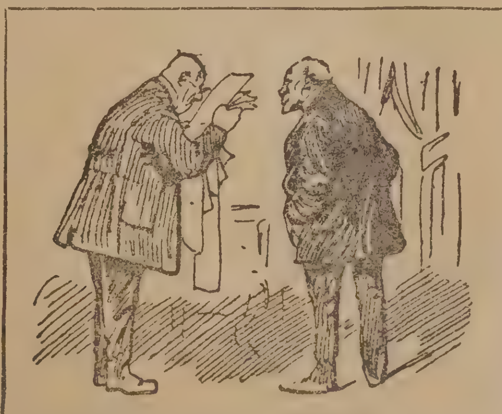
L'ARRIVÉE DU PERMISSIONNAIRE.
— Qu'est-ce que tu désires, mon chéri?
— Dormir...
— Quand faudra-t-il te réveiller?
— Dans trois jours!



Les femmes ayant successivement occupé tous les emplois des hommes pendant la guerre, nous verrons peut-être, après la paix, non plus des suffragettes, mais des suffragets...



— Pourquoi donc, chère amie, tenez-vous à ce qu'on augmente l'éclairage de Paris?... Dans l'obscurité, on vous donne bien vingt ans de moins!



— Ce sont les feuilles d'impôts pour cette année...
— Et puis, aussi, il y aura l'impôt sur les revenus?
— Oh! celui-là, ça m'est égal... je n'en ai plus!

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

De l'origine du nom d'Anastasie, dont on a baptisé dame Censure.

Cette curieuse indication nous arrive de Buenos-Ayres :

« Anastasie (censure), vient de saint Anastase, patriarche d'Antioche, de 561 à 599.

» Ayant eu à lutter contre les monophysites, qui, sous son pontificat, s'organisèrent en église distincte dans la Syrie et fondèrent même à Antioche, un patriarcat œcuménique, Anastase dut s'attacher à dévoiler et à combattre leurs doctrines sous toutes les formes qu'elles pouvaient prendre, même lorsque, déguisées, elles réussissaient à se faire tolérer par les représentants officiels de l'orthodoxie.

Cette *inflexibilité dogmatique* le fit exiler en 570; mais il fut rétabli sur son siège épiscopal, par l'empereur Maurice.

Que l'on compare l'*inflexibilité* d'Anastase avec celle de la *censure*, et l'on comprendra qu'on ait donné à cette dernière, le nom féminisé d'Anastase, soit Anastasie. »

Un peu contestable, cette version étymologique, mais originale et inattendue...

Les adieux d'un croisé qui part pour la Palestine — je veux dire pour Salonique.

PROMESSE

A ma cousine M... C. qui voudrait des vers d'un Poilu.

Cousine, savez-vous ce qu'est le vrai Poilu?
Un entêté. Non pas. Simplement, un têtu,
Un obstiné, qui veut que ce qu'il veut, se fasse,
Et qui, pour le voir fait, s'enracine sur place.

Eh bien! moi qui le suis et de fait et de nom,
Poilu, je resterai, la main sous le menton
Et le coude au genou, jusqu'à l'heure où ma tête
Redeviendra la cuve où puise le poète.

Et vous aurez des vers, cousine, c'est promis.
Seront-ils secs et forts, ou pimpants et jolis
Comme vous, je ne sais; peut-être l'un et l'autre,
Mon âme de guerrier s'y mêlant à la vôtre,

Puisque c'est d'elle, au fond, que je m'inspirerai.
Et je ne doute pas que je m'attendrirai;
Et, qu'écrits loin de vous, dans un décor de guerre,
Je les adoucirai, ces vers, à la lumière

Qui me caresse et dans laquelle je me meus,
Depuis que mes regards se sont pris à vos yeux.

GRATELOT-LEMERCIER.

Les « Poilus » sont galants.

Très gentiment naïf et très gracieux, ce petit tableau familial, que je trouve, ce matin, dans mon courrier, sous la signature de P. Bousquet.

La Fillette de l'An XVI.

« Et la poupée habillée de soie, les ménages, la couture, tout cela, depuis la guerre, reste dans un coin, car la fillette d'il y a deux ans ne pense plus à tout cela de nos jours.

» C'est la guerre, et tous, filles et garçons, veulent faire en petit ce que, là-bas, hélas! on fait en grand.

» Et les garçons imitent nos « poilus », et, sur la terrasse, il faut les voir, armés de sabres en bois, de tisonniers et de tuyaux de poêle comme canons, se ruer les uns contre les autres.

» Quelquefois, même, les coups portent; mais, bah! il y a là des infirmières, et ces petites filles, portant au bras une croix rouge, qui, autrefois, dédaignaient le petit garçon, sont bien aise, maintenant, de le re-

trouver pour jouer, surtout pour imiter le grand, le vrai, car faire l'infirmière, pour la petite fille c'est très beau, mais, pour le petit garçon, faire le « poilu », c'est bien mieux; et, lorsque ce dernier reçoit une blessure, vite la jeune infirmière s'empresse autour de lui, le soigne, le réconforte.

» Aussi, pour la récompenser de son dévouement, le général lui remet une médaille en carton, qu'elle est très fière de porter, et il ne se gêne souvent pas pour lui sauter au cou, et l'embrasser sans lui demander permission.

» Quelquefois, elle rougit, mais contente malgré ça, elle prend congé du général et court à la maison, montrer la médaille à sa mère qui l'embrasse, ce qui récompense doublement la vaillance et le dévouement de la fillette. »

Chaque jour nous apporte une nouvelle preuve des sympathies qu'éveille en Roumanie, la cause française.

Dans la petite ville de Cernavoda, une fête vient d'être organisée au profit de nos œuvres de la Croix-Rouge. Elle a rapporté plusieurs milliers de francs.

Voilà une belle réponse aux efforts de la propagande et de la corruption boches.

LES BRUITS QUI COURENT

Les Nuits de Paris. — On nous communique des chiffres plus exacts sur l'éclairage de Paris.

Avant la guerre, Paris était éclairé par 58,520 brûleurs à basse pression, 4,780 brûleurs à gaz surpressé et 2,166 lampes électriques, soit par 65,466 becs.

Le nombre des becs allumés n'est plus que de 18,429 avant dix heures et de 6,375 après dix heures.

C'est donc dix pour cent de l'éclairage normal que nous avons actuellement. La Ville n'a-t-elle pas fait assez d'économies depuis le commencement de la guerre? Elle épargne plus de quatre-vingt mille mètres cubes de gaz par nuit, soit seize mille francs, ce qui représente quatre-vingt mille francs par mois.

Nous ne contestons pas la baisse des revenus et le bon emploi de l'économie, mais il serait temps, se semble, de montrer notre confiance en nous rendant au moins un quart de l'éclairage normal.

Dramaturge et Préfet. — Le chroniqueur de *La Renaissance* nous annonce les débuts au théâtre d'un haut fonctionnaire.

Quand? Comment? C'est encore un mystère. Mais M. Laurent, préfet de police, ne saurait beaucoup tarder à faire des débuts comme auteur dramatique. La chose aura lieu au Théâtre Antoine-Gémier. Et voici pourquoi.

M. Gémier avait à se défendre contre la censure prévoyante de M. Laurent. Il le fit avec esprit, reconnaissant, au surplus, que le préfet de police y apportait toute la bonne grâce et même un esprit littéraire incontestable. Il s'agissait d'une revue. Enfin on se met d'accord et M. Gémier de dire :

— Monsieur le préfet de police, je vois que vous avez toutes les qualités qu'il faut pour faire du bon théâtre... Je vous commande une revue en deux actes, — et je l'attends.

Que répondit M. Laurent? Ce qu'il y a de certain, c'est que les intimes du préfet de police laissent volontiers entendre que la revue est en train, et même dans le train.

Le théâtre Antoine-Gémier attend. Nous aussi, et non sans curiosité.

Le Filleul de Ferdinand. — Savez-vous que nous avons à Paris un filleul authentique de Ferdinand de Cobourg, tsar des Bulgares?

Ce filleul est au Jardin d'Acclimatation.

C'est un zèbre, dans la fleur de l'âge, un zèbre de *Burchell (equus zebra hippotigris Burchelli)* au pelage bai, tirant sur l'isabelle.

Comment cette jolie bête (c'est du zèbre que nous parlons) a-t-elle un aussi sinistre parrain? Voici :

En 1897, Ferdinand de Bulgarie vint à Paris. Au cours d'une promenade à notre Jardin zoologique, le hasard le fit assister à la naissance d'un zèbre. Et l'on fit à Son Altesse l'honneur de l'inviter à lui donner un nom. Le prince voulût qu'il s'appelât *Sofia*.

Sofia est-il fier, aujourd'hui, de cet illustre parrainage? On ne sait pas. Le plus zèbre des deux n'est pas celui qu'on pense...

La Pipe est Menacée. — Nos poilus vont sauver la France, mais ils ne savent peut-être pas encore quel danger les menace au foyer lorsqu'ils y rentreront. Quand ils auront repris leurs habitudes, déposé la bourguignotte et desserré le ceinturon, ils s'apprêteront à goûter, comme jadis, *at home*, les délices du bien-être retrouvé. Et c'est ainsi qu'après déjeuner, ils retrouveront dans leurs poches la pipe, la chère pipe, compagne des tranchées. Ils voudront la bourrer encore. Mais...

Mais, depuis des mois, leurs épouses ont cessé de sentir l'odeur du tabac. Beaucoup ne toléraient qu'en gémissant un peu la manie de leurs conjoints, cette affreuse façon de tirer sur un fourneau de bois ou d'écume de mer. Le tabac avait disparu du logis et c'était bien le seul bienfait de la guerre.

Quand il y voudra rentrer, il paraît que, dans beaucoup de ménages, cela ne se fera pas tout seul. Soldats, veillez, et pour ne pas faire complètement oublier vos pipes, en envoyant vos lettres, soufflez dans l'enveloppe une grosse bouffée de fumée.

En Belgique Occupée. — Un écho d'Anvers nous arrive par un rescapé.

Dernièrement, une femme du monde qui logeait obligatoirement chez elle un commandant allemand, dit devant lui :

— Je suis contente; j'ai eu des nouvelles de mes enfants.

— Ah! Où sont-ils?

— En France.

— Très bien.

Le lendemain, un officier supérieur de la kommandantur se présente chez cette personne :

— Vous avez reçu, madame, des nouvelles de vos enfants?

— Oui, monsieur.

— Et ces nouvelles venaient de France?

— Oui, monsieur.

— Fort bien. C'est 120 marks d'amende.

— Fort bien. Les voici. Permettez-moi seulement d'y ajouter 10 francs pour vos pauvres, car il paraît qu'on meurt de faim en Allemagne.

— Qui a pu dire cela?

— Mais le commandant qui loge chez moi.

— Le commandant aura quinze jours de forteresse.

N'est-ce pas qu'elle est jolie cette histoire de basse délation si vite punie?

SERGINES.

Les Livres

IMPRESSIONS

Impressions de Guerre, par Henri Massis.

Une brochure d'Henri Massis. On connaît ce nom. On connaît encore plus son pseudonyme d'*Agathon*. Agathon c'est Henri Massis en collaboration avec Alfred de Tarde; c'est le jeune coq à deux têtes qui, il y a quelques années, fit si vive guerre à la prétendue « science allemande » c'est-à-dire à « la science à l'allemande », à certaines méthodes d'érudition qui ne laissaient pas d'avoir, en effet, de très graves inconvénients. Je n'ai pas, on peut s'en souvenir, toujours été de l'avis d'Henri Massis. Mais à sa singulière et rare valeur morale, à l'élévation de sa pensée, à la pureté de ses aspirations j'ai toujours rendu plein hommage.

Or, aujourd'hui Henri Massis est soldat. Henri Massis est sur le front, Henri Massis combat avec l'épée ceux qu'il a si vivement combattus par la plume. Et à la mort de son ami le chasseur Drouot, à l'état d'âme général de ses camarades de guerre, au récit d'une très belle *action* où il prit part, il consacre ce petit volume intitulé : *Impressions de Guerre*.

C'est un petit livre plein de foi, d'immense espoir, d'énergie froide et inébranlable. C'est un très beau livret militaire. M. Massis y raconte d'abord la vie —, si courte — et la mort de Paul Drouot. Paul Drouot était le petit-fils du général de l'Empire bien connu. Il était, il y a deux ans, simplement un étudiant amoureux de littérature et qui faisait d'assez jolis vers. La mobilisation en fit un autre homme, concentré, ramassé sur lui-même, résolu, rempli de foi patriotique et de foi religieuse. Envoyé avec son régiment près d'Arras, le 9 mai 1915, il fut désigné par son commandant pour l'accompagner dans une reconnaissance périlleuse. Le commandant fut tué. Drouot rapporta son corps à travers l'ouragan des balles. Quelques semaines plus tard il était blessé à mort d'un éclat d'obus au cœur. Le sobre et ferme récit que M. Massis lui consacre fait passer le double frisson de pitié et d'orgueil.

Les quelques pages intitulées *Une génération sacrifiée* sont d'une très belle grandeur mélancolique. Elles rappellent Alfred de Vigny. Elles sont pleines d'un haut sentiment d'abnégation et de dévouement. M. Massis croit avoir remarqué — et je suis absolument de son avis — que la génération des hommes qui ont maintenant de vingt à trente ans avait, par une sorte d'intuition, pressenti, deviné la terrible crise actuelle et s'y était préparée, avec une sorte de fureur froide, se sentant une génération vouée au sacrifice. (Et il est certain que plus d'une page d'Ernest Psichari donne cette impression.) « Il est peu de générations, écrit M. Massis, qui soient entrées dans la vie avec un tel sentiment de renoncement, d'humilité (? — j'aurais dit plutôt de renoncement fier). Elle sa-

vait tout d'avance et pourquoi elle était née et voilà bien le sens de ces mots qu'un des nôtres prononçait un jour : « Nous sommes une génération sacrifiée. » Je ne sais rien de plus noble ni qui recèle plus d'énergie véritable que cet aveu. On l'entendrait mal si l'on y voulait discerner le moindre regret. Il est tout gonflé d'espérance. *Sacrifiée*, cela veut dire que dès l'abord elle acceptait ce sacrifice à quoi elle se sentait prédestinée, qu'ayant le sentiment d'une effroyable responsabilité, la certitude pesante, traînée partout, d'une accablante obligation, elle prenait une conscience nette de l'événement qui l'emploierait et que son intelligence, comme sa volonté, était toute tendue à la rendre prête et munie. Génération sacrifiée, oui, pour la grandeur de la France et pour la liberté humaine, sacrifiée parce qu'il n'y a de justes conquêtes que celles-là qui sont entées sur le sacrifice. » Tel est le ton de ce beau chapitre qui est d'un soldat et d'un citoyen et qui égale les plus belles choses que j'aie jamais lues en cet ordre d'idées.

Le récit de guerre concerne un épisode de la bataille de Notre-Dame-de-Lorette. Il est d'une franchise absolue, d'une précision minutieuse de notations qui rappelle l'*Enlèvement de la redoute* et, encore plus, les récits de guerre de Tolstoï. C'est d'abord la lourde torpeur qui écrase nos hommes dans la boue des tranchées, qui est décrite avec une vigueur de ton singulière : «...De là viennent cette mélancolie et cette lassitude. Notre terre, il a fallu nous mettre dedans pour la défendre ; mais l'heure est encore loin où nos pieds sonneront sur le sol, où il deviendra dur comme un chemin... » Puis, c'est l'avertissement reçu qu'on marchera en avant dans vingt-quatre heures et qu'on prendra deux lignes de tranchées. Veillée des armes, anxiété, angoisse, en même temps crainte et impatience de voir arriver l'heure décisive. *Quand elle arrive, toute appréhension disparaît.* Rien que confiance et élan en avant. « Tout l'être est prodigieusement calme ; rien qu'une chaleur au front et une immense curiosité de ce qui va survenir. Puis c'est la tranchée atteinte, envahie, nettoyée en un clin d'œil et, immédiatement après un cri de victoire, nos hommes occupés à la fortifier et à l'organiser contre l'ennemi. » Tout ce récit est d'une netteté et d'une précision extraordinaires. Il vit, il frémit, il frissonne, il chante. Il paraît bien qu'il est la vérité même. C'est une photographie en admirables couleurs.

Généreusement M. Massis a joint aux pages qu'il a écrites la narration « exemplaire », comme il dit fort bien, où Paul Drouot, quelques semaines avant d'être frappé, rapportait à Maurice Barrès la fin héroïque du commandant Madelin. Ce récit, sobre et religieux, est tout à fait digne d'être placé auprès des écrits de M. Massis. En même temps il les complète et il les consacre et il complète et consacre aussi une amitié de jeunes soldats qui se prolonge par delà la tombe et qui est infiniment touchante.

Je souhaite que le petit livre sacré de M. Massis soit en beaucoup de mains plus dignes de l'ouvrir et de le feuilleter que les miennes. Je souhaite qu'il entretienne le courage héroïque de nos défenseurs, qu'il leur soit comme un ami confidentiel, qu'il leur montre — car souvent ils l'ignorent — toute la beauté de ce qu'ils font, qu'il les accompagne, aux rudes voies où ils marchent, jusqu'à la victoire ou à la mort, cette autre victoire, comme M. Massis l'a si bien montré. Ce sont des livres comme celui-ci, moitié récit, moitié réflexions et *élévations*, qu'il faut et à ceux qui combattent et à ceux qui ne peuvent pas le faire. Livre où, à chaque page, bat un cœur tout gonflé de l'amour de la patrie, suis ta bonne route vers les âmes pures qui pieusement communieront avec toi !

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

Les Forces de la France d'Hier et de Demain,
par M. Léon Polier.

Voici un revigorant petit livre qu'il faudrait mettre sous les yeux de tous les broyeurs de noir : *Les Forces de la France d'Hier et de Demain*, par M. Léon Polier (L. Tenin, 3 fr.). Professeur à la Faculté de Droit de Toulouse, l'auteur y a réuni une demi-douzaine de conférences prononcées au printemps dernier, à l'Institut français de Madrid, patronné par nos plus illustres écrivains. L'œuvre de propagande française qu'il y poursuivait alors devant un auditoire étranger peut avantageusement se parfaire, aujourd'hui, sous forme de leçon écrite, à l'usage même des Français. On a dit et répété sur tous les tons que nous nous connaissions mal. M. Léon Polier nous apprend à nous bien connaître. Et, d'abord, il s'élève contre le préjugé de notre décadence. « On semble croire, écrit-il, que cette guerre aura été comme un coup de baguette magique arrêtant une longue descente, pour nous relancer brusquement vers des sommets que nous ne connaissions plus... On est tout prêt à renier la France d'hier au profit de je ne sais quelle miraculeuse France de demain. » Certes, il n'y a pas à nier le réveil de notre énergie et de notre fierté nationales. Mais « la France nouvelle, il y a longtemps qu'elle se fait en silence ». Seulement on n'avait pas su la voir. Et c'est elle que nous montre le savant professeur, en une série de tableaux substantiels et colorés : les forces productives de la France, sa richesse matérielle, sa valeur morale, son génie qui n'a cessé de rayonner sur le reste du monde, etc. Et la conclusion s'impose : « A force d'avoir voulu considérer les choses humaines comme un pur mécanisme, l'Allemagne n'a plus su voir l'esprit qui est en elle et qui les mène, l'esprit qui échappe aux recherches exactes, qui demande l'intelligence du cœur, et qui, au fond, est plus cher aux hommes que tout le reste. Ce naufrage de l'idéalisme, dont la guerre actuelle révèle les dangers, il ne se peut que le monde l'envisage sans inquiétude. Et c'est pourquoi nous devons penser que, plus encore que par le passé, maintenant qu'il aura vu et compris, il sera prêt à se tourner vers nous. »

HENRI NICOLLE.

Face à l'Ennemi [1]

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

TROISIÈME PARTIE
Premiers Combats

I

LA FRATERNITÉ DES ARMES

Après trois semaines passées à La Louvière, nous changeâmes de secteur sans, pour cela, nous éloigner des premières lignes.

Je fus logé, avec trois autres sergents de la compagnie, dans une étroite cagna située un peu en retrait de nos tranchées. L'espace nous était mesuré et nous ne pûmes tenir que par la parfaite utilisation du moindre centimètre carré. Mais quelle fraternité dans ce petit coin!

A la guerre, l'intimité est vite nouée; des amitiés s'établissent, qu'il faudrait des années pour cimenter en des circonstances ordinaires.

Pourquoi l'amitié fleurit-elle aux jardins de la jeunesse et pourquoi est-elle si rare aux champs de l'âge mûr? C'est que les jeunes gens ont une âme neuve, simple, sans apprêt, sur laquelle l'aimant de la sympathie agit naturellement et sans effort. Mais quelle sympathie assez forte pour percer les couches successives de rouille, de poussière, de boue, de vernis, de peinture, accumulées par l'âge sur les âmes usagées?

La plupart de nos imperfections et de nos



Je me révélai prestidigitateur expert...

vices, — et pourquoi cette restriction? toutes nos imperfections et tous nos vices proviennent d'un défaut d'intelligence, j'entends de l'intelligence véritable, celle qui sourd, non des lobes cérébraux, mais du cœur. Mal conseillés par notre orgueil, nous nous laissons aveugler par les apparences et nous allons chercher des fruits sur les chardons, des fleurs parmi les grands granits roses et des sources vives au milieu des glaces du pôle.

Mais, à la guerre, ah! qu'elles comptent pour peu de chose les satisfactions de

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

l'amour-propre, et comme, suspendus nuit et jour entre la vie et la mort, nous nous persuadons aisément de l'instabilité de la fortune et de la vanité de nos vieilles vanités!

L'âme redevient naturelle et vraie comme aux premières années, et, purifiée au feu de l'épreuve, débarrassée des tartres et des scories, elle reprend en partie la fraîcheur et la grâce qu'elle avait en sortant des mains du Créateur.

Regardez les soldats qui viennent d'échapper à quelque grand péril ou qui vont, tout à l'heure, se jeter dans la fournaise. Comment ne pas se sentir attiré vers ceux dont les yeux vous disent, non pas: « je suis conseiller municipal », ou bien : « Ce complet, que je porte, il sort de chez Un Tel! », ou encore: « J'ai dix mille francs de rente », mais simplement :

— Ami, je suis autant que toi, faible, petit, misérable; ne veux-tu pas enrichir ta pauvreté de mon indigence et renforcer ta faiblesse de ma débilité?...

J'avais trois compagnons de chambre, ai-je dit: Roger, Mouché et Desnues.

Roger, vous le connaissez déjà de vue.

Desnues, brave garçon, au caractère jovial, avait pour mission de tenir au beau fixe le baromètre de notre gaieté, et d'augmenter l'ordinaire de notre popote avec les délicieux fromages de chèvre qu'il recevait du Berry chaque semaine.

Quant à Mouché, surnommé par ses camarades l'homme le plus brave du corps d'armée, il se parait, en plus de sa bravoure, d'une douceur et d'une modestie délicieuses, virginales, devrais-je dire, s'il ne s'agissait pas d'un hirsute poilu.

Quand on lui demandait pourquoi il avait été cité à l'ordre de l'armée, il répondait:

— Parce qu'il fallait une citation à la compagnie.

Et si on voulait savoir dans quelles circonstances il avait sauvé le drapeau du régiment, il se récusait:

— Ce n'est pas moi plus que tous les autres qui étaient là.

Nos loisirs de la journée s'employaient à alimenter le poêle que nous avions réussi à nous procurer au prix d'efforts dignes du génie d'un Homère. Bien que le froid commençât à sévir, le ravitaillement de l'armée en combustible ne s'effectuait pas encore de façon régulière. Seuls, les officiers et l'adjudant recevaient chacun un sac de charbon par jour. Le problème se posait donc de la façon suivante : prélever sur la part des favorisés de la fortune la part des pauvres diables que nous étions, nous quatre.

Desnues opérait chez l'adjudant. Tout en amusant celui-ci de quelque histoire plaisante, il remplissait en cachette un petit sac au gros sac sur lequel il était assis. Roger « travaillait » soit au poste de secours, soit au magasin du corps. Ma victime, à moi, était le capitaine.

Je me révélai prestidigitateur expert et je vois toujours la mine ahurie de l'aumônier en visite dans notre cagna, un jour que, revenant d'une expédition, je sortais de mes poches, pêle-mêle, mon mouchoir, du chocolat, des morceaux de coke, mon porte-monnaie, ma blague et des morceaux de charbon de bois!

Je prie qu'on remarque l'habileté et l'astuce tout à fait extraordinaires qu'il me fallait pour dérouter l'attention du capitaine et de ses ordonnances; mais, ce tribut payé à mes qualités de pickpocket, je dois, bien qu'il m'en coûte, formuler un aveu : c'est que le capitaine n'était pas dupe! Il s'amusait, au contraire, de mes manèges et il en riait dans sa barbe devant moi pour en rire aux éclats, moi parti...

Quelle désillusion, quand on m'apprit ces détails, quelques mois plus tard!

Le soir, la bougie allumée, confortablement assis sur la paille, les pieds au feu, nous devisions. De la guerre, il n'était que peu question. Nous parlions surtout du pays, de ce Berry auquel nous appartenions tous les quatre, et qui nous devenait plus cher à mesure que s'éclairait et se fortifiait notre amour pour la grande patrie.

Nous chantions les chansons patoises: *La Charibiaude, La Bergère aux Champs*, et, pour terminer, presque toujours, mes compagnons me demandaient de parler de mes voyages, eux presque aussi contents de m'entendre raconter mes souvenirs que moi de les revivre.

Je disais le Portugal pittoresque et multicolore, écharpe d'Orient nouée aux flancs de l'Espagne; l'Espagne accueillante et grave, ennemie de la fantaisie, où, dans la même journée, je fus, le matin, reçu comme un ministre et, le soir, conduit au poste entre deux alguazils; la Corse hospitalière, patrie des sangliers, où, pour mon coup d'essai, je fis un coup de maître et faillis jeter bas, de la même balle, deux gibiers de choix : mon voisin de chasse et moi; la Belgique amie, parcourue en des jours inoubliables, au-dessus de laquelle plane un visage adoré qui me sourit par delà la mort.

Et la Suisse, et l'Allemagne, et l'Italie...

Ah! que ne puis-je, à cette liste ridiculement étriquée, ajouter tous les pays du monde, et sera-t-il comblé jamais, l'ardent désir de voir qui jette mon âme vagabonde aux quatre coins de la terre?

Un silence religieux enchâssait mes paroles. Dehors, les balles volaient, les canons grondaient; des corps à corps, chaque nuit, jetaient les uns contre les autres des hommes, à quelques pas de nous. Parfois, déchirant les ténèbres et la pluie, un grand cri, hurlement d'agonie ou chant de victoire, parvenait jusqu'à nos oreilles. Mais que nous importait, à nous, qu'il y eût la guerre en Europe, le savions-nous encore?

La magie de mes paroles nous avait emportés jusqu'au monde merveilleux du rêve, et l'attention de mes auditeurs stimulant mon génie, je me dépassais et me surpassais moi-même, tour à tour profond et tendre, ému et railleur, pathétique et spirituel. Parfois, m'arrachant à l'enlizement des souvenirs et fixant mes yeux sur les yeux de mes voisins pour jouir de leurs larmes ou de leurs sourires, je m'apercevais qu'ils dormaient... Je me hâtais alors de détourner la tête, afin de me tromper moi-même, et une toux opportune permettait à mes auditeurs de se réveiller et de dispenser à mes récits un juste tribut de louanges.

Un soir, on nous prévint que le lendemain, la compagnie donnerait l'assaut d'une tranchée au Bois-Brûlé. Nous fîmes aussitôt, tous les quatre, notre testament, ceux qui resteraient dans l'attaque laissant aux autres les provisions de leurs musettes et les réserves de leurs havresacs.

Le lendemain, Mouché et Roger étaient blessés, et Desnues tombait dans une embuscade.

La foudre avait passé, frappant l'arbre à la tête et dispersant les feuilles. Et, maintenant, Roger, guéri, se bat dans le Nord, Mouché est aux Dardanelles, Desnues languit dans un camp d'Allemagne. Et je reste seul à tisonner mes cendres.

II

LA FORCE DE L'EXEMPLE

La tranchée qu'il s'agissait de prendre était de grande importance stratégique. Après plusieurs assauts infructueux tentés la veille, l'ordre était venu au commandant Blavet, qui dirigeait l'attaque: « Emparez-vous de cette tranchée, coûte que coûte. N'y épargnez aucun effort. »

Ce fut alors que le commandant Blavet désigna ma compagnie pour un nouvel assaut; mais craignant, sans doute, que les échecs de nos camarades ne nous eussent découragés, il résolut de se mettre à notre tête:

— Mes enfants, nous dit-il, je vais marcher le premier. Je compte que vous me suivrez partout.

De toutes nos bouches, une exclamation indignée. Comment pouvait-il nous poser une question pareille! Nous connaissions sa bravoure, son habileté, son sang-froid. Les plus anciens de nous l'avaient vu à l'œuvre, à Sarrebourg : une charge avec lui serait une partie de plaisir.

Par suite d'événements trop longs à raconter et dont la fatalité seule est responsable, un peloton s'égara pendant la marche d'approche. Il ne restait plus, au commandant, que les deux premières sections.

Quand il se rendit compte de la situation, l'anxiété se lut sur son visage. Que faire? Remettre l'attaque? Mais le grand jour allait paraître et l'ordre était formel :

— Prendre la tranchée, coûte que coûte.

Je le vis fermer les yeux quelques secondes et remuer les lèvres; puis, tourné vers nous, le visage grave, les yeux souriants:

— Mes enfants, allons-y!

Il partit le premier, le revolver à la main, la première section le suivant.

En même temps, partait la deuxième section, le sergent-major Dia en tête et moi derrière lui.

Les deux colonnes suivaient chacune un layon différent à travers la forêt, hors de la vue l'une de l'autre. La neige, tombée une partie de la nuit, couvrait le sol d'une couche de sept ou huit centimètres.

Les ordres reçus portaient que nous devions nous approcher le plus près possible de la tranchée, puis nous coucher pour attendre le coup de sifflet, signal de la charge.

Nous avançons, à plat ventre, à travers les balles. Les Allemands tirent au jugé, sans nous voir, à cause de la brume. De temps en temps, un cri: c'est un camarade qui tombe.

Quelle distance nous sépare de la tranchée ennemie? Très courte, sans aucun doute, car nous entendons distinctement parler les Boches.

Nous nous étendons derrière un gros chêne, Dia à gauche et moi à droite, les hommes derrière, et nous attendons...

De temps en temps, je tourne la tête : de la section, il ne reste qu'une douzaine d'hommes, mais ce sont vraiment des « hommes », vétérans de l'épopée de Sarrebourg, vétérans dont le plus vieux n'a pas dépassé la vingt-cinquième année.

Si j'avais besoin de réconfort, je le puiserais aux visages épanouis du caporal Hatton et du soldat Gauthier.

Mais non; je suis extraordinairement calme. Que puis-je craindre? N'avons-nous pas avec nous notre commandant? Un chef de bataillon, pour nos deux sections toutes seules, quelle aubaine! Avec lui, rien de fâcheux ne peut nous advenir.

Ces sentiments sont en nous, inexprimés

mais véritables. Qui dira la force de l'exemple, la puissance d'une volonté qui se substitue aux volontés environnantes, chêne qui tend son tronc robuste aux plantes grimpantes des alentours?

Cependant, les minutes passent. Nous sommes toujours à plat ventre dans la neige et le signal attendu ne se fait pas entendre. La brume se dissipe quelque peu, la tranchée ennemie est plus près que nous ne le croyions encore, six mètres, pas davantage; nous percevons tous ses bruits comme si nous étions ses hôtes.

Un seul sentiment en moi : l'impatience de bondir et de faire connaître à ma baïonnette le goût du sang. Oubliées, mes terreurs de la veille à l'annonce de l'attaque, alors que je me voyais, râlant sur des fils barbelés, criant ma douleur et ma soif! J'ai épuisé en imagination toutes les horreurs de l'attaque et je n'en garde plus que l'ivresse.

Si, cependant, une inquiétude, mais tellement burlesque, étant données les circonstances, qu'en la formulant, je ne puis m'empêcher de sourire : à rester si longtemps couché dans la neige, ne vais-je pas attraper des rhumatismes!

Le sergent-major, près de moi, plaisante. Il me pose des devinettes, chantonne, sculpte dans la neige des bonshommes grotesques, puis, ne pouvant tenir en place, il abandonne l'abri du chêne et va se poster au milieu du layon, en plein terrain découvert.

— Vous comprenez, m'a-t-il dit, ici, les arbres nous empêchent de tirer, et il faut que j'en démolisse un pour passer le temps.

Heureusement pour lui, la tranchée, toute nouvelle, n'a pas de créneaux encore et, pour tirer sur lui, les Boches doivent passer la tête par-dessus le talus. Mais Dia a l'œil vif et son fusil est toujours le premier à partir.

Je regarde à ma montre : une heure que nous sommes-là! J'appelle le sergent-major :

— Chef! chef! il doit se passer des choses bizarres derrière nous; voulez-vous que j'aille aux nouvelles?

Dia ne m'entend pas.

Je répète ma question, deux fois, trois fois...

Mais, je t'en fiche! Il est bien trop occupé à son passionnant jeu de massacre. Il tire, tire, indifférent aux balles qui, de temps en temps, le frôlent, excité, joyeux, débordant, comme un grand enfant qu'il est; et, tout en tirant, il se parle à lui-même:

— Tiens, ce gros-là, tu le vois? Ah! mon colon!... Pan!... je crois que tu en as dans l'œil.

Il recharge :

— Ah! là là! ce gosse! C'est toi qui voudrais m'avoir? Va donc te faire... pan!... moucher par ta mère!

Je le regarde, admiratif et quelque peu ahuri. C'est la première fois que je vois un soldat français sous le feu, et ce spectacle, ainsi qu'il m'arrive chaque fois qu'un sentiment violent me secoue, me donne à la fois envie de pleurer et de rire.

— Chef! voyons, écoutez-moi. Chef! chef!

— Ah! c'est vous, P...? Venez donc auprès de moi essayer votre chance. C'est amusant tout plein, et... pan!... à tous les coups l'on gagne.

Les soldats l'écoutent et rient! En vérité, se croirait-on à quelques mètres des Boches, si loin des nôtres? Que l'ennemi sorte de la tranchée et nous sommes perdus.

Mais le chef plaisante et tous les hommes s'épanouissent. Aucun danger ne menace et tout est pour le mieux du monde puisque le chef s'amuse comme à une « assemblée » du pays.

Toujours la force de l'exemple!

Cependant, l'aiguille de ma montre fait un demi-tour encore. Nous ne pouvons pas rester ainsi. Partir en avant, sans coup de sifflet, et charger seuls la tranchée? Ce serait folie!

Je m'adresse de nouveau à Dia, la voix pressante, et j'obtiens enfin la permission d'aller voir en arrière ce qui se passe.



Il partit le premier, le revolver à la main...

III

PREMIÈRE BLESSURE

Ce n'est pas sans peine que je réussis à m'arracher de mon alvéole de neige, et plusieurs guêpes méchantes me bourdonnent aux oreilles, avant que je puisse m'enfoncer dans le fourré, hors de l'atteinte des balles.

Brusquement, une plainte arrête ma rampée :

— Sergent P...! Sergent P...!

Je tourne la tête: la voix est celle du petit B..., couché en travers du boyau.

— Sergent P..., venez me panser; j'ai le bras cassé et la jambe aussi : je ne puis pas bouger!

J'achève à peine de me remettre de l'émotion de cet appel qu'une seconde voix s'élève, celle de J... :

— Et moi aussi, sergent P..., je suis blessé : j'ai une balle dans le ventre; venez me chercher!

O mes pauvres soldats! mes pauvres petits! comme leurs plaintes me font mal!

Je leur crie de patienter, que je ne puis pas m'arrêter maintenant, mais que je vais revenir, bientôt, dans quelques minutes...

Ils ne veulent rien entendre et leurs appels continuent, plus pressants et plus lamentables à mesure que je m'éloigne.

— Sergent P...! Sergent P...! ne nous abandonnez pas!

Un moment, la tentation me vient de me précipiter à leur secours. Mais, la mission qui m'est confiée?...

Je continue ma route et j'arrive à la clairière d'où sont parties nos deux colonnes. Une cabane de bûcheron couverte en terre se tasse dans un coin. Entre elle et moi, une dizaine de corps inertes. Il y a donc eu combat ici, par derrière nous, et nous ne nous sommes doutés de rien!

Je m'approche de la cabane. De l'un de ceux qui sont couchés, une voix étouffée :

— Sergent, sergent, couchez-vous!

— Me coucher? et pourquoi donc?

— Couchez-vous! couchez-vous! ou vous êtes mort!

Tellement impérieuse la voix, que, machinalement, j'obéis.

A peine me suis-je laissé choir que, d'un fourré situé à quelque dix pas, un coup part qui m'est certainement destiné. La balle touche le sol un demi-mètre avant d'arriver à moi, laboure la terre et s'arrête juste à mon œil droit, après avoir traversé la paupière.

Je regarde le sang couler et faire, sur la terre, une large tache. Je ne doute pas que j'aie l'œil crevé. Cependant, pour m'en assurer, je ferme l'œil gauche, ô joie! j'y vois encore! Il s'en est fallu d'une ligne que la catastrophe n'arrivât.

J'interroge à voix murmurée mon voisin, celui qui m'a sauvé la vie par son avertissement. J'apprends que le commandant Blavet a été tué, que tous ceux qui l'accompagnaient sont tués ou blessés.

Je comprends, maintenant, pourquoi nous attendions en vain le signal!

Les Boches ont fait une contre-offensive; ils occupent le front entier de la forêt face à nos lignes, et ce sont eux qui viennent de tirer sur moi.

Quel parti prendre?

Si j'essaie de me lever, les Boches qui, à quelques pas de là, guettent et qui croient m'avoir tué par leur coup à bout portant, tireront sur moi de nouveau et ne me manqueront pas, cette fois. Je vais donc rester tranquille à attendre les événements : la prudence et la sagesse me le conseillent...

Mais les autres, là-bas, qui attendent et qui, si je ne vais les prévenir, se feront surprendre?...

Un court combat intérieur, puis, le sentiment du devoir l'emporte.

Oh! je n'écris pas ceci pour quêter des louanges. Je dois rougir, au contraire, de ces hésitations, qui montrent combien est superficiel mon courage.

Je dis à mon voisin de ne pas remuer, quoi que je fasse. J'attends quelques minutes pour détourner de moi l'attention des Boches; puis, me ramassant sur moi-même, je fais deux prodigieux sauts de carpe qui me jettent (je ne me serais pas cru capable de semblable prouesse) : l'un, de l'autre côté de mon voisin; l'autre, par derrière la cabane.

J'ai, maintenant, la cabane entre les Boches et moi : je suis sauvé.

Un blessé de ma section est là, couché, perdant son sang en abondance. Je le panse rapidement, puis, prenant son fusil pour remplacer le mien laissé devant la cabane,

me voilà parti à la recherche des camarades. Je m'égare à travers les fourrés et j'arrive en vue de la tranchée ennemie. Là, une fusillade m'accueille. Je rebrousse chemin, reviens à la cabane, repars... Et je m'égare encore!

Enfin, je rencontre Gauthier, un de mes hommes, de tous ces braves le plus brave peut-être, puis le caporal Hatton et deux autres hommes encore.

Ils m'apprennent que le sergent-major, ne me voyant pas revenir, a battu en retraite. Hatton et Gauthier ont essayé de ramasser les blessés; mais il eût fallu des brancards et ils ont dû se contenter de panser leurs camarades.

Dia et le reste de la section ont disparu.

Un à un, nous nous défilons dans le bois. Gauthier est tué et nous arrivons quatre à notre tranchée, quatre: tout ce qui reste d'une demi-compagnie.

Les camarades me font un accueil qui me touche. J'ai été vu avec mon visage couvert de sang et on me croyait mort. Je demande des détails. Le commandant a bien été tué. Dia, blessé, a été fait prisonnier par une patrouille boche. Blessé également et prisonnier le lieutenant. Blessés, Monché et Roger.

L'attaque a échoué, mais l'honneur est sauf.

Si long que soit ce récit, il ne contient qu'une minime partie des péripéties de la journée. Je ne puis, cependant, passer sous silence la conduite du caporal Thépin, l'homme aux fils de fer et aux deux jours de consigne, — vous le rappelez-vous?

Comme j'étais derrière la cabane, en train de panser le blessé, je le vois arriver, debout, à l'autre extrémité de la clairière. Je lui montre les Boches tout près, et je lui fais signe de se baisser. Il ne m'écoute pas.

— Mais ils sont là! lui dis-je.

Oh! ce geste superbe d'indifférence!

J'appris, par la suite, que, cinq fois, il était parti en patrouille, volontairement, et qu'à chaque fois, il avait laissé ses hommes en arrière pour s'en aller seul à la découverte.

— Pourquoi ne vouliez-vous pas vous baisser? lui demandai-je.

Ecoutez cette réponse :

— On m'avait chargé de savoir où se trouvaient les Boches. Il fallait bien que je reste debout pour qu'ils me tirent dessus et que je voie d'où partaient les balles!

Le caporal Thépin n'a pas la médaille militaire...

(A suivre.) *Lieutenant JACQUES P...*

(Illustrations de P. THIRIAT.)

NOTRE ÉDITION DE LUXE



Beaucoup d'abonnés nous demandent à quelles conditions ils peuvent recevoir

L'ÉDITION DE LUXE DES « ANNALES »

imprimée sur papier fort, gravures tirées sur vélin surglacé, expédition sous pochettes.

Le prix de cette édition, particulièrement recommandée aux collectionneurs, est de :

France et Colonies: Un an, 16 francs. Six mois : 8 fr. 50
Union Postale. . — 22 francs. — 11 fr. 50

Les abonnés qui voudraient substituer l'édition de luxe à l'édition courante doivent nous envoyer autant de fois 40 centimes qu'il leur reste de mois d'abonnement à courir.

Revue Financière

Lundi, 31 janvier 1916.

La Banque de France en 1915

De haut style et de haute portée, le compte rendu des opérations de la Banque de France pendant l'exercice 1915, fait au nom du Conseil général par le gouverneur, M. Georges Pallain, présente un intérêt particulièrement vif et une importance capitale au regard de la vie financière et économique du pays, et les circonstances actuelles donnent à ce document un relief saisissant.

D'une façon magistrale, l'éminent gouverneur définit le rôle de notre grand Etablissement d'émission : « Seconder l'énergique et patient effort de la nation, pour adapter son économie aux conditions d'une guerre qui nécessite la mise en œuvre de toutes les ressources et de toutes les activités ; donner à l'Etat, pour les besoins de la Défense nationale, dans toute son étendue, le concours compatible avec le crédit du billet de banque. »

La Banque de France a su tenir ce rôle avec sa *maestria* habituelle ; on peut même dire qu'elle s'est surpassée en 1915.

La diminution du portefeuille d'effets prorogés, ramenés de 3 milliards 478 millions à 1 milliard 838 millions, l'accroissement de 200 à 400 millions du portefeuille d'effets régulièrement payables à l'échéance, attestent l'amélioration de la situation économique générale et l'acheminement vers un régime plus normal des transactions commerciales.

La reprise du commerce international n'est pas moins remarquable et c'est avec satisfaction que l'on constate que le commerce américain abandonne la pratique du paiement préalable et revient au tirage sur la France. Cette amélioration des usages de paiement facilitera d'ailleurs les conditions de nos règlements aux Etats-Unis.

Nous ne pouvons suivre ici M. Pallain dans la question si complexe des changes étrangers. Rappelons seulement que l'altération de notre change provenait de l'excédent de 5 milliards et demi de notre commerce spécial d'importation sur notre commerce spécial d'exportation. Les méthodes traditionnelles, notamment l'élévation du taux de l'escompte, n'étaient pas de mise dans cette crise particulière des changes. Quant à l'exportation d'or, elle présentait divers inconvénients ; la Banque n'y a eu recours que dans la limite d'un milliard, et, grâce aux apports bénévoles du public, ces sorties ont été plus que comblées puisque son encaisse-or atteignait à la fin de l'année 5 milliards 80 millions, dépassant tous les *maxima* antérieurs.

Grâce à une importante provision de change en vue des besoins de sa clientèle, la Banque de France était préparée à intervenir sur le marché du change pour en régulariser les mouvements dans une certaine mesure. Ses remises sur l'étranger livrées en 1915, tant à sa clientèle directe qu'au marché public, ont atteint près de 800 millions.

La Banque s'est également entremise entre les banques anglaises et américaines, d'une part, et les banques françaises, d'autre part, pour faciliter à celles-ci les crédits d'acceptation. Et, en travaillant à la mobilisation des sympathies américaines, elle a préparé la négociation de l'emprunt franco-anglais de 500 millions de dollars.

On sait l'appoint considérable (un cinquième) apporté par la clientèle de la Banque à la souscription de l'Emprunt de la Défense nationale.

De toutes manières, on peut dire que, en 1915, la Banque de France a bien mérité du pays ; et, en même temps, sa situation propre s'est encore renforcée. Elle a même accru son dividende à 208 fr. 33, en 1915, contre 197 fr. [illegible]1 en 1914. Ses actions constituent des titres de premier ordre.

Valeurs Américaines

Il découle, pratiquement pour nos lecteurs, de l'exposé succinct que nous venons de faire de la ligne de conduite suivie par la Banque de France dans la question si délicate et si complexe des changes sur l'étranger, que la vente des valeurs américaines est assurément l'un des correctifs les plus puissants de notre change sur les Etats-Unis.

Ce moyen, déjà employé avec d'heureux résultats, mais d'une façon assez modérée depuis quelques mois, mérite de l'être avec plus d'intensité.

Le Trésor britannique, s'inspirant de l'opération déjà effectuée il y a quelque temps par le gouvernement français, vient d'élaborer un projet de « mobilisation des valeurs américaines », sur lequel nous ne pouvons nous étendre ici et qui envisage l'achat de ces valeurs pour 10 milliards de francs, voire 20 milliards si possible, avec l'intention de les revendre sur le marché américain. Ces achats ont d'ailleurs commencé et le réflexe s'en fait sentir au Stock-Exchange et sur le marché de New-York.

Il importe donc aux détenteurs français de valeurs américaines ayant un marché à New-York de ne pas tarder à vendre ces titres dans les conditions actuelles des marchés, où cette opération apparaît comme excellente.

Nous signalions, il y a huit jours, l'offre de rachat à 472 fr. 50 net des obligations 4 0/0 *New-York New-Haven*, faite par la banque Morgan, Harjes et Cie. Sur la base du dernier coupon encaissé, et au prix de rachat proposé, ces obligations rapportent annuellement 19 fr. 43, taux de revenu soumis aux augmentations éventuelles d'impôts, alors que le produit de ce rachat, remployé en *Rente Française 5 0/0*, assurerait un revenu annuel de 27 fr. 07 net de tous impôts présents et futurs : résultat dû, pour une bonne part, à ce que le taux *actuel* du change américain permet la réalisation d'un bénéfice tout spécial, qui n'existerait plus dès que le change serait redevenu normal.

Rappelons que l'opération, ainsi que toute autre de même nature, a pour effet de faciliter au gouvernement français les opérations de change nécessitées par les commandes passées aux Etats-Unis. Les porteurs d'obligations américaines ont ainsi un intérêt moral en même temps que matériel à remplacer leurs fonds en rente française nouvelle 5 0/0.

Placements Temporaires en Bons de la Défense nationale

Le CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS reçoit sans frais les souscriptions aux Bons de la Défense Nationale.

Les intérêts de ces bons étant payables d'avance, le souscripteur n'a à verser que : 99 francs pour un bon 4 0/0 remboursable à 100 francs dans trois mois, 97 fr. 50 pour un bon 5 0/0 à six mois, 95 fr. pour un bon 5 0/0 à un an, et ainsi de suite pour les autres coupures.

Province de Buenos-Aires
Emprunts 1908, 1909, 1910, 1911, 1912 et 1913

Les difficultés d'ordre fiscal qui retardaient le règlement des coupons des Emprunts ci-dessus en titres « funding » de l'Emprunt de consolidation 5 0/0 or 1915 étant complètement aplanies, ce règlement s'effectue dès à présent aux guichets des Etablissements qui étaient respectivement chargés du service desdits emprunts.

Des notices faisant connaître tous les détails de l'opération sont à la disposition des intéressés.

(Déclaration faite au Timbre le 18 novembre 1915.)

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.

Le Gérant: VINSONAU.

Ce N° contient une estampe hors-texte, en taille-douce et en couleurs, par LUCIEN JONAS

LES ANNALES



A. RAPEÑO

DANS CE NUMÉRO :

Première Lettre

AUX JEUNES FRANÇAIS

par

M. LOUIS BARTHOU

Ancien Président du Conseil

13 Février 1916

CHANTECLER

Le N° 25 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

UN·AN·6 MOIS

FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50

UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50

51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1703. — 13 FÉVRIER 1916

EDITION·DE·LUXE

UN·AN·6 MOIS

FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50

UNION·POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr 50

51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



SOUVENIR D'ALSACE : UN PORTRAIT INÉDIT DU GÉNÉRAL JOFFRE


Photo. GERSCHEL

NOTRE NOUVEAU COLLABORATEUR
LOUIS BARTHOU
ancien Président du Conseil

Notes de la Semaine



Souhaits de Bienvenue

Il me sera permis de souhaiter la bienvenue à notre nouveau collaborateur. Aucun devoir ne peut m'être plus agréable; aucun ne m'est plus aisé. Qui ne connaît M. Louis Barthou? Hier encore, les auditeurs de l'Université des *Annales* se pressaient pour l'applaudir. Ils le liront comme ils l'écoutaient, avec plaisir, avec fruit. Ils ne priseront pas moins l'écrivain que l'orateur. Je voudrais leur rappeler, en quelques mots précis, ce qu'ils n'ignorent pas assurément, et esquisser le portrait de l'éminent homme d'Etat qui va leur parler chaque semaine.

Sa carrière fut extraordinairement précoce. Né à Oloron, le 25 août 1862, il est un montagnard, mi-basque mi-béarnais. Les influences de cette double origine constituent, en se combinant, sa physionomie. Du Béarnais il possède la clairvoyance avisée, du Basque l'énergie entreprenante. Ces qualités ne se neutralisent point. Elles se tempèrent, se coordonnent sous la discipline d'une ferme volonté. Elles se reflètent jusque dans la personne de l'ancien président du Conseil. Tout, en lui, donne l'impression de la force; non de la force brutale et massive d'un géant du Nord, mais de la force impétueuse et tenace d'un petit fantassin de notre armée. Le corps n'est pas un grand corps, c'est un corps vigoureux, ramassé et vif, bien organisé et bien nourri, assuré d'un libre jeu par l'exact équilibre des nerfs et des muscles. Le front est largement modelé, la voix limpide, le regard direct, interrogateur. Seul, le lorgnon, carrément posé sur un nez court, embourgeoise ce profil, en accusant la tare moderne des intellectuels laborieux : la fatale myopie... A ce physique correspond un moral approprié. M. Barthou a la passion de la clarté et de l'ordre. Son esprit ne s'attache pas aux chimères, il se propose des buts réels; il avance avec méthode dans la direction qu'il a choisie. Tout de suite s'affirment ces divers traits de caractère, dont le plus remarquable est une universelle curiosité. L'adolescent Louis Barthou s'intéresse à mille choses, et ce qu'il fait, il le fait ardemment. Etudiant en droit à Bordeaux, il remporte six premiers prix aux concours de fin d'année. Il vient chercher à Paris le parchemin de docteur, puis il retourne parmi ses compatriotes qui le chargent de les représenter. Député à vingt-sept ans, quatre ans plus tard il reçoit de M. Casimir-Perier, l'offre du sous-secrétariat d'Etat des Colonies. A trente-deux ans, il prend le portefeuille des travaux publics. Il appartient à la génération des jeunes parlementaires qui, peu à peu, se substitueront aux vieux doctrinaires de 1848. Au sein de la troupe ministérielle, il a tenu les plus importants emplois, dirigé l'Intérieur, la Justice, l'Instruction publique et les Beaux-Arts. Ce dernier poste flattait ses préférences secrètes. Toujours la littérature l'attira. Sur les bancs du collège, il composait des vers élégiaques qu'il proposait ingénument à l'admiration de ses condisciples.

« Dans le vieux lycée, au pied des Pyrénées, raconte-t-il quelque part, tout le monde rimait. Nous cherchions des états d'âme troublants et démesurés. Personnellement, je me figurais que le premier devoir d'un poète était d'être amoureux, le second de mourir de cet amour. Ayant ainsi décidé, je réalisai un poème où je mourais d'amour, et le présentai (comme étant de Lamartine) à un camarade de Lamartine! Mais oui... pour savoir si vraiment je ne pouvais pas rivaliser avec ce demi-dieu qui hantait mes pensées. Mon ami me combla d'orgueil en jugeant le poème parfait et en l'apprenant par cœur. Huit jours plus tard, sûr de moi, je ne craignis pas d'avouer ma supercherie et de me révéler le véritable auteur des vers. Mon adulateur n'hésita pas à briser mes illusions. Il avait mal lu, ledit poème était exécrable et tout au plus bon à faire des papillotes. »

Ce goût pour les lettres, Louis Barthou l'a conservé, cultivé; il y a puisé le meilleur des réconforts contre l'amertume et les inévitables déceptions de la politique. Lorsqu'il était las de soutenir le lourd fardeau des affaires, après les combats de la tribune, la présidence des commissions et l'interminable défilé des audiences, il éprouvait un inexprimable soulagement à feuilleter les beaux livres que sa patience de bibliophile a réunis, à classer ses manuscrits précieux, à méditer une heure parmi les morts, plus désintéressés et plus sûrs que les vivants... Son activité, d'ailleurs, ne trouve aucune douceur à la paresse. Quand elle n'est plus absorbée par les soucis du pouvoir, elle se consacre à quelque œuvre de longue haleine, souvent interrompue et reprise avec délice. C'est ainsi que nous eûmes un *Mirabeau* fameux dès sa naissance, et que nous aurons bientôt un *Lamartine*. Depuis qu'il a livré la plus glorieuse de ses batailles, — une bataille qui nous en a fait gagner d'autres —, depuis que son effort personnel, intense, victorieux de manœuvres sournoises et de violents assauts, a assuré le vote de la loi militaire de trois ans, un ostracisme mystérieux l'écarte des conseils du Gouvernement. Il regarde en témoin, se dérouler la formidable tragédie dont il pouvait être un des acteurs. L'opinion, les circonstances, la logique, ses initiatives, ses antécédents le désignaient pour y jouer un des rôles principaux... Il ne s'étonne de rien. Il est philosophe...

Mais l'action ne s'exerce pas exclusivement dans les sphères officielles. La parole et la plume indépendantes sont de puissants aiguillons. M. Barthou a le devoir d'en user, de donner des avis, d'émettre des jugements, de signaler des erreurs, de stimuler les courages, d'affermir les espoirs et les certitudes, bref, de dire son mot sur une guerre qu'il prévoyait et qui l'a frappé au cœur... Hélas!... Nul ne saurait exhorter les Français de demain avec plus d'autorité que ce père si cruellement déchiré... Il s'est laissé convaincre. Il a cédé aux instances du directeur des *Annales*... Qu'il soit le bienvenu dans notre maison.

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRE A UN JEUNE FRANÇAIS

LE FLAMBEAU SACRÉ

10 Février 1915.

Vous avez, mon jeune ami, dépassé de quelques mois votre seizième année. Cet âge, qui vous rend attentif aux péripéties du drame le plus tragique de l'histoire, ouvre devant vous l'espoir d'une vie d'homme pour en suivre les conséquences et pour y collaborer. Vous appartenez à ces générations qui, ayant eu le profit de la victoire, auront les soucis de la paix et la responsabilité de son organisation. Leur tâche sera rude. Je vous dirai là-dessus, au cours des événements et dans la suite des semaines, toute ma pensée. Les difficultés que la guerre laissera après elle ne seront pas moindres, pour être d'un autre ordre, que celles de la guerre elle-même.

Le salut du pays est, à l'heure actuelle, la seule question qui se pose. Nos devoirs et nos sacrifices ont la force d'un impératif catégorique. Chacun sent ce qu'il peut et ce qu'il doit faire. La complexité des moyens, dont la recherche et la réalisation soulèvent tant de problèmes, n'affaiblit pas la clarté souveraine du but noblement poursuivi en commun. Nos cœurs, nos volontés, nos énergies, sont unis pour chasser l'envahisseur. Nous voulons tous la victoire et tous nous voulons la même victoire. La partie qui se joue est décisive. Les heures les plus cruelles de notre longue histoire, où tant de détresses se mêlent à tant de gloire, n'ont rien connu de semblable. L'enjeu est sans précédent. On ne saurait trop redire qu'il s'agit pour la France d'être ou de ne pas être, de vivre ou de mourir, de s'élancer, libérée, agrandie, ennoblie, vers des destinées plus hautes ou de sombrer sous la domination d'un ennemi implacable. Le devoir ainsi offert est terrible, mais il est simple. Il n'est personne qui ne puisse en prendre sa part.

Autour de vous, quels beaux exemples! Votre père, parti sous-lieutenant, a trois galons qu'il a bien gagnés. L'attaque de Tahure lui a valu la croix de guerre. Je sais que les fatigues de ces dures campagnes, où il a vécu au milieu de ses hommes, qui l'adorent parce qu'ils le sentent bon, courageux et juste, n'ont pas altéré sa santé. Ne m'a-t-il pas écrit, avec une joie où il passait un léger défi, qu'il se porte mieux dans les tranchées que dans son étude et qu'il préfère la boue des boyaux à la poussière des dossiers?

Ce n'est pas une gageure. La guerre, le plein air, l'activité, ont opéré des transformations surprenantes. Il est des « Poilus » (je n'aime pas beaucoup ce mot, où l'on voit moins les vertus morales qu'un certain aspect physique), il est des « Poilus » dont le changement, à leur avantage, était tel que j'ai eu, sur le premier moment, quelque peine à les reconnaître. La vie militaire ne sera pas sans produire des effets durables. Je crois que la guerre exercera sur l'hygiène générale une influence heureuse. On se soignera moins ou, plutôt, on se soignera mieux. Ne soyez pas étonné si votre père demande sa place dans vos exercices et dans vos jeux physiques. Un notaire perdra-t-il de sa gravité professionnelle ou aura-t-il moins d'autorité dans la rédaction des actes parce qu'il aura le souci, rapporté des camps, comme on disait autrefois, d'assouplir ses muscles au grand air? En attendant, ce parfait notaire est un parfait capitaine, attentif à ses devoirs multiples, prenant au sérieux sa responsabilité et son métier, plus soldat que comptable — n'est-ce pas un paradoxe? — et destiné, sans doute, à conquérir de nouveaux galons, puisque enfin! on se décide à faciliter aux officiers de la réserve et de la territoriale, non moins méritants que les autres, l'accession aux grades supérieurs.

Pendant que votre père poursuit ainsi, avec un courage tranquille et la plus confiante bonne humeur, la carrière nouvelle à laquelle il paraissait si peu destiné, j'ai appris que votre mère, dont la fierté sait taire... ou dissimuler les inquiétudes, continue à donner ses soins aux blessés de l'hôpital auxiliaire où elle est infirmière. Elle a son diplôme. Ce n'est pas assez dire. Elle avait, au moment de la déclaration de guerre, un diplôme, vieux déjà de cinq ans, obtenu après un examen consciencieusement préparé et passé avec la plus brillante maîtrise.

J'entends souvent reprocher aux hommes qui furent mêlés aux affaires publiques de n'avoir pas assez songé à la guerre, ou de n'y avoir pas cru, ou de nous y avoir mal préparés. Le reproche n'est pas sans justice. Mais il ne peut pas atteindre les femmes. Par milliers et par milliers, elles s'étaient, en temps de paix, exercées, dans les trois grandes sociétés de la Croix-Rouge, au devoir que la guerre pouvait leur réserver. Bénie soit leur prévoyance! On ne saurait faire le compte des blessés qui, sans elles, n'auraient pas reçu, en temps utile, les soins nécessaires. Elles ont sauvé et rendu à l'armée ou au pays des forces innombrables.

La guerre a réhabilité au dehors la femme française, que les romans, les pièces de théâtre et les généralisations injustes tendaient à discréditer. Le dévouement n'exclut pas la grâce et la vertu ne cesse pas d'être louable parce qu'elle s'accompagne de charme et même, j'ose le dire, d'un peu de coquetterie. Je viens du dehors. La femme française y est respectée et adorée. En se révélant à elle-même, ou plus simplement, en étant elle-même, elle a vaincu les préventions et elle a dissipé les préjugés. Il a suffi de la connaître pour l'estimer. Elle a des trésors de bonté, de courage et d'endurance dont le monde s'émerveille.

La femme française a été la providence des blessés. Il y a dans la reconnaissance de ces braves gens beaucoup de tendre émotion et un peu d'étonnement. Ils ne savaient pas qu'on pût être belle et bonne, riche et simple, ni que tant de mains fines, délicates et soignées fussent aptes à de certaines besognes. La guerre, qui nous coûte si cher, hélas! en sang versé et en pertes irréparables, se traduira par un inappréciable bienfait social, si elle a eu ce résultat, auquel je crois pour ma part, de rapprocher les conditions, d'apaiser les haines fratricides, de nous faire mieux connaître les uns aux autres. La tranchée et l'hôpital, là-bas votre père, ici votre mère, nous préparent une France nouvelle dont aucun Français ne sera exclu pour vice d'origine, de condition sociale, d'opinion politique ou de confession religieuse. Je persiste à penser, malgré le démenti de quelques faits, où j'aime à voir une exception, que certaines des choses dont nous souffrions hier ne se reverront pas demain. Si on les tente, elles se heurteront à une indignation et à une résolution qui n'en toléreront pas le retour. La victoire serait une dérision criminelle si elle était exploitée par un parti. Voulue, préparée, achevée par la France, elle doit profiter à toute la France!

Je vous dis, mon jeune ami, des choses graves. N'en soyez ni surpris ni inquiet. Les événements, que vous suivez avec passion, ont mûri votre jugement, qui devance votre âge. J'essaierai de vous renseigner sans vous assombrir. Nous causerons toutes les semaines, non selon un plan méthodique, abstrait et pédant, dont la vie serait absente, mais au hasard même des événements que la vie nous apportera. J'appartiens à une génération qui, sans avoir dit son dernier mot et sans se refuser le droit à l'action, sent monter derrière elle les forces neuves où puisera l'avenir. Avant de leur transmettre le flambeau sacré, notre devoir est de les entourer, de les guider, de leur donner le bénéfice de notre expérience, de nos épreuves, de nos espérances et de nos déceptions. Les jeunes troupes ont besoin, pour aller au feu, d'être bien encadrées. J'ai gagné quelques chevrons dans les rudes batailles de la vie. Je sais ce qu'elle est et je sais ce qu'elle vaut. Je la juge sans amertume comme sans enthousiasme. Du moins, ai-je appris à la regarder en face. Nous traversons une heure où c'est le devoir de chacun d'aller jusqu'au fond de lui-même pour donner à la France ce qu'il a de meilleur, et pour solliciter d'un effort vigoureux ce qu'il peut y avoir de meilleur dans les autres. Vous m'avez demandé, mon jeune ami, mes impressions et des conseils. J'ai accepté, certain de n'y pas trouver un moindre profit que vous. Et il m'a semblé qu'il ne serait ni indiscret, ni imprudent de prendre en tiers le grand public des *Annales*, dont la variété, l'impartialité et le sage patriotisme me sont connus. C'est une bonne tribune. J'en aurai le respect et je m'efforcerai de m'en rendre digne en n'y apportant que des paroles désintéressées et sincères. Je ne prétends pas à l'infaillibilité. Il m'arrivera de me tromper. Mais n'est-ce pas déjà rendre un service au public que de se tromper loyalement devant lui?

LOUIS BARTHOU,

député, ancien président du Conseil.



Les Lettres de la Cousine

C'est la Guerre

Ma chère cousine.

Nous causions l'autre jour philosophie avec ma chère amie, Mme Siegfried, pas de cette philosophie transcendante qui établit des systèmes, énonce des théories et résoud la question du vouloir-vivre, mais la tendre philosophie qui aide à rendre la vie moins cruelle et d'un commerce plus aimable. Philosophie à la portée de tous, et dont le besoin se fait durement sentir en ce temps d'épreuves.

Nous reconnaissions ensemble que la grande sagesse est justement de s'adapter étroitement aux choses, aux événements, aux saisons, et de profiter des leçons de la nature, non dans un sentiment de révolte, mais avec une sensibilité toujours plus vive, et une volonté plus agissante et plus souple... La vie, chacun sait cela, a besoin d'être achetée par le sacrifice et l'effort; si jamais vérité trouva sa place aujourd'hui, c'est bien celle-là. Nos existences ne valent qu'en raison même des sacrifices, petits ou grands, des efforts innombrables, faits pour barrer la route à la douleur, pour adoucir les peines et mettre la grâce d'un sourire sur les jours de deuil que nous traversons... Quand le pessimiste M. de Voltaire écrivait quelque part : « Les mouches sont nées pour être mangées par les araignées, et les hommes, pour être dévorés par le chagrin. », je ne suis pas bien sûre que M. de Voltaire ait eu raison, car les hommes ne doivent pas se laisser dévorer par le chagrin puisqu'ils ont en eux la force de le dépasser, et les femmes, qui ont reçu la jolie mission de consoler sur terre, ne peuvent oublier la noble tâche qu'elles ont à remplir ici-bas en ce temps de chagrin universel. Il y a donc mieux à faire qu'à se laisser dévorer...

« Voyez-vous, me disait mon amie, la guerre nous aura appris bien des choses... »

Et cela est vrai... A sa terrible école nous nous retrempons, nous savons, maintenant, distinguer entre les vraies angoisses et les futiles inquiétudes auxquelles nous donnions les noms de la douleur; nous savons nous accommoder aux incommodités de la vie, nous ne prenons plus le superflu pour le nécessaire, ni la fantaisie pour le devoir... Nous avons perdu le goût du luxe, et compris la beauté du travail... et, surtout, nous avons appris à aimer les autres plus que nous-mêmes!... Nous avons compris que le faible est quelque chose de sacré qu'il faut défendre, et que notre bonheur propre nous est moins cher que celui cherchant asile près de nous; nous avons retenu que l'âme ne doit pas être une élégie toujours en pleurs, mais une poésie, dont le chant tendre, harmonieux inspire une immense espérance à travers la terre.

» Nous avons inscrit dans nos cœurs en lettres d'or, cette grande pensée que plus on est malheureux, plus on a de devoirs envers soi-même et envers les autres. Nous avons perdu ces habitudes de sensibleries si éloignées de toute vraie bonté, et ces faiblesses et ces apitoiements sur nous-mêmes, qui ne sont qu'une forme détestable et exaspérée de l'égoïsme. En revanche, nous avons pris la volonté d'une sorte de stoïcisme actif, qui nous fait supporter nos peines avec douceur et voler au secours de la souffrance avec fermeté... La guerre aura, par quelque côté, formé et peut-être haussé la tendresse féminine et jeté une lumière ardente dans tous les cœurs de bonne volonté... Les femmes, aujourd'hui, voyagent dans les rêves (selon le mot du poète), au delà du possible, au delà du connu. Et il faut espérer, il faut vouloir aussi, après la guerre, que cet état d'oubli de soi persiste, et que les hommes ne recherchent point seulement d'être heureux, mais gardent l'idéal d'un bonheur à donner.

» *Sentir son cœur se fondre au son d'une parole,*

a dit Victor Hugo, dans un de ses plus beaux vers, c'est justement le sentiment que je souhaite aux femmes, surtout si cette parole est une parole de pitié pour la misère ou la douleur. »

Et, tandis que nous discutions à perdre haleine sur toutes ces choses, qui sont la philosophie du cœur, — philosophie à notre taille, — mon amie reprit, avec un bon sourire maternel et indulgent :

« Moi, c'est bien simple, depuis la guerre, j'ai adopté un système dont je me trouve très bien : chaque fois, à la maison, qu'une chose ne marche pas au gré de nos désirs, chaque fois qu'un ennui surgit ou qu'une déception nous frappe, ou qu'une peine s'insinue au cœur de l'un de nous, je dis : « Mes enfants, ne nous plaignons pas... » C'est la guerre... C'est la guerre!... » Et cela clôt toute discussion, cela arrête toute récrimination, cela annihile tout regret... C'est la guerre... C'est la guerre!... C'est-à-dire, c'est la grande épreuve où tout le monde étant malheureux, l'à peu près est déjà du bonheur.

» Vous ne vous doutez pas comme mon système porte ses fruits : un serviteur manque-t-il à son service... Je pense : « C'est la guerre... C'est la guerre!... », un enfant tombe-t-il malade... Je me dis : « Il est là..., ne gémissons pas..., cela » pourrait être plus mal... C'est la guerre... « C'est la guerre!... » Moi-même éprouvai-je un de ces ennuis profonds qui m'auraient bouleversée jadis, tout bas je me répète : « C'est la guerre... C'est la » guerre!... Prends ton mal en patience... » Et je retrouve ma sérénité...

» Et je goûte si bien les effets de cette philosophie optimiste, qu'après la guerre, je crois y recourir encore... Mais cette fois je dirai : « Ne nous plaignons pas... C'est la paix!... C'est la paix!... » Et j'entendrai par là : Nous aurons tellement souffert de la guerre, que la paix devra nous trouver indulgentes, quoi qu'il arrive.

Et je pensai, en écoutant mon amie, à cette maxime de la Rochefoucauld si éloquente, si belle dans sa sécheresse hautaine : « Le bonheur et le malheur des hommes ne dépendent pas moins de leur humeur que de leur fortune... »

Il faudrait avoir toujours l'humeur de mon amie et dire avec elle, d'un ton amène : « C'est la guerre... C'est la guerre!... », et déclarer ensuite avec allégresse : « C'est la paix... C'est la paix... » Mon amie est la preuve vivante que l'adaptation constante de son cœur aux événements est le commencement du bonheur et peut-être la grande sagesse.

Garder une humeur paisible au temps paisible, et se faire une âme forte aux jours troublés... Penser quelquefois, avec Montaigne, qu'on ne sautera jamais au delà de son ombre, et qu'on n'aura jamais le coude plus long que le bras, mais être prêt à sauter jusqu'aux limites de son ombre, et user de son bras de toute la force dont il dispose... Se dire, avec Pascal : « Ce qui est petit est petit, mais, être constamment fidèle aux petites choses, c'est quelque chose de très grand. » Tirer parti de la destinée, se pencher vers ce qui souffre, mettre son âme au diapason des événements, accorder son esprit avec la situation du moment, ou plus simplement, « s'adapter », c'est peut-être le grand secret des femmes et leur force... et leur meilleure philosophie...

C'est pourquoi je livre ici le système plein de tendre optimisme de mon amie... Que mes cousines disent avec elle, chaque fois qu'elles en trouveront l'occasion : « C'est la guerre... C'est la guerre... », et qu'elles répètent plus tard, avec le même esprit de gentil sacrifice : « C'est la paix!... C'est la paix!... » Voilà la grâce que je leur souhaite.

YVONNE SARCEY.

LES CONFÉRENCES
de l'Université des Annales

La Poésie des Chants Russes

C'est devant un public nombreux et charmé, que M. Henri Cain fit connaître la poésie de ces chants étranges qui sont toute l'âme de la Russie.

Dans une causerie très courte, mais extrêmement documentée, M. Henri Cain initia son auditoire à quelques scènes de la vie russe, montrant combien ce peuple aime les chants qui se transmettent de génération en génération.

A travers cet énorme empire, tout le monde chante... Les pauvres chantent leurs misères, leur tsar, leurs aïeux, leurs joies, leurs détresses. Ils chantent qu'ils sont les pauvres du Seigneur... Ils chantent surtout la gloire de leur patron vénéré, saint Jean Chrysostôme. Sans instruction musicale, ces malheureux composent de belles mélopées tristes, et les riches boyards attendent avec joie ces vagabonds qui portent dans leurs guenilles aux couleurs voyantes, toute la poésie de leur pays.

Enfin, dit le conférencier, aucun peuple n'est aussi amoureux de la musique, et nous comprenons cet amour passionné, lorsque Mme Félia Litvinne, parée de vêtements de son pays, vient belle et grave nous dire les chansons de sa steppe... Le Hopack fut bissé et la grande artiste remporta le succès auquel elle est accoutumée; M. d'Arial, un ténor doué d'une voix exquise, lui donna la réplique, et M. Aveline, le danseur si léger et si souple, et Mlle Urban, toute grâce, tout esprit, dansèrent les danses nationales... Des chœurs, noblement stylés eurent aussi leur part de succès. Et, ce fut debout, dans une vraie émotion, que tous écoutèrent l'*Hymne Russe* et notre *Marseillaise*, merveilleusement interprétées par la grande cantatrice.

Les Héroïnes Féminines de la Grande Guerre

Tel est le titre de l'émouvante conférence que Me Henri-Robert, cet apôtre éloquent des vertus de la femme fit à l'Université des Annales.

Il nous représenta tout d'abord l'étrange tableau : Paris peu de temps avant le grand cataclysme, cette folie qui semblait s'être emparée des Parisiennes, et leur amour extraordinaire du plaisir, tous ces thés exotiques, tous ces tangos argentins, enfin, cette espèce de griserie dangereuse qui faisaient, des femmes les meilleures, des sortes de folles qui, sous le fallacieux prétexte de « vouloir vivre leur vie », se rendaient suprêmement ridicules... Mais quel réveil... Le grand souffle guerrier a passé et la femme française se retrouve, redevient elle-même et tout à coup nous sommes forcés de nous incliner, nous dit Henri-Robert, devant sa grandeur, devant son courage, devant son héroïsme...

Honneur, d'abord, à la noble reine-ambulancière, la douce reine de Belgique, digne épouse de son roi, qui, ne connaissant plus d'autre souffrance que celle de la Belgique, est devenue la mère de tous les petits soldats qui souffrent et meurent pour leur noble pays.

Toujours, dans cette Belgique martyre, Me Henri-Robert veut qu'avec lui, nous nous inclinions bien bas devant cette mère sublime de tous les enfants de la Belgique, Mme Carton de Wiart, dont les épreuves doivent encore augmenter notre admiration et notre respect.

Et, cette douce infirmière, cette Edith Cavell, assassinée à bout portant par un officier ivre de sang. Edith Cavell a donné l'exemple le plus pur de courage et d'héroïsme...

Et combien d'autres héroïnes encore... Nous ne pouvons les citer toutes, mais l'Histoire gardera leur nom.

L'éminent conférencier a gardé pour la fin, sœur Julie et sœur Gabrielle... Quel hommage ému il sait rendre à ces simples femmes si courageuses, si naïvement héroïques, qui, elles aussi, ont tenu jusqu'au bout...

« C'est dans le cœur des femmes que Dieu a placé le génie. » Cette belle parole de Lacordaire peut servir de conclusion à cette émouvante conférence, mais Me Henri-Robert la veut terminer par un acte de Foi, d'Espérance et d'Amour... La Foi dans le triomphe prochain, l'Amour de notre Patrie, d'autant plus sacrée qu'elle est tout endolorie, et l'Espérance que tant de deuils, de sacrifices et de larmes seront la rançon pour nos petits enfants d'un avenir de paix durable et de calme prospérité.

JEAN D'YPRES.

PROGRAMME DES PROCHAINES CONFÉRENCES

Lundi 14 février, à 2 h. 1/2

Impressions ; Choses vues

par Maurice Donnay, de l'Académie française.

Mercredi 16 février, à 2 h. 1/2

Robinson Crusoé

par Jean Richepin, de l'Académie française.

Vendredi 18 février, à 2 h. 1/2

Le Patriotisme dans Victor Hugo

par Edouard Herriot

... l'éminent concours de Mlle Madeleine Roch.

[T]outes ces conférences seront publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement scolaire (24 nos) : 10 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

« L'UNIVERSITÉ DES ANNALES »

Nous avons peu de place, cette semaine, pour raconter la vie de l'hôpital... Vie calme et presque sans histoire, en ce moment. Nos blessés guérissent peu à peu. Les bienfaits continuent d'affluer sous des formes charmantes... Ce sont les petites filles de Mme Poilpot (Orphelinat des Arts) qui envoient le travail de leurs petits doigts : de bonnes chemises, des tricots bien chauds; ce sont les dons incessants d'envois très touchants, qui, multipliés, nous permettent de faire tant d'heureux envois au front; ce sont les admirables envois d'Amérique, comme ceux de Mme E. Mettey, de New-York, qui, d'un coup, remplissent nos armoires... Nous avons, chaque semaine, des raisons de gratitude si grandes, que notre cœur se fond de tendresse. Que nos amis lointains sachent que, grâce à eux, nos soldats sont favorisés : d'abord, les enfants de notre hôpital, et puis tous ceux que nous avons au front et qui forment maintenant une vraie petite armée — l'armée des marraines.

Mais c'est l'heure de régler nos comptes de janvier..., comptes enviables, puisque les recettes excèdent toujours les dépenses, puisque nous trouvions en caisse, le 1er janvier, 16.571 fr. 55, et que nous y retrouvons, au 1er février, 17.285 fr. 95.

Et si on remarque que nous commençons notre dix-neuvième mois d'hôpital, on voudra bien considérer qu'il n'est point exagéré de notre part de marquer une confiance aveugle et reconnaissante à tous les amis, qui ne se lassent point de nous aider, d'aimer, de protéger nos œuvres.

Les dépenses forment, pour janvier, un total de 6,720 francs 30, qui comprend non seulement les frais de l'hôpital, mais encore les dépenses occasionnées par nos envois au front...

Les dépenses de bouche interviennent pour une somme totale de 3,688 francs 75. Le chauffage et le charbon de cuisine, pour 188 francs 20; le blanchissage, pour 345 francs 15; la pharmacie et la salle d'opération, pour 276 francs 70. Nous avons eu ce mois-ci une assez grosse dépense occasionnée par la radiographie. Il a fallu, en quelque sorte, renouveler nos appareils, faire des travaux de perfectionnement dont le total s'est élevé à 1,113 francs 85.

Et, maintenant, signalons les séances de cinématographe offertes par Mme Guernieri, au nom du Tivoli-Palace... « Les Vampires », passionnent nos blessés et « Alsace » les enchante... Et pour n'en pas perdre l'habitude, signalons ce cas intéressant à nos fidèles et dévouées lectrices :

Robert Ferard, sergent au 94e, 11e compagnie, secteur 35, nous dit qu'un incendie a détruit les vêtements et objets appartenant aux soldats de sa demi-section, dont quelques-uns sont très pauvres.

L'Adoption des Prisonniers

Nous détachons d'un livre qui vient de paraître : *Ma Captivité en Allemagne*, de l'abbé Augustin Aubry, ce passage parmi tant d'autres intéressants, et qui montrera combien est grande, combien est cruelle la misère de ces camps... Il faut avoir lu ce livre, celui d'André Warnod, si émouvant aussi, il faut avoir entendu le récit de prisonniers revenus, soit qu'ils se soient sauvés, soit qu'ils aient été rapatriés, pour être *sûr que nos prisonniers mourraient de faim, s'ils n'étaient aidés.* C'est donc une œuvre vitale que fait toute Française en assurant la nourriture, c'est-à-dire l'existence d'un prisonnier... Nous avons, à l'heure qu'il est, 6,496 marraines, c'est-à-dire 6,496 prisonniers aidés régulièrement. Ce n'est pas assez encore... Je crie : « Au secours! A l'aide, pour ceux qui meurent là-bas. »

Y. S.

LA FORTERESSE DE RASTATT. — LE RETOUR

Trois forteresses défendent la ville de Rastatt. Au levant, le Fort-Louis; au nord, le Fort-Léopold; à l'ouest, le Fort-Friedrichs. La ville, arrosée par une petite rivière — la Murg, — barre la vaste plaine qui s'étend du Rhin au pied de la Forêt-Noire.

Nous espérions ne rester que quelques instants à Rastatt — « le temps de remplir les formalités nécessaires au rapatriement », nous avait-on assuré. Nous avons compté sans la mauvaise foi ordinaire des Allemands. Une voiture d'ambulance nous enlève, traverse la ville, franchit la Murg, nous dépose dans la cour de la forteresse Friedrichs, aux murs sombres et massifs, à l'aspect glacial et menaçant; la lourde porte se referme sur nous. Ce n'est pas encore la liberté!

Le spectacle qui frappe d'abord nos yeux est navrant. Dans une cour, longue, étroite, coupée par de nombreuses constructions, 250 jeunes gens, de quatorze à dix-huit ans, sont là, se traînent dans la boue, les vêtements misérables, insuffisants à les garantir du froid, les pieds dans de mauvaises chaussures, le corps fléchissant, le teint hâve, cadavérique, les yeux vagues. Pas un cri, pas un chant, à peine quelques paroles à voix basse! Ils tombent de besoin, ils s'en vont de faim et de misère.

Je me sens glacé, mon cœur se serre, les larmes me montent aux yeux. Oh! le crime, le crime allemand! On assassine notre malheureuse jeunesse française! Car cet épuisement, c'est la mort, c'est le crime!

Nous voici installés au-dessus de la cantine — dix personnes, dont cinq prêtres de soixante-trois à soixante-dix ans, un médecin, un percepteur et ses jeunes enfants, un administrateur des forêts de Saint-Gobain. Notre chambre est vaste, bien chauffée, mais malpropre, envahie par les souris, et rien moins que confortable. Malgré nos réclamations, nous devons nous y nourrir à nos frais; de l'Administration allemande il ne faut compter recevoir que de l'eau.

Derrière notre appartement, et séparée par quelques planches, une chambre plus petite où nous entendrons agoniser des vieillards. Plus loin, l'infirmerie, où s'entassent des malades et des blessés, dans les conditions d'hygiène les plus déplorables.

Le lendemain, dimanche, à Rastatt comme à Cassel, impossible de dire ou d'entendre la messe; il nous faut renoncer à toute pratique extérieure de religion. Nous visitons la forteresse.

Les casemates — vastes salles, que l'on pourrait plutôt appeler des caves, que ne réchauffe jamais un rayon de soleil, et que le bon air visite moins encore — sont froides, humides, malsaines; c'est là que, dans une paille infecte, couchent nos malheureux jeunes gens. Privés de linge, rongés de vermine, le corps couvert de morsures de punaises, ils passent des heures entières, le torse nu, cherchant à se soulager.

A l'heure du repas, leur défilé à la cantine est lamentable; les premiers doivent se hâter d'expédier leur ration, pour céder à d'autres la misérable gamelle de grès jaune, ramassée dans la cour. A Rastatt, le régime est plus dur encore, la nourriture plus répugnante, plus nauséabonde qu'à Niederzwerein; il me serait impossible de m'y résigner.

Sous nos yeux, de temps en temps, des voitures enlèvent des amas de paille pourrie; c'est le lit des prisonniers devenu un *véritable fumier*. Heureux encore s'ils pouvaient, avec leur mauvaise couverture, y trouver un peu de chaleur; car l'humidité est grande, la neige abondante, le froid intense, dans ces longues galeries à demi souterraines, sans feu, presque sans vêtements.

A Rastatt, la garde de la citadelle est renforcée par ces fameux chiens de guerre, dressés à la chasse du gibier humain. Le prisonnier ne répond-il pas assez vite aux appels, corvées et mouvements divers, dont l'organisation allemande est si prodigue : les chiens s'élancent et achèvent de mettre en lambeaux les misérables vêtements; heureux quand les coups de dents ne vont pas jusqu'à la morsure sanglante. — En Allemagne, les animaux sont élevés, eux aussi, dans la haine du Français.

A Rastatt, plus que dans aucun autre camp, les prisonniers souffrent horriblement de la faim. Les pauvres jeunes gens, surtout, assiègent notre chambre; nous avons le cœur fendu à l'aspect de leur misère, et nous pleurons de ne pouvoir rien pour eux. Des journées entières, ils s'entassent aux portes de la cantine, dans l'espoir de glaner un reste, une croûte de pain; car leur nourriture n'est pas seulement grossière, nauséabonde, elle est dérisoirement insuffisante; et le pain, si mauvais, si terreux, si dur, si immangeable, et d'aspect si repoussant soit-il, suffit tout juste à ne pas les laisser mourir de faim.

Quelques jours encore, et ils vont revoir la France. Ils reviendront, les uns pour mourir, les autres pour porter, indélébiles, les stigmates de la captivité.

La mortalité sévit, à Rastatt, dans les trois forteresses où s'entassent misérablement des milliers d'infortunés prisonniers. La malpropreté inévitable, le froid, la faim, les mauvais traitements, font victimes sur victimes.

« — Depuis deux mois, je fais, *chaque jour, deux enterrements!* » nous dit l'aumônier français, autorisé à porter aux différents groupes de prisonniers quelques secours religieux, rares, insuffisants — une messe de temps en temps. Il est navré!

Cette simple déposition est accablante et se passe de commentaire. Bientôt l'épidémie régnera ici en maîtresse. Déjà la tuberculose prend un développement inquiétant.

Sans doute, un inspecteur de la Croix-Rouge de Genève a été commis pour visiter les camps, s'enquérir des besoins des prisonniers, exercer une sorte de contrôle. Mais il est impuissant. Obligé de passer rapidement, il est soumis à une étroite surveillance, et ne saurait poser les questions les plus pressantes. Du reste, pour les Allemands, ses rapports n'ont guère plus de valeur que jadis mes protestations et mes appels à la justice et au droit des gens; ils sont destinés à demeurer lettre morte.

Abbé AUGUSTIN AUBRY.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain N°, la liste des souscriptions qui nous sont parvenues pour l'Hôpital, du 29 janvier au 4 février.

Échos de la Guerre

Les journaux de tranchées pullulent. J'ai, sur ma table, *L'Echo des Guitounes*. Qu'est-ce qu'une guitoune? Cet excellent confrère va vous l'expliquer :

« Le mot *guitoune* vient, paraît-il, de l'arabe. Il désigne, au Maroc plus particulièrement, un abri léger.

» Simples terriers au début, nos guitounes sont devenues, aujourd'hui, de confortables demeures, protégées par un toit de rondins recouverts de terre, et de dimensions suffisantes pour qu'on puisse généralement s'y tenir debout. La construction des guitounes pose de délicats problèmes : il faut des rondins, mais on n'en fournit pas; il est défendu, d'autre part, de s'absenter pour aller en couper. Alors?

» Caractère commun aux guitounes : toutes abritent de nombreuses souris, des rats gros comme des lapins, et des nuées de mouches; heureux les « Poilus » qui n'ont pas d'autres pensionnaires!...

» La guitoune tend, d'ailleurs, à disparaître, remplacée par de vastes abris collectifs. Ces nouvelles constructions, très robustes, narguent les *minen* et se rient du 140.

» Guitoune a de nombreux synonymes :

» *Gourbi*, d'origine arabe également. Rappelons, à propos de ce mot, que l'un des journaux les plus répandus du front (il se vend même dans les gares) a pour titre *L'Echo des Gourbis* (directeur, P. Calel).

» *Cagibi*, terme d'argot militaire usité en Algérie.

» *Cagna*, importé de l'Indo-Chine; ce mot viendrait de l'annamite *caghna*, qui signifie maison.

» Dans certains secteurs, on dit également *guignol;* cette expression, peu usitée ici, désigne, en Algérie, les abris formés de six toiles de tentes individuelles (quatre pour le guignol proprement dit, deux pour les portes).

» Les grandes tentes à huit, dix ou douze places sont appelées *marabouts.* »

Cette guerre aura prodigieusement accru le nombre des vocables de notre langue...



Voici des vers enflammés, dédiés par un jeune poète à la mémoire de Paul Déroulède :

Dans ces jours de grandeur, d'angoisse, d'espérance,
Comment ne pas penser à vous,
A vous, le chevalier fidèle de la France,
Son amant fougueux et jaloux?

Comment ne pas aimer votre superbe haine
Envers le farouche ennemi,
Et, pour la belle Alsace et la douce Lorraine,
Votre amour infini?

Oh! pourquoi faut-il donc que, sous la lourde pierre
Où brille votre nom,
Rien ne puisse animer votre visage austère,
Par la voix du canon;

Ni les sanglots sans fin des veuves et des mères,
Ni les cris tristes ou joyeux
De ceux qui, sans faillir, marchant vers nos frontières,
Libèrent le sol des aïeux?

Non, vous dormez toujours, belle figure ardente,
Masque d'apôtre au noble cœur.
Que votre âme, du moins, heureuse et frémissante,
Se mêle à notre assaut vainqueur.

JEAN SAPHIR.

Ayant lu ces strophes, Mlle Déroulède a écrit à l'auteur :

« Je ne doute pas que l'âme ardente de mon frère ne soit là pour donner à toute cette jeunesse la valeur et l'entrain qui l'aideront à vaincre et, s'il le faut, à mourir. »



Notre amie et distinguée collaboratrice, Mme Jeanne de Flandreysy, nous donne, dans une jolie page littéraire, son avis sur une question très controversée : l'origine du mot *boche*... Le mot viendrait du mot provençal qui signifie *bouc*.

« Qu'on ne se méprenne pas. Nous ne voulons nullement anoblir le barbare. Il ne s'agit point, en cette affaire, du bouc dionysiaque autour duquel tournent les chœurs antiques et toute la poésie des tragiques grecs, ce n'est point davantage le *dux gregis*, le chef du troupeau, qui bondit, puissant et des plus haut encornés, sur les rivages de Sicile ou dans les vallons d'Arcadie, et, docile à la flûte de Théocrite comme au pipeau du Dieu Pan, se mêle aux rondes des nymphes et des satyres. Non : c'est la bête... bestiale, lourde, brutale, méchante, sournoise, têtue, au front étroit et dur, qui ne songe qu'à cosser, — à se battre, — et qui, par surcroît, empeste. Qu'est-ce qui pue? Le populaire répond :

— C'est le bouc.

— C'est le Boche, disent nos Poilus.

» Ainsi, le provençal a ramassé le mot qu'il faut pour le jeter au nez de l'ennemi.

» Mais, objectera-t-on, ce mot et son emploi sont fort antérieurs à la guerre. Sans doute. Et, c'est de quoi, d'ailleurs, nous tirerions volontiers vanité.

» Les Boches, nous les connaissons de longue date en Provence, et c'est pourquoi, — bien que le cadavre d'un ennemi ne sente jamais mauvais, — nous avons été les premiers à les baptiser. Cela se fit sans « campanes », au son du glaive et de la *tuba*. Auriez-vous oublié les Teutons?

» Ils avaient ravagé les Gaules, l'Ibérie, battu des consuls, écrasé l'armée romaine sous les murs d'Arausio, offert à leur vieux dieu le sang des captifs et l'incendie des villes, ils pillaient et brûlaient les temples, — en attendant les cathédrales, — ils s'avançaient avec des chiens de guerre, des femmes avides de butin, d'immenses chars de déménageurs et réclamaient ensuite des terres et la paix, la paix honorable. La « terreur cimbrique » du nom de leurs alliés pesait sur les pays latins. Une ombre, comme à la mort de César, couvrait notre soleil. C'est auprès d'Aix, non loin de ces terres heureuses qui sont devenues les lieux sacrés du Félibrige, que Marius, avec ses armées réorganisées, attendit les Barbares et les défit. Le Romain ne sauva pas seulement la cité, — l'Urbs, — il gagna la victoire de la civilisation sur l'instinct, du droit sur la violence, de l'amour sur la haine, de la beauté sur l'immonde laideur et la barbarie. Celle que nous voulons encore aujourd'hui.

» On sait que Marius maintint longtemps ses cohortes en vue des Teutons, il voulait — c'est de l'histoire — les habituer au spectacle... et à l'odeur. Ces sauvages, naturellement horribles et repoussants, cultivaient déjà la terreur et ses effets. Leurs moyens, sans doute, étaient encore tout extérieurs, primitifs et sans *kultur*, mais le cœur, si l'on peut dire, y était.

» Il nous plairait assez que c'eût été durant cet entraînement olfactif et visuel qu'un sim-

ple hastaire ou centurion de la *Provincia* ait trouvé cette injure, en ait coiffé comme d'un casque cornu les barbares de Teutobod — tête de boche.

» Quoiqu'il en soit, il faut en demander pardon aux boucs. Quand ils passent, parmi les transhumants, sur nos larges voies provençales, chefs de troupe portant le battant sonore comme un ordre, ils sont beaux, et les grands pâtres à limousine les regardent avec orgueil. Ils sont « braves » aussi et dans le double sens que le mot prend chez nous. Si l'un d'eux fût venu, certaine nuit, dans la montagne, il eût défendu contre le loup — la bête à l'affût depuis des mois, des années — la chevrette éprise de liberté et de fleurs nouvelles, la jolie petite chèvre de M. Seguin. »

C'est avec la plus grande douleur que nous apprenons la mort de Joseph Fabre. Vieil ami de Francisque Sarcey, ancien collaborateur des *Annales*, professeur éminent, écrivain estimé, éloquent orateur, il jouissait d'une grande autorité dans les milieux universitaire et parlementaire. Chez nous, il était entouré d'affection et de respect. Une admiration véritable se mêlait à ces sentiments... Joseph Fabre, dont la vie entièrement consacrée au bien est un exemple de dignité et de noblesse morale, aura été l'homme de son idée. Depuis trente ans, ses pensées s'élevaient vers Jeanne d'Arc. Il rêvait d'instituer en son honneur une grande fête nationale, qui réunit, dans une même effusion l'enthousiasme, l'âme et le cœur de tous les Français... Ce beau dessein, grâce à son infatigable persévérance, avait rallié, avant la guerre, de nombreuses sympathies. Maintenant, il ne compte plus d'adversaires. Il va se réaliser. Et le pauvre Joseph Fabre ne verra pas ce beau jour...

Tristesse!

Du moins, nous garderons pieusement sa mémoire. Et nous relirons ses livres.

Nous avons publié la « lettre du soldat à sa promise ». Cette dernière, à son tour, écrit :

LETTRE DE FIANCÉE

Mon doux ami,
J'ai respiré
L'enthousiasme de ta lettre.
Soldat, je voudrais aussi l'être
Et te joindre, mon adoré.

Et, cependant, j'ai bien pleuré,
Moi qui t'aime de tout mon être,
Car une angoisse me pénètre
Dont j'ai le cœur toujours serré.

Que Dieu, dans sa miséricorde,
Au moins te bénisse et m'accorde,
O mon chéri, de te revoir!

Je t'aime, mais, non sans souffrance,
Je sais qu'à défendre la France,
L'amour passe après le devoir.

Pour copie conforme:
J. PAPON.

Sentiments louables, naïvement et gentiment exprimés.

LES BRUITS QUI COURENT

FRAYEUR PRINCIÈRE. — On assure dans les lignes anglaises que le prince de Galles, au front, n'a jamais eu peur... qu'une fois. Le jeune fils du roi a horreur de toute publicité : c'est un modeste et un sage. Certain jour, — quelques obus éclataient dans un voisinage assez strict, — le prince se précipite au plus profond d'une guitoune occupée par un officier, dans un coin de tranchée. Et il s'écrie, littéralement effrayé :

— Je vous en prie, cachez-moi, cachez-moi!

L'officier se lève, prête l'oreille, écoute au loin l'explosion d'un projectile, puis, respectueux, se retourne vers son jeune hôte qu'il a reconnu.

— Nous sommes ici tout à fait à l'abri.

— Oh! ce n'est pas cela. Je ne crains rien de l'obus ennemi. Mais je viens de voir arriver, au bout de la tranchée, deux correspondants du *Times* que je connais, et j'ai horreur d'être interviewé.

LA BELGIQUE A PARIS. — Il se produit en ce moment à Paris un phénomène bien amusant : les Parisiens prennent l'accent belge.

Tout le monde a deviné pourquoi. La présence de nombreux réfugiés belges dans nos murs explique cette curieuse transformation.

C'est rue Saint-Denis qu'elle est la plus frappante. Là, des camelots, vendeurs de peignes, de lacets, de talons tournants, et autres accessoires, font retentir l'air de leurs « Profitayes avec! » Quelques-uns d'entre eux sont Belges, mais les autres, Parisiens, incontestablement. Ceux-là ont donné le ton à ceux-ci.

Bien mieux : la langue écrite subit ellemême l'influence bruxelloise, et l'on peut voir sur les petites voitures des marchands ambulants, nombre d'étiquettes portant ce mot : *Profitez!* et même : *Profitez avec!*

C'est charmant. Mais que sera-ce, grand Dieu! quand nous aurons les Serbes?

POUR LE GRAND JOUR. — Certes, les preuves les plus évidentes ne manquent pas de notre futur triomphe; on peut même dire qu'à l'heure actuelle elles crèvent les yeux des pires pessimistes. L'impuissance de nos ennemis à entamer notre front, les souffrances de la population en Bochie et en Austro-Bochie, les émeutes à Berlin, la faillite du mark, tout cela est très réjouissant... Eh bien! nous avons appris, l'autre jour (dit le chroniqueur de *La Vie Parisienne*, à qui nous empruntons ces détails), un petit fait de rien du tout, qui nous a causé autant de plaisir que tous ces événements si importants.

Nous accompagnions un de nos amis qui voulait louer un immeuble dans l'avenue des Champs-Elysées, pour y installer un hôpital. Or, savez-vous ce que nous dirent, non pas deux ou trois, mais six concierges, en nous faisant admirer la vue magnifique que l'on avait, des fenêtres, sur l'Arc de Triomphe?

— Nous devons prévenir ces messieurs que nos fenêtres et nos balcons sont loués pour le Grand Jour.

— Plaît-il?

— Oui, messieurs, tout a été loué par des Américains qui veulent voir le défilé de nos troupes sous l'Arc de Triomphe.

Et nous avons appris qu'il y avait déjà des fenêtres louées au prix de mille francs. Que sera-ce, quand nos soldats seront sur le Rhin?...

UN MOT INGÉNU. — Un permissionnaire en congé reçoit les félicitations des vieux amis de la famille pour sa bonne santé. L'un d'eux lui dit :

— Tu le connaîtras, le métier militaire, après cette guerre!

— Moi? J'en saurai pas un mot.

— Comment cela?

— Où voulez-vous que je l'aie appris? je me suis battu tout le temps!

N'est-ce pas sublime?

SERGINES.

PESSIMISTES.

— Tu peux dormir tranquille... Ce ne sont pas des zeppelins...

— Mais alors?

— C'est le chat qui ronfle sous le lit !...

— Ma marraine doit être une marchande de bretelles... Voilà la quinzième paire que je reçois... J'aurais plutôt besoin d'un pantalon !

NOS POILUS EN ALSACE.

— Je vous donnerai peut-être un tour de faveur... Mais vous êtes la septième qui me demandez en mariage... pour plus tard !

— Elle a eu son bébé, madame Chose ?

— Deux bébés !... Deux jumeaux !

— Bah !... Après tout, tout a tellement augmenté depuis la guerre !...

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT.

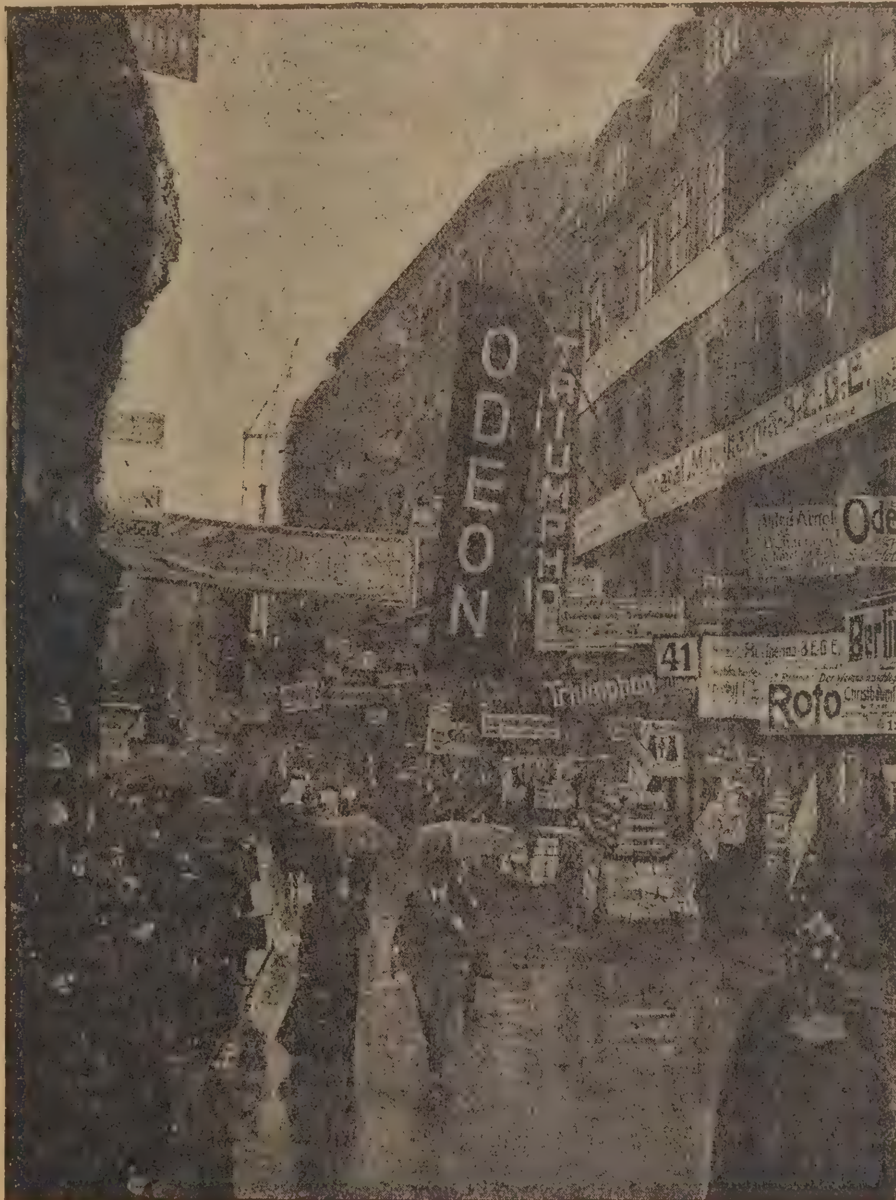
CONTRE LA FOIRE DE LEIPZIG



On se préoccupe, en ce moment, d'organiser un vaste marché français établi sur le modèle de la fameuse foire de Leipzig. Notre éminent collaborateur, Edouard Herriot, va nous exposer les grandes lignes de ce projet, dont la réalisation lui est chère:

Il est peu de Français qui n'aient entendu parler de la célèbre foire de Leipzig. Elle remonte, s'il faut en croire les historiens, au douzième siècle. L'empereur Maximilien lui donna son statut définitif et la protégea, châtiant durement les pillards qui attaquaient les caravanes en route vers l'illustre marché. Leipzig doit à sa foire une grande partie de sa prospérité.

Dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle, les Allemands, voyant que cette institution était compromise par le développement des chemins de fer, des postes et télégraphes, par la circulation de jour en jour plus facile des voyageurs de commerce, la transformèrent et en firent un *comptoir d'échantillons*. Ce fut, pour l'intérêt industriel de l'Allemagne, une vue hardie et heureuse. Le fabricant expose là ses produits, ses nouveautés; l'acheteur de gros est convoqué à cette présentation annuelle. Ce qu'il faut bien comprendre, pour juger la foire de Leipzig, c'est qu'il ne s'agit pas là d'une exposition. Cette réunion ne comporte ni jury, ni distribution de récompenses, ni discours, ni banquet. On y recherche moins la quantité que la qualité des visiteurs. Sur certains magasins, on peut lire des avis comme celui-ci : « L'entrée de cette maison est interdite, pendant la durée de la foire, à ceux qui ne sont pas en condition d'y traiter des affaires. » Il s'agit d'une réunion uniquement et sévèrement commerciale. Par ce procédé, fort simple en soi, les ateliers et les usines de l'Allemagne ont reçu des commandes du monde entier. Le producteur a développé ses instruments de travail selon les besoins et les goûts de sa clientèle. La foire de Leipzig, qui durait jadis trois semaines et qu'on a réduite à six jours, est, sans contredit, l'arme la plus puissante dont l'Allemagne moderne se soit servie pour s'enrichir.



Aspect de la Peterstrasse, pendant la foire de Leipzig.

A vrai dire, il y a deux foires qui se tiennent sur un emplacement de 54,000 mètres carrés. Les exposants sont distribués en plus de vingt bâtiments, pompeusement dénommés palais, et dans des immeubles privés, aménagés à leur intention. Un seul de ces palais, le *Kaufhaus*, peut réunir quatre cents commerçants; il a coûté plus de 3.200,000 marks; il comporte une exposition permanente. Les affaires se chiffrent là par centaines de millions. En 1897, la foire d'avant Pâques rassemblait environ 1,300 participants; elle en groupait 4,200 en 1914; on voit l'importance de la progression. Cette réunion attirait au moins 40,000 visiteurs.

Avant la guerre actuelle, qui va bouleverser toutes les conditions de notre vie économique, plusieurs Français avaient signalé l'importance exceptionnelle de ce marché. Mais ils prêchaient dans le désert. Jules Huret, dont les ouvrages ont été trop peu lus, lui consacrait un chapitre de son volume sur *La Bavière et la Saxe*. Il a signalé l'animation extraordinaire que cette manifestation commerciale communiquait à la ville de Leipzig. « Mille hommes-sandwichs, écrit-il, se promènent dans la Peterstrasse, la Grimmaischestrasse et les rues avoisinantes, les uns bardés de réclames imprimées, les autres disparaissant sous des cartonnages gigantesques et symboliques; celui-ci est revêtu d'un appareil photographique qui le couvre tout entier; celui-là garrotté d'une chaîne de cuivre grosse comme une chaîne de bateau et qui est l'enseigne d'un marchand de chaînes de montre; une boîte à musique monstre suit une marmite pantagruélique, et on croirait assister au défilé d'une féerie du Châtelet... » Partout des affiches ou des enseignes, des cartouches et des réclames. Dans la journée, tout Leipzig a la fièvre; le soir, tout Leipzig est ivre ou de joie ou de bière. Ces manifestations extérieures manquent d'intérêt et de goût ; mais il se traite des affaires formidables. Un catalogue signale qu'il y a là, 420 marchands de céramiques, 310 marchands de verre, 800 marchands de mode, 750 marchands de jouets, etc... Et l'on sait que pour le livre ou pour la fourrure, Leipzig avait pris, en partie, grâce à ses foires, une importance énorme.

De même, un de nos consuls, M. Léon Arqué, a consacré à la foire de Leipzig une longue étude, vraiment remarquable de fond et de forme, enfouie, par malheur, dans une revue spéciale. Lui aussi, il a signalé cet accaparement. Lui aussi, il nous a donné de cette réunion commerciale la description la plus minutieuse et la plus pittoresque. Nous accusons souvent nos représentants à l'étranger et souvent nous avons raison. Mais il en est parfois qui mettent à la disposition du pays un talent et des connaissances dignes des plus grands éloges. Sait-on utiliser leurs efforts? Je crains que non. Les foires d'échantillons de Leipzig, M. Arqué nous les fait visiter, sans rien oublier d'essentiel; il en précise les avantages, il en expose les spécialités. Il nous explique le mécanisme, très ingénieux, des transactions. Il nous révèle, ce dont nous nous doutions un peu, que, « sous leur nom réel ou sous celui d'un homme de paille, quelques-uns des plus notoires parmi nos grands magasins et nos bazars se pourvoyaient à Leipzig, de joujoux et de soi-disant articles de Paris, confectionnés à Nuremberg et en Franconie ». Oui, Leipzig fournissait en quantité l'article de Paris, comme Berlin commençait à nous inonder de ses articles de modes.

Certains articles français étaient d'ailleurs présentés à Leipzig. Je me rappelle qu'en 1906, la porcelaine de Limoges, les faïences artistiques de Vallauris et de Vitry-le-François, la cristallerie de Baccarat, nos bronzes d'art y furent largement admirés. On pense bien que nos industriels si ardemment patriotes, ne retourneront plus

à Leipzig; il faut leur ouvrir un autre marché où leurs produits puissent être appréciés par nos alliés et par les neutres.



La question qui se pose aujourd'hui, devant nous, Français, comme elle se pose pour les Italiens, pour les Anglais, pour les Russes, est de savoir si nous continuerons à subir cette domination. Vous n'en doutez pas : la guerre actuelle est un conflit économique. L'Allemagne surproduisait; elle veut de nouveaux territoires, de nouveaux marchés, de nouveaux clients. Je vois que l'on inscrit sur les murs cette devise facile : *N'achetez plus de produits boches!* On a dix fois raison, cent fois raison. Mais il ne suffit pas de proscrire l'article dont le consommateur a besoin. Il



Ce qu'on voyait dans les rues de Leipzig.

faut le remplacer. Le reste n'est qu'illusion ou plaisanterie. Si nous ne savons pas nous organiser économiquement, nos armées auront été en vain héroïques. Après-demain, demain même, le vendeur allemand réapparaîtra. Nos officiers seront obligés à nouveau de se servir de jumelles boches. Nos hôpitaux seront fournis de thermomètres boches. Nos enfants joueront avec des jouets boches. Vous aurez sur votre piano, mademoiselle, une partition boche et madame votre mère, dont la magnifique fourrure viendra de Leipzig, portera (comme il lui est déjà arrivé sans doute) une jupe tailleur boche, sur un modèle emprunté à un journal de modes boche, qui s'appellera probablement : *La Grâce parisienne*, ou *Le Chic parisien*.

Nous le disons maintenant pour qu'on nous en donne acte. Si, par exemple, nous ne savons pas réunir le capital scientifique et le capital industriel nécessaires pour créer une vaste entreprise de produits chimiques, demain no re teinturerie, notre parfumerie, notre photographie, notre pharmacie, notre fabrication d'explosifs retomberont sous la dépendance de l'industrie chimique allemande. De même, pour l'électricité. De même, pour le matériel de chemins de fer. De même, si nous ne savons pas nous entendre directement avec nos alliés Russes, le commerce de la fourrure restera allemand.

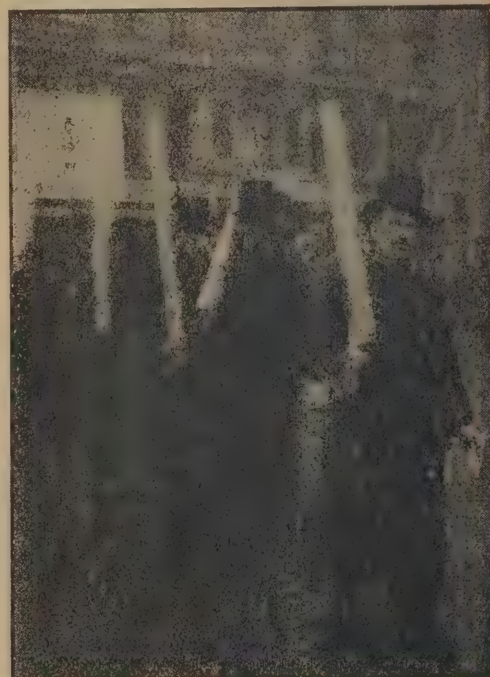
Travaillons donc, de grâce, travaillons de toutes nos forces, de toute notre âme! L'alliance de la France, de l'Angleterre, de l'Italie, de la Russie nous offre un cadre suffisant pour y placer la vie économique nouvelle. Mais ne nous payons pas de mots. Efforçons-nous de créer des institutions.

J'affirme que l'une de ces institutions, la plus nécessaire, est le marché ou foire d'échantillons, indispensable rouage de la mécanique industrielle moderne. Les Allemands le savent bien. Pour protéger leur foire de Leipzig, ils viennent de voter une subvention de 95,000 marks en faveur des exposants atteints dans leurs affaires par la guerre. L'Angleterre a compris le danger; elle a créé les foires de Londres et de Birmingham. La Hollande s'organise pour le même effort. Il faut, à tout prix, que la France entre dans cette voie, il faut à tout prix qu'elle crée un marché ou des marchés d'échantillons qui deviennent un centre d'attraction pour le commerce ou l'industrie des Alliés. Il y a plus de vingt ans, un Français, Gustave Sandoz, réclamait déjà cette création; lors de l'Exposition de 1889, il exposa la nécessité d'ouvrir un grand marché occidental. Alphand se rallia à ce projet. M. Yves Guyot le soutenait. Si une ville de France entreprend cette grande affaire, qu'on ne dise pas : Pourquoi celle-ci et non celle-là? Tous d'abord contre les Boches! Après, s'il est utile, on divisera, on spécialisera. Mais créons tout d'abord et que l'on veuille bien écouter ceux qui ont mis dans leur programme ce mot, le seul utile : *Agir.*

Sans doute connaît-on la méthode avec laquelle nos ennemis tentent de conquérir économiquement le monde. Cette méthode, M. Maurice Millioud, professeur de sociologie à Lausanne, l'a décrite dans un petit ouvrage sur *La Caste dominante allemande*, que tout Français devrait connaître. Le procédé essentiel, c'est le *dumping*, qui consiste à vendre à vil prix pour ruiner toute concurrence et s'emparer des marchés. Par exemple, l'Allemand vendra ses poutres et fers à U 130 marks la tonne en Allemagne, 120-125 marks en Suisse, 103-110 marks en Orient, 75 marks en Italie. C'est que l'Italie du Nord constitue une industrie du fer et prétend se suffire à elle-même; il faut ruiner ces entreprises naissantes. On fera tous les sacrifices possibles pour conserver au Central-Verband de Düsseldorf, le marché du fer, pour dominer, par ce moyen, l'industrie de la construction, des machines et des transports.

Disons-nous bien que les procédés employés par les Allemands dans la guerre actuelle, ils les ont employés hier, ils les emploieront demain dans la lutte industrielle. Ils useront contre nous de ce système de longs crédits qui leur ont conquis, par la faute de nos banques, leur situation au Brésil, en Argentine, au Chili, au Mexique. L'Etat allemand, industriel lui-même, travaillera à nous écraser.

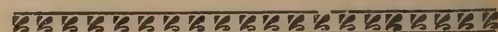
Nous l'affirmons, avec l'intention d'y revenir : toute notre organisation économique est à refaire si nous voulons préserver dans l'avenir la richesse de la France, les gains des producteurs, les salaires des ouvriers. L'imprévoyance nous mènerait à la ruine. Toute notre organisation bancaire est à reviser; nos banques, au lieu de faire fructifier sur le sol national l'argent national, l'ont exporté à l'étranger. Notre outillage est insuffisant. Notre alliance avec l'Italie serait sans durée si nous ne la fondions sur un échange de services et sur une association d'intérêts. Les sympathies ardentes que nous témoigne la Suisse, malgré quelques épisodes sans action sur l'âme nationale, ces sympathies seraient vaines, si cette nation ne pouvait trouver et nous



Ce qu'on voyait dans les rues de Leipzig.

offrir des avantages pareils à ceux que lui offrira ou que lui demandera l'Allemagne. Pour réaliser ce grand œuvre, il nous faut d'abord nous attaquer à Leipzig, centre de l'action économique austro-allemande. Il nous faut un marché d'échantillons, où le producteur et l'acheteur seront mis en présence. Nous avons tenté, en notre ville de Lyon, de donner cette institution à notre pays. L'effort devra être soutenu avec persévérance. Nous sommes résolus à ne rien négliger pour qu'il soit utile. Nous croyons pouvoir compter sur tous ceux qui, plaçant au-dessus de tout l'intérêt national, veulent organiser avec nous la lutte économique non par des mots, mais par des faits.

ÉDOUARD HERRIOT,
maire de Lyon, sénateur du Rhône.



Nous continuerons, dans le prochain numéro, la publication du

Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller
par l'Abbé WETTERLÉ


ORDRE
DE MOBILISATION GÉNÉRALE



Composition de LUCIEN JONAS

DERRIÈRE LE MUR ON PEUT PLEURER.....





REVUE SUR LE FRONT



Le Président de la République
AUX ARMÉES

Parmi les multiples devoirs qui incombent à la fonction présidentielle, il n'en est pas de plus nécessaire et dont le chef de l'État s'acquitte avec plus de joie. Porter aux soldats, aux officiers des encouragements, des récompenses, des paroles de gratitude, honorer publiquement leurs efforts, y coopérer par sa présence, c'est, en ce moment, la tâche essentielle du premier magistrat de la République. M. Raymond Poincaré met un zèle affectueux à la remplir. Les jours qu'il passe au front sont les jours heureux de sa vie si agitée. Nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs quelques instantanés pris au cours de ses nombreux voyages. Ces documents nous viennent de sources diverses. Dès qu'apparaît le Président, cent kodaks, sournoisement braqués, saisissent sa silhouette. Tout le monde maintenant est photographe. Donc, voici d'intéressantes images qui reconstituent l'emploi de son temps... Un train spécial l'amène à proximité de la région qu'il doit explorer. De grand matin, il se rend en auto au quartier général, et de là dans les parties du secteur où il est attendu. Presque toujours il se fait conduire jusqu'aux tranchées de première ligne, malgré les objurgations du commandant de corps, soucieux de le tenir à l'écart du danger. A l'aller et au retour le programme est minutieusement réglé. Il ne varie guère. Arrêt aux ambulances. Revue des troupes. Conférences sur le terrain avec l'État-Major. Remise des médailles militaires et des croix. Parfois, de gracieux incidents rompent la monotonie protocolaire et adoucissent la gravité du voyage. Les enfants cueillent et offrent des fleurs. Les femmes revêtent leurs costumes provinciaux, évocateurs de l'ancienne France. Jamais M. Raymond Poincaré n'oubliera les impressions tout à la fois charmantes et poignantes, la tendre émotion qu'éveilla en son cœur la vue des premiers villages arrachés au despotisme prussien. Quelle douceur, lorsqu'il reçut des mains d'une petite Lorraine, sa payse, le bouquet tricolore, emblème de loyalisme et d'inébranlable attachement. Oh! le bon baiser qu'il déposa sur les joues fraîches, toutes rougissantes de timidité et de bonheur! Et, au mois de février 1915, l'arrivée en Alsace reconquise, la traversée de Wesserling, de Saint-Amarin, de Thann, de Masseveaux, de Dannemarie! Heures délicieuses, heures tragiques, qui laissent à tous ceux qui les vécurent un impérissable souvenir. Au pas des portes les vieilles femmes pleuraient; aux fenêtres de jolies têtes ornées de coiffes alsaciennes souriaient. Dans la rue, les gamins qui portaient fièrement des bonnets de police confectionnés par leurs nouveaux amis les troupiers, marquaient le pas et chantaient la *Marseillaise*. Beaucoup de maisons étaient pavoisées avec des drapeaux français,





Départ du Quartier général. — La Revue. — Grand État-Major. — Avec le Généralissime. — Le Retour.

LE PRÉSIDENT AUX ARMÉES











Hommage au drapeau. — Dans le camp retranché de Paris (avec le général Gallieni et le général Michel). — Le bouquet de la petite Lorraine.
La maison de M. Raymond Poincaré à Sampigny. — Une rue du village.

LE PRÉSIDENT AUX ARMÉES

brusquement jaillis des armoires et des coffres ou ils sommeillaient depuis quarante-cinq ans. Les maires, les doyens voulaient parler. De leurs gorges serrées les mots sortaient avec peine. Le Président n'était pas moins bouleversé. Son émotion redoubla quand une fillette au minois éveillé lui récita, dans la salle d'école, une fable de La Fontaine, arrangée, expliqua-t-elle, par « un poilu des tranchées ». Il donna l'accolade à d'anciens sous-officiers alsaciens qui avaient fait dans nos rangs la campagne de 1870. L'un d'eux répétait : « A présent, je puis mourir, puisque la France est revenue... »

En épinglant la médaille militaire sur le dolman du général Joffre, le Président de la République prononça des paroles qu'il est excellent de reproduire, car. à mesure que la guerre se prolonge, elles prennent un sens plus fort et plus profond. Après avoir loué l'esprit d'ordre, d'organisation, de méthode, la sagesse froide et avisée, la sérénité d'âme du grand chef, il ajoutait :

« Le jour où il deviendra possible de passer en revue quelques-uns des actes de dévouement et de courage qui s'accomplissent quotidiennement parmi vous, il sera démontré par les faits que jamais, au cours des siècles, la France n'a eu une armée plus belle et plus consciente de ses devoirs. Cette armée, d'ailleurs, ne se confond-elle pas avec la France elle-même ? et n'est-ce pas la France, la France tout entière, sans acception de partis ou de conditions sociales, qui s'est levée, à l'appel du gouvernement de la République, pour repousser une agression perfidement préméditée ?

» Les deuils et les horreurs de cette guerre sanglante n'attiédiront pas l'enthousiasme des troupes ; les pertes douloureuses que subit la nation ne troubleront pas sa constance et ne feront pas chanceler sa volonté. La France a épuisé tous les moyens pour épargner à l'humanité une catastrophe sans précédent ; elle sait que, pour en éviter le retour, elle doit, d'accord avec ses alliés, en abolir définitivement les causes ; elle sait que les générations actuelles portent en elles, avec le legs du passé, la responsabilité de l'avenir ; elle sait qu'un peuple ne tient pas tout entier dans une minute, si tragique soit-elle, de son existence collective et que, sous peine de désavouer toute notre histoire, nous n'avons pas le droit de répudier une mission séculaire de civilisation et de liberté.

» Une victoire indécise et une paix précaire exposeraient demain le génie français à de nouvelles insultes de cette barbarie raffinée, qui prend le masque de la science pour mieux assouvir ses instincts dominateurs. La France poursuivra jusqu'au bout, par l'inviolable union de tous ses enfants et avec le persévérant concours de ses alliés, l'œuvre de libération européenne qui est commencée, et lorsqu'elle l'aura couronnée, elle trouvera, sous les auspices de ses morts, une vie plus intense dans la gloire, la concorde et la sécurité. »

Ce fier langage, tenu le 2 décembre 1914, garde son entière signification. Quinze mois d'une lutte opiniâtre ont justifié tous les espoirs qu'il exprime. Notre effort s'est poursuivi sans faiblesse. Et il ira *jusqu'au bout*.

A. B.







L'Hiver dans les Vosges : Transport en traîneau. — Les skieurs au col de la Schlucht. — Remise de décorations.

LE PRÉSIDENT AUX ARMÉES



Les quatre bœu

Le vainqueur a le goût de la mort dans sa bouche.
Trop de victoire. Il est si vainqueur qu'il se couche.
Tout va si bien qu'il va plus mal.
Il gît pour quelque temps, la mâchoire entr'ouverte
Et d'où vient que son fils a cette lueur verte
Dans ses yeux fuyants d'animal ?

Sous le kolback orné de débris de squelette,
Ce hussard noir allonge un museau de belette.
C'est la nuit. — D'un lointain faubourg
Est-ce qu'on n'entend pas monter une huée ?...
Et l'homme blême tend son oreille obstruée
Où l'abcès bat comme un tambour.

Les médecins courbés, sinistres et perplexes,
Ont laissé leurs sourcils devenir circonflexes.
Et comment savoir en effet
Si toutes ces horreurs que leurs pinces retirent
Viennent du mauvais sang que ses aïeux lui firent
Ou bien de celui qu'il s'est fait ?

Il n'a pas de remords. Mais la fureur l'habite.
Il eut le bras trop court dans l'attaque subite :
Il sait qu'il a manqué son coup.
Ce Siegfried enroué souffle comme sa forge.
Et qui donc, pour lui faire à présent rendre gorge,
Oserait lui toucher le cou ?

Soirs de l'Achilléion qui sentiez la résine !
— Les docteurs ont passé dans la chambre voisine.
Quoi ! ne pourra-t-il plus parler ?
Dieu s'est-il fatigué de venir sur sa lèvre ?
Et l'un par son larynx et l'autre par sa plèvre
Les rois doivent-ils s'écouler ?

Oh, de l'azur ! de l'air !... sa villa de Corcyre !
Quelqu'un dit : « Les Alpins veillent sur elle, Sire ! »
Et, des yeux, il répond : « Je sais. »
— D'abord le bras trop court, et puis la voix trop basse ! —
Il fait un signe. Il veut savoir ce qui se passe.
On lui donne un journal français.

Et c'est alors qu'il voit l'Image. — Il est malade,
Morne, amoindri, couché dans une alcôve fade,
Rongé de doutes sûrement,
Cravaté du foulard de San-Remo peut-être;
Il craint de n'oser plus sur les balcons paraître;
Il souffre... Et c'est à ce moment



Qu'il aperçoit l'Image immortelle, l'Image
Que Vladimir Betzitch prit dans un lieu sauvage
Et dont le monde entier rêva !
C'est le roi Pierre ; il sort de la Vieille Serbie ;
Il est assis sur un caisson d'artillerie
Que traînent des bœufs ; il s'en va

Le roi Pierre s'en va, puisqu'il faut qu'il s'en aille,
Par les vallons, par les forêts, par la broussaille,
Par de mystérieux chemins,
Vers la mer, vers l'exil, vers Dieu, vers la Légende,
N'ayant plus qu'un bâton et qu'une houppelande,
Croisant sur ce bâton ses mains !

Noëlle Jérémitch

... du roi Pierre.





Quatre bœufs dont le joug est d'un sombre archaïsme
L'arrachent à son sol comme un soc d'héroïsme.
C'est un vieillard; mais lorsqu'il faut,
Lorsqu'il faut arracher malgré sa haute taille
Un Karageorgevitch à des champs de bataille,
Quatre bœufs ne sont pas de trop!

Le Serbe, ce poète agreste et militaire
Qui fit parler la poudre et fit chanter la terre,
A, pour Pierre premier du nom,
Fait ce char où son âme entière est apparue,
En attachant ce qui restait de la charrue
A ce qui restait du canon!

La poésie abonde autour de cet exode!
Triste comme un berger, fier comme un voïvode,
Il est si grand, cet Émigrant,
Que l'homme qui, pensant capter toutes les lyres,
De toutes les grandeurs eut toujours les délires,
Est blessé de le voir si grand!

En voyant, cependant que lui se désagrège,
Le Vaincu s'en aller dans l'honneur, dans la neige,
Le Vainqueur pousse un cri d'effroi.
Il écarte et reprend l'Image blanche et noire.
Il frissonne. Il a vu ce que c'est que la Gloire!
Il a vu ce que c'est qu'un Roi!

Naguère, il écartait l'autre Image importune :
Celle d'Albert Premier debout, seul, sur la dune!
Mais, ce soir, faible, et le front bas,
Comme il regarde, avec une angoisse hagarde,
Le Soldat qu'il n'a pas été! comme il regarde
Le Vieillard qu'il ne sera pas!

Il sent qu'en ce décor de gouffre et d'avalanche
Ce roi trône à jamais sur ce caisson qui penche,
Au milieu de pâtres guerriers;
Et devant ce couchant d'un règne et d'une vie,
L'affreux triomphateur pousse un long cri d'envie
En suppurant sur ses lauriers!

Il sent que le soleil de la cuirasse, et l'aigle
Du casque, et les tableaux d'histoire que l'on règle,
Devant ceci vont s'effaçant;
Qu'il serait inutile, ici, d'entrer en lutte;
Que l'Avenir choisit, quand, sur une minute,
Tout ainsi se rencontre; il sent

Que tout, la majesté du désastre et de l'âge,
L'humble manteau, le grave et puissant attelage,
L'émotion de la clarté,
Tout est de connivence avec l'heure et le site,
Et que c'est du malheur l'étrange réussite,
Un soir par la Gloire adopté;

Que des beautés si solennelles sont des signes,
La splendeur spéciale où baignent les plus dignes
Quand l'Éternité va sur eux
Fondre, — et qu'il n'y a pas de hasards si superbes
Et qu'Homère lui-même, exilé chez les Serbes,
Vient d'atteler ces quatre bœufs!

3 Janvier 1916. EDMOND ROSTAND.

Lettre à Tiepolo

Si un heureux hasard m'avait fait vivre de votre temps, vous m'auriez sans doute vu, mon cher Tiepolo, venir frapper à la porte de votre atelier. J'aurais été un de ces voyageurs, comme il y en eut tant déjà au dix-huitième siècle, que la curiosité des mœurs et le goût des arts conduisaient à Venise et qui se plaisaient à revêtir sa baûta traditionnelle et à cacher leur visage sous son blanc masque de carnaval.

Certes, en cet accoutrement, je n'eusse pas manqué de vous rendre visite et de vous apporter mes hommages. N'étiez-vous pas, comme Guardi, Canaletto et Longhi, une des gloires de la peinture vénitienne ; mais, si vous partagiez avec eux une juste renommée, vous les surpassiez en génie. Le vôtre, mon cher Tiepolo, était magnifique et délicieux, facile et abondant, éclatant et pompeux. Vous aviez ajusté à votre pinceau quelques brins de la brosse de Paul Véronèse. Votre *Repas de Cléopâtre*, du palais Labia, s'apparente au *Festin des Noces de Cana* du grand coloriste vénitien... Comme lui, vous aimiez à décorer de vastes espaces, à y dresser des architectures, à les peupler de personnages. Vierges et saints, héros et déesses, figures de religion ou de mythologie naissaient sous vos doigts dans un continuel enchantement des lignes et des couleurs. Et quelles belles allégories vous inventiez pour les plafonds des villas, des palais et des églises! Et quels beaux ciels vous saviez peindre, légers, vaporeux, irisés! Comme vous y faisiez bien voler des légions d'anges charmants aux ailes multicolores, a moins que vous n'y fissiez glisser le char de l'Aurore, s'y cacher le quadrige d'Apollon ou s'y élever, dans une gloire brillante, quelque virginale et souriante assomption!

Je ne vous ai pas connu, mon cher Tiepolo, mais je vous ai admiré. J'ai passé de longues heures devant vos fresques et vos toiles. Si je ne vous ai pas suivi jusqu'en Allemagne et en Espagne, où des princes et des rois vous appelèrent, je vous ai cherché à Milan et à Vérone, à Udine et à Trévise et à cette villa Valmarana, près de Vicence, où votre ombre doit hanter les salles peintes par vous avec une si gracieuse maîtrise. Mais c'est à Venise surtout que vous êtes présent. C'est là que triomphe votre art. Il fut la parure de la douce ville du silence et des reflets, à son époque d'élégance suprême et de faste languissant, à l'heure de sa plus délicate et plus voluptueuse beauté. En vous la Venise de Titien, de Véronèse et de Giorgione a eu son dernier grand peintre. Vous fûtes le décorateur prestigieux de ses palais et de ses églises, le magicien aimable à qui elle confia, magicienne de la lumière, sa baguette enchantée...

Et que de merveilles sont nées à votre geste, ô cher Tiepolo. La Scuola dei Carmini nous l'apprend. Nous l'apprenons aussi aux Gesuati et à la Piéta, au palais Rezzonico et au palais Labia, et à cette église des Scalzi où vous avez peint, avec une verve si étonnante, si libre, si lumineuse, le transport par les anges de la Sainte Maison de Lorette. Hélas! ce merveilleux voyage de la demeure miraculeuse, nous ne le verrons plus, ô Tiepolo. La fresque admirable est détruite. Une bombe autrichienne a anéanti ce fragile chef-d'œuvre qu'avaient respecté les années. L'engin stupide a percé ce plafond dont vous aviez fait un ciel délicieux, tout frissonnant d'ailes légères. La force de l'explosion a écaillé l'enduit précieux et toute cette sainte féerie est tombée en poussière. Je ne sais si la nouvelle de ce barbare méfait vous est parvenue, ô bon Tiepolo, jusqu'en ce paradis que vous a mérité votre longue et belle vie de grand travailleur et de grand artiste? Je le souhaite, dût-il vous en coûter quelque chagrin, car je suis sûr que votre cœur se réjouira, en entendant monter jusqu'à vous la protestation indignée du monde civilisé contre un attentat que rien n'excuse, et dont Venise, plus que toute autre ville, eût dû être exempte, puisque sa moindre pierre appartient au patrimoine universel de l'art et de la beauté.

H. DE RÉGNIER,
de l'Académie française





1. Détail du plafond de l'église Santa Maria degli Scalzi, à Venise : Le « Transport de la Sainte Maison », fresque de Tiepolo, détruite par la bombe d'un aviateur autrichien. — 2. « Le Menuet », tableau de Tiepolo, galerie du Palais Papadopoli.

VENISE OUTRAGÉE



1. Un souvenir. En famille, le roi et la reine du Monténégro regagnant leur palais de Cettigné après une séance du Parlement. Dans le cortège, le roi et la reine d'Italie.
2. Le roi haranguant ses troupes. — 3. Un des plus récents portraits du général Martinovitch, chef des forces monténégrines



1.-2. La boue dans les boyaux et les tranchées. — 3. Rondins disposés dans le sol, afin de combattre l'inondation et l'humidité.

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE



LES NEUTRES. — LE CONFLIT GERMANO-AMÉRICAIN. — WASHINGTON ET LA GUERRE MARITIME.

Les neutres deviennent nerveux. Après la Suisse, qui a de justes raisons pour cela, car l'incident de Lausanne, l'incident du drapeau allemand jeté bas et traîné par les rues n'est qu'un réflexe de la déplorable affaire des deux colonels prévenus d'espionnage au profit de l'Allemagne; après la Suède, que nos ennemis travaillent, mais dont l'amitié nous restera fidèle, c'est le gouvernement des Etats-Unis qui se répand en manifestations assez complexes. D'une part, le président Wilson parle ouvertement de la participation des Etats-Unis à la guerre mondiale comme d'une éventualité possible. Dans une harangue à Pittsburg, on l'a vu s'écrier : « Le monde est en feu, les étincelles peuvent retomber n'importe où. Si l'on pouvait voir les dépêches que je reçois à toute heure, on saurait combien il est difficile de maintenir la paix. » Dans une autre, il a déclaré que « les Américains étaient, à tout moment, prêts à défendre leur honneur ».

Ce langage ne saurait, d'ailleurs, viser une autre nation que l'Allemagne, l'Allemagne qui n'a souci des droits et de l'honneur de personne, et qui, après avoir paru céder sur l'affaire du *Lusitania*, se refuse aujourd'hui à toute sanction contre les auteurs de cet odieux attentat contre le droit des gens, et n'accepte que de donner des indemnités pour les victimes. Et même la note pessimiste semblait-elle dominer à Maison-Blanche; le mot grave de rupture y aurait été prononcé.

D'autre part, l'oncle Jonathan chapitre les belligérants, semble même ne pas faire assez de différence entre eux, entre les Alliés qui défendent la liberté et les Allemands qui l'oppriment, et leur propose de régulariser la guerre sous-marine. Il proteste à la fois contre les torpillages sans préavis et contre l'armement des navires de commerce. Il oublie que si les navires se sont armés, ont monté des canons sur leurs gaillards d'avant et d'arrière, et s'apprêtent, comme l'a fait le *Plata* avec un sous-marin ennemi qui voulait l' « arraisonner », à canonner leurs agresseurs, à les couler sans plus, c'est que les Tudesques torpillent les navires, qu'ils se laissent « arraisonner ou non », et c'est encore à la Wilhelmstrasse que Woodrow Wilson doit s'en prendre.

LE CARDINAL MERCIER A ROME ET LE MARTYRE DE LA BELGIQUE

Si l'on caressait à Berlin l'espoir de se servir du Saint-Siège pour amener la Belgique à faire une paix séparée, la visite du cardinal Mercier à Rome, l'accueil vraiment chaleureux que lui a fait le pape, et surtout l'émotion de Benoît XV, à la lecture des documents que le courageux archevêque de Malines faisait passer sous ses yeux, ne peuvent point ne pas l'avoir complètement détruit.

Le Vatican était évidemment mal renseigné sur la situation épouvantable de la Belgique, les catholiques allemands mettaient tout en œuvre pour lui dissimuler la vérité. Et l'étonnement du Saint-Père a été d'autant plus grand, d'autant plus douloureux, qu'un autre visiteur belge, Mgr Heylen, l'évêque de Namur, a confirmé le martyrologe des Belges, et que ce nouvel accusateur, au moment de l'invasion, se portait garant de la discipline allemande et de son respect des principes d'humanité. « Elle est civilisée, disait-il, et incapable d'aucun acte condamnable. »

Un document a particulièrement fait impression sur le souverain pontife, c'est le rapport des évêques belges sur les atrocités commises en Belgique par les soldats de Guillaume II. Ce rapport est un implacable réquisitoire, comme déjà la lettre qu'ils avaient adressée aux évêques allemands aussitôt après la plainte vraiment osée que l'épiscopat allemand venait d'adresser au chef suprême de l'Eglise, par l'entremise de l'archevêque de Cologne sur les prétendus crimes belges. Après avoir démenti qu'il y eût jamais eu en Belgique une association de francs-tireurs, que le cri de : « *Man hat geschossen!* » (on a tiré!) n'était, de la part des Allemands, qu'un odieux prétexte, qu'un exécrable mensonge, les prélats belges attestent que l'armée du kaiser s'est livrée en Belgique, « en cent endroits différents, à des pillages, à des incendies, à des emprisonnements, à des massacres, à des sacrilèges contraires à toute justice et à tout sentiment d'humanité ».

Les évêques belges terminaient leur lettre par le cri de : « La Belgique a été martyrisée. » Et ce doit être, aujourd'hui, la pensée aussi du pape et du Vatican.

UN EXPOSÉ POLITIQUE. — L'OPTIMISME RUSSE

Dans l'exposé général de la situation politique qu'il vient de faire aux représentants de la presse russe, le ministre des affaires étrangères de Russie a fourni d'intéressants détails sur deux des Etats neutres, la Roumanie et la Suède. Et l'on a été heureux d'apprendre que les relations de l'Empire et de cette dernière puissance continuaient à se développer favorablement, à se raffermir malgré les efforts des Allemands pour les compromettre.

M. Sazonoff ne nie pas que les mesures prises par l'Angleterre contre la contrebande de guerre soulèvent à Stockholm une certaine effervescence, mais il se dit assuré que l'Angleterre saura ménager les intérêts suédois, et que tous les malentendus seront aplanis, quoi que fassent nos ennemis.

Quant à la Roumanie, il s'est montré très optimiste en ce qui concerne son attitude. Il affirme et se persuade que les campagnes allemandes ne l'impressionnent aucunement.

Le ministre du tsar a souligné de façon particulière l'étroite union des Alliés, et, rappelant les tentatives allemandes pour amener la Russie à une paix séparée, il a montré l'impossibilité, pour aucune des puissances de l'Entente, de traiter séparément, pour cette raison qu'un pareil acte équivaudrait à la ruine de sa situation internationale, à sa faillite politique.

Et il a conclu à une lutte sans répit, « car il est indispensable, a-t-il dit, de créer des conditions qui permettront à tous les Etats d'organiser leur vie politique nationale indépendamment des caprices et des ambitions des puissances centrales : il faut que l'Allemagne soit rendue inoffensive ».

LES RUSSES INVESTISSENT ERZEROUM

M. Sazonoff s'est vivement applaudi de l'unité d'action des Alliés. Et l'offensive moscovite en Galicie pour décongestionner le front balkanique, l'avance des armées impériales en Perse sur la route de Van, et en Arménie, leur arrivée devant Erzeroum, si visiblement en liaison avec les efforts des troupes britanniques en Mésopotamie, illustrent, comme on l'a dit, les déclarations du ministre russe.

L'arrivée de nos Alliés devant Erzeroum est une victoire dans le plus grand sens du mot, et une victoire qui en fait prévoir une plus grande, car, de l'avis même des critiques militaires les plus autorisés, elle menace directement l'existence de l'armée turque, qui a sa base dans cette région. Au début de la guerre, les Russes avaient déjà poussé leurs bataillons dans le voisinage d'Erzeroum, puis l'avance de l'armée turque sur la route de Kars, ses essais de mouvement tournant qui aboutirent, d'ailleurs, à un triple désastre, les avaient détournés de leur objectif. Ils y sont revenus, et victorieusement. Une offensive rapide, la rupture presque immédiate des lignes ottomanes, les succès de Melachgerd et de Knys Kala les a menés devant Erzeroum même, Erzeroum, où les soixante mille Turcs et le maréchal von der Goltz qu'ils y tiendraient investis, se seraient jetés si vite, qu'ils manqueraient de tout, de pain comme de munitions, et se trouveraient, de ce fait, dans une situation périlleuse.

LES ZEPPELINS SUR LA FRANCE ET L'ANGLETERRE

Nos ennemis ont fait du mensonge une véritable institution d'Etat; et, comme il fallait s'y attendre, ils représentent le raid de leurs corsaires sur Paris comme une réplique au bombardement de nos avions sur Fribourg-en-Brisgau, qu'ils déclarent impudemment ville ouverte, disant « qu'en manière de représailles, leurs dirigeables ont attaqué la forteresse de Paris ».

Toutes les villes qu'ils bombardent, Londres, Paris, Nancy, Compiègne, celles qu'ils détruisent, comme Reims, Soissons et Arras, sont, à leur dire, des forteresses. Le mensonge s'adresse aux neutres qui le repoussent, d'ailleurs, avec mépris, qui ne dissimulent pas leur indignation. La presse de Madrid, de Genève, de New-York est unanime à flétrir ce nouveau crime contre l'humanité et le droit des gens, à déclarer que les « assassins » ne poursuivaient, comme à l'ordinaire, aucun but militaire, qu'ils n'en cherchaient d'autre que de terroriser la population parisienne. Un journal ne cache pas son horreur :

« Le nouveau raid des zeppelins sur Paris, son cortège de bombes, des maisons démolies, des familles et enfants massacrés, dit *La Suisse*, est une preuve de plus à la charge du gouvernement allemand et du commandement des armées impériales illustres dans la façon de la *kultur* germanique.

» Si, après ce monstrueux attentat, les Alliés éprouvaient encore des scrupules et n'usaient pas, à leur tour, des moyens dont abusent leurs criminels adversaires, ils se montreraient dépourvus de la plus élémentaire logique. »

En Espagne, le grand organe madrilène *El País* déclare qu'il est du devoir de toutes les nations demeurées en dehors du grand conflit européen de protester de toutes leurs forces, « de protester contre un crime, de sauvegarder les conquêtes de la civilisation.

» Car, s'écrie-t-il, toute autre façon d'agir équivaudrait à se faire le complice de ces attentats. »

Cette flétrissure dit assez l'impression de nos Alliés eux-mêmes. La presse britannique se montre d'autant plus indignée que l'Angleterre a reçu elle-même, le lendemain des attentats contre Paris, la visite de six ou sept corsaires, qui ont survolé et bombardé plusieurs de ses comtés, et qu'elle

a elle-même une nouvelle et grave injure à venger.

Le raid de nos ennemis sur les Iles britanniques fut une véritable expédition. Perfidement servie par un brouillard épais, l'escadre aérienne allemande put évoluer comme elle voulait. Elle n'avait, d'ailleurs, aucun but stratégique. Les Allemands, et ils s'en flattent, ne poursuivaient là-bas qu'une idée de terrorisme. Comme dans leurs précédentes randonnées, leur but était moins de défigurer Londres et quelques villes que d'ébranler la résolution du peuple anglais. Vain calcul d'ailleurs, car de nouveaux crimes ne feront pas chanceler nos alliés. Londres comme Paris, l'Angleterre comme la France demeurent sans peur. Rien ne les fera faiblir; rien ne diminuera leur volonté d'en finir avec la kultur. Comme la Russie et son nouveau premier ministre Sturmer, « la lutte jusqu'au bout » est leur programme.

Et, ces résolutions de la France, le président de la République vient, encore une fois, de les affirmer, et dans un langage admirable, à l'inoubliable fête de la Croix de Guerre, fête triomphale même, puisque Paris, et *Le Journal*, qui l'avait imaginée, y honoraient six mille héros.

Après avoir salué ces vaillants, ces acteurs d'une épopée sans précédente dans l'Histoire, et, devant laquelle « pâlissent les légendes dorées de l'antiquité grecque et latine », M. Poincaré a flétri l'empire allemand, et répété que la France ne serait ni sa dupe ni sa victime; qu'elle entendait garder son indépendance, sa civilisation, son esprit, ses mœurs. Et, se tournant vers les soldats de la Marne, de l'Yser, de la Champagne, de l'Argonne et de l'Alsace, le président leur a dit qu'ils seraient les ouvriers d'un monde nouveau, qu'après avoir chassé des imaginations françaises le spectre de la défaite, ils achèveraient bravement leur œuvre de délivrance et de réparation nationale, en imposant à l'ennemi une paix qui reconstitue intégralement la France démembrée, qui l'assure contre folie guerrière de l'Allemagne.

« C'est à cette paix victorieuse, s'est-il écrié, à cette paix forte et tranquille que vous aurez frayé un chemin triomphal et le jour où vous la ramènerez souriante..., la *France reconnaissante pressera sur son cœur les fils qui l'auront sauvée.* »

LA TRAGÉDIE DE CONSTANTINOPLE

La tragédie qui donna le trône de Turquie à l'ambitieux Abdul Hamid, le Sultan Rouge, se répète. Comme son malheureux père Abdul Aziz, le prince héritier Yousouf Izzedin a été trouvé dans son palais, les veines ouvertes à la façon romaine. Comme son père également, sa mort est attribuée à la neurasthénie, à un long désir du suicide. Ce recommencement de l'histoire est plutôt troublant, dans un pays où l'assassinat du généralissime Nazim bey a porté Enver bey à la dictature militaire. Et l'on n'ignore pas que le prince héritier se montrait, en toute occasion, l'adversaire des triumvirs qui ont livré leur patrie à l'Allemagne. Autant le vieux sultan Mohamed V, atteint de débilité sénile, embarrasse peu les maîtres de la Turquie, autant Yousouf Izzedin était gênant; il osait avoir une opinion, il ne cachait pas ses sympathies pour les Alliés.

A-t-il voulu échapper à son impuissance et à son dégoût? C'est ce que l'histoire dira. Sa mort donne éventuellement le trône à son frère, le prince Vah-Eddine, mais il faut compter avec les ambitions de Burh-Eddine, le favori des Allemands.

LÉON PLÉE.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

LETTRE D'UN OFFICIER

Quand tu liras ces mots, je serai mort, Marie.
Je les donne au major, *en cas*, et je le prie
De les mettre à la poste, après... Les liras-tu?
Oui, je le crois... Depuis que je me suis battu,
Je sens la mort sur mes épaules, comme une ombre.
Des lieutenants, cela s'abat en si grand nombre!
Les lieutenants se font tuer et ne tuent pas.
C'est la chair dont la guerre a fait ses fins repas.
Cette ogresse n'en veut qu'à nous...Bientôt, sans doute,
Nous réattaquerons. Alors...
Marie, écoute:
J'ai besoin de crier à pleine voix ton nom.
« Je t'aime. »
— Je le sais! vas-tu dire? Eh bien, non.
Tu ne sais pas. Quand nous disions ces mots, naguère:
« Je t'aime » notre bouche avait un son vulgaire,
Un son paisible, un son de simples gens heureux,
Et l'amour, sous les doigts du bonheur, sonne creux.
Mais, quand la mort le heurte avec son index rude,
Ce mot terrestre acquiert toute son amplitude
Et son divin tumulte emplit le firmament.
C'est au seuil de la mort qu'on vit totalement.

Donc, je t'aime!... Ah! si Dieu me ramenait, Marie!
Tu verrais... Notre amour serait une féerie.
Comme je serais bon et tendre! Je vivrais
Gémissant d'aise au doux lasso de tes bras frais,
Fleuri comme un jardin aux brises de ta bouche.
Toi, tu retrouverais, sous mon baiser farouche,
Quelque parfum de poudre en ma barbe traînant,
Et te croirais conjointe à Jupiter tonnant!

Oh! t'adorer, le cœur vibrant de fois meilleures!
Je saurais, maintenant, le prix des belles heures;
Je saurais ce que vaut le feu de tes yeux verts
Sur mon front que visa le fusilier pervers;
Ce que vaut ta voix pure, où chantent les colombes,
A qui rentre, assourdi par le fracas des bombes;
Et combien les fruits mûrs se dorent pour des doigts
Qui pourraient être un peu de cendre, au coin d'un bois.

Marion, si je t'ai quelquefois offensée,
Pardonne! A l'avenir, bannis de ta pensée
Tout ce que j'eus d'amer, de méchant, de pointu.
Je voudrais dans ton âme un joli coin, vois-tu,
Un coin de choix, comme en avaient, dans la vitrine,
Ton éventail ancien, l'anneau d'aigue-marine,
Cette fleur avec quoi l'on devait m'enterrer,
Et ce roman dont un chapitre fait pleurer...

Adieu donc, mon amour! Que ton cœur se souvienne!
Adieu, toi ma jeunesse et ma vie! Adieu, Mienne,
Qu'un autre, quelque jour, nommera « mienne » aussi!...
Oh! ne proteste pas, Marion! C'est ainsi.
C'est pour plus d'un passant que fleure au bois la rose.

Mais, puisqu'elle adviendra, cette effroyable chose,
Promets par ton amour et jure par ta foi
Que *ce sera* du moins un soldat comme moi,
Qui garde aux yeux l'ardent reflet de la fournaise,
Qui se soit bien battu, là-bas, à la française,
Crânement, sans tiquer aux gros mots du canon.

Si vous avez un fils, donnez-lui mon prénom!

JEAN RAMEAU.



A PROPOS DES ZEPPELINS

I. — PREMIÈRE VISITE

Le monstre a fui, très fier des vitres qu'il brisa.
Voyage débonnaire et victoire plaisante.
C'est ainsi que l'on dut à la gent malfaisante
Des gaietés dont la terre entière devisa.

Pour se garer du choc risquant le coryza,
Des gens chics, à la cave ont fait une descente.
Protocole imprévu, le concierge présente
Monsieur le comte B..., monsieur le marquis A...

Etages confondus, mondaine et douairière,
Grand seigneur et valet, maîtresse et chambrière,
Echangent des propos amis, sans lendemain.

Et tandis que, mettant le nez à la fenêtre,
Paris-Gavroche montre un courage gamin,
Dans le sous-sol un peu d'égalité pénètre.



II. — LA VISITE D'HIER

Cette fois, la moisson, Guillaume, fut heureuse,
Morts et blessés, cinquante. Au tableau, deux soldats;
Des vieillards, des enfants, des femmes, dans le tas.
On peut illuminer, du Danube à la Meuse.

De ce sang l'Allemagne a droit d'être orgueilleuse.
Tuer de bons bourgeois, au milieu du repas,
C'est peut-être un peu plus commode, n'est-ce pas?
Que de percer nos rangs en Champagne pouilleuse.

Toutefois, songez-vous, empereur allemand,
Que de pareils exploits mènent, finalement,
A rendre, un peu plus tard, la vengeance meilleure?

Et combien, ne perdant rien pour quelques délais,
Vous deviendra plus lourd le douloureux quart d'heure,
Sire, vous savez bien, celui de Rabelais.



III. — LE DEVOIR DE DEMAIN

Pour une grande artiste qui demandait « des vers sans haine ».

Des vers sans haine, dites-vous;
Je ne sais vraiment comment faire.
Entendez les cris que profère
La barbarie autour de nous.

Jadis, nous fîmes les yeux doux
A tous les coins de l'hémisphère.
L'horrible guerre était affaire
Non plus des hommes, mais des loups.

On plaisantait la poudre sèche.
Devant la leçon toute fraîche,
Voudra-t-on, sans plus s'émouvoir,

Garder encor le goût du tendre,
Et toujours yeux pour ne point voir,
Oreilles pour ne point entendre.

GEORGES TROUILLOT.



LES CLOCHES DE GUERRE

(Dit par Mlle Renée du Minil, de la Comédie-française)

O cloches qui jadis sonniez pour nos bonheurs,
Vous êtes comme nous douloureuses, meurtries.
Vous connaissez la même angoisse que nos cœurs,
Et vous souffrez aussi des pleurs de la patrie.
Vous avez vu tomber et s'endormir les morts
Sur les terres où hurle et claque la mitraille,
Et jusqu'en vos clochers vous entendez encor
Cet immense soupir qui monte des batailles.
Cloches aux tristes voix de l'Alsace et du Nord,
Vous sonnez jusqu'au bout dans vos tours qui s'écroulent,
Et votre plainte semble au héros qui s'endort
En passant sur son front une larme qui coule.
Vous sonnez pour ces fils, ces frères, ces amis,
Qu'on croit vivants encore et qui sont sous la terre.
Vous sonnez pour tous ceux qui se sont endormis
Sans que de chères mains aient fait une prière.
O cloches qui vivez près des champs de combats,
Allez jusqu'en ces lieux où tant de sang ruisselle,
Pour dire à nos soldats qu'on égorge là-bas,
Que nos cœurs ont battu pour eux et se rappellent!
Quand vous chantez dans les cités, dans les vieux bourgs,
Cloches de cathédrale ou de pauvre chapelle,
Toutes allez leur dire un peu de notre amour
Et faire au-dessus d'eux comme un murmure d'ailes.
O cloches, gardez-les, penchez-vous sur leur front,
Soyez pour ces aimés la parole dernière,
Soyez le marbre pâle où leurs corps dormiront
Et soyez leur linceul et soyez leur prière.
O cloches, ouvrez-vous pour eux comme des bras,
Souffles d'or envolés des lèvres de la France,
Portez à nos enfants jusqu'aux champs de combats,
Comme un suprême cri d'amour et d'espérance...

Et vous qui, pour un temps, ne pouvez plus chanter,
Cloches mortes de leurs églises en ruines,
Demain nous vous verrons toutes ressusciter
Quand nos cœurs renaîtront aussi dans nos poitrines.
O carillons blessés, ô cloches en sommeil,
C'est vous qui chanterez nos hymnes de victoires.
Nous vous élèverons des tours jusqu'au soleil
Et des clochers plus hauts encor dans nos mémoires!
Cloches d'Arras, de Reims, des beffrois abattus
Vous aurez, vous aussi, vos jours de délivrance
Si vos chants pour pleurer sur elle se sont tus,
Ils se réveilleront demain avec la France!

ANDRÉ LEGRAND.



VERS LES BALKANS

LE CHŒUR DES CORBEAUX

Comme une augurale avant-garde
Sur l'arc sanglant des horizons,
L'envol noir de nos tourbillons
Porte en ses flancs la Mort camarde;

L'heure a sonné du choc dément
Où la faux des moissons divines
Arrachera de leurs racines
Blés et fleurs d'un même tranchant.

LE CHŒUR DES GRENOUILLES

Au clair soleil, le lac paisible
Sommeille au rêve de ses eaux;
Nuls volants reflets de corbeaux
Ne blessent son onde impassible,

Et leurs âpres croassements
Résonnent trop haut sur nos têtes
Pour troubler les nocturnes fêtes
Que nous ramènent les printemps.

LE CHŒUR DES CORBEAUX

Nous précédons les cannibales,
Les vils pillards, les assassins,
Les violeurs des tombeaux saints,
Les destructeurs des cathédrales,

Et, sombres annonciateurs
De l'incendie et des massacres,
Nous pressentons les relents âcres
Qui s'élèvent des champs d'horreurs.

LE CHŒUR DES GRENOUILLES

Aux lacs ne tombent point les foudres;
Elles vont aux cimes des monts;
En vain, sur nos lits de limons,
Éole dégonfle ses outres;

Passez, sinistres présagers
De maux qui ne sauraient atteindre
La gent qui coasse sans craindre
Le vol des corbeaux passagers.

LE CHŒUR DES CORBEAUX

Sous les morts et sous les décombres,
Vos bords à jamais desséchés,
Verront, aux stellaires clartés,
Errer les douleurs et les ombres,

Si, restant sourde à l'heure d'or
Dont l'écho tonne à son oreille,
Votre espérance ne s'éveille
Et ne prend aux cieux son essor!

ALEXANDRE DE LINCHÉ.



Voici quelques noms de poètes auxquels nous devons les plus remarquables envois de la semaine:

MM. et Mmes M. Robin, F. Galli, Léopold Cyr, Héloïse Aribaud, Poulain de Corbion, Françoise Robin-Thury, N. Lenoir, Eléonore Chevalier, Victor Chatenay, René Peageifore, V. des Monthes, Fernand Copin, Jean Thaumiaux, Octavie Guérin, Hugues Dolmiet, Aspirant Langénié, J. L..., Pierre Etna, Paul Michondet, G. de V..., Maurice Houette, A. Latour, Lieutenant Duvant, F. B... à N., Un Vieux Suisse, Irma Gerson, Paul Meffre.

LE PAIMPOLAIS

Paroles de Théodore BOTREL — Musique de E. JEANTRIER

A nos braves fusiliers marins.

Allegretto

Pour repous_ser l'Aigle alle_
_man_de Quand le Bre_ton se fait sol_
_dat, Quit_tant ses ge_nêts et sa
lan_de, Il va gaie_ment droit au com_
_bat; Et le brave gâs Fredon_ne tout
bas:_ J'ai_me Paim_pol et sa fa_
Gaiement et un peu plus vite
_lai_se, Son é_glise et son fier clo_
_cher, _J'aime en_cor mieux ma Paimpo_
_laise Plus en_cor ma France en danger!

II

Le petit Breton, sans murmure,
Met la baïonnette au flingot,
Puis, embusqué sous la ramure,
Il commenc' la chasse au Prusco...
Et le brave gâs
Fredonne tout bas:
Je serais bien mieux à mon aise
Dans le nid où j'allais nicher,
Mais c'est défendr' ma Paimpolaise
Que défendr' la France en danger!

III

Mais le flot prussien toujours monte
Cyniquement lâche et cruel,
Et lorsque le soir on se compte
Bien des noms manquent à l'appel...
Et le brave gâs
Fredonne tout bas:
Pour aider à la flotte anglaise
Comme il faut plus d'un moussaillon,
J'épouserai ma Paimpolaise
En rentrant au pays breton!

IV

Puis, lorsque la mort le désigne
L'appelant de sa rude voix,
Le petit Breton se résigne
En faisant un signe de croix;
Et le brave gâs
Quand vient le trépas.
Serrant la médaille qu'il baise,
Agonise au creux d'un sillon
En songeant à la Paimpolaise
Qui l'attend au pays breton!

LA PETITE GUERRE



EXCÈS D'OBÉISSANCE

A Berlin.

La consultation du docteur Muhlhaus. Le docteur achève d'ausculter très attentivement M. Wolfenbuttel, le grand fabricant d'articles de Paris.

M. WOLFENBUTTEL, anxieux. — *Et alors, docteur?*

MUHLHAUS. — *Cher monsieur, je ne trouve absolument rien d'anormal; tous vos organes sont en parfait état.*

WOLFENBUTTEL. — *Le cœur?*

MUHLHAUS. — *Je n'en ai jamais vu peut-être qui fonctionne avec cette régularité: un vrai chronomètre.*

WOFFENBUTTEL. — *Et les poumons?*

MUHLHAUS — *Des soufflets de forge. Je me demande pourquoi vous me consultez!*

WOLFENBUTTEL. — *Tiens, parbleu, parce que je suis malade!*

MUHLHAUS. — *Imagination!*

WOLFENBUTTEL. — *Mais, non, je vous l'assure! J'ai des malaises, des étouffements. Ça doit venir de l'estomac.*

MUHLHAUS. — *Pourquoi donc?*

WOLFENBUTTEL. — *Vous savez bien, docteur, que nous ne sommes pas gâtés, en Allemagne, depuis la guerre: nous avons, au commencement, crié peut-être famine, plus que de raison, pour apitoyer la galerie, mais là, franchement, entre nous, la nourriture laisse à désirer.*

MUHLHAUS. — *A désirer quoi?*

WOLFENBUTTEL. — *Mieux!...*

MUHLHAUS. — *Allons donc! Jamais elle n'a été plus saine que depuis qu'elle a été obligée d'emprunter à notre merveilleuse chimie des ressources supplémentaires: il est impossible qu'elle provoque des troubles digestifs.*

WOLFENBUTTEL. — *Mais on nous rationne! C'est extrêmement pénible.*

MUHLHAUS. — *C'est hygiénique.*

WOLFENBUTTEL. — *Et la réglementation à laquelle on nous soumet, est-elle hygiénique aussi ou réconfortante? Ce qui est autorisé lundi ne l'est plus mardi. Aujourd'hui viande sans beurre; demain, beurre sans pain. Quel casse-tête! C'est abrutissant!* (Sa figure se contracte en une sorte de rictus.)

MUHLHAUS, qui l'a observé. — *Attendez donc...* (Un temps.) *Regardez par la fenêtre. Qu'est-ce que vous voyez sur le mur d'en face?*

WOLFENBUTTEL, pâle. — *« Défense d'afficher ».*

MUHLHAUS. — *Et là, sur le trottoir?*

WOLFENBUTTEL, vert. — *« Interdit aux piétons ».*

MUHLHAUS. — *Et plus loin, sur la chaussée?*

WOLFENBUTTEL, blanc. — *« Défense de traverser ».*

MUHLHAUS. — *Quand vous lisez ces inscriptions vous semblez souffrir.*

WOLFENBUTTEL. — *Je souffre, oui.*

MUHLHAUS. — *Votre cas est très intéressant...*

WOLFENBUTTEL. — *Votre diagnostic est fait, docteur?*

MUHLHAUS. — *Peut-être...* (lui tendant un journal officiel). *Voulez-vous jeter un coup d'œil... Tenez, ici... « Texte de loi. » Lisez...*

WOLFENBUTTEL, après un effort, prêt à défaillir. — *Je... je ne peux pas.*

MUHLHAUS. — *C'est bon. A présent. Je suis fixé; je connais l'origine de votre mal. Vous avez commis des excès.*

WOLFENBUTTEL. — *Moi?*

MUHLHAUS. — *Oh! pas des excès de travail, ni*

de plaisir, ni de boisson : des excès d'obéissance.

WOLFENBUTTEL. — *Ils sont dangereux?*

MUHLHAUS. — *Comme tous les excès. La guerre n'a pas impunément multiplié dans notre pays les défenses dont nous étions déjà si prodigues pendant la paix : vous en avez tenu compte, n'est-ce pas?*

WOLFENBUTTEL. — *Scrupuleusement. La discipline est la grande vertu de l'Allemagne.*

MUHLHAUS. — *Certes. Mais, de même que le vice, la vertu a ses inconvénients. On ne réduit pas l'homme à n'être qu'un automate : car l'automate, matière inerte, n'étant pas doué de sensibilité, ne réagit pas quand se produit le déclanchement qui le fait fonctionner; l'homme, au contraire, être vivant, réagit, éprouve une sorte de choc, de détente nerveuse, qui à la longue, détermine un état morbide; c'est le vôtre : toute manifestation d'autorité vous est douloureuse.*

WOLFENBUTTEL. — *En effet, docteur, vous avez admirablement discerné mon mal; mais, je vous en supplie, quel est le remède?*

MUHLHAUS, un peu embarrassé. — *Le remède?... Je ne me vois pas bien prescrire en l'occurence des purgatifs, des pilules ou des injections souscutanées...*

WOLFENBUTTEL, timidement. — *Il y a les douches...*

MUHLHAUS, aimablement. — *Vous n'en êtes pas encore là!... D'ailleurs, le spécifique d'une affection mentale doit être mental aussi : vous avez commis des excès d'obéissonce : il n'y a qu'un seul moyen de vous guérir.*

WOLFENBUTTEL. — *Lequel?*

MUHLHAUS. — *Désobéissez!*

WOLFENBUTTEL. — *Mais, docteur, un pareil régime, sous celui que l'on nous impose, en ce moment, si j'ose ainsi parler, va me mener tout droit au bagne?*

MUHLHAUS. — *Il ne faut pas abuser des meilleurs médicaments. Et puis, vous n'êtes pas assez entraîné pour vous rendre coupable de graves insubordinations. Choisissez, en débutant, pour vous essayer à l'indépendance, des cas qui ne soient pas pendables...*

WOLFENBUTTEL. — *Merci, docteur...* (Il se lève et au moment de déposer un billet sur la cheminée, se ravisant, à part) *Au fait...* (haut) *Docteur, je vous prie, un mot... Votre consultation, c'est toujours vingt marks?*

MUHLHAUS. — *Toujours.*

WOLFENBUTTEL. — *On paie de suite?*

MUHLHAUS. — *Naturellement. C'est la règle...*

WOLFENBUTTEL. — *Et si on ne paie pas, est-ce qu'on vous condamne à mort?*

MUHLHAUS, un peu inquiet. — *Hélas! non!*

WOLFENBUTTEL. — *Est-ce qu'on vous envoie en prison?*

MUHLHAUS. — *Pas même.*

WOLFENBUTTEL. — *Alors, docteur, les risques étant minimes, je saisis cette excellente occasion de m'exercer à la révolte : j'enfreins la règle, je ne vous paie pas aujourd'hui.*

MUHLHAUS, très gentilhomme. — *Soit. Payez-moi demain, la semaine prochaine, ou dans deux mois : peu importe : j'ai confiance.*

WOLFENBUTTEL. — *Dans ma correction, dans mon respect des usages? Eh bien, tenez, voilà ce que je leur fais aux usages... la nique! Je ne vous paierai pas plus dans huit jours que dans un an.*

MUHLHAUS. — *Plaît-il?*

WOLFENBUTTEL, catégorique. — *Allez au diable!...* (avec un soupir de soulagement) *Comme c'est bon de s'affranchir des contraintes sociales! Je vous suis fort obligé, docteur, du traitement que vous m'avez indiqué. Je crois qu'il me réussira.* (Il sort. Le docteur s'effondre).

GABRIEL TIMMORY.

Les Livres

IMPRESSIONS

Les Leçons de la Guerre, par M. STAPFER.

M. Paul Stapfer est un critique original et ingénieux; mais c'est, avant tout, un moraliste. Très curieux de pensée religieuse et portant en lui l'âme d'un sermonnaire, il a dit son mot, et son mot bien personnel, dans toutes les discussions théologiques de ce temps-ci. Protestant très convaincu, il ne se prive pas absolument toujours de quelques duretés, qui, à mon avis, sont de trop, contre les catholiques. Mais il reste toujours un excellent homme, ayant dans l'âme surtout la charité (d'autant plus militant en cela qu'il pourrait être très caustique et très spirituellement méchant), d'esprit très élevé et aspirant de toutes ses forces à mettre en lui le plus de divin possible.

Ainsi constitué, M. Stapfer devait être violemment ému et jusqu'au plus profond de lui-même par les événements actuels, et être tout plein de réflexions et méditations à ce sujet. C'est ce qui est arrivé. M. Stapfer a parlé et a écrit sur la guerre de 1914, et il réunit quelques-uns de ces travaux dans un volume intitulé : *Les Leçons de la Guerre*. Ces leçons sont de diverses sortes, quoique inspirées par le même esprit libéral, généreux et *humain* dans le plus large sens de ce très grand mot.

La première leçon que la guerre actuelle a apportée au monde, c'est que la civilisation n'a pas fait un seul progrès définitif depuis l'âge de la barbarie. La guerre entre nations policées est redevenue la guerre sauvage, avec les raffinements que les inventions scientifiques y ont ajoutés, et l'affreuse raison du plus fort et du plus violent est la raison suprême, comme aux premiers jours de l'humanité. Il faut voir les choses comme cela, non pas par désespoir, mais pour se persuader qu'il faut toujours faire le même effort vers le bien et contre le mal qu'ont dû faire les premiers hommes de bien et de droit, qu'ont dû faire les créateurs précisément de cette civilisation toujours précaire, toujours menacée et toujours innocente.

Une autre leçon de la guerre est une leçon de liberté. La guerre actuelle — comme toutes les grandes catastrophes — nous prouve à nous-mêmes, nous révèle à nous-mêmes la réalité de notre libre arbitre. Elle réclame, comme a dit William James « de tels ressorts d'énergie qu'il est impossible d'en trouver l'équivalent dans d'autres emplois de l'activité humaine ». Et ces ressorts, elle les trouve prêts; on dirait qu'elle les crée. Elle nous révèle donc les ressources cachées, imprévues, inouïes, de notre liberté intérieure; elle découvre et déniche les trésors inconnus de notre volonté.

Dans un autre sens du mot, la guerre actuelle nous apprend qu'il faut que les peuples soient *libres*. S'ils l'étaient, jamais d'eux-mêmes ils ne déchaîneraient le fléau terrible de la guerre, ce fléau procède de leur organisation servitudinaire. Il faut qu'ils soient sous le joug d'un monarque, pour que, sur un signe de lui, ils se précipitent, et les autres avec eux, dans un tel gouffre. Il y a du vrai, certainement, dans cette pensée que M. Stapfer développe très éloquemment. Je crois, pourtant, qu'il y a eu sur la terre des peuples très libres qui ont fait la guerre avec une constance et une ténacité prodigieuses. La pensée impérialiste, la volonté de domination peuvent être l'âme d'un peuple — hélas! — comme d'un homme; mais il est très vrai que la volonté de domination trouve dans un despote, dans un homme qui résume un peuple, une forme en quelque sorte plus aiguë, plus militante et plus volontiers agressive.

La guerre nous aura appris la sincérité. Elle ne l'a pas apprise à M. Stapfer, qui a toujours été, de tous les hommes, le plus ouvert et le plus franc du collier. Mais il a raison de dire qu'elle l'a apprise à beaucoup d'hommes, que beaucoup de masques sont tombés, que beaucoup de bâillons volontaires sont tombés des bouches. Entre parenthèses, de cette sincérité M. Stapfer donne un bien bon exemple dans sa précieuse appréciation du *Faust* de Gœthe. Je la trouve beaucoup trop sévère, ayant beaucoup de goût pour le second *Faust*, sans aucune obligation professionnelle; mais encore, avec le piquant du petit scandale, il y a là beaucoup de pure et simple vérité dans cette page : « Je n'ai jamais rencontré personne qui, sans y être contraint par les obligations de son métier, ait lu pour son seul plaisir tout *le second Faust*. Par quel miracle d'auto-suggestion arrivons-nous à nous persuader que, dans une œuvre *consacrée*, est beau tout ce qui déplairait ailleurs : le désordre, l'incohérence, le manque de vie, la froideur mortelle, l'absence d'une idée centrale directrice? Si le critique paradoxal de Gœthe avait constaté simplement que tout n'est pas excellent dans le premier *Faust* et que le second est en grande partie illisible, *la guerre aurait été pour lui une occasion d'avancer une chose neuve et juste*, mais qui serait médiocrement piquante; ce n'était point la peine de mettre aux prises l'Allemagne et l'Europe pour prouver cela, pour déclarer tout haut ce que chacun pense, sans que personne ose l'avouer. » Je ne suis pas fâché de montrer, en passant, que M. Stapfer n'a rien perdu de cet *humour* qui fut jadis assez célèbre.

L'article le plus considérable de ce volume est intitulé : *Sois bon*, et est singulièrement opportun aux temps actuels. L'auteur craint que les maux dont nous souffrons ne détruisent la bonté au cœur des hommes, et il les supplie de ne pas abandonner les grands principes, malgré tout ce qui pourrait les en détourner. Oui, sans doute, la force prime tout, pour le moment, mais notre devoir est de nous

raidir contre elle, de ne pas l'accepter pour souveraine légitime et de cultiver en nous la vertu de bonté, de charité, d'amour, pour en verser les effets sur nos frères aussi largement que possible.

Tout cet article de M. Stapfer vise directement Nietzsche et, ma foi, l'atteint et le transperce assez proprement. Il est trop discussif, il n'est pas assez ramassé autour d'une idée directrice, comme dit M. Stapfer lui-même; mais il a tantôt de l'onction et tantôt du piquant, et c'est, non pas un « petit sermon », mais un grand sermon assez réussi. Il est bon, quand les plus mauvais préceptes de Nietzsche (il en a de bons) sont pratiqués avec une sorte de parti pris, qu'une voix très grave, ce qui ne l'empêche pas d'être spirituelle, proteste hautement et revendique les droits de la générosité, de l'altruisme, et, en un seul mot, de l'humanité. M. Stapfer n'hésite pas à affirmer, avec Victor Hugo, que la charité la plus brûlante n'est pas autre chose qu'un désir de simple équité.

Tu me crois la pitié : fils, je suis la justice.

Cet article, comme tout le livre, est d'une âme très noble, comme fut toujours l'âme de M. Stapfer, avec, en outre, cette sérénité radieuse et pénétrante que la vieillesse donne à l'âme et à l'esprit du juste.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

L'Allemagne qu'on voyait et Celle qu'on ne voyait pas
Propos de Guerre, par M. l'Abbé Wetterlé.

Notre éminent et cher collaborateur M. l'abbé Wetterlé poursuit infatigablement, par la plume et par la parole, son apostolat patriotique pour la cause française. Nos lecteurs ont pu, depuis longtemps déjà, apprécier la solidité et la variété de son érudition, la vigueur de sa dialectique et la finesse de son esprit. Ils ont eu, en effet, la primeur de son importante étude : *L'Allemagne qu'on voyait et Celle qu'on ne voyait pas*, qui, accrue de quelques chapitres et de quelques documents nouveaux, vient de paraître en librairie (l'Edition française illustrée, 3 fr. 50). Ils trouveront réunis dans un autre volume : *Propos de Guerre*, 2e série (même éditeur), les articles écrits au jour le jour, les allocutions prononcées en diverses réunions de charité ou de propagande et les « fantaisies » déduites des événements par le vaillant et spirituel écrivain. Dans ce dernier ordre d'idées, il convient de signaler particulièrement la piquante série où, sous ce titre : « Têtes de Boches », M. l'abbé Wetterlé s'est plu à crayonner les silhouettes des personnages allemands les plus en vue, qu'il avait eu l'occasion d'approcher ou de fréquenter pendant son long séjour à Berlin. Ces portraits à l'emporte-pièce, hauts en couleur, supérieurement ironiques et justiciers, gardent néanmoins la netteté de vision et la sérénité de jugement qui en assurent la parfaite ressemblance. On en jugera par celui que nous reproduisons ci-contre et qui reflète, puissamment burinés, les traits de la physionomie, à la fois grotesque et odieuse, du kronprinz.

HENRI NICOLLE.

Le Livre du Jour

PROPOS DE GUERRE

LE LOUVETEAU

J'ai vu bien souvent le kronprinz passer dans les rues de Berlin, dans son automobile ouverte. Long, mince, les traits pâles, le regard sans aucune expression, le jeune officier avait toujours sur les lèvres ce sourire bêbête de satisfaction que donne la suffisance. Il était visiblement heureux de recueillir les marques d'admiration dévote que lui prodiguait la foule, à laquelle les pangermanistes avaient dit et répété que tout l'avenir de la plus grande Allemagne reposait sur sa tête de dégénéré.

Guillaume II, qui fut, comme on le sait, le plus mauvais des fils, et dont les impatiences indécentes pendant l'agonie de l'empereur Frédéric firent scandale, subit la loi du talion. Son aîné a pour son tempérament de bourgeois un mépris souverain et il ne se donne même pas la peine de le dissimuler. Il fut des premiers à souhaiter que l'action de l'impérial velléitaire fût paralysée pendant les opérations de la campagne présente. Il comptait d'ailleurs prouver que ses talents militaires, à lui, étaient à la hauteur de son manque de respect filial, et c'est un peu pour cela qu'il demanda et obtint le commandement d'une des principales armées sur le terrain occidental de la guerre.

Ce qu'il y fit, chacun le sait à cette heure. L'armée du kronprinz fut, en effet, la première à lâcher pied à l'aile gauche allemande pendant la bataille de la Marne, et elle entraîna la retraite de toutes les autres unités. Le prince Frédéric-Guillaume faillit être fait prisonnier, et sa fuite fut piteuse. Le général von Kluck exigea qu'on éloignât immédiatement le stratège maladroit qui lui avait fait perdre le fruit de plusieurs semaines d'efforts heureux.

Le prince s'en fut donc porter ailleurs sa science militaire. On raconte qu'il se distingua surtout dans la guerre, non pas de tranchées, mais d'alcôves. Frédéric-Guillaume de Prusse est pourtant un grand admirateur de Napoléon Ier. Dans le bureau de travail de son palais des Linden, à Berlin, on n'a pas compté moins de dix portraits du Petit Caporal, statuettes, bustes, eaux-fortes. Hélas! il ne suffit pas d'être le dévot d'un grand homme pour hériter de son génie.

L'empereur a-t-il été mécontent des mésaventures de son fils? J'en doute; peut-être même a-t-il éprouvé quelque satisfaction personnelle de voir les généraux hautains, dont le mépris l'accablait, réussir si mal dans leurs entreprises. Il avait sa revanche, comme il l'eut en 1907, lorsque, après avoir été humilié publiquement, durant les fameuses journées de novembre, par de Bulow, il débarqua le chancelier qui ne pouvait plus s'entendre avec le Reichstag.

Guillaume II n'oublie jamais les atteintes qu'on porte à son orgueil de souverain de par la grâce de Dieu. Devant une violente opposition, il semble céder d'abord; mais, avec une obstination sournoise, il finit toujours par user ses adversaires, et, quand il croit le moment venu de les accabler, il les écrase sous le talon de sa botte impériale. Tous ceux qui l'approchent connaissent ce trait de son caractère. Bismarck en fut la première victime, M. de Bulow l'avant-dernière.

Abbé WETTERLÉ.

Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs
d'un Soldat de la Grande Guerre

TROISIÈME PARTIE
Premiers Combats

IV

GRANDEUR ET DÉCADENCE

Je ne sais si, dans le récit que je viens de faire, j'ai mis suffisamment en relief le calme vraiment extraordinaire avec lequel je me suis promené au milieu des balles et des embuscades.

(Qu'on me pardonne cette réflexion, qui est d'un fat accompli : la suite de mon récit va me présenter sous un tel jour que je sens le besoin de me chercher, dès maintenant, des excuses.)

Calme extraordinaire, oh! certes! C'est ainsi qu'en rentrant dans nos lignes, j'entrepris, au lieu de prendre le layon d'accès, de sauter par-dessus les fils de fer du réseau de défense. Entreprise folle, alors que les Boches me suivaient à quelque cinquante mètres dans le bois! Le réseau était large, les mailles étaient serrées. Je m'empêtrais à chaque pas et tombai je ne sais combien de fois. Les balles bourdonnaient à mes oreilles; deux hommes, qui venaient derrière moi, furent tués.

Les camarades qui, de la tranchée, me regardaient venir, ouvraient des yeux terrifiés et me criaient de faire vite. Mais j'allais en « Père Tranquille », le sourire aux lèvres, m'amusant de leur frayeur et ravi de la prolonger.

Il y a eu dans mon sang-froid, ce jour-là, une part d'inconscience : c'était ma première affaire, et je ne me rendais pas très bien compte des dangers courus. Mais il y a eu surtout, je ne saurais trop le répéter, l'élan donné par la présence immédiate d'un chef en qui j'avais confiance, ce commandant Blavet qui, si héroïquement, se fit tuer à notre tête.

Je ne devais plus retrouver ce calme. Dans tous les combats auxquels, par la suite, j'ai pris part, il m'a fallu maîtriser ma frayeur à coups de volonté.

Cette angoisse nerveuse, cette peur de la mort, ce renâclement de la bête devant l'obstacle à sauter, ils furent particulièrement sensibles dans la journée du 26 novembre, et les jours qui suivirent. A cela, deux causes: l'extrême abattement causé par le manque de sommeil, et, d'autre part, les fatigues de toutes sortes que venait renforcer la dépression de la défaite.

Je puis le dire, maintenant, cette fin de novembre fut désastreuse pour nous. Malgré des succès partiels, nous ne pûmes venir à bout de la tâche entreprise, et, si les Allemands perdirent beaucoup de monde, nos pertes, à nous furent égales aux leurs, supérieures peut-être.

J'ai d'autant moins de scrupules à faire cet aveu, qu'il s'agit là d'un fait exceptionnel, unique peut-on dire, dans l'histoire de cette année de guerre. Avec leurs habitudes d'attaquer par masses compactes, les Allemands ont toujours offert à nos coups des cibles merveilleuses et leurs victoires mêmes ont été payées d'un tel prix que, pour expliquer des prodigalités pareilles, il faut mettre en avant, en plus de l'inconscience développée

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

par des théories tyranniques, la cécité que produit un orgueil sans bornes.

Après l'attaque du 25 au matin, la compagnie, ou mieux, ce qui reste de la compagnie, se rassemble dans notre tranchée, attendant l'ordre de tenter une nouvelle attaque.

Vers la fin de l'après-midi, un pâle soleil fait fondre la neige qui couvre les claies et les talus, et comme la tranchée se trouve en contre-bas, l'eau monte, monte, monte...

Bientôt, nous avons les chevilles noyées. En vain, plaçons-nous sous nos pieds des fascines, des rondins, des sacs à terre: l'eau garde le dernier mot.

Très tard, dans la soirée, les cuisiniers arrivent; mais leurs pérégrinations à notre recherche, parmi le dédale des boyaux, ont demandé des heures; les boules de pain, détrempées par la pluie, ne forment plus dans les sacs qu'une affreuse bouillie gluante; il faut nous contenter pour dîner, de la soupe froide sur laquelle la graisse forme des caillots, et d'un morceau de bouilli sans pain.

Je suis assis sur une fascine, le derrière et les pieds dans l'eau. Près de moi, l'adjudant Auger et le capitaine de La Source, qui a pris la place du commandant Blavet.

Ce que disent les agents de liaison, je l'entends; des ordres donnés, aucun ne s'échappe.

Un exemple entre dix, pour montrer à quelle épreuve sont soumis les nerfs de « ceux qui savent ».

Après plusieurs tentatives d'attaque, qui, toutes, ont échoué, le capitaine fait appeler le lieutenant et le sous-lieutenant de la...e compagnie :

— Messieurs, vous allez prendre vos hommes et vous porter avec eux à hauteur du gros chêne. Là, vous leur ferez commencer une tranchée en se servant des outils portatifs qui sont sur leurs sacs.

Le gros chêne en question n'est pas à plus de quarante mètres de la tranchée occupée par les Allemands. Le feu de leurs mitrailleuses balaie le terrain sans arrêt. Comment avancer dans ces conditions en terrain découvert, et comment se maintenir à l'endroit indiqué pendant le temps nécessaire à la construction d'un ouvrage?...

— Mon capitaine, répond le lieutenant, je vous obéis. Vous savez, n'est-ce pas, que vous nous envoyez à une mort presque certaine?

— Je le sais; mais cette manœuvre doit être tentée. Il le faut.

— Bien, mon capitaine!

Les deux lieutenants saluent, font un demi-tour réglementaire et s'enfoncent dans la nuit.



Les hommes marchaient en colonne par un...

Un quart d'heure après, un fourrier se présente :

— Mon capitaine, la compagnie a quitté ses abris pour exécuter l'ordre que vous lui avez donné. Les hommes marchaient en colonne par un. Les deux lieutenants étaient en tête. Une balle, probablement la même, les a tués tous les deux. L'adjudant qui a pris le commandement de la compagnie, a fait coucher ses hommes et demande ce qu'il doit faire.

Représentez-vous la scène : la nuit noire, la pluie qui tombe, le sous-officier au « garde à vous! », débitant son rapport d'une voix que sa volonté maîtrise pour la rendre indifférente; le capitaine, qui, du même choc, voit tomber un de ses derniers espoirs et disparaître deux de ses frères d'armes; nous tous qui écoutons et qui, devant nos yeux, en un diptyque violemment heurté, contemplons les deux officiers, jeunes, ardents, pleins de vie, qui, l'ordre reçu, fixent leur chef de leurs yeux résolus : « Bien, mon capitaine! », puis, les deux mêmes, étendus dans la forêt, côte à côte, inanimés, sanglants, ombres fondues dans l'ombre de la nuit...

On a beau se croire à l'abri de toute émotion vaine, par la fréquentation quotidienne de la mort, on a beau s'imaginer son cœur entouré d'une cuirasse plus épaisse que le triple airain du poète, et, disciples des légendes antiques, faire de son impassibilité un piédestal à son orgueil, il y a de ces oppositions tellement tragiques qu'elles forcent la volonté la plus rebelle et tirent des profondeurs de l'être des réserves insoupçonnées de larmes.

— Dites à votre adjudant, répond le capitaine au fourrier, qu'il regagne les abris avec sa compagnie.

Le capitaine de La Source se retourne vers ma compagnie, ou plutôt ce qu'il en reste.

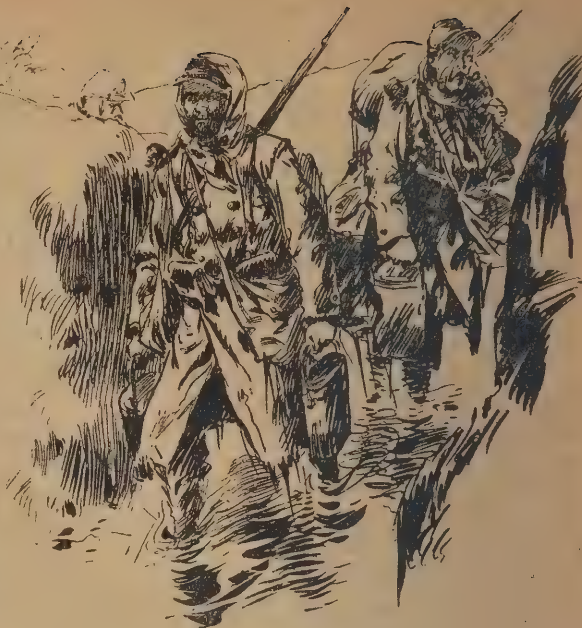
Il y a un peloton qui s'est égaré dans la forêt, comme je l'ai dit, et qui n'a pu prendre part à l'attaque de la matinée : ce peloton se portera en avant à son tour.

J'attends un complément à cet ordre : ne va-t-on pas exempter de cette nouvelle attaque les quatre hommes dont je suis, qui se sont battus une grande partie du jour, qui ont passé des heures couchés dans la neige, dont les genoux sont écorchés à force de ramper, qui ont vu tomber à leurs côtés tous leurs compagnons d'armes, dont l'épuisement atteint presque aux limites des forces humaines?...

Mais non; de nous, personne ne parle.

L'attaque est fixée à dix heures, puis à onze heures, puis à minuit... Cinq fois de suite, dans la nuit, l'ordre est reculé; cinq fois, il me faut refaire ma provision de courage.

Aux fatigues physiques s'ajoutent, pour moi, les harcèlements du remords : je n'ai pas la conscience tranquille. Je pense aux hommes de ma section qui ont disparu. Ont-ils été tués? N'y a-t-il pas, parmi eux, des blessés qui attendent, couchés parmi la neige à demi fondue, dans l'angoisse de la nuit et de la souffrance, qu'on vienne les relever? Mon devoir est d'aller à la découverte; moi seul connais le chemin à suivre.



Les cuisiniers arrivent...

Mais je suis las, mais je grelotte, mais la faim me tenaille. Si incommode que soit ma position, les pieds dans l'eau glacée, je n'ai pas la force de me relever, et les appels de mes hommes que je m'imagine entendre, je leur impose silence comme à des importuns.

Je crois en avoir fini avec mes remords; hélas!

Vers dix heures, le capitaine demande des volontaires pour aller chercher le corps du commandant Blavet. Quatre jeunes soldats de la classe 1914 se présentent. Ils ne sont arrivés que de quelques jours.

De nouveau, ma conscience crie :

— Vas-tu laisser partir ces enfants sans chef, sans guide? Lève-toi! Qu'attends-tu? Où sont tes belles résolutions d'octobre?

Ah! oui, mes résolutions d'octobre, où sont-elles? La gloire, le devoir, la patrie, des mots! Je ne pense plus, je ne rêve plus qu'à trois choses : manger, me chauffer, dormir.

Quand les quatre volontaires s'enfoncent dans la nuit, je détourne la tête, et, quand ils ont disparu, je respire avec force; il est trop tard, maintenant; même si je le voulais, je ne pourrais plus les rejoindre.

Et, le danger passé, je pense, affreusement hypocrite, dans un désir violent de me mentir à moi-même, ce qui, des mensonges est le pire :

— Je ne demandais pas mieux que de les accompagner. Pourquoi donc sont-ils partis si vite?...

(A suivre.) *Lieutenant JACQUES P...*

(Illustrations de P. THIRIAT.)

L'OCCUPATION



Dans une petite ville du Nord, où les Allemands sont installés depuis les premiers mois de la guerre. En septembre. Six heures du soir. Il fait jour encore. Un homme d'une quarantaine d'années fait résonner le marteau à la porte d'une jolie maison entourée d'un jardin, à la pointe extrême d'un faubourg où commence la campagne. La rue est déserte. On entend des battements durs et brefs de tambours plats, du côté des prairies qui bordent la rivière. Au bout d'une minute, la porte s'ouvre, prudemment, et un vieillard en redingote paraît sur le seuil de deux marches.

L'HOMME. — M. Petit-Rameau? Le notaire?

LE VIEILLARD. — Eh bien?

L'HOMME. — C'est vous?

LE VIEILLARD. — Oui. C'est moi-même. Qui êtes-vous? Français?

L'HOMME. — Tout ce qu'il y a de plus.

LE VIEILLARD. — Vous êtes d'ici?

L'HOMME. — Non. Mais j'y suis depuis deux ans.

LE VIEILLARD. — Où ça?

L'HOMME. — Chez Mme de Sidonie..., rue de la Cuirasse..., à l'autre bout de la ville.

LE VIEILLARD. — Oui. Je ne connais pas personnellement cette dame, mais je sais qui elle est. Et que faites-vous chez elle?

L'HOMME. — Je suis le jardinier.

LE VIEILLARD. — Vous vous appelez...?

L'HOMME. — Bienfait. Bruno Bienfait. Ça vous suffit-il?

LE VIEILLARD. — Entrez. *(Ils entrent. La porte est refermée. Le carrelage blanc et noir du corridor.)* Je vous précède. *(En marchant.)* Excusez-moi... Mais, en ce temps-ci, vous comprenez?... les précautions...

L'HOMME. — Vous avez bien raison. J'en ferais autant.

Le cabinet de velours vert et d'acajou marron d'Inde. Le grand bureau sarcophage. Des cartonniers. Des codes. Une odeur de maroquin.

LE VIEILLARD. — Là. Qu'y a-t-il?

L'HOMME. — Je voudrais vous consulter, pour un testament.

LE VIEILLARD. — N'allez pas plus loin. Je ne pratique plus. Je suis retiré.

L'HOMME, *ennuyé*. — Ah?

LE VIEILLARD. — Vous ne le saviez pas?

L'HOMME. — Non.

LE VIEILLARD. — Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de vous adresser à moi?

L'HOMME. — J'avais vu votre enseigne.

LE VIEILLARD, *grave*. — Dites : les panonceaux. En effet, ils y sont toujours. Jamais ça ne s'enlève.

BIENFAIT. — Et puis tout le monde vous connaît. Quand j'ai prononcé votre nom...

LE VIEILLARD. — Et on ne vous a pas mis au courant? On ne vous a pas informé qu'il était inutile...

BIENFAIT. — Non.

LE VIEILLARD. — C'est incroyable.

BIENFAIT. — Alors, vous ne voulez pas me renseigner, pour mon testament?

LE VIEILLARD. — Impossible. Je vous le répète, je suis retiré.

BIENFAIT. — Ça n'est pas une raison. Est-ce qu'en des temps pareils, vous ne consentiriez pas tout de même, pour me rendre service...?

LE VIEILLARD. — N'insistez pas.

BIENFAIT. — Oh! Vous qu'on dit si bon... Ça me surprend..., et ça me chagrine.

LE VIEILLARD, *très troublé*. — Pas plus que moi, allez!

BIENFAIT. — Comment ça?

LE VIEILLARD, *prenant soudain son parti*. — Ecoutez? Vous m'inspirez confiance.

BIENFAIT. — Vous pouvez l'avoir.

LE VIEILLARD. — Aussi, je vais vous révéler une chose..., mais une chose... que vous allez me jurer sur ce que vous avez...

BIENFAIT. — Je vous le jure.

LE VIEILLARD, *se rapprochant, et d'une voix imperceptible*. — Je ne suis pas M. Petit-Rameau.

BIENFAIT. — Vous n'êtes pas le notaire?

LE VIEILLARD. — Non.

BIENFAIT. — Qui êtes-vous?

LE VIEILLARD. — Son domestique, Célestin.

BIENFAIT. — Oh! Et où est-il, le notaire?

CÉLESTIN. — Je ne sais pas. Lui et sa dame..., nul ne sait. Quelque part. Ou morts. Seigneur!

BIENFAIT. — Mais on ne connaît rien de ça dans le pays?

CÉLESTIN. — Tout le monde le sait.

BIENFAIT. — Mais non. Tout le monde dit que M. et Mme Petit-Rameau sont toujours chez eux, dans leur maison qu'ils n'ont pas quittée.

CÉLESTIN. — On le dit, oui, en sachant que ça n'est pas vrai.

BIENFAIT. — Et alors, c'est vous qui passez pour être M. Petit-Rameau?

CÉLESTIN. — C'est moi.

BIENFAIT. — Et pour sa dame?

CÉLESTIN. — C'est la mienne, Julie, la cuisinière.

BIENFAIT. — Mais pourquoi? Pourquoi faites-vous ça? Et qu'on ne le dit pas? Qu'on ne le trouve pas drôle?

CÉLESTIN. — Ah! pourquoi!... pourquoi! C'est la guerre. Y a la guerre! Mes maîtres étaient partis pour la Suisse quinze jours avant la déclaration. Ils auront été sans doute empêchés de rentrer. Enfin, j'étais sans nouvelles d'eux quand les Prussiens sont arrivés ici, tout droit, comme en promenade..., vous vous souvenez?

BIENFAIT. — Un matin de septembre.

CÉLESTIN. — Il y a un an. Julie et moi, nous pensions peut-être d'avoir à mourir et d'être fusillés devant l'étude. Ça nous contrariait, mais, du moment que nous étions unis, nous n'avions pas peur. C'était comme d'entrer ensemble dans une nouvelle place. Nous avions mis nos habits du dimanche, malgré que ça soye un jeudi, et nous nous étions rendus dans la chambre de nos maîtres, où nous attendions, dans les grands fauteuils, s'il vous plaît... Moi, par aisance, j'avais ouvert un code, un gros recueil que j'avais pris en bas, et Julie faisait du point tunisien en récitant des petits bouts de prière. Quel silence! Tout à coup, des grondements de foule. Des gros pas bottés. On monte sans le moindre égard... La porte s'ouvre... Et un type d'officier, rouge et carré, qui tenait un pistolet le goulot en l'air, ainsi qu'une bouteille, me dit, en français : « Monsieur Petit-Rameau, le notaire, probable?... » Il me prenait pour Monsieur! Croyez-vous! Alors, aussitôt, dans un éclair de la Providence, j'ai vu mon rôle, ma mission... Il m'a paru que si je disais comme lui, je pouvais empêcher de grands malheurs et sauver la maison de mes chers maîtres... J'ai donc répondu : « C'est moi-même », et, désignant Julie : « Mme Petit-Rameau, mon épouse. — Eh bien! je suis le colonel, déclara-t-il, et je loge ici, dès ce soir, pour me plaire. Où sont le valet et la fille à cuisine? » Je lui dis qu'ils étaient partis la veille et que nous étions seuls. « Suffit, dit-il, si vous avez obéissance, tout sera honoré. » Il voulait dire respecté... Voilà comment c'est arrivé. Dès le lendemain, toute la ville le savait et s'en amusait en dedans. Mais, des cinq mille habitants de l'ordinaire, les deux mille qui restaient, monsieur, n'ont jamais rien dit..., depuis un an! Le secret a été gardé comme une consigne militaire... Vous ne trouvez pas que c'est magnifique?

BIENFAIT. — Oui. Mais je le trouve naturel. Entre Français, y a rien qui m'étonne.

CÉLESTIN. — Alors, comprenez-vous? Nous jouons le rôle de Monsieur et de Madame, à fond. Il faut bien. Le colonel occupe le second. Par notre attitude haute et fière, nous avons su lui imposer et nous habitons le premier. Nous couchons dans la chambre de Monsieur et de Madame, dans leurs deux petits lits jumeaux, et à l'église, à la messe de midi, nous prenons leurs chaises dans le chœur. Tout le monde nous salue, comme si c'était eux..., sans broncher... Pas un sourire. Oui, c'est admirable. Ma Julie porte les robes de Madame, et très bien, ma foi. Et moi les vêtements de Monsieur, ses pantalons, ses redingotes boutonnées qui viennent d'un tailleur anglais de Lille. Tout me va comme sur mesure. Nous sommes presque pareils. Il n'y a que les chapeaux d'un peu justes. J'ai la tête plus forte. Nous mangeons à part, dans notre chambre.

BIENFAIT. — Qui est-ce qui vous fait la cuisine?

CÉLESTIN. — Ma femme. Elle ne s'en cache pas.

BIENFAIT. — Oh! Vous ne craignez pas que ça paraisse suspect au colonel que la dame du notaire...?

CÉLESTIN. — Pas du tout. Il s'imagine que ma Julie ne sait même pas frire un merlan et que nous sommes victimes de notre orgueil..., que nous mangeons des plats ratés. Pourtant, une fois, nous avons eu un frisson, parce qu'il est entré comme nous étions attablés devant un poulet marengo..., il n'en revenait pas. Nous avons dû lui dire que c'était une voisine qui nous l'avait fait cuire. Mais quand il voit mon épouse sortir le matin avec un panier, il pétille de joie au contraire, parce qu'il pense qu'elle est humiliée d'aller au marché dans sa position. Et elle, de son côté, elle prend l'air furieux, exprès. Moi, je suis très digne, très arrogant, et je siffle *La Marseillaise*, quand je suis tout seul. Enfin, nous tâchons de nous comporter en tout comme agiraient Monsieur et Madame, puisque nous avons l'honneur de les figurer. J'avoue aussi — on n'est pas parfait — que ça nous change un peu et que ça nous flatte. Et, de cette manière, nous faisons mieux que de garder la maison, nous la sauvons. Jusqu'à

présent, on n'a touché à rien. Grâce à nous, ils retrouveront tout comme ils l'ont laissé.

BIENFAIT. — En somme, vous auriez pu tomber plus mal, et votre colonel n'a pas l'air féroce.

CÉLESTIN. — Non. Ça n'est qu'une bête. Mais il y a le général! Ah! celui-là!... quel Satan!

BIENFAIT. — Il vous tourmente?

CÉLESTIN. — Il veut qu'on le salue quand on le rencontre. Pensez-vous ça?

BIENFAIT. — Oui. Je l'ai entendu dire.

CÉLESTIN. — Les hommes, chapeau à la main!

BIENFAIT. — Et les dames?

CÉLESTIN. — Trois révérences!

BIENFAIT. — T' as pas fini? Et si on refuse?

CÉLESTIN. — C'est dix marks.

BIENFAIT. — Pas plus? Il est discret.

CÉLESTIN. — Moi, je l'évite, parce que je l'aperçois de loin et qu'aussitôt je me défile. Mais ma pauvre femme est myope à ne pas voir à dix pas les tours de Saint-Donatien, alors elle se cogne dedans à chaque instant.

BIENFAIT. — Et qu'est-ce qu'elle fait? Elle salue, parbleu?

CÉLESTIN. — Jamais de la vie!

BIENFAIT. — Elle ne salue pas?

CÉLESTIN. — Mais non, voyons! Puisqu'elle est Madame? Elle ne peut pas. Elle n'est plus elle, Julie, comprenez donc? Elle est Mme Petit-Rameau, née Dugalet, du nom de feu son père qu'était avoué à Valenciennes. Ça lui est défendu de saluer. Si elle saluait, on se méfierait tout de suite. Et puis, pour la ville, pour la corporation du notariat... Non..., non... Elle refuse.

BIENFAIT. — Eh bien! mais, alors?

CÉLESTIN. — Dix marks.

BIENFAIT. — Bigre!

CÉLESTIN. — Ah! c'est comme ça! Seulement, quand ça se répète, ça coûte cher. Toutes nos économies et nos profits de vingt ans y passent. Heureusement que nous avions mis un peu de côté, sans quoi je ne sais pas comment nous ferions. *(On entend du bruit.)* Tenez! la voilà qui rentre.

BIENFAIT. — Votre dame?

CÉLESTIN. — Oui. C'est son pas.

La porte s'ouvre.

Mme CÉLESTIN, *paraissant sur le seuil. Une femme de cinquante-cinq ans, en chapeau, gantée de fil noir.* — Je l'ai rencontré!

CÉLESTIN. — Oh! Encore? Et..., est-ce que tu as pu, cette fois...?

Mme CÉLESTIN. — Ah! bien oui! Il me guette. Quand je l'ai reconnu, j'étais le nez dessus. Et déjà il criait : « Salutez, madame Bedit-Rameau! Salutez minute! ou dix marks! » J'ai passé sans saluer.

CÉLESTIN, *à Bienfait.* — Qu'est-ce que je vous disais? *(A sa femme.)* Je les porterai tantôt à la Kommandantur.

BIENFAIT. — Ah bien! ah bien! Mais bah! vos maîtres, après la guerre, ne manqueront pas de vous rembourser tout ça?

CÉLESTIN. — Sûrement, ça serait dans leur volonté; mais ils n'auront pas à s'en occuper.

BIENFAIT. — Pourquoi?

CÉLESTIN. — Parce qu'on ne leur dira pas.

Mme CÉLESTIN. — C'est nos petites affaires de conscience. Ça ne regarde que nous.

HENRI LAVEDAN,
de l'Académie française.

Les Étoiles Éteintes



IX. — ANTOINE YVAN

Nul homme de lettres, parmi ceux de sa génération, ne faisait concevoir de plus belles espérances, déjà en partie réalisées. Il appartenait par sa naissance, par son milieu, par ses relations, au monde de la presse. Son excellent père, Théodore Henry, membre éminent de nos associations professionnelles, correspondant parisien du Petit Marseillais, *critique écouté, auteur dramatique applaudi, lui avait donné ses premières leçons de journalisme. Ce grain tombait dans une terre fertile. De fortes études préparaient Antoine Yvan à la carrière où il allait entrer avec tant d'éclat et qui devait être si tôt brisée. Elève de Chaptal et de Louis-le-Grand, lauréat du Concours général, il remportait de beaux succès scolaires et conquérait de bonne heure sa licence. La littérature l'attirait. D'abord, il publia des vers (la plupart des jeunes écrivains débutent ainsi), puis des romans qui tout de suite furent remarqués et dont nous parlons plus loin. Il fit représenter plusieurs pièces de théâtre :* Le Jardin de Molière, Le Révolté, *que M. Paul Gavault se propose de reprendre à l'Odéon,* Mon ami l'Assassin *(en collaboration avec M. Serge Basset),* Le Testament de Scapin, Mademoiselle Don Juan... *Ces travaux le ravissaient et le délassaient. Il y consacrait les rares loisirs que lui laissaient le secrétariat du* Journal Officiel *et ses fonctions administratives auprès de MM. Fernand David et Joseph Thierry.*

La guerre ne le surprit pas. Il l'attendait. Il l'avait prévue. Mainte page écrite par lui, bien avant 1914, atteste sa clairvoyance et sa prescience du danger auquel l'agression allemande nous exposait. Il partit plein d'ardeur. Comme Charles Péguy, il aimait l'armée, il se sentait fraternellement uni au petit soldat de France qu'il allait conduire à la bataille. Son grade de lieutenant de réserve l'affectait au commandement d'une compagnie. Ce détachement, composé d'énergiques et vigoureux Bretons, eut à lutter, le 30 août, contre une brigade allemande pourvue d'abondantes munitions. Le combat inégal, désespéré, s'engagea au carrefour de la Cour du Roi, commune de Guincourt (Ardennes). Le lieutenant Yvan se mit à la tête de sa troupe, l'entraîna dans une charge furieuse à la baïonnette... Au moment où il s'élançait, en criant : « Vive la France ! En avant ! » il tomba, frappé d'une balle. Il expira face à l'ennemi. Deux jours avant la catastrophe, il envoyait à son père ce billet, hâtivement tracé au crayon et imprégné d'une allègre confiance :

28 Août.

« Tout va bien, moral, santé... Me voici capitaine, puisque le capitaine a été grièvement blessé avant-hier.

» Espérons que tout continuera à aller. Embrassez maman, ma femme, mes petits. Mille baisers de votre fils.

» YVAN. »

Une citation à l'ordre de l'armée honora la mémoire du héros. Elle relate en ces termes précis les circonstances de sa mort :

« Blessé sérieusement à la main au combat du bois de la Marfée (28 août 1914), le lieutenant Antoine Yvan, du 247e d'infanterie, a refusé de se faire évacuer, voulant conserver le commandement de sa compagnie. Le 30 août, au combat de la Cour du Roi, il a pu, par une vigoureuse contre-attaque, dégager sa compagnie entourée par les Allemands. Il a été tué en entraînant ses soldats. »

A cet hommage du général de Langle de Cary, l'Académie ajouta, quelques mois plus tard, une marque d'estime. Sur l'initiative de Paul Hervieu et de Frédéric Masson, elle décerna un de ses prix à l'œuvre littéraire du jeune écrivain.



Cette œuvre méritait, à des titres divers, la récompense qui lui était solennellement offerte. Un talent souple, incisif et d'une remarquable maturité s'y révèle. Elle reflète surtout des qualités d'âme peu communes : une sensibilité discrète, enveloppée, une tendresse profonde que les mots n'expriment qu'à demi... Les vers suivants, que j'emprunte au volume intitulé Les Rendez-Vous, *traduisent avec délicatesse cette pudeur sentimentale. Le poète contemple la figure suave et naïve d'un vitrail, il se pénètre de leur grâce, il écoute chanter leurs voix symboliques :*

Et tout là haut, sortant des ombres de l'église,
Une reine très blanche et très longue, rêvant
Sous un ciel d'améthyste au mirage savant,
Svelte comme un grand lis et d'élégance exquise.

En adoration son regard est levé,
Ses traits calmes ont la majesté des extases,
Deux fleurs ont pris ses deux mains ouvertes pour vases,
Ses yeux sont bleus d'avoir si doucement rêvé.

Elle est si mince et pâle et candide, irréelle,
Qu'on voudrait l'adorer longtemps et l'aimer mieux
D'un amour éthéré, chaste et silencieux,
Où nul désir ne mit sa flamme corporelle ;

Et tout un soir, d'un si pur amour ébloui,
J'ai songé dans le chœur doré qui s'ensoleille
D'une amante très blanche, et candide, et pareille
A la sainte du grand vitrail épanoui.

Déjà, dans le recueil juvénile, de graves pensées se mêlent aux effusions d'un cœur amoureux. Sous l'adolescent, l'homme apparaît. Un autre tableau, extrait du même recueil, évoque par avance l'effort qu'impose au soldat l'accomplissement de sa tâche coutumière, la mâle résignation, la fermeté qu'elle nécessite, la mélancolie qui, malgré tout, l'accompagne :

LA GARDE

Le petit Breton qui monte la garde
Sur l'arme appuyé songe doucement;
Un silence étreint le pays dormant,
Dans le fond du ciel la lune regarde.

Minuit. Un frisson dans la nuit hagarde,
Un froid sec descend du clair firmament,
Une horloge en longs tintements s'attarde
Au clocher sculpté curieusement.

Le petit Breton rêve à son village
Très humble, où l'attend une vierge sage
Aux jolis yeux tels des bluets éclos ;

Le petit Breton rêve à sa payse...
Oh ! l'hiver prochain, quand viendra la bise,
Comme on dormira dans le grand lit clos !

Quelque lien mystérieux rattachait-il Antoine Yvan à la terre bretonne ? On l'aurait cru, à le voir. On le supposerait à le lire. Il y avait en lui un je ne sais quoi de fermé, d'un peu lointain, une concentration de sentiment et de pensée, qui ne ressemblait point à l'exubérance méridionale. Il vivait d'une vie intérieure intense. Peut-être sa prédilection pour le métier

militaire tenait-elle à ce caractère réfléchi. L'officier de culture supérieure s'absorbe, assurément, dans les menus détails de l'existence régimentaire; il se trouve en contact avec des hommes frustes, simples, mûs par les impressions de l'instinct, peu capables de réagir contre la force des lois naturelles. Mais parmi ces êtres primitifs, quelquefois mauvais, souvent très bons, très sensibles, très dévoués, prompts à l'enthousiasme, dociles à la voix qui les exhorte, (si cette voix leur est familière), parmi ces braves gens, il peut intellectuellement s'isoler... Rien de plus favorable à la méditation que l'heure passée au bivouac, devant les braises du feu nocturne et dans la fraîcheur humide de l'aube. Que de beaux livres, que de beaux drames le pauvre Antoine Yvan dut bâtir en imagination, tandis qu'autour de lui se jouait le premier acte de la formidable tragédie. Ce spectacle il se l'était figuré, cette crise nationale sa lucidité l'avait discernée, décrite. Dans un roman, le dernier qu'il ait publié : Les Gédéon, *il conte l'histoire d'une famille immigrée, arrivée tout droit de la Prusse rhénane pour coopérer à l'invasion pacifique de Paris. L'ouvrage porte ironiquement en épigraphe ces vers de Racine :*

> Quelle Jérusalem nouvelle
> Sort du sein du désert, brillante de clarté...

La Jérusalem nouvelle, qui n'allait pas tarder à s'appeler la « Jérusalem boche », Antoine Yvan la voyait surgir avec une singulière netteté. Il signalait les périls de cette sournoise conquête du monde latin, trop hospitalier, par l'avidité hypocrite et tenace des Germains. Un conflit sanguinaire entre les deux races ennemies lui paraissait inévitable... Un autre de ses ouvrages, L'Homme Seul, *transforme le cauchemar en réalité; il contient un tableau prophétique de la guerre actuelle. Il exalte le magnifique entrain du troupier français. Tel de ces chapitres, écrit en 1910, semble dater d'hier, d'aujourd'hui. Antoine Yvan met en scène un réserviste plus vaillant qu'il ne croit l'être et qui, sur le champ de bataille, se découvre des vertus. Ce personnage — qui est un brave homme — regrette la douceur, momentanément perdue, des joies familiales; il songe au foyer absent, aux affections qu'il y a laissées; il éprouve une indéfinissable angoisse qui revêt toutes les apparences de la peur. Bientôt, il surmonte cette défaillance, il se ressaisit :*

En avant! Ils courent tous. M. Tome court aussi. Les obus pleuvent autour de lui. Un capitaine tombe de cheval. Commandement. Tout le monde se couche à terre. Puis la course recommence, en tirailleurs, de buisson en buisson, de haie en haie. Maintenant ils ont tous chaud, ils halettent. Une détonation formidable. Toute une rangée d'hommes est jetée par terre et le képi de M. Tome s'en va rouler à quatre pas.

— En avant! hurle une voix. Tous répondent : En avant! Miracle, le village est maintenant tout près; ils sont rouges, vibrants, d'avoir couru. M. Tome ne sent plus du tout ce mal d'entrailles qui le tourmentait lâchement. En avant! Ils bondissent par les terres labourées. On n'entend plus le canon, mais les balles sifflent et cette musique les affole davantage. Des hommes tombent encore, mais M. Tome sait qu'il ne tombera pas, qu'il ira là-bas, qu'il aura ce village, et il brandit son fusil et il sent une irrésistible envie de mordre, de frapper, de crier. Enfin les voici dans la rue principale, l'ennemi se replie en désordre.







1. Le lieutenant Antoine Yvan. — 2. Les deux enfants d'Antoine Yvan (à gauche) et ses neveux et nièces, photographiés dans le jardin de leur grand-père, Théodore Henry. — 3. En campagne.

M. Tome se laisse choir, épuisé, derrière un mur, en attendant un retour offensif des vaincus. Son cœur bat à grands coups réguliers. Il se sent bien, il est heureux dans le bon fonctionnement de ses organes. Près de lui, un chasseur râle, le crâne fendu. M. Tome n'en a point d'émotion; il mange à la hâte quelques bouchées de pain, il trouve ce pain délicieux. Tout en mangeant, il songe à son peu d'appétit d'autrefois, et aussi aux grands boulevards de Paris, aux jolies filles qui passaient, mais c'est sans regret, sans désir, dans le complet apaisement de ses nerfs.

Voilà l'ennemi. Il revient en nombre. C'est une panique, tout le monde se retire, quelques-uns fuient. Mais les chefs les arrêtent, le village est perdu, il faut le reprendre. Ralliement au bas de la la côte. On remonte au pas de charge, on reprend le village, on le reperd, on le reprend et les heures fuient à toute vitesse. Les hommes meurent en foule, mais M. Tome, la rage au ventre et les pieds chauds, vole toujours en avant, insouciant, héroïque, une flamme au cœur.

Maintenant, le soir tombe, le combat est gagné, la moitié du régiment est à terre, le village brûle et la fumée monte en volutes noires dans le couchant doré. M. Tome, éreinté, mort de faim, heureux, s'assoit devant le grandiose et farouche spectacle; il fait bombance d'une grosse miche de pain, et il pense :

— Tout ce qui fait battre le cœur des hommes est bon : La joie, l'amour, la haine.

Cette frénésie, cet oubli de soi, ce vertige dans la ruée animale de l'assaut, c'est la guerre. Antoine Yvan, si aigu que fût son sens intuitif, ne se doutait pas qu'au vingtième siècle elle pût atteindre à ce degré de férocité. Il ne prévoyait ni le torpillage du Lusitania, ni les massacres de Louvain, ni l'emploi barbare des gaz asphyxiants. Il attribuait aux Allemands des sentiments à peu près humains. Il était dupe de leurs protestations astucieuses. Il partageait l'erreur générale, mais il ne se faisait point d'illusion quant à l'importance du conflit européen et à sa durée. Il pesait les moyens d'action des futurs belligérants ; il les jugeait formidables, assez puissants pour s'équilibrer et faire longtemps attendre la signature du traité de paix.

Cette tempête, dont sa fine oreille percevait les grondements, il en accueillait la menace sans

« Charge à la baïonnette », par Georges Scott.

(D'après *L'Illustration*.)

trembler. Il puisait dans l'imminence du péril de nouvelles raisons d'aimer son pays, une énergie nouvelle pour le défendre :

« ... Cette guerre sera vraisemblablement longue et périlleuse. Et quand elle sera terminée pourrai-je quitter l'armée? Je ne le crois pas. Comme la plupart des jeunes gens de France j'étais, sans m'en douter, né soldat. Nous avons dans le sang un vieil atavisme batailleur. Il nous faut la lutte dans le mouvement, au grand air, poitrine contre poitrine. D'autres races ont modifié et pollué la nôtre, apportant d'autres modes de combats, luttes de l'astuce et de la ruse, de la spéculation et du mensonge. J'étais mal préparé pour cette bataille-là. J'aime mieux celle-ci, ma bonne latte en main. Les coups que je porte sont francs et vigoureux, mon duel n'est pas un assassinat, et ma victoire est glorieuse parce qu'elle est à armes égales et que j'aurais pu mourir des mêmes coups que j'ai donnés. Et puisque la guerre est partout, tous les jours, dans tous les mondes, guerre des pauvres contre les riches, guerre des riches entre eux pour être plus riches, guerre des pauvres entre eux pour se voler une place au soleil, guerre même des sexes, de la femme contre l'homme, guerre universelle, guerre de l'oiseau qui mange l'oiseau, j'aime mieux cette guerre-là, sabre au poing, face à face et la poitrine découverte... »



« Furia Francese », tableau de Bouard.

Antoine Yvan comprenait la guerre comme on la faisait autrefois. Il n'aura pas connu cette interminable guerre d'usure que la défensive allemande nous impose. Il voulait se battre le visage découvert, l'épée à la main, à la française... Et c'est ainsi qu'il mourut.

Une suprême joie vient d'être donnée à ceux qui ne cesseront de le pleurer. Antoine Yvan n'étant plus là pour recevoir sa croix de guerre si bien gagnée, le président de la République a eu l'attention touchante de remettre lui-même le glorieux insigne au fils du vaillant officier. Il joignit à ce don des paroles qui en doublaient le prix : « Garde précieusement cette croix, mon petit ami, dit-il. Tu comprendras plus tard ce qu'elle signifie et à quoi ce noble exemple t'oblige. Tes grands pères te l'apprendront... » Des mots pareils ne s'oublient pas. Ils resteront gravés dans le cœur de l'orphelin. Ils le soutiendront contre les épreuves. Ils parfumeront sa vie...

ADOLPHE BRISSON.

Revue Financière

N. B. — Pour tout ce qui concerne la partie financière, Renseignements sur valeurs, Ordres de Bourse, Prêts sur Titres, Comptes de Chèques, Paiements de Coupons, etc., nos lecteurs sont priés de s'adresser directement au

CRÉDIT MOBILIER FRANÇAIS
Société Anonyme
au Capital de 80,000,000 de francs
BUREAUX: 30 et 32, rue Taitbout (Bd Haussmann), Paris (9).

Comment placer son argent à l'heure actuelle ?

Placement permanent

La Rente Française 5 0/0 demeure le meilleur placement à longue haleine.

Le premier coupon de 1 fr. 25 0/0 se détache des titres le 16 février, date de la première échéance ; il vient, comme pour toutes les rentes françaises, de se détacher à la Bourse quinze jours d'avance, ce qui a eu pour résultat de ramener le cours de la Rente 5 0/0 aux environs de 87 fr. 25, son cours d'émission.

Il s'ensuit que l'acheteur aux cours actuels se procure un placement d'environ 5 3/4 0/0 tout à fait exceptionnel pour un placement de pareil ordre, et l'on sait que cette rente est inconvertible avant le 1er janvier 1931.

A ce beau rendement de 5 3/4 0/0 s'ajoutera, dans un avenir plus ou moins prochain, selon la marche des événements, une plus-value en capital, conformément au précédent des emprunts de guerre de 1871 et de 1878, plus-value certaine qui s'accélérera aux approches de la conclusion de la paix.

Cette plus-value peut surgir d'un jour à l'autre, et en attendant, la qualité du titre le garantit contre tout risque sérieux de dépréciation. Aussi étions-nous bien inspirés en conseillant aux porteurs de rente 3 0/0 de mettre à profit la faculté qui leur avait été réservée dans la souscription à la rente nouvelle 5 0/0 ; certains d'entre eux ont compris un peu tard l'avantage de l'opération et ont tenté d'arbitrer leur rente ancienne contre la nouvelle, provoquant ainsi le tassement que l'on sait sur le 3 0/0.

Un arbitrage plus avantageux est celui que nous avons déjà indiqué : vendre les valeurs américaines cotées à Paris et à New-York et remployer les fonds en Rente française 5 0/0.

L'arbitrage ainsi réalisé procurera une augmentation de revenu de 1 0/0 à 1 1/2 0/0.

D'autre part, alors que l'on est en droit d'escompter une plus-value progressive et importante en capital sur la Rente 5 0/0, il est vraisemblable que les valeurs américaines, sur lesquelles leurs détenteurs étaient en perte naguère, baisseront encore après la guerre, quand le change sera redevenu normal, puisque c'est cette question du change qui provoque leur bonne tenue actuelle. Les porteurs doivent donc saisir l'occasion qui se présente d'en sortir et l'opération aura été ainsi pour eux doublement avantageuse.

Placement temporaire

Laisser dormir ses capitaux est aussi nuisible à l'intérêt particulier qu'à l'intérêt général.

Il est si facile, en ce moment, d'employer ses disponibilités provisoires pour le temps que l'on veut, et cet emploi se trouve, nous l'avons dit, dans les **Bons de la Défense nationale**.

Le placement temporaire sous cette forme, présente le précieux avantage d'assurer le remboursement du **capital intégral à une époque fixe**, tandis que, en employant momentanément ses fonds en achats de valeurs en Bourse, il pourrait se faire que, juste au moment de revendre pour rentrer dans ses capitaux, une dépréciation passagère se produisit ; cela peut arriver pour les meilleures valeurs.

L'emploi de vos disponibilités en Bons de la Défense nationale vous assure contre ce risque ; avec ce placement temporaire, vous êtes certains de recouvrer votre capital entier à l'époque que vous aurez fixée vous-mêmes.

Si dans trois mois vos capitaux vous sont nécessaires, prenez, en attendant ce terme, des Bons à trois mois 4 0/0 ; au bout de cette courte période, vous toucherez 100 francs pour 99 francs que vous aurez versés, car l'intérêt se paie d'avance et, de ce fait, l'intérêt dépasse même 4 0/0.

Vos capitaux sont-ils disponibles pour six mois ? pour un an ?

Vous toucherez 100 francs dans six mois ou dans un an, alors que vous aurez versé 97 fr. 50 ou 95 francs respectivement et, du fait que l'intérêt est ainsi payé d'avance, le taux d'intérêt de 5 0/0 attaché à ces titres se trouve effectivement dépassé.

On objectera que, les prévisions humaines étant fragiles, l'époque primitivement envisagée pour l'emploi des capitaux ou d'une partie de ces capitaux peut se trouver avancée pour une cause quelconque.

L'emploi temporaire en Bons de la Défense permet de répondre à cette objection de deux manières.

D'abord, on peut fractionner son placement en Bons à trois mois, en Bons à six mois et en Bons à un an. De cette façon, la rentrée successive des capitaux permet de faire face aux besoins éventuels.

Si, par hasard, ces besoins d'argent se présentaient avant l'une de ces échéances, les détenteurs de ces Bons pourront les escompter immédiatement à la Banque de France lorsqu'ils n'ont plus que trois mois à courir — et cela au taux d'escompte des effets de commerce — ou se faire avancer par cet Etablissement jusqu'à 80 0/0 de leur valeur. La retenue, dans ce cas sera d'autant plus légère que l'échéance sera plus proche, et sera plus que couverte en général par l'intérêt acquis. De toutes manières, le placement aura été productif.

On ne peut donc comprendre les personnes qui laissent leurs fonds oisifs, même momentanément, oubliant, à l'abri des lignes de feu, qu'elles doivent coopérer à la défense nationale par la mobilisation de leurs capitaux.

Chemins de fer Espagnols

C'est actuellement l'époque des pronostics pour les dividendes des chemins de fer espagnols.

On connaît les recettes du trafic encaissées par les trois grandes Compagnies et nous les comparons à celles des deux exercices précédents :

Compagnies	1913	1914	1915
Saragosse.	133.999.263	128.217.020	134.669.049
Nord-Esp..	154.705.627	146.375.218	153.163.116
Andalous..	28.659.404	29.462.270	30.913.480

La situation économique de l'Espagne s'étant grandement améliorée au cours de 1915, les recettes des chemins de fer ont suivi une progression équivalente.

Mais, en dehors du chiffre des recettes, les éléments d'appréciation sur lesquels on se basait d'ordinaire pour évaluer le montant probable des dividendes se trouvent complètement bouleversés. D'un côté, les dépenses d'exploitation ont dû être considérablement accrues, notamment par la hausse du charbon. Par contre, la hausse du change a allégé singulièrement les charges financières des Compagnies.

Les prévisions actuelles pour les dividendes sont les suivantes : le dividende des Andalous serait porté de 12 pes. 50 à 15 pesetas ; pour le Madrid-Saragosse et pour le Nord de l'Espagne, le dividende serait maintenu à 15 pesetas. Mais ce ne sont que des prévisions.

ABONNEMENTS de GUERRE
POUR LES SOLDATS

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre :**

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50**, sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées...* A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

(Voir ci-contre le bulletin à remplir.)

JOURNAL DE L'UNIVERSITÉ

Nous pouvons aussi envoyer aux combattants le texte des belles **Conférences de Guerre** faites l'an dernier à *L'Université des Annales*. Rien, en effet, n'est plus propre à les réconforter que la parole de maîtres tels que JEAN RICHEPIN, HENRI LAVEDAN, FRÉDÉRIC MASSON, MAURICE BARRÈS, MAURICE DONNAY, ANDRÉ BEAUNIER, EDOUARD BRANLY, ADOLPHE BRISSON, FRANTZ FUNCK-BRENTANO, HENRI-ROBERT, EDOUARD HERRIOT, ANDRÉ LICHTENBERGER, JULES TRUFFIER, GEORGES CAIN, etc.

Ces conférences sont publiées dans *Le Journal de l'Université*. Nous en adresserons la collection aux soldats du front, au prix réduit de **3 francs** pour 10 numéros.

(Voir ci-contre le bulletin à remplir.)

Imprimerie des *Annales*, 51, rue Saint-Georges, Paris.
Le Gérant: VINSONAU.

OUSCRIPTION EN FAVEUR DES PRISONNIERS DE GUERRE

(Liste arrêtée le 28 janvier)

Mme E. Mettey, Buffalo, 20 fr. — Mme L. Canicio, Marnia, 10 fr. — Mme G. Mnotocchio, uCrepipe, 5 fr. 50. — Mme G. Lota, Trinitad, 100 fr. — Une nouvelle abonnée, Verton, 10. — Mme L. Canac, Belmont, 12 fr. — Un abonné du sud-ouest, 50 fr. — Mme Thumet, Tanagvaux, 5 fr. — Mme Vennat, Montréal, 5 fr. — Mme G. Hénpocque, 5 fr. — Une abonnée d'Ally-sur-Chéran, 5 fr. — Mme Casteran, Roquebrune, 10 fr. — Mlle Cusenier et ses élèves, Juilly, 5 fr.

Total général : 18,191 fr. 35. *(A suivre.)*

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Billets d'hi ernage pour Royan

On sait que la douceur du climat de Royan en fait une station hivernale réputée à l'égal des autres stations hivernales du golfe de Gascogne.

Pour faciliter les déplacements sur cette plage, l'administration des Chemins de fer de l'Etat a créé des billets spéciaux d'aller et retour individuels, dits « Billets d'Hivernage », qui, chaque année, sont délivrés par toutes les gares des lignes du Sud-Ouest, distantes d'au moins 100 kilomètres, pendant la période allant du 1er novembre au mercredi avant la fête des Rameaux.

Les prix de ces billets, valables pendant 33 jours, avec faculté de prolongation de 30 ou de 60 jours, moyennant un supplément de 10 ou de 20 %, sont ceux des billets de bains de mer délivrés pendant la saison d'été, lesquels, pour les gares de la province, ne sont autres que ceux des billets d'aller et retour ordinaires.

Au départ de Paris, les voyageurs ont à payer : 68 fr. 40 en 1re classe; 49 fr. 85 en 2e classe et 35 fr. 50 en 3e classe.

Les communications entre la capitale et Royan sont assurées, pendant la saison d'hiver, par les trains ci-après :

Au départ de Paris. — 1° Train de jour partant de Paris-Montparnasse à 8 heures 15 et arrivant à Royan à 19 heures 34; 2° Train de nuit partant de Paris-Montparnasse à 21 heures 15 et arrivant à Royan à 8 heures 14.

Dans l'autre sens. — 1° Train de jour partant de Royan à 7 heures 43 et arrivant à Paris-Montparnasse à 20 heures 4; 2° Train de nuit partant de Royan à 19 heures 55 et arrivant à Paris-Montparnasse à 7 heures 10.

ETTENDORF Raymond, eng. V. de G. août 1914, prière à personne pouvant donner renseig., écr. à Steenebruggen, A 184, 3e Cie, armée belge.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
" L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "

DONS EN NATURE
(Trente-huitième Liste)

Dons recueillis par l'Université des Annales:

Mme Albert Bobiller, Moitiers-Travers (Suisse), 1 couverture. — Mlle Desagnat, 2 passe-montagnes, livres. — Mme Gillieron, Levallois, 10 paires de chaussettes. — Mme Picard, Poitiers, 1 paire de chaussettes pour un prisonnier. — Mme Lacaille, Château-Thierry, 2 passe-montagnes, 2 paires de gants pour prisonniers. — Mme Guizelin, Saint-Leu-d'Esserent, 1 paire de chaussettes, 1 tricot, 2 cache-nez, 1 caleçon, mouchoirs, chocolat, tabac.

Mme Leturc, 12 polos. — Mme Flamand, Willimantic (U. S. A.), 20 coussins, 1 gilet, 1 caleçon, 2 ceintures, 7 cache-nez, 2 paires de manchettes. — Mme J.-A. Boucher, Willimantic, cigarettes. — Mme J. E. Mérite, Saint-Lager, 2 paires de chaussettes, 2 cache nez pour les prisonniers. — Mme Huertas, Oran, livres. — Anonyme, livres. — M. Couët, goûter pour les blessés. — Anonyme, 4 coussins. — M. Chaussin, 4 paires de chaussettes. — Mlle Cordonnier, Langson (Tonkin), 10 gilets et jouets. — Mme Price Collier, Tuxedo Park, 5 paires de mitaines, 9 paires de chaussettes, 1 plastron, 2 cache-nez. — Mme Delagenière, Tours, 5 gilets, 4 paires de chaussettes, 1 cache-nez, pour les prisonniers. — Mme Dufresne, 3 caisses de biscuits. — Mme Charles Picut, coussins. — Anonyme, coussins. — Mme Morgand, 1 appareil à douches. — Mme Feldmann, Versailles, 2 paires de chaussettes, tilleul. — Mlle Sainturat, 4 paires de chaussettes. — Mlle Frenet, Fontainebleau, 4 chemises, objets de layette. — Mme Desbouchages, Domène, 1 chemise, 1 paire de chaussettes. — Anonyme, 1 paire de chaussettes. — Mme Percerot, Marboz, 3 paires de chaussettes. — Mme Tavel, Alger, 10 paquets pour le front contenant : chemise, caleçon, chandail, cache-nez, passe-montagne, gants, chaussettes, serviette, savon, cigarettes. — Mme Chigné, Alger, 20 coussins, linge, 3 ceintures. — Mme H. Douzans, Banyuls, 12 bouteilles de banyuls. — Mme C. Oudry, Auneuil, 4 paires de chaussettes, 1 gilet, pour les prisonniers. Comité de la Croix-Rouge française d'Amsterdam (présidente : Mme S.-J. Richard), 600 taies d'oreiller, 25 serviettes, 12 nappes, 60 essuie-mains, draps de toile, charpie, bandes et carrés de toile, 1 tonneau de mousse. — Mme A. Berroeta, Neuilly, 12 boîtes de bonbons, 12 paires de chaussettes. — Mme Panheleux, coussins. — Mlle Fontaine, Neuilly, 2 paires de chaussons, 1 paire de chaussettes, 2 cache nez, 4 paires de gants, 2 passe-montagnes, 6 plastrons, 5 coussins, blague à tabac, jeu de cartes. — M. René Lauriac, Mostaganem, 100 cigares, 100 mandarines, dattes. — Anonyme, 1 coussin. — Anonyme, 5 paires de chaussettes, 1 blague à tabac. — Mme L. Censier, Sarcelles, 10 paires de chaussons pour blessés, bandes de tricot, coussins, 2 jeux. — Mme L. Soulas, Berkeley (Californie), 14 paires de chaussettes. — Mme E. Muret, Margency, 2 ceintures, 1 passe-montagne, 2 paires de manchettes, 3 paires de chaussettes. — Une lectrice, Versailles, 4 paires de chaussettes, 1 paire de moufles, 1 plastron, 1 cache-nez. — Mme G. Ghausse, 1 paire de genouillères, 1 paire de bandes molletières, 1 paire de gants, 3 coussins. — M. Marcel G..., 1 chemise, 2 plastrons, 2 passe-montagnes, 1 paire de gants pour les prisonniers. — Mlle A. Hell, Neuilly-Plaisance, 7 paires de chaussettes. — Mlle Millot, Petit-Nou, objets de layette, 1 paire de gants, 1 paire de chaussettes, 2 blagues avec tabac. — Mme Vitu, livres — Mme Bautias, 1 phonographe, 1 mandoline, livres, jeux de cartes.

(A suivre.)

LES ANNALES



DANS CE NUMÉRO :

La
Seconde Lettre à un Jeune Français
Par
LOUIS BARTHOU

20 Février 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1704. — 20 FÉVRIER 1916

EDITION·DE·LUXE — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



LES ALLEMANDS EN POLOGNE

UN PORTRAIT DE GUILLAUME II... — LES PROFITS DE LA CONQUÊTE

EN PLEIN CIEL

(Photographies prises par le capitaine aviateur R..., au cours d'une de ses récentes expéditions.)

SOMMAIRE

TEXTE

Notes de la Semaine

L'Homme-Oiseau

L'AVIATION est, depuis quinze jours, si j'ose risquer cette métaphore, sur le tapis. Déjà, le mécontentement couvait : une campagne assez vive était menée contre la direction de ce service accusée de négligence et d'incompétence. L'incursion meurtrière du Zeppelin, qui a mis Paris en deuil, acheva de déchaîner la tempête... Les protestations redoublèrent. Sans doute, eût-il été plus habile, plus digne et plus noble de ne pas prendre au tragique une agression assurément très fâcheuse, mais insignifiante si on la compare aux épreuves quotidiennement subies par nos soldats et par les habitants des régions envahies... Tout Français exempt du voisinage immédiat de l'ennemi jouit d'un privilège. Voilà ce que pensent les Parisiens courageux, les vrais Parisiens, c'est-à-dire la presque unanimité des Parisiens. Les députés, moins philosophes, se sont émus. Leur attitude et leur langage décèlent une irritation que les journaux d'outre-Rhin ne manqueront pas de souligner. Les Allemands ne visent qu'un but en nous dépêchant leurs dreadnoughts aériens. Ils espèrent semer parmi nous la démoralisation et l'effroi. Tomberons-nous toujours dans les pièges qu'ils tendent à notre nervosité? Demeurer impassibles, souriants et fermes, est le meilleur moyen de déjouer leur calcul.

Pourtant, le droit d'examen et de discussion subsiste. Ce n'est pas manquer de respect au ministre de la guerre que de l'interroger sur les tâches actuellement poursuivies et sur celles qui restent à accomplir. Il a voulu que la presse, dispensatrice de l'éloge et du blâme, put vérifier ces résultats et se former une opinion. Quelques heures passées à proximité du front ont mis les choses au point. Nous avons vu, nous avons compris. L'impression rapportée de cette visite rectifie mainte erreur d'appréciation. S'il existe des lacunes, des imperfections, regardons-les face à face, mais ne parlons qu'en connaissance de cause; abstenons-nous des jugements trop hâtifs, des condamnations irréfléchies...

Rien de plus pittoresque et de plus gai que l'aspect d'un centre d'aviation. Au bord de l'immense plaine se dressent les hangars, couverts de bâches, sur lesquelles le pinceau des camoufleurs a jeté un semis de gazon artificiel et des coulées de boues grises. Le ton de ces toiles peintes se confond avec la couleur du sol; elles échappent au repérage des observateurs; elles évoquent aussi l'idée d'un théâtre forain, d'un décor en plein vent. Les objets qu'elles abritent sont des merveilles d'élégance et de précision... Ici, tout est léger, verni, astiqué, propre et brillant. L'aéroplane a perdu la lourdeur primitive de ses formes; il ne ressemble plus au hanneton maladroit qui s'enlevait péniblement et retombait essoufflé. Robuste et fin, gracieux comme la libellule, infatigable comme l'hirondelle, en cinq minutes, il monte à deux mille mètres, puis en trois minutes il atterrit. Ses ailes mesurent six mètres d'envergure; sa tête en boule renferme la formidable énergie du moteur; au centre, un trou; dans le trou, un homme casqué, lunetté, emmitouflé de lainages, ganté de fourrure, cœur, nerfs et muscles du joli monstre, pilote intrépide, roi des airs...

Oh! ces héros! Quel charme rayonne d'eux, de leur corps svelte, de leurs yeux clairs, habitués à fixer le soleil. On les devine loyaux, faits d'acier et d'or pur. Pourquoi mentiraient-ils, tromperaient-ils, puisqu'ils se savent presqu'infailliblement voués à la mort? En voici un, tout petit, tout grêle, tout pâle. Le ruban rouge de la Légion d'honneur, le ruban jaune de la médaille militaire, le ruban mordoré de la croix de guerre ornent sa poitrine étroite. Il vient d'avoir vingt ans, il a abattu de sa main enfantine quatre avions boches, duels inouïs, exploits fabuleux, qui le rendraient à jamais illustre, s'il n'était interdit de citer son nom (1). Cet autre, trapu, sanguin, bâti en hercule, expansif et joyeux, nous expose allègrement les ennuis du métier, de ce « fichu métier » — qu'il adore.

— Si vous croyez que c'est facile à dénicher, par une nuit sans lune, un Zeppelin qui plane à la hauteur du mont Blanc! On ne sait où l'on va, on vole à tâtons dans les ténèbres. Et quelle température! Un froid de vingt-huit degrés! Les pieds s'engourdissent, les doigts sont des glaçons, la peau gèle!... Pendant ce temps, le Zeppelin se défile. On l'attrape ou on le rate. Question de veine. Voyez-vous, il y a trop de place, là-haut!...

Et de rire. Le brave aviateur s'insurge, avec belle humeur, contre l'injustice de certains reproches. Barrer la route aux mastodontes nocturnes est une entreprise hasardeuse, le plus souvent inefficace. L'Allemand n'y réussit pas mieux que nous. A-t-il empêché nos avions d'aller à Fribourg, à Karlsruhe, à Metz? Il ne les empêchera point de survoler les usines d'Essen, formidable arsenal de l'empire, et d'y porter l'incendie. Mais de telles entreprises ne s'improvisent pas. Elles nécessitent l'emploi d'outils puissants, qui égalent en rapidité ceux de l'adversaire. Or, l'adversaire travaille, il perfectionne, il transforme son matériel. Ce labeur acharné nous oblige à un perpétuel effort. Cette activité excite notre émulation. Et de même notre génie inventif stimule, dans le camp opposé, les énergies. Des deux côtés, on se surveille, on cherche à se dépasser. Vous faites du cent à l'heure, je ferai du cent cinquante; vous faites du cent cinquante, je ferai du deux cents... Quand finira ce steeple-chase vertigineux? Actuellement, nous avons l'avantage. Il faut le conserver, lutter jusqu'à bout de souffle, ne jamais s'arrêter dans cette course à l'abîme.

Nous pouvons compter sur des courages et des dévouements exceptionnels. Nos ressources se renouvellent à mesure qu'elles s'épuisent. Des milliers de combattants briguent l'honneur d'appartenir au corps de l'aviation. Quelques-uns ne soupçonnent pas la gravité des devoirs qu'ils assument, le poids exténuant des fatigues qu'ils auront à endurer. Cependant, il y a peu de fausses vocations. Et les vocations vraies créent d'incomparables vertus. La plupart de ces hommes savent à quoi ils s'exposent. Ils se résignent

(1) J'apprends à l'instant que ce héros vient, une fois de plus, de se couvrir de gloire en abattant un cinquième oiseau ennemi. Et la consigne du silence, en ce qui le concerne, est levée. C'est le sergent Guynemer.

d'avance à l'immolation. Et cela leur communique une sérénité, une sorte de désintéressement comparables au détachement des religieux. On devine qu'ils ont pris leurs précautions et que, quoi qu'il arrive, ils sont prêts... S'ils jugent la vie à sa valeur, ne croyez pas qu'elle leur soit indifférente. Ils en goûtent la douceur fragile et constamment menacée. L'épanouissement de leur vigueur physique imprime comme une allégresse à leur esprit. Ils éprouvent avec force des sentiments que resserrent leurs conditions d'existence : la camaraderie, la fraternité d'armes. Vous représentez-vous ces deux êtres accouplés, isolés du monde, cloués sur la frêle planchette qui les soutient, obligés de vivre ou de mourir côte à côte? De leur entente, de la coordination de leurs volontés, dépend le salut commun. Ils ne peuvent se dissimuler ni leurs espoirs, ni leurs craintes, ni leurs angoisses fugitives. Pas de secrets entre eux. Ils pensent ensemble. Que de sacrifices mutuels exige cet accord, quelle discipline silencieuse, quelle soumission au destin, et, dans les moments critiques, que de résolution, que de sang-froid! Le héros-aviateur, c'est le surhomme...

LE BONHOMME CHRYSALE.

P.-S. — L'un d'eux, un officier du plus rare mérite, offre à nos lecteurs les belles photographies prises en plein ciel et reproduites ci-contre. Il a bien voulu joindre à ces documents la noble et vibrante page que voici:

EN PLEIN CIEL

« Tout a été dit sur l'aviation, depuis deux mille jours qu'il y a des aviateurs et qui volent. » On a même dit que la France allait perdre la maîtrise de l'air...

Il faut ne pas connaître le caractère français pour penser ainsi. Le Français est fait pour l'aviation, car c'est là qu'il peut le mieux déployer ses belles qualités d'audace, d'insouciance, et surtout d'amour du panache.

On ne peut que l'envier, celui qui, là-haut, tout seul, se fait le champion d'une armée. N'est-ce pas une faveur d'être Horace? Et le geste qu'on appelle exploit n'est-il pas facile, quand il doit affirmer devant deux armées, devant deux pays en présence, la supériorité des siens.

Pour nous Français, c'est l'aviateur qui a pris la meilleure part dans cette guerre..., je parle de l'aviateur qui a choisi le ring intéressant, le ring où l'air sent la poudre des 105, le ring où les spectateurs ne sont pas des élégantes, mais des hommes boueux, les plus sales et en même temps les plus beaux de France, spectateurs dont les applaudissements ont d'autant plus de prix que ces hommes s'y connaissent en bravoure. Ce qui doit leur coûter le plus, à ces héros, c'est de ne pouvoir, fixés dans un fossé, prendre de l'air pour jouer brillamment leur vie et la donner dans un beau geste.

En regardant ces nuages, de braves nuages du front de Champagne, et cet avion, comme dans une apothéose, qui semble en avoir pris possession pour qu'ils restent bien français, en traversant les lignes, on sent qu'il restera bien à nous, ce champ de bataille où l'aviateur promène avec fierté sa cocarde tricolore, où le Français peut encore conserver tout entier son panache.

Aux Armées, 17-1-6.

R.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

DE PHILIPPE A GUILLAUME

17 Février 1916.

Il y a, dans votre lettre, mon cher ami, un mot de trop, qui m'en aurait presque gâté le ton si je n'avais été ravi de vous y retrouver, pour tout le reste, tel que je vous connais : simple, généreux et bon. Vous vous excusez de me poser une question! Et voilà, justement, une excuse que je vous reproche. Quand vous avez sollicité mes conseils, auxquels mon expérience vous paraissait donner quelque prix, n'avez-vous pas contracté envers vous et envers moi, même sans le dire, l'engagement de ne rien me taire, d'être confiant et, ne l'étant pas à demi, de ne pas créer entre nous, par timidité ou par discrétion, des malentendus dont se ressentiraient la franchise, la liberté et l'utilité de notre correspondance?

Nous avons un intérêt égal à nous livrer tout entiers l'un à l'autre. Votre confiance espère beaucoup de moi, mais je n'attends presque guère moins de vous. Notre conversation, ne l'oubliez pas, est un échange.

Le tort des générations qui se suivent est de s'ignorer. Elles ne se comprennent pas, le plus souvent, parce qu'elles sont étrangères les unes aux autres, et que des préventions les séparent. De là des heurts et des ruptures, qu'il ne fut jamais plus nécessaire d'éviter. Lamartine a dit une grande parole : *Il y a toujours du passé dans le présent.* Quelque foi que j'aie dans une France nouvelle, transformée par la guerre et épurée par la victoire, je ne pressens ni ne désire une révolution. D'ailleurs une révolution, même la plus profonde, tient toujours au passé par quelques racines. Lisez le livre admirable d'Albert Sorel sur la diplomatie de la Convention : vous y verrez à quel point elle entra dans les traditions de l'Ancien Régime...

Mais je m'égare. C'est le charme, et l'inconvénient des correspondances à bâtons rompus de se perdre ainsi dans des sentiers où l'on bavarde. Je reviens à votre question. Vous me demandez, avec une excessive précaution de langage, dont il faut que vous perdiez l'habitude, les raisons de ma confiance dans la victoire finale. Il ne vous suffit pas que j'en affirme la certitude; vous en voulez presque la démonstration. C'est beaucoup exiger. Je me suis, depuis longtemps, interdit le rôle de prophète. Les événements, comme s'ils étaient conduits par la taquinerie d'un démiurge, se jouent des prévisions humaines et je ne crois ni aux prophéties, ni aux pressentiments. Je rencontre tous les jours des gens qui s'enquièrent de la durée de la guerre, et, ce qui est plus fort, ils trouvent d'autres gens bien informés qui leur répondent avec une effarante précision, disant la saison, le mois, presque le jour et l'heure où s'achèvera le drame qui déchire le monde.

Je vous assure que le général Joffre est plus discret. J'ai beaucoup causé avec lui, et même assez récemment. Il a dans la victoire une assurance imperturbable, qu'il exprime avec la tranquillité du plus lucide bon sens, mais il ne se risque pas à lui assigner un rendez-vous. Il a mesuré le temps, les difficultés et les obstacles. Tout pesé et tout compté, il conclut qu'*il les tient* et qu'*il les aura.* Il ne m'a pas annoncé quand, mais il a, devant moi, commenté des cartes, des documents, des renseignements et des chiffres, qui en disent long. Je suis sorti très réconforté, sans que j'eusse tout à fait besoin de l'être, de cette conversation loyale. Un optimisme d'enthousiasme m'aurait déçu ou, si vous aimez mieux, il ne m'aurait pas donné la sécurité réfléchie dont je suis rempli.

Cela, pensez-vous, n'est qu'un témoignage et vous préférez des raisons à une référence, si autorisée soit-elle. Je vous comprends, mais, à défaut des raisons du général Joffre, que la discrétion et la censure sont d'accord pour m'interdire de vous faire connaître, voulez-vous vous contenter d'un sentiment que la réflexion a mûri en moi jusqu'à en faire une certitude inébranlable? A ceux qui trouvent que la victoire de la Marne est déjà loin, je réponds qu'elle nous donnera la victoire finale. Elle a fixé le destin sans avoir encore produit toutes ses conséquences! Elle est le Marathon de la France. Elle a sauvé une civilisation et elle ne sera pas suivie de Chéronée. Vous savez assez d'histoire pour vous rappeler que, vainqueurs à Marathon, à Salamine et à Platée, les Grecs furent défaits à Chéronée. Pourquoi? Ils n'avaient pas écouté Démosthène. Nous n'avons pas de Démosthène, mais, éclairés par un péril qui ne menaçait rien de moins que notre existence, nous avons fait utilement ce que le patriotisme clairvoyant du grand orateur conseillait vainement aux Athéniens de faire. Oh! pas tout! Je sais les hésitations, les contradictions et les lacunes. Mais, tout de même, et dans son ensemble, la besogne a été rudement bonne.

Du moment où le coup de l'Allemagne n'était pas irrésistible, il était manqué. Démosthène disait de Philippe : « Il se flattait de tout emporter, en se montrant. Il s'est trompé; ce mécompte le trouble, le désespère. » Guillaume n'en est plus à énumérer ses mécomptes. Il est troublé et il y a du désespoir dans ses fanfaronnades. Son ton a baissé. On n'y sent ni la même ardeur ni la même confiance. Si c'était à refaire! Je ne dis pas qu'il ait cessé d'être dangereux. Il me suffit de savoir qu'il a cessé d'être invincible. L'opinion du monde est enfin fixée sur la façon dont il a préparé, déclaré et fait la guerre. Ecoutez encore Démosthène. « Quand un homme a grandi, comme a fait celui-ci, par la rapine et le crime, le moindre prétexte, le plus léger choc ébranlent et renversent tout. Car jamais, Athéniens, non, jamais, l'injustice, le mensonge, le parjure, ne garderont un pouvoir durable. Ces détestables moyens peuvent réussir une fois, un moment, susciter même, si la fortune le veut, quelques brillantes espérances; mais le temps montre le crime à l'œuvre, et tout s'écroule de soi-même. »

Les crimes de Guillaume sont connus partout. Qui ne sait combien son peuple et lui sont cyniquement parjures? Qui ne connaît

le prix de leur parole, dont l'honneur est d'autant plus absent qu'il s'y affirme avec plus d'effronterie? On disait, jusqu'ici, *querelle d'Allemand*, pour fixer le sens d'une querelle sans objet et sans prétexte. On dira désormais *parole d'Allemand* pour définir le mensonge et le parjure. Personne n'y peut plus croire. Vous souvient-il du maître chalutier du *King-Stephen* refusant de se confier à la parole d'honneur du capitaine du zeppelin L-19, naufragé dans la mer du Nord? Ce dialogue tragique résume le jugement que, d'un bout à l'autre du monde civilisé, les esprits éclairés et indépendants portent sur l'Allemagne. Elle est jugée et elle est condamnée.

J'ajoute qu'elle est vaincue. Oui, vaincue, malgré les apparences, malgré les succès qu'elle a remportés, malgré les gages qu'elle détient. Je cite encore Démosthène, qui, pour n'être pas à la mode, n'en est pas moins un bon auteur : « Avant tout, Athéniens, ne désespérez pas de nos affaires... Ce qui les a perdues jusqu'ici est précisément ce qui doit vous faire bien espérer de l'avenir : et qu'est-ce donc? C'est que vous n'avez rien fait de ce qu'il fallait, et que tout le mal vient de là. Si vous n'eussiez rien négligé, et que les choses fussent encore en cet état, où serait l'espoir de les relever? » A quelques nuances près, et qui d'ailleurs nous sont favorables, ce fut notre situation. Certes, nos affaires ont été trop négligées et tout n'avait pas été préparé, il s'en faut! de ce qui était nécessaire. Nous n'en avons pas moins lutté et tenu, et presque vaincu, après la Marne libératrice et immortelle, sur l'Yser, en Artois, en Champagne, en Argonne, dans les Vosges. Nous avons résisté pour nous préparer. Aujourd'hui, croyez-en une parole que je ne prononce pas à la légère, nous ne sommes pas loin d'être formidablement prêts.

Offensive ou défensive? Ce n'est ni mon métier, ni mon secret, ni mon affaire. Je ne donne pas des conseils. Je prêche simplement la confiance, non une confiance de parade et d'illusion, mais une confiance raisonnée, et qui s'appuie sur une foi profonde. Je ne vous donne qu'un détail, mais il a son prix. La liaison est enfin solidement établie, sur des instructions récentes, nées de l'expérience et des épreuves de la guerre, entre une artillerie multipliée et renouvelée et une infanterie incomparable, dont l'action, encore fortifiée, sera, l'heure venue, irrésistible et décisive.

Quand cette heure sonnera, vous verrez, mon jeune et cher ami, la délivrance de la France. Attendez-la avec patience. L'épreuve coûte cher, elle est longue, et elle est dure. Mais que sommes-nous? Un point dans l'espace et une date dans l'histoire. Entre le passé et l'avenir, nous avons, passagers éphémères, la charge, lourde et glorieuse, de la France qui ne peut pas mourir. Nous lui devons la paix du droit par la victoire. Si quelqu'un se rencontre pour vouloir une autre paix et pour appeler la lassitude au secours du déshonneur, qu'il ose affronter une réunion des pères et des mères dont les fils sont morts pour la Patrie! Il y trouvera, avec son châtiment, la réponse de l'âme française.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

Les Donneurs de Conseils

Ma chère cousine,

Connaissez-vous cette espèce de gens affligés de la manie de donner des conseils? Ils sont pénétrés de leur importance, parlent d'un ton suffisant et prononcent des arrêts définitifs... Moi, à votre place..., disent-ils en gonflant les joues... car ils ont cette lubie de se mettre constamment à votre place et de ne songer point un instant à rester à la leur..., moi, à votre place!..., et ils vous laissent entendre que si, par aventure, ils avaient le soin de vos affaires, toute chose marcherait rondement. Et d'ailleurs ils accommoderaient avec la même dextérité les difficultés de votre ménage, celles du pays, de votre cœur et même de votre cuisine... Rien ne leur coûte, en paroles, naturellement.

Ce qui distingue le donneur de conseils, c'est qu'il ne connaît rien aux questions qu'il traite, ce qui lui permet de trancher dans le vif avec un air de supériorité à mourir de rire. Il flaire d'où vient le vent, recueille de-ci de-là quelques échos, les répète à tort et à travers sans y rien comprendre, et, tout d'un coup, se jette dans la mêlée... Moi, à votre place... Et il s'indigne sur la sottise de ses semblables... : C'était pourtant bien simple..., il faut être borné pour n'avoir pas deviné ce qui arrive... Et il redresse avec autant de désinvolte que de superbe les torts de chacun...

C'est surtout dans les affaires publiques qu'il fait preuve d'une décision miraculeuse... Son coup d'œil prompt, son savoir net, péremptoire est, dans ce domaine, sans réplique..., du moins il le croit. Il fallait faire ceci, voilà qui est clair, et non cela... Il fulmine, peste, tonne, gronde, grogne et, à l'aide de quelques discours bien sentis, remet à flot le navire désemparé, donne un tour de roue au char de l'Etat, résout la question sociale, retape les trônes, défait les ministres, musèle le peuple, dit son mot à Marianne et, s'épongeant le front, s'exclame : « Ah! si j'étais à leur place... » Et, en imaginant la belle besogne qu'il ferait, il s'attendrit sur son génie... : ce sont des hommes comme moi qu'il faudrait pour jeter un peu d'ordre dans le désordre du monde, si on m'écoutait, la face de l'univers serait changée...

Le donneur de conseils se grise du bruit de ses paroles et prend ses vantardises pour des grandes actions. C'est un brouillon, quelque chose comme un moulin à paroles mû par le vent. De sens commun, il n'en a point; son esprit se tourne vers une critique commandée par la satisfaction qu'il éprouve de sa propre raison; il s'admire dans ses oracles et tient pour pauvreté tout ce qui ne jaillit pas de sa bouche... Ne lui demandez pas de suivre la logique d'une idée, ni de pénétrer l'enchaînement des causes et des effets, ni d'apercevoir les conséquences d'un acte, ni de sentir le rythme des événements, ni de comprendre la beauté mystérieuse de certaines attentes, il regarde au résultat et lève ses bras au ciel en poussant des cris d'orfraie : « Eh quoi! On gâche la besogne... Ses semblables agissent sans discernement... Casse-cou! Casse-cou!... »

Et le voilà qui prodigue la sottise de ses conseils. Il aurait fallu agir ainsi, conclure comme cela..., et ruser de cette façon, intervenir de cette manière. Il gémit, il se plaint..., décidément, les grands sont trop inférieurs, il est outré de leur légèreté... C'est inconcevable... C'est prodigieux!... répète-t-il en soufflant comme un phoque. Ah! s'il était à leur place...

Ce personnage, comique en temps de paix, peut devenir très dangereux dans les moments critiques où l'ordre du monde est troublé.

En saison de guerre, le donneur de conseils est un fléau national. Il pérore, il s'émerveille sur la justesse de ses vues, il s'étourdit de son éloquence, se contredit sans même y prendre garde. Son inconséquence est ingénue, hardie, primesautière et empoisonnée... Tantôt, il désapprouve les attaques meurtrières et crie « haro » sur le chef qui les ordonna; tantôt, il s'insurge contre l'inaction des troupes. Est-ce point inouï..., clame-t-il, nos armées se croisent les bras, nos millions fondent, alors que... Et il esquisse un plan de bataille miraculeux... « On jette l'artillerie ici, on tourne l'ennemi là... On fend la première ligne de tranchée, on se saisit par surprise, de la seconde ligne... On marche, que diable!... On ne s'encroûte pas... Ah! si j'étais à la place du général!... »

Or, les donneurs de conseils sont, aujourd'hui, des malfaiteurs publics. Ils ne prennent aucune part active au mouvement national..., ils ressemblent à ces *Footit* de cirque qui s'emberlificotent les pieds dans les tapis et tirent la queue du cheval dressé à haute école, en croyant mener les destinées du cirque...; leur activité ne trouve d'emploi que dans le démolissage, leur esprit se tourne vers l'apostrophe; ils sont les roquets qui aboient et manquent de faire emballer le bon coursier... Ils mériteraient qu'on les coffrât en disant : Vous n'êtes, en temps ordinaire, que des moustiques inoffensifs, en l'an bissextile 1916 vous devenez d'affreuses mouches à charbon qu'il faut détruire... Vos bourdons importuns enlèvent quelque chose à la dignité du pays, vous piquez, harcelez des chefs qui ont besoin de leur quiétude morale, vous lancez des conseils au hasard, que le public entend interdit et qui ébranlent sa foi; vous menez un tapage à la Chambre qui doit s'entendre à l'étranger et trahit l'opinion..., car, Dieu merci, une poignée de brouillons ne représente pas l'âme nationale!... vous enflez d'importance des choses qui mériteraient de rester discrètes, vous avez une aptitude merveilleuse à déplacer les questions..., vous tirez au premier plan ce qui importe peu, et vous donnez la comédie aux badauds avec flon-flon et grosse caisse. Il faudrait vous cueillir Messieurs les donneurs de conseils, vous mettre à l'ombre, un temps; peut-être dans la solitude, apprendriez-vous enfin qu'il faut cultiver son jardin, et non déraciner, déplanter, piétiner tout ce qui s'y trouve... Sans les gens de votre espèce, on n'aurait pas vu ce scandale qui a fait monter le rouge au front de tous les Français qui aiment leur pays, qui croient en lui, travaillent pour lui, et sont prêts à mourir, s'il le faut, pour sa gloire..., on n'aurait pas vu ce spectacle d'une bande de fous, osant occuper l'opinion publique de

la question de savoir si les mastroquets de Marseille auraient la liberté d'empoisonner nos soldats tout leur saoul... On n'aurait pas vu le général Gallieni, ministre de toutes les armées, qui tient en ce moment entre ses mains vaillantes et nobles, la destinée de la France et la vie de nos enfants, obligé de perdre un temps précieux et irréparable à répondre à de pareilles insanités..., on n'aurait pas vu des mères qui pleurent leurs fils, on n'aurait pas vu des femmes qui attendent dans l'angoisse, le retour d'un mari, on n'aurait pas vu le peuple français si sage, si courageux, si optimiste... dans la stupeur de ce scandale-là! Hé quoi, pendant qu'elles souffrent dans leur chair, dans leur cœur, voilà à quoi s'amusent les donneurs de conseils.

Hier, il suffisait de pousser du pied ces gêneurs, ces vantards, ces imbéciles... Aux jours solennels, douloureux, sublimes que nous traversons, il faut les mettre hors d'état de nuire... Entre quatre murs, les donneurs de conseils! bouclés à clé!... Après la victoire, ils auront tout le loisir de crier, de récriminer, de critiquer et de remanier la carte d'Europe, ils pourront dire : « A leur place..., voilà comment j'aurais sauvé la France... »

En attendant, pour lui laisser sa dignité, à notre belle France, pour ne pas ternir l'auréole faite par nos soldats qui, aux tranchées, ne s'occupent pas des mastroquets de Marseille, je sais bien ce que je ferais!... Mais, voilà... Il faudrait être un donneur de conseils et j'aime mieux crier en mon cœur, doucement, en toute confiance :

Vive Joffre!
Vive Gallieni!
Vivent nos soldats!
Et vive mon pays!

Et, m'en rapporter à la sagesse des chefs, à l'héroïsme des armées, à la gloire immortelle de notre grande Patrie.

YVONNE SARCEY.

LES CONFÉRENCES de l'Université des Annales

Un Peuple d'Epopées :
Les Poèmes et les Chants de la Serbie,
par **M. Frantz Funck-Brentano.**

Devant Son Excellence le ministre de Serbie, M. Funck-Brentano vint nous faire goûter la poésie de ces chants de la Serbie, trop peu connus de nous, et qui sont comme l'écho des joies et des tristesses de cette petite et si grande Serbie devenue notre sœur...

Les Serbes ont quitté le sol béni de la patrie sous la ruée des barbares, mais ils reviendront dans leurs montagnes, ils reverront la petite maison basse, ils chanteront à nouveau la douce cantilène d'amour: ils ressusciteront enfin, plus nobles, plus fiers, plus grands que jamais...

« En Serbie, dit l'éminent conférencier, tout le monde est poète : l'artisan dans son humble demeure, l'officier sur le champ de bataille, la jeune fille guidant ses moutons dans les champs... Les jeunes filles surtout; l'air qui passe, la feuille qui tombe, la naissance, l'amour naïf, la mort..., tout leur est sujet d'inspiration. »

M. Funck-Brentano nous traduit quelques-uns de ces chants étranges, de ces poèmes sans rimes, mais au rythme puissant. Il est impossible de rendre le charme de ces chansons, qui rappellent étonnamment les chansons de geste de la douce France. Il nous lit *Les Trois plus gros Péchés, Le Mariage de Raison, L'Adieu, Le Bouquet de Fleurs* et d'autres encore que nos lecteurs auront le plaisir de trouver dans leur *Journal de l'Université*. Ces petits chants sont pleins d'originalité, ils se terminent par une sorte de feu d'artifice, par une étincelle d'amour...

Mlle O'Brien, de sa voix chaude, douce et colorée, vint chanter, en langue serbe, quelques-uns de ces hymnes farouches ou naïfs. Elle fut vivement applaudie. Puis, M. Maignien, un flûtiste au talent délicat, vint jouer quelques airs pleins d'un charme pénétrant.

Cette belle conférence se termina par le chant de l'hymne serbe, chanté par de jeunes Serbes au visage énergique et aux yeux pleins d'espoir.

Bacon : La Philosophie de la Nature,
par **M. Jean Richepin.**

Continuant sa magistrale analyse sur l'âme et la littérature anglaises, M. Jean Richepin prévint son public qu'il voulait lui faire aimer Bacon. Et il le fit, ce tour de force. Jamais, peut-être, l'éminent conférencier ne mit plus d'érudition, plus d'éloquence à défendre un sujet; son analyse puissante, savoureuse, toute latine, pénétra l'essence même de la philosophie de cet homme du Nord qui, malgré ses détracteurs ou ses ennemis, resta une manière de prophète ou, si vous préférez, de précurseur. Jean Richepin ne craint point de parler des détracteurs de Bacon, parmi lesquels on distingue Gœthe et Joseph de Maistre, et, parodiant la phrase de Voltaire, il dit : « Ce fut un si grand homme qu'on en oublie ses vices... »

Ce chancelier philosophe, qui fut un créateur de la méthode expérimentale, eut aussi ses fervents admirateurs. Horace Walpole tout d'abord, qui a écrit de lui: « Bacon a été le prophète des choses que Newton est venu révéler aux hommes », et J.-W. Herschell, qui a dit : « Ce qui recommande la philosophie de Bacon, c'est sa perspicacité. »

M. Richepin nous trace de Bacon un portrait très flatteur :

« Homme aimable, intéressant causeur, grand orateur, il eut toutes les séductions. Avocat célèbre à vingt-sept ans, favori du comte d'Essex, chancelier de la reine Elisabeth, il connut toutes les grandeurs. Malheureusement, par faiblesse, par flatterie, il commit des... mettons des erreurs graves, mais il n'en resta pas moins le philosophe poète qui s'est occupé uniquement de la nature. Une partie de ses œuvres est restée inachevée, et, la place nous étant mesurée, nous ne parlerons ici que de son *Novum organum,* qui acheva la ruine des méthodes et des erreurs de la scholastique. Il fut accusé de divagation, mais qui sait quel sera l'avenir de ces divagations? Il ne fut peut-être pas un grand philosophe, mais il fut un grand écrivain, un lyrique, un mystique qui s'est défini lui-même quand il a dit : « Je suis » le sonneur de cloches debout le premier » pour appeler les autres à l'église... »

Cette conférence est peut-être une des plus belles faites par l'admirable poète, on la relira avec fruit dans *Le Journal de l'Université des Annales.* JEAN D'YPRES.

Nous donnerons, dans le prochain numéro, le compte-rendu de la conférence de Maurice Donnay : Mon Journal de Guerre, tableaux de la vie de Paris.

LES PROCHAINES CONFÉRENCES

Lundi 21 février, à 2 h. 1/2
Les Leçons Divines de la Guerre
par M. l'abbé Sertillanges.

Mercredi 23 février, à 2 h. 1/2
L'Anglicisme de notre Dix-Huitième Siècle
par Jean Richepin,

Vendredi 25 février, à 2 h. 1/2
Ce que sera la Poésie après la Guerre
par M. Saint-Georges de Bouhélier.
Avec l'éminent concours de Mme Bartet et de M. de Max, de la Comédie-Française.

Toutes ces conférences seront publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement scolaire (24 nos) : 10 francs.

LE JOURNAL DE L'UNIVERSITÉ DES ANNALES
Le N° II (1916)
du Journal de l'Université vient de paraître.
En voici le sommaire :

L'Héroïsme Féminin à travers l'Histoire, conférence de Me **HENRI-ROBERT**
Henri-Robert à la barre, par C. Campinchi.
Les Héroïnes de la Révolution : Charlotte Corday. A. de Lamartine. — Madame Roland, Henry Roujon. — Lucile Desmoulins, Jules Claretie.
L'HISTOIRE DE LA GRANDE GUERRE
La Question d'Orient, par **C. CAMPINCHI**
Les Quarts d'heure du Docteur, par le Dr **RAOUL BAUDET**

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 125
FONDÉ PAR
" L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "

Semaine encore calme, deux opérations graves à la salle d'opérations, de nombreux pansements, et c'est tout... Il y a moins d'arrivages de blessés — et sans doute ménage-t-on nos soldats pour quelque grande aventure de printemps... Si l'activité des hôpitaux s'en ressent quelque peu, du moins doit-on se réjouir qu'il y ait moins de risques, à l'heure actuelle, pour nos soldats des tranchées. C'est donc l'heure ou jamais de s'occuper d'eux, de maintenir leur moral, de leur trouver de bonnes marraines. Nos soldats, ce sont les immortels enfants qui écrivent jour par jour, l'histoire de notre gloire et de notre victoire.

Voici ce que me dit, à leur propos, un docteur, le Dr F..., qui est au front et appartient à la division d'élite, citée tout entière à l'ordre de l'armée.

« Vous avec raison de prêcher l'amour du soldat... Il le mérite, surtout le fantassin, ce héros inconnu et tenace de qui le général V..., qui fut longtemps notre chef, disait devant moi, le soir du 24 septembre dernier, à l'un de ses officiers d'ordonnance : « Monsieur le cavalier, quand vous rencontrerez un fantassin, découvrez-vous bien bas »; le général ne voulait, d'ailleurs, en aucune façon, déprécier la cavalerie, à preuve que, le lendemain, la cavalerie à pied faisait aussi parler d'elle... et l'autre, donc! Ah! cousine, vous n'avez pas lu, dans les communiqués d'alors (ça se dira plus tard) la charge héroïque du ..e chasseurs à cheval, qui, lui aussi, à 9 heures 15, colonel en tête, surgit des tranchées, on ne sait comment et paya d'exemple... et de cette pièce du ..e d'artillerie qui, dans un moment critique, fonça de l'avant avec ses six chevaux. Devant cette apparition fantastique, l'infanterie, électrisée, croyant tout péril disparu, se rua de nouveau à l'assaut en acclamant les artilleurs... Cou-

sire, aucun n'est revenu, il a fallu vingt secondes à une mitrailleuse allemande pour faucher tous ces artilleurs avec leurs chevaux, mais l'attaque était lancée... et c'est de tous ces héroïsmes, de tous ces dévouements, d'apparence inutile, qu'on fait une victoire. »

Gomment n'aimerait-on pas des soldats qui tiennent si hautement entre leurs mains sanglantes l'honneur français, et comment se peut-il qu'il y ait encore des Françaises, sous la calotte des cieux, qui se désintéressent de ces enfants, de ces héros, qui, eux, ne songent pas à se plaindre.

Ecoutez ce que m'écrit encore le docteur F... et qu'il est bon de savoir et de répéter :

« Vous saviez déjà l'héroïsme de nos soldats, vous saviez même, avant que je ne vous le dise, qu'ils ne détestaient pas de rire ou de chanter, ceci n'est que tradition française. Je veux vous dire encore *leur confiance* dans le succès final, parce qu'on croit volontiers, dans certains milieux, que cette confiance est une jolie fable inventée par les journaux. Pour Eux, donc, c'est l'évidence même, nous vaincrons. Ils ont beau trouver le temps long, grogner quelquefois (les Poilus de Napoléon grognaient bien, les nôtres sont plus précoces, à vingt ans, ils grognent déjà, et voilà tout!) Qu'importe, ils attendront ce qu'il faudra, un peu plus, un peu moins, pendant qu'on y est... et même ils ne sont pas du tout pressés, ils ont confiance en leurs chefs. Le soldat de 1916 est, au fond, devenu très philosophe. Pas d'enthousiasme exagéré, pas de fanfaronnades, pas de phrases sonores et creuses, — ça nous fait sourire, mais la vie habituelle, l'effort continu, méthodique, voilà notre existence, nous lisons le moins de communiqués possible, à quoi bon? Tout vient à point à qui sait attendre, et la victoire aussi viendra. Voilà l'état d'esprit de ceux du front. Les permissionnaires nous racontent que plus on s'éloigne du front, plus on trouve de pessimistes. Ici, on a quelquefois le cafard, mais on n'est *jamais* pessimiste, c'est très différent... »

Or, notre rôle à nous est de combattre le cafard, qui n'est qu'une nostalgie du cœur, un besoin de sentir de la tendresse autour de soi, et d'en recevoir des preuves... Voilà pourquoi j'userai mon souffle à dire : Occupez-vous, ne fût-ce que d'un soldat, mais occupez-vous-en moralement, donnez-lui le sentiment qu'il est sacré pour nous, et que, jamais, il ne sera abandonné.

C'est lutter contre le cafard que de nous permettre, par des dons admirables et sans cesse renouvelés, de gâter nos soldats du front... Ah! le merveilleux envoi du Comité franco-haïtien constitué à Jacmel (Haïti), en vue de venir en aide aux blessés français et alliés!... Il contenait cinq sacs de café, un quart de barrique de rhum, cinquante caleçons de toile, cent vingt chemises de flanelle et des dons de tabac et jeux de cartes, etc. Nous remercions avec effusion le Comité dont il nous est doux ici de nommer les membres : président d'honneur, Mme J.-B. Vital; présidente, Mme Louis Vital; vice-présidente, Mme Albert Dussort; secrétaires, Mlles Christine Dougé, Jeanne Vital; trésorier, M. Alexandre Vital; membres, Mmes Gracia César, Charles Bauduy, Pélissier, Nicolas, Edouard Bordes, Auguste Tournier, et MM. Charles Dougé, Lautun, Henri Lautun, Bernard Lemoine, Marcel Denis.

Une part de nos remerciements va aussi au ministre de France, M. Pierre Giard, qui s'est entremis avec une bonne grâce parfaite pour l'envoi du paquet...

Il me faut aussi dire ma gratitude à une admirable amie que nous avons en Amérique, Mme Mathilde Archinard, qui mène une campagne émouvante en faveur de la France, et qui, jour par jour, heure par heure, lutte contre l'influence envahissante de l'Allemagne. Elle a organisé un cercle des *Annales*, elle y fait lire et entendre nos bons auteurs, elle demande à ses amies américaines de travailler pour nos soldats. Depuis le début de la guerre, grâce au « Comité des French Wounded Emergency fund », présidé par Mme Robert L. Irland, elle a fait déjà de splendides envois. Le dernier, reçu ces jours-ci, comporte des merveilles : 24 pyjamas, 36 draps, autant de taies, 72 paires de chaussettes, et le tout à l'avenant...

Le cousin Cognard, du 11e génie, écrit : « Si vous pouviez connaître les sentiments qui passent dans l'âme d'un poilu, au reçu d'un colis inattendu! C'est d'abord la joie brutale de recevoir des douceurs... C'est ensuite la joie intime, profonde, de sentir que sa peine trouve un écho, un consolateur, un soutien!... Si vous les aviez vus, mes pauvres gars! Mes poilus vous doivent un rayon de bonheur; ils penseront à vous dans les épopées printanières qui vont naître. »

Mais ne nous attendrissons pas, et songeons à ceux qui attendent en vain... Et d'abord, je vais réclamer des violons, mandolines et phonographes... Nous donnerons les adresses de ces amateurs d'instruments, ou nous nous chargerons nous-mêmes de l'envoi, car lorsque l'adresse est donnée dans le journal, tout d'un coup, le même musicien se trouve à la tête de dix-huit ou vingt instruments, tandis que, nous, assaillis de demandes, nous n'en avons pas à envoyer.

Sœur Sainte Thérèse-Elisabeth, dépôt des convalescents, à Marigny (Manche), me confie que lorsque ses soldats reviennent de la promenade, ils sont à court de distractions. Pas de jeux, pas de lectures... alors, les cousines!...

Robert Allorge, maître-pointeur, 5e régiment d'artillerie à pied, fort de Bois-Bourrers, à Verdun (Meuse), au nom d'un groupe d'artilleurs, sur le front depuis le début de la guerre, demande des livres, publications, revues, jeux, pour permettre de tromper les heures d'attente qui sont longues.

Le sous-lieutenant Henri Girard, 43e batterie, 5e régiment d'artillerie, secteur postal 508, armée d'Orient, fait appel à la générosité des cousines des *Annales* pour avoir quelques paquets (vêtements et jeux) pour les braves poilus de sa batterie qui viennent de passer de si mauvais jours et qui, loin de notre chère France, sont un peu oubliés dans la distribution des paquets des généreuses Françaises.

Les Brosses, les Brosses...

A l'heure où nous jetons ces lignes, lundi 7 février (1), *Les Annales* ont eu à peine le temps d'arriver, et déjà samedi, dimanche, on faisait queue pour acquérir une de ces brosses de héros... Quand nos cousines liront ceci, il est plus que probable que la provision de M. Brieux sera deux fois épuisée, et ce sera une bien grande joie pour « le camelot des aveugles ». Nous donnerons, d'ailleurs, la liste de souscription des nombreux « clients » qui ont joint à leur achat une offrande aux aveugles.

(1) Nos lecteurs ont dû trouver des améliorations remarquables dans leur journal. C'est grâce à une nouvelle machine perfectionnée. Mais ces essais nous forcent, pendant quelques semaines, à préparer la matière du journal d'avance... C'est ainsi que nos comptes d'hôpital, nos souscriptions, sont forcément arrêtés à des dates précédant de beaucoup celle à laquelle le journal paraît.

Voici les vers amusants reçus à ce sujet :

DES BROSSES !

A Yvonne Sarcey, « camelot des aveugles ».

Envoyez de la belle brosse,
Envoyez, gentil camelot!
Pour faire aller votre négoce,
Je veux étrenner le ballot.

En grand respect, je te salue,
O brosse de nos chers blessés,
Combien, éloquente « poilue »!
J'admire tes poils hérissés,

Car chacun d'eux me représente,
Dans leurs désordres si jolis,
L'effort d'une main hésitante
Sous de pauvres yeux abolis.

Instrument des grands nettoyages,
Né dans la noire obscurité,
Donne une brossée aux sauvages,
Et nous te devrons la clarté.

Ce jour-là, les yeux que la Gloire
A fermés à toute lueur
Sauront découvrir la Victoire
A travers ton chiendent vengeur.

4 février 1916. LIONEL LAROZE.

L'Adoption des Prisonniers

L'œuvre compte, à l'heure actuelle, 6,500 marraines... 6,500 prisonniers, grâce à elles connaissent, dans leur exil, une douceur, une espérance!... Ne doutons point que le nombre n'en augmente considérablement bientôt, grâce à la chère amie américaine enthousiasmée de l'œuvre, et qui nous promet de faire là-bas, pour nos prisonniers, une propagande passionnée. Nous sommes d'autant plus heureux de cette espérance que le moment est critique pour nos malheureux captifs. La nourriture des camps, d'exécrable est devenue tout à fait insuffisante. Jamais les envois d'aliments n'ont été plus indispensables, or de toutes parts, les rapatriés nous affirment que les paquets arrivent. Il faut donc pourvoir à leurs besoins. Pour la commodité des étrangers, Mme Pierre Ginisty et Mlle Delcassé ont combiné des paquets tout prêts, confectionnés par l'œuvre des Prisonniers des Champs-Elysées. Il y a le colis type D III, de 5 francs, et le colis type C. J., du prix de 7 fr. 50, qui conviennent parfaitement à nos prisonniers. Trois ou quatre paquets par mois assurent le bien-être d'un enfant de France. Ces dames reçoivent la commande, la transmettent à l'œuvre des Champs-Elysées, qui est outillée pour les grands départs en wagons spéciaux. L'œuvre nous délivre un reçu que nous renvoyons aux marraines. Il n'y a donc pas, ainsi, de temps perdu, et cette combinaison, peut rendre de grands services aux amis lointains dont les envois demanderaient trop de voyage et trop de temps pour arriver à bon port... Il est bien entendu que ceci convient surtout aux pays éloignés. Il est infiniment plus personnel, plus charmant, que toutes les marraines qui le peuvent composent leurs paquets à leur façon, et joignent, à côté de l'utile, l'agrément de quelques gâteries faites par elles... Mais l'Amérique, les colonies sont pleines d'une ardente bonne volonté, qu'il est doux d'utiliser, et avec ces arrangements ingénieusement combinés, avec la collaboration d'une œuvre outillée spécialement pour ces envois, on peut réaliser des merveilles.

Je signale à nos dévoués amis un camp nouveau, le camp de Dyrotz, camp de prisonniers français et russes, totalement dépourvu de distractions. Des jeux d'échecs, jacquets, cartes, etc., seraient les bienvenus. Envoyer les dons à l'*adjudant Viche, président du Comité de secours, Kriegsgefangenenlager, Post Wustermark, Dyrotz, Deutschland.*

Dans le camp de Münster, nombreux sont les pauvres déshérités qui jamais ne reçoivent aucun paquet. Les distributions seraient faites avec plaisir par *M. Georges Lemaître, maréchal des logis d'artillerie, Lager 2, Block 1, N° 49 A, Münster i. W., Allemagne.*

En revanche, le sergent Monfort remercie tous les aimables donateurs des *Annales* (camp de Darmstadt); l'adjudant Richaud écrit une lettre émue aux élèves des Ecoles Schneider et Cie, du Creusot. « Je suis heureux et fier, écrit-il, que des enfants de France pensent à ceux qui souffrent loin de la Patrie. » La lettre est signée de tous les prisonniers, et ce doit être une bien douce récompense pour ces jeunes élèves... Le Comité de secours du camp d'Oberhud envoie aussi à notre œuvre de tendres remerciements... Ah! comme ces lettres font chaud au cœur. Il faudrait qu'il ne restât pas un prisonnier qui ne connût la joie d'écrire une de ces lettres-là.

Y. S.

La Souscription de la Reine

Nos cousines se souviennent que nous leur avons parlé d'un Comité qui s'était formé à La Haye, dans le but de joindre l'offrande des admiratrices de Sa Majesté la Reine Elisabeth réfugiées à La Haye, à celle que nous eûmes l'honneur de porter à la Reine le 20 janvier.

Ce Comité composé de la façon suivante : présidente d'honneur, princesse Albert de Ligne; présidente, comtesse Philippe d'Oultremont; vice-présidente, Mme Ernest Grisier; secrétaire-trésorière, baronne de Tracey de Wardin; dames du Comité : comtesse André de Kerchove de Dentorghem, Mme Léon Elsen de Witte, Mme Paul Havenith, comtesse Charles de Lannoy, vicomtesse André Simonis, baronne Raoul van Zuylen van Nyevelt, Mme Adelin van de Werwe. Ce Comité a donc réuni une somme de 2,200 francs qui vient d'être envoyée directement à la Reine pour ses pauvres, par les soins de la comtesse d'Oultremont, la présidente. Les noms des donateurs furent inscrits dans un livre à reliure ancienne, et la présidente de La Haye témoigna à Sa Majesté ses regrets de n'avoir pu se joindre au Comité de France. Nous sommes heureux de féliciter ici l'initiative si émouvante du Comité de La Haye.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

79e LISTE DE SOUSCRIPTION

27e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 29 janvier au 4 février 1916)

Mlle Mouret, Athènes, 10 fr. — Anonyme, La Garde, 1 fr. 25. — Anonyme, 2 fr. 50. — M. Floret, sergent au 330e d'infanterie, 2 fr. 50. — M. Gaffory, Quang-Tchéou, 10 fr. — Mme Trottier, 10 fr. — Une fidèle lectrice, 10 fr. — M. A. Fresney, sous-lieutenant, 21e compagnie du 329e, 2 fr. 50. — Un maréchal des logis d'artillerie coloniale, 2 fr. 50. — Marie-Thérèse et Suzanne, chez Mme Lafont, Mazagran, 100 fr. — M. J. Hurst, 1 fr. 50. — Anonyme, de Donzy, 3 fr. — Une Sept-Fontoise patriote, 5 fr. — M. A. Pichot, Rabat, (Maroc), 30 fr. — Montané Charles, Saint-Louis, 3 fr. 50. — Mme Béobet, Tournon, 5 fr. — Mlle Gillet, Sainte-Foy-l'Argentière, 2 fr. — Une Lorraine qui espère, 10 fr. — Mme B. Brevet, Athènes, 5 fr. — Mme Drake, Chicago, 10 fr. — Louis Fleury, Cherchell, 20 fr. — Mme A. Teilh, Loudun, 25 fr. — M. J.-L. de Witte, Arnhem, 100 fr. — Mme F. Perrin, Payerne, 7 fr. — M. Dubois, lieutenant de vaisseau, aspirant Hesler, 15 fr. — Mme Hariot, Charenton, 2 fr. — Mme Pasquier, Pagoumène, 3 fr. — Marcel Peysson, Nouméa, 20 fr. — Mme Bresson, Roaix, 1 fr. — E. C..., 2 fr. — Mme Per Lamm, 20 fr. — Mlle Nivard, 25 fr. — Mme Archinard, Cleveland, Ohio, 25 fr. — Un Poilu, Haute-Alsace, aux tranchées, 20 fr. — A. L..., Graville, 27 fr .50. — Mme A. Cheminais, Fresnay-sur-Sarthe, 10 fr. me— C.-A. Loyer, Nantes, 20 fr. — Mme L. Lehmann, Wilkes Barre, 25 fr. 75. — M. E. Blanjean, Pékin, 10 fr. — M. André Schwob, 5 fr.

Total général de cette 79e liste........ **619 fr. 50**

(A suivre.)

Nous avons reçu de M. de la Marlière le neuvième versement de 100 francs pour quatre soldats du front.

Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller (1)

XV

28 Août.

Les événements se bousculent les uns les autres. A peine peut-on en suivre la ruée. Je dîne maintenant tous les jours chez Metzel. Après le repas, nous nous penchons, mon ami, sa fille et moi sur les cartes d'état-major où nous avons piqué de petits drapeaux pour suivre les déplacements de nos troupes victorieuses.

Liége et Namur ont été occupés. Nous bombardons Louvain, après avoir pris et repris Malines. L'armée belge s'est concentrée dans le camp retranché d'Anvers, où nous la bloquons. Les Anglo-Français sont en pleine déroute. A Charleroi, nous leur avons pris deux cents canons et plus de cinquante mille prisonniers. Nos patrouilles de cavalerie exécutent des raids aventureux dans le nord de la France.

La population de Berlin est folle de joie. Malheureusement, comme toujours, cette joie se traduit par un redoublement de débauche. Jamais les lieux de plaisir n'ont été plus fréquentés. Toutes les nuits, les rues regorgent d'une foule délirante, qui, pour manifester son contentement, se livre au dévergondage le plus éhonté. Les hommes sont absents. Les petits noceurs de quinze à dix-neuf ans qui, avec quelques vieux marcheurs, les remplacent, ont un manque de retenue qui me désespère.

Il semble que le gouvernement ait donné la consigne de s'amuser bruyamment et que l'ordre de mobilisation n'ait pas touché tout le personnel des théâtres et des cafés-concerts. La police ferme les yeux sur tous les débordements.

Hier soir, des fonctionnaires hissés sur des fiacres parcouraient, vers dix heures, les principales rues de la ville, en criant : « Belfort est pris et nous bombardons Verdun. » Des *Hoch!* assourdissants se firent entendre. Sur les trottoirs, les promeneurs agitèrent leurs mouchoirs et tombèrent dans les bras les uns des autres. Ces embrassades générales étaient du plus haut comique. Lina, qu'un gros père et un collégien attaquaient sur les deux fronts, me prit le bras et me poussa sur la chaussée.

— Ils sont dégoûtants, me dit-elle, tandis que sa figure se couvrait d'un nuage rose. Est-ce que la pudeur a perdu tous les droits parce que nos soldats ont pris une ville forte? Ces fous feraient mieux de parcourir les listes de nos pertes et de voir si, parmi les héros tombés au champ d'honneur, il ne se trouve pas quelqu'un de leurs amis ou de leurs parents.

En effet, les premières listes de tués et de disparus viennent de paraître. Elles sont désespérément longues. Les camelots les vendent dix pfennigs.

J'ai assisté, à ce propos, à une scène étrange. Dans la grande salle du Spatenbraü, une douzaine de consommateurs étaient attablés autour de leur *Stammtisch*. L'un d'entre eux lisait la dernière liste des pertes encadrée en noir. Tout à coup il pâlit.

— Mon Frantz est tombé le jour de la première attaque de Liége, dit-il d'une voix sourde, tandis que ses yeux se mouillaient.

Ses amis levèrent silencieusement leurs verres et les vidèrent d'un trait.

— Honneur à nos morts glorieux! s'écria l'un d'entre eux.

Puis la conversation reprit. Personne ne parla plus du défunt, et le père resta là, buvant et bavardant, comme si la mort n'avait pas visité son foyer. Etait-ce stoïcisme ou égoïsme grossier? Je l'ignore. Cette insensibilité m'a profondément choqué.

Tout n'est pas rose, d'ailleurs, dans les nouvelles qui nous arrivent. Les Russes ont envahi la Prusse orientale et, après avoir occupé Gumbinen, ils marchent, dit-on, sur Dantzig et Königsberg. De nombreux réfugiés nous arrivent des provinces de l'Est en un état misérable. Ils ont tout perdu. A les en croire, les soldats du tsar se livrent aux pires dévastations, brûlent les villages, menacent les populations désarmées. On a logé tant bien que mal les fuyards dans les établissements publics sommairement aménagés. Les malheureux, qui errent dans les rues, ne paraissent rien comprendre à la folie des Berlinois. Dans leurs yeux remplis d'épouvante, on lit encore comme une protestation indignée contre la débauche qui s'étale outrageusement partout.

Le fabricant Litzmann, un ami de Metzel, nous a, aujourd'hui, fait des confidences intéressantes, au cours d'une visite chez mon ami :

« Nos ennemis ne se doutent pas, nous dit-il, de la minutie de notre préparation. Au formidable effort militaire a correspondu une organisation industrielle de la guerre, dont nous sommes peu à connaître tous les rouages. Maintenant que la machine est déclanchée, il n'y a plus aucun inconvénient à vous en faire connaître tous les organes.

» Il ne suffit pas de gagner des batailles, il faut encore entourer le vainqueur d'une auréole de sympathies, lui assurer des concours bienveillants et dévoués chez les neutres, obtenir, par l'entremise de ces derniers, des renseignements précieux, comme encore s'en servir pour exercer en pays ennemi une action déprimante. Tout cela, notre gouvernement l'a prévu, et nos associations l'ont aidé, dans la plus large mesure, à le réaliser.

» Déjà, en temps de paix, nos correspondants commerciaux, et il y en avait partout, nous fournissaient d'excellentes indications. Ils évoluaient sous la direction des ambassadeurs et des consuls de l'empire, et cette action, coordonnée comme une entreprise industrielle, nous permettait de tout savoir et de tout diriger chez nos ennemis. Nous avions déjà, en ce temps-là, des hommes de confiance, dans les banques, les journaux, voire même dans les services publics des pays rivaux. Il n'y avait pour nous aucun secret militaire. Toutes les ressources financières et économiques de l'étranger nous étaient connues, et nous savions sur quels points il fallait porter nos efforts pour briser l'élan de nos adversaires.

» Sans doute, malgré la perfection de notre organisation d'avant-guerre, les résultats n'ont pas répondu à notre attente. Fût-ce pusillanimité de nos agents? fût-ce organisation méticuleuse du contre-espionnage de

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

l'ennemi? le fait est que le mouvement révolutionnaire, que nous avions préparé, n'a pas éclaté, comme, par ailleurs, les destructions des travaux d'art, qui devaient paralyser la mobilisation en France et en Russie, ne se produisirent pas à l'heure convenue.

» Néanmoins, nous avons encore des moyens d'action énormes. Nos espions (et ils sont légion, et leur camouflage est parfait) nous envoient, en langage conventionnel, des lettres et des télégrammes du plus haut intérêt, nos faux naturalisés circulent librement en pays ennemi, nous savons même utiliser les annonces des journaux pour correspondre avec nos agents. Le gouvernement a mis des sommes considérables à notre disposition. Grâce à ces générosités, grâce aussi aux réserves de nos associations patriotiques, nous pouvons fonder dans les pays neutres des organes de publicité; faire aux autres journaux le service gratuit des dépêches de nos agences, acheter les complaisances de certains hommes politiques, dont la vénalité nous a été signalée.

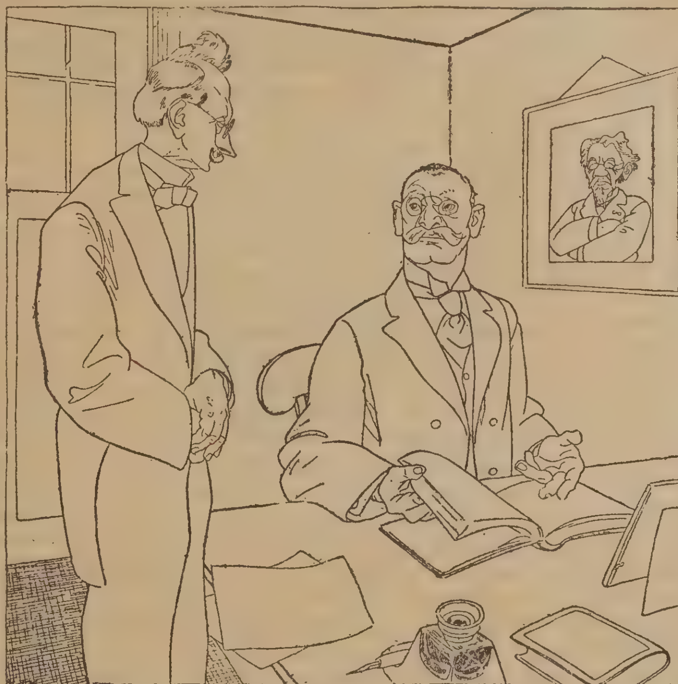
» Mais ce n'est pas tout. Des tracts, des lettres individuelles sont envoyés aux personnalités les plus connues de tous les pays. Chaque commerçant allemand ou germanisant en reçoit des stocks, qu'il est chargé de répandre abondamment, dans le cercle de ses clients et de ses amis. Notre « centrale » a pris la direction de cette propagande. Tout l'univers est submergé sous ce flot de papier. Nous recueillons maintenant les fruits d'une longue et patiente préparation. Ce qui, dans la pensée de quelques-uns, ne devait être que l'organisation de l'envahissement économique, est devenu une merveilleuse machine de guerre. Les vingt millions d'Allemands qui, naturalisés ou non, se sont établis dans tous les pays du monde, ont, parce qu'on avait su savamment les grouper, obéi à l'ordre de mobilisation propagandiste que nous leur avons envoyé. Toutes leurs adresses étaient soigneusement cataloguées dans les consulats. En quelques jours, on a pu leur assigner leurs postes de combat et, depuis lors, on les alimente abondamment en munitions, c'est-à-dire en argent et en manifestes de tout genre. Toute cette puissante armée donne avec un ensemble parfait. Elle a déjà gagné la plupart des neutres à notre cause. Si l'Italie résiste aux sollicitations des interventionnistes, c'est à l'agitation savante de nos agents que nous en sommes redevables.

» Demain, les Etats balkaniques marcheront avec nous. Il faudra, évidemment, y mettre le prix, mais, comme les vaincus acquitteront la note, nous pouvons dépenser sans compter. Ah! si les Russes, si les Français et ces canailles d'Anglais avaient pu se douter de notre force, ils se seraient bien gardés de relever notre défi. Il est vrai que l'heure des grands comptes avait sonné pour eux et que nous ne leur aurions pas permis de reculer, à la dernière minute, devant nos sommations impérieuses.

» Croyez-moi, rien n'a été abandonné au hasard, dans la lutte que nous devions prévoir, préparer et souhaiter pour en finir d'un seul coup avec tous nos redoutables rivaux. Même si quelques-unes des manœuvres, dont nous escomptions le succès, devaient donner des résultats médiocres, l'ensemble des mesures que nous avons prises est tellement complexe, que, fatalement, l'ennemi succombera. »

Cet exposé, dont je ne me rappelle plus tous les détails, m'a profondément impressionné. Le génie organisateur de l'Allemagne contemporaine y éclatait à chaque phrase. Metzel, avec son esprit analytique, appréciait encore plus que moi la savante préparation de la guerre, et il en marquait tout son étonnement admiratif par de joyeuses exclamations. Quant à Lina, elle buvait littéralement les paroles de Litzmann.

— Pourquoi, s'écria-t-elle, tout à coup, faut-il qu'un peuple qui a de si hautes qualités s'abandonne, quand le succès mérité lui advient, à des manifestations si vulgaires de contentement? Les semeurs ont été merveilleux, mais les moissonneurs me semblent médiocres.



PEINTS PAR EUX-MÊMES :
Les Théoriciens de la Kultur.
(Simplicissimus.)

— Que voulez-vous, mademoiselle, a répondu Litzmann, chez l'Allemand, il y a toujours deux hommes : le mystique appliqué, si je puis m'exprimer ainsi, et puis le jouisseur, l'homme des bois, qui, dès lors que les circonstances le permettent, revient à la sauvagerie ancestrale. Notre civilisation (et elle est très avancée) nous permet de battre nos voisins sur tous les terrains, mais il lui manque la profondeur, elle ne sort pas de nous-mêmes, et nous n'avons pas eu le temps d'y accommoder notre nature, de nous en servir pour discipliner nos instincts. Est-ce un bien? Est-ce un mal? Je ne saurais vous le dire, car si la civilisation facilite et embellit la vie pendant la paix, elle peut devenir mauvaise conseillère lorsque la guerre nous ramène à l'antique barbarie. Quand on se bat pour sa propre existence, ou pour s'assurer la domination sur des rivaux encombrants, de bonnes brutes, dont toutes les passions sont déchaînées, valent mieux que des raffinés qui réfléchissent sur l'élégance de leurs gestes. Nous redeviendrons des civilisés après la victoire; les pillards des tranchées et les fêtards de l'arrière nous prouvent par contre que les vieux Germains, conquérants de l'empire des Césars, sont encore là pour renouveler les exploits de leurs ancêtres.

XVI

1er Septembre.

Lina est tout à ses occupations d'infirmière. De nombreux blessés ont été évacués sur les hôpitaux de Berlin. Les automobiles de la Croix-Rouge circulent jour et nuit dans les rues de la ville. On dit que le service sanitaire est complètement débordé.

Le transport des grands blessés s'est opéré dans des conditions très défectueuses. Les cas de gangrène sont nombreux. Il paraît que l'artillerie française produit des effets terrifiants. Déjà, le siège des forteresses belges avait entraîné des pertes énormes. A en croire les hommes qui reviennent du front, les batailles du nord de la France sont encore plus meurtrières. J'entends citer des chiffres tellement énormes, que je préfère ne pas les répéter avant de les avoir contrôlés.

A la Charité, Lina vient d'être attachée à une salle où se trouvent des officiers et des soldats français. C'est parce qu'elle parle assez couramment la langue de nos ennemis, qu'on lui a imposé cette corvée, pour laquelle il ne semble pas qu'elle se sente la moindre inclination.

— Il faut bien que je les soigne, ces hommes dont les mains sont tachées de sang allemand, m'a-t-elle dit avec une moue de dégoût au coin des lèvres; mais combien il me serait plus agréable de me dévouer pour les défenseurs de notre patrie.

« Que nos mœurs sont donc étranges. Ces blessés n'avaient qu'un désir, tuer le plus grand nombre possible de nos compatriotes, et à certains moments, il me semble encore découvrir dans leurs yeux, agrandis par la fièvre, des visions de carnage. Or, parce qu'ils sont désormais incapables de nous faire du mal, l'humanité nous oblige à les traiter comme des frères. Par moment il me vient une envie folle de les injurier, de les frapper, de les anéantir. Et tout de même ma voix s'adoucit pour leur parler, mes mains touchent leurs plaies avec précaution, et, ce qu'il y a de pire, j'éprouve pour eux une véritable, une sincère pitié. »

Puis, brusquement redevenue l'insupportable gamine berlinoise, qu'elle était à ses heures, ma « nièce » ajouta :

— Et puis, nous autres, Allemandes, nous avons toujours eu un penchant pour les étrangers. Est-ce simple curiosité? Peut-être. Et tout de même ce goût singulier nous pousse souvent aux pires extravagances. Il y a quelques années l'empereur avait eu la malheureuse idée de doter la musique d'un des régiments de la Garde, d'un cymbalier nègre, brute superbe, dont la large carrure et la belle peau d'ébène ne tarda pas à faire tourner la tête à toutes les berlinoises. L'infortuné fils du désert fut bientôt accablé de tant de lettres d'a-

mour, et il fit dans les familles les mieux cotées, de tels ravages, qu'on fut obligé de l'éloigner au plus tôt.

» Le même phénomène s'est produit chaque fois que les directeurs du Panopticum ont fait camper dans leurs établissements des Sénégalais, voire même des Papouins. Faute de nègres, de Jaunes ou de Peaux-Rouges, les Allemandes se laissent très facilement séduire par des Turcs, des Russes et des Anglais. Elles ont l'exotisme dans le sang. De quels lointains atavismes leur vient cette préférence marquée pour l'inconnu? Les femmes des vieux Germains, quand, à la suite de leurs rudes et féroces maris, elles envahissaient les riches plaines de la Gaule et de l'Italie, devaient se sentir attirées par les représentants élégants et policés de la civilisation latine. Cela n'explique pas l'histoire du cymbalier de la Garde; mais, si par hasard je devais manifester quelque sympathie à mes blessés français, je chercherais mon excuse dans ces vieux souvenirs.

— Ne remonte pas si loin, ai-je répondu à Lina. La vieille réputation d'honnêteté des femmes allemandes était justifiée. On a longtemps eu, chez nous, le respect de la famille. Si, de nos jours, ce que tu appelles l'exotisme provoque tant et de si déplorables excentricités, c'est parce que, dans la voie du vice, nous avons brûlé les étapes. Il y a un siècle, nous étions pauvres. Quelques guerres heureuses ont fait affluer la richesse dans nos coffres-forts. Or, pour savoir s'en servir, il faut une longue et patiente accommodation. Nous n'y avons vu que la possibilité de satisfaire nos passions. Après avoir été sevrés si longtemps de tous les plaisirs, nous prenons maintenant les bouchées doubles. De là le besoin de découvrir chaque jour des sensations nouvelles. Comme ce qui nous entoure n'a plus pour nous l'attrait de l'inconnu, nous nous imaginons sottement que nous trouverons mieux au dehors. En ce qui te concerne, j'ai pleine confiance en ton jugement. Tu plaisantes, mais tu restes la petite fille au sens rassis, à la sagesse raisonneuse, qui saura se garder de tout emballement dangereux. Quant au reste, soigne sans scrupule les blessés français, ces infortunés qui ont fait leur devoir, comme le font nos propres soldats. Ils aiment leur patrie, c'est leur devoir. Sans doute, ils ne peuvent éprouver aucune sympathie pour nous, qui souhaitons les asservir. Leur malheur les rend cependant sacrés. Tombés au champ d'honneur, ils ne sont plus pour nous des ennemis, mais des hommes, ce « prochain », dont il est si souvent question dans l'Ecriture.

Lina m'a écouté en silence. Du revers de la main elle a essuyé le coin de ses yeux et, pirouettant sur ses talons, elle m'a plaqué. Quelles sont les pensées qui peuvent s'agiter dans son âme? Je l'ai entendue murmurer : « Otto, mon cher Otto », au moment où elle passait dans la pièce voisine. Il y a des femmes superstitieuses qui, lorsqu'un danger les menace, touchent du fer. Est-ce que, d'aventure, Lina se croirait obligée déjà de toucher par la pensée l'épée de son fiancé?

(*A suivre.*) KURT-OSCAR MULLER.

Pour copie conforme :

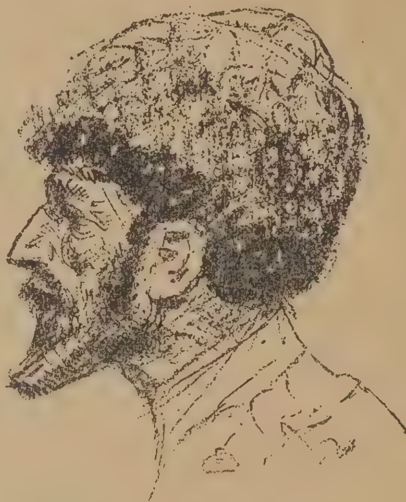
Abbé WETTERLÉ.

De Witebsk à Smolensk

(15 Août 1812)

Au 15 août 1812, la guerre que l'Europe napoléonienne a entreprise contre la Russie est arrivée à un tournant décisif.

Depuis le 24 juin où l'armée a franchi le Niémen, cinquante-deux jours ont passé. Sur 420,000 hommes, qui ont pénétré en Russie (300,000 fantassins, 70,000 cavaliers, 30,000 artilleurs servant 1,000 bouches à feu, 20,000 non-combattants, 6 équipages de ponts et des convois portant des vivres pour un mois), 105,000 manquaient dans les rangs lorsqu'on arriva sur la Duna et le Dniéper. A Witebsk, la Grande Armée, déduction faite de 60.000 hommes détachés sous Oudinot, Macdonald et Reynier, et de 80,000 traînards, déserteurs, morts, blessés et malades, ne compte plus que 175,000 hommes présents aux drapeaux. Pour expliquer une aussi extraordinaire déperdition, il ne convient pas d'invoquer le feu de l'ennemi ; les pertes ont été



Cosaque, dessin d'après nature, par C.-B. de Jankowski.

minimes ; mais la désertion, endémique chez les Allemands dont les contingents formaient une partie notable de l'armée, épidémique chez les Suisses, les Hollandais, les Croates les Illyriens, les Espagnols et les Portugais ; l'esprit d'indépendance habituel aux Français et qui les répandait autour de l'armée. Dès lors, les distributions étaient singulièrement irrégulières; le plus souvent on s'en passait, et il fallait vivre. De se nourrir sur le pays, il n'y avait pas à compter : les Russes en se retirant, brûlaient les magasins, détruisaient les récoltes, les moulins, les fours, toutes les provisions qu'ils ne pouvaient emporter, laissaient derrière eux le désert. Les convois, sur les pistes qui passaient pour des routes, ne pouvaient suivre, s'embourbaient cassaient les roues, tuaient les attelages. Il eût fallu construire des routes à mesure qu'on marchait. Cela eût compliqué les étapes. On était pressé ; des manœuvres comme celles de Wilna, ne pouvaient réussir que moyennant un étonnant surmenage des hommes et des chevaux. Le succès eût été possible avec les soldats prodigieux formés dans les camps de l'Océan qui, à Ulm, triomphèrent plus avec leurs jambes qu'avec leurs bras, et pour qui le ruban de route de Boulogne à Brünn parut une promenade. Mais de ceux-là que restait-il après Eylau et la campagne de Pologne, après les embuscades et les assassinats d'Espagne, après cette campagne, la plus terrible que nos soldats aient entreprise depuis la Révolution, où Ratisbonne, Eckmühl, Essling, Wagram ajoutèrent à notre histoire des pages glorieuses, mais écrites avec le plus pur de notre sang, le sang de Lannes et celui de Lassalle! La garde avait conservé ses qualités d'endurance et de discipline, peut-être parce qu'elle était favorisée et que, ayant son organisation particulière, elle était mieux approvisionnée ; mais ailleurs, avec ces marches forcées, tout fondait. Encore si, moyennant ce surmenage, on avait réalisé les plans d'enveloppement que l'Empereur avait tracés ! Mais jusqu'ici on les avait manqués : soit que Napoléon demandât trop aux hommes, soit que les chefs qu'il leur avait donnés fussent incapables. Il sentit la faute trop tard.

Enfin, cette armée qui, en guerroyant avec les Russes, s'attendait à trouver le froid, tombait dans une chaleur tropicale. En Pologne, les officiers de cavalerie, incapables de faire leur service en habit de drap, s'étaient fait faire des tenues de nankin avec brandebourgs et distinctions de grade en soutaches blanches. Cela était d'un effet charmant ; mais les nuits étaient aussi fraîches que les jours étaient chauds ; les nankins ne manquèrent pas d'attraper la dysenterie. On buvait ce qu'on trouvait, et l'eau était malsaine et corrompue. Et puis il y avait des orages, certains néfastes aux chevaux, dont quantité périrent.

Etait-il matériellement impossible de prévenir une partie au moins de ces causes de déperdition ? Quelques-unes peut-être ; mais la plupart tiennent au climat, à la terre, aux distances et sont constitutionnelles. Elles se représenteront, quelque chose que l'on fasse, parce que le sol l'impose ; de même que la configuration de ce sol impose à ceux qui le défendent un système de guerre toujours pareil et toujours heureux.

Faire tête à l'adversaire, soit, mais sans se laisser compromettre dans une bataille décisive. Austerlitz a été une leçon. L'empereur Alexandre ne s'est tiré de presse qu'en alléguant un armistice imaginaire. On ne l'y reprendra plus : ni lui ni ses généraux. A Eylau, il s'en faut de peu que les Russes n'aient gardé le champ de bataille, et ils n'ont cédé que lui. A Friedland, ils ont été moins heureux, mais leurs pertes ne sont guère supérieures aux nôtres, et on ne leur fait pas de prisonniers. Depuis que la campagne est commencée sur leur territoire, ils excellent — c'est-à-dire Barclay de Tolly, le général en chef — à se dérober à l'étreinte ; ils abandonnent des villes qu'ils brûlent et dont rien ne subsiste dont l'ennemi puisse tirer parti ; ils emmènent avec eux, dans un exode farouche, les hommes, les femmes, les enfants, les vieillards, les chevaux, les vaches, les moutons ; la nation émigre avant que l'armée se retire.

Après l'échec de la première manœuvre contre Bagration, de la seconde contre Barclay, l'Empereur va-t-il réussir la troisième tentative d'enveloppement. Depuis le 28 juillet, il est arrêté à Witebsk par la nécessité de reformer l'armée et de donner aux traînards le temps de rejoindre. Autour de lui, on rêve aux quartiers d'hiver ; on voudrait s'arrêter ; on craint de se compromettre au cœur de la Russie ; mais, aux raisons qu'on lui donne, il en oppose qui paraissent meilleures. Au mois d'août, il a encore deux mois avant l'hiver ; il faut se hâter d'écraser l'armée qu'on a devant soi, car la paix conclue avec la Porte va rendre disponible une armée nouvelle, et l'empereur Alexandre vient de décréter la levée en masse. On aura affaire alors à la grande réserve d'humanité, réserve inépuisable, dont le flot finirait par noyer l'imprudent qui se serait hasardé à la défier.

Napoléon sait que Barclay et Bagration sont réunis aux environs de Smolensk, il prétend les déborder et les tourner, passer rapidement le Dniéper, s'emparer de Smolensk et couper ainsi

les lignes de retraite et les routes de Saint-Pétersbourg et de Moscou.

Barclay voudrait continuer à se retirer ; mais il tient conseil ; sauf lui, tous les généraux et le grand-duc Constantin opinent qu'il faut faire tête, attaquer les Français, les détruire, sauver la sainte Smolensk.

Une escarmouche où les cosaques nous prennent trois ou quatre cents hommes marque le début de la reprise d'activité. Durant que Barclay et Bagration manœuvrent, ils laissent seul sur la rive du Dniéper, où Napoléon vient de jeter 175 mille Français, Newerowsky avec une division d'infanterie, un régiment de dragons et trois régiments de cosaques, 7,200 hommes et 10 canons. Newerowsky, qui tient Krasnoë, y est attaqué le 14, au point du jour, par la cavalerie de Grouchy, celle de Nansouty et de Montbrun que mène le roi de Naples, et l'infanterie légère de Ney. Davout suit. Neverowsky évacue Krasnoë, n'y laissant qu'un régiment de chasseurs et deux canons. Le 24ᵉ léger, conduit par Ney et appuyé du 3ᵉ chasseurs à cheval, bouscule les chasseurs russes, leur prend leurs canons. Murat arrive : il lance sa cavalerie dans un marais où, par miracle, elle passe, bouscule les dragons et les cosaques, prend six pièces sur huit qui leur restent et s'étend pour cerner l'infanterie. Mais Newerowsky forme tout son monde en carré et le met en retraite. A chaque fois que la cavalerie française avance, il l'accueille par une grêle de balles. Des bouleaux plantés des deux côtés de la route et des fossés facilitent la défense qui s'y accroche. A un endroit où les bouleaux et les fossés manquent, Murat prend du champ et déjà ses cavaliers pénètrent dans le carré, mais les rangs s'ouvrent, démasquent les deux pièces chargées à mitraille et tirent à brûle-pourpoint. Au soir, la poursuite française s'arrête. Newerowsky est à l'abri dans un ravin à une lieue de Smolensk. Il a perdu mille huit cents hommes, les Français quatre à cinq cents ; mais il a arrêté l'armée française qui, en vingt-quatre heures, n'a pas gagné quatre lieues ; il a dénoncé le mouvement de Napoléon que les généraux russes ignoraient et il les a



Les « Enfants de Paris » devant Vitepsk.

« La Bérésina » (1812), tableau de Hoynek van Papendrecht.

« La Retraite », tableau de Vereschaguine.

mis à même de se concentrer, de garer Smolensk de la surprise que Ney préparait et de conserver leurs lignes de communications sur Moscou.

Le coup était manqué : restait de se battre ; car l'Empereur comptait encore que la bataille serait pour lui. Il dévorait le temps dans une activité incroyable. Depuis le 13, à une heure du matin, qu'il avait quitté Witebsk, il avait bivouaqué le soir à Rasasna, le 14 à Boyardukowno, le 15 à Korytnia, ayant simplement fêté la Saint-Napoléon par une revue de cavalerie dans la plaine au delà de Krasnoë ; le 16 et le 17, il devait bivouaquer à 2,000 mètres des remparts de Smolensk. Il y couchera le 18, après une journée entière à cheval ; mais Smolensk, la cité sainte, ne sera plus qu'un brasier, les blessés et les morts succomberont dans les flammes ; une horrible odeur de chair brûlée s'exhalera des ruines. L'armée russe aura perdu 11,000 hommes, mais elle aura échappé à l'étreinte, et elle se retirera en bon ordre, déjouant par une manœuvre singulièrement habile la poursuite française, et Napoléon marchera sur Moscou. Les destins l'entraînent : il faut qu'ils s'accomplissent.



« Bataille de Smolensk » (sur le Dniéper).

... Et maintenant que ceux qui ont des oreilles pour entendre entendent.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.



LE MARECHAL NEY A LA RETRAITE DE RUSSIE, par YVON

(Musée de Versailles.)



L'OFFENSIV



RUSSE (1916)

Composition de NIC. JÉRÉMITCH.

La Cruauté Allemande



Comment ils aiment à se faire photographier.

En décembre dernier, la commission chargée par le gouvernement français de constater les crimes des Allemands, « les actes qu'ils ont commis en violation du droit des gens », avait publié son rapport, en ajournant d'y joindre les procès-verbaux, les dépositions et les documents divers sur lesquels elle le fondait : elle craignait qu'un retour offensif des Allemands n'exposât ses témoins à leur vengeance. Aujourd'hui, les Allemands ne briseront plus la barrière de nos soldats. La commission achève de parler. J'ai lu tous les procès-verbaux qui se rapportent à l'enquête dans les départements de Seine-et-Marne, Marne, Meuse, Meurthe-et-Moselle, Oise et Aisne. Voilà les faits largement étalés, brutalement jetés à la pleine lumière. Il reste à les punir. Il reste aussi à les comprendre.

Pourquoi ces excès d'horreur ?

Les Prussiens voulaient porter la terreur devant eux. Ils voulaient jeter des populations toutes sanglantes sur des populations qui tomberaient à genoux de terreur. Ils prétendaient mobiliser devant leurs bataillons des avant-gardes d'épouvante.



« Les Otages de Nomény », par Paul de Plument.

Et puis la philosophie et une poésie infernale viennent ici à la rescousse de la stratégie et de la tactique. H. de Treitschke, Chamberlain, Nietzsche, Delbrück joignent leurs excitations aux conseils de Clausewitz, de Bernhardi et de von der Goltz. Je viens de lire les dépositions de ceux qui virent de leurs yeux, entendirent de leurs oreilles les effroyables journées de Gerbeviller. « Par la mort et le sang vers la lumière ! » « Perfectionnons-nous dans la joie d'être durs ! » Ces devises fameuses de la littérature pangermanique viennent tout naturellement se placer en épigraphes de ces longs témoignages. C'est pour la joie malsaine d'opprimer les faibles et d'exterminer l'esprit latin, plutôt que dans un intérêt proprement militaire que les Allemands se ruent dans Gerbeviller, où il n'y a plus de soldats, brûlent quatre cent cinquante-cinq maisons sur quatre cent soixante-quinze, et abattent à coups de fusil les habitants. Tels que nous les voyons dans cet enfer, ils sont menés par leur professeur de lyrisme, plus que par leur professeur de guerre. Jetés au milieu d'étrangers qu'ils tiennent pour une race d'inférieurs, ils jouissent de se libérer de toute contrainte sociale ; ils se dédommagent de leur discipline, de leur tension, de leur internement en quelque sorte. Ce ne sont plus que meurtres, incendies, viols joyeux. La superbe bête de proie blonde reparaît... » Ils libèrent leur délire.

Je donne à la commission d'enquête, à MM. Payelle, Mollard, Maringer et Paillot, un do-



L'orgie à Fère-Champenoise, d'après « The Illustrated ».

cument que j'ai en ma possession, contre les Bavarois à Gerbeviller. Il jette un complément sinistre de lumière sur ces âmes de « grands civilisés ».

Mais d'abord que vaut-il et comment se trouve-t-il dans mes mains ?

Il m'est transmis par un compatriote lorrain qui m'écrit :

« ... Je sors de Gerbeviller. Je suis allé demander à sœur Julie les clefs de l'église pour la visiter.

» Elle m'a parlé d'une nouvelle découverte qu'elle venait de faire, et, comme elle n'osait pas vous écrire, je l'ai priée de me confier ses notes, avec promesse de vous les faire parvenir

Il consiste en une note autographe de sœur Julie. Sans y changer une virgule, je la verse dans le dossier de l'histoire qui n'en possède pas de plus accablante à la charge de la culture allemande :

« Le 24 août 1914, les Allemands ont fusillé quinze civils de Gerbeviller, par groupe de cinq, au lieu dit « la Presle », environ à un kilomètre de Gerbeviller, sur la route de Lunéville.

» Pendant les préparatifs de l'exécution, le général Clauss, commandant le 60e régiment d'infanterie de Bavière, était assis sous un gros frêne, près d'une table sur laquelle se trouvait du champagne, à peu près à trente mètres du but de l'exécution : et il avait donné l'ordre de commencer le feu au moment où il lèverait son verre.

» L'ordre fut exécuté.

» C'est un soldat allemand qui a donné ces détails à M. Nicolas Rozier, conseiller municipal à Gerbeviller, le 24 août 1914, le jour même du feu et sang dans notre malheureux pays.

» Sœur M. JULIE.

» *Gerbeviller, 14 juin 1915.* »



« Déjeuner fin », d'après un document allemand.



« Avant l'exécution », par P.-M. Dupuy.



« L'Intrus », par Lucien Jonas.

Là-dessus on s'arrête. Quel est ce cauchemar ? Se peut-il que l'Allemagne rêveuse en soit venue là ? Précisément. Elle a gardé son aptitude inouïe à se laisser persuader et mener par des rêves. C'est l'éternelle Allemagne, corrompue, fanatisée par sa haute idée chimérique de sa force et de notre faiblesse. Nous sommes là devant une épaisseur massive et brutale de rêverie germanique.

C'est une scène de leur Walhalla qu'ils sont venus installer dans cette douce prairie de la Mortagne.

Ce chef qui, le verre en main, donne le signal de massacrer sans jugement des civils sans défense, croit représenter les puissances éternelles d'ordre, de santé, de vitalité vierge, venant écraser et balayer le désordre, le mensonge, les résidus d'une race épuisée.

Le général Clauss, ses officiers et ses soldats, empoisonnés de boisson et de toutes les excitations, sont perdus dans l'épaisseur de leur rêve pangermanique comme d'autres le furent dans les constructions de Hegel et dans l'océan musical de Wagner. Ils sont là, saturés d'idéologie, séparés de la réalité, enfermés dans leur nuage criminel, et ils frappent en justiciers une certaine France imaginaire, une nation qu'ils tiennent pour inférieure et infâme. Ce sont des délirants qui poursuivent un fantôme.

Mais enfin ce sang innocent qui coule ne va-t-il pas les réveiller ?

Le soldat qui fit à M. Nicolas Rozier la confidence que nous relate sœur Julie semble bien avoir été troublé, sinon offensé, par l'attitude de son général. Plus sûrement encore, cet officier allemand, « jeune, correct, parlant bien français », qui, au milieu de l'incendie, s'approcha d'un Gerbevillois, le docteur Labrevoit, et lui dit à l'oreille en joignant les deux mains : « Votre pauvre pays ! » Mais l'un et l'autre limitent leur sensibilité en reprenant le mot frivole et féroce : « Ce sang qui coule est-il donc si pur ? »

Cette Allemagne, au début de la guerre, intoxiquée par ses chefs d'opinion, croyait combattre au nom du divin un peuple oublieux de ses aïeux, sourd aux inspirations de sa terre, n'ayant plus de rêve, n'ayant plus de Dieu.

Le Dieu magnanime des Français, ils auraient pu le rencontrer à deux pas du champ sinistre de leur orgie et de leur massacre, dans l'ambulance de sœur Julie, qui soignait les blessés de l'un et l'autre camp. Mais les Allemands ne reconnaissent un Dieu que d'après les coups qu'il leur porte, et seulement s'il frappe assez fort pour briser leur songe.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie Française.







1. Sentinelle des troupes du Caucase surveillant et gardant le passage de la route militaire stratégique dans les défilés du mont Tichatcha. — 2. Les forts du Darval, commandant et dominant cette route. Ces forts sont construits en plein roc. — 3. Cosaque transportant des munitions par la route stratégique, route qui, à cet endroit, a la largeur d'un sentier.

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LES CRIMES ALLEMANDS
UN PREMIER CHATIMENT. — LE CHALUTIER DE GRIMSBY. — LES OBSÈQUES DES VICTIMES PARISIENNES

Nos ennemis essaient de donner le change sur le double attentat de leurs zeppelins, ici et en Angleterre.

Devant le cri d'indignation des neutres, ils prétendent, ils osent prétendre que leur double expédition eut des buts précis et exclusivement militaires. En France, c'est la « grande forteresse » de Paris qu'auraient visée leurs bombes, et, de l'autre côté du détroit, ce seraient tous les grands établissements métallurgiques de l'Angleterre centrale, depuis Great Yarmouth jusqu'à Nottingham, Sheffield, Manchester, sans oublier Liverpool et les fabriques de la grande vallée du Humber.

Le mensonge est flagrant. Cette énumération sent le Baedeker d'une lieue. Malgré l'épais brouillard, les zeppelins marchaient à coup sûr, — les marins se dirigent par



des temps autrement difficiles, — et tout, dans les récits de nos voisins, montre que les Allemands agirent dans un but de terrorisme. Leurs puissants réflecteurs inondaient de clarté le terrain où ils jetaient leurs projectiles en rafale, et ils ne pouvaient confondre des cottages, des églises, les écoles avec des établissements métallurgiques, des usines ou des gares.

Nos alliés ne sont pas moins que nous décidés aux représailles et à l'organisation d'une défense plus effective.

A Paris, on demande la création rapide d'une puissante escadrille d'avions munis d'une artillerie perfectionnée. Comme les bêtes géantes, les zeppelins ou superzeppelins sont facilement mortels; ils ne résisteraient pas à une nuée d'avions, à la poursuite ardente des héros de la nuit du 29 au 30 janvier, ou de ce jeune Guynemer qui en est déjà à son cinquième fokker.

En attendant, un des sept pirates qui survolèrent le Derby et les autres comtés anglais, le superzeppelin L-19, a-t-il déjà reçu le juste châtiment de ses forfaits.

Le lendemain, en effet, un chalutier de Grimsby le rencontra au large de la mer du Nord et assista à son agonie, soit qu'il ait été touché dans ses œuvres vives en Angleterre, ou, comme on le raconte, en passant au-dessus de la côte hollandaise. En partie déjà submergé, mais dominant encore les vagues d'une trentaine de mètres, à la façon d'un navire qui s'enfonce, il paraissait, dit le patron de la barque, le *King-Stephen*, un grand nuage blanc. On sait, en effet, que pour essayer de rendre leurs aéronats invisibles, ils ont été revêtus d'une sorte d'uniforme gris, au moyen d'une poudre d'aluminium qui reflète l'atmosphère.

L'équipage, groupé sur la partie supérieure de l'enveloppe, appelait au secours, demandait aux pêcheurs anglais de le prendre à leur bord. Mais ceux-ci n'étaient pas armés, ils craignaient, à juste titre, d'être massacrés dès que les Allemands seraient sur le pont de leur « cargo ».

« J'avais, dit leur capitaine, vu trois croix de fer peintes sur les flancs qui pointaient vers le ciel. Je supposai qu'elles étaient le prix d'exploits antérieurs, et je ne me souciais pas de leur en valoir une quatrième. »

Ce pêcheur était un sage. Il s'éloigna de l'épave et courut à Grimsby à la recherche d'un patrouilleur, mais quand celui-ci arriva, le superzeppelin avait définitivement sombré. Nos ennemis crient à l'inhumanité. Cependant, ils n'ont qu'à s'en prendre à eux-mêmes, à leurs perfidies continuelles. Comme l'a dit l'évêque de Londres, à ce propos : « Les Allemands ont détruit la chevalerie de la guerre. »

Ici, les victimes de la barbarie allemande ont eu les obsèques solennelles qu'elles méritaient. Tombées en soldats, elles furent, comme des soldats aussi, conduites au champ du grand repos sur des affûts d'artillerie. Une foule immense s'inclinait au passage devant « ces morts pour la patrie ». C'est le mot même dont l'archevêque de Paris les a saluées dans une émouvante allocution, une allocution vengeresse, car, a dit Mgr Amette, « si le sang d'Abel criait vengeance dans le ciel, le sang de ceux dont nous pleurons ici la perte crie dans le ciel vengeance pour la France contre l'Allemagne ». Comme lui, le ministre de l'intérieur a attesté que ce nouveau crime allemand, au lieu d'énerver la nation française, ne ferait que l'affermir au contraire dans sa résolution d'abattre ses ennemis.

« Ceux-ci, s'est écrié M. Malvy, n'auront donné aux Français qu'une nouvelle preuve de leur faiblesse morale, et de Paris pleurant ses morts surgiront, avec plus de force et d'enthousiasme, des volontés et des énergies plus affermies que jamais dans la résolution de vaincre et de sauver la Patrie. »

« En décidant d'ensevelir côte à côte ces victimes innocentes, ajouta M. Adrien Mithouard, la Ville de Paris a voulu préserver de l'oubli un crime inexplicable, dresser un monument qui rappelle sans cesse aux générations à venir que la France a pour voisine une nation indigne des grandes ambitions qu'elle poursuit, inhumaine au point de faire le mal pour le mal, la seule au monde et de l'histoire qui ait consacré dans sa langue un mot monstrueux pour exprimer la joie de nuire. »

En effet où l'Allemagne n'agit-elle pas en criminelle? La main de ses exécrables agents est nettement visible dans l'incendie du Parlement canadien. La rapidité avec laquelle le feu s'est propagé, les explosions dont les pompiers d'Ottawa signalent le caractère inusité, tout indique un crime allemand. C'est l'impression générale; et la première parole de sir Wilfrid Laurier n'a-t-elle pas été pour accuser l'Allemagne, pour dire : « le Canada a maintenant son Reims et son Louvain »?

LA CONTROVERSE GERMANO-AMÉRICAINE

Ce nouveau crime est tombé en pleine controverse de la Germania et des Etats-Unis, au sujet du *Lusitania*. On se berça longtemps, à la Wilhelmstrasse, de l'espoir que les Américains se contenteraient d'une indemnité; mais ils ne l'entendaient pas ainsi. Cette indemnité, pour les cent et quelques vies américaines si cruellement sacrifiées au Moloch allemand, ils ne l'acceptaient qu'autant qu'elle fût accompagnée du désaveu de l'acte lui-même du pirate qui coula le *Lusitania*, qu'autant que Berlin en proclamât « l'illégalité ».

Le mot faisait bondir les pangermanistes; et leurs casuistes proposent une formule d'après laquelle le sous-marin allemand n'aurait pas intentionnellement attenté à des existences américaines, le torpillage était un acte de représailles, et des représailles ne doivent pas s'exercer au détriment des neutres. On dit que Maison-Blanche et le président Wilson, laissant là toute querelle de mots, accepteraient cette formule, et vraiment cela serait surprenant.

LES SUCCÈS RUSSES. — NOS ALLIÉS DEVANT ERZEROUM

Le général Polianof confirme les beaux succès des Russes dans la région du Pripet et de la frontière roumaine, à Czernowitz, où ils se sont emparés de six kilomètres



d'une région fortifiée « d'une manière fantastique ».

« Maintenant, dit-il, nous avons l'avantage sur toute la ligne; l'armée russe, animée d'un même esprit de détermination opiniâtre, réunit son matériel et ses forces pour la lutte future contre son grand ennemi. »

Quant à la victoire du grand-duc Nicolas en Arménie, ses résultats augmentent chaque jour. Il paraît que les Russes déclanchèrent leur attaque si à l'improviste, ils l'avaient préparée si secrètement et si fortement, que les troupes turques, surprises, ne purent leur résister. Leur armée était campée à la frontière du Caucase, à cheval sur un affluent du Tchorok, le Tortum, qui, détourné de sa route par un éboulis de montagnes, reflue vers le lac de Tortum. Le passage est difficile et l'ennemi s'y était fortement retranché. Mais l'offensive de nos valeureux alliés fut irrésistible Il est probable qu'une partie de leurs colonnes franchit le défilé de Tortum, gagna le bourg de Tortum lui-même, tandis que l'autre, partie de Sarykamisch, célèbre par la victoire de l'année dernière, atteignait Keuprikeui, puis que, toutes forces réunies, elles débordèrent Hassan-Kalé, l'ancienne gardienne de l'Araxe et de l'Euphrate. Et ce mouvement précipita encore la débâcle des Turcs, qui se jetèrent par milliers dans Erzeroum. Les Russes marchaient sur leurs talons et se présentaient presque immédiatement devant les forts avancés de la ville. Erzeroum est la clé de l'Asie Mineure. Les turcs en ont organisé la défense aussi puissamment que

possible, et en tirant parti du terrain. Parallèlement au défilé de Devé-Boyoum et de la route d'Hassan-Kalé à Erzeroum court une double ligne de forteresses qui se commandent et qui sont imprenables de front. Aussi nos alliés les investissent seulement, tandis que leurs forces principales, tournant l'ennemi au nord et au sud, rabattent ses deux ailes sur Erzeroum qui se trouverait isolée et que le manque de voies ferrées entre l'Arménie et l'Anatolie rend impossible à ravitailler.

LES SERBES A CORFOU. — LE BOMBARDEMENT DE PETRICH. — LE VOYAGE DE M. BRIAND EN ITALIE

Nos efforts pour sauver la valeureuse armée serbe commencent à porter leurs fruits. Avant peu, nous en aurons récupéré, en effet, la presque totalité : quelque cent vingt mille hommes environ qui, après un temps de repos, se retrouvent les admirables guerriers de Kumanovo. Avec les quatre-vingt mille déjà transportés à Salonique, on peut déjà former deux corps d'armée capables, le cas échéant, d'aller grossir l'armée du général Sarrail.

A Salonique, qu'un zeppelin a survolé au grand dommage d'ailleurs du camp bulgare de Petrich que nos avions ont immédiatement bombardé avec usure, la lenteur de l'ennemi à engager la lutte est assez surprenante. On l'attribue généralement aux dissentiments des Tudesques et des Bulgares qui ne veulent pas être dominés comme les Turcs et entendent surtout ne pas faire le jeu de l'Autriche, dont on connaît les convoitises. Toutefois, ses préparatifs semblaient s'activer, et l'on disait que le maréchal Mackensen y présiderait en personne.

L'intervention italienne à Valona gêne extrêmement l'avance austro-bulgare. On en attend beaucoup là... et sur d'autres terrains encore. L'heure sonne, en effet, pour notre vaillante sœur latine, d'une participation complète à la lutte. Et le voyage de M. Briand en Italie, si justement salué au-delà des Alpes comme un des événements les plus importants de cette guerre, comme aussi décisif qu'une bataille, fut surtout dicté par la nécessité d'établir entre nos Alliés et nous. « une collaboration plus intime et plus féconde ». Ce sont les expressions mêmes du président du conseil à son départ. Il faut qu'à l'heure décisive, l'Italie, et elle en a la volonté, donne son effort maximum. La route de Vienne n'est pas inaccessible à l'héroïsme italien.

LES ATTAQUES ALLEMANDES. LA LUTTE D'ARTILLERIE

Ici, l'ennemi en est pour ses frais d'activité. Ses attaques cependant réitérées et menées à grands frais, n'ont en rien touché à notre ligne de résistance. En Artois, le bouleversement de quatre petits saillants sur la route de Lens à Arras, et, dans la vallée de la Somme, le recul d'un flanc-garde du petit village de Frise jusqu'au bois de la Vache, ne valent pas le tapage mené à Berlin. Ce village est au fond d'une des boucles les plus marécageuses de la Somme et son occupation n'apporte aux Allemands, en effet, aucun appui tactique. Il en serait autrement de l'occupation de Dompierre, qui ouvrirait la route de Péronne à Amiens, mais là ils ont échoué et ne s'en vantent pas d'ailleurs.

La bataille d'artillerie et de mines continue, elle s'étend à presque tout le front, et l'adversaire l'agrémente de tirs à longue portée tantôt sur Verdun, tantôt sur Nancy et Belfort, mais ces villes héroïques en ont vu bien d'autres.

LÉON PLÉE.

Échos de la Guerre

Nos artistes...

Il en est un, illustre, cher à nos lecteurs et qui travaille pour eux.

Le statuaire Antonin Mercié qui fut un combattant de 1870 suit, d'un cœur enthousiaste et ardemment patriote, la grandiose tragédie qui se déroule.

Quelques amis lui ont dit :

— La première guerre franco-allemande vous a inspiré une œuvre immortelle. Quel est le Français qui n'ait admiré votre *Gloria Victis?* Vous nous devez un pendant à ce chef-d'œuvre. Tout le monde attend de vous une *Gloria Victoribus*...:

Le cher et bon Mercié a beaucoup médité, réfléchi. Et puis, un jour, il a saisi l'ébauchoir. Et, sous ses mains fines et robustes, le groupe rêvé est éclos, un groupe admirable de mouvement et d'émotion..., qui symbolise le triomphe du droit, la revanche de la civilisation, notre Victoire...

Nous l'avons félicité.

Et il nous a déclaré avec son charmant sourire :

— C'est pour mes amis des *Annales*, que j'ai fait cela. Je leur ai donné déjà ma *Jeanne d'Arc;* je leur destine l'œuvre à laquelle je pense depuis quinze mois. J'espère qu'il n'attendront plus longtemps ma *Gloria Victoribus*. Dites-le leur de ma part et rappelez-moi affectueusement à leur souvenir.

Voilà mon ambassade remplie.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Helvètes nous prouvent leur sympathie. Une lectrice de Genève, Mme R. Boisfleury, a copié pour nous, dans un livre publié par Henri Vallon-Colley, son compatriote, après la guerre de 1870, des vers indignés.

La scène se passe dans une église de Châteaudun :

Et le Teuton, avec sa botte éperonnée,
Eventre le blessé, pour finir la journée.
Alors tous ces pillards, qui n'ont plus rien d'humain,
Souillent le lieu sacré par un affreux festin.
En étal de boucher, la nef est transformée;
La chaire est la tribune où l'on boit à l'armée;
L'autel où, devant Dieu, s'agenouillait, le soir,
Le pécheur pénitent, n'est plus qu'un abattoir;
Pendant toute la nuit, se prolonge l'orgie.
Et lorsque l'aube éteint la dernière bougie,
Notre sanglant héros, le Cosaque du Rhin,
Gorgé de viande crue, et de champagne plein,
S'endort paisiblement devant la sacristie,
Par ses hideux amis en dortoir convertie...

Tels pères, tels fils...

De Léonidas à Sosie.

Je reçois d'un de nos lecteurs ces réflexions judicieuses :

« Devant cette attitude sans grandeur, imposée à la Grèce par ses gouvernants, on ne se rappelle qu'avec plus de tristesse, combien son héroïque résurrection inspira magnifiquement nos deux plus grands poètes romantiques.

» Elles chantent encore à nos oreilles, ces « Orientales » célébrant les exploits de Canaris, et nous sommes obsédés du souvenir de ces vers du *Dernier Chant du Pèlerinage de Childe-Harold :*

Le soleil, en plongeant sous les monts de l'Attique,
Prolonge sur Philé l'ombre du Pentélique.
Appuyé sur le tronc de l'arbre de Daphné,
De chefs et de soldats, Harold, environné,
Leur montre de la main, sur la poussière épars,
Des faisceaux éclatants de lances, de poignards.
. . . .
Eh! que dire aux enfants ou de Sparte ou [d'Athènes?
Ce ciel, ces monts, ces flots, voilà vos Démos-[thènes.
De Leuctre à Marathon, tout répond, tout vous [crie ;
« Vengeance, Liberté, Gloire, Vertu, Patrie. »
. . . .
C'est assez, le martyre est le sort le plus beau,
Quand la Liberté plane au-dessus du tombeau.

» On est bien loin de ces sublimités lamartiniennes, en 1916, à Athènes, où l'on pense à vivre, sans histoire, en profiteurs, si possible, et en « amis de tout le monde », comme le voulait ce Grec prudent que fut Sosie, plutôt que de mourir dans la gloire du martyre.

» Ils n'ont pas craint, cependant, de l'endurer, pour ne point faillir à l'honneur et pour rester libres, certains petits peuples, déjà bien grands, devant l'Histoire. Ce seront des profiteurs glorieux, pour le grand jour prochain de la justice et des réparations finales.

» J. E...,
Trésorier général honoraire.

Parfaitement raisonné... Nous gardons, malgré tout, aux Hellènes, sinon à leur souverain, un fonds de vieille tendresse. Nous les avons tant aimés!...

Notre éminent collaborateur Edouard Herriot nous envoie ce *post-scriptum* à son dernier article :

« Dans *La Gazette de Cologne* du 7 janvier, on pouvait lire une information relative à la Foire allemande de Pâques. La Chambre de commerce de Leipzig supplie les acheteurs et les vendeurs de ne pas déserter le marché traditionnel. Elle s'adresse à leur patriotisme. « En présence des efforts que déploient nos ennemis pour nous nuire sur le terrain économique, il est nécessaire, dit-elle, de montrer toujours et toujours à toute la terre la force et la solidité inébranlables de la vie économique allemande. » On le voit, cet appel révèle la crainte de l'Allemagne. Sur le terrain commercial comme sur les autres, nous la battrons. — E. H. »

Question posée :

« J'écris un roman à la gloire des Arabes. Le héros est un caïd algérien. Mais, je suis très ignorant en ce qui concerne la langue et les mœurs de ce peuple. N'y aurait-il point, parmi mes nombreux cousins, un arabe instruit, qui voudrait bien correspondre avec moi? Je compte sur vous, monsieur Sergines, pour me le découvrir.

» C. Pascal. »
Mas-de-la-Font, par Saint-Hippolyte-du-Fort (Gard).

Je veux bien essayer d'être agréable à M. Pascal. Mais, ô mon cousin, puisque vous ne connaissez pas les mœurs des Arabes, pourquoi diable avez-vous choisi ce sujet?

Je lis, non sans quelque étonnement, cette lettre :

« *Les Annales* ont publié, dans leur dernier numéro, un émouvant dialogue d'Henri Lavedan, intitulé *L'Appel*. Certains de mes amis prétendent que cet article est d'un spi-

rite. D'autres, dont je partage l'opinion, n'y voient que la touchante idée d'un poète, doublé d'un chrétien. Rien, dans les œuvres de Lavedan, ne laisse supposer une croyance semblable. Respectable, à coup sûr, le spiritisme sort un peu du bon sens et est trop chimérique, mais il n'est pas besoin d'être spirite pour écrire *L'Appel*. Tel est mon avis, appuyé de beaucoup d'autres.

» Veuillez être assez bon, monsieur Sergines, pour nous fixer à ce sujet

» Un Groupe d'Abonnés. »

Je puis certifier à mes correspondants qu'Henri Lavedan écrit en personne ses beaux dialogues, et qu'il n'a point recours à l'intermédiaire des *esprits*. Son seul *esprit* suffit à les lui inspirer, — son esprit et son cœur...

M. Henry Cheffer nous montre, aux Galeries Georges Petit, une série de ses œuvres inspirées par la guerre, — aquarelles et dessins rehaussés de couleurs d'une précision et d'une netteté remarquables, — qui formeront, pour les collectionneurs d'impressions guerrières, des souvenirs spécialement intéressants. Le Château de « La Ferté-sous-Jouarre » n'est plus qu'un amoncellement de pierres brûlées. Croquis saisissant de tristesse pour ceux qui connaissent ce vieux bâtiment, usé et poli de couleurs. Puis, ce jeune peintre nous expose toute une série de dessins sur l'aviation, souvenirs d'accidents ou d'incidents du camp du B... (5 août 1915). Escadrille des Farman-Taube exhibés aux Invalides, qui séduiront, par leur exactitude, les amateurs de l'aéro. Des croquis de soldats, de Poilus aux postes d'écoute, puis un vol au-dessus de Paris, d'après des notes prises par l'auteur à 1,200 mètres, forment un bel ensemble d'exposition.

LES BRUITS QUI COURENT

Ce que c'est qu'un Milliard. — Les dépenses de guerre se chiffrent, actuellement, par deux milliards et demi par mois. Or, sait-on exactement ce que représente un milliard? *Le National Suisse* nous fournit, à ce sujet, d'intéressantes précisions :

« Supposons, dit ce journal, que, lors de la naissance de Jésus-Christ, une famille ait possédé un milliard logé dans un immense coffre-fort, où il n'aurait pas rapporté un sou d'intérêt. Si elle avait dépensé régulièrement un franc par minute, il n'y aurait qu'une vingtaine d'années que son coffre-fort serait vide, car un franc par minute fait 60 francs par heure, 1,440 francs par jour ou 518,400 francs par an. Depuis l'an I de notre ordre chronologique jusqu'au 31 décembre 1915, il ne s'était écoulé qu'un milliard et cinq cent vingt-quatre mille minutes.

» Un seul bloc d'or solide de la valeur d'un milliard aurait un poids de 322,500 kilos, et représenterait non moins de 17 mètres cubes. Six mille hommes auraient de la peine à le bouger et, pour son transport, il faudrait un train de 24 wagons et de 400 mètres de long. En pièces de 20 francs alignées les unes devant les autres, un milliard couvrirait une distance de 1,050 kilomètres, et ces pièces empilées les unes sur les autres, formeraient un rouleau de 33,000 mètres de haut, c'est-à-dire à peu près huit fois la hauteur de la Jungfrau. »

Le Temps qu'il Fait. — On n'oublie rien aussi vite que le temps qu'il a fait. Il a plu tout le mois! Il pleut depuis des mois! A-t-il jamais fait beau? Pour rafraîchir les mémoires et montrer que, si le temps est piteux actuellement, il ne l'est que depuis un mois, voici un petit tableau sans prétention des variations atmosphériques au cours du dernier trimestre dans la région de Paris :

Octobre. — Beau, 17 jours; couvert, 8 jours; pluie, 4 jours; brouillard, 2 jours. Donc, octobre fut agréable.

Novembre. — Couvert, 13 jours; beau, 10 jours; pluie, 6 jours; neige, 1 jour. Novembre n'a pas été déplaisant.

Décembre. — Pluie, 14 jours; couvert, 14 jours; beau, 3 jours.

Evidemment, nous sommes dans la mauvaise passe.

Eugène. — Eugène est le nom dont les poilus ont baptisé notre glorieux canon de 75. Un journal du front en fait ainsi la biographie :

« Bien qu'il soit né en 95, Eugène est un lascar dont on dit volontiers : « Il est de 75 ». Dès sa naissance, il se montra bruyant, emporté (généralement par six chevaux) et, contrairement à la majorité des amateurs de tabac, il prit aussitôt l'habitude de cracher avant de fumer. Débrouillard, il se mit à l'affût et réussit dans la vie à avoir vite la célébrité, car il avait, comme on dit, quelque chose dans le caisson. Doué d'une voix tonnante, il a un caractère violent, et l'on redoute toujours ses éclats. Bien qu'étant le fils d'un officier supérieur de l'armée française, Eugène, tel un mauvais sujet, ne se plaît que dans la société des gars de batterie et ce n'est qu'avec eux qu'il se décide à bavarder. Eugène, ardent patriote depuis son entrée en campagne, a bravement défendu le sol de sa patrie. C'est un vrai poilu, et les Boches, qui le craignent tant, ont l'habitude de dire, en parlant de lui :

» — Où il y a d' l'Eugène, n'y a pas de plaisir. »

Femmes et Maris. — Un beau matin, dans le village de X..., où un régiment de territoriaux se trouvait au repos, le général de division tomba à l'improviste, et y remarqua des femmes évidemment non indigènes. Il enquêta et apprit l'horrible vérité : ces étrangères étaient les épouses de MM. les territoriaux.

Alors il les rassembla sur la place devant l'église et leur tint ce bref discours :

— Mesdames, vous avez une demi-heure pour décamper. La plus âgée d'entre vous sera rendue responsable de l'exécution de mon ordre. Qu'elle sorte du rang!

Personne ne bougea.

Il reprit :

— Dans ce cas, je choisis au hasard. Vous, la petite brune, vous commanderez le détachement. Donc dans trente-cinq minutes, rendez-vous ici pour vous toutes. Vous pouvez rompre!

La petite brune houspilla si bien son monde qu'à l'heure dite personne ne manquait à l'appel. A droite par quatre et en avant, marche! Direction : la gare.

Comme la troupe enjuponnée sortait du village, les territoriaux, revenant de l'exercice, y rentraient de l'autre côté. Et le nez des maris s'allongea fort, quand l'évacuation fut connue. Mais toute protestation était inutile.

SERGINES.



— Mon mari est d'un paresseux!... Il dort jusqu'à onze heures du matin! Pour le faire lever, je suis obligée de lui jouer le « Garde à vous » des zeppelins!



— Monsieur, c'est une note de chaussures qui remonte au mois d'avril 1914...
— Alors!... C'est comme cela que vous respectez l'union sacrée!...



— Qu'est-ce que tu fais à ce tronc d'arbre, cuistot?
— Ben..., j'essaie de fendre la viande frigorifiée!...



LA NOTE ALLEMANDE.
Oncle Sam, bon oncle, croyez bien que c'est par humanité que nous massacrons les femmes et les enfants, que nous brûlons les villes et bombardons les cathédrales! Oncle Sam, apprenez enfin que ce sont les Anglais qui ont coulé le *Lusitania*.

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT.

LA PETITE GUERRE



ESCARGOTS BOCHES

On vient d'arrêter à la frontière des escargots astucieux, qui se prétendaient de Bourgogne et qui étaient tout simplement de Bavière : c'est ainsi que les Boches s'acharnent à nous conquérir de toutes les façons : on nous envoie tantôt les soldats de von Kluck, tantôt les zeppelins, tantôt les escargots.

A un observateur superficiel, de tous ces envahisseurs, les derniers sembleraient les moins redoutables et l'on serait tenté de préférer la farce qu'ils contiennent à celles dont s'égaient les soudards du kaiser ou que veulent nous jouer ses ballons de décès.

Mais le docteur Bérillon a dénoncé leurs tares ; il y a eu du mérite, car elles sont assez difficiles à découvrir : les escargots, généralement renfermés de leur nature, demeurent impénétrables quand ils sont boches; ce n'est donc point sans peine qu'on arrive à reconnaître sous le hachis dont elle se maquille, leur chair noirâtre et coriace.

Ce n'est pas seulement par le tempérament, c'est aussi par le caractère que se distingue d'eux notre escargot français.

Il est, en effet, le plus sportif de tous les mollusques. Il y a une vingtaine d'années, à une époque où l'on avait le loisir de se livrer à ces distractions innocentes, les fonctionnaires du ministère des Colonies avaient organisé, dans les combles du palais du Louvre, d'où ils présidaient aux destinées de nos possessions lointaines, des courses d'escargots; ils y triomphèrent, même en obstacles; en dépit de leur habitude de ne jamais paraître que sur le plat.

Plus récemment, ils nous firent une surprise nouvelle, en se révélant aviateurs : grâce à l'instinct qui les pousse à gravir la pente d'un plan incliné, ils rétablissent immédiatement l'équilibre sur un aéroplane et jouent le rôle de stabilisateurs automatiques.

Sans doute, ils perdent beaucoup de leur souplesse, quand, après leur trépas on les transforme en comestibles ; mais ils n'en restent pas moins un aliment léger.

Les escargots boches, au contraire, sont lourds et se digèrent mal.

Car, au lieu de recevoir, comme les nôtres, des soins assidus et délicats, qui les rendent dignes de figurer sur la table des gourmets, ils sont engraissés sans discrétion d'ingrédients déplorables.

C'est, du moins, ce que prétendent des personnes renseignées ; mais certains, mieux renseignés encore, affirment que nous sommes simplement en présence d'un nouveau tour des éternels contrefacteurs d'outre-Rhin.

Les Boches importent en contrebande, et, bien entendu, au plus haut prix, le caoutchouc, dont, on le sait, ils manquent : pour rentrer dans une partie de leurs débours, ils auraient imaginé de revendre à l'étranger, sous le nom d'escargots, des déchets de pneumatiques !

Cette thèse, qui paraît d'abord la plus imprévue, est peut-être la plus vraisemblable.

GABRIEL TIMMORY.



Les Livres

IMPRESSIONS

Enseignement psychologique de la Guerre européenne, par M. GUSTAVE LE BON.

Le très savant et très ingénieux M. Gustave Le Bon vient de publier un volume considérable intitulé : *Enseignements psychologiques de la Guerre européenne.* Ce livre n'est pas très *composé.* Il est plutôt un recueil d'articles qu'un livre à proprement parler. Mais les morceaux en sont bons, en sont très bons.

On y trouve la très considérable et parfois étonnante érudition de l'auteur, sa sagacité, ses qualités de psychologue, son art naturel des rapprochements instructifs, enfin des qualités réunies et coopérantes de philosophe et d'historien.

Le livre n'est pas très sévèrement composé. Il se répète. On y trouve, au milieu, des choses déjà dites au commencement. Mais il est partout dru de documents et d'idées; il est partout nourri et nourrissant. C'est, pour comprendre la guerre actuelle et pour se préparer à ce qui la doit suivre, une des meilleures, la meilleure lecture peut-être que l'on puisse faire.

L'auteur y montre le concours de forces, la synergie qui, en Allemagne, a poussé tout droit sur la guerre, depuis environ un demi-siècle, les écrivains militaires, les historiens, les philosophes, les pédagogues rivalisant à prouver et à proclamer qu'il n'y a au monde que la force; que le peuple allemand, par ses hautes vertus intellectuelles et morales, est le plus fort des peuples; qu'il doit mettre l'univers sous sa loi; que, pour atteindre ce but sublime, l'individu allemand doit se sacrifier entièrement à l'Etat.

C'est de ces leçons que deux générations allemandes ont été nourries. L'auteur montre avec beaucoup de lucidité que la grandeur de l'Allemagne et ses faiblesses aussi viennent de là, que cet orgueil collectif la soutient singulièrement dans ses entreprises, mais aussi qu'il l'empêche absolument de se placer indéfiniment à un autre point de vue que le sien et par conséquent lui ôte tout sens psychologique, ce qui est cause d'erreurs diplomatiques extrêmement lourdes.

Passant de l'ordre intellectuel à l'ordre moral, l'auteur analyse cette haine furieuse qui anime les Allemands contre l'Angleterre et contre la France. Il lui trouve des causes diverses qui tiennent aux différences de complexion. Car « différence engendre haine », comme dit si justement Stendhal. Il y a, entre l'Allemagne et ses ennemis actuels, des différences de religion, de mœurs, de tempérament et de conception générale des choses. L'Allemagne se sent *sui generis* en Europe, et par conséquent isolée. Pour l'isolé, il n'y a que deux partis : se soumettre ou conquérir.

Ajoutez à cela l'idée de revanche qui, chose curieuse et que M. Le Bon a très bien vue, a animé les Allemands beaucoup plus que les Français, sinon depuis 1870, du moins depuis 1890 environ. Les Allemands ne nous ont pas pardonné de n'avoir pas été absolument écrasés après 1870. Ils ont toujours eu l'idée de prendre leur revanche de notre relèvement. Et c'est dans cet esprit qu'ils ont imaginé notre esprit de revanche à nous, et qu'ils l'ont exploité, se représentant toujours les Français prêts à fondre sur l'Allemagne et s'entretenant ainsi dans le désir de les devancer. Toutes les parties du livre qui sont relatives aux causes lointaines ou prochaines de la guerre actuelle, sont d'une psychologie et d'un sens historique extrêmement remarquables.

Je ne ferai qu'une demi-réserve. Entraîné par les idées générales dont il fait, depuis bien des années, son entretien intellectuel, M. Gustave Le Bon attribue trop à des « causes mystiques » les événements actuels. Evidemment, c'est affaire de définition, et l'on peut définir le mot mystique de telle sorte que la mentalité allemande y rentre. M. Le Bon appelle mystique tout idéal collectif qui anime et qui mène une nation, et dès lors... Mais l'idéal de la nation allemande, c'est d'asservir le monde et de l'exploiter. Peut-on appeler cela un mysticisme ou du mystique? C'est la chose la plus réaliste et la plus positiviste. C'est l'impérialisme romain, que l'on n'a guère, que je crois, appelé mystique et considéré comme tel. C'est un simple égoïsme collectif fort bas et fort gros, pour ne pas dire fort grossier.

Entendons-nous : chez quelques-uns, il peut avoir un caractère quasi religieux. Chez l'empereur allemand, il est tel ou il est mêlé de cela. L'empereur, il l'a dit, se croit élu de Dieu et, évidemment, lieutenant général de Dieu au royaume de la terre. Voilà, si l'on veut, une espèce de mysticisme. Mais l'idéal de la nation est, tout simplement, moitié orgueil, moitié avidité, ce qui n'est pas mystique le moins du monde.

Les parties proprement historiques de l'ouvrage, c'est-à-dire celles qui concernent les événements qui ont précédé la guerre et qui l'ont déclanchée, sont très soignées, très diligemment documentées et très lumineuses. L'auteur y démontre assez bien que la guerre a été préparée depuis toujours par l'Allemagne, mais qu'elle n'a été voulue à bref délai par personne; mais qu'incidents sur incidents se sont précipités de telle sorte qu'il a été, sinon impossible, du moins très difficile à la Russie de ne pas mobiliser en faveur de la Serbie, et à l'Allemagne de ne pas déclarer la guerre en présence de cette mobilisation, et le reste suit de lui-même. (A ce propos, il y a une analyse du caractère de Guillaume II, qui s'est cru pacifique et qui ne l'était pas, qui fait à la pénétration et au sang-froid de l'auteur le plus grand honneur.)

Le coup d'œil que l'auteur jette sur l'avenir me paraît très juste et est extrêmement intéressant. L'auteur croit que nous aurons la victoire finale, mais que nous serons effroyablement épuisés d'hommes et d'argent; mais encore que nous aurons perdu les illusions et les erreurs qui eussent produit notre décadence. A la lumière de ces événements tragiques, nous nous corrigerons de notre culte des grands mots et des formules imposantes; nous acquerrons le sens complet du devoir, l'esprit de solidarité, l'habitude d'observer les faits et gestes du voisin et les nôtres, l'esprit de prévoyance et de prévision qui nous a si souvent fait défaut, la volonté et l'art d'être toujours prêts à

repousser l'agression. Toutes ces qualités, la guerre nous les a données. Il ne faut pas qu'elle les emporte en se retirant. On ne saurait qu'être de l'avis de M. Le Bon, et il faut, en le quittant, le remercier de ses souhaits, de ses pronostics et de son bel ouvrage.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

France-Alsace, par M. PAUL-ALBERT HELMER.

Dans la palpitante série d'articles publiés dans nos colonnes sous ce titre : *Le Supplice d'un Peuple*, M. Paul-Albert Helmer a narré, naguère, avec autant d'émotion que d'exactitude, l'histoire de l'Alsace-Lorraine depuis l'annexion, c'est-à-dire ses tortures, les vaines tentatives de son oppresseur pour la séduire ou la désespérer. Dans le livre qu'il vient de publier : *France-Alsace* (L'Edition française illustrée, 3 fr. 50), notre distingué collaborateur a recueilli les conférences ou les articles qu'il a donnés, çà et là, sur le même sujet, mais en le considérant plutôt, cette fois, au point de vue de l'avenir que du passé. Car, ne doutant pas de la victoire définitive des Alliés, M. Helmer tient à exposer, d'ores et déjà, dans quelles conditions l'Alsace-Lorraine redeviendra française, sous quelle forme précise elle retrouvera parmi nous cette liberté qu'elle escompte pour ses traditions, ses mœurs et sa langue, conformément à la solennelle promesse qui lui en a été faite par le président de la République et le généralissime. Nul n'était mieux qualifié que lui pour résoudre ce délicat problème :

« Avocat au barreau de Colmar, — écrit Maurice Barrès dans la vibrante préface de ce livre, — défenseur de Hansi et de l'abbé Wetterlé, conseiller juridique du Souvenir Alsacien-Lorrain, mêlé à toutes les péripéties de la vie politique en Alsace-Lorraine dans ces dernières années, Helmer est un véritable Alsacien, lent, posé, sérieux... Fort de son expérience, autorisé par ses services d'hier, il prépare l'Alsace de demain. »

Comment s'opérera donc, selon leur propre désir, la réintégration des Alsaciens-Lorrains dans la famille française ? Très simplement, très naturellement, explique M. Helmer. L'Allemagne a déchiré elle-même le traité odieux qui avait brutalement séparé de la France une partie de ses enfants. Ceux-ci, n'ayant jamais subi leur joug et leur exil qu'à contre-cœur, n'auront, une fois libres d'entraves, qu'à revenir s'asseoir au foyer national. Nul besoin de plébiscite.

« Un plébiscite serait une approbation conditionnelle du principe du traité de Francfort... L'Alsace revient à la France comme à une mère : ce sera une réunion de famille. »

Telle est la belle, la noble thèse que M. Helmer développe dans son livre avec toute sa foi de patriote, avec tout son talent de juriste. Son plan de réorganisation des provinces délivrées après la victoire, les principes qui devront présider aux relations futures entre la France et l'Alsace-Lorraine, et qu'il a curieusement condensés en lumineux aphorismes, la documentation précieuse jointe en appendice à son brillant plaidoyer forment ainsi une excellente monographie de la première question à faire résoudre par le traité de paix et une sorte de bréviaire civique à l'usage des Alsaciens-Lorrains — et de tous les Français.

HENRI NICOLLE.

Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

TROISIÈME PARTIE

Premiers Combats

V

UNE CHARGE

La nuit lamentable se traîne. La boue, maintenant, monte jusqu'à mi-jambe. Des dents claquent. La toux déchire les poitrines.

Minuit. L'attaque est définitivement fixée pour trois heures.

Encore trois fois soixante interminables, abominables minutes. Des hommes essaient de manger. On entend des couteaux qui s'ouvrent, qui se ferment. Des papiers sont froissés. Les mâchoires marchent, mais lentement, péniblement : « Ça ne passe pas. »



— Vivement, qu'on charge !

Ce n'est pas l'approche du combat qui nous déprime, mais ce froid pénétrant, mais cette neige fondue qui colle à nos semelles, entre dans nos souliers par tous les pores du cuir, imbibe nos chaussettes et glace nos pieds. Nos pieds sont des blocs de glace. Nos orteils refusent de remuer, puis nos chevilles. Encore un peu, et le froid qui monte aura gagné nos genoux...

Personne ne parle; on n'en a pas la force. De temps à autre, seulement, quelques brèves exclamations jaillissent du fond de notre détresse :

— Vivement, qu'on charge!

— J'aimerais mieux une balle dans la peau.

Trois heures, enfin. Sous la claie qui abrite les officiers, des bruits de pas, des cliquetis de fourreaux, puis la voix du capitaine :

— Debout, mes enfants!

En un clin d'œil, nous sommes prêts.

Et nous voilà partis à travers les boyaux, le fusil serré dans la main droite, la main gauche au fourreau de la baïonnette, pour éviter le cliquetis.

Parfois, nous mettons le pied dans un « trou à grenouilles » et nous nous enfonçons dans l'eau jusqu'à mi-jambe. Mais que nous importe?

Nous sommes tellement heureux de ne plus piétiner sur place, de dégourdir nos jambes, de dégeler notre sang!

— Halte!

C'est là. C'est de la tranchée où nous voici arrivés que nous allons bondir.

Tranchée? Non; à peine une rigole, tout ce qu'a pu faire la compagnie du lieutenant Daval en quelques heures de travail dans la nuit noire.

L'officier désigné pour diriger l'attaque de ce côté passe dans nos rangs :

— Mes amis, nous allons avoir l'honneur de charger. Je compte sur vous.

La charge! mot magique, mot tellement français, qui, chez les « lettrés », évoque des noms glorieux : Bouvines, Marignan, Fontenoy, Valmy, Reichshoffen..., qui, chez les autres, remue des atavismes inconscients et des héroïsmes insoupçonnés.

Cependant, les premières clartés de l'aube ont élargi l'horizon.

A notre droite, la ligne des assaillants se prolonge. Les officiers expliquent l'offensive :

— La tranchée que nous allons prendre se trouve là, dans la direction de ce gros chêne, à quelque cent mètres de nous. Entre elle et nous, ce fourré que vous voyez, fourré absolument impénétrable, sauf par quatre sentiers à peine tracés...

L'ordre vient. Sans bruit, nous nous glissons hors de la tranchée. Nous voici dans le fourré, et, aussitôt, pour imiter ceux qui nous précèdent et afin de rester le plus longtemps possible hors de vue, nous nous jetons à plat ventre...

A plat ventre! Tout comme la veille! Mon imagination fait la moue : cette charge dont je rêvais, c'était cela!

Une vingtaine de mètres sont parcourus sans encombre; puis, soudain, de la tranchée adverse part une fusillade infernale.

Les balles sifflent au-dessus de nos têtes, à droite, à gauche, elles s'enfoncent dans les troncs d'arbres avec un claquement sec, elles coupent les branchettes.

Un moment d'hésitation, quelques secondes d'arrêt et nous repartons.

Derrière moi, un cri d'épouvante, aigu et prolongé comme le hurlement d'un chien qui aboie à la lune. Le cœur se serre un peu à la pensée du camarade qui vient d'être frappé. Pensée brève. Le moment est venu où chacun ne doit songer qu'à soi-même.

Voici, en effet, que le caporal qui marche juste devant moi vient de s'arrêter, raide, sans un soupir : une balle lui a traversé le crâne. En rampant près de lui, j'aperçois l'affreuse blessure et, vite, je détourne les yeux.

— Bzz! Bzz! Bzz! font les balles...

Je rampe toujours, et les cris se multiplient!...

Le layon s'est rétréci. Il faut, maintenant, pour avancer, passer par-dessus les masses inertes des cadavres et les corps pantelants des blessés. La neige s'est changée en une boue noirâtre, striée de rouge. Les mains sont pleines de sang, de sang qui poisse.

O Fontenoy! O Valmy!...

Ici, au milieu de ses camarades, à cinquante mètres de l'ennemi, on se sent seul, tout seul, plus seul que dans un désert. Nulle aide à attendre de qui que ce soit, nul réconfort. Il faut tirer de sa propre substance le sang-froid qui s'oppose à la folie menaçante, la ténacité qui garde aux yeux le but à attein-

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.



La neige s'est changée en boue noirâtre.

dre, le courage qui réchauffe les veines prises de glace et qui fouaille les nerfs en révolte.

On rampe toujours, et toujours les balles pétaradent et les morts se font de plus en plus nombreux.

On se dit :

— Pourrai-je aller sain et sauf jusqu'à cette souche?

— Bzz! Bzz! Bzz! jettent, en passant, les balles.

On pense :

— Où serai-je dans une seconde?

Enfin, le bois est traversé.

Dans le groupe auquel j'appartiens, pas un seul homme de ma compagnie. Nous arrivons six au dernier trou d'obus, à sept ou huit pas à peine de la tranchée boche. Nous nous tassons là dedans, face à l'ennemi. Pardessus nos têtes, les balles de mitrailleuses tissent leur réseau meurtrier.

Que faire? Reculer, c'est la mort presque assurée; avancer nous offre une chance. Que nous prenions notre élément de tranchée et les camarades accourront à notre secours...

Nous nous consultons du regard : mieux vaut mourir face en avant.

Nous nous ramassons, le fusil à la main, et sur un signe de l'un de nous, nous nous levons... Avant même d'avoir fait un pas, quatre de nous tombent.

Il ne reste plus avec moi qu'un homme, un bleu certainement, classe 14 ou engagé volontaire, enfant maigriot dont les yeux ardents luisent derrière les lunettes. Nous nous regardons : impossible de parler dans le tumulte de la fusillade. Je fais un geste découragé : rien à faire.

Mais lui, l'enfant, n'est pas de mon avis, et le geste superbe avec lequel il désigne la tranchée signifie clairement : « Allons-y! »

Oh! le brave petit, qu'est-il devenu? Je ne l'ai jamais revu, bien que j'aie anxieusement épié son visage au défilé de tous les régiments qui sont passés devant moi, depuis.

Je fais « non » de la tête et je me laisse choir à terre de nouveau.

Mes fatigues, un moment secouées dans l'exaltation de l'assaut, me retombent d'un coup sur les épaules, accrues de tous les efforts nouveaux que je viens de faire, et de toute l'horreur des spectacles contemplés, et de toute la désillusion par ce nouvel insuccès accumulée.

Je demeure quelques instants dans mon trou d'obus. J'ai besoin de me remettre de mes émotions violentes et de recueillir des forces nouvelles pour parcourir en sens inverse le chemin sanglant.

Mais je ne puis m'éterniser là. Voyant l'attaque avortée, les Boches peuvent sortir et me faire prisonnier : cela, non, à aucun prix.

Je me glisse hors du trou et je reprends ma rampée de tout à l'heure.

L'infernale averse des balles ne s'est pas ralentie. J'attends, de seconde en seconde, celle qui doit me frapper.

Je pense :

— Ce sera avant cet arbuste-là...

L'arbuste dépassé :

— Ce sera entre ces deux cadavres...

Puis, mes préoccupations changent d'objet. Ce que je cherche à prévoir, c'est l'endroit du corps où la balle meurtrière me frappera.

Sera-ce à la nuque, comme ce caporal, qui rit de toutes ses dents ouvertes? Ou au front, comme cet adjudant? Ou au cœur, comme ce soldat?...

Petit à petit, j'avance, cependant. Me voici à la lisière de la forêt. Là, je m'arrête, épuisé. Je ne pourrai pas aller plus loin, je le sens. Je ferme les yeux, souhaitant presque qu'une balle vienne mettre fin à mes tortures.

Notre tranchée n'est pourtant pas loin : une dizaine de mètres. Si j'essayais?... Je me raidis, je retombe; je me raidis encore, et je réussis enfin à atteindre la tranchée, après des efforts tels qu'il me semble à chaque instant que je vais mourir. Je me traîne par-dessus le talus et je me laisse tomber de tout mon long, la face contre terre, les yeux fermés, n'ayant plus qu'une pensée, qu'un besoin, qu'un désir : dormir, dormir, dormir jusqu'à la fin du monde.

(A suivre.) *Lieutenant JACQUES P...*

(Illustrations de P. THIRIAT.)

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

QUAND MÊME!

Qu'attends-tu sur la bruyère,
Qu'attends-tu sur le chemin?
La nuit encor solitaire
N'en est pas à son matin;

Qu'attends-tu près du lac sombre,
Qu'attends-tu dans la forêt?
Le ciel est un gouffre d'ombre
Où nul astre n'apparaît;

Qu'attends-tu sur la colline,
Qu'attends-tu dans le vallon?
De quelle sanglante épine
S'envenime ton talon?

Quelle angoisse dans ta bouche
Arrête ce cri qui tord,
Si muettement farouche,
Ta lèvre que ta dent mord?

Si tes prunelles hagardes
Palpitent comme ton cœur,
Qu'est-ce donc que tu regardes
A l'horizon sans lueur?

Qu'espères-tu qu'il surgisse
Du milieu de cette nuit?
Crois-tu donc que le jour puisse
Devancer l'heure qu'il suit

Et, qu'au mépris des algèbres,
Un soleil prodigieux
Puisse éblouir les ténèbres
Rien qu'à l'appel de tes yeux?

Que fais-tu donc sur la route,
Que contemples-tu là-bas?
En vain ton oreille écoute
Ce que tu ne verras pas;

En vain dans l'eau du lac sombre,
Tu guettes un peu d'azur,
Tout encor n'est que de l'ombre
Et l'avenir reste obscur;

Que fais-tu sur la bruyère?
Réponds-moi!
— Tu le sais bien,
J'attends l'aile de lumière
De la Victoire qui vient!

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.

PETIT SOLDAT...

Petit soldat, pauvre blessé,
Qui, mal guéri de ta blessure,
Vas par la ville, l'air lassé
Et la démarche pas bien sûre;
Toi qui faisais le coup de feu
Hier encore, avec « le sourire »...,
Petit soldat, arrête un peu,
Que l'on t'admire!

Tu n'as pas le « grand chic », pourtant;
Ton uniforme est très malade,
Et ton pied s'avance en boitant
Le long, le long de ta balade.
Mais nous aimons de ton œil bleu
La flamme ardente et résolue...
Petit soldat, arrête un peu
Qu'on te salue!

Es-tu de Paris? du Poitou?
De Normandie ou de Provence?
Tu peux venir de n'importe où...,
Nous te chérissons à l'avance.

Que de fois, pour « crâner » un peu.
As-tu risqué ta tête blonde!...
Petit soldat, arrête un peu
Que l'on te gronde!

Pour repousser les étrangers
Envahissant notre patrie,
Tu vis au milieu des dangers
Sans crainte... et sans forfanterie.
Tu combats pour ce triple enjeu:
Liberté, bon droit et justice...
Petit soldat, arrête un peu
Qu'on te bénisse!

Dans les revers, dans les succès,
Contre leur fureur assassine
Tu défends le vieux sol français
Où le Passé nous enracine
Tes Pères l'ont fait, vertubleu!
Et tout bon chien chasse de race...
Petit soldat, arrête un peu
Que l'on t'embrasse!

❀

Et sitôt qu'il fut embrassé
D'une paternelle accolade,
Voilà le cher petit blessé
Qui reprend sa lente balade.
Il retourne au front d'ici peu,
Nous a-t-il dit, et « ça lui tarde »...
Petit soldat, mon bon « p'tit fieu »,
Que Dieu te garde!

JACQUES NORMAND.

LE ROUGE-GORGE

Ta force égale ton courage,
O France, champion du droit;
Robuste et leste, autant qu'adroit,
Ton soixante-quinze fait rage:

Vingt Boches, que poursuit l'orage,
Assassins, voleurs par surcroît,
Sont tous vautrés, au même endroit,
Sur ton sol que leur souffle outrage.

Mais, trouant le nid d'arbrisseaux
Qui sert d'asile à ces pourceaux,
L'obus vengeur éclate et tombe;

Et, dans leur sang, et dans le soir,
Un rouge-gorge, sur leur tombe,
Gazouille, ô France, un chant d'espoir.

SILVAIN,
de la Comédie-Française.

Adressons encore nos meilleurs compliments aux distingués poètes dont les noms suivent et dont nous regrettons vivement de ne pouvoir publier les œuvres dans l'espace trop exigu dont nous disposons :

M. et Mmes Barbier, Lucien Gellis, Maurice Sans, Lefgoun, Piguet-Reymond, Jack Auterot, Michaud-Tissot, U. O. 91., Albert Guénard, Rubeil, Noëla Le Guiastrennec, Charles Barbet, H. Mégnin de Ligondès, Stellina, Pierre Haudrey, Louis Segers, Palaibriand, A. L..., Angèle Barlon-Soulier, Emmanuel, Jules Dubreuil, J.-B. Sancelli, De Combalet, Pierre du Gave, Emma Baugé, Emile Turle, L. Baudin, Gaston Courtois, Jean Rolin, Henri Dehlinger, P. Armand, Albert Brice-Caussé, M.-A. Jabouley, Honoré Paul, Fernande Tessier, Louis-Roger Maury, Pierre Leroux, J. C... cap. mit., Bernard Michel, Louis Ducla, F. Charretier, Suzanne M u y, Une Bre o ne, A. Bertrand, Paul Vanappelghem, Marie-Thérèse Crampon, Louis Dussoubs, Marcel Gueydon, Adrien Gillonin, Germaine Courtin, Henri Tuffier, Jacqueline, Marcelle Tallio, Hermance Léocady, M. Desvaux, Thony Trébor, Princesse Bruyère, Emi-feb, Emile Dernay, Roger Lagrange, France W...



Guillaume II, par Louis Raemaekers.

Le Monologue de l'Empereur

Pour M. de Max.

Un grand salon blanc et or dans le palais de Potsdam. Aux murs trois portraits : Frédéric II, l'Inoubliable Grand-Père, Guillaume II.

Au milieu de la pièce un large et haut miroir monté sur tréteaux à roulettes.

C'est le soir ; profusion de lampes électriques.

L'Empereur entre. Pas plutôt pesants que majestueux. Les cheveux sont blancs, la moustache est verte. Il est drapé dans une ample robe de chambre sang de bœuf avec de considérables broderies noires.

On aperçoit sur le seuil de la porte, restée ouverte, une silhouette de valet que Guillaume congédie d'un geste impérieux ; la porte se ferme.

L'Empereur a traversé le salon ; il s'arrête devant les trois portraits, il les contemple, puis les salue tour à tour, sans négliger sa propre effigie. Après quoi, il va s'asseoir dans un vaste fauteuil placé auprès du miroir et, à voix haute :

Seul! Je veux être seul avec moi-même, et Dieu,

Montrant les portraits.

Et ces ombres.

Penser.

Jours de sang et de feu!...

Protestant avec une véhémence subite.

J'en jure le Très-Haut, j'en atteste l'Histoire,
Je ne suis pour rien, moi, dans cette chose noire
Allemagne, je suis doux et bon, tu le sais!
Ce sont les Russes, les Anglais et les Français
Qui m'ont, en m'assaillant, contraint à me défendre.

Patelin.

Je poursuivrais encor mon rêve auguste et tendre
De paix universelle et de probe labeur
Si je n'avais soudain senti me mordre au cœur
La venimeuse dent de la triple vipère.
Elle jalousait cet empire trop prospère
Qu'admire l'univers et que le ciel bénit :
Surprendre l'aigle pacifique dans son nid,
C'était le plan depuis longtemps tramé dans l'ombre,
Et l'on choisit pour l'accomplir cette heure sombre
Où la guerre hurlait déjà tout près de nous.
L'Autriche se levant dans son juste courroux
Allait, d'un tour de main, s'annexer la Serbie
Quand, inopinément pris d'une rage impie
Et sans doute, les fous, se croyant les plus forts,
Trois grands peuples nous ont attaqués. C'est alors
Que nous dûmes violer cette pauvre Belgique
Et repousser, brusquant une attaque énergique,
Les ennemis dans l'est et l'ouest. Je suis navré
Mais innocent du sang versé.

Debout soudain dans une attitude furieuse.

Ce n'est pas vrai!

Se regardant au miroir.

L'habitude!... Il me faut mentir même à moi-même!
Car je suis seul devant toi seul, fantôme blême,
Qui lis avec mes yeux dans mes yeux.

Avec abandon.

J'ai besoin
D'être une fois sincère! Ecoute et sois témoin.

Il se rassied, les coudes aux genoux, le menton dans les mains.

C'est moi qui l'ai voulu, ce drame, et qui le signe!
J'en suis l'illustre auteur, j'en suis l'acteur insigne,
Je l'ai voulu, je l'ai médité, je l'écris,
Et ce sont les échos de ma voix, tous ces cris
De haine et de douleur, et c'est ma main hardie
Qui l'alluma, cet inextinguible incendie!
Ah! Néron ne brûla que Rome : l'univers,
Moi! J'ai bouleversé les terres et les mers,
Coulé, saccagé par milliers vaisseaux et villes,
Dans leurs pleurs, dans leur sang noyé les foules viles;
A varier leurs maux sans cesse évertué,
J'ai tué, j'ai tué, j'ai tué, j'ai tué!...

S'exaltant.

Quel massacreur jamais cita-t-on qui me vaille?
Je suis l'Unique, au moins! Comme Dieu je travaille
Dans le chaos, mais il créa : moi, j'ai détruit.
J'ai corrigé son œuvre et jeté de la nuit
Sur sa vieille aube, afin qu'un jour nouveau commence,
Mon jour, le jour sacré de l'Allemagne immense,
Et j'organise les débris du monde ancien
Selon le pur et dur et sûr mode prussien.
Quel rêve! L'Allemagne, invincible, sublime,
Triomphe et je m'assieds sur sa fumante cime
Vers quoi montent l'encens et les vœux des humains,
J'ai la couronne au front, je tiens dans mes deux mains
Sceptre et glaive que tour à tour bien haut j'élève
Pour qu'on m'adore et qu'on me craigne... *Quel rêve!*
Et c'est mon destin!

Il se relève, prend la pose légendaire de Napoléon ; la main gauche au dos, la droite à la poitrine, tout en s'admirant dans le miroir ; peu à peu un mauvais sourire se dessine sur ses lèvres, il apostrophe de nouveau son reflet tout en se croisant les bras dans une attitude emphatique où la crainte se dissimule mal.

Quoi donc? en douterais-tu?
Eh quoi! ma gloire, mon génie et ma vertu
Ne sont-ils pas les sûrs garants de ma victoire?
Mon geste étudié te semble dérisoire,
Impudent! Tu prétends que je rêve en effet,
Que bientôt, succombant au poids de mon forfait,
Je vais me réveiller dans l'horreur sans pareille
Du châtiment...

Ses bras se dénouent, une expression d'épouvante crispe ses traits, il se laisse retomber sur un fauteuil et, le buste penché, la tête basse, il regarde devant soi avec accablement.

Je crois que déjà je m'éveille...

Se cachant des deux mains les yeux.

Ces bataillons, ces innombrables bataillons
De cadavres, vêtus de tragiques haillons,
Qui marchent sur moi!... Dieu! toutes ces mains [coupées!
Ces pâles mains d'enfants, de femmes, agrippées
A mon trône qui tremble et geint sous leurs doigts [morts!...

Défendant son cou et sa bouche.

Epouvante!... ces doigts froids rampent sur mon [corps,
Me prennent à la gorge et me ferment la bouche!...

Il étouffe.

Ha !...

Silence. Brusquement, toutes les lampes électriques s'éteignent et, lumineuse dans l'ombre, apparaît une femme drapée des trois couleurs du drapeau belge et coiffée d'une couronne murale ; elle tient un parchemin à demi déchiré qu'elle met sous les yeux de l'Empereur.

Que me veux-tu, toi, femme au regard farouche?
Viens-tu me réclamer le prix du sang des tiens ?
Qu'est-ce que ce chiffon de papier que tu tiens ?

Il se penche, lit et se redresse en haussant les épaules.

Encor ce vieux hochet diplomatique ! Cette
Charte des libertés belges est désuète,
Je l'ai détruite à coups de sabre et de canon,
Madame, le deux août de l'an dernier.

Du doigt l'Apparition l'invite à regarder le parchemin à l'endroit où s'arrête la déchirure ; l'Empereur sourit.

Mon nom,
Mon paraphe, mon sceau, mes armes, c'est en règle..
Et voyez ! le hasard s'inclina devant l'Aigle
Sainte, il ne voulut pas lui faire cet affront
De la déchirer...

D'un mouvement lent et ferme, l'Apparition achève de partager en deux morceaux le parchemin, qui geint lugubrement (1).

Ah ! j'ai senti sur mon front
Passer comme le souffle affreux d'un dernier râle !
Quelle âme surhumaine en ce moment s'exhale ?
Quel glorieux essor s'est tout à coup brisé ?
Qui de fort va faiblir ? Qui ?...

Se jetant les poings levés sur l'Apparition.

L'as-tu donc osé,
Spectre vindicatif, le geste sacrilège !

L'Apparition s'évanouit, les lampes se rallument.

Personne... Je suis seul... La porte est fermée... Ai-je
Été le jouet d'un songe !

Frémissant.

Non ! Je l'entends
Encor vibrer en moi, ce glas de fin des temps !
Quelqu'un, en ce moment, quelqu'un d'immense expire
Le Fort entre les forts...

Il se tait pour écouter, puis, dans un souffle.

J'entends crouler l'Empire !

Levant au-dessus de sa tête et tordant ses mains tout en regardant vers en bas.

A moi, mon vieux bon dieu allemand ! Au secours,
Démon puissant par qui sera la fin des jours

Il attend une réponse qui ne vient pas ; frappant du pied avec rage.

Dieu sourd, je te maudis ! Très-Bas, je te renie !

Il s'agenouille le regard au plafond.

Abaisse jusqu'à moi ta clémence infinie,
Jésus ! C'est en toi seul désormais que je crois !
Je t'implore, Très-Bon, par les clous de ta croix,
Par ton suaire, par les larmes de ta mère !

Il se relève et recule en chancelant jusqu'à son fauteuil au bras duquel il s'appuie.

Il me réprouve, il me repousse avec colère
Et de sa droite, en un lointain mystérieux,
Me montre Reims, Soissons, Louvain, d'où monte aux
Comme un appel à sa justice, la fumée... [cieux,

A partir de cet instant, l'attitude de l'Empereur trahit une fatigue qui jusqu'à la fin ira en s'accentuant. — Il se dirige, d'un pas qui hésite, vers les portraits.

Conseillez-moi ! Sauvez mon peuple et mon armée !
Venez défendre votre héritage en péril !

A Frédéric II.

Frédéric Deux ! Toi Deux avant moi ! Toi, subtil
Et rude jouteur ! Parle !

A Guillaume Ier.

Et toi, l'Inoubliable !
Grand-Père ! Que faut-il faire ? — Parlez !

Un temps ; il considère anxieusement les deux images, puis, avec brusquerie :

Au diable !
Choses inertes ! Vieux tableaux ! Passé ! Néant !

A Frédéric II.

Je voudrais bien t'y voir, triomphateur, géant
Prétendu, vieux renard aux sauts de loup ! La ruse
Et la brutalité dont l'histoire t'accuse
Du gouffre où je descends ne te sauveraient pas ;
Or je t'ai choisi pour maître, — tu me trompas.

A Guillaume Ier.

Quant à toi, qu'avec tant de révérence on nomme,
Etais-tu plus qu'un mannequin aux mains d'un homme?

Pensivement.

Cet homme de fer dont j'étais jaloux, que j'ai
Sans raison, sans pitié, sans vergogne outragé,
Lui, le bienfaiteur, lui, le rempart de ma race !..
Sa gloire, aussi, tenait au soleil trop de place
Et je n'ai pas voulu, docile à sa leçon,
Auprès de cet aïeul être un petit garçon..
Ce jeune homme, comme il disait, c'était le maître.
La maison était à moi, je l'ai fait connaître
En chassant le gardien du seuil. Il me gênait.
Je ne régnais que par sa grâce : il gouvernait,
Défendant contre moi l'œuvre de fourberie
Fragile qu'il avait patiemment mûrie.
« Laissez, me disait-il, l'univers en repos ! »
Menteur passé Mentor, ce morose héros
Avait de la prudence à défaut de scrupule...
Réaliste, il trouvait ma pose ridicule,
Il traitait mes discours de fatras, et je crois
L'entendre, maintenant, me dire à pleine voix,
Dans sa moustache énorme et son énorme rire,
En me toisant de haut : « Tirez-vous de là, Sire ! »

Il se redresse en cherchant de la main la garde de son épée, absente ; velléité suprême d'orgueil, découragée vite.

Ton glaive est ébréché, mon triste Lohengrin !
Caisse vide. Vas-tu monnayer l'Or du Rhin ?

Désespérément.

Ah ! te tirer de cette aventure insensée !...

Geste d'extrême lassitude.

Es-tu dans le secret de ta propre pensée ?
Tu prétends que tu l'as voulu, ce jour fatal...
Hélas ! que n'as-tu pas voulu ? Grand général,
Grand politique, grand orateur, grand poète,
Grand musicien... tu veux réunir sur ta tête
Tous les lauriers : qu'auras-tu fait en somme ? Rien.
Homme de chic, César de tréteaux, comédien
Médiocre, chanteur sans talent, poétastre !
Répète-toi que c'est ton œuvre, ce désastre,
Dans le vertige affreux du mal que tu commets
Rêve au bûcher d'Hercule — et demeure à jamais
Pour l'histoire infaillible et l'implacable foule
L'homme au bras trop court, l'homme à l'oreille qui
[coule,
Pitoyable et puant rebut d'humanité,
Un nain, un rien, Sa Majesté la Vanité !

Morne.

Si l'on savait, au fond, combien je me méprise !

Il se détourne de son portrait et lentement va de long en large ; ses épaules fléchissent, on sent croître sa lassitude. — Avec une tristesse infinie.

Quoi que l'histoire en pense et que la foule en dise,
Pourtant, et bien que par moi-même condamné
Je souscrive à l'arrêt dur qui m'est destiné,
Non ! ceci ne fut pas seulement mon caprice :
J'ai l'Allemagne tout entière pour complice !
Que pèse donc sur elle aussi le désaveu
Des siècles, puisque toute elle a voulu mon vœu,
Toute à ma voix, frémi dans sa masse compacte,
Librement pensé ma pensée, agi mon acte !
Lasse d'un sol avare et d'un ciel lourd et froid,
Avide de vivre et de jouir, à l'étroit
Entre des bornes qui, n'étant plus à sa taille,
La paralysaient dans leur quadruple tenaille,
Vers l'ouest et vers le sud elle tournait ses yeux,
Depuis longtemps, vers ces paradis radieux
De lumière, de fleurs, d'harmonie et de joie,
Elle les convoitait comme une riche proie
A conquérir sur de débiles ennemis...
En vérité, j'ai moins ordonné que permis
L'irrésistible élan, la ruée unanime
Qui visait aux sommets — et qui verse à l'abîme.
Eh ! pour ma part sans doute aussi, je l'ai voulu,
Ce malheur !... Je voyais dans mon peuple l'élu,
Le suprême, Israël nouveau d'une autre Terre
Promise ! Sur un monde humblement tributaire
De nos doctes travaux, de notre grave esprit,
N'était-il juste, enfin, que l'Allemagne prît
L'effectif ascendant et la suprématie ?
Et je rangeais d'avance, impérial Messie
Epris de leur bonheur à tous, sincèrement,
Les peuples nivelés sous le joug allemand.
Je croyais, je rêvais... Effroyable surprise !
Ton épée, Allemagne, entre mes mains se brise
Et je tombe...

Le hasard de sa promenade le ramène au miroir, il se regarde encore et s'assied les yeux à demi clos, comme s'il allait succomber au sommeil.

Comment cela finira-t-il ?
L'exécution ? La détention ? L'exil ?
Au moins ne compte pas sur la mort militaire !
En France on guillotine, on pend en Angleterre
L'assassin pris les mains dans le sang, et déjà,
De loin, l'Anglais selon son aune te jaugea :
Il t'offre les plaisirs du bal patibulaire.
D'autres préfèrent le silence cellulaire,
Cette mort lente, solitaire et sans merci.

Il réprime un frisson.

Tu trembles ?... Bénis donc ta bonne étoile si,
Tes juges consentant à commuer ta peine,
Tu te vois reléguer dans quelque île lointaine —
Pas celle dont le nom flatterait ton orgueil :
Sainte-Hélène ? Non pas ! Le glorieux écueil
Restera consacré par un plus grand naufrage.
Ils sauront te trouver quelque modeste plage,
A ta mesure.

Il grince des dents et, faisant tourner le miroir sur ses roulettes, le repousse avec violence.

Mais tu peux devancer leur
Verdict, choisir ta mort sans attendre...

Il frissonne de nouveau.

As-tu peur ?

Avec un geste évasif.

Je suis las... D'un sommeil qui jamais ne s'achève
Dormir, oh ! je voudrais dormir, dormir sans rêve !

Ses yeux se ferment, sa tête se penche, il s'endort ; mais son sommeil est troublé ; d'une voix étrangement rauque il prononce, tout en dormant, ces mots :

Vaincu ! Déchu ! Tu mourras fou !

Il se réveille en sursaut, hagard, cherchant autour de lui.

Qui parle ? d'où
Vient cela ?

Dans une agitation convulsive il fait effort pour se lever, mais il s'écroule sur son fauteuil et glisse en murmurant :

Haï, seul, honni, tu mourras fou.

CHARLES MORICE.

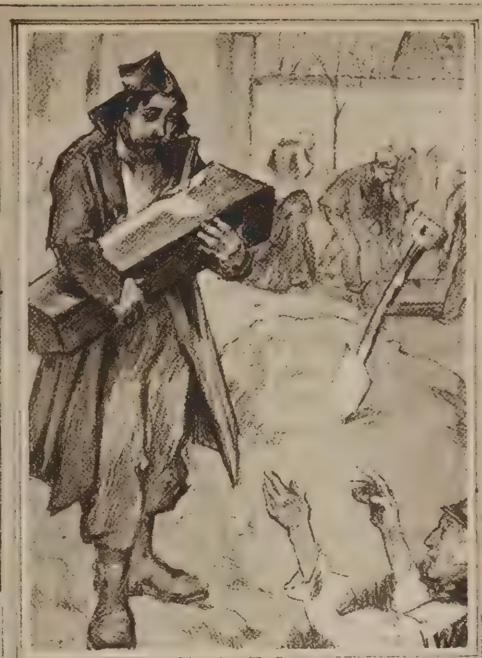
(1) Grincement d'archet dans la coulisse.



NÉCESSITÉ FAIT LOI. — L'honneur ou la vie...



RAEMAEKERS



FRANCS-TIREURS ? — C'est ma petite Toinette qu'on a fusillée comme franc-tireur !

Paris manifeste en ce moment son admiration et sa sympathie au célèbre peintre hollandais Louis Raemaekers qui n'a cessé de soutenir notre cause. Nous reproduisons quelques-uns de ses dessins, dont la brûlante ironie a flétri, comme un fer rouge, les tortionnaires de la Belgique. Et nous y joignons, à titre de commentaire, une page de notre érudit confrère du Rappel, *J. Grand-Carteret, l'un des promoteurs de ces belles manifestations de patriotisme et d'art :*

Il faut qu'ils soient connus de nous tous ces noms de Hollandais qui travaillent avec un si bel enthousiasme pour la cause du droit et de l'indépendance des petits peuples, et qui crient si haut leur sympathie, leur admiration pour la grandeur morale de la Belgique et pour la France des Droits de l'Homme, car ce que tant de gens ignorent chez nous et ce que l'on ne saurait donc trop répéter,



LE RÉVEIL. — « Je rêvais si délicieusement que tout cela n'était pas arrivé ! »

c'est que partout, en Amérique comme en Europe, les esprits éclairés, les savants, les partisans de la grande Révolution humaine de 1789, donc les peuples, sont pour nous.

Je n'en veux pour preuve que ce que m'écrivait, il y a quelque temps, l'homme que la Révolution française eût acclamé citoyen français, Louis Raemaekers, qui, on le verra, manie notre langue comme si elle était sienne :

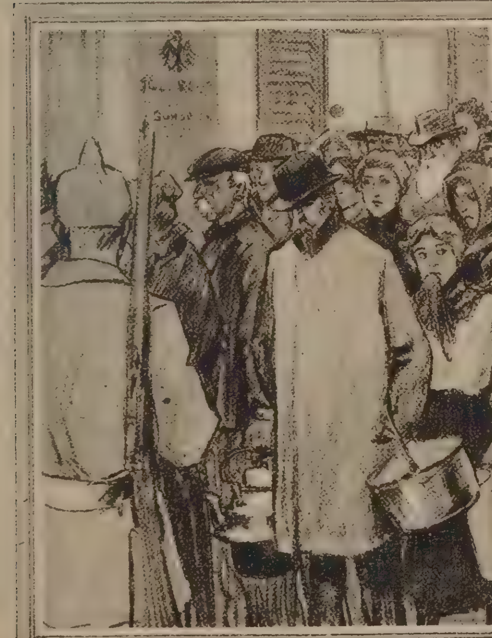
« Depuis la publication de mes dessins, le nombre des abonnés du *Telegraaf*, déjà considérable, a augmenté énormément.

» Cette opposition au silence, qu'on nous avait dicté d'en haut, prouve bien que la Hollande, dans sa plus grande partie, est plutôt francophile.

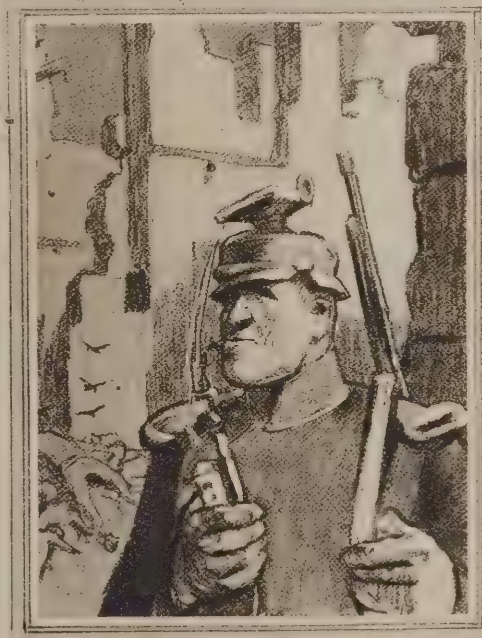
» Ce qui ne veut pas dire qu'une partie très puissante, surtout dans le commerce, dans l'aristocratie, parmi les hauts fonctionnaires, et dans quelques groupes politiques, ne montre, plus ou moins ouvertement, des sentiments *contraires*.

» J'ai même à subir, de leur part, pour mes dessins, une campagne féroce, et ils usent de toute leur influence, de toutes espèces de calomnies, pour me faire jeter en prison.

» Ils écument de rage, parce qu'ils voient bien que j'ai émancipé, pour de bon, l'âme du peuple, alors qu'au début de la guerre, ils avaient su intimider la population et la maintenir dans son sentiment de crainte.



PROSPÉRITÉ DES FLANDRES
480 Millions d'impôt de guerre... et soupe gratuite



SATISFACTION. — L'ordre règne à Dinant !

» Aujourd'hui ils sont convaincus de l'impossibilité de recommencer leur petit jeu.

» Quant à moi, je n'arrêterai pas ma campagne, quoi qu'ils fassent. »



Et, en effet, Raemaekers ne fait que continuer sa courageuse campagne, ajoutant, chaque jour, quelque page nouvelle à sa collection de dramatiques estampes qui constitue déjà le dossier graphique le plus saisissant contre les hauts faits de la *Kultur;* ici, stigmatisant les horreurs de l'invasion en Belgique en des pages saisissantes — tel *L'Ordre règne à Louvain* — là, mettant magnifiquement en relief le martyre des cathédrales, des Notre-Dame au cœur saignant, de toutes les pauvres Vierges de pierre si cruellement éprouvées, partout clouant au pilori de l'Histoire le Père, le Fils et ce Saint-Esprit prussien qui a nom Hindenburg, sans oublier von Tirpitz.

Ah! comme il apparaît affaissé, rabougri, écroulé sous les traits de son crayon vengeur, ce Kaiser jadis superbe!



La Guerre au XXe siècle.



N'est-ce pas que je sais me faire aimer ?

Ah! comme il a saisi pour l'éternité la figure glabre et caricaturale de ce Kronprinz d'opérette que les Anglais appellent si justement le *Clown Prinz,* quand ils ne le rabaissent pas au rang de *Half-Cron Prinz,* « prince de demi-couronne »!

Eh bien! cet homme, ce penseur au crayon puissant, il s'agit de lui témoigner notre sympathie d'une façon qui puisse montrer que la France n'a point cessé d'être le pays par excellence de la Culture européenne.

A ce Hollandais, Français de cœur, les artistes et les écrivains, les penseurs du crayon et de la plume, veulent offrir leur hommage. Ils veulent témoigner leur estime et leur respect à tous ces courageux artistes neutres qui, sur tous les points du globe, en Suisse, en Espagne, au Portugal, en Grèce, aux Etats-Unis, dans l'Amérique du Sud, montrent chaque jour à l'Europe attentive que la neutralité n'est point la veulerie et que la conscience humaine sait, quand il le faut, parler chez les neutres comme chez les belligérants.

Honneur à Louis Raemaekers!

J. GRAND-CARTERET.

Ce N° contient une Pièce de Théâtre, *La Forêt Sacrée*, par René FAUCHOIS.

LES·ANNALES



UN POILU, par JONAS

27 Février 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

Broderie Suisse

Robe d'enfant brodée N° 7133 — La robe entière se compose de... Disponible dans les couleurs suivantes... Prix de la robe complète pour jeunes filles... pour petites filles... franco de port et de droits — Schweizer & Co, Lucerne, Suisse

blanc ciel et blanc

directement de la Suisse franco de port et de droits d'entrée à domicile.

Demandez aujourd'hui-même notre collection contenant 70 figurines nouvelles avec échantillons brodés, représentant d'une façon très exacte l'exécution merveilleuse de nos broderies renommées, ainsi que nos catalogues de broderies pour linge, de cols et mouchoirs avec véritable broderie suisse.

Cette collection est envoyée franco contre remise d'un timbre-poste de 25 cts.

Le choix comprend des blouses et des robes pour dames, fillettes et enfants sur Batiste, Voile, Crêpe, Organdie, Toile, etc. et sur soieries nouveautés depuis frs. 3. 90. Nos broderies n'étant pas coupées peuvent être confectionnées facilement sur tous les patrons.

En même temps nous offrons notre collection des dernières nouveautés en étoffes de soie pour robes et blouses : Taffetas, Crêpes, Charmeuse, Gabardine, Eolienne, Voile, Cotelé, etc., Batiste suisse 120 cm de large depuis frs. 1,50 le mètre. Très grand choix surtout en noir, demi-deuil ainsi qu'en blanc et couleur.

Cette collection est également envoyée franco contre remise d'un timbre-poste de 25 cts.

Unis — Imprimés — Ecossais — Rayés

Taffetas, Crêpes, Charmeuse, Gabardine, Eolienne, Faille, Cotelé, Voile, etc.

Schweizer & Co. Lucerne, 91 (Suisse)

Maison suisse — Marchandises suisses

Les talons en cuir s'usent trop vite, ainsi que les talons en mauvais caoutchouc. Désirez-vous un talon garanti à l'usage, le plus durable, le plus économique, et le plus doux à la marche ? Exigez alors un talon tournant caoutchouc, portant le nom

WOOD-MILNE

SPÉCIAL

SE MÉFIER DES IMITATIONS

HOMMES : 1'50 — DAMES : 1'25 LA PAIRE

Si vous ne pouvez pas vous procurer ces talons chez votre fournisseur habituel adressez-vous : Rayon n° 36. — **H. E. SKEPPER,** 103, Avenue Parmentier, PARIS.

Joindre mandat ou timbres et donner le tracé de votre talon pour indiquer la grandeur.

PHOSPHATINE FALIÈRES

PHOSPHATINE FALIÈRES

Aliment rationnel inimitable.

Associé au lait, plaît par son goût exquis. — Nécessaire aux enfants. Convient aux estomacs délicats.

Bien exiger la marque **PHOSPHATINE FALIÈRES**

Se méfier des copies que son succès a fait naître

VARICES-PHLÉBITE

Les *Varices* sont des dilatations veineuses qui occasionnent de la pesanteur, de l'engourdissement et de la douleur. Leur rupture engendre les ulcères variqueux qui sont difficilement guérissables. Mal placées, elles constituent soit les *Varicocèles*, soit les *Hémorroïdes*, deux très désagréables infirmités. La *Phlébite* est une redoutable inflammation des veines qui peut se compliquer d'embolie mortelle et qui, dans les cas moins graves, amène des douleurs et de l'impotence. Fort heureusement **l'Elixir de VIRGINIE NYRDAHL** prévient et guérit radicalement ces affections par son action sur le système veineux. *Envoi gratuit et franco de la brochure explicative en écrivant : Produits NYRDAHL, 20, r. de La Rochefoucauld, Paris.*

Le produit authentique dénommé Elixir de Virginie porte toujours la signature de garantie Nyrdahl. — **Vente toutes pharmacies.**

ASCOLEINE RIVIER

le Comprimé est un véritable BONBON et l'HUILE est sans goût désagréable.



1 Cuillerée à café ou 5 Comprimés = ÉQUIVALENT à ½ LITRE d'HUILE DE FOIE DE MORUE la remplace donc avantageusement dans tous les cas

Ma Meilleure Pêche!

— TOUTES PHARMACIES . *GROS* : F. MOUSSAUD et H. RIVIER. 26-28. R. St CLAUDE : *PARIS* —

TEINTURES, NETTOYAGES

APPRÊTS — DÉTACHAGES

sur Vêtements, Lingerie

Ameublements

PAUL PIOT, 17, Rue du 4-Sept., PARIS

DEUIL

TRAVAUX SOIGNÉS

ANÉMIE, MALADIE DES OS, TUBERCULOSE

à tous degrés, *Débilité générale, Enfants faibles, Personnes délicates, Convalescents,* guéris par la

SOLUTION de BIPHOSPHATE de CHAUX

des **FRÈRES MARISTES**

36 ans de succès. Exiger signatures *L. ARSAC* et *Fr. CHRYSOGONE.* Lit. 4'50 ; 1/2 lit. 2'50. Not. grat. ARSAC, ph. MONTELIMAR.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr | 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : Adolphe BRISSON

N° 1705 — 27 FÉVRIER 1916

EDITION·DE·LUXE — UN·AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE .... 22 fr | 11 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS





DANS LE CAMP RETRANCHÉ DE SALONIQUE. 1. Caisses d'avions transformées en guitounes. 2. Abri construit avec des caissettes.

L'INGÉNIOSITÉ DU SOLDAT

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

SUR LES NEUTRES

16 février 1916.

La vie est faite, mon cher ami, des rencontres les plus singulières et des rapprochements les plus imprévus. J'avais à peine fermé les *Philippiques,* dont l'actualité m'avait si vivement saisi, qu'un hasard mettait sous mes yeux une curieuse et forte brochure, où je retrouvais les idées de Démosthène appliquées à la guerre qui épuise l'Europe dans un tragique déchirement. Sous le titre d'*Amende honorable,* elle exprime les sentiments d'un neutre, d'abord favorable aux puissances du Centre, puis acquis, et définitivement, à la cause des Alliés.

C'est de Don Francisco Martin Melgar qu'il s'agit. Le personnage n'est pas quelconque. Après avoir été pendant vingt ans secrétaire de Don Carlos, il fut l'éducateur et le conseiller préféré de son fils, Don Jaime. La guerre le surprit au château de Frohsdorf. Il ne dissimule pas que, catholique et royaliste, il commença par désirer le châtiment de la France, à ses yeux persécutrice et sectaire. Il avait confiance dans le caractère chevaleresque de l'empereur Guillaume! A peine arrivé à Vienne, il dut en rabattre. Il connut un document qui, du premier coup, lui ouvrit les yeux. C'était la lettre où le kaiser, trop digne élève de Clausewitz, annonçait à l'empereur d'Autriche le parti qu'il avait pris de poursuivre contre la France, sans ménagement et sans pitié, une guerre de terreur et d'extermination, afin de la soumettre plus vite. Depuis, il ne se passa pas un jour qui n'apportât à Don Francisco Melgar une preuve de la perfidie et de la cruauté de l'empereur d'Allemagne. Le gentilhomme espagnol, déçu, irrité, révolté dans la noble générosité de son cœur, comprit le but secret de celui qui s'était autrefois proclamé l'ami de Luther. Il fit amende honorable. Lisez et répandez sa brochure. Destinée aux catholiques espagnols, et plus spécialement aux carlistes, dont Francisco Melgar a toujours défendu la cause, elle ne laisse debout aucun des sophismes politiques ou religieux que la propagande allemande prodigue, avec son or corrupteur, de l'autre côté des Pyrénées. Je comprends que le Comité catholique de propagande française à l'étranger lui ait donné son adhésion et qu'elle ait recueilli l'*imprimatur* de l'archevêque de Paris.

Il est un passage qui, entre tant d'autres, m'a frappé, parce qu'il m'a rappelé l'argument fondamental des *Philippiques.* Je ne compare certes pas, quelque talent qu'il ait, Don Francisco Melgar à Démosthène. Il en serait, tout le premier, fortement étonné. Mais l'écrivain espagnol donne de sa confiance absolue dans la victoire des Alliés la raison même que l'orateur d'Athènes donnait au peuple grec pour entretenir son patriotisme et pour exalter son courage. Ce qui aurait perdu Philippe, *si les Grecs l'avaient voulu,* est précisément ce qui perdra Guillaume, *parce que les Alliés l'ont voulu.*

La *machine allemande,* comme l'appelle Don Francisco Melgar, est privée de quelques-uns de ses éléments les plus importants. Si elle avait dû réussir, elle aurait réussi déjà contre des adversaires que sa formidable organisation prenait au dépourvu. Aujourd'hui, les conditions de la lutte sont changées. De jour en jour, d'effort en effort, de progrès en progrès, l'équilibre se rompt au profit des puissances du Droit. Et Don Francisco Melgar exprime là-dessus une idée qui m'est chère. Selon lui, les batailles de la Marne et de l'Yser ont *virtuellement* terminé la guerre, c'est-à-dire que, sans fixer la date de sa fin, elles en ont préparé et imposé le résultat. « C'est là que Goliath est tombé. Malheureusement, il est tombé en territoire français, et il faudra encore des efforts surhumains pour remuer un cadavre si lourd et recouvert de tant de tonnes de fer. Mais on y parviendra. L'essentiel est qu'il soit mort. » C'est trop de dire que Goliath est mort. Mais il est blessé à mort. L'écrivain espagnol fait, à cet égard, un rapprochement curieux. Il rappelle qu'après la bataille des Champs catalauniques, Attila, repoussé de Compiègne jusqu'au-delà de Soissons, s'arrêta pendant de longs mois derrière ses chars de guerre. Guillaume, après la Marne, a subi le même recul. Il est arrêté. Son sort sera le même que celui d'Attila, auquel il a eu le cynisme de se comparer.

Je serais surpris si la brochure de Don Francisco Melgar ne produisait pas un grand effet en Espagne. Nous y avons beaucoup d'amis. Mais l'Allemagne déploie, dans toute la péninsule, une grande activité. Elle y exploite les haines, les préventions, les préjugés et les intérêts avec une ingéniosité perfide qui ne recule devant aucun moyen. Même elle exagère, et c'est ce qui la perdra. Le peuple espagnol est loyal. On ne le trompe ni longtemps ni en vain. Quand il saura toute la vérité, que nous ne nous sommes pas assez occupés de lui apprendre, sa droiture se révoltera. J'ai pu savoir, dans un récent voyage, comment le prince de Bülow avait fini par exaspérer le peuple italien, qu'il voulait corrompre. Les émissaires allemands, en Espagne, dépassent la mesure. Ils préparent leur propre châtiment.

La vérité a toujours son heure. Je ne reproche pas à votre jeune impatience de vouloir la hâter. J'ai aimé votre belle indignation contre la Grèce lorsque, sourde à l'appel de son grand homme d'Etat, elle se déroba au traité qui la liait à la Serbie. Vous avez la générosité et les sévérités de votre âge. Le monde est moins généreux. Il pèse, il réfléchit, il compare, il attend. Peu de nations ont connu les élans désintéressés de la France. Elle a toujours été chevaleresque, ce qui l'a conduite souvent à être dupe. D'autres ont l'esprit plus pratique et plus lent. Ne les jugez pas trop sévèrement, si elles ne courent pas d'un bond vers l'idéal, et si elles font entrer en compte leurs intérêts. Le peuple anglais a mis plus de temps que son gouvernement, dont l'action en fut retardée, à comprendre que son existence est en jeu.

Faut-il s'étonner que d'autres nations, tenues, jusqu'ici, hors du conflit, hésitent à s'y jeter? Ayez pour certain, cependant, qu'elles y viendront. La Roumanie y viendra. Il serait injuste de lui montrer trop de rigueur. Les influences dynastiques y sont plus puissantes qu'en Grèce. Elles étaient acquises à l'Allemagne, malgré les rapports qu'une élite de penseurs, de savants et d'hommes politiques entretenait avec nous. Ce n'est pas tout à fait de la faute de la Roumanie si son heure n'a pas sonné plus tôt. La diplomatie des Alliés a manqué plus d'une occasion. Il en est, heureusement, qui peuvent se retrouver. Les sentiments et les vœux de la Roumanie sont du côté de la France. Elle nous a rendu plus d'un service. J'ai, pour ma part, la conviction profonde qu'elle fera davantage. Et je veux, puisque je sens encore la discrétion de votre timidité, vous épargner l'embarras d'une question. J'y réponds avant que vous ne me la posiez. Oui, j'ai des raisons de croire à l'intervention roumaine. Ces raisons sont fortes. A moins d'un bouleversement intérieur, dont personne ne pourrait mesurer les risques, elles prévaudront. Elles m'ont été dites d'un ton qui m'a frappé. Si elles ne procèdent pas toutes de la seule générosité, je ne songe pas à m'en plaindre. L'intérêt est un maître souvent plus impérieux que la vertu.

L'action de la Roumanie peut être importante. A ce titre, je la désire. Mais je ne veux pas vous laisser croire qu'elle soit indispensable. Et il ne faut ni le laisser croire ni le laisser dire à personne. Les Alliés doivent surtout compter sur eux et faire la guerre, c'est-à-dire la préparer, la coordonner et la poursuivre, comme si, jusqu'au bout, aucun concours nouveau ne pouvait venir à leur aide.

Il fut un temps où l'on parlait beaucoup trop des neutres, parmi lesquels la Bulgarie..., qui alors! et la Grèce..., qui depuis! On en parlait partout. Les tranchées en étaient pleines. Et je me souviens que le brave général Serret, mort en héros, s'inquiétait de ces plans que chacun faisait, de ces conversations, de ces questions, de ces préoccupations. Il s'en ouvrait à moi, qui n'y pouvais rien, avec cette franchise et cette vivacité qui donnaient à sa physionomie tant d'attrait. Il redoutait que trop de déception suivît trop de confiance. Il croyait au succès des Alliés par leurs propres ressources et par leurs propres efforts. Certes, il ne dédaignait pas les concours éventuels, mais il les envisageait comme une surprise heureuse sans les faire entrer comme une nécessité en ligne de compte.

Ce général, passionné pour son métier, était un lettré délicat. Il y a quelques mois, Edmond Rostand, curieux de savoir, l'interrogeait, en Alsace, sur ce qui se passait dans les secteurs voisins du sien. Serret, regardant le poète avec un fin sourire, lui répondit :

Mais je chante pour mon vallon, en souhaitant
Que dans chaque vallon un coq en fasse autant.

L'auteur de *Chantecler* fut surpris et ravi. Et je crois bien que cette fois, la seule, à coup sûr, il ne trouva pas de réplique.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil

Les Lettres de la Cousine

Les Paladins de l'Arrière

Ma chère cousine,

Aimez-vous beaucoup cette sorte de courage qui consiste, du fond d'un fauteuil, bien à l'abri des coups, à traiter les hommes dont on ne sait rien d' « Embusqué »?

C'est une manie qui sévit en ce moment à Paris, et ce qu'il y a d'admirable, c'est que les plus violents de ces insulteurs, sont justement des embusqués eux-mêmes, car sinon, voudriez-vous m'expliquer comment ils ne se trouvent pas au front?... J'ai remarqué bien souvent que certains hommes ayant échappé au service par leur âge, leur fonction, ou des infirmités cachées, se donnaient des brevets de patriotisme à bon compte, en traitant de haut en bas, soit des confrères restés au bercail comme eux, soit de braves garçons en congé, pleins de courage et de joie, venus se retremper six jours dans la grande ville... Ces matamores en chambre, cependant qu'ils jouissent de toutes leurs aises, deviennent d'une intransigeance dont on a quelque raison de s'étonner. Ils ont l'apostrophe virulente qui convient étrangement à ces héros aux pieds nickelés. Qu'ils montent en métro, qu'ils aillent au théâtre, qu'ils entrent au restaurant, tout de suite, les voilà agressifs. Pour un rien, ils se mettraient une affaire sur les bras; le rassemblement des badauds n'est pas pour leur déplaire, ils y trouvent l'occasion de lancer quelques périodes enflammées... En vérité, on croirait qu'ils ont reçu du Ciel la mission providentielle de purger la terre de toute l'espèce des « Embusqués ». Et le soir, en rentrant chez lui, le foudre de guerre raconte ses prouesses, et ne laisse ignorer ni sa qualité d'âme, ni la bassesse de ses contemporains.

« C'est à ne plus sortir, ma parole, dit-il, la bouche crispée d'indignation... On ne peut faire un pas dans Paris sans rencontrer quelque embusqué... Cela est une abomination... Le croiriez-vous, monsieur, ce matin, je prends le métro, et que vois-je! prélassé sur une banquette?... un beau gars, bien solide, bien râblé, lisant tranquillement son journal... Une dame entre, il la laisse debout..., mon sang ne fait qu'un tour..., je lui souffle sous le nez : « Hé! monsieur l'embusqué, qu'attendez-vous pour aller offrir votre place à madame?... » Pensez-vous que ce goujat se soit levé?... Il a continué la lecture de son feuilleton, je lui ai fait sauter le journal avec une canne. Et là-dessus, les uns ont pris parti pour le drôle, les autres pour votre serviteur... Mais je ne regrette rien. Il faut avoir le courage de son opinion et donner des leçons à ces gens qui se disent soldats et refusent de se battre pour leur pays. »

Dans ses ivresses patriotiques, le paladin de l'arrière oublie seulement deux choses : la première, c'est que lui-même, ne se trouve ni sous les crapouillots, ni sous les obus; la deuxième, c'est qu'il insulta gratuitement une victime de la guerre, un glorieux mutilé, malhabile encore dans le maniement d'une jambe artificielle.

Les femmes, quelquefois se mettent de la partie, bien entendu, certaines femmes mal élevées et futiles... Elles s'imaginent faire preuve d'un patriotisme commode, en montrant de la férocité contre les convalescents, contre les permissionnaires, contre tous les hommes possédant encore quelque jeunesse que le hasard met sur leur passage. Et à l'aveuglette, sans rien savoir, avec une rare vulgarité, elles jettent dans la conversation, de façon à être entendues à la cantonade, des mots cinglants : « A la bonne heure, en voilà un qui ne cassera rien..., si on compte sur lui pour reprendre Strasbourg!... Ou bien : « Envoyez donc vos garçons se faire massacrer la figure aux tranchées, pour voir des lâches se galvauder tranquillement à Paris. »

Jamais, je n'oublierai le visage pâle, l'expression de colère douloureuse d'un sergent demandant, les dents serrées, à la créature qui l'avait interpellé : « C'est pour moi, madame, que vous prononcez ces paroles-là?... »

Et la méchante femme reprit : « C'est pour ceux qui veulent entendre... » Sans ajouter un mot, d'un geste à bouleverser le cœur, le sergent prit, de sa main gauche, la manche droite vaste et pendante de sa capote, et l'on vit qu'elle était vide... L'embusqué n'avait plus qu'un bras. L'autre gisait sur le champ de bataille.

Des embusqués, certes, il en reste, et jamais on ne revisera assez leur camp; on m'a conté que certains de ces réformés, ayant échappé au service, — on se demande par quels sortilèges — se promènent, depuis le commencement de la guerre, le chapeau sur l'oreille, et gagnent même de l'argent à exercer toutes sortes de métiers qui n'ont rien de guerrier... Ce sont heureusement des exceptions, devenues de plus en plus rares depuis que le général Gallieni, par une série de mesures sévères, a mis bon ordre à cet état de choses... Mais qu'un passant s'érige en justicier, qu'il se permette de traiter d'embusqués des soldats authentiques, ayant vu le feu, ayant servi leur pays..., de vrais blessés ayant payé de leur sang leur tribut à la patrie, et d'offenser ces hommes qui ont fait tout leur devoir, cela est révoltant.

Et d'ailleurs, cette manie sévit si fort à l'heure actuelle, qu'elle devient presque un danger... Une jeune femme m'écrivait dernièrement que son frère, un brave entre les braves, enterré par la force d'un éboulis, au cours d'un combat, et qui ne dut son salut qu'à sa baïonnette, dont la pointe dépassante permit à ses camarades de le tirer de cette horrible agonie, son frère honoré d'une croix de guerre, subit à la suite de ce choc effroyable, une sorte de dépression nerveuse avec accidents cardiaques qui lui valut trois mois de congé... Du repos, du grand air, du calme, ordonnait le médecin... Or, il n'était point de jour que ce malheureux ne fut insulté. Et, au cours de la moindre promenade, il entendait des hommes, des femmes, des enfants l'apostropher grossièrement : « Eh! va donc, espèce d'embusqué... avec ta croix de carton!... Qu'est-ce que tu attends pour aller te battre?... » Et mille autres gentillesses du même goût : « Ne te bile pas, mon petit, si les Boches te font peur, reste chez ta maman... », ou bien ! « Regardez-moi cet embusqué! Ah! là! là! il ne s'en fait pas... Si la France compte sur de pareils poltrons pour la tirer d'affaire. » Mon frère en mourra, remarquait cette tendre sœur..., car c'est trop dur d'aimer son pays, de le servir passionnément, d'avoir failli lui donner sa vie, d'être tout prêt à retourner se battre et de s'entendre traiter de lâche par des passants auxquels, cependant, on ne peut raconter sa vie...

Et cependant, cela, je l'ai vu faire, dans un mouvement d'irritation admirable... En deux mots, voilà l'histoire : un officier à l'allure très jeune, à la barbe grisonnante, attend à une station que le métro passe... Une femme vêtue d'une robe qui découvrait toutes ses jambes et d'un chapeau extravagant, l'aperçoit et trouve plaisant de le traiter d'embusqué. Des hommes rient autour d'elle. L'officier s'avance et, avec une dignité frémissante, très haut dit : « Je ne permettrai à personne de tourner en dérision un officier de l'armée française. J'ai repris du service à la déclaration de guerre sans y être obligé, j'ai fait la campagne de Serbie. J'y ai attrapé trois blessures et mes cheveux blancs, et je n'entends point qu'on insulte en ma personne l'armée à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir. » Puis il tourna les talons, la dame ne riait plus et chacun eut le cœur plein de larmes...

Voyons, cousine, est-il juste que les permissionnaires ayant attendu de longs mois le bonheur de se retrouver en famille, saisissent au vol des mots si cruels? Je sais bien que ce n'est pas toujours méchanceté, et que nombre de ces paladins sont des étourdis qui seraient désolés en apprenant les injustices qu'ils commettent, mais c'est une maladie en pleine croissance et dont il faut arrêter la contagion.

En général, remarquez-le je vous prie..., ce sont les femmes qui n'ont point d'êtres chers aux tranchées, qui font le plus état de leur patriotisme, — cela les dispense de s'occuper utilement de nos combattants... Et ce sont les hommes qui n'ont rien à craindre de la guerre, au contraire, qui se sont faits les paladins de la France, et sonnent et resonnent le grand air de la Défense Nationale à laquelle ils se gardent bien de prendre part... Jamais ceux qui ont le respect du soldat, du vrai soldat qui souffre et peine pour arracher à l'ennemi son beau pays, jamais ceux-là ne se permettraient d'insulter l'inconnu qui passe... et qui est peut-être un héros... Ils croiraient commettre un sacrilège envers leurs fils, envers leurs frères, envers la Patrie...

Les vrais embusqués des deux sexes il faut les chercher parmi les insulteurs... Ils sont les faux chevaliers de notre Epopée..., les Paladins de l'arrière qui resteront le seul souvenir ridicule de cette guerre sainte et sublime.

YVONNE SARCEY.

P.-S. — A l'heure où j'écris ces lignes — 15 février — M. Brieux et moi avons l'immense bonheur de constater que nos espérances sont dépassées. Nous avons déjà reçu 6,373 francs pour 1,811 brosses d'aveugles. Malheureusement, nous n'avions que 1,000 brosses.. et les aveugles, fous de joie, travaillent, travaillent... Mais comme nous voulons envoyer de vraies brosses d'aveugles, nous demandons, pour les 811 brosses qui restent à livrer, un temps de repos. Elles seront envoyées selon leur rang d'inscription.

LES CONFÉRENCES
de l'Université des Annales

Mon Journal de Guerre : Tableaux de la Vie de Paris, **par M. Maurice Donnay**

Notre éminent collaborateur, le délicat et subtil psychologue, M. Maurice Donnay, donna aux fidèles de l'Université, en manière de conférence, la primeur de son *Journal de Guerre.* Ce fut un véritable régal et une belle leçon.

Fin ironiste, analyste aigu, doux moraliste, avec un je ne sais quoi de spirituel et de tendre, M. Donnay reste séduisant même lorsqu'il exerce sa critique. Il nous donna lecture de ces pages intimes où sont consignées, au gré des heures et des jours, ses impressions. Il traça avec une verve éblouissante le portrait de Paris avant la guerre, le Paris du tango, le Paris des thés. Son récit d'une soirée à l'Opéra est un modèle du genre. On sent le sourire indulgent de Donnay passer sur toutes les cruautés de l'analyse, comme pour en adoucir l'effet. Effleurant les travers de la grande ou petite bourgeoisie, il conte avec une ironie délicieuse un dialogue avec M. Sembat; et, avec une émotion charmante, la visite qu'il fit à la vieille maman d'un petit soldat; et, poursuivant les feuillets de son *Journal,* il nous fait assister au départ de ses fidèles serviteurs et arrive aux jours tragiques de la grande guerre. Et, là, Maurice Donnay devient d'une éloquence qui va droit au cœur. On sent le culte ardent pour la Patrie de ce grand Français qui se défend de tout sentiment exagéré et garde dans la sensibilité un tact rare.

Tout serait à citer dans ces pages. On aura la joie de les lire dans le *Journal de l'Université.*

Milton : Le Paradis Perdu, **par M. Jean Richepin**

Continuant son incursion à travers l'Ame et la Littérature anglaises, M. Jean Richepin commenta, comme seul un poète pouvait le faire, le chef-d'œuvre de Milton, *Le Paradis perdu.* « Il est rare, dit-il, qu'un poète devienne poète avec l'agrément de sa famille, car cette vocation, menant quelquefois à la gloire, conduit rarement à la fortune... Ce fut pourtant avec l'idée préconçue d'en faire un poète que le père de Milton éleva le petit John, ce petit John aux idées si fraîches et si pures que ses compagnons de Cambridge le surnommèrent *Miss Milton.* »

Très précoce, Milton, qui connaissait le grec, le latin, le français, l'italien et même l'hébreu écrivit, fort jeune, quelques poèmes qui ont gardé une place d'honneur parmi les classiques anglais. Milton n'aimait pas le jeu. Il préférait « mettre en évidence toutes les pensées droites et justes » et il se considérait comme une manière de prêtre, destiné à la tâche sainte d'une vie de poète. Cet homme, qui devait laisser son nom à l'immortalité, puisa au sein même de la nature une grande force morale, et après une vie assez mouvementée, — car il servit Cromwell, — après avoir écrit le plus rude de ses pamphlets, *L'Iconoclaste,* et après avoir été sauvé de la mort par un poète royaliste, lui l'ardent républicain, il écrivit ce monument de la poésie anglaise, *Le Paradis perdu,* cette épopée religieuse où la beauté des images s'allie à la profondeur de la pensée. Déjà à son déclin, — il avait cinquante-deux ans, — pauvre, presque aveugle, consolé par sa fille Déborah, cet homme à l'âme pure sut trouver des élans incomparables pour écrire des choses encore jamais vues par l'œil humain, ce *Paradis perdu* dont le sujet est la chute de l'homme et qui peut être considéré comme un des plus purs chefs-d'œuvre de l'esprit humain.

Le Soldat au Théâtre, **par M. Adolphe Brisson**

En une rapide causerie, trop rapide au gré de l'auditoire nombreux, M. Adolphe Brisson parla du *Soldat au Théâtre...* Il le fit avec son esprit souple, exercé, délicat, en observateur profond.

Au cours des deux derniers siècles, le soldat apparaît rarement au théâtre. C'est seulement sous l'Empire qu'il commence à faire fureur. Chaque théâtre tenait à mettre en scène Napoléon et M. Adolphe Brisson raconte qu'un soir, l'empereur voulut se donner l'attrait, caché dans une baignoire, de se voir sous les traits d'un sosie, et les applaudissements qui accueillirent l'acteur coiffé du petit chapeau et habillé de la redingote grise, lui furent aussi sensibles que le fracas du canon saluant le retour des armées...

C'est véritablement après 1815 que le soldat prit possession du théâtre. Certaines comédies de Scribe en font foi : le colonel, beau, séduisant, amoureux de la veuve, conquit tous les cœurs. Puis, la popularité du soldat grandit sous Louis-Philippe. Le sous-lieutenant fringant et brave fut très applaudi sur nos théâtres du boulevard.

Puis le soldat descend de son piédestal. On le raille. Les idées humanitaires ont pénétré. On est, avec Tolstoï, pour la paix, pour l'union des hommes, pour la douceur de vivre... On connaît le réveil... Après 1870, le soldat redevint l'objet d'un culte presque saint. On ne peut se souvenir sans émotion du succès de *La Fille de Roland* et d'autres pièces soulevant les plus beaux sentiments de foi dans la Patrie. Puis, on oublia à nouveau la guerre et ses périls, mais, vers 1913, les volontés endormies eurent un sursaut et on écouta dans l'enthousiasme les drames patriotiques et ce *Servir,* d'Henri Lavedan, qui parut presque prophétique.

Enfin, ce fut le réveil du lion..., la guerre, l'épopée de 1914...

Et, dans une péroraison émouvante, M. Adolphe Brisson se demande quel chef-d'œuvre sera écrit après la victoire, mettant en scène le soldat de 1915.

Les universitaires eurent la bonne fortune ensuite, d'entendre une petite comédie mêlée de couplets, dans un genre cher à nos pères. Mlle Yvonne Printemps, plus fraîche que son nom, Mme Marie Laure, une délicieuse grand'mère, M. Defreyn, le ténor à la voix si sympathique, jouèrent la charmante pièce de MM. Hennequin et Veber, *Le Poilu,* musique de M. Maurice Jacquet. Mlle Garcia, une charmante soubrette, leur donna la réplique.

E. BLEY.

LES PROCHAINES CONFÉRENCES

Lundi 28 février, à 2 h. 1/2

Leur Organisation

par Frédéric Masson, de l'Académie française.

Mercredi 1er mars, à 2 h. 1/2

Lord Byron

par Jean Richepin, de l'Académie française.

Vendredi 3 mars, à 2 h. 1/2

Le Sourire devant l'Ennemi

par Emile Berr.

Auditions de Mlle Marie Leconte, M. Georges Berr et M. Polack, de la Comédie-Française.

Toutes ces conférences seront publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement scolaire (24 nos) : 10 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
« L'UNIVERSITÉ DES ANNALES »

L'hôpital poursuit une vie relativement calme. Deux de nos grands blessés, Alfred Poreski et Lucien Leconte, ont eu la joie de recevoir la médaille militaire, avec de très belles citations. Le bonheur de ces braves garçons, dont l'un est amputé et l'autre gravement blessé, à l'annonce de leur récompense, fut partagé par tout l'hôpital et surtout par leurs infirmières.

Je signale à ce propos avec plaisir, un livre qui vient de paraître, signé Renée d'Ulmès : *Auprès des Blessés.* Il ne manquera pas d'intéresser toutes les infirmières de France, qui reconnaîtront là des scènes vécues par les Dames Blanches de tous hôpitaux, car, partout, sous l'emblème de la Croix-Rouge, les femmes ont rivalisé de dévouement, de tendresse, partout elles ont mêlé à leurs soins une délicate et maternelle pensée. Les héroïnes de Mme d'Ulmès ont fait leur devoir à Nice. certaines ressemblent comme des sœurs à celles qui ont fait leur devoir à Paris ou ailleurs... Jugez-en plutôt par ce qu'en écrit l'auteur :

« Riches et pauvres, jeunes et vieilles, sous le même uniforme, les infirmières se penchent vers les victimes héroïques de la guerre. Elles sont les mobilisées volontaires qui accomplissent le grand, le noble devoir des Françaises.

» L'hôpital est l'école de la sincérité et les âmes secrètes des infirmières se révèlent très diverses. »

Ecoutez le croquis qu'elle trace de Mlle Marthe :

« Mlle Marthe, avec son corps mince, aux hanches étroites, son visage aux pommettes un peu saillantes, au front bombé, aux yeux bleus, doux et mélancoliques, fait songer aux vierges de Memling.

» Mlle Marthe n'a pas suivi les cours de la Croix-Rouge, mais, toute fillette, elle aidait sa mère à élever ses trois jeunes sœurs, et dans sa maison, dont le dernier étage est loué à des ménages d'ouvriers, quand un marmot se blesse en tombant ou quand un autre a quelque maladie, la mère vient prévenir « la demoiselle », qui grimpe lestement l'escalier, lave et panse l'écorchure d'un bambin, ou pose à un autre le sinapisme ordonné par le docteur.

» Pour les malades, elle a une patience illassable. Mais devant la négligence d'un infirmier peu scrupuleux, elle s'emporte, ses yeux bleus lancent des éclairs, ses joues pâles se colorent de rouge, et, avec indignation, elle s'écrie :

» — Vous n'avez pas honte? Un camarade!... »

Mais quittons ce livre charmant et l'hôpital de Nice, pour revenir au nôtre et parler de nos envois au front.

Les Envois au Front

Le calme relatif de l'hôpital nous permet de nous occuper activement de ce service. Le livre de Mme Nicolle compte, à l'heure actuelle, 24,989 envois... Et apparemment « nos clients » sont contents de nous, car ils font une propagande telle qu'on est submergé, et ravi... Et pourquoi s'inquiéterait-on, puisque plus on donne plus on reçoit? Il nous est arrivé, cette semaine, des dons multiples un magnifique de Los Angeles (Californie),

envoyé par les soins de Mme Brunsvig, contenant chaussettes, chandails, etc. A l'heure où nous mettons sous presse, il nous arrive pour l'hôpital, par le canal de Mme Olga Béguin, présidente des dames suisses et françaises réunies sous le nom de Croix-Rouge française, le produit d'une fête... Nous reviendrons sur cette fête.

Les Marraines au front

Il nous est doux de dire qu'à l'heure actuelle nous avons pu faire adopter 1,425 filleuls par des marraines qui s'occupent d'eux avec infiniment de bonté. Mais que d'orphelins encore!... Nous ouvrons au hasard notre courrier pour livrer quelques-unes des demandes qu'il contient... Les demandes sont écrites avec une telle confiance et les remerciements avec un élan si heureux que cela donnerait du courage à des pierres!

Le sergent Philippe, compagnie de mitrailleuses, 272e régiment d'infanterie, secteur 118, un peu jaloux du secteur voisin qui s'est trouvé favorisé de la sympathie des *Annales*, demande s'il ne resterait pas quelques marraines de bonne volonté pour une dizaine de gars du Nord qu'aucune souffrance n'abat. Les marraines leur rappelleraient la famille dont ils sont séparés depuis si longtemps.

Mais il ne suffit pas d'envoyer des secours matériels. Certains réclament des distractions plus intellectuelles.

Dans cet ordre d'idées, nous signalons le *sergent Victor Niage, 18e compagnie, 285e d'infanterie, secteur 57*. Il nous informe que son régiment est au repos pour la première fois depuis le début de la guerre.

Parmi ces braves, se trouvent d'excellents chanteurs qui seraient heureux de recevoir, pour charmer leurs loisirs, un certain nombre de morceaux de musique, chansons (duos d'opéra-comique ou autres).

L'Adoption des Prisonniers

Notre œuvre compte à l'heure actuelle, 6,520 marraines.

Surtout, qu'elles ne faillissent pas à leur tâche, ces chères marraines, qu'elles fassent de la propagande autour d'elles... Il faut que nos pauvres captifs des lazarets guérissent, il faut que ceux des camps durent moralement et que, physiquement, ils ne souffrent ni de la faim, ni du froid.

Nourrir nos prisonniers, voilà le grand, le grave problème. Notre Œuvre a pu, cette semaine, faire trois grands envois :

Le premier, au lazaret de Stendal;
Le deuxième, au lazaret de Zerbst;
Le troisième, au lazaret d'Ohrdrüff.

Chaque envoi était composé comme suit: 20 kilos de nouilles; 16 kilos 500 de coquilles; 20 kilos de gruau d'avoine; 20 kilos de tapioca; 20 kilos de crème de riz; 5 kilos de sel blanc; 16 kilos de neutraline; 40 boîtes de lait condensé; 15 kilos de riz.

Ainsi la cuisine des malades pourra-t-elle être un peu moins nauséabonde... Je ne me lasserai jamais de le répéter, la question nourriture, hélas, pauvre et vulgaire question matérielle, est la plus grave de toutes... Multiplions les provisions. Quant au moral, il est bon..., en ce sens que nos prisonniers font tous leurs efforts pour réagir.

Ecoutez plutôt cette lettre d'un grand artiste et qui me vient de Torgau :

LA MUSIQUE AU CAMP DES OFFICIERS PRISONNIERS A TORGAU

« Des mois ont passé qui ont consacré notre sort. Et, cependant, les nôtres gardent toujours l'ignorance de tout ce qui peut, dans notre exil, marquer l'inébranlable volonté de rester plus forts que l'épreuve. Trop de lettres nous arrivent voulant croire à l'engourdissement de nos facultés morales, à l'abattement de notre énergie. Il me semble bon de dire bien haut tout ce que nous essayons pour animer notre vie et laisser intactes, nos plus chères espérances. Car c'est, je crois, le seul devoir qui nous reste en captivité de réclamer à toutes les sources de l'intelligence humaine les connaissances ou les émotions qui demain s'offriront à notre pays lorsqu'il demandera sa part de notre ardeur inemployée. Certes elle est pénible, l'étreinte de ces murs fixant la limite de notre horizon! Mais chaque jour qui passe éveille un dévouement nouveau qui se met au service de nos « œuvres », car je ne trouve pas d'autre terme pour définir les persévérantes entreprises de ceux qui veulent brimer les défaillances morales et intellectuelles. Peu à peu se sont organisés, les cours et les conférences, les expositions d'art, voire même le journalisme, mais la première place avant tout revient à la musique.

» Pour les tristes naufragés des tempêtes d'août et de septembre 1914, ce fut d'abord le douloureux abattement des premiers jours d'exil, le souvenir lancinant d'une heure qui aurait pu être celle de la mort et qui n'avait sonné que pour marquer une destinée brisant plus d'un rêve glorieux! Mais bien vite un sursaut d'espoir sut relever les courages. Dès lors on sentit la volonté de revivre avec toute une force morale plus grande, et ceux qui pouvaient offrir leurs talents le firent avec un réel dévouement.

» Notre camarade, le lieutenant Henri Saïller, voulut aussitôt tenter un premier effort, et, le 11 octobre 1914, les officiers accueillirent comme un réconfort puissant la première séance musicale du quatuor qu'il venait de fonder : le capitaine G. Collin, le chef de musique Clément et l'officier interprète Ritter attaquaient avec lui le *douzième quatuor* de Mozart et le *quatrième quatuor* de Beethoven; et l'on comprit ce qu'allait donner cette petite phalange d'amateurs si bien doués, sous la direction d'un violoniste que beaucoup d'entre nous connaissaient, car, sous l'uniforme, nous retrouvions l'artiste réputé, ex-premier violon à l'Opéra et à la Société des Concerts du Conservatoire, membre du jury du Conservatoire. »

Comment n'aimerait-on pas donner du courage à des Français qui portent si dignement dans l'exil l'honneur du pays?

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

80e LISTE DE SOUSCRIPTION

28e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 5 au 11 février 1916)

Anonyme, 50 fr. — Mme Bouillon, 20 fr. — Mlle Schmitt, 5 fr. — Mlle Cermusco, 5 fr. — M. Ziegler, brigadier, 101e art., 2 fr. 50. — Mme Béguin, présidente Croix-Rouge, Traiguen (Chili) 5,500 fr. — Anonyme, 10 fr. — Anonyme, 20 fr. — Mme Vulcain, Alger, 1 fr. — Mlle J. Guyomar, Ealing, 7 fr. 50. — Mme Florica Feititi, Bucarest, 20 fr. — M. Roche, Le Mans, 3 fr. — Une Jeune fille française, 500 fr. — M. Besset, Perm, 21 fr. — M. Mansion, Nice, 20 fr. — Sous-Commission de Réseau anglaise, 20 fr. — M. Brindejonc, Dinan, 5 fr. — M. Beaune, Saïda, 10 fr. — M. A. Davidesco, Bucarest, 20 fr. — Mlle Marcey, Cayenne, 1 fr. 25. — M. Bret Morel, sous-lieutenant, 7e chass., 3 fr. 50. — M. Donnadix, Santiago, 15 fr. — Mlle Fidon, Oberdeen, 2 fr. — Mlles Despoints, Robert (Martinique), 10 fr. — M. A. Feugas, Fort-de-France, 5 fr. — Mlle Faucogney, Alger, 5 fr. — M. Gaston Gobert, Pointe-à-Pitre, 3 fr. — M. G.-M. Bonnardel, Indioni-Head-Sak, 10 fr. — Mlle Roche, Montchenu, 10 fr. — Mlle Lili Coanda, Pitesti, 40 fr. — Mme O. Savarit, Kharkof, 41 fr. 25. — Mme Mauduit, 5 fr. — Mme Delarue, Cornaux, 5 fr. — Mme Gloerfelt, Alger, 10 fr. — Une Anonyme et ses deux amies, 176 fr.

Total général de cette 80e liste........ 6,582 fr. »

(A suivre.)

Échos de la Guerre

Le bon poète Paul Manivet qui nous a si souvent donné de beaux vers, nous écrit de sa petite ville de Provence :

« Je viens de vérifier les registres de l'état civil des communes de mon canton, et j'ai relevé quelques naissances, de rares mariages, mais par contre, beaucoup de décès.

» L'état-civil est la répercussion de la vie de guerre.

» Une chose émouvante, au cours de cette promenade mélancolique, c'est aux actes de décès, de distance en distance, comme une inscription sur des tombes, cette mention en marge d'un décès obscur : « Mort pour la France! »

» Et, cette antithèse m'a inspiré un sonnet que je vous envoie.

ÉTAT CIVIL

Du berceau jusqu'au cimetière,
C'est l'histoire de chaque nid.
On naît, l'on aime et l'on finit.
La commune est là tout entière.

Un destin : telle est la matière
Que chacun en passant fournit;
Et le timbre égal réunit
Tout nom, humble ou de race altière.

L'héroïsme qui vient des dieux
Anoblit les fils sans aïeux...
Cet acte qu'avec déférence

Effleuraient mes pieuses mains
Ne vaut-il pas des parchemins?
« ... Né d'inconnus. Mort pour la France »

Le poète ajoute que la ville d'Avignon se recueille dans la pensée de la guerre, mais que « le soleil lui fait des heures divines ». L'indifférente nature se désintéresse de nos maux. Et là-dessus aussi, on a écrit de beaux vers!

Quels sentiments les Français inspirent-ils maintenant aux Américains? Un abonné d'outre-mer nous écrit :

« Il y a quelques jours, j'assistais au banquet donné par l'Université Princeton pour l'Association Philologique d'Amérique. A la table à laquelle j'étais assis, il y avait vingt savants connus. Nous avions causé de la guerre et pendant une petite pause j'ai levé mon verre en disant : « A la France! » Tout le monde présent a bu d'un seul élan.

» Pourquoi? Parce que nous avons tous ici une grande admiration pour le pays qui a tout souffert et qui a montré un courage magnifique. L'unité de la France a aussi gagné beaucoup de gens à sa cause. On dit, par exemple, que tous les ouvriers en Angleterre ne montrent pas assez d'amour pour leur patrie; mais, parmi les Français, tous sont résolus à vaincre ou à mourir pour la douce France.

» Notre sympathie, est tout à fait avec vous. Dans la rue comme à l'Université, on entend souvent dire : « Comme les Français sont braves! » Le plus beau poème écrit aux Etats-Unis depuis la guerre est celui de Percy Mackaye, intitulé : *Jeanne d'Arc*. Des appels pour aider les hôpitaux français reçoivent un appui bien plus généreux que celui donné aux autres causes, et, dans la petite ville d'où je vous écris, les femmes se réunissent sous les auspices de la Croix-Rouge pour travailler pour les blessés français.

» KENNETT C. M. SILLS. »

De ces sentiments affectueux nous avons

déjà reçu maintes preuves. Nous sommes heureux de les voir, une fois de plus, exprimés en si bons termes...

Georges Boutelleau vient de mourir à Royan. Il laisse une œuvre considérable. Nous avons publié de lui, des vers nobles, émus et tendres qui lui valurent la sympathie de nos lecteurs. Ce vrai poète, ce bon patriote sera unanimement regretté.

Ce sonnet commente d'une façon pénétrante et délicate, le dernier dessin de Lucien Jonas qui a tant ému les mères:

Placide sentinelle, observant la consigne,
Il ne laisse approcher personne auprès du train;
Cependant une mère, une épouse, ont, de loin,
A l'être cher qui part, fait comme un dernier [signe.

Oh! qu'il voudrait pouvoir alléger leur chagrin
Et permettre, un instant, cette faveur insigne:
Une dernière étreinte, un serrement de main;
A rester inflexible, il faut qu'il se résigne!

Car, soldat avant tout, esclave du devoir,
Si son cœur est ému, nul ne doit le savoir;
Il s'applique, au contraire, à cacher sa souffrance.

Afin qu'aux Allemands nous puissions bien montrer
Des yeux où n'a cessé de luire l'Espérance:
« Derrière le mur seul, femmes, on peut pleurer. »

EMILE PONCHELEZ,
château de la Boissière (Seine-et-Oise.)

Ne touchez pas à la pipe.

« Ainsi, vous croyez la pipe menacée? Pauvre pipe! Il faut véritablement que ceux (ou celles) qui la condamnent ainsi ne sachent pas quels services elle rend sur le front. Ignore-t-on qu'elle nous est devenue indispensable? que si, depuis le début, le moral s'est conservé excellent, que si, depuis dix-neuf mois, nous avons pu vivre loin de notre *home* et de notre épouse, c'est à notre pipe que nous le devons?

» Et si, près la paix, la guerre doit se continuer dans les ménages, mieux vaut rester dans nos trous.

» Mais je connais un moyen bien simple d'éviter le conflit. Si Mesdames les Epouses ne peuvent supporter la fumée de nos glorieuses pipes, il ne leur restera qu'à aller occuper, à leur tour, nos tranchées désormais abandonnées. L'air y sera sain, pur et elles ne craindront pas d'être incommodées par la fumée, du moins par celle de nos pipes.

» Cette perspective leur sourira-t-elle? Je ne crois pas. Mais elle sourirait peut-être davantage à beaucoup, s'il s'agissait d'y renvoyer les fumeurs...

» UN FUMEUR DE POILU. »

Ce Poilu manque un peu de galanterie. Mais aussi pourquoi l'a-t-on provoqué?

Rectification.

« Dans votre journal, je lis que les positions de Nieuport, tenues par les Belges, ont reçu 20,000 obus à l'attaque du 24 janvier.

» Je me permets de vous adresser cette protestation. Le secteur qui s'étend de la mer à Nieuport-Ville et sur lequel a eu lieu ladite attaque, est, et a toujours été défendu par des troupes entièrement françaises. Je me bats, moi-même, dans ce secteur depuis treize mois et suis outré de lire, à chaque instant, que la bravoure des nôtres est si méconnue en ce point du front, pour en faire bénéficier des non ayants droit.

J'ose espérer que vous voudrez bien insérer, dans votre prochain numéro, une rectification à ce sujet et que vous voudrez bien avoir l'extrême obligeance de me faire parvenir un exemplaire.

» Dans l'attente de la reconnaissance de nos droits, je vous prie d'accepter mes civilités empressées.

» G. BRUÈRE. »

(Suivent dix signatures.)



— Toutes les difficultés, nous les résoudrons..., j'en suis sûr..., sauf une...
— Laquelle?
— Vous le voyez..., la difficulté de trouver à Paris, à onze heures du soir, une voiture ou un taxi...



— Tipperary!... Tipperary!... Qu'est-ce que ça peut bien vouloir dire au juste?
— Je crois que cela signifie « Salonique » en anglais...



LES « GRENADIERS »
— C'est-il bien ça que le poète appelait « le geste auguste du semeur? »



C'est vrai, le carnaval approche..., nous allons voir encore des loups s'habiller en bergers.

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

LES BRUITS QUI COURENT

INTUITION FÉMININE. — En 1905, paraissait un livre qui contenait ces lignes :

« La guerre de l'avenir sera une guerre de sièges et de retranchements.

» Il sera impossible, sans d'immenses pertes et une grande supériorité numérique, d'exécuter des attaques de front.

» Les pertes en officiers seront considérables.

» Les victoires décisives seront rares, les vaincus prenant immédiatement de nouvelles positions préparées d'avance.

» A forces égales, la guerre moderne durera plus longtemps que la guerre du passé. »

Ce livre est écrit par une femme, Mme Iotcyko, qui va faire, au Collège de France, une série de conférences.

Il serait assez curieux, en regard de ces prévisions prophétiques, de reproduire les opinions de nos plus éminents critiques militaires, émises avant la guerre ou au commencement de la guerre.

UN ARTILLEUR DE TREIZE ANS. — C'est un petit héros belge que vient de recueillir l'Union française pour le sauvetage de l'enfance, dont le président est M. Paul Deschanel.

En août 1914, les parents de cet enfant avaient fui leur ville, Dixmude, devant la menace de l'invasion. On ne sait ce qu'ils sont devenus.

Lui-même, errant et ne sachant où aller, fut recueilli par des artilleurs français. Depuis, il ne les avait plus quittés, partageant tous leurs dangers, les aidant dans leurs rudes besognes.

C'était l'enfant adoptif de la batterie. On lui avait fait à sa taille un costume d'artilleur qu'il portait fièrement et auquel il tient.

Des ordres sont venus. Il a fallu l'évacuer. Son capitaine a demandé au Sauvetage de l'enfance de s'en charger.

La séparation a été pénible. Le pauvre enfant regrette le sifflement des obus, le bruit du canon, et il pleure ses grands camarades.

Ceux-ci se sont cotisés et lui ont constitué un petit pécule. Ils demandent instamment d'en avoir des nouvelles. On leur en enverra. Qu'ils sachent, en attendant, que leur pupille, leur compagnon d'armes, est traité avec tous les soins et tous les égards que méritent sa gentillesse et sa bravoure.

SOUS L'ŒIL DES BARBARES. — Sait-on de quelle façon imprévue les petites sujettes d'Albert Ier mêlent les soucis patriotiques aux émotions du saut à la corde — vinaigre ou huile, suivant les expressions consacrées?

— Voici — garanti authentique — le refrain

que toute gamine belge se fait un devoir de chantonner en sautant, sans trop s'inquiéter des règles de la prosodie :

Qui ne pass'ra pas l'Yser?... *(huile)*,
C'est le kaiser! *(vinaigre)*.
Qui ne batt'ra pas les Russes?
C'est le roi d' Prusse!
Qui pass'ra ses jours au bagne?
L'emp'reur d'Allemagne!
Qui rentrera héroïque?
Le roi d' Belgique!

... Après quoi, prudemment, les petites frondeuses se sauvent au plus vite, car MM. les officiers boches ont régulièrement une déplorable envie de leur tirer les oreilles!

❀

VERLAINE INÉDIT. — Le journal *La Belgique nouvelle*, qui se publie à Londres, 43, Chancery-Lane, présente comme inédit ce poème composé par Verlaine en Angleterre et qu'un de ses rédacteurs a trouvé dans un album :

LONDON BRIDGE

Regarde ces flots noirs, ce grand fleuve de boue
Roulant tous les débris fangeux de la Cité :
Tu verras par moments briller une clarté,
Une paillette d'or où le soleil se joue.

Et si tu peux, regarde à présent dans mon cœur!
Peut-être y verras-tu quelque vague lumière;
C'est comme un souvenir de sa beauté première,
Et c'est assez, vois-tu, pour le rendre meilleur.

Car l'espoir est pareil au soleil qui se joue;
Tous deux ont le pouvoir de créer ces clartés :
Quelques rêves divins pour les cœurs dévastés
(Et) quelques reflets d'or pour les fleuves de boue!

Le mot : « Et », du dernier vers, n'existe pas dans le manuscrit de Verlaine.

❀

LA PETITE MARRAINE. — Dans le vestibule du lycée Jules-Ferry, une petite fille de huit ans tenait à la main, ces jours-ci, une lettre adressée à un soldat dont elle est la « marraine ». A un professeur qui lui demandait:
— Quelle est cette correspondance, Marie-Louise?
L'enfant a répondu :
— C'est pour un poilu que j'entretiens!
Le mot a été trouvé délicieux par tout le monde. Reconnaissons qu'il est plaisant.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LES SENTIMENTS ET LES PRINCIPES

A Berlin.
Chez les Wolfenbuttel. Madame brode, au salon, une devise patriotique sur des pantoufles. Entre Gertrud, cousine de Minna, la jeune fille de la maison.

GERTRUD. — *Bonjour, ma tante. Minna n'est pas là?*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Elle vient de sortir. Attends-la. Tiens-moi compagnie.*

GERTRUD. — *Très volontiers..., d'autant plus que j'ai une grande nouvelle à vous annoncer : je me marie*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Ah bah!... Ton fiancé est donc de retour?*

GERTRUD. — *Quel fiancé? Otto?*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Oui, le uhlan.*

GERTRUD. — *Non, il est toujours en France, prisonnier.*

Mme WOLFENBUTTEL, étonnée. — *Alors?*

GERTRUD. — *Ce n'est pas lui que j'épouse; j'ai rompu par correspondance.*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Par exemple! Tu te prétendais décidée à lui garder un cœur fidèle!*

GERTRUD. — *En effet. Mais une circonstance imprévue m'a éclairée sur la véritable nature de mes sentiment à son égard.*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Quelle circonstance?*

GERTRUD. — *La rencontre d'un autre jeune homme, pour lequel j'éprouvai, de suite, une terrible sympathie. Je compris alors que ce qui m'avait attirée vers Otto, c'est qu'il donnait des promesses de gloire; or, quels exploits espérer désormais d'un uhlan captif? Je n'avais plus aucune raison de l'aimer, surtout au moment où un héros me demandait ma main.*

Mme WOLFENBUTTEL — *L'autre jeune homme?*

GERTRUD. — *Précisément : un des officiers de l'U qui coula le Lusitania, oui, ma tante. Il a la croix de fer!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Je te félicite, ma chère enfant!*

GERTRUD. — *Je suis bien heureuse! Il me tarde de faire part de ma joie à Minna! Elle ne rentre pas vite!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Elle se calme sans doute au grand air... Nous avons eu tout à l'heure une discussion! Un parti qu'elle a refusé! Et quel parti!* (Lui montrant une photographie.) *Regarde : le lieutenant Fritz Niedersohn...*

GERTRUD. — *Le fils du savant professeur?*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Son neveu.*

GERTRUD. — *Belle prestance!* (Avec intention.) *Il n'a pas la croix de fer...*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Il va l'avoir : c'est un héros aussi, mais, lui, c'est un héros de l'air. Il était sur le zeppelin qui bombarda Paris!*

GERTRUD, intéressée. — *Vraiment?*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Voilà, selon moi, la plus éclatante de toutes les prouesses! Car, enfin, couler un navire en plein océan pour le bon renom de l'Allemagne, c'est beau; mais c'est mieux d'aller chez l'ennemi même semer la terreur et la mort!*

GERTRUD, avec feu. — *Certes. Notre dirigeable a tué, comme le sous-marin, des femmes et des enfants, n'est-ce pas?*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Naturellement. C'est magnifique.*

GERTRUD. — *C'est sublime!...* (Brusquement.) *Au revoir, ma tante.*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Qu'est-ce qui te prend?*

GERTRUD. — *Je m'aperçois que j'allais encore faire fausse route : le dernier cri de l'héroïsme, c'est l'héroïsme aérien. Je lâche l'U. Le Z sera pour moi! Je vais envoyer papa chez le professeur Niedersohn!* (Elle sort précipitamment.)

Mme WOLFENBUTTEL, seule, un peu vexée. — *Je crois que j'ai fait une gaffe!* (A sa fille Minna qui rentre.) *J'espère que tu as changé d'avis, au moins?*

MINNA. — *Au sujet de Fritz Niedersohn? Jamais! Je n'ai pas congédié un fiancé qui, sous prétexte qu'il devait être nommé procureur impérial, refusait de piller, pour en prendre un autre qui s'amuse à détruire. Je ne veux pas de mariage sans profits!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Tu es une sotte.*

MINNA. — *J'ai des principes.*

Mme WOLFENBUTTEL. — *En attendant, ta cousine Gertrud sort d'ici... Et je t'avertis que, si tu ne te dépêches pas de changer d'avis, c'est elle qui va t'enlever Niedersohn!*

MINNA. — *Grand bien lui fasse!* (Dédaigneusement.) *C'est une sentimentale!*

GABRIEL TIMMORY.

LA VIE SPIRITUELLE

Prière de la Femme Française pendant la Guerre

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Moi, la femme, je confesse devant Dieu ce qui fait ma force et ma faiblesse.

Vous m'avez faite, Seigneur, à votre image et ressemblance : non en la forme du Père, qui est puissance; non en la forme du Fils, qui est pensée; mais en la forme de l'Esprit, qui est amour.

Je pense, je puis, et en cela aussi, je vous ressemble; mais à mon compagnon de vie je laisse le privilège d'une âme claire et forte; je prends pour moi la part douloureuse et exquise. Je suis celle qui aime.

Et voici, Seigneur, ce qui m'attache et à quoi j'ai donné mon cœur.

Je suis l'épouse; je suis la mère; je suis la terre où l'inquiétude créatrice, suscitée par vous, se révèle et travaille. Cette terre germe et verdit; elle se couvre, joyeuse, de toutes les moissons de l'avenir.

C'est moi qui suis la *genitrix*.

Pour la fécondité de ma vie et pour la moisson si longue à venir toute mûre dans les granges, j'ai un compagnon, et je l'aime. « *Deux en une seule chair* » : c'est votre programme, et je sens en moi que vous l'y avez imprimé au plus profond. Tellement que le mot banal est ici le mot le plus vrai : sa *moitié*, je la suis vraiment, et cela dit seul ce que j'éprouve d'incomplet et d'inapaisé s'il me manque.

J'aime aussi la moisson vivante : chers petits, extension de mon cœur, aiguille verte qui sort du grain sur la terre humide. Et vous aussi, chers grands, que je vois toujours petits, prête à tyranniser votre appétit de liberté, parce que je suppose des droits derrière ce dévouement qui se sent prêt à toute réquisition, à toute heure.

Je suis la sœur, celle qui habita le même sein et qui s'en souvient; celle qui est un grain voisin dans l'épi, un grain voisin dans la grappe que la « *vigne féconde* » à laquelle l'Ecriture compare nos mères, a germé. Et j'aime ceux qui me sont ainsi associés par une amitié de nature. Je me sens avec eux une seule destinée; leur âme coudoie la mienne à tous les passages; nous n'entrons pas dans un chemin chacun à part, mais à la file ou côte à côte. Ce qui est à moi est à eux; ce qui est à eux est à moi. Services petits ou grands, secours, consolations, complaisances, excuses, interventions délicates au dedans, mise en avant de l'un par l'autre au dehors, c'est le pain quotidien de nos rapports, pain qu'on partage sans le mettre dans la balance.

Je suis la fiancée, celle qui attend; la fiancée devant qui la porte est ouverte et qui n'a pas encore passé le seuil; la fiancée qui ne sait pas et qui soupçonne, qui désire et qui fuit, qui espère ce qu'elle craint; la fiancée rieuse et fervente. Je suis celle qui hésite entre les cendres chaudes mais paisibles du foyer paternel et la flamme du foyer prochain. Je souris à ce qui vient et je donne un soupir à ce qui passe. Je tends une main au passé, l'autre à l'avenir, et c'est avec tout le temps que je fais la ronde. Gamine et femme, j'ambitionne avec

insouciance les soucis; je suis la grâce où ma gravité s'infiltre et exige.

Je suis la fille, celle qui se soumet. Elle se soumet et elle manie les cœurs, celle qui me ressemble. Quand on me dit en puissance de parents, on parle code; moi, je parle vie en disant que mes parents sont en puissance de moi. Ils m'aiment, donc je les aime. Je les aime, et ainsi je paie ma dette. La vie descend toujours et ne remonte pas; mais l'amour peut se retourner; le ruisseau, en bondissant, peut chanter sa source. Ceux qui me donnèrent la vie, je m'acquitte envers eux comme un insolvable. Je leur fais un hommage de ce que j'en reçus : je leur rétrocède mon cœur. Je les aime.

Je suis la petite-fille, sur laquelle un aïeul se penche, attendri; moi toute fière, petite flamme nouvelle, de briller à ses yeux lassés. — Je suis la nièce vers laquelle des espoirs se reportent lorsque l'effort en ligne directe n'aboutit point. — Je suis la cousine sœur, l'amie délicate, la parente d'adoption de tous ceux qui sont adoptés par les miens.

Et à tous ceux-là, à tous ceux qui me sont donnés, à qui je suis donnée, qui font une vie avec moi, une seule, je consacre les sentiments que ne peut pas retenir mon cœur. Je suis un être de don, une dévouée par vocation, par instinct, par raison, par intérêt de bonheur et de paix; car je ne suis pas tranquille, quand je n'ai pas le bonheur des autres.

Or, les voici, Seigneur, tous ceux que j'aime. L'époux, le fils, le frère, le parent, l'ami, l'aïeul, et avec eux ceux qui tiennent à eux, tous sont frappés. Chacun souffre ou pour soi ou pour d'autres, ou en sa personne ou en son bien, ou en ses affections, ou en ses souvenirs, ou en son présent ou en son avenir, ou dans sa chair ou dans son âme. On se sépare, on se déchire, on se ruine, on se désespère, on meurt. Que notre humanité bouleversée est donc douloureuse!... « *Et qui donc souffre sans que moi je souffre; qui donc succombe sans qu'un feu me dévore?* » Ces mots de l'Apôtre ne sont-ils pas ceux d'un cœur de femme?...

Rendez, Seigneur, la paix à notre univers. Restaurez au milieu de vos fils l'ordre tranquille et les échanges utiles qui les montrent frères. Calmez les haines, brisez l'épée, fermez la bouche du canon, sonnez le retour dans les foyers. Nous, les femmes, nous attendons, comme dans l'antre du lion, la lionne et les lionceaux guettent la fin d'un drame de la jungle et le retour du fauve.

Mais nous ne demandons pas que le drame s'abrège aux dépens de la victoire! Nous sommes tentées, c'est vrai, d'étroitesse dans nos affections. Périsse le monde, dirions-nous parfois, pourvu que soient saufs les êtres chers, et tranquille la maison de famille! Mais la famille, au vrai, ce n'est pas vous seulement, époux, frères, fils, amis, parents immédiats : c'est la lignée entière, comprise sous ce mot si instructif dans son étymologie : la patrie.

Patria : la chose familiale, la chose qui nous concerne comme enfants des générations, comme héritiers des siècles passés où la Providence créatrice versa, pour que la famille nous les transmît, tous nos trésors de vie : n'est-ce pas, pour nous surtout, femmes, spécialistes du don de vie, la parenté suprême?

Vive donc la patrie avant nos autres affections! Nous voulons hausser nos cœurs. Nous nous élevons jusqu'à la grande maternité et jusqu'aux épousailles héroïques. Si le pays nous convie à des noces de beauté pour l'enfantement d'un avenir qui sera fait de nos sacrifices, nous y consentons.

Si demain, nos aimés ne revenaient pas; mais si leurs frères d'armes apportaient à la France, au bout de leur épée, le traité que nous attendons; s'ils rénovaient la vie française; s'ils guérissaient la blessure des Vosges et pansaient les blessures du dedans;



Sainte Geneviève en prières (Panthéon), dessin de Puvis de Chavannes.

s'ils y versaient le vin et l'huile de la générosité et de la bienveillance fraternelle; s'ils étaient les initiateurs d'une histoire nouvelle, qui daterait de ce 1916 une période du monde..., nous serions déchirées sans doute, car la gloire et l'utilité commune ne rendent pas les morts; mais nous ne dirions pas que nous avons manqué nos destinées familiales, nous dirions, en pleurant : C'est bien!

Tous, nous voulons que la France vive, en dussions-nous mourir de blessure ou de chagrin. Nous, femmes, nous consacrons à la patrie et à vous, Seigneur, en elle, ceux qui, d'eux-mêmes, s'y sont consacrés. L'étincelle part en pétillant dans l'atmosphère glaciale et elle meurt, quand le soufflet avive la flamme. La générosité française souffle, en ce moment, sans arrêter, sur la braise de nos vies. Partez, étincelles chères, éteignez-vous plutôt que la flamme du foyer commun!



Pourtant, Seigneur, vous pouvez tout : protégez ceux que nous aimons; abrégez leur épreuve, réconfortez ceux qui faibliraient, gardez ceux qui s'exposent, consolez ceux qui sont frappés, éclairez ceux qui commandent, inclinez le cœur de ceux qui obéissent, donnez prudence, audace, patience, ardeur, endurance, magnanimité à ceux qui combattent; vous-même guidez le combat, poussez-le vers le succès; rendez l'œuvre sanglante utile et durable; donnez bientôt la victoire avec le retour.

Si la mort fauche — elle seule, en fauchant, permet à la victoire l'accès de nos chemins — conduisez par la main dans l'immortalité le guerrier digne de vos milices. Il y a, là-haut, Michaël et les siens, qui ont mené au spirituel le combat de justice; il y a tous nos chevaliers chrétiens, avec saint Georges, saint Maurice et ses compagnons, saint Louis roi de France et même Henri d'Allemagne qu'on n'imite plus. Il y a tous ceux qui ont manié le glaive de l'esprit, et c'était la même chose, car la justice est une; car la justice n'est que la vérité de la vie. Que cette sainte armée les reçoive, nos héros tombés! Nous, les femmes, nous passons en cortège devant leur tombe, une palme à la main, comme dans les fêtes antiques; nous versons des prières, comme chrétiennes, dans le cœur de Celui qui combattit aussi et qui mourut, victorieux de la mort, frère aîné des héros et leur Sauveur.

Nous vous prions, Seigneur, pour que l'espérance tout à l'heure formulée à titre de consolation pour nos pertes, se réalise avec une ampleur digne de tant de souffrances. Nous, mères du genre humain, mères toutes vibrantes en ce moment du génie français, nous songeons devant vous, à la France du lendemain de la guerre.

Que la victoire ne soit pas le signal d'un retour aux erreurs qui nous coûtent tant! Trop de larmes supplémentaires, trop de sang, trop de biens pour des oublis où votre oubli à vous, Seigneur, tenait une place que nous ne soulignerons pas! Que du moins le présent nous instruise et que l'avenir se ressoude au meilleur hier.

Nos traditions de sagesse peuvent se renouer : formez ce lien. Notre maison française peut devenir celle dont il est question dans le portrait de la *Femme forte :* nous savons, nous, ce qui sauve les maisons et ce qui les perd. Les haines, les ignorances voulues et les négligences, les incompétences brouillonnes, la fausse indépendance qui renie l'autorité, l'égalité de la jouissance sans l'égalité dans le devoir, l'égoïsme installé au cœur de chacun, au lieu de chacun songeant aux autres qui songent à lui en retour : c'est le malheur des foyers et des peuples.

Guérissez-nous, Seigneur, de ces plaies. Donnez-nous l'unité française. Donnez-nous le respect mutuel. Donnez-nous l'attention à nos tâches. Donnez-nous l'ordre qui conserve, tandis que l'activité accroît. Donnez-nous la discipline qui met en faisceau toutes les forces. Donnez-nous le dévouement au lieu de l'arrivisme jouisseur, au lieu du quant à soi de possesseurs nantis. Donnez-nous la moralité familiale et publique. Donnez-nous des enfants, nous dont la race menace de fondre comme la neige au premier soleil. Donnez-nous la sobriété, qui

est santé, travail, épargne, tranquillité de nos groupes. Donnez-nous les vertus qui font l'homme et la femme utiles, le citoyen, le chrétien. Donnez-nous votre amour, Seigneur, qui garde tout et qui met tout dans l'ordre, qui réchauffe tout après avoir réchauffé nos cœurs.

Quand le premier amour flambe, tout s'allume au-dessous de lui par des retours de flamme. Dieu ne veut pas qu'on l'aime seul. Toute la famille des êtres entend partager ce qu'on dirige vers son Père. Nous vous aimerons, Seigneur, afin d'aimer tout.

Il sera temps, alors, de vous demander en particulier de réparer les effets de la guerre. La guerre frappe aujourd'hui; ses ruines seront demain. Relevez les ruines matérielles et morales. Faites une gloire et un sort aux mutilés. Recueillez les orphelins, consolez et employez les veuves, faites une vie aux filles délaissées, remplacez dans les cœurs ceux qui sont partis, faites de la paix, voire un peu de joie, dans toutes les âmes bouleversées et dolentes.

Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, voici que je joins les mains, moi, la femme française, moi, sœur de Jeanne, sœur de Geneviève, sœur de Clotilde. Voici que je dresse mon corps sous l'armure, comme la Jeanne d'Arc du maître Mercié, l'épée de la France et son casque à mes pieds, sa couronne à mon front, sa douceur et sa force dans mes yeux et sa supplication sur mes lèvres.

Donnez, Seigneur, la victoire à nos armes, la grandeur à notre avenir, la paix à nos foyers, la vertu à nos cœurs, la fidélité chrétienne à notre patrie, l'immortalité à nos morts et le revoir là-haut à tous ceux qui s'aiment. *Amen.*

A.-D. SERTILLANGES,
professeur à l'Institut Catholique de Paris.



La « Jeanne d'Arc », d'Antonin Mercié.

Dévotions à la Châsse de Sainte-Geneviève, dans l'église Saint-Etienne-du-Mont.

Les Transports Militaires

Une même note revient dans tous les comptes rendus des correspondants militaires étrangers qui ont été admis à visiter nos armées: « L'énorme machine nécessaire aux ravitaillements de toute sorte fonctionne merveilleusement. »

C'est vrai, depuis le début et dans toutes les périodes si variées de ces dix-huit mois, le service des transports n'a pas cessé d'être mené avec une précision tout à fait remarquable. J'aimerais avoir les éléments nécessaires pour décrire avec des précisions détaillées l'effort admirable fourni aux côtés de leurs ingénieurs par les cheminots. dès la première heure de la guerre et de l'union nationale. Au moins je veux leur rendre hommage en tête de ces notes.

Trois tâches essentielles étaient à remplir. D'abord la mise en place des troupes de couverture, la mobilisation et la concentration. Ensuite le ravitaillement régulier des armées en hommes, chevaux, vivres, munitions et matériel, en même temps que les évacuations correspondantes. Enfin, à mesure que se développaient les opérations, il fallut faire parvenir en temps voulu, sur un point donné, des troupes dont l'arrivée était l'élément décisif de la victoire.

On se rappelle le début du drame. L'Allemagne ayant proclamé « l'état de danger de guerre », immédiatement, le 31 juillet, à neuf heures du soir, les transports pour la mise en place de la couverture commencent. Le 2 août, sans déclaration de guerre, les troupes allemandes pénètrent sur notre territoire et assassinent des habitants. Aussitôt nous mobilisons, et voilà que sur le seul réseau de l'Est, les 3 et 4 août, près de 600 trains sont en marche.

A travers les siècles, les enfants à l'école ne manqueront pas d'apprendre quelles furent les angoisses de leurs pères au début d'août 1914. Notre expérience les persuadera, j'espère, que pour garder la paix, il faut préparer la guerre.

Nous ne savions rien du plan allemand, tandis que ces maîtres espions « savaient de nos futures dispositions ce qu'ils avaient intérêt à connaître. » Ainsi s'exprime le général Bonnal, dans sa belle conférence *La Revanche*, et il ajoute: « La crise d'antimilitarisme, dont la France a souffert entre les années 1898 et 1905, avait eu pour effet de paralyser pour longtemps l'action de notre service de renseignements. »

Nous croyions être attaqués sur le front de Verdun, Toul, Epinal et Belfort. Tout au plus admettions-nous que cette attaque directe se combinerait avec une autre attaque secondaire et dérivée qui se produirait par la Belgique. Mais voici que les Allemands envahissent la Belgique. Joffre ne se trouble pas. Sur l'heure il modifie notre concentration et se met en mesure de porter au nord le principal effort.

Malgré cette grave difficulté, bien que quatre de nos corps d'armée fussent acheminés sur une direction différente de celie qui avait été primitivement prévue, les éléments les plus urgents de la concentration furent mis en place du 5 août à midi au 12 août même heure, et le reste suivit jusqu'au 18 août à minuit. Au terme de ces quatorze jours, avaient été mis en marche 4,500 trains de mobilisation et de concentration, plus 250 trains destinés à l'approvisionnement de siège des places fortes; et, sur ce nombre énorme, une vingtaine





1. Le long des routes neigeuses. Arrêt forcé. — 2. Une reconnaissance en automobile. — 3. Mortier amené par tracteur.

LES TRANSPORTS

de convois seulement eurent des difficultés.

Mieux réussis encore, ou du moins réussis au milieu de pires obstacles, furent les transports à la fin d'août, lors de notre retraite. Il s'agissait d'assurer le repliement des gares régulatrices, l'évacuation des dépôts, celle du matériel des chemins de fer belges et français, des stations-magasins et d'une partie de la population civile. Malgré le trouble et l'imprévu, dans cette sombre période, pas un seul train de troupes n'a été arrêté. Tous arrivèrent, sans retards nuisibles.

Vint l'heure de l'offensive, et les commissaires-régulateurs suivirent avec le même ordre la marche en avant de nos armées. Le service des chemins de fer, sans perdre de temps, rétablit les lignes que nous-mêmes, dans notre retraite, ou l'ennemi, dans la sienne, nous venions de détruire. Guerre de chemins de fer, diront peut-être certains historiens, considérant le génie de Joffre et le va-et-vient de l'Allemagne entre ses deux fronts. Nous n'emploierons pas ce mot, qui simplifierait trop et paraîtrait mettre au second rang la force morale déployée par nos chefs et nos soldats; mais on ne signalera jamais assez l'importance des transports de troupes effectués au cours d'opérations. Lors de notre offensive en Lorraine et en Belgique, lors de notre recul au sud de la Marne, lors de la reprise de l'offensive, lors de l'extension de notre front jusqu'à la mer du Nord, nous avons dû transporter en chemin de fer, d'un point à un autre du théâtre d'opérations, plus de 70 divisions, exigeant la mise en marche de plus de 6,000 trains, sur un parcours variant de 100 à 600 kilomètres.



De vieilles connaissances : les autobus parisiens.

Tous ces transports ont été assurés par les gares régulatrices avec possibilité constante de déviation des trains, suivant les exigences des opérations. Et, dans nombre de cas, les automobiles sont venues à l'aide des chemins de fer. On connaît l'expédient fameux qui aida l'armée de Paris à intervenir avec le plus vigoureux à-propos dans la bataille de la Marne, contre l'armée du général von Kluck. Le 7 septembre, le général Gallieni, pour activer le transport de ses troupes, eut recours aux taxis de Paris.

Durant les mois de septembre, d'octobre et de novembre, le nombre d'hommes transportés en automobiles dépassa le chiffre de 250,000, les parcours variant de 20 à 120 kilomètres. En outre, les sections automobiles ont assuré le transport du matériel, des munitions, des vivres, des viandes fraîches, et l'évacuation des blessés.

Il n'y fallut rien moins que 10,000 voitures, conduites et entretenues par 95,000 chauffeurs et ouvriers.



Afin de les envoyer plus rapidement dans les tranchées et de leur éviter des fatigues inutiles, on embarque les soldats, dès la descente du train, dans des camions.

C'est à la précision de ces transports par voie ferrée et par automobiles que nous avons dû, pour une large part, notre succès contre un ennemi dont la masse pouvait nous déborder et nous écraser. C'est grâce à elle, notamment, qu'a été dressée la barrière infranchissable à laquelle s'est heurtée, dans les Flandres, l'offensive désespérée de l'ennemi. C'est grâce à elle, enfin, que nos troupes sont abondamment pourvues de tout ce qui leur est nécessaire.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

LES TRANSPORTS





La photographie est un des délassements préférés de nos troupes au repos. Et c'est, parfois, un art véritable. Nous connaissons un officier qui y excelle. Il sait régler la pose, profiter de la lumière, former des groupes pittoresques et harmo-





1. Mise en batterie des mitrailleuses. — 2. Idylle alsacienne. — 3. Le troupeau.

PHOTOGRAPHIE





nieux. Peintre et poète, il obtient des résultats remarquables. La collection de ses clichés de guerre constituera une merveilleuse galerie qui, plus tard, sera très recherchée. Nous plaçons sous les yeux du lecteur quelques-uns de ces chefs-d'œuvre.





DE GUERRE

4. L'affût. — 5. Le repas des goumiers. — 6. Sentinelles, veillez !

ERZEROUM

Parmi tous les communiqués où chaque matin vous cherchez avidement les tressaillements d'aile de notre victoire... Parmi tous les communiqués de tous les fronts et de toutes les armées, il en est un que vous lisez, certes, mais avec l'impression que cela se passe en d'autres planètes. A la manière des « Comment peut-on être Persan ? » vous dites : « Comment peut-on se battre en Arménie ? »

Et pourtant l'on s'y bat, et chaudement..., et nos amis les Russes vous diront que ceux de leurs héros qui tombèrent là-bas ont droit à plus de pitié dans le souvenir. Car ils sont morts très loin, dans des vallées désertes, aux flancs de montagnes chauves, ou sur des plateaux stériles; la terre qu'ils ont étreint de leurs doigts crispés ne fut pas la bonne chaude terre maternelle, la terre où leur sommeil trouve un dernier berceau. Et comme ils ont dû se sentir seuls, oh ! tellement abandonnés dans leur agonie, en ces mornes décors de paysage lunaire, les montagnes étant des mortes grillant au soleil leurs pauvres os de rochers, que nulle pieuse verdure ne recouvre...

Front du Caucase... Front d'Arménie plutôt, car ce n'est déjà plus le Caucase, mais l'immense plateau d'Arménie qui ondule comme une mer pendant des centaines et des centaines de kilomètres, les montagnes toujours s'ajoutant aux montagnes, toutes aussi nues ; décor terrible de planète morte..., le silence éternel sur des espaces infinis où seule varie la lumière...

Peut-on se figurer ce qu'est la guerre dans un tel pays ? Ce que représente pour nos frères Russes une victoire comme celle de cet hiver ? Et ce que peut être une avance, là-bas, sans chemins de fer, sans routes, sans ponts, sans arbres pour les travaux, sans ressources d'aucune sorte ? les canons hissés à trois mille mètres, les cols rares et abrupts, les vallées neigeuses encaissées en coupe-gorge ?...

Qui donc pourra chanter votre héroïsme, sur tout l'immense front que vous tenez, soldats d'Olty et du Tortoum où dort un grand lac solitaire ? soldats de Van que garde le Sipan-Dagh géant, blanc de ses neiges éternelles... ? soldats de l'Araxe, qui veillez devant Kars, depuis Sary-Kamisch, vous dont les cavaliers remontèrent la vallée jusqu'à Hassan-Kalé, jusqu'aux portes d'Erzeroum, et qui avez franchi le Palendenken, malgré







LES RUSSES VERS L'ARMÉNIE. — 1. Pont de Kheuprikheui sur l'Araxe, dans la direction d'Erzeroum. — 2. Erzeroum, la grande forteresse turque, dressée en face de Kars, comme Verdun en face de Metz. — 3. Vallée de l'Araxe à 15 kilomètres d'Erzeroum, où les Turcs s'étaient concentrés pour repousser la première avance russe

les forts postés jusqu'au sommet ?... Erzeroum la redoutable, tapie dans son repaire de montagnes; Erzeroum la mystérieuse, ville de soleil et de silence, sous les hauts peupliers et les minarets blancs..., si calme...; et pourtant si trompeuse, puisqu'elle fut la ville des massacres, la ville des révoltes et de la révolution turque, et, maintenant encore, la ville de la terreur... Le Kurde, acharné sur l'éternelle victime arménienne, y était venu ressusciter les scènes d'horreur de la Chaldée ou de l'Assyrie.

Amis russes, vous vous trouvez à l'un de ces grands carrefours du monde, où l'histoire de presque tous les peuples a touché. Et, vraiment, il fallait bien que cette guerre, qui réveille sur tous les champs de bataille d'Europe tant de vieux échos, aille évoquer la grande ombre des grands conquérants de l'Asie. Erzeroum !... ville biblique et quasi légendaire, puisque dans tes montagnes, « *les monts aux mille sources* », prenaient naissance les fleuves du Paradis terrestre... Erzeroum, tes rochers stériles gardent-ils la mémoire de Cyrus le Grand et de la belle Sémiramis ? Crois-tu, dans l'héroïque troupe des nuages, revoir passer la retraite des Dix-Mille ?... Les Romains y ont laissé leurs voies impérissables, leurs ponts et leurs citadelles encore debout... Les Arabes leur belle Université... Nos croisés leurs châteaux féodaux qui commandent encore les vallées...

Que le règne du tsar magnanime s'étende, pacifiant et fécond, sur le pauvre peuple arménien, dont les fils, instruits par nos religieux, parlent notre langue et viennent chercher refuge au consulat de France aux jours de l'oppression... Que l'empereur ami garde ce peuple, notre ami, lui aussi..., malgré les efforts de l'Allemagne... Et qu'il fasse refleurir la belle et riche civilisation arménienne au sein d'un pays qui fut un des plus beaux du monde... avant que les Turcs n'aient passé là...

JOSÉ ROUSSE.



PAGES OUBLIÉES

Rapprochons de ces documents d'un si brûlant intérêt un souvenir historique qu'évoquent ces lointaines contrées où se déroulèrent jadis tant de prouesses légendaires :

LA RETRAITE DES DIX MILLE

Cette retraite a toujours passé parmi les connaisseurs pour un modèle parfait dans ce genre, et qui n'a jamais eu rien de pareil. En effet, on ne peut pas voir une entreprise ni formée avec plus de hardiesse et de courage, ni exécutée avec plus de bonheur. Dix mille hommes, éloignés de leur patrie de cinq ou six cents lieues, qui ont perdu leur général et leurs meilleurs capitaines, qui se trouvent dans le cœur du pays ennemi, entreprennent, à la vue d'un ennemi victorieux et de ses nombreuses armées, de se retirer du fond de son empire et, pour ainsi dire, des portes de son palais, et de traverser une vaste étendue de pays inconnus et presque tous ennemis, sans être effrayés par la vue des obstacles et des dangers sans nombre qui pouvaient les arrêter à chaque moment...; plus que tout cela, trahison à craindre de la part des troupes qui semblaient leur devoir servir d'escorte, mais qui, en effet, avaient ordre de les faire périr; car Artaxerce, qui sentait combien le retour de ces Grecs dans leur pays était capable de le couvrir de honte et de décrier, dans l'esprit des peuples, la majesté de l'empire, n'avait rien négligé pour l'empêcher, et il désirait leur perte, dit Plutarque, avec plus de passion qu'il n'avait désiré de vaincre Cyrus lui-même et de conserver ses Etats. Cependant ces dix mille hommes, malgré tant d'obstacles, viennent à bout de leur dessein, et, à travers mille dangers, arrivent victorieux et triomphants dans leur patrie. Longtemps après, Antoine, poursuivi par les Parthes, à peu près dans le même pays et se trouvant dans un pareil danger, s'écria, plein d'admiration pour leur courage si invincible : *O retraite des Dix Mille !*

ROLLIN.

LES RUSSES VERS L'ARMÉNIE. — 1. Quelques-unes des montagnes où Russes et Turcs ont lutté contre les neiges de cet hiver. — 2. Les sources de l'Euphrate théâtre des célèbres guerres antiques. — 3. Officier russe dans le Tortoum.









Photographies prises en première ligne. — 1.-2. Observateurs. — 3. Dans la tranchée.
4. Après une nuit sans sommeil. Il cherche ses « habitants ».

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE



FRANCE ET ITALIE « DEUX SŒURS SE RETROUVENT » L'ACCORD DE ROME

Le voyage de M. Briand en Italie a eu le succès de toutes les choses opportunes et attendues.

Dès les premiers pas du président du Conseil dans la Ville éternelle, non seulement il ne restait plus rien du tissu de mensonges que les reptiles allemands ne cessaient de répandre sur les hésitations de l'opinion italienne, sur « sa fatigue même de la guerre »; mais tout au contraire, tout, immédiatement, révéla une Italie frémissante, enthousiaste, acclamant furieusement la guerre, proclamant la nécessité d'une lutte implacable, jusqu'à la défaite de l'ennemi commun. Avant même que le gouvernement romain ait parlé, nos ministres étaient fixés : MM. Briand, Bourgeois et Albert Thomas savaient que leur visite serait un triomphe pour la cause des Alliés, que l'Entente en sortirait plus forte, plus unie, n'ayant plus à envier la cohésion de l'Allemagne. L'empressement de la foule romaine, ses acclamations plus que chaleureuses, ses appels à une lutte sans merci devançaient les paroles officielles et apportaient la preuve immédiate qu'aucune équivoque n'existait entre la France et l'Italie, et que celle-ci n'était ni désabusée ni lasse.

Déclarations ministérielles, commentaires de presse et acclamations populaires, tout fut à l'unisson, tout, au lieu de lassitude, attesta, au contraire, la confiance la plus absolue. A la Consulta, au Capitole, à l'ambassade de France, comme à la villa Umberto, où des toasts furent échangés, le ton fut le même. Les ministres Sonnino et Salandra témoignèrent la même certitude de la victoire que le syndic de Rome, proclamèrent la fidélité inébranlable de l'Italie à la cause du droit et de la liberté, affirmèrent leur souci d'une union toujours plus étroite, plus féconde.

Dans sa concision toute latine, le toast de M. Sonnino n'eut que plus de valeur.

« Votre présence, dit-il, est un gage nouveau de notre ferme confiance dans l'issue victorieuse de la lutte que les Alliés poursuivent par la force de leur union inébranlable, pour la cause de la liberté et de la justice. » Et il fut le premier à applaudir M. Briand quand celui-ci, après avoir dit la grande admiration de la France pour sa sœur latine lorsque « sa conscience nationale l'entraîna dans le camp des Alliés », ajouta :

« Nos deux nations sont également convaincues que la victoire finale naîtra de leur ferme volonté de mettre en commun, avec leurs Alliés, toutes leurs ressources, toutes leurs énergies, toutes leurs forces vives. »

Cette dernière phrase était en effet tout un programme, le programme même des négociations qui allaient s'ouvrir et son geste y souscrivait d'avance.

Au Capitole, le sentiment italien s'affirma également avec l'éloquent prince Colonna.

Puis, à son tour, à la villa Umberto, M. Salandra déclara que le cœur de l'Italie battait à l'unisson de celui de la France. « Et, s'écria-t-il, on peut bien affirmer que, dans la lutte qu'elles soutiennent pour la défense des principes qui furent la gloire de leur antique civilisation, les deux nations sœurs se sont retrouvées. Cette lutte est longue et difficile, mais notre confiance dans la victoire finale est inébranlable, car notre cause est juste. »

Le ministre évoqua le rude labeur de l'armée italienne sur les Alpes. Et dès le lendemain, les représentants de la France avaient la joie de saluer l'armée italienne et celui dont la fierté est d'en être le premier soldat. Le roi Victor-Emmanuel voulut être leur propre guide sur le champ de bataille du bas Isonzo, et leur donna pour escorte cette phalange de héros, ces alpins qui escaladèrent le monte Nero en s'élevant de clous en clous, — de clous qu'ils plantaient un à un dans la muraille abrupte et rocheuse sous le feu d'enfer des Autrichiens.

Le voyage fut d'ailleurs fertile en incidents caractéristiques, comme cette rencontre du cardinal Mercier à la villa Médicis, où le primat de Belgique fit un récit poignant du martyrologe belge.

Entre deux fêtes, des conversations se poursuivaient dans lesquelles s'affirma tout de suite la nécessité de plus d'unité dans l'effort. Dans sa réponse à M. Salandra, M. Briand avait dit :

« Chez nos ennemis, la coordination des efforts est commandée, pour ainsi dire imposée, par les conditions mêmes de la géographie. Dans le camp des Alliés, elle ne pouvait être que le résultat d'une inspiration supérieure et d'une volonté réfléchie, consciente de ses devoirs, au service du plus noble idéal. »

Et cela conduisit à un accord qui, tout en respectant l'indépendance et les prérogatives de chacune des nations alliées, assurerait la parfaite unité de leur action militaire.

LA ROUMANIE ET LA MENACE ALLEMANDE

Pendant que l'Italie et la France se donnent l'accolade, Guillaume II menace la Roumanie.

Sans ajouter foi au propos extravagant qu'on lui prête, à l'issue du banquet de Sofia, où dans le cercle qui se formait autour de lui et du tsar Ferdinand il aurait rappelé à la Roumanie le sort de la Belgique et dit insolemment qu'une armée bulgare aurait tôt fait de franchir les soixante kilomètres qui séparent le Danube de Bucarest — pure rodomontade d'ailleurs, car en chemin, cette armée rencontrerait cinq cent mille baïonnettes roumaines, — il est de toute évidence qu'il cherche à intimider le gouvernement roumain, à intimider le roi. Toute une presse à ses gages poursuit l'avènement d'un ministère Marghiloman, dont la soumission aux empires du Centre ne ferait pas de doute.

Une pareille éventualité serait le signal d'une guerre civile, et le souverain, dont on ne saurait d'ailleurs suspecter le loyalisme constitutionnel, ne l'ignore pas. En tout cas la pression de l'Allemagne est si visible, sa mise en demeure prochaine si certaine, que les partisans de l'intervention aux côtés des Alliés, laissant toute hostilité contre M. Bratiano, font maintenant cause commune avec lui, et que M. Bratiano lui-même, avec autant de clairvoyance que de décision, complète la mobilisation roumaine par l'appel d'une nouvelle classe et fait hâter la défense des Carpathes et des rives du Danube.

LA PRISE D'USCIECZKO

Les Tudesques se montrent d'autant plus pressants que Salonique est comme une épine dans leur flanc, et qu'avant de l'attaquer ils voudraient avoir une certitude du côté de Bucarest, que surtout la situation s'aggrave pour eux en Bukovine.

On s'accordait à dire, eux-mêmes en convenaient, que si les Russes parvenaient à forcer le passage du Dniester dans la région de Zaleszczyki, l'aile droite autrichienne serait en danger. Et voilà que l'armée du général Ivanoff, en s'emparant du bourg d'Uscieczko, a victorieusement amorcé la manœuvre. On sait que les deux ailes autrichiennes engagées, l'une sur la Strypa, l'autre devant Czernowitz, sont reliées par le Dniester qui couvre leur centre. Pendant la bataille de janvier, les Russes refoulèrent énergiquement ces deux ailes, les poussèrent sur Chmielova et devant Czernowitz. Cette fois, c'est au centre lui-même qu'ils s'attaquent et c'est lui qu'ils ont virtuellement percé à Uscieczko, qui leur livre non seulement le passage du fleuve, mais leur donne la maîtrise d'un important nœud de routes sur le flanc des masses autrichiennes campées à Horodenka et Zaleszczyki. La manœuvre est pleine de promesses; en tournant la droite autrichienne, elle dégagerait Czernowitz, donnerait la capitale de la Bukovine à nos vaillants alliés.

LA GUERRE DE PIRATERIE

Les pirates continuent. Nos ennemis viennent, en effet, de proclamer *urbi et orbi* que dorénavant leurs sous-marins couleraient, torpilleraient sans avis préalable tout navire marchand armé. Cette nouvelle et cynique prétention était inévitable depuis que le gouvernement américain, tout à ses conceptions généreuses mais si chimériques, a lancé son mémorandum contre l'armement des vaisseaux de commerce et voudrait assimiler ceux qui se prémunissent contre une attaque aux navires de guerre. Les Allemands ont bien naturellement saisi la bonne occasion que leur fournissaient si bénévolement les diplomates de Maison-Blanche de donner à leur guerre sous-marine le tour féroce qu'ils méditaient depuis si longtemps. Comme il sera impossible de faire la preuve qu'un navire était armé ou non, quand il sera au fond de l'eau, la piraterie allemande se donnera libre cours. Respectera-t-elle, comme l'assure le comte Bernstorff, les transatlantiques à passagers?

LES ATTAQUES ALLEMANDES TENTATIVES LOCALES OU ACTION GÉNÉRALE?

Sur notre front de bandière, les attaques ont continué toujours plus vives, plus nombreuses, avec une tendance à se généraliser, à s'étendre à toutes nos lignes, de l'extré-



mité des Flandres à l'Artois et de la Champagne à l'Alsace. Purement locales au début, elles ont gagné à peu près tous les secteurs.

Une partie des armées ennemies sont engagées : la presque totalité même contribue à une tentative bien évidente de brisure sur

l'un ou l'autre point de nos positions.

Au nord l'ennemi a tenté de franchir le canal de l'Yser entre Steenstraete et Hetsas, à une dizaine de kilomètres au nord d'Ypres. En Artois, il a de nouveau tâté les lignes anglaises devant Loos et Hulluch, puis attaqué Hooge, et renouvelé ses tentatives pour nous reprendre à nous-mêmes les pentes de la falaise de Vimy. Le tracé irrégulier de nos tranchées lui permettait, à droite et à gauche de la cote 140, à la Folie et sur la route de Neuville-Saint-Vaast une guerre de mines, à la faveur de laquelle il a déclanché de violentes attaques d'ailleurs assez infructueuses. Le long de la Somme, le coup de main de sa deuxième armée sur Frise est connu — elle l'a, d'ailleurs, chèrement payé devant Dompierre. Sur l'Aisne, les sondages ennemis étaient, à l'heure où j'écris, déjà de trois. A une tentative sur Soissons, par les têtes de pont de Vailly et de Venizel, ont succédé deux essais de forcement des faubourgs de la ville, l'un par la route de Crouy, l'autre par celle de Terny. En Champagne, la troisième armée allemande a lancé de très gros effectifs sur le plateau qui relie Tahure à Somme-Py, et, depuis, la lutte a gagné tout le front de bataille de septembre. Des attaques se déclanchent journellement en Argonne. Enfin, une grosse offensive s'est déroulée en Alsace devant Seppois. Et ces coups de sonde ne disent rien qui vaille.

L'INDÉPENDANCE DE LA BELGIQUE

Si héroïque que soit l'armée qui combat à Steenstraete, si confiante que demeure la nation belge elle-même, elles trouvent un nouveau et puissant réconfort dans l'acte solennel par quoi les puissances garantes de l'indépendance de la Belgique : France, Angleterre, Russie, viennent de renouveler leurs engagements et d'affirmer qu'elles ne mettront fin aux hostilités qu'autant que le peuple belge, si « héroïquement fidèle à ses obligations internationales » sera rétabli dans son indépendance politique et économique et largement indemnisé des dommages qu'il a subis, etc. Cette déclaration aura, comme l'a dit le baron Beyens, un vibrant écho dans le cœur des Belges, elle leur rendra l'attente moins douloureuse et la lutte plus facile.

LA PRISE D'ERZEROUM

Ce hâtif et un peu zigzaguant bulletin, s'achève aujourd'hui sur une victoire, une grande victoire, celle des armées russes qui ont pris Erzeroum, la capitale et la clé de l'Arménie turque, qui l'ont prise, non par la famine, mais de haute, de très haute lutte, en capturant une à une les quinze forteresses qui la défendaient, et dont la double ligne semblait imprenable, que les Turcs et leurs alliés jugeaient inexpugnables. Elles s'étagent sur une longue arête, le Deve-Boyoum, et se trouvaient commander à la fois les deux routes conduisant à Erzeroum, celle d'Olty et celle de la vallée de la Passine, et leur abord était, en effet, des plus laborieux. Mais, sans s'arrêter aux difficultés, les Russes se jetèrent sur les deux premières, celles de Kara-Giubeko et Tafta, les enlevèrent en quelques heures, et cette conquête leur livra les autres. Tournés par leur gauche les forts de la Passine durent se rendre un à un. Et la route d'Erzeroum s'ouvrit toute grande devant le vainqueur. Il n'est pas besoin de dire l'importance de la victoire russe. C'est, disent les critiques militaires, un peu « toute la défense turque en « Asie Mineure », qui tombe avec elle.

LÉON PLÉE.

Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

TROISIÈME PARTIE
Premiers Combats

VI

LE LIEUTENANT DAVAL

Je souffle à peine depuis un quart d'heure qu'une voix m'appelle :

— P...!

Je lève la tête : c'est le lieutenant Daval, un des rares officiers qui sont revenus indemnes de la charge. Il a pris le commandement des survivants et il s'occupe d'amalgamer les élements hétéroclites que la débandade lui amène de tous côtés.

— P..., me dit-il, vous êtes le plus ancien sergent; je vous confie le soin d'organiser cette partie de la tranchée.

Il tombe bien! Moi qui n'ai pas même la force de tenir mes yeux ouverts!

Je n'ose, cependant, rien dtire. Je sais que le lieutenant Daval, sergent-major à la mobilisation, a gagné ses grades en quelques mois, qu'il a été cité à l'ordre de l'armée,



Personne n'est atteint. Par quel miracle!

qu'il est proposé pour la croix. Je ne veux pas lui donner de moi une opinion mauvaise.

Je m'adresse aux soldats qui m'entourent et qui, tous, me sont inconnus :

— Allons, les gars, on va travailler un peu : ça nous réchauffera.

Cette invitation ne soulève aucun enthousiasme. La lassitude est générale.

Pour donner l'exemple, je prends un pic qui traîne et je frappe un coup... Oh! là, là! Il me semble que mes bras se décrochent et que mes os se désemboîtent. Il me faut cinq bonnes minutes pour me remettre.

Nouveau coup de pic, nouveau martyre.

Je lutte ainsi contre ma fatigue et mon épuisement, mi-dormant, mi-éveillé, la bouche amère, le cœur vide, avec une envie de pleurer comme un petit enfant.

De temps en temps, j'encourage les hommes d'une voix qui s'efforce :

— Du courage, allons, du courage!

Mais je doute que mon bredouillement leur parvienne.

Le travail n'avance guère. La tranchée est si peu profonde, qu'il faut piocher à genoux, de peur des balles.

Je devrais me lever, longer le rang des travailleurs, marquer à chacun sa tâche... La peur des balles me retient, cette peur nerveuse que m'a laissée la fusillade de tout à l'heure.

J'évite de regarder le lieutenant. Des balles, lui, il ne se moque pas mal! De temps en temps, il quitte le talus derrière lequel il est assis, et il se promène derrière nous, à pas tranquilles, les mains derrière le dos, le corps en entier découvert!

Les cuisiniers arrivent. Je n'ai pas faim. Personne n'a faim. La soupe est froide et il n'y a qu'une bonne soupe chaude qui nous ferait plaisir.

Je regarde l'heure : deux heures de l'après-midi? Je croyais qu'il était à peine huit heures du matin!

Soudain, un éclatement qui me fait tressaillir. D'où vient ce bruit? Et cette colonne de fumée noire?...

Un voisin me renseigne : c'est une bombe!

Et je frissonne.

Je sais que les Boches se servent de bombes à main; mais je n'ai jamais encore été soumis au feu de ces projectiles. J'ignore que les bombes et les grenades, terribles dans une attaque, dans un corps à corps, sont quasi inutiles dans une lutte de tranchée à tranchée : on les voit venir, on a le temps de se garer.

Pour moi, le mot de bombe s'associe aux noms de Ravachol, d'Henry, et autres anarchistes. La guerre actuelle m'apparaît hideuse.

Voici quatre bombes, coup sur coup, mais lancées trop court. Comme nous attendons, le travail interrompu, l'œil aux aguets, un obus éclate derrière nous, bien reconnaissable; c'est le 75 qui vient à notre secours, mais qui, nous croyant, sans doute, beaucoup plus en arrière, tire en plein sur la tranchée où nous sommes en train de nous retrancher.

Le lieutenant Daval se précipite au téléphone, à deux cents mètres de là. Avant qu'il ait pu communiquer avec l'artillerie, deux autres 75 tombent, nous couvrant de débris de toutes sortes. Personne n'est atteint. Par quel miracle!

Cette fois, c'en est trop. Ces épreuves successives sont au-dessus de mes forces. Il faut que je m'en aille.

Je vais trouver le lieutenant Daval, mais je n'ose formuler ma demande. A le voir si calme, si pareil à lui-même, si indifférent aux balles et aux obus, j'ai honte de moi.

Nous causons, nous parlons de l'attaque, de ce qui a été fait, de ce qu'il eût fallu faire peut-être.

— En tout cas, conclut-il, les Boches ne passeront pas. Si nous n'avons pu aller chez eux, ils n'entreront pas chez nous tant que je serai là!

Cette énergie achève de me démonter. Je pense que le lieutenant a, tout comme moi, passé la nuit dehors, sous la pluie; que, ce matin, il a, par quatre fois, entraîné sa compagnie à l'assaut. Cependant, il ne songe pas à s'en aller, lui, bien au contraire!

Je me lève; je vais regagner mon poste. Mes jambes flageolent, ma cervelle est douloureuse. Tant pis!...

Mais, juste à ce moment, une bombe éclate en face de l'endroit que je viens de quitter.

Cela me décide.

— Mon lieutenant, dis-je, j'ai été blessé, hier, à l'œil et je ne me suis pas fait panser encore. Voulez-vous m'autoriser à aller au poste de secours?

La permission obtenue, je m'éloigne. Ma conscience crie et me reproche ma lâcheté. Je suis fatigué? Mais les autres le sont autant que moi. Ma blessure? Un prétexte... Elle peut bien attendre. D'ailleurs, n'ai-je pas sur moi tout ce qu'il faut pour la panser?

Je fais la sourde oreille et je marche à grands pas.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

Je côtoie la cabane tragique près de laquelle j'ai failli être tué. Où est ma vaillance d'hier?

Tout en marchant, je forge le discours qui va apitoyer le major et le décider à m'évacuer sur un hôpital : douleurs internes, picotements à l'œil, anémie cérébrale... Mensonges, que tout cela. Mais qu'importe le mensonge, si je puis m'échapper d'ici et être renvoyé à l'arrière, loin de la fusillade, loin des bombes, loin des tranchées, loin de l'enfer!...

J'arrive au poste de secours. Le major lave ma plaie, me panse. Il n'épargne pas les bandes, et je suis naïvement heureux de me sentir ainsi ficelé.

Voici le pansement terminé. Le major va prononcer son arrêt :

— Maintenant, fait-il...

— Maintenant, dis-je précipitamment, en lui coupant la parole, maintenant je retourne aux tranchées avec les camarades!

A ce revirement subit, ne vous hâtez pas d'applaudir, ou de pleurer d'enthousiasme Oh! non, je vous en supplie, ne pleurez pas d'enthousiasme. Car, tout à l'heure, quand vous allez savoir...

Quand vous allez savoir!...

Mon Dieu, je n'ai pas plus le droit de me calomnier moi-même que de calomnier quiconque, et qu'il y ait dans ma détermination une once de désintéressement et une parcelle de courage, cela n'est pas impossible. Et il n'est pas impossible non plus que l'exemple du lieutenant Daval soit venu agir à mon insu dans les profondeurs de ma conscience.

Mais ce qu'il y a d'abord, ce qu'il y a surtout, le voici :

Sur mon chemin, tout à l'heure, j'ai rencontré un régiment de réserve, faisceaux formés, qui attend dans le bois l'ordre d'aller remplacer ceux qui sont tombés. Les hommes, venus d'un long repos à l'arrière, sont propres et luisants comme des soldats de plomb d'étalage, et le contraste était frappant entre leur tenue de parade et la mienne : gaine de boue allant des souliers aux cheveux, pantalon que mes rampées trouèrent aux genoux, capote écorchée par les ronces.

Et, soudain, — que l'aveu est donc pénible! — soudain, en tâtant des deux mains le pansement qui ne laisse à nu qu'une partie de mon image, j'ai pensé qu'il serait glorieux, qu'il serait superbe, de traverser à nouveau, sale et loqueteux, le beau régiment neuf, et d'entendre de l'un à l'autre les chuchotements admiratifs :

— Oh! dis donc, dis donc, regarde ce blessé qui a la moitié de la tête enlevée et qui retourne se battre!

VII

LE LIEUTENANT PORTEFAIX

Si j'ai insisté sur le récit de cette affaire, c'est que ce fut une de nos rares défaites, et que nos défaites doivent être connues aussi bien que nos victoires : plus que les victoires, elles demandent aux soldats les vertus de leur état, et c'est une situation atroce, je vous assure, que de se battre, que de braver la mort avec cette pensée lancinante comme le tic tac d'une pendule pendant une fièvre :

— Tout cela ne sert à rien, rien, rien... Si je meurs, ma mort sera inutile... Je suis un vaincu, un vaincu, un vaincu...

Se doute-t-on de la fermeté qu'il fallut aux « Poilus » pour tenir, pendant cet hiver terrible, dans leurs luttes sans fin, qui consistaient à reprendre un jour ce qu'ils avaient perdu la veille et *vice versa?* Ne leur mesure-t-on pas trop chichement la reconnaissance?

Vous vous récriez? Vous protestez de la vivacité de vos sentiments à l'égard de nos défenseurs?

Soit; mais, alors, écoutez cette histoire qu'on vient de me dire et qui me fait grincer des dents de colère, moi l'homme le plus pacifique du monde.

Un groupe de permissionnaires rencontre au café, dans une grande ville, non loin de Lyon, un groupe de secrétaires et d'automobilistes. La conversation s'engage, conversation que l'on devine entre des « Poilus », au front depuis le début, et des gens qui font œuvre utile, certes, nécessaire je n'en disconviens nullement, mais qui, tout de même, ne courent aucun danger.



Je venais à peine de m'asseoir..

Et voici ce qu'à bout d'arguments, les sédentaires servirent aux combattants :

— Pour ce que vous y faites, aux tranchées!

Que les permissionnaires aient manqué de diplomatie dans leurs paroles et qu'ils aient sorti à tort l'injure d'« embusqués », je le crois sans peine; mais je fais appel au bon sens des secrétaires et des automobilistes : ne pouvaient-ils endurer patiemment ce coup d'épingle de la part de ceux qui ont donné pour le salut commun tant de coups de baïonnette?...

De grâce, qu'on n'entende plus de ces paroles impies!

Pendant les jours qui suivirent les attaques de cette fin de novembre, nous fûmes chargés d'occuper les tranchées du Bois-Brûlé, face aux ouvrages que nous avions en vain essayé de prendre.

Si, par les efforts plus grands que m'avaient imposés les circonstances, j'étais particulièrement déprimé, les hommes ne montraient pas un extérieur beaucoup plus reluisant que le mien.

Le soldat français n'est pas un soldat de déroute, — sans doute, par manque d'habitude, — et, plus que les fatigues, pesaient à nos épaules l'humiliation de la défaite et le sentiment de notre impuissance. Nous nous en voulions de n'avoir pas réussi; mais nous nous sentions parfaitement incapables d'un nouvel effort immédiat.

Tout notre être haletait vers un long repos à l'arrière.

Ce repos, nous l'estimions dû, après les deux journées de bataille, après le long séjour ininterrompu aux tranchées de première ligne, et notre désillusion ajoutait à notre lassitude.

Quelques plaintes se murmuraient d'une oreille à l'autre, les seules que j'ai entendues de la campagne, et moi-même, moi qui m'étais imposé pour tâche d'être pour mes camarades, partout, en toutes circonstances, quoi qu'il pût advenir, le sourire qui réconforte et la parole qui encourage, je montrais un visage fermé, une bouche cousue, et, dans mes lettres à mes parents, à mes amis, je ne savais plus écrire que ces quelques mots, toujours les mêmes : « Je suis bien fatigué. »

En quelques heures, mes cheveux étaient devenus tout blancs...

Comme aucune épreuve ne devait nous être épargnée, notre capitaine fut blessé. Je ne crois pas l'avoir nommé encore : c'était le capitaine Baumann.

Les événements l'avaient affecté autant que nous, plus que nous peut-être. Il avait pleuré à chaudes larmes en voyant l'hécatombe de ses hommes et, témoin de notre épuisement, il souffrait de son impuissance à nous venir en aide.

Je revois toujours sa face douloureuse, ses traits amaigris, ses yeux fiévreux quand il nous quitta. Quel contraste avec le brillant lieutenant de mitrailleurs qu'il était au début de la campagne, avec le héros demeuré légendaire de Sarrebourg, de Blamont, de Matexé!

A Sarrebourg, toute une journée, il demeura juché, avec sa mitrailleuse, en haut d'une maison, tirant, de là, sur le bois où s'était réfugié l'ennemi et le contraignant à la retraite chaque fois qu'il tentait de sortir. Les obus tombaient autour de lui, crevant les murs et les toits. Lui, tirait, tirait, ou fumait des cigarettes.

A Blamont, sur la route, comme les Boches s'avançaient en colonnes compactes, il s'adossa à des platanes, ordonna à ses hommes de le laisser seul et, certain qu'il allait mourir, il attendit. Il attendit que la colonne ne fût plus qu'à vingt pas de lui et, ouvrant alors le feu, il fit un tel carnage que les survivants s'enfuirent en hurlant, le laissant maître du champ de bataille!...

La balle qui l'atteignit au milieu de nous le frappa dans le bras, alors que, venus d'une tranchée de deuxième ligne, nous suivions le boyau.

Après avoir passé le commandement de la compagnie à l'adjudant Augé, — il ne restait plus d'officier valide, — il monta sur le talus et s'éloigna, la tête baissée, le front barré, sans nous dire adieu, sans nous faire même un geste de la main!

Comme nous tous, il avait atteint l'extrême limite de ses forces.

Parvenus à la tranchée, je mis mes hommes en place et je m'établis sur mon sac, dans un coin que protégeait une claie posée du parapet au parados : c'était, à ce moment-là, les seuls abris que nous eussions contre les intempéries.

Je venais à peine de m'asseoir qu'un grand corps étroit se découpa dans l'obscurité commençante, et une voix :

— Le monsieur qui est devant moi est qui?

— Le sergent P..., mon..., mon...

Je cherche à voir sur la manche le nombre de galons...

— Je ne m'appelle pas Monmon, je m'appelle le lieutenant Portefaix. Et, quand on est poli, on dit, en s'adressant à moi : « Mon lieutenant! »

Puis, sans interruption :

— Le sergent P... ignore peut-être que j'ai été choisi pour remplacer le capitaine Baumann à la tête de la compagnie? Connaissant ces particularités, le sergent P... voudrait-il me faire le plaisir — ou l'honneur, à son choix, — de me céder mon poste de commandement?

Je le regarde, étonné. Quel poste de commandement?

— Le sergent P... ne m'a pas l'air d'avoir l'intelligence bien éveillée. Que faisiez-vous dans le civil?

— Journaliste, mon lieutenant.

— Journaliste? Hum! (Ce hum! apitoyé, signifie clairement : Pauvre garçon!) Eh bien! mon poste de commandement, je l'établis ici même, sous cette claie. Avez-vous compris, maintenant?

J'enlève mon sac et je m'éloigne. Je devrais me formaliser de ces singulières façons d'agir. Mais non. Je sais qu'à une originalité incontestable, le lieutenant Portefaix unit une non moins incontestable bienveillance, une bravoure folle, invraisemblable, épique.

A l'attaque du 26 novembre, il se précipite — c'est le mot — sur l'élément de tranchée qu'il doit prendre. Tout ses hommes tombent derrière lui; mais il ne s'arrête pas pour si peu. Il arrive aux ouvrages ennemis. Entre les deux pare-éclats qui barrent la tranchée, des Boches sont en train de tirer à coups précipités; mais, comme ils visent en des directions différentes, aucun ne l'a vu venir. Le lieutenant pique de la pointe de son sabre le dos du Boche qui se trouve juste devant lui. Celui-ci lève la tête...

— Ah! mon vieux, racontait par la suite le lieutenant à un de ses camarades, si tu avais vu cette binette! Il ouvre des yeux plus grands que des fonds de quart et il reste là à me dévisager comme si j'étais le radeau de la *Méduse*. Et pas seulement les yeux qu'il ouvre, mais une gueule avec des dents plus noires! Pouah! Je ne pouvais pourtant pas embrocher un bipède aussi laid!

Et, laissant le Boche ahuri, qui ne pense même pas à se servir de son arme, le lieutenant fait demi-tour et revient dans nos lignes!

Chassé de mon abri, je choisis un nouveau coin; mais je ne suis pas installé encore que voici de nouveau le lieutenant. Il marche à longues enjambées, le corps plié à cause des claies. En passant, il me jette :

— Levez-vous! et montrez-moi l'emplacement de la première section.

La première section occupe, à la droite de la compagnie, le point le plus exposé du secteur. La tranchée n'est qu'ébauchée. Impossible de se tenir debout. Cependant, il faut tirer, tirer sans relâche, pour répondre au feu terrible des adversaires, lesquels ne sont qu'à une dizaine de mètres en avant et qui, au moindre arrêt de notre feu, bondiraient sur nous comme ils l'ont fait plusieurs fois déjà.

Le boyau qui mène à la tranchée n'est ébauché que de la nuit précédente. A peine a-t-on pu creuser d'une trentaine de centimètres le sol pierreux.

Je vais devant pour montrer le chemin. Les balles sifflent, sifflent; et, sans un léger vallonnement de terrain devant nous, nous serions atteints dès les premiers pas. Je marche lentement, courbé en deux. Derrière moi, le lieutenant s'impatiente :



Le lieutenant Portefaix marche derrière moi, tout debout, un brin d'herbe aux lèvres!

— Plus vite, voyons! plus vite, que diable! pressez-vous donc!

Impatienté à la fin, je me retourne; je vais, très poliment, mais en termes sentis, faire remarquer au lieutenant combien son impatience est intempestive...

La stupeur me clôt la bouche.

Le lieutenant Portefaix marche derrière moi, tout debout, un brin d'herbe aux lèvres!

L'effroi me rend la parole :

— Mon lieutenant! mon lieutenant! Baissez-vous! Vous allez vous faire tuer!

— Ah! vous croyez?

De quelle voix indifférente il a dit cela! Ah çà! quel homme est-ce donc?

Il se baisse un peu, cependant; mais seulement une seconde, et voilà de nouveau son grand corps dressé tout droit, brusquement, comme un coudrier qu'on lâche après l'avoir, en passant, courbé.

Par quel miracle, malgré l'obscurité, peut-il arriver indemne à la tranchée?...

Sa visite faite, nous repartons.

En chemin, nous croisons un homme couché de son long dans l'étroit boyau :

— Qu'est-ce que tu fiches là?

— Mon lieutenant, j'assure la liaison entre la première et la deuxième section.

— Ah! tu assures la liaison, comme ça, vautré comme une bouse! Veux-tu bien te lever tout de suite et aller te mettre derrière cet arbre! Là, au moins, tu pourras voir ce qui se passe.

— Mais, mon lieutenant, l'arbre n'est pas assez gros. Je puis recevoir une balle!

Alors, le lieutenant, superbe :

— Et puis, après? Apprends, clampin, qu'il ne peut rien t'arriver de plus heureux que de mourir pour ton pays!

Arrivé à ma section, je laisse le lieutenant continuer sa tournée.

Une demi-heure après, le sergent Tartary passe :

— Dites donc, vous savez? le lieutenant Portefaix...

— Il est tué! dis-je; j'en suis certain!

— Non, pas tué, mais blessé grièvement d'une balle à la tête.

Parbleu!

Il était resté à la tête de la compagnie un peu moins de trois heures.

(A suivre.) Lieutenant JACQUES P...

(Illustrations de P. THIRIAT.)

LES LIVRES

IMPRESSIONS

Les Origines de la Guerre européenne,
par M. AUGUSTE GAUVAIN.

Le livre le plus complet, le plus exact et le plus pénétrant qui ait été écrit en France sur les précédents de la guerre actuelle, me paraît être celui de M. Auguste Gauvain, intitulé : *Les Origines de la Guerre européenne.*

C'est le livre d'un historien. L'auteur, admirablement documenté, doué d'un excellent esprit critique, parfaitement incapable, enfin, de céder à aucun entraînement passionnel, excelle à débrouiller les intentions des chefs d'Etat et des peuples, et à suivre, anneau par anneau, la chaîne des causes et des effets.

Il commence par envisager et mettre en lumière les grandes causes, lointaines et permanentes, de la lutte actuelle. Ces causes, dont quelques-unes sont évidentes, dont quelques autres sont, pour beaucoup d'yeux, restées dans la pénombre, l'auteur sait les mettre en vif relief. C'est la création de l'unité allemande enfiévrant tout un peuple et lui donnant l'idée, qui devient peu à peu passion, de mettre le monde entier, ou tout au moins l'Europe, sous sa domination. C'est la rivalité entre la marine allemande et la marine anglaise. C'est l'accroissement ruineux des dépenses militaires, et le désir, chez le peuple le mieux armé, d'en finir avec cette progression écrasante, en réduisant à l'impuissance le peuple adverse. C'est la rentrée en scène, sur le théâtre de l'Europe, de ces peuples orientaux, autrefois soumis aux Turcs, devenus indépendants, et que les puissances européennes sont comme forcées de se disputer comme clients.

Ces différentes causes ont eu leurs effets dès le commencement de 1913. A cette époque, les premières menaces, plus ou moins indirectes, nous vinrent de l'Allemagne et de l'Italie elle-même, du moins de cette partie de la population italienne qui était travaillée par la diplomatie officieuse allemande. Cette tension, agrandie par l'incident de Nancy, cesse peu à peu, grâce au sang-froid de la Triple Entente, et peut-être parce que, alors, l'Allemagne et l'Autriche ne se jugèrent pas suffisamment prêtes.

Puis vint, suscitée peut-être par l'Austro-Allemagne, en tout cas vue de bon œil par elle, puisque sa politique dans les Balkans est *diviser pour régner*, l'agression de l'armée bulgare contre la Serbie, à la fin de juin 1913, affaire encore obscure, mais où l'on démêle l'ambition toujours frémissante de la Bulgarie, et le désir, chez les Austro-Allemands, que la guerre soit, dans les Balkans, à l'état endémique, afin d'avoir l'occasion de pêcher en eau trouble.

Et c'est enfin l'affaire de Sérajevo, l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand en terre croate, dont l'Autriche rend responsable la Serbie, les conditions inacceptables faites à la Serbie par l'Autriche, la Russie prenant fait et cause pour son alliée la Serbie, et la France suivant son alliée la Russie, et l'Allemagne déclarant la guerre à la France parce que la France mobilisait.

Tout cela est exposé par M. Gauvain dans un détail précis, net, circonstancié, dramatique, sans artifice d'auteur, et par la seule simplicité d'un récit fidèle. C'est proprement admirable. C'est ici que M. Gauvain montre avec un extraordinaire talent d'exposition, dont vous allez être juges, non seulement que l'Allemagne a voulu la guerre, en 1914, et qu'elle a choisi son heure, mais *pourquoi* elle l'a voulue à cette date et *pourquoi* elle a choisi cette heure-là. Je cite littéralement ce grand morceau d'histoire politique, en me bornant (contre mon gré) à l'abréger un peu. L'Allemagne raisonnait ainsi : « De deux choses l'une : ou bien la France soutiendrait son alliée et le grand dessein d'hégémonie germanique s'accomplirait (par la victoire allemande, dont l'Allemagne ne doutait pas), ou bien la France se résignait à l'abstention, et l'alliance franco-russe était brisée, et, après l'écrasement de la Russie, la France tomberait sous la tutelle de l'Allemagne qui la forcerait à s'allier à elle pour arracher à l'Angleterre la domination des mers. Autre hypothèse : la France condescend au désir de l'Allemagne et exerce une pression sur la Russie pour que celle-ci n'aide point les Serbes. C'est encore l'entente franco-russe rompue et, à la première agression de l'Allemagne contre la France, la France abandonnée par la Russie et succombant. Et plutôt encore, l'Allemagne supposait ceci : « Les décisions des puissances de la Triple Entente pourraient ne pas être catégoriques dans un sens ou dans un autre; il y aurait des discussions, des hésitations, des atermoiements, des retards. En ce cas, la situation serait tout aussi favorable, l'Allemagne ayant le loisir de porter des coups décisifs à l'un de ses adversaires présumés avant que les deux autres se fussent mis d'accord avec lui ou fussent en état de lui fournir un suffisant secours. »

La promptitude des décisions des trois grandes puissances a jeté bas toutes ces hypothèses, encore qu'elles fussent ingénieuses; mais, ce que j'ai voulu montrer, c'est le talent d'exposition de M. Gauvain, c'est sa facilité à envisager, dans le même temps, toutes les faces, tous les aspects d'une question très complexe, en un mot, c'est son coup d'œil d'homme d'Etat aux affaires étrangères.

Le volume est complété par quelques articles publiés en 1914, et que l'auteur rapporte ici pour ajouter quelques clartés à l'exposé que nous venons de résumer. Ces articles aussi sont intéressants à relire. M. Gauvain avait prévu la guerre; il la voyait arriver jour à jour, et il notait les progrès tantôt lents tantôt rapides de cette progression. Il en résulte que cette partie de son livre, sans avoir la largeur, l'ampleur de la première partie, en a toutes les qualités dramatiques et se lit avec le même intérêt passionné.

Voilà tout à fait un livre à lire et à méditer. J'ajoute que, quoique très français, il est si docilement soumis aux documents, qu'il en devient objectif et qu'il peut être lu avec grand profit par tous les peuples de l'Europe — ce qui est en train, probablement, de lui arriver.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

La Germania Vaincue, par Mlle LYA BERGER.

Mlle Lya Berger vient de faire paraître, avec *La Germania Vaincue*, la suite et la fin de l'ouvrage romanesque inauguré par *La Voix des Frontières*. Par leurs titres seuls, ces deux volumes (3 fr. 50 chacun, Jouve, éditeur) révèlent clairement leur caractère patriotique. Et, quoique écrits tous deux avant la guerre, ils s'y rattachent étroitement, puisqu'ils ont pour objet essentiel — comme *Colette Baudoche* et maints autres livres de propagande nationale — de démontrer l'impossibilité d'une entente franco-allemande. A la vérité, cette démonstration est bien superflue aujourd'hui, après les terribles événements qui se sont déroulés depuis dix-huit mois. Mais il est juste et bon, malgré tout, de rappeler les efforts généreux tentés — trop inutilement, hélas! — par certains écrivains pour dissiper l'équivoque d'un rapprochement impossible et presque monstrueux, pour signaler la fausse quiétude où se plaisaient à nous entretenir nos ennemis jusqu'à la veille de l'échéance fatale. Nul auteur ne remplit cette tâche avec plus de zèle et de conscience que Mlle Lya Berger. D'origine lorraine, ardente patriote, connaissant à fond la langue allemande (on lui doit, entre autres, une anthologie très remarquable des *Femmes poètes de l'Allemagne*), elle était mieux qualifiée que personne pour entreprendre l'enquête qui devait servir de base fondamentale à son œuvre. Elle parcourut l'Allemagne à diverses reprises, y séjourna assez longuement en divers lieux et milieux et put se flatter de dire que « tout ce qui concerne la documentation psychologique » de ses livres a été « vu, entendu, lu, vécu, en un mot ».

Quant au récit qui sert de lien et de prétexte à ce déploiement de preuves, il est forgé par une histoire d'amour, simple, mais poignante.

Un jeune peintre, imbu d'idées humanitaires et internationalistes, « germanophile » obstiné, est fiancé à une jolie Lorraine, frénétiquement « chauvine ». De pénibles malentendus surgissent entre eux, en raison de ces opinions contradictoires manifestées, de chaque part, avec la même intransigeance. On se sépare malgré l'amour. Après avoir en vain fait contempler à son ami, du plus haut sommet des Vosges, la plaie béante des terres meurtries par l'annexion, sans émouvoir sa sensibilité ; après avoir inutilement tenté de le convaincre et de le guérir par la « cure d'Alsace », la jeune Lorraine se réfugie dans une retraite douloureuse, tandis que le peintre, suborné par de louches personnages, s'en va vivre en Allemagne. Il ne tarde pas, d'ailleurs, à y reconnaître la fausseté de ses opinions, la cruauté, sinon la lâcheté de son attitude. Et ce sont les Allemands eux-mêmes qui, par leur orgueil, leur grossièreté et leur maladresse, se chargent de le convertir. Finalement, à la suite de maints déboires, il n'est que trop heureux de retrouver sa vaillante fiancée, qui, toujours éprise et confiante, est venue à son secours jusque dans le repaire détesté de l'ennemi, et qui se laisse donner le baiser des fiançailles devant le monument colossal, « symbole de la Germania, vaincue par l'amour fidèle et par la foi patriotique ».

Sur ce motif de littérature, Mlle Lya Berger a développé avec complaisance tout l'écheveau de sa documentation copieuse et suggestive. Il est à regretter, sans doute, que son ouvrage n'ait pas paru plus tôt, afin de porter tous ses fruits. Tel quel, néanmoins, il reste comme une preuve de divination patriotique, comme un curieux document rétrospectif et comme une fortifiante leçon de devoir national.

HENRI NICOLLE.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

FLEURS D'HÉROÏSME

SIX JOURS!

Pour mon neveu F...

Puisque ton tour arrive enfin
De quitter six jours la tranchée
Où la Mort sur toi s'est penchée
Cent fois, — heureusement en vain ;

Puisque tu vas, loin de Tahure,
De Souain et du mont Têtu
Où vaillamment tu t'es battu,
Sans croix de guerre et sans blessure,

Revoir le vieux clocher hautain,
Le Ségala, la douce terre
Où ma pauvre âme souvent erre
Évoquant un passé lointain ;

Après avoir pleuré ton frère
Dans les bras de ta mère en pleurs,
Mettant en commun les douleurs
Qui feront votre joie amère,

Après avoir à maint voisin
Porté le bonjour, l'embrassade
D'un de ses fils, ton camarade,
Hier encore sauf et sain,

Et dit à d'autres dont la guerre
A pris les uniques soutiens
Ce qu'on dit aux humbles chrétiens
Que sont tous nos « coupeurs de terre »

Au bord d'un pré, sur un labour,
Au pied d'une croix de bois grise
Semblable à celle qu'on a mise,
Là-haut, sur les tombes d'un jour.

— Emplis-toi les regards et l'âme
Des tableaux jadis familiers ;
Cours les champs, les bois, les halliers
Va vers tout ce qui te réclame.

Ecoute nos cloches chantant
Les chansons autrefois chantées,
Et soudain, de deuils attristées,
Sur les soldats morts sanglotant

Passe devant le cimetière,
Si tu le peux même entres-y :
En saluant les morts d'ici,
Songe à tous ceux de la frontière...

❀

Et quand tout cela : ta maison,
Ta maisonnée et ton village,
Et tout l'intime paysage,
Si beaux, même en cette saison ;

Tes cloches à l'appel si tendre,
Le clos des défunts révérés,
Quelque rencontre au fond des prés
De la blonde qui sait t'attendre ;

Quand tout cela t'aura gonflé
Le cœur d'une nouvelle sève,
Laisse lever ton blé qui lève,
Et tes amours comme ton blé,

Et retourne prendre ta place
Dans la tranchée, — autre labour -
D'où va bondir, au premier jour,
En Flandre, en Champagne, en Alsace,

Non la vague des épis d'or,
Mais celle des faucheurs superbes
Qui joncheront de sombres gerbes
Nos sillons envahis encor...

Alors, la moisson étant faite
Des derniers soldats du kaiser,

Recourbe en faucille le fer
De délivrance et de conquête,

Et, lavant tes bras aux ruisseaux,
Accrochant au pied de l'alcôve
Ton casque et ta capote fauve,
Tu reviendras vers nos coteaux

Où, mûrs à point, drus à merveille,
Les blés que semèrent tes vieux
Crouleront dans un bruit joyeux
Sous ta faux, de soleil vermeille.

FRANÇOIS FABIÉ.

TÊTE HAUTE !

La guerre aura du moins fait une fois encore
Surgir de tous côtés des héros par milliers !
Dans la tranchée, au front, de la nuit à l'aurore,
Tous besognent sans bruit, sans souci des lauriers !
Si, d'agir en vrai brave, il est pour quelque cause
Empêché, le « poilu » trouve le mot heureux
Qui, soulevant les cœurs, soudain métamorphose
Son voisin trop timide en guerrier valeureux.

C'était dans la gare de Berne.
La neige tombe, il fait très laid;
Un homme agitant sa lanterne
Apprend qu'un train est signalé.
Il arrive droit d'Allemagne,
Ramenant des soldats français
Qu'un oberleutnant accompagne.
Ce sont de tout jeunes blessés.
Enfin ! leur misère est finie !
Plus d'insultes ! plus de gros mots !
Voici la frontière bénie !
Ils vont oublier tous leurs maux.
Ces enfants ignorent encore
Qu'ils ont laissé loin derrière eux
Le pays que chacun abhorre,
Où tous furent si malheureux !
Mais maintenant ils aperçoivent
Des bras tendus, des yeux très doux
Et, fous de bonheur, ils perçoivent
Des mots français !
— Où sommes-nous ?
— Chez des amis, répond la foule,
Prenez ces fruits, prenez ces fleurs...
A leurs képis vite on enroule
De beaux rubans à trois couleurs.
Ah ! comme ils dégringolent vite !
Comme ils se laissent embrasser !
Ils ont même quelque mérite
A ne pas dire : « Assez ! assez ! »
Cependant, maigres, pâles, hâves,
Beaucoup sont à peine vêtus !
On sent que ces chers petits braves
Se sont terriblement battus !
Les uns toussent à fendre l'âme,
D'autres, hélas ! n'ont plus qu'un bras,
Celui-ci boite !... Ah ! l'affreux drame !
Comment tous n'en meurent-ils pas !
Des brancardiers, des infirmières
Emmènent le troupeau humain
Avec des douceurs singulières
Vers la chaleur — après le bain !
Sur ces pauvres petits visages,
Des larmes coulent lentement...
— Allons, leur dit-on, soyez sages.
Il vous faut rire maintenant.
Ce cortège cour-des-miracles
D'un impressionnant aspect
Offre à la vue un tel spectacle
Qu'on se découvre avec respect.

Tout à coup, un jeune garçon
Se dresse au milieu de la file.
Sans chemise, sans caleçon
Tremble son corps frêle et débile.
Les yeux cernés, les traits tirés,
Oubliant soudain sa souffrance,
Il clame ces mots inspirés :
« Tête haute ! c'est nous la France ! »
Ah ! comme il est bien de chez nous
Ce cri superbe et magnifique !
Saluons-le, tous, à genoux,
Il est grandiose, homérique !
Sans l'avoir cherché, cet enfant,
Par une sorte de génie,
Découvrit ce mot triomphant
Qu'on n'eût pas dit en Germanie !
Cet ordre à peine formulé
Sur un ton farouche, énergique,
Avec un entrain endiablé,
Mus par une force électrique,
Nos moutards, en vrais possédés,
Rejetant cannes et béquilles,
Se sachant de tous regardés,
Se redressent dans leurs guenilles.
Fiers de leur pays tant chéri,
Faisant lors bonne contenance,
Tous, en chœur, reprennent le cri :
« Tête haute ! c'est nous, la France ! »

FÉLIX GALIPAUX.

LE PETIT LIT

(D'après une image des *Annales*)

Le village est détruit; pas un toit ne subsiste.
La mitraille a fauché les choses et les gens,
Sauf un pauvre oiselet, une enfant de cinq ans,
Dont le front ingénu d'un pli sombre s'attriste.

Elle rôde parmi les éboulis poudreux,
Tout ahurie, hélas ! ignorant sa détresse,
Cherchant en vain pourquoi lui manque la caresse
De bras câlins berçant jadis ses jours heureux.

Où donc s'en sont allés maman et petit frère ?
Il fait sombre, il est tard, elle a faim, elle a froid...
Son petit corps brisé tremble d'un vague effroi,
Sa lèvre balbutie un semblant de prière...

Cependant, tout à coup, dans ce chaos béant,
Ses yeux sont attirés par une forme amie,
Son petit dodo blanc que muette et ravie
Elle voit émerger, tordu, de ce néant.

Devant ce petit lit, seul témoin d'une enfance
A son aube ravie aux douceurs d'un foyer,
Sentant obscurément le destin la ployer
Sous le poids d'une injuste et cruelle sentence,

Elle tombe, soudain révélée au malheur
A l'âge où tout encore a besoin de sourire,
Exhalant à la fois son râle et sa douleur
Vers les astres, tremblant de l'innocent martyre.

Mme NUMA BLÈS.

Nos poètes de guerre savent faire vibrer toutes les cordes de la lyre : odes enflammées, satires vengeresses, airs de bravoure enlevants, piquantes fantaisies, tous les genres leur servent à manifester tour à tour les plus originales pensées et les plus nobles sentiments. Voici, dans ce champ d'idées si varié, les noms des poètes qui ont apporté la plus belle moisson :

MM. et Mmes Adèle Vangeron, Henri Hautin, Bouttieaux, Louys, Denis Deltel, Jeanne Genay, Charly, F. Lemaire, François Bouteille, E.-L. Miquel, Mykonos, Philippe Lasseigne, Louis Lagrue, G. Lacoudre, Saint-Brys, Raoul Duffo, E. Navet, J.-Fernand Boumui, René Goffard, Auguste Muret, A.-C. de La Tour-du-Pin, A. Dubreuil, E.-P. de B..., Jules Provence, Maurice Bernard, E. de Gandillac, Paul Hette, Un Cyrano N..., Un Poilu du 78e, A. Le Floche, S. Clerc, Jean-Octave Girard, A. G..., André Destouesse, Jean Aroix, M. Niel, P. Ducaruge, Jane Valmont, Henri Aulagner, Emile Pern, Jane Viollet, Thomas Imperimetti de Sorbo, Raoul Bernard, J. Descamps.

LA FORÊT SACRÉE

Poème allégorique, par RENÉ FAUCHOIS

Représenté pour la première fois, le 5 février 1916, sur la scène du Théâtre national de l'Opéra, au gala « Art et Charité », organisé par la Société des Auteurs dramatiques, avec le concours de la Comédie-Française.

PERSONNAGES

Mars . . . . M. ALBERT LAMBERT fils
Apollon . . . . Mme LOUISE SILVAIN

La Muse d'Homère . . . . . Mme BARTET
La Muse de Beethoven . . . Mme WEBER
La Muse de Shakespeare. . . Mlle DELVAIR
La Muse de Victor Hugo . . Mlle MADELEINE ROCH
La Muse de Molière. . . . . Mlle DUSSANE
La Muse de Chopin . . . . . Mme Y. DUCOS
La Muse de Dante. . . . . . Mlle COLONNA-ROMANO
La Muse de Cervantès. . . . Mlle GUINTINI
La Muse de Virgile . . . . Mme EMILIENNE DUX

Bellone. . . . . Mlle ALICE GAUTIER, *de l'Opéra*

A M. Gabriel Astruc,
R. F.

APOLLON

Dans la forêt sacrée où l'ivresse des Dieux
Secouait autrefois des hymnes et des rires,
L'angoisse a dispersé les chœurs mélodieux
Et glacé sous les doigts des aèdes les lyres !
Les nymphes qui dansaient sur les sentiers joyeux
Se cachent pour pleurer au creux des grottes sombres
Et moi, qui dissipais, en paraissant, les ombres,
Je ne puis plus chasser la nuit devant mes yeux,
Et mon regard divin erre dans les ténèbres
Qui s'amoncellent sur mon front,
Pleines de durs soupirs et de sanglots funèbres ;
Et la nuit est sur moi comme un immense affront !
Hélas ! tristes dieux que nous sommes,
Comme ils nous avaient oubliés,
Nous avions oublié les hommes,
Sous leurs mornes fardeaux pliés,
Mais un cri si terrible est monté de la terre,
Une rumeur si noire a frappé les sommets
Où notre âme immortelle espérait à jamais
Vivre en paix dans le grand mystère
Que nous, les dieux ivres d'encens,
Les dieux puissants,
Navrés des deuils, tremblants des haines
Qui tordent les races humaines,
Désespérés, le cœur lourd de remords,
Nous écoutons grandir la plainte des abîmes,
Et nous voyons passer, avec effroi, les morts
Chargés de gloires et de crimes !
Jadis, ici, dans la calme clarté
D'un éternel été
Les héros à qui leur génie
Ou leur courage ou leur bonté
A valu l'immortalité,
Se rassemblaient pour boire à la coupe infinie
Où l'âme en paix s'abreuve d'harmonie...

Mes filles, les neuf sœurs qui savent le secret
Des rythmes lumineux et des hautes musiques,
Effeuillaient autour d'eux à travers la forêt,
Leurs rêves magnifiques
Et les pétales blancs
Des roses qui tremblaient entre leurs bras tremblants.

Hélas ! Les Héros et les Muses
Ont déserté ces lieux que jamais n'ont hanté
Ni les mensonges ni les ruses ;
Et vainement, moi, j'ai tenté
De rassembler leur groupe épouvanté :
A mes appels, seuls, des sanglots répondent
Et se confondent !

Virgile pleure dans la nuit,
Et c'est comme une plainte amère

Qui des lèvres pâles d'Homère
Jaillit dans le vent qui s'enfuit:
Et l'on dirait qu'un ange expire
Près du buisson où s'est couché,
Ainsi qu'un grand chêne arraché,
Le noir fantôme de Shakespeare!
D'où sort le désespoir profond
Qui, pareil à l'orage, fond
Soulevant sa poitrine ardente,
Sur l'âme éternelle de Dante,
Et réveille un tragique écho
Sur la lyre d'or étoilée,
Sur la lyre immense et voilée
Qui tremble aux doigts blancs de Hugo?
Le rire même de Molière
Qui charmait les faunes velus
Lorsque sa verve familière
Les attirait sur un talus,
Sonne sinistrement dans l'ombre
Où Cervantès en frémissant
Essuie à son visage sombre
Des pleurs de sang.
De quelle formidable honte
Vient le fauve sanglot qui monte
Du cœur de Beethoven, plus pur
Que tous les astres de l'azur?
Pourquoi, tout à coup, sur la bouche
De Chopin, ce soupir farouche,
Et, dans ses yeux, ces regards fous?...
O morts sublimes, qu'avez-vous?...

LA MUSE DE VIRGILE

Tu veux savoir pourquoi pleure Virgile?
[…]i qui chanta la terre heureuse et les vergers
Rutilants et les moissons blondes.
Lui qui chanta les semailles fécondes
Et le doux loisir des bergers
Au cœur tranquille,
Quand, au rythme égal des pipeaux,
Les calmes troupeaux
Broutent la menthe et le cytise?
[…] veux savoir d'où vient sa peine, et qui l'attise?

Hélas! hélas! que de vallons
[…] palpitaient jadis de paisibles fumées
Crient maintenant sous les talons
Furieux des armées!
Les champs meurtris et les sillons
Tressaillent sous l'horrible graine
Qu'enfonce en eux la haine
Au pas brutal des bataillons!
[…]ux chênes amputés par la bataille immense
[…]qui dressez encore, au milieu des labours,
[…]s moignons de rameaux aux gestes de démence
Sous les rafales des tambours,
[…]ges de l'arbre auguste au pied duquel Tityre
Célébrait la vigne et le blé,
[…] Silène le rire ébloui sans d'Eglé,
[…]gile vous entend, il sait votre martyre!
[…] haumes éventrés, ruisseaux sanglants, buissons
Crispés, tous vos frissons
[…] secoué l'âme éperdue et solitaire
Du grand poète de la terre!
[…] la nature en deuil souffre des durs complots
Qu'a perpétrés contre la race humaine
La fureur germaine,
[…]e cœur de Virgile est plein de ses sanglots!

LA MUSE D'HOMÈRE

Tu veux savoir pourquoi, morne et farouche,
La plainte roule sur la bouche
D'où s'envolait au rythme souverain
De la lyre aux cordes d'airain
[…]louange des durs guerriers dont l'allégresse
Et la gloire enivra la Grèce?
[…]ère qui tressa pour les héros anciens
[…] couronnes de la victoire et du courage,
[…] l'immonde attentat où s'avilit la rage
Des Prussiens!
[…]nd Pallas excitait, devant la mer tranquille,
La fureur tonnante d'Achille,



L'Apollon du Belvédère.

Et que Vénus grondait, sous la cuirasse d'or
Du grand Hector,
La lumière et l'azur pouvaient mirer leurs charmes
Dans les cœurs généreux et dans les belles armes.
Le triomphe hésitait entre les combattants.
Au grondement des tonnerres épiques,
Le soleil caressait les panaches flottants,
A travers la forêt des piques.
Debout sur son char fracassé,
Parmi des rafales
De cavaliers, poussant des clameurs triomphales,
Diomède blessé
Jetait un cri vermeil qui brûlait d'épouvante
Les femmes des Troyens et les guerriers épars
Sur les remparts.
Alors, quand le héros tombait, de la bataille
Il n'emportait point dans son cœur
Ce fardeau noir : le mépris du vainqueur;
Car vainqueurs et vaincus avaient la même taille...

Vieil Homère, si tu gémis,
C'est qu'aujourd'hui l'un des deux ennemis,
Celui dont l'aigle bicéphale
Sur des lauriers souillés sinistrement s'affale,
N'est pas digne, vraiment, d'affronter le regard
De l'autre, où luit toujours la force de Bayard!
O nouvelle Iliade, où la France grandie,
Révèle à l'univers sa grande âme hardie,
Celui qui chantera, dans les siècles futurs,
Tes héros, si graves, si purs,
Exaltera l'esprit des hommes!
Et, dans l'Olympe où nous sommes,
Homère en est jaloux, car il affirme, lui,
Que les Hector et les Achille
Étaient des nains au cœur débile
Auprès des Français d'aujourd'hui!

LA MUSE DE CERVANTÈS

Tu veux savoir pourquoi Cervantès qui soupire,
Frappe sa poitrine, et quels mots
Lui dit à l'oreille Shakespeare
Afin d'apaiser ses sanglots?
Cervantès connaît l'aventure
Des petits pays que torture
Le géant qui met sous son pied,
Avec les chiffons de papier
Envolés des chancelleries,
L'honneur et le droit des patries;
Et Cervantès, crispant le poing,
Tremble, écoute et ne comprend point
Que de tous les pays du monde
Des Don Quichotte par milliers,
Quittant leurs donjons familiers,
Ne se ruent pas par les halliers
Pour attaquer la brute immonde!
Si Don Quichotte avait vécu,
Gémit le héros de Lépante,
On verrait le Serbe invaincu
Et la Belgique triomphante!...
Shakespeare lui répond : « Là-bas,
Regarde à l'avant des combats,
L'air d'un chevalier et d'un prince.
Cet homme debout, pâle et mince!...
Sous la menace du canon,
Un jour, il sut répondre : « Non! »
A la fausse parole amie
Qui lui proposait l'infamie!
Seul contre dix, seul contre cent,
Il défend son peuple innocent
Contre la horde qui fourmille...
Il lutte encor, seul contre mille...
Don Quichotte l'aurait aimé!
Nul revers ne l'a désarmé...
Il lutte encore dans la boue,
Mais l'Histoire a baisé sa joue!
Il s'est battu, tout un hiver,
Près des bords glacés de l'Yser,
Mais il a dans sa destinée,
Plus heureux que ton Chevalier,
Le sourire de Dulcinée
Et ses beaux bras, comme un collier,
Car, près de lui, droite et sereine,
Ses soldats voient leur noble reine!...
A sa voix, le reître allemand
Sent le sol glisser sous sa botte;
Car ce Don Quichotte flamand
Est grand comme ton Don Quichotte
Bien qu'il n'ait ni plume au cimier,
Ni gros écuyer qui chemine
A ses côtés, ni triste mine,
Et qu'on l'appelle Albert Premier!...»

LA MUSE DE SHAKESPEARE

Shakespeare prophétise encore :
« Après la nuit viendra l'aurore!
Moi qui connus tous les secrets
Que l'homme cache dans son âme,
Moi qui sais où vont les regrets
Et les remords du crime infâme,
Crois-moi, c'est en vain qu'au fourreau
L'empereur vil voudrait remettre
Le sabre sanglant du bourreau!
De son sort, il n'est plus le maître!...
L'ombre grandit à tout moment
Autour de son trône qui bouge
Et ses yeux voient dans la nuit rouge
Les bras levés du Châtiment!...
Il voudrait effacer la trace
Du crime où va sombrer sa race!...
Macbeth fatigua moins la mort
Que le poing scélérat que mord,
Dans sa détresse solitaire,
L'empereur forcé de se taire
Devant les spectres irrités
Qui cheminent à ses côtés!...
Quel linceul formidable tisse,
En l'attendant, la Justice!...
Il tremble, à son tour, l'empereur
De la terreur!
Le remords de Macbeth est entré dans son âme
Et le brûle comme une flamme!...
C'est en vain
Qu'il voudrait effacer Malines et Louvain,
Et qu'il frotte la main qu'il cache...
Rien ne pourra laver la tache,
Macbeth germain,
La tache rouge sur ta main....»

LA MUSE DE MOLIÈRE

Tu veux savoir pourquoi dans la nuit qui frissonne
Le rire de Molière avec colère sonne?
Jadis, il a montré sur les tréteaux, vêtu
De bravoure empruntée et de fausse vertu,
Plus lâche que Scapin, plus vil que Mascarille,
Lugubre entre les clairs scélérats qu'il étrille,
L'imposteur qui se signe et prend Dieu à témoin
Lorsque, malgré sa morgue impudente et le soin

Poème DE **RENÉ FAUCHOIS**

Debout, les morts !

Chant guerrier, écrit pour *La Forêt Sacrée*, interprété par Mlle Alice Gautier, à l'Opéra, le 5 février

Musique DE **CHARLES PONS**

Marziale.

rf décidé.

Le tam_bour bat, la France nous appel_le ! Courons, français __ au devant du danger ! Pour notre mère é_ternellement belle Allons combattre un bar_bare é_tranger ! ____ En re_pous_sant ses monstrueuses hor_des Sous nos drapeaux ou_blions nos dis_cor_des Soyons u_nis, nous serons les plus forts Aux fiers vi_vants se joignent les grands morts ! ____

très marqué.

Maestoso.

Hors des tombeaux où vous dormiez naguère, Morts glo_rieux de qui la cen_dre bout Redressez vous a notre cri de guerre A nos côtés défen_dez no_tre terre Debout les morts ! ____ Debout les morts ____ De_bout !

retenu et très marqué.



Debout les Dieux! Debout les Morts! (Photographie prise au cours de la représentation de « La Forêt Sacrée », à l'Opéra.)

Qu'il met à déguiser ses appétits sans bornes,
La justice qui vient trouble ses fourbes mornes.
Quand, par ses trahisons grotesquement trahi,
Tartufe s'écroulait, il était bien haï...
Il a ressuscité depuis le jour qu'Elmire
Déjoua ses complots dans un éclat de rire.
L'univers indigné l'a déjà démasqué :
Il habite Berlin, il s'est botté, casqué.
Ce n'est plus les deniers d'Orgon qu'il enveloppe
D'un désir papelard et brutal, c'est l'Europe
Qu'il rêve d'asservir à ses lâches desseins.
Il ne s'offusque plus, Dorine, de tes seins,
Devant leur nudité son impudeur macabre
Ne craint plus d'éclater depuis qu'il traîne un sabre!
Car les seins qu'il cachait jadis sous un mouchoir,
C'est souillés et coupés qu'il lui plaît de les voir!
Car il t'étranglerait s'il pouvait, France gaie,
Et son Laurent Bethmann-Hollweg lui souffle: Essaie!
Il essaie, il s'essouffle, il s'irrite, il s'émeut!
Il invoque son vieux bon Dieu, car rien ne peut
L'arracher tout à fait à ses anciens usages.
Il pille les châteaux, il brûle les villages;
Je crois que pour pouvoir mettre dans un fourgon
Le mobilier volé de la maison d'Orgon.
Il n'hésiterait pas à ruer au massacre
Tous les soldats qui sont à lui depuis son sacre.
Son vieux bon Dieu connaît son vieux bon cœur!... [Horreur!...
Molière a ri de voir son Tartufe empereur!...

LA MUSE DE CHOPIN

Tu veux savoir pourquoi, le front si pâle,
Et défaillant à l'ombre d'un grand pin,
Dans la clairière où tout tremble à son râle,
L'angoisse au cœur, s'est abattu Chopin?

Lui qui n'aima, dans l'exil de sa vie,
Que la musique et que la liberté,
Il sent frémir aux murs de Varsovie
Le vieil espoir qu'il a toujours porté.

La voix du Christ a réveillé Lazare;
Mais un mortel peut-il encor sauver
Le peuple en croix dont le destin s'effare
D'avoir pu tant souffrir et tant rêver?

Le long calvaire où saigna la Pologne
Va-t-il finir dans l'éblouissement
Des jours de paix et de sainte besogne
Où la Victime oubliera son tourment!

Sous son linceul de neige elle se dresse,
Sanglante encore et les flancs déchirés,
Et tout l'orgueil et toute la tendresse
Rient à la fois dans ses regards dorés!...

Le vent qui souffle emporte sa souffrance,
Les nations vont lui tendre la main,
Et la Pologne, aux baisers de la France,
Reprend sa part dans le bonheur humain!

Hélas! elle est toujours dans la fournaise,
Sa chair palpite encore entre des crocs,
Mais tes rayons, aurore polonaise,
Montent d'un sol où dorment des héros!

Les derniers cris de tes villes meurtries
Font tressaillir Chopin, ô pays immortel
Que ton martyre élève au milieu des patries,
Toi que la liberté prit pour vivant autel!...

LA MUSE DE BEETHOVEN

Tu veux savoir pourquoi Beethoven qui s'effare
Au tumulte irréel d'une horrible fanfare,
Arraché brusquement aux méditations
Qui l'emplissaient jadis de paix et de rayons,
Frappe à grands coups son cœur battant dans les té- [nèbres
Et pourquoi sa colère éclate en cris funèbres?
Ecoute-le..., sa voix frissonne... et l'on dirait
Que sa douleur immense accable la forêt!...
« Autrefois, il était une Allemagne, un grave
Et fier pays, heureux de vivre sans entrave,
Où la légende offrait au rêve chaque jour
De la foi, de l'honneur, du rire et de l'amour!
La musique et la Bible aux clartés infinies
Mêlaient à son destin toutes leurs harmonies;
Et c'était le pays de ma mère, et jamais
Le malheur n'y pleurait en vain, et je l'aimais!
Allemagne! Allemagne! Allemagne!... O mon âme!...
Par quel obscur chemin, par quelle voie infâme
Es-tu donc descendue, oubliant tes vertus,
Dans la honte où tes fils se sont tous abattus?
Maudits soient les pasteurs qui de crimes en crimes
T'ont conduite aux marais fangeux où tu t'abîmes!
Je ne te connais plus! Ce n'est plus toi! Non! non!
Du pays que j'aimai tu n'as plus que le nom!
L'azur ne remplit plus tes yeux devenus mornes,
Et ton front est souillé des lauriers dont tu l'ornes...
Ta voix n'est plus la voix qui jadis a chanté
Dans mes hymnes la Joie et la Fraternité
Des hommes. Je connais les viles épopées
Où tu marches avec des mains d'enfants coupées
A la ceinture. Va, tue, écrase, bondis

Contre tous les héros avec tous les bandits !
Je ne suis plus ton fils !... Dans ton ignominie,
Vautre-toi !... Beethoven te hait et te renie !...

LA MUSE DE DANTE

Tu veux savoir pourquoi Dante en fureur
A l'air de menacer des spectres invisibles ?
Il se souvient des neuf cercles terribles
Où Virgile, autrefois, le guida dans l'horreur.
Il revoit la pluie incessante et noire,
Le fleuve bouillonnant de sang
Où les tyrans expient leur misérable gloire
En gémissant,
Le vallon méphitique et le bois des harpies,
Et les sépulcres enflammés !
Il revoit les gouffres fermés,
Le lac de bitume
Et la brume
Du Malébolge et la cité
Des Peurs et des Agonies
Infinies :
L'infernale Dité !
Et Dante atteste, en proie à sa fureur tragique,
Que pour punir les empereurs félons
Dont les soldats ont écrasé sous leurs talons
La Serbie innocente et la noble Belgique,
Il n'est pas, à travers l'abime où l'a conduit
L'ombre de Virgile, une nuit,
D'assez effroyables supplices !
Honte et deuil éternels aux empereurs complices,
Car leurs calculs, férocement,
Ont préparé l'immense égorgement
Des peuples de la terre !
Qu'autant de remords
Qu'ils ont fait de morts
Les accablent dans leur vieillesse solitaire !
Et que le plus noir châtiment
Des âmes
Infâmes
Les assaille implacablement,
Effroyablement,
Eternellement !

LA MUSE DE VICTOR HUGO

Tu veux savoir pourquoi Victor Hugo, qui semble
Un dieu pensif penché sur sa lyre qui tremble,
Dans son cœur tourmenté n'écoute plus le chant
Que les rêves du ciel faisaient en s'y couchant ?
O soldats de l'An Deux ! Antiques épopées
Où les drapeaux claquaient, où l'éclair des épées
Illuminait le vol des Marseillaises ! Soirs
Pourpres où s'éployait, avec les aigles noirs,
Aux acclamations des vieux légionnaires,
Le songe du César que rythmaient des tonnerres !
O soldats de la liberté, jeunes héros
Qui suivaient, en chantant, leurs jeunes généraux
Et que suivait, le rire aux lèvres, la Victoire,
Quand Hugo, dans ses vers, fit flamber votre gloire,
Il n'imaginait point qu'un jour vous marcheriez
Encor, ressuscités, vers de plus purs lauriers !
Soldats de dix-neuf cent quatorze, sur vos armes
Le maître des grands vers français répand des larmes,
Non des larmes d'effroi, non des larmes de deuil,
Mais des larmes d'amour et des larmes d'orgueil.
Il gémit : « Je suis mort trop tôt ! Dans la Légende
J'aurais mis leurs exploits ! Il faut que je descende,
O Dieux puissants, armé de ma lyre d'airain,
Vers la terre, pour mettre en mon chant souverain,
A côté des héros que j'exaltai naguère,
Les héros immortels de la nouvelle guerre !
Car ils sont les plus grands de tous ! Car leur souffrance
Sauvera l'univers en délivrant la France !
Ils sont les Christs boueux et noirs à qui demain
Toutes les nations voudront baiser la main !
S'ils sont des guerriers forts, ils sont des guerriers justes !
Ils sont les fils joyeux, ils sont les fils augustes
De saint Louis, les preux au cœur vaillant et doux ;
Et devant leurs combats la Gloire est à genoux ! »


Maquette du décor de la « Forêt Sacrée ».

APOLLON

Je comprends à présent pourquoi, Muses fidèles,
Votre troupe angoissée erre aux prés d'asphodèles,
Et je sais d'où montait vers les Dieux le cri noir
Qui m'a glacé le cœur, un soir,
Dans l'ombre où je marchais en humant les étoiles !...
Vous tremblez, Muses, sous vos voiles...
Qui vient à nous, le glaive au poing ?...
Bellone et Mars !...

Entrent Bellone et Mars.

MARS

Ne fuyez point,
Muses ! Bellone et moi, nous venons de la terre !
Nous venons vous chercher pour une juste guerre !
Abandonnez vos chants, vos rondes et vos jeux,
Et venez vous mêler aux hommes courageux
Qui luttent en riant, qui meurent avec joie


René Fauchois.

Pour sauver leur pays de la bête de proie
Dont les plans ténébreux, s'ils avaient réussi,
Comportaient notre exil loin du monde obscurci !
Si celui qui défend la justice recule,
Dieux, ne l'oublions pas, c'est notre crépuscule !
Contre les dieux germains, contre les dieux obscurs,
Nous, les dieux rayonnants, les dieux bons, les dieux purs,
Il faut que nous luttions, et vaincre !.. Ta lumière
N'aurait plus sur les monts sa grâce coutumière,
Apollon, si la force ignoble du Walhall
Courbait les nations sous son joug bestial !
Sur la horde au poil roux qui rampe sous la lance
De Wotan, que ta foudre, ô Jupiter, s'élance !
Au secours des soldats de l'azur : en avant,
Dieux de l'Olympe ! Et sus à leur Fafner bavant,
Bellérophon !... Armez vos bras, Muses chéries :
Foncez sur le troupeau des blêmes Walkyries !
Réveille ton enclume, ô Vulcain ! Si jadis
Tu forgeas pour le fils de la nymphe Thétis
Une armure, tu peux, par jour, en forger mille :
La France en a besoin pour ses héros : Achille
Brandirait moins bien qu'eux et d'un geste moins prompt
Les armes que tes mains divines forgeront !
Que Diane, et Minerve, et Bacchus, et Mercure,
Rués en même temps dans la mêlée obscure,
Poussent ensemble un cri terrible de rayons !
Aux armes, dieux vermeils !... Formez vos bataillons !...
Si vous voulez, parmi les siècles, que progresse
La loi de votre force et de votre allégresse,
Et que sur les sentiers des hommes, quand la paix
Secouera de nouveau le long des blés épais
Sa couronne de joie et d'amour, retentisse
La voix de votre grâce et de votre justice,
Dans la sérénité des matins radieux,
Ne tardez plus ! Debout, les Dieux ! debout, les Dieux !

Et vous, héros défunts des vieilles épopées,
Secouez vos linceuls, ramassez vos épées.
La France, par la voix de Bellone, a jeté
L'appel de sa vaillance à votre éternité !

Hors des tombeaux où vous dormiez naguère,
Morts glorieux de qui la cendre bout,
Redressez-vous à notre cri de guerre !
A nos côtés, défendez votre terre !
Debout, les morts ! debout !...

RENÉ FAUCHOIS.

A IV

LES·ANNALES



LES YEUX DU CŒUR, pastel de **LEVY-DHURMER**
POUR LE « FOYER DU SOLDAT AVEUGLE »

5 Mars 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES · ANNALES

POLITIQUES · ET · LITTÉRAIRES

REVUE · UNIVERSELLE · ILLUSTRÉE · HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51 · RUE · SAINT-GEORGES · PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1706. — 5 MARS 1916

EDITION · DE · LUXE — UN · AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION · POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51 · RUE · SAINT · GEORGES · PARIS



DERNIÈRE NEIGE DE FRANCE



neige combat pour les Alliés. — Confection des boyaux dans la terre glacée. — Le thé qui réchauffe

LA NEIGE EN RUSSIE

SOMMAIRE



Notes de la Semaine



Le Général Hiver

La prise d'Erzeroum, et ce qui s'en est suivi, les magnifiques succès de l'offensive du grand-duc Nicolas, nous remplissent d'allégresse et d'admiration. Les Russes ont, selon la locution journalière, une bonne presse. Il n'en alla pas toujours ainsi. L'opinion a subi à leur sujet des variations injustifiées.

Au début de la guerre, ce fut de l'enthousiasme... Nous ne trouvions pas de mots pour louer la hardiesse du général Rennenkampf qui promenait ses cosaques à travers la Prusse orientale et semblait conquérir comme en se jouant cette province. Nous savons maintenant le secret de l'héroïque chevauchée. Elle ne pouvait aboutir à un résultat définitif. Mais elle soulageait, par une indispensable diversion, l'effort de l'armée française, que l'ennemi, nombreux et formidablement outillé, menaçait de déborder. Il y aurait ingratitude à oublier ce service. Nous fûmes un peu ingrats. Quand la contre-offensive allemande repoussa l'envahisseur, nous aurions dû dissimuler notre désappointement. Il éclata dans maint article de journal, dans maint discours, dans les conversations particulières, dans les propos insaisissables qui courent la rue. Tout le monde, chez nous, n'aime pas la Russie. Elle a pour détracteurs les vieux adversaires du tsarisme, les anarchistes révolutionnaires. Elle excite la méfiance de certains israélites irrités de la rigueur qu'elle déploya si longtemps contre leurs correligionnaires. Ces haines, ces rancunes couvaient. Elles se turent devant les victoires obtenues par nos alliés en Galicie et dans les Karpathes. Elles se réveillèrent, dès que la fortune se détourna d'eux. Oh! les mots odieux, les insinuations perfides qui nous assaillaient, nous circonvenaient, essayaient de nous décourager...

— L'armée russe n'existe pas; ce n'est qu'un troupeau sans discipline, sans commandement.

— Cependant, ils résistent...

— Oui, mais ils reculent toujours.

— Parce qu'ils ne possèdent pas de munitions.

— S'ils manquent d'armes, c'est que leur argent se gaspille en pots de vin et engraisse une administration corrompue.

— Ils n'ont que plus de mérite à se battre.

— Ils sont vaincus, allez! Ne nous faisons pas d'illusions. Ne comptons que sur nous-mêmes.

De mauvais sourires, sous lesquels perçait une joie secrète, soulignaient ces paroles. Elles redoublèrent d'âpreté et d'aigreur lorsqu'on apprit que Nicolas II prorogeait la Douma et disgrâciait le grand-duc.

— Vous voyez, rien n'est changé... Les influences réactionnaires débordent le tsar. La bureaucratie prend sa revanche.

Les russophobes exultaient. En vain simulaient-ils la sympathie et la pitié. Ils souhaitaient ardemment qu'un désastre humiliât le trône exécré des Romanoff. La chute de Varsovie leur causa une satisfaction qu'ils n'eurent pas la pudeur de cacher. Ils escomptaient avec impatience, avec confiance, celle de Riga... Déjà ils voyaient Guillaume s'acheminant vers Pétrograd, Moscou et Odessa et imposant à son impérial cousin une paix déshonorante. En tout russophobe sommeille un germanophile... Excusez-moi d'user de ces mots barbares que les circonstances nous imposent. C'est le jargon de la guerre. Donc, les russophobes (qui sont les tartufes de la germanophilie) ne dissimulaient plus leurs espoirs. Ils guettaient l'agonie de l'ours moscovite. Or cet animal a la vie dure. Non seulement il refuse de mourir, mais ses forces renaissent au moment où elles paraissent épuisées. De formidables sursauts d'énergie, des redressements subits le remettent d'aplomb, ferme sur ses pattes, le rein souple et robuste, les crocs en arrêt. Riga ne tomba point. Hindenburg, vingt fois repoussé, s'arrêta à bout de souffle. Les marais du Pripet engloutirent des milliers de cavaliers et d'artilleurs. Puis, le général Hiver survint avec l'arsenal de ses plaines neigeuses, de ses fleuves glacés, de ses nuits polaires, de ses mornes solitudes. Il fit à lui seul des hécatombes. « J'aperçus contre les tranchées russes (contait un prisonnier bavarois à Joseph Reinach), quelque chose qui me parut être un immense parapet. Je fus blessé. M'étant traîné parmi les morts et les mourants, je reconnus que ce parapet était formé des cadavres entassés et gelés de mes camarades. On aurait dit une muraillle de pierre. »

Le Russe refoulé, non vaincu, recourut aux moyens qui avaient lassé Napoléon. Sa stratégie consiste à quitter les positions dont la défense est trop difficile et à gagner, en se repliant, des lieux plus favorables.

La retraite, opérée parmi tant d'obstacles et de périls, la résistance opposée aux masses austro-allemandes, les manœuvres de l'immense armée russe qui réussit à éviter l'enveloppement, resteront comme des modèles de patience, de ténacité et de sang-froid. Représentez-vous les conditions de cette lutte inégale. En face d'un matériel moderne, d'un outillage perfectionné, en face des innombrables mitrailleuses, des canons à longue portée, des colossales marmites et des nuages de gaz asphyxiants, se dressent des hommes ,médiocrement équipés, mal des hommes ,médiocrement équipés, mal soutenus par une artillerie insuffisante, réduits aux expédients, contraints de ménager leurs ressources... Ils ne se laissent pas démoraliser .Ils tiennent. Ils se font tuer sur place. Lorsque, faute de cartouches, les fusils sont hors d'usage, ils se ruent à l'assaut avec des bâtons. Dès que les ravitaillements arrivent, ils rebondissent, ils rattrapent une partie du terrain perdu. Ils harcèlent l'adversaire qui n'est jamais sûr de la victoire... Que ne pouvons nous attendre d'un tel peuple?

Depuis le triomphe d'Erzeroum, les russophobes se terrent. Nous sommes délivrés de leur scepticisme à fond d'insolence et de leurs doucereuses ironies. Mais la fâcheuse espèce subsiste. Vienne un mauvais communiqué. Comme les crapauds après la pluie, ils émergeront de la vase. Et nous réentendrons leurs croassements...

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

OFFICIERS ET SOLDATS IMPRESSIONS DU FRONT

23 février 1916.

Si je vous reprochais, mon cher ami, comme vous paraissez le craindre, de lire trop de journaux, je serais sévère pour ma propre jeunesse. Il s'en fallait de deux ans que j'eusse atteint votre âge, quand, sur les bancs du lycée de Pau, je mêlais la lecture interdite des journaux à celle de Victor Hugo, qui subissait, avec moins de raison, la même rigueur. Je me passionnais alors, sous les menaces du Seize Mai, pour les libertés publiques. L'enjeu, aujourd'hui, est d'un autre ordre. Il dépasse les questions politiques, et il intéresse, dans son existence même, toute notre chère France.

Aussi faites-vous bien de vous renseigner et de chercher, partout où elle se dissémine, la vérité, toujours difficile à saisir. Mais il faut savoir lire. Les journaux ont leur clientèle, qui réagit sur eux, leurs intérêts, dont la concurrence accroît l'âpreté, leurs partis, où l'inspiration n'a pas toujours pour unique source le bien public. C'est toute une affaire de se débrouiller dans ce labyrinthe immense, confus et grouillant. Je n'ai pas de fil conducteur à vous offrir. Les mieux informés s'y perdent. Je ne peux que vous recommander la prudence. Vous finirez, si vous êtes attentif, par lire sous les lignes. Quand vous aurez trouvé l'indépendance et la bonne foi, réjouissez-vous-en, de quelque côté qu'elles viennent. Il n'est personne qui détienne le monopole exclusif de la vérité. On y arrive plutôt par la comparaison que par la révélation. Vous vous ferez une opinion en rapprochant et en contrôlant les opinions.

Déjà, votre jugement a vu clair dans cet article déplorable qui oppose, au détriment du commandement, et avec des précautions de langage hypocrites, les soldats aux chefs. C'est de la mauvaise besogne et de la basse démagogie. J'aime d'autant plus votre irritation justement indignée, que la réflexion en a précédé l'éclat. Vous avez compris tout ce qu'il y a à la fois d'injuste et de périlleux dans ce dénigrement. Il faut y couper court, et avec énergie.

Les chefs et les soldats se valent. Ils sont dignes les uns des autres, comme ils sont dignes de la France. Qui ne sait l'effort héroïque accompli par nos troupes, après la retraite de Charleroi, pour se retourner et se redresser contre l'envahisseur? Elles sauvèrent la France. Mais l'eussent-elles fait sans être commandées? En attendant l'heure qui rendra justice à tous et qui fixera le rôle de chacun, le pays, avec un sûr instinct, a prononcé des noms auxquels l'anonymat voulu des communiqués n'a pas réussi à fermer la route de la gloire. Comme lui, vous n'oubliez personne. L'accent de votre lettre est d'un bon Français que seul le sort de la France intéresse. Qu'ont à faire ici, je le demande après vous, les opinions ou les confessions? Nous ne devons pas les connaître. Ceux qui commandent nos armées n'en doivent compte qu'à leur conscience. Et pourquoi rabaisser de parti pris leur valeur militaire, leurs méthodes et leur clairvoyance? Pourquoi tout attribuer au soldat, comme si le soldat pouvait suffire à tout?

J'approuve votre indignation sans partager votre étonnement. Cette stupide querelle est de tous les temps. Après la journée de Savenay, où Kléber et Marceau triomphèrent de l'héroïque résistance de l'armée vendéenne, la Société populaire de Nantes les reçut avec enthousiasme. Elle leur avait préparé des couronnes civiques. Quand vint le tour de Kléber, un stupide commissaire aux armées protesta dans un sourd grognement d'envie. « Les couronnes, dit-il, sont dues, non aux généraux, mais aux soldats, qui, seuls, remportent les victoires en supportant tout le poids de la fatigue et des combats. » Kléber répondit, avec un mâle courage : « Ce ne sont pas les généraux républicains, ayant presque tous, tels que moi, commencé par être grenadiers, qui ignorent que ce sont les soldats qui gagnent les batailles, mais les soldats de la République, qui peuvent tous avoir l'espoir d'arriver au commandement, n'ignorent pas non plus que des milliers de bras ne remportent des victoires que lorsqu'ils sont dirigés par une seule tête. Ce sont les armées, c'est-à-dire les officiers et les soldats, qui font triompher la République. Marceau et moi, n'acceptons cette couronne que pour l'offrir à nos camarades et l'attacher à leurs drapeaux. » Le langage de Kléber nous dicte notre devoir. Ne séparons jamais les uns des autres les officiers et les soldats, qui sont indispensables les uns aux autres. Attachons aux drapeaux des couronnes qui célèbrent leurs mutuels services, et faisons-leur à tous le même crédit de patience et de confiance...

26 février 1916.

Je rentre des armées, mon jeune ami. Ce voyage au front de Champagne avait interrompu ma lettre. Je la reprends avec une sorte de joie frémissante. Ah! les braves gens! Des cantonnements aux tranchées, sur les routes et dans les boyaux, au bruit du canon voisin, j'ai causé avec eux, je les ai interrogés, j'ai lu dans leurs yeux et dans leurs âmes. Ils se livrent tout de suite. Ni complications, ni réticences. Ils disent ce qu'ils pensent avec la simplicité, tantôt souriante et tantôt grave, d'obscurs héros attachés au sublime devoir. Mêlés, confondus et unis, j'ai rencontré des Bretons, des Gascons, des Auvergnats, des Parisiens. Tous les âges, tous les tempéraments et toutes les races, mais au cœur un seul sentiment : la France; et une seule volonté : la Victoire. Pas une plainte.

Un territorial des Charentes, poilu jusqu'aux yeux, le regard vif sous son casque enfoncé, la tunique magnifiquement souillée de boue, répond à ma question : *on est bien*. Comme je le presse, il ajoute : *évidemment, on serait mieux chez nous*. D'un geste, je lui indique les tranchées allemandes, à cinquante mètres, et je lui dis : « C'est votre *chez vous* que vous défendez ici contre ceux qui sont là. » Il passe dans ses yeux un éclair de haine, de vengeance et de défi confiant, puis, me serrant la main d'une forte étreinte : « Soyez tranquille, monsieur, on le sait et on ira jusqu'au bout. »

Cet autre s'écarte, dans le boyau trop étroit, pour nous laisser passer. Une figure poupine, des yeux blancs qui vous regardent en face et vous pénètrent, une moustache naissante. Vingt ans à peine. Il est de la Meuse. Je le félicite de la croix de guerre avec palme qu'il porte sur la poitrine. « Il y en a une autre », dit-il, et, sous la tunique entr'ouverte, je vois la médaille militaire.

Au poste d'écoute, où le périscope découvre, à quinze mètres, les sacs boches, le guetteur sourit de mon inexpérience et m'aide à voir. « *Ils* ne sont pas méchants, à cette heure, approchez-vous et regardez bien, me dit-il à voix basse, vous n'avez pas ça sur le boulevard. » Est-ce lui qui, il y a quelques semaines, avertissait, à cette même place, un chef, un très grand chef, de ne pas trop s'attarder et exprimait son conseil sous cette forme pittoresque : « Méfiez-vous, mon général, ils sont un peu *vaches* aujourd'hui. »

Car, entre ces chefs et ces soldats, il y a une intimité aisée et charmante dont la confiance collective s'accroît sans que la discipline en souffre. La vie de la tranchée rapproche. Le *marmitage* subi en commun supprime la raideur en haut et la méfiance en bas. On ne court pas impunément, aussi près les uns des autres, les mêmes périls. Ce colonel de cavalerie, qui marche devant moi d'un pas rapide, sait les noms de ses hommes. Il les interpelle avec une brusquerie affectueuse, dont on les sent touchés et un peu fiers. S'il vient un coup de chien, comme ils disent, chacun sera à sa place et à son devoir. La *liaison* n'est pas faite, comme de l'autre côté des sacs, par la hauteur qui commande à la servitude. C'est la justice attentive, et la bonté fraternelle, et l'héroïsme, si voisin du chef qui créent la discipline affectueuse et la confiance résolue du soldat. Entre eux, tout est à la vie et à la mort. Et la mort est si prochaine!

Sentez-vous bien, mon cher ami, comme tous ces combattants s'estiment et comme ils s'aiment! Partout, chez les généraux, chez tous les généraux, depuis celui qui tient entre ses mains trois armées jusqu'au simple brigadier, j'ai trouvé pour les hommes la même sollicitude et la même admiration. *L'homme*, chez eux, domine tout. De la table de ce jeune chef au clair regard, dont un bras amputé dit l'héroïsme, et que tous adorent, j'ai rapporté un menu illustré à la main. A travers les meurtrières du parapet, des soldats regardent. Le nuage vient, non celui du ciel, mais celui de la chimie allemande. Deux casques sous lesquels sont serrés des masques, s'abordent : « T'en fais pas, vieux!... Il y a d' l'eau dans l' gaz. » L'esprit français dans l'héroïsme...

Comme je comprends, mon ami, votre vif désir d'aller *là-bas*, à votre tour, prendre, sous de tels chefs et avec de tels camarades, votre part d'action et de dévouement dans toutes ces grandes choses. Je comprends votre impatience et j'envie votre âge. Ceux-là seuls, à la fin, seront vraiment à plaindre qui n'auront pas pu aller *là-bas*.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

Prévoir

Ma chère cousine,

Je ne sais plus quel sage disait un jour : « Prévoir, c'est l'art suprême de la vie... » Je suis tellement sûre de cette vérité-là, qu'elle me semble contenir tout le secret des grandes destinées : destinée des peuples, destinée de la famille, destinée de l'individu... Prévoir..., verbe magique qui devrait être inscrit au fronton des maisons, dans l'enceinte des assemblées, au seuil des boutiques, dans le cœur de tout être pensant.

J'ai toujours été frappée du peu de volonté que les gens mettent à prévoir... On dirait qu'ils se posent un bandeau sur les yeux et se bouchent les deux oreilles tout exprès pour n'être pas incommodés par la vision du *demain*, pour n'entendre point les avertissements de leur conscience... Bah! on verra bien!... et le présent seul les occupe... Ce sont des *momentistes*, si j'ose dire... L'événement de la minute précise les intéresse et jamais celui qui découlera logiquement de l'acte qu'ils viennent de commettre... Ces bizarres personnes se plongeraient volontiers dans des études transcendantes de mathématiques ou de sciences, mais jamais ne s'essaieraient à résoudre ce problème si simple que l'enfant même pourrait se poser, et qui s'énonce ainsi :

« Si j'accomplis ceci, quelles en seront les conséquences naturelles? Si je prends ce plaisir, de quelle peine le paierai-je? Si j'omets ce devoir, envers moi ou envers mon prochain, quel dommage en résultera-t-il?... »

Or, Prévoir... me paraît la grande sagesse humaine... J'aimerais, pour ma part, que l'on scrutât constamment l'horizon avec une lunette d'approche, et, comme le capitaine des grands vaisseaux, qu'on regardât aux récifs, aux mauvais parages, aux vents, aux abordages, pour tracer un sillon sûr à travers les flots. Les philosophes ont écrit quelque part : « ... Le monde du connaissable est une île sans cesse battue de mystère, pour lequel nous n'avons ni barques ni voiles. » Je voudrais justement que la volonté de chacun tendit à construire l'esquif qui permît d'aborder l'île..., l'île heureuse, dès qu'on en a touché le bord... C'est pourquoi, apprendre aux enfants à prévoir, dès l'enfance, dès qu'ils peuvent assembler deux idées, c'est leur rendre, je crois, un service inappréciable.

Prévoir!... Ce mot renferme un enseignement intégral. Il est, à lui seul, un programme, et, comme disait l'autre, il est l'art suprême de la vie.

Aussi, chaque fois que je vois surgir une œuvre philanthropique quelconque de réparation, je songe tout bas : « Bien, très bien... », car raccommoder ce qui est déchiré, soigner ce qui est malade, rebâtir ce qui est démoli, c'est un effort méritoire... Mais combien mes prédilections s'attachent plus encore aux œuvres dont le but est préventif et qui dépensent leur génie justement à *prévoir* le mal et à l'enrayer avant qu'il n'éclate. La guerre — cette guerre sublime que nous subissons et qui meut la sensibilité française jusqu'au fond de l'âme — en même temps qu'elle aura mis en évidence les qualités ardentes et chevaleresques de notre pays, aura montré aussi notre faiblesse dans cet art fait de patience, de méthode, d'esprit de suite et qui se résume en ces deux courtes syllabes : Prévoir...

Nous n'avions pas assez prévu la guerre, c'est certain... Sans les aptitudes miraculeuses d'adaptation, d'improvisation, d'héroïsme, qui, chez nous, ont raison des pires organisations. nous aurions pu sombrer dans la douloureuse aventure... La rude leçon ne doit pas être perdue. Notre unique souci, dès à présent, pourrait être « prévoir », c'est-à-dire préparer la paix... et grouper tout autour de l'île sans cesse battue de mystère, les flotilles aux voiles solides qui en protégeront l'accès.

Parmi les œuvres qui ont songé à demain et devant lesquelles flamboie, en lettres d'or, le mot : Prévoir, j'en sais une charmante... Elle s'abrite en plein Paris, sous les arbres d'un parc séculaire, elle s'éveille à la vie dans un cadre de verdure, au chant des oiseaux, et des enfants en sont le précieux ornement..., enfants aux joues roses, à l'expression épanouie et qui travaillent dans l'allégresse..., enfants prophétiques qui, dans leur langage muet, annoncent la génération nouvelle... C'est une femme, Mme René Viviani, qui conçut l'idée de l'œuvre..., œuvre si simple qu'on s'étonne qu'elle n'ait point été fondée cent fois, si jolie qu'on voudrait qu'elle se propageât à l'infini et que la semence en germât partout..., partout où des enfants traînent leur insouciance et marquent leur appétit de vivre...

L'œuvre remplit ce double but : sauvegarder l'innocence des petits, les arracher à la rue, aux exemples mauvais, au vice qui flotte dans l'air des villes, et les élever, pendant les heures que l'école les laisse libres, en leur offrant un jardin pour s'ébattre, des salles pour coudre, une installation gymnastique, un enseignement ménager, un choral et tout ce qui peut développer la santé physique et morale de l'adolescent... Cela, c'est la *Garderie d'Enfants* et ne marque point le côté novateur de l'œuvre; Mlle Gahéry entre autres, depuis des années, dans son quartier populeux et pauvre de Charonne, s'occupe dans ce sens et accomplit des miracles... Ce qui m'a enchantée, et que j'éprouve le besoin de conter ici, c'est l'autre but qui m'apparaît gros de conséquences... Mme René Viviani, utilisant les communs de l'hôtel Biron, une des merveilles de Paris, y installa, l'an dernier, une Ecole de *Préapprentissage*... Elle y reçoit les enfants pauvres à cet âge dangereux où, les études de l'école finies, ils n'ont point encore commencé à gagner leur vie... Aux environs de la douzième année..., les parents se lamentent... Que va-t-on faire du gosse..., on ne sait pas..., on en cause dans le quartier..., on ne trouve rien...; qu'il gagne seulement sa nourriture, demande la mère, accablée de charges et n'en pouvant plus de misère... En attendant, le petit joue dans le ruisseau, reçoit force taloches, ouvre quelques portières, bricole deci delà, regarde aux devantures. y vole quelquefois, flâne en de mauvaises songeries, se commet dans les pires fréquentations... et s'en vient échouer en quelque embauchage louche qui lui permet de pourvoir à sa nourriture... « Tant que le gosse ne coûte rien, ça va, explique la mère, la vie, au jour d'aujourd'hui, est si dure... »

C'est le moment psychologique où Mme Viviani leur ouvre toute grande sa maison... « Venez, dit-elle à ces enfants, filles et garçons, je vous garderai un an gratuitement et vous nourrirai et vous instruirai. Vous viendrez apprendre un métier, et je vous rendrai ensuite à la grand'ville avec des petits doigts habiles, un cœur sain et un but précis... Vous saurez le métier que vous voulez exercer et vous en aurez appris les éléments de telle sorte que vous pourrez l'aimer, ce qui est une condition essentielle à le pratiquer honnêtement. Vous prendrez l'orgueil de votre travail et vous serez un des rouages multiples qui contribuent au génie français et à l'expansion de notre industrie nationale... » Ces paroles-là, Mme Viviani ne les prononce pas, mais on les entend..., des voix invisibles les murmurent au seuil de son Ecole, dans ces salles hautes, joyeuses de lumière, auprès de ces établis pleins de jeunesse et de sève... Les garçons ont leur département au fond du parc, les filles ont leur ruche près de la chapelle, et, dès le matin, on s'en va à l'atelier..., atelier heureux et pur qui continue, sous une forme vivante, le travail de l'école... Les garçons apprennent, sous l'œil de professeurs compétents, à travailler le bois et le fer.. Ils manient le rabot, le trusquin, la scie à chantourner, le ciseau, la lime bâtarde, la râpe, le compas d'épaisseur, le burin, le bédane, etc., etc., et le spectacle de cette activité pleine de bruits sonores et de mouvements agiles, est d'une allégresse émouvante... Des visages candides d'enfants se penchent sur le travail avec des airs d'anxiété délicieux à observer... Ils n'auront point de visage plus appliqué plus tard en ciselant un chef-d'œuvre à la Riesener...

« Que fais-tu là, mon petit », demandai-je à un bon petit tout rose, dont le doigt saignait sans qu'il y prît garde, ayant tapé dessus, dans le feu de son improvisation...

« Un mortaisage, madame, et puis, que c'est difficile. » Et il explique : « Vous comprenez, d'abord je coupe les extrémités d'équerre, comme ça, et puis, quand j'ai fini, je les dresse au rabot, comme ça, et après, je replanis les champs et les parements, vous comprenez. » Et il continue son travail, ne doutant point un instant que je n'aie parfaitement saisi les finesses de la difficulté...

M. Georges Turck, directeur de l'Ecole Boulle, et qui s'est beaucoup occupé de la fondation de ces petits ateliers, me les explique en souriant. Et c'est la chose remarquable... ces petits « manuels » qui, six mois durant, assouplissent leurs doigts sur le travail du fer, puis sur celui du bois, afin d'être en état de choisir le métier qui leur plaît, reçoivent en même temps une culture générale. On leur enseigne le dessin : dessin géométrique et dessin à vue...; on les initie aux différents styles, on leur apprend le modelage, les sciences appliquées, et ce qu'il faut qu'ils sachent d'histoire, de géographie, d'arithmétique. On en fait des « ouvriers » aptes à régénérer, à recréer les corporations d'autrefois auxquelles nous devons l'éclosion des grands chefs-d'œuvre

de l'art français..., des ouvriers qui, au lieu de « saboter » leur métier, y seront des manières d'artistes, ayant la fierté et la connaissance de l'ouvrage..., ouvriers qui aideront à faire refleurir notre industrie, dont il faut, après la guerre, qu'elle reprenne un essor magnifique et qu'elle soit notre deuxième victoire sur l'Allemagne!

Les fillettes, de leur côté, reçoivent, pendant toute une année, le même enseignement technique et apprennent, dans leurs ravissants ateliers, perdus dans la verdure..., la couture, les modes, les corsets, les fleurs, la lingerie, la dentelle, la broderie, et aussi le chant, l'enseignement ménager, l'hygiène... Année bénie, où cette jeunesse reçoit une empreinte qui ne s'effacera pas, année féconde où le devoir s'accomplit dans la joie..., année qui permettra de mettre autour de l'île heureuse des petites embarcations neuves et fraîches aux grandes voiles éployées...

Depuis que j'ai vu cette école de Préapprentissage, fondée par une femme éminente, qui adore, respecte et comprend l'enfance et lui consacre à peu près tous les instants de sa vie, j'y songe tout le temps... Et je me dis qu'il y aurait quelque chose de changé, en France, si des filiales s'établissaient dans tous les quartiers des grandes villes..., partout où l'enfant cherche sa voie, ignore les forces de son cœur, et entend les mauvais conseils de la misère...

Les maisons de correction, les asiles de l'enfance, oui..., évidemment... Mais les Ecoles de travail, à l'air, dans les jardins, avec le culte du Beau, voilà l'œuvre saine, belle entre toutes..., l'œuvre qui, au fronton de sa porte, a écrit, au-dessous du mot France, les deux syllabes magiques : « *Prévoir* »...

YVONNE SARCEY.

P.-S. — Le siège de l'œuvre est à l'Hôtel Biron, rue de Varenne, 77.

LES CONFÉRENCES de l'Université des Annales

Impressions : Choses Vues, par M. Maurice Donnay.

M. Maurice Donnay continuait, en une deuxième conférence, la lecture si vivante de son Journal de Guerre. Il traça des tableaux des rues de Paris en septembre 1914 qui sont de véritables petits poèmes de grâce... C'était au lendemain de la bataille de la Marne, alors que pour la première fois flamboyait partout le mot Victoire..

Du Jardin de Paris où sont si gentiment accueillis les réfugiés, M. Donnay nous conduit aux hôpitaux où les Dames Blanches soignent les blessés avec tant de tendresse; il nous fait parcourir certains quartiers de Paris pleins d'animation, l'avenue de Clichy entr'autres, où abondent les sujets à esquisses légères. Puis, Maurice Donnay parle de son jardin où fleurissent des fleurs radieuses et d'où l'on entend le canon, et ce contraste entre le calme des champs et la rumeur des plaines où le sang coule lui inspire une page saisissante... Puis, c'est une séance à l'Académie où, s'occupant du Dictionnaire, cinq immortels et lui-même cherchent une définition heureuse au mot « expérience ».

Il donne un souvenir attendri à M. de Mun cet homme à l'âme ardente, qui mourut par excès d'émotion, son cœur plein d'amour pour la France. Et M. Donnay nous fait visiter Senlis, une des villes martyres, car, dit-il, « il faut cultiver sa haine ». Il nous ramène à Paris, dans une délicieuse flânerie. M. Donnay constate que les théâtres rouvrent.

Maintenant, les saines distractions sont permises, dit-il. On peut donner au public du rire, mais du rire français, ce rire qui contient la grandeur de Corneille, la tendresse de Racine, ce rire de Molière, ce rire imprégné de l'esprit de Beaumarchais, le tout formant un parfum exquis qui pourrait faire dire à la France comme certaines femmes délicates : « Ceci est mon mélange... »

Il faudrait tout citer de ces pages qui sont de purs chefs-d'œuvre, et notamment les réflexions admirables de Donnay, sur *La Marseillaise*, mais nos lecteurs pourront s'en délecter dans leur *Journal de l'Université.*

Robinson Crusoé, par M. Jean Richepin.

Ce n'est pas un livre anglais nous dit tout d'abord l'éminent conférencier, mais un livre d'une humanité générale, écrit pour tous les pays et pour toutes les langues... Le poète raconte qu'il l'a lu plus de vingt fois et dans la même petite édition — une traduction de Mme Amable Tastu offerte au père de M. Richepin, par un officier qui trouva la mort à Solférino — et toujours avec le même plaisir...

C'est l'histoire de l'homme, de ses luttes, de ses souffrances, qui vit à jamais dans Robinson Crusoé, c'est le cœur de toute l'humanité, elle-même, enfantine, géniale, misérable et sublime que Daniel de Foë fait vivre.

Ce Daniel de Foë, dit M. Jean Richepin, ne fut pas un poète maudit comme Milton, mais un homme qui connut tout de la vie. Elevé pour devenir un *clergyman*, il fut bonnetier; la vie a de ces ironies!... Mais Daniel de Foë qui avait une âme honnête et un cœur droit, ne sut pas faire prospérer son commerce, et à l'âge de vingt et un ans, il se mit à écrire des pamphlets, ce qui lui servit à payer ses dettes. Daniel de Foë lança des pamphlets contre tout le monde, voire même contre sa secte (il était dissident). Condamné au pilori, puis à la prison, il continua, sous les yeux du geôlier, à écrire de plus belle... Son œuvre est prodigieuse, mais on ne possède aucune édition complète de ses ouvrages. M. Richepin note en passant, entre autres, un « essai » sur les « projets », *Idée du Progrès*, ouvrage le plus riche en pensées que l'on ait écrit depuis Bacon, puis un livre traitant du « Paupérisme » où il arrive à la conclusion identique de l'Aigle de Meaux, c'est-à-dire que « les pauvres sont faits pour que les riches leur donnent et que ce sont les pauvres qui font l'aumône aux riches en acceptant leurs charités... » D'autres livres encore sont sortis de ce cerveau fécond, mais le plus beau est, sans contredit, celui qu'il écrivit à cinquante-huit ans et dont M. Jean Richepin nous donne l'analyse savoureuse et d'une psychologie profonde : *Robinson Crusoé.* Cette œuvre fait oublier toutes les autres.

Le Patriotisme dans Victor Hugo, par M. Edouard Herriot.

M. Herriot montra, dans une éloquente conférence, la place prépondérante que l'idée nationale tient dans l'œuvre de Victor Hugo. Tout un siècle de pensée et d'action s'y reflète, dit l'éminent orateur. Victor Hugo a tout aimé, tout deviné, tout connu. Ainsi, cette Pologne, dont nous ne nous occupons pas assez, Victor Hugo l'a pressentie, soutenue. Il a élevé sa voix pour la noble Serbie. Tout pays qui souffrait était son pays et il a assisté de tout son génie ceux qui l'ont appelé. Quant à la France, il l'a aimée, servie, glorifiée au milieu de toutes les vicissitudes et de tous les périls...

M. Herriot parle avec admiration d'un petit livre de Victor Hugo : « France et Belgique » qu'il conseille vivement de lire. Ce voyage vers les pays brumeux des Flandres est exquis de grâce tendre.

Victor Hugo fut un serviteur passionné de la France. Fils de soldat, ne disait-il pas : « J'aurais été soldat si je n'étais poète... »

Sur son rocher de Jersey, il sentit naître en son cœur un amour plus ardent, plus fort, plus grand que jamais pour son pays.

Il ne comprit pas tout d'abord le mobile exact de la guerre de 1870, mais dans ce terrible mois d'août 1870, où les événements se précipitent, il écrit à son ami Paul Meurice: « Je veux rentrer à Paris, simplement pour avoir ma part entière dans le danger. »

A partir de ce moment, toutes ses idées, tout son amour sont tournés uniquement vers la patrie.

Il fut le poète de l'Union Sacrée. Nous n'avons pas mesuré ce patriote à sa vraie taille. Il a fallu la guerre de 1870 pour que nous puissions nous apercevoir que cet homme était un grand Français..., et la guerre actuelle pour l'aimer davantage.

En terminant, M. Herriot se demande où est la grande voix qui dira aux peuples pourquoi ils souffrent, pourquoi ils luttent. En attendant, dit-il, tournons-nous vers Victor Hugo, son génie éclaire notre route. Il a légué l'idée la plus féconde, et la plus haute et la dresse comme la libératrice des peuples et des nations.

Mlle Madeleine Roch, déesse de la Tragédie, vint dire quelques vers de l'immortel poète et fit courir dans l'assistance, un frisson d'émotion.

JEAN D'YPRES.

LES PROCHAINES CONFÉRENCES

Lundi 6 mars et mercredi 8 mars (mercredi des Cendres), l'Université des Annales ferme ses portes.

Vendredi 10 mars, à 2 h. 1/2

L'Arrêt de la Marne, poème inédit, présenté par l'auteur : M. Porché et dit par Mme Simone.

Toutes ces conférences seront publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement scolaire (24 nos) : 10 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
" L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "

Semaine de bonheur... L'hôpital a eu la joie de voir un mariage... Idylle tendre et charmante, nouée à l'hôpital même, entre celle que nous appelions la fée de la lingerie et un blessé qui reçut les soins du docteur Baudet... Et, pourquoi ne les nommerions-nous pas ces heureux mortels? c'est Mlle Siredey, la fille de l'éminent docteur Siredey, médecin des hôpitaux et de Mme Siredey, la grande amie de nos blessés... et Jean Boucher, qui reçut sur le champ de bataille, sa croix de guerre, neveu d'Henri Lavedan et de notre chère amie et charmante infirmière, Mme Lavedan.

Jamais hyménée ne répandit plus d'allé-

gresse sur une maison. Il semblait que le bonheur de la mariée fut partagé par toutes les infirmières, et s'étendit aux soldats qui avaient pour sa grâce souriante un respect touchant... Tous les valides et même les demi-valides voulurent se faire porter à l'église Notre-Dame-de-Lorette et ils eurent leur petite larme au coin des yeux en écoutant le discours plein d'émotion de M. l'abbé Imbert. M. Jean Boucher, nous enlève la « Fée de la Lingerie ». Nous le comprenons trop pour avoir le courage de lui en vouloir.

Et l'hôpital continue de trouver des amis puissants et charmants, en France comme à l'étranger. Outre le beau don parvenu de Traiguen, nous avons reçu un chèque, le second depuis la formation de l'hôpital, de la Société Bourbonnaise de Crédit, de Saint-Denis (île de la Réunion). « Cette somme, nous écrit le directeur, a été recueillie par nous, auprès de nos amis et quelques négociants et commerçants faisant partie de notre clientèle. Tous nos vœux vous accompagnent dans l'effort que vous faites pour soutenir l'œuvre que vous avez entreprise. La population de notre île, si foncièrement patriote, attend avec anxiété la fin de cette lutte gigantesque et la victoire de notre France bien aimée. »

Un don offert avec cette délicatesse a plus de prix encore à nos yeux et tous nos remerciements émus vont à cette île lointaine, où l'on sait si généreusement penser à nos soldats, à nos blessés, à notre chère patrie.

Les Envois au Front

On travaille avec une ardeur acharnée... Le livre de Mme Nicolle inscrit à la date du 20 février, son 25,373e envoi!!! Cela est un beau résultat... Il faut voir Mmes Nicolle, Francis Thomé, Vitu, Loir, Hamelet, Massicault, Zibeaume, s'activer autour de ces paquets, se désoler quand quelque rayon des armoires se dégarnit. Le quartier caleçons, chemises de coton, est paraît-il très pauvre..., Il n'est pas possible que les soldats qui reçoivent les paquets n'y trouvent point les effluves maternels, qu'enferment tous ces doigts légers et adroits de femme...

Mais ne nous attardons pas à dire la joie de tous ces combattants...

Nous avons maintenant au front 1504 filleuls, auxquels nous avons donné à chacun une marraine qui s'en occupe régulièrement et ce sont chaque fois des témoignages débordants de reconnaissance.

Signalons seulement quelques cas intéressants, mais, auparavant, rectifions ceci :

Jean Cocteau, service des convois automobiles de la Société de Secours, Secteur 131, n'appartient pas au 4e zouaves, mais infirmier de la Croix-Rouge, il sert les soldats de ce régiment et c'est pourquoi, il nous les avait recommandés, ce qui fit notre confusion.

Le *chef de bataillon Moutier, commandant le 1er bataillon territorial de chasseurs alpins, secteur postal 26*, nous demande deux drapeaux : un tricolore, dimension 60 centimètres de largeur sur 50 centimètres de hauteur, et un autre blanc, avec croix rouge au centre.

A la Brosse ! A la Brosse !...

Nous sommes délicieusement ravis du succès inespéré de notre appel... Aujourd'hui 20 février, nous avons en caisse 8,871 fr. 50, envoyés au « Camelot des Aveugles », et à M. Brieux, pour la commande de 2,254 brosses!... (1)

Nous avons en caisse cette somme rondelette, mais hélas, nous n'avons pas « en magasin », les 2,254 brosses. Il nous en reste 1,254 à livrer.. et naturellement, M. Brieux, honnête et loyal commerçant, ne veut fournir que de la Brosse de Héros, faite par ses chers soldats aveugles, dans les petits ateliers des hôpitaux..., il considérerait tout autre envoi comme une supercherie. Seulement il faut le temps à ces malhabiles artistes de les fabriquer... Chaque « client » sera servi dans son ordre d'inscription, par un aveugle, un soldat authentique... Si nos amis pouvaient voir la joie qu'éprouvent ces glorieux blessés à la pensée de ne jamais manquer de travail... et s'ils voyaient le visage heureux de M. Brieux, ils seraient consolés de leur attente... et se dépêcheraient de faire faire des commandes par leurs amis et connaissances... On prend ses numéros...

A la Brosse!... A la Brosse!.....

L'Adoption des Prisonniers

Voilà un an que l'œuvre a été créée. Si l'on s'en souvient, c'est le 21 février 1915 que le premier appel fut fait et il fut entendu avec tant de généreuse spontanéité que l'œuvre se développa tout naturellement, sans presque avoir été préméditée. Ce qui, au début n'avait d'autre prétention que d'être un geste d'aide affectueuse envers nos chers prisonniers, devint une institution de guerre, solidement constituée, en progrès toujours croissants, et dont les bienfaits ont une immense répercussion morale et matérielle dans les camps où, fils, frères, maris de tant de femmes, sont retenus captifs.

Il est doux de jeter un regard en arrière, et considérant le chemin parcouru ensemble la main dans la main, d'y trouver de nouvelles raisons de courage pour monter jusqu'au but...

L'œuvre compte aujourd'hui pour son anniversaire, 6,560 filleuls; 6,560 prisonniers reçoivent donc chaque semaine le réconfort moral, l'aide matérielle de leurs marraines respectives; 6,560 prisonniers, particulièrement choisis parmi les déshérités, les soldats des pays envahis coulent des jours moins douloureux, grâce à ces bienfaitrices, à ces amies, à ces mamans miraculeuses, qui les aident à supporter la misère de leurs camps.

Sait-on que nos 6,560 prisonniers ont reçu à notre connaissance, en cette seule année, 120,000 colis, et nous ne parlons que des colis réguliers envoyés officiellement par les marraines. Les unes accusent un paquet par semaine, les autres, quatre par mois. Et n'est-ce point émouvant que 120,000 fois nos prisonnier aient senti venir à eux, la douce protection de la famille et que grâce à cette action très simple, qui groupe et réunit les femmes autour d'une même cause, tant d'épreuves aient pu être soulagées.

Au point de vue financier, l'œuvre, encore qu'elle n'ait sollicité aucun don d'argent, a reçu, dans cette année, 20,130 fr. 10 et a dépensé 13,367 fr. 15, en vivres, paquets d'attente, pharmacie, vêtements, etc.

Tous dons d'argent reçus vont donc directement aux prisonniers, sous forme de vivres et de pharmacie.

Il lui reste en caisse 6,762 fr. 95.

L'œuvre ne compte pour ainsi dire pas de dépenses personnelles, puisqu'elle est abritée par les *Annales*, et que tous les concours sont bénévoles. Le bureau, on s'en souvient, a été constitué comme suit :

Présidente: Yvonne Sarcey; *Vice-Présidentes:* Mme Pierre Ginisty, Mlle Suzanne Delcassé; *Secrétaire générale:* Mlle Marguerite Warrain; *Trésorière:* Mlle Dezé; *Secrétaires:* Mlles Franck-Bell, Isard.

L'œuvre, grâce au concours si éclairé, si dévoué de ses vice-présidentes et de son secrétariat, se tient constamment au courant des envois faits par les marraines et en revanche, leur donne des renseignements précis, pris auprès de la Croix de Genève..., de la Fédération des Œuvres d'Assistance aux Prisonniers..., auprès des présidents du Comité de secours dans les camps de prisonniers... et des chefs de Barack. Elle leur fait part des changements de camp, des décès survenus et de tous les incidents concernant nos chers filleuls... Hélas, il nous a fallu pleurer la mort de cinq de nos enfants... En revanche, nous avons eu la joie de compter trente-trois rapatriés, trente-trois filleuls dont quelques-uns sont venus nous raconter leur vie misérable et nous encourager dans notre œuvre, en disant qu'on ne pouvait imaginer le bien que faisaient ces marraines et le réconfort ensoleillé qu'elles apportaient là-bas dans les noires prisons.

Et, puisque nous faisons notre bilan, nous serions ingrats de ne pas remercier « les oiseaux de passage », les marraines d'un jour, qui au moment de Noël, de Pâques, ont répondu avec tant de chaleur à nos appels... Certains camps signalés par nous à leur générosité en ont gardé un souvenir inoubliable... A combien se chiffrent ces envois spéciaux, cela nous ne pouvons le dire. Ils doivent être innombrables si on en juge par l'étonnement émerveillé de certains présidents de Comité et chefs de Barack...

Et nous serions plus ingrats encore de ne pas mentionner l'empressement affectueux marqué par nos cousins et cousines chaque fois que nous avons fait appel à leur concours, soit, pour aider à la fondation d'une bibliothèque, soit pour constituer un théâtre... Les résultats ont toujours été surprenants...

Et, maintenant, souhaitons que le prochain bilan de l'œuvre ne soit pas fait dans un an, mais au lendemain même de la victoire, et qu'il accuse dix mille marraines... Oh! la belle fête qui réunirait les dix mille marraines et leurs dix mille enfants!!!

Y. S.



DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

81e LISTE DE SOUSCRIPTION

29e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 12 au 19 février 1916)

M. Terry, sous-lieutenant au 54e bataillon de chasseurs alpins, 2 fr. 50. — Mme Labbé, Genouilly, 5 fr. — M. Bulot, 20 fr. — Mme Bourgeois, 5 fr. — Mme Pons, Rome, 2 fr. — Mlle Lane, Boston, 47 fr. 50. — Anonyme, Oran, 5 fr. — Mme Oertli, New-York, 7 fr. — M. Poussi, Arcueil, 5 fr. — Sous-lieutenant Gayral, Montmorency, 10 fr. — Mme Canard, Tournus, 10 fr. — Une Abonnée de la Haute-Savoie, 10 fr. — M. Kort, Paksé-Laos, 20 fr. — Cousine Marthe, République Argentine, 10 fr. — Dr. Sté Bourbonnaise de Crédit, Saint-Denis, Réunion, 2,427 fr. 75. — M. Maurrassé, Haïti, 115 fr. — Mlle Porte, Tananarive, 10 fr. — Anonyme, 5 fr. — Paul Labbé, Thiberville, 50 fr. — Mme Bloume, Thonon, 5 fr. — Mme Mettey, Buffalo, 100 fr. — Les Elèves de l'Ecole de Saint-Joseph, Réunion, 2 fr. 50. — Mme Suleaux, Monsures, 20 fr. — M. F..., Saint-Bonnet-le-Château, 50 fr. — Mme Leson, Kerjado, 5 fr. — M. L..., Montigny-sur-Loing, 2 fr. — Mme Outrebon, Calais, 5 fr. — H. M. L..., 20 fr. — M. Clerc, Orgelet, 5 fr. — Marthe D..., 3 fr. — Mme Foucque, Saint-Denis, 5 fr. — M. Battion, Noirétable, 2 fr. 50. — Mlle Marion, Nidji-Novgorod, 85 fr. 40. — Mme Chauvin, Durban, 16 fr. 20. — M. Bouvot, Dakar, 50 fr. — Mme Bouligaud, 20 fr. — M. Trung Nghia, Minh-Due, 1 fr. 50. — M. Courtey, Périgueux, 17 fr. — Mme et Mlles Samouilhau, Mauritius-Forest-Side, 20 fr. — Mme Chestoperoff, Novosibkoff, 13 fr. — Mlle de Froberville, Curepipe, 10 fr — Mme Guépet, 10 fr. — M. Le Brigand, 262e d'infanterie, 2 fr. 50. — Mme Lochard, Constantine, 5 fr. — M. Richard Puzery, London, 5 fr.

Total général de cette 81e liste........ 3,247 fr. 35

(A suivre.)

(1) Voir la seconde liste de souscription page VI des Annonces.

Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller (1)

XVII

Pour amuser les Berlinois, on leur montre des prisonniers français et anglais. Les malheureux soldats ennemis, sales, déguenillés, sont promenés, en plein jour, à travers les rues de la capitale, encadrés de landsturm. Ils font, d'ailleurs, bonne figure. Leur attitude est fière, sans rien de provocant. Quand ils passent devant un officier supérieur, ils saluent; mais leur geste n'a rien de servile, il rappelle plutôt celui de l'homme de bonne société qui rencontre un camarade dans la rue. Les curieux en marquent leur surprise, eux qui sont habitués au pas de parade des prussiens.

J'ai remarqué avec quelque plaisir que la foule ne manifeste aucune antipathie pour les Français; par contre, on la contient difficilement quand les Anglais défilent devant elle : « *Gott strafe England!* », grondet-elle en chœur, et les poings se lèvent et les cannes deviennent menaçantes.

Devant le château impérial, quelques dizaines de canons pris à l'ennemi sont rangés. Toute la journée, les Berlinois ont défilé devant ces trophées de la grande victoire. Quelques connaisseurs expriment leur admiration pour le matériel de guerre de l'ennemi.

La ville est plus pavoisée que jamais. Quant aux promeneurs qui se bousculent dans les rues, et aux buveurs qui encombrent les brasseries, ils se livrent à toutes les extravagances. Avaient-ils donc, malgré tout, éprouvé le frisson de la petite mort, puisque leur joie de la victoire se manifeste d'une façon si désordonnée?

Involontairement, je me demande ce que ce peuple, que le contentement détraque, aurait fait si, par hasard, l'événement avait trompé son attente. Qui ne sait supporter le bonheur est incapable de se défendre contre l'adversité. Mais pourquoi serais-je surpris de cette opposition? Toute notre mentalité, formée à l'école de la discipline prussienne, ne nous prépare-t-elle pas, sans réaction possible, à l'ivresse du succès, comme à l'accablement de la débâcle? Dans un Etat vraiment démocratique, où le citoyen n'a pas abdiqué toute sa personnalité, la foule peut se préserver de ces fluctuations collectives du sentiment. Chez nous, les sujets, qui sont dépourvus de toute individualité, s'abandonnent, sans réflexion, aux impressions qu'on leur suggère. Parmi tous les manifestants, auxquels le gouvernement verse le vin capiteux de ses communiqués, il n'en est pas un seul qui doute des assurances officielles et qui admette encore la possibilité d'un retour de la fortune.

XVIII

5 Septembre.

Nous ne sortons plus des fêtes et des réjouissances. Les troupes allemandes avancent à marches forcées sur Paris. Chaque jour, elles abattent quarante kilomètres, et les armées anglo-françaises se retirent presque sans combattre. Les télégrammes officiels donnent des listes impressionnantes de prisonniers et de butin de guerre. D'un moment à l'autre, on attend la nouvelle de l'occupation de Paris. Il paraît que l'empereur et le kronprinz sont prêts à faire une entrée solennelle dans la capitale française.

« La paix, après un mois de guerre seulement, quel merveilleux succès! » Voilà ce qu'on entend répéter partout, dans toutes les brasseries. Et déjà les bons bourgeois de Berlin refont la carte de l'Europe.

Klasse exulte. Je l'ai rencontré aujourd'hui sous les Tilleuls :

— Eh bien! s'est-il écrié joyeusement, que pensez-vous de ces victoires foudroyantes, inguérissable pessimiste? Je savais que nous pouvions escompter la victoire, mais, dans mes rêves les plus audacieux, je n'aurais pas pu imaginer qu'elle dût être si rapide. Le gouvernement français s'est enfui à Bordeaux depuis trois jours. Cela prouve que Paris ne sera même pas défendu. Or, dès que nous serons entrés à Paris, la paix, celle dont nous dicterons les conditions, sera signée. Notre état-major a, en effet, trouvé un moyen irrésistible de briser les dernières résistances de l'ennemi héréditaire. Il a partagé Paris en huit secteurs. Quand la ville sera tombée entre nos mains, on annoncera au vaincu que s'il n'accepte pas, dans un délai de quinze jours, le traité que nous lui offrirons, un des secteurs sera détruit. Et la menace sera exécutée. Jamais les Français ne pourront se faire à la pensée de voir disparaître la Ville-Lumière. A la deuxième, à la troisième sommation, au plus tard, ils se rendront à merci.

» Alors, ce sera un jeu pour nous d'écraser les Russes et, installés à Calais et à Dunkerque, nous aurons rapidement raison des Anglais.

» Quant aux bénéfices de l'opération, les voici : la France nous abandonnera ses créances sur la Russie, soit environ 15 milliards. Nous garderons ses ports de la Manche. De plus, nous boirons dorénavant « notre » bourgogne et « notre » champagne. La vallée du Rhône, jusqu'à Marseille, nous permettra d'atteindre la Méditerranée qui deviendra un lac allemand, surtout quand la Tunisie, l'Algérie et le Maroc seront devenus des colonies allemandes. Le Congo franco-belge, Madagascar, l'Indo-Chine, autant de dépouilles opimes qui nous reviendront sans coup férir. L'Autriche, qui entrera dans la Confédération germanique, s'emparera de Salonique. Pour indemniser les Grecs de la perte de ce port important, nous leur taillerons un empire sur les côtes de l'Asie Mineure.

» Les Russes devront nous céder la Lithuanie et la Pologne, les Anglais l'Afrique du Sud, avec ses mines d'or et de diamant. Nous donnerons Gibraltar à l'Espagne et Suez au sultan, notre vassal. La ligne de Bagdad nous permettra d'atteindre les Indes. Enfin, et c'est là ce qui importe le plus, aux peuples que nous aurons si rapidement écrasés, nous imposerons des traités de commerce qui les mettront dans notre entière dépendance. Nos produits manufacturés entreront en franchise chez eux, les leurs seront soumis à des droits écrasants à nos frontières. Le *Deutschland über alles* n'est plus une simple formule, il devient une éblouissante réalité. Qu'on nous traite donc encore de fous, nous, les pangermanistes, qui avons su prévoir et préparer cette apothéose de la race prédestinée! »

L'assurance de Klasse m'avait agacé :

— Il ne manque à votre problème qu'une seule donnée, lui répliquai-je, l'occupation définitive de Paris et l'écrasement complet de l'armée française. Voyons! si Paris se défendait, si le général Joffre opérait un redressement de ses troupes, qui, en somme, n'ont pas encore été détruites!

— Toujours le même sceptique, éclata le pangermaniste; mais que vous faut-il encore pour vous persuader de l'irrésistible élan de nos troupes et de l'affaissement matériel et moral de l'ennemi?

Et sans attendre ma réponse, Klasse s'en fut plus loin claironner ses plans d'annexions.

Je viens d'acheter une carte postale où la géographie du monde est modifiée suivant les indications de la Ligue. L'Allemagne-Autriche y fait une tache énorme, étendant ses frontières agrandies d'Anvers à Calais et à Salonique, de la Vistule aux bouches du Rhône. Notre empire colonial comprend toute l'Afrique, une grande partie de l'Asie, l'Australie, l'Océanie. Il empiète même sur l'Amérique du Sud, où le Chili et le Brésil marquent de gros îlots d'influence germanique.

Comment voulez-vous qu'un peuple devant les yeux duquel on ouvre de si prodigieuses perspectives, ne soit pas fou d'orgueil? Aux besogneux d'hier on annonce qu'ils seront les milliardaires de demain, et, escomptant déjà le fantastique héritage, les Berlinois divaguent. Toute la ville est secouée par le rire. En me promenant, silencieux et pensif, au milieu de la foule délirante, il me semble que j'appartiens à une autre humanité.

Metzel s'est laissé lui-même entraîner par l'enthousiasme général. S'il est plus circonspect dans l'estimation des bénéfices de la guerre, il ne doute plus de la brillante réussite de l'opération et se montre moins scrupuleux dans le jugement qu'il porte sur les procédés que nos gouvernants ont employés pour réaliser leurs plans grandioses.

Quant à Lina, je ne la reconnais plus. Depuis deux ou trois jours, elle est comme absorbée dans une pensée obsédante. J'ai bien essayé de provoquer ses confidences, mais elle s'est obstinément dérobée à mes invites les plus pressantes. Tout au plus m'a-t-elle encore manifesté son indignation des sentiments barbares qu'Otto continue à étaler dans sa correspondance.

— C'est invraisemblable, s'est-elle écriée, mais, malgré mes protestations les plus énergiques, mon fiancé continue à me décrire, avec une monstrueuse complaisance, des scènes de carnage. Il a pris part au sac de Dinant, assisté à l'exécution d'une centaine de civils. Il me narre d'autres crimes collectifs, tout aussi révoltants, et il en marque une joie malsaine. « Nous faisons des exemples », ne cesse-t-il de m'écrire, et il ne paraît pas se douter qu'en semant la terreur, on prépare d'abondantes moissons de haines.

— Et tes blessés? ai-je demandé à Lina, pour faire dévier la conversation sur un sujet moins tragique.

— Bah! n'en parlons pas, m'a répondu ma nièce en rougissant légèrement. On les soigne bien et ils n'ont pas l'air d'en mar-

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

quer une grande reconnaissance. Plusieurs infirmières ont demandé à changer de salle. Moi, je m'obstine à rester, parce que je veux déchiffrer l'énigme de l'âme française.

— Une âme faite d'insouciance et de légèreté, à ce qu'on prétend chez nous!

— Jugement stupide, comme tous ceux que j'entends émettre depuis quelques jours.

Et Lina m'a quitté sur cette boutade qui m'a paru singulière.

A la Hasenhaide, je trouve ma ménagère en larmes. Son fils Paul lui écrit tous les huit jours; mais, depuis quatre semaines, elle est sans nouvelles de son fils Richard. Tous les matins, elle achète les listes des pertes de l'armée et, d'un regard brouillé, elle les parcourt, s'attendant, à chaque ligne, à trouver, sur le papier encadré de noir, le nom du pauvre enfant. Jusqu'ici, ses recherches ont été vaines. Je m'applique à calmer ses inquiétudes. Le service des postes est si mal fait sur le front. Pourquoi, tout en prodiguant mes encouragements, suis-je moi-même obsédé de tristes pressentiments? La mort a-t-elle frappé aux portes de cet humble logis, tandis que, là-bas, dans la rue, des voix avinées hurlent des refrains patriotiques? Ah! Klasse, si vous pouviez lire dans les yeux d'une malheureuse femme du peuple tout ce que vos criminels desseins ont préparé de deuils et de ruines aux innocentes victimes de vos folles ambitions!

XIX

13 Septembre 1914.

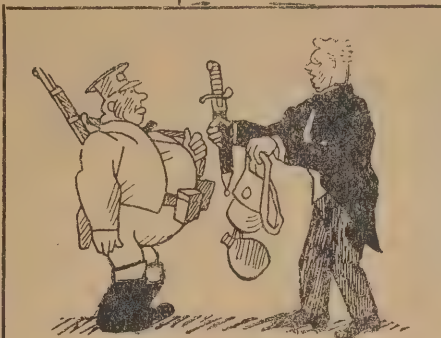
Un sentiment de malaise se manifeste à Berlin. Les communiqués officiels sont, brusquement, devenus sobres et réservés. Alors que nous attendions d'une heure à l'autre la nouvelle de l'entrée solennelle de l'empereur à Paris, l'état-major nous parle de mouvements stratégiques compliqués, qui ressemblent singulièrement à un repli. Nos troupes étaient à Compiègne, il y a quelques jours. Elles se battent maintenant à Soissons. Je n'y comprends plus rien et les amis que je consulte ne me donnent aucune explication satisfaisante de ces singularités.

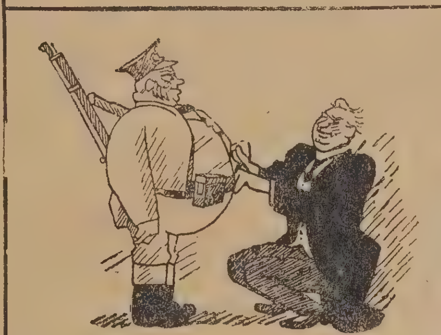
Dans les milieux militaires, on semble préoccupé. Encore est-il difficile de deviner si ce sont les nouvelles du front oriental qui seules donnent de gros soucis à nos généraux. En effet, du côté de la Russie, les affaires se gâtent. Les soldats du tsar battent, dans toutes les rencontres, les Autrichiens, qui ont été refoulés jusqu'au pied des Carpathes et qui ont dû abandonner Lemberg. Il paraît que « notre brillant second » n'est pas de force, avec son armée bigarrée, à résister à la formidable poussée des Moscovites.

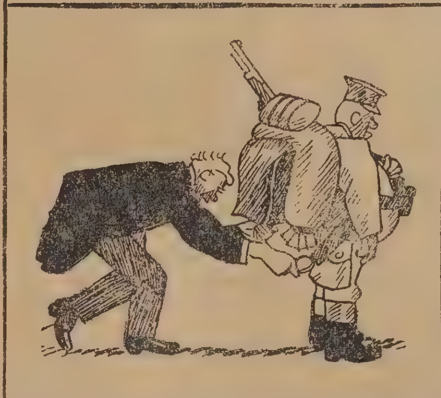
Pauvres *Kaiserlichs!* Ils expient maintenant les lourdes fautes de leur politique intérieure. François-Ferdinand, la victime de Sérajevo, avait compris, paraît-il, que seul le fédéralisme, respectueux des nationalités, pouvait sauver l'empire des Habsbourg. J'ai dans l'idée qu'il est mort de cette conviction, trop nettement affirmée. Il est, en tout cas, surprenant que le procès de ses assassins soit instruit avec une si grande lenteur et qu'on parle ouvertement, à Vienne, de mettre hors de cause l'organisateur du complot.

Quoi qu'il en soit, Tchèques, Slovènes, Ruthènes, Italiens, Roumains, se battent sans enthousiasme pour la dynastie, qui n'a cessé de les opprimer. On raconte ici, à mots couverts, qu'à Prague et à Trieste, des régiments entiers se sont insurgés, et qu'il a fallu procéder à des exécutions en masses. On dit encore que, dans les batailles de Galicie, les soldats slaves se rendent par gros paquets aux Russes et que ces défections sont la cause principale des échecs répétés de nos alliés.

Nos officiers parlent, d'ailleurs, avec un souverain mépris, de leurs camarades austro-hongrois : « soldats en pantoufles », tel est le qualificatif dont, couramment, ils les gratifient. Et, pourtant, le gradé autrichien passe pour être, même en campagne, d'une suprême élégance.







L'équipement de John Bull, d'après une caricature allemande. *(Lustige Blætter).*

A ce propos, j'ai entendu dire que, dans les batailles de Belgique, les officiers français, eux aussi, mettaient une certaine coquetterie à ne charger, en avant de leurs troupes, qu'en uniforme de gala, la poitrine couverte de décorations voyantes, et les mains gantées de blanc. Geste héroïque, mais qui a provoqué de véritables hécatombes dans le commandement. La bravoure des Français fait l'admiration de nos correspondants de guerre, qui plaignent ces ennemis chevaleresques parce qu'ils gaspillent tant de vertus guerrières à soutenir la cause désespérée des mercantis londoniens. A lire tous les articles élogieux qu'on publie maintenant sur les armées françaises dans les journaux berlinois, j'en viens à me demander si notre gouvernement ne cherche pas à conclure une paix séparée avec « l'ennemi héréditaire ».

Chez Lina, cette sympathie pour la France s'accuse tous les jours davantage.

— On s'est moqué de nous, m'a-t-elle dit tout à l'heure, en nous représentant nos voisins de l'Ouest comme un peuple décadent. Je ne trouve, chez ceux que je soigne, et ils appartiennent à tous les milieux sociaux, que noblesse de sentiments et délicatesse de manières. Ils ne sont ni provocants, ni déprimés, ni humbles, ni vantards. Loin de déprécier l'adversaire, ils sont tout prêts à lui reconnaître certaines supériorités, mais cela ne les empêche pas d'avoir une confiance absolue dans la victoire de leur pays. Cette confiance, ils l'expriment en termes catégoriques, mais modérés et presque aimables. On dirait des gens du monde qui, se voyant obligés de contredire leurs interlocuteurs, cherchent les formules les plus courtoises pour atténuer l'effet de leurs affirmations. Une seule particularité m'agace chez eux. Ils ont le sourire trop facile. On ne sait jamais s'ils ne se moquent pas de vous. Tout semble les étonner dans notre pays; mais leur étonnement se traduit toujours par des remarques plaisantes. Voyons, mon oncle, sommes-nous vraiment des demi-sauvages?

— Non! Lina, ai-je répondu; mais il est incontestable que notre civilisation extérieure, s'il est permis de m'exprimer de la sorte, est de date récente. Bismarck eut un jour un mot très drôle pour s'en excuser : « Que voulez-vous? dit-il à l'ambassadeur de France, M. de Gontaut-Biron, vous avez été civilisés par les Romains mille ans avant nous, et cette avance, nous n'avons jamais pu la rattraper. » Nous avons maintenant la richesse, mais nous ne savons pas encore nous en servir. L'habitude, les traditions nous manquent. Dans un logement pourvu de tout le confort moderne, nos manières restent celles du campagnard qui, transporté brusquement en ville, est gêné par le luxe qui l'entoure, parce qu'il ne sait pas qu'en faire. Ou bien nous marquons, d'être si agréablement logés, un plaisir enfantin, ou bien nous affectons un détachement qu'on devine n'être pas sincère. Notre politesse ne nous est pas innée, l'étranger remarque qu'elle est faite de formules et de gestes que nous avons appris par cœur, comme des élèves appliqués apprennent une leçon. Il y manque cette aisance que seule peut donner un long entraînement. La contrainte que la civilité nous impose rend nos attitudes raides et guindées. Et puis, parce que cette contrainte nous est très pénible, le vieux naturel, dur et grossier, prend souvent sa revanche. Il nous arrive donc, brusquement, de laisser échapper la parole révélatrice de nos vulgarités natives. Que de fois n'ai-je pas entendu un Allemand, qui prétendait être homme du monde et qui accablait ses hôtes français de prévenances excessives, lâcher tout à coup le mot de « Sedan » avec une flamme narquoise dans les yeux et un rire épais sur les lèvres.

— Vous avez raison, mon oncle, a murmuré Lina. Tenez, je vais vous faire ma confession. Moi aussi, je n'ai pu retenir, devant mes blessés, l'expression presque sauvage de la joie que j'éprouvais des vic-

toires allemandes. Je savais que, par là, je les ferais souffrir, et cependant je leur ai raconté, par le menu, tout ce que les télégrammes des agences officielles nous signalaient. Peut-être même me suis-je laissé entraîner à en dire davantage. Le lieutenant Désobaux, dont la jambe gauche est fracassée, m'a fait, à ce propos, une remarque, qui m'a quelque peu décontenancée : « Il est possible que notre armée ait éprouvé quelques revers, m'a-t-il dit, mais pensez-vous, mademoiselle, que les succès de la vôtre seront plus considérables si nous, qui ne pouvons plus nous y opposer, en marquons notre profond déplaisir? »

— Le lieutenant Désobaux? ai-je interrogé. Tu ne m'avais jamais parlé de lui.

— Un tout jeune homme, a répondu Lina en rougissant un peu. Grand, bien pris, le visage régulier, l'œil très doux. Avec cela, une patience extraordinaire, un courage qui surprend. Jamais une plainte quand on le panse. Il sourit à ses propres souffrances; mais il est très préoccupé de celles de ses camarades. Les hommes le respectent, bien qu'il n'ait pour eux que des paroles amicales. Son autorité n'est point faite d'éloignement et de dureté, comme celle de nos officiers, et pourtant chacun s'y soumet. Moi-même, je me fais l'effet d'une petite fille prise en défaut, quand, avec une politesse, qui jamais ne se dément, il me demande un petit service. Quand, de sa voix grave, il me dit un « merci » que je devine presque affectueux, je suis fière comme un soldat cité à l'ordre du jour. C'est idiot, mais je ne puis me défendre de solliciter son approbation, et je serais heureuse de souvent l'obtenir, si je ne redoutais pas, oh! mais là, presque d'une façon maladive, cette pointe d'ironie, d'ailleurs bienveillante, qui perce toujours dans l'expression de sa reconnaissance.

— Si tu pensais davantage à Otto, interrompis-je, cela te préserverait peut-être de dangereux enthousiasmes.

— J'ai bien essayé de le faire, dit Lina songeuse, mais le remède est pire que le mal, car quand je compare l'urbanité de l'ennemi avec la rudesse du fiancé, celui-ci perd singulièrement dans mon estime. Mais parlons d'autre chose, mon oncle, car à trop vouloir examiner ma conscience, je m'égare dans un véritable dédale.

Je me suis bien gardé d'insister et, pour faire diversion, j'ai fait part à Lina des appréhensions que m'inspiraient les réticences des derniers communiqués officiels. A ma grande surprise, elle n'en a marqué aucun souci.

— Bah! la campagne sera plus longue qu'on ne le pensait, a-t-elle fait remarquer d'un air détaché. Cela vaut mieux peut-être, car si les opérations avaient donné des résultats trop rapides et trop brillants, l'appétit de l'ami Klasse n'aurait fait que grandir et nous ne serions plus sortis des guerres de conquête. A y regarder de près, quel mal nous avaient fait les Français et les Russes? Ne valait-il pas mieux gagner leurs sympathies que de vouloir les asservir?

Décidément, ma nièce d'adoption traverse une crise sentimentale, dont je vais m'appliquer à surveiller attentivement les surprenantes manifestations.

(A suivre.) KURT-OSCAR MULLER.

Pour copie conforme :
Abbé WETTERLÉ.

MONSIEUR BISTRO

Tout en me promenant sur une route calme du Vexin, je pensais à l'intéressante et courageuse brochure de Joseph Reinach que je venais de lire : *Les Lois antialcooliques et la Guerre.* Je me disais : Quel dommage qu'autrefois, Gambetta, dans un élan de patriotisme lucide et inspiré, ne se soit pas écrié : « L'alcoolisme, voilà l'ennemi! » Mais le mot, comme l'autre, aurait-il fait fortune? Il nous a fallu subir cette guerre pour trouver l'audace de déclarer la guerre à l'alcool.

J'en étais là de mes réflexions, comme on dit, quand la pluie tomba, et je dus chercher un abri. Une maison me faisait signe, sur le bord de la route, à l'enseigne du *Rendez-vous des Amis,* et, sans doute pour marquer que ledit rendez-vous n'engendrait pas la mélancolie, son propriétaire en avait timbré le fronton de son nom accommodé en manière de rébus : « E 1000 Bistro. » C'est un rien, mais cela vous donne tout de suite confiance. J'entrai donc.

M. Bistro (Monsieur Emile) s'avança aussitôt, cordial, en traînant ses chaussons de lisière dans la sciure et en roulant son ventre hydropique sur ses petites jambes une idée douloureuses — le changement de temps! D'un mouvement preste et professionnel, il passa le cachemire sur le guéridon et me posa la question sacramentelle :

— Qu'est-ce que ça sera?

Mon parti était pris : je demandai un verre de bière et, comme il est accoutumé à verser, si j'ose dire, dans le sens de ses clients, M. Bistro fit cette remarque :

— C'est encore le meilleur apéritif.

Puis, en me servant, il ajouta :

— D'ailleurs, si cette vie-là continue, il n'y aura bientôt plus beaucoup de choix. On lui fait la vie dure, à l'apéro.

— On n'a pas besoin de la lui faire; il a la vie dure, répondis-je. Il ne se laisse pas terrasser comme cela.

— Dame! on veut nous avaler : nous nous mettons en travers. Nous sommes une force, vous savez. Ah! la République est ingrate; elle oublie tout ce que nous avons fait pour elle. Qu'est-ce que c'est, je vous le demande, que ce péril nouveau? Est-ce qu'un verre de vin a jamais fait de mal à personne? Il y a des cas où un verre de vin vaut mieux qu'un morceau de pain. Voilà ce que j'ai à dire, et je le dis.

— Vous avez mille fois raison, accordai-je à M. Bistro. « Un verre de vin est de bon conseil, — dit Musset, — un bon verre de vieux vin a une bonne mine au bout d'un bras qui a sué pour le gagner, on le soulève gaiement d'un petit coup, et il s'en va donner du courage au cœur de l'honnête homme qui travaille pour sa famille. »

— Il y a du bon dans ce qu'il dit, cet homme-là, décréta M. Bistro.

— Oui, et il dit encore : « A qui fait-on plaisir en s'abrutissant jusqu'à la bête féroce? A personne, pas même à soi. » Vous connaissez peut-être, monsieur Bistro, l'histoire de l'ivrogne qu'on juge pour avoir cassé, sur la tête de sa pauvre femme, une bouteille pleine, dans un moment d'hyperesthésie, ou sensibilité exagérée. Et, pour sa défense, il ne sait que répéter : « C'était du château-laffitte 1880. »

— Celui qui est méchant est méchant, dit M. Bistro. Voilà le fin mot de l'affaire et l'alcool a bon dos. Au surplus, c'est-il la faute des débitants si les clients boivent plus que de raison?

— Mais, quand un homme qui a le nez sale entre chez vous, ne pourriez-vous refuser de le lui salir davantage? Quand un poilu titre plus de quinze degrés, ça doit se voir. Il y a un point d'inhibition.

— Avec ça que c'est facile à reconnaître juste, le point d'imbibation! Il y a des gens qui sont ivres-saouls et qui sont les seuls à le savoir. Le consommateur n'est pas toujours raisonnable. Les choses sont bonnes; c'est l'abus qui est mauvais. En tout cas, c'est pas avec des sirops qu'on fait des héros, signé Bistro, et si vous voulez bien faire partir une charge à la Rosalie, vous n'avez qu'à leur jouer, à nos poilus : « Y a la goutte à boire, là-haut! Y a la goutte à boire! » Et vous les verrez courir, les frères, surtout si, avant de s'élancer, ils ont pris un petit acompte en bas.

Et nous parlâmes de la guerre, et je pus voir que M. Bistro est un bon Français, un vrai patriote. Je sus qu'il avait donné ses enfants à la Patrie, d'un cœur courageux. Il ne doute pas un seul instant du résultat final, ni de la paix glorieuse. Il n'a jamais douté, même aux heures d'angoisse. A ses clients, il verse d'autorité tous les amers, car — et c'est la seule chose qui le rapproche de Kant... à peu près! — il a l'apéritif catégorique, mais il ne tolère pas de propos asphyxiants. Il frissonne d'enthousiasme aux faits d'armes de nos soldats et ses yeux se mouillent de larmes. Il a porté son or à la Banque de France, et, si l'Etat avait besoin de zinc, il prendrait, sur ses épaules rhumatisantes le dessus de son comptoir, pour le porter où on voudrait. Il applaudit à l'union sacrée. Il est prêt à tout sacrifice, à toute réforme dans l'intérêt du pays, de la défense nationale, sauf...

Mais un bel enfant qui rentrait de l'école entra précipitamment dans le débit. Cette classe 1925 avait un teint lumineux, un air de santé joyeuse qui réjouissait le cœur et faisait bien augurer de la France de demain et même d'après-demain. Rien qu'à la façon dont le petit bonhomme courut à M. Bistro et se jeta dans ses bras en criant : « Bonjour, bon papa! », rien qu'à la façon dont M. Bistro caressait doucement la petite tête, je compris que c'est un adorable grand-père. Il me dit, avec orgueil :

— C'est mon petit-fils, son père est *là-bas.* Hein! croyez-vous qu'il est un peu là, le gaillard! Regardez-moi ces mollets, ces joues qu'on dirait des pommes! Ah! il se porte comme un Charles, celui-là, même que c'est son nom.

Et puis, emporté par son sujet, M. Bistro continua :

— Et savez-vous la raison pourquoi qu'il se porte si bien?

Mais des clients entraient; il s'arrêta brusquement, et, se penchant à mon oreille, il dit, d'une voix plus légère qu'un souffle de printemps, mais non moins chargée d'effluves empyreumatiques :

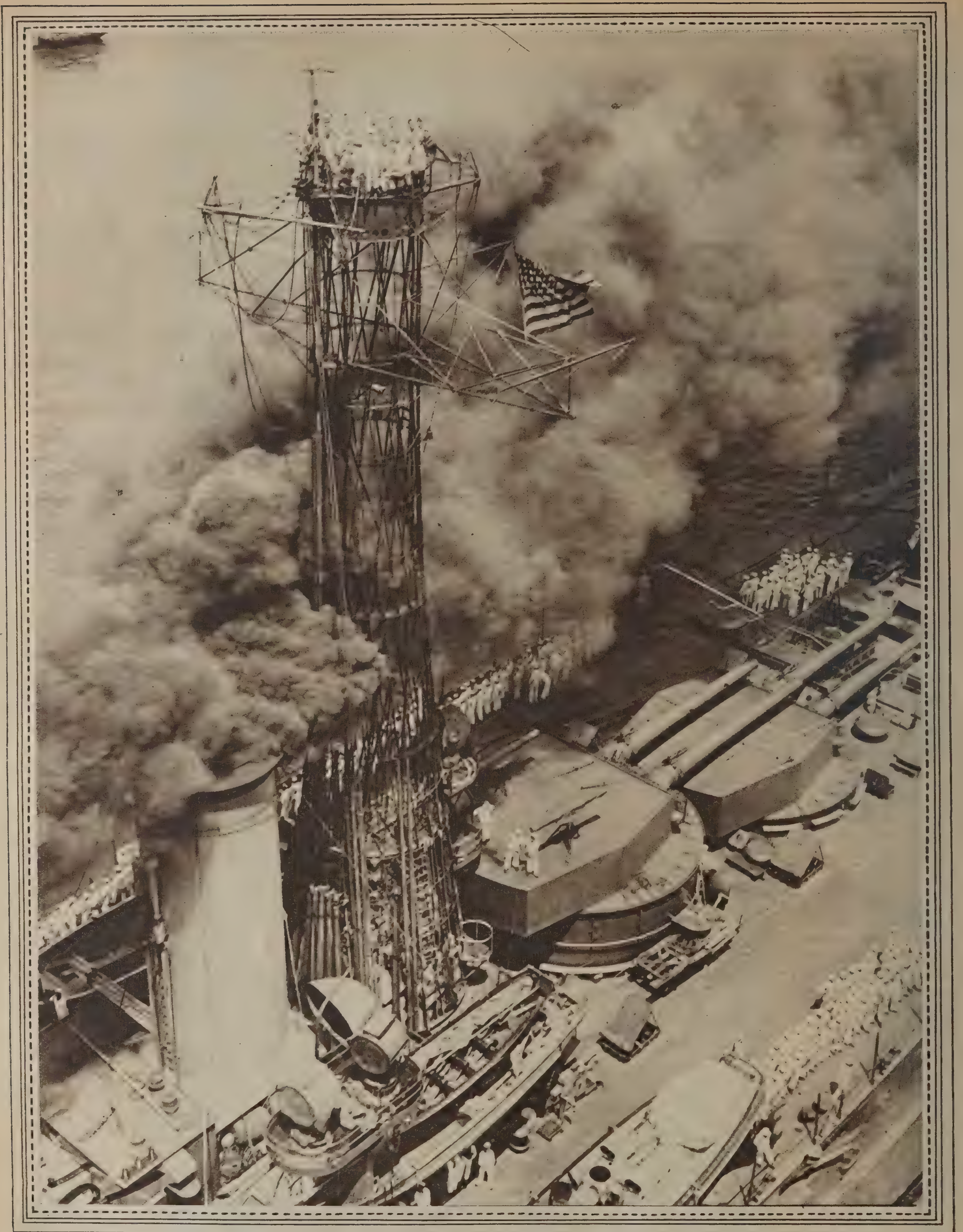
— Il ne boit que de l'eau!

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.



CHEZ LE « BISTRO

par STEINLEN



La flotte de guerre des États-Unis. — Le navire amiral « Wyoming ». Au centre, le mât militaire (military mast) construit en tubes d'acier, servant de vigie, de plate-forme d'artillerie et d'antenne de T. S. F.

EN AMÉRIQUE



Le mouvement populaire à New-York, à l'occasion de la guerre européenne... Une foule immense assiste, dans les rues de la grande ville, à une des manifestations organisées par les suffragettes...

EN AMÉRIQUE

1. L'AVION FRANÇAIS « Le Vengeur », monté par Gilbert, un de nos plus fameux pilotes. Ayant attaqué un zeppelin au-dessus de Friedrichshaven, il fut forcé, par une panne de moteur, d'atterrir sur le territoire suisse.
2. L'AVION ALLEMAND Le Fokker, un des plus récents modèles créés en imitation des Morane qui servirent à Gilbert, à Garros, etc.

DEUX AVIONS

1. Aux environs du Linge. Le charroi est simplifié ; on remplace le roulage par un primitif traîneau.
2. Des Poilus, avec leur paquetage complet, revenus de la position dite du Linge, après l'attaque de janvier 1916.

LES ÉVÉNEMENTS





L'ARMÉE DES ALLIÉS DANS LES BALKANS : 1. Soldat serbe gardant une voie de chemin de fer. — 2. Scènes de bivouac dans la montagne.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA VICTOIRE D'ERZEROUM. — SES CONSÉQUENCES LE GÉNÉRAL SARRAIL A ATHÈNES

La victoire d'Erzeroum a retenti comme un coup de foudre chez nos ennemis. Et, de fait, elle est aussi humiliante, aussi menaçante pour eux que pleine de promesses pour les Russes et l'Entente elle-même, qui trouve en elle le plus magnifique encouragement à son action dans les Balkans, à la politique qui l'a conduite à Salonique et à Corfou, lui a permis de recueillir l'armée serbe, d'en refaire un admirable instrument de combat.

Elle renverse à ce point la situation en Orient, elle est militairement et moralement tellement importante que les Tudesques n'essaient que faiblement d'en diminuer la portée.

Erzeroum n'est pas seulement, en effet, un gage magnifique dans les mains du tsar, sa chute a donné encore à ses armées la maîtrise de l'Arménie entière. Elle leur a, du même coup, livré la clé de l'Asie Mineure elle-même. Elle leur ouvre l'Anatolie, la Syrie, leur permet de prendre en flanc une armée allemande en marche, d'Alep et de Damas, sur le canal de Suez.

Bien plus, par la vallée de l'Euphrate dont Erzeroum était la gardienne, nos alliés donnent virtuellement la main aux armées britanniques campées en Mésopotamie; le grand-duc Nicolas appuie le général Towsend dans sa montée vers Bagdad.

Si les Allemands n'étaient les maîtres à Constantinople, le coup serait mortel pour la Turquie. Il a été, en tout cas, aussi rapide que violent. La capitale de l'Arménie a succombé en cinq jours dans une attaque brusquée, en une suite ininterrompue d'assauts plus fougueux, plus intrépides les uns que les autres, enlevée à la baïonnette comme déjà Kars, il y a trente-neuf ans. Aussi bien il fallait aller vite. Un investissement eût permis aux forces en marche d'Angora et même de Bagdad de porter secours à la troisième armée turque. Il importait donc d'enlever la grande forteresse arménienne dans une sorte de hurrah et le général Iudenitch n'a pas hésité. Le lieutenant du grand-duc Nicolas est, d'ailleurs, le soldat le mieux fait pour une attaque directe, à la Skobeleff. Son esprit de décision est étonnant.

La défense d'Erzeroum n'était pas circulaire, mais consistait en une grande et double ligne de forteresses, longue de trente kilomètres, barrant la route de l'est à l'ouest. L'obstacle était formidable, impossible à tourner, et Iudenitch l'emporta de front, morceau par morceau. Pendant que sa droite, descendue d'Olty, attaquait les forts de Kara-Giubeko et de Tafta, le centre, descendu de Kars par Keuprikeui, abordait ceux de la crête du Dévé-Boyum, et sa gauche venait flanquer les défenses dites du Palandœken.

Le 13 février, la première des forteresses tombait, puis une seconde, et les troupes russes, rudes phalanges sibériennes habituées aux neiges et à des froids terribles, se ruèrent à l'assaut de la ligne des forts tout entière, et firent tomber ceux-ci un à un. La ville elle-même fut emportée à la hussarde par les cosaques, dignes émules des hardis cavaliers de Lassalle à Stettin, malgré les violentes contre-attaques ottomanes sur la route de Melasghuert, et nos Alliés y ont capturé des approvisionnements énormes, les approvisionnements nécessaires à une armée de plus de cent mille hommes, ainsi qu'un millier de canons. Quant aux prisonniers, le chiffre en est élevé. Le gros de l'armée elle-même, disloqué et sans vivres, est menacé de destruction.

Sans s'arrêter une minute, en effet, l'armée du Caucase s'est lancée à la poursuite de l'adversaire qu'elle talonne ou essaie de gagner de vitesse, en même temps qu'elle étend ses succès. Nos valeureux alliés ont, dans la même journée, enlevé d'assaut la ville de Mouch, l'une des cités de l'Asie Mineure où la « kultur » ottomane s'est peut-être livrée aux plus horribles excès sur les inoffensives populations arméniennes, et celle d'Aklat, située sur les bords mêmes du lac de Van. L'occupation de ces deux points montre que le grand-duc Nicolas entend exploiter pleinement sa magnifique victoire. Toutefois, ses projets nous échappent encore, soit qu'il veuille pousser jusqu'à la mer Noire, jusqu'à Trébizonde, soit que, dans une marche de plus large envergure encore, il aille couper à Adana le chemin de fer de Bagdad, et compromettre ainsi le ravitaillement des armées turques de Syrie et de Mésopotamie.

En attendant, la répercussion du triomphe russe est énorme. A Constantinople, il a été non seulement le signal de manifestations violentes et sans doute réprimées dans le sang, contre les Allemands et surtout les Jeunes-Turcs, mais aussi d'un différend très grave entre l'état-major tudesque et Enver-pacha, qui aurait exigé le rappel de toutes les forces turques dirigées contre l'Egypte, et le rappel aussi des bataillons de garde devant Salonique et devant le Danube, à la frontière roumaine. Car Ferdinand de Bulgarie, qui promenait à travers l'Autriche sa félonne majesté, revint précipitamment à Sofia pour parer à un vide possible dans le dispositif bulgare.

La victoire russe ne pouvait point ne pas avoir son contre-coup à Bucarest, où elle est ouvertement fêtée par les partisans de l'intervention roumaine aux côtés des Alliés, et surtout en Grèce, où l'état-major et les généraux hellènes ont officiellement et longuement visité nos défenses du camp retranché de Salonique et où le général Sarrail a été, à Athènes, l'hôte du roi Constantin.

Le ton enthousiaste de la presse indépendante, ses rappels à l'amitié séculaire de la France pour la Grèce, le salut de *Nea Hellas*, celui, plus chaleureux encore, du *Patris* tout laissait prévoir une réception des plus amicales. Et le peuple athénien a eu pour le commandant des forces alliées les ovations les plus chaudes. Le souverain, de son côté, s'est répandu en attentions flatteuses et qui montrent bien le chemin fait dans les esprits.

LA CONTROVERSE GERMANO-AMÉRICAINE. — LE SÉNAT AMÉRICAIN CONTRE LA PIRATERIE ALLEMANDE

L'affaire du *Lusitania* renaît décidément de ses cendres, et ce n'est pas à l'avantage des Allemands, bien au contraire... On sait qu'à la faveur des conceptions généreuses du président Wilson, ils se proposaient de donner à leur guerre de piraterie un tour de plus en plus féroce. La suggestion américaine contre l'armement des navires marchands fut suivie par eux, en effet, d'un mémorandum annonçant le torpillage sans préavis de tout navire commerçant armé. Les deux choses n'avaient aucun rapport, et l'oncle Sam s'est fâché. Il a fait savoir à la Wilhelmstrasse qu'il ne reconnaissait à personne le droit de torpiller un navire marchand armé pour sa défense, et qu'avant toute négociation avec l'Allemagne il voulait avoir la garantie que les sous-marins allemands agiraient légalement.

Et Maison-Blanche incline d'autant mieux à la fermeté que le Sénat américain s'est prononcé contre la piraterie allemande, qu'il a, dans un vote éclatant, reconnu aux bateaux marchands le droit de s'armer pour leur défense. La controverse est, d'ailleurs, menée de façon plus que discourtoise par le comte Bernstorff, et celui-ce se trouvera bien avoir, tôt ou tard, le sort du fallacieux docteur Dumba. Il se pourrait qu'un des plus piquants dessins de Raemaekers devînt de l'histoire.

PIRATERIE ET GUERRE AÉRIENNE LE BOMBARDEMENT DES VILLES ITALIENNES LA BATAILLE DE REVIGNY

Les Allemands ne renonceront pas plus à leur odieuse guerre sous-marine, qu'ils regardent comme le meilleur atout contre l'Angleterre, qu'à leur piraterie aérienne. Les massacres de non-combattants, les essais de terrorisme font partie de leur programme de guerre féroce. Et pendant que les escadrilles alliées se bornent à de loyaux combats, à des raids essentiellement militaires sur les organisations de l'adversaire, sur ses cantonnements, ses fabriques d'explosifs, ses grands camps d'aviation, les Tudesques poursuivent systématiquement le bombardement des villes ouvertes, ils les proclament forteresses pour avoir le mauvais droit d'y répandre le sang et d'y faire des ruines inutiles. C'est ainsi que les villes italiennes de Milan, de Ravenne, de Monza étaient, ces jours derniers encore, les victimes d'un vandalisme imbécile. Les aviateurs de François-Joseph ont eu ce geste détestable de bombarder la basilique Saint-Apollinaire de Ravenne dont ils ont détruit le porche. A quelques mètres de l'antique métropole s'élève le mausolée de Dante : quelle gloire pour les modernes barbares s'ils avaient pu attenter au sommeil du vieil Alighieri!

Mais tout a une fin. Si nos ennemis croyaient à la supériorité de leurs fokkers et de leurs zeppelins eux-mêmes, la bataille aérienne qui s'est engagée dans la journée du 21 février est bien faite pour dissiper ce mirage, cette erreur. Partout où les escadrilles allemandes, partout où les fokkers, les albatros ou autres vilains oiseaux tentent de forcer nos lignes, ces entreprises sont arrêtées tout net, et quand les avions ennemis acceptent la lutte avec les nôtres, qu'ils ne « virent pas de bord » immédiatement, ils

en sortent décimés, sont abattus comme le fut à Revigny, ce zeppelin qu'ils escortaient depuis l'Alsace, et qui était un peu l'annonciateur de la lutte furieuse que le kaiser allait déchaîner le lendemain.

LA BATAILLE DE VERDUN

Quand Guillaume II nous menaçait de la plus sanglante bataille que l'Europe eût encore vue, il ne bluffait pas. Et c'est bien à Verdun, comme le pensaient nos généraux, que, depuis le 21 février, il cherche la victoire décisive qui lui échappe partout, sacrifiant sans compter les hommes et les régiments, le meilleur des corps d'armée qui, depuis décembre, était venu se joindre aux deux qui montaient la garde d'Etain à Vauquois. Brusquement un ouragan de mitraille s'abattit sur le front nord, entre la Meuse et l'Orne lorraine, sur nos positions avancées de Brabant, des bois d'Haumont, des Caures et d'Herbebois, et les rendit tout de suite intenables. Elles forment un arc de cercle propice aux enfilades d'artillerie, des centaines de canons, grosses « Bertha » allemandes et hongroises, déversaient sur elles des tonnes d'acier; en même temps, dans l'espace de quinze kilomètres que mesure ce secteur, le kronprinz et von Deimling précipitaient des masses énormes sans cesse renouvelées — les bataillons d'élite ramenés de Russie et de Serbie; et le général Pétain, le soldat énergique qui soutient cette bataille sans précédent dans l'histoire, prit le parti de reporter ses lignes sur la position principale elle-même, de façon à ménager ses forces, tout en usant celles de l'adversaire. Successivement, les villages de Brabant, de Samogneux, de Champneuville et l'éperon dit de Talou, furent évacués. A droite, nos troupes rétrogradèrent du village d'Ornes sur les premières croupes du plateau de Douaumont. Mais ces replis successifs et qui marquent les journées des 22, 23 et 24 février, balançaient chez l'adversaire les pertes effroyables que notre artillerie lui infligeait. Et le 25, il reprenait la lutte plus âprement encore. Pendant que sa droite avançait le long de la Meuse et se jetait, inutilement d'ailleurs, à l'assaut de la côte du Poivre, que le centre marchait de Beaumont sur Louvemont, la gauche gagnait par le bois de la Vauche, sur Douaumont, position dominante et qui constitue avec l'ouvrage de Froide-Terre, une des principales avancées de la place. Et alors se déroula le lendemain, dans la journée à jamais mémorable du 26, une lutte épique, une véritable lutte de géants où nos soldats atteignirent aux dernières limites de l'héroïsme. On leur avait dit de tenir coûte que coûte, et ils le firent stoïquement. Sous l'effort des masses énormes qui déferlaient, Douaumont succomba et déjà les Allemands criaient victoire. Mais dans l'instant qu'ils tendaient leurs forces, les nôtres les contre-attaquèrent avec une énergie farouche, aux accents de la *Charge*, dans un corps à corps indescriptible, le forcèrent à plier, le délogèrent, le délogèrent du plateau de Vaux. Ce fut sur toute la ligne française, un grand cri de triomphe. Verdun était sauvé, comme il le sera si Guillaume II reprend une attaque générale, car les offensives nouvelles sur la ferme d'Haudremont et le bois d'Hardaumont et en Woëvre, sur Morainville et Blauzée, ne sont que des morceaux d'attaque.

LÉON PLÉE.

Échos de la Guerre

On ne louera jamais assez le stoïque courage des mères françaises. Le médecin-chef d'une ambulance m'envoie ce récit :

Elle était venue, un jour d'hiver, dans la morne Champagne, à cette ambulance que nous avions installée dans une grange abandonnée, et que l'ennemi, dans sa fuite, n'avait pas eu le temps de détruire. Elle était venue seule, frêle créature vêtue de noir, aux traits ravagés par la souffrance, et, malgré les avis, malgré le danger, malgré les difficultés accumulées sur sa route, elle n'avait écouté que son cœur de mère; et maintenant, elle était là, dans cette campagne perdue, sans cesse battue par les vents et la pluie.

A peine entrée, elle s'assit, en proie à une émotion profonde qu'il lui fallut plusieurs minutes à maîtriser. Elle fixa ses yeux sur les miens avec une expression très douce faite d'inquiétude et d'humilité. Pressentant une grande douleur, je m'étais approché, et, avec précaution, je lui demandai l'objet de sa visite.

— Ah! docteur, dit-elle, je cherche mon fils! Il est ici, m'a-t-on dit... Lugin, Emile, oui, n'est-ce pas, docteur?

— Lugin, Emile! En effet, madame, nous l'avons eu ici, mais il est parti ce matin même, nous l'avons évacué à l'ambulance de M..., spécialement chargée des blessés de ce genre!

— Ah! Mon Dieu! Mon Dieu! Vous me cachez la vérité, docteur! Oh! dites quand même, ne faites pas attention si je pleure, ne me laissez pas dans cette incertitude qui m'affole, qui me tue! Il est vivant, dites!

— Oui, madame, je vous l'affirme, votre fils est à M... Vous l'y trouverez ce soir; sa blessure nécessitait une opération qui sera tentée demain.

Et la pauvre femme, rassurée par l'espoir qui s'offrait encore, nous fit le récit de sa longue souffrance.

— J'ai appris, là-bas, dans la Dordogne, par un soldat de son régiment, qu'il avait été blessé, et vite, je suis partie. On m'avait dit que je le trouverais à B... J'en viens, il n'y était pas! Là, on m'a affirmé que je le verrais ici. Alors, j'ai marché devant moi, toujours, et, dans cette boue, dans ces chemins défoncés, je ne sais pas quelle distance j'ai pu parcourir. Mais enfin, il a passé ici, il y était! Oh! Je suis contente, je vais le revoir, ce soir dites-vous? Oui, ce soir. Dans un quart d'heure, je serai reposée et je repartirai. C'est que, voyez-vous, docteur, je n'ai plus que celui-là. Je suis veuve et j'avais trois fils; deux sont morts! L'aîné était officier, il a été tué en Belgique. Le second est tombé sur la Meuse, et voilà maintenant que le dernier est blessé! Il va être opéré; vous m'avez dit que c'était indispensable et qu'il guérirait, n'est-ce pas? Oh! je veux l'embrasser avant, oui, tout à l'heure!

Et je vis les larmes couler sur ce pâle visage, où la douleur avait déjà creusé ses empreintes ineffaçables.

Elle se taisait, oubliant ma présence, le regard perdu, comme fixant au loin un objet invisible. Les yeux voyaient sans doute les chers disparus, son cœur les sentait tout proches, et, pendant quelques minutes, elle se les représenta vivants.

— Je pars, dit-elle, en se levant. Voulez-vous m'indiquer la route?

— Oh! madame, la distance est bien grande: quinze kilomètres! La chose est impossible pour vous. Je vais vous faire conduire dans une de nos voitures, car je ne permettrai pas qu'on laisse ainsi sur les chemins une mère qui a tant donné à la patrie.

Et la malheureuse femme partit, laissant après elle, dans cette salle où bien des douleurs avaient passé, l'exemple fortifiant d'une âme qui, refusant de se laisser abattre par le désespoir, puisait dans sa souffrance la force de lutter encore et de gravir la cime des plus nobles sacrifices.

A M..., le jeune soldat avait été opéré d'urgence, et ce fut pour recueillir son dernier souffle qu'elle arriva tremblante. Alors, elle s'enfuit, brisée, n'en pouvant plus! On la conduisit à la gare qui devait la diriger vers son village. Elle se laissait faire, résignée, sans force, comme un enfant débile...

Un régiment passait. Il allait aux tranchées, et, pour traverser la ville, avait déployé son drapeau. La veuve releva la tête, elle vit ces hommes fiers, décidés, héroïques. Alors, son énergie la reprit, elle se raidit contre sa misère et, regardant ces couleurs qui s'éloignaient dans l'éclair des baïonnettes, on l'entendit murmurer : « Oh! qu'importe leur mort, puisqu'il flotte toujours! »

NIGOUL-POLONY.

Combien de traits semblables l'histoire, un jour, pourra recueillir!

Pour faire suite aux commandements des Alliés.

LES COMMANDEMENTS DU BON POILU

Dans la tranchée exerceras
Mille vertus obscurément.

Le froid, la faim supporteras
Et maints ennuis stoïquement.

A tes parents tu rêveras
Parfois mélancoliquement,

Mais bien vite tu chasseras
Tout regret vain ou déprimant.

Blessé peut-être souffriras
Dans ta pauvre chair âprement,

Mais à Jésus tu songeras
Torturé si cruellement.

Sans orgueil, tu t'efforceras
D'être un héros modestement.

En un Dieu juste tu croiras,
Les yeux levés au firmament;

Plus rien alors tu ne craindras,
Balles, obus, bombardement.

Par ton exemple entraîneras
Tous les poilus du régiment.

Bientôt enfin remporteras
La Victoire héroïquement,

Et, jusqu'au ciel, tu clameras
Un *Te Deum*, éperduement!

E. CRETTÉ.

L'émouvant pastel de Lévy-Dhurmer que nous reproduisons plus haut montre le soldat aveugle rentrant dans son foyer, foyer souvent bien triste, où réconfort moral et réconfort pécuniaire sont également utiles. En effet, des maladies, des mutilations, des charges multiples font minimes les ressources procurées par la pension de l'Etat. Et, à côté d'une rééducation qui, forcément, dans bien des cas, est impossible ou insuffisamment rémunératrice, un complément d'aide s'impose. Sous la forme d'une allocation annuelle variant de 100 à 400 francs à ceux qui ont perdu les yeux pour nous, cet appui est donné par le *Foyer du Soldat aveugle*.

Déjà cent de ces braves ont trouvé

grâce à cette société, non seulement une pension supplémentaire, mais encore la discrète et respectueuse sollicitude d'une marraine.

Hélas! il y aura beaucoup d'aveugles de la guerre! Que tous les cœurs qui se souviennent en adoptent un.

Permanence : 64, rue du Rocher, le mercredi et le vendredi, de dix heures à midi.

Trésorier: M. Jules Siegfried fils, 224, boulevard Saint-Germain.

Le coq dont le dessinateur Rapeno a orné la couverture des *Annales* a obtenu un succès très vif. Il inspire les poètes :

LE COQ

A Edmond Rostand.

Le fier coq qui préside aux destins de la France,
Le chef empanaché d'un grand coquelicot,
A changé brusquement son clair cocorico
En un âpre et vibrant appel de délivrance.

Lors, de tout le pays, du Nord à la Provence,
Jusqu'au sol africain brûlé de siroco,
Un grand cri s'est levé, porté par les échos,
Et la terre a frémi du froissement des lances.

Depuis, partout, des flots de sang..., la Mort!... [Demain
Est l'arcane tragique où se perdent les mondes
Guettant, peureux encor, la fin du peuple im- [monde.

Mais, calme, son œil d'or narguant l'Aigle ger- [main
Dont la serre s'effrite et dont l'espoir se leurre,
Dressé sur ses ergots, le Coq attend son heure!

RENÉ DES TOUCHES,
à l'ambulance 10/9, secteur 109.

M. Jules Bois, dont les conférences ont eu, l'hiver et le printemps passés, un grand retentissement en Amérique, retourne à New-York cette semaine. Il y traitera les questions les plus diverses dans l'intérêt des deux pays et son activité s'étendra de l'agriculture et du commerce, à l'instruction publique et aux beaux-arts.

Il est aussi missionné des Chambres de commerce de Marseille et de nos villes les plus importantes.

Son but est d'abord de remercier les Américains pour tout ce qu'ils ont fait et font pour la France, ensuite de resserrer les liens entre les deux républiques qui ont des intérêts, des idées, des idéaux communs et de faire mieux connaître la culture française qui a eu sa part dans la préparation de l'héroïsme manifesté par nos armées.

« Il est intéressant, nous écrit un lecteur, M. Reygeal, de mettre sous les yeux des lecteurs des *Annales* le jugement que notre grand philosophe Montaigne, mort en 1592, portait sur ses contemporains boches

« Les Allemands boivent quasi également » de tous vins : leur fin est de l'avaler plu- » tôt que de le goûter. »

» (Extrait du chapitre intitulé : *De l'ivrognerie et de quelques autres excès et emportements.)*

« La forme de vivre plus usitée et plus » commune est la plus belle; toute singu- » larité m'y semble à éviter; et je haïrois » autant un Allemand qui mettroit de l'eau » dans son vin, qu'un François qui le boiroit » pur. »

» (Extrait des *Pensées sur diverses choses.)*

» L'ivrognerie serait donc indispensable au développement de la fameuse Kultur! »

— L'eau de la carafe a un drôle de goût, Célestine...
— J'ai peut-être pris l'hyposulfite que madame avait préparé en cas de bombes incendiaires...

LE BŒUF GRAS DE 1916

— Faut faire omme tout le monde, mon vieux! Aller acquérir de la gloire dans les tranchées...

— Parlez doucement, docteur... Comment trouvez-vous mon mari ?
— Peuh !... Il est comme le mark...
— Que voulez-vous dire ?
— Il baisse à vue d'œil...

Photographie prise un peu bas, sur les boulevards.

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

LES BRUITS QUI COURENT

LA COMÉDIE-FRANÇAISE AUX ARMÉES. — On sait que M. Emile Fabre, administrateur du Théâtre-Français, organise des représentations au front. La première fois que M. Fabre parla de son projet, on lui fit observer que le passage trop rapide et trop rare des plus jolies et des meilleures artistes dans la zone des armées n'avait jamais été une joie sans danger. En effet, *après*, les soldats songeaient :

— Les voilà parties... Reviendront-elles jamais? Serons-nous encore là, pour les revoir!

Et les pauvres Poilus étaient encore un peu plus tristes qu'auparavant.

Mais M. Emile Fabre répondit qu'il avait prévu cet inconvénient : le *Théâtre aux Armées* organisera d'incessantes tournées et, désormais, les Poilus, en voyant partir les belles artistes et leurs brillants partenaires, se diront :

— Oui, mais... dans une semaine, tel jour à telle heure, nous les reverrons!

❀

GUERRE ET COMMERCE. — *Le Petit Journal* a découpé dans le *Berliner Tageblatt* une annonce véritablement singulière dont voici la traduction :

LE TOMBEAU DE VOTRE HEROS
pouvant servir de coffret à reliques et de cadre à photographie

Nous offrons la représentation pour l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie de cette nouveauté de guerre vraiment intéressante et brevetée, représentant la tombe d'un héros de la guerre, exactement reproduite d'après nature, à tout commerçant sérieux pouvant verser provision élevée. Spécimen envoyé contre caution de 50 marks. Adresser les offres à Haasenstein et Vogler, agence de Pforzheim.

Voilà des gaillards pour qui, décidément, il n'y a pas de petits bénéfices.

LOGIQUE ENFANTINE. — Au dernier acte d'une comédie adaptée de l'anglais et qu'un théâtre voisin du boulevard représente avec succès, on voit une famille d'espions boches naturalisés démasquée par un contre-espion anglais au moment où ils allaient donner le signal fatal à des sous-marins de von Tirpitz. Les croiseurs anglais sont mis sur leurs gardes. Par la fenêtre ouverte, on entend la mer houleuse.

Hier, en matinée, un gentil petit garçon, quatre ans à peine, auquel une gracieuse gouvernante anglaise explique la situation, applaudit l'arrestation des espions, puis il s'écrie :

— Pourquoi on ne les jette pas à la mer tout de suite, puisque la mer est là?

Les enfants sont plus expéditifs que les grandes personnes. Ils ont parfois raison.

❀

L'ESPRIT DU CŒUR. — Un permissionnaire sort du Métro, à la gare de l'Est, pour repartir. Sa famille l'accompagne, les yeux rouges : la femme, deux enfants et une sœur de charité, sans doute une parente. Ils tardent à se séparer, dans l'émotion du départ, et le brave homme embrasse à la ronde. Quand il arrive à la sœur, il esquisse, sans y songer, le même geste — mais les règles de l'ordre sont formelles et la sœur a baissé la tête sous les larges ailes blanches de sa coiffe...

Pourtant, son cœur lui a dicté le moyen de ne pas offenser ce cœur simple : en se courbant, elle attire contre elle les deux petits qui restent — et c'est eux qu'en même temps elle et le père embrassent.

L'Isère et l'Yser. — Un soldat de nos amis, d'âge déjà respectable, en garnison à Grenoble, tomba si malheureusement qu'il se fit une entorse. Celle-ci l'obligea, pendant quelque temps, à s'aider de béquilles. Une bonne dame le rencontrant, alors qu'il était revenu pour quelques jours en congé, l'arrêta pour lui demander où il avait été blessé.

— Mais... au pied, dit notre ami.

— Oui, je vois! Mais où cela vous est-il arrivé?

— Mon Dieu! madame, sur le bord de l'Isère, où je me trouvais à ce moment-là.

— Ah! cher héros! dit la bonne dame tout émue, que je vous embrasse!

Et elle le fit!

❀

La Revanche des Suffragettes. — Tout dernièrement, miss Christabel Pankhurst qui, avant la guerre, mena les suffragettes anglaises au combat contre la police de Londres, distribuait des fleurs et des cigarettes aux blessés d'un hôpital du Devonshire.

Avisant soudain un soldat blessé, elle s'écria :

— Mais je vous connais, vous! Bien sûrement nous nous sommes rencontrés déjà?

Le Tommy pâlit aussitôt, et d'un ton peu rassuré répondit :

— Oh! mademoiselle, ne revenons pas sur le passé, je vous en prie!

Et le blessé avoua qu'étant policeman en 1913, il l'avait arrêtée et conduite au poste un peu rudement, malgré ses protestations. De là sa crainte actuelle des représailles.

❀

Histoire Sainte. — Dans une école libre, tout dernièrement :

— Sais-tu l'Histoire sainte? demandait à une fillette une institutrice.

— Oui, mademoiselle.

— Sais-tu pourquoi Adam et Eve ont dû quitter le paradis?

— Dame, réplique l'enfant, c'est qu'ils n'ont pas pu payer leur loyer!... On les a expulsés!

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LA GERMANISATION DU POLE NORD

L'ambition des Allemands ne se borne pas à conquérir les terres habitées : dans un article du Temps, *M. Edmond Perrier nous apprend qu'ils avaient fondé à Berlin, un* Institut de protection de la Nature, *dont le but était d'étendre leur emprise aux contrées du globe demeurées en dehors de la civilisation.*

Le hasard vient de mettre entre nos mains un document qui corrobore les révélations de l'éminent directeur de notre Muséum : c'est, tout simplement, rédigé par un des savants attachés à l'Institut en question, un plan de germanisation du pôle Nord.

Nous en reproduisons les passages essentiels :

« ... Le pôle Nord a été colonisé par les Germains à l'époque quaternaire. L'Allemagne est donc en droit, aujourd'hui, de le revendiquer.

» Toutefois, son annexion présente des difficultés particulières: nous ne pouvons y envoyer les domestiques, les gouvernantes, les commerçants, les industriels et les acrobates, qui sont, d'ordinaire, chargés de préparer notre invasion; ils ne trouveraient pas d'emploi, le pôle Nord n'étant, c'est notoire, qu'un désert glacé.

» Est-ce, cependant, une raison pour renoncer à notre sage habitude de ne jamais nous aventurer en terrains inconnus ? Non.

» A défaut d'êtres humains, il y a, au pôle, des ours et des phoques.

» Ce sont ces animaux que nous devons utiliser avec notre ingéniosité méthodique; auprès d'eux s'introduiront ceux de nos compatriotes qui seront chargés de travailler pour nous.

» L'expérience des bals masqués prouve qu'il est facile à un homme de se déguiser en ours; sous ce travestissement, un certain nombre de nos agents iront vivre avec les grands carnassiers des mers arctiques; ils étudieront leurs repaires et gagneront leur confiance.

» Il est plus malaisé de se grimer en phoque; mais nos fameuses usines de maquillage arriveront certainement à donner à d'autres espions, choisis parmi les meilleurs nageurs, l'aspect de ces amphibies dont, pourvus d'appareils respiratoires spéciaux, ils partageront les ébats.

» On sait que les ours aiment à grimper. Les agents-ours *planteront, de distance en distance, pour le plus grand divertissement de leurs simili-congénères, des mâts à échelons, qui jalonneront la route.*

» Ainsi pourront s'orienter les uhlans d'avant-garde qui, en traîneaux automobiles, précèderont le corps d'occupation.

» Les agents-phoques *nous indiqueront les eaux les plus poissonneuses et assureront notre ravitaillement.*

» Dès notre arrivée, l'industrie allemande pourra jeter sur les marchés du monde d'énormes lots de fourrures et des quantités colossales de salaisons.

» Elle installera sur place de vastes établissements frigorifiques pour la confection des conserves de viande d'ours ; en même temps, on emmagasinera la graisse de phoque et on fabriquera de la colle de poisson.

» La rigueur du climat pouvant, toutefois, être un obstacle au recrutement du personnel, et, par suite, au développement de nos entreprises, il conviendra de chercher à l'atténuer : à cet effet, il nous faudra nous servir de nos établissements des tropiques.

» On combinera, par exemple, des jeux de miroirs qui recueilleront les rayons du soleil dans nos possessions africaines pour les envoyer dans le Nord.

» Ou bien, encore, on captera les eaux du Gulf-Stream et on les fera circuler, au moyen d'une immense canalisation, dans le sous-sol polaire, dont elles élèveront la température.

» Ce ne sera là, en somme, qu'une nouvelle application du système bien connu de chauffage dit chauffage central.

» Rien n'empêcherait, réciproquement, grâce à une canalisation analogue, de détourner les courants d'air froid du pôle, et d'assurer, grâce à eux, la ventilation des parcs à éléphants prévus dans notre programme d'exploitation de l'Afrique. Ainsi donc serait établi un heureux équilibre entre les différents climats du monde.

» On transplanterait dans les régions boréales la végétation parfumée de la Côte d'Azur.

» On organiserait, par contre, dans les graces de l'Équateur des saisons de sports d'hiver.

Il ne nous resterait plus qu'à édifier, ici et là, de vastes palaces et à accaparer les touristes.

» Alors la Kultur *allemande triompherait sous toutes les latitudes; il va sans dire que le pôle Nord recevrait l'heure de l'Europe centrale. En ce qui concerne l'administration du pôle Sud... »*

Arrêtons notre citation : ces projets donnent le vertige.

Réjouissons-nous que les Alliés aient mis en échec les soldats du kaiser; autrement, tenons pour certain que le globe terrestre étant en entier soumis à sa domination, ses savants s'occuperaient déjà de germaniser la lune!

GABRIEL TIMMORY.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

LE HÉROS

Mon héros, mon héros, vous m'avez murmuré,
O héros de mon choix! ô héros plein de boue:
« Aimez-moi. Votre cœur doit être déchiré
Et l'angoisse des nuits doit pâlir votre joue.

Dans les soirs et les jours, rien de moi n'est à vous,
Rien, sauf ma lumineuse et charmante mémoire.
Je vous fuis toujours plus, mon amie aux yeux doux,
Dans les champs dévastés, je cours après la Gloire.

Mon sommeil, gravement, est veillé par la mort.
Mon réveil appartient aux clairons homicides,
Et plus mon cœur est noble, et plus mon cœur est fort
Et plus il est aimé par les balles rapides.

Mon calme, ma fureur, ma volonté, ma foi,
Mon fusil les exprime au fond de ma tranchée.
Je chéris mon pays plus que tout. Aimez-moi,
Ame silencieuse, éperdue et cachée!

Je surveille. J'agis. Je commande. Je meurs.
Mon devoir a des pieds de fer, des mains de flamme.
Aimez-moi dans l'effroi, la pitié, les douleurs,
Et ne vous plaignez pas, cependant, pauvre femme!

Lorsque je n'écris pas, priez Dieu sans courroux.
Quand j'écris, frémissez de crainte et de détresse,
Car les canons sont lourds, trapus, aveugles, fous,
Car les canons, sans fin, hurlent vers la jeunesse.

Ecoutez mes récits superbes, désolés.
Je ne vous cache rien : ni les cris, ni les râles.
J'admire la fusée aux regards étoilés.
Je suis ivre du rire et des ailes des balles!

Soulevé par cette heure et son but glorieux,
Je vous parle ardemment de l'horrible mystère,
Et je suis avec vous rude, emporté, joyeux
Comme lorsque je plante un drapeau dans la terre.

Je ne vous cache rien : ni la nuit, ni, parfois,
L'ensevelissement dans le tragique bouge,
Ni les morts, ni les morts qu'on enterre trois fois,
Ni la bombe éclatant comme une lune rouge.

Je vous raconte tout, sœur grave d'un soldat:
Et l'assaut, les blessés qui dans nos jambes roulent,
Et ce noir océan que devient un combat,
Et les mourants qui sont des vagues qui s'écroulent.

Je ne vous cache rien : ni le froid, ni l'horreur
De l'univers de boue où notre âme s'ennuie,
Ni la soif qu'on supporte en sentant sur son cœur
Se dissoudre et couler tout un matin de pluie...

Tranquille ou violent, je parais sans pitié,
Mais non, tout simplement, je vous conte ma vie,
Et je vous dis, parfois, ma pensive amitié
Pour une fleur qui vous ressemble, mon amie.

Quand au sol reconquis je redonne ses noms,
Songez que je m'enfonce aussi dans les ténèbres,
Car la gloire se cueille aux gueules des canons,
Car elle est une fleur aux pétales funèbres.

Dites-vous, dites-vous, sans vous désespérer,
Si je tombe, un beau soir, sous les armes infâmes,
Que plus je serai grand, moins il faudra pleurer,
Car l'ombre des héros aime les chants des femmes.

Dites-vous tout cela d'immense, de cruel.
Aimez-moi. Consommez cette tâche infinie
De chérir un Héros dans l'espace éternel...
Car je n'appartiens plus à vos jours, mon amie.

Vous reverrai-je? Hélas! Les combats sont pressés.
La Victoire est, pour nous, la souveraine altière.
Nous sommes des soldats : nous serons des blessés,
Et peut-être des morts sous son char de lumière...

Aimez-moi, cependant. Ce sont d'étranges lois
Que nous ayons besoin, nous, les fils des tempêtes,
De votre harmonieuse et caressante voix,
O femmes qui pleurez sur vos tresses défaites!

Aimez-moi. Quand ma lèvre aura bu du canon
L'haleine chaude, impure et le sombre délire,
Je veux la rafraîchir de l'eau de votre nom...
Mais, hélas ! j'ai si peu le temps de vous écrire !

La Victoire est jalouse. En avant, les soldats !
Et vous, accomplissez cette noble folie
D'aimer un combattant qui disparaît là-bas,
Emporté, submergé dans des flots de patrie...

Aimez-moi. C'est la tâche auguste qu'il vous faut,
Ame éprise d'un songe à jamais nostalgique,
Habitante d'un cloître où le chant d'un jet d'eau
Berce éternellement la blancheur héroïque.

Aimez-moi. C'est atroce et c'est plein de grandeur.
Jadis, quand je touchais vos mains mystérieuses,
Je n'avais pas voulu demander votre cœur,
Mais, depuis, j'ai passé sous les balles siffleuses...

Quand la vie était douce, hélas ! notre destin
Dédaignait des aveux aux voix trop peu profondes.
Il nous appartenait de nous aimer, soudain,
Lorsque je puis mourir à toutes les secondes.

Aimez-moi. C'est affreux, adorable, infini.
Ah ! que l'amour parcoure et domine la guerre!
Je puis mourir, je meurs. Mais je suis votre ami
Et toute la Victoire éclate à ma paupière.

Aimez-moi sous le fer, sur les morts, dans le feu!
Le sort voulut — sublime, insondable tristesse ! —
Que vous m'ayez perdu pour que vous cherchiez Dieu,
Et que je sois soldat pour croire à la tendresse...

Il fallait à ma force un délicat chaînon,
Il fallait une rose à ma rude épopée.
Ah ! qu'il rêve d'amour à l'ombre d'un canon,
Celui dont le courage est pur comme une épée !

Nous revoir?... Oui, peut-être... Hélas! n'y pensons pas.
Que puis-je projeter ? Où voulez-vous que j'aille
Lorsque j'ai la Patrie en pleurs entre mes bras,
Et quand tout l'horizon crache de la mitraille !...

Nous revoir..., nous revoir... C'est le souhait charmant,
Débile, humain, sacré, respectable, précaire.
Nous revoir ! Écoutez : J'écris, en ce moment,
Dans la terre, au milieu d'un ouragan de terre !

Splendeur, mélancolie, ampleur rouge du soir !
Posez vos blanches mains sur vos larmes insignes,
Car il est des héros qu'on ne doit pas revoir,
Et ce sont les plus grands, les plus beaux, les plus dignes !...

Aimez-moi ! J'ai besoin que vous m'aimiez toujours,
O généreuse femme, ô douloureuse amante !
Malgré que, maintenant, mes plus chères amours
Soient la Gloire casquée et la terre sanglante.

Aimez-moi. J'ai besoin, quand je suis au repos,
De voir votre chère âme en sa beauté suprême :
Elle perd, elle enlace, elle enterre un Héros...

Aimez-moi, mon amie... »

Et j'ai dit : « Je vous aime. »

HÉLÈNE PICARD.

LES DEUX SŒURS

Malgré l'amour fervent pour l'antique beauté
Que l'Hellade leur mère enseigne aux âmes pures,
L'Italie et la France ont eu des meurtrissures
D'oubli, d'ingratitude et de rivalité.

Hélas ! il a fallu le sol ensanglanté,
Le tyran d'outre-Rhin, la guerre et ses tortures,
Pour rendre l'une à l'autre, en des étreintes sûres,
Celles qui vont sauver justice et liberté.

L'épreuve sera longue, et l'âpre Michel-Ange
Aux fiers enfants de Rude eût donné sa louange,
Mais un sublime espoir soutient les vaillants cœurs;

Et là-haut, tressaillant à cette aube nouvelle,
Dante et Victor Hugo contemplent les deux sœurs,
Qui, la main dans la main, vont où Dieu les appelle.

URBAIN MENGIN.

LES PLEURS SUR LA LETTRE

La lettre est très banale et je la lis à peine,
Tant la forme de l'âme et l'image des peines
Se cachent sous le terne habillement des mots.
Des adieux aussi vains après de si grands maux!
Mais quelques gouttes d'eau tachèrent l'écriture...
Comment ont-elles là coulé, ces gouttes pures?
Je me représentai son visage appuyé
Sur son bras blond, ses yeux de souvenirs noyés,
La table au loin, les fleurs, le songe et la tendresse.
Pourquoi cette froideur et cette sécheresse ?
Or, comme je gardais le papier dans ma main,
Des signes que mes yeux n'avaient pas vus, soudain
S'animèrent, montrant de secrètes pensées...
Une beauté de cœur qui n'était pas tracée
En phrases, rayonnait dans le cercle des pleurs...
Je lus la sympathie et je lus la douleur,
Tout ce que sa fierté n'avait pas osé mettre,
Et jamais je ne lus une aussi belle lettre.

MAURICE MAGRE.

LES SEMAILLES

Semez le blé vivant dans la terre de France,
Vous, les fiers paysans, aux cœurs vaillants et droits.
Si la moisson splendide au soleil se balance,
Nous serons les vainqueurs et nous serons les rois.

Semez le blé, semez ! Votre champ de bataille,
C'est la plaine endormie où se font les semailles ;
C'est la plaine féconde où vous irez demain,
A pas fermes et sûrs, récolter le bon grain.

Vous êtes les soldats des campagnes pensives,
Qui, dans leur grand silence et leur recueillement,
D'un cœur avare et dur, gardent jalousement
Les trésors réservés aux luttes décisives.

Vous êtes les soldats tranquilles et puissants
Qui combattent sans cris, et dont l'arme bénie
N'a jamais fait couler une goutte de sang,
Et dont le bon combat nous apporte la vie.

Vous faites reculer un fantôme hideux
Qui voudrait nous baiser de sa bouche sans lèvres :
La famine effroyable, avec ses ongles bleus,
Avec ses yeux hagards, agrandis par la fièvre!

Aux armes, les semeurs ! Que les grains envolés
De vos mains sur les champs répandent l'abondance!
Ne plus semer serait assassiner la France !
Aux armes, les soldats qui font mûrir les blés !

Quand les moissons auront couvert la terre noire,
Aux rayons du soleil, un matin, vous verrez
Le glaive aigu, le glaive d'or de la Victoire
Étinceler soudain parmi les blés dorés !

ADRIENNE BLANC-PÉRIDIER.

AU REVOIR !

Puisqu'avec notre vie un jour doit s'effeuiller,
Que ce soit de lauriers au soleil de la Gloire.
Puisqu'aux rêves il faut des ailes pour voler,
Que ce soit sans réveil, au vol de la Victoire.

Puisque, pour respirer tout le parfum des fleurs,
Il faut savoir qu'on va les jeter; donc, comme elles
Sachons jeter la vie où la rosée en pleurs
Emprunte au radieux soleil ses étincelles.

Puisqu'il faut que la terre ait un baiser d'adieux,
Même si le soleil ne doit plus luire encore,
Qu'elle l'ait du héros qui va, fermant les yeux,
Jusqu'au ciel où sourit une éternelle aurore.

Puisque, pas même un jour, je n'ai donné mon cœur,
Qu'une tombe sanglante en soit la confidente;
Que la nature y chante un murmure berceur,
Puisqu'elle seule a su n'être pas décevante.

Puisqu'un rêve d'amour est plus doux que l'amour
Et qu'une chimère est plus belle que la vie ;
Puisqu'il faut, pour sentir, avoir souffert un jour
Et, pour aimer, avoir rencontré l'âme amie ;

Puisque notre âme au ciel doit s'envoler un soir,
Ici-bas ou là-haut, que m'importe : « Au revoir ! »

ANDRÉ MARTEAU.

TRISTESSE D'HIVER

Nous recevons d'un soldat ces beaux vers écrits dans les tranchées :

La neige à gros flocons s'envole du ciel sombre
Et recouvre les bois frileux d'un manteau blanc.
Dans sa morne pâleur qu'estompent quelques ombres
La Nature tressaille à la chanson du vent.

Pas un cri de bonheur, pas un cri d'allégresse
Ne trouble le repos calme du grand bois mort ;
Seuls, les vieux arbres nus, sous la froide caresse
De la brise du soir, se lamentent encor.

Leur murmure lugubre est un soupir immense
Où tout ce qui palpite exhale sa douleur;
Il s'arrête un instant, puis, sans fin, recommence
Et fait naître en notre âme un long frisson d'horreur.

C'est que la grande Mort rôde dans la nuit noire
Cherchant, les poings crispés, quelque proie à ravir :
Elle frappe et, sans cesse, un pauvre être sans gloire,
Un pauvre être rampant jette un rauque soupir.

Et pour l'Eternité triste, silencieuse,
Après avoir aimé, lutté, beaucoup souffert,
Il s'endort, oublié dans la terre oublieuse,
Sous l'immense linceul que lui tisse l'Hiver.

ANDRÉ MAILLET.

BONNES FEUILLES

LA DIVINE TRAGÉDIE

Dans quelques jours va paraître un volume de M. Henry Bataille. Le célèbre dramaturge qui, depuis la guerre, n'a voulu être que poète, a versé avec ses dons d'artiste, l'émotion d'un cœur profondément remué. Il veut bien offrir à nos lecteurs ces vers empreints d'une mâle et touchante sensibilité :

L'OFFICIER DE GARDE

Une lune, à vos bas, traîne dans cet azur
Adorablement trouble et paisible du soir.
Une odeur campagnarde emplit d'un souffle pur
La tranchée où chacun, fourbu, s'est laissé choir.

La nuit se fait complète, opaque. L'on dort ferme.
Très vague, au loin, la canonnade leur souhaite
Son bonsoir par-dessus le toit crevé des fermes...
Un peuplier avec une étoile à son faîte,
Non loin de là, perdu dans la brume naissante,
Rêve et bouge. — Il a l'air de jouer un solo.
Paix des champs ! Profondeur veloutée qui s'argente,
O lune errante qui s'en va planant, là-haut...
C'est le soir paysan, la nuit accoutumée,
Qui reprend sa besogne et sa vieille habitude,
Ainsi qu'après un long moment de lassitude
Le bûcheron se lève et reprend sa ramée...

Au fond, dans le grand trou creusé, les hommes dorment.
Un officier courbé, pour éviter le tir,
S'accote au talus noir. Il distingue leurs formes
Et seul, pensivement, les regarde dormir.

Comme un troupeau de chiens, harassés, et repus
De chasse, de battues et d'odeurs de futaies,
Ils ronflent, en grognant, au-dessous du talus...
Ils confient au sommeil leur âme simple et gaie !
Incliné sur le trou vagissant, l'officier
Suit le rythme de ce grand souffle régulier.
Il écoute.
Une amère et poignante tendresse,
Pour tant de pauvres miséreux qui lui confient
Si bonnement leur cœur, leur courage et leur vie,
Le saisit tout à coup ! L'émotion l'oppresse,

Il se sent rapproché de ces fronts endormis
Par toutes les bontés sereines de la nuit.
Il se souvient qu'en se couchant sur cette paille
Chacun a dit, avec sa voix particulière :
« Bonne nuit, lieutenant ! »...
Si c'était la dernière ?
Comme ils dorment ! Alors son âme à lui tressaille.
Il repense à la voix affectueuse et bonne
De chacun ; à ce point que chaque voix résonne
Encore à sa mémoire, et lui tient le cœur chaud. [vent.
Eux ronflent ferme au fond du trou ! Quelques-uns rê-
Ils grognent vaguement. Ceux qui rêvent tout haut
Doivent se croire à la bataille. Un se soulève
Et pousse un bâillement de bête lasse. Un autre
A murmuré un sourd juron... Chacun se vautre
Contre son compagnon, en tas pelotonné.
Toute une fade odeur de dortoir sort de là,
Un relent de misère et de crasse, émané
De cet entassement d'êtres dans le coma.
Ceux qui sont couchés là et, lourdement, reposent,
Ce sont des paysans de tous les coins de France,
Des ouvriers, butors épais ou grandioses,
Des fermiers, des commis... L'officier les recense
Un à un. Il les compte. Il en voit quatre-vingts,
Mais qui ne forment plus qu'un paquet indistinct
Qu'on entend remuer au fond de la tranchée...
Des braves, des costauds, un lâche qu'il connaît,
Un mélange de beau, de quelconque, de laid,
Le pire et le meilleur, — jetés dans la plongée
Obscure d'un sommeil bienfaisant et candide.

Il se penche au-dessus de ce trou, dans le vide.
Comme il se sent, ce soir, l'âme impressionnée !
Ils sont à lui, ils appartiennent à leur chef,
Ces pauvres gueux qui font toute une maisonnée !
Leur tâche était si longue et leur sommeil est bref.
Ils dorment, confiants, tous unis, tous pareils,
Dans le doute pourtant de leur dernier sommeil !
Alors de cette paix indicible, tragique,
Il sent que, progressivement, se communique
Cette espèce d'émoi qu'on a pour ses petits
Quand on les a couchés et donnés à la nuit.
Il étend vaguement la main vers leurs pénombres,
Comme s'il recherchait leur visage et leur nombre,
Et balbutie, un peu sanglotant malgré lui,
Un mot, un mot de chef, simple, mais qui veut dire
Ce soir tout ce que l'homme en lui peut sentir battre
De paternité triste, un mot qui le déchire
Rien qu'à le prononcer dans cette paix bleuâtre
Qui monte de l'opaque immensité des camps
Vers la nuit étoilée :
« Mes enfants !... mes enfants ! »
Ce mot, c'est la première fois qu'il se rend compte
De tout ce qu'il contient de tendresse infinie !...
Longtemps, longtemps, sa lèvre tremble et balbutie
« Mes enfants... » Il fait clair et pur. La lune monte...

HENRY BATAILLE.

La victoire d'Erzeroum, les crimes des zeppelins et des sous-marins, la confiance imperturbable des Alliés et les inquiétudes de plus en plus manifestes des ennemis, tels sont les thèmes principaux des œuvres poétiques qui nous ont été adressées récemment et, parmi lesquelles, il convient de mettre hors de pair celles dont voici les auteurs :

MM. et Mmes Charles Morel, De Belloc, G. D..., Marcelle Hauteville, Jean Gardebois, Roger Hazard, Pierre Bressy, J. Papon, Rosa Maillot, Maurice Honette, Louisette Bardou, Louis-Roger Maury, Joseph Serre, Octave Pellottier, Repnol, Hermann Durodié, Louis Abric, E. Forgues, Léon Berthon, C. L..., Victor Daveluy, Berthe de Nyse, L. K..., Un Séminariste, Maurice Desvaux, Bernard Michel, Maurice Picard, Lucien Pascal, Mouton, Mélusine, Suzanne Mersy, Frontig, Jean Socet, F.-A. B..., Sidarap, Félix, U. O. 91, E.-L.-J. Miquel, Robert Deixone, Marc Barrelet, Suzanne Naret, S. Blum, Walhett, E. C..., Henri Benoit, V. Beaubelicont-Ferrand, Paul Carra, J. E...

LES LIVRES

IMPRESSIONS

Journal d'un simple Soldat ; Guerre et Captivité ; 1914-1915, par M. GASTON RIOU.

J'ai eu l'honneur de préfacer le premier livre de M. Gaston Riou, tout jeune encore. Cela date de trois ans, et le livre était intitulé : *Aux écoutes de la France qui vient.* Ce livre était plein de flamme, d'élan, de transport ; c'était un battement de cœur. Je n'étais pas toujours de l'avis de M. Gaston Riou, mais j'étais toujours de son sentiment. Je sentais en lui un frère en patriotisme, et aussi en amour de la vérité et de la justice. Je le saluais avec affection et je le contredisais avec tendresse. Le livre eut le succès que vous savez. Le public apprit un nom propre nouveau et le retint.

M. Gaston Riou nous revient avec un livre tout différent, mais plus douloureusement captivant, comme, déjà, son seul titre l'indique : *Journal d'un simple soldat ; Guerre et Captivité ; 1914-1915.* M. Gaston Riou a été soldat ; il a été fait prisonnier ; il a passé un an environ dans un fort de Bavière ; par une mesure qu'il n'indique pas (échange de prisonniers sans doute) il a été rapatrié. C'est son séjour dans le fort bavarois qui fait la matière de presque tout son livre.

Il est triste et charmant, et par conséquent pas trop triste. Je n'aurais à lui reprocher qu'un peu de monotonie, défaut inhérent au sujet ; car on comprend que dans un fort bavarois, les journées doivent se ressembler un peu les unes aux autres. Mais, du reste, cette insistance même n'est pas sans charme. Nous vivons de la vie de ces prisonniers, nous en vivons au jour le jour et comme heure par heure. Nous les connaissons, nous les nommons par leurs noms ; nous les cherchons du regard, et quand il en manque un, nous disons : « Où donc est un tel ? »

Ils sont peints, du reste, avec des traits fort caractéristiques et fort distinctifs. Il y a le sentimental, qui semble dévoré de nostalgie, mais qui, cependant, comme par-dessous, a une force de résistance au chagrin tout à fait extraordinaire ; il y a le joyeux, dont l'humeur gaillarde résiste à toute approche du « cafard » (ce qui veut dire mélancolie, en langue militaire), et chasse les brumes et les misères de l'ennui. Il y a le débrouillard, qui trouve partout, par mille moyens, à se procurer une suffisante sustentation et quelques aises. Il y a l'homme de conversation, fertile en souvenirs, habile en discussions entraînantes, qui, lui aussi, secoue alertement la chape de plomb.

Enfin, grâce au talent *et surtout au tempérament* de l'auteur, il arriverait quelquefois que le séjour dans un fort allemand ne nous parût pas trop lugubre, n'était que revient périodiquement la note sinistre : *on n'a pas assez à manger* ; et cela rabat, pour ainsi dire, le voile de tristesse que la bonne humeur de nos compatriotes soulevait.

Très impartial, du reste, et ne cherchant à exprimer que le vrai, M. Riou ne dissimule pas les quarts d'heure de misanthropie par où passe un homme qui se trouve en face de l'humanité toute nue et ramenée à ses origines : « Vous m'avez trop gâté, mes amis. Par votre faute, j'eusse toujours ignoré que l'espèce « honnête homme » est rare. La guerre m'a changé sur ce point. Endurci, simplifié, plus libre vis-à-vis des conditions extérieures, plus simpliste, je serai, surtout après la campagne, un peu moins béat de confiance à l'égard de mes semblables. Depuis que je les brosse à foison, que je les étudie le matin, à midi, le soir, la nuit, sans arrêt, tant que dure la sainte journée de vingt-quatre heures ; que je les écoute parler, bavarder, murmurer, discuter, ronfler ; que je les regarde se réjouir, se lamenter, jouer, manger, dormir, trafiquer, juger, se raconter, prendre leurs aises ; depuis que je les considère, non plus à travers le prisme de mes doctrines et de ma bonne humeur, mais, tels qu'ils sont, tout décor de vie civile enlevé, tous oripeaux sociaux dépouillés — il est certaines catégories d'esprits que je comprends mieux, et, par exemple, les solitaires, les misanthropes, les jansénistes, les pessimistes... »

Mais ces moments sont rares. M. Riou, captif, se console vite, dans l'amitié, dans le souvenir de la douce France et de la douce fiancée, dans la contemplation de la nature, qui, même autour d'un fort de Bavière, a des regards charmants et des sourires exquis que M. Riou sait nous peindre ; dans des méditations, aussi, sur l'Allemagne comparée à la France et à l'Angleterre qui le conduisent à conclure que jamais l'empire allemand n'établira sa domination sur l'Europe.

Il faut étudier, à cet égard, l'ample introduction intitulée : *Ressouvenirs d'un autre Voyage*, où sont consignées les impressions de M. Riou voyageant en Germanie en 1913 ou 1914. Il faut lire, au même point de vue, le chapitre quasi final intitulé : *Le Petit Peuple Allemand et la Guerre*, où M. Riou montre clairement que l'Allemagne, se composant d'un état-major intelligent et d'une foule seulement obéissante, *n'a pas d'unité*, n'a qu'une « cohésion apparente, ignore la vraie solidarité et la communion nationale, et par conséquent peut se disloquer d'un seul coup ».

Par son nouveau livre, M. Riou a montré qu'il est un peintre d'intérieurs extraordinairement fin et vif, un peintre de la nature très agréable, un narrateur animé, un « psychologue des hommes » et un « psychologue des peuples » très réfléchi, très consciencieux et très pénétrant. Son livre est un livre d'artiste et de penseur. Et l'artiste n'a pas fait tort au penseur, si ce n'est un peu, peut-être ; et le penseur a laissé se jouer l'artiste avec une singulière bonne grâce et un rare bonheur.

A l'imitation d'Andromaque donnant des noms troyens aux collines et aux ruisseaux d'Epire, M. Riou avait créé un Fontainebleau autour de son fort bavarois, par sa façon de dénommer les cours d'eau et les bouquets d'arbres. Fontainebleau un peu maigre, un peu plat, un peu dénudé. Mais enfin c'était son mélancolique plaisir. Eh bien, nous le reverrons souvent, entouré, encadré de son Fontainebleau bavarois, prenant une précoce maturité aux leçons de l'exil, y prenant aussi un surcroît d'amour pour son pays, qui fut toujours pour lui une véritable personne chère et sincère, un objet de dévouement et d'adoration.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

TROISIÈME PARTIE
Premiers Combats

VIII

A LA DÉRIVE

Me voici à la fin des souvenirs de la retraite. Qu'on ne se hâte pas de me reprocher mon pessimisme; qu'on ne m'accuse pas de pousser ma peinture au noir. Ce chapitre terminé, ma plume en aura fini avec les descriptions attristantes. Une semaine de repos à l'arrière, le temps de mettre sur les souvenirs sanglants le voile azuré de quelques jours heureux, et vous verrez poindre à nouveau ma bonne humeur et celle de mes compagnons d'armes.

Mais j'ai promis d'être sincère et je veux l'être. Il le faut, afin que vous reviviez avec moi tous les aspects de la campagne.

La première section se trouvait, je l'ai dit, à l'endroit le plus exposé. Un feu terrible la décimait.

Du coin où je m'étais établi, je voyais les blessés défiler devant moi à toute heure du jour et de la nuit. Presque tous avaient été touchés par des ricochets; les éclats de pierre ou d'acier faisaient dans les chairs des blessures peu profondes, mais larges et affreuses à voir.

Le caporal Thépin fut au nombre des blessés. Je le regardai s'éloigner, le cœur gros, profondément conscient du vide que creusait parmi nous son départ, et me sentant plus seul encore.

Le sergent qui commandait la section fut tué d'une balle au cou; il était arrivé du dépôt la veille. Descendu au feu, la nuit tombante, il ne vit pas même se lever sur les tranchées son premier soleil!

C'est à moi qu'échut la triste mission de dépouiller son cadavre des papiers et des objets ayant une valeur de souvenir. Le sang, tiède encore, s'attachait à mes mains. Je gardai de ce sang aux doigts plusieurs jours de suite. Il s'en alla tout seul, par écailles. Je mangeais avec mes mains tachées, n'ayant pas en moi la force de les frotter, l'eau faisant défaut, avec ma salive.

Je n'étais pas le seul à manquer de courage. Les corps de nos camarades tombés les jours précédents jonchaient le bois tout près de nous; mais personne n'allait relever les cadavres, et pas même ceux qui affleuraient nos ouvrages.

Bien plus, il y avait un cadavre étendu sur une claie juste au-dessus de la tranchée. Ses jambes pendaient et nous ne pouvions passer sous la claie sans nous cogner après elles. Huit jours durant, il en fut ainsi et, quand nous partîmes, le cadavre n'avait pas bougé de place!

La pluie tombait sans arrêt, noyant les boyaux et transperçant nos vêtements. Les fusils, chargés de rouille, ne manœuvraient qu'à force.

Une nuit, les guetteurs donnent l'alarme : les Boches viennent de sortir de leurs tranchées et foncent de notre côté. Je me précipite vers mes hommes et je commande :

— Feu par salves! Joue..., feu!

Deux coups seulement partent; tous les autres fusils étaient enrayés par la rouille et les graviers!

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

Sans notre mitrailleuse qui faucha les assaillants et les contraignit à la retraite, que serait-il advenu de nous?

Brave sergent Garin, c'est vous qui nous avez sauvé la vie, cette nuit-là, par votre sang-froid et votre courage. Ces exploits vous sont, d'ailleurs, familiers, et c'est vous encore qui, à l'attaque du 20 janvier, votre mitrailleuse endommagée et sans autre arme pour vous défendre, avez cependant tenu tête à vos assaillants et défoncé leurs crânes à coups de pic!

Cet hommage rendu à votre vaillance, permettez-moi un aveu. Je vous en voulus et je vous maudis d'avoir gardé quinze jours avant de me le rendre le chaud foulard de soie que j'avais enlevé de mon cou pour l'enrouler au vôtre. Ce geste imité de saint Martin m'avait semblé superbe et la couronne de laurier que je me posai aussitôt sur la tête, jamais Alexandre ni Homère n'en portèrent d'aussi touffues.



— Feu par salves! Joue..., feu!

Mais j'aurais désiré la gloire sans pousser au bout le sacrifice, et, quand un rhume vint récompenser mon dévouement, ce dévouement me sembla lourd aux épaules.

Enfin, nous reçûmes l'ordre du départ. Malgré la joie de cette nouvelle et la vision éblouissante des voluptés qui nous attendaient à l'arrière, ce furent des fronts soucieux, des yeux inquiets, des épaules rentrées qui défilèrent dans le boyau de la route conduisant à l'étang de Ronval.

Nous ne pouvions croire à notre bonheur; il nous apparaissait irréalisable.

De ces balles perdues qui rôdaient au-dessus de nos têtes, laquelle allait, sournoisement, se jeter sur nous? De ces 77 qui, sans trêve, balayaient le ravin, l'un, sans doute, nous attendait là-bas, au détour, pour faucher nos rangs?

Mais non, le ravin fut franchi, l'étang dépassé, le bois escaladé, sans que rien de fâcheux nous advînt. Encore un effort, et nous voilà de l'autre côté de la crête. Là, plus de balles à craindre et plus d'obus. Nous étions sauvés!

Oh! alors, si vous aviez vu soudain tous ces visages se détendre, toutes ces bouches s'ouvrir, et fuser tous ces rires, et cataracter ces torrents de paroles!

Oubliée, la fatigue! Oubliés, les dangers! Reniées, les épouvantes! Dans notre esprit et devant nos yeux, une seule image : celle du bourg abrité dans son vallon paisible, où nous pourrions, toute une longue semaine, dormir notre content, manger chaud, boire du vin, garder nos pieds au sec et fumer du matin au soir.

IX

PREMIER REPOS

C'est Vignot, petite ville à deux kilomètres de Commercy, qui nous reçut à notre premier repos.

Il y avait cinquante-sept jours que je gardais les tranchées sans aucune relève.

A vrai dire, mon total se trouvait un peu inférieur à celui de mes camarades, puisque j'étais arrivé sur le front trois semaines après le début de la guerre de taupes, mais je n'en comptais pas moins et de bonne foi : cinquante-sept jours. La loi de l'uniforme (l'étymologie elle-même l'atteste!) ne souffre pas d'exception : toute recrue nouvelle s'identifie instantanément avec l'unité qui la reçoit, et tel bleu, dont la capote porte encore la poussière du dépôt, vous racontera sans rire son entrée à Sarrebourg et les souffrances endurées par lui cet hiver parmi les boues de la forêt d'Apremont.

Dans « le civil », cela s'appelle : vantardise, autosuggestion, faiblesse d'esprit; à l'armée, cela se nomme : esprit de corps.

De quels yeux nous revîmes des maisons, des gens, des boutiques, des cafés, des églises, vous seuls le comprendrez, explorateurs, qui, deux ans de suite, demeurâtes perdus au fond d'un désert ou ensevelis dans les glaces du Pôle!

Les habitants à Vignot sont charmants, mais les enfants y sont délicieux. Il y a là une collection unique de longs cheveux bouclés, de grands yeux ingénus, de quenottes éblouissantes, de teints vermeils, d'angéliques sourires.

Passent un bébé en train de fourrager une boîte de bonbons, une fillette chargée d'une liasse de fleurs. Si vous les regardez et qu'ils s'en aperçoivent, vous les verrez tout aussitôt accourir :

— T'en veux, dis, soldat, un bonbon?

Ou bien :

— Prenez mes fleurs puisqu'elles vous plaisent.

Chères fillettes de Vignot, je vous dois les plus jolis paysages d'amour que la guerre ait déroulés à mes regards. Des heures je suis demeuré, le dos à quelque mur, épiant vos silhouettes adorables, les comparant à la tienne, ô ma fille. Yvonne a ton âge, Madeleine a tes yeux, les cheveux de Marinette et les tiens resplendissent de pareilles lueurs fauves et le rire de Thérèse fait, tout comme le tien, tinter des clochettes de cristal.

Mais ta grâce, ô ma fille, nulle part je ne l'ai retrouvée, ni non plus ta douceur, soit que, lâchée par les prés ainsi qu'une chevrette, tu lèves à tes gambades des essaims de libellules, soit que, pelotonnée aux genoux de ta mémère, tu habilles et déshabilles ta poupée avec des gestes qui tous s'achèvent en caresses, et des caresses qui toutes s'achèvent en baisers.

Le sergent-major Dia ayant été fait prisonnier, comme je l'ai dit, c'est à moi que revint le commandement de la section.

Je profitai du séjour à Vignot pour entrer dans l'intimité de mes hommes, m'efforçant à leur rendre ces quelques petits services, sans

grande importance intrinsèque, mais dont la valeur se multiplie par toute la distance qui sépare un chef de ses subordonnés. Mon émotion était profonde à me voir, pour la première fois en temps de guerre, le chef de cinquante hommes sur lesquels, par la façon dont j'allais comprendre mon rôle devant l'ennemi, je me trouverais avoir en fait le droit de vie et de mort.

Dans la guerre en rase campagne, la plus grande responsabilité appartient au capitaine: la compagnie est l'unité constituée à laquelle fait le plus souvent appel le haut commandement.

Dans la guerre de tranchées, cette responsabilité passe aux chefs de section. A chaque chef de section un secteur à surveiller, distinct des secteurs voisins, parfois même complètement séparé d'eux, et c'est par section qu'ont lieu les charges, même dans les attaques menées sur un large front. Les qualités d'initiative, de coup d'œil, de courage, d'endurance, de paternité, exigées du capitaine idéal, le chef de section doit les avoir, qu'il soit lieutenant, adjudant ou simple sergent, comme il est arrivé parfois cet hiver. Que ces qualités fussent miennes, je ne saurais, hélas! et quelle que soit mon infatuation, le prétendre. Je mets à part, cependant, l'endurance et la paternité.

Pour l'endurance, on n'a jamais suffisamment indiqué, dans les récits que j'ai lus de la guerre, l'heureuse influence de la vie de tranchées sur la santé des occupants. Le grand air, l'habitude des intempéries endurcissent le corps, cependant que la nourriture saine, la privation d'alcool, la continence, la paix de l'âme, éliminent peu à peu de l'organisme les humeurs malignes, principe de toutes les maladies.

Pour la paternité...

C'est une chose terrible, quand on y pense, que de commander à des hommes: ce sentiment, je l'avais éprouvé, bien avant la guerre, avec ceux qui dépendaient de moi. Malgré la froideur voulue de mes rapports avec eux, malgré mes exigences, ma brusquerie même, je me sentais pour eux une âme fraternelle. Je me demandais souvent:

— Suis-je digne de les commander? Qui sait quels sentiments éveillent en eux mes actes? Qui sait comment ils me jugent? Telle parole, jetée par moi à la légère, comme un chiffon de papier par-dessus l'épaule, ne va-t-elle pas soulever un regret, nourrir une inquiétude, creuser une haine?...

Cette conscience de sa responsabilité, combien plus forte l'a-t-on en temps de guerre! et combien de fois n'ai-je pas été tenté d'aller trouver mes chefs et de leur dire:

— Otez-moi mes galons; je n'en veux plus; remettez-moi simple soldat!

Pour la paternité, ai-je dit...

C'est l'affection que je portais à mes hommes qui contrebalança la conviction que j'avais de mon insuffisance et qui me fit conserver des fonctions redoutables. L'amour est la loi de l'humanité aussi bien que des mondes, et toute tâche accomplie sans amour a les racines brûlées. Je me dis qu'en aimant ceux qui m'entouraient, en étant pour eux, selon leur âge, un ami ou un père, je diminuerais leur isolement, je rendrais moins lourd le poids de leurs fatigues, j'augmenterais par là même leur rendement au combat.

Ai-je réussi?...

Des larmes que j'ai vu répandre à certains jours d'adieux, ces larmes me portent témoignage.

(A suivre.) Lieutenant JACQUES P...

(Illustrations de P. THIRIAT.)

Les Étoiles Éteintes



X. — LE DOCTEUR ÉMILE REYMOND

C'est une des figures dont le souvenir ne périra pas. Par sa haute culture et son grand cœur le docteur Emile Reymond honorait la science française... Son activité suffisait à de multiples devoirs. Il se partageait entre ses travaux législatifs (il représentait au Sénat le département de la Loire) et son service chirurgical dans les hôpitaux. Il s'intéressait passionnément aux progrès de l'aviation. Quelque temps avant la guerre il déclarait au docteur Helm, son ami:

« — Je veux bien organiser des cours et des conférences sur les soins du champ de bataille; quant à demeurer à l'ambulance, je n'y pense pas une minute. De longues années j'ai pratiqué la chirurgie et, certes, je resterai toujours attaché à cette grande passion de ma vie, mais la guerre, si elle éclate jamais, n'aura qu'un temps; je ne peux pas laisser passer l'occasion de voir, dans tous ses détails, ce spectacle unique. C'est pourquoi je monterai en aéroplane pour être aux premières loges. »

Il se tint parole. Dès le début des hostilités, il s'engagea comme pilote aviateur... Trois mois plus tard il succombait. Le témoignage d'un compagnon d'armes, le sapeur avionnier P..., relate, avec émotion, les circonstances tragiques de sa mort:

22 octobre 1914.

A l'heure où j'écris, le pauvre sénateur Reymond est mourant, s'il n'est déjà mort. Hier, il partait de N..., à deux heures un quart, avec l'adjudant C..., pour faire une reconnaissance. Il passait au-dessus du bois de M..., occupé par les Allemands, à la lisière duquel se profilaient les tranchées françaises et ennemies, distantes de 200 mètres les unes des autres, lorsque l'adjudant G..., qui volait au-dessus de lui, vit l'appareil de Reymond accomplir deux spirales, puis descendre pour atterrir normalement.

Aussitôt, l'ennemi se rue hors de ses abris et tire sur l'avion. Les nôtres s'élancent à leur tour et presque à bout portant fusillent les agresseurs. Un combat sanglant s'engage, tandis que l'autre avion français, avec l'adjudant G... et son observateur, le lieutenant F..., s'efforce de détourner sur lui les coups de l'ennemi. Dès les premières balles, l'adjudant est tué. Reymond, blessé, fit le mort pendant quatre heures, puis, à la faveur de la nuit, malgré sa blessure, malgré son âge, il se dégagea de l'appareil et, en rampant, gagna nos lignes, d'où il fut immédiatement transporté à l'hôpital de Toul.

C'est là que j'allai le voir dès le matin. Il avait pleine connaissance. Toute intervention chirurgicale était impossible, les reins et les intestins étant perforés; mais malgré son état il avait gardé son joli sourire d'homme aimable et bienveillant. « Il faut télégraphier à ma femme pour la faire venir », me dit-il d'abord. Puis il se reprit: « Non, ce n'est plus la peine, la mort ira trop vite et il sera trop tard. » Il réclama alors un peu de morphine, me serra la main ainsi qu'à mon capitaine, et il parut s'endormir. Il restait étendu sur son lit, les yeux clos; de temps à autre son corps était agité de soubresauts. Alors il nous regardait et il s'efforçait de sourire. Avant de partir, je contemplai longuement celui qui fut si bon pour nous; je voulais emplir mes yeux de son image. Quand je l'eus quitté, je pensai à toutes ses bontés. J'avais eu l'honneur et le bonheur de l'avoir comme soutien et comme guide dès le début de la guerre. Chaque matin, me serrant la main, il me réconfortait d'une bonne parole. A son âge et grâce à sa haute valeur, il eût pu être chef de service dans un hôpital, mais il ne le voulut point, tant son âme était restée jeune, tant était fort son amour de l'aviation. Je garde de lui un souvenir ineffaçable de droiture et de courage; sa belle mort n'aura pas été inutile parce que, pour chacun de nous, elle reste comme un exemple.

Deux citations à l'ordre de l'armée rendent hommage à l'admirable conduite du docteur Reymond. La seconde, lue sur sa tombe, s'achève par ces mots:

A exécuté avec une grande bravoure de nombreuses reconnaissances aériennes des plus audacieuses. S'est chargé, le 21 octobre, d'une reconnaissance des plus périlleuses, qu'il n'a pu accomplir avec fruit qu'en descendant au-dessous de nuages très bas, exposé au feu très violent d'infanterie et d'artillerie. A fait preuve, en cette circonstance, d'un véritable héroïsme.

Il avait coutume de fixer sur un carnet ses impressions quotidiennes. Ces notes, pieusement conservées par Mme Emile Reymond, seront publiées plus tard. Nous leur empruntons quelques fragments où se reflètent la simplicité, le tranquille courage, l'ardente foi de l'homme d'élite, qui, pouvant, grâce à sa situation et à son âge, jouir de quelques privilèges, voulut n'être qu'un soldat...

A. B.

JOURNAL DU DOCTEUR ÉMILE REYMOND

5 septembre. — En arrivant sur le champ d'atterrissage, accident de T..., glissade sur l'aile, a voulu piquer, n'a pas eu le temps de se redresser. T... meurt presque aussitôt après avoir été retiré des débris. Symptômes de compression du bulbe. Trois chiffons bleu, blanc, rouge sur le corps. Figure très calme.

C'est l'après-midi, à 15 h. 1/2, que nous partons (de L..., pilote) du champ d'atterrissage pour une reconnaissance armée sur B... et d'autres lieux. Une heure avant d'atteindre 1,800 mètres, je m'impatiente et voudrais franchir la ligne de feu. De L... grimpe toujours et il a raison.

La vallée de la Mortagne nous appartient toujours; mais les villages n'existent plus. Gerbeviller apparaît de loin comme une belle ville orientale: des maisons blanches, des terrasses plus sombres. En approchant, on reconnaît une ville incendiée. Tous les toits manquent, sauf deux dont la tache rouge déplaît.

Lunéville, et l'on remonte la vallée de la Meurthe qui, elle, est tout occupée par les Allemands.

A Saint-C..., on vire au nord. On trouve la forêt de ..., on gagne la vallée de la V... que l'on remonte. Bl... est presque vide.

C'est en le survolant que nous voyons un premier aviatik marchant en sens inverse, gagnant en hauteur. Il est à notre gauche. Je tire de l'épaule droite, visant bien le pilote. L'appareil pique et descend. Il n'a eu que peur.

De L... me tire par la manche. A droite, beaucoup plus près, presque à même hauteur,

un autre avion allemand court sur nous et se rapproche. J'épaule à gauche et vise au milieu de l'hélice. Le coup rate. Je ne prends pas le temps de regarder ce qu'a le mousqueton. Je sors mon revolver de sa gaine et je vise avec soin. Etant donnée la situation du pilote dans l'aviatik, il ne pourrait tirer qu'à travers son hélice. Je laisse donc approcher. A quatre-vingts mètres environ, je décharge les six coups bien en ligne. L'appareil pique et vire brusquement.

C'est à ce moment que nous entendons une détonation formidable en arrière. Je me retourne. Eclatement d'obus en arrière et un peu à droite. De L... perd de la hauteur pour gagner de vitesse et s'engage sur la forêt du grand R... ; vingt-quatre coups de canon, vingt-quatre éclats d'obus à bonne hauteur, mais en arrière et un peu à droite. Chacun est une belle étoile rouge se transformant en boule de fumée. L'ensemble est un chapelet très régulier qui nous suit.

Les canons droits que je n'ai pu voir devaient être dans les environs de N...-M...

On rentre à R...-l'E..., sur un groupement d'infanterie, je laisse choir une bombe.

Lundi 19 octobre. — J'ai laissé mes notes bien en retard. C'est au commencement de la semaine, je ne sais plus au juste quel jour, que nous sommes allés à Metz avec l'adjudant P... En principe, nous devions aller à Ch..., puis à C...-Th...

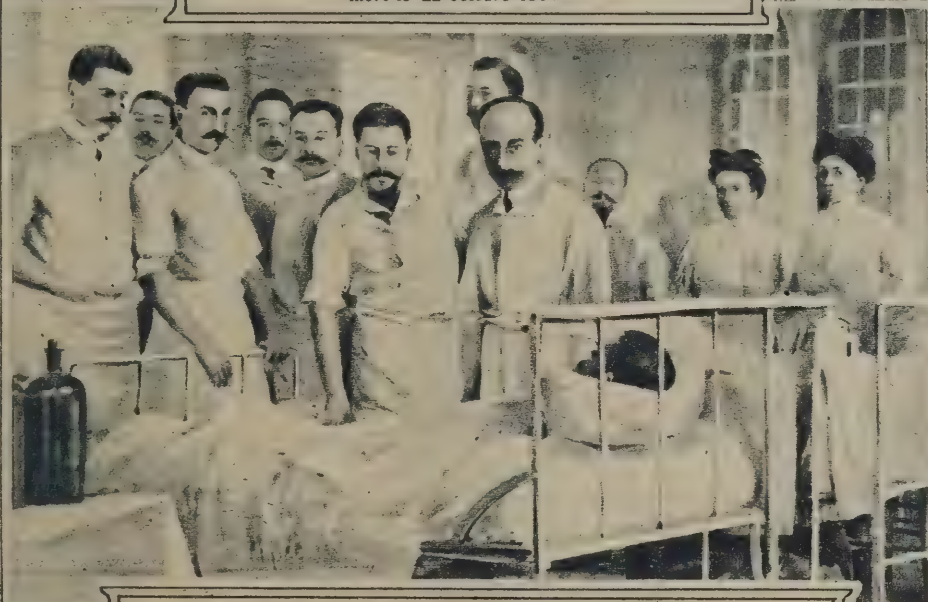
Nuages bas, vent du sud violent. Nous partons à 9 h. 35 et commençons à entrer dans les nuages à partir de 1,000 mètres. Mais les nuages ne sont pas continus; ils laissent le moyen de se guider le long de la Moselle qu'on monte et qu'on descend pour prendre de la hauteur.

A P...-sur-M..., 1,500 mètres. Nous nous trouvons dans un nuage dix minutes de suite, face au nord. Puis, le nuage se déchire. En bas, paysage inattendu. Ch..., me crie P... en me montrant je ne sais quel village à l'ouest. Non, ce n'est pas Ch... et je lui montre à notre droite, déjà un peu en arrière de nous, la grande ville qui vient de s'éclairer et que traverse la Moselle : Metz.

P... me répond par un juron. De fait, pour que nous ayons été portés sur Metz en dix minutes, c'est que nous sommes dans un cou-



Le docteur Emile Reymond, sénateur de la Loire, mort le 22 octobre 1914.



A l'hôpital. — Le docteur Reymond dans son service.



Photo. Pirou-Mascré.

L'aviateur.



rant singulièrement rapide. Nous virons et faisons face au vent : nous restons à peu près sur place et j'ai tout le temps de prendre des notes sur les forts, leurs dépendances, les déboisements considérables autour d'eux, les camps retranchés construits sur les plateaux.

Mais le temps passe et nous n'avançons pas. Bientôt trois quarts d'heure que nous sommes sur les faubourgs de Metz. Grâce au vent dans le nez, nous gagnons de la hauteur. Cette fois, nous reculons.

Vue à vol d'oiseau de la ville d'Albert, dans la Somme, prise à bord d'un avion.

Je dis à P... de descendre à 1,000 mètres. Nous allons être canardés, mais j'aime mieux cela que d'épuiser notre provision d'essence sur Metz pour finalement y atterrir.

A 1,000 mètres, nous avançons, mais pas un coup de canon. J'étudie plus facilement les tranchées et les épaulements. Tout cela est vide : toute l'artillerie a déménagé provisoirement; elle est en face de nous dans la Woëvre.

Nous avançons. Au-dessous du pont de Cerny, pont de bateaux encore non signalé à la hauteur de Novéant.

Assez d'essence pour piquer sur Toul. Trois heures de reconnaissance. Cinq litres d'essence. Etat-major. Déjeuner. Retour à Nancy.

Docteur ÉMILE REYMOND.

Une Fête au Chili en l'honneur de l'Hôpital de l'Université des « Annales »

L'hôpital des « Annales » a reçu de l'Amérique des dons bien émouvants. Ceux de Traiguen marquent un sentiment si profond pour la France, que nous pouvons être fiers. Une première fois déjà, Mme Olga Beguin, présidente des Dames suisses et françaises de la petite ville, organisées en Croix-Rouge, avait envoyé une souscription généreuse; cette fois-ci, elles ont donné une fête qui a rapporté la somme importante de 5,500 francs.

Une vente eut lieu dans le local de l'Alliance Française, avec buffet. Des femmes du monde, des jeunes filles, vendirent lingerie, broderie, tous travaux de leurs mains; de plus, une tombola de 1,200 billets, tous numéros gagnants, augmenta l'attrait de la vente; un kiosque de tireur de bonne aventure fit la joie de la jeunesse; enfin, une foire avec jeux, tir, quilles, billards russes, attira et retint toute la ville.



La photographie représente les principales organisatrices de cette charmante fête. On remarquera sur la table la photographie du général Joffre, qui symbolise, aux yeux de l'étranger, l'armée française; que l'Amérique admire et aime.

LES·ANNALES



« Chien d'temps ! C'que les Boches vont être saucés ! » (D'après Charlet)

12 Mars 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	12 fr.	6 fr 50
UNION POSTALE	18 fr.	9 fr 50

51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1707. — 12 MARS 1916

EDITION DE LUXE

	UN AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	16 fr.	8 fr 50
UNION POSTALE	22 fr.	11 fr 50

51 RUE SAINT GEORGES · PARIS



DANS LES BOIS *Photo prise dans la région de Verdun.*



(Rôle d'Hamlet.) (Photo Paul Berger.)

MOUNET-SULLY

Doyen de la Comédie-Française, mort à Paris, le 1er mars 1916

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Les Pays Martyrs

Les tragiques événements qui viennent de se dérouler autour de Verdun, appellent la tendresse et la pitié sur ces régions de France si durement éprouvées. Le dicton populaire affirme que « ce sont toujours les mêmes qui se font tuer »... Ce sont toujours les mêmes provinces qui, depuis deux ou trois siècles, subissent les maux de la guerre. Incendiés, ravagés, ruinés, évacués, ces malheureux pays de l'Est et du Nord n'ont cessé de fournir au monde des champs de bataille. Avant 1914, avant 1870, en 1792, ils eurent la douleur d'être envahis et l'orgueilleuse joie d'être défendus et délivrés par l'héroïque effort de nos troupes... Je relisais l'histoire de cette campagne, dans l'ouvrage où Alfred Mézières l'a contée avec tant d'émotion... Mon vieux maître dépouillait alors les papiers de Gœthe, qui suivit, comme on sait, l'expédition de l'Argonne, auprès de son protecteur, le duc de Brunswick. A cent vingt ans d'intervalle, les impressions du poète offrent un puissant intérêt et donnent lieu à des rapprochements significatifs. Rien de plus utile que d'interroger un ennemi. Le profit est double, quand cet ennemi se nomme Gœthe et promène sur les choses le regard d'un observateur perspicace et d'un philosophe.

Notre ennemi ? Peut-on dire qu'il l'ait été ? Il ne reniait pas sa patrie, il était bon Allemand. Mais la guerre, moins barbare qu'aujourd'hui, n'étouffait pas encore dans l'âme teutonne toute humanité. Gœthe ressent à l'égard des populations françaises dont il traverse le territoire, une véritable sympathie. Ses yeux sont frappés de l'aspect prospère et gai des villages. Peu de misère ; presque partout l'apparence d'une vie où les besoins essentiels de l'homme sont satisfaits. La plupart des paysans habitent des maisons confortables. De jeunes garçons que l'écrivain a réquisitionnés pour conduire des chevaux et auxquels il offre de partager avec lui le pain de munition de l'armée prussienne repoussent cet aliment, inférieur, disent-ils, à ceux qu'ils possèdent. « Comme tout était excellent chez eux et mauvais chez nous, ajoute l'auteur de *Faust*, je leur ai pardonné de nous avoir faussé compagnie. » On voit par ce détail que les Allemands se nourrissaient moins bien que les Français. Leurs logis rustiques sont plus propres. Gœthe en apprécie l'agencement, la clarté ; il loue l'agrément de la pièce principale qui sert à la fois de cuisine et de salle à manger. Le coffre où l'on met le sel s'orne de cuivres luisants ; la crémaillère, suspendue à la haute cheminée, retient la marmite dans laquelle bout le pot-au-feu national ; les casseroles et les assiettes d'étain piquent de joyeux reflets sur les murs. Le poète remarque en même temps le calme et la dignité des habitants en face de l'envahisseur. Il en est touché. Il essaie, autant que cela dépend de lui, d'adoucir pour ces citoyens inoffensifs l'horreur de l'invasion. Exemple isolé, tradition perdue. Les Prussiens de 1916 ont une autre façon de se comporter envers les vieillards, les enfants et les femmes.

Avec une égale sincérité, Gœthe peint l'état physique et moral des Allemands ; il les montre exténués, mal équipés, mal soignés, malades, enlizés dans les routes boueuses de la Champagne. Ces officiers, ces soldats, espèrent trouver à Châlons, à Epernay, à Reims des vivres et du vin, ce vin fameux qui leur versera l'oubli des fatigues endurées et réparera leurs forces. Ils se font — déjà — une fausse idée de la France. Ils la croient divisée, déchirée par des luttes intestines. Ils n'imaginent pas que l'ancienne armée de La Fayette puisse arrêter leur marche sur Paris. Ils tiennent d'ailleurs en médiocre estime le nouveau chef qui la dirige. Qu'est-ce que ce Dumouriez ? Un homme de cabinet, un militaire d'occasion. Comment oserait-il affronter le duc de Brunswick, lieutenant du Grand Frédéric, héritier d'une part de sa popularité ? Illusion... La France va se ressaisir. Dumouriez fera preuve de talents que nul ne soupçonne. Il aura le mérite, après avoir conçu un premier plan inefficace, d'en improviser un second qui réussira. Il a voulu d'abord se couvrir par la forêt de l'Argonne, en garder les défilés et masser ses troupes derrière ce retranchement naturel. Une erreur d'exécution ayant compromis cette manœuvre, il change de tactique, il tente une marche audacieuse qui lui permet de rejoindre Kellermann arrivant de Metz, de tourner les alliés, de leur couper le chemin de la capitale. C'est dans cette position que s'engage l'action décisive de Valmy d'où sortira la victoire.

Valmy ! inoubliable journée dont Gœthe fut le témoin pensif !... Malgré le loyalisme qui l'attache aux intérêts allemands, il confesse sa surprise, son admiration... Il a vu à l'œuvre ces républicains haïs, ce ramassis de bourgeois et d'ouvriers ; il les a vus assurés de vaincre parce qu'ils étaient prêts à mourir. Un si sublime spectacle lui suggère de profondes réflexions. Plus de doute. Ce n'est pas un parti politique, une faction que le chant de *La Marseillaise* entraîne au combat, c'est tout un peuple en révolte contre le joug de l'étranger. Les généraux prussiens, pleins de suffisance et d'espoir au début de la bataille, regagnent tristement leurs bivouacs humides. Tandis qu'irrités par l'échec inattendu, ils grondent et se querellent sous la pluie, le poète prononce ces paroles prophétiques :

« Ici commence une ère nouvelle. »

Subitement, il a eu la révélation du génie français. Plus clairvoyant que ses compagnons, il devine avec quel prodigieux élan cette énergie révolutionnaire se répandra sur l'univers et bouleversera les conditions de la société moderne...

Terres infortunées, terres glorieuses, riantes vallées de la Meuse, de l'Aisne, de la Marne, vous frémissez au fracas des armes, le fer vous crucifie, le sang vous arrose ! Vous continuez de souffrir. C'est votre destin !

LE BONHOMME CHRYSALE.



AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Lettres à un Jeune Français

LES BIENFAITS DE LA TOLÉRANCE

9 mars 1916.

Décidément, mon cher ami, votre excellent père joue au paradoxe. Savez-vous qui il m'a envoyé, pour me donner de ses nouvelles? L'aumônier de son régiment! Cette visite imprévue m'a ravi. Elle a confirmé tout ce que je pensais de l'existence actuelle de votre père et des transformations que des habitudes nouvelles ont opérées en lui. Cet homme d'étude (excusez le trop facile jeu de mots) est vraiment devenu un homme d'action. Il a pris goût à sa tâche. Il est, tout à fait, un officier, dont l'allure, le ton de commandement, l'initiative toujours en éveil et la sollicitude toujours en mouvement ne trahissent en rien l'ancien notaire Son esprit s'est élargi et son cœur s'est épanoui. Il voit mieux les gens et les choses.

L'abbé Touan et lui sont devenus les meilleurs amis du monde. Ne croyez pas pourtant à une conversion. Votre père reste sur ses positions, qui ne sont pas les vôtres. Il n'est pas devenu brusquement croyant. Mais la large tolérance dont il était coutumier et dont votre éducation s'est ressentie a pris, au milieu des périls et avec la mort voisine, une sorte de force nouvelle. Il respecte, chez ceux de ses soldats qui pratiquent, la foi consolatrice où leur patriotisme s'exalte. Vous n'en serez pas surpris. Ce libre-penseur mérite son nom, puisqu'il comprend la pensée et qu'il respecte la liberté des autres. Combien de fois ne l'ai-je pas entendu, dans nos conversations familières, dénoncer l'intolérance comme une preuve d'impuissance et de faiblesse? Il était bien préparé à causer avec l'abbé Touan.

Je ne connaissais celui-ci que par des amis communs. Ils m'avaient dit sa sincérité et sa simplicité, sa droiture et sa générosité. Vous savez sans doute qu'il était, avant la guerre, premier vicaire dans une paroisse de la banlieue de Paris. Il y avait développé de belles œuvres sociales, sans jamais chercher à faire de la religion un moyen de contrainte ou un instrument de domination. Les ouvriers l'aimaient, même ceux qui, sachant ses bienfaits et le désintéressement de ses intentions, ne suivaient pas la pratique du culte. L'abbé Touan, né dans le peuple, excelle à parler au peuple. Il ne rougit pas de ses origines, mais il n'en a pas le faux orgueil. Il ne les renie pas, mais il ne les étale pas. Elles le soutiennent et elles l'inspirent. L'accent des faubourgs ne lui est pas étranger. Un jour, dans le métro, un ouvrier le regardait avec une sorte de gêne malveillante. L'abbé Touan prit dans sa poche un trousseau de clés et, le lui tendant: « Tenez, mon ami, lui dit-il, touchez du fer, vous serez moins malheureux. »

Avec ce cœur et cet esprit, on triomphe de tous les obstacles. L'abbé Touan était le type-né de l'aumônier militaire. Il fit partie, dès le début de la guerre, des services volontaires recrutés par la foi religieuse et le patriotisme ardent d'Albert de Mun. Aujourd'hui il est titulaire. Je l'ai vu avec plaisir. Il a une bonne tête de loyauté et de dévouement. Ses yeux sont vifs sous ses lunettes. Sa longue barbe lui donne un air de missionnaire. Il porte avec grâce la croix blanche émaillée de bleu, en haut de laquelle s'enroulent des feuilles de chêne. Il y a de la retenue et comme de la pudeur craintive dans sa conversation. On sent qu'il ne veut pas se faire valoir. Il parle moins de lui que de *ses hommes*. Il les aime tous. S'il est, comme prêtre, plus près des catholiques qu'il confesse, son cœur de Français ne distingue pas entre les soldats, pour lesquels il a la même sollicitude généreuse et fraternelle. Il prodigue autour de lui, dans le plus bel apostolat patriotique, les encouragements, la confiance et l'espoir. J'avoue qu'il fume la pipe. Cette familiarité ne le diminue pas. Il a pour chacun le mot qu'il faut. Un jour, dans un hôpital, il s'entretenait avec un blessé, qu'il s'efforçait, sans y mettre du prosélytisme, de consoler et de relever. « Je dois vous dire, lui déclara loyalement le blessé, que je suis protestant. — Qu'à cela ne tienne, répliqua l'abbé Touan. Nous avons eu, pendant seize siècles, la même façon de nous élever vers Dieu. Si je prie le mien pour vous, je suis donc sûr de trouver et de toucher le vôtre. » A la fin de la conversation, le blessé, inspecteur primaire dans un département du Midi avancé, avancé de toutes façons, et l'abbé Touan s'embrassaient fraternellement.

Cette tolérance, où l'intelligence et le cœur vont de pair, me remplit d'aise et d'espoir. Les sectaires, quels qu'ils soient, et il y en a, malheureusement, partout, me font horreur. Je déteste leur sécheresse, leur étroitesse et leur faiblesse d'esprit. S'ils ne faisaient pas du mal, je les plaindrais. Mais le mal qu'ils font les rend redoutables et blâmables. Est-il donc si difficile de respecter la liberté du voisin? Vouloir la liberté pour soi seul, c'est, de quelque titre que l'on se décore et de quelque vêtement que l'on s'habille, prétendre régner par la servitude. La vérité ne doit jamais s'imposer par la force. Depuis les débuts de l'humanité, l'homme la cherche avec une angoisse qui fait son tourment et sa noblesse. Heureux ceux qui croient l'avoir trouvée! Heureux ceux auxquels elle donne la règle de la vie et la sécurité de la conscience! Je comprends qu'ils aient le désir, s'il est désintéressé, de le faire partager aux autres, mais à la condition de convaincre et non de contraindre.

La guerre aura été, si je ne m'abuse, une école de respect réciproque et de large tolérance. J'aime l'abbé Touan auprès d'un blessé protestant. Je n'aime pas moins le préfet de Meurthe-et-Moselle, M. Mirman, prêtant la salle d'école inutilisée au curé de Magnières en Lorraine, pour y dire la messe, puisque l'église était tombée sous les obus allemands. Et j'ai aimé aussi M. Ferdinand Buisson, le promoteur convaincu des lois laïques, faisant, récemment, sous les auspices de la Ligue de l'Enseignement, une très belle conférence dans laquelle il démontrait, avec une admirable hauteur de vues, la nécessité et la possibilité du maintien de l'union sacrée après la guerre. Il citait une lettre d'un lieutenant de hussards, avocat du barreau de Paris, dont je ne résiste pas au plaisir de vous envoyer un court extrait :

« Hier, messe de minuit chantée par nos hommes dans la petite église trouée d'obus. Il n'y a rien qui puisse te donner une idée comme « c'était beau ».

» C'est là qu'on pouvait voir qu'il n'y a plus que des Français : pieux ou athées, houzards ou fantassins, priaient. Qui? Ça les regarde. Mais tous demandaient à ce qui est au-dessus de nous et que tout le monde sent, non pas de les protéger, notre carcasse ne compte plus, mais de nous donner la victoire et de nous rendre nos provinces reconquises. »

Et cela est vrai, mon ami, que sur toute l'étendue de la ligne immense où se joue l'existence de la France, il n'y a plus que des Français. J'ai dû à votre père de connaître l'abbé Touan, mais il y a, pardonnez-moi l'expression pour l'intention, des abbés Touan dans tous les cultes. Que dites-vous de ce pasteur protestant mobilisé qui, en Alsace, sert, chaque dimanche, d'organiste volontaire au prêtre célébrant la messe? Et cet autre qui, en l'absence forcée de l'aumônier, lit les prières des morts aux soldats catholiques à l'agonie? Et cet autre encore qui, après une conférence sur le front, amène plus de quatre cents soldats à l'église, où, du haut de la chaire, l'abbé le remercie d'avoir annoncé et favorisé sa réunion? Les israélistes ne sont pas en reste. Est-elle venue jusqu'à vous, l'héroïque et véridique histoire d'un rabbin de Lyon? Il passe auprès d'un blessé, il entend sa plainte, il se penche vers lui, il essaie de le soulager et de le consoler. C'est un officier, mortellement atteint, qui, sans illusion sur sa fin prochaine, demande un crucifix pour le porter à ses lèvres au moment suprême. Le rabbin le quitte, court, cherche, trouve, et, à l'instant même où il remet à l'officier catholique le crucifix,

Ce dernier confident de l'âme qui s'envole,

il est lui-même frappé d'une balle, qui le tue sur le coup. N'est-ce pas tragiquement sublime? Et quel catholique refuserait à ce rabbin le pieux hommage d'une admiration reconnaissante?

La visite de l'abbé Touan m'a entraîné, mon cher ami, à vous raconter ces belles anecdotes dont je laisse à votre réflexion et à votre jugement le soin de dégager la leçon consolante et les réconfortantes espérances. Quoi qu'il doive advenir, il y a et il y aura du nouveau en France. Sous quelle forme et dans quelle mesure? Un prochain avenir nous le dira. La génération à laquelle vous appartenez aura de grands devoirs et de lourdes responsabilités. Elle recevra des mains qui l'auront sauvée la France qu'il faudra refaire. Quels problèmes! On en serait effrayé et presque découragé si la France n'avait pas connu d'autres crises au cours d'une histoire qui abonde en miracles et en résurrections. Rien ne sera impossible, si elle reste, après la paix, ce qu'elle est pendant la guerre : la France de tous les Français.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine



Mounet-Sully

Ma chère cousine,

Il n'est plus, le grand ami que nous avons tant aimé..., le magnifique artiste, le cher Mounet, qui fut pour nous l'évocateur de la Beauté, du Rythme et de la Poésie... Sa grande voix ne retentira plus sous le ciel bleu de Provence, ni dans les arènes du Théâtre antique, ni aux bords des sources claires du Tarn, ni dans les décors de carton auxquels son génie prêtait la vie... Œdipe, le sublime Œdipe est mort!... La Fatalité a voulu que le fil de ses jours fût coupé avant que ses yeux sanglants ne vissent la Victoire aux ailes frémissantes. Il est mort dans l'horreur d'une profonde nuit, rêvant pour son pays de lumière, de nobles lauriers et de fleurs triomphantes..., celui qui, tant de fois, haussa les cœurs et les fit frissonner d'un pur enthousiasme, celui qui chanta *Joyeuse* et *Durandal*, les deux épées de France,

Sœurs jumelles de gloire, héroïnes d'acier,

celui qui fut le Cid, Gérald, et dont les accents profonds répandaient je ne sais quelle ardeur sacrée..., celui-là est maintenant dans la paix du grand silence éternel... Sa voix, aux ondulations larges, aux frémissements sonores, aux tendresses infinies, sa voix qui fut de bronze ou, plutôt, de métal de Corinthe, s'est tue à jamais... Ce n'est pas elle qui clamera l'hymne de la France victorieuse, ni qui lancera le dernier anathème aux Barbares maudits, ni qui élèvera dans le ciel le murmure de sa prière après la grande Délivrance... Mounet, notre cher Mounet dort son dernier sommeil, emportant dans la tombe l'Espérance qui l'enfiévrait... Car, Mounet, dieu échappé de l'Hellade, Jupiter aux gestes harmonieux,

Beau comme un jeune athlète aux stades d'Ionie,

était, dans le commerce de la vie, un être plein de bonté, de royale simplicité, épris de sa Patrie et sentant profondément le culte qu'on lui doit et l'héroïsme qu'elle inspire.

Je me souviendrai toujours de l'émotion avec laquelle il lisait *La dernière Classe*, d'Alphonse Daudet. Il était impossible d'entendre ce petit chef-d'œuvre sans que les larmes montassent aux yeux. Tout ce qu'une voix humaine peut laisser passer de sensibilité, de douleur contenue, de regrets déchirants et d'amour pour le sol, tout tremblait dans cette voix qui avait une âme... J'ai encore dans l'oreille, dans le cœur les modulations poignantes avec lesquelles il détaillait ce passage.

« Tout à coup, l'horloge de l'église sonne midi... puis l'Angélus... Au même moment, les trompettes des Prussiens qui revenaient de l'exercice éclatèrent sous nos fenêtres... M. Hamel se leva, tout pâle, dans sa chaire. Jamais il ne m'avait paru si grand.

» — Mes amis, dit-il, mes amis, je... je...

» Mais quelque chose l'étouffait... Il ne pouvait pas achever sa phrase.

» Alors, il se tourna vers le tableau, prit un morceau de craie, et, en appuyant de toutes ses forces, il écrivit, aussi gros qu'il put :

» — Vive la France... »

Oh! ce Vive la France... écho de toutes nos pensées, avec quel orgueil, quel défi, il le lançait aux Prussiens de 70... il sentait la poudre, la revanche, la haine, et un espoir indéracinables! Il le jetait presque à voix basse, ce cri sublime..., comme cela... Vive la France... Et cela voulait dire... Vive la France qui n'oubliera ni les cigognes d'Alsace, ni les enfants des écoles, ni le vieux maître Hamel, si touchant sous sa belle redingote verte et son jabot plissé..., ni la flèche de ses cathédrales..., qui n'oubliera rien et qui n'oubliera personne... Vive la France au souvenir impérissable et plein d'honneur..., la chère patrie qui, un jour, trouvera ses fils prêts à la sauver, et, tout en chantant *La Marseillaise*, culbutera les Allemands... à Verdun peut-être... ou ailleurs... en Alsace!

Oui, Vive la France!... avec quelle piété, avec quelle ferveur je prononce ces mots-là, sur la tombe du grand Mounet, moi qui l'ai vu au cœur de l'Alsace, à Strasbourg.

Ce furent des jours émouvants, ceux que nous passâmes là-bas... Le docteur Bücher, l'admirable alsacien au cœur fidèle, m'avait dit : « Il faut venir ici, les femmes y cultivent toutes les fleurs du souvenir avec un soin admirable, mais il est nécessaire qu'elles sachent qu'on pense à elles, en France, et qu'on les aime... Il *faut* venir leur parler... il *faut* leur dire ce que vous gardez là, dans le cœur, pour elles... Venez, c'est votre devoir... Il organisa une grande soirée, réunissant tous les amis de la Patrie... et, prudemment, j'emmenai notre Mounet-Sully... La salle était bondée, l'atmosphère électrique... La chère Alsace de M. Hamel se pressait sur des fauteuils, sur des chaises, debout, juchée sur des tables, et l'on devinait que, tout bas, elle murmurait : Vive la France... Vive la France!... Sous les mots que je prononçais, un peu tremblante, tous savaient bien ce que je voulais dire... La France ne vous oublie pas... elle vous aime... Ils n'écoutaient point mes paroles, mais ils entendaient quelque chose de l'âme du pays à travers mes paroles... et je vis qu'ils étaient contents, et moi aussi... Nous pensions ensemble..., dans un mystère délicieux... Vive la France!... Le docteur Bücher nous avait prévenus d'être prudents..., la soirée avait failli être interdite, et un représentant de l'autorité allemande était séant, chargé d'arrêter, à la moindre manifestation, une séance qui n'avait dû son autorisation qu'à son caractère privé de cercle. Il fallait, par ordre, s'en tenir aux banalités... Je vois encore l'entrée de Mounet-Sully. La salle frémissante le buvait des yeux, n'osant point applaudir, par peur du commissaire. A ce même moment, on vit des flammes jaillir, à droite de la salle. C'était une des banderoles de papier qui venait de prendre feu... Personne ne bougea..., on pensait à la France..., pas un cri, pas l'ombre de panique, des hommes, en habit, grimpés sur des chaises, arrachèrent les guirlandes, les piétinèrent, jetèrent un seau d'eau, et Mounet, olympien, les yeux perdus dans le rêve, semblait la statue de l'Attente qui se souvient. Il dit des vers d'Hugo, des vers de Musset, et l'Alsace écoutait cette grande voix qui chantait nos poètes dans cette langue harmonieuse, rythmée, si douce à entendre, qui n'était plus la leur... Et Mounet, généreux et génial, donnait la musique de sa voix, le chant de son cœur, la poésie de la France... et on voulait l'entendre encore..., on ne voulait point rompre le charme divin... Et je chuchotai à son oreille, un peu inquiète de l'audace. « Si vous leur disiez la Chanson des Epées... » Nous vîmes ensemble le spectre du casque prussien. « Bah! dit-il, la séance est finie... » Et, avec un accent dont le souvenir me bouleverse encore aujourd'hui, il commença...

La France, dans ce siècle, eut deux grandes épées...

Un silence religieux se fit. Les visages prirent une expression de joie fervente, d'émotion inexprimable. Et, quand, soulevé au-dessus de lui-même, Mounet, dans un sanglot contenu, jeta :

Elle est captive encore et la France la pleure.

sans un mouvement, sans une marque d'approbation, sans même tirer leurs mouchoirs, les femmes laissèrent couler leurs larmes... Ah! que ce fut un beau moment, et comme, ce soir-là, nous y pensâmes, à la guerre..., à la guerre sainte qui nous rendrait l'Alsace et mettrait sur ces visages la joie attendue avec une si noble simplicité, avec un courage si digne.

Jamais plus nous n'entendrons cette voix, qui était la poésie, l'eurythmie, la beauté mêmes, et qui savait transporter les hommes au-dessus de la terre, dans ces coins bleus tout près du ciel.

Comme il savait dire la douleur des mères, comme il savait exprimer les coups du fatal destin, comme il savait chanter la douceur de l'espérance...

Personne ne modulait comme lui, dans un glas désespéré :

... Nul ne sait votre sort, pauvres têtes perdues!
Vous roulez à travers les sombres étendues,
Heurtant de vos fronts morts des écueils inconnus.
Oh! que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus...

Ah! Mounet, grand Mounet-Sully, vous êtes entré dans le royaume des ombres trop tôt... Vous méritiez de voir la victoire... C'est de votre voix que nous voulions en tenir l'allégresse, en quelque chant immortel composé pour vous... Mais nous ne vous oublierons pas, cher et sublime Mounet. Votre génie vivra parmi nous... Nous nous souviendrons que les plus beaux sentiments de l'âme humaine passèrent par votre voix pour entrer dans nos cœurs... Nous penserons à *Durandal*, à *Joyeuse*..., aux deux épées qui flamboyaient au-dessus de votre tête... Je vous les dis tout bas, pieusement, les mots écrits au tableau noir par le vieux maître Hamel, pour que vous les entendiez avec votre âme qui ne saurait périr : Vive la France!... Vive la France! Mounet.

YVONNE SARCEY.

LES CONFÉRENCES
de l'Université des Annales

Les Leçons Divines de la Guerre,
par M. l'abbé Sertillanges.

M. l'abbé Sertillanges fit une conférence des plus émouvantes sur *Les Leçons divines de la Guerre.* Ce n'est pas la première fois, dit-il, qu'un prêcheur se présente devant un aréopage : Saint-Paul le fit. Il fut moins rude, plus insinuant qu'à l'ordinaire. Il voulait amener l'auditoire à son point de vue : il se plaça au sien... Nous sommes ici pour chercher Dieu; nous le trouvons en nous-mêmes, nous le trouvons partout. La guerre en élevant en nous ce qui est bon, profond, vint abolir le régime de l'oubli et des frivolités. Devons-nous regretter notre prodigieux égoïsme? Certes! mais aussi, quelle résurrection!... Nos qualités dormaient, et lorsque la guerre vint et mobilisa toutes nos ressources, même celles du sentiment, elle fut le gong formidable qui fit tressaillir en nous le bien, le beau, la religion enfin, cette religion qui nous fait accomplir tous les sacrifices. Après avoir trop contemplé les choses mobiles et terrestres, on osa regarder le ciel. Sans honte, tout naturellement on revint au Dieu de son enfance, comprenant que tout devant la mort était dérisoire excepté cela. Les petits soldats en partant, chantaient aux portières, mais quand ils voyaient un prêtre, levant les yeux de son bréviaire pour leur dire un solennel adieu, ils disaient: « Venez avec nous, monsieur le curé... » Que voulaient-ils dire? N'était-ce pas plutôt : « Viens avec nous, ô le Dieu, de notre jeunesse. Tu le vois, c'est le soir..., la mort est là, derrière chacun de nous. Viens avec nous. Garde-nous. Protège-nous. Aide-nous à mourir... »

Ce magnifique sermon, qu'il faut lire et relire pour en saisir le beau développement, fut écouté dans une religieuse émotion, il paraîtra dans le *Journal de l'Université des Annales.*

L'Anglicisme de notre dix-huitième Siècle,
par M. Jean Richepin.

Continuant son incursion à travers l'âme et la littérature anglaises, M. Jean Richepin parla de l'anglicisme de notre dix-huitième siècle. L'esprit était alors tout préparé à s'inoculer les mœurs, les manières, les libertés anglaises. Cette pénétration se fit par les salons des grandes dames du temps. Et l'éminent conférencier parla avec une verve et des nuances charmantes de ces femmes d'esprit qui ont laissé dans l'Histoire un souvenir immortel.

Tout d'abord, nous sommes reçus chez Mme de Tencin, cette femme exceptionnelle dans le bien comme dans le mal et dont les qualités d'imagination et le talent littéraire ne furent connus qu'après sa mort, car elle écrivit plusieurs ouvrages qu'elle dédaigna de signer.

Après cette halte rapide chez Mme de Tencin, M. Jean Richepin, nous conduit chez Mme Geoffrin, cette petite bourgeoise qui fut une grande dame du dix-huitième siècle. Son salon fut comme une institution. Sans instruction, mais élevée par une grand'mère très spirituelle, qui pensait que le savoir était moins utile que le tact pour une femme, elle reçut toutes les personnalités célèbres de l'époque, parmi lesquelles des étrangers de distinction. Cette femme charmante, qui imposait le respect par sa douceur, eut une grande influence sur l'époque où elle vécut.

Du faubourg Saint-Honoré, cadre approprié au salon de Mme Geoffrin, nous nous rendons à la rue Saint-Dominique où habitait Mme du Deffand. Cette femme attachante et originale vivait dans une agitation perpétuelle, recevant artistes, philosophes, gens de lettres. On vit également chez elle de hautes personnalités britanniques, entr'autres Horace Walpole qui lui inspira une passion épistolaire, une passion toute cérébrale; Philip Chesterfield, cet homme de race illustre, membre de la chambre des Lords et de la chambre des Communes, ambassadeur aimable, spirituel, et qui servit dit-on de modèle à Richardson pour le Lovelace de Clarisse Harlowe; Gibbon, à la laideur proverbiale, qui, élevé à Lausanne, écrivit en français son premier livre, un livre que toutes les femmes avaient sur leur coiffeuse...; Georges Swinburn, qui ne fut ni historien, ni homme de lettres, ni homme d'Etat, mais qui sut sans doute charmer Mme du Deffand par ses idées originales..., ces Anglais de race, qui commencèrent l'union que nous scellons aujourd'hui.

JEAN D'YPRES.

Nous donnerons, dans le prochain numéro, le compte rendu de la conférence de M. Saint-Georges de Bouhélier : « Ce que sera la Poésie après la Guerre. »

LES PROCHAINES CONFÉRENCES

Lundi 13 mars, à 2 h. 1/2
La Belgique Héroïque
par Louis Barthou.

Mercredi 15 mars, à 2 h. 1/2
Quelques Poètes Anglais
par Jean Richepin,
de l'Académie française.

Vendredi 17 mars, à 2 h. 1/2
La Poésie des Flandres
p r Emile Verhaeren.
Audition de Mme Moreno

Toutes ces conférences seront publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement scolaire (24 Nos) : 10 francs.



LE JOURNAL DE L'UNIVERSITÉ DES ANNALES

Le N° III-IV (numéro double)
du Journal de l'Université vient de paraître
En voici le sommaire :

60 illustrations, vieilles estampes, tableaux, portraits.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
" L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "

Dimanche 27 février.

L'hôpital, à l'heure où j'écris ces lignes, s'apprête à recevoir les grands blessés, les braves qui ont si bien tenu tête à l'effroyable poussée de l'armée du kronprinz... Avant le départ de nos enfants guéris ou du moins convalescents, dirigés sur d'autres hôpitaux, Mme Henri Lavedan, M. Lucien Fugère, M. Fursy, Mlle Nivard, ont eu la bonne grâce de leur donner un petit concert qui fut charmant. Mme Lavedan et M. Fugère leur jouèrent et chantèrent tout un acte du *Maître de Chapelle,* dans un mouvement et avec une verve qui mirent toute la salle en joie. Si tous ceux qui dénigrent nos vieux opéras-comiques et les chefs-d'œuvre de notre répertoire avaient la bonne fortune d'entendre ces deux artistes incomparables, ils comprendraient le génie de notre musique française, ce génie clair, mélodique, ailé, fait d'esprit, de grâce et d'émotion... Mais voilà, il faut savoir interpréter ces œuvres-là comme le firent Mme Henri Lavedan et Fugère. Les soldats furent ravis. Fursy, dans des chansons nouvelles, ne les enchanta pas moins, et Mlle Nivard partagea leur succès.

L'hôpital, comme toujours, reçut cette semaine des marques d'amitié dont il est très fier... Car, au bout de dix-neuf mois de guerre, sentir autour de soi une aide qui ne se dément jamais, cela est un réconfort précieux.

Voici l'adresse qu'on nous a fait l'honneur de nous envoyer :

« Permettez-nous, au nom du Comité haïtien de l'Alliance France des Français et des Haïtiens, unis dans un même dévouement à la France, et des amis fervents que vos *Annales* comptent en notre pays, de vous adresser notre part de souscription, 2.261 fr. 94, aux frais des blessés de guerre hospitalisés par vos soins. Nous désirons que cet envoi modeste leur arrive comme un sûr témoignage de notre affection toujours fidèle et attentive. Il ne peut manquer de leur porter bonheur.

» Signé: *Le président:* L.-C. Lherisson; *trésorier :* M. Lemoyne; *secrétaire général :* Victor Delbeau; *conseillers :* Mmes Charles Dubé, Emile Rouzier, MM. Aristide Bouzy, M. Crépin, Fernand Possena, R. Brouard, Charles Bouchereau; *le délégué général :* Georges Sylvain. »

Georges Sylvain, un poète, un lettré délicat et qui, de plus, a représenté son pays en France, à titre de ministre plénipotentiaire, nous a donné maintes preuves de son culte pour Paris... Je suis sûre que ce grand ami a dû se réjouir de cette générosité de ses collègues, et avoir pour cela d'excellentes raisons... Et d'ailleurs, que de beaux dons en espèces, en nature!... Mme de la Jarrie, présidente de l'American Society of Rhode Island, de Providence, nous a envoyé deux caisses magnifiques, l'une contenant coton, gaze, objets de pansements, etc., l'autre 100 paquets pour le front, et des pipes, jeux, vêtements, un don royal..., volatilisé dès son arrivée. Mme Limousin, de sa ville de Tolosa, nous envoie aussi des cadeaux bien touchants et qui prouvent que l'Espagne nous aime plus

qu'on ne croit, et miss Herrick, de New-Jersey, nous adresse 40 chandails. Il faudrait tout citer, car les petits dons ne sont pas les moins émouvants, puisque leur multiplicité nous a permis de faire au front notre 25,610e envoi...

Mais il ne faut pas se lasser de donner encore, toujours, car les demandes se font chaque jour plus pressantes, plus nombreuses.

M. *Maurice Moreau, 4e d'infanterie, 5e compagnie, secteur 9,* nous signale qu'ils sont quatre hommes occupant un petit poste jour et nuit; malheureusement, aucun d'eux ne possède de montre; ils sont des régions envahies et trop pauvres pour se payer cet objet qui leur serait si nécessaire.

Un Atelier de Femmes

Mme L. Cruppi nous informe qu'elle ouvre un troisième atelier, ou plutôt un cours gratuit quotidien de retouche photographique. Ce cours aura lieu tous les matins, de huit heures et demie à midi, et l'on prendra de préférence des femmes éprouvées par la guerre, mais sachant déjà un peu de dessin et de peinture.

Pour se faire inscrire, se présenter avec ses références au Secrétariat féminin, 55, rue Saint-Jacques, lundi, mercredi, vendredi, de trois à cinq.

L'Adoption des Prisonniers

Et, d'abord, disons que l'Œuvre vient d'être reconnue officiellement par la préfecture de police, que ses statuts ont été déposés et que la marche de l'Œuvre a paru si intéressante qu'elle reçoit des encouragements de tous côtés qui lui sont bien doux.

Qui eût pensé qu'elle dût durer si longtemps, cette Œuvre temporaire et qui finira avec la victoire?... Mais c'est justement parce qu'elle arrivera bientôt au terme de sa destinée, qu'il faut lui faire donner toute sa flamme... Nous proposons donc aux amies de l'Œuvre qui ne se sentent pas le courage de devenir des marraines officielles, de préparer un paquet-cadeau pour :

L'ŒUF DE PAQUES.

Elles pourront combiner cet envoi à leur idée, car tout est le bienvenu au camp des prisonniers... : livres, vivres, revues, linge (rien de coton), petits présents utiles, jeux, etc... Nous sommes prêts à donner à ces marraines d'un jour une adresse de prisonnier et les papiers nécessaires à l'envoi. Elles écriront à leur prisonnier leurs vœux de Pâques, et ces vœux leur porteront bonheur le jour béni; car ce jour de résurrection doit être une fête universelle dans tous les cœurs français. Les Pâques fleuries sonneront de cloches en cloches l'aube de victoire, et nos captifs, en entendant la tendre chanson de ces carillons, comprendront que leur exil touche à sa fin, et ils reprendront espoir pour les temps durs qu'il leur reste à subir... Pâques est le 23 avril, et ce n'est point songer trop tôt à cette fête que de s'y préparer dès maintenant. Il faut le temps de rassembler les petits dons, de confectionner les pâtés ou les pains, de broder, tricoter, crocheter ses ouvrages, d'écrire sa lettre, enfin, de réussir un paquetage indéchirable, propre, joli, spirituel, mêlant l'utile et l'agréable, et arrivant avant la grande fête ensoleillée.

Vive ce jour de Pâques! et tout le monde à l'ouvrage.

En attendant, pour n'en pas perdre l'habitude, signalons ce cas intéressant...

Des livres..., livres instructifs..., livres d'imagination..., livres de voyage seront accueillis avec des transports de reconnaissance, par le *chef de baraque 53, Marcel Schlatter, Gefangenenlager, Göttingen (Allemagne).*

Mais si ces envois sont utiles il ne faut pas perdre de vue que nos prisonniers ont faim. Ecoutez ce que raconte un grand blessé rapatrié dernièrement. Il dit que certains prisonniers qui ne reçoivent pas de paquets meurent littéralement de faim : « Ils vont mendier la gamelle ou les restes d'un *heureux*, pourvu de victuailles par une bonne marraine. Quelquefois, au risque d'un coup de crosse, ils vont aux aguets d'une voiture de pommes de terre, et en dérobent deux ou trois, ce qui est une occasion pour les Boches d'appeler les Franzose des voleurs... Après avoir commis le larcin de ces chétives pommes, il leur faut voler du bois pour les cuire... Rien n'est plus angoissant que ces tableaux que j'ai trop vus, hélas!... »

Par bonheur, nos marraines sont admirables. Nous ne pouvons pas tout raconter « de ceux qui sont revenus » et qui nous disent ce qui se passe là-bas au pays d'exil... Mais qu'elles sachent qu'elles ont contribué à faire beaucoup d'heureux.

Mme Bernard des Essarts nous adresse sa 21e feuille de récapitulation!... On peut juger, par là, du nombre d'envois faits par certaines marraines.

Y. S.

A la Brosse! A la Brosse!...

Nos aveugles sont contents, très contents, presque trop contents... Songez donc, nous avons la commande de 2,610 brosses..., et nous n'avons pu encore en livrer que 1,200... Mais nos héros travaillent avec un cœur! Ils m'annoncent la livraison de 500 brosses cette semaine. La vente est bonne. Pourquoi dit-on que les affaires ne marchent pas? Non seulement, on ne marchande pas les marchandises, mais on surenchérit... puisque nos brosses ont produit la somme de 10,540 francs 75. Et puis, des petits camelots s'improvisent..., si j'en crois la lettre si gentille de cet enfant :

« Pour vous aider, madame à vendre vos « brosses de héros », j'ai fait aussi le petit camelot et je suis heureux de vous dire que j'ai trouvé des acquereurs; pour ma petite peine, vous voudriez bien n'est-ce pas si papa était blessé à la guerre, vous voudriez bien qu'il soit soigné en votre hôpital, où il aurait tant de bons soins.

» Veuillez, je vous prie, envoyer une brosse à chacune des adresses ci-dessous.

» J. Maricot. »

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

82e LISTE DE SOUSCRIPTION

30e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 19 au 26 février 1916)

M. Berthaud, Marseille, 10 fr. — M. Gangloff, Logoualé, 2 fr. — Mme Zeller, Lyon, 10 fr. — M. C. P., 50 fr. — Un Glorieux Blessé, 5 fr. — Mme Ineichen, Oakhill, Stockholm, 10 fr. — Une Abonnée des *Annales*, 50 fr. — Mme Crépin, Quimper, 3 fr. — M. Eug. Tournay, torpilleur Spahi, 10 fr. — Mme Viterbo, Le Caire, 24 fr. 25. — Cercle des *Annales*, Genève, 50 fr. — Mme Patton, Saint-Lambert, 9 fr. 95. — M. Whately, Sao-Paulo, 15 fr. 55. — Anonyme, 2 fr. 50. — M. Saux, Amoucha, 3 fr. — M. Ghika, Sion, 5 fr. — Mme Blanchard, Neufchâteau, 5 fr. — Mme Ducamp, 5 fr. — Cousine Marguerite, Rouen, 10 fr. — Anonyme, 10 fr. — Mme Sloan, Nogent-sur-Marne, 50 fr. — M. Alexander Churchil, Providence, 135 fr. — M. Archambault, Diego-Suarez, 90 fr. — Mme Bartet, 50 fr. — M. Brémont, 50 fr. — M. Marleau, Montréal, 10 fr. — Mme Estrade, Saint-Hilaire-Foissac, 5 fr. — Mme Girard, Buenos-Ayres, 25 fr. — Mlle Célia Idiarte, Buenos-Ayres, 200 fr. — M. Louis Picol, sergent, Thies, 4 fr. — M. A.-G. Mayer, Versailles, 5 fr. — M. J.-R. Vence, 20 fr. — Mlle Lya Berger, 25 fr. — Comité Haïtien de l'Alliance Française à Port-au-Prince, 2,261 fr. 94.

Total général de cette 82e liste........ 3,221 r. 19

(A suivre.)

Échos de la Guerre

Une nouvelle « Fille du Régiment ».

Notre collaboratrice, Mme Clara Delines, nous conte cette délicieuse histoire qu'elle emprunte à un journal anglais, les *Malvern-News* et traduit pour nos lecteurs.

PHYLLIS, LA FILLE ADOPTIVE DU RÉGIMENT DES BEDFORDSHIRES

« En France, il y a environ huit mois, une compagnie du régiment des Bedfordshires se rendait aux tranchées de première ligne, lorsque le soldat Philippe Impey, en longeant un fossé, entendit un cri plaintif et vit, dans le fond vaseux, quelque chose qui remuait. Il se pencha sur le bord; un enfant se débattait, les pieds sous l'eau fangeuse. Philippe Impey sauta dans le fossé, souleva le petit être, transi, qui se blottit contre lui, en souriant à travers ses larmes.

C'était une blondine, qui pouvait avoir de trois à quatre ans et très convenablement vêtue, en dépit de la boue et de l'eau qui maculaient ses jambes et ses jupes.

» Que faire de sa trouvaille? Il ne pouvait être question de la porter à l'arrière. Le sergent-major décida qu'on emmènerait la petite dans les tranchées. Ainsi fut fait, et chacun s'ingénia pour lui trouver un coin sûr et l'y installer le plus confortablement possible.

» On la soigna si bien, qu'au bout de deux jours la pauvrette ne se ressentait plus de ses émotions ni de son séjour forcé dans l'humidité. Bientôt la blondinette aux joues roses devint la reine incontestée des tranchées, qu'elle parcourait en liberté, trottinant en tous sens, sûre de trouver partout une main amie pour la guider, et choyée à l'envi par tous, officiers et soldats.

» Un soir, une marmite éclata tout près et obstrua une partie de la tranchée. La première pensée du sergent-major fut pour la « Fille du Régiment ». On la trouva dans son recoin, sous terre, paisiblement endormie dans le berceau douillet que ses parrains avaient réussi à improviser pour elle. Le fracas de l'obus n'avait point troublé son sommeil.

» Le lendemain, autre alerte. Un cri retentit : « La petite, où est la petite? » Tout le régiment est en émoi; on appelle, on cherche dans les couloirs, sur toute la ligne..., la fillette a disparu!

» Tout à coup, l'observateur au périscope signale, — ô terreur! — l'enfant au haut du parapet. Elle s'est mise en route pour rendre visite aux voisins d'en face : les Boches!... qui sont à cent cinquante mètres de distance. Ceux-ci l'ont aperçue au moyen de leur périscope, et eux aussi l'appellent et lui font signe. Leurs voix sont caressantes, la grâce de l'enfance les a conquis et ils offrent du chocolat et des bonbons à la mignonne visiteuse, qui trottine sous un rayon de soleil.

» Les Anglais, d'effroi, retiennent leur souffle, et elle revient, ravie de son escapade, persuadée que le monde, comme les tranchées, n'est peuplé que de papas!

» Le lendemain et les jours suivants, par curiosité ou gourmandise, elle reprit le même chemin et poussa même, une fois, jusqu'à la première ligne ennemie.

» Au bout des huit jours de service, la compagnie des Bedfordshires revint à l'arrière avec leur fille adoptive, qui regretta peut-être de n'être plus autorisée à courir librement entre les lignes.

» Elle fut confiée aux soins du *store-man*,

père de six enfants, qui fit fête à cette recrue inattendue, reflet du foyer absent, et se vanta de s'entendre mieux qu'une nourrice aux soins des petiots. La mignonne connut, entre ses mises eques, la douceur des bains chauds et du linge frais.

» La fillette faisait, depuis un mois, les délices du régiment, lorsqu'on s'avisa qu'il fallait lui donner un nom. L'enfant ne se rappelait pas le sien et ne savait pas comment elle était tombée dans le fossé. En outre, bien que très soignés, ses vêtements ne portaient aucune marque. Dans l'intervalle, Philippe Impey, qui l'avait repêchée, était tombé au champ d'honneur et Philippe n'a pas de nom féminin correspondant. Après mûres délibérations, on décida qu'elle s'appellerait Phyllis, en l'honneur de son sauveteur.

» Six mois passèrent à l'arrière, les joues de Phyllis s'arrondissaient et l'incarnat en devenait plus vif. Parmi tant de papas affectueux, la fillette ne s'apercevait point qu'il lui manquait une maman.

» Cependant, son protecteur attitré, le sergent-major de la compagnie, ayant été blessé, fut envoyé dans un hôpital, en Angleterre et prit avec lui la fille adoptive de son régiment. Elle y fut accueillie avec le même empressement qu'aux tranchées. Médecins, nurses et blessés rivalisèrent d'attentions et de gâteries auprès de cette petite fleur de France, déracinée et transplantée en terre anglaise.

» Maintenant, le sergent-major est de retour à Bedford, avec Phyllis. Peut-être quelque lecteur des *Annales*, là-bas, dans les tranchées, pourra-t-il éclairer un peu le mystère qui enveloppe les origines de la petite abandonnée? Quoiqu'il en soit, Phyllis, sous la protection des braves du Bedfordshire, ne manquera de rien et sera toujours entourée de tendre sollicitude. »

Notre éminent collaborateur, M. Edouard Herriot, nous exposait récemment, ici-même, la nécessité d'organiser un vaste marché français établi sur le modèle de la foire de Leipzig.

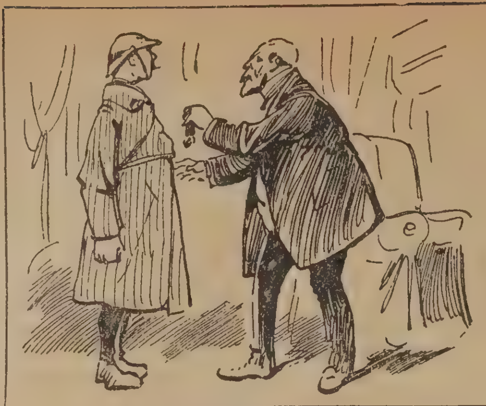
C'est chose faite aujourd'hui, et grâce à l'activité et au merveilleux esprit d'organisation de son maire, la ville de Lyon a inauguré, l'autre jour, la « Foire aux échantillons », à laquelle la Chambre de commerce, le Conseil général du Rhône et les plus notables commerçants français et alliés, voire neutres ont apporté leur appui empressé.

En raison des circonstances, cette cérémonie, qu'a présidée M. Clémentel, ministre du Commerce, a revêtu un caractère exclusivement commercial et industriel; mais son succès n'en a pas moins été éclatant par l'importance des exposants qui ont pris part à cette manifestation économique et par le nombre des visiteurs qu'elle a attirés.

Installées dans des baraques d'un dispositif spécial, ayant l'apparence gaie du pitchpin, les firmes sont groupées par espèce, le long des quais du Rhône.

Chaque exposant a présenté ses articles avec ce goût bien français que nous envient les Berlinois.

On comprendra qu'il nous soit impossible d'énumérer tous les produits qui s'offrent aux yeux des visiteurs, depuis l'alignement des boîtes de conserve jusqu'aux spécimens de l'industrie locale : les tissus et les soieries de Lyon. Notons simplement que l'Angleterre a exposé des étoffes et de la maroquinerie; que l'Espagne, la Hollande, l'Italie sont également représentées et que la Suisse a profité de son voisinage pour organiser une



UNE PROPOSITION.

Les vieux papas décorés de la Légion d'honneur devraient avoir le droit de la donner à leur fils, ceux-ci l'ayant méritée bien davantage !



CHEZ LA DENTISTE.

— Ouvrez bien la bouche !

— Il y a longtemps, madame, que vous remplacez votre mari?

— Non... Vous êtes mon premier début !...



Lorsque Carrier rencontrera le kaiser aux Champs Elysées :

— Mes compliments... Tu m'as dépassé !... Plus fort que le noyades de Nantes ! ..



— C'est-il parce que tu as décapité une statue de Jeanne d'Arc dans une église ou pour avoir tué quelques enfants qu'on t'a donné la croix de fer ?

— Ya... Les deux !

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

série de stands coquets ou elle fournit des échantillons intéressants de sa métallurgie et de sa joaillerie.

La foire de Lyon est donc un effort commercial qui, en dépit des difficultés de l'heure présente, a réussi au delà même des espérances de ceux qui l'ont organisée, et c'est ce qu'a constaté M. Clémentel en félicitant à nouveau ses organisateurs, dont l'œuvre ne manquera pas d'apporter, dans la lutte économique engagée contre l'ennemi, de profitables résultats.

La veuve de l'écrivain bien connu, Mme Camille de Sainte-Croix, vient de créer un cours de modelage, sculpture et dessin destiné aux jeunes filles, dans son atelier, 17, rue du Dragon, les mardi, jeudi et samedi, de 9 heures à midi.

Le maître Stein en fait, tous les deuxième et quatrième samedis de chaque mois, des corrections et un cours de croquis pour les élèves de modelage.

Pour tous renseignements, les mardi, jeudi, samedi matin, et les mardi et samedi après midi.

Comment ils vivent, comment ils meurent, ceux de notre France, *L'Heure* nous en cite un nouvel exemple :

Il reste à un père un seul enfant, un fils, capitaine de chasseurs à pied. Il est tué en chargeant à la tête de sa compagnie. Au préfet qui lui apprend cette mort avec ménagement, le père répond avec fierté : « C'est pour l'Alsace » et, à un de nos confrères qui lui envoyait des condoléances: « *Je ne me reconnaissais pas le droit d'être épargné...* »

Le glorieux père qui a prononcé ces nobles paroles a été un de nos grands chefs : c'est un alsacien de vieille roche, blessé en Crimée, ancien commandant du 19e corps et ancien membre du consil supérieur de la guerre, c'est le général Larchey, en retraite à Bordeaux.

Des hommages arrivent de toutes parts au grand poète blessé.

L'ANNUNZIOZIONE

Le poète qui vole à bord d'un aéro
Sur la ville qui vibre au cœur de l'Irrédente,
Au ciel d'où s'exilait — où s'exhalait Le Dante,
Ce poète est l'insigne et suprême héros.

Et le Français qui se souvient de Palestro,
Et qui voit le génie héroïque sur Trente,
Ne doute pas du sort, à l'heure massacrante,
Puisque la voix du ciel tombe du Maestro.

Ses mots, de tout leur poids, tombent de cette [cime,
Parce qu'Il est d'Annunzio l'Illustrissime,
Et qu'il n'est pas chez lui de « Chiffon de [papier »..

Parce qu'à Trente on sait qu'Il a donné son être
A la Patrie, et la reconquiert pied à pied,
Et qu'Il annonce enfin que Trente va renaître!

ANDRÉ BERTHON.

Prompte convalescence à l'héroïque et glorieux écrivain-soldat.

Mme Feautrier, veuve du musicien à qui l'on doit la ravissante mélodie de *La Paimpolaise*, écrite sur les paroles de Théodore Botrel, et devenue si populaire, regrette que le nom de son mari ait été altéré dans *Les Annales*.

Nous nous empressons de faire droit à sa légitime réclamation.

LES BRUITS QUI COURENT

Tennis de Guerre. — Rue de la Paix, un svelte poilu, en uniforme tout neuf, se promène avec une fort élégante jeune fille. Il tient sous son bras droit deux raquettes de tennis.

Le couple s'arrête aux vitrines et semble fort loin de la guerre.

Tout à coup, le soldat devine — ces choses-là se devinent en effet — qu'il étonne un peu. Il se retourne, avise deux passants qui le considèrent un peu narquois.

— Embusqué? n'est-ce pas? leur dit-il.

— Nous ne disons pas ça.

— Mais vous le pensez. Détrompez-vous. En effet, j'en conviens, mon uniforme est neuf. On me l'a livré, ce matin, en échange d'un autre, souillé de boue et déchiré par les fils barbelés. Quant à ces raquettes? Bien simple. J'adore le tennis, messieurs, et j'y suis d'une bonne force, je crois. Comme je n'ai pas joué depuis dix-huit mois, j'emporte ces petits objets au front, ce soir, et je vais m'amuser à m'en servir pour lancer des grenades. Venez-vous avec moi?

Ces messieurs sourirent, saluèrent et partirent.

❀

Le Latin de Ferdinand. — A propos du toast de Nich, le *Journal des Débats* publie la lettre suivante :

« Monsieur le Directeur,

» Le roi de Bulgarie est un pauvre latiniste.

» Et, tout de suite, cette idée vient à l'esprit : où a-t-il fait ses études?

» Ses dernières classes, je ne sais; à Paris peut-être, à moins que ce ne soit à Berlin ou à Vienne. Mais ses premières classes, jusqu'à la cinquième ou quatrième (au delà, je ne voudrais rien affirmer), au collège de Remiremont. J'ignore par suite de quelles circonstances.

» Des Romarimontains, des Vosgiens, anciens élèves du collège de Remiremont, se rappellent ce petit camarade singulier, au caractère peu liant, au physique assez ingrat. Au réfectoire, il prenait ses repas à une table séparée, avec le professeur attaché à sa personne. Ce professeur était M. Genay, qui mourut en 1880 ou 1881, après avoir professé la rhétorique au lycée de Vesoul. Agrégé des lettres, docteur ès lettres avec une thèse sur le *Télémaque*, C.-L. Genay fut un maître très modeste et très distingué. Je saisis cette occasion de saluer sa mémoire; par rencontre, il se trouve qu'il m'a préparé pendant quelque temps à un examen.

» En 1912, quand l'armée bulgare marchait de succès en succès, avant l'arrêt fatal devant les lignes de Tchataldja, un des Vosgiens dont j'ai parlé, un des anciens condisciples du roi de Bulgarie, lui écrivit pour le féliciter. (A cette époque on aimait en France ce petit-fils de Louis-Philippe.) Le roi fit répondre très courtoisement par un officier de sa maison.

» L'histoire jugera Ferdinand de Cobourg, et lui sera sévère. Dès maintenant, il est acquis qu'il ne fait pas honneur au collège de Remiremont.

» Veuillez agréer, etc.

» Blus. »

❀

Faiseur de Vers et de Verre. — Il vient d'en arriver une bien bonne à un fonctionnaire suisse qui faisait le recensement des étrangers séjournant sur le territoire de la République helvétique.

Un Allemand, employé dans une de nos manufactures avant la guerre, rentré en son pays peu avant les hostilités, passe enfin en Suisse, pour mieux manger, au commencement de cette année.

Faisant sa déclaration d'étranger, il s'entend demander :

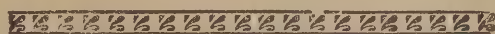
— Que faisiez-vous en France avant le 2 août 1914?

— Je faisais des verres à Baccarat.

— Bien, répond le bon Suisse.

Et, sur la fiche de signalement, il marque: « poète ».

SERGINES.



LA PETITE GUERRE



POUR SAUVER LES ZEPPELINS!

A Berlin.

Le salon du Professeur Altfeld. Madame Altfeld y reçoit le Professeur Niedersohn.

Mme ALTFELD. — *En effet, monsieur le professeur, l'état mental de mon pauvre mari semble s'améliorer; depuis quelques jours, il n'a plus de crises de folie des grandeurs. Mais, encore une fois, je n'ose vous autoriser à le voir. Une visite peut lui être funeste.*

NIEDERSOHN. — *S'il ne s'agissait que de moi, chère madame, je ne voudrais pas risquer de compromettre la santé de mon éminent collègue et ami; mais c'est l'Empire qui est en cause, et je suis ici en mission officielle.*

Mme ALTFELD. — *Vraiment?*

NIEDERSOHN. — *Vous savez, n'est-ce pas, que l'un de nos zeppelins vient d'être détruit, en France, par un obus incendiaire? La science doit nous donner le moyen de prémunir les autres contre semblable catastrophe.*

Mme ALTFELD. — *Et vous comptez sur mon pauvre mari? Cependant nous ne manquons pas de chimistes dans notre grande Allemagne.*

NIEDERSOHN. — *Que sont-ils auprès de lui? Tenez, l'un d'eux avait imaginé un réfrigérateur qui, en congelant instantanément l'obus incendiaire, en annihilait les effets. En principe, c'était ingénieux. Mais en pratique...*

Mme ALTFELD. — *Ça ne marchait pas?*

NIEDERSOHN. — *Non, madame : ça marchait trop! Quand on a expérimenté l'appareil, au lieu de congeler seulement l'obus incendiaire, il a congelé tout le zeppelin!*

Mme ALTFELD. — *Et l'équipage?*

NIEDERSOHN. — *Refroidi!*

Mme ALTFELD. — *C'est affreux!*

NIEDERSOHN. — *Voilà des erreurs que ne commet pas le professeur Altfeld!... Je sais par le service de renseignements qu'il a, depuis ce matin, réintégré son laboratoire. Veuillez m'introduire auprès de lui.*

Mme ALTFELD. — *Si pourtant l'effort que vous allez lui imposer était mortel?*

NIEDERSOHN. — *Rassurez-vous. D'abord, je n'ai pas oublié que ce n'est pas seulement l'excès de travail, mais aussi une blessure de la vanité qui a déterminé la maladie dont il souffre; je vais donc lui donner immédiatement des satisfactions d'amour-propre.*

Mme ALTFELD. — *Bien.*

NIEDERSOHN. — *Ensuite je vous promets que s'il ne me paraît pas en mesure de fournir un labeur cérébral je le laisserai en repos.*

Mme ALTFELD. — *Dans ces conditions, monsieur le professeur, je m'incline. Suivez-moi.* (Ils entrent dans le laboratoire. Le professeur Altfeld y travaille sous la surveillance discrète d'un infirmier qui se fait passer pour un préparateur. L'illustre chimiste combine divers ingrédients dans une éprouvette.)

NIEDERSOHN, bas à madame Altfeld. — *Il semble un peu pâle, mais l'œil est bon.* (Il tousse pour attirer l'attention d'Altfeld.)

ALTFELD, détournant la tête et apercevant Niedersohn. — *Vous! Très honoré collègue, quelle agréable surprise! Vous m'aviez beaucoup négligé.*

NIEDERSOHN. — *Je vous savais souffrant.*

ALTFELD. — *Je vais bien et, comme vous voyez, je travaille : Je suis même à la veille de faire une immense découverte de chimie culinaire. Tenez.* (Il lui tend une feuille de papier qu'il a prise sur son pupitre.)

NIEDERSOHN, lisant. — " Pour faire un civet de lièvre "... *Vous cherchez une recette nouvelle?*

ALTFELD. — *Ou plutôt, pour parler le langage scientifique, une formule permettant une fabrication rationnelle de ce plat excellent, qui renouvellera heureusement l'alimentation de nos soldats.*

NIEDERSOHN. — *Et vous espérez réussir?*

ALTFELD. — *J'ai, dans la tête, tous les éléments de ma formule : j'attends l'inspiration qui la coordonnera.*

NIEDERSOHN. — *Très honoré collègue, je suis sûr que vous triompherez une fois de plus. On pourra alors vous décerner enfin la récompense due à votre colossal mérite.*

ALTFELD. — *La récompense?*

NIEDERSOHN, pesant son effet. — *Votre statue.*

ALTFELD, avec joie. — *J'aurai ma statue... à Berlin?*

NIEDERSOHN. — *Oui.*

ALTFELD, même sentiment. — *A Berlin!* (Après un temps.) *Seulement?*

NIEDERSOHN. — *Et dans trois villes de province : Constantinople, Bruxelles et Sofia.*

ALTFELD. — *Est-ce possible?*

NIEDERSOHN. — *Le gouvernement m'a chargé de vous annoncer confidentiellement cette bonne nouvelle.*

ALTFELD. — *Très honoré collègue, portez-lui l'expression de mon humble gratitude... Quand m'inaugurera-t-on?*

NIEDERSOHN. — *Bientôt.* (Après un coup d'œil à Madame Altfeld.) *Dès que vous aurez trouvé une solution satisfaisante au petit problème que l'on m'a prié de vous soumettre : il concerne l'aéronautique.*

ALTFELD. — *Il faut d'abord que j'en finisse avec la cuisine. Je ne puis mener de front plusieurs travaux. Mais, soyez tranquille, très honoré collègue, la formule que je poursuis ne saurait m'échapper longtemps... Comme je vous l'ai dit, il suffit que l'inspiration me vienne...* (Tout-à-coup.) *Ah!*

NIEDERSOHN et Mme ALTFELD. — *Quoi? Qu'y a-t-il?*

ALTFELD, en extase. — *L'inspiration! Elle est là! Elle me révèle la formule inconnue qui achèvera d'illustrer mon nom!* (A Niedersohn.) *Très honoré collègue, écrivez sous ma dictée, sur la feuille de papier que je vous ai montrée tout à l'heure. Au-dessous de :* " Pour faire un bon civet de lièvre " *mettez :* " Il faut... "

NIEDERSOHN, répétant. — " Il faut... "

ALTFELD. — " Il faut... (dans une sorte d'élan mystique) Il faut... un lièvre! "

NIEDERSOHN, précipitamment à Mme Altfeld. — *Madame, notre pauvre grand chimiste est perdu. Il n'y a plus rien à en tirer. Je suis pressé. Recevez mes hommages.* (Il sort.)

GABRIEL TIMMORY.

L'Angleterre et l'Allemagne

Les neutres de bonne foi ne pourront plus douter que l'Allemagne eût conçu le dessein de la grande guerre européenne à partir de cette année 1912 qui vit reprendre par elle, avec une intensité inouïe, la politique des armements. On voit maintenant qu'elle poursuivit l'œuvre diplomatique parallèlement à l'œuvre militaire. Les deux sont connexes, l'une explique l'autre.

Voulant la guerre, se préparant, comme le chancelier Bethmann-Hollweg l'a expliqué devant le Reichstag, en avril 1913, à engager la lutte en Europe contre l'élément slave et à pratiquer simultanément, au détriment de la France, la politique d'expansion mondiale, la diplomatie allemande se rend parfaitement compte que la flotte, malgré l'effort naval prodigieux accompli, n'est pas au point où elle puisse assurer la maîtrise de la mer. Elle pense, du moins, à s'en servir comme d'un moyen d'intimidation à l'égard de l'Angleterre.

Ayant admirablement préparé son terrain, grâce à l'esprit pacifiste qui règne dans le parti radical et jusque dans le ministère anglais, elle manie la politique navale comme une arme pour obtenir, du moins, la neutralité de l'Angleterre, en cas de conflit européen.

Au fond, c'est tout ce qu'elle désire. Le plan d'invasion de la Belgique est arrêté dans l'esprit de l'état-major. Si l'on pouvait lier, d'avance, l'Angleterre par un texte captieux qui devînt, le jour venu, une arme dans les mains du parti allemand en Angleterre, un résultat des plus sérieux serait acquis et la dépense des constructions navales n'eût pas été vaine. L'Allemagne eût gagné cette victoire sans combattre.

On aborde donc l'Angleterre avec une très vaste combinaison destinée évidemment à dissimuler l'objectif principal.

L'Angleterre est libre; elle ne s'est engagée, à aucun titre, avec aucune puissance européenne, même avec la France; comme le disait et le répétait sir Edward Grey jusqu'au 3 août 1914, l'Entente cordiale n'était qu'une combinaison « diplomatique »; l'Angleterre peut donc choisir : essayons de la séduire.

Au début de 1912, lord Haldane vient à Berlin; ses dispositions sont notoirement conciliantes; ses relations sont cordiales avec l'empereur et avec la Cour; son désir d'aboutir est incontestable. Voici donc le vaste système que l'on étale sous ses yeux :

1° Les difficultés coloniales africaines seront l'objet d'un arrangement général qui donnera de larges satisfactions à l'Angleterre et qui créera, pour de longues années, une entente entre deux Etats qui se seront partagé, en somme, ce qui ne leur appartient pas;

2° Le projet de loi déposé au Reichstag et qui développe les armements navals de façon à pousser l'Angleterre à des armements plus formidables encore, ce projet de loi sera retiré, ou, du moins, sensiblement modifié : on entrera dans la voie de la « limitation des armements », système si cher aux radicaux de la « petite Angleterre »;

3° Enfin, en vue d'un conflit européen, les deux puissances se donneront des garanties réciproques, apportant à l'une et à l'autre toute sécurité.

Dans son sentiment pacifiste, l'Angleterre, puisqu'elle est libre, consentira sans doute à une déclaration générale de neutralité qui la lierait en cas d'événements que la diplomatie allemande se chargerait ensuite de faire naître et de diriger à son gré.

La proposition est soumise à lord Haldane, transmise à Londres, étudiée longuement par les deux gouvernements.

Ce n'est pas une difficulté de rédaction, comme on l'a dit, qui empêcha l'entente, mais bien une grave divergence de vues sur le fond des choses.



Voici ce que l'Allemagne demande, en effet : en cas de conflit européen imposé à l'une des deux parties contractantes, l'autre partie gardera la neutralité, et même une neutralité bienveillante; cependant, si l'une des deux parties contractantes est obligée de prendre part au conflit *par suite d'accords antérieurs conclus avec une autre puissance*, la neutralité pourra ne pas être observée. En un mot, l'Allemagne, liée par la Triple Alliance, s'assurera la neutralité de l'Angleterre, même si elle se bat pour venir en aide à l'Autriche... Or, c'est juste ce qui devait se produire au début de la guerre actuelle. L'Allemagne visait donc, d'avance, un cas qui devait se produire immanquablement. Elle savait que c'était l'Autriche qui serait entraînée dans un conflit au sujet de la question slave. Elle tablait là-dessus. Et l'Angleterre, alors, ne pouvait que rester neutre, à moins de violer sa parole : c'est elle qui se fût trouvée prise entre sa dignité, son honneur, sa sécurité, et le « chiffon de papier » qu'elle eût eu l'imprudence de signer.

Pour plus de sûreté, on demandait à l'Angleterre de déclarer qu'elle ne figurait dans aucune combinaison pouvant l'engager à faire la guerre à l'Allemagne et qu'elle n'entrerait dans aucune combinaison de cette nature.

Il est véritablement prodigieux que le chancelier Bethmann-Hollweg ait pu croire qu'il obtiendrait jamais de l'Angleterre un ensemble de promesses la livrant ainsi pieds et mains liés au caprice de la diplomatie allemande.

Quel avantage, par contre, était offert à l'Angleterre? — La promesse de la neutralité de l'Allemagne... en cas de conflit dont personne ne la menaçait; la liberté de venir en aide à ses propres alliés... alors qu'en fait elle n'en avait pas. Le bénéfice pour elle se résumait, en somme, en ces deux points : arrangements territoriaux en Afrique, promesse plus ou moins précise d'une limitation des armements navals. Résumons le tout d'un mot : on spéculait sur la passion pacifiste de l'Angleterre.

Et l'on prétend se servir maintenant de ces textes que l'on cite en les sophistiquant, pour prouver que l'Angleterre cherchait et préparait le conflit!

Quelle est l'attitude de l'Angleterre en présence de ces effarantes propositions? Elle consent à discuter; elle cherche; elle propose ce qui est dans sa pensée, et ce qui doit servir de garantie absolue à l'Allemagne si celle-ci veut réellement la paix : elle s'engage à ne se livrer à aucune attaque, à ne poursuivre aucune politique d'agression à l'égard de l'Allemagne; elle ne coopérera à aucune attaque non provoquée contre l'Allemagne; elle déclare qu'elle n'est entrée ni n'entrera dans aucune combinaison quelconque ayant un pareil objet en vue. Voilà ce qu'apporte l'Angleterre.

L'Allemagne a eu ces offres en main, et elle ne s'est pas déclarée satisfaite! Elle a préféré courir le risque de laisser les mains libres à l'Angleterre et de la trouver, un jour, contre elle, en cas de conflit européen.

Que voulait-elle donc?

Elle voulait un papier de l'Angleterre engageant celle-ci, ferme, à garder *la neutralité*...

Et pourquoi? Parce qu'elle savait qu'un jour viendrait où l'Angleterre verrait la question de neutralité se poser pour elle dans des conditions telles qu'elle serait prise entre sa parole et son intérêt, et que l'Allemagne espérait bien tenir l'Angleterre à cette heure d'angoisse. Cette heure, ce serait celle où les armées allemandes violeraient de parti pris la neutralité belge...

Malgré son vif désir de maintenir la paix, malgré sa volonté d'arranger les affaires coloniales et, selon le mot de sir Edward Grey, de « ne pas prendre le rôle du chien dans la mangeoire », malgré la volonté unanime de l'opinion anglaise et du parti radical de mettre fin à la « course au clocher » en matière d'armements navals, le gouvernement britannique n'a pas voulu, n'a pas pu accorder le blanc-seing de neutralité que l'Allemagne exigeait de lui.

L'Angleterre s'est réservée, — non d'abord sans quelque velléité de retour.

Et puis elle a réfléchi; elle a compris; elle s'est retournée. Les négociations anglo-allemandes sont de janvier-mars 1912; en novembre 1912, l'Angleterre signe, avec la France, l'arrangement d'état-major qui fut une première précaution bien timide, une première garantie réciproque bien modeste entre les puissances de la Triple Entente; dès le début de 1913, tous les diplomates accrédités à Berlin s'entendent à reconnaître que l'Allemagne prépare un coup. En avril, c'est le nouveau projet de loi militaire; en novembre 1913, l'empereur Guillaume, dans un entretien décisif avec le roi Albert, somme la Belgique de se prononcer.

Tout est prêt, militairement et diplomatiquement. On n'attend plus qu'une occasion. On la saisit dès qu'elle se produit... Et le même Bethmann-Hollweg, qui a été l'instrument de toute l'intrigue, prétend imposer à l'histoire ce contre sens grossier, qui est la négation des faits les plus avérés, à savoir que c'est l'Angleterre qui a voulu la guerre!...

GABRIEL HANOTAUX,
de l'Académie française



CANONNADES sur tout le Front

La formidable bataille de Verdun a de nouveau mis en lumière le rôle capital de l'artillerie dans la guerre moderne. L'artillerie prépare les grandes offensives. Mais jamais elle ne cesse complètement son travail. Durant les périodes d'accalmie, d'une et d'autre part, on se canonne. C'est ce que signifient certaines phrases souvent insérées au communiqué : Canonnades sur tout le front, bombardement efficace sur les positions allemandes, etc. *Les notes suivantes, de M. Maurice Barrès, vont dégager pour le lecteur le sens précis de ces mots :*

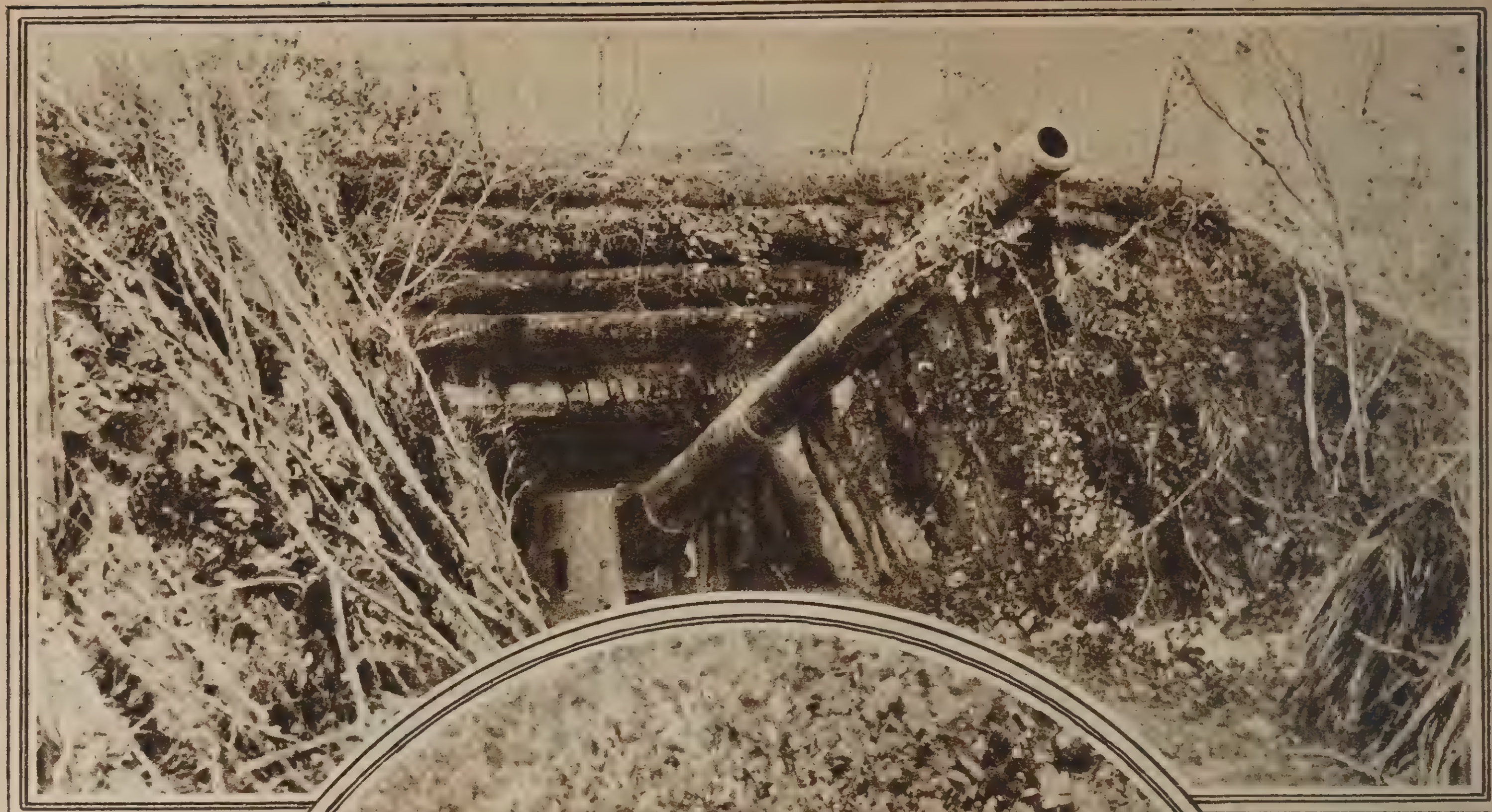


Obligeons-nous à voir derrière les mots des réalités. Le rédacteur du communiqué n'écrit pas pour ne rien dire. Sachons l'entendre. Voyons l'utilité, l'effet de ces canonnades qui se produisent quotidiennement en de nombreux points du front sans que l'on nous dise que l'infanterie ait prononcé une attaque.

Un jour nous lisons : «*Canonnade efficace sur les organisations allemandes de ...* » Comprenons qu'il s'agissait d'annihiler un blockhaus de mitrailleuses gênant pour nos positions, de détruire un observatoire ennemi ou bien de défoncer des abris.

Représentons-nous nos pièces lourdes en action, et voyons chez les Allemands ce que voient nos

1. Le roi de l'artillerie française : le 75. — 2. Obusier dissimulé dans un bois de Champagne.





observateurs : des débris de matériaux, d'armes et de cadavres projetés en l'air, des dépôts de munitions qui explosent. Un silence. La fourmilière ennemie cherche à réparer ses organisations bouleversées, mais sitôt aperçue, elle est saluée par de nouvelles rafales plus meurtrières encore.

Un autre jour, nous apprenons que : « *Nos batteries ont dirigé un bombardement efficace sur les positions ennemies à ...* » Nous devons entendre que notre artillerie s'occupe à rendre pénible et énervant le séjour de l'ennemi aussi bien dans ses premières lignes que dans ses cantonnements. Elle a repéré les boyaux et tranchées et les bat au premier indice de circulation ; elle connaît les points de passage obligés, les ponts, les carrefours, les itinéraires des convois de ravitaillement ; elle tient discrètement sous son feu les villages éloignés où les troupes ennemies se reposent, et de nuit comme de jour, soudain y envoie de brusques arrosées. Tel obus, racontait il y a peu un prisonnier, aurait à lui seul tué ou blessé trente dormeurs boches.

Enfin, parfois, il s'agit de *luttes d'artillerie* ou, comme dit le communiqué, de *duel d'artillerie.* Expression peu juste. Ce ne sont pas là deux adversaires cherchant mutuellement à se mettre hors de combat. Une batterie ennemie nuit à nos troupes. Il faut la faire taire. Mais d'abord comment la découvrir sur les pentes ou dans les ravins qui la cachent ? C'est l'affaire de l'avion ou du ballon captif. Il rapporte son renseignement. La lutte commence. Notre artillerie arrose de projectiles sa rivale dont elle connaît l'emplacement et dont elle est, elle-même, inconnue. Elle force les servants allemands à se jeter fréquemment dans leurs abris ; leur tir se ra-

Le camouflage des pièces d'artillerie : 1. Canon de marine en Argonne. — 2. Pièce d'artillerie dans sa cachette sous les feuilles.

lentit, se ressent de l'émotion que leur donnent les éclatements de shrapnels ou des obus explosifs. Sommes-nous renseignés sûrement et munis de munitions avec surabondance, nous ne nous contentons pas de troubler ainsi la batterie ennemie, nous cherchons sa destruction par un réglage qui se resserre. Enfin elle se tait, ses servants fuient à toutes jambes, des approvisionnements explosent.

Le chef-d'œuvre de ce genre d'action fut obtenu à Verdun, quand une pièce du fameux matériel de 42 centimètres, après avoir lancé quelques obus sur l'un des forts avancés, fut reconnue par nos avions. Très rapidement presque tous ses hommes furent tués ou blessés; elle-même, atteinte, entra dans le silence et la mort.



Un mortier en action.

Ainsi, action contre les ouvrages ennemis, action contre le personnel, action d'artillerie contre l'artillerie, voilà le sens de ces canonnades qui remplissent le communiqué. Et leur résultat s'arrêterait-il là que nous devrions le traiter d'excellent.

Mais la canonnade est aussi un prélude chargé d'un sens plus riche. Elle prépare une action offensive. Des batteries nombreuses travaillent pour ouvrir les formidables organisations défensives qui jalonnent le front ennemi. Tandis que nos fantassins demeurent encore dans leurs tranchées, cette artillerie s'occupe à bouleverser les retranchements qu'ils vont assaillir. Elle brise ou fond les fils de fer, met hors de combat, ou tout au moins démoralise les Boches. Et qu'à l'improviste, après des heures, voire même des jours de cette terrifiante canonnade, surgissent nos hommes, si tout fut bien réglé et la Fortune favorable, ils trouveront déjà leur ouvrage à demi exécuté.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.



Notre artillerie lourde jugée par les Allemands

Sur les effets de notre artillerie lourde, qui vient de montrer sa puissance au cours de la bataille de Verdun, un officier a recueilli d'intéressants témoignages qu'il nous transmet et qu'il commente en ces termes :

Le feu de notre artillerie lourde, appuyé et complété par celui de notre artillerie de campagne, provoque dans les lignes allemandes un désarroi inimaginable, tant par son effet de surprise que par sa violence et son efficacité.

Les prisonniers ne sont plus les gaillards assurés et quelquefois insolents du début de la campagne. Ils paraissent hébétés; deux ou trois jours après leur capture, il ne se sont pas encore ressaisis.

Un soldat d'infanterie, intelligent et instruit, déclare : « J'ai fait toute la campagne, j'ai assisté à la bataille de la Marne où nos pertes furent terribles. *Mais ce n'était rien, comparé au feu d'artillerie auquel nous fûmes soumis ces jours-ci,* tant au point de vue de la précision du tir que des effets de destruction des obus. Je suis heureux d'être sorti de cet enfer et je ne crois pas être mauvais Allemand en m'exprimant ainsi, car j'estime avoir payé ma dette à la patrie, par le fait d'avoir été exposé à une tempête pareille de fer et de feu. Je me demande comment ma raison n'a pas sombré... Ce fut un jour damné. »

Les effets de destruction de notre artillerie lourde, en collaboration avec le 75, sont terribles. Une tranchée bombardée est bouleversée de fond en comble : fusils et hommes volent en l'air. Ceux des défenseurs qui ne sont pas mis en pièces sont enterrés vivants. Un petit nombre échappent en se réfugiant dans les couloirs de mine. Si des hommes tentent d'abandonner les tranchées bombardées pour se réfugier vers l'arrière dans leurs abris de réserve, ils tombent en cours de route.

Ce n'est point seulement l'efficacité de notre artillerie qui impressionne et décourage l'adversaire, c'est sa précision. Un homme de la landwehr, qui n'en est pas encore revenu, déclare : « On dirait que vos artilleurs ont mesuré les distances « au mètre » jusqu'à nos tranchées. »



Composition de GEO CONRAD.

LE PASSAGE D



GRANDS FRÈRES

Les puissantes pièces d'artillerie lourde (120 long) défilent sur la route devant les petites mitrailleuses.



LA VILLE ET SES DÉFENSEURS : 1. Vue générale de Verdun : La Meuse et la ville ; à gauche la cathédrale, à droite la porte de la Chaussée. — 2. Le général Pétain et le général Humbert (3) commandants d'armées. — 4. La Porte Saint-Paul. — 5. La place Chevert. — 6. La Bibliothèque et la rue Saint-Paul. — 7. Les maisons sur la Meuse. — 8. L'usine électrique et l'ancien évêché.

LA BATAILLE DE VERDUN



1. Réserves dans le bois des Caures. — 2. Cantonnement dans le bois d'Hautmont. (N.-E. et N. de Verdun.)

LES LIEUX OU L'ON S'EST BATTU

1. La Meuse à Brabant. — 2. Préparation d'abris autour du fort de Douaumont

LES LIEUX OU L'ON S'EST BATTU

LES ÉVÉNEMENTS

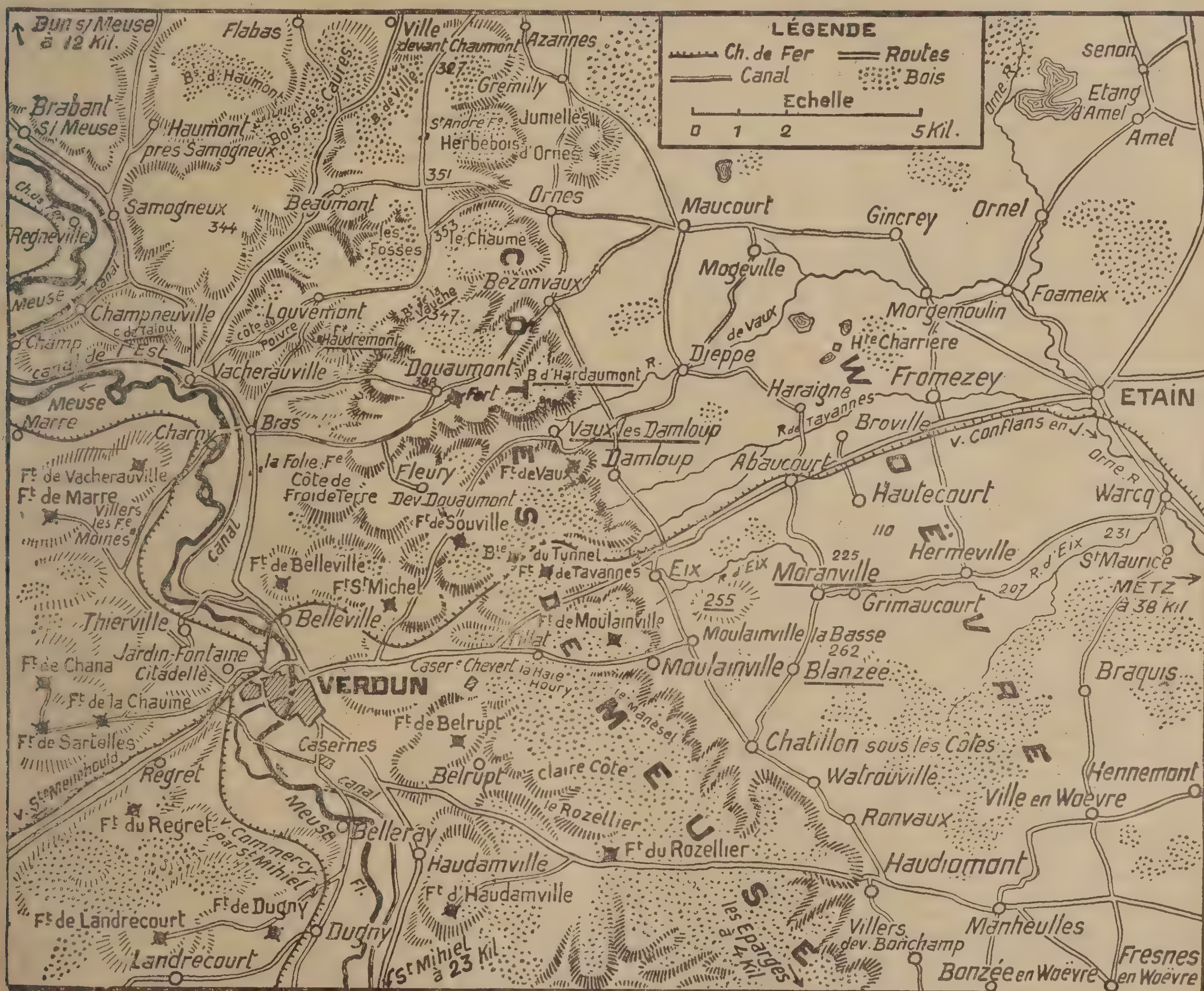
HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA BATAILLE DE VERDUN. L'ATTAQUE SUR DOUAUMONT. — DEUX PHASES DE LA LUTTE

Jamais, depuis la Marne, depuis les angoissantes journées où le général Joffre demandait aux nôtres de « se faire tuer sur place », bataille n'a résonné dans les cœurs français comme celle de Verdun. Nos pensées ne peuvent s'en détacher. Nous ne sommes plus, comme on l'a dit « avec nous-mêmes », mais avec les admirables soldats qui viennent à Douaumont, à Haudromont, à Damloup, de s'élever aux plus grands, d'écrire avec leur sang la plus magnifique épopée. C'est chez eux la même résolution indomptable qui animait déjà leurs aînés de Bouvines, de Patay, de Jemmapes, de Valmy, de Fleurus. Cette effroyable lutte, cette ruée nouvelle des armées du kaiser, ces assauts à la Mackensen, ils s'y étaient préparés, s'ils ne les souhaitaient! L'ennemi prétend qu'il n'a jamais songé à un percement devant Verdun. Mais tout, au contraire, montre qu'il joue une suprême partie. La masse effrayante de l'artillerie et des bataillons mis en ligne, le choix même des corps d'armée triés parmi les meilleurs, tel ce IIIe poméranien qui vaut ceux de la garde, tout proclame le dessein allemand. Ce n'est pas pour « améliorer des communications » qu'on accumule des canons de tout calibre et les troupes d'élite; ce n'est pas pour se donner de l'air, pour gagner quelques kilomètres, qu'on sacrifie cent mille hommes. La vérité est que Verdun, outre qu'elle paralyse nos adversaires, a toujours exercé sur eux une fascination particulière. L'histoire aidant, ils le considèrent comme les Thermopyles françaises. Et le kaiser, tout à la recherche d'un succès politique, caressait l'espoir de les briser, de les emporter coûte que coûte dans une sorte de formidable hurrah, dans une ruée de trois cents mille baïonnettes, dans un hourvari d'obus. On se souvient avec quelle rage le kronprinz essaya, en septembre 1914, d'investir Verdun et d'y capturer les quatre-vingt mille hommes de sa garnison. Qui ne se rappelle les furieux assauts du cinquième corps allemand contre le fort de Troyon, le bombardement sans trêve de celui de Génicourt? La tentative échoua; mais la hantise restait. Et dans les derniers conseils de guerre, le fils de Guillaume II fit, avec l'appui du vieux maréchal de Haeseler, son conseiller militaire, prévaloir l'attaque sur le front occidental de préférence à toute autre, l'attaque de la forteresse contre laquelle son impéritie s'était lamentablement brisée.

Aussi bien les Allemands avaient déjà fait choix du point d'attaque. Ce long piétinement devant Verdun leur avait permis d'en trouver le plus favorable : cet arc de cercle que décrivent les positions d'Ornes à Brabant-sur-Meuse, et comme tel, exposé à des feux convergents. Ce fut déjà sur cette partie de notre front, car la guerre comme l'histoire est un perpétuel recommencement, que les Prussiens, en 1792, attaquèrent Verdun. Tandis, en effet, qu'une première colonne abordait les Hauts-de-Meuse par la route d'Etain, une seconde marchait par le nord, c'est-à-dire par Damvillers et Haumont, par la route qui, de Bras aboutit à la Meuse. La position était indéfendable et l'on sait l'habile résolution, la résolution froidement accomplie des généraux Herr, Humbert et Pétain d'un repli méthodique, repli de l'arc sur la corde, qui, en ramenant la défense sur la position principale, lui donnait du champ, permettait à l'artillerie de mieux tenir sous ses feux un ennemi qui, jusque-là, avait trouvé dans la configuration du terrain, ses plissements, ses bois, un moyen de se « défiler » et de déboucher. Ce n'est pas que cette première partie de la lutte n'eût coûté aux Allemands, bien au contraire. Chacun des couloirs où ils s'infiltraient avait été le théâtre de pertes importantes. Chaque position gagnée par eux était chèrement achetée.

Quoiqu'il en soit, une seconde phase de la



bataille commençait avec ce repli tout stratégique, je le répète, et dont la ligne suivait le contour de la grande falaise qui, de la boucle de la Meuse à Ornes, s'étage en côtes et plateaux successifs, plateau de Champneuville, côtes de Talou et du Poivre, plateau de Douaumont où est assis le fort à jamais fameux, plateau de Vaux, etc. L'ennemi, cette fois, attaqua par ses deux ailes. La droite buta contre la côte du Poivre, mais la gauche put prendre pied dans le bois de la Vauche et ce succès l'amena devant Douaumont. Ce fort est secondaire, il vaut surtout par la position qu'il défend. Le maîtriser, c'était dominer tout le champ de bataille; c'était la possibilité de tourner notre gauche par les ravins de Bras. L'enjeu était de taille et, pour le saisir, les Allemands ne menèrent pas à l'attaque moins de sept régiments. Ils s'élançaient à l'assaut par vagues continues. Pas un pouce de terrain qui ne fût battu par leur artillerie. Et, là encore, un repli fut décidé, mais tout temporaire celui-là. Avant même, en effet, que l'ennemi n'eût lancé toutes ses forces dans l'espace provisoirement abandonné, celui-ci était reconquis, dans une superbe contre-attaque, par une de nos divisions qui déborda l'adversaire, dépassa le fort et y encercla le 24e régiment de Brandebourg, qui l'avait pris. Il n'est pas besoin de dire l'âpreté de ce choc entre deux troupes d'élite. « Il eut, dit un témoin, quelque chose de grand, malgré le caractère sanglant de la mêlée. » Sanglant, oh! combien. Car, ajoute un de nos blessés, nous avions peine à nous frayer un chemin parmi les cadavres des Allemands fauchés par nos mitrailleuses.

Douaumont n'était plus, d'ailleurs, qu'un amas de pierres et de terres bouleversées, mais une troupe pouvait encore s'y accrocher et les Allemands n'y manquèrent pas. La capture des éléments encerclés devenait, d'ailleurs, tout épisodique. Le commandement a d'ailleurs jugé inutile de leur donner l'assaut dans les casemates où ils se terrent. Ils ne pourraient tarder à faire « kamerad ». Et, pourtant, nous aurions belle de prendre là la revanche du camp des Romains, dont les pionniers allemands asphyxiaient les derniers défenseurs — mais nous ne sommes pas des barbares. »

La lutte pour Douaumont fut l'acte capital de la journée à jamais mémorable du 26 février, mais il ne la termina pas. Les Allemands n'ayant pas de ce côté la décision espérée, essayèrent d'une attaque sur notre centre, appuyé à la ferme d'Haudromont; avec un mouvement d'aile sur notre droite. La trouée par Haudromont, avec Bras pour objectif, eut été dangereuse et, d'ailleurs, ne réussit pas. Esquissée dans la nuit du 26 au 27 par Louvomont et la cote 378, elle resta à l'état de tentative comme le mouvement d'aile à notre droite.

Cette tentative de débordement à droite, aidée, en quelque sorte, par nos mouvements de repli sur les Hauts-de-Meuse et par le recul consécutif en Woëvre de notre ligne Ornes-Mogeville-Fromezey sur Hennemont, allait d'ailleurs, s'amplifier, gagner notre flanc droit. La bataille, en un mot, glissa du nord à l'est.

En même temps, en effet, qu'il essayait de s'insinuer par Vacherauville sur Bras et, par le village de Douaumont même, tentait une percée pour dégager le millier de soldats du Brandebourg assiégés dans les ruines du fort, l'ennemi portait son effort à l'est sur la cote 255, fort mamelon situé à quelques kilomètres d'Eix, nœud de voies important. L'attaque dirigée par Moranville et Blauzée échoua. La gare d'Eix, prise et reprise, nous resta. Mais la tentative fut aussitôt suivie plus au sud d'une double attaque sur Fresnes et sur Manheulles que les Allemands occupèrent un moment, puis dont une contre-attaque les déposséda ou ne leur en laissa que la lisière orientale, large, tout au plus, de quelques centaines de mètres.

Ces diverses tentatives indiquaient, chez l'ennemi, le projet d'aborder la grande falaise des Hauts-de-Meuse par les deux trouées qui s'ouvrent à sa base et convergent à Verdun.

Deux forts, celui de Tavannes au nord, et celui du Rozellier au sud, en barrent l'accès. Nul doute que la quadruple attaque par Eix, Manheulles et Fresnes ne les visât. Leur capture serait d'ailleurs plutôt périlleuse. La falaise qu'ils dominent domine elle-même la plaine de Woëvre de cinquante à soixante-dix mètres, et il en faudrait faire l'escalade par des pentes presque à pic.

D'autre part, cette plaine ne se prête pas, en ce moment, aux gros mouvements de troupes, soit que l'adversaire fasse pivoter son organisation d'attaque de ce côté, soit qu'il la demande à Metz.

N'y avait-il dans cette glissade de la bataille qu'une simple diversion, « que le coup de l'escrimeur qui feint sous les armes, pour parer dessus », comme le disaient les critiques militaires? Les Allemands voulaient-ils se donner le temps de souffler, de s'organiser sur leurs nouvelles positions? Car le terrain que nous leur avons abandonné et qui varie entre trois et sept kilomètres est complètement bouleversé, retourné par notre feu lui-même.

Les hypothèses étaient nombreuses, d'autant plus nombreuses que la bataille s'arrêta brusquement dans la journée du 29 février. Mais ce n'était là qu'un entr'acte. Après avoir crié victoire, nos ennemis ne pouvaient ni renoncer à leur offensive, ni la déplacer, la porter sur un autre terrain.

Et dès le 2 mars, après un court répit de quarante-huit heures, la lutte reprenait aux deux ailes, en Woëvre et dans la région de Douaumont.

Les Allemands essayaient à la fois de nous déloger des positions que nous tenons au débouché du village de Fresnes et où nous défendons l'accès des Hauts-de-Meuse, ainsi que du plateau de Douaumont, qui semble bien son objectif essentiel. Ce plateau se compose en réalité de trois positions : le village, le fort et une petite redoute. Village et redoute ont été disputés avec une âpreté terrible. Pris et repris, ils sont restés dans nos mains, malgré l'acharnement de l'adversaire et ses nouveaux sacrifices d'hommes.

Dans son développement, la bataille pourrait gagner l'ouest de la Meuse où les Allemands occupent la longue arête de Cuisy au bois des Forges, ils manifestaient une grande activité, semblaient méditer une attaque sur Malancourt et nos positions de Morthomme et de Cumières. C'est avec confiance d'ailleurs que l'on envisageait cette recrudescence de l'action, que nos soldats attendaient de nouveaux assauts.

VERDUN SOUS LES OBUS

Si Guillaume II ne venait, dans une adresse au Landtag du Brandebourg, d'avouer la portée de ses attaques, quand il parle de « l'irrésistible assaut contre la principale forteresse du principal ennemi », le bombardement lui-même de la ville, le bombardement sauvage montre qu'il voulait la pousser dans le grand style germanique, par le fer et par la terreur. Car, pendant que les obus autrichiens crevaient le fort de Douaumont, la cité-citadelle était soumise elle-même à un feu d'enfer, sa population obligée d'en partir, et sa cathédrale mutilée. Celle-ci, certes, n'avait plus la merveilleuse beauté de jadis, lorsque ses quatre flèches moyenâgeuses s'élançaient vers le ciel, avant que le dix-huitième siècle l'eût un peu dénaturée, mais elle n'en était pas moins pour nous un précieux souvenir historique, et y toucher, la broyer sous les obus, est un crime aussi grand que celui de Reims et de Ravenne, un crime de plus à l'actif du kaiser, de l'Attila luthérien.

La population n'eût pas voulu quitter la ville. Pour échapper aux obus, elle s'était peu à peu réfugiée tout entière dans les sous-sols et les casemates, mais elle y était une gêne; et, patriotiquement, elle a consenti au douloureux exode que lui demandait le gouverneur.

L'HOMMAGE PRÉSIDENTIEL. — NOS SOLDATS ACCLAMÉS AU MONTECITORIO. — ERZEROUM ET TRÉBIZONDE. — LES COLONELS SUISSES DURAZZO

L'héroïsme de nos soldats, leur courage que l'ennemi lui-même dit « inouï », leur abnégation et tout ce qui les fait si grands, tout ce que le président de la République a voulu immédiatement honorer, soulève l'enthousiasme des Alliés. Les braves qui luttent de Douaumont à Manheulles ont été, à la rentrée de la Chambre italienne, l'objet d'acclamations émouvantes et de déclarations montrant chez notre sœur latine l'acceptation d'une guerre unique « *guerra unica* ». Partout aussi les écrivains militaires regardent la tentative des Allemands comme un échec, vu son peu de résultats après une accumulation de tant de moyens. En retour, il nous faut ici saluer le beau spectacle d'union et de confiance donné par le tsar et la nation russe à la réouverture de la Douma, leur volonté de collaboration intense pour la victoire.

Celle-ci continue d'ailleurs à leur sourire, aussi bien en Galicie qu'en Perse et en Arménie, où les conséquences de la prise d'Erzeroum augmentent toujours, où cet immense succès va, d'ici peu, se doubler de la chute de Trébizonde, le grand port de la mer Noire, la cité historique, la capitale du petit empire passager fondé jadis par Alexis Comnène, et que les colonnes du grand duc tiennent à merci.

Il faudrait saluer longuement aussi les morts du grand drame maritime dont la Méditerranée a été le théâtre. Le croiseur auxiliaire *Provence II* a coulé avec une partie des soldats et des officiers qui allaient renforcer le corps expéditionnaire de Salonique, et qui sont, sans doute, les victimes de cette odieuse guerre de piraterie sous-marine que les Allemands entendent reprendre sur de nouveaux frais, et contre laquelle les Etats-Unis semblent bien et décidément s'insurger. Mais la place manque et l'annaliste doit encore enregistrer l'acquittement des colonels suisses Egli et de Watenwyl, malgré leurs trocs suspects, leurs échanges de documents avec les attachés militaires allemands, et l'effervescence nouvelle que ce jugement provoque à Lausanne, où la démission des deux officiers est demandée aux cris de : « Roulez, tambours! »; il lui faut aussi noter l'évacuation de Durazzo par les Italiens, évacuation prudente et visiblement motivée par les nécessités de concentrer la résistance à Valona. Nos valeureux alliés ne restaient à Durazzo que pour aider au sauvetage de l'armée serbe et leur mission était remplie.

LÉON PLÉE.

Autour de Verdun



Nous reproduisons plus haut une série de photographies, représentant divers aspects de Verdun et quelques-uns des lieux, désormais historiques, où la terrible bataille s'est déchaînée, le bois des Caures, Brabant, Herbebois, les rampes du fort de Douaumont, etc... Voici des notes qui expliquent et commentent ces images:

VERDUN AVANT LA GUERRE

Lorsqu'on approche de Verdun par la route qui mène à la Porte neuve, on aperçoit à peine la ville qui se dérobe derrière un frais rideau de peupliers et on ne s'imaginerait pas être dans le voisinage immédiat d'une cité toute guerrière, d'un grand nid de soldats prêts, au premier signal, à ne faire qu'un bond sur l'ennemi. De jolis jardins en bordure de la route, pleins d'arbres fruitiers et de fleurs, égayés de pavillons et de tonnelles semblent annoncer une pacifique sous-préfecture, dont les habitants aiment les doux loisirs et le repos goûté sous l'ombre légère du verger familial.

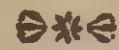
Franchissez les lignes de peupliers, passez la Porte neuve, l'impression change subitement; les remparts apparaissent, la citadelle se dresse imposante et menaçante; les rues resserrées et sinueuses sont sillonnées de soldats de toutes les armes; des uniformes de toute couleur, depuis la sombre tunique du chasseur à pied jusqu'au dolman bleu de ciel du hussard, s'entre-croisent avec les bourgerons blancs des hommes de corvée; des sergents, des caporaux, un registre sous le bras, sonnent aux portes de vingt maisons, où des noms d'officiers se détachent sur des plaques d'émail blanc superposées les unes aux autres.

Ce mouvement de va-et-vient va croissant jusqu'à la place Chevert, qui est comme le centre et l'âme de Verdun. L'officier célibataire, après une halte plus ou moins longue dans la bibliothèque de la garnison, se hâte vers le mess dont l'élégante façade, faite de briques blanches et roses, se développe le long de la Meuse, aux brusques tournants, qui court rapide et claire sur un fond d'herbes d'un vert étincelant.

Tout ici sent sa place de guerre. Les pigeons qui tournoient au-dessus de votre tête sont des pigeons militaires, — pigeons de la place, pigeons de cavalerie, pigeons de l'état-major, — ayant leur appellation, leur service propre, même leur numéro matricule... Militaires aussi les aérostats qui se balancent dans l'air.

Ceci est le Verdun aérien; il existe un Verdun souterrain, non moins intéressant à regarder. Percés en plein roc, creusés en longues avenues, sur lesquelles s'ouvrent, — comme autant de salles de manutention, de magasins, de celliers, — de vastes espaces éclairés à la lumière électrique, les flancs de la citadelle, constamment en travail, broient le grain, le pétrissent, le cuisent, en font du pain frais pour la consommation immédiate de la garnison, du pain biscuité pour les besoins de l'avenir; ils accumulent et gardent des conserves de tout genre, vins, épices, légumes, viandes rendues incorruptibles par un appareil frigorifique. Les approvisionnements sont vendus successivement avant de se détériorer et remplacés par des approvisionnements frais.

La population militaire, à peu près égale en nombre à la population civile, semble plutôt l'absorber que se fondre en elle. A Paris, perdue dans un peuple immense, l'armée ne se voit, ni ne se sent guère; il faut, pour produire le contact, une circonstance inusitée, le défilé d'un régiment, une solennité nationale, la revue de Longchamp. A Verdun, aucune fête n'est célébrée sans la présence et le concours des soldats. La plus fameuse évoque chaque année le souvenir de Sidi-Brahim où le 1er chasseur se couvrit de gloire. Rappelons enfin les noms des héros auxquels la ville donna le jour, Chevert, qui ne voulait commander qu'à des braves à trois poils, Beaurepaire, qui se tua en 1792 pour ne pas livrer la citadelle.



VERDUN BOMBARDÉE

Un Verdunois, parti le mardi 22 février, raconte en ces termes dans quelles conditions il abandonna la ville.

« J'ai quitté Verdun mardi soir, jour où 73 obus étaient tombés sur la ville, sans compter ceux qui nous avaient été envoyés mais qui ne sont tombés qu'à une certaine distance de l'enceinte. Les trains ne prenaient déjà plus de civils et il m'a fallu faire 10 kilomètres à pied pour gagner la gare et, après avoir attendu de 10 heures du soir à 10 heures du matin, on nous a embarqués dans un train de marchandises, cette fois bondé de voyageurs, pour Bar-le-Duc. A partir de Bar-le-Duc, nous avons pu employer le train ordinaire jusqu'à Paris. Dans Verdun, presque toutes les rues sont obstruées par les débris des maisons bombardées, on doit enjamber des fils télégraphiques, des charpentes, d'énormes blocs de pierre; on marche sur des vitres cassées, car il ne reste plus un seul carreau, même dans les immeubles qui n'ont pas été atteints, cela à cause du déplacement d'air. On dirait un vaste tremblement de terre. Les officiers nous tranquillisaient; ils nous disaient que cela n'allait pas durer, que Verdun est imprenable. Néanmoins, on ne tolérait personne dans les rues. « Allez-vous-en chez vous, vous voyez bien » que vous gênez la circulation. » Et, de fait, de tous les côtés passaient des camions, des voitures remplies de soldats, de la cavalerie. Avions-nous peur? Non. Nous avions, d'ailleurs, été prévenus huit jours avant l'attaque et, dès ce moment, nous savions à quoi nous en tenir. Nous étions, de plus, singulièrement aguerris car, dès qu'il faisait beau, des taubes venaient nous visiter plusieurs fois par jour, crevant un toit, parfois un ou deux étages. On n'y faisait plus attention. »

LES CHAMPS DE BATAILLE

(Récit d'un combattant blessé au fort de Douaumont)

C'est le fort de Douaumont que convoitent les Allemands.

Pour préparer le terrain, pour rendre la région intenable et forcer nos troupes à se replier légèrement en arrière, leurs artilleurs arrosent sans arrêt les environs. Ils espèrent, par leur prodigieux marmitage, amener nos chefs à ordonner un léger recul de notre infanterie en vue d'éviter des pertes inutiles. Aussi leurs pièces sont-elles toutes braquées sur le même point, crachant des projectiles de tous calibres. Les obus tombent par dizaines, labourant le sol de façon inimaginable. Il semble que le terrain ne sera pas assez étendu pour loger toute la ferraille qui s'abat sur lui. Peu à peu, le sol se dénude, le fort vole en éclats de tous côtés et on se demande, dans le cas où le bombardement continuerait encore longtemps, si tout à l'heure l'éminence ne sera pas complètement nivelée.

Ce sont les gros noirs, comme disent nos hommes, dont le stoïcisme est inébranlable, qui semblent causer les dégâts les plus importants. Ils proviennent des batteries lourdes allemandes, qui forment comme un cercle compact autour du camp retranché.

Depuis sept heures, il apparaît que tout ce que les Allemands ont pu inventer comme projectiles est lancé par eux contre la position. Des fumées noires s'élèvent de partout, lentement, pour constituer des panaches qui flottent longtemps dans les airs; la terre, pulvérisée, s'élance en gerbes à des hauteurs très grandes, comme l'eau des geysers. Le sol est secoué comme par un formidable tremblement de terre et cependant, au milieu de ce plateau en éruption, des hommes sont là qui attendent l'ennemi et guettent ses mouvements. Il semble que personne n'a peur devant cet ouragan de feu et qu'au contraire chacun est hypnotisé par la vision infernale que donne la région.

L'infanterie allemande, dissimulée au débouché des ravins, attend que le bouleversement du fort et de ses environs soit un fait accompli. Elle est massée en quantités énormes tout autour du plateau et comprend les derniers renforts arrivés de Russie.

Vers huit heures du matin, les canons allemands se taisent ou plutôt cessent de bombarder le plateau de Douaumont. Aussitôt, par toutes les trouées, par tous les ravins qui mènent vers le fort, des vagues énormes de fantassins montent à l'assaut. Mais nos batteries commencent à balayer sans arrêt ces sortes de couloirs, massacrant les masses allemandes qui avancent. Pris en enfilade, les Boches tombent les uns sur les autres et, en quelques instants, des monceaux de cadavres se forment sur la neige qui rougeoie. Les soldats qui suivent, jetés dans la mêlée, comme des animaux qu'on conduit à l'abattoir, sont arrêtés par ces barrières humaines. Mais plus il en meurt, plus il en revient. Il semble que les *remplaçants* sont intarissables. Les assauts se répètent, infructueux pendant de longs instants, mais les masses d'attaque sont si formidables que nos obus, malgré leur pluie incessante, ne peuvent arriver à faucher tout le monde. Les Allemands réussissent à prendre pied sur le plateau. Le 24e régiment de Brandebourg se porte vers le fort de Douaumont qu'il finit par atteindre et par occuper. Il ne tient en vérité qu'un amas de terre bouleversée.

Mais le succès des Allemands, qu'ils ont payé au prix de pertes épouvantables, n'est qu'éphémère. Dans une ruee irrésistible, nos troupes contre-attaquent et débarrassent le plateau de leur présence. Sur toute la ligne, nos soldats avancent, chacun exécutant avec héroïsme la mission qui lui a été confiée.

Peu à peu, la bataille se ralentit et nos fantassins s'établissent fortement sur des positions qu'ils se préparent à garder avec la dernière énergie.

GEORGES DERVILLE



LES LIVRES

IMPRESSIONS

Paysan, roman patriotique,
par M. YVES DE CONSTANTIN.

Ce livre a été écrit avant la guerre; mais il reçoit précisément de la guerre sa vraie conclusion et son sens.

C'est une étude des théories et rêveries antipatriotiques dans un milieu de rusticité, le tout enveloppé, pour ainsi dire, d'un petit roman simple et agréable.

Raoul Morel, homme de lettres, habitant Paris, atteint de quelque neurasthénie, est envoyé dans un petit village de l'Yonne pour s'apaiser et se réconforter. Il y trouve des passions aussi violentes qu'il peut y en avoir dans un faubourg de Paris. Il y a là le père Floridor, qui, lui, à la vérité, est un sage à la manière antique et non sans culture, le cœur le plus droit du monde. Mais sa fille, charmante du reste, s'est enamourée du beau Richard Ducastel, fils d'un propriétaire du pays. Oui, Marie-Louise ne respire que le beau soldat Richard Ducastel, en garnison ici près, à Auxerre. Mais Richard Ducastel est un soldat antimilitariste, tout pénétré des idées subversives des sans-patrie, et propagateur ardent de ces théories.

Et le pays tout entier est partagé entre les idées nationales et les idées anarchistes. Et voilà le spectacle auquel Raoul Morel a été convié pour guérir sa neurasthénie. Ajoutez à cela qu'il est devenu très amoureux de Marie-Louise et que Richard Ducastel est non seulement son ennemi politique, mais son rival.

La moitié, environ, de l'ouvrage, est un tableau plutôt qu'un récit. On *voit* le village et la commune, avec ses différents types représentatifs. C'est Floridor, déjà nommé, très fin et, par conséquent, très modéré, très pondéré, éloigné de tous les excès, mais qui n'a au monde que sa fille Marie-Louise et qui voudrait bien ne pas la contrarier. C'est Ducastel, le père, avant tout bourgeois-paysan, et qui est très embarrassé de son brandon incendiaire de fils; c'est Ducastel fils, révolutionnaire surtout par vanité et par désir et plaisir de jouer un rôle; mais très bruyant, précisément pour ces deux motifs, très manifestant, très ostentatoire et exerçant une très forte influence sur les cerveaux faibles. C'est Brunard, l'agitateur politique, affilié aux sociétés anarchistes de Paris et qui parcourt le pays en excitant secrètement les colères, les rancunes, les jalousies, les envies et toutes les passions mauvaises, au profit de sa cause. C'est la mère Tripier, l'aubergiste, et son fils, très désireux de ne s'aliéner personne, mais entraînés par leur tempérament hérité à faire figure de conservateurs et de traditionnels. Je passe sur quelques figures de troisième plan.

Dans la seconde partie, le récit l'emporte décidément sur le tableau. Il y a de l'action, et de l'action très vive. Deux théâtres de cette action : la caserne et la commune. A la caserne, Richard Ducastel est capitaine de révolte et général d'indiscipline *sans être suivi et obéi autant qu'il le voudrait*, mais cependant de manière à produire un certain désordre et à énerver un peu l'autorité.

Dans la commune, les anarchistes, aidés de Richard Ducastel, quand il le peut, font pièce à Madame Tripier et à son fils en créant une nouvelle auberge qui est bientôt le quartier général de leur propagande, excitant les journaliers contre les propriétaires, et les propriétaires les uns contre les autres, suscitant des bagarres et même des émeutes, où, une fois, il y a mort d'homme.

Et, cependant, Marie-Louise Floridor aimait toujours le brillant Richard Ducastel, quoique ayant conçu pour Raoul Morel une très vive et tendre amitié.

Le temps coule. Richard Ducastel finit son service, si l'on peut se servir de ce mot, et Raoul Morel rentre à Paris, à peu près guéri de sa neurasthénie, mais non de son amour rustique et sentimental. Un jour, qu'apprend-il? Que maître Floridor et Marie-Louise sont à Paris. Il s'empresse de se mettre à leur disposition pour leur faire visiter la grande ville. Un soir, à l'entrée d'un théâtre où il les mène voir une pièce de lui, un homme dont le visage ne lui est pas inconnu ouvre la portière de la voiture. Le lendemain, un quidam « qui marque mal » se présente chez lui et demande instamment à le voir. Il entre. C'est l'homme à la portière, et l'homme à la portière, c'est Richard Ducastel. Rentré au pays, il a trouvé son père ruiné, et lui-même s'est vu sans ressources. Il se repent profondément de ses erreurs et de ses fautes passées... Que vous dirai-je? Il attendrit tellement Raoul que celui-ci plaide pour lui auprès de Marie-Louise... et les marie!

Ce dénouement paraît un peu invraisemblable. Raoul Morel nous a été présenté, jusqu'à présent, comme un charmant garçon, mais non pas comme une sorte de martyr dévoré de la passion du sacrifice. Sa résolution chevaleresque ne nous paraît qu'un peu saugrenue. On s'étonne aussi que Marie-Louise ait un amour si obstiné qu'il aille jusqu'à la pousser à épouser un ouvreur de portières. Oui, ce dénouement n'est ni attendu ni désiré.

Il y a d'autres défauts (plus légers) dans cet agréable ouvrage. Raoul Morel et Marie-Louise sont un peu pâles. Ils ne sont pas assez circonstanciés, assez minutieusement observés et décrits. Raoul est un bon jeune homme, Marie-Louise est une jeune fille gracieuse; et voilà tout ce que l'on connaît de l'un et de l'autre. Ce n'est pas assez pour deux personnages de premier plan, pour deux protagonistes, et — j'y reviens un instant — ce n'est pas assez pour l'intelligence du dénouement.

Mais, ce que l'auteur ignorait en écrivant cet ouvrage, le véritable dénouement, c'est la guerre à laquelle nous sommes en proie qui le fournit. La guerre nous a montré — Dieu merci! — ce que deviennent les théories antipatriotiques, quand la patrie est en danger. La France attaquée, la guerre déclarée, Richard Ducastel et ses compagnons sont devenus bons patriotes, bons soldats, et ont fait leur devoir, de la meilleure manière du monde. C'est à cela que l'on songe en lisant ce roman, vrai, du reste, et en le quittant. Cela n'ôte rien du tout à l'intérêt qui est en lui, et, au contraire, y ajoute encore quelque chose.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

ZEPPELIN ET CHALUTIER

Ils ont tué jusqu'à la générosité...

Le monstrueux oiseau de nuit, louche rapace
Redoutant l'aube et sa clarté,
Revole au nid, ayant, au hasard, dans l'espace
Assouvi sa férocité,
Comme le chat-huant — qui serait son emblème
S'il ne chassait pour ses petits... —
Il tua sous leurs toits et dans leurs berceaux même
Les uns près des autres blottis,
Des mères, des enfants, de doux vieillards. Ses bombes
Ont fendu, jeté bas, broyé, pulvérisé
Leurs maisons, désormais leurs tombes;
Il est content : il pense avoir terrorisé.

Mais au-dessus de lui, voyant clair dans toute ombre,
L'œil que ne clôt aucun sommeil
A dénombré tous les forfaits du brigand sombre
Qui, surpris par le grand soleil,
Hésite, las et soûl du sang de ses victimes,
Moins gonflé de gaz que d'orgueil.
Et la mer qu'il bravait l'aspire en ses abîmes,
Creuse son miroir en cercueil.
Il y descend; il crie : « A moi!... Qu'on se dépêche
» Ou j'enfonce et je vais périr!... »
Un humble chalutier, interrompant sa pêche,
Regarde le monstre mourir.
« Sauve-moi! — Pas si fou d'approcher ta carcasse
» Caverne de bandits... — Non, non!
» Je te donne ma foi... — Que veux-tu que j'en fasse
» Maintenant que je sais ton nom? »
Et le monstre rugit; mais il enfonce encore,
Il enfonce toujours... La mer
Se referme sur lui pour que l'affreux kaiser,
Son féroce oiseleur, à tout jamais ignore
Par où son zeppelin descendit en enfer.

FRANÇOIS FABIÉ



CHANT HÉROÏQUE

Qu'il soit digne, ce rêve éclos parmi les balles,
Des rites du canon et du chant des héros,
Des austères lauriers et des victoires pâles
Qui poussent sur les morts leurs pesants chariots.

Aux temps bouleversés par les cris et les râles
Plus qu'ils ne le seraient par l'épouvantement
Des mers et des forêts confondant leurs rafales,
Opposons un cœur fier qui dépasse le vent.

L'amour n'est plus l'enfant des craintes et des larmes
Il est l'ombre qui plane au-dessus du chaos.
Je l'ai vu dominer les armes de ses armes
Et dormir sur l'affût des canons au repos.

Il donne un but suprême à ses forces fatales.
Armé du glaive d'or, du bouclier puissant,
Il réconcilia ces antiques rivales :
La tendresse et la mort, au nom sacré du sang.

Qu'il soit digne, ce rêve éclos dans les tempêtes
Des conquêtes choquant leurs lumineuses faux,
Qu'il soit digne du mal divin que vous nous faites
Amour de la Patrie, ô rose des drapeaux!

Aux temps désespérés opposons l'assurance
D'un front que la douleur semble avoir rajeuni,
Et que notre héroïsme, à nous, soit le silence,
Et que notre victoire, à nous, soit l'infini.

Qu'importe tel combat, telle atteinte, telle heure!
Un héros est plus grand que les faits révolus.
Le plus aimé n'est pas celui pour qui l'on pleure,
C'est celui qu'on révère et que l'on n'attend plus.

Écartons les frayeurs, les angoisses humaines :
Ouvrons une aile vaste et profonde sur tout,
Et ne distinguons pas, dans les funèbres plaines,
Ceux qui sont étendus de ceux qui sont debout.

Qu'importe tel destin dans la lutte qui vibre !
Un héros est pareil à lui-même toujours :
En marche, il se libère; immobile, il est libre.
Et qu'il en soit ainsi des suprêmes amours !

Ah ! magnifiquement, qu'il soit digne, ce rêve,
De nos soldats obscurs qui n'ont pas d'autres noms
Que celui de leur poudre ou celui de leur glaive,
Ou celui de : Victoire ! écrit sur leurs canons.

Qu'il accepte les chocs, les fureurs, les entailles,
Il les dominera, toujours plus près de Dieu,
Et vous pourrez alors, ô féroces batailles,
Lancer des cœurs avec les grenades de feu !

Ce rêve, qu'il soit beau plus que les belles choses.
Il ne fléchira pas, Gloire au parfait regard,
Si le sang qu'il chérit ajoute quelques roses
A la jonchée heureuse où passera ton char.

Qu'il demeure, ce rêve, au bord des mains divines.
Qu'il soit digne, ô héros, des rayons de vos yeux,
Et de l'œuvre que fait, sur vos jeunes poitrines,
Le sacrifice ailé, ce grand silencieux !

Malgré tout, il sera, sans plaintes, sans faiblesse,
Le rêve pur que rien ne peut découronner.
S'il souffre, ce sera comme un soldat qu'on blesse
Et qui bénit son sang puisqu'il peut le donner.

L'amour n'est plus le fils du songe et du délire;
Le courage et la foi sont ses larges sanglots,
Et que, digne de lui, le rêve qu'il inspire
Soit un héros qui passe au milieu des héros !

HÉLÈNE PICARD.

PATRIE...

Patrie, on est tenté parfois de blasphémer !...
La lassitude en vous étend sa fine toile
Et le ciel semble se fermer...
Mais si le doute même, en vous prenant aux moelles,
De son ombre un instant fait pâlir tes étoiles,
On ne cesse pas de t'aimer !...

Patrie, on ne sait pas très bien ce que tu es...
Es-tu la ville ou le village aux toits de chaume,
Ou la vitre aux bords embués
Devant le clair foyer vers qui l'on tend les paumes,
Ou bien l'immensité que peuplent les fantômes
De ceux que ton rêve a tués ?...

Es-tu le coin de terre où dorment les aïeux,
L'endroit où la première flamme de tendresse
Un soir a passé dans nos yeux,
Et quand ton nom s'évoque en frisson de caresse,
Tisses-tu seulement d'une égoïste ivresse
Les liens qu'on chérit le mieux ?...

Tu es cela, Patrie, et tu es plus encor...
C'est toi l'essence même et l'âme de la terre,
Et, sans toi, le plus beau décor
Comme un visage clos vous laisse solitaire,
Avec l'humble regret et l'émoi d'un mystère
Dont on n'a pas compris l'essor...

C'est vers toi, malgré lui, que s'élève le chœur
Où se confondent les espoirs et les idées,
Patrie, et ton geste vainqueur,
En arrachant le masque à nos âmes fardées,
Quand il faut que par tous tes gloires soient gardées,
De tous les cœurs fait un seul cœur.

Et c'est pourquoi, Patrie, au lieu de blasphémer
Lorsque la lassitude en nous tisse sa toile,
Quand le ciel semble se fermer
Et quand le doute même, en vous prenant aux moelles,
De son ombre un instant fait pâlir tes étoiles,
On ne cesse pas de t'aimer !...

LOUIS PAYEN.

LA FURIE FRANÇAISE

Jadis, oh ! les belles batailles
Aux vols flamboyants d'escadrons!
Maintenant contre les mitrailles
Et les poisons à pleins chaudrons,
Soldats, courbez vos hautes tailles
En des gestes de forgerons !

Près du drapeau ployant son aile.
Artilleur, et toi, fantassin,
Puisque une rage criminelle
Retient devant vous l'assassin,
Sauvez la terre maternelle
En vous abritant dans son sein !

Sol sacré! Ses profondes couches
Font passer en vos bras puissants
La force des rocs et des souches :
Ensevelis, mais frémissants,
De ces envoûtements farouches
Vous sortirez resplendissants.

Car il s'en faut bien qu'elle dorme
Alors qu'elle fait moins de bruit,
Votre furie ! Elle transforme
Son ardeur que rien ne détruit
Et s'acharne à son œuvre énorme
En sa tumultueuse nuit.

Elle lutte. Elle est l'ouvrière
Dont toujours le courage bout.
Par la vrille et par la tarière
Elle repousse avec dégoût
Le Forfait. Elle est la barrière
Qui marche, plus forte que tout.

Elle sape, ronge, grignote
Avec la poudre et le marteau,
Roule, avance, occupe une cote,
Prend un vallon, puis un plateau,
Pique l'Allemand qui s'y frotte,
Et resserre sur lui l'étau.

Plus de victoire qui s'envole.
Sur des ennemis aussi laids
Notre bravoure se console,
En pointant obus et boulets,
De conquérir son auréole
Au prix de douloureux délais ;

Et, des anciennes chevauchées
Mais non de leur fougue, oublieux,
Du fond des sanglantes tranchées,
En cet effort prodigieux
Nos soldats entendent, penchées
Sur eux, les Gloires des aïeux

Dire : « Autres temps, autres batailles,
» Mais vous restez de fiers lurons;
» Vos tailles égalent nos tailles,
» Et ces Allemands, vils larrons,
» Par la lime et par les tenailles
» Vous les aurez, — nous les aurons !

» La France avec orgueil regagne
» Le sol que vous leur arrachez ;
» En Artois, ainsi qu'en Champagne,
» Héros de Tahure et Souchez,
» Tout son passé vous accompagne
» A mesure que vous marchez,

» Et, fort de plus d'expérience,
» L'élan contenu fait appel,
» Chez vous, à toute la science,
» Car, en ce suprême duel,
» La Victoire est la Patience
» Qui veut le laurier immortel ! »

JEAN DESTRAINS.

LES BOUEUX

Je les revois toujours : c'était à Poperinghe,
Où, rasé comme un œuf, frais comme une meringue,
J'arrivais de Vincenne, avant quitté mon corps,
Pour en rejoindre un autre assoiffé de renforts.
Ma foi, j'étais assez satisfait de ma mine,
Car, sous l'habit fleurant encor la naphtaline,
Sous le luisant des cuirs et l'argent des galons,
Guêtré, sanglé, verni de la tête aux talons,
Je me trouvais pourvu d'une certaine allure ;
Et je me contemplais à quelque devanture
Dont la glace sans tain dessinait mon profil,
Quand un pas cadencé sur le sol de grésil
Me fit me retourner brusquement...
Ah, misère !
Si vous les aviez vus dans leur gaine de terre !
Plus de draps ni de cuirs, plus de noirs ni de bleus.
D'aciers ni de nickels, mais partout, dans les yeux,
Les oreilles, le nez, sur la peau, la moustache,
Comme un tampon glaiseux, une visqueuse tache
Engluant l'épiderme aux vêtements glacés,
Et recouvrant si bien tous ces corps harassés
Que l'on aurait cru voir déambuler par files
Les vieux sillons des champs sur les pavés des villes :
Et sous ce pyjama de boue et de lambeaux,
Coulant le long des bras et des courbes dorsales
Comme une cire molle aux contours des flambeaux,
Qu'ils étaient sales,
Qu'ils étaient beaux !...

J'ai vu mes habits neufs à côté de leurs nippes,
Mes habits sans beauté, comme ces jeunes pipes
Auxquelles manque encore le culot du tabac !
J'ai vu mon arme vierge ignorant le combat !
J'ai vu ma peau sans hâle auprès de leur peau brune,
Telle, près d'un soleil, une piteuse lune !
Et malgré leur fatigue et mes airs conquérants,
Comme j'étais petit et comme ils étaient grands!

Mais, ô Boue, à mon tour, sur ma jeune carcasse,
J'ai senti cet hiver ton glauque et mol enduit,
En mêlant son empois à celui de la glace,
Me couvrir de sa carapace
Dans l'ombre froide de la nuit.

Merci d'avoir frotté sur ma figure exsangue
La patine d'airain qui lui manquait encor,
D'avoir passé sur moi ta limoneuse langue
Et su me charger d'une cangue
Qui soit une auréole d'or !

Car, tant qu'on a gardé l'indigo, la garance,
Tant qu'on n'a pas été casqué, ganté, botté
De ta préhistorique et moelleuse substance,
On n'a pas la pleine élégance,
On n'a pas la pleine beauté !

Tu fais des casques durs de nos toques crasseuses,
Tu plaques des houseaux au bas des pantalons,
Tu mets une médaille au drap de nos vareuses
Et des souillures glorieuses
Aux chiffres de nos écussons.

Tu répands ton engrais sur le visage imberbe,
Tu fais une moustache aux blancs-becs de vingt ans,
Et, fournissant la terre à ces héros en herbe,
Tu sais, pour en faire une gerbe,
Les mûrir en quelques instants !

Tu confonds le gamin de la dernière classe
Et le vieux réserviste au regard paternel,
Et, les chargeant tous deux de ta jaune cuirasse,
De ces chairs que la mort menace
Tu fais un seul bronze immortel !

O Boue, humble manteau tiré du sol de France,
Toi qui grandis notre âme en comprimant nos corps,
Toi qui nous fais égaux de gloire et de souffrance,
Toi qui montres notre endurance,
Et nos douleurs, et nos efforts,

Oh! ne nous quitte plus, compagne de misère!
Et si notre destin est celui des guerriers,
Remplace encor sur nous le linceul et la bière
Pour qu'il nous reste un doigt de terre
Si nous n'en avons pas six pieds!

JULES GIGUET.

DU HAUT DU PROMONTOIRE DE SION

(La Colline Inspirée)

Les dernières lueurs du soleil blondissant
La ligne bleue où passe au loin sur la colline
Le frisson précurseur de l'ombre qui s'incline
Vers les Vosges, là-bas, dans le soir qui descend,

Tracent à l'horizon un cercle éblouissant
Dont les monts nuitamment porteront la patine,
Comme les yeux lorrains gardent dans la rétine
Le reflet des sapins tout empourprés de sang.

Et dans la demi-teinte où s'estompe le rêve,
Le crépuscule d'or qui lentement s'achève
Nous apporte l'écho du canon d'alentour...

Et, si triste est au cœur la minute imprécise
Où le dernier rayon du couchant agonise,
Que l'on voudrait mourir ensemble — avec le jour...

OCTAVE HOUDAILLE.

LES MIMOSAS

I

L'heure est maussade et le temps gris,
Mais les mimosas au flot d'ambre,
Malgré la brume de décembre,
Chantent sous le ciel de Paris.

Lumière douce aux cœurs meurtris,
Dont la douleur peuple la chambre,
Qu'ils sont loin de la fleur qui cambre
Sa tige où s'enflent de longs cris!

C'est qu'ils préfèrent sur les âmes,
Plutôt que d'attiser des flammes,
Fondre et cristalliser des pleurs,

Et composer aux femmes pâles
Qui s'enveloppent de leurs châles
Une Jouvence de langueurs

II

A une jeune fille

Mais que dis-je?... Le ciel est beau,
Et dans vos doigts roses, jeunesse,
Vous portez, comme une prouesse,
Le magique et divin flambeau.

Votre rire est l'eau du ruisseau
Qui sonne et bondit d'allégresse,
Et votre voix, que rien n'oppresse,
Est un chant de brise et d'oiseau.

Quant aux mimosas..., ils ressemblent
A vos cheveux ambrés qui tremblent
Sous le soleil aux reflets d'or.

Et vous êtes, ô jeune fille,
L'éclatante et vive charmille
Où je rallume du bois mort.

MARIE-LOUISE DROMART.

Terminons en adressant nos compliments aux poètes dont les noms suivent et dont nous regrettons vivement de ne pouvoir publier les récents envois, animés du plus beau souffle patriotique :

MM. et Mmes G. Beauduc-Houllegatte, J. Galup, Mon frère Yves, Jean Monnard, Lucie Bauer, Maurice Caillard, B. Bertin, Maurice Houette, René Passignat, Emile Fontaine, Charles Guérin, Maurice V..., Louise Fafay, M. Bernard, Une Infirmière, A. Dozol, Capitaine Blandin, Un Poilu du 95e, Jeanne Genay, Henry Rydis, George Ronot, Raymond Bustault, F. L... (Marinette).

Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

QUATRIEME PARTIE

I

LA GUERRE DE DÉCEMBRE

Le repos de cinq jours écoulé, le bataillon quitta Vignot pour aller s'établir à la Tête-à-Vache.

Le froid est vif, sur les Hauts-de-Meuse. Il nous le semblait davantage encore dans nos pauvres tranchées misérables, auprès desquelles les tranchées actuelles apparaissent comme des palais surgis d'une banlieue de grande ville.

Nul abri contre les intempéries; nulle protection contre les obus; pas un puisard offert à l'écoulement des eaux; pour toute toiture, des claies que les shrapnels déchiraient, nous obligeant à d'incessantes et vaines reprises, que le vent curieux soulevait au passage et laissait retomber avec un ricanement moqueur.

Dans notre misère cependant et dans notre pauvreté, une grande joie et une grande opulence : les feux que nous allumons, la nuit venue.

Ma section s'ornait d'un braconnier, Ragotin, expert aux industries de la forêt. C'est lui qui m'apprit à choisir entre les diverses essences, celles qui conviennent à une flambée rapide et celles qui s'imposent pour une braise prolongée.

Il savait découvrir la souche morte de chêne, qui, placée dans le foyer avant le lever du soleil, se consume lentement et sans fumée, entretenant tout le jour la braise qui permet aux cuisiniers de servir un café brûlant.

Lui seul, de branches mouillées, de rondins chargés de neige, pouvait, en quelques secondes, faire jaillir la bonne flamme chaude et claire.

Heures exquises du soir, où, pelotonnés en cercle autour des bûches crépitantes, nous laissions peu à peu tomber nos voix pour nous livrer en paix à nos rêveries. En même temps qu'à nos guêtres s'écaillait la boue, nous sentions, à la douce chaleur, fondre le froid du jour et tomber de nos épaules le manteau des fatigues.

Et des visages aimés nous souriaient à travers les flammes.

C'est pendant ces veillées de décembre qu'avec plus de force que jamais s'imposa devant mes méditations le problème de la guerre.

J'étais alors un guerrier assez neuf pour m'étonner encore de certaines particularités de ma profession nouvelle. Aujourd'hui, le visage de la guerre m'est tellement familier que je ne la conçois pas d'autre sorte.

Quelle est l'origine des guerres? Et comment ces massacres se concilient-ils avec l'hypothèse d'une Providence?...

Ce thème fut l'objet de maintes controverses avec le vent aux mille voix grondantes, dont les griffes assiégeaient la tranchée, soulevaient les claies disjointes et déversaient sur mes épaules les rafales de neige.

Au fait, vous l'ai-je dit déjà que le vent est mon ami?

Enfant, je me cachais derrière les haies pour le surprendre au passage, ne pouvant m'imaginer qu'un personnage si bruyant fût invisible. Quand je fus bien convaincu de l'inutilité de mes efforts, ma curiosité n'en demeura que plus vive. Le mystère de cet être qui courbait les arbres, couchait les blés, emportait au ciel les papiers et les étoffes, me passionnait. Je m'appliquais de longues heures à déchiffrer son langage et j'y parvins.

Maintenant, nous causons, tous les deux, en vieux camarades. Il n'est pas exigeant, et toujours il laisse à mon initiative les sujets de conversation, triste quand je suis morose, hilare quand j'ai envie de rire, porte-parole de cette deuxième âme que chacun de nous héberge en soi.

Il ne se permet de me contredire et de me railler que dans nos conversations philosophiques. Sans doute parce qu'alors j'ai peine à me prendre au sérieux moi-même?...

Nous voici donc tous les deux, moi assis sur une souche, au fond de la tranchée, devant la flamme du foyer, lui m'enveloppant de dix côtés à la fois, par la cheminée, par le dédale des boyaux, par les claies disjointes...

Je prends la parole.

— Méphisto, dis-je au vent (c'est le nom d'amitié que je lui donne), t'es-tu demandé déjà pourquoi douze millions d'hommes sont en train de s'égorger en Europe?

— Tout simplement, répond Méphisto, parce que l'homme est un animal sanguinaire.

— Non, Méphisto, ton explication ne vaut pas chipette. L'homme est un animal sanguinaire, je le concède, mais pas au point de se lancer volontairement dans l'arène. Interroge l'un après l'autre chacun des combattants et tu n'en trouveras pas un sur mille, de ceux qui ont connu déjà l'horreur d'un combat, pour préférer la guerre à la paix. Pas un sur mille.

— C'est, repart Méphisto agressif, que l'homme, animal sanguinaire, est, plus encore, un animal absurde.

Mais je ne juge pas à propos de relever cette insinuation outrageante et je poursuis :

— Aux temps de ma jeunesse, temps des longs espoirs et des vastes pensées, je méditais entre autres chefs-d'œuvre immortels (ricanement de Méphisto), une *Légende des Siècles* devant laquelle l'œuvre de Victor Hugo se fût évanouie soudain comme la pâlote lueur d'un ver luisant parmi l'aveuglante clarté d'un phare d'automobile! Dans cette *Légende des Siècles*, il y avait notamment une pièce, vrai bijou d'anthologie (nouveau ricanement), dont voici le sommaire :

Satan n'a pas encore sombré dans la révolte. Il est toujours l'enfant préféré de Jéhovah, le plus beau des anges, mais son orgueil naissant fait présager sa chute. Pour lui montrer son impuissance, Jéhovah lui donne le pouvoir de créer. Satan se met à l'œuvre et, tendant toutes les forces de son génie, il crée le monde des insectes, mais un monde avorté, amant de l'ombre et de la fange; larves incolores, vers rampants, cloportes répugnants, mille-pattes hideux.

Dieu contemple les monstres qui grouillent dans leurs cavernes souterraines, puis il étend la main... Aussitôt, des ailes poussent à ces enfants des ténèbres, les têtes resplendissent sous les facettes des prunelles, les dos sombres s'illuminent de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, et voilà soudain, à la lumière dorée du soleil, la splendeur des papillons, la grâce des libellules, la magnificence royale des coléoptères.

— J'ai lu dans Victor Hugo, ricane le vent, certaine légende d'Iblis qui rappelle furieusement ton histoire!

— De même que ces insectes avortés d'une œuvre, hélas! mort-née! je concevrais vo-

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

lontiers la guerre comme une monstrueuse création de l'Esprit du Mal. Qui sait où s'arrête le pouvoir des forces mystérieuses qui nous dominent? Le nom véritable de ceux qu'on a appelés au cours des siècles Hasard, Fatalité, Destin, qui peut le dire?... Voilà donc instituées les guerres...

— J'admire, ricane Méphisto, la logique de ce : donc!

— Voilà donc, poursuis-je, instituées les guerres, ces égorgements farouches dont la seule pensée a de quoi faire hurler d'épouvante. Heureusement, Dieu est là, Dieu qui laisse à ses créatures l'usage des facultés qu'il leur a données, mais qui ne permet pas que ces facultés s'opposent à sa justice et à sa miséricorde. Sur la création infernale il étend la main; par-dessus les incendies, les pillages, la cruauté, la soif du sang, le carnage, il établit la pitié, le courage, l'oubli de soi, l'esprit de sacrifice, la fraternité, la Patrie, toutes choses si douces, si pures, si lumineuses, que la guerre s'en trouve aussitôt transfigurée, que le chef-d'œuvre de la haine devient le chef-d'œuvre de l'amour, et que Dieu ajoute à ses titres d'Eternel et de Tout-Puissant, celui de Sabaoth, Dieu des armées.

Il faut croire, dit Méphisto, que, malgré cette adoption de la guerre par le Très-Haut, l'Esprit du Mal a gardé sur sa création une direction prépondérante car, pour une guerre juste, une bonne dizaine au moins ont à leur origine la cupidité, l'orgueil, l'envie ou la cruauté. Et ne vois-tu pas que pour le sort des combats la justice de la cause ne passe qu'au second plan, bien loin derrière les canons de 420 et les gros bataillons?

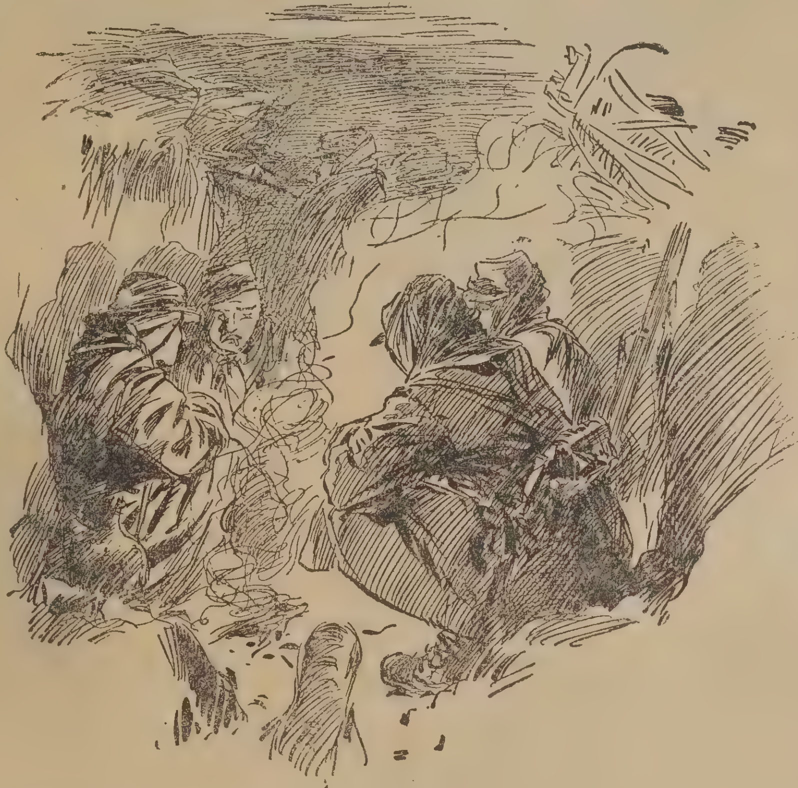
— Il y aurait là-dessus gros à répliquer et l'exemple de Jeanne d'Arc, bien que le plus remarquable de tous, n'est pas unique dans l'histoire de la faiblesse opprimée. Pourtant j'accepte de ne pas tenir compte de ces interventions surnaturelles, forcément rares : elles ne sont nullement indispensables à ma thèse. Sache, Méphisto, que l'issue d'une guerre n'est pas dans cette guerre le fait capital, mais bien la transformation qui s'opère dans les âmes et dans les cœurs. En d'autres termes, qui est le vainqueur et le vaincu véritables, de celui à qui a souri la fortune des armes, et qui, grossier avant la guerre, cruel pendant la guerre, ne trouve dans son succès qu'un aliment nouveau pour sa bestialité, et de celui dont la force a trompé la valeur, mais qui sort de la lutte avec une âme épurée et un cœur forgé d'acier pur? Cette victoire qui semble le fuir, elle décrit au-dessus de sa tête des cercles de plus en plus rapprochés; le jour n'est pas loin où elle viendra se poser sur son épaule et manger dans sa main comme une colombe apprivoisée. La victoire est toujours au plus digne.

— Ho! ho! proteste Méphisto; voilà un maître-paradoxe.

— Paradoxe, à ne considérer qu'un court espace d'années, peut-être. Si j'avais des connaissances historiques un peu moins rudimentaires, Méphisto, je te citerais de ce que j'avance de multiples et irréfutables exemples. Je sens si fortement ma théorie qu'elle doit être exacte, j'en mettrais ma main à ce brasier.

Méphisto n'est pas convaincu (entre nous il n'a pas tout à fait tort); il grogne, mais comme son grognement ne s'accompagne d'aucune objection nouvelle, je continue:

— Si, maintenant, quittant le domaine de la spéculation, nous examinons le problème de la guerre à la seule lumière des faits, nous voyons s'imposer à notre esprit les mêmes conclusions déconcertantes : la guerre est, comme la langue du fabuliste, ce qu'il y a au monde de meilleur et de pire, et l'homme n'est précipité dans l'abîme grouillant des vampires et des stryges que pour



« Heures exquises du soir... »

rebondir, par un merveilleux tremplin, vers les hauteurs éthérées des sylphes et des étoiles.

— L'ironie est un peu forte, gronde le vent, d'en appeler aux étoiles pour une industrie qui n'est au fond qu'une vaste entreprise d'assassinat.

— Ne jouons pas sur les mots, Méphisto; sinon nous traiterons également d'assassin le passant qui abat son agresseur. Considérons non pas l'objet immédiat de la guerre, qui est le meurtre, mais les mobiles qui ennoblissent cet objet. Le soldat tue, mais par devoir et non par plaisir, par nécessité et non par cruauté naturelle. Mais je ne me contente pas de repousser de toute mon indignation ce terme infamant d'assassin appliqué au soldat, je déclare que, pour lui, aucune louange ne me semble assez rare, ni assez hyperbolique. Je réclame pour l'homme de guerre une place au fronton des cathédrales, parmi les gloires de la cité, au-dessus même de l'anachorète et de l'apôtre. Ne te récrie pas. Ou alors, dis-moi quelle règle monastique, parmi les plus sévères, impose à ses adhérents, en addition aux vœux habituels de pauvreté, de chasteté, d'obéissance, qui sont les vœux communs du moine et du soldat, l'obligation de vivre à ciel ouvert comme l'herbe de la prairie et le risque permanent des blessures et de la mort?

Que la guerre soit horrible en ses moyens, qui songe à dire le contraire? Mais les moyens sont de l'homme et portent la marque de l'homme; ce qui est de Dieu, c'est d'avoir fait croître la pitié sur le massacre, la douceur sur la dévastation, l'amour sur le pillage et l'incendie.

Jusqu'où ne s'étend pas l'influence bienfaisante de la guerre! Elle exalte en l'homme toutes les puissances intellectuelles et morales. En le détachant de son amour immodéré de la vie, elle le détache, par conséquence, de son corps de chair, des appétits, des passions, des désirs de ce corps de chair, elle l'apparente, en quelque sorte, aux purs esprits.

Quand, en avril, les premiers rayons du soleil font tomber devant les escargots la porte de leur prison, les gourmets ouvrent à la vue des savoureuses bestioles des boucles baveuses. Mais la prudence tempère leur impatience. Ils savent qu'avant de paraître sur leurs tables, beurrés, aillés et risolés à plaisir, les escargots doivent être enfermés en des vases bien clos où ils se débarrasseront dans un long jeûne des humeurs malignes déposées en leurs artères par les herbes nouvelles.

La guerre est pour les hommes, ce vase bien clos où s'opère le jeûne de leur âmes. Séparés de leurs familles, de leurs plaisirs, seuls avec eux-mêmes, ils se défont peu à peu de leurs égoïsmes et de leurs petitesses.

Leur orgueil, qui se dressait comme un panache au-dessus de leurs têtes, les balles qui passent le fauchent en même temps que les branches et les graminées. Leur avidité, leur cupidité, leur amour de l'or qui les attachaient à la terre et étaient comme des racines à leurs pieds, les obus les arrachent en même temps qu'ils renversent les arbres et mettent à nu les souches. Leur gourmandise, leur sensualité, leur amour du bien être, projetés autour d'eux comme les tentacules des fraisiers et des violettes qui vont inquêtant les sucs de la terre et la chaleur du soleil, le jeûne les dessèche, le froid les flétrit, la pluie les désagrège.

Vous pouvez vous pencher vers eux, ô mon Dieu, et laisser sur eux reposer vos regards: ils sont devenus tels que vous les aimez : nus, simples et candides comme de petits enfants...

Ainsi rêvais-je, aux veillées de décembre, par-devant les bûches crépitantes, cependant que le vent moqueur me jetait au visage les cendres et les étincelles ou faisait tomber sur mes épaules les rafales de neige.

II

NOEL 1914

Ce fut aux tranchées de la Tête-à-Vache que se déroula, devant mes yeux, la plus fantastique aventure de cette première année de campagne.

Deux jours avant Noël, les Boches, placés

devant nos lignes nous firent savoir que « pour fêter la naissance de Jésus, ils demeureraient bien tranquilles toute la journée de Noël ». Ils nous invitaient à en faire de même.

Ces propositions n'engendrèrent que la méfiance. Nous sommes payés pour savoir ce que valent les promesses de nos loyaux ennemis. La conclusion tirée par nous fut que les Boches méditaient pour Noël une attaque en masses et que leur proposition avait pour but d'endormir notre vigilance. Aussi, les gardes furent elles doublées.

Nous avions tort.

De toute la nuit de Noël, pas un coup de feu ne fut tiré par les Allemands. Par contre, ils alternèrent les cantiques et les chansons bachiques avec un rare souci de la neutralité.

Vers une heure du matin, j'allai porter à un des petits postes avancés de ma section, une grande gamelle de café brûlant (il gelait à pierre fendre) et c'est ainsi que je pus assister au concert en première loge.

Cette mise en scène ne fit qu'augmenter notre méfiance. Chat échaudé... Et nous étions prêts à parier que les Boches nous préparaient pour le petit jour une surprise.

Cette surprise se produisit, mais non telle que nous l'attendions.

Dès les premières lueurs de l'aube, en effet, les Boches sortirent de leurs tranchées, sans armes, sans équipement, capotes déboutonnées, des bouteilles à la main, abominablement ivres!

Les uns nous montraient leurs bouteilles et nous invitaient à aller trinquer avec eux! D'autres se prenaient par la taille et dansaient. D'autres encore, sans plus se soucier de nous que des buissons des alentours, s'asseyaient sur les talus, sur les rochers, sur les souches déracinées, et choquant leurs bouteilles, continuaient leurs beuveries et leurs chansons.

Je ne puis, même maintenant, analyser les sentiments ressentis à ce spectacle; c'était un mélange d'horreur, de répulsion et de stupeur, une impression analogue à celle que nous aurions pu éprouver en voyant des tigres, des ours, des chacals et des hyènes, habillés en hommes, singer les manières des hommes et mimer les amusements d'une kermesse, avec des pattes et des visages dégouttant encore du sang de leurs victimes...

Je vous entends. Il eût fallu profiter de l'occasion et faire un massacre de tous ces ivrognes. Là était, sans conteste, notre devoir.

Mais allez donc persuader à des soldats français de tirer sur des ennemis désarmés, ces ennemis fussent-ils des Boches! De notre générosité vient notre faiblesse, mais aussi notre force. Ce n'est pas au hasard du grain qui vole que la chevalerie a germé sur notre terre.

Des messagers furent envoyés au commandant de la tranche (1), pour rendre compte des événements et demander des ordres. Les ordres ne se firent pas attendre : aucune trêve légale n'existait entre les belligérants; il fallait, en conséquence, tirer immédiatement sur tout ennemi visible.

(1) Tranche (n. fém.), ensemble de tranchées placé sous le commandement d'un officier supérieur.



Dès les premières lueurs de l'aube, les Boches sortirent de leurs tranchées.

Ces ordres eussent été obéis, sans aucun doute, quoiqu'à contre-cœur. Un événement providentiel vint nous enlever nos scrupules de conscience.

Cinq minutes à peine avant le retour des messager, des officiers boches sautèrent sur les parapets, et, à grands coups de poing et de pied, firent rentrer les ivrognes dans les tranchées : en quelques secondes il ne restait plus personne au dehors!

Nous eûmes, deux jours plus tard, par un déserteur, l'explication de l'événement.

Les officiers allemands ignoraient l'équipée de leurs hommes. Alors en effet que chez nous, hommes et chefs partagent les mêmes privations et les mêmes dangers, les officiers allemands demeurent en troisième ligne et laissent l'administration des tranchées aux sous-officiers. C'étaient ceux-ci qui, de leur propre initiative, avaient organisé toute l'affaire. Mis au courant, les officiers avaient aussitôt bondi en première ligne et avaient rappelé leurs hommes aux convenances avec les arguments qui leur sont coutumiers!

Ce fut fini de rire. Nos sociables ennemis, des Bavarois comme un déserteur nous l'apprit, furent aussitôt remplacés par des Prussiens de Poméranie, et ceux-ci prirent à tâche de nous faire oublier la mansuétude de leurs prédécesseurs.

Le croiriez-vous? cet acharnement des Poméraniens nous apporta un soulagement sensible. Cela nous surprenait et nous choquait de trouver dans les Boches des êtres qui ne fussent pas complètement des sauvages, et nous leur en voulions de s'être, par la confiance qu'ils nous avaient montrée, rendus en quelque sorte dignes de cette confiance.

Les Boches disparus, nous pûmes terminer la fête en famille. On fredonna des Noëls patois. De main en main passèrent les bouteilles de champagne distribuées la veille.

Un soleil magnifique resplendissait dans un ciel pur de tout nuage. Sa chaleur, combattue par une bise glacée, n'arrivait pas à fondre le givre de la nuit; mais ses rayons habillaient de pourpre et d'or les talus des tranchées et cachaient sous les plis du manteau royal les squelettes lamentables de la forêt.

Or, trois collines bornaient notre horizon, et le soleil planait, enfermé, semblait-il, entre les trois cimes :

— Regardez, sergent, me dit un de mes « petits bleus »; on dirait un soleil « rien que pour nous »...

Et, tout en faisant les cent pas d'une tranchée à l'autre, je monologue :

« Ils sont d'un pareil mirage victimes ceux qui, rêvant d'une terre « rien que pour eux », ne craignent pas de jeter les uns contre les autres des hommes à qui Dieu vint apprendre qu'ils étaient frères.

» L'évangile de l'amour, ils l'ont enseveli sous des flots de sang; ils ont dressé sur son cadavre l'évangile de la haine. »

Eh bien! soit.

Comme cela fait du bien de pouvoir impunément se livrer à ses instincts de brute! de sentir pour une fois le ciel et l'enfer réconciliés dans son cœur! de haïr à pleine haine avec la permission de Dieu!...

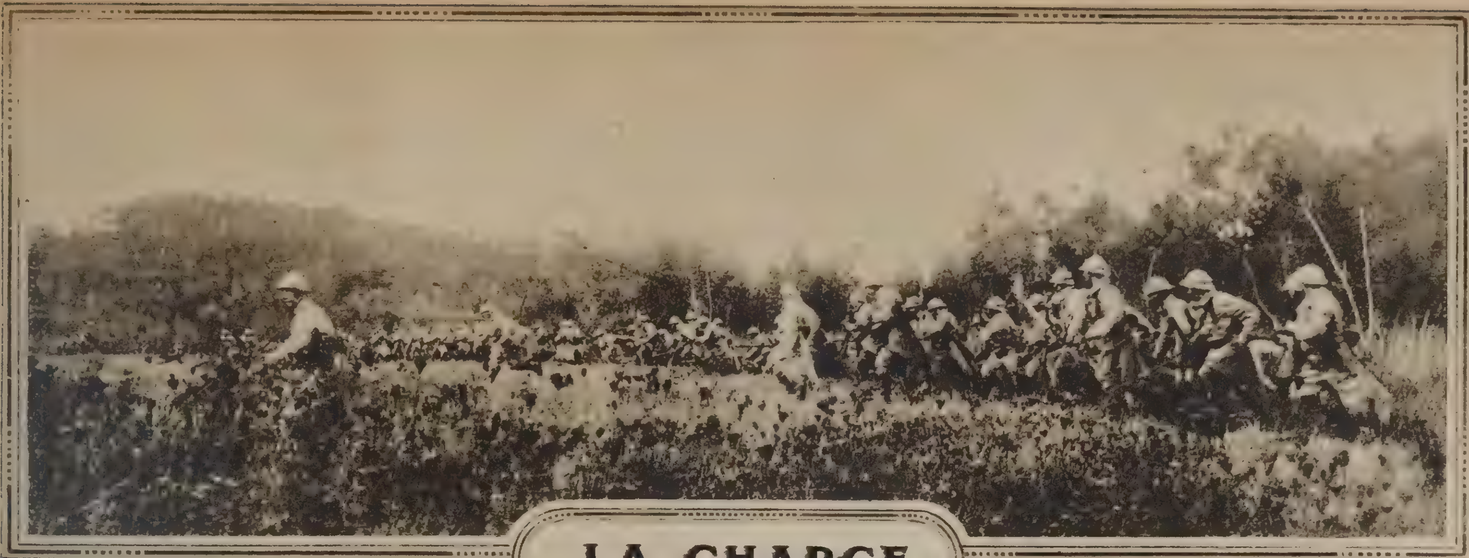
Pourtant, c'est Noël, aujourd'hui. Une douceur inconnue dilue le paysage et des anges chantent au-dessus de nos têtes : *Pax hominibus bonæ voluntatis.*

Jésus, petit Jésus, que viens-tu faire ici? tu vas te faire blesser par une balle ou mettre en pièces par un crapouillot. Allons, va-t'en, mon enfant; remonte là-haut, mon pauvre petit...

O haine, ô sainte haine! c'est toi que je placerai ce soir sur la paille de la crèche et que j'adorerai sur mes deux grands genoux.

(A suivre.) *Lieutenant JACQUES P...*

(Illustrations de P. THIRIAT.)



LA CHARGE

L'expérience de chaque jour fait ressortir l'atrocité et la sublimité d'une guerre qui nécessite, avec l'emploi d'un outillage barbarement meurtrier, l'affirmation d'une énergie surhumaine. Les illustrations jointes à cet article, gravées d'après des documents authentiques, évoquent le souvenir de quelques charges exécutées par les troupes alliées, à des heures mémorables. L'héroïsme de nos troupes pendant la bataille de Verdun leur prête un tragique intérêt.

Les conditions de l'offensive et de la défensive ont changé. Autrefois, dans les guerres d'avant 1914, quand on avait un petit succès, on fonçait et l'on obtenait une rapide décision. Mais le commandement n'a pas le droit, aujourd'hui, de lancer l'infanterie sur des redoutes que l'artillerie n'a pas préparées, broyées, bouleversées, mâchées.

C'est un fait d'expérience que l'offensive est plus coûteuse en hommes que la défense. On enseigne d'une manière classique que pour prendre un village protégé par un bataillon, il ne faut pas moins de quatre bataillons.

Comparez nos chefs aux chefs brutaux de l'Allemagne, qui lancèrent leurs hommes sur l'Yser sans préparation d'artillerie. Quarante mille cadavres couvrirent le terrain devant nos positions, sauvées d'un assaut furieux qui dura trois semaines.

J'y insiste, car nous devons, dans tous les ordres, comprendre et souligner la supériorité morale de la France. Rappelez-vous leurs formations massives sous nos artilleries anglaise et française, près de trois cents pièces, groupées sur un front de quelques kilomètres. Pour cette marche à la mort, le grand état-major allemand avait choisi des troupes intactes, ses jeunes recrues, car des régiments déjà décimés n'eussent pas voulu marcher dans des conditions si atroces.

La mémoire des hommes n'oubliera jamais ces adolescents blonds qui s'avançaient en hurlant et en se tenant par les bras, ivres de bonne volonté patriotique, d'inexpérience et d'éther. Imaginez-les dans la nuit et leurs centaines de figures effroyables, bouches ouvertes, soudain illuminées par nos réflecteurs qui guidaient notre mitraille. Ces attaques par masses profondes échouèrent comme la marche sur Paris qui est leur sœur. Toute une jeunesse en fleur fut anéantie. Mais en livrant à la destruction leurs individus, ces enfants affirmaient avec une force inouïe l'être germain. C'est dans de telles heures probablement qu'il faut voir le point culminant de l'esprit qui flotte au profond des forêts du Nord, le sommet d'un génie qui



1. Instantané d'une « vague » d'assaut en Champagne, région de Souain-Tahure. — 2. La mémorable charge des fusiliers marins devant Anvers.





toujours aspire au colossal et qui s'est déjà exprimé dans les œuvres de Hegel et de Wagner. Il se trouve au fond de ces faits variés, dans ces divers efforts extraordinaires, une même sorte d'enivrement, une pareille odeur de mort.



Et maintenant jetez en parallèle à ces carnages insensés l'élan de nos soldats libres, alertes, joyeux d'une joie surhumaine, qui surgissent à l'appel de leurs chefs qu'ils aiment et qui les devancent. En avant, tous fraternels, pour la liberté de l'esprit dans le monde! Hier, ils se croyaient profondément divisés ; quelques-uns semblaient préférer d'autres âmes à la leur et d'autres pays à leur France, et nous les maudissions pour cette folie de bénédictions dispersées, mais aujourd'hui comme ils s'accordent! Qu'importe les noms variés de leur commun idéal ! Ils savent qu'il y a quelque chose qui vaut mieux que la vie. Quelque chose les anime qui contredit leur égoïsme et qu'ils préfèrent à eux-mêmes. La strophe divine de la *Marseillaise* retentit : « Liberté, liberté chérie! » Et, couché au milieu d'eux, le héros français, le général Marchand, le soldat légendaire, arrose de son noble sang le sol de la victoire... Quelles images, quelles beautés accumulées par milliers, toutes dignes de Roland, de Bayard, du Grand Condé, de Pierre Corneille, de Turenne, de Hoche, de Marceau et de Jeanne d'Arc, la plus pure des gloires ! Quelles raisons nouvelles, éternelles, d'aimer par-dessus tout la France qui est humaine et qui se bat pour aider à la libre vie, à l'ardente expansion des forces variées dans l'univers !

A cette minute, nous assistons à l'un des moments solennels de notre patrie. Ayons confiance. Quelles que soient les épreuves qu'il ait à subir, l'admirable soldat français sera toujours à la hauteur de sa tâche.

Général X.

1. Les Écossais courant à l'assaut des tranchées allemandes. (Agrandissement d'une photographie instantanée.) — 2. L'École de l'assaut à la baïonnette. Exercice de soldats anglais simulant le combat dans les tranchées.

LES·ANNALES

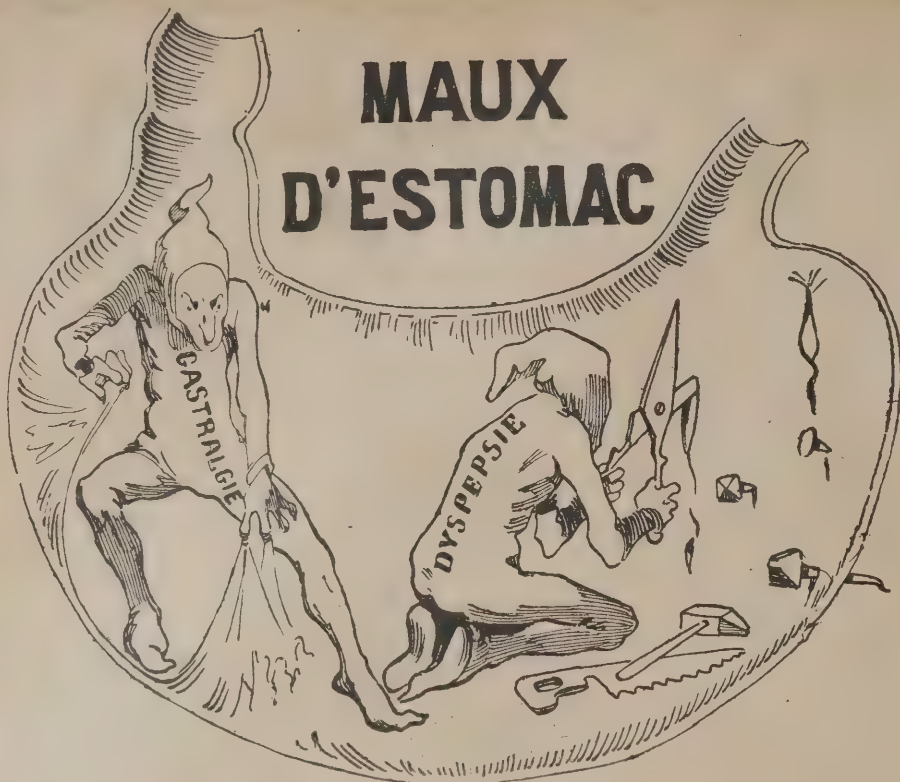


LE DERNIER SOMMEIL DU MONSTRE

19 Mars 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes



MAUX D'ESTOMAC

Si vous avez de la gastralgie ou de la dyspepsie ; si vous éprouvez les premiers symptômes de ces terribles maladies : dilatation, crampes, tiraillements, pesanteurs, douleurs de l'épigastre, etc., n'hésitez pas à vous mettre immédiatement au régime du délicieux PHOSCAO, qui vous nourrira sans fatiguer l'estomac et permettra à cet organe surmené de reprendre peu à peu son fonctionnement normal. Le PHOSCAO est le plus exquis des déjeuners et le plus puissant des reconstituants. C'est l'aliment idéal :: :: :: des malades, des convalescents et des vieillards. :: :: ::

ENVOI GRATUIT D'UNE BOITE ÉCHANTILLON

Écrire : **PHOSCAO** 9, rue Frédéric-Bastiat, PARIS



DRAGÉES SOMEDO

En 3 minutes on obtient les Meilleures **BOISSONS CHAUDES**
ANIS, CAMOMILLE, VERVEINE, ORANGER, TILLEUL, MENTHE, etc.

COMMODITÉ — RAPIDITÉ — PROPRETÉ
Indispensables aux Soldats et à TOUS.
Boite échantillon 12 infusions 1 fr.
Boîte de 25 1 fr. 75. — Flacons de 40 3 francs.
EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS.



MESDAMES ne soyez plus INQUIÈTES pour vos *Malaises particuliers*, ils sont guéris rapidement par les **ADRAGINES.** *Notice gratuite.* Laboratoire Pharmaceutique, 46, Rue Moscou, PARIS.



PLUS DE LAVAGES DE TÊTE, PLUS DE PELLICULES par l'emploi de la merveilleuse **POUDRE OPSINA** qui nettoie la tête sans la mouiller, gonfle la chevelure, en double le volume, frise et ondule. La boîte, 4 fr. 25 ; 1/2 boîte, 2 fr. 65 ; boîte échantillon, 1 fr. 15 ; f[co] mandat. OPSINA, 20, rue des Écoles, Paris.
En vente : Parfumeries et Magasins de Nouveautés.

POMMADE MOULIN Dartres, Eczéma, Chute de Cheveux, Pellicules, Hémorroïdes. 2 fr. 50.

POILS ou **DUVETS** disgracieux du visage et du corps, disparition complète. Indication de s'en débarrasser c[tre] 15 c. ACHILLE, chimiste. 75, *r. Montmartre. Paris*

PHENOL BOBŒUF détruit tout microbe ; en injection, guérit *Métrites, Pertes Bl.* etc. Flac. 1 f. 50.



Si vous êtes sujets aux
RHUMES ET BRONCHITES
Si vous redoutez une infection pulmonaire
Mettez votre organisme
en état de défense
PAR LA

SOLUTION PAUTAUBERGE

ANTISEPTIQUE puissant et **RECONSTITUANT** incomparable.

N'attendez pas d'être plus gravement atteint :

Mieux vaut prévenir que guérir.

PRIX DU FLACON : 3 fr. 50. — DEMANDEZ LA BROCHURE.
L. PAUTAUBERGE, 10, Rue de Constantinople, Paris et toutes Pharmacies.



FAUTEUILS, VOITURES et LITS p[r] *MALADES*
BRULAND
Fabricant, breveté s. g. d. g.
14, Rue Monsieur-le-Prince, PARIS
ENVOI FRANCO DU CATALOGUE.

BELLE JARDINIÈRE
PARIS, 2, Rue du Pont-Neuf et 1, Place de Clichy.

Trousseaux
ET
UNIFORMES MILITAIRES

SUCCURSALES : LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, NANCY, ANGERS.

LES · ANNALES

POLITIQUES · ET · LITTÉRAIRES

REVUE · UNIVERSELLE · ILLUSTRÉE · HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51 · RUE · SAINT · GEORGES · PARIS

· Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

EDITION · DE · LUXE UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION · POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr 50
51 · RUE · SAINT · GEORGES · PARIS

N° 1708. — 19 MARS 1916





1. Le départ pour la tranchée. — 2. Après le combat. On a fait des prisonniers.

SCÈNES DE GUERRE

1. Transport de torpilles aériennes. — 2. Sous le linceul. (Photos prises dans le bois de C... (N.-E. de Verdun.)

LES LIEUX OU L'ON S'EST BATTU

Notes de la Semaine

Acteurs et Témoins

Nous connaissons maintenant jusqu'aux plus petits détails de la bataille de Verdun. Ils ont été recueillis de la bouche même des combattants blessés, ramenés à l'arrière et miraculeusement sauvés de la mort. En groupant, en coordonnant ces récits, on arrive à se former une impression d'ensemble de ces journées terribles, de cet enfer.

D'abord, voici le décor, peint à larges traits par M. Paul Erio, qui, du sommet d'un coteau voisin, put observer les péripéties de la lutte :

« Imaginez un panorama immense, parsemé de bouquets de bois assez rapprochés les uns des autres et piquetés de quelques mamelons orgueilleux. Ce paysage est coupé par une ligne que l'on voit mal et qui est surtout révélée par la présence d'un étroit nuage noirâtre qui le domine et qui est formé des fumées accumulées par les explosions des projectiles. C'est là que se trouvent nos tranchées avancées que défendent, avec une ardeur héroïque, nos admirables troupes. En ce moment, l'ennemi s'acharne sur ces étroits boyaux et, à la lorgnette, on distingue parfaitement la chute des obus. Il semble que la terre, secouée par de mystérieux éléments en furie, va s'entr'ouvrir. Verdun contemple en résignée, ce spectacle. Sa cathédrale, qui a reçu les éclaboussures des engins boches, dresse toujours sa silhouette hautaine. Sa citadelle massive est debout, et, sur l'une de ses églises, notre drapeau tricolore frémit et bat l'air, comme s'il voulait défier l'adversaire. »

Rapprochons-nous... Suivons les boyaux, rejoignons les soldats. L'un d'eux analyse en ces termes ses sensations :

« On était face à face, Français et Allemands, et on ne se voyait pas, tellement il y avait en l'air de fumée, de balles, de vapeurs, de ferraille, de débris.

Les Allemands venaient sur nous par masses épaisses, en une formidable ruée. Ils couraient comme des démons, tombaient, et leurs corps étaient submergés, piétinés, déchiquetés par les rangs qui suivaient. Leurs yeux brillaient de folie; ce n'étaient que bouches ouvertes et visages contractés. Par moments, ils s'arrêtaient, haletants, semblaient faillir. Alors des cris montaient : « Vorwærts! Vorwærts! » Et leurs officiers, à coups de sabre, avec des jurons, les forçaient d'avancer. Et de nouveau ils se précipitaient farouchement, comme s'ils avaient hâte d'en finir au plus vite, de sortir de l'affreuse fournaise par la porte de la mort... Nous autres, nous faisions : « Han! », sous le choc; on pliait; mais on s'arcboutait sur les jarrets et en avant! A côté de nous, les camarades s'affaissaient. Vite, ils étaient emportés et les vides bouchés. Mais des Allemands il en tombait davantage. Pensez que, par endroits, nous avons dû reculer nos mitrailleuses de vingt ou trente mètres, à cause des tassements de cadavres ennemis qui nous gênaient pour tirer. Ailleurs, c'étaient les Allemands eux-mêmes qui roulaient devant eux leurs propres morts, pour en dresser de sanglantes barricades de protection. »

Nous aussi, nous prenions l'offensive, nous bondissions en avant, nous nous précipitions à l'assaut. Un officier raconte ce qui s'est passé devant Douaumont :

» Tout à coup, un coup de sifflet que nous connaissons bien.

» C'est à notre tour.

» Les sacs sont abandonnés; un regret pour eux, les bons compagnons. Ne contiennent-ils pas les lettres de la maman, de l'épouse, de la fiancée, des enfants? Regret d'ailleurs furtif.

» — Baïonnette au canon, pour la charge!

» Rosalie est sortie de son fourreau. Nous attendons.

» Quelques minutes, longues. Enfin, on nous indique le point de direction — « pour déloger les Boches »!

» Le clairon sonne, et dans son entrain endiablé nous appelle. Je ne sais plus, je ne sais plus rien, si ce n'est que, devant mes yeux, un spectacle confus de sang, de feu, défile, alors que je crois entendre des bruits épouvantables de râles, de hurlements auxquels se mêlent des chants en leur langue rude et notre *Marseillaise*.

» Comment suis-je tombé là? Je ne sais pas. J'ai tapé, tapé, puis je me suis effondré, je suis reparti, j'ai recommencé, je suis retombé.

» Je me souviens pourtant...

» Nos canons, autour du fort, tiraient dans leurs masses profondes à boîtes à mitraille; pas d'obus, pas de shrapnels, le projectile à faible portée.

» Les mitrailleurs placés on ne sait où les canardaient.

» Leurs obus ne tombaient plus. Craignant d'atteindre les leurs, ils visaient ailleurs, en arrière, sur les côtés. Le bruit, pourtant, demeurait le même.

» Les chasseurs arrivaient et donnaient avec rage. Nos troupes se renouvelaient en vagues successives et toujours, toujours, montait *La Marseillaise*.

» Près de moi, un officier blessé vint s'asseoir et, d'un ton rauque, je l'entendis répéter :

» — Mes enfants, mes pauvres petits soldats!

» Puis, il se releva et, comme un fou, se rejeta dans la fournaise. Derrière lui, je courus. Quelque temps encore, j'ai combattu. Chassés, pour la plupart, les Boches reculaient... »

...L'effroyable mêlée revêt des aspects divers. On se bat en rase campagne, à l'abri des arbres, à l'angle des murs, au creux des fossés, le jour et la nuit, sur terre et sous terre. Ceci, c'est l'intérieur d'une tranchée, au plus fort de l'action :

« Enfouis au fond de notre terrier, nous nous taisons. Notre angoisse est d'être condamnés à l'immobilité et au silence pendant que le canon tonne, que la nature entière, autour de nous, semble déchaînée. Aussi, tout à coup, spontanément, parce que nous n'en pouvons plus de cette émotion forcée, nous hurlons en chœur une chanson quelconque. Notre voix se perd dans le vacarme infernal. Nous n'entendons même pas notre voix. Le soir est venu... Sans souci du danger, avec d'autres camarades, j'ai sorti la tête hors du boyau. Quelle vision! Nos réflecteurs éclairent en tranches les masses remuantes de l'ennemi, les fusées que laissent tomber nos aéroplanes les ensevelissent de lumière. Par illusion d'optique, ils nous semblent très proches. On distingue fort bien les corps qui s'affaissent et les corps qui volent en lambeaux. Soudain, je me sens enlevé et jeté avec une violence

inouïe dans la neige. Je suis à demi enterré. Un obus vient de bouleverser notre tranchée. »

La tâche la plus pénible, la plus sinistre, est celle du sapeur. Sa mission consiste à ramper dans les ténèbres pour allumer un fourneau de mine sous les pas des assaillants. Il chemine à tâtons. Il lui semble qu'une pierre tombale s'est abattue sur lui et qu'il ne reverra plus la lumière. Le poste de commandement où il s'installe ressemble en effet à un cercueil. Une imperceptible fente qui permet d'inspecter l'horizon est l'unique contact de l'isolé avec le monde extérieur. A portée de sa main, le bouton d'allumage électrique d'une mine gorgée de poudre et enfouie cent mètres plus loin. Une légère pression du doigt, et tout saute. Il guette. Il voit l'ennemi s'engager dans le terrain dangereux. Il frôle le bouton :

« C'est comme un jet d'eau colossal qui s'élève très haut au milieu de la mer humaine. Dans le tourbillon majestueux de fumée, de ferraille et de feu, réellement est-ce des têtes vivantes que je vois? est-ce une hallucination tout simplement?... Non, je vous assure... j'ai vu... j'ai vu un visage avec un rictus emporté dans la gerbe de feu, j'ai vu aussi des hommes entiers comme crachés vers le ciel par un cratère diabolique. »

Quelquefois, un éboulement coupe la retraite au mineur. Enseveli vivant, le malheureux est voué à la plus atroce agonie. Trois de ces héros ont failli périr ainsi. Un effort surhumain les a délivrés. Bloqués de tous côtés, ils s'orientent vers l'entonnoir qui vient d'être creusé par l'explosion. Oppressés, ruisselants de sueur, à bout de forces, ils labourent le sol... « Mais d'où vient cette bizarre humidité qui nous pénètre? raconte l'un des martyrs. Une rigole d'un liquide moite coule dans la galerie... Est-ce de l'eau? Horreur! c'est du sang! » Ils redoublent d'énergie fébrile. Ils percent enfin et reçoivent sur la tête des cadavres allemands amoncelés au fond de l'entonnoir! Visions d'épouvante, que n'eût pas osé concevoir l'imagination d'Edgar Poë... Elles n'effraient pas ceux de chez nous. Rien n'ébranle leur courage... Quand ils vont au feu, ils chantent!...

Mais que de douleurs, que de supplices infligés par la volonté d'un homme à des millions d'hommes!... Guillaume, Guillaume, quel sera ton châtiment!...

LE BONHOMME CHRYSALE.

On nous demande des renseignements précis sur l'édition de luxe des *Annales*... Cette édition, fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur vélin surglacé, accompagnée d'une couverture en papier fort, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 16 francs pour un an, 8 fr. 50 pour six mois (Étranger: 22 francs et 11 fr 50).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 35 centimes qu'il y a de mois à courir.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Lettres à un Jeune Français

IL Y A DU DEVOIR PARTOUT

16 mars 1916.

Si j'en crois les témoignages qui m'arrivent directement, notre correspondance, mon ami, ne laisse pas indifférent le vaste auditoire des *Annales*. De nombreux lecteurs m'écrivent. Il ne me déplairait pas qu'ils ne fussent pas toujours de mon avis. La contradiction, si elle est désintéressée, loyale et courtoise, rapproche les points de vue, provoque les réflexions et suscite les idées. Je suis sûr de ma sincérité, mais ne vous ai-je pas déjà dit que l'infaillibilité n'est pas mon fait?

Il est deux points, pourtant, où je ne céderais pas. Quand je prêche la tolérance, ou que je me refuse à envisager une paix qui ne serait pas la paix de la victoire, l'ironie et les menaces sont sans prise sur moi. Je reste ferme dans un devoir patriotique dont rien ne me fera dévier.

Au surplus, n'ai-je pas la certitude d'exprimer l'intérêt général et le sentiment public? A part deux ou trois lettres anonymes que je peux mépriser, mes correspondants se trouvent d'accord avec moi sur le fond des choses. Il s'en rencontre même pour ajouter, non sans malice, des raisons aux miennes. Ainsi, à propos de la tolérance et des anecdotes véridiques par lesquelles j'ai essayé d'en illustrer la bienfaisante nécessité, un lecteur me ramène au passé. Il m'invite à ouvrir l'admirable *Port-Royal* de Sainte-Beuve. Je défère à son désir, je vais à la page citée et j'apprends qu'en 1676, à Amiens, un jésuite, au grand scandale d'un janséniste indigné, assista, sans le solliciter d'abjurer, les derniers moments d'un soldat hérétique. Mon correspondant me dit : « N'est-ce pas un bel exemple de tolérance? » Evidemment. Mais, si je vais au fond de ma pensée, j'aime mieux, dans ces questions qui touchent à la conscience, employer le mot de *liberté* que celui de *tolérance*. Ce n'est pas une simple querelle de mots, née d'un pédantisme grammatical. Il y a là une idée, et j'y tiens. La tolérance est une concession: elle implique quelque chose de précaire et de révocable. La liberté est un droit : elle est, par son essence même, imprescriptible et inaliénable. On peut refuser, limiter ou retirer une concession. On doit respecter, favoriser et développer un droit. Quand cette notion, en apparence si simple, sera répandue partout et acceptée de tous, il y aura place pour moins de malentendus et pour moins d'abus. Je voudrais qu'elle soit inscrite au fronton du temple que la Victoire nous permettra d'édifier à la France nouvelle...

... Donc, mon jeune ami, votre impatience augmente à mesure que la faculté légale de votre engagement approche? Je ferais injure à vos sentiments si je m'en étonnais. Je ne veux même pas vous en féliciter. Je vous trouve seulement trop sévère pour vous-même. Vous faites, pour l'instant, tout ce que vous pouvez faire. Vous avez été touché par la si belle campagne de Brieux en faveur des soldats aveugles. Avec un empressement enthousiaste et continu, vous avez retranscrit pour ces malheureux, selon la méthode Braille, des centaines de pages, que vous avez choisies parmi les meilleures où leur esprit peut s'égayer et leur cœur se raffermir. C'est votre devoir de guerre. Votre âge, jusqu'ici, ne vous a pas permis de faire plus et mieux. Pourquoi donc me parlez-vous de vous sur ce ton de mécontentement irrité? C'est tout juste si le mot d'*embusqué* ne s'échappe pas de votre plume! Je le sens sur vos lèvres. Là, mon jeune ami, je vous mets en garde. Je proteste contre l'abus que l'on fait de ce mot et de la flétrissure qu'il renferme.

J'ai l'horreur de ceux qui se dérobent à leur devoir. J'ai surtout le mépris de ceux qui les y aident. Ces lâchetés et ces défaillances me soulèvent le cœur. Mais la justice et la prudence interdisent de voir des embusqués partout. Avant de se prononcer et de juger et de condamner, il faut se renseigner, être bien sûr, ne pas frapper à tort et à côté. La *Ligue Nationale contre les Embusqués* s'est, dès le premier jour, garantie contre cet écueil. Elle veut éviter des « manifestations désordonnées » et elle déclare poursuivre, dans un besoin d'égalité et de justice, « une mission de paix sociale » en dehors de toute préoccupation politique ou confessionnelle. Elle a à sa tête des personnages dont l'ambition, qui n'a rien de démagogique, consiste à avertir et à seconder les pouvoirs publics. Elle prend toutes les précautions d'investigation et d'impartialité pour ne pas risquer d'assouvir des haines personnelles, des rancunes politiques ou des vengeances sociales. Elle a rendu des services dont l'administration de la Guerre l'a remerciée. Elle est un organisme utile, qui fait avec une attention judicieuse le départ entre des situations différentes, qu'il ne faut ni comparer ni défendre.

Les ouvriers des arsenaux et des usines ne sont-ils pas les serviteurs nécessaires de la Défense nationale? Sans eux, elle serait impossible : nous n'aurions qu'à rendre les armes. La guerre actuelle a des exigences presque insatiables. Je crois que le facteur humain finira par y jouer le rôle décisif, au point que la valeur du fantassin français reste l'une des plus fortes raisons de mon inaltérable confiance. Mais l'importance du matériel, en quantité et en qualité, dépasse tout ce que l'on pouvait prévoir. Les Allemands eux-mêmes s'y sont trompés. Il est vrai qu'ils n'ont pas perdu de temps pour rectifier les erreurs qui s'étaient glissées dans leurs projets. Les nôtres furent, à la fois, plus grandes et plus prolongées. Nous revenons de loin. Il y a eu beaucoup à rattraper et beaucoup à refaire. Les milliers d'hommes rappelés du front s'emploient à cette écrasante besogne. Ils sont les soldats de l'arrière, indispensables aux soldats du feu. Ils font des canons, des obus, des fusils, des mitrailleuses, des grenades, des avions, des gaz asphyxiants, des sous-marins. Ne croyez pas qu'ils se réjouissent tous de leur sort plus favorisé. Je connais des scènes et des incidents significatifs. Combien, parmi eux, ont demandé à repartir, auxquels il a fallu démontrer qu'ils ne pou-

vaient pas être les juges de leur emploi et de leur devoir, et qu'il a fallu retenir par la discipline!

Au Maroc, tous les officiers voulaient *rejoindre*. Le général Lyautey, dont le sens pratique n'exclut pas la fantaisie, et qui ne s'interdit pas d'être un artiste parce qu'il est un grand administrateur, a eu une façon originale de les retenir. « Tenez, leur a-t-il dit, en les entraînant vers son piano, regardez cet instrument. Voici le clavier avec ses touches blanches et noires. Ça brille, ça fait du bruit, et, j'en conviens, c'est là-dessus que l'on tape! Mais voyez derrière et dedans, ces marteaux feutrés, ces fils de laiton, cet enchevêtrement, ce mécanisme compliqué. Il faut que tout cela marche pour que le clavier résonne, il faut des ouvriers pour construire, pour surveiller, pour entretenir, pour réparer. Sans eux, plus de mouvements, plus de sons, plus de notes, plus de musique. A la guerre, c'est la même chose. L'arrière alimente, entretient, répare le front. Un capitaine d'habillement et un chef de gare régulatrice ont leur utilité, égale à celle des soldats qui se battent. Ici, nous défendons la France, comme nos camarades de France, autrement, mais pas moins. Avez-vous compris?... »

Ce jeune colon a, lui aussi, besoin de comprendre. Il occupe, dans un district difficile, un millier d'ouvriers indigènes. Il est laborieux, il est bon et juste, on l'adore. Mais ses trente ans lui pèsent, il veut endosser son uniforme et partir. Le résident général le fait venir. « Alors, quoi! Vous voulez rentrer en France pour vous battre? Vous allez emmener votre personnel supérieur et fermer votre exploitation! Vous me laissez mille indigènes sur les bras. A vous seul, vous les occupiez; ils travaillaient, vous les teniez. Si vous partez, il me faudra envoyer deux compagnies pour vous remplacer. Et vous croyez que je vais vous lâcher? Jamais de la vie! Là-bas, vous ne seriez qu'un fusil de plus. Ici, vous êtes une force de défense collective. Votre devoir est de rester. Je ne vous laisse pas partir. Et même, je vous condamne à l'humiliation de gagner de l'argent!... »

Vous le voyez, mon ami, il y a du devoir partout et pour tous. Le ministre a approuvé le général Lyautey. Attendez donc avec plus de tranquillité l'âge qui fera de vous un soldat volontaire. Il n'est pas déjà si loin! Continuez à prendre part aux exercices de préparation militaire, dont vous recueillerez au régiment d'inappréciables avantages. Travaillez pour les soldats aveugles, les plus chers parmi nos héros. *Travail, patience* et *confiance*, ces trois mots, à l'heure où nous sommes, doivent être la devise de tout bon Français. On ne saurait se lasser de la répéter et surtout de la pratiquer.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.



Les Lettres de la Cousine

Les Saints de la France

Ma chère cousine,

Je lisais l'autre jour avec admiration ce beau livre de Maurice Barrès, écrit au jour le jour pendant la bataille des Flandres, livre plein de foi, de vérité et de vie, où chaque ligne donne à penser... Le titre seul : *Les Saints de France*, dit le sentiment qui l'anime, il est un monument de notre histoire et il se dresse lentement pour raconter plus tard à nos enfants ce que fut cette guerre horrible et sublime et rappeler le douloureux calvaire monté par nos soldats pour la gloire de la patrie... Dans ce bouquin, ou plutôt dans ce bréviaire si bon à relire, on rencontre au tournant de chaque page une réflexion profonde, une image saisissante ou l'expression d'un sentiment qui nous touche jusqu'à l'âme... Et c'est merveille de voir Maurice Barrès fixer en raccourcis étonnants, à l'aide de quelques mots brefs et définitifs, soit la puissance héréditaire qui est en nous, soit encore cet amour instinctif et sacré du sol qui sommeille au cœur de tout Français...

Si jamais titre parut juste, surtout depuis la sublime bataille de Verdun, c'est celui-ci : *Les Saints de France!* Oui, nos soldats sont des saints, et même des martyrs et je ne crois pas qu'il puisse exister un être qui ne soit pris d'un respect religieux en pensant à eux... La besogne qu'ils ont faite est effroyable et miraculeuse. Jamais Dante lui-même n'imagina pires supplices que ceux qu'ils endurèrent là-bas : sous la terre, dans des boyaux diaboliques, ou bien sous le ciel, dans un brasier de feu..., tous ces enfants accomplirent une tâche titanesque... et pas un ne fléchit... La France, anxieuse, interrogeait, et nos soldats, fièrement, répondirent : « Ne craignez rien, nous sommes là!... »

Ah! qu'ils soient bénis, ces héros obscurs qui n'ont ensemble qu'une âme et l'offrent toute chaude à leur pays!... qu'on sache bien ce qu'ils ont souffert, ce qu'ils souffrent, les milliers d'anonymes qui ont fait au pays le sacrifice de leur vie, et qu'un ennemi infâme tenta de massacrer à coups de torpilles, à coups de grenades et de mines..., et qu'on salue très bas ces chevaliers de France...

Si on savait..., si on pouvait imaginer les scènes d'horreur qui se passent aux frontières, les tortures subies par nos fils, les affreuses agonies des blessés, les affres des morts lentes, on sentirait cette chose hideuse gronder en soi et que je croyais ne jamais connaître..., la Haine... Il faut haïr la race maudite qui jeta ces fléaux sur le monde épouvanté, il faut haïr ces barbares, ces monstres qui ont inventé des besognes de bourreaux, des supplices de l'enfer et des ruses de sauvages. Mais, surtout, il faut adorer « nos saints de France », ceux que la destinée a désignés pour servir la cause la plus émouvante qui ait jamais bouleversé les siècles et qui s'occupent tout simplement à sauver la liberté du monde et l'honneur de la Patrie. Ce sont nos fils, nos maris, nos frères, nos amis chers, tous ceux auxquels nous voudrions épargner la plus légère peine, qui, goutte à goutte, versent leur sang, déchirent leur cœur, et gravissent le Golgotha pour assurer la gloire de notre belle France. Et cela est beau comme la mort du Christ, comme le supplice de Jeanne d'Arc, comme les divins sacrifices offerts pour un Idéal.

O morts, révélez-nous la force du trépas!

demande le poète. Cette force, nous trouvons dans le geste radieux de ces enfants et qui laissera un souvenir impérissable. On peut dire que nos soldats sont des saints, morts sur la croix de la Patrie.

Et l'on verra surgir de ces tombes mouvantes
La pensée et la force à tout jamais vivantes...

Ah! comme il faudra qu'elle soit belle et pure, après la tourmente, la Pensée Française gardée au prix de tant de martyrs, et comme il sera nécessaire de la rendre digne des héros qui ont donné pour elle leur jeunesse, leurs fièvres et le meilleur de leurs rêves!... C'est en lettres ineffaçables, au fond de nos cœurs, qu'il faudra graver le souvenir de ces journées de morne attente et de carnages sanglants qui ont révélé l'âme ardente, l'âme épique de nos preux... Pour citer tous les traits de courage qui, chaque jour, se commettent à l'ombre des canons, des volumes et des volumes ne suffiraient pas...

C'est un soldat du génie qui s'en va mettre le feu à une mine. Il rampe sous la terre, il traverse un dédale interminable de boyaux obscurs... Enfin, il allume l'engin terrible et la mine fait son œuvre, mais elle ensevelit aussi le pauvre petit héros, dont personne ne redira le nom, et qui gît pantelant dans une fosse à jamais fermée... C'est un petit fantassin qui s'approche si près des tranchées ennemies que, sans le savoir, il est chez eux, par le trou qu'il vient de creuser... Il colle son œil, aperçoit d'horribles boches, arme son revolver, et pan... pan... pan... abat au hasard les animaux nuisibles qui hurlent de douleur..., mais au moment de rentrer sa main, mon héros sent des ruisseaux tièdes couler le long de ses doigts et ramène une loque fracassée..., il se traîne sur les genoux, tout le long des boyaux qu'il rougit de flots de sang, parvient à grand'peine à son abri... Tranquillement, il demande à un camarade de lui faire un pansement, et dit : « Ce que j'ai rigolé là-bas... Ils devaient en faire une gueule!... Dommage que je ne les aie point vus! » Et, riant d'un rire homérique, il tend son moignon.

Et les héroïsmes ne se comptent pas. Tous les soldats font leur devoir.

Là-bas, sur la ligne ennemie, un des nôtres, un gosse de vingt ans, agonise..., il appelle..., il gémit : « J'ai soif, implore-t-il, j'ai soif!... ». Les Allemands font rage, les 75 répondent avec fureur, l'agonisant, entre ces deux feux, demeure inerte, terrifié, supplicié... Les obus n'ont pas même cette charité de l'achever... Et il gémit : « A boire... j'ai soif... par pitié!... j'ai soif!... » La nuit, le combat cesse de violence, et, dans le silence nocturne, on entend encore la plainte déchirante... « J'ai soif!... » Un soldat se glisse... « Ça me crève le cœur, d'entendre mourir ce petit... » Et il se faufile, au prix de mille morts, dans un dédale de fils de fer barbelés. Il n'y a pas dix mètres, et c'est un voyage héroïque... Une fusée éclairante

dénonce sa manœuvre aux ennemis, des balles sifflent... Et là, presque à la portée de la main, l'enfant agonise. « J'ai soif!... » supplie le blessé d'une voix presque éteinte. Le sauveur arrive, toujours sous une pluie de marmites. Il prend sa gourde, la colle à la bouche du martyr. L'enfant, un pauvre petit gosse, se redresse... Ah! fait-il, un éclair de joie dans les yeux... Ah! et il retombe mort...

« Ça ne fait rien, je ne regrette rien, observe le soldat, au moins, il n'a pas crevé comme un chien... »

Combien furent-ils, devant Verdun, à souffrir, à mourir, sous cette canonnade folle, dans cette neige glaciale..., sous ces jets de pétrole, dans ces fumées asphyxiantes, dans ce chaos de douleurs, dans cet abîme de cris, dans cet antre d'épouvante... Combien?... Il importe peu... Ce sont des saints... les saints de France, comme dit M. Maurice Barrès qui les connaît et les aime. Ils firent le sacrifice de leur vie, ils accomplirent des prodiges si beaux que jamais l'antiquité n'en vit de pareils. Ils écrivent une page immortelle de notre histoire, ils sauvent la France..., ils nous mettent l'orgueil au cœur et des larmes brûlantes dans les yeux... Ils nous donnent la sublime leçon d'amour au pays, de sacrifice à un idéal... Ah! les chers petits, les pauvres martyrs..., les beaux soldats de la France!... comme on vous vénère!... Vous êtes les saints... qui accomplissez le grand devoir rédempteur... Notre gratitude tendre et infinie, après la victoire, vous élèvera une France digne de vos grandes souffrances. Nous en prenons l'engagement solennel, nous, femmes, sœurs, mères de ces fiers martyrs.

YVONNE SARCEY.

LES CONFÉRENCES
de l'Université des Annales

Ce que sera la Poésie après la Guerre, par M. Saint-Georges de Bouhélier.

« Un poète est un homme comme un autre, et peut-être plus malheureux », tel fut le prélude de la conférence de M. Saint-Georges de Bouhélier. Dans une causerie délicate, émouvante de psychologie et de sincérité, il essaya de démontrer ce que serait la poésie après la guerre. Et voilà à peu près et à bâtons rompus ce que nous avons retenu :

Conduit par son cœur, le poète va seul dans la vie. Son sacerdoce consiste à nous introduire dans le cercle des esprits; le poète est un être bizarre, mais doué d'une puissance créatrice infinie; il doit vivre humblement, et ne point se croire au-dessus des mortels. Cette guerre qui nous obligea à nous regarder nous-mêmes jusqu'au fond de l'âme, fit éclore tous les sentiments d'héroïsme et de grandeur morale, les hommes devinrent des héros et les femmes des saintes à la bonté stoïque... Au milieu du conflit universel, la poésie ne doit pas rester la chanson d'un oiseau de féerie; la poésie est en nous, elle est partout où nous voulons bien la chercher... Notre âme est plus belle que nous ne le croyons, et la poésie c'est la vérité, rien que la vérité... Mais aurons-nous un poète de la Guerre, de cette guerre sans pareille? Oui, sans aucun doute, mais il ne sera pas comme nous, il verra les choses de très loin, il les verra comme un juge. Il n'appartiendra à aucun parti; il sera l'avocat du pauvre, et de ceux qui souffrent. Les poètes lui auront préparé la voie, les Verhaeren, les d'Annunzio, les autres, ceux qui ont lutté, combattu pour les nobles traditions et pour la liberté...

Mme Bartet, M. de Max interprétèrent à miracle, avec leur talent si humain et si haut, quelques poèmes de M. Saint-Georges de Bouhélier, entr'autres, le « Tambour », « Après le Départ », « Les Trois Rois », et Mlle Colonna Romano se fit vivement applaudir dans un hymne à la France.

Nos lecteurs auront la joie de lire ces petits chefs-d'œuvre à loisir ainsi que la belle conférence du poète dans leur *Journal de l'Université.*

Leur Organisation, par M. Frédéric Masson.

M. Frédéric Masson parla aux Universitaires de *Leur Organisation.* Vous entendez bien, par là, qu'il s'agit de l'organisation allemande. Ce titre, si bref, si concis, explique le but de cette conférence d'un patriotisme pur et profond...

L'éminent historien fait l'exposé des préparatifs de ce peuple sans honneur, appliqué à former une armée dont le nombre et la force croissent de jour en jour; les engins qui tuent les petits enfants et les femmes s'accumulent, formidables. L'espionnage devient un art que les fils des Germains apprennent au berceau. Tout est prêt, les consciences, les esprits, les cœurs! La race germanique fait un retour vers le paganisme, et les crimes qui lui eussent paru jadis une horreur, sont maintenant naturels et logiques. La Force prime le Droit, telle est désormais la formule de l'Evangile germanique. Toute l'histoire de cette guerre réside dans ces trois mots. Ce ne fut pas le manque de pain qui les engagea à entreprendre cette boucherie, mais une formidable banqueroute..., et un besoin impérieux d'inonder l'univers de leur camelote.

Les Français, fils de Charlemagne, dans cette grande épreuve restent idéalistes, chevaleresques, humains. Notre mentalité n'admet pas que l'on puisse jeter le feu aux quatre coins du monde pour écouler de la ferblanterie ou de la porcelaine plus ou moins saxonne... Nous restons fidèles aux sentiments de fierté et de pudeur morale légués par nos aïeux. Dans les plis de notre drapeau aux trois couleurs sont gravées les devises de justice, beauté, civilisation, liberté. Nous gardons une foi invincible dans le sacrifice. Dans les villages bretons, sous le ciel bleu de la Provence, pas de Gretchen qui attende un bijou arraché à une autre femme, fût-elle une ennemie... *Ils* vont droit au but, à *leur* but, renversant tout sur leur passage : nous irons droit au nôtre, qui est celui de la lumière, de la beauté et de la civilisation de toute l'Humanité.

Très applaudie, cette belle conférence paraîtra dans *Le Journal de l'Université.*

Lord Byron, par M. Jean Richepin.

M. Jean Richepin, en parlant de Byron, cette originale figure de la littérature anglaise, enchanta son fidèle public.

« Lord Byron, dit-il, ne peut être placé parmi les plus grands poètes de la Grande-Bretagne, mais il fut un de ceux qui marquèrent son époque d'une empreinte ineffaçable. Quoique sa vie fut très courte, puisqu'il mourut à trente-six ans, *il sut* en fixer l'esprit et les aventures étranges et multiples. Il faudrait plusieurs volumes pour relater ses aventures; d'ailleurs, il se charge de nous initier lui-même aux mystères de son âme tempétueuse et tourmentée : dans *Le Pèlerinage de Childe-Harold* où, à travers des descriptions ravissantes, on devine ce cœur agité, violent, un peu fou... Très anglais, quoique très en dehors de la formule littéraire anglaise, il voyagea beaucoup. N'eut-il pas un jour la belle idée de traverser l'Hellespont à la nage, simplement pour mettre fin aux discussions des érudits sur la réalité des rendez-vous de Léandre et d'Héro. »

Lord Byron fut son propre héros; il créa le type byronien, fatal, orgueilleux, volcanique, beau, riche, jeune, mystérieux... Il reste un personnage de légende.

Au moment de l'insurrection hellénique, il se rendit en Orient, tout heureux d'aller « faire de la poésie en action », mais il fut terrassé par la maladie et s'éteignit à Missolonghi, en 1824.

« Certes, ajoute Jean Richepin, avec une éloquence émouvante, il eût été avec nous en ces heures tragiques, et avec lui ne pouvons-nous dire : « Les pas de la Liberté sanctifient les villes silencieuses. Le trépas est glorieux pour les braves qui le reçoivent en combattant sous ses drapeaux. O Liberté, puissions-nous te revoir bientôt sur la terre ou que nos ombres aillent s'unir aux ombres des guerriers qui ne sont plus.... »

JEAN D'YPRES.

Nous donnerons, dans le prochain numéro, le compte rendu de la conférence de M. Emile Beer : « Le Sourire devant l'Ennemi. »

LES PROCHAINES CONFÉRENCES

Lundi 20 mars, à 2 h. 1/2

Les Progrès de la Chirurgie de Guerre
par le docteur Baudet.

Mercredi 22 mars, à 2 h. 1/2

L'Ame et la Littérature Anglaises: La Poésie des Petites Gens
par Jean Richepin,
de l'Académie française.

Vendredi 24 mars, à 2 h. 1/2

Les Types populaires du Patriotisme
(Gavroche, Flambeau, etc.)
par F. Funck-Brentano.
Audition de Mme Moreno et M. Daragon

Toutes ces conférences seront publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement scolaire (24 Nos) : 10 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
« L'UNIVERSITÉ DES ANNALES »

Et d'abord faisons nos comptes de février et réjouissons-nous... Il restait en caisse le 31 janvier, 17,285 francs 15, nous constatons en caisse, le 29 février : 25,066 francs 75, en sorte qu'au bout du mois, nous retrouvions en nos tiroirs, 7,781 francs 60 de plus qu'ils n'en contenaient au début de février... C'est là un résultat qui renverse toutes les comptabilités ordinaires, mais nos fidèles amis font des miracles, et nous ne pouvons que le constater avec une reconnaissance émue.

Les recettes de février ont été de 14,053 francs 05, grâce à des dons superbes venus d'Amérique et d'Haïti... Les dépenses totales de février ont été de 6,271 fr. 45...

Dans ce chiffre, il faut compter une entrée de douane, concernant des ballots de café envoyés gracieusement, entrée de

634 francs 45. Les dépenses pour le service de chirurgie se sont élevées à 271 francs 70 et pour le service de radiographie à 218 francs 90, pour le chauffage à 294 francs 30. L'alimentation comprend une somme totale de 3,488 francs 10, le blanchissage 381 francs. Et qu'on n'oublie pas que l'hôpital prend à sa charge toutes les dépenses occasionnées par nos envois au front... Nous avons tout lieu de continuer avec confiance..., puisque, dans les moments critiques, toujours nous trouvons l'aide nécessaire. Nous avons profité du répit laissé à Paris dans les hôpitaux de grands blessés, pour faire remettre à neuf la salle d'opération et pansements... Depuis sa fondation, elle a vu 8,356 opérations et pansements... Le besoin d'un coup de peinture se faisait sentir, et c'est dans une salle toute fraîche, toute pimpante, que nous arriveront les grands blessés qu'on nous annonce...

Parmi les dons qui nous touchent vivement, — et tous nous touchent vivement, — il faut citer cependant, pour son originalité, celui de Mmes Rogers et Léonie Rutlidge, de Rio-de-Janeiro... Chaque mois, elles recueillent auprès de leurs amis des cotisations et chaque mois, signe symptomatique, le nombre des souscripteurs est plus grand. Au mois de janvier, le total des dons fut de 536 francs 65. Cela représente bien des sympathies pour notre pays, puisque chaque offrande n'excède pas 5 francs, et nous sentons profondément l'honneur qu'on nous fait en nous choisissant comme interprètes de ces chaleureux sentiments envers nos soldats et l'héroïsme de notre armée... « Si vous saviez, écrit Mme Rutlidge, comme nous les aimons, vos soldats, et les vœux qui les accompagnent... La victoire française sera une victoire dont les échos retentiront au cœur de bien des nations. »

Les Envois au Front

Le livre de Mme Nicolle marque son 25,855e envoi... Et nous recevons à ce propos des lettres naïves et attendrissantes que nous aimerions publier. Mais il vaut mieux marquer, dans le peu de place dont nous disposons, quelques-unes des demandes qui s'accumulent, et que nous voudrions soumettre à nos cousines. Et d'abord disons qu'au front nous avons à l'heure actuelle 1,567 filleuls...

Et maintenant, passons aux demandes.

M. *Marius Menghi, 39e territorial, 3e compagnie, secteur 56*, fait appel à la générosité des cousines des *Annales*, et serait heureux d'obtenir un appareil photographique Glyphoscope Richard, numéros 1 ou 2, avec ses six châssis, son cadre verre dépoli; l'essentiel est que les lentilles soient nettes et sans rayures.

M. *Péyard, maréchal des logis, 17e d'artillerie, 45e batterie, armée d'Orient. secteur 503,* nous rappelle la situation pleine d'intérêt des hommes de sa pièce qui sont démunis de linge depuis la retraite de Serbie. Ils sont tous, ou presque tous, des pays envahis, et ont huit mois de campagne sans repos, tant aux Dardanelles qu'ici.. De bon paquets, à répartir entre ses hommes, seraient le don providentiel.

Le *Lieutenant Bourget, 48e d'infanterie, 9e bataillon, 34e compagnie, secteur 24,* commande un peloton de 120 hommes environ. Des jeunes pour la plupart, de tout jeunes. Ces enfants, pendant les longues heures passées au cantonnement, en dehors du service, sont dépourvus de toute espèce de distraction. Il vient, en leur nom, solliciter des livres, brochures, journaux illustrés et autres, et assure les cousines des *Annales* de toute sa reconnaissance et de celle de ses braves petits poilus.

Le lieutenant Billecard qui, dans le civil, est sous-préfet et fut blessé, et est fier d'être sous les drapeaux, demande, pour les soldats de la Mission française en Belgique, des livres, revues, jeux... C'est cette mission française qui a l'honneur d'être dans les parages de S. M. la reine des Belges. Adresser tous envois au *lieutenant Billecard, Mission militaire française près l'armée belge, secteur 15.*

L'Adoption des Prisonniers

Notre Œuvre compte aujourd'hui 6,634 marraines officielles. J'entends par « officielles » celles qui sont consignées dans nos livres et assurent des envois réguliers à un filleul immuable... donné par nous... Mais combien d'autres avons-nous le bonheur de posséder que nous pourrions appeler nos marraines de passage..., et dont les envois charmants apportent encore du bonheur aux prisonniers. On se souvient peut-être que nous avions fait un appel pour le camp de Holzminden, priant d'envoyer les dons à M. Michel (celui-ci, dans la vie civile, est directeur de la Banque de France à Saint-Quentin), les paquets affluèrent, mais voici que le nouveau directeur du Comité de secours dut écrire à M. Michel, transporté au camp de Celle, pour lui demander ce qu'il convenait de faire de ces innombrables envois. M. Michel répondit que la demande ayant été faite au nom du camp de Holzminden, il était juste que les dons fussent répartis entre ses anciens compagnons. Mais ces pourparlers demandèrent du temps, et voilà comment M. Albert Engel, aujourd'hui seulement vice-président du Comité de secours de Holzminden (Allemagne), m'écrit qu'il a fait avec bonheur des heureux, grâce à ces admirables envois, et me prie de remercier les 80 personnes dont il me donne les noms et adresses, dans l'impossibilité où il se trouve, avec la limite des lettres permise, de répondre à chacune individuellement. Nous leur faisons tenir une carte postale, à ces marraines de passage, car la liste serait trop longue à publier ici. Tous ces dons ont ravi le camp, où la générosité des cousines est devenue proverbiale.

Nous avons encore la joie d'avoir fait des heureux grâce à un don charmant de M. René Baschet. Il nous a fait porter 200 pièces de théâtre publiées à *L'Illustration*... Manne délicieuse pour tous les camps qui ont fondé un théâtre, nous les avons envoyées aux présidents des divers théâtres français, réparties ainsi : 20 pièces au camp de Torgau, 50 au camp de Sennelager, 30 au camp de Darmstadt, 10 au camp de Germersheim-sur-Rhin, 20 au camp de Doberitz, 20 au camp de Friedrichsfeld, 10 au camp de Merseburg, 10 au camp de Henberg, 15 au camp de Amberg, 15 au camp du Sprottau.

Mais... depuis il nous est arrivé bien des demandes... Le sergent Louis-Désiré Michel qui, dans la vie privée est inspecteur primaire à Doullens, a fondé au camp de Cottbus une bibliothèque. Mais elle est encore si pauvre!... Tous livres, revues y seraient les bienvenus. Adresse : M. *Louis-Désiré Michel, sergent, numéro 141, 35e compagnie. Gefangenenlager. Cottbus numéro 1.*

Et pourquoi ne signalerai-je pas la bonté touchantes des dames de Hanoï... Se trouvant trop éloignées pour adopter des prisonniers réguliers, elles ont imaginé de donner une soirée en l'honneur de notre œuvre. « Nous voulions venir en aide à ceux qui n'ont ni famille, ni marraine, et qui souffrent de cet abandon. » La lettre, au nom du Comité d'Hanoï, est signée ; H. Bled, H. Vierne, L. Barre. Voilà un don qui nous va au cœur. Il s'élève à la somme importante de 755 francs 25.

Et maintenant veut-on venir en aide d'une manière facile à nos pauvres Russes qui meurent littéralement de faim. Voici ce que me recommande M. Dubarle de Grenoble, et qu'il appelle : « l'Œuvre du Croûton »... Il en a éprouvé l'effet bienfaisant par des envois que ces malheureux ont accueillis avec des transports de reconnaissance. Voici...

Il suffit de garder tous les morceaux de pain laissés sur la table et inutilisés... Puis il faut les griller fortement, longuement dans un four doux, jusqu'à ce qu'ils soient d'un brun noir... Ils peuvent être envoyés tels quels ou encore être pilés, ils forment alors une sorte de poudre de chapelure qui, délayée dans de l'eau salée fait des bouillies nourrissantes et d'un goût agréable...

Voilà une bonne action qui ne coûte qu'un peu de peine, un peu de soin et dont la portée peut être incalculable.

M. *Kutzin, distributeur du Comité de secours russe, Gefangenenlager, Gardelegen via Altmarck.*

M. *l'aumônier Matfei-Berejnir, distributeur du Comité de secours, Gefangenenlager, Heuber bei Kaiseningen, Baden.*

Nous donnerons d'autres adresses encore.

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

83e LISTE DE SOUSCRIPTION

31e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 26 février au 4 mars 1916)

Mme Dubois, 100 fr. — Mlle Delaruelle, Lisbonne, 5 fr. — Mme Gailay, Thibica (Tunisie), 5 fr. — Mme Couderc, 1 fr. 50. — Mme Trombetta, Neuilly, 3 fr. — M. Paul Ponvert sous-lieutenant, secteur 119, 2 fr. 50. — Mme Hancock, Darlington, 1 fr. 50. — M. Fortuné Pascal, Marseille, 10 fr. — Mlle Rampon, La Roche par Le Rouve-Bas, 5 fr. — Terrisse Pierre, Labordasse, par Villemur, 4 fr. — Anonyme, Martignac, 5 fr. — Mme Guy, Saint-Arnaud (Constantine), 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — Capitaine Dayme, colonne Sud-Cameroun, par Libreville (Gabon). 30 fr. — Un capitaine de la Cie Worms 20 fr. — Mme Pajot, 5 fr. — Mlle Nicolai, Ajaccio, 5 fr. — G. M., Marseille, 2 fr. — M. Lotte, Saint-Omer, 2 fr. — Mlle Marion, Nijni-Novgorod (Russie), 91 fr. 70. — Ch. B., 10 fr. — Bastia Arthur, Milan, 2 fr. 25. — Imbert Paul, Mui-Ugve (Tonkin), 5 fr. — Mme Damesco, Paris, 10 fr. — Mlle Le Clezio, Eureka Moka (Ile Maurice), 20 fr. — Souscription transmise par Mme Rutlidge et Mme Rogers, Rio de Janeiro, 536 fr. 65.

Liste des donateurs de Mme Rutlidge :

M. Lavel, ministre de France. — M. Dupos, consul. — Mlle Elise Castel. — Joaquim Teixeira Antonio. — Cécile Mortimer. — Ernest Mortimer. — Charles Rutlidge. — Léonie Rutlidge. — Aug. Breissan. — E. Thiers. — Victor Soussean. — Vassenhore (Agence Havas). — A. Cave. — A. Brigole. — André Bravard. — Charles Schmitt. — C. Couzard. — Louis Petis. — — M. Marigny. — Tourny, Soares, Bonne Cie. — M. Claude. — Mme Claude. — A. de Noura. — J. Mirelli. — Touzet. — D'Orey et Cie. — Coatalem G.-A. Jamie. — Maria Lesage. — Estorreigt. — Luiz de Rezende. — M. François. — E. Vautelet. — Paulo Labouriany. — Henri-Robert. — J. Falques. — Mme Walbornn. — Andrée Francfort. — David Bloch. — Aubertel Raymond. — Alcanas d'Alexandre. — J. Rogers. — Léontine Rogers. — Ernest Isnard. — Mme H. Troop. — Mme H. Noyes. — Roosemboone Ferol. — Bastos Joaquim. — Isidor Marx. — A. Gilhou. — Pela Empreza Construetora, Rio Grande do Sul. — Companhia Nacional de Esp Cosivos de Jegurança. — Société Financière du Brésil. — Besnard frères. — Etablissements Bloch. — Armand Gerson et Cie. — Louis Cardoza. — Mme Alves Francisco. — Mme S. Ettinger. — Ami Brésilien. — J. Rocha. — Cie du Port. — Mme Artiges. — Dor et Cie. — Adrien Rouchon. — Paul Meghe. — Cerlos Couteville. — Diny José Mendès. — Dr Marques Lexo. — Mme L. Teixera Besnard. — Thomors Mendes Diny. — M. Colombo. — Cabalzar. — Henrique Labouriau. — Emile Lambert. — Emile Uzac. — E. Grandmaison. — Mme Grandmaison. — Tisserandot. — C. Dho

Total général de cette 83e liste........ 892 fr. 19

(A suivre.)

Nous avons reçu de M. de la Marlière, à Macequece (Mozambique), le 10e versement de 100 francs à répartir entre quatre soldats du front.

Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller (1)

XX

15 Septembre 1914.

Nordmann, un ancien collègue de Metzel, vient d'arriver de Paris, où la guerre l'avait surpris au mois d'août. Ce qu'il nous raconte de l'état d'esprit des Français est stupéfiant :

— Jamais, dit-il, je n'ai vu peuple plus calme et plus froidement décidé. A aucun moment je n'ai pu constater la moindre nervosité. L'ordre de mobilisation a été accueilli sans joie, mais aussi sans grande émotion. Tout le monde disait : « Cela devait arriver tôt ou tard. Autant aujourd'hui que demain! » Et, silencieusement, d'un pas résolu et une flamme dans les yeux, les réservistes ont tous rejoint leurs régiments au premier appel.

» Combien se sont trompés les Allemands qui escomptaient un mouvement révolutionnaire en France! Comme à un coup de baguette magique, toutes les tempêtes politiques se sont apaisées à Paris et en province. Aux récriminations de la veille a succédé le plus profond apaisement. Conservateurs et socialistes ont brusquement fait crédit au gouvernement radical. Véritable changement à vue, comme jamais la scène la mieux machinée n'en a connu. Pas de cris: « A Berlin! », pas de vantardises, pas d'insultes méprisantes à l'ennemi. Non! une fermeté sereine, une volonté rigide, une confiance absolue.

» Ce peuple, qu'on disait léger et versatile, a fait preuve, en ces jours d'angoisse, d'une énergie prodigieuse et d'une incroyable résolution. Les premiers succès ne l'ont pas grisé, la nouvelle de la défaite de Charleroi et de l'avance foudroyante des troupes allemandes ne l'ont pas davantage découragé. Quand le gouvernement s'est retiré à Bordeaux, Paris n'a pas perdu, pour si peu, sa physionomie tranquille et stoïque. J'avais l'impression que, si l'armée de von Klück avait essayé d'occuper la Ville-Lumière, tous les habitants, hommes et femmes, auraient dressé des barricades dans les rues pour lutter pied à pied contre elle.

» L'arrêt du trafic était impressionnant. Presque plus de fiacres et d'autos. Les passants, l'air grave et recueilli, attendaient les événements sans crainte apparente, prêts à faire à la patrie les sacrifices nécessaires. Dans les journaux, aucune de ces informations sensationnelles où se manifeste la nervosité, au contraire, des assurances tranquillisantes, les certitudes de relèvement prochain.

» Des œuvres d'assistance surgissaient par centaines. La misère avait subitement disparu. Toutes les classes sociales communiaient dans le même patriotisme, aussi calme qu'ardent. Le spectacle était vraiment superbe, majestueux. Une nation capable de pareils redressements sera difficilement vaincue. De Paris je rapporte l'impression que la guerre ne sera pas terminée avant l'occupation du dernier département français. Ces gens-là savent qu'ils luttent pour l'existence et, avant de reconnaître leur défaite, ils dépenseront leur dernier centime et verseront le sang de leur dernier homme valide.

» Voici, d'ailleurs, ce qui m'a le plus frappé. Dès le premier jour de la mobilisation, toutes les réjouissances ont cessé. Les théâtres ont fait relâche. Les noctambules ont accepté, sans murmurer, qu'on fermât tous les lieux de réunion et de plaisir à 8 heures du soir. Chacun comprenait qu'il eût été indécent de s'amuser à l'arrière, alors que toute la jeunesse du pays était partie pour le front. Ce brusque arrêt des divertissements n'était nullement l'indice de la peur, on devinait qu'il était spontanément accepté, bien mieux, voulu, par un peuple qui avait pleine conscience de la gravité des événements et qui eût considéré tout amusement frivole comme un sacrilège, au moment où, sur les champs de bataille, se décidaient les destinées de la France. Je vous assure que cette merveilleuse possession de soi-même était profondément impressionnante. Elle le fut surtout quand le gouvernement fut parti pour Bordeaux. Jamais Paris ne fut plus beau, jamais, en admirant sa tenue, je n'ai mieux compris le charme irrésistible de l'âme populaire, quand un grand souffle patriotique l'emporte bien haut au-dessus des vulgarités de la vie de tous les jours.

— Que voulez-vous, ai-je répondu, les démocraties eurent, de tout temps, de ces réveils inattendus d'énergie. Dans nos pays à monarchies presque absolues, nous avons pris la douce habitude d'accepter, sans les discuter, les ordres des chefs qui incarnent l'idée de patrie. Nous pensons, comme nous agissons, sur commandement. Cela nous donne une puissance d'organisation que ne connaissent pas les peuples épris de liberté et, à l'heure du premier choc, nous disposons évidemment de moyens d'action plus irrésistibles que nos rivaux. Mais, quand chez ceux-ci, toutes les volontés individuelles s'accordent et convergent vers le même but, quand chaque citoyen comprend la nécessité, les obligations impérieuses de la solidarité nationale, quand toutes les intelligences acceptent volontairement la discipline indispensable et s'appliquent à trouver la solution du même problème, la démocratie, s'ordonnant elle-même, devient de beaucoup supérieure à notre hiérarchie rigide. Aucune faiblesse individuelle n'arrive à entamer le bloc national, tandis que, chez nous, si le sort nous était contraire, l'individu, conscient de son impuissance, crierait immédiatement à la trahison et ferait retomber lourdement les pesantes responsabilités sur ceux qui, seuls, avaient mission de le sauver.

— Vous avez raison, me dit mélancoliquement Nordmann. En 1870, le peuple parisien ne voyait que des traîtres partout. Aujourd'hui, quand on lui signale le courage malheureux d'un général, il exige des sanctions, mais ne suspecte pas les intentions des chefs maladroits. On fera mieux demain, sous une direction plus habile, semble-t-il dire; mais, à aucun moment, il ne désespère des prochaines revanches, parce qu'il sait que toutes les énergies nationales sont tendues vers la victoire infaillible, en tant que voulue également par tous. A nous autres, il nous faut des idoles, pour nous donner confiance. En France, on ignore généralement le nom des chefs d'armées. Le commandement est anonyme. C'est le pays qui se bat, il ne pense pas à solidariser sa cause avec la gloire éphémère d'un homme. Il n'idolâtre pas Joffre, comme nous idolâtrons von Klück ou l'empereur.

— A propos, qu'est-il donc arrivé, dans les premiers jours de septembre, a demandé Metzel? Pourquoi nos armées victorieuses ne sont-elles pas entrées à Paris? Est-il vrai que le choléra régnait dans la capitale française et que nos généraux n'ont pas voulu exposer leurs soldats à la contagion?

— Nous avons été battus à plate couture et, après une bataille rangée, où nous avons perdu 100,000 hommes et un grand nombre de canons, nous avons reculé en désordre, de cent kilomètres. Si l'armée française n'avait pas été épuisée par son propre effort, si elle avait disposé d'une cavalerie suffisante, si les munitions ne lui avaient pas fait défaut, elle nous aurait reconduits, l'épée dans les reins, jusqu'à la frontière. Et voyez comme ce que je vous disais de la sereine sagesse de nos ennemis est vrai. L'annonce de la brillante victoire n'a pas provoqué de manifestations bruyantes. Paris, délivré de la menace d'un siège, n'a pas pavoisé, ses rues ne se sont pas remplies de braillards avinés. On lisait de la joie et de l'orgueil dans les yeux des passants, mais ceux-ci s'abstenaient de toute extravagance. Cette dignité dans le succès m'a encore plus impressionné que la résignation silencieuse des jours précédents. Une nation, qui, estimant à leur juste valeur les brusques retours de la fortune, sait à ce point se contenir, quand, sortant des affres de l'agonie, elle retrouve, tout à coup, la santé et la gloire, a un ressort prodigieux, elle ne saurait être écrasée.

» Voulez-vous, d'ailleurs, une autre preuve de la possession d'eux-mêmes dont les Français nous donnent tant et de si éclatants témoignages? La police parisienne est très agissante, puisque, dès le premier jour de la mobilisation, elle a su, sans bruit, paralyser l'action de nos agents; mais elle a fait preuve, en même temps, de la plus sage tolérance. Je ne suis de retour en Allemagne que depuis deux jours, mais j'ai déjà pu constater que chez nous, les policiers de métier et les amateurs voient des espions partout. A la frontière, on m'a soumis à plusieurs interrogatoires interminables. Mes bagages ont été minutieusement fouillés, j'ai dû me déshabiller entièrement; en cours de route, une dizaine de commissaires m'ont arrêté pour me questionner à nouveau. Or, à Paris, il m'avait suffi d'établir que j'avais été surpris par les événements, pour obtenir d'abord un permis de séjour provisoire, puis le sauf-conduit qui devait me permettre de me rendre en Suisse dès que le service régulier des trains serait rétabli.

— Cela ne me surprend en aucune manière, interrompit Lina. Depuis que je vis journellement au milieu des blessés français, leur calme assurance m'a donné l'impression que ces hommes ont, sous des apparences chétives, des nerfs d'acier. Ils ne sont ni grands ni massifs, mais leur volonté ne connaît aucune défaillance. Ce que nous prenions pour de la légèreté et de l'inconscience est la gaieté voulue qui leur permet de supporter, sans récriminations, les pires épreuves. Ils rient, jacassent, mais leurs plaisanteries révèlent, avant tout, la préoccupation de ne pas manifester la moindre faiblesse. Aucun ne se plaint. La plus solide affection les unit. A y regarder de

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1916.

bien près, ce sont des sentimentaux qui ont comme la honte de l'avouer, et qui blaguent pour ne pas se trahir. Ah! comme je comprends maintenant que, dans leurs livres, ces esprits délicats aient su mettre tant de vraie bonté sous les flonflons de leur scepticisme de commande!

Metzel a coulé un regard étonné sur sa fille. Que signifiait cette explosion d'enthousiasme, chez la gamine d'ordinaire si frivole. Bien vite, j'ai fait dévier la conversation sur un autre sujet, et, quand je me suis retrouvé seul avec ma nièce, je l'ai chapitrée vertement. Elle m'a promis d'être plus réservée à l'avenir, à la condition toutefois que, devant moi, dont elle connaît l'indulgence, elle pourra continuer à s'affranchir de toute contrainte.

XXI

22 Septembre 1914.

L'empereur voyage beaucoup dans un train spécial. On signale sa présence tantôt sur un front, tantôt sur l'autre. Il semble vouloir justifier une fois de plus son surnom de *Reise-Kaiser* (empereur-migrateur), que les Berlinois emploient pour le distinguer du *Greise-Kaiser* (vieil empereur, Guillaume Ier) et du *Weise-Kaiser* (sage empereur, Frédéric). Le train du souverain, que j'ai admiré, l'autre jour, à la gare de Potsdam, se compose de huit grandes voitures peintes en couleurs crème et bleu. Il paraît que les wagons sont aménagés somptueusement.

On raconte encore que Guillaume II a fait l'acquisition d'une maison démontable en amiante, qui comporte trois pièces spacieuses et qui lui sert de quartier général à l'arrière des armées. Toutes les précautions sont prises pour que les aviateurs ennemis ne puissent pas découvrir l'asile provisoire du souverain. Les mauvaises langues prétendent que l'empereur n'est pas très brave. Il est certain que la crainte de la contagion le hante. Dans son entourage, il ne tolère que des personnes très saines, et, dès qu'au cours de ses déplacements on lui signale une ville où règne une maladie contagieuse, il fait changer son itinéraire pour ne pas s'en approcher.

Les nombreux admirateurs du kronprinz Frédéric-Guillaume affirmaient jusqu'ici que le jeune prince était beaucoup plus audacieux. Or, depuis quelques jours, les bruits les plus fâcheux circulent sur l'héritier de la couronne, dans les milieux militaires, et nous en avons eu les échos par des correspondances venues du front. Il paraît que le kronprinz, dont la situation compromise avait obligé von Klück à renoncer à la marche sur Paris, s'est piteusement sauvé quand ses troupes ont commencé à fléchir. On raconte encore qu'il lui arrive souvent d'abandonner son armée pour se rendre à Thionville, en Lorraine, où il a trouvé, en la personne d'une petite bouchère, une Egé-



PEINTS PAR EUX-MÊMES :
(Dessin de Thœny.)
... Des officiers abondamment titrés...

rie, qui n'entretient pas en lui le feu sacré du devoir. Les officiers ne se gênent pas pour apprécier très sévèrement les écarts de conduite de leur chef.

Il est vrai que, pas plus que son père, le kronprinz n'exerce de commandement effectif. L'état-major général a, dès le début des hostilités, pris la direction des opérations militaires et le rôle des princes est purement décoratif. Seul, l'héritier de la couronne bavaroise, le prince Ruprecht, a pris au sérieux son rôle de commandant d'armées. Drôle de personnage que ce reître, mâtiné d'artiste. En temps de paix, il passait toutes ses soirées à boire, en société de rapins, et, en rentrant chez lui, il battait sa femme. On lui attribuait tous les vices et il en portait visiblement les stigmates. Cela ne l'empêche pas d'être intelligent et brave, paraît-il.

A ce propos, il me revient que la vieille querelle entre Prussiens et Bavarois s'accuse à nouveau. Après la guerre de 1870-71, les états-majors des deux armées s'étaient accusés réciproquement d'incapacité et de couardise. Quarante ans plus tard, la discussion se poursuivait encore dans la presse des deux Etats confédérés. Or, il se trouve maintenant que les Bavarois prétendent, comme ils le faisaient jadis, qu'on les place toujours aux postes les plus exposés. A les en croire, la Prusse ménagerait ses troupes et ne les ferait donner qu'au moment où la victoire se décide, afin de laisser les pertes aux autres et de cueillir elle-même tous les lauriers. Comme preuve de leurs affirmations, les sujets du roi Louis font le décompte des morts et des blessés des contingents bavarois. De fait, leur pertes sont relativement bien plus élevées que celles des unités prussiennes, et pourtant, toutes les fois qu'un grand succès est annoncé, les journaux l'attribuent à l'intervention de la garde.

— Une légende que la supériorité de la garde prussienne, me disait ce matin un major munichois. Les régiments qui la composent sont commandés par des officiers abondamment titrés, mais qui ne sont pas pour cela plus habiles et plus courageux. Quant aux hommes, choisis sans doute parmi les plus grands et les plus forts, ce sont avant tout des soldats de parade. Pendant une revue, ils exécutent des mouvements d'ensemble remarquables, mais en service de campagne, ils ne valent pas mieux que leurs camarades des régiments moins renommés.

Depuis deux jours, le bruit court que la cathédrale de Reims a été bombardée. Pour expliquer cet acte de vandalisme, les journalistes officiels affirment que les Français avaient établi un poste d'observation et des mitrailleuses sur une des tours du monument. Déjà, le même reproche avait été soulevé contre les Belges, avant la destruction de Louvain et de Malines. Hélas! que de trésors artistiques vont disparaître au cours de cet abominable conflit. Ce n'est pas seulement dans notre âme nationale que la guerre fait revivre les instincts barbares, elle exerce encore ses ravages sur le glorieux héritage des siècles écoulés. Qu'on se rappelle les soins pieux que, il y a trois mois à peine, les archéologues mettaient à conserver les vestiges les plus menus du passé, qu'on en rapproche la rage destructive dont sont pris maintenant nos soldats, et on comprendra tout le chemin que nous avons parcouru en un temps si court.

Je me livrais tout à l'heure à ces réflexions moroses, devant Lina. Elle m'a interrompu pour me dire :

— Si encore on ne détruisait que de vieux

édifices; mais pourquoi se livrer à d'ignobles massacres? Nos destructeurs de cathédrales reviennent à l'état sauvage. Il me semble que je fais le même chemin, mais à rebours. Au début de la guerre, je participais à la démence collective du peuple allemand. Je ne rêvais que de villes conquises et de nations asservies. Et puis, lentement, au-dessus des étendards flottant au vent de la victoire, j'ai vu monter la marée sanglante, j'ai fait le compte effrayant des hommes jeunes et vigoureux que la mort fauchait impitoyablement, des familles privées de leurs soutiens, des ruines irréparables. J'ai compris que, pour arriver à satisfaire quelques médiocres ambitions et enrichir quelques mercantis méprisables, le capital intellectuel de l'humanité était sottement dilapidé, que pendant un demi-siècle il nous faudrait refaire péniblement le chemin déjà parcouru. Et alors, j'ai maudit les auteurs responsables de ces luttes fratricides.

« Mes blessés français, je les estime, pour un peu, je dirais : je les aime. Ils sont intelligents et bons. Pourquoi a-t-on forcé ces hommes à nous combattre, pourquoi nos soldats ont-ils voulu les tuer? Entre eux et nous (je parle du peuple et non de ses gouvernants) il n'existait aucune haine personnelle, et pourtant, nous nous sommes jetés les uns sur les autres comme des bêtes féroces. C'est fou! C'est monstrueux!

J'ai interrompu la tirade de Lina et, la prenant à part, je lui ai dit :

— Je ne te reconnais plus, mon enfant. D'où te viennent ces théories bizarres qui scandalisent ton père et nos amis?

— Que voulez-vous, mon oncle, a répondu la jeune infirmière, ma pensée se transforme, depuis que je m'abandonne à d'interminables causeries avec Henri.

— Henri? quel est ce nouveau camarade dont tu ne m'avais jamais parlé?

— Mais c'est le lieutenant Désobaux.

— Tu l'appelles maintenant par son nom de baptême?

— Pourquoi pas? Il a, lui aussi, marqué quelque surprise, quand, pour la première fois, je lui ai donné cette marque d'amitié. Puis, en souriant, il s'est soumis à mon caprice et, depuis lors, il me semble que nos rapports sont empreints d'une plus grande cordialité. Il s'est dégelé, si je puis m'exprimer ainsi, et sous les dehors un peu froids et dédaigneux de l'homme du monde, j'ai découvert un esprit très fin et un cœur très tendre. Je vous ferai connaître plus tard, par le menu, les confidences que nous échangeons. Qu'il vous suffise, pour le moment, de savoir qu'à le fréquenter, je me sens devenir meilleure.

Et, pirouettant sur ses talons, Lina s'est enfuie.

XXII

28 Septembre 1914.

Nous nous sommes rendus, hier après midi, aux *Zelten*. Curieuse agglomération de brasseries-restaurants, devant lesquelles des jardins (lisez : de vastes cours où de grands arbres préservent mal les consommateurs contre les rayons encore très chauds du soleil) sont remplies de petites tables. L'air est presque irrespirable. Cela n'empêche pas les Berlinois de se disputer âprement les chaises malcommodes qui obstruent toutes les allées. Dans chaque restaurant, un orchestre exécute des marches et des valses. A une certaine distance, ces mélodies qui s'entrecroisent, produisent d'invraisemblables cacophonies.

Les *Zelten* (les tentes) qui se trouvent au milieu du Thiergarten, tout près de la Sprée, ont leur histoire. C'est là qu'en 1848 le roi de Prusse, chassé de sa capitale par les révolutionnaires, établit le campement de ses troupes et promit une constitution démocratique à son peuple, un engagement qu'il se garda bien de tenir, dès lors que l'ordre fut rétabli. Nos rois n'ont jamais eu le respect de la foi jurée.

Qu'ils sont donc loin les enthousiasmes de nos vieux républicains! Richter fut le dernier d'entre eux. Depuis qu'il a disparu, les hommes politiques de mon pays, même ceux de l'extrême-gauche, sont tous devenus des adorateurs de la force brutale, personnifiée dans la dynastie des Hohenzollern. Les quelques théoriciens qui, comme moi, ont gardé la foi dans les destinées de la démocratie, se compteraient maintenant sur les doigts de la main.

J'ai pu m'en convaincre une fois de plus, en ce dimanche ensoleillé, alors que la foule des promeneurs n'interrompait ses amusements que pour acclamer l'empereur et pour hurler des hymnes patriotiques. Quel singulier contraste produisait le *Deutschland über alles*, chanté presque religieusement par ces milliers d'énergumènes, entre les niaises mélodies de la *Veuve Joyeuse* et les ineptes refrains de l'*Etudiant Pauvre*. C'est toujours le même phénomène. Ce peuple de détraqués passe, sans transition, du mysticisme patriotique le plus échevelé à la plus stupide inconscience. A peine une pensée sérieuse a-t-elle effleuré son esprit, que déjà la grossièreté de ses instincts reprend le dessus.

Qui donc pourrait supposer, en voyant tous ces calicots endimanchés, toutes ces petites ouvrières en rupture d'atelier, tous ces bourgeois bedonnants se bousculer joyeusement, rire aux éclats, vider en plaisantant d'innombrables verres de bière blonde, que là-bas, dans les tranchées de la Pologne et du Nord de la France, six millions de jeunes allemands sont exposés aux pires dangers et subissent les plus dures privations? Les fêtards des *Zelten* ont tous un fils, un frère, un mari, un fiancé au front. Cela ne les empêche pas de s'abandonner à leurs débordements habituels. Vrai! ce n'est pas ainsi que je me représentais, en ces heures tragiques, la tenue du peuple dont nos pangermanistes prétendent qu'il est le plus noble de la terre.

Je suis heureux que Lina ne nous ait pas accompagnés; ce spectacle lui eût été particulièrement pénible, maintenant que sa sensibilité est devenue presque maladive.

Metzel ne m'a pas caché qu'il était profondément scandalisé du manque de dignité de ses concitoyens :

— Je ne comprends rien à ce dévergondage, m'a-t-il dit, en scandant ses mots. Nous vivons les heures les plus solennelles de l'histoire. Les guerres les plus épouvantables du passé n'étaient que jeux d'enfants auprès de celle qui déroule en ce moment, sous nos yeux, ses phases passionnantes. Sur les énormes champs de bataille, le sang coule à flots. Plusieurs générations d'ouvriers de l'esprit et du muscle vont être fauchées par les obus et les balles. Le deuil prendra place à chaque foyer. Qui pourra jamais faire le compte de toutes les ruines matérielles et morales que l'épopée sanglante nous coûtera? Et voilà qu'à l'heure où la prospérité, l'existence même de la patrie se jouent en cette partie serrée, les gens de l'arrière ne consentent pas à s'imposer la moindre retenue. Bien au contraire, ils se ruent, avec une frénésie décuplée, sur les joies les plus triviales. C'est à désespérer de l'humanité!

Nous nous sommes éloignés en hâte des *Zelten* pour nous réfugier sous les ombrages du Thiergarten. L'automne avait mis des teintes de rouille aux feuillages des bouleaux, tandis que les hêtres continuaient à balancer sur les pelouses leurs sombres parasols de verdure. Combien plus reposant était le calme de la forêt, où quelques couples silencieux erraient, comme nous, dans les allées presque désertes.

— Si encore les nouvelles de la guerre étaient bonnes, s'écria tout à coup Metzel! Mais, non! sur le front occidental, nous sommes immobilisés, et les Russes avancent à pas de géant en Galicie et dans la Prusse orientale. Les Autrichiens fléchissent même devant les Serbes. On nous avait promis le retour de nos troupes victorieuses pour Noël. Or, je commence à redouter une guerre très longue. Nos chefs l'ont-ils prévue? Ont-ils pris leurs dispositions pour faire face à toutes ses obligations, aux sacrifices énormes qu'elle entraînera? Je vous l'avouerai, Kurt, il m'arrive maintenant parfois d'avoir peur. Nous étions riches et puissants, parce qu'à conquérir le marché du monde, nous avions apporté cette discipline et cet esprit de méthode qui sont les caractéristiques de notre race. Pourquoi avons-nous engagé toute cette prodigieuse fortune sur un coup de Bourse? Si nous perdons la partie, ce sera la ruine définitive. Après avoir imposé notre domination effective au monde, nous en deviendrons la risée.

Puis, d'une voix plus basse, mon ami ajouta :

— Je me suis, comme les autres, longtemps laissé bercer par la chanson de l'« Allemagne au-dessus de tout ». Il me semblait que notre race était la plus saine, notre esprit le plus vigoureux, notre science la plus étendue, et j'espérais que, subjuguées par cette supériorité, les autres nations viendraient toutes, spontanément, à notre école. Mais qu'il y a loin de cette chimère aux monstrueuses réalités que notre mégalomanie nous réservait. Nous avons péché, mon cher Kurt, nous autres les intellectuels, en jetant à pleines poignées dans l'âme allemande des semences d'orgueil, qui, maintenant, lèvent une moisson de haine sur les champs abreuvés de sang. Que Dieu nous pardonne notre crime avant qu'il ne soit trop tard.

Je n'ai pas essayé de confirmer Metzel dans ses nouvelles convictions. Le pauvre homme revient de si loin! D'un pas lent, nous sommes rentrés en ville, où, dans les rues trop étroites pour la contenir, nous avons retrouvé la foule tumultueuse.

(A suivre.) KURT-OSCAR MULLER.

Pour copie conforme:

Abbé WETTERLÉ

1. Un Pompéi moderne : Les ruines du village des Eparges sous la neige. 2. La cloche de Massiges a changé d'emploi. Elle avertit de l'approche des gaz asphyxiant

PAYSAGES DE GUERRE

En Suisse Romande

(Impressions de Lausanne)

En tout temps, c'est une sensation pénible de traverser une frontière. Les gares frontières ont toujours quelque chose de triste et de dur. Mais, en temps de guerre, le passage de la frontière est pathétique et, comme on est réveillé dans la nuit et qu'on reste une grande heure à Frasne pour la vérification des passeports, une grande heure à Vallorbe pour la visite des bagages, on a tout le loisir de se plonger dans ses rêveries politiques, économiques, sociales et humanitaires. A Vallorbe, un employé suisse a enlevé les pancartes: «Méfiez-vous, taisez-vous, des oreilles ennemies vous écoutent ». Parlons donc sans méfiance pour des oreilles neutres, sympathiques ou amies.

Nous traversons le Jura: sapins noirs, pentes couvertes de neige, eaux vertes et rapides, nature sauvage et riante à la fois. On est distrait, un moment, de ses pensées obsidionales, puisque la caractéristique de cette longue guerre de tranchées, sur notre front, c'est qu'elle est un long siège de part et d'autre, un siège réciproque et parallèle. On voudrait tremper son âme, pour la rafraîchir, dans ce paysage d'hiver, comme on voudrait tremper ses mains, quand on a la fièvre, dans l'eau glacée. Nous avons aussi en France, loin de la guerre, de beaux pays avec des sapins noirs, de la neige, des eaux vertes et rapides; mais la nature ellemême, la nature indifférente, est différente dans un pays où il n'y a pas la guerre.



Vue générale de Lausanne.



Dans la rue.



Barques sur le lac.

Vous connaissez Lausanne; cette ravissante et originale ville échappe aux habituelles classifications : elle n'est pas bâtie en amphithéâtre au-dessus du Léman; elle ne s'étale pas en éventail au flanc de la colline; elle n'est pas mollement endormie au fond de la vallée; elle est tout cela à la fois. C'est une impression étrange, amène et douce de se trouver, après une nuit passée en chemin de fer, dans une jolie ville d'un pays qui n'est pas en guerre : cela paraît extraordinaire que des gens aillent et viennent, vaquant tranquillement à leurs plaisirs, à leurs occupations. Il y a donc des non-belligérants ? En outre, ces Vaudois ont pour la France de la sympathie qu'ils témoignent, à chaque instant, de la façon la plus charmante et la plus touchante.

Cette sympathie, je l'avais bien sentie, il y a quelques années, quand je fis avec mon cher Lucien Descaves un voyage dans ce canton de Vaud où nous voulions situer le premier acte d'*Oiseaux de passage*. Nous étions descendus à la Croix-de-Luisant, au-dessus de Gimel, dans une modeste pension de famille tenue par une Mme Burnet. La pension de famille était attenante à une modeste ferme. Le fermier, M. Burnet, était député du canton. Je me rappelle un soir du 14 juillet; on avait allumé sur une pelouse en pente, près de la ferme, un feu de joie, autour duquel dansaient les petits Burnet avec des chapeaux rouges. La nuit tombait: en face, de l'autre côté du lac, sur la rive française, des feux d'un rouge sombre s'allumaient sur les Voyrons, sur les différents sommets. La nuit était tout à fait venue; maintenant, le député Burnet, qui toute la journée avait lui-même chargé son foin

sur sa charrette, avec une grande fourche, le député Burnet, assis sur l'herbe, en pantalon de velours marron, sans gilet, sans veste, jouait des airs suisses sur un vieil accordéon ; puis les pensionnaires chantèrent en chœur la *Marseillaise*, ensuite cet air national composé sur les paroles de Henri-Frédéric Amiel quand, vers le milieu du siècle dernier, Neuchâtel était menacé et que les Prussiens se massaient derrière le Rhin: *Sonnez clairons, roulez tambours, flottez drapeaux !*

Ces Vaudois ont trop le sentiment de l'indépendance, ils sont trop jaloux de leurs libertés, pour ne pas être de cœur avec les Alliés qui défendent tous les grands principes qu'ils chérissent eux-mêmes.

On sait avec quel élan, dans toutes les grandes villes, les populations se sont précipitées au passage des trains qui ramenaient en France nos grands blessés ou bien qui rapatriaient les internés civils, Ah ! ces trains d'internés civils! ils sont passés, chargés de vieillards, de femmes et d'enfants que l'on avait traités comme du bétail. Quoi! au vingtième siècle, on pouvait donc emmener des populations en captivité, comme aux temps de Ninive et de Babylone? On a beau être neutre, on est clairvoyant. Et puis, neutralité n'est pas toujours pleutralité. A Zurich, à Lausanne, à Genève, ces Suisses voyaient bien que ces trains de famine et de misère traversaient leur pays toujours dans le même sens, venant d'Allemagne vers la France, ces trains où l'on voyait des vieillards brisés, des jeunes femmes hâves, des enfants tout nus enveloppés dans un journal, ces trains ne venaient jamais de France vers l'Allemagne. Et puis, tous ces rapatriés parlaient, racontaient. Ces Suisses entendaient mille récits d'horreur. Alors, ils réfléchissaient, comparaient, concluaient. Et quand passaient les trains qui ramenaient nos grands blessés, c'était un enthousiasme magnifique, une émotion indescriptible, c'était une communion, c'étaient des larmes de pitié, d'admiration et de reconnaissance, oui, de reconnaissance, parce que tous ces Suisses pensaient : « C'est aussi pour nous, pour nous que vous vous êtes battus ; c'est pour que les petites nations ne soient pas écrasées, annexées, bochisées, que vous avez versé votre sang ; vous êtes bien les soldats du droit, de la justice et de la liberté. »



Lausanne. — Le grand pont.



Groupe de blessés retour d'Allemagne.



On m'a cité mille anecdotes de cœur. Au surplus, lisez *Ce qu'en pense Poterat*, de M. Benjamin Vallotton. Ces passages de trains lui ont fourni les plus poignants épisodes de son livre. Partout, les gens du peuple furent émus, pitoyables et généreux.

Pour toutes les œuvres qu'elle a créées entre toutes les nations neutres, la Suisse, du moins celle que j'ai vue, m'apparaît comme la nation marraine ; c'est là que s'est faite d'abord la mobilisation des consciences, selon la belle expression de M. le professeur Mercier.

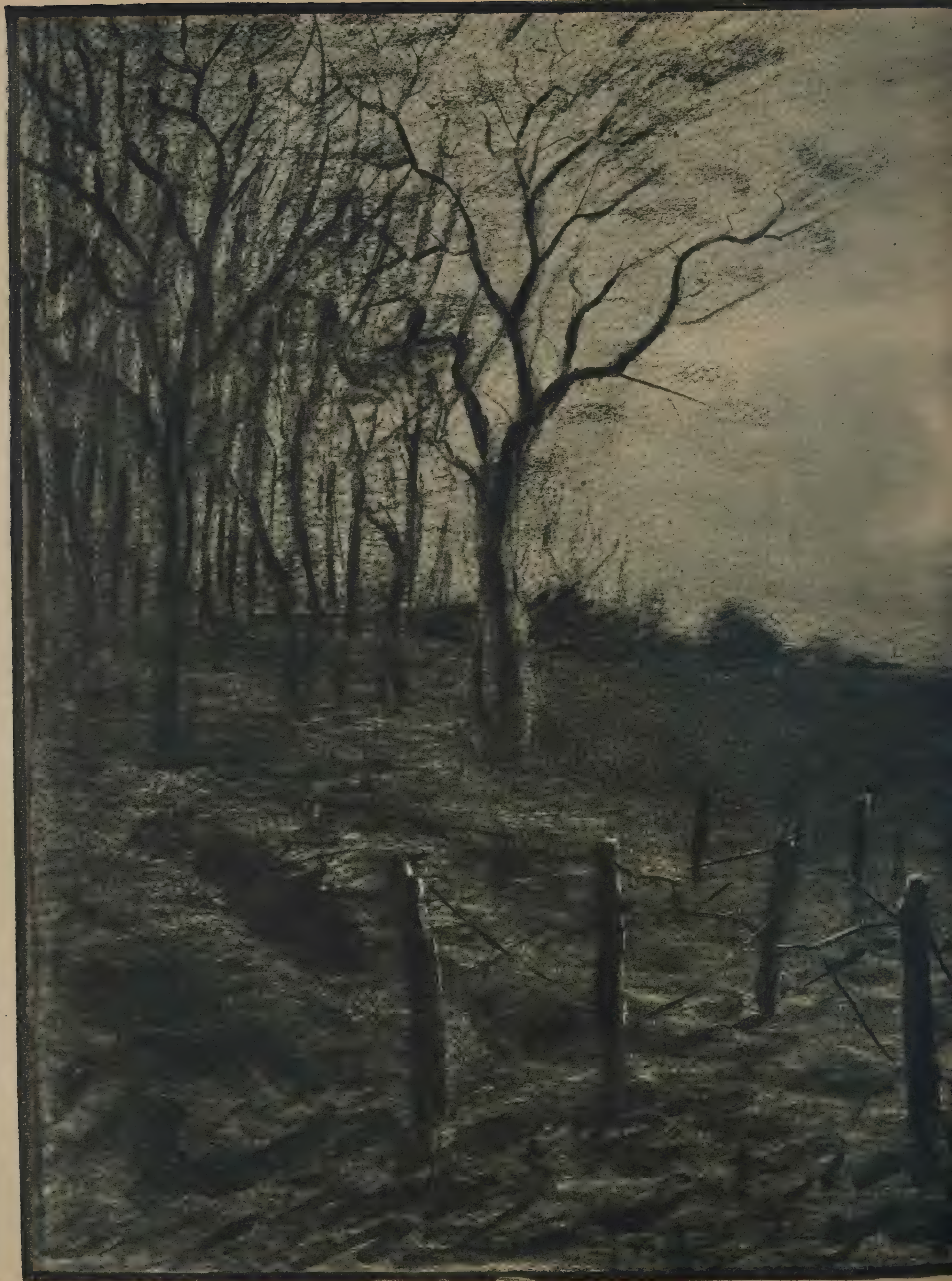
La mobilisation des consciences ! elle sera bien nécessaire, indispensable, après la grande guerre, la mobilisation générale, mondiale.



Soleil couchant.

MAURICE DONNAY,

de l'Académie française

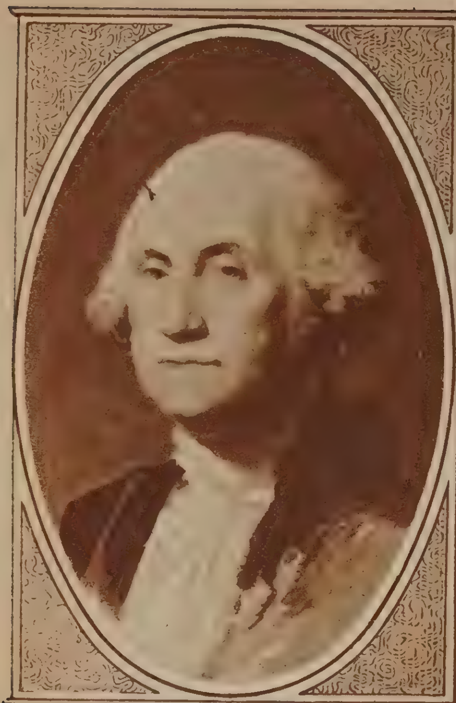


LE CHAMP SEMÉ DE MOR



Composition de F. JUBIER.

UR QUI TOMBAIT LA NUIT...



George Washington.



La statue de Washington, à Paris (Place d'Iéna).



Martha Washington.

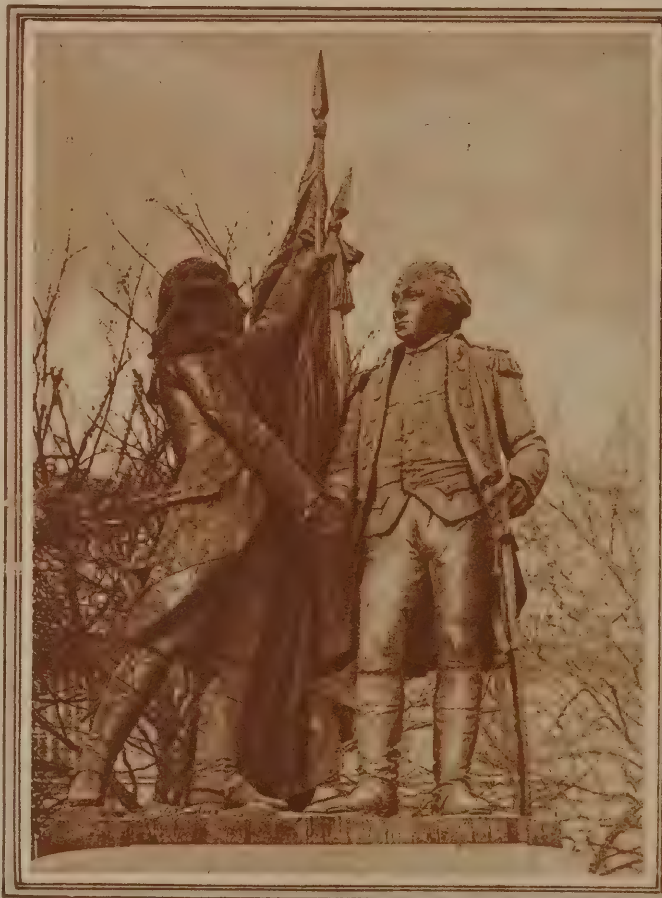
WASHINGTON

La France, soucieuse de témoigner la sympathie qu'elle éprouve pour la grande nation américaine, vient de rendre hommage au plus illustre de ses enfants. Cérémonie traditionnelle qui prenait cette année une émouvante signification. Des liens étroits unissent les deux peuples; de communes tâches les rapprochèrent... Le poète Henri de Régnier va vous dire l'origine et la force de ces sentiments :

Je passe presque chaque jour sur la place d'Iéna où se dresse, en un bronze équestre, la statue de Washington. L'image du héros de l'Indépendance des Etats-Unis s'érige dans un des quartiers de Paris que préfère la colonie américaine, à deux pas de son ambassade. Ces jours-ci, une large et odorante couronne de fleurs ornait le socle de pierre du monument. Cette couronne était un hommage rendu par un groupe d'écrivains, d'artistes et de hautes personnalités françaises au grand libérateur d'outre-mer et un remerciement adressé aux sympathies que l'Amérique a témoignées à la France durant la guerre que nous menons, nous autres, non seulement pour notre indépendance et notre liberté, mais encore pour celles du monde entier.

Ces sympathies, mon éminent confrère et ami, M. Gabriel Hanotaux, les a trop éloquemment caractérisées et définies pour qu'il soit utile d'y insister de nouveau. Elles sont présentes à l'esprit de chacun et elles ont encore resserré les liens qui unissent les deux puissantes Républiques. L'Amérique a contribué avec une générosité admirable à nos œuvres de secours et de charité. Elle nous a montré un cœur vraiment fraternel et nous a aidé à panser nos blessures, fidèle en cette tâche à une amitié qui date de loin, du temps où le héros de bronze de la place d'Iéna brandissait d'une main de chair l'épée libératrice que dresse encore vers le ciel son poing de métal.





Statues de La Fayette et de Washington, à Paris (Place des Etats-Unis).

Ce sont donc de beaux souvenirs de fraternité d'armes et des sympathies cordiales qu'évoque cette statue de Washington. Mais je ne la considère jamais sans qu'elle me rappelle un pèlerinage fait, il y a quinze ans, à la maison familiale de Mount-Vernon, où habita et mourut le premier président des Etats-Unis d'Amérique. C'est par un beau jour d'avant-printemps. La ville de Washington est toute gaie d'avril proche. Le dôme de son Capitole s'arrondit dans l'air bleui. Puis voici les faubourgs et la campagne où le Potomac roule son large flot ardoisé. On le traverse avant d'arriver à Mount-Vernon. Au fond du parc, la demeure apparaît: une blanche maison, assez grande, qu'une double colonnade relie aux bâtiments carrés des communs. La maison est en bois, de style dit «colonial» qui fut la façon de





bâtir de la vieille Amérique. L'aspect en est propre, clair et gai. Entrons.

Rien ne semble guère avoir changé depuis l'époque où Washington se retira dans ce domaine de famille. Voici le salon avec ses meubles Louis XVI, sa pendule dorée, ses fauteuils. Voici la salle à manger avec sa large table. Les rideaux pendent aux fenêtres. Il y a des portraits au mur. Des gravures encadrées ornent le vestibule. Tout cela est intime, avenant, d'une vétusté agréable et douce. C'est le Trianon de la Liberté. L'escalier qui monte à l'étage est étroit et raide. On respire l'odeur sèche et poussiéreuse des anciens logis. Les chambres s'ouvrent sur le palier. Elles se ressemblent toutes. Voilà celle où logea La Fayette en 1821, quand il fut l'hôte de la nation américaine. En voici une où il y a dans un coin une vieille malle cloutée. En voici une autre plus vaste. Des fauteuils, un secrétaire, un lit massif et simple aux amples rideaux de mousseline blanche. C'est dans ce lit que Washington a rendu le dernier soupir. C'est la chambre où il mourut.

Enlevez les barrières de bois qui défendent l'accès des pièces. Eloignez les gardiens, refaites la solitude nécessaire, rendez à cette maison ses bruits discrets et familiers. Imaginez des voix parlant dans les chambres hautes, une porte fermée doucement, un pas dans l'escalier, et voici s'évoquer l'ombre vivante du maître d'autrefois, tel que, jadis, aux belles heures, plein de pensées justes et sages, il venait sans doute s'asseoir sous cette véranda en regardant devant lui couler l'onde élargie du Potomac...

H. DE RÉGNIER,
de l'Académie française

1. La maison du président Washington, à Mount-Vernon (Virginie). 2. « Washington, élu président des Etats-Unis, fait ses adieux à sa mère », tableau de Louis Baader.







SCÈNES PRISES SUR LE FRONT. — 1. Le général V... salue le drapeau de l'un de ses régiments.
2. Le général V... remet la croix de la Légion d'honneur à quelques-uns des officiers de sa vaillante division, qui a cueilli de glorieux lauriers en Argonne.
3. Retour au cantonnement, après la revue passée à quelques kilomètres de l'ennemi.

LES ÉVÉNEMENTS

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA SECONDE BATAILLE DE VERDUN. — LA TRIPLE ATTAQUE ENNEMIE. — LE GÉNÉRAL PÉTAIN. — LE COLONEL DRIANT. — LES PERTES ALLEMANDES.

Une bataille d'un aussi formidable enjeu que celle de Verdun ne peut pas ne pas être longue, et elle se prolonge, coupée de repos éloquents et de ressauts furieux. « Bataille sublime », a dit Gabriele d'Annunzio, le poète, le patriote également glorieux, le soldat, l'aviateur qu'un shrapnel autrichien est allé blesser en plein vol.

L'Allemand frappe à droite, à gauche, au centre, et toujours l'épée française arrive à la riposte. A l'opiniâtreté germanique, nos soldats opposent un courage, un héroïsme, une constance renouvelés de leurs plus grands aînés.

Dans cette guerre, les actions sont d'ailleurs de très longue durée. Sur l'Isonzo, la lutte fit rage, pendant un mois; à Czernovitz, elle dura de Noël à la fin de janvier; sur la Marne, la victoire nous demanda huit grandes journées de combats; en Champagne enfin, notre offensive alla du 26 septembre au 6 octobre. De longues pauses succèdent aux plus violents efforts; puis brusquement, lorsque les adversaires ont soufflé, appelé des forces nouvelles, le duel reprend, s'apaise pour s'exaspérer encore. La bataille de Verdun a déjà passé par ces différentes alternatives de violence et d'apaisement et l'on ne sait trop si elle va finir ou seulement commence. En rappellerai-je les premières phases? Le 21 février, les Allemands attaquent et nous reculons de nos positions avancées sur nos premières lignes de défense où les assauts de l'ennemi demeurent sans autres résultats pour lui que des pertes effroyables. Puis, le 27, la lutte se ralentit, semble glisser du nord à l'est pour reprendre le 2 mars, plus intense qu'au début. Après avoir feint de la porter sur notre flanc droit, en Woëvre, l'adversaire la reprend sur ce même plateau de Douaumont d'où nous l'avions chassé le 26 février. Le contraire eût d'ailleurs surpris. Les raisons qu'il avait d'attaquer Douaumont demeuraient les mêmes. Sa position en saillie de la grande falaise qui couvre Verdun au nord, en faisait un point d'attaque classique. Mais la meilleure de ces raisons, c'est la possibilité de gagner, par les ravins de Bras, la Meuse et ses ponts. Car au fur et à mesure que l'action se développe, la pensée allemande apparaît nettement d'une manœuvre suprême pour briser à Verdun, la charnière de notre grande ligne de défense.

Ni le généralissime, ni le général Pétain ne s'y étaient d'ailleurs trompés. Les Allemands n'avaient pu, malgré toutes leurs précautions, cacher leurs préparatifs. La fermeture de leur frontière suisse avait donné l'éveil; et leurs déserteurs eux-mêmes confirmaient, et très complaisamment, les renseignements que nos aviateurs découvraient chaque jour de leurs projets d'offensive « kolossale ».

La parade, d'ailleurs, était prête et confiée à des mains sûres. Le général Pétain, dont le nom monte brusquement à la gloire, est, en effet, un de nos officiers chez qui la préparations scientifique — il a été professeur à l'Ecole de guerre — et l'expérience des faits se combinent le mieux. A cinquante-neuf ans, la guerre l'avait trouvé simple colonel, mais il se révéla tout de suite comme un chef accompli, comme un tacticien de premier ordre, comme un entraîneur d'hommes, comme un général-troupier, à la manière de Bugeaud; et son ascension fut rapide. D'août à octobre 1914, il avait franchi tous les grades, de brigadier à divisionnaire, et le mois de juin suivant il commandait un corps d'armée, puis une armée, la seconde. Et ce fut lui qui mena si vigoureusement l'offensive en Champagne. L'épée de la France est en bonnes mains.

C'est à sa tactique de repli que nos troupes doivent de pouvoir épuiser l'adversaire sur ce plateau à jamais célèbre de Douaumont, là et ailleurs. Les attaques massives auront, en effet, coûté effroyablement cher aux Allemands.

Du 21 février au 4 mars, leurs ruées en bataillons épais, à la façon d'un troupeau de buffles qui foncent sur l'obstacle, tournèrent à l'hécatombe.

« A l'attaque du bois de Chauffour, raconte un prisonnier du 105e régiment, les Français nous laissèrent avancer, puis déclanchèrent tout à coup des feux de mitrailleuses si puissants que des rangs entiers furent fauchés. Nous étions complètement pris de flanc. Il y eut un instant d'arrêt qui nous fut fatal. Le régiment tourbillonna, se dispersa et s'échappa comme il put, avec d'énormes pertes. »

Au bois des Caures, toute une brigade poméranienne fut décimée. C'est là, dans une défense héroïque, qu'a succombé ou fut pris le colonel Driant. Sous la poussée de forces supérieures, il reculait et venait d'assurer la retraite de ses troupes, quand son arrière-garde, qu'il dirigeait lui-même, le fusil à la main et faisant le coup de feu, fut tournée et entourée. Le député de Nancy a-t-il péri? Est-il prisonnier? En tout cas, son nom est désormais inséparable de la défense de Verdun.

En réalité, c'est une seconde bataille qui commença le 2 mars, sur le haut glacis de forme circulaire qui, de la Meuse gagne le village de Bras par la côte du Poivre, le bois d'Haudromont, la redoute et le village de Douaumont. Les Allemands établis entre la ferme de Houdromont et le fort de Douaumont, c'est-à-dire au centre, essayèrent tout d'abord d'agrandir cette enclave dans une double attaque sur le village de Douaumont et celui de Vaux-les-Damloup, blotti dans une large dépression de terrain où les eaux s'accumulent en un étang, à l'orée d'un ravin qui conduit en pente douce au fort de Douaumont et permit de le tourner.

Et tandis qu'une de leurs colonnes l'assaillait et tentait, bien inutilement d'ailleurs, de gagner ce perfide couloir, une autre attaquait le village de Douaumont lui-même et la petite redoute qui complétait la défense du plateau. Après un « marmitage » sans précédent, deux divisions fraîches se jetèrent sur cette bicoque sans pouvoir l'enlever, cependant elles pénétrèrent dans Douaumont, espérant y tendre la main aux troupes encerclées dans les débris du fort. Mais il leur fut impossible de déboucher malgré de véritables hécatombes. « Il y avait, disent nos chasseurs, des monceaux de cadavres dans nos fils de fer. » Aidés par le terrain qui s'élève au sortir du village, nos soldats empêchèrent l'ennemi d'aller plus avant, et lui reprirent les abords du village.

Ne pouvant tourner notre front par la droite, les Allemands s'efforcèrent alors de le percer au centre, sur les ravins de Bras. L'effort fut aussi coûteux qu'inutile. Une offensive sur la ligne du bois d'Haudromont à la côte du Poivre, ne réussit pas mieux et ne fut pas moins sanglante.

Repoussé à droite comme au centre, le vieux Haeseler ne pouvait point ne pas tâter de notre aile gauche, et répéter à l'ouest de la Meuse, c'est-à-dire par cette région de Montfaucon, regardée comme la zone de préférence d'une attaque ennemie, sa manœuvre de la Woëvre. Et, le 6, les colonnes allemandes se lançaient sur Vacherauville et, de l'autre côté du fleuve, sur Forges et Regnéville. L'attaque était, d'ailleurs, depuis longtemps amorcée. Dès le début de la bataille de Verdun, l'artillerie ennemie canonnait violemment nos positions de Haumont, du Mort-Homme et de la côte de l'Oie, les trois principaux points de la longue croupe qui s'étend de Malancourt à la Meuse, faisant un peu figure d'escalier. Et, comme on l'a dit, l'ennemi devait avoir la tentation d'en abaisser les marches à la hauteur de son front, sur la rive orientale de la Meuse.

Le Mort-Homme, bordé par le ruisseau des Forges qui court à la Meuse et s'y jette

après avoir bordé l'éperon du village auquel il doit son nom est formé de deux mamelons dominant, l'un les vals de Béthincourt et de Forges, l'autre descendant brusquement sur Regnéville. Entre lui, ce dernier village et celui de Cumières, court parallèlement à la Meuse à la hauteur de Samogneux, la côte de l'Oie. En arrière, s'étage une double série de positions : Monzeville, Esnes, Chattancourt, Marre, Bethelainville, appuyée elle-même par les forts de Marre et du Bois-Bourru.

Le 21 fevrier, au début de la bataille, nos positions et celles des Allemands s'affrontaient ou presque. L'ennemi occupait toute la ligne de crêtes qui s'étend de Cuisy au-delà du bois de Forges. Nous-mêmes, tenions le cours du ruisseau de Forges, de Malancourt et de Béthincourt à la Meuse. La position n'était pas autrement forte. Derrière Forges, en effet, tout le terrain serti par la Meuse, toute la boucle qu'elle décrit, étaient depuis l'occupation par l'ennemi sur l'autre rive du fleuve, de Brabant et de Samogneux, complètement intenables. Forges, Regnéville, devenaient de véritables nids à obus. Et dans ces conditions, il ne fut pas autrement difficile aux Allemands de se saisir de Forges en contre-bas de cent mètres de leur artillerie, puis, comme ils ne pouvaient déboucher directement sur la cote 265 et la Côte de l'Oie, d'aller par le contour de la Meuse occuper Regnéville. A défendre trop longtemps ce promontoire, nos troupes risquaient de se faire encercler, et elles l'évacuèrent, non sans avoir, à cette cote 265 et au bois des Corbeaux, infligé de très grosses pertes aux Allemands, qui, là encore, se présentaient en formations massives. Et ceux-ci durent, en effet, quelque peu souffler avant de reprendre l'attaque, qui, cette fois se déclancha sur l'ensemble de nos positions de Béthincourt à la Côte de l'Oie.

Les conditions d'ailleurs n'étaient plus les mêmes, et elle fut, malgré le marmitage intensif qui l'avait précédée, complètement repoussée; et même nos troupes parvinrent-elles à reprendre une partie du bois des Corbeaux perdu par elles.

Comme on s'y attendait, l'ennemi dans cette journée du 8 mars ne devait pas limiter son offensive à la rive gauche de la Meuse. En même temps qu'il essayait bien inutilement d'atteindre Béthincourt, sur l'autre rive, il renouvelait ses attaques dans la région de Douaumont où la redoute d'Hardaumont était prise et reprise, et à l'est, en Woëvre, où il occupait Fresnes que le IIIe régiment bavarois débordait depuis plusieurs jours. La bataille en un mot, devenait générale. Et à l'heure hâtive où j'écris, elle gardait ce caractère sans que l'ennemi puisse se prévaloir d'aucun succès. A l'ouest, il tentait de contourner le plateau de Mort-l'Homme, et à l'est par le couloir qui s'insère entre la Meuse et la Côte de l'Oie. Notre position de ce côté de Verdun est très forte et propre à la défensive. Son caractère dénudé, sa longue suite de mamelons se prêtent à des concentrations d'artillerie contre les vagues d'assaut. Et si nous le perdions, il y aurait encore le plateau de Cumières, celui de Chattancourt, et cette position du Bourru qui seraient pour nos intrépides soldats, un autre Douaumont. Il n'y a là, d'ailleurs, qu'une hypothèse. L'ennemi se heurte partout à des lignes en éveil, et, comme à Vaux-les-Damloup, il n'aboutit qu'à des pertes effroyables.

Que les Allemands, dans un but d'intimidation, parlent d'une autre grande offensive sur l'Aisne! Dans l'âme française, cette âme que le président Roosevelt dit « pure comme la claire flamme brûlant dans un trépied sacré », il n'y a pas place pour la crainte.

DOUBLE FAILLITE DE L'ALLEMAGNE
ELLE ROMPT AVEC LE PORTUGAL

Les grands rêves allemands en Orient : l'expédition d'Egypte, la main-mise sur la Perse, etc., s'évanouissent. Chaque jour, les armées du grand-duc Nicolas leur portent un coup nouveau. Chaque jour nos Alliés accentuent leur victoire d'Erzeroum, en prolongent les résultats. La prise de cette ville, presque aussitôt complétée par celle de Mouch et de Bitlis, a mis l'Arménie entre leurs mains, et c'est en vain que les Turcs dépêchent d'Angora toutes leurs troupes disponibles; ils ne sauraient regagner la partie. Tous leurs efforts pour sauver Trébizonde paraissent également inutiles. Les Russes menacent, en effet, la ville — la Trapezus des Latins — par terre et par mer. Pendant que leur flotte la tient sous ses feux, des troupes débarquées à Atina, à trois ou quatre étapes sur le littoral de la mer Noire, marchent sur elle.

Ce retour de la fortune russe, ainsi que les échecs subis en Egypte où Nourit bey, le frère d'Enver pacha a été tué dans un gros engagement avec les Anglais, ont beaucoup abaissé la superbe du Comité Jeune Turc, et suscitent à Constantinople de véritables explosions de colères. C'est ainsi qu'Enver pacha aurait été l'objet d'un attentat. En tout cas, il n'est pas invraisemblable. Le jeune dictateur aurait été assailli en plein ministère de la guerre et blessé grièvement par un officier soucieux de venger sur lui l'assassinat du prince héritier.

En Amérique, la reculade des espérances allemandes n'est pas moindre. Les intrigues que nos ennemis avaient nouées jusque dans le Congrès de Washington, n'ont pas résisté à des explications publiques. Ne voulant pas renoncer à leur piraterie sous-marine, à ce torpillage féroce qu'ils regardent comme leur meilleur atout, ils prétendaient amener les citoyens américains à ne pas s'embarquer sur les navires marchands armés, et plusieurs sénateurs malavisés, comme les démocrates Gore et consorts, n'appuyaient que trop cette prétention. C'était, en fait, se ranger du côté des assassins du *Lusitania*, c'était attenter à la liberté, à l'honneur américain lui-même. Et le Sénat n'a pas hésité à jeter par-dessus bord, toutes les propositions favorables à la thèse allemande.

Le président Wilson avait déclaré ne pas admettre de restriction au droit du citoyen américain, et le Sénat non seulement lui a donné raison, mais a mis entre ses mains une arme superbe pour lutter sur le fond même de sa controverse avec Berlin, c'est-à-dire l'inhumanité, l'illégalité de la guerre sous-marine telle que le prince Henri de Prusse et l'amiral Tirpitz l'entendent.

L'Allemagne ne se trouve pas assez d'ennemis et rompt avec le Portugal. Au début de la guerre, comme le vaillant peuple ne cachait pas ses sympathies pour les Alliés, elle avait jugé tout naturel d'attaquer sa colonie d'Angola, mais elle n'accepte pas que Lisbonne mette l'embargo sur ceux de ses navires marchands longtemps immobilisés à l'embouchure du Tage, puis réquisitionnés pour parer à la crise du fret. Et elle rappelle son ambassadeur. Ce geste, si menaçant soit-il, n'effraie d'ailleurs pas la jeune République. Elle sait bien qu'elle peut compter sur les Alliés.

LÉON PLÉE.

Les Poètes de la Guerr

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

UN VILLAGE

A Léon Rousset.

C'était un tout petit village rouge et blanc,
Dont la route qui passe était l'unique rue :
Une auberge, une église à moitié disparue
Sous un très vieux manteau de feuillage tremblar

Rien que d'humbles maisons, avec un champ derriè
Le même bout de champ, mi-jardin mi-verger,
Mais que la plaine, au loin, sans mur et sans barriè
Semblait, sous le grand ciel, librement prolonger.

Comme un roi pacifique, un homme par demeure
Commandait les vieillards, les femmes, les petits...
Et, tous l'un contre l'autre ingénument blottis,
On vivait là, tranquille, en attendant qu'on meure.

On n'avait pas de grands bonheurs sous le sol [illegible]
Le cœur des pauvres gens n'a pas tant d'exigen[illegible]
Un toit contre la bise, un lit pour le sommeil,
C'est déjà la richesse où finit l'indigence.

On croyait bien n'avoir pas d'autres ennemis
Que le gel en hiver et qu'en été la grêle,
Tout ce qui, nuit et jour, menaçant l'épi frêle,
Peut tuer le grain d'or qu'on s'en était promis...

Il a suffi d'un homme et d'un geste invisible
— Ce jour-là, cependant, le ciel est resté bleu, —
Et le petit village innocent et paisible
N'est plus qu'un tas noirci par la poudre et le feu.

Çà et là, sur la route, un pan de mur se dresse,
Que la pluie et le vent feront crouler demain...
Un chien, demeuré seul dans ce désert humain,
Hurle en désespéré sa faim et sa tendresse.

L'église, au vieux clocher qu'on croyait immortel,
Suspend sur ses débris l'arc brisé d'une voûte,
Et, de sa niche peinte au-dessus de l'autel,
Une vierge de plâtre a roulé sur la route.

L'auberge a conservé, dans cet effondrement,
La façade qu'un tronc de glycine supporte :
L'armature de fleurs, dont s'encadrait la porte,
A sauvé la maison miraculeusement.

Mais le village est mort; les pleurs lents des brui
L'ont déjà, peu à peu, de mousse recouvert,
Et seul survit encore, au-dessus des ruines,
L'inutile fuseau d'un cyprès toujours vert.

ANDRÉ RIVOIRE

A LA MÉMOIRE DE MOUNET-SUL

Ce n'est pas seulement ton geste ample et superb
O pauvre grand Mounet-Sully.
Qui, par la mort serré dans ton linceul, sous l'he
Dort, à tout jamais aboli ;

Ce n'est pas seulement ta voix incomparable,
Qui rugissait ou caressait,
Qui s'est éteinte, hier, comme meurt sur le sable
Celle du flot qui nous berçait ;

Ce n'est pas seulement ton cœur chaud, ta belle
Dont les battements ont cessé
Comme dans un foyer les élans de la flamme
Lorsque le chêne est épuisé ;

C'est l'âme, c'est le cœur, la voix même et le ges
Des héros incarnés en toi ;
C'est qu'une fois de plus avec toi meurt Oreste
Et disparaît Œdipe roi.

Tu les avais, un soir, évoqués de leurs tom[illegible]s,
Beaux, rugissants ou sanglotants ;
Ils s'y sont recouchés à l'heure où tu succombas
Et s'y rendorment pour longtemps.

Dors avec eux; la tragédie est à cette heure
Ailleurs qu'au Théâtre-Français ;
Et ce n'est plus les héros grecs sur qui l'on pleure,
Ou dont on clame le succès.

Nous reviendrons vers toi pour déplorer ta perte,
Nous te ramènerons nos cœurs
Et sur ton monument mettrons la palme verte
— Quand nos soldats seront vainqueurs.

FRANÇOIS FABIÉ

LA PEINE DU TALION

Le métier d'assassin semble s'être gâté.
— On navigue en plein ciel, on est de joyeux drilles ;
On va brûler des vieux, des mères et des filles,
C'est la fête ! On se tord en accès de gaîté.

Un éclair ! et le rire a changé de côté.
Sur le léviathan s'enfoncent nos torpilles.
Loques de chair, de fer, innommables guenilles,
Ce talion s'abat sur le crime avorté.

Quoi donc ! l'assassinat ne nourrit plus son homme !
On ne peut plus tuer, quand il a dit : Assomme !
Ce Guillaume a, lui seul, tout droit et tout pouvoir.

D'un tel mystère il cherche à pénétrer l'arcane,
Et voici qu'effaré, dans l'ombre, il a cru voir
Le vieux dieu allemand, lui-même, qui ricane.

GEORGES TROUILLOT.

AU VAISSEAU « LA PROVENCE »

Le poète marseillais Émile Ripert nous envoie ces vers émus, dédiés au navire qui portait le nom de son pays :

En ces temps, si lointains qu'ils nous semblent un songe;
Où la paix fleurissait le front des nations,
Pour dissiper la nuit, l'erreur et le mensonge,
Nous t'avions décoré d'un nom fait de rayons,

O vaisseau dont la course élégante et rapide
Devait unir les cœurs, les peuples et les ports,
Et, pour mieux assurer ton message limpide,
Dans ce beau nom flottaient de musicaux accords...

Le chant des troubadours tremblait dans tes antennes,
A l'heure des falots parfois les passagers
Croyaient voir, pour charmer leurs croisières lointaines,
Laure et Mireille errer sur tes spardecks légers ;

Geoffroy Rudel voguait encor vers Melissinde,
Au rythme d'un moteur inconnu de jadis,
Et les dieux souriants, qui descendaient du Pinde,
S'étonnaient d'un vaisseau grandi depuis Protis...

Mais de la terre en flamme a fui leur belle troupe ;
Le barbare est rué hors des marais germains...
Hélas ! que peut un nom doré sur une poupe,
Quand même il serait doux entre les mots humains ?...

Et ce nom, où brillait le lumineux feuillage
De l'olivier, défi pacifique au canon,
Et qui laissait un double argent dans ton sillage,
Navire, c'est en vain qu'on te donna ce nom...

C'est en vain que craignant le Tudesque vorace
Plus que les vents, plus que les flots et leurs remous
Nous avions fait à ton départ le vœu d'Horace :
« O navire, les flots te ramènent vers nous ! »

Malgré nos vœux et malgré ce nom de lumière,
Sauvegarde jadis et maintenant danger,
— Car le rapace, auquel la nuit est coutumière,
Ne peut voir la clarté sans vouloir l'égorger ;

Malgré la brise de chez nous, qui, douce et forte
Comme si du fond de nos cœurs elle soufflait,
Aussi longtemps qu'elle l'a pu t'a fait escorte
Au périlleux chemin que la France voulait ;

Malgré les bras pour toi grands ouverts de la Vierge.
Dont le point d'or longtemps éclata dans les yeux
Des soldats attendris qui lui vouaient un cierge
S'ils revenaient vers elle, un jour, victorieux ;

Malgré ce grand rempart d'amour et de prière
Qu'autour de toi faisaient les mères dans la nuit,
Le requin qui suivait ta trace par derrière
A déchiré tes flancs, horriblement, sans bruit,

Et par ce flanc crevé le froid et l'amertume
Immense de la mer entrant à flots pressés
Ont noué dans leur glauque et grelottante écume
Ces soldats, dont les corps roulent lourds et glacés...

Soldats et matelots, chères et saintes têtes,
Vous n'étiez pas les seuls à sombrer dans les eaux,
Car ce nom lumineux, redouté des tempêtes,
Que ce vaisseau portait fier parmi les vaisseaux,

Ce nom qui s'enfonçait avec vous dans l'eau noire,
Ce nom que l'on voudrait prononcer à genoux,
Ce nom, c'était celui de vingt siècles d'histoire,
Et ce sont nos héros qui sombraient avec vous...

Il me semble, soudain, que mon pays s'éclipse...
Il me semble que, dans un affreux tremblement
— Ces temps ne sont-ils pas ceux de l'Apocalypse? —
Ce pays dans la mer a plongé brusquement,

Et que la gloire d'Aix et l'effort de Marseille,
Et qu'Avignon avec ses murs italiens,
Et que Maillane avec l'auréole vermeille
Que lui firent des vers plus que virgiliens,

Que Sainte-Trophime d'Arle et que la Sainte-Baume,
Que Canne avec son golfe et ses eucalyptus,
Que tout ce merveilleux et glorieux royaume
Qui vit Napoléon et César à Fréjus,

Que ce point lumineux de la carte d'Europe
S'est voilé dans cette ombre où l'on rampe à tâtons,
Et qu'un peu plus de nuit maintenant enveloppe
L'effroyable chaos où nous nous débattons...

Mais non, mais non, je veux secouer l'affreux rêve...
Si noire œuvre s'écroule, à nous les charpentiers
D'un monde que détruit en ce siècle le glaive,
Devant l'effort futur les siècles sont entiers...

Déjà je vous entends, sur les quais de nos rades,
Hardis navigateurs qui partirez demain !
Déjà, déjà je vois, mes jeunes camarades,
Les vers éblouissants couler de votre main...

Déjà j'entends trembler le pont et la machine,
Déjà je vois, pensif, quelque jeune colon
Qui, rêvant des trésors de l'Inde ou de la Chine,
Va consulter la carte accrochée au salon ;

Déjà je vois le mât, comme un arbre mobile,
Se détacher parmi cette immense forêt
Que font ces autres mâts dans le creux de la ville,
Déjà je vois le mousse agiter son béret,

Et je vois au lointain d'une mer sans défense,
Où l'on ne craindra plus aucun barbare assaut,
Je vois, encor plus beau qu'aux jours de notre enfance,
S'avancer doucement, Provence, ton vaisseau...

ÉMILE RIPERT.

POUR VERDUN !

Verdun, cité martyre où des guerriers stoïques
Poursuivent jusqu'au bout leurs luttes héroïques
Dans la neige et le sang,
Verdun trace une page illustre dans l'histoire ;
De son front dévasté, l'auréole de gloire
Sur nos soldats descend !

Le Romain qui dompta les Teutons ou l'Hellène
Par qui le Perse aux flancs géants joncha la plaine
N'ont pas approché d'eux ;
Je cherche des héros dignes qu'on les compare,
Je trouve — de sang pur ce sol n'est pas avare —
Les conscrits de l'An deux !

Comme alors, plus qu'alors l'heure des grandes crises
Guida les jeunes gens, les vieux à barbes grises,
Vers l'Immortalité.
La Patrie en danger voulut de fiers courages
Pour frapper le barbare et venger des outrages
Le Droit, la Liberté !

Tel un flot débordé, telle une hydre aux cent têtes,
Toute la Germanie amassa des tempêtes
Et se rua sur nous ;
Mille monstres d'airain semaient les hécatombes
Un tumulte d'enfer tirait les morts des tombes,
Rendait les vivants fous.

Et les nôtres n'ont pas fléchi sous l'avalanche
Quand ils ont repoussé la horde à l'arme blanche,
Et tenu sous leur feu
Des régiments entiers qu'un César en furie
Envoyait au combat comme à la boucherie,
Osant invoquer Dieu !

La cité de Verdun est droite sous l'épreuve ;
Si la vallée ombreuse où serpente le fleuve
Est pleine de sanglots,
Une voix a surgi du fond de la fournaise,
Et cette jeune voix chantant *La Marseillaise*
Promet des renouveaux !

OLIVIER DE GOURCUFF.

LA FRANCE N'OUBLIERA PAS !

Pour Paul Balmer

I

En l'Europe qui saigne et qui râle et qui meurt,
Il est un coin de sol, épargné par la guerre,
Où, dominant les cris de rage et de colère,
Une voix dit des mots où chante la douceur.

Là, parmi les échos de l'humaine fureur,
Plane un désir de paix, fort comme une prière,
Et, folle de pitié, la Suisse hospitalière,
Offre à tous sa beauté souveraine, et son cœur.

Venez, dit-elle à tous, venez, tous les souffrants,
Vous tous que la douleur rend si fiers et si grands,
Venez, tous les martyrs de toutes les patries !

Venez, j'aurai pour tous des gestes de bonté,
Et, si nombreuses soient vos cohortes meurtries,
Vous n'épuiserez pas toute ma charité.

II

Ils viennent. Et déjà, sous leur lasse paupière,
Le regard de leurs yeux mornes se fait plus clair
Car voici je ne sais quelle douceur de l'air
Qui les baise, sitôt qu'ils passent la frontière.

Ils viennent. La splendeur de l'Alpe, sa lumière
Les éblouit ! Vers eux, tous les bras sont ouverts,
On leur jette des fleurs, ils en sont recouverts,
C'est une heure de joie intense : la première !

Et tous sont frémissants ! Mais, parmi tous, les nôtres
Sentent qu'ils sont reçus autrement que les autres !
Et le cœur des Français se souviendra toujours

Que la Suisse a marqué, sans peur, sa préférence :
Sa pitié va vers tous, vers vous seuls son amour,
O chers petits soldats qui défendez la France !

MARIE-ANNE COCHET

A NOS SŒURS

Femmes de France, ô dignes sœurs de nos héros,
Espoir de ce qui vit, regret de ce qui tombe,
Vous qui pouvez sourire au-dessus d'un berceau
Et pleurer auprès d'une tombe,

Confiantes, sous vos voiles de crêpe noir,
Vous conservez votre âme et votre voix légère,
Et vos fronts, tristement inclinés vers le soir,
Ont gardé toute leur lumière.

Quand votre cœur se brise à l'heure du départ,
Pour donner à vos fils un peu plus de courage
Et pour qu'ils n'aient point vu se mouiller [regard]
Vous détournez vos blancs visages.

Vous pansez nos douleurs en y posant la main;
A ceux-là que plus rien n'apaise et ne console
Vous apportez ce baume encor plus souverain :
La fraîcheur de votre parole.

Quand vous venez aux champs de bataille sanglants
Vous pencher sur nos corps que la blessure brûle,
Nous vous voyons glisser comme des cygnes blancs
Sur l'eau verte du crépuscule;

Et les mourants, bercés entre vos bras amis,
Tous ceux qu'étreint déjà le baiser de la terre,
Ont pu rêver parfois qu'ils se sont endormis
Sous la caresse de leur mère...

Femmes de France, ô vous qui vous rappellerez,
Vos yeux, tant qu'un sanglot secouera vos poitrines,
Garderont le reflet de ce qu'ils ont pleuré,
L'image de toutes nos ruines.

O souvenirs toujours plus vivants et plus chauds!
Les villes renaîtront, tout aura son aurore,
Les orgues chanteront dans des temples nouveaux...
Femmes, vous pleurerez encore!

Vos soupirs qui montaient dans le soir menaçant
Se sont mêlés au grand cliquetis de nos armes;
Nous vous donnons sans le compter tout notre sang,
Vous nous rendez toutes vos larmes.

L'ombre des morts vivra dans votre long tourment;
Et, devant l'Allemagne à jamais ébranlée,
Vous dresserez comme un sublime monument
Votre douleur inconsolée!

Toute notre patrie est dans vos bras tendus,
O femmes, qui savez jeter d'un même geste
Une fleur à l'absent que vous ne verrez plus,
Un sourire à celui qui reste;

Et quand nous reviendrons, le matin du retour,
Couronnés à la fois de gloire et de souffrance,
Vous nous apporterez dans votre seul amour
Le baiser de toute la France!

ANDRÉ LEGRAND.

La bataille de Verdun est, cette semaine, le thème favori de nos poètes. Voici, parmi leur pléiade de plus en plus serrée, de plus en plus ardente, les signataires des meilleures pièces :

MM. et Mmes Bidard, Marie-Florence de B..., Escudier, Henri Lacombe, H. Adolphe, Olivier de Belland, P. Ducaruge, Jean Le Bozec, André Baudon, C. Chandpui, Paul Badet, Fernand Lévêque, Louis-Roger Maury, Pierre P.-J. Richard, André Langrand, Hermance Léocady, Alphonse Ravous, Ch.-A. Mattei, Marie-Louise Crépin-Leblond, Henri Morand, J.-C. Audibert, Raoul Luffo, HJaGby CSabatié, Pierre Lafrance, Léon Grenet, J.-C., Henry, Louis Chenu, Donmary, Raymond Fay, Maurice Rossignol, Ardan-Naigide, Jules Chaufour, A.-L. Marmet, Un Soldat, Alexandre Rey, Léon Martin, Daniel Vienille, Georges Collas, Suzanne Meusy, Jean Meuriot, Auguste Peyron, Etienne Montarras, Ennemonde Diard, Blanche Aimyl, Ch. Berthon, Oscar Offrion, Marcelle Dutheil, M. Goubet, Ami, Jean Rhuys, Fleur d'Ombre, Georges Bonysson, Docteur Lamy, Julien Verdier, Maurice Vidil, Marcel Lescaze, Félix Driessens, Edouard Laporte, F. Paque, Fleur de Lorraine, A. Maturier, J. Guérin, Chartois.

Nous renouvelons à nos lecteurs la recommandation instante que nous leur avons déjà adressée, de nous communiquer seulement des copies de leurs œuvres (prose ou vers) et non des originaux, le nombre considérable de manuscrits que nous recevons journellement, la pénurie de notre personnel (en grande partie mobilisé) ne nous permettant pas de conserver, de classer ni de restituer ces morceaux, dont nous ne pouvons non plus accuser réception.

LES LIVRES

IMPRESSIONS

La Guerre et l'Italie, par JACQUES BAINVILLE.

M. Jacques Bainville est un publiciste et un historien très estimé. Entre plusieurs ouvrages, il a donné une *Histoire de deux peuples : la France et l'Empire allemand,* qui a eu un très grand succès. Aujourd'hui, sous ce titre : *La Guerre et l'Italie,* il nous offre une véritable histoire diplomatique de l'Italie depuis ces dernières années et nous fait comprendre toutes les raisons de son évolution depuis la guerre.

C'est une étude de « psychologie des peuples », une étude de politique intérieure et une étude de politique étrangère. Ce que l'auteur a voulu surtout mettre en lumière, c'est que — contrairement à certaines opinions — l'Italie a voulu la guerre qu'elle fait, uniquement, ou presque uniquement, par intérêt national, par « égoïsme sacré », comme a dit un de ses ministres, par attachement à *l'idée nationale* qui est que l'Italie doit régner partout où résonne le *si.* Toutes les autres raisons, tous les autres mobiles ont été, en second lieu : amour de la justice et du droit, affinité de races, amour pour la France, quoique réel, etc.

Et de là est venue cette espèce de conspiration, si curieuse, du roi et de la nation, aux premiers mois de 1915 et surtout en mai 1915 (le mois historique, comme l'appelle M. Bainville). Par-dessus les têtes des ministres, la nation a crié au roi sa volonté, son désir, sa passion. Elle a fait des émeutes royalistes, sachant très bien que la nation italienne, en ses aspirations et ses espoirs, n'est représentée par rien mieux que par la maison de Savoie, qui a grandi avec elle, la soutenant, par elle soutenue, indissolublement liée avec elle par la succession historique des efforts et des succès.

La scène significative, représentative de cette union royale-nationale est celle qui eut lieu au plus fort des manifestations du mois de mai entre le syndic de la municipalité romaine, le prince Colonna et Victor-Emmanuel III. Admis auprès du roi, le prince Colonna entra : « Vous venez avec tout le peuple? », lui demanda Victor-Emmanuel. Un peu surpris par la question et incertain sur le sens qu'elle pouvait avoir, le prince répondit : « C'est pour la grandeur de Votre Majesté. — Non! c'est pour la grandeur de la nation », répondit vivement le roi. Ils étaient absolument d'accord et ils le sentaient profondément tous les deux, et l'un était royaliste en proportion de son nationalisme et l'autre était nationaliste en raison de la conscience qu'il avait de son rôle de roi.

Et c'est ainsi que la nation a imposé une politique belliqueuse à un souverain qui ne demandait qu'à la suivre. Jamais union plus solide entre chef et armée n'a existé que celle qui joint le roi d'Italie à la nation italienne depuis le commencement de la guerre et surtout le mois mai 1915.

Le détail, très curieux, de cette crise de nationalisme, vous le verrez rapporté par M. Bainville avec une exactitude, un pittoresque et un relief à n'y rien souhaiter. Mais, bien que cette partie du volume soit la plus substantielle, celle qui la précède n'est pas moins intéressante. C'est l'histoire des antécédents de la crise de 1915. L'auteur, avec raison, remonte jusqu'au roi Charles-Albert, ne fût-ce que pour bien montrer dans toute sa suite l'histoire de cette union d'une nation et d'une dynastie, ne fût-ce que pour suivre la tradition du nationalisme italien en le prenant dès son origine. Et il rencontre cent figures intéressantes et originales et il en peint un grand nombre, et avec un rare bonheur.

C'est Charles-Albert, le roi de Piémont, très patriote, mais mélancolique, facilement déprimé, partagé du reste entre ses sentiments très italiens et ses sentiments religieux, dévasté de scrupules et, quelquefois, presque de remords.

C'est Victor-Emmanuel II, essentiellement différent, toujours optimiste, toujours hardi, toujours audacieux, avec, cependant, un fonds de sens pratique et de réalisme bien italiens. C'est Cavour, adroit, habile, à la fois obstiné et souple, surtout sachant prévoir de très loin, jetant la sonde à une immense distance dans le futur, et l'homme du monde, peut-être, qui a eu le plus d'avenir dans l'esprit.

C'est (le portrait ici devient une charmante biographie), c'est cette exquise et douloureuse princesse Clotilde, fille de Victor-Emmanuel, mariée par politique au prince Napoléon, c'est-à-dire très chrétienne avec un athée, « sacrifiée à l'avenir de la maison de Savoie », et qui « en aura été comme la martyre ». Douce et touchante figure vers qui s'élève encore et s'élèvera toujours la reconnaissance et comme la piété de l'âme italienne.

C'est le grand poète Carducci, révolutionnaire par essence, perpétuel *insurgent* qui pousse l'Italie, de toutes ses forces, dans les voies républicaines, pour finir vers 1878, par se rallier à la dynastie, très symbolique en cela et représentatif de l'Italie elle-même qui, après mille péripéties, a fini par être unanime dans son attachement à la maison de Savoie.

C'est Gabriele d'Annunzio, le Tyrtée italien d'à présent, le chantre et le prophète du patriotisme italien, qui a donné une voix et une voix sublime, à tous les sentiments qui frémissent sur la terre de Dante, et qui domine l'Italie tout entière comme un drapeau et comme un monument national. « Vous avez été, lui a dit M. Bainville, le Lamartine de 1848; mais vous n'avez pas eu besoin de faire une révolution. » Il était assez puissant sur l'âme du peuple pour la faire; mais elle était faite, dans l'esprit du peuple et dans l'esprit du roi, et il n'y avait plus qu'à lui donner le mot d'ordre et le mot de ralliement.

En terminant, M. Bainville jette un regard sur l'avenir, et particulièrement sur ce que seront après la guerre les relations de l'Italie avec la France. Il nous conjure, avec un sens politique excellent, de ne pas croire l'Italie indissolublement liée à nous par cette alliance en cours de guerre. Cependant il la prévoit restant notre alliée, pour cette raison, très forte en effet, que « le grand avantage obtenu est que déjà la lutte contre la domination germanique a créé entre la France et l'Italie une nécessité commune, ouvert entre elles un nouveau courant de sympathie ». Et c'est quelque chose

c'est même une très grande chose, à la condition « que la clairvoyance, le réalisme, le sens politique des gouvernements fassent le reste ». Je suis absolument de l'avis de M. Bainville et je souhaite qu'il croie avoir fait un livre excellent, pour être de son avis sur tous les points.

EMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

Traité de la Constance et Consolation ès calamités publiques, écrit par G. du Vair, pendant le siège de Paris de 1590, édité par Jacq. Flach et Fr. Funck-Brentano.

Le chancelier du Vair est une des grandes figures de notre histoire. Il a joué un rôle prépondérant au cours des désordres sanglants qui précédèrent l'avènement de Henri IV. On lui doit l'arrêt de la loi salique qui fraya les voies du trône au Béarnais.

G. du Vair se trouvait enfermé dans Paris durant le terrible siège que supporta la capitale du 6 mai au 30 août 1590. Il en fait une peinture émouvante dans ce beau *Traité de la Constance* que MM. Jacques Flach et Funck-Brentano viennent de remettre au jour.

Du Vair s'est réuni, dans son jardin, avec trois de ses amis, personnages émérites, « perles de leur siècle », assure notre auteur, esprits consommés ès lettres et ès sciences, mais plus recommandables encore par leur probité et leur vertu.

La conversation tombe sur les événements si dramatiques où la vie même de la France est en jeu : que de raisons de désespérer, ou tout au moins de trembler pour l'avenir qui se présente sous les plus sombres couleurs ! Mais du Vair et ses amis nous indiquent tout au contraire les raisons de prendre confiance, d'asseoir notre vaillance sur un fondement que des événements passagers ne peuvent atteindre. En trois " journées ", Monantheuil, Houllier et Le Fèvre tracent successivement — par la plume de du Vair — un traité complet de la « Constance et Consolation », non seulement « ès calamités publiques », mais dans les malheurs domestiques eux-mêmes, dans les épreuves qui peuvent nous frapper personnellement.

Le style de du Vair est des plus remarquables pour le temps où il a paru : c'est déjà la grande prose de Bossuet, à la fois ample et précise, sobre et colorée.

Dans la savante préface dont il fait précéder cette édition nouvelle, M. Flach n'hésite pas à écrire : « Il n'est pas téméraire de placer l'œuvre de du Vair, pour l'énergie d'âme qu'elle recèle, entre les *Pensées* de Pascal et les tragédies de Corneille. »

Reste à se demander comment une œuvre telle que le *Traité de la Constance* a pu tomber dans l'oubli. Les controverses du seizième siècle, le rôle politique de du Vair qui éclipsa son mérite littéraire et l'aspect massif et compact des diverses éditions de son œuvre au dix-septième siècle ont été pour éloigner les lecteurs.

Et voici que le plus émouvant des écrits du célèbre chancelier revient à la lumière à une époque faite pour le comprendre, à une époque où il sera d'un meilleur réconfort qu'il ne l'a jamais été, par des pensées comme celle-ci :

« La vie se mesure par la fin; pourvu qu'elle en soit belle, le reste a sa proportion. »

Nous pensons à ceux qui meurent pour la patrie.

F. B.

Échos de la Guerre

La reine Elisabeth de Roumanie, célèbre en littérature sous le nom de Carmen Sylva, vient de mourir.

Nous aimions, nous vénérions, nous admirions la femme de lettres. La reine nous est un peu moins chère... Elle a obéi, hélas! à la tyrannie des liens familiaux qui l'éloignaient de la France; elle n'a pu oublier qu'elle était née princesse de Wied.

Néanmoins, devant sa tombe, nous ne voulons nous souvenir que de son talent, de sa grâce et des preuves d'affection qu'elle prodigua naguère à notre pays.

Elle fit beaucoup de bien. Rappelons une de ses œuvres les plus touchantes. Elle avait fondé un asile pour les aveugles et — en son royaume idéal de rêve et de poésie — elle lui avait donné ce titre : *le Foyer de la Lumière.*

Vingt mille aveugles y devaient être secourus, aveugles du corps qui ont besoin d'aide, mais non aveugles de l'âme : ceux-ci ont le loisir de vivre leur vie spirituelle.

La souveraine ayant réfléchi qu'une belle œuvre charitable doit éveiller et unir de nombreuses bonnes volontés, avait imaginé ce joli stratagème pour appeler à elle les efficaces sympathies : de sa main, elle traçait au bas de photographies d'elle des pensées; elle les signait et elle les mettait en vente au profit du Foyer de lumière.

Voici quelques-unes de ces pensées :

« La vertu s'effraie, quand le vice la dénigre, et cache sa tête sous ses plumes hérissées, au lieu de passer outre dans toute sa blancheur et dans toute sa dignité. »

« Il ne faut donner à la tristesse d'autres droits que de nous rendre plus nobles et plus parfaits. La tristesse égoïste fait beaucoup de mal et rapetisse l'âme. »

« Un monde à nos pieds, si nous savons monter; un monde dans nos bras, si nous savons étreindre. »

« La vertu — ce n'est que le sentiment et le besoin du beau dans l'ordre moral. »

« On est terriblement fort quand on aime. »

« Les dégoûtés et les blasés sont ceux qui ont donné libre cours à ce qu'ils ont appelé leurs passions. Et alors ces pauvres malheureux envient ceux dont les dents et l'estomac sont restés jeunes. »

« Les sacrifices, — ce sont les charbons qu'on couvre pour entretenir le feu de l'âtre. »

« La terre n'est un enfer que tant que vous n'y semez pas toutes les vertus, toutes les joies — et toutes vos larmes pour les arroser. »

« La mort est comme une mère : ses bras sont doux et tendres, et l'on s'y endort si profondément! »

« Nos instants sont comptés sur la terre et nous les gaspillons; nos forces sont mesurées, et nous en abusons; notre pouvoir est restreint, et nous voulons l'impossible. »

Cette dernière pensée ne pourrait-elle être dédiée à Guillaume II?

L'esprit et le cœur de la rue...

Un abonné m'envoie ce petit croquis, d'après nature :

« C'est dimanche; il est midi; je sors de la grand'messe.

» Devant moi, un glorieux mutilé marche avec deux béquilles et porte une cicatrice profonde à la joue.

» Sur le trottoir opposé erre un pauvre petit être, un panier d'osier à son cou, et qui vend des violettes.

» — Deux sous la botte, les belles violettes; deux sous la botte!

» Je le vois traverser.

» Sans doute, il vient m'offrir ses violettes...

» Non pas! Il s'approche du mutilé et, le regardant avec des yeux brillants de joie, il lui met dans la main un bouquet...

» — Tiens, Poilu, dit-il.

» Et il se sauva.

» — Pauv' gosse, va, murmura le mutilé, que le geste enfantin avait ému jusqu'aux larmes.

» Charles Coquet. »

N'est-ce pas délicieux?

Notre confrère Jean Billaud, vice-président de l'Association de la Presse Théâtrale périodique, qui fut l'administrateur du *Théâtre des chefs-d'œuvre* nous informe qu'il a fondé le *Théâtre des Alliés*, qui fonctionnera régulièrement sur une grande scène parisienne. Il donnera des œuvres classiques et modernes d'auteurs des Etats alliés et fera une propagande littéraire de ces ouvrages à l'étranger et principalement dans les nations alliées au moyen de tournées, de conférences et d'éditions.

Pendant la durée des hostilités, quelques spectacles seront organisés au profit d'œuvres militaires. Pour tous renseignements et envois de manuscrits, écrire : 23, rue Lemercier, Paris, (17e).

Je reçois ce beau sonnet, dédié au cher ami disparu :

MOUNET-SULLY

Nous ne reverrons plus la figure pâlie,
Ni l'œil chargé d'éclairs du héros d'Elseneur,
Quand, dans les flots d'argent disparaît Ophélie,
Ni le vibrant Rodrigue, amoureux de l'honneur!

Oreste aux bras sculptés comme ceux d'un éphèbe,
Polyeucte ébloui des cieux qu'il a rêvés,
Œdipe, surgissant avec les yeux crevés,
Sur le seuil ténébreux de son palais de Thèbes!

Mounet, le pays grec où naquit Astarté,
Jetait au ciel de France une jeune clarté,
Par ta voix musicale à l'harmonie étrange,

Car ton verbe où s'unit la vague avec le vent,
Palpite encor aux murs du théâtre d'Orange,
Et Phidias t'eût pris pour un marbre vivant!

JEAN VALDEREZ.

Qui mérite, mieux que Mounet-Sully, l'hommage pieux et reconnaissant des poètes?

L'Exposition Lucien Jonas.

Ils sont déjà nombreux les artistes, les graveurs, les peintres dont la guerre a exalté l'âme, grandi le talent.

C'est Georges Scott qui aura fixé ces deux images saisissantes et à jamais glorieures du « poilu » et du « bleuet » : l'une si formidablement belle sous la bourguignotte d'acier, — d'acier moins bien trempé que son cœur, — et le sayon tout trempé des boues de l'Yser et de la Champagne; l'autre portant déjà dans son regard d'adolescent la flamme des victoires prochaines. C'est Raemaeckers, dont le crayon vaut une épée. C'est Lucien Jonas à qui chaque jour son ardeur patriotique, ses croyances blessées inspirent une page d'émotion poignante ou de colère vengeresse. Exodes douloureux de populations chassées par les nouveaux Barbares; Christs et Vierges mutilés par la mitraille, mais toujours debout et protégeant, et le soldat mourant et l'errante endormie avec son enfant, entre deux prières; ruées héroïques des nôtres, dernière lettre du blessé expirant, tout est animé d'un sentiment poignant et superbe. Sous son pinceau, le héros de *Debout, les Morts!* revit pour toujours, avec son masque de fièvre et de sursaut héroïque, avec, sur les lèvres, le cri d'appel aussi beau qu'une *Marseillaise*. Cette page superbe est aujourd'hui populaire, et ce sera l'honneur des *Annales* de l'avoir suggérée à Lucien Jonas, comme c'est aujourd'hui sa joie d'en distribuer par milliers la plus magnifique reproduction en couleur. Elle est populaire comme l'ensemble de son œuvre exposée en ce moment à la galerie Devambez. Il y a là des œuvres qui resteront à l'égal de celles d'Alphonse de Neuville. Elles seront une contribution, combien éloquente et vécue, à l'histoire de la plus épouvantable des guerres, à l'histoire de ses misères et de ses héroïsmes. Les peintures et les dessins s'y mêlent; et, c'est peut-être dans les seconds que Jonas se montre le plus éloquent et le plus robuste. Citerai-je le *Gott mit uns*, dont l'artiste a tiré une lithographie superbe, la *Lettre du Nouvel An*, *Sortie de Tranchée*, *La Belgique héroïque*, *Les Croix de Honte*, c'est-à-dire les croix de fer des bourreaux de Reims et de Louvain, *La Toussaint*, *La Lutte pour la Vie*, l'horrible lutte où la guerre de tranchées nous a conduits nous et nos ennemis, la lutte où l'on se poignarde et s'étrangle, *La Mort d'un Soldat*, *Le Refuge*, *Le Calvaire*, *La Dernière Pensée*,

— Comme tu es gentille..., tu as acheté un poulet...
— Huit francs !...
— Je vais donc enfin manger du poulet...
— Mais ce n'est pas pour toi, imbécile, c'est pour mon filleul...

— Mais sapristi, oui, vous devriez être au front...
— Permettez..., j'occupe un des derniers emplois indispensables.
— Lequel ?
— Je recherche les embusqués...

La pénurie du papier obligeant les journaux à paraître sur de la toile. Comme consolation, le journal, après avoir été lu, pourrait servir de mouchoir...

LE « CINÉMA D'UN NEUTRE »
— Permettez, messieurs..., un instant..., ceci n'est pas une mitrailleuse!... Je travaille pour les siècles à venir!

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

Le Sacrilège, *Derrière le Mur on peut pleurer*, belles pages également mises en v[...] jette par notre revue, *L'Exode*, *L'Intru[...]* *Maison par Maison*, et ce morceau d'actuali[té] qu'est *Le Mur vivant de Verdun*, le mur q[ui] tient, dit l'artiste, « qui tiendra », ajouter[ont] les soldats de Douaumont. Le peintre, ch[ez] Jonas, est extraordinairement vivant, et s[es] croquis de campements, d'églises ruinées, d[e] tranchées, ses figures de soldats valent u[ne] randonnée sur le front. Portraitiste, l'artis[te] l'est magnifiquement : à preuve la vivan[te] effigie du général de Maud'huy, qui se[ra] l'honneur du Musée de l'Armée.

Dentelles flamandes.

Mlle Mathilde Alanic, notre chère collab[o]ratrice, nous écrit d'Angers :

« Aux cousines, qu'il soit permis de recom[]mander une œuvre des plus émouvantes! [Il] s'agit de donner du travail aux dentellièr[es] belges, qui ont trouvé asile en Anjou, so[us] la haute protection de Mme de Ponthièr[e] de Liége. Les pauvres femmes ont beso[in] d'exercer leurs doigts pour entretenir le[ur] habileté professionnelle et garder leur gagn[e-] pain. La plus affectueuse sollicitude les e[n]vironne, mais les ressources de l'œuvre s[e]raient insuffisantes à l'entretien d'une ce[n]taine d'ouvrières et de leurs familles, si o[n] laissait chômer les métiers.

» Faites provision, pour vos layettes [et] pour les trousseaux futurs des temps d[e] gloire et de paix, de fines valencienne[s,] d'exquises dentelles torchon, livrées à d[es] prix infiniment raisonnables et d'une ex[é]cution irréprochable! Et est-il plus cha[r]mant cadeau de Pâques ou de communion [à] offrir que le ravissant petit mouch[oir] d'Ypres, joliment plié dans un léger carto[n] et enrubanné aux couleurs belges?

» Et, grâce à vous, les fuseaux flaman[ds] reprendront le cliquetis joyeux qui ber[ce] la pensée des expatriées comme une musiq[ue] du pays et endort le chagrin! »

M. Verfaillie, secrétaire du Comité belg[e,] 6, rue Prébaudelle, Angers, reçoit tout[es] demandes de renseignements, commandes [et] dons. On peut écrire aussi à Mlle Mathil[de] Alanic, même adresse.

LES BRUITS QUI COUREN[T]

MOUNET-SULLY ET SON RUBAN ROUGE. — Les anecdotes sont nombreuses sur l'illu[s]tre tragédien qui vient de disparaître; [en] voici une qui nous a paru particulièreme[nt] touchante :

A sa mère, qui s'opposait à ses proje[ts,] Mounet-Sully répondait, avec une convicti[on] qui était sincère :

— Où me mènera le théâtre? A la Com[é]die-Française? De plus, je serai décoré [de] la Légion d'honneur et millionnaire.

A ce moment-là, personne ne croyait [à] cette prophétie; peut-être pas même lui.

Il aurait pu être un tonitruant avocat d'a[s]sises, il préféra devenir un tragédien tum[ul]tueux.

Par un sentiment touchant, quoiqu'un p[eu] théâtral, naturellement, le jour de sa nom[i]nation comme chevalier, il accrocha le rub[an] rouge au bas du cadre contenant le portra[it] de sa mère, avec ces mots écrits sur u[ne] carte :

« A celle à qui je le dois. »

LE COMPARTIMENT DES HOMMES SEULS. — Une de nos plus gracieuses divettes, qui

hasardait hier dans le Métro, y était bousculée par quelque impoli personnage. Elle ne souffla mot; mais, à peine revenue au jour, elle héla une auto et courut chez ses petites amies :

— Vous allez me signer une pétition!

— ...?

— La création d'un compartiment... d'hommes seuls, dans le Métro.

— ...?

— Parfaitement! Les compartiments de dames seules étaient peut-être de mise autrefois; mais aujourd'hui que les femmes sont en nombre, un compartiment réservé s'impose pour parquer les embusqués... qui nous ennuient!

Les « petites amies » applaudissent.

— Ce compartiment d'hommes seuls, il serait bon de le rendre obligatoire!

— Naturellement!

— Mais de l'interdire aux militaires, tout comme le café!

Ayant dit, l'ingénieuse divette tendit à la ronde une feuille de papier timbré... Et la pétition se couvrit de noms charmants... telle l'affiche d'une revue... bien parisienne!

Le Ventre de Rigadin. — *L'Echo des Tranchées* nous conte cette historiette :

« Rigadin, gravement blessé durant les attaques de Champagne, a été fait prisonnier de guerre. Les majors boches l'ont soigné. Mais, dans l'hôpital, tandis qu'on l'opérait, des infirmiers ivres chantèrent si fort que, une fois le ventre de Rigadin recousu, l'un des majors boches s'écria :

» — Tarteifle!... Mes lunettes!

» Elles étaient restées dans les intestins du patient. Il fallut découdre Rigadin.

» A peine l'avait-on refermé que le second major s'aperçut qu'il avait dû oublier son mouchoir au même endroit. On dut donc redécoudre Rigadin, pour retrouver le mouchoir.

» Le troisième major achevait de recoudre l'infortuné, quand, cherchant une allumette pour son cigare, il s'avisa que ses allumettes, évidemment, étaient restées, elles aussi, dans le ventre de Rigadin. Il se mit donc en devoir de défaire pour la troisième fois les points de suture.

» Alors, Rigadin, d'une voix douce, proposa :

» — Ne croyez-vous pas, docteur, que, si vous avez à y revenir encore plusieurs fois, il ne serait pas plus avantageux de me poser des boutons? »

Devant le Major. — On sait que régulièrement sont pratiquées des visites et contre-visites d'ajournés et d'auxiliaires. C'est au cours d'une de ces visites, dans une cité du Sud, qu'eut lieu la curieuse scène que voici.

Un groupe de soldats attendait dans une antichambre le moment de paraître devant les médecins-majors. Ces messieurs arrivent, accrochent leur képi à la patère, et le plus âgé de dire au sergent qui se tient près de la porte :

— Faites entrer le premier homme!

Le sergent considère sa liste et, tourné vers les auxiliaires :

— Adam! crie-t-il.

Adam était le premier homme sur la liste.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LA MACHINE A FAIRE LES NOTES

Le pauvre ingénieur américain avait des yeux ternes, un teint pâle, des joues creuses et des vêtements élimés.

— Vous voyez, me dit-il, à quelle misérable condition je suis réduit. Cependant, il y a quelque temps, je me croyais à la veille de gagner une fortune avec une invention merveilleuse, qui me paraissait promise aux plus brillantes destinées : la machine à faire des notes diplomatiques.

» Ce fut la fréquence de celles que le président Wilson échangea avec l'Allemagne, dès le début des hostilités, qui m'inspira l'idée première de ma découverte; le surcroît de besogne qu'elles donnaient à la Maison-Blanche, dont elle devaient accaparer le personnel, le détournait de tâches plus utiles. L'emploi des sténo-dactylographes n'accélérait que la moindre partie de la besogne : ne pouvait-on hâter aussi par des moyens mécaniques l'élaboration même de ces documents ?

» C'est à quoi je m'appliquai. Je vous épargnerai la description de l'appareil que je parvins à réaliser après de terribles efforts. Il se composait essentiellement d'un clavier disposé devant une batterie de gramophones. Sur autant de disques de ces gramophones j'avais fait enregistrer par des jurisconsultes éminents tous les textes de lois, de règlements ou de traités qu'il y avait lieu de compulser à propos d'un incident international, sur autant d'autres disques les considérants qu'on en pouvait tirer, et sur d'autres disques, enfin, les conclusions qui en devaient nécessairement résulter; un bouton numéroté commandait chacun de ces disques.

» D'autre part avait été dressé de tous les événements propres à soulever des difficultés diplomatiques — torpillages, incendies, explosions, sabotages ou assassinats — un répertoire alphabétique. Il suffisait de s'y référer, quand l'un de ces événements survenait : il indiquait les boutons numérotés qu'il fallait faire jouer dans chaque cas. On formait donc une combinaison analogue à la combinaison d'un coffre-fort. Il n'y avait plus qu'à appuyer sur la pédale de mise en marche : les gramophones, se déclanchant au moment voulu, dictaient une note diplomatique qui se trouvait ainsi rédigée mécaniquement, avec ses références, ses considérants et sa conclusion.

» Je présentai mon invention à la Maison-Blanche, escomptant des félicitations. A ma grande stupeur, on m'évinça.

» Je compris alors mon erreur : les notes étaient devenues pour le président et ses collaborateurs un sport, — dont ils n'entendaient plus se passer.

» Un autre se fût découragé. Je réfléchis.

» Ce sport lancé en haut lieu, il m'appartenait de le répandre dans la bonne société, grâce à mon appareil, qui permettait de le pratiquer sans connaissances spéciales. Afin de le rendre plus attrayant, je le perfectionnai et le compliquai. En multipliant les disques, et par conséquent les touches, j'arrivai à produire non seulement des notes, mais des objections à ces notes, des répliques à ces objections, — bref, à instituer des controverses juridiques qui, dans les modèles de luxe, pouvaient se prolonger des heures entières. Pour quelques centaines de dollars, un milliardaire enrichi dans les viandes salées pouvait se donner l'illusion de présider chez lui un congrès diplomatique.

» Hélas ! si généralement les spéculations de l'amour-propre sont fructueuses, la mienne a échoué. Le jeu des notes n'a pas réussi, et l'on prétend même qu'il a cessé de plaire à la Maison-Blanche. J'ai dû vendre à la ferraille mes machines, dont la construction m'a ruiné.

» Au revoir, monsieur. Excusez-moi de vous quitter. Il ne faut pas que j'arrive en retard à la soupe populaire, la distribution serait terminée. »

Il s'éloigna, infiniment triste, courbé sous son destin.

GABRIEL TIMMORY.

Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

QUATRIÈME PARTIE

III

LE CAPORAL DAVIET

Le 1er janvier, il y eut attaque des tranchées allemandes de la Louvière, par le premier bataillon. Les autres bataillons, dont le mien, demeuraient spectateurs.

Je me trouvais avec ma section, en réserve de la compagnie, dans un des boyaux menant de la Tête-à-Vache à la Louvière.

Suave est... Il est doux de contempler la bataille du haut d'un tranquille observatoire et d'applaudir aux prouesses des camarades quand on est soi-même à l'abri des balles et des obus... Il est moins doux de se trouver brusquement arraché à sa quiétude pour se voir, sans préparation aucune, précipité dans la fournaise!

C'est pourtant ce qui advint par suite d'un ordre qu'un agent de liaison transmit de travers.

— Vite, vite! me crie le fâcheux. On vous attend là-bas tout de suite!

Me voilà donc parti au canon avec ma section. Les shrapnels éclatent au-dessus de nos têtes et plusieurs blessés nous abandonnent. A mi-chemin, nouvel avatar. Je dois envoyer deux escouades aux cartouches, de sorte que lorsque nous sautons « le barriau », à mi-côte de l'ouvrage du 134, nous sommes tout juste, y compris le sergent Henry, le caporal Daviet et moi, une douzaine.

Maigre renfort! N'importe; nous nous précipitons à travers le fourré, afin de prendre à revers les positions ennemies.

A part deux anciens, tous mes hommes sont des bleus de la classe 14, arrivés de l'avant-veille, et je ne puis me défendre d'une appréhension : comment vont-ils se comporter pour leur coup d'essai?...

Garde tes appréhensions pour toi, vieux birbe, et tâche plutôt de n'être pas inférieur à ceux que tu commandes! Regarde-les bondir, une paire d'ailes aux pieds, une flamme aux yeux et le sourire aux lèvres...

Pas de doute : ils s'amusent!

Ils ont retrouvé le jeu de leur enfance, cette « petite guerre », qui les haussait à la taille d'hommes, en leur donnant l'illusion du péril. Mais, cette fois, c'est « pour de bon » comme on dit en Berry, et les balles qui viennent de la droite sont des balles « pour de vrai ».

Nous garnissons la colline.

Allons, voilà qu'on nous tire maintenant de gauche, du haut du coteau de la Tête-à-Vache. Nous sommes pris entre deux feux. J'ai besoin de réfléchir.

Je commande : « A genoux! » et je vais reconnaître le terrain.

Nouvelle rafale de balles, venant cette fois de l'avant. J'ai tout juste le temps de me jeter derrière une pile de rondins pour laisser passer l'averse. Le feu cesse aussitôt.

Pas de doute : alors que sur les côtés la fusillade est folle, celle du devant provient d'une troupe qui nous voit, qui nous vise, et qui ne tire qu'à bon escient. Mais si elle nous voit, malgré les arbres, malgré le fourré, c'est donc qu'elle est tout près de nous, en avant de la crête, à dix mètres au plus...

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

Il faut se débarrasser de ces gêneurs avant d'aller plus loin.

Je reviens au milieu de mes hommes, non sans servir encore une fois de point de mire. Je les fais s'établir, cinq dans un trou d'obus, les autres à plat ventre derrière des souches, et je commande :

— Tirez à volonté, sans vous presser, cinq cartouches chacun, en visant un peu en avant de la crête.

Le feu crépite, diminue, puis s'arrête.

La leçon aura servi, car on ne nous tirera plus de ce côté.

Mais ne voilà-t-il pas que les balles nous arrivent maintenant de l'arrière, des balles françaises! Notre mouvement tournant nous a placés sur la ligne de tir des nôtres : nous héritons de tous leurs ricochets, de toutes leurs balles perdues, et de tous les éclats des 75 tirés sur les lignes boches.

Nous nous trouvons bientôt au milieu d'un ouragan de fer : autour de nous, les arbres geignent des blessures reçues, les branches s'abattent, coupées net, comme à la serpe. Impossible d'avancer ou de reculer.

Mes hommes me regardent. Ils se sont relevés d'eux-mêmes, sans ordre, et leurs regards impatients me disent : « Eh bien! en avant! Qu'attendez-vous? Nous n'allons tout de même pas nous arrêter pour si peu! »

Oh! les braves petits!

Mais non, je ne commanderai pas en avant : ce serait folie. En hâte, je les fais tous coucher, je me couche moi-même, un peu en arrière d'eux, le sergent Henry près de moi et j'attends.

Trop fort est l'ouragan pour qu'il ne se calme pas bientôt. Ce sera l'affaire de quelques minutes.

Soudain, un coup au cœur...

Ayant relevé machinalement la tête, je viens d'apercevoir le caporal Daviet, à trois pas sur ma droite, debout, bien en vue, sans la moindre broussaille pour le garantir!

Il a sorti de sa poche sa blague et son cahier de Job, et il est en train de souffler placidement dans le cahier entr'ouvert pour détacher une feuille...

Je lui crie :

— Voulez-vous bien vous cacher!

Il fait la sourde oreille, la feuille détachée, il referme le cahier, le met dans sa poche, ouvre sa blague, prend du tabac...

— Daviet! fais-je en donnant toute ma voix; Daviet! êtes-vous fou!

Il ne m'entend toujours pas, il ne veut pas m'entendre.

Bien tranquillement, il roule sa cigarette, la mouille...

— Daviet! dis-je, en me soulevant à demi et d'un ton qui n'admet pas de réplique, je vous ordonne de vous coucher!

Il tourne alors la tête vers moi, d'un geste lent, me regarde sans mot dire, puis, montrant les hommes couchés devant nous, et qui du coin de l'œil nous observent, il les enveloppe d'un geste large qui s'achève vers le ciel, ce qui, joint à un signe de tête qu'on ne peut dépeindre, signifie clairement :

— Les bleus qui sont là, il faut bien que les anciens comme moi leur donnent l'exemple!

C'est cela qu'il veut dire, je le jurerais. Cela s'accorde trop bien avec son sens élevé du devoir et son mysticisme de paysan vendéen.

Sans s'occuper de moi davantage, il enflamme son briquet, allume sa cigarette, tire une bouffée, envoie la fumée en défi dans la direction des Boches...

Cette fois, il va se cacher, j'imagine!

Ah! bien oui! il prend la position à genoux et se met à tirer, balle par balle, aussi calme qu'au champ de tir.

Juste à ce moment, l'homme placé devant lui, à quelques pas, et qui était couché, lui, bien incrusté dans la mousse, est tué d'une balle au front.

Daviet ne s'émeut point, et son tir, entremêlé de bouffées de cigarette, ne s'accélère ni ne se ralentit.

A le voir jouer ainsi avec sa vie comme avec un mirliton d'un sou, je ferme les poings de colère. Par son âge, par l'affection qu'il me porte, il est un de ceux pour qui j'ai une âme paternelle, un de ceux que, dans le secret de mon cœur, j'appelle mes



Il prend la position à genoux et se met à tirer.

enfants. Je me sens des droits sur lui, les droits d'un père sur un fils désobéissant.

Je me dis : « Je vais me lever et aller lui donner une paire de gifles... »

Ma pensée chemine encore que, horreur! une balle venue de l'arrière, une de nos balles, le frappe dans le dos à la hauteur de sa cartouchière. Par un phénomène que je ne puis m'expliquer et que je n'ai jamais vu se reproduire, la capote prend feu... Voilà, en deux secondes, la flamme qui monte, monte, et atteint les cheveux.

Henry et moi nous nous précipitons. A coups de képi, je frappe sur les flammes; Daviet, pendant ce temps, tourne sur lui-même comme une toupie, s'imaginant instinctivement qu'il pourra atteindre la flamme qui s'obstine à rester derrière lui.

Il ne me faut pas moins d'une dizaine de coups de képi pour éteindre l'incendie!

J'offre à Daviet un de ses camarades pour l'accompagner au poste de secours...

J'ai tort, je m'en rends compte. Au combat, on ne doit plus connaître de camarades ni d'amis : en avant, tant pis pour qui tombe! La seule préoccupation doit être celle du but à atteindre, de l'ennemi à réduire.

Mais ce n'est pas Daviet qui se ferait complice d'une lâcheté. Il sait que je n'ai pas trop de tous mes hommes : il refuse mon offre. Je lui tends la main :

— Ce ne sera rien, dis-je, essayant de lui mentir.

Daviet ne répond pas, mais le regard profond qu'il fixe sur moi en prenant ma main et en la serrant dans une chaude étreinte, ce regard dit : « Je suis perdu! »

Puis il s'en va, tout seul, très droit, la tête haute, narguant une dernière fois les balles qui l'accompagnent en sifflant à ses oreilles comme un essaim de mouches méchantes.

Qui pourrait penser, à le voir ainsi marcher, impassible, qu'il a le corps traversé de part en part, qu'il lui faut, pour surmonter sa souffrance, une énergie surhumaine et qu'il va s'abattre tout à l'heure, à quelques pas du poste de secours, ayant atteint, dans un suprême effort de sa volonté, l'extrême limite de ses forces?

Père et mère de Daviet, vous dont la pensée l'accompagnait sans cesse et que, huit jours encore avant sa mort, il embrassait en rêve, je n'ai pu, ayant perdu dans la tourmente mon carnet d'adresses, vous parler comme je l'aurais voulu de votre fils et vous raconter ses derniers moments.

Dans votre lointain village de la Vendée, y a-t-il chance que ces lignes tombent un jour sous vos yeux? Dieu le permette, afin que vous sachiez que votre fils a vécu en héros et est mort de même.

Il était pour nous un exemple et je le vois toujours, ce matin de novembre, en haut de l'arbre sur lequel il avait grimpé, croquant sur son bloc-notes les tranchées ennemies placées à deux cents pas de là, sourd aux appels effrayés de ses camarades, indifférent aux balles qui hachaient les branches autour de lui en faisant voler l'écorce!

Et sachez aussi qu'un de mes premiers ac-tes, quand, nommé sous-lieutenant, j'ai os[é] faire entendre ma voix, a été d'obtenir pour votre fils la croix de guerre.

Que le chef qui a accueilli ma requête e[t] qui m'a permis de récompenser deux de mes braves, les caporaux Daviet et Thépin, re[-]çoive ici l'expression de ma respectueuse reconnaissance.

J'ai voulu annoncer moi-même à Daviet la bonne nouvelle. Evoquant son image parmi celles de tous les morts qui, tombés à nos côtés, continuent de nous encourager par leur présence avec nous : « Mon enfant », ai-je commencé... Mais ma voix s'est brisée dans les larmes.

(*A suivre.*) *Lieutenant JACQUES P...*

(Illustrations de P. THIRIAT.)

« DEBOUT, LES MORTS !... »

Rappelons que cette œuvre d'art est délivrée

Gratuitement dans nos bureaux, *à tout abonn[é] sur la présentation de sa bande (envoi fran[co] contre 75 centimes);*

Moyennant 50 centimes, à tout acheteur [du] numéro sur présentation des trois bons I, II et II[I] publiés dans le présent N° (page VI des annon[-]ces) ainsi que dans ceux des 26 mars et 2 avri[l].

(Pour réception à domicile, en faire la d[e-]mande en joignant aux trois bons précités [la] somme de 1 fr. 25.)

D'Erzeroum à Trébizonde

Un voyageur qui désire rester anonyme nous apporte ces photographies auxquelles les prouesses de nos amis Russes prêtent un intérêt particulier. Il y joint les impressions qu'il a rapportées lui-même de ce pays. Jolie page descriptive que nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs :


Groupe d'officiers turcs devant Erzeroum.

Les Russes sont à Erzeroum. Ils ont devant eux vingt kilomètres de désert, grand lac de terres stériles, arides, nues et lisses comme l'eau, silencieux en face du ciel clair fermé par un cercle de montagnes dont la ronde fantastique domine de plus de mille mètres encore les deux mille mètres d'altitude du haut plateau, repaire de la ville sinistre qui surveille, à l'ombre du Palendenken, la plaine où s'allongent les routes comme les fils d'une araignée.

Et pour les Russes, voici qu'il ne s'agit plus de resserrer l'étreinte autour du cercle infranchissable, de surgir de tous les points à la fois sur toutes les crêtes et de fondre sur la ville... Maintenant, il faut couronner les crêtes à nouveau, dévaler les pentes, les ravines, les gorges, les sentiers, et vers le Sud, l'Ouest, le Nord, bondir et se répandre dans toute cette Arménie profonde et inexplorée où les démons turcs, les montagnards agiles et rusés fuient comme des chamois.

Les Turcs fuient par toutes les routes ouvertes, par toutes les vallées, vers toutes leurs montagnes inaccessibles...


Ash-Kalé, la première ville que prirent les Russes sur la route d'Erzeroum à Trébizonde.

Vers le Sud, Rhenis-Kalé, les volcans éteints du Chamour-Dagh, la désolation des désolations d'où l'on aperçoit le Mourad-Sou (l'Euphrate oriental) serpenter à travers de riches plaines, la lointaine et formidable barrière du Taurus, derrière laquelle se devine l'humide et chaude Mésopotamie où les Anglais s'avancent...

Ils fuient vers Erzindjan où les protège l'ombre sacrée de Mama-Atoum, la vieille reine Seldjoucide, qui repose depuis des siècles, solennellement ensevelie au milieu de sa citadelle sous les plis d'un précieux couvre-tombeau d'or vieilli...

Ils fuient, irrésistible tentation, par la route, la route unique, de Bayazid à Trébizonde, la fabuleuse route des caravanes, la route des marchands, des voyageurs, des armées, de l'invasion et de la retraite ; la route qui, par-dessus les montagnes et les montagnes, pique droit vers le soleil couchant, vers ce mirage suprême dont le reflet parait illuminer de rose et d'or la splendeur du ciel à l'Occident... la mer !... La mer !... Ils fuient vers la mer...

A leur suite, sur la chaussée de Trébizonde, les petits chevaux des Cosaques emboîtent furieusement le pas... Montagnards contre montagnards, démons contre démons. Ils ont bondi hors du plateau chauve, hors de la grande surface nue et les voilà, lancés à la grande chasse, galopant à la curée sur la blanche voie de neige où la trace des fuyards creuse des sillons rouges.

Ash-Kalé, déjà, la première halte, la première ville au pied de la première barrière, l'énorme Kope-Dagh, où la route monte en lacets. De la neige et de la neige..., jusqu'au genoux, jusqu'à la taille, jusqu'aux epaules..., lutte formidable où les morts se creusent leurs tombeaux dans la neige ouverte sous leur poids... Le Kope est franchi.

Un galop, une descente effrénée vers la vallée du Tchaurok, torrent profond qui gronde entre deux murs de pierre... ; une lente progression dans la vallée aux impossibles ponts vermoulus...

Un soir, enfin, par un ciel de couchant rouge l'étrange apparition d'une ville fantastique étagée sur les montagnes comme les gradins autour d'une arène d'où fuse le minaret blanc d'une mosquée, fragile comme un peuplier qui n'aurait pas cessé de croître... Et tout en haut, bravant l'horizon, les extraordinaires ruines de la citadelle romaine, ses pans de murs, ses pans de tours, découpés les uns sur les autres en plusieurs plans ; des trous dans les murs, des fenêtres rectangulaires d'où le ciel éblouissant jette sur toutes les pierres des éclaboussures de soleil, en gerbes d'incendie... Baïbourt, l'antique cité grecque de Baeberdon...

Une autre halte... et la grande chasse continue.


Les bords du Tchaurok à Baïbourt, l'étrange et merveilleuse ville dominée par les ruines de l'ancienne citadelle romaine.


Route de Trébizonde à Erzeroum.
Ruines de la cathédrale arménienne de Balachor.



La route monte sur les pentes du Zigana-Dagh.

à l'assaut de la seconde barrière, le Vavouk-Dagh.

Le Vavouk-Dagh, derrière de larges ondulations du plateau d'Arménie où les grosses croupes rondes des montagnes ressemblent aux troupeaux de buffles couchés. Le sommet franchi, de l'autre côté, là-bas, c'est le vertige d'une descente vers l'abîme, c'est le chaos et l'imprévu des pics, des escarpements, des précipices, l'inextricable fouillis des forêts, des gorges sauvages, des montagnes serrées et déchiquetées, rude et splendide contrée, sombre et délicieux pays où naissent, dans l'horreur de défilés dantesques, de clairs ruisseaux coulant sous un paradis de feuilles et de fleurs, en des vallées profondes où rit le printemps et pleure l'automne en fauve ruissellement de pourpre et d'or... Pays des Lazes..., farouches habitants d'une farouche demeure, pays d'aigles et de loups, régions de brigands et de contrebandiers, race indomptable descendant de ces terribles Troaques, Chalybes et Scythins qu'assiégea Xénophon dans leurs forteresses construites comme des aires, à pic, sur les rochers... Montagnards irréductibles qui roulaient sur les « Dix-Mille » d'énormes quartiers de pierre et finissaient par se précipiter du haut de leurs rochers, hommes, femmes, enfants, plutôt que de se rendre... Rude peuple, rude contrée, propice aux guérillas, dernière et terrible barrière qui défend de ses crêtes, de ses arêtes vives, de ses pointes déchirantes et aiguës le chemin du littoral.

Les Cosaques s'y enfoncent, luttent, bondissent, et finissent par jaillir au sommet de la dernière crête, le dernier géant, la dernière montagne : Zigana-Dagh, d'où les soldats du tsar, comme ceux de Xénophon, peuvent s'écrier en extase et le cœur sautant d'une joie surhumaine : « La mer !... la mer !... » et remercier Dieu.



Finis, les vastes solitudes, les déserts de lumière et de silence, les pauvres et rares demeures en taupinières, les montagnes de la lune, la neige, la fatigue, la faim et la soif !... Du haut du Zigana, maintenant, c'est la descente, la descente prestigieuse, la marche triomphale vers le rivage de chaleur et de lumière douce, vers la mer étincelante au sombre bleu, vers l'éternel printemps.

Parmi les fontaines, les prairies, les arbres, les jardins, les cascatelles, les villages fleuris touchent les villages fleuris, les châteaux enguirlandés de lierre, les églises, les ermitages, les monastères, les fermes riantes, les chalets gracieux, dans la caresse blonde du soleil et le parfum de la brise marine..., la vallée grecque du Pixitès se développe comme un paysage d'églogue où le berger de Virgile module un air de flûte en gardant ses troupeaux... Des coins de mer bleue luisent entre les échappées de collines, l'air est tiède et amollissant, les soldats du tsar croient rêver...

« Et l'on arriva sur les bords de la mer, à



La vallée grecque du Pixitès, qui s'ouvre vers Trébizonde.

Trapézonte, ville grecque fort peuplée, située sur le Pont-Euxin, dans la Colelinde... » (Xénophon... Livre IV de l'Anabase.)



Théâtre des opérations russes d'Erzeroum à Trébizonde.

L'armée du tsar entre dans Trébizonde... Trébizonde, la perle de toutes les perles égrenées au long de la côte : Kérassoude, Sausoun, Oglu, Inéboli, Sinope, Héraclée... ; toutes pareillement étagées aux pentes des montagnes, aussi riantes, aussi gaies, avec leurs maisons à frontons et à colonnes, et leurs splendides jardins où règne le cèdre éternel, l'if et le grand cyprès qui projette son ombre bleue sur les marches de marbre, au bord de l'eau... Les collines vaporeuses et douces s'abaissent vers le littoral arrondi comme une coupe où rêvent les antiques cités blanches, entre les deux miroirs de la terre et du ciel...



Kérassoude..., Oglu..., Sinope... et loin, là-bas, dans l'étincellement de ses dômes et le jaillissement de ses minarets..., sur un ciel de pourpre..., la ville d'azur et d'or, la ville des palais et des temples, la ville des jardins et des terrasses, la ville des chuchotements et des sortilèges, perverse, mais belle comme on semble se la figurer... Porte du rêve que les petits soldats du tsar voient briller à l'horizon comme un arc-en-ciel miraculeux... :

Constantinople !...

JOSÉ R.-L.



Les bords de la mer noire en Anatolie. Dans le fond, à droite, Trébizonde.

LES·ANNALES



SOUS LE FER ET LE FEU, LA VIE CONTINUE

26 Mars 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN·AN·6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE... 18 fr. | 9 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1709. — 26 MARS 1916

EDITION·DE·LUXE UN·AN·6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE..... 22 fr. | 11 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



LE PEINTRE TATTEGRAIN MORT SUR LA PETITE PLACE D'ARRAS
AU MOMENT OU IL FIXAIT SUR LA TOILE QUELQUES ASPECTS DE LA VILLE BOMBARDÉE



LES DERNIÈRES ÉTUDES FAITES A ARRAS PAR LE PEINTRE TATTEGRAIN LA VEILLE ET LE JOUR MEME DE SA MORT

Notes de la Semaine



Le Fusil et le Pinceau

J'AI sous les yeux une brochure émouvante. Elle se propose de glorifier les *Artistes morts pour la Patrie.* Elle énumère les noms des peintres, des sculpteurs, des musiciens, des comédiens, des chanteurs, des architectes tombés au champ d'honneur depuis le début de la guerre. Dans de brèves notices, où il a mis tout son talent et tout son cœur, M. Paul Ginisty résume ces carrières prématurément brisées. M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, y ajoute, avec l'autorité que lui confèrent ses fonctions, l'hommage de l'Etat. Il cite d'admirables lettres écrites par quelques-uns de ces jeunes hommes. L'un d'eux, le fin aquarelliste des automnes de Versailles, adressait ce sublime adieu à sa mère avant de s'élancer pour un assaut dont il savait qu'il ne reviendrait pas : « Ma chère maman, je meurs content d'avoir défendu mon pays! » Un autre, un maître de l'art délicat de la gravure en médailles, s'exprimait avec la rudesse d'un vieux troupier : « Armé du fusil d'un boche que je suis allé chercher dans leurs tranchées, j'ai eu le plaisir d'en descendre plusieurs... » Un troisième, gardant sa belle humeur, s'écriait : « On pense bien des choses sous les marmites, auxquelles on s'habitue, d'ailleurs. » En effet, à la rude école du danger, la pensée de ces héros s'élargissait, dominant de très haut les petits égoïsmes, les petites vanités de la vie terrestre. Ils se seront immolés sans regrets à un idéal supérieur...

« Le devoir qu'ils nous imposent, conclut éloquemment M. Dalimier, c'est le travail. De leurs mains défaillantes, ils nous ont tendu le flambeau que, à notre tour, nous passerons à ceux qui viendront après nous. La vraie piété agissante envers leur mémoire est dans la poursuite de leur œuvre, dans la reprise de leurs efforts, dans la continuation de leur volonté. »

Ces combattants reçoivent aujourd'hui les regrets attendris des doyens, des aînés qui n'ont pu les suivre, hélas!... Le statuaire Bartholomé, l'auteur de l'impérissable monument du Père-Lachaise, les propose comme exemple aux Français de l'avenir. Mme Bartet dépose sur la tombe des élèves du Conservatoire une gerbe de fleurs mouillée des larmes d'Andromaque : « O mes chers enfants, vous avez bien simplement répondu à ceux qui s'occupaient de décider si le comédien peut se dédoubler et s'il possède ou non une sensibilité propre. Vous êtes morts de toute votre âme; et si vous aviez eu deux âmes, vous les eussiez offertes pour assurer la victoire... » Ces nobles louanges sont méritées. On n'honorera jamais assez ceux des jeunes artistes qui ont fait virilement leur devoir, sans recourir, pour essayer de s'y soustraire ou de l'alléger, à des combinaisons d'embuscade. Les braves petits redoutaient particulièrement ce reproche. L'idée qu'on pût les soupçonner de tricherie ou de lâcheté leur était odieuse... Paul Ginisty cite, à l'appui de cette observation, un témoignage pathétique, un billet de Daniel de Losques, le spirituel humoriste qui dessina l'affiche populaire des *Annales.* De Losques, mobilisé dans une section d'administration, puis employé comme convoyeur, croyait lire dans tous les yeux une ironique allusion au privilège que semblait lui procurer sa situation militaire. Désireux d'échapper à cette obsession, il passa l'examen de pilote et mena dès lors l'aventureuse existence des aviateurs. Au retour d'un raid périlleux, il écrivait à M. Juven, directeur de *Fantasio :* « Les mauvaises photographies ci-jointes vous montreront dans quel piteux état j'ai rapporté mon *taxi* de Vimy, où j'étais allé, à 2,600 mètres, bombarder un train blindé. Les humoristes s'occupent comme ils peuvent. On m'a cité à l'ordre du jour pour cette maladresse... Ce qu'on ne dit pas, c'est que ma blessure est légère et que, bientôt, il n'y paraîtra plus. Surtout, ne racontez pas cela dans vos journaux; on m'accuserait avec raison de cabotinage. Mais dites-le aux petits camarades qui me traitent d'*embusqué.* » L' « embusqué » tombait quelques jours plus tard, mortellement frappé au cours d'un duel aérien.

Cette fièvre d'activité, cette ardeur patriotique n'emflamment pas seulement les Français en âge de servir. Elles gagnent jusqu'aux hommes mûrs, jusqu'aux vieillards. Il y a bien des façons de se battre. N'était-ce pas un soldat, le peintre Tattegrain, dont une de nos images évoque la fin tragique et superbe? Il demanda la permission d'habiter sa bonne ville d'Arras, dont il avait, dans mainte toile fameuse, représenté les splendeurs. Le général hésitait; il n'eût pas voulu exposer l'artiste sexagénaire aux risques du bombardement, aux ébranlements de la lutte toute proche. Il dut céder à des instances réitérées et qu'aucune objection ne rebutait. Lorsque Tattegrain franchit la porte de la cité, demeurée heureuse et prospère dans son souvenir et qu'il retrouvait crucifiée, il éprouva une poignante émotion. Mais, aussitôt, la passion de son métier le ressaisit. Il eut hâte de fixer sur la toile l'aspect de ces monuments écroulés, de ces rues désertes, de ces ruines augustes. Insensible aux rigueurs de l'hiver, sous la pluie, sous la neige, chaque matin, il plantait en plein air son chevalet et ne s'arrêtait qu'à la nuit close. Un jour, le pinceau lui échappa des mains. Le directeur d'une école libre d'Arras, témoin de la mort du vaillant artiste, en a fait un récit simple et touchant que Mme Tattegrain offre à nos lecteurs, en même temps que les dernières études de son cher mari.



« J'ai eu le plaisir, le 31 décembre dernier, de passer une heure rue des Quatre-Crosses, à côté du célèbre et très regretté M. Tattegrain. Il achevait le tableau de la maison de M. Deneuville, si pittoresquement arrangée par un obus. Avec une bonhomie souriante, le grand peintre se laissait approcher et se mettait à causer. Tout en débitant force bons mots, il trouvait le moyen de ne perdre aucun coup de pinceau et, malgré les obus qui tombaient aussi bien que la pluie, il travaillait, intrépide et joyeux. Je l'admirais, qui, non content de travailler depuis

huit heures par une froide température, recevait encore, consciencieusement et même gaiement, l'eau d'une gouttière percée, parce que le plus beau point de vue le voulait ainsi!

» Hélas! Je ne savais pas que ce défi à toutes les intempéries allait être payé bien cher.

» Le brave peintre s'attachait à Arras malheureuse et il voulait la glorifier avec son pinceau, comme d'autres avec la plume. La veille, il avait reproduit les ruines de l'Hôtel de Ville, et il était satisfait de sa journée parce que le soleil s'était mis de la partie et avait bien voulu rehausser les tons. Un officier venait de lui promettre de le conduire l'après-midi dans la tranchée pour lui faire voir la ligne de feu, et la pensée qu'il allait pouvoir peindre d'après nature une bataille, une vraie, mettait l'artiste en joie.

» Le lendemain, premier jour de l'an, Tattegrain avait pu se rendre dans la tranchée, et un maréchal des logis m'a dit qu'il avait excité l'admiration des jeunes soldats par son audace; le soir, il avait repris son poste d'observation sur la petite place, en face de l'Hôtel de Ville. C'est là que la mort est venue le chercher.

» Je connais, mieux que la famille, fort certainement, les détails de la mort de M. Tattegrain, car j'ai, pour ainsi dire, assisté à ses derniers moments.

» Ce peintre était arrivé à Arras muni d'une autorisation spéciale (n'entre pas à Arras qui veut). Il venait de travailler, pendant deux jours, à peindre les ruines du Beffroi. Il sollicita et obtint la permission d'aller voir des éclatements d'obus. Nous le conduisîmes, en auto, aussi près que possible du poste d'observation, car il nous avait déclaré qu'il se fatiguait beaucoup en marchant.

» Pour se rendre aux tranchées de première ligne, il eut à parcourir, à pied, environ huit cents mètres, à allure un peu rapide, car la zone était assez dangereuse; plusieurs fois, il s'arrêta pour reprendre haleine et s'abriter contre des rafales de 77. Enfin, il regarda et se montra enchanté. Il nous déclara même : « J'ai fait une escapade et ne le dirai chez moi qu'à mon retour. »

» Cette expédition avait lieu entre neuf heures et midi. Au moment où nous sortions de table, un peu plus tard, un gendarme vint nous avertir que M. Tattegrain était mourant; au bout de quelques instants, il succombait; le médecin diagnostiqua une congestion cérébrale. M. Tattegrain était cardiaque. Je suppose qu'il se fatigua trop, le matin, en allant aux tranchées. Cette marche un peu rapide et la secousse inévitable causée par les éclatements de projectiles si rapprochés, lui furent fatales... »



Ainsi, le vieux Tattegrain, peintre d'histoire, qui avait reproduit dans son œuvre, tant de mêlées furieuses, de sièges, d'arquebusades, de chevauchées et de combats singuliers, expira, maréchal de l'art français, au cœur de la bataille, sous le feu de l'ennemi.

Ne le plaignons pas. Envions-le!

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

DE MARCEAU A NOS JOURS

J'ignorais, en effet, mon toujours cher ami, que votre grand-père paternel fût originaire des environs de Chartres. Cette origine m'explique certaines particularités de votre caractère dont le secret m'avait jusqu'ici échappé. Il est peu d'entre nous qui ne portent en eux plusieurs races. Si je m'analyse dans mes ascendances les plus immédiates, je trouve en moi du béarnais, du basque et du champenois. Ne dites pas que je suis, comme le chien Patou dans *Chantecler*, un « horrible mélange » : vous vous exposeriez à vous voir retourner le compliment. On est ce que l'on peut. Ne nous plaignons pas, quelle que soit notre région française, de ce que nous sommes.

La diversité de la France n'a pas nui à son unité. Elle a moins été un obstacle qu'un stimulant. Connaissez-vous dans l'Histoire de Michelet le merveilleux tableau qui précède les croisades? Ces pages profondes, émouvantes, frémissantes d'amour filial, sont d'actualité. Elles nous font mieux comprendre et elles nous font mieux aimer la terre pour laquelle nos soldats tombent et meurent. Il n'en est pas sous le ciel de plus belle, de plus variée, de plus harmonieuse. Cette histoire de notre chère France est vraiment unique. « O France! Douce France! » Jamais l'Allemagne, asservie à la Prusse par la brutalité des conquêtes, n'inspira de tels accents. Elle est toute force. Aucune sensibilité, aucune tendresse, aucune délicatesse. Sa conduite en Belgique, où elle a accumulé des forfaits dont la décence publique ne permet pas de raconter les plus abominables, a soulevé l'indignation du monde. Elle a refusé toute enquête contradictoire. Elle sait que des témoignages se dresseraient, avec l'accent irrésistible de la vérité indignée, contre ses généraux, contre ses juges, contre ses gouverneurs.

Quelle différence avec les traditions de la France! Dans cette conférence sur Marceau que vous voulez bien me rappeler, j'ai eu l'occasion de dire comment le jeune héros traitait les habitants des pays conquis. Il interdisait les pillages, il les réprimait sévèrement et il réglementait les réquisitions dans un large esprit d'équité où les habitants trouvaient leur droit et leur compte. Il écrivait, le 30 thermidor an IV, à Jourdan, pour lui recommander le président de la Régence de Nassau-Usingen, en vue d'un armistice et de la paix. « S'il n'était dans vos principes de vouloir, pour tous les peuples, une paix qui leur rende la jouissance de leur propriété, et si déjà vous ne saviez ce qu'a eu à souffrir le paysan, sur lequel pèse le fardeau de la guerre, je vous ferais un tableau de ce qu'ont eu à souffrir tous ceux de notre contrée, continuellement en butte aux excursions des deux armées... Basez-vous là-dessus, mon cher général, pour la contribution que vous pourriez exiger. Témoin de la misère de ces pauvres habitants, témoin de leur empressement à subvenir aux besoins de la troupe, il m'est pour cela permis de plaider leur cause qui est celle de l'humanité. Elle trouvera dans votre cœur, comme elle a trouvé dans le mien, une âme favorable. »

Cette citation est fortement révélatrice de l'esprit et du cœur de la France conquérante. Carnot, de son côté, disait : « Ménagez partout les objets du culte, faites respecter les chaumières, les malheureux, les femmes, les enfants, les vieillards, entrez comme les bienfaiteurs des peuples. »

Ces grands soldats faisaient la guerre avec héroïsme, mais ils la faisaient avec humanité. Ainsi, au bourgmestre et aux magistrats de Francfort qui demandaient la tenue de leur foire, Marceau répondait en garantissant le respect des personnes et des propriétés et en facilitant la circulation extérieure : « Rassurez les gens qu'une crainte chimérique pourrait éloigner de vos murs : les Français ne sont terribles que pour leurs ennemis; ils sont bienveillants pour le reste du monde. »

Cette bienveillance, cette humanité, cette justice éclairée et large, expliquent l'hommage que les adversaires mêmes de la France révolutionnaire, poussée à la guerre par la coalition de l'Europe, lui ont rendu. Il y a, dans le chant III de *Child Harold* des vers magnifiques où lord Byron, célébrant la « courte, brave et glorieuse » carrière de Marceau, le loue de n'avoir pas abusé du droit de répression que la liberté confère à ses défenseurs.

Il ne se rencontrera jamais un poète pour adresser un semblable éloge aux von der Goltz, aux von Bülow, aux von Bissing et aux sous-ordres innommables qui ont, sous leur inspiration, exercé, depuis dix-huit mois, sur la Belgique martyre les plus épouvantables répressions. On ne croirait pas à de telles choses si des documents officiels n'en apportaient pas l'accablante démonstration. Il y a eu un von der Goltz pour rendre les villages responsables des destructions commises dans leur proximité, — pour proclamer que la dure loi de la guerre doit frapper des *innocents*, — pour accabler sous les peines les plus rigoureuses les familles dont les parents avaient rejoint les milices belges, — pour organiser cet abominable régime d'otages où les prêtres et les bourgmestres devaient subir la peine de mort, si leur remplacement ne s'effectuait pas aux heures fixées par l'autorité militaire! Il y a eu un von Bissing pour frapper d'une amende de vingt mille marks la ville de Malines, parce que le bourgmestre n'avait pas signalé une sortie à pied du cardinal Mercier, — pour emprisonner et exiler des ouvriers, coupables de n'avoir pas voulu coopérer à des faits de guerre contre leur patrie, — pour priver de tout secours les femmes et les enfants dont les maris ou les pères refusaient de participer à des *travaux militaires!* Il y a eu un chef d'étapes, le général von Unger, pour proclamer que les conventions internationales ne peuvent en aucun cas, malgré leur texte formel, justifier le refus des habitants de participer à des travaux ordonnés par l'ad-

ministration militaire dans un but militaire! Ce sont là des faits patents, prouvés, avoués, dont rien n'excuse la brutalité, qui réduit un pays envahi aux pires servitudes du plus odieux esclavage.

Et si vous saviez ce qui se passe chez nous! La crainte trop légitime de représailles exige qu'on garde encore le silence. Pourtant, les réfugiés ont parlé, ils ont tout dit, ils sont des témoins et des victimes, dont la déposition vengeresse sera écrite au livre de l'histoire. Mais il ne faut pas que ceux qui sont revenus compromettent ceux qui sont restés. La domination allemande n'a ni entrailles ni justice. Elle frappe sans enquête, à tort et à travers, froidement, lourdement, cyniquement. Elle procède de la force et elle n'emploie que la force. Quand elle paraît s'adoucir, elle sort de son naturel et la délicatesse qu'elle affecte sonne faux. Je sais des traits de Guillaume II dans l'un de nos départements envahis, qui montrent comment il réussit peu aux heures où il veut séduire. Le tact, la mesure et la grâce ne vont pas à ce monstre couronné dont la folle ambition, et peut-être sa crainte du monstre, pire que lui, qu'il a engendré, ont ensanglanté le monde. Les complaisances où il s'essaie sont plus odieuses à subir que les tortures qu'il ordonne. Il n'a pas la manière. Quand il croit laisser derrière lui, ayant usé d'attentions dont il n'est pas coutumier, de la gratitude charmée, il ne laisse que de la révolte et du dégoût. Vous apprendrez un jour toutes ces invraisemblables histoires du kaiser et du kronprinz s'efforçant parfois de plaire, tels des ours faisant des grâces, aux vieillards, aux femmes, aux enfants. Vous les mépriserez davantage pour cette absence de tact et pour la médiocrité de leur psychologie. En attendant, il faut les haïr.

J'ai apporté à Chartres l'expression de cette haine. Vous avez voulu savoir comment elle y a été accueillie, ce qu'il y a en vous de sang beauceron s'étant agité et ému. J'avais commencé cette lettre pour répondre à votre curiosité, mais je crois bien que je me suis perdu en route. La faute en est à Marceau, dont la modération si humaine m'a conduit à une comparaison avec l'inhumaine administration des Allemands. Je reviens à vous et à vos Beaucerons. Ils sont prudents, calmes, attentifs, d'esprit réfléchi et pratique. On sent qu'ils ne se donnent ni tout de suite, ni volontiers. Ils préfèrent les raisons aux phrases et les faits aux gestes. Cela n'est pas pour me déplaire. La cause de la France est de celles auxquelles les raisons ne manquent pas. A Chartres, on les tient pour bonnes, comme partout en France. On sait contre qui l'on lutte et pourquoi l'on lutte. Et l'on n'est pas du pays de Marceau pour s'arrêter au milieu de la route et du devoir. *L'honneur et la gloire sont à la frontière :* Marceau l'avait dit en 1792. Cette belle parole est celle de la France entière. Partout où je vais, je sens qu'elle a pénétré tous les cœurs, armé tous les courages, exalté toutes les résolutions, inspiré et affermi toutes les espérances. Quel pays! On ne se lasse pas d'en faire l'éloge. Il ne montra jamais, au cours de sa glorieuse histoire, plus d'union dans plus de grandeur.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

L'Optimisme

Ma chère cousine,

Maurice Donnay, dans son journal si vivant dont il donnait lecture l'autre jour aux *Annales*, notait, en passant, une remarque bien profonde à laquelle j'ai souvent repensé depuis : « L'optimisme, à certains jours, disait-il, est un danger; le pessimisme un blasphème... » Je ne sais rien de plus vrai que cet aphorisme, surtout en ces temps troublés où il faut sentir son cœur d'aplomb, prêt en quelque sorte aux pires épreuves... L'optimisme, est la plus noble des qualités, mais à mon avis, le mot est, bien souvent, employé à contre-sens; on le confond avec des sentiments qui n'ont aucun commerce avec lui... Pour certaines gens, l'optimisme est un état béat d'égoïsme inspiré par le contentement de l'heure présente et la certitude de n'être pas inquiété personnellement dans les affaires du pays ou du voisin. C'est une sorte d'optimisme faite de négation — on nie la peine ou la douleur d'autrui pour n'être point incommodé de tourments qu'on ne veut pas partager... L'optimiste de cette trempe dit avec une conviction joyeuse : « Tout va bien! » Et cela veut dire, dans son langage : « Je vais bien, donc tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... Et que le reste du genre humain se débrouille! » L'optimiste, d'ailleurs, n'y met point de malice, encore moins de méchanceté, et serait fort heureux que tout le monde le fût avec lui; il excite son prochain à la satisfaction et crie au beau temps, surtout par peur des nuages qui passent sur le ciel. On le voit au bord des précipices faire contenance gaillarde, à condition qu'il tienne le milieu du chemin et que les camarades lui servent de parapet. Il annonce alors volontiers : « Pas de danger... Il n'y a pas de danger... »

Cet optimiste là est un joyeux vivant en temps ordinaire, aux jours troublés, c'est un fléau... Il se refuse à l'évidence même et se cache la tête, comme l'autruche, pour se persuader à lui-même qu'il ne voit rien de fâcheux. Jusqu'à ce que le pont sur lequel il se meut s'engloutisse, il chante à tue-tête : « On y danse, on y danse! » afin de s'étourdir et surtout afin de ne pas entendre les craquements de l'arche, ni sentir la base trembler sous ses pieds... La paresse de son esprit, l'insouciance de son humeur, la légèreté de son caractère, et un incroyable je m'en fichisme, lui font négliger tous les avertissements donnés par la nature... « Tout va bien! », répète-t-il en se frottant les mains, et il n'en faudrait pas beaucoup pour qu'il tançât ferme quiconque ne répondrait pas en chœur avec lui : Tout va bien...

« Je suis un optimiste, moi! » fait-il en se tapant sur la poitrine, et il n'a vraiment pas besoin de l'affirmer, cela saute aux yeux... Quand les choses semblent mal tourner, il sifflote : « Bah! cela n'a aucune importance... » Quand elles s'arrangent à notre avantage, il hurle : « Je vous l'avais bien dit!... Je suis un prophète, moi!... C'est inouï qu'on ne veuille pas m'en croire... Raisonnons... Si... »; et le voilà parti dans des considérations infiniment louables, mais agaçantes, car on sent que cet optimisme-là se grise de mots puérils, et craint comme le feu le spectacle tout nu de la vérité.

Or, l'optimisme, à mon idée, ne consiste aucunement à croire que tout va bien, mais, au contraire, que tout *peut* aller bien, si la volonté s'en mêle, si l'effort se poursuit constant. Le vrai optimiste, au lieu de se bercer de chimères, se tient toujours aux aguets, et, comme un bon chien fidèle, épie, flaire le danger, le suit à la trace, et pense : « Voilà le terrier..., méfions-nous..., veillons..., dépistons..., travaillons..., chassons... » Ce n'est pas cet optimiste-là qui chanterait sur le pont branlant : « On y danse..., on y danse!... ». Il tendrait l'oreille et, au premier craquement, descendrait dans une barque, examinerait, appellerait à l'aide, et n'aurait de cesse que la fissure ne fût bouchée... Et si, justement, l'optimisme est un danger, c'est qu'il excite autour de soi à une sorte de nonchalance, heureuse... Puisque tout va bien, pourquoi se donner du mal, pourquoi user son cœur, pourquoi dépenser son énergie?... tout s'arrange...

Cela est commode à dire et vous donne une attitude glorieuse, mais, pour ceux qui regardent avec une attention passionnée..., cela est insupportable... Demandez à nos poilus ce qu'ils en pensent... Quand on veut les mettre hors d'eux, ou leur faire hausser les épaules, il faut afficher devant eux ces airs plastronnants d'optimisme... Ils pensent... Oui, tout *ira* bien..., parce que nous sommes là!... et que nous travaillons, comme des damnés!... parce que nous sommes les gardiens fanatiques du pays, et que nous lui donnons nos jours, nos nuits et notre vie, avec amour..., parce que nos chefs veillent et qu'ils se rendent compte, chaque jour un peu plus, que tout ne fut pas toujours pour le mieux dans le meilleur des mondes ni des armées... parce que, profitant des leçons données, on répare sans cesse des bévues..., et qu'on prépare lentement, sûrement, le triomphe..., et puis aussi parce que nous sentons la grande vague de toutes les tendresses humaines et de tous les dévouements actifs monter vers nous, et que c'est la meilleure raison de notre courage... Mais, si la confiance est, en nous, forte, haute, audacieuse, ce n'est pas parce qu'au lendemain de Charleroi ou qu'au jour de Lille, vous vous êtes frotté les mains l'une contre l'autre, Monsieur, bien à l'abri des tempêtes, disant : « Cela n'a pas d'importance, tout va bien... », mais bien parce que nous qui savons, nous qui voyons la douleur, l'épouvante, le sacrifice et l'enfer, nous disons : « Tout *ira* bien *quand même*, dussions-nous en mourir! »

C'est pour ces soldats là, que les beaux vers du poète furent écrits : (1)

> Douleur, sans ton ancre de flamme,
> Que seraient l'espoir et la foi...
> Que seraient la tendresse d'âme
> Et l'héroïsme altier sans toi.

Ils savent, les chers héros, que l'optimisme s'achète et qu'il n'a de beauté qu'après avoir traversé la souffrance... Et c'est pourquoi les vrais optimistes gardent, en dépit de toutes les catastrophes, une sérénité confiante; ils savent que le *pire* peut être combattu par le *mieux;* ils savent que tant qu'un souffle reste dans la poitrine et que deux mains courageuses se tendent vers un idéal, le mal doit être vaincu. Ils ont expé-

(1) Sully Prudhomme.

rimenté que l'optimisme est un composé de crainte vigilante et d'espoir tenace..., une combinaison de force agissante, de conscience lucide et de libre vouloir..., un mélange heureux de travail et d'activité tenus prudemment sous pression, jusqu'au moment opportun.

L'optimisme, c'est l'état généreux et calorique dont nos soldats de France nous donnent l'exemple. Ils sont tous optimistes, parce qu'ils sont tous sûrs de prendre part à la lutte et d'être pour quelque chose dans l'issue victorieuse.

Mais ils n'ont pas la sottise de dire : Cela va bien... Mon Dieu, que tout va bien!... un jour où, précisément, cela marche mal... Ils pensent : mauvaise journée, aujourd'hui; ils en cherchent les raisons; ils examinent les fautes commises, tendent leur énergie plus serrée et songent, confiants : Mais il y a *demain*..., oui, demain, tout ira bien..., ou, du moins, ira mieux... Ils ne descendent jamais l'escalier du vertige où s'abîment les âmes, ils ne redoutent pas « la vague horreur menant on ne sait où », ils ignorent et veulent ignorer le pessimisme, qui est un blasphème. Leur cœur est le théâtre sublime où l'on attend toujours, en frémissant, l'être aux ailes de victoire. Ils sont réfléchis et profonds, et parce qu'ils savent leur courage constamment sous les armes, ils restent joyeux, mais non puérils. Leur attente n'est qu'une lutte au repos. Ils forgent lentement pour l'avenir les magnifiques chaînes du souvenir, et leur fil est d'or, puisqu'il est tissé avec la foi... Le miraculeux optimisme... le vrai... est celui qui tient son essence divine et ses plus doux parfums du dévouement en action et d'un sacrifice toujours prêt...

Il est peu de mourir ! Il faut surtout qu'on aime !

Nos soldats vivent cet optimisme-là et c'est le bon... Nous pouvons essayer de le copier... Mais gardons-nous de répéter, comme des étourneaux : « Tout va bien!... » Disons sagement, avec une confiance inébranlable et un tendre sourire : « Tout ira bien!... puisque tous nos cœurs sont ici et que nos fils sont là-bas. »

YVONNE SARCEY.

LES CONFÉRENCES de l'Université des Annales

***Le Sourire devant l'Ennemi*, par M. Emile Berr.**

M. Emile Berr fut délicieux dans une conférence intitulée : *Le Sourire devant l'Ennemi*. Il nous fit revivre les minutes tragiques d'août 1914, nos vicissitudes, nos chagrins, nos justes alarmes dans un espoir que rien ne démentira plus.

On sait que nos soldats sont merveilleux d'endurance et qu'ils l'ont « le sourire » aux tranchées... Une sorte de gaieté sacrée renaît. Et Paris est plus vivant. On va au cinéma voir passer sur l'écran des soldats, des généraux, nos armées, on va entendre les chansons fleurant bon la vieille gaieté gauloise, mais la littérature reste « de guerre ».

Comme en 1870, les poètes sont inspirés par la guerre, ils écrivent des poèmes de haine, des poèmes d'amour, mais jamais ils ne parlent de découragement ou de douleur. Un poète-soldat anonyme n'écrit-il point : « Un poilu est une âme avec un numéro... »

M. Emile Berr nous parle de quelques-uns des poèmes inspirés par la guerre, entr'autres : « Lorsqu'ils auront franchi le Rhin », de la comtesse Mathieu de Noailles; « La Charge », d'Edmond Rostand et la « Visite du Zeppelin », par Georges Trouillot. Mme Moreno vient réciter ces beaux vers tout empreints de gaieté sereine et de chaud patriotisme. Et pour finir en apothéose, M. Zamacoïs, lui-même avec une bonne grâce charmante, vient dire des vers qui sont écoutés avec enthousiasme et applaudis : « Les Soldats du Front sont toujours beaux. »

***L'Arrêt sur la Marne*, par M. Adolphe Brisson.**

Ce fut, à l'Université des *Annales*, une séance rare, une manière de fête sacrée, donnée en l'honneur d'un poète... M. Adolphe Brisson, en termes délicats et profonds, nous prépara à écouter une des œuvres les plus émouvantes et les plus belles de ce temps. Presque ignoré hier, quoique ayant collaboré au *Mercure de France*, à *La Nouvelle Revue Française* et au *Cahier de la Quinzaine*, du regretté Charles Péguy, M. François Porché écrivit une de ces œuvres qui demeurent impérissables. Se dressant dans l'ombre des batailles, se haussant jusqu'au sublime, il traça en vers fulgurants ce que fut cet arrêt sur la Marne, cette première grande victoire française, prélude de l'arrêt sur Verdun... Dans cet admirable poème, écrit « à la mémoire de Charles Péguy », on retrouve les émotions que seul un cœur profondément épris de son pays peut faire naître. C'est une évocation frémissante de la guerre; ce sont des tableaux tragiques où le clair-obscur fait pressentir l'aurore éblouissante; c'est de la vie puissante; de l'amour aussi; c'est de la mort grandiose; c'est la France enfin, dont tout le sang répandu fera germer un avenir radieux...

Mme Simone, qui révéla la première ce chef-d'œuvre, vint le réciter devant un public que M. Adolphe Brisson avait déjà tout acquis au poète. Elle collabora en quelque sorte avec l'auteur, par la façon dont elle anima ces mille vers, leur prêtant son art, son cœur et une sorte d'emportement, de griserie lucide qui n'appartiennent qu'à elle. Elle lança cette péroraison sur les sept jours de la Marne, avec une passion frémissante qui souleva la salle.

C'est là qu'au pied des murs en feu,
Nos soldats martyrs de leurs vœux,
Sont allés, de force, reprendre,
Au dur tricheur le bel enjeu
Qu'il refusa sept jours de rendre,
Et, si nous vivons sans remords,
C'est parce que d'autres sont morts...

JEAN D'YPRES.

L'Arrêt sur la Marne a été publié par La Nouvelle Revue Française.

LES PROCHAINES CONFÉRENCES

Lundi 27 mars, à 2 h. 1/2

La Guerre racontée par l'Image

Séance avec projections. par **Georges Cain.**

Mercredi 29 mars, à 2 h. 1/2

Dickens

par **Jean Richepin,**
de l'Académie française.

Vendredi 31 mars, à 2 h. 1/2

Les Embusqués dans le Théâtre

Auditions. par **Jules Truffier,**
de la Comédie-Française.

Toutes ces conférences seront publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement scolaire (24 Nos) : 10 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

On travaille ferme à l'hôpital en ce moment. Notre éminent chirurgien, le docteur Baudet, ayant demandé une deuxième salle d'opérations, salle aseptique, pour ce qui est convenu d'appeler « les opérations propres », on est en train de la construire en hâte sur les conseils du docteur Goldmann, directeur de la Villa Molière, qui, on le sait, a les plus belles salles d'opérations de Paris, les salles modèles. Les ouvriers rabotent, scient, tapissent et clouent... et, une salle toute blanche surgira bientôt, munie des derniers perfectionnements de la science et nous aurons ainsi deux salles d'opérations, comme, d'ailleurs, le service de santé le demande dans les maisons où l'on pratique la grande chirurgie. On dit que Paris sera encore quelques jours sans recevoir de nouveaux blessés, mais les avertissements nous disent de nous tenir prêts à la moindre alerte... Les blessés qui nous restent ont eu la bonne fortune du Cinéma qui les amuse tant et que leur grande amie, Mme Guernieri, leur offre deux fois la semaine, faisant passer les plus beaux films patriotiques de Tivoli et les plus gaies joyeusetés de Mentoultand et de Charlot... et toujours le spectacle les enchante.

Les Envois au Front

Nos envois au front ont été forcément ralentis cette semaine, les chemins de fer, pour un temps, ne prenant pas de colis pour nos soldats. Nous en avons profité pour forcer nos envois en Orient, où les paquets sont particulièrement les bienvenus. Le livre de Mme Nicolle accuse son 25,916e envoi. Parmi ceux-là, nous comptons des lettres de remerciement bien touchantes de notre ex-cuisinier de l'hôpital, Martin, célèbre pour sa délicieuse cuisine, et qui a été bravement faire campagne aux Dardanelles... Ses lettres sont d'un poète et d'un bon Français. Touché par la grâce de l'Orient, émerveillé de ses chefs, il nous dit la confiance qui est au cœur de tous. D'ailleurs, de quelque côté qu'elles arrivent, les lettres de nos poilus redonneraient du courage aux plus craintifs des civils... Les soldats de 1916 resteront légendaires dans l'Histoire...

Mais ne nous attendrissons pas sur ces chers combattants et soyons leur utiles surtout...

Et d'abord nous avons envoyé 600 coussins à Mlle Déroulède et en ce moment, ils font prime. On les envoie de suite aux trains de blessés. Les autos du Touring-Club les portent aux postes de secours, et partout, ils rendent des services signalés... On peut les adresser aux *Annales* ou chez Mlle Déroulède.

Et parlons maintenant de

LA BOUGIE

« La bougie, nous écrit le lieutenant Atvernhe, est devenue très rare aux armées, de telle sorte que nos pauvres bonshommes ne touchent même pas la ration réglementaire, devenue cependant insuffisante puisque les hommes passent la plus grande partie de leur temps dans des abris souterrains. Vous représentez-vous, madame, l'existence de ces pauvres gens qui ne peuvent même pas écrire une lettre ou lire les lignes chéries impatiemment attendues. Donc, que les parrains, les marraines, glissent dans chaque paquet, une

ou deux bougies et qu'ils pensent que la bougie est une manne céleste. »

Et il serait injuste que je ne donnasse pas l'adresse de ce jeune officier, dont l'idée me paraît lumineuse, c'est le cas de le dire. Donc, c'est le lieutenant Atvernhe, sous-lieutenant au 118e d'infanterie, 12e campagnie. Sa compagnie mériterait l'étrenne de quelques paquets de bougie.

Les Dons en Nature

Parmi les dons touchants que nous avons reçus, il me faut en signaler un délicieux, dû à la collaboration d'un groupe de fillettes de Brassus, vallée de Joux. Ce sont : Mlles Olga Audemars, Amélie, Léonie, Hélène, Charlotte Meylan, Amélie, Juliette Golan, Christine Reynoud; elles ont tricoté une couverture qui est une merveille, sur laquelle elles ont épinglé des lettres :

» Cher blessé,

» Une petite Vaudoise qui a travaillé et pense à toi chaque jour, fait des vœux pour ton prompt rétablissement et pour que tu puisses aller vite reconquérir le drapeau de la victoire! »

C'est signé... « Gentille Nortelette », et la lettre se termine par Vive la Suisse! Vivent les Alliés!

Je voudrais les citer toutes, hélas! la place me manque. Je ne résiste pas au plaisir de transcrire celle de « Mignonne Alouette » :

« Je voudrais que cette couverture te dise, ô héros sans peur, qu'en ce tissu de mailles agiles, une Suissesse a mis son cœur. »

La doublure a été posée par deux autres gentilles fillettes : Mlles Cosboy et Suzanne Martin, et rarement cadeau ne nous émut plus que celui-ci offert tendrement aux soldats de France, par les petites sœurs Vaudoises.

Nous n'en finirions pas d'énumérer tous les cadeaux reçus en cette semaine, plus de 100 paires de chaussettes, des lainages de toute sorte, renvoyés immédiatement en Orient, et 75 paires de semelles qui évidemment seront les bienvenues...

Et maintenant, donnons la plume à quelques-uns des officiers et sous-officiers qui demandent la protection des généreuses cousines pour leurs hommes.

Le *capitaine Paul Albert, commandant la 92e batterie du 114e d'artillerie*, serait heureux d'avoir des ballons de football, des cartes, des livres, des jeux divers et même, si possible, de vieux costumes de théâtre, qui permettraient à ses braves poilus de se distraire après les angoisses du combat.

Le *lieutenant Reibel, commandant la 2e compagnie de mitrailleuses du 402e d'infanterie, secteur 179*, nous dit que ses pauvres hommes, presque tous des pays envahis, ne reçoivent jamais rien. Quelques vêtements chauds qu'il distribuerait seraient urgents.

Le *maréchal des logis fourrier Gaston Petit, du groupe de D. C. A., de Villeparisis (Seine-et-Marne)*, serait heureux d'avoir quelques ouvrages d'érudition, histoire ou archéologie, principalement sur Paris ou l'Ile-de-France.

M. *William Mitsckkè, brancardier A. 128 3/III armée belge en campagne*, serait heureux d'avoir, pour lui et ses camarades, quelques lectures saines et littéraires qui leur soient en même temps une distraction et un aliment pour les heures parfois si longues qu'ils passent inactifs aux tranchées et au cantonnement.

M. *Eugène Daudet, cap. pionnier, C. H. R., 167e de ligne, secteur 48*, nous prie d'être son interprète auprès des gentilles cousines des *Annales* pour avoir des pipes, une flûte en cellulo ou un ocarina, quelques chansons et un peu de lecture qui feraient le bonheur de ses braves poilus. Ils profiteront de tout cela dans quelques jours, car ils auront bien besoin d'un peu de tranquillité après ces terribles combats.

L'Adoption des Prisonniers

Notre Œuvre a reçu cette semaine des encouragements qui lui ont été bien doux... C'est Mme Mattin-Blaton qui, du fond de l'Amérique, nous écrit pour protéger et propager l'Œuvre...

« De mes propres efforts, dit-elle, j'ai réussi à donner des marraines à plus de 200 de vos soldats et, croyant que je pourrai faire mieux maintenant, je m'adresse à vous, pour en avoir cinquante encore. Je demeure dans le midi des Etats-Unis, dans la Géorgie, dont mon frère était, il y a un an, le gouverneur. Quand M. Brieux était ici, c'est nous qui l'avons accueilli... Ici, nous sommes tous pour la France et nous travaillons pour le succès de votre chère patrie. »

Voilà cinquante prisonniers qui vont être des favorisés du sort.

Et que dire de Mme Laure Gylam, de Corgémont (Suisse), qui, en termes tout simples, nous dit son bonheur d'avoir pu fournir à 94 de nos enfants des marraines... « Pas une seule de mes protectrices ne s'est découragée, dit-elle, les envois sont réguliers, et je les surveille tous, puisque tous les envois sont centralisés entre mes mains... »

Il faut aimer, respecter les femmes des pays neutres qui, pendant cette grande épreuve, auront travaillé avec tant de courage pour notre pays, pour la France qu'elles ont choisie comme étant la plus digne. De l'avis de tous ces amis lointains, notre chère patrie aura grandi pendant cette guerre qui l'aura révélée aux étrangers.

Et serait-il possible que nous ne nous dévouions pas corps et âme à une œuvre qui touche toutes les classes et qui est l'occasion de lettres comme celle-ci :

« Soyez assez bonne pour bien vouloir m'envoyer l'adresse d'un prisonnier, afin de venir en aide à un de ces malheureux, « par » la mesure de mes moyens étant aussi que des ouvriers, mais nous lui procurerons toujours du pain. »

Et cela vient du fond d'un petit village de l'Ardèche... Cette solidarité tendre de la part de gens tout simples, presque pauvres est un bel exemple.

Tous les camps s'organisent, nous pouvons constater avec joie que des Comités de secours fonctionnent partout et avec infiniment de méthode... Grâce à la surveillance des présidents, il n'y a plus de ces injustices qui se commettaient au début, comme celle de ce prisonnier roublard qui trouva le moyen de s'octroyer cinq ou six marraines, au détriment de compagnons plus fiers et infiniment plus intéressants.

Le président du Comité de Cassel, M. André Ducy, nous écrit :

« Pour éviter les trop nombreux abus, nous demandons aux marraines de ne jamais prendre de filleuls sans s'informer auprès des Comités si le prisonnier est réellement nécessiteux... »

C'est, d'ailleurs, ce que Mme Pierre Ginisty et Mlle Suzanne Delcassé surveillent avec une conscience rare... Les prisonniers que nous livrons aux marraines sont pourvus de tous leurs parchemins et recommandations authentiques. Voici, à titre de curiosité, le règlement relatif aux distributions de secours du camp de Cassel :

« Il est dressé, dans chaque compagnie, par l'homme de confiance, une liste des hommes demandant assistance.

» Doivent se faire inscrire sur ces listes les hommes qui ne reçoivent rien ou peu de chose.

» On ne refuse l'inscription à personne.

» Chaque semaine, au moyen de registres officiels, les colis et mandats des hommes inscrits sont pointés par les soins du bureau.

» Les distributions peuvent varier suivant les ressources et les charges. Actuellement, nous assurons par semaine à chaque homme inscrit : 20 biscuits, 2 boîtes de sardines, 250 grammes de chocolat, une demi-boîte de corned-beef.

» Tout homme qui a reçu un colis représentant cette valeur ne doit pas se présenter à la distribution, etc. »

On le voit, nos marraines peuvent faire le bien en sécurité. Les secours s'organisent, non plus seulement pour quelques individualités, mais pour le bien de la communauté...

Mais il ne faut pas se complaire dans le bonheur du résultat acquis, et travailler toujours. Les raisons n'en manquent pas.

Enfin, je m'en voudrais — ne fût-ce qu'en mémoire de mon cher papa, Francisque Sarcey, qui aimait tant son Ecole normale, — de ne pas citer la demande d'un jeune normalien, qui a fondé là-bas une bibliothèque encore bien pauvre, bien peu fournie de chefs-d'œuvre, ou de classiques, ou de conférences. Adresser les envois à *René Fromentin, bibliothécaire du Kriegsgefangenenlager de Nürnberg, Bayern, 1re compagnie, 19 section...*

Il faut, hélas! se borner à cela aujourd'hui. Si on savait tout ce que je laisse..., et avec quels regrets!...

Y. S.

A la Brosse! A la Brosse!...

A la brosse! A la brosse!

Voici le résultat miraculeux obtenu par la vente des brosses faites par les soldats aveugles et vendues à leur profit. Au 11 mars, la commande était de 3,099 brosses, pour la somme totale de 12.771 francs.

Sur ces 3,099 brosses, 1,850 ont été livrées. Il en reste à livrer 1,249.

M. Brieux me charge de remercier tous ces acheteurs généreux et bons qui accomplissent si simplement une bonne action, dont les résultats seront plus féconds encore qu'ils ne le croient.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

84e LISTE DE SOUSCRIPTION

32e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 4 au 11 mars 1916)

Mlle Niquet, 5 fr. — Mme Griess, Boulogne, 5 fr. — Mlle Etienne, Neuilly-sur-Seine, 5 fr. — M. Harel, Rivière-du-Rempart, 10 fr. — Mme Viviani, 200 fr. — Mme Clément, Saint-Aignant-de-Versillat, 10 fr. — Sady, 1 fr. — M. Pégard, 10 fr. — Mme Stafford-Mayer, Curepipe, 234 fr. 75. — Mme Dumaine, Washington, 5 fr. 50. — Equipage du sous-marin Nivôse, 13 fr. — Une Lectrice des *Annales*, 25 fr. — Mme Barrière, Cannes, 5 fr. — Anonyme, Lyon, 5 fr. — Mlle Marguerite Bronard, Curepipe, 18 fr. 75. — M. L..., Paris, 5 fr. — Mme Bonnery, 2 fr. — M. Lauriac, Mostaganem, 20 fr. — Mlle David, Falaise, 5 fr. — B. A..., Brive, 2 fr. — Mme Rivier, Chazelles, 5 fr. — Mme Gan, Renia, 0 fr. 75. — M. Boileau, Frétigney, 10 fr. — R. I..., Curepipe, 6 fr. 60. — Mme Tissot, Plaine Saint-Denis, 8 fr. — Un bleu isolé, 5 fr. — Mme Oliver, Buenos-Aires, 20 fr. — Mlle Genevoix, Semary, 3 fr. — Mme Fouque, Langson, 5 fr. — Joase de Sa Rocha, Sao-Paulo, 125 fr. — Mme L. Delcros, Decazeville, 1 fr. — Mlle Hélène Bochard, Montévidéo, 10 fr.

Total général de cette 84e liste........ 786 fr. 35

(A suivre.)

Triptyque d'Union Sacrée

Le jeune aumônier qui nous a donné déjà des pages si pénétrantes, veut bien offrir à nos lecteurs, quelques notes extraites de son journal. Ces tableaux émouvants serviront de corollaire à l'avant-dernière lettre de M. Louis Barthou. Rappelons que sous le pseudonyme d'Eddy, se dissimule un des prêtres les plus distingués du clergé de Paris, plusieurs fois cité à l'ordre de l'armée et décoré de la croix de guerre:

Vous me demandez d'entr'ouvrir pour *Les Annales* mon journal de guerre où s'entassent depuis dix-huit mois, dans une confusion, une variété dont j'aime, pour ma part, le pittoresque aspect, et qui reflètent si bien notre vie de campagne, des faits militaires, des exemples admirables, des récits tristes ou joyeux, des impressions psychologiques; tout un ensemble de documentation, de peintures, d'idées où, même dans les heures sombres, tragiques, passe le grand souffle de l'espérance et où résonne déjà, dans le lointain, répondant au clairon de la charge, celui de la victoire.

Je l'ouvre donc au hasard, ce carnet qui m'est cher, qui contient un peu de moi-même et beaucoup des héroïques soldats avec lesquels je vis; je le feuillette à nouveau, en y retrouvant l'émotionnant souvenir de toutes ces choses déjà passées et je vous envoie trois pages que j'intitule à dessein : *Triptyque d'Union Sacrée.*

I

Au poste de secours de C..., décembre 1914.

C'est, à mi-pente de la montagne boisée, une humble ferme située à quinze cents mètres de la ligne de feu. Elle donne sur un chemin creux bordé de sapins, suffisamment caché à l'ennemi, que les voitures sanitaires peuvent, sans trop de risques, parcourir, même en plein jour.

Deux modestes pièces, basses de plafond, blanchies à la chaux, mal éclairées, portant les cicatrices de plusieurs bombardements; quelques chaises de paille peu solides; une vaste table de bois blanc chargée de fioles, de médicaments; un chevalet qui sert à examiner, à panser successivement tous les arrivants : telle est l'installation sommaire où, depuis plusieurs mois, de dévoués, d'habiles majors soignent, sans se lasser, des centaines de blessés, avant de les évacuer sur les ambulances mobiles de la division, mieux et plus sûrement installées dans les villages de la vallée...

L'ennemi vient de tenter, au lever du soleil, contre une de nos tranchées avancées, une attaque d'infanterie qui a totalement échoué.

Ses pertes paraissent sévères. On aperçoit, dans nos réseaux de fils de fer, une vingtaine de cadavres boches, et, entre les lignes, on entend, avec impression, malgré tout, des gémissements, des appels en allemand qui indiquent d'assez nombreux blessés. Cruels même envers les leurs, les Bavarois qui sont en face de nous ne semblent rien tenter pour les ramasser et restent maintenant terrés au fond de leurs trous.

Transportés, du haut de la colline, au poste de secours, par de solides brancardiers, nos quelques blessés arrivent, couverts de sang, mais toujours courageux. Nous sommes obligés de les introduire dans la maison par la fenêtre de la première pièce, privée, du reste, de tous ses carreaux. Les brancards ne pourraient évoluer, tourner dans l'étroit corridor.

Tandis que les pauvres enfants attendent avec patience leur tour de pansement et de soins, je vais de brancard à brancard. Je me penche sur ces nobles héros. Quel émouvant spectacle! Ils pleurent et rient tout à la fois : larmes arrachées, malgré eux, par la souffrance; satisfaction, fierté d'avoir généreusement accompli leur devoir, jusqu'au sang, et de savoir, grâce à ce sacrifice, l'ennemi repoussé, vaincu.

Je presse doucement des mains qui se tendent. Je murmure d'affectueuses paroles de réconfort, d'espérance. J'approche des lèvres brûlantes un morceau de sucre imbibé d'alcool de menthe, un quartier d'orange, une tasse de thé chaud aromatisé.

Soudain, un grand blessé qui paraissait sans connaissance, ouvre ses yeux, me regarde avec surprise et se dit tout bas, à lui-même : *un prêtre!* Je m'approche et je lui demande ce qu'il désire. Il hésite, puis me répond :

— Je suis protestant. Me donneriez-vous, cependant, comme aux autres, votre bénédiction?

— De tout mon cœur, ami, répliquai-je aussitôt. Ne sommes-nous pas l'un et l'autre chrétiens, français, c'est-à-dire deux fois frères.

— Merci, murmura-t-il, en levant un regard déjà voilé vers le ciel, vous me faites du bien. Je suis protestant croyant, pratiquant. Puisqu'il n'y a pas de pasteur ici, parlez-moi de Dieu, à sa place, je vous prie.

Il a été, hélas, gravement atteint au ventre par une balle explosive. Nous n'avons à notre disposition que de lourdes et lentes voitures à chevaux (1). Je le fais transporter à l'ambulance avec des précautions infinies...

Je me suis rendu, ce soir, à l'ambulance, pour le revoir.

— Embrassez-moi, me dit-il, en m'apercevant. Je sens que je m'en vais. Vous écrirez à ma famille que je suis mort comme j'ai vécu : en bon français et en fervent disciple du Christ. Je ne veux surtout pas d'un enterrement civil. Si le pasteur du corps d'armée, trop éloigné, ne peut arriver à temps, promettez-moi d'accompagner mon corps au cimetière en récitant des psaumes et de répéter à haute voix sur ma tombe le *Notre Père,* qui est la prière de tous les chrétiens.

Je lui en fis le doux serment, et quelques heures après il expirait dans mes bras. Je fermai pieusement ses yeux, en sentant des larmes mouiller mes paupières...

Selon sa suprême volonté, j'ai suivi son convoi. J'ai prononcé quelques paroles émues avant de jeter la première pelletée de terre, et j'ai écrit à ses parents : « Votre fils est mort comme un saint, faisant l'édification de l'aumônier catholique et de tous les assistants. »

La lettre de douleur et de remerciement que j'ai reçue, je la garde précieusement, comme le plus touchant symbole du lien sacré qui unit, à l'heure actuelle, tous les croyants de France contre les faux catholiques, les faux protestants d'Allemagne, barbares adorateurs d'un *vieux bon Dieu* cruel et sauvage qui, heureusement pour nous, n'a rien de commun avec le nôtre, le Dieu de la justice, de la miséricorde et de l'amour...

Et ces réflexions me font souvenir du grand exemple de divine bonté donné par le rabbin de L..., mort en héros, à quelques kilomètres de nous, qui, en l'absence de prêtre, faisait lui-même baiser le crucifix aux soldats catholiques tombés à ses côtés. Elles me rappellent la noble conduite de ce colonel, réputé anticlérical, franc-maçon, qui, apercevant un prêtre-soldat grièvement frappé d'un éclat d'obus, pensait, au milieu du combat, à faire aussitôt prévenir l'aumônier pour qu'il pût arriver à temps.

En présence de tels faits, n'avons-nous pas le droit de dire avec fierté à nos ennemis, aux quelques pays mal renseignés par eux, qui affecteraient encore, avec des gestes pudibonds et hypocrites, de traiter la France de nation corrompue et impie : « Venez. Regardez, admirez le respect de la religion, de la conscience, l'esprit de liberté, de charité qui règnent ici dans l'union sacrée, et que celui d'entre vous qui est sans péché nous jette donc la première pierre... »



II

Sur la ligne..., avril 1915.

J'aime à visiter le ...e bataillon de chasseurs. Il occupe un secteur difficile, qu'il défend, depuis plusieurs mois, presque sans repos, avec une intrépidité, un dévouement que rien ne lasse. Mais ce qui m'attire surtout, c'est le caractère, l'esprit de la plupart de ces hommes.

Il y a là des travailleurs, des ouvriers, des employés qui appartiennent au parti socialiste d'une grande ville du centre. Or, non seulement ils se montrent corrects, polis, accueillants même à mon égard, mais j'ai réussi, peu à peu, à leur inspirer confiance, j'oserai presque dire: à gagner leur sympathie.

Ils causent volontiers avec moi. Ils m'exposent, sans passion, sans violence, leurs aspirations, leurs idées, leur idéal; et j'apprends toujours quelque chose à leur contact. Si, sur certains points, je ne pense pas et je ne puis pas penser comme eux, je dois reconnaître qu'ils m'émeuvent souvent par la logique de leurs raisonnements et parfois par la mâle éloquence de leurs discours. Jamais, avec eux, la discussion ne prend une tournure désagréable, pénible. Elle conserve toujours un caractère de franchise, de loyauté, de bonne foi, de condescendance mutuelle, d'estime réciproque, qui me plaît infiniment.

Sauf de rares exceptions (et ceux-là me fuient), ce sont de braves gens, bien français, dont je ne partage peut-être pas toutes

(1) Depuis l'arrivée au service de santé de M. Justin Godart, qui, comme simple soldat, était venu visiter toute notre ligne, nous avons obtenu une section de voitures d'ambulances automobiles qui vont jusqu'aux postes de secours les plus avancés.

les tendances, les théories sociales, mais que j'apprécie, que j'admire, auxquels je souhaite de tout mon cœur de prêtre et de patriote le plus de bien possible, qui le sentent et qui mettent une certaine coquetterie, un véritable amour-propre, à me recevoir comme un ami, quand je vais dans leurs tranchées.

Le médecin-major, esprit fin, cultivé, prime-sautier quoiqu'ardent, prétend, en riant, me convertir à ses revendications, et veut me faire nommer, ni plus ni moins, aumônier honoraire (ô combien honoraire!) du comité socialiste de X... Et j'ai promis à un instituteur, vaillant officier, comme tant d'autres membres de l'enseignement (je suis heureux de leur rendre ici ce public hommage), de lui envoyer, tous les ans, après la guerre, en souvenir, un livret de caisse d'épargne comme prix d'honneur pour l'un de ses élèves.

Ah! qu'il fait bon entre Français, en présence d'un ennemi perfide, cruel, d'oublier les divisions, les querelles, les malentendus du passé, et de ne détester que l'Allemand monstrueux et inhumain! Le front n'est-il pas la grande école, non seulement du courage, de l'endurance, du dévouement, mais aussi de la fraternité, de la tolérance, d'une plus juste appréciation, d'une meilleure compréhension des gens, des idées et des choses? Toutes les classes de la société, tous les éléments de la nation, s'y trouvent en contact étroit, depuis de nombreux mois. C'est un grand livre, le livre même de la nature, qui s'ouvre devant nos yeux étonnés et qui nous apprend ce qu'enfermés dans notre milieu particulier, notre vie propre, nous eussions peut-être toujours ignoré.

Dans notre société contemporaine, nous en étions arrivés, par manque de contact, à diviser l'humanité en catégories absolues, à ne plus apprécier les individualités qu'avec des idées préconçues, d'après leur parti ou leur caste. Un de nos plus grands torts, c'était surtout d'accuser trop légèrement de mauvaise foi, de parti pris, ceux qui ne pensent pas comme nous, de les considérer aussitôt comme des adversaires, des ennemis.

Pour nous rendre mutuellement justice, nous avons besoin de nous connaître, de nous fréquenter, je dis plus : de partager les mêmes craintes, les mêmes dangers, les mêmes espérances. L'un des bienfaits de cette guerre sera de nous montrer que partout, dans les milieux, les partis les plus différents, il y a des hommes, de nombreux hommes convaincus, généreux, capables de sacrifices pour la défense des principes qu'ils croient justes et vrais; de ces hommes de bonne volonté, de devoir, de vertu, qui constituent la force et l'honneur d'un pays.

Puisse cette fusion de tous les fils de France, qui existe en ce moment sur la ligne de feu, continuer après la guerre, dans le souvenir de ces jours d'épreuve, dans le respect des convictions de chacun et de la liberté de tous!...



III

Dans les bois de H..., Noël 1915.

Voici déjà le second Noël de la guerre. J'ai redit une messe de minuit sur la ligne de feu. En 1914, j'avais officié dans une église de la vallée. Cette année, je suis allé aux sommets. Et c'est à sept cents mètres de hauteur, en plein air, au milieu de braves territoriaux, à trois cents mètres d'un blockhaus allemand, que je l'ai célébrée.

Il ne faisait pas trop froid. Les sapins étaient légèrement teintés de blanc, comme il convient, et quelques étoiles brillaient au ciel. L'autel fait de planches garnies de mousse, abrité par un toit de feuillage, est adossé à un vaste tronc d'arbre. Tout autour, coiffés de leurs casques, le fusil à la main, battant parfois la semelle, mes braves poilus assistent à la cérémonie, en pensant sans doute aux églises de leurs villages où leurs femmes et leurs enfants prient pour eux.

Les chants sont interdits. Adieu le *Noël d'Adam!* Les Allemands pourraient entendre et troubler la fête par quelques coups de mitraillleuse. Après la messe, les hommes reçoivent — merveilleux réveillon — du pain, du chocolat, du saucisson, une tasse de café chaud. Le plus ancien des capitaines présents, professeur de mathématiques au lycée de X..., m'invite à festoyer avec les autres officiers, dans sa cagna blindée.

Je ne puis accepter. J'ai deux autres messes à dire, dans la matinée, à des cantonnements différents, puisque, le jour de Noël, tout prêtre peut en célébrer trois. Mais je tiens à assister à leur modeste repas, plein de gaieté. M'apercevant qu'on plaisante aimablement notre hôte sur sa présence à la messe de minuit, je me permets d'en demander la raison, et, très simplement, celui-ci me répond :

— Mon cher aumônier, mes camarades savent que je suis complètement areligieux et que ce n'est guère mon habitude d'aller à l'église. Mais je me serais toujours reproché d'être resté tranquillement dans mon abri, pendant qu'à quelques pas, en face de l'ennemi, en cette nuit si poétique de Noël, un prêtre français attaché à notre division, partageant notre vie, nos fatigues, nos dangers, officiait au milieu d'un grand nombre de mes soldats. J'ai voulu, par ma présence, montrer à ceux de mes hommes qui sont croyants, que je respecte leur religion, que j'apprécie le réconfort moral qu'elle peut leur donner. Et j'ai voulu aussi remercier l'aumônier d'avoir gravi ces pentes raides et glacées pour leur apporter la joie d'une messe de minuit.

Je lui ai tendu la main avec émotion. Que c'était joliment, crânement dit, et chevaleresque, et bien français!...

Après avoir partagé, pendant le reste de la nuit, non pas le lit, mais le cadre garni de foin d'un aimable major — le mariage du docteur des âmes et du docteur des corps, me dit-il en riant — je suis parti, aux premières lueurs du jour, officier deux kilomètres plus loin.

Dans un étroit vallon, entre deux crêtes, je passe devant un de ces modestes et impressionnants cimetières de la ligne de feu où nos morts dorment leur dernier sommeil, bercés par le bruit de la fusillade et le s du canon. Pauvres tombes perdues dans la forêt profonde qui est devenue leur mystérieuse gardienne, et qui, au souffle de la brise qui passe, semble frémir tout entière de pitié, d'amour, en s'inclinant vers elles!

Mais j'entre dans l'enclos funèbre, entouré comme une tranchée, de fils de fer. Ces tombes sont nouvellement refaites, couvertes de couronnes de feuillage tressé, apportées par des soldats. Le drapeau national y déploie fièrement ses trois couleurs, dans la direction de l'ennemi, avec un air de défi, et semble dire à ces victimes : « Vous serez vengées. » D'humbles croix de bois, peintes en noir, y étendent, avec leurs bras, leur symbole de sublime espérance, d'immortelle vie...

Je m'arrête un instant. Je pense à ces nobles enfants que j'ai connus, que j'ai enterrés là; je pense à leurs familles, au nom desquelles je viens veiller et prier sur ces tombeaux, et, levant les yeux vers le ciel, où le soleil, perçant les nuages, darde déjà ses rayons, je me dis :

« En cette belle fête de Noël, qui est une fête de paix et d'amour, au milieu de tant de douleurs et de deuils, il m'est doux, du moins, à moi, prêtre français, de songer que nos soldats sont montés vers Dieu, les mains pleines de précieux mérites. Ah! certes, ils ont pu lui dire, avec un accent de légitime fierté : « Ce n'est pas nous qui avons incendié, pillé les villes et les villages; ce n'est pas nous qui avons frappé, blessé, mutilé, fusillé les prêtres, les femmes et les enfants, innocentes victimes d'une honteuse barbarie; ce n'est pas nous qui avons détruit, sans autre motif que la haine et la rage, les temples divins les plus vénérables et les plus sacrés. Mais, au contraire, nous sommes morts pour la défense des grands principes établis par Dieu lui-même comme fondements de la société humaine : la justice, le droit, la vérité et l'honneur! » Et voilà pourquoi j'ai le ferme espoir que tous, sans exception, purifiés par un tel sacrifice et une telle fin, ils sont immédiatement entrés dans le séjour de l'Infinie Béatitude.

Je me rappelai alors le beau tableau de Detaille, intitulé *Le Rêve*, où des fantassins en manœuvre, endormis dans les sillons profonds des champs, aperçoivent, dans une merveilleuse vision, les armées triomphantes de Valmy et d'Iéna. Et il me sembla, à moi aussi, dans ce petit cimetière de la ligne de feu, à quelques centaines de mètres des Allemands, voir passer au dessus de ma tête, conduite par Jeanne d'Arc, la libératrice de la patrie, l'immense armée glorieuse de nos héros, de nos martyrs d'hier et d'aujourd'hui.

O Jésus de Noël, pour le règne de la paix que vous avez apportée au monde, que l'armée française du ciel guide bien vite vers la victoire définitive celle de la terre!...

Abbé EDDY.



Le Chat blanc



On a raconté qu'à Charleville, quand une bombe d'un de nos avions tomba à quelque vingt mètres de sa prudente Majesté, Wilhelm II entra dans le plus grand courroux. Frappant le sol d'une botte éperonnée et théâtrale, il annonça à la ville et au monde que si un pareil scandale se renouvelait, il mettrait les Ardennes à feu et à sang.

Lors du raid de nos aéroplanes sur Karlsruhe, en tardives représailles de cent massacres d'innocents et de cent autres forfaits aux chartes de la civilisation, le même « artifex » eut l'incroyable santé d'écrire au grand-duc de Bade une lettre toute frémissante d'indignation pour flétrir un aussi méchant attentat. Il y a dans un roman de Charles Dickens un personnage plein de bon sens et de savoureuses réparties : c'est Sam Weller, le domestique de M. Pickwick; les faits et mots de Wilhelm II auraient fait sa joie. A la lecture de cette lettre de Wilhelm II au grand-duc de Bade, Sam Weller n'aurait pas manqué de dire : C'est ajouter l'ironie à l'insulte, comme disait ce perroquet à qui on voulait apprendre l'anglais après l'avoir arraché à son pays natal. Il apparaît bien que le gracioso à couronne fermée conçoit la guerre à la façon de Footitt proposant un match de boxe à Chocolat et formulant ainsi les conditions de la rencontre :

« Quand je dis : commence, vous commence, et quand je dis : fini, vous finit. »

Alors Footitt criait : Commence ! et, dans la même seconde, il déchargeait un vigoureux direct sur la bonne face de Chocolat surpris, et qui voulait riposter; mais Footitt criait : « Fini ! fini ! » — Moralité : Il ne faut jamais être Chocolat.

Ceux qui voient tout, et même la grande guerre, du point de vue si détaché de Sirius, disent avec un sourire presque complaisant : « Que voulez-vous, Wilhelm II est un humoriste. » Et cette appréciation comporte comme une nuance d'estime. On se souvient qu'il y eut chez nous, entre 1880 et 1900, une célèbre école de pince-sans-rire. Mais ce genre s'est tôt démodé. Humour ou *fun*, il a donné en anglais des résultats excellents : mais il ne s'adapte pas exactement, il ne colle pas à notre esprit français, il n'est ni assez net et direct, ni assez franchement gai, bien qu'il ait compté chez nous de remarquables virtuoses. Mais depuis quelques années, depuis une renaissance nationale, l'humour faisait moins d'argent. En temps de guerre, c'est un genre odieux : Wilhelm II n'en exploite, d'ailleurs, que les nuances les plus basses : c'est un mauvais fumiste.

Et puis, il y a comme cela, de par le monde, des gens qui sont méchants, des êtres disgraciés qui passent leur vie à faire du mal. Le matin, en se réveillant, comme d'autres font de la prière ou de la culture physique, ils font des exercices de haine et pensent, avant toute chose, à la noirceur qu'ils pourront jouer et à qui ils la joueront. Si, par hasard, ils se heurtent à quelqu'un qui regimbe, se cabre et les affronte, et déjoue leurs infamies, les voilà qui s'étonnent, s'indignent et se plaignent. Car ce sont des imbéciles d'irréciprocité : ils admettraient d'exercer, eux, toutes les vilenies et de ne trouver que des échines souples, des résignations parfaites et des complaisances accomplies.

Quand on répond à ses débordements de la seule façon qui convienne, quand nos avions survolent Carlsruhe, par exemple, il crie à l'univers étonné — mais pas dans le sens qu'il l'entend — qu'il va l'étonner par sa vengeance, il oublie ses braves marins qui riaient *de bon cœur* au spectacle des femmes, des enfants et des vieillards du *Falaba*, luttant contre la mort et se noyant après le torpillage de ce navire pacifique ; il oublie les quatre-vingt-dix bébés de *La Lusitania*, il oublie, etc., etc., etc.

Ces méchants ne sont pas inconscients, comme d'aucuns tendraient à le faire croire. Ils savent fort bien ce qu'ils font, et calculent à leur manière les conséquences où ils se complaisent. Seulement, leur intelligence est courte et leur mathématique mal fondée. Il ne faut pas leur accorder avec la tare de la folie le bénéfice de l'irresponsabilité. Ce serait trop commode et ils méritent le châtiment de leurs crimes.

Il ne faut pas croire non plus que le genre empereur soit tellement à part dans l'espèce humaine et ne relève pas des tribunaux éternels auxquels sont soumis les autres hommes.

Si grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes, a dit un Français qui, lui, avait du génie. On admet qu'un empereur se fasse remarquer et s'efforce vers le surhomme, mais nous aimons que, pour cela, il emprunte les routes nobles et non les sentiers sanglants et boueux.

Des empereurs, on en a connu de charmants, de grands, de saints, de criminels, de fous, etc.; mais dans toutes les sortes d'empereurs, celle de Wilhelm II est vraiment une sorte exceptionnelle et dans laquelle on rencontre du mysticisme, de la fourberie, du cabotinage et la plus inintelligente hypocrisie.

Ce cuirassier blanc me rappelle un chat de même couleur, mauvais comme la gale. Après chacune des corrections que lui valaient ses larcins et ses incorrigibles incongruités, il s'en allait, en esprit de vengeance, déchirer un mètre de tenture dans le petit salon.

C'est ce genre d'esprit, à défaut d'autre, qui semble animer Wilhelm II.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.



La Conquête du Cameroun



J'ai eu communication de plusieurs longues lettres et de cartes d'un combattant français dans le Cameroun allemand. Documents curieux, réconfortants, qui montrent bien qu'il n'y a qu'une âme militaire française, qu'elle est partout la même, et que les méthodes de guerre, en 1915, ne varient point selon les latitudes, et qu'on trouve, dans la brousse, le même adversaire terrassier, mineur, piégeur invisible, qu'en Champagne ou en Artois, le même officier insolent et dur. On verra aussi que cette insolence tombe tout à coup.

La colonne, dont je résume bien rapidement la marche, était commandée par le lieutenant-colonel Brisset, un de nos coloniaux à la fois soldats très braves, organisateurs, inventeurs au besoin, pionniers de civilisation, qui ont magnifiquement besogné en Afrique depuis un quart de siècle.

On part de Fort-Lamy en octobre 1914 : deux compagnies et une section d'artillerie de montagne. Le but à atteindre, c'est une montagne lointaine, où se sont réfugiés les Allemands, venus de différents points du Cameroun et de la ville de Kousseré, enlevée à la baïonnette par le lieutenant-colonel Brisset, au mois de septembre. Là, au pied de la montagne, on rencontrera les Anglais, qui ne peuvent, n'étant pas en force, tenter seuls d'enlever la position fortifiée de Garoua.

Le 4 octobre la colonne passe dans le Chari, et remonte le cours du Logoué, à travers une forêt épineuse. A onze heures, elle s'installe à Kabé, gros village de pêcheurs. Le lendemain, étape de 30 kilomètres, de Kabé à Karnak (comment ce nom, d'origine celtique, est-il venu jusque-là ?). On traverse des champs de mil immenses. A Karnak, un détachement français se joint à l'expédition.

Il y avait là, naguère, un sultan noir qui n'était pas de nos amis. Nos tirailleurs n'ont point de patience pour leurs « Boches de l'intérieur ». Un jour qu'il descendait la rivière, au milieu de ses pagayeurs, croyant apercevoir des Allemands victorieux, et qu'il criait : « Hoch ! Hoch ! », comme le sultan de Bulgarie, son frère blanc, une balle l'étendit raide dans sa pirogue. Depuis ce temps-là, les Français sont très considérés dans la région. Son voisin, d'ailleurs, le sultan du Mandara, qu'on appelle le *Sâr*, (où ai-je lu qu'on s'était inquiété de l'origine de ce vocable et que le doute subsistait ?) n'avait point la même admiration pour nos ennemis. Aussi, avaient-ils mis sa tête à prix. Quand la colonne entra dans son sultanat, il vint au-devant d'elle, monté sur un beau cheval, accompagné de cavaliers vêtus de rouge, et il nomma les Français « nos libérateurs ». Il fit plus, et il leur offrit, à l'étape, les cadeaux de la bienvenue, le mil, des gâteaux, du lait, des œufs, du miel. Il voulut même faire escorte à nos soldats bien au-delà de sa capitale en pisé, et il

put voir, avec plaisir, ses sujets et ceux de quelque Melchior ou Balthazar voisin apporter à nos troupes tout ce dont elles avaient besoin, converser avec elles, et manifester des sentiments qu'il éprouvait lui-même pour nos canons de 80, que traînaient des bœufs du pays.

La route fut très dure, ai-je besoin de le dire: chaleur terrible, à faire cuire la cervelle, marécages où les chevaux et les bœufs enfonçaient jusqu'au poitrail, moustiques, serpents, forêts d'arbustes munis de coutelas et de harpons qui tailladent les vêtements et la chair. Mais tout doit être vaincu dans la guerre, les éléments comme les bataillons ennemis; on passe. D'autres renforts sont récoltés en chemin. On arrive au camp des Anglais, près de la montagne où les Allemands sont retranchés dans Garoua, à 500 mètres en l'air. Le pays, tout autour, est riche. A Nassarao, qui est à proximité du camp anglais et du camp français, les femmes travaillent pour nourrir les troupes et les porteurs. Je trouve, dans les notes de mon soldat, ces lignes: « L'*acidé* pour les tirailleurs est faite chaque jour par les femmes et portée, la nuit, sur le terrain d'attaque ».

C'est qu'en effet, des deux côtés, on fait la guerre de tranchées. Lentement, prudemment, les troupes franco-anglaises resserrent l'investissement de la forteresse. Il y a des reconnaissances, des essais infructueux de sortie ou de surprises de la part de l'ennemi. Le premier résultat obtenu est celui-ci: la force mobile allemande qui devait opérer dans le Cameroun du nord est immobilisée dans Garoua. Des mois s'écoulent, et, s'il y avait eu des communiqués, ils auraient été conçus d'une certaine manière que nous connaissons: « Rien de nouveau à signaler », ou bien: « Nos sapeurs ont éventé une mine allemande et l'ont fait sauter ». Le principal événement fut peut-être l'arrivée d'une pièce de 95, énorme et luisante, nécessaire pour emporter la place et qui, venue



1. Combat de Koussin. Les premières troupes passent le fleuve Chari pour prendre position sur la rive allemande. — 2. La difficulté des transports: Passage à gué d'une rivière.

LA CONQUÊTE DU CAMEROUN

de loin, à travers la brousse, les marais, les forêts, voyage accompagnée de quatre cents hommes, d'un escadron de cavalerie et des porteurs d'obus et de vivres. Elle décide le sort de la redoute allemande.

Les obus de gros calibre entament les fortifications de l'ennemi. Des incendies sont allumés. Les Allemands répondent d'abord très vivement. La cavalerie française empêche le ravitaillement de Garoua. Au commencement de juin, les tranchées d'approche sont creusées pendant la nuit. Le 10 juin, nos troupes ont gagné du terrain. Les pièces de marine anglaises, les pièces françaises de montagne et le canon de 95 « prennent ensemble la parole », comme dit le carnet du soldat. Des déserteurs noirs racontèrent que la peur est au camp des ennemis, que les ouvrages sont démantelés et les victimes déjà nombreuses. Cependant, on ne peut encore donner l'assaut, la distance est trop grande, et les mitrailleuses, placées au sommet des glacis entièrement nus, faucheraient nos troupes.



Tout à coup, à quatre heures de l'après-midi, le drapeau blanc apparaît sur le point C de la redoute. L'état-major des alliés se porte en avant. Le feu cesse. D'autres drapeaux sont hissés par les Allemands, à droite, à gauche, partout. De notre côté, on n'a pas de drapeau blanc pour répondre au signal. Un officier enlève sa chemise et la met au bout de son épée. Un parlementaire à cheval descend de Garoua. C'est le capitaine Wanka, qui vient, au nom du capitaine von Crailsheim, traiter des conditions de la capitulation. Il demande que les troupes allemandes soient autorisées à quitter Garoua avec armes et bagages, et à aller où il leur plaira. Il est répondu qu'elles doivent se rendre sans conditions, mais que ni les Européens, ni les indigènes ne seront molestés. Le capitaine demande vingt-quatre heures pour répondre : on lui en accorde deux ! Une demi-heure plus tard, la forte-

1. Le canon Maxim actionné par les troupes indigènes. — 2. L'artillerie dans la brousse.

LA CONQUÊTE DU CAMEROUN

resse capitulait, des otages nous étaient remis. Au petit jour, le 11, les troupes franco-anglaises pénétraient dans le village et dans les forts. On vit alors l'importance des fortifications construites par les Allemands, les tranchées, les abris de canons et de mitrailleuses, les trous de loup garnis de lances. Nous faisions prisonniers quatre capitaines allemands, et leurs auxiliaires blancs et noirs, nous prenions des fusils, 3 canons de 60, un canon de 37 avec bouclier, 10 mitrailleuses, des projectiles, 80,000 cartouches, des réserves considérables de mil et de sel, 800 pointes d'ivoire. « Comment expliquer qu'ils n'aient pas résisté jusqu'au bout ? Et qu'ils n'aient pas détruit le matériel ? Ils ont prétendu que les nerfs des Européens étaient tellement tendus qu'aucun officier ou sous-officier n'était plus capable du moindre effort intellectuel ou physique. Mon avis est plutôt que ces gens-là ont bu trop d'alcool et d'absinthe, dont nous avons retrouvé les bouteilles vides, en quantité incroyable. »



Aussitôt après la reddition de la forteresse, les chefs des environs vinrent amicalement rendre visite aux Français et aux Anglais. Les capitaines allemands furent emmenés au loin et le commandant de l'escorte écrivit peu après qu'il avait hâte d'arriver à destination, parce que, sur le passage, les populations témoignaient une vive hostilité contre les prisonniers, qui s'étaient montrés sans pitié quand ils gouvernaient le Cameroun, au nom de l'Allemagne.

Quant à la colonne française, elle ne tarda pas à quitter Garoua. Le rédacteur du carnet de notes termine ainsi son récit : « Nous sommes vainqueurs, nous sommes contents, nous sommes disponibles. Demain nous partirons, selon l'expression d'un camarade anglais facétieux, pour de nouveaux pâturages. »

RENÉ BAZIN, *de l'Académie française.*

1. Comment les Allemands traitent les nègres de leurs colonies. — 2. Les défenses allemandes : tranchées garnies de sagaies, planches avec clous, fils de fer etc.

LA CONQUÊTE DU CAMEROUN



Composition du peintre belge F. ALLARD-L'OLIVIER.



FOI

Sous l'œil des barbares, dans l'intimité du logis familial, les Belges célèbrent pieusement la fête anniversaire de leur Roi et conservent un espoir indestructible en des jours meilleurs.

Dans les Marais de Pologne

Il nous arrive des documents relatifs aux difficultés que rencontrèrent les Allemands dans les marais de Pologne... Ils y sacrifièrent, sans compter, les vies humaines comme actuellement devant Verdun.



Dans un morceau classique, le grand poète de la Pologne nous a décrit les solitudes forestières et marécageuses de la Lithuanie. Il nous peint des bois enveloppés de brume où le voyageur est, à chaque pas, arrêté par des remparts de troncs, par un sombre fouillis de plantes, de ruisseaux, de marais sous les joncs. Les terrains pourris y alternent avec les profondeurs perfidement couvertes d'un rideau de verdure. Des millions de moustiques y voltigent. Il s'en exhale une odeur âcre, rance, fiévreuse, dont les arbres eux-mêmes dépérissent. Dépouillés de feuilles, les branches pendantes, rabougris, et le tronc demi-moisi, ils peuplent ce brouillard perpétuel de leurs formes fantastiques, en attendant qu'ils s'écroulent au fond des marais croupissants.

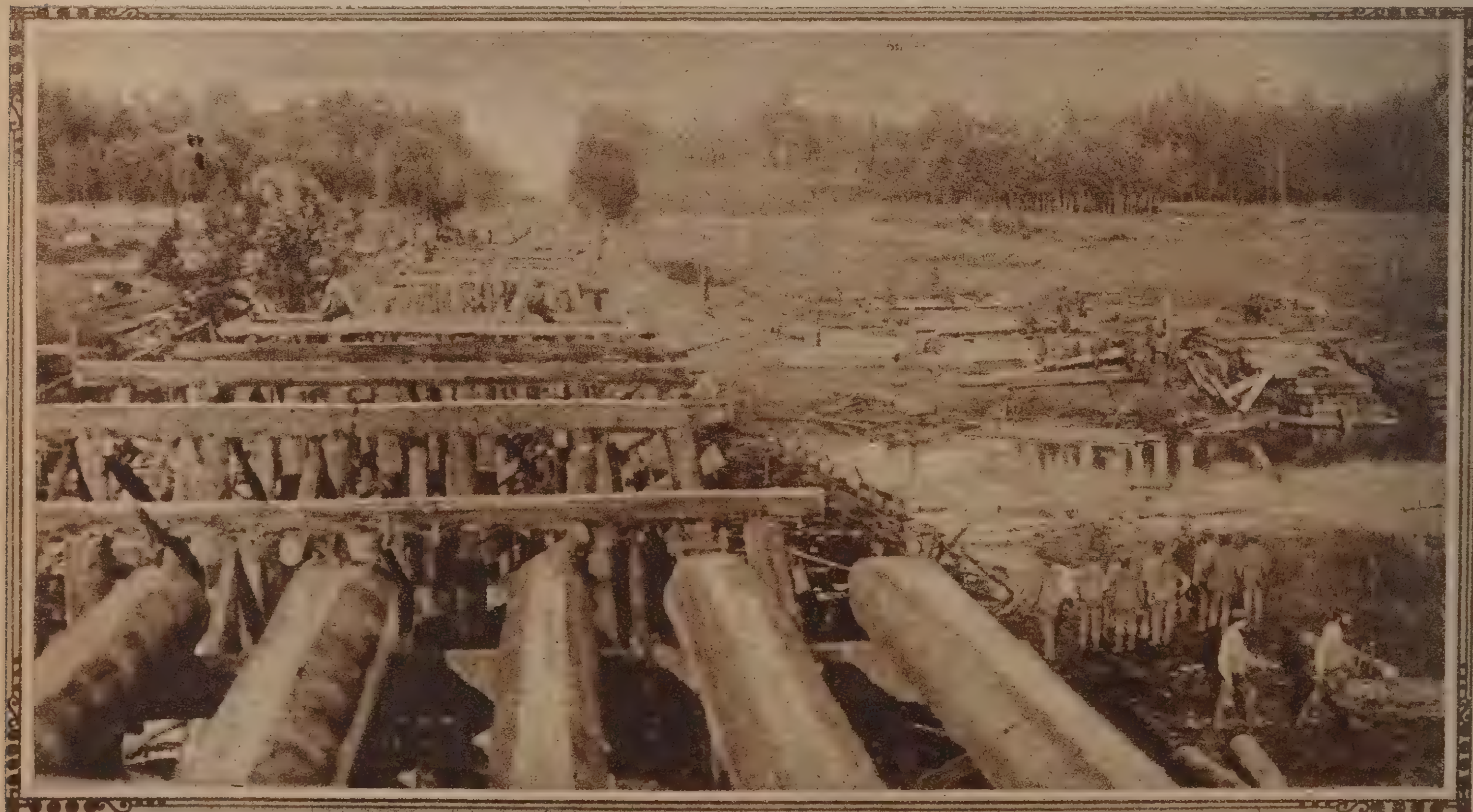
Aujourd'hui, des cadavres allemands ajoutent une horreur plus vraie à cette décomposition végétale, cependant que déguenillés, affamés, traqués, les traînards égarés tournoient dans ces espaces lugubres. On nous les a fait voir, pieds nus, car ils ont perdu dans la vase leurs lourdes bottes et fuyant à l'aveugle, traqués par les paysans formés en bandes de « loups de marais ». Et comment oublier ce qui nous a été dit de cet aviatik descendant du ciel pour se poser sur une grande nappe verte et s'y enfonçant peu à peu, pilote, observateur et appareil, sans que, durant sa longue agonie, personne ait pu ou voulu le secourir.

Rien d'étonnant si de tels horizons de souffrance désespèrent les cœurs germaniques. Un rédacteur du *Journal de Genève* a rencontré les troupes autrichiennes en marche vers la Russie. Elles remplissent sur leur passage les églises : « Partout des soldats, jusque dans les recoins les plus sombres ; à genoux, courbés, le front dans les mains, ils prient longtemps sans bouger. On croit entendre le grand cri qui monte de tous ces cœurs sanglants, et s'élève bien au-dessus des voûtes de pierre. » Plus loin, une musique de régiment joue sur un quai de gare : « Les soldats écoutent en foule, pressés les uns contre les autres, silencieux, attentifs, le regard perdu. Ces airs évoquent tant de souvenirs de garnison, de manœuvres, de bivouacs paisibles et aussi de gloires récentes, de sang et de larmes ! Et puis, pour beaucoup, la musique fait tout oublier, elle agit comme un calmant. Il n'est pas d'âme inculte et d'esprit borné qui ne sente obscurément son attrait tout-puissant. Aux premières mesures, ils accourent tous, soldats et officiers, comme des oiseaux de mer attirés par la lumière d'un phare. »

On croit voir des malheureux qui se réfugient dans la prière, dans le rêve, qui aspirent à en finir n'importe comment. L'un d'eux a laissé un testament bien singulier. Il dit : « L'Allemagne est perdue parce qu'elle n'a pas cherché à être une nation, mais un mécanisme, et y a réussi. Elle est devenue un corps rigide. Elle a tué son âme. Elle a préféré faire de la e un jeu de guerre. Elle a perdu. L'Allemagne ne revivra pas avant que les fleurs croissent sur son tombeau. »

Que signifient ces *ultima verba* ? c'est le cri de désespoir d'un individu qui a été sacrifié au Moloch d'une organisation guerrière pour laquelle l'individu ne compte pas.

MAURICE BARRÈS, *de l'Académie française.*



Les difficultés des transports dans les régions marécageuses de Pologne... Routes et ponts improvisés par les Allemands.

DANS LES MARAIS DE POLOGNE



LA DERNIÈRE ÉVACUÉE

Toute la population civile a quitté la ville de Verdun
Arrivée au village de L..., direction de Bar-le-Duc.



CE QUI RESTE DE L'ÉGLISE DE BÉTHINCOURT

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

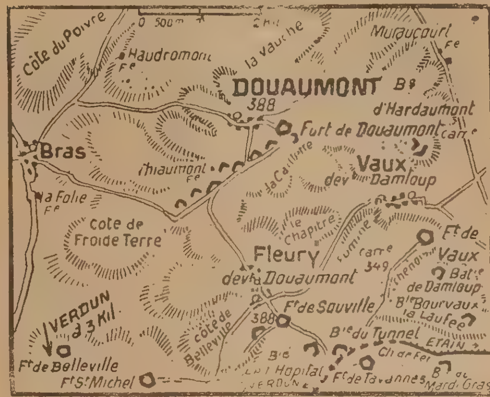
VERDUN. — L'ÉCHEC DES ALLEMANDS A VAUX-LES-DAMLOUP. — LA TROISIÈME BATAILLE

La bataille de Verdun ne sera ni la dernière ni la plus décisive de cette guerre, mais elle en est déjà la plus longue et la plus violente. C'est un choc formidable où les Allemands jettent, sacrifient leurs forces sans compter et cherchent une décision suprême. Tout les y portait, tout et surtout la nécessité militaire, le besoin de prévoir la grande offensive des Alliés au printemps. L'occasion s'offrait d'attaquer avant que ceux-ci n'aient coordonné leurs efforts, et ils précipitent dans la fournaise d'une lutte sans précédent leur garde et leurs jeunes classes avec l'espoir de nous abattre, puis de se retourner contre les Anglais, les Italiens et les Russes.

Aussi bien nos ennemis ne cachent plus leurs projets. Et ce n'est pas seulement leurs critiques militaires qui les avouent : chaque jour leurs blessés, leurs transfuges dévoilent la formidable préparation de la lutte actuelle. L'état-major allemand avait espéré briser notre front comme le front russe à Tarnow, par une accumulation inusitée d'artillerie. Les canons lourds devaient mener la bataille et, réunis par centaines, s'avancer en quelque sorte d'un seul bloc « comme une immense machine broyant tout ». C'est par montagnes que les obus avaient été entassés, et « la consigne était de tirer jusqu'à épuisement, sans arrêt ».

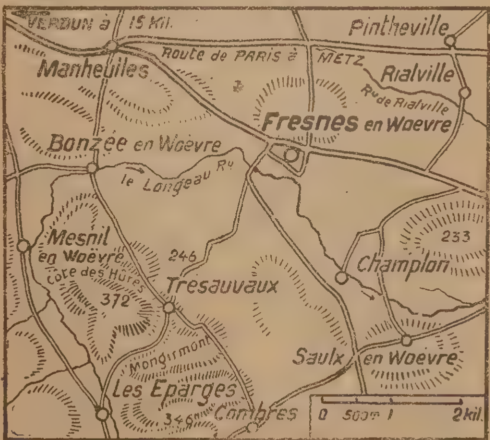
Et, dans le premier moment, nos ennemis crurent que cette tactique, renouvelée de Napoléon en tant de batailles, allait réussir. Après un bombardement de deux jours, un ouragan continu d'acier, il leur semblait qu'il n'y eut « plus rien de vivant dans nos tranchées et qu'on pouvait passer ». Notre artillerie prêtait à cette illusion, en ne répondant que faiblement : elle se réservait pour les attaques d'infanterie. Et quand, en effet, les Allemands après avoir épuisé toute la série de leurs obus asphyxiants, incendiaires et autres se lancèrent en colonnes massives sur nos positions, ils furent broyés sous des feux d'artillerie et de mitrailleuses comme ils n'en avaient jamais déchaîné eux-mêmes. C'est par dizaines de mille qu'après les hécatombes de Samogneux, de Beaumont, du bois des Caures, de Wavrille, d'Herbebois, etc., ils vinrent s'écraser contre les pentes de Douaumont, de la côte du Poivre et de Vaux-les-Damloup.

Cette attaque par les Hauts-de-Meuse n'était pas celle que prévoyait le général Séré de Rivières, le créateur du camp retranché de Verdun. Il croyait qu'elle se ferait plutôt à l'ouest de la place, sur la rive gauche de la Meuse, où le terrain est moins élevé et mouvementé que sur la haute falaise des côtes de Meuse. Elle lui semblait plus rationnelle. Mais les Allemands en pensaient autrement. On connaît leurs raisons. Ils espéraient que le saillant de la défense au nord ne pourrait pas, en raison même de sa forte courbure, résister à des feux convergents. Leur déception ne pouvait pas ne pas être grande et s'est traduite depuis par un mouvement de capricorne de l'est à l'ouest. Après avoir inutilement tâté notre front, le kronprinz et ses conseillers ont tâté nos ailes à Vaux, à Fresnes, à Eix et à l'ouest de Béthincourt, où ils ont sacrifié des brigades entières pour le gain aléatoire du bois des Corbeaux. Ces pertes ne sont rien, d'ailleurs, auprès de celles que coûtent à l'armée ennemie les attaques contre Douaumont et Vaux-les-Damloup dans les journées des 8 et 9 mars. Après avoir lutté contre la première de ces positions, les Allemands



sont allés se faire massacrer sur l'autre. Ne pouvant, malgré des efforts considérables, prendre le fort de Douaumont, ils essayèrent d'enlever celui de Vaux qui s'élève sur une puissante croupe dominant à la fois les villages de Vaux et de Damloup. Tandis que leurs colonnes se jetaient sur le premier de ces villages, d'autres assaillaient la colline et le fort eux-mêmes. Vaux n'est, en réalité, qu'une longue rue, aux maisons éparses, longeant une dépression de terrain où les eaux forment étang. L'accès par la Woëvre en est plutôt facile. Et, à la faveur d'un épais brouillard, les régiments prussiens parvinrent jusqu'aux tranchées de première ligne, où il leur fallut, d'ailleurs, monter quatre fois à l'assaut pour faire brèche et s'emparer d'un petit groupe de maisons derrière l'église. Mais ils ne purent en déboucher. Toutes les colonnes qu'il lançaient étaient littéralement fauchées.

Devant le fort de Vaux-Damloup, l'échec allemand fut plus sévère, plus sanglant encore. La colline où ce fort est bâti forme éperon sur la plaine, et c'est en vain que les officiers et les feldwebels le revolver au poing, la menace à la bouche, poussaient leurs troupes à l'assaut. Celles-ci bronchaient les unes après les autres devant ce mur. Un moment, des Bavarois de la réserve tentèrent de sa faire la courte échelle pour escalader les pentes en s'accrochant aux aspérités du roc et aux buissons, ce fut en vain. Les grappes humaines retombaient les unes après les autres. L'hécatombe fut si grande qu'elle cons-



titue un véritable record. « Les morts, les mourants, raconte un témoin, roulaient sur les pentes et venaient s'accumuler en gros tas grisâtres quand un accident de terrain les arrêtait. »

Les Allemands escomptaient si bien une victoire sur ce point, que l'état-major, prenant ses désirs pour des réalités, annonça audacieusement la prise du fort, et la presse berlinoise fit naturellement chorus. Le fortin devint « une des pierres angulaires de la défense de Verdun ». « Un nouveau morceau de la puissante forteresse française vient de s'écrouler », écrivit l'un de ses plus grands organes. D'autres, enfin, détail comique, publièrent la biographie et le portrait du prétendu vainqueur, le général Guretzky.

Mais bientôt il fallut reconnaître l'erreur et l'aveu fut pénible. Quelques journaux s'en tirèrent avec une pirouette : « Certes, le fort n'était pas capturé, mais il n'avait aucune importance, et, d'ailleurs, on l'aurait quand on voudrait », etc. « On ne peut pas toujours être vainqueurs », déclarait un des critiques militaires berlinois.

Et la bataille de Vaux était pour nos ennemis un si gros échec, ils avaient si besoin de souffler après les furieux combats qui l'avaient précédée, si besoin surtout de reconstituer les unités à demi détruites comme ces VIIe et XXIIe divisions qui redescendirent la côte de l'Oie sans pas de parade, comme la XIe et cette division bavaroise qui perdit des bataillons entiers, comme le XVIIIe corps à demi détruit, que le 10 mars, leur offensive stoppa brusquement, ainsi que déjà, dans la journée du 29 février, après les attaques en Woëvre.

Rien, d'ailleurs, ne laissait prévoir que la bataille fut terminée. Les commentaires des critiques militaires allemands ne le permettaient pas. « C'est la destruction de l'armée française qui est la raison d'être de nos attaques », déclarait le major Morath. « Nous cherchons une décision », ajoutait le général von Blume. D'autre part, le bombardement restait très vif. L'artillerie allemande demeurait très active non seulement dans le secteur nord mais surtout sur la rive gauche de la Meuse dans le secteur de Béthincourt. Elle battait de son tir les hauteurs du Mort-Homme et essayait d'atteindre nos secondes lignes, vers les bois Bourrus, assez haut massif au sud de la route d'Esnes à Verdun et dont la partie allongée vers le flanc porte d'importants ouvrages, les forts de Marre et des Bourrus, la redoute des Bruyères et de nombreuses batteries. Le Mort-Homme ne constitue qu'une sorte d'îlôt ne permettant aucune assise de défense et celle-ci fut reportée, par Séré de Rivières à quelque trois kilomètres en arrière, sur une série de hauteurs continues d'environ trois cents mètres d'élévation et constituant un grand redan naturel.

Dans la journée du 13 mars, notre artillerie avait dû canonner de forts rassemblements ennemis entre Forges et le bois des Corbeaux. Tout, en un mot, annonçait une reprise d'attaque. Et le lendemain, en effet, après soixante-douze heures de répit, une nouvelle bataille commençait.

Le 14 au matin, une véritable avalanche de projectiles des plus lourds : 205 ou autres, s'abattit sur l'étroit espace qui s'étend entre Béthincourt et Cumières. Puis quand l'ennemi crut avoir bouleversé le terrain, il lança de l'étrier du bois des Corbeaux de fortes colonnes à formation serrée. On connaît le sort de ces attaques massives et celle-là n'a pas mieux réussi qu'à Douaumont et Vaux-Damloup. Pris à leur tour sous un déluge d'acier, les bataillons ennemis durent reculer sans pouvoir faire autre chose que s'accrocher aux premières pentes du Mort-Homme.

Les Allemands avaient si chèrement acheté cet avantage passager que leur état-major s'empressa d'annoncer à Berlin, la capture du Mort-Homme lui-même. Pertinemment, il faisait confusion entre cette position et la cote 265 sur laquelle les troupes allemandes avaient pu, en effet, prendre pied. C'est une colline jumelle, mais ce n'est pas le Mort-Homme qui s'élève à trente mètres au-dessus. Du haut de ses 295 mètres, il domine toute la campagne aux alentours. En tant que secteur d'attaque, il doit être garni d'une artillerie aux feux convergents battant tout le terrain, en grande partie dénudé, qui s'étend autour de lui et les Allemands ne l'avaient même pas effleuré. Au reste, dans la nuit même, celle du 14 au 15, nos valeureuses troupes contre-attaquaient et leur reprenaient la plus grande partie du terrain conquis.

Vingt-quatre heures après, l'ennemi a renouvelé sa tentative, sans plus de succès et en montrant peut-être de la lassitude. Cependant l'activité de son artillerie, sa guerre de chicane sur les pentes des collines de Vaux ne permettaient pas de croire à un arrêt de la lutte.

La bataille nous était en somme favorable et le pays pouvait en attendre l'issue avec confiance. Ceux qui la mènent contre l'ennemi, le général Castelnau et cet admirable soldat qu'est Pétain, témoignent des meilleures espérances. L'adversaire met un prix énorme, à ses moindres gains. D'ailleurs, et c'est un maître en l'art militaire qui le dit, le général de Lacroix, « il faut se garder d'attacher trop d'importance à des actions localisées, qui ne mènent, en fin de compte, à aucun résultat décisif et ruinent l'assaillant.

Ce qui donne tant d'espoirs à l'ancien major général, c'est le manque de stratégie chez l'adversaire, « sa même offensive violente, à coups de marteau, sans liens tactiques ». Ce n'est plus, à ses yeux de « la manœuvre, mais une simple fureur agressive. »

Mais la grande raison de confiance, ce sont nos chasseurs, nos coloniaux et tous ces autres paladins qui courent à l'ennemi en chantant.

LA BATAILLE DU CARSO. — UNE LUTTE OPPORTUNE

Pendant que cette lutte gigantesque et toujours plus émouvante se déroule sur les deux rives de la Meuse, une autre, dont les résultats ne peuvent être négligeables, s'engage sur les bords de l'Isonzo, et peut-être le serait-elle depuis une semaine et plus, si le mauvais temps, succédant brusquement aux journées ensoleillées ne l'avait momentanément arrêtée. Les « grigio verde » mènent contre le Carso, la plus vive attaque, et déjà avaient-ils, réalisé de notables progrès du côté de San Martino, et tout portait à croire que la victoire couronnerait leurs héroïques efforts.

C'est là, au premier chef, une bataille opportune. Il était de toute urgence, en effet, de retenir sur le front autrichien les cent cinquante mille hommes, abondamment pourvus d'artillerie que, dans l'impossibilité de dégarnir outre mesure son front oriental, l'Allemagne avait exigé de son allié, et qui devaient aller participer à l'entreprise du kronprinz. Ces renforts étaient en route, mais l'offensive italienne entre Gorizia et la mer les a ramenés très opportunément, sur l'Isonzo.

LE GÉNÉRAL GALLIENI DÉMISSIONNE
LE GÉNÉRAL ROQUES LUI SUCCÈDE

Il est pénible qu'en des heures si graves, la maladie soit venue terrasser le général Gallieni et priver le gouvernement d'une collaboration qui lui fut « si précieuse dans son œuvre de défense nationale », comme l'a dit le président du Conseil. Le général Gallieni s'était donné tout entier à sa tâche. On connaît sa ferme volonté, ses talents et ce grand esprit de prévoyance qui le fit appeler avant l'heure la classe 1917, celle dite des Bleuets. Nul doute qu'il ne reprenne un jour son poste de combat.

Son successeur, le général Roques, est le bon ouvrier de notre service d'aviation. Son activité, son intelligence l'avaient, dès le début de la guerre, désigné au commandement d'une armée, et sa part dans la défense du pays est déjà grande.

AU REICHSTAG

L'attaque « nach Verdun » n'avait pas que de graves raisons militaires. Au moment où le Reichstag est appelé à voter 750 millions d'impôts nouveaux, le kaiser n'eût pas été fâché d'apporter sur le bureau du parlement les clés de la forteresse française.

Malgré le grand air de bravoure du président et la phrase attendue sur l'héroïsme de l'armée allemande, « l'armée qui, à l'ouest, ébranle le front ennemi », l'attitude de l'assemblée a paru plutôt morne. L'Allemagne n'est pas sans connaître ses pertes effroyables. On s'attend à des débats d'autant plus violents qu'une partie des nouveaux crédits ont en vue d'« intensifier » la guerre sous-marine — ce qui, d'ailleurs, cadre peu avec la démission de l'amiral Tirpitz, l'auteur responsable de tant de torpillages odieux et l'idole populaire.

LE NOUVEAU BELLIGÉRANT. — LE PORTUGAL ET LE BRÉSIL. — L'INTERVENTION AMÉRICAINE AU MEXIQUE

L'Allemagne compte un nouvel adversaire, et c'est elle-même qui l'a provoqué. Elle a presque immédiatement fait suivre, en effet, sa rupture diplomatique avec le Portugal, d'une déclaration de guerre en règle. Le mémorandum dans lequel elle a consigné ses griefs n'est qu'un long réquisitoire, un réquisitoire insolent même, puisque la diplomatie germanique traite la vaillante république lusitanienne de « vassale de l'Angleterre ».

De ses prétendus griefs, on connaît le principal. C'est la saisie des navires allemands internés dans les ports de la côte portugaise. Cette saisie d'ailleurs légale en droit international, n'affecte en rien l'Allemagne, mais il fallait bien prévenir tout esprit d'imitation chez les neutres. A un tableau de violations imaginaires, le Portugal n'a pas manqué d'opposer celui de toutes les agressions allemandes contre sa colonie d'Angola, les attaques répétées contre Naulila et le torpillage en Manche de deux de ses navires, etc. La république portugaise a reçu le cartel berlinois avec sérénité, celui aussi de l'Autriche qui s'est empressée de faire chorus. Elle n'a rien à craindre derrière la barrière des escadres alliées. Certes l'armée portugaise est petite, mais la patrie de Vasco de Gama compte de fiers marins qui sauront donner la chasse aux sous-marins allemands.

La double provocation teutonne ne pouvait pas ne pas émouvoir la grande république sœur du Brésil. Menacer la mère patrie, c'est un peu la menacer elle-même, c'est ranimer chez elle les liens du sang, et elle ne cache pas sa sympathie.

Toute l'Amérique latine est au reste pour le Portugal comme pour les Alliés. Le péril d'une victoire allemande éclate à tous les yeux, surtout que dans l'heure la politique, la duplicité germanique (c'est tout un), provoquent une intervention armée des Etats-Unis au Mexique.

LÉON PLÉE.

Échos de la Guerre

Nous n'avons pu lire, sans en être attendris, cette charmante et touchante lettre :

« Monsieur,

» Vous aviez remarqué « Poilu » et lui aviez consacré quelques lignes dans votre numéro du 16 janvier (1). Aussi, je me fais un devoir de vous annoncer que ce brave chien est mort au champ d'honneur, tué d'un éclat d'obus près de son maître qu'il ne quittait pas.

» Certes mon mari a trop de ses braves à pleurer pour penser à autre chose qu'à les venger, mais le fait seul de m'avoir annoncé sa mort nous dit que s'il avait trouvé son fidèle compagnon digne du nom qu'il portait, c'est qu'il l'aimait! car en cette lutte dernière, comme depuis de longs mois il ne cesse d'admirer « ses poilus », et les confondant avec ses propres enfants, il les aime de tout son cœur.

» Croyez, monsieur, à mes sentiments distingués; excusez-moi d'avoir rappelé « Poilu » à votre souvenir, mais la fidèle image que vous aviez tracée de son maître et de lui m'ont fait espérer que tous deux jouissent de votre sympathie.

» L. L... »

Pauvre « Poilu »! Ne le plaignons pas, puisqu'il est mort de la mort des braves et repose en bonne terre française, parmi les héros...

A ajouter à l'article de notre éminent collaborateur Maurice Barrès.

LES VÉHICULES EN CAMPAGNE

Les véhicules brinquebalant
Sur le théâtre de la guerre
Roulent et songent, l'air dolent
A leur condition de naguère.

Madeleine-Bastille.

— Je trimballe soir et matin
D'énormes quartiers de bidoche...
Où sont tes mollets, gai trottin,
Qui montais faubourg Saint-Martin
Et descendais à la Bastoche!

L'auto de livraison.

— Par le vent, la boue et la pluie,
J'ai subi les rigueurs du temps
Tout l'hiver et — quelle ironie —
Je suis une auto du « Printemps ».

Chœur des charrettes, camions, tape-culs, tombereaux, etc.

— Essieux grinçants, brancards tordus,
A travers des chemins perdus,
Nous allons d'un train de cloportes,
Chargés d'objets de toutes sortes
Et pêle-mêle confondus :
Bagages, vivres et liquides
Ballots, pastis et saints-frusquins...
Quand par hasard nous sommes vides,
C'est nos conducteurs qui sont pleins!

Les « Croix-Rouge ».

— ... Sur nos ressorts bien balancés
Soyons doux aux pauvres blessés...

P. CH.

Extrait du *Canard Poilu*, journal du front, rédigé par des soldats philosophes.

(1) Allusion à un article où M. Adolphe Brisson, racontant un voyage fait en Champagne, sur le front, parlait du général L..., et du chien « Poilu », tous deux inséparables.

peints par eux-mêmes.

Un jeune lecteur m'envoie cette gentille scène champêtre, croquée sur le vif :

« Sur le bord de la route, devant la vieille ferme aux murs délabrés, quelques enfants s'amusaient aux soldats, bien entendu. Le général, un enfant d'une dizaine d'années, armé d'un sabre en bois, essayait, mais en vain, d'enfourcher sa « fringante » monture : un porc, pendant que les canards, rangés en bataille, à l'exemple de leurs jeunes camarades, regardaient d'un œil narquois cette scène plaisante, en poussant des « coin! coin! » ironiques. Tout à coup, un gamin accourut de toute la vitesse de ses courtes jambes; c'était une sentinelle.

» — Pierre! dit-il au général, d'une voix saccadée (en dépit de toute étiquette), ton père qui arrive avec le nouveau casque.

» — C'est bien, soldat Baptiste! répondit le chef sans sourciller, en refoulant sa joie. Pour votre zèle, vous serez cité à l'ordre du jour; mais, pour avoir osé tutoyer votre général, vous aurez une heure de salle de police. Allez! rompez!

» Et le factionnaire, heureux et infortuné tout à la fois, fut enfermé par deux soldats dans la demeure infecte de la monture rebelle du général. En même temps, une grosse voix joyeuse criait :

» — Hé! bonjour, les gosses! bonjour, mon petit Pierre!

» Celui-ci se retourna et reconnut son père dans le superbe poilu qui souriait devant lui. Il lui sauta au cou en tirant ses moustaches, pendant que les canards battaient des ailes d'un air enchanté, en criant éperdument: « Coin! coin! coin! » Et toute la petite armée (enfants, poules, dindons, canetons) de sauter respectueusement aux jambes du vaillant poilu embrassé par leur général. Pensez donc!

Roger Maury *(14 ans)*.

Cette touchante ballade m'arrive des lieux où l'on s'est battu, où l'on n'a pas fini de se battre :

LA NEIGE DANS LES TRANCHÉES
(Ballade)

Dans la nuit, la neige est tombée
Et la tranchée où l'on blêmit
De froid, en guettant l'ennemi,
Est blanche comme une épousée.
Admiratif et sans rancœur,
Le poilu sourit et s'ébroue,
Béat devant cette blancheur...
Mais la neige deviendra boue.

Voici qu'une bombe est jetée,
Et que le pauvre poilu gît,
Pantelant, sur le sol rougi,
Dedans la neige ensanglantée.
Doucement, tandis qu'il se meurt,
Du ciel auquel son cœur se voue,
Tombe un linceul de pâles fleurs...
Mais la neige deviendra boue.

Tout est fini... Son âme ailée
S'en va vers l'éternel pays
Où Dieu récompense et punit;
Son âme, au ciel, s'en est allée,
Car le soldat, mort sans frayeur,
Est un martyr qui se dévoue;
Qu'importe alors à nos douleurs
Que la neige devienne boue!...

ENVOI

Prince des cieux, rends-nous vainqueurs,
Fais qu'au printemps le destin joue.



— Ah! mon vieux, ce que ma femme me fait jeûner! Mais quand je veux qu'elle prépare un déjeuner complet, c'est bien simple..., j'invite un « Poilu » et je l'emmène chez moi... Je vous quitte..., j'en aperçois un!...



— Tu dis que tu as été « Poilu » toi aussi, grand-papa?... En quelle année?



— Ah! mon ami, je reviens de la cave... Tu n'as pas idée de ce qu'il y a de rats!...
— Ces imbéciles-là redouteraient-ils les zeppelins...



— Et une guerre que nous préparions depuis quarante-quatre ans!...
— Oui, nous aurions bien fait d'attendre encore cinq à six ans de plus!

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

Que soit chassé l'envahisseur,
Quand la neige deviendra boue.

Léon Groc.

Notre espoir reste inflexible comme la vaillance du soldat.

Notre jeune ami Gaston Guillot nous envoie le dernier numéro de *L'Echo du Ravin*, où nous trouvons cette nouvelle preuve de l'ingéniosité de nos petits « Poilus »:

« Savez-vous que nos mitrailleurs connaissent un tas de trucs inédits et réjouissants?

» Voici leur dernière aventure:

» Au retour de leur permission, deux d'entre eux s'avisèrent que la gare de Saint-M...-sur-M... était d'une obscurité à rendre jaloux un boyau en sape. Il fallait passer la nuit dans la ténébreuse salle d'attente. La lampe vacillait, car la mèche n'atteignait plus le liquide et l'on ne pouvait songer à se procurer du pétrole. Que faire?...

» Les mitrailleurs ne sont jamais à court. Ils ne se contentent ni de proverbes, ni de Maxim, il leur faut des actes. Quoique cela leur en coûtât, ils versèrent un quart de vin blanc dans la lampe. Le pétrole, plus léger que le pinard, monta, et, de nouveau, imprégna la mèche. Et, avec autant de simplicité que dans la Bible, la lumière fut.

» Mais le sympathique chef de gare n'a jamais pu comprendre par quel miracle les permissionnaires eurent de la clarté toute la nuit! »

Bienfaisance.

Festival César Franck, au bénéfice de la Société de secours aux Russes combattant sous les drapeaux français, organisé par le quintette Antoinette Belloc.

Grande salle Gaveau, le samedi 25 mars, à 4 heures de l'après-midi.

Avec le gracieux concours de: Mlle Lucienne Bréval; Mlle Germaine Courras (harpiste; M. Plamondon; M. Albert Mahaut (organiste); le quintette Antoinette Belloc.

Billets : salle Gaveau; chez Durand; au Vestiaire de l'Œuvre, 40, rue Laffitte; chez Mme Belloc, 129, rue de l'Université.

J'hésite à publier ce sonnet un peu trop élogieux, mais je ne puis m'empêcher d'être touché des sentiments qu'il exprime :

TEMPS NOUVEAUX

Notre chère revue a changé de tournure,
Rien ne rappelle plus le journal de naguère;
Des récits glorieux de la lutte sévère
Sont les morceaux choisis de sa littérature.

Où donc est « la liseuse » à la douce figure?
Hélas! elle a fait place à des scènes de guerre;
Charges, drapeaux, canons, clochers jetés à terre,
Composent maintenant sa rude couverture.

D'exalter tous les cœurs Yvonne a l'apanage.
Trempant sa plume d'or dans l'encre du courage,
Faguet fait partager sa mâle confiance.

Et plus tard nous verrons — et grâce à toi, [Chrysâle —
Repasser sous nos yeux la gloire de la France,
Lorsque nous tournerons les pages des *Annales*.

Henry Char.

Si vraiment la revue réussit à réconforter les cœurs et à faire aimer, au dehors, nos admirables soldats, elle n'a pas d'autre ambition

LES BRUITS QUI COURENT

Mounet-Sully, Paul Meurice et Shakespeare. — Encore une anecdote sur le glorieux artiste dont la Comédie-Française pleure la mort.

La haute situation qu'occupait au théâtre Mounet-Sully lui permettait certaines libertés d'allures qu'on n'aurait pas tolérées chez d'autres. Ses sorties occupaient ce monde bruyant et désœuvré des coulisses. Ainsi, au cours d'une des représentations de l'adaptation d'*Hamlet*, de Paul Meurice, celui-ci voulut faire quelques observations de la voix douce, timide et polie qu'on lui connaissait; mais Mounet-Sully feignait de n'en tenir nul compte, et M. Jules Claretie d'interrompre :

— M. Mounet-Sully, l'auteur vous parle!

— Quel auteur? répliqua Mounet-Sully. Je ne connais que Shakespeare.

— Et vous n'avez pas retiré votre pièce? demandait-on à Paul Meurice.

— Non, d'autant que c'est l'acteur qui avait raison, puisque, dans cette même scène que je voulais lui faire modifier, il a été acclamé. C'est donc moi qui avais tort.

Ajoutons que cette reprise eut plus de deux cents représentations.

❀

A propos des « Bleuets ». — Vous avez raison, nous a dit un ami, de prôner l'appellation de « bleuets » qu'on a donnée à nos petits « bleus » de la classe 17. Mais...

— Mais?

— Mais savez-vous de quel souverain le bleuet fut la fleur préférée?

— Je ne sais qu'une chose. C'est que le bleuet était l'emblème des antisémites. Personne ne s'en souvient plus.

— En effet. Mais ce dont nous sommes encore quelques-uns à nous souvenir, c'est que l'empereur d'Allemagne, Guillaume Ier, ne cessa de porter, jusqu'à la fin de sa vie, un bleuet piqué à sa tunique. Cette superstition datait chez lui de la bataille de Sadowa, où les cadavres autrichiens, en veste blanche et culotte bleue, lui avaient fait l'impression d'un champ de pâquerettes et de bleuets. Impression des plus agréables pour lui, et qu'il avait voulu fixer durablement en cultivant à sa manière la petite fleur bleue de la sentimentalité allemande...

— Mon cher ami, vous êtes un puits de science, mais vous ne nous dégoûterez pas du bleuet. « Bleuets » sont nos petits « bleus », « bleuets » ils resteront en dépit de Guillaume Ier, roi de Prusse et empereur d'Allemagne. Par eux, le bleuet est désormais réhabilité.

❀

Dédicace. — Alphonse Daudet, à qui un confrère allemand demandait un jour un exemplaire du *Petit Chose*, avait mis pour dédicace: « En bonne confraternité. » Mais, se ravisant, il pria le romancier allemand de lui rendre le volume et il ajouta à la dédicace: « ... littéraire » en donnant comme explication :

— Si la guerre survenait, tous les braves garçons de France prendraient les armes, et je ne veux pas qu'ils puissent suspecter mon patriotisme.

❀

Humour Belge. — La marmaille bruxelloise (les *Krotjes*), ne perd pas une occasion de s'amuser aux dépens du « maître boche ». Son jeu favori, c'est la petite guerre, naturellement. On se divise en deux camps : les uns font les Prussiens, les autres les Belges. Au sortir d'une de ces mêlées, un jour, un officier rencontre un gamin tout en larmes:

— Qu'as-tu donc, mon bonhomme?

— J'ai, monsieur l'officier, que j'avais trois sous dans ma poche et, *bien entendu*, les Prussiens me les ont pris.

❀

La Chasse aux Noms Boches. — Au restaurant :

— Garçon!

— Monsieur?

— Qu'est-ce que c'est, les « œufs au plat Massenet », qui sont portés sur la carte?

— Monsieur, ce sont des œufs au plat avec des rognons.

— Mais pourquoi ce nom de « Massenet »?

— Tout simplement parce qu'avant la guerre on les appelait « les œufs au plat Meyerbeer ».

❀

Mutilé. — Dans un café-concert situé dans un quartier populeux, le programme porte, sous le nom d'un artiste : « Titulaire de la croix de guerre et de la médaille militaire. »

On éprouve, tout d'abord, un peu de surprise, mais quand le décoré apparaît, avec ses deux médailles épinglées sur la poitrine, et la manche vide de son habit qui se balance sur son côté droit, la surprise devient une émotion profonde qui se traduit par la frénétique réception faite par le public à cette victime de la guerre. Qu'importe si la voix tremble un peu, si les gestes du seul bras valide sont inhabiles, la manche vide est là, qui assure à l'artiste du succès. Et c'est juste!

Bravo! pour le directeur intelligent et humain qui permet ainsi à un mutilé de gagner honorablement sa vie..

❀

Habillez-vous de peaux de rats. — C'en est fait, nos poilus ont, en plus de l'industrie des bagues, une nouvelle occupation dans les tranchées : ils tannent des peaux de rats.

Les premières peaux ont été rapportées du front et leur souplesse, le fini du travail, font espérer que nos soldats pourront, désormais, tirer le meilleur parti des dépouilles du rongeur ennemi.

Parisiennes coquettes, hâtez-vous de commander des jaquettes en peaux de rats, c'est la mode.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

VERDUN !

A Berlin.
Chez la colonelle von Schnick : entre Hans Lindau, le rédacteur de l'agence Wolff.

Mme VON SCHNICK. — *Je suis furieuse, Lindau. Comment, je vous supplie de me tenir au courant des nouvelles et voilà plus de trois jours que je ne vous ai vu !*

LINDAU. — *Je me confonds en excuses, madame la colonelle. Mais nous sommes accablés de besogne et notre personnel diminue sans cesse : notre collaborateur bossu vient d'être appelé comme éclaireur dans l'infanterie, en raison de son infirmité qui lui permettra de se dissimuler à la vue de l'ennemi ; quant à notre collaborateur cul-de-jatte, on l'a nommé élève pilote, parce qu'il ne risque pas d'être blessé aux jambes dans les reconnaissances en aéroplane. Et, pendant ce temps, le nombre des dépêches qu'il nous faut arranger continue à augmenter ! Si l'on ne livre pas à bref délai la machine à falsifier les informations que notre directeur a commandée, il nous faudra quitter la place !*

Mme VON SCHNICK. — *Oh ! je vous en pri[e] Lindau, que m'importent toutes ces histoires. Trêve de bavardages ! S'il vous était impossible d[e] venir, il fallait au moins me téléphoner !*

LINDAU. — *Ce que j'avais à vous dire madam[e] la colonelle, je ne pouvais vous le communique[r] par téléphone.*

Mme VON SCHNICK, dans un élan de joie. — *On tient donc à ne pas ébruiter la prise d[e] Verdun ?*

LINDAU, étonné. — *Mais Verdun n'est pas pri[s] madame !*

Mme VON SCHNICK, dépitée. — *Alors, que vou[-] liez-vous donc me confier de si intéressant ?*

LINDAU. — *Un projet de mariage.*

Mme VON SCHNICK. — *Et moi qui me réjoui[s-] sais !*

LINDAU, vexé. — *Je croyais cependant vou[s] être agréable !*

Mme VON SCHNICK. — *En m'apportant u[ne] déception ? C'est la seconde que je vous dois, [e]n quelques jours !*

LINDAU. — *Comment, la seconde ?*

Mme VON SCHNICK. — *N'étiez-vous pas ven[u] déjà m'annoncer que notre offensive avait réussi*

LINDAU. — *Sur la foi d'un télégramme officie[l] ce n'est point de ma faute s'il a été démenti.*

Mme VON SCHNICK. — *Il eût fallu en attend[re] la confirmation. Votre étourderie m'a donné u[n] coup terrible : depuis, je vis dans la fièvre et da[ns] l'angoisse ; toutes mes pensées sont à Verdun. [Et] vous venez me parler mariage !*

LINDAU. — *N'est-ce pas vous qui m'av[ez] conseillé, et presque enjoint, de prendre femm[e] pour assurer l'avenir du pays ?*

Mme VON SCHNICK. — *Vraiment ?... Donc vo[us] épousez Mlle Spendling ?*

LINDAU. — *Vous savez bien que, me prena[nt] pour un étranger, elle a failli m'assommer qua[nd] je me suis présenté chez elle !*

Mme VON SCHNICK. — *Alors, ce projet d'unio[n] avec qui ?*

LINDAU. — *Avec la fille de M. Wolfenbuttel, fabricant d'articles de Paris : excellente situatio[n] n'est-ce pas ?*

Mme VON SCHNICK, distraite. — *Ce n'est pas qui a empêché de l'attaquer.*

LINDAU. — *Que peut-on donc reprocher M. Wolfenbuttel ?*

Mme VON SCHNICK. — *Que vient faire M. Wolfenbuttel ? Je vous parle de Verdun. Co[m]ment le kronprinz n'a-t-il pas réussi à l'empor[ter] au premier assaut ?*

LINDAU. — *Je l'ignore...* (Reprenant son idée) *Je l'ai connu à la brasserie...*

Mme VON SCHNICK, distraite. — *Le kronprinz*

LINDAU. — *Non, M. Wolfenbuttel. Nous no[us] sommes liés. Comme je lui exprimais un jour m[on] intention d'abandonner, après la guerre, le journa[-] lisme pour un métier plus lucratif, il m'a propo[sé] d'entrer dans sa maison. Or il a une fille, que [je] sais d'esprit pratique : si je pouvais devenir s[on] gendre...*

Mme VON SCHNICK, qui n'a pas écouté. — *U[ne] fois Verdun à nous, c'est la victoire, n'est-ce pas*

LINDAU. — *N'exagérons rien. Les Alliés pou[r]suivraient quand même la lutte...* (Reprenant s[on] idée.) *Mais vous pouvez beaucoup...*

Mme VON SCHNICK. — *Contre Verdun ?*

LINDAU. — *Eh non, madame la colonelle ! U[n] mot de vous à M. Wolfenbuttel me serait d'[un] grand secours...*

Mme VON SCHNICK. — *Eh bien, je verrai plu[s] tard, quand nous aurons enlevé Verdun.*

LINDAU. — *Dans ce cas, je risque fort de d[e]meurer célibataire !*

GABRIEL TIMMORY.

Les Livres

Histoire de la Marseillaise, par M. Julien Tiersot

Je vous ai souvent parlé de Julien Tiersot. C'est un musicien, c'est un historien de la musique extrêmement bien informé et c'est un bon critique littéraire et c'est un écrivain très humble et très adroit. Son dernier livre, admirablement meublé de documents précieux et rares, illustré avec infiniment de goût, est un véritable monument d'érudition et de belle critique. Il s'appelle : *Histoire de la Marseillaise*. C'est l'histoire d'une chanson et c'est l'histoire d'un homme grand et malheureux. Il se distribue très ingénieusement à la fois et très naturellement de la manière suivante : Rouget de Lisle avant *La Marseillaise,* Rouget de Lisle après *La Marseillaise, La Marseillaise* après Rouget de Lisle.

La Marseillaise, en effet, a été un point culminant, une ligne de partage, ou, comme on dit maintenant, un tournant, et même un tournant dangereux dans la vie de son auteur. Avant elle, Rouget de Lisle, fils d'un notable bourgeois de Lons-le-Saunier, élevé dans l'aisance et les faciles loisirs, soit à Lons-le-Saunier, soit dans la maison des champs de sa famille, à Montaigu, en vue de Lons-le-Saunier, puis à l'école du génie militaire, était un jeune poète-musicien et un jeune officier brillant, mondain et nonchalant, rimant de petits vers dans le goût du dix-huitième siècle finissant, avec, en outre, le goût du moyen-âge conventionnel (donjons, tourelles, beaux chevaliers, haquenées et palefrois), qui commençait à poindre. Il était gracieux et insouciant. Il n'avait rien d'un Tyrtée. Une nuit, celle du 25 au 26 avril 1792, chez M. de Dietrich, maire de Strasbourg, sollicité par M. de Dietrich lui-même, le jeune officier rentra chez lui, tout animé par les propos patriotiques, aussi, un peu, par le vin de Champagne du maire, et, en quelques heures, improvisa, paroles et musique, un chant qu'il intitula : *Chant de Guerre des Armées du Rhin.* Ce chant, le soir suivant, M. de Dietrich (et non Rouget), M. de Dietrich, qui avait une belle voix de ténor, le chante à ses amis de nouveau réunis, et, les jours qui suivent, Strasbourg entier le chante à son tour. L'hymne devient bientôt national. Il arrive, on ne sait pas encore et l'on ne saura jamais, sans doute, comment, d'abord à Montpellier, puis, par l'entremise d'un volontaire de Montpellier qui allait rejoindre les volontaires de Marseille, à Marseille même ; puis les volontaires de Marseille l'apportent à Paris, et Paris, séduit et enthousiasmé, l'adopte et lui donne le nom de *Chant des Marseillais,* puis de *Marseillaise.* Rouget de Lisle est devenu le Tyrtée de la France.

Dès lors, son caractère change, et aussi sa destinée. Il devient orgueilleux, cassant et réfractaire, et le délire de la persécution s'ensuit bientôt, d'abord intermittent, puis presque continu. Carnot et deux de ses collègues de la Convention étant venus à l'armée de l'Est pour exiger des officiers un acte d'adhésion au 10 août, Rouget (qui, du reste, avait été présenté à Marie-Antoinette et en avait gardé un souvenir attendri), se refuse à cet engagement, donne sa démission, maltraite, en lettres irritées, Carnot, et le considère pour toujours comme son ennemi personnel et comme le mauvais génie de la France.

On ne lui tint pas rigueur très longtemps. A la vérité, il fut emprisonné quelque temps, comme suspect, en 1794. Mais le neuf Thermidor le délivre et il obtint de faire parti de l'expédition de Quiberon, où il se conduisit très brillamment.

Ce fut son dernier acte de soldat. Voyant la récompense, méritée d'ailleurs, tarder à venir, il donne sa démission de capitaine au moment même où Carnot signait sa nomination de chef de bataillon. et rentre dans la vie privée.

Il tenta bientôt d'en sortir. Il entra dans le commerce de Bonaparte et de Joséphine, et se crut quelque temps leur favori. Il ne l'était point. Bonaparte ne l'aima jamais, le sentant indocile, et Joséphine le compromit, sans malveillance, mais étourdiment, dans une affaire de fournitures militaires. Il se débattit, réclama, accusa. On l'abandonna ; il fut même quelque temps sous la surveillance de la police. Il se retira, besoigneux, dans sa maison d'enfance, à Montaigu, laissant passer le Consulat et l'Empire, qui passèrent lentement pour lui. 1815 arriva. Il le salua avec un sentiment de délivrance qu'on ne peut pas lui reprocher. Il rima des chants lyriques en faveur du nouveau gouvernement. Il n'en fut pas plus heureux pour cela. Il revint à Paris où il vécut misérablement. Quelques compatriotes à lui et quelques patriotes vinrent un peu à son secours (Charles Nodier, Béranger, qui s'honora grandement en ces circonstances). Un ancien ami, le général Blein, le recueillit dans sa maison de Choisy-le-Roi, et, un peu plus tard, M. Voiart l'hospitalisa, dans la même ville. C'est là (quand il était encore chez le général) que la Révolution de 1830 le trouva. Ce fut, après trente ans de misère, un lever d'aurore pour lui. Il fut honnêtement pensionné par le nouveau régime et attendit la mort avec tranquillité, état d'âme que, depuis 1792, il n'avait jamais connu. La grande libératrice arriva, pour lui, le 26 juin 1836.

La Marseillaise, elle, était éternelle. Elle avait *vaincu* à Jemmapes, à Wattignies. Elle avait été chantée sur tous les champs de bataille des armées républicaines. Encore, en passant les Alpes, Bonaparte la faisait chanter. Elle fut proscrite sous l'Empire et sous la Restauration. Elle retentit presque à titre officiel sous Louis-Philippe, celui-ci, ayant dit, bien spirituellement : « Jouez-la toutes les fois qu'on la demandera, *et même un peu plus souvent.* » En 1848, elle fut un peu supplantée par *Le Chant des Girondins,* dont le refrain, chose curieuse, est encore de Rouget, ayant été emprunté à son chant de *Roland à Roncevaux.* Elle fut proscrite sous le second Empire, comme sous le premier. Elle éclata à nouveau en 1870 et fut proclamée, à nouveau, chant national, par la Troisième République. Par le souffle magnifique qui l'anime, par l'interprétation de la musique et des paroles (suivez bien l'analyse technique qu'en fait M. Julien Tiersot) elle est au tout premier rang des chants nationaux de tous les pays.

Rouget fut bien malheureux; une Némésis cruelle lui fit expier épouvantablement l'ivresse d'une heure sublime. Mais il dut souvent se consoler et même s'enivrer à nouveau, en se disant, en toute justice et en toute vérité, qu'il avait été élu pour donner une expression permanente et définitive, pour donner une parole éternelle à l'âme de la France.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

La Guerre et les Neutres, par M. René Moulin.

La question de la neutralité est infiniment complexe et délicate. M. René Moulin, dans ses chroniques de politique étrangère de *La Revue Hebdomadaire,* rassemblées ensuite dans son volume : *La Guerre et les Neutres* (Plon-Nourrit, 3 fr. 50), l'a traitée sous toutes ses faces, avec autant de capacité que de talent. L'ancien ministre des affaires étrangères, M. Stéphen Pichon, se porte garant, dans la préface de ce livre, de l'érudition de son auteur, « qui n'est pas faite que de ses conversations, de ses réflexions ou de ses lectures, mais qui repose sur des documents humains ». Et les neutres pourront méditer avec fruit le dilemme où les enferme M. René Moulin : la victoire de l'Allemagne, c'est la servitude certaine des autres peuples, y compris les neutres; la défaite de l'Allemagne, c'est le rétablissement de l'équilibre européen, c'est pour longtemps l'assurance de la paix et du bonheur dans le monde. Souhaitons donc que les neutres ne se croient pas quittes de toute responsabilité et de tout danger « en brûlant de l'encens sur les autels de la Peur ».

Sous-Marins et Submersibles, par M. Laubeuf.

Il est superflu de prôner la compétence et l'autorité de M. Laubeuf en matière de constructions navales. Son dernier livre : *Sous-Marins et Submersibles* (Delagrave, 3 fr. 50), malgré sa précision technique, n'intéressera pas pourtant rien que des spécialistes. Il permettra également aux profanes de se faire une idée plus exacte de la guerre maritime actuelle, et en particulier de la guerre sous-marine. Après avoir rappelé l'histoire des mystérieux et terribles engins qui ont révolutionné l'empire des mers, M. Laubeuf en décrit les deux types principaux, expose leur rôle dans le présent et dans l'avenir, consacre un chapitre spécial, très documenté, aux sous-marins allemands et termine en développant quelques hypothèses sur la meilleure façon de se défendre contre les sous-marins.

Les Étapes vers la Victoire, par le commandant de Civrieux.

De tous les écrivains militaires qui, chaque jour, commentent les opérations dans les grands journaux parisiens, M. le commandant de Civrieux est l'un des plus suivis et des plus goûtés. Ses bulletins du *Matin* ne dénotent pas seulement une parfaite connaissance technique, ils plaisent aussi par leur facture claire, concise et élégante. On les relira avec intérêt dans le volume qui les réunit : *Les Etapes vers la Victoire* (3 fr. 50), en constatant que les événements ont, le plus souvent, déjà justifié ses critiques, et en souhaitant qu'ils justifient jusqu'au bout ses prévisions.

HENRI NICOLLE.

Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

QUATRIÈME PARTIE

IV

JE SUIS NOMMÉ GÉNÉRAL DE BRIGADE

L'affaire du 1er janvier se termina pour nous vers trois heures de l'après-midi. Nous n'avions rien mangé ni bu depuis la veille, pas même le traditionnel quart de jus.

Les musettes des camarades étaient, tout aussi complètement que la mienne, vides.

En rejoignant la compagnie à la tête de ma section, je croisai dans un boyau un soldat du 85e, assis sur une banquette de tir, et qui, tenant dans la main droite son couteau ouvert, dans la main gauche un morceau de pain, était en train de manger.

— Part à deux, lui dis-je, la main tendue.

L'homme, ouvrant sa main gauche, me montra une bouchée de pain surmontée d'un bout de saucisson gros comme l'extrémité du petit doigt :

Vous m'excuserez, sergent. C'est tout ce qui me reste. Il n'y a pas même de quoi se caler une dent creuse.

Si je l'excusais! Mais j'aurais vidé dans sa main tout le contenu de mon porte-monnaie pour ce cadeau royal.

Une bouchée de pain! Ceux qui ne conçoivent pas le moindre déjeuner sans des livres de victuailles, ne se font aucune idée de la quantité de substance alimentaire contenue dans une bouchée de pain. J'en eus pour une demi-heure à la humer, à la grignoter, à la mâcher, à la savourer, à extraire d'elle toutes les jouissances gastronomiques qu'elle tenait encloses.

Et, le festin terminé, des remords me vinrent de n'avoir pas songé à inviter les camarades!

N'importe; je trouvai le « temps long » comme on dit chez moi, jusqu'à six heures du soir, heure à laquelle arrivèrent nos cuisiniers.

La semaine qui suivit se passa presque tout entière en réserve dans le ravin de la Tête-à-Vache.

Sans attaque nouvelle, sans événements extérieurs dignes de remarque, ce fut cependant une des semaines les mieux remplies de ma vie, car, en moins de huit jours, je fus promu général de brigade.

Cette prodigieuse fortune n'étonnera que ceux qui ignorent les prouesses réalisées par moi au cours de mon existence. C'est ainsi qu'une fois je découvris au fond du Pacifique, quelque part (ne me demandez pas trop de précisions), un continent grand comme l'Australie. Une autre fois, à la tête d'une légion de cent hommes, je me taillai dans l'Amérique du Sud un empire qui, en dix ans... Une autre fois encore, un coup de Bourse heureux — car mon activité s'exerce dans tous les genres — un coup de Bourse heureux me rendit maître, en une soirée, d'une somme de quatre milliards. J'avais gagné exactement quatre milliards et vingt millions, mais j'abandonnai généreusement les vingt millions aux huissiers qui m'aidèrent à endosser ma pelisse, au sortir de la Bourse...

Je vous fais grâce de l'énumération des prodiges qu'il me fallut réaliser pour bondir par-dessus tous les grades intermédiaires, jusqu'à l'étoile de brigadier. Je me souviens d'un drapeau pris, d'une batterie de 150 mise à mal, d'une percée victorieuse à soixante kilomètres au delà des premières lignes allemandes...

Ce ne fut pas tout, mais, pour un seul homme, ce n'est déjà pas mal.

A ceux qui hausseront les épaules et qui traiteront d'enfantillages ces châteaux en Espagne, je répondrai que seuls les châteaux en Espagne donnent du prix à la vie pour les imaginatifs. Non seulement les rêves colorent la monotonie de l'existence, mais ils sont des créateurs de force et des fomenteurs d'énergie, et jamais Napoléon ne fût devenu empereur s'il n'eût commencé par admettre en lui-même la possibilité de le devenir.

Je n'ambitionne nullement la couronne impériale, mais j'aime l'action, même en rêve, et, que l'on me raille ou non, je continuerai de rêver.

A qui cela peut-il porter ombrage?

Donc, me voilà général de brigade. Cette soudaine élévation m'avait été inspirée en partie par la joie d'être sorti vivant d'une attaque meurtrière. Mais elle avait une autre cause...

Ce fut, s'en souvient-on, à la suite d'un ordre transmis de travers par un agent de liaison que je me trouvai mêlé à l'action du 1er janvier. Nul autre élément en dehors du premier bataillon (j'appartenais alors au deuxième) ne prit part à cette attaque.



C'est ici qu'on a déposé une botte de paille...

Mais une légende, à mon insu, se forma. On (cet *on* mystérieux dont personne jamais n'entrevit le visage), *on* affirma que j'avais couru au feu de moi-même, en entraînant mes hommes. *On* se pâma d'admiration devant ma vaillance; *on* me baptisa héros.

Déjà, en revenant de l'attaque, je m'étais étonné de la chaleur des poignées de main que m'avaient données le capitaine de La Source, qui commandait le bataillon et le lieutenant Merlin qui commandait la compagnie.

Il se peut, avais-je pensé, que mes hommes et moi méritions quelques éloges, mais qui peut le savoir en dehors de nous, puisque nous étions seuls?...

Le lendemain de l'attaque et les jours suivants, je me vis montré du doigt, de loin, par des poilus; trois ou quatre fois même, des officiers, croisés dans la tranchée, devancèrent le salut que j'allais leur faire et me saluèrent d'eux-mêmes les premiers...

Quand j'appris ce dont il retournait, je rougis de honte à la pensée d'avoir participé, sans le savoir, à un mensonge aussi monstrueux, et je m'empressai de protester, chaque fois que l'occasion m'en fut donnée, de toute la chaleur de mon indignation.

On secoua la tête en souriant et l'on continua de m'entourer d'une considération particulière.

Je protestai encore, mais plus faiblement, et comme je n'arrivais pas à me faire croire, alors, ma foi, alors — après tout je n'y étais pour rien, n'est-ce pas? — alors je laissai faire, et même, au fond de moi, tout au fond, la pensée me vint que, peut-être, que, sans doute, j'avais rêvé en croyant voir l'agent de liaison, et que certainement j'avais bondi de moi-même au canon comme un coursier généreux.

Je vivais donc en pleine gloire et, déjà, je songeais à troquer l'humble étoile de brigadier pour les trois étoiles du général de corps, quand je fus soudain précipité de mon char de triomphateur par une malencontreuse botte de paille...



Part à deux, lui dis-je, la main tendue.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

V

LA BOTTE DE PAILLE

Une botte de paille? Eh! oui, pas davantage.

Un soir, je me disposais à me coucher dans ma cagna, en deuxième ligne, quand un soldat de ma section vint me trouver :

— Sergent, une voiture vient d'apporter ici une botte de paille. Paraît que le capitaine de La S l'enverra chercher demain matin. Quoi que faut en faire? Vous savez qu'v pleut comme vache qui pisse...

— Eh bien! mettez-la dans la tranchée qui n'est pas occupée. Elle sera à l'abri de la pluie.

Et je m'endormis, l'âme tranquille, inconscient des calamités qui allaient fondre sur moi.

Le lendemain matin, j'étais en train d'organiser les corvées habituelles : corvée de bois, corvée de terrassement, corvée de nettoyage, quand deux hommes se présentèrent :

— C'est ici qu'on a déposé une botte de paille pour le capitaine de La S ?

La botte de paille? Du diable si j'y pensais encore!

Nous cherchons la botte de paille : en vain.

J'appelle l'homme qui l'avait rangée la veille sous la tranchée couverte; il me montre la place où il l'avait déposée; des brins de paille épars çà et là lui portaient témoignage; mais de la botte elle-même, nulle trace.

Sans aucun doute, des soldats l'avaient aperçue en passant et s'étaient empressés de s'en faire cadeau à eux-mêmes pour rendre leur couche plus moelleuse.

— Vous rendrez compte au capitaine, dis-je aux deux messagers, que la botte de paille a été prise, cette nuit, par des inconnus.

Et je n'étais pas ému outre mesure.

Pauvre de moi!

Une demi-heure après survient le capitaine, pas content du tout. Il paraît que cette paille était de la paille de premier choix, de la paille d'avoine d'une valeur considérable. En ne veillant pas sur elle comme sur la prunelle de mes yeux, je m'étais rendu complice du larcin. (Sursaut d'indignation de ma part.) En tout cas, si on voulait bien écarter le délit de complicité, il n'en restait pas moins établi que, par la négligence dont j'avais fait preuve, je m'étais rendu indigne de commander à des hommes. En conséquence, on m'invitait, si je voulais éviter l'infamante cassation, à faire, à qui de droit, par la voie hiérarchique, une remise volontaire de galons.

Stupéfait, à court de repartie, je promets de rédiger la demande.

— Je l'attends, me dit le capitaine, en me quittant.

Je vais aussitôt trouver le lieutenant M. pour lui rendre compte de la conversation et lui demander une feuille de papier réglementaire.

— Ah! mais non! proteste le lieutenant. Je ne veux pas qu'on enlève ses galons à mon meilleur sous-officier.

Qu'on me pardonne la naïve exactitude de ce rapport. Cela ne fait de mal à personne et cela me fait, à moi, tant de plaisir!

— Allez trouver le capitaine de La S poursuit le lieutenant, et dites-lui que, réflexion faite, vous refusez de rendre volontairement vos galons. S'il passe outre et s'il décide de vous casser, vous demanderez à parler au colonel; je vous accompagnerai et nous verrons.

Oh! le regard que me jeta le capitaine en m'écoutant parler! Il y avait dans ce regard de la stupeur et de l'indignation devant tant d'inconscience!

— Alors, vous ne vous rendez pas compte, vous refusez de vous rendre compte de la gravité de votre faute?

Non, je ne m'en rendais pas compte. Je ne le dis pas en propres termes mais mon attitude et mon regard attestaient que je ne m'en rendais pas compte.

— J'aurai donc le déplaisir de demander votre cassation. Considérez-vous, dès maintenant, comme déchu de votre grade

M'être élevé, à force de vaillance et de génie, aux premiers rangs de l'armée et retomber brusquement au dernier, cela me sembla dur.

J'essayai cependant d'espérer que le capitaine ne mettrait pas à exécution sa menace.

Vain espoir!

Quelques jours après, on vient me chercher :

— Le colonel demande à vous parler.

— Ça y est! pensai-je.

Sur ces entrefaites, un de mes caporaux m'accoste :

— Sergent, combien d'hommes faudra-t-il envoyer ce soir à la corvée de bois?

— Je ne suis plus votre sergent, lui dis-je.

Et, laissant le caporal les yeux écarquillés, je m'éloigne.

En arrivant près du poste du colonel, je vois à la porte un groupe formé par le colonel de M. le commandant de B et le capitaine de La S

— Oh! là! là! deux officiers supérieurs et un capitaine! Mais c'est un vrai conseil de guerre. Que va-t-il advenir de moi, Seigneur?...

Je m'approche. Je prends la position militaire. Je salue. Mais je n'ai pas le temps de remettre la main dans le rang que vers moi trois mains se tendent.

J'hésite. Suis-je le jouet d'un songe? comme on dit dans les tragédies. Mais non, les visages de mes supérieurs sourient, même celui du capitaine, et leur poignée de main m'est bien destinée.

Je me laisse faire, sans comprendre, et je m'entends féliciter chaleureusement sur ma vaillance et ma superbe conduite au combat du 1er janvier.

Je pense :

— Allons, bon; encore la légende!

Et je bredouille une protestation qu'on écoute en hochant des têtes incrédules.

— En tout cas, fais-je, en désespoir de cause, s'il en est qui méritent des éloges en l'affaire, ce sont mes poilus.

Que s'était-il passé, je l'ignore. Le capitaine de La S qui était, au fond, le meilleur des hommes, m'avait-il, craignant d'avoir poussé la sévérité trop loin, ménagé cette compensation? Je ne l'ai jamais su.

Ce que je sais seulement, c'est qu'en l'espace de quelques jours, j'allai du grade de sergent à celui de général de brigade; que, de là, je retombai simple soldat et que, finalement, je me retrouvai sergent comme devant.

Je ne pense pas qu'il y ait dans l'histoire de la France ni même dans l'histoire de tous les pays, exemple d'une si prodigieuse et si soudaine élévation, suivie d'une chute aussi soudaine et aussi prodigieuse...

(A suivre.) *Lieutenant JACQUES P...*

(Illustrations de P. THIRIAT.)

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

LES MOÏSES

Avoir vingt ans, tomber aux frontières d'Alsace
Dans le premier combat livré,
Et sentir en mourant ses mains, son cœur, sa face,
Couvrir un pan du sol sacré;
S'endormir convaincu que votre sang s'épanche,
Sous le soleil, dans le chemin
Pour y marquer le premier pas vers la Revanche
Que vos frères prendront demain,
C'est beau !...
Plus tard, tomber au bord d'une tranchée,
Au cours de furieux assauts,
Et d'un dernier regard, par-dessus la jonchée
Des cadavres encore chauds,
Voir bondir en avant une deuxième vague,
Une troisième la suivant,
Et mourir percevant encor la rumeur vague
Qui vous arrive dans le vent
De la Victoire, enfin totale et décisive
Et que la Paix bientôt suivra,
Et se dire : « Je meurs pour que la France vive,
» Et je suis sûr qu'Elle vivra. »
C'est consolant encor...
Mais mourir, à l'arrière,
Homme mûr, homme âgé, vieillard,
Ayant fourni parfois une noble carrière,
Brillé dans la Science ou l'Art,
Prêché même et très haut la Revanche sacrée,
Défendu toujours le drapeau,
Avoir enfin cru voir la Victoire espérée
Luire un matin sur le coteau;
Puis être retombé par degrés dans l'angoisse
Et le doute, — et, tout bêtement,
Expirer dans son lit, au fond de sa paroisse,
D'amertume et d'isolement;
— Voilà le douloureux destin de tant des nôtres,
Honorés, admirés jadis,
Poètes, orateurs, savants, lutteurs, apôtres,
Grands vaincus de Soixante-Dix !...
Et je vous plains de tout mon cœur, pauvres Moïses
Que Dieu punit d'avoir douté,
Vous qui n'entrerez point dans les terres promises
Par vos fils enfin reconquises,
Et qui ne verrez pas, dans le prochain été,
Fleurir l'arbre de Paix que vous aviez planté.

FRANÇOIS FABIÉ.

LES TRICOTEURS

La sœur — la jeune — leur a dit :
« Voyez, ce n'est pas difficile...
La main, peu à peu, s'enhardit
Et la laine est bientôt docile... »

Ils ont dit : « Oui », d'un air distrait...
La sœur est douce et pas vilaine...
« Mais, penses-tu, vieux, qu'on irait
Se mettre à tricoter la laine ?...

» On est des hommes, nous, tu sais!...
Même qu'on vient de la bataille,
Et même qu'on est des blessés!...
C'est dans les Boches qu'on travaille.

» Du tricot, non, mais penses-tu ?...
Hein, vieux?... Pourquoi pas des chaussettes ? »
Mais la sœur a le front têtu,
Malgré sa figure à fossettes.

Sa robe apparaît à nouveau...
Décidément, elle complote...
Elle apporte un bel écheveau
Qu'il s'agit de mettre en pelote.

Chacun s'empresse : « Moi !... — Non, moi !... »
Et toutes les mains de se tendre...
Au milieu de ce bel émoi,
La sœur ne sait auquel entendre.

« Moi !... — Moi !... » Tous se font un plaisir...
Et la sœur hésite... Elle n'ose...
Parmi tous ces hommes choisir !...
La sœur en devient toute rose.

« Moi, je sais, dit l'un, plus hardi,
Qui devant les autres se pousse...
— Comment, vous savez?... — Tiens, pardi,
Voyez si j'écarte le pouce !...

« Au travail, alors !... Mais bravo !... »
Il s'applique, son front se mouille...
Les autres rient, quand l'écheveau,
De ses gros doigts glisse et s'embrouille.

Et c'est charmant !... Car, de profil,
La sœur est mieux que pas vilaine...
Mais elle ne perd pas le fil,
Tout en pelotonnant sa laine.

« Regardez, c'est souple, c'est doux !...
En bonne laine brune ou bise,
Un tricot pareil, voyez-vous,
C'est souverain contre la bise.

» Et résistante..., touchez-la...
A durer toute la campagne !...
Des laines comme celle-là,
Ils n'en ont pas en Allemagne

— Pour sûr, dit l'un qui rit, tout près...
— Moi, dit la sœur, à votre place,
Je sais bien ce que je ferais...
On annonce un hiver de glace.

» Un tricot, fait de votre main,
Vous tiendrait chaud bien davantage... »
Un silence... « Allons, à demain,
Pour la leçon de tricotage !... »

La sœur s'éloigne à pas menus,
Modeste et pourtant triomphale...
Et les voilà tous devenus
Les Hercules de cette Omphale !

ANDRÉ RIVOIRE.

MÉDAILLE

A l'être que j'aimais la France dit : « Enfant,
» Combats et, s'il le faut, meurs ! Meurs pour que je [vive ! »
Sans doute, j'essuyai quelque larme furtive
En répétant son cri de ferveur : *En avant !*

— France, rappelle-toi celui qui te défend
Si le destin cruel et glorieux m'en prive,
Celui qui, préparant la paix définitive,
Même s'il tombe obscur, tombera triomphant ! —

Il a vécu... Mon cœur conserve son image ;
La Patrie a fixé — reconnaissant hommage —
Son souvenir sur l'impérissable métal.

Des pleurs sans fin seraient indignes de ce brave ;
Je crois lire son nom sur un blanc piédestal,
Et mon deuil d'autrefois s'exalte en fierté grave.

PIERRE HALARY.

SONNET A LA GUERRE

Non, ce temps-ci n'est pas à la littérature.
A l'heure où les destins meurtriers sont ouverts,
Tout manuscrit, roman, chronique, prose ou vers,
Semblerait indécent, presque contre nature.

Les actes comptent seuls et non pas l'écriture.
La Muse, c'est Bellone, et ses lauriers couverts
D'un sang toujours fumant ne sont plus, hélas ! verts,
Mais rouges, et la Mort y met sa signature.

Ce n'est plus aujourd'hui la lyre qu'en son nom
L'on pince, et ce qu'on fait sonner, c'est le canon.
La baïonnette en est l'instrument et l'emblème.

Or, en ce moment, quel cerveau de sansonnet
Pourrait même songer à transcrire un sonnet ?
Car un obusier court vaut seul un long poème.

ANSELME C...

LES DISPARUS !...

Poème lu au Cercle des Annales de Genève

A Mme Yvonne Sarcey.

La guerre, en déchaînant d'effroyables tourmentes,
A creusé dans le sol d'invisibles tombeaux,
Qui recèlent, jaloux, dans les plaines fumantes,
Les cadavres sanglants en d'horribles monceaux !

Tombeaux épars !... perdus !... sur les champs de [bataille,
Dans les bois dévastés par le feu des obus !
Sépulcres de héros qu'a fauchés la mitraille,
Que le sort a cachés, les créant : Disparus !

Engloutis dans les eaux d'un marais ou d'un fleuve,
Au fond d'un précipice ensevelis vivants !
Disparus !... pour toujours !... mais vainqueurs de [l'épreuve,
Qui se dresse partout, au sein des éléments !

Tous ces fiers combattants de la Grande Épopée,
Que du Nord au Midi rassembla le clairon,
Qui jusqu'en Orient ont brandi leur épée,
Du pays ancestral ont grandi le renom !

Dormez, vaillants soldats, et si le monde ignore
Où vos corps mutilés ont trouvé le tombeau,
Nous pouvons vous revoir dans les plis du Drapeau
Qui montra le chemin conduisant à l'Aurore.

SERGE DE VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

ÉCRIT APRÈS LES PREMIERS COMBATS DEVANT VERDUN

Femmes du Brandebourg et de Poméranie,
Mères des grenadiers, épouses des uhlans,
Quand le Moloch casqué, maître de Germanie,
A sa botte essuyant ses grands ongles sanglants,
Rentrera, dans le soir, dormir en son repaire,
Vous, en songeant aux morts laissés sur le coteau,
En foule vous viendrez et l'appellerez « Père ! »
En baisant humblement le pan de son manteau !

Sa gloire s'est inscrite en sombres hécatombes !
Du sang de ses soldats l'empereur conquérant
Ne fut avare ! Et pour creuser toutes les tombes
Le sol qu'ils ont conquis n'est pas même assez grand !
Mais vous le bénirez, le Moloch implacable,
L'histrion de Potsdam aux gestes triomphants,
Vous courbant sous les coups dont son poing vous [accable
Quand il teint son manteau du sang de vos enfants.

Néron au front d'airain regardait flamber Rome
Et chantait sur sa lyre un divin epœnon !
Or tel, devant Verdun, tel l'empereur-surhomme
Regardait ses soldats broyés par le canon !
S'il n'accompagna point de quelque chant de flûte
La mort de son armée, il fut du moins content ;
Chaque soudard criait, en entrant dans la lutte :
« Ave Cæsar, morituri te salutant ! »

Femmes du Brandebourg, de Saxe ou de Bavière,
Bénissez l'empereur, colossal souverain !
Le sang des Allemands a rougi la rivière
Et porté des tributs de cadavres au Rhin !
Ce n'était pas assez que sur son ordre inique
Louvain ait pu flamber et miss Cavell mourir !
Il fallait à sa gloire, empereur vésanique,
Qu'il vît, à Douaumont, cent mille hommes périr

Esclaves ! bénissez l'empereur Trismégiste !
Ne lui réclamez pas vos fils ni vos époux !
Ne criez pas « Caïn » de crainte qu'il s'attriste !
Courbez-vous quand il passe et baisez ses genoux.

ÉMILE DE VILLIÉ.

LES YEUX

A Gabriele d'Annunzio,
blessé au champ d'honneur.

Leur Némésis au poing brutal serait trop fière
De voir, lourd châtiment d'un vol audacieux,
Se fermer cette noble et sensible paupière
Où la beauté du monde et la splendeur des cieux
Semblaient se diluer dans une autre lumière.

Avoir fait de la nuit sur le pays latin...
Quel rire en ton enfer, obscure Germanie !
L'abîme est glorieux dès qu'un rayon s'éteint,
Lui dont le vide immense et l'ombre indéfinie
N'ont jamais reflété l'étoile du matin.

Dites, vous qui souffrez ce précieux martyre,
Devinez-vous l'aurore à travers le rideau ?
Sentez-vous si la nue est à l'heure de luire ?
Si la branche se ploie en couronne, à fleur d'eau,
Ou monte à fleur de ciel, tendue en arc de lyre ?...

Mais quand l'aigle maudit des écussons germains,
Dans un râle d'ivresse aurait vaincu sa proie,
Et laissé vos deux yeux sombres sous vos deux mains,
L'inutile forfait exalté par sa joie
Ne pourrait menacer l'œuvre des lendemains.

Car toute la beauté captive en vos prunelles,
Qui dut à votre verbe et reçut de votre art
La consécration des formes éternelles,
Malgré la cécité morne de leur regard,
Continuerait à vivre et rayonner en elles.

Car la nuit sans flambeau ne vous reprendrait pas
Les pures visions dont son sommeil s'étonne :
Clairs amandiers en fleurs neigeant sur de doux bras
Barques riches des fruits capiteux de l'automne,
Jardins clos saturés de parfums de lilas...

Quelle puissance aurait l'orgueil d'être assez forte
Pour murer le Palais où, dans un soir d'été,
L'amour et la douleur courent de porte en porte,
Noyer Venise rose en son flot argenté,
Et faire, aux sables blancs, mourir la Ville Morte ?

Et, fussent vos regards à l'ombre condamnés,
Ce serait vous encor qui, droit au promontoire
D'où les beaux lieux par vos poèmes sont nommés,
Devant nos yeux ouverts sur un ciel de victoire,
Célébreriez l'aurore, — avec vos yeux fermés !

AMÉLIE MURAT.

C'est la bataille de Verdun qui a surtout inspiré cette semaine nos poètes. Inscrivons sur notre petit palmarès les noms de ceux qui nous ont adressé les meilleurs envois :

MM. et Mmes Houette, Jane Valmont, Marcel Vanderanwera, Pierre Frey, J.-P. de B..., Georges Lennuyeux, Geneviève Girard, P.-L. M..., A. Minard, Jean Vincent, Emile Miquel, Joseph Joffroy, Marius Schemeil, Léopold Cyr, Henri G..., Mon frère Yves, Louis Belmont, Gina Denoisy, Marcel Magnanon, René Delaporte, H.-J. Izaac, Docteur Guyod, Robert La Croix de l'Isle, Pierre Maudru, Gaston D..., Jean Deloulme, L. Dreptin, Alice Lagoutte, Henri Tuffier, Lucien Demauripère, Paula Riffeault-Videau, Paul Bertrand, Th. Ristori, Léo Nonorgues, Edouard Hannecart, Mathilde Lemelle, Marcel Bertrand, G. Verdier, Gaston Avesque, Henri Defosse de Libermont, J.-B. Saladin, Léon Berthon, Berthe Peultier, Louis des Courières, Jules Ligouzat, Raoul Duffo, Alphonse Momas, Félix Colomb, Charles Ovigny, Paul Aubin, Jean B..., Jean-Léon-Charles Boulanger, O. Corbineau, M. B..., H. Buthin, Princesse Bruyère, Joseph Ancey, Henri Remillier, Don Pierre Carli, H. Jeanson, C. Charmelot, E. L..., Louise Viala, Louise Lafay, Louisette Bardon, E. Pavèse, Micha, Jean Socet, Pierre Cavillon, Maurice Garde, Docteur A. Dubrac, Y. Rostain, E. Hacquard, J. Coutin, E. Guid, L..., Joseph Fages, René Jacques, Emile Roger, Jeanne Genay, P. Despert, F.-A. B..., Auguste Peyron.

« Le danger est l'axe de la vie sublime. »

Gabriele d'Annunzio

Notre illustre ami Gabriele d'Annunzio, victime de sa belle audace, expie sur un lit de douleur son excès d'héroïsme. Il a failli perdre la vue. A la nouvelle de cet accident, Paris s'est ému. Par la plume de ses écrivains, de ses artistes, il a envoyé au poète l'expression de sa sympathie angoissée. Gabriele d'Annunzio va mieux. Sa blessure est en voie de guérison. Il en donne l'assurance à « son frère » Maurice Barrès :

De ma douloureuse immobilité, toute mon âme se tend vers la bataille sublime. Nous voudrions tous combattre à vos côtés en cette heure de danger et de gloire suprêmes. Ne vous inquiétez pas de mes yeux, mon frère, mais sauvez la beauté du monde pour les yeux nouveaux.

Vive la France !

Dans ce chevaleresque langage, Gabriele d'Annunzio se peint tout entier... Ajoutons à ces paroles un autre témoignage d'affection. Ce sont deux sonnets rimés en l'honneur de la France, avec la noblesse, la grâce et la virtuosité qui caractérisent le génie littéraire du grand écrivain.

France, France la douce, entre les héroïnes
Bénie, amour du monde, ardente sous la croix
Comme aux murs d'Antioche, alors que Godefroi
Sentait sous son camail la couronne d'épines,

Debout avec ton Dieu comme au pont de Bouvines,
Dans ta gloire à genoux comme au champ de Rocroi,
Neuve immortellement comme l'herbe qui croît
Aux bords de tes tombeaux, aux creux de tes ruines,

Fraîche comme le jet de ton blanc peuplier,
Que demain tu sauras en guirlandes plier
Pour les chants non chantés de ta jeune pléiade

Ressuscitée en Christ, qui fait de ton linceul
Gonfanon de lumière et cotte de croisade,
France, France, sans toi le monde serait seul !


Le lieutenant Gabriele d'Annunzio

Et voici le printemps de notre amour. Exulte
Dans ton sang et jubile au bout de ta douleur,
Quand même tu n'aurais à cueillir d'autre fleur
Que le héros jailli de la racine occulte.

« Sonnerai l'olifant », dit l'ancêtre. O tumulte
De tes chênes ! O vent de l'immense clameur !
Hauts sont tes puys, tes vaux profonds. On meurt, on meurt ;
Et chacun de tes morts dans ta beauté se sculpte !

Entendez le signal, combattants, combattants,
Ames prises aux corps comme aux ceps le printemps,
Comme aux poignées les fers, les bannières aux hampes.

Roland le comte sonne ; et tout en est fumant,
Et en saigne sa bouche, en éclatent ses tempes.
« Frappez, Français, frappez ! C'est mon commandement. »

LE PELESH

Une Française nous apporte ces souvenirs d'une visite qu'elle fit, quelques semaines avant la guerre, à la reine Carmen Sylva:

J'assistais, ces jours-ci, au service funèbre à la mémoire de la reine Elisabeth de Roumanie. Inconnue au milieu de cette foule étrangère, j'éprouvais une sorte de contentement en songeant que personne ne soupçonnait parmi elle qu'une Parisienne joignait à son dernier hommage une fervente pensée à l'auguste défunte.

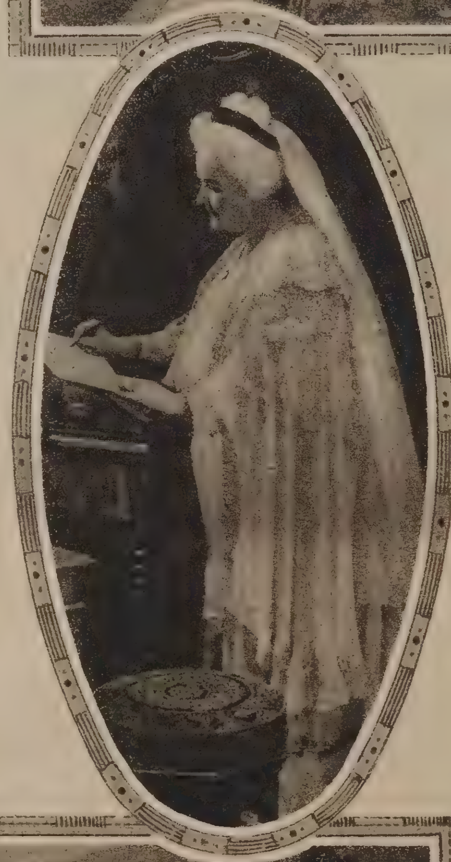
Je revois Sinaïa, le Pelesh, où la reine me reçut, le ciel roumain, ce ciel bleu pâle, si fin, si pur, ces arbres étincelants d'or et de pourpre sous le soleil encore chaud d'un bel automne. Les profondes forêts des Karpathes, où j'ai vu des jeunes filles chasser l'ours, gardent leurs feuilles aux branches jusqu'aux gelées. Elles ne tombent pas, comme dans nos bois, sitôt brunies, et c'est d'une impressionnante beauté que ces forêts touffues comme au cœur de l'été, mais parées des tons les plus chauds du cuivre et les plus doux de l'or. Les saules, avec leur feuillage léger sont encore vert clair et, par-ci par-là, un bouquet de pins foncés met en valeur ces gammes du roux au blond.

Je revois, à mi-côte du château, ce monastère orthodoxe avec sa haute coupole dorée, où de vieux moines à longues barbes blanches sonnent la cloche la nuit pour la prière en commun. De loin, les cimes des montagnes où la neige ne fond jamais et qui, selon le jeu des rayons du soleil, se nuancent de rose et de mauve.

C'était un spectacle d'une incomparable féerie quand le matin, mon auto m'emportant sur cette belle route bordée de fleurs, je rencontrais les sept ou huit jeunes princes qui chevauchaient librement; les princesses, avec leurs cheveux dénoués en boucles et en amazone collante, galopaient l'une derrière l'autre sur ce fond d'une merveilleuse richesse de couleurs. Je me rappelle qu'une fois j'ai entendu un petit enfant qui disait à sa maman en regardant son jardin sous la neige: « C'est comme une belle image! » Je le disais ainsi à la reine quand, à travers la grande baie auprès de laquelle je travaillais, je voyais revenir cette



Le Pelesh, résidence de la reine Elisabeth de Roumanie





Le Pelesh, nid au milieu des bois.

élégante cavalcade. Mes journées se passaient au Pelesh, nom donné à la résidence royale à cause d'une rivière qui passe près de là et qui s'appelle le Pelesh. Il y régnait un grand protocole. Au repas de midi, nous étions de vingt à trente. Quelques ministres, des ambassadeurs de passage. J'y ai rencontré des chefs bulgares au moment de l'annexion de leurs territoires et de l'agrandissement de la frontière roumaine. Ils venaient se soumettre au roi Carol. Un peu avant midi, nous étions alignés, les princes, les ministres et les officiers de la cour d'un côté, les princesses, les dames d'honneur de l'autre. A midi sonnant, le roi Carol et la reine Elisabeth entraient, se tenant par la main, le bras légèrement levé. Ils passaient en nous saluant, et nous formions derrière eux le cortège. Le dîner, le soir, était plus intime, cependant le même cérémonial y présidait. On y assistait en toilette décolletée et la robe longue. Après le dîner, somptueusement servi, le roi faisait avec nous sa partie de billard, et la reine, aimable, entourée de ses dames d'honneur, causait et circulait au milieu de nous, nous offrant quelquefois elle-même la dulchas. C'est une coutume roumaine qui consiste à vous offrir un fruit confit et un verre d'eau. Nulle part un verre d'eau n'est servi comme en Roumanie. C'est une chose exquise qu'un verre d'eau, là-bas.

Mes heures les meilleures étaient le matin, lorsque la reine posait. Elle devenait Carmen Sylva, étendue dans son ample robe blanche sur un divan recouvert d'antique soie aux dessins byzantins. Nous causions de femme à femme, sans cérémonie. A ces moments-là, sa bonté et son intelligence se révélaient supérieures. La princesse de Wied, déjà presque reine d'Albanie, assistait parfois à nos séances; elle ne prévoyait pas alors la fragilité du trône où tant d'infortunes l'attendaient. Dans ces sphères aristocratiques, les sciences occultes sont très en faveur. Elles ont des superstitions attachées au sol que nous comprenons mal. Mais toutes les magies me semblaient réunies au Pelesh quand, le soir, un archet sensible faisait vibrer un violon dont chaque note montait vers cette nature prodigieuse qui nous offrait une fête inoubliable avant de s'endormir.

Mme BEELZ-CHARPENTIER.

LES·ANNALES



NOS AMIS LES ANGLAIS

2 Avril 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes



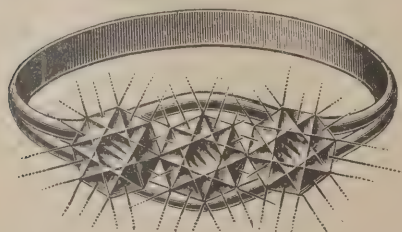
HYPNO-MAGNÉTISME Cours complet en 4 leçons. Méth. nouv. à la portée de tous. Dem. la notice gratis n° 1. Institut Hypno-Magnétique, 4, r. Rivoli, Paris.

VÉRITABLES
GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK
1 OU 2 GRAINS avant le repas du soir
Contre la **CONSTIPATION**

Pour les **SPORTS** et contre l'**OBÉSITÉ**
LA CEINTURE **GLADIATOR**
EMBOITE PARFAITEMENT
LES HANCHES
ET NE REMONTE PAS
Prix 20 fr. *NOTICE FRANCO*
MANTELET FILS Invrs
79, r. de Turbigo, PARIS.

TITRE GOLDFILLED

DE FABRICATION ESSENTIELLEMENT FRANCO-ANGLAISE
Racheté, après usage, à 0 fr. 50 le gramme



Saphir Simili Rubis

Prix : **1** franc (Port : 0 fr. 15 c.

NOTRE BAGUE TRICOLORE !!

Souvenir de la Grande Guerre 1914-1915

Pour commémorer l'épisode le plus glorieux de notre Histoire, nous mettons en vente, au prix excessivement réduit de 1 franc, une charmante bague aux couleurs nationales, une belle pierre saphir représentant le bleu, un beau simili le blanc et une autre de couleur rubis pour le rouge. Ces bagues sont en notre Titre GOLDFILLED, bien connu, et absolument garanties pour cinq ans.

Pour la dimension, découpez un trou dans un morceau de carton et envoyez avec un mandat de 1 fr. 15 à :

N. SIMS & MAYER, 62, r. St-Lazare, Paris.

ASCOLEINE RIVIER

le Comprimé est un véritable BONBON et l'HUILE est sans goût désagréable.



1 Cuillerée à café ou 5 Comprimés = ÉQUIVALENT à ½ LITRE d'HUILE DE FOIE DE MORUE la remplace donc avantageusement dans tous les cas

Ma Meilleure Pèche!

— TOUTES PHARMACIES. *GROS* : F. MOUSSAUD et H. RIVIER. 26-28. R. St CLAUDE : *PARIS* —

OXO Bouillon **OXO**

Teignez-vous bien ... et ...
SANS AUCUN DANGER avec les "HENNEXTRÉ" teinture liquide
OU LES
POUDRES SPÉCIALES de HENNÉ
(toutes teintes)
PARFUMERIE FINE
H. CHABRIER
48. Passage Jouffroy. PARIS. Tél : Cent. 57.88



UN PRÊTRE L'Abbé **HAMON**, Curé de Vaumoise (Oise), possède les recettes infaillibles pour guérir **DIABETE, ALBUMINE, Cœur, Reins, Foie,** etc. et toutes Maladies chroniques, réputées incurables. Aucun Régime, rien que des Plantes. **GRATIS ET FRANCO. Notice convaincante. — Laboratoire Botanique de l'Abbé HAMON, St-OMER** (Pas-de-Calais), *France.*



SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la **FORMATION**, soit normalement, soit à l'époque du **RETOUR D'AGE**, l'âge critique entre tous. Ce sont des *irrégularités*, des *malaises*, des *bouffées de chaleur*, des *vertiges*, des *étouffements* et des *angoisses*, accompagnés souvent d'*hémorragies* diverses et plus ou moins abondantes : ce sont des *palpitations de cœur*, des *douleurs* et des *névralgies* : parfois la femme souffre de *dyspepsie*, de *gastralgie* et de *constipation* purement nerveuse. En fin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les *varices*, la *phlébite*, les *hémorroïdes* et les *congestions* de toute nature. Il existe cependant un remède qui prévient, guérit ou améliore toujours ces infirmités : c'est

l'Elixir de VIRGINIE NYRDAHL

unanimement prescrit par le corps médical contre ces affections.

On n'a qu'à découper cette annonce et l'adresser à : *Produits NYRDAHL, 20, rue de La Rochefoucauld, Paris.* Pour recevoir franco la brochure explicative de 150 pages, ainsi qu'un petit échantillon réduit au dixième, qui permettra d'apprécier le goût délicieux du produit.

Le flacon : 4 fr. 50 franco. - Toutes pharmacies.

"DRAGÉES" SOMEDO

En **3** minutes on obtient les Meilleures **BOISSONS CHAUDES**
ANIS, CAMOMILLE, VERVEINE, ORANGER, TILLEUL, MENTHE, etc.
COMMODITÉ — RAPIDITÉ — PROPRETÉ
Indispensables aux Soldats et à TOUS.
Boîte échantillon 12 infusions **1 fr.**
Boîte de 25 **1 fr. 75.** — Flacons de 40 **3 francs.**
EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : Adolphe BRISSON

N° 1710. — 2 AVRIL 1916

EDITION·DE·LUXE — UN·AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



TOMMY

Photographie prise sur le front.



1. Le bull-dog ne dort que d'un œil, pendant que son maître goûte un repos bien mérité. — 2. Le Tommy le plus populaire de l'armée anglaise : le jeune prince de Galles. — 3. Chacun d'eux écrit son journal de guerre.

TOMMY AUX ARMÉES

Notes de la Semaine

Tommy

Vous lirez plus loin l'hommage d'Henri Lavedan à « nos amis les Anglais ». Je voudrais y ajouter quelques mots, spécialement dédiés au personnage familier et populaire que l'on désigne sous le nom de Tommy. Avant la guerre, Tommy était presque ignoré chez nous. Cependant, il existait. Le *Times* a révélé son origine et sa date de naissance. Sachez donc qu'en 1857, lors de la rébellion du Lucknow, les Européens, pris de panique, s'enfuirent. Ils rencontrèrent un soldat du régiment d'infanterie légère du duc de Cornwall placé en sentinelle sur la route. Vainement essayèrent-ils de l'entraîner avec eux. Il refusa de les suivre et fut tué. Il s'appelait Tommy Atkins. Sa fermeté servit d'exemple. Et chaque fois qu'un acte courageux s'accomplissait au cours de la campagne des Indes, les chefs ne manquaient pas de dire : « Cet acte est digne de Tommy Atkins. »

Depuis ce temps, Tommy Atkins, ou plus simplement Tommy, est le patron et le symbole de l'armée britannique; quiconque s'y engage devient Tommy. Vieux Tommy, le sous-off au nez rubescent, aux joues tannées. Jeune Tommy, le conscrit frais et rose, sanglé dans l'uniforme qui fait saillir la robuste élégance de son buste, l'élastique vigueur de ses jarrets. En parcourant les rues londoniennes, peut-être avez-vous remarqué un singulier personnage, vêtu de rouge, attentif et indolent. C'est le sergent recruteur. Il a l'air de flâner. Il guette sa proie. Voit-il passer un adolescent de bonne mine, il l'aborde, l'invite à déguster un cocktail, lui fait admirer une série d'images où resplendissent des costumes superbement belliqueux : tuniques sang de bœuf, gigantesques bonnets à poil, dolmans ornés de tresses d'or, casques étincelants, orgueilleux panaches... Il vante au néophyte les charmes et les profits du métier. Travail modéré, nourriture abondante, haute paie d'un shilling, puis d'un shilling six pence, puis de deux, quatre, six shillings, selon le grade; certitude de plaire et d'être aimé pour soi-même. Comment résister à de si séduisantes propositions? Tommy appose sa signature au bas de la feuille qu'une main insidieuse lui présente. Il renonce à la liberté; il appartient désormais au roi d'Angleterre. Au bout de six mois d'éducation et d'entraînement, il sort de la caserne tout flambant neuf, ciré, coiffé, pommadé, verni, la toque sur l'oreille, la jugulaire au menton, le stick aux doigts. Ce somptueux militaire fait honneur à Sa Gracieuse Majesté.

Soyons juste envers Tommy. Il n'a pas eu un mot de regret ni de plainte quand, brusquement arraché aux douceurs de la paix, il est parti pour la guerre. Joyeux et dispos, plein d'entrain, envoyant un baiser à son amie et chantant *Tipperary*, le voilà qui franchit le pas de Calais et se terre dans les tranchées de Flandres ou d'Artois. Il se bat vaillamment, résiste à la ruée des Boches et leur assène des coups furieux. Mais entre deux assauts il reprend ses habitudes de confort; il veut retrouver au camp ses quartiers de roast-beef, ses pintes d'ale, se œufs au jambon, les rôties beurrées du *five o'clock tea*. Il veut jouer au cricket et au football; il veut coucher sous des tentes aérées, se laver à grande eau soir et matin. Il pratique l'hygiène et prétend jouir des biens de ce monde. Tel il se montre aujourd'hui, tel il fut toujours. Il ne change point. « On ne dira pas des Anglais, écrivait le général Foy, qu'ils ont été braves à de certaines rencontres. Ils le sont toutes les fois qu'ils ont dormi, bu et mangé. Leur courage, plus physique que moral, a besoin d'être soutenu par un traitement substantiel. La gloire ne leur ferait pas oublier qu'ils ont faim ou que leurs souliers sont usés... »

Ce n'est pas que Tommy dédaigne la gloire. Nul ne voue un culte plus fervent à sa patrie. Autour du campement, il dessine des massifs, des pelouses minuscules, des plates-bandes dont les dispositions ingénieuses reproduisent l'écusson de son régiment. Ces emblèmes lui sont chers; ils évoquent le passé. Chaque corps vit d'une vie propre et possède un signe distinctif qui revêt, le plus souvent, la forme d'un animal blasonné. Il y a le Tigre des Leicestershire, le Sphinx des Lincolnshire, l'Eléphant des hussards, l'Antilope du Royal Warwick, le Dragon de The Buffs, le Cerf de The Gordon Highlanders, bataillon illustre entre tous, fauché jusqu'au dernier homme à Waterloo. Des devises complètent la signification de ces images. *Virtutis fortuna comes*, est la maxime du duc de Wellington. Une fière inscription, *Nemo me impune lacessit*, s'allie au Chardon d'Ecosse. Il existe enfin des surnoms vénérables, maintenus et transmis de siècle en siècle : les Piqueurs de Cerises, les Chevaux bleus, les Bottes de Paille, les Vieux Cinq et Trois pennies *(Old five and three pennies)*, — autant de souvenirs, de traditions, autant de pages d'histoire...

Et Tommy est gai; et Tommy est audacieux. Il se pique d'égaler — louable émulation — la hardiesse du Poilu, son frère d'armes. Un jour, il aperçoit à proximité des lignes allemandes, un drapeau français, flottant parmi les branches d'un arbre. Il décide d'aller l'enlever; il rampe dans la boue toute la nuit, sous les rayons des fusées éclairantes, sous la menace des mitrailleuses; il grimpe leste comme un chat, s'empare du drapeau, refait le périlleux voyage et rapporte ce trophée aux Français, ses voisins qui l'accueillent, vous devinez avec quel enthousiasme...

Citons encore un trait... Tommy va participer à une offensive qu'il pressent devoir être mortelle. Avant de s'élancer, il griffonne ces mots, destinés à sa mère : « Si je suis abattu, faites comme les matrones romaines : retenez vos larmes; et suscitez l'engagement de douze recrues pour remplir ma place. » Ceci, c'est de l'héroïsme, et du vrai... Bravo Tommy!

LE BONHOMME CHRYSALE.



AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Lettres a un Jeune Français

La leçon des morts

Ce que vous m'avez demandé, mon cher ami, s'est réalisé sans difficultés et sans retard : Mme Labar est, dès maintenant, entrée dans *L'Union des Pères et des Mères dont les Fils sont morts pour la Patrie.* A défaut d'indications plus précises de votre part, j'ai fait inscrire Mme Labar comme membre titulaire. Cette catégorie me paraît être celle qui convient le mieux à la situation de cette malheureuse femme. La cotisation y est de un franc par an. On ne peut vraiment pas demander moins. Les fondateurs de l'Union ont voulu qu'un effort personnel, si minime fût-il, donnât à l'adhésion toute sa portée, de façon à établir entre tous les membres, dont les droits sont égaux, une entière solidarité morale.

La mort est une grande niveleuse qui frappe impitoyablement partout. Elle supprime les distances que la vie avait créées. La douleur ne connaît pas les distinctions sociales, et il n'y a pas de hiérarchie dans la souffrance. Tous les cœurs meurtris se valent. Avant la guerre, M. Maspero, secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, et Mme Labar, veuve d'un simple commis des postes, s'ignoraient. Aujourd'hui, même sans se connaître, ils se comprennent. La leçon de la mort les a unis. Lui, il a perdu un fils d'élite, sur la tête duquel fleurissaient les plus belles espérances, et qui promettait un digne héritier à son grand nom. Elle, le destin l'a frappée dans son unique appui, ce jeune instituteur tout récemment promu, qui était sa fierté, son bonheur et le cher espoir de ses vieux jours. Ils sont, maintenant, l'un et l'autre, le savant illustre et la femme modeste, entrés, par le malheur qui les rapproche, dans la même famille. Ils sentent leur fraternité.

Notre Union, que M. Maspero préside, veut faire cette fraternité plus cordiale et plus grande. Elle s'est donnée pour mission de constituer entre les ascendants de ceux qui sont tombés en défendant le sol natal « une grande famille, dont les membres, étroitement unis par les liens d'une souffrance identique, se prêtent un appui et un réconfort mutuels ». Nous ne connaissons pas les divisions religieuses, les divergences politiques ou les oppositions sociales. M. Keufer, secrétaire de la Fédération des Travailleurs du Livre, siège, dans notre comité de Direction, aux côtés de M. Lépine, ancien préfet de police. M. Bellan et M. Chassaigne-Goyon, deux anciens présidents du conseil municipal de Paris, s'y rencontrent dans la communauté d'un même désastre. J'y trouve quelques-uns de mes collègues de la Chambre, dont la politique m'a souvent séparé : le souvenir de nos fils tombés là-bas nous a mis la main dans la main. Combien d'autres rapprochements je pourrais faire! Je m'en tiens à constater que deux femmes, la comtesse de Saint-Sauveur-Bougainville, et Mme Nezot, sont entrées dans le comité, affirmant ainsi, par leur présence, l'égalité des pères et mères qu'un même malheur a frappés et la solidarité qui, des champs de bataille où les enfants sont tombés pour la même cause, doit s'étendre aux champs de la vie où la douleur des parents ennoblit, sans la diminuer, la tâche qu'ils ont entreprise.

L'Union veut créer autour de ces parents, souvent désemparés, troublés dans leur confiance et incertains du lendemain, une atmosphère de sympathie, d'égards et de respect. Elle s'efforce d'adoucir leur détresse qu'elle sait, hélas! ne pouvoir pas consoler, en leur faisant comprendre toute la beauté du sacrifice que le salut du pays a exigé. Elle ne se borne pas, d'ailleurs, à une assistance morale. Vous m'avez révélé, dans la situation de Mme Labar, des incertitudes qui accroissent son angoisse. La pauvre femme sait à peine où et comment son fils a succombé; elle ignore de quels soins sa sépulture est entourée, et vous me dites son désir, que je comprends trop, de retrouver quelques-uns des chers objets que portait son glorieux enfant. Rassurez-la. L'Union dont elle fait partie pourra répondre aux cruelles préoccupations dont son âme douloureuse est pleine. Priez-la seulement d'envoyer à notre secrétariat général, où le dévouement a eu tôt fait d'organiser des services et d'en régler la permanence, les indications, si incomplètes soient-elles, qu'elle a recueillies. Notre œuvre est en relations avec les services du ministère de la Guerre qui correspondent à son objet. Le général Gallieni l'avait remerciée de s'être fondée et l'avait assurée d'un concours qui, jusqu'ici, ne lui a pas fait défaut. Cette collaboration a donné les plus heureux résultats. Je pourrais vous citer de nombreux cas, semblables à celui de Mme Labar, où nos collègues, dont le zèle ne se lasse pas, ont pu apporter de l'apaisement à des cœurs meurtris et rongés de doutes mortels.

On ne comprend et l'on ne guérit bien, dans l'ordre moral, que les maux dont on a soi-même souffert. Hélas! combien sommes-nous, dans cette France ravagée et héroïque, sur lesquels le destin a abattu sa main cruelle! J'en sais le nombre, qui fait frémir. Jamais la libération d'un peuple, menacé dans son honneur et dans son existence par un ennemi implacable, n'aura été payée d'un tel prix. Encore la faut-il complète, pour qu'elle ne soit pas trompeuse, précaire ou stérile. Le *Bulletin de l'Instruction primaire* du département dans lequel le jeune Labar venait de faire ses débuts lui a consacré une notice dont les derniers mots sont le meilleur hommage que sa mémoire pût recevoir : *il faut tenir jusqu'à la victoire, pour préparer la France de demain.* Il y a tout un programme dans la simplicité de cette courte et nette déclaration. La joie que j'éprouve à me rencontrer avec ces instituteurs, préoccupés du lendemain, n'est pas faite de surprise. Il y a longtemps que je les ai défendus contre des reproches où la calomnie ne perdait pas ses droits. Je vous dirai, quelque jour, comment ils ont fait leur devoir, et racheté, par des morts héroïques, les paroles isolées et imprudentes sous lesquelles avait tenté de les accabler une généralisation hâtive et injuste. « J'en ai vu servir et mourir à mes côtés, écrivait le colonel Driant, ce beau soldat à l'âme si française, et, avant que cette guerre s'achève, je tiens à leur rendre loyalement le témoignage que je leur dois. »

C'est d'une école laïque que *L'Union des Pères et Mères dont les Fils sont morts pour la Patrie* a reçu une adhésion touchante par où s'atteste cette solidarité de tous les cœurs contre laquelle l'organisation prussienne est venue se briser. Il y a en nous un ressort moral que leur machinerie formidable ne connaît pas. Ils font la guerre avec des automates qui servent. Nous la faisons avec des âmes qui sentent. Ne cherchez pas ailleurs la raison de l'admiration que le monde entier nous témoigne. Eux-mêmes, ils s'étonnent et ils nous font l'injure de leur respect, qu'ils expriment, à leur ordinaire, avec une lourdeur dans laquelle il n'entre aucune délicatesse. Oui, ils s'étonnent de trouver devant eux une France unie, résolue, ardente et confiante, dont leurs espions n'avaient pas réussi à pénétrer le secret. Ils nous avaient surveillés, entourés, guettés et épiés partout. Ils s'étaient installés chez nous tout à leur aise. Nous leur avions ouvert nos portes, nos maisons, nos salons, nos théâtres, nos usines. Nous vivions à côté d'eux et avec eux sans méfiance. Ils croyaient tout savoir, mais ils n'avaient surpris de nous que les dehors et ils s'étaient trompés aux apparences. Le pays, dans son fond, dans son âme profonde, leur échappait. Son réveil les a surpris, et c'est tout juste si, déconcertés dans leurs calculs et leurrés dans leurs espérances, ces traîtres d'habitude ne nous reprochent pas de les avoir trahis! La France, dont il ne faut plus douter qu'ils aient entretenu et avivé les divisions, s'est levée contre eux dans l'unité d'un élan formidable. Elle a, pour se sauver, jeté ses fils au gouffre de la bataille. Et ces morts qui l'ont défendue, ne veulent pas qu'elle meure. Ils l'aideront, après la victoire, de leurs souvenirs toujours vivants, de leurs conseils désintéressés, de la leçon de leur sacrifice. Cette leçon, héroïque et lumineuse, se transmettra de génération en génération, comme un flambeau sacré que le vent des discordes n'éteindra pas.

Les maîtres et les élèves de l'école de la rue Villevert, à Châtellerault, ont compris la *leçon des Morts.* Ils ont envoyé à l'Union une palme magnifique. Ecoutez leur langage : « A vous tous, Pères et Mères de Héros, nous venons offrir l'hommage de nos jeunes cœurs, afin d'honorer la mémoire de vos glorieux enfants. Nous sollicitons l'honneur de venir déposer cette palme dans le sanctuaire de ce logis dont vous avez fait le temple de l'héroïsme, en attendant que la jeunesse de France, de ses mains pieuses, en élève un qui soit digne de votre douleur noble et féconde, digne de ceux que nous pleurons avec vous. C'est là qu'ils vivront à jamais ceints d'une gloire immortelle; là que nous viendrons nous recueillir et retremper nos âmes, aux heures de défaillance, afin de faire de notre chère Patrie une nation digne du sacrifice de tant de belles vies, hier encore si pleines d'espoirs. Et, dès maintenant, nous nous inclinons au bas de ces tombes encore entr'ouvertes de vos glorieux martyrs, pour écouter les Voix qui nous murmurent, à nous adolescents : Vengez-nous par l'Effort, l'Union qui fait la Force, et l'éternelle Pitié. » Comment désespérer d'un pays qui inspire de tels accents? La France, pour vivre, n'aura qu'à écouter la Voix des Morts.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

Le Goût et la Mode

Ma chère cousine,

J'ai eu, cette semaine, l'étrange spectacle de nos modes. Sortant à peine, vivant entre des blouses blanches d'infirmières et des femmes en deuil, peu préoccupées de leur toilette, j'ignorais toutes les combinaisons guerrières de l'accoutrement féminin. J'avais bien aperçu que les jupes étroites s'élargissaient, et cette innovation me parut pleine de sens et d'harmonie. D'abord, elle rendait importables les petites gaines ridicules dans lesquelles s'emprisonnaient jadis deux jambes obligées de tricoter sur place pour avancer d'un pas... Et puis, les couturières y trouvaient à déployer leur talent et à gagner leur vie. Enfin, les femmes reprenaient le libre usage de ce que MM. les médecins et chirurgiens appellent leurs membres inférieurs... La guerre, pensais-je, ennoblit même le goût... J'oubliais que j'avais le bonheur de vivre avec des femmes raisonnables... Une promenade me le rappela.

En vérité, si l'on avait le cœur à rire, la chose vaudrait que l'on s'en amusât... Je ne sais ce qui se passe dans les provinces, villes et campagnes, mais à Paris, j'affirme, je jure avoir vu, de mes deux yeux vu, de bonnes grosses personnes alourdies par le poids des ans, et que leur corpulence, leur démarche, leurs rides rendaient vénérables, s'essayer à trottiner comme des fillettes en des tenues inouïes... J'ai encore la vision d'une catapultueuse dame, juchée sur des bottes à la polonaise d'un vert pomme propre à faire grincer des dents, elle tanguait dans une coquine de jupe courte à godets se soulevant sur des jambes évidemment affectées par les varices...; la taille sans forme, était barrée d'une extraordinaire ceinture haute, colorée, perlée, matelassée; un col Médicis de dentelle, raidi par le baleinage, dominait un décolletage en carré de la gorge, laissant apercevoir trois mentons et une peau sanguine affolée de chaleur et de petits boutons et, comme bouquet, planté sur des cheveux d'un blond inquiétant, un tout petit petit chapeau retroussé en hauteur de la façon la plus inattendue par une plume de pintade dardant le ciel... La dame, très contente, montrait un visage ruisselant et fardé, s'accompagnant à droite et à gauche d'accroche-cœur à la Carmen, elle tendait le cou en avant, pour rattraper un équilibre constamment mis en danger par des talons trop hauts et chacun de ses mouvements précautionneux rejetait, à droite, à gauche les godets crénelés de sa jupe gondolant et godaillant autour d'elle...

J'en demeurai l'âme stupide, comme on dit dans les mélos, mais le phénomène n'était pas à l'état exceptionnel et je vis des collections de jambes étonnantes, supportant des costumes impayables; on eût dit des supports mis à l'étalage d'une boutique d'abat-jour... : petites quilles fluettes emmanchées sur des pieds en dedans, bras en arabesque montés sur des extrémités plates et couronnées de genoux cagneux..., poteaux lourds et bêtes dont on ne savait où prendre ni le commencement ni la fin, appuyés sur des pieds gros, gras, larges et courts..., les propriétaires de ces merveilles semblaient prendre un plaisir étrange à les exhiber. Et vraiment le déshabillage par en bas, était pour ces femmes la chose la plus fâcheuse du monde...

Mais pourquoi?... se demandait-on..., pourquoi afficher ces extravagances de mauvais goût outrant la mode jusqu'aux extrêmes du ridicule...

Un petit pied bien chaussé est un objet charmant à considérer, une jupe ronde découvrant le bas de la cheville peut donner à la femme qui la porte une tournure agréable, mais pourquoi tomber dans des exagérations qui n'ont d'autre effet que de prêter à rire..., pourquoi, lorsque le ciel vous a gratifiée de hanches solides et d'un ventre confortable, pourquoi se donner des airs de petite fille qui veut sauter à la corde..., pourquoi, lorsque la nature ou un régime trop amaigrissant vous a laissé au lieu de mollets bien ronds une paire de pattes étiques, pourquoi découvrir ces secrets pénibles aux passants..., pourquoi étager sur sa tête un échafaudage de cheveux faux d'un aspect d'autant plus compact et touffu, qu'il découvre crûment un front parfaitement ridé, et encadre un visage trituré à crèmes et à fards?... Pourquoi tous ces jeux qui ne trompent personne, pourquoi ne pas adapter à son âge, à son air, à sa physionomie particulière et surtout aux convenances de l'heure présente, la « mode »?...

Une femme de goût peut toujours distinguer au royaume de la mode, ce qu'il lui sied de porter, ce qui contribuera à l'harmonie de sa personne, ce qui lui imprimera son cachet personnel et fera d'elle non une caricature mais un être pensant dont l'habillement et les ajustements révèlent quelque chose des pudeurs de l'âme... Est-ce qu'en ce moment, alors que les hommes se conduisent comme des héros d'Homère et soutiennent une lutte sans précédent dans l'histoire, cela est décent que certaines femmes affichent ces bariolages et s'en aillent par les rues les jambes au vent, la poitrine à l'air, le chignon en pointe, un chapeau de clown posé dessus!... Cela est-il convenable qu'elles regardent passer les événements sublimes que nous traversons, du haut de leurs bottes à l'écuyère, en faisant sonner sur le macadam leurs talons pointus et rouler leurs crinolines?...

J'ai aperçu l'autre jour, avenue des Champs-Élysées, une jeune femme en grand deuil, la jupe au genou, chaussée d'une façon extravagante, bas à jours et souliers de bal, de longs crêpes s'enchevêtrant autour d'une cape à l'espagnole et des voiles tombant en pleureuses de chaque côté d'un visage dont les lèvres trop rouges, le teint bleui de crème étaient un scandale. Cette jeune femme semblait parodier la douleur. Sa tenue, véritable blasphème, disait : voyez le noir me va bien. Je porte le charmant uniforme de guerre. Je suis l'Elégie moderne...

Et j'aurais voulu lui crier : « Cachez vous, madame, vous n'êtes pas digne de porter le deuil d'un de nos soldats. Votre toilette est un sacrilège... Quand on a l'honneur de pleurer un de ces enfants glorieux tombés au champ d'honneur, ce n'est pas ainsi qu'on s'accoutre, vous profanez sa mémoire et vos voiles funèbres ne sont qu'une mascarade.

La mode est créée par des spécialistes, mais elle doit être adaptée par les femmes qui ont le sens de la tradition, le respect de soi et le sentiment de la beauté... Il faut un tact particulier pour choisir, discerner, arranger les choses décrétées jolies, et c'est peut-être ce que nous appelons le « goût »...

Le goût est cet avertissement mystérieux et délicat qui permet de saisir les nuances, d'accommoder à la situation qu'on occupe, à celles qu'on frôle, une toilette en harmonie avec le temps, le lieu, l'occasion... Telle couleur, amusante sous un ciel d'été en un jour de fête, paraîtra criarde par un après-midi pluvieux et triste; tel décolletage, agréable le soir sous les lumières douces d'un salon ami, sera odieux dans la crudité du jour et la banalité d'un lieu ouvert aux passants; telle robe somptueuse sera déplacée pour une visite à un hôpital ou chez des parents atteints dans leur bonheur...; la toilette doit refléter en quelque sorte les sentiments qui occupent le cœur... C'est pourquoi une toilette simple garde toujours ce caractère d'élégance dont on demeure frappé chez certaines personnes. En elles, rien n'accroche le regard, rien ne sollicite l'attention, sont-elles à la mode?... oui..., probablement..., sinon les yeux seraient arrêtés par l'originalité d'une mise franchement hors des conventions. Elles passent, discrètes, et on ne saurait dire si c'est leur toilette qui est jolie ou le chapeau qui vient du bon faiseur, ou le manteau dont la coupe est heureuse. On a la pensée d'un ensemble harmonieux, tel qu'on pouvait le souhaiter et qui charme par un je ne sais quoi plein de détails délicats...

Or, en ce moment, alors que tous les esprits sont tendus vers un but glorieux, alors que tous les cœurs palpitent de toutes les plus nobles espérances, alors que les femmes symbolisent quelque chose de l'âme française, alors qu'enfin, tant de douleurs servent à édifier la gloire immortelle de notre cher pays, n'est-ce pas pitoyable, niais et ridicule de voir l'usage que certaines personnes font de la mode?...

Elles commettent une faute nationale, car le goût est une qualité française et c'est l'heure plus que jamais de montrer que nous ne l'avons pas perdu... Il est fait, ne l'oublions pas, de mesure, de sensibilité, de discrétion, de distinction et de dignité. Il doit rester sobre, pur, un peu fier, respectueux de la peine d'autrui. Il devient, aux jours que nous traversons, une manière de vertu... Les dames extravagantes que j'ai regardées avec stupeur devaient avoir des âmes boches.

— Gardons nos cœurs bien français!

YVONNE SARCEY.



LES CONFÉRENCES de l'Université des Annales

La Belgique Héroïque, par **M. Louis Barthou.**

Notre éminent collaborateur, M. Louis Barthou, champion de la justice et du droit, voulut célébrer la grandeur de ce sentiment qui s'appelle l'honneur national... Et ce ne fut ni dans les auteurs antiques, ni dans une œuvre moderne qu'il alla chercher son sujet; il le prit en la vivante réalité... Il n'eut qu'à évoquer cette petite Belgique si grande, si fidèle à la parole donnée, et que la félonie de nos ennemis rendit à jamais immortelle.

Sans entrer dans l'historique des régimes divers de la Belgique, contentons-nous de rappeler que ce petit royaume devint indépendant en 1830. Les traités de 1831, puis de 1839 ayant ratifié son indépendance et sa neutralité, on eût pu penser que la Belgique devait vivre heureuse puisqu'elle était paisible, travaillant tranquillement à sa puissance matérielle comme à sa grandeur morale. On connaît les faits... Ils sont tout à sa gloire et vivrions-nous mille années que nous ne pourrions oublier son beau geste d'honneur et d'invincible fierté.

« Et d'abord, dit M. Barthou, il faut, pour bien les comprendre, se souvenir de la fameuse séance du Reichstag, séance du 30 juillet où fut posé l'ultimatum et qui nous valut l'admirable discours de M. Carton de Wiart. »

Devant l'odieuse conduite de l'Allemagne tous, Flamands, Wallons, cléricaux, libéraux furent unis en un même sentiment. Un pays qui se défend ne périt pas, ainsi que le proclamait M. Carton de Wiart à la belle séance de la Sorbonne. Tous, Flamands, Wallons, radicaux, libéraux se rangèrent autour de leur roi et, sans hésiter, défendirent leur sol et, avec leur sol, celui de notre douce France. Liége..., Anvers..., la ruée des barbares haletante s'arrête... N'est-ce pas Paris sauvé? N'est-ce pas l'espérance qui luit après la nuit?...

M. Louis Barthou nous lit une page délicieuse d'Anatole France, une page qui chante la beauté et la grandeur du roi des Belges; puis, avec une intense émotion, il murmure, avec une tendresse charmante, cet hommage si pur et si discret que Loti écrivit au lendemain de sa visite à la douce reine Elisabeth.

Et pour finir sur un mot de courage, il nous conduit au musée de Namur où, sur le piédestal d'une statue sans tête, sans nom, sans blason, se lit cette devise : « Heure viendra où tout paiera. » Cette heure viendra, l'heure de la libération, de la délivrance, de l'apothéose...

Quelques Poètes Anglais, par **M. Jean Richepin.**

M. Jean Richepin avait sans doute projeté de nous parler de plusieurs poètes d'outre-Manche; mais, emporté par l'ardeur de son sujet, il se tint à un seul lyrique, mais non des moindres puisqu'il s'appelle Shelley, un des plus grands poètes de la littérature anglaise et de toutes les littératures. De son vivant il demeura à peu près inconnu en France, et ce n'est guère que quarante années après sa mort qu'il arriva à une célébrité désormais immortelle.

M. Jean Richepin conte la vie étrange du poète et dans sa bouche éloquente, le roman palpite de vie, d'intérêt et fait comprendre le génie de Shelley.

Né en 1792, Shelley fut extrêmement précoce. Malheureux et persécuté à l'école où on le mit très jeune, il se fait chasser plus tard d'Oxford en écrivant avec un ami *La Nécessité de l'Athéisme.* Il se livre ensuite avec un égal enthousiasme à l'étude des sciences ethniques et philologiques et aux exercices littéraires. Son œuvre est énorme, mais elle est presque intraduisible, parce que Shelley est un pur lyrique et que c'est par l'image qu'il exprime toutes ses idées; ses personnages sont des personnages de rêve; cependant, il les fait vivre... Une tendresse magnétique émane de ses œuvres. Très séduisant, très beau, avec des yeux bleus à l'expression séraphique, rougissant comme une jeune fille, il reste romantique et romanesque. Sa vie sentimentale s'écoula entre deux femmes, la première, une cousine neurasthénique, épousée sans amour, et la seconde, une créature idéale à laquelle il consacra toute son âme, tout son cœur et tout son génie.

Shelley fut véritablement un poète de rêve... Elégiaque, lyrique, dramatique, épique, réaliste, mystique, satirique même, mais surtout lyrique, son œuvre mériterait d'être entièrement citée. Contentons-nous de parler ici de *Prométhée délivré.* Shelley a voulu exprimer cette idée de l'homme à la recherche de la vérité et qui, au prix de ses souffrances, fait triompher l'idéal. Ce poème est un pur chef-d'œuvre. Ses œuvres poétiques ont été traduites par Rabbe et Savine les traduisit en prose.

Un tel génie devait trouver une mort étrange. En traversant le golfe de la Spezzia sur son yacht *Don-Juan,* avec sa femme et un ami, ils furent pris dans un brouillard épouvantable et le corps de Shelley fut retrouvé douze jours après sur la plage, méconnaissable, un volume de Sophocle dans une de ses poches... Les lois toscanes ordonnaient d'incinérer les corps rejetés par les flots. Il fut donc brûlé sur un bûcher, à la manière antique, et son cœur, non consumé, fut retiré du brasier par son ami Young.

Epris du beau, du bien, de l'amour de l'humanité, il mourut à trente-six ans, en laissant après soi une œuvre considérable, et sur la pierre qui recouvre son cœur on inscrivit ces deux mots, si émouvants en leur simple éloquence : *Cor cordum...,* le *Cœur des Cœurs...*

Cette conférence, une des plus belles de M. Jean Richepin, fut acclamée.

La Poésie des Flandres, par **M. Emile Verhaeren.**

Le titre seul évoque des horizons délicatement embrumés, des canaux poétiques, de vieilles tours à demi ruinées recouvertes de mousse... Personne, mieux que M. Emile Verhaeren, ne pouvait parler de ce pays frère du nôtre et dont il a chanté les grandeurs et clamé les douleurs en d'impérissables poèmes où frémit son âme de proscrit.

Il nous fit parcourir Anvers, ce port unique en Europe, et dont la gloire peut tenir en ce vieux dicton : « L'Anversois doit l'Escaut à Dieu, et tout le reste à l'Escaut. »

Antithèse harmonieuse, le poète nous guide ensuite à travers les rues silencieuses de Bruges endormie, cette capitale du mysticisme belge, si grave, si belle, si recueillie en la beauté de ses ciels qui n'ont de comparable que ceux de notre Ile-de-France. N'est-ce pas Camille Lemonnier qui, en parlant de Bruges, a dit :

« La fée des eaux se lève dans l'ombre pâle. Elle a un doigt sur les lèvres; elle n'est pas morte, elle respire silencieusement. »

Pour Emile Verhaeren, les villes, les villages, les hameaux sont des êtres. Leur âme mystique, sensuelle aussi et souvent exaltée, souffre, palpite, meurt, pour renaître à nou[veau] au jour de l'hosanna et de l'apothéose...

Nieuport aux grandes tours qui furent jadis des phares...; Dixmude au béguinage assoupi; Ypres, décor prestigieux de halles et de beffrois; Louvain continuant Athènes, Rome, Paris... Partout dans cette Belgique indépendante et fière, le sensualisme s'allie au mysticisme et c'est ce mysticisme qui a déterminé l'héroïsme de ce pays dont le nom est à jamais uni à celui de la France immortelle...

Mme Moreno, avec son talent souple et grave, enchanta l'auditoire en disant des vers admirables du grand poète belge, entre autres, *Ceux de Liége.* Après elle, nous dirons : « Jamais sous le soleil une âme n'oubliera ceux qui sont morts pour le monde, là-bas, à Liége... »

JEAN D'YPRES.

LES PROCHAINES CONFÉRENCES

Lundi 3 avril, à 2 h. 1/2

Agir !...

par Edouard Herriot

Mercredi 5 avril, à 2 h. 1/2

La Littérature Anglaise : Les Contemporain[s]

par Jean Richepin, de l'Académie française

Vendredi 7 avril, à 2 h. 1/2

Les Poètes et la Mission de la France

par Auguste Dorchain

Toutes ces conférences sont publiées dan[s] le Journal de l'Université des Annales. Abonnement scolaire (24 Nos) : 10 francs.

LE JOURNAL DE L'UNIVERSITÉ DES ANNALE[S]

Le N° V vient de paraître

En voici le sommaire :

Le Soldat au Théâtre,
Conférence de M. Adolphe Brisson.

Scènes du *Colonel,* de Scribe, et de *L'Aventurièr[e]* d'Émile Augier. — *Brouillés depuis Wagram,* comédie en un acte, de Grangé et Lambert Thiboust. — *La Marraine,* dialogue, d'Hen[ri] Lavedan. — *Marraine,* dialogue, d'Abel Herman[t]. MUSIQUE : Couplets de Robert, du *Poilu,* de M. Hennequin et P. Veber, musique de M. Jacquet; *Madelon,* chansonnette du répertoire Polin.

Héroïnes féminines de la Grande Guerre.
Conférence de Me Henri-Robert.

Les Quarts d'heure du Docteur,
Entretiens de chirurgie pratique,
par le Dr Raoul Baudet.

Nombreuses illustrations, portraits, photog[r]a[p]hie[s]

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

« L'UNIVERSITÉ DES ANNALES »

Du côté des blessés, le calme qui précède les grandes actions... L'hôpital, dans sa toilette neuve, avec sa deuxième salle d'opérations, éclatante de blancheur, attend les grands blessés qu'on dirigera sur Paris du Nord... Des évacuations sont faites encore, puisque l'ordre est de laisser les lits prêts. L'hôpital laissant quelque répit aux infirmières, tout le monde travaille pour les soldats du front qui ont une rude besogne à ce moment. Le livre de Mme Nicolle annon[ce] son 26,126e envoi et on ne saurait imagin[er] le plaisir avec lequel ces paquets sont reçu[s]

C'est un grand événement pour moi, je sens regardé par mes camarades, écrit l'un d'eux, qui se confond en joie et en remerciements. Songez, jamais je n'ai vu un paquet, depuis le commencement de la guerre, à mon adresse. »

Mais si nous pourvoyons avec joie aux demandes individuelles qui nous sont faites, nous laissons à nos chères cousines le soin d'alimenter les collectivités, et leur générosité est proverbiale.

Transmettons d'abord les gratitudes.

Le capitaine Lacroix écrit que grâce à l'appel fait dans *Les Annales*, les demandes de filleuls ont tellement afflué et les colis de toutes sortes lui sont arrivés en telle abondance qu'il me demande de remercier en son nom toutes les amies généreuses qui ont apporté à ses braves artilleurs leur amitié et leurs dons.

Le docteur Tripier, le sergent Poignant, le caporal Hermant, M. Jules Vattier, avocat de son métier et sergent de guerre, me demandent d'adresser aussi un grand merci collectif et toute leur respectueuse admiration aux femmes françaises.

Et puis donnons encore à nos cousines la raison de se dévouer.

Le caporal Estève, au 340e d'infanterie, 19e compagnie, secteur 120, nous signale que dans son escouade, se trouvent des hommes très intéressants ne recevant rien. Il serait heureux si quelques âmes dévouées et maternelles voulaient adoucir un peu leur sort, il leur distribuerait avec joie des paquets.

M. Orain, aspirant, 101e batterie de bombardiers, 28e d'artillerie, secteur postal 90, nous signale le dénuement le plus complet dans lequel se trouvent les pauvres et braves soldats bretons, actuellement bombardiers, placés sous ses ordres.

Mais il convient aussi de parler d'autres œuvres que les nôtres, car elles sont toutes belles, toutes intéressantes. En voici une entre autres :

Le Club Féminin Automobile

Le Club féminin automobile, 16, rue de Naples, fondé en juin 1915, par Mme Jeanne Pallier, et qui a reçu la haute approbation de M. le général Gallieni, s'emploie avec le plus louable dévouement au transport automobile des blessés et convalescents dans le camp retranché de Paris.

La tâche est vaste, et nous sommes heureux de signaler à celles de nos lectrices susceptibles d'apporter leur concours, que des inscriptions seront les bienvenues.

Pour tous renseignements, s'adresser au siège social, 16, rue de Naples.

Les Cocardes de Mimi Pinson

Rendons gloire aussi aux Mimis Pinson, qui viennent de recevoir une consécration officielle dont elles sont bien fières... Le musée de l'Armée vient de leur prendre un travail précieux : *L'Autel de la Patrie*, inspiré du dessin d'un drapeau du musée de l'Armée, qui fut réalisé par les doigts agiles de Mimi Pinson, aidée des conseils de ses amis de l'atelier Julian. Le général Niox vient d'aviser le président des Mimis Pinson, le cher et dévoué Gustave Charpentier, que cette œuvre prendra place parmi les immortels souvenirs réunis aux Invalides.

L'Adoption des Prisonniers

L'Œuvre compte aujourd'hui 6,736 marraines officielles... Nous ne marquons pas parmi elles les marraines occasionnelles des « Noël » et « Pâques »... Si nous en jugeons par les demandes qui nous arrivent, cette année les fêtes de « Pâques » seront fleuries et joyeuses aux camps des prisonniers... Et cela nous enchante..., et puis, qui sait..., quand ces marraines d'un jour recevront la lettre ravie de leur filleul, elles feront comme les marraines-Noël..., beaucoup continueront, n'ayant pas le courage d'abandonner le cher prisonnier venu se confier à elles. Ces envois de Pâques aux prisonniers nous valent des lettres délicieuses comme celle-ci, par exemple, d'une écriture appliquée et zigzaguante :

« Je vous prie de vouloir bien m'envoyer une adresse de prisonnier et les papiers nécessaires à l'envoi de Pâques. Ma petite sœur et moi nous serons bien heureuses d'employer nos petites économies à envoyer quelques douceurs à un pauvre exilé.

» DENISE DOUCET, Caudéran (Gironde). »

N'est-ce pas ravissant?... Et l'institutrice d'Arthez, Mlle Lamarlière, me cite le mot charmant des sept garçonnets de sa classe, qu'elle appelle ses petits hommes : « Madame, nous aussi *faut* qu'on écrive à un prisonnier toutes les semaines... » Et, sou par sou, ils veulent économiser pour envoyer au filleul le « paquet de Pâques ». Beaucoup se promettent d'y joindre un bout de rameau, le rameau bénit poussé au pays de France, qui ira porter là-bas un peu de bonheur et beaucoup d'espoir.

On ne dira jamais assez combien c'est faire œuvre nationale que de soutenir là-bas le moral et la santé de ces prisonniers, ceux-là mêmes qui, à l'heure de la paix, devront toutes leurs forces vives au pays...

Je recevais hier une lettre de l'abbé Augustin Aubry, l'auteur de *Ma Captivité en Allemagne*, dont j'avais donné ici-même un chapitre qui émut profondément nos cousines. Il valut même quelques dons à l'abbé... On verra, en la lisant, combien le sort de nos captifs mérite qu'on s'y intéresse.

« Je n'ai pas pu lire votre excellente lettre, sans être ému jusqu'aux larmes. Dieu soit béni du bien qui se fait, par les Annales et par les amis des Annales, à nos chers prisonniers. Il faut avoir passé par les horribles camps de nos sauvages ennemis, pour se faire une idée à peu près exacte de leur barbarie. Quelle ne sera pas mon immense joie, si « Ma Captivité » peut contribuer à adoucir un peu tant de souffrances morales et physiques.

» Merci, mille fois, madame, et à vous et à vos collaborateurs, et à tant d'amis inconnus dont le cœur a compris et la bourse secouru tant d'infortunes.

» J'envoie, par le même courrier, un mot de remerciement à Mme Coujard. Son offrande tombe providentiellement; j'ai, pour mon compte, une douzaine de filleuls pour lesquels mes ressources étaient épuisées — pauvres jeunes gens de ma paroisse, traînés avec moi en Allemagne, et que j'ai laissés, là-bas, dans l'état le plus pitoyable, — deux surtout, croupissant dans l'ordure, malades, et qu'on ramassa enfin pour l'hôpital; hélas! ne sont-ils pas voués à la mort!

» Je voudrais pouvoir crier à la France entière l'infamie de nos ennemis, — surtout dans certaines régions de notre France, engourdies et trompées par les mensonges de certains embochés. Il faut le dire et le répéter : on assassine partout notre race; nos ennemis, froidement, systématiquement, font le vide. Plus de trois mille morts au seul camp de Cassel, le plus abominable des camps, avec le plus sauvage commandant.

» De ce camp, un médecin français m'écrivait : « Envoyez de l'huile de foie de mo» rue, des reconstituants, etc. » Il faut lire entre les lignes.

» Dans un autre camp, j'envoyais régulièrement à un de mes chers paroissiens des provisions *depuis juin 1915;* or, il n'a commencé à toucher que mes envois de décembre-janvier; il ne pouvait même pas m'écrire.

» D'un troisième camp, où j'envoyais aussi à plusieurs, on m'adresse, le 15 février, *un imprimé*, sous le nom d'un de mes pauvres paroissiens, voici la copie de cet imprimé :

« L'autorité militaire nous informe que la
» mesure d'interdiction de l'envoi de lettres,
» paquets et mandats aux prisonniers fran-
» çais, a été levée pour notre camp. Les en-
» vois pourront être faits comme par le
» passé. »

» Qu'a-t-on fait des envois antérieurs? Je cherche des qualificatifs.

» Toutes ces choses, il faut les dire et beaucoup d'autres encore!

» AUBRY,
» *Curé du Noyonnais, réfugié, aumônier militaire.* »

Ne quittons pas nos chers prisonniers sans signaler encore cette demande, qui arrive du camp de Merseburg. L'autorité allemande a mis à la disposition des prisonniers un local pour fonder une bibliothèque. Mais, jusqu'à présent, il n'y a guère que le local... L'*adjudant chef P. Duguet, 1re compagnie, numéro 1,321, camp de Merseburg (Allemagne)*, sera reconnaissant de tout envoi : brochures, livres, conférences.

Y. S.

A la Brosse! A la Brosse!...

Aujourd'hui, samedi 18 mars, la caisse de nos aveugles marque un total de 13,884 francs 90, pour la vente de 3,495 brosses. 2,505 brosses ont pu déjà être envoyées... Il en reste, pour le moment, 790 à livrer... Les soldats aveugles travaillent, travaillent! Mme Vaughan n'arrête point de mettre en carton les belles brosses et de nouer le tout avec un ruban tricolore... Quelques jeunes gens de bonne volonté, parmi lesquels le fils du docteur Hirschberg, n'arrêtent point d'empaqueter le tout pour la poste... Mais il en reste 790 à livrer... C'est, à la fois, désolant et si heureux!... Les aveugles de M. Brieux ne connaissent plus l'inquiétude du lendemain!... et M. Brieux, songeant à ceux dont le foyer est en province, veut... Mais je dirai cela la prochaine fois... Que « nos amis » sachent qu'ils font une bonne action et qu'ils aient patience.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

85e LISTE DE SOUSCRIPTION

33e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 11 au 18 mars 1916)

Mme Rousselat, Bucarest, 12 fr. — Z..., 10 fr. — Anonyme, 5 fr. — M. Legrand, Versailles, 10 fr. — Une Institutrice de l'Aveyron, 5 fr. — Mme Roy, Garches, 10 fr. — Mme Mettey, Buffalo, 30 fr. — Mme Maurice Faure, 20 fr. — Mme Luiza de Assumpcao, Sao, 10 fr. — Mlle Baumévielle, Barcelone, 15 fr. — Cousine Marguerite, Rouen, 10 fr. — Mme Bérard, Rignoville, 2 fr. — Mme Antenot, Troyes, 5 fr. — Mme Lenot, Borgosésia, 15 fr. — Anonyme, 10 fr. — J. P. Q., 10 fr. — La maman d'Henri, 10 fr. — B. M..., 5 fr. — M. Pasteur, 100 fr. — Mlle Robert, Saint-Fort, 5 fr. — M. Louis Canolle, Alger, 10 fr. — Mme Rudel, Aren, 5 fr. — Mme Hurtau-Raison, La Taillée, 10 fr. — Mme Bezançon, 5 fr. — Anonyme de Donzy, 3 fr. — Mme Feisenheid, 20 fr. — Cousine Charlotte, 1 fr. — Mme Thomas, 20 fr. — Anonyme, 5 fr. — M. de la Guéronnière, Baclieu, 10 fr. — Mme Bresson, 100 fr. — Mme Remillard, Québec, 10 fr. — Anonyme, Réunion, 70 fr. — Marcelle et Jeanne Sarda, Vientiane, 8 fr. 25. — Mme Lenoir, Mahebourg, 5 fr. 90.

Total général de cette 85e liste........ 582 fr. 15

(A suivre.)

Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller (1)

XXIII

1er Octobre 1914.

J'ai reçu aujourd'hui les premières confidences de Lina. Metzel n'était pas encore revenu de son cours, quand je suis arrivé dans le petit appartement de la rue de Jérusalem, et la bonne Trude était occupée à la cuisine.

Ma nièce avait les traits fatigués.

— Voyons, mon oncle, m'a-t-elle demandé, est-il vrai que le gouvernement allemand ait préparé et voulu cette guerre abominable?

— Je voudrais pouvoir le nier, ai-je répondu, mais, hélas! ce n'est pas possible. L'empereur a longtemps hésité. Par contre, les pangermanistes, et ceux-ci se trouvaient être aussi nombreux dans le parti conservateur que dans les syndicats ouvriers, dans le grand commerce que dans la grande industrie, avaient rendu le conflit inévitable.

— C'est ce que m'a dit Henri, reprit Lina. Voici la conversation que j'ai eue l'autre jour avec lui :

— Pourquoi nous avez-vous attaqués?

— Mais, mademoiselle, jamais l'idée ne nous en serait venue. Depuis dix ans nous passions notre temps à subir tous les caprices de la diplomatie allemande. Nos pacifistes parlementaires, et ils étaient puissants, ne voulaient de conflit à aucun prix. Ils prétendaient que la guerre était dorénavant impossible. Aussi n'étions-nous pas prêts à supporter le premier choc de votre armée, si merveilleusement outillée.

— Vos Chambres ont cependant voté le rétablissement du service de trois ans.

— Vous oubliez, mademoiselle, l'émotion, d'ailleurs passagère, que provoquèrent chez nous les trois augmentations successives de vos contingents de paix. En trois ans, l'effectif de votre armée passait de 600,000 à plus de 800,000 hommes, tandis que chez nous, avec le service de deux ans, uniformément appliqué à toutes les armes, et nos classes de 200,000 recrues, nous arrivions péniblement à maintenir 400,000 soldats sous les drapeaux. Pour parer à cette rupture d'équilibre, n'était-il pas de notre devoir d'enrôler un tiers d'hommes en plus? Même après cette augmentation, notre infériorité numérique était encore alarmante. D'autant plus qu'avec votre système de rengagements de sous-officiers, de volontaires d'un an placés hors cadres et d'officiers surnuméraires, vous comptiez en fait plus de 900,000 hommes de troupes de première ligne, et qu'au cours des dernières années, il y avait constamment 300,000 réservistes dans vos casernes. Et puis, nous savions qu'au point de vue de l'armement et de l'organisation des services auxiliaires, vous aviez sur nous une énorme avance. Dans ces conditions, il y aurait eu folie de notre part à rechercher un conflit, où fatalement, durant les premières semaines, nous devions être en une situation d'infériorité notoire.



PEINTS PAR EUX-MÊMES :
Militaire.
(Dessin de Thœny.)

— Mais, alors, pourquoi ne vous êtes-vous pas dérobés? Que vous importait le sort de la Serbie?

— Pardon, mademoiselle, la France a toujours préféré la ruine au déshonneur. Quand la Russie, protectrice des Slaves des Balkans, a pris parti, et combien modérément, pour les Serbes, l'Allemagne, sans attendre la fin des négociations, lui a déclaré la guerre. Or, nous avions un traité d'alliance avec l'empire moscovite et nous étions les esclaves de la parole que nous avions donnée. Pas un seul Français n'eût accepté de manquer à la foi jurée. D'ailleurs, votre gouvernement devait, là encore, prendre des résolutions hâtives, puisque c'est lui qui a ouvert les hostilités contre nous.

— On nous a dit le contraire. Vos aviateurs n'ont-ils pas bombardé Nuremberg, et, à la même époque, des patrouilles françaises n'ont-elles pas pénétré en Alsace?

— Il y a bel âge qu'on a fait justice, chez nous, de ces légendes. La vérité, la voici : dès qu'il sembla que la situation internationale devenait dangereuse, nos généraux retirèrent toutes les troupes à huit kilomètres en arrière des frontières allemandes, afin de prévenir tout incident fâcheux.

— Notre gouvernement aurait donc été criminel en déchaînant volontairement cette guerre?

— Il ne m'appartient pas de le juger. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que la France ne voulait pas la guerre et qu'elle ne pouvait pas la vouloir, puisqu'elle s'y était imparfaitement préparée.

— Je n'ai pas insisté davantage, mais cet entretien m'a abominablement déprimée. Faut-il que j'en vienne à mépriser nos gouvernants, et à réserver toute mon estime à nos ennemis? Mais, au fait, d'après ce que Klasse et tant d'autres ont dit en ma présence, j'aurais dû me douter que nous étions les agresseurs conscients et résolus. J'ai honte maintenant de n'avoir pas protesté contre ces barbares théories et de m'être même laissé séduire par leur éclat artificiel. Il a fallu, pour réveiller ma conscience, qu'un adversaire chevaleresque, me fît toucher du doigt tout ce qu'il y avait d'odieux à vouloir dépouiller plus faible que soi. Tout de même, mon oncle, il y a de l'allure dans le geste de ces Français qui, plutôt que de manquer de parole, acceptaient d'avance tous les dangers, tous les deuils, toutes les ruines de la défaite.

Lina avait prononcé ces mots avec une solennité qui me fit sourire. A la voir si émue, je commençais à la soupçonner d'obéir à d'autres sentiments que sa seule honnêteté blessée.

— Peut-être, observai-je malicieusement, que le plaidoyer du lieutenant Désobaux t'aurait laissée indifférente, s'il n'avait pas été prononcé par un fringant officier.

— Vous êtes odieux, mon oncle, repartit vivement Lina. Je cherche la vérité. Le sort veut que mon guide soit aimable et spirituel. Qu'importe, pourvu que j'arrive au but que je poursuis. Je ne me défends d'ailleurs en aucune manière, devant vous, de la sympathie que j'éprouve pour Henri. Il y a tant de noblesse et de distinction natives dans son attitude et dans ses paroles, que je ne redoute même plus, maintenant, comme aux premiers jours, de commettre devant lui un gros impair. Mon blessé a, pour mes réflexions les plus saugrenues, des trésors d'indulgence! Il lui arrive parfois de ne pouvoir réprimer un sourire, mais immédiatement il corrige l'impression fâcheuse que je pourrais en éprouver par un mot qui part du cœur, comme pour s'excuser de n'avoir pas réussi à se dominer. Nous devenons une bonne paire d'amis... rien de plus, oncle sévère et soupçonneux. Est-ce un crime?

— Non! mais tu feras bien, ma bonne

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

Lina, de te méfier un peu des entraînements de ta sensibilité. Ton affection pour Désobaux est encore celle de la petite maman qui prodigue ses soins à un enfant très sage. Seulement, tu n'as que dix-huit ans, et à cet âge... A propos, que te dit Otto, dans ses dernières lettres?

— Ne m'en parlez pas, mon oncle, je suis très humiliée de ne pas réussir à l'humaniser. Dans les derniers jours du mois d'août, il me racontait avec complaisance ses ripailles et ses beuveries. Il paraît que le champagne coulait à flots dans les verres de messieurs les officiers et que même les hommes de la troupe étaient autorisés à vider les caves. Depuis quelques jours, ses cartes sont courtes, rageuses. Il signale de nouveau des incendies de villages évacués et des exécutions de civils. Jamais un cri de révolte contre les horreurs auxquelles il semble volontiers participer. J'éprouve un véritable dégoût pour cette littérature de soudard. Est-ce cela la guerre? cette guerre, qui, d'après nos manuels scolaires, doit développer chez l'homme toutes les vertus qu'une paix trop longue engourdit en ankylose.

Je n'ai pas poussé plus loin la confession de Lina. A trop la contredire, je risquerais d'arrêter le flot de ses confidences et je tiens à garder sa confiance entière, afin de pouvoir, le moment venu, la prémunir contre les désillusions qui la guettent.

XXIV

7 Octobre 1914.

Un long cri de douleur a retenti hier dans toute l'Allemagne. Tsing-Tao est tombé entre les mains des Japonais. Les diables jaunes vont occuper toute cette belle colonie de Kiao-Tchéou qui faisait notre orgueil, et devait, en Extrême-Orient, nous permettre d'établir notre hégémonie sur la Chine. Dans tous les cafés et music-halls de Berlin, on chante, depuis hier soir, des couplets qui se terminent par le vers : « Souviens-toi de Tsing-Tao! » C'est le pendant de l'hymne à la haine, que tous les gamins hurlent dans les rues de la capitale. Hélas! ces appels à la guerre à outrance contre les Japonais et les Anglais ne nous rendent pas les possessions lointaines pour lesquelles nous avons consenti tant de sacrifices. Si même le gouvernement de Saint-James devait nous restituer nos colonies africaines, jamais les Japonais ne consentiraient à nous permettre de retourner à Kiao-Tchéou. Or, comment pourrions-nous les y contraindre? Guillaume II avait eu raison de prédire le péril jaune. Seulement, il s'y est mal pris pour le conjurer. Comme nous avons été maladroits en permettant au Japon d'écraser la Russie, ou... en ne l'aidant pas à le faire. Les Anglais ont été plus sages. Leur alliance avec l'empire du Soleil Levant leur assure un siècle de tranquillité dans le Pacifique.

Notre diplomatie, tout le monde se plait à le reconnaître, est idiote, depuis que des mains débiles en ont pris la direction. Bismarck n'eût à aucun prix renoncé à l'amitié de la Russie. Pour lui, « toute la question des Balkans ne valait pas les os d'un grenadier poméranien ». Le traité de contre-assurance qu'il avait passé avec le tsar n'était peut-être pas très honnête, mais il



PEINTS PAR EUX-MÊMES :
Civil.
(Dessin de Thœny.)

nous garantissait contre les coups de tête de l'Autriche, hyptonisée par « la poussée vers l'Est ». Tous nos malheurs proviennent de l'abandon de cette politique de bascule, qui, automatiquement, rétablissait l'équilibre.

Nos dirigeants ont actuellement les plus graves soucis. La pression des Russes en Galicie et en Prusse orientale est formidable. Les Autrichiens fléchissent partout. Nous sommes obligés de dégarnir notre front occidental pour parer au danger. C'est l'échec de la grande manœuvre imaginée par notre état-major général : écrasement des Français, puis retour offensif contre la Russie avec nos armées libérées.

On dit que le maréchal de Moltke est en disgrâce. Neveu d'un homme illustre, il n'avait peut-être pas hérité du génie de son oncle. Et pourtant, l'empereur avait en lui une confiance absolue. La superstition des noms et des dates a toujours joué un grand rôle dans notre histoire. Le peuple allemand ne croyait-il pas, dur comme fer, que nous entrerions à Paris le 2 septembre, parce que, en 1870, nous remportions, à ce jour, l'éclatante victoire de Sedan?

Guillaume II a dû réformer bon nombre de ses jugements, depuis le début de la guerre. Les généraux qu'il estimait par dessus tout, les von Einem, von Heeringen, von Klück, n'ont pas tenu ce qu'on attendait d'eux. Pour tenir tête aux troupes du tsar, on fait maintenant appel à des hommes qui, jadis, encoururent la disgrâce de l'empereur, parce qu'ils l'avaient battu aux grandes manœuvres : von Hindenburg et von Mackensen. Ces représentants de la vieille école vivaient depuis quelques années dans la retraite. Ils sont brusquement devenus les idoles du peuple allemand. Singulier retour de la fortune, toujours capricieuse!

On affirme que le général von Falkenhayn va être nommé chef d'état-major général des armées. Je l'ai rencontré plusieurs fois dans les rues de Berlin. Grand, sec, la figure en lame de couteau, barrée par une moustache grisonnante, les yeux petits, au regard dur et aigu, percés en vrille des deux côtés d'un nez en bec d'aigle, il donne l'impression d'un homme d'une indomptable énergie. Est-il aussi intelligent que volontaire? Ses amis eux-mêmes ne sont point affirmatifs sur ce point.

Les journaux sont pleins des prouesses actuelles de nos avions et des exploits futurs de nos zeppelins. Il paraît que la flotte de nos grosses unités aériennes est formidable. On parle de quarante à cinquante grands croiseurs, qui prochainement iront bombarder Paris et Londres. Dans les milieux parlementaires, on prétend que les raids des dirigeables seront la grande et décisive surprise de cette guerre. En attendant, les agences nous annoncent que les bombes aériennes, semées sur Paris, y ont provoqué un affolement général. Cela n'empêche pas, d'ailleurs, la grande bataille, engagée depuis deux mois, de remonter toujours davantage vers le Nord de la France. Nous n'avons pas encore réussi à tourner le flanc gauche des troupes anglo-françaises. Si celles-ci arrivent à s'installer sur les bords de la mer, la route de Paris et de Calais sera bloquée sur toute la ligne.

En attendant, pour nous faire prendre patience, des films cinématographiques nous donnent le spectacle d'incomparables victoires. Je ne vais plus au « Kino », parce que la frénésie indécente des spectateurs m'exaspère. Ce n'est pas en nous moquant de l'ennemi et en l'injuriant que nous en viendrons à bout. Ah! que les Berlinois sont donc insupportables et que les spectacles dont ils se contentent manquent de dignité et même de convenance!

Depuis quelques jours, Lina semble m'éviter, ou, du moins, elle ne reste plus seule avec moi.

— Que font tes blessés? lui ai-je demandé hier au soir.

— Ils vont relativement bien et sont très sages, m'a-t-elle répondu sèchement.

Puis, elle s'est jetée dans une longue dissertation sur l'insuffisance des pansements et des remèdes qu'on obtient, paraît-il, très difficilement, des services complètement débordés. Le nombre des blessés augmente, en effet, d'une façon si inattendue, que l'évacuation se fait dans les conditions les plus déplorables et que les hôpitaux sont tout à fait insuffisants. L'arrivée de nouveaux réfugiés de la Prusse orientale augmente encore les embarras des autorités, qui ne savent plus où loger ces malheureux. Enfin, on nous affirme que, dans la classe ouvrière, la misère commence à s'accentuer de façon alarmante. Les familles prolétariennes n'avaient pas de réserves d'argent. La mobilisation de leurs soutiens les a privées de toute ressource et les allocations sont notoirement insuffisantes.

XXV

16 Octobre 1914.

Pour la première fois, les journaux de Berlin reconnaissent que la lutte contre les Alliés présente des difficultés sérieuses. Jusqu'ici, on nous annonçait toujours la victoire facile et prochaine. Maintenant, les critiques militaires nous laissent entendre que, si le succès reste absolument assuré, il faudra de longs et pénibles efforts pour l'obtenir. Ces aveux ont produit de l'effarement dans la population, sans d'ailleurs l'amener à modifier ses débordements, qui chaque jour deviennent plus désordonnés.

Dans les brasseries, on commence à critiquer le gouvernement. Des stratèges improvisés refont à leur manière les opérations de nos généraux. Von Klück et le kronprinz ont perdu toute leur popularité. Les lettres qui arrivent du front occidental marquent d'ailleurs un certain découragement chez les soldats. Ceux-ci prétendent qu'on les sacrifie sottement en lançant des attaques en formations serrées sur des positions imprenables. Ils décrivent en termes épouvantés l'effet terrifiant des obus français. Autant ils méprisaient, il y a quelque temps, un ennemi qu'on leur avait dit dépourvu de tout moyen de défense, autant, depuis qu'ils ont éprouvé sa force de résistance, ils ont maintenant d'estime pour son courage et son habileté.

Phénomène curieux, les Français sont devenus presque sympathiques aux Berlinois. A toutes les heures du jour, j'entends les mêmes réflexions : « Ah! si la France voulait nous tendre la main! Nous n'avons aucune raison de la haïr et de l'humilier. Avec elle, ce serait un jeu d'asservir l'univers. Elle est riche, nous sommes industrieux. En unissant nos forces, qui se complètent, nous aurions tôt fait de réduire l'égoïsme anglais et la barbarie moscovite. Nos deux civilisations rayonneraient sur l'univers tout entier. Pourquoi faut-il que l'Angleterre ait fait de la France, brave, généreuse, chevaleresque, l'instrument docile de ses ambitions? Si notre gouvernement était sage, comme il s'appliquerait, toute autre occupation cessante, à séparer les Français de leurs alliés! Ne pourrait-il point, par exemple, leur offrir la Wallonie, toute l'Afrique septentrionale, et à la rigueur lui rendre cette Alsace-Lorraine qui fut toujours notre tourment? Nous trouverions de larges compensations en Flandre, en Pologne, dans les Balkans et dans les colonies anglaises. »

D'autres soucis commencent à peser sur l'âme populaire. Le bruit court que le gouvernement, qui, au mois d'août, ne prévoyait pas une campagne prolongée, et qui avait espéré que, grâce à la neutralité anglaise, les mers resteraient libres, n'avait pris aucune mesure pour pourvoir à l'alimentation des 68 millions d'habitants de l'empire. On dit que, prochainement, il faudra prendre des mesures énergiques pour réglementer la vente de la farine et de la viande. Ce serait désastreux; car le Berlinois appartient à ceux dont l'Ecriture dit que « leur ventre est leur dieu ». Un Allemand consent à tous les sacrifices, excepté à ceux qu'on exige de sa boulimie. Nous sommes des mangeurs et des buveurs héroïques. Même les gens du peuple font, chez nous, cinq repas copieux par jour. S'il fallait se restreindre, le courage des civils, que la satisfaction de tous leurs appétits a jusqu'ici soutenus, ne tarderait pas à fléchir. Un Allemand qui a faim devient facilement un révolutionnaire; il ne peut même le devenir que pour ce seul motif, car, dès que son estomac est abondamment rempli, son esprit est enclin à toutes les complaisances vis-à-vis du pouvoir. Nous ne nous emballons pas sur les idées, nous ne recherchons que les plaisirs matériels. Si la guerre mondiale fut un instant si populaire en Allemagne, c'est parce qu'en augmentant notre bien-être, elle devait nous permettre, à tous, de jouir plus largement des plaisirs de la table et des accessoires qui rendent la digestion plus plaisante. J'ai quelque peu honte à l'avouer; mais dans toutes les conversations que j'ai surprises, dans celles de nos intellectuels, comme dans celles des hommes du peuple, la domination universelle, dont on berce l'imagination de mes compatriotes, se traduit toujours par une vision d'une choucroute surmontée d'une montagne de saucisses et de boudins. Nos professeurs ne sont pas plus indifférents à l'augmentation indéfinie de leurs traitements que l'ouvrier à la hausse de son salaire. Si la concurrence étrangère, la concurrence scientifique, comme celle de l'industrie et du commerce, est définitivement brisée, l'or affluera dans toutes les bourses allemandes, et cet or se transformera en ces jouissances vulgaires, dont le goût nous est inné. Nos hyperpatriotes ont su merveilleusement jouer de cette fringale universelle, en montrant à tous nos compatriotes les terres bénies où coulent le lait et le miel, et en leur disant : « Tout cela vous appartiendra, si vous savez faire l'effort indispensable. »

Or, qu'adviendra-t-il, si, après avoir rêvé de pantagruéliques goinfreries, il faut se serrer le ventre? Les officieux ont si bien compris le danger qu'ils accusent de trahison ceux qui prédisent la disette prochaine. Pour calmer les inquiétudes, ils publient des statistiques rassurantes sur les énormes réserves en vivres dont nous disposons. Néanmoins, une vague inquiétude règne dans le peuple. Les nouvelles de la guerre ne sont pas faites pour la calmer.

(*A suivre.*) KURT-OSCAR MULLER.

Pour copie conforme :

Abbé WETTERLÉ.

LA PETITE GUERRE

LEIPZIG CONTRE LYON

Malgré la concurrence déjà victorieuse que lui fait la foire de Lyon, dont on connaît l'énorme succès, la foire de Leipzig s'efforce de subsister.

Elle y a du mérite. Car le blocus crée à l'Allemagne, cette année, une difficulté spéciale qui est non pas seulement comme chez nous la rareté ou le prix, mais la disette absolue de certaines matières premières.

Pour y remédier, elle a recours à sa chimie dont les combinaisons sont inépuisables.

A quelques industries le conflit européen n'apporte que peu d'entraves ; la pelleterie, par exemple : malgré la guerre, les lapins et les rats continuent à pulluler dans l'empire et on continue, comme par le passé, quand on trafique de leurs dépouilles, à les élever au rang de loutre, d'hermine ou de renard bleu.

Néanmoins il a fallu, pour se réserver des bénéfices, étant donnés les obstacles que rencontre l'exportation, chercher un produit moins coûteux ; c'est pourquoi on peut voir, dans plusieurs stands, des échantillons de poils artificiels en crin végétal.

On assure que le Tout-Berlin élégant va adopter ces fourrures ; les teintes à la mode seront discrètes, jusqu'à la fin des hostilités : vert bouteille et jaune foncé.

La métallurgie allemande reste digne de sa réputation. Qui donc a prétendu qu'elle manquait de cuivre ? Elle nous en offre de fort beaux spécimens en simili-fer-blanc, qui est, comme chacun sait, un mélange d'imitation d'étain et de copeaux ignifugés.

La section mécanique expose beaucoup de machines nouvelles, qui nous font entrevoir à quel degré de perfection les Germains arriveront à pousser l'art de la guerre ; citons au hasard, à côté de la machine à lancer des liquides enflammés (modèle 1916), des machines à tirer les oreilles et à arracher les dents et aussi — pour les corps à corps, — la machine à marcher sur les pieds.

Pour économiser le cuir, les courroies de transmission de ces diverses machines sont en béton souple.

L'automobile a su adroitement obvier au manque de caoutchouc, en fabriquant des pneus en vessies de cochon ; ces vessies s'éclairent le soir, ce qui permet de les faire prendre pour des lanternes.

Un rayon a reçu un développement inaccoutumé : c'est celui des ceintures de sauvetage ; l'Allemagne croit pouvoir écouler une grande quantité de ces articles chez les neutres, dont ses sous-marins torpillent les navires. Mettre les gens en danger, pour leur vendre ensuite le moyen d'échapper à la mort, c'est, avouons-le, le triomphe de l'esprit de méthode.

Il serait trop long d'insister sur l'alimentation, où l'ingéniosité de la science germanique se donne carrière ; ses dernières créations sont : le beurre gazeux, les confitures à la colle forte, la viande liquide et le pain de brique.

La librairie a généralement une grande importance à Leipzig : elle a peu édité cette année ; parmi les quelques ouvrages qu'elle a publiés, citons un volume : Sachons plaire ! *par l'auteur de* Terrorisons ! *(féroce brochure pangermaniste imprimée en 1914). L'Allemagne change d'attitude : prévoit-elle la défaite ?*

On serait surtout tenté de le penser en parcourant la section d'ameublement : les meubles y sont plus massifs et plus lourds que jamais ; il y a un lit qui ne peut être transporté que par une équipe de déménageurs de coffres-forts et une chaise qui pèse deux cents kilos.

Après avoir cambriolé la Belgique et le nord de la France, les Boches se construisent un mobilier qui défie les représailles... Ils les croient donc prochaines ?...

Ces quelques renseignements sur Leipzig, inutile de vous dire que je n'ai pu aller les chercher moi-même ; ils m'ont été fournis par un négociant de Madrid. Je vous les communique sous réserves car ce brave homme est du midi de l'Espagne.

GABRIEL TIMMORY.

Nos Amis les Anglais

Rien n'est plus viril, plus réconfortant et plus sain que d'éprouver en ce moment le bien-être physique et moral de notre amitié avec l'Angleterre.

Avant que nous ayons le temps de réfléchir et de spécifier les raisons de la joie qui nous remplit, nous sommes enveloppés de la tête aux pieds par une brise marine, un beau vent dur et vif qui, venu du large, apporte néanmoins de la rive toute proche une bonne odeur de verdure et de houille, de fer et de fumée, de bruyère et de laine. Tandis qu'elle heurte nos visages, soulève nos cheveux et gonfle nos poitrines, nous la respirons comme un parfum tonifiant, et ainsi touchés par cette première et naturelle caresse de notre puissante amie, nous nous abandonnons mieux à la mâle douceur des sentiments nouveaux.



Le roi.
Le roi George visite son armée en France.

Sont-ils si nouveaux, d'ailleurs? Ne germaient-ils pas depuis des siècles avant de s'épanouir? Ne prenaient-ils pas leurs racines dans la poussière et dans les cendres de nos vieilles luttes? N'est-ce pas d'avoir été si longtemps et si souvent arrosés par les deux sangs mélangés de nos morts qu'ils sont un jour sortis tout seuls pour présenter sur une même tige la fleur de notre union? Cela paraît certain. On peut croire qu'au sein des fureurs mêmes qui nous ont jetés maintes fois les uns contre les autres, nous nous cherchions afin de nous trouver. Nous ne faisions que nous tromper sur la façon d'en « venir aux mains ». Puisque le destin nous avait placés tous les deux *côte à côte*, il fallait bien que nous commencions par traverser l'ère inévitable des suspicions et des conflits pour découvrir ensuite, après ces périodes préparatoires, combien il était nécessaire de nous accorder.

L'œuvre, qui avait été longue à se former au cours du temps, s'est achevée et conclue dans la promptitude. Endormis alliés la veille, nous nous sommes le lendemain réveillés amis, et, ce qui a donné tout de suite à nos relations plus étroites un caractère aussi élevé, c'est qu'elles se sont nouées définitivement sur le terrain de l'honneur.

Devant les prétentions de la force brutale et la violation du droit, en face de l'injustice et de la barbarie, nous avons senti, à notre révolte simultanée, que nous étions de même conscience, que nous avions l'amour et le besoin du même idéal. En dépit des nuances — plutôt que des différences — que nous présentions, nous nous sommes compris de même race, de semblable *humanité*. Nous avions beau être situés sur des régions opposées, de chaque côté de

Section de l'armée anglaise au sortir des tranchées.



Manifestations en vue du recrutement. Le « petit officier » parcourt les rues de Londres et exhorte la jeunesse à s'engager.

la mer, notre géographie morale était pareille et aucun détroit ne séparait nos plus hautes pensées. Dès lors, nos deux pays, nos deux grandeurs, nos deux forces, nos deux volontés, nos deux courages, nos deux tempéraments se sont aussitôt rejoints et soudés, sans le moindre effort ni la plus courte gêne. L'adaptation réciproque s'est opérée en un instant. Il a suffi de se trouver ensemble, car, sans employer les mêmes mots, nous parlions pourtant la même langue.

Cette langue simple et magnifique, dans laquelle tour à tour se déclarent les plus nobles résolutions et se fixent les devoirs les plus impérieux, les voix anglaises, depuis le début de la guerre, toutes les voix anglaises n'ont cessé de la faire entendre, avec une continuité de grandeur calme et de noblesse souveraine qui suscitent le respect du monde. Fermes, claires, méthodiques, elles ont une éloquence et une vigueur extraordinaires. Les choses qu'elles disent et redisent, les paroles bien données et que l'on sent devoir être inexorablement tenues, montrent l'ordre, l'harmonie, les mesures et la puissance réalisée d'une construction. Leur architecture atteint dans certaines bouches une majesté olympienne. Elles tombent de haut et portent loin, semblent toujours lancées de la falaise pour aller au delà des flots toucher le but invisible et précis. Elles n'interviennent jamais dans la situation que pour la résumer et la dominer. Elles sont essentielles.

Et elles restent, se prolongent. Après leur passage, on les voit demeurer, on les entend résonner encore. Lapidaires, elles se gravent sur les tables dures qui sont le marbre et l'airain de l'esprit.

Relisez-les dans votre mémoire, ces affirmations-maximes, ces phrases-lois, ces termes de certitude et de volonté catégorique, ces décisifs jugements, ces règles de conduite inflexible, vous leur trouverez le même grand air de famille et de parenté nationale. Voix d'Asquith, de Churchill et de Lloyd George, de Roberts et de Kitchener, voix de l'Amirauté, du Commandement, de l'admirable —

SCÈNE PHOTOGRAPHIÉE DANS LES FLANDRES : Comment Tommy traverse la plaine inondée.

NOS AMIS LES ANGLAIS





délicieux Kipling, voix du *Times*, du « Témoin oculaire », de la presse et de l'opinion publique, toutes composent un ensemble, un orchestre au milieu duquel chacune se distingue, éclate et joue sa partie avec un art et un patriotisme consommés.

Cette grandiose musique où se traduit constamment l'âme innombrable et une de l'Angleterre nous est par-dessus tout aujourd'hui belle à suivre et à méditer. Elle s'élève ainsi qu'un hymne à l'unisson du nôtre, de celui que nous lui faisons également entendre et qu'elle écoute avec une même reconnaissance. Nous goûtons à ses accents la pleine et tardive douceur d'une amitié rendue à son propre instinct, dépouillée des préventions à l'aide desquelles nos ennemis, pendant des années, s'étaient efforcés de la dénaturer. Nous n'avons plus désormais entre nous que les grands voiles transparents de nos drapeaux.

Sous leur dais flottant, à leur ombre protectrice et diaphane, nous voyons s'enfoncer le chemin de notre cordial avenir, et, à cette minute solennelle de notre histoire, nous nous considérons les uns et les autres avec un plaisir charmant et une émotion singulière. Ne sommes-nous pas tout différents, meilleurs? Nous rayonnons de sympathie et de franchise. Nos qualités respectives brillent dans nos yeux. Nous ne cherchons mutuellement qu'à nous faire valoir, empressés à nous rendre enfin pleine et bonne justice. Sous le baptême du feu, dans la fête quotidienne du danger, notre affection s'explique et se justifie; nos vertus réciproques jaillissent pour la même cause et la même espérance. Nous nous prêtons, pour tâcher de les garder, nos mérites de race et nos dons exceptionnels.

Et ce que nos deux nations ont ensemble créé et accompli n'est rien à côté de ce qu'elles s'apprêtent à faire demain. On a le droit de le dire avec simplicité, sans que les mots employés soient coupables de forfanterie : l'œuvre de justice et de réparation, d'affranchissement universel, que l'Angleterre et la France, amies et fières l'une de l'autre, ont entreprise avec un légitime orgueil, représentera dans les temps futurs un miracle de grandeur et de beauté. Entre tous ceux qui déjà sont visibles, ce miracle, plus étonnant encore, *sera celui de Jeanne d'Arc*, de notre héroïque sainte, heureuse de voir sous les plis de sa bannière les vaillants Anglais qui lui rendent hommage et viennent chaque jour, à Rouen, déposer des fleurs à la place de son bûcher. C'est elle qui, dans le soleil du printemps, va les mener avec nous à l'assaut pour « bouter dehors le barbare » et nous couronner de victoire.

HENRI LAVEDAN, de l'Académie française

FRATERNITÉ D'ARMES : 1. Les Anglais saluent les Français qui passent. — 2. Tommy offre une tasse de thé à un soldat belge.





Composition de PAUL THIRIAT

LE CLAIRON DE DOUAUMONT

Il sonna la charge pendant le fameux assaut... Echappé par miracle à la mort, légèrement blessé, hospitalisé à Paris, il retrace le tableau qu'il eut sous les yeux : les Allemands fauchés, des monceaux de cadavres jonchant le sol à perte de vue... Les mots lui manquent pour peindre cette épopée. Il dit seulement : « On y alla de bon cœur » ; et il ajoute : « On devait m'entendre sonner de Montmartre ».

Vérone outragée



Grande porte du Dôme

Après Venise, Vérone a subi l'outrage tudesque, et ce sont des avions autrichiens qui se sont chargés de l'immonde besogne de tuer des habitants inoffensifs et d'endommager des monuments précieux.

Certes, du collier des villes d'Italie, Vérone n'est peut-être pas la gemme la plus éclatante et la plus rare. Si Venise en est l'opale, Florence le diamant, Rome l'escarboucle, Naples le saphir, Vérone en est la topaze. Elle en a la couleur fauve et safranée, avec ses arènes rousses, ses façades jaunes, son fleuve aux eaux fielleuses, avec son passé tragique, ses légendes de bile et de sang. Mais la sévérité de Vérone n'est pas sans grâce et sans élégance. Sa place aux Herbes, où le marché se tient dans une enceinte de palais et de hautes maisons peintes, où les grands parasols des marchands se tendent au soleil, où murmure une fontaine, sa place aux Herbes, où les fruits et les légumes s'amoncellent sur la dalle, a une sorte de bonhomie rustique et citadine, de même que la place des Seigneurs est d'une sobre beauté civique. Cette Vérone, au beau nom sonore et grave, je l'ai parcourue bien souvent en tout sens, du Dôme à San Zeno, de San Fermo Maggiore au Castel Vecchio. Bien souvent j'ai joui du charme de ses vieilles rues, au bout desquelles on finit toujours par retrouver l'Adige tortueux qui enserre la ville de sa courbe torrentueuse, coulant entre ses quais et faisant tourner les moulins flottants dont les roues utilisent son cours rapide.



Maison de Juliette.



Certes, tout cela suffisait à l'emploi de la journée, mais le vrai but en était la visite quotidienne aux jardins Giusti. Nous la réservions pour l'heure du soleil couchant, et chaque fois nous éprouvions le même plaisir quand le jardinier nous ouvrait la lourde porte grillée en nous saluant d'un air de connaissance, tandis que nous nous éloignions par l'allée de cyprès qui conduit aux terrasses.

Ils sont bien beaux, ces cyprès du jardin Giusti, et leur ombre est noble et vénérable, mais c'est quand on a gravi le chemin en pente par lequel on gagne le petit belvédère ménagé sur l'une des terrasses, que l'on s'aperçoit de toute leur beauté. Ils s'élèvent droits dans ce silence où murmure sourdement la plainte des fontaines. Ils semblent s'étirer comme pour tâcher de voir, par-dessus le mur qui les enclôt, Vérone étalée au loin avec ses toits fauves, ses campaniles hardis et ses tours massives sur lesquels le ciel s'empourpre et, peu à peu s'obscurcit de crépuscule.

Nous y demeurions accoudés jusqu'à la nuit, après avoir entendu les cloches de Vérone vibrer dans l'air étonnamment sonore, jusqu'à ce que la lune se levât au-dessus des cyprès, jusqu'à ce que quelque brusque chauve-souris nous frôlât de son vol qui semblait mettre comme le parafe de sa signature nocturne au tableau que nous venions d'admirer...

O furtive et capricieuse petite chauve-souris du jardin Giusti, étais-tu le présage secret que de monstrueux imitateurs ailés de tes méandres inoffensifs viendraient, un jour, voler sur la cité adigienne et laisseraient, du haut du ciel, tomber sur ses places ensanglantées l'excrémentiel et stupide outrage de leurs ordures incendiaires et de leurs fientes explosibles ?

H. DE RÉGNIER,
de l'Académie française.



...NE : *Au centre*, Pont Umberto. — *Au-dessous*, le c...



LA SENTINELLE

Photographie prise le 25 février, au cours de la bataille de Verdun.



VUE PANORAMIQUE DES HAUTS-DE-MEUSE

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LE DÉSARROI ALLEMAND. — LE REICHSTAG ET LA GUERRE SOUS-MARINE. — VON TIRPITZ LE TORPILLAGE DU TUBANTIA

L'Allemagne, si habile à masquer ses attaques sur le champ de bataille, ne sait guère dissimuler son malaise depuis que la ruée contre Verdun a échoué, et que cent mille de ses meilleurs soldats sont pour toujours couchés devant les glacis de la grande citadelle des Hauts-de-Meuse.

Elle avait jeté dans cette entreprise le meilleur de ses ressources. La préparation avait été vraiment « kolossale ». Trois cents mille hommes et trois mille canons devaient ouvrir en quelques jours la route de Paris. Comme Mackensen sur la Dunajec, quand il creva le front russe, le vieil Haeseler avait massé devant le secteur d'attaque une quintuple ligne de canons, dont quelques-uns lancent des obus pesant jusqu'à une tonne. Une tonne, c'est, en effet, la nourriture du 305 autrichien. Sur plusieurs kilomètres, les gros obusiers, les 220, qui crachent des obus de 500 kilos, les 200 qui lancent à huit kilomètres des projectiles de plus de 100 kilos, s'alignaient avec des seigneurs de moindre importance, comme les 105, honteux de ne porter à six kilomètres que des percutants de 40 kilos.

Les troupes d'assaut étaient, de leur côté, complètement fanatisées. Guillaume II et le kronprinz ne cessaient depuis plusieurs jours de les haranguer, de leur demander d'être dignes de leur race. Dans une proclamation, le kaiser ajoutait qu'il fallait enlever Verdun coûte que coûte, que cette conquête provoquerait la révolution à Paris, et que la France serait obligée d'accepter prématurément la paix, « une paix à jamais glorieuse pour l'Allemagne ».

Et, devant notre repli stratégique, devant l'occupation passagère du plateau de Douaumont, Berlin eut l'illusion d'un triomphe. La kronprinzessin et toute une foule enthousiaste coururent à la statue d'Hindenburg, enfoncer force clous. Mais il y avait « maldonne ». Il fallut rentrer drapeaux et lampions. Verdun tenait. Le mascaret d'hommes et de canons ne l'avait pas même ébranlé. Et aujourd'hui, après un long mois de lutte, le kronprinz n'a pas réalisé le moindre progrès nouveau, ou le peu coûte horriblement cher. La grande offensive se traîne, si elle n'a même, pour certains critiques militaires impartiaux, comme le colonel Feyler, le caractère d'une défaite. Et l'Allemagne, malgré toutes les explications du grand état-major, ne peut pas ne pas s'en douter un peu.

Elle n'ignore pas qu'après dix-neuf mois de guerre ses généraux sont obligés de revenir à leur plan initial, avec cette aggravation que l'armée allemande a singulièrement perdu de ses moyens et que l'adversaire entre en possession de tous les siens.

De quelque côté que la Germania se tourne, ce n'est pas pour voir la fortune lui sourire.

Elle a perdu toutes ses colonies et son grand rêve asiatique est à vau-l'eau avec la prise d'Erzeroum, celle, prochaine, de Trébizonde, et l'occupation d'Ispahan par les Russes.

Ses finances, toute l'éloquence du professeur Hellferich et le mirage qu'il fait luire d'une indemnité de guerre « kolossale » ne sont rien contre la réalité et la baisse du mark.

Ses idoles tombent successivement. Après Hindenburg, après le kronprinz, c'est von Tirpitz qui démissionne sous prétexte de maladie, mais, à vrai dire, d'ordre du kaiser. Car la lettre d'adieu de Guillaume II au grand maître de la marine allemande est plutôt froide. Sous les fleurs impériales, on devine quelque grosse mésintelligence, soit que le souverain comprenne les dangers de la manière forte dont l'amiralissime était le représentant, soit qu'il s'opposât à la grande sortie de la flotte allemande préconisée dans certains milieux et qui devait coïncider avec l'attaque sur Verdun. Bien que von Tirpitz ait été remplacé par son *alter ego*, von Cappelle, et que les procédés de la marine allemande ne changent pas avec lui, — à preuve le torpillage du paquebot hollandais *Tubantia*, sa retraite a causé dans les milieux parlementaires une effervescence très vive et qui s'est manifestée par des motions en faveur d'une bonne exécution de la guerre sous-marine. Le chancelier était très attaqué.

SOUS VERDUN. — LE MARTELAGE ALLEMAND. DE VAUQUOIS AUX ÉPARGES. — AUTOUR DU MORT-HOMME. — NOS PILOTES NOS MITRAILLEURS

A Verdun, d'ailleurs, le kronprinz s'obstine. La bataille continue, mais la troisième ou quatrième reprise est loin du magistral coup de bélier du début et même de l'attaque générale qui lui succéda, lorsque l'ennemi tâta tout le front pour essayer de l'enfoncer à son moindre point de résistance. L'offensive allemande se déplace continuellement. Ce n'est qu'une sorte de long martelage de nos lignes, un martelage furieux et intermittent, une suite d'efforts sans liaison bien apparente. Aux attaques à fond succéderait la méthode des petits paquets et des petits gains.

La tactique, en tout cas, n'était pas pour grand'chose dans la double tentative du 16 sur le Mort-Homme et le plateau de Vaux, — l'une de jour, l'autre de nuit. Aussi bien les Allemands ne se lancèrent-ils peut-être sur la première de ces positions que pour essayer de justifier leur mensonge d'occupation et ce désir leur a coûté de très grosses pertes. Il leur fallait descendre d'une côte assez rapide puis en gravir une autre totalement découverte, et leurs vagues furent impitoyablement brisées. Dans la nuit de ce même jour, ils se lancèrent, à cinq reprises, à l'assaut du village de Vaux et des hauteurs que domine le fort. Successivement, le village fut l'objet de deux attaques furieuses, deux autres se déroulèrent sur la croupe du fort; la dernière enfin essaya de déboucher par le chemin creux qui, du sud-est, monte vers le fort. L'échec fut d'ailleurs complet. Nos tirs de barrage, les mitrailleuses rompirent les colonnes ennemies, ne leur permirent même pas d'aborder nos tranchées.

Nos mitrailleurs prennent, comme on le voit, leur revanche de tant de batailles où les nôtres vinrent buter contre les faucheuses allemandes plus nombreuses et perfidement défilées.

Leur rôle devient chaque jour plus important. Ils accompagnent l'infanterie dans ses marchent les plus rapides, ils lui ouvrent le chemin quand ils ne lui facilitent pas la retraite. Par leur courage, leur sang-froid, leur abnégation, ils ont déjà écrit tout une *Iliade* superbe.

Le rôle de la cinquième arme n'est pas moins décisif. Si avec leurs « drachen » les Allemands ont des guetteurs adroits, s'ils ont des pilotes intrépides, les nôtres les surpassent encore. Pour une abeille qui succombe, que d'ailes victorieuses! L'adjudant Navarre, glorieux émule de Pégoud de Garros, de Gilbert, ses grands aînés disparus ou prisonniers, en est à son septième fokker; et son camarade Guynemer, un héros de vingt années comme lui, un héros plus heureux encore, abattait, ces jours derniers, le huitième appareil ennemi. Ils détiennent d'héroïques records. Et après eux que de valeureux mitrailleurs. C'est Jacques de Lesseps, qui poursuit un zeppelin dans la nuit du 29 au 30 janvier; c'est Degaillard, un bleuet, qu'une victoire épique a mis en belle vedette; c'est enfin le jeune comte de Cazes qui vient de trouver une mort effroyable mais glorieuse.

Ce qui, d'ailleurs, montre bien la part de plus en plus importante de la cinquième arme c'est l'expédition menée par une escadre alliée forte de plus de soixante avions contre les organisations ennemies de Zeebrugge où les sous-marins allemands, opérant dans la mer du Nord, ont leur base de ravitaillement. Cette attaque à laquelle coopérait la flotte anglaise fut une véritable surprise pour l'ennemi qui se défendit mal et dont les pertes matérielles sont énormes.



Le martelage de nos lignes, puisque martelage il y a, a continué le 20 mars sur cette côte du Poivre que les Allemands appellent leur tombeau et de l'autre côté de la Meuse où une division fraîche amenée de loin esquissait brusquement une manœuvre enveloppante sur le Mort-Homme. N'ayant pu prendre de front cette position, les Allemands l'abordaient à revers, entre Malancourt et Avocourt. Après l'avoir inutilement attaquée à l'est, ils la tournaient à l'ouest.

Ils bénéficiaient dans ce secteur de travaux déjà anciens. Espérant faire brèche devant Verdun, ils avaient préparé de ce côté un complément d'offensive, creusé des parallèles, repéré la moindre de nos positions. Au moment de l'attaque nos lignes, à partir du Mort-Homme, contournaient Béthincourt, encerclaient Malancourt et descendaient à l'ouest du village d'Avocourt dont la route touche le Buanthe, puis escalade la colline d'Esnes. Sous le couvert d'un violent feu d'artillerie, et en usant des procédés les plus sauvages, comme le lancement de liquides enflammés, les Allemands réussissaient à occuper le triangle du bois d'Avocourt.

Leur objectif était d'atteindre la cote 304 qui domine la colline jumelle du Mort Homme, qui en est le palier à revers; et, à sa poursuite, ils ont, pendant trente-six heures, de l'après-midi du 20 à la nuit du 22, engagé les forces sans compter.

Près de trois divisions se ruèrent successivement à l'assaut de nos lignes, brisées chaque fois par le feu de nos 75 et de nos mitrailleuses. Ce ne fut qu'à la quatrième reprise, et comme la nuit venait, que l'adversaire put mettre le pied sur le rebord du mamelon d'Haucourt; sans doute à la faveur des bois qui l'entourent. Ce gain lui a coûté des pertes effroyables : le tiers, au moins, des effectifs d'attaque.

La progression, si elle s'accentuait, nous forcerait sans doute à réduire notre saillant de Béthincourt; mais notre vraie défense n'en souffrirait pas : elle est plus en arrière, d'Avocourt à Cumières. Et les Allemands ne gagneraient que d'être à découvert, en terrain dénudé, sous les feux convergents de Montzeville et des bois Bourrus.

L'action semblait se réveiller. Et même gagnait-elle en étendue, car, dans la journée du 24, elle allait, dans ses péripéties, des Eparges à Vauquois, c'est-à-dire sur un front de cinquante kilomètres. N'importe! nos soldats tiennent bon. Ils méritent tous les félicitations que le tsar a fait adresser au 20e corps et à son chef, l'héroïque général Balfourier.

Et nos alliés se connaissent en bravoure, qui de nouveau mènent la vie dure aux Allemands. Le vieux Kouropatkine travaille âprement à séparer leurs forces entre Dwinsk et Vilna. Il les a fortement taraudés au défilé lacustre de Narotch, où il leur retourne, avec succès, leurs procédés de gaz asphyxiants et délétères. Sur le front galicien la prise d'Uscieczko est également pleine de promesses. Et même Czernovitz serait-il évacué. Quant à l'occupation d'Ispahan, il n'y a qu'à jeter un regard sur la carte pour en comprendre l'importance.

LA CONFÉRENCE DE PARIS. — NOS HOTES ALLIÉS L'HOMMAGE A LA SERBIE

C'est une grande semaine que celle qui réunissait à Paris en une grande conférence les délégués des puissances de l'Entente, qui groupait autour de M. Briand et de M. Iswolsky les présidents des Conseils de la Belgique, de la Serbie, de l'Angleterre, de l'Italie, leurs ministres des affaires étrangères, leurs généraux en chef, qui asseyait autour du même tapis vert MM. de Broqueville et le baron Beyens, M. Asquith, sir Edward Grey et M. Lloyd George, le vénérable M. Patchich, M. Sonnino et M. Salandra tout vibrant encore du grand débat où la Chambre italienne et lui ont conclu à l'élargissement de la guerre. C'est une grande semaine où la France pouvait fêter à la fois le général Cadorna, le soldat glorieux du Carso, et ce valeureux Alexandre de Serbie, le second du voïvode Putnik dans tant de batailles victorieuses, et l'âme de l'héroïque retraite serbe.

Le général Cadorna ne fut pas seulement l'un des grands ouvriers de l'évolution de l'Italie; c'est un partisan de la « grande guerre », de la guerre à laquelle le préparaient toutes ses traditions de famille. Son père fut en effet de toutes les luttes de notre sœur latine contre le *Tedesco*. Il était à Novare, à Magenta; en 1866, il commandait l'armée qui marchait sur Trieste quand la paix l'arrêta. Ennemi-né de l'Autriche, le généralissime d'aujourd'hui se préparait depuis toujours à la lutte actuelle, et, sur le terrain difficile où il a dû l'engager, il la conduit âprement et victorieusement. Paris ne pouvait honorer un meilleur ami de la France, et sa population n'a ménagé ni les ovations ni les marques de sympathie. Par-dessus le vieux soldat, elle acclamait l'Italie; comme le lendemain, en faisant au jeune prince de Serbie une réception enthousiaste et telle que beaucoup de souverains en voudraient de pareilles, elle honorait la Serbie elle-même; elle affirmait à la nation martyre qu'elle serait libérée et vengée. Libérée et vengée, c'est, en effet, la promesse contenue dans le toast porté par le président de la République au fils du roi Pierre à l'Elysée :

« La vaillante armée serbe, a dit M. Poincaré, a échappé aux prises de l'ennemi, elle s'est rapidement reconstituée et elle est prête maintenant pour de nouveaux combats. Avec elle, les Alliés libéreront le territoire serbe, rétabliront sur des bases solides l'indépendance et la souveraineté de votre noble pays et vengeront le droit opprimé. »

C'est aussi l'espoir tenace du roi Pierre et de son valeureux peuple. Et le prince Alexandre s'est fait leur éloquent et émouvant interprète :

« Champion des libertés des peuples et chevalier du droit dans la société des nations, la France n'a jamais soutenu une cause plus juste que celle de la Serbie.

» Assaillis par une attaque déloyale et longuement préméditée et après tous les sacrifices que nous avons acceptés dans l'intérêt de la paix européenne, mes soldats et moi nous avons combattu avec toutes nos forces un ennemi plus nombreux et mieux outillé et nous avons la fierté de croire que nous n'avons pas démérité de nos grands alliés et amis. L'immense disproportion des forces en présence nous a obligés à nous replier jusqu'aux extrêmes limites afin de conserver nos forces et de reprendre la lutte pour le Droit et pour la Justice. Le peuple de Paris, en acclamant hier dans ma personne toute mon armée, a prononcé, par son intelligente intuition, son jugement aussi bien sur notre présent que sur notre avenir.

» Aujourd'hui comme hier, nous luttons pour la liberté de toute notre race et, dans la vengeance du droit opprimé, nous entrevoyons l'aurore de notre libération définitive. Il m'est doux, monsieur le président, d'entendre cette promesse de votre bouche; il m'est doux, surtout, de voir que c'est la résolution de tous nos alliés et amis. »

Le jeune régent a trouvé des paroles émouvantes pour nos soldats, « les héros qui émerveillent le monde par leur courage »; en levant son verre à leur gloire et à celle de la France, il a dit : « Je les embrasse tous », et cette accolade du soldat de Kumanovo est allée au plus profond du cœur des héros de l'Yser, de la Champagne et de Verdun.

Dans son toast, M. Poincaré a affirmé la volonté de la France de tenir non seulement, mais « de vaincre ». Et cette volonté le futur roi de Serbie a pu la constater partout, dans le gouvernement comme parmi la population et les soldats, à l'Elysée et à l'Hôtel de Ville où il fut également fêté. L'hommage rendu à la Serbie en sa personne, les engagements présidentiels, tout montre l'union des Alliés et leur confiance en la victoire. C'était à leur conférence de Paris le plus significatif des prologues.

LÉON PLÉE.

Échos de la Guerre

Les deuils de la guerre.

Les lettres françaises viennent de faire une perte cruelle en la personne d'Emile Clermont, un jeune romancier qui donnait plus que des espérances. Ses deux livres, *Amour promis* et *Laure*, furent très remarqués. Le dernier faillit obtenir le grand prix de l'Académie française; il l'aurait eu sans certains excès de zèle qui refroidirent la bonne volonté des Quarante. Mais toutes les sympathies restèrent acquises à l'auteur qui vient d'achever par une mort glorieuse une carrière si bien commencée...

Nous réservons à Emile Clermont une place d'honneur dans notre galerie des Etoiles éteintes...

Et le brave, l'héroïque colonel Driant?

On l'a pleuré pendant huit jours. Et puis voilà que l'espoir renaît... Au récit pessimiste recueilli par les rédacteurs boches de la *Gazette des Ardennes* s'oppose l'attestation de compagnons d'armes du colonel qui assurent qu'il est vivant, bien vivant, et captif en Allemagne...

Si ce pouvait être vrai...

Quand la guerre a éclaté aussi dans les Balkans, une de nos compatriotes de Bucarest, Mme Ghiony, née de la Brosse de Flavigny, a pensé que puisqu'il y aurait des prisonniers français et alliés en Bulgarie, il fallait organiser d'avance les secours à leur envoyer.

Notre distingué et dévoué ministre de France, M. Blondel, consulté par Mme Ghiony, l'a pleinement approuvée, a promis tout son concours et a mis les salons de la légation à la disposition des dames françaises. Celles-ci ont formé un comité et, en moins d'une semaine, 40,000 francs et une quantité de vêtements étaient déjà réunis. Au bout de deux mois les 100,000 francs étaient dépassés et les cadeaux en vêtements de toute sorte continuaient à affluer.

Pour la distribution, les difficultés ont commencé : les Bulgares, toujours dignes du nom sous lequel Villehardouin les connaissait, ne voulaient pas permettre le moindre envoi. Grâce aux efforts du ministre des Pays-Bas à Sofia, qui protège officiellement nos chers soldats, ils ont enfin permis l'envoi de secours si nécessaires.

Mme Pichon, femme de notre attaché militaire; Mme de la Bastide, femme du consul de France, et toutes les dames de la colonie française se sont prodiguées et ont rivalisé d'énergie et de dévouement pour « l'Œuvre de secours aux prisonniers de guerre français et alliés ». Mme Ghiony, 14, strada Campineanu, Bucarest, est la secrétaire du comité.

La mort du professeur Gilbert Ballet met en deuil la science française. Mme Tony d'Ulmès nous envoie ce portrait d'après nature de l'illustre savant :

« Assis dans un fauteuil, devant une table au tapis vert, le professeur Gilbert Ballet n'a point la tenue d'hôpital, blouse et tablier. Nous sommes en face d'un conférencier au visage intelligent et sympathique, très à son aise, très homme du monde. Le professeur s'exprime bien, si bien même que des oreilles littéraires en sont délectées. Le mot juste, une précision sans pareille, une rare déli-

catesse, une élégance attique. Il souligne sa parole de gestes mesurés. Et quand cette éloquence, qui est un charme par elle-même, va être mise au service d'idées et de faits passionnément intéressants, on peut concevoir quel plaisir ce sera pour les psychologues de profession et pour ceux qu'attire l'énigme de notre fragile mentalité.

» Le défilé des malades commence.

» C'est d'abord une jeune femme d'aspect robuste, aux traits réguliers. Sa coiffure, bandeaux lourds et chignon bas, accentue son type classique. Morne et taciturne, le visage durci par l'idée fixe, la tête baissée, elle parle d'une voix à peine perceptible.

» Ce qu'elle dit est terrible. Une obsession la tourmente de temps à autre, elle veut se tuer et tuer son enfant.

» Le dialogue s'engage, bref et dramatique, entre le médecin et la malade.

» — Est-il vrai que vous ayez pensé à vous tuer et à tuer votre enfant?

» — Oui, monsieur, c'est vrai.

» — Plusieurs fois?

» — Plusieurs fois.

» Qui vous a empêchée d'accomplir votre acte? Des circonstances extérieures, des gens qui survenaient ou bien votre propre volonté?

» Quelque chose me retenait, je ne pouvais pas.

» — Quels moyens avez-vous employés?

» — J'avais envie de boire un poison.

» — Lequel?

» — De l'esprit de sel.

» — N'avez-vous pas aussi essayé de vous pendre?

» D'une voix toujours plus lasse, comme contrainte, elle répond :

» — Oui, monsieur.

» — Vous avez été jusqu'à passer la corde autour de votre cou?

» — Oui, monsieur.

» — On vous a empêchée d'achever votre geste?

» — Non, monsieur, c'est moi-même. Quelque chose me retenait.

» A présent, elle verse des larmes silencieuses, courbée sous le poids on dirait de la fatalité, de l'hérédité peut-être, de ces obscures lésions, ces fatalités modernes qui ont remplacé l'antique fatalité.

» Combien d'autres malades encore que nous ne voyons pas, que nous ne verrons jamais! Qui sait les idées morbides, les obsessions, les sanglantes images qui tourmentent tant de pauvres esprits!

» Le professeur Gilbert Ballet le savait, lui, et c'était ce qui lui donnait cette douceur souriante, cette indulgence apitoyée. »

⁂

Notre cher collaborateur Gaston Guillot vient de se couvrir de gloire. Il nous conte en ces termes modestes et charmants son odyssée :

« Après avoir été bataillon de tranchées, nous avons l'honneur d'être bataillon d'attaque. Nous voici « pour de bon » diables bleus. Aussi, notre capitaine adjudant-major — lequel est un de vos abonnés! — m'a prié de vous transmettre une requête.

» Le bataillon voudrait avoir sa fanfare : rien que des cuivres. Quelques lignes dans les *Annales* nous seraient précieuses, et si d'aimables cousins consentaient à se dessaisir de leurs instruments, nous irions à l'assaut avec plus d'entrain.

» Les dons seraient adressés à M. Boyer, capitaine adjudant-major au 41e bataillon de chasseurs à pied, secteur postal 141.

» Si j'ai le bonheur de venir en permission une seconde fois, je vous conterai nos aventures. Demain, nous allons voir les charmantes petites filles qui dansaient sous les obus lorsque vous êtes venu. Et nous grimperons très haut. »

(Lettre adressée à Adolphe Brisson.)

Ce que Gaston Guillot ne dit pas, c'est qu'il a été cité à l'ordre de l'armée. Voici les termes de la citation :

« Guillot (Gaston), numéro matricule 03561, sergent à la 3e compagnie du 41e bataillon de chasseurs à pied, sous-officier de toute première valeur, admirable de courage et de dévouement. A, dans des circonstances très graves, rempli son devoir avec un calme et une audace dignes des plus grands éloges. »

Chaudes félicitations à notre brave petit ami dont nous sommes fiers...

⁂

Comme quoi le kaiser et son fils furent déçus dans leurs espérances...

LITANIES DE GUERRE

Non licet omnibus adire... Verodunum.

Guillaume, un matin, dit : « Nom d'un
» Gott! je veux entrer dans Verdun!... »

Là-dessus, rassemblant sa horde,
Ses gens de sac, ses gens de corde,

Malgré les avis de ses vieux
Maréchaux, plutôt anxieux

Devant cette autre incohérence,
Il dit : « Que la danse commence! »

Et par légions, ses soldats
Passèrent de vie à trépas.

Ce fut la plus grande hécatombe
Qu'oncques ne vit encore au monde,

Dans un bacchanal infernal...
Et le kaiser conduit le bal!...

Mais à l'abri de la mitraille
L'hurluberlu suit la bataille,

Sans voir, monstre bouffi d'orgueil,
Qu'il s'est fourré le doigt dans l'œil,

Voire les cinq doigts — jusqu'au coude!
Et que la Fortune le boude.

Devant Verdun, comme à Nancy,
La Victoire lui dit : « Mer...ci!... »

L'enfonceur de portes ouvertes
Va trouver nos treilles trop vertes;

Il portera sur d'autres fronts
Ses fanfares et ses affronts.

Jamais ses hordes enragées,
Verdun, ne prendront tes dragées!

Ou celles qu'on lui servira
Sont telles qu'il renâclera.

Verdun, c'est la terre promise...
Que les Boches ont trois fois!!! prise,

Mais Guillaume entrera dedans...
Quand les poules auront des dents!...

JUANA-RICHARD LESCLIDE.

Amen!...

⁂

La dernière *Lettre à un jeune Français*, de notre éminent collaborateur Louis Barthou, faisait l'éloge de *La Ligue nationale contre les Embusqués*. Pour répondre au désir exprimé par de nombreux lecteurs, disons que le siège social de la Ligue est 45, rue La Fayette, où il convient d'adresser les correspondances et adhésions. Le montant des cotisations est, pour les adhérents simples, de 3 francs, 20 francs pour les fondateurs, 100 francs pour les bienfaiteurs. La Ligue est hautement impartiale et son action strictement confidentielle.



— Ainsi, moi, monsieur, j'ai inventé un gaz tellement asphyxiant qu'il décompose le fer..., je l'ai proposé..., eh bien, devinez ce qu'on m'a répondu dans les bureaux? « ... de repasser après la guerre. »



— Et pourquoi tu ne joues plus à la poupée...

— Je n'ai plus le temps, ma chère madame, depuis que j'ai adopté un petit Belge.



— Interprète, voyez un peu cet officier anglais qui cherche à se faire comprendre de l'officier russe...

— Ils ne comprennent pas le français?

— Non..., mais peut-être qu'en leur parlant italien...



LA CRISE DU CAMEMBERT

— J'avais fini par en trouver un, bien coulant..., mais j'ai eu tort de prendre le métro..., il a été un peu serré.

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

LES BRUITS QUI COURENT

Pour Frédéric Masson. — A leurs autres titres de gloire et de fierté nombre de nos blessés de guerre pourront, après les hostilités, ajouter celui d' « héritiers de l'empereur Napoléon ».

A Sainte-Hélène, le Petit Caporal avait pensé à ses vieux soldats. Il voulait que, rentrés dans leurs foyers, ils pussent y vivre décemment d'une petite pension. Il préleva donc sur ce qui lui restait plusieurs millions et les leur légua.

Ce fonds demeure encore intact aujourd'hui, quant au capital.

Depuis plus d'un demi-siècle, les arrérages en sont servis, non plus à des compagnons d'armes du grand Empereur, car ils sont morts, mais, par assimilation, à des militaires ayant fait campagne, blessés et se trouvant dans le besoin.

Il y a ainsi dans tous les départements de France des « héritiers de l'Empereur ». Les préfets en dressent la liste.

Depuis le commencement de la guerre, des vides se sont produits dans cette liste, car les « héritiers » n'étaient pas précisément des jeunes gens. On attend, pour les remplir que les hostilités aient pris fin, et l'on choisira, parmi les combattants les plus désignés par leur valeur et leur détresse, pour recueillir les pensions du legs Napoléon.

❀

Parole historique. — Quelques années avant la guerre russo-japonaise au cours de laquelle il trouva la mort, le grand peintre russe Verestchaguine avait organisé à Berlin une exposition que l'empereur Guillaume vint visiter.

Le kaiser s'arrêta longtemps devant une toile où le grand artiste avait représenté avec une cruelle vérité un épisode de la retraite de Russie. L'armée de Napoléon, harassée, mourant de faim, sans cesse harcelée par l'ennemi, battait en retraite au milieu des tourmentes de neige. (Nous avons reproduit ce chef-d'œuvre dans un récent numéro.)

Après un long moment de méditation, Guillaume II se retourna vers ceux qui l'accompagnaient :

— Dire qu'après cela il y a encore des gens qui rêvent de dominer le monde!

Puis, désignant du doigt Napoléon qui figurait au premier plan du tableau, il ajouta :

— Mais tous finiront comme celui-là.

❀

Le Bras et le Cœur. — A son retour à Paris, le général Gouraud courut embrasser sa mère. Pour lui cacher sa mutilation, il revêtit son grand manteau; mais quand on revoit une mère, n'est-ce pas, d'instinct, on lui tend les bras largement ouverts. Le général, oublieux de ses précautions, céda à la nature et la maman se mit à pleurer.

En serrant sa mère, le général lui dit tendrement :

— Pourquoi pleurez-vous? Il me reste un bras pour vous serrer sur mon cœur!

❀

Les joies du poilu dans une petite ville de l'arrière. — Elles nous sont décrites avec une agréable naïveté par *L'Echo des Marmites* :

— Marcher sur de vrais trottoirs et s'arrêter aux devantures des boutiques.

— Circuler dans des rues exemptes de tas de fumier.

— Voir des femmes qui commencent à s'habiller un peu à la mode de Paris.

— Se livrer aux joies de faire des courses en ville et d'acheter un tas de choses dont on n'a pas besoin.

— Prendre son apéritif dans le meilleur hôtel du patelin.

— Voir circuler dans les rues des bécanes, des autos et même des civils, espèce qui s'acclimate difficilement sur le front.

— Se plonger dans un bon bain bien chaud.

— Découvrir une pâtisserie au moment où on s'y attend le moins et y déguster des friandises.

— Trouver un piano et jouer les derniers refrains à succès.

— Acheter des journaux et des bouquins.

— Demander à un embusqué s'il pense qu'on les aura.

❀

Prophétie. — Dans le deuxième semestre de 1915, un officier se rendit chez son banquier, avant de partir pour le front :

— Vous ne serez pas longtemps absent, remarqua le banquier; vous reviendrez sous peu, blessé à la main.

En effet, quelques semaines après, l'officier reçut une légère blessure à la main. Puis, guéri et prêt à repartir, il alla de nouveau dire adieu à son ami le banquier :

— Cette fois, lui dit ce dernier, vous serez absent plus longtemps, et puis vous serez assez gravement blessé à la jambe.

Lorsque l'officier, qui, effectivement, fut blessé à la jambe, revint à Londres, il se hâta d'aller revoir son perspicace ami :

— Puisque vous avez si bien prédit mes blessures, lui dit-il, ne pourriez-vous pas me fixer la date à laquelle la guerre se terminera?

Et le banquier répondit :

— La guerre finira le 17 juin 1916. Mais je ne vivrai pas pour voir cela. Je vivrai tout juste pour fêter le jour de l'an.

Le banquier-prophète est mort le 2 janvier. Et l'officier et toute la Cité de Londres attendent le 17 juin prochain avec une curiosité et un intérêt que nous partageons pleinement.

Attendons le 17 juin! Ce n'est, somme toute, qu'une affaire de trois mois.

❀

Autre Prophétie. — Le chiffre cabalistique.

On sait l'importance en Angleterre de la *Société de recherches psychologiques*. Nombre de savants authentiques y sont affiliés et l'on s'y occupe d'occultisme, de télépathie, bref, de toutes les sciences mystérieuses confinant à l'hypnotisme.

C'est vraisemblablement l'un des membres de cette docte compagnie qui, d'après le *Daily Mirror*, vient de déterminer la date sinon de la fin de la guerre, du moins d'un événement extrêmement important quant à l'issue des hostilités. Cette date est le 6 juin prochain, qui peut s'écrire ainsi : 6. 6. 6., sixième jour du sixième mois de 1916.

La conjonction de ces trois 6 équivaudrait, d'après les cabalistes, à une certitude...

Il s'agirait de s'entendre. La guerre finira-t-elle le 6 ou le 17 juin?

Enfin, pourvu que ce soit en juin!

SERGINES.

LES LIVRES

Réfugiée et Infirmière de Guerre, par Jack de Bussy

C'est un roman, mais tellement pénétré d'histoire, et d'histoire contemporaine, qu'il comptera parmi les documents relatifs à la guerre de 1915, et de plus, c'est une œuvre littéraire où le talent ne manque point, et un véritable poème d'amour et de pitié. C'est *Réfugiée et Infirmière de Guerre*, par Jack de Bussy. Une jeune femme, écrivain de son métier, ou plutôt de son goût, Annie de Lilly est fiancée du lieutenant Martial Berville, au mois de juillet 1914. La guerre éclate. Martial, qui n'est pas, pour le moment, à Paris où est Annie, part sans la revoir. Celle-ci sent l'univers se v[...]er tout autour d'elle. Elle cherche un moyen de vivre encore avec Martial, tout en étant séparée de lui par des distances et surtout par des obstacles infranchissables. De moyen, elle n'en trouve qu'un : servir, comme il sert. Les femmes-soldats, ce sont les infirmières. Elle s'engage comme infirmière.

Dès lors, le roman est fait partie du journal d'Annie, infirmière, partie des lettres, toujours très courtes, de Martial. Vie des tranchées, vie de l'hôpital, toute la guerre est là en partie double et en diptyque.

Les deux tableaux sont intéressants. Du côté de Martial, bravoure, confiance, insouciance, mépris de la mort, amour persistant du reste, mais dominé et réduit au moins à un demi silence par le sentiment de la gravité du devoir.

Du côté d'Annie, inquiétude, anxiété, angoisse, intérêt porté aussi aux choses et aux gens qui l'entourent, à l'infirmière en chef, aux collègues infirmières, aux docteurs, aux blessés, à la petite ville où l'on se trouve et que l'on traverse matin et soir. Tout cela est fait par petits tableaux successifs, très précis, très nets, très fins. Tout cela est très vrai et semble avoir été pris sur nature. L'auteur a remarqué la confiance et l'abandon que montrent les blessés à celle des infirmières qui sont sans cesse autour d'eux et le surcroît d'exigences qu'ils ont à l'égard de celles-ci. Il a remarqué qu'ils ne causent jamais de la guerre, ni de ce qu'ils faisaient avant les hostilités, qu'ils aiment à ne parler que de leur vie présente; que jamais ils ne se vantent ni ne prennent des attitudes épiques. Il note l'excellent esprit des infirmières, leur dévouement, leur inaltérable patience, parfois singulièrement méritoire; il note aussi leurs petits défauts, leurs caquets et commérages de femme et petite ville, leurs petites rivalités impuissantes du reste, à diminuer leur abnégation et leur esprit de sacrifice à l'œuvre commune. En somme, le tableau, que l'on sent absolument vrai, est sympathique et réconfortant.

Il y a aussi quelques tableaux de la petite ville. Ils sont frappants. Un exemple : « Sur la place de la petite ville, les promeneurs restent stationnaires... Ils se rencontrent, échangent deux mots, mais ne cherchent pas à se retenir. C'est une fois de plus que je [...] constate : la guerre a appris à savoir [...]taire. Pense-t-on, pour cela, davantage? [...]

Quelques scènes touchantes sont menées avec un art qui sait se cacher, mais qui n'est certes pas médiocre. Un blessé [...]tteint de gangrène et à qui on va couper un bra[s]

cause avec notre infirmière : « Ne t'effraie pas, mon petit; tu seras débarrassé. Attendre..., tu souffrirais sans guérir peut-être. — C'est vrai qu'on ne sent rien quand on est endormi? demande-t-il en me fixant. — Rien du tout. Tu jugeras par toi-même. Aussitôt réveillé, tu demanderas : « Où est donc mon bras? Envolé. Pftt... » Il sourit : « Vous ne devez jamais être triste, vous, madame? » J'ai un mouvement vague des épaules qui ne répond rien. « C'est, alors, que vous êtes une dame heureuse *qui n'a personne à la guerre.* » Voilà de ces choses trouvées qui donnent à un livre tout son intérêt dramatique, toute son âme tragique, et qui l'approchent de nos cœurs.

La fin du récit est profondément émouvante. Il n'est pas fait par notre infirmière, mais par un tiers. Elle a appris brusquement la mort de Martial. Accompagnee par un vieil ami, elle se rend aux lieux où il est tombé et qui, repris par les Français, sont maintenant abordables. Elle cherche sa tombe. Elle est guidée par une femme du pays. Elle demande la tombe. Hélas! il n'y a pas de tombe. Il n'y a que des fosses communes. « On les a enterrés là, dit la paysanne, en hâte et sans distinction de grade, comme on a pu, dans ces champs, et aussi dans les fossés du talus... »

Annie court au hasard, à travers ce champ funèbre, pousse quelques cris, prononce quelques mots indistincts et devient folle...

C'est un beau « livre de pitié », comme me dit son auteur dans sa dédicace, et j'ajouterai : c'est un beau livre de vérité et d'art. Il respire le vrai à toutes les pages et il est construit et conduit avec beaucoup d'habileté et d'adresse. Il est suffisamment varié pour ne paraître jamais monotone, quoique ne changeant pas de lieu et restant comme borné par les murs d'un hôpital de province. Il est, malgré quelques passage qu'un artiste prudent pourrait censurer, d'une très haute moralité. Il montre le patriotisme, chez l'homme et chez la femme, sous des formes différentes et également sympathiques et respectables. J'aimerais peut-être mieux, au point de vue de l'exemple, qu'Annie supportât sa douleur, et, en souvenir de son fiancé, comme elle l'a fait en songeant à lui, continuât sa mission de dévouement et de charité. Mais je reconnais que le dénouement que nous donne l'auteur, est, hélas! très vraisemblable et n'ôte rien de la sympathie que nous avons et que nous devons avoir pour l'héroïne.

La moralité de l'ouvrage est évidemment celle-ci : « Servez la patrie, hommes comme Martial, femmes comme Annie. Servez-la, selon vos complexions, avec gaieté ou avec une tristesse attendrie qui n'exclut pas la sérénité, avec courage les uns et les autres. Et peut-être mourrez-vous, et peut-être tomberez-vous dans un état physique et mental pire que la mort. Mais vous aurez fait votre devoir et vous aurez eu cette récompense que le devoir lui-même donne en même temps qu'on l'accomplit; et la patrie, que vous aurez servie, vous sera reconnaissante, à vous tous également, comme vous l'aurez servie avec une égale abnégation.

Voilà l'impression générale qui se dégage de ce livre touchant où s'est versée ingénument une âme de brave jeune homm et de bon Français.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

PENDANT LA BATAILLE

Elles croisent leurs cris stridents,
Elles ont la douleur aux dents,
Elles prient, les angoisses blanches,
Tandis que les canons, là-bas,
Fendent les cœurs, cassent les branches
Et font des veuves de soldats.

Dans le ciel de vent et d'eaux sombres,
Les angoisses secouent les ombres
De leurs ailes lourdes, ce soir.
Elles vont, les angoisses pâles,
Et leur épuisant désespoir
Comme il siffle autant que les balles!

« Et vous? » « Et vous? » « Et vous? » « Et vous? »
Se jettent-elles en cris fous.
« Et vous? Avez-vous des nouvelles? »
« Mon petit meurt en ce moment! »
« Ah! le mien aux douces prunelles
Tombe-t-il en criant : « Maman! »

« Et vous? » Les ailes vont plus vite.
Et voici qu'une angoisse hésite
Devant une angoisse qui sort
Des confins de ce ciel suprême :
« Et vous? » — « Le mien est déjà mort.
Mais, hélas! je vous suis quand même ».

Oh! les angoisses par ce temps
D'averses et de vents flottants!
Oh! les angoisses, dans la brume,
Comme on les entend trébucher,
Ici, contre un vieux toit qui fume,
Et, là, dans les sons d'un clocher!

Elles planent sur les prairies,
Sur les chères portes fleuries,
Sur les arbres qu'ils ont planté
Ceux qui souffrent et ceux qui meurent.
Et, partout, dans l'immensité,
Ah! comme les angoisses pleurent!

« Le canon? Ah! l'entendez-vous?
Le vent hurle et, sur ses genoux,
Mon ami a son cœur qui coule... »
Tous les barbares sont rués... »
— « Ah! sur le mien, un fort s'écroule! » —
« Combien nous en ont-ils tués? »

« Là-bas, c'est la neige, la neige,
Et le sang qui pleut et le siège
De nos remparts, de nos créneaux... »
« Les lettres se perdront en route... »
« Et, peut-être, quelques anneaux... »
« Et les mort pleureront, sans doute... »

Ah! les angoisses de ce soir!
Blanches vierges du désespoir,
Hélas! on vous dirait maudites.
Quels soupirs et quelles clameurs!
Et, comme les mourants, vous dites :
« Je meurs! Je meurs! Je meurs! Je meurs!... »

Courez dans le ciel noir encore,
Criez le mal qui vous dévore,
L'excès de la douleur est bon.
Confondez, angoisses fidèles,
Nos désespoirs aux longues ailes
Et le désespoir du canon.

Souffrez, souffrez. Le pays souffre.
Précipitez-vous dans le gouffre,
Dans les abimes étouffants.
Qu'une harmonie unisse — ô guerre! —
Le cri profond, le cri des mères
Et le cri plaintif des enfants!

Souffrez, angoisses affolées,
Avec les soldats des vallées,
Avec les soldats des coteaux,
Les fils de la terre chérie.
Dans la patrie, ah! tous ces maux
Qu'ils soient comme une autre patrie!

Oui, tous, retrouvons-nous en eux.
Les cris aimants, les cris haineux
Doivent mélanger leur outrance.
Rien n'est beau comme ce seul cœur
Qui fait, cette nuit, de la France
Un grand battement de douleur.

Mourir. Aimer. Lutter. Attendre :
Grave infini, rien ne peut rendre
Ta sombre et parfaite unité.
Avec ou bien sans la victoire,
Oui, c'est cela la liberté,
Oui, c'est cela toute la gloire!

Souffrez, angoisses. Ah! souffrez!
Le sang sacré, les pleurs sacrés
Doivent s'offrir aux dieux ensemble.
Sur le sol aux flancs déchirés,
L'homme se bat, la femme tremble...
Pleurez angoisses. Ah! pleurez!

Que les destins soient favorables,
Que les destins soient exécrables,
Tous nous aurons su les ferveurs
De grandes pitiés éternelles.
Et c'est pourquoi, dans l'air en pleurs
Angoisses pâles, pauvres sœurs,

Jetez vos cris. Ouvrez vos ailes!

HÉLÈNE PICARD

LE RETOUR DU PAYSAN

Paisible était le village.
Au pli d'un coteau lorrain,
Il cachait sous le feuillage
Son toit, que voûte un peu l'âge,
Ses murs, que le lierre étreint.
Paisible était mon village.

Tournée au soleil levant,
Ma maison, au toit de paille,
Adossée au vieux couvent,
Abritait contre le vent
L'espalier de sa muraille,
Tournée au soleil levant.

Adieu village et demeure!
La guerre m'en a chassé.
J'y reviens; tout est rasé,
Des pierres, un chien qui pleure...
Les Allemands ont passé;
Adieu village et demeure!

Partout ils ont mis le feu,
Chez Pierre, chez Jean, chez Lise,
Le clocher de notre église
Est troué par le milieu;
Dans la nef souffle la bise.
Partout ils ont mis le feu.

Ils disaient que c'est la guerre.
O femme, ne gémis pas!
Je sais qu'il est dur, hélas,
D'avoir tant peiné naguère
Pour voir son vieux toit à bas...
Ils disent que c'est la guerre

Nous n'avions pas fait de tort
A cet empereur Guillaume!
Pourquoi brûler notre chaume
Et mettre nos fils à mort?
Si l'on va dans son royaume!...
Nous n'avions pas fait de tort.

Ma femme, il faut être brave.
Nous devrons peiner beaucoup
Pour remettre tout debout,
Du grenier jusqu'à la cave;
Mais nous en viendrons à bout.
Ma femme, il faut être brave!

Regardez passer la Patrie!

CHANT POPULAIRE

Paroles et musique d'Émile TRÉPARD

Mouvt de Marche.

f *ff* *f*

Regardez tous, voi_ci ve_nir Nos sol_dats, orgueil de la Fran_ce; Fiers en_fants, vivant souve_nir De tout un passé de vail_lan_ce! Ils ont mis des fleurs aux ca_nons De leurs fu_sils, et sur leurs tê_tes Semblent resplendir tous les noms Des Hé_ros des Grandes Con_quê_tes!

REFRAIN

Sa_lu_ons-les, ces no_bles cœurs; Qu'en les voy_ant chacun s'é_cri_e: Honneur à vous, fu_turs vainqueurs! Regardez passer la Pa_tri_e! Honneur à vous, fu_turs vainqueurs! Regardez passer la Pa_tri_e!

Regardez tous, voici venir
Nos soldats, orgueil de la France;
Fiers enfants, vivant souvenir
De tout un passé de vaillance!
Ils ont mis des fleurs aux canons
De leurs fusils, et sur leurs têtes
Semblent resplendir tous les noms
Des héros des grandes conquêtes!
(*Au refrain.*)

C'est encor sur le sol sacré
Qu'arrosa le sang de nos pères,
Que des lâches ont massacré
Nos sœurs, nos enfants et nos mères
Voilà ceux qui vont les venger,
Ceux qui s'en vont vers la victoire
Sans aucun souci du danger,
Pour la Liberté! pour la Gloire!
(*Au refrain.*)

Et maintenant rallions-nous
Autour du Drapeau qui frissonne;
Sous ses plis, resserrons-nous tous
Là-bas le canon gronde et tonne.
Pour la victoire de demain
Sachons supporter la souffrance
Et marchons la main dans la main;
Ne pleurez pas, femmes de France!
(*Au refrain.*)

La terre nous reste encor.
On a fait un mauvais rêve,
Mais le sol garde sa sève
Et cache le vrai trésor
Qu'aucun roi pillard n'enlève:
La terre nous reste encor.

L'herbe est déjà reparue
Sur les champs qu'ils ont brûlés.
Les chevaux sont attelés:
Femme, sortons la charrue,
Bientôt lèveront les blés,
L'herbe est déjà reparue.

Soldats royaux ou ducaux,
Nos terres, tant ravagées
Par vos hordes enragées,
Refleurissent sur vos os;
Le sang qui les a rongées
Reteint les coquelicots!

MAURICE POTTECHER.

CHAMP DE BATAILLE

On ne voit rien. On a la plaine devant soi.
A l'horizon, un ciel teinté de couleurs fines...
Des vignes, des terrains incultes, des collines
Où se pique le bouquet vert de petits bois...

Tout est calme. On regarde, on cherche, et l'on attend
Au ras du sol meurtri, dans les terres fauchées,
Peu à peu, tout là-bas, on distingue pourtant
La ligne blanche, étroite et sans fin des tranchées.

Un grand silence emplit la morne immensité.
Puis, tout à coup, dans ce désert, le canon tonne...,
Un rauque hurlement, une brève clarté...
Dans les hauteurs du ciel un avion bourdonne...

Un nuage pesant s'élève... Un autre encor...
Jaunes, grisâtres, blancs, ils soulignent la chute
Des obus... L'air frissonne, et la voix de la mort,
Profonde et souveraine, au loin se répercute.

Le tumulte, un moment, grandit de toutes parts.
La terre dans l'horreur semble s'être abîmée;
Avec ses toits blessés dans le feuillage épars,
Un village, au lointain sombre, dans la fumée.

Et pas un être humain, nul vivant... On dirait
Que la terre et le ciel ouvrent seuls leurs abîmes
Et que l'espace seul assiste aux durs apprêts
De quelque enfantement douloureux et sublime.

Puis tout s'apaise. Au loin sur la terre a passé
Le coup d'aile enflammé d'un gigantesque orage.
Et la plaine, à nouveau, soulève un front lassé
Qu'embrument par endroits des flocons de nuage...

C'est, comme avant, le bouquet vert de petits bois,
Des vignes, des terrains incultes, des collines...
A l'horizon, un ciel teinté de couleurs fines...
On ne voit rien. On a la plaine devant soi.

LOUIS PAYEN.

DANS L'ENFER DE DANTE

Guillaume II aurait eu une rechute. Son état serait sérieux.
(Daily News.)

Wilhelm, l'Enfer attend... Qu'attends-tu pour t'y rendre?
Sur leurs sombres coursiers impatients du frein,
Les Hussards de la Mort déjà viennent te prendre:
Ils veulent faire honneur au Maudit, leur parrain.

Vers les bords infernaux bientôt tu vas descendre:
Qui doit t'y recevoir? Dité, ville d'airain,
Cité du feu, seyante à qui mit Reims en cendre?
Ou ces grands lacs de sang chers aux bandits du Rhin?

Non! — Sera-ce, plus bas, le fleuve aux mornes larmes
Grossi de tous les pleurs qu'ont fait couler tes armes?
Non, non! plus bas encor! descends toujours plus bas...

Dans l'abîme effrayant, sur la fosse de glace,
D'un bras justicier Dante a marqué ta place
Au fond du dernier cercle, à côté de Judas.

STÉPHEN LIÉGEARD.

LE VISAGE

A Charles Lozouet, tué à l'ennemi en septembre 1915.

O visage charmant, visage d'un ami,
Visage sur lequel, pieux, avait frémi,
Au moment du départ, le baiser d'une femme;
Visage qu'éclairait l'intérieure flamme
D'un esprit clair, loyal, d'une âme sans détours;
Visage que mes yeux évoqueront toujours;
Visage qui riait d'un rire sûr; visage
Qu'enchantaient une église, un arbre, un paysage,
Un ciel rose à l'aurore ou de pourpre au couchant,
Un feuillage d'automne ou des fleurs dans un champ,
Un nuage, une étoile, ou quelque belle ligne,
Car l'art l'avait marqué de son radieux signe;
Visage dont les yeux limpides savaient voir;
Visage qu'on sentait tout enivré d'espoir,
Puisqu'il avait l'amour puisqu'il aurait la gloire,
Puisqu'en la vie heureuse et belle il pouvait croire,
Puisque, orgueilleux et doux, il pouvait s'incliner
Sur le léger berceau d'un frêle nouveau-né;
Visage — nous avions tous deux même chimère —
Qu'un rêve illuminait quand nous lisions Homère
Et quand nous invitions les neuf Muses, le soir;
Visage d'un époux fidèle à son devoir
Qui se penchait, Bonheur, sur ta première page;
Visage paternel si jeune encor; visage,
Visage que j'ai vu, que je ne verrai plus!
O visage pour qui les temps sont révolus,
On me dit que d'une aile implacable et farouche
La mort a clos tes yeux, la mort a clos ta bouche,
La mort, visage vif, t'a fait inanimé;
Que l'essor de ton âme au ciel s'est refermé,
Le jour d'un grand assaut où les Français, superbes,
Parmi les fils de fer et leurs horribles gerbes,
Se sont rués, avec quels élans et quels cœurs,
Et ne se sont enfin arrêtés que vainqueurs!
Visage, toi, tu dors, ô visage immobile;
Après ce long effort, te voici doux, tranquille...
O visage charmant, visage d'un ami,
Adieu, je te salue, à jamais endormi
Dans la sérénité de l'ombre...
Non! pas d'ombre!
La mort s'est éloignée, il n'est plus d'aile sombre!
Je t'invoque en la paix d'un souvenir plus haut;
Et malgré la douleur du suprême sursaut,
Malgré le sol fangeux, la tranchée et sa boue,
Malgré ton front si pâle et ce sang sur ta joue,
Je te vois resplendir, noble entre les plus beaux,
O visage sacré, visage d'un héros!

GABRIEL VOLLAND.

C'est l'héroïsme de nos soldats à Verdun qui continue à inspirer en ce moment les poètes. Nous tenons à signaler particulièrement les belles pièces qui nous ont été adressées par :

MM. et Mmes C. Henrion, L. Monnereux, J. Maggini, André Raybaud, Sophie Arnault, E. R..., Pondiroul, Octave Doliger, L.-L. Serdy, Paul Renoux, André Brun, Jean Rérias, V. des Monthes, Jean Socet, A. Walhett, Henri Causel, J.-B. Baut, A. Audy, Joseph Guilhot, P. d'Artons, Th. Ristori, Luc Seth, Jules Chaufour, Sylva, Adrien Gillonin, Léopold Cyr, Alexandre Mahiu, E. Cretté, Pierre Vuillet, Suzanne Bourneuf, Sous-Lieutenant M..., Fernand Galli, F. Barthélemy, Miquel, Lieutenant R..., Alfred Laporte, Un Poilu du 521e, Edouard Berthier, Pion-Roux, Maurice Raesch, Louis Ferrari, Jean Peyre, Ernest Quéré, Mireille des Baux, Alfred Las Basses, Lucien Coquerel, Madeleine-Jenny Cadelys, R. de Ville-d'Avray, M. George, S. Heuriquot, Marie-Elisabeth, Eugène Bernier, Louis Arnaud, E. Lefort, Odette Fourgassié, G. Zigliara, Pierre-Louis Bousquet, Suzanne Mensy, Valentine Tardif, Jean Launois, H. Rouffiac, Fernand Blanc, A. Couarde, Jacques Audiberti, Roger Gobert, M. de B..., Astruc, Mary Réal, Roger d'Abron, Georges-Olivier Lauchard, Marcel Jung, Belloc, Octave Pellotier, Hermann Durodié, Germaine-Camille Abéline.

Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

QUATRIÈME PARTIE

VI

COMME IL Y A DIX MILLE ANS

L'hiver vient vite, sur les Hauts-de-Meuse, et, dès la mi-novembre, la bise gelée qui soufflait des Vosges faisait faire aux guetteurs le gros dos sous la toile de tente drapée en manteau.

C'est dans les derniers jours de novembre, le 19 novembre exactement — date mémorable! — que l'autorisation nous fut donnée d'allumer des feux.

Quelle joie!

Les pics eurent tôt fait de creuser, dans les parapets, des fours énormes; les haches s'escrimèrent à travers les chênes et, dès la nuit venue, des brasiers flambèrent dont la tradition était perdue depuis que se sont écroulées les cheminées colossales des châteaux féodaux.

A partir de ce jour béni, des mains, plus attentives que celles des Vestales, veillaient à ce que ne s'éteignît jamais le feu sacré. Toute la nuit brûlaient les troncs d'arbres et les maîtresses branches; puis, au petit jour, sur le foyer incandescent, des souches mortes étaient posées qui, se consumant lentement, sans flamme et sans fumée, entretenaient la braise jusqu'à la tombée de l'ombre.

C'était là notre seul luxe. Nous en rêvions, le jour, pendant nos longues stations dans les tranchées, les pieds dans la boue. Réunis le soir autour des feux, nous mêlions la fumée de nos pipes à l'âcre fumée des chênes. Les uns écrivaient, penchés vers la lueur tremblotante; les autres échangeaient leurs idées sur la guerre et refaisaient la carte de l'Europe avec une fantaisie profondément dédaigneuse des atlas et de l'ethnographie...

Des chansons du pays terminaient la soirée.

C'était une vision étrange que celle de ces hommes aux accoutrements bizarres, qu'éclairait seule la danse précipitée des flammes. On se serait cru transporté tout à coup à dix mille ans en arrière, au temps de l'homme des cavernes...

Cette impression, je l'eus une nuit, saisissante comme une hallucination...

Ma compagnie occupait des tranchées, à mi-côte d'une colline. Il neigeait. Emportées par un furieux vent d'Est, des rafales de neige, accourues du fond d'une gorge étroite, montaient à l'assaut de nos tranchées, les fouettaient de leurs tourbillons, et disparaissaient dans la nuit avec des hurlements de louves blessées.

Dans la casemate, creusée à quelques mètres en arrière de la première ligne, une dizaine d'hommes étaient assis autour d'un feu, en demi-cercle, attendant leur tour de garde.

Le foyer était large, mais peu élevé, et les flammes, tout de suite avalées par la cheminée, n'éclairaient les hommes qu'à demi, laissant leurs bustes dans l'ombre, ainsi que le haut de la casemate.

De leurs souliers et de leurs jambières, plus de trace; mais des bottes de boue séchée leur montaient à mi-cuisse. Descendues des épaules, les peaux de mouton traînaient à terre, cachant les cartouchières et les bretelles de cuir. Des passe-montagnes boueux, entrés sur les oreilles et tombés jusqu'aux yeux, leur faisaient des crinières. Une barbe hirsute mangeait ce qui restait des joues, et il n'y avait

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

plus d'humain, dans le visage, que les yeux qui luisaient dans l'ombre.

Debout, appuyé contre une paroi, je fumais ma « pipe de guerre ». Mon rêve, se mêlant aux volutes de l'épaisse fumée, allait s'amincissant avec elle, et se volatilisant jusque par delà les limites de la conscience. Je me voyais jeté en pleine préhistoire, aux temps lointains où les hommes se terraient dans les cavernes, s'habillaient de peaux non tannées, et n'avaient de nourriture que la chair des bêtes.

Ces pas lourds, résonnant à la porte, n'étaient-ce pas ceux de la sentinelle chargée par la tribu de signaler l'approche d'un fauve? Qu'attendaient-ils? Tout à l'heure, sans doute, je les verrais se lever, étirer leurs grands corps et partir pour la chasse avec leurs lances de silex et leurs massues...

Ces temps héroïques ne durèrent qu'une partie de l'hiver. L'ordre vint, un jour, de supprimer les feux de bois. Les « marmites » et les haches avaient massacré la forêt de telle sorte qu'il devenait dangereux de pratiquer de nouvelles coupes.

Les cuisiniers seuls gardèrent le droit de prendre du bois pour leurs fourneaux, à condition de s'attaquer uniquement aux arbres abattus par les obus. Il est vrai que les obus sont de merveilleux bûcherons, et qui ne boudent pas à la besogne...

Le coke et le charbon de bois remplacèrent les bûches. Chaque casemate, chaque élément de tranchée, chaque abri eut son brasero.

Le pittoresque y eût perdu, si l'intendance avait pu distribuer à profusion des braseros réglementaires, mais, comme elle ne put y parvenir, les hommes se fabriquèrent des chaufferettes avec des fils de fer entrelacés, des marmites prises aux Boches, et même des casques percés de trous avec de vieilles baïonnettes.

J'avais une de ces chaufferettes originales. Un bandit de grand chemin — que ne puisje connaître son nom, pour le livrer à l'exécration des siècles! — me la vola, et je dus la remplacer par un brasero.

Comme il me déplaît, ce mot de brasero! Il évoque les grands boulevards, et les soirées d'hiver passées aux terrasses des brasseries, un cigare au bec, devant des soucoupes empilées.

Que d'heures gaspillées et que de temps perdu!

Dites, « Poilus », ô mes frères, n'y aura-t-il, après la guerre, rien de changé dans notre vie?

VII

TRANCHÉES LE JOUR

C'est une de nos journées aux tranchées que je vais tâcher de photographier ici, mais une de nos journées telles que je les ai vécues en janvier 1915, journées qui ne ressemblent en rien aux journées d'automne telles que j'ai essayé de vous les dépeindre, ni à celles dont j'aurai à vous entretenir par la suite, ni à celles que d'autres ont connues sur d'autres parties du front.

La vie dans les tranchées varie d'après le pays où l'on se trouve; d'après la disposition des tranchées; d'après l'état de la température; d'après les consignes données par le commandant du bataillon ou le colonel du secteur...

Mais il y a, cependant, une physionomie commune à toutes nos installations souterraines. De plus, l'aspect de l'horizon est sensiblement le même sur une grande partie de notre front, Alsace, Apremont, Hauts-de-Meuse, Argonne : collines légères, couvertes de bois, séparées par des ravins dénudés ou des vallées où coule un mince filet d'eau.

C'est de nos tranchées de l'Est que je parle, celles du Nord m'étant tout à fait inconnues.

Le jour a paru. On a mangé la soupe et bu le café. On a mis de côté, dans la gamelle, le morceau de viande qui servira au repas du milieu du jour. On a parcouru à la hâte les lettres de la famille apportées par les cuisiniers...



Aux armes!

Les chefs de section font relever les petits postes avancés. Puis ils « commandent les corvées ». Un homme par escouade fait la toilette de la tranchée, ramasse les papiers épars, les boîtes de conserves vides, les détritus de toutes sortes. Ces ordures sont portées en arrière, dans quelque trou d'obus, et recouvertes de terre.

Les autres hommes vont au poste du capitaine chercher pelles et pics. Les uns nettoient les feuillées; d'autres réparent le parapet d'où les infiltrations d'eau ou la gelée ont fait choir des mottes de terre ou des pierres; d'autres élargissent, approfondissent ou prolongent tranchées de renfort et boyaux de communication.

Inutile de dire que les créneaux ne demeurent pas, ce temps durant, sans surveillance. A l'extrémité de chaque tranchée, deux guetteurs sont postés. La faction dure pendant la nuit une heure, et le jour deux heures.

Quand il a plu pendant la nuit, une corvée supplémentaire est chargée de l'écoulement des eaux. Munis d'épuisettes, ils rejettent par-dessus les parapets l'eau accumulée dans les creux de terrain. Ils aménagent ensuite de nouveaux puisards : trous d'un mètre de profondeur recouverts de rondins, qui absorberont les eaux prochaines.

Ces divers travaux ne sont pas accueillis avec la mauvaise humeur qui accompagne toujours les corvées de la caserne : les hommes sont heureux de remuer, de dégourdir leurs membres ankylosés, de chasser le froid de la nuit. Ils travaillent, la pipe ou le refrain à la bouche, et mettent leur point d'honneur à faire du travail « fignolé ». Deux équipes différentes comparent volontiers le travail exécuté par chacune d'elles et s'évertuent à prouver, chacune de son côté, que la palme lui revient sans conteste.

A ce propos, cependant, il convient de fair une remarque intéressante. Cette rivalité exis tait déjà à la caserne, mais entre membres d provinces différentes. Les « Parigots » tra taient avec une condescendance méprisante le provinciaux quels qu'ils fussent. Ceux-ci, gués par représailles contre les Parisien n'en étaient pas pour cela plus d'accord entr eux. Les Tourangeaux s'estimaient nettemen supérieurs à leurs voisins les Berrichons; le Lyonnais n'avaient pas assez de sarcasme pour la stupidité des Morvandiaux. Quant au Méridionaux, qu'ils vinssent de Bayonne o de Marseille, c'était pour eux un motif de stup faction sans cesse renouvelé que la pesanteu d'esprit et la balourdise des gens du Nord

Aux tranchées, rien de pareil. La guerre parachevé le grand nivellement national com mencé par la Révolution. La communauté d dangers courus, de bravoure dépensée, d services rendus, a enlevé aux Français cet idée qu'ils étaient, par le fait de leur naissanc en telle ou telle contrée, supérieurs ou inf rieurs à leurs compatriotes.

Un parler un peu lent, un patois pas tr compréhensible, des manières de se compo ter inhabituelles, cela excitait l'hilarité dan une chambrée. Mais aux tranchées, l'héroïsm n'a pas d'accent et la baïonnette parle un la gage compréhensible à tous.

La rivalité des provinces a donc fait place la rivalité des équipes, et comme ces équipe se renouvellent et se mélangent chaque jou il n'y a, pour le pays, rien à perdre et tout gagner dans leur émulation.

A onze heures, les outils sont reposés. C'e le repas. Menu : bœuf bouilli, et, parfois, u morceau de gruyère ou une cuillerée de con ture. Mais ces largesses de l'ordinaire so rares. Heureux qui peut sortir de sa muset un colis reçu du matin, et dont il exhibe gestes lents le contenu devant ses camarad réunis en cercle.

Les yeux s'allument, les bouches s'entr'o vrent, les couteaux tremblent dans les mair

Mais aux tranchées, il n'y a pas d'indiff rents, il n'y a pas même de camarades, il n a que des frères.

Equitablement et généreusement, les pro sions diverses sont partagées entre tous. U quart de vin les arrose. Les estomacs so satisfaits.

Chacun se blottit alors dans son petit co et relit à plaisir, lentement et goulûment, lettre du matin. Plus d'une fois cette lectu s'accompagne d'une larme qui, de la jo coule sur le papier. On a honte, on jette regard de côté sur le camarade, mais le cam rade, toujours, feint de ne rien voir...

— Aux armes!

Ce cri, jeté par une des sentinelles, pré pite tous les hommes sur leurs fusils.

On court aux créneaux.

De la tranchée adverse, les Boches s sortis en nombre. Sans doute au courant nos habitudes, ont-ils espéré nous surpren pendant les deux heures de repos accord aux hommes au milieu du jour.

La fusillade qui les accueille les détron bien vite, et ils se hâtent de rentrer d leurs trous.

A peine remis de l'alerte, les hommes s' soient à leur place et goûtent un somn bien gagné.

Ils ne se réveillent que pour prendre garde, quand vient leur tour, ou pour quel corvée imprévue.

Puis, les cuisiniers arrivent.

Et c'est la nuit...

(*A suivre.*) *Lieutenant* JACQUES P..

(Illustrations de P. THIRIAT.)

BERLIN-BAGDAD

Ce berceau des plus vieilles civilisations qu'est l'Asie Mineure, s'était montré longtemps hostile à l'invasion du rail d'acier.

Si l'on songe que Constantinople ne fut reliée directement aux réseaux européens qu'en 1888, on ne s'étonnera plus que l'Asie Mineure ait été aussi longtemps délaissée.

Enhardies par ce premier résultat, des compagnies anglaises et françaises demandèrent et obtinrent des concessions. Haïdar-Pacha, point de la côte asiatique situé en face de Constantinople, devint la tête d'une ligne qui, tronçon par tronçon, finit par atteindre Konia.

Ce fut à cette époque que les Allemands, dont l'influence avait grandi d'année en année à Constantinople, commencèrent à parler du chemin de fer de Bagdad. Quand on étudiera, sous le recul des années, l'histoire de la grande guerre, on constatera que ce fut vers 1900 que Guillaume II élabora ses plans d'agression contre l'Europe.

Maintenant, nous savons — nous sommes payés pour le savoir! — que, dans la pensée du kaiser, le rail qui partirait des rives de l'Hellespont pour aboutir à celles du golfe Persique, serait avant tout une ligne stratégique qui ouvrirait à ses armées la porte des Indes, ce but suprême des grands conquérants, d'Alexandre à Napoléon.

Mais l'aveuglement de l'Europe était tel, à cette époque, qu'on eût traité d'alarmiste et de songe-creux quiconque eût avancé que le vaste projet n'était pas exclusivement économique.

Seule, l'Angleterre, soupçonneuse, prit quelques précautions.

Nous sortirions du cadre de cet article si nous exposions ici les offensives et les contre-offensives diplomatiques qui s'engagèrent autour de la ligne projetée. L'Allemagne en sortit victorieuse, et les travaux commencèrent aussitôt. Le kaiser exigeait de la compagnie allemande concessionnaire que la ligne fût achevée en 1915, sinon jusqu'à Bagdad, au moins jusqu'à Mossoul, c'est-à-dire jusqu'au Tigre navigable. Et la compagnie prit ses mesures en conséquence.



La gare de Jérablis (une des stations extrêmes du chemin de fer de Bagdad, à proximité de l'Euphrate). Le réservoir ; les locomotives.





A Alexandrette. Camp des ingénieurs allemands qui dirigent la construction de la voie ferrée Syrie-Bagdad. *Au centre :* Habitants du pays travaillant sur la voie.

Cette date de 1915 est significative. Il nous est impossible maintenant d'admettre qu'elle fut choisie au hasard. Nous comprenons, au contraire, qu'elle avait été dictée par le fameux plan d'attaque brusquée : *l'écrasement de la France en quelques mois, sous les yeux d'une Angleterre neutre.*

C'était là le programme de 1914. Dès l'année suivante, l'Allemagne déclarait la guerre à l'Angleterre, et, grâce au chemin de fer de Bagdad, elle pouvait transporter rapidement ses armées à la frontière des Indes. Ici encore, l'affaire était réglée *en quelques mois.* Vainqueurs de la France et de l'Angleterre, les Teutons étaient les maîtres du monde!

On sait comment la loyauté de nos amis d'outre-Manche fit échouer misérablement ce plan magistral. On sait moins que la compagnie allemande accomplit vainement un effort prodigieux pour tenir la promesse qu'elle avait faite, dix ans auparavant, à son empereur.

Quand la guerre éclata, il s'en fallait de douze cents kilomètres pour que la ligne fût achevée; et le principal travail d'art, le tunnel qui doit percer le mont Taurus, était à peine commencé. Champions d'un peuple qui vante si bruyamment son pouvoir d'organisation, les ingénieurs allemands s'étaient montrés au-dessous de leur tâche!

Dès la déclaration de guerre, la plupart furent remplacés par des officiers du corps spécial des chemins de fer, qui reçurent l'ordre d'activer les travaux et de terminer certaines sections pour le printemps de 1916, coûte que coûte.

Il importait avant tout d'achever les tronçons qui relieraient le réseau d'Asie Mineure (Haïdar-Pacha-Konia) au réseau de Palestine qui s'avance jusqu'à la frontière égyptienne, après avoir touché tant de villes historiques : Alep, Damas, Beyrouth, Jérusalem, Jaffa.

Si cette liaison tardait à s'effectuer, l'expédition projetée contre le canal de Suez était condamnée d'avance à l'insuccès. L'ar-

mée de Djemal-pacha, concentrée en Syrie et en Palestine, ne pourrait être ravitaillée que lentement et irrégulièrement, puisque les flottes alliées commandaient le littoral. De toute façon, le transport de la grosse artillerie devenait impossible, en l'absence d'une voie ferrée continue, et à travers des régions dépourvues de bonnes routes.

L'activité des constructeurs, délaissant provisoirement la partie orientale de la ligne de Bagdad, tronçon de près de mille kilomètres qui doit relier cette ville à Ras-el-Aïn, le terminus actuel, se concentra donc sur trois secteurs : celui du mont Taurus, dont le tunnel doit percer les célèbres portes de Cilicie; le secteur Mamoreh-Bagtché, qui avoisine le fond du golfe d'Alexandrette; enfin, le plus important des trois, le secteur Bagtché-Radja, qui raccordera la ligne de Bagdad à la ligne de Syrie-Palestine.

Voyons donc quel est l'état actuel de la ligne de Bagdad. Nous pourrons puiser nos précisions à une source officielle, grâce à l'habileté de ce correspondant du *Daily Mail* qui réussit ce reportage mémorable de dîner à Nisch avec le kaiser et le roi de Bulgarie.

Parmi les précieux documents qu'il rapporta de son audacieuse expédition, figure en première ligne un « Bulletin de renseignements sur le voyage de Haïdar-Pacha à Bagdad », qu'Enver-pacha en personne lui procura, — sans se douter, naturellement, que son interviewer était le représentant d'un journal anglais!

Il est à remarquer que la pièce est rédigée en français. Peu importe qu'il s'y soit glissé çà et là quelques fautes de grammaire ou d'orthographe! Elle prouve que notre langue, en dépit des progrès de l'influence allemande, est restée la seconde langue officielle de l'empire ottoman.

D'après l'horaire indiqué sur ce bulletin, un train part, chaque matin, de Haïdar-Pacha pour faire halte le soir à Eski-Chehir, où les voyageurs peuvent se reposer à l'hôtel Tadia.



Pont du chemin de fer jeté sur l'Euphrate.

Une deuxième étape les amène à Konia, dont l'hôtel est tenu par une Mme Soulié; une troisième à Bozanti, où le Bulletin les avertit qu'ils ne trouveront qu'un *han*, caravansérail ou auberge indigène.

Bozanti est au pied du mont Taurus. En attendant l'achèvement du tunnel, qui demandera deux ans, les ingénieurs allemands ont construit une belle route qui contourne la montagne.

De Bozanti à Tarsus, la distance est de 70 kilomètres. Les voyageurs la franchissent en douze heures. Comme le Bulletin indique qu'il leur faut commander à l'avance une voiture, on peut en déduire que les transports sont encore mal organisés dans cette section. Autre recommandation significative : les voyageurs doivent se pourvoir « d'approvisionnements et de boissons suffisants ».

A Tarsus (ou Tarse), le voyageur profite de l'achèvement d'un tronçon d'une centaine de kilomètres, qui le conduit à Mamouré, où il ne trouve, selon le Bulletin, ni hôtel ni *han*. S'il n'a pas emporté sa tente, force lui est de coucher à la belle étoile.

Un decauville militaire allonge sa voie étroite entre Mamouré et Osmanié. Les voyageurs qui trouvent place sur ses « trucks » peuvent s'estimer heureux. Les autres s'en tirent péniblement en louant chevaux de selle ou voitures.

Nouvelle solution de continuité entre Osmanié et Radja (ou Radjou). « Environ 110 kilomètres en deux jours sur route carrossable, qui est bonne pendant la bonne saison », indique franchement le Bulletin.

Cette partie du trajet est particulièrement pénible; elle comporte des escalades de hautes montagnes, et n'offre sur son long parcours ni hôtel ni *han*.

Enfin, à Radja, commence un nouveau tronçon qui conduit à Alep, point de jonction avec la ligne de Syrie-Palestine. La ligne dite de Bagdad remonte vers le nord-est, traverse l'Euphrate à Jérablis sur un pont de bois et se prolonge jusqu'à Ras-el-Aïn, point terminus actuel.

Là, c'est le désert qui commence, l'immense plaine de Mésopotamie sans routes ni villages, où le voyageur ne s'aventure qu'en compagnie de caravanes, par crainte des nomades pillards et meurtriers.

Il lui faudra dix journées de marche pour atteindre Mossoul, près des ruines de Ninive, et bien près de deux semaines pour se transporter de là à Bagdad, la cité des Califes. Imitant le prudent silence du Bulletin d'Enver-pacha, nous ne ferons pas entrer en ligne de compte les journées perdues à Ras-el-Aïn et à Mossoul, les délais causés par l'organisation de la caravane.

Ces renseignements officiels, contrôlés *de visu* par plusieurs voyageurs neutres, nous amènent à constater que le « Bagdad » demandera *plusieurs années* avant d'être la ligne stratégique que le kaiser exigeait de ses ingénieurs.

V. FORBIN.



Une ville orientale germanisée. Maisons construites par les Allemands, à Alep.

LES·ANNALES



Y A BON !.. Tableau de Lucien JONAS

9 Avril 1916

ABONNEMENTS ET REDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS
UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : Adolphe BRISSON

N° 1711. — 9 AVRIL 1916

EDITION·DE·LUXE
UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ...... 22 fr. | 11 fr 50
51 RUE SAINT GEORGES · PARIS



Sur les bords de l'Oise, à 20 mètres de l'ennemi.

QUI VIVE !



LE SPAHI DANS LA TRANCHÉE

(Document de la section photographique de l'armée.)

SOMMAIRE

TEXTE

Notes de la Semaine

Y a bon !

Au moment où les Alliés se concertent en vue de l'effort qui doit précipiter la défaite des barbares, nous devons un témoignage de reconnaissante sympathie à cette armée africaine, dont l'aide nous fut et nous sera encore si efficace. Elle est par excellence, une troupe d'offensive. Turcos, spahis, tirailleurs marocains et sénégalais, tous, en des circonstances mémorables, ont fait leurs preuves. Ils sont courageux, ardents et même un peu féroces, comme il faut l'être pendant la bataille. L'ennemi les redoute car il les sait implacables. Il les a vus à l'œuvre devant l'Aisne, la Marne et l'Yser. Ces « frères noirs » ne trompent pas l'espérance que les chefs qui les connaissent de longue date mettaient en eux. « Leur calme sous le feu de l'artillerie, écrivait le général Duchesne, n'a eu d'égal que leur élan à l'heure de l'assaut. » Le général Gallieni ne se montrait pas moins élogieux : « Le moral de ces hardis soldats n'a jamais été atteint et leur confiance en nous jamais affaiblie... » Ce dernier mot vise leur vertu la plus précieuse et, quand on y réfléchit, la plus surprenante : la fidélité. Nous aiment-ils? Nous craignent-ils seulement et subissent-ils l'autorité d'une puissance qu'ils devinent supérieure, irrésistible?

Eh bien, non, ils ne nous haïssent pas. Une sorte de lien sentimental unit ces êtres rudimentaires aux officiers blancs chargés de les instruire et de les conduire. Leur attachement peut se comparer à celui que vouaient jadis les esclaves à des maîtres humains et justes. Ne prenez pas en mauvaise part ce rapprochement. N'y cherchez aucune intention de mépris. L'Africain subit sans répugnance le joug militaire. S'il pratique volontiers l'obéissance, c'est qu'une habitude traditionnelle l'y a plié. Chez lui, dans son village, dans son gourbi, règne une discipline étroite. Le père de famille (nous apprend le général Mangin) y vit patriarcalement, entouré des siens. Il a aussi des *captifs de case*, des domestiques nés sous son toit et appartenant à sa maison; il exige de ces hommes une certaine somme de travail, en échange de quoi il les nourrit, les protège. Ces engagements loyaux et réciproques sont rarement rompus. Le Sénégalais considère qu'il a conclu un contrat analogue avec la France qui le défend contre ses ennemis et lui procure des armes. Il devient promptement un parfait soldat. Il ne résiste pas aux ordres reçus; il y défère par suggestion plutôt que par raisonnement. Il ne respecterait point un officier dénué d'énergie, incapable de commander et de vouloir. Mais il est sensible à la justice à la bienveillance. Il demande surtout à ne pas être violenté dans ses croyances, ni choqué dans ses usages... Au cours des campagnes de Madagascar et du Dahomey, on le séparait le moins souvent possible de sa femme, pauvre créature accoutumée à le servir, à assumer le poids des plus rudes travaux. J'extrais d'un rapport de M. Mangin ce curieux portrait de « Madame Tirailleur » :

« C'est, pour l'ordinaire, une belle fille, à la forte poitrine, aux hanches larges, apte à porter ensemble fardeaux et enfants... Elle remplace avec avantage les voitures de compagnie; les fourgons à bagages et les cuisines régimentaires. Sous le poids de calebasses pleines, devant lesquelles recule-raient des coltineurs de profession et où elle empile hardes, provisions et ménage, elle marche au pas des colonnes ultra légères, sans se plaindre, brave comme son mari, malgré fatigues, privations et dangers. A peine au bivouac, la voici qui s'empresse à la distribution, allume les feux, prépare et porte le repas à son homme, parti en grand'garde, car, l'étape finie, les hommes, grâce à leurs femmes, n'ont point à s'occuper de ces mille nécessités fatigantes où s'absorbent nos soldats. »

« Madame Tirailleur » ne pouvait évidemment accompagner en France, son époux. Celui-ci s'est consolé du veuvage. Il a eu, comme compensation, beaucoup de gâteries et de sourires. L'« homme noir » jouit d'innombrables petits privilèges. L'avez-vous aperçu, blessé ou convalescent, dans les hôpitaux? Il est l'enfant chéri des dames infirmières. Il les apitoie, il les amuse. Elles plaignent ce fils de la brousse ou du désert; elles prennent plaisir à l'interroger; elles goûtent sa gaieté puérile, la saveur de son accent, la bizarrerie de son langage, formé de phrases qu'il a retenues, et de vocables indigènes, dont elles ignorent le sens. Une locution, toujours la même, constitue le fondement de cet idiome singulier : *Y a*, ou *Y en a*. Cela répond à toutes les curiosités, à tous les besoins. (Exemple : — Quel temps fait-il? — *Y en a pluie.* — Où est le sergent? — *Y a malade.*) Quand ils veulent exprimer leur satisfaction, le Marocain et le Sénégalais ajoutent à ces mots, une épithète :

— *Y a bon!...*

Avec ces trois syllabes, soulignées d'un regard joyeux, ils se tirent d'affaire; ils possèdent l'essentiel de la langue française. Effectivement, les choses se divisent pour eux, en deux catégories distinctes : celles où *il y a bon* et celles où *il n'y a pas bon.* Quant au surplus, leurs camarades prennent soin de les initier à certaines tournures, peu recommandables, mais susceptibles d'applications variées, telles que : « F... moi le camp. » Le colonel ayant envoyé un planton noir à la recherche du capitaine, ne put obtenir que cette explication, débitée sur un ton très déférent : « Mon colonel, cap'taine y en a f... moi le camp. » Ceci signifiait simplement que l'officier réclamé était sorti. On ne pénètre pas d'emblée les secrets du parler nègre...

Nos unités de l'Afrique occidentale comprennent, a dit un explorateur, « l'amas, l'amalgame des races de cette vaste contrée, peuples aux cheveux laineux, à la peau couleur de charbon, d'ébène, de suie, d'acajou, de vieux bronze, voire de cuivre ». Pourtant, ces êtres si variés d'aspect, ont moralement des traits communs. Ils sont braves, dociles, susceptibles de dévouement. Dans le partage des colonies africaines, dû aux conquêtes anciennes ou aux tractations nouvelles, nous avons ga-

gné le meilleur lot. C'est à nous que sont échues les populations les plus intelligentes, les plus combatives. A un Anglais facétieux qui prétendait que nous possédions là-bas, « de la terre légère où le coq gaulois pouvait gratter à l'aise », Stanley opposait ce démenti : « Ne vous y trompez point, les Français gardent la meilleure part : ils ont le pays des soldats. » Il avait raison. Notre domaine a été disputé à des roitelets, non seulement sanguinaires, mais guerriers. Les Samory, les Rabah, les Behanzin, furent de rusés diplomates, de véhéments entraîneurs d'hommes, d'habiles stratèges. Ils ne nous livraient pas des luttes désordonnées. Ils se battaient avec art. Ils usaient de méthodes savantes et de procédés modernes : étude du terrain, préparations d'attaques, choix de positions, systèmes d'approvisionnements bien conçus, bien appliqués.

Ces qualités, ces aptitudes, maintenant, nous en tirons profit. Le noir se sacrifie et meurt pour un drapeau qu'il apprit d'abord à détester. Son abnégation est d'autant plus touchante, qu'elle se heurte à d'amers souvenirs. Adressons-lui, par la voix du poète, l'hommage d'une gratitude méritée et d'une fraternelle affection :

La mitraille éclate ? Bien vite
Faisant un fantastique bond,
Ta souplesse de chat évite
Le choc vingt fois par jour *Y a bon !...*
Mais dans la cuisse une balle entre.
Y a bon : Ça pouvait être au ventre !
Et quand tu songes, moribond,
Que ton effort, en fin de compte,
Rendra la victoire plus prompte,
Tu pars en murmurant : *Y a bon !...*

LE BONHOMME CHRYSALE.

Notre Numéro de Pâques

A l'occasion des fêtes de Pâques, nous publierons un numéro de luxe dont la préparation s'achève. Nous pouvons, dès à présent, donner un aperçu de la table des matières de ce numéro d'art et d'actualité.

Il contiendra *des textes de :*

Jean Aicard, Louis Barthou, René Bazin, Chrysale, Maurice Donnay, François Fabié, Émile Faguet, Abel Hermant, Léon Plée, Henri de Régnier, André Rivoire, Yvonne Sarcey, l'abbé Sertillanges, Gabriel Timmory, etc.

Une pièce de Théâtre : Le Poilu, comédie de **Maurice Hennequin,** musique de **Jacquet.**

20 pages d'illustrations gravées en taille-douce.

2 Estampes hors texte : *On pense à eux,* par **Jonas**; *Il rêve,* par **Berne-Bellecour.**

Une couverture en couleurs : *La Marraine improvisée,* d'après une aquarelle de **F. Allard L'Olivier.**

Ce numéro portera la date du jour de Pâques et sera mis en vente le 20 avril au prix de 60 centimes. Les abonnés le recevront sans augmentation de prix.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Lettres a un Jeune Français

IX
LES MAUVAISES RUMEURS

5 avril 1916.

Je sens, mon cher ami, dans votre dernière lettre une sorte de reproche discret et craintif qui n'ose pas trop se plaindre. Vous vous étonnez que je n'aie pas répondu à votre question sur les rumeurs qui tendent à incriminer l'attitude devant la guerre de toute une catégorie de Français. Mon silence n'a pas été fait d'inattention, d'indifférence ou d'oubli : je me suis tû volontairement. Il me semblait, en effet, dangereux et inutile de propager ou d'aviver des polémiques regrettables. Aujourd'hui qu'elles ont fait leur chemin et rempli de leur bruit toute la presse, je ne saurais avoir le même scrupule.

D'ailleurs, une lettre de votre père suffirait à lever mes dernières hésitations. La rumeur est montée jusqu'à lui. Il s'en étonne et il s'en indigne avec son habituelle droiture. « Que fait-on à l'arrière, que dit-on, que prépare-t-on ? m'écrit-il. Je suis ému des préoccupations dont l'écho m'arrive. Qu'est-ce donc que ces mensonges ? D'où viennent-ils ? Où vont-ils ? Qui servent-ils ? Faut-il ajouter aux risques de la mort, que nous courons ici tous ensemble et à toute heure, celui d'une calomnie lâchement insinuée ?

» Nous nous sentons solidaires. Nous sommes des frères d'armes, devenus devant le péril commun des frères tout court. Il n'y a entre nous d'autre émulation que celle du devoir et d'autre hiérarchie que celle de la discipline. La mort toujours prochaine, dont nous affrontons le danger pour la France, nous unit d'un lien que rien ne peut briser. Nous avons fait le sacrifice de la vie. Est-il donc impossible aux autres, à ceux qui ne se battent pas, de faire le sacrifice de leurs querelles, de leurs rancunes et de leurs ambitions ? Ne peuvent-ils pas attendre que la bataille, la vraie, celle qui compte, celle où l'on risque sa peau, soit achevée ? Il sera toujours temps, hélas ! de recommencer les bêtises. En ce moment, non. Vraiment, c'est trop tôt.

» Tant que le canon allemand tonnera, il faut se méfier et se taire. Les divisions sont une stupidité criminelle, qui fait l'affaire des Boches. Et quels mensonges ! Ce n'est pas à nous, ceux des tranchées, qu'il faut raconter ces histoires et ces balivernes dont nous hausserions les épaules si nous n'en soupçonnions pas les intentions et si nous n'en devinions pas les conséquences. Tout ça, c'est de la politique, et de la mauvaise. Elle ne peut donc pas se tenir en paix pendant que nous faisons la guerre ?

» Et ce poilu, qui n'a vu dans les tranchées ni un prêtre, ni un millionnaire, et qui défie qu'on en trouve, où a-t-il les yeux, celui-là ? Je crois bien qu'il est l'invention d'un journaliste. Qu'il vienne donc par ici. Je lui montrerai, au poilu ou au journaliste, ce qui doit être tout un, l'abbé Touan, marchant tous les matins dans les boyaux pour aller faire un brin de conversation avec les hommes. Les uns y attrapent une prière, d'autres une consolation, tous une parole d'espérance. Vous savez que je ne pratique guère. Est-ce une raison pour refuser mon estime à un brave homme dont j'admire le courage, la loyauté et le dévouement ?

Et j'ai aussi mon millionnaire. Vous rappelez-vous le marquis d'Aydius, dont le château n'est pas en Espagne, mais pas loin d'elle, là-bas, sur une jolie montagne pyrénéenne ? Ce beau garçon est devenu un bon sergent. Il trouve le moyen, malgré la boue et la glaise, de rester élégant. Il a des raffinements d'uniforme. On le blague un peu, pour passer le temps, qui est souvent long aux tranchées quand les Boches ne nous envoient pas des distractions sifflantes, éclatantes ou asphyxiantes, mais on l'aime bien tout de même, parce qu'il est brave et serviable. Il est au mieux avec le menuisier de son village, une sorte de type joyeux, à tendances socialistes, qui l'a battu aux dernières élections municipales, et qui se conduit très bien ici.

» Ah ! qu'elles sont loin, ces élections ! J'y ai pris, moi aussi, ma petite veste, mais j'ai bien autre chose à faire que d'y penser. Nous ne pensons qu'à tuer des Boches pour en débarrasser la France. Nous nous sentons les coudes et les cœurs. Alors, n'est-ce pas ? qu'on nous laisse faire, et qu'on ne gâche pas notre besogne par des racontars de café, bêtes à faire pleurer une oie, et si malfaisants, et si odieux, et si lâches ! Ce sont de vilains ragots, où il n'y a ni vérité, ni esprit, ni justice, des échos attardés de l'avant-guerre, des inventions idiotes et méchantes. Je fais, moi aussi, un pari ou je porte un défi, puisque défi il y a. Je défie qu'on me montre... »

Ici, mon ami, je ne cite plus, votre père va un peu loin. Je ne dis pas qu'il ai[t] tort. Mais ce qu'il dit devance l'heure. Cela aura son tour. Votre père s'exprim[e] avec la liberté

D'un soldat qui sait mal farder la vérité.

Toutes les vérités ne sont pas toujour[s] bonnes à dire ou, du moins, s'en rencon[]tre-t-il dont il faut savoir choisir l'instan[t]. Il me déplairait de paraître tomber dans l[e] tort que je reproche à d'autres. Ces récri[]minations ne servent à rien. Seulement, [il] faut que tout le monde se taise. Je conse[ns] à accorder le bénéfice du silence aux erreu[rs] de ceux qui n'ont rien voulu faire po[ur] la défense nationale, mais à la conditi[on] qu'ils ne s'érigent pas en juges et en ju[s]ticiers du patriotisme d'anciens adversair[es] qui se battent, tandis qu'ils se contenten[t], eux, de parler ou d'écrire.

Je comprends l'indignation de votre pèr[e]. Chacun, sur le front, fait son devoir. Pou[r]quoi distinguer et diviser ? Il me souvie[nt] d'avoir visité il y a quelques mois un bo[is] fortifié où nos soldats tiennent braveme[nt] là-bas, tout près de Craonne. Et savez-vo[us] qui j'y ai rencontré ensemble, à quelq[ues] deux ou trois cents mètres des tranchées a[l]lemandes ? Deux hommes de chez moi, q[ue] je connaissais bien, l'un brancardier, tr[ès] radical puisqu'il est le chef du parti, l'a[u]tre lieutenant, très catholique puisqu'il [est] prêtre. A nous trois, nous faisions un b[eau] triptyque d'union sacrée. Et je relève, à mon tour le défi du poilu fantaisiste ! J'ai [vu] ce prêtre, et d'autres, beaucoup d'autr[es], dans les tranchées. J'ai même vu, *horres[co]*

férens, un Père jésuite en compagnie
'un député socialiste indépendant, se trai-
ant réciproquement avec la courtoisie la
... cordiale.
Aussi, la belle lettre de l'abbé Eddy que
ous avez lue ici même, n'est pas pour me
urprendre. L'abbé Eddy et l'abbé Touan
nt de la même famille. Ils ont la même
argeur d'esprit, la même droiture, la même
onté désintéressée et généreuse. Il me plaît,
abbé Eddy. Il cause, sur les champs de
ataille, avec des ouvriers socialistes dont
a bonne foi cherche à pénétrer les doctri-
es, où certes tout n'est pas à rejeter, et
vec des instituteurs, auxquels il rend hom-
age pour leur belle tenue et leur vaillance.
e chercherai à le connaître, pour mon plai-
r d'abord, et aussi pour le rapprocher de
abbé Touan, car ils auront, je l'imagine,
en des choses à se dire. Ils nous aideront
rendre justice à tous, aux ouvriers comme
x paysans, aux prêtres comme aux libres-
nseurs, aux nobles comme aux socialistes.
Il y a tant de légendes qu'il faut étouf-
r dans l'œuf empoisonné où elles fermen-
nt! En est-il de plus odieuse que celle des
ches et du clergé, ayant voulu, préparé, dé-
aîné la guerre? Je pourrais citer des dé-
rtements où, tout au début, cette calomnie
ait tenté de se répandre. Elle ne prévalut
s contre la vérité trop évidente de la
ovocation allemande. Et qui sait si elle
était pas une manœuvre des Allemands?
vec eux, mon ami, il faut s'atten-
e à tout; je veux dire à tout ce qui est
al. Ils ont conservé au milieu de nous
s intelligences qui agissent et manœuvrent
ur leur compte. Qui gratte un neutre
ouve, trop souvent, un Boche. Ces agents
guisés de l'Allemagne ne se découragent
s. Battus d'un côté, ils reviennent à
charge de l'autre. Vous étonnerez-vous,
je vous affirme que, pour préparer ou
ur exciter les esprits à la paix, ils com-
encent à dire que les riches seuls poussent
la continuation de la guerre?
Tout récemment, dans un train allant
Centre à Paris, un étranger tenait à
s soldats cet abominable langage. Il
trouva, heureusement, qu'une femme de
eur était là. Ecoutez cette scène vécue.
« Taisez-vous, lui dis-je, avec une pro-
nde indignation, vous êtes étranger et
France... Vous n'avez pas le droit de
rler ainsi. — Comment savez-vous que
suis étranger? — Vous l'avez dit vous-
ême tout à l'heure à votre compagne. —
lors, vous êtes une richarde, riposta-t-il.
Oh! la place que j'occupe ne le prouve
ère. Mais, ajoutai-je, j'ai un voile de
êpe, il me donne autorité pour vous im-
ser silence. J'avais deux fils, l'un re-
ieux, l'autre Saint-Cyrien, tous deux sont
rts pour la France. Mon émotion était
licible. Pouvais-je laisser salir le sa-
fice héroïque de mes deux fils par ces
ches de l'intérieur!... »
Non, vous ne le pouviez pas, madame.
ncline mon respect devant votre douleur
mon admiration devant votre courage.
ous avez, de toutes les façons, hélas!
nné le plus noble exemple. Il sera
vi. La France, héroïque dans le sacrifice,
laissera pas salir ses morts.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine



Croisade

Ma chère cousine,

Pensez-vous qu'un jour cette chose inouïe arrivera..., la fin de la guerre!... Un jour, dans quelques mois, demain peut-être, nous connaîtrons la douceur de revivre dans notre pays à nous, bien à nous; débarrassés à jamais de l'impie; nous pourrons regarder avec quiétude, dans nos maisons, les êtres adorés qui restent, et pour lesquels nous avons vieilli d'angoisse..., un jour enfin, nous serons heureux ou presque!... Nous verrons revenir nos troupes, nos canons, nos munitions, nos chers drapeaux, nos chefs victorieux; et nous écouterons avec ivresse, le bruit sonore des chevaux frappant le pavé de leurs sabots, le roulement des chariots, la musique des tambours, les acclamations, les vivats et les hymnes de la foule, annonçant à toute la France délivrée, la fin d'un cauchemar.

Nous serons joyeux, ce jour-là, et pensifs..., car, si belle que soit la victoire, elle nous aura coûté des larmes qui ne s'oublient pas... Nous aurons trop souffert pour ne pas garder au cœur une blessure secrète... Et ce sera notre force! Car les enfants, eux, ne se souviendront que des heures bénies, ils seront les fleurs poussées dans des champs de gloire, et s'épanouiront sous le soleil du triomphe, ils n'auront pas connu les heures douloureuses où l'on craint pour sa patrie... Ils n'auront pas vu ça!...

Ça!... c'est-à-dire ce chaos de douleurs, d'orgueils, d'espoirs, de révoltes et de pitié infinie et désolée, qui ne nous a pas laissé un jour sans que nous songions tout bas : Oh oui! assurons la liberté du monde, travaillons contre le crime pour la grande paix universelle, luttons jusqu'à la mort pour que jamais ceux qui viendront après nous, les enfants de ces héros, ne revoient ça... Ça!... la chose sublime et affreuse, surnaturelle et terrifiante, qui aura haussé notre volonté, exaspéré notre énergie et dompté les faiblesses qui sont naturelles aux cœurs tendres... Ça qui, depuis deux ans presque, nous tient debout avec le farouche désir de vaincre, et la volonté brûlante de garder notre sol, notre race, notre langue, notre ciel, notre idéal... Ça, qui restera la page sanglante et immortelle, où chacun de nous aura mis quelque chose de son cœur pantelant... Ça enfin, qui fut la guerre, et la grande leçon donnée aux peuples pour marquer la place de chacun dans l'univers.

Nous aurons vu ça, nous!... nous ne voulons plus que nos enfants le voient jamais... Et c'est pourquoi, dès maintenant, il faut nous unir, nous, les femmes douloureuses, il faut nous liguer, il faut faire croisade pour notre belle Patrie et sa grandeur future... Depuis qu'elle est à l'épreuve, on commence à la connaître mieux; avant, on semblait ignorer les sources profondes de son génie... Petit à petit, l'étranger la découvre avec des yeux ravis et un peu surpris. Les pays neutres s'étonnent de sa beauté, de ses qualités d'honneur, de son empire dans le domaine moral... Ils ne soupçonnaient d'elle que ce que de mauvais romans en racontent et tout ce que les Allemands propagent avec une ténacité fielleuse, un cynisme sournois, une mauvaise foi pleine d'envie... Les neutres, de temps à autre s'écrient, stupéfaits : « Mais, on nous trompe..., la France n'est ni vaine, ni légère, ni tête folle, elle sait être héroïque aux grands jours, elle fait grandement son devoir. Et nous l'aimons... »

C'est à nous, Françaises, de saisir ce moment solennel et charmant pour leur répondre : « Faisons un pacte... Unissons nos forces vives, pour le Bien... » Vous nous avez déjà donné l'aide de vos cœurs, ô pays neutres vous avez souffert de notre peine, vous avez compris l'ignominie d'une Allemagne qui, lâchement, manqua à sa parole et martyrisa un pays innocent, vous avez compris que sans avoir voulu la guerre, nous nous battions cependant pour la plus noble cause, celle de l'honneur et délicatement, passionnément, vous vous êtes jetés de notre côté.

Soyez-en remerciés.

Toutes les femmes de chez vous ont travaillé pour nos soldats, tous vos vœux ont été pour la victoire de la France, et votre chère amitié a fait ce miracle de centupler notre courage, et grâce à vous, nous avons découvert des horizons admirables sur l'avenir...

Car tandis que se déroule la tragédie et que tonne le canon, tandis que nous voyons ça, tout ça qui déchire le cœur des mères, nous pensons : « Après..., quand l'Allemagne parjure et barbare sera vaincue, viendra la glorieuse paix, et il faudra faire connaître au monde la dignité de notre pays et de nos foyers... C'est alors que nous, Françaises, garderons dans les nôtres les petites mains bienfaisantes qui se sont tendues vers notre peine aux heures tragiques, et les serrant bien fort, dirons : Restez avec nous..., tenons-nous entre honnêtes femmes, tout près les unes des autres. Les hommes ont chassé le monstre, travaillons à créer de la vie et de la beauté dans un air libre et pur; mêlons nos efforts, aimons les lettres, l'art, les lectures saines, nos poètes, purifions notre littérature, nos journaux, nos théâtres, et sachez, ô femmes de tous les pays neutres, que la France méconnue, la France décriée, la France vilipendée par des gens aux gages de l'Allemagne, la vraie France mérite les sentiments de tendresse spontanée que vous lui avez offerts et dont elle est fière. »

Croisons-nous, femmes françaises, et que chacune de nous songe à la Patrie qui lui coûta de si belles larmes, que chacune ait foi en elle et la veuille belle dans la paix comme elle le fut pendant la guerre, que chacune mette son effort à faire connaître la vraie française, celle qui a formé le cœur des fils qui se battent aujourd'hui, celle qui demain construira sur les ruines, de beaux foyers d'amour, celle dont les romans ne parlent jamais parce qu'elle n'a pas d'aventures, et seulement le culte séculaire de la famille, celle enfin que l'étranger vient de découvrir et qui unit au sens de la tradition un sentiment passionné du progrès... Croisons-nous, femmes de tous pays amis de la France!...

Ah! que de belles choses on pourra faire en commun, quand toutes les vraies femmes

se reconnaîtront et, s'interrogeant : « Croisées ?... », répondront :

Oui !... Croisées !...

Croisées pour la protection des pauvres orphelins de guerre, et les veuves qui peinent et qui souffrent..., Croisées pour l'amélioration de l'enfance, et son bien moral, et sa culture physique..., Croisées pour le combat du hideux alcoolisme, que les hommes, malgré leur toute-puissance, n'arrivent pas à vaincre, et dont les femmes qui ne font pas de politique auront peut-être un jour raison..., Croisées pour la levée en masse contre les injustices où qu'elles se trouvent..., Croisées pour défendre le goût, la mesure, le tact, la réputation de notre pays... Croisées pour soutenir les idées justes et dire : ceci est bien et ceci est mal, ceci est vrai et cela est faux. Croisées pour que la femme des pays neutres arrivant chez nous, entende des paroles d'hospitalité et que la Française soit accueillie sur le sol étranger avec la même douceur..., Croisées pour toutes les œuvres de bonté et de beauté..., Croisées pour l'idéal et même quelquefois pour de simples rêves..., Croisées pour dénoncer à l'univers entier les infamies d'un peuple qui ose se recommander de Dieu pour commettre ses sacrilèges... Croisées pour que des jours de justice, de sérénité, succèdent au tumulte meurtrier de la grande guerre... Croisées pour que jamais, jamais, jamais on ne revoie ça... Croisées pour préparer tendrement, patiemment, courageusement, une paix glorieuse.

L'œuvre existe. Elle s'appelle la Croisade française. Elle vient d'accomplir déjà, en quelques mois, un travail magnifique... On se souvient du beau manifeste écrit par Mme Daniel Lesueur aux femmes italiennes et de son message pathétique aux femmes anglaises à propos de la mort de miss Edith Cavell, ce qu'on ne sait pas, c'est la démarche faite par la Croisade auprès du ministre de l'Instruction publique pour obtenir l'admission des femmes au Conseil supérieur de l'Office national des pupilles de la patrie !... ces orphelins que nous aimons et dont toutes les mères veulent le bonheur... C'est encore le vœu proposé par Mme Siegfried et dont voici le préambule, qui est tout un programme :

« Le comité de la Croisade des femmes françaises considérant que l'avenir de la race et la dignité de chaque individu est à la base de ses préoccupations patriotiques, considérant que l'alcoolisme fait courir à notre pays les plus graves dangers et que jamais occasion ne fut plus propice pour en arrêter le cours désastreux, émet le vœu, etc. »

Je ne vous dirai point ici les articles de cette motion, ce que je sais, c'est que si des milliers et des milliers de « Croisées », ayant toutes au cœur un idéal de bonté, s'unissaient volontairement, elles accompliraient des miracles, car la propagande féminine est chaude, communicative, entraînante, trouvant sa force dans l'amour et la pitié, ces deux sentiments éternels qui sont la grande force du monde...

Croisons-nous, Françaises de toutes les provinces, femmes de tous les pays, Croisons-nous pour l'honneur de notre sexe, la gloire de notre cher pays et le bonheur de ceux qui ne devront plus jamais voir ça !... Croisons-nous pour la paix future méritée par d'immortels sacrifices.

YVONNE SARCEY.

P.-S. — La Croisade des Femmes Françaises compte dans son Comité : Mmes Juliette Adam, Victor Augagneur, Adolphe Brisson (Yvonne Sarcey), Alphonse Daudet, Marcel Delanney, Jeanne Déroulède, Camille Flammarion, la marquise de Ganay, la comtesse Greffulhe, Madeleine Lemaire, Daniel Lesueur, Raymond Poincaré, V. Rigaud, la duchesse de Rohan, Jules Siegfried, la duchesse d'Uzès, douairière, René Viviani, Emile Zola.

Son siège est 8, place Edouard VII... Toutes les Françaises qui approuvent son initiative et veulent seconder ses efforts sont priées d'envoyer leur adresse avec leur adhésion et une cotisation de 1 franc au secrétaire de la Croisade... On peut également envoyer son adhésion à Yvonne Sarcey, 51, rue Saint-Georges, Paris, qui transmettra au Comité.



LES CONFÉRENCES de l'Université des Annales

Les Progrès de la Chirurgie de Guerre,
par M. le docteur Baudet.

En ces heures tragiques que nous traversons, combien il nous paraît réconfortant de constater les progrès réalisés par le service de santé dont dépend la vie de millions d'êtres humains... En termes émouvants, mais clairs et précis, M. le docteur Baudet parla des progrès immenses faits par la chirurgie de guerre. L'éminent praticien en voulut donner des preuves et constata le pas prodigieux franchi depuis les jours de la Marne et de l'Yser...

Depuis le poste de secours jusqu'aux hôpitaux de l'arrière, le docteur Baudet nous décrit le zèle déployé par tout le personnel, brancardiers, infirmiers, médecins et chirurgiens ; les actes merveilleux accomplis par ces corps d'élite ; les soins méticuleux apportés à tout ce qui concerne l'hygiène de nos soldats. M. le docteur Baudet nous fit également contempler l'installation de ces ambulances chirurgicales dont quelques-unes se tiennent au front, presque sur le champ de bataille, dans des abris souterrains et blindés, ambulances parfaitement aménagées et munies depuis plusieurs mois de tous les appareils de stérilisation, de tous les instruments de la chirurgie moderne.

Il faudrait tout citer de cette admirable conférence, accompagnée de projections instructives et parfois très émouvantes. L'éminent chirurgien parla aussi des gaz asphyxiants, des moyens inventés et préconisés pour en préserver nos soldats ; il nous montra un des masques adoptés... Enfin, il mit un baume dans les cœurs des mères en démontrant que le possible est fait pour soulager les victimes de l'atroce guerre germanique.

Burns, le poète des humbles,
par M. Jean Richepin.

« Trois vers de sa main et nous avons un portrait... » Ces quelques mots si simples suffiraient à dépeindre le génie de Robert Burns, ce poète national de l'Ecosse qui mourut très jeune après une vie des plus malheureuses et des plus tourmentées. M. Jean Richepin aime ce poète, cela est visible, et le fait aimer. « Malgré ses faiblesses, malgré ses tares, dit-il, l'âme de Burns est de celles qui attirent et retiennent. Fils de fermier, longtemps fermier lui-même, il était l'aîné de sept enfants. D'une mémoire assez réfractaire, avec quelque chose d'entêté dans le caractère et d'une piété qu'il qualifie lui-même d'enthousiaste, il ne fit aucune étude sérieuse, mais se sentit attiré par les chefs-d'œuvre de la poésie. Il eut de nombreuses aventures d'amour qui servirent d'aliment au feu poétique qui le dévorait. Il fut un artiste incomparable en poésie de dialecte écossais. Il est en quelque sorte l'Ecosse elle-même. Tous les éléments de la vie écossaise, les manières, les mœurs, le tempérament national sont dépeints dans ses vers. C'est l'artiste suprême et tel fut l'enthousiasme qui accueillit ses premières chansons que tous, jeunes et vieux, riches ou pauvres, graves ou gais, tous voulurent acheter, posséder ses premiers chants, quelques-uns se privant pour cela des choses nécessaires à la vie... On l'a comparé à Shakespeare et nous devons, assure Jean Richepin, le mettre au même rang que Gabriel Vicaire et Verlaine. Son œuvre reste classique et comme un monument immortel du génie national écossais. »

Les types populaires du patriotisme,
par M. Frantz Funck-Brentano.

En une causerie pleine de sève, de jolis traits et d'aperçus profonds, M. Funck-Brentano évoqua le souvenir de ces héros français au cœur noble et ardent et qui restent debout à travers les âges comme le symbole du courage, de la hardiesse et du sublime héroïsme... Combien de pages faudrait-il pour relater, glorifier Roland, Bayard, le preux des preux, le Grand Ferré, ce digne compagnon du capitaine Guillaume l'Aloue (l'Alouette). « Ils sont trop », pourrait-on dire, mais y aura-t-il jamais trop de ces âmes ardentes qui, loyalement, sacrifient tout pour sauver leur Patrie ?... Puis voici les admirables grognards de la Grande Armée et le type créé par Victor Hugo, Gavroche, primesautier, ironique, mais plein de bravoure, enfin tous ces Français qui vont à la mort comme s'ils devaient ressusciter le lendemain...

Pour clôturer dignement cette belle séance, M. Funck-Brentano fit lecture de quelques poèmes de Déroulède en l'honneur des soldats de 70. Enfin, en termes éloquents, il présenta une pièce inédite en vers de M. G. Trouillot, toute vibrante de patriotisme. Cet acte : *Gavroche et Flambeau* (1), d'un souffle élevé, porté et d'une facture remarquable, petit chef-d'œuvre du genre, fut joué avec un art délicieux par Mme Moreno et M. Daragon. L'auteur fut rappelé, acclamé et les artistes eurent leur part dans ce grand succès...

Nos lecteurs pourront savourer à loisir ces admirables conférences ainsi que les beaux poèmes de Burns dans leur *Journal de l'Université des Annales.*

JEAN D'YPRES.

LES PROCHAINES CONFÉRENCES

Lundi 10 avril, à 2 h. 1/2

La Femme pendant et après la Guerre
par Frédéric Masson,
de l'Académie française.

Mercredi 12 avril, à 2 h. 1/2

L'Ame anglaise sœur de la Nôtre
par Jean Richepin,
de l'Académie française.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement scolaire (24 Nos) : 10 francs.

(1) *Gavroche et Flambeau* vient de paraître en librairie dans le Recueil des Poèmes de Guerre. Chez Charpentier, 3 fr. 50 le volume.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "

On a travaillé ferme cette semaine, non pas qu'on ait reçu de nouveaux blessés, mais on donnait le coup de fion à la nouvelle salle d'opérations, qui devient une merveille, grâce aux générosités du docteur Goldmann, le directeur de la Villa Molière (celle que nous appelons la maison modèle) et aux bontés du docteur Baudet. En effet, M. Goldmann nous a donné une table d'opérations dernier système, un admirable lavabo roulant, muni d'une table sur laquelle viennent se poser tous les objets utiles à l'opération..., ... Mais je n'en finirais pas s'il me fallait citer un par un les instruments, les ingrédients, les objets de verre, de nickel et d'argent qui font de cette salle un petit temple de l'asepsie... Voici donc notre hôpital muni de ses deux salles d'opérations. Nos nouveaux blessés peuvent venir..., nous les attendons avec le désir fervent de les guérir mieux encore qu'auparavant...

Nous avons multiplié cette semaine nos envois aux armées d'Orient, le livre de Mme ...olle marque son 26,208e envoi. Malheureusement, nos expéditions pour le front sont ralenties par le fait que les chemins de fer ne prennent pas des colis pour toutes les directions...

Nous avons reçu des envois bien intéressants, notamment du Comité de secours américain qui nous a fait don de 300 mètres de gaze, et de Mme Archinard, à Cleveland, qui nous a envoyé des vêtements, bandes, etc. Parmi les cadeaux émouvants, citons celui d'une jeune femme qui nous envoie d'admirables tresses pour les vendre!... Elle s'est coupé sa royale chevelure pour assurer quelque douceur à des soldats combattant l'ennemi.

Un don dont la fidélité nous charme, est celui qui, par le canal de Mmes Léonie Rutlidge et L. Rogers nous arrive de Rio... Chaque mois, ces jeunes femmes quêtent parmi leurs amis pour l'hôpital, et chaque fois la somme est plus considérable...

« Ah! m'écrivent-elles, comme nous suivons avec orgueil mais aussi avec un cœur plein de larmes, la lutte acharnée qui a lieu en ce moment à Verdun! Comme vous allez avoir besoin des plus petites souscriptions, car les hôpitaux auront tant et tant de chers blessés!... Nous ferons tous nos efforts en Amérique pour vous aider de toutes nos forces. »

Oh! oui les plus petits dons sont les bienvenus. Il y a tant de bien à faire...

Signalons vite quelques cas intéressants : C'est le *capitaine Henri Roger, 33e territorial d'infanterie, commandant la 6e compagnie, secteur 36*, qui demande vingt-huit marraines pour des soldats tout à fait intéressants des régions envahies dont quelques-uns sont pères de cinq enfants et tous d'une pauvreté navrante.

Puis quinze petits soldats de France attendent une marraine... Ces artilleurs veulent baptiser leur canon de 75 qui s'apprête à donner un concert aux Bulgares à Salonique et le mettre sous la protection tutélaire d'une gentille marraine. Ecrire à *M. Aignet, brigadier, 8e d'artillerie, 33e batterie, 2e pièce, division coloniale, troupes françaises en Orient, secteur 505.*

L'abbé Penel, 69e bataillon de chasseurs, secteur 133, a conçu le projet d'une bibliothèque roulante. Il souhaiterait ardemment quelques bons livres... Des livres, des revues, des journaux, des conférences, des jeux, voilà les remèdes miraculeux qui combattent le cafard, et dont les bienfaits dans le domaine moral sont inappréciables...

L'Adoption des Prisonniers

J'ai dit la semaine dernière la misère de certains camps, où plutôt j'ai laissé ce soin à l'auteur de *Ma Captivité en Allemagne*, l'abbé Augustin Aubry. On trouvera donc tout naturel que je signale la demande bien émouvante qui nous arrive du camp de Laubau. Ce camp abrite 2,000 prisonniers de guerre (russes et français), et 2,000 réfugiés civils... Par une cotisation de 25 centimes, les soldats non nécessiteux viennent en aide à leurs frères déshérités... Le président nous écrit :

« Les dons en nature de divers Comités et les dons de livres, nous permettent de soulager un peu les misères physiques et morales. Mais si quelques-unes de vos nombreuses lectrices désiraient aider le Comité français, quel bien elles pourraient faire! Je voudrais surtout attirer votre attention sur la partie civile du camp... Elle se compose de réfugiés russes des deux sexes. Il y a des enfants au sein et des centenaires. Ils ont quitté la maison incendiée, le pays dévasté, pour le camp de Laubau, où ils vivent notre vie. Personne du pays natal ne peut leur venir en aide. Nous autres Français faisons notre possible pour soulager leur infortune, par exemple en donnant des concerts à leur profit, mais nos moyens sont bien limités. C'est aux femmes de France, aux mères, à tous ceux qui le peuvent, de soulager ces souffrances, de secourir ces victimes innocentes, et de laisser parler leur cœur. »

Les envois peuvent être adressés à *Léon Tartelin, sergent au 44e, secrétaire du Comité de secours, camp de Laubau, Silésie (Allemagne.)*

Dans le même ordre d'idées, il faut que je communique ici une lettre que je n'ai pu lire sans que mon cœur se serre et qui dénonce l'affreuse détresse de certains prisonniers du camp d'Holzminden. Elle m'est écrite par un rédacteur de l'agence Havas, M. Spaddy.

Un jeune homme retour d'Allemagne, après avoir vécu un an au camp d'Holzminden, a été si ému des souffrances des Polonais internés dans un camp pour avoir refusé de se reconnaître Allemands, que sa première pensée a été, en rentrant, de solliciter pour eux des secours... Leur situation est lamentable. vivres, vêtements, *tout*, *tout* manque. Il faudrait des vêtements de femmes, d'enfants, d'hommes. Les secours doivent être adressés au *Bureau de bienfaisance russe, section polonaise, Kriegsgefangenenlager, Holzminden a/Weser, via Pontarlier.* Il recommande aussi à la générosité de trois marraines parlant polonais : *Uspolewitsch Klemens, numéro 5,027 ; Matzulewitsch Diminik, numéro 4,991 ; Radowitsch Stanislaw*, tous trois *Barack 46.*

Pour donner du courage à nos... marraines, il faut qu'elles lisent, entre mille autres, ce témoignage charmant d'une gratitude dont elles doivent toutes prendre leur part...

« Je tiens à vous remercier de tout mon cœur pour l'œuvre si généreuse de l'Adoption des Prisonniers que vous poursuivez avec tant de zèle et de persévérance. *Je lui dois les joies réconfortantes de douze mois de captivité.* Fait prisonnier civil à Lille, le 9 octobre 1914, interné à Darmstadt depuis, j'ai été rapatrié le 6 février 1916 comme grand malade. Ce n'est que ces jours derniers que j'ai su par mes bienfaiteurs votre généreuse intervention depuis le début d'avril 1915. Soyez persuadée de ma profonde reconnaissance, et agréez pour l'œuvre entière, mes félicitations et mes souhaits ardents de bonheur et de victoire prochaine. Il me reste à dire toute la gratitude que tous les prisonniers ont pour vous. Ils supportent ainsi les misères de la captivité et conservent malgré tout un moral excellent. »

M. TAUGHE,
Hôpital Sainte-Barbe, Alais (Gard).

Enfin terminons par cet appel touchant fait par *Ernest Laferrière, 20e d'infanterie, 6e compagnie, Kriegsgefangenenlager Lazarett, Alexandrinenstrasse, 12, Berlin.* Blessé depuis le 22 août 1914, il n'a pas de livres, aucune distraction. Ses compagnons et lui se morfondent. Sa lettre, délicieusement tournée, donnerait envie de vider tous ses fonds de bibliothèque.

A la Brosse! A la Brosse!...

A la date du 24 mars, nous avions encaissé pour les aveugles de M. Brieux la somme magnifique de 17,158 francs 90. Là-dessus, il faut compter une vente opérée par les soins de la charmante et dévouée Mme Houlmann, à Porrentruy (Suisse), et qui a produit le total de 1,551 francs, versé par M. Brieux à la caisse commune... Nous avons, pour notre part, reçu la commande de 3,481 brosses sur lesquelles 2,505 ont été envoyées. Il en reste donc 976 à livrer... et les aveugles de M. Brieux travaillent avec une joie émouvante. On n'imagine point les tendres et bonnes lettres que nous valent « notre glorieux envoi ».

« La brosse de héros, nous écrit une institutrice, Mlle Y. Viala, la chère brosse si impatiemment attendue est là..., entre les mains de mes petits écoliers qui la regardent, la touchent et l'embrassent, lui parlent... O cette voix de la brosse qui résonne dans tous ces petits cœurs, qui fait naître une émotion, qui anime les regards, qui excite la pitié, l'admiration et la reconnaissance pour les ouvriers mutilés qui furent d'héroïques soldats! »

Les aveugles sont bien heureux d'avoir trouvé en M. Brieux un tel apôtre... et de si touchants disciples.

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

86e LISTE DE SOUSCRIPTION

34e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 18 au 25 mars 1916)

Fernand et Olivier Clergeot, Provins, 20 fr. — Mme de Martinelli, Bello Houzoute, 12 fr. 50. — Marcel et Madeleine, 5 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr. — Mme Guépet, 10 fr. — Docteur Baudet, 500 fr. — Mme Moulis, Mazamet, 5 fr. — Mlle Eléna D. Furnica, Bucarest, 10 fr. M. Fellay, Battambang, 15 fr. — Mme Girard, Buenos-Aires, 25 fr. — Mlle Rousseau, Chantonnay, 5 fr. — Mme Delatouche, Poitiers, 10 fr. — M. Péralle, Hanoï, 10 fr. — Mlle Gelin, 10 fr. — Mme Lelièvre du Breuil, Calais, 50 fr. — Mlle Chancerel, Sourdeval, 2 fr. — M. Gaymard, Forbes, Australie, 132 fr. — M. Pangon, Lyon, 5 fr. — Lucette, Bordeaux, 10 fr. — M. Stephan, Draumen, 80 fr. — M. Rémy, 20 fr. — M. Hayot, Château-Gaillard, 10 fr. — Anonyme, Fort-de-France, 10 fr. — Mlle Téchoueyres, Tetchfield, 5 fr. — Mme J. Mornet, 100 fr. — L. L., Sady, 1 fr. — Deux Pierre, Calais, 1 fr. — Une Lectrice des « Annales » et de l' « Université », 5 fr. — Mme Rigaud, Sens, 10 fr. — — Mlle Gueugnon, Miliana, 1 fr. — Paul Berthomier, 10 fr. — Un Groupe de Poilus du 148e, 5e compagnie, Salonique, 183 fr.

Souscription mensuelle faite et transmise par Mmes Rutlidge et Rogers, Rio de Janeiro, 618 fr. 60.

Nous donnerons la liste des donateurs de cette souscription, dans le prochain numéro.

Total général de cette 86e liste........ 1.911 fr. 10

(A suivre.)

Échos de la Guerre

La déception de nos ennemis devant Verdun continue d'exalter la verve des poètes.

DRAGÉES DE VERDUN

Un jour, Teutonicus, le gros ogre germain,
Après s'être repu du plein de son augée,
S'être rincé le bec d'une large gorgée,
Eut un désir futile, un désir de gamin.

Il voulut, au plutôt, sans attendre à demain
Déguster pour dessert la fondante dragée
Qu'on fabrique à Verdun, la cité protégée
Par Vauban, contre un fol et brutal coup de main.

Le fort de Douaumont, perché sur la colline,
Lui fit l'effet d'être une alléchante praline;
Alors il s'en approche avec des yeux ardents...

Puis saisit le bonbon et le porte à sa bouche,
Mais bientôt le recrache, ensanglanté, farouche :
La praline est un roc, il s'est cassé les dents.

L.-L. Sady.

Et ces dents cassées ne repousseront pas!

Mme Brendelin, fidèle amie de la France, nous envoie de Suède ces notes intéressantes:

« Enfants de sept à huit ans, dans une école primaire de Stockholm.

» Réflexions suggérées par la prière dominicale : « Pardonne-nous nos offenses » comme aussi nous pardonnons, etc. »

» — Ce n'est pas bien, la guerre? — Certes, non!

» — Bientôt, nous l'aurons ici. — Hum!

» — En France, on se bat avec fureur. Dans un mois, les Allemands seront à Paris. — Oh! que non!

» — Si nous avions la guerre, nous ne serions pas avec les Allemands! — Je l'espère bien!

» — Je sais qui a commencé. — Qui donc, mon ami? — L'empereur allemand! — Tu as raison.

» — Il y en a avec lesquels nous sommes amis, mais lesquels donc?... — Ah! oui, les Français. — Bien, mon petit.

» — C'est dommage tout de même pour les pauvres soldats allemands et français. — Oh, oui!

» — Et la grosse Bertha des Allemands! — Hum! Mais lesquels donc sont si cruels?

» Tous, d'une voix :

» — Les Allemands!

» Il est à remarquer que l'institutrice de ces enfants ne leur parle jamais politique, ils sont trop jeunes. Ce dialogue démontre l'état d'esprit du peuple suédois, malgré les efforts allemands pour tromper les neutres.

» Un jour, dans un tram, parlant français avec mon amie, nous fûmes traitées de « sales Allemandes » et autres aménités du même genre, par deux ouvriers. Ces gens ne connaissent que le suédois. Mon cœur frémit de joie, mais j'étais pressée, et puis, à quoi bon, ils ne m'auraient peut-être pas crue si je leur avais dit que j'étais de leurs amis Ici, on ne peut faire deux pas sans entendre le jargon allemand et leur gros rire, la ville en est pleine, ils sont chez eux partout! »

Une circulaire prescrit, dit-on, aux soldats de se raser, la barbe mettant obstacle à l'application du masque contre les gaz asphyxiants.

La barbe ne pouvait mourir sans inspirer aux poilus-poètes un mot de regret.

LA BARBE

Nous sommes très fort en colère,
Nous, les combattants, car voici
Que par certaine circulaire,
Notre visage est raccourci.

Je vous le déclare sans phrase,
Dût cela me faire du tort :
Cette circulaire nous rase!
Le menton nous en cuit encor...

Même aux officiers la mesure
Fut appliquée, et sans sursis...
Les cadres avaient, on assure,
Grand besoin d'être rajeunis.

Sous la lumière inattendue,
Chaque menton, se... déboisant,
Offre à la bise sa chair nue
Et grelotte, chauve à présent.

O Poil glorieux, héroïque,
Nous pleurons sur toi qui n'es plus!
Par ta chute, Barbe historique,
Il n'est plus de Poilus... poilus!

Oui, de toi notre face est veuve,
Barbe en éventail, en plumeau,
Barbe en corde, barbe de fleuve,
Barbe en nappe, barbe en pinceau!

Bien française, jamais filasse,
Rappelons, le cœur en émoi,
Ta devise : « Sauver la face! »
Défi que tu jetais au froid.

Devant la bouche pour tranchée,
Pendant combien de mois l'as-tu
D'un réseau de fils protégée?
— Fils barbe-lés, bien entendu.

Douce à l'œil comme un frais nuage,
Nuage brun, nuage blond,
O subtile fleur du visage,
Capuchon de notre menton,

Rabat ou jabot en campagne,
O Barbe, tu fus bonne à tout!
Moitié de chaud passe-montagne
Demi-collier, serviette au cou,

Rallonge de physionomie,
Grillage pour nos écussons!
Du gosier frileux grande amie,
Tu gardais au chaud nos chansons.

Nous dévorant tout le visage,
Partout naissait ton poil soyeux!
Tu nous donnais un air sauvage,
Mais nous n'avions pas froid aux yeux.

A la fois toison et parure,
Chaude et coquette en même temps,
Nous dûmes te quitter, fourrure!
... C'est vrai que voici le printemps.

Coussin moelleux pour notre pipe,
Herbe souple, vivant buisson,
Par toi Pitou devint un type
Dans le genre un peu de Samson.

Tu mis de la force en nos âmes...
C'est toi qui fis, assurément,
Qu'au Boche souvent nous flanquâmes
La pile, ô pileux ornement!...

Tu flottas au vent de victoire,
O Poil de jais, ô Poil de miel,
Tu fus Drapeau, Barbe, et ta gloire
Fut d'être un drapeau personnel.

Etendard qui, narguant la crainte,
Avais comme hampe un Poilu,
Pavillon d'une seule teinte,
A toi cet ultime salut!...

Gremillet,
sergent mitrailleur au 8e zouaves.

Un décret abolit la barbe. Peut-être par un autre décret sera-t-elle rétab... Espérons!

Guitoune, gourbi et cagibi.

« Depuis le commencement de cette long... terrible et glorieuse guerre, j'ai vu sou... employer le mot *guitoune*; nos poilus... donné ce nom à leurs terriers protégés... toits de rondins recouverts de terre, etc. ... la *guitoune* est la *tente* du troupier, de ... ficier, de l'Arabe nomade qui, pour ce... nier, est faite de poils de mouton, de ... vre, mais où il rentre, pour la plus gra... partie, les poils du chameau.

» Le mot *gourbi* est d'origine arabe ég... ment; le gourbi est un abri léger qu'offic... et soldats nous construisions dans la sa... chaude, chaque fois que nous arrivions ... un camp où il y avait des arbres et d... broussaille, pour éviter la grosse chaleu... la tente, même pour un séjour de deux j...

» Quant au mot *cagibi*, que je vois éc... la suite, je déclare que je ne l'ai *ja*... entendu employer et le lis pour la prem... fois.

» Caporal à Magenta, sergent fourrier à ... ferino, je rendis ces beaux galons pour ... en Algérie après la campagne d'Italie, e... suis encore, il y aura bientôt cinquante... ans. J'ai servi d'abord huit ans au 2... railleurs, puis, je passai sous-lieutenan... 3e zouaves, etc.

» Sans aucune importance pour les lec... des intéressantes *Annales*, dont je suis... bonné fidèle depuis l'apparition de son ... mier numéro, j'ai voulu, vieux soldat d'... que, vous donner la véritable signific... de ces deux mots si souvent employés ... puis dix-huit mois, et je vous prie d'ag... etc., etc.

» L. Cheylard...

Un abonné a lu dans « Walter Scott » ... *Prison du Mid-Lothian, ou la jeune C... ronienne*. Chapitre XXVII. Visite d'a... (L'histoire se passe en 1737.)

« ... Après quoi, elle ne tarda pas à a... auprès du village où demeurait Butler... s'élève, avec sa vieille église et son an... clocher, au milieu d'un bouquet d'arbre... occupe le sommet d'une colline au sud d'... bourg. A la distance d'un quart d... est une lourde tour carrée, ancienne ... dence des lairds de Libberton, qui, dan... temps anciens, dit-on, *suivant les habi... de pillage ordinaires à la chevalerie ... mande*, rendaient souvent leur voisinag... commode à la ville d'Edimbourg, en inte... tant les convois de vivres et de marchan... qui arrivaient du sud ».

Voilà ce qu'on peut appeler « une ... réputation ».

Une lettre que j'ai reproduite dernière... semble avoir ému quelques lecteurs de... mée belge. Ils nous font observer q... 21 janvier dernier ils contribuèrent ... giquement à la défense de Nieuport.

« Il n'y avait en ce moment, écrit... d'eux, à l'exception des 6,000 fusilier... rins, que des troupes belges en Belgiq...

Cela, nous ne l'oublions pas. Nou... sommes pas de ceux qui méconnaisse... cherchent à diminuer l'héroïsme de no... res.

LES BRUITS QUI COU...

Le père des inventions modernes. — ... interviewé — nous écrit un ami — cet ... teur suisse d'un avion nouveau, qui s... verticalement, peut s'arrêter, se stabili...

permettre à son pilote de viser avec une précision jusqu'alors inconnue.

Par extraordinaire, cet inventeur est un modeste et ne s'attribue pas l'idée première de ce qu'il a réalisé.

— C'est une idée du père..., dit-il.

— Du père?

— Oui. Du père des inventions modernes : Jules Verne. J'ai pioché *Robur-le-Conquérant*, dont l'aéronef s'élève verticalement, au moyen d'hélices horizontales, se stabilise grâce à une rotation égale mais inverse des hélices (en tenant compte, bien entendu, de la force d'attraction). Et j'ai réalisé mon avion idéal.

— Les journaux suisses écrivent que les gouvernements belligérants se disputent l'invention. Pouvons-nous dire que la France l'a acquise?...

— Je devais bien cela à la patrie de Jules Verne...

❀

L'homme qui ignore la guerre. — Les amis de sir Ernest Shackleton s'attendent à recevoir prochainement de ses nouvelles.

Le vaillant explorateur des mers antarctiques est parti en juillet 1914 pour le pôle sud, où il comptait parvenir vers le 1er janvier 1916.

Sir Ernest Shackleton est probablement le seul homme appartenant à une race civilisée qui, actuellement, ignore la guerre mondiale.

Et il reviendra bientôt parmi nous, s'imaginant être seul à détenir quelque nouveauté géographique recueillie dans les solitudes polaires. Il éprouvera quelque surprise lorsqu'on lui annoncera qu'il a tout à apprendre de la géographie de l'ancien continent, bouleversée par des événements dont on n'a aucune idée au pays des ours blancs.

❀

Les confitures de l'empereur. — Lord Roberts n'aimait pas les chats.

Von Tirpitz n'aime pas les confitures.

Mais Guillaume II les adore à l'égal de son vieux bon Dieu. Aussi, nous raconte le chroniqueur d'*Excelsior*, quand le monarque invita pour la première fois son ministre à un déjeuner intime, lui offrit-il des confitures en lui vantant certains mélanges de sa composition. Von Tirpitz fit contre mauvais estomac bon cœur et mangea des confitures...

Lors du second déjeuner, comme l'empereur était de fort bonne humeur, — c'était le lendemain du torpillage de la *Lusitania*, — le ministre lui demanda la faveur d'une dispense.

— Et laquelle? demanda Guillaume II, étonné.

— ... Celle de manger des confitures, sire. Je suis malade durant huit jours à la seule vue du moindre pot.

— Dispensé!... accorda le souverain.

Et depuis il n'y eut plus de confitures sur la table impériale, sauf pourtant le mois dernier, où une certaine composition de myrtille et de miel réapparut dans un bol de bronze doré.

Von Tirpitz dut penser ce jour-là :

— Mes actions sont en baisse...

Enfin, il y a quinze jours, lors du dernier déjeuner intime, l'empereur fit servir d'autorité des confitures de dattes et de roses à l'apôtre de la guerre sous-marine.

Et, dans cette confiture, von Tirpitz vit sa déconfiture...

Il démissionnait quatre jours après.

❀

Au pays des roses. — Les roses de l'Hay penchent leurs corolles. M. Jules Gravereaux, celui que l'on appela « l'Apôtre des Roses » et dont une rosette — c'était justice — ornait la boutonnière, vient de s'éteindre. La roseraie qu'il avait créée est, comme on le sait, l'une des plus riches qui soient et les 9,000 variétés qui y éclosent embaument l'air de ce joli coin des environs de Paris, qu'un décret officiel baptisa du nom gracieux de l'Hay des Roses.

Le patriotisme aussi y a des racines profondes et aujourd'hui que la plaie est rouverte, dans ce sol arrosé du sang des nôtres en 1870, M. Gravereaux ne voulut plus rien qui rappelât l'ennemi abhorré et résolut de bannir de ses parterres toute fleur d'origine allemande. Chez lui, plus de ces mariages hybrides qui, même dans un parfum, devaient nous apporter un relent de là-bas. Arrachées les roses « Reine Olga de Wurtemberg », les « Roi de Bavière », les « Frau Druschki », les « Kaiserin Augusta-Victoria ». Foulées au pied les « Wilhelm II », qui, par un symbolisme frappant, sont d'un rouge de sang; les « Ferdinand de Bulgarie », d'un jaune de traîtrise.

Désormais, la « France » — que chez eux, même avant la guerre, ils avaient, ô sacrilège, baptisée « Otto von Bismarck » — sera reine des plates-bandes avec, pour sœur, la rose « Victoire » que l'on voit naître déjà et qui fleurira, hélas! sur la tombe de celui qui l'a créée.

❀

La suprême injure. — Le mot « boche » n'est pas une injure, quand il est appliqué à un Allemand naturalisé dans une polémique où la sécurité publique est en jeu.

Ainsi en a décidé, après le tribunal correctionnel de Pont-l'Evêque, la Cour d'appel de Caen, à propos d'un sieur Ruthenburg, propriétaire à Dives-sur-Mer, qu'on accusait d'avoir son installation trop près d'une de nos usines de munitions.

« Il n'a qu'à s'en prendre, a déclaré la Cour, à la duplicité de sa nation d'origine qui, seule au monde, a permis à ses nationaux d'acquérir une naturalisation étrangère tout en demeurant Allemand. »

SERGINES.



— Vous me demandez, ma chère marraine, si j'ai besoin de chaussettes? Je porte toujours la même paire que vous m'avez envoyée au mois de juillet dernier... Je ne l'ai pas vue, mais elle doit être en mauvais état.



— Quand je pense qu'il faudra que je paie un jour toutes ces ruines !...



Les pyramides d'Egypte humiliées par les pyramides d'ossements boches que le kaiser a élevées autour de Verdun ..



— Eh bien, ça va-t-il mieux, votre blessure au bras?... Etes-vous remonté ?

— Complètement, aujourd'hui, je viens de voir un amputé; il m'a redonné du courage...

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

LA PETITE GUERRE

ÇA SE GATE!

A Berlin.

Le docteur Niedersohn, professeur de philologie à Heidelberg, employé, à Berlin, aux services de la publicité pangermaniste, travaille dans son cabinet. Le député socialiste Conrad Mucius, qui depuis la guerre est devenu son ami intime, entre, l'air maussade.

MUCIUS. — *Mon cher professeur, voilà plusieurs jours que je vous attends en vain à la brasserie.*

NIEDERSOHN. — *Excusez-moi, mon cher ami. Plus la guerre se prolonge et plus on m'accable de besogne...*

MUCIUS. — *La propagande, toujours?*

NIEDERSOHN. — *Evidemment. J'ai envoyé en France, la semaine dernière, à des adresses relevées dans le Bottin, cent cinquante-trois lettres anonymes destinées à semer le découragement. J'ai écrit des articles pour les journaux grecs qui nous sont acquis. Je rédige des instructions pour un derviche que nous subventionnons et qui prêche aux Indes la révolte.*

MUCIUS. — *Et vous croyez que ces diverses besognes ont quelque utilité?*

NIEDERSOHN. — *J'en suis sûr.*

MUCIUS. — *J'en doute. Les stratagèmes dont nous usons pour provoquer des troubles chez nos ennemis ou pour abattre leur confiance doivent être bien éventés. Si vous voulez mon avis, le der-*

vicle partage nos subventions avec les Anglais. Quant à vos lettres anonymes, je crains que l'on n'en fasse souvent l'usage le moins respectueux.

NIEDERSOHN. — *Peut-être. Mais rien ne nous empêchera de persévérer.*

MUCIUS. — *Vous persistez à poursuivre la conquête du monde?*

NIEDERSOHN. — *Pourquoi pas?*

MUCIUS. — *Malgré Verdun?*

NIEDERSOHN. — *Malgré la démission de Tirpitz, malgré les émeutes, malgré tout! Il faut augmenter encore l'efficacité de nos méthodes guerrières : prodiguons les jets de flammes, les gros canons et les gaz asphyxiants! torpillons tous les navires neutres! C'est la terreur qui établira notre kultur!*

MUCIUS. — *Vous pouvez vous vanter de vous obstiner dans des théories dont les résultats pratiques sont bien médiocres!*

NIEDERSOHN. — *Quel pessimiste vous faites, mon cher Mucius!*

MUCIUS. — *Etes-vous en si bonnes dispositions, mon cher professeur?*

NIEDERSOHN. — *Non. A vous dire vrai, en ces temps derniers, j'ai eu des ennuis et des chagrins : mon neveu Fritz Niedersohn, lieutenant de zeppelin, s'est vu refuser en mariage par Mlle Wolfenbuttel, — qui eût été un parti avantageux... Il m'a fallu constater que notre illustre collègue Altfeld était hors d'état de rendre désormais à son pays le moindre service. Tout cela est triste. Pourtant il faut réagir.*

MUCIUS. — *A quoi bon? C'en est fini des espérances. Nous en sommes aux regrets.*

NIEDERSOHN. — *Je ne regrette rien.*

MUCIUS. — *Et moi, je déplore que mon parti se soit abaissé à faire votre jeu.*

NIEDERSOHN. — *C'est qu'il escomptait des profits.*

MUCIUS. — *Il en eût récolté de plus considérables à demeurer sincèrement l'apôtre de la fraternité universelle. Avant la guerre, mon livre,* La Richesse du Prolétariat, *s'est traduit dans toutes les langues; il m'a rapporté des sommes considérables. Je viens d'en écrire un autre, dont le titre est cependant alléchant :* L'Oisiveté par le Travail. *Impossible de le vendre à l'étranger; nous sommes discrédités. Et l'on vient de me l'interdire en Allemagne comme subversif! Quelle misère! Vivement la paix!*

NIEDERSOHN. — *Il faut donc que l'Allemagne renonce à ses ambitions les plus légitimes pour que M. Conrad Mucius puisse réaliser de copieux bénéfices en vendant ses sornettes?*

MUCIUS. — *Je ne vous conseille pas de m'échauffer les oreilles avec vos ironies de pédant prêt à toutes les louches besognes!*

NIEDERSOHN. — *C'est bien à vous de parler, vous, le faux apôtre, qui, après avoir voulu duper vos amis, songez à trahir vos associés!*

MUCIUS, furieux. — *Plaît-il?*

NIEDERSOHN. — *Je sais ce que je dis! Mais on vous surveille, monsieur le socialiste! Prenez garde!*

MUCIUS, saisissant sur la cheminée une *Germania* de marbre et la brandissant. — *C'est à toi de prendre garde, vieille canaille!* (Se ravisant.) *Non, ne compromettons pas par un assassinat inutile notre dignité de membre du Reichstag!...*

NIEDERSOHN, qui se disposait à parer le coup en se cachant derrière un fauteuil. — *Je n'avais pas peur!...*

MUCIUS. — *C'est bon... Je me retire... Je te citerai devant la justice du peuple... On te pendra, sombre brute!*

NIEDERSOHN, haussant les épaules. — *Allons donc, imbécile! D'ici là tu passeras en conseil de guerre et je te ferai fusiller!*

GABRIEL TIMMORY.

FAUX NEZ

La guerre a donné lieu à un jeu qui, en ces années-ci, se joue en toute saison, tandis que jadis il ne se jouait qu'en carnaval et à la mi-carême. Encore rarement, car je connais quantité d'honnêtes citoyens qui sont parvenus à une honorable vieillesse sans avoir jamais mis de faux nez. A présent, en France, quantité de gens, connus jusque-là pour Allemands, Autrichiens, Hongrois et Turcs, s'empressent à se procurer des dominos de couleur; certains s'en étaient munis par avance.

Des Austro-Allemands, dont les marchandises ne sont pas encore sous séquestre, font paraître dans les journaux suisses l'annonce que je reproduis ici, dans sa forme et son caractère, et qui peut servir de modèle :

> **NÉGOCIANT**
> sérieux et capab. de nation. franç. ou étranger de pays neutre établi en France qui voudrait se charger de la liquidat. d'un commerce allem. à Paris, pour. réalis. très gros bénéf. Adr : off. S. Ch........................

A 60 centimes la ligne de sept points ou son espace, en voilà pour 6 francs 60; mais l'Allemand qui craint le séquestre ne s'en tient pas là, chaque jour son annonce reparaît en une langue différente. Il a usé du français, voici l'italien, nous aurons l'espagnol, le suédois, le danois, l'anglais, quoi encore? Mais il trouvera, soyez-en sûr; il trouvera le *negociante serioso e capace* qui aspire à réaliser les très gros bénéfices et qui les réalisera.

D'ailleurs, pourquoi ce monsieur allemand prend-il peur? — Pourquoi dépense-t-il 6 francs 60 par jour dans un seul journal helvétique? — Pourquoi, avec une prodigalité monstrueuse, se rend-il une providence pour la publicité suisse? — Pourquoi cette dépense folle? Il n'avait qu'à instituer à Paris un fondé de pouvoirs et à lui signer une procuration. Rien de plus aisé : le fondé de pouvoirs réalisera *tr. gros benéf.* et fera passer les fonds — en argent ou même en or — par pays neutre.

Il se peut, dira-t-on, qu'un séquestre soit nommé? Pensez-vous que ce soit là pour interloquer le fondé de procuration? *Il recevra pleins pouvoirs du séquestre pour réaliser l'actif et le passif de la maison.* Et sur les clients qui, désireux de ne point s'exposer à la rigueur des lois en commerçant avec les Austro-Allemands, auront eu l'audace de discuter en quelles mains ils doivent s'acquitter, il déversera un torrent d'injures et le client devra se tenir coi, car qui sait quelle *Garde veille sur le Rhin* et ce qu'on prendrait à la moindre agression?

On n'aurait vraiment pu penser que l'audace des Allemands fût montée à ce degré que le *fondé de procuration* d'une raison sociale authentiquement reconnue pour allemande, dont les multiples aventures sanitaires, militaires, gastronomiques et autres ont rempli les feuilles et alternativement égayé ou indigné tout Paris, la France et l'Europe, le prît de ce ton. Ce sont ces gens qui menacent et qui bafouent les Français, qui tournent en dérision leur pénurie ou leur ruine, qui les redressent et les contredisent, sûrs de leur fait et couverts sans doute, eux aussi, par un occulte protecteur dont ils adoptent le ton, l'insolence et les airs.

Imaginent-ils que leurs alliés et leurs complices vont, comme au mois d'août 1914, arriver en formation serrée sur un Paris désarmé, dont les portes doivent s'ouvrir à la première sommation? Non, mais n'est-ce pas qu'eux-mêmes ont gardé la possession de Paris dont quelques Français avaient imaginé qu'on les chasserait! Les chasser! Les agents des Allemands ont laissé les Français s'agiter, s'indigner, répandre leur patriotisme en paroles et en écritures. Pour quelques jours à peine on a voilé l'enseigne. On a attendu qu'une loi fût portée, une bonne petite loi qui permît qu'on sût avec qui s'entendre et traiter. Ce fut fait en un tour de main. A présent que les Français sont passés à quelque autre exercice comme de fronder le gouvernement ou le commandement, on jette les masques. Plus que jamais les Allemands sont les maîtres; ils ont des fondés de procuration et des gérants chargés de recouvrer leurs factures et d'engager avec la clientèle des affaires nouvelles. Ils fournissent tout ce qu'on veut, depuis des canons jusqu'à du fromage, des équipements, des tentes et des jambons.

Allons! allons! secouons cette vermine, ne la laissons pas de nouveau grimper dans nos vêtements, se cacher dans leurs plis, s'y installer pour leur ignoble besogne. Quiconque se fait le procureur de l'Allemand, est Allemand et doit être traité comme tel. Seul le séquestre nommé par justice est accrédité pour vendre la camelote allemande, qui doit servir de gage aux biens des Français aventurés en Allemagne. Et puis, il y a des syndicats de patrons, des syndicats d'ouvriers, et il doit se former des syndicats d'employés, comme des syndicats d'acheteurs. L'on saura bien découvrir, avec un peu d'astuce, qui trafique avec les Allemands, qui les sert, qui travaille pour eux et qui nous livre à leur exploitation d'abord, à leurs obus ensuite. Et si ces syndicats n'y suffisent pas, il faut que tout le monde s'y mette. Ce n'est pas sur un faux passeport ou sur une carte d'identité truquée qu'on jugera les gens. Il faut que la France se défende et que ce soient les Français et tous les Français, à l'intérieur comme au front, qui se mobilisent pour la défendre.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.



La Nouvelle Guerre Maritime

On commence à voir clair dans les plans des Allemands pour la nouvelle phase de la guerre navale. Au fond, il s'agit toujours d'opérer sur les lignes de communications maritimes des Alliés. Ces lignes forment des faisceaux divergents, passant, les unes par le haut Atlantique, les autres par la Manche et l'Atlantique moyen, d'autres encore par Gibraltar et la Méditerranée. Vastes espaces! Tâche écrasante, par conséquent, de les maîtriser, pour qui n'a pas d'escadres à la mer, de croiseurs au large, ni, non plus, de bases de ravitaillement extérieures, mais seulement des sous-marins en nombre insuffisant et à qui les neutres commencent à marchander les réapprovisionnements clandestins.

Tenaces dans leurs desseins, habiles à réaliser leurs conceptions même les plus audacieuses, convaincus d'ailleurs qu'ils ne peuvent plus avoir d'espérance de succès qu'en « bloquant » l'Angleterre, en même temps qu'ils écraseront la France, nos ennemis se sont efforcés, depuis quelques mois, de perfectionner des moyens d'action dont ils persistent à attendre les plus grands résultats, et ils ont cherché, en même temps, à se rapprocher le plus possible des conditions indispensables à l'efficacité de la méthode de guerre maritime que l'on qualifie improprement de « guerre industrielle ».



Le kaiser et son frère, Henri de Prusse, au quartier général de von Heeringen.

Qu'avait-on à reprocher à leurs sous-marins ?... Leur petit nombre, d'abord, leur faible déplacement ensuite, ce dernier défaut se traduisant surtout par l'insuffisance de leur approvisionnement en combustible, par l'insuffisance de leur « autonomie ».

Ils ont donc construit un peu partout — j'entends en Allemagne, en Autriche, en Turquie même où ils ont su aménager le vieil arsenal de la Corne d'Or — des sous-marins plus grands, plus puissants, d'une plus grande *endurance* au double point de vue de la marche en plongée, ce qui est important pour échapper aux recherches des bâtiments légers de l'adversaire, et de la marche en surface, ce qui ne l'est pas moins pour franchir rapidement de grandes distances et suppléer au nombre par l'activité.

Ont-ils poussé, pour quelques-unes de ces unités nouvelles, jusqu'à 2,000 et 3,000 tonnes — on a même dit 5,000, ce qui semble vraiment impossible pour le moment, — au moyen de quoi ils auraient obtenu d'exceptionnelles facultés : une protection sérieuse contre les canons légers, une artillerie déjà puissante (deux canons de 150 au moins), six ou huit torpilles du plus fort échantillon, une vitesse de 20 nœuds en surface avec 12 en plongée, enfin un rayon d'action de 4,000 milles marins à 10 ou 12 nœuds de vitesse en surface? Cela paraît acquis, encore qu'il soit toujours prudent de tenir compte d'une hâblerie systématique, visant à frapper les imaginations. Mais le point important, le trait caractéristique, c'est que tous les submersibles allemands construits depuis le début de la guerre sont des *porteurs et mouilleurs de mines automatiques.*

C'est en effet à cet engin que les Allemands demandent aujourd'hui la multiplication des effets destructeurs, et ils admettent qu'un seul sous-marin en vaut plusieurs s'il réussit à semer des paquets de mines dans des parages fréquentés, dans des détroits resserrés, dans les passes des grands ports, au large même, pourvu que ce soit sur une route de navigation bien établie.

Je ne décrirai pas ici la mine automatique.

On connaît déjà fort bien le type spécial de la *mine fixe,* retenue entre deux eaux par un câble d'acier fixé à un « crapaud » qui repose sur le fond. Celle-ci est justiciable des engins de dragage et, là où



Lancement du cuirassé « Maréchal-Hindenbourg », un des plus nouveaux dreadnoughts de la marine allemande.

les dragueurs ne sauraient agir, elle peut être détruite par des contre-mines lancées, dès qu'on est arrivé à repérer — ce qui est assez facile — le gisement de la ligne ou l'emplacement du « champ » dont elle fait partie. La *mine libre*, dérivante, très voisine de la précédente, plus sensible au choc, seulement, et munie d'un appareil hydrostatique qui la maintient à trois ou quatre mètres de profondeur, est plus dangereuse que la mine fixe, justement parce qu'elle échappe à tout repérage. On m'objectera qu'un bon nombre de ces mines doit rester inutile. Il est vrai. Pas autant, toutefois, qu'on le pourrait croire. Les courants de marée ont un rythme régulier : ils entraînent au large, mais ils ramènent à la côte. Les courants généraux ont une vitesse et un parcours connus : ce sont de vrais fleuves marins. On peut donc fixer d'avance, à peu près, le trajet d'une mine jetée à l'eau par telle ou telle latitude, telle ou telle longitude.



En somme, les Allemands veulent rendre intenables les eaux anglaises et françaises : « C'est par la mer que vous voulez nous réduire, disent-ils aux Alliés? C'est par la mer aussi que nous vous réduirons... » Oui, mais, heureusement, l'efficacité de la mine dérivante est trop aléatoire, tout bien considéré; et, au demeurant, nous ne sommes pas désarmés contre cet engin. Là encore, les filets et les explosifs — sans parler d'autres moyens qu'il convient de garder secrets — peuvent jouer leur rôle avec quelque succès. Et puis, s'il y a des pertes, on les réparera. Dès maintenant, il faut activer les constructions, les réparations et les refontes, sans oublier que, comme le navire de guerre, le bâtiment de commerce doit se transformer pour s'adapter aux nécessités nouvelles.

Tout cela, nos ennemis le savent, et ils entendent « corser » leur action navale en revenant à la guerre de course qui leur avait pourtant peu réussi au début des hostilités, leurs croiseurs auxiliaires — de vrais corsaires — ayant été presque tout de suite capturés ou détruits par les Alliés, ou obligés de s'enfermer dans des ports neutres. Mais, pensent les Allemands, les croiseurs anglais et français sont aujourd'hui fort occupés « sur le front », et il n'en reste guère pour les opérations au large ; leurs appareils moteurs, les chaudières surtout, sont usés après vingt mois de marche à peu près ininterrompue. Nos croisières seront d'ailleurs mieux comprises ; l'armement de nos paquebots tout neufs et très rapides (1) sera plus puissant, mieux utilisé par un personnel militaire ; enfin, ils auront nos meilleurs officiers, comme commandants, au lieu de capitaines au long cours, un peu neufs dans le métier des armes...



Il y a du juste dans ces raisonnements. Il y a aussi une grande part d'illusion ; l'avenir se chargera de le montrer. En attendant, les succès de la *Moewe*, qui vient, paraît-il, de rentrer dans un port allemand après avoir détruit quinze vapeurs, encouragent nos adversaires. Quinze vapeurs en plusieurs mois de croisière, cela ne paraît pourtant pas énorme, quand on réfléchit que la plupart de ces bâtiments se croyaient en complète sécurité et qu'ils ont été pris ou coulés avant que les Alliés aient pu organiser la poursuite du corsaire allemand. Assurément, il est fâcheux que ce dernier soit rentré sain et sauf, mais le fait même qu'il a dû revenir en Europe, au grand risque d'être intercepté dans la mer du Nord, nous fait toucher du doigt le point faible, incurablement faible, de la stratégie navale allemande. Pas de guerre de croisière sérieuse sans bases d'opérations au large, en plein Atlantique, ou aux Antilles, ou sur la côte d'Afrique! Et cela encore, l'état-major de Berlin le sait parfaitement. Espère-t-il remplacer les ravitaille-

Cuirassé allemand (dernier type) en branle-bas de combat.

(1) Les chantiers allemands avaient un grand nombre de vapeurs en construction au début des hostilités, et l'on sait que l'activité de ces chantiers n'a pas été interrompue.



Type de grand sous-marin allemand.

ments assurés, tranquilles, d'une « coaling station » et d'un « victualing yard » par les ravitaillements à la mer, toujours chanceux et précaires ? Peut-être. Mais les réparations, les nettoyages de chaudières et de carène, les réapprovisionnements en munitions et en torpilles, les remplacements de personnel ?...

Or, précisément, cette expédition navale de grande envergure qui se prépare à Cüxhaven et dont on parle tant depuis une quinzaine de jours, n'aurait-elle pas pour objet de s'emparer d'un point bien choisi dans l'Atlantique nord — il n'en manque pas — et d'en faire, séance tenante, une base d'opérations de croiseurs allemands ? « Séance tenante », dira-t-on, ce n'est pas facile ! Je ne crois pas que ce soit impossible. J'en ai même indiqué, esquissé du moins, les moyens, dans une étude parue, il y a plus de six ans, dans *La Revue de Paris* (1er décembre 1909 : *Le Débarquement des Allemands en Angleterre)*. Il me semble que les Alliés doivent veiller à cela de tous leurs veux ; et, peut-être aussi, certains neutres, car les Allemands, certes, n'en sont pas une violation près de la neutralité.



Au surplus, je reconnais qu'il se peut bien — c'est l'avis des Russes — que l'expédition en question vise Riga, Pernau, Reval. Ce serait la revanche de l'échec du mois d'août dernier. On sait assez quel est l'entêtement de nos adversaires. Tant y a qu'il faut, je le répète, organiser partout la surveillance la plus attentive. Tâchons de n'arriver point trop tard à la parade, puisqu'aussi bien, jusqu'à ce jour — cela changera certainement ! — nous avons adopté, à l'égard de la marine allemande, une attitude qui laisse à celle-ci le choix de la méthode de guerre et l'initiative des opérations.

Contre-Amiral

DEGOUY.

Le « Prince-Eugène », une des plus fortes unités de la marine autrichienne, déplaçant 20,000 tonnes (construit en 1914).



Composition de PAUL THIRIAT

LA DEFEIS



OU VILLAGE

BATAILLE DE VERDUN (COMBAT DE VAUX). — *« Il fallait voir fondre les assaillants qui se couchaient comme les épis sous le coup de faux... Le tas de cadavres grossissait sans cesse. Il était agité de mouvements convulsifs qui se figeaient bientôt dans l'immobilité éternelle. »*

(Récit d'un combattant.)

Etat d'Esprit du Soldat Allemand

Les chefs de l'Allemagne s'enivrent avec leurs conceptions mondiales. Ils vivent dans une atmosphère de mégalomanie et trompent leurs inquiétudes par des calculs forcenés. C'est une joie pour ces rêveurs savants que trouble jusqu'à la folie le désir du colossal, d'élaborer les moyens de plus en plus grandioses par lesquels ils réaliseraient les fins idéales de la Germanie. Ils siègent dans les nuages, comme les dieux du Walhalla qui boivent l'hydromel, mais au-dessous d'eux les exécutants souffrent et geignent comme des damnés.

De si haut, le kaiser et ses grands chefs, ses grands professeurs, ses grands chimistes, voient les choses d'ensemble, mais celui qui est dans les tranchées, demi-écrasé, exhale une plainte que nous recueillons avec plaisir. Voulez-vous lire quelques documents qu'il m'a été permis de grouper ? Voici, d'abord, des impressions de Russie, extraites d'un carnet trouvé dans les poches d'un mort, en Champagne.



Groupe de prisonniers conduits au quartier général.

» 5 août 1915. — Rawaruska (Choléra). Gîte d'étape. Des troupes, beaucoup, beaucoup de troupes.

» 4 h. 45 du matin. Pendant que nous sommes à la distribution du café, un avion croise au-dessus de nous et observe tout. Nous regardons tranquillement comme il décrit des cercles au-dessus de nos têtes... Tout à coup, un objet tombe de l'avion. Au bout de 10 secondes à peine, violente explosion. Trois bombes tombent de l'avion l'une après l'autre. La dernière tombe à vingt mètres de moi.

» Les Russes ont détruit, brûlé, fait sauter toutes les maisons, tout est dévasté...

» 11 août 1915. — Krasnostaw. Nous avons franchi la frontière russe. Il fait très chaud le jour, glacial la nuit. Nous n'avons pas d'eau, les fontaines et les ruisseaux sont empoisonnés ; beaucoup d'hommes ont la diarrhée et des vomissements. Le pays est ici comme en Galicie : tranchées, réseaux de fils de fer. Les maisons sont entièrement brûlées : des tombes, des tombes. Dévastation. Ce matin, nous apercevons de nouveau un avion ennemi. Nous campons maintenant là où il y a quelque temps la Garde a en vain donné l'assaut aux positions d'en face. D'ailleurs, l'opinion que les Russes sont de petits adversaires ne me paraît pas très juste. En dehors de

Prisonniers allemands attendant au seuil du bâtiment où ils seront provisoirement logés.

cela, les marches. Beaucoup tombent épuisés. Il n'est pas possible de se laver tous les jours. Nous avons du pain et de la conserve comme unique nourriture.

» 18 septembre 1915. — Korstheu. Voici de nouveau un pont de détruit. Des croix sur des tombes de soldats tombés au combat ; des cadavres de chevaux L'air empeste. Quelques gouttes d'eau tombent ; la fatigue augmente toujours ; je suis déjà tout trempé. Le terrain marécageux devient une bouillie et retient avec force nos bottes déjà à moitié pleines d'eau. Ordre d'aller en arrière jusqu'au premier village. Le voici, mais les maisons sont en ruines, quelques cheminées se dressent au milieu des arbres calcinés. Plus loin, en arrière encore, jusqu'au premier village, des ruines encore. Et la même chose recommence, que nous devons à ces chers Russes, trois ou quatre fois. Enfin, à bout de forces, nous atteignons quelques huttes de paille ; tout est arraché et nous campons là où nous sommes. Mais ils ne nous laissent pas de repos et ne nous laissent jamais de repos, les Russes. Qu'ils soient maudits ! Nous les suivons à travers les marécages, les forêts et les chemins sablonneux, si l'on peut appeler des chemins les larges pistes de cinq à vingt mètres. Le long du chemin, des Juifs et des Polonais, avec de maigres chevaux, traînent leurs voitures surchargées où sont entassés des infirmes, des enfants et des femmes.



Après l'étape. — Prisonniers allemands au repos.

» Aujourd'hui, nous avons de la conserve russe. Je m'attendais à chaque boîte à vérifier ce qui est devenu proverbe dans les journaux allemands : qu'elles ne contiennent que du sable. Et cependant, elles sont meilleures que les conserves allemandes.

» La pensée de l'hiver me donne le frisson. Quand les quelques champs de pommes de terre qui sont notre seul moyen de nourriture auront disparu, que ferons-nous ? Le bétail est ici une rareté. Quand la neige recouvrira le sol, comment ferons-nous sans abri aucun ? La déclaration d'un camarade : « Tous ceux qui sont cause de cette guerre devraient être placés dans un mortier de 420, le mortier chargé, et feu ! » me paraît juste. »

Je vous laisse dégager l'émotion de froid, de terreur et de désespoir qui remplit cette page. A ceux qui rappellent notre campagne de Russie et les souffrances de la Grande Armée, on répond volontiers qu'il ne faut pas comparer ces temps-là avec cette année où les Allemands installent derrière eux, pas à pas, de puissants chemins de fer. Je compare les gémissements. Ils sont tout pareils, et nous voici seulement au début d'octobre.

D'ailleurs, si vous voulez, revenons en France, et lisez cette traduction d'une lettre, en date du 25 septembre dernier, qui fut trouvée sur un officier allemand tué en Champagne :

« Il est une heure du matin : à 7 heures, il y aura 72 heures que, sans aucune interruption, nous sommes bombardés d'une façon terrible ; 72 heures sans fin de « Trommelfeuer », c'est beaucoup, même les nerfs les plus solides ont peine à les supporter. Ainsi donc, j'avais reçu l'ordre d'aller comme observateur dans les tranchées. Je me prépare, avec mes bandes, mon masque respiratoire, et nous partons à 7 heures du matin.

» Nous arrivons, mon téléphoniste et moi, à une place du boyau 4 d'où l'on peut observer. Or, il y éclatait, à intervalles précipités, des mines, des bombes et des balles de mitrailleuses. La tranchée était tellement abîmée qu'il fallait, par endroits, passer à plat ventre... Je me décide à laisser mon téléphoniste et à me porter en avant.

» Cependant, en risquant tout, j'arrive à la deuxième tranchée, située à dix mètres en arrière de la première. Le spectacle défie toute description. De la première tranchée il ne reste plus rien ; la deuxième est juste assez profonde pour qu'on s'y tienne à genoux. Tout à coup une inquiétante explosion me jette contre la paroi de la tranchée. Notre fenêtre se brise avec son cadre et nous couvre de poussière. Je me précipite dehors et je vois le tableau suivant : tous les anciens abris sur la pente de la montagne sont en feu, et un obus vient de faire éclater notre dépôt de munitions. Et maintenant les Franzmann continuent de tirer dans le feu. Oh ! comme je hais, mais aussi comme j'admire l'artillerie française ! Ce sont des maîtres dans l'art de tirer ; nous ne pouvons réellement pas les imiter, j'ai le regret de le dire. »

Le document est de grande valeur, parce qu'il nous décrit les effets matériels et moraux de nos merveilleux tirs d'artillerie.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.



Prisonniers amenés à l'arrière et suivant nos tranchées de première ligne.





1. Victor-Emmanuel III et le général Gouraud en face des positions du Carso. — 2. Le général Joffre, le général Cadorna et le général Porro sur le front italien

CHEZ NOS ALLIÉS

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LE TORPILLAGE DU « SUSSEX »

L'Allemagne vient de jeter à l'humanité et au droit des gens un nouveau et odieux défi. Alors que le torpillage du *Tubantia* était déjà un singulier lendemain à la démission de l'amiral Tirpitz, ses pirates ont fait une autre victime, une victime dont le choix montre bien qu'ils n'ont plus souci de rien ni de personne, que pour eux les neutres eux-mêmes ne comptent pas.

Le *Sussex*, qu'ils ont torpillé en pleine Manche avait, en effet, parmi ses passagers, un grand nombre d'Américains, de Suisses, etc., et si tous n'ont pas péri, si tout ce que le paquebot portait de femmes et d'enfants n'est pas au fond du détroit pour la plus grande gloire de Guillaume II, cela n'a tenu qu'à peu de chose. Sans le capitaine, qui fit stopper le *Sussex*, aussitôt qu'il aperçut le sillage de la torpille, celle-ci frappait le navire en plein flanc, et quatre cents existences seraient sacrifiées au Moloch allemand. Car le corsaire n'eut même pas l'humanité de prévenir ses victimes. L'avant du navire fut absolument sectionné, et les trente ou quarante infortunés qui s'y trouvaient furent tués ou précipités à la mer.

L'affolement aurait été terrible. Des barques de sauvetage trop surchargées chavirèrent. Les secours devaient être eux-mêmes tardifs; et, quand le patrouilleur *Marie-Thérèse* survint, un grand nombre de passagers avaient déjà trouvé la mort. Plus de cent personnes ont péri et cinquante autres sont gravement blessées, comme la fille du docteur James-Mark Baldwin, l'une des grandes personnalités du monde savant américain que l'on put craindre un moment parmi les disparus. Au nombre des victimes se trouve le courrier diplomatique suisse à Londres, M. Hermann Giger, et sa mort, ainsi que plusieurs autres, mettent les gouvernements neutres en face de gros problèmes. Il est impossible cette fois que les Etats-Unis n'interviennent que pour ressusciter d'inutiles controverses.

Dans les premières heures les Allemands ont essayé de donner le change et ont cyniquement annoncé que tous les passagers du *Sussex* étaient sauvés. Ce n'est pas qu'ils aient la pudeur ou le regret de leur nouveau forfait. Bien au contraire, car deux jours après, en plein Reichstag le parti radical glorifiait les actes des submersibles allemands, et demandait que la guerre sous-marine se poursuive sans restrictions; « quelles qu'en soient les conséquences vis-à-vis des Etats-Unis ».

Quinze jours auparavant, n'avait-on pas vu, à ce même Reichstag, les conservateurs, le centre et les nationaux libéraux, soit près de la moitié de l'assemblée faire suivre la démission de von Tirpitz de motions réclamant l'usage sans aucun ménagement de la piraterie sous-marine? Le chancelier n'avait évité une discussion, un débat scabreux à ce sujet, qu'en acceptant, lourde compromission pour l'avenir, les bons offices des socialistes d'Empire, en leur soufflant un ordre du jour blâmant toute controverse pouvant aggraver ou étendre la guerre, nuire aux intérêts des neutres, et ce n'avait pas été sans irritation que les partis en question avaient dû renvoyer leur demande à la commission du budget, c'est-à-dire accepter un enterrement de première classe.

LA CONFÉRENCE DE PARIS. — SES RÉSOLUTIONS

Si chez nos ennemis l'union sacrée est plutôt compromise, la nouvelle Sainte-Alliance, l'Alliance qui réunit dans une pensée de lutte indomptable contre l'esprit de domination des Allemands, l'Angleterre, la France, la Russie, l'Italie, la Belgique, la Serbie, le Japon et l'héroïque République portugaise, est plus vivante que jamais; et elle a réalisé cette unité de vues et d'action qui s'imposait depuis si longtemps en face d'un ennemi commun, d'un adversaire longuement préparé et profitant de sa situation centrale, au cœur de l'Europe, pour unifier son offensive et se jeter avec le meilleur de ses forces, tantôt sur un front, tantôt sur un autre. C'était la tâche de la Conférence de Paris, et de ses délibérations est sortie, en effet, l'unification de l'action militaire qui, seule, peut abattre le kaiser et le militarisme prussien.

Cette réunion solennelle marque le principal tournant de cette longue guerre, l'histoire en retiendra la date et les noms de ceux qui en firent partie.

C'étaient, pour l'Angleterre : lord Bertie, sir Edward Grey, MM. Asquith et Lloyd George, le maréchal Kitchener et le général Robertson; pour l'Italie, les ministres Salandra et Sonnino, M. Tittoni et les généraux Cadorna et Dall'Olio; pour la Russie, M. Iswolsky et le général Gilinsky; pour le Japon, le baron Matsui; pour le Portugal, M. Chagas, et pour la Serbie, MM. Patchich, Yovanovitch, Vesnitch et le général Ratchich. M. de Broqueville, le baron Beyens et le général Wielmans représentaient la Belgique. La France enfin l'était par MM. Briand, Bourgeois, Jules Cambon, le général Roques et l'amiral Lacaze, M. Albert Thomas et les généraux Joffre et Castelnau.

On connaît les belles manifestations qui précédèrent ce grand Conseil des Alliés et dont le général Cadorna et le prince Alexandre de Serbie furent l'objet.

Les ministres italiens ne pouvaient recevoir un accueil moins chaleureux. Paris sait, en effet, qu'ils furent les grands, les courageux ouvriers de l'intervention italienne aux côtés des Alliés. Ce sont eux qui détachèrent notre sœur latine du bloc germanique, — et l'on n'a pas oublié la partie mouvementée et en quelque sorte tragique qu'ils engagèrent avec le prince de Bülow, — eux qui surent préparer l'entrée de l'Italie dans la guerre elle-même. Sans M. Salandra, sans le baron Sonnino, sans leur résolution à toute épreuve, sans l'appui qu'ils se prêtèrent mutuellement, patriotiquement, notre sœur d'armes fût sans doute demeurée fâcheusement neutre.

Leur présence à la Conférence était un nouveau gage donné par l'Italie à la défense du droit et des libertés européennes. Et quand à leur arrivée, après les souhaits de bienvenue, le président du Conseil précisa la portée de la Conférence et eut dit que « dans la poursuite intensive de la guerre l'unité de vues, de but et d'action était la condition même du succès, le fondement même des résolutions de l'Entente », M. Salandra souscrivit d'avance aux résolutions des Alliés, il déclara que « les traditions, les principes, les aspirations des deux peuples les appelaient à défendre ensemble la cause de la justice, du droit, du respect des petits Etats, de la rédemption des nationalités opprimées. » « A cette cause, s'écria-t-il, nous resterons fidèles et la signature de la paix devra en consacrer le triomphe. »

Les représentants des nations martyres eurent au quai d'Orsay une sorte de place d'honneur, et cela seul montre l'esprit de la Conférence. « Un souffle supérieur, dit un des principaux délégués, dominait l'assemblée et faisait taire les aspirations nationales, entraînait tout le monde vers un but unique. L'image de l'ennemi que nous avons à réduire demeurait dans tous les yeux. La nécessité absolue de l'unité et les sacrifices qu'elle exige avaient leur écho dans chaque parole ». Et, dans ces conditions, l'accord, ce que le *Giornale d'Italia* appelle « le pacte de la victoire », était facile. Les mesures prises doivent bien naturellement demeurer ignorées, toutefois les délégués n'ont pas voulu se séparer sans affirmer la parfaite solidarité des Alliés et l'établissement entre eux d'une alliance intime qui ne vise pas seulement la fin de la guerre, mais la suivra. Et voici intégralement leur manifeste :

I. — Les représentants des gouvernements alliés, réunis à Paris les 27 et 28 mars 1916, affirment l'entière communauté de vues et la solidarité des Alliés. Ils confirment toutes les mesures prises pour réaliser l'unité d'action sur l'unité de front. Ils entendent par là, à la fois l'unité d'action militaire assurée par l'entente conclue entre les états-majors; l'unité d'action économique dont la présente conférence a réglé l'organisation, et l'unité d'action dtiplomatique que garantit leur inébranlable volonté de poursuivre la lutte jusqu'à la victoire de la cause commune.

II. — Les gouvernements alliés décident de mettre en pratique dans le domaine économique leur solidarité de vues et d'intérêts. Ils chargent la conférence économique qui se tiendra prochainement à Paris de leur proposer les mesures propres à réaliser cette solidarité.

III. — En vue de renforcer, de coordonner et d'unifier l'action économique à exercer pour empêcher les ravitaillements de l'ennemi, la conférence décide de constituer à Paris un comité permanent dans lequel tous les alliés seront représentés.

IV. — La conférence décide : De poursuivre l'organisation entreprise à Londres d'un Bureau central international des affrètements; de procéder en commun et dans le plus bref délai, à la recherche des moyens pratiques à employer pour répartir équitablement entre les nations alliées les charges résultant des transports maritimes et pour enrayer la hausse des frets.

Ces résolutions sont trop claires pour demander un long commentaire. En quelques mots lapidaires « unité d'action sur l'unité de front », les Alliés proclament leur cohésion. Et cette unité, ils n'entendent pas la poursuivre seulement sur le terrain militaire, mais sur les terrains économique et diplomatique. Argent, matériel de guerre, effectifs, tout sera mis en commun. Un comité permanent empêchera le ravitaillement de l'ennemi. Les charges maritimes seront équitablement réparties entre tous, et ceci au grand honneur de l'Angleterre, qui use, au profit de l'Entente, de la supériorité de son tonnage.

L'action diplomatique ne sera pas moins cohérente. Dans leurs négociations avec les neutres les Alliés n'agiront que comme une seule et même puissance. Enfin, et ce qui dépasse la guerre, les huit puissances de l'Entente se promettent de faire bloc contre l'union douanière austro-allemande.

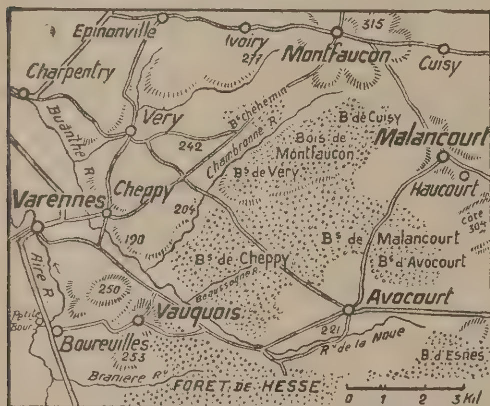
Aussi bien l'œuvre élaborée, comme on l'a dit, « au son du glorieux canon de Verdun », est un grand succès pour les Alliés, pour la France et pour M. Briand qui fut l'inspirateur de la Conférence et, dès les

premiers mots, sut y créer un grand esprit de solidarité, et l'a menée rapidement à une entente complète, à des réalisations sans précédent.

Pour ajouter à la déclaration de Paris, ce fut l'ambassadeur d'Italie qui, dans les remerciements de l'assemblée, constata « devant le monde entier, l'union totale et définitive des Alliés ». Les Allemands affectent de ne rien savoir des Italiens, mais ce soufflet ne leur est pas moins sensible que le résultat de la conférence elle-même.

LE SUCCÈS D'AVOCOURT. — MALANCOURT

En tout cas, la semaine écoulée, venait d'être franchement mauvaise pour eux sur tous les champs de bataille. Après quarante heures d'une lutte acharnée, les troupes italiennes avaient repoussé une formidable attaque autrichienne sur les hauteurs de Gorizia. Sur le front oriental, où le maréchal Hindenburg et le général Alexeïeff ont simultanément pris l'offensive, nos valeureux alliés répondent à la pression de l'aile gauche allemande sur Riga par une véritable poussée de leur propre aile gauche au sud et à l'ouest



de Dunabourg, poussée qui entrave non seulement l'élan allemand vers Riga, mais porte leurs lignes avancées sur Vilna même.

A Verdun, « la ville sur la colline » qu'ils prétendaient emporter dans un hurrah, nos ennemis ont, de nouveau, bronché sur nos lignes du Mort-Homme et de Douaumont. Après une semaine de repos, le kronprinz a repris la lutte et lancé contre la partie de notre front comprise entre le mamelon d'Haucourt et de Malancourt la valeur de trois divisions, dont les vagues sont venues se briser contre les deux villages jumeaux. Et comme les échecs ne vont jamais seuls, nous lui avons repris le bois d'Avocourt, que huit jours auparavant les nôtres avaient dû abandonner devant un véritable déluge de liquides enflammés. Ce bois fait saillant dans nos positions et sa perte offrait des dangers, car il constituait un palier d'assaut sur la cote 304. Les Allemands l'avaient immédiatement fortifié, flanqué d'un blockhaus puissamment organisé; et le général Pétain a rompu à la menace en le reprenant tout simplement. L'ennemi a bien essayé d'y remettre le pied, mais inutilement et, depuis, toutes ses tentatives demeuraient également vaines. Il est vrai que nous avons dû abandonner Malancourt, car ce petit village dans un bas-fond était indéfendable bien longtemps. Toutefois, les gains ne se comparent pas. Enfin, le kronprinz et ses conseillers avaient de nouveau buté, dans la nuit du 29 au 30 mars, contre les hauteurs de Douaumont, et cette obstination de ce côté de la Meuse comme de l'autre, leur coûtait cher.

LÉON PLÉE.

LES LIVRES

L'Adjudant Benoît, par M. MARCEL PRÉVOST.

Le dernier roman de M. Marcel Prévost, qui vient de paraître, c'est à savoir *L'Adjudant Benoît*, est très probablement une histoire vraie en son fond et que l'auteur s'est seulement donné la peine — et le plaisir — de raconter avec tous les détails curieux qu'elle aurait pu avoir et toutes les circonstances intéressantes qui auraient pu l'encadrer. C'est l'histoire d'un sous-officier téléphoniste qui, installant un poste télégraphique dans un château, aux frontières françaises, 1° devient amoureux de la fille de l'intendant qui le soigne passionnément dans une maladie; 2° croit s'apercevoir que l'intendant lui-même est un espion allemand qui fait des signaux à l'ennemi, correspond avec lui, a des entrevues avec lui, etc.

L'adjudant Benoît sent croître en lui, de jour en jour, ces deux passions contraires : l'amour pour Gertrude, la défiance à l'égard du père Archer.

Or il advient que Benoît, un peu par hasard, un peu parce qu'il a fait ce qu'il fallait pour cela, assiste, de nuit, sous bois, à une conversation du père Arscher avec deux officiers allemands. L'entretien fini, il le suit, le saisit, le fait prisonnier, le garrotte et le ramène du côté du château. A un moment donné, le prisonnier cherche à fuir, s'échappe presque; une lutte s'engage, Benoît essuie deux coups de browning sans être blessé, arrache l'arme au révolté et le tue net.

Voilà Benoît, comme le Cid, meurtrier du père de celle qu'il aime, amoureux fou de la fille de celui qu'il a tué. Mais, quoique ce soit assez, ce n'est pas tout. Autre principe de douleur et d'angoisse : Benoît se demande si Gertrude ignorait ou n'ignorait pas; si Gertrude savait le métier de son père et même y participait, ou si elle était innocente et bien Française. L'art de l'auteur consiste à laisser les choses se présenter de telle sorte que cette incertitude de Benoît, nous la partageons nous-mêmes pendant quelque temps et sommes violemment tirés en sens opposé par la confiance en Gertrude et la défiance à son égard. Cette partie centrale du roman, cette ligne aiguë, pour ainsi parler, du récit, est d'un intérêt extraordinaire, d'une puissance d'angoisse qu'il est difficile d'exprimer.

Mais les événements se précipitent; les Allemands pénètrent dans le pays; Benoît, dans son petit poste, est débordé. Il se prépare à se replier pour s'adjoindre à l'armée française en retraite, comme il pourra. Gertrude, qui ignore que Benoît ait tué son père et qui sait seulement que celui-ci a disparu, s'attache aux bras de Benoît, ne veut pas le quitter, le supplie de l'emmener à travers tous les dangers et prouve ainsi, ou à peu près, qu'elle n'est pas ce qu'était son père. Benoît cède, il emmène Gertrude avec beaucoup d'amour toujours et un peu de défiance encore. Alors commence une errance tragique et douloureuse, pleine de péripéties, pleine de petits faits curieux et tragiques, qui sentent le vrai et qui rappellent singulièrement le récit de la bataille de Waterloo dans *La Chartreuse de Parme*. Vingt fois la petite troupe donne dans l'ennemi, est entourée, cernée par lui. Vingt fois elle échappe sans savoir ni comment ni pourquoi. Enfin, un jour arrive où Benoît voit tomber autour de lui la plus grosse partie de sa petite troupe et s'écroule lui-même, perdant le sentiment. Quand il reprend ses sens, il n'y a autour de lui que des morts; il cherche Gertrude; il la retrouve évanouie; il la ranime peu à peu; mais il la sent épuisée par tant d'émotions et de fatigues et bien près de sa fin. Elle en est là, en effet. Projetée violemment sur un rocher par le vent d'un obus, elle a eu la colonne vertébrale brisée. Elle meurt lentement en mêlant dans ses dernières paroles, les noms de son père et de Benoît, ce qui est pour celui-ci une dernière torture. Benoît, lui, a échappé cette fois à la mort, mais dans la suite de la guerre il est tué glorieusement.

Ce récit très simple — oui, malgré les complexités psychologiques, il reste très simple et est conté avec une parfaite simplicité — est le plus touchant du monde. Il respire le plus pur patriotisme, il est — quoiqu'il ne faille pas le mettre entre toutes les mains — foncièrement et profondément honnête; il est attendrissant sans être amollissant; il montre, ce qui est civique au premier chef, dans quels terribles luttes morales les événements comme ceux qui nous entourent peuvent jeter les âmes les plus honnêtes et les plus pures. C'est une œuvre de conviction, de sincérité et de haut patriotisme. C'est une œuvre de profonde vérité aussi. L'auteur de *Monsieur et Madame Moloch* y a consciencieusement et discrètement utilisé ce qu'il sait des mœurs et des caractères allemands, l'auteur des *Lettres de femmes* y a mis sa science psychologique féminine qui est si forte et pour ainsi dire infaillible.

Enfin, l'homme qui est toujours resté en contact avec l'armée et qui, depuis dix-huit mois, s'y mêle de très près journellement, a tracé un type de sous-officier qui, profondément sympathique, tout compte fait, me paraît d'une surprenante et parfaite vérité. Il n'y a pas beaucoup de choses plus belles que l'examen de conscience de l'adjudant Benoît tel que M. Prévost nous le présente : « Ma première faute a été qu'ayant pris l'espion en flagrant délit, j'aurais dû l'amener à mes chefs et le leur livrer; je ne l'ai pas fait à cause de Gertrude; j'ai donc manqué à mon devoir; j'ai été un mauvais soldat. Ma seconde faute c'est d'avoir trompé la femme que j'aimais. Je la trompais; elle m'eût rejeté avec horreur si elle avait su. J'ai été châtié de ce mensonge par la nécessité de la tromper encore à l'heure suprême... Le mensonge a vicié les dernières paroles que je lui ai dites. Tant que je vivrai, cette amertume m'empoisonnera. Alors que faire dans la vie? La vie est perdu pour moi, non seulement ce qui peut la faire enviable, mais ce qui peut la faire tolérable. Outre ses inflexibles nécessités d'action, la guerre adoucit un peu ma misère morale. Je vous confie mon espoir : c'est que la guerre durera plus longtemps que moi... »

Cette belle simplicité et cette profondeur

de sentiment honnête et triste sont les derniers sons que donne ce livre. Ils retentissent longuement, lentement, au fond du cœur. Hélas! nous tous, nous avons nos regrets de conscience, c'est-à-dire nos remords, plus ou moins grands.

Tous, comme l'adjudant Benoît, nous désirons sourdement voir le triomphe de la France et ne pas y survivre beaucoup. Tous nous nous réfugions dans la pensée de nos fils, de nos frères jeunes, de nos héritiers et c'est à la France qu'ils feront, non à celle que nous pourrions faire, que nous nous attachons des sentiments les plus profonds de nos cœurs.

Le livre qui laisse dans cet état d'âme est un bon livre et sent la saine et noble France.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Livre du Jour

L'ADJUDANT BENOIT

Détachons de ce beau livre, dont on vient de lire la lumineuse analysse, le dramatique récit de la mort d'Arscher, l'espion allemand démasqué et châtié par le fiancé de sa fille:

LA MORT DE L'ESPION

« — Alors, — m'écriai-je, — tu faisais par goût ce métier ignoble... Quel tempérament!

» — Je t'ai déjà dit, — répliqua-t-il assez calme, — que c'est lâche de m'insulter. Mon métier n'est pas ignoble. Je sers l'empereur; je sers mon pays. Si tu rencontrais un Français faisant en Allemagne ce que j'ai fait, tu lui tendrais la main, tu l'approuverais.

» Je pensais bien, cette fois encore, qu'il y avait quelque chose à répondre, mais je ne trouvai pas de bonne réponse. Nous continuâmes à cheminer silencieusement. Puis il s'arrêta et me dit :

» — Nous approchons des huttes de charbonniers. Si on te voit me conduire en laisse comme un chien, on se méfiera. Reprends donc ta ceinture et marche tout près de moi. Je ne me sauverai pas.

» Je refusai d'un signe de tête.

» — Alors, ne passons pas devant les charbonniers. Prenons la traverse qui aboutit près de chez la garde-barrière.

» — Soit!

» Nous quittâmes la route forestière et nous nous jetâmes à droite, dans les fourrés de jeunes hêtres où des coupes avaient été pratiquées cinq ans auparavant. On avait laissé debout à peu près un arbre sur trois; entre ceux-ci, les taillis avaient repoussé dru, assez haut pour cacher un homme. A présent, c'était le petit matin. Le ciel pâlissait au-dessus de nos têtes; les oiseaux commençaient à s'appeler d'un arbre à l'autre, sans voler encore; de frais courants d'air circulaient dans le bois. Je hâtai le pas, voulant rentrer à Uffigny avant le grand jour. Il m'arriva ainsi de précéder Joze Archer, qui, au contraire, s'alourdissait; mais je n'y fis pas attention, préoccupé que j'étais de Gertrude. A mesure que nous approchions d'Uffigny, le parti que j'avais pris me semblait de plus en plus irréalisable et dangereux.

» Comme je réfléchissais, j'eus tout à coup la sensation que ma ceinture n'était plus tendue. Je me retournai : Archer, qui avait tranquillement décroché sa propre ceinture et me la laissait au bout de la mienne, sauta dans le fourré, aussi leste qu'un jeune homme... J'y sautai après lui; mais, au lieu de prendre du champ, il s'arrêta presque aussitôt, masqué à demi par un baliveau.

» — Ne fais pas l'idiot, — lui criai-je en m'avançant tranquillement. — Tu ne t'imagines pas que tu vas m'échapper.

» Comme je disais cela, je vis une petite lueur à la hauteur de mes yeux : un bruit, pas plus fort qu'un coup de fouet, claqua. Déjà, j'étais sur lui, je lui avais pris la main qui tenait un revolver américain; mais je ne pus pas l'empêcher de tirer un second coup qui me rata encore; mes cheveux seuls furent un peu brûlés vers la tempe gauche. Nous roulâmes par terre, ensemble, dans le fourré, écrasant les menus rameaux et les feuilles mortes. Archer se débattait comme un furieux, il essayait de mordre ma main gauche, qui lui tenait le poignet, tandis que ma main droite s'efforçait de dégrafer ses doigts, crispés sur l'arme. Ce furent de ces minutes où on n'est plus des hommes, ni l'un ni l'autre : on cherche à se détruire, comme des bêtes, on se dévorerait si on pouvait. Une troisième balle partit encore, en l'air, et se logea dans les arbres ;mais sa main devenait molle, je lui arrachai le revolver. Alors il me mordit le gras de la main gauche si cruellement que je poussai un cri étouffé; le sang me remonta aux tempes, je ne fus plus moi un instant, je ne fus qu'une brute exaspérée : je lui écrasai la poitrine de mon genou et je lui tirai à bout portant tout ce qui restait de balles dans le revolver. Aussitôt, il s'abattit sur le dos, tout raide, calmé.

» Et moi aussi, mon capitaine, au même instant je redevins calme. Pourtant je me rendais compte que je venais d'accomplir quelque chose de terrible, quelque chose que j'avais eu le droit de faire, qui ne me laissait pas de remords, mais qui était pour moi, le meurtrier, plus affreux peut-être que pour le mort. L'espion gisait, inerte, châtié; c'était juste, d'autant plus que je n'avais pas voulu sa mort et qu'il m'avait, pour ainsi dire, contraint à le tuer. Non : je n'eus pas de fausse sensiblerie; je ne regrettai rien. Peut-être la raison lointaine de mon calme fut-elle celle-ci : « Pour Gertrude elle-même, mieux vaut qu'il soit mort... » Mais, précisément pour Gertrude, il fallait que le véritable métier de Joze Archer ne fût pas connu.

» Il avait saigné fort peu. Un petit filet rouge, qui déjà se coagulait, coulait sous la paupière droite. Je tâtai les poches de la vareuse : il y avait un portefeuille dans la poche intérieure. Je le tirai. C'était un vieux portefeuille jaune, sali, poli et comme ciré par l'usage; il contenait, outre un billet de cinquante francs et quelques factures, le précieux état civil du vrai Joze Archer, une lettre en allemand, insignifiante en apparence, mais dont je compris aussitôt l'origine (il y était question d'« usine » et de « massifs de fleurs », — je devinais aisément, par le reste du texte, que l'usine, c'était le fort de Cissey, et que les massifs c'étaient les batteries).

» Je replaçai le portefeuille dans la poche du mort. Je disposai le revolver à portée de la main droite : mais je répugnai à figurer une mise en scène quelconque de suicide. Avec une insensibilité qui m'étonna, j'abandonnai ce cadavre sur le sol tel qu'il se trouvait, et, pour m'en revenir, la seule précaution que j'observai fut de suivre les mêmes foulages qu'avaient marqués nos pas dans le taillis, en quittant la traverse. »

MARCEL PREVOST,
de l'Académie française.

LES

Sept Filleuls de Janou

INTERMÈDE HÉROÏQUE, EN VERS,

représenté, pour la première fois, au Théâtre Sarah-Bernhardt, au profit de l'*Ecole des Mutilés de Lyon* et du *Vestiaire des Blessés*

PERSONNAGES

JANOU.................. Mlle MARIE LECONTE, de la Comédie-Française.
CATHERINE.............. Mlle ANDRÉE PASCAL, de la Porte-Saint-Martin.
HENRI.................. M. HENRY MAYER, de la Comédie-Française.
EMILE.................. M. POLACK, de la Comédie-Française.
JACQUES................ M. RENÉ ROCHER, de la Comédie-Française.
PIERRE................. M. HIERONIMUS, de la Comédie-Française.
SILVAIN................ M. POLIN.
YVON................... M. HENRY DEFREYN, du Vaudeville.
SIDI-LAH............... M. HARRY JAMES, du Gymnase.

Un salon chez Janou. Portes au fond, à droite et à gauche. A droite, une chaise longue disposée contre un piano. Au milieu, une table avec des jouets en bois découpé. Sur un coin de la table, de quoi écrire. A gauche, une table servie pour la collation. Dans un angle, guéridon couvert de publications illustrées.

Au lever du rideau, Janou se penche vers Pierre, un petit soldat de vingt ans, assis sur une chaise longue. (Il est amputé du bras droit.) Les autres soldats parlent et fument.

JANOU

Laisse-moi rattacher cette bande...

PIERRE

Pardon...

JANOU

Pourquoi me demander pardon?

PIERRE

Mais...

JANOU

Pourquoi donc?

PIERRE

Madame...

JANOU

Mon petit, il faut qu'on me comprenne.
Va, je veux mériter mon titre de marraine.
Je suis fière, vois-tu, de porter un tel nom,
Je suis fière, vraiment, de te servir!

PIERRE

Oh! non.
Ça, vous n'êtes pas fière...

ÉMILE, à la porte,
et désignant quelqu'un d'invisible encore.

Une dame...

Catherine entre.

JANOU, toujours à genoux,

Ah! chérie.

CATHERINE

Je viens voir tes filleuls. Bonjour! Mais je t'en
Ne te dérange pas. prie,

JANOU

Comment vas-tu?

CATHERINE

Merci,
Ne parlons pas de moi. Que fais-tu donc ainsi?
Des déclarations?

JANOU, se relevant.

En effet, je déclare
Aimer d'un amour tendre, aimer d'un amour rare,
Aimer avec amour, aimer avec bonheur, cœur.
Tous mes petits soldats qui sont grands par le

CATHERINE

« Mes soldats! » Crois-tu donc avoir le privilège?
Mais ne pas les aimer serait un sacrilège.

JANOU

C'est vrai, je parle mal, et, comme si, ma foi,
Tous les soldats de mon pays étaient à moi. [aise.
Qu'importe! l'important, c'est qu'ils aient bien leur
Qu'ils se sentent choyés, adorés, l'important
N'est pas ce que je dis, puisque chaque Française,
Auprès d'eux sait en dire, et sait en faire autant!
Ah! regret infini de n'être qu'une femme,
De ne pouvoir donner son sang avec son âme!...
Du moins, les mots divins que l'on dit à ses fils,
Qu'il me soit accordé de les savoir répandre,
De ce qui m'est donné, que je puisse un peu [rendre,
Puisque je ne peux pas mourir pour mon pays!

CATHERINE

Son pays, par l'amour, on le sert tout de même;
Une femme accomplit son devoir quand elle aime.

JANOU

C'est bien vrai, n'est-ce pas, mon filleul...?

Pierre fait un signe de tête.

CATHERINE

Un nouveau?

JANOU

Non pas, c'est le septième.

CATHERINE

Un, chaque jour? Bravo!

JANOU

Oui, chacun a son jour. C'est ma sainte semaine.
Je voudrais, d'un élan toujours plus incliné,
Leur faire tout le bien de la tendresse humaine.
J'en ai de chaque coin de la France; j'en ai
Qui sont des paysans ou qui sont des artistes,
De langoureux, de vifs, de joyeux et de tristes.
Mais tous, si différents, ont les mêmes vertus :
Tous sont braves et tous, ils se sont bien battus!
Les uns furent blessés, d'autres, dans les rafales,
Ont eu la chance de passer entre les balles.
Navrante pauvreté des choses qu'on leur dit,
Pour la première fois, mon cœur est trop petit!
Quel charme... Etre, dans l'ombre où l'espérance [brille,
La famille de ceux qui restent sans famille!
Etre à la fois, pour tous, la sœur et la maman,
Leur redire les mots simples tout simplement,
Se tenir au chevet du blessé pour qu'il sente
Trembler auprès de lui la robe d'une absente...

CATHERINE

On m'a dit que pour eux tu t'appelais Janou?

JANOU

Oui, Janou; c'est ainsi que ma vieille nounou
Me nommait autrefois... C'est familier et tendre.
C'est l'intime surnom qu'il leur fallait apprendre;
Ils n'auraient pas compris mon geste naturel
Si je l'avais signé d'un nom officiel,
Ces petits! ils auraient manqué de confiance;
Il me fallait un nom fait d'une autre influence,
Un nom qui ne soit pas journellement fameux,
Un nom qui soit sorti de la terre comme eux,
Un nom de paysanne, ou bien de midinette :
C'est pourquoi j'ai choisi (formule brève et nette
Qu'entendit ma nourrice, on ne sait plus bien où)
Ce nom, ce simple nom dont je signe : Janou!

CATHERINE

Maintenant va cesser ce jeu de devinette,
Ils sauront que Janou n'était pas midinette.

JANOU

Oh! maintenant que je suis là, c'est moins trom- [peur,
Et je n'ai plus du tout peur de leur faire peur...

A Pierre.

Dis, tu ne me crains pas, Petit-Pierre?

PIERRE

Non, certe!

JANOU, *à Catherine.*

Car c'est l'éloignement, vois-tu, qui déconcerte.
Lorsque l'on est près d'eux, ils ne sont plus surpris
De s'entendre louer et de se voir compris...

Montrant Pierre.

Cet enfant-là lui-même est un peu moins farou- che...

PIERRE

Pourquoi donc êtes-vous si bonne? On ne vous
Pourtant pas de bien près? [touche

JANOU

Pas de près! Cher petit
Tu ne m'entends donc pas! Tu n'as donc pas senti...
Tu ne me touches pas de bien près, comment dire?
C'est par toi que je vis, par toi que je respire;
Si je peux te servir avec mes humbles bras,
Tu ne le dois qu'à toi. Tu ne me touches pas
De bien près! Mais c'est toi, l'un des héros du
Qui délivra Paris, qui sauva Notre-Dame. [drame
Tu ne me touches pas de bien près, as-tu dit!
Mais tu n'es, mon enfant, qu'un sublime étourdi...
Et tous ont de ces mots candides sur leurs bouches!
C'est d'avoir dit cela bien plus que tu me touches...
Mais, sans toi, je serais prisonnière. Sans toi
Je n'aurais plus de nom, je n'aurais plus de toit.
Sans ton geste, Paris, mon divin territoire,
Serait affreusement souillé par leur victoire. [sais,
Comprends ce que tu vois, comprends ce que tu
Mon enfant, comprends donc ce que c'est qu'un [Français.
Pas de bien près! Faut-il qu'on t'apprenne ta [gloire?
Un Français, c'est celui qui peut, en souriant,
De l'Occident au Sud, du Nord à l'Orient,
Regarder l'Avenir et consulter l'Histoire;
Celui par qui les morts restent toujours vivants,
C'est un visage brun, tanné des quatre vents,
Il joint au cœur d'enfant la force des apôtres,
Un Français, c'est celui qui se bat pour les autres.

PIERRE

N'empêche que c'est bien, avec des mots si doux,
D'être si généreuse et si bonne pour nous.

JANOU

Mais comprends donc, petit, que je ne suis pas [bonne.
La plus belle bonté, votre cœur seul la donne!
Oui, quand à vos genoux, à genoux nous tombons,
C'est pour vous bien prouver combien vous êtes [bons,
Vous par qui notre France a retrouvé ses ailes;
O vous qui recréez les choses éternelles!

PIERRE

Oui, madame Janou, tout cela, c'est très beau...
Ah! les morts sont heureux, la terre est leur [tombeau,
Mais nous, qui revenons mutilés de la guerre,
Nous qui sommes privés du métier de naguère,
Nous qui restons des morts vivants, des bons à rien,
Madame, plaignez-nous, hélas! plaignez-nous bien.

JANOU

Vous êtes des héros, tout mon être l'affirme!

PIERRE

Le héros d'aujourd'hui demain sera l'infirme.

JANOU

Demain! Mais chaque jour grandira ton honneur.
Demain, quand, près de toi, dans un tendre bonheur,
Celle que tu choisis et qui sera ta femme
Mettra dans ta maison son regard vaste et doux;
Quand de petits enfants blottis sur tes genoux,
Ayant dans leurs beaux yeux la beauté de ton âme,
Tendront tous leurs désirs ardents vers tes récits,
Dans nos champs libérés, sous nos cieux éclaircis,
Demain, mon cher enfant, sera ta récompense;
Tu sauras l'avenir que ta tâche dispense.
Oui, demain, tu diras: « Lorsque j'étais soldat,
J'ai saigné, j'ai souffert, afin qu'on résistât.
Avec tant de douleurs que l'on n'y peut plus [croire,
J'ai mis mon grain de marbre au bloc de la victoire.
J'étais presque un enfant encore, en combattant
Je semblais bien petit dans ce monde; pourtant,
Aujourd'hui que ma France est joyeuse et pros- [père,
De son éternité je suis un peu le père! »

PIERRE

Madame, pour nourrir de la famille ainsi,
Il faut travailler dur, travailler sans merci,
Et moi, je ne peux plus, et c'est ça qui m'enrage.
Ah! j'aurais bien mieux fait de mourir à l'ouvrage,
Là-bas! C'était pour moi la suprême faveur.

CATHERINE

Qu'étiez-vous donc dans le civil?

PIERRE

J'étais graveur.
Un bon métier, madame... Ah! oui, j'aimais à suivre
Les dessins qui naissaient sur la planche de cui- [vre,
D'où, parmi les contours délicats et serrés,
Le métal se levait en fins copeaux dorés.

CATHERINE, *à Janou.*

Du graveur à l'artiste, il est peu de distance.

PIERRE

N'ayant plus mon bras droit, je n'ai plus d'exis- [tence.

JANOU

Mais on grave très bien de la main gauche... Allons,
On t'apprendra.

PIERRE

L'on dit cela dans les salons;
C'est impossible.

JANOU

Est-il têtu dans sa souffrance!
Impossible est un mot qu'on ne sait pas en France,
Un vieux mot démodé qui n'a plus rien d'humain.
Tiens, veux-tu commencer? Je guiderai ta main
Pour essayer d'écrire.

PIERRE

Oh! non, c'est inutile.

CATHERINE

Laisse-le. Sa douleur le rend encore hostile.

JANOU

Je saurai le convaincre, et le « réapprenti »
Redeviendra le maître au contact de l'outil...
Au retour du pays de la mort, il hésite...
Bientôt, il gravera mes cartes de visite!
On s'occupe beaucoup de nos mutilés... Vois,
On leur montre à tailler des jouets dans du bois;
Tout ça se tient avec des clous et de la colle.
Tu viendras voir nos travailleurs à notre école :
Chacun d'eux est content, car il sent refleurir
En lui la vie et les raisons de la chérir.
Travaillant pour l'enfance, il retrouve la sienne,
Et l'homme goûte un peu de la joie ancienne,
Quand, jouant aux soldats, il voulait, tout enfant,
Que le Français, toujours, soit partout triomphant.
Regarde; justement, j'organise une vente
Avec tous ces objets qu'un professeur invente.
Nos ouvriers n'ont plus de mains ou plus de pieds...
Regarde ces troupiers bâtis par des troupiers,
Regarde, n'ont-ils pas et le chic et l'allure,
Bonne tête, bon air, bon œil, bonne encolure?
Ils sont peinturlurés d'un pinceau délicat.
On dirait que l'artiste ingénu s'applique
A recréer la jambe ou le bras qui lui manque...

CATHERINE, *tenant un jouet.*

Comme il porte gaiement ce sabre qui le flanque!
Tout est articulé, tout marche à volonté.

JANOU, *en montrant un autre.*

Admire ce gaillard, est-il bien culotté!
Vois ce jeune soldat, classe dix-neuf cent seize.
Comme il va crânement au bal, à la française!

CATHERINE

Vois ce cosaque aux bonds fantastiques, qui peut,
Pourvu qu'une main l'aide à manœuvrer un peu,
En brandissant un fer dont l'éclat étincelle,
Chevaucher à genoux sur le cuir de sa selle!
Et celui-là, tu l'as reconnu, n'est-ce pas,
C'est le meilleur et le plus grand des grands-papas;
Sous sa triple moustache effarouchée, il offre
Le sourire de la confiance, c'est...

PIERRE, *faisant le salut militaire de la main gauche.*

Joffre!

CATHERINE

Près du petit soldat, vois le vieux vétéran
Marcher d'un même pas sous l'aspect différent.

JANOU *appuyant sur un tir.*

Et vois Guillaume II en habit de parade,
Dans le péril, lever les deux bras : Camarade!

CATHERINE

Au gré de leurs couleurs claires, tous ces jouets
Sont comme un champ de France avec de vifs [bluets
Et des coquelicots dont l'ardeur vient d'éclore!

JANOU

Vois, tenant en ses mains l'étoffe tricolore,
Se haussant sur le bout de ses petits souliers,
Toute rose en son bois aux contours singuliers,
Dans l'ample jupe blanche et sous la coiffe noire,
La symbolique enfant que nous rend la victoire!
Levant son front pieux, d'un geste simple et beau,
L'Alsacienne donne un baiser au drapeau!

PIERRE, *toujours triste.*

Oui, madame Janou.

JANOU

Les autres soldats se rapprochent.

Chasse un peu ta tristesse.
Vois mes autres filleuls, leur belle robustesse,
Leur gaieté, leur franchise, et souris.

PIERRE

J'essaierai.

JANOU, *à Catherine.*

Par un hasard heureux que j'ai bien préparé,
J'ai pu les réunir, c'est extraordinaire,
Tous les sept; chacun d'eux est permissionnaire.
L'un vient de l'hôpital, et l'autre du dépôt,
D'autres viennent du front.

YVON

J'en rapporte ma peau.

CATHERINE

Blessé?

YVON

Si peu que rien. Manqué. Mauvaise coupe,
Ils n'ont pas entamé la doublure.

JANOU, *tapant dans ses mains.*

A la soupe!
C'est l'heure du goûter. Allons, rassemblement.
En rang! Fixe! Prenez vos distances. Comment,
Il en manque? Je vais faire l'appel... Trois, quatre.

ÉMILE, *s'avançant à son tour.*

Cinq!

JANOU

Ah! mon boute-en-train...

Le présentant à Catherine.

Et qui vient de se battre
Splendidement!

ÉMILE, *modeste.*

Marraine...

JANOU

Où donc est Sidi-Lah?

ÉMILE

Sidi! Viens, on te parle.

SIDI-LAH, *s'approchant*

Y a bon. Li voilà.

CATHERINE

« Y a bon », par ces mots, il dit le plus beau conte!

JANOU

Un, deux, trois, quatre, cinq, six...

HENRI

Et sept!

JANOU

J'ai mon compte.
Catherine, voilà ma semaine au complet.
Dis-leur donc une chose aimable, s'il te plaît.
Allons!

CATHERINE, *retenant Sidi-Lah avant qu'il soit assis.*

Messieurs les sept filleuls, je vous rends grâce.
Et tous les sept, en ce baiser, je vous embrasse.

Elle embrasse Sidi-Lah.

SIDI-LAH

Y a bon.

JANOU, *offrant des friandises.*

Des gâteaux?

CATHERINE, *à Sidi-Lah.*

N'hésite pas. Prends-les.

ÉMILE

Hein, qu'est-ce que tu dis de ça, Sénégalais?

SIDI-LAH

Moi bien Français, deux fois moi blessé pour la [France.

JANOU

Mon petit, nul de nous ne fait de différence.

A Silvain,

Un peu de bouillon froid?

CATHERINE, *à Emile.*

Une tasse de thé?

ÉMILE

J'aimerais mieux du bon bordeaux.

CATHERINE, *versant.*

Tiens.

ÉMILE, *après avoir dégusté.*

Volupté!

CATHERINE, *montrant Yvon.*

Le petit fusilier marin, là-bas, tout rose,
N'a pas osé bouger. Donne-lui quelque chose.

JANOU, *à Yvon.*

Toi, qu'est-ce que tu veux?

CATHERINE

Est-ce que vous fumez?

YVON

Bien merci, ma marraine.

JANOU

On les a surnommés
« Les demoiselles au pompon rouge ».

YVON, *un peu vexé.*

Qu'on nomme
Un fusilier comme on voudra, mais c'est un homme.

CATHERINE

Les demoiselles au pompon rouge, pourquoi?

YVON, *haussant les épaules.*

Pourquoi? Je ne saurais pas le dire, ma foi...

JANOU

Demoiselles! Sans doute à cause de leur mine
Qui nous montre la joue en fleur de la gamine.
Ils sont jeunes, ils ont de dix-huit à vingt ans;
Leurs yeux graves et purs sont des fleurs de prin- [temps
Que l'embrun de la mer laisse encor tout humides;
Leurs regards sont restés étonnés et timides,
Et quant au glorieux pompon rouge, il paraît
Un œillet cramoisi planté sur leur béret...

YVON

On peut avoir les yeux rêveurs et le poing rude.

CATHERINE

Vous vous êtes battu?

YVON, *fièrement.*

Dame!

CATHERINE

Où donc?

YVON

A Dixmude.
A Dixmude, en Belgique. Ah! les sacrés moments!
Anvers venait de choir aux mains des Allemands.
Ils disaient qu'ils allaient à Calais. C'est leur rêve.
On s'est battu, sans un arrêt, sans une trêve.
On avait appelé des régiments français.
Dixmude n'était pas d'un très commode accès...
Il nous fallait tenir jusqu'à leur arrivée :
Notre troupe a compris et s'est bien activée...
On peut, en ayant l'air timide, être hardi.
Notre contre-amiral nous réunit et dit : [bre
« Pour sauver le flanc gauche accablé par le nom-
Et permettre aux renforts de venir sans encom- [bre,
Il faut bien quatre jours d'un effort continu.
Mes petits gars, il faut tenir. » On a tenu.
Mais quinze jours plus tard, sans l'aide réclamée,
Nous tenions encor là contre trois corps d'armée.

JANOU

Ainsi, pendant un mois de combats surhumains,
Vous avez eu le sort des Flandres dans vos mains.

YVON

Les Allemands étaient quarante-cinq mille hommes.

PIERRE

Et vous?

YVON

Six mille en tout.

ÉMILE

Voilà comme nous sommes!

PIERRE

Alors?

YVON

Nous nous serrions, nous luttions pas à pas...
Ils auraient dû passer, ils ne passèrent pas.

PIERRE

Comment ça s'est-il fait?

YVON

Comment ça pût se faire?
On ne sait. Ou plutôt, si, l'on sait: simple affaire:
On nous avait priés de tenir jusqu'au bout,
On mourait, mais on ne cédait pas! Voilà tout.

JANOU

Et combien êtes-vous revenus de Dixmude?

YVON

Moins de deux mille.

JANOU

Ah! quel courage!

YVON

L'habitude.
Même, on serait tous morts, s'il l'avait fallu.

PIERRE

Vrai!

YVON

Ah! bien sûr que c'est vrai; tous, on l'avait juré.
Et si vous aviez vu Leborgne, un quartier-maître,
Un gars! Il en mettait quand il fallait en mettre!
Un jour, par un éclat Leborgne est éborgné;
Il tombe, il me demande: « Est-ce qu'on a gagné? »
Je dis: « Oui! » Si j'avais dit: non par mon silence,
Il n'aurait pas voulu songer à l'ambulance.
On l'y porte, on le met dans un lit. Mais sitôt
Qu'il entend le canon tonner sur le coteau,
Il se lève, il s'échappe, on objecte, il riposte
Et revient au combat pour mourir à son poste!

PIERRE

Ah! ça, c'est le bonheur.

YVON

Et notre lieutenant,
Il s'appelait Martin des Pallières. Venant
En tête, il bondissait au bord de la tranchée,
Baïonnette au canon. Hardi! Quelle jonchée!
Souvent notre pointu leur restait dans la peau.
Un gars dit: « J'ai perdu mon épingle à chapeau. »
Le chef, ayant aussi perdu sa baïonnette,
Lui dit: « Fais comme moi et cogne avec ta tête! »
Et l'on cognait, et l'on cognait, et l'on cognait.
Oui, l'on a bien joué du front et du poignet.
On resta quatre jours sans manger et sans boire.
La mort ne compte pas pour qui veut la victoire!

A l'escouade, sur vingt-six on resta trois.
C'était dur. Mais on a bien combattu, je crois (1).

JANOU

Ainsi, parmi le froid, la faim, la fusillade,
Ces obscurs défenseurs ont fait une *Iliade!*

YVON

L'Iliade? connais pas. On a fait son devoir.
Je venais simplement pour vous dire au revoir.
J'ai déjà fait ma part, mais je la veux plus grande.

JANOU

Quel juste et fier amour il faudra qu'on leur rende!

PIERRE

Nous, notre lieutenant, c'est Pierre Ginisty
Qu'on l'appelait, était brave comme le vôtre.
C'est en décembre, je crois bien, qu'il est parti.
Un coup de feu le frôle, il tombe sous un autre,
Alors il pense encore à ceux qu'il commanda,
Nomme son remplaçant, et, mourant en soldat,
Murmure d'une voix fermement survivante :
« La victoire est certaine, et le reste n'est rien,
Faites votre devoir comme j'ai fait le mien. »
On gagna du terrain, par là, la nuit suivante.

JANOU

Oui, même par les morts, les ordres sont donnés.

CATHERINE

Ils n'ont pas seulement les gestes effrénés
Du courage superbe et de la noble haine;
Ils sont tendres, touchants, gais, infiniment doux;
Eux qui sont au danger, ils nous ménagent, nous.
Ils ne consentent pas à notre moindre peine,
Ils ont des soins pour nous plus qu'on en a pour eux.
Ils disent qu'ils sont bien, presque qu'ils sont [heureux,
Que la guerre a parfois, même, des airs de fête...

Tenez, voici des vers — les derniers — d'un poète,
Louis Geandreau, rimeur, devenu lieutenant,
De tendres vers écrits dans le jour déclinant,
A celle à qui l'on rêve au fond de la tranchée.
Il sent à son épaule une épaule penchée.
Il voit des pleurs. Il veut ramener à tout prix
Le sourire en ces traits qui l'ont si bien appris.
Malgré qu'il ait vécu tant d'heures d'épouvante,
Pour consoler l'aimée, il s'applique, il invente...
Et c'est si doux qu'il croit dire des vérités,
Et voilà qu'il écrit cette lettre. Ecoutez :

« La guerre, mon amour, il faut bien te le dire,
Ça n'est pas si terrible, en somme, que l'on croit.
Jette-moi ces journaux bavards qu'on te fait lire:
Qui n'a rien vu doit rester coi.

Ils t'ont mis sous les yeux d'effroyables images?
Du sang?... Je m'en doutais. De la neige?... Par- [bleu!
Et puis « la Morne Plaine »? Ah! c'est du bel ou-
Faut-il être bête, mon Dieu. [vrage!

Ecoute, moi je parle en connaissant la cause,
Car il me semble un peu, la guerre, qu'on la fait!
Eh bien! c'est bien moins rouge et c'est un peu [plus rose...
La guerre... écoute ce que c'est :

Matin. Réveil. « Oh! oh! c'est blanc partout! » Le
(Je suppose qu'il a gelé pendant la nuit.) [givre...
Eh bien! mais c'est charmant, sur un ciel de vieux
Ce jeune argent qui craque et luit! [cuivre,

Les hommes, un par un, sortent de leurs tanières.
« Comment va? » « Hé frisco! » « Bien dormi? » [« Bien dormi! »
J'ai rêvé... » L'un revient d'Agen; l'autre d'As- [nières;
L'autre... « A propos, et l'ennemi? »

(1) Ce récit est documenté dans l'admirable rapport historique de M. Charles Le Goffic : *Dixmude*.

« L'ennemi? Tiens, c'est vrai! Que le diable l'em- [porte! »
« Mais, bon Dieu! Regardez!... Sur la route!... [Chauffé,
Ça vient, ça fume... Et qui fumerait de la sorte?
Le voilà. C'est lui... le café!

Le soleil monte. On voit renaître un paysage,
L'affût d'hier, le bois que le soir avait pris,
Et le ruisseau prudent qui cache son visage...
« Vraiment, c'est un fameux pays! »

Un avion : j'entends son ronflement d'abeilles.
Nez en l'air. Où va-t-il? Bon voyage...! Un lapin
S'esquive en emportant là-bas ses deux oreilles...
Ah! mettre sur lui le grappin!

Augmenter d'un civet l'immuable ordinaire!
Et troquant son Lebel pour un bon Lefaucheux,
Satisfaire un moment son rêve culinaire...
« Ah! Pécuchot!... » « Tais-toi, Micheux. »

Voici venir au loin le courrier de famille.
A qui donc ce bonheur se va-t-il octroyer,
De pouvoir, à côté de sa femme et sa fille,
Un instant s'asseoir au foyer?

La soupe. On la déguste en battant la semelle;
Puis, un « quart » vous rendant tout à coup plus [subtils,
On discute... « Il faudra que le Chili s'en mêle...
Et les Canadiens, où sont-ils? »

« Le Russe a fait du bon travail... » On étudie
Ce rouleau compresseur qu'on voudrait plus [pressé,
Et face à l'Occident, sur un fond d'incendie,
On voit tout l'avenir dressé!

« Demain, vois-tu, Micheux, les hommes seront frè-
En supprimant la cause, on supprime l'effet. [res:
Je supprime le Boche, auteur de ces misères :
Plus de cause, alors... » C'est parfait!

Et dans le bon terrier, dortoir et réfectoire,
Qui nargue la « sifflante » et se rit de l'éclat;
On rentre et l'on attend la prochaine victoire,
En grignotant du chocolat.

Le soir vient. De plus près, on songe à l'adorée.
On rêvasse, on répond aux petits mots reçus,
Et l'on s'endort enfin dans la paille dorée,
Ainsi que le Petit Jésus.

. . . .

Voilà, mon cher amour, ce que c'est que la guerre;
Qui t'en parle autrement, par la gorge a menti!
La vérité, vois-tu, c'est qu'on n'y souffre guère
Que de l'absence, mon petit...

La guerre, c'est tout ça. Le reste en vain tintaille...
Cependant, tout à l'heure, ils ont tous remarqué
Que je ne t'avais pas parlé de la bataille :
C'est la place qui m'a manqué. »

Il signa d'un prénom, comme on fait quand on aime,
Heureux de n'avoir dit les choses qu'à demi.
Le destin se chargea de finir le poème,
Le poète-soldat est mort à l'ennemi.

PIERRE

On ne sait pas comment?

CATHERINE

En déclamant des rimes!
En narguant de beaux vers la race aux sombres
En récitant une tirade de l'*Aiglon*, [crimes,
Qui sous le feu, faisait l'effort rude moins long.
Il disait, les pieds lourds d'indécrottables crottes:
« Nous qui, pour arracher, ainsi que des carottes,
Nos jambes à la boue énorme des chemins,
Devions les empoigner quelquefois à deux mains »,
Et pour montrer combien ces phrases sont exactes,
Il joignait crânement aux paroles les actes,
Et dans un double effort, arrachait, plein d'entrain,
Les vers à sa mémoire et ses pieds au terrain!

JANOU

Sont-ils gais!

CATHERINE

Leur gaieté double leur patience.

ÉMILE

Oui, madame, on est gai, car on a confiance.
Ah! l'on ne se fait pas de cheveux, sur le front!
On a même un théâtre ambulant. On est prompt
A dresser des tréteaux partout où ça nous tente,
On forme le rideau par des toiles de tente,
On fait la comédie, on chante, on dit des vers,
On se déguise, on met son képi de travers,
On imite Mayol ou Polin le troubade,
Et Thalie, en riant, chez Bellone gambade!
Le rire a tous les droits dans nos petits galas,
Et si quelque obus tombe, on en rit aux éclats!
Nous avons joué même, un jour, une revue
De présentation tout à fait imprévue.
Moi, je faisais le rôle aimable du Poilu.

Il fait la mise en scène.

J'abordais la commère avec un grand salut.

Il frappe les trois coups.

Cette commère à barbe était plutôt... sommaire.
Et je me présentais alors à la commère :
« Un poilu, c'est un tas de glaise et de grésil,
Agrémenté d'un sac, aggravé d'un fusil,
Ça vous a constamment la bouffarde à la gueule,
C'est velu comme un ours et ça n'est pas bégueule.
Un poilu? c'est un sac de viande, un buisson
De ferraille, d'où sort parfois une chanson!
C'est toujours un héros trop souvent anonyme,
C'est un bloc du pays qu'une pensée anime,
Mais c'est si délicat, ce pithécanthropus,
Que ça se fait conduire au bal en autobus,
Et quand je dis « au bal », il faut entendre « aux
C'est un civilisé sous des airs cannibales, [balles »,
Une barbe ignorant et rasoir et blaireau,
Un poilu? C'est une âme avec un numéro, [mite,
Ça mange on ne sait quand, ça vit comme un ter-
C'est fier comme un vidame et pur comme un [ermite,
C'est informe, innommable et c'est couvert de poux,
C'est votre fiancé, madame, ou votre époux! » (1)

PIERRE

Le beau cadeau!

JANOU

Mais oui!

CATHERINE

C'est superbe! Il m'enchante.

ÉMILE, *désignant Silvain.*

Et l'on chantait! Tenez, madame, celui-ci.
Il imitait Polin, c'était très réussi.

A Silvain :

Chante donc!

CATHERINE

Oui, chantez!

TOUS

Chante!

SILVAIN

C'est bon. Je chante.
Attendez donc. On m'a mis ça dans du papier...
Par un de mes copains, je l'ai fait copier.

Fouillant dans ses poches.

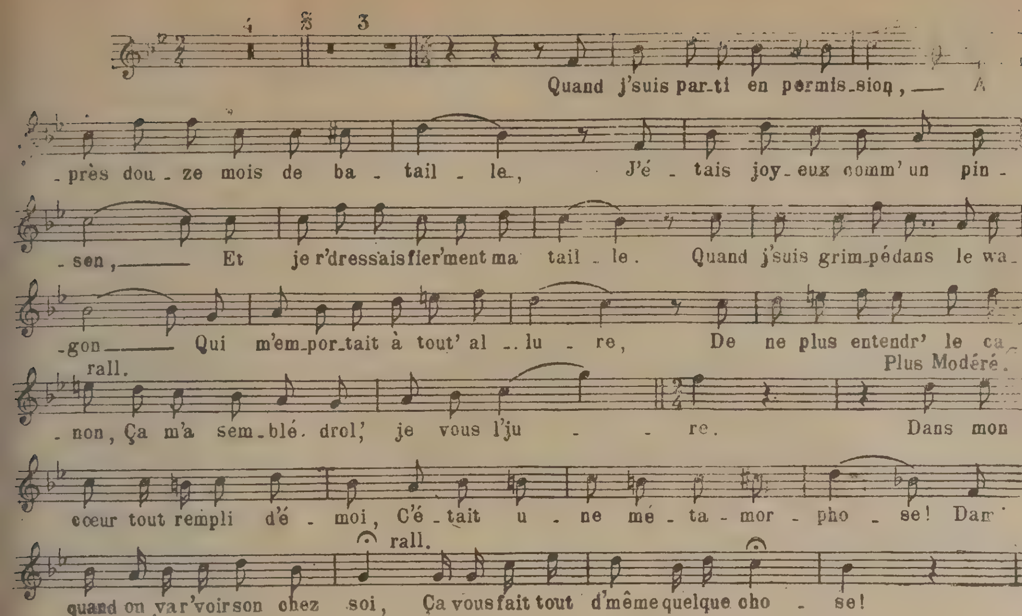
Où donc est-il? Bon sang de papier! Ma romance?

Il sort un briquet, un mètre d'amadou, un grand mouchoir, un couteau, une pelote de ficelle qui tombe et se déroule.

Quel fourbi là-dedans! La voilà. Je commence.
C'est de Pierre Chapelle, un copain, un malin.
Celui-là, sur le front, il n'est jamais morose,
Ça se chante sur l'air des couplets de Polin :

Ça vous fait tout d' même quelque chose!

(1) Ces vers anonymes sont extraits d'un journal du front *L'Echo des Partis*.



La partition avec accompagnement de piano est éditée chez Delormel, 53-55, rue du Faubourg-Saint-Martin, Paris.

Quand j' suis parti en permission,
Après douze mois de bataille,
J'étais joyeux comme un pinson,
Et je r'dressais fièr'ment ma taille.
Quand j' suis grimpé dans le wagon
Qui m'emportait à toute allure,
De ne plus entendr' le canon,
Ça m'a semblé drôl', je vous l' jure.

Dans mon cœur tout rempli d'émoi,
C'était une métamorphose!
Dam'! quand on va r'voir son chez soi,
Ça vous fait tout d' même quelque chose!

En arrivant dans mon pat'lin,
Tout l' mond' m'attendait à la gare.
Ah! comm' j'en ai pressé des mains!
Il ne manquait plus qu' la fanfare.
Puis, quand ma femme, avec bonheur,
Est v'nu', pâl', mais sans défaillance,
Ah! c' que j' l'ai serré' sur mon cœur!
Ça m'a payé d' tout's mes souffrances.

Et quand j'ai vu mes trois p'tits gas,
Mon Jean, mon Pierre et ma p'tit' Rose,
Qui se sont jetés dans mes bras,
J' vous jur' qu' ça m'a fait quelque chose!

Alors, j'ai passé mes huit jours,
Heureux comme un vrai coq en pâte,
Bon vin, bonn' table et... de l'amour!
Ah! c' qu'on vous aime et c' qu'on vous
Ma foi! l'on se laiss' dorloter [gâte!
De tout's façons, qu' c'est un vrai beurre.
Même, un jour, j' dois vous l'avouer,
J'ai roupillé jusqu'à neuf heures!

Quand on a couché bien longtemps
Dans d' la paill' qui n' sent pas la rose,
Et qu'on s'allonge entr' deux draps blancs,
Ça vous fait tout d' même quelque chose!

Mais c' fut, hélas! trop vit' fini,
L'heur' de partir est arrivée.
J'ai dit au r'voir à mes amis,
Mes goss's et ma femm' bien aimée.
En quittant ma p'tit' maison,
Y a pas eu d' larm's, y a pas eu d' scène,
J'avais l' sourir', mais dans le fond,
N'empêche que ça m'a fait d' la peine!

Mais puisque me voici d' nouveau,
J' suis plein d'ardeur pour la bonne cause,
Et quand nous r'trouv'rons les Pruscos,
J' vous jur' d' leur passer quelque chose!(1)

(1) **Couplets dits par Coffinières, dans** *La Revue sans Teutons*, **de Pierre Chapelle, rédacteur au** *Canard Poilu*.

PIERRE

Ah! tu me l'apprendras!

CATHERINE

Ces couplets sont charmants.

ÉMILE

Pour de sacrés quarts d'heure, on a de bons mo-
[ments.

JANOU, *se penchant vers un de ses filleuls, Jacques, qui est resté sombre et un peu à l'écart.*

Mais toi, Jacques, pourquoi gardes-tu cette mine? —

Il se détourne sans répondre.

Mon enfant, quel est donc le chagrin qu'on rumine.
Veux-tu me regarder et me sourire un peu?
Allons, vite... Quoi? Rien...

JACQUES

On fait ce que l'on peut...

JANOU

De quel pays es-tu?

JACQUES

Je suis du Nord, madame.

JANOU

Je comprends, mon petit; tes parents ou ta femme,
Tu ne sais ce qu'ils sont devenus?

JACQUES

Si, je sais.
Je sais, mon frère aîné mourut en bon Français,
Frappé du même obus qui m'a fait ma blessure;
Ça, c'est la guerre, et je comprends, je vous assure,
Mais, par chez nous, ils ont tout brûlé, tout dé-
Et fusillé mon père, et ma mère avec lui! [truit,
Et ma sœur, une enfant de seize ans, fraîche et
Outragée et blessée, hélas, que devint-elle? [belle,
Les morts sont moins à plaindre, allez, que les vi-
[vants...
Et ma plus jeune sœur, orpheline à neuf ans,
Seule, dans un pays envahi, dans la rue...
Où est-elle? On m'a dit qu'elle était disparue...

A Janou, violent et concentré.

Madame, jurez-moi qu'on n'oubliera jamais,
Et qu'on ira chez eux.

JANOU

Je jure, je promets.
Oui, bien sûr qu'on ira.

JACQUES, *toujours violent.*

Ça donne du courage
De penser qu'on pourra se venger de l'outrage.
Nous irons. Ils paieront bien cher notre malheur.
Pas de pitié pour eux!

Voyant que Janou s'inquiète un peu de la fureur qu'il montre.

Mais, nous, n'ayez pas peur,
On ne touchera pas les enfants ni les femmes.

JANOU

Comme il a dit cela! Ma France, ô peuple d'âmes,
Cependant que, par ordre, encor sans châtiments,
L'ennemi, chaque jour, invente des tourments,
Voilà le mot qu'a dit cet enfant de campagne,
Et je vous le dédie, empereur d'Allemagne!

JACQUES, *en illuminé.*

Ah! voyez-vous, madame, on ne dit pas assez,
Tous les crimes commis où ces gens sont passés.
Oui, ce qu'on sait, il faut qu'on le répète au monde.
Une femme qui put s'échapper de Termonde,
M'a conté leurs forfaits terribles...

On se groupe autour de lui.

Au saint lieu,
Les femmes se pressaient sous la garde de Dieu,
Tout à coup, au milieu des cris, on vit paraître,
Sur le seuil de l'église épouvantée, un reître,
Un officier botté, sanglé, monocle à l'œil,
De qui le stick sifflant accentuait l'orgueil...
Le bénitier reçut un crachat dans sa vasque,
Puis, cambrant la poitrine et redressant le casque
Le chef, montrant du doigt les femmes à ses gens,
Déchaîna d'un seul mot les gestes outrageants.
C'était un jeu promis, on tenait la promesse.
Ce fut la parodie infâme de la messe.
Les soudards, en fouillant les coffres éventrés,
En tirent le trésor des ornements sacrés,
Et voici que chacun de ces rustres s'affuble
De quelque soutanelle ou de quelque chasuble.
Je ne sais quelle fièvre affreuse les saisit,
Les soldats ont repris, en chantant, leur fusil,
L'officier a trouvé le pain d'Eucharistie,
D'un pouce sacrilège, il colle au mur l'hostie,
Il offre cette cible aux tireurs bavarois...
Un long frisson parcourt le temple en ses parois.
Le coup de feu marqua le signal de l'orgie.
Des corps sont étendus sur la dalle rougie...

Quand celui-là par qui l'ordre affreux fut donné
S'éveilla, le dégoût envahit ce damné.
Il sortit, rassembla ses gens d'une parole,
Ordonna d'arroser l'église de pétrole
Et d'y mettre le feu, pour que soit effacé
Le moindre souvenir de son crime passé.
« Brûlez tout! Brûlez tout! » criait-il... Dans les
[flammes,
Il faisait rejeter les enfants et les femmes.
L'abside s'écroula sur ses grilles de fer.
Ceux qui virent cela croient avoir vu l'enfer.
Entre les grands flambeaux des poutres allumées,
Montait le tourbillon grossissant des fumées,
Emportant, dans leur flux rouge et torrentiel,
Des âmes qui criaient vengeance vers le ciel!

ÉMILE

C'est à nos bras qu'il faut confier la vengeance!

YVON

Nous irons demander raison à cette engeance!

HENRI

Ils ont fait pire encore que le sabbat hideux,
Et, pour accumuler plus d'horreur autour d'eux,
Ils ont osé viser au cœur la cathédrale!
Ils ont anéanti sa beauté sculpturale,
Ils ont fait s'écrouler les cloches dont la voix,
Dans la chute, a sonné pour leurs propres convois.
Ils n'achèveront pas la besogne insensée.
La cathédrale reste, en nos âmes, dressée!
Le sublime Rodin dit qu'au soir, devant nous,
Elle évoquait l'aspect d'une femme à genoux,
En prière... J'ai vu l'église en agonie,
L'orgue des vents chantait sa suprême harmonie,
J'ai vu les toits crevés que la flamme a mordus,
J'ai vu les grands vitraux troués aux plombs
[fondus,
J'ai vu les murs noircis, les poutres décharnées,
Les chimères de pierre aux ailes calcinées,
J'ai vu le Christ broyé décloué de sa croix,
Et qui semblait mourir une seconde fois!
J'ai vu le chœur désert, les stalles abattues.

Le chaos noir des chapiteaux et des statues,
Le portique écroulé sous les coups d'Attila...

Mes yeux désespérés n'ont pas vu que cela.

Au centre du parvis, près des tours massacrées,
Une femme à genoux sur les cendres sacrées,
Une femme inconnue était en oraison...
Elle implorait le Maître au seuil de sa maison.
Sa tête était levée et l'on voyait son âme
Dans ses regards emplis de lumière et de flamme...

Et je la contemplai, me rappelant soudain
La vision divinatrice de Rodin, [pierre,
Lorsqu'à ses yeux voyants, la sainte et haute
Evoquait une femme, à genoux, en prière.
Les Allemands ont fait leur sacrilège en vain.
Ce que la cathédrale enfermait de divin,
Sa noble éternité, victorieuse, altière,
En cette humble inconnue, était là, tout entière!

On abolit en vain le clocher et l'autel,
Leur symbole demeure immuable, immortel.
Reîtres, voyez surgir dans cette ombre émou-
Des cendres de l'église une église vivante! [vante,
Son imploration s'élève vers les cieux,
Et toute la ferveur du monde est dans ses yeux!
Oui, c'est en vain qu'on brûle et c'est en vain qu'on
La beauté de la France, en nous, se perpétue, [tue,
Sa croyance est la lampe ardente au feu certain
Que nul obus ne frappe et que nul vent n'éteint!

Et nous gardons ainsi, magnifique, intégrale,
Avec ses chants et ses clartés, la cathédrale!

CATHERINE

Quel est donc celui-là dont l'accent nous convainc
Et dont la voix s'élève en flamme?

JANOU

Un écrivain...
On l'a soigné dans Reims... L'habitant volontaire
A su créer des ambulances sous la terre...

ÉMILE

Dites donc, les copains, c'est l'heure du retour,
C'est trop parler à la colombe du vautour.
Qui vient nous mettre au train?

YVON, bouclant son sac.

Moi, ma valise est prête...

Janou donne des provisions à Sidi-Lah.

SIDI-LAH

Y a bon.

JANOU

Je comprends, pas besoin d'interprète.

ÉMILE

Azor!

CATHERINE

Vous appelez votre chien?

ÉMILE

Non, Azor
N'est pas un chien. Azor, madame, est un trésor.

CATHERINE

Vous plaisantez!

ÉMILE

Ne croyez pas que je plaisante.
Ne riez pas. Souffrez que je vous le présente...
Azor, c'est mon vieux sac, madame, simplement.
Il m'est fort précieux dans tout son fourniment.
Quoi? Vous riez. Ne riez pas. Il faut me croire:
Il pose sur mon dos la bosse de la gloire!
Oui, lorsque nous avons le sac par là-dessus,
Nous devenons de gais et sublimes bossus...
Ses services nombreux sont dignes de mémoire:
Quand on change de linge, il devient... une
[armoire,
Pour recevoir aussi les vivres il est fait [buffet,
Et, quand on veut manger un peu, c'est... un
On sent son amitié constante qui vous pèse
Et pourtant, à la pause, il vous offre... une
[chaise,
On soupire sous lui quand le corps doit plier,
Et pourtant, dans la lutte, il est... un bouclier,
Lorsque l'on veut écrire, on le dépose à terre,
Il vous tend son échine et c'est... un secrétaire,
Le soir, quand il vous prend besoin de sommeiller,
Il est sous votre tête, et c'est... un oreiller,
A l'heure du départ rapide on l'utilise,
Tout s'entasse en ses flancs et c'est... une valise,
On crierait vainement qu'on en a plein le dos,
Bref, c'est le plus commode en somme, des far-
[deaux :
Secrétaire, oreiller, buffet, armoire et table,
C'est un ami d'un dévouement incontestable!
O mon vieux compagnon, mon frère, mon ami,
Que de fois sur ton cœur modeste j'ai dormi!
Azor, ta résistante et forte carapace
M'a sauvé bien des fois, de la balle qui passe,
O le plus amical, le plus cher des ballots,
Je portais en chantant tes trente-cinq kilos;
Tu m'as vu sommeiller, me battre, me distraire,
O mon vieux compagnon, mon cher ami, mon
[frère,
Je voudrais, si la Mort, un beau jour me saisit,
Te déposer à terre auprès de mon fusil
Et te prenant alors pour traversin suprême,
Rêver, en m'endormant, à tous ceux-là que j'aime!
Espérons toutefois que l'on en reviendra...
Là, je boucle à présent ma capote de drap,
On va revoir un peu la maison souterraine
Mais on se souviendra là-bas de sa marraine.

JANOU

Non, ce n'est pas de moi qu'il faut vous souvenir,
Je ne suis rien. Vous seuls comptez — et l'Avenir.
Mais je veux dire, avant la victoire achevée,
Une chose inouïe et qui m'est arrivée...
On était en septembre, alors que l'Allemand
Acharnait vers Paris son noir débordement.
Au jour le plus affreux, l'âme d'angoisse pleine,
Attendant cette horreur de les voir triomphants
J'allais, seule. C'était près de la Madeleine...
Là, contre moi, soudain, un tout petit enfant,
Six ans à peine, avec de grands yeux de lumière
M'arrêta, me remit un papier. Je l'ouvris,
D'une grosse écriture, il y avait écrit
Ces grands mots fabuleux, ces mots de foi pre-
[mière :
« La France est invincible. » Et je dis au petit:
« Qui t'a donné cela? » L'enfant me répondit:
« Je l'ai écrit chez nous, toute la nuit, moi-même. »
... Ainsi, quand nous doutions de ton instinct su-
[prême,
France, quand nous doutions de ta valeur, ainsi
Un tout petit enfant ne savait que ceci:
« La France est invincible. » En sa beauté de croire
A l'heure où, sans que rien nous en fût révélé,
L'ordre arrivait là-bas, de ne plus reculer,
Cet enfant merveilleux inventait la victoire!
Dans l'œuvre de la Marne il eut sa part aussi,
O cher petit Français anonyme, ah! merci!

CATHERINE

Oui, l'on connaît le grand miracle militaire
Qui sauva la patrie et qui sauva la terre,
Mais autre chose encor dompta ces furieux :
Ils ont eu peur de ce Paris mystérieux
Qu'ils ont espionné sans pouvoir le connaître,
De ce libre Paris dont l'esprit seul est maître,
Ils ont eu peur du grand secret qui le défend,
Ils ont eu peur des yeux de ce petit enfant,
Ils ont eu peur de vous, ô sainte Geneviève,
Ils ont eu peur de l'âme, ils ont eu peur du rêve!

JANOU

Non, ce n'est pas de moi qu'il faut vous souvenir
Mais de tout un passé qui ne veut pas finir.
Souvenez-vous des morts: pour chasser l'adver-
Leur invisible armée à vos côtés se serre. [saire,
Souvenez-vous là-bas de ces mots que traçait
Parmi l'ombre, la main d'un enfant: « La France
Invincible! » Allez tous, hâtez sa délivrance! [est
La France est invincible et vous êtes la France!

CATHERINE

Tuer, c'est quelquefois le geste le plus beau!

HENRI

Hugo nous parle encore au-delà du tombeau,
Ecoutez les accents de sa voix souveraine:
« Ils sont chez nous. Sur toi, France, leur sabre
[traîne,
Ils t'ont pris ton bien, France! Eh bien, on le re-
[prend.
... Ah! même le plus grand des siècles n'est pas
[grand
Si quelque ombre sinistre est mêlée à sa gloire.
Avec une aile blanche, avoir une aile noire,
Non, France, non, jamais ainsi tu n'as vécu,
Et la Paix n'est la Paix qu'après qu'on a vaincu. »

ÉMILE

On les aura!

TOUS

On les aura!

YVON

Adieu, marraine,
Je veux vous rapporter un sabre comme étrenne.

JANOU

Au revoir, mon petiot, au revoir, mes amis!

ÉMILE

Sûr, au revoir!

Cherchant dans ses poches, dans sa musette, dans son képi.

Où donc ai-je mis mon permis?

YVON

On part pour Salonique.

JACQUES

On retourne en Champagne.

ÉMILE

On prend le train d'abord.

CATHERINE

Moi, je les accompagne.

YVON

Merci.

ÉMILE sort un papier d'une blague à tabac.

V'là mon permis!

JANOU

Au revoir!

TOUS

Au revoir.

Janou les regarde partir, très émue.

PIERRE, timidement, en effleurant le bras de Janou.

Marraine..., je voudrais..., j'ai retrouvé l'espoir
De travailler...

JANOU

A la bonne heure!

PIERRE

Oui, à mon âge,
On est encore un homme en montrant du courage,
Je veux vivre, je veux, avec ma seule main,
Servir comme je peux mon pays de demain,
Je veux être content et bon à quelque chose,
Je comprends maintenant le devoir qui s'impose,
Oui, je travaillerai, marraine. J'avais tort
D'envier tellement mes camarades morts.
Si leur gloire est plus grande, il nous reste une
[tâche,
Et ne pas la remplir, ce serait être un lâche.
Je veux me battre encor. Chacun a sa façon.
Marraine, donnez-moi ma première leçon...

JANOU

Quel plaisir tu me fais! Viens là que je t'installe,
La plume, l'encrier, la page qui s'étale,
Es-tu bien?

PIERRE

Oui, très bien.

JANOU

Ah! te voilà sauvé,
Tu vas rapprendre à vivre, à penser, à sourire...
Mon cher petit! D'abord, dis, qu'allons-nous
[écrire?

PIERRE, très doucement, comme disant les mots venus du plus loin de son âme.

Vive la France!

JANOU, après l'avoir serré tendrement contre elle.

Ah! oui. Commençons...

Epelant lentement.

V I V

Rideau.

JANE CATULLE-MENDÈS
et GUILLOT DE SAIX.

Les Étoiles Éteintes

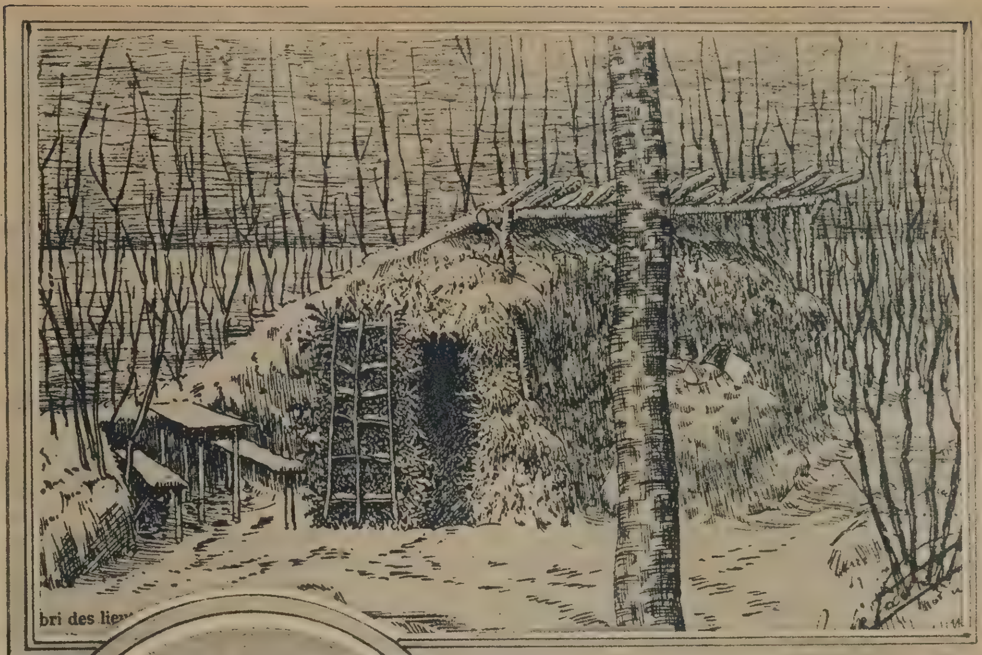
XI. — JEAN BAYET

Ce jeune officier, mort au début de la campagne, était le fils de M. Bayet, un des maîtres de l'Université de France, grand organisateur, grand lettré. Le père a voulu suivre le fils sur les champs de bataille; il porte — avec quel orgueil! — l'uniforme de lieutenant et donne, lui qui fut un chef, l'exemple de la discipline.

Une vie heureuse et facile s'ouvrait devant Jean Bayet. Jurisconsulte déjà éminent, lauréat de la Faculté de Droit, critique d'art délicat, il inspirait autant d'estime que de sympathie. Il partit plein de confiance et d'entrain et tout de suite se trouva mêlé à de terribles combats autour de Lérouville, dans la Meuse. Il reçut l'ordre d'organiser la défense d'un bois voisin.

Depuis le commencement d'octobre jusqu'à la fin de mars, sauf un mois de repos dans un village, il vécut dans ce bois où sa compagnie était à un poste d'honneur, à trois cents mètres d'un bourg incendié qu'occupait l'ennemi. Avec quelle simplicité vaillante, lui, ses camarades, ses soldats s'adaptèrent à cette existence si rude et si âpre! Par le froid humide, sous la pluie, sous les obus, enlizés dans la boue, il fallut creuser des tranchées, y passer les journées et les longues nuits d'hiver, parfois sans lumière et sans feu. Les corvées devaient aller chercher les vivres, même l'eau, à plusieurs kilomètres, par des ravins fangeux.

Souffrances, dangers, responsabilités, il accepta tout, non seulement sans jamais se plaindre, mais avec joie. Hirsute, déguenillé, mais toujours de bonne humeur, il partageait la vie de ses hommes qui l'adoraient. Tout devenait prétexte à une plaisanterie, à une repartie qui réconfortait les courages. Dans son gourbi, qu'il appelait fièrement le Palais du Gouverneur, et où on trouvait jusqu'à deux fauteuils en houblon tressé, œuvre d'un « poilu » industrieux, il y avait pour tout venant un verre de vin, une tasse de café, un cigare, surtout une cordiale poignée de main accompagnée d'un bon sourire. Aux heures de calme, il rimait des sonnets, des ballades; ses poilus, le sachant poète, venaient lui demander un quatrain, comme ils eussent demandé leur portrait. D'ailleurs très préoccupé de son rôle, de son devoir, veillant à la sécurité de ses hommes, il était lui-même téméraire à l'excès, à ce point qu'il lui arrivait, quand il jugeait une reconnaissance trop dangereuse, de partir seul dans la nuit jusqu'aux avant-postes.





Quelques extraits de son agenda donneront une idée plus précise de ce que fut cette vie :

20 novembre. — Je m'attarde à visiter la compagnie voisine. Premiers postes, jolis sous-bois de bouleaux avec feuilles mortes. Puis on passe à une sapinière avancée où quatre postes s'échelonnent dans un admirable bois, à trois cents mètres de hauteur. Vent sec et froid, petits sapins, petits chemins. Vue admirable à gauche, sur R..., en avant sur la route de P... à M..., à droite sur F...-en-H...; on cherche les postes dans les bosquets de sapins; ils sont tellement rares que je me demande si je ne vais pas chez l'ennemi, car le fil de fer est derrière moi.

18 janvier. — Réveil pittoresque, neige, mes petits sapins sont charmants, nos bois sont ravissants avec un vent léger, le soleil sur la crête nord, de petits nuages roses dans le ciel. R... tout jaune, pâle, avec les arcades de l'église démolie, mais tout va s'effacer. Des nuages noirs viennent, non... voici le soleil. Le vent a chassé les nuages noirs et partout la neige étincelle.

Pendant ces longs mois d'hiver, l'agenda ne révèle qu'une tristesse, le jour où l'ordre lui arrive de passer une nuit en seconde ligne. Il va trouver le colonel, réclame de rester en première ligne, mais inutilement :

Qu'y a-t-il? Disgrâce? En tout cas, je reviens tristement dans le soir, sans rien, ni nourriture, ni bagages. Je me sens dégradé, inutile. Je vais dans l'abri où sont B... et D... Plus de risques, j'ai l'air ridicule et je suis seul.

Mais le lendemain le chagrin se dissipe :

20 janvier. — Matin, gel, sol dur. J...

LE LIEUTENANT JEAN BAYET, MORT LE 7 AVRIL 1915.



suis content. Je vais voir Mény. Je vois les poilus qui s'ennuyaient de ne plus me voir... Déjeuner dans les beaux fauteuils. Pan! obus sifflent rapides au-dessus de nous. Rafales. La trajectoire raccourcit, 150, puis 100, puis 50. Diable!

Puis, du 26 janvier au 25 février, c'est un mois de repos dans un petit village des environs :

Joie d'un lit... Tous ces jours ont été délicieux. Du soleil, des promenades à cheval. Je fais beaucoup de vers, des paroles pour des cantiques. Notre messe d'aujourd'hui a fait beaucoup d'effet. Satisfaction du village. La bonne du curé arrive à nous estimer.

Mais quand l'ordre arrive de regagner le bois, c'est avec la même bonne humeur qu'il retourne aux tranchées :

8 *mars*. — Après-midi, G... m'appelle. « Deux colonels vous demandent. » C'est Fl. R... et M... Ils visitent le secteur, plaisantent, se promènent sur les crêtes en vue des Boches. Ils s'en fichent... Très familiers. On rigole. Les capitaines de la suite se poursuivent à boules de neige. Aussi, en les quittant, nous faisons des glissades sur la pente 169, sans nous inquiéter de deux ombres. C'est D..., et W..., le colonel tant attendu. Il est bon prince, lui aussi, il plaisante... Impression curieuse de ces colonels familiers, simples, plaisantant avec tous les soldats.

27 *mars*. — Quelques journées très calmes. On embellit le jardin. Ce matin, je dispose la mousse en plates-bandes. Je plante de charmants petits sapins, tandis que le cornouiller jaune fait le fond.



Le 31 mars, le bataillon quittait ce bois qu'il avait si longtemps occupé et défendu. A cette date s'arrêtent les souvenirs de Jean Bayet. Quelques jours après il était en première ligne à l'endroit le plus dangereux du bois Le Prêtre. Le 7 avril, à 5 heures du soir, la compagnie qu'il commandait était désignée pour prendre d'assaut les positions allemandes. Il bondit hors de la tranchée, entraînant ses hommes. Il fit en terrain découvert une vingtaine de mètres pour gagner, sous le feu de l'ennemi, une ligne de sacs à terre. Là, tout le monde couché, il reçut l'ordre de se mettre en liaison avec une compagnie voisine. Il voulut l'exécuter lui-même, se redressa: il fut atteint aussitôt d'une balle à la tempe gauche et tomba sans dire un mot. La lutte fut si acharnée que ce ne fut que la seconde nuit après sa mort qu'on put dégager son corps. On le rapporta tout ensanglanté, couvert de boue. Mais quand la dernière toilette eut été faite, ses traits apparurent calmes, graves, tout empreints de cette beauté que donne la mort héroïque pour le devoir.

Les obsèques eurent lieu le 11 avril, au bruit du canon, dans l'église du village voisin, exposé depuis des mois au bombardement de l'ennemi. Le préfet de Nancy, M. Mirman ; le recteur de l'Académie, M. Adam, avaient tenu à y assister. A l'heure où le service commençait, la compagnie redescendait du bois après quatre jours et quatre nuits de combat. Les hommes étaient harassés de fatigue, ils n'étaient plus que des paquets de boue Sans songer à prendre un instant de repos, ils allèrent droit à l'église sous la conduite du seul officier qui fût encore debout, le sous-lieutenant Marx, le compagnon de Jean, dès les premiers jours de la campagne. L'office terminé, ils vinrent trouver les membres de la famille qui étaient présents : « Nous vous l'avons vengé, nous avons pris les tranchées d'où on avait tiré sur lui. Notre lieutenant, nous l'aimions tant! »

Il repose dans un cimetière dévasté par le feu de l'ennemi et où viennent encore éclater les obus allemands, au pied d'une colline où se dresse l'image de Jeanne d'Arc, sa patronne. Mort, il est toujours au front, toujours au danger, comme vivant il voulait y être, au seuil de cette frontière qu'il espérait franchir à la tê[te] de ses soldats.

Jean Bayet possédait un charmant talent [de] poète. Nous citerons, pour finir, quelques-u[ns] des vers qu'il composa pendant la campagne, qui sont imprégnés d'une bonne humeur [et] d'une grâce bien françaises :

L'OMELETTE

Du givre et de la boue ont fait sa carapace ;
Trente chênes noueux, enchaînés dans le roc,
Ont rivé sa toiture inébranlable au choc
Des lourds quatre-cent-vingt qui traversent l'espa[ce]

D'en haut, c'est une croûte. Entrez, c'est un pala[is]
Un lambris de sapins fleurit ses flancs mastoc.
Tout est rare, imprévu. Le pic, du moindre bloc,
A fait un guéridon ou bien un cadre à glace.

Parfois une marmite, en mugissant, vient choir
Tout contre, ou quelque salve, aux approches du so[ir]
Rejette les poilus au fond de leur tranchée.

Deux hommes, cependant, assis à contre-jour,
Surveillent d'un regard attentif, plein d'amour,
L'omelette qui prend, par la flamme léchée.

LE PETIT COUCHER

Au lieutenant Mény

La tête emmitouflée et chaud comme une caille
Sous les épais tricots qui cuirassent son corps,
Mény, bardé de fer et pliant sous l'effort,
Se débat pour entrer dans un sac plein de paille.

Dédaignant les propos de Bayet qui le raille,
Il entre un peu vingt fois, puis vingt fois il ress[ort]
Ne pouvant, dans le nœud des ficelles qu'il tord,
Prendre les larges pans d'un manteau qui s'éga[ille]

Enfin, tout ruisselant, les flancs saucissonnés
Dans un informe amas de vagues cache-nez,
Il s'abat, enfonçant le sol de la chaumière,

Tel, sous ses peaux de bête, en ses abris étr[oits]
Dont son souffle inégal ébranlait les parois
Dormait l'homme des bois de l'âge quatern[aire]

2 Décembre 1914. **JEAN BAYET.**

(Croquis à la plume exécutés par un cama[rade] de Jean Bayet.)



LES ANNALES



Ils enchaînent les mitrailleurs à leurs pièces.

L'ESCLAVE

16 Avril 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

N° 25 Centimes

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN·AN·6MOIS
FRANCE & COLONIES 12fr. | 6fr.50
UNION POSTALE....18fr. | 9fr.50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1712. — 16 AVRIL 1916

EDITION·DE·LUXE UN·AN·6MOIS
FRANCE & COLONIES : 16fr. | 8fr.50
UNION·POSTALE......22fr. | 11fr.50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



Sentinelle à 3,000 mètres d'altitude. *Sur le front italien.*

SOLITUDE



Boyau de communication dans la haute montagne, à 2,800 mètres.

DANS LES NEIGES ÉTERNELLES

(Documents de la section photographique de l'armée italienne.)

SOMMAIRE

TEXTE



ILLUSTRATIONS

Notes de la Semaine

La Guerre à trois mille mètres

Le récent passage à Paris de MM. Salandra, Sonnino et du général Cadorna a resserré les liens qui nous unissent à notre sœur latine et proclamé d'une façon définitive la sincérité de cet accord. Beaucoup de personnes, perfidement influencées, conservaient un doute. Pourquoi, demandaient-elles, l'Italie ne déclare-t-elle pas la guerre à l'Allemagne? Pourquoi n'a-t-elle pas mieux soutenu le Monténégro et la Serbie? De là à insinuer que la diplomatie italienne gardait une arrière-pensée et machinait une trahison, il n'y avait qu'un pas... Les déclarations nettes et franches du roi, la participation de ses ministres à la conférence des Alliés, ont dissipé toutes les incertitudes. Le peuple et le gouvernement italiens marchent à nos côtés; ils marcheront jusqu'au bout, jusqu'à la victoire intégrale, que nous voulons et que nous aurons. Ils y ont d'autant plus de mérite que cette résolution leur coûte cher. M. Tittoni, nous retraçait, l'autre jour, quand il nous a aimablement accueillis à l'ambassade, les embarras actuels de son pays : arrêt de l'industrie et du commerce, manque de matières premières, pénurie de main-d'œuvre, formidable accroissement de prix du charbon, crise des transports. Figurez-vous les richesses qu'aurait acquises ce peuple, si, à l'exemple de la Hollande, de la Suède, de l'Espagne, il était demeuré neutre. Il a préféré se jeter dans l'aventure. C'est qu'une force instinctive, mystérieuse, multipliée par l'ardente propagande de ses artistes et de ses écrivains, magnifiée par la voix prophétique de Gabriele d'Annunzio, l'y poussait. Il sentait la nécessité de coopérer au triomphe de la civilisation, et que ce noble geste serait un geste utile, un geste vital. Sitôt l'heure venue, l'élite de la nation courut aux armes. Les plus importants des citoyens, ceux que leur situation et leur âge dispensaient de servir, vêtirent l'uniforme. Le député socialiste Bissolati, antimilitariste par définition, courut chercher à la frontière une glorieuse blessure et reçut des compliments unanimes où les vœux de la famille royale et de la plèbe romaine se confondaient. L'élan de l'Italie dépassa nos espérances. Elle nous réservait d'autres surprises. Nous n'accordions qu'une confiance modérée à la hardiesse et à l'endurance de ses soldats. Or, ils se sont merveilleusement battus. Rien ne les décourage; leur fougue fait reculer l'ennemi, leur patience vient à bout des pires difficultés. Les photographies placées sous vos yeux vous donneront une idée des obstacles qu'ils eurent à vaincre. La montagne opposait à leur offensive d'infranchissables barrières. Il leur fallait dompter à la fois la nature et les hommes. Une lettre de Jean Carrère, témoin de cette lutte de géants, nous initie aux efforts surhumains qu'elle exigea. Je ne résiste pas au plaisir d'en citer quelques fragments. C'est une superbe page :

« Imaginez, dit notre confrère comme éternel fond de tableau, des sommets dont les plus hauts s'élèvent au-dessus de 3,000 mètres et se découpent sur un azur clair. Dans ces montagnes, des cols si étroits et si profonds qu'ils semblent, comme la brèche de Roland, avoir été taillés par l'épée du chevalier préhistorique. Au fond de ces cols et de ces ravins, tantôt des cascades qui tombent en série de courbes écumantes et harmonieuses, tantôt des torrents qui bondissent à travers les roches, tantôt de véritables rivières aux eaux abondantes, profondes et précipitées. Sur les flancs de ces monts, jusqu'à mi-hauteur environ, la plus fraîche des végétations verdoyantes, des pins, des mélèzes. Parfois, sur un flanc, dans une touffe d'arbres, près du torrent ou de la cascade, et le long de la route muletière, des villages, de ces petits et si tristes villages alpestres, si nobles aussi par tout l'effort humain qu'ils représentent. Les maisons sont presque toutes carrées, bâties en petites pierres noires ou en bois; elles ont des toits aigus au sommet, larges sur les bords et le plus souvent, comme dans les cités lacustres, elles sont appuyées sur de lourds pilotis, pour éviter d'être ensevelies sous la neige. Une immense impression de mélancolie s'élève de ces pauvres gîtes humains, avec la fumée lente et grise qui, malgré l'air léger, tente en vain de monter jusqu'au sommet des montagnes. Comme tout cela doit être, à l'ordinaire, calme, désert, oublié du reste du monde! »

Voilà le décor... Soudain il s'anime. Une activité ardente, fiévreuse, tumultueuse, trouble la solitude.

« Sur toutes ces routes qui longent les torrents et sont taillées à même le roc, observez des centaines de lourds camions automobiles, des autos de course, des motocyclettes, des bicyclettes et même parfois, comme aux temps très anciens, comme au temps d'Achille ou de Napoléon, de simples hommes d'armes montés sur de vrais chevaux. A travers ces chemins muletiers qui glissent en zigzags sur les parois nues des pics, supposez de longues files de mulets et d'ânons, ployant sous le faix des bagages qu'ils transportent et conduits en main par des individus qui crient, jurent, s'interpellent de haut en bas et de bas en haut. Et quand la route muletière ne suffit même plus, quand il ne reste au flanc hargneux du mont dressé tout droit que d'hypothétiques échelons où les chamois seuls semblent pouvoir passer, représentez-vous des centaines d'êtres humains accrochés des pieds et des mains à la pierre aride, se tirant l'un l'autre à l'aide de cordes et s'en allant jusqu'aux pinacles inaccessibles porter des provisions, fournir des armes, établir un camp, dresser une batterie. Ces villages, ces petits villages d'où s'envole toujours l'impalpable et mélancolique fumée, les voici, maintenant, bruyants comme des villes. Dans les rues, dans les maisons, sur les places publiques, partout des tentes, partout des affûts de canon et des caissons d'artillerie. L'humble auberge, l'auberge à l'enseigne naïve et aux chromos ingénues contre les murs blancs, est aujourd'hui habitée par des états-majors, et l'hôtesse éperdue a toutes les peines du monde à nous fournir du saucisson et du fromage. Et de la

l'empereur, cet homme cruel qui a fait couler tant de pleurs. Toi qui es grand, toi qui le peux, fais ce que nous n'avons pas su faire, dans notre ignorance et notre obscurité, et nous te bénirons et apprendrons à nos fils à t'aimer. — Une femme du peuple. »

Nos soldats transfigurés d'enthousiasme, partaient en chantant et criant : « Vive l'Italie! » Les femmes italiennes leur exprimèrent ainsi leurs souhaits :

« A vous, vaillants soldats de terre et de mer, le salut et les vœux des femmes d'Italie; à votre valeur, l'honneur de faire triompher par les armes les saintes aspirations de l'âme nationale. Battez-vous en héros, et souvenez-vous que nous veillons sur ceux qui vous sont chers. »

Comtesse Spaletti, présidente du Conseil national des femmes italiennes.

Une inconnue adressait à ceux qui allaient combattre ces mots, inspirés par une pitié bien féminine :

« Soldats d'Italie, le monde admirera bientôt vos actions d'éclat; faites en sorte qu'il puisse admirer également vos nobles sentiments. Promettez aux femmes d'Italie d'épargner les faibles créatures qui n'auront que leurs larmes pour se défendre; ainsi la bonté de vos cœurs sera à la hauteur de vos exploits. — Une mère. »

Dans un admirable élan d'enthousiasme, toutes les femmes, depuis nos deux nobles reines jusqu'à la dernière des paysannes, offrirent à la patrie et aux chers combattants leur coopération émue et souriante, et dissimulèrent leurs angoisses avec tant d'héroïsme que le correspondant d'un journal de Rome pouvait écrire ces mots en juin 1915 :

« Les femmes d'Italie savent admirablement cacher leur douleur. J'ai assisté dernièrement à des adieux sans nombre, mais le peu de larmes que j'ai vues couler étaient celles de femmes qui pleuraient à l'écart, lorsque leurs bien-aimés étaient déjà loin. »

Goffredo Bellonci, du *Giornale d'Italia*, de Rome, écrivait ceci :

« Nulle femme au monde ne sait comme la nôtre se donner tout entière; mère, épouse, sœur, amante, infirmière, aux heures solennelles de l'existence elle est toujours prête au sacrifice, dans le renoncement et le silence; nulle aussi ne s'abandonne plus facilement aux manifestations d'une joie bavarde et souriante, lorsque tout palpite au rythme de leur passion. Elles détestent la guerre ces femmes d'Italie, mais non pas cette guerre!... »

M. Ciraolo, député au Parlement, parla en ces termes de l'admirable dévouement de nos infirmières :

« De nos jours, ce sont les citoyennes qui servent leur pays dans les hôpitaux, faute de pouvoir le faire sur le champ de bataille, mais elles sont animées du même sentiment de fier patriotisme qui incite l'homme à se battre. Après la victoire, l'armée présentera les armes — et non pas seulement par galanterie — à ces vaillantes camarades qui auront contribué à sa santé et à sa gloire, lorsque par des soins incessants elles arrachaient à chaque heure ses héros à la mort. »

Mais ce n'est pas tout. L'exaltation patriotique entraîna quelques Italiennes dans d'aventureuses entreprises. A la gare de Gênes par exemple, on trouva une jeune fille travestie en soldat, et qui cherchait à se dissimuler parmi ceux qui partaient pour la guerre. Elle avoua en pleurant qu'elle voulait se battre, car elle était aussi forte que ses deux frères partis les premiers.

La même scène se produisit à la gare de Bologne; une jeune institutrice de Toncioni en Toscane, Mlle Louise Ciappi, infirmière à Florence, sacrifia sa magnifique chevelure pour pouvoir endosser l'uniforme et pénétrer dans la caserne San-Giorgio. Elle avait déjà reçu son fusil et son sac que ses robustes épaules de vingt ans portaient sans effort, lorsqu'elle fut reconnue. Il lui fallut bon gré mal gré retourner à son hôpital et reprendre son poste.

On connaît, même en France, la conduite héroïque de Mlle Abriani qui sauva la vie à un grand nombre de nos soldats. On croyait généralement que le village d'Ala, abandonné par les Autrichiens, serait occupé par nos troupes sans coup férir, car les lignes de défense ennemies commençaient plus loin à Serravalle et sur le mont Sugna. Cependant, des patrouilles isolées s'étaient cachées aux environs du village; elles y avaient creusé des fossés et s'y tenaient prêtes à tirer sur nous de ces tranchées improvisées. Une fusillade nourrie accueillit nos soldats aux ordres du général Cantore. Il était onze heures du matin. La jeune Abriani suivait de sa fenêtre les péripéties de l'occupation; lorsqu'elle vit les nôtres exposés au feu de l'adversaire, elle n'hésita pas un instant à se glisser par des ruelles étroites et dangereuses jusqu'au commandant des alpini, puis, se mettant à la tête de la compagnie, elle la conduisit par des sentiers tortueux qu'elle connaissait bien, jusqu'à la Turetta, une maisonnette solitaire au sommet d'une colline, d'où il fut aisé de déloger l'ennemi. Cette jeune fille modeste et courageuse a été décorée de la médaille militaire.

D'autres femmes italiennes ont bravé l'ennemi, afin de mettre en garde nos soldats contre l'eau empoisonnée, de certains puits et les guider aux sources pures où elles-mêmes allaient puiser.

L'aide et le geste touchants de ces enfants qui ont au cœur l'amour de la patrie italienne, sont une preuve magnifique des sentiments qui animent la femme italienne; chez elle, la compréhension se traduit immédiatement en acte d'amour; elle accepte simplement, héroïquement les devoirs les plus pénibles, et s'oubliant soi-même, elle s'écrie : « Vive l'Italie! »

ESTER DANESI TRAVERSARI.

Traduit par Renée de Laurenthis.



LES CONFÉRENCES de l'Université des Annales

La Guerre racontée par l'Image, par M. Georges Cain.

Quel titre évocateur!... et que de surprises... M. Georges Cain feuillette devant nous des pages d'album qui resteront justement célèbres. Avec une verve incomparable, il esquisse la silhouette des Flameng, Scott, Simont, Jonas, Guillaume, Léandre, Forain, Bonnat, Raemaeckers, Poulbot, Ibels, Hermann-Paul, Villette, tant d'autres qui laisseront après eux l'impérissable souvenir de ce que furent la barbarie teutonne, la bravoure, la gaieté, l'endurance de nos soldats, le dévouement des dames blanches, la hardiesse touchante des tout petits qui pleurent tout bas lorsque les grands frères s'en vont là-bas lutter et mourir pour la France...

Et devant nos yeux émerveillés, parfois embrumés de larmes, sur l'écran tendu dans le noir, glissent Meaux, Senlis, Sermaize, les étangs de Saint-Gond, « où finit de pourrir la fine fleur de la garde prussienne... »

Puis voici les belles affiches de l'Emprunt, celle de la Journée des Belges, celle du 75, de toutes ces *Journées* où le cœur de Paris déborda de charité et de magnifique pitié... Dans l'auditoire, ce sont des murmures d'admiration; d'indignation aussi, prononcés tout bas, mais jaillis du cœur.

Pages sublimes, dessins humoristiques, aquarelles lavées de larmes, offertes à notre curiosité pieuse, accueillies avidement par notre patriotisme, vous demeurerez, telles les murailles immortelles « érigées par les artistes à la Gloire de la Patrie ».

Dickens, par M. Jean Richepin.

L'éloge de Dickens pourrait tenir en ces quelques mots : Il aimait sincèrement les enfants et les pauvres... Toute son œuvre part de cet amour profond pour les petits. L'éminent conférencier s'attache surtout à nous faire connaître la vie de Dickens, car ses livres sont connus. Ne furent-ils pas un délassement charmant dans nos années de labeur et d'études? Qui de nous n'a lu et relu *David Copperfield; Olivier Twist,* les aventures de *M. Pickwick,* les *Contes de Noël?...* Dickens se dépeint dans toute son œuvre; Dickens est sincère; Dickens est vrai. Après une enfance malheureuse, car son père était pauvre, et fut même enfermé pour dettes, il connut vite le succès qui lui vint naturellement, sans recherches, avec une facilité qu'il qualifie lui-même de remarquable. Dickens était beau, élégant, il aimait les gilets de couleur voyante, ne dédaignait pas les bijoux et ressemblait, dit-on, à un riche capitaine de navire revenant d'un voyage au long cours... Gai, sentimental, très impulsif, ce fut ce que l'on put appeler un *honnête homme de lettres.* Sa vivacité, sa vigueur comique furent telles que pas une de ses lignes n'engendre la lassitude ou l'ennui.

Il nous conduit dans une forêt féerique, il drape ses personnages dans les atours les plus fantaisistes. Comique, sentimental, parfois tragique, il reste néanmoins vrai, et son réalisme ne choque jamais.

Enfin, dans ses œuvres, ni amertume, ni méchanceté, si ce n'est de la méchanceté contre les méchants, cet homme qui combattit toute sa vie la cruauté, l'hypocrisie, et qui fut un incomparable créateur de types, cet homme connut la gloire extrêmement rare d'être prophète en son pays, où son nom continue à être vénéré, où ses restes reposen

sous les hautes voûtes de Westminster, où sa renommée enfin demeure pure, idéale, universelle.

Les Embusqués dans le Théâtre,
par M. Jules Truffier.

Pas plus autrefois qu'aujourd'hui le qualificatif d'embusqué ne fut très bien porté... En une fine et charmante causerie, M. Jules Truffier, directeur des études classiques de la Comédie-Française, dont l'érudition est infinie, nous le veut démontrer...

Il a recherché l'ascendance philologique du mot « embusqué ». Il a démêlé la physiologie sociale et les divers avatars de l'« embusqué » dans le théâtre comique où, sous la figure du poltron, du faux brave, etc., voire même aussi du faux poltron, le « conservateur du *moi* » se manifeste universellement au-dessus de la mêlée.

Le conférencier assigne *trois périodes* au vocable rapporté vraisemblablement d'Italie par les soldats de François Ier.

Le défilé des « embusqués au théâtre », dont le type le plus complet est le Sosie de Plaute, est fort piquant à suivre, depuis les francs-archers, capitans de tous poils, Paroles, Jodelets, Mascarilles et Sganarelles, jusqu'aux types réconfortants des Carquefou, Grignon, Jadis, Robinson, etc.

M. Truffier, après avoir rappelé la mémoire des cinq élèves de sa classe, morts au feu, conclut mélancoliquement par une apostrophe pleine de compassion à l'adresse de « ceux-là qui seront comptables vis-à-vis des aïeux de la tâche qu'ils *devaient* remplir et qui s'y seront dérobés »... et par le cri d'enthousiasme de Cicéron : « Romains, n'imitez pas le soldat fanfaron! »

MM. Georges Berr, joua à ravir une scène d'*Amphytrion*, dans laquelle Truffier voulut bien donner la réplique de Mercure; M. Lucien Fugère fit bisser des fragments du *Bonhomme Jadis*, un vieil air de bravoure du *Brasseur de Preston*, qui a gardé bien des charmes quand Fugère l'interprète.

Enfin, MM. Pisani et Sarment, élèves de M. Truffier, interprétèrent avec infiniment d'aisance et de talent, deux scènes classiques.

JEAN D'YPRES.

Toutes ces conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement scolaire (24 Nos) : 10 francs.

LE JOURNAL DE L'UNIVERSITÉ DES ANNALES

Le N° VI-VII vient de paraître

En voici le sommaire :

Nombreuses illustrations, portraits, photographies.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
" L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "

Ouvrons un peu nos livres de comptes et regardons l'état des finances de notre mois de mars. Nous verrons tout de suite que, possédant dans notre caisse à la date du 29 février, 25.066 francs 75, nous y constatons au 31 du mois de mars, la somme de 28,317 francs 85... De sorte que toutes les dépenses du mois couvertes, nous trouvons 3,251 francs 10 de plus qu'à son début... Ce sont là des joies miraculeuses, dont les comptables ordinaires ignorent généralement le secret, mais nous avons de tendres fées qui nous chuchotent : « Pour nos soldats, nous sommes toujours là... »

Et en un seul mois, leur baguette magique a fait couler 9,140 francs 05. Il est vrai de dire que les dépenses sont arrivées en diminution..., le nombre des blessés soignés à l'hôpital, ayant été moins grand... Les dépenses totales se sont élevées à 5,889 francs 95, sur lesquelles, il faut prélever l'acquit de certaines notes : 592 francs 20, regardant la réfection de la salle de pansement remise à neuf, et l'achat de blouses, matériel, etc., montant à 178 fr. 40... Si nous déduisons encore les frais occasionnés par nos envois au front et dont l'hôpital prend toute la charge, on ne manquera point de trouver que nous prenons grand soin de ménager les dépenses, comme c'est notre devoir. En effet, nous ne voudrions pour rien au monde gâcher quelque chose des générosités transmises avec une si amicale confiance par nos fidèles cousines...

Et puis, il faut prévoir les grands jours de travail prochain. Nous avons eu l'honneur d'être désignés comme Hôpital de Grande Chirurgie, grâce à la réputation de notre éminent chirurgien, le docteur Baudet, et à l'installation perfectionnée de nos deux salles de chirurgie. Nous avons reçu un avertissement du Service de Santé, autorisant sur l'hôpital 145 et l'hôpital 515, l'évacuation des blessés en voie de guérison. Ceci indique du travail prochain... Le printemps sera évidemment la saison des grands blessés, et aussi la saison pour nos chères et fidèles infirmières de se dévouer infatigablement.

Les Envois au Front

Les Envois au Front.

Ils montent, cette semaine, dit le livre de Mme Nicolle, à 26,631; il a vite fallu rattraper le temps perdu et envoyer aux soldats du front, qui depuis quelque temps ne recevaient plus rien (les colis n'étant pas acceptés au chemin de fer), les paquets auxquels ils étaient accoutumés.

Et comme de juste, nous avons une recrudescence de demandes. Hâtons-nous d'en transmettre quelques-unes :

M. *Jean Dubourg, maréchal des logis, 58e d'artillerie, 9e batterie, secteur postal 152*, signale aux cœurs généreux des cousines, une quinzaine de valeureux poilus de sa batterie qui n'ont jamais éprouvé, durant cette grande guerre, aucune douceur de leur famille.

M. *P. Linotte, sergent-major, 4e compagnie du 57e colonial, 17e division, secteur postal 505, troupes françaises en Orient, par Marseille*, nous dit que les tirailleurs sénégalais, ces grands enfants, qui viennent de se battre comme des lions à Gallipoli, seraient heureux de recevoir du linge, des vêtements, des douceurs, et pour les sous-officiers (ils sont douze) des cartes, des livres.

L'Adoption des Prisonniers

Plus de 160 kilos de colis, à la date du 2 avril, ont déjà été envoyés à l'occasion de Pâques, grâce à la générosité de ces marraines d'un jour, celles que nous appelons les Marraines-Pâques. C'est un joli résultat.

Le chiffre des filleuls adoptés est, aujourd'hui, de 6,800..., et nous avons déjà consommé, pour ces prisonniers, ou du moins pour les marraines qui nous les demandent, des milliers de feuilles de colis... Nous avons donc de bonnes raisons pour nous réjouir du progrès de l'œuvre. Le courrier dépouillé chaque matin par les deux vice-présidentes, Mme Pierre Ginisty et Mlle Suzanne Delcassé, et la charmante secrétaire, Mlle Marguerite Warrain, est formidable. On ne peut s'imaginer combien de lettres nécessitent ces rapports entre les chefs de barack, les présidents des Comités de secours, nos enfants adoptés et leurs marraines.

Mais tout travail est doux dès l'instant qu'on le sent utile, et les tendres témoignages de gratitude qui nous arrivent de tous les camps en sont une preuve charmante... Que de bien il reste encore à faire.

On me signale aussi l'affreuse détresse des prisonniers français en Bulgarie. Voici ce qu'écrit l'un d'eux :

« La situation est mauvaise. On travaille sur la route, on mange très peu et mauvais, les vivres sont très chers... Le 6 décembre, nous avons tous été maltraités. Nous avons marché dix jours avec du pain et de l'eau, couchés sur la terre. Nous sommes plus respectés que les Serbes. Beaucoup de Bulgares sont francophiles et voudraient pouvoir nous faire du bien, mais le pays est trop pauvre. On ne trouve rien à acheter. On n'a que le linge qu'on porte sur soi... Nous sommes fort épuisés. Il n'y a pas d'infirmerie ici, on se soigne en buvant du thé à 20 francs la livre... »

Je crois que ce récit est fait pour émouvoir tous ceux qui le liront... Le *sergent Maurice Fusier, du 371e d'infanterie, prisonnier à Belovo (Bulgarie)*, se chargerait volontiers des distributions.

Signalons très vite quelques demandes :

Des livres, une mandoline, de la musique, sont espérés au camp de Munster. M. *Raymond Roux, caporal, 97e d'infanterie, Gefangenenlager II, block numéro 2, chambre 5, à Munster, 2 W. Rennbahn (Allemagne)*, se chargerait de la distribution.

Enfin, mentionnons que le camp de Cassel vient de fonder une chorale..., à laquelle il ne manque qu'une chose... : de la musique. Le chef de la chorale, le *sergent Camille Charlot, 1re compagnie, bureau des colis postaux, camp des prisonniers de guerre à Cassel (Allemagne)*, en implore. Il a de très belles voix parmi ses chœurs.

Y. S.

A la Brosse!

Les sommes totales encaissées à ce jour, sont de 18,159 francs 90, pour la vente de 3,655 brosses. Il reste à expédier 1,150 brosses, mais les soldats aveugles, plus nombreux hélas! et aussi plus experts, heureusement!... fournissent maintenant un travail rapide... et, d'ici quelque temps, nous espérons

arriver au bout des commandes, qu'avec tant de bonté, nos cousines font aux chers aveugles de M. Brieux.

Un jeune « Loulou », un enfant d'Avignon, m'écrit dans le langage des dieux :

> Choisissez vos meilleurs chiendents,
> Qu'ils soient aussi durs que la roche,
> Car c'est pour en brosser le Boche,
> Plus tard, lorsque j'aurai vingt ans... »

Cette œuvre, à laquelle M. Brieux a consacré le meilleur de sa vie, inspire d'ailleurs des sympathies et des dévouements universels.

Mme M. Frache, institutrice à Lalla-Marghine aidée de son mari, actuellement officier du génie, organise une matinée patriotique, chacun s'empresse, apporte le concours de son talent, et Mme Frache, envoie 500 francs à M. Brieux, pour ses petits ateliers et ils reste encore 60 francs pour l'hôpital, 60 francs pour les prisonniers, et 84 francs pour les prisonniers d'Altdamm. Voilà un élan, dont nous pouvons être reconnaissants, et que de lettres délicieuses nous parviennent! nous en sommes tout émus.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

87e LISTE DE SOUSCRIPTION

35e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 25 mars au 1er avril 1916)

M. Dufour, 20 fr. — Mme Philippe, 10 fr. — Anonyme, 20 fr. — A. L., Graville, 40 fr. — Une Jeune Inconnue, 10 fr. — Gypoulou, Marseille, 5 francs. — M. Pannetier, Oran, 5 fr. — Mme Meyer, Delle, 10 fr. — Mlle Mouret, Athènes, 10 fr. — M. Gugliémi, Khroub, 5 fr. — M. Bernard, Toulon, 10 fr. — Mme Barnet-Lyon, La Haye, 128 fr. — L. V., 0 fr. 50. — M. Brachet, Tain, 4 fr. —Mme Francisca Pic, Fama, 117 fr. 30. — A la mémoire du lieutenant Pelletier, 10 fr. — Mlle Servajeau, Mustapha, 2 fr. — Mme Frache, Lalla Marnia, 60 fr. — Mme Richard, Charny, 2 fr. — Anonyme, 10 fr. — M. Hœhn, Oran, 24 fr. — M. Guadelli, Phantang, 10 fr. — M. Dubos, Anet, 3 fr. - M. Varillon, 1 fr. — M. Castan, Laussargues, 5 fr. — Mme Mothe, Enjouanisson, 5 fr. — Mme Brémont-Lécuyer, 50 fr. — Mme Lelégard, Mesnil-Clinchamps, 5 fr. — Mme Moreau, Brest, 4 fr. — Anonyme, 10 fr. — M. Mopti, sergent au 2e Sénégalais, 10 fr. — Marie et Claire, Peyriac-de-Mer, 5 fr. — Mme Lorthiois, 20 fr. — Mlle Lucie Lehmann, Wilkes-Barré, 20 fr. 75. — M. C. Juin, 2 fr. 50. — Mlle Nivard, 25 fr. — M. Mansion, 20 fr. — M. Eugène Brondy, sergent au 336e d'infanterie, 2 fr. 50. — Mme Augarde, Olbiosel, 5 fr. — M. Truffier, 100 fr. — M. M., 5 fr. — Mlle Gladys Wheeler, Washington, 25 fr. — M. Heurti, Ouessant, 5 fr. — Mme de Serbonnes, 200 fr. — M. Thomas, Onans, 5 fr. — Mme Cox, Amersfond, 100 fr. — M. Pierre Baunac, Lalnide, 4 fr. — Anonyme, 20 fr. — Mme Defresne, 100 fr.

Total général de cette 87e liste........ 1,270 fr. 50

(A suivre.)

Voici la liste des souscriptions faites et transmises par Mmes Rutlidge et Rogers, Rio de Janeiro, 618 fr. 60

Liste des donateurs :

M. Lanel. — M. Dupas. — M. C. Rutlidge. — M. L. Rutlidge. — M. A. Bravard. — M. E. Castel. — M. A. Cavé. — MM. d'Orey et Cie. — M. Claude. — Mme Claude. — Mme J.-A. Mirilli. — Mme A. de Moura. — M. Touzet. — M. A. Zahar. — M. G. Coatalem. — M. A. Janin. — MM. E. Thiers et Cie. — MM. Bonne et Cie. — M. A. Soares. — M. G.-H. Tatersall. — M. A. Breissan. — M. Medawar. — M. C. Mortimer. — Ami Brésilien — M. A.-J. Teixeira. — M. Mackenzie. — M. A. Mackenzie. — M. E. Isnard. — M. G. Labouriaux. — M. Lesage. — M. V. Estoueigt. — M. H. Robert. — M. E. C. Vautelet. — M. L. Regende. — M. I. Marx. — M. L. Petis. — M. Marigny. — Mme F. Alvès. — M. H. Troop. — M. G.-H. Rogers. — M. L. Rogers. — M. Cirio. — MM. Lambert frères. — MM. Besnard frères. — Etablissement Bloch. — M. F. Roosenboom. — Mme R. Cauzard. — M. A. Guilhon. — Société Financière du Brésil. — Pela-Emprezer Constructore Rio. — Cie Nal de l'Explosivos de Segurance. — Mme Besnard, L. Teixeira. — M. V. Lamaignière. — Mme L.-H. Caredoza. — Mme S. Ettinger. — M. C. Dho. — Mme A. Francfort. — Mme Walborn. — M. C. Francfort. — Dr A. Alcarraz. — M. T. Rhooles. — M. R. Aubertel. — M. A. Valleegiani. — M. D. Perazzo. — M. P. Labouriau. — M. d'Ainvelle. — M. Mahieu. — M. D. Bloch. — Mme Béraud et ses enfants. — M. A. de Saint-Crespi. — M. E. François. — Anglo Mexicain and Co Limited — M. Harrison. — M. G. Colombo. — Oder C. Schmitt. — Mlle B. Fauré. — M. L.-V. Vassenhove. — M. Paul Mèghe. — M. A. Rouchon. — MM. Dor et Cie. — M. Cabalzar. — Mme Artiges. — M. Noyes. — M. E. Uzac. — Mme Wermeylen. — Mme Tisscrandot. — M. et Mme Grandmasson. — Mme E. Barbozer.

Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller (1)

XXVI

Sans doute, pour la vingtième fois, on nous annonce la prise de Verdun, mais le peuple n'y croit plus. Ce qu'on nous dit des bombardements de Paris par avions ne nous console pas de voir le gros de nos troupes s'éloigner chaque jour davantage de la capitale française. Les Russes progressent en Galicie et on n'a pas pu réussir à les chasser de la Prusse orientale. Par contre, il semble bien que nous allons pouvoir cueillir, à Anvers, tout ce qui reste de l'armée belge.

Klasse, qui vient souvent chez Metzel, ne décolère plus :

— C'est honteux, disait-il hier. Nos généraux manquent d'audace. Ils se jalousent. L'empereur, lui, reste ce qu'il a toujours été. Son esprit capricieux ne peut s'arrêter quarante-huit heures consécutives au même plan d'action. Nous l'avons constamment combattu, et avec raison. Vous souvenez-vous de l'article que je publiai, en 1913, dans la *Tageszeitung*, et que j'avais intitulé : « Guillaume le poltron »? En ce temps-là, il ne manqua pas d'esprits timorés pour me reprocher mon audace et m'annoncer que j'allais être poursuivi pour crime de lèse-majesté. J'aurais été heureux qu'on me fît un procès sensationnel; car cela m'aurait donné l'occasion de formuler le plus virulent réquisitoire contre le souverain, qui était en train de détruire, pierre par pierre, le splendide édifice élevé par le génie de Bismarck. Devant les juges, j'aurais dit : « Vit-on jamais spectacle plus lamentable? En Autriche, pays allemand, le slavisme gagne chaque jour du terrain. En Lithuanie, les fonctionnaires du tsar russifient traîtreusement des populations entièrement germaniques. La France nous a volé le Maroc. Elle refuse de licencier cette légion étrangère où 50 % de soldats allemands meurent pour accroître son empire colonial. Nous capitulons sans cesse devant l'Angleterre. En Orient, nous avons laissé écraser la Turquie, notre alliée. Bien mieux, nous reculons même devant nos ennemis de l'intérieur. Notre gouvernement n'a pas le courage d'appliquer la loi d'expropriation en Pologne. Il vient d'accorder une constitution libérale aux Alsaciens-Lorrains, et, dernière humiliation, il a ressuscité la principauté de Brunswick, au profit du Cumberland, alors qu'il était de son devoir d'annexer le duché à la Prusse. » Voilà ce que j'aurais dit à mes juges, et je suis sûr que ceux-ci m'auraient brillamment acquitté.

» Or, c'est maintenant Guillaume, le « valeureux poltron », comme l'avait déjà qualifié son oncle, Edouard VII, qui est appelé à diriger les opérations d'une guerre qu'il ne voulait pas et que nous l'avons contraint à déclarer. Est-il, dès lors, surprenant que les résultats obtenus jusqu'ici soient si médiocres? En temps de paix, j'avais déjà menacé les Hohenzollern d'un mouvement révolutionnaire, s'ils ne comprenaient et ne défendaient pas mieux les intérêts du peuple allemand. Que l'empereur et le kronprinz prennent garde! Ce n'est pas le socialisme définitivement domestiqué qui menace leur couronne, c'est le pangerma nisme irréductible qui les détrônera s'il n'acceptent pas ses directions. »

Tandis qu'avec de grands gestes cou pants et des regards chargés de haine Klasse formulait, d'une voix tonitruante ses anathèmes contre la dynastie, il étai vraiment beau. Jamais je n'avais compris comme à cette heure, tout ce que le fana tisme peut créer de grands desseins et auss de sombres horreurs.

— Tu l'as entendu, me dit Metzel, quan Klasse se fut retiré? Voilà le type le plu parfait des hommes qui conduisent l'Al lemagne ou à l'apogée de la gloire, ou la ruine complète. J'avais souvent été sur pris de les entendre critiquer, en terme violents, la politique impériale. Que de main la Prusse soit vaincue, et ils seron les premiers à donner l'assaut au palai royal pour en chasser le souverain indign de les gouverner. Et dire que, nous au tres, intellectuels, nous avons si longtemp subi la domination de ces fous furieux!

» A propos, ne remarques-tu pas qu Lina traverse une crise étrange. Ce n'es plus la gamine rieuse d'autrefois. Elle sem ble constamment plongée dans des médita tions profondes. Son esprit est comme loin tain. Et puis, elle s'impatiente et s'irrit pour un rien. Ne t'a-t-elle pas confié l cause de cette nervosité? Peut-être se fa tigue-t-elle trop à la Charité. Si je lu défendais d'y retourner?

— Garde-toi bien de la faire, ai-je ré pondu. J'ai dans l'idée qu'elle refusera de t'obéir. Elle est à l'âge où la sensi bilité passe par les phases, en apparence les plus contradictoires. Dans quelques se maines, j'en ai l'assurance, elle aura re trouvé son équilibre moral. »

Metzel n'a pas insisté... heureusement!

XXVII

22 Octobre 1914.

— Pourvu que cette maudite guerre n se prolonge pas trop longtemps! s'excla mait aujourd'hui un de mes voisins, à un table de la brasserie Pschorr.

Puis, se levant cérémonieusement, et s'in clinant très bas, il se présenta :

— Mon nom est Karl Klein, conseille de commerce.

— Professeur Muller, déclarai-je à mo tour, en répétant les mêmes gestes.

— La situation vous paraît donc bi grave? demandai-je au buveur de bière.

— Plus grave que vous ne pouvez supposer, répondit-il, après un moment d'h sitation. Avant la guerre, notre exportatio atteignait le chiffre fantastique de 11 mi liards de marks. Depuis trois mois, el est tombée à rien. Notre gouvernement s'e gravement trompé. Il pensait d'abord que l grandes opérations militaires seraient te minées en quelques semaines. Et puis, nous avait affirmé que, la neutralité de l'A gleterre étant assurée, les mers resteraie libres et que, dès lors, notre industrie notre commerce n'auraient pas à souffr de la crise. Or, il semble bien que guerre va se prolonger au delà de tout les prévisions et, d'un autre côté, no sommes complètement bloqués par la flot britannique. Nous avons encor des stoc suffisants de matières premières pour do ner du travail à nos ouvriers pendant que ques mois, mais qu'adviendra-t-il quand c

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

réserves seront épuisées? Et puis, les produits manufacturés s'accumulent dans nos magasins, nous ne pouvons plus les écouler au dehors. De plus en plus, nos industriels, qui déjà vivaient de crédit, sont contraints, pour payer les salaires et faire face aux frais généraux de leurs entreprises, à grossir leurs comptes bancaires à un moment où la cherté de l'argent rend ces avances particulièrement onéreuses. Heureusement que...

Klein s'arrêta brusquement, puis, comptant trouver en moi un complice tout désigné, il continua :

— Heureusement que notre gouvernement, sagement conseillé par l'Association centrale du commerce et de l'industrie, a su prévoir l'avenir et nous assurer de larges compensations. Je puis bien vous le confier, nos meilleurs ingénieurs suivent les armées allemandes. Ils ont pour mission d'estimer, oh! à un très juste prix, les stocks des industriels belges et français, de les réquisitionner en les payant avec des bons qu'acquitteront les vaincus, et de nous expédier ces marchandises. Nous en avons déjà reçu pour plusieurs milliards. De plus, nos ingénieurs démontent les machines des fabriques de l'ennemi et les envoient en Allemagne, à moins qu'ils ne prennent eux-mêmes la direction des établissements pour le compte de l'armée. De toutes manières, ils sont avisés d'avoir à saboter complètement, avant la conclusion de la paix, les maisons de nos concurrents.

— Mais, si nous étions vaincus, n'ai-je pas pu m'empêcher de m'écrier, il faudrait bien solder la valeur marchande de toutes ces destructions.

— Même alors, l'opération serait encore bonne, me déclara Klein avec assurance. Suivez mon raisonnement. L'Allemagne battue est obligée de verser, mettons dix milliards aux industriels belges et français, qui retrouvent largement, en numéraire, l'équivalent de ce qu'ils ont perdu. Que feront ces braves gens de l'indemnité qu'ils auront reçue? Ils reconstruiront, me direz-vous, leurs usines et, comme ils disposeront de capitaux abondants, il leur sera facile de se procurer un outillage très perfectionné. Eh bien! non, ce raisonnement ne tient pas debout. Déjà bien avant le début de la guerre, les fabriques de machines industrielles étaient complètement débordées de commandes et ne pouvaient livrer les métiers à tisser et les broches des filatures qu'après des délais fort longs. Quand, du même coup, on leur demandera de refaire tout l'énorme matériel que nous aurons déménagé ou détruit, elles demanderont de cinq à dix ans pour exécuter les ordres qui afflueront de tous côtés. Or, notre outillage, à nous, sera non seulement indemne, mais encore augmenté d'une partie de celui de nos anciens concurrents. Nous serons donc seuls à même de satisfaire aux besoins d'une clientèle que les ravages de la guerre auront formidablement augmentés. Nos stocks de réserve et notre production intensive nous permettront de retrouver notre ancienne clientèle et d'imposer même nos produits à ceux qui se fournissaient chez l'ennemi. Tout a été prévu. Nous savions qu'après la guerre les Français, les Anglais et les Russes chercheraient à boycotter les marchandises allemandes. Cette campagne ne saurait cependant donner de résultats appréciables que si les acheteurs trouvaient ailleurs ce que seuls nous pourrons leur livrer. Quand l'industrie franco-belge aura reconstruit ses usines, la place sera déjà reprise et on ne pourra plus nous expulser des positions que nous aurons solidement occupées.

— Fort bien! mais si les alliés, poursuivant leurs succès, pénétraient en Allemagne et se livraient, sur nos usines, au même sabotage systématique?

— Jamais notre gouvernement ne le tolérera. Si cette éventualité se produit, il



PEINTS PAR EUX-MÊMES

(Dessin de Thœny.)

fera la paix n'importe comment, à n'importe quel prix. Le territoire allemand devra, de toutes manières, rester inviolé pour empêcher l'ennemi d'exercer un droit de reprise et d'indemniser ses industriels en nature; car, sans cela, l'avance sur laquelle nous comptions pour nous refaire passerait à nos concurrents, et alors la ruine de l'Allemagne serait complète et définitive.

— Ne pensez-vous pas que l'ennemi a percé notre calcul et que, si la victoire lui sourit, il la voudra entière?

— Non! car nous ferons alors appel aux sentiments de l'humanité. Nous dirons au vainqueur : « Assez de sang de versé. Nous avouons notre défaite et nous sommes prêts à payer la casse. Que vous faut-il de plus? » Nos socialistes sauront bien renouer les liens de l'Internationale et attendrir leurs amis de l'étranger sur nos malheurs. Mais vous me faites dire des bêtises. Nos armées sont partout victorieuses. Sans doute, leur tâche est plus ardue que nous ne le supposions, sans doute les bénéfices que nous escomptions des opérations de guerre seront moins considérables que nous le faisait espérer le parti militaire, mais nous tenons quand même le bon bout, et, si les gouvernements confédérés savent s'arrêter au moment le plus propice, nous aurons fait, à tout bien considérer, une opération très fructueuse.

— Et pourtant vous souhaitiez, tout à l'heure, que la guerre fût courte.

— Evidemment; car notre crédit s'épuise. L'édifice financier de l'empire manque de solidité. Et puis il y a les Anglais, dont la production n'est pas arrêtée, et qui sont en train d'accaparer notre clientèle, grâce à la liberté des mers. Il ne faudrait donc pas que la crise se prolongeât. Une paix boiteuse vaudrait mieux pour nous qu'une guerre, même victorieuse, qui ruinerait nos banques et nous priverait de l'indispensable main-d'œuvre. Il ne suffit pas d'avoir des machines, il faut encore pouvoir acheter des matières premières et les transformer. L'indemnité de guerre que nous paieront les vaincus ne pourra pas être versée immédiatement. Nous devrons donc, pour un temps, vivre de nos propres ressources. Plus la crise sera courte, plus elle nous assurera d'avantages. Nos ultrapatriotes, qui ne possèdent pas les premiers rudiments de l'économie politique, n'ont vu dans cette guerre que les agrandissements territoriaux qu'elle doit nous donner. Nous autres, industriels et commerçants, savons que l'hégémonie mondiale, rêvée par tous les Allemands, ne pourra nous être assurée que par des conquêtes successives et qu'il faut, avant tout, poursuivre l'asservissement économique des pays étrangers. Il est donc indispensable que la paix, aussi avantageuse que possible, soit conclue dans les plus brefs délais. La prolongation du conflit nous appauvrit automatiquement. Si cette usure progressive devait s'accentuer davantage, nous finirions par mourir d'épuisement, même en étant et en restant vainqueurs sur les champs de bataille. Voilà ce qu'il importe de dire et de répéter aux généraux, qui, eux, ne voient dans la guerre que l'occasion de cueillir d'éphémères couronnes de lauriers.

Notre conversation en est restée là. J'ai cependant exprimé à Klein le désir de le revoir; car si ses théories sur la propriété privée et sur la loi de la libre concurrence sont dépourvues d'honnêteté, le personnage ne me semble que plus intéressant à étudier de près. Depuis quelques semaines, je vais de surprises en surprises dans mon enquête sur l'âme allemande. Ma bonne femme de mère et le pasteur de mon village natal m'avaient inculqué des principes plus rigides de droiture et de probité.

XXVIII

5 novembre 1914.

Depuis quinze jours, nos élèves sont rentrés au gymnase. Il en manque un grand nombre dans les hautes classes. Pour se faire délivrer leur certificat de maturité sans examen, ils se sont engagés en masse. Des gosses de seize ans servent maintenant dans des régiments d'artillerie. C'est lamentable.

Toutes les futures réserves de notre élite intellectuelle vont être décimées. Comment pourrons-nous boucher les vides quand la paix sera revenue? Nos grands élèves sont,

en effet, plus exposés que les fils des prolétaires. L'état-major a décidé de ne pas les envoyer immédiatement sur le front, mais de leur faire suivre des cours spéciaux pour les nommer, après trois mois, officiers de troupe. Or, d'après les listes officielles, nos pertes en officiers sont, proportionnellement, énormes. Il est de tradition, dans l'armée prussienne, qu'en cas d'attaque en colonnes, l'officier subalterne, lieutenant en premier ou en second, doit prendre la tête de son détachement, pour entraîner les hommes, tandis que les capitaines et commandants restent en arrière, pour réprimer, séance tenante, toutes les défaillances individuelles. Nos jeunes gens seront donc tous fauchés par les balles ennemies, dès que leur instruction professionnelle sera terminée.

Ceux de leurs camarades, qui n'étaient pas encore en âge de les suivre, nous donnent d'autres soucis. Adieu la philosophie et les mathématiques. Nous n'arrivons plus à fixer leur attention qu'en leur parlant de la guerre et des hautes destinées de la plus grande Allemagne. Je puis maintenant m'abandonner, sans risques d'encourir la colère de mon directeur, à toutes les fantaisies de mon imagination. Il est vrai que j'ai déjà provoqué des manifestations hostiles chez mes élèves, pour m'être permis d'exprimer quelques doutes sur l'issue du conflit. Ces gamins, que le manque de surveillance et la licence grandissante des rues rendent insupportables, n'admettent pas la possibilité d'une déconvenue. Il faut se mettre au diapason de leur enthousiasme, ou bien ils murmurent et se livrent au sport classique des étudiants en frottant bruyamment le parquet avec les semelles de leurs souliers. Comme je ne veux pas m'attirer de grosses difficultés, et qu'il serait ridicule, de ma part, de discuter avec des enfants, j'en suis venu à ne plus leur servir que des mets à leur convenance. C'est peut-être de la lâcheté, mais qu'importe? puisqu'à réagir contre l'entraînement général, je n'obtiendrais quand même aucun résultat pratique...

Oswald, mon directeur, m'a fait aujourd'hui un exposé fort curieux de ses théories nationalistes. Pour ne pas l'oublier, je le consigne en raccourci dans mes notes :

— Il me semble, mon cher Muller, que vous êtes resté le vieux rêveur d'autrefois. Votre horloge retarde. Nous n'en sommes plus, heureusement, aux fariboles des démocrates de 1848. La Prusse a repris, depuis l'aventure ridicule du parlement de Francfort, les vieilles traditions de la race germanique.

» Les peuples obéissent, dans leur action collective, à deux mobiles : ce que j'appellerai un idéal chevaleresque et l'intérêt matériel. Les Latins, les Français surtout, s'emballent pour une idée. On peut les pousser aux plus grands sacrifices en leur parlant d'affranchissement des peuples esclaves et du principe des nationalités. Les armées loqueteuses de la Grande Révolution couraient de victoire en victoire, non pas pour s'enrichir des dépouilles des nations, mais pour leur apporter la liberté, l'égalité, la fraternité. Encore aujourd'hui, nos ennemis se défendent de rêver d'annexions. Leur triomphe se traduirait exclusivement par la restauration des nationalités disparues. Aucun gouvernement n'obtiendrait des Chambres françaises des crédits pour une guerre de conquête. Même quand le Français entreprend une expédition coloniale, c'est au nom de la civilisation qu'il gaspille son sang et son argent.

» Notre mentalité ne s'accommode pas de ces vanités. Nous sommes plus pratiques, plus terre-à-terre, si vous le voulez. Dans nos veines coule encore le vieux sang des barbares qui se ruèrent jadis sur la Gaule et sur la campagne romaine. Pour exciter notre enthousiasme guerrier, il faut d'abord réveiller nos convoitises. Que nous importent les abstractions philosophiques? Dans toutes nos entreprises, nous supputons d'abord les bénéfices qu'elles nous rapporteront. Le gouvernement prussien l'a fort bien compris. Il a fait miroiter devant les yeux du peuple allemand le prodigieux butin qu'il pourrait s'assurer en construisant, pièce par pièce, la plus merveilleuse machine de guerre et en la déclanchant à l'heure la plus favorable.

» Il a fallu un long et patient travail pour arriver à ce but. Comme vous le savez, le patriotisme allemand est de date récente. Il n'existait pas, il y a un demi-siècle à peine. En 1864 encore, l'Allemagne n'était qu'une agglomération d'Etats se jalousant, se détestant. Il a fallu les victoires communes de 1870-1871 pour établir un lien de solidarité entre le Nord et le Sud, dont les mœurs et les traditions étaient si dissemblables.

Cependant, dès le lendemain de la restauration de l'empire, la Prusse s'appliqua systématiquement à substituer le patriotisme collectif à celui des petits groupements nationaux. Ses efforts persévérants furent couronnés de succès. Comment s'y était-elle prise? Le sentiment ne devait jouer qu'un rôle effacé dans cette savante campagne. Sans doute, nous nous appliquions, nous autres intellectuels, à exalter sans cesse la vertu allemande, l'intelligence allemande, le courage allemand. Sans doute, nous avions, sur ordre, échafaudé la théorie de la race supérieure, du peuple prédestiné, qui a fini par prendre racine dans les esprits les plus arides. Mais le gouvernement de Berlin, comme les pangermanistes qui soutenaient vigoureusement son action, savaient que les idées abstraites n'arriveraient pas à créer un mouvement nationaliste puissant. A un peuple matérialiste et jouisseur, il fallait promettre la richesse. Nous avons donc cherché, avant tout, à réveiller dans la nation allemande, des désirs d'expansion, des appétits annexionistes, des fringales de conquêtes. Nous lui avons dit :

» Autrefois, parce que divisés, vous n'étiez rien. Depuis que vous avez uni vos forces et que la Prusse les a coordonnées, les plus merveilleuses perspectives s'ouvrent devant vous. Oubliez la petite patrie, qui ne pouvait rien vous donner, attachez-vous à la grande patrie, qui assurera votre prospérité et fera de vous les maîtres du monde. Formez une raison sociale unique, et il vous sera facile de ruiner tous vos concurrents. Votre intérêt vous commande d'oublier vos rivalités séculaires, puisqu'en vous associant, vous réaliserez tous d'énormes bénéfices.

» Et pour mieux faire pénétrer dans l'esprit de nos populations cette volonté commune, nous avons substitué, dans toutes les écoles de l'empire, l'histoire des Hohenzollern à celle des dynasties locales. Chaque Allemand sait, à cette heure, qu'en deux siècles les électeurs du Brandebourg ont, par la ténacité de leur politique accapareuse, conquis la première place dans l'univers. Avaient-ils du génie, ces souverains dédaignés d'une nation besogneuse? Non! mais ils avaient des appétits insatiables et une volonté de fer. Les scrupules ne les embarrassaient pas. Ils ne reculaient devant aucune violence. Le succès a couronné leurs efforts. Donc ils avaient raison. La force crée le droit.

» Voilà l'exemple que nous proposions aux Allemands de la province rhénane, de la Westphalie, des Etats du Sud. Et parce que ces Allemands étaient des descendants des vieux Germains, parce que leur atavisme les prédisposait à satisfaire par tous les moyens leurs convoitises, une âme collective d'annexeurs s'est substituée aux âmes particularistes, qui s'enlizaient dans l'indifférence et l'inaction. La même volonté de domination s'est emparée de tous les groupements germaniques, la même cupidité s'est affirmée, et chez le savant désireux d'imposer sa loi aux vieilles civilisations, et chez l'industriel, qui voulait briser d'un coup tous ses concurrents, et chez l'homme du peuple dont la voracité entrevoyait des satisfactions inespérées.

» Je le répète, le Latin est un poète, le Germain recherche avant tout de profitables réalisations. A l'heure présente, toute l'Allemagne, grâce à un habile et constant entraînement, est dominée par les mêmes ambitions. Il y a un patriotisme allemand, jeune, vigoureux, plein d'audace, parce que les conquêtes communes ne sauraient être satisfaites que par une action convergente. »

A cette tirade d'Oswald, j'ai objecté timidement :

— Fort bien, monsieur le Directeur, mais qu'adviendra-t-il si l'opération entreprise avec tant d'enthousiasme ne donne pas les résultats escomptés?

— La question ne se pose pas, a répondu mon chef. Mais, néanmoins, envisageons cette hypothèse. Eh bien! si nous étions battus, la grande Allemagne cesserait d'exister; d'abord, parce que nos ennemis coalisés, renseignés sur le danger de notre unité consolidée, exigeraient la dissolution de l'empire, et puis, surtout, parce que vaincus, nous nous accuserions, les uns les autres, d'avoir provoqué la ruine générale et que les vieilles rancunes particularistes effacées par la prospérité commune, reparaîtraient immédiatement et nous rejetteraient dans tous nos errements d'autrefois. Le patriotisme allemand est fait de l'orgueil des succès passés et de la perspective du triomphe prochain. Il ne plonge pas, comme celui de nos adversaires, dans les couches profondes de gloires séculaires. Il est trop récent, je dirai même trop artificiel, pour subir l'épreuve de la défaite. Les sudistes n'aiment pas les Hohenzollern, ils les estiment en les craignant. Le jour où la dynastie prussienne ne pourra plus faire participer les Etats allemands à sa renommée et à ses profits, c'en sera fait de sa fragile popularité. Par contre, une guerre heureuse lui donnera tant d'éclat que, dorénavant, toutes les petites dynasties particulières s'effaceront devant elle.

Je garde quelque reconnaissance à Oswald de m'avoir ainsi révélé le fond de sa pensée. Je ne le croyais pas si habile psychologue, surtout après ses déclamations pangermanistes des premiers jours de la guerre.

(A suivre.) KURT-OSCAR MULLER.

Pour copie conforme
Abbé WETTERLÉ.

Pourquoi les Alliés se battront jusqu'au bout

Le kaiser se dit que dès cette heure il a quasi épuisé tous les avantages que la supériorité de sa préparation militaire lui avait d'abord permis de prendre. Il se sent maîtrisé sur notre front, décimé sur le front russe, emprisonné et humilié par les flottes anglaises. Il prévoit de graves difficultés intérieures. L'usure en hommes commence à se faire sentir. Les territoires trop vastes qu'il lui faut occuper pour se donner des forces et surtout du prestige constituent en même temps une formidable machine qui épuise les forces qui l'alimentent. A persister, il n'attend plus que des diminutions. C'est la minute à saisir, c'est l'heure du destin, c'est le point où les chefs allemands les plus perspicaces voudraient fixer la Fortune en attendant qu'ils se soient refaits pour reprendre plus heureusement l'opération manquée.

C'est l'intérêt de l'Allemagne d'offrir le marché. Est-ce l'intérêt de la France ? Est-ce l'intérêt des Alliés ? Est-ce l'intérêt des libres civilisations toujours menacées par l'effroyable despotisme de la Germanie ? Maximilien Harden voudrait nous le faire croire. En même temps qu'il argumente à l'usage des Allemands dans la « Zukunft », il cause, pour l'édification des neutres et des Alliés, avec le journaliste américain Hermann Bernstein.

« The Sun », de New-York, dans son numéro du 24 octobre 1915, a publié cette conversation. Bernstein a vu plusieurs fois Harden. Celui-ci estime que nul des belligérants ne sait au juste ce qu'il veut ; que dans tous les pays, toutes les personnes qui pensent sont favorables à une paix immédiate ; que si la guerre se termine trois mois plus tôt toutes les puissances épargneront de fortes sommes qui constitueront de larges indemnités...

Cet appel, que le célèbre publiciste a adressé par la voix d'un interlocuteur neutre à la raison des participants de la guerre mondiale, nous incite à lui communiquer ce que pensent en France des hommes calmes, fermes, ne subordonnant leur jugement objectif à aucune passion. Ce sont les plus décidés à ne pas signer avec l'Allemagne une paix prématurée. Je leur donne la parole. Je reproduis leur pensée et je la fais mienne.



LE MAITRE ET LE SERVITEUR

Guillaume II — Maximilien Harden.

Laissons de côté, monsieur Harden, toutes considérations de sentiment, bien que celles-ci paraissent capitales aux Alliés. Acceptons comme base de raisonnement les théories mêmes de vos penseurs, Treitschke ou Bernhardi. Suivons-les sur le solide terrain du réalisme historique. Admettons avec vous tous que le droit n'est que la forme conventionnelle de la force, et cette conséquence que lorsqu'une force nouvelle se manifeste elle est conduite à rejeter les limitations du droit antérieur et à fonder un droit nouveau. Admettons encore qu'une nation est une fin en soi, que son intérêt est pour elle et pour chacun de ses nationaux la loi suprême, que ses engagements ne valent que tant qu'il est de son intérêt de s'y tenir.

Ce sont là vos grandes thèses germaniques. Elles entraînent à cette conséquence que si le fort dissident se révèle inférieur aux forts précédemment groupés, ceux-ci doivent l'éliminer.

Comme il y a toujours quelques incertitudes dans les conflits internationaux, beaucoup de réalistes jugeaient conforme à l'intérêt de tous de limiter les risques de guerre. De là ces traités de garantie de neutralité et ces conventions de Genève et de La Haye qui protégeaient les faibles, les non-combattants sur terre et sur mer, les villes ouvertes et les œuvres d'art, et qui excluaient les armes trop cruelles, les poisons, les balles explosives, etc. En sacrifiant méthodiquement ces engagements à une politique d'intimidation ou aux commodités de ses militaires, l'Allemagne a eu le tort de les violer sans avertir qu'elle les dénonçait.

Elle a exaspéré ses adversaires ; elle a démontré qu'à un contrat international avec elle il faut des sûretés autres que la parole du gouvernement allemand ; elle a surtout eu le tort d'aggraver à l'extrême les risques de la guerre. Il n'y a plus, raisonnablement, d'autre alternative que de subir la nouvelle Loi germanique ou de rétablir l'ancienne Loi en l'imposant aux Allemands et en prenant contre eux toutes les garanties.

Maîtres de la mer, plus nombreux et plus riches, nous avons l'avantage de l'espace et du temps. Nous nous croyons sûrs de vaincre, dans un délai que nous avons les moyens de calculer.

Vous prévoyez notre conviction et vous nous répondez par avance, Harden, qu'au point où en sont les choses, le futur vainqueur, quel qu'il soit, ferait une meilleure affaire en abrégeant la guerre : par l'économie de ses dépenses futures, il se paierait à lui-même une forte indemnité, et la moins aléatoire.

En êtes-vous sûr ? Dans chaque Etat, comment se traduisent finalement les dépenses de la guerre ? Par un revenu annuel à payer pour le service des emprunts. Eh bien ! une victoire décisive sur le militarisme germanique permettra une réduction des dépenses militaires annuelles, tandis qu'une paix boiteuse signifierait un redoublement d'armement.

Ainsi la politique du ventre et de l'économie budgétaire nous conseille elle-même de combattre jusqu'au bout.

Il est possible, Harden, que vous ne sachiez plus pourquoi vous vous battez, parce que, à cette heure, vous devez renoncer aux buts que vous vous étiez fixés, mais nous savons clairement que nous nous battons pour mettre l'Allemagne dans l'impossibilité de renouveler son abominable agression.

MAURICE BARRÈS, de l'Académie française

DANTE AUX ÉCOUTES

(Souvenir du Trentin)

Toujours, les descentes sur le versant italien des Alpes enivrèrent les voyageurs. Et rien n'est aussi délicieux que l'accueil de ces régions qui ont encore la grandeur alpestre et déjà la douceur méridionale; mais, nulle part, cet accueil n'était aussi spontané qu'à l'arrivée dans la belle vallée où coule l'Adige impétueux.

Bien avant la frontière, on savourait l'impression d'être sorti d'Autriche. A Trente notamment, tout était italien, jusqu'aux noms officiels des rues et des bâtiments administratifs. On aurait vainement cherché la *Kommandantur;* l'hôtel du commandant de la place était le *Palazzo Pretorio.*

Ce qui accentuait cette sensation d'Italie, c'était, sur la place même de la gare, la statue de Dante qui semblait vous accueillir. Les souvenirs du poète errent, d'ailleurs, tout le long de l'Adige. Après Trente, vers Lizzana, on voit encore les restes du château où, exilé de Florence, il fut l'hôte du comte Castelbarco; les canons autrichiens l'ont pris pour cible ces jours-ci. Un peu plus loin, dans le val Lagarina, on traverse les Slavini di Marco, d'une tristesse et d'une désolation poignantes, qui frappèrent vivement son imagination: le charme de la vallée est complètement interrompu par ce colossal éboulement; au soir tombant, surtout, l'effet est vraiment tragique.

Tous ces souvenirs, chers aux familiers de Dante, n'émouvaient guère les Autrichiens. Ce qu'ils ne supportaient qu'avec rage, c'était le monument de Trente, le haut monument de 18 mètres qui prenait toute la valeur d'un symbole. Certes je ne veux pas tomber dans l'erreur trop commune; je ne songe pas à exagérer le patriotisme de l'auteur de la *Divine Comédie* ni à le considérer comme le précurseur du sentiment national italien. Patriotisme, sentiment national: mots et choses qui n'avaient guère de sens dans la péninsule, au début du quatorzième siècle. Le patriotisme de Dante se limitait à Florence, au secours de laquelle il aurait appelé n'importe quelle aide étrangère. Mais il a souvent parlé de l'Italie en termes d'ardente et affectueuse tendresse. Il en a situé les frontières naturelles, dans des vers que sait par cœur tout Italien, au nord de Trente et à l'est de l'Istrie. Aussi, peu à peu, est-il devenu une sorte de premier apôtre de l'irrédentisme. Depuis le début du dix-neuvième siècle surtout, il est comme le maître et le créateur de la conscience nationale. L'amour de Dante est le *Credo* de tout patriote italien.



Ville de Trente: Le monument à Dante Alighieri.

La statue de Trente affirmait publiquement, presque insolemment, l'irrédentisme officiel de la ville et de la province.

Les vers qu'écrivit Carducci, en 1896, lors de son inauguration, auraient, au surplus, dissipé tous les doutes à cet égard:

Dante si spazia da ben cinquecente
Anni de l'Alpi su'l tremendo spalto;
Ed or s'è fermo, e par ch'aspetti, a Trento...

« Depuis bientôt cinq siècles, Dante errait sur ces terribles talus des Alpes; et voici qu'il vient de s'arrêter à Trente *où il semble attendre...* »

Attendre quoi? Sinon la libération, l'expulsion des usurpateurs, la fuite des barbares de l'autre côté des monts, vers ce que Chateaubriand appelait dédaigneusement « les sapinières de la Germanie. » Les Autrichiens s'y trompent si peu qu'ils ont, paraît-il, miné le monument pour le détruire avant d'évacuer la ville. En mai dernier, quand l'Italie frémissait toute à la voix du grand poète qui lui rappelait son devoir, les officiers de la garnison autrichienne déchargeaient en passant leurs revolvers sur la hautaine statue. Ils savaient trop ce qu'elle attendait.

Elle attend encore. Par la vallée de l'Adige lui arrivent déjà les échos du canon libérateur. Sur son socle de pierre, Dante est aux écoutes...

GABRIEL FAURE.



SUR LE FRONT ITALIEN : BOYAUX DE COMMUNICATION A 3,200 MÈTRES

Cliché de la section photographique de l'armée italienne.





Composition de LUCIEN JONAS.

LE REMPART DE VERDUN



Un des aspects de la foire de Lyon. (Photo G.-L. Arland

Les Leçons d'une Expérience

C'est ici même — nos lecteurs n'ont pu l'oublier — que M. Edouard Herriot a exposé l'objet et fait ressortir l'utilité de la foire lyonnaise qui vient d'obtenir un succès si éclatant. Dans les lignes suivantes, il énumère les conséquences de cette manifestation dont l'initiative et l'organisation, pour une grande part, lui sont dues. Modestement il attribue cette réussite au dévouement désintéressé et enthousiaste des commerçants français :

Les braves gens! Quand nous les avons appelés à nous, ils pouvaient, pour se dérober, invoquer dix prétextes. La mobilisation a désorganisé les usines et les ateliers; on ne travaille plus que pour la guerre; l'exportation se heurte aux plus graves obstacles; la matière première manque; la main-d'œuvre est hors de prix. Tout cela est vrai, cependant, plus de 1,200 adhérents individuels ont répondu : présent. On leur ferait injure en imaginant qu'ils ont été attirés par l'appât du gain. Penser ainsi, ce serait mal connaître le commerçant français, qui est, avant tout, un ardent patriote. Je ne puis dire, avec quelle émotion j'ai vu se présenter dans notre section de la bijouterie, une commerçante parisienne dont le mari et les deux fils sont sur le front. Si, d'aventure, elle lit ces lignes, qu'elle accepte notre salut respectueux. Le gain, elle n'y songeait guère; toute sa pensée était au service du pays.

Il s'agissait donc, avant tout, d'un acte patriotique. La France peut se réjouir que cet acte ait réussi. Mais, heureusement, la bonne action a été aussi une bonne affaire. Les acheteurs ont montré tout autant de patriotisme que les vendeurs. Les plus grandes firmes nationales ont tenu à honneur de nous encourager. Le maire de Lyon les en remercie de tout cœur. Il n'est pas de joie plus haute pour un homme public que de voir prospérer ceux qui se sont confiés à lui... Que sont les satisfactions d'intérêt personnel comparées à l'ardente satisfaction de voir affluer les commandes chez ses amis, chez ceux que son travail a protégés? Sur le mouvement d'affaires total, je ne veux prononcer aucun chiffre; j'aurais trop peur de me tromper et de tromper. *Mais je sais plus d'un exposant qui a fermé son stand, ne pouvant plus prendre d'engagement après avoir accepté pour un million d'ordres.*

Nous ferons mieux encore. Nous battrons Leipzig en ce sens que nous lui enlèverons la clientèle des nations riches, mais à trois conditions, au moins.

Tout d'abord, nous devons comprendre de plus en plus, de mieux en mieux, ce qu'est une Foire d'échantillons. On la compare trop facilement à une Exposition. Il n'est rien de plus différent. L'Exposition est une luxueuse parade; il y faut de grands frais. La Foire d'échantillons a pour but de mettre au service de l'industriel un moyen d'échange simple et peu coûteux. Le participant loue un magasin, un stand. Il est là, chez lui, seul maître. Une table, quelques chaises, des rayons, voilà tout l'ameublement. On installe les échantillons comme ferait un voyageur de commerce. Nulle vente de détail; l'acheteur de gros seul est admis. Acheteur et vendeur discutent librement, secrètement. Si la Foire a été bien organisée, le vendeur doit repartir avec un carnet rempli d'ordres qui alimenteront, toute l'année suivante, ses usines ou ses ateliers.



M. Herriot, maire de Lyon. M. Clémentel, ministre du Commerce

Nous-mêmes, organisateurs de la première Foire française, nous avons un parti à prendre qui est celui de la sagesse et de la raison. Parce que, dès la première fois, nous avons réussi, parce que l'on nous a, en général, traités avec bienveillance, nous aurions tort de croire la partie gagnée pour toujours. L'œuvre qui est nécessaire à la France et à ses alliés ou amis ne se créera pas en une seule année. Nous avons été aidés par l'Italie, par l'Angleterre, par la Suisse. Des parties les plus éloignées du monde, les pro-alliés nous sont venus. Il faudra consolider ces résultats par un travail sans répit; il faudra les étendre.

Surtout, — c'est la troisième condition, — il nous faudra, à l'intérieur de notre pays, éviter des rivalités désordonnées qui nous mèneraient droit à la faillite de l'idée. L'acheteur étranger allait à Leipzig parce qu'il trouvait là, groupées sur un point unique, toutes les spécialités dont il avait besoin. La loi du commerce moderne, c'est, sans aucun doute, la concentration. Une Foire n'est pas une Exposition, nous l'avons dit; ce n'est pas non plus un Salon ou un Musée. C'est une Bourse; c'est un entrepôt. De grâce, ne faisons pas, dans cet ordre nouveau d'idées, ce que nous avons fait pour nos ports. Par amour-propre régional, nous avons multiplié les ports, petits, moyens et grands. L'Allemagne n'en a qu'un : Hambourg; elle a choisi ce lieu; elle y a accumulé toutes les ressources de la technique moderne; elle y a, de ce fait, attiré les plus forts tonnages du monde et tout l'Empire en a profité. Plusieurs ports moyens ne lui auraient pas rendu les mêmes services.

Aidons-nous les uns les autres. Avec du travail, de l'ordre et de la méthode, nous vaincrons Leipzig. Sous les conditions que j'ai dites, j'ose en prendre ici l'engagement.

ÉDOUARD HERRIOT,
maire de Lyon, sénateur du Rhône.



APRÈS LA BATAILLE : RETOUR DE VERDUN

Cliché de la section photographique de l'armée





AUTOUR DES CHAMPS DE BATAILLE : 1. Venant de visiter un de ses postes de secours, un médecin-major traverse un ravin copieusement marmité et passe au pied d'un gros arbre que les obus ont décapité et fendu. Tous les troncs portent d'innombrables marques de balles, de shrapnels ou de mitrailleuses. — 2. Petite chapelle de la Vierge, élevée près d'une tranchée, par des soldats miraculeusement sauvés de la mort.

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LES DERNIERS CRIMES ALLEMANDS — LE BOMBARDEMENT DE PORRENTRUY — ES INQUIÉTUDES HOLLANDAISES — LES NEUTRES

De tous les crimes commis par les Alle-nands, il n'en est certainement pas de plus rand, de plus odieux, même après le *Lusi-nia* et les assassinats en masse de Gerbe-iller et de Termonde, même après l'odieux rocédé du « bouclier », que leur torpillage e notre navire-hôpital *Portugal*, alors que, ans la mer Noire, il ramenait du Caucase lusieurs centaines de blessés des dernières atailles autour de Bitlis et d'Erzeroum.

Aucune erreur n'était cependant possible. 'ancien paquebot portait, en effet, sur sa ouleur blanche, l'une des bandes distinctives rescrites à La Haye; il arborait d'ailleurs à corne le drapeau de la Croix-Rouge. Mais our l'ennemi pris de vertige, il n'est plus e convention qui tienne; tout pour lui est aintenant « chiffon de papier ». Et, après voir fait le tour du malheureux hôpital ouvant, de cette « île de souffrance », comme n l'a dit, le naufrageur allemand lança sa orpille à l'endroit le plus vulnérable, là où savait que la blessure serait mortelle. Seuls uelques blessés et plusieurs infirmières sur-ivent à ce lâche attentat. Déjà, en février 915, un navire-hôpital, l'*Asturias*, avait été ssailli par un sous-marin de la Grande Al-magne; ce fut péniblement qu'il put rallier côte, avec un projectile en plein flanc.

Ce torpillage odieux n'a pas empêché nos lliés anglais de recueillir, quelque vingt-qua-e heures après, l'équipage d'un zeppelin ui, de concert avec plusieurs autres, venait e survoler l'Angleterre et d'y jeter les bom-es, les explosifs incendiaires sans compter.

Découvert par les projecteurs, comme il emontait l'estuaire de la Tamise, le pirate ssaya de se dérober derrière un nuage fac-ce de fumée noire, mais son abominable arrière était terminée. Les canons l'attei-naient bientôt dans ses œuvres vives et, uelques instants après, il s'abattait, « ses eux extrémités battant, dit un témoin, omme les ailes d'une mouette blessée ».

Réfugiés dans les superstructures du diri-eable, les officiers et l'équipage implorèrent u secours, demandèrent à faire « kamerad ». t il est fort heureux pour eux que les An-lais n'aient rien perdu de leur esprit cheva-eresque, car ils méritaient plutôt d'être anonnés qu'autre chose. Quelques-uns des risonniers, de tout jeunes hommes, s'atten-aient, d'ailleurs, à être fusillés; et comme 'un mot d'ordre, ils assurèrent qu'ils 'avaient participé à ce nouveau raid que ous menace de mort. Le commandant du irigeable, le L-15, s'est lui-même impudem-nent défendu d'être le triste soldat d'une campagne de terreur, et d'avoir agi autre-nent qu'à des fins militaires ». Comme on ui faisait remarquer que les dirigeables al-emands n'avaient jamais causé de dommages nportants aux établissements militaires, que ous les bâtiments détruits étaient de sim-les magasins, de petites usines, des cottages, es églises, que parmi les victimes il y avait eu de soldats, mais en majorité des femmes t des enfants, il feignit de n'en rien croire. déclara que cela était contraire à toutes s communications de son grand état-major.

Nos alliés allaient être, d'ailleurs, odieuse-nent payés de leur humanité, puisque ce remier raid a été suivi d'un second, puis 'un troisième, même d'un quatrième, et que les morts et les blessés dépassent deux cents.

Au surplus, les Allemands ne ménagent aujourd'hui ni rien ni personne; les neutres pas plus que l'adversaire. Le Reichstag a voté une proposition qui, sous ses allures modé-ratrices, laisse carte blanche à von Cappelle ainsi qu'au comte Zeppelin. Les navires nor-végiens sont torpillés par douzaines, et, quand le cabinet de Christiania réclame, comme pour le *Silius*, attaqué dans des conditions odieu-ses, Berlin répond de façon évasive, propose de fallacieuses enquêtes ou nie impudemment. La Wilhelmstrasse tient une explication toute prête. Le navire envoyé par le fond a donné sur une mine flottante, une mine bien natu-rellement anglaise. C'est ainsi que, d'après elle, le *Tubantia* aurait péri, que le *Sussex* fut coupé en deux.

Il n'est pas jusqu'à la Suisse que l'Allema-gne n'attaque sournoisement. Ne pouvant, et pour d'excellentes raisons, torpiller ses navi-res, elle fait survoler son territoire et bom-barder nuitamment ses villes frontières. De-puis le bombardement de La Chaux-de-Fonds, nos excellents voisins se fiaient à la parole donnée par l'empire allemand que pareil fait ne se reproduirait plus. Mais c'était là le « bon billet ». Bien plus, les Boches, qui en sont à leur onzième incursion, n'ont-ils pas imaginé de survoler Porrentruy, de jeter sur la char-mante petite ville des projectiles français; et ce n'est pas leur faute, ni celle de l'état-major suisse, si la population ne s'est pas laissée duper. Aussi bien, le Conseil Fédéral ne s'y trompait aucunement, et c'est à l'Allemagne qu'il a demandé des excuses, des excuses qu'on ne lui a pas refusées.

A cette infamie, nos ennemis en ont ajouté une autre.

D'ordre et d'un ton apitoyé, leurs reptiles affirmèrent qu'à la conférence de Paris, les Alliés avaient envisagé l'éventualité d'une opé-ration en Hollande analogue à celle de Saloni-que, et ils conseillaient aux Hollandais de s'opposer à un débarquement; de masser leurs troupes le long de la côte. L'invention était osée, et le ministre Cort van den Linden ne s'y est pas trompé. S'il a réuni la Chambre néerlandaise en séance secrète, ce n'est pas par inquiétude des projets de l'Entente, mais bien des préparatifs militaires auxquels les Allemands se livrent en Prusse rhénane, dans la région avoisinant le Limbourg hollandais et sur lesquels ils essaient bien inutilement de donner le change.

Persuader aux Hollandais de masser leurs troupes sur la côte, puis assaillir avec plus de certitude leur frontière dégarnie, le jeu était peut-être habile, mais il est éventé.

Aussi bien les neutres perdent partout pa-tience. Aux Etats-Unis, le sentiment public s'exaspère de voir l'Allemagne enfreindre les principes d'humanité, galvauder tous ses en-gagements. Ce n'est pas seulement le *Sussex* qui a été torpillé sans préavis et contraire-ment au droit des Gens, mais l'*Englishman*, l'*Eagle-Point* et le *Manchester-Engineer*. Le professeur Mark Baldwin, l'un des passagers du *Sussex*, a protesté publiquement auprès du président Wilson. Celui-ci a toujours ajouté foi aux promesses du comte Bernstorff, mais aujourd'hui sa confiance peut être à bout.

L'ENTENTE. — M. ASQUITH A ROME

Nos ennemis se montrent d'autant plus agressifs, ils cherchent d'autant plus à terro-riser les neutres, que le grand succès de la conférence de Paris se prolonge. Le pre-mier ministre d'Angleterre a reçu, en effet, du peuple italien dont il était l'hôte, après avoir été celui de la France, un accueil vrai-ment enthousiaste. L'amitié anglaise fut tou-jours précieuse à notre sœur latine et sa sym-pathie se donne libre cours. Aux fêtes qui lui furent offertes, M. Salandra a rappelé le beau geste de Gladstone, dénonçant les gou-vernements oppresseurs de l'Italie; celui de Palmerston, qui voulut, a-t-il dit, « que les rou-tes fussent ouvertes pour les navires de Gari-baldi et des Mille ».

M. Asquith a confirmé la mise en commun de toutes les ressources des Alliés.

Il a proclamé une fois de plus leur juste cause et répété qu'il n'en est pas de plus belle que la résistance à la domination de la force brutale, que la défense de la libre vie et d'une libre Europe. Il a affirmé sa certitude dans la victoire.

L'OFFENSIVE RUSSE

L'offensive prise par les armées russes n'était pas une simple diversion pour dé-congestionner le front de Verdun, mais une grande opération stratégique qui s'étend à tous les fronts occupés par nos alliés. De même qu'à Verdun, les Allemands espéraient prendre l'initiative des luttes prochaines. Le maréchal Hindenburg cachait mal les prépara-tifs d'une grosse opération entre Dunabourg et Riga, dans ce secteur où toutes ses offensi-ves s'étaient lamentablement brisées. Et, avant



que le dégel et ce que les Russes appellent la « raspoutitza » n'aient transformé le terrain en un véritable bourbier où s'enlizent les canons et les hommes eux-mêmes, le général Alexeieff l'a devancé, a lancé Kouropatkine à l'attaque des points les plus sensibles de la ligne ennemie, c'est-à-dire à Augustinov et, au centre, à Buschkof, où le vieux soldat a bousculé et percé l'adversaire; puis au sud de Dunabourg, entre la Dvina et l. Vilia où il menace sérieusement la voie ferrée. Dans ce secteur, le front de bandière court paral-lèlement à la voie ferrée, à des distances variant entre quarante et cinquante kilomètres, à travers une contrée semée de lacs : lacs Drissvote, lac Naroth, lac Vychnevskye et de nombreuses rivières. De Vidzi, nos alliés essaient de couper la voie à Svientsany.

Le succès d'Augustinov est particulière-ment brillant. Nos alliés y ont désorganisé le front de l'armée du général von Bülow et, par répercussion, celui de von Lanenstein. Mais c'est surtout en Galicie, au sud du Dniester, que la poussée russe se fait sentir. Les Tudesques ont perdu de puissantes têtes de pont et ils ont dû renoncer à la défense du fleuve, surtout aujourd'hui que les Russes disposent d'une nombreuse artillerie, bien ser-

vie, et que leurs soldats ont plus qu'un fusil pour trois.

LE DISCOURS DU CHANCELIER D'ALLEMAGNE ET LA SITUATION MILITAIRE

Dans un discours aussi provocant que perfide et mensonger, puisqu'il attribue aux Alliés la prolongation de la guerre et ose dire : « Si nos ennemis veulent que le massacre humain et la dévastation de l'Europe continuent, c'est à eux qu'incombe la faute », le chancelier d'Allemagne affirme que la situation militaire répond entièrement à l'attente allemande, et cette allégation ne répond aux événements ni sur le front russe, ni sur le nôtre, où les attaques conjuguées du kronprinz le mènent si peu loin que le général Blume, l'un des arbitres militaires berlinois, déclare que l'offensive contre Verdun ne va pas aussi vite que ses débuts le promettaient.

Certes l'héritier allemand a pu occuper Malancourt et Haucourt qui est dans la même cuvette. Certes aussi le général Pétain a trouvé nécessaire d'évacuer la rive nord du ruisseau de Forges que son caractère abrupt rendait dangereuse à défendre. Certes encore de l'autre côté de la Meuse les Allemands parvinrent à prendre pied dans ce village de Vaux qu'ils prétendaient posséder déjà, ainsi que dans le bois de la Caillette, mais



l'un et l'autre furent aussitôt repris; une seconde attaque dans la nuit du 5 au 6 n'a pas mieux réussi. Et, tout compte fait, le petit travail de « mosaïque » auquel s'acharne le kronprinz n'avance guère. A ses tentatives frontales avaient succédé des tentatives à revers. A l'ouest de Verdun, il espère faire tomber la cote 304 et le Mort-Homme par des attaques de biais. Notre point faible de ce côté est le saillant que fait maintenant Béthincourt. A l'est de la Meuse, ne pouvant s'emparer de front du plateau de Douaumont, nos ennemis pensent pouvoir le tourner à l'est, c'est-à-dire par Vaux. Dans la journée du 3, ils essayèrent d'en utiliser les ravines; puis, comme ils s'y faisaient faucher, ils tentèrent d'aborder Douaumont par les hauteurs, par l'éperon que couronne le bois, maintenant fameux, de la Caillette. Mais leurs gains dans ce bois leur furent aussitôt arrachés, et le 3 avril l'ouest du village de Vaux leur était également repris. Une récidive dans la nuit du 5 au 6 n'eut pas plus de succès et n'aboutit qu'à une hécatombe nouvelle. Rien de tout cela n'est brillant pour le kronprinz ou n'autorise en tout cas le grand air de bravoure du chancelier.

Et ce piétinement devant Verdun est tellement caractéristique, il affecte si visiblement les Turcs et surtout les Bulgares, que pour couper court à toute défection possible le kaiser semble vouloir risquer avant terme l'attaque sur Salonique et Valona. Les Tudesques se montraient du moins fort actifs.

LÉON PLÉE.

DOUAUMONT

Notre collaborateur et ami le lieutenant Jacques P..., le héros de Debout les Morts, *dont les souvenirs de guerre éveillent une si ardente sympathie chez nos lecteurs, vient de participer à la bataille de Verdun. Il était à Douaumont; il nous envoie le récit de cette terrible journée, narration débordante de vie, étonnante de précision et qui donne la sensation même des choses. — A. B.*

24 février.

Deux jours de marche forcée ont amené le sur le plateau de Fleury, au nord de Verdun. Malgré la fatigue, l'annonce d'une attaque en rase campagne est accueillie par un redoublement de bonne humeur.

Il y a trop longtemps que nos pieds s'ankylosent dans la guerre de taupes: une vraie bataille n'est pas pour nous déplaire.

Et puis que signifient ces rumeurs qui parmi nous circulent? Les Boches ont forcé nos lignes? Verdun est menacé? Le kronprinz a promis à son père la place forte pour la fin du mois? Le kaiser attend à Metz la trouée pour foncer sur Paris?

Faudra voir...

Le régiment est arrivé à une de ces périodes de plein épanouissement où nulle tâche ne semble difficile. Entre les forces de ce grand corps, un équilibre parfait. Des soldats aux chefs et des chefs aux soldats la confiance.

Alors quoi, on va rire!

Le lieutenant L note la joie qui brille aux yeux de ses hommes:

— Ah! s'écrie-t-il, les embusqués terrés à l'arrière ne connaîtront jamais, ne comprendront jamais des moments comme celui-ci!

Les sacs sont posés. La marche d'approche déroule ses longs rubans à travers la campagne. Un peu après la tombée de la nuit, le 3e bataillon occupe le village de Douaumont, couvert à droite et à gauche par les deux autres bataillons. Le 2e régiment de la brigade, le e, prolonge la ligne à gauche.

L'ennemi tient toutes les crêtes adverses; il dispose de forces innombrables, d'une artillerie lourde aux calibres les plus monstrueux.

Entre Verdun et lui, une brigade est venue se placer qu'il s'agit de bousculer pour retrouver le chemin libre. Le e surtout le gêne, lequel tient Douaumont, clef du plateau de Fleury, tête de front de Verdun.

La lutte s'engage.

Journée du 25 février.

Dès le petit matin, le bombardement, qui n'a pas cessé de la nuit entière, redouble d'intensité.

C'est un déluge de shrapnels, de 77, de 105, de 305, de 420 peut-être.

Du plus loin, on entend venir les monstrueuses marmites à travers le ciel qu'elles disloquent. Leur vacarme est comparable à celui d'un train qui traverse à toute allure une gare sonore :

— V'là le métro! disent les hommes en leur langage pittoresque.

A droite, à gauche, de tous les côtés, les cratères s'accumulent. Les arbres des jardins s'éparpillent. Le sol bout comme l'eau d'une chaudière. Des gerbes de cailloux, de terre, de débris informes, s'élancent à l'assaut des nues et retombent en cascades sur nos épaules. L'une après l'autre, les maisons du village, avec un bruit épouvantable, croulent. Des tuiles sont projetées à des centaines de mètres; on aperçoit par les blessures béantes, les meubles en loques.

Les cuisines roulantes arrivent, mais repartent bientôt, éventrées : nous n'aurons pou[r] toute nourriture pendant les deux jours q[ui] vont suivre, que quelques biscuits.

Vers le milieu de l'après-midi, les canon[s] ennemis allongent leur tir et l'attaque s[e] déclanche. Crêtes et vallons grouillent d[e] Boches lancés au pas de charge.

Nous les recevons de la belle manière.

Le premier bataillon, jeté en enfant perd[u] en avant du village, se couvre de gloire pa[r] sa résistance héroïque à un contre dix. Il n[e] cède le terrain que pied à pied en jalonnan[t] sa route de cadavres ennemis. Le commandan[t] O a pris un fusil et fait le coup d[e] feu comme un simple soldat.

Les 2e et 3e bataillons tirent par-dessu[s] la tête des camarades; des colonnes entière[s] d'assaillants s'abattent.

Le commandant C a sauté sur [le] parados et il se promène là-dessus, le corp[s] en entier découvert, animé et superbe :

— Hardi, les gars, hardi les petits gars[!]

Les hommes se grisent de l'odeur de [la] poudre. Ils se montrent des cibles, rival[i]sent d'adresse et de lazzis. Qui sait combie[n] de Boches sont tombés ce soir-là, sous leu[rs] balles?

A un moment même, des silhouettes de c[a]valiers se profilent sur une crête advers[e]. S'imaginent-ils, les Boches, que le terrain e[st] libre, et qu'ils vont pouvoir charger jusqu['à] Verdun?

Un feu nourri leur enlève les illusion[s] qu'ils ont pu concevoir à cet égard.

Or, pendant que nous accumulions devan[t] le nord du village les hécatombes, le fo[rt] de Douaumont placé à notre gauche éta[it] pris par les Boches.

Nuit du 25 février.

L'obscurité met un terme aux mouvemen[ts] des troupes ennemies; seul le canon boch[e] continue de tirer sur le village et les alentou[rs] avec une rage qui s'exaspère, semble-t-il, [de] minute en minute. A chaque heure, l'aspe[ct] du village se modifie. C'est d'abord u[ne] masse sombre, puis de cette masse des pa[ns] dentelés émergent, des cheminées se dresse[nt] qui tiennent — par quel miracle d'équilibr[e]. Des chevrons calcinés pointent qui semble[nt] des bras décharnés levés vers le ciel.

Des tirailleurs marocains renforcent la ga[u]che du 3e bataillon. Plusieurs de leurs officie[rs] ont pris part aux attaques de Champagne. [A] nos interrogations, ils répondent que le bo[m]bardement n'était que de la plaisanterie a[u]près du bombardement actuel.

De ces paroles nous vient une fierté naïv[e]; de l'un à l'autre, la nouvelle court :

— Tu sais, en Champagne, c'était que [de] la petite bière à côté; ils l'ont dit, les tira[il]leurs!

Mais nous n'avons pas besoin de ces enco[u]ragements pour exalter nos courages.

De la brigade, l'ordre nous est ven[u] : « Vous devez tenir coûte que coûte, ne r[e]culer à aucun prix, et vous faire tuer jusqu'a[u] dernier, plutôt que de céder un pouce [de] terrain. »

— Comme ça, disent les hommes, on e[st] fixé.

La résolution farouche des chefs est entr[ée] dans l'âme des soldats et a volatilisé to[ut] sentiment humain. Le tumulte infernal qui s[a]ture nos oreilles, la pensée de mort qui, [à] droite, à gauche, tout autour de nous, be[c]quète goulûment les proies, nous empêche[nt] de regarder en arrière, nous laissent juste l'a[t]tention suffisante à la tâche prescrite : ten[ir].

Cette préoccupation : tenir, est deven[ue] une obsession.

Chaque consigne passée se termine d'un

anière uniform... ... puis, il faut tenir! »

Je ne puis aller une seule fois aux ordres rès du commandant de la compagnie, le apitaine B , sans qu'il me répète :

— P..., n'oubliez pas les ordres. Même si suis tué, même si la situation vous semble ésespérée, il faut tenir!

Et, c'est ce mot encore que, machinalement, ur le passage des brancards ensanglantés, s bouches murmurent :

— Tenir...

Aux fatigues de la garde, à la tension erveuse produite par le tumulte effroyable, ajoutent bientôt les souffrances de la soif : n obus a brisé dans l'après-midi la fontaine ui alimentait ce côté du village, et les bidons ont vides.

Heureusement, la neige se met à tomber. oute la nuit nous calmerons notre fièvre vec de la neige.

Nous avions pour la compagnie deux abris lindés. Le docteur Soubiès, dont les deux ostes de secours établis dans les maisons u village ont été l'un après l'autre démolis, ient nous demander l'hospitalité. Les hommes issent la place aux blessés, et s'en vont ehors, sous la neige et sous la bise, qui assent en rafales. La plupart demeurent deout et tiennent compagnie aux guetteurs.

Quelques-uns cependant, à bout de forces, 'assoient dans la tranchée tapissée de boue t y dorment là d'un sommeil lourd, la toile e tente rabattue par-dessus la tête. Les amarades passent, les brancardiers, les gradés e quart, heurtant les dormeurs, meurtrissant eurs pieds sans que les dormeurs, s'en aperoivent.

Quelques instants j'entre au poste de seours. L'aumônier du régiment, l'abbé Bedu, ui s'est porté au plus fort de la rafale, est ssis là, son chapelet entre les mains.

— Que signifie ce bombardement, me deande-t-il, et quelle surprise nous ménagent emain les Boches?

Puis, à voix basse :

— *Timeo diem venientem.*

Oui, beaucoup sont ici vivants qui, demain... Et moi-même, peut-être?... Ne devrais-je pas nvoyer à ceux que j'aime un dernier adieu?

Mais cette pensée, je la chasse comme une aiblesse. Si je tombe, il se trouvera bien uelqu'un pour écrire aux miens : « Votre ils, votre frère est mort à Douaumont. » Cela suffira.

26 février.

Les premières heures de l'aube éclairent la ésolation du village. Il n'y a plus un toit debout. L'église est effondrée. Seul le clocher se dresse invulnérable.

Le village entier n'est qu'un amoncellement de pierres, de moellons, de tuiles, de poures, de meubles, de paille, de foin, de gravats, pâtée monstrueuse que le canon boche a jeté en proie à notre haine.

Or, comme je contemple le spectacle de ce qui fut, il y a quelques jours encore, un paisible village de France, soudain, d'un amas de décombres, s'élève le chant d'une horloge!

Ignorante du cataclysme, indifférente et tranquille, l'horloge sonne ses sept ou huit coups puis, — je n'entends pas, mais je devine, — continue de battre...

Quelques hommes de la 10e compagnie passent, conduisant au colonel un prisonnier abominablement ivre. Le Boche a l'ivresse joyeuse. Un rire perpétuel secoue son visage de brute.

Un homme montre un énorme couteau qu'il a trouvé sur le prisonnier, la lame rougeâtre et poisseuse.

- Il a dû manger des confitures, le gourmand! dit quelqu'un.

— Des confitures ? fait un autre qui a regardé la lame de plus près, je crois plutôt que c'est du sang!

Ces mots jettent un froid. Le prisonnier reçoit des regards sans bienveillance:

- Hé! tête d'Alboche! tu as dû assassiner l'un des nôtres, avoue-le!

— Ya! ya! répond le prisonnier en éclatant de rire.

Les cadavres d'hommes et de chevaux encombrent les rues. Aux victimes de la nuit s'ajoutent sans cesse des victimes nouvelles.

Comment trouver des mots pour décrire la



Dessin de J. Touchet.

rage qui s'est emparée de l'artillerie ennemie? Mille pièces démuselées hurlent à pleine gueule! C'est un tir de destruction destiné à pulvériser toutes les défenses du village et tous ses défenseurs, le tir qui précède les ruées en masses compactes.

Dans le tumulte épouvantable, les paroles ne vont pas plus loin que la bouche qui les a prononcées; les corps, ballottés sans relâche par les convulsions du sol, sont agités de soubresauts nerveux.

En de nombreux endroits, les tranchées sont comblées. Des abris s'effondrent, ensevelissant des sections entières. Deux chambres, emplies de blessés, disparaissent dans un ouragan de pierres, et les malheureux trouvent là une tombe vivante!

Pourtant, au milieu de cette tempête de fer et de feu, les tâches ordinaires s'accomplissent avec régularité. Majors et brancardiers s'affairent. Les ravitailleurs vont chercher les cartouches aux caissons placés dans une grange, en pleine tourmente. Quelques uns, qui doivent traverser un espace découvert, se font attacher sur le dos les sacs de cartouches, et rampent. Les agents de liaison courent d'un poste à l'autre; enjambant les cadavres, se glissant à travers les décombres. Dans chaque tranchée, des guetteurs attentifs veillent à leur poste de combat. Les mitrailleurs se tiennent debout sur les talus, protégés par une haie, à la vue mais non aux coups, et poussent à un si haut point le mépris du danger qu'ils arrachent des cris d'admiration à leurs camarades des tranchées eux-mêmes.

C'est le capitaine D qui commande les mitrailleurs de notre secteur. Je me suis fait à moi-même le pari que je verrais le capitaine D , au moins une fois dans cette journée, sans son sourire. J'ai perdu mon pari.

Le capitaine F , adjoint au colonel, se promène au milieu du village avec sa cigarette aux lèvres, et le visage d'un homme qui en a vu bien d'autres. Il ne comprend pas l'émotion de plusieurs.

— Mais enfin, ne courez donc pas si vite! leur dit-il avec un étonnement sincère.

L'âme de tous ces efforts, de toutes ces volontés, de tous ces héroïsmes, est le colonel de B .

— L'ennemi ne prendra Douaumont, a-t-il dit, que lorsqu'il ne restera plus debout ni un officier, ni un soldat du e.

Il va d'une ligne à l'autre, donnant des ordres, encourageant ses « gars ». On vient le prévenir que les troupes qui appuyaient sa droite ont fléchi, qu'il court le risque d'être tourné et fait prisonnier avec son régiment:

— Les autres font ce qui leur plaît, répond-il. Moi, je dois garder Douaumont et je le garde.

Depuis le petit jour, l'infiltration ennemie continue sans arrêt à travers le bois placé au nord-ouest du village. Par un, par deux, illassablement et sans arrêt, les Boches se hâtent, utilisant les couverts; beaucoup ont des paniers de grenades à la main.

Combien de temps va durer l'inondation? Nos hommes s'impatientent. Ils montrent le poing à l'ennemi, ils le défient. Leur fièvre s'exaspère en rage, mais pas un instant, leur résolution ne faiblit. Un caporal grignotte un biscuit dans un coin :

— Un peu maigre, le menu? lui dis-je.

— Baste, me répond-il, pourvu que les cartouches ne manquent pas, je me fous de la boustifaille!

Enfin, vers trois heures, les Boches sortent du bois et se précipitent vers le ravin profond qui coupe le plateau à l'extrémité duquel est bâti le village. Abrités là de nos coups, ils peuvent organiser leurs vagues à loisir.

Leur artillerie allonge son tir.

L'attaque se déclanche.

Les Boches, remontant les pentes du ravin, se forment aussitôt en lignes et s'avancent au pas de charge contre celles de nos tranchées qui se trouvent vers le milieu du village. Ils ont l'air sûrs d'eux-mêmes. Aucune nervosité dans leur attitude, aucune inquiétude. Sans doute s'imaginent-ils que la canonnade a eu raison des défenseurs du village et qu'il ne reste debout ni un homme ni une mitrailleuse?

Leur illusion ne dure guère.

Les mitrailleuses les laissent approcher puis ouvrent le feu.

Les assaillants s'abattent comme si une rafale irrésistible les jetait sur le sol.

Trois vagues déferlent, l'une après l'autre, toutes les trois ont le même sort. Est-il de ces trois vagues un seul homme qui ait pu s'échapper?...

L'attaque, manquée à droite, reprend bientôt vers la gauche.

Les tirailleurs marocains, couchés dans la plaine, sans abri d'aucune sorte, sont surpris par l'arrivée subite des Boches et submergés par leurs flots sans cesse renouvelés. Une mêlée s'engage; les Boches se servent de leurs grenades à bout portant; presque tous nos officiers sont tués et les tirailleurs fléchissent.

Quelques-uns même esquissent un mouvement de retraite.

Le capitaine H et le commandant C se précipitent.

Le capitaine F , qui est colon au Maroc, harangue les tirailleurs :

— Ne savez-vous pas qu'Allah n'aime pas les Boches, s'écrie-t-il.

Les tirailleurs regardent avec stupéfaction ce Français qui parle leur langue et font de nouveau face à l'ennemi. Le commandant C se met à leur tête, lève sa canne comme une épée et commande: « En avant! »

A ce moment passe sur la ligne entière un grand souffle d'héroïsme. Les hommes du e sortent de leurs tranchées pour tirer plus à l'aise. Ceux qui se trouvent près des tirailleurs courent se mêler à leurs rangs et chargent avec eux. Le clairon B , de la 9e compagnie, saute sur le parapet et, droit, dressé dans l'averse des balles, sonne aux camarades qui s'élancent une charge endiablée. Une balle le frappe au front et l'étend raide mort.

Encore un de tes enfants, vieux clairon de Déroulède!

Une autre balle, frappe à l'épaule, d'une façon grave, le commandant C . Mais l'élan est donné. Les Boches sont bousculés et taillés en pièces.

Un peu avant la tombée du jour, la colline est couverte de cadavres ennemis.

Et le combat finit faute de combattants.

L'autre régiment de la brigade, le e, n'a rien à envier à son compagnon d'armes. De la multitude d'actions d'éclat qui l'honorent en ces trois jours de lutte, ce seul épisode:

Sur un point de l'immense champ de bataille, le colonel T prend le commandement d'un peloton et charge à sa tête. Une balle le blesse mortellement, il s'abat. Alors rassemblant ses forces, il se traîne sur les genoux et sur les coudes, et continue de pousser en avant ses hommes en les encourageant de sa voix défaillante.

L'ennemi est repoussé, mais il se retranche non loin de là, et pour aller au colonel, il faut passer devant la menace des fusils.

L'aide-major de la S n'hésite pas. Il se précipite au secours de son chef et commence à le panser en se plaçant entre lui et l'ennemi, de façon à le protéger de son corps.

C'est là, à son poste d'honneur, qu'il est tué d'une balle...

27 février.

La relève du e se fait dans la nuit, section par section, avec une régularité parfaite. L'après-midi, aux hommes rassemblés dans un ravin, non loin de Verdun, on lit les félicitations de leurs chefs:

« Vous avez, par votre ténacité et votre vaillance, permis aux renforts d'arriver... Vous vous êtes couverts de gloire... »

Les hommes sont émus.

— Hein, fis-je à l'un d'eux, ça fait plaisir d'entendre ces choses-là?

Mais lui, se reprenant aussitôt, et honteux sans doute de ses yeux humides:

— Baste, répond-il, gouailleur, tout ça ne vaut pas un « jus » bien chaud.

Lieutenant JACQUES P...



Échos de la Guerre

Au cours de l'assemblée générale annuelle des *Annales*, qui vient de se réunir, M. Adolphe Brisson, parlant au nom du Conseil d'administration, a exposé les embarras où se débattent actuellement les journaux et rendu hommage au dévouement et à la fidélité de nos lecteurs.

Ce passage a été particulièrement remarqué :

« Nous touchons ici aux communes misères qui affectent toutes les branches du commerce, de l'industrie et d'une manière encore plus générale, la vie privée de chacun. Ce renchérissement n'affecte pas seulement l'alimentation, il pèse sur les objets qui constituent le sang et la moelle des journaux : le charbon, les huiles, les essences minérales, les encres, les métaux, la force motrice, le papier surtout — le papier, notre tourment... Ce que nous achetions 35 ou 40 francs les 100 kilos, il faut nous résoudre à le payer 80, 90 et 100 francs, bien heureux de trouver à ce prix extravagant ce qui nous est nécessaire. Nous passons des marchés avec l'étranger. Nous sommes contraints d'accepter les conditions que la volonté draconienne et l'inflexible accord des producteurs nous imposent. Ces acquisitions préventives, exigées par la prudence, immobilisent nos capitaux. Il en résulte un malaise extrême. Nous aurions pu alléger les frais de fabrication de la revue en diminuant le nombre des pages, cet expédient eût dénaturé le caractère, affaibli l'intérêt des *Annales*. Nous avons cru préférable de nous adresser aux abonnés, de leur exposer franchement la situation, de solliciter d'eux un léger sacrifice pécuniaire. Ils se sont empressés de répondre à notre appel. Ce supplément de deux francs par abonnement, ils nous l'ont offert avec un élan, une cordialité qui en décuplaient la valeur. De ce geste indispensable, ils ont fait un joli geste, témoignant ainsi à leur journal des sentiments affectueux, dont nous ne doutions pas, mais dont la charmante expression nous a émus. Du fond du cœur nous les en remercions... »

Après avoir présenté les comptes et proposé le chiffre du dividende, notre directeur a conclu:

« L'avenir, bien loin de nous effrayer, nous rassure pleinement. Il nous laisse entrevoir de magnifiques promesses, et nous annonce d'abondantes moissons. L'esquif des *Annales*, secoué, mais non englouti par la tempête, en sortira plus vif et plus fort. Après avoir lutté vaillamment, il voguera d'une aile légère vers la fortune... Notre œuvre n'est pas finie. Oserais-je dire qu'elle va commencer!... Il y aura dans la noble France des ruines à réparer, des plaies à guérir, des douleurs à consoler, des vérités à répandre.

» Voilà, telle qu'elle nous apparaît, la tâche bienfaisante d'une revue de famille. Plus que jamais nous nous y consacrerons. »

Le même jour se tenait l'assemblée générale de la Société de l'*Université des Annales*. Le président du Conseil, M. René Baschet, a trouvé des mots pleins d'émotion et de grâce pour louer l'œuvre accomplie par l'Hôpital des *Annales*, et le zèle infatigable de celles qui, depuis vingt mois, s'y sont données.

L'unanimité des actionnaires présents a chaudement approuvé et applaudi ces paroles.

Comme suite à notre article sur le docte[ur] Reymond, étoile brillante et à jamais regrett[ée] parmi les « Etoiles éteintes », je reçois [ces] pages graves et belles d'un officier qui assis[ta] à l'agonie de l'héroïque savant dont la m[ort] fut aussi noble que sa vie avait été bienf[ai]sante:

« C'est vers sept heures du soir, le [..] octobre 1914, que la direction du service [de] santé de Toul nous téléphona d'envoyer à M[...] une voiture d'ambulance automobile po[ur] chercher le docteur Reymond, grièveme[nt] blessé. L'auto partit aussitôt.

» Mais il avait fallu attendre la nuit pour d[é]gager le courageux aviateur pris sous les d[é]bris de l'appareil, et son transport à l'am[]bulance installée dans le château de M. [...] où on lui prodigua les premiers soins, néce[s]sita un temps assez long. Ce n'est qu'à quat[re] heures du matin qu'il fut amené à l'hôpital m[i]litaire Gama, à Toul, où le médecin princip[al] G..., médecin chef, et plusieurs chirurgie[ns] constatèrent que toute intervention ne pourra[it] que hâter la fin du blessé et durent se conte[n]ter d'atténuer par des piqûres les souffranc[es] qu'il endurait vaillamment sans proférer u[ne] plainte et de prolonger de quelques heures cet[te] vie qui allait s'échapper. Car la grande préo[c]cupation du docteur Reymond, qui se renda[it] un compte exact de la gravité de ses blessure[s] était de ne pas mourir avant d'avoir rend[u] compte de sa mission.

» C'est vers dix heures du matin que le g[é]néral D..., commandant l'armée dont faisa[it] partie l'escadrille du docteur Reymond, vin[t] accompagné d'un officier d'ordonnance, v[i]siter le glorieux blessé. Mais, avant toute[s] choses, le docteur Reymond tint à lui expl[i]quer en détail les résultats de sa reconnai[s]sance aérienne et, avec une précision, une ne[t]teté merveilleuses, il communiqua au généra[l] D... les observations très précieuses qu'[il] avait pu faire avant la chute de son apparei[l].

» Le général, après avoir félicité l'aviateu[r] de son courage et de l'importance des rense[i]gnements recueillis, lui remit la croix de [la] Légion d'honneur.

» Je vous laisse à penser combien émo[u]vant fut l'instant où le général, se pen[]chant sur le glorieux blessé, lui attach[a] sur la poitrine le ruban dont la coule[ur] se mélangeait aux taches de sang q[ui] perçaient les pansements. Le docteur Re[y]mond prit ensuite la croix d'honneur ent[re] ses mains et il ne la quitta presque plu[s] jusqu'à sa mort.

» Dès qu'il eût rendu compte de sa missio[n] le docteur Reymond, considérant en quelqu[e] sorte sa tâche comme achevée, reçut av[ec] beaucoup de calme les nombreux amis q[ui] vinrent le visiter : le général R..., gouverneu[r] de Toul, accompagné du sénateur L..., co[]lonel d'artillerie, et du docteur C..., sénateu[r] et maire de Toul; les ministres Briand e[t] Sarraut, en tournée sur le front à quelque[s] kilomètres de Toul, se hâtèrent d'accour[ir] à son chevet, A M. Briand, qui, prenant cong[é] lui serrait la main en disant : « A bientôt! [»] il sourit d'un air qui laissait entendre claire[]ment qu'il ne se faisait aucune illusion sur s[a] mort prochaine.

» Il expira, en effet, quelques heures aprè[s] satisfait d'avoir accompli son devoir, plus qu[e] son devoir même, lui qui, grâce à son âg[e] et à sa haute valeur professionnelle, eût p[u] — comme l'écrit fort justement le sapeu[r] avionnier P... dans les notes que vous ave[z] publiées — être chef de service dans un hô[]pital, mais qui s'y refusa formellement et qu[i] voulut « monter en aéroplane pour être au[x] premières loges », tenant à honneur d'ac[]complir les missions les plus périlleuses.

» Son seul regret fut sans doute de ne pouvoir embrasser une dernière fois sa mère t sa femme, qui, malgré toute leur diligence, e purent arriver à Toul que le lendemain. 'eus l'honneur de les assister en ces pé-ibles circonstances et de les conduire près de Nancy, au champ d'aviation où l'on avait ra-nené l'appareil sur lequel avait été blessé le énateur Reymond, et j'ai été profondément mu de la dignité calme avec laquelle ces da-nes accomplirent ce douloureux pèlerinage.

» D'ailleurs, pendant toutes ces heures af-reuses, pas un instant leur courage ne se dé-nentit et elles furent la mère et l'épouse raiment dignes de cet héroïque officier qui acrifia sa vie et le brillant avenir qui s'ou-rait devant lui, sans un regret puisque c'était our la France.

» LIEUTENANT G. N... »

Parmi les peintres que la guerre a révélés, convient de citer en première ligne Lu-ien Jonas. La sensibilité de l'artiste, son apti-ude à saisir le pittoresque des choses, à fixer a vie, ses trouvailles de poète lui ont attaché es cœurs... Tous les lecteurs des *Annales* sont evenus ses amis. Je leur signale la publica-on, chez Vallet et Le Prince, 9, rue Racine, d'un album de 24 lithographies ravées par Jonas lui-même et groupées sous e titre général : *Les Grandes Vertus Fran-aises*. La planche reproduite dans ce nu-néro, *La Défense de Verdun*, est empruntée u premier fascicule qui vient de paraître et onne une idée de ce magnifique ouvrage. e tirage est limité à 350 exemplaires.

Après avoir écouté Madeleine Roch, à l'une es conférences des *Annales*, une auditrice ui a dédié le sonnet suivant :

A Mademoiselle Madeleine Roch.

oble et belle, en ses plis d'ivoire, elle s'avance,
oute pâle en la nuit de ses sombres cheveux,
arouche, des éclairs passant dans ses grands [yeux,
e vous semble-t-il pas, Français, qu'elle est [la France!

coutez! voici que, dans le profond silence
Monte et vibre sa voix. Accents prodigieux!
oix du pays; écho d'un passé glorieux,
ris d'amour de ses fils levés pour sa défense!

éesse qui rendez plus braves et plus forts
os héros, soit que vous clamiez: « Debout, les [Morts! »
u soit que vous preniez l'âme de Déroulède,

e voir grandir leur cœur pendant que vous [parlez,
ui donc s'étonnerait, puisque vous ressemblez
Pallas conduisant Ajax ou Diomède!

GINA DENOISY.

Le dé à coudre de la Guerre.
Un dé qui est un joli cadeau, une œuvre 'art signée Lasserre, et une bonne action – nos cousines le connaissent... La *Présidente e l'Œuvre de la Prévoyance ouvrière*, Mme e Serbonnes, me dit que plus de 500 dés fu-ent vendus. Ces recettes alimentent la caisse e secours au profit des ouvrières de l'œu-re, et aident à la création de petits ate-ers où les fillettes viennent apprendre le nétier de brodeuses. Mme de Serbonnes, me rie de rappeler que ce bijou peut être un harmant cadeau de Pâques ou de première ommunion. Il est vendu au siège de l'œu-re, en argent contrôlé et en écrin, 8 francs, 0 francs doublé or.
Ecrire 57, rue Taitbout, Paris.

— Ton ratelier étant en or, tu devrais faire comme Cornélie et le verser à la Banque...
— Et comment ferais-je pour manger ?...
— Que tu manges ?... Est-ce bien utile?

— Soit... Mais quand cela finira-t-il ?
— Vous êtes pressé... Je vous dirai ça dans un an ou deux...

— Tenez,.. voyez-moi ça, M. le député...
— Aïe!... Tonnerre de...!
— C'est parce qu'il paraît que vous dites que ce que nous fabriquons ne pèse pas lourd !

— Crébleu ! qu'elle est dure à faire marcher, l'hélice de l'avion !
— Qu'est-ce que tu dirais, mon vieux, si t'étais chargé de faire marcher un peuple balkanique !

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

LES BRUITS QUI COURENT

UNION SACRÉE. — Ce n'est pas d'aujour-d'hui que les poètes nous conseillent l'union sacrée, nous montrent les dangers des dis-cordes qui nous ont déjà fait tant de mal... Ecoutons :

Du paresseux sommeil où tu gis endormie
Déjà par si longtemps, ô France, éveille-toi
Respire, dédaigneuse, et tes offenses voy;
Ne sois point ton esclave et ta propre ennemie.

Reprends ta liberté, guéris ta maladie,
Et ton antique honneur, ô France, ramentoy;
Légère désormais, sans bien savoir pourquoi,
Dans un sentier tortu ne donne à l'étourdie.

Si tu regardais bien les annales des rois,
Tu connaîtrais avoir triomphé mille fois
De ceux qui veulent or amoindrir ta puissance.

Sans toi, qui, contre toi dépite, ouvres ton sein,
Ces ventres de harpies, éjeunés par souffrance
N'auraient jamais osé passer le Rhin germain!

Ces vers, d'une saisissante actualité, ont pour auteur Jean Vauquelin de la Fresnaye, qui naquit près de Falaise en 1536, et mourut en 1607.

Sainte-Beuve faisait grand cas de lui.

UN ENFANT DE VERDUN. — Dans l'église Saint-Eustache, près de l'entrée principale, une plaque de marbre, surmontée d'un mé-daillon, porte cette inscription, rédigée par Diderot :

Ci-gît
FRANÇOIS DE CHEVERT,
Commandeur grand'croix de l'ordre de St-Louis
Chevalier de l'Aigle blanc de Pologne,
Gouverneur de Givet et de Charlemont,
Lieutenant général des Armées du Roy.
Sans aïeux, sans fortune, sans appuy,
Orphelin dès l'enfance,
Il entra au service à l'âge de XI ans,
Il s'éleva malgré l'envie à force de mérite
Et chaque grade fut le prix d'une action d'éclat.
Le seul titre de maréchal de France
A manqué, non pas à sa gloire,
Mais à l'exemple de ceux qui le
Prendront pour modèle.
Il était né à Verdun-sur-Meuse, le 2 février 1695, il mourut à Paris, le 24 janvier 1769.
Priez Dieu pour le repos de son âme.

Que cette âme assiste les héroïques défen-seurs de Verdun et leurs chefs! François de Chevert, combats avec eux pour sauver ta ville natale!

MOUNET-SULLY ET LA CRITIQUE ALLEMANDE. — Les journaux d'outre-Rhin ont consacré à Mounet-Sully de lourdes notices nécrolo-giques et leurs appréciations fourmillent de « kolossales » erreurs.

« Il rendait admirablement, — dit l'un — la partie spirituelle de ses rôles, mais le côté émotion lui échappait totalement. »

« Mounet-Sully — déclare une autre feuille — fut excellent, surtout dans les rôles comi-ques. »

Sans commentaires. C'est à se demander si les aristarques de Berlin n'ont confondu Mounet-Sully avec Galipaux.

Combien il avait raison, le grand et noble Mounet-Sully, de s'écrier, avec une sorte de dégoût sacré, quand il apprit que la France entrait en guerre contre l'Allemagne :

— Comment! nous allons nous commet-tre avec ces gens-là!

Ce dédain supérieur prouvait nettement que Mounet-Sully connaissait les Allemands beaucoup mieux que les Allemands ne le connaissaient.

SERGINES

LA PETITE GUERRE

LEUR CONFÉRENCE

Pour atténuer l'impression produite chez les neutres par le conseil que tint récemment à Paris la Quadruple Entente, les empires du Centre se disposeraient, dit on à palabrer à leur tour avec leurs alliés.

Bien que cette conférence soit encore hypothétique, nous pouvons, grâce à notre service de renseignements, — dont on a souvent ici apprécié la valeur, — publier par anticipation le compte rendu sommaire de ses travaux :

« La Conférence de nos alliés a eu lieu hier. Des mesures d'ordre avaient été prises pour éviter les manifestations de sympathie : dans un rayon de vingt kilomètres autour du château de Potsdam, rendez-vous des délégués, avaient été établis des cordons de troupes, des réseaux de fils de fer, des lignes de tranchées, des rangées de chevaux de frise et des pièges à loups.

» Sur les toits, des canons contre les aéroplanes étaient mis en batterie.

» Ce qui donna à notre réunion une majesté que n'eut pas celle de nos ennemis, c'est que n'y prirent point part seulement les députés des diverses puissances, mais les chefs d'État eux-mêmes : Ferdinand de Bulgarie ne craignit pas de s'y rendre par la route, dans son automobile blindée. François-Joseph, malgré son grand âge, voulut venir; il se fit amener, par des sentiers détournés, dans sa chaise percée à porteurs. Les autres membres de la Conférence arrivèrent directement dans la salle de réunion par des souterrains spécialement aménagés pour la circonstance. Quant au sultan, le Comité des Jeunes-Turcs l'expédia en colis postal.

» L'assemblée était assez nombreuse; car, avec les représentants des pays officiellement associés aux empires du Centre siégeaient ceux des organisations qui leur prêtent officieusement leur concours. Avaient, notamment, envoyé des mandataires : les pirates malais, les empoisonneurs de Chicago, les dynamiteurs de la Nouvelle-Orléans, les égorgeurs de Cincinnati, la Main qui Éteint, *de New-York (qui provoque les accidents de chemin de fer en détruisant les signaux), les étrangleurs du Thibet, les assommeurs de l'Abyssinie, les naufrageurs du Pacifique et les écorcheurs de l'Afghanistan. On remarquait aussi les chefs (de cuisine) de plusieurs tribus d'anthropophages.*

» Le kaiser, souriant, présidait. A côté de lui, au lieu de la sonnette qui sert d'ordinaire à rétablir l'ordre, on avait installé une mitrailleuse.

» Mais il n'eut point à en faire usage, la plus franche cordialité et le plus colossal accord n'ayant cessé de régner au cours des débats, qui, d'ailleurs, furent brefs. On se borna à proclamer l'union indissoluble de tous les champions de la kultur et la nécessité de renoncer définitivement aux scrupules humanitaires, dont l'Allemagne s'était trop souvent embarrassée: on décida d'organiser contre les ennemis du pangermanisme une lutte impitoyable.

» Le fondé de pouvoirs des pickpockets du Colorado, au nom de sa corporation, exprima le regret que des navires fussent torpillés sans avertissement : des sommes considérables étaient ainsi englouties. Il demanda qu'avant de noyer les voyageurs on prît la précaution de recueillir leurs porte-monnaie.

» Mais on repoussa à l'unanimité tout adoucissement à la guerre sous-marine. On acclama, au contraire, S. M. Guillaume II quand il affirma, sous serment, que Dieu travaillait à la victoire des armées allemandes.

» On se sépara alors. A la sortie, Enver Pacha, qui, pendant toute la séance, avait gardé son révolver près de lui, brûla, pour garder son entraînement, la cervelle d'un de ses collègues auquel Ferdinand de Bulgarie alla donner de suite des coups de poignard dans le dos. L'incident passa inaperçu.

» La prochaine Conférence aura lieu au Caire, quand nous en aurons chassé les Anglais. »

D'après l' « Agence Wolff » :

GABRIEL TIMMORY.

LES LIVRES

Prussiens d'Hier et de Toujours,
par M. LENÔTRE.

Sous ce titre, M. G. Lenôtre, si connu comme maître et pour ainsi dire comme propriétaire de l'histoire moderne, nous donne une infiniment amusante galerie de tableaux et de portraits, tous se rapportant à l'Allemagne contemporaine du XVIIIe siècle. Parcourons.

Voici un portrait de l'Allemand de nos jours, classe moyenne. Il voit le monde tout entier comme écrasé, mais en même temps comme éclairé par la supériorité de l'Allemagne. Étonnez-vous en quand vous saurez que tous les grands hommes de l'humanité, de quelque pays qu'ils fussent en apparence, *étaient allemands.* Cela se voit soit à leur nom, qui, torturé congrument, se ramène toujours à un nom allemand, soit à leur portrait qui présente toujours des traits manifestement germaniques. Plein de ces idées, l'Allemand considère non pas précisément l'Allemagne comme la plus belle province de l'humanité, mais le genre humain comme une province de l'empire allemand. Exemple, ce mot de Th. Lange : « Les peuples à l'entour sont, ou bien, des fruits mûrs, bientôt flétris, qu'un prochain orage peut secouer de l'arbre, tels que Turcs, Grecs, Espagnols, Portugais; ou bien ils sont orgueilleux de leur race, mais sénilement affinés comme les Français. Nous, Allemands, nous sommes destinés à être la férule qui guérit toutes ces dégénérescences. » Voilà le *credo* national de l'Allemand des classes moyennes.

Mais voici, si je puis dire ainsi, un *portrait de Berlin,* la ville où tout est faux, depuis le marbre des édifices et des palais, jusqu'à ce qui se mange et se boit dans les restaurants et les tavernes, ville du *simili* et du truqué et du postiche, ville improvisée, où tout s'improvise, ville théâtrale où tout est décor, capitale trompe-l'œil de l'empire du faux.

Voici des histoires d'espionnage les plus authentiques du monde et qui en même temps sont dramatiques et pittoresques comme les romans policiers des spécialistes les plus célèbres et les plus experts.

Voici des portraits d'officiers allemands, toujours suffisants, toujours superbes, toujours évidemment persuadés que le monde entier a les yeux fixés sur eux, les admire — et les appelle.

Mais la peinture d'histoire nous invite. Elle a sa place, et très grande, dans ce volume. Saluons Frédéric Ier, premier roi de Prusse. Celui-ci pourrait s'appeler l'*écorcheur.* Il écrasa ses sujets d'impôts et de redevances multipliés jusqu'à une sorte de démence. Il étrangle et épuise son peuple. Lourdement, fastueux, il cherche à copier la magnificence de Versailles et de Vienne, sans réussir qu'à être un peu moqué dans toutes les cours.

Vient ensuite Frédéric-Guillaume, avare, brutal, violent, soupçonneux, le type même du despote sombre et noir. Il bat, il bat sans cesse, sa famille, ses familiers, les inconnus qu'il rencontre dans la rue et qui lui déplaisent. C'est lui qui fonde, pour ainsi parler, l'armée prussienne. C'est lui qui crée le service obligatoire pour to[...] ses sujets. C'est lui qui fait enlever, da[...] tous les pays d'Europe, des hommes jeune[...] de deux mètres de haut, pour en faire d[...] grenadiers de sa garde. Il mourut tr[...] symboliquement, en faisant le geste de sou[...] fleter son médecin qui lui disait qu'il [...] sentait plus battre son pouls.

Frédéric II lui succède, dans l'histoire [...] dans le livre de M. Lenôtre. Il se dres[...] devant nos yeux, animé d'une vie sing[...] lière : « Il est là avec sa perruque d'[...] toupe, sa tête inclinée à gauche par l'h[...] bitude de jouer de la flûte, ses gran[...] yeux cernés de bistre et son teint parchemi[...] sur lequel s'étalent dix plaques de verm[...] lon. » Il est là avec son scepticisme a[...] solu, qui, de temps en temps, tourne [...] cynisme, son mépris de toutes les lois m[...] rales et de tout droit des gens, son insolen[...] colérique et bilieuse; il est là, donna[...] à son cheval de manœuvre, le nom [...] Condé et plaçant dans son antichambre u[...] statue de jeune femme nue ayant les tra[...] de la reine de France et portant sur le soc[...] en toutes lettres, le nom de Marie-Anto[...] nette. Il est là avec son génie milita[...] et ses talents administratifs qu'on ne pe[...] ni ne doit nier, mais avec ce goût de [...] force et de la ruse et, pour ainsi parler, [...] culte de l'injustice qui est le trait si caract[...] ristique de cet étrange grand homme. [...] mourant, il voulut — ce qu'on n'exécu[...] pas — être enterré dans la sépulture [...] ses chiens. Ce dernier trait de cynism[...] est bien dans sa note. Son portrait est [...] des meilleurs qu'ait brossés M. Lenôtre.

Je pourrais citer bien d'autres chap[...] tres excellents. Vous ne lirez pas sans [...] petit frisson celui qui est intitulé *La Da[...] blanche du Château de Berlin.* Cette da[...] blanche, c'est *le petit homme rouge* d[...] Hohenzollern. « Le petit homme rouge [...] apparaissait dans les couloirs de Versaill[...] ou des Tuileries quand un Bourbon dev[...] mourir. Ainsi fait la dame blanche da[...] le Château-Vieux de Berlin quand un H[...] henzollern est en péril. La dame blanche [...] — les versions sont multiples — une a[...] cienne maîtresse, bourgeoise ou gran[...] dame, d'un très ancien Hohenzollern. Da[...] la nuit qui précède leur mort, elle re[...] visite aux souverains de la Prusse, aya[...] à la main, un clé fée qui lui permet d'ouv[...] toutes les portes. De cette clé, elle frap[...] un jour un page indiscret qui en mou[...] aussitôt.

Plusieurs rois de Prusse l'ont vue ou [...] la voir. Frédéric Ier, malade, vit, une n[...] une femme habillée de blanc, à demi [...] tue du reste, entrer par irruption dans [...] chambre et se précipiter vers lui en l'[...] juriant. Il appela; ses serviteurs acc[...] rurent : « J'ai vu la dame blanche, dit-[...] je vais mourir. » Il mourut en effet. [...] tragi-comique, c'est que la femme qui s'ét[...] précipitée vers lui était la reine, attei[...] d'un dérangement d'esprit.

On dit encore, que si, en 1792, Fr[...] déric-Guillaume II évacua précipitamm[...] Verdun après la bataille de Valmy, c'[...] parce que Frédéric-le-Grand lui était a[...] paru et l'avait menacé de la dame bla[...] che. Il n'est pas impossible. De mêm[...] elle apparut à plusieurs reprises avant Iéna[...]

A ces titres différents, le volume [...] M. Lenôtre mérite votre attention. Vo[...] le lirez avec un intérêt qui ne fléchi[...]

pas un seul instant. M. Lenôtre peint, M. Lenôtre raconte, M. Lenôtre analyse et c'est avec un égal succès qu'il se livre à l'un ou à l'autre de ses travaux. Je ne parle pas de son érudition qui est considérable et constamment renouvelée. M. Lenôtre est le prince de ce qu'on appelle et de ce qu'il appelle lui-même « la petite histoire ».

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Gavroche et Flambeau, poèmes de guerre, par M. GEORGES TROUILLOT (1).

Le poète Georges Trouillot est une révélation de la guerre. Je suppose qu'il composa quelques vers, jadis, mais ce n'étaient que des péchés de jeunesse, le délassement d'un législateur ami des lettres, une diversion à de plus graves travaux. Or, voici que de ce « violon d'Ingres » dont il joue en artiste, M. Georges Trouillot a su tirer des accents profonds et très personnels. Le formidable cyclone qui bouleverse le monde et l'humanité a fait jaillir de ce cœur comme de tant d'autres, une source d'émotions neuves et puissantes.., L'écrivain s'est senti rattaché par des liens dont il ne soupçonnait pas la force, aux traditions, aux instincts, au passé de sa race; il s'est senti passionnément français :

Menhirs, dolmens, autels de deuil ou de prière
Murs où Rome entassa la foule par milliers
Mont couronné partout d'une crête guerrière
Colonnes, arcs géants ou dentelle de pierre
Que haussent vers l'azur des forêts de piliers...
D'un tel passé respire en nous l'âme profonde...

La plupart des morceaux contenus dans l'ouvrage ayant paru ici même, nos lecteurs ont pu en apprécier le mérite. Ils auront goûté, j'en suis sûr, la forme de ces poèmes, purs et réguliers, nourris de la moelle classique des bons auteurs. M. Trouillot, fidèle aux vieilles lois du Parnasse, déteste les novateurs et les novatrices qui leur manquent de respect. Il veut, comme Banville, que la « consonne d'appui » rehausse l'or de la rime à la fin de chaque vers ; il croit que notre langue suffit à exprimer toutes les idées, tous les sentiments, sans qu'il soit nécessaire de recourir à des néologismes prétentieux ou barbares. Ces qualités de mesure et d'équilibre, jointes à cette ardente sensibilité, nous les retrouvons dans une pièce de théâtre, *Gavroche et Flambeau*, que Mlle Moreno et M. Jean Daragon ont déjà fait applaudir sur diverses scènes. Sachez donc que Flambeau, l'illustre Flambeau, le Flambeau de Rostand, le geôlier paternel de l'Aiglon, brusquement réveillé par le fracas de l'artillerie, est venu visiter les champs de bataille et observer la conduite de ses cadets. Au moment où il surgit à l'angle de la tranchée, Gavroche, jeune soldat de la classe 1916, veille devant les créneaux. Et le dialogue s'engage entre le grenadier et le « bleuet », entre l'ancienne armée et l'armée moderne. Flambeau ne comprend pas ces nouvelles façons de se battre, cette immobilité, cette existence de taupe, ces combats sans soleil. La leste répartie de Gavroche remet les choses au point et démontre au grognard que le petit soldat de France n'a pas dégénéré.

Dans les veines Gavroche a du sang de Flambeau
Ensemble on monte ainsi la garde et c'est très beau...

Oui la France entière, celle des vivants, celle des morts, se presse autour du drapeau. Le livre si patriotique de M. Georges Trouillot est une chaleureuse contribution à l' « union sacrée ».

A. B.

(1) Un volume, Fasquelle (3 fr. 50).

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

PAROLES

« Do, l'enfant, do !... Fermez les yeux,
De peur que le sommeil s'éloigne...
La bonne dame qui vous soigne
Veut des enfants silencieux.

» Chut !... Pas un mot !... Pas de pensée !...
Pour laisser le sommeil venir,
Il ne faut pas se souvenir...
La nuit sera bientôt passée...

» Vous me raconterez demain...
Je vous dis bonsoir au passage,
Mais vite, il faut dormir bien sage,
Sans bouger même votre main.

» Je sais... Dans un trou d'herbe haute,
Blotti comme un oiseau blessé,
A l'aube, on vous a ramassé...
Bien... Bien... Toujours ce cœur qui saute !...

» Mais non, vous n'allez pas mourir !...
Vous allez mieux, je vous assure...
Vous vengerez votre blessure.
Mais, d'abord, il faut la guérir...

» Déjà la fièvre diminue...
Ne vous souvenez plus de rien !...
J'avais promis... Vous voyez bien
Que, ce soir, je suis revenue...

» Silence !... Oui, ce sont des bandits...
Leur défaite les rend féroces...
Je sais... les morts... à coups de crosses...
Vous guérirez, je vous le dis.

» Votre pauvre tête travaille...
Toujours ces morts sur le talus !...
Allons !... Dormez !... Ne parlez plus !...
Il faut pourtant que je m'en aille...

» Votre main brûle... Aussi pourquoi
Penser à ces horribles choses ?...
Gardez vos paupières bien closes...
Oui, je permets..., pensez à moi.

» ... A votre mère, mais plus belle...
Vous vous trompez, rien n'est plus beau...
Des roses sur votre tombeau !...
Dites, voulez-vous que j'appelle ?...

» Non, non, je reste... Un chant berceur ?...
Je n'en sais qu'un, toujours le même...
Do, l'enfant, do, l'enfant qu'on aime...
Vite !... Venez vite, ma sœur !... »

ANDRÉ RIVOIRE.

LES POÈTES

Quand aux pieds s'ouvrent les abîmes,
Négligeant parfums et couleurs,
On saisit, pour monter aux cimes,
Les branches, et non pas les fleurs !

Quand la patrie est dans la peine,
Certes, ce n'est pas le moment
De cueillir au bois la verveine
Avec de doux gestes d'amant.

Notre maîtresse, ah ! c'est la France,
Celle qu'on adore à genoux !
Des chants de gloire et d'espérance :
Voilà ce qu'elle veut de nous.

Pour que nos poèmes soient dignes
De ses purs et nobles efforts,
Prenons leur aile blanche aux cygnes,
Aux aigles leurs puissants essors.

Héros, que nos strophes guerrières,
Jusqu'à Dieu, sur vos mâles fronts,
S'élèvent comme des prières,
Et sonnent comme des clairons !

MAURICE OLIVAINT.

DE LA DOULEUR DIVINE A LA DOULEUR HUMAINE

Aux femmes de France qui ont gravé leur « Stabat mater dolorosa ».

Rien ne nous rend si grands
qu'une grande douleur
(MUSSET)

Lorsque le Christ tomba, prosterné sur la terre,
Dans la sueur du sang, près de Gethsémani,
C'est qu'il portait en lui, sous les plis du mystère,
La somme des douleurs montant vers l'infini...

Mais lorsque sonna l'heure, au tournant du calvaire,
— « Le consummatum est » — pour que tout fût fini,
Il inclina son front sur le bois crucifère,
Et soudain, comme sort d'un gigantesque nid

Le monstrueux essaim de chouettes funèbres,
La Douleur prit son vol à travers les ténèbres
Qui couvrirent le monde à la mort de son Dieu.

Depuis lors, une force invincible nous mène,
Sans repos et sans trêve, à toute heure, en tout lieu,
De la Douleur divine à la douleur humaine...

OCTAVE HOUDAILLE.

LE GÉNÉRAL BLANC

Le kaiser Guillaume a quitté la Prusse :
Wolff a fait savoir, à coups de tambour,
Que le Maître allait rejoindre Hindenburg
Et de son prestige écraser le Russe.

Guillaume interroge un des prisonniers :
« Combien de tués aux combats derniers ?
» Avez-vous reçu de l'artillerie ?
» Des munitions pour l'infanterie ?
» Comptez-vous encor sur quelque renfort ?
» Prends garde : mentir, pour toi c'est la mort ! »

Mais l'autre répond : « Je ne vous crains guère !
» Je ne puis mourir pendant cette guerre !
» Vers minuit, j'ai vu, m'étant attardé,
» *Le Général blanc* qui m'a regardé ! »
— « Le général blanc ?... » demande Guillaume,
« C'est un nouveau chef ? » — « Non, c'est un fantôme ! »
Répond Hindenburg, qui rit pesamment
Et dit la légende au prince allemand :

Le Général blanc ! Comme l'on redoute
De l'apercevoir, un soir, sur sa route !
Émergeant de l'ombre et né de la nuit,
Sur son blanc cheval il passe sans bruit...
De blancheur pareille, on n'en voit aucune :
On le croirait fait de rayon de lune...
Son œil luit, glacé, sur son front blafard...
Il faut souhaiter, pourtant, son regard
Et sentir sur soi ses pâles prunelles,
Froides comme les neiges éternelles...
Celui dont les yeux rencontre ses yeux
Est invulnérable et victorieux...
Mais si quelqu'un voit le spectre qui passe
Sans le regarder un moment en face,
Il est prévenu : ses jours sont comptés !...
Le kaiser dit : « Trêve aux absurdités !... »

Et le voici seul, au soir, dans sa tente...
Il rêve ; une angoisse étrange le hante :
Craint-il la défaite ?... Est-ce le remords ?...
Non. Il est vainqueur et les morts sont morts !...
Mais un mal sournois croît et s'exaspère,
Rongeur lancinant dans sa gorge en feu...
Viendra-t-il, le jour désigné par Dieu,
Où le mauvais fils rejoindra son père ?...
Or, soudain, quelqu'un frôle l'empereur...
« Qui donc se permet ?... » fait-il en fureur,
Le geste irrité, la voix éclatante...
Mais, tournant la tête, il reste hagard :

...*Le Général blanc* traverse la tente
Et pour l'empereur n'a pas un regard !...

ANDRÉ MOUÉZY-ÉON.

LES PORTEURS DE FLAMMES

(A la mémoire de Mounet-Sully)

Lorsqu'un comédien, grand par son ame ardente,
Lyre auguste qui vibre et qui pleure et qui chante,
Tombe comme parfois s'écroule un chêne altier,
Le rayon qu'il portait peut fuir dans l'ombre immense,
Sa voix peut brusquement faire place au silence,
Mais son effort divin ne meurt pas tout entier.

Non, tout ce qui fut lui n'est pas pris par la terre;
Tout ce qu'il a donné de force et de lumière
Ne s'évanouit pas dans la brume et le vent.
Pour beaucoup, son cercueil que l'on mène à la tombe
Est sur une dépouille un couvercle qui tombe,
Un coffre où va pourrir tout ce qui fut vivant;

Certains, quelques instants, regrettent son génie,
Puis le temps passe, glace, efface... et l'on oublie
Le grand front véhément et la voix qui pleurait;
Mais, en dehors de l'ombre et du temps qui s'écoule,
Dans des yeux, dans un cœur perdu parmi la foule
Quelque chose survit qui rayonne en secret.

Un jour qu'il dévoilait sa douleur la plus belle,
— Oh! qui dira le feu né de cette étincelle!
Qui dira le bonheur créé par ce tourment! —
Une âme tressaillit aux clameurs de son âme,
S'ouvrit, reçut le don, emporta cette flamme,
Et personne ne vit son éblouissement.

Obscurs prolongements des grands frissons sublimes!
Quand le souffle de l'Art l'enleva sur les cimes,
Cet élu comprit-il sa propre vision?
Saurait-il même dire en quelle circonstance
Il a reçu soudain l'invisible semence
Qui fit de son cœur morne un cœur en fusion?

Inconscient, il va, parmi la solitude,
Porter durant des mois de sombre inquiétude
Le pesant embryon que son rêve a conçu,
Ingrat, il va longtemps, courbé sur sa chimère,
Exalter dans son âme où vit l'âme étrangère
Son orgueil tour à tour satisfait et déçu;

Puis, un jour, surgissant de la nuit où nous sommes,
Superbe il livrera pour le bonheur des hommes
L'œuvre dont il se croit l'unique créateur...
— Oh! quand battront les mains de la foule en délire
Ne frémiras-tu pas dans ton funèbre empire,
Grande ombre qui donnas la vie à cette ardeur?

Ne frémiras-tu pas d'avoir été si belle
Que tu pus, avec rien, demeurer immortelle,
Et, cadavre glacé, jeter ce cri vivant?
D'avoir pu travailler, invisible manœuvre,
A cet informe objet qui devint un chef-d'œuvre
Comme un rocher sculpté par le souffle du vent?

Oui, tu tressailliras dans ta couche de marbre!
Tu sentiras frémir les racines des arbres
Des frissons de la lyre et des ors du flambeau!
Le soleil, inondant ta dalle de ses flammes,
Te dira le triomphe, et les larmes des femmes
Fleuriront en rosée au bord du noir tombeau!

— Qui donc osa prétendre, artistes de génie,
Que le jour où, quittant la scène avec la vie,
Vous laissez le décor, le masque et le satin,
Rien ne reste ici-bas de votre foi tenace
Qu'un pâle souvenir qu'une autre gloire efface,
Comme fait le soleil des brumes du matin?

Non, grands morts à présent oubliés par la ville,
Le don de votre cœur ne fut pas inutile,
Vos élans douloureux ne sont pas restés vains,
Puisque c'est aux accents de votre âme inquiète
Que le musicien, le peintre ou le poète
Doit le frisson sacré qui l'a rendu divin!

JEAN LALLIER.

AUX FRANÇAISES

Depuis qu'ils ont bondi vers la frontière en flammes,
Ceux qui par vous vivaient heureux,
Françaises, ô toujours les plus nobles des femmes,
Vous vous taisez, le cœur vers eux!

La beauté du silence, ah! vous l'avez sentie!
Et vous penchez votre front blanc
Comme à l'instant divin où s'élève l'hostie,
Puisque tant d'eux versent leur sang.

Dans l'ombre vous cachez vos appels de tendresse,
Vos angoisses, vos durs combats,
Vos labeurs, pour que seul leur courage apparaisse
En pleine lumière, là-bas.

Mais s'ils trouvent en eux tant de vigueur tenace,
Vos pères, vos fils, vos époux,
S'ils égalent parfois les plus grands de leur race,
Oh! sachez-le, c'est grâce à vous!

Ils n'ont pas oublié votre geste suprême,
Geste ineffable de martyr,
Vos bras pesants d'amour se desserrant quand même,
S'ouvrant pour les laisser partir.

Epouses, pourraient-ils s'acharner à leur tâche,
Souffrir avec tant de fierté,
Si vous n'aviez ainsi reconnu qu'être lâche
C'est la seule mort sans clarté?

Auraient-ils tant d'entrain, mères, et tant de forces
Si votre sang pur ne coulait
Dans leurs veines et si le bronze de leurs torses
N'était pétri de votre lait?

Oseraient-ils marcher, vivre sans épouvante
Parmi des ouragans de feu,
O vous, leurs filles, si la prière émouvante
De vos âmes n'allait vers Dieu?...

D'ailleurs, si vous restez en silence, effacées,
Sous leurs toits bénis, c'est que rien
Ne vous arrachera jamais de leurs pensées,
Françaises, vous le savez bien!

Vous demeurez en eux, ô regards qu'on adore,
Noms si tendres, babil léger,
Boucles d'or, cheveux blancs, ô sourires d'aurore,
Oui, même à l'heure du danger!

Car de vos noms alors, mêlés, fondus ensemble,
Jaillit un nom, divin flambeau;
De vos traits, un visage, un seul, qui vous ressemble,
Se forme, idéalement beau.

Et soudain vos soldats voient resplendir cet être
Vengeur, frémissant, lumineux,
Dans lequel ils pourraient toutes vous reconnaître,
La France, debout, devant eux.

THÉOPHILE GIARD

LA GRANDE MARRAINE

Près de quatre cents enfants serbes viennent d'être placés dans divers collèges de province.
LES JOURNAUX.

Les vaincus et les orphelins;
Qui déplore une mère, un rêve;
Ceux qui, les yeux de larmes pleins,
Regardent l'horizon sans trêve;

Les aurores et les déclins;
La gloire qui tombe ou se lève,
Les cœurs aux pitiés enclins
Et la force qui relève.

Petits Serbes, voici des bancs;
Pour vos beaux élans retombants
Cette atmosphère est souveraine.

Pour vos corps las, voici des draps,
Et pour vos tendresses, des bras.
La France est la grande marraine.

PAUL MANIVET.

STABAT MATER

I

Debout près de la Croix où Jésus agonise,
La Vierge le contemple et son âme se brise.

C'était son Fils unique et son seul bien-aimé;
Il va mourir..., bientôt tout sera consommé.

A ses désirs toujours tendrement asservie,
Sans Lui que fera-t-elle à présent dans la vie?

Et, debout sous la Croix, la Mère de douleurs
De ses yeux, lentement, laisse couler les pleurs.

Mais Jésus a sondé son immense détresse;
Il incline son front que la couronne blesse,

Et, désignant saint Jean, l'apôtre au front de lis,
Il prononce ces mots: « Femme, voilà ton fils! »

. . . .

O testament d'amour! ô suave parole
D'où se doit épancher le baume qui console!

Dieu qui créa les cœurs et connaît leur secret
Sait bien qu'un cœur de mère, à l'amour inquiet,

Débordant de tendresse et de sollicitude,
N'est pas fait pour subir l'atroce solitude,

Et que, lorsque la mort lui ravit son trésor,
Il souffre du besoin de se donner encor!

Voilà pourquoi Jésus, à son heure dernière,
Pour enfant adoptif légua Jean à sa Mère.

II

Les siècles ont passé..., mais au pied de la croix,
Les « mères de douleurs » pleurent comme autrefois;

La guerre leur a pris, pour ses sombres batailles,
Leurs enfants bien-aimés, le fruit de leurs entrailles

Et par tout l'univers le bruit de leurs sanglots
Monte ininterrompu comme la voix des flots.

Dans ce dolent cortège, il est plus d'une mère
Dont l'âme a revécu la scène du Calvaire,

Et dont l'enfant unique est tombé, doux héros!
Pour la réconforter, qui trouvera les mots?...

Il n'en est point, hélas! pour cette lourde peine:
Tout discours est banal et toute phrase, vaine.

. . . .

Or, voici que des champs, des plaines et des bois
Les fils se sont dressés près de leurs humbles croix.

Comme autrefois le Christ sur la montagne sainte,
De leurs mères en deuil ils ont perçu la plainte,

Et pour les engager à porter le fardeau
Des longs jours douloureux, privés du clair flambeau,

Ils leur montrent d'un geste enveloppant, immense,
Leurs frères de combat, les blessés de la France,

Et, du ton caressant qu'ils employaient jadis,
Ils murmurent tout bas: « Maman, voilà vos fils! »

ÉLISABETH GODIN.

Que de noms pourrions-nous inscrire encore sur notre petit palmarès des poètes de guerre!... Choisissons, dans la quantité, ceux des auteurs qui, à la noblesse des sentiments, ont joint le mérite d'une franche inspiration ou d'une impeccable facture:

MM. et Mmes C. Dornier, M. Artaud, Annette Braule, Ch. Barbet, G. Bourguet, C. G..., Marie Fréjaville, Gaston Icart, C.-M. Bèche, Emile Toscano, Edouard Hannecart, Roger Saunet, Ferney, Jean Teychené, A. Pasquet, Georges Teyssier, André Jahan, Michel Aubé, Eugène Rey, Albert Millot, Jacques Kilian, C. Barret, Th. Ristori, Valinx Deterroac, R. de Wandre, J. Bressoles, Robert Jacquot, Nita Marès, Isabelle Dromart Fernand Galli, Marie-Thérèse Pouget, Jacques Duval, Léopold Cyr, Louis-Mario Chartois, Raymond Bustault, Marcel Georges.

SERBES & FRANÇAIS A CORFOU



(De notre correspondant particulier)

Des chasseurs sont venus monter la garde sur notre passerelle. On nous rassemble dans le salon du capitaine, mais l'officier français renonce à nous interroger. La ville rougeoie derrière ses remparts en une confusion de toits pressés. Le port est plein d'un bourdonnement de voix où se mêlent le tintamarre des treuils, les appels des marchands, les sirènes des navires, et le choc des marteaux calfatant les carènes et le bruit des charrettes qui claquent dans les ruelles.









Il pleut par intervalles. De hautes murailles inclinées où floconnent les mousses supportent le long du rivage, des palais vermoulus qui transsudent l'ennui morne des casernes. Leurs fenêtres sont bardées de fer, et des herbes folâtres pendent à leurs meurtrières. La foule des soldats déambule sous leurs arcades avec des cliquetis de ferraille. Çà et là, parmi les caisses et les sacs recouverts de bâches, apparait le toit d'une tente, sort une bonne odeur de foin et de tabac ; des fantassins accroupis dans l'ouverture des baies regardent mélancoliquement la pluie gicler les flaques.

On monte à la ville par une pente douce qui tourne autour des habitations, et s'élève en terrasse d'où la vue s'étend sur la pleine mer ; le rivage s'arrondit en une crique limpide cuirassée de bastions, et s'avance en un promontoire dont les plus grands rochers supportent de leurs cimes verdoyantes les vieilles citadelles vénitiennes élevées comme des cathédrales.

On passe à travers les jardins de « Mon Repos », et nous voici sur l'Esplanade, où l'herbe humide, fleurie de pâquerettes, nous envoie l'odeur du printemps. Un bruit de crosses de fusil retentit soudain devant le corps de garde avec la voix des sergents grecs qui donnaient des ordres. Les clairons sonnent le couvre-feu.

Il faut songer à la nuit. Tous les hôtels regorgent d'officiers serbes. On couche dans les salons et les vestibules, pêle-mêle, au hasard, sur des matelas bourrés de paille. Un mastroquet pris de compassion a expédié vers nous un messager obséquieux et tenace comme un mendiant florentin.

Nous marchons par des ruelles tortueuses et sombres, entre cinq ou six maisons qui se regardent en face avec des yeux d'intimité ; parfois leur alignement s'arrête contre le mur d'une chapelle d'où monte une bouffée d'encens, et elles continuent par les raidillons et les escaliers qui mènent vers d'autres ruelles, le long de sales boutiques débordées par la soldatesque. La pluie a cessé de battre les fenêtres, et de grosses gouttes suintant des volets tombent, une à une sur les pavés pointus.

Derrière une porte mal éclairée par un godet d'huile qui brûle devant une icone de la Vierge, un vieillard calabrais nous accueille avec rudesse ; il faut parlementer longtemps, et tout s'arrange.



Après quarante jours d'averse, le soleil monte enfin dans un ciel sans nuages. Aux

1. Le dimanche, on flâne sur la plage entre « Poilus ». — 2. Types de femmes et de jeunes filles, à Corfou. — 3. Scène biblique : Les femmes à la fontaine...
4. Dans le port : Soldats serbes recevant les armes nouvelles qui leur viennent de France.

lucarnes des greniers, le linge fraîchement battu se gonfle comme des voiles au bout des perches. Par ces ruelles étroites, sans cour ni jardin, où les maisons se sont allongées au lieu de s'étendre, étouffant dans leurs vieilles murailles, on a tendu d'une fenêtre à l'autre, à chaque étage, des cordes pour le sécher, et toute la ville s'est pavoisée de haillons multicolores, comme sur le passage d'une procession.

Parfois, un mouton s'enfuit effrayé devant nous, faisant frissonner quelque touffe d'arbuste qui pendait dans



frigorifiées s'entassent, les balles de foin, armes, équipements, les briques et les bois morts de l'Epire. Ici, l'on a défoncé les caisses que les débardeurs viennent de jeter sur les quais, et des soldats faméliques, vêtus de haillons, s'avancent un à un pour recevoir leurs uniformes bleus fraîchement arrivés de France; plus loin, un sergent leur enseigne comment rouler les fusils dans la toile. Les jambes pendantes hors des fenêtres de leurs casernes, des chasseurs noueux et trapus, comme les oliviers de la Provence, regardent ren-



soldats ébahis, et la rapidité de ses jambes découvre la blancheur des dentelles.



Peu à peu, sous les galeries-arcades que soutiennent de larges colonnes délavées, se presse une foule endimanchée exhalant un vague parfum de cierges et de myrrhe. L'heure est venue de se montrer en toilettes fraîches sur l'Esplanade, et d'arborer de claires ombrelles aux yeux des officiers qui se rengorgent au soleil, assis à la terrasse des cafés.

Mais tout autre est la scène qui s'offre dans le port.

De lourds véhicules chargés de victuailles partent vers Ypsos où bivouaquent les Serbes. On comble les ornières, on élargit les routes, on creuse les fossés. Sous les hangars, les viandes



une allée... Derrière les volets clos, deux yeux noirs vous guettent et vous suivent. Plus que les odalisques du sérail, ici les femmes sont des recluses. Toute leur vie se passe à la fenêtre. De temps à autre seulement, quand l'eau coule à la fontaine, elles accourent de toutes les portes à la fois. Elles sont très vieilles ou très jeunes. Il y a parmi elles des Thraciennes émigrées qui portent des culottes bouffantes et claquent sur les pavés leurs sandales sonores, ou quelque jolie paysanne accoutrée à la mode ionienne, et qui marche effarouchée à travers ces flots de



trer les barques, et lâchent des gaillardises aux passants...

Tout à coup, un bœuf échappé d'un troupeau parut sur la courtine des remparts; entre deux cyprès que la brise ondulait, il se dressait dans la splendeur du couchant, comme un animal fatidique, et de ses yeux calmes il regardait avec l'indifférence de la nature tous ces préparatifs de guerre.

JEAN DA PONTE.



5. C'est à Ypsos, à 15 kilomètres de Corfou (ville), que se trouvent les campements de l'armée serbe, à l'abri des hautes montagnes qui les préservent des vents du nord.
6. Groupe d'officiers français sous les arcades Saint-Georges, à Corfou. — 7. La musique du 6e bataillon de chasseurs donne un concert sur l'Esplanade.
8. Deux petites îles très pittoresques, non loin de l'Achilléion. On les a surnommées : Ponti Konissi, ou « Ilots-Souris ».

PAQUES DE GUERRE



23 Avril 1916

Ce N° contient deux Estampes hors texte de Lucien JONAS et BERNE-BELLECOUR
et une Pièce de Théâtre : *Le Poilu*, de Maurice HENNEQUIN

Prix : 60 Cent.

LE SAVON DE TOILETTE

QUINTESSENCE

de la parfumerie Monpelas offre les avantages suivants : 1° Savon de marque à prix modéré : 0 fr. 50 ; 2° Composition hygiénique modèle ; 3° Parfums sobres et distingués : Eau de Cologne ou Violette. Produit de référence de la maison Monpelas, fondée en 1830, universellement connue par sa série " Malacéïne ". Le savon " Quintessence " est en vente partout : en boîte de trois : 1.45



LE PAIN **50** centimes



SAVON QUINTESSENCE

Broderie Suisse

directement de la Suisse franco de port et de droits d'entrée à domicile.

Demandez aujourd'hui-même notre collection contenant 70 figurines nouvelles avec échantillons brodés, représentant d'une façon très exacte l'exécution merveilleuse de nos broderies renommées, ainsi que nos catalogues de broderies pour linge, de cols et mouchoirs avec véritable broderie suisse.

Cette collection est envoyée franco contre remise d'un timbre-poste de 25 cts.

Le choix comprend des blouses et des robes pour dames, fillettes et enfants sur Batiste, Voile, Crêpe, Organdie, Toile, etc. et sur soieries nouveautés depuis frs. 3.90. Nos broderies n'étant pas coupées peuvent être confectionnées facilement sur tous les patrons.

En même temps nous offrons notre collection des dernières nouveautés en étoffes de soie pour robes et blouses : Taffetas, Crêpes, Charmeuse, Gabardine, Eolienne, Voile, Cotelé, etc., Batiste suisse 120 cm de large depuis frs. 1.50 le mètre. Très grand choix surtout en noir, demi-deuil ainsi qu'en blanc et couleur.

Cette collection est également envoyée franco contre remise d'un timbre-poste de 25 cts.

Unis — Imprimés — Ecossais — Rayés

Taffetas, Crêpes, Charme…, Gabardi…, Eolienn…, Faille, Cotelé, Voile, etc.

Robe d'enfant brodée N° 1133. La robe entière se compose de … Disponible dans les couleurs suivantes … Prix de la robe complète pour jeunes filles … pour petites filles … franco de port et de droits. Schweizer & Co Lucerne, Suisse

Schweizer & Co. *Lucerne, 91 (Suisse)*

Maison suisse — Marchandises suisses

Les talons en cuir s'usent trop vite, ainsi que les talons en mauvais caoutchouc. Désirez-vous un talon garanti à l'usage, le plus durable, le plus économique, et le plus doux à la marche ? Exigez alors un talon tournant caoutchouc, portant le nom

WOOD-MILNE

SPÉCIAL

SE MÉFIER DES IMITATIONS

HOMMES : 1f50 — DAMES : 1f25 LA PAIRE

Si vous ne pouvez pas vous procurer ces talons chez votre fournisseur habituel adressez-vous : Rayon n° 36. — **H. E. SKEPPER, 103, Avenue Parmentier. PARIS.**

Joindre mandat ou timbres et donner le tracé de votre talon pour indiquer la grandeur.

Aux Secrets d'Orient

Chut !.. ne le dites pas !!

.... c'est grâce aux "HENNEXTRÉ" que la teinte de ma chevelure est aussi belle

H. CHABRIER, 48, Passage Jouffroy, Paris TÉLÉPHONE CENTRAL 57-88

GOUTTES DES COLONIES

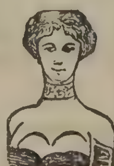
DE CHANDRON

— CONTRE —

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES. VENTE EN GROS : 8, R e Vi ienne Paris.



Crème de Beauté ni rides, ni teint flétrit, détruit le rouge du nez, points noirs, taches de rousseur, bajoues, triple menton, pour toujours. Le pot 1f75

Royal Frisure fait friser les cheveux pendant 15 jours, dépense nulle 3 fr. 50

Dragées Turques belle poitrine, seins fermes et embellis opulence, en peu de jours. La boîte 4fr.

Royal Epilatoire en 3 minutes poils, barbe, duvet le plus dur, détruits pr toujrs. La bte 3fr.

(MANDAT OU TIMBRES)

A. PICARD, chimiste, 59, rue Saint-Antoine, Paris

ANÉMIE, MALADIE DES OS, TUBERCULOSE

à tous degrés, *Débilité générale, Enfants faibles, Personnes délicates, Convalescents,* guéris par la

SOLUTION de BIPHOSPHATE de CHAUX

DES **FRÈRES MARISTES**

36 ans de succès. Exiger signatures *L. ARSAC* et *Fre CHRYSOGONE*. Lit. 4f50 1/2 lit. 2f50. Not. grat. ARSAC, ph. MONTELIMAR.

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS
UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef: ADOLPHE BRISSON

ÉDITION·DE·LUXE
UN·AN - 6 MOIS
FRANCE & COLONIES: 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

N° 1713. — 23 AVRIL 1916



LE BLEUET

Composition de J. MONGE.



1. Au quartier général. Réunion des officiers, le matin de l'offensive, pour recevoir les instructions du grand chef. — 2. Les officiers ont été tués ou blessés. Le bleuet-aspirant a pris le commandement d'une section et s'est brillamment acquitté de sa tâche.

LE PREMIER JOUR DE GLOIRE DU JEUNE SOLDAT

Notes de la Semaine

Le « Bleuet » et le « Poilu »

On dit « Poilu » et, quoiqu'il soit entré dans le langage courant, ce terme ne plaît pas à tout le monde. Le « Bleuet », de création plus récente, sera-t-il plus heureux? D'aucuns le jugent fade. Eh quoi! vous baptisez d'un nom de fleur ces ardents jeunes hommes, ces héros de demain? Et quelle fleur leur donnez-vous pour emblème? Une fleur virile et sanglante, la rose pourpre, ou la pivoine ou l'œillet? Non pas. Une fleur menue, dissimulée dans le creux des sillons, une fleur qui s'efface, une fleur craintive. Si du moins, voulant choisir une fleur des champs, vous aviez élu le coquelicot..., mais son pâle camarade, fi donc! Le bleuet militaire (qui l'inventa? je l'ignore) compte toutefois de nombreux partisans. Ses défenseurs allèguent qu'un gamin de dix-sept ans, si mâle, si résolu qu'il puisse être, a des joues à peine ombragées d'un mince duvet, une peau tendre, des lèvres fraîches, la grâce féminine d'Endymion, et que la physionomie du bleuet exprime justement ce charme lunaire, cette timidité, cette modestie. Ils aperçoivent aussi un symbole dans l'azur de la fleurette. Le bleuet qui ondoie avec les blés sous la brise n'évoque-t-il pas l'image du petit soldat français vêtu de drap horizon?... Et n'est-ce pas précisément parce qu'ils se ressemblent qu'il a été décidé qu'un même mot les désignerait?

O bleuets, salut à vous, à votre gentillesse, à votre gai courage, à votre audace ingénue! Ces qualités, vous les eûtes toujours. Car ce n'est pas d'aujourd'hui que vous êtes nés. Et vous demeurez dignes de vos ancêtres. Ceux-ci — vous souvenez-vous? — obtinrent de Marmont, porte-voix de l'Empereur, un suprême hommage.

« Arrivés de la veille, disait-il d'eux, ils se conduisent déjà comme des anciens. En ces Rodrigues la valeur devance les années. »

C'étaient des bleuets, les cuirassiers de Valjouan, cavaliers improvisés qui sabraient les escadrons, s'écriant avec fureur qu'ils refusaient de *faire quartier*. C'étaient des bleuets, les voltigeurs de la jeune garde, cramponnés sur les crêtes de Craonne par dix degrés de froid, et qui battaient la semelle et murmuraient en riant: « Nous tirerions bien, mais nous avons les doigts tellement gourds, que nous ne pouvons charger nos fusils. » Des bleuets, les chasseurs que le général Dulort, d'abord incrédule puis éperdu d'admiration, lançait contre des bataillons autrichiens dans les rues de Montereau.. Bleuet, Bara; bleuet, Viala, dont les Avignonnais gardent la mémoire; bleuet, Etienne André, le tambour d'Arcole. L'histoire a recueilli les propos familiers et sublimes échangés entre le petit tambour et son sergent. « Tu n'as pas la taille, gronde le sergent; ton tambour sera dans l'eau. » Etienne de riposter: « Sergent, je mettrai mon tambour sur votre sac ou le tiendrai au-dessus de ma tête, mais, mille bombes, je battrai! » Et le roulement fut si formidable que l'ennemi prit la fuite, se croyant assailli de toute une armée.

Les bleuets d'aujourd'hui ont de ces gestes épiques et de ces paroles. Quelques-unes furent notées par M. Albert Meyrac, rédacteur en chef du *Petit Ardennais*, bien placé pour les saisir au passage... L'œil d'un bleuet Saint-Cyrien est arraché: « Ça n'a pas d'importance, j'y vois toujours assez clair pour me servir de la baïonnette... » A un autre: « Vous êtes incapable d'endurer la marche, dit le major. — Alors, je volerai, mettez-moi dans l'aviation. » Un troisième conscrit sanglote parce que, seul de ses frères, il n'est pas « déclaré bon ». Le jeune Mercier, blessé mortellement, étendu presque agonisant sur la civière, jette aux brancardiers cet adieu, illuminé d'un divin sourire: « Je suis content. Je meurs pour la patrie. Vive la France! »

C'était hier l'enfant, le pâle adolescent,
Qui n'eût versé jamais une goutte de sang
Et s'en allait, charmant et léger dans la vie,
Sorti de rhétorique ou de philosophie,
Courant à ses premiers rendez-vous clandestins,
Le gracile danseur des tangos argentins
Presque bouclé, tout svelte, et caressé des femmes!
Aujourd'hui le voici, la colère dans l'âme...

Ce portrait, que le poète Henri Bataille a tracé du tout petit soldat de 1916, non du robuste enfant des campagnes, mais de l'enfant des villes, raffiné, délicat, subitement passé de la vie nonchalante à la vie stoïque, demeurera un modèle de noble et fière élégance. C'est lui peut-être qui, aux yeux de l'avenir, incarnera le type idéal du « bleuet de guerre ». Le bleuet jouit d'une sympathie universelle. Avouez qu'il la mérite.

« Nos « bleuets » arrivent au régiment, m'écrit un abonné; ils auront bientôt à cœur de marcher sur les brisées des intrépides « marsouins », ainsi que de leurs braves compagnons d'armes dénommés les « Poilus ». Je connais nombre de ces derniers qui sont peu flattés de cette appellation de « Poilu », et beaucoup de mères et de fiancées ont quelque scrupule à employer volontiers cette épithète grossière. Le « Poilu » ne vaut pas le « Grognard » d'antan. C'est moins pittoresque, c'est plus malodorant. Pourquoi *Les Annales*, gardiennes jalouses du patriotisme et du bon goût, n'ouvriraient-elles pas un concours dont le but serait de substituer à la qualification de « Poilu », un vocable mieux approprié à la fine et leste physionomie de nos braves défenseurs? »

Mon Dieu, si cela vous divertit, je consens à ouvrir les colonnes du journal à cette consultation. Mais je préviens mes lecteurs que ce sera de l'encre perdue. Le « Poilu » a pris racine dans la sensibilité de ce pays. Nul plébiscite ne le dépouillera d'une royauté qu'il a conquise à la pointe de l'épée. Le « Poilu » est immortel, plus populaire encore que le « Bleuet ».

LE BONHOMME CHRYSALE.



AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XI

DES PAQUES SANGLANTES AUX PAQUES FLEURIES

18 avril 1916.

Vous avez eu raison, mon cher ami, de ne pas douter que j'aie été inspiré au cours de deux de mes dernières lettres et même dominé par le mot d'Auguste Comte sur *l'humanité qui se compose de plus de morts que de vivants.* Cette pensée profonde m'obsède. La guerre en impose la vérité à nos esprits et elle sera la loi qui devra gouverner demain nos résolutions et nos actes. Je suis, là-dessus, d'accord avec vous.

Mais je ne saurais vous suivre dans la dissertation tantôt ingénieuse et tantôt confuse que vous établissez sur l'influence d'Auguste Comte. Ce sujet m'échappe. Renan, qui s'y entendait, niait l'originalité du chef du positivisme. Selon lui, Auguste Comte n'avait fait que répéter le plus souvent, en mauvais style, ce que Descartes, d'Alembert, Condorcet et Laplace avaient, en très bon style, pensé et dit avant l'apparition de sa doctrine. Il accordait seulement qu'il serait une étiquette dans l'avenir. Cette étiquette est devenue un drapeau. M. Henri Bergson, qui n'est pas un disciple de Comte, déclare que le *Cours de Philosophie Positive* est une des grandes œuvres de la philosophie moderne, dont l'idée d'établir un ordre hiérarchique entre les sciences est à la fois simple et géniale. Je me garderai bien de contester une opinion aussi autorisée et aussi impartiale. Ce qui m'intéresserait, ce serait de savoir si l'œuvre de Comte peut projeter des lumières dans les questions posées par la guerre. Je vous laisse le soin de chercher et de me renseigner. Car il faut tout ramener à la guerre. Nous ne pouvons pas d'ailleurs lui échapper, et elle se charge suffisamment de faire la police de nos esprits et de nos cœurs. Elle nous apporte, cette année, comme l'année dernière, des Pâques sanglantes. Elle continue à tuer. Elle ajoute des morts et des morts à toutes celles dont l'humanité se compose. Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut interpréter la pensée d'Auguste Comte. Elle n'aurait pas eu son extraordinaire fortune, qui en fait une des citations les plus répandues et les plus connues, si elle se bornait à la simple constatation d'un fait matériel. Elle renferme une idée morale et sociale. Elle veut dire que les morts *commandent* aux vivants. Ainsi prise elle est profonde et féconde. Est-elle aussi neuve qu'on le croit communément? J'en ferais, pour ma part, plus d'honneur à Auguste Comte, si un hasard de lecture n'avait mis récemment sous mes yeux l'admirable lettre écrite par Pascal, à l'occasion de la mort de son père, à Monsieur et Madame Perier.

Voilà, mon ami, un auteur qui ne cesse jamais d'être d'actualité. Nul n'a pénétré plus avant dans la nature et dans la condition de l'homme. Et comme il donne aux vérités qu'il découvre ou qu'il exprime, une force saisissante! Lisez cette lettre. Votre foi en sera affermie, et si quelque malheur vous frappe, elle vous donnera plus de courage pour supporter la douleur de l'épreuve. Mais, elle n'est pas faite pour les seuls croyants, quoiqu'elle ramène à Dieu, arbitre et souverain, les raisons de se résigner, de se consoler et d'espérer. Elle est à la fois chrétienne et humaine. « Ne considérons plus un homme comme ayant cessé de vivre, quoi que la nature suggère; mais comme commençant à vivre, comme la vérité l'assure. » Une telle vérité n'est pas seulement de l'ordre religieux, et ce n'est pas trahir Pascal que de lui donner une portée sociale, qui devance, prépare et dépasse Comte. Ecoutez ce merveilleux passage où la pensée revêt une forme d'une incomparable sobriété : « J'ai appris d'un saint homme dans nos afflictions qu'une des plus solides et plus utiles charités envers les morts, est de faire les choses qu'ils nous ordonneraient s'ils étaient encore au monde, et de pratiquer les saints avis qu'ils nous ont donnés et de nous mettre, pour eux, en l'état auquel ils nous souhaitent à présent. *Par cette pratique, nous les faisons revivre en nous en quelque sorte, puisque ce sont leurs conseils qui sont encore vivans et agissans en nous;* et comme les hérésiarques sont punis en l'autre vie des péchés auxquels ils ont engagé leurs sectateurs, dans lesquels leur venin vit encore, ainsi, les morts sont récompensés, outre leur propre mérite, pour ceux auxquels ils ont donné suite par leurs conseils et par leurs exemples. »

Je m'en veux de ne pas m'être souvenu plus tôt de ce texte. Où Pascal a passé, il ne reste rien à dire. Louis Ménard, un vaste et curieux esprit auquel on ne rend pas toute la justice dont il est digne, peut être parce qu'on l'a beaucoup pillé et qu'il ne faut pas découvrir la source d'heureux larcins, a écrit sur le culte des morts une page émouvante. Mais il n'a rien pu faire de mieux que de s'inspirer de Pascal.

Maurice Barrès a cité cette page de Ménard dans une conférence sur la Terre et les Morts où il s'attachait à déterminer les réalités sur lesquelles on peut fonder la conscience française. Vous ne serez pas surpris, mon ami, que cette conférence projetée, — car elle fut publiée sans avoir été prononcée — se ressente de l'époque de bataille qui l'inspira. Il y traîne de la polémique et l'esprit de parti n'en est pas absent. Mais le ton général n'a rien qui puisse choquer cette conscience française dont Barrès s'efforce de découvrir la loi et de fixer les conditions. Il veut « raciner les individus dans la terre et dans les morts, car les ancêtres ne nous transmettent intégralement l'héritage accumulé de leurs âmes, que par la permanence de l'action terrienne. » Cette doctrine conduisait l'auteur des *Déracinés* à demander une décentralisation plus large et une revision sévère des lois sur la naturalisation. Il n'avait pas tort.

La vie nationale ne se développera pleinement, avec sa variété infinie et la diversité de ses ressources, que si l'on se décide à faire à la *région* ou à la *province*, peu importe le nom, une part d'action plus grande. Avez-vous remarqué combien [la] guerre a fait naître partout des initiat[ives] des groupements et des œuvres qui [ont] suppléé à l'action insuffisante de l'Eta[t]. D'un autre côté, elle a révélé le dang[er] des naturalisations hâtives, mal instruites[,] imméritées qui correspondaient moins [au] goût du sol, au sens du terroir, qu'à un [in]térêt d'affaires et trop souvent, hélas! un moyen d'espionnage.

Soyons donc chez nous, entre nous, [sur] notre terre, avec nos morts. Ces morts [ont] inspiré à Barrès une autre idée, dont la [gé]nérosité d'intention m'apparaît plus, j'en d[ois] convenir, que la possibilité d'exécution. [Il] s'agit de ce que l'on a appelé le suffra[ge] des morts. J'ai lu une lettre, publ[iée] par Barrès, dont je ne me trompe pas [en] attribuant l'origine à votre père. J'y [re]trouve son ardeur et la vivacité de [ses] sentiments. « Cette initiative, dit-il, c[on]quiert notre ardente sympathie. L'injust[ice] de la destinée qui fait disparaître les m[eil]leurs d'entre nous commande que l['on] donne aux veuves, aux pères, aux enfa[nts] le droit de voter pour leurs morts... »

Je comprends cet enthousiasme. [Com]ment ne pas être séduit par une idé[e si] belle, qui ne veut pas que le mort d[is]paraisse tout entier, qui prolonge ou [re]crée sa participation à la vie nationale, [qui] perpétue son action dans la patrie qu'i[l a] sauvée? Mais la réflexion éloigne ma rai[son] de l'adhésion que mon cœur a trop [vite] donnée. Il y a des problèmes que le s[en]timent seul ne suffit pas à résoudre. Il f[aut] en sonder le fond tout entier, en exami[ner] tous les aspects, en prévoir toutes les con[sé]quences. C'est une conception sociale, [pre]nez-y bien garde, et grosse d'effets, [qui] s'amorce sous la proposition dont le tal[ent] de Barrès a eu si vite fait de sentir et [de] dégager la poésie. J'ai quelque honte à [se]couer d'une main rude un rêve aussi no[ble.] Mais il faudra bien que je m'y emploie[. Je] redoute qu'on ouvre aux imaginations [des] espérances que le sens des réalités inte[rdit] de partager. *Amicus Plato, sed magis am[ica] veritas.* N'en concluez pas, oublieux de [ce] que je vous ai déjà écrit, que je re[fuse] aux morts toute vertu efficace. Elle [peut] s'exercer, et elle agira en dehors d[u] droit nouveau de suffrage, où je vois, [pour] eux et pour nous, moins d'avantages que [de] dangers ou d'illusions.

L[a] parole des morts est une voix sa[inte] qui, [d]e leurs tombes prématurément et [glo]rieus[em]ent ouvertes, monte vers nous. [Elle] nous dit la grandeur de leur sacrifice, [qu'il] faut continuer pour lui donner tout son [prix] de rachat et de délivrance. Elle nous as[sure] que seule une victoire complète peut [sau]ver la France et que nous devons [tout] donner pour que la France vive. Elle [nous] conseille l'union, l'action, la confianc[e,] l'espoir. Elle vient de l'éternité pour [nous] exhorter à la patience. Elle est forte [pour] affermir notre courage, tendre pour ca[lmer] nos angoisses, douce et câline pour ap[aiser] la douloureuse détresse de nos cœurs m[eur]tris. Elle ne veut pas nous apitoyer [sur] la désolation des Pâques sanglantes. [Elle] annonce la rédemption de la France. [Elle] chante, la voix sainte des chers morts, [les] Pâques fleuries de notre résurrection [glo]rieuse.

LOUIS BARTHO[U]
député, ancien prési[dent] du C[onseil]

es Lettres de la Cousine



Les Cloches de Pâques

Ding! ding! don!

Les cloches sonnent..., le temps est doux, ciel clair, de jeunes feuilles s'épanouis- aux branches, les oiseaux pépient et leur nid, toute la nature s'émeut, et est parfumé de tendresse.

Ding! ding! don!

Les cloches sonnent à toute volée..., les hes sonnent et des femmes enten- les grandes voix d'airain qui rythment leur cœur d'anciennes chansons très res.

Les cloches sonnent ardentes, éclatantes, mphales, et une mélancolie ombre le ge des femmes.

ar les cloches sont joyeuses et la souriante; le printemps, avec ses ides frissons, ses fraîcheurs ensoleillées sa jeunesse en fleur, appelle la joie, cloches sonnent éperdues, elles sonnent, sonnent..., mais silencieusement les mes penchent leurs peines.

t la mère songe : Belles cloches avez sonné tant de fêtes, et que vénère, belles cloches que sonnez- aujourd'hui?... Il est là-bas, le ..., il ne vous entend pas..., il pense -être à vous qui fûtes ses amies... Belles hes, mon cœur est triste et votre t plein d'alleluias; mon cœur est lourd votre musique célèbre le bonheur, mon r étouffe et l'air léger a des ailes. les cloches, qu'avez-vous donc à me ?... et pourquoi ce grand carillon?...

t la veuve de vingt ans, aux longs es de deuil, murmure : O belles clo- , qui avez sonné les joies pures de mon nce, mes extases de communiante, mes stes émois de mariée, ô cloches, pou- -vous garder ces voix victorieuses de- le désespoir d'une enfant! Il est mort i que j'aimais, vous le savez bien; vous nerez un jour son glas quand son pauvre cercueil de bois reviendra, car il mort à la guerre celui que j'aimais, vous faites retentir vos chants d'allé- sse!... O belles cloches de ma jeunesse, vez-vous donc point de pitié?... pour- i ne point jeter un crêpe sur vos caril- s?... pourquoi blesser le cœur d'une me..., ce pauvre cœur plus grand que mer pour souffrir?... Belles cloches, vous tairez-vous pas?

t la fiancée songe : O cloches char- ntes, que j'aime entendre vos refrains eux!... N'est-ce pas qu'il vivra celui qui a orté mon cœur là-bas au champ d'hon- r?... répondez-moi dans votre clair lan- e!... Il vivra n'est-ce pas?... Il m'aime..., aime... J'ai tant prié pour lui, ô cloches ries; que votre mélodie est radieuse! us sonnerez ainsi le jour de son retour vous sonnerez aussi à l'heure bénie de mon riage..., vous ne sonnerez plus que des fê- ... Et d'ailleurs, tout est fête aujourd'hui...; à les muguets ouvrent leurs clochettes et baument les bois, déjà les pinsons et les rles comme des fous chantent leurs esse; déjà le soleil chauffe ma tête mon cœur; déjà je touche l'ombre du heur, puisque dans ma main, je serre sa nière lettre... O cloches, sonnez en- core, sonnez toujours, sonnez pour lui!... Sonnez nos amours!

Et la vierge qui garde son rêve inté- rieur sous ses longs cils baissés songe :

Ces cloches versent en longs accords purs l'Espoir et leurs voix trouvent un écho dans mon âme... Quand elles disent : « Je chante dans la peine », je réponds pieusement : « Nous aussi, belles cloches, nous chanterons dans la peine... » Quand leur carillon sonne Courage..., je répète avec ferveur : « Nous aurons courage belles cloches, nos soldats ont souffert pour la France, nous aurons courage comme eux... » Quand leur gros bourdon lance dans l'air tremblant leur grand cri : « Foi! foi! Christ est ressuscité! », nous répon- dons : « La France ressuscitera aussi. » Sonnez, belles cloches, sonnez... Sonnez pour les trépassés. Sonnez pour les vivants. Sonnez pour nous qui pensons à eux et qui offrons nos jeunes vies à la cause qu'ils défendent. Sonnez pour annoncer le jour immortel du retour.

Et la petite fille, en écoutant son allé- gresse, dit : Bonjour, cloche... J'ai envie de danser quand je t'entends : ding! ding! don! ton chant est joli... Tu sais, j'ai tricoté pour les Poilus..., tu les connais bien mes amis... les soldats..., les Poilus... Et j'ai mis de côté pour eux mes bis- cuits, mon sucre d'orge et mes sous, pour qu'ils soient gais... Tu les feras re- venir bientôt, n'est-ce pas, madame Clo- che?... C'est peut-être pour eux que tu te démanches si fort aujourd'hui. Oh! que j'aime ta ritournelle! Ding! ding! don!... Il fait clair, le soleil brille, et j'ai mis ma robe neuve! Oh! le joli papillon!... Oh! les gaies fleurettes! Cloche, je suis contente; cloche, je chante avec toi... Ding! ding! don!...

Et lui..., le soldat aux tranchées, le héros casqué, accroupi dans son boyau, la main sur le fusil, pense : Où sont-elles les cloches de ma vieille église..., les chères cloches de mon enfance?... Elles sonnent au pays sans doute, et la maman les écoute en pleurant un peu l'absent..., mais ses bons yeux sourient tout de même avec confiance, et elle murmure en tremblant : « Sois fort, petit... Fais ton devoir, compte sur moi comme je compte sur toi... » J'entends sa tendre voix aujourd'hui, si distinctement qu'elle domine le tumulte du canon, et dans son cœur maternel qui ne bat que pour moi, j'écoute les clo- ches de Pâques, les cloches heureuses qui me ramèneront un jour au pays. Sonnez, cloches. Sonnez pour elle qui sait prier, pour elle qui sait attendre, pour la chère maman qui sait aimer...

Et le prisonnier, la tête dans ses mains, songe : O cloches! laissez-moi me rap- peler votre chant joyeux, cloches de France au son si clair!... votre souvenir me donne le frisson. J'entends doucement, comme dans un rêve, votre chanson d'amour; je vois le ciel doux de notre avril, et nos pommiers en fleur, et la maison, l'inoubliable maison où nous connûmes le bonheur; je vois grand'mère si jeune et les frisons de ses cheveux à peine blanchis, et les petites sœurs actives, diligentes, aux rires si clairs; je vois Saïda, la chienne aux regards sou- mis, et Marie, la servante fidèle, je vois tous ceux que j'aimais, et celle, qui sera un jour ma femme..., et je te vois, maman, chère maman, toi qui fus notre conscience... O belles cloches, que ne donnerais-je pour que vous berciez ma peine!... Clo- ches de mon pays, qui évoquez tous les jours heureux, cloches de France..., clo- ches qui sonnerez bientôt la Victoire...

En ce jour de Pâques, les cloches son- nèrent comme jamais elles n'avaient sonné. Il semblait que toutes les voix des femmes, des fiancées, des veuves et des vierges, toutes les voix de soldats y jetassent en notes sublimes, quelque chose de leur âme... C'était douloureux, héroïque, pathétique et magnifique. On eût dit que les ding! ding! don! rythmaient des désespoirs en même temps qu'ils annonçaient la Délivrance...

Les cloches chantaient :

Les morts ne meurent pas, Christ est ressuscité. Et la grande Espérance est au pays de France... Nos soldats tonnent à Verdun, nos soldats tonnent en Argonne, et tonnent sur tout le front. Alleluia! Alleluia! l'ennemi sera vaincu... Ding! ding! don!

Nous sonnons, carillonnons, nous nous brisons d'allégresse, pour que tous enten- dent nos chants de triomphe..., pour que tous croient en nos voix et nos gros bour- dons frémissent de gloire... Soyez joyeux, ô fidèles qui nous écoutez, soyez forts quand même... soyez braves toujours... Nous annonçons Résurrection et Victoire... C'est le printemps béni. Alleluia!... Volez, clo- ches, volez cloches de France...

Et les femmes émues entendaient ces airs de fête et songeaient : comme mon cœur bat!... Pourquoi?... Le bonheur serait-il proche?... Ces cloches disent-elles la grande nouvelle?... Et devrons-nous l'at- tendre longtemps encore?

Et les cloches triomphales, dans un ding! ding! don! éperdu, chantèrent :

Jeanne..., Jeanne la pastoure, Jeanne la pucelle, Jeanne délivra la France!... Atten- dez, femmes, que sonne sa fête bienheu- reuse..., attendez le jour béni de juin, le quatrième... Patience, courage!... Les voix de la divine enfant parleront... Et toute la France les entendra...

Ding! ding! don!

YVONNE SARCEY.

Nous publierons dans le prochain numéro la suite des comptes rendus des conférences de l'Université des Annales.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

" L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "



L'hôpital cette semaine est comme les peu- ples heureux, il n'a pas d'histoire, et la place nous étant aujourd'hui particulièrement li- mitée, nous dirons simplement que nous avons eu le bonheur d'adresser aux soldats du front, notre 26,709e envoi.

Voici une demande intéressante :

Le *lieutenant Dendal, commandant I/IV de A 86, armée belge*, fait appel à la grande générosité si connue des cousins et cousines des *Annales*, et serait heureux d'avoir pour

ses braves poilus : un jacquet, quelques musiques faciles pour violon, quelques livres français.

L'Adoption des Prisonniers

Le nombre des marraines est aujourd'hui 9 avril de 6,843... Marraines disciplinées et tendres qui régulièrement envoient à leur prisonnier tout le nécessaire. A ce chiffre imposant, il faut joindre 181 marraines-Pâques qui ont voulu, pour fêter ce beau jour, prendre le soin d'un « enfant ». De tous les camps nous arrivent des hymnes de reconnaissance.

Le président de la Caisse de secours de Munster, M. Allée, accuse réception des boîtes de lait envoyées au mois de février et qui ont été d'un secours précieux. Le Comité d'Oberhode nous fait savoir que les malades ont été heureux de se voir distribuer le cacao et le lait condensé. Le président d'un Comité de distraction, le « Wanswick Palace », du camp de Lichtenhorst, près Soldau, au nom des camarades Belges, Français, Anglais et Russes qui en ont profité, remercie des nombreux envois de musique et comédies parvenus à la suite de l'appel paru dans la revue. Au nom de son mari, le sergent Louis Monfort, Mme Monfort veut faire entendre son immense témoignage de reconnaissance, le camp de Rastatt a été gâté de dons de musique.

Le président du Comité de secours du camp d'Ohrdrüff nous dit avoir reçu les cinq caisses de médicaments dont l'une contenait les 2,500 ampoules de cacodylate de soude et de nombreux colis de vivres et vêtements dus à la générosité des cousines. « Il nous en est venu de tous les coins de la France, de Suisse, d'Angleterre, du Danemark, et nos malades, nos blessés ont été, dans ces envois, l'objet d'attentions particulièrement délicates. »

En revanche, nous avons reçu un cadeau qui nous a été au cœur...: les vingt-huit numéros parus jusqu'à ce jour du *Journal du camp d'Ohrdrüff*, organe du Comité de secours (le dernier numéro reçu porte la date du dimanche 5 mars), et je ne sais rien de plus émouvant que la lecture de ces six pages hebdomadaires, contenant des articles pleins de talent et des portraits brossés avec malice, des nouvelles à la main infiniment spirituelles, des articles scientifiques, des poèmes dont quelques-uns sont des bijoux, et encore des articles racontant les dépenses faites, les dons reçus, les besoins et aussi les fêtes données en l'honneur et au profit des pauvres du camp : concerts, matches de boxe, représentations théâtrales. Le journal donne encore le compte rendu des cours faits par des professeurs de toute sorte à leurs camarades, et note l'aventure de la bibliothèque qui se remplit et livre le nom des donateurs... J'y ai reconnu avec joie une liste innombrable des cousines des *Annales*... Et puis il y a l'article pieux aux morts, aux disparus, dont le laconisme remue profondément le cœur.

On devine, entre les lignes, qui ont la consigne d'être gaies, toute la mélancolie profonde de ces vies, et le courage qu'il faut à ces enfants pour tenir bon, pour garder l'humeur vaillante et travailleuse, pour lutter contre le spleen, pour vaincre le mal du pays, pour lutter en l'honneur de la France!...

Nos marraines font de la belle, de la saine, de l'utile besogne.

La Croisade Française

Nous sommes bien heureuses de l'admirable enthousiasme que rencontre parmi nos cousines « La Croisade ». Nous ferons ensemble de la bonne besogne, et toutes les nouvelles croisées qui ont reçu leur brochure, leur feuille d'adhésion, etc., en un mot leur « créance », doivent tout de suite faire de la bonne propagande et m'envoyer des adhérentes.

Le siège de l'œuvre est 8, place Edouard VII, mais les adhésions peuvent m'être adressées 51, rue St-Georges. Les cotisations sont de 1 franc (en timbres si l'on veut).

Y. S.

M. Maurice Donnay à l'A. I. D.

L'assemblée générale de l'Association d'Institutrices diplômées (43, rue Richer), a eu lieu dimanche matin au Musée social sous la présidence de M. Maurice Donnay, membre de l'Académie française.

Dans son rapport, Mlle Sanua, secrétaire générale, a montré l'activité de l'Association pendant cette période de guerre : en effet, constatant l'encombrement de l'enseignement, l'A. I. D. chercha à ouvrir de nouveaux débouchés aux femmes et, dès le mois de mai, s'ouvriront sous ses auspices une Ecole pratique de hautes études commerciales pour les jeunes filles et une Ecole de gouvernantes diplômées. Au siège social, des cours de latin sont organisés.

Dans un discours des plus spirituels et qui fut écouté avec une attention soutenue, M. Maurice Donnay a insisté sur la très grande nécessité de ces organisations et a démontré la nécessité d'empêcher un nouvel envahissement des « fraüleins » après la guerre, félicitant chaudement l'Association de créer cette Ecole qui permettra aux familles de trouver des gouvernantes en France.

A la Brosse! A la Brosse!...

En deux mots disons que les affaires de nos soldats aveugles prospèrent grandement. M. Brieux en est tout ravi... Et nous recevons maintenant des commandes sensationnelles. C'est une cousine de Port-Marly qui recrute parmi ses amies la commande de 44 brosses formant un total de 110 francs. Ce sont des enfants des écoles qui accompagnent leurs commandes de lettres ravissantes... Oh! qu'il faut aimer les institutrices de France qui font de la si belle besogne patriotique, et inspirent à leurs enfants de si grands sentiments. C'est Mlle Gabrielle Mercey de San-Francisco qui organise un bazar pour les fêtes de Pâques où elle vendra de nos brosses.

Bref, nous sommes heureux et les chers soldats aveugles de M. Brieux n'en reviennent pas d'avoir tant de travail sur la planche. Le total des sommes reçues à ce jour, 10 avril, est de 19,156 francs 50, pour 3,901 brosses. 3,100 brosses ont été livrées. Il en reste 801 à envoyer.



DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

88e LISTE DE SOUSCRIPTION

36e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 1er au 8 avril 1916)

Anonyme, Madagascar, 10 fr. — Mme Simonnet (Martinique), 25 fr. — M. Pierre Roynes, maréchal-des-logis, 2 fr. — M. Martin Alègre, Barcelone, 5 fr. — M. de la Giroday (Ile Maurice), 3 fr. — Une très ancienne abonnée, 10 fr. — G. Z. et J. D., 5 fr. — Mme Garnot, 10 fr. — Mme Thiébaud, Neuchâtel (Suisse), 5 fr. — Lieutenant Guérin, 2e colonial, 3 fr. — Mlle Berst, Sutton (Angleterre), 2 fr. — Sous-lieutenant Geismar, 128e d'infanterie, 50 fr. — M. Henri Hoffer, Montréal, 5 fr. — Mme Clermont, Vieillevie, par Montsalvy (Cantal), 5 fr. — Anonyme, 13 fr. 10. — Cousine Marguerite, Rouen, 10 fr. — Jeunes filles du cours de sculpture, Association Philotechnique, Bastille, 30 fr. — Mme A. Teilh, Loudun (Vienne), 25 fr. — M. Frannois, Monteau (Doubs), 10 fr. — Adjudant Héger, 28e de ligne, 5 fr. — Anonyme, Philippeville, 5 fr. — Mlle Bail, Volo (Grèce), 30 fr. — Mlle Wingert, 6 fr. — M. Voiraud, Paris, 100 fr. — Mme Mattei Corsciz, Caluccicia (Corse), 4 fr. — Mlle Clement, 25 fr.

Total général de cette 88e liste........ 403 fr. 10

(A suivre.)

Échos de la Guerre

Un sonnet et son émouvante histoire.

Le tout nous est communiqué par M. Ferran :

« Soldat moi-même à la 4e compagnie 30e alpins, j'avais, auprès de moi, au but de la campagne, mon compatriote ami François Cazeneuve, originaire, com moi, du canton d'Arreau, dans les Pyrén La veille de la bataille de Morhange, il confia, au cantonnement, les mauvais p sentiments qu'il cachait sur son sort, gré son ardeur confiante dans le succès nos armes; puis, je le vis rédiger ces v purs dans leur forme et qui témoignent de grand calme. Il me les donna avec sion de les faire parvenir à sa fiancée. lendemain soir, il fut tué dans un der assaut; je fus moi-même atteint grièvem et réformé plus tard pour cette bless Aussi, c'est de ma retraite que je vous tra mets la dernière pensée de ce poète to à vingt-deux ans. Je me suis seulement mis d'ajouter un titre à ce sonnet, que jugé un pieux devoir de soumettre à v jugement. »

MORITURUS TE SALUTAT

Dans leur même destin, la gloire est le flamb
De ceux qui, confondus parmi l'immense plain
Gardèrent le secret d'une douleur sereine
Et n'auront pour témoin que le commun drap

Qu'importe! Si l'amour veille au seuil du tomb
Songe encore à celui dont ton âme fut pleine
Et j'oublierai le deuil et la brûlante haleine
Des combats d'où s'exhale un furieux sanglot

Je veux qu'avec le temps, mon souvenir s'eff
Mais la mort lui permit que sa dernière tr
Sous ton regard aimé, parvînt en s'apaisant

Puis, quand se calmeront les clameurs et la
Tu sauras que mon cœur fut fort, à ton im
Et, pleurant le bonheur, tu béniras le sang.

François Cazeneuv

Que de fiancés — et que de poètes la terrible guerre aura fauchés!..



Depuis la publication du bel article de Louis Barthou, *La Leçon des Morts*, les le affluent nous demandant où il faut écrire se mettre en relation avec l'*Union des F et des Mères dont les fils sont morts la Patrie*. Le siège de cette association 10, rue Laffitte, à Paris.



Un abonné, M. Duboin, nous envoie la duction de ce poème paru en janvier dans un journal allemand, le *Fliegende ter*.

LES VILLES MORTES

Des ruines noircies par la fumée émerg pays désert, — Submergées par des hantis sang et de feu. — Tout autour règne l lence des tombeaux et creux sonnent les — Ici la mort s'est arrêtée avant d'aller loin.

Des portes s'ouvrent dans le vide, là o guère habitait le bonheur — Ne subsist cune vie, aucune maison n'est épargnée Toutes les issues conduisent dans des décor et dans les brasiers, — Tous les chemi perdent dans le pays dévasté.

Paresseusement, dans l'air gris, monte la mée en se traînant — Et enveloppe les beaux de ceux qui succombèrent, d'un noir. — Tout autour, dans un mortel e

plomb les terrassa; — En tombant, les
s étouffèrent leur dernier cri.

À où, entourés de flammes, étaient l'église
'autel — Il resta, dans cet enfer embrasé et
pli de crimes, — Une image du Christ pendu
mur crevé, — Avec, sur les lèvres, la
lle et douce parole du pardon.

L'UTILISATION DES PRISONNIERS BOCHES

On pourrait leur faire reconstruire quelques maisons
certains villages qu'ils ont détruit.

ESCARMOUCHE, PAR HENRIOT

t toujours plus loin s'étend l'en rasement
monde. — Des milliers de combattants
eureux journellement mordent le sol. —
pays et des peuples souffrent horriblement,
issent batailles après batailles. — Et ceux
sont coupables de ces crimes vivent dans
splendeur et l'opulence!

'ouvrirez-vous pas, ô villes mortes, votre bou-
de pierre? — Ne clamerez-vous pas,
dormeurs, du fond de votre tombeau: —
gneur, Seigneur, devant ta face appelle donc
coupables! — Et ne leur pardonne pas,
ils savent ce qu'ils font.

T. Resa, *Munich.*

Nous partageons le sentiment du poète
nichois. Et nous sommes ravis de voir
il traite, comme ils le méritent, les au-
rs responsables de l'abominable guerre.

Le printemps s'annonce... De tendres bour-
ons naissent au bout des branches sous les
emiers baisers du soleil...

PRINTEMPS DE GUERRE

Voici qu'au ciel déjà plus clair
Et qu'aux jours plus longs se devine
— Invisible et pourtant dans l'air —
Le printemps qui vient en sourdine.

Il sera, comme ses aînés,
Le même éveil de la nature,
Et sèmera, doux obstiné,
Les mêmes fleurs sous les ramures.

Portés par les brises des soirs
Les mêmes parfums vont s'épandre,
Et sur les coteaux on va voir
La même gamme des verts tendres.

Mais, nous, les hommes, n'aurons pas
Les mêmes yeux pour cette fête;
Nos regards sont tournés *là-bas*
Et nos moissons sont déjà faites;

— Moissons de lauriers et de sang
Sur tout notre front de bataille...
Qu'avons-nous besoin de printemps?
On voudrait presque qu'il s'en aille.

Rien que des fleurs pour les tombeaux,
Voilà tout ce qu'on lui demande;
Et, surtout, pas de chants d'oiseaux
Par delà la ligne allemande.

Et qu'il attende, s'il le peut,
Qu'il réserve à plus tard sa gloire,
Son soleil d'or et son ciel bleu:
Nous n'en voulons qu'à la Victoire.

André Pfleger.

Spectacle vieux comme le monde — et toujours nouveau...

LES BRUITS QUI COURENT

Chez le Pâtissier. — Dans une pâtisserie des boulevards, un poilu. Mais un poilu brossé et débarbouillé, dont on voit bien qu'il a été au front, puisqu'il a un casque; mais qu'on devine en congé depuis quelques jours, car il est propre, rasé et rose. Ce poilu désigne du doigt à la vendeuse deux gâteaux, deux savarins à la crème, qu'il se propose manifestement d'acquérir.

Ce poilu est, à n'en point douter, un homme du monde, car c'est une dame fort élégante qui, survenant dans la boutique, l'interpelle soudain en ces termes:

— Tiens! vous donnez dans la friandise, à présent? Les tranchées vous ont rendu bien gourmand, cher ami.

— Chère madame, n'en croyez rien! Je vais vous expliquer. C'est un petit peu *avant-guerre*, ce que je vais vous dire là, mais tant pis! Voilà cinq jours que je suis en permission. Les trois premiers jours, le bonheur de me retrouver chez moi aidant, j'ai pu supporter ma belle-mère sans trop de peine. Mais le quatrième, déjà!... Bref! ce matin, ma belle-mère m'a dit: « Je donnerais la moitié de ma vie pour avoir un savarin à la crème! La moitié de sa vie pour un seul savarin à la crème! Alors, vous voyez, je lui en apporte deux.

Foche ou Foc? — Que signifie le nom du général Foch, qui se prononce « Foche » et non « Foc », dans le Sud-Ouest d'où le glorieux soldat est originaire?

D'interminables discussions se sont ouvertes à ce sujet, mais jusqu'à présent elles n'ont pas donné de résultat certain. Cependant, l'opinion qui prévaut généralement est celle qui fait dériver « Foch » du bas latin *focum*, feu. Le général Foch serait donc, étymologiquement, le général Feu. Le hasard, parfois fait bien les choses.

Le Portrait dans un Parc. — « Etrennez-moi, madame, cela ne vous coûtera pas cher et cela vous portera bonheur! »

Au parc Monceau, une jeune femme, l'air assez timide, s'est approchée d'un groupe charmant, une maman avec ses deux gosses; elle lui montre des instantanés photographiques, fort bien exécutés, ma foi, et lui propose des photos « pas cher ». La maman se laisse convaincre: assise sur un banc, ayant autour d'elle ses enfants groupés, elle se laisse prendre; pour une modique somme, elle va recevoir une photographie que l'on enverra au mari dans la tranchée, heureux témoignage qui montrera au papa que les gamins ont grandi et qu'ils ont bonne mine.

C'est ainsi qu'une petite industrie s'est formée, de photographes, hommes et femmes, qui, dans les promenades publiques, arrivent tant bien que mal à réaliser de petites journées.

Industries de guerre qu'il faut encourager de toutes ses forces quand on en rencontre, car on ne sait pas ce qu'elles cachent bien souvent de décente misère et de courage!

Un Mot de Soldat. — Au canonnier qui a abattu le zeppelin à Brabant-le-Roi, un de ses camarades disait: « Tu dois être heureux d'avoir touché « la galette du *Matin* et de voir ta « binette » dans les journaux ».

Le canonnier répondit: « Ah! je te crois, ce n'est pas tous les jours qu'on figure avec les acteurs, les académiciens et les assassins, en première page. »

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LE DISCOURS DU CHANCELIER

A Berlin.

Après le déjeuner, M. Spendling, l'air épanoui, lit son journal. Sa fille Elfriede, qui, pendant tout le repas, n'a point desserré les dents, se promène de long en large, la figure contractée

ELFRIEDE, s'arrêtant tout net. — *Ecoute, père!*

M. SPENDLING. — *Qu'y a-t-il?*

ELFRIEDE, avec une sombre énergie. — *Je hais les Suisses!*

M. SPENDLING, éclatant de rire. — *Allons bon! Qu'est-ce que tu leur reproches?*

ELFRIEDE. — *Ils ont osé s'indigner parce qu'un de nos avions leur a fait l'honneur de survoler Porrentruy!*

M. SPENDLING. — *Tiens, parbleu! Mets-toi à leur place! Tu sais bien qu'il y a laissé dégringoler quelques bombes!*

ELFRIEDE. — *Et après? C'est qu'il avait des ordres. Nous luttons pour le salut de l'empire: nous n'avons pas à nous inquiéter des commodités des neutres. Oh! ces neutres, les Espagnols et les Américains qui protestent contre nos torpillages, les Hollandais qui s'arment sans se ranger à nos côtés, je les hais tous!*

M. SPENDLING, éclatant de rire. — *Tu es impayable, ma fille, avec ta haine de tout l'univers! Comment notre cher docteur Muhlhaus ne t'en a-t-il pas guérie?*

ELFRIEDE. — *Est-ce qu'il t'a débarrassé, toi, de ta maladie de la joie? A l'instant même tu riais encore, — sans motif!...*

M. SPENDLING. — *J'en avais un..., je lisais le discours de notre chancelier. Ou plutôt, je le savourais, je le dégustais, je m'en régalais! C'est à se tordre!* (Il pouffe.)

ELFRIEDE, sévèrement. — *Moi, je trouve que c'est à pleurer!*

M. SPENDLING. — *Et pourquoi donc?*

ELFRIEDE. — *Un chancelier de l'empire qui ose soutenir que nous n'avons pas voulu la guerre!*

M. SPENDLING. — *C'est drôle!*

ELFRIEDE. — *C'est honteux! La force de l'Allemagne lui donne tous les droits et particulièrement le droit à la violence: il n'y a donc pas lieu de lui chercher d'excuses. Ce défaut de fermeté du gouvernement amollit le courage des chefs de notre armée et la marche des opérations s'en ressent.*

M. SPENDLING, riant. — *Non, vous l'entendez? La voilà qui joue au général, à présent!... Est-ce que nos victoires ne sont pas assez nombreuses?*

ELFRIEDE, amèrement. — *Le pangermanisme intégral n'est pas encore réalisé...*

M. SPENDLING. — *Attends un peu, que diable! Ça viendra. Le chancelier déclare que les événements répondent entièrement à notre attente. Or, au train dont nous progressons devant Verdun, sais-tu dans combien de temps nous aurons achevé la conquête de cette forteresse?*

ELFRIEDE. — *Tu as fait le calcul?*

M. SPENDLING. — *Oui... Dans deux cent cinquante-huit ans!* (Avec enthousiasme.) *Hoch! hoch! hoch!*

ELFRIEDE, farouche. — *C'est un peu long. Mais la ténacité est une vertu allemande... Et puis, qu'importe, pourvu qu'on punisse l'Angleterre, ses alliés, les neutres et le monde entier!*

GABRIEL TIMMORY.

Aux Morts de la Guerre

PRIÈRE A CEUX QUI SONT PARTIS

Où êtes-vous, nos aimés?

Dans la région de l'ombre mystérieuse; dans les clartés que nous ne voyons pas.

L'ombre, pour nous, c'est ce que ne peut éclairer ce soleil sans force, et c'est, outre la nuit, la lumière immensément vibrante. Pour vous, l'ombre, c'est ce jour que vous avez fui.

Où êtes-vous, nos aimés?

L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, son cœur n'a point compris ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment. (I. Cor, II, 9.) Ne vous aimerait-il pas, Celui pour qui vous avez consenti tant de souffrances, accompli tant d'efforts, bondi hors la tranchée pour plonger dans de la mort, disant oui à la patrie, sa cliente, et vous montrant les frères du Martyr en premier, qui avait dit : *Personne n'aime davantage que celui qui donne sa vie pour ses amis.* (Jean XV, 13.)

En franchissant la frontière de cet autre monde, on trouve un mur de feu qui en défend l'entrée aux poussières terrestres. Brasier mystique, où la justice d'amour veut qu'on paie *jusqu'au dernier quadrans.* (Matt. V. 26.) Mais ne l'avez-vous pas traversé en ce monde, le brasier purifiant? N'êtes-vous pas montés droit là où nul n'a plus besoin de vos douleurs ni de vos fatigues surhumaines, mais seulement de leurs fruits, que vous ferez choir sur nous comme dans le verger on secoue l'arbre joyeusement, aux matins d'automne.

Où êtes-vous, nos aimés?

Là-haut seulement? Non, ici; car dans toutes nos mémoires nous instituons pour vous un culte immortel.



Soyez bénis, ô vous, vers qui notre prière monte d'abord comme un culte d'adoration! Votre cortège défile; nos pensées y taillent des groupes, et nous saluons à chaque passage, comme doivent des rachetés à leurs sauveurs.

Vous, jeunes, les plus nombreux, dans la postérité avant l'âge et dans l'éternité avant les luttes du soir de la vie; vous, premiers engagés des luttes héroïques, prodigues du temps, que vous ne craigniez pas d'user en quelques rapides gestes, lorsque l'ivresse sacrée vous portait dès l'abord aux sommets de la destinée, mourant de vie, non de mort comme la vieillesse morose.

Vous, les adolescents, fruits entre deux saisons qui aviez craint de n'être pas choisis par la main qui cueille; vous qui, au bord du nid en 1914, songiez, face au ciel large de la patrie : « Y étendrai-je mes ailes? »

Vous, les enfants, les Joseph Viala, les Emile Després, les Gustave Chatain, les petits Jacques Jézéquel et leurs frères, qui vous êtes évadés, par le fait des circonstances ou sous une impérieuse pression de votre cœur, du silence et de l'humilité convenables à votre âge; héros en herbe que la guerre a fauchés; petits Français qui étiez grands et, pareils à Jésus plein d'émoi, quand à douze ans, il argue de « affaires de son père », avez chassé les craintes puériles et bondi de l'enfance à la maturité éternelle.

Vous, leurs pères et pères des premiers, soldats, pères de soldats, engagés de votre fait et engagés davantage par une procuration d'amour; hommes mûrs qui teniez au sol des vivants par tant de fortes racines; mais qui, de ce fait, aviez des foyers à protéger une vision d'autant plus concrète; âmes partagées entre le présent agrippeur et l'avenir que vous représentaient de chères têtes lointaines.

Vous tous, de tous les âges, et vous, femmes, combattantes sans épée que la mort ne refusa point, que la gloire relève, soyez l'objet de notre culte français et de notre intime reconnaisssance fraternelle.

Vous êtes de toute catégorie comme vous êtes de tout âge. Vous êtes les chefs et les soldats, les illustres et les anonymes, les combattants de la terre et de la mer; ceux qui sont morts d'un coup, balle au front, balle au cœur, éclat d'obus qui défonce la poitrine, déchiquètement soudain, et vous êtes ceux qui ont souffert une lente agonie, qui ont attendu en vain sur le champ de bataille, qui ont suivi les convois allemands et sont morts là-bas, qui ont subi le tourment des soins inutiles, les civières, les trains ambulanciers, les opérations, les langueurs, les espoirs fléchissants, pour n'obtenir que tard l'affreuse délivrance.

Vous êtes ceux qui ont reçu les honneurs funèbres et ceux qui auront seulement les communes funérailles que toute la France fait à ses morts. Vous êtes ceux qui furent ensevelis dans quelque cimetière de village, qui sommeillent en plein champ ou qui ont fait retour. Vous occupez la terre isolés, ou bien en groupes couverts d'un tertre herbeux, ou bien en masses profondes et compactes, dans les vastes silos où cette graine de la mort réserve à notre avenir des symboles émouvants : c'est la fraternité française qui s'étreint; c'est la camaraderie militaire qui se presse. Quinze cents corps sont parfois chargés de monter ainsi côte à côte la garde éternelle.

Vous vous battez encore, dans cette paix; car de votre silence vous faites un cri que le soldat vivant sait entendre et qui dit : « Vengez-moi! » Vous êtes toujours mobilisés, toujours soumis aux ordres de guerre. Vous êtes *nos morts*, mot magnifique et apaisant, avec d'infinies résonnances tristes, mot où de la postérité s'introduit déjà, où de l'éternité bruit.

O vous, représentants de la vaillance française, fils de Tolbiac, des Croisades, de Bouvines, de Valmy, d'Austerlitz, comme vous nous rappelez toutes nos gloires! Comme vous les faites revivre! N'avez-vous pas concentré en vous, derniers venus, peut-être les plus grands, tous ces souvenirs?

Vous avez aboli les tristesses récentes; vous avez commencé de venger l'injustice d'hier; vous avez préparé une récompense lointaine, proche pour l'aïeule Histoire, aux valeureux de la défaite qui nous opprimait.

Nous vous plaignons, héros, d'être tombés avant la victoire. Votre tombe est un socle; c'est sur elle que la Niké aux ailes d'or s'étendra. Mais vous aussi, de là haut, anges français, vous battrez des ailes. « La victoire, a dit l'un de vous, on n'y croit plus seulement, on la sent en nous. » Vous la sentez en Dieu, maintenant, chers élus, là où l'intègre justice éternelle la décrète!

Ni notre Jeanne n'a vu la pleine libération de son peuple, ni saint Louis ne dé[...] son armure sur le tombeau du Chri[...] le Christ lui-même n'a vu le grand a[...] évangélique échappé de sa graine [...] grands martyrs ont coutume de l'être [...] à-fait. C'est le martyre de l'esprit, [...] nuit de l'avenir et ce sacrifice.

Amen! nous inclinons, nous aussi, [...] cœurs devant cette insondable volonté [...] vous broie au seuil de la victoire. [...] broie en vous et avec vous, ceux [...] de tant de façons étaient vous. Nous [...] rons, demain, nous qui restons, part[...] entre l'exaltation et l'angoisse. N[...] prière ne saura plus où elle en est. N[...] serons heureux des *Te Deum* et mal[...] reux d'y trouver vos chères voix absen[...] Les foyers seront sauvés et vous n'y [...] rez plus. Eh bien, soit! nous vous co[...] crons cette douleur comme vous nous [...] consacré les vôtres. Soyez bénis là-[...] pour l'abnégation de votre mort; soyez [...] nis pour votre douloureuse et utile abse[...]

Au fait, ni vous, ni nous, ne de[...] ici compter. Les causes pour lesque[...] vous vous êtes sacrifiés sont commu[...] Tout notre sang doit être exposé : sang [...] vos veines, sang de nos cœurs. Nous l'av[...] tous offert quand vous êtes partis. C'e[...] ce moment que nous vous avons per[...] car dès ce moment, dans les desseins d[...] Providence, nous le voyons bien mainten[...] le sacrifice fut accepté.

Ah! comme nous espérions, cepend[...] Nous escomptions le retour avec des ba[...] ments de cœur étreignants. C'était, de [...] une heure angoissante et exquise; nous [...] tendions et la craignions presque, co[...] quelque chose de trop fort. Heure in[...] comme une naissance d'adulte, comme [...] survie après sacrifice, un don nouv[...] consenti par Dieu, de ce qu'on posséda[...] qu'il avait pris.

La rentrée au foyer se faisait co[...] par une porte de rêve; un silence sole[...] vous disait : « Entrez! » Et avec vous [...] gloire entrait, une gloire douce, qui e[...] hissait le logis, qui se faisait famil[...] avec une autorité pénétrante et toute sim[...]

Etonnement de se reconnaître et de [...] reconnaître en trouvant cependant tout [...] veau; — souffles mêlés avec plus de [...] pect, avec plus d'intimité pourtant, et [...] le sentiment d'une haleine plus large [...] laquelle on respire la France; — aur[...] invisible où des regards s'allument; [...] vagues drapeaux survolant la maison [...] famille, comme si elle était devenue éd[...] public, et leurs tons se confondant [...] fenêtres avec ceux du midi et du soir, et [...] palpitation venant autour des fronts ta[...] que des visions de bataille y passent [...] c'étaient nos images.

En attendant, nous trompions l'e[...] Notre vie était là-bas comme saint [...] dit que la vie des chrétiens est au [...] où, en effet, à cause de vous comm[...] cause de Dieu, est maintenant notre [...]

Nous subsistions de vos nouvelles co[...] d'un pain; elles nous aidaient à « teni[...] et nous pensions, en y répondant, vous [...] puyer en arrière. Nos envois étaient [...] prétextes cordiaux; ils contenaient tout, [...] tout ce qui ne s'y voyait pas. Ces chers [...] quets avaient aussi leurs « impondérable[...] On comblait le vide de l'absence avec [...] tendres soins. On s'aimait à travers [...] France. Et, dans les groupes réduits

l'intérieur, les vanités autant que possible élaguées, le silence prenait un règne qui nous rendait plus perceptibles les bruits ouatés et formidables d'une obsédante canonnade lointaine. Car la bataille prend cette forme, dans l'imagination indécise. On ne sait pas; on ne se fixe pas; mais une lourdeur de nuées et un sourd grondement pèsent.

Hélas! tout cela n'est plus! Notre amour, que vous aimiez trop pour y faire une tache, vous l'avez désolé plutôt que de l'amoindrir.

Vous avez bien fait! Notre douleur est fière. Pour le feu des grands sentiments, le meilleur bois est celui du sacrifice. La croix a flambé comme un feu d'appel, et les peuples sont accourus. Notre croix minuscule brûle aussi : que la victoire l'aperçoive et accrue! Mais que l'amour même sache bien qu'il y peut grandir.

Où êtes-vous, nos aimés?

Notre prière vous cherche. Qu'elle vous trouve en frappant chez Dieu!

Et maintenant, sans que nous ayons épuisé nos louanges, nous demandons, comme des besogneux, à ceux qui ont trouvé la richesse.

O vous, qui possédez le vrai Bien, celui dont les trésors d'ici-bas sont les miettes; vous qui avez dans sa plénitude ce que nous recherchons si âprement fragmenté; vous qui goûtez dans le repos désormais sans luttes ce que les luttes du travail et celles des conflits ont pour fin, et qui, dans l'inégalité de vos dons, êtes quand même tous comblés de chevance, aidez-nous, frères, frères aînés aujourd'hui, nos modèles, dans le « parfait » où vous êtes, aidez-nous à le conquérir bientôt, le grand trésor.

Donnez-nous les vertus qui nous poussent vers les hauteurs; soyez nos entraîneurs pour la vie morale; que nous adhérions mieux à ce que vous voyez; que nous espérions plus fermement ce que vous touchez; que nous aimions ce qui vous a pris, afin de vous y rejoindre. Tout en vous est redressé, épuré, magnifié, éternisé : que nous aussi nous vivions dès maintenant la vie éternelle!

O vous, qui êtes unis à la famille de Dieu et qui, là, devez apprendre non à oublier, mais à accroître, n'oubliez pas ceux qui vous aimèrent et vous aiment toujours, ceux que vous aimiez et que vous devez aimer davantage. Protégez vos absents, fixez dans leur mémoire votre culte, pour qu'il devienne une tradition d'honneur et une beauté; que nous servions désormais, non par procuration seulement, mais de notre personne, par la fidélité à tous nos devoirs. Notre faiblesse aura besoin de votre force, notre chagrin de votre sérénité; dites à Dieu que votre place vide, lui-même veuille la remplir, en vous y gardant d'ailleurs mystérieusement, puisque vous êtes en lui.

... vous qui avez vécu votre vie française en mourant, affirmant le droit de la France ... soulevés de colère magnanime contre les ennemis de nos biens et de notre idéal, assurez la victoire à la cause qui a voulu votre sacrifice. Nous savons que les vues de l'Eternité ne sont pas toujours conformes aux vouloirs du temps; mais précisément nous croyons qu'il y a de l'éternité dans ce qui nous fait combattre, et alors, vous le voulez, vous les immortels! Pourquoi le vouloir au prix de la vie, si vous ne pouviez le vouloir dans la mort?

Veillez, maintenant, héros, avec tous vos frères de là-haut, avec saint Louis et Jeanne, avec Geneviève et avec Charlemagne, avec d'Assas et avec Sonis, avec tous les tombés de tous les temps, que Dieu releva, veillez sur la splendeur renouvelée de l'histoire française.

Vous êtes notre avant-garde dans l'autre monde; mais vous êtes notre réserve en celui-ci. Bataillons invisibles, tenez-vous prêts! Donnez au bon moment; foncez sur l'adversaire; abattez-le avec les armes de l'esprit; soutenez les combattants qui survivent; confirmez la victoire au moyen de la sagesse, chez ceux qui seront chargés de nos lendemains. Venez au bord du ciel accueillir ceux qui tombent encore, mais pour que leur mort, à la suite de la vôtre, soit *absorbée dans la victoire*, et pour que votre troupe renforcée intervienne avec une âme nouvelle au service des vivants.

O vous qui comprenez maintenant les rapports des hommes et qui sentez la folie de nos haines, de nos injustes ambitions et des luttes qu'elles suscitent, faites descendre sur l'univers un esprit de paix, après les justes réparations nécessaires. Que la grâce de la défaite convertisse nos ennemis; que les nations pèsent le prix de leurs discordes; qu'elles se tournent vers les sommets d'où descendent les vertus unifiantes : charité, fille de la foi en Dieu père; justice, fille du renoncement aux égoïsmes et aux âpretés jouisseuses; prudence, fille de l'expérience et, de nouveau, de la rectitude à l'égard du bien.

Nous vous prions, vous tous, qu'on appelle les morts, de nous apprendre la vraie vie et de nous aider à la vivre. Au fond, l'œuvre est la même que vous faites et que nous faisons. Nous puisons tous à Dieu : nous par l'action qui nous procure ses biens; vous par l'extase qui sans effort vous les communique.

Par l'action méritoire et active d'anticipations, nous devons monter à la plénitude où vous êtes; dirigez-nous sur le chemin, et de cette unité de la vie à travers les mondes, enseignez-nous les lois avec les espoirs.

C'est par la mort toujours, qu'on y arrive; car agir, c'est mourir, et la dernière action du chrétien est ce qu'on appelle de ce nom qu'on prétend funèbre. Que notre action soit droite, nous mourons tous au service du bien. Ce que vous fîtes en une seule fois, nous le faisons heure par heure. Pièce à pièce, nous remettons au Maître de la vie, les parcelles de durée qu'il nous confia. Qu'elles soient pleines comme fut pleine votre héroïque instant de vie totale! Tel est le vœu que nous vous prions d'exaucer.

Plus tôt, plus tard, sous une forme ou sous une autre, nous acceptons d'avance ce que le Ciel en décidera, pourvu qu'au dernier jour vous veniez pour nous prendre, ainsi qu'un cher objet qu'on aurait laissé, constatant que notre entrée avec vous est de droit et qu'elle sera prompte, parce qu'en tout son décours notre vie française et chrétienne fut comme la vôtre, une glorieuse mort.

A.-D. SERTILLANGES,
professeur à l'Institut catholique de Paris.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

FLEURS D'HÉROISME

PAQUES DE GUERRE

Pâques revient. Au cri d'*Alleluia*
Tout ressuscite, exulte, prie ou chante :
Le bois profond que l'hiver effeuilla,
Le blé roussi par la bise méchante.
Pâques revient : tout ressuscite et chante...

Pourtant là-haut tonnent les canons lourds
Couvrant la voix des pinsons des Ardennes;
Le sang toujours trouble l'eau des fontaines;
Christ ressuscite, et l'homme meurt toujours
Toujours là-haut tonnent les canons lourds.

Toujours là-bas sous leurs talons infâmes
Des peuples fiers agonisent en croix;
Toujours des vieux, des enfants et des femmes,
Seins épuisés, pieds nus et foyers froids,
Meurent martyrs sous leurs talons infâmes.

Pâques revient, dans l'horreur des combats;
Les jeunes blés ondulent sur des tombes,
Et les oiseaux nichent au creux des bombes,
Et des clochers tombent toujours des glas :
Pâques revient, — et la Paix ne vient pas

Jésus pourtant la promit à la Terre
Et tous les ans la lui promet encor;
Pour que vers nous elle prenne l'essor,
Seigneur Jésus, que devons-nous donc faire?
Attendrons-nous ton retour sur la Terre?

— « Non », me répond, douce et forte, une voix
Mystérieuse, écho lointain peut-être
De celle qui reprochait autrefois
A saint Thomas de douter de son Maître
Avant d'avoir dans son flanc mis ses doigts.

« Non... Mais toujours Pâques veut un carême.
» Avez-vous fait celui des cœurs, tendus
» Vers le seul but et vers l'effort suprême,
» Sans un regret pour vos plaisirs perdus?
» L'avez-vous fait, l'héroïque carême?

» Les morts d'hier habitent-ils en vous,
» Frères aînés de l'arrière? et vous, veuves
» Pour qui les deuils sont des toilettes neuves,
» Sur leurs tombeaux usez-vous vos genoux?
» Les morts d'hier revivent-ils en vous?

» Retranchez-vous un plat de votre table
» En souvenir des prisonniers sans pain?
» Quand on vous dit que des peuples ont faim,
» Rougissez-vous de votre confortable,
» D'un lit douillet et d'une bonne table?

» Vous êtes-vous fait un commandement
» De fuir les thés, les cafés, le spectacle,
» Ce qui distrait ou berce mollement?
» N'attendez-vous pas toujours qu'un miracle,
» Quand vous dormez, refoule l'Allemand?...

» La Paix viendra que je vous ai promise
» Quand vous aurez tous su la mériter,
» En vous offrant, sans faillir, sans douter,
» Sans lésiner ni tromper sur la mise...
» A ce seul prix viendra la Paix promise!

» Que nul ne garde un écu de son bien;
» Que nul n'épargne un homme de sa race;
» Que la frontière entre alliés s'efface;
» Que chacun joue en disant : « Tout ou rien! »
» La Paix viendra — quand vous la voudrez
bien. »

FRANÇOIS FABIE.

LA CROIX DU MOURANT

A Monsieur Louis Barthou, dont une Lettre à un Jeune Français m'a inspiré ces vers.

« A moi!... je vais mourir..., à moi! Je suis chrétien...
» Je ne veux pas crever sans secours, comme un chien...
» Un prêtre!... un crucifix!... A moi!... »
La voix plaintive
Du lieutenant tombé dans la tranchée, arrive
A l'oreille d'un homme grave, au front pensif.
Cheveux très noirs..., profil accusé... C'est un juif,
Un très jeune rabbin, brancardier volontaire,
Qui remplit hardiment son noble ministère,
Et, dans ce tourbillon d'acier, de fer, de feu,
Court à l'homme qui souffre, et quel que soit son Dieu.

La nuit vient... Ils sont là, seuls, dans l'immense [plaine.

« Courage, mon ami!... L'ambulance est prochaine...
» Je vais aller chercher...
— Non! non!... Restez tout près,
» Tout près de moi... Je meurs en soldat, sans re- [grets...
» Mais mon dernier désir serait d'avoir un prêtre...
» Ou sinon, une croix... Que je puisse la mettre
» Là..., sur mon cœur..., et puis l'embrasser longuement
» Ainsi que je faisais, jadis, avec maman...
» — Une croix? »

❃

En dehors de la sombre tranchée,
Au bout d'une prairie à tout instant fauchée
Par les balles, se dresse un arbrisseau chétif,
Déchiqueté, meurtri... D'un élan preste et vif
Le jeune homme a bondi, méprisant la mitraille,
Prend un couteau dans sa musette, coupe, taille
Deux branches fines, les met en croix, et, joyeux,
Retourne à l'officier qui l'a suivi des yeux,
Tend sa main pâle vers la croix, la saisit presque...
Mais un obus arrive, infernal, gigantesque,
Écrase le héros s'écriant : « La voici »
Et l'officier mourant qui murmurait : « Merci! »
. . . .

O Dieu, Dieu de justice et de bontés fécondes,
Nous devons ignorer vos volontés profondes...
Mais j'ai la foi robuste, ô mon Dieu, qu'au moment
De cette mort sublime et de ce dévouement,
S'étendant sur ce monde inquiet où nous sommes,
Votre main, d'un seul geste, a béni ces deux hommes

JACQUES NORMAND.

LA COURONNE DU BLEUET

I. — LES ADIEUX

Ma mère, vous pleurez? — Ah, vous pleurez, ma mère!
Et de vous voir pleurer mon œil est obscurci...
Je m'arrache à vos bras pour courir à la guerre :
La France est une mère aussi.

Certes, mon cœur se fend. Je suis si jeune encore...
Cependant, le danger me verra sans effroi :
Il est, à dix-sept ans, des héros qu'on décore;
Vous ne rougirez pas de moi.

Je sais que l'existence a peut-être des charmes
Et je vais affronter la mort dans les combats!
Ma mère, écoutez-moi, séchez vite vos larmes,
Desserrez l'étau de vos bras.

Il ne faut pas tenir plus qu'il n'est nécessaire
A la douceur du jour, car j'ai lu bien souvent
Qu'elle éclairait surtout chagrin, peine, misère;
Et, je ne parle qu'en enfant,

Qu'il n'est pas sage, hélas! d'attendre de la vie
Autre chose que lutte, amertume, regret;
De la recommencer qui donc aurait envie,
Alors même qu'on le pourrait?

Moi je peux, d'un seul coup, joyeux, donner la mienne
En sachant accomplir un acte essentiel;
Vous vous consolerez, ma mère, étant chrétienne :
Donnez-moi rendez-vous au ciel!

Nos aînés sont couchés dans la terre de France;
C'est à nous, les enfants de bondir aux créneaux.
Si le pays nous doit, mère, sa délivrance,
Au retour nos fronts seront beaux!

Ceux qui seront tombés pendant les luttes saintes
Sur de sanglants lauriers, devant les trois couleurs,
Ceux-là seront heureux. N'élevez pas de plaintes,
Car leur récompense est ailleurs.

Ma mère, un grand amour embrase tout mon être...
Ah, la France, avec vous, se partage mon cœur!
Aux jours que nous vivons un homme ne peut être
Qu'un mort, qu'un blessé, qu'un vainqueur!

HENRI D'YVIGNAC.

II. — LE DÉPART

(Dit par Mme Segond-Weber)

Quand on les voit partir confiants et légers,
On ne croit pas à tant de cœur et de vaillance,
On les dit trop enfants pour sentir le danger
Et leur courage n'est pour nous qu'insouciance.
Ils n'iraient point ainsi ces fiers adolescents
Aux combats où les corps agonisants s'étreignent,
S'ils en voyaient l'horreur, les blessures, le sang
Et le dernier frisson des âmes qui s'éteignent.
Mais ils s'en vont à la bataille comme au jeu
Ces guerriers de vingt ans, ces soldats sans mous- [tache,
Ils ne voient du métier que son costume bleu,
Son bruit, son cliquetis de fer et son panache.

Du moins vous le croyez en leur disant adieu;
Mais que l'âme de ces enfants est méconnue!
Si vous n'avez point vu de larmes dans leurs yeux,
C'est qu'ils les ont au fond de leurs cœurs retenues;
C'est qu'ils avaient chacun leur mère, leur maman,
Et qu'ils étaient encor leurs tout petits, en somme;
Leur mère qui, déjà folle de son tourment,
Eût pleuré de les voir changés si vite en hommes.
C'est pour elles qu'ils sont si jeunes, si joyeux,
Qu'ils veulent rire et qu'ils semblent ne pas com- [prendre,
Mais ils ont regardé leur destin dans les yeux
Et savent quelle mort là-bas peut les attendre.
Ils savent que leur vie est une aube qui point,
Qu'ils ont tout l'avenir et toute l'espérance...
Comme ils doivent serrer les dents, crisper les poings,
Pour ne pas sangloter et crier leur souffrance!
Devant tout ce qui va périr, s'ils sont tremblants,
Ils entendent soudain une voix inquiète,
Ils voient soudain des mains pâles, des cheveux blancs,
Et comme sous un fouet ils redressent la tête.
Ils parlent de Victoire et font les fanfarons,
Retiennent une larme à couler toute prête,
Et tout leur sang montant pour une heure à leurs [fronts,
Le grand départ sera pour eux comme une fête.

Puis au combat si quelque obus les a fauchés,
Les jeunes, ils revoient cette image lointaine,
Ce regard maternel sur leurs faces penché
Et disent : « Ce n'est rien, vois-tu, je souffre à peine. »
Et quand on vient le soir reconnaître les morts,
On peut voir en fermant pour jamais leurs paupières,
Endormis, mais tendus vers leur pensée encor,
Ces visages d'enfants qui sourient à leurs mères.....

ANDRÉ LEGRAND.

III. — JOUR DE VICTOIRE

Pour Lucien Descaves, leur bon parrain.

Le mot, si joli, fait fortune : *les Bleuets!*
Au front des jouvenceaux frémit sa fière aigrette;
Ah! comme elle est française et pimpante, et coquette,
Cette cocarde offerte à nos conscrits fluets,

Car, presque adolescents encor! si beaux, si gais,
Dont l'âme enthousiaste est si blanche et si nette,
Qu'elle brille au soleil comme leur baïonnette!
Tableau touchant qui rend nos ennemis muets.

Car les fils des Teutons partent les yeux en larmes.
Où les poussent les chefs du pays sous les armes :
Les mots pour qui l'on meurt sont pour eux désuets.

Le cœur des nôtres parle : ils sont tous fils de France
Ils s'en vont en chantant dans leur jeune vaillance :
En fiers « bleuets » se sont mués nos frais muguets!.

JUANA-RICHARD LESCLIDE.

IV. — IN MEMORIAM

Oui, vous aviez, déjà, tout séduit dans le monde,
Et la fortune avec sa chevelure blonde,
Et les soirs voyageurs qui sur les mers glissaient,
Le printemps de Paris où les femmes passaient,
Les arts vêtus de blanc et penchés sur la Seine,
L'espérance au luth d'or, cette musicienne,
Et le rêve qui mit, séducteur des dieux,
La belle fable humaine au fond de vos yeux bleus.

Oui, vous aviez, déjà, tout séduit sur la terre,
Le rire, le baiser, l'imprévu, le mystère,
Vos amis étonnés de vous voir si charmant,
Et celle qui, la nuit, vous nommait doucement...
Votre voix enchantait le silence des femmes,
O séducteur des mains, ô séducteur des âmes,
Et vous n'aviez, artiste, amant du pur contour,
Qu'à toucher la beauté pour séduire l'amour!

Oui, vous aviez, déjà, tout séduit à la guerre,
Et la vaillance ailée et l'honneur militaire,
Et vos hommes naïfs qui, vous trouvant si doux,
Mouraient pour la patrie en souriant pour vous.
L'héroïsme tuait les canons pour vous plaire,
Les médailles faisaient votre poitrine claire,
Et, par vous appelée et séduite à demi,
La Victoire baisait votre front endormi.

Oui, vous aviez ce don unique et plein de charmes
D'offrir de la jeunesse et d'éclairer les larmes,
De susciter la foi, de créer des bonheurs,
D'inventer des vertus et de jeter des fleurs!
Oui, vous aviez, déjà, presque séduit l'Histoire,
Votre nom s'écrivait au soleil des combats,
Mais voici qu'un obus vous a couché, là-bas...
Elle a les yeux bandés la Divinité noire. [bras.
En vain ils étaient beaux vos yeux, vos chants, vo

Tu n'avais pas séduit la Mort, fils de la Gloire!

HÉLÈNE PICARD.

IL CHANTE...

Je suis le soldat du kaiser de fer,
Salut, bon vieux Dieu, rouge Lucifer!
J'envoie au pays jouets et poupées :
Ici, leurs enfants ont les mains coupées.

Je suis le soldat du kaiser pieux
Et je ris, songeant au prêtre si vieux,
Si vieux! qui priait, tenant un long cierge
Lorsqu'il tomba, mort, aux pieds de sa Vierge

Je suis le soldat du kaiser puissant,
Je hume les pleurs et l'odeur du sang...
A toi, ma Gretchen, ces joyaux de fées :
Les belles de France, ach! sont étouffées!

Je suis ton soldat, kaiser paternel,
Et je me prépare au joyeux Noël :
Hier, j'arrachai les seins d'une mère;
Ici, la kultur est une chimère!

Je suis le soldat du kaiser de fer,
A moi, bon vieux Dieu, seigneur de l'Enfer!
La torche à la main, je parcours le monde,
Sus à la beauté! l'honneur est immonde!

Hurrah! Gott mit uns! Hurrah! tout s'e [dor

Et j'ai peur... je chante... *Hoch!* à boire encor.
Va-t'en, Christ brisé..., Christ au regard sombr
Dont le bras tordu me chasse... dans l'ombre...

Dans l'ombre où toujours je vois trois couleur
Flamboyer parmi d'éclatantes fleurs,
Dans l'ombre où j'entends les clameurs de gloi
Des clairons français sonnant la Victoire!

Baronne DE BAYE.



Composition de PAUL ROBLIN.

LA LETTRE

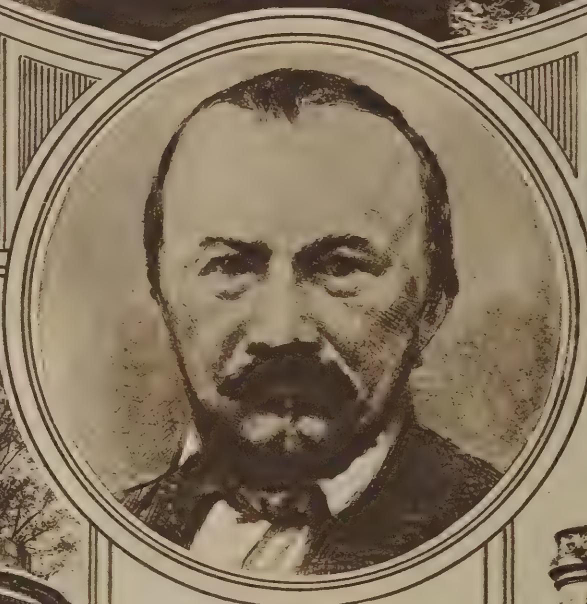
OMBRE FRANÇAISE

J'imagine volontiers que, par ces soirs de lune, les ruines que la horde allemande a accumulées dans la douce petite ville de Senlis ont été hantées par l'ombre dolente et romantique de celui qui fut le chantre délicieux de ce Valois dont Senlis est la délicate merveille, à présent si barbarement mutilée.

Ombre dolente, certes ! Car qu'aurait-il dit, le pacifique et chimérique Gérard de Nerval, s'il avait vu la contrée qu'il aimait entre toutes, et dont il a si bien traduit le charme agreste et forestier, profanée par les envahisseurs d'outre-Rhin, s'il avait vu les chevaux des uhlans s'abreuver aux fraîches eaux de la Nonette et de la Thève, et la flamme incendiaire dévorer les vieux logis de l'antique petite cité senlisienne? Ah! comme il aurait souffert dans son tendre amour pour ce pays du Valois, pour « ce pays de Sylvie », comme l'a poétiquement nommé un écrivain de nos jours, en souvenir de l'héroïne chantée par Gérard de Nerval, pour ces paysages charmants à travers lesquels il avait si souvent promené sa rêverie mélancolique d'halluciné!



Les ruines de Senlis.



Gérard de Nerval.



Car il aimait d'un amour filial ce coin d'Ile-de-France. Il y était né. Pendant sa jeunesse, il en avait contemplé les horizons harmonieux et modérés. Il avait été le familier des villages aux noms chantants, de Montagny à Mortefontaine, de Loisy à Othrys, des étangs de Chaalis, des ombrages d'Ermenonville. Il aimait, de ce pays, sa beauté simple et nette, ses mille souvenirs du passé, ses usages et ses légendes, auxquelles il devait, un jour, ajouter la sienne.

Ce fut une étrange destinée que celle de Gérard de Nerval. Moins célèbre, de son vivant, que ses grands frères du romantisme, les Hugo, les Musset, les Vigny, les Gautier, sa gloire discrète n'a cessé de s'accroître, tout en conservant un caractère très particulier. Il a ses admirateurs et ses fervents. Je n'en veux pour preuve que les deux ouvrages publiés avant la guerre et que je relisais récemment. L'un, où M. Jacques Boulenger nous mène en pèlerinage aux lieux chers à Gérard ; l'autre, plus étendu, où M. Aristide Marie étudie en son multiple effort l'œuvre du poète, et, en sa troublante complexité, la vie de l'homme, ses goûts, ses illusions, ses chimères, celles où se divertit son esprit inquiet et où finit par sombrer sa raison.



Parc de Chantilly. — Temple de Diane.



Environs de Chantilly. — Château de la Reine Blanche.



Le moulin d'Ermenonville.

des légendes et des ballades, l'Allemagne des contes fantastiques et des philosophies absconses, l'Allemagne sentimentale et savante, du mysticisme et de l'illuminisme, exerça sur lui une grande influence. Maintes fois, Gérard lui demanda une diversion à ses propres rêves.

Esprit chimérique et cœur généreux, Gérard de Nerval se laissa séduire par la bonhomie et la gravité allemandes de jadis. Du vieux burg féodal et guerrier, il ne vit que les fantômes qui le hantaient et la petite fleur bleue qui poussait aux fentes des murailles. Et ce fut ainsi que le poète du Valois aima l'Allemagne de Gœthe et de Heine !



Et cette Allemagne, que doit penser d'elle notre Gérard, lorsque son ombre mélancolique et dolente vient errer sur les décombres qui attestent encore, à Senlis la mutilée, les méfaits de la horde barbare qu'est devenu ce peuple allemand dont le voyageur d'autrefois prisait le sérieux et la gravité, la douceur et la gaieté ? Que doit-il penser de ces hommes d'Etat, de ces industriels, de ces savants, de ces artistes qui ont commandé et approuvé la guerre de crimes, de destruction et de pillage où se déshonore le nom allemand et à laquelle applaudissent sans pitié les Gretchen d'outre-Rhin avides des dépouilles françaises, même si quelques gouttes de sang en tachent le luxe haï et convoité ?

HENRI DE RÉGNIER,

de l'Académie française.



Le Château d'Ermenonville.

Contre cette folie dans laquelle s'abîma son délicieux génie, Gérard de Nerval lutta durant de longues années, soit par des séjours au pays natal, soit par des voyages à de plus lointaines contrées. Il appela à son secours les sites du Valois aussi bien que les spectacles de l'Orient. L'Egypte, la Syrie, Constantinople, virent passer ce voyageur vagabond, aussi bien que l'Italie, la Hollande et l'Angleterre. L'Allemagne le retint plus d'une fois après l'avoir toujours attiré.

Car Gérard de Nerval, cet esprit si délicatement français, aima l'Allemagne. Oui, le jeune traducteur de Gœthe garda pendant toute sa vie un goût très sincère pour la terre et la littérature germaniques. L'Allemagne des gnomes et des nixes, l'Allemagne



A Mortefontaine. — Château de Vallières.



Le grand étang de Chaalis.

1. Au coin du feu. — 2. Divertissement.

LES SPAHIS

LES VILLES MARTYRES

LOUVAIN

Une lettre bien prussienne paraissait le 14 octobre 1914 dans la *Zukunft ;* elle était signée de Maximilien Harden, et prétendait annoncer au monde le sort qu'il plairait à l'Allemagne de réserver à l'Europe. On y trouvait de tout : de l'orgueil allemand voisin du délire : « L'humanité allemande n'entend pas se laisser mettre en jugement par l'Europe ; pas davantage par l'Amérique », etc. ; des formules opaques, des formules claires, un certain lyrisme et le regret d'un aveu. Sur ce dernier point, le journaliste allemand s'exprimait avec vigueur et netteté : « Au moment où allait éclater la guerre, disait-il, la maîtresse faute fut l'aveu sonore que l'Allemagne avait violé la neutralité de la Belgique, décidée sur la proposition de la Prusse, et garantie par l'Europe... De cet aveu, ni dieu ni diable ne nous affranchiront jamais. »



La ville en ruines.

Jamais ! C'est une vue juste de l'histoire. Pendant des siècles, il sera écrit, appris dans les écoles, et répété avec réprobation par les écoliers, qu'une puissance formidable, qui avait préparé la guerre pendant plus de quarante ans, l'a commencée en violant la neutralité qu'elle avait signée et les conventions de la Haye qu'elle avait discutées et approuvées. Cette puissance faisait enseigner par ses professeurs le droit des gens, c'est-à-dire les lois commandées aux nations par la morale, l'honneur et la pitié ; en même temps, elle le laissait nier et bafouer dans les livres de ses officieux, et, l'heure venue, elle n'en tenait aucun compte. C'est de cela qu'elle mourra, et de quelques autres choses. Ses victimes le lui ont crié dès le début, et elles n'ont pas cessé d'espérer.

Tel est le cas des meilleurs de ces Belges, qui n'ont plus qu'un lambeau de la patrie ancienne, un coin de dunes et de rivières, qu'on désigne, en tête des lettres et des cartes postales, sous le nom de Belgique libre. Ils ont vu leurs frères massacrés, les familles dispersées, et, selon le mot affectueux d'un Américain, « la destruction des villes avec leurs maisons heureuses ». Le passé de la race a été pillé, et le passé de chacun, bien souvent. Tout l'effort dont on vivait a disparu : fortune, métier, usine.

Je pensais à ces ruines totales, où il semble que l'espérance même devait demeurer ensevelie, en lisant le livre du bi-

L'Hôtel de Ville de Louvain avant la guerre.

bliothécaire de l'Université de Louvain, M. Paul De'annoy. Il a écrit une histoire abrégée de l'Université qui fut détruite, et de la formation de cette bibliothèque, dont il ne reste pas un volume. Il y a là une douleur professionnelle à peine indiquée. Et cependant quel dépouillement subit, quelle solitude pour celui qui a perdu le paysage de tous ses instants, ses habitudes, ses relations, sa carrière, ses projets d'étude, et une sorte d'amitié différente de celle des hommes! A défaut d'un portrait véritable, que je ne puis faire, imaginez un savant, vivant parmi des hommes de science, et préposé à la garde d'une des belles bibliothèques du monde. Il a toujours eu le goût des recherches et des notes, et une politesse candide pour les idées imprimées. A tant manier les livres, il se prend de passion pour les éditions rares, les reliures, les estampes, les incunables, de vénération pour les manuscrits, et il défend avec âpreté, comme sien, un trésor que l'habitude embellit. Il mesure avec complaisance toute l'ampleur du passé, il y vit, il revient en nos temps pour le moins d'heures qu'il peut. Son ambition est d'une espèce fraternelle ; il rêve d'aider les autres à travailler, de donner le secret du labyrinthe où il s'est promené solitairement, de faciliter les découvertes qu'il aura pressenties, et de verser, dans la nomenclature peu complaisante d'un catalogue, un esprit souvent plein d'aventure, de science et de finesse. M. Delannoy avait fait un rêve de cette sorte.



Il raconte dans l'*Université de Louvain*, l'histoire de ces grandes écoles qui eurent tant de part dans la formation et le maintien de la nation belge; les plus belles anecdotes de la vie des maîtres fameux, comme Erasme, André Vésale, Juste Lipse: les mœurs des étudiants et ce qu'il appelle « leurs plaisirs sauvages », et le constant accroissement des mérites et de la gloire de l'Université. Bien souvent une phrase, dont le verbe est à l'imparfait de l'indicatif, rappelle l'incendie du 25 août 1914, mais nulle part on ne lit le récit de ce crime; l'auteur parlerait de même de l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie. La bulle d'érection de l'Université, par le pape Martin V, en 1425, était un des trésors confiés aux soins de M. Delannoy. Elle venait d'être offerte à l'Université par un évêque hollandais, détenteur jusque-là du parchemin précieux. « Admirablement conservée, dit l'auteur, elle était déposée dans les armoires de la bibliothèque incendiée. » Et c'est tout. Ailleurs, il est question des concours entre les étudiants des quatre pédagogies anciennes, et à peine peut-on surprendre le soupir de regret de celui qui avait, un à un, déroulé des diplômes, et lu les pages aux grandes lettres ornées : « Nous conservions à la bibliothèque de l'Université quantité de poésies latines, composées à l'occasion des réceptions triomphales des Primus; écrites d'une belle plume, sur un riche parchemin... », etc.







J'ai cherché quelques chiffres qui montrassent toute la perte que la « Kultur » a infligée à la civilisation. L'Université de Louvain possédait plus de 950 manuscrits, « dont plusieurs faisaient l'admiration des connaisseurs », livres d'heures ornés de miniatures précieuses, manuscrits relatifs à l'histoire du Brabant, manuscrits anglais provenant de la Chartreuse anglaise de Nieuport, cahiers des savants de l'ancienne et de la nouvelle période. Elle possédait 800 incunables, une riche bibliothèque orientale, une autre de philologie allemande, des monnaies, des médailles, des tableaux des chefs-d'œuvre de reliure an-



Vues extérieure et intérieure de l'Université et de la Bibliothèque.



Un aspect de Louvain après le bombardement et l'incendie (état actuel).

cienne, une collection de 3,500 volumes jansénistes, une collection unique des éditions successives de la Bible. L'ensemble des imprimés comprenait de 250,000 à 300,000 volumes.

D'année en année, les livres envahissaient quelques salles nouvelles des Halles. Les plus importants travaux d'appropriation avaient été exécutés il y a deux ans, et, chose curieuse, toutes les installations de rayons mobiles en fer, commandées à la maison Wolff, Netter et Jacobi, furent faites par des ouvriers allemands, pendant l'hiver de 1913-1914.

Le gardien et le maître de ce vaste domaine de science s'était spécialisé dans l'étude des incunables ; il en avait découvert un grand nombre dans les greniers et les tiroirs ; il comptait publier un catalogue. J'admire les deux petites phrases par lesquelles il nous apprend la ruine de son travail de plusieurs années et l'incendie de sa maison : « Nous en avions commencé le catalogue, dit-il, ce qui aurait été sans contredit une contribution des plus importantes à l'histoire des origines de l'imprimerie. La plupart des fiches que nous avions réunies à ce sujet ont péri dans l'incendie de notre domicile privé

Voici maintenant où je voulais en venir.

Cet homme, à qui on a tout pris, même son passé d'érudit, termine paisiblement et fortement l'éloge de ce qu'il a le plus aimé. Il faut le citer en exemple, à cause de sa mesure et de son opiniâtreté ; il faut montrer l'espérance victorieuse de toutes les épreuves publiques et privées. Elle devient éloquente. On la sent soutenue par toute une vie d'étude et de réflexion.

« Symbole de la science catholique et du patriotisme, les Halles de Louvain méritaient les premiers coups de la fureur germanique... Dans cette maison austère, dépositaire des traditions saintes des plus beaux génies de l'humanité, il ne sied pas de prononcer des paroles violentes. Le domaine de la science est un domaine serein, tout de paix et de mutuelle confiance ; quand les passions s'aigrissent dans les luttes atroces, la science doit offrir, dans une atmosphère pure, au-dessus du bruit des armes, un refuge sacré où l'humanité puisse communier. Ainsi l'ont toujours compris nos pères en respectant les principes chevaleresques de la guerre...

» Un passé aussi glorieux que celui de l'école de Louvain ne tombe pas dans un brasier criminel : il est garant de l'avenir et s'illumine de rayons immortels. Les Halles de Louvain renaîtront de leurs cendres, elles redeviendront la demeure de la science, et la sagesse y trouvera, comme par le passé, un asile superbe. Leur résurrection sera le monument qui rappellera aux générations futures le triomphe du droit sur la force, de la civilisation sur la barbarie. »

Ainsi parlent ceux qui ont tout perdu. Quelle belle leçon pour nous tous !

RENE BAZIN,
de l'Académie française.



Vue générale de Louvain, en 1914

LES VILLES MARTYRES





Composition de LUCIEN JONAS

LES AILES DE LA VICTOIRE

«Mademoiselle»

L'autre soir, dans une bonne famille bourgeoise, après dîner, on parlait d'une *fraulein*, d'une « Mademoiselle » allemande qui avait longtemps vécu au sein de la famille française. Pendant une quinzaine d'années, elle s'était penchée, attentive, sur l'esprit de la jeune fille; par ses exhortations adroites et chaudes, elle lui avait donné l'ardeur au travail; avec une sûre pédagogie, se tenant, armée à répétition, derrière son élève pour que celle-ci ne reculât pas, elle l'avait jetée à l'assaut du brevet supérieur; puis, sa tâche accomplie, elle s'en était retournée dans son pays faire sa vie et épouser quelque représentant de commerce.

Et, comme on parlait des lettres d'Allemandes trouvées, dans les premiers temps de la guerre, sur des morts : « Pas de faiblesse, mon Fritz bien-aimé; que ton bras victorieux s'abatte sur les fils de cette race détestable; pas de pitié pour les femmes et les enfants; souviens-toi d'Attila et n'oublie pas les bijoux..., etc., etc. », la maîtresse de la maison déclara :

— Je mettrais ma main au feu que Mademoiselle n'a jamais écrit de recommandations pareilles. Et puis, elle n'est pas Prussienne, elle est Bavaroise.



Dessin de Hansi.

Un silence se fit. On eût dit qu'il passait un ange, un ange gardien. En Allemagne, ils disent : Un officier paie ses dettes. Chaque peuple a ses usages.

— Pensez donc poursuivit la dame, Mademoiselle! sentimentale comme un clair de lune; gœthienne et schumannesque; Mademoiselle qui ne ratait pas un anniversaire, dont les yeux se mouillaient à la vue d'une simple fleur des champs; qui s'arrêtait, charmée, une main sur son cœur, à l'envol subit d'un oiseau, en soupirant: « *Lieber Voglein!* » Mademoiselle qui faisait de petites plaisanteries, d'une puérilité un peu lourde, mais infiniment touchante... Enfin! Mademoiselle... non, non, ce n'est pas possible et, même, je ne doute pas que Mademoiselle bondisse aux atrocités, aux forfaits sans nom de ses indignes compatriotes.

Ainsi la dame, de tout son cœur révolté, défendait la douce personne qu'elle avait vue pendant trois lustres, en face d'elle, sous la lampe familiale, et dont elle avait tant aimé la tendre sensibilité.

— Oh! observa un antiboche averti, soyez persuadée que, depuis la guerre, dans plus d'une famille bourgeoise française, on a parlé, en ces termes, d'une Mademoiselle, même si cette dernière partit pour son pays quatre jours avant la mobilisation, le même jour que Mme de Schœn quitta l'ambassade. Au surplus, chaque Mademoiselle porte en elle une parcelle de l'âme collective allemande. Qu'elle soit Prussienne, ou Bavaroise, ou Badoise, ou Saxonne, ou Wurtembergeoise, elle est Allemande, nous n'en sommes plus à ces distinctions. D'ailleurs, un capitaine qui a eu ces drôles en face de lui me disait que les Bavarois, en maintes circonstances, se sont montrés féroces.

Vous savez bien que, dans toute l'Allemagne, la femme est domestiquée dans une admiration naïve et grasse devant l'homme, le mâle, au jarret tendu, aux larges épaules et à la moustache acérée. Tandis que la Française réserve



Qui s'arrêtait charmée à l'envol subit d'un oiseau...
« Lieber Voglein ! »

toute son admiration pour la délicatesse et pour la chevalerie; qu'elle se piète, au contraire, tient tête et n'hésite pas à dire à l'homme qui se conduirait en mufle et en bandit: « Tu n'es qu'un mufle et qu'un bandit », l'Allemande obéit toujours et se tait, à moins qu'elle n'approuve de toute sa reconnaissance de femme solidement aimée.

» Vous savez bien qu'à la brasserie où s'écoule une bonne partie de la vie de famille allemande, cependant que les hommes parlent interminablement, et se fâchent, et tapent du poing sur la table pour la moindre contradiction, les femmes les écoutent et les contemplent, groupées à un muet bout de table. L'homme commande un litre de bière pour lui et un quart pour sa femme, et si, par hasard, une de ces dames élève la voix, les mâles la regardent avec surprise et, sans répondre, reprennent leurs vaticinations pangermanistes.

» Vous savez bien que chez nous il peut arriver, dans toutes les classes, qu'une femme de caractère faible, sans principes et sans personnalité, se donne et s'abandonne corps et âme à quelque ruffian, par admiration pour sa force et son adresse, sa rude et souple brutalité, sa volonté de puissance qui ne recule devant rien. Eh bien! au lieu d'être une exception, comme chez nous, ce phénomène, en Allemagne, est la règle courante. Chez nos ennemis, la plus haute expression de l'homme c'est le soldat, et la plus haute expression du soldat c'est l'officier qui, admirablement vêtu, sanglé, arrogant, traînant son sabre, prend partout le haut du trottoir. C'est un dieu; toutes les femmes sont prêtes pour lui au complet sacrifice.



Dessin de Hansi.



Chez nos ennemis, la plus haute expression de l'homme c'est le soldat, c'est l'officier...

» Supposez que le mari de cette Mademoiselle si pleine de réserve soit soldat ou officier dans la réserve; il se conforme évidemment aux préceptes de sa bible militaire : qu'il massacre les civils, qu'il pille, qu'il incendie, Mademoiselle admet tout. Je ne dis pas qu'elle applaudisse toujours, mais elle se fait une raison. *Krieg ist Krieg.* Il en est d'autres qui jettent, toutes palpitantes, des clameurs d'encouragement.

» Sans doute pour construire la conduite de Mademoiselle, il nous faudrait connaître son mari. Or, la plupart du temps, nous le connaissons. Nous savons bien les admirations qu'il lui a communiquées. La femme, là-bas, est ce que l'homme la fait. Or, à l'heure actuelle, en Allemagne, il apparaît que l'homme méprise tout ce qui n'est pas la force, seule génératrice du droit. La sensibilité féminine ne peut que disparaître devant cette exaltation unanime de la violence.

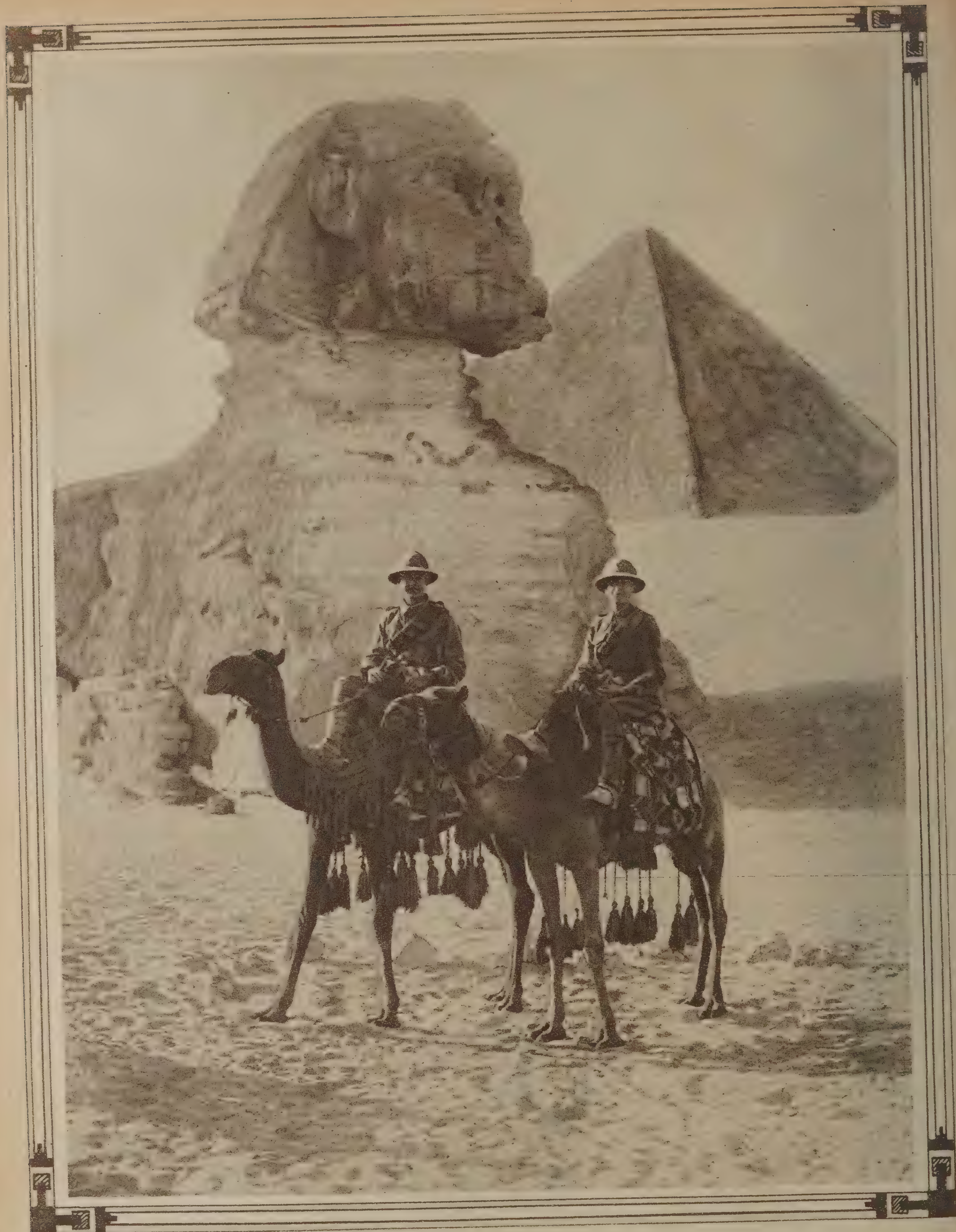


» Le jour de la déclaration de guerre, dans les meilleurs restaurants des grandes villes, les femmes allemandes se montraient patriotes jusqu'à la sauvagerie, ivres de haine et de lucre, exaspérées de volonté de jouissance.

» Elles savaient dans quelle sorte d'exploits leurs hommes allaient retremper la gloire germanique; elles s'avouaient sans pudeur que la victoire assurée ce serait la richesse!

» Hélas! peut-être qu'en ce moment plus d'une tendre et sensible Mademoiselle coupe les tartines de beurre avec un petit sabre et mêle de la poudre à son café au lait. »

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.



LA DÉFENSE DE L'ÉGYPTE



1. Sur l'ordre du ministre de la Guerre, on cinématographie à Berlin, des soldats montés sur des chameaux, pour faire croire au peuple que l'armée allemande a envahi l'Egypte. 2. Le général von Bissing, gouverneur de Belgique, examine à la frontière l'installation des clôtures métalliques.

CHEZ L'ENNEMI



Les tranchées de Champagne : Vue d'un boyau serpentin, où 2,000 hommes peuvent s'abriter.

LES LIEUX OU L'ON S'EST BATTU

Paysages des environs de Verdun : 1. Vigneulles. — 2. Chevoncourt.

Aquarelles de LOUIS DAUPHIN

LES LIEUX OU L'ON S'EST BATTU



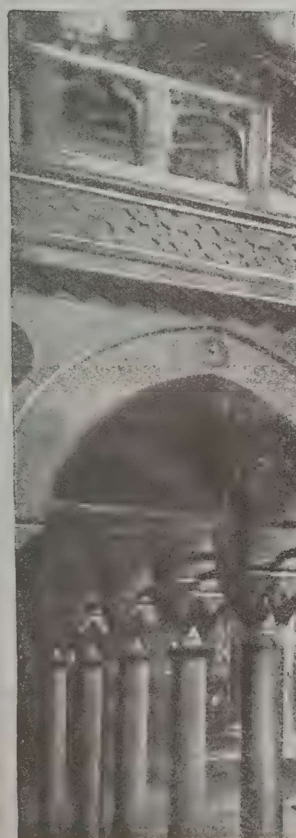
Composition de PAUL THIRIAT.

LE MITRAILLEUR



Le Charme de Sainte-Sophie

Construite par Justinien pour être un temple de la sagesse divine, Sainte-Sophie n'est point une mosquée comme les autres. Parce que, sous sa haute coupole, quelque chose de son passé chrétien est resté, Sainte-Sophie a un charme tout particulièrement émouvant... A la Suleimanie, à la Bayezidie, dans les mosquées somptueuses dont les sultans d'autrefois ont couronné Stamboul, l'Islam est chez lui et domine en maître. A Sainte-Sophie, il semble toujours un étranger, presque un intrus. Le *mihrab*, qui marque la direction de La Mecque, ne coïncide point avec le fond de l'abside ; les tapis et les nattes sur lesquels se prosternent les fidèles se disposent obliquement sur le grand axe de l'église : comme si, pour adapter l'édifice au culte du vainqueur, il avait fallu en rompre les lignes maîtresses et lui faire une sorte de violence. Et on a eu beau s'efforcer à chasser de Sainte-Sophie tout ce qui rappelait son origine, on a eu beau parer la basilique d'un décor parasite d'Islam : sous le badigeon ottoman transparaissent toujours les mosaïques anciennes qui, jadis, donnaient au sanctuaire une incomparable splendeur. Sur les pendentifs qui soutiennent la coupole, à la courbe des voûtes et des absides, on voit flotter, comme à travers un brouillard blanchâtre, des figures d'archanges, de saints, de chérubins. Jadis, ces voûtes de Sainte-Sophie ont vu la

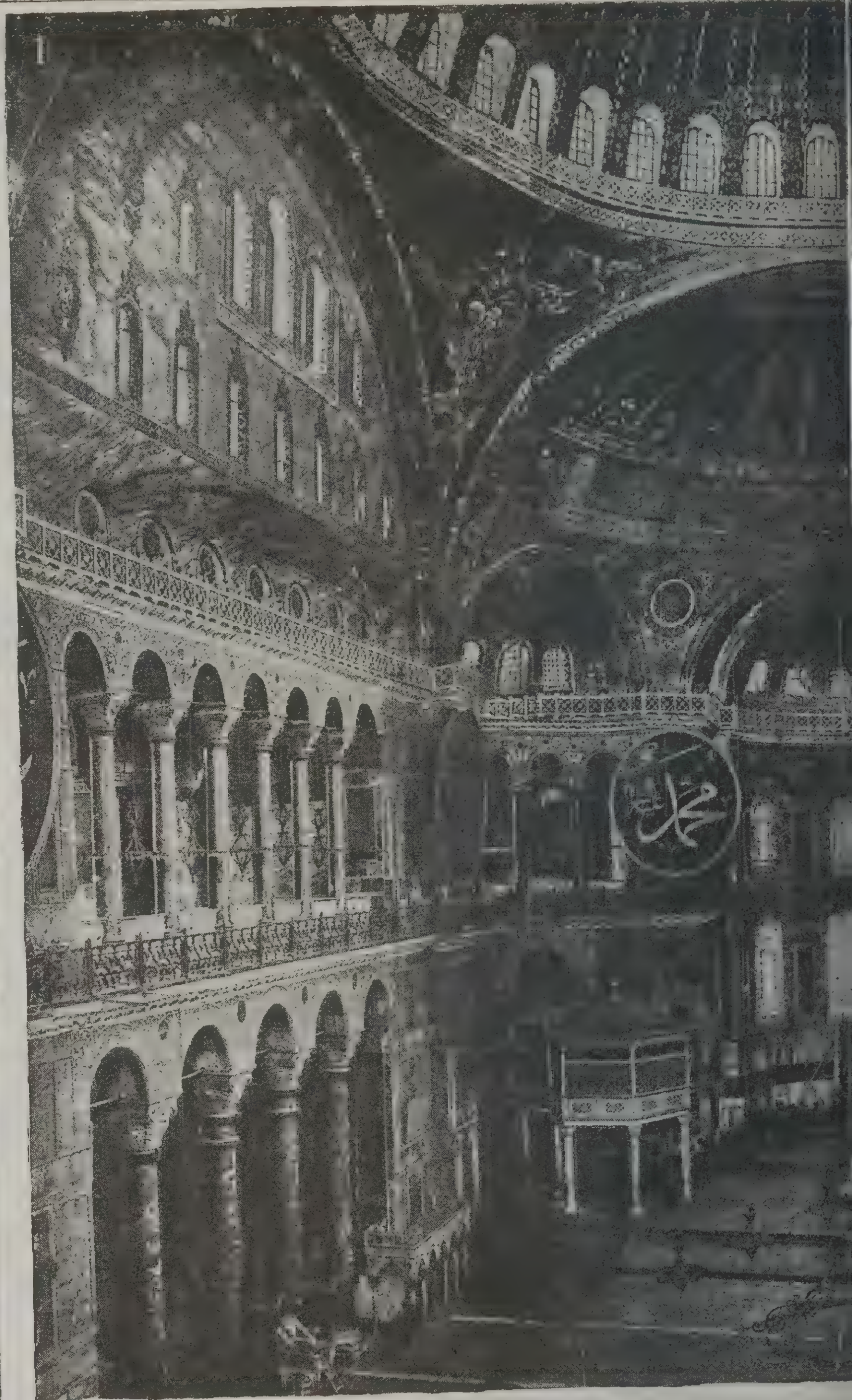


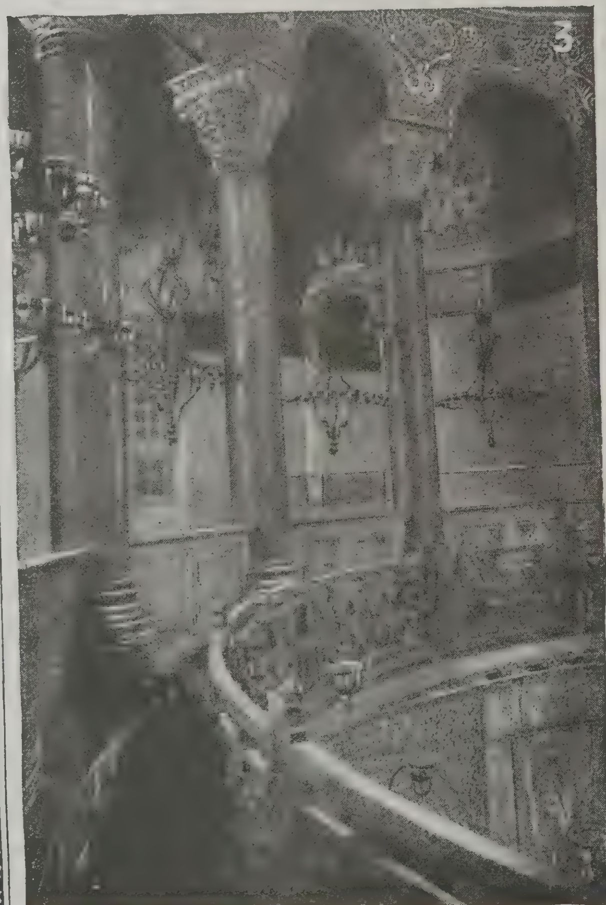


1. Les dômes et les minarets de la basilique. Vue prise du côté de l'abside. 2. L'abside avec le « mihrab » (autel) et le « member » (chaire). Vue prise des bas côtés.

SAINTE-SOPHIE DE CONSTANTINOPLE









QUELQUES VUES INT

1 La grande nef, la nef supérieure et l'abside avec leur superposition de coupoles soutenant le grand dôme. Au fond, légèrement à droite, le « mihrab », orienté vers La Mecque ; adossé au pilier à droite de l'abside, le « member » ; devant le pilier à gauche, la loge du sultan, « macsourah », avec une grille en bois doré ; en avant, de chaque côté, les estrades ou « mastabahs » servant aux lecteurs du Coran. Au-dessus de









IRES DE SAINTE-SOPHIE

la loge impériale, de la chaire et des estrades sont appendus aux murailles d'immenses disques verts où des versets du Coran sont calligraphiés en lettres d'or. 2. Une des entrées latérales. 3. Galerie circulaire du premier étage. 4. Une des portes du narthex ouvrant sur la nef. 5. Colonnes de marbre vert séparant la nef des bas côtés. 6. Vue prise de la galerie circulaire du premier étage. 7. Vue prise des bas côtés.



pompe des couronnements impériaux, le patriarche et l'empereur s'avançant processionnellement parmi les vapeurs de l'encens et le flamoiement des cierges, et, dans la haute plate-forme dressée au centre de la basilique, le chef de l'Eglise bénissant la couronne et la plaçant sur la tête du maître de l'Empire, pendant que la foule criait : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, paix sur la terre ». Lorsque, vers la fin du dixième siècle, Vladimir, grand prince de Kief, songeant à abjurer le paganisme, envoya des boyards à travers le monde à la recherche de la meilleure des religions, ce furent les beautés de Sainte-Sophie qui décidèrent de la conversion des Russes. La tradition raconte qu'invités à assister aux cérémonies religieuses de la grande église, les envoyés du souverain barbare crurent voir, à travers les vapeurs bleuâtres de l'encens, dans l'éblouissement des cierges, les anges eux-mêmes se balançant dans les airs au-dessus de l'iconostase d'argent et mêlant à la voix des prêtres orthodoxes des chants mystérieux et divins. La splendeur de Sainte-Sophie, à elle seule, avait conquis leurs âmes à la foi chrétienne.

Ainsi, chaque pas fait sous ces voûtes évoque des souvenirs d'histoire. Parcourez ces galeries supérieures où, jadis, l'impératrice byzantine tenait, à certains jours de fête, sa cour féminine : vous y lirez, gravée sur le marbre, l'inscription qui marque la place de « la très pieuse patricienne Théodora ». Et encore qu'il y ait eu bien des Théodora à Byzance, l'imagination — où une seule Théodora a laissé quelque mémoire — s'amuse à retrouver la place où s'assit la favorite et l'associée de Justinien. Parcourez les nefs latérales : dans la pénombre lumineuse, vous y trouverez, inscrit sur une dalle de marbre, le nom du sage Henri Dandolo. Aussi longtemps qu'a duré l'empire byzantin, la grande église a été, à Constantinople, le centre de la vie religieuse et la métropole de l'orthodoxie. Et c'est pour cela qu'aujourd'hui encore, chez tous les peuples à qui elle a transmis le christianisme, les cœurs s'en vont vers la coupole de Sainte-Sophie avec un frémissement et une espérance.

CHARLES DIEHL,
de l'Institut.

1. Le « mihrab ». 2. Colonnes et voûtes des bas côtés.
3. La petite chaire, « koursi ». 4. La loge du sultan.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

ES MENSONGES ET LES MENACES DU CHANCELIER D'ALLEMAGNE. — PROPOSITIONS DE PAIX IMPOSSIBLES

Dans une Allemagne d'hypocrisie et de mensonge, le discours qu'attendait le Reichstag e pouvait être qu'une apologie cynique et digne du plus outrecuidant pangermaniste. Responsabilités et buts de la guerre, exposé nilitaire, etc., tout, dans le chiffon de papier lu chancelier, outrage audacieusement la vérité, tout y est rodomontade ou duperie. M. e Bethmann-Hollweg y reprend, bien entendu, la fable d'une Allemagne pacifique t contrainte à la guerre par des ennemis aloux de sa prospérité et de son essor, par ne « coalition issue de la soif des conquêtes, e l'esprit de revanche et d'envie ».

On connaît le *leitmotiv*. C'était celui du aiser depuis que deux millions de cadavres llemands engraissent le sol polonais, l'Yser t nos champs catalauniques, et c'est celui e son ministre, à cette exception près que valet n'ose pas, comme le maître, en appeler au témoignage du « vieux Dieu ». Le accesseur de Bismarck oublie et le discours e Tanger et l'affaire de Casablanca, et le oup d'Agadir, et la cession forcée d'une pare du Congo, et le procès de Saverne. N'este pas le kaiser d'ailleurs qui proclama la menace de guerre », alors que la Russie t l'Autriche pouvaient encore trouver un rrangement au sujet de la Serbie? Enfin ans ces vingt mois de guerre, tout ne ontre-t-il pas qu'aucun des Alliés n'avait réparé l'offensive.

Avec un même cynisme, le chancelier essaie e diviser les Alliés. Il rejette sur l'Angleterre s responsabilités de la continuation de la itte et ose dire qu'il a fait en septembre ernier des propositions de paix qui ne furent as écoutées, alors qu'il tint un langage très pposé.

« Les discours de nos adversaires ne laisent, déclare-t-il, apercevoir aucune trace de spositions pacifiques. M. Asquith considère destruction complète et définitive de la uissance militaire de la Prusse, comme une ondition préalable à toutes les négociations e paix.

» A une telle condition de paix, il ne nous ste qu'une réponse: c'est notre épée qui la onnera. »

M. de Bethmann-Hollweg reproche aux Alés de vouloir ramener l'Allemagne aux siècles ssés, lorsqu'elle était « le souffre-douleur de Europe. » Et l'accusation est plutôt audaeuse chez le représentant de l'Allemagne de dowa, de Sedan, de l'Allemagne de la poure sèche et de l'épée aiguisée, de l'Allemagne qui depuis quinze ans n'avait que la enace et l'injure à la bouche.

Mais sa pensée maîtresse est de laisser oire que le gouvernement impérial ne pourit d'autre but que la liberté économique ainsi e le développement des peuples.

« Pour nous, dit-il, avec une effronterie sans m, cette guerre est de rendre l'Allemagne fortement unie et si solidement protégée, e personne ne soit plus jamais tenté de us anéantir que chacun dans le monde tier reconnaisse notre droit d'exercer librent os forces pacifiques. »

Et, après avoir brandi l'épée, il pose les bas de ce qu'il appelle une paix durable; il ce le tableau d'une « Europe nouvelle ». Car ur lui aucun *statu quo ante* n'est possible, et il dispose avec une belle outrecuidance du sort de la Belgique et de la Pologne. Il en ferait des nations absolument nouvelles: l'une, en l'empêchant d'être un bastion militaire ou économique contre l'Allemagne, « en arrachant la race flamande à la latinité »; l'autre en la délivrant de l'usurier russe et « du cosaque qui l'a abandonnée en l'incendiant et en la pillant ».

Prétendre faire le bonheur d'un pays que l'on a odieusement violenté et, comme la malheureuse patrie de Sobieski, opprimé depuis bientôt cent cinquante ans, c'est d'une rare impudence; voilà les Alliés prévenus sur les conditions allemandes.

L'Allemagne n'entend de paix qu'autant qu'elle l'imposera qu'autant qu'elle sera maîtresse de la Pologne et qu'elle dominera en Belgique, car cette tendresse insolite de l'Allemagne pour le principe des nationalités, dit ses ambitions, et déjà Guillaume II viendrait-il de faire proclamer à Vilna son fils, le prince Oscar, roi de Lithuanie.

Les neutres ne pouvaient pas ne pas avoir leur couplet spécial, et c'est l'Angleterre qui en fait les frais, la méchante Angleterre, qui empêcherait les envois de lait aux petits enfants allemands. Il se peut que dans le blocus le lait américain se perde en route. En tout cas, les marins britanniques n'ont sur la conscience la mort de personne. Ils arrêtent des navires, saisissent leur contrebande de guerre, mais ne les envoient pas par le fond, eux et leurs passagers, comme le furent ceux du *Lusitania*, du *Portugal* et du *Sussex*.

De ce blocus légal, le chancelier conclut au droit pour l'Allemagne de se défendre par toutes les armes qu'elle a sous la main. « Nous les employons, a-t-il dit, et nous devons les employer. A cette guerre de la faim, on ne peut nous refuser des représailles. »

Et ce langage est en somme un véritable refus aux demandes du président Wilson, et un refus avec toutes ses conséquences.

La réponse des Alliés aux propositions allemandes n'a pas tardé, et, après lord Cecil, après le roi d'Angleterre lui-même, dont le beau speech montre que nos Alliés combattent pour le même idéal que la France, c'est le premier ministre qui l'a donnée, et très nettement, au banquet de la conférence interparlementaire anglo-française. M. Asquith a dit que la Grande-Bretagne et la France n'étaient pas entrées en guerre pour « étrangler l'Allemagne ou la faire disparaître de la carte de l'Europe, que leur intention n'est nullement de détruire ou de mutiler sa vie nationale, mais de l'empêcher d'établir sa domination sur ses voisins.

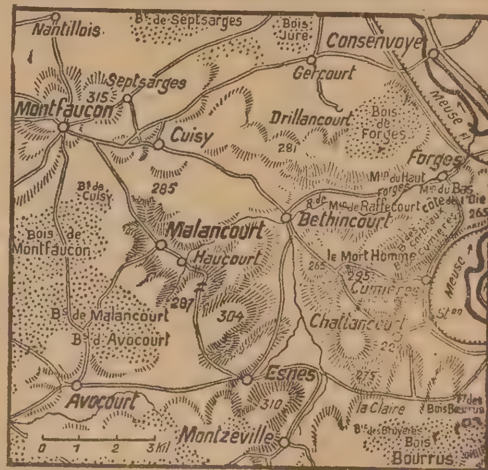
« A maintes reprises, pendant ces dix dernières années, a déclaré le premier Anglais, l'Allemagne a donné des preuves nombreuses de son intention de dicter sa volonté à l'Europe sous des menaces de guerre; en violant la neutralité de la Belgique, elle a prouvé sa volonté d'établir sa domination fût-ce au prix d'une guerre universelle, et en ne tenant aucun compte des traités sur lesquels avait été établi l'équilibre européen.

» Le but que se proposent les Alliés, dans la guerre qui leur a été imposée, est de vaincre cette tentative, et de préparer les voies pour un régime international assurant des droits égaux pour tous les pays civilisés. Ce que nous attendons des résultats de la guerre, c'est d'établir, en principe, que tous les problèmes internationaux qui peuvent surgir doivent être réglés par des négociations libres entre les peuples également libres. Ce que nous voulons aussi, c'est que ce règlement ne soit plus entravé et faussé par un gouvernement régi par une caste militaire.»

Certes, la Belgique revivra d'une vie nouvelle et indépendante, mais c'est aux Alliés seuls qu'elle le devra. »

LA BATAILLE DE VERDUN OFFENSIVE GÉNÉRALE DE L'ENNEMI

Après plusieurs semaines d'attaques tantôt isolées, tantôt conjuguées sur les deux rives de la Meuse, les Allemands ont déclanché contre Verdun l'offensive générale qu'elles laissaient prévoir. Ce long martèlement de nos lignes, après l'échec de la grande attaque brusquée, conduisait à une bataille. Elle était dans la règle tactique. On la réclamait à Berlin où les explications plus ou moins ingénieuses des journaux militaires sur le long piétinement des troupes impériales ne suffisaient plus. On trouvait que le petit travail de mosaïque du kronprinz coûtait trop cher, n'allait pas assez vite; et c'était, en effet, un peu la tapisserie de Pénélope. La confiance affectée du chancelier au Reichstag laissait beaucoup de sceptiques. En tout cas, nos ennemis n'avaient pas, depuis février, engagé de lutte



aussi rude que celle qui commença à l'extrême matin du 9 avril. Et même le bombardement qui la précéda, qui l'annonça, dépassa-t-il peut-être en violence celui des premiers jours de la bataille de Verdun, quand deux mille canons jetaient par tonnes les obus sur nos avant-lignes.

La bataille commencée sur la rive gauche de la Meuse s'étendit presque immédiatement à l'autre rive et, d'Avocourt à Douaumont, embrassa plus de vingt kilomètres; mais le principal effort se porta à l'ouest sur le Mort-Homme. Prévoyant un assaut dans le grand style, le commandement avait jugé bon d'évacuer, la nuit précédente, le saillant de Béthincourt, dont la conservation n'importait pas autrement et que couvrait des feux croisés. L'opération avait été habilement menée sans combat, presque à l'insu de l'adversaire, et notre front reporté à environ cinq cents mètres en deçà de la bifurcation des routes menant de Béthincourt à Esnes et à Chattancourt, partait du réduit d'Avocourt, contournait les premières pentes de la cote 304, longeait la rive du petit ruisseau de Forges, puis remontait au droit de Béthincourt vers le Mort-Homme et Cumières. La ligne était meilleure et tint superbement contre les assauts furieux et répétés de deux corps d'armée. Pendant qu'une division entière se ruait contre le réduit d'Avocourt, nos ouvrages de ce bois et les premières pentes de la cote 304, où elle butait et se faisait décimer, le principal effort de l'ennemi se portait contre Cumières et le Mort-Homme, le plateau dominé par les hauteurs 295 et 265 — cette dernière à l'adversaire — et palier naturel des hauteurs voisines. Deux divisions s'élancèrent par colonnes de compagnie des « cou-

verts» du bois de Cumières; mais, à mesure qu'elles débouchaient, elles étaient prises sous nos feux et dispersées, et le kronprinz sait ce que lui coûtent ce premier assaut et la tentative, également infructueuse, pour se glisser entre Cumières et la Meuse. Les compagnies qui en étaient chargées s'embourbaient dans le terrain encore inondé et furent décimées sur place.

En fin de journée, l'ennemi parvint à occuper quelques cents mètres de tranchées devant la cote 295, mais, en somme, son effort était brisé, et brisé à droite comme à gauche. Car, à l'est, il butait également contre Vacherauville, le petit bois Fontaine-Saint-Martin et le bois de la Caillette. Les pertes des bataillons lancés à l'assaut étaient effroyables, on les estime au tiers des effectifs, et même certaines unités auraient perdu davantage. C'est ainsi que la XVII[e] division, celle qui livra le combat d'Avocourt, aurait laissé sur le terrain 50 % de ses fantassins. Malgré cela, le kronprinz n'arrêtait pas l'action; et, dès le milieu du jour suivant il reprenait l'attaque du Mort-Homme, et, cette fois encore, en une manœuvre convergente, qui est l'A B C de la tactique allemande. Les nombreux ravins qui de Béthincourt, du pied de la cote 265 et du bois des Corbeaux montent au Mort-Homme, se prêtent aux tentatives enveloppantes. Ils y accèdent par l'ouest, par le nord, par l'est, et sont en partie défilés à l'artillerie. Ce fut par Haucourt et Béthincourt que se fit de nouveau l'attaque. Elle visait à prendre la position de flanc. Mais nos soldats tinrent bon et, du côté de la colline 295, à l'assaut de laquelle des masses montaient en rangs serrés et s'écroulaient sous nos feux de barrage.

La tactique du kronprinz est, au reste, déconcertante. Alors, en effet, que dans la journée du 11 il se contentait de bombarder le Mort-Homme et portait ses bataillons entre Vaux et Douaumont, où ils étaient littéralement décimés, le 12, au contraire, c'est Douaumont qui était couvert d'obus et le Mort-Homme qui était attaqué, et bien inutilement encore par le bois des Caurettes. Ces coups de bélier, tantôt à droite, tantôt à gauche, annoncent autant d'importance que d'embarras, et en tout cas coûtent cher. Avec sa bonne foi coutumière, l'état-major impérial dissimule au peuple allemand l'importance de sa nouvelle offensive. Il prétend que ses attaques alternées n'ont d'autre but que de troubler l'offensive elle-même des Alliés. Ses communiqués ne parlent que d'opérations secondaires tournant à l'avantage allemand. Et, après tout, reconnaître la grandeur de son nouvel effort, serait un aveu de son échec. Car on ne lance pas deux corps d'armée en avant, on ne s'expose pas à l'effroyable saignée de ces quatre journées des 9, 10, 11 et 12 avril, pour enlever simplement un blockhaus ou «nettoyer d'ennemis» quelques tranchées.

Devant Salonique, l'ennemi continue de marquer beaucoup d'activité. La guerre aérienne était incessante. Il n'y avait pas de jours où les Germano-Bulgares ne tiraillent avec nos avant-postes à Karasuli, à Kilindir, à Kilkirch, à Guevgueli. Ils auraient même occupé l'importante position de Deve-Tépé, abandonnée depuis quelque temps par l'armée grecque, et certains journaux athéniens y verraient l'indice d'une offensive générale, mais n'est-ce là peut-être qu'un essai de diversion aux grands embarras du pays, embarras tout à la fois politiques et financiers, car le budget grec est en plein déficit.

LÉON PLÉE.

LES LIVRES

La Divine Tragédie, par M. HENRI BATAILLE. — *Refrains de Guerre*, par M THÉODORE BOTREL. — *Vers Héroïques*, par le général BRUNEAU.

La guerre a fait éclore un très grand nombre de poèmes du genre héroïque dont quelques-uns (vous en avez jugé par les fragments qui en ont été publiés ici), sont d'une très réelle beauté! Pour aujourd'hui, j'en signalerai trois ou quatre, récemment parus, à votre attention.

La Divine Tragédie, de M. Henri Bataille, est considérée par lui comme un seul poème — publié par fragments — puisqu'il l'a sous-intitulé « poème » au singulier. La vérité est qu'il y a en effet une unité qui enveloppe ces différents fragments. C'est l'unité du sentiment. Tous sont inspirés par l'amour de la patrie et par le respect des héros se confondant dans un seul culte. Ce sont les poèmes de la religion de la défense. Comme émotion, comme ampleur, ils sont très beaux.

La rythmique en surprendra un peu le lecteur. Pour M. Henri Bataille (comme pour M. Paul Fort), le vers alexandrin est un vers de douze syllabes, et il n'y a pas d'autre règle. La césure se place où elle veut, absolument. L'*e* muet qui finit un mot ne compte point et n'a pas besoin de rencontrer une voyelle commençant le mot suivant pour ne pas compter. L'alternance des rimes masculines et féminines n'est pas observée, etc.

Il n'en est pas moins que M. Bataille a parfaitement le sentiment du rythme et que ce sont textes très rythmés qu'il nous présente. La chaîne de sonorités que présente son vers est toujours parfaitement représentative de l'idée qu'il veut exprimer ou de la réalité qu'il veut peindre. Et ainsi chaque vers a son rythme propre qui est juste et qui est prenant. Faites l'épreuve en lisant à haute voix; je serais étonné si vous ne me donniez pas raison.

La manière que M. Henri Bataille rappelle le plus est celle de Victor Hugo dans *La Légende des Siècles* et dans *L'Année Terrible*. Même fougue verbale, même abondance et ampleur de développements, mêmes explosions d'images inattendues et justes. On dirait un prolongement du vieil aède sublime. C'est dans ce grand style que sont écrits *L'Alliance* (l'anneau conjugal passé de la main gauche à la droite pour cause d'amputation), *La Lettre* (une lettre de soldat écrite à l'épouse et lue par la mère), *Les Fronts blancs* (les infirmières et leurs sensations d'hôpital ou d'ambulance), *Nuit de Zeppelins, Hamlet dans les Camps* et tant d'autres, si différents les uns des autres; car la variété des sujets est un des hauts mérites de ce volume. Une des pièces les plus mélancoliques et les plus troublantes que j'aie notées, est *Le Retour des Hirondelles*. En voici le début, à mon avis, exquis :

Car elles reviendront rythmiques et fidèles;
Car elles reviendront les vieilles hirondelles.
N'avez-vous pas songé à ce jour bleu de mai
Où le remous d'oiseaux qui file à tire-d'ailes
Par-dessus l'océan, les mâts, arriverait
Avec des cris devant le toit accoutumé
Pour poser à son bord ses ailes fuselées?
J'évoque leur émoi, tout leur étonnement
Lorsqu'elles reverront, en tournant tristement,
Cet amas écroulé dans les terres comblées
Qui fut le doux village aux grises métairies
Où leur troupe volait à travers les fumées

M. Henri Bataille est un beau poète quelquefois un grand poète. Il l'avait déj prouvé; mais, les terribles émotions de l guerre ont agrandi ses dons poétiques e fait sonner sa voix comme elle n'avai jamais sonné jusqu'ici.

M. Théodore Botrel aussi, est un poète C'est un poète populaire; mais on ne sai généralement pas assez ce qu'il faut d sensibilité profonde et d'imagination *sin cère*, pour être un poète populaire. Cett sensibilité et cette imagination, M. Botre les a pleinement.

Il a publié récemment deux volume intitulés : *Refrains de Guerre*. M. Mauric Barrès s'est honoré en les décorant d'un belle préface où vibre sa grande âme d patriote. Les *Refrains de Guerre* qui on été chantés par Botrel lui-même dans le tranchées, dans les ambulances, sont di gnes de ce grand hommage. Je mets à par *Rosalie*, qui est un petit chef-d'œuvre e dont notre ami Lavedan a fait un magnifiqu éloge; mais que j'aime encore : *Sur l Route de Louvain, Le Paimpolais, La Chan son de l'Alsace, A la Française! L Conscrit chante*, et combien d'autres! L faculté maîtresse de Botrel, c'est l'oreill Il a un étonnant sens du rythme. Sa chanso est avant tout une chose qui marche. Igno rez la musique de celle que vous lise elle s'en fera une pour votre oreille e vous ne pourrez pas la lire sans la chante intérieurement. Et c'est là, précisément, l signe qu'un homme est doué pour la poési populaire. Toute poésie populaire est u poème *qui sort d'un chant*, qui n'est pa *accompagné* de sa musique, mais que s musique a précédé, a créé, a exhalé. J ne sais pas de chants, plus que ceux d Botrel, qui donnent précisément cette im pression-là.

Je dois une mention sincère et cordial au général Bruneau, qui, après avoir été u historien militaire fort intéressant *(Réci tragiques de la Vie africaine, Récits d guerre de 1870)*, est devenu un poète d guerre et un très bon poète de guerre. Il pu blie *Vers Héroïques*, et ce titre donne bie une idée de l'*accent* des vers du génér Bruneau. M. le général Bruneau est ava tout un poète-orateur. Sa période poét que se développe, se déroule, déferle ma gnifiquement. Elle est poussée par u souffle qui semble venir de tout l'hor zon. Sa pièce, déjà fameuse, dite par ma demoiselle Roch, de la Comédie-Françai *Debout les Morts!* n'est vraiment qu'une seu phrase de deux cents vers qui s'avancent se ruent par vagues successives, avec u mouvement toujours plus rapide et plus en porté. L'impression est profonde. Dans un note plus douce, *Lettre de Mère* est chos exquise. Avec la « chanson de route *Vaincre ou Mourir*, nous revenons aux pr fonds accents et aux mouvements imp tueux. La Muse du général Bruneau e pathétique, touchante et inspiratrice d grands dévouements. Elle est profondéme respectable et je la salue avec admiratio et avec respect, comme personne sacré

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie françai

La Conquête de la Rue de la Paix

Les Allemands sont trompeurs-nés. « Ils ne s'appellent pas en vain le peuple qui trompe », a dit leur grand philosophe et poète fou. Toutes les femmes de l'univers exigent la marque de Paris? C'est une bonne farce à leur jouer, de leur fournir, sous cette marque, un produit germanique. Il est aussi plaisant de berner les Allemandes qui auraient assez peu de patriotisme pour s'habiller à Paris, et qui ne se douteront jamais qu'en s'y habillant elles s'habillent tout de même à Vienne ou à Berlin.

Et puis ils veulent s'approprier, fût-ce pour n'en rien faire, ou pour le contrefaire, ou au moins pour le détruire, tout ce qui, chez l'étranger, les séduit ou les alarme.

Or, chez nous, deux choses bien différentes irritent leur envie et la désespèrent.

C'est à savoir notre ironie et notre chic.

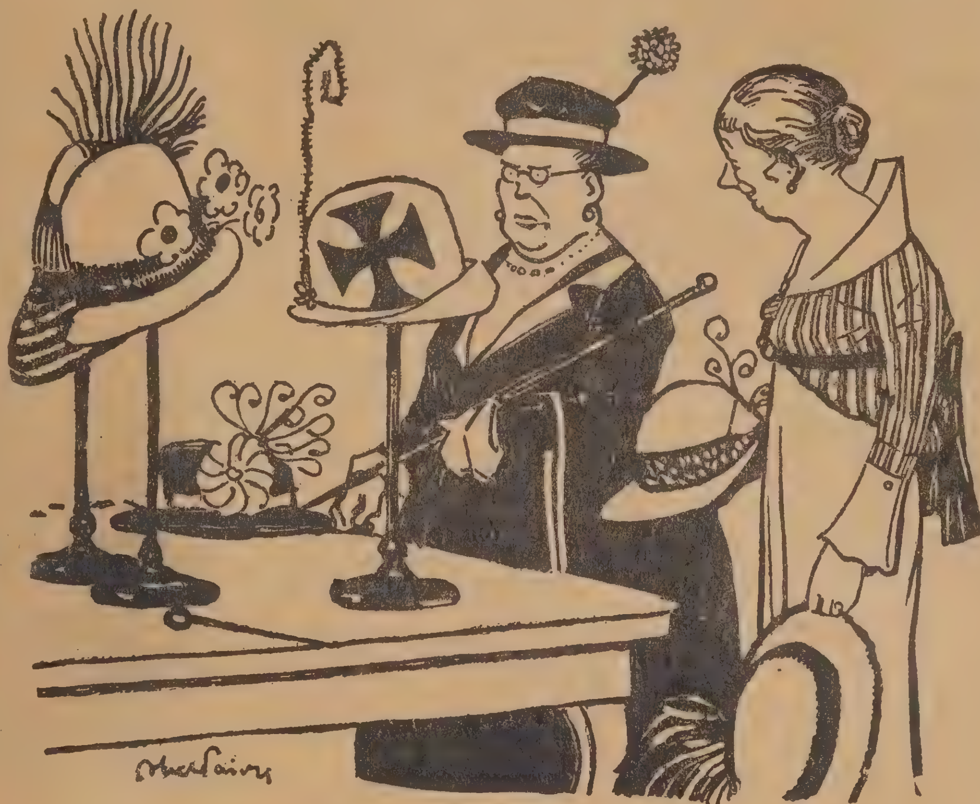
Parce que, ces deux qualités-là, ils les pressentent tout juste assez pour être honteux d'eux-mêmes par comparaison; et ils ont tout juste assez de psychologie pour apercevoir qu'ils ne les attraperont jamais. Ils ne s'acharnent donc pas: leur force est de toujours vouloir le colossal, jamais l'impossible. Mais ils enragent, et ils n'ont pas coutume d'enrager platoniquement. Ils se revanchent comme ils peuvent.

Pour l'ironie, cela ne va point tout seul. Dans la simple conversation, ils n'essaient pas de rivaliser avec nous. Ils écoutent, ils feignent de prendre un plaisir raffiné aux moindres mots qui nous échappent. Ils nous le témoignent par des sourires obséquieux, ou en nous assenant des compliments balourds qu'ils croient qui équivalent à de petites tapes amicales sur les joues. Où ils feignent de ne plus comprendre, c'est quand nous leur ripostons par d'autres compliments, qui équivalent à des coups de pied plus bas que le rein.

En littérature, le pastiche est malaisément praticable. Ils n'ont pas encore d'Anatole France, et je ne crains pas de prophétiser qu'ils en doivent faire leur deuil. Ceux même d'entre eux qui ont eu de l'esprit n'ont pas eu le nôtre, encore qu'ils y aient généralement prétendu; Schopenhauer n'est que sarcastique, et Nietzsche n'est que blasphémateur. Je veux bien que l'ironie de Henri Heine ait quelque chose de parisien (j'y mets beaucoup de complaisance), mais Heine est le seul exemple d'un Prussien libéré.

L'Allemagne ne nous a guère fait concurrence dans le domaine des lettres qu'en exportant de ces publications prétendues françaises, que par un singulier euphémisme ils taxent de « piquantes », et sur l'origine desquelles nous espérons que pas un lecteur neutre ne se méprend.

Il est certain que, dans la mode, les envahisseurs ont la partie plus facile. Ils ne comptent point d'atteindre le goût français ou parisien, mais ils peuvent toujours le rabaisser, le dénaturer. Rien n'est si corruptible que le goût ni, malheureusement, si précaire. Paris n'aurait qu'à rester lui-même pour être inexpugnable; mais, à l'occasion, il se laisse aller.



A BERLIN: LA GUERRE DES MODES, PAR ABEL FAIVRE.

— *... Nos usines peuvent en fabriquer 80,000 par jour!...*

Notre faiblesse est la commodité de notre humeur. Jadis, nous faisions accueil aux étrangers, mais nous savions les tenir à distance, ou à leur place. Ils étaient en voyage et nous étions chez nous. Ils ont fini par croire qu'ils sont chez eux, que la maison leur appartient et que c'est à nous d'en sortir. Voilà du moins ce qu'ils étaient à la veille de nous signifier. Ils se sont démasqués trop vite, et l'exempt, qu'ils avaient requis pour nous faire vider les lieux, nous a dit poliment, à leur grande surprise :

— Remettez-vous d'une alarme si chaude.
Eh bien, respirons; il était temps.

Paris était une ville annexée. Les immigrées avaient jusqu'à des manuels de parisianisme puéril et honnête, des guide-ânes qui leur épargnaient les erreurs trop indicatives de leur naissance, et la caque ne sentait plus le hareng.

Ces clientes barbares ont obtenu le droit de vote dans la délibération des modes, elles ont déplacé la majorité, et le goût a été victime d'un suffrage trop universel. L'unique erreur des Françaises avait été jusqu'alors, selon Dumas fils, de s'habiller tantôt comme des parapluies et tantôt comme des sonnettes: il leur a fallu désormais s'habiller tantôt comme des odalisques et tantôt comme des apaches. Elles qui avaient une si jolie tournure, elles ont commencé d'avoir, qu'on me passe le mot, une dégaine. Si j'énumérais toutes les autres extravagances dont nous avons été les témoins impuissants, le journal n'y suffirait pas; et encore moins si je dénonçais les symptômes d'une maladie du goût qui se manifestent dans toutes les parties de l'art.

On trouvera peut-être malséant que je m'occupe de ces futilités à une heure tragique, mais c'est que je ne demeure pas d'accord que le goût soit une futilité. Il est une des valeurs de notre patrimoine. Rien de la tradition française n'est à dédaigner. Nous ne luttons pas que pour vivre.

Parmi les questions sociales que l'on agitait avant les hostilités, n'y avait-il pas une question de main-d'œuvre étrangère? Regardons plus haut: c'est maintenant la question du goût étranger ou du goût français.

Il faut que tous nos ouvriers le sachent, eux qui, du jour au lendemain, avec une désinvolture si magnifique, se sont transformés en héros: ils sont les champions de maintes choses sacrées, et de celle-ci entre autres : l'idée française du Beau. Mais qu'ai-je besoin de le leur dire? Ils sont trop intelligents, ils le savent bien.

Vous aussi, petites ouvrières parisiennes, vous avez votre rôle dans la formidable guerre, et qui se continuera au lendemain de la victoire. Il ne s'agit pas seulement de sauver votre humble toit, votre salaire et votre pain quotidien, mais d'affranchir votre charmant génie. Trop longtemps il a été circonvenu et opprimé; ne cédez plus, tenez bon : la maison est à vous...

ABEL HERMANT.

LE « POILU »

Cette comédie de M. Maurice Hennequin, à laquelle est adjoint un acte de M. Pierre Veber, se joue depuis trois mois avec un très vif succès sur la scène du Palais-Royal. Elle a été également applaudie à l'Université des Annales. Nous en offrons aujourd'hui à nos lecteurs le texte, accompagné d'un fragment de la charmante partition de M. Jacquet.

PERSONNAGES

Mme LETILLOY, soixante-dix ans.
SUZANNE LETILLOY, dix-huit ans.
FRANÇOISE, cuisinière, cinquante ans.
ROBERT VALDIER, vingt-cinq ans.

Un salon. Trois portes. Canapé, fauteuils, chaises, guéridon, etc.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme LETILLOY, SUZANNE

Au lever du rideau, Mme Letilloy est endormie dans un fauteuil; sur ses genoux est une chaussette qu'elle était en train de tricoter. Suzanne est assise sur le canapé et tricote.

SUZANNE. — Encore deux points, et cette chaussette est terminée... Là!... Voilà qui est fait! Et toi, grand'mère, as-tu bientôt fini la tienne? *(Se tournant vers Mme Letilloy.)* Grand'mère?... Elle s'est endormie! La fatigue a été plus forte que la volonté! Pauvre grand'mère, elle tricote tant pour nos chers petits soldats! Et elle m'en voudra de l'avoir laissée dormir avant qu'elle ait fini... *(Se levant vivement.)* Oh! quelle idée!...

Elle se dirige doucement vers Mme Letilloy, prend sur ses genoux la chaussette commencée et dépose, à sa place, celle qu'elle vient de finir, puis elle revient s'asseoir sur le canapé et se remet à tricoter.

Mme LETILLOY, *rêvant.* — Vive l'armée! Vive l'armée!

SUZANNE. — Elle rêve!

Mme LETILLOY, *même jeu.* — Mon colonel, laissez-moi vous embrasser!

SUZANNE. — Elle veut embrasser un colonel!

Mme Letilloy se penche en avant et donne un baiser dans le vide; le mouvement qu'elle fait la réveille.

Mme LETILLOY. — Eh bien! Où est-il? *(Regardant autour d'elle.)* Ah! mon Dieu! je me suis encore endormie!

SUZANNE, *tout en tricotant.* — Tiens! tu es réveillée, grand'mère?

Mme LETILLOY. — Ah! quel joli rêve j'ai fait, mon enfant!

SUZANNE. — Qu'as-tu rêvé?

Mme LETILLOY. — J'étais sur le front et j'embrassais un colonel sur la joue!

SUZANNE, *riant.* — Voyez-vous ça!

Mme LETILLOY, *fièrement.* — Il venait d'épingler sur ma poitrine la médaille militaire.

SUZANNE. — Qu'avais-tu donc fait?

Mme LETILLOY. — Je ne me souviens plus, mais c'était héroïque!

SUZANNE. — Bravo!

Mme LETILLOY. — C'est égal, tu aurais dû me réveiller. je n'ai pas fini... *(Elle prend la chaussette qui est sur ses genoux et pousse un cri de surprise.)* Ah! par exemple! Je n'ai pas la berlue...

SUZANNE. — Qu'y a-t-il?

Mme LETILLOY. — Elle est finie! Ma chaussette est finie! Par quel miracle?

SUZANNE. — Oh! ce n'est pas un miracle, grand'mère! Tu l'avais finie avant de t'endormir, sans ça je ne t'aurais pas laissée...

Mme LETILLOY, *stupéfaite, l'interrompant.* — Comment! Elle était finie avant que...?

SUZANNE. — Bien avant!

Mme LETILLOY. — Eh bien! ma chérie, tu me croiras si tu veux, mais j'aurais juré...

SUZANNE, *souriant.* — Il ne faut jurer de rien!

Mme LETILLOY. — Tu as raison! Et toi, tu n'as pas encore terminé?...

SUZANNE. — J'en ai encore pour quelques minutes.

Mme LETILLOY. — Quelle lambine tu fais!

SUZANNE. — Le nouvel envoi ne doit partir que demain.

Mme LETILLOY, *se levant.* — Oui, oui; mais ce qui est fait est fait! *(Allant vers la table sur laquelle est un paquet.)* Voyons si l'adresse est bien mise... *(Lisant.)* « Monsieur Robert Valdier, 220e régiment d'infanterie, 20e compagnie, secteur postal 128. »

SCÈNE II

LES MÊMES, FRANÇOISE

FRANÇOISE, *entrant avec différents paquets par le fond.* — Voici le chocolat, le saucisson, deux tubes de confiture...

Mme LETILLOY. — Donne-moi tout ça!

FRANÇOISE, *montrant les paquets.* — Il va se régaler!

Mme LETILLOY. — Je l'espère bien!

SUZANNE. — Dis donc, grand'mère?

Mme LETILLOY. — Ma chérie?

SUZANNE. — Comment te le représentes-tu?

Mme LETILLOY. — Qui ça?

SUZANNE. — Mon poilu.

Mme LETILLOY. — Ton poi... Ça ne te ferait rien de l'appeler ton filleul?

SUZANNE. — Mais poilu, c'est le terme consacré!

FRANÇOISE. — Mlle Suzanne a raison.

Mme LETILLOY. — Eh! qui te parle, à toi? Retourne à ta cuisine!

FRANÇOISE. — Je veux bien, mais Mademoiselle a raison, on dit poilu!

Elle sort par le fond.

SCÈNE III

LES MÊMES, *moins* FRANÇOISE

Mme LETILLOY. — Ce mot « poilu » me choque dans la bouche d'une jeune fille.

SUZANNE. — Oh! grand'mère! Toutes mes amies qui ont, comme moi, adopté un soldat dont les parents habitent les régions envahies, ne l'appellent pas autrement : « Mon poilu! »... Comment va ton poilu?... As-tu des nouvelles de ton poilu?... »

Mme LETILLOY. — Puisque toutes tes amies... Va pour poilu!

SUZANNE. — Comment te représentes-tu le mien?

Mme LETILLOY. — Mon Dieu, je ne sais pas trop, et toi?

SUZANNE. — Oh! moi!... Ni grand, ni petit..., solide..., le regard franc, loyal..., courageux comme d'Artagnan, débrouillard comme un Parisien...

Mme LETILLOY. — Comme un Parisien? Il est des environs du Nord!

Elle va s'asseoir sur le canapé.

SUZANNE. — Oui! mais sa mère était Parisienne.

Mme LETILLOY. — Ah!

SUZANNE. — Elle s'appelait Claire-Marie-Louise Dupont; elle habitait 22 *bis*, rue Montorgueil et épousa, à dix-neuf ans, un fermier des environs de Douai!

Mme LETILLOY, *étonnée.* — Ah çà! comment sais-tu tout ça?

SUZANNE. — Mais c'est lui qui me l'a écrit!

Mme LETILLOY. — Ah!

SUZANNE. — Il m'a raconté sa jeunesse. A huit ans, on a dû le mettre au collège tant il était espiègle et turbulent! Au lieu d'aller à l'école, monsieur filait à travers champs et courait après les lièvres! Et tu penses s'il était grondé!... Une fois qu'il était rentré avec sa culotte toute déchirée, on le condamna au pain sec! Et il y avait justement, ce jour-là, à déjeuner, un gigot rôti à point par la vieille Catherine!

Mme LETILLOY. — La vieille Catherine?

SUZANNE. — La cuisinière de la ferme, tu sais bien!

Mme LETILLOY. — Mais non, je ne sais pas!

SUZANNE. — Et tu le vois d'ici, affamé par une longue course en plein air, et n'ayant pour calmer sa faim qu'un morceau de pain tout sec!

Mme LETILLOY, *apitoyée.* — Le pauvre petit!

SUZANNE. — Alors, sais-tu ce qu'il fit? Il s'empara du gigot que son père s'apprêtait à découper, sauta par la fenêtre, courut jusqu'au bout du jardin et grimpa sur le mur!

Mme LETILLOY. — Non?

SUZANNE. — Et, une fois installé là-haut, il le dévora à belles dents, malgré les protestations de ses parents qui étaient accourus et criaient : « Veux-tu bien descendre, polisson! »

Mme LETILLOY, *riant.* — Ah! le bon tour!

SUZANNE, *avec une tristesse comique.* — Oui, seulement le lendemain nous entrions comme pensionnaire au collège de Douai!

Mme LETILLOY. — Avoue que le garnement l'avait bien mérité!

SUZANNE. — Oh! il avait faim, et tu le condamnes!

Mme LETILLOY, *vivement.* — Avec sursis, ma chérie, avec sursis!

SUZANNE. — Ses lettres sont toujours si pleines d'entrain, de vaillance!

Mme LETILLOY. — Ah! ils sont épatants, nos petits soldats!

SUZANNE. — Ils ont du courage à revendre!

Mme LETILLOY, *se levant.* — Quel malheur que ça ne s'achète pas, il y a tant de civils qui en auraient besoin!

SUZANNE, *songeuse.* — Celui qui m'aurait dit que pendant des mois et des mois je correspondrais avec quelqu'un que je n'ai jamais vu; qu'il me raconterait sa vie, ses joies, ses peines, ses espérances, et que je m'intéresserais à lui au point que s'il lui arrivait malheur, je le pleurerais comme si je le connaissais depuis toujours!

Mme LETILLOY. — Et moi aussi je le pleurerais comme s'il était de la famille.

SUZANNE. — Il est de la famille, puisqu'il est Français!

Mme LETILLOY. — Oui, oui, tu as raison!

SUZANNE, *tirant une lettre de son corsage.* — Voici sa dernière lettre. *(Lisant.)* « Ma chère Suzanne... »

Mme LETILLOY, *l'interrompant.* — Comment! ma chère Suzanne? Il t'appelle « ma chère Suzanne »!

SUZANNE, *vivement.* — Oh! il ne m'a pas appelée ainsi tout de suite! C'est venu petit à petit!... Tu comprends, grand'mère, quand, depuis des mois, on s'écrit régulièrement toutes les semaines...

Mme LETILLOY. — Oui..., oui.

SUZANNE. — Les premières fois, il m'a



Composition de JONAS

ON PEN



E A EUX...

appelée « mademoiselle », puis « mademoiselle Suzanne », puis « ma chère mademoiselle Suzanne »..., et enfin « ma chère Suzanne ».

Mme LETILLOY. — Et toi, comment l'appelles-tu?

SUZANNE. — J'ai suivi la même filière... « Monsieur », puis « monsieur Robert », puis « mon cher monsieur Robert »..., enfin « mon cher Robert ».

Mme LETILLOY, *se récriant.* — Mon cher Robert! Tu l'appelles...

SUZANNE, *vivement.* — Puisqu'il m'écrit : « Ma chère Suzanne », j'aurais l'air de vouloir lui donner une leçon...

Mme LETILLOY. — Sans vouloir lui donner une leçon, il me semble pourtant...

SUZANNE, *un peu gênée.* — Et puis, je crois bien que c'est moi qui ai commencé!

Mme LETILLOY. — Comment! c'est toi?

SUZANNE, *vivement.* — Oh! sans le vouloir, grand'mère! Un jour, en relisant ma lettre, je me suis aperçue que j'avais écrit : « Mon cher Robert »... J'ai voulu la recommencer, mais je n'ai pas eu le temps, c'était l'heure du courrier!...

Mme LETILLOY, *contrariée.* — L'heure du courrier..., l'heure du courrier!...

SUZANNE, *lisant.* — « Ma chère Suzanne, si vous saviez combien votre lettre si tendre m'a rendu heureux!... »

Mme LETILLOY, *l'interrompant.* — Ta lettre si tendre? Ah çà! qu'est-ce que tu lui as écrit?

SUZANNE. — Que je pensais souvent à lui..., que, bien que ne l'ayant jamais vu, j'avais pour lui une grande affection. *(Lisant.)* « J'ai couvert votre signature de baisers... »

Mme LETILLOY. — Bon! voilà des baisers, maintenant!

SUZANNE. — Oh! sur une signature!

Mme LETILLOY. — Une signature! Une signature! *(A part.)* Oh! je regrette de n'avoir pas lu ses lettres...

SUZANNE, *lisant.* — « J'attends avec impatience ce que vous m'avez promis. »

Mme LETILLOY. — Tu lui a promis quelque chose?

SUZANNE, *un peu gênée.* — Ma photographie.

Mme LETILLOY. — Ta... *(S'interrompant et poussant un cri.)* C'est donc pour ça que tu es allée te faire photographier ce matin, en cachette?

SUZANNE, *gênée.* — Françoise t'a dit?

Mme LETILLOY, *prenant un air sévère.* — Oui, mademoiselle, Françoise m'a dit!... Et moi qui croyais que c'était une surprise que vous me réserviez pour ma fête!... Ah bien! oui! le portrait, c'était pour ce monsieur poilu!

SUZANNE. — Oh! je t'en aurais donné un aussi!

Mme LETILLOY. — Par dessus le marché!

SUZANNE, *protestant.* — Oh! grand'-mère! *(Changeant de ton.)* Il me demandait dans chacune de ses lettres : « Etes-vous blonde? brune? petite? grande? », enfin, un tas de questions sur ma personne auxquelles je répondais toujours : « Devinez! »

Mme LETILLOY. — Oui, oui!

SUZANNE — Mais je me suis dit : il va se créer de moi un idéal..., bien au-dessus de la vérité, hélas! On pare toujours de toutes les qualités les gens qu'on ne connaît pas. Il s'imaginera que je suis belle comme une princesse des contes de fées, et quelle désillusion le jour où il me verra! Et comme je ne veux pas qu'il ait de désillusion, je lui ai promis ma photographie... Et voilà!

Mme LETILLOY, *imitant Suzanne.* — Et voilà!

SUZANNE. — Tu comprends, grand'mère!

Mme LETILLOY, *d'un air entendu.* — Si je comprends!... Il faudrait être sourde et aveugle pour ne pas comprendre! Donne-moi cette lettre. *(Suzanne la lui donne, à part.)* Oh! oui, je regrette... *(Après avoir jeté un coup d'œil sur la lettre.)* Comment! il te fait faire une bague?

SUZANNE, *vivement.* — En aluminium!... On en fait beaucoup dans les tranchées! Et, il y a justement, dans la sienne, un ouvrier orfèvre...

Mme LETILLOY, *lisant.* — « Le chaton est en forme de cœur avec nos initiales entrelacées. » *(Parlé.)* En forme de cœur! Vos initiales entrelacées!

SUZANNE, *un peu gênée.* — Il paraît que c'est un ouvrier très habile.

Mme LETILLOY. — Oui dà! *(Lisant.)* « Jurez-moi qu'elle ne vous quittera jamais...

SUZANNE, *achevant, de mémoire.* — « Et si le ciel veut que je succombe, la mort me semblera plus douce en pensant que vous la garderez toujours! »

Mme LETILLOY. — Elle la sait par cœur!

SUZANNE. — Je l'ai relue deux ou trois fois...

Mme LETILLOY. — Mais, Dieu me pardonne, c'est un véritable roman! Un roman par correspondance!

SUZANNE. — Oh!

Mme LETILLOY. — Il n'y a pas de « oh! ». Tu penses bien ma chérie, que je ne suis pas arrivée à mon âge sans savoir ce que c'est qu'un roman d'amour!

SUZANNE. — Mais grand'mère...

Mme LETILLOY. — Regarde-moi un peu... bien en face, dans les yeux... *(Suzanne s'approche, mais n'ose la regarder en face et baisse les yeux.)* Ça y est! Tu l'aimes!

SUZANNE. — Tu crois?

Mme LETILLOY. — Si je crois! Ah! l'imagination des jeunes filles! On n'a d'abord qu'un but charitable : remplacer la famille absente... C'est une sœur qui écrit à son frère pour l'encourager, le réconforter... Puis, de fil en aiguille, sans qu'on s'en aperçoive, les épitres deviennent plus tendres. Ce n'est plus une sœur qui écrit à son frère, mais une cousine à son cousin. L'Amour montre le bout de son aile. On se monte la tête..., on s'enflamme réciproquement..., et quand on veut appeler les pompiers, trop tard : les deux cœurs sont consumés!

SUZANNE. — Si je l'aime, n'est-ce pas tout naturel? C'est un soldat, un héros qui défend notre patrie!

Mme LETILLOY. — C'est un héros, c'est entendu! D'abord, ils sont tous des héros, et, à ce compte-là, il faudrait t'amouracher de toute l'armée française! Quatre millions de soldats, c'est tout de même beaucoup pour le cœur d'une jeune fille!

SUZANNE. — Grand'mère...

Mme LETILLOY. — Allons, allons, calmons cette belle imagination! Il n'est que temps de mettre ordre à tout cela.

SUZANNE, *inquiète.* — Que veux-tu dire?

SCÈNE IV

LES MÊMES, FRANÇOISE

FRANÇOISE, *entrant par le fond.* — Une dépêche pour Mademoiselle.

SUZANNE. — Une dépêche pour moi? *(Elle la prend, l'ouvre et pousse un cri.)* Ah! mon Dieu! c'est de lui!... *(Lisant.)* « Ai permission de quatre jours... Arriverai à Paris à cinq heures. »

Mme LETILLOY, *contrariée.* — En voilà bien une autre!

SUZANNE. — Il va venir, grand'mère, il va venir!

FRANÇOISE. — Ah! madame, quel bonheur! On va voir le poilu de Mademoiselle!

Mme LETILLOY, *agacée.* — Eh! j'ai bien entendu! Je ne suis pas sourde, que diable!

FRANÇOISE, *à part.* — Qu'est-ce qu'elle a?

SUZANNE. — Vite, Françoise, préparez des gâteaux, des sandwichs, du thé, du porto.

FRANÇOISE. — Oui, oui, Mademoiselle... On va le soigner, ce petit!

Elle sort par le fond.

SCÈNE V

LES MÊMES, *moins* FRANÇOISE

Mme LETILLOY, *à part.* — Oh! il n'y a pas à hésiter.

SUZANNE, *regardant l'heure.* — Cinq heures moins le quart... Il sera ici dans un quart d'heure!

Mme LETILLOY, *la prenant par la main et la faisant asseoir à côté d'elle sur le canapé.* — Ecoute, ma chérie, tu aimes bien ta vieille grand'mère, n'est-ce pas, et tu ne voudrais pas lui faire de la peine?

SUZANNE. — Oh! grand'mère!

Mme LETILLOY. — Eh bien! dès qu'il arrivera tu te retireras dans ta chambre et tu n'en bougeras pas qu'il ne soit parti.

SUZANNE, *avec effroi.* — Que me demandes-tu là?

Mme LETILLOY. — Il ne faut pas que ce joli roman aille plus loin, mon enfant!

SUZANNE, *suppliante.* — Grand'mère!...

Mme LETILLOY. — Tu as été un peu légère, ton petit cœur de patriote s'est emballé; tout ça, c'est très gentil, mais...

SUZANNE. — Je t'en supplie!...

Mme LETILLOY. — Réfléchis donc, ma chérie... Non seulement il n'est pas de ton monde, de ton milieu, mais nous ne le connaissons pas, ce Robert Valdier! L'Œuvre qui s'occupe des soldats dont les parents habitent les régions envahies nous a donné son nom, et voilà tout! Nous ne savons rien de lui.

SUZANNE, *protestant.* — Oh!

Mme LETILLOY, *l'interrompant.* — Oui..., oui... Il t'a écrit que sa mère avait habité rue Montorgueil; qu'il courait après des lièvres et mangeait des gigots perché sur un mur! Tu m'avoueras que ce n'est pas suffisant...

SUZANNE, *suppliante.* — Grand'mère...

Mme LETILLOY, *secouant la tête.* — Ta! ta! ta!... J'ai dit, et quand j'ai dit quelque chose, j'entends qu'on m'obéisse.

SUZANNE. — Eh bien! écoute..., permets-moi seulement de le voir un instant.

Mme LETILLOY. — C'est justement ce que je ne veux pas! Et, à l'avenir, je te prierai de me faire lire tes lettres avant de les envoyer. Tes parents ne sont plus, j'ai charge d'âme et... *(Voyant que Suzanne essuie une larme.)* Eh bien! tu pleures?...

SUZANNE, *vivement.* — Non, grand-mère... *(S'efforçant de sourire.)* C'est entendu..., je te montrerai mes lettres et je me retirerai dans ma chambre.

Mme LETILLOY, *se levant ainsi que Suzanne.* — A la bonne heure!... Viens m'embrasser, ma chérie.

SUZANNE. — Oui, grand'mère!

Mme LETILLOY. — Si c'était un ancien apa-

aie?... Eh! on ne sait jamais!... Il y a un peu de tout dans les poilus!

SUZANNE, *le cœur gros, pas très convaincue.* — Tu as peut-être raison!

Mme LETILLOY. — Si je n'avais pas raison, ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir des cheveux blancs!

SUZANNE. — Et... que lui diras-tu?

Mme LETILLOY. — Oh! rassure-toi, je le recevrai très bien.

SUZANNE. — Enfin..., quand il demandera après moi?

Mme LETILLOY. — Je lui dirai... Tiens, je lui dirai que tu es allée chez une amie, en Touraine.

On entend sonner à la cantonade.

SUZANNE, *très émue.* — On sonne!... C'est lui!

Mme LETILLOY. — Vite, va dans ta chambre.

SUZANNE. — Ah! la bague! N'oublie pas de lui demander la bague!...

Mme LETILLOY. — Sois tranquille.

SUZANNE, *sortant par la droite, à part, toute mélancolique.* — Je la garderai toujours!

SCÈNE VI

Mme LETILLOY, *puis* FRANÇOISE, *puis* ROBERT *et* SUZANNE, *cachée.*

Mme LETILLOY, *seule, la regardant sortir.* — Et voilà à quoi rêvent les jeunes filles en l'an 1915!

FRANÇOISE, *entrant par le fond.* — Madame! Madame! c'est le poilu!

Mme LETILLOY. — Fais-le entrer!

FRANÇOISE, *désappointée.* — Il n'a pas de barbe!

Mme LETILLOY. — Que veux-tu que j'y fasse? Il s'est fait raser, voilà tout... Fais-le entrer tout de même!

FRANÇOISE. — Bien, Madame! *(Sortant par le fond, à elle-même.)* Un poilu qui n'a pas de barbe, ce n'est pas un poilu!

SUZANNE, *entr'ouvrant la porte de droite, à part.* — Si je pouvais seulement entendre sa voix...

Mme LETILLOY, *à elle-même.* — Allons, il s'agit de le désenflammer!

FRANÇOISE, *paraissant par le fond et faisant entrer Robert.* — Par ici, monsieur le militaire...

ROBERT, *à Françoise.* — Merci.

Françoise sort par le fond. Robert, un peu embarrassé, salue Mme Letilloy.

Mme LETILLOY, *à part.* — Il n'a pas mauvaise figure.

ROBERT, *après un nouveau salut.* — Pardon, Mlle Suzanne Letilloy, je vous prie?

Mme LETILLOY, *baissant les yeux.* — C'est moi!

Suzanne, indignée, fait un geste de protestation et referme vivement la porte.

SCÈNE VII

Mme LETILLOY, ROBERT

ROBERT, *sursautant.* — Vous! C'est vous?

Mme LETILLOY. — Eh oui!

ROBERT, *à part, désappointé.* — Oh! là! là!

Mme LETILLOY, *à part, et tout de même un peu vexée.* — Comme c'est flatteur!

ROBERT, *à part.* — Oh! là! là! là! là!

Mme LETILLOY, *souriant.* — Je comprends votre saisissement, mon cher Robert...

ROBERT, *protestant.* — Mon saisissement, mais...

Mme LETILLOY. — On s'attend à trouver une jolie jeune fille..., brune ou blonde..., et on se trouve face à face avec une vieille demoiselle à cheveux blancs!

ROBERT. — Oh! croyez bien, mademoiselle...

Mme LETILLOY. — Allons, allons, soyez franc! Avouez que vous ne vous attendiez pas à trouver une marraine aussi... mûre!

ROBERT. — Je vous assure, mademoiselle...

Mme LETILLOY. — Fi! le vilain menteur!

ROBERT. — Oh! mademoiselle...

Mme LETILLOY, *prenant un air vexé.* — Mademoiselle! Encore mademoiselle! Appelez-moi donc : ma chère Suzanne!

ROBERT, *avec un cri du cœur.* — Oh! je ne me permettrai plus maintenant...

Mme LETILLOY, *triomphante.* — Maintenant!... Il avoue!

ROBERT, *très embarrassé et vivement.* — Pardonnez-moi..., je voulais dire...

Mme LETILLOY. — Mais, mon cher garçon, si quelqu'un a à demander pardon, ce n'est pas vous, c'est moi.

ROBERT. — Vous?

Mme LETILLOY. — Eh! oui!... Devinant votre erreur, j'aurais dû vous détromper depuis longtemps! Mais que voulez-vous, chez la plus vieille femme, fût-elle ridée et cassée comme moi, il reste toujours un brin de coquetterie! Et je me disais : Eh! eh! il y a sur le front un beau militaire qui attend tes lettres avec impatience et couvre de baisers ta signature! Il n'y a pas beaucoup de femmes qui pourraient en dire autant à soixante-dix ans!

ROBERT. — Mademoiselle...

Mme LETILLOY, *l'empêchant de continuer.* — Et puis je me disais aussi : si je lui avoue mon grand âge, peut-être ne m'écrira-t-il plus?

ROBERT, *protestant.* — Oh! vous avez pu supposer?

Mme LETILLOY. — Vrai, vous m'auriez écrit tout de même?

ROBERT, *très sincère.* — Je vous le jure!

Mme LETILLOY. — Ça, c'est gentil!

ROBERT. — Vous avez été si bonne pour moi, vous m'avez tellement gâté! Ah! quand ma chère maman saura ça, elle vous bénira.

Mme LETILLOY, *à part.* — Il est sympathique, le gredin!

ROBERT. — Tenez, voulez-vous me permettre de vous embrasser?

Mme LETILLOY. — Si je veux? Je crois bien que je veux! *(Il l'embrasse.)* Et maintenant, fermez les yeux...

ROBERT. — Que je ferme?...

Mme LETILLOY. — Fermez! Fermez!... Et imaginez-vous que j'ai dix-huit ans. *(Il ferme les yeux. Elle l'embrasse, puis, à part.)* Celui-ci, c'est pour Suzanne! *(Elle l'embrasse sur l'autre joue.)* Et celui-là, c'est pour moi! *(Haut.)* Rouvrez les yeux!

ROBERT, *à part, riant.* — Elle est charmante, cette vieille demoiselle-là!

Mme LETILLOY, *regardant l'uniforme de Robert, qui est sale et rapiécé.* — Oh! oh!

ROBERT. — Qu'y a-t-il?

Mme LETILLOY. — Tournez-vous un peu... *(Il se tourne.)* Ah! mon pauvre garçon, dans quel état est votre uniforme!

ROBERT. — Dame! nous ne nous sommes pas quittés depuis plus d'un an! Aussi, voyez-vous, je l'aime comme un vieil ami!

Mme LETILLOY, *apitoyée.* — Plus d'un an!

ROBERT. — Ah! en quinze mois de tranchée, nous en avons vu, tous les deux, et de toutes les couleurs! *(S'adressant à son uniforme.)* N'est-ce pas, mon vieux? *(A Mme Letilloy.)* D'abord, les marmites qui, en éclatant, vous éclaboussent de terre et de boue..., puis la pluie, la neige, la grêle..., et on n'a, pour se garantir, que le parapluie de l'escouade!

Mme LETILLOY, *naïvement.* — Ah! vous avez un parapluie par escouade?

ROBERT, *riant.* — Non! Le parapluie de l'escouade, c'est une plaisanterie de caserne!

Mme LETILLOY. — Je me disais aussi... il faudrait un parapluie de taille!

ROBERT, *montrant sa capote.* — Et quand un pan voulait me quitter, comme à Carency, arraché par un obus, je lui disais : « Non, mon vieux, on ne s'en va pas comme ça! Nous deux, c'est à la vie, et à la mort! » Je prenais un bout de ficelle... voyez ce stoppage!

Il montre le pan de sa capote raccommodé avec une ficelle très visible.

Mme LETILLOY. — Oh!

ROBERT. — Ce n'est peut-être pas très élégant, mais ça tient solidement!

Mme LETILLOY, *riant.* — C'est égal, comme stoppeur, vous auriez peu de clients!

ROBERT, *riant.* — Je manque d'avenir dans la partie!

Mme LETILLOY, *allant sonner.* — Mon cher Robert... Vous permettez que je continue à vous appeler ainsi?

ROBERT. — Oh! mademoiselle, je vous en prie.

Mme LETILLOY. — Vous prendrez bien quelque chose..., une tasse de thé?... un verre de porto?

ROBERT. — J'accepterai volontiers une tasse de thé.

Mme LETILLOY. — Avec un sandwich au jambon?

ROBERT. — Avec un sandwich au jambon!

Mme LETILLOY, *avec malice.* — Vous préféreriez peut-être du gigot, mais vous seriez capable d'aller le manger sur le toit!

ROBERT, *confus.* — Oh! mademoiselle!

SCÈNE VIII

LES MÊMES, SUZANNE

Suzanne entre par le fond. Elle a mis un tablier et un petit bonnet, comme les bonnes anglaises.

Mme LETILLOY, *au bruit de la porte, sans se retourner.* — Françoise!

SUZANNE, *très empressée.* — Mademoiselle a sonné?

Mme LETILLOY, *reconnaissant la voix et se retournant, stupéfaite, à part.* — Oh!

ROBERT, *à part, regardant Suzanne.* — Fichtre!

SUZANNE, *très calme.* — C'est pour le goûter, mademoiselle?

Mme LETILLOY, *se retenant à peine.* — Oui, c'est pour... du thé..., des sandwichs.

SUZANNE. — Bien, mademoiselle.

Elle sort par la droite.

SCÈNE IX

Mme LETILLOY, ROBERT

ROBERT, *à part, regardant la porte de droite.* — Gentille, la femme de chambre!

Mme LETILLOY, *à part.* — Ah! la mâtine! Elle y est arrivée! *(Voyant Robert qui est de dos et contemple toujours la porte de droite.)* Et l'autre... *(Faisant semblant de tousser.)* Hum! Hum!

ROBERT, *se retournant.* — Mademoiselle...

Mme LETILLOY. — Que regardez-vous donc là?

ROBERT, *vivement, montrant une gravure qui est accrochée près de la porte de droite.* — Cette gravure!


ORDRE
DE MOBILISATION GÉNÉRALE



Composition de LUCIEN JONAS

DERRIÈRE LE MUR ON PEUT PLEURER.....

Mme LETILLOY, *à part.* — Cette gravure! Il ment comme une femme!

ROBERT. — C'est de Moreau le Jeune..., d'après Boucher, une très belle épreuve avant la lettre.

Mme LETILLOY, *étonnée.* — Vous vous y connaissez donc?

ROBERT. — Mon Dieu, un peu!

Mme LETILLOY, *à part.* — Un fils de fermier?

SCÈNE X

LES MÊMES, SUZANNE

SUZANNE, *entrant par la droite avec un plateau sur lequel est une théière, etc.* — Faut-il mettre le plateau sur la table, ou sur le guéridon?

Mme LETILLOY, *sèchement.* — Sur la table!

SUZANNE. — Bien, mademoiselle.

ROBERT, *empressé, à Suzanne.* — Attendez, je vais vous aider.

SUZANNE. — Je vous remercie, monsieur.

Suzanne, aidée par Robert, pose le plateau sur la table.

Mme LETILLOY, *imitant Suzanne, à part.* — Faut-il mettre le plateau sur la table ou sur le guéridon? *(Reprenant sa voix naturelle.)* Non! Mais regardez-là!... Ma parole! on dirait qu'elle joue *Le Jeu de l'Amour et du Hasard!* Sainte Nitouche, va!... Attends un peu... *(Haut.)* Françoise. *(Suzanne ne répond pas.)* Françoise!!! *(Même silence.)* Eh bien! Françoise, je vous parle, ma fille!

SUZANNE. — Oh! pardon!... Mademoiselle désire?

Mme LETILLOY, *prenant un air digne.* — Mademoiselle désire que vous vous retiriez. Elle servira elle-même, mademoiselle!

SUZANNE. — Bien, mademoiselle.

Elle sort.

SCÈNE XI

Mme LETILLOY, ROBERT, *puis* SUZANNE

Mme LETILLOY, *à part.* — Attrape!

ROBERT, *à lui-même, se tournant vers la porte de droite.* — Tant pis! tant pis!

Mme LETILLOY, *regardant Robert, à part.* — Encore?... *(Faisant semblant de tousser.)* Hum! Hum!

ROBERT, *se retournant vivement.* — Une très belle épreuve!... *(Voyant que Mme Letilloy ne comprend pas tout d'abord.)* La gravure! *(Il l'indique.)*

Mme LETILLOY, *ironique.* — Ah! oui! la gravure!

ROBERT, *à part, suivant son idée.* — Quel dommage qu'elle ait renvoyé... *(Haut, d'un air détaché.)* Il y a longtemps qu'elle est chez vous?

Mme LETILLOY, *croyant qu'il parle de la gravure.* — Elle me vient de mon arrière-grand-père..., par testament.

ROBERT. — Votre femme de chambre?

Mme LETILLOY. — Comment! ma femme de chambre? Je vous parle de cette gravure!

ROBERT, *vivement.* — Ah! pardon..., excusez-moi..., je croyais que vous parliez...

Mme LETILLOY, *à part.* — J'aurais dû l'enfermer dans sa chambre...

ROBERT, *ne sachant quelle contenance prendre.* — Une très belle épreuve!...

Mme LETILLOY, *avec malice, allant vers la table.* — Décidément, elle vous tire l'œil... *(Embarras de Robert, qui ne sait si elle parle de la gravure ou de la femme de chambre.)* ... La gravure!

ROBERT, *vivement.* — Ah! oui! Ah! oui!...

Mme LETILLOY. — Vous la regarderez à votre aise tout à l'heure... Venez vous asseoir là, mon cher Robert... *(Elle lui indique une chaise, puis tout en prenant la théière tandis que Robert s'assied.)* L'aimez-vous fort ou faible?

ROBERT. — Mon Dieu, mademoiselle, entre les deux!

Mme LETILLOY, *à part, tout en lançant un regard à la porte de gauche.* — Entre les deux, son cœur ne balance pas! *(Voyant entrer Suzanne qui paraît par la droite, un sucrier à la main.)* Mais Françoise, je ne vous ai pas sonnée!

SUZANNE, *prenant un petit air innocent.* — J'avais oublié le sucrier, Mademoiselle!

Mme LETILLOY, *à part, furieuse.* — Oublié!

SUZANNE, *à Robert.* — Combien de morceaux, monsieur?

ROBERT. — Deux, trois, autant que vous voudrez!

Mme LETILLOY, *à part.* — Oh! elle me paiera ça!

ROBERT, *à Suzanne.* — Merci!

SUZANNE, *très aimable, à Mme Letilloy.* — Et vous, Mademoiselle, combien?...

Mme LETILLOY, *sèchement.* — Je n'en prendrai pas! *(Suzanne pose le sucrier sur le plateau.)* Vous n'avez plus rien oublié?

SUZANNE. — Je ne crois pas, Mademoiselle.

Mme LETILLOY, *sévèrement.* — Regardez bien! je vous prie!

Suzanne fait semblant de regarder sur le plateau, puis son regard va à Robert et elle pousse un cri en voyant la croix de guerre attachée sur sa poitrine.

SUZANNE. — Oh! la croix de guerre! Il a la croix de guerre!

Mme LETILLOY. — Pas possible?...

ROBERT. — Depuis deux jours!...

Mme LETILLOY. — Et moi qui ne m'en suis pas aperçue!... Ah! mes maudits yeux!... Quand je n'ai pas mes lunettes!... Ah! ça, où les ai-je encore fourrées?...

SUZANNE, *allant les chercher sur le guéridon et très empressée.* — Les voici, mademoiselle.

Mme LETILLOY, *prenant un air sévère.* — Merci, Françoise!... *(Après avoir mis ses lunettes.)* C'est ma foi vrai qu'il a la croix de guerre!... Ça fait bien sur la poitrine d'un soldat!

SUZANNE. — Oh! oui!

Mme LETILLOY. — Et à la suite de quoi?

ROBERT. — C'est à la prise de Carency! Ah! quelle réception! Aucun rapport avec la vie de château! Chaque maison était une forteresse! On nous tirait dessus de partout : des fenêtres, des portes, des caves..., jusque sur les toits! Il a fallu prendre les maisons une à une, et nous les avons toutes prises en chantant *La Marseillaise!*

SUZANNE. — Bravo!

Mme LETILLOY. — Oui! Bravo!... Mais quelle chose abominable que la guerre, et comme je vous plains tous, mes pauvres enfants...

ROBERT, *protestant.* — Nous plaindre? Ah! mais non! Ce ne sont pas ceux qui sont là-bas qu'il faut plaindre, mais bien ceux qui n'y auront pas été!... Si vous saviez combien les idées changent, s'élargissent! Combien paraît mesquine la vie qu'on menait avant! Nous passions notre temps à quoi? A nous quereller entre Français! Et pourquoi? Parce que nous ne nous connaissions pas! Tenez, il y a dans ma tranchée un abbé et un socialiste unifié; si vous les aviez vus, les premiers jours! Ils se regardaient en chiens de faïence!... Et, aujourd'hui, ils ne se quittent plus! On les a surnommés Castor et Pollux!

Mme LETILLOY, *riant.* — Castor et Pollux!

ROBERT. — A force de vivre ensemble jour et nuit, de courir les mêmes dangers, de partager les mêmes haines et les mêmes espérances, on dirait qu'un même cœur bat dans toutes les poitrines. Ainsi, quand le vaguemestre distribue les lettres, il y en a, naturellement, qui n'en ont pas..., il y en a même qui n'en reçoivent jamais. Alors, pour tâcher de les distraire, car on sent qu'ils sont malheureux, on lit à haute voix celles qu'on a reçues... Elles arrivent d'un village, d'une ville qu'ils n'ont jamais vus, parlent de parents, d'amis qu'ils ne connaîtront jamais, et, pourtant, on les voit s'attendrir, sourire, et parfois pleurer avec vous!

Mme LETILLOY. — Ah! pourvu que cette belle fraternité persiste après la guerre!

ROBERT. — Rassurez-vous, mademoiselle, on aura beau dire et beau faire, il en restera sûrement quelque chose!

SUZANNE, *timidement.* — Et... les lettres de Mademoiselle..., vous les avez quelquefois lues à haute voix?

ROBERT. — Mais toutes! *(Se tournant vers Mme Letilloy.)* Aussi êtes-vous populaire là-bas!

SUZANNE, *à part, s'asseyant machinalement sur une chaise.* — Populaire!

Mme LETILLOY. — Vraiment! *(S'apercevant que Suzanne est assise.)* Eh bien! ne vous gênez pas, Françoise; voulez-vous un fauteuil?

SUZANNE, *se levant vivement.* — Oh! pardon, Mademoiselle!

Mme LETILLOY, *sévèrement.* — Retournez à la lingerie.

SUZANNE. — Oui, Mademoiselle. *(Bas.)* N'oublie pas la bague.

Mme LETILLOY, *bas.* — Oui, mais tu me paieras ça!

ROBERT, *à part, regardant sortir Suzanne.* — Délicieusement jolie... et distinguée!

Suzanne sort par la droite.

SCÈNE XII

Mme LETILLOY, ROBERT, *puis* SUZANNE

Mme LETILLOY. — Mais vous n'avez encore rien pris. Allons, allons, mangez un sandwich.

Elle lui tend l'assiette.

ROBERT, *prenant un sandwich.* — Merci, mademoiselle.

Mme LETILLOY. — Au moins, êtes-vous bien nourri, là-bas?

ROBERT. — Oh! pour ça, nous ne manquons de rien!... Il n'y a que le jus qui laisse un peu à désirer.

Mme LETILLOY. — Le jus? Quel jus?

ROBERT, *tout en mangeant.* — Le jus... C'est le café du matin.

Mme LETILLOY, *avec dégoût.* — On appelle ça le jus?

ROBERT. — Oui... *(A part, lançant un regard vers la porte de droite.)* Comment la faire revenir?

Mme LETILLOY, *tout en versant le thé.* — Singulière appellation!... Jus..., ça éveille dans l'esprit quelque chose de dégoûtant!

ROBERT. — C'est peut-être pour ça! *(A part, même jeu que plus haut.)* Comment?... *(Frappé d'une idée.)* Oh!

Mme LETILLOY, *lui offrant une tasse.* — Voilà une tasse de thé qui vous fera oublier le jus...

ROBERT, *un peu embarrassé.* — Mon Dieu, mademoiselle, vous allez me trouver un peu...

Paroles
DE
Maurice HENNEQUIN
et Pierre VEBER

LE POILU

Couplets du « Portrait », chantés par M. DEFREYN, rôle de Robert

Musique
DE
Maurice JACQUET

Andantino quasi Allegretto.

ROBERT

Ce nom je le vois vous é_ton_ne Dans ce por_te_feuil_le jau_ni Est ce_lui d'une autre per_son_ne Elle a des che_veux blancs aus_si Et ce portrait là, je le gar_de Comme un tré_sor, un ta_lis_man Chaque ma_tin je le re_gar_de Et je lui dis bien tendrement En souri_ant

1ª (gamin) Bonjour maman

_ant

2ª pp (très ému) Bonsoir ma_man.

p pp ppp pppp

I

Ce « nom », je le vois, vous étonne.
Dans ce portefeuille jauni
Est celui d'une autre personne,
Elle a des cheveux blancs aussi !

Et ce portrait-là, je le garde,
Comme un trésor, un talisman !
Chaque matin, je le regarde
Et je lui dis bien tendrement,
En souriant :
« Bonjour, maman ! »

II

Que je combatte, ou bien sommeille,
Il est là tout près de mon cœur
Et, nuit et jour, je sais qu'il veille
Sur moi toujours avec ferveur !

Oui, ce portrait-là, je le garde
Comme un trésor, un talisman,
Et, chaque soir, je le regarde
Et je lui dis bien tendrement,
En souriant :
« Bonsoir, maman ! »
(Il embrasse le portrait.)

mais décidément..., et si vous le permettez, je préférerais un verre de porto...

Mme LETILLOY. — Un verre de porto?

ROBERT. — Oui... *(Vivement.)* Ne vous dérangez pas, je vais sonner Françoise!...

Il va sonner.

Mme LETILLOY, *à part.* — Comment! Il l'appelle, maintenant! Et il s'imagine que je suis dupe?

ROBERT. — J'oublie toujours que le thé m'agite...

Mme LETILLOY, *à part.* — Le thé l'agite!

SUZANNE, *entrant par la droite.* — Mademoiselle a sonné?

ROBERT. — Non, c'est moi... A la place de thé, je prendrai un verre de porto!

SUZANNE. — Bien, monsieur!

Elle sort par la droite.

SCÈNE XIII

Mme LETILLOY, ROBERT puis SUZANNE

Mme LETILLOY, *à part, furieuse.* — Mais on me berne ici comme un oncle de répertoire! Oh! réclamons vite la bague et renvoyons-le! *(Haut.)* Mon cher Robert.

ROBERT. — Mademoiselle?

Mme LETILLOY, *embarrassée.* — Ma demande va vous paraître bien indiscrète..., et surtout un peu ridicule chez une femme de mon âge : la bague..., la bague en aluminium..., l'avez-vous apportée?

ROBERT. — Oh! c'est vrai!... Excusez-moi! J'aurais dû vous l'offrir depuis longtemps... *(Il tire une petite boîte de sa poche, l'ouvre et prend la bague.)* La voici.

Mme LETILLOY. — Mais elle est ravissante...

ROBERT. — Oh!

Mme LETILLOY, *la passant à son doigt.* — Si! Si!... Et ce cœur avec nos initiales entrelacées, Robert!...

ROBERT, *sans enthousiasme.* — Oui, oui! *(A part, soupirant.)* Celui qui m'aurait dit! Enfin!...

Mme LETILLOY. — Vous m'avez gâtée!

ROBERT. — Je suis ravi qu'elle vous plaise!

Mme LETILLOY. — Je la garderai toujours en souvenir de vous... Et maintenant, mon cher Robert, excusez-moi..., la joie de vous voir..., l'émotion..., je me sens un peu fatiguée.

ROBERT, *à part.* — Elle me renvoie!

Mme LETILLOY. — A mon âge, vous savez! Je ne vous dis pas adieu, mais au revoir.

Elle lui tend la main.

ROBERT, *avec force.* — Oh! Mademoiselle, je ne m'en irai pas ainsi.

Mme LETILLOY. — Comment?

ROBERT. — Sans le portrait de ma bonne marraine.

Mme LETILLOY. — Le portrait?

ROBERT. — Ne m'avez-vous pas promis votre photographie?

Mme LETILLOY. — C'est vrai! Et c'est gentil à vous de me le rappeler, maintenant que vous connaissez l'original! Mais le portrait d'une vieille marraine à cheveux blancs serait par trop dépaysé dans le portefeuille d'un jeune soldat.



Mlle Yvonne Printemps (Suzanne). M. Defreyn (Robert). Mme Marie Laure (Grand'Mère).

Les interprètes du « Poilu » au Palais-Royal.

Cliché Vérascope Richard pris par M. Vergand.

ROBERT, *tirant un portefeuille de sa poche.* — Non, mademoiselle.

Mme LETILLOY. — Comment, non?

Ici s'intercalent les charmants couplets publiés ci-contre et que la voix délicieuse de M. Defreyn interprète chaque soir, pour le plus grand plaisir des spectateurs du Palais-Royal.

Mme LETILLOY, *émue, regardant la photographie.* — Comme vous lui ressemblez!

ROBERT. — Vous trouvez? *(Embrassant tendrement la photographie.)* Chère maman! *(Remettant le portrait dans le portefeuille.)* Vous voyez, mademoiselle, qu'il ne sera pas dépaysé.

Mme LETILLOY. — Non, mon cher enfant, non... Seulement, je ne sais pas... Ah! si, je crois qu'il m'en reste encore un au fond d'un tiroir! Je vais le chercher, attendez.

ROBERT. — J'attends, mademoiselle, j'attends.

Mme LETILLOY, *sortant par la gauche.* — Mon portrait... Bah! à mon âge, ce n'est pas compromettant.

SCÈNE XIV

ROBERT, puis SUZANNE

ROBERT, *seul.* — Pourvu qu'elle ne le trouve pas trop vite!

Il va vivement sonner plusieurs fois.

SUZANNE, *entrant par la droite avec un plateau sur lequel est une bouteille et un verre.* — Voici le porto!

ROBERT, *à part.* — Elle! Enfin!

SUZANNE. — Eh bien! où est Mademoiselle?

ROBERT. — Elle est allée chercher sa photographie.

SUZANNE. — Sa photographie?

ROBERT. — Elle me l'avait promise.

SUZANNE, *à part, avec regret, posant le plateau sur la table.* — Ce n'est pas la mienne qu'il emportera!

ROBERT. — Vous dites?

SUZANNE. — Je vais vous verser un verre de porto.

ROBERT. — Inutile, je n'en prends jamais.

SUZANNE. — Comment?

ROBERT, *vivement.* — Si j'ai demandé du porto, c'était un simple prétexte.

SUZANNE. — Un prétexte?

ROBERT. — Pour vous faire revenir.

SUZANNE, *effarouchée.* — Oh! monsieur!

Elle fait un pas pour s'en aller.

ROBERT, *vivement.* — Ne vous en allez pas..., j'ai quelque chose à vous dire.

SUZANNE. — Ah!

ROBERT, *à part.* — Est-ce bête..., je suis intimidé maintenant!... Allons, allons, c'est ridicule!... *(Haut.)* Françoise.

SUZANNE. — Monsieur?

ROBERT. — Françoise, je vous trouve délicieusement jolie!

SUZANNE, *confuse.* — Oh! Monsieur, je ne suis qu'une simple femme de chambre!

ROBERT. — Eh bien! et moi? Je ne suis qu'un simple soldat de deuxième classe!

SUZANNE. — En temps de guerre, mais en temps de paix?

ROBERT. — D'abord la paix n'est pas encore signée, et on a vu des guerres qui ont duré cent ans!

SUZANNE, *naïvement, avec effroi.* — Oh! j'espère bien...

ROBERT. — Moi aussi! D'abord, cent ans, ce serait tout de même un peu long! Mais enfin, sait-on jamais?... Ecoutez, j'ai...

Il s'arrête intimidé.

SUZANNE. — Vous avez?

ROBERT. — J'ai... *(S'interrompant.)* Non! C'est curieux à quel point vous m'intimidez!

SUZANNE, *étonnée.* — Moi?

ROBERT. — Oui!... Vous avez l'air si réservé, si..., enfin si peu femme de chambre.



M. Maurice Hennequin. M. Maurice Jacquet. M. Pierre Véber.

Les auteurs et le compositeur du « Poilu »

SUZANNE, *souriant.* — Croyez-vous donc que toutes les femmes de chambre soient nécessairement effrontées?

ROBERT. — Je ne dis pas cela, seulement... Et puis, à Paris! Vous êtes Parisienne?

SUZANNE. — Oh! non! je suis née à Tours.

ROBERT. — C'est donc ça! Et vous n'êtes pas depuis longtemps à Paris?

SUZANNE. — Depuis deux ans.

ROBERT. — Deux ans!

SUZANNE. — Je suis orpheline, et à la mort de ma mère, je suis venue chez ma... *(Elle va dire grand'mère, mais se reprend vivement.)* Chez Mademoiselle.

ROBERT, *à part.* — Elle est tout simplement exquise! *(Haut.)* Françoise...

Il s'arrête, toujours intimidé.

SUZANNE. — Monsieur?

ROBERT, *à part.* — Du courage, que diable! Souviens-toi que tu es un poilu!

SUZANNE, *souriant.* — Je vous intimide donc toujours autant?

ROBERT. — Un peu moins..., mais encore trop!

SUZANNE. — Eh bien! imaginez-vous que je ne vous intimide plus du tout et dites-moi... ce que vous alliez me dire.

ROBERT. — J'allais vous dire : j'ai quatre jours de permission et vous avez bien, en province, un oncle ou une tante qui auraient pu avoir la bonne pensée de tomber malades; vous raconterez à Mademoiselle que vous avez reçu une lettre...

SUZANNE, *indignée.* — Oh! monsieur, c'est cela que vous vouliez me dire?

ROBERT, *vivement.* — Oui, mais je ne le dis pas! je ne le dis pas!

SUZANNE. — A la bonne heure!

ROBERT. — D'autant plus que vous avez sans doute un amoureux?

SUZANNE. — Mais non, monsieur!

ROBERT, *joyeux.* — Vrai? Bien vrai?

SUZANNE. — Je vous le jure!

ROBERT. — Alors..., vous êtes sage?

SUZANNE, *naïvement.* — Mais naturellement, je suis sage!

ROBERT, *à part.* — Ah! Voilà bien ma veine! Il n'y a peut-être à Paris qu'une seule femme de chambre vertueuse, et il faut que je tombe dessus, après quinze mois de tranchée!

SUZANNE, *remontant.* — Adieu, monsieur!

ROBERT, *la retenant.* — Non, non, ne vous en allez pas encore!

SUZANNE. — Vous avez encore quelque chose à me dire?

ROBERT. — Oui! Oh! oui!... Vous m'intéressez, Françoise, vous m'intéressez beaucoup! Il me semble que je vous connais depuis longtemps.

SUZANNE. — Moi aussi!

ROBERT. — Vous voyez, nous sommes de vieilles connaissances! Et entre vieux amis, on peut parler à cœur ouvert : je suis sûr que vous n'êtes pas heureuse ici!

SUZANNE. — Mais si, monsieur!

ROBERT. — Mais non! Mais non! Vous êtes très malheureuse, seulement vous ne vous en doutez pas!

SUZANNE. — Je vous assure, au contraire, que je suis très heureuse!

ROBERT. — Allons donc! Mademoiselle vous parle durement, je l'ai bien vu tout à l'heure.

SUZANNE. — Mademoiselle est un peu vive, mais très bonne.

ROBERT. — Ça ne fait rien, je vous chercherai une autre place, après la guerre..., dans le Nord, à Douai. *(Suzanne, qui est appuyée contre la table, fait un mouvement et renverse une tasse.)* Une place où on ne fait pas payer la casse aux domestiques!

SUZANNE, *très troublée.* — Je vous remercie, monsieur, mais je ne veux pas quitter Mademoiselle.

ROBERT. — Je vous déplais donc tant, que vous refusez?

SUZANNE, *vivement.* — Je n'ai pas dit ça!

ROBERT, *vivement.* — Je ne vous déplais pas?

SUZANNE, *de plus en plus troublée.* — Non, monsieur!

ROBERT, *avec joie.* — Ah! Françoise! Françoise.

SUZANNE. — Monsieur...

ROBERT, *s'emballant de plus en plus.* — Certes, Mlle Letilloy est une digne et bonne personne, mais, s'il faut tout vous dire, je m'étais fait un autre portrait de la marraine que le sort m'avait donné. Eh bien! plus je vous vois, plus je vous regarde, plus je trouve que cet idéal se rapproche de vous!... Oui! ses yeux, ses cheveux, ses lèvres, ce sont les vôtres..., et voilà, Françoise, pourquoi je vous aime!

SUZANNE, *avec un cri de joie.* — Monsieur Robert!

ROBERT, *l'entraînant sur le canapé.* — Ah! Françoise, ma chère Françoise...

SUZANNE. — Monsieur Robert...

SCÈNE XV

LES MÊMES, Mme LETILLOY

Mme LETILLOY, *entrant de gauche, une photographie à la main.* — Voici mon portrait! *(Apercevant Suzanne et Robert assis sur le canapé et poussant un cri.)* Suzanne!

SUZANNE, *se levant vivement.* — Grand'mère!

ROBERT, *ahuri.* — Suzanne? Grand'mère?

Mme LETILLOY, *à part.* — Ah! vieille bête que je suis, je me suis coupée!

ROBERT. — Ah! ça!

Mme LETILLOY. — Eh bien! oui, monsieur, ce n'est pas ma femme de chambre, c'est ma petite fille, Suzanne Letilloy!

ROBERT, *anxieux.* — Alors, ma marraine?

SUZANNE, *les yeux baissés.* — C'est moi!

ROBERT, *avec joie.* — Elle! C'est elle!

Mme LETILLOY. — Ne connaissant ni votre famille, ni...

ROBERT, *l'interrompant.* — Je comprends!... *(Prenant un air cérémonieux.)* Madame sa grand'mère, j'ai vingt-cinq ans, je sors de Centrale.

Mme LETILLOY. — Il sort de prison! Voilà ce que je craignais!

ROBERT, *gaiement.* — Mais non!... de l'école Centrale! Je suis ingénieur!

Mme LETILLOY. — Ingénieur!... Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit tout de suite?

ROBERT. — Parce que vous ne me l'avez pas demandé.

Mme LETILLOY. — C'est juste!

ROBERT. — Mon colonel connaît ma famille, restée en pays envahi; il sera heureux, j'en suis sûr, de vous donner tous les renseignements que vous pourrez désirer... Et maintenant, il me reste une demande à vous adresser.

Mme LETILLOY. — Une demande?

ROBERT. — Voulez-vous me faire l'honneur de m'accorder la main de ma marraine?

Mme LETILLOY, *interdite.* — La main d'une petite fille..., comme ça, tout de suite... Mais...

SUZANNE, *suppliante.* — Grand'mère!...

Mme LETILLOY, *sévèrement.* — Je sais ce que j'ai à faire, mademoiselle! *(A Robert, lui ouvrant les bras.)* Viens m'embrasser, poilu!

ROBERT. — Grand'maman!... *(Après l'avoir embrassée.)* Puis-je, maintenant, embrasser ma fiancée?

Mme LETILLOY. — C'est-à-dire que si tu ne l'embrassais pas, je l'écrirais à Joffre!

ROBERT. — Suzanne!

SUZANNE. — Robert!

Ils s'embrassent.

Mme LETILLOY, *s'adressant à sa photographie.* — Toi, tu vas retourner au fond de ton tiroir!

Rideau.

MAURICE HENNEQUIN.

LES · ANNALES



30 Avril 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 20 Centimes

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Villégiature de Printemps sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées

De toutes les saisons, le printemps est peut-être celle qui, sur la Côte d'Argent et aux Pyrénées, offre le plus d'attraits.

Dans cette région privilégiée la température est douce et ensoleillée, les excursions sont infiniment variées au bord de rivages pittoresques ou au sein d'harmonieux paysages.

Les personnes éprouvées par la guerre, celles qui cherchent le repos en ces moments troublés, trouveront, pour se rendre dans la région précitée, de bons express de jour et de nuit composés de voitures directes et, suivant le cas, de wagons-lits et d'un restaurant.

Avec ces express en quittant Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 40, 20 h. ou 21 h. 50, on arrive en 9 heures à Bordeaux, en 13 heures à Biarritz, Saint-Jean-de-Luz et Pau.

Le retour s'effectue dans les mêmes conditions.



CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Billets de Bains de mer

L'émission des billets d'aller et retour à prix réduits, dits de Bains de Mer, aura lieu à partir du Jeudi avant le Dimanche des Rameaux.

Les catégories de billets ainsi offertes aux voyageurs pour la saison d'Eté seront les suivantes:

Sur l'ensemble du Réseau, des billets de toutes classes valables pendant 33 jours et pouvant être prolongés d'une ou de deux périodes de 30 jours moyennant un supplément de 10 pour cent par période:

Sur les lignes du Sud-Ouest, des billets à validité réduite:

1° Billets du vendredi au mardi ou de l'avant-veille au surlendemain d'une fête ;

2° Billets valables seulement le dimanche ou un jour férié;

Sur les lignes de Normandie et de Bretagne, des billets valables, suivant le cas, 3 jours, quatre jours ou 10 jours.

Validité des Billets d'aller et retour à l'occasion des Vacances de Pâques

Les billets d'aller et retour ordinaires (Grandes Lignes), émis par les gares du Réseau de l'Etat, bénéficieront, cette année, comme les années précédentes, d'une validité prolongée à l'occasion des Vacances de Pâques.

C'est ainsi que les billets délivrés à partir du Jeudi 13 avril, seront valables au retour jusqu'au Jeudi 4 mai. Les billets de bains de mer de trois ou quatre jours délivrés, seulement, sur les lignes de Normandie et de Bretagne, bénéficieront également de la même prolongation.

Tickets garde-places dans les trains à long parcours

L'administration des Chemins de fer de l'Etat délivre des tickets garde-places en 1ʳᵉ et 2ᵉ classes pour les trains à long parcours circulant sur les lignes principales de son réseau, ce qui donne aux voyageurs de ces deux classes la faculté de se faire marquer des places à l'avance. Cette faculté est, toutefois, limitée aux voyageurs partant de la gare de formation du train; des affiches, apposées dans les gares, indiquent les trains pour lesquels les tickets garde-places peuvent être utilisés et les gares où la délivrance de ces tickets est effectuée. Toute place retenue à l'avance donne lieu au paiement d'un droit spécial d'un franc, quelle que soit la classe de voiture utilisée.

Les demandes peuvent être adressées à la gare par lettre, par dépêche ou par téléphone; mais les places ne sont marquées effectivement dans le train qu'après que le droit d'un franc a été versé à la gare de départ et que le voyageur a pu présenter les titres de circulation utiles (billets ou cartes).

La location d'avance, dont il vient d'être parlé, cesse une heure avant l'heure réglementaire de départ du train; mais des tickets garde-places peuvent être ensuite délivrés, à raison de 0 fr. 25 par place, soit sur le quai de départ après la formation du train, soit en cours de route, lorsque le train est accompagné par un surveillant de voitures.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

L'Agenda P.-L.-M. 1915-1916

L'Agenda P.-L.-M., dont la publication avait dû être suspendue en 1915, reparaît avec le millésime 1915-1916.

A côté d'articles des plus intéressants se rapportant aux circonstances actuelles, de belles illustrations en simili-gravure et de nombreux dessins à la plume, *L'Agenda P.-L.-M.* nous offre, cette année, des pages de photographies inédites de la guerre : L'Héroïque Belgique, France et Italie, et douze hors-texte en couleurs, parmi lesquels six épisodes de la guerre, reproductions artistiques des compositions des peintres militaires Galien-Laloue et Perboyre : Nos Alpins dans les Vosges. Prise d'une batterie allemande. Prise d'un village. Mise en batterie du 75. Les troupes noires à l'assaut. Goumiers en reconnaissance.

C'est un document d'actualité que chacun voudra acquérir et conserver.

L'Agenda P.-L.-M. est en vente au prix de 1 fr. 50, à l'Agence P.-L.-M. de Renseignements, 88, rue Saint-Lazare, à Paris, à la gare de Paris-Lyon (Bureau de Renseignements et Bibliothèques), dans les bureaux-succursales et bibliothèques des gares du réseau P.-L.-M., au rayon de la papeterie des Grands Magasins du Bon Marché, du Louvre, du Printemps, des Galeries Lafayette, des Trois-Quartiers, etc., à Paris.

L'Agenda P.-L.-M. est aussi envoyé à domicile, sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie P.-L.-M., 20, boulevard Diderot, à Paris, et accompagnée de 2 fr. 25 (mandat-poste ou timbres) pour les envois à destination de la France, et de 2 fr. 50 (mandat-poste international) pour ceux à destination de l'Etranger.

Billets directs simples de Paris à Royat

Paris-Royat : 1ʳᵉ classe, 47 fr. 70; 2ᵉ classe, 32 fr. ?; 3ᵉ classe, 21 francs.

Voitures directes de 1ʳᵉ et 2ᵉ classes.

Paris : départ, 21 heures 10. — Clermont-Ferrand : arrivée, 5 heures 41. — Royat : arrivée, 6 heures 26. — Royat : départ, 22 heures 05. — Clermont-Ferrand : départ, 22 heures 35. — Paris : arrivée, 6 heures 20.

Couchettes entre Paris et Clermont-Ferrand.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS

	UN·AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	12 fr.	6 fr. 50
UNION POSTALE	18 fr.	9 fr. 50

51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1714 — 30 AVRIL 1916

EDITION·DE·LUXE

	UN·AN	6 MOIS
FRANCE & COLONIES	16 fr.	8 fr. 50
UNION·POSTALE	22 fr.	11 fr. 50

51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



(Phot. Manuel.)

NOS CHEFS : GÉNÉRAL ROQUES, MINISTRE DE LA GUERRE



NOS CHEFS : GÉNÉRAL DE CASTELNAU — GÉNÉRAL PÉTAIN

SOMMAIRE

TEXTE

Notes de la Semaine



Le Commandement

La question est venue devant la Chambre; elle a donné lieu à un débat assez vif. Elle devait nécessairement se poser. Elle résulte de la marche des événements et correspond, sinon à des inquiétudes, du moins à des préoccupations dont personne ne saurait s'abstraire. Essayons de garder quelque équilibre entre un optimisme et un pessimisme exagérés. Examinons avec calme la situation...

Depuis vingt mois, le front occidental de la guerre n'a pas sensiblement varié. Des bords de l'Yser aux Vosges les belligérants se regardent face à face du fond de leurs tranchées. Des mouvements offensifs, tentés de part et d'autre, ont obtenu des résultats incomplets. L'ennemi maîtrisé n'est pas parvenu à se rapprocher de Calais ni de Paris. Par d'héroïques efforts, nous avons gagné du terrain en Artois et en Champagne, puis nous nous sommes arrêtés. Les Allemands se sont emparés de quelques kilomètres au nord de Verdun, mais leur élan semble s'être définitivement brisé contre la prodigieuse résistance des troupes françaises. La quasi-immobilité de ce siège interminable surexcite à la longue notre impatience, agace nos nerfs... Nous attendons le dénouement qui n'arrive pas assez vite. L'opinion publique recherche les causes profondes d'un retard qu'elle ne s'explique pas nettement. Elle ne peut l'attribuer à l'insuffisance des combattants dont la bravoure fait l'émerveillement de l'univers. Elle se demande alors, tout en honorant de son admiration et de son respect les grands chefs de notre armée, s'ils joignent à leur indiscutable expérience assez d'élasticité, assez d'ardeur. L'idée de la nécessité d'un rajeunissement des cadres circule, elle chemine, elle trouve des partisans à la voix retentissante et au tempérament agressif — tel M. Clemenceau; elle suscite la controverse, provoque la discussion, alimente les journaux, devient l'un des *leitmotive* de la polémique quotidienne, s'insinue dans le Conseil des ministres, dans les couloirs du Palais-Bourbon, et de là, un beau jour, bondit à la tribune... C'était inévitable. Le gouvernement, sentant gronder l'orage, avait pris les devants et chargé son nouveau collaborateur, le général Roques, d'élaborer un projet de loi destiné à apaiser les soucis et à résoudre les difficultés.

« La pratique d'une année de campagne, exposait le rapporteur du projet, permet de constater que la guerre d'aujourd'hui exige, chez les représentants du haut commandement et, en particulier, chez les commandants de régiment, de brigade et de division, une forte endurance physique, une solide énergie morale, une activité intellectuelle incessante, qualités qui ne se trouvent réunies, sauf de rares exceptions, que chez les chefs qui n'ont pas atteint les limites d'âge actuelles... »

Le ministre offrait d'abaisser cette limite, de hâter la mise à la retraite des chefs fatigués et de ne maintenir que ceux dont la verdeur se serait manifestée d'une éclatante façon... La mesure n'a pas été jugée suffisante. M. Maginot, blessé glorieux, soutenu sur deux béquilles, est venu la combattre; sa parole, écoutée avec sympathie, applaudie, approuvée, a exprimé tout haut ce que tant de gens pensaient tout bas. L'orateur s'est montré plus que ferme, il s'est montré rude, presque brutal. Sa harangue, parue à *L'Officiel*, contient des phrases qui, sous la plume d'un journaliste, eussent provoqué les rigueurs de la censure. Je copie :

« Pour gagner des batailles, il faut avoir de l'élan, de la promptitude de décision, de l'audace, l'esprit d'offensive, cette vigueur physique et morale qui empêchent de verser dans la routine, le moindre effort, la peur des responsabilités... Donnons aux jeunes talents, aux jeunes valeurs que recèle notre armée — et qui donc oserait contester qu'ils existent? — le moyen de se révéler et d'être utilisés à leur vraie place. Le succès de nos opérations militaires, la durée même de la guerre peuvent en dépendre. »

Plus loin, voici la critique de la réforme, présentée par le ministre :

« Les abaissements de limite d'âge qu'on vous propose sont insignifiants, dérisoires. Ils n'assurent pas ce rajeunissement du commandement que tout le monde réclame. Ils prévoient le cas où de vieux généraux pourront exceptionnellement être conservés à la tête de leurs troupes. Or, dans la pratique, — on est si complaisant à l'égard des camarades! — il sera fait de cette faculté un usage abusif. »

M. Maginot reconnaît, en finissant, les services rendus par le haut commandement, auquel il demande (c'est sa conclusion) « plus d'initiative, plus de volonté guerrière, un peu de ce sang jeune qui fait les chefs qui osent, et permet à des hommes de forcer le destin ». M. Galli, M. Violette, ayant chaudement appuyé les observations de M. Maginot, leurs conclusions furent adoptées, le projet renvoyé à l'examen de la Commission. Cela se nomme, en langage parlementaire, un enterrement. La vraie solution reste à trouver. Ce sera pour une occasion prochaine.

Quelque mesure que prennent les députés à cet égard, souhaitons qu'ils s'inspirent d'un esprit de prudence et de sagesse. La vieillesse n'est pas toujours un vice rédhibitoire... Les généraux allemands les plus fameux ont dépassé l'âge normal de la retraite. Or, l'empereur Guillaume n'a pas fendu l'oreille aux soixante-dix ans de Mackensen, aux soixante-neuf ans de Hindenburg, aux soixante-onze ans de Falkenhausen, aux soixante-douze ans de von der Goltz. Le maréchal de Moltke comptait en 1871 soixante-dix ans passés, alors que le maréchal Bazaine n'en avait que cinquante-neuf. N'oublions pas l'œuvre accomplie par les vainqueurs de la Marne, par les défenseurs de Verdun. Un Castelnau est jeune sous ses cheveux blancs. Un Sarrail sexagénaire déploie dans l'organisation du camp retranché de Salonique et vis-à-vis de la diplomatie tortueuse du fonctionnarisme grec des ressources qui attestent sa lucide et robuste virilité. Un Pétain grisonnant unit à l'agilité corporelle d'un lieutenant de chasseurs, le sang-froid, la promptitude, le

coup d'œil des grands stratèges. Le général Roques, au bout de sa laborieuse carrière, reste un bourreau de travail. Donc, pas de règle absolue. Qu'on abaisse sensiblement la limite d'âge, afin d'épargner à des officiers qui furent pleins de vaillance l'humiliation d'une disgrâce, que cet effacement automatique dissimule leur faiblesse et leur impose un congé sans déshonneur. Fort bien. Mais ne sacrifions pas la maturité du talent à l'intrigue ambitieuse. Ne soyons point aveugles, mais ne soyons point ingrats. Jugeons chacun selon son mérite. Abstenons-nous des condamnations injustes comme des engouements irréfléchis. Il faut que le scrupule le plus attentif préside au choix de ceux qui commandent. Ce choix, deux abus menacent de le corrompre : la routine et la faveur. Voilà, direz-vous, des avertissements superflus. J'ai l'air de défoncer des portes ouvertes. Toutes les vérités sont bonnes à répandre, même quand personne ne les conteste.

LE BONHOMME CHRYSALE.

L'expédition de l'avant-dernier numéro (16 avril) a subi un retard, dont nous voulons révéler la cause. Ce retard est dû à un accident de machinerie. Le moteur électrique qui fait mouvoir nos presses ayant eu une avarie, l'imprimerie des *Annales* s'est trouvée immobilisée pendant deux jours. Malgré leur bonne volonté et leur diligence, les mécaniciens n'ont pu regagner le temps perdu. Les conditions actuelles du travail, la pénurie de la main-d'œuvre, la rareté des matières premières, créent mille obstacles à la fabrication des journaux. Nous demandons aux abonnés de tenir compte de ces difficultés innombrables et de nous accorder quelque indulgence. Notre plus vif désir est de leur complaire en toutes choses. Et de ceci, ils ne sauraient douter...

On nous demande des renseignements précis sur l'édition de luxe des *Annales*... Cette édition, fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur vélin surglacé, accompagnée d'une couverture en papier fort, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 16 francs pour un an, 8 fr. 50 pour six mois (Étranger : 22 francs et 11 fr. 50).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 35 centimes qu'il y a de mois à courir.

Abonnements de Guerre pour les Soldats

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre :**

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50**, sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées*... A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

Voir aux annonces le bulletin à remplir.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Lettres a un Jeune Français

XI

L'ÉCOLE DU FRONT

27 avril 1916.

Je ne croyais pas, mon cher ami, qu'une simple épithète, écrite au courant de la plume, pût vous faire cette peine. Vous en avez exagéré l'intention et méconnu la portée. Ai-je donc besoin de vous rappeler que nous nous sommes promis une franchise et une confiance réciproques? Votre dissertation sur Auguste Comte m'avait paru un peu confuse. Je vous l'ai dit. Mais n'ai-je pas ajouté qu'elle était parfois ingénieuse? Ceci compense et répare cela. Il faut vous habituer à regarder la vérité en face et à l'accepter. La complaisance, l'indifférence et la flatterie ont fait leur temps. Elles avaient créé une sorte de camaraderie indulgente et indolente d'où sont venus nos maux les plus graves. On passait la casse pour recevoir le séné. Pendant ce temps, les Allemands agissaient. Il a fallu tout l'héroïsme de nos soldats, élevé au rang d'une épopée sublime, pour leur tenir tête et leur barrer la route. Le plus dur est fait. Je n'écarte pas l'hypothèse de mauvaises heures, mais la patience, la méthode et l'action combinée nous donneront le dessus. Seulement, les difficultés ne cesseront pas avec le succès. Vous savez mon avis sur les lendemains de la victoire. Ils seront gros de périls. L'union ne sera pas moins nécessaire pour refaire la France qu'elle ne l'a été pour la sauver. Tous les problèmes se poseront. Je n'en connais aucun qui soit insoluble si l'on veut l'envisager au seul point de vue de l'intérêt général et avec une virile loyauté. Il faut donc nous habituer à chercher et à dire la vérité. La tristesse que je vous ai involontairement causée me prouve que vous avez encore quelques progrès à faire dans cette voie. Je n'en suis pas surpris : vous êtes si jeune! Il faut vous aguerrir contre les épithètes si vous voulez être prêt à affronter les ennuis et les périls, autrement sérieux, n'est-ce pas? avec lesquels votre engagement vous mettra aux prises.

Là-bas, il importe moins de philosopher que d'agir. Mais quels hommes d'action le front nous donne! Vous avez raison de penser que je reçois des confidences et vous n'avez pas tort d'en solliciter la communication. Je déteste la curiosité lorsqu'elle ne cherche qu'une distraction inutile et vaine. Je l'aime, au contraire, lorsqu'elle veut, comme dans votre cas, se renseigner et se munir d'exemples. J'ai de quoi la satisfaire. Mon embarras devant l'abondance de mon courrier ne tient qu'à la difficulté du choix : il y a plus d'une récolte à faire. Le front est un réservoir immense où l'on peut puiser à pleines mains sans jamais risquer de le tarir. Il se renouvelle constamment. Entre les vieux et les jeunes, au milieu de toutes ces générations qui se pressent et se confondent, l'énergie, le courage et la confiance agissante créent une émulation continue. En voulez-vous deux
exemples? C'est à peine si je les choi
Ils s'offrent à moi presque au hasard
ces lettres, je vous le jure, n'étaient
faites pour connaître le grand jour. Ecri
dans un sentiment intime, elles n'ont
cune vanité littéraire. C'est à cause
cela que je les aime.

Je laisse tout d'abord — à tout gr
tout honneur — parler un commanda
Je le connaissais depuis longtemps. Je
vais son patriotisme ardent et son désir
revanche, que ses occupations civ
n'avaient pas éteint. Mais la révélation
son âge m'a été une surprise. Admirez
bonne grâce avec laquelle il me l'a fa
« Ma division, mon régiment, mon bat
lon n'ont pas cessé d'être en ligne de
le début de la campagne et de sou
toutes les misères et tous les périls d
guerre depuis Charleroi, où se sont li
les premiers combats. Jamais à l'arr
Nous avons toujours été au contact immé
de l'ennemi. Ma division fut rattachée
...e corps d'armée pendant quelques m
jusqu'en février dernier, époque où
fut envoyée en Champagne. J'y
encore, dans un secteur très dur. V
avez visité le front, vous savez ce
sont les tranchées et combien, malgré n
bonne humeur et notre ingéniosité, les
ditions de vie y sont difficiles. J'ai c
le froid et la boue, les relèves dan
noir, les alertes, les combats, les
sans sommeil, et les sommeils sur la p
que je trouve d'ailleurs aussi confor
que la plume : le *pinard* national me p
un nectar! Le 6 octobre 1915, j'ai
mes soixante ans — lisez bien mes soi
ans — dans une de mes tranchée
35 mètres des Allemands, après une
née de copieux marmitage. J'y ai mis
coquetterie, et ce fut une petite cér
nie très émouvante. » N'est-ce pas
mant, bien français, et d'une jolie g
dans le courage? Je ne me risque
beaucoup à assurer qu'un tel comma
est adoré par ses hommes. On comm
plus, surtout dans les conditions act
de la guerre, par l'autorité de l'exe
que par celle du grade ou, p
l'exemple ajoute au grade une force
sistible qui domine et emporte tout

J'aime ce chef de bataillon qui
blie pas, sous le feu de l'ennemi
soixante ans, et qui les célèbre. M
arrive à d'autres de ne pas songer à
fête. « C'est toi qui m'as appris que
ma fête », écrit un jeune soldat à sa
pour la remercier des friandises don
lui a fait la surprise. Celui-ci est
phoniste en première ligne. Il a ving
Il s'est engagé dès le début de la
par un acte spontané de volonté réfl
Si jeune, il avait déjà voyagé. Il conn
l'Allemagne, dont l'activité indus
l'avait rempli d'admiration, mais où
rement traité, il avait éprouvé la
et le mépris de la France, toujours
pecte et ennemie. Il connaissait aussi
gleterre. Aujourd'hui, il est aux tran
Aux heures de repos, il joue au
Savez-vous quels sont ses partenaires
baron, un comte et un négociant en
La tranchée a de ces hasards. Sa
avait cru démêler dans ses dernières
un peu de tristesse. Elle s'en inquiéta
père, homme d'énergie, voulut en

cœur net. Il interrogea son fils, dont i réussi à obtenir la réponse. Je vous donne telle quelle. Ce n'est pas de la térature; c'est mieux, c'est de l'ac-n :

« Il serait très malheureux pour moi e je ne sois pas capable de supporter vingt ans ce que je pouvais entrepren-e à dix-huit. Ce serait les choses ren-rsées et une telle déchéance qu'il vau-ait mieux que je sois tué dans ce cas-là. n'en est rien, cher papa, et je vais te conter un petit fait que je ne voulais s vous écrire et dont j'ai seulement ıché deux mots à ma tante.

» Il y a à peu près vingt jours, au mo-nt où j'avais ce rhume, j'étais couché ns le fond de mon gourbi. Mon ca-rade était à l'appareil. Un fort bom-rdement se déclancha, défonçant complè-ment une partie du gourbi et remplissant terre l'escalier de sortie et l'endroit j'étais couché...

» Je me levai, je pris l'appareil et je véri-i les lignes par acquit de conscience. se trouvait que deux lignes marchaient, tement celle qui communiquait au bu-u et l'autre à la brigade. Le bombar-nent devenait encore plus violent : ma oane en tremblait. Les deux lignes étaient upées : rien ne me retenait plus et je sur le point de partir. Seulement, je nstatai que je mettais une trop grande e dans la fuite; je revins, non par bra-le, mais pour m'assouplir, et je jurai ne pas sortir avant d'avoir lu un conte Lettres de Femmes, de Marcel Prévost. ndant que je lisais, deux obus sont tom-sur ma cabane, un qui est passé sur haut, et un autre qui est tombé dans le nc, et je suis sûr qu'en perçant le mur n'est pas tombé à un mètre d'où j'étais. l avait éclaté, j'étais englouti, et j'en ıis la sensation très nette. Malgré tout, continué à lire et je ne partis que lors-j'eus fini. A 15 mètres de moi, quatre ıvres malheureux, dont deux officiers un de mes camarades, dans un gourbi s solide que le mien, furent engloutis le dernier ne fut déterré qu'après vingt-tre heures de travail. Je te certifie je n'ai pas fait cela par bravade, ni r la galerie : il n'y avait personne. Je vous l'aurais même jamais dit si tu m'y avais pas forcé involontairement. *l'ai fait pour me contrôler et me maîtri-* Le soir je m'endormis assez satisfait plus sûr que jamais de ma bonne étoile. *ne suis ni gai ni triste, car j'attends la je travaille au but proposé, et c'est le ıltat qui me donnera la gaieté ou la tesse...* »

Lisez cette lettre avec attention, mon cher , relisez-la, pesez-en les termes, savou-z-en l'accent, goûtez-en la forte substance, ela tiens pour un document inestimable. ui qui l'a écrite ne se doutait pas qu'elle eut publiée. Il s'y est mis tout entier, sans e, sans apparat, sans faux orgueil et sans sse honte. Ce jeune homme est un homme. ce sont de tels hommes, ayant appris *e contrôler et à se maîtriser*, que les chées nous renverront. Avec eux, dont est fière, la France peut affronter o destin.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine



Rêves de Jeunes Filles

JEANNE, *24 ans, beauté du diable, du chic, du bagout, un toupet indémontable.* — Et toi, l'as-tu lu l'article de M. Brieux? écoute : « L'abominable institution de la dot dispa-raîtra... » Tu entends, elle *disparaîtra*, plus besoin de dot..., on nous épousera pour nos beaux yeux...

SUZANNE, *19 ans, charmante et tendre, jolie pour ceux qui savent regarder.* — Comment peux-tu songer à ton bonheur, Jeanne, en ce moment, alors que tant d'hommes souffrent n'ayant point d'autre pensée que le pays... Et puis, c'est bientôt dit... on nous épousera. Qui nous épousera?... Nos amis d'enfance sont morts ou prisonniers..., et les autres, ceux qui reviendront trouveront belles les jeunes filles riches qui leur assureront une vie plus douce. Ils auront tant souffert... ce sera presque naturel... Et puis, ils auront le choix!

JEANNE. — Oui, sublime résignée..., c'est naturel, voilà qui est entendu... Tu coifferas sainte Catherine, tu resteras vieille fille, ou plutôt « Demoiselle », comme dit La-vedan, tu torcheras les petits des autres, tu aideras, consoleras, égaieras les mal-heureuses chargées de famille. C'est dans le programme des Demoiselles genre Montyon comme toi, et tu soupireras d'aise en murmurant : « Ah! qu'ils sont heu-reux... » Moi, l'état de vieille fille ne me dit rien qui vaille, et tu sais, j'ai mon idée là-dessus : « Bonheur bien or-donné commence par soi-même. » Donc je me marierai...

SUZANNE. — Je le souhaite, et de tout mon cœur... Cependant, pour se marier, il faut être deux, je crois. Y as-tu pensé?

JEANNE. — Evidemment!... Mais les idées de Brieux sont dans l'air. La dot sera mal portée la saison prochaine... Je suis à la mode, je n'ai pas de dot, et elle n'est pas nécessaire. Lavedan l'affirme aussi, lis donc tes auteurs...

SUZANNE. — Je les lis et je les admire, seulement le cœur des jeunes filles est in-nombrable, comme dit Mme de Noailles, tu vois, je cite les auteurs à l'occasion. Le tien... de cœur... est certainement d'une qualité plus brillante que le mien bien modeste. Pour moi, le mariage n'est ni un moyen, ni une fin... Comment dirai-je cela, sans être ridicule?... Il me semble que c'est un idéal que je porte en moi, et qu'un être adoré seul pourra réaliser...

JEANNE. — Des rêves, mon petit enfant..., des rêves... La vie est plus pratique que tu ne l'imagines... Il faut s'accommoder au mieux et se dire qu'on n'est ni l'un ni l'autre parfait. J'entends garder mon in-dépendance et aussi respecter la sienne — celle de l'Epoux..., chacun ses goûts et la liberté pour tous. Mais, une chose dont je puis te répondre, c'est que malgré les avis de Monsieur le Maire et des saints Evangiles..., chez moi « l'épouse » n'ab-diquera pas.

SUZANNE. — Qu'en sais-tu?... Le jour où tu aimeras, tu seras probablement comme les autres, une toute petite chose entre « ses » mains...

JEANNE. — L'esclave alors? Tu retard mon chéri.

SUZANNE. — Non, pas l'esclave... Ain moi, jamais un homme au monde ne m'imp sera sa volonté si je ne l'aime pas... cela peux le croire, et c'est pourquoi je ne m marierai que l'amour au cœur... Mais si l'aime, sa volonté, dans ce qu'elle a c raisonnable, deviendra la mienne, et cela vo lontairement, non par humilité ni renonce ment, mais par une sorte de don de moi. Je lui offrirai mes pensées et tout ce qu j'ai de meilleur en moi, pour qu'il m sente plus près de lui.

JEANNE. — Eh bien! tu te prépares de beaux jours!... Tu seras annihilée, pulvér sée, tu n'existeras pas dans ton ménage... Le hommes, c'est entendu, sont des héros sou les murs de Verdun, et dans les boyau des tranchées!... mais, au quatrième au-des sus de l'entresol et dans le traintrain de l vie, regarde autour de toi, ce qui se pass ce sont des monstres d'égoïsme...; si c ne se défendait pas contre leur despotism naturel, ils ne feraient de vous qu'un bouchée..., ils vous dévoreraient. Il y a e eux du tyran et du Turc! Crois-en la jeun expérience de ta vieille amie et prend ceci pour ta gouverne : il faut défendre s personnalité pied à pied; la mienne ne recu lera pas d'un pouce.

SUZANNE. — Alors, pour toi, le mari, c'es l'ennemi.

JEANNE. — L'ennemi..., pas précisémen mais l'être qui s'est arrogé le droit d'êtr un maître par de mystérieuses raisons do les hommes proclament les lois de géné ration en génération, sans jamais nou avoir consultées, et qui placent dans l'obl gation des femmes ces deux articles : Aime et Servir. Je ne suis pas de la race de battues; j'aime qui m'aime et je ne se personne...

SUZANNE. — Et si tu restais « Demo selle », tout simplement..., car enfin rien n les forcera à prendre femme, ces pauvre hommes dont tu médis, et qui auront pour tant mérité qu'on les aime, et qu'on leu soit indulgentes...

JEANNE. — Tu ne seras jamais une psy chologue mon pauvre petit... Mais, ils s jetteront sur le mariage au retour..., com prends donc..., ils auront vécu comme de ours...

SUZANNE, *l'interrompant doucement.* — T veux dire comme des héros, comme d véritables saints, et même comme des mar tyrs...

JEANNE. — Oui, c'est entendu, mai comme des ours tout de même... Alors en rentrant, ils en auront soupé de l vie de garçon, de leur enfer de mitraill et de l'affreuse solitude; ils songeront ave ivresse au bonheur à deux..., et comme l guerre les aura faits moins craintifs e tout de même plus vertueux, ils épouseron avec dot ou sans dot, mais ils épouseront ce sera l'occasion à saisir aux cheveux.

SUZANNE. — Tu as peut-être raison... mais..., je ne sais comment exprimer cela.. excuse-moi..., tous tes propos me choquen je n'ose pas dire me blessent, il me sembl que tu commets une suite de petits sacri lèges contre l'amour..., l'amour que j'aim tant... et que je me figure si beau!

SUZANNE. — Oui, de loin c'est très bien et puis, sans l'Amour avec un grand A

les romans n'existeraient pas, ni le théâtre non plus. C'est un mal nécessaire... Mais moi, je ne tiens pas essentiellement à être une « malade », il me suffira d'aimer bien mon mari, et qu'il m'aime plutôt davantage... de trouver en lui un compagnon agréable, un camarade de bonne compagnie, d'esprit s'il se peut..., suffisamment ambitieux pour m'assurer le bien-être dont j'ai besoin, en échange de quoi je lui serai fidèle, s'il l'est lui-même, bien entendu... Je tiendrai sa maison avec soin, et je m'associerai de cœur à sa fortune, je lui ferai des relations, des amis, et j'élèverai avec plaisir un enfant ou deux... Et tu sais, si mon programme ne nous fait mourir de passion ni l'un ni l'autre, il nous fera peut-être vivre très heureux.

SUZANNE. — Peut-être..., mais ce n'est pas ce bonheur-là que je rêve...

JEANNE. — Veux-tu que je te dise où te mèneront tes rêves...; un jour tu te toqueras d'un monsieur quelconque, comme une bête, ou plutôt comme une chimérique et romanesque petite personne que tu es..., tu lui prêteras toutes les qualités qu'il a et surtout celles qu'il n'a pas, et tu marcheras dans ton rêve étoilé huit jours..., mettons trois mois..., et puis, quand un beau jour tu descendras de ton ciel, pour t'apercevoir que ce dieu adoré exploite ton amour, exploite ta fidélité, exploite ton dévouement, exploite ton désintéressement, tu retomberas sur terre du haut de ton aéroplane et de tes illusions, et tu pleureras des larmes de sang.

SUZANNE. — Mais pourquoi veux-tu que l'être que j'aime m'exploite... J'entends qu'il m'aime lui aussi comme je l'aime. Nous exploiterons tous deux, réciproquement, notre amour.

JEANNE. — Les hommes, je te le répète, sont des monstres d'égoïsme, tu ne veux pas entrer cette idée-là dans ta caboche...; ils ne respectent jamais la faiblesse d'une femme..., *jamais*, entends-tu bien... Il faut qu'ils la sentent prête à lutter, prête à se défendre, prête au besoin à se venger, alors ils la traitent d'égal à égal... Toi, tu as une âme d'amoureuse, tu seras exploitée, c'est fatal, et malheureuse par dessus le marché.

SUZANNE. — Malheureuse peut-être..., exploitée, je ne crois pas...; et puis le mot me fait horreur... Vois-tu, Jeanne, nous ne parlons pas la même langue. Je prononce Amour et tu réponds Liberté. S'il me plaît à moi de fondre ma liberté dans l'amour, et d'y trouver mon bonheur, qu'as-tu à objecter?

JEANNE. — Rien, sinon que je regarde ce qui se passe, et que je me fais une jugeotte...; je vois que tout est bataille, ici-bas, et qu'il faut lutter jusqu'à la garde... Et, puisque la nature veut qu'un des deux soit éternellement dévoré, je veux être celui qui dévore..., c'est la raison du plus fort et c'est la bonne.

SUZANNE. — Alors, dans la guerre tu n'as pas observé autre chose... Moi, je suis bouleversée au contraire de la beauté du spectacle qu'elle offre..., il me semble que jamais comme aujourd'hui, je n'ai mieux compris que le monde est gouverné par l'amour.

JEANNE. — Eh bien! ma chérie, tu en as une santé..., alors, quand les hommes s'entr'égorgent, et depuis dix-neuf mois, entassent cadavres sur cadavres, c'est par amour... tu choisis un beau moment pour lancer ta découverte..., c'est à mourir de rire.

SUZANNE. — Vraiment, tu trouves que ces jeunes hommes qui oublient leurs misères, leurs fatigues, leurs souffrances, pour soutenir l'idéal de la Patrie..., qui font chaque jour, le sacrifice de leur vie, et se conduisent en héros..., tu trouves qu'ils n'obéissent pas à une loi d'amour... Mais les soldats qui auront servi leur pays avec ce désintéressement passionné, sauront aimer une femme, cela je le sens, j'en suis sûre..., et tu blasphèmes..., ils la préféreront sans doute avec une dot..., mais ils aimeront...

JEANNE. — Et si aucun ne s'avise de demander ta main, y croiras-tu encore à l'Amour, avec ton grand A...?

SUZANNE. — Oui, j'y croirai toute ma vie, tant que mon cœur battra dans ma poitrine... Et si mon rêve est déçu, je le bénirai... Et j'*aimerai* quand même..., j'aimerai les enfants des autres, les blessés, les malheureux, tous ceux qui auront eu comme moi un rêve et qui en gardent pieusement les morceaux brisés.

JEANNE. — Rime cela en vers, mon chéri, cela ferait une élégie remarquable..., moi, en bonne prose, je te le dis..., je ne resterai point une « Demoiselle », et je me marierai... sans dot..., ou les hommes diront pourquoi....

LA PETITE VEUVE, *qui silencieusement tricotait des chaussettes dans l'embrasure de la fenêtre et a tout entendu, murmure.* — Qui sait... Jeanne deviendra peut-être la serve d'un mari égoïste et Suzanne la femme adorée qui mènera son mari par le bout du nez..., en amour sait-on jamais...?

SUZANNE. — Moque-toi tant que tu voudras, Jeanne, je resterai fidèle à mon rêve ou je ne me marierai pas.

YVONNE SARCEY.

LES CONFÉRENCES
de l'Université des Annales

Agir !... par Edouard Herriot.

Après la belle conférence de M. Edouard Herriot, sur le thème suivant : Agir !... voici l'intéressante page que nous envoie M. Léo Vénuat, un brillant chroniqueur du Journal de Genève, *sur l'homme éminent qui compte des admirateurs dans tous les pays :*

Les époques se succèdent, différentes. Les hommes disparaissent, et, bon gré mal gré, cèdent la place à d'autres hommes. Ainsi la vie continue. Car c'est le jeu de la destinée qui perpétuellement préside sur la vaste scène du monde. Or, ce même destin, lequel ne laisse pas de se montrer logique et, partant, quelque peu français, se plaît parfois à faire réapparaître aux yeux des humains, pour le plaisir de leur intelligence ou pour le besoin de la cause, certains hommes-types de la création n'ayant de changé que le nom et l'aspect extérieur, mais dont les inspirations, les actes, la supériorité et l'énergie sont choses identiques. C'est à quoi l'on ne pouvait s'empêcher de songer hier, en écoutant Edouard Herriot, sénateur et maire de Lyon, exposer devant un public compréhensif, à l'Université des *Annales*, les multiples problèmes économiques de la France. Ce ne fut pas une [...]serie, ce ne fut pas une conférence, ce[...] le cri éloquent et prolongé d'un idéol[...] agissant, d'un patriote qui ose montrer[...] maux existants, aux côtés desquels il [...] le remède sûr. Jamais la pensée ne [...] plus fraternellement unie à l'action. [...] bien, l'initiative et le labeur de M. He[...] sont-ils là pour justifier les désirs de l'im[...] nation de ses auditeurs. « Il faut enrich[...] France! », tel est le leitmotiv de l'émi[...] orateur, qui a le double privilège d'être [...] sénateur à idées — rara avis! — et un m[...] sans sinécure. « Ne pas craindre d'étudie[...] que l'ennemi a fait d'utile et organiser, [...] à présent, le développement de notre pr[...] industrie. » Parole d'un sage et d'un [...] politique qui ne s'embarrasse pas d'un p[...] optimisme. Edouard Herriot croit, com[...] vous et moi, à la victoire, visiblement, [...] à sa manière, qui procède par efforts pr[...]bles et tenaces. J'admire encore ceci, qu[...] cite de mémoire : « Pas de cris, pas de [...]testations, pas de tergiversations! Il faut [...] il faut agir, et, pour commencer, subor[...]ner l'intérêt particulier à l'intérêt génér[...] Mais ceci s'adresse aux âmes d'élite sus[...]tibles d'imposer leurs idées. Celles d'Edo[...] Herriot peuvent se synthétiser en quel[...] mots : intelligence, générosité, judicieuse [...]gumentation, témérité bienfaisante. Car [...] ce pas avoir plus que du courage [...] de dire son fait à l'insupportable Mons[...] Lebureau qu'il nomme le « scribe accrou[...] et qui est dans nos administrations la p[...] d'achoppement pour tout progrès? Je [...] peux que résumer ici les grands probl[...] dont il faudra nous occuper : protection [...] enfants du premier âge, alcoolisme, tub[...]lose, natalité et enfin, la réforme de l'e[...]gnement. Ah! cette réforme-là dut pr[...]dément tracasser l'ancien professeur q[...] Edouard Herriot, car il lui décoche ses [...]ches les plus acérées. Foin de Frédég[...] et de Brunehaut! Foin de la chevelure d'i[...] Qu'on supprime tout le fatras inutile [...] nos enfants n'ont nul besoin. A la b[...] heure! voilà un ardent démocrate et [...] pur, admettant cependant une arist[...]tie, la seule qui compte en somme : l'[...]tocratie de l'intelligence, une élite des [...]prits. M. Edouard Herriot, certes, est [...] grand idéologue, mais il est davantage [...]core : c'est un esprit judicieux et un re[...]ble homme d'action. Et comment n'être [...] de tout son cœur et de toute son in[...]gence avec lui quand il déclare dans [...] magnifique profession de foi : « Il ne [...] y avoir d'autres limites à l'ascension [...] individu que la vertu de son travail e[...] puissance de son effort. » Je n'avais [...] attendu que l'éminent et éloquent orate[...] fût écrié, en s'inspirant de la phrase cél[...] de Danton : « De l'action! encore de [...]tion! toujours de l'action! » pour le co[...]rer mentalement au fougueux convention[...] Il n'est pas jusqu'à l'assaut contre Ve[...] qui n'offrît à mon esprit en liesse une [...]pante analogie. Comme je le disais au d[...] de cet article : les époques se sont succéd[...] les hommes ont disparu, mais, de temp[...] autre, des hommes reviennent qui, mo[...]ment ressemblent comme des frères aux [...] extraordinaires de jadis. Ces hommes-t[...] sont des forces avec lesquelles un [...] compte et dont il peut justement s'enorg[...]lir. Comme Danton, Edouard Herriot dép[...] le cadre de son époque. La nature, pour [...] complaire, s'est refusé le malin plaisir [...] paradoxe. La robustesse physique du s[...]teur Herriot est en harmonie avec son [...] vigoureuse. Seuls, les yeux, d'un bleu [...]

, donnent du regard de ce combatif une
ression de douceur qui n'est pas sans
me.

LÉO VÉNUAT.

-S. — Nous remettons à la semaine pro-
ne, le compte rendu de la belle confé-
e de M. Richepin : Les Poètes anglais,
dsworth, Coleridge, Keats, et de la confé-
e de M. Auguste Dorchain : la Mission de
rance.

outes ces conférences sont publiées dans
ournal de l'Université des Annales. Abon-
ent scolaire (24 Nos) : 10 francs.

-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

UNIVERSITÉ DES ANNALES "

ctivité reprend, les deux salles d'opéra-
fonctionnent. Des grands blessés nous
arrivés de Verdun, et il est consolant
oigner ces héros et d'adoucir leurs souf-
es. Ah! qu'ils sont courageux, nos sol-
Nous avons l'honneur de soigner des
ts de la classe 1915... Ces petits sont
endurance admirable, et il y a je ne
quelle grâce émouvante à voir tant de
sse mêlée à tant de bravoure.

s blessés qui ont l'usage de leurs mains
pent leurs heures de loisir à des tra-
de raphia absolument délicieux. Deux
nes du monde, Mlles Marie Lyon et Su-
e Bloch, viennent leur enseigner l'art de
ertir le raphia en petits paniers et cor-
s à pain. Quand l'ouvrage est terminé,
le leur achètent, leur paient et les met-
dans le commerce, dans un de leurs
sins de vente... C'est l'œuvre des *Bles-
u Travail*, dont le siège est 154, avenue
Champs-Elysées, qui a entrepris cette
on délicate et touchante, dont les effets se
t sentir longtemps encore après la guerre.
e soldat qui aura appris à utiliser ses mo-
s perdus, par la confection de joujoux
'objets de vannerie, et qui en aura tiré
ue profit matériel et beaucoup de dis-
on, en gardera le goût chez lui et s'ingé-
en petits travaux utiles, qui lui feront
r le chemin du cabaret...

trains acceptent de nouveau les pa-
pour le front, aussi l'activité de Mmes
e, Francis Thomé et de leurs amies
e cette semaine prodigieuse. Elles firent,
date du 13 avril, leur 27,469e envoi! Et
ent ces paquets ne seraient-ils pas com-
avec plaisir, puisque chaque jour nous
ons de quoi emplir de nouveau nos ar-
s des Danaïdes; nous les vidons comme
chantement pour les retrouver toujours
es.

ons-nous de signaler quelques collec-
... Et d'abord, on nous demande des
s de football, des jeux de plein air et
struments de musique, à croire que toute
e devient mélomane et sportive. Et je
urais dire la surprise charmée qu'on
re à penser que ces preux, après qu'ils
lté comme des héros, jouent paisiblement
eux à des jeux innocents. Donc, tout
ent enfoui au fond de quelque armoire
bonheur d'un poilu, et tout jeu trou-
on emploi. On peut soit nous envoyer
verses merveilles, soit nous demander
resse pour les envoyer.

L'Adoption des Prisonniers

L'œuvre compte, à la date du 16 avril, 6,880 marraines, et 208 colis ont déjà été envoyés, à notre connaissance, pour les fêtes de Pâques. Si l'on compte ces Marraines-Pâques, qui ne tarderont pas à devenir des marraines officielles (quelques-unes en témoignent déjà le désir), nous avons dépassé le chiffre de 7,000! Il y a donc 7,000 marraines, cousines des *Annales*, qui unissent leurs efforts pour soulager l'infortune de nos prisonniers et soutenir le moral de ces exilés qui, bien plus que les combattants, doivent trouver le temps long.

Et combien ont suivi l'exemple donné par notre œuvre et, constatant le bien que l'on pouvait faire, ont créé des groupements, recruté à leur tour des marraines, et fondé la plus noble, la plus charmante des concurrences. Voici ce qu'à ce sujet m'écrit Mlle Marcelle Favre, une chère Alsacienne, qui fut notre présidente du cercle de Mulhouse, et le redeviendra certainement après la Victoire, et qui, ayant dû fuir la chère ville où elle maintenait si tendrement, si courageusement l'influence française et le culte de la Patrie, a porté en Suisse son cœur fervent d'Alsacienne. Voici la belle lettre qu'elle m'écrit et que toutes nos marraines liront avec intérêt:

LETTRE DE SUISSE A COUSINE YVONNE

« *Lausanne, 6 avril 1916.*

» Votre idée a fait son chemin et par milliers aujourd'hui nos soldats des régions envahies, empêchés de correspondre avec les leurs, ont trouvé, grâce à vous, le réconfort moral et les secours matériels dont ils étaient si cruellement privés.

» L'activité prodigieuse dans laquelle vit la France depuis plus de dix-huit mois n'est pas moins intense ici, et je crois qu'à Lausanne on pourrait compter autant d'œuvres de guerre que dans une ville de Provence ou de Gascogne. Les hôpitaux en moins..., pas même, car depuis quelque temps, nous avons, tout près d'ici, des prisonniers français malades, venus d'Allemagne, et je puis vous garantir qu'ils sont choyés.

» L'œuvre dont je veux vous parler aujourd'hui est : L'Union des Marraines.

» Elles sont plus de 5,000, représentez-vous bien ce chiffre, plus de 5,000 pour Lausanne et les environs, qui se sont fédérées pour se communiquer leurs renseignements, pour faciliter leurs correspondances et leurs envois.

» N'allez pas vous figurer qu'étant en pays neutre, les filleuls de ces marraines sont des soldats de tous les pays belligérants, non, ce sont uniquement des Français, plus quelques Russes, Belges et Anglais. Marraines de Boches ou d'Austro-Boches, il n'en existe pas.

» Les marraines ont élu une présidente; on l'appelle : La Marraine des marraines. Je la vois journellement dans son bureau, qui est une annexe de l'œuvre française de Secours aux prisonniers abandonnés, 3, rue du Lion-d'Or, Lausanne.

» Pour chaque soldat signalé comme dépourvu de ressources, elle trouve le cœur compatissant qui remplacera la famille, et beaucoup de bienfaitrices n'adoptent pas seulement un, mais trois, quatre, cinq, dix, parfois même une vingtaine de filleuls; si bien que les cinq mille marraines vaudoises pourvoient au nécessaire et correspondent avec environ 9,000 soldats français et alliés.

» Le bureau reçoit les paquets destinés au front ou aux camps d'internement, et les expédie après avoir vérifié l'emballage et l'adresse. Mais l'innovation la plus heureuse de l'Union des marraines de Lausanne est celle de ses réunions mensuelles. J'ai assisté à la dernière, car, tout en n'étant pas Vaudoise, je fais partie de la fédération, et je m'en honore.

» Nous étions nombreuses (sept ou huit cents), et variées, je dis variées, car nous sommes de toutes les classes, de toutes les sociétés, de tous les âges, de toutes les nationalités alliées ou neutres. Ce qui domine, ce sont les ouvrières, les domestiques, les petites bourgeoises modestes. On voit de pauvres vieilles, des vieilles filles, qui doivent aimer leur fils adoptif de tout l'amour qu'elles n'ont pu donner à un enfant véritable.

» Les ouvrières d'une manufacture, auxquelles une paie par trop modeste ne permettait pas d'avoir de filleuls, se sont cotisées entre elles afin de pouvoir, chaque semaine, envoyer un grand paquet à leur filleul commun et correspondent à tour de rôle avec lui.

» Je vais peut-être commettre une indiscrétion, mais avant de vous quitter, je veux vous dire le nom de la Marraine des marraines : c'est Mme Séchaud, une femme de cœur et d'action, que je suis heureuse de vous présenter, en vous envoyant, à vous, chère cousine, ainsi qu'aux amis des *Annales*, le message d'admiration et de sympathie dont me chargent les marraines vaudoises pour notre héroïque patrie.

» MARCELLE FAVRE. »

La Croisade des Femmes

Nous recevons un courrier énorme pour cette croisade... L'important pour l'instant est d'être nombreuses, innombrables dirais-je. C'est pourquoi le Comité, dont j'ai l'honneur de faire partie, demande instamment que toute nouvelle adepte fasse aussitôt des recrues et prêche la bonne parole.

Je rappelle qu'il suffit d'envoyer 1 fr. en timbres-poste pour faire partie de la Croisade et recevoir tous ses parchemins d'admission; on peut adresser les adhésions à Yvonne Sarcey ou au siège de l'Œuvre.

A la Brosse ! A la Brosse !...

Les petits ateliers de M. Brieux travaillent, travaillent... Et comment n'irait-il pas, ce bienfaisant et doux commerce des brosses, avec un chef comme M. Brieux, et des dons comme celui de Mme Perdrizet par exemple, qui, pour la commande d'une seule brosse, envoie un chèque de 400 francs! Voici, en deux mots, le bilan à la date du 15 avril : Nous avons reçu commande de 4,060 brosses, pour la somme totale de 20,281 fr. 75... Sur ce total se trouve compris le versement de plusieurs dons particuliers à M. Brieux (3,104 francs).

3,300 brosses sont livrées; il en reste 760 à expédier...

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

89e LISTE DE SOUSCRIPTION

37e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 8 au 15 avril 1916)

Mme Sifferlé, 5 fr. — Mme Dorchain, 20 fr. — Anonyme, à Noiretable, 2 fr. 50. — Mme Guidet, Tsarkoié Selo, 10 fr. — Mme Dutheil, Bourges, 5 fr. — M. Simond, Neuchâtel, 10 fr. — Anonyme, 5 fr. — M. Géraudié. Bert, 5 fr. — M. Tournié, Auch, 10 fr. — Mme Perdrizet, Boston, 620 fr. 65. — Une Algérinene, 100 fr. — M. Richepin, 50 fr. — Mlle Laucier, Chandoi, 2 fr. — Mlle Bassot, Chamfleury, 10 fr. — Marthe D., 5 fr. — Mme Rougon, Manosque, 5 francs. — M. Joannidès, 100 fr. — Mlle Zeller, Lyon, 10 fr. Anonyme à Remiremont, 5 fr. — M. Provost-Vallery, 5 fr. — Mme Délémontey, Nouméa,; 5 fr. — M. Phalmann, Belle-Ville, 26 fr — Mlle Guidet, Tsarkoié-Selo, 30 fr. — Anonyme, 7 fr. 90. — Mme Dubédat, Barcelonne (Gers), 5 fr. — Mme Grossetête, Mouziaiaville, 20 fr. — Anonyme du Canada, 20 fr. — M. Coldefy, Vitry, 2 fr. — Mme Dubois, 30 fr. — Suzanne Marion, Novgorod, 58 fr. — Mme Bayard, Port-au-Prince, 5 fr. — Une petite lectrice de 1916, 5 fr. — Mme Fouque Lang-Son, 5 fr. — Mme Moulton, 150 fr.

Total général de cette 88e liste........ 1,354 fr. 05

(A suivre.)

Échos de la Guerre



Nouveau tableau peint d'après nature par e docteur Nigoul-Polony.

« Des voitures sont là, devant l'entrée de 'ambulance. Elles sont remplies de blessés. Dépêchons-nous! car toute la nuit elles vont ainsi revenir, et, sur leurs brancards tachés le sang, les vêtements en lambeaux, traversés par la boue, le visage très pâle, leur blessure entourée d'un pansement hâtif d'où sortent quelques gouttes de sang, les blessés sont portés dans la salle et immédiatement secourus.

« Un lieutenant! monsieur le major! Il est » bien mal! » Le médecin s'approche. « Oui! » c'est grave, en effet! » Le blessé respire à peine, et, immobile, les yeux clos, livide presque, il semble mort! « Du sérum, » vite! » Et, tandis que le sang remonte dans les veines, la blessure large, profonde, d'où la vie s'échappait, est à nouveau examinée et définitivement pansée. Désormais, plus d'hémorrhagie à craindre. « Du sérum! » encore! encore! » — Le blessé ouvre les yeux, un long soupir secoue son être et ses lèvres entr'ouvertes murmurent doucement : Merci! »...

» D'autres blessés sont là, moins gravement atteints, attendant leur tour. « Eh bien! » quelles nouvelles? » « Ah! monsieur le major! c'est terrible!... Le capitaine est mort, le lieutenant aussi, l'adjudant aussi! » Je ne sais plus où sont les camarades. Les » mitrailleuses boches ont tout démoli! Mais » c'est égal, on les tient. Ils ne l'ont pas » prise la tranchée, elle est à nous!... Moi, » j'ai reçu un coup de crosse sur l'épaule. » « Il y a quelque chose de cassé », a dit » le major du bataillon. C'est un grand » blond qui a fait le coup, un grand sau- » vage qui gueulait!... J'y ai lâché mon coup » de fusil et j'ai eu sa peau, à celui-là! Je » suis content tout de même; comme ça, il » ne gueulera plus! » « Allons! c'est bien! » fais-toi panser maintenant! »

» Plus loin, un soldat breton exhale sa douleur. « Une balle dans le ventre, mon- » sieur le major! Mais j'ai foncé quand » même. J'ai tapé dans le tas et puis, je » suis tombé! » Il espère encore, ignorant la gravité de sa blessure. « Une balle au » ventre, ça guérit, n'est-ce pas? Je souffre » tout de même, par moments c'est vio- » lent!... Mais, ça guérit, n'est-ce pas? » Il tient dans sa main noircie une photographie maculée. « Mes enfants! monsieur » le major! mes petits que j'aime tant!... » Je les reverrai? Oui, il le faut, pour les » faire vivre! » Et ses yeux se mouillent, il se tait...

» Oh! le poignant tableau! la douloureuse image! Sur le sol d'une chaumière, deux petits enfants, côte à côte, sont à genoux. Les mains jointes, les yeux levés vers le crucifix, ils adressent au divin consolateur une ardente prière, et, au-dessous, on lit cette émouvante pensée, écrite de leur main hésitante :

« Nous prions tous les soirs le bon Dieu, pour qu'il nous ramène notre pauvre papa! »

» Douloureux orphelins! hélas! que de larmes ils doivent verser maintenant!

» La nuit entière passe ainsi, auprès de tous ces hommes, victimes résignées de la bataille. Sans repos, il faut lutter pas à pas contre la mort qui s'obstine et ramener un rayon d'espoir, un souffle de vie chez ces êtres aux chairs pantelantes, qui s'abandonnent, inanimés.

» La file des brancards s'allonge tandis que, là-bas, la lutte s'éteint et que la bête vaincue rentre dans son repaire. »

Bien douloureuses, ces scènes. C'est l'envers de la bataille et la rançon de la gloire.



Je trouve dans mon courrier cette « fable de guerre », signée d'un nom bien connu de nos lecteurs.

LE COUP DE PIED DE L'ANE

Son cancer l'ayant quitté,
Tout botté,
Le kaiser, sans crier gare,
Débarqua chez le Bulgare,
Le pressant de lui prêter
Des soldats pour résister
A l'étreinte qui l'enserre;
Ce qui n'est point un mystère.
A Ferdinand-le-Félon
Guillaume offrit un bâton...
De maréchal, pour tout dire.
Or, l'autre, dans un sourire,
Pantin aux doigts du Destin,
Lui fit en mauvais latin
Une indigeste harangue, —
Que ne tourna-t-il sa langue! —
Traitant cet olibrius
De « Cæsar gloriosus! »...
Le rire cinglant de Plaute
Fusa vers le ciel de plomb.
« Ach! dit en grimaçant l'hôte,
» Comme il y va, le co...lon!
» Ce Boulgre-là, que Dieu damne!
» M'assassine à sa façon :
» C'est le coup de pied de l'âne!... »

JUANA-RICHARD LESCLIDE.

Et les deux compères n'ont pas fini de se disputer... Vous verrez dans quelques semaines..., ou dans quelques mois...



Sarah Bernhardt est toujours en Angleterre. Elle y fait applaudir une pièce de sa petite-fille, cette charmante Lysiane, dont nous avons publié les premiers vers. Succès d'enthousiasme pour la petite-fille et pour la grand'-mère.

« L'ouvrage, nous écrit Mme G. T..., a la fraîcheur d'une floraison de printemps... Cette enfant (l'auteur) a saisi tout le pathétique contenu dans le cœur des mères. Par une gradation de délicatesse de l'âme, elle passe de l'angoisse à l'orgueil, de la foi à l'amour, du courage à la douleur. Les larmes coulent. Les bravos éclatent. »

Nous ne tarderons pas à revoir la grande artiste, et l'aimable Lysiane.



Il y a quelque part, à Paris, un petit théâtre où se jouent des pièces ardemment françaises...

C'est Guignol.

On me demande d'insérer ces quelques vers écrits à sa louange :

Lui aussi, bravement, il ira jusqu'au bout,
Notre petit pantin joyeux et populaire.
Toujours, quoi qu'il arrive, il restera debout,
Pour flétrir et rosser ceux qui nous font la guerre.

Sans peur et sans murmure, il ira jusqu'au bout.
Quand même il ne serait plus que seul sur la [terre
Il lutterait encor pour cracher son dégoût
A ces peuples méchants, cruels et sangui[...]

Sans trêve et sans repos, il ira jusqu'au [...]
Pour défendre le droit, la France et la je[...]
Et jusqu'à la victoire, on le verra partou[...]
Face aux Boches, dresser sa trique vengere[...]

GASTON C[...]

Bonne chance au nouveau répertoi[...] Guignol...



Le jeu à la mode.

Jouez-vous aux « QuatrArmes »?...

Oui, sans doute. Ce jeu, en ce momen[...] fureur. Son auteur, le dessinateur O'[...] s'est offert la joie d'en mettre gracieus[...] quelques exemplaires à la disposition[...] malades de notre hôpital, et il faut v[...] passion que mettent ceux-ci à mater, [...] savantes manœuvres, les Boches en effig[...] en attendant mieux.



Un soldat, M. Chantel, me comm[...] ces jolies réflexions sur la *chanson* [...]*taire* :

« Des hommes commencent-ils à t[...] l'étape un peu dure, le sac lourd et l[...] encombrant? y en a-t-il quelques-uns q[...] dent, peu à peu, leurs places dans les [...] se traînent à côté de la colonne, j[...] ce qu'ils échouent, lamentables, au [...] du talus, attendant les voitures à l'a[...] Il suffit alors d'un refrain connu pou[...] à tous, relever le sac d'un coup de [...] hausser la tête, tendre les jarrets, et p[...] un air quelque peu faraud à la tra[...] des villages, lorsque les femmes, [...] seuil des portes, ou rideaux levés, d[...] les vitres, nous regardent au passage.

» L'influence tonifiante de la chan[...] route est indéniable. *La Marseillais[...]* *Chant du Départ* et nos autres chants [...]naux ne valent pas, dans ces cas-là, [...]ble chansonnette de *Auprès de ma* [...] ou de *Madelon*. Les premières so[...] hymnes que l'on entonne seulement d[...] grandes circonstances. Il leur man[...] légèreté, la vivacité, l'entrain des [...] qui, simplement sifflotées entre les [...] font immédiatement relever le pas.

» Et, durant le temps que l'on sou[...] plaisanteries, souvent fort salées de l[...]son, pendant que l'on reprend le [...] égrillard et joyeux, on oublie sa [...] Les pieds ne font plus mal, le sac s[...] on ne fait plus attention aux obsédant[...] cailloux alignés le long de la rou[...] turlupinants poteaux télégraphiques [...] filent sans cesse. Bref, on n'aspire p[...]tant à la bienheureuse halte de quelq[...]tants où l'on formera les faisceaux a[...] du fossé et débouclera son sac.

» Bien que nos généraux ne nous [...] plus, comme au temps de l'Empire, [...] des batailles avec nos jambes, l'on fai[...] souvent des marches assez dures. J[...] qu'en remettant en honneur nos c[...] militaires, on ferait œuvre utile, car [...]rait le troupier français à tromper sa [...] et à garder sa jovialité légendaire, qu[...] de s'atténuer dans cette sourde et m[...] guerre de tranchées. »

Compris! Nous vous avons don[...] chansons militaires. Nous en publier[...]core.



LES BRUITS QUI COURENT

[S]CÈNE VUE. — Nous l'empruntons au *Souve-* ... journal du front dirigé par Jean des ...es :

...n général et son escorte se rendent à la ... de feu. En forêt, le petit groupe passe, ...eval, sur la route. Soudain, les obus se ...ent à pleuvoir à cent mètres au-devant de ...

...s officiers arrêtent leurs chevaux, se con-...ent, examinent des cartes. Il va falloir ... un assez long détour. Le général hésite ... la décision à prendre.

...r, durant le colloque, des soldats en can-...ement sont témoins de la scène et, ... qui les connait — et le général les ...naît — il est bien évident qu'une ironie ...usse le coin de leurs lèvres et que leurs ... s'égaient de petites lueurs de malice.

— Passeront?... Passeront pas?...

...out à coup, le général se décide:

— Allons-y!... C'est stupide, mais devant ... hommes, il n'est pas mauvais de faire ...quefois une bêtise...

... d'un coup d'éperon, il enlève son petit ...al brun.

...n poilu qui, de loin, a tout compris de ...cène, s'élance en avant, entraînant un ...arade ahuri.

— Arrive! Arrive voir comment un général ...ait casser la g...

..., non pas joyeux, angoissés au contraire, ...iers de la crânerie des chefs, les deux ...ts se jettent à plat ventre et attendent. ...u passage dangereux, un 210 s'abat sur ...bord de la route, à deux mètres du ...pe galopant. Seconde tragique... Les cœurs ...rêtent...

...ais... rien. Non... rien. Fichée dans la ..., la grosse masse de fer reste inerte, ...me tuée elle-même par le choc.

...lors, un bravo unanime, formidable — ...silencieux — s'élève dans les cœurs des ...mmes »...

❀

... CRI. — Autre épisode héroïque conté par ...ême journal :

... ...e d'infanterie, qui se couvre de gloire ... l'Est — il a été cité trois fois à l'ordre ...l'armée — est composé surtout de Pari-...

...écemment, en Alsace, il se lance à l'assaut ... sa bravoure coutumière. Mais, ce jour-... les mitrailleuses boches font dans ses ...s de tels ravages que l'élan finit par ...ir, la vague menace de s'arrêter à vingt ...res du but.

...n cette minute tragique, les chefs sentent ...un geste, un cri est indispensable pour ...er les énergies. Ce geste, qui l'impro-...ra? Ce cri, jaillira-t-il?

...ertes, ils savent bien que, pour trouver ..., l'appel sauveur doit avoir un rapport ... la situation présente, le caractère, l'ori-..., la vivacité d'esprit de ceux qui vont ...endre, et qu'en l'occurence il lui fau-... peut-être quelque drôlerie gavroche, ...me un parfum du terroir parisien... Hélas! ...e connaître les conditions et qualités du ... qui ressuscite et emballe, et le trouver, ...mot, il y a un abîme...

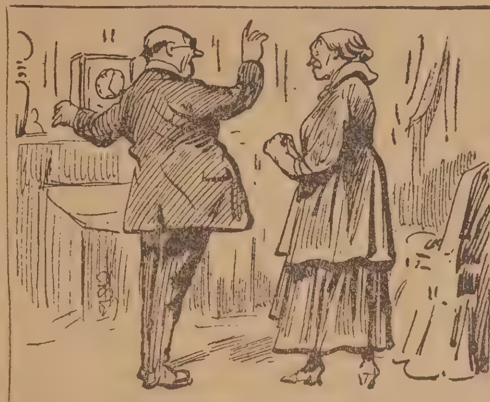
...r, voici qu'un caporal, un brave petit ...elot du Croissant — fort ignorant sans ...e des lois qui régissent la psychologie ... foules — trouve soudain la blague qui ... *porter*...

...randissant un bout de journal arraché de ...oche, la tête à demi tournée vers ses ca-...ades, il bondit vers les Boches, hurlant ... le plus pur accent de Panam:

— ...ris-sport!... omplet des curses!...



— Pour sûr qu'ils nous en envoient des œufs de Pâques!... Dommage qu'ils ne soient pas en chocolat!...



LE RETARD DE L'HEURE LÉGALE

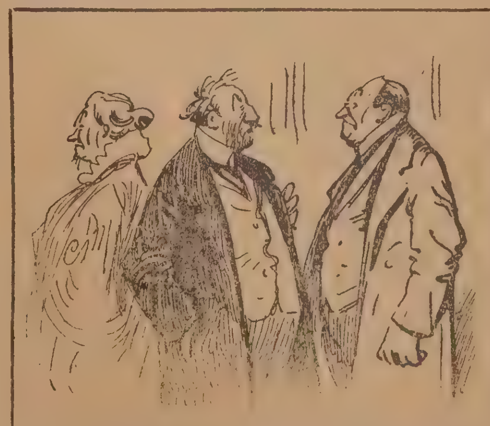
— J'ai calculé qu'en avançant seulement la pendule d'une heure, l'Etat économiserait neuf millions trois cent quarante-huit mille sept cent quarante-cinq francs quatre-vingt quinze centimes !...

— Pauvre ami!... La guerre l'a rendu fou!...



— Qui est-ce qui t'a dit qu'il valait cher le terrain, ici?

— Le lieutenant... Il coûte aux Boches cinq mille hommes le mètre!...



— Il me semble que vous avez dans la figure quelque chose de changé?...

— Oui..., je n'ai plus le temps, ni l'envie de me raser... Je laisse pousser toute ma barbe... Ma femme aussi!...

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

Du coup, dans un éclair de belle humeur, la vague se soulève, gonfle, roule, se projette, irrésistible...

❀

L'EPITAPHE D'ICARE. — L'imagination naïve et féconde des Grecs n'a point trouvé de mythe plus prophétique que la légende d'Icare, fils de Dédale, le premier en date des hommes-oiseaux. C'est le cas de redire avec notre Alfred de Musset, sur la lyre de La Fontaine :

Les Grecs, enfants gâtés des filles de Mémoire,
D'ambroisie et de miel ont doré cette histoire...

Combien de poètes et de chercheurs n'inspira-t-elle pas!

Mais c'est un poète français du seizième siècle, le chartrain Philippe Desportes, qui, dans le moule restreint d'un sonnet, coula les plus belles idées sur l'audace généreuse d'Icare, épris de gloire immortelle. Qu'on en juge!...

Icare est cheut icy, le jeune audacieux,
Qui pour voler au ciel eut assez de courage;
Icy tomba son corps dégarny de plumage,
Laissant tous braves cœurs de sa cheute envieux.

O bienheureux travail d'un esprit glorieux,
Qui tire un si grand gain d'un si petit dommage!
O bienheureux malheur, plein de tant d'avantage
Qu'il rende le vaincu des ans victorieux!

Un chemin si nouveau n'étonna sa jeunesse,
Le pouvoir lui faillit, mais non la hardiesse;
Il eut, pour le brûler, des astres le plus beau.

Il mourut, poursuivant une haute aventure,
Le ciel fut son désir, la mer sa sépulture :
Est-il plus beau dessein, ou plus riche tombeau?

Quelle plus belle épitaphe pourraient souhaiter nos héroïques aviateurs qui, sur les monoplans, les biplans, les hydravions, les appareils de toute taille et de tout modèle, risquent leur existence, le sourire aux lèvres, par amour de la patrie et par soif de gloire?

J. G.

❀

GALLINAVILLE. — Le renchérissement des œufs prête un intérêt d'actualité à cette description de la ville de Petaluma que publie la *Gazzetta del Popolo*. Petaluma est une petite ville d'Amérique située à 50 milles au nord de San-Francisco et qui compte infiniment plus de poules que d'habitants, car elle en a plus d'un million qui pondent chaque année dix millions de douzaines d'œufs. La polliculture ou la galliculture est la grande industrie de la ville et soixante-quinze pour cent de sa population humaine s'y trouve occupée. On distingue là-bas trois sortes de familles. Celles du premier degré possèdent quelques poules pour leur usage et consommation propres; elles tirent un bénéfice net de 70 % du capital employé. Celles du second degré élèvent de 1,000 à 1,800 pondeuses; l'une d'elles a commencé, il y a peu d'années, avec une modeste basse-cour sur deux hectares de terrain; elle possède aujourd'hui 1,500 sujets, logés dans des boîtes divisées en deux compartiments dans le sens de la hauteur : celui du dessus sert de perchoir; celui du dessous, frais et obscur, est destiné à la récolte des œufs. La famille avait mis dans l'affaire 6,000 francs; dès le premier exercice, elle en a gagné 11,750. Les éleveurs du troisième degré sont, en leur genre, les milliardaires; leur personnel de ponte oscille entre 3,000 et 15,000 sujets.

Quand aurons-nous, en France, un autre Petaluma?

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LES MYSTÈRES DE BERLIN

Encouragé par le succès des Mystères de New-York, *M. Pierre Decourcelle aurait, dit-on, l'intention de projeter dans les colonnes d'un grand quotidien et de signer, tout ensemble, sur les écrans les mieux achalandés un nouveau feuilleton cinématographique,* Les Mystères de Berlin.

L'analogie du titre laisse entendre que cette œuvre, aussi follement scientifique que sa devancière, abonderait, comme elle, en péripéties émouvantes; elle serait cependant, nous affirme-t-on, d'une bien autre envergure.

Elle ne se passerait plus exclusivement en Amérique, mais dans le monde entier. Elle ne se bornerait pas à nous exposer les mésaventures d'une jeune et naïve héritière qui se laisse bénévolement attirer dans les traquenards les moins astucieux, pour le plaisir de se faire arracher à la mort par un pharmacien chauve.

On nous montrerait les exploits d'une formidable association de malfaiteurs, dont le dessein serait, non pas seulement de s'approprier quelques millions de dollars, mais de conquérir l'univers.

Les voici à la besogne.

Ils exercent dans tous les pays, en France, en Angleterre, aux Etats-Unis, en Chine, des professions variées: ils sont boutiquiers, voyageurs de commerce, domestiques, critiques d'art, portiers d'hôtel et fabricants de bouillons comprimés.

Ils affectent de ne se dévouer qu'aux soins de leur état et ainsi ils sauvent la face; en réalité, ils renseignent, dans l'ombre, le Maître tout-puissant, dont les ordres sont estampillés d'un moignon énigmatique et qui s'appelle « Le Bras trop Court ».

C'est pour lui qu'ils espionnent ceux dont ils trahissent l'hospitalité. Les uns notent les ressources de la ville qu'ils habitent, les autres relèvent ses défenses. Il n'est pas jusqu'aux critiques d'art — les esthètes de Boches, comme dit Louis Vauxcelles — qui ne dressent l'inventaire des collections dont ils méditent de s'emparer.

Secrètement, le Maître vient s'assurer qu'il est obéi: drapé dans un long manteau gris dont il s'enveloppe le visage, coiffé d'un casque à pointe, il surgit parmi ses acolytes, blêmes et respectueux; il recueille les dossiers, empoche les plans et il s'évanouit. A sa place apparaît, signe mystérieux, « Le Bras trop Court », puis cette inscription: « La suite au prochain programme »...

Nous ne pouvons analyser par le menu les innombrables épisodes du drame; la projection doit durer cent cinquante-six semaines et l'on a calculé que le film, complètement déroulé, couvrirait deux fois la distance de la terre à la lune. Jamais, jusqu'à ce jour, l'imagination et la photographie n'ont réalisé un effort aussi colossal.

Avertis par le « Bras trop Court » que « l'heure est venue », les affiliés se rassemblent dans leurs repaires à Berlin et en Allemagne; coiffés du casque à pointe, ils prennent rang dans les hordes qui, pourvues d'engins monstrueux, se disposent à envahir la planète. Le sinistre inconnu passe en revue son armée. Nous assistons à l'effroyable série des forfaits qu'il ordonne: vols, assassinats, incendies, bombardements, rien ne manque. Avec sa flotte aérienne et sous-marine il arrive à détenir le record de la terreur.

Déjà il croit triompher, mais les peuples se sont ligués contre lui; en vain épuise-t-il, pour se soustraire au châtiment, les ressources de son génie infernal, on le démasque... Et l'on constate alors qu'il est, non pas, comme la majorité des spectateurs le supposent, sans doute, un échappé du bagne, mais, au contraire...

Arrêtons-nous ici, par discrétion, pour ne pas déflorer l'œuvre. Il n'est toutefois pas interdit à nos lecteurs de chercher à deviner l'identité du « Bras trop Court ».

Aux auteurs des solutions justes il sera remis, dans nos bureaux, avec un brevet de perspicacité, un bon pour un demi-centigramme de viande frigorifiée.

GABRIEL TIMMORY.

AUTOUR DES CHAMPS DE BATAILLE

LE RACHAT

Le lieutenant Georges D..., que je n'avais pas vu depuis quinze mois, m'a fait l'amitié d'une visite. Il ne m'a rien raconté qui nous renseigne sur l'issue ou la durée de la guerre. Un lieutenant, tout à son affaire dans son secteur, manque d'horizon. Notre ami m'a demandé plus de renseignements qu'il ne m'en a apporté. Mais les simples mots qu'il employait, et même sa façon de les prononcer, par exemple cette manière qu'il avait de constater sans attendrissement, d'un ton rapide et grave, les services rendus par tel et tel morts, dont nous faisions la revue, donne bien le caractère élevé et sérieux du corps des officiers.

Georges D... m'a raconté l'histoire d'un des hommes de son bataillon. A mon tour, il faut que je vous la rapporte.

— Osmont, m'a-t-il dit, était une mauvaise tête d'ouvrier parisien. Je crois bien qu'il buvait un peu. Mais ces tempéraments fantasques et indépendants, on arrive toujours à les utiliser, dans un bataillon de chasseurs. Tout l'hiver, il faisait des patrouilles, et très bien. Une nuit, au cours de l'une d'elles, le lieutenant D..., qui nous commandait, fut tué. Je me rappelle la haute grange devant laquelle il tomba, la plaine de neige, l'horizon bordé d'une bande étroite de forêt et de brouillard, et les étoiles dans le ciel. Je ne sais pas pour quelle raison, ce drame, auquel nous devions être habitués, frappa profondément Osmont; mais le fait est que, peu de jours après, ayant été, de nouveau, commandé pour une patrouille, il fut pris de panique. Il refusa de sortir de la tranchée, ne voulut rien entendre et à tous les ordres répondit :

» — J'ai peur, je n'irai pas.

» C'était bien net. Vous voyez la suite: refus d'obéissance, conseil de guerre, cinq ans de travaux publics.

» Une fois condamné, sans paraître autrement se frapper, il déclara :

» — Ce qui me chagrine, c'est l'avenir. Avec mon casier judiciaire, je ne pourrai plus rien faire dans la vie.

» Et il demanda de rester au bataillon.

» Notre commandant, qui ne désespère jamais d'un homme, lui dit :

» — Osmont, il faut vous réhabiliter. A la première affaire, je compte sur vous.

» Les jours qui suivirent, il semblait complètement revenu de cette secousse et menait la même vie qu'autrefois. Personne ne lui parlait de rien.

» Le 13 juillet, à l'assaut de la cote 285, Osmont marchait en tête de sa section. Debout, il visait posément les Boches.

» — Baissez-vous! lui criait-on.

» Et il répondait ce mot admirable :

» — Il faut que je me rachète.

» Il a bien abattu, dans sa journée, une douzaine d'Allemands. Mais, le soir venu, une balle l'a tué raide. »

Après ce récit de Georges D..., je me taisais. Se méprit-il sur mon silence? Il me demanda :

— Est-ce que vous ne pensez pas qu'Osmont est réhabilité?

Ah! le pauvre Osmont, je l'admire et le plains; mais ma pensée, sans le quitte embrasse, en même temps, ses compagnor d'armes et ses chefs, et je prends d'eu tous des leçons. J'admire Osmont, qui s'ex plique à lui-même, d'une manière si humbl son désir de se relever, et qui, obéissant la voix de l'honneur, à la sollicitation de s conscience et de sa noblesse naturelle, d que c'est parce que son casier judiciaire l nuirait dans la vie. J'admire tous ceux q l'entouraient.

Honneur à ces braves qui ménagent dan leur cœur un camarade, quand il a son mo ment de faiblesse, et qui ne songent pa à se féliciter intérieurement de leur propr énergie, mais comprennent que chacun, son heure, pourrait être envahi par u mauvaise influence.

Je m'explique ce quelque chose de plu grave, de plus profond, de plus riche, qu tous, nous constatons chez les permission naires à qui nous donnons l'accolade : c sont des hommes qui, dans ces mois d guerre, ont acquis une expérience de la v plus profonde qu'ils n'avaient fait depu leur naissance.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie françai

Les Nouveaux Riches

Cet hiver, un grand horticulteur d l'Anjou disait à un de nos amis : « J recommence à vendre de beaux fruits et les vendre cher, ce qui ne m'était pa arrivé depuis un an : ce sont les nou veaux riches qui se mettent à acheter. »

Les nouveaux riches! Quel mot frap pant! Il faut le retenir, car il désign fortement un coin de la société pro chaine. On voit ce titre, après la guerr sur une affiche de théâtre.

Le public est injuste et passionné; aime qu'on le divertisse aux dépens d ceux qui triomphent; mais il réserve s sévérité et ses ricanements pour ceux q ont fait, à la faveur des bouleverse ments sociaux, des fortunes rapides. Dar les relations de la vie privée, on les e viera, certes, et, au besoin, on se mon trera plat devant eux. Au théâtre, on éprou vera une envie irrésistible de les flétri

De la scène, la satire va aux salons c elle prend une forme plus directe et plu âpre; des salons, elle peut descendre la rue où elle devient mécontentement parfois révolte.

Dans bien des cas, l'injustice sera criante. Il y a des fortunes d'hier, q sont le produit du plus honnête effort, q ont été fondées sur un travail loyal et heu reux. Il en est d'autres qui furent plus ha sardeuses et qui gardent ce qu'il y a tou jours de suspect dans la chance.

Or, le public, avec sa vue simple de hommes et des choses, sera tenté de con fondre.

Ce sont les nouveaux riches qui, d'eux mêmes, devront se protéger contre la mé fiance, non seulement en acceptant d bonne grâce un impôt équitable, mais e allant pour ainsi dire au devant de ce impôt. Car nous abordons une époque où le moins qu'on exigera des privilégiés d tout ordre, ce sera l'exemple.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie françai

TROIS JOURS dans les FLANDRES

Quelques notes détachées de mon carnet de voyage :



L'Yser.

Dunkerque. — La ville furieusement bombardée, comme Arras, Reims et Soissons, a pris l'habitude de vivre dangereusement. Il ne semble pas qu'elle se soit dépeuplée ; les tramways circulent, les magasins aguichent le passant par de coquets étalages ; il y a dans la rue principale des bijoutiers, des fleuristes, des marchands de bibelots ; les fiacres vénérables et poussifs stationnent à leur place accoutumée, au pied de la statue de Jean Bart ; le port commercial grouille de travailleurs ; à l'intérieur du port militaire, dont l'abord est rigoureusement clos à la curiosité des profanes, règne une mystérieuse activité. La voûte écroulée de l'église Saint-Eloi, des toitures détruites, des murs branlants, les îlots de pavés neufs qui effacent les vestiges des trous de marmites et nivellent la chaussée, attestent la violence des assauts que la vaillante cité a subis...

L'habitant jette un regard presque indifférent sur ces blessures encore fraîches. De nouveaux périls le guettent, sans doute. Il s'y résigne. Il n'y songe pas. Son état d'âme est celui qu'enfante ordinairement la guerre : une sorte d'insouciance et de sérénité fataliste ; la conscience que l'homme a de sa faiblesse, la certitude de ne pouvoir échapper aux coups du destin. A quoi bon s'inquiéter ? Ce qui doit arriver arrive. Nous verrons bien... Je crois que le *nitchevo* des Russes correspond à cette philosophie... Donc, Dunkerque endure sans effroi ni défaillance l'aggression périodique des zeppelins, des aviatiks. Dunkerque conserve jusqu'au soir une physionomie animée, sinon allègre. Mais dès qu'a sonné le couvre-feu, tout s'y éteint, disparaît, s'ensevelit dans les ténèbres. A huit heures du soir, la ville est morte. Seule une librairie de la rue Nationale reste entr'ouverte pour de rares clients, qui veulent lire, avant de se coucher, les dernières nouvelles de Paris... Ils arrivent silencieux, s'insinuent dans la boutique, interrogent d'un regard furtif les « manchettes » du journal, puis, n'ayant rien vu d'extraordinaire, reprennent tranquillement le chemin du logis. Leurs pas feutrés s'éloignent... Dunkerque s'endort...

Plaines blanches. — Il a neigé cette nuit. Ce matin il gèle... Les roues de l'auto tracent des sillons à peine visibles dans l'épaisseur des flocons durcis ; la route est blanche; blanche la plaine, blanc l'horizon, sous l'oppression d'un ciel bas, lourd et plombé ; blancs les toits des moulins ; blanches leurs ailes figées, engourdies, captives, condamnées à l'immobilité jusqu'à la visite prochaine du chevalier Prin-



DUNKERQUE
L'église Saint-Éloi bombardée.



Un coin du port.



L'hôtel de ville.

temps, messager du soleil et libérateur de la nature. L'herbe maigre, poudrée à frimas, grelotte le long des talus... Tableau d'une grandeur infinie et dont la tristesse s'accentue à mesure que l'on avance, dans la direction d'Ypres, vers la ligne de combat. Les ruines s'amoncellent... Fermes incendiées, arbres fauchés, villages anéantis. Nous voici à cinq cents mètres de l'ennemi, au centre du bourg de E..., un des endroits qu'il surveille avec le plus de rigueur, une des cibles sur lesquelles il s'acharne. Chaque jour une maison s'effondre, une pierre se détache du vieux clocher; chaque jour, les projectiles pleuvent en un même lieu, au croisement des chemins utilisés pour la circulation des convois. Chaque jour, le canon français et le canon boche échangent des politesses et se disputent l'honneur de commencer la conversation. Depuis plus d'une année, ces choses s'accomplissent régulièrement, normalement, méthodiquement. La guerre moderne, la « guerre chronique » vous a, dans sa ponctuelle et calme férocité, des allures quasi administratives.



Le village d'E..., à côté d'Ypres, un des endroits du front les plus bombardés (cliché pris par G. Babin).

Cités endormies. — Nous les traversons, en parcourant le territoire de la Belgique libre, ce qui subsiste du royaume crucifié d'Elisabeth et d'Albert. Nous franchissons les fossés de Bergues, citadelle miniature de grand style, chef-d'œuvre architectural, bijou d'art rétrospectif. Des cavaliers, coiffés de la bourguignotte, s'engagent sur le pont-levis, et ce spectacle évoque le mouvement et la couleur de la vie guerrière d'autrefois. Nous sommes au seizième siècle. La jolie ville, corsetée de pierre, armée de pied en cap, oppose les éperons de ses remparts hérissés de piques, la vigilance de ses meurtrières et de ses créneaux, à l'effort de l'Espagnol... Les épaisses murailles, les anneaux qui y sont scellés, les lourdes chaînes, les ferrures des hautes portes massives, les bornes plantées comme des sentinelles à chaque issue, rien n'a bougé de ce décor cher à Tattegrain et dans lequel tant de tragédies se déroulèrent. Le charme des petites cités flamandes naît de leur sérénité. Elles s'isolent du monde. Tout évolue autour d'elles, tout se transforme... Elles ne paraissent pas s'en douter. Un rêve mystérieux les absorbe; nous le supposons du moins, car nous leur prêtons une âme; et c'est ce qui les rend à nos yeux si poétiques. Je n'essaierai pas de peindre l'aspect ravissant de Furnes, ensevelie sous la neige, avec les vives arêtes de ses toits, la fine dentelure de ses colonnades, le svelte profil de ses clochetons et de ses tourelles. La photographie prise par mon ami Gustave Babin, donnera une idée de ce délice... Furnes, Bergues, petites villes lointaines, la canonnade trouble votre paix sans l'anéantir. Vous êtes pareilles à ces princesses de Maurice Mæterlinck, absorbées dans leur songe entre la terre et le ciel, et dont on ne sait jamais si elles sont éveillées ou sommeillantes.



Les remparts de Bergues (Flandres Françaises).

La ville fantome. — Ah! si ces petites cités à demi-heureuses pouvaient voir le martyre de leurs sœurs du Nord et de l'Ouest: Ypres, Poperinghe, Nieuport! De celle-ci,

il ne subsiste que des ossements. Vous rappelez-vous la tragique estampe de Raffet : les grenadiers ensevelis dans les neiges de Russie, tressaillant au roulement du tambour et soulevant leurs suaires pour répondre à la voix de l'Empereur ? Cette vision poursuit le visiteur qui erre à travers les rues vides et sonores de la ville fantôme. Un jour viendra où Nieuport délivrée secouera les plis du linceul. En attendant sa résurrection, elle gît écroulée, lamentable, mais combien belle et touchante !... C'est par un miracle d'équilibre que les squelettes des maisons tiennent debout... Telle poutre en saillie n'a comme point d'appui qu'un coffre de cheminée instable et branlant. On a la sensation qu'un souffle, un soupir, le déplacement d'air d'un obus, le frôlement d'aile d'un oiseau de nuit, achèverait de précipiter à terre ce frêle château de cartes. Les débris de l'église ont acquis en vingt mois l'aspect d'une ruine millénaire ; chaque semaine de bombardement vieillit d'un siècle l'édifice, le fait plus vénérable, plus majestueux. Ce monument, de dimensions moyennes, élargi par l'éclatement de ses murailles, par l'effondrement de ses toitures, a maintenant l'ampleur d'une cathédrale... Les fenêtres brisées, les portails béants laissent échapper des coulées pierreuses, pareilles aux flots immobiles et tumultueux de la mer de glace. Autour de ce chaos, le cimetière..., que la sollicitude fraternelle de nos soldats entoure de soins quotidiens et pieux. Aucune tombe n'est abandonnée ; quelques-unes sont ornées de statuettes, d'humbles vases d'où émergent des bouquets desséchés, des touffes de buis, des crucifix de bois et de nacre, des chapelets déroulés, lavés par la pluie. Ces objets proviennent des logis avoisinants. Les maisons mortes se sont dépouillées pour honorer et parer les morts. Elles leur ont offert jusqu'à des lits d'enfants que les poilus ingénieux et naïfs ont disposés au-dessus des sépultures. Poignant symbole que celui de ces enclos improvisés qui rapprochent les berceaux des tombes ! Et ne résume-t-il pas, d'une façon émouvante, le caractère de la guerre germanique, de cette lutte sauvage, inhumaine, sourde à la pitié, inexorable aux faibles, sadiquement joyeuse d'exaspérer la douleur, de faire couler les larmes, de tourmenter l'innocence, de semer partout la terreur et le deuil...

Nieuport n'existe plus. Cependant, les Allemands ne lui accordent pas une heure de trêve. Ils l'arrosent d'un déluge de feu, comme s'ils éprouvaient un plaisir monstrueux et puéril à grossir indéfiniment ces montagnes de décombres. Mais non, leur rage poursuit un but rationnel ; elle vise le canal de l'Yser et les écluses, clé de la défense du pays, source de l'invincible obstacle dressé devant les pas de l'envahisseur. Que les marais se dessèchent, que l'eau protectrice s'écoule, et ces vastes espaces subitement découverts deviennent accessibles aux manœuvres de l'artillerie, à la marche insidieuse des gaz asphyxiants, Tout est remis en question. Aussi quelle violence, quelle ténacité de la part







NIEUPORT, LA VILLE FANTÔME : 1. Ce qui reste de l'hôtel de ville et de l'église. — 2. Quelques maisons. — 3. Le cimetière.

DANS LES FLANDRES


AVIS



Composition de Lucien Jonas.

PATIENCE !...

Dans la Belgique occupée.





LA BELGIQUE INONDÉE

Cliché de la Section photographique de l'Armée.



de l'ennemi. Et chez nous quelle résistance magnifique! Au seuil de la ville campent les troupes belges, alertes gardiennes, toujours en éveil; à l'intérieur ce sont les Français, tirailleurs, marsouins, soldats d'élite. Ne pouvant user des habitations démolies ni dormir à la belle étoile, ils ont installé leurs gourbis dans les sous-sols. Ils sont superbes ; ils rayonnent de bonne humeur et de santé. L'un d'eux, le torse nu, insensible aux morsures de la bise et du gel, fume sa pipe. « — Eh bien! camarade, tu n'as pas peur de t'enrhumer ? — Je ne m'enrhume jamais. J'ai l'habitude». Il tire une bouffée, indolement. «Et puis, vous savez, ajoute-t-il, ça va chauffer tout à l'heure.» Un regard malicieux souligne ce trait d'esprit. « Courage, mon ami, et patience!» Le brave garçon emplit de cigares les poches de son pantalon; il sourit; il est gai: «Du courage, ça ne manque point; de la patience, on en aura. *Quand y faut, y faut.*» C'est un des mots qu'on entend au front le plus souvent, un mot gentil et simple, familièrement héroïque, un mot français...



SUR LA PLAGE. — Souvenir mélancolique des étés défunts. Fêtes périmées. Jeux abolis. Joies éteintes. Le fil de fer barbelé remplace les piquets et les filets du tennis... Au lieu des engins de pêche, voici du cuivre et du plomb de guerre, des carcasses d'obus, la boule d'une mine déchargée. Le ciel, vide de cerfs-volants, s'emplit d'avions... Ce ne sont plus des fillettes en robes claires qui courent et se bousculent dans le sable, ce sont des zouaves dont l'agile silhouette suit le contour sinueux des dunes. On leur a assigné ce poste d'honneur; on les a chargés de protéger la frontière: on connaît leur dévouement, leur bravoure, leur inflexible énergie. Avec eux point d'inquiétude. Ils auront la peau du Boche ou ils mourront. Et ils n'ont pas envie de mourir. Ils comptent bien, tôt ou tard, coopérer à la grande offensive vengeresse, et partir du pied gauche, au premier rang...

Anglais, Belges, Français forment là-haut dans les Flandres, une phalange indissoluble. *Tous pour Un. Un pour Tous.* Cette devise est un programme et une promesse: le programme des Alliés et la promesse de la Victoire...

ADOLPHE BRISSON.



BORD DE MER: 1. Les zouaves sur les dunes. — 2. La mine éclatée. — 3. La défense de la plage.

DANS LES FLANDRES

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

A CONTROVERSE GERMANO-AMÉRICAINE SUR LE « SUSSEX ». — LE GUÊPIER MEXICAIN

Si la patience disparaissait de la terre, on la etrouverait à Maison-Blanche, où, dans sa ontroverse avec l'Allemagne sur la piraterie ous-marine, le président Wilson l'aura pousée jusqu'aux dernières limites.

Le *Sussex* après le *Lusitania*, c'en est tout e trésor qu'il lui faut dépenser. Comme touours, en effet, Berlin essaie de donner le hange. Bien que le paquebot ait été dûment, stensiblement torpillé, la diplomatie allemande roteste, essaie de créer un alibi à ses pirates. t la note que von Jagow a expédié à Wasington contre une demande d'explications pparaît comme un véritable chef-d'œuvre de artuferie et d'impudence. Le secrétaire d'Etat reconnaît qu'effectivement le 24 mars un ous-marin allemand se trouvait entre Folestone et Dieppe, dans les parages du détroit arcouru par le *Sussex* et qu'il torpilla un avire, mais il affirme que ce navire était ne longue embarcation de couleur sombre, ns pavillon, probablement un poseur de ines du nouveau type anglais *Arabis*. Et l'appui de sa thèse von Jagow expliquait e le commandant du sous-marin fit du teau torpillé un croquis qui ne répond nulnent au signalement du *Sussex*. Enfin, après oir insisté sur les difficultés pour les comandants de sous marins de bien reconnaître nature et la nationalité des navires attaés, il insinuait que sans doute le *Sussex* ait donné sur une mine anglaise. La suggstion est commode; elle servit déjà pour *Lusitania*, et la veille, à propos du *Tuban-*, Berlin en usait encore.

Les explications allemandes ne tiennent pas bout. Aujourd'hui comme hier, il est prouvé e le *Sussex* a été torpillé et que le sousrin qui voulait le dépêcher par le fond, vait bien qu'il s'agissait d'un paquebot à ssagers. Le témoignage du commandant ouffet, et les recherches faites à Boulogne le navire si cruellement amputé, tout à sujet est formel.

Si pacifique qu'il soit, si grand désir qu'il de ne pas rompre avec l'Allemagne, il nble bien cette fois que le président Wil- cherche une réponse catégorique. Dans note qu'il a soumise aux chefs de partis des x Chambres du Congrès, il récapitule les entats commis par la piraterie teutonne tre l'Amérique. On en compte soixanteq, non compris la dernière canonnade de *nperator*, et le chef de l'Etat américain ime la mesure comble. Il affirme que le *ssex* fut torpillé, et demande à l'Allemagne reconnaître sa culpabilité.

La seule réponse suffisante que l'Allegne puisse nous donner, conclurait-il, réside s la garantie formelle qu'elle abandonnera l'avenir ses pratiques de guerre sous-male. »

L'Allemagne n'est certainement pas au bout moyens dilatoires, mais il semble aussi ce soit là le dernier mot des Etatsis.

Dans son besoin de gagner du temps, la lomatie allemande escomptait beaucoup le flit qu'elle a eu l'art infernal de faire tre entre les Etats-Unis et le Mexique. and, en 1915, le gouvernement américain voqua la reconnaissance du président Carza par les puissances, il croyait aider à aisement de la grande convulsion mexicaine, mais le résultat fut tout opposé. Les rivalités un moment apaisées se réveillèrent, et plus vives que jamais. Tous les prétendants à la présidence mexicaine, comme Félix Diaz et Oregon ou tous les chefs de bandes, comme Zapata et Pancho Vila reprirent la campagne, ce dernier surtout qui s'en alla immédiatement razzier la ville de Colombus. La provocation était formelle, et les Etats-Unis ne pouvaient pas ne pas y répondre. Mais le président Wilson, si lent à s'émouvoir des crimes allemands se montra peut-être trop prompt à agir. Il invoqua le droit des Etats-Unis à une intervention personnelle. Moitié figue et moitié raisin, Carranza se résigna ou ne réclama qu'une réciprocité éventuelle; et, sans plus, quinze mille rough-riders et le général Funston se jetaient à la poursuite de Vila. C'était pour la Wilhelmstrasse la diversion cherchée, le moyen possible de détourner Maison-Blanche de la lutte européenne.

Et bientôt, en effet, on apprenait que les troupes mexicaines s'étaient laissées attirer à trois cents kilomètres de leur base, qu'elles en étaient à proprement parler coupées, et en mauvaise passe à Parral, puis que le général Carranza, de Queretaro où il est réfugié, déclarait que l'expédition américaine était le résultat d'un malentendu, qu'elle avait rempli son but et on en demandait le retrait. Il n'est pas besoin de dire l'inspirateur de cette volte-face! Mais le président Wilson est avisé, il ne se laissera pas entraîner plus avant dans le guêpier mexicain.

LA PRISE DE TRÉBIZONDE

La fortune sourit de nouveau aux armes russes. Après Erzeroum, enlevé de haute lutte, en février, par les troupes du grand-duc Nicolas, c'est Trébizonde qu'elles emportent dans



un assaut également héroïque. En trois mois, nos alliés auront fait tomber et la capitale de l'Arménie et son plus grand port, l'ancienne Trapezus des Latins, la ville historique où les Dix Mille achevèrent une retraite fameuse, où Alexis Comnène fonda un empire éphémère. Cette victoire n'a pas été d'ailleurs une surprise. Elle était prévue depuis quelque temps déjà. Tandis, en effet, que le grand-duc, complétant la prise d'Erzeroum par celles de Mouch et d'Akahlat, gagnait la vallée du haut Tchorok et faisait occuper Ispir, à mi-chemin d'Erzeroum et de Trébizonde, la flotte russe jetait sur le littoral de la mer Noire un corps de débarquement et venait elle-même bloquer la ville et attaquer ses défenses immédiates. C'est en vain que les Turcs, aussi effrayés que surpris, essayèrent de s'opposer à la marche russe. Leurs troupes furent bousculées, chassées des rives du Kara Déré, dont elles prétendaient défendre le passage, finalement impuissantes à arrêter nos alliés que, le 18, une attaque combinée avec la flotte mettait en possession de Trébizonde. Les communiqués russes disent que le débarquement se fit avec une « témérité inouïe », et cela ne diminue pas la victoire des armées impériales. Son effet moral sera grand. C'est, en effet, une nouvelle et grave atteinte au grand rêve germanique d'hégémonie en Orient; c'est un rude coup pour le peuple turc dont l'alliance avec le kaiser se traduit par la perte d'une de ses plus riches provinces; C'est la consécration de la débâcle de ses armées. C'est enfin, pour le peuple arménien lui-même, le signal de la libération, à la fin de son long martyre.

Quant aux résultats matériels, ils sont considérables et peuvent être décisifs. A Trébizonde, les Russes ne trouvent pas seulement, en effet, une base navale admirable, et un solide point d'appui pour leur flanc droit; mais une aide précieuse pour l'armée qui opère en Arménie, pour son ravitaillement en hommes, en munitions, et ces avantages vont peser d'un grand poids sur l'issue de la campagne.

LA BATAILLE DE VERDUN. — L'ORDRE DU JOUR DU GÉNÉRAL PÉTAIN. — L'ÉCHEC ALLEMAND DE LA COTE DU POIVRE

La lutte sous Verdun continue, toujours aussi furieuse et décousue chez l'ennemi, toujours aussi magnifique du côté des nôtres, si magnifique en vérité, que le général Pétain n'a pu se retenir de leur rendre hommage. « Le 9 avril est une journée glorieuse pour nos armes », a-t-il dit dans un ordre du jour superbe et d'une concision toute militaire. « Les assauts furieux des soldats du kronprinz ont été partout brisés; fantassins, artilleurs, sapeurs, aviateurs de la deuxième armée ont rivalisé d'héroïsme. Honneur à tous! Les Allemands attaqueront sans doute encore; que chacun travaille et veille pour obtenir le même succès qu'hier. »

« Courage, on les aura », ajoutait-il. Et depuis les félicitations du général Joffre après la victoire de la Marne, jamais paroles plus simples n'avaient soulevé dans les cœurs français plus de confiance et d'espoir.

Dans leur sobriété magnifique, dans leur vérité surtout, puisque, dans cette journée du 9 avril, l'ennemi jeta inutilement sur nos lignes sept divisions dont quatre fraîches, et que toutes vinrent buter contre nos positions du Mort-Homme et de Douaumont, ces éloges allaient être le prélude magnifique à de nouvelles batailles où le courage de nos soldats, leur abnégation ne se sont pas ralentis, où l'ennemi a dû encore une fois reculer, en laissant devant nos tranchées des milliers de cadavres.

Dans la journée du 17 avril, en effet, après une accalmie de six jours pleins, de six journées employées sans aucun doute à une nouvelle accumulation d'hommes et de munitions, les Allemands reprenaient leurs attaques infructueuses contre nos positions de Douaumont. C'est là qu'est, pour nous comme pour eux, on le sait, la partie essentielle.

A l'Ouest de la Meuse, même après la prise du Mort-Homme et de la cote 304, tout serait à recommencer pour le vainqueur, il trouverait devant lui les lignes des bois Bourrus et le fort de Marre, tandis que sur l'autre rive, ce sont les positions principales qui sont en jeu.

Et le kronprinz y dépense les forces sans compter. Celles qu'il a lancées contre la rivière et Douaumont, sur la côte du Poivre, sur un espace de quatre kilomètres au plus, représentaient deux divisions, soit environ sept ou huit hommes au mètre courant, et le choc fut

violent. La côte du Poivre est la longue croupe jumelée qui, de la Meuse au sud-est de Vacherauville, s'élève progressivement à plus de trois cents mètres au-dessus de la rivière. C'est sur ce terrain mouvementé, raviné, couvert de boqueteaux que les deux divisions boches essayèrent de prendre pied. Elles montaient à l'assaut par vagues continues, mais leur effort vint se briser contre la ténacité de nos troupes, contre leur superbe courage.

Le lendemain les Allemands, portant brusquement l'action loin de son axe principal, essayèrent de nous reprendre les Eparges perdues par eux l'année dernière. C'est une position essentielle, une des clés des Hauts-de-Meuse, et l'on n'a pas oublié l'âpreté avec laquelle les soldats du kronprinz la défendirent. Ce ne fut qu'après toute une série d'attaques et un dernier assaut de cinq jours en avril 1915, que nos troupes les en chassèrent. Des pentes où il avait été rejeté, l'élève du vieil Haeseler ne pouvait pas ne pas désirer regagner son avance sur Verdun, mais ceux qui capturèrent les Eparges ne l'entendent pas ainsi, — leur héroïsme n'est pas inférieur à celui des soldats de Douaumont, du Mort-Homme, et il a eu raison aussi de la triple attaque ennemie.

LES RUSSES EN FRANCE ET LA SOMMATION AMÉRICAINE

Il était dit que la France et la Russie ne combattraient pas seulement pour la même cause, mais sur les mêmes champs de bataille, et que le drapeau de nos fidèles alliés flotterait à côté du nôtre. D'importantes fractions de l'armée russe vont, en effet, prendre part aux luttes du front occidental. Vingt batailles ont trempé leur courage, et nos soldats seront fiers de les avoir pour compagnons d'armes. Le général Joffre a salué avec enthousiasme leur arrivée dans les rangs français. « C'est, a-t-il dit, un gage nouveau de son amitié que notre fidèle alliée la Russie donne à la France, une preuve plus éclatante encore de son dévouement à la cause commune. Les soldats qui viennent combattre parmi nous sont choisis parmi les plus braves. Vous les accueillerez comme des frères, vous leur montrerez quelle chaude sympathie vous réservez à ceux qui ont quitté leur patrie pour combattre à nos côtés. Et, ajoutait-il, je m'incline devant leurs drapeaux sur lesquels s'inscriront bientôt les noms glorieux de victoires communes ».

Ce langage, cette aide fraternelle des vainqueurs d'Erzeroum et de Trébizonde, le renforcement de l'armée anglaise sur notre front, les succès eux-mêmes de nos soldats sous Verdun, tout en cette semaine de Pâques, est pour nous et les alliés des sujets de réconfort, tout et surtout l'attitude de la démocratie américaine, qui se dresse de toute sa hauteur contre l'Allemagne, de toute la grandeur de sa conscience enfin révoltée. Car c'est une véritable sommation que le président Wilson, d'accord avec le congrès, a adressée à Berlin. En termes écrasants il y flétrit les pirates, traite le torpillage du *Sussex* de crime inexcusable, rejette un à un enfin tous les mensonges de l'Allemagne en ces derniers mois. « Nous sommes, s'est-il écrié au Congrès, les porte-parole responsables des droits de l'humanité », et la longue acclamation de l'assemblée montre qu'il a toute la grande nation américaine derrière lui. Ce n'est pas lui et son gouvernement seulement, mais un peuple de cent millions de citoyens qui place Guillaume II entre une capitulation et la rupture, peut-être la guerre et veut une réponse immédiate.

LÉON PLÉE.

LE COURAGE

Un jeune savant que des travaux remarquables ont déjà fait connaître et qui, par sa vaillance et son dévouement, a mérité d'être cité à l'ordre de l'armée, veut bien nous communiquer cet essai. Vivant de la vie des soldats, et ne les ayant point quittés depuis le début de la campagne, M. le Dr Voivenel, physiologue et psychologue, a pu, mieux que personne, les observer, les juger... Il les aime, il les admire. Il va vous dire pourquoi. A l'heure où les défenseurs de Verdun accomplissent si héroïquement leur devoir, cette petite étude sur Le Courage *ne semblera pas inopportune. — A. B.*

Du courage. Que voilà un beau titre d'essai, dans le genre doctoral! L'agréable et impressionnante succession de chapitres : définition, historique, psycho-physiologie : — le courage chez l'homme, chez la femme, chez l'animal; — le courage-pensée, cousin de l'idée-force de Fouillée; le courage-instinct, fruit du subconscient si bien porté dans la philosophie contemporaine; — un peu de latin, deux ou trois citations grecques, du Corneille à pleine coupe, des gorgées de Victor Hugo.

Ne pas oublier d'écrire tout cela en style scientifique à la mode et souligner : « l'intensité de la représentation mentale »; « l'imprégnation du subconscient »; « le passage du conscient dans l'inconscient »; « la cristallisation »; « la volonté devenue réflexe » et autres formules du meilleur ton qui habillent si bien un sujet et lui font obtenir le laurier..., le laurier-rose..., celui de l'arrière.

Avec un assortiment habile de références bibliographiques et six à sept renvois au bas de chaque page, on se pose de suite pour « quelqu'un qui s'y entend ».

Heureusement qu'un médecin de bataillon, un toubib-soldat, ayant perdu l'habitude de la plume avec celle du scalpel, est inhabile... même aux dissections d'idées!

Je vais donc vous raconter des histoires... autour du courage, et vous donner une opinion... qui n'est pas tirée d'un manuel de philosophie. Elle vient tout droit des popotes d'officiers qui, parfois, bavardent sur le courage, entre la poire et le fromage..., entre deux combats aussi..., motif qui fait que leur leçon vaut bien un fromage, sans doute... et la poire par-dessus le marché.



LE RÉSERVISTE

Causons, si vous le voulez bien, comme disent nos ménagères, « à la fortune du pot »; évitons surtout de dogmatiquement « traiter la question » et essayons de voir comment on devient soldat, ou mieux, poilu.

Prenons le réserviste, que j'ai pu observer depuis le début de la guerre.

Théoriquement, il n'a rien d'un soldat.

Le réserviste, en effet, a quitté depuis longtemps la caserne. Il ne la voit plus qu'à travers Courteline et Mouëzy-Eon. Il a pris femme. Il a des enfants. Il se s[...] vient d'avoir aimé, jadis, une divinité [...] appelait « la classe » et qu'il s'éto[...] d'avoir trouvée si belle.

Le réserviste..., c'est le brave cultiva[...] occupé de cheptel et de chronique extrê[...]ment locale; c'est l'instituteur qui se hé[...]sait à l'idée d'une guerre — dans laqu[...] il se conduit d'ailleurs magnifiquement [...] c'est le prêtre, revêtu d'une robe qui [...] rien de martial; c'est l'homme des si[...]tions libérales; c'est le fonctionnaire; c[...] le petit épicier de Montrouge, cher à Fr[...]çois Coppée; c'est enfin une potée de g[...] qui, suivant le degré de leur instruction, [...]connaissaient la guerre que d'après les [...]bleaux des peintres militaires, les volu[...] des membres de l'Institut ou des feu[...]tonistes, ou des chromos, calendriers... [...] boîtes de chicorée.

Ces gens-là, vous le savez, sont pa[...] avec enthousiasme. La déclaration de gu[...] a secoué leur mentalité comme une de[...] boules de verre dont on fait « neiger » [...] flocons intérieurs.

Sous l'odieux guet-apens, le vernis [...] habitudes a craqué.

Ce fut un grand moment.

L'émotion fut telle que les députés e[...]mêmes en oublièrent la politique et [...] Maurice Barrès — *ô mirabile* — put s[...]thousiasmer sur la tenue de la Cham[...] Déjà moult volumes ont été publiés [...] cet état d'âme de « la veillée des arme[...] Je n'insiste pas.

Voilà donc notre réserviste parti.

Il est parti content, pressé de pr[...]dre sa part des premières victoires. [...]

Ainsi cousu dans ses imaginations, [...] trouva, beaucoup plus rapidement qu'il [...] l'attendait, dans la fournaise. Sans prépa[...]tion, de prime abord, il souffrit des p[...]jectiles d'une artillerie lourde insoupçon[...] et de la multiplication des mitrailleu[...] Venu en « artiste », il se heurta à[...] féroces « entrepreneurs ».

Ces paysans, ces bureaucrates, ces c[...]merçants accourus des provinces françai[...] subirent la plus dure des épreuves, la c[...] brutale des illusions. De quoi pulvér[...] une âme!

Pourtant, ils tinrent bon. Ils se [...]tirent plusieurs fois, se contractèr[...] et, quand la grande parole du chef : « [...] moment n'est plus de regarder en arriè[...] une troupe qui ne peut plus avancer de[...] coûte que coûte, garder le terrain conqui[...] se faire tuer sur place plutôt que de r[...]ler... » tomba sur eux, elle tomba co[...] un souffle divin sur un brasier qui fla[...] d'héroïsme.

Tout ce drame se passa en cinq semai[...] avant que notre réserviste ait eu le te[...] de se reconnaître. Il se trouva emporté d[...] la bourrasque. Sa personnalité ne com[...] plus, son âme ne résista que parce qu'[...] fut englobée dans l'âme de la nation. [...] force vint de plus haut que lui. Elle [...] de la stabilité de la race qui, à l'heure [...] danger, réclame le sacrifice des indivi[...]lités; sacrifice impérieux, inéluctable; sa[...]fice divin qui offre sur l'autel de la Pa[...] les fleurs les plus parfumées, les branc[...] les plus chargées de promesses, les â[...] encore en fleurs, celles que Melchior [...] Vogüé appelait « les âmes d'avril ».

Notre réserviste fut soulevé par le s[...]

me ardent qui sauva la France, souffle sacré qui explique le fameux *Gesta Dei per Francos*.

Nos cultivateurs, nos instituteurs, nos petits épiciers, avaient conservé la foi des ancêtres en l'immortalité de la France et, sous leur scepticisme ou leur indifférence de façade, persistait la Psyché qui anime à leur insu les individus les plus isolés ou les plus réfractaires, pour en faire un peuple.

Sous la tourmente, la cohésion de tous fut instantanée et complète. La conscience individuelle fit place à la conscience nationale.



DU RÉSERVISTE AU POILU

Mais la rafale diminuée d'intensité, l'état de guerre persiste.

Voyons comment le réserviste, la période fébrile passée, s'est, peu à peu, transformé en *Poilu*.

Comment, à la *crise de courage*, créée par une contagion mentale exaspérée, a succédé *l'état de courage*.

Etudier cela, c'est étudier la façon dont il *s'est adapté*.

L'état de courage — comme on l'a dit de la morale — sera constitué seulement après être devenu inconscient, par conséquent soustrait à toute délibération.

Il s'obtient par une sorte de sérothérapie active qu'opère la lutte continuelle. L'organisme moral et physique du réserviste se transforme. L'homme du front se crée, celui dont, obligatoirement, l'action se fera sentir plus tard dans la conduite du pays. (Quand je dis *l'homme du front*, j'entends celui qui est exposé aux projectiles, et non l'homme de la « *nuque* » ou même du « *temporal* »).

Le courage militaire étant essentiellement l'adaptation à la guerre, on est courageux quand on « *se tient* » au milieu des dangers, et d'autant plus parfaitement courageux qu'on « *se tient* », naturellement, sans effort de la volonté.

Pour obtenir cet état, plusieurs facteurs entrent en ligne de compte : *l'habitude*, qui émousse les sensations et les réactions; *l'expérience*, c'est-à-dire la connaissance du danger; *le jeu*, l'amour instinctif du risque donnant un attrait à ce qui, sans cela, ne serait que redoutable; *la santé* physique, car le cœur moral est doublé d'un cœur organique; et, à côté de tout cela, *le coefficient personnel* créé par l'hérédité, l'éducation, l'intelligence, les croyances, en un mot par *le caractère*.

L'HABITUDE

Il est tout à fait inutile, pour les lecteurs d'une publication comme *Les Annales*, de s'étendre longuement sur le rôle de *l'habitude*.

Le fait exceptionnel nous étonne et nous émeut. Le fait quotidien finit par ne plus frapper nos sens. C'est là de la psychologie d'écolier.

Le premier obus, à cinq cents mètres, m'a plus ému que ne m'émeut actuellement un obus à cinquante mètres. Le fantassin se considère comme étant à l'abri presque absolu, quand il est hors de la zone des balles, et se promène avec tranquillité dans des endroits où le visiteur, venu non pas seulement de l'arrière, mais même du « temporal », sent son cœur battre plus vite... La tranchée de tir donne de délicieuses émotions à celui qui y pénètre pour la première fois. Le soldat, fraîchement débarqué du dépôt, regarde les réseaux de fils de fer avec une prudente curiosité emplie de vénération; s'il est poète, il cueille une fleur qui lui paraît glorieuse d'avoir fleuri immédiatement en avant de notre ligne. Plus tard, quand il aura participé à quelques patrouilles, il sourira de ces sentiments de « bleu ». Dans son « *quatrième bastion* », Tolstoï dit qu'il y a deux opinions sur ce bastion : celle de ceux qui ne l'ont jamais vu, celle de ceux qui y vivent. Pour les premiers, c'est un enfer d'où on ne sort pas vivant; pour les seconds, c'est un « secteur » ennuyeux par sa boue et les rats. Une des joies du poilu consiste à chronométrer l'impatience du subpoilu appelé par son service dans un village bombardé où le poilu vit « en père peinard », tandis que le subpoilu se sent des fourmis dans les jambes.

Ne croyez pas que le système nerveux du vrai poilu, parce qu'il réagit moins, est endurci. Non! le combattant, par ailleurs, a des impressions qui semblent plus exquises; je n'insiste pas, mais il semble que le soldat ait récupéré une partie de cette fraîcheur des sensations qu'avaient les âmes primitives...; le poilu cultivé aime et comprend mieux ses poètes; son goût s'épure; son âme paraît mieux vibrer à l'unisson du paysage...; de savoir que sa vie est sans cesse menacée, il en apprécie mieux le prix et communie avec l'Univers..., le sol qu'il défend s'incorpore à sa personnalité... il se sent réellement le fils de la terre. Ceci est un autre sujet que je ne puis qu'indiquer...

C'est donc vraiment *l'habitude*, la « quotidienneté » du danger, qui diminuent les réactions physiques et morales du combattant.

Il meurt sans phrase... Dans la lutte de tranchées, l'obus termine tragiquement les gestes les plus simples; on meurt dans sa cagna, on meurt pendant une « relève », on meurt en exécutant une corvée... Tel, qui déjeunait gaiement, manque au repas du soir... C'est plus qu'endémique, c'est épidémique... Les discours ne serviraient à rien... et puis, c'est si simple de mourir!...

Voilà pourquoi les lettres des soldats qui se battent sont généralement si simples, *si bourgeoises*, oserais-je dire. Ce qu'ils font leur paraît si naturel!

L'EXPÉRIENCE

L'habitude donne donc une juste appréciation des dangers que l'on court, et l'on arrive, tout naturellement, à penser au rôle que joue *l'expérience* dans l'établissement de ce qu'on appelle le courage.

Je crois me souvenir que Platon (excusez!) définit le courage « la connaissance de ce qu'il faut craindre et de ce qu'il ne faut pas craindre ».



Il a certainement donné là une des meilleures définitions du courage.

Ainsi, le vieux soldat ne baisse plus la tête quand siffle une balle, parce qu'il sait *que la balle qui siffle est déjà passée*. Vous n'entendez pas siffler la balle qui vous tue.

On a facilement peur de ce qu'on ne connaît pas ou qu'on ne comprend pas.

Dans *son* secteur, le soldat est tranquille. Il le *connaît*. L'expérience qu'il en a est une des raisons de son attachement... Quel que soit le secteur qu'une troupe quitte, elle est toujours navrée de le quitter... La position nouvelle qu'elle occupe lui paraît, de prime abord, désagréable et mal tenue... Huit jours après, le poilu trouve à son nouveau secteur des qualités insoupçonnées...



L'ATTRAIT DU DANGER

L'habitude et l'expérience ne sauraient, à elles seules, expliquer *l'attrait* qu'a le danger, pour beaucoup d'hommes... Il faut introduire ici l'idée DE JEU, sur laquelle on n'a peut-être pas assez insisté...

Pour le vrai joueur, le jeu est d'autant plus passionnant qu'il fait courir plus de risques. Ceci encore est bien connu... Quel gage plus précieux que la vie! Quelle émotion! la mort ou la gloire! Au *sang*, à la *mort!*... le jeu du risque ajoute de la *volupté* et ça fait le titre d'une des œuvres de M. Maurice Barrès.

Comme c'est excitant d'avoir vu la mort de près! et que la balle qui a sifflé à vos oreilles ou qui s'est écrasée avec un claquement de fouet, à côté de vous a chatouillé vos nerfs!... Jouer avec le feu!

Cet amour du jeu et du risque est plus développé chez les jeunes qui, sachant moins le prix de la vie, l'engagent avec une téméraire générosité..., mais il existe chez le plus calme de nos réservistes..., généralement à son insu...

Le muguet cueilli sous les balles avait, ce printemps, une valeur particulière, et pas un de nos hommes, au régiment, n'hésitait à sortir du boyau pour cueillir la tige qu'il apercevait...

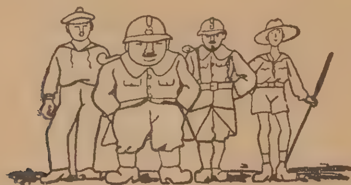
> **Du sang sur des fleurs, c'est un peu l'histoire,**
> **Madame la Gloire,**
> **Du soldat français.**

Les fusées ramassées en avant des lignes étaient aux enchères et certains se faisaient « un jeu » de les découvrir... Comme il est tentant, ce jeu, même pour les plus rassis!... Un jour de brume, un général visitait la ligne... On ne voyait rien en face... Le général, un brave qui avait fait ses preuves dans la guerre de mouvement « du début », monta sur le parapet, y resta un moment, au grand émoi de ses subordonnés..., et j'eus la sensation que, peut-être sans s'être formulé ce désir, il y avait, dans son geste... l'amour du risque..., caractéristique du soldat français, généreux et poète...

Dans un bombardement des positions, on s'intéresse à la façon dont les obus écla-

tent..., on compte ceux qui s'enfoncent dans le sol sans se briser..., on établit des séries..., j'allais dire presque comme à Monte-Carlo... Un succès augmente singulièrement cet élément « jeu » dans l'état d'âme du poilu... Un régiment de notre brigade, en septembre 1914, établi dans un petit fossé qui lui servait de tranchée, eut la chance d'être particulièrement attaqué par l'ennemi. Dix fois les Allemands tentèrent d'enlever la position d'assaut, dix fois ils furent repoussés... Les hommes regrettaient de ne pas être attaqués une onzième fois... et ils demandèrent comme une faveur de ne pas quitter cette première ligne informe où ils s'étaient « bien amusés ».

... L'art, a-t-on dit, est un jeu... et tout naturellement cette idée nous amène à l'idée de noblesse, d'aristocratie. Ces beaux joueurs qui jouent leur vie pour le salut du pays sont évidemment les aristocrates de la nation. Les « cagnas » sont les écrins des cœurs français... La vraie noblesse, aujourd'hui, est la noblesse du risque, et dans les tranchées, où, dans la guerre actuelle, lutte la nation entière, se fabriquent les plus belles armoiries...



LA SANTÉ PHYSIQUE

Enfin, inversant le mot de Peter, « le cœur physique est doublé d'un cœur moral », nous avons dit : « Le cœur moral est doublé d'un cœur organique! » La SANTÉ physique joue un rôle très important dans l'apparition et la persistance de l'état de courage... Le substratum organique des phobies existe et sa recherche est délicate... Les nerfs vaso-moteurs sont hyperesthésiés chez les émotifs, et ce système neuro-circulatoire (chassez le *docteur*, il revient au galop chez le *toubib*), dont le fonctionnement si complexe crée ce que les savants appellent la *cénesthésie* et que M. Jourdain appelle, aussi justement *l'état d'âme*, n'est jamais « accordé » chez certains individus. Il joue faux.

En allant du syndrome léger au syndrome grave, *l'inquiétude, l'anxiété, l'angoisse*, s'accompagnent de troubles moteurs, circulatoires, respiratoires, secrétoires, digestifs, sur lesquels je n'insiste pas. Pour Brissaud, si l'anxiété est surtout de nature psychique, l'angoisse est, avant tout, un phénomène *physique*, et vous connaissez l'angoisse particulière qui s'emparait de Turenne avant la bataille et que son *moral* surmontait...

Je m'en voudrais de m'étendre et de dépasser les mesures qui me sont imposées... Un mot, cependant, sur la *fatigue*, dont l'action est souvent néfaste, en particulier sur des troupes vaincues. Il est bien démontré qu'elle agit par auto-intoxication, créant ainsi un état du système nerveux éminemment propre aux cauchemars, aux illusions sensorielles, aux fausses interprétations, état que « dans le civil » je nommais *onirisme*. Les premiers jours, dans la guerre de mouvement, quand nous faisions des marches répétées de trente, quarante, cinquante kilomètres dans la journée, les soldats, affalés, jetés pêle-mêle sur le sol, rêvassaient, s'agitaient...; souvent, un bruit soudain les réveillait, anxieux, en proie à une véritable crise de délire de rêve où les uhlans — surtout au début — apparaissaient comme des fantômes...

Les officiers qui ont participé à plusieurs attaques au cours de la guerre de tranchées, savent que *l'esprit offensif*, cette sorte d'exaspération du courage, est une poussée violente, une exubérance d'énergie, qui demandent un système nerveux parfaitement en état... L'influx nerveux est quelque chose qui se dépense vite, mais qui ne se développe à nouveau que lentement. La cellule nerveuse fonctionne en brûlant une substance à la texture d'une finesse extrême qui demande de longs jours pour se reformer...

Combien de fois, causant avec des soldats intelligents, à la suite de violents efforts qui entraînaient une période de repos à l'arrière des lignes, n'ai-je pas entendu dire : « J'ai repris bonne mine, je suis à nouveau frais et apparemment dispos..., mais *en dedans*... je sens que ce n'est pas encore cela... »

Voilà pourquoi les troupes d'assaut ne doivent pas être choisies parmi des troupes fatiguées, sur la brèche depuis un certain temps...

C'est là une question de psycho-physiologie qui, mieux connue, aurait évité des erreurs... et aussi des injustices dans l'appréciation sévère de certains stratèges en chambre.



LE CARACTÈRE

Nous terminerons en signalant, et cela tout naturellement après avoir parlé de la santé physique, le rôle du *coefficient personnel*, de l'hérédité, de l'éducation, de la moralité, en un mot du CARACTÈRE. C'est là une question bien tentante, pour un observateur doublé d'un moraliste et d'un satirique. « Les êtres extériorisent rarement le maximum de ce qu'ils peuvent fournir, a écrit Gustave Le Bon. Ils renferment des possibilités d'action inconnues d'eux-mêmes et que l'éducation ou les circonstances font surgir. »

Pour employer une expression assez à la mode en critique et en philosophie, la guerre aura été une *créatrice de valeurs*. Que d'outres rebondies elle aura dégonflées!... Que de « Blancadors avantageux » se sont soudain évanouis!...

Elle aura donné la mesure exacte de chacun devant le plus impératif et le plus simple des devoirs.

Docteur PAUL VOIVENEL.
aide-major, 6e bataillon, X... régiment d'infanterie.



LES LIVRES

***L'Oreille sur le Cœur*, par ALPHONSE SÉCHÉ**

On connaît M. Alphonse Séché Fils de l'historien et polygraphe Léon Séché; il s'est jeté très jeune dans le monde des lettres et a attaché son nom à bon nombre d'ouvrages originaux et intéressants, comme *Les Muses Françaises, La Satire dans la Poésie Contemporaine, Les Caractères de la Poésie Contemporaine, Le Désarroi de la Conscience Française*, etc.

C'est un critique et un moraliste. Il a l'esprit très pénétrant, l'œil très ouvert, la réflexion prompte et vive. Il compte parmi nos meilleurs esprits. Il nous donne aujourd'hui une auscultation de l'âme française qu'il intitule *L'Oreille sur le Cœur*. Cet ouvrage était presque achevé avant la guerre et, précisément à cause de cela, est entièrement de bonne foi, ne subit pas l'influence du poids du jour, est une étude, non de la France à un moment, mais de la France telle qu'elle a été vue, de 1894 à 1914, par un homme de vingt-cinq à trente-cinq ans, attentif et méditatif. Une grande partie de son mérite est là. C'est un livre auquel on peut, sinon s'abandonner, car il ne le faut jamais, du moins se confier, sauf réflexion, avec sympathie.

L'auteur commence (ou à peu près) par poser les principes d'où tout son livre doit sortir, ou plutôt le *critérium* à l'épreuve duquel toutes les idées de son livre seront émises et ce critérium est très net, très arrêté, et à mon avis, très juste. Je vous en fais juges : « Tout ce qui concourt à la culture de l'individu et à la perpétuation de l'humanité est moral. Tout ce qui ruine l'individu, en son intelligence comme en sa force et tout ce qui menace l'humanité est immoral. » A la lumière de ces axiomes et ne les perdant pas de vue, M. Alphonse Séché examine tous les grands problèmes (ou du moins la plupart) qui s'imposent de nos jours au sociologue. Il étudie l'alcoolisme, où il se montre anti-alcoolique radical, le féminisme où il se manifeste féministe réservé et prudent. Il a très bien vu certains côtés de cette question si complexe. Ecoutez-le :

« Dans les classes bourgeoises, la femme occupe une situation de parade, par là même inférieure. Elle ne travaille pas; malgré sa dot, elle se sent en état de dépendance. Elle est humiliée. Sa subordination lui est douce, si elle aime; mais qu'elle ait fait un mariage de raison, un mariage d'intérêt!... *Sa culture intellectuelle, loin de la rapprocher de son mari, l'en éloigne davantage en fortifiant sa personnalité.* Son orgueil se rebelle, elle veut s'affranchir; la lutte va commencer. »

M. Séché ne craint pas d'exiger de l'homme politique autant de conscience que de talent : « On a tort de penser qu'un homme sans conscience peut, s'il a des talents, être utile à la chose publique, son défaut de conscience nuit plus à l'Etat que tous ses talents ne le servent. » Voilà de ces vérités, non enterrées, mais toujours obscurcies, qu'il faut ne pas se lasser de remettre en pleine et éclatante lumière. M. Séché y insiste. Il poursuit nos habitudes de demi-dissimulation avec une

colère vraiment patriotique et avec esprit; car la colère d'un homme d'esprit n'a rien de gros et a de la vivacité sans violence : « Ne biaisons pas, ne tournons pas autour des vérités désagréables comme l'ombre autour du clocher et qui n'entre jamais dans l'église. Arrêtons-nous, droits, en face du cadran; prenons l'habitude d'y lire l'heure exacte. »

Après avoir fait le tour des plus grandes questions qui nous divisent et les avoir au moins touchées de vives clartés, M. Séché apporte ses remèdes, qui, pour n'avoir rien de recherché ni d'excentrique, n'en sont pas moins excellents. Il faut réintégrer le sens et le goût du devoir dans les âmes. En d'autres termes, il faut persuader aux âmes qu'elles sont des âmes et non pas seulement des intellects. Il faut restaurer la société par la restauration de la famille. Il faut, par l'une et par l'autre restauration, rouvrir la source de l'amour, de la philanthropie, de la fraternité. Il faut réapprendre aux hommes à s'aimer dans la famille, dans la cité, dans la province, dans la nation. « Le meilleur moyen de s'entendre, c'est de savoir pourquoi on ne s'entend pas. » Or, il faut savoir qu'on ne s'entend pas par ce qu'on ne s'aime point, ou parce qu'on ne s'aime point assez. Si chacun, en gardant ses idées, avait un peu d'affection pour ceux qui en ont d'autres, le jeu des idées n'aboutirait pas à une déperdition de forces, mais à la mise en valeur de ce que chaque idée a de meilleur et a d'utile. L'estime et l'affection réciproques sont les ferments qui donnent à chaque pensée, toute sa force avec toute sa pureté et qui en font un principe fécond pour l'évolution sociale.

Apprenez donc à vous aimer. Que le peuple laisse peu à peu tomber ses défiances à l'égard de la bourgeoisie; que la bourgeoisie — pour laquelle M. Alphonse Séché n'a pas une très grande tendresse de cœur — renonce à son culte qui est l'idolâtrie de l'immobilité; que tout le monde se laisse pénétrer à la philanthropie, et tout commencera, sinon à aller bien, du moins, à se diriger vers le mieux.

Ce livre m'a fait profondément réfléchir sur beaucoup de questions, sur beaucoup d'écrivains, et, pourquoi ne le dirai-je pas? sur moi-même. Moi aussi, j'ai étudié la plupart des problèmes qu'examine aujourd'hui M. Alphonse Séché et de tous j'ai donné comme solution : la liberté. Il n'est pas impossible que je me sois trompé. Il y a même beaucoup de chances pour cela. La liberté ne suffit pas à résoudre les grandes questions sociales, parce qu'elle n'est pas une force; elle n'est qu'un milieu où les forces s'exercent, milieu excellent, milieu favorable, milieu nécessaire, mais milieu seulement.

Ce qui est une force, c'est la haine, c'est l'envie, c'est l'ambition, c'est la volonté de puissance. Et ce qui est une force aussi, M. Séché l'a bien compris, c'est l'amour. C'est par un appel à l'amour les uns pour les autres, à l'amour, par conséquent, de la patrie qu'il résout, en définitive, toutes les questions dont il traite. Il a raison. Il faut se décider à s'aimer les uns les autres et à croire qu'il n'y a que cela qui vaille. Il faut se décider à écarter de notre cœur et même de notre esprit — ah! si nous le pouvions! ne pas *concevoir* ce qui divise! — tout ce qui peut se tourner en haine à l'égard de notre compatriote, de notre concitoyen, de notre congénère. Voilà la solution, voilà le remède, voilà la cure.

Il n'y a rien de si profond, de si pénétrant, de si mystique et en même temps de si pratique, que cette prière à soi-même, que cette... je l'appellerai *prière à l'Acropole intime*, que M. Séché relève dans *Le Voyage de Sparte*, de M. Maurice Barrès : « O mon sang, sois fidèle à toi-même; ne laisse pas s'affaiblir dans mes veines mes pères. Tu es ma famille, ma cité, mes lois, ma révolution; je t'accepte. » C'est cela. Il s'agit de s'accepter soi-même d'abord; c'est-à-dire la longue suite d'efforts dont nous sommes l'aboutissement; et ensuite il s'agit de s'exalter et de se purifier soi-même par l'effort même et la vertu même de cette acceptation.

ÉMILE FAGUET,
de l'Académie française.



Le Carnet du Lecteur



***Le Témoin*, par JEAN AICARD.**

Il existe en Provence deux poètes, deux collaborateurs, deux amis des *Annales* qui assistent, le cœur anxieux, à la sanglante tragédie de la guerre. L'âge les empêche d'aller grossir le flot des soldats; mais s'ils ne peuvent lutter à côté d'eux, ils soutiennent, ils enflamment leur courage, ils déposent sur le front de ces héros de magnifiques couronnes, ils exaltent l'incomparable vaillance de nos défenseurs. Cette mission est le noble apanage des artistes; ils distribuent la gloire, perpétuent le souvenir des belles actions, transmettent à l'avenir les noms qui doivent survivre. Jean Aicard réside à La Garde, François Fabié à La Valette, près de Toulon, dans un coin de France, où il n'y a, semble-t-il, que des sourires, du soleil et des fleurs... Vous lisez ici, chaque semaine, les vers si tendrement émouvants de François Fabié. Vous y avez lu les vers éloquents et profonds de Jean Aicard... Ceux-ci paraissent aujourd'hui en librairie. Le volume donne plus de force encore et de cohésion à la thèse de l'auteur. Elle est haute et généreuse. Jean Aicard considère qu'en dépit des apparences le monde s'achemine vers un idéal de bonté, vers l'harmonie et la paix. Oui, sans doute, aujourd'hui les hommes se déchirent. La férocité règne en maîtresse sur la terre épouvantée. Des choses monstrueuses s'accomplissent. Et cependant, contre la force barbare qui se croyait invincible, des forces bienfaisantes se sont dressées... La révolte de conscience d'un roi Albert, d'un cardinal Mercier, l'union de tous les peuples non asservis feront la justice victorieuse. L'amour l'emportera sur la haine.

Et la croix, sous mes yeux, parut grandir encore.

Midi plus rayonnant, mais plus frais qu'une aurore
Frappait d'aplomb sur nous et sur le crucifix;
Le Dieu mort promettait le triomphe à ses fils;
Sur ses bras grands ouverts tombait tant de lumière
Que leur ombre enlaçait la terre tout entière.

Jean Aicard dédie à la mémoire de sa « chère grande sœur », dont l'âme continue d'habiter en lui, ce livre d'espérance et de foi.

A. B.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE



RECOMMENCEMENTS

Par ces mêmes chemins, par ces mêmes vallées,
Bien des siècles avant que cet hiver neigeât,
Dans nos plaines du Nord tant de fois violées
Ils sont venus déjà.

A cette même place où sont des fermes neuves,
Ils ont pillé la terre et brûlé la maison;
Ils ont fait, devant eux, fuir un peuple de veuves
Courbé sur l'horizon.

C'était la même rage et la même furie,
Ce même goût du sang répandu sans remords;
Ils ont coupé les poings de l'enfant qui supplie,
Crucifié les morts.

Vingt fois, de siècle en siècle, on les a vus descendre
Ivres du même effort toujours recommencé
Et croyant, chaque fois, sous un linceul de cendre
Recouvrir le passé.

Ils se voyaient déjà, sur les choses détruites
Et la torche fumante encore dans la main,
Dresser et baptiser des cités reconstruites
Selon l'orgueil germain.

Des flots sombres du Rhin jusqu'à la douce Loire,
Quel butin merveilleux de champs et de vergers !...
Mais ils n'auront chez nous laissé que la mémoire
De bandits passagers.

Gardant les yeux tournés vers sa vieille frontière,
Après les jours d'épreuve et d'envahissement,
La France, tôt ou tard, s'est reconquise entière
Sur le rêve allemand.

Une suprême fois, l'ardent combat se joue...
Une suprême fois, des champs qu'ils ont souillés
Ils ne remporteront demain qu'un peu de boue
Aux clous de leurs souliers.

ANDRÉ RIVOIRE.



LA PLUS BELLE COURONNE

Pour Franz Fonson qui a vu cela.

La Belgique languit sous la botte allemande :

Nulle ville, à présent, ou wallonne ou flamande,
Ne c[illegible] de l'existence heureuse d'autrefois.
Le d[illegible]il étreint les cœurs. Il assourdit les voix.
A B[illegible]uxelles la foule indifférente et molle,
Figée en son mépris, hante une nécropole.
Tous les chants sont éteints hormis, parfois, le bruit
Que fait la soldatesque, en s'enivrant, la nuit...

(Pendant les vers qui suivent et jusqu'à la fin du poème, un orchestre joue, en sourdine, La Marseillaise.)

Un jour, voici, pourtant, qu'une rumeur s'élève,
Lointaine et grandissante... Il me semble — est-ce un rêve ? —
Reconnaître le rythme et l'air de la... Mais non !...
Tant qu'à nos oppresseurs il reste un seul canon,
Ils ne permettront pas que l'hymne retentisse,
Qui dit la liberté, le droit et la justice !...
C'est bien lui, cependant..., et je ne rêve pas !...
Sa cadence accompagne un bruit proche de pas,
Le chant s'enfle assourdi... L'on dirait une armée
En marche, fredonnant, mais *la bouche fermée !...*
Au détour d'une rue apparaît un convoi :
C'est un char funéraire et, derrière, je vois,
Après quelques uhlans qui l'escortent en armes,
Un peuple qui se presse, en dévorant ses larmes...
Cette foule murmure, avec recueillement,
L'hymne si redouté, du barbare allemand !
Et l'aspect des chanteurs muets est si farouche
Que nul de nos tyrans n'ose clore leur bouche !...
L'émeute éclaterait : ils sont trop peu nombreux

Dans sa ville et ce mort peut l'emporter sur eux !...
Me mêlant au convoi, j'interroge une femme
Qui dit : « Nos ennemis ont fait un acte infâme !...
» Ce mort est un soldat français..., presque un en- [fant !...
» Nous voulions que par nous sa tombe fût fleurie
» Comme elle l'eût été dans sa douce patrie...
» Mais la « kommandantur » veille et nous le défend !...
» Il faut qu'à ce héros notre terre ne pèse,
» Malgré les lourds Teutons qui proscrivent les fleurs :
» Nous remplaçons la gerbe où brillaient trois couleurs
» En berçant son sommeil avec *La Marseillaise !* »

ANDRÉ MOUËZY-ÉON.



L'ESPÉRANCE

Une ferme..., des toits crevés par les obus...,
Des murs de tous côtés éraflés de mitraille...,
Dans les coins, des débris sans nombre que la bataille
Enchevêtra jadis en sinistres rébus...

Un désert où le geste effrayant de la haine
Semble survivre seul, plus morne chaque jour,
Car le canon rugit sans cesse et tout autour
Blesse à plaisir les bois et dévaste la plaine...

Et cependant tout n'est pas mort. On s'est terré...
Puisqu'il le faut ainsi, la vie est souterraine ;
Patiente, elle attend que sa voix souveraine
Jaillisse en cri d'amour vers le ciel délivré...

La cave..., la « cagna »..., du rêve..., quelque transe...
La destinée... On se raidit... On lui dit : non...
Un rayon de soleil... On s'ébroue... et ton nom
Est un symbole encor : « Ferme de l'Espérance »...

Car elle vit toujours, secrète, au fond du cœur,
L'espérance en émoi de notre race entière...
Elle a dû replier ses ailes de lumière,
Elle s'entoure d'ombre et se vêt de douleur,

Mais plus vivace encor en sa grâce meurtrie,
Elle sait qu'elle peut, indomptable de foi,
Regarder l'avenir qui s'ouvre, sans effroi,
Et qu'elle va revivre, âme de la Patrie,

De même que ces toits et ces champs dévastés
Revivront quelque jour pour les moissons futures,
Et, dès qu'il le faudra, panseront leurs blessures
Au soleil triomphant de nos prochains étés !...

LOUIS PAYEN.



CHARTON

(Dit par M. Silvain, de la Comédie-Française.)

Il était fermier du château de Bel-Canton,
Tout proche de la ville, et s'appelait Charton.
Un brave homme ! Pointu, têtu, mais charitable ;
Ne sachant pas souper sans avoir à sa table
Un ou deux chemineaux tannés et rabougris
Que ragaillardissait la fleur de son vin gris
Et qui, repus, béats, sans peur qu'on les dérange,
Allaient ronfler jusqu'à l'aurore dans sa grange.
Un vrai brave homme, ce Charton ! Franc du collier,
Ayant, pour les vieillards comme pour l'écolier,
L'écu facile, avec le mot qui réconforte.
Un jour les Allemands frappèrent à sa porte.
Il leur ouvrit, tenant dans sa main un marteau.
— Où sont les clés ?
— Les clés ?
— Oui, les clés du château ?
— Sais pas.
Et reprenant sa tâche interrompue,
Il se mit à clouer des planches.
— Allons, hue !
Paysan, conduis-nous, ou sinon...
— Pas le temps.
— Nous allons te montrer comme on le trouve... At- [tends !
Ils le poussèrent sur la route à coups de crosses.
— Ah ! ça, mais... Voulez-vous bien finir, tas de rosses ?
L'homme leva le poing, mais on le terrassa,
On lui prit son outil.
— Bon, tu nous paieras ça,
Mon gaillard. Pour l'instant, obéis.
— J'ai la crampe,
Fit Charton, lâchez-moi.
L'officier sur la tempe
Du patient braqua son revolver. Félin,
Il murmura :
— Voyons, ne fais pas le malin,
Marche !
— Soit, mais si vous voulez que je sois sage,
Éloignez ce méchant pétard de mon visage.
L'officier, un rouquin tout jeune, un hobereau
De marque, dont l'œil droit s'adornait d'un carreau,
Et qui de l'échassier affectait la dégaine,
Remit d'un geste las son arme dans sa gaine,
— Marche !
Le bon fermier mena vers le château
Le chef et les soldats. On arrive bientôt.
Et l'on fouille partout, de la cave aux mansardes.
Enfin, dans un placard, derrière un tas de hardes,
On découvre un pichet gorgé de grains de plomb.
— Qu'est ceci ?
— Rien... ou peu de chose.
— Quel aplomb !
Et cette poire à poudre encore à moitié pleine ?
— Tout ça, c'est pour tuer des culs-blancs dans la plaine.
Notre maître, messieurs, chassait beaucoup jadis ;
Sur dix lièvres visés, il en abattait dix,
Avec un vieux fusil comme on n'en voit plus guère ;
Il a dû nous quitter au début de la guerre.
Paraît qu'il chasse encor, mais un gibier nouveau,
Avec un fusil neuf, et sachant ce qu'il vaut
Comme tireur, je crois, quelle que soit la bête,
Qu'il fait mouche à tout coup : pattes, poitrine ou tête.
— Vraiment ? C'est fâcheux pour toi qu'il ait oublié
D'emporter cette poudre et ce plomb. Fusillé !
Voilà ce qui t'attend.
— Fusillé ? Quelle blague !
— Heureux si l'on te fait remise de la schlague.
Nous sommes sans faiblesse envers les recéleurs
De munitions.
— Vous préférez les voleurs
De pendules, je sais.
— Drôle !...
— Bon, je plaisante.
Doit-on pas comme elle est prendre l'heure présente
Et garder un sourire au plus fort des chagrins ?
— Tu ne crains donc pas...
— Dieu ! C'est tout ce que je [crains.
Et ma crainte ne vas pas très loin, car en somme,
Ayant vécu toujours en parfait honnête homme,
J'attends d'un cœur léger l'heure de mon trépas.
— Elle approche.
— Qui sait ?... Mais *vous ne m'aurez pas.*
— Ton exécution d'avance est décidée.
— Oui, vous croyez cela, mais moi j'ai dans l'idée
Que *vous ne m'aurez pas.*
— Laisse venir demain,
Tu verras !
— Nous verrons.
On reprit le chemin
De la ferme, en coupant au court par la venelle.
Et Charton, qui semblait puiser sa force en elle,
Répétait à mi-voix tous les quinze ou vingt pas
Cette phrase : « Bien sûr que *vous ne m'aurez pas.* »
De retour au logis, on le jette en sa grange
Avec sa femme et Jean, son fils unique, un ange
Pour la douceur, onze ans, mais fort et résolu,
Ayant déjà l'aspect d'un tout petit poilu.
Les voilà prisonniers. Prisonniers sans combattre,
C'est dur !... Comme geôliers, le chef a choisi quatre
Fantassins renommés pour leur férocité,
Boches pur sang, natifs de la grande cité :
Berlin ! soumis au vieux bon dieu qui les manie
Et confits à souhait en kulturomanie.
Un jour, puis deux, puis trois s'écoulent dans l'ennui,
Dans l'angoisse, dans la prière, dans la nuit.
Nos fermiers, peu nourris, et couchés sur la paille,
Cependant qu'à leurs frais l'escouade ripaille,
Attendent... Charton dit : « Ces hommes, plaignons-l[es]
Ils savent ce qu'ils font ! et qu'ils sont les val[ets]
D'un monstre qui, tenant dans ses griffes l'empire
Satisfait, grâce à lui, ses instincts de vampire.
Mais *ils ne m'auront pas,* j'en jure par mon no[m]
Nous torturer..., facile, oui ; quant *à m'avoir,* non
Le quatrième jour, à la brume, un des boches
Entre, l'air hésitant, les deux mains dans ses poch[es]
En sifflotant.
— Charton, sortez !
— Sortir ? Pourqu[oi]
— J'ai quelque chose à vous communiquer.
— À mo[i]
— À vous seul, oui, venez... On pourrait nous entend[re]
Inutile.
Charton jette un long regard tendre
Sur sa femme et son Jean qu'a vaincus le somm[eil]
Et l'ombre de son cœur se transforme en soleil.
Il sort.
— J'écoute.
— Bien. Un homme fier et br[ave]
Comme vous doit savoir la vérité, si grave
Qu'elle soit ; je n'irai point par quatre chemins...
Nous avons, après tout, des sentiments humains,
Et l'attente, souvent, est plus cruelle, en somme...
— Venons au fait !
— Voilà... J'ai besoin d'une somm[e]
Oh ! pas bien forte... Mais le besoin est urgent...
Vingt francs... Si vous pouvez me donner cet arge[nt]
Je puis, moi, n'écoutant que ma sollicitude,
Vous tirer en deux mots de votre incertitude.
— Parfait ! Donc pour vingt francs, c'est votre dern[ier] [pri[x]
Vous me préciserez, si je vous ai compris,
La date où, prenant fin mes constantes alarmes,
On doit, sans jugement, me passer par les armes ?
Vous jouez de bonheur, mon cher, car, vraiment c'
Un hasard, justement, j'ai là dans mon gousset
Vingt francs soixante-cinq, un solde de mémoire.
Prenez !... Les treize sous formeront le pourboire.
Et maintenant, parlez !
— Eh ! bien, demain matin
Au petit jour...
— Demain ? Vous en êtes certain ?
Je suis un pauvre homme, il ne faut pas qu'on [leu[r]
— L'ordre écrit vient de nous arriver tout à l'heu[re]
Vous serez fusillé là-bas, près du vieux puits ;
Mais quittons-nous. La nuit nous enveloppe, et puis
Un plus long entretien pourrait me compromettre ;
Que l'on sache que j'ai pris sur moi de vous mettre
Au courant, et ma peau ne vaudra guère mieux...
— Que la mienne... Il suffit, je vous fais mes adie[ux]
En vous remerciant. Je regagne ma couche ;
Enfin, je vais dormir !
— Dormir ?
— Comme une souc[he]
Le lendemain, dès l'aube, à la lucarne du
Grenier, l'on découvrit le bon fermier pendu ;
Son visage riait d'un rire épouvantable.
Un billet qu'il avait piqué sur une table
Portait ces mots : *Avis à ceux qui me liront !*
Vous ne m'avez pas eu... Nos poilus vous auro[nt]

LUCIEN CRESSONNOIS.



L'héroïque défense de Verdun, la mort [du] lieutenant-colonel Driant, les exploits de n[os] aviateurs, tels sont les principaux thèmes q[ui] ont inspiré cette semaine nos poètes. Citon[s] parmi les plus remarquables envois, ceux de :

MM. et Mmes Guidici, Marie-Thérèse Millia[...], Marguerite Lucron, L. Lagrue, Octave Pellottie[r], B. Sculpteur, Madeleine-Jenny Cadelys, L. Ca[...]rère-Débat, Maryse Violetta, F. A. B..., Pier[re] Girod, Georges Baugé, Claudius Bal, Paul Marti[n], Dan-Léon, Sergent Charles Guérin, R. L. [...], Suzanne Meusy, A. Creusnillon, Robert Bla[n]chard, Noëla Le Guiastrennec, Louis Ducla, C[...] Barbet, Pierre-P. Cigarini, Herman Durodié, Lé[...] Quénéhen, Jehan de Chapteuil, Léon Bertho[...]

Face à l'Ennemi[1]

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

QUATRIÈME PARTIE

VIII

TRANCHÉES LA NUIT

Il est cinq heures du soir. Les cuisiniers ont repartis avec leurs marmites vides. Le ernier quart de vin est avalé, les pipes sont llumées...

Le commandant de compagnie, qui observait horizon, guettant le crépuscule, a envoyé les gents de liaison à chaque chef de section our dire que l'heure du service de nuit est enue.

Chacun, aussitôt, s'affaire.

A angle droit avec la tranchée, monte ers les ouvrages ennemis une sape que reuse le génie. Pendant le jour, cette sape st gardée par six hommes et un caporal. Ces x hommes, joints aux sapeurs qui gardent oujours leur fusil à portée de la main, suffiaient à assurer la surveillance. Mais, la nuit, s sapeurs s'en vont.

Aussi renforce-t-on la arde de dix hommes ouveaux, commandés ar un sergent. Celuii place ses sentinelles, eux à l'extrémité de la ape, deux un peu en arère, et deux à mi-chein entre son petit pose et notre tranchée, afin 'assurer la liaison en as d'attaque.

Dans la tranchée mêe, les sentinelles sont oublées, triplées ou quaruplées, selon l'effectif ont dispose la compagnie. Le principe est u'un homme sur deux oit monter la garde. 'endant que les uns se rouvent debout aux créeaux, les yeux fixés sur plaine qui se trouve devant eux, les autres estent assis, le fusil entre les jambes, leur ouverture sur la tête. Personne ne doit dorir, mais l'officier de ronde ferme les yeux 'il voit, par-ci, par-là, un homme assoupi; important est que les sentinelles fassent onne garde.

Par contre, aucun ronflement n'est toléré. es bruits s'entendent de loin, la nuit, quand silence est profond, et un éclaireur ennemi ui réussirait à s'approcher d'un peu près de os lignes ne manquerait pas d'entendre le onfleur.

A chaque heure de nuit, une ronde passe.)n perçoit dans le boyau, un bruit de pas ssourdis, puis, soudain, la toile de tente qui erme la tranchée de chaque côté, pour la rotéger des courants d'air, s'écarte, et la ampe électrique de l'officier ou du sous-offiier de ronde illumine, le temps d'un éclair, ous les hommes présents. Un coup d'œil uffit pour s'assurer que chacun est à sa place.

Jamais, peut-on dire, aucune observation 'est à faire. Les hommes connaissent trop importance de leurs consignes, ils savent rop que la moindre négligence de leur part ourrait exposer leurs camarades et eux-mêmes à une surprise ennemie.

Par les nuits sans lune, les yeux deviennent inutiles. A mesure que tombe l'obscurité, la plaine se rétrécit, les accidents du sol disparaissent et un mur d'ombre se dresse juste devant les créneaux.

C'est à l'oreille que revient alors le soin de monter la garde, c'est à elle de noter les bruits suspects et de donner l'éveil.

Qu'un de ces bruits se produise et la sentinelle envoie aussitôt prévenir le chef de section. C'est à celui-ci de décider, d'après le rapport qui lui est fait, d'après les témoignages des autres sentinelles, si ce bruit est négligeable — branche qui tombe, lapin qui passe, oiseau de nuit qui volète — ou si, au contraire, il y a lieu d'envoyer en avant une patrouille.

Chaque nuit, même si rien d'insolite ne se produit, une patrouille au moins va inspecter le terrain devant la tranchée, s'assurer que les fils de fer n'ont pas été coupés, que les chevaux de frise et les anses de panier (ouvrages de défense en fils barbelés) sont bien à leur place.

Ces patrouilles sont commandées par un sous-officier. Les deux ou trois hommes qui l'accompagnent sont des volontaires, presque toujours les mêmes. En général, les meilleurs patrouilleurs se recrutent parmi les contrebandiers et les braconniers. Nul ne sait comme eux ramper à terre, avancer en silence, distinguer parmi les bruits qui se produisent ceux qui représentent un caractère inquiétant.



Nul ne sait comme eux ramper à terre...

Ces qualités sont particulièrement appréciées quand il s'agit d'aller, soit tendre des réseaux de fils de fer assez loin, soit reconnaître une tranchée ennemie. C'est alors qu'il faut savoir glisser comme une couleuvre, écarter de la main la branche morte que le pied briserait, éviter de remuer les coudrières, lesquelles, l'homme passé, claqueraient contre les arbres.

La nuit coule ainsi, le plus souvent sans incident. Les guetteurs sont prévenus du secteur que parcourra la patrouille, afin qu'ils s'abstiennent de tirer tant qu'elle ne sera pas revenue.

Sur les autres versants, on brûle de temps en temps une cartouche, histoire de trouver la faction moins longue et de montrer à l'ennemi que s'il avance il trouvera à qui parler.

A mesure que les heures succèdent aux heures, la tâche devient plus dure. Le froid monte des pieds jusqu'aux jambes. Parfois la pluie tombe, traverse les clayonnages qui recouvrent la tranchée et s'abat sur les épaules en gouttes de plus en plus précipitées. Et puis la fatigue se fait impérieuse. Il faut lutter à la fois contre le froid et le besoin de sommeil...

Cependant, l'obscurité est devenue moins dense. Une mince bande de clarté dessine l'horizon. Les silhouettes des arbres, indécises d'abord, se précisent, s'accusent, se démêlent.

Le mamelon, en face, devient perceptible, puis la colline, à droite, puis la tranchée ennemie...

C'est le jour!

Avec lui apparaissent les cuisiniers chargés de chaque bras et le sac de pain en travers de leur dos.

Cette vue agit sur tous comme un coup de fouet. En même temps que les couvertures, sont rejetées à terre toutes les fatigues de la nuit. On n'a plus froid, on n'a plus sommeil. On se précipite sur sa gamelle, on la fait emplir de bonne soupe fumante, on puise dans le seau au café un bon quart de liquide brûlant, on se regarde, on sourit, on plaisante...

Dieu! que la vie est belle et qu'on est donc bien dans la tranchée!

IX

LE LIEUTENANT TÊTENOIRE

Le 19 janvier, ma compagnie occupait des tranchées de réserve dans le ravin des cuisines. Une attaque contre la crête de la Tête-à-Vache se préparait depuis plusieurs jours et je pensais:

— Pourvu qu'avec ma veine habituelle je ne me trouve pas encore mêlé à cette affaire.

Avec un grand soulagement, j'appris que la 11e compagnie devait mener l'attaque. Le capitaine, M. Potier, un brave entre les braves, avait, à en croire la rumeur publique, réclamé pour ses hommes, l'honneur de la première charge. Est-ce exact? Je l'ignore; il n'y a là du moins, rien que de très vraisemblable.

Il y avait à la 11e, avec M. Potier, deux sous-lieutenants, Têtenoire et Boiseau, tous les deux arrivés au front de l'avant-veille.

Têtenoire, enfant de Bourges comme moi, retrouvé à Gray, au 62e territorial, avait demandé en même temps que moi à passer au 95e, mais le dépôt le retint plus longtemps que ne l'eût voulu son impatience.

— Tu es fichu de tuer tous ces cochons de Boches, me dit-il, en me serrant la main quand je partis de Bourges, en octobre. Laisse-moi au moins la peau d'un pour m'en faire une blague à tabac!

Paris avait marqué de son empreinte ce berrichon émigré tout jeune dans la capitale. Pas plus que la cigarette, la plaisanterie ne quittait ses lèvres; un perpétuel sourire creusait aux coins de sa bouche des sillons indélébiles, et, pour manifester sa mauvaise humeur, si par hasard... — il ne connaissait pas d'autre façon que d'accentuer son sourire.

C'était un de ces heureux caractères qui font autour d'eux la lumière et le soleil. Les hommes qu'il avait amenés du dépôt ne juraient que par lui — après deux jours!

Je rencontrai Têtenoire et Boiseau au coin de ma cagna, le 19 au soir.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

— Alors, dis-je à Têtenoire, c'est pour demain?

— Paraît mon vieux; c'est notre cadeau de bienvenue.

— Et... pas d'émotion?

— Pftt! des émotions! tu ne m'as donc pas regardé? la mort ne voudrait pas d'un vieux tout laid comme moi!

Une seconde, puis :

— Allons, quoi, secoue-toi! tu ressembles à un hareng-saur qui aurait des peines de cœur!

Ces paroles s'adressaient à son camarade Boiseau qui, lui, demeurait taciturne et sombre.

— Je n'ai pas envie de rire, répondit Boiseau; je sais trop bien ce qui m'attend.

Les pressentiments du malheureux ne le trompaient pas; il fut, le lendemain, une des premières victimes...

Une grande partie de la nuit, les hommes de la onzième, imitant leurs ancêtres des Gaules, se préparèrent au combat par des chants et des rires. Ecrites les dernières lettres, les uns jouèrent la manille d'adieux, les autres organisèrent un concert.

Et je pensais en les écoutant — ma cagna touchait aux leurs :

— Aurais-tu à leur place cette liberté d'esprit et ce courage tranquille?... Ils ne font pas de littérature ni de psychologie, eux, ces braves gars à qui, peut-être, en ton for intérieur, tu préfères ton *moi* superbe; ils ne se posent pas en professeurs de patriotisme, ils ne coupent pas des cheveux en quatre, et ce que peuvent donner leurs sentiments à l'analyse, bien peu leur chaut. Et cependant...

Le 20 au matin, par les boyaux glissants, la colonne monte au plateau. Les places des sections ont été tirées au sort. Les hommes se couchent à plat ventre dans la neige, attendant le signal. Le capitaine parcourt le front entier d'attaque.

L'artillerie commence le feu; d'abord les grosses pièces de l'étang; puis les 75; puis les 80, et les canons-revolvers.

Soudain, une explosion formidable qui nous fait tressauter, nous autres, dans nos tranchées de réserve : ce sont les pétards que le génie a posés pendant la nuit et qui éclatent, bouleversant les défenses barbelées de l'ennemi.

Le colonel de Bélenet qui, assisté du commandant Barra, suit, d'une tranchée de première ligne les péripéties du drame, lance une fusée-signal. La première vague part, baïonnette haute, aux cris répétés de : En avant!

Des hommes tombent dès les premiers pas. Une mitrailleuse prend la vague de flanc et fauche la section de gauche presque entière, y compris le sous-lieutenant Boiseau. La section de droite n'a pas un meilleur sort; les grenades à fusil et les balles la déciment; le sergent-major qui la commande arrive avec deux hommes seulement aux ouvrages ennemis; ils sautent à l'intérieur... Que sont-ils devenus?...

Seule, la section du centre atteint sans trop de dommage la tranchée boche, le sergent de Thé, en tête; les occupants sont massacrés.

Précédant la deuxième vague, le capitaine Potier s'élance. Un grand diable de Boche, monté sur le parapet de la deuxième ligne, le met en joue..., il tire et le manque; une de nos balles jette le Boche à terre.

C'est au tour de la troisième vague dont fait partie Têtenoire :

« — Oui, mon vieux, de la troisième vague, me racontait ensuite Têtenoire; tu parles d'un filon! J'aurais préféré la première vague; au moins si on est tué, on sait à quoi s'en tenir. Tandis qu'à attendre, là, dans son trou, on a beau se raconter des mots d'esprit à soi-même, c'est le diable pour se faire rire.

Nous parcourons les trois quarts du chemin sans trop de mal.

» Je pense. Allons, çà va! ça va même très bien! Je pourrai retourner à l'assemblée de mon village! Mais, tout à-coup, une mitrailleuse boche placée en deuxième ligne, se démasque. Des hommes sont tués; d'autres blessés :

» — Sale boulot! que je me dis. Faudra que je demande de l'augmentation à mon patron!...

» Pas plus tôt ceci dit que : pouf! me voilà une balle dans l'épaule. Je tombe. Devine sur quoi? sur un tas de fils de fer barbelés, oui, mon vieux! Comme lit de plumes, c'était réussi!

» Je reste deux secondes à terre, sans bouger, puis je pense :

» Voyons, suis-je mort, oui ou non? Faudrait voir à savoir.

» J'essaye de remuer le bras; je peux; parfait! Donc, je ne suis pas mort. Car je ne sais pas si tu as vu des morts remuer les bras? moi pas.

» Alors, je me dis :

» Y a du bon!

» Et je me mets à genoux pour rattraper les camarades, car tu penses bien que je n'allais pas m'arrêter pour une malheureuse blessure de quatre sous.

Soudain : bzim! boum! voilà deux balles qui rappliquent en plein dans mon individu. Heureusement, mes jumelles se jettent entre les balles et moi et c'est elles qui reçoivent les balles à ma place. Elles sont en marmelade mais je n'ai pas de mal.

» Braves jumelles! et dire qu'elles n'auront jamais la médaille militaire!

» Je me refiche à plat ventre, il était temps! Les Boches m'ont vu me lever et ils tirent dans ma direction comme des enragés. Le tronc d'arbre qui me protège en voit de dures!

» Je me dirige à plat ventre vers la tranchée boche, la nôtre maintenant, je suis obligé de côtoyer des blessés et de passer par-dessus des cadavres. Encore un effort : je saute dans la tranchée.

» Le capitaine qui me croyait mort ouvrait de grands yeux. Je lui dis :

» — Mon capitaine, faut pas vous étonner: j'ai la couenne imperméable! »



— Mon capitaine, faut pas vous étonner: j'ai la couenne imperméable!...

(A suivre.) Lieutenant JACQUES P...

(Illustrations de P. THIRIAT.)

LA BLANCHE



Aracourt, vieux bourg posé sur une colline toute nue, et qui dominait un pays de grand mouvement, sans arbres et sans haies, Aracourt a été détruit. Il ne reste plus un pan de mur intact.

Toute la plaine de l'est appartient aux soldats ; les tranchées françaises la coupent du nord au sud, vers le milieu ; les Allemands tiennent les forêts de sapins qui ferment l'horizon. Tout le jour, on n'aperçoit pas un être vivant, ni dans l'une, ni dans l'autre vallée. Mais, dès que le soir vient, les convois de vivres et de munitions s'engagent sur toutes les routes à peu près abritées ; et il n'est pas jusqu'au village qui ne reprenne un peu de vie. Ce pauvre monceau de pierres a encore quelques habitants, retirés dans les caves, où ils ont serré les derniers objets dont ils puissent dire « Ceci est à moi. »

Il est six heures et demie. Dans un souterrain rectangulaire, voûté, les meubles des quatre chambres d'autrefois, tous ceux qu'on a pu sauver, sont entassés les uns sur les autres, les armoires, les tables, les chaises, les bois de lit occupent à peu près tout l'espace, sauf au milieu, où est le passage. L'humidité a moisi le bois jusqu'à plus d'un mètre du sol, et c'est la boue qui rend plus clair ce couloir étroit et coudé qui conduit à une seconde cave, plus petite, entièrement noire, d'où vient, régulièrement, le bruit des gouttes d'eau tombant de la voûte dans une mare invisible. Le soupirail qui ouvrait du côté de l'est a été solidement bouché et barricadé. L'air et la lumière ne peuvent entrer que par un trou de deux mètres carrés, au nord, près du plafond, et c'est, en même temps que l'unique fenêtre, l'unique porte de la plus grande ferme d'Aracourt, de celle que dirigeait la veuve Franchecotte, et que labouraient ses trois fils, les trois plus beaux gars du pays.

Ils sont tous les trois à la guerre. La nuit s'est faite. Le bruit des gouttes d'eau dans la seconde cave et le roulement du canon troublent le silence. Il y a des moments très courts où on croirait qu'il y a la paix, comme autrefois, et que tous les hommes et toutes les bêtes, dans la campagne infinie, commencent leur sommeil.

— Adrienne, va voir le ciel ?

Une ombre sort d'une niche, rampe entre les meubles, se redresse dans le couloir, monte sur des pierres effondrées, puis sur une barrique qui sert de plateforme pour atteindre l'entrée de la cave.

— Ne risque pas la tête dehors. Accote-toi contre le mur. C'est l'heure où les balles passent.

— Je sais bien.

L'enfant dut poser sa petite tête, dans les ténèbres, sur le bloc d'assise qui limitait l'ouverture vers la droite. Elle ne se hâta point de dire ce qu'elle voyait. De grosses pièces de canon, qui devaient

être celles des Allemands de Virmey, à moins que ce ne fût la batterie lourde des Français établis tout au sud, tirèrent quatre coups presque sans intervalle, et toute la colline remua et vibra comme un ressort. Puis, dans le vide de toute rumeur qui suivit, la voix fraîche, calme, répondit:

— Maman, il pleut toujours ; mais je vois de la lumière dans le ciel, au-dessus des bois de Virmey.

— Tu regardes encore par là ! Reviens vite ! Je t'ai défendu...

— Le vent est vif et vient de Bourgogne ! Je vois une étoile..., j'en vois deux..., cinq !

Elle descendit si légèrement que la mère ne l'entendit pas sauter sur la terre molle de la cave. La veuve avait allumé sa lampe et l'avait accrochée à un fil de fer qui tombait de la voûte. Juste au-dessous, elle était assise sur une chaise, au pied d'une paillasse étendue le long du mur, et qui était son lit et le lit d'Adrienne. Elle continuait de tricoter un gilet de laine, à la même place où tout à l'heure elle travaillait dans l'ombre. La petite vint s'asseoir près d'elle, et se mit à rapiécer une chemise. Elles se ressemblaient incroyablement, la mère et la fille. Elles étaient de la même espèce longue, mince et rustique ; elles étaient pareilles de visage, ayant les traits réguliers, sans finesse, et le teint brun ; elles avaient des cheveux du même châtain blond, et qui frisaient, tout dorés, près de l'oreille et sur le cou.

La mère songeait : « J'ai promis à mes gars que la terre serait labourée, et elle ne l'est pas. Ils y pensent, et j'entends leur pensée. Mes pauvres fils, comment voulez-vous que je fasse ? Ceux qui devaient m'aider ne le peuvent plus. Encore le voisin de cave, Hellebigne, a été forcé de partir avant-hier et de se faire émigré, parce qu'un obus est tombé sur son réduit et a tué sa femme et tout anéanti son bien. Je pourrais essayer toute seule, avec la petite, et, bien sûr, j'en aurais le cœur ; mais la pluie ni le grand vent de Bourgogne n'ont cessé depuis deux semaines !... »

Le grondement de la canonnade roulait sur les terres nues d'Aracourt et sur la forêt de Virmey ; mais les silences devenaient plus longs.

— Va encore voir le ciel, Adrienne !

La mère continuait de songer : « Voilà que les jours passent, cependant. L'hiver est tôt venu chez nous. Avant longtemps nous aurons la neige, qui fondra d'abord et puis qui ne fondra plus. Mes pauvres fils, si je pouvais labourer seulement et semer ce qu'il faut de notre terre pour nourrir la maison, vous seriez contents au retour ! J'avais encore l'un de vous pour les dernières semailles, je ne l'ai plus ; j'avais deux chevaux, je n'en ai plus qu'un, et c'est le pire. Le jour, personne ne peut s'aventurer même dans la plaine d'occident ; mais je vous aime tant, j'ai si bonne envie de vous entendre me chérir en paroles, quand vous reviendrez, mes trois grands, qu'en vérité, si Adrienne me disait que la pluie a fini de tomber, j'entreprendrais cette nuit même le travail des labours. »



LA VIE EN INSTANTANÉS

La femme remplace l'homme dans les travaux des champs.

Adrienne détourna la tête vers le fond de la cave et dit :

— Les trois quarts du ciel n'ont plus de nuages, et la lune se lève au-dessus de Virmey.

— Alors, répondit la mère, c'est que l'heure a sonné pour nous de faire le travail de nos hommes. Veux-tu bien ?

La petite, en un instant fut devant elle.

— Je veux bien, mais la nuit sera claire, quand la lune sera haute. Les Boches verront marcher la jument blanche dans la plaine d'occident, et ils tireront dessus.

— Emporte donc la couverture de mon lit, Adrienne ; elle est longue et large assez ; et ça nous fera un cheval couleur de terre.

— Et toi, maman, qui as une jupe de laine rouge ! Grande comme tu es, il te reconnaîtront aussi !

La veuve réfléchit un petit moment.

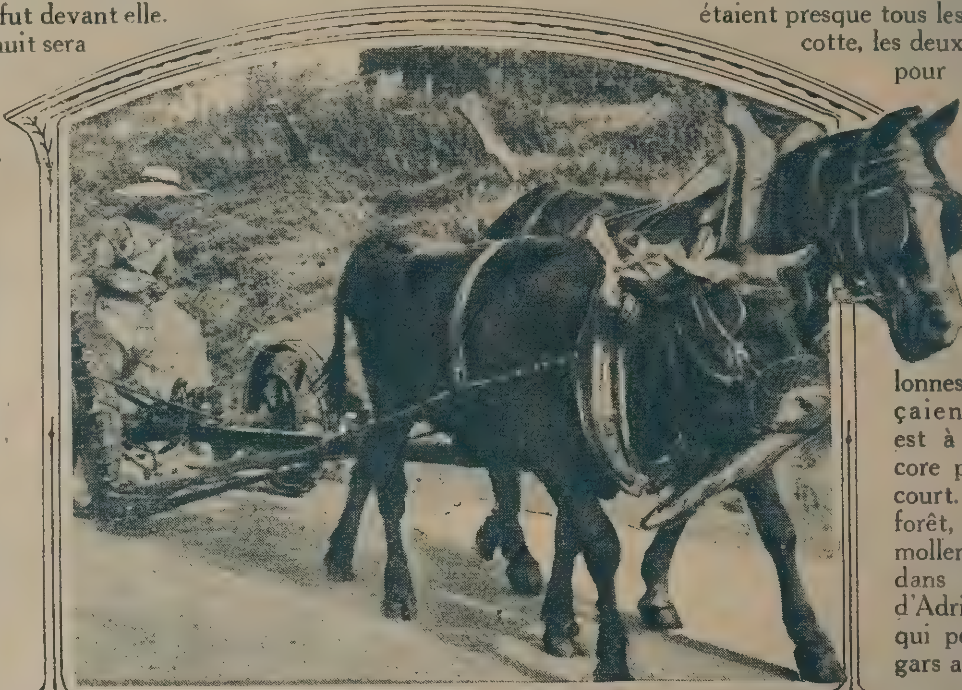
— Je n'ai d'autre robe, après celle-là, que ma robe de deuil. Mais j'ai bien des raisons pour la mettre, et j'aurai le temps de la brosser demain, puisque, de tout le jour, on ne peut guère sortir d'ici.

Une demi-heure plus tard, les deux femmes, habillées de sombre, s'étant faufilées derrière les ruines, avaient détaché la jument blanche logée dans un ancien cellier, au bas du bourg. Elles traversaient la plaine, un peu au delà des dernières maisons, à l'endroit où les attelages de bœufs et de chevaux, depuis des siècles, avaient coutume de quitter la route pour prendre le chemin de labour. La roue de la charrue, que la mère tenait soulevée, criait sur les cailloux. La couverture de laine, serrée par des courroies, cachait le poil de la jument et ne laissait apercevoir que la tête : mais la jument portait la tête basse, à l'ordinaire.

Quand elles furent rendues juste au milieu de la plaine, où étaient presque tous les champs de Franchecotte, les deux femmes s'arrêtèrent pour retrouver la borne et engager le soc dans la bonne ligne. Un homme, sorti des ruines comme elles, travaillait à cinq cents mètres de là. Les chaumes, sous la lune, luisaient à l'infini. Des colonnes de soldats s'avançaient sur la route qui est à gauche, abrités encore par la colline d'Aracourt. Les batteries de la forêt, en arrière, tiraient mollement. Un obus passa dans la nuit, au-dessus d'Adrienne et de sa mère qui pensait toujours à ses gars absents, et il éclata au loin, dans la vallée. Elles se signèrent, comme elles faisaient dans les grands orages. Mais elles n'eurent pas même l'idée de renoncer au labour. Depuis un an, elles vivaient au danger. L'enfant se mit à siffler, au contraire, comme elle avait entendu faire autrefois, elle leva le fouet, et le laissa retomber en disant :

— Hue, la Blanche !

RENÉ BAZIN, de l'Académie française.





LA VIE EN INSTANTANÉS

La femme remplace l'homme dans les travaux des champs.

LES ANNALES



NOTRE PATRONNE

Mai 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Centimes

LE SAVON DE TOILETTE

QUINTESSENCE

de la parfumerie Monpelas offre les avantages suivants : 1° Savon de marque à prix modéré : 0 fr. 50 ; 2° Composition hygiénique modèle ; 3° Parfums sobres et distingués : Eau de Cologne ou Violette. Produit de référence de la maison Monpelas, fondée en 1830, universellement connue par sa série " Malacéïne ". Le savon " Quintessence " est en vente partout : en boîte de trois : 1.45



LE PAIN 50 centimes



SAVON QUINTESSENCE

TUETOUT détruit POUX, PUNAISES, PUCES. Liquide ininflammable. **MITES**

Adopté par Ministère Marine. Flacon poste avec bande de garantie, 1 fr. 25. Triple flacon, 2 fr. 75. A. BARRE, 8, rue Jules-César, PARIS.



UN PRÊTRE L'Abbé HAMON, Curé de Vaumoise (Oise), possède les recettes infaillibles pour guérir DIABETE, ALBUMINE, Cœur, Reins, Foie, etc. et toutes Maladies chroniques, réputées incurables. Aucun Régime, rien que des Plantes. GRATIS ET FRANCO Notice convaincante. — Laboratoire Botanique de l'Abbé HAMON, St-OMER (Pas-de-Calais), *France*.

DRAGEES SOMEDO

En 3 minutes on obtient les Meilleures **BOISSONS CHAUDES**

ANIS, CAMOMILLE, VERVEINE, ORANGER, TILLEUL, MENTHE, etc.

COMMODITÉ — RAPIDITÉ — PROPRETÉ

Indispensables aux Soldats et à TOUS.

Boite échantillon 12 infusions 1 fr.

Boîte de 25 1 fr. 75. — Flacons de 40 3 francs.

EN VENTE DANS TOUTES LES BONNES MAISONS.

Administration : 2, rue du Colonel-Renard, à Meudon.

Fque de **POSTICHES** et Cheveux en Gros.

HERMOSA, *24, Boul. de Strasbourg, Paris.*

Exécute égalt commandes particulres au prix de fabrique. Grand Choix de Modèles nouveaux. Travail à façon avec démêlures.

RHUMATISANTS ET GOUTTEUX

Guérissez-vous avec la VÉRITABLE POUDRE

PISTOIA PLANCHE sans colchique, ni plante vénéneuse.

Envoi d'une Boîte de 30 doses avec Brochure explicative contre 3f15 adressés à P. PLANCHE, Phien à Marseille.

Soignez vos Convalescents
Sustentez les Blessés
Tonifiez les Affaiblis

VIN AROUD

VIANDE — QUINA — FER

Paris, Rue de Richelieu, 28 et toutes Pharmacies.



Les talons en cuir s'usent trop vite, ainsi que les talons, en mauvais caoutchouc. Désirez-vous un talon garanti à l'usage, le plus durable, le plus économique, et le plus doux à la marche ? Exigez alors un talon tournant caoutchouc, portant le nom

WOOD-MILNE

SPÉCIAL

SE MÉFIER DES IMITATIONS

HOMMES : 1f50 — DAMES : 1f25 LA PAIRE

Si vous ne pouvez pas vous procurer ces talons chez votre fournisseur habituel adressez-vous : Rayon no 36 — H. E. SKEPPER, 103, Avenue Parmentier, PARIS.

Joindre mandat ou timbres et donner le tracé de votre talon pour indiquer la grandeur.

MESDAMES

CHAQUE MOIS, les Capsules des **Dr JORET & HOMOLLE** Préviennent les *Malaises spéciaux* des Dames et des Jeunes Filles.

Le Fl. 4f50 fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

Teignez-vous bien...et...

SANS AUCUN DANGER avec les "HENNEXTRÉ"

OU LES

POUDRES SPÉCIALES de HENNÉ

(toutes teintes)

PARFUMERIE FINE

H. CHABRIER

48, Passage Jouffroy, PARIS Tél : Cent. 57.88

PHENOL BOBŒUF détruit tout microbe ; en injection, guérit *Métrites, Pertes Bl.* etc. Flac. 1f.50.

ASTHME

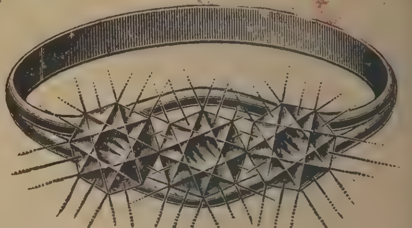
Soulagement et Guérison par les Cigarettes ou la Poudre **ESPIC**

2 fr. la Be Toutes Phies. — & : 20, rue St-Lazare, Paris. Exiger la signature de J. ESPIC sur chaque cigarette.

TITRE GOLDFILLED

DE FABRICATION ESSENTIELLEMENT FRANCO-ANGLAISE

Racheté, après usage, à 0 fr. 50 le gramme



Saphir Simili Rubis

Prix : 1 franc (Port : 0 fr. 15 c.)

NOTRE BAGUE TRICOLORE !!

Souvenir de la Grande Guerre 1914-1915

Pour commémorer l'épisode le plus glorieux de notre Histoire, nous mettons en vente, au prix excessivement réduit de 1 franc, une charmante bague aux couleurs nationales, une belle pierre saphir représentant le bleu, un beau simili le blanc et une autre de couleur rubis pour le rouge. Ces bagues sont en notre Titre GOLDFILLED, bien connu, et absolument garanties pour cinq ans.

Pour la dimension, découpez un trou dans un morceau de carton et envoyez avec un mandat de 1 fr. 15 à :

N. SIMS & MAYER, 62, r. St-Lazare. Paris.

ANEMIE, MALADIE DES OS, TUBERCULOSE à tous degrés, *Débilité générale, Enfants faibles, Personnes délicates, Convalescents,* guéris par la *SOLUTION de BIPHOSPHATE de CHAUX* DES **FRÈRES MARISTES**

36 ans de succès. Exiger signatures *L. ARSAC* et *Fre CHR[illegible] GONE*. Lit. 4f50 · 1/2 lit. 2f50. Not. grat. ARSAC, ph. MONTELIMAR.

JE SUIS LA GEMME ASTEL — JE SÈME LE BONHEUR !

J'OFFRE *à tous la* "GEMME ASTEL". *Cette Gemme puissante et mystérieuse vous fera obtenir ce que désire votre cœur ; Si vous désirez* SANTÉ, BONHEUR, *connaître la joie d'aimer et d'être aimé, devenir l'un de ces êtres enviés ne connaissant pas d'obstacles et à qui tout sourit ; demandez le « Livre d'Or » de la* "Gemme Astel". *(Envoi sous pli fermé : 20 cent.)* Cette gemme est facilement expédiée dans une simple lettre recommandée. Prix spécial pendant la guerre. *SIMEON BIENNIER,* Bijoutier-Lapidaire, 16 *rue des Gras, Clermont-Ferrand.* — Maison créée en 1901.

SI vous avez de l'**ECZEMA**

Irritations de la peau, Démangeaisons, Pellicules, *ULCERES VARIQUEUX*, employez le

XEMATOL AIRESSE

Succès garanti, sans traitement interne.

Le pot 10 fr franco contre mandat-poste aux LABORATOIRES REBEC, 59, Rue de Châteaudun, Paris.



Boîte Marraine de Guerre

GARNIE CHOCOLATS FOURRÉS — Franco : 6 Fr. — DESSIN d'ABEL TRUCHET

Chaque Marraine enverra à **son Filleul de Guerre** *cette boîte qui est comme son contrat d'adoption, un emplacement étant réservé pour y inscrire dates et noms.*

EN VENTE :

A la Marquise de Sévigné, 11, Boulд de la Madeleine, PARIS

A la CHOCOLATERIE de ROYAT (P.-de-D.) et dans toutes ses Succursales.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE .... 18 fr. | 9 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1715. — 7 MAI 1916

EDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



LA DIVINE SENTINELLE

Jeanne d'Arc devant la cathédrale de Reims.

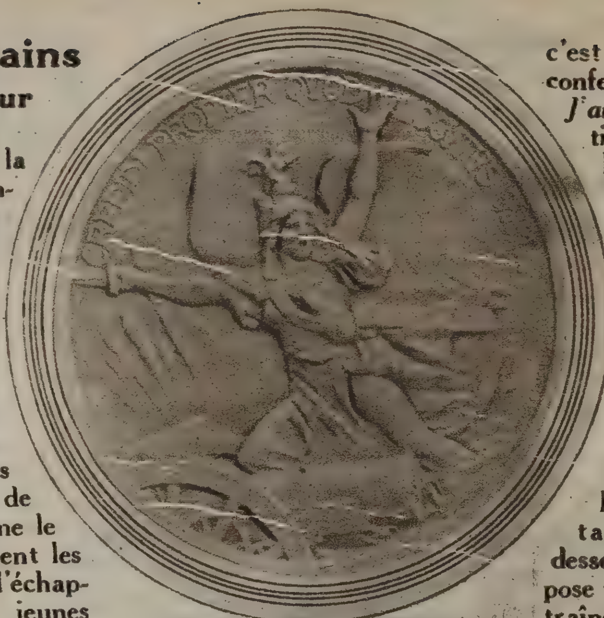
La Médaille des Écrivains
morts au Champ d'honneur

Nous devons lutter contre l'idée de la mort qui détruit, et faire voir le rayonnement des morts glorieuses. Il faut que la corporation des écrivains français multiplie les témoignages de sa piété envers ceux des siens qui tombent, les armes à la main, pour la défense du sol et de l'esprit. Quelle amitié respectueuse ne devons-nous pas éprouver pour ces jeunes génies interrompus par la gloire des armes et qui n'achèveront pas de fleurir dans les lettres françaises. Il n'est rien de beau, de grand, de mystérieux comme le sort de ces générations. « Qu'elles aiment les sports! disions-nous. Est-il possible d'échapper à ce point aux inquiétudes que, jeunes philosophes, nous avions trouvées sur les bancs du collège?» Ces adolescents se formaient pour leur tâche terrible. Est-ce donc qu'ils avaient pressenti l'avenir? Ils étaient prédestinés. Les sources cachées où s'abreuvèrent dans tous les siècles les héros s'étaient remises à jaillir, et les vertus de notre race agitaient nos enfants. Dans le même temps où l'Académie les inscrit sur ses listes de gloire, chacun approuvera que la Société des Gens de Lettres leur dédie une œuvre qui ne périra pas.

La médaille est créée, et si belle que l'on s'accorde à trouver qu'Henri Nocq vient d'exécuter un chef-d'œuvre. Elle unit avec aisance l'inspiration antique à la pensée la plus actuelle.

Credidi propter quod locutus sum et mortuus. (J'ai cru et c'est pour cela que j'ai parlé et que je suis mort. J'ai attesté ce que j'ai cru par ma parole et par ma mort.) Telle est la légende qui se développe sur les deux faces de la médaille. Elle est inspirée de David et de saint Paul. Saint Paul, dans sa deuxième épître aux Corinthiens, cite un verset du psaume de David et l'invoque pour justifier sa prédication, et il ajoute: *Et nos credimus propter quod et loquimur*. (Nous aussi nous croyons, et c'est pourquoi nous parlons également.)

On remarquera la modification, l'adjonction que nous avons faite. *Et mortuus*. La circonstance nous y invitait. Ce n'est pas seulement par leur verbe, c'est encore par leur mort que nos confrères tombés au champ d'honneur ont attesté leur croyance. Ainsi la légende choisie définit bien le rôle des hommes cultivés, à cette heure, de quelque *credo* qu'ils se recommandent. Dans nos armées, c'est l'esprit qui mène la masse, et toutes les confessions rivalisent d'héroïques sacrifices.



Avers : « La Marseillaise », d'après Rude.

J'ai cru et j'ai parlé. C'est la première partie de l'idée, c'est ce qu'avait à traduire l'artiste dans la face de sa médaille. Pour cela, il s'est inspiré de l'admirable trophée de l'Arc de Triomphe. Son type, c'est *La Marseillaise* de Rude, qui appelle aux armes la France en jetant un cri de foi et d'espérance. Seulement M. Henri Nocq a apporté, suivant sa propre inspiration, quelques modifications de détail dans la composition de Rude. Sa *Marseillaise* enflammée, les deux bras étendus, vole au-dessus de notre canon désormais célèbre et populaire, notre 75, dont les détails et l'armement particuliers sont à dessein très reconnaissables. *La Marseillaise* pose un genou sur le canon et elle paraît entraîner les soldats dont on aperçoit au second plan les drapeaux et les armes.



Revers : « La Victoire douloureuse »

Au revers, la légende se continue... *Et mortuus*. Ce mot, nous l'avons dit, n'est pas dans le psaume ni dans saint Paul. Il sort des circonstances. Nous dédions cette médaille à ceux qui ont attesté leur foi *par leurs paroles et par leur mort*, à ceux dont le sacrifice nous vaut la victoire. L'artiste a donc voulu représenter une *Victoire douloureuse*. Le sujet était difficile à traiter. M. Henri Nocq s'en est merveilleusement tiré en s'inspirant d'une médaille grecque frappée vers 450 avant J.-C. à l'occasion de la célébration des Jeux Olympiques. La Victoire grecque est assise sur un socle, anxieuse, perplexe, se demandant à qui des concurrents dans les jeux elle va offrir la couronne qu'elle tient à la main. La Victoire gravée par M. Henri Nocq est assise dans la plus noble expression de tristesse sur un tombeau qu'elle enveloppe et protège de l'une de ses grandes ailes. La tête courbée, elle appuie son visage sur le revers de sa main gauche. C'est le geste familier de l'art antique pour représenter la douleur pensive. Sa main droite qu'elle laisse tomber tristement à son côté tient la couronne immortelle qu'elle apporte au mort.

Sur le tombeau sont posés un livre ouvert, une épée, un képi, pour caractériser l'écrivain-soldat. Dans le lointain, au second plan, rayonne une croix, symbole de l'espérance. Le nom du mort glorieux et la date de son sacrifice sont inscrits sur le marbre funèbre; à l'exergue, le titre de son principal ouvrage.

Telle est l'œuvre grave et charmante qui portera à la postérité la piété de notre corporation envers nos héros.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.



Le graveur Henri Nocq.

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

Villes Martyres et Villes Marraines

J'ai sous les yeux deux lettres émouvantes. Elles sont adressées à Edouard Herriot, et c'est de lui que je les tiens... Il veut bien me confier le soin de les livrer au public. Je l'en remercie, car les lecteurs des *Annales* y trouveront, je pense, quelque sujet de méditation. Voici à quelle occasion elles furent écrites. Notre ami venait de publier dans *Le Journal* un chaleureux appel en faveur des Français molestés et ruinés par la brutalité allemande. Compatissant au sort des villes martyres, contre lesquelles s'acharne la rage meurtrière et dévastatrice des barbares, il avait omis d'ajouter aux noms de Reims et de Soissons, celui d'Arras. Le maire de cette cité si malheureuse, M. Rohard, crut devoir s'élever contre un oubli injuste et pénible. Sa protestation est un cri de douleur. Elle énumère les souffrances endurées, les désastres subis. Cette description précise a l'éloquence d'un réquisitoire.

« Notre ville présente un aspect tragique. Beaucoup de ses habitants ont péri. Ses monuments séculaires se sont écroulés sous les obus, notamment son magnifique hôtel de ville, qui évoquait tant de souvenirs de l'histoire locale; son beffroi, le plus grandiose de la région du Nord; son vaste palais Saint-Vaast, ancienne abbaye dont les cloîtres et les boiseries en chêne sculpté rappelaient la richesse des premiers propriétaires, sa riche bibliothèque et la plus grande partie des collections du musée; ses places, d'un style pur et pittoresque, avec leurs galeries-promenoirs et leurs pignons hispano-flamands, spécimen unique peut-être en France et universellement admiré. Toutes ces merveilles incendiées, des maisons foudroyées, déchiquetées, abattues, le quartier commerçant, sur une vaste étendue autour de l'hôtel de ville, dévoré par le feu dès le premier jour du bombardement; un nombre incalculable d'immeubles à reconstruire; tous ses établissements d'instruction secondaire ou primaire détruits; ses églises pour ainsi dire rasées; sa voirie complètement bouleversée par les chutes de marmites; son hôpital mixte rendu inhabitable depuis octobre 1914; ses ambulances auxiliaires successivement atteintes. Tel est le tableau, qu'il faut avoir vu pour se rendre un compte exact de l'état lamentable dans lequel se trouve Arras. »

La guérison de ces blessures, de celles du moins qui peuvent se cicatriser (certaines pertes, dans le domaine de l'art, étant irréparables), nécessitera d'immenses efforts et d'abondantes ressources. Nos villes si durement frappées ne sont pas mortes; une ardente vitalité couve en elles; déjà elles aspirent à ressusciter, à refleurir. Les lois de la nature l'exigent ainsi. L'homme veut vivre... Et l'être collectif — la ville — obéit aux mêmes instincts que l'être isolé. Ce besoin s'affirme avec une énergie particulière dans les moments de crise. C'est sur les troncs ravagés que verdissent le plus vigoureusement les jeunes pousses. Il y a dès à présent chez les habitants d'Arras, de Reims, de Soissons, de Verdun, il y aura demain, dès qu'ils seront délivrés du joug, chez les habitants de Lille, de Saint-Quentin, de Maubeuge, comme une soif de compensation et de revanche, une sorte d'émulation régénératrice, l'impatience de prouver leur courage et leur force, l'orgueil de se montrer supérieurs à la fortune, l'ivresse d'agir. L'union des intelligences, des cœurs et des intérêts peut des miracles. Ces miracles, nos villes renaissantes seraient parfaitement capables, à elles seules, de les accomplir. Je crois qu'elles sauraient se passer du secours d'autrui. Mais justement parce que, dans leur fierté, elles ne sollicitent rien, ne serait-il pas délicat et charmant de les aider? C'est l'idée qu'exposait un généreux article d'Edouard Herriot. Et vous pensez bien que le maire de Lyon a toute autorité pour parler au nom des municipalités de France: « Les villes sœurs que la guerre aura laissées intactes par le sacrifice magnifique des frontières, s'écrie-t-il, ces villes-là resteront-elles impassibles quand les cités martyres travailleront à se recréer? » Il n'hésite pas à répondre: non. Les sœurs demeurées libres tendront les bras dans un geste de solidarité et d'amour, aux sœurs opprimées. Paris donnera l'exemple. Il protégera celles qui le protégèrent, il désire que ces murailles, dont la résistance épuisa la fureur de l'ennemi, soient promptement relevées. De quelle façon s'exercera cette tendre tutelle? On cherchera. On trouvera... D'ingénieuses et jolies solutions jailliront des cerveaux en mouvement.

La seconde lettre que le sénateur du Rhône m'a communiquée en propose une très séduisante; elle émane d'un officier interprète, M. N. La Chaise qui semble ne pas se payer de mots et considérer le côté positif des choses. Ce projet de nouer un lien sentimental et pratique entre les villes françaises inégalement éprouvées lui paraît le meilleur du monde. Il en félicite Edouard Herriot et lui soumet à ce propos des réflexions utiles. Ce n'est pas de l'utopie humanitaire. C'est du sens commun. C'est du très bon optimisme. Je cite textuellement.

« Voulez-vous me permettre de vous dire, moi, qui connais bien l'Allemagne, et qui ne suis pas suspect d'un attachement exagéré pour elle, que je discerne ici un ordre et une méthode que je n'ai encore rencontrés dans aucune proposition au sujet des régions envahies, et que ce sens de l'organisation ne peut provenir que d'un esprit qui possède bien les qualités indéniables de l'Allemagne. Je puis d'autant mieux l'affirmer que j'ai recueilli moi-même dans un journal allemand d'il y a quelques mois, tout un plan de réorganisation des régions de la Prusse orientale envahies et quelque peu ravagées par les Cosaques. A côté de questions d'ordre général — reconstruction des villes sur plans hygiéniques nouveaux, modifications à apporter à la disposition des habitations et des jardins, espaces à réserver dans ces villes pour des parcs ou des places de sports, — j'ai trouvé là un plan intéressant pour fournir de finances et d'aide morale les petites villes qui seraient, sans cela, abandonnées au patronage onéreux et souvent étroit de l'Etat. Ce plan consiste à donner à chacune de ces villes

détruites, une marraine sous forme d'une grande ville d'Allemagne disposant d'importantes ressources pécuniaires, ayant en outre le maniement de ces affaires de reconstruction. Le plan stipulait même — et vous reconnaîtrez là l'esprit méthodique et un peu naïf des Allemands — qu'en mémoire et en signe de ce marrainage, la ville patronnée ajouterait à son nom, celui de sa marraine, et que plusieurs grandes villes, Magdebourg, Charlottenbourg, Berlin, etc., avaient déjà adhéré à la combinaison. Il est bien évident que l'humeur égalitaire des Français ne s'accommoderait pas de cette réclame faite au patronage d'une cité riche, mais un marrainage discret ne me paraît pas moins des plus efficaces. Il pourrait se borner à recueillir dans les écoles de la ville marraine, certains enfants de la ville sinistrée, à fournir à celle-ci des employés, des ingénieurs, enfin la faire profiter de l'expérience d'une grande municipalité : elle pourrait aussi s'intéresser par un emprunt aux finances de sa sœur pauvre, et cette dernière opération, plus encore que les précédentes, créerait un échange de vues ainsi qu'un échange de relations commerciales, qui seraient fructueuses pour l'une et pour l'autre. Il serait aisé de concevoir dans ce rôle, la Chambre de commerce de la ville marraine, d'autant plus que les villes sinistrées, situées près des frontières, étaient fatalement entraînées à se servir à l'étranger, et qu'il y aurait là une place à prendre, avantageuse à tous égards.

» Du reste, la grave question de la réorganisation des provinces envahies, comme celle des provinces reconquises, devra être confiée surtout à des spécialistes des grandes municipalités françaises, de même qu'à des représentants des régions à restaurer, lesquels devront fournir les renseignements nécessaires à l'application des mesures proposées.

» Je crois être dans vos idées en envisageant cette restauration de certaines parties du territoire français comme une occasion unique d'introduire dans ces contrées d'abord, et dans toute la France ensuite, les réformes sociales de grande envergure concernant la construction, l'hygiène et l'esthétique, qui ont été réclamées depuis si longtemps par les grandes villes auxquelles ces questions sont familières.

» J'espère, Monsieur le Maire, avoir l'honneur de vous reparler de ces choses lorsqu'elles deviendront réellement brûlantes, c'est-à-dire après le « nettoyage » de la France. D'ici là, nous passerons encore par plus d'une crise comme la crise actuelle, mais laissez-moi vous dire qu'il est réconfortant d'entendre en même temps les échos d'une œuvre de paix et d'avenir aussi capitale que l'a été la Foire de Lyon. J'aspire au jour où la Chambre de commerce de Metz s'y rendra en corps, et je fais tous mes efforts, dans mon humble sphère, pour hâter ce résultat. »

De ces plans ébauchés, de ces nobles inquiétudes, de ce souci sincère du bien public, de cette activité qu'on sent déjà frémissante et toute prête, découleront de grands résultats. Notre future résurrection y est en germe. La victoire qui s'avance sera le triomphe de la civilisation latine, faite de justice souriante et de lumière, sur le sombre impérialisme d'outre-Rhin. Si nous renonçons au rêve d'un rapprochement fraternel entre les peuples de l'univers — l'illusion s'est envolée, — essayons du moins de réaliser cet accord au sein de notre chère et vieille famille française...

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XII
QUELQUES PRÉDICTIONS DE LAMARTINE

2 mai 1916.

Mais non, mon cher ami, la question que votre oncle vous a chargé de me poser ne m'étonne pas : je suis seulement surpris qu'il ne me l'ait pas posée lui-même. Croit-il donc que nos discussions sur l'Allemagne m'ont laissé l'amertume d'un mauvais souvenir? La guerre a emporté bien d'autres choses! Je me souviens simplement de sa bonne foi.

Nourri de romantisme et farci de pacifisme, votre oncle en était arrivé à considérer la culture allemande comme une des formes supérieures de la civilisation et à enregistrer avec une émotion satisfaite les déclarations sentimentales de Guillaume II, dont il ne suspecta jamais la sincérité. J'étais d'un autre avis. Henri Heine m'avait ouvert les yeux sur le fond d'une race qu'il méprisait pour la bien connaître et je tenais l'empereur d'Allemagne moins pour un paladin que pour un charlatan.

Je sais que votre oncle, revenu de ses illusions, est passé d'un excès à l'autre. Il ne veut plus rien entendre de ce qui a porté un nom allemand. Quand je le verrai, j'essaierai de le ramener à une plus juste mesure et à une raison plus solide. Il y a des Allemands qu'il faut opposer à l'Allemagne. C'est Kant qui a flétri comme une injustice, la guerre à outrance : il en assimile les procédés et les *artifices infâmes* à un *brigandage*. Et renoncerons-nous, parce qu'il naquit à Bonn, à évoquer la grande âme de Beethoven, l'une des plus largement humaines qui aient répandu sur le monde les bienfaits de leur génie? J'aime, au contraire, qu'on joue son œuvre en protestation contre sa race. Les échos sublimes de la Neuvième Symphonie, ce cri surhumain d'un géant blessé, qui exalte la confiance et l'espoir jusque dans la douleur, me font penser à la France, où la Joie renaîtra, la Joie de la victoire réparatrice. Et je me plais à jeter à la figure de l'empereur assassin et félon la noble profession de foi que Beethoven écrivait en 1792 sur ses feuilles d'album : « Faire tout le bien qu'on peut; aimer la liberté par-dessus tout; et, quand ce serait pour un trône, ne jamais trahir la vérité. »

En attendant que je voie votre oncle et que nous reprenions sur un terrain nouveau nos discussions anciennes, je suis assez embarrassé de répondre à sa question. On me la pose souvent : que faut-il lire? Les livres que l'on écrit sur la guerre se multiplient, mais ils se répètent, et leur monotonie provoque la lassitude. On cherche et on veut autre chose. Je conseille moins un livre qu'un auteur. Il faut, selon moi, si l'on veut reposer son esprit et le distraire, en le cultivant, de l'atroce obsession, s'attacher à une œuvre entière. Je pencherais pour Sainte-Beuve, si la sécheresse du cœur ne s'alliait, chez lui, sous une forme souvent irritante, à la puissance du génie. D'ailleurs, j'aime mieux donner un exemple qu'un conseil. Je puise à pleines mains, depuis plusieurs semaines, dans un trésor inconnu ou oublié, qui est tout simplement *Le Cours Familier de Littérature*, de Lamartine. Je crois que votre oncle y trouvera ce qu'il cherche.

Il y a de tout dans ce répertoire immense : de la poésie, de la critique, de l'histoire, de la diplomatie, du roman, des souvenirs personnels. Certes, l'érudition n'y ressemble en rien à la rigueur scientifique du pédantisme allemand. Elle est souvent relâchée, empruntée et inexacte. Mais quelles richesses, quels joyaux, quelles perles rares dans cet écrin incomparable où le grand vieillard, condamné, pour vivre, à des besognes de librairie, répandait sans compter son génie et son cœur. Et quel cœur, et quel génie!

Connaissez-vous le mot d'Alexandre Dumas fils sur Lamartine? « Je ne le compare pas, je le sépare. » C'est un mot profond et juste. Lamartine est à part. Il a eu des intuitions dont la clairvoyance déconcertait les hommes d'Etat. Il a deviné la fortune mobilière, la puissance de l'association, les chemins de fer, l'artillerie. Il a préconisé l'alliance anglaise et l'alliance russe. Il a écrit sur la Belgique, « notre forteresse, notre champ de bataille », sur la Belgique « invinciblement française », une page prophétique : « Ce n'est pas le même drapeau, mais qu'importe? Les nationalités aujourd'hui ne se forment pas par la conquête, mais par les intérêts communs. Ce n'est pas le même drapeau? c'est la même nationalité, le même esprit, la même vie, et l'atteinte qui serait portée à l'un des deux peuples frapperait l'autre au cœur. » Il y avait du *vates* dans ce poète, auquel l'orateur n'était pas inférieur. Quand Lamartine parlait ainsi de la Belgique, le 9 mai 1838, à la tribune de la Chambre des Députés, pour demander le chemin de fer du Nord, il songeait à défendre la France et il visait la Prusse, contre laquelle la Belgique était notre « avant-poste... C'est par là que vos armées iront se rallier sur des frontières naturelles, et non sur des lignes idéales que vous ne pouvez défendre qu'à force de remparts impuissants. »

Lamartine ne confondait pas l'Allemagne avec la Prusse. Comme Michelet, comme Quinet, comme Victor Hugo, il avait pour l'Allemagne romantique une admiration dont l'expression, aujourd'hui douloureuse à nos cœurs, a passé dans les stances magnifiques, qui se déroulent comme des flots alternés et puissants, de la *Marseillaise de la Paix*. Mais, il détestait la Prusse et il pressentait son rôle malfaisant. Il disait, après Mirabeau, que la guerre était son industrie nationale et, moins aveugle et moins dupe que trop de ses contemporains, il s'efforçait d'empêcher la constitution de l'unité allemande dont elle était l'artisan intéressé, impatient et tenace.

Lisez dans *Le Cours Familier de Littérature*, le 59[e] et le 60[e] entretiens. Ils datent de 1860. Lamartine avait soixante-dix ans. Mais ni l'âge ni l'injustice publique, qui fut une honteuse ingratitude, ni les malheurs privés, que la mort avaient semés autour de lui, n'avaient altéré cette faculté prodigieuse de prévoir, où son génie excelle : « La Prusse, disait-il, est, par sa rivalité germanique avec l'Autriche, le noyau de l'unité allemande, *unité que nous devons craindre comme la mort.* » Il flé-

trissait le cabinet de Berlin comme un « cabinet à quatre faces ». Déjà! Il connaissait trop l'histoire des peuples pour ne pas savoir que la géographie la prépare : « La Prusse n'est pas une puissance assise sur ses propres bases; c'est une puissance debout, mécontente, inquiète de sa mauvaise assiette territoriale; prête à toutes les infidélités d'alliances si on lui offre le prix de sa versatilité... *La seule politique de la Prusse est de décomposer pour absorber : c'est le dissolvant de l'Europe centrale.* » Quel éclair, quel jugement, quelle formule! Songez toujours, mon ami, que ces lignes ont été écrites en 1860, avant Sadowa et, hélas! avant Sedan. Lamartine redoutait que l'ambition de la Prusse ne troublât l'équilibre de l'Europe centrale, mais il ne lui échappait pas que l'unité allemande, forgée par la Prusse, serait un coup terrible porté à la sécurité de la France. Il la dénonçait comme « la perspective la plus antifrançaise... 80 millions d'Allemands groupés en une seule puissance active contre 36 millions de Français, unité destructive de tout équilibre et de toute paix, unité de l'extermination! L'unité allemande, que serait-ce autre chose que la coalition en permanence contre la France! »

Que dites-vous, mon cher ami, de ces intuitions, de ces fulgurations plutôt, pour employer le mot juste? Si je voulais chercher à votre oncle une querelle rétrospective, n'aurais-je pas beau jeu à lui opposer ces jugements avant la lettre d'un romantique dont le génie ne faisait pas obstacle au bon sens? Je me refuse ce plaisir, qui attristerait un fort brave homme, mais c'est lui donner un bon conseil que de le pousser vers *Le Cours Familier de Littérature*. Je suis sûr qu'il boira avec avidité à ce torrent abondant d'eau pure et claire. Je l'engage à prendre tout de suite, pour se mettre en goût, un certain passage du 60ᵉ entretien, où il est question du droit public, dont les règles sont aussi inviolables et aussi sacrées que celles du droit privé entre les individus. Il verra avec quelle indignation Lamartine flétrit « le mépris de l'honnêteté en diplomatie, l'oppression de ce qui est faible, le *væ victis* jeté impudemment à tous les droits, le *sauve qui peut* de tous les traités ». Il faut remonter aux jours miraculeux de la Grèce antique ou évoquer les génies de la Renaissance pour trouver un homme qui ait, au même degré que Lamartine, réuni en lui plusieurs hommes. Avec lui pourtant le poète ne perdait jamais ses droits. Et c'est dans *Le Cours Familier de Littérature* qu'il a, âgé de soixante-sept ans, donné *La Vigne et la Maison*, cette *méditation* suprême où son génie se dépasse :

Pourtant le soir qui tombe a des langueurs sereines
Que la fin donne à tout, aux bonheurs comme aux peines.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.



Une Française en Argentine

Mᵐᵉ Marguerite Moreno vient de publier chez Crès un livre, Une Française en Argentine, *qui est appelé à un grand succès. Ce livre devait paraître en août 1914 — et puis la guerre éclata — il ne pouvait plus être question d'une œuvre si éloignée des préoccupations actuelles. Aujourd'hui nous sommes assurés de marcher à la victoire et nous avons acquis la preuve du dévouement adorable des femmes américaines, celles de l'Argentine principalement. Ce livre qui la fait connaître est donc un hommage qui vient à son temps, et je ne voudrais ajouter à la préface écrite il y a deux ans que des hymnes de reconnaissance envers ces charmantes femmes lointaines dont nous avons senti le cœur battre si près du nôtre.*

PRÉFACE

Quand j'étais toute petite fille, je rêvais souvent de l'Amérique, — de celle qu'on connaissait peu, — l'Amérique du Sud... Il me semblait que voler à la conquête de ce pays fabuleux était une entreprise pleine de hardiesse et digne de toutes les récompenses... Combien de fois, dans la conversation des grandes personnes, entendis-je résonner comme un refrain ces mots fatidiques : partir à la conquête de l'Amérique! Cette fameuse « conquête » prenait alors la valeur des choses inouïes qui dépassent l'entendement; c'était quelque chose comme l'héroïque aventure de la Toison d'or ou la cueillette des pommes au jardin des Hespérides. Ma candeur enfantine apercevait volontiers cette moitié d'île comme un lieu mystérieux où tout est miracle.

J'imaginais, à son propos, des histoires qui n'avaient ni queue ni tête. Tantôt c'était un humble garçon qui, mourant de froid et de faim, l'abordait, et puis, un beau jour, de ses hautes bottes de sept lieues, il frappait quelque rocher « enchanté ». Celui-ci se déchirait dans un bruit de tonnerre et... les trésors coulaient à flots. L'humble garçon n'avait plus qu'à rentrer dans ses pénates, où personne ne le reconnaissait plus, bien entendu, et il expliquait, en secouant des sacs de dollars : « C'est moi, l'oncle d'Amérique! »

Tantôt... Mais vous n'attendez point que je vous conte les exploits de tous mes héros d'Amérique.

Je peuplais encore cette terre prédestinée d'animaux féroces et d'innombrables hordes de sauvages à la face cuivrée, la tignasse hérissée de plumes de coq. Et puis encore de serpents boas, de crocodiles anthropophages, de taureaux furieux que de jeunes cavaliers, vêtus d'une chemise rouge et bottés à l'écuyère, poursuivaient, une ficelle à la main... Pour tout dire, mes notions sur cette contrée étaient si vagues qu'elles ne gênaient en rien les merveilleuses chimères qui illuminent toutes les cervelles d'enfant.

L'Amérique très lointaine, très problématique, était pour moi le pays où l'on rencontre providentiellement des monstres et des fées; des lions et des nègres tout nus; des singes qui se grattent le derrière, et la caverne d'Ali-Baba.

Depuis, j'attrapai quelques bribes de sciences plus exactes, et, cependant, je me souviens d'un examen qui faillit tourner à ma honte, parce qu'impudemment je plaçai dans l'empire du Brésil ce qui revenait de droit à la République Argentine.

Mes ardeurs géographiques trouvaient leurs limites naturelles avec l'Océan. Tout ce qui se passait de l'autre côté de la mer, là-bas, là-bas, derrière l'horizon des grands bateaux, me donnait mal au cœur, et il me semblait incroyable que l'on pût s'intéresser sérieusement au cours du fleuve Parana ou au sort des cannes à sucre d'une ville appelée Tucuman.

Maintenant, mes opinions ont bien changé : je considère l'Amérique presque comme une seconde patrie et la femme argentine comme une amie. C'est que, depuis quelques années, un commerce très affectueux s'est établi entre les deux nations, et je crois bien que les femmes ont beaucoup contribué à cet aimable courant de sympathie. Les Argentines ont commencé par s'engouer de nos modes, et puis elles ont aimé l'esprit de nos écrivains; et, maintenant, ce qui est mieux, elles comprennent notre cœur comme nous-mêmes essayons de connaître leurs pensées. Des hommes éminents sont partis « à la conquête de l'Amérique », et, encore qu'ils fussent documentés — eux — sur la géographie, l'ethnographie et l'économie du pays, ils revinrent stupéfaits. Hé quoi! cette nation que l'on croyait à peine civilisée possédait cette culture intellectuelle!... Des femmes aux grands yeux d'almée, à la taille souple, au teint mat, mères de famille incomparables, se montraient plus au courant de notre littérature que beaucoup de Françaises! Ils ne tarissaient point sur la grâce de leur hospitalité ni sur l'aisance spirituelle de leur conversation.

— Elles parlent un français d'une pureté rare, disaient-ils, et leur appétit de s'instruire, de lire nos poètes, nos auteurs, est une chose remarquable!

Pierre Baudin, Anatole France, Georges Clemenceau, Léopold Mabilleau, Paul Doumer, Victor Margueritte, le docteur Pozzi..., tous ceux enfin, qui tentèrent la fameuse conquête, furent sous le charme et revinrent « conquis ». Ils le dirent, ils l'écrivirent; et Jules Huret consacra à l'Argentine un livre remarquable.

Mais, s'ils nous révélèrent le pays dans sa gloire triomphante, dans l'apothéose de ses réceptions, dans le spectacle de cette prodigieuse et féconde énergie que l'Argentin résume dans cet aphorisme : « Ce qui importe, c'est de faire quelque chose, le faire imparfaitement, mais le faire »...; s'ils nous transportèrent au galop furieux des étalons, à travers les « villes rouges », jusqu'aux sanglants « corrals » où un tueur exercé aligne ses six mille moutons par jour...; s'ils nous montrèrent dans tout son attirail pittoresque et romantique le « gaucho » coiffé du sombrero, les braies ficelées, la chiripa flottant au vent, vivant au campo, abattant un bœuf au passage et se reposant d'exploits dignes d'Hercule en jouant de la guitare, en chantant des vidalidades ou en dansant le pericon...; s'ils firent vivre devant nous cette nation ardente, semeuse d'or, gardant ses pampas aux portes de la civilisation raffinée des

villes..., il manquait, pour nous faire aimer complètement le pays, ce que des yeux de femme seuls peuvent découvrir, c'est-à-dire son intimité, quelque chose de son âme, et toute l'harmonieuse poésie des vies qui n'ont point d'histoire et représentent la force, la beauté d'une race, je veux dire la famille.

C'est Marguerite Moreno, avec son livre délicieux : *Une Française dans l'Argentine*, qui vient de nous faire pénétrer dans ce beau jardin secret.

Mais, au fait, connaissez-vous Marguerite Moreno?... Je ne parle point de l'admirable artiste dont la voix chaude déroule comme un velours les vers de Racine ou de Rodenbach, et dont le talent est légendaire, — mais de la femme, de l'amie.

D'abord, est-elle jolie?... Evidemment, elle ne ressemble en rien à ces charmantes et banales personnes dont on ne se rappelle plus si on les a rencontrées la veille aux courses, ou si on a aperçu leurs figures dans son dernier journal de modes. Mais elle est belle de toute l'expression ardente et profonde de ses yeux d'Orientale largement fendus, et du caractère étrange de son pâle et mystique et tranquille visage... En la voyant de profil, on songe aux vierges de Cimabué, à la fuite en Egypte de Fra Angelico, aux saintes femmes de Ghirlandajo... Ses mains longues, longues... si longues, si minces, si délicates..., rappellent le geste de la Vierge de Quentin Metzys, lorsqu'elle tend ses doigts divins vers la souffrance du Christ. Mais, dès qu'on rencontre le regard de Moreno, la ressemblance cesse... Ce n'est plus un primitif, c'est une femme de la Renaissance aux yeux énigmatiques évoquant la grâce mystérieuse des Florentines de Léonard. Et puis, Moreno parle... et on meurt de rire...

On meurt de rire, parce qu'elle est l'esprit même; parce que, Parisienne jusqu'au bout de ses ongles effilés, elle trouve des mots qui font image... et des images d'une drôlerie irrésistible qui sont autant de bons mots qu'elle jette dans la circulation.

Personne n'a jamais mieux qu'elle conté une histoire... Elle met en scène personnages, paysages, choses et bêtes avec une verve, un pittoresque étourdissants. Et comme ses grands yeux savent tout voir et son esprit tout retenir et aussi tout juger, elle distribue à miracle la malice, le détail, la vérité au cours de ses récits, et ce n'est qu'après s'être royalement diverti, qu'on s'aperçoit que cette dame au profil hiératique est un critique très fin, un psychologue du XXe siècle, et la plus érudite des lettrées...

Quand, en 1908, la nouvelle se répandit que Marguerite Moreno, elle aussi, partait à la « conquête de l'Amérique », ce fut un désappointement dans le monde des arts. On allait donc perdre cette charmante femme qui, par son intelligence, sa distinction et son esprit, s'était fait dans ce Paris versatile une place à part, une place d'honneur!... On ne savait pas encore qu'on y gagnerait les impressions de voyage qu'elle devait nous rapporter cette année, sous la forme d'un roman..., roman discret, dont le fil léger n'est qu'un prétexte à nous conduire là où notre curiosité voulait s'introduire... Mme Moreno, on le sait, a fondé à Buenos-Ayres un Conservatoire; elle a enseigné l'art dramatique à de jeunes Argentines; elle leur a donné le goût des beaux vers et la passion de la poésie. Ceci, son livre ne le dit pas; ce sont les lettres particulières d'amies que j'ai en Amérique qui me l'ont appris... Mais, tandis qu'elle portait là-bas quelque chose du cœur français, elle apprenait à aimer celui de la République Argentine...

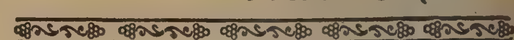
Là-bas, elle regarde les nuits transparentes de cristal bleu..., les nuits merveilleuses!... et les rues droites, interminables, composées de blocs de maisons formant les cuadras... Elle étudie le caractère de ces Argentins, sachant unir la fougue espagnole à la grâce italienne, et qui dansent éperdument au retour d'une randonnée dans les estancias... Mais, ce qui l'intéresse passionnément, et nous aussi, c'est ce qui se passe dans les demeures cachées sous les palmiers et les roses; ce qui se dit dans le patio fleuri où les amis sont groupés; ce que l'on pense dans ces familles hospitalières, égayées de nombreux enfants. Et c'est cette vision intime du pays, ce voyage à travers l'âme argentine, qui rend tout à fait précieuse l'étude de Mme Moreno. Amour et maternité sont deux mots qui résument, dit-elle, la vie de la femme argentine, tandis que la vraie royauté appartient aux jeunes filles. Et rien n'est plus amusant que de suivre par la pensée, au bois de Palermo..., au théâtre Colon..., au thé de chez Mme Ortiz..., au merveilleux jardin zoologique, dont M. Tasistro fait les honneurs avec une grâce zézayante..., à Mar del Plata, le Deauville argentin..., ou au Tigne, la Venise verte..., l'héroïne du livre, la Française, qui, peu à peu, sent son cœur se dilater dans cette atmosphère amicale, et confond dans une même tendresse ses deux patries...

Comme elle la trouve jolie, cette coutume qui consiste à offrir « sa maison », ce qui signifie qu'à toute heure, en toutes circonstances, la maison vous est ouverte et que vous y êtes chez vous! Et quelle émouvante et charmante hospitalité elle découvre dans « ces Tertulias » qui permettent aux intimes de venir chaque soir causer sans façon en buvant du maté!... Et combien le traditionnel puchero, pot-au-feu servi à la grande table de Mme Valdez, lui paraît appétissant!... Et comme elle aime son escapade chez les gauchos, ses nuits passées dans une cabane de berger, couchés sur des catres!... Et la splendeur du jour qui l'éblouit!... Et l'odeur composée de tous les parfums portés par le vent, l'odeur de l'espace!...

Mais je ne veux pas déflorer l'intérêt de ces pages évocatrices révélatrices et charmantes qui sont un délice; Mme Moreno est partie, elle aussi, à la conquête de l'Amérique, et elle vient de remporter une victoire. S'il m'est doux de la marquer ici, c'est qu'elle est de qualité.

Sans pédanterie, sans chiffres rébarbatifs ni l'ombre d'une statistique, une Française supérieurement cultivée a conté, au hasard du souvenir, ce qu'elle a vu, ce qu'elle a senti, les coutumes qui ont touché son cœur, les œuvres littéraires qui ont charmé son esprit, et elle nous a donné une vision si nette de la femme argentine dans le commerce de sa vie quotidienne : charité, amusements, deuils, voyages, qu'il n'est plus possible qu'elle reste pour nous une étrangère... Elle est la fleur merveilleuse, la découverte enchantée, l'amie... que Moreno vient de nous offrir de ses deux mains longues, longues..., si longues, si minces, si délicates, si jolies.

YVONNE SARCEY.



LES CONFÉRENCES
de l'Université des Annales

***Quelques Poètes Anglais,* par M. Jean Richepin.**

Jean Richepin, poursuivant son admirable voyage à travers la littérature anglaise, nous parle de trois des plus aimables poètes qui virent le jour sur cette terre de Shakespeare, où la nature elle-même s'est faite complice de la poésie. Le premier, William Wordsworth (1770-1850), mania le sonnet avec une maîtrise inconnue depuis Milton; grand prêtre de la nature, amant des prairies et des bois, il assure que la nature ne trahit jamais le cœur qui l'aima... Il écrivit ce délicieux poème, *We are seven* (Nous sommes sept), que le grand et cher Barbey d'Aurevilly traduisit avec un charme et une grâce incomparables. Aubrey de Vere a dit de Wordsworth : « L'inspiration poétique descendait en lui comme un nuage, et jusqu'à ce que le nuage soit dissipé, il ne voyait rien au delà...

Samuel Taylor Coleridge (1772-1834) fut un enfant bizarre, rêveur, inquiet, extraordinairement passionné. Tout jeune, il s'occupa de métaphysique; puis, quoique n'ayant rien du soldat, s'avisa de s'engager dans les dragons du roi. Il resta dragon quatre mois... A la suite de violentes névralgies, il se livra à la passion de l'opium et pendant treize longues années fut l'esclave de la terrible drogue. Il eut cependant le courage de se faire guérir, se souvenant peut-être que l'on doit arriver à la vision, à l'illusion, à l'extase par sa force même et non à l'aide de stimulants dangereux. Conférencier remarquable, sa parole était un véritable éblouissement : on ne désirait pas autre chose que de rester sous le charme de sa parole enivrante. Ce fut un grand lyrique. On le comparait à une sorte de harpe éolienne que le vent de l'émotion faisait vibrer délicieusement. Auteur de *Christabel* et de *La Chanson de l'ancien Marinier*, histoire d'un rêve, rien ne peut dépeindre l'extraordinaire puissance de ce poème, de ce rêve...

John Keats (1795-1821) est un des plus grands poètes de l'Angleterre et peut-être du monde entier, mais son triomphe fut posthume et il mourut sans avoir convaincu Byron, Scott ou Wordsworth de sa valeur. Après s'être nourri de Virgile, d'Homère, véritable descendant des Pindare et des Eschyle, il devint le plus hellène des Anglais. Amant de la beauté, son âme était aussi belle que son visage. Un front de penseur, des yeux de rêve, un cœur tout vibrant d'un amour sensuel pour la nature et pourtant, aucun poète en dehors de Shakespeare ne fut plus Anglais que Keats. Ses malheurs, son génie en font un être de légende. *A thing of beauty is a joy for ever*, une chose de beauté est une joie pour l'éternité, disait-il. Ces belles paroles peuvent s'appliquer à son œuvre qui reste comme un des plus purs monuments de la poésie anglaise. *Endymion*, *Isabelle*, l'*Ode à une urne grecque*, portent l'empreinte de cette âme assoiffée de beauté, de ce cœur brûlé d'amour...

On fit une ovation au merveilleux initiateur de la poésie anglaise.

JEAN D'YPRES.

Toutes les conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement scolaire (24 Nos) : 10 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Malgré l'arrivée de nouveaux grands blessés les fêtes de Pâques ont été charmantes à l'hôpital et d'ailleurs nous avons eu la joie d'une croix de guerre donnée au soldat Advenier et d'une médaille militaire accordée au soldat Leconte et c'est toujours un événement émouvant auquel tout l'hôpital prend sa part de bonheur.

Et puis l'hôpital a voulu, en cette semaine bénie, multiplier les envois au front. Le livre de Mme Nicolle marquait son 28,206e envoi depuis le commencement de la guerre!

Nous avons reçu un don de 500 francs de M. Djiguitt pour gâter 50 soldats privés de famille. Voici d'ailleurs le télégramme daté de Pétrograd : « Vous envoie par télégramme 500 francs, lesquels veuillez employer pour cadeaux de Pâques aux vaillants soldats français luttant ensemble avec nous pour commune sainte idée... » Selon son vœu, nous avons gâté 50 soldats des pays envahis, les priant d'envoyer une carte postale de gratitude à ce bienfaisant Russe.

Nous devons aussi une belle part de reconnaissance à Mmes Rutlidge et Rogers qui, ce mois-ci, continuant leur chère habitude, ont recueilli à Rio de Janeiro 817 francs 45.

Combien ces dons généreux et multiples nous permettent de nombreux envois! C'est notre joie quotidienne ainsi que les bonnes et affectueuses lettres que nous adressent ces bons poilus en témoignage de contentement.

Un Travail pour nos Soldats. Des Sacs ! des Sacs !

Nos cousines ont, jusqu'à ce jour, envoyé à l'hôpital 2,987 coussins, sans compter tous ceux qu'elles ont adressé directement à Mlle Deroulède, directrice de l'œuvre des coussins pour transport des blessés. Elles ont donc fait un bien inimaginable. Je vais leur demander aujourd'hui un autre travail qui m'est suggéré par Mlle Andrée Bohren, une jeune fille pleine de tendre zèle pour nos soldats et fervente de l'œuvre présidée par Mlle Lucette Mirman, la ligue *Pour nos Sœurs*, œuvre qui, pendant la guerre, est devenue *Pour nos Frères...* Ces sacs ont rendu les plus grands services à Verdun, et Mlle Mirman, de Nancy, les fait porter partout où il est nécessaire. Les derniers sont partis au bois des Corbeaux où je vous prie de croire qu'ils n'ont pas été inutiles. Donc, à l'ouvrage et confectionnons des sacs. Six sacs protègent la vie d'un homme. Ces sacs doivent avoir, tout faits, 33 centimètres sur 65. Pour les faire il faut des étoffes solides : toiles à matelas, doublures de rideaux, toiles d'emballage, sacs à pommes de terre, etc... Fouillez dans vos armoires, dans vos greniers, dans vos caves, confectionnez les sacs et envoyez-les à l'adresse suivante : Mlle Mirman, préfecture, Nancy (Meurthe-et-Moselle). Ecrivez au-dessus : Don de la cousine des Annales, Mme X..., et ces sacs deviendront pour eux des fétiches... Les chers soldats, là-bas dans les tranchées, lorsqu'ils verront ces remparts de sacs, sauront à qui ils doivent la vie...

(Ces sacs seront remplis de terre à Nancy.)

Des Livres

Voici surtout ce que demandent nos officiers pour leurs hommes :

Des livres surtout, des revues, des lectures intéressantes, des conférences..., le *commandant de la 30e compagnie du 172e d'infanterie, à Belfort*, pour des jeunes recrues de la classe 1917;... M. *Savarieau, 81e d'infanterie, 4e compagnie, 3e section, secteur 139*, pour ses poilus de la classe 1915;... le *sergent Etienne Campanaud, 81e d'infanterie, compagnie de mitrailleuses régimentaires numéro 2, secteur 139; M. l'abbé Guillet, brancardier du groupe léger du 14e dragons, secteur 142*, qui a eu la bonne idée de fonder un petit cercle où les braves poilus peuvent, en dehors des factions, se chauffer, lire, écrire, s'instruire.

Enfin ne négligeons point les amateurs de musique.

Le *caporal Thomas, bataillon d'instruction, 38e de ligne, 34e compagnie, secteur 92*, demande des partitions assez faciles, pour leur petit orchestre symphonique (piano, violon, mandoline, flûte, piston) et aussi des chœurs à plusieurs voix, de petites pièces simples que pourraient jouer quelques personnages.

A la Brosse ! A la Brosse !...

Pour les aveugles de M. Brieux, en deux mots, voici le communiqué :

4177 brosses vendues ayant produit un total de 20,769 francs.

Il reste 677 brosses à livrer encore.

Nous donnerons la semaine prochaine une lettre des plus intéressantes de M. Brieux réclamant du bois troué, sans quoi ses chers soldats aveugles, manquant de matière première, se verront obligés de retarder leurs bienheureuses commandes.

La Croisade des Femmes

On nous demande si la Croisade a un insigne pour ses membres. Pas encore, mais on y songe; en tout cas, elle a un timbre extrêmement joli.

Pour faire partie de la Croisade Française, il suffit d'adresser 1 franc (en timbres si l'on veut), au siège de l'Œuvre, 8, place Edouard VII; les adhésions peuvent être adressées également 51, rue Saint-Georges.

L'Adoption des Prisonniers — Une Kermesse à Hanoï

Nous avons cette semaine de grandes raisons de nous réjouir. Nos prisonniers ont reçu, à l'occasion de Pâques, des colis admirables. Nos marraines, les authentiques et les occasionnelles, ont rivalisé de zèle et de dévouement et certes les camps ont dû trouver quelque douceur malgré l'exil, à cette fête de tendresse, de renaissance et d'espoirs nouveaux.

Et puis nous avons reçu un don important et d'autant plus touchant qu'il est le produit d'une fête enfantine. Mme Germaine Peralle, d'Hanoï, m'écrit qu'elle et ses amis ayant voulu témoigner leur intérêt à nos chers prisonniers, ont eu l'idée d'une vente de vêtements de poupées. Toutes les fillettes, même les petites annamites, se mirent au travail. Les mamans envoyèrent de tous côtés étoffes, rubans, dentelles et l'on confectionna des petits chefs-d'œuvre. une kermesse fut organisée et le résultat, dépassant toute espérance, produisit le total magnifique de 2,544 fr. 35.

L'Avenir du Tonkin raconte la fête en termes émus et charmants. Tout Hanoï était aux boutiques de poupées, à la représentation théâtrale, au goûter..., une ravissante voiture des quatre saisons, toute remplie de fleurs, était poussée par Mlles Moïse Frizé et Josserand. Un jeu de massacre de la composition de M. Leloup et de Mlle Caunière, où on tapa ferme sur les Boches, eut un succès fou. Un jeu de pêche, où Mlle Bony faisait pêcher des petits poissons de chocolat, divertit fort les enfants. Les jeunes filles du Lycée d'Hanoï, les jeunes filles du monde rivalisèrent de zèle et d'entrain, d'esprit et de bonté. Les comptoirs étaient tenus par Mlles Boinot, Delorme, Denobile, Clion, d'Escodeca, Elliès, Huaux, Mayer, Moreau R. Bey, Trarieux, Vialet, Wilkin, Gouffran; Mmes Colombani-Moulinet, Sauvage, Claustre, Lejeune-Peralle, Boyer, Baron, Gironce, Lemaire, Cruveiller. Enfin la kermesse fut réussie de tout point et honorée par la présence de Mmes Roume et Allègre, M. Demartial, Mme Le Gallen, le résident-maire et Mme Pasquier, M. et Mme Boyer, le lieutenant-colonel Ducret, le docteur et Mme Barbézieux, M. Lochard, le président de la Chambre de commerce et Mme Elliès, et je vous laisse à penser si, à l'*Adoption des Prisonniers*, Mme Pierre Ginisty, Mlles Suzanne Delcassé et Marguerite Warrain se réjouirent à la pensée d'augmenter leur armée de filleuls et de pouvoir gâter les camps de dons utiles. L'effectif aujourd'hui est de 6,844 filleuls.

Nous avons appris avec peine que le théâtre du camp d'Amberg, la bibliothèque, les instruments de musique, venaient de brûler... M. L. Savary, président de l'œuvre du Secours, nous en fait part.

Le *lieutenant Emile Pas, 31e d'infanterie coloniale, Rusaren Casern, Orefeld (Rheinland)*, demande des jeux de plein air, un tennis s'il se peut et, à défaut, un ping-pong.

Le président du Comité de secours d'Oberhode nous prévient que le Comité est dissous depuis le 6 mars et a rejoint le camp de Soldau. Il nous dit sa gratitude pour les innombrables dons reçus.

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

90e LISTE DE SOUSCRIPTION

38e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 15 au 22 avril 1916)

M. Djiguitt, Petrograd, 500 fr. — Une abonnée, 10 francs. — Mme Arrighi, Ain-M'Bila, 2 fr. — Mme Amietier, Oran, 5 fr. — M. Muguet, 25 fr. — Mlle de Rios, 100 fr. — Mlle Bouligaud, 20 fr. — M. Vaussanges, Cénac, 20 fr. — M. Doumerc, Tarbes, 15 fr. — Mme Martin, Ladybrand, 40 fr. 95. — Un zouave, 5 fr. — Anonyme, 5 fr. — Mme Tunde, Paksé Laos, 12 fr. — Mme Guépet, 10 fr. — Mlle Hutin, Baumont, 2 fr. — Mlle Sériot, La Calle, 5 fr. — Mme Robin, 10 fr. — M. Decarsin, Issoudun, 10 fr.. — M. E. F., Marseille, 5 fr. — Mme Pégourié, St-Hilaire-La-Treille, 95 fr. 50. — Eva, Raoul, Eliane Nicolaï, Ajaccio, 50 fr. — Mme Hariot, Charenton, 2 fr.

Souscription faite et transmise par Mesdames Rutlidge et Rogers, à Rio-de-Janeiro. — Liste des donateurs:

M. Lavel. — M. Dupas. — M. Antonio Joaquin Teixeira. — Mme Castel. — M. Maurice Rutlidge. — M. Charles Rutlidge. — Mme Léonie Rutlidge. — Mme Sousan. — M. André Bravard. — M. Dho. — M. Paiva. — MM. d'Orey et Cie. — M. Coatalem. — M. Janin. — M. Mahieu. — M. Mirilli. — M. Touzet. — M. de Moura. — M. Pitez. — M. Claude. Mme Claude. — M. Zaliar. — MM. Thiers et Cie — M. Auguste Breissan. — M. Auguste Cavé. — Mme Alvès. — Mme Hoxe Cardozo. — Mme Léontine Rogers. — M. J.-H. Rogers. — M. Labouriau. — M. Henri Robert. — Dr Marquez Leao. — M. Dinez (T. M.). — M. Etoueigt. — M. Tattersall. — M. Maurice Lesage. — M. Regende. — M. Marx. — MM. Bonne et Cie. — Mme Cauzard. — Cmd. Charles Schmitt. — M. Ch.-Z. Ebert. — Pela Emp. comt. Rio-Grande-do-Sul. — Cie N. de E. de Suguranza. — Société Financière de Rio. — M. Guilhou. — Mme B.-L. Texeira, — M. Louis Pitès. — Mme Marigny. — M. Hinse. — M. H.-G. Linck. — M. G. Hawtress. — M. F. Hawtress. — Mme Bewans. — M. Rosenboon. — M. Troop. — M. Emile François. — M. d'Ainville. — M. P.-H. Labourian. — M. Lamaignère. — M. Isnard. — MM. Besnard frères. — Les Etablissements Bloch. — M. Peronnet de Lafonvielle. — M. Gosling. — M. Albert Solari. — M. Besnard et sa famille, — Mme Ettinger. — M. Noyes. — Mme Francfort. — Mme Walborn. — Dr Alvarez. — M. Aubertel. — M. Rholde. — M. Medawar. — M. Ghekier. — MM. E. et C. Mortimer. — Mme et M. Mackenzie. — M. H.-G. Cooper. — M. C.-A. Sylvester. — Mme Sylvester. — M. Brown et famille. — Mme Carder. — M. Albert Sturgis. — Mme et M. Grandmaison. — Mme Brigolle. — M. Harrisson. — M. Paul Weghe, — M. Calbazar. — Mme Artiges. — M. Rouchon. — MM. Dor et Cie. — Dr Norbert. — Mme Wermeylen. — M. Uzac. — Mme Tisserandot. — Total ; 817 fr. 45.

Total général de cette 90e liste........ 1,756 fr. 45

(A suivre.)

Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller (1)

XXIX

30 octobre 1914.

— Vous ne devineriez jamais le sujet de l'étrange conversation que j'ai eue hier soir avec Henri!

C'est par ces mots prometteurs que Lina m'a salué tout à l'heure, dans le salon de Metzel. Mon ami n'était pas encore revenu de son cours et la bonne Trude avait fui vers la cuisine après m'avoir serré hâtivement la main.

Pour mieux savourer les confidences de ma nièce, je m'installai commodément dans un fauteuil, les mains croisées sur le ventre, les jambes allongées, le regard perdu au plafond. Lina, à laquelle ces gestes comiques n'avaient pas échappé, me dit avec une pointe d'humeur :

— Moquez-vous de moi, tant que vous voudrez, je ne vous ferai pas grâce pour si peu de ma confession; car j'éprouve un besoin presque maladif de vider mon cœur. Voici donc comment s'est engagé l'entretien :

« — Je sais que nos soldats, ai-je dit au lieutenant français, ont commis des actes barbares. Ne pensez-vous pas, qu'en les dépassant en cruauté, vous les ramèneriez à la raison? Vous ignorez sans doute que l'Allemand ne respecte pas un adversaire qui le ménage.

» Je jouais le rôle de l'avocat du diable, afin de mieux pénétrer les pensées secrètes de Henri. Celui-ci me regarda longuement. Je lisais comme de l'effarement dans ses yeux...

» — J'ignore ce qu'il faut faire pour mériter l'estime de vos compatriotes, me répondit-il après un instant de réflexion, mais je sais ce qui est nécessaire pour ne pas perdre celle des miens. Nous défendons notre pays contre les armées qui l'envahissent; jamais nous ne ferons souffrir, sans y être contraints, les non-combattants. Un homme qui se respecte, et surtout qui respecte l'idéal qu'il défend, ne se venge pas sur des monuments d'art et moins encore sur des enfants et des femmes.

» — Mais puisqu'on vous a provoqués, les représailles ne sont-elles pas légitimes?

» — Pardon, mademoiselle, la loi du talion ne saurait être appliquée qu'aux seuls coupables. Peut-être m'avez-vous mal compris. Je ne serais pas éloigné de rendre personnellement responsables ceux qui ont sciemment violé les lois de la guerre; mais il me semble qu'il y aurait pour nous une déchéance morale à vouloir les imiter. Prenons, si vous le voulez, un exemple. Un criminel a lâchement assassiné les enfants de son voisin. Vous vous réjouirez, avec tous les honnêtes gens, si, après l'avoir jugé, on le pend haut et court. Mais admettriez-vous que, pour le punir, on mît à mort ses enfants, à lui?

» — Et pourtant, si ces enfants avaient approuvé son crime et l'avaient encouragé à le commettre?

» — Je leur infligerais quelque punition proportionnée à leur âge, mais je ne souillerais pas mes mains de leur sang.

» — Ils ont donc raison, ceux d'entre les nôtres qui prétendent qu'on peut tout se permettre vis-à-vis des Français, parce que ceux-ci seront toujours trop chevaleresques pour rendre le mal pour le mal.

» — Si vos généraux ont établi ce calcul quelque peu machiavélique, ils sont dans le vrai. Cela ne fait peut-être pas honneur à leur moralité, mais cela prouve qu'ils sont renseignés sur nos mœurs et nos traditions. Un roi de France disait, après une bataille perdue : « Tout est perdu, fors l'honneur. » Et il estimait que cet honneur était plus précieux que la gloire militaire. Mes compatriotes en sont encore là. Trouvez-nous ridicules, si vous le voulez; mais nous croirions encore être les vrais vainqueurs, si vous ne nous battiez qu'en employant des moyens que la morale réprouve. La force physique n'est pas tout en ce monde. Bien au-dessus d'elle, il y a l'éclat des victoires que les peuples, comme les individus, remportent sur la grossièreté de leurs instincts. »

Lina déclamait ces phrases avec une sorte d'exaltation mystique, qui l'embellissait singulièrement.

— Ma pauvre enfant, lui dis-je, te voilà singulièrement emballée. Je ne t'en fais pas un crime, bien au contraire. Le vrai, le bien, le beau, doivent toujours nous séduire, d'où qu'ils nous viennent. Mais à trop admirer les sentiments exprimés par un homme qui, malgré tout, reste un ennemi, tu en viens à mépriser tes compatriotes et presque à les haïr. Cela dépasse la mesure. Je le reconnais, les procédés de guerre de nos généraux manquent d'élégance, mais n'oublie pas qu'ils les emploient, peut-être, sans aucun enthousiasme. Tu connais leur théorie : plus la guerre est cruelle, et plus elle sera courte. Ils ne massacrent quelques innocents que pour épargner la vie de milliers de soldats. Si leur calcul avait réussi, qui sait si tu n'aurais pas été la première à l'approuver, ou du moins à l'excuser. Il semble que leur cruauté voulue n'a pas donné les résultats qu'ils escomptaient. De là l'indignation et la honte que nous éprouvons. Encore y aurait-il de l'injustice à ne pas reconnaître que leurs intentions ne furent pas absolument mauvaises.

A mon tour j'avais ainsi plaidé le faux pour savoir le vrai. L'effet que produisit mon petit discours, dépassa de beaucoup mon attente :

— Vous me faites horreur, mon oncle, s'écria Lina. Je vous croyais jusqu'ici un homme de cœur. Or, vous ne valez pas mieux que les autres. Une victoire obtenue par de lâches assassinats, je n'en veux plus. Il vaudrait mille fois mieux que l'Allemagne succombât dans cette lutte gigantesque; mais que son blason restât au moins sans tache. Honte éternelle sur les hommes qui ont sali le bon renom des armes germaniques!

J'arrêtai ce flot d'anathèmes.

— Parions, fis-je remarquer malicieusement à ma nièce, que tu n'aurais pas été si bonne élève, si ton professeur de morale n'avait pas été un élégant officier français. C'est pour la seconde fois que je t'en fais la remarque.

Lina ne voulut pas en entendre davantage. Rougissant jusqu'à la racine de ses cheveux, elle se sauva, non sans m'avoir décoché un : « Je vous déteste », qu'un sourire mélancolique corrigeait.

Pauvre petite! j'ai bien peur que cette aventure ne lui occasionne les pires tourments et les plus cruelles déconvenues. Jusqu'ici son cœur n'avait pas parlé. Son affection pour Otto était sans profondeur. Simple petite amourette de Backfisch, qui, favorisée par les parents soucieux de l'avenir de la jeune fille, préparait à Lina cet avenir calme, mais terne, de la femme allemande, pour laquelle le mariage est avant tout un placement avantageux, une ascension dans la hiérarchie sociale. Or, voilà que je vois poindre chez Lina la grande passion, celle qui détruit la réflexion et annihile la volonté. Si encore ma nièce avait trouvé dans son milieu et à portée de sa main celui qui devait être le compagnon, le guide adoré de sa vie. Mais non! elle s'amourache d'un étranger, d'un ennemi. J'entrevois mille complications. Comment m'y prendre pour parer au danger? Parlerai-je à Metzel? Non! car il ferait acte d'autorité, et Lina est trop indépendante de caractère pour accepter la contrainte. Il vaut donc mieux patienter. Qui sait si un événement imprévu ne dénouera pas cette situation embrouillée?

Je comprends d'ailleurs l'étonnement joyeux de Lina, en découvrant chez Désobaux comme l'écho de ses sentiments généreux. Le lieutenant français a pleinement raison. On n'imite pas les criminels. Or, nos officiers n'agissent avec tant de cruauté que parce qu'ils savent que l'ennemi, par nature généreux, ne se laissera pas entraîner aux mêmes débordements. Ce n'est pas une fois, c'est cent fois, que j'ai entendu des Allemands dire avec une suprême inconscience : « Nous n'avons pas à redouter de représailles, car les Français sont trop respectueux du droit international pour détruire nos monuments, incendier nos maisons et massacrer notre population civile, si d'aventure le sort est favorable à leurs armes. » Quand je proteste contre ces odieux calculs, je ne trouve que de l'étonnement chez mes contradicteurs. Il leur semble, en effet, tout naturel d'abuser de l'avantage que leur confère leur absence de scrupules sur un adversaire qui en a trop, à leur propre jugement. Ces gens-là ne voient dans la guerre qu'une opération commerciale, où le succès justifie l'emploi de tous les moyens appropriés, même des moyens les plus malhonnêtes. Oh! vertu allemande, que de crimes on commet en ton nom!

Et cela me ramène toujours aux mêmes constatations. Notre régime féodal a détruit dans notre peuple toutes les délicatesses de l'âme. Dans des démocraties, comme celles de la France et de l'Angleterre, la conscience collective ne saurait tolérer les abus de la force brutale. Qui donc nous débarrassera de la domination honteuse du militarisme prussien et des féroces théoriciens du conservatisme hobereau?

L'Allemagne ne sera belle et grande que le jour où la caste qui l'asservit et la corrompt aura été réduite à l'impuissance. Comme Lenzmann, j'en viens à souhaiter une défaite sur les champs de bataille, afin que notre honnêteté, notre bonhomie natives, puissent retrouver leur plein épanouissement

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

Encore ai-je des doutes sur la possibilité e cette résurrection. Le mal a déjà gangrené les populations, qui, après avoir goûté à toutes les mauvaises ivresses du despotisme, ne seraient peut-être plus capables de savourer les douceurs réconfortantes de la liberté. On a fait des Allemands paisibles et bonasses d'autrefois des brutes jouisseuses. Comment pourra-t-on leur faire remonter péniblement la pente au bas de laquelle il y a l'abîme d'abjection qui les dévorera? Malheureuse race suprême, à quels terribles réveils t'ont condamnée ceux qui t'ont promis l'hégémonie mondiale et qui, pour calmer tes impatiences, t'ont poussée à ne plus voir dans la vie que la satisfaction immédiate des plus viles passions!

Les nouvelles du front sont médiocres, sinon mauvaises. Malgré le ton dithyrambique des communiqués officiels, il semble bien que les efforts désespérés de nos troupes sur l'Yser n'ont pas permis de percer le front anglo-français. Il en est de même en Argonne et en Woëvre. D'après les lettres des soldats, qui semblent très découragés, nos pertes auraient été fantastiques.

Le général de Moltke vient de tomber malade et il est remplacé par le général de Falkenhayn. L'ancien chef d'état-major était l'héritier d'un grand nom et nous avons toujours eu, chez nous, la superstition des dynasties et des dates historiques. Or, cette superstition devrait être maintenant ébranlée. De Moltke ne semble pas avoir hérité du génie de son oncle. Quant à Falkenhayn, ses amis en disent grand bien. C'est, paraît-il, le type le plus accompli du général prussien, raide, compassé, autoritaire, hautain, également dédaigneux de l'ennemi et peu ménager de la vie de ses hommes; le stratège froidement calculateur, qui sacrifiera deux corps d'armée pour obtenir un résultat médiocre, le têtu qu'aucun scrupule n'arrête. Avec le maître qu'il s'est donné, l'empereur devra renoncer à jouer n'importe quel rôle actif dans la guerre. Falkenhayn est homme à dire à Guillaume II: « Je vous défends de donner des ordres à mes généraux ». Il faut que la situation soit bien grave pour qu'on ait mis à la tête des armées un si désagréable tranche-montagnes.

A ce qu'on affirme, le chef d'état-major exige que les contingents autrichiens soient directement soumis à son autorité. Il va envoyer des officiers prussiens chez nos alliés pour contrôler tous les mouvements des troupes austro-hongroises, qui seront même encadrées par des formations allemandes. Ces mesures sont devenues nécessaires, car les soldats de François-Joseph ne connaissent que la défaite. Partout ils reculent devant les Russes, qui ont envahi presque toute la Galicie. Décidément, nos combattants ne seront pas de retour, comme on le leur avait promis, pour célébrer la fête de Noël dans leurs familles.

XXX

8 novembre.

Nos troupes sont battues et bien battues sur l'Yser. On raconte ici qu'un demi-million d'hommes avaient été engagés dans cette bataille, l'empereur ayant voulu à tout prix s'emparer de Dunkerque et de Calais pour mieux pouvoir réduire l'Angleterre. Or, d'après les lettres de soldats, qui nous arrivent du front, et que la censure militaire n'a pas pu contrôler, l'armée allemande décimée (on parle de pertes de 280,000 hommes) a dû reculer de plusieurs kilomètres. Guillaume II est décidément un porte-guigne. Dès qu'il fait son apparition sur un champ de bataille, la fortune nous devient contraire. Les Italiens le traiteraient de « jettatore », et feraient les cornes sur son passage.

J'ai pris aujourd'hui mon courage à deux mains et je me suis rendu à la Charité en l'absence de Lina, qui avait pris une demi-journée de congé pour aller passer son après-midi de dimanche chez une amie.

Le lieutenant Désobaux, auquel je me suis présenté comme l'oncle de son infirmière, m'a fait le meilleur accueil. Voici, reproduit aussi fidèlement que mes souvenirs me le permettent, la longue et sérieuse conversation que nous avons eue :

— Je ne saurais vous exprimer, monsieur, m'a dit le blessé, combien je suis touché des soins attentifs et presque maternels que me prodigue votre nièce.

— Maternels? ai-je objecté. Vous vieillissez singulièrement ma pauvre Lina.

Désobaux eut comme un mouvement de recul. Après une courte hésitation, pendant laquelle il me sembla surprendre dans ses yeux comme un éclair d'attendrissement malicieux :

— Vous avez raison, me déclara-t-il, le terme dont je me suis servi était impropre. Mlle Metzel ne saurait être pour moi ni une mère, ni une sœur; car je reste pour elle l'ennemi, un ennemi malheureux sans doute, auquel elle est assez bonne pour faire l'aumône de son dévouement; mais auquel il lui est interdit de témoigner une affection familiale.

— Vous exagérez. J'ai quelque raison de supposer que ma nièce a complètement oublié les circonstances particulières qui vous ont rapproché d'elle et que l'amitié qu'elle vous témoigne est aussi sincère que profonde. Vous avouerai-je que le motif de ma visite était précisément de m'assurer, d'un côté si l'affection de Lina ne s'est pas égarée (vous me pardonnerez de parler avec une entière franchise), et de l'autre si cette affection a trouvé chez vous quelque écho... Ne m'interrompez pas. Nous sommes entre hommes, et entre hommes d'honneur. Point de finasseries, point de sous-entendus. Jouons cartes sur table. Ma nièce était fiancée à la mode allemande avec un jeune homme d'avenir, mais son cœur n'avait pas encore parlé. Il a parlé depuis qu'elle vous connaît. J'ai recueilli ses confidences. Me permettez-vous d'ajouter que j'en ai d'abord éprouvé quelque inquiétude. J'avais peur que cette amourette (j'espère que ce n'est pas encore la grande passion, dont d'ailleurs les jeunes filles allemandes, avec leur esprit pratique, savent se garder) n'amenât dans la vie de ma nièce de redoutables complications. M'en voudrez-vous si j'ajoute que j'ai combattu, autant qu'il m'était possible, un sentiment qui, dans les circonstances actuelles, ne pourrait créer à Lina que des ennuis et des embarras?

— Non seulement je ne vous en veux pas, mais je vous en exprime ma profonde reconnaissance. A vos confidences, je répondrai avec une entière sincérité. Je suis jeune et je ne pouvais pas rester tout à fait indifférent à des attentions dont la délicatesse et la constance s'imposaient à mon attention, et devaient d'autant plus me toucher que mon aimable infirmière est aussi jolie qu'intelligente. J'ai donc, moi aussi, au cours des longues nuits de fièvre, dans la solitude de ma chambrette, esquissé en rêve mon petit roman d'amour. Mlle Metzel pourra cependant vous témoigner qu'en aucune circonstance je ne lui ai révélé mes pensées intimes, soit par une parole, soit par un geste, soit par un regard. Elle a même dû trouver que ma réserve voulue était excessive et que je ne lui témoignais pas assez de gratitude pour l'empressement qu'elle mettait à calmer mes souffrances physiques et à me distraire de mes préoccupations morales.

— Fort bien! encore vous serais-je reconnaissant de me dire pourquoi, éprouvant quelque inclination pour Lina, vous vous êtes vous-même défendu contre une affection qui, après la guerre, aurait peut-être pu assurer votre bonheur?

— Vous voulez le savoir? Soit! mais promettez-moi de ne pas vous offenser de ce que je vais vous dire.

— C'est donc bien grave?

— Non! mais je redoute de blesser votre patriotisme et croyez bien qu'il me serait particulièrement douloureux de répondre à votre démarche si touchante par des déclarations qui vous laisseraient de l'aigreur, de la rancune, de la mésestime pour le Français que je suis et que je veux rester.

— Je serai d'autant moins blessé par votre confession que d'avance je pourrais vous en donner le canevas. Et, tenez, pour vous faciliter votre tâche, qui ne serait pas aisée, j'en conviens, je vais essayer de traduire vos pensées, non pas dans les formules prudentes que vous auriez employées, mais en ce style brutal dont, nous autres Allemands, savons si bien nous servir.

» Quand vous avez remarqué pour la première fois que Lina vous témoignait de l'affection et que vous-même avez ressenti ce premier attendrissement qui souvent mène à l'amour, vous vous êtes replié sur vous-même, et, devant votre conscience d'honnête homme et d'officier, vous avez établi ce que j'appellerai le budget de votre avenir par doit et par avoir. Et voici le résultat de votre calcul :

» Lina pourrait être pour vous, dans les débuts, une compagne aimante, soumise et dévouée; mais son éducation, ses habitudes, tous les stigmates de la race, dont personne ne saurait s'affranchir, ne s'affirmeront-ils pas bientôt et ne créeront-ils pas dans votre vie commune ces fêlures imperceptibles qui tôt ou tard conduisent à la cassure complète? Saura-t-elle devenir française, non seulement de cœur, mais d'intérieur, si je puis m'exprimer ainsi, et, si elle ne le devient pas, toute l'harmonie de votre existence ne sera-t-elle pas détruite par ces dissonances? Nos deux civilisations sont si éloignées l'une de l'autre et l'empreinte qu'elles ont imprimées à nos intelligences est si profonde! Et puis une autre question tout aussi angoissante se posait à votre esprit, vous ne pouviez pas, vous, officier de l'armée française, penser à vous éta-

blir en Allemagne. En effet, si votre pays est vaincu, il vous serait trop pénible d'assister aux débauches de l'orgueil germanique, et, si l'empire doit succomber, vous seriez ici l'objet de mille persécutions mesquines. Supposons maintenant que Lina vous suive en France. Vous pourriez difficilement, ayant épousé une femme allemande, rester dans l'armée. Dans la vie civile, les remarques déplaisantes ne vous seraient pas épargnées. Même si vous vous sentiez assez fort pour tenir tête à toutes les hostilités ouvertes ou dissimulées, vous pâtiriez constamment des souffrances de votre compagne. La guerre actuelle avec ses massacres, ses incendies, ses viols, ses ruines, laissera dans les esprits de trop longues, de trop tenaces rancunes pour que le contre-coup ne s'en fasse pas longtemps sentir dans les relations de peuple à peuple, de race à race, d'individu à individu.

» Vous n'avez pas voulu imposer à Lina ces épreuves, que sans doute vous redoutiez encore pour vous-même. Et, fermant le volume à la page où vous aviez découvert toutes ces inévitables complications, vous n'avez pas poursuivi la lecture de votre roman. Ai-je deviné juste? »

Les yeux de Désobaux s'étaient mouillés. Le lieutenant me prit la main, et, la serrant cordialement, il me dit d'une voix grave, en scandant ses mots :

« Merci, monsieur, de m'avoir épargné l'embarras de faire devant vous, en termes avisés, ces pénibles confidences. Vous avez traduit clairement des pensées que je n'avais pas le courage de formuler, avec cet éclat, devant ma propre conscience, mais maintenant qu'elles ont trouvé en vous un interprète si peu préoccupé de vains ménagements, j'y reconnais toutes mes angoisses et tous mes scrupules. Croyez bien que je ne m'érige pas en juge sur les oppositions entre la mentalité allemande et la nôtre; mais ces oppositions m'apparaissent chaque jour plus irréductibles. L'amour de deux isolés ne saurait les faire disparaître. Dans la lutte qu'ils entreprendraient contre les préjugés de tout un peuple, ils succomberaient fatalement. Malgré tout, nous sommes solidaires de nos aïeux. Les traditions impérieuses de la race, surtout quand un conflit récent les a mieux accusées, demeurent plus puissantes que la volonté de l'individu le plus indépendant, le plus énergique. Mieux valait donc m'arrêter à temps sur une pente fatale, mieux valait surtout de ne pas entraîner dans cette course vertigineuse vers un inconnu plein de mystère, une jeune fille qui, imprudemment, s'était d'abord laissée griser uniquement par le parfum capiteux de la charité. »

J'étais satisfait de cette explication, mais une question me brûlait les lèvres. Je finis par la poser :

— Nous sommes d'accord sur le passé. Mais que faire pour éviter une catastrophe à l'avenir. Lina, je ne saurais en douter, vous aime. Elle vous aime jusqu'à détester, sinon son pays, du moins les manifestations brutales de la mentalité allemande. Le mal la tient; par quel remède énergique l'en délivrer? J'ai longuement réfléchi au moyen de sortir de ce cruel embarras et je vous avoue que je n'ai rien trouvé.

— Ce moyen est pourtant à la portée de votre main, me répondit Désobaux avec un sourire mélancolique. Croyez-moi, Mlle Metzel est moins touchée que vous ne le pensez. Au cours des longues causeries auxquelles je prenais plaisir, surtout parce qu'elles me permettaient d'étudier l'âme allemande dans les conditions les plus favorables, j'ai pu acquérir la conviction que mon aimable infirmière était bien de sa race, et que, sous le mysticisme sentimental, qui, à certaines heures, semblait l'emporter vers les régions éthérées, elle dissimulait mal son esprit pratique, son désir d'organiser sa vie d'une façon commode, agréable, facile. Je vous demande pardon de vous révéler ainsi, sans aucune précaution oratoire, le fond de ma pensée; mais il me semble que la loyauté me fait un devoir de ne rien vous dissimuler. Si je m'étais trouvé en face d'une âme simple, complètement dominée par la passion, peut-être aurais-je affronté toutes les difficultés, dont vous me parliez tout à l'heure, pour ne pas me montrer trop ingrat. Mais du jour où j'acquis la conviction qu'au lendemain de la crise sentimentale, je me trouverais en face d'une femme décidée à défendre ses traditions nationales contre l'emprise française, et que le conflit entre nos mœurs, nos goûts, nos aspirations ne ferait que s'accentuer dans l'intimité de notre vie commune, j'ai cru que, dans notre intérêt à tous deux, il valait mieux mettre le point final derrière le premier chapitre de l'idylle. Mlle Metzel a dû, au cours de nos derniers entretiens, s'apercevoir, qu'au lieu d'essayer de la gagner doucement à mes idées, je m'attachais plutôt à combattre avec quelque âpreté les siennes. J'ai pu, à cette occasion, me convaincre qu'elle avait de la défense et qui sait si, son grand bon sens aidant, elle n'a pas compris que l'antithèse entre nos deux civilisations était trop grande pour qu'une affection durable pût jeter sur elle un pont solide.

— Vous me surprenez, m'écriai-je à ce moment. Lina m'a paru jusque dans les derniers temps mettre tant de sincérité et de passion à soutenir vos théories en opposition avec celles de ses amis, et ses parents, que je n'entrevois pas chez elle la possibilité d'un retour de la froide raison et du calcul égoïste.

Désobaux n'insista pas.

— Essayez, me dit-il, seulement après m'avoir serré la main pour mettre fin à une conversation qui l'avait visiblement fatigué. J'essaierai, mais je suis bien sûr d'échouer dans mon entreprise de guérir, par des moyens si simples, une âme aussi profondément atteinte que celle de ma nièce.

(A suivre.)

KURT-OSCAR MULLER.
Pour copie conforme:
Abbé WETTERLÉ.



LES VILLES MARTYRES

REIMS

I. — LA CATHÉDRALE FANTOME

Pour la voir, notre légendaire et merveilleuse basilique française, pour lui dire adieu avant sa chute et son émiettement sans espoir, j'avais fait faire un détour de deux heures à mon auto militaire, en revenant d'une mission de service terminée.

Le matin d'octobre était brumeux et froid. Les coteaux de la Champagne, ce jour-là déserts, avec leurs vignobles aux feuilles d'un brun noir, humides de pluie, semblaient tout revêtus d'une sorte de basane luisante. Nous avions aussi traversé une forêt, en tenant l'œil au guet et les armes prêtes, en cas de uhlans en maraude. Et, enfin, nous avions aperçu, très loin dans le brouillard, se dressant de toute sa grande taille au-dessus d'un semis de carrés rougeâtres qui devaient être des toits de maisons, une forme immense d'église : c'était évidemment cela.

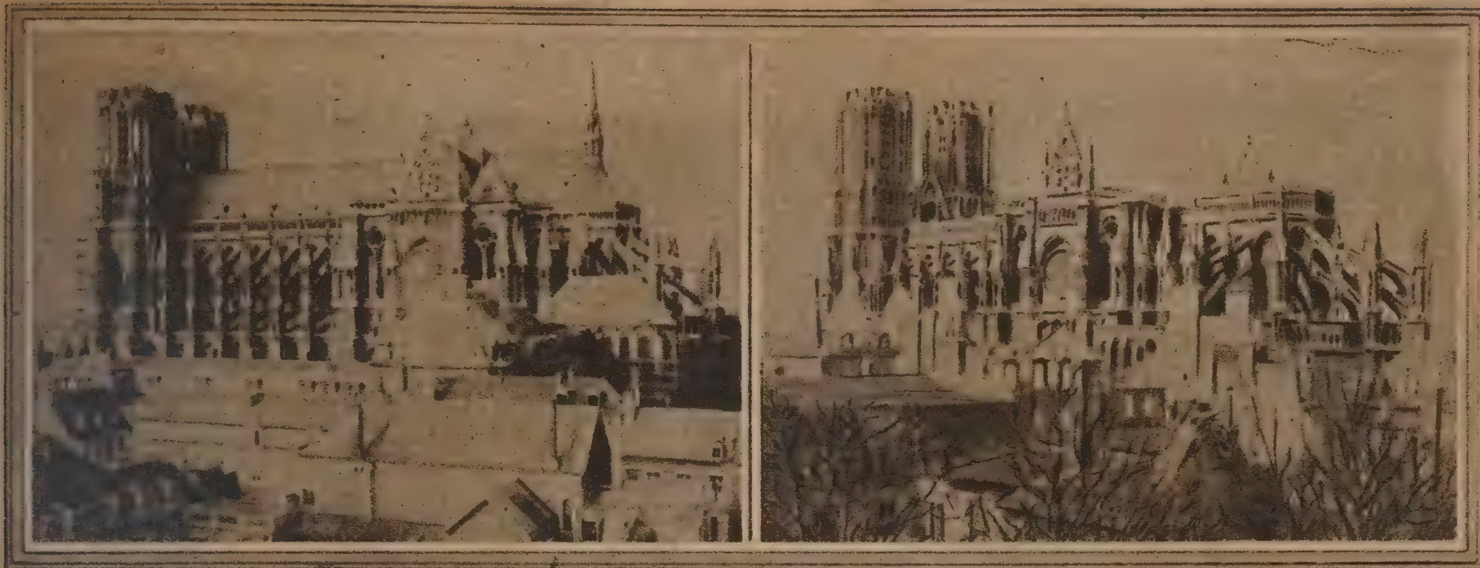
L'entrée de Reims : défenses de toute sorte, encombrements de pierres, tranchées, chevaux de frise, sentinelles la baïonnette croisée. Pour passer, l'uniforme et l'appareil militaire ne suffisent pas ; il faut parlementer, donner le *mot de ralliement.*

Dans la très grande ville, inconnue pour moi, je demande le chemin de la cathédrale, car on ne l'aperçoit plus, sa silhouette qui, vue des lointains, dominait si bien toutes choses, comme un château de géants dominerait des demeures de nains, sa haute silhouette grise semble s'être accroupie pour se cacher. « La cathédrale », répondent les gens, « c'est d'abord tout droit par là ; ensuite, vous tournerez à gauche, puis à droite, etc. » Et mon auto s'engage dans des rues pleines de monde. Beaucoup de soldats, des régiments en marche, des files de voitures d'ambulance ; mais aussi beaucoup de passants quelconques, pas plus anxieux que si de rien n'était, même beaucoup de femmes en toilette, un livre de messe à la main, car c'est dimanche.

A un carrefour, un rassemblement devant une maison aux murailles égratignées de frais ; c'est qu'un obus est tombé là tout à l'heure, sans utilité du reste, comme sans excuse. Simple petite farce de brutes, pour dire : vous savez, nous sommes là ; simple jeu, histoire de tuer quelques personnes, en choisissant le dimanche matin parce qu'il y a plus de monde dans les rues. Mais, en vérité, on dirait que cette ville a tout à fait pris son parti d'être sous les jumelles féroces et sous le feu des sauvages embusqués aux coteaux voisins ; ces passants s'arrêtent une minute pour regarder le mur, les traces des éclats de fer, et puis achèvent tranquillement leur promenade dominicale. Cette fois, ce sont des femmes, nous dit-on, et des petites filles que cette gentille farce a couchées dans des mares de sang; on nous apprend cela, et on n'y pense plus, comme si c'était la moindre des choses par les temps qui courent...

Maintenant, le quartier se fait désert; des maisons fermées, du silence comme pour un deuil. Et, au bout d'une rue, les grandes portes grises apparaissent, les hautes ogives merveilleusement ciselées et les hautes tours. Pas un bruit et pas une âme vivante, sur la place où trône encore la basilique-fantôme, et un vent glacé y souffle, sous un ciel opaque.

Elle tient encore sa place comme par miracle, la basilique de Reims, mais tellement criblée et déchirée qu'on la devine prête à s'effondrer à la moindre secousse; elle donne l'impression d'une grande momie, encore droite et majestueuse, mais qu'un rien ferait tomber en cendres. Le sol est jonché de ses débris précieux. On l'



Avant le bombardement. VUE D'ENSEMBLE DE LA CATHÉDRALE. Après le bombardement.

entourée en hâte d'une solide barrière de bois blanc, en dedans de laquelle sa sainte poussière a formé des monceaux : fragments de rosace, cassons de vitrail, têtes d'anges, mains jointes de saints ou de saintes... Du haut en bas de la tour de gauche, la pierre calcinée a pris une étrange couleur de chair cuite, et les saints personnages, toujours debout en rang sur les corniches, ont été comme décortiqués par le feu ; ils n'ont plus ni visages ni doigts, et, avec leur forme humaine qui cependant persiste, ils ressemblent à des morts, alignés à la file, dont les contours ne s'indiqueraient plus que mollement sous des espèces de suaires rougeâtres.

Nous faisons le tour de la place sans rencontrer personne, et la barrière qui isole le fragile et encore admirable fantôme est partout solidement fermée. Quant au vieux palais attenant à la basilique, le palais épiscopal où venaient se reposer les rois de France le jour du sacre, il n'est plus qu'une ruine sans fenêtres ni toiture, partout léchée et noircie par la flamme.

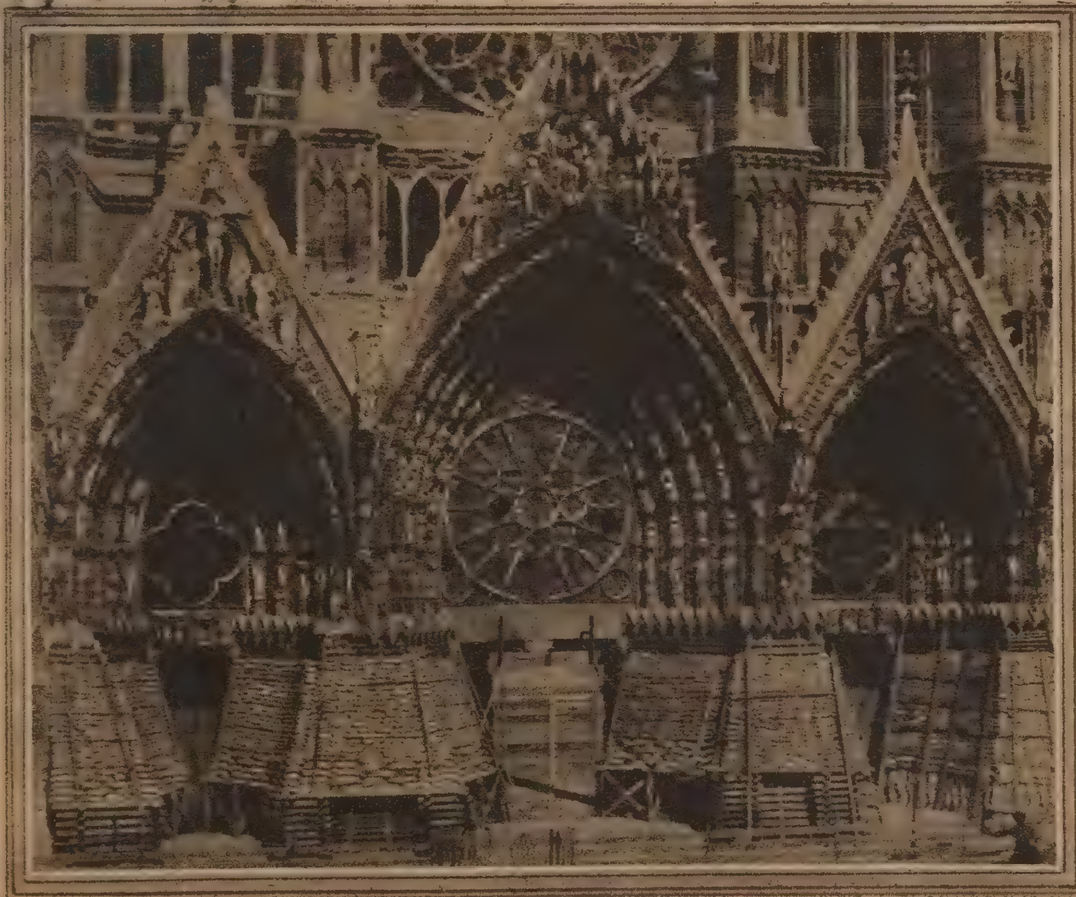
Quel joyau sans pareil elle était, cette église, plus belle encore que Notre-Dame de Paris, plus ijourée et plus égère, plus élancée aussi avec ses colonnes comme de longs oseaux, étonnantes d'être si rêles et de pouvoir tenir ; merveille de notre art religieux de France, chef-d'œuvre que la oi de nos ancêtres avait fait clore là dans sa ureté mystique, vant que nous ussent venues 'Italie, pour out matérialiser t tout gâter, les ourdeurs sensuelles de ce que on est convenu 'appeler la Renaissance... Oh ! grossière et lâche et imbécile brutalité de ces paquets de ferraille, lancés à toute volée contre des dentelles si délicates, qui, depuis des siècles, s'élevaient en confiance dans l'air, et que tant de batailles, d'invasions, de tourmentes n'avaient jamais osé atteindre !...

Cette grande maison fermée, là, sur la place, doit être l'archevêché. Je tente de sonner au portail pour demander la faveur d'entrer dans la cathédrale. « Son Eminence, me dit-on, est à la messe, mais va bientôt rentrer. Si je veux attendre... » Et, pendant que j'attends, le prêtre qui me reçoit me conte l'incendie du palais épiscopal. « D'avance, ils avaient arrosé les toits avec je ne sais quelle substance diabolique ; quand, ensuite, ils ont jeté leurs bombes incendiaires, les charpentes ont brûlé comme paille, et on voyait partout des jets de flammes vertes qui fusaient avec un bruit de feu d'artifice. »

En effet, les barbares avaient prémédité et préparé de longue main ce sacrilège ; malgré leurs prétextes niaisement absurdes, malgré leurs dénégations éhontées, ce qu'ils avaient voulu anéantir ici, c'était le cœur même de la vieille France ; quelque idée superstitieuse les y poussait, autant que leurs instincts de sauvages, et c'est à cette besogne qu'ils se sont acharnés, alors que, dans la ville, rien d'autre ou presque rien n'a souffert.

— Ne pourrait-on pas, dis-je, essayer de remplacer la toiture brûlée de la basilique, recouvrir bien vite les voûtes, sans quoi elles ne résisteront pas au prochain hiver ?

— Evidemment, dit-il, aux premières neiges, aux premières pluies, tout risque de crouler, d'au-



Le grand portail de la Cathédrale.

tant plus que ces pierres calcinées ont perdu leur résistance. Mais nous ne pouvons même pas tenter cela pour les préserver un peu, car les Allemands ne nous quittent pas des yeux ; au bout de leurs lorgnettes, c'est la cathédrale, toujours la cathédrale, et dès qu'un homme seulement paraît sur un clocheton, dans une tour, la pluie d'obus aussitôt recommence. Non, il n'y a rien à faire. A la grâce de Dieu.

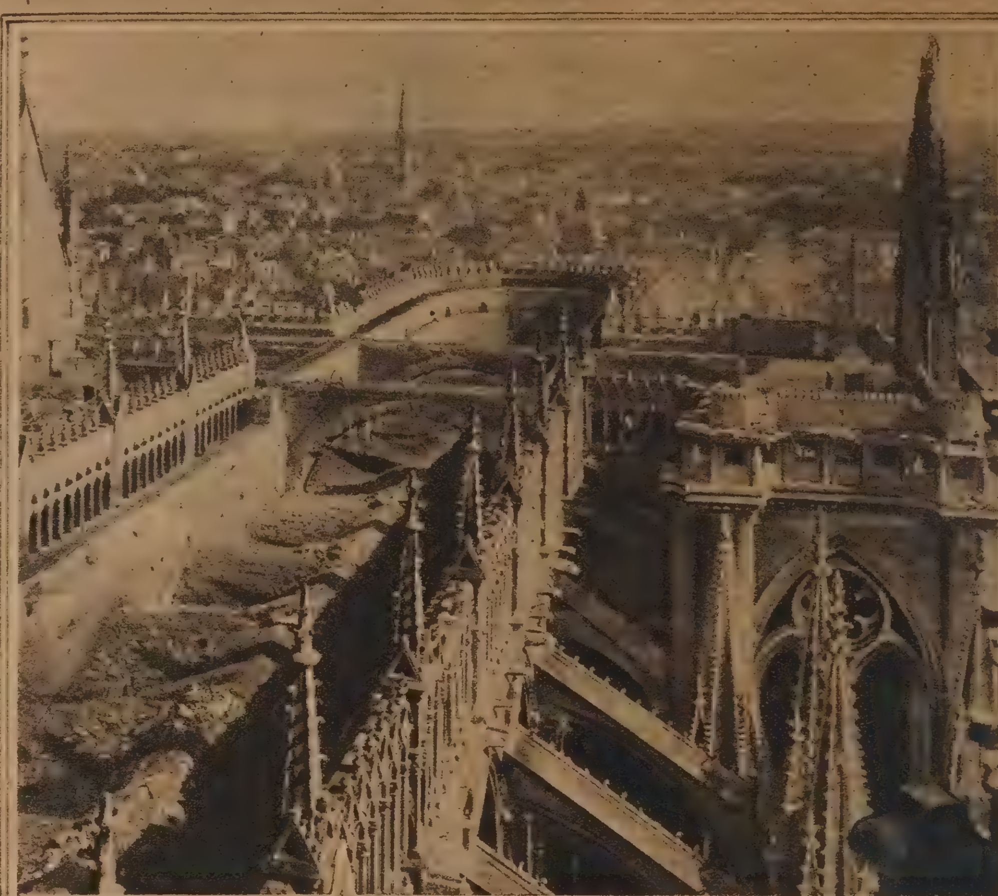
En rentrant, le prélat me donne gracieusement un guide qui a les clés de la barrière, et je pénètre enfin dans les ruines de la basilique, dans la nef dénudée, qui paraît ainsi plus haute encore et plus immense. Il y fait froid et il y fait lugubre à pleurer. Ce froid inattendu, ce froid bien plus âpre que celui de l'extérieur, est peut-être ce qui, dès l'abord, vous saisit et vous déroute ; au lieu de cette senteur un peu lourde qui d'ordinaire traîne dans les vieilles basiliques, — fumées de tant d'encens qu'on y a brûlé, émanations de tant de cercueils qu'on y a bénis, de tant de générations humaines qui s'y sont pressées pour l'angoisse de la prière — au lieu de cela, un vent humide et glacé, qui entre en bruissant par toutes les lézardes des murailles, par toutes les brisures des vitraux et les trous des voûtes. Ces voûtes, là-haut, de place en place crevées par la mitraille, les yeux tout de suite se lèvent d'instinct pour les regarder, les yeux sont comme entraînés vers elles par le jaillissement de toutes ces colonnes, aussi minces que des joncs, qui s'élancent en gerbes pour la soutenir ; elles ont des courbes fuyantes, ces voûtes, des courbes d'une grâce exquise qui semblent avoir été imaginées pour ne pas rompre la montée des prières, pour ne pas faire retomber les regards en quête de ciel. On ne se lasse plus de pencher le front en arrière pour les voir, les voûtes sacrées qui vont s'anéantir, et puis il y a là-haut aussi, tout là-haut, les longues séries d'ogives presque aériennes sur quoi elles s'appuient, des ogives indéfiniment pareilles d'un bout à l'autre de la nef, et qui, malgré leurs découpures compliquées, sont reposantes à suivre, dans leur fuite en perspective, tant elles ont d'harmonie. Ces immenses plafonds de pierre, en apparence si légers et de plus si lointains, n'oppressent ni n'enferment ; vraiment, on les dirait affranchis de toute pesanteur et à peine matériels.

Le pavage, un peu tristement sonore, fut souillé et noirci par des carbonisations de chair humaine. On sait que, le jour de l'incendie, l'église était pleine de blessés allemands, étendus sur des couches de paille qui prirent feu, et cela devint une scène d'horreur digne d'un rêve du Dante ; tous ces êtres, dont les plaies vives cuisaient à la flamme, se traînaient, en hurlant, sur des moignons rouges, pour essayer de gagner les portes trop étroites. On sait aussi l'héroïsme de ces brancardiers, prêtres et religieuses, risquant leur vie au milieu des bombes pour essayer de sauver ces malheureuses brutes, que leurs propres frères allemands n'avaient même pas songé à épargner ; ils ne parvinrent cependant pas à les sauver tous, il en resta qui achevèrent de brûler dans la nef, laissant d'immondes caillots sur les saintes dalles, où jadis des cortèges de rois et de reines avaient traîné lentement leurs manteaux d'hermine, au son des grandes orgues et du plain-chant...

— Tenez, me dit mon guide, en me montrant un large trou dans l'un des bas-côtés, voici le travail d'un obus qu'ils nous ont lancé hier au soir. Et puis, venez voir le miracle

Et il me mène dans le chœur, où la statue de Jeanne d'Arc, préservée, dirait-on, par quelque grâce spéciale, est toujours là, intacte, avec ses yeux de douce extase.

Le plus irréparable désastre est celui de ces grandes verrières, que les artistes mystérieux du treizième siècle avaient religieusement composées, dans la méditation et le songe, assem-





Les toits de la Cathédrale : Etat actuel. — Etat ancien.

REIMS OUTRAGÉE

blant par centaines les saints et les saintes aux draperies translucides, aux auréoles lumineuses. Là encore, la ferraille allemande s'est ruée par gros paquets stupides, crevant tout. Les chefs-d'œuvre que personne ne reproduira plus, ont semé sur les dalles leurs débris, à jamais impossibles à démêler, les ors, les rouges et les bleus dont on a perdu le secret. Finies, les transparences d'arc-en-ciel ; finies, les jolies attitudes naïves de tous ces personnages et leurs pâles petites figures extasiées ; les mille cabochons précieux de ces verreries, qui, au cours des siècles, s'étaient irisées peu à peu à la façon des opales, gisent à terre, où du reste ils brillent encore comme des gemmes...

Silence aujourd'hui dans cette basilique, comme sur la place déserte alentour; silence de mort entre ces murs qui avaient si longtemps vibré de la voix des orgues et des vieux chants rituels de France. Le vent froid est seul à y faire un semblant de musique, ce matin de dimanche, et, lorsque par instants, il souffle plus fort, on entend aussi comme la chute de perles très légères ; c'est ce qui restait encore en place des beaux vitraux du Treizième, qui achève de s'effriter sans recours.

Tout un cycle magnifique de notre histoire, qui semblait continuer de vivre dans ce sanctuaire d'une vie presque terrestre bien qu'immatérielle, a été soudain plongé plus au fond de l'abîme des choses révolues dont le souvenir même s'abolira bientôt. La grande Barbarie a passé par là, la barbarie moderne d'outre-Rhin, mille fois pire que l'ancienne, parce qu'elle est bêtement et outrageusement satisfaite d'elle-même, et, par conséquent, foncière, incurable, définitive, — destinée, si on ne l'écrase, à jeter sur le monde une sinistre nuit d'éclipse...

Vraiment cette Jeanne d'Arc est étrange d'être restée debout, si calme, intacte, immaculée au milieu du désarroi, n'ayant même pas sur sa robe la moindre égratignure.

PIERRE LOTI,
de l'Académie française.

II. — A TRAVERS LA VILLE

(Notes d'un Rémois)

Reims, avec ses rues désertes, ses maisons incendiées ou éventrées, ses usines détruites, présente un aspect lamentable. Ce n'est plus qu'une lugubre série de ruines évoquant le souvenir de quelque cité antique ravagée par les barbares. Aucun des principaux monuments n'a été épargné.

Au palais archiépiscopal contigu à la cathédrale, les bâtiments n'offrent plus que des murailles calcinées, sauf la chapelle du treizième siècle dont le gros œuvre subsiste intact. La salle des banquets, de la fin du quinzième siècle, ainsi que les salons des Sacres, reconstruits au dix-septième siècle, ont été la proie des flammes. Un grand nombre de tableaux historiques, des meubles précieux, une remarquable bibliothèque et des collections archéologiques sont anéantis.

Les désastres subis par la cathédrale font que l'on parle moins de ceux qu'a éprouvés sa voisine, la remarquable église de Saint-Remi, grand édifice des onzième et douzième siècles, basilique romane et gothique à la fois par une juxtaposition harmonieuse de ces deux types d'architecture. Ce majestueux édifice reçut plusieurs obus. La voûte de la chapelle absidale a été éventrée, mais ce fut au portail méridional que la dévastation prit un caractère grave. La délicate décoration sculpturale a été ravagée par la mitraille et les remarquables vitraux de la grande baie réduits en miettes. Les fenêtres des hautes nefs et de l'abside ont été atteintes, et on constate avec peine qu'il ne reste que des vestiges des belles verrières qui perpétuaient les richesses de l'art médiéval.

La place Royale (pure création du dix-huitième siècle) est en partie incendiée ; les bombardements successifs aggravent un peu plus chaque jour sa dévastation. L'Hôtel de ville, dont la façade Louis XIII a, par un heureux hasard, été épargnée, est continuellement bombardé, et c'est dans les caves que se tient actuellement la vaillante municipalité, à la tête de laquelle l'admirable maire, M. le







1. Dans le Cimetière. — 2. L'Archevêché. — 3. La Porte Romaine.

REIMS OUTRAGÉE



JEANNE D'ARC EN S



NIE VILLE DE REIMS







docteur Langlet, donne le plus bel exemple de dignité et d'abnégation.

Toutes les églises ont reçu des obus ; la porte romaine est en partie ravagée ; le théâtre, lui aussi, a beaucoup souffert ; la coupole, arrachée par un obus, s'est effondrée ; la gare, qu'aucun train n'anime plus, est vide et dévastée ; les écoles et casernes sont détruites ; les cimetières non plus n'ont pas été respectés, les obus ont démoli les pierres tombales, fait effondrer les chapelles mortuaires et mis à nu les caveaux.

L'incessante pluie de fer et de feu qui tombe depuis plus d'un an sur notre malheureuse cité, blessant les uns, tuant les autres, rend la situation littéralement intenable. En présence de faits aussi graves, les habitants ont pris la sage précaution de fuir la zone dangereuse pour se réfugier dans le faubourg de Paris, situé à l'ouest de la ville ou se blottir dans les caves des maisons de vin de champagne. Poussé par le désir de me rendre compte de l'étrangeté du spectacle, j'ai vécu une nuit parmi les troglodytes. A une quarantaine de marches au-dessous du sol, de longues et étroites galeries voûtées, tapissées de moisissures s'allongent parallèlement ; d'un bout à l'autre, entre les tas de bouteilles, sont installés les réfugiés. D'aucuns ont amené tout un petit mobilier et cherchent ainsi à se reconstituer un foyer à l'abri des obus. A la lueur incertaine de bougies vacillantes, je vis des réfugiés qui terminaient leur frugal repas ; d'autres s'étaient déjà assoupis, demandant au sommeil le repos réparateur et l'oubli de leurs angoisses... Et cet ensemble formait un tableau qui aurait pu tenter un Téniers par le pittoresque des détails familiers. L'heure avancée à laquelle j'arrivai m'obligea à remettre au lendemain la visite des caves et à prendre sans retard la place qui m'était réservée. Moins favorisé que beaucoup, je dus me contenter d'une litière de paille, isolée du sol par des feuilles de carton, avec, en guise d'oreiller ou de traversin, des paniers d'osier renversés. Je conserverai longtemps le souvenir de cette nuit, pendant laquelle les osiers saillants s'incrustaient dans mes chairs, tandis que l'humidité me glaçait les épaules et me raidissait les reins. A mon réveil, on me fit voir les divers caveaux ; dans l'un d'eux, on a installé une école où les petits Rémois peuvent continuer à épeler l'alphabet à l'abri de tout danger ; dans un autre, plus vaste, se trouve la chapelle, un prêtre y dit régulièrement la messe ; à l'issue de l'office, le *De Profundis* est chanté par les assistants à l'intention des soldats morts glorieusement. La vue de cette foule recueillie évoquait la vision lointaine des catacombes où les premiers chrétiens, étroitement unis dans un même esprit de fraternité, attendaient avec patience et résignation leur délivrance prochaine.





Malgré les horreurs et les crimes commis par les Allemands dans la ville des Sacres, nos ennemis n'ont pu amoindrir le moral des habitants ; certains même font preuve d'une bravoure et d'un sang froid vraiment admirables. Parmi eux, il faut signaler un brave Figaro qui, depuis le début des hostilités, n'a pas cessé de servir sa clientèle avec une bonne humeur et une faconde dignes du légendaire barbier. Lors d'un récent voyage à Reims, comme j'avais fait appel à ses services :

— Je vous attendrai à la tombée de la nuit, — m'avait-il dit — quoi qu'il arrive.

Au jour convenu, vers sept heures du soir, une véritable pluie de bombes s'abattit sur la ville, les quelques rares commerçants qui avaient ouvert leurs boutiques mirent leurs volets et s'enfermèrent en hâte. Peu à peu, la nuit tomba, le spectacle était sinistre : de tous côtés des détonations ébranlaient l'atmosphère ; au sifflement et à l'éclatement des bombes se mêlaient le crépitement des mitrailleuses et les détonations sourdes des pièces allemandes, auxquelles les nôtres répondaient par des coups brefs. Une obscurité complète m'empêchait de distinguer quoi que ce soit, lorsqu'une petite lueur perça les ténèbres. La porte de l'échoppe de mon barbier était entr'ouverte, le brave homme avait tenu parole, il m'attendait... Tandis qu'il me

1. 2. 3. ÉGLISE SAINT-REMI : La Chapelle et le Portail. — 4. 5. Vues intérieures de la Cathédrale : l'abside et le chœur.

REIMS OUTRAGÉE







narrait la visite d'un « taube », avec une certaine jovialité, ce qui me prouva, une fois de plus, que la vieille gaieté française ne perd jamais ses droits, on frappa à la porte. Je supposai que quelque habitant attardé venait lui demander asile ; aussi, quel ne fut pas mon étonnement, en voyant arriver deux jeunes femmes très calmes, qui venaient, le plus simplement du monde, comme en temps de paix, faire leurs petites emplettes. Cette continuation de la vie, qui persiste au milieu du danger et des ruines, et que j'avais toujours considérée comme une pure antithèse littéraire m'a très vivement frappé.

Le besoin d'exterminer les blessés et les malades, irrésistible chez les Allemands, s'est manifesté à Reims d'une façon toute particulière ; la plupart des hôpitaux ont reçu leur large part d'obus. Dans une seule ambulance, une bombe fit dix-huit victimes ! Et ce crime affreux n'a pas ralenti l'ardeur des infirmières laïques et religieuses, dont plusieurs ont déjà payé de leur vie leur illassable abnégation. A ces héroïques femmes se sont jointes les Dames de la Croix-Rouge, restées fidèles au poste que leur dévouement avait choisi. Lors d'un récent voyage, je fus reçu par deux d'entre elles. Ces jeunes femmes appartenaient toutes deux à l'élite de la société rémoise ; elles pouvaient donc, comme beaucoup d'autres, se réfugier sur quelque plage ensoleillée, pour y vivre une existence calme et paisible ; mais elles ont pensé que leur départ, dans un moment aussi critique, serait une désertion, et elles sont restées.

De tels exemples de dévouement et d'abnégation sont un grand réconfort pour notre vaillante population laborieuse, rivée par la misère à notre malheureuse ville. Ils contribueront aussi, j'en ai la ferme conviction, à raffermir la foi qui anime tous les cœurs, enfante les sacrifices, exalte les courages !...

ROGER DUPONT.











1. Un coin de la place Royale. — 2. Autre vue de la place Royale. — 3. Ravages causés par la chute d'un obus sur une auto stationnée devant l'hôtel de ville. 4. Silhouette de la Cathédrale. — 5. La Cathédrale (détail). — 6. Maison, rue Talleyrand. — 7. L'ancien couvent des Cordeliers. — 8. Maison, rue Ponsardin.

REIMS OUTRAGÉE



AU MEXIQUE : 1. Scène de guerre. Types de combattants (vue prise à Ojinaza). — 2. Villa, principal chef du mouvement insurrectionnel. — 3. Un champ de bataille.

LES ÉVÉNEMENTS

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'ALLEMAGNE, SON PIÉTINEMENT MILITAIRE, SES ÉCHECS, SES TENTATIVES EN IRLANDE ET AU MEXIQUE

Il y a vingt et un mois passés aujourd'hui que l'Allemagne a déchaîné sur le monde la plus effroyable des luttes, et partout son ambition est déçue, partout la fortune lui échappe quand elle ne se tourne pas contre elle, partout on souhaite sa défaite, on la voit venir avec joie. La légende d'invincibilité de son armée tombe chaque jour. Nos victoires sur la Marne et l'Yser ont commencé à la détruire, et Verdun l'achève. Après neuf semaines de bataille quotidienne la décision que Berlin prétendait obtenir en huit jours se fait toujours attendre. C'est en vain que l'état-major allemand prétend ne poursuivre d'autre but que l'usure de l'armée française — singulière usure où l'on sacrifie trois et quatre soldats pour en tuer un à l'adversaire — il ne peut cacher son impuissance. Ses mensonges, le sacrifice du vieil Haeseler dont il a voulu faire un bouc émissaire, n'illusionnent plus personne. Attaque brusquée, attaque concentrique, attaque générale, attaques conjuguées ou isolées, toutes ont échoué les unes après les autres. Ce n'est pas moins de trente divisions qui sont venues s'écraser inutilement contre les pentes de Douaumont, du Mort-Homme, et, ces jours derniers, sur la crête des Eparges.

Sur le front oriental ce renom d'invincibilité faiblit également depuis que le soldat russe n'attend plus après un fusil et que l'artillerie a ordre de ne pas ménager les munitions.

En Asie, c'est la réputation elle-même des stratèges du kaiser qui fait faillite. Car le véritable vaincu d'Erzeroum et de Trébizonde n'est autre que von der Goltz, le corrupteur de la Turquie et son organisateur militaire. Il n'a d'ailleurs pas survécu à sa défaite, à la perte de l'Arménie. Sa mort a suivi de quelques jours seulement l'entrée des Russes à Trébizonde. Officiellement il a succombé à une attaque de typhus et Guillaume II a jeté quelques notables lauriers sur sa tombe, mais d'autres attribuent sa disparition subite à des causes plus tragiques : assassinat, suicide. En tout cas, le vieux soldat a pu assister avant de mourir, à la débâcle de l'armée turque, à l'effondrement même du rêve germanique en Asie.

Il est également soldé par un échec le triple effort que nos ennemis tentaient ces jours derniers contre l'Angleterre, pour essayer de l'atteindre militairement et moralement. Tandis, en effet, que leurs zeppelins survolaient le comté de Suffolk et qu'une de leurs escadres légères attaquait également la côte de cette province à la hauteur de Lowestoft, et était contrainte d'ailleurs de rebrousser immédiatement chemin, comme l'escadre qu'en janvier 1915, dans ces mêmes parages, l'amiral Beatty mit en fuite, en lui coulant le *Blücher*, leurs agents essayaient de soulever des troubles en Irlande.

Perfidement entraînés par eux, les groupes irréductibles de la société secrète *Sinn Fein*, provoquaient une grave émeute à Dublin, tentaient de se saisir des postes et des télégraphes, cherchaient à entraîner la population.

Deux jours auparavant, un petit destroyer allemand, appuyé par un sous-marin, avait débarqué sur la côte irlandaise, dans la baie de Tralee, presqu'à l'embouchure de la Shannon, ce Roger Casement qui, traître à sa patrie et passé à l'ennemi, accueilli à Berlin comme le seront toujours les renégats, y machinait un coup de flibusterie, avait accepté la lâche mission d'apporter des armes aux dissidents irlandais assez aveuglés pour se retourner contre l'Angleterre à une heure si grave pour elle. Comme de juste, il a été arrêté avant qu'il n'ait pu gagner Dublin, et l'émeute fut elle-même rapidement maîtrisée.



Mais on voit que les Allemands ne reculent devant rien pour mettre à exécution leur vilaine devise de « Dieu punisse l'Angleterre ». Ils se montrent d'ailleurs mauvais psychologues; ils connaissent mal le loyalisme irlandais. A part quelques exaltés, il n'y a à cette heure ni orangistes ni fenians, mais seulement des patriotes groupés autour de l'Union Jack.

Si l'Allemagne espérait intimider le Parlement anglais dans son débat secret sur le service militaire, elle a donné au contraire au cabinet britannique les meilleurs arguments. Mais en quoi la psychologie teutonne ne se méprend-elle pas? Elle s'est trompée là comme au Mexique où, il est prouvé aujourd'hui, que le bandit Pancho Villa fut également l'agent de la Wilhelmstrasse et aidait à ses machinations contre les Etats-Unis quand il venait razzier la ville de Colombus et entraînait le président Wilson à un dangereux essai de châtiment. On sait, en effet, qu'après un rapide accord avec le président Carranza, une forte colonne américaine se jeta immédiatement à la poursuite de Villa et qu'une dérobade de celui-ci l'a entraînée loin de sa base, et qu'elle était à Parral dans une situation difficile.

LA SOMMATION AMÉRICAINE

Sur le terrain politique, nos ennemis sont nettement battus. L'Europe n'est plus seule, en effet, à relever l'odieux défi porté par eux à l'humanité et au droit. L'Amérique se dresse à son tour contre des prétentions et des mœurs d'un autre âge. On croyait à Berlin pouvoir prolonger longtemps encore la controverse sur la guerre sous-marine. Mais, si la Wilhelmstrasse n'avait pas épuisé les procédés dilatoires, les Etats-Unis étaient à bout de patience. Le torpillage du *Sussex*, le geste allemand de courir sus à tout le monde, ami ou ennemi, ont fait déborder le vase. Les attentats commis par l'Allemagne contre le droit des gens ne se comptent plus, et devant leur nombre toujours croissant, leur caractère chaque jour plus cruel, le président Wilson a délibérément mis le forban germanique dans l'alternative ou de renoncer à une guerre inhumaine ou à compter un adversaire de plus. Pour ajouter à sa demande le chef de la grande république américaine a voulu la soumettre à la représentation nationale. Sans vaine littérature, sans discussion juridique, avec une « impassible objectivité », comme on l'a dit, il a laissé parler les faits. Et devant eux, devant leur accumulation, devant leur barbare hypocrisie, le Congrès n'a eu qu'un seul geste, qu'un seul cri pour l'approuver dans tout ce qu'il ferait. Il souligna d'un long applaudissement la péroraison du message où le président déclarait qu'il avait jugé de son devoir d'informer le gouvernement allemand que s'il se proposait de continuer la guerre sous-marine malgré l'impossibilité de la faire selon la règle du droit des gens et de l'humanité, le gouvernement des Etats-Unis romprait toutes relations diplomatiques avec lui, s'il n'y renonçait effectivement et sur le champ

Cette mise en demeure ne laissait place à aucune échappatoire, et la note elle-même remise à la Wilhelmstrasse n'en semblait pas permettre davantage. A quelque différence près, la différence qui sépare un document diplomatique d'un discours fait pour enlever l'opinion d'une assemblée, elle reproduisait tout l'esprit du message présidentiel, et même, en certaine partie, n'en était-elle que le mot à mot. Sans évoquer le passé, comme il l'avait fait dans cette communication, M. Wilson y aborde tout de suite l'affaire du *Sussex*; il la prend comme exemple de la façon dont l'Allemagne conduit ce qu'elle appelle la guerre sous-marine. Et avec une habileté non exempte d'ironie, le président trouve dans les dénégations de la note Jagow elle-même, la confirmation du torpillage du *Sussex*. Le lieu, l'heure, le croquis lui-même invoqué par le ministre prussien, tout, à n'en pas douter, montre l'Allemagne en plein essai de bluff, en plein mensonge.

Et, dit M. Wilson, bien que l'attaque du *Sussex* ne soit pas défendable et ait provoqué de si tragiques pertes humaines, ce qui en fait l'un des plus épouvantables exemples de la cruauté de la guerre sous-marine, telle que la pratiquent les commandants des bâtiments allemands, elle n'est malheureusement pas un cas isolé. Bien au contraire, ajoute-t-il, et il montre qu'au lieu de tenir ses promesses de répondre aux protestations américaines l'Allemagne n'avait rien fait pour atténuer une œuvre de destruction toujours plus grande, n'avait pas trouvé le moyen d'imposer les restrictions espérées et promises. Et la note se termine par cette sommation en règle :

« A moins que l'Allemagne n'annonce immédiatement qu'elle abandonne ses méthodes d'attaques sous-marines actuelles contre les navires transportant des passagers et des marchandises, les Etats-Unis n'auront d'autre choix que la rupture des relations diplomatiques.

» C'est avec la plus grande répugnance que le gouvernement des Etats-Unis fait une démarche de ce genre, mais il se voit obligé de l'entreprendre au nom de l'humanité et des droits des nations neutres. »

L'ambassadeur d'Allemagne à Washington essaya de retenir « l'ultimatum américain », et le gouvernement impérial en retarda lui-même la publication jusqu'après la réunion d'un grand conseil de guerre sous la présidence du kaiser, pour se donner le temps de la réflexion et celui aussi de travailler l'opinion publique et la presse surtout, dont le ton fut tout de suite

celui de l'extrême colère, dont les commentaires, non seulement belliqueux, mais injurieux, concluaient, comme d'ordre, à ce cliché « que l'entrée des Etats-Unis aux côtés des Alliés, n'aurait qu'une importance infime, resterait sans influence sur la bataille décisive attendue sur le front occidental; qu'au contraire elle serait un bienfait pour l'Allemagne, puisqu'elle lui permettrait de développer sans limite la guerre sous-marine ».

Le lendemain, d'ailleurs, le ton avait changé. Des notes officieuses laissaient entendre que tout n'était pas perdu. La presse, ou une partie de la presse allemande revenait sur ses déclarations belliqueuses, semblait habituer le public aux idées de conciliation, certains organes même ne cachaient pas leur peur d'une rupture. On laissait entendre que le chancelier insistait auprès du kaiser, et qu'il était allé porter sous Verdun même la sommation américaine, pour l'amener à modifier sa politique sous-marine, et l'on rappelait que M. de Bethmann-Hollweg pouvait mettre à son plaidoyer d'autant plus d'ardeur qu'il se montra toujours plutôt hostile à cette politique. Son plan paraissait être de jeter assez de lest pour détourner le conflit et lancer l'Amérique dans une controverse de principe avec la Grande-Bretagne sur la question de la liberté des mers. Ce long jeu de navette du chancelier entre Berlin et le grand état-major, tout à l'heure plutôt hâtive où j'écris, montrait les hésitations du kaiser entre une réponse cassante et des essais de compromis, de marchandage évitant une rupture immédiate.

LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE INTERNATIONALE

Paris est de nouveau la capitale de l'Entente; de nouveau les délégués des puissances y reviennent pour y préparer non plus la guerre, mais l'après-guerre, la lutte contre le « militarisme économique allemand ». En ouvrant la conférence, le président de la République a fait espérer que cette guerre universelle enfanterait un monde nouveau, un monde qui ne sera pas celui de la force aveugle et de la force systématique, mais celui du droit souverain et de la raison triomphante. Il a rappelé que cette Allemagne qui, à la première conférence internationale, n'avait que des mots de concorde, était la même qui, quelques mois après, revenait en Belgique pour incendier Louvain et massacrer les femmes et les enfants. Il a flétri ses crimes : « Rien ne les effacera, a-t-il dit; les empires du Centre en ont trop fait... »

VERDUN

Sous Verdun, le kronprinz mérite toujours l'épithète de « massenmorder », le massacreur, que lui ont si justement donné ses soldats. Et non seulement ses tentatives demeurent infructueuses, mais la lutte a pris un aspect nouveau : elle s'est stabilisée, et nos troupes ont entamé une série de contre-attaques qui nous ont fait rentrer en possession du bois de la Caillette et d'une zone importante à l'est de l'étang de Vaux. L'ennemi n'a pas renouvelé son entreprise sur les Eparges; toutefois, très au sud, il a attaqué sur le saillant de la Chapelotte, là où notre front se soude aux pentes occidentales du Donon. Ces chicanes ont sans doute pour but de détourner notre attention sur quelque autre offensive. Car la double attaque sur l'Angleterre, la réelle rébellion d'Irlande, l'afflux de troupes dans le secteur de Belgique, la fermeture de la frontière suisse ne paraissaient pas de simples coïncidences.

LÉON PLÉE.

LES LIVRES



La Scandinavie, par Mme JACQUES DE COUSSANGE.

En un volume de 330 pages, c'est un ouvrage très considérable et très complet sur *La Scandinavie* contemporaine que nous donne Mme Jacques de Coussange, si compétente sur cette question comme l'ont prouvé ses précédents ouvrages. Il y a quelquefois un peu de désordre dans ce rapport consciencieux et minutieux, un peu de pêle-mêle, mais toutes les questions importantes y sont étudiées et discutées cependant avec une clarté et une précision à n'y rien souhaiter.

L'auteur a étudié tour à tour le Danemark, la Suède, la Norvège et la Finlande. Il s'est efforcé, et selon moi avec succès, de dégager et de dessiner avec exactitude le caractère propre de chacun de ces pays : le Danemark aimable, gracieux, élégant, *distingué*, d'une étonnante et charmante douceur de mœurs, infiniment souple aux évolutions et aux métamorphoses, plein de ressources qui semblent inépuisables pour les transformations nécessaires et le progrès; la Suède, *noble*, aristocratique, élevée, sinon hautaine, très naturellement traditionniste, très naturellement idéaliste aussi, respirant, sans en être enivrée, mais en y puisant une éternelle fierté, sa belle et noble histoire, son héroïque passé, à cause de cela profondément patriote, médullairement nationaliste, rappelant par beaucoup de traits la Grande-Bretagne; la Finlande, partie suédoise de population, partie slave, très complexe par elle-même et où toutes les questions sont extrêmement complexes, qui, de deux tempéraments ethniques différents, s'est formé un caractère qui est une sorte de réussite, très aimable, très ouvert, très hospitalier, très accueillant et très optimiste, peuple *sui generis*, ayant conscience de lui-même comme peuple, acceptant avec beaucoup de loyalisme le lien qui le rattache à la Russie, mais incapable d'accepter le joug qui l'y soumettrait; la Norvège, peuple de marins indépendants et de paysans-propriétaires qui sont plus indépendants encore, peuple d'individualistes déterminés et opiniâtres, ouvert aussi, et peut-être par conséquent, à un idéalisme très susceptible de devenir un peu mystique, amoureux de mystères et de légendes se laissant aller avec complaisance sur la pente — ascendante — du fantastique.

Ces quatre peuples, Mme de Coussange les suit dans leur histoire, à travers surtout le dix-neuvième siècle, dans leur histoire éthique, politique, économique, littéraire et artistique.

Pour ce qui est du Danemark, elle montre, combien saignante toujours, la déchirure qui résulte de la prise du Slesvig par l'Allemagne; elle montre la résistance du Slesvig à la germanisation, sa fidélité inébranlable à la petite patrie d'autrefois; d'autre part elle montre dans le Danemark proprement dit l'étonnant essor industriel, la fièvre intelligente des affaires, l'admirable exploitation du sol; elle sait avec une singulière application et nous fait entendre avec une précision parfaite le fléchissement (apparent surtout) du patriotisme après les événements de 1864, l'influence selon elle regrettable, du très distingué, du reste, Georg Brandès, puis la réaction patriotique, le réveil nationaliste qui a signalé ces dernières années. Ce chapitre est un des plus brillants et des plus solides de l'ouvrage.

Guère moins intéressant n'est celui qui concerne l'histoire de la Finlande. L'histoire politique de la Finlande est tout entière depuis un siècle environ dans les libertés provinciales reconnues, retirées, rendues à cette nation (car c'en est une) par la Russie. La Finlande a traversé ces péripéties successives avec dignité, fermeté et courage. Elle est actuellement autonome dans une assez large mesure, avec un parlement nommé librement et qui est très jaloux de son indépendance et de son autorité. On peut définir la Finlande un peuple libre dont la liberté est toujours menacée. Rien n'entretient l'amour de la liberté et de l'indépendance comme cette situation-là. Ce peuple ardent, généreux, brave, est politiquement très *avancé*. Un parti socialiste fort intelligent, fort pratique, y a une considérable influence. Le féminisme y a une situation plus brillante qu'en aucun pays de l'Europe; car les femmes y sont électrices et éligibles au Parlement.

La Norvège a été, elle est et sans doute elle sera toujours le pays de l'individualisme. Ses paysans sont des rois dans leurs petits ou grands domaines, qu'ils ne quittent presque jamais, sur lesquels et desquels ils vivent, sans acheter ni sans vendre et sans avoir besoin de personne. De même politiquement, bien que le joug de la Suède, sur eux fût bien léger, ils le supportaient impatiemment depuis longtemps et voulaient que la Norvège fut authentiquement ce qu'elle était en réalité, un peuple autonome. Elle y est parvenue peu à peu par un détachement qui, au réel, a été une suite de scissions morales toujours plus fortes. Avec un très grand bon sens ni la monarchie suédoise ni l'aristocratie suédoise ne se sont opposées à cette sécession, *peut-être plus favorable que défavorable à l'union réelle*. Quant à la Norvège, elle est heureuse de se sentir libre de toute sa vie intérieure et se soucie peu d'une influence extérieure. C'est un peuple que satisfont complètement la paix chez soi, la liberté chez soi, la dignité chez soi. Gage certain, ou du moins probable, de solidité nationale, l'élément de la nation le plus respecté est le paysan. C'est lui qui a inspiré la littérature de ce dernier siècle, les Ibsen et les Bjœrnson, plus qu'aucun autre sujet. C'est lui que Johan Bojer a presque toujours sous les yeux. C'est lui qui a voulu l'indépendance et qui a fini par l'obtenir.

Autant la Norvège est démocratique, autant la Suède est patricienne. C'est le pays de Strindberg, si profondément idéaliste sous sa surface naturaliste; c'est le pays d'Ellen Key, « grande patriote » et j'ajouterai grande spiritualiste, sous ses apparences anarchistes; c'est le pays de Heidenstam, historien patriote et traditionniste dans ses romans résurrecteurs. C'est le pays d'un patriciat très fort, très *conscient*, très cohérent qui forme l'armature ou plutôt l'ossature d'un peuple très fier de lui, avec raison et très intelligemment partisan de lui-même.

Ces quatre peuples, dans la future carte

Europe, pourront former une union na-
onale, sous une forme ou sous une au-
e, utile à elle-même et utile à l'équilibre
ropéen. La séparation de la Suède et de
Norvège n'a rendu *que plus forte* cette
ion en permettant à la Norvège de traiter
égale à égale et sans humiliation et en
ute fierté nationale avec la Suède...

En tout cas ces quatre peuples sont
trêmement curieux, intéressants et sym-
thiques, et il faut remercier vivement
[me] de Caussange, qui les connaît si bien,
nous les avoir fait connaître avec tant
intérêt et d'agrément.

EMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

éditation dans la Tranchée,
par le lieutenant R... (Payot, éditeur.)

Ce lieutenant R... est un fort bon Français. l il se révèle en ce livre, avec les qualités pres à notre race: le courage alerte, la bonne meur communicative, le *cran*, le *mordant*. s traits, nous croyons les retrouver dans le joyeux, dans l'activité hardie, dans le cri de ouette gauloise... L'alouette est un symbole ant. Le lieutenant R... lui dédie une jolie e que nous avons plaisir à citer :

ALOUETTE DU MATIN

Devant nos lignes, entre les Allemands et is, il y a des alouettes tragiques. Com- n de fois ai-je regardé ces petites bêtes, tant d'horreur n'épouvante pas et qui ntent sur la mort? Avec un peu d'imagi- ion, nous faisons de ces alouettes françaises, tes et promptes à dominer les nues à la face l'ennemi, l'emblème de notre race prime- tière et réfléchie, ingénieuse et gaie, qui nte, mais en s'élevant et qui vaincra.

ous aimons nos alouettes comme des mes- ères de gloire, annonciatrices de toutes bonnes nouvelles. C'est leur cri qui nous a illé le printemps, alors que nous cour- ns encore le dos sous le poids de l'hiver, es heures sont longues. Le froid, l'obscu- , le silence, l'immobilité, le danger aussi ent les plus courageux. Quand on prenait garde au quartier, dans l'active, les clo- s des couvents d'alentour annonçaient ure. Ici point. Et presque toutes les mon- sont cassées. Quand donc arrivera le ?

ar le jour, c'est la délivrance. Les cui- ers apportent la soupe chaude et le . On reprendra la vie. La tranchée sera, quelques minutes, nettoyée, décrottée, ba- e comme un couloir de caserne. Le ser- de veille sera allégé. On respirera.

ependant le jour ne vient pas. Le soleil, on cherche derrière les lignes allemandes, eure caché. Il est deux heures : c'est le poral qui l'a dit. Alors on s'accoude sur arapet, les yeux perdus dans le ciel gris. oudain, voici un cri, puis un autre, puis Seigneur! les alouettes s'éveillent! Est-ce ible? L'aurore n'a pas encore paru, mais onheur entre dans les cœurs, comme à ole, quand les élèves entendent la clo- te libératrice. Il faut avoir pris la garde, me nous, de longues nuits devant l'en- i et connu l'ivresse des belles aubes rières au chant de l'alouette; alors on e pour toujours ces oiseaux charmants, nciateurs de toutes les gloires : le prin- s, le jour, et — Dieu le permette! — ctoire.

Échos de la Guerre



Notre collaborateur Gabriel Faure nous donne, d'Italie, des nouvelles de Gabriele d'Annunzio. Et ces nouvelles sont tout à fait rassurantes :

« Je n'ai voulu m'arrêter à Venise qu'entre deux trains. Est-ce l'émotion de voir sous son aspect guerrier la ville du Lion aux ailes d'aigle? Toujours est-il que, par suite d'une imprudence, j'ai la main gauche assez sérieusement endommagée. Mais qu'importe? Après un pansement sommaire, j'ai tenu à faire ma visite au poète; et j'ai la joie de le trouver enfin hors des ténèbres. Après de longues semaines qu'il dut passer dans une totale obscurité, les médecins viennent de l'autoriser à voir la douce clarté du jour et à vivre dans une lumière tamisée. C'est une demi-résurrection...

» Etendu sur une chaise longue, il m'accueille avec son bon sourire, de cette voix un peu chantante qui semble réservée à l'intimité et qui sut pourtant enflammer le peuple de Rome. Au lieu de répondre à mes questions, c'est lui qui me demande des détails sur mon accident.

» Quand j'essaie de me faire l'interprète de ses amis de Paris pour lui transmettre leurs souhaits et leurs félicitations, c'est lui encore qui m'arrête pour me parler de la France et des soldats de Verdun.

» Mais, malgré mon désir, je n'ai pas prolongé l'entretien; je l'avais promis à son fils, jeune lieutenant, qui est venu de Milan passer le dimanche auprès de son père. Une consultation doit, en effet, avoir lieu, et l'un des docteurs est déjà dans la chambre. J'en profite pour l'interroger sur le sort du malade; il me rassure tout à fait. Il est certain désormais que ses yeux sont sauvés. Il faut encore de longs soins, de l'immobilité; mais le poète *verra.* »

Il verra, comme il le souhaitait dans sa dépêche à M. Alfred Capus, le soleil triomphal luire sur nos Champs-Elysées et sur les Sept Collines de Rome. Celui dont le nom est un double avènement verra la résurrection latine dont il fut le prophète, dans l'ode admirable que publia *Le Figaro* au début de la guerre. « Le regard faiseur de chefs-d'œuvre », suivant le mot de M. Maurice Barrès, verra la Victoire couronner les drapeaux alliés, et les *Laudi* immortels compteront un chef-d'œuvre de plus.



Le beau dessin de Lucien Jonas a inspiré à un poète ce sonnet chaleureux.

LA DÉFENSE DE VERDUN

Ah! vous aviez trop tôt escompté la victoire,
Kaiser maudit, et vous kronprinz si vaniteux;
Verdun fera toujours tache dans votre histoire,
Tandis que nous pourrons glorifier nos preux.

Dans votre orgueil germain vous ne pouviez pas [croire
Qu'ils vous résisteraient nos soldats valeureux;
Ils sont pourtant les fils de ceux à qui la Gloire
Jadis, en lettres d'or, gravait les noms fameux.

« C'est l'âme de la France où notre sort se joue »
Crièrent nos héros, dont la poitrine au vent
S'opposait à vos coups comme un rempart vivant.

« Ce n'est pas un amas fait de pierre et de boue
» C'est la Patrie offrant son sublime trépas.
» Le mur en est sacré : — Vous ne passerez pas! »

EMILE PONCHELEZ.

17 avril 1916.

« Vous ne passerez pas!... » L'Allemagne commence à entendre ce cri jailli des tranchées françaises.



Dans une page empruntée par M. Houlbrecque aux *Mémoires* de Marbot, ce général raconte que lors du siège de Gênes (1800) « les troupes (1) seules recevaient une faible ration d'un quart de livre de chair de cheval et d'un quart de livre de ce qu'on appelait du pain, affreux mélange composé de farines avariées, de son, d'amidon, de poudre à friser, d'avoine, de graine de lin, de noix rances et autres substances de mauvaise qualité, auxquelles on donnait un peu de solidité en y mêlant quelques parties de cacao, chaque pain étant d'ailleurs intérieurement soutenu par de petits morceaux de bois, sans quoi il serait tombé en poudre. »

Le général Thiébault, dans son journal du siège, compare ce pain à de la tourbe mélangée d'huile!...

Aujourd'hui, les Français mangent du pain blanc, et ce sont leurs ennemis qui finiront peut-être par être réduits à ingurgiter un pain analogue au pain du siège de Gênes. Espérons-le!...



Les beaux vers publiés chez nous par Mme Hélène Picard lui attirent de bien touchants hommages. Voilà celui qu'elle a reçu d'une petite Stéphanoise de dix-huit ans.

Je viens très humblement vous apporter l'hom- [mage
D'une admiration qui ne fait que grandir,
J'appelle en vain des mots, plus puissants que [mon âge,
Pour dire quel élan vers vous me fait bondir.

Je m'enivre de vous, de votre âme si belle
A travers le buisson clair et doux de vos vers,
Et je voudrais chanter la Patrie éternelle
Avec des mots de feu éclairant l'univers.

Je voudrais, moi aussi, bannir de ma pensée
Le souvenir mesquin d'un amour douloureux
Pour offrir tout mon être à la France blessée,
Et n'avoir que des pleurs, pour elle, dans les [yeux.

Je voudrais que ces pleurs fussent perles de [gloire,
Que l'élan de mon cœur palpitât sous mes doigts,
Et, puisqu'à l'horizon s'estompe la Victoire,
J'en veux rythmer la marche, au-dessus des [combats.

Je voudrais exprimer tout ce que j'ai dans l'âme,
L'amour de nos soldats : les vivants et les morts.
Etre pour tous, la sœur; pour un d'entre eux: la [femme...
Attiser une ardeur, stimuler des efforts.

Je voudrais, je voudrais... je ne sais plus..., je [rêve.
Je voudrais faire trop, et me dévouer tant..
Je sais si mal parler que je vais être brève :
Je voudrais seulement être : *Vous*, un instant.

LILY Z...

Toutes nos lectrices, tous nos lecteurs s'associeront à ces louanges si méritées.

(1) Françaises, commandées par Masséna, qui y étaient assiégées, sur terre, par les Autrichiens, et, par mer, par les Anglais, nos amis de maintenant.

Georges Trouillot fait école...

M. Charles Bernard, député de Paris, vient de composer un poème en l'honneur des défenseurs de Verdun... Voici la conclusion de ce morceau chaleureux :

Et le canon tonnait, crachait, faisait ripaille.
Nos vitriers muets attendaient le signal
De partir en avant, de narguer la mitraille,
Les obus qui pleuvaient, de conduire le bal.
L'ordre vint. Et soudain, comme une vague
[immense,
On vit des bataillons déferler sur le roc
Où les Boches semblaient défier par avance,
Nos valeureux soldats. Un choc
Se produisit. Les Germains et les Francs
Restèrent là, soudés, d'angoissantes minutes,
Nez à nez, l'œil dans l'œil, visages grimaçants;
Puis, ce fut la culbute.
Et lorsque le clairon, les lèvres épuisées,
S'assit, les bras ballants, meurtri comme pas un;
Dans le calme du soir, après cette journée,
Une voix s'écria : Ils n'auront pas Verdun!

Là-bas, au delà du Rhin, on commence aussi à se le dire...

Les dirigeables assassins ne sont pas l'œuvre du vingtième siècle, nous écrit M. Serge Bernstamm; le sinistre comte Zeppelin n'a rien inventé; ses lâches attentats n'ont même pas le mérite de la nouveauté et du sensationnel. Dans son magistral chapitre sur la campagne de Russie, des *Mémoires d'Outre-Tombe*, Chateaubriand écrit en effet : « ... Le comte Rostoptchine était gouverneur de Moscou. La vengeance promettait de descendre du ciel : un ballon monstrueux construit à grands frais devait planer sur l'armée française, choisir l'empereur entre mille, s'abattre sur sa tête dans une pluie de fer et de feu. A l'essai, les ailes de l'aérostat se brisèrent; force fut de renoncer à la bombe des nuées; mais les artifices restèrent à Rostoptchine, etc. » Frapper Napoléon, dieu de la guerre, aurait été moins barbare que tuer des innocents, femmes, vieillards et enfants!

J'ai eu le plaisir de recevoir une nouvelle collection d'un journal du front : *L'Etoupille*, « organe intermittent du doyen des groupes d'artillerie lourde automobile » et qui non seulement respire — comme tous ses confrères — la plus spirituelle bonne humeur, mais qui, encore, a eu la généreuse pensée de consacrer tous ses bénéfices à une œuvre de bienfaisance, présidée par Mme la générale Joffre.

Entre autres fantaisies plaisantes, *L'Etoupille* a organisé un grand « concours de cagnas », qui lui a valu ce sonnet parodique d'un de ses correspondants :

Mon corps a son secret, « ma cagna » son mystère
L'un et l'autre, ma foi, ils m'ont assez déçu.
Mon corps est agité par le ver solitaire.
Et, pour ma concession, je suis en trop perçu...

Enfin! je passerai peut-être inaperçu.
Tout près de l'adjudant, mais enfoui dans la terre.
Et j'attendrai, rêveur, la fin de cette guerre
En comptant les paquets que je n'ai pas reçus.

J'aime bien ma « maison », elle n'est pas à vendre.
Le sol y est trop mou, et le bois est trop tendre.
On est, à chaque instant, menacé de trépas.

Et, ne quittant jamais cette « cagna » fidèle,
Quand elle tombera, je resterai sous elle.
Vous pourrez m'appeler... je ne répondrai pas.

Bonne chance à *L'Etoupille*. Et puisse-t-elle récolter autant d'or qu'elle a d'esprit!...



— Nous supprimer une heure par jour ?... mais c'est épouvantable...

— Voyons, Iphigénie. . Quand tu parles de ton âge, tu te supprimes dix à douze ans... et tu ferais du chichi pour soixante minutes de plus ou de moins ?



— Qu'est-ce que tu me racontes? qu'il y a dans l'arbre un merle qui siffle *La Marseillaise*...

— Pour sûr... et c'est pas étonnant .., il nous l'a entendue si souvent chanter !



— Pour ta déclaration relative à l'impôt, tu dois enlever de tes revenus toutes les pertes et dépenses occasionnées par la guerre..., tu arrives à un résultat ?

— Oui..., c'est l'Etat qui me redoit beaucoup d'argent...



— « Nous ne cherchons qu'à nous attacher les Polonais par des liens solides... »

(Discours de Bethmann-Hollweg).

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

LES BRUITS QUI COUREN

Duel a Mort. — Clairville, le librettis des *Cloches de Corneville* et de *La Fille d Mme Angot*, avait pour l'orthographe un m pris excessif.

D'Ennery racontait, à ce sujet, l'anecdo suivante :

Mécontent de son copiste, d'Ennery p celui de Clairville. Quand il lui apporta manuscrit à copier, l'employé dit :

— Faudra-t-il mettre l'orthographe?

D'Ennery allait se fâcher, mais le copis ajouta :

— C'est que pour M. Clairville, nous la m tons.

Cet excellent Clairville administra sageme sa fortune dramatique. Il disait, sans orth graphe, mais non pas sans esprit :

— Je vis de mes fours et j'économi l'argent de mes succès.

— Moi, c'est le contraire, dit le vaudev liste Valabrègue, en nous contant cette h toire, j'ai vécu de mes succès et j'ai économi l'argent de mes fours.

Cette anecdote que rapportent *Les Sp tacles* nous remet en mémoire la réponse Decory à une lettre injurieuse :

— Je suis l'accusé, répond-il, au signatai J'ai donc le choix des armes... Je chois l'orthographe! Vous êtes mort.

Les « Mésanges Bleues ». — C'est un sob quet qui nous vient du front et qu'il faut ajo ter à la collection des mots qui compose l'argot déjà si riche et si imagé des tranché Et sait-on à qui il s'applique? Nous le do nons en mille...

Nos poilus ont trouvé ce mot charmant, joli nom de petit oiseau pour désigner... gendarmes. Ne souriez pas! Le surnom, po inattendu qu'il soit, n'en est pas moins ass exact. Le nouvel uniforme de « Pandore où le bleu horizon et le blanc se confonde a, en effet, un peu la couleur délicate tendre du plumage de la mésange.

Et n'est-ce pas, fait remarquer *Le Figar* une nouvelle preuve du bon esprit qui règ parmi les soldats français qu'ils aient don ce sobriquet si gracieux à leurs camarad de la maréchaussée qui, là-bas, à l'arriè sont les pions sévères de ces collégiens adm rables!

Respect au Drapeau. — A propos du kro prinz, les journaux anglais rappellent u curieuse histoire qui date déjà de plusieu années.

Le kronprinz n'était alors qu'un enfa et il était venu avec sa mère passer quelqu jours sur la côte orientale de l'Angleter

Un jour, ils allèrent faire une partie bateau en mer et, à leur retour, il leur f impossible de débarquer sans se mouiller pieds. Quelqu'un étendit alors un « Uni Jack », le drapeau national anglais, et purent, en s'en servant comme d'un tap gagner la terre sans que la moindre gou d'eau humectât leurs augustes semelles.

La presse s'empara immédiatement de l'i cident et une furieuse controverse s'engag Le drapeau national pouvait-il servir de tap même à des pieds impériaux?

Un journaliste loua la galanterie du « R leigh du dix-neuvième siècle »; un autre d clara que le coupable devait être fusillé. U vieux colonel, particulièrement, montre u indignation que rien ne put calmer, pas mêm cette explication que le kronprinz, après to était le petit-fils de la reine Victoria et s hôte.

Que serait-ce aujourd'hui? Il est vrai que kronprinz ne sera plus l'hôte de l'Angle-re.

❀

Mot de Ralliement. — Un de ces tout der-rs jours — n'en faisons plus mystère, puis-e c'est du passé — un nom nouveau de dat a été donné à tout le front de l'armée nçaise comme mot de ralliement : le nom n vaillant.

Cet hommage, sans doute, ira droit au cœur celle qui le pleure.

Il aura ému aussi ceux de ses anciens sol-s qui se seront trouvés sur la ligne, ce r-là.

Par tous il aura été approuvé.

– Qui vive?
– France.
– Avance à l'ordre!
– Douaumont.
– Avance au ralliement!

Et, dans la nuit, fut chuchoté un nom de ire, de gloire toute neuve :
– Driant.

❀

L'Esprit de Talleyrand. — Mme de Staël, dant savoir un jour de Talleyrand s'il mait, ou, si vous préférez, l'estimait au-t que certaine autre dame, lui demandait :
– Mais si nous tombions toutes deux en-ible dans la rivière et en train de nous yer, laquelle d'abord retireriez-vous?
– Oh! madame, répondait Talleyrand, ne -je pas que vous nagez comme un pois-?

❀

Tommy et son Chien. — Sur le front anglais, s d'Abbeville, un jeune officier, parti en sion, s'aperçoit qu'il a oublié son chien s sa « guitoune ». Il vient d'arriver à un ckhaus qui est relié par le téléphone à te guitoune. Flegmatique, l'Anglais dé-che le récepteur et interroge :
– Allô! Allô! Mon chien est toujours ici?
– Oui.
– All right! Mettez-le en communication c moi.

es Tommies appuient le récepteur à eille de Bob. Le maître siffle. « Come here, o! Come here! »

e chien gratte à la porte, s'enfuit et bien-après rejoint l'officier.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LE RÉGIME DES TORPILLAGES

erlin.
z la colonelle von Schnick. Entre le docteur uhlhaus, mandé d'urgence.

Mme VON SCHNICK, l'apercevant. — *Vous, doc-! Enfin!*

MUHLHAUS. — *Êtes-vous donc si souffrante, dame la colonelle?*

Mme VON SCHNICK. — *Je suis très malade.*

MUHLHAUS. — *Qu'est-ce que vous éprouvez?*

Mme VON SCHNICK. — *Une fatigue générale, indifférence absolue pour tout ce qui n'est pas idée fixe...*

MUHLHAUS. — *Et quelle est-elle, cette idée ?*

Mme VON SCHNICK. — *La prise de Verdun. Je royais certaine... Quelle déception!*

MUHLHAUS. — *Voyons, madame la colonelle, il aut pas vous laisser ainsi abattre! Nous avons érâtés au début de la campagne par des triom-; trop faciles. Toutes nos victoires ne peuvent a être immédiates. Les communiqués ne vous apprennent-ils pas que le siège de la forteresse se poursuit méthodiquement?*

Mme VON SCHNICK. — *Le mien est fait, docteur; gardez pour d'autres ces vaines consolations.* (Avec mélancolie.) *Je ne sais plus quelle reine d'Angleterre a dit que, si l'on ouvrait son cœur, on y trouverait inscrit le nom de Calais.* (Un temps.) *J'ai fait graver dans le mien le nom de Verdun!*

MUHLHAUS. — *Vous avez eu tort; le cœur est un viscère très délicat: il devrait être interdit d'y afficher, sous peine d'amende!*

Mme VON SCHNICK, sombre. — *Jugez de mon état, docteur: vous avez beaucoup d'esprit, et cependant je ne me sens même pas la force de sourire de votre plaisanterie!*

MUHLHAUS, redevenu sérieux. — *Alors, en effet, c'est grave!... Mais aussi, madame la colonelle, pourquoi avez-vous tant attendu avant de me demander?*

Mme VON SCHNICK. — *J'essayais de réagir... Et puis, la note américaine a achevé de me décourager!*

MUHLHAUS. — *Eh quoi! madame la colonelle, vous vous laissez intimider par le bluff des Yankees?*

Mme VON SCHNICK. — *Non certes... Voulez-vous que je vous dise, docteur, ce qui suffit à me bouleverser? C'est la seule pensée que l'on puisse, un de ces jours, pour une raison quelconque, renoncer à la guerre sous-marine!*

MUHLHAUS. — *Si pourtant notre intérêt nous commandait d'adopter une autre tactique?*

Mme VON SCHNICK. — *J'en mourrais docteur!*

MUHLHAUS. — *Allons donc!*

Mme VON SCHNICK. — *Je ne plaisante pas!* (Sentencieusement). *Il ne faut jamais badiner avec les choses sérieuses!... L'heure de remporter un avantage décisif n'ayant pas sonné, je me suis consolée depuis plusieurs mois en savourant dans les journaux la liste des navires ennemis ou neutres que nous coulons; peu à peu le torpillage est devenu pour moi un besoin si impérieux, que je ne puis admettre, sans frémir, sa suppression! Il me faut mon torpillage quotidien! Il me le faut absolument!*

MUHLHAUS. — *En sorte qu'un changement brusque dans vos habitudes pourrait vous être funeste?*

Mme VON SCHNICK. — *Oui, docteur.*

MUHLHAUS. — *Pourtant, si jamais, de gré ou de force, l'amirauté devait renoncer à sa méthode de combat, il me serait bien difficile de lui prescrire de n'en point changer sous prétexte qu'un régime de torpillage est recommandé à l'une de mes clientes.*

Mme VON SCHNICK. — *Sans doute... Mais, alors, je serais perdue!*

MUHLHAUS, après réflexion. — *Il y a un moyen de prévenir cette catastrophe... Vous connaissez, je crois, un rédacteur de l'*Agence Wolff?

Mme VON SCHNICK. — *Le petit Lindau, auquel j'ai rendu beaucoup de services.*

MUHLHAUS. — *Voilà notre homme. Il faut que tous les jours, par ordonnance de médecin, il rédige pour vous une dépêche qui annonce à la fois une victoire sur terre et un torpillage sur mer.*

Mme VON SCHNICK. — *Mais je saurai que ces nouvelles sont fausses!*

MUHLHAUS. — *Que vous importe?*

Mme VON SCHNICK, réfléchissant. — *Après tout, en matière d'information, l'exactitude n'est pas une formalité indispensable!* (Sentencieusement). *A défaut de la réalité, on doit savoir se contenter d'illusion!*

MUHLHAUS. — *Sans aucun doute.*

Mme VON SCHNICK. — *Docteur, vous êtes d'une rare ingéniosité!*

MUHLHAUS, se redressant. — *Je suis Allemand, madame la colonelle!*

GABRIEL TIMMORY.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

REIMS OUTRAGÉE

Nous avons reçu de deux chefs glorieux de l'armée française, le général Bruneau, poète bien connu de nos lecteurs, et son camarade de promotion, le général Pelecier, ces beaux vers dédiés à la cathédrale martyre et à la mémoire de Jeanne d'Arc.

A LA CATHÉDRALE DE REIMS

Lorsqu'un soudard brutal, ivre d'impiété,
Lança, pour assouvir sa rage de vandale
Ses obus monstrueux sur ta nef géniale,
Son lourd canon sonna le glas de la Beauté.

Impuissante fureur! S'il a décapité
Tes anges et broyé ta rose triomphale,
Il ne t'a pas vaincue, ô fière cathédrale,
Sanctuaire idéal de la divinité!

Et s'il n'a pu venir à bout de quelques pierres,
Si ses reîtres tapis au fond de leurs tanières
N'ont pas osé franchir le rempart de nos corps,

C'est que sous l'œil des saints, des rois et des chimères,
Aux lueurs des rubis et des ors des verrières,
Jeanne monte la garde avec tous nos grands morts.

Général BRUNEAU.

LE CRIME ET LA REVANCHE

Les cloches ne sonneront plus dans le dôme aux deux tours. Finie la bénédiction! Nous avons fermé, ô Reims, avec du plomb, ta maison d'idolâtrie.
Rudolf Herzog.
(*Lokal Anzeiger* de Berlin, 1er janv. 1915).

Cathédrale martyre, auguste mutilée,
Toi si noble et si fière aux anciens jours de paix,
Sous les débris noircis de ta voûte écroulée
Te voilà morte!... Deuil éternel des Français!

. . . .

Sereine, tu bravais les siècles et la guerre,
Le temps passait sur toi sans ternir ta beauté;
Mais voici qu'une horde, opprobre de la terre,
Qu'offusquait ta superbe et calme majesté,

Décréta l'incendie et régla le massacre;
Et la trombe de fer s'abattit sur tes murs...
« Mort à l'autel où Jeanne, au clair matin du sacre,
» Sur Charle, en souriant, abaissait ses yeux purs.

» Mort au portail! A mort saints et saintes de pierre!
» Vous, de notre Bamberg, modèles insolents,
» Que les bombes vous broient! Cloches de la prière,
» Silence! Et vous, beffrois calcinés et branlants,

» Tombez en écrasant le transept et l'abside!
» Que chapes de brocart et chasubles d'orfroi
» Flambent! Qu'après Louvain, Reims meure! Ainsi [décide
» Guillaume-Attila II, notre empereur et roi. »

Et sur l'ordre insensé du cabotin mystique
Qui bavarde et qui prêche au nom de « son vieux Dieu »,
Ces brutes, s'acharnant sur le joyau gothique,
En ont fait un amas de décombres en feu.

Ils ont crevé tes yeux, ces rosaces fleuries,
Prunelles de saphir, de pourpre et de vermeil,
Et brisé tes vitraux, dont les orfèvreries
Luisaient, splendide écrin des gemmes du soleil.

. . . .

Mais en semant le deuil, ils ont semé la haine;
La graine lèvera dans nos sillons sanglants.
Frères, n'en doutez plus : la Victoire est certaine
Et la vengeance arrive. Elle vient à pas lents

Mais sûrs. Bientôt — demain — regagnant leurs tanières
Ils fuiront. Soyez prêts, vengeurs! Et que, brandis
Par vos poings vigoureux, les fouets et les lanières
Balafrent sans pitié ces mufles de bandits!

O sainte cathédrale, ô chère mutilée,
Nous irons en cortège, aux prochains jours de paix,
Cueillir dans les débris de ta voûte écroulée
La haine, rude fleur, rouge du sang français.

Général A. PELECIER.

A ces poèmes ajoutons de beaux vers qui ont pour auteur un fidèle ami de la France, un poète canadien illustre et regretté :

REIMS

O Reims ! j'ai vu l'éclat de tes temples superbes :
Flèches et contreforts puissants et gracieux,
Colonnes en faisceaux, éblouissantes gerbes
De marbre et de granit s'élançant vers les cieux !

J'ai vu ta cathédrale élégante et hardie,
Légère comme un rêve et belle comme un chant,
Son portail sans rival que l'aurore incendie,
Et son chevet bronzé par les ors du couchant.

Je l'ai vu devant moi, ton miracle de pierre,
Fier chef-d'œuvre d'un art dont le monde est en deuil;
Je l'ai vu se dresser, splendide, et ma paupière
Garde encore un reflet du radieux coup d'œil.

Et, lorsque, pénétrant sous ces vastes portiques,
Mes pas ont éveillé l'écho silencieux
Qui dort sous la forêt des vieux arceaux gothiques,
Des siècles d'héroïsme ont surgi sous mes yeux.

. . . .

Et je songeai longtemps, perdu dans la pénombre,
Au cycle évanoui des choses d'autrefois,
Regardant se peupler de fantômes sans nombre
Ces parvis qu'ont usés les sandales des rois.

LOUIS FRÉCHETTE.

L'ALOUETTE DE VERDUN

Vous avez lu ce trait du récit d'un blessé
Relevé, près de Vaux, au revers d'un fossé,
Durant un des répits de la dure bataille ?...
Lorsque les obusiers lourds aux rauques abois
Et les canons de toute taille
S'arrêtaient de cracher leurs gaz et leur mitraille,
Sur la colline, entre les bois
Il entendait, voyait chanter une alouette...
Brusquement l'ouragan de feu couvrait sa voix,
Ainsi que l'Océan celle de la mouette.
Mais dès que les monstres hurlants
Se taisaient de nouveau, vides, fourbus, brûlants,
L'oiseau gaulois, le bec dressé vers la lumière,
Chantait à nos soldats sa chanson coutumière.
Et que disait cette chanson
D'un oiselet ardent que la prime saison
Éveillait à l'espoir et mettait en prière ?

Elle disait : « Seigneur, épargnez la moisson ;
» Commandez à la Mort d'être moins meurtrière !
» Assez de jeune sang n'a-t-il donc pas coulé,
» Et faut-il en charniers changer nos champs de blé ? »

— Mais les gros obusiers aboyaient de plus belle ;
Les mitrailleuses ricanaient comme l'Enfer,
Et les hommes tombaient sous la flamme et le fer,
Telle sous les grêlons, en juillet, la javelle...

— Puis une autre accalmie. Et le pauvre oiselet
Reprenait en disant : « Seigneur, puisqu'il vous plaît
» De mettre en vos greniers tant de gerbes humaines,
» Emportez vite en Paradis
» Les âmes de ces corps sur la glèbe raidis.
» Mais vos granges, là-haut, ne sont-elles point pleines ?
» Laissez vivre, Seigneur, et faites triomphants
» Ce qui reste à la France en deuil de ses enfants !...
» Vous qui, malgré l'obus, l'incendie et les bombes,
» Sur nos coteaux et dans nos combes
» Ménagerez un peu d'herbe au creux des sillons
» Pour abriter demain mes frêles oisillons,
» Épargnez les cités, les mas et les villages,
» Les nids humains debout encor,
» Les temples où sont vos images
» Et d'où les âmes vont reprendre leur essor !
» Pitié !... » — Mais l'horizon de nouveau s'illumine
De mille éclairs suivis d'affreux rugissements.
L'air gémit et le sol bondit ; des régiments
Remplacent ceux qu'on extermine ;
Et l'Antéchrist, debout, là-bas, sur la colline,
Préside à ces égorgements.
Vains et derniers efforts d'une stérile rage !
Si terrible et si long que puisse être un orage,
C'est un orage : il passe et l'arc-en-ciel revient ;
L'Enfer s'essouffle, et Verdun tient...
Et l'alouette ajoute à son vaillant poème
Le cri fier et joyeux : « Vive France quand même ! »

FRANÇOIS FABIÉ.

PRINTEMPS 1916

France, France aux yeux clairs, fille heureuse ! Patrie !
Tu ne croyais plus au danger,
Et, pâle encor de ta blessure, encor meurtrie,
Tu dansais avec l'Etranger !

Tu le laissais dormir en ta propre demeure,
Cueillir les fruits de tes jardins,
Lui — dans l'ombre — épiait ton souffle, attendait [l'Heure
Et riait de tes Paladins !

Un seul baiser avait raison de nos reproches.
La Guerre ! — Y pouvais-tu songer ?
Mais l'Heure vint. L'Heure qui fit hurler tes cloches,
Qui fit frémir ton ciel léger !

Le tocsin galopa sur les sillons : « Aux armes ! »
Le laboureur courut au bourg,
L'homme offrit sa poitrine, et la femme ses larmes,
Et l'enfant son petit tambour !

Ce fut partout de la stupeur et du délire ;
Puis, brusquement, on se souvint
Qu'on connaissait bien moins un fusil qu'une lyre,
Et qu'on était dix contre vingt !

On se souvint de tout, de tout ! De la défaite !
De Dieu ! De l'empire aboli !
Et qu'on dissimulait sous du linge de fête
Un drapeau par leurs doigts sali !

France ! tu sais le reste ! Il n'est pas nécessaire
De te redire ton destin,
Ni comment tu faillis succomber sous la serre
De l'aigle allemande, un matin !

Espère ! Une aube neuve éclate ! Ton épée
Etincelle à ton bras vivant,
Et, plus forte ; tu sais qu'une grande épopée
Ne s'écrit pas avec du vent !

Assez longtemps tu fus l'enfant de la chimère...
Le canon gronde, l'acier luit,
Et tes héros sont tels que, pour les voir, Homère
Sort de la reposante nuit.

France ! Encor un printemps ! Voici dix-neuf cent seize !
C'est l'orbe des jours triomphants :
...Achève de forger la Victoire Française
Avec l'amour de tes enfants !

PIERRE PLESSIS.

POÈME A LA HORDE

Au général Schewœbel.

Voici le ciel pur : on pille, l'on tue...
Printemps, la saison du meurtre est venue ;
La lumière est bonne au tireur expert,
Le vent favorable aux combats sur mer ;
L'on peut, sans risquer bourrasque traîtresse,
Survoler l'église au cours d'une messe,
École, hôpital, les maisons de Dieu,
Et plus sûrement y lancer le feu !...
Printemps, la saison du meurtre est venue ;
La dernière neige est déjà fondue,
La terre résiste au poids des canons.
L'on fait plus de mal, les jours sont plus longs !

❋

— Sors de ton terrier, la horde germaine,
Voici le ciel pur. Il faut qu'en la plaine
Chaque fleur devienne une fleur de sang ;
Il faut — tu le veux, monarque puissant !
— Qu'aux bois ne soient plus que feuilles ha-[chées,
Et qu'avant-coureur de tes chevauchées,
L'oiseau printanier prolonge en son cri
Le cri déchirant du sol envahi...
Une fièvre au cœur monte avec les sèves,
Car, durant l'hiver, trop de pauvres rêves,
Trop d'orgueils géants avaient fermenté :
Il tarde à mûrir, le fruit convoité !...
Voici le ciel pur : on pille, l'on tue...
Printemps, la saison du meurtre est venue ;
Le sillon dessine un pourpre ruisseau,
Un chemin propice, entre des tombeaux,
A l'explosion de mines soudaines...
Sors de ton terrier, la horde germaine !
Ainsi que ton maître a cru défier
L'honneur, le bon droit et la pitié,
Défie à ton tour l'immortelle vie !...
Voici le ciel pur : grâce à ta folie,
Tityre a laissé le roseau pour l'arc,
Et Pan se désole en l'ombre du parc
Que ne hantent plus que voiles de veuves.
Levez-vous, Germains, pleins de forces neuves,
Contre la nature et son renouveau ;
Fils de loups rageurs, mordez, louveteaux,
Le Printemps vous tend sa gorge éternelle...
Dépecez les chairs et brûlez les ailes,
Aveuglez l'azur d'embrasements fous ;
Allez répétant : *Au dessus de tous !*...
Voici le ciel pur : on pille, l'on tue !...
Du défi suprême, oh ! race perdue,
Tu ne garderas que le vain plaisir
D'avoir bien tué, pour plus tôt mourir !...

JOSEPH SCHEWŒBEL.

LA JAMBE DE BOIS

C'était un tout jeune invalide
A jambe de bois, un gaillard
Qui, devant qu'il fût béquillard,
Était un champion solide.

Un jour, tomba comme un bolide
Sur son chemin, un babillard,
Quelque chose comme un fuyard,
Un embusqué très intrépide.

« Quel est ce bois ? demanda-t-il
En montrant la jambe. — Plaît-il ?
Fit l'amputé. — C'est du bois rare ? »

Alors lui, pour l'édifier,
Frappant, de son bois qui le pare,
Au bon endroit : « C'est du laurier. »

LIONEL LAROZE.

UN REGARD VERS DEMAIN

A la mémoire de Sarcey et de Ginisty.

L'autre soir, mon regard flâneur s'est arrêté
Devant l'Arc de triomphe, élégant de fierté :
Pierre sombre gravée au burin de l'Histoire
Et dont chaque fleuron sort d'un nom de victoire !
Des nuages d'or rouge encombraient l'horizon,
Le soleil se mourait aux vitres des maisons
Qui jetaient ses reflets sur la grande avenue...
Je regardais, avec une extase inconnue,
L'arche majestueuse où le Passé se lit,
Le cœur de je ne sais quel saint orgueil empli.
Car, depuis que la guerre, implacable et sauvage,
Sur notre sol de France incendie et ravage,
Et que la barbarie, insultant la clarté,
Mit sa griffe sanglante au front de la beauté ;
Qu'on vit sur des blessés crouler des cathédrales

s rires d'enfants changer leur gamme en râles...,
in de tant d'horreurs, on demeure surpris
e Paris intact soit encore Paris !

qui me vis naître, à moi tu te révèles,
é ta gravité, sous des grâces nouvelles ;
nme le Bonheur — ce doux spectre effacé
on ne connaît bien que lorsqu'il est passé
avoir vu l'ennemi dans sa force brutale
en nous narguant sur notre capitale,
voir vu Paris échapper au danger
formant en héros son peuple au cœur léger,
plus de tendresse encor nos yeux contemplent
rches de ses ponts, les dômes de ses temples
s les joyaux d'art que sont ses monuments.

mme je rêvais depuis de longs moments
stin triomphal de ma France meurtrie,
nsant à tous ceux qui servent la Patrie
s champs où l'honneur éclôt en fleurs de sang,
ai le retour magique, éblouissant,
ie défilé de notre armée en marche
nt, victorieuse et poudreuse, sous l'arche :
mes troués, — sublimes oripeaux, — [peaux,
nts morceaux de gloire aux hampes des dra-
se aux fiers profils, vétérans aux traits graves,
rcos si hardis, les fusiliers si braves,
otes des airs, les alpins, les spahis,
irassiers portant la clarté du pays [pides,
urs casques brillants et dans leurs yeux lim-
ns Sénégalais, les chasseurs intrépides...
ici, les voici, les voici, nos soldats !
ue plus d'une fois — ô Mort — tu regardas,
ui, t'ayant narguée au fort de la bataille,
ent leurs galons rouges dans la mitraille !
voici près d'eux les jeunes officiers
n voit scintiller les ors et les aciers
quels le soleil pose ses yeux augustes,
un dieu satisfait récompensant des justes.
assant encor chacun de ces héros,
ux commandants et nobles généraux,
ous l'arche, enfin, celui dont le silence
la victoire et vers lequel s'élance
cœur de la foule émue en un cri bref :
ralissime, en un mot, le grand chef !

i, cette minute on a soif de la vivre...
it, quand sonnera l'allégresse des cuivres
ls se mêlera l'ivresse des tambours,
ce jour, pour lequel on donnerait ses jours,
mplira le cœur d'émoi patriotique
nt les vainqueurs passer sous ce portique,
nous laisserons pleurer le souvenir
ux dont la mort même aura fait l'avenir
pour la hâter, tombés au champ de gloire,
dront pas sonner l'Heure de la Victoire !

HÉLÈNE SEGUIN.



citons encore, globalement, les poètes-pa- dont les noms suivent et dont nous avons lièrement goûté, entre tant d'autres, les nts envois :

et Mmes Billou, J. Sissan, R. Petit-Cuenot, rat, Henri Wernert, A. Stibio, M. L..., Sady, Marie-Louise Deshoulières, Emile , Maurice Fourniol, Alphonse Berthe, Mar- nnoir, Pierre Chemine, Jeanne Genay, Lafay, P.-J. de Lembarry, René Passi- Camille Finet, Louis-Ange Watelet, Paul Emile Miquel, L. Eloy, Fernand Galli, X..., J. Polidor, C. B..., G. Guérin- dy, Lucie C..., Aspirant Rouffiac, Léon Jane Marcel, L. Guichardon, Suzanne Une humble Donatrice, René Doussy, sinier, Fernand Copin, Etienne Voisin, Jahan, Un jeune patriote H. B..., M. De- . A. B..., Danielle Marris, Joseph Couderc, Perenot, Louis Champroux, Daniel Cagnac, La ent-Mahaud, G. Bourguet, Lubeloit d'Or- th. P. de Prous, Roger Maury, E. H..., Gaillot-Villet, Albert Noblet, M. Niel.

Face à l'Ennemi [1]

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

QUATRIÈME PARTIE

X

LE DÉJEUNER CHAMPÊTRE

Ce fut à peu près vers l'heure du départ de la troisième vague que le lieutenant Merlin me demanda vingt hommes de ma section pour aller porter des cartouches aux combattants. Les vingt hommes partirent avec le sergent Beauvais, et je demeurai en arrière avec le reste de la section, tout heureux d'être laissé en dehors de l'affaire.

Cependant, une fois épuisées les voluptés de la situation, des remords me vinrent. Je rougis en pensant que la plus grande partie de mes hommes couraient des dangers sans moi, et je me décidai à aller les rejoindre. Ils allaient justement commencer leur troisième voyage.

Les caisses de cartouches se prennent dans le ravin, non loin du poste de secours. Un ahan douloureux pour charger la caisse sur l'épaule, puis en route par le boyau qui monte à pic.

Nous croisons en chemin des blessés qui, le visage barré par l'étoffe blanche ou le bras en écharpe, descendent la colline.

A nos questions anxieuses :

— Quelles nouvelles là-haut? Y a-t-il beaucoup de pertes chez nous?

Les réponses les plus diverses et les plus inattendues.

Réponses sincères cependant. Chacun ne voit les choses, ne juge les choses que de son petit coin.

Pour qui a progressé de quelques pas dans la direction de l'ennemi, notre offensive est foudroyante; pour qui a dû reculer de quelques pas, notre défaite est imminente; pour qui a vu tomber près de lui, plusieurs de ses compagnons d'armes, des plus chers, il n'y a plus de vivants au monde.

A mi-côte, des 77 nous arrosent et blessent un brancardier. Nous hâtons le pas. Il est d'observation banale que, pendant les attaques de tranchées, plus on se rapproche de la ligne de feu, moins grands sont les risques.

Mais cela, vrai pour les obus, l'est-il autant pour les balles?

O la fusillade, infernale, la plus furieuse, je crois que j'aie entendue encore! C'est un véritable océan de balles qui, parti des lignes ennemies, déferle vers nous en vagues crêtées de feu.

Les boyaux trop peu profonds ou entamés par les obus, ne nous offrent qu'une protection dérisoire. Les ricochets nous auréolent. Un de mes hommes est blessé. Un sapeur a la tête percée de part en part.

Tous, nous devrions être jetés à terre, troués comme des passoires par les balles acérées. Comment pouvons-nous coudoyer ces messagères de mort sans qu'elles nous parlent à l'oreille?...

Il ne tombera pas un cheveu de ta tête sans ma permission...

C'est à cette explication surnaturelle que, *volens, nolens*, il faut en définitive recourir, car, avec les armes meurtrières de la guerre actuelle, il ne devrait plus y avoir un seul homme debout, aussi bien chez l'un que chez l'autre adversaire.

Nous avons déposé nos caisses auprès d'un poste de commandement, mais il paraît que ce n'est pas la bonne place. Nous attendons.

Sur ces entrefaites, un sergent que je ne connais pas, se précipite vers moi :

— Vite! vite! le commandant t'attend!

— Qui, moi?

— Oui, toi, avec tes hommes. Démarre! démarre!

— C'est bien pour les cartouches, hein? insistai-je, il n'y a pas d'erreur?

— Mais non, ce n'est pas pour les cartouches : c'est pour renforcer la première ligne...

Je m'en doutais! un moment d'irréflexion et je me trouvais pris de nouveau dans l'engrenage, tout comme au premier janvier!

— Mon vieux, dis-je au camarade, on m'a déjà fait le coup pour mes étrennes; si tu veux le recommencer, attends au premier avril.

Le sergent qui m'a regardé d'un peu plus près s'aperçoit de son erreur. Il me quitte précipitamment. Quelques instants après, il repasse, conduisant une section, la bonne cette fois.

Un obus éclate derrière nous : le sergent Beauvais est couvert de terre; un autre éclate à droite.

— Trois hommes tués d'un coup, me dit un brancardier qui vient de ce côté en courant...

Enfin, je puis savoir où déposer mes cartouches; un agent de liaison, un peu moins affairé que les autres, me donne le renseignement.

Près de la cabane qu'il m'a montrée du doigt, un adjudant se tient, tête nue, couvert de terre, pestant contre un fusil dont la culasse rouillée s'entête à ne pas manœuvrer. Je m'approche :

— Mon adjudant...

— Je donnerais bien dix sous, interrompit-il d'un ton de colère pour connaître le nom de l'enfant de garce à qui appartient ce fusil. Il n'y couperait pas pour la boîte, je vous en fous mon billet!

— Mon adjudant, est-ce bien ici que je dois déposer mes cartouches?

— Au diable, vous et vos cartouches! tout le monde en apporte; elles nous embarrassent. Vous feriez mieux d'apporter des canettes...

D'un revers de manche, il essuie la sueur de son front et, son fusil à la main, il se hâte vers la fusillade.

Nos caisses en place, nous redescendons la colline en saluant de la tête les 77 qui tombent dans le ravin.

Je regarde à ma montre : dix heures et demie. Puisqu'ils ont pour le moment assez de cartouches là-haut...

— Mes amis, dis-je, c'est l'heure de déjeuner.

A ces paroles, les visages s'éclairent, les yeux sourient. Le pain est tiré des musettes ainsi que la viande; les couteaux sont ouverts.

Les uns s'assoient sur les caisses de cartouches; les autres sur des gabions. D'autres font le cercle autour de la porte du poste de secours et, pour se mettre en appétit sans doute, regardent, tout en mangeant, le docteur Clerc qui, les mains ensanglantées, s'affaire auprès des blessés qu'on lui apporte, ainsi qu'un boucher autour de son étal.

Comme cette halte est la bienvenue et comme ce déjeuner champêtre s'annonce plein de charmes!

On se bat à deux cents mètres d'ici, mais c'est derrière la crête.

Il va falloir retourner là-haut, d'accord, mais dans une demi-heure seulement, une heure peut-être. Et d'ici-là!...

Des camarades sont tombés près de nous, mais un peu plus tôt, un peu plus tard... et notre tour à nous ne tardera pas beaucoup, sans doute.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

CINQUIÈME PARTIE

LE BOIS-BRULÉ

I

Tout comme les Boches, qui, guerriers valeureux aux premiers mois de la guerre, s'avérèrent ensuite simples empoisonneurs, l'hiver, sur les Hauts-de-Meuse, après s'être annoncé par des morsures de fauve ne sut bientôt plus que fienter comme une bête puante.

Hors, quelques jours en décembre et quelques jours en janvier, le froid que nous connûmes ne fut pas le froid loyal, tous poils hérissés du gel, mais la froidure de l'humidité sournoise qui monte par les souliers saturés, descend par les épaules transpercées, et tient bientôt, entre les deux crocs de la tenaille, la chair entière, glacée jusqu'aux os, glacée jusqu'au sang, glacée jusqu'à l'âme.

Sensibles surtout nous furent pluie et neige fondue, au secteur accolé contre le mufle de la Tête-à-Vache. Là, souvent, l'eau montait jusqu'à mi-jambe; nous dormions sur la boue délayée, et nous restions parfois huit jours de suite, sans pouvoir remettre nos vêtements à sec.

Cependant, la machine humaine est d'un si merveilleux mécanisme que, l'habitude aidant, nous vivions au milieu de cette boue et de cette pourriture comme poissons dans l'eau. Pas plus qu'à l'ordinaire, les toux n'étaient nombreuses, et même les rhumatismes semblaient — ô sacrilège! — se bien trouver de ce régime.

Ainsi qu'il arrive toujours, nous nous étions attachés à notre coin de misère et ce fut sans enthousiasme que, l'ordre venu, nous quittâmes la Tête-à-Vache pour le Bois-Brûlé.

Si expressif que puisse être ce nom : le Bois-Brûlé, il n'est pas assez sinistre encore. C'est le Bois maudit qu'il faudrait dire ou le Bois d'enfer.

Le Bois-Brûlé se trouve dans la forêt d'Apremont, aux confins de la Woëvre. Il commande au fort de Liouville, à la route de Saint-Mihiel, à la route de Commercy. Son importance stratégique est de premier ordre, car forcées ses dernières futaies, ce serait pour les Allemands, le chemin de l'invasion grand ouvert.

Aussi, quel acharnement de leur part à s'en emparer.

Je ne sache pas que nulle part sur la ligne de combat, cet hiver, si ce n'est en Argonne, la lutte ait été aussi vive. Le nombre de soldats tombés de part et d'autre, sur ce front, de quelques centaines de mètres, le saura-t-on jamais?

Le sol y est, sans aucune métaphore, pétri de cadavres.

Les stations de chaque bataillon au Bois-Brûlé, duraient huit jours en moyenne.

Nous partons, et plus d'un front pâlit et plus d'un cœur se serre.

Pendant huit jours, il faudra se tenir sur le qui-vive, sans faire de bruit, sans feu, sans dormir presque, observer l'ennemi par des créneaux meurtriers; habituer ses oreilles à l'infernale clameur des obus, des bombes, des grenades, des « bouteilles », qui tombent, tombent, tombent, comme pluie en avril; entendre sans tressaillir les plaintes et les râles des camarades qu'une « marmite » a fauchés tout près de soi; s'assoupir quelques instants, le fusil entre les jambes, et se réveiller soudain, enseveli sous un talus qu'a défoncé une bombe; recevoir à coups de fusil une charge de Boches et les reconduire ensuite dans leurs tranchées, à coups de baïonnette; s'emparer d'un ouvrage ennemi par surprise ou par force, puis le perdre, le reprendre et continuer ainsi la sinistre partie de pelote;



Mon lieutenant, un rouge-gorge!

ne pas fumer, car, le jour, la fumée des cigarettes et des pipes formerait des points de repère pour les grenades, et, la nuit, la flamme de l'allumette ou du briquet serait trop apparente; marcher dans les flaques de sang qui marquettent le sol de la tranchée; ne pas se laver; boire à peine, car la fontaine est loin derrière; manger froid et avec des mains tachées du sang du camarade qu'on a pansé tout à l'heure.

Ce qu'est devenu le Bois-Brûlé, après quatre mois de luttes, on ne peut s'en faire une idée.

Pas un arbre, pas même un arbrisseau qui ne soit tombé au champ d'honneur ou qui n'ait été criblé de blessures. Les uns ont été arrachés d'un seul coup par un obus, et ils gisent étendus, leurs racines en l'air. Les autres sont rasés à un mètre, deux mètres, trois mètres au-dessus du sol. Rarement voit-on d'arbres s'élever à plus de trois mètres.

De petites branches, il n'y en a plus : les balles les ont toutes coupées.

Même désolation sur le sol : les obus y sont tombés en telle quantité que leurs trous se chevauchent. On dirait la surface d'un lac dont les vagues auraient été brusquement solidifiées. A chaque pas, le pied se heurte à des fusées, à des culots, à des éclats de fonte ou d'acier.

C'est pourtant au Bois-Brûlé que se rattache un de mes plus jolis souvenirs de cet hiver.

Le voici, tel que je l'ai noté sur mon carnet de campagne.

La redoute ennemie est à cinquante mètres de la redoute française. Bombes, grenades et fusils rivalisent à qui jettera par terre le plus grand nombre de morts, à qui réalisera le plus étourdissant vacarme.

Le sol, derrière nous, s'étoile de cinq flaques de sang, car cinq des nôtres sont tombés là tout à l'heure.

Dans la forêt qui nous environne, plus un arbre debout; quelques troncs brisés demeurent seuls, sans une branche, sans même une parcelle d'écorce, tant les éclats d'obus les ont labourés, tant les balles les ont piqués et troués de leurs dards innombrables.

Chacun se tient à son poste ou vaque à sa consigne : les uns guettent aux créneaux; les autres tirent aux meurtrières; les porteurs de cartouches ravitaillent les tireurs; les terrassiers et les maçons réparent les brèches que font, à chaque instant, les projectiles.

La mort plane au-dessus de la redoute, on entend remuer ses longues ailes noires. Lequel de nous la sinistre bête de proie va-t-elle emporter tout à l'heure?... Soudain, sur une souche de chêne arrachée par un obus, là, tout près, à trois mètres de nos créneaux, un rouge-gorge se pose. Il s'incline comme pour une révérence, agite sa queue, exécute plusieurs fois de suite des demi à droite et des demi à gauche, pour nous faire admirer les magnificences de sa robe, puis, immobile, la tête penchée de côté et le bec en avant, il nous regarde en ayant l'air de dire :

— Et maintenant?...

On lui jette du pain émietté : il le dédaigne; un biscuit trempé dans du vin : point ne lui chaut.

A manger, il en a tant qu'il veut dans la forêt. Il n'est pas venu en mendiant, mais en voisin, histoire de faire un brin de causette et de mettre un peu de sérénité sur ces visages qu'il trouve trop graves.

On s'appelle d'un créneau à l'autre : les hommes de corvée laissent leurs outils : un caporal se détache et va prévenir le lieutenant.

— Mon lieutenant, un rouge-gorge!

Bientôt, nous sommes une vingtaine à contempler l'oiseau, l'œil aux ouvertures.

Depuis le séjour à Vignot, c'est le premier être vivant — à part les hommes et les Boches — qu'il nous soit permis de voir. Les balles et les obus ont tué ou mis en fuite tous les anciens habitants de la forêt.

Cependant le rouge-gorge s'éploie au soleil, volète de ci de là, revient, s'élève.

Puis soudain, un coup d'aile et le voilà parti.

Ce qu'il cherchait, le doux être il l'a obtenu : grâce à lui, une quiétude est entrée dans nos yeux, nos visages se sont détendus, nos âmes se sont reposées.

Cher petit rouge-gorge!

(A suivre.) Lieutenant JACQUES P...

(Illustrations de P. THIRIAT.)



M. André Rivoire. *(Phot. Manuel.)*



Mlle Marie Leconte. *(Phot. Reutlinger.)*



M. Georges Berr. *(Phot. Manuel.)*

LE THÉATRE

MÉDIE-FRANÇAISE : *L'Humble Offrande*, un acte e M. André Rivoire. — **ODÉON :** *Le Lion Amoureux*, rame en cinq actes, de François Ponsard (reprise).

Beaucoup de poëmes sont nés de la erre. Quelques-uns appartiennent par r forme dialoguée au domaine du théâ-, et ont paru sur la scène. *L'Humble frande* exprime, avec cette sensibilité ncée, cette tendresse émue, cette grâce eloppée et discrète que M. André Ri-re répand dans toutes ses œuvres, des timents qui nous touchent vivement, car reflètent les nôtres. Aucun artifice de gage ne supplée à l'accent d'une confi-ce sincère. Or, il y a peu de rhétorique s les vers de M. Rivoire, j'entends cette rhétorique vaine et creuse, sous uelle se dissimule la banalité des ux communs. L'écrivain ne veut par-que s'il a des choses à dire et choses qui n'aient pas été dites trop vent et par tout le monde. Il descend lui-même; il s'interroge. S'interrogeant alement et profondément, il analyse, il duit la pensée des « intellectuels » de génération. Quel peut être leur présent t d'âme? Par quels mouvements inté-rurs, par quelles impressions, ont-ils passé puis dix-neuf mois? Ce fut d'abord une te de stupeur, puis une tristesse mêlée mertume. Ils assistaient au naufrage de t d'illusions!

s nous étions épris d'un idéal trompeur,
rêve fraternel mit en nous sa torpeur...
l rêve !... Nous avions pensé, fous que nous sommes,
armer les méchants à force de pardon...
France généreuse et libre aurait fait don
la paix souveraine au peuple entier des hommes...

e poète doit se plier aux dures réalités, résigner à l'ajournement indéfini de ses érances. D'ailleurs, l'imminence du péril lui laisse pas le temps de méditer. eure est grave. L'action s'impose. Il voudrait y participer virilement. Hélas! il se sent chétif; il n'a plus les bouillonne-ments de sève de la jeunesse. Son âge et sa faiblesse physique l'écartent du champ de bataille. Cette impuissance le décourage, l'humilie...

Oh ! tu n'es pas coupable et ce n'est pas ta faute,
Si l'on n'a pas voulu de toi pour les combats,
Si l'on t'a refusé de servir côte à côte
Avec les glorieux absents qui sont là-bas !...
Toi-même tu sais bien que tu n'aurais pu suivre
L'impétueux appel des vieux clairons de cuivre !

Lorsque la Muse apparaît, sa jolie Muse familière aux clairs regards, à la voix franche et sonore (la voix et les yeux de Mlle Marie Leconte), il la repousse, il la fuit. Elle lui reproche avec douceur l'in-gratitude de cet accueil.

Ton air découragé m'accuse ;
A peine si ta main se tend.
Je sens que j'ai tort d'être blonde,
Et d'être rose et d'être ronde,
Et de sourire par instant :
Tout cela te plaisait naguère...

Cela ne lui plaît plus, en effet. Il n'ose approcher l'aimable fille, inspiratrice de ses anciennes chansons. Les baisers qu'elle lui apporte, il les refuse. Chanter, faire des vers, maintenant, est-ce possible?

Surtout des vers pareils à ceux que je t'offrais,
Des vers chantant l'amour gai, lumineux et frais...

La pauvre petite Muse — qui n'est pas la Muse épique d'Hugo, la Muse orgueilleuse de Vigny, la Muse douloureuse de Musset — s'émeut de cette détresse. Et soudain, elle s'ennoblit. Elle trouve dans la sim-plicité de son cœur l'éloquence qui relève, qui console, qui ranime l'énergie. La bonté parle en elle, la bonté et le bon sens. Son poète se croit déchu. Et pourquoi? N'a-t-il pes à jouer un rôle nécessaire, une mission à remplir? N'existe-t-il qu'une façon de se battre?

Tu te plains de n'avoir pas d'armes !... Et ta plume,
Qui, depuis si longtemps, se rouille dans ta main ?...
Un vers !... Et sur le monde une étoile s'allume,
Pour guider, dans leur nuit, les peuples en chemin !...

Parce que tu n'es plus celui que tu souhaites,
Devant ces feuillets blancs, des mois tu t'accoudas ! ..
Écris !... La France attend l'œuvre de ses poètes,
Pour achever, demain, l'œuvre de ses soldats.

Chacun sa tâche !... Écris !... C'est la tienne... Eux, s'ils meurent,
Ce n'est pas seulement pour leurs champs envahis,
C'est pour que les beaux vers de la France demeurent,
C'est pour sauver, surtout, l'âme de leur pays !...

Au fond de leur obscure et naïve tendresse,
L'art qu'ils ignorent n'est pas moins essentiel :
Un beau vers est pareil au clocher qui se dresse,
Tous deux, du même élan, montent vers notre ciel !...

L'appel de la Muse populaire est écouté. Le poète reprend conscience de son de-voir. Dans des strophes que la véhémence et l'art de Georges Berr ont fait acclamer, il s'adresse aux Mots de France, il les presse d'accourir, il mobilise l'innombrable armée du Verbe, armée pacifique, armée guerrière, qui concourt à la victoire, puis-qu'elle récompense et châtie, puisqu'elle dénonce à l'univers civilisé les crimes des Barbares, perpétue les images de l'hé-roïsme, persiste à défendre la cause du droit outragé et prépare un avenir meilleur :

Tous les mots de France, sonnez,
Venez sous ma plume, venez
Avec une sainte allégresse ;
Et les jours sombres révolus,
Redevenez les mots élus
Par qui l'Humanité progresse...

Les mots obéissent à M. André Rivoire. Il leur impose une discipline sans violence, leur apprend à traduire harmonieusement les intentions, les élans de son esprit et de son cœur délicats.

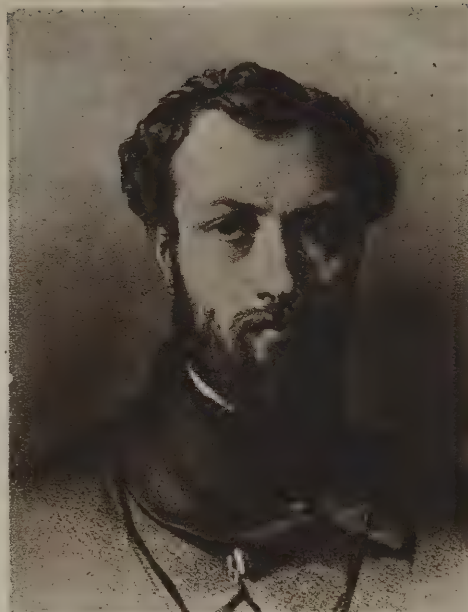
Le Lion Amoureux, que l'Odéon vient de reprendre avec succès est le drame le plus romantique de François Ponsard. L'auteur, en l'écrivant, s'inspirait visiblement des théories d'une école à laquelle il se flattait d'appartenir quoiqu'elle l'eût répudié. De clairs indices attestent ce dessein. D'abord la diversité des milieux que l'action traverse ou côtoie ; la variété des décors ; la recherche de la couleur locale et du pittoresque... Le premier acte nous ouvre l'humble logis du général Humbert, nous fait respirer l'odeur de sa pauvreté plébéienne et vertueuse; le second — par une antithèse concertée — étale le luxe d'un salon du Directoire, décrit, à l'aide d'une somptueuse mise en scène, les raffinements d'élégance dont se parait Mme Tallien; le cinquième restitue les chants, les costumes, les mœurs de la terre bretonne. Ponsard se complaît à ces évocations qui amusent le regard, atténuent l'austérité de son œuvre, l'émancipent de la discipline des unités, insinuent en elle les souplesses de la vie, la rapprochent du drame shakespearien, l'éloignent du type de la tragédie traditionnelle. Il ne se contente pas de montrer des images, il y joint un commentaire parlé; sa plume raconte et peint; du moins elle s'y efforce: elle trace ce croquis des Merveilleuses :

On les voit afficher au théâtre Feydeau
Leur coiffure bouclée où s'enroule un bandeau,
Leurs pieds nus, appuyés sur la sandale plate
Que rattache à la jambe un ruban écarlate,
Et leur tunique grecque et leur corsage ouvert
A peine retenu sur le bras découvert.

Ces vers n'ont pas la grâce ailée des vers de Banville; ils feraient plutôt songer à l'abbé Delille par leur laborieuse précision. Mais l'intention y est, l'intention d'abandonner quelquefois le ton oratoire, de redescendre du trépied, de se mêler à la foule dans la rue, d'observer le petit détail des choses.

L'auteur veut être vivant, familier, populaire; il y réussit, car son talent se plie aux exigences de sa volonté; mais cette tâche lui impose une sorte de contrainte; il l'exécute un peu comme un pensum; il ne se sent à l'aise, il ne s'épanouit pleinement que dans les délibérations cornéliennes, les discours politiques, les dissertations ayant pour objet le développement d'une idée morale. Là, il atteint aux sommets de l'éloquence et du pathétique. La fameuse apostrophe d'Humbert aux muscadins, qui fut bissée en 1866 comme une cavatine d'opéra, et que l'auditoire odéonien redemandait hier à M. Yonnel, est un fort beau morceau :

— Savez-vous, muscadins, vous qui fouettez les fem- [mes,
Ce qu'on fait, l'an dernier, ces montagnards infâmes?
Il fallait affronter bien d'autres gens que vous;
L'Europe se ruait tout entière sur nous;
Ils ont fait se dresser, juste au mois où nous sommes,
Quatorze corps d'armée et douze cent mille hommes,
Qui, la pique à la main, en haillons, sans souliers,
Ont repoussé l'assaut de dix rois alliés.
Ces héros, muscadins, bravant les carabines,
Battaient des Prussiens et non des jacobines;



François Ponsard, par Henri Lehmann.

La Convention peut, comme l'ancien Romain,
Sur l'autel attesté posant sa forte main,
Répondre fièrement, alors qu'on l'injurie:
« Je jure que, tel jour, j'ai sauvé la patrie ! »

La langue est saine, robuste, suffisamment colorée, le sentiment généreux et l'indignation sincère. Cette harangue mérite de figurer dans les anthologies, à côté du monologue d'Auguste et du plaidoyer du vieil Horace.

L'excellent Ponsard se réjouit de célébrer la fusion de deux aristocraties, l'accord de la vieille France et de la France moderne. Il prêche la concorde, l'harmonie, l'oubli des dissentiments; il exalte les bienfaits de l'*union sacrée*. *Le Lion Amoureux* est l'œuvre d'un brave homme, une œuvre cordialement optimiste et de bonne foi...

Elle a trouvé en M. Yonnel et Mlle Guéreau, des interprètes zélés, intelligents et sensibles.

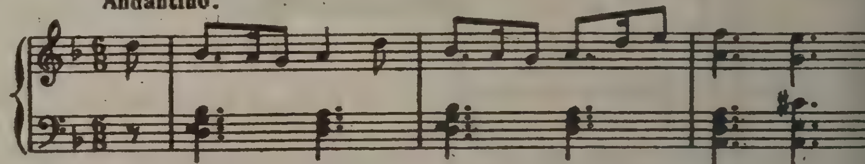
ADOLPHE BRISSON.

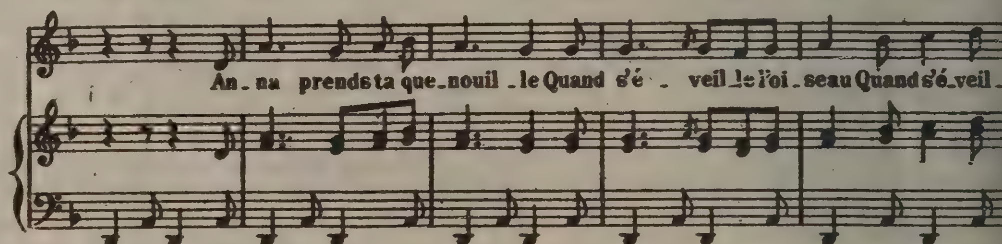
CHANSON VENDÉENNE

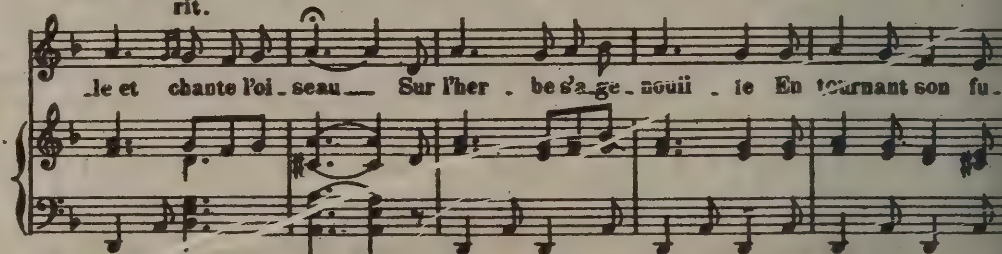
Paroles de F. Ponsard, arrangement musical de Weckerlin, sur un air populaire

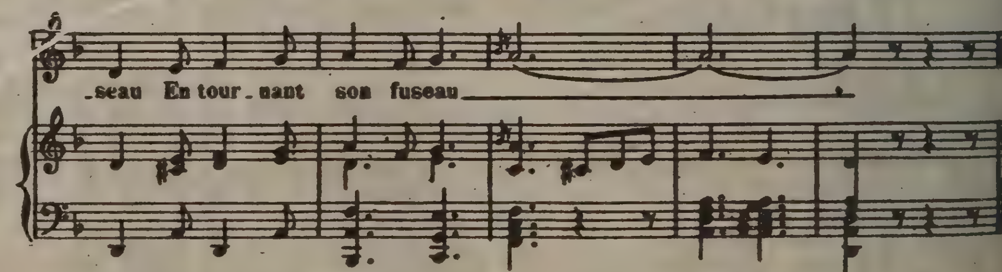
(Cette jolie chanson est chantée au cinquième acte du « Lion Amoureux »)

Andantino.









Pendant que vont les chèvres,
Broutant le gazon vert,
Les sureaux et le genêt vert,
Un soupir sort des lèvres,
D'Anna de Gorré-Ker. *(bis)*

Le village est en joie,
Chaque sentier est plein,
De Gorré-Ker jusqu'à Kéblin,
De tabliers de soie
Et de coiffes de lin. *(bis)*

Les filles vont par bande,
Par bande les garçons,
Le long des prés et des buissons;
On n'entend sur la lande
Que rires et chansons. *(bis)*

Seule, en ce jour de fête,
Que fais-tu donc là-bas,
Anna, que fais-tu donc là-bas ?
Au pardon qui s'apprête
Pourquoi ne viens-tu pas ? *(bis)*



LES MESSAGÈRES

Rue Saint-Georges, PARIS

GOUTTES DES COLONIES

DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

ASCOLEINE RIVIER

le Comprimé est un véritable BONBON et l'HUILE est sans goût désagréable.



1 Cuillerée à café ou 5 Comprimés = ÉQUIVALENT à ½ LITRE d'HUILE DE FOIE DE MORUE la remplace donc avantageusement dans tous les cas

Ma Meilleure Pêche !

TOUTES PHARMACIES . *GROS* : F. MOUSSAUD et H. RIVIER. 26-28. R. St CLAUDE : *PARIS*

L'HYGIÈNE du SOLDAT

L'alcool de menthe de Ricqlès est indispensable en campagne.

Par son action antiseptique il assainit l'eau, préserve des épidémies et dissipe tout malaise. C'est un stimulant énergique. Refuser les imitations. Exiger du Ricqlès.

Pour les SPORTS et contre l'OBÉSITÉ
LA CEINTURE GLADIATOR
EMBOITE PARFAITEMENT
LES HANCHES
ET NE REMONTE PAS
Prix 20fr *NOTICE FRANCO*
MANTELET FILS Invt.
79, r. de Turbigo. PARIS.

VÉRITABLES
GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK
1 OU 2 GRAINS avant le repas du soir
Contre la **CONSTIPATION**



UN PRÊTRE L'Abbé HAMON, Curé de Vaumoise (Oise), possède les recettes infaillibles pour guérir **DIABÈTE, ALBUMINE,** Cœur, Reins, Foie, etc. et toutes Maladies chroniques, réputées incurables. Aucun Régime, rien que des Plantes. GRATIS ET FRANCO. Notice convaincante. — Laboratoire Botanique de l'Abbé HAMON, St-OMER (Pas-de-Calais), France.

Le BRACELET du POILU



Garanti 2 ans, depuis. . 10f
Avec radium visible la nuit 13f
Demander le Catalogue
Superbe Prime à tout acheteur
Franco contre Mandat ou Bon
Chez D. LEFEBVRE, 13, r. Saulnier, Paris

Soins de Beauté et d'Hygiène
Avis précieux
PARFUMERIE
DALYB
Notice gratis,
Service U., 20,
rue Godot-de-Mauroy - Paris.

POUR CONSERVER NOS FOURRURES

La plus délicate fourrure ne craint rien des papillons lorsqu'elle est isolée, durant l'été, dans le sac **"PHAGOMITE"**, brev. S. G. D. G., employé depuis six ans avec succès.

Grand Modèle : franco 3 francs.

Chez CHAPUIS, 8, rue Tronchet, et dans les Grands Magasins.

Demander la notice envoyée gracieusement.

CORS *BIEN EXIGER* **FEUILLE DE SAULE**
1f25 dans toutes Pharmacies.

la Blédine
JACQUEMAIRE

est
l'ALIMENT FRANÇAIS
des Enfants, des Surmenés, des Vieillards des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.
ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES
Pharmacies. Herboristeries. bonnes Epiceries.
2F la Boite
contenant 400g net de farine délicieuse
DEMANDEZ UN ECHANTILLON GRATUIT aux
Etablissements JACQUEMAIRE. Villefranche (Rhône)
HUPALI

GARDEZ VOS VILAINS CHEVEUX GRIS

PLUTOT QUE D'EMPLOYER DES TEINTURES QUI VOUS DONNENT DES NUANCES AUSSI LAIDES QUE VARIÉES

MAIS SI VOUS DESIREZ RECOUVRER LA COULEUR FRANCHE ET NATURELLE DE VOTRE CHEVELURE EMPLOYEZ LE

RENOVATEUR ROBINET

LIQUIDE SPECIAL POUR CHAQUE NUANCE DU BLOND AU NOIR
ABSOLUMENT INOFFENSIF
Dix Medailles et Diplomes d'Honneur
FRANCE. PETIT MODELE 5f GRAND 8f *Envoi Discret.*
ROBINET, 17, Rue Croix-des-Petits-Champs PARIS

MESDAMES

ne souffrez plus !!

HÉMAGÈNE TAILLEUR

guérit toujours !

MALAISES SPÉCIAUX DES DAMES ET DES JEUNES FILLES

Produit scientifique

adopté par les HOPITAUX DE FRANCE et de l'ÉTRANGER

PRIX DU FLACON : 2f25. *Toutes Pharmacies*
NOTICE FRANCO SUR DEMANDE
LABORATOIRES TAILLEUR, Fontainebleau

Villacabras

LA PLUS PURE, LA PLUS ACTIVE DES EAUX PURGATIVES NATURELLES

LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE.... 18 fr. | 9 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

EDITION·DE·LUXE — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE..... 22 fr. | 11 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

N° 1716. — 14 MAI 1916



LE PRÉSIDENT WILSON



LE PRÉSIDENT WILSON ASSISTE AVEC Mme WILSON A UNE FÊTE SPORTIVE

SOMMAIRE

Notes de la Semaine



Le Président du Peuple

C'EST une figure très originale et insuffisamment connue chez nous. Woodrow Wilson, lors de son avènement à la présidence des Etats-Unis, reçut l'unanime expression de nos sympathies. Nous avions toutes raisons de le supposer ami de la France et de nous réjouir de son succès. Depuis la guerre, ces sentiments se refroidirent quelque peu. Il nous parut que le président Wilson

usait de menagements excessifs envers l'Allemagne,

Il semble enfin s'être ressaisi. Son changement d'attitude, la fermeté de son langage, l'énergie de ses revendications ont reconquis notre admiration et notre estime. Il mérite l'une et l'autre. Pour le juger équitablement, jetons un regard sur l'ensemble de sa carrière...

Jusqu'à quarante-cinq ans, Woodrow Wilson mène une existence effacée, vouée à de graves travaux. Il est professeur, philosophe, historien. Il écrit des ouvrages de longue haleine. Il enseigne l'économie politique aux étudiants de Princeton. La solidité de son esprit, la dignité et la simplicité de sa vie privée lui valent l'honneur d'être choisi comme principal de cette université... Il s'efforce aussitôt d'y introduire de nouvelles mœurs, conformes aux principes dont il s'inspire lui-même. Démocrate convaincu, il veut que ces jeunes gens se témoignent une amitié fraternelle, quelles que puissent être leur origine et leur rang social; il veut que le fils du milliardaire de la cinquième avenue, traite en camarade le fils du petit marchand ou de l'ouvrier. Un jour, l'université de Princeton hérite d'une somme considérable, — 5 millions, — sous la condition de certaines réformes qui favorisent les élèves les plus fortunés. Wilson n'admet pas les clauses restrictives de ce legs. Il le refuse. Gros scandale. Protestation des parents furieux et hostiles. Se voyant désapprouvé, Wilson n'hésite point : plutôt que de subir d'odieuses exigences, il préfère se démettre de sa fonction. Cet acte d'énergie fixe sur lui l'attention des électeurs de New-Jersey qui le nomment gouverneur de la province. Ce sont les premiers pas de Wilson dans la vie publique. Dès lors il devient l'homme d'un puissant parti; sa popularité ne cesse de croître et l'entraîne à briguer la suprême magistrature. Il prend part à la bataille présidentielle (nous n'avons ici aucune idée de ces luttes formidables); il s'y révèle stratège adroit, sagace et résolu. Il distance sans peine ses deux concurrents, Taft et Roosevelt...

Ce qui a desservi l'impérialiste Roosevelt auprès du peuple, c'est son aventureuse ambition; ce qui a nui à Taft, c'est son manque de sérieux et sa mollesse... Wilson est dénué de ces qualités inquiétantes et de ces défauts; on ne le trouve pas très brillant, mais on le sait prudent, averti, maître de soi; on a pleine confiance en son désintéressement, en sa scrupuleuse probité; on le croit incapable de compromissions et de complaisances; on compte bien qu'il mettra au pas les financiers, les trusteurs, les rois du fer et de l'or. Il a prononcé à leur sujet des paroles mémorables qu'on lui rappellera au besoin.

« Je comparerais volontiers, disait-il, le vaste champ des industries américaines à un jardin en friche. Certaines plantes sont tellement étouffées par les gros parasites qu'elles s'étiolent et meurent. Les racines de ces monstres ont envahi le sous-sol. Rien n'y pousse. Nous aurons l'audace de dégager notre jardin, de l'harmoniser, d'y répandre des flots de lumière afin que les plus humbles plantes en aient leur part... »

Aussitôt élu, il adopte une série de mesures qui prouvent son intention d'agir et de tenir ses promesses. Il communique aux journaux la note suivante qui devrait servir de modèle et de programme à tous les ministres de tous les pays du monde :

« Le président a le regret d'annoncer qu'il croit être de son devoir de refuser formellement de recevoir ceux qui ont à demander une situation ou un avancement. Il a l'intention et le désir de consacrer tous ses instants aux affaires du gouvernement et aux grandes questions de politique qui intéressent la nation. Or il sait, par l'expérience qu'il a acquise comme gouverneur du New-Jersey, que la plus grande partie de son temps et de son énergie serait gaspillée dans les entrevues qu'il accorderait à des postulants ou à des solliciteurs, s'il n'établissait dès à présent une règle invariable à cet égard. »

Le signataire de ces lignes se place entre Washington et Cincinnatus. Il y ajouta comme corollaire des décisions qui en précisaient et en accentuaient la portée. Il réduisit ses dépenses personnelles, il diminua le train de la Maison Blanche. Plus d'aides de camp payés sur le budget de la guerre. Plus de yachts entretenus sur le budget de la marine. Interdiction aux directeurs de théâtre d'orner d'étoffes somptueuses et de drapeaux la loge du chef de l'Etat. Interdiction aux musiques de jouer l'hymne national pour solenniser sa présence. Interdiction aux policemen d'arrêter les voitures pour le laisser passer... Interdiction de lui donner le titre d'Excellence... Et ne vous imaginez pas que cet homme austère soit un homme ennuyeux... Nullement. Il est gai... Il raffole des jeux sportifs, ce qui ne l'empêche pas d'aimer la littérature. Il a de la franchise et de l'humour. Le reporter Henry Ford le montre à la table de famille, entouré de sa femme, de ses enfants et de quelques amis : « Le président cause avec une entière liberté, écrit-il. Les réticences diplomatiques et les réserves savamment calculées lui répugnent. Il dit sa pensée sur toutes choses. Il conte volontiers des anecdotes piquantes et récite les derniers vers de Kipling. » Voilà, d'après des témoins que je ne puis contrôler, mais qui me semblent dignes de foi, le portrait de Woodrow Wilson. Ce spartiate souriant persévérera-t-il dans la voie qu'il s'est tracée? Restera-t-il sourd aux suggestions de l'orgueil? Ne sera-t-il pas grisé par l'importance d'un rôle qui fait de lui l'arbitre de l'univers? Ne nous pressons pas de conclure... Attendons...

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XIII

EN BELGIQUE : SOCIALISTES ET ÉVÊQUES

10 mai 1916.

Je comprends, mon cher ami, la satisfaction avec laquelle vous m'avez dit les sommes recueillies et les résultats obtenus par votre mère. Ce succès lui fait le plus grand honneur. Pourtant je ne lui écrirai pas pour l'en féliciter car sa modestie est aussi ombrageuse que son dévouement est actif. L'idée qu'elle a eue de réunir dans le même ouvroir et de faire participer aux ressources du même vestiaire les réfugiés belges et ceux de nos départements envahis est touchante et féconde. On ne saurait traiter autrement que comme des frères ceux qui ont fui devant l'invasion, chassés par un ennemi cruellement impitoyable, après avoir sauvé la probité de leur signature inscrite dans un traité solennel. Le mérite de votre mère est moins dans son initiative, pratiquée ailleurs, que dans les moyens, si heureusement combinés, auxquels elle a recours. Le Comité du Secours National en a été frappé. Votre mère ne veut pas qu'on la remercie, mais elle ne saurait empêcher qu'on la donne en exemple, et qu'on l'imite. J'ai lu une circulaire où son œuvre est proposée comme un modèle. Le bien trouve en lui-même sa récompense; c'est entendu, et il ne faut pas froisser le désintéressement qui l'inspire, mais il porte en lui une vertu de propagande et une force d'action qui multiplient ses services. Cette heureuse contagion va faire naître des comités nombreux dont l'organisation sera empruntée à celui que votre mère a créé il y a cinq mois. Je m'en réjouis vivement.

La solidarité française sera l'une des leçons bienfaisantes de cette guerre. La Belgique a mérité par sa loyauté et par son héroïsme qu'elle s'étende à elle. Nous devons entourer ceux qui nous ont aidés de toute notre protection vigilante en attendant l'heure où nos armées victorieuses les réintégreront dans leurs foyers. Avez-vous songé aux conditions douloureuses de leur exil? On s'étonne parfois qu'ils ne se soient pas mieux adaptés à leur situation nouvelle. Je les plains, pour ma part, de tout mon cœur. Déracinés par l'ouragan, transplantés, dépaysés, étourdis par un coup imprévu et terrible, ils errent et ils tâtonnent comme des âmes perdues, indécises et inquiètes.

Ceux qui ne peuvent plus exercer leur ancienne profession sont les plus malheureux. Un mineur qui travaille la terre en souffre comme d'une déchéance et cette obsession dont il ne faut pas sourire, car elle a sa noblesse, ajoute aux maladresses de son inexpérience. Il y a sans doute aussi des profiteurs et des exploiteurs. Mais n'y en a-t-il pas partout et de partout? Je les tiens dans l'ensemble pour de braves gens envers lesquels trop de sévérité serait une forme nouvelle d'injustice. M. Emile Vandervelde, le ministre socialiste d'Etat, a parlé d'eux, à plusieurs reprises, avec une émotion éloquente et une précision renseignée, qui ont gagné tous les auditoires.

Je crois savoir qu'il ira faire prochainement sous les auspices de l'Alliance Franco-Belge, en faveur de laquelle il se multiplie, une conférence dans votre ville. Ne manquez pas d'aller l'entendre. C'est un orateur puissant dont la forte pensée, la chaude parole et le geste impérieux entraînent les foules. S'il vous dit qu'il reste internationaliste, socialiste, et pacifiste, n'en soyez pas étonné : il est sincère. Il sera toujours temps, après la guerre, de faire le compte des expériences, des déceptions et des démentis qu'elle a accumulés. Chacun de nous sera tenu à un inventaire et à un examen de conscience, au contrôle de ses doctrines et à la revision de ses opinions. Je doute que M. Vandervelde pense et parle, au lendemain de cette terrible secousse, absolument comme il pensait et parlait la veille. Que peut-il désormais avoir de commun avec ces social-démocrates qui, en août 1914, à la Maison du Peuple de Bruxelles, traitaient dédaigneusement l'honneur d'*idéologie bourgeoise* et dont aucun, sauf Liebknecht, qu'ils dénoncent comme un fou, n'a su flétrir les crimes abominables auxquels s'est abaissé le militarisme allemand? Et que peuvent avoir de commun les ouvriers socialistes de la noble Belgique, dont l'héroïsme ne nous est pas encore tout entier connu, avec ces anciens *camarades* d'outre-Rhin qui les traitent comme des esclaves en pays vaincu?

Je ne veux pas enlever ses illusions à M. Vandervelde, qui a eu le courageux honneur d'associer sans une hésitation sa responsabilité à celle d'un gouvernement catholique, et dont le patriotisme domine le socialisme. Mais je l'attends après la paix, qu'il veut, comme nous, libératrice et réparatrice. Nous verrons alors si son internationalisme impénitent pourra se concilier avec les garanties durables qu'il devra exiger pour son malheureux pays. Je ne crois guère à cette conciliation.

En attendant, j'admire les ouvriers de Belgique, socialistes ou non, qui opposent à l'envahisseur tant de sang-froid, d'endurance, de patience et même de bonne humeur. Vous rappelez-vous comment la population de Bruxelles exprima sa joie de l'entrée de l'Italie dans la guerre? Les couleurs italiennes étaient, naturellement, interdites, mais un brin de macaroni peut se porter au corsage : les corsages s'ornèrent spontanément de ce macaroni d'allégresse, dont la sédition spirituelle déconcerta la lourdeur germanique. Et que peut-on faire à de braves gens qui mettent à leur boutonnière un chiffon de papier? Rien assurément, mais s'ils choisissent la date du 4 août pour se passer cette fantaisie, il ne faut pas être plus psychologue qu'un boche pour comprendre l'allusion au mot fameux par lequel M. de Bethmann-Hollweg passera, déshonoré, dans l'histoire.

L'héroïsme a ainsi son esprit. Avec l'épiscopat belge, il a eu une incomparable grandeur. C'est le châtiment des bandits de faire des héros. Le monde entier s'est incliné devant le cardinal Mercier, dont la noble figure accentue chaque jour sa dignité, son éclat et son relief. J'ai l'admirable lettre pastorale que l'arch[evê]que de Malines adressait, à l'occasion [de] la Noël de 1914, aux fidèles de son [dio]cèse sur le *Patriotisme et l'Endurance.* [Ces] deux mots sont depuis vingt-deux [mois] la devise du peuple belge. Rien [ne] saurait lui faire oublier les horreurs [qui] ont accompagné l'invasion. Il y a [des] plaies inguérissables. Mais la domina[tion] des Allemands aurait pu se faire [tolé]rable. Ils ne l'ont pas voulu. La persécu[tion] continue. Le cardinal Mercier en reste [la] plus haute victime. Le général von Bis[sing,] ce bourreau en uniforme, s'est acharné [sur] lui. Il ne lui a pardonné ni la lettre de [l'é]piscopat belge aux cardinaux et aux évê[ques] d'Allemagne, de Bavière et d'Autriche, [ni] son voyage à Rome, où trop d'honneur[s et] d'égards l'ont entouré, ni le mandem[ent] si fièrement émouvant qu'il en a rappo[rté.] Cette lutte entre le cardinal et le gén[éral] est l'un des épisodes les plus saisissa[nts] de la guerre, dont il marque le caract[ère.] D'un côté, le droit outragé, le patrioti[sme] invincible, la foi martyre. De l'autre, [la] violence, la domination brutale, la gros[siè]reté triomphante. Ce général, qui perd to[ute] mesure n'a-t-il pas reproché à l'archevê[que] de manquer de modération! Toujours [le] même procédé, la même querelle d'A[lle]mand : toujours l'insolence dans le m[en]songe. Von Bissing refuse au cardi[nal] le droit d'exprimer « des espoirs [...] fondés dans l'issue de la guerre ». [Il] se qualifie, avec une morgue épais[se,] d'*autorité occupante*, mais il se dér[obe] devant l'invitation précise, pressante et [re]nouvelée d'instituer une enquête contra[dic]toire, présidée par un neutre, sur les f[aits] qui ont ensanglanté et souillé cette oc[cu]pation.

Je vous engage à lire dans le *Troisiè[me] Livre gris belge* les protestations [de] Mgr Heylen, évêque de Namur, et de [Mgr] Rutten, évêque de Liége. Le droit vi[olé] et la vérité outragée ont rarement f[ait] entendre de plus nobles accents. Il [y a] dans la protestation de Mgr Heylen, en p[ar]ticulier, une fermeté, une dignité, une fie[rté] de conscience et, en même temps, une fo[rce] et une logique de discussion qui, dès ma[in]tenant, appartiennent à l'histoire. L'évê[que] accuse l'*orgueil national* de l'Allema[gne] qui l'empêche de soumettre aux dém[en]tis certains d'une enquête la parole de[s] soldats, répétée partout comme une con[signe.] « La situation de l'Allemagne n[e] paraît exactement figurée par l'inextric[able] embarras d'un imprudent qui s'embou[rbe] dans un marais et qui, à chaque eff[ort] tenté pour en sortir, s'enfonce davantage. » Vraiment, de quelque façon que l'on en[vi]sage, là et ailleurs, la situation de l'Allem[a]gne, on ne saurait mieux dire. Elle s'e[m]bourbe dans un marais de boue et de sa[ng.] Ses crimes ont fait l'union contre elle. [Il] s'en fallait qu'avant la guerre déchaînée p[ar] sa cupidité et par son orgueil tous [les] socialistes et tous les catholiques belg[es] lui fussent hostiles! Aujourd'hui leur ha[ine] et leur mépris unanimes l'accablent. [La] besogne de von Bissing se retourne cont[re] elle. L'arrêt est prononcé. L'inéluctab[le] châtiment aura son tour.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Con[seil].

Conte pour les Petits Enfants

L'Heureux Sacrifice

A Mlle G..., de Zurich, qui me conta l'aventure de Linette.

Linette a six ans, ses petites joues sont roses, ses yeux candides et quand on lui demande si elle a été sage, d'un trait rapide, elle découvre son front où elle sait bien que ses méfaits, si par hasard elle en avait commis, seraient écrits en grosses lettres noires.

Linette a un cœur plein de tendresses pour toute la nature, elle aime ses poules..., a cocotte blanche surtout..., celle qu'on appelle Princesse, pour ses airs dégoûtés et la façon comique dont elle dédaigne les vermisseaux... ; elle aime la grosse vache rousse qui paît heureuse dans le pré et mâchonne longtemps l'herbe qu'elle attrape en faisant la moue...; elle aime aussi son lac, son beau lac argenté où des fées se baignent la nuit, et qui, tout le jour, est sillonné de bateaux qui sifflent en glissant sur l'eau...; elle aime encore les grands sapins qui, dans le joli petit village d'Immensee, trempent leurs pieds dans le lac, et dont les branches hautes et sombres sont pleines d'oiseaux au printemps.

Elle aime tout cela et bien d'autres choses, mais surtout elle adore sa poupée, sa fille, sa grosse Louisa, dont le regard écarquillé d'un bleu fadasse et la chevelure d'étoupe blonde la ravissent.

— Ma chérie, mon amour, mon trésor, murmure-t-elle à son oreille avec une douceur ineffable.

Louisa est un sujet de tourments sans nombre pour sa vigilance maternelle... Linette la débarbouille chaque matin, la sermonne, l'embrasse, la met dans le coin, et rend de ses ajustements un soin extrême... Elle l'habille tantôt en écolière, tantôt en mère nourrice, tantôt en robe de brocart à longue traîne, tantôt en cotillon court, la masse ornée d'un énorme bonnet d'Alsacienne... Depuis un temps, cependant, elle la revêt avec des soins passionnés d'un aplum aux couleurs de France, elle regarde extasiée les trois couleurs, et trouve sa Louisa miraculeuse sous cet accoutrement...; son éducation ne l'occupe pas moins, avec une patience d'ange, elle tente de lui apprendre le refrain héroïque qu'elle chantonne tout le jour :

> **Allons, enfants de la Patrie...**
> **Le jour de gloire est arrivé !...**

Louisa, le regard fixe, un sourire immuable au coin des lèvres, l'air royalement indifférent, reçoit sans broncher les fluds baisers que la fillette applique sur ses joues arrondies et froides.

Mais Linette n'a pas besoin que son enfant chante ou parle pour que son cœur l'entende, et elle se moquerait bien de vous si vous lui disiez que sa poupée est muette.

— Oui, tu es belle, ma Louisa, module-t-elle en la pressant bien fort sur sa poitrine, tu es belle et tu es gentille, seulement tu ne cries pas assez fort : Allons, enfants de la Patrie... Crie un peu comme moi... Allons...

Louisa, la tête en bas, les jambes molles... garde, et pour cause, « de Conrart, le silence prudent », mais Linette est sûre qu'elle a été obéie.

— Ah! c'est bien, c'est très bien..., fait-elle, en donnant les signes de la plus vive satisfaction et interrogeant le visage inexorable de porcelaine... : N'est-ce pas que tu détestes les Boches, qui font du mal aux Français? dis que tu les détestes...

Et voilà la poupée, sa main de cire violemment saisie par des menottes chaudes et autoritaires, qui applique des tapes violentes sur une image représentant un soldat du kronprinz.

C'est que, voyez-vous, Linette professe des sentiments d'admiration et de tendresse infinies pour les soldats français; elle ne se lasse point d'entendre le récit de leurs exploits... et voudrait qu'on lui racontât tous les jours qu'ils ont chassé hors de France, les hommes qu'elle déteste.

— C'est-il aujourd'hui la victoire pour les Français ? interroge-t-elle d'une voix anxieuse. Et, grave, sa maman répond :

« Non, ma Linette, mais peut-être pour demain si tu travailles bien, si tu es sage. »

Et Linette, dans son adorable candeur, s'imagine qu'elle fait avancer les affaires du beau pays dont elle entend parler avec tant de ferveur, en offrant à son institutrice une page d'écriture immaculée, ou bien un bas tricoté sans défaut, ou bien en marquant sa vie d'une série de petits sacrifices... C'est ainsi qu'elle se prive de sa tablette de chocolat du goûter et de son dessert quotidien pour envoyer ces merveilles à un prisonnier français qu'elle appelle tendrement son filleul... Et elle exhorte sa Louisa à suivre son exemple :

— Tu comprends, mon amour, il faut être sage, sage, sage, sans ça les méchants Boches tueront les poilus..., tu ne veux pas, dis, qu'ils tuent les poilus?

Un jour, voilà que Linette entend une grande nouvelle : demain, à Zurich passera un train ramenant en France des prisonniers, pas des soldats malheureusement, des civils et l'on verra, paraît-il, des petites filles de son âge, ayant été très malheureuses chez les Allemands... Cette perspective la rend rêveuse... Elle cherche à s'imaginer comment pouvait être bâti le cachot où furent enfermées des Linettes françaises pas plus grandes qu'elle..., noir, sans doute, avec d'affreux barreaux de fer tout autour, et peut-être des rats dedans, qui sautaient sur les jambes des petites filles pour les dévorer....

— Hein! ma Louisa, tu aurais eu peur dans la prison...

Louisa, les yeux écarquillés, le sourire figé, ne témoigne d'aucune apparence de crainte. Mais Linette la berçant passionnément entre ses bras, s'écrie :

— Je t'aurais défendue, va, mon trésor... je n'aurais pas permis aux Boches de te toucher. Ah! mais non..., mais non!

Or voilà que la maman de Linette raconte que tous les Suisses ayant quelque sympathie pour les Français, doivent en donner des marques ce jour-là et qu'elle ne manquera pas de se rendre à la gare pour recevoir les exilés et leur distribuer des présents et souhaits de bienvenue.

— Tu m'emmèneras, supplie Linette.

La maman explique à Linette qu'elle lui permettra de l'accompagner si elle a un cadeau personnel à remettre à une petite française de son âge, sinon, Linette éprouverait certainement de la honte à se trouver en curieuse auprès de pauvres gens qui ont tant souffert... Linette réfléchit tristement..., elle a vidé sa tirelire pour envoyer un œuf en chocolat à son prisonnier, elle vient de distribuer ses petites robes et ses joujoux aux enfants pauvres à l'occasion des fêtes de Pâques, il ne lui reste plus rien..., rien...

Linette se désole, et tournant ses beaux yeux enfantins vers sa poupée dont elle entend faire sa confidente... lui dit :

— Raconte, Louisa!... raconte ce que je pourrais donner à la Française..., pas la poule blanche bien sûr... ni la vache rousse..., ni mon beau lac... alors quoi?

Louisa inerte, indifférente, sourit éternellement.

Tout d'un coup, une idée traverse la tête de Linette..., de grosses larmes jaillissent de ses yeux, elle se jette sur les joues trop roses de la poupée, les dévore de baisers et part en courant :

— Maman! maman! demain tu pourras m'emmener à la gare, je donnerai... je donnerai... je donnerai ma fille!... je la porterai à la petite Française, et puis aussi la malle avec toutes ses robes...

Linette, cette nuit, a très mal dormi, elle a pris sa poupée de prédilection dans son lit, et avant de s'endormir, elle la cajole, la caresse, avec une piété délicieuse... : Tu vas me quitter Louisa, mon trésor, mon amour, ma fifille, tu seras sage dis, avec ton autre maman, tu penseras à Linette; et doucement, ses larmes coulent..., mais le sacrifice est décidé, elle aura du courage..., elle donnera ce morceau de son cœur, pour prouver son amitié à la petite Française...

Le lendemain, Linette est fidèle à son poste au beau milieu de la gare, elle tient dans ses mains un peu tremblantes, la poupée habillée de sa fameuse robe aux trois couleurs, et dans la horde qui houle devant elle, et le brouhaha des cris de bienvenue, Linette prend la fièvre..., tout ce monde l'effraie, et puis il y a des vieux qui branlent la tête, et des hommes tout pâles qui lui font peur, et puis des bébés qui crient et des enfants qui ouvrent des grands yeux tristes..., peut-être qu'ils n'ont pas envie de jouer... Linette crispe ses menottes sur sa chère Louisa..., si elle gardait son trésor... Mais non, elle a promis un cadeau, Linette n'a qu'une parole... Tout d'un coup, une fillette française s'arrête extasiée devant la poupée tricolore... « Oh! fait-elle, oh!... qu'elle est belle... »

C'est une Marianne assure un grand garçon d'un air péremptoire...

Linette très digne, rectifie : « C'est Louisa, pas Marianne, c'est ma fille... »

La petite exilée dévore des yeux cette merveille, elle n'a pas vu une poupée depuis si longtemps!... cela aurait été bon là-bas, en prison, d'avoir une enfant à bercer, à aimer...; elle reste pétrifiée d'envie et d'admiration.

Et tout d'un coup, Linette, brusquement, tendant l'objet qui lui est si cher, dit d'une voix douce :

— La veux-tu..., je te la donne...

La petite Française la saisit, et dans

un geste instinctif se sauve, sa proie entre les bras...

Linette, devant ce départ précipité, sans un merci, sans un baiser, a le cœur fendu; stoïque, elle retient comme elle peut ses larmes, mais son pauvre petit visage est si défait, que sa maman, occupée d'une distribution ailleurs, s'inquiète...

— Qu'as-tu mon petit..., demande-t-elle.

Et Linette effondrée répond, dans un hoquet de sanglots :

— J'ai... j'ai... je suis contente... j'ai donné Louisa... à la France... à la France... à la Française...

Et sa mère, très simple, remarque :

— Tu as bien fait, Linette..., tu es une brave enfant...

Au même moment, le train s'ébranla et l'on vit à la portière une gamine transportée de bonheur agitant comme un drapeau, la chère poupée aux trois couleurs... A ce spectacle inattendu, tout le long du quai, un cri retentit : Vive la France!...

Linette vit sa fille disparaître dans une apothéose...

Et ce fut sa première douleur et peut-être aussi sa première grande joie.

YVONNE SARCEY.



LES CONFÉRENCES
de l'Université des Annales

Les Poètes et la Mission de la France,
par M. Auguste Dorchain

La France, dit M. Auguste Dorchain, fut toujours la nation grande et maternelle pour les peuples qui veulent prospérer et vivre. Presque seule elle ne borna point son orgueil à son orgueil national. Elle put reculer parfois, mais revint bien vite vers la générosité, vers la lumière, vers la liberté... Les Roland, les Bayard, les Jeanne d'Arc tracèrent la voie et, en ses phases successives, notre histoire démontre glorieusement l'élaboration d'où naîtra la cité future, cette cité où tout sera douceur, paix, harmonie... Est-il nécessaire d'attendre le Messie qui sauvera l'Europe? N'est-il point debout et multiple? ne s'appelle-t-il point le soldat français, le peuple français qui, à la tête des autres croisés, ses frères et ses alliés, vaincra l'hydre au cent têtes et abolira son infâme *Kultur*, cette culture qui fit couper les mains aux petites filles, assassiner les vieillards, violer les vierges, fusiller deux petits garçons... Souvenons-nous! Souvenons-nous de cette culture raffinée qui, sous l'aile des *Tauben*, veut vaincre la civilisation, mais la France arrive, elle est là! Elle se dresse fière, outragée.

Sans invoquer son *vieux dieu*, car le sien est toujours celui de sa jeunesse et de sa beauté frémissantes, sans se courber sous le masque hypocrite et menteur qui sera la honte de l'histoire de l'Allemagne, la France se lève et telle une louve, elle défend ses petits, et du cinquième au vingtième siècle, du roi des Huns au roi des Boches, elle reste la France, c'est-à-dire toujours noble, toujours grande, toujours chevaleresque... Et rapprochant toujours le passé du présent, l'éminent poète nous démontre que la chanson de Roland marque déjà la tendance à l'unité, la tendance à l'expansion et le besoin de rendre les peuples heureux. Et hier, aujourd'hui, demain, la France reste fidèle à la foi jurée et à toutes les vertus qui font hausser les épaules aux Germains, qui furent reniés par leurs poètes, les Gœthe, les Henri Heine... La France des paladins, la France des poilus... la *France Quand Même*, cette France dont le grand poète d'Annunzio a dit : « France! France! sans toi le monde serait seul... »

Il faut se borner là, mais nos lecteurs trouveront cette admirable conférence dans leur *Journal de l'Université*, ainsi que les vers que dirent M[lles] Valpreux et Lucie Brille, de très beaux vers d'Hugo, une page enflammée de patriotisme de l'immortel Michelet, et l'*Hymne aux Cloches de Pâques*, de M. Auguste Dorchain. Le conférencier et ses brillantes interprètes furent longuement applaudis.

JEAN D'YPRES.

Toutes les conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement à l'année 1916 (24 Nos) : 10 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Les grands jours de travail ont repris. Longs pansements, opérations délicates se succèdent. Et on a vu, dans une même journée, consommer jusqu'à deux mille compresses!... Mais heureusement, nos chers blessés, vaillamment confiants, reprennent goût à la vie et récompensent chirurgien et infirmières de toute la peine prise, en guérissant, malgré les alarmes qu'ils donnent.

L'hôpital a eu aussi son jour de fête. Une de ses dévouées infirmières, M[lle] Simonnet, attachée au secrétariat et aidant Fursy dans la composition de ces innombrables papiers administratifs qu'il convient d'envoyer au Service de santé, vient d'épouser un blessé de guerre, un héros charmant, M. Tassanary, ayant attrapé, en qualité de fusilier marin, une blessure qui le prive de l'usage de sa main droite, mais lui a donné la médaille militaire et la croix de guerre. M[lle] Simonnet ne compte que des amis à l'hôpital et son bonheur fut partagé par tous. Le mariage eut lieu dans la plus stricte intimité à l'église Saint-Pierre de Montmartre. Mais, dans la journée, les deux époux vinrent distribuer des cigarettes à nos soldats. Fursy organisa, avec quelques amis, un petit concert délicieux. Il fit même, à l'adresse du jeune couple, une chanson : *La Femme de France et le Marin*, qui eut un succès fou. En voici un couplet :

Comme il avait à la patrie
Donné l'une de ses deux mains,
Elle prit l'autre pour la vie;
Amis, célébrons leur hymen,
Car la secrétaire, ravie
D'être la femme du marin,
Dotera bientôt la Patrie
De petits mousses pour demain.

M[lle] Marie-Thérèse Berka enchanta l'auditoire avec une scène jouée et chantée, dont le thème, naturellement, était une marraine pourvue d'un nombre impressionnant de filleuls. Alice O'Brien fut bissée, trissée, et dut chanter en surcroît le *Tipperary*, que les soldats reprirent en chœur avec elle. Edmée Favart fut délicieuse dans une scène de *Manon*, et Dominique Bonnaud mit la salle en joie. Au piano, notre chère et incomparable Suzanne Nivard fut tout un orchestre, et le compositeur Alberti eut sa part des applaudissements... Après le concert, un lunch fut servi, et les soldats déclarèrent que c'était là ce qui pouvait s'appeler une bonne journée... Tous nos vœux accompagnent les chers mariés, et d'ailleurs M[me] Tassanary compte continuer le service si tendre, si intelligent de feu M[lle] Simonnet.

Les Envois au Front

Ils atteignent aujourd'hui le chiffre de 28,482, et nous avons le bonheur d'avoir fait adopter par des marraines 1,872 filleuls. C'est un résultat qui nous rend heureux profondément, mais ne nous fait pas oublier les demandes qui arrivent pressées et pressantes.

M. *P.-J. Weill, sergent, 39e d'infant[erie], 4e compagnie, secteur 199*, nous signale la détresse morale et physique de ses pau[vres] hommes qui sont des pays envahis et ne reçoivent ni lettres ni paquets.

Un brave poilu du front, *Emile Nicolas, brigadier, 1re batterie, 2e d'artillerie de montagne, secteur 192*, a un p[oste] d'observation qui lui permet, à sa gra[nde] joie, de guetter les Boches dans leurs terr[iers]. Malheureusement, ce brave poilu n'a pas de jumelle.

Le *groupe de brancardiers et d'infirm[iers] du 3e bataillon, 9e d'infanterie, secteur* [...] serait très heureux si on pouvait lui adre[sser] de la teinture d'iode, la quantité dont il dispose étant trop faible pour satisfaire aux besoins de chaque jour.

Le *caporal Quériaud, secrétaire, hôp[ital] auxiliaire 103, Fouras-sur-Mer (Charente-Inférieure)*, voudrait qu'une personne charitable entendît son appel fait afin d'obtenir une machine à écrire quelconque. Seul secrétaire, il a un immense travail et cette machine lui serait bien indispensable.

M. *P. Parra, caporal fourrier, 339e d'infanterie, 23e compagnie, secteur 181*, f[erait] son bonheur de quelques syllabaires pour apprendre à lire à de pauvres soldats.

Le *capitaine Henri Roger, 33e d'infant[erie], 6e compagnie, secteur 36*, remercie M[me] S[...]ger, à Cette (Hérault), qui lui a en[voyé] deux colis pour ses soldats des pays envahis, sans donner son adresse.

Un groupe de poilus, musiciens, serait heureux de posséder, à titre de prêt pendant quelque temps, quelques instruments de musique (saxophone, baryton, basse). Écrire à *l'adjudant Bascoul, état-major, secteur* [...]

M. *Georges Woef, caporal, 14e d'infant[erie], 8e compagnie, secteur 113*, vient, au nom d'un certain nombre de poilus, implorer la bonté inépuisable des cousines des Annales pour avoir des jeux qui occuperaient si agréablement leurs moments de loisir.

M. *Paul Barbon, maréchal des logis, [...] d'artillerie, 31e batterie, secteur postal* [...] se recommande aux généreuses cousines des *Annales* pour avoir quelques livres pour lui et ses poilus.

L'Adoption des Prisonniers

L'agence, cette semaine, pourrait illuminer en signe de joie; elle a reçu d'Amérique la somme de 2,086 fr. 45 pour des adoptions de filleuls. M[me] Pierre Ginisty, M[lle] Suzanne [...]cassé, les deux vice-présidentes de l'œuvre, avaient eu l'idée, pour faciliter les adoptions à l'étranger, de proposer, avec le concours de l'œuvre du « Vêtement du Prisonnier », des combinaisons intéressantes. On sait que l'œuvre de l'avenue des Champs-Elysées, patronnée par S. A. R. la duchesse de Vendôme, S. E. le cardinal Amette, le g[énéral] d'Anthouard, Maurice Barrès, etc., a é[tabli] des paquets-types de 5 francs, 7 fr. 50 [...] francs.

s chères vice-présidentes, et la charmante taire générale, Mlle Marguerite Warrain, acquis l'expérience de la chose, sa- qu'avec trois paquets par mois, deux de ncs l'autre de 7 fr. 50, plus un envoi ge de temps à autre, un prisonnier peut rer d'affaire, et se trouver suffisamment rri. Elles ont donc écrit en Amérique çon dont nos amies pouvaient devenir onnes marraines, et l'idée ayant paru ue à nos sœurs d'Amérique, nous avons des souscriptions nombreuses, assurant d'un ou plusieurs prisonniers pendant mps fixé par elles. Nous en comptons éjà s'engageant à suivre dans l'exil des niers français Mme A. Martin-Rees, rice d'une école à Greenwich (Etats- nous a témoigné en cette circonstance ympathie chaleureuse, dont l'activité porte ruits. Avec le concours de ses élèves, a recueilli une cotisation s'élevant au e de 725 fr. 85, qui assure du bon- à de nombreux prisonniers. Nous com- ons nos paquets à «l'œuvre du Vête- », qui nous délivre des reçus immédiate- transmis aux marraines nous ayant confié in le leur adoption, et naturellement, leur donnons le nom et l'adresse de leur ux protégé, pour qu'elles puissent lui directement d'Amérique, en ayant soin onner leur nom et *notre* adresse. (car, chargeant des expéditions, il faut que puissions contrôler l'arrivée des paquets). transmettrons fidèlement toute corres- nce.

t-on savoir, par exemple, la composition paquet de 5 francs?... Pain biscuité 3 ki- ne livre de chocolat, une boîte lait con- , une boîte sardines. Le paquet de 7 fr.50 nt: un kilo de pain concentré, une boîte oncentré, une demi-livre chocolat, une pâté de porc, une boîte sardines, un nfiture, dix comprimés de thé, une boîte doine de légumes. Il est bien entendu ous nous chargeons avec joie d'être les édiaires pour les étrangères dont la volonté se trouve arrêtée par les dif- s matérielles de l'éloignement, mais nos ines de France, qui ont toutes facilités composer leur paquet, font infiniment de le composer elles-mêmes, et de avec les désirs de leurs chers filleuls, les fantaisies de leur imagination et de cœur.

not de recommandation pour finir : Pour faci- encaissement des chèques étrangers, les adres- lusivement à l'adresse suivante : Yvonne Sarcey, nte de l'Adoption du Prisonnier de guerre, e St-Georges.

e charmante Américaine de New-York it qu'elle a crié elle aussi, et fait le boni- Non pas « A la brosse! A la brosse! », « Au prisonnier! au prisonnier! », dans la enue et les rues avoisinantes, et qu'elle récompensée de ses efforts en recrutant nombre de marraines pour notre œuvre. hâte signalons encore quelques deman-

Augustin Attenoux, 3e compagnie, Ba- 23-A, groupe 3, Dülmen in Westfalen, nde des livres et d'anciennes revues.

Tartelin, qui nous avait déjà dit l'af- détresse de certains prisonniers civils, conseille d'expédier les vêtements con- nt les femmes et les enfants internés à *u (Silésie)*, à *Mlle Sablier, Baracke 6-B, utrice française*, qui les distribuera.

isade des Femmes

e grande réunion de toutes les Croisées rojetée pour le mercredi 31 mai. Mme la sse d'Uzès a mis pour cette grande n la salle des fêtes du Lyceum à la disposition de la Croisade. Pour adhérer à la Croisade, il suffit d'envoyer 1 franc au siège de l'œuvre, 8, place Edouard VII. On peut adresser les adhésions également à Yvonne Sarcey, 51, rue Saint-Georges.

A la Brosse ! A la Brosse !...

Comment les soldats aveugles de M. Brieux ne seraient-ils pas heureux?... Ils viennent de recevoir de soldats, leurs frères, la commande de 120 brosses, produit d'une collecte faite au camp de Mailly, transmise par le commandant Gruau... Ils ne voulaient d'abord qu'une brosse, mais sur nos instances, ils ont accepté que nous leur livrions « la commande dès qu'elle sera prête... » « Nous partagerons les bonnes brosses avec nos amis les Russes, nous écrit le commandant, et voilà des brosses qui seront heureuses de leur sort. »

Voici le bilan de la caisse, jusqu'à ce jour, 1er mai :

Nous avons reçu 21,968 francs.

La commande totale est de 4,349 brosses; 3,500 ont été livrées, 849 restent à expédier.

La Souscription de la Reine

Le Comité de Londres qui, on s'en souvient, avait voulu joindre ses efforts aux nôtres et organisa une souscription pour les pauvres de cette reine si aimée de Belgique, la reine Elisabeth, vient de clore sa souscription et, pour les œufs de Pâques de Sa Majesté, lui a envoyé son offrande avec cette lettre dont les termes n'ont pu manquer de la toucher vivement:

« Madame,

» Les femmes belges, réfugiées en terre d'asile en Angleterre, ont désiré s'associer à l'initiative prise par Mme Adolphe Brisson (Yvonne Sarcey) et Les Annales de Paris, et viennent respectueusement apporter leur obole pour les pauvres de la reine.

» De pauvres femmes de pêcheurs, des ouvrières aux munitions, des petites sœurs des pauvres, des dentellières, de petites écolières, aussi bien que des dames appartenant aux familles de l'aristocratie et de la bourgeoisie de notre pays, ont tenu à donner leur contribution, forcément modeste en raison des circonstances, et aider de la sorte dans une faible mesure, mais avec tout leur cœur, l'œuvre de charité et d'admirable dévouement entreprise par Votre Majesté.

» Daigne Votre Majesté agréer l'hommage de notre très profond et très respectueux attachement.

» *Les présidentes :* Lady Alice Reyntiens, Mme Ernest Grisar.

» *Les membres du Comité :* Mmes Hymans, R. Maton, Jules Destrée, Edmond Carton de Wiart, Charles Gevers, baronne Osy de Zegwaert, Grisar. »

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL
91e LISTE DE SOUSCRIPTION

39e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 22 au 29 avril 1916)

M. Montané, Saint-Louis (Sénégal), 2 fr. — M. J. Bordet, 323e d'infanterie, 2 fr. 50. — Mme Girard, Buenos-Aires, 25 fr. — Mlle Klenk, Bucarest, 20 fr. — Mlle Pétilleau, Bidhurst, 30 fr. — M. J.-L. Lartigue, Tarbes, 5 fr. — Cousine Marthe, République Argentine, 10 fr. — Anonyme, Mont-de-Marsan, 5 fr. — M. Bézamon, 10 fr. — Caporal Méténier, 2e tirailleurs, 2 fr. 50. — Mme Becquart, Buenos-Aires, 70 fr. — Sergent Maggi, 19e territorial, 5 fr. 50. — M. Belaid fils, Tlemcen, 5 fr. — M. Darnoud, Buenos-Aires, 3 fr. — Sergent Tries, infanterie coloniale, 4 fr. — Mme Jaubert, président U. F. F., Mostaganem, 44 fr. — M. Tricot, Tivoli (Martinique), 10 fr.

Total général de cette 91e liste........ **253 fr. 50**

(A suivre.)

L'Hommage aux Écrivains morts pour la France

Nous devons à notre semaine du Livre de bien fortes émotions. En présence d'un membre du gouvernement qui voulut couvrir notre entreprise de son patronage, comme il fut intéressant d'entendre M. Pierre Decourcelle, président de la Société des Gens de Lettres, exposer le programme qu'aurait à suivre l'industrie française du livre pour lutter victorieusement contre l'industrie similaire de l'Allemagne! Au nom de la Société des Poètes Français, Edmond Haraucourt, en un langage éclatant, tout diapré d'images et d'idées, dénonça les dommages causés à l'art français avant la guerre par l'invasion allemande. « Des doctrines esthétiques qui, tout d'abord, nous avaient fait sourire, mais qui, bientôt, s'accréditaient et s'implantaient, des façons de sentir et d'exprimer qui ne sont point à nous, un goût pour des couleurs ou pour des lignes qui ne correspondent point à l'instinct de notre race, un amour alterné pour des tons discordants et pour des brumes affadissantes, un goût simultané pour le criard et pour le nébuleux, pour le schéma et pour la contorsion, nous faisaient vivre dans un cadre et dans une atmosphère qui n'étaient point d'ici. » Il faut lire, du début à la fin, et méditer cette nouvelle *Défense et Illustration de la Langue française.* Puis, c'est Guglielmo Ferrero, l'esprit le plus puissant de toute l'Italie, qui nous a commenté *Le Génie Latin.* Puis, au lendemain de l'hommage rendu à Enrique Granados et Albéric Magnard, c'est le noble Emile Boutroux qui a défini devant nous l'opposition de la *Civilisation latine et de la Culture allemande.*

On le voit : s'il était permis de parler de fête en ces temps sévères, c'est une fête admirable de l'esprit français, de l'esprit latin que nous avons célébrée. Chacun des épisodes qui ont illustré ce programme mériterait qu'on s'y arrêtât. On me permettra d'insister sur le plus émouvant. Le 25 avril, au cours de la première cérémonie, M. Maurice Barrès adressait l'hommage de la France aux jeunes écrivains morts pour le pays.

De cette touchante évocation, il reste, par bonheur, de magnifiques témoignages. En son article de *L'Echo de Paris,* le 27 avril 1916, M. Maurice Barrès a lui-même rassemblé — sous ce titre : *Que la mort au champ de bataille fait d'un simple écrivain un maître* — quelques-unes des idées qui ont si gravement ému son auditoire. Mais, ces fragments ne peuvent donner qu'une idée trop courte de la longue méditation parlée dont chacun des auditeurs gardera l'inoubliable souvenir. J'en voudrais retenir et sauver tout ce qu'a pu conserver ma mémoire.

Le thème, simple et fort : « La mort de ces jeunes gens est, à la fois, une *diminution* et un *enrichissement* pour le trésor littéraire de la France. Ils sont environ *trois cents.* Leur dénombrement serait sans âme. En ce glorieux cimetière, j'irai surtout aux tombes amies, à ceux que j'ai le mieux connus, dont je puis vous

montrer le cœur, l'esprit, la volonté. Et il me sera permis de les choisir tels que nous embrassions l'ensemble de nos morts, puisque les deux premiers dont je vous parlerai sont tombés, Psichari en août 1914, Péguy en septembre 1914 (à l'aube de la bataille de la Marne) et le dernier, Driant, avant-hier à Verdun. »

Je sais gré à M. Maurice Barrès d'avoir, au seuil de son évocation, salué deux jeunes écrivains lyonnais que nous pleurons, André Ruplinger et Paul Lintier. — Ruplinger, élève de cette Ecole normale supérieure, qui a fait de si durs sacrifices, nous laisse un solide travail sur *Charles Bordes*, curieux représentant provincial de *l'esprit philosophique au dix-huitième siècle*. Gustave Lanson a loué cette loyale et vigoureuse étude. Elle est de Ruplinger cette phrase que l'on a déjà plusieurs fois citée, cette phrase que la mort a confirmée : « Nous les jeunes, nous sommes une génération sacrifiée. » La force de cet esprit, à peine adolescent, étonne et fait longuement réfléchir. Quelques jours avant la guerre, écrivant à son père, il se plaignait (comme il avait raison!) de la faiblesse de notre enseignement, du trop grand nombre des illettrés, de l'ignorance des masses, de la sottise du baccalauréat, de la niaiserie des programmes. Ce professeur débutant voyait, à l'origine même de sa carrière, le mal dont nous souffrons et que nos chefs ignorent : « Que veut-on faire des enfants ? des hommes pratiques, des citoyens libres, de vastes encyclopédies, des prodiges, les dilettantes, des Français? Nul ne le sait. » Et il s'offrait à exposer un *Projet d'enseignement national*. Avons-nous tort de le pleurer?

Paul Lintier, étudiant de l'université de Lyon, tombe en Lorraine, le 15 mars dernier à l'âge de vingt-trois ans, dans le moment même où les éditeurs Plon et Nourrit achevaient d'imprimer ses notes de guerre : *Ma pièce, Souvenirs d'un canonnier*. Il avait fondé et dirigé un journal d'étudiants; à Lyon, il avait écrit ses premiers essais; il ne quitta notre ville que pour entrer au régiment. Français, qui vous sentez des devoirs envers ces talents moissonnés, lisez ce livre, c'est une manière de chef-d'œuvre. Aucune littérature au sens mauvais de ce mot. L'impression directe, l'aveu de tout, de ce qui réjouit et de ce qui meurtrit, un style courageux et sincère, la vie même, avec ses émotions, ses sursauts, ses reprises d'élan. La vie! Hélas! La mort aussi! Le tout regardé, exprimé avec un sang-froid admirable; je ne sais rien, dans Tolstoï ou Stendhal, qui soit supérieur aux pages que Lintier a écrites sur la victoire de la Marne. On ne peut les résumer; encore une fois, il les faut lire.

« M. Barrès me pardonnera d'avoir dégagé avec un peu plus d'insistance ces deux souvenirs, si chers à notre petite patrie lyonnaise. Ceux qu'il a cités par la suite ont déjà plus de gloire. Charles Péguy, dont le nom domine ce groupe d'écrivains héros, s'était, de son vivant, mis au premier plan de l'action et de la pensée. Les hommes de ma génération ont suivi ses luttes, — luttes en sens divers pour qui ne voit que l'apparence, — mais ardentes et sincères toujours. Puis-je dire que j'ai, mieux que personne, connu ses premières souffrances, ses premiers labeurs? D'une jeunesse, toute hérissée de peine, il avait gardé ce frémissement, cette inquiétude qui l'expliquent pour une si grande part. Il lutta, nous dit M. Barrès, contre l'université, contre « les mandarins », mais « il aimait la terre et ne voyait pas que ses maîtres lui avaient donné des raisons nouvelles de l'aimer ». Pour expliquer ce qu'il y a, dans la pensée ou dans le verbe de Péguy, de rudesse voulue, de primitif, je regrette que nous n'ayons pu, faute de temps, faire dire en public le début de sa *Jeanne d'Arc;* la fillette, en gardant ses moutons, file et prie sur un coteau; et c'est la Meuse, qui glisse parmi les prés, et c'est un village de Meuse qui médite, sur la colline, parmi les blés jaunes, les vignes et les bois. Et la bergère, toute consumée de tristesse, se lamente sur tant de pauvres gens que l'ennemi chasse du pays. « Les voilà repartis sur la route affameuse. Dans la poussière, dans la boue, dans la faim, dans l'avenir, dans la détresse, dans l'anxiété de l'avenir... Ils marcheront dans la détresse et dans la faim de chaque jour... Leurs grosses larmes oubliées glissaient et tombaient sur leur pain. C'était comme les dernières gouttes de pluie quand le soleil est revenu... » Et, de la prose de Péguy, jaillit comme il lui arrive si souvent un beau vers simple et grave :

La guerre est la plus forte à faire la souffrance.

Comme elles eussent paru poignantes, ces pages du *Mystère de Jeanne d'Arc;* appliquées aux réfugiés d'aujourd'hui! Mais on nous a lu l'hymne *A ceux qui sont morts;* et la courte vie militaire de Péguy, M. Barrès nous l'a minutieusement évoquée, commentant, par cette méthode qui n'est qu'à lui, les témoignages des survivants, le récit du soldat Victor Bondon; jusque dans sa façon de mourir, Charles Péguy, brusque, voisin du peuple, mystique et sauvage tout ensemble, conserve cette originalité qui marque son œuvre et son action.

Sur Ernest Psichari, sur l'auteur de *L'Appel des Armes*, on sait à quel point M. Barrès est abondant. Le drame spirituel qu'enferme cette histoire et que le lieutenant Henri Massis a précisé en une récente brochure, on l'a, plusieurs fois, commenté. Paul Claudel en résume, d'une phrase, l'essentiel : le petit-fils de Renan meurt portant sur lui le signe de saint Dominique. Mais, si l'on sait le rôle qu'a joué Renan dans la formation d'esprit de Maurice Barrès, on comprend les émotions intellectuelles que fait naître en lui cette aventure de sentiment qu'une mort héroïque termine. Barrès — il nous l'a raconté dans son magnifique discours — est allé à Byblos, sur la terre d'Adonis, près « des eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes », à Byblos, c'est-à-dire là où mourut Henriette, un jour de septembre 1861, là où naquit la *Vie de Jésus*, entre un ravin et une montagne. Il a évoqué ce souvenir. C'est là qu'il s'est, devant nous, replacé en pensée, pour retracer l'histoire du petit-fils de Renan, insurgé contre son grand-père, et, par un acte de sa volonté, venant se rattacher directement à la lignée de Bretons catholiques qui avaient été ses aïeux.

En un temps, où il convient non pas de juger mais de saluer la mémoire héroïque d'hommes que la mort a placés au-dessus de nos contestations, tout l'auditoire s'est ému à ce récit loyal et sévère, comme il a voulu s'associer à l'hommage rendu au colonel Driant par le meilleur de ses amis. Homme d'action, homme de lettres, Driant a été l'un et l'autre; ses écrits sur la guerre ont inquiété plus d'une imagination. M. Barrès s'est attaché surtout à nous présenter, — rôle politique mis à part, — le chef qui ne voulut être qu'un père pour ses soldats, le défenseur du bois des Caures. Ce que nul résumé ne saurait dire, c'est l'émotion avec laquelle nous fut rapportée la scène du colonel portant l'absolution à son lieutenant mourant, d'un geste plus humain encore que sacré, d'un geste pareil à celui de Guillaume d'Orange qu'un de nos vieux textes du moyen âge nous montre disant *Le regret funèbre* sur le corps inanimé de Vivien.

Ce fut moins une parole qu'une action. Lorsque, pour célébrer ceux qui viennent de mourir, on élève devant nos yeux, ces lettres qui arrivent, inachevées parfois, du champ de bataille (comme la lettre de Robert Thurin); — lorsque l'orateur (peut-on même employer ce mot!) se voit contraint d'omettre un témoignage parce que le général qui devait le faire parvenir est mort au moment où il le devait consigner; lorsqu'une telle cérémonie s'accomplit en présence de telles reliques; lorsque, pour commenter les derniers vers d'un Marcel Drouet, on nous lit sa citation à l'ordre de l'armée; lorsque, pour éclairer la pensée de ces intelligences, on fait appel à la pensée des humbles (l'article de Maurice Barrès cite la réponse héroïque de la vieille femme de Verdun qui s'entend plaindre de son calvaire : « Celui de nos soldats est pire »); lorsque telle page de tel écrivain nous est apportée fraîchement arrachée du carnet de guerre qu'il rédigeait pour lui seul, comment parler d'art et peut-on dire qu'il s'agisse d'une manifestation littéraire? Notre reconnaissance pour M. Barrès vient de ce qu'il a mis, pour quelques heures, les vivants en contact avec les morts. Après qu'il eût parlé, commença l'appel funèbre. Pierre de Rozières, Marcel Blanchard, Marcel Drouet, Charles Dumas, Guy de Cassagnac, Charles Muller, Louis Gendreau, Maurice Beslay, Lionel des Rieux, Emile Nolly, Emile Despax, Latapie, Emile Le Senne, J. de Chou[illegible], Pierre Ginisty, Art Roé, Robert d'Hu[illegible]es, Antoine Yvan, Paul Drouot, Paul Lintier, Charles Perrot, P. Batanchon, Henri Chervet, Dulhom-Noguès, Allart-Méeus, quelle liste! Elle est loin d'être complète. Pour chacun de nous, il est des morts plus chers que d'autres. En écrivant son nom, je vois sourire le visage affable du cher Pierre Ginisty. Maurice Barrès, — en attendant que notre piété revienne à chacune de leurs tombes, les a glorifiés tous en donnant à leurs morts le sens qu'ils eussent, tous, souhaité. Je voudrais ne pas le trahir en le citant.

« J'ai entendu dire : cette guerre, c'est une administration. Cela est vrai, mais il est vrai, de même, que l'élément spirituel y domine tout. Les seuls dignes écrivains sont ceux qui furent les *secrétaires* de leur époque. Ceux-ci nous font connaître toute

…andeur spirituelle de la France. » Je …ais, en évitant toutes les formules ri…s de la courtoisie, savoir remercier …e il convient, M. Maurice Barrès …ir si heureusement satisfait notre pieuse …ion. En une heure où tout dilettantisme …e trahison, nous voulions certes en…r aux vivants tout ce qu'ils doivent … morts; mais nous souhaitions aussi …a pensée des morts vint agir sur les …s des vivants; leur dire pourquoi nous …s savoir souffrir, pourquoi nous de…savoir attendre. C'est le sort des let…le musicien, le peintre nous parlent …intermédiaire; plus secrète, la pen… lettré se cache; il faut qu'on nous … qu'on nous enseigne à la découvrir. …initiation du public à l'œuvre des écri… morts pour la France, nous avons … la confier au plus informé, au plus …ant, au plus subtil. Comme je lui …é d'avoir accepté, dans la pensée qui …onseillait de la lui offrir, cette tâche …ois douloureuse et sacrée!

ÉDOUARD HERRIOT,
maire de Lyon, sénateur du Rhône.

Opinion de Paris

…t une des grandes forces morales …rd'hui, et elle n'a jamais été plus …u'en ce moment, peut-être décisif, …uerre. L'opinion, à Paris, a le même …ue l'opinion de la province : une …ce inébranlable en notre armée et … chefs. Mais elle est mieux infor… plus frémissante. Mieux informée, … l'ensemble des événements, mais …ails et de leurs contre-coups politi…lle connaît plus vite les impressions …lement, du gouvernement. Car ce … ne grave erreur de croire qu'il y a …oisons étanches entre les commis…arlementaires, les couloirs de la …ie et les cadres divers de la société …ne, salons, cercles, lieux de réunion …es sortes. Au contraire, il existe …s divers milieux des communica…onstantes et des agents de liai…rnalistes, hommes du monde, séna… députés, qui parlent, répandent les …iennent la ville en éveil. De là les … propagent jusqu'au public. Il en …que l'opinion, à Paris, possède une …péciale et agissante qu'un gouver…ne saurait négliger. Il y trouverait … solides points d'appui.

…cela, que faudrait-il? Avant tout, …nis laisser soupçonner l'indécision; …, d'un esprit prompt, les problèmes … de la vie politique; éviter les …térieures ou les clore dans le mi…le temps, de façon que l'opinion … pas inquiétée, à peine avertie; …ot, donner la sensation que toute … du gouvernement est concentrée …léfense nationale et qu'il ne s'en …n dans des besognes de second

…pgramme est tout à fait digne de …nd, de sa pénétrante vision des …s de sa haute situation devant le

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Les Livres

La Vie d'Ernest Psichari, par Henri Massis.

Vous connaissez Ernest Psichari et vous connaissez Henri Massis. Massis nous a donné des impressions de batailles où était rapportée la mort héroïque d'Ernest Psichari et où il nous promettait la biographie de ce jeune héros. Il tient sa parole à cette heure et voici sous le simple titre : *La Vie d'Ernest Psichari*, par Henri Massis, un livre grave et religieux, d'une parfaite et scrupuleuse simplicité, écrit comme sont écrites souvent et comme devraient être écrites toujours les vies des martyrs.

La biographie d'Ernest Psichari est émouvante en elle-même; elle l'est surtout comme figurative de l'évolution morale d'une très grande partie de la jeunesse contemporaine. Psichari est une âme française, très française, très intellectuelle, qui va du scepticisme, ou au moins de l'agnosticisme, au mysticisme le plus vibrant et le plus frémissant.

Et ce sont les étapes de cette marche aux étoiles, les stades de cette évolution que M. Massis, s'appuyant sur les manuscrits de Psichari, sur ses lettres à des confidents de choix, sur les livres de confessions intimes, dessine et distingue nettement, met en vif et tranchant relief.

Psichari, petit-fils d'Ernest Renan, élevé par un père et une mère respectueux du christianisme, mais incroyants, est d'abord un « intellectuel » tel qu'il y en a des milliers dans la jeunesse de 1900. Un idéal, une règle de vie, un drapeau d'action comme disent les Anglais, il semble peut-être le chercher, mais il ne l'a point.

Mais prenez garde! Ce lettré, cet étudiant en Sorbonne, ce licencié en philosophie, le voilà qui se fait soldat à 21 ans. Le voilà qui part pour le Congo et qui, des années entières, mène la vie de la brousse, quelquefois avec une bravoure éclatante et un succès qui le font citer à l'ordre du jour de l'armée. Ce sont de ces premières années de peine et de gloire que sont sorties les pages curieuses, originales, enflammées, qu'il a intitulées *Le Voyage du Centurion*.

Il revint en France et vécut de la vie de garnison. Cette vie, il n'a pas dédaigné de la peindre d'une façon très glorifiante et de manière à l'exalter, dans *L'Appel des Armes*. Ce livre, nous l'avons applaudi de tout notre cœur (moi avec quelques réserves) comme une magnifique exaltation de la vie militaire. Il est clair que déjà Psichari visait plus haut. La vocation militaire n'était pour lui qu'une vocation de transition et il tendait déjà à un autre entraînement : « Depuis dix ans, écrivait-il, à un ami, que j'ai fait connaissance avec les musulmans d'Afrique, je me suis rendu compte de la folie de certains modérés qui veulent séparer la race française et la religion qui l'a faite ce qu'elle est et d'où vient toute sa grandeur. Auprès de gens aussi portés à la méditation métaphysique que les musulmans du Sahara, cette erreur peut avoir de funestes conséquences. Nous ne paraîtrons grands auprès d'eux qu'autant qu'ils connaîtront la grandeur de notre religion... » C'est à partir de ce moment que Psichari a dû se comprendre lui-même et comprendre la courbe qu'il décrivait.

S'il avait passé de la vie d'indépendance intellectuelle à la vie militaire, c'était par besoin d'une discipline; par le besoin de rattacher ses actes à une volonté extérieure. Dès maintenant, discipliné dans l'armée au point de vue de ses actes, il cherchait une autre discipline qui disciplinât ses façons de penser et ses façons de sentir. Il sentait bien qu'à cette discipline transcendante il n'allait pas tout droit : « Avec tout cela, je n'ai pas la foi. Je suis, si je puis dire cette chose absurde, un catholique sans la foi... » Il ne sentait pas la grâce en lui, mais il la sentait qui venait à lui, si je puis ainsi parler, à plein horizon, comme une grande marée : « Je sens qu'il y a, par de là les dernières lumières de l'horizon, toutes les âmes des apôtres, des vierges et des martyrs avec l'innombrable armée des témoins et des confesseurs. Tous me font violence, m'enlèvent par la force vers le ciel supérieur... »

Ainsi, voilà qui est net : par le besoin d'une discipline échapper à la vie civile, par le besoin d'une discipline supérieure à la discipline matérielle échapper à la vie militaire déjà dépassée, voilà le Psichari de 1910.

Les événements moraux et religieux se précipitent dans cette âme désormais toute pleine des influences supérieures. Il écrit au Père Clerissac, dominicain : « J'attends simplement que le Seigneur me dise, s'il m'en juge digne : Lève-toi et viens! » Dieu lui dit de plus en plus clairement : « Lève-toi et viens. » Et il fut décidé qu'Ernest Psichari irait prendre ses grades théologiques à Rome au *collège angélique* comme auditeur libre. Mais les événements européens furent plus rapides que ses démarches. Le 2 août 1914 Psichari était encore officier au 2e régiment d'artillerie coloniale. Il partit vers la frontière, contrarié mais joyeux parce qu'il sentait « qu'il s'agissait de défendre les deux grandes causes à quoi il avait voué sa vie ». Le 22 août, au soir, après avoir essuyé toute la journée le feu de l'ennemi, Psichari fut tué tout d'un coup, d'une balle au front.

Cette vie est une ascension vers l'état de sainteté. D'abord la vie ordinaire, telle que nous l'avons tous menée, curieuse de sensations, curieuse de distractions, curieuse même de connaissance. Ensuite vie militaire, c'est-à-dire d'action réglée et de mortification du désir ou de la volonté personnelle. Mais cette première promotion est une première déception, et de cette vie trop creuse, Psichari se dirige vers la vie spirituelle et religieuse. Puis, cherchant des devoirs plus étroits encore, c'est à la vie sacerdotale qu'il s'arrête, ou qu'il va s'arrêter quand la mort l'arrête et le couche.

Psichari a été à son but, ardent seulement vers la fin, avec toute la force et la rectitude d'une force brutale. Mais on le trouverait trop rigide si je m'arrêtais à son portrait tracé ainsi et du reste on se tromperait sur lui. Cet homme hypnotisé par un idéal intérieur, n'était point du tout, pour autant un envoûté. Il a toujours conservé une infinie liberté d'esprit et de cœur. Ses lettres à ses amis sont, non seulement d'une exquise sincérité, mais d'un délicieux abandon. J'avais signalé, en son temps, une phrase d'une lettre à M. Massis sur les

jeunes gens du temps qui était délicieuse, d'une ironie florentine et légère, et je disais, ou à peu près : « Eh! tout de même cela se voit quelquefois qu'il est le petit-fils de Renan. » On voit aussi qu'il est de la lignée spirituelle de Chateaubriand et de Lamartine, à des pages comme celle-ci : « Nous y venons (en Afrique) pour faire un peu de bien à ces terres maudites; *mais nous y venons aussi pour nous faire du bien* à nous-mêmes. L'Afrique est un des derniers refuges de l'énergie nationale, un des derniers endroits où nos meilleurs sentiments peuvent encore s'affirmer, où les dernières consciences fortes ont l'espoir de trouver un champ à leur activité tendue. »

Psichari s'est bien connu. Il a été une des dernières consciences fortes de la France et Dieu lui a donné, et en Afrique et en France, les derniers endroits où ces consciences pussent se déclarer. Il disait aussi : « Nous reviendrons encore à l'opinion qui est celle du peuple sur la guerre. De l'extrême barbarie nous sommes passés à l'extrême civilisation. Mais qui sait si, par un retour fréquent dans l'histoire humaine, nous ne reviendrons pas au point dont nous sommes partis? Il vient une heure où la violence n'est plus de l'injustice, mais le jeu naturel d'une âme forte et trempée comme un acier. Il vient une heure où la bonté même cesse d'être féconde et devient amollissante et lâche, et la guerre n'est plus qu'un indicible poème de sang et de beauté! »

Oui, je vous entends, voilà bien du Nietzsche et si vous voulez du plus mauvais. Mais j'aime croire que Psichari ait une fois écrit cette page, qu'il n'a pensée qu'une fois — qu'il n'a peut-être pas pensée une fois — cela prouve que sa culture intellectuelle était restée souple et plastique, cela prouve qu'il n'était pas ankylosé. Il était resté très artiste. Il n'est pas mauvais de rester très artiste, à la condition que n'en domine pas moins, invincible et impérieuse, dans l'âme, une conviction qui ne se laisse pas saisir aux suggestions de l'opinion, ni aux entraînements du paradoxe. Psichari fut artiste; mais il resta cet artiste-là. Lui, le bon soldat, le beau prêtre, qu'il demeure entouré de la reconnaissance, de la gratitude et de l'amour de tout un peuple, de tout son peuple, qu'il a tant aimé et estimé si haut

« Ceux qui, pieusement, sont morts pour la Patrie. »

EMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Nous publierons dans un prochain numéro

Le Mariage de Hoche

COMÉDIE INÉDITE

de

M. Adolphe ADERER

qui vient d'être représentée avec le plus vif succès à la Comédie française.

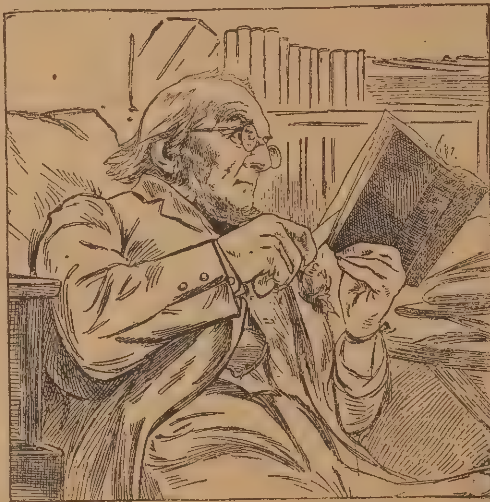


Et nous commencerons incessamment le roman qu'achève d'écrire pour nos lecteurs

M. Charles FOLEY

Choses d'Irlande

Les événements qui viennent de s'accomplir en ce pays ont des origines lointaines. Les Allemands n'eussent pas réussi à organiser l'émeute s'ils n'avaient semé leur méchante graine dans un terrain déjà préparé. Les révoltés, les Sinn-Feiners d'aujourd'hui sont les fils des fénians qui, depuis un siècle, luttent pour assurer à leur patrie une vie indépendante. Tel était le but que s'assignait cette société secrète, dont les tentatives révolutionnaires se succédèrent sans interruption. Elle subit d'abord l'impulsion de Smith O'Brien, partisan de l'emploi des moyens violents, adversaire du pacifique O'Connell. Elle poussait à l'exode des Irlandais malheureux, leur conseillant de se réfugier en Amérique où ils formèrent bientôt une nombreuse colonie. En 1848, en 1865, en 1867, le fénianisme *manifesta sans beaucoup de succès son activité. En 1885, il frappait à mort lord Cavendish, assassiné avec son secrétaire, dans une allée de Phenix Park... Les souffrances de l'Irlande, la misère des paysans réduits à l'état de serfs par une loi inexorable, — la loi du plus fort, — expliquaient ces colères, ces révoltes. Peu à peu, le conflit devint moins aigu.*



Gladstone dans sa bibliothèque de Hawarden.

Le généreux Gladstone eut des imitateurs. L'Angleterre écouta la voix de l'humanité et de la raison. A la veille de la guerre actuelle, la paix était signée, solution propre à nous réjouir, nous qui sommes maintenant les amis loyaux des Anglais et qui n'avons cessé de chérir notre pauvre sœur irlandaise. On trouvera l'expression émue de ces sentiments dans des notes prises il y a quelques années par M. Marcel Prévost et détachées de son carnet de voyage.

A. B.

UNE PETITE FILLE PASSAIT...

Une fillette marche le long de la route, sans hâte. Le sommet de sa tête, ses épaules, ses bras sont cachés par une couverture grise, pliée en façon de châle; si bien qu'on ne voit d'elle que le visage encadré de bandeaux cendrés, les mains qui tiennent la lisière de laine, les pieds nus. Mais ces pieds et ces mains sont délicats et pâles, d'attache menue; le visage montre une grâce, une finesse surprenantes; le teint, gardé frais par l'humidité permanente de l'air, ferait envie à plus d'une Parisienne. Les yeux d'un bleu délicieux, le bleu du ciel septentrional par les beaux jours, s'encadrent d'un cercle plus pâle encore, où la peau, vaguement azurée, mince à la déchirer d'un baiser, est toute semée de claires taches de son...

La fillette marche sans hâte, le long de la route bordée de tourbières, de champs de pierre, de landes où croît la bruyère pourpre. Elle passe devant des squelettes de chaumières dont il ne reste plus que les murs et les pignons, — pas de toit. Elle ne s'en inquiète guère : depuis son enfance, elle a vécu dans un district qui est comme un cimetière de maisons... Voici venir, par le milieu de la route, deux grands constables vêtus de noir, la toque ronde sur l'oreille : elle échange un salut amical avec ces gigantesques gardiens de la force publique, et continue sa marche, pensive et souriante, résignée, presque gaie dans sa misère, parce qu'elle la sent aussi inévitable que les nuages dans le ciel et la bruyère dans les champs.

Cette jeune fille à l'âme d'enfant, c'est l'Irlande...



La tristesse de l'Irlande, c'est qu'elle est un grand cimetière de maisons paysannes ruinées. Surtout vers la côte ouest, la campagne est hérissée de décombres. Vous connaissez la scène tant de fois racontée de l'éviction des tenanciers : les policemen requis par le landlord, enfonçant la porte barricadée de la chaumière, saisissant le misérable mobilier, expulsant les habitants; puis, pour que ces malheureux dépourvus d'asile, ne cèdent pas à la tentation de réintégrer celui-ci, même vide, on enlève le toit de la maison et les châssis des fenêtres; il ne reste plus que les quatre murs de pierre et les deux triangles des pignons... Cette carcasse de masure se rencontre partout en Irlande, témoignant que les évictions ne sont pas une légende, mais la lamentable histoire quotidienne. Quelquefois, c'est tout un groupe de squelettes de pierre, déjà à moitié habillés par la mousse. Dans des villes de bonne apparence (Sligo), on entre par des faubourgs de ruines!

Grand Dieu! quelle redevance pouvait-on justement exiger des misérables qui ont vécu là dans ces tanières, du temps où elles se couvraient encore d'un toit! On se le demande avec pitié quand on traverse les landes inféconde et pittoresques du Connaught. Des bruyères naines couvrent un sol de tourbe épaisse; pour entreprendre une culture quelconque, il faut enlever d'abord la tourbe ou déposer de la terre au-dessus. Là où un accident heureux du sol permit aux semailles de germer, le produit est anémique, rongé par l'humidité, pourri avant la récolte. Imaginez quelle révolte intérieure dut soulever les infortunés qu'on jetait dehors pour n'avoir pas payé une redevance *qu'ils ne pouvaient pas gagner!* Faut-il s'étonner qu'il y ait eu des crimes commis dans un pays où l'indigène alla, dit-on, jusqu'à s'enivrer d'éther, parce que l'alcool ne lui versait pas assez d'oubli?

Est-ce pour cela qu'elle a tant de résignation triste dans ses yeux bleu clair, — la fillette qui marche le long des routes pieds nus, une couverture grise encapuchonnant sa tête, ses épaules et ses bras?

MARCEL PRÉVOST,
de l'Académie française.

LA VILLE DE DUBLIN. 1. Customhouse (la Douane). 2. Grafton Street.

IRLANDE

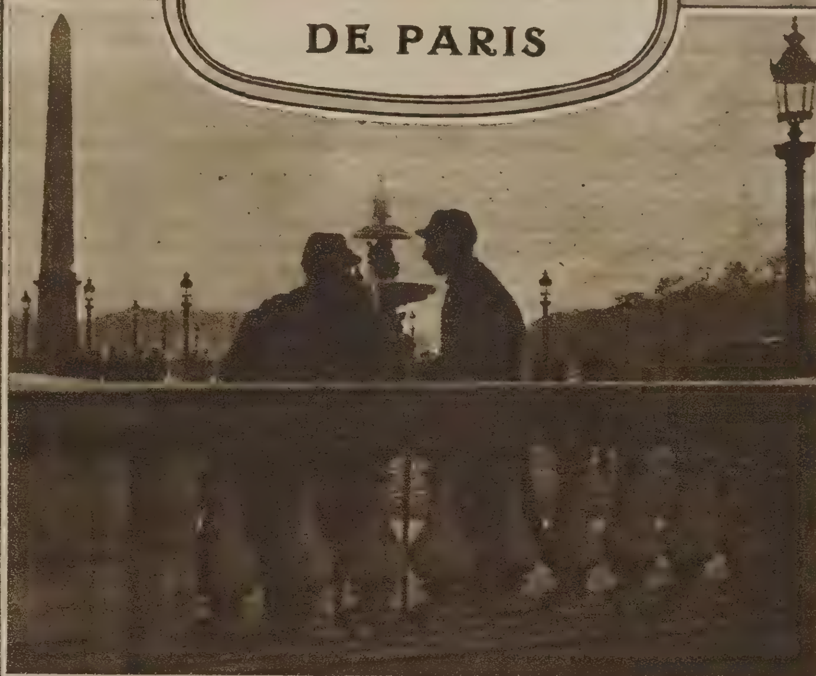


PAYSAGES. — 1. Hutte de laboureurs, à Gweedore. — 2. La chaussée des Géants (nom populaire donné à ces roches basaltiques, situées dans le comté d'Antrim).

EN IRLANDE

LE PRINTEMPS DE PARIS

Il y a deux catégories de civils qui ne sont pas très intéressantes : il y a ceux que la guerre semble n'intéresser en aucune façon (ils sont d'ailleurs assez rares) et ceux que la guerre intéresse, mais d'une façon qui n'est pas assez désintéressée. Mais il y a un grand nombre de citoyens qui travaillent pour vivre et faire vivre, qui pensent à nos soldats, et se divertissent honnêtement. Ils estiment que les affaires doivent reprendre et la vie continuer, dans toutes ses manifestations pourvu qu'elles soient décentes. C'est ce qui donne à Paris une physionomie qui ne vous a pas déplu. A vrai dire, j'appréhendais le contraire.



Un brin de causette devant l'Obélisque.

Nous qui sommes dans Paris, nous ne pouvons pas le voir ni le juger. Si une mode excentrique, ou bien une scène de cinéma, ou bien un incident à la Chambre, ne s'accordent pas à notre état d'âme, nous sommes enclins à porter des jugements sévères, chagrins, et à généraliser.

Ce serait un grand malheur si nous avions tous une sensibilité et une imagination en rapport avec l'horreur et l'étendue de cette guerre. S'il en était ainsi, depuis longtemps il n'y aurait plus personne à l'arrière, car nous serions tous morts.

Mais il n'y a aucune mesure commune entre le front et la nuque. Notre admiration même n'est pas à la hauteur de l'héroïsme de nos soldats : nous ne savons pas ce qu'ils font ; nous ne pouvons pas nous en rendre compte. Une formidable bataille comme la bataille de Verdun, nous la connaissons seulement par les communiqués, par les appréciations militaires, par tout ce que nous lisons dans les journaux à propos et autour de la bataille ; mais ce n'est jamais que de l'imprimé ; il faudrait lire entre les lignes. Mais qu'un soldat blessé revienne de là-bas et nous raconte ce qu'il a vu, nous voilà émus, transportés, bouleversés... et un peu honteux de notre sécurité qu'ils paient si cher. Alors, en sortant d'une conversation avec ce blessé, une forme de chapeau sur une tête légère ou bien, sur une affiche, quelque célébrité de café-concert stylisée pour suggestionner les masses, ou toute autre chose semblable, peut nous contrarier outre mesure. Mais quoi ? le théâtre, le café-concert, le cinéma font vivre des gens et en distraient beaucoup d'autres, par conséquent les font mieux vivre, car l'ennui les déprimerait. Et puis il faut bien que les permissionnaires s'amusent. Ah ! ceux-là, ils en ont bien le droit. On pourrait peut-être souhaiter que, par moments et par endroits, la qualité du rire fût moins douteuse ; mais les entrepreneurs de spectacles vous disent : « Nous donnons au public ce qu'il désire, ce qu'il demande. » On pourrait bien leur répondre : « Vous vous trompez ; c'est le public qui prend ce que vous lui donnez. » C'est une question d'avant, de pendant et d'après guerre : L'art doit-il élever le public jusqu'à lui, ou bien le métier doit-il s'abaisser jusqu'à satisfaire le goût des moins cultivés et des plus grossiers ? Qu'on ne dise pas surtout que les poilus ne veulent



Les convalescents (Terrasse du jardin des Tuileries, angle de la place de la Concorde).









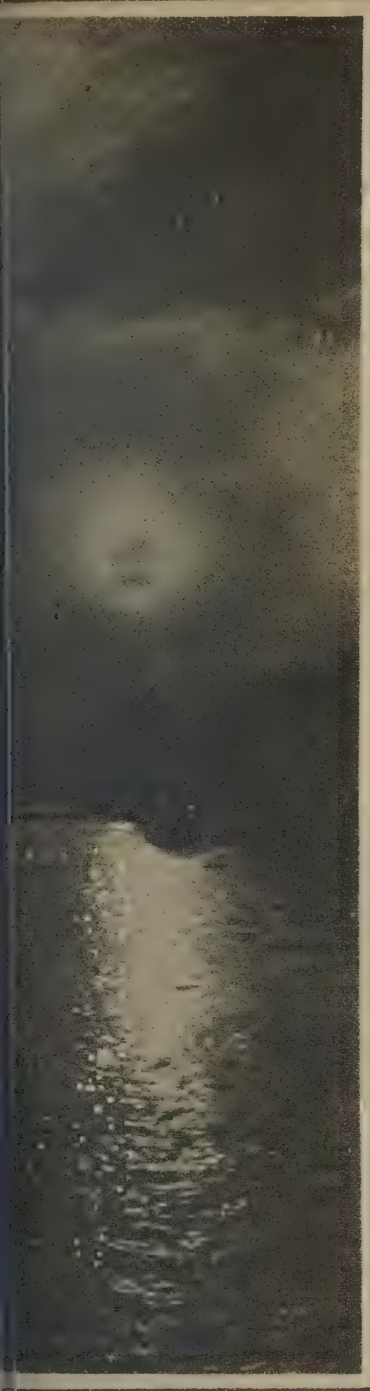
Crépuscule sur la Sein

1 et 3. Autour du bassin des Tuileries 2. L'après-midi du dimanche, avenue des Champs-Elysées.

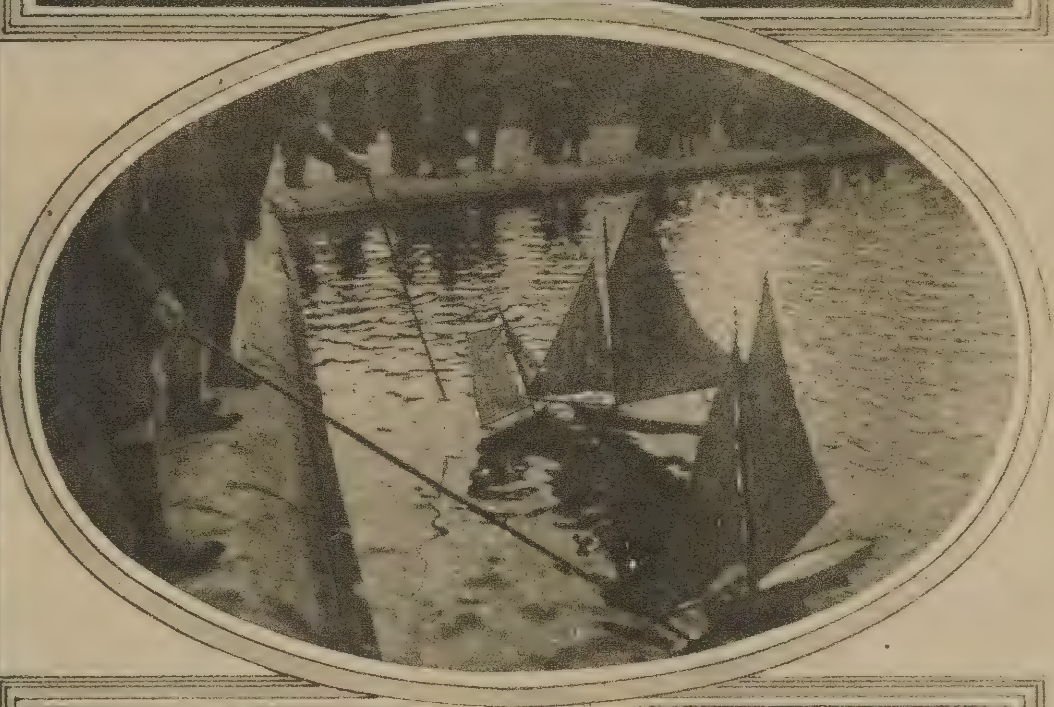
pas entendre parler de la guerre ; ils aiment en
d'eux sans parler de la guerre, et réciproquem

Mais vous avez vu Paris avec des yeux c
c'est vous qui devez avoir raison. Il était tr
douce journée, après tant de jours de neige, d
du soleil, de la terrasse des Tuileries d'où l'o
le plus beau paysage d'arbres, de pierres et
des monuments, des palais, des statues, de
Eiffel, que nous aimons maintenant pour ses
dans une brume très fine. Les Champs-Elysé
sûrs de leur verdure prochaine, étaient tout
mais que l'on sentait confiante, malgré tant d

Un beau dimanche, un doux moment de
belle gravure pour le musée Carnavalet. Bour
qui jouissait calmement d'une journée printan
une atmosphère chargée d'espérance !









cinq heures).

'eux, et comme on ne peut parler
éde conclure.
nire ; vous avez aimé son aspect, et
u hier, notre Paris, par une belle et
e pluie. Je suis allé voir le coucher
e grande étendue de ciel. Il y a là
npuisse rêver : la Seine et ses quais,
balustrades, des fontaines. La tour
militaires, s'estompait discrètement
abres noirs, sans feuilles encore mais
neurs, foule sombre, noire elle aussi,
emmes en deuil.
eû voulu fixer, et l'on songeait à une
le gens, c'était le vrai peuple de Paris
cil à la fois mélancolique et clair, dans

RICE DONNAY, de l'Académie française.

1. Fin de journée. — 2. Le Royaume des Enfants. — 3. Trois heures, avenue du Bois-de-Boulo

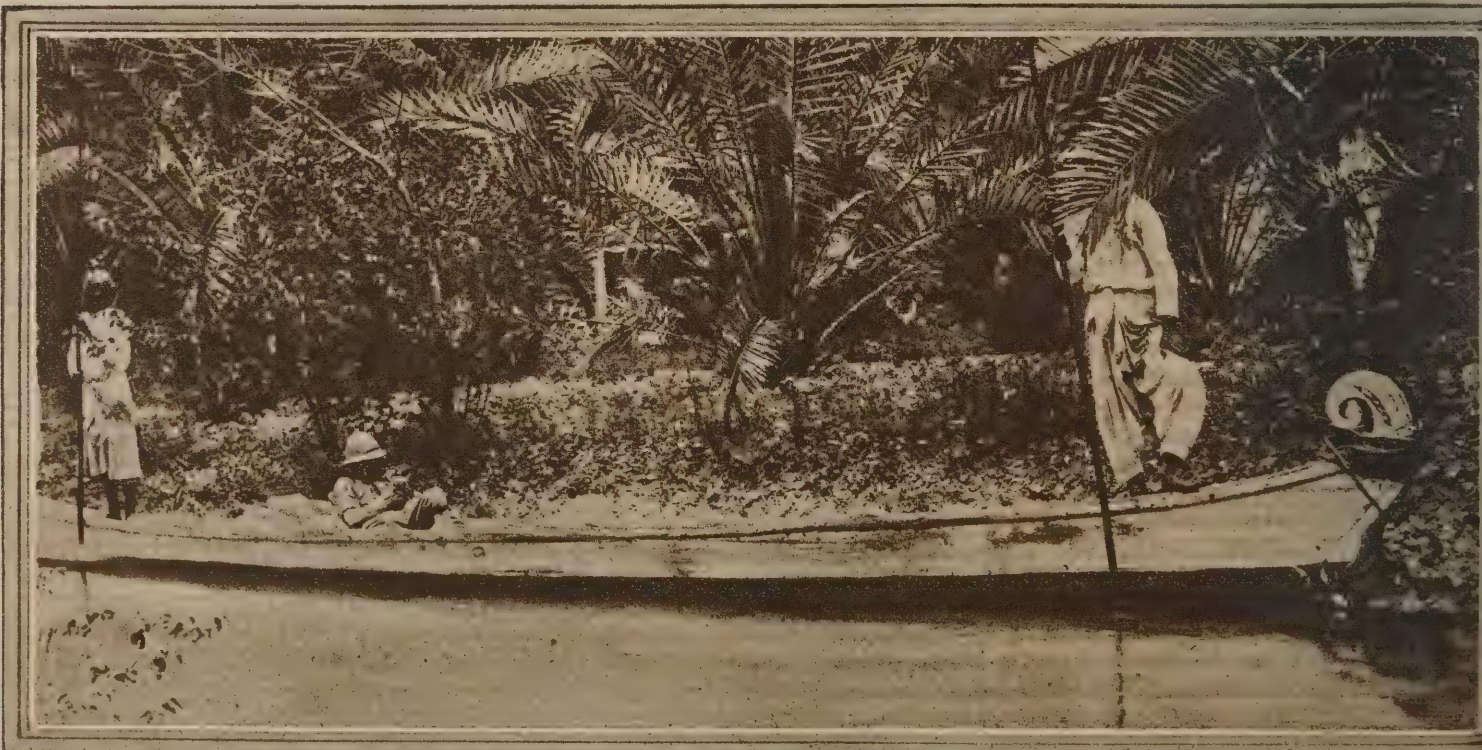


Paquebots coulés dans le Chatt-el-Arab (bouches du Tigre et de l'Euphrate) pour arrêter les navires anglais.

La Kultur en Orient

En 1914, à la veille de la guerre, je faisais un voyage d'étude en Asie Mineure et j'y visitais les établissements français d'instruction. Les Allemands ont bien cru qu'ils allaient anéantir là-bas notre antique influence. A cette minute encore, bien qu'ils doivent renoncer à leur marche triomphale vers l'Egypte et les Indes, ils envoient, disent leurs journaux, des professeurs dans les écoles d'Anatolie, de Syrie, de Mésopotamie, d'où ils ont chassé nos maîtres. Ils y font enseigner leur langue à côté de la nôtre qu'ils n'osent pas bannir immédiatement. Les voilà partis pour « la régénération matérielle et morale » de la Turquie. Ecoutez-les, ils feront une synthèse entre la vieille formation orientale, telle qu'elle s'est perpétuée à travers les siècles, et l'esprit scientifique, le tout combiné avec l'ardeur au travail de l'Europe moderne. L'autre jour, dans *La Kœlnische Zeitung*, l'orientaliste Henri Becker a fait un large exposé du programme :

« Dans la civilisation musulmane du moyen âge, dit-il, on peut découvrir une fusion entre les conceptions helléniques et certaines conceptions religieuses, morales et physiques de l'Islam. C'est de cette combinaison qu'est sortie cette indolence que domine l'idée du mérite de la contemplation. Ces conceptions musulmanes ont été modifiées dans les dernières années sous l'influence de l'esprit européen, particulièrement de l'esprit français. Mais on s'est souvent contenté d'apparences. On a pris les modes françaises, l'amour de la vie facile des Français, un certain goût littéraire français, une manière de poser les questions analogue à celle de la presse française et la philosophie



Scène photographiée sur les bords du Tigre.

LES ANGLAIS EN MÉSOPOTAMIE

perficielle du positivisme. danger pour les Orienux c'est de s'en tenir à tte façon si superficielle la culture européenne. n peut dire qu'une altertive se pose maintenant : bien l'influence europenne continuera d'agir mme elle l'a fait jusqu'ici, ns système, ce qui se rne à recouvrir les conptions orientales d'un mis de civilisation europenne ; ou bien il faudra re aboutir un effort consnt et net appuyé sur programme précis qu'acptera la Turquie, qui maintenant tant de conce dans l'Allemae. Il faut, pour réussir te seconde alternative, nsformer l'éducation du uple turc dans le sens rmanique. L'instituteur emand doit travailler la main dans la main ec l'Oriental ; c'est à l'instituteur allemand 'il appartient de développer la civilisation entale. »

Le morceau est un peu nuageux, à l'allende, mais il est curieux. L'État allemand t ce qu'il y a d'important dans le monde, tandis que des particuliers français, malgré mmenses efforts, ne parvenaient pas à obte- que nos dirigeants maintinssent en Orient s anciennes positions, le gouvernement périal, poursuivant avec ampleur et énergie e politique mondiale, s'imposait à Constanople.

Il s'imposait avec une audace et une bruta- prodigieuses. Certes les Arabes et les



Un camp anglais en Mésopotamie.

Turcs qui traitaient deux voyageurs français avec tant de courtoisie et de sympathie en mai, juin, juillet 1914, ne méditaient pas de faire la guerre pour le compte du kaiser à l'Angleterre et à la France. Le plus grand nombre d'entre eux, au moins dans le pays arabe, profondément persuadés que les Jeunes-Turcs étaient décidément impuissants à établir des routes, à assurer une répartition équitable des impôts et à garantir la sécurité, souhaitaient, attendaient avec impatience que la France et l'Angleterre vînt enfin leur donner leur libre respiration. Et cependant nul de nous ne désirait hâter la liquidation de l'Empire ottoman. Déchirer la robe de l'Asie, tailler dans cette étoffe bigarrée et recoudre, quelle responsabilité ! Les plus audacieux, en France, en Angleterre, souhaitaient simplement de trouver quelque Turc qui voulût bien écouter de sages conseils, et d'une manière à peu près raisonnable adoucir et régler la vie dans les anciens cadres ! Hélas ! il n'y a plus de Turcs, plus rien que la Loge de Salonique tombée sous la domination allemande.

Ainsi les Orientaux se trouvèrent soudain, à leur grande stupeur, précipités dans cette guerre atroce. Pour débuter, ils ont éprouvé ce que vaut exactement la Kultur ; elle étale sous leurs yeux ses leçons de froide férocité ; ils peuvent, dans leur conscience, la comparer avec la douce morale chrétienne et chevaleresque qu'enseignaient à leurs enfants nos maîtres français, religieux ou laïques.

Si la victoire, ce qui désormais est impossible, devait favoriser les Allemands, ils se chargeraient de faire comprendre d'une manière encore plus complète aux Turcs et aux Arabes que la douceur et la bonté ne sont que faiblesse et impuissance et qu'un peuple qui possède la culture complète doit être obéi et servi, comme un Dieu porteur de la foudre, par les nations à demi-cultivées.

J'ai vu les eaux de l'Euphrate encore toutes limoneuses du remous qu'y avaient produit les ouvriers indigènes précipités, noyés



Fort turc à Kumu.

LES ANGLAIS EN MÉSOPOTAMIE



L'entrée de Bagdad.

sans autre forme de procès par les ingénieurs allemands à qui ces pauvres diables réclamaient leur salaire. Si les choses se passaient ainsi avant la guerre, dans la période de diplomatie et quand l'amabilité pouvait encore avoir de l'efficacité, qu'est-ce que les Orientaux doivent prendre, aujourd'hui qu'ils se sont livrés, pieds et poings liés, à la terrible bête de guerre qu'est le sous-officier boche?



A cette heure, on doit regretter là-bas les paisibles moines français ou les maîtres de la mission laïque, les uns et les autres désireux de plaire et attardés dans « ces vieux concepts d'humanité et de politesse qui sont le stigmate des nations dégénérées... » Heureusement, « les dégénérés » sont en train de briser la force allemande et de sauver la liberté, voire la bonté dans le monde! Et parmi eux se trouvent beaucoup des excellentes gens qui nous ont fait un si bel accueil en Orient, il y a deux ans.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

La Campagne Britannique DE MÉSOPOTAMIE

Ce n'est pas pour s'assurer le produit de gisements pétrolifères que les Anglais ont entrepris cette expédition vers Bagdad, il s'agissait pour eux d'intérêts d'une tout autre importance. L'Allemagne les menaçait de la marche d'une armée turque vers les Indes avec le projet d'y fomenter une insurrection dans les populations musulmanes ; il fallait couper court à toute tentative de cette sorte et lui barrer la route de concert avec les Russes qui s'avançaient par le Caucase. La présence de troupes anglaises à Bagdad fera, de plus, évanouir le rêve de l'Allemagne : la germanisation de l'Asie antérieure, commencée bien avant la guerre actuelle. La seule critique qu'on puisse adresser au gouvernement de l'Inde chargé de l'organisation de cette campagne est de n'y avoir pas consacré de forces assez considérables et de n'en avoir pas prévu toutes les difficultés.

La première étape de l'expédition, la prise de Bassora, fut très désagréable aux Allemands, qui considéraient déjà la Mésopotamie comme une de leurs possessions. De Bassora, l'expédition suivit le Chatt-el-Arab jusqu'à Korna, au confluent du Tigre et de l'Euphrate, où elle se sépara en deux colonnes qui remontèrent simultanément les deux fleuves. Le quartier général de l'expédition s'installa à Korna.

Tout marcha d'abord pour le mieux dans la colonne qui remontait le Tigre, sous les ordres du général Townshend



Une rue de Bagdad.

u'à Kout-el-Amara, où elle battit les Turcs. ·ès cette victoire, le général Townshend em- jua son infanterie sur des vapeurs et se porta arches forcées sur Bagdad ; le 23 novembre 5, il entrait à Ctésiphon. Les troupes turques Nour-Eddine ne semblaient plus être capables léfendre la ville des khalifes et on s'attendait apprendre l'entrée de la colonne britannique. Ialheureusement, le 25 novembre, les Turcs, nt reçu de très gros renforts, prirent une vi- euse offensive qui refoula les Anglais jusqu'à it-el-Amara. Le général Townshend ne se lit pas un compte exact des forces turques l avait devant lui ; il crut pouvoir sans danger rêter à Kout-el-Amara qui, dans une boucle

leuve, était facile à défendre, et y attendre secours qu'on ne manquerait pas de lui en- er. Nour-Eddine avait au contraire assez de lats sous ses ordres pour investir complètement colonne anglaise et se porter au-devant des pes qui viendraient au secours de Townshend. même temps qu'il attaquait les défenses de ut-el-Amara, il porta une partie de ses forces El-Belga sur le Tigre, à l'est des marécages Souaikia.

La situation de la colonne du général Town- nd menaçait de devenir inquiétante ; son ctif ne dépassait pas 10,000 hommes, et elle rouvait enveloppée par 60,000 Turcs, à près quatre cents kilomètres de Korna. Le quartier éral anglais, établi dans cette ville, envoya ir la dégager deux nouvelles colonnes, sous ordres des généraux Campbell et Aylmer, qui virent les deux rives du fleuve.

Du 25 novembre, jour où la colonne anglaise Townshend avait dû évacuer Ctésiphon, au anvier 1916, jour où les colonnes de secours taient les Turcs à Cheikh-Sa'd, il s'était ulé un mois et demi, et cependant les An- is n'avaient pas perdu de temps. L'apparente teur de la marche des troupes britanniques t être attribuée à l'absence presque totale de tes et de villages, et à une chute ininter- pue de pluies torrentielles ; les troupes bi- aquèrent presque constamment dans la boue eur ravitaillement ne se fit pas sans d'énormes icultés.

Cet exposé, emprunté au colonel Boissonnet, prévoir la capitulation de Kout-el-Amara. s photographies que nous publions donneront lecteur la vision pittoresque de ce pays, où se jouer un acte important du grand drame la guerre.

GEORGES DERVILLE.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA RÉBELLION IRLANDAISE
LE SERVICE OBLIGATOIRE EN ANGLETERRE

L'Angleterre ne paie pas d'une trop large blessure la défaite de l'insurrection irlandaise. La rapidité même de sa victoire a épargné bien des ruines et du sang. Cette nouvelle et terrible convulsion n'aura duré qu'une semaine, du lundi de Pâques au dimanche suivant. Et même se fût-elle apaisée plus tôt, si l'armée n'avait dû temporiser, afin que la population loyaliste ne souffre pas trop de la bataille.

C'est en plein cœur de Dublin, en effet, dans Sackeville street que les émeutiers, les Sinn Feiners avaient organisé leur principale défense; ils occupaient de longs pâtés de maisons qu'il fallut leur disputer un à un et presque détruire à coups de canon.

L'insurrection éclata comme toutes les mauvaises querelles, sans la moindre raison. Ni lord Wimburne, le vice-roi, ni M. Birrell n'y croyaient et même se laissèrent-ils abuser, prenant pour un contre-ordre des Sinn Feiners, ce qui était, au contraire, un signal. Ce fut en somme une surprise à laquelle l'organisation même des émeutiers se prêtait singulièrement. Ce sont, comme on l'a pu voir, les irréductibles de l'ancien parti fénian, des extrémistes qui ne veulent d'aucun accommodement avec l'Angleterre, d'aucune politique d'apaisement. Les troubles de 1913-1914 furent leur œuvre. A cette époque, James Connoly, l'un des ouvriers de la rébellion avec Pearse et la comtesse Markiewics, et le principal lieutenant de John Larkin à cette époque, exhortait déjà les grévistes à mettre Dublin à feu et à sang, affirmant que son armée civile saurait paralyser le gouvernement.

Organisés en milices, les Sinn Feiners procédaient souvent à des revues, à des marches, à des exercices, à des exercices même de combat dans les rues; et la population de la ville ne s'alarma pas autrement, quand, de Phenix Park ils apparurent en armes et prirent possession des rues principales, quand ils arborèrent sur les édifices et les maisons qu'ils occupaient subrepticement leur étendard vert, blanc et jaune. Mais bientôt la fusillade éclata de tous côtés. Et, avant même que l'armée ne fut en pouvoir d'intervenir, les émeutiers s'étaient saisis du parc de Saint-Stephen et s'y retranchaient, ils s'emparaient des deux principales gares, de l'hôtel des postes, de l'hôtel Métropole, de Shelborne Hôtel, attaquaient le château où ils étaient d'ailleurs repoussés, occupaient le Liberty Hall, le Coliseum, etc., etc. Des barricades s'élevaient partout; les magasins étaient mis à sac et plusieurs incendiés.

Les rebelles avaient leur dépôt de munitions à Liberty Hall, et c'est là que se porta le premier effort des troupes accourues du camp de Curragh.

Puis, dès que la répression se fut organisée, l'occupation de Shelborne Hotel leur permit de balayer les insurgés du parc de Stephen Green, et de les rejeter sur le centre de la ville. Ils perdaient le moulin Boland, Earl street, et étaient peu à peu rejetés dans Sackville street, où leur résistance fut d'ailleurs aussi longue qu'opiniâtre. Ils ne cachaient pas le dessein de s'ensevelir dans les ruines des édifices et des maisons qu'ils occupaient, plutôt que de se rendre. Mais dans la journée de dimanche James Connoly et Pearse étaient blessés, et leur mise hors de combat décida de la reddition des rebelles qui, les uns après les autres, déposèrent les armes. Le drapeau vert tombait de Sackeville, et avec lui s'effondrait la triste république que les Sinn Fennois avait proclamée avec l'aide de l'Allemagne.

Car c'est elle qui leur fournit des armes et des munitions, c'est frappés par des balles allemandes que sont tombés non pas seulement les soldats du général Maxwell, mais les femmes, les enfants.. Les projectiles trouvés sur les blessés et les morts portent la marque de fabrication allemande. D'ailleurs, James Connoly, en annonçant la fondation d'une république irlandaise, parlait ouvertement de concours étrangers. Et le bombardement de Lowestoft, les raids de zeppelins, le débarquement de Casement dans la baie de Curragh par un destroyer allemand, avaient, dès les premiers instants, montré que nos ennemis sont ces mauvais ouvriers de la rébellion irlandaise. Ils espéraient faire révolter le pays, y prendre pied, et de là atteindre l'Angleterre. Mais ces tristes psychologues se méprenaient une fois de plus. A part quelques points isolés, l'Irlande est demeurée calme, et Dublin, lui-même, ne s'est pas départi un instant de l'attitude la plus loyaliste. Aussi bien, depuis le commencement de la guerre, 250,000 Irlandais ne combattent-ils pas en Belgique, sous le drapeau de l'Union Jack? Et quand, dans ces mêmes journées de révolution, les Allemands attaquèrent inopinément le secteur entre Hulluch et Loos, parce qu'ils le savaient défendu par des Irlandais, et qu'ils espéraient une défaillance de leur part, ce fut, au contraire, des héros qu'ils trouvèrent devant eux. Ce fut au son des pibrochs, qui déjà à Dundalk sonnaient les pensées de liberté que les soldats de Douglas Haig reconduisirent leur adversaire dans la tranchée.

Les projets de l'Allemagne se retournent d'ailleurs contre elle. Les émeutes de Dublin ont eu comme premier résultat, en effet, d'entraîner les Communes à demander au gouvernement britannique des solutions infiniment plus radicales que celles que proposait le premier Anglais.

Bien que l'Angleterre ait aujourd'hui sous les armes quatre-vingt-trois divisions, M. Asquith annonce, en effet, le service obligatoire pour les hommes célibataires ou mariés de dix-huit à quarante ans.

LA CAPITULATION DE KUT-EL-AMARA
ET LA MARCHE DES RUSSES VERS LE TIGRE

Cette douloureuse épreuve ne devait pas être la seule de l'Angleterre en cette nouvelle semaine de guerre. La faim, la faim seule, a eu raison, en effet, de la petite armée que soixante mille Turcs tenaient assiégée depuis près de cinq mois dans une boucle du Tigre, à Kut-el-Amara, et qui a dû se rendre avec son valeureux chef le général Townshend. On sait que celui-ci, dans sa marche de Bassorah sur Bagdad, s'était brusquement heurté à des forces considérables et que, malgré son infériorité numérique et l'insuffisance d'artillerie, il les avait bousculées, vaincues à Ctésiphon; mais, que sa victoire lui coûtant extrêmement cher, il avait regagné Kut-el-Amara, où, suivi de près par l'ennemi et dans l'impossibilité de se ravitailler, il soutenait le plus douloureux des sièges. Des troupes de secours essayèrent le matin du jour de Pâques de percer jusqu'à lui et malheureusement elles ne purent forcer les lignes turques de Um-el-Hannah, que doublait à Es Sinn une chaîne de positions s'étendant le long du fleuve et habilement

protégées sur leurs flancs par des marécages et des inondations factices. Pour leurs attaques nos alliés ne disposaient que d'étroits couloirs de terres vaseuses où ils s'enlizaient, s'épuisaient. Et tous leurs efforts pour tendre la main au général Townshend restèrent impuissants. C'est en vain que des aéroplanes parvenaient à jeter des sacs de farine aux assiégés, la famine gagnait toujours, et l'heure vint où les neuf mille braves, les neuf mille soldats anglo-indiens qui, de Ctésiphon avaient pu espérer planter l'Union Jack sur les murs de Bagdad, durent se rendre. Au point de vue moral, l'événement est évidemment regrettable et a causé à Constantinople une explosion d'enthousiasme tout oriental; mais, au point de vue militaire, il n'a qu'une importance assez mince. Les Turcs, épuisés eux-mêmes, n'en doivent pas moins pour cela compter avec les forces du général Gorringe, qui les menace à une quinzaine de kilomètres de là, sur les deux rives du Tigre et qui, des renforts aidant, leur taillera avant peu des croupières.

LE CONFLIT GERMANO-AMÉRICAIN
LA RÉPONSE DE L'ALLEMAGNE

Toute la semaine s'est passée dans l'attente d'une réponse de l'Allemagne à la note des Etats-Unis, une attente d'autant plus vive que le kaiser, entre deux navettes de son chancelier, de Berlin à Charleville, avait fait mander l'ambassadeur américain lui-même au quartier général, dans l'intention bien évidente d'user de son influence personnelle, de discuter directement avec lui, de l'amener à un compromis. Compromis difficile, puisque avant de partir pour la tente impériale — insigne honneur — M. Gérard venait de recevoir de Washington des stipulations précises et ne prêtant à aucune ambiguïté sur le désir des Etats-Unis de voir revenir l'Allemagne à l'observation des principes du droit international, tels qu'ils étaient pratiqués avant le memorandum allemand du 10 mars 1915. M. Lansing y rappelait que les sous-marins doivent arrêter les navires marchands, les fouiller, les visiter d'après les règles traditionnelles de la guerre de course, que leurs commandants n'ont, pas moins que ceux des croiseurs, l'obligation de respecter le droit des neutres, d'assurer la sûreté des non-combattants.

Ces stipulations sont la condamnation de la guerre sous-marine, comme la pratiquent les Allemands, puisque le sous-marin ne peut agir comme un croiseur. Et l'on voit les difficultés de la discussion, difficultés d'autant plus grandes du côté impérial que Guillaume II se heurtait à l'intransigeance des partis conservateurs allemands, qui regardent la guerre sous-marine comme la meilleure arme de l'Allemagne contre l'Angleterre. Le séjour prolongé de l'ambassadeur américain sous le pavois impérial, les flatteries et les injures dont il était tour à tour l'objet de la part de la presse allemande, les projets que celle-ci prêtait à l'empereur d'en appeler au président Wilson lui-même, tout montrait, jusqu'à l'évidence, que les choses n'allaient pas toutes seules, qu'il y avait, comme on dit, du tirage. Une vingtaine de jours après avoir reçu la sommation américaine, le gouvernement impérial délibérait encore, essayait encore de gagner du temps dans l'espérance peut-être de quelque succès militaire qui lui permît, non de parler haut, mais de donner plus de prix à son compromis. On s'impatientait en Amérique, on y voyait venir avec colère l'anniversaire du torpillage du *Lusitania*, et même les officieux de l'Allemagne la blâmaient-ils d'attendre jusque-là, jusqu'à cette date du 7 mai qui, de l'autre côté de l'Atlantique, n'aurait pu que réveiller bien des colères.

Cependant tout a une fin, et le 4 mai, l'Allemagne donnait enfin sa réponse. Elle le faisait avec une solennité d'assez mauvais augure d'ailleurs. Cette réponse, aussi perfide qu'impertinente, n'est, en effet, qu'un essai de chantage. Elle débute par une fin de non recevoir et se termine par un véritable marchandage, le marchandage prévu.

« L'Allemagne, dit la Wilhelmstrasse, ne saurait renoncer à l'emploi de l'arme sous-marine dans la conduite de la guerre contre le commerce, guerre qui implique évidemment des dangers pour les personnes et les biens neutres. Toutefois, elle est prête à en user d'une manière strictement conforme aux règles internationales, telle qu'elle était reconnue avant que la guerre n'éclatât, si la Grande-Bretagne était également prête à adapter sa propre conduite de la guerre à ces règles. Et, ajoute-t-elle, si le gouvernement des Etats-Unis n'arrive pas à faire respecter les lois de l'humanité par toutes les nations belligérantes, le gouvernement allemand se réserverait une liberté complète de décision. »

On voit la thèse : Que l'Angleterre revienne elle-même au droit des gens et l'Allemagne y reviendra à son tour! C'est celle de l'impudence et de la duplicité sous les apparences de la conciliation, — il y a une différence entre couler des bateaux ou les arraisonner — et il paraît impossible que Washington, dont les raisons sont toutes d'humanité, ne la repousse pas.

LA BATAILLE DE VERDUN

S'il est vrai que les Allemands aient donné à l'ambassadeur des Etats-Unis « l'occasion de se faire une opinion personnelle sur certaines questions militaires », l'instant était plutôt mal choisi, car, sous Verdun, ils continuaient à recevoir la forte tape. Le système de contre-attaques brusquées, rapides inauguré par le général Pétain et son lieutenant le général Nivelle, une autre gloire qui se lève, est, en effet, couronné du plus large succès. Dans la journée du 30 avril, deux de ces offensives nous ont, au nord du Mort-Homme, rendu un front de plus de mille mètres de tranchées, sur une profondeur variant de trois à six cents mètres. On se souvient que les Allemands étaient depuis le 10 avril, parvenus à proximité immédiate du sommet de cette position, il importait de les en chasser, de leur enlever ce morceau de leur « travail de mosaïque », et nos soldats l'ont fait avec une véritable maestria. L'ennemi a bien essayé de réagir. Le soir même, il lançait à la rescousse le meilleur de ses troupes, ce fameux corps brandebourgeois qui perça jusqu'à Douaumont pour d'ailleurs y succomber. Les experts militaires estiment, en effet, ses pertes à près de quarante mille hommes. Après six semaines de repos et une minutieuse reconstitution, le kronprinz le jetait de nouveau dans la mêlée. Et cette fois encore il l'a fait décimer sans résultat. La IIIe division a vu ses régiments fondre les uns après les autres et la XVIIIe a payé elle-même d'une véritable hécatombe l'honneur, au troisième assaut, d'avoir pu mettre momentanément le pied dans nos lignes. Le 3 mai, nos troupes ont achevé de débarrasser le Mort-Homme ainsi que ses alentours immédiats, et les Allemands se trouvent, en fait, refoulés jusqu'à la ligne qu'ils occupaient il y a deux mois et même plus loin.

LÉON PLÉE.

Échos de la Guerre

Un officier supérieur de l'armée anglaise nous communique une nouvelle version de l'origine du nom de Thomas Atkins dont nous parlait l'autre jour Chrysale :

« Quand le duc de Wellington était commandant en chef de l'armée britannique, on revisait les formes des comptes du soldat, et on imprimait, à titre d'exemples, des formes complètes avec signatures d'un soldat imaginaire et de son capitaine.

» Le duc était en résidence à Walmer. Un aide de camp lui demanda quel nom il fallait imprimer sur ces feuilles. Le vieux chef se leva, sortit par la porte grande ouverte, et commençait à arpenter d'un pas lent le rempart du fortin en cherchant dans sa mémoire le nom d'un « type » entre tous les soldats braves et loyaux qu'il avait connus. Il se souvint d'un jour de bataille dans les Indes, quand il était chef de bataillon. Ce soir-là, il traversait le terrain avec ceux qui cherchaient les blessés et les morts. Il put secourir un grand gaillard de la compagnie grenadière du régiment, un certain Thomas Atkins, soldat brave des braves, et maintenant mortellement blessé. Le chef lui releva la tête et versa quelques gouttes d'eau entre ses pauvres lèvres sèches. Les yeux du mourant s'ouvrirent, se fixèrent sur le triste visage du jeune colonel qui le regardait les larmes aux yeux.

» Puis il eut un pâle et fin sourire : « Ne pleurez pas, mon colonel! Mourir, ce n'est qu'une partie du jour ouvrable. » Et il mourut.

» Le vieux duc s'éveilla de ses visions du passé, se tourna vers l'officier qui attendait encore ses instructions :

« Ecrivez donc le nom de Thomas Atkins », fit-il. C'est ainsi que « Thomas Atkins » naquit à la gloire. »

Les mères, les femmes et les sœurs travaillent pour nos blessés. Et l'une d'elles — une Angevine — a composé ces vers qu'elle dit à ses compagnes :

LES FUSEAUX DE 1916

Ce soir filons la quenouillée
Pour le Français au noble cœur,
Dès qu'elle sera terminée
On nous dit qu'il sera vainqueur.
Lorsqu'une crainte nous attriste,
Quand l'horizon semble plus noir,
Tournez, fuseaux, tournez plus vite,
Filez-nous un rayon d'espoir,
Un doux rayon dans le ciel noir.

Et tous les cœurs sont dans l'attente
En filant le fuseau léger,
Et pour conjurer la tourmente
Ensemble nous allons prier
Pour que leur ange les caresse
En passant de son aile d'or,
Et qu'à l'heure de la détresse
Un espoir les soutienne encor.
Passez bel ange aux ailes d'or.

En filant s'envole mon rêve
Vers celui qui lutte là-bas,
Et lorsque mon fuseau s'achève
Je voudrais entendre ses pas...
Et ma quenouille plus petite
Se défile ainsi chaque jour.
Tournez fuseaux, tournez bien vite,
Tournez pour qu'il revienne un jour.
Jolis fuseaux, fuseaux d'amour.

R. H.

Les bonnes Françaises filent au rouet. Ne

[...]roirait-on pas revenu au temps de Du [...]clin?

Louis Payen écrit au directeur des *An[...]*:

[...]ans un des derniers numéros des *An[...]* Sergines publie la traduction d'un [...]e de Resa paru en janvier 1916 dans le [...]*nde Blätter*, et qui se termine par ce « Seigneur, devant ta face appelle les [...]pables et ne leur pardonne pas, car ils [...]nt ce qu'ils font! »

[...]ous vous souvenez sans doute que *Les [...]es* ont publié dans leur numéro du [...] 1915, un de mes poèmes, *Prière [...]nos ennemis*, dans lequel revient régu[...]ent le même cri implacable : « Ne leur [...]onnez pas..., ils savent ce qu'ils font! » [...]arah Bernhardt m'a fait l'honneur et [...]onné la joie éclatante de dire plusieurs [...] poème.

[...]y a-t-il dans la reproduction de ce cri [...]ngeance et de haine qu'une simple [...]re de pensée?...

[...] suis fier, en tout cas, de constater [...]mienne a précédé de longtemps celle de [...]r allemand; je suis heureux de voir [...]ans son ombre, la conscience ennemie [...]nce à s'éveiller et, qu'écrasés sous le [...] de tous les crimes qu'ils ont commis [...]t, hélas! ce qu'ils faisaient!), ceux [...] désolé le monde en viennent à récla[...]ntre eux-mêmes les rigueurs de la [...]éternelle.

[...]elle achève de les frapper durement, [...] pas? et lorsque nous nous dresse[...]ns la victoire prochaine, ne cessons [...] répéter : « Ne leur pardonnez pas..., [...]vent ce qu'ils font! »

[...]yez, mon cher maître, à mes senti[...]ffectueusement dévoués.

» LOUIS PAYEN. »

[...]ne pouvons que nous associer aux [...]u poète.

[...] une fable de La Fontaine à l'usage [...]ilus » :

LE LOUP ET L'AGNEAU

[...] du plus fort est toujours la meilleure,
[...]ous l'allons montrer tout à l'heure.

[...]n petit Belge s'amusait,
[...]ns penser du tout à la guerre.
[...] Boche survint, l'œil mauvais, en colère,
[...] grande guerre en ces lieux conduisait.

[...]end si hardi de faire un tel carnage
[...]nos soldats, dit l'homme, plein de rage;
[...]ras châtié de ta témérité! »

[...] lui répond : « Que Votre Majesté
[...] se mette pas en colère,
[...]ais plutôt qu'elle considère
[...]ue je suis un petit enfant
Innocent,
[...]mme toujours, le soir après les classes,
[...]i qu'un fusil de bois... »
« Tu nous menaces,
[...]he. Et, d'ailleurs, vous avez, je le sais,
[...] et toi, tiré sur l'un de nos blessés. »
[...]'ai point de frère!... »
« Eh! c'est quelqu'un des tiens,
[...]ous attaquez traîtreusement, vauriens.
[...] dit, il faut que justice soit faite. »

[...]-dessus, pour tous arguments,
[...] Boche, massacreur d'enfants,
[...]n coup de fusil à la tête,
[...]t le Belge de sept ans.

JEAN PELTIER.

[...] ux écoliers de Belgique et de France.

Un de nos lecteurs, M. Edouard Laporte, découpe dans Tite-Live, une page intéressante à reproduire.

« ... Dans toutes les assemblées, et même dans tous les repas il est des gens qui conduisent les armées en Macédoine, qui savent où il faut camper; quelles positions les troupes doivent occuper; quand ou par quel défilé, il faut entrer en Macédoine; où il faut établir les magasins; par quel pays, par quelle mer on transporte les vivres; quand il faut en venir aux mains; quand il vaut mieux se reposer. Et non seulement, ils décident ce qu'il faut faire, mais, tout ce qui a été fait autrement qu'eux-mêmes ont pensé, ils en accusent le consul comme en justice. Ce sont là de grandes entraves pour ceux qui conduisent les opérations militaires. »

Ne pourrait-on pas intituler ce morceau, « Les Stratèges en Chambre »? La Macédoine même, n'est-ce pas Salonique? Depuis Paul-Emile, l'humanité n'a pas changé.

L'adjudant Le Pointe dédie au kronprinz une ballade dont nous détachons ces vers :

Nos petits gars, pleins de vaillance,
Résisteront jusqu'au dernier;
Ne croyez pas tenir la France
Avec Vouziers, Lille et Tergnier!
Songez à la mouche du coche,
Digne héritier du roi des Huns!
Mettez-vous ça dans la caboche :
Vous vous souviendrez de Verdun!

Et le poète-soldat se promet d'aller bientôt porter des nouvelles de Verdun aux Allemands, chez eux. Voilà d'excellentes dispositions.

Mon voisin, le Bonhomme Chrysale, conviait les lecteurs à lui donner leur sentiment sur le mot « poilu » et à proposer un autre nom à donner éventuellement à nos soldats.

Cette consultation vaudra sans doute beaucoup de lettres. Voici les toutes premières arrivées :

M. Désirat, de Bayonne, écrit :

Je propose le nom de « martien, martiens », qui, à mon sentiment, plus agréable et flatteur à l'oreille, m'apparaît d'une utilisation plus opportune, puisqu'il dérive du nom même de celui de la guerre... Au surplus, les « martiens », nous signale Larousse, sont réputés « courageux, intrépides, fiers et dévoués », qualificatif éminemment français... A moins que vous ne trouviez préférable d'opter pour l'épithète de « martial, martiaux », qui répond à la même idée.

Autre solution proposée par M. Dufour :

Je crois que si la presse, au lieu de dire les poilus, disait : les *Sans peur*, cette dénomination, après avoir marché de pair avec le mot poilu, finirait par le remplacer. On ne risque rien de l'essayer.

Si je vous écris tout cela, c'est que tout ce qui regarde nos braves soldats m'intéresse; je les admire et je les aime, ayant fait la campagne du Rhin et de l'Est en 1870 et 1871. Mon rêve était de prendre part à la revanche; si je ne suis pas au côté de nos braves, c'est que mes quatre-vingts ans bien sonnés m'en empêchent, mais je suis avec eux de tout mon cœur.

Mme la comtesse de la Roche-Cantin, regardant l'écusson de cette grande et belle demeure de Blois, où dorment côte à côte en leur éternel sommeil, les hermines héraldiques autour de la petite bête au museau fouineur, à la robe immaculée, que n'effraie pas le voisinage de la salamandre magique, laquelle on accorde le pouvoir de braver impunément la flamme, y a puisé l'idée du nom que l'on pourrait donner aux ci-devant poilus le jour où le mot poilu aura décidément cessé de plaire.

Cette salamandre a fait battre mon cœur de fierté. Nos soldats, qui savent rester impassibles devant les bombardements de jour et de nuit, ne mériteraient-ils pas qu'on leur appliquât le qualificatif de « Salamandresques », dont voici l'exacte définition : « Homme ne redoutant pas le feu, se sentant plus fort que lui ».

Si le mot pouvait faire fortune, ce serait joli de le voir figurer au dictionnaire.

Et je songeais encore, en regardant l'image de la bête fantastique, à la magnifique résistance de Verdun et de Douaumont, et à tous les hauts faits des nôtres sur tant de points qui n'ont pas encore de noms, à leur illassable vaillance, dépassant tout ce qu'on est en droit d'attendre du courage humain, et je me disais : ce serait justice d'appeler dorénavant nos poilus « Salamandres », puisque comme elles ils savent vivre au milieu du feu. »

De M. Chenault :

« Poilu » est un sobriquet peu digne, peu gracieux; ne vaudrait-il pas mieux substituer *Magloire* à « Poilu »?

(Sera continué).

LES BRUITS QUI COURENT

POUR NOTRE AMI ET COLLABORATEUR LE LIEUTENANT PÉRICARD. — M. Nortier, employé des chemins de fer de l'Etat, a adressé au Sénat une pétition pour que le cri fameux « Debout, les morts! » figurât sur la soie du drapeau du régiment auquel appartient celui qui l'a poussé : « C'est la phrase, dit M. Nortier, la plus terrible et la plus belle que l'amour du pays ait jamais inspirée... A ce moment-là, c'est toute l'âme française qui a passé dans l'âme d'un brave. »

La commission du Sénat chargée d'examiner la pétition a conclu au renvoi au ministre de la Guerre.

Il faut souhaiter que le vœu de M. Nortier, qui est celui de tous les Français, soit exaucé.

Et nous en formulons un autre : c'est que dans toutes les salles d'école soit accrochée l'estampe, bien connue de nos lecteurs, où le peintre Jonas a fixé la scène sublime...

Nous en remettrons volontiers une épreuve à tout instituteur qui viendra nous la demander à l'hôtel des *Annales*.

LE BOCHE ET LE CHAMEAU. — M. Charles Nordman égaie une grave chronique scientifique parue dans la *Revue des Deux Mondes* de cette anecdote symbolique :

« Je ne sais qui racontait, il y a quelque vingt ans, l'attitude que prennent respectivement un Français, un Anglais, un Allemand chargés de décrire un chameau : le Français, disait-il, va au Jardin des Plantes; l'Anglais prend le train pour Marseille et, là, le bateau pour l'Egypte; quant à l'Allemand, il s'enferme dans sa chambre et écrit sur un papier ce titre : « Vom metaphysischen Kameel ». L'Allemand a bien changé depuis; sa métaphysique l'a conduit à la « métamorale », si j'ose me permettre ce néologisme, et, aujourd'hui, en pareille occurrence, il commencerait par voler un chameau, puis lui ouvrirait le ventre pour l'étudier, quitte à le rendre ensuite à son propriétaire, en réclamant à celui-ci une légitime indemnité pour prix de son dérangement. »

Le dernier Ecrivain public. — La pittoresque échoppe, qui date peut-être du temps où Manon Lescaut écrivait à son cher chevalier, se dresse, très coquette, modernisée un peu, au bout du faubourg Saint-Denis, dans une encoignure de la prison Saint-Lazare.

Elle est devenue un grand bureau de correspondance. C'est aujourd'hui un petit cabinet d'affaires, où se traitent mille choses contentieuses, et « l'écrivain public » qui l'habite y donne les consultations les plus savantes sur les cas les plus délicats.

Après la guerre, si on ne sait où mettre M. de Bethmann-Hollweg, voici une échoppe toute trouvée pour lui : il pourra y rédiger, tout à son aise, ses petits « chiffons de papier ».

❀

Scène vécue. — Ce grand artiste — un des maîtres du pinceau et du crayon, cherchez parmi les décorateurs illustres — a, depuis plus de quinze ans, passé l'âge où l'on se bat. Mais son cœur est resté ardent, jeune, plein d'enthousiasme, et sa taille haute et droite comme un peuplier.

A ce petit café du boulevard Pereire où il s'arrête chaque matin avant de monter à son atelier, il est comblé de prévenances dues à son beau talent autant qu'à l'affabilité de son caractère.

Tout récemment, comme il déjeunait, un poilu blessé entra, s'appuyant péniblement sur une canne-béquille, et s'assit à la table voisine du maître.

Une jeune femme se hâtant vers la porte frôla la béquille qui tomba.

— Oh! pardon, fit-elle simplement.

Puis elle passa...

Alors, plus rapide que le garçon de l'établissement, le vieil artiste se courba, releva la canne et la tendit au poilu, un peu confus du geste spontané de ce vieillard à la boutonnière fleurie de la rosette de la Légion d'honneur.

Et comme les yeux du petit soldat se fixaient sur la tache rouge qui ornait le revers de la redingote du maître, celui-ci eut un sourire :

— Mon ami, dit-il, ma Légion d'honneur ne vaut pas votre croix de guerre...

❀

Les Mémoires de Bismarck. — Les fameux *Mémoires* de Bismarck, dont *Le Figaro* parlait, l'autre jour, ne paraîtront pas de sitôt, et pour cause.

La famille de l'ancien chancelier, en effet, qui n'avait qu'une confiance légère en l'honneur et la bonne foi des Allemands — comme elle les connaît bien! — avait pris soin de mettre en sûreté le manuscrit de ces *Mémoires*, en le confiant aux coffres de la banque d'Angleterre.

Certes, la banque d'Angleterre tient loyalement son dépôt à la disposition des héritiers Bismarck; mais ceux-ci sont en ce moment fort empêchés de l'aller retirer.

A ce propos... les Boches veulent-ils savoir comment on appelle, à Paris, M. de Bethmann-Hollweg?

— Le prince de Baissemark.

❀

La Bonne Téléphoniste. — *La Renaissance* raconte qu'un matin où le canon avait résonné un peu plus que de raison autour de Verdun, le récepteur de Mlle X... en entendit de mélancoliques! C'était un bon jeune homme qui se lamentait :

— Je suis bien triste, confiait-il, et je vis dans une perpétuelle alarme.

— Vraiment...

— Songez donc...

Et les alarmes se déroulaient, pleurnicheuses.

Une voix s'éleva :

— Si vous continuez, monsieur, je vous coupe.

— Mais, mademoiselle...

— ... Je vous coupe, car du ton dont vous y allez, vous décourageriez père et mère.

Comme les confidences larmoyantes se poursuivaient, la téléphoniste, péremptoire, décida :

— Je vous coupe. Assez, monsieur. Je coupe.

Elle fit comme elle avait dit. Et elle fit bien.

SERGINES.



— Vous n'avez donc pas été sage, que votre mari vous a donné un bonnet d'âne?



— Et vous ne vous refroidissiez pas, aux tranchées, cet hiver?

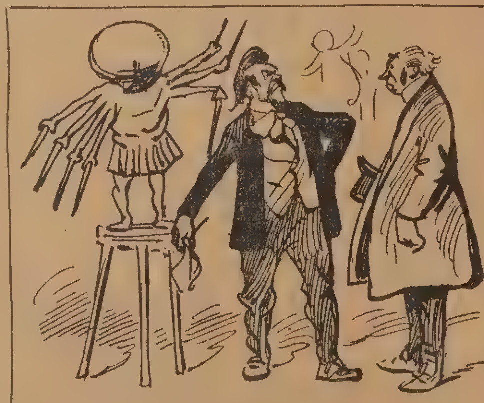
— Il était impossible de nous refroidir, car nous n'avions jamais chaud.



EN ALLEMAGNE

— Maman..., c'est le chien qui a fait le bouillon, aujourd'hui?

— Non, mon enfant, c'est le chat!



— Quel est ce crabe?

— Un crabe? Apprenez, monsieur, que j'élève un monument à l'Accord des Alliés!... Un seul front, sept bras!

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

LA PETITE GUERRE

L'INDUSTRIE DE L'ESPIONNAGE

L'Allemagne, avec la prévoyance acharnée qui lui a valu tant de déceptions, s'occupe maintenant, on le sait, de conserver, après la guerre, son industrie si compromise par l'échec de ses projets ambitieux.

Elle construit des machines, accumule des stocks, visite la clientèle, bref s'applique à distancer la concurrence; dans bien des cas, elle se flatte d'envahir à nouveau nos marchés.

Mais certaines de ses entreprises l'inquiètent, — et notamment l'espionnage, la plus florissante de toutes, qui occupe encore en Suisse, en Perse, en Chine, aux Etats-Unis, en Grèce, en Espagne, au Mexique et en Irlande un personnel considérable.

Ce personnel, il faudra le garder à la cessation des hostilités, car on ne renoncera point à préparer la conquête du monde; mais la guerre sur laquelle on comptait pour s'enrichir devant se solder par un déficit, comment subviendra-t-on à son entretien?

Tel est le problème.

D'après les derniers renseignements, voici quelle serait la solution : L'espionnage allemand se créerait des ressources en se mettant à la disposition du public; il fournirait, sur commande, pour tous les pays, des désordres en tous genres : simples pugilats, rixes au couteau, duels à l'américaine, — ou émeutes.

On s'adresserait à lui pour faire siffler un professeur à son cours ou une pièce de théâtre. Il en coûterait davantage pour organiser dans les rues des manifestations tumultueuses, en raison de l'équipement plus complet dont devraient être munis les employés et aussi des risques plus sérieux qu'ils affronteraient; bien entendu, tous les frais d'accessoires (dommages et intérêts, amendes) et aussi les détériorations du matériel (yeux pochés, nez écrasés, membres fracturés, vitres cassées, meubles brisés, contusions ou blessures) seraient à la charge des clients et fixés par un tarif soigneusement étudié.

Les chefs de partis politiques tenteraient, avec de grandes chances de succès, des coups d'Etat, où rien ne serait livré au hasard; on les leur exécuterait à forfait, sur devis minutieusement élaborés par des professionnels expérimentés.

En somme, l'espionnage, qui n'a été jusqu'ici qu'un moyen d'assurer le triomphe de l'industrie allemande, deviendrait lui-même une industrie; c'est la seule, d'ailleurs, il faut en convenir, pour laquelle les Boches soient doués de qualités vraiment exceptionnelles.

GABRIEL TIMMORY.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE



LA RÉCOMPENSE

Il était de courte taille,
Magnifiquement velu,
Avec une large entaille
Sur sa face de poilu;

Son bras pendait en écharpe,
Un chausson chaussait son pied;
Etait-ce au bord de la Scarpe
Que Mars l'avait étrillé?

Sur la Marne ou bien sur l'Aisne
Ou sur l'Yser, je ne sais,
Qu'il avait hors de sa veine,
Répandu son sang français?

Qu'importait, car la prestance
Montrait un vrai brave, et puis
C'était un soldat de France
Que je saluais en lui:

« O héros entre cent mille,
Lui dis-je, ô victorieux,
Toi qui, de la horde hostile,
Soutins le choc furieux,

» N'es-tu pas comme l'emblème
Du grand effort obstiné
Où tout un peuple lui-même
De laurier s'est couronné?

» Dis-moi, pour la part de gloire
Qui t'échoit, que voudras-tu?
Sera-ce un ruban de moire
Sur ta capote, ô poilu?

» Pour ta chair ainsi meurtrie,
A quoi donc auras-tu droit,
Que te devra la Patrie,
Pour tout cela? Réponds-moi. »

L'homme, avec un bon sourire,
Souleva son bras raidi:
« Monsieur, je vais vous le dire
Tout bonnement, comme on dit:

» Mon désir a pour limites
De recommencer le jeu,
Car, après tant de marmites,
C'est fade, le pot au feu! »

HENRI DE RÉGNIER,
de l'Académie française.



A DE VIEUX PISTOLETS COMBATTANTS DE SAINT-DOMINGUE

Ils sont là, tranquilles, figés
Dans une allure débonnaire.
Soucis guerriers, poudre, tonnerre,
Leur sont désormais étrangers.

Ils sommeillent sous la caresse
D'un plumeau parfois négligent.
Un siècle de vaine paresse
A bruni leur crosse d'argent.

Sous des attentions gentilles
Ils ne sont plus que bibelots.
Jadis, sous le ciel des Antilles,
Emportés en rudes galops,

Au soleil comme au clair de lune,
Mon grand-père, le dur colon,
Leur faisait une autre fortune...
Le repos doit leur sembler long.

C'était à l'arçon de sa selle,
Leurs chiens sur le silex dressés,
Constamment prêts à l'étincelle,
Qu'ils voyageaient, aux temps passés.

Que saurait-on de leur histoire
Si leur bouche éteinte parlait?
Quelle victime blanche ou noire
Fut au bout de ce pistolet?

En de tragiques aventures
Ils ont fait merveille souvent.
Mais au feu des luttes futures,
Quel jouet pauvre et décevant!

Que vaudraient, en nos temps sauvages,
Leurs foudres dont on a tremblé,
Leurs élégances d'autres âges,
Leurs crosses d'argent ciselé?

Nous voulons des armes féroces
Dont les coups ne s'attardent point!
Comptez ce qu'ils ont dans leurs crosses
Nos joujoux gros comme le poing!

Comptez les rangs, les champs, les villes
Par la science dévastés.
Ce sont exploits pour vaudevilles
Les hauts faits jusqu'ici chantés.

O pâles horreurs des Vandales!
Pesez-nous ces obus nouveaux.
Il nous faut aujourd'hui des balles
Qu'on traîne avec quinze chevaux.

Les armures et les distances
Sont abris vains et superflus.
Ce que pèsent les existences
Le cœur humain ne le sait plus.

C'est par millions que l'on tue.
Et, pour détruire plus et mieux,
L'orgueil de l'homme s'évertue
A dérober la foudre aux dieux.

Quelles qu'aient été vos victimes
Et les chagrins par vous semés,
Sans remords pour vos plus grands crimes,
Vieux pistolets d'argent, dormez!

GEORGES TROUILLOT.



LA FRANÇAISE

Notre belle France, à bon droit,
De son heureux climat est fière,
Et des riants coteaux où croît
La vigne, au sang qui régénère,
Mais plus fière encor des enfants,
Issus de sa terre féconde,
Qui luttent pour la paix du monde
Et seront demain triomphants!
Braves soldats! Vous qui sortez de la fournaise!
O modestes héros, qu'on admire à genoux!
Celle dont la pensée est toujours près de vous,
C'est la Française!

Son homme est là-bas, à l'honneur...
Pour labourer, il n'est personne!
Elle s'est faite laboureur,
C'est elle qui sème et moissonne!
Dans son cœur l'espoir est planté.
Il s'accroît au fracas des armes...
Pas de faiblesses! Pas d'alarmes!
On vaincra!... C'est sa volonté!
A l'atelier, elle est aussi dans la fournaise!...
Celle qui, de ses doigts, tourne l'obus de fer
Qui fauchera bientôt les bandits du kaiser,
C'est la Française!

Ici, c'est la Mimi Pinson
Arborant gaîment sa cocarde,
Semant l'espérance en chanson
Parmi les vieux de la mansarde...
C'est l'ambulancière aux bons yeux,
Sur le lit d'hôpital penchée,
Soignant ceux qui, dans la tranchée,
Ont versé leur sang glorieux!...
Elle est aussi là-bas, courant dans la fournaise!...
Celle dont on connaît le doux nom respecté,
Qu'on nomme, en s'inclinant, la sœur de charité,
C'est la Française!

Ils sont venus les grands combats,
Aujourd'hui, c'est la guerre sainte;
Comme vous, sachez bien, soldats,
Que son âme ignore la crainte;
Chacune sait se souvenir
Que dans son corps toujours ruisselle
Du sang de Jeanne la Pucelle,
Et que bon sang ne peut mentir!
Celle qui, bras tendu, vivante « Marseillaise »,
Vous crîra: « Jusqu'au bout, gardez le même entrain,
» Rapportez des lauriers cueillis aux bords du Rhin! »
C'est la Française!

OCTAVE PRADELS.



L'ODE AUX YEUX FERMÉS

A Brieux, père des soldats aveugles.

Amis, ne pleurez pas la divine lumière,
Ni le jeu des saisons, de l'avril aux frimas;
Ne pleurez pas le ciel penché sur la chaumière,
Ni du visage aimé la douceur coutumière,
Amis, ne pleurez pas!

Car tout cela n'est plus. Une douleur immense
Recouvre d'un linceul le monde et chaque front.
Notre horizon n'est fait que de flots en démence;
Sans doute, tout ici renaît et recommence:
Les fleurs refleuriront.

Mais, dans ces temps bénis qui vont suivre le nôtre,
Nos yeux seront pareils dans l'ombre du tombeau;
Vous qui fûtes des saints, lui qui fut un apôtre,
Nous tous, nous n'aurons pas, dans l'ombre où l'on se vautre
La gloire du flambeau.

Mais qu'importe, ô blessés! Alléluia quand même!
Les grands yeux de vos fils seront illuminés
Par ce rayonnement montant de la nuit blême,
Leurs yeux pareils à ceux qu'en un moment suprême
Vous nous avez donnés!

Leurs yeux qui fleuriront près des vôtres sans flamme.
Comme l'étoile d'or près des ciels ténébreux,
Leurs yeux qui seront purs, sans douleur et sans blâme:
A cause de ces yeux, haut les cœurs, haut les âmes,
Vous y verrez par eux!



Voyants, qui les voyez cheminer sans escorte,
Ou rêver dans le soir, les coudes aux genoux,
Ces graves orphelins de la lumière morte,
Ah! ne les plaignez pas; un trône les supporte,
Ils sont plus grands que vous.

Donnez-leur votre amour, votre or, toutes vos heures
Mais non la charité: c'est eux qui nous la font.
Si vous êtes admis dans leurs sombres demeures,
Ils sauront vous montrer avec leurs mains meilleures
Un ciel vaste et profond.

Des astres inconnus de nos humbles prunelles
Tracent des chemins neufs à l'effort des humains
Et ce qu'on peut savoir des choses éternelles
Est murmuré pour eux par des voix solennelles
Le long de leurs chemins.

Certes, leurs yeux sont clos, ils sont blancs, ils sont vides,
Mais les doigts mutilés souvent œuvrent encor:
Tel un aigle aveuglé par les soleils perfides
Continue à viser de ses ailes rapides
Ce but de flamme et d'or.

Ils œuvrent! Et demain, peut-être, de leur nombre
Un poète immortel surgira, radieux;
N'est-il pas surhumain, quand tout se brise et sombre,
Que de créer ainsi dans le chaos de l'ombre,
Ainsi que créent les dieux?

Un jour, rêvant près d'eux, humble et triste mortelle,
En les voyant œuvrer avec leurs doigts tremblants,
Asservir la matière et créer sans tutelle,
J'ai cru voir s'animer les dieux de Praxitèle
Avec leurs regards blancs...

Amis, ne pleurez pas le ciel couvert de voiles,
Les aubes ne sont plus, ni les couchants dorés :
Notre soleil est mort, votre ombre a des étoiles,
Et sur le vaisseau neuf qu'il faut mettre à la voile,
O saints, vous nous dirigerez.

ISABELLE SANDY.

MAMAN

Ces vers touchants ont pour auteur un officier blessé, prisonnier en Allemagne. Ils seront lus, comme ils furent écrits, avec une émotion profonde :

Ah ! comme il retentit sans cesse à mon oreille
Cet appel enfantin du soldat qui se meurt !
Il n'est pas de sanglot plus grand ni de clameur
Pareille !

Maman ! cri d'agonie où l'homme se défend,
Cri d'angoisse infini qui s'élève de l'ombre
Dans le sang qui s'écoule et l'être entier qui sombre...
Maman ! cri du héros qui se retrouve enfant !

Cri de détresse issu de lèvres par centaines
Sur le champ de carnage où s'étale le soir,
Plainte sans fin qu'aiguise encor le désespoir
Et qui se clôt, tragique, en notes incertaines !

Maman ! l'homme tombé sur qui le froid descend,
Après s'être battu sans peur sous les mitrailles,
Te réclame du plus profond de ses entrailles,
O mère, doux refuge, asile tout-puissant !

C'est vers toi que revient son âme qui s'envole,
C'est toi qu'il cherche en vain de son regard éteint,
De ses bras mutilés qu'il te tend par instinct,
O mère, paix, tendresse et divine parole !

Mère, giron sacré qu'il a connu toujours,
Source de toute joie et seul amour sans tache
Puisque c'est de toujours qu'il fut, suprême attache,
Divin lien plus pur que toutes les amours !

Ah ! comme il retentit sans cesse à mon oreille
Cet appel enfantin du soldat qui se meurt !
Il n'est pas de sanglot plus grand ni de clameur
Pareille !

LUCIEN BAZIN.

MIGRATIONS TURQUES

Ubi Troja fuit...

Peuple étrange, venu des steppes aux lacs gris,
Avec les oripeaux d'un Orient barbare,
Tu gardas, cinq cents ans, la perle la plus rare
Des longs et sinueux détroits verts et fleuris.

Tu répondis par des massacres au mépris
Invincible des fils d'Homère et de Pindare
Et crus étouffer, sous ta brutale fanfare,
Leurs blessants rires, puis leurs râles ou leurs cris.

Allié, maintenant, aux hordes germaniques,
Tu rêves de souiller les bleus flots helléniques
De l'ombre d'une buse aux serres de vautour ;

Mais regarde la côte où fut Nicomédie :
Déjà t'aspire et veut t'absorber, à ton tour,
La mystérieuse et l'annihilante Asie !

JOHN-ANTOINE NAU.

DEUX LETTRES

I

Un poilu vient d'être amputé d'un bras : il écrit à sa fiancée pour lui rendre sa parole.

Ma chère fiancée, aujourd'hui je m'empresse
De vous apprendre une terrible vérité :
Ce bras, qui tant de fois sentit votre caresse,
Par un éclat d'obus hier fut déchiqueté.

Je ne suis plus, hélas ! qu'un vulgaire amputé...
Vous êtes belle et rayonnante de jeunesse ;
Je connais mon devoir..., et ma délicatesse
Vous rend votre parole et votre liberté.

Croyez-le, mes regrets égalent ma tendresse ;
Je vous écris ces mots, le cœur plein de tristesse ;
Nos jours étaient si purs, notre avenir si bleu !

Parfois, la barque sombre en atteignant la grève,
Ainsi, près d'aboutir, est foudroyé mon rêve...
Ne pensez plus à moi... Soyez heureuse... Adieu !

II

Réponse de la fiancée.

Fernand, est-ce bien toi qui m'écris de la sorte ?
Je croyais que, vraiment, tu me connaissais mieux,
Car la nouvelle, ami, que ta lettre m'apporte,
Bien loin de m'attrister, te grandit à mes yeux.

Ah ! ne regrette pas ce membre glorieux !
Les héros tels que toi font la France plus forte,
Et ce sont eux, bientôt, qui mettront à la porte
Ceux qui souillent encor le sol de nos aïeux.

Tu me dis d'oublier ! Impossible : je t'aime ;
Vivre sans toi serait pour moi le mal suprême ;
Quand je donne mon cœur, ce n'est pas pour un temps.

Tu parles d'un navire échoué sur la grève...
Nous réaliserons ensemble notre rêve ;
Je t'en supplie, arrive vite... Je t'attends.

HENRI MONTET.

Le poète oriental El Koubi, qui possède en ses plus fines nuances la langue française, nous envoie ces sonnets délicats. Inutile d'ajouter que Salem El Koubi est un fervent ami de notre cause :

LE MINARET

Elancé comme un lis, d'un jet hardi mais sûr,
Blanc, tu jaillis au ciel où, toute crénelée,
Ta corniche légère et d'une grâce ailée,
Sculptée avec amour, s'auréole d'azur.

Un vif éclat neigeux fait scintiller ton mur
Lorsqu'étincelle au jour sa pierre ciselée ;
Tu sembles t'éclairer dans la nuit étoilée :
Haut cierge dont la flamme est un croissant d'or pur.

Et phare de l'Islam, de ta cime enchantée
Vole pour la prière, en des mots flamboyants,
L'appel du muezzin, dont vibrent tes croyants.

Aux ors fauves du soir et vers l'aube argentée,
Tu paraîs sous l'élan de l'hymne harmonieux :
Un ardent vœu de marbre élevé vers les cieux.

LA MOSQUÉE

Ta blancheur au soleil éblouit, ô mosquée ;
Ton minaret jaillit, svelte comme un roseau,
Et ta coupole altière, œuvre d'un fin ciseau,
Profile sur l'azur sa structure busquée.

Derrière les grands murs dont ta cour est masquée
S'ouvre ton oratoire où s'étend un réseau
D'arcades aux longs fûts, légers comme un fuseau,
Sous lesquelles s'exhale une senteur musquée.

Parmi les marbres blancs de ce lieu d'oraisons,
Dans les burnous de neige inondés de lumière,
Tes fidèles, couchés, récitent la prière.

Leur doux murmure semble, en ces inclinaisons
Et sous ton croissant d'or qui dans le ciel s'encastre,
Un chœur de séraphins prosternés sous un astre.

SALEM EL KOUBI.

Et, sans relâche, les poètes continuent à n
adresser le fruit de leurs veilles... Avec le re
de ne pouvoir leur offrir à tous l'hospita
contentons-nous de dresser la liste de ceux a
quels nous devons les morceaux les mieux ver

MM. et Mmes B. de Villainnes, Chrysanthè
A. Palmerani, Un Poilu, Léopold Cyr, Mar
Mobillion, Georges Moselle, Camille Evezard,
Masini, Andrée Eck, Pierre Haudrey, Germ
Paris, Henry Damotte, Hermann Dubois,
Thouvenin, Gaston Brosset, André Martel, He
La Bonne, Cœur de Française, Camy-Reno
Noëla Le Guiastrennec, A.-Wilfrid Paloma,
Figuier, J.-Ant. Chansroux, Jean Valderez,
Dawson, Guy Métives, René Niverd, A de Ba
Fernande Tessier, Georges Bourguet, Léon
beau, Adrien Charbogne, Jeanne Genay, A
Lagoutte, Marguerite Villa, Pierre Douilh
Emile Miquel, B. C..., R. A. T..., R. Oddo, Fern
Capin, Jean Valderez, A. Fleuret, A. L.-
Francis de Subrian, Fernande Tessier, Louis
cla, Marcel Tonnoir, Maimet, M. V..., Rol
Lallemand, Emile Bouquier, Robert de Ter
Paul de Nansouty, Pierre Haudrey, Angé
Blanchard, Eugène Pattey, Henri Noyon,
pold Cyr, André Fabre, E. Chabalier, Suza
Meusy, Auguste Querré, Adolfo Costa, Od
Fourgassié, A. F..., Capitaine Degaur, Ber
de La Hausse, Henri Sénégas, Henri Tuffier
Galup, Emile Burgaz, René Martin, Georges R
Louis Abric, Henry F..., Gab, Jeanne Pont
N. Daniel, Albert Brice-Caussé, Luis de G
neche, Fernand Galli, S. Rodet, Gabriel G
baldi, José de Bérys, J.-B. Badie, Germaine A
die Sem-Boucherie, Cousine Gaby, Georges B
guet, Maurice Gros, Henry Char, H. Teisse
J. M..., François Signerin, Edouard Vend
Un Brancardier, J. L..., Maurice Duval,
petite Pyrénéenne, Marcelle C. Amy, Al
Brunet, Lieutenant B..., G. P..., Francis, Di
Mayer, Jack des Suzaches, J. Polidor, Gas
Léon Bourgeois, Francis-Octave Balma, A
M..., R. Milz, Adrien Charbogne, P. Ducar
Mercure Duncan, Alphonse Lorraine, Eugène
lazzi, F. Fornier, Max Volle, Louise Vert,
Nonorgues, Léon Gérardin, Georges d'Estoo, G
Amade, G. Lignon, M. Piolain, Suzanne Me
Germaine Mn., Fernand Galli, Emile-Lucien
quel, Adie Bellasis, J.-F. de Talamon, E
Lampaert, Alex. Bellard, Loys Fraguizzari, Gr
Gaston Duquenoy, Roger Mourot, Abel Marie
André Chemoul, Louis Thomas, Henriette
telle, O. Bois, V. des Monthes, Henri Guil
Rônette, Classe 19, Gildas Le Loup, J.
Comberousse, A. Fournial, Susanne Meusy, L
Ducla, Francis Huchet, Marie V..., Camil Fi
E. Lefèvre, Adrien Théry, V. des Monthes,
Armella, Noële T..., Adrien Bernard, Ferdin
Berthet, Hugues de Freyloi, Francis Bouët,
Manty, Jean Bonnefoy, Robert Raguis, Marie-T
rèse, Donatien Yvonneau, Gaston Triout,
bert Lenoir, Frédéric-Henry Fabre, P.-F.
tilh, Bastide de L'Onlieu, André Nourris
Alban Barthez, Ernest Walsah, Anna Lau
Arcis, Geibral Radbi, Alice Michelet, Cha
Vaudoux, Louis de Willy, Fernand de W
Yvonne Renault-Magny, Anna Montgilbert, Ma
Thérèse Bugniot, J. G..., Roger Garaud,
neejeh, B.-S. Framjee, A. Massina, Gaston
toine, Henri Allain, Georges Maître, Noëla
Guiastrennec, Pierre Rouget, H. Muller, Lo
Fiernour, M.-G. Saintive, Gabriel de Cardes,
Barthélemy, N. Daniel, J. P..., A. Rousseau, I
Gerson, Léon Gooris, J. Salladarré, J. Non
Georges Alixan, Maurice Math, Georges Am
Caporal Gotteland, René Delaitre, Leprince,
cien Campeau, Robert Mandrin, Un chef de m
que sur le front, Célestin Fraud, Denise A
Guy Lapeyre, Emile Bancal, Mario T..., Gilb
de Géraldie, Une Bretonne, R..., J. Loubet, Lo
Ange Watelet, Andréa Angelo, Un Cheminot
dais, M. de T..., Edmond Moreau, P. Caril

Face à l'Ennemi[1]

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

CINQUIÈME PARTIE

II

LE RECORD DE LA TRANCHÉE

On s'est préoccupé, cet hiver, dans les ournaux, de savoir à qui appartient le record le la tranchée.

Certaines unités se sont glorifiées d'avoir passé dans les tranchées, sans relève, vingt ours, un mois, cinq semaines, cinquante jours.

Et je souris.

Le record de la tranchée, je crois pouvoir 'affirmer, toute vanité mise à part, c'est à noi qu'il revient...

Le temps de ce record fut exactement de ouze heures...

Un matin, est-ce en février? st-ce en mars? je vins occuper vec ma section, une tranchée vancée, à une vingtaine de iètres de la ligne ennemie. Notre faction ne devait durer ue vingt-quatre heures.

Comme je m'étonnais de la ngueur de l'ouvrage qui 'était donné à garder avec es quarante hommes, le lieunant me prit à part :

— Je vais vous expliquer la tuation. Il faut que vous la nnaissiez pour n'être pas rpris par les événements. ercevez-vous, sous vos pieds, s coups intermittents?... ous savons que l'ennemi a eusé une sape sous la tranée que vous occupez. Où outit-elle? Voilà ce que le nie n'a pu découvrir...

— Alors? demandai-je, mme il s'arrêtait de parler.

— Alors, dame, sera-ce pour ourd'hui? ou pour demain? pour après-demain?... Mais oins il y aura d'hommes en ne...

— Et moins il en sautera en r, achevai-je, comme il s'arait encore.

e vous fais grâce des rékions qui, à partir de la élation du lieutenant bouilnèrent dans ma tête. Il y eut pour emplir une vie ière, et ce que je dis là, doit s'entendre pied de la lettre, toute vanité de conteur e à part, et toute littérature.

e temps n'existe que par les sensations le manifestent. Pour la Belle au bois mant, mise hors du mouvement et de la sée, les cent années de son sommeil count comme une goutte d'eau sur une feuille lierre. Il y a, par contre, des instants littéralement, s'éternisent, et courante est pression : « Je vécus là une heure qui me it un siècle. »

me souviens et je me souviendrai tous, d'un cauchemar qui vint hanter une nes nuits de fièvre au cours d'une grave adie que je fis aux environs de la vingtè e année, à la caserne. Je me vis, partai pour la guerre avec mon régiment. Je ri part à des combats, à des batailles. Une balle me brisa la jambe. Je fus fait prisonnier et conduit dans une tour. On m'entoura le corps d'une lourde chaîne fixée au mur. La lumière ne parvenait que par une lucarne ouverte dans le toit; il faisait humide, il faisait froid. Je ne pouvais ni me coucher ni me mettre debout à cause de la chaîne.

Des jours passèrent, puis des semaines; des années. Au commencement, je pensais : « Est-ce qu'on ne va pas venir me délivrer? La guerre doit être finie pourtant! » Puis, résigné, je n'avais plus qu'un espoir : « Si je pouvais bientôt mourir! »

Et les années, toujours, succédaient aux années. Je savais, sans le voir, que mes cheveux étaient blancs, mon visage ridé, mes membres ratatinés, que j'étais devenu un vieillard.

Je vécus en une seule nuit, toute une longue vie d'homme!



On voulait montrer qu' « on était un peu là ».

Quand je me réveillai le matin, dans mon lit d'hôpital, je fus stupéfait au spectacle de la salle claire, des lits blancs, des religieuses penchées au-dessus de mon front ruisselant de fièvre. Je ne comprenais pas.

— Où vous êtes, mon enfant? me répondit une vieille sœur, mais ici, avec nous à l'hôpital; vous savez bien...

Mais non, je ne savais pas; je ne pouvais pas oublier en un instant une vie tout entière. Je me débattais contre mon cauchemar.

— Pourquoi m'a-t-on enlevé de la tour? ce n'était pas la peine de m'enlever de la tour, puisque je suis un vieux et que je vais mourir!...

Ce fut un cauchemar d'une intensité pareille qui prit possession de moi dans la tranchée minée.

Les émotions d'une longue suite d'années me visitèrent en quelques heures. Elles s'abattaient sur moi par bandes, fouillaient mon cœur de leurs becs de proie, mettaient mes nerfs à nu, se repaissaient de ma chair et repartaient gavées, laissant la place à d'autres.

Ce qui ajoutait à ma torture, c'est que je devais garder intact mon secret pour ne pas jeter la panique parmi les hommes. La douceur m'était refusée d'une confidence.

Toute la matinée, — notre faction avait commencé à six heures — j'entendis les coups sourds, je les comptais, je notais aux secondes de ma montre, l'intervalle qui les séparait l'un de l'autre. Je me disais : « Avant que cette petite aiguille ait achevé son tour, je serai peut-être dans l'éternité. »

La mort, je l'avais déjà regardée en face de nombreuses fois depuis le début de la guerre, mais c'était une ennemie loyale, aux yeux largement ouverts, et non une conspiratrice sournoise qui se dérobe et cache aux plis de son manteau la cruauté de son visage.

Je voulus prier, mais au lieu de s'élancer vers le ciel, mes prières, aussitôt libérées, se laissaient choir au sol de tout leur poids. Les coups qui sous mes pieds retentissaient, c'était cela que je comptais aux grains de mon rosaire.

Après quatre heures de cette torture, je n'y tins plus. Je me dirigeai vers la casemate du lieutenant, et, tout en marchant, je préparai mon discours : « Mon lieutenant, vous auriez dû me laisser dans l'ignorance. Ma situation est intolérable. Rester vingt heures encore avec cette menace de toutes les secondes, dépasse mes forces. Faites-moi relever par un camarade, je vous en supplie! »

J'entre dans la casemate, je salue.

— Eh bien! mon ami, qu'y a-t-il?

— Mon lieutenant, j'ai grand soif et mon bidon est vide... S'il vous restait un peu de café de ce matin...

Au moment de parler, j'avais eu honte de ma démarche!

Le café bu, — et il avait été le bienvenu, car j'avais la gorge desséchée et mon bidon était vide, c'était bien exact, — je retournai parmi mes hommes.

— Vous entendez, sergent, ces coups sous nos pieds? me demanda l'un d'eux.

Si je les entendais!

Vers onze heures, le bruit cessa et le silence me fut plus pénible encore. Je m'enfermai dans ma cahute, sous le parados et, m'étendant de mon long, je collai mon oreille au sol : silence absolu. J'en conclus que les préparatifs étaient terminés et que l'explosion ne tarderait plus longtemps.

Je fus confirmé dans cette impression par le regard étrange que jeta de notre côté un Boche couvert de terre qui, sur le coup de midi, passa son buste par-dessus le parapet de sa tranchée. L'apparition ne dura que deux secondes, mais je lus clairement, — ou crus lire, — dans les yeux du sapeur ennemi, une satanique expression de triomphe et de cruauté.

---

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

La soirée se traîna comme un ver parti pour faire le tour du monde.

Mon cœur, dans la même minute, précipitait ses pulsations ou les ralentissait comme s'il allait s'arrêter de battre. Mon sang tour à tour, brûlait ou glaçait mes veines. Ma bouche était amère, mes yeux douloureux, ma respiration oppressée.

Quand je passais derrière les guetteurs, pour quelque ronde, je recueillais de chacun, des exclamations apitoyées et jamais semblables:

— Comme vous êtes pâle!

— Comme vous êtes congestionné!

— Comme vous êtes jaune!

Les cuisiniers apportèrent la soupe du soir; une unique cuillerée apaisa ma faim, mais je bus coup sur coup deux quarts de café brûlant et deux quarts d'eau glacée. Les cuisiniers repartirent. Il était six heures. Encore douze heures pareilles aux douze heures qui venaient de s'écouler, plus terribles même, à cause de ma fatigue et de mon épuisement!

Dieu eut pitié de moi.

Comme je sortais d'une nouvelle conférence avec le lieutenant, un homme de la section m'aborda, brave garçon que j'estimais pour son courage et que je raillais amicalement pour son langage choisi.

— Vous savez la nouvelle? me demanda-t-il. Nous dansons sur un volcan, et vous ne pourrez pas, cette fois, me reprocher mon image. Le sol est miné sous nos pieds!

— Chut! lui dis-je en montrant plusieurs soldats qui pouvaient nous entendre. Pas devant eux!

— Eux? mais ils le savent! Tout le monde à la section, est au courant. C'est le planton du colonel qui vient de nous renseigner. Mais rassurez-vous : les âmes sont à la hauteur des circonstances.

Oh! oui, elles étaient à la hauteur des circonstances, les âmes! Quand, à nouveau, je fis le tour de la tranchée, je ne recueillis que des plaisanteries. Elles étaient plus ou moins spirituelles, évidemment, mais toutes égales par la bonne volonté. On voulait montrer qu'« on était un peu là ».

— Moi, j'avais toujours rêvé d'être aviateur pour me promener en l'air comme un oiseau. Les Boches vont me donner ce plaisir.

— Moi, tout ce que je demande, c'est de monter assez haut pour retomber en plein sur le nez des Boches.

— Moi, je suis trop gras. La poudre boche ne sera pas assez forte pour me soulever...

Et voilà l'effet que cela leur faisait, à eux, la perspective de sentir la terre voler en éclats sous leurs pieds! J'eus là une des plus grandes humiliations de ma campagne.

Cette humiliation s'accentua encore quand le sang-froid de mes poilus m'ayant rendu le mien, je pus constater, dans la dernière partie de notre veille, que l'attente d'un éparpillement en mille petits morceaux n'avait rien de particulièrement redoutable.

Mais si on tient mon courage en piètre estime, on ne me refusera pas, je pense, le record de la tranchée.

C'est une consolation.

J'ajoute, pour terminer l'histoire que notre garde s'acheva sans encombre. L'explosion attendue ne se produisit que quelques jours plus tard.



CHAPITRE III

CIMETIÈRE DE CAMPAGNE

Nos morts sont maintenant enlevés de la ligne de feu et ensevelis dans des cimetières attenants aux villages de l'arrière. L'entretien des tombes est ainsi plus facile et plus facile le salut que les soldats tiennent à adresser à leurs camarades, chaque fois que les circonstances le permettent.

Mais, dans les premiers jours de la guerre, il n'en allait pas de même : la multiplicité des attaques et les dangers de circulation à travers des boyaux étroits, à peine creusés, deux raisons entre dix autres qui nécessitèrent la création de cimetières tout près des lignes.

C'est au Bois-Brûlé que j'ai, pour la première fois, vécu dans l'intimité d'un cimetière de campagne.

J'en avais déjà vu plusieurs, mais dissimulés, ou dans des bouquets d'arbres, ou derrière des replis de terrain, ou loin des tranchées de passage.

Au Bois-Brûlé, le cimetière fait partie des ouvrages, tout comme le poste de secours ou les abris de commandement. L'éminence, en haut de laquelle il se dresse est, de chaque boyau, visible, et nous ne pouvions circuler d'une ligne à l'autre sans contempler ses croix graves et recueillies.

La tranchée ennemie se trouve à deux cents mètres à peine. Les tombes sont-elles donc à la merci d'un coup de main? Non pas! car elles constituent un rempart et elle m'a frappé par son symbole, cette anecdote que m'a contée je ne sais plus qui :

Une compagnie recule devant des forces allemandes supérieures en nombre. Un officier s'efforce vainement d'arrêter la déroute et, en désespoir de cause, il s'écrie en montrant le cimetière :

— Et ceux-là, vous allez les laisser aussi!

Et les hommes s'arrêtent et ils repoussent l'assaillant.

Tous ces cimetières ont une physionomie commune : sur chaque tombe une croix avec un nom marqué au fer rouge à même le bois ou gravé sur une plaque de tôle. Des pierres d'égale grosseur bordent les tumulus. Les fleurs du printemps ou de l'été, cueillies à la faveur de l'aube, viennent exhaler là leur âme odorante. Et l'hiver, de jeunes sapins, arrachés dans la forêt et transplantés sur les tombes, marquent par leur verdeur persistante, la force de notre persistant souvenir...

O mères, ô filles, ô fiancées, ô veuves, pardonnez-moi ce blasphème. Mais quel que soit l'amour que vous portiez à vos morts, vous ne sauriez donner à leurs dépouilles plus de soins pieux que ceux dont nous les entourons nous-mêmes...

« X..., mort glorieusement à l'attaque du... »
« X..., tombé le..., en défendant sa tranchée. »
« X... tué en s'emparant d'un ouvrage ennemi. » Toutes les inscriptions se ressemblent. Et comment différencier des héroïsmes qui, tous, ont leur fondement sur l'amour de la patrie et le mépris du danger?

Parfois, cependant, des emblèmes rompent la monotonie du décor. C'est un képi criblé de balles qui coiffe une croix; c'est un éclat d'obus posé au milieu du tumulus (l'éclat sans doute qui a frappé celui qui est là?...); c'est une couronne, achetée à la ville voisine, ou une plaque émaillée, dont la piété d'un frère, d'un parent, d'un ami, voisin de combat du disparu, a tenu à faire hommage à celui qu'il aimait.

Quels sont les sentiments qu'éveille le côtoiement quotidien des morts? Il faudrait, pour répondre à cette question, avoir la clé des âmes. J'ai cru remarquer toutefois plus de colère que de mélancolie dans les regar[ds] jetés sur les cimetières. Pleurer les mor[ts] geste vain et sans portée; mieux vaut song[er] à les venger.

Pour moi, quand je contemple la long[ue] théorie de mes années perdues dans une a[gi]tation vaine, quand je réfléchis à tout [ce] que j'aurais pu être et que je n'ai pas é[té,] je ne puis m'empêcher de jalouser les mor[ts.]

Ils sont tombés dans l'exaltation d'un co[m]bat et les voici qui s'offrent, glorieux [et] purs, à l'affection et à l'admiration de to[ut] un peuple.

Il n'est pas de méditation plus salutaire q[ue] celle qui se déroule, au son du canon proch[e,] par devant un cimetière de campagne, [et] c'est là, en communion avec ceux qui [me] regardent, que j'aime, la nuit tombante, [à] me recueillir.

De ces cimetières, il y en a cependa[nt] près desquels je ne puis passer sans [dé]tourner la tête. Non, vraiment, je ne saura[is] fixer mes yeux sur les croix qui se dresse[nt] là.

Ce sont les croix qui abritent ceux q[ue] j'ai connus, ceux que j'ai aimés, et qui, vivan[ts] et souriants un matin d'attaque, n'étaient pl[us,] le soir venu, qu'une masse inerte et sanglan[te.]

O hypocrisie d'un cœur qui s'enorguei[llit] de ne pas craindre la mort et qui, super[be] et dédaigneux loin d'elle, devient haletant [et] frémissant chaque fois que ses ailes le f[rô]lent!

Si seulement je savais où ils se trouve[nt] tous mes disparus, et si, m'armant de co[u]rage, je pouvais accomplir mon lugubre p[è]lerinage jusqu'au bout! Mais non, il y a d[es] tombes anonymes, et si je voulais rassemb[ler] tous nos morts, combien de manquants [à] l'appel!

Des tombes anonymes? Hélas! oui. Et l'[on] me comprendra, je pense, sans que j'insi[ste] davantage.

Mais, ô mères, ô filles, ô veuves, ô fia[n]cées, qu'importe? Sur la terre une seule Fran[ce] et dans le ciel un seul Dieu.

Un seul amour.

Les tombes sans nom sont les plus g[lo]rieuses. Ceux qui reposent là avaient don[né] leur vie. Ce n'étaient pas assez : ils [ont] donné leur dépouille. Dans leur furieux am[our] de la France ils n'ont pas voulu qu'on [les] sépare d'elle; ils se sont incorporés à e[lle] et, pour les retrouver, il faudrait fouiller [et] retourner toute la terre française...

Si je dois tomber à mon tour, qu'on n'e[m]busque pas mon cadavre à l'arrière : cela [est] ma volonté.

Je veux reposer à côté de mes gars da[ns] un des cimetières de campagne de la gran[de] forêt. Une croix sur ma tombe : la cr[oix] de l'espérance, mais pas de nom.

Je veux être un de ces morts anonym[es] sur la tombe de qui pourront s'agenouill[er,] prier et pleurer toutes les robes de deuil.

Et toi, mon Dieu, bénis toutes les tombe[s.]

(A suivre.) Lieutenant JACQUES P...

(Illustrations de P. THIRIAT.)



En Avion au-dessus des Lignes

J'avais dis au capitaine R... qui commande une escadrille d'avions sur le front :

— Quand me ferez-vous venir chanter devant les poilus de Champagne ?

— Très bientôt ! Je vous promets d'en demander l'autorisation au général !

Et quinze jours après, un matin, je reçus cette lettre dont la lecture me plongea dans une joie intense :

« Cher monsieur Fursy,

« Je reçois la réponse du général G... : Accordé ! » Voilà une bonne réponse, aussi bonne que courte. Venez vite, tout le monde vous attend ! » R... »



Devant la « cagna ».





Un peu juste !...

Je vins « vite », ainsi qu'il m'y invitait et un matin, de bonne heure, je débarquai à la gare de C... ; le capitaine m'y attendait dans une auto qui nous transporta rapidement le long des routes crayeuses. Nous fûmes bientôt en pleine « guerre » : au fur et à mesure que nous approchions du front, les ruines se multipliaient.

— Ce n'est rien encore, me dit le capitaine, vous en verrez bien d'autres à quelques kilomètres d'ici !

Hélas ! je savais qu'il n'exagérait pas...

Nous arrivâmes au campement.

Un grand champ bordé de sapins. Tout autour, de petites constructions en planches, les unes posées sur le sol, les autres s'y enfonçant et n'émergeant que de leur toit. Devant plusieurs, de petits jardins, gentiment dessinés, attendant l'éclosion des fleurs. Les fenêtres, minuscules, étaient, à l'intérieur, drapées de rideaux de cretonne ; il y avait, partout, comme une recherche de coquetterie, qui ferait plutôt penser que les occupants sont des citadins s'installant à la campagne, et non des soldats, venus là mettre au service de leur pays les existences qu'ils affectent de si joliment encadrer.

Des chiens, nombreux, un coq, des poules, des canards se promenaient en liberté. Sous un grand hangar, des autos attendaient.

Toute l'escadrille vint à notre rencontre : une vingtaine d'hommes tous jeunes, tous décorés de la croix de guerre, la plupart de la Légion d'honneur ou de la médaille militaire, tous respirant la force, l'énergie, le courage, la gaieté, tous dignes de leur chef, que je ne vous ai pas encore présenté, mais qui est un des plus beaux et des plus nobles spécimens de la race française, réunissant toutes les qualités d'intrépidité, d'intelligence, d'initiative et de bonne humeur.



Dernières recommandations.

Son escadrille l'adore, et tous ces jeunes gens qui sont prêts à se faire tuer pour la France se feraient tuer aussi pour lui, parce qu'ils savent bien qu'il se ferait tuer pour eux !

Ils sont beaucoup, comme cela, au front : vous comprenez pourquoi les Boches ne passent pas !

Il faisait un temps admirable et, tout de suite, le capitaine me proposa de l'accompagner dans un vol de reconnaissance au-dessus des lignes allemandes : un beau début, pour moi, qui n'étais jamais « monté » !...

Quelques minutes après, j'avais revêtu une chaude combinaison et un passe-montagne, mis des lunettes, coiffé le casque et j'escaladai l'avion, abordant avec précaution le petit marchepied, pour ne pas crever les toiles avec mes bottines !





Vers l'appareil.

Et je m'assis en avant, dans le fauteuil tournant sur pivot de l'observateur. Piètre « observateur » bien sûr, pour cette fois, mais combien décidé à « observer » !...

— Contact !... prononça le capitaine.

Le mécano, placé derrière l'appareil, mit l'hélice en mouvement, et l'on entendit, formidable, le vrombissement de l'engin.

Deux secondes après nous roulions sur le sol et l'extrémité du champ n'était pas atteinte que je me sentis, doucement, m'envoler vers le ciel.

En un clin d'œil, je me vis loin de la terre. A quelle hauteur ? Je ne pouvais le demander à mon compagnon, le bruit du moteur aurait couvert de plus puissantes voix que la mienne ! Mais je me rendis parfaitement compte que... je ne m'étais rendu compte de rien, et que je continuais, car, évidemment, nous devions marcher très



D'où vient le vent ?



On décolle !

vite — l'appareil faisant, je le savais, du 145 à l'heure ! — et, n'eussent été nos évolutions à droite et à gauche, que me révélaient les changements de paysages terrestres, j'aurais eu la sensation très nette d'une parfaite immobilité stable.

La terre, en bas, avait un drôle d'aspect. Quand vous vous trouvez sur un point élevé, vous apercevez les champs comme de grands trapèzes, bien réguliers, passant par toutes les gammes du jaune et du vert. De la hauteur où je planais, ces trapèzes m'apparaissaient infiniment rapetissés, et leur assemblage me faisait l'effet d'un damier sur lequel on aurait beaucoup joué, dont les blancs seraient devenus très sales, et les noirs, très usés, auraient pris des teintes délavées et des tonalités inégales. Se croisant en tout sens, des raies semblant faites avec la pointe d'un canif, traversaient le damier : ça — je l'ai su depuis — c'étaient des routes ! Tout à coup, j'aperçus un petit rectangle noirâtre très allongé : perspicace, je reconnus immédiatement un train, stationnant..., stationnant, évidemment, puisque je constatais une absence absolue de mouvement et de fumée. Etais-je assez ingénieux, croyez-vous ? pour un néophyte ! — Oui, n'est-ce pas ? Le malheur c'est — je l'appris plus tard — que mon train était simplement un chemin bordé d'arbres !



Escalade.

Un peu partout, à présent, je distinguais nettement de longues « grecques » s'allongeant, s'équarrissant, s'arrondissant sur plusieurs lignes et dans tous les sens. Ça, je ne m'y trompais pas, c'étaient des tranchées : ici les françaises, là les boches ! Dans leurs intervalles, des petits cercles blanchâtres ponctuaient le sol : c'étaient des trous d'obus, des petits « entonnoirs ». Il y en avait des milliers, des milliers !



Salut aux terriens !

Et puis, se détachant, du reste, une grande nappe blanchâtre : un village en ruines !... Un autre, un peu plus loin, puis un troisième !... Nous étions au-dessus de N...-d'A... et de lieux dénommés, à cause de la configuration de leur sol, le « Bec de Canard » et le « Chapeau haut de forme ».

Je dominais tout le champ de bataille du 25 septembre !... Je me sentais ému à pleurer. Des souvenirs d'une grandeur tragique m'assaillaient : sur tout ce sol formidablement remué, des hommes s'étaient rués pour en chasser les envahisseurs. Combien étaient tombés !... combien avaient été ensevelis dans ces entonnoirs, dont j'apercevais la forme réduite !

Et puis tout à coup, au-dessous de nous, dans les airs, un petit flocon blanc, puis un, puis deux, puis dix autres !... Les Boches tiraient sur nous ! J'avais ensemble le baptême de l'air et le baptême du feu !... Je n'entendais pas les détonations dont le bruit était couvert par celui du moteur, mais les petits nuages qui se succédaient sans interruption me révélaient l'arrivée des projectiles. On tirait « trop court ». Heureusement !

Je ne vous dirai pas si, à ce moment, je me sentis l'âme d'un héros. Je n'en fis pas l'analyse, et n'en sais rien moi-même, mais je d[...] avouer que je vis, sans contrariété aucune, l'[...] pareil faire une de ces évolutions latérales d[...] j'avais conscience, et quitter la zone dan[...] reuse. Quelques instants après, des spirales [...] vantes nous ramenaient petit à petit vers le s[...] Je me rendis compte qu'on descendait, pa[...] que je vis progressivement grossir les hang[...] posés sur le champ d'aviation. Et quand je to[...] chai, enfin, doucement la terre, j'eus la sensati[...] très nette que j'allais pouvoir aborder, à prése[...] plus familièrement, mes nouveaux amis, [...] aviateurs, puisque, moi aussi, j'avais été faire [...] tour dans leur domaine aérien... J'étais très f[...]

— Eh bien ! me dit le capitaine, no[...] sommes montés à deux mille cent cinquante[...] Vous en êtes-vous aperçu ?

— A deux mille cent cinquante !... M[...] c'est effrayant !... J'ai pu monter à de[...]



Retour au « civil ».

mille cent cinquante sans m'en douter[...]

— Parfaitement. Il faut être aviate[...] pour s'en rendre compte.

Ma fierté tomba. J'étais ramené à la ré[...] lité. Malgré mon ascension, je n'étais tou[...] jours qu'un simple pékin, incapable d[...] parler d'aviation avec les maîtres d[...] l'air.

Et, le soir, je leur chantai des chanson[...] et je me rendis beaucoup mieux compte d[...] ce que je faisais !...

FURSY.



En route pour le bivouac.

LES ANNALES



LE CHAMP DE BLEUETS

1 Mai 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Cent.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

EDITION·DE·LUXE — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

N° 1717. — 21 MAI 1916



LA VIE A SALONIQUE : LE GÉNÉRAL SARRAIL QUITTE LE QUARTIER GÉNÉRAL



LA VIE A SALONIQUE

Pendant un concert donné par la musique française, pla la Liberté (le général Sarrail, à droite, sur le balcon)

SOMMAIRE

TEXTE

ILLUSTRATIONS

Notes de la Semaine



La Vie française en Orient

Il nous arrive de Salonique des photographies et des lettres qui décrivent l'aspect de cette ville singulière et chère à nos cœurs. Oui, Salonique nous inspire un intérêt passionné. D'abord elle atteste notre énergie; elle a été l'occasion et le théâtre d'un des plus beaux efforts de la guerre et d'un effort français... Après l'écrasement de la Serbie, la question se posa de décider si les armées de l'entente céderaient ou bien essaieraient de résister à la poussée germano-bulgare. L'opinion divisée pesait le pour et le contre; ces semaines gaspillées en de vaines discussions diminuaient nos avantages, affermissaient le prestige de l'ennemi. Ce sera la gloire de nos hommes d'Etat d'avoir mis un terme à cette incertitude et entraîné l'Angleterre, qui se montrait hésitante, dans la voie d'une action vigoureuse et rapide. Au lieu d'évacuer Salonique, les alliés s'y sont installés solidement. Un afflux perpétuel d'hommes et de munitions a rendu la place inexpugnable. La méthode, l'énergie et la vigilance du général Sarrail l'ont purgée, autant que possible, de tout élément hostile ou suspect. La vieille cité gréco-turque nous est devenue, bon gré mal gré, hospitalière... Il serait exagéré de soutenir que les Français n'y comptent que des amis. Leur arrivée éveilla trop de susceptibilités et déçut trop d'espérances pour qu'il ne subsiste rien de ces sentiments. Il y a encore bien des levains qui fermentent, bien des rancunes non apaisées. Beaucoup de gens, là-bas comme ailleurs, volent au secours de la victoire; les compliments qu'ils nous prodiguent aujourd'hui, auraient pris une autre adresse, si la fortune nous avait été contraire... C'est inévitable et c'est humain. Quoi qu'il en soit, la population salonicienne fait bon visage à nos compatriotes, militaires et civils. Elle les aime ou feint de les aimer. Elle leur témoigne, en paroles tout au moins, sa sympathie. A la froideur du début, à la gêne que d'inévitables froissements d'amour-propre avaient causée, succède maintenant une cordialité expansive.

« ... Vous n'imaginez pas, écrit un de mes correspondants, avec quel enthousiasme nos officiers et nos soldats sont reçus dans les salons ou dans les cercles de Salonique. On les recherche et on les fête partout. On est heureux de l'aubaine et on en profite. Jamais, évidemment, il n'y eut ici une telle élite : journalistes, littérateurs, ou savants, médecins ou artistes, c'est un dessus de panier comme sans doute on n'en reverra pas de longtemps. Et les Français, sans pédanterie et sans pose, se prêtent volontiers à ces curiosités dont ils excusent le snobisme. Ils savent qu'au fond, cette propagande aimable et souriante, c'est de la propagande tout de même, et de la meilleure. En attendant que nous exportions en ce pays les produits de notre sol ou de notre industrie qui trouveront là de larges débouchés, nous y répandons à profusion notre esprit, nos manières, notre politesse et notre entrain. Et ce n'est certes pas là du temps et du travail perdus. »

Le témoin qui me communique ces impressions insiste sur la popularité dont jouissent à Salonique les *poilus*. « Leur ingéniosité débrouillarde excite l'admiration. Ils ont conquis tout le monde; les enfants qui raffolent d'eux, rôdent autour de nos camps et déclarent qu'ils veulent être aussi des *poilus* dès qu'ils auront un peu de barbe au menton. » Une grande animation règne dans cette capitale improvisée, sœur lointaine de Marseille. Chaque dimanche, la musique d'un de nos régiments donne un concert place de la Liberté. La foule y afflue, envahit les terrasses et les balcons des cafés; acclame *L'Hymne Grec* et *La Marseillaise*, les salue d'une furieuse tempête d'applaudissements : *Zito Gallico! Zito Hellas!* Elle emboîte le pas aux musiciens, défile à travers les rues jusqu'au quartier général et décerne à Sarrail, qui s'est mis à la fenêtre, des ovations sans fin... Ainsi, la bonne humeur de nos troupiers crée d'irrésistibles courants d'opinion, et accomplit des miracles... Ah! les braves petits! Comme ils sont gais. Ils organisent des kermesses, des spectacles forains, des représentations théâtrales. On me raconte que le 10 février, eut lieu la fête d'un régiment de marche d'Afrique formé de zouaves et de légionnaires. Elle obtint le plus vif succès. Vous en lirez avec plaisir le compte rendu :

« Au creux d'un ravin pittoresque et sauvage des chaises et des bancs avaient été installés. Le colonel et le régiment reçurent leurs invités qui débouchaient de tous les points de l'horizon : délégations des régiments voisins, états-majors des brigades, journalistes français présents à Salonique et enfin le général Bailloud qui avait tenu à honorer cette fête de sa présence. Quand l'assistance fut au complet, on vit déboucher du pauvre village de V... le plus amusant, le plus spirituel cortège qu'on puisse imaginer.

» L'esprit gavroche du soldat, qu'un chef indulgent et fin avait su ne pas comprimer, s'y était donné libre cours en des inventions piquantes et légèrement satiriques. Par exemple le char symbolisant le Courrier de l'Armée d'Orient se composait d'une énorme tortue précédée d'une vieille femme armée de ciseaux : « Dame Censure ». Un cavalier, vêtu d'une façon hétéroclite, était le sosie du général Bailloud, qu'égaya cette allusion à son uniforme de campagne.

» Ensuite venaient des nègres du plus beau noir portant une sultane ravissante (un imberbe « poilu » de la classe 15) nonchalamment étendue sur de moelleux coussins; puis le kaiser, le kronprinz, François-Joseph, le sultan, le tzar de Bulgarie chargés de chaînes et conduits par des légionnaires, baïonnette au canon, puis l'enterrement du pernod suivi par les ivrognes en larmes; des Cosaques, des Arabes, une foule de seigneurs sans importance et de courtisanes. Enfin le char de la Victoire : La France glorieuse précédant une cage où les puissances centrales étaient enfermées.

» Quand le défilé fut terminé, le cirque commença et son programme aurait fait pâlir ceux des grands cirques européens. Entrées comiques, danses de caractère, les clowns Schrapnel et Stroumitza, un cycliste grotesque, des écuyers, des équilibristes, des matches de boxe

et de lutte, une pantomime, rien n'y manquait.

» Comme clou, une grande corrida de muerte avec l'appareil espagnol : matadores de cartel, caballeros en plaza, qui fit mourir de rire les spectateurs. Quand le matador eut donné le coup mortel au taureau... (et quel taureau!) les infirmiers et brancardiers du régiment vinrent gravement l'enlever, et je ne connais rien de plus émouvant que cette plaisanterie insouciante de ceux-là qui, hier encore, étaient au milieu des balles et des obus et qui y seront demain. Eux seuls ont le droit de rire... »

Ce récit a pour auteur un jeune homme de lettres qui vient de conquérir la croix sur le champ de bataille. N'en forçons pas le sens. Gardons-nous bien d'en conclure que Salonique est une ville de luxe et de plaisir, où s'amollissent les vertus guerrières. On s'y distrait, mais on y travaille. En quelque lieu que son destin le transporte, et quelque épreuve qu'il ait à subir, le soldat français reste identique à lui-même; il conserve ce mélange d'intrépidité et d'allégresse qui imprime à sa physionomie, une séduction particulière. S'il se bat comme un lion, s'il sait mourir stoïquement, il prétend du moins, autant qu'il le peut, jouir de la vie. Il ne veut pas se *raser*. Il est le fils de ces grenadiers du maréchal de Saxe qui se faisaient trouer la peau entre deux couplets d'opéra-comique. Il a le sourire. C'est sa grâce.

LE BONHOMME CHRYSALE.

Pour les Soldats du Front

Nous continuons de servir à nos chers soldats dans la zone des armées, des abonnements de guerre de 3 mois, au prix réduit de 2 fr. 50. Chaque abonné nouveau reçoit avec le premier numéro un copieux paquet de lectures choisies dans les numéros antérieurs de la Revue...

Nous leur offrons également le texte des admirables conférences faites l'an passé à l'Université des *Annales* par les maîtres de la pensée et des lettres françaises: MM. Maurice Barrès, Edouard Branly, Dr Baudet, André Beaunier, Adolphe Brisson, Georges et Henri Cain, Paul Claudel, Maurice Donnay, Auguste Dorchain, Edouard Herriot, Henri Lavedan, André Lichtenberger, Lorand, Frédéric Masson, Jean Richepin, Jules Truffier, Emile Verhaeren, etc.

Cette collection forme 1,600 pages, divisées en deux volumes, abondamment illustrés. Envoi franco des deux volumes 6 fr. (au lieu de 10 fr.) Un seul volume 3 fr.

Indiquer très lisiblement le nom du destinataire et le secteur postal.

Le numéro de la semaine prochaine (28 mai), illustré de beaux documents photographiques, sera spécialement consacré à

NOS AMIS RUSSES

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Lettres a un Jeune Français

AUTOUR DE LA FRONTIÈRE D'ESPAGNE

XV

17 mai 1916.

Mon cher ami. Je ne mérite pas votre reproche, où je ne veux voir, pour vous le pardonner d'ailleurs, que l'excès trop excusable d'une amitié ombrageuse. Je n'avais pas oublié votre invitation. Ces soldats aveugles, pour lesquels se passionne votre dévouement, m'intéressent et m'attirent. J'aurais voulu les voir dans la maison de campagne où vous avez obtenu de les recueillir pendant quelques jours de vacances. Et il est bien vrai que je suis passé tout près, à trois ou quatre kilomètres. Mais c'était à deux heures du matin! Je me dédommagerai quelque jour prochain, si mes occupations me le permettent.

La guerre a troublé la régularité de nos habitudes antérieures. Il n'est presque personne qui mène sa vie comme auparavant. Des devoirs nouveaux s'imposent à nous. Si vous connaissez quelqu'un dont la guerre n'ait en rien changé les conditions d'existence, plaignez-le et blâmez-le, à moins que la maladie ou l'âge ne lui servent d'excuse. Je ne saurais trop redire que, sous une forme ou sous une autre, il y a du devoir partout. Chacun doit, à sa façon, affirmer la solidarité de son dévouement et la part qu'il prend au grand drame où la France se sacrifie pour rester la France. L'arrière fait partie du champ de bataille. Et il y a tant de façons de combattre!

Pendant que le train m'emportait là-bas, vers la frontière d'Espagne, je ne pouvais m'empêcher d'admirer dans les campagnes pyrénéennes la vaillance des femmes au travail. Aidées de leurs enfants, elles se sont, dès l'année dernière, mises courageusement à la tâche pour remplacer leurs maris, leurs frères ou leurs fils absents. J'en sais que le malheur a frappées de coups successifs qui les réduisent presque à l'abandon. Leur courage n'a pas cédé. Elles poursuivent avec une régularité où il entre de l'obstination les besognes que la terre réclame. N'est-ce pas une façon de *servir?* Ah! oui, elles tiennent et elles servent, les chères paysannes de France, pendant que leurs *hommes*, comme elles disent, arrosent de leur sang, qu'ils ne ménagent pas, les collines et les plaines de la Meuse. Ils sont dignes des aïeux immortels qui en 1792 sauvèrent la France. Ce n'est pas assez dire : ils les dépassent.

L'héroïsme exalté qui se dépense en élans, en bonds, en assauts, en *furie française*, exige moins peut-être que l'endurance, la ténacité, l'immobilité sous les feux combinés d'une artillerie dévastatrice dont les rafales ininterrompues s'abattent comme un irrésistible cyclone. Non, vraiment, nous ne saurions trop les admirer, les aimer, les respecter, ces soldats de France, les plus grands soldats que la France ait connus, et j'en reviens toujours, parce qu'il dit tout, au mot de ce général, dont les yeux se mouillaient de larmes : *Nos soldats, c'est à s'agenouiller devant.*

Partout où je vais, je recueille des traits d'anthologie. Il y a sur le front, entre les races, et je dirais volontiers entre les classes, si ce mot ne prêtait à une équivoque sociale, une émulation d'héroïsme. Mes compatriotes béarnais, auxquels personne ne s'étonnera que je pense, ont écrit leur page de Verdun, à côté de tant de pages sublimes écrites par d'autres, avec une bravoure qui les égale aux compagnons du grand Henri. Mais leurs voisins, les Basques, ces Basques étranges, dont nul n'a pu dire encore les origines et qui ont la fierté de leur énigme, se battent avec une rage égale. Ils ont, je le sais, quelque tendance à l'indépendance et le service militaire, dont les servitudes leur cachaient la grandeur, n'a pas toujours été de leur goût. Ils ont eu, cédant à une sorte de loi atavique, la nostalgie des Amériques lointaines. Mais combien en sont revenus pour prendre leur place dans la bataille! J'ai lu dans le cimetière de Biriatou (oh! le joli cimetière, avec une vue incomparable sur la Bidassoa et sur les montagnes pyrénéennes! Loti m'y a conduit, et seul Loti pourrait en dire le charme pénétrant et évocateur), j'ai lu, parmi les tombes aux noms bizarres, une inscription dont mon cœur a été remué : *Mort au champ d'honneur. J.-Joseph Eyheramendy, 1884-1915, Gallipoli, 13 mars 1915.* De Biriatou, ce tout petit village posé en nid sur une colline pyrénéenne, à Gallipoli, la route est longue et je songeais aux mystères de la destinée qui avait fait mourir si loin ce Basque de trente et un ans. Mais la vérité est encore plus mystérieusement tragique. Eyheramendy était rentré, pour se battre, de la République Argentine. Biriatou, Buenos-Aires, Gallipoli, quelles étapes pour une destinée aussi courte! Le grand drame de la guerre emporte ainsi dans son action rapide et dévorante des milliers de drames dont le secret ne sera jamais connu. De quels sacrifices la victoire n'aura-t-elle pas été faite, cette victoire qui libérera le monde et à laquelle la France, toujours la première dans les saintes causes, donne le meilleur de son sang!

Le sentent-ils et le savent-ils que nous luttons, que nous souffrons, que nous mourons pour eux, presque autant que pour nous, ceux auxquels leur position géographique a épargné l'horreur et a enlevé l'honneur d'un rôle dans la mêlée sanglante? J'ai franchi la frontière espagnole et j'ai pénétré, par une journée splendide, dans la Navarre. La nature était magnifiquement impassible. Du sommet du col de Maya, la vue s'étendait sur le pic d'Atchuria, sur la Haya, sur la Rhune, sur les montagnes de Cambo, sur la plaine basque et sur l'Océan. Le silence montait jusqu'à nous et imposait le recueillement à nos âmes, à la fois émues et irritées. Il se passe trop de choses tragiques, douloureuses, horribles même, pour qu'on puisse goûter pleinement la beauté des cieux, de la terre et des mers. On s'en veut à soi-même d'un plaisir où il semble qu'il entre une profanation. J'ai éprouvé cette sorte de remords à Marseille, dans la contemplation d'une mer apaisée sur laquelle le soleil couchant répandait la splendeur colorée

e ses richesses. Là-haut, sur le col de laya, d'où la vue domine un panorama arié et immense, je n'ai pu me donner out entier à la joie de ce merveilleux pectacle. Mon cœur ne suivait pas mes eux. Il était *là-bas*, avec ceux qui mbent, dont l'obsession ne me quitte pas. ne faut pas, mon ami, qu'elle nous uitte. Nous serions perdus si nous pouons oublier!

Il y a, d'ailleurs, des contrastes qui redoublent en nous la tragique et sainte bsession. Il y a des joies, qui ne peuvent s être les nôtres, et qui font mal. J'ai à Vera, de l'autre côté de la frontre, des jeunes filles en fête, parées coquettes, dont le rire trop éclatant nnait comme un sacrilège. J'ai rencntré sur les routes baignées de sol des couples endimanchés qui s'abannnaient à l'enivrement du printemps issant. A Elizondo, la jolie petite ville qui la capitale de la vallée de Bastan, j'ai ssé dans une foule animée et bruyante, une radieuse journée de Pâques réunissait, tour d'une fanfare, sur une place pittoque. A voir ces hommes, ces jeunes mmes, tant d'hommes jeunes, goûter ainsi joie de vivre, je songeais aux nôtres, à re élite fauchée, à nos générations décnées, aux vides irréparables que la mort reusés. Tandis que ceux-ci sont tombés ur toujours, engloutis dans la terre des Flandres, de l'Artois, de la Champagne, de l'Argonne, de la Woëvre, de l'Alsace, ceux-là, triomphants de jeunesse et déodants de santé, regardaient l'avenir et le ciel avec une tranquille confiance. Les échos de la guerre voisine ne troublent pas leur indolente quiétude. Qu'en pesaient-ils?

Groupées autour de moi en essaim foâe, les yeux et les dents brillants, curieuse et taquines, innocemment heureuses d'enter et de harceler un étranger, des jeunes les m'interrogeaient. Elles me posaient la question agaçante et stupide : « Quand la guerre finira-t-elle? » Ma réponse, plus vi que précise, suggéra à l'une d'entre elles une question acceptable : *Se va acabado?* Est-elle sur le point de finir? Je moins vivement cette fois, mon incertitude. L'une d'elles, alors, déclara, dans un éclat de rire, que les Allemands triomphaient. Inconscience, plaisanterie malicieuse, écho d'un sermon ou d'un journal? je ne sais, mais cette réflexion me fit mal. Ailleurs, ou ici même avec une personne responsable, je l'eusse prise pour un affront. Avec cette enfant espiègle et légère, je tournai en plaisanterie et je me gardai bien de lui donner une importance que la rieuse petite Basquaise d'Espagne ne portait pas et ne voulait sans doute pas lui donner. Je n'en emportai pas moins un malaise. Un mot, un seul mot, d'un douanier français, à Duncharinea, le dissipa : *Ah, monsieur, ça va bien la guerre?* Oui, brave douanier de France, les choses vont bien pour la France. Je ne sais pas, je ne sais pas du tout, quand la guerre s'achèvera... mais je sais bien qu'elle s'achèvera de façon à démentir la cruelle plaisanterie de la jolie Espagnole d'Elizondo.

LOUIS BARTHOU,

député, ancien président du Conseil.

Les Lettres de la Cousine

Autour de la Dot

Ma chère cousine,

On épilogue en ce moment beaucoup sur la fameuse question dot. En avoir ou n'en avoir pas semble le seul problème important du mariage, et si la chose vaut qu'on y songe, elle n'est pas, à mon avis, décisive... Apporter en ménage un « caractère » me paraît infiniment plus urgent qu'un sac, fut-il bourré d'or.

J'entends par caractère un ensemble de qualités très féminines, auxquelles le cœur donne sa signification et qui n'empruntent aux vertus masculines que le courage et peut-être aussi un peu de bon sens... Une dot, évidemment c'est beaucoup..., mais à y bien réfléchir, ce n'est aussi rien du tout... Cela dépend absolument de qui la détient... Il faut tant de capital pour représenter une valeur dont les revenus soient susceptibles d'impressionner le bien-être d'un ménage, que l'on peut considérer les apparences de fortune couchées sur le contrat comme plutôt nuisibles au bonheur commun. Trois mille francs de rente, fruit pénible d'un avoir de cent mille francs, donnent souvent à la fiancée pour plus de trois mille francs de prétentions, d'exigences mondaines, de satisfactions d'amour-propre, d'ambitions et d'embarras, et c'est le mari qui, en cette aventure, est berné, puisque le fameux revenu lui apporte un train obligatoire de maison dépassant de beaucoup les forces de son budget...

Est-ce à dire que ces cent mille francs soient méprisables et que toute dot soit propre à être écartée? Non, ce serait folie que de le prétendre. Mais leur mérite vient surtout de l'harmonie qui les gouverne, de la répartition sage qui en est faite et non de leur numéraire. Telle jeune fille avec la parade inspirée par cet apport, sera un fléau chez elle; telle autre y trouvera les premiers éléments propres à assurer la richesse du foyer... Les dots n'ont donc pas de valeur propre, et c'est ce qui les fait à peu près négligeables dès l'instant que la fortune n'est pas soutenue par le caractère ou, si vous préférez, par le sens commun. La question « mariage » doit chercher sa solution dans l'éducation; c'est toute l'éducation de l'enfant, puis de la jeune fille, qui est à réformer, et, si j'osais, j'ajouterais encore : toute l'éducation des parents...

Car une éducation ne vaut que par l'exemple..., et j'ai toujours rêvé en voyant des mères légères, futiles, coquettes, dépensières et paresseuses, prôner un devoir dont, pour leur usage personnel, elles faisaient si peu de cas, ou glorifier les bienfaits de la raison dont elles semblaient la négation vivante...

Or, à mon humble avis, le grand tort de l'éducation actuelle, c'est de ne pas préparer les enfants à cette idée qu'ils ne sont pas nés pour être heureux, mais pour mériter de l'être...; que chaque individu en venant au monde apporte en lui des forces utilisables et des dons en germe à faire fructifier, et que le sens de la vie n'est point de chercher âprement son plaisir ou son bien-être, mais d'aller au bonheur par des routes que l'on sait arides, sur lesquelles il est doux quelquefois de respirer le parfum des fleurs et de cueillir un cher bouquet.

Un jeune homme qui a le désir de fonder une famille, dans le sens noble et charmant du mot, avec de l'amour, avec des enfants, avec des luttes et de la joie, en vérité, le peut-il... quand il a devant lui une indépendante aux idées subversives qui prétend jouir de la vie sans prendre aucune peine, même celle de mettre au monde des enfants?... Ou bien lorsqu'il rencontre une intellectuelle pleine du sentiment de son génie, qui se déclare prête à écrire des romans, ou à donner des concerts, mais qui croirait se commettre en assurant la belle ordonnance du ménage, l'agrément d'un salon plein d'amitié et la chaleur d'une maison peuplée d'enfants?... Cette femme-là peut être jolie, et même posséder une dot, elle effraiera les hommes de cœur, les sincères et les tendres... Et s'ils se laissent emporter par le charme d'une de ces personnes, elle sera celle qui, d'abord aimée follement, ne retient pas, celle dont les exigences lassent vite une volonté d'homme et qui traîne après soi de vagues regrets, des rancunes inavouées, des scènes piteuses et prépare à l'idée obsédante de la séparation ou du divorce...

Deux qualités chez la femme me paraissent indispensables au bonheur conjugal : l'oubli de soi..., un grand sens de la dignité...

Souvent on rencontre l'une de ces vertus, rarement les deux ensemble... L'équilibre alors se trouve rompu..., et l'on voit, d'un côté, une jeune femme parfaitement bonne, dévouée, pénétrée d'amour pour son mari, empressée à lui éviter le moindre souci, devenir une sorte de serve, dont, chaque jour, le mari exige un peu plus, parce que cela lui est commode et que sa bonne Lolotte est celle avec laquelle « on ne se gêne pas ». Ou bien, de l'autre côté, on voit une petite personne très persuadée de ses mérites et poussant la vénération de son être sacré jusqu'aux limites du ridicule... Elle confond d'ailleurs parfaitement la dignité avec l'égoïsme et croit bon par exemple de prendre le contre-pied de toutes les opinions de son mari, de tous ses goûts, de toutes ses aspirations. On l'entend tout le jour répéter des sornettes de ce genre : « Tu ne me feras pas changer ma pensée d'un iota, ma volonté est mienne et non tienne. Je suis un être libre... » Et, pour mieux prouver sa liberté, il suffit que son mari témoigne un désir quelconque pour qu'aussitôt, par pure bravade, elle le contrecarre même au mépris de la raison. Veut-il sortir, elle entend demeurer...; souhaiterait-il se reposer, la voilà prise d'une fringale de prendre l'air, et tout à l'avenant. C'est ce qu'elle appelle maintenir sa dignité dans le ménage... et ce que je déclare agir en sotte...

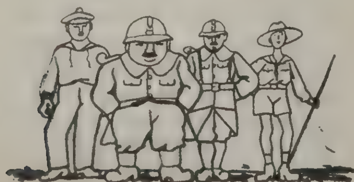
Une femme, dans la belle acception du nom, doit avoir de son rôle le sentiment le plus haut... Tout ce qui touche le foyer, la maison, les enfants, fait partie de son royaume. Elle en a la garde sacrée, et son devoir est d'en faire respecter tous les droits. C'est elle qui dispense le bonheur, elle y doit travailler avec une tendresse toujours en éveil, une conscience stricte, et un cou-

rage que rien ne rebute... Mais parce que justement, elle tient entre ses mains, une puissance, elle veut qu'on respecte en elle la double et charmante dignité de femme et de mère... Elle pratique l'oubli de soi, en ce sens qu'elle cherche d'abord à rendre heureux et trouve son bonheur dans celui qu'elle donne... Il lui importe fort peu de sacrifier à celui qu'elle aime une fantaisie, une toilette, un goût propre, un voyage, un plaisir; avec une générosité charmante, elle ne veut se souvenir que des préférences de l'autre, mais jamais elle n'oublie qu'elle représente la dignité de la maison et ne cède point pour tout ce qui touche l'honneur, la réputation du foyer, l'éducation des enfants... Elle fait abstraction de sa personne, mais pas de la grandeur qu'elle représente... Elle mêle dans une juste et tendre proportion ces deux qualités qui sont la force de la femme : l'oubli de soi et le sens de la dignité.

Le caractère dans le mariage, c'est le nœud de la question. Et il y aurait à ce propos des volumes à écrire... Combien de fois en considérant telle jeune fille pudique, gaie, charmante et pleine de volonté tendrement cachée, ai-je eu la sensation que celle-là, riche ou pauvre, avec dot ou sans dot, resterait toujours à la hauteur des épreuves que toute destinée comporte, et saurait supporter d'un cœur également ferme les jours heureux et les jours de chagrin, et surtout trouverait un moyen, en dépit des tourmentes, de créer du bonheur autour d'elle... Ah! qu'il y aurait à dire sur les *créatrices* de bonheur... Un instinct secret avertit les hommes que là est le tendre refuge. Ils vont, attirés par je ne sais quelle flamme secrète, ils devinent en cette jeune fille tous les beaux instincts de l'amour qui se donne, de l'amour qui crée... de l'Amour, grande poésie du monde... et sans s'inquiéter de la dot, ils demandent à partager cette jeune vie..., car les hommes sont beaucoup plus perspicaces qu'on ne le croit..., ils ne convolent pas..., parce que, souvent, ce qu'une petite épousée moderne prétend leur apporter, ils n'ont pas besoin du mariage pour le trouver..., mais quand ils rencontrent sur leur chemin une jeune fille ayant « un caractère », c'est-à-dire du courage, de la tendresse, de la grâce... l'oubli de soi, et le sens de la dignité... ils la demanderont avec ferveur... même sans dot... Ils ont deviné en elle, la femme, celle qui sait aimer..., la créatrice heureuse de la famille..., l'éducatrice des enfants.

C'est à cette heure où nous traversons la plus grande crise qui ait jamais bouleversé l'humanité, à l'heure où les hommes donnent leur sang pour assurer la vie de la Patrie, que les femmes doivent se recueillir pour comprendre le vrai sens de la vie — la beauté impérissable du foyer français.

YVONNE SARCEY.



LES CONFÉRENCES de l'Université des Annales

La Mission de la Femme pendant et après la Guerre, par M. Frédéric Masson.

L'éminent historien qui, entre parenthèses, s'est révélé pendant la guerre un grand philanthrope, — nous raconte que depuis le commencement de la sublime tragédie, on voit une splendide floraison d'héroïsme. Dans cette course à la gloire qui, pour plusieurs, hélas! fut une course à la mort, on ne compte plus les actes de dévouement, d'abnégation, de courage. Tout un peuple s'est levé, fièrement, sûr de soi, et soudainement, on a compris la signification des mots Religion, Devoir, Patrie. Tous, petits et grands, vieillards et jeunes hommes, ont été unis dans la poursuite du même but : défendre le sol, reconquérir sa liberté... Tous sont debout! Tous combattent! Tous sauront mourir, s'il le faut, pour la France outragée, pour la France meurtrie, pour la France crucifiée!...

Les femmes?... On pouvait croire qu'elles resteraient femmes, simplement, un peu puériles, frivoles, se contentant de donner leur or pour certaines œuvres très décoratives qui, en retour, inscriraient leurs noms dans leur grand livre d'or... La guerre vint. Un grand frisson s'abattit sur les épaules trop nues, dans des âmes trop engourdies de paresse. Les femmes méditèrent un instant, mais elles n'étaient pas encore habituées à penser. Il en advint une incroyable formation d'œuvres. Certaines, voulant trop bien faire, ne firent rien de bien réellement salutaire; mais d'autres restaient silencieuses et dignes. On connaît leur histoire, et cette histoire, dit M. F. Masson, avec une éloquence pleine d'émotion, fut simple et magnifique. Certes, il y eut encore de-ci de-là quelques abus. A côté de la Dame blanche de Maurice Donnay, il y eut des sortes de vivandières vivant dans les tranchées de Paris. Mais l'exception ne prouve-t-elle point la règle? Et quelle évolution merveilleuse dans l'esprit féminin! quelle transformation dans son idée de l'indépendance! La femme veut maintenant une liberté faite de son courage, de son labeur, de sa persévérance. Ne prenons qu'un exemple : la veuve du soldat, de l'officier, qui bravement est mort, là-bas, pour sa patrie. Cette femme, cette veuve, qui souvent ignorait les ressources exactes du ménage, se trouva d'abord anéantie, paralysée d'effroi devant l'existence nouvelle qui s'ouvrait devant elle; mais elle ne veut point accepter la ruine définitive de son cœur, de son âme, de sa vie... Elle trouve un petit emploi, et pour peu que l'on s'occupe de l'éducation de ses enfants, la voilà sauvée...

Enfin, partout, du haut en bas de l'échelle sociale, les femmes se montrent d'une bravoure incomparable. Cette transformation de son esprit est prodigieusement intéressante. Peut-être regretterons-nous les femmes de jadis, qui restaient chez elles et filaient la laine, mais l'indépendance de la femme est devenue un fait social indéniable. Elle a acquis le droit de s'occuper de l'éducation des enfants, d'être admise au conseil de l'Assistance publique et même de voter... D'ailleurs, il n'y aura pas assez des hommes d'âge mûr, des jeunes hommes revenant des camps, pour suffire aux besoins d'une nation, les femmes y seront nécessaires ; il faut toute la France, invincible par les armes, invincible par la pensée, invincible par les arts et l'industrie. La France doit vivre, prospérer. La femme sera là pour la lutte...

M. Masson fut acclamé après cette admirable défense de la Femme Française.

JEAN D'YPRES.

Toutes les conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement à l'année 1916 (24 Nos) : 10 francs.

LE JOURNAL DE L'UNIVERSITÉ DES ANNALES

Le N° VIII vient de paraître.

En voici le sommaire :

Nombreuses illustrations, portraits, photographies.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Et d'abord, selon notre habitude, présentons nos comptes d'avril :

Nous avions en caisse, au 31 mars, 28,31[illegible] francs 85, nous n'y trouvons plus au 30 avril que 27,407 francs 25.

Les recettes, dues à la générosité de nos chères cousines, ont été de 5,777 fr. 90, tandis que les dépenses d'avril ont été de 6,68[illegible] francs 80, et c'est ce qui fait la petite diminution de 910 francs 90 de notre capital. Il est heureusement encore de 27,407 francs 25, ce qui est infiniment honorable. Mais si l'on songe à la cherté des vivres, au renchérissement impressionnant des alcools, caoutchoucs, tissus, iode, au prix du charbon, on rêvera à ces deux mots : économie, prévoyance..., car il nous faut durer, durer autant que la guerre et préparer, par précaution, une campagne encore longue. Nos amis sauront nous aider jusqu'à la fin.

Voici quelques chiffres des dépenses du mois : Alimentation 3,703 francs 30. Blanchissage 378 francs 55. Charbon de cuisine 228 francs 20. Matériel de cuisine, vaisselle 234 francs 05. Réfection des fourneaux 100 francs. Installation de la nouvelle salle, instruments de chirurgie, 640 fr. pharmacie, alcool, drains, etc. 472 francs 3[illegible].

En revanche, nous avons reçu ce mois-ci de la maison Adrian un don de chloroforme, et le don merveilleux de M. Bruneau, qui depuis le commencement de l'hôpital nous fournit entièrement d'eau oxygénée.

Les Envois au Front

Grâce aux beaux dons reçus : Mme Carbonnel, de Stockholm, nous a envoyé une grande caisse de lainages, linge; Mme Anna Dreyfus, de Minneapolis, est à sa quatrième et inépuisable grande caisse, et d'importants envois de New-York, nous sont parvenus, ainsi que le don charmant de cigarettes de Mme Fr. de Clercq, de la légation de la Havane; nous avons même un don de Yokohama, provenant de M. Monteagle; grâce à toutes ces générosités, nous avons pu confectionner pour le front d'innombrables paquets. Ces dames de l'Ouvroir ont ficelé à la date du [illegible] mai, leur 28,752e envoi!... et ce service m[illegible]

deste et si largement bienfaisant, assuré avec une fidélité rare par Mmes Henri Nicolle, Francis Thomé et leurs amies, est un de ceux dont nous tirons un grand orgueil, et surtout une infinie gratitude envers nos donatrices, car l'on devine la consommation effarante engouffrée par tous ces paquets. Mais que de joies ils donnent... cela c'est la récompense pour tous.

Hâtons-nous de communiquer ici quelques demandes qui permettront de faire des heureux.

Dans une section de mitrailleuses, des pauvres enfants, depuis vingt mois au travail devant l'ennemi, harassés, fatigués, et n'ayant personne pour les gâter, me sont très recommandés par leur chef. Ecrire au *203e d'infanterie, 1re compagnie, 2e section de mitrailleuses, secteur 112.*

Henri Mathieu, 125e d'infanterie, C. H. R., télégraphiste, secteur 156, et sa bande de téléphonistes, voudraient aux heures de liberté, faire du football. Ce sport les aiderait à chasser les idées noires. Mais voilà, le ballon manque et ils sont trop pauvres pour l'acheter.

Un ouvrier mineur de Noyant, du *162e d'infanterie, 9e compagnie, secteur 35*, vient d'écrire à sa femme que ceux de la 3e section ayant pris part à la défense de Verdun ne reçoivent jamais de lettres ni de colis et pleurent à l'arrivée du vaguemestre. Tous ces malheureux sont originaires des pays envahis et vivent ainsi sans douceurs, sans encouragements depuis le début de la guerre. Le capitaine de la 9e compagnie se chargerait de la distribution.

L'Adoption des Prisonniers

L'œuvre compte aujourd'hui 6,936 filleuls authentiques, numérotés, possédant leurs fiches, que nous suivons dans leurs camps, et dont nous notons les secours et dons qu'ils reçoivent de leurs marraines: mais en dehors de ces filleuls officiels, combien de prisonniers heureux par la grâce généreuse et spontanée de nos abonnés.

De chaleureux remerciements nous arrivent du camp de Laubau.

Je détache ce passage enthousiaste de la lettre de M. Tartelin, président du comité de secours de Laubau (Silésie, Allemagne) :

« Je suis heureux de constater que ma patrie est toujours celle qu'on appelle, dans l'histoire du monde, la généreuse France. Dans les lettres que je reçois en réponse à l'appel inséré aux Annales, je sens tant de bonnes volontés, tant de cœur, que je m'empresse, après chaque courrier, de réunir bon nombre de mes camarades et de leur lire les passages les plus saillants. C'est un puissant réconfort moral bien nécessaire à des hommes qui, pour la plupart, depuis vingt mois, vivent dans le plus cruel des exils.

» A toutes ces cousines généreuses, à vous, Madame, je présente au nom des prisonniers, les sentiments de plus vive gratitude. »

L'adjudant-chef Pierre Duguet nous prie aussi d'adresser aux chères lectrices des Annales, auxquelles il lui est impossible de répondre particulièrement, un hommage de sincère gratitude. La bibliothèque de Merseburg a pris un air vivant depuis ces nombreux envois.

Nous avons encore la joie d'annoncer que grâce au don magnifique venu d'Amérique, de Mlles Berthe, Louise, Lucie, Hélène Grandmasson et Marguerite Grandmasson-Rhemgang, de Rio-de-Janeiro, neuf nouveaux prisonniers français vont être suivis dans leur exil pendant 6 mois... Nous avons donc une gratitude infinie envers toutes ces charmantes et tendres bienfaitrices.

A la Brosse ! A la Brosse !...

Pour les Aveugles de M. Brieux

Nous avons eu le bonheur, cette semaine, de mettre un soldat aveugle dans ses meubles... Notre héros ayant rencontré une femme heureuse d'associer son sort au sien, M. Brieux a jugé qu'il fallait aider ce ménage pauvre, et lui donner la possibilité de gagner honorablement, dignement sa vie... Il nous pria donc d'arrêter un petit logement de deux pièces et une cuisine, ce qui fut aussitôt fait. Et notre couple est entré rue Lampérière, dès le 1er mai. Le premier terme a été payé par nous, sur les fonds de : A la Brosse!..., ainsi que les meubles indispensables; un peu de linge, quelques ustensiles de cuisine et de toilette, furent jugés les ornements nécessaires à ce ménage..., et voilà deux êtres heureux... Le mari, qui a commencé par faire des brosses, apprend le métier de masseur. La femme mettra au monde dans quelques mois un petit Français, et le bonheur de ces deux êtres réjouira profondément tous ceux qui, avec tant de spontanéité, nous aident.

L'œuvre inspire d'ailleurs des dévouements délicieux, c'est ainsi qu'un jeune garçon, Jean Bouscharain, fils du percepteur de Saint-Tropez, profitant de ses vacances avec un camarade collégien, nous raconte que, deux sous par deux sous, il a pu réunir 57 francs 25 pour les chers aveugles de M. Brieux.

En deux mots, disons l'état actuel de nos finances :

Total des sommes reçues jusqu'à ce jour, 7 mai, 22,709 francs 50, pour la commande de 4,405 brosses, sur lesquelles 905 brosses restent à livrer.

Rappelons que le prix de la brosse, éminemment facultatif est, de fait, de 2 francs.

La Souscription de la Reine

Les admirateurs de Sa Majesté la reine Elisabeth, qui si affectueusement ont pris part à la souscription *Pour les Pauvres de la Reine*, auront le plaisir de pouvoir admirer le beau coffret d'art signé Ecalle, et qui contenait les 30,000 francs portés à La Panne. Voici la lettre que nous recevons de Mme Klobukowski, la charmante femme de notre ministre de France en Belgique :

« Je tiens à vous faire savoir, chère madame, que S. M. la reine Elisabeth ayant désiré que le coffret qui avait contenu la souscription à laquelle vous avez bien voulu intéresser les lecteurs des Annales prit place dans la section belge de l'exposition du Petit Palais, l'objet vient d'y être déposé. »

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

92e LISTE DE SOUSCRIPTION

40e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 29 avril au 6 mai 1916)

M. Jean Chéreau, Cullins, 3 fr. — Mlle Santandria, Bastia, 2 fr. — Mme Ferré, 10 fr. — Mme Marleau, Montréal, 10 fr. — M. Jadot, Ekaterinoslaw, 15 fr. — M. Coldefy, Vitry, 1 fr. 50. — Mme Chambard, Grenoble, 20 fr. — Mme Jammet, Montfort, 2 fr. 50. — M. de la Gueronnière, Baclieu, 10 fr. — Jane de Rennes, 5 fr. — M. Bariod, Barnako, 5 fr. — M. Thowald, consul de France, Bergen, 50 fr. — M. Mansion, 20 fr. — Mme Cordonnier, Lang-Son, 5 fr. — Cousine Marguerite, Rouen, 10 fr. — M. Baghdjian, Saint-Dié, 15 fr. — Mme Nevès, Pernambuco, 10 fr. — Sergent Floret, secteur 24, 2 fr. 50. — Un Bigor, 2 fr. 50. — Anonyme, 5 fr. — Ch. B., 10 fr. — Cousine Eugénie, Montréal, 50 fr. — M. Jules Latapie, 50 fr. — M. Jean Tournié, Auch, 10 fr. — M. Bret-Morel, sous-lieutenant de chasseurs alpins, 5 fr. — M. Leymarie, 20 fr. — Mme de la Jarrie, Providence, 300 fr. — Miss Chamberlain (Iowa), 17 fr. 50. — Mme Faure, Villedieu, 2 fr. 50. — Mme Roumer, Jérémie, 115 fr.

Total général de cette 92e liste........ **784** fr. »

(A suivre.)

Nous avons reçu de M. de la Marlière, à Macequece (Mozambique), le 12e versement de 100 francs, à partager entre quatre soldats du front.

Échos de la Guerre

Choses vues et entendues.

Un de nos lecteurs a observé la scène suivante qui mérite de ne pas passer inaperçue :

« C'était à E..., sur le quai de la gare.

» Sous son grand hall aux vitres enfumées, un train de troupes noires faisait son entrée, lente, solennelle, comme un cortège de noce.

» N'étaient-ce point, d'ailleurs, les fiancés de la Gloire qui passaient!... Et partout, débordant de ses flancs rudes, surgissant des portières, s'accrochant aux marchepieds, ces hommes qui transpiraient encore du soleil!

» C'était une animation de fourmilière, une exubérance de vie, de mouvements, avec ces gestes et ces sourires presque simiesques des fils de Cham.

» Doucement, le train s'était arrêté. Et les musiques, les cris sauvages, se faisaient plus distincts dans le brouhaha confus qui remplaçait maintenant le grincement des freins sur les roues.

» Et, dans tout ce désordre de grands corps « kaki » barrés de ceintures rouges, de jambes hautes, de bras maigres gesticulant, les employés rôdaient comme des bouledogues, tandis que les dames de la Croix-Rouge passaient en silhouettes gracieuses, comme un vol effarouché de colombes.

» On distribuait du chocolat et des cigarettes, et « Sidi » roulait des yeux vifs et doux tout remplis de reconnaissants : « Y'a bon! »

» Avec une délicatesse d'âme toute fraîche, l'une de ces femmes, une jeune fille, offrait tout simplement des fleurs : du muguet, des lilas et des roses, fleurs printanières, fleurs de son âge, données à ces enfants de la civilisation, à ces fils du sable fin de Dakar, à ces Sénégalais sortis de leur case de paille, à ces êtres ignorant les parfums des routes et des prairies, mais qui s'habillent de couleurs vives sous la lumière crue du soleil de chez eux, comme pour remplacer instinctivement les fleurs qu'ils n'ont pas.

» L'un d'eux avait pris une rose rouge comme un sang clair. Il la porta voluptueusement à ses narines qui se dilatèrent. Il huma délicieusement, longuement, enflant sa poitrine, comme pour vider d'un seul trait la coupe embaumée.

» Puis, regardant la jeune fille, il eut un sourire qui allongea ses grosses lèvres lippues, et, sous l'éclair de ses regards où se mêlaient à la fois la fierté de l'indépendance et l'amour aveugle de l'esclave fidèle, il lança cette phrase vraiment étonnante et qui me berce encore :

» — Madame..., merci pour tiraillours... Ça sent la France!

» Oui, soldat au cœur primitif, débarqué d'hier sur notre sol que tu devinais et exhalant encore l'air vif, sans poussière, que l'océan vous laisse quand il vous imprègne de ses baisers..., ça sent la France!

» La France, qui sent bon par ses arts, par son génie, par sa noblesse.

» GEORGES LAVAL. »

Prophéties.

Notre confrère Georges de Dubor nous signale, d'après *Psychic Magazine*, la prédiction assez curieuse d'un marabout africain fort réputé. Elle est ainsi conçue:

« Les mauvais jours sont passés pour la France. Elle vaincra sûrement et son complet

triomphe vous surprendra tous, car vous avez douté de sa destinée, parfois, dans les heures sombres. La guerre ne sera plus longue et ce sera encore une surprise pour les Français, car vous croyez qu'elle n'est pas près d'être terminée. Vous obtiendrez des gains au delà de vos espérances. »

Ainsi soit-il!...

Sur le même sujet.

Signes prophétiques.

« Je me permets de vous signaler un fait qui vient de m'être rapporté de plusieurs côtés différents : la cloche de Rocamadour serait tombée du clocher! Or la même cloche serait déjà tombée deux fois : trois mois avant la fin de la guerre de Crimée, et trois mois avant la fin de la guerre de 1870-1871... Etant tombée à nouveau en mars 1916, nous annoncerait-elle la fin de la guerre, elle aussi, pour juin 1916?

» Je vous indique ces phénomènes dont je n'ai d'ailleurs pu avoir aucune confirmation précise, confirmation qu'il vous serait peut-être possible d'obtenir.

» L.-R. GUITTON. »

L'âge moyen des généraux français exerçant actuellement un commandement actif est de 60,5 ans. Celui des généraux anglais est de 53,9 et celui des généraux allemands est de 63,5. Si l'on exclut des généraux allemands quelques jeunes princes de l'empire qui ont le grade, mais ne sont généraux que de nom, l'âge moyen des mêmes généraux ressort à 65,66.

Voici l'âge de principaux chefs dans les deux camps :

Français. — Joffre 64; Castelnau 65; Foch 65; Langle de Cary 67; Pétain 59; Dubail 65; Villaret 64; Roques 60; Humbert 55; Gouraud 47; Franchet d'Esperey 60; d'Urbal 50; Hély d'Oissel 55; Dubois 64; Maud'huy 60.

Anglais. — Sir D. Haig 55; Sir H. Plumer 59; Sir R. Ravlinson 52; Sir C. Monro 56; Allenby 55; Pultenoy 55; Sir C. Fergussen 51; Byng 54; Alderson 57; Sir H. Wilson 52; Haking 54; Gough 46; Birdvood 51; Hunter-Weston 52; Lord Cavan 51; Keir 60; Fanshave 56; Moriand 51; Snov 58; Congreve 54.

Allemands. — Von Scholz 65; von Fabeck 62; von Eichhorn 68; prince Léopold de Bavière 70; von Woyrsch 69; von Linsingen 66; von Bonhmer 64; von Hindenbourg 69; von Mackensen 71; duc Albrecht de Wurtemberg 51; prince royal de Bavière 47; von Heeringen 66; von Einem 63; le kronprinz 34; von Strantz 63; von Gaede 64; von Falkenhausen 72; von Kluck 70; von Beseler 66; von Bülow 70; von Below 63.

« Les Poilus de ma division, m'écrit le bon poète Emile Roudié, n'appellent plus le vin le *pinard*..., comme tout le monde, mais le *moral*. Il m'a semblé que ce mot était expressif et joliment trouvé, et là-dessus j'ai écrit ce petit poème. »

Voici ces vers cordiaux et chaleureux comme le vin qu'ils célèbrent :

LE MORAL

« Le Moral » — c'est le vin qu'ils appellent ainsi,
Nos Poilus — et ce mot me semble réussi,
Mieux même que « pinard » dont le vocable sonne
Pourtant, joyeusement, comme un air qu'on clai-
[ronne.
« Moral » a plus d'ampleur et plus de dignité...
Le « Moral » c'est le vin dans toute sa beauté!
Non pas le vin banal dont on se désaltère,
Mais le vin, rouge et pur, que donne notre terre,



LE NOUVEAU DANS LES TRANCHÉES

— C'est ça, les gaz ?... Brr.r !...

— Ben quoi, mon vieux, t'es donc jamais entré dans le compartiment des fumeurs ?



UN ARRANGEMENT AU SUJET DE LA CONSCRIPTION ANGLAISE

Les hommes mariés partiront, c'est entendu ; mais ils auront le droit d'emmener leurs femmes et leurs enfants.



LA RÉCOLTE DES VIEUX PAPIERS

— Il n'y a pas de sacrifices que je ne fasse pour la patrie... Voici le manuscrit de ma dernière tragédie en cinq actes; j'ai d'autant plus de mérite qu'elle n'a jamais été imprimée !



— Mais certainement..., je connais beaucoup de marraines qui veulent, après la guerre, se marier avec leurs filleuls...

— Mais comment que tu feras, toi, maman, puisque tu en as sept à huit ?

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

Le vin que notre France engendre dans son flan
Non pas une boisson; mieux que cela — du sang
Et la France le donne aux fils qui la défenden
Quand ils boivent son vin, nos soldats, ils e
[tende
La terre leur crier : « O vous qui combatt
» Pour mon honneur, ma gloire et pour vos l
[berté
» Buvez mon vin, c'est tout mon sang, je vo
[le donn
» C'est pour vous, ô Poilus, que rougit, e
[automn
» Tout mon sang généreux dans le raisin verme
» Il fut nourri par moi, chauffé par le sole
» Buvez-le! — rutilant de vaillance et de gloi
» Il donne le moral qui force la Victoire!

» Quand, au ciel, tournent les corbeau
» Et quand on sent que la Camarde,
» Auprès de vous monte la garde
» A la lucarne des créneaux...

» Quand une lâche défaillance
» Vient glacer de froid votre cœur...
» Alors... Poilus, chantez en chœur :
» Versez du « moral » à mon corps!
» Verse du « moral », camarade,
» D'une large et rouge rasade
» Remplis mon quart, jusques aux bords!

EMILE ROUDIÉ.

Va pour le nouveau mot... Va pour *le mo-ral*... Mais si vous ne voulez pas que le vi perde son nouveau nom, n'en buvez pa trop, ô Poilus, mes frères!...

Faut-il dire *Mor-t-homme* ou *Mor-homme* *Le Figaro* a posé cette question. La tou chante lettre que voici y apporte une répons décisive :

« Monsieur,

» ... Il m'est peut-être permis de vous don ner à ce sujet un renseignement précis su la manière dont nous prononçons ce non désormais célèbre, puisque je suis de ce pay et que j'y ai tous mes souvenirs les plu chers.

» On a l'habitude chez nous de dire toujour le Mor-t-Homme en faisant la liaison e quand on parle devant moi, j'ai coutume d reprendre les amis qui ne se conforment pa à cet usage; ce n'est peut-être pas correct mais il me semble alors entendre un peu l vieux parler de mon pauvre pays d'Argonne qui est pour toujours une musique chère mon cœur.

» Veuillez agréer, etc. » J. B. »

Le *Camouflet*, organe officieux de la com pagnie 15/7 du 7e génie, vient de reparaître « complètement réorganisé », nous apprend un avis aux lecteurs.

Justifiant sa devise : « Bien dire pour fai rire », il contient un choix heureux de conte de chansons et de vers.

A citer le communiqué :

« Les Allemands, après une très grosse pré paration d'artillerie, ont lancé une violente attaque d'infanterie contre nos lignes.

» Des unités importantes s'étant établies su la *Côte du Poivre*, nous avons fait un tir de barrage (très épicé). A notre droite, ils atta quent dans la nuit la *Croupe du Veau* ; ils son repoussés en laissant sur le terrain une vér table boucherie.

» *Berlin*. (Service d'espionnage spécial.) Nous sommes informés que depuis les importants succès remportés devant Verdun, le kronprinz est *Malencourt*. »

C'est beaucoup plus amusant que les élu brations de l'agence Wolff.

LES BRUITS QUI COURENT

LES BRELOQUES DE BISMARCK. — Est-il vrai que le maréchal von der Goltz ait reçu, il y a quelque temps, par haute faveur impériale, les breloques du prince de Bismarck?

On sait que Bismarck avait coutume, du temps où il était diplomate, de consacrer une breloque à tous les pays étrangers où il avait séjourné. Il y faisait graver en quelques mots son impression, toujours pittoresque, sur la nation qu'il avait tenté de « rouler ».

Peu d'heures avant sa mort, von der Goltz, en apprenant la prise de Trébizonde, se fit, dit-on, apporter les fameux bijoux bismarckiens, et relut, non sans mélancolie, sur la breloque consacrée à la Russie, cette phrase écrite en français, et d'une authenticité absolue : « La Russie, c'est le néant ».

Le vieux maréchal poussa un soupir et dit à mi-voix :

— Il suffira, pour rétablir la vérité, de changer une lettre : « La Russie, c'est le géant. »

❀

AVIATRICES. — Les danseuses de corde, écuyères, équilibristes, dompteuses, qui allaient, de kermesse en kermesse, faire montre de leur talent, ont été réduites par la guerre à un désespérant chômage.

Femmes d'action, elles ne s'y sont point résignées. Elles ont d'abord songé à faire appel aux pouvoirs publics. Mais de quel ministère relèvent-elles? Du ministère du travail... ou des beaux-arts? Cruelle énigme! Alors, planant au-dessus de ces subtilités, elles se sont fait aviatrices! Le saut périlleux, ça les connaît, et qui danse sur la corde peut voltiger sur un biplan!

Mais où s'employer? On sait que l'autorité militaire interdit aux « femmes de l'air » de faire des reconnaissances sur le front. Les nouvelles aviatrices ont décidé de passer pardessus ce règlement; et malgré la résistance opiniâtre qu'elles rencontrent, elles ne désespèrent pas de réussir.

Une ex-dompteuse, qui fut célèbre dans les foires de Paris, nous a déclaré, son bonnet d'aviatrice enfoncé jusqu'aux yeux et les poings sur les hanches :

— J'ai mené à la cravache des ours et des hyènes! Croyez-vous que je ne viendrai pas à bout des bureaux!

❀

CHIENS DE GUERRE. — On avait parlé un moment d'employer les chiens au nettoyage des tranchées; ils semblent jusqu'ici n'avoir combattu que les rats; avec quelques services rendus dans la recherche des blessés, c'est la seule part qu'ils aient prise à la guerre. Le *Cacciatore italiano* rappelle pourtant que dans l'antiquité on leur attribuait un rôle plus actif et une vraie valeur militaire.

En l'an 1112 avant Jésus-Christ, un empereur chinois rendait hommage, « pour sa très grande aptitude aux entreprises guerrières », à un dogue du Thibet, un de ces puissants molosses que Marco Polo décrit comme ayant la taille d'un petit âne. Hérodote raconte que Xerxès se fit suivre d'un bon nombre de chiens dans son expédition contre les Grecs et qu'avant lui Darius, mis en fuite par les Scythes, avait protégé la retraite de ses troupes en laissant derrière lui des chiens dont les abois furieux firent croire à l'ennemi que les Perses occupaient encore leur camp abandonné.

A Marathon, 490 ans avant l'ère chrétienne, un chien combattit dans les rangs athéniens et mérita de figurer dans les fresques qui immortalisèrent les compagnons de Miltiade. Les Grecs employaient couramment les chiens à la garde des villes et des citadelles; la garnison de cinquante molosses qui défendit Corinthe est demeurée célèbre; l'un d'eux avait mérité d'être surnommé Sôter et avait reçu un collier d'argent avec cette inscription : « Défenseur et sauveur de Corinthe. » Enfin, lorsque les Achéens s'emparèrent de l'Acrocorinthe, les assiégés stipulèrent dans la capitulation qu'on leur laisserait 400 hommes d'armes et 50 chiens, tant ces guerriers à quatre pattes inspiraient aux vainqueurs d'estime et de convoitise.

❀

L'ESPRIT DES CENSEURS. — Sous le second Empire, M. Fould étant ministre d'Etat, les censeurs supprimèrent cette phrase dans un vaudeville de Girardin :

« — Mon père, qui était fabricant de pâtés de Chartres à Orléans... »

Et comme l'auteur jurait sincèrement qu'il n'avait eu aucune arrière-pensée en écrivant cette calembredaine, il lui fut répondu :

— Ne faites donc pas l'innocent; le duc de Chartres! le duc d'Orléans! C'est de la propagande orléaniste. Ecrivez donc : « Fabricant de pâtés d'Amiens à Pithiviers », nous laisserons passer.

La bonne vieille a des traditions.

❀

SOYEZ BONS POUR LES ANIMAUX. — Au milieu de tant de deuils aurons-nous encore une place pour la pitié à l'égard des animaux tués par la guerre?

Pauvres bêtes! C'est le cas de le dire. Les chevaux meurent par milliers, victimes inconscientes d'un devoir incompris.

Une revue anglaise, *Animal World*, s'occupe de la question et dit que dans aucune guerre les pertes en animaux n'ont été si considérables. Ainsi, pendant la guerre de Sécession, l'armée américaine avait 200,000 chevaux, et 600 étaient tués par jour. Pendant la guerre du Transvaal, l'Angleterre perdit 15,000 chevaux et mulets. Depuis le début de la guerre actuelle, on compte, sur tous les fronts, une perte totale de 5,000 chevaux et mulets par jour, soit, jusqu'à ce jour, plus de deux millions.

Ce sont surtout les balles de shrapnels qui tuent le plus de chevaux.

Il est difficile de savoir comment cette statistique a pu être établie. Cinq mille chevaux tués chaque jour par la guerre, cela paraît phénoménal, alors que la cavalerie ne donne pas. Mais il y a les chevaux de l'artillerie et ceux des transports.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LA SCIE DIPLOMATIQUE

A Berlin.
Chez le docteur Niedersohn, l'éminent professeur de Heidelberg, attaché à la propagande.
Le célèbre compositeur et chef d'orchestre Hugo Schnubel, qui lui rend de nouveau visite, est, cette fois, reçu presque immédiatement.

NIEDERSOHN. — *Je dois vous avertir tout de suite, cher monsieur Schnubel, que si vous venez pour me parler encore de votre* Marche Triomphale, *vous avez eu tort de vous déranger : par ordre de Sa Majesté l'empereur, l'exécution des œuvres de ce genre est indéfiniment ajournée.*

SCHNUBEL. — *Hélas! monsieur le docteur, je le sais bien : le sort des pauvres musiciens allemands est pitoyable ; on ne leur paie plus leurs cachets ou leurs droits qu'en légumes secs ; ils sont dans une misère affreuse !*

NIEDERSOHN, se levant déjà pour le reconduire. — *Les aumônes ne sont point de mon département ; voyez, aux Beaux-Arts, M. le sous-conseiller-privé-général-des-secours-aux-intellectuels-déprimés-par-la-kultur. Je ne m'occupe que de la propagande.*

SCHNUBEL, qui ne s'est pas levé. — *C'est précisément d'une question de propagande que je désirais vous entretenir.*

NIEDERSOHN. — *Alors, c'est différent. Je dois pourtant vous faire encore observer que nos crédits sont fort réduits.*

SCHNUBEL. — *Je m'en suis aperçu dans l'antichambre : il y avait moins de monde.*

NIEDERSOHN. — *En somme, nous ne réussissons vraiment que les émeutes, les incendies et les explosions. Et encore, en ces derniers temps, les insurrections nous ont valu des déboires... Mais nous n'en avons pas moins perdu nos illusions sur l'emploi de la manière douce et nous ne comptons plus sur la musique pour établir notre influence.*

SCHNUBEL. — *C'est peut-être que nous n'en avons point su faire une application convenable.*

NIEDERSOHN. — *Vous avez une idée ? J'écoute. Qu'est-ce ? Un hymne ?*

SCHNUBEL. — *Il y en a trop.*

NIEDERSOHN. — *Une symphonie ?*

SCHNUBEL. — *Mieux : une cantate.*

NIEDERSOHN. — *Pour une cantate, il faut un sujet dont le choix est de première importance.*

SCHNUBEL. — *J'en ai un admirable.*

NIEDERSOHN. — *Lequel ?*

SCHNUBEL. — *La dernière note de notre chancellerie.*

NIEDERSOHN, suffoqué. — *Vous voulez mettre en musique la réponse de l'Allemagne aux Etats-Unis ?*

SCHNUBEL. — *Oui.*

NIEDERSOHN. — *Le texte complet ?*

SCHNUBEL. — *Intégral.*

NIEDERSOHN. — *Mon cher monsieur Hugo Schnubel, vous êtes fou !*

SCHNUBEL. — *Monsieur le docteur Niedersohn, jamais je n'ai été mieux inspiré !*

NIEDERSOHN. — *Harmoniser un pareil document, c'est un tour de force !...*

SCHNUBEL. — *Et un tour de malice : tout ce qui n'y est qu'un fatras d'arguties destinées à embrouiller la question et dont il est inutile que l'on saisisse un seul mot, je le traite en récitatif et je l'étouffe sous mon orchestration. Au contraire, de ce tumulte, j'ai soin de dégager et de répéter, comme des* leitmotive *ou comme des refrains les vérités que nous voulons faire entendre : « L'Allemagne est de bonne foi... Tout ce qui arrive est de la faute de l'Angleterre... L'Allemagne ne demande qu'à faire la paix..., etc., etc. »*

NIEDERSOHN. — *En somme, vous introduisez dans nos relations extérieures les procédés du café-concert, vous créez la* scie diplomatique.

SCHNUBEL. — *C'est ingénieux, n'est-ce pas ?*

NIEDERSOHN. — *Certes.*

SCHNUBEL. — *Alors, vous prenez ma cantate ?*

NIEDERSOHN, nettement. — *Non. Elle est contraire à nos traditions : nous ne faisons le chantage que sans musique, mon cher monsieur Schnubel.*

SCHNUBEL, avec désespoir. — *Je ne trouverai donc jamais plus à placer ma musique ?*

NIEDERSOHN. — *Attendez l'occasion.*

SCHNUBEL, tout à coup. — *Quelle idée ! Si, pour nous rendre moins douloureuse, un jour, l'évacuation malheureusement probable des territoires occupés, j'écrivais une retraite en* mi bémol *?*

NIEDERSOHN, sèchement. — *Inutile... Celle-là, nous la ferons sans tambours ni trompettes.*

GABRIEL TIMMORY.

LE PERCO



Encore un mot qui nous vient du front. L'étymologie n'en est pas bien fixée ; à vrai dire, il est d'argot, il n'est pas dans le dictionnaire de l'Académie française, il y sera sans doute un jour. En attendant, il faut l'adopter, dût-on chagriner notre ami Emile Bergerat qui n'aime pas l'argot, qui le bannit de la République des mots, qui sait les quatre-vingt-dix mille mots de la langue française et, comme Théophile Gautier, s'en contente, qui les sait tous à la fois, ce qui est admirable, et qui, nonobstant, créa, quand il en eut besoin, le mot « tripatouiller » qui est d'ailleurs excellent.

La grande guerre purifie tout ; d'être prononcé journellement par nos poilus cela donne à ce mot : perco, ses cinq lettres de noblesse.

Je sais bien qu'il y a des gens, et même des soldats, pour protester encore contre le mot « poilu » qui désignera pourtant dans cent ans, dans deux cents ans et jusqu'à la fin de notre histoire, les héros de l'épopée formidable que nous traversons. Oui, j'ai lu à ce sujet des lettres écrites dans les tranchées, des lettres spirituelles, légères, ou bien gauloises ; sans doute elles furent écrites par des guerriers soigneusement rasés qui trouvaient ce mot « poilu » vulgaire et grossier. On connaît, parbleu, des soldats qui, même à la guerre, se rasent tous les jours.

L'explorateur Stanley, à la recherche de Livingstone, dans l'Afrique centrale, raconte que, chaque matin, il se rasait. Il dut, dit-il, à cette habitude, à cette pratique, la conservation de son énergie ; ainsi il était incité à se conduire en gentleman vis-à-vis de la solitude et des aventures ; il avait senti un rapport entre la netteté de son menton et la fermeté de son âme ; il voulait que ce rapport fût cultivé, et il accordait son cœur et son visage. Au sein même du désert, il eut de la tenue.

Les Anglais qui combattent à côté de nos soldats observent ce même rapport. Le mot de poilus ne leur conviendrait pas. En revanche, il convient très bien aux Français qui sentent, au contraire, un rapport entre le poil et la vertu ; vertu, dans le sens de *virtus*, force, courage. Par des voies différentes, Anglais et Français affirment la même concomitance.

Pour en revenir à perco, l'idée qu'il exprime n'est pas aisée à définir avec d'autres mots ; mot et idée, il peut les mettre en action.

— Ah ! me disait un jeune permissionnaire qui revient des Vosges, on est là-bas au calme ; il n'y a pas d'attaque ; c'est le traintrain habituel ; quelques obus, quelques marmites, duel d'artillerie par-dessus nos têtes ; le temps semble long ; si, par surcroît, il pleut, on sent venir le cafard qui aime l'humidité. On est là, cinq ou six camarades ; on ne cause pas ; on fume ; on s'ennuie. Passe un poilu : c'est un cycliste, ou bien un secrétaire d'état-major, ou bien l'ordonnance du commandant, ou bien un homme qui revient de la ville, enfin, quelqu'un qu'on suppose bien renseigné. On l'arrête, on lui demande :

— As-tu un perco ?

L'homme, ainsi interpellé, annonce parfois une nouvelle d'importance et toujours favorable ; le plus souvent une nouvelle moindre, mais qui se grossit, à la réflexion, d'heureuses conséquences. Et il s'en va.

Alors, chacun se met à commenter le perco. On sait très bien que le perco ne repose sur rien, qu'il ne tient pas debout, mais il est un prétexte à rêver, un tremplin d'où s'élancer dans l'illusion. Le poilu ne croit pas au perco, mais il pense, pendant quelques heures comme s'il y croyait. En demandant au camarade qui passe un perco, il ne lui a pas demandé un fait prouvé, une précision, quelque chose d'arrivé, de vrai ou de vraisemblable, mais un mensonge sur lequel puisse s'exercer son imagination.

Il y a une grande différence entre le potin et le perco. Le potin de la tranchée ne diffère pas beaucoup, dans son essence, du potin de l'arrière, du village ou de la grande ville : le lieutenant a échangé ses leggings contre des guêtres de cuir ; on va toucher des casques à la fin de la semaine ; un tel reçoit beaucoup d'argent de chez lui, etc., voilà des potins. Mais le perco est à la fois sans consistance et grave ; il n'a pas de pieds, mais il a des ailes. D'où vient-il ? D'une parole tombée de haut et mal entendue, et surtout mal interprétée ; deux négations très lointaines, mais rapprochées brusquement en affirmation, peuvent créer un perco. Il peut être inventé de toutes pièces par un malin qui, à cette demande : « As-tu un perco ? » ne veut pas perdre de son prestige, être pris sans vert. De même, un poilu qui a bon cœur, devant le désir d'être leurré qu'il lit dans les yeux d'un camarade, ne lui refusera jamais un perco. Et le camarade, comme il tournerait et retournerait un morceau de sucre dans sa bouche, tourne et retourne le perco dans son esprit et le laisse fondre.

Ce besoin du perco n'a rien de désordonné, c'est un besoin que l'on a aussi loin du front : à plus d'un civil il faut son perco quotidien, surtout dans les périodes où il ne se passe rien, plutôt où il semble qu'il ne se passe rien, car il se passe toujours quelque chose, quand ce ne serait que le temps, notre puissant allié. Les poilus et les civils n'ont pas le même langage ; mais quand un ami, sur les boulevards, m'interroge, avec une certaine prière dans le regard :

— Savez-vous quelque chose de nouveau ?..., les Etats-Unis ?..., les Balkans ?..., la Chine ?..., le Pape ?..., etc..., alors qu'il sait fort bien que je n'en sais pas plus que lui, n'est-ce pas comme s'il me demandait :

— Avez-vous un perco ?

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

LES DEUX VOIX



... Les voix intérieures qui me parlaient à l'aube de la guerre avaient pour timbre, ou plutôt pour organe, la voix même qui vous est si chère et si familière, la voix qui nous persuade le mieux, nous autres Français, tous tant que nous sommes, je veux dire la voix du bon sens.

Ces voix me disaient l'usure de l'ennemi et l'endurance des nôtres, l'accord du monde entier maintenant conquis à la juste cause du droit, de l'honneur, de la civilisation, de l'humanité, l'horrible cancer de l'hégémonie germaine extirpé, non seulement du sol français et du sol belge, mais de la Terre elle-même, puisque, selon le grand et juste cri lyrique du sage Maeterlinck, cette opération est nécessaire à la santé de la planète!

Ah! comme, auprès de ce beau cri, poussé par amour du genre humain, il me semblait hideux, ce cri de haine qu'a hurlé naguère leur poète, le conseiller de cour Heinrich Vierordt! Vous en souvient-il? Relisez-les, ces paroles de fiel et de rage, écrites par un homme qui avait été l'hôte de la France, et qui, alors, l'avait proclamée « un pays de charme incomparable, unique au monde pour la grâce de son accueil et la douceur de ses mœurs ». Relisez-le, son atroce chant de sauvage! On ne saurait trop le relire. . . . . . .

HAIS, ALLEMAGNE

O toi, Allemagne, maintenant, hais!
Avec un cœur de fer, égorge des millions d'hommes de cette race diabolique,
Et que jusqu'au ciel, plus haut que les monts,
S'entassent sa chair qui fume et ses os fracassés.
O toi, Allemagne, maintenant, hais!
Bardée d'airain, ne fais pas de prisonniers, et, pour chaque ennemi, baïonnette au cœur!
Rends-les tous, l'un après l'autre, muets!
Change en déserts tous les pays qui te servent de ceinture!
O toi, Allemagne, maintenant, hais!

Ah! les voix que j'ai entendues, et que vous entendrez comme moi si vous voulez bien leur prêter l'oreille, ce n'est pas ainsi qu'elles le chantaient, le chant féroce, et voici la version qu'elles en donnaient, et que nous chanterons avec le monde entier:

PLEURE, ALLEMAGNE

O toi, Allemagne, maintenant, pleure!
C'est tes millions d'hommes au cœur de fer qui sont égorgés, race immonde,
Et jusqu'au ciel et plus haut que les monts,
S'entassent ta chair fumante et tes os fracassés.
O toi, Allemagne, maintenant, pleure!
Donc, tu ne faisais pas de prisonniers? Pour chacun de leurs lâches assassins, baïonnette au cœur!
Tous tes soudards, l'un après l'autre, muets!
C'est toi que le monde a changé en désert!
O toi, Allemagne morte, nul ne te pleure.

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.



La bonne nuit dans la grange. (Dessin de PAUL ROBLIN.)

NOS SOLDATS AU REPOS





1. Sous la tente. — 2. Cuisine sous bois.

NOS SOLDATS AU REPOS



NOS SOLDATS AU REPOS

Le jour de la morue.



Composition de JONAS

« PAX



Devant les ennemis abattus, le prêtre brancardier prononce des paroles de clémence. L'un d'eux se soulève pour recevoir le divin pardon.
(Récit d'un combattant de la Marne, 16 septembre 1914.)

CUM... »





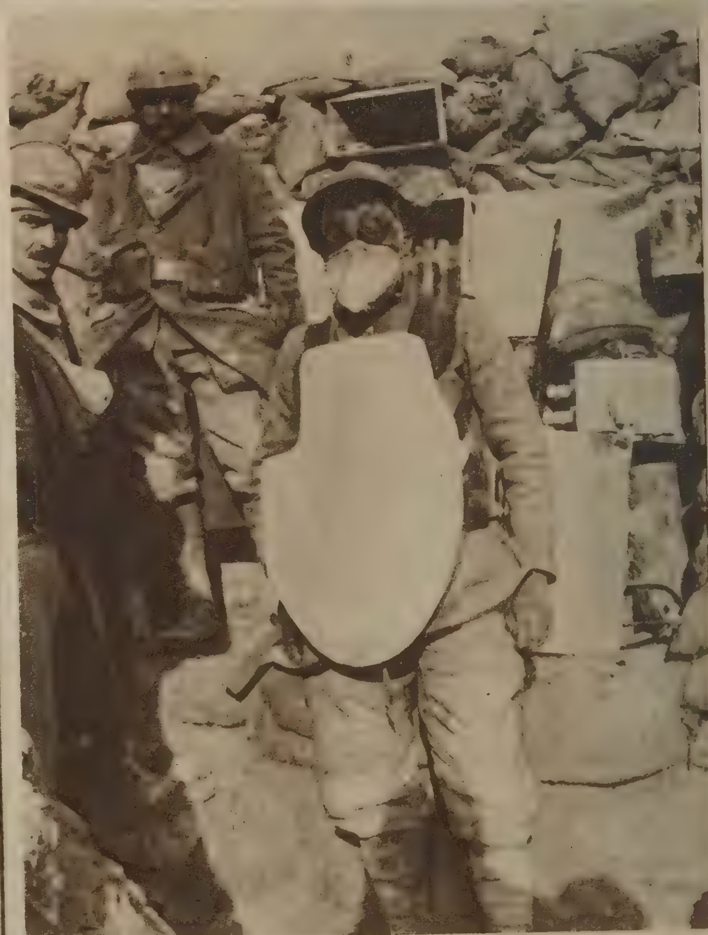
1. Porteur de soupe aux tranchées. — 2. La construction des chevaux de frise.

NOS SOLDATS EN ACTION

1. Le creusement d'un boyau. — 2. Le boyau achevé.

NOS SOLDATS EN ACTION





1. Dans la tranchée. Le chef observe l'ennemi. — 2.-3. Le nouvel équipement du soldat : bouclier pare-balles, masque, etc.

NOS SOLDATS EN ACTION

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA CONSCRIPTION EN ANGLETERRE

L'Angleterre vient de sacrifier ses plus chè- traditions à la cause des libertés euro- ennes. Elle a d'un geste, définitivement con- ré son effort militaire de vingt et un is, et ce geste, geste admirable et vrai- nt digne du pays classique de la volonté de la persévérance, c'est le vote de la cons- ption qui bouleverse si profondément des eurs séculaires. On sait, en effet, combien y répugnait. Mais le péril était là, et les mmunes ne sont pas demeurées sourdes la voix du grand patriote, du véritable nme d'Etat qui le lui montrait. M. Lloyd orge, on l'a déjà nommé, leur a rappelé aucune grande nation, mise en face d'un nd danger militaire, ne s'était sauvée sans ourir à la conscription, leur a victorieu- nent montré que la repousser serait un au bon sens, à l'histoire, aux principes liberté et de véritable démocratie, que travailleurs y perdraient plus que toute e classe sociale, car si le kaiser triom- it, ce serait le commencement, non pas a paix universelle, mais d'une interminable rre, puisque l'humanité ne pourrait pas urer longtemps un pareil joug.

t, dans son plaidoyer, le ministre des mu- ons a tracé du service obligatoire en nce un tableau magnifique, et dont chaque nous va droit au cœur :

La conscription en France, s'est-il écrié, signifie pas que ses fils aient été conduits laisse pour la défendre. Non! Aujour- i, en France, « Liberté » signifie : droit tout homme de défendre son pays. galité » signifie : égalité de sacrifices pour . « Fraternité » signifie : fraternité dans urance et dans l'effort pour la victoire la France. Voilà ce que service obliga- signifie en France!

Je hais la guerre, a-t-il dit, en dernier gment, mais je veux la victoire : et nous aurons qu'autant que nous conduirons la avec énergie. Notre décision sera la mauvaise nouvelle que l'état-major en- puisse apprendre. Le vote du service atoire est une question de vie ou de . »

dans l'enthousiasme de ce langage la e Angleterre a voté pour la vie.

bill établit la conscription pour tous io ens sans distinction de dix-huit à nte ans, et c'est un million d'hommes va donner à l'Angleterre, au lieu des cent mille qu'eut péniblement amenés les drapeaux le projet de recrutement taire des hommes mariés, — une armée on un fond de tiroirs. Tout, d'ailleurs, à la démonstration du grand patriote, et surtout les preuves nouvelles que la tion irlandaise fut organisée à Berlin ez les pro-germains de New-York. Armes gent venaient d'Allemagne, et cela seul mnait l'entreprise des Sinn Feiners et de président John Mac Neil.

instigateurs du mouvement ont, d'ail- payé de leur vie l'erreur dans laquelle nemis de l'Angleterre les avaient fait r. Malgré les appels à la clémence, Pearse, le président de l'éphémère ré- ue irlandaise, et plusieurs autres mem- du gouvernement provisoire ont été par les armes.

LE CONFLIT GERMANO-AMÉRICAIN

Si la réponse de l'Allemagne à la sommation américaine avait outrageusement tardé, si le papier de Charleville était resté dix-huit jours sur le chantier, la réplique du président Wilson n'a pas traîné.

En moins de quatre jours, elle parvenait à Berlin, brève, nette et repoussant, comme on s'y attendait, les conditions impériales. Un document admirable de précision et de droiture répondait au chef-d'œuvre de tartuferie, d'arrogance et de mensonge, de perfidie aussi, élaboré par le kaiser et ses conseillers.

On sait, en effet, quel véritable marchandage l'Allemagne proposait aux Etats-Unis. On sait que la nation, l'odieuse nation qui, depuis vingt-deux mois bientôt, ajoute les crimes aux crimes, qui conduit la guerre avec une barbarie sans analogie dans l'histoire, osait s'y poser en victime, s'étonnait qu'on put douter de son humanité, repoussait comme une indignité toute imputation sur ses méthodes de guerre. Le mot de « destruction délibérée » de la note américaine était relevé comme une injure.

L'Allemagne avouait quelques erreurs, mais soutenait que, d'une façon générale, ses pirates conduisent la lutte sous-marine selon les principes du droit international. Elle déclarait que les raisons d'humanité ne lui sont pas moins chères qu'aux Etats-Unis; et, avec une rare impudence, la Wilhelmstrasse rejetait sur les Alliés la responsabilité de ses propres méthodes de guerre. L'Allemagne, parangon de toutes les vertus, n'y aurait jamais songé sans la cruelle Angleterre.

« Ce n'est pas le gouvernement allemand, mais bien le gouvernement anglais, qui, faisant abstraction de toutes les lois internationales, a étendu cette terrible guerre aux vies et aux biens des non-combattants, sans aucun égard pour les intérêts et les droits des neutres et des non-combattants, qui ont gravement souffert de ces méthodes de guerre. Pour se défendre contre les procédés de guerre illicites employés par l'Angleterre, au cours d'une lutte acharnée pour son existence en tant que nation, l'Allemagne a dû recourir à l'arme des sous-marins, qui est cruelle, mais efficace. »

L'imputation n'est rien moins d'ailleurs qu'audacieuse, puisque les mesures prises par la Grande-Bretagne contre le commerce allemand ne datent que du mois de mars 1915, tandis qu'en janvier de cette même année la marine allemande avait déjà coulé le *Maria*, l'*Amiral-Gantheaume* et les 2,000 réfugiés qu'il portait, et le navire américain *William-P.-Frye*, que déjà l'amiral Tirpitz avait fait prévoir sa cruelle campagne sous-marine.

Et après avoir insidieusement regretté « que les sentiments d'amitié dont on se montre si prodigue à la Maison-Blanche en faveur des victimes de la guerre sous-marine n'aillent pas avec la même sympathie chaleureuse aux millions de femmes et d'enfants qui, d'après l'intention avouée du gouvernement anglais, doivent être affamés et qui, par leurs souffrances, doivent contraindre les armées victorieuses des puissances centrales à la capitulation. »

Guillaume II et son chancelier essayaient, comme on le pressentait, de lancer les Etats-Unis dans une controverse de principe avec la Grande-Bretagne sur la question de la liberté des mers. Ils proposaient à Washington un véritable marché de dupes. L'Allemagne, disaient-ils en substance, reviendra à l'observation stricte du droit des gens, les navires ne seront pas coulés sans avertissement, les vies humaines seront sauvagardées, sauvées, autant que ces navires ne tenteront pas de se dérober, n'opposeront aucune résistance. Mais à une condition, c'est que les Etats-Unis ramènent les Alliés au respect du même droit.

L'Allemagne, comme on le voit, détournait la question. Ses méthodes d'attaque sont inconciliables avec les principes d'humanité. Autre chose est d'arraisonner un navire, de se saisir de ses marchandises si elles sont de contrebande, et de torpiller un paquebot, de le couler sans avertissement, sans souci de sauver son équipage et ses passagers.

Enfin l'Allemagne répondait à la sommation américaine par une autre sommation; ses prétendues concessions, elle les tendait, comme on a dit, au bout d'une épée.

« Au cas, déclarait la note Jagow, où les Etats-Unis ne parviendraient pas à sauvegarder les lois de l'humanité, le gouvernement allemand reprendra sa pleine liberté d'action. »

Il n'est pas besoin de dire où tendait le kaiser. Désireux de ne pas rompre avec une puissance redoutable, il rusait, tâchait de gagner du temps, essayait d'attirer les Etats-Unis dans un piège, le piège de concessions sous conditions. Mais le président Wilson a su l'écarter et cela non sans élégance, sans ironie même. Il prend acte des promesses et repousse les conditions.

Après avoir enregistré ces promesses et déclaré qu'il comptait sur leur scrupuleuse observation, Woodrow Wilson ajoute, en effet, que l'Allemagne ne saurait en quoi que ce soit faire dépendre le maintien de la politique qu'elle indique des négociations entre le gouvernement américain et un autre gouvernement belligérant.

Et, insistait-il :

« Dans le but d'éviter tout malentendu, le gouvernement américain notifie au gouvernement impérial qu'il ne peut pour un seul instant admettre, et encore moins discuter, la suggestion, que l'observation, par les autorités navales allemandes, des droits des citoyens américains sur les mers, dépende, en quelque manière que ce soit et le moins du monde, de la conduite de tout autre gouvernement à l'égard des droits des neutres et des non-combattants.

» Sur ce point, la responsabilité est personnelle, elle n'est pas commune; elle est absolue et non relative. »

Cette riposte, aussi cinglante que brève, le président Wilson ne l'a d'ailleurs pas trouvée seulement dans son esprit de droiture, mais dans l'indignation elle-même du peuple américain à la lecture de la réponse impériale. Sur cent journaux, plus de la moitié, en effet, la déclaraient inacceptable et injurieuse quand ils ne demandaient pas la rupture immédiate.

« Nous devrions, disait l'un des commentaires les plus caractéristiques, tirer les marrons du feu pour l'Allemagne en imposant sa volonté à l'Angleterre ou bien elle poursuivra sa politique d'assassinat en haute mer. »

« Pendant qu'elle déclare à cor et à cri, ajoutait un autre, qu'il est impossible de l'affamer, l'Allemagne nous demande de partir en guerre contre la flotte britannique, s'il est nécessaire, afin d'empêcher que des femmes et des enfants soient affamés.

» Affamer des femmes et des enfants, c'est exactement ce qu'a fait l'Allemagne pendant le siège de Paris, mais alors les femmes et les enfants n'étaient pas Allemands. »

La majorité estimait que les Etats-Unis ne pouvaient demander à l'Angleterre de cesser le blocus, que ce n'était pas à eux de faire « les commissions de l'Allemagne ». On sait, d'ailleurs, que le président Wilson refusa

toujours de confondre les deux questions du blocus anglais et de la guerre sous-marine.

Jamais, en tout cas, l'Allemagne de Bismarck n'avait éprouvé un pareil désastre diplomatique. C'est tout son jeu perfide qui se retourne contre elle.

Nos ennemis affectent d'ailleurs la satisfaction. D'ordre, leur presse déclare qu'ils n'entendaient pas poser de conditions aux Etats-Unis, et ils grossissent l'importance des concessions dont ceux-ci ont pris acte : Berlin, d'ailleurs, avoue le torpillage du *Sussex* et annonçait la punition de l'officier responsable.

L'ÉCHEC ALLEMAND SOUS VERDUN
SA RÉPERCUSSION EN ALLEMAGNE

Après quatre-vingts jours et plus, la bataille de Verdun dure toujours. Les Allemands s'obstinent, s'acharnent, renouvellent sans paraître se lasser les coups de sonde, lancent des divisions les unes après les autres, sans souci de leurs énormes pertes. Repoussés au Mort-Homme, ils attaquent Douaumont, puis reviennent au Mort-Homme, ou, comme en ces derniers huit jours, à la fameuse cote 304. La position est presque impossible à enlever de front, et jusqu'à ce jour, le kronprinz avait essayé de la faire tomber en l'attaquant à revers. La prise du bois d'Avocourt, en mars dernier n'eut pas



d'autre but. Elle lui donnait, en effet, la possibilité d'une tentative par le sud-ouest. Mais le bois fut enlevé huit ou dix jours après, et là colline elle-même lui échappa. Il ne pouvait pas d'ailleurs ne pas désirer une revanche, et cette fois, il s'est lancé dans une attaque de haut style, sous le couvert d'un déluge de gros obus et de gaz asphyxiants. Avec de tels procédés, l'assaillant obtient toujours un premier avantage, l'assailli est momentanément forcé d'évacuer le terrain rendu intenable, quitte à le reprendre avant que l'adversaire n'ait pu s'y organiser. Et dans ses huit attaques successives, du 4 au 11 mai, l'héritier allemand n'a capturé quelques cinq cents mètres de tranchées avancées que pour les reperdre bientôt après. Ses Poméraniens, ses Brandebourgeois n'ont pu avancer ni à l'est ni à l'ouest de la colline convoitée, ou les quelques buttes qu'ils ont emportées leur ont coûté des pertes énormes.

Ces sacrifices sans résultats ne sont pas d'ailleurs sans commencer à émouvoir l'Allemagne, et ils entrent pour une bonne part dans les troubles dont Leipzig, Berlin et maintes autres grandes villes viennent d'être le théâtre. Certes les ventres germaniques crient famine, tout commence à manquer et rien que dans la capitale, une foule surexcitée a mis au pillage plus de cent cinquante magasins de provisions, et M. Delbruck a dû démissionner; mais ces émeutes de la faim ne sont possibles que parce que le peuple allemand prend conscience de la situation, qu'il devine l'effondrement de sa puissance militaire; ses misères lui sont d'autant plus insupportables qu'il voit venir la défaite.

LÉON PLÉE.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

Impressions d'un Auteur Dramatique

...Et notre ami M. Miguel Zamacoïs, l'auteur justement applaudi de la *Fleur Merveilleuse*, de *Bohémos*, des *Bouffons*... conta ceci :

« C'était à C..., dans les cantonnements à l'arrière. Durant tout l'après-midi, nous avions parcouru des kilomètres et des kilomètres de tranchées, c'est dire que notre tenue civile s'en ressentait... Oh ! les vilains civils que nous faisions ! Constellés de boue, bottés de boue, de la boue dans la barbe et la moustache, de la boue jusque dans les yeux, nous avions eu juste le temps, en passant par notre hôtel, de piquer une tête dans nos cuvettes, puis, sans prendre même le soin de nous brosser à fond, nous nous étions précipités au rendez-vous que nous avait assigné le général Cordonnier, commandant le corps d'armée. Ce rendez-vous n'était pas d'allure ordinaire... Le général devait nous recevoir à *Poilu's Music-hall.*

» La salle..., une sorte de vaste remise à autos, un immense hangar, fort bien aménagé en concert-spectacle par les décorateurs et les menuisiers du front ; des coulisses, des portants, une rampe, un manteau d'arlequin couronné d'un fastueux cartouche, bref, un ensemble des plus pittoresques. A l'orchestre, une musique militaire et sur la scène des chanteurs, des diseurs de monologues, des comiques. Tous les métiers, comme toutes les professions sont représentés dans une armée; lorsque nous entrâmes, c'était un clown musical, un vrai clown ayant sûrement « clowné dans toutes les capitales de l'Europe », qui tenait le plateau et stupéfiait la salle. Ce brave garçon, vêtu de façon grotesque et orné d'un nez lumineux qui s'enflammait électriquement aux moments décisifs, jouait sur vingt instruments variés une sorte de *Carnaval de Venise*... Tu vois d'ici le tableau : la table professionnelle avec son tapis vert et ses bariolages violents, les cloches, les tympanons, les cymbales, bref, les accessoires ordinaires... Détail pittoresque, sur la toile de fond resplendissait l'ancienne affiche-réclame de ce clown musical — en civil, si j'ose dire — figurant devant sa fameuse table, encadré de deux jolies petites femmes fort court vêtues ! Je dois à la vérité d'ajouter que les petites femmes manquaient totalement à « Poilu's Music-hall... » L'affiche seule rappelait cet aimable et lointain passé.

» Nous entrons, mes camarades et moi. L'officier d'ordonnance qui dirigeait notre randonnée nous présente au général. De ce fait, le concert est arrêté durant quelques minutes. Le plus gracieusement du monde, le général nous invite à prendre place à ses côtés, et nous assistons à la fin du numéro. Le général se tournant alors vers moi :

— « Le poète que vous êtes ne pourra me refuser. Je vous demande de monter sur cette scène et de nous dire quelques vers. Non seulement mon état-major et moi-même, mais encore les quinze cents braves qui remplissent cette salle, vous en seront infiniment reconnaissants ».

» Je balbutie : « A vos ordres, mon général ». Je montre mes vêtements boueux, mais le grand chef, avec un sourire : « Oh ! ici, ces choses-là n'ont pas d'importance », et me voici hissé sur les planches de « Poilu's Music-hall ».

» Te dire l'émotion qui me chavira le cœur, lorsque je contemplai cette fournée de héros, les yeux ardents, en vêtements rapiécés, jaunis encore par la boue des tranchées, ces gaillards qui, la veille, avaient pris part à ces rencontres sanglantes qui dépassent de cent coudées tous les combats chantés par Homère..., c'est chos possible. Je crispe... Je me ressaisis de mieux et — raffermissant ma voix — je lançai : « *Aux Soldats de France* »... Eb sement ! Mon auditoire semblait l'illustrati vante des vers que j'avais rêvés :

AUX SOLDATS DE FRANC

Des délicats font une moue
En rencontrant couverts de boue
Des soldats qui viennent du front ;
C'est que, pour certains de l'arrière,
Une allure un peu trop guerrière
A l'apparence d'un affront...
Moi j'aime, boueux de l'ornière,
Magnifiques à leur manière,
Nos gars aux frusques en lambeaux !
Portant les preuves mal séchées
De l'enlizement des tranchées,
Les soldats du front sont tous beaux

J'aime leurs capotes flétries
Par toutes les intempéries,
La neige, la pluie et le vent ;
Par le terrier bas où l'on entre,
Cognant son dos, raclant son ventre,
Fosse où l'on s'enterre vivant !...
Cette étoffe, décolorée
Par l'héroïsme et la durée,
N'est pas article pour cabots !
Dans leurs capotes rapiécées
Où leurs souffrances sont tracées,
Les soldats du front sont tous beaux

J'aime dans leur gangue blanchâtre
Leurs gros pieds lourds bottés de plâ
Qui se détache par morceaux,
Car à ces pesantes semelles
Je sais qu'il poussera des ailes
Les jours d'attaques et d'assauts !
Qu'importent les démarches lourdes,
Qu'importent les mains un peu gourd
Si ces mains tiennent des flambeaux !
Qu'importe un œil plus ou moins louc
S'il vise droit et s'il fait mouche !...
Les soldats du front sont tous beaux

Et voici ce que je demande :
Lorsque ces soldats de légende
Victorieux nous reviendront,
Il faut que sans un vain truquage
De parade ni d'astiquage
Ils défilent comme ils seront !
Et puis qu'on pende en nos musées
Leurs vieilles défroques usées
Auprès des superbes drapeaux :
Des deux, c'est le drap qui flamboie,
Car la laine a sauvé la soie !...
Les soldats du front sont tous beaux

MIGUEL ZAMAC

» Alors ce furent des hurrahs, des acclama des cris !... Et comme ils criaient bien !... je suis redescendu, le général m'a fait l'ho d'un beau salut militaire. Alors, je ne sa ce qui s'est passé... Je pleurais ! »

GEORGES CA

(1) Cette poésie fera partie du recueil des morcea M. Miguel Zamacoïs a écrits sur la guerre, et qui préparation chez l'éditeur Fasquelle.



UNE LETTRE

Nous recevons de Salonique ces vers char-nants et tendrement émus... Nous les dédions, au nom de l'auteur, à tous les jeunes époux qui y trouveront l'écho de leurs propres senti-nents. — A. B.

Salonique, mai 1916.

A ma femme, en tendre et fidèle hommage.

Chérie,
Il est très tard. Il est plus de minuit.
lais l'offensive est proche et le sommeil me fuit...
e viens donc bavarder avec toi, mon cher ange.
t me voici tapi, dans le coin d'une grange
à dorment mes poilus, comme des bienheureux.
la lueur de mon falot, jaune et fumeux,
our toi, sur un tambour, je griffonne ces pages.
oublie, en t'écrivant, les morts et les carnages
t ne veux plus penser qu'à toi, mon doux amour.
onc, bavardons nous deux en attendant le jour.

uand je rêve, entre deux assauts et deux batailles,
'est aux jours d'or de nos charmantes fiançailles,
tout l'amour épars au ciel du renouveau,
t c'est un philtre ardent qui me monte au cerveau,
le grise, comme un vin généreux, et m'enfièvre,
t je voudrais bondir, plus léger qu'une chèvre,
rier ma joie au vent et mon amour au ciel
t de ta bouche en fleur épuiser tout le miel...
lais qu'il est loin, hélas, le bonheur de naguère!
mporté dans le vent terrible de la guerre,
a fui, le pauvret, doux oiseau passager,
et air empoisonné de poudre, ce danger
ui rôde autour de nous dans le fracas des armes.
le pleure pas, m'amour..., je ne veux pas de larmes;
ouris plutôt, douce aurore de mon matin.)

out le passé s'agite en moi, tel un lutin
anse aux feux de minuit sur l'herbe de la lande,
t je suis, malgré moi, sa folle sarabande,
ans plus lui résister qu'un enfant au berceau!

e souvient-il des jours où vers le parc Monceau,
ous allions, fiancés? A travers ta voilette,
voyais tes beaux yeux d'algue et de violette
'animer, me sourire ou se voiler... Ta main
e posait sur mon bras... Tout le long du chemin,
iède comme un oiseau, et légère et vivante,
sentais sa chaleur pénétrante, émouvante,
eu pur et bienfaisant, glisser jusqu'à mon cœur.
oi tu riais... d'un rire clair, tendre ou moqueur.
es marbres grelottants, des pelouses jaunies.
- O doux chemin d'espoir... Belles heures bénies! —
uand le gardien bourru ne faisait pas le guet,
volais des baisers parfumés de muguet,
serrais, dans ma main, ta petite main blanche,
on jeune corps vibrait, souple, contre ma hanche
t tes regards voilés, si profonds et si doux...

ens-tu, dis, que ce soir, je t'adore à genoux,
etite fiancée au sourire de vierge!
on souvenir en moi, brûle pur comme un cierge
mon cœur est l'autel où tu trônes toujours,
ma femme! O mon seul espoir! O mes amours!
souvient-il du jour où par la forêt blonde,
ous allions, chemineaux d'amour, courir le monde?
uand nos bébés dormaient aux creux de leurs ber-
a grande nef déserte, aux splendides arceaux [ceaux?
offrait à nos ferveurs, vivante cathédrale
se fermait sur nous, protectrice et loyale!
orgue du vent grondait dans le chœur des oiseaux
lumière adoucie irisait des joyaux
ir des feuilles prenaient, dans l'ombre moite et chaude,
s transparences de rubis et d'émeraude,
s bruyères luisaient d'améthyste et d'ors bruns,
ut nous était douceur, calme, beauté, parfums,
soleil clair dardait d'éblouissantes gloires
ciel, où des nuages blancs mettaient leurs moires!
forêt embaumait comme un grand encensoir.
rmons les yeux... Nous revois-tu? Dans le beau soir
marchais doucement, convalescente pâle
is la vie, en tes yeux d'algue bleue et d'opale
ille jeune, éblouie avec tous ses orgueils
voici la clairière amie, aux bons accueils.

Notre clairière à nous où, perdus dans les feuilles,
J'assemble en gros bouquets les branches que tu cueilles,
Où je prends un baiser, puis deux, puis vingt, puis cent!
Où je sens dans mon cou, ton souffle caressant...
Notre forêt... Notre clairière... Notre empire!
Et ta joie, emplissant l'air léger de ton rire.

Te souvient-il encor d'un grand soir automnal
Qui sentait la fougère et les cèpes?
Le val
— Tu portais ce jour-là ton tailleur bleu, si sobre —
Était doré par le soleil fauve d'octobre!
Les châtaigniers géants, teints de bronze et de fer,
Aux feuillages rougis, mouvants comme la mer,
Faisaient grêler leurs fruits, casse-têtes à pointes
Dans la coupe d'amour que formaient tes mains jointes,
Tu grignotais les mûres pourpres des ronciers,
Les avelines d'or volées aux noisetiers,
Et tu criais de peur, en voyant sur les mousses
Une couleuvre fuir sans heurts et sans secousses
En redressant, parfois, son corps flexible et froid.
Moi, je riais très haut de cet immense effroi
Qui te lançait vers moi, tremblante, toute blême.
Je chassais le serpent, et tu disais: « Je t'aime ».
Et mon cœur s'emplissait d'un orgueil amoureux.
(Ah! les chers souvenirs charmants et douloureux...)

Tu semblais une fée errant parmi les chênes
Et les pins bleus...
Puis, le soir s'en vint par les plaines,
Dis-moi, t'en souvient-il encor, mon bel amour?

❀

Nous nous sommes perdus dans les bois, au retour.
Le jour mourait, royal, dans un couchant de cuivre.
Tu m'avais pris la main, afin de mieux me suivre.
Et sous ton bonnichon de feutre souple et gris
Je te voyais sourire... Et lorsque tu souris
Vois-tu, le monde entier ne m'est plus rien, ma Nine.

La nuit naissait, dans une pureté divine.
Une étoile tremblait sur le profond émail
Du ciel phosphorescent et beau, large vitrail
Nuancé d'or, de vert, de pourpre et de bleu sombre

Et tu n'avais pas peur, ma Nini, dans cette ombre.
Mais tes doigts fins parfois se crispaient sur ma main,
Ah! mon Dieu! l'avons-nous cherché le bon chemin
Et fatigués, mais gais, rompus, mais (quoi, tu pleures?)
Nous ne sommes rentrés pour dîner qu'à neuf heures...

Qu'ils sont loin, cependant, tous ces doux moments-là!
Je les aime! Charmants, en habits de gala,
Ils s'érigent, pour moi, dans l'ombre et la lumière
Et seul ce soir, à la lueur de ma fumière
Qui clignotte et grésille au brouillard de la nuit,
Je regarde tourner leur ronde... Elle s'enfuit,
Danse, passe et revient... mais pour s'enfuir encore...

❀

Le jour est revenu... Dolente, humble, l'aurore
Se lève lentement au ciel lugubre et bas,
Une cloche invisible au loin tinte son glas.
La détresse et l'hiver pèsent sur toutes choses...
Mes poilus endormis semblent morts.
Ah! nos roses...,
Nos bonheurs envolés..., la douceur de ton nom,
Tes yeux qui disaient oui, lorsque tu disais non!

❀

Te souvient-il encor du temps, ô mon amie!
Où nous avons, par une journée endormie,
Dans la brume indécise et les rayons voilés
Acheté le cher nid, qu'en des ans moins troublés
Nous aimions tant orner à notre fantaisie.
Chère vieille maison, que nous avons choisie,
Que nous avons aimée, où nous rirons encor,
Elle est là, sous mes yeux, dans une brume d'or.
Je te vois, au jardin, les bras nus, à ton aise
Dans ce long kimono qui te fait Japonaise,
Ton kimono bleu-vert, tout fleuri de jasmins,
Tu vas, tu viens, tu ris, des roses dans les mains.
Aux cheveux, des papillons mauves de glycine,
Une bête à bon Dieu te fait une assassine,
Sur le sein... Nos bébés dansent autour de toi,
Janine, — ma Princesse — et Jean, ton petit Roi.
Tout le printemps me rit dans ton tendre sourire,
Et je rêve tout doucement, sans pouvoir dire
Si je m'endors vraiment, où si je veille encor.

❀

Parlons de l'avenir, veux-tu, mon doux trésor?
A mon retour, pour peu que la chance me rie,
Nous tâcherons d'avoir le « Clos-de-la-Marie »
Pour agrandir un peu notre domaine... Et puis
Nous ferions encadrer de fusains et de buis
Le parterre... On ferait un jardin Louis treize,
D'une grâce un peu roide et pourtant très française.
Nous enverrions là bas le vieux meuble flamand
Et les cruches de cuivre, et le dressoir normand,
Les chaises de Cluny, le grand bahut de chêne.
Tu vas voir... Tu verras... A la saison prochaine,
Lorsque nous reviendrons vers vous, nous les vain- [queurs,
Comme on va travailler à pleins bras, à pleins cœurs!

Nous partirons tous deux, chez nous... Puis comme un
J'ornerai de mes mains notre cher ermitage. [sage,
Et la palette aux doigts, maniant le pochoir,
Je veux faire une frise, en vert, blanc pur et noir,
Sur le fond jaune d'or, du petit vestibule,
On voilera, mais très légèrement, de tulle
Des œils-de-bœuf ouverts aux portes du salon,
On rafistolera le meuble étroit et long
Que tu nommes pompeusement « ton directoire ».
— Nous le ferons couvrir, veux-tu, de vieille moire?-
Et puis nous referons nos chambres... Le papier
De la tienne est affreux... Ce Louis quinze pompier
Ne cadre guère avec ta beauté douce et brune.
Que dirais-tu, d'un rouge antique, ou d'un bleu prune?
Avec des filets d'or ou de petits semis?
Puis on la meublera — je te l'ai tant promis,
Tout en érable blanc, d'allure très anglaise.
Moi je tendrai la mienne en toile japonaise
Ecrue..., avec des filets blancs..., des stores blancs
Pour mon bureau..., finis les vieux meubles branlants,
Des murs peints... Tous mes beaux chers livres..., mes [gravures,
Des dessins... çà et là, des grès aux formes ures,
Ma grande table de noyer si bien poli..
Mon encrier d'argent... Et mon amour joli
Assise en mon fauteuil et lisant mes épreuves...

❀

Quelles clartés dans ces images tendres..., neuves,
Dont je pare à mon gré notre pauvre vieux nid?
Il me tarde, tu sais, qu'on soit tous réunis!
Et que l'on s'aime encor, comme autrefois, ma Nine.
Le canon se rapproche... Il faut que je termine
Cette lettre si longue et si courte à la fois.
Je ferme un peu les yeux pour te voir... Je te vois,
Tu souris, tout émue... et, douce tu te penches
En laissant choir ton frais fardeau de roses blanches.
Tes yeux, tes chers beaux yeux se ferment doucement,
Je t'entends murmurer tout bas: « O mon amant... »,
Et comme aux heures d'or de nos plus belles fièvres,
Sur mes lèvres je sens la douceur de tes lèvres...
Au revoir, mon trésor, à bientôt, ma Nini.
Espère encor! Bientôt nous en aurons fini
Avec cette racaille austro-bulgaro-boche.
Nous leur ferons, à tous, entrer dans la caboche
Qu'on n'écrasera pas la France comme un pou,
Que jusqu'au dernier homme et jusqu'au dernier sou
On tiendra, pour venger les anciennes défaites.

Au revoir, mon amour. Nous fêterons nos fêtes
Au soleil retrouvé des beaux jours d'autrefois.
Va, nous retournerons par nos champs et nos bois,
Nous entendrons jaser les ruisseaux dans les combes,
Nous reverrons tourner les vols de nos colombes
Autour de notre nid...
Las du sanglant rébus
Qu'est la guerre, et laissant les canons, les obus,
Les bombes, les fusils, les galons, les cartouches,
Nous boirons, assoiffés, la vie à pleines bouches,
Et nous vivrons, heureux, sans l'ombre d'un remords...»

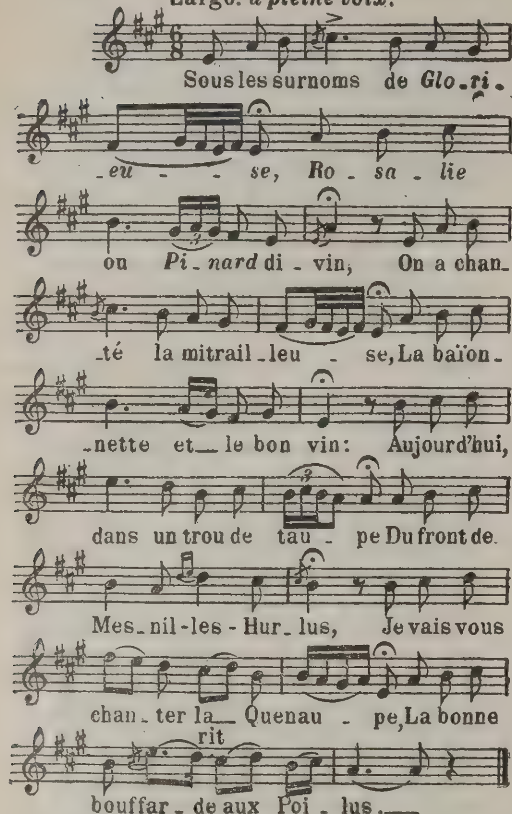
❀

On a trouvé cette lettre-là sur un mort...

GASTON CH. RICHARD.

LA « QUENAUPE » (1)

(Sur l'air du couplet des *Bœufs*, de Dupont.)



C'est une amie humble et fidèle
Dont le baiser brûlant toujours
Nous fait songer à l'autre belle
Au loin fidèle à nos amours :
Dans un poétique nuage,
Comme en sa jupe aux larges plis,
Nous croyons voir sa chère image
Aller, venir dans nos gourbis.

Et nous croyons y voir encore
Tous les toits de notre pays
Qui, dès que vient la douce aurore,
Fument, bleutés sous le ciel gris :
Alors, Berry, Flandre et Provence,
Bretagne, et Lorraine, et Poitou
C'est toute Toi, ma belle France,
Qui nous apparais tout à coup!

Avant de partir à la charge
Nous la débourrons proprement ;
Puis, tendrement, on la recharge
De perlot trié savamment :
Et nous l'emportons dans nos poches
Pour la fumer, sur nos lauriers,
Dans le nez dépité des Boches
Que nous avons faits prisonniers.

Blessés, nous savons en silence
Vaincre, en fumant, notre douleur
Et notre pipe à l'ambulance
Est notre deuxième docteur ;
Vainqueurs, c'est la Gloire en fumée
Que nous lançons, troublés un peu,
Vers notre France bien-aimée
Comme l'encens vers le bon Dieu.

Courage, amis ! Notre épopée
Touche à sa fin : dans quelques mois
Nous fumerons notre pipée
Sur notre seuil, comme autrefois.
Le Boche encor chez nous s'agrippe :
Préparons l'ultime combat...
... Et ne cassons pas notre pipe
Avant le grand coup de tabac !

THÉODORE BOTREL.

(1) La pipe.

LES LIVRES

Les Idées du Président Wilson

Je relisais hier *La Nouvelle Liberté*, recueil des discours de Woodrow Wilson au cours de sa campagne présidentielle (traduction de M. E. Maucomble). Ces pages jettent quelque lumière et sur le stade actuel du développement de la République américaine et sur le caractère de l'homme d'Etat qui la préside.

M. Wilson a fait cette découverte que la démocratie américaine n'est pas du tout une démocratie. Elle est une aristocratie ploutocratique.

Les Etats-Unis sont gouvernés par des hommes d'argent, qui pèsent, par leur puissance financière, sur le Congrès et sur la présidence elle-même.

La République américaine n'est pas autre chose qu'une démocratie nominale et que, réellement, une aristocratie financière. La liberté ne consiste donc plus en ce qu'il y ait le moins de gouvernement possible, elle consiste toujours en ce qu'il y ait le plus d'initiatives individuelles possible; mais pour que ces initiatives soient possibles en effet, il faut qu'elles soient libérées de l'oppression ploutocratique qui les paralyse.

La *liberté nouvelle*, c'est la libération du peuple relativement à la ploutocratie dominante et oppressive.

Or la ploutocratie dominant le Parlement, il faut contre-peser le Parlement par une puissance représentant le peuple, dérivant directement du peuple et le concentrant au centre des affaires, par une puissance essentiellement plébiscitaire.

Cette puissance, elle existe, il ne s'agit que de la vivifier, de la fortifier et surtout de la *libérer* elle-même : c'est la présidence des Etats-Unis.

La présidence des Etats-Unis doit être démocratique; elle doit être le peuple lui-même au pouvoir. Elle doit contre-balancer l'influence ou plutôt la domination ploutocratique.

Voilà tout le système de M. Wilson.

C'est un système radicalement démocratique, essentiellement antiaristocratique.

Le détail de son argumentation est curieux. Il est intéressant, et il peut être extrêmement utile de le suivre. Tout d'abord, M. Wilson dénie à l'aristocratie la vraie connaissance, la vraie intelligence des intérêts généraux. Une classe dirigeante, si intelligente, même si bien intentionnée qu'elle soit, ne peut pas comprendre les intérêts généraux, elle ne comprend que les siens. C'est le peuple qui comprend les intérêts généraux, précisément aussi parce qu'ils sont les siens. C'est le peuple américain, par exemple, qui sait de quoi le peuple américain peut vivre et doit vivre.

Cela, à mon avis, ne peut être que très bon à dire dans une réunion électorale, mais n'est pas absolument certain. Il ne suffit peut-être pas d'être cinq cent mille pour comprendre quelque chose, et une aristocratie, même financière, a souvent le sens des intérêts généraux plus qu'une foule ne le peut avoir, ayant besoin de comprendre ces intérêts généraux pour bien se rendre compte des siens propres qui en dépendent. J'accorde que comprendre et aimer sont deux et que l'on peut atten[dre] d'une aristocratie l'*intelligence* des in[té]rêts généraux, sans en attendre le [dé]vouement à ces intérêts, et c'est bien [là] la difficulté, et c'est bien là la tare, [se]crète ou manifeste, de toute aristocra[tie] quelle qu'elle soit. Le bien du peu[ple] ne peut guère être fait par le peu[ple]. « Tout pour le peuple » n'est pas sy[no]nyme de « tout par le peuple ». Je cr[ois] assez que le bien national n'a jamais été f[ait] que par une aristocratie intelligente; m[ais] quand cette aristocratie intelligente m[an]que, j'avoue qu'à ce que le bien du peu[ple] soit fait, il y a une forte difficulté [et] qu'on peut songer à dire au peupl[e] : « Comprenez vos grands intérêts vous-m[ê]mes; rien qu'à y essayer vous aurez a[c]compli un progrès. »

M. Wilson est plus dans la vérité in[at]taquable, quand il veut que cette influen[ce] inévitable peut-être et peut-être inévitab[le] partout, du monde des affaires sur [le] monde politique, soit *au moins* à grand jo[ur] et non pas occulte. Ce qu'il exècre p[lus] que tout, c'est que le monde financ[ier] agisse sur le Parlement dans l'ombre [des] commissions, faisant avorter les projets d'[in]térêt populaire et faisant éclore le p[lus] promptement du monde les projets d'[in]térêt ploutocratique. Jeter la lumière s[ur] ces menées souterraines, voilà ce qu['il] faut avant tout, et voilà ce à quoi p[eut] servir l'*homme du peuple*, c'est-à-dire [le] président élu du peuple. La *Maison bl[an]che* doit rendre blanche par reflet et su[r]tout par projection lumineuse la mais[on] d'en face.

Ici rien à dire absolument si ce n'es[t] : Oui, monsieur, *very well!*

Quelque étonnement que donne de tem[ps] en temps tel détail de cette grande étu[de] de politique démocratique, elle est to[ut] entière intelligente, loyale, lucide et t[rès] informée. Elle fait réfléchir même sur [le] rôle de *président tribun du peuple* q[ue] M. Wilson assigne au président d'une R[é]publique quelle qu'elle soit; car au fon[d] c'est bien son idée. Ce fond n'est p[as] lui-même d'un démocratisme absolument p[ur]. Dire que le peuple a besoin d'un tribun p[our] le défendre contre les puissances aris[to]cratiques du pays et contre les délégués qu['il] a nommés lui-même, ce n'est pas av[oir] une confiance radicale ni dans la puissan[ce] intrinsèque du peuple à signifier sa v[o]lonté ni dans la netteté continue de ce[tte] volonté elle-même.

Au fond du discours de M. Wilson, il [est] impossible de ne pas lire un peu ceci : « [Je] vous aime bien. Vous ne savez pas t[rès] ce que vous voulez. Nommez comme [su]prême tribun du peuple celui qui vous ai[me] et qui sait beaucoup mieux que vous [ce] que vous voulez. » Tout au fond, c['est] une théorie et une pratique monarchiq[ue] que M. Wilson oppose à la pratique ar[is]tocratique dont il souffre et dont les Eta[ts-]Unis pâtissent. La démocratie proprem[ent] dite est si difficile à établir et à ma[in]tenir que c'est toujours, contre l'aris[to]cratie — un peu plus, un peu moi[ns] — à un système monarchique que l'on [a] recours.

Ce livre est à méditer cepend[ant] d'abord précisément pour ce que je vi[ens] de dire, et il fournirait d'utiles docume[nts]

un éditeur de *L'Esprit des Lois;* et M. Wilson marque quelque part qu'il n'aime pas Montesquieu; mais justement ce soin de contre-peser le législatif par l'exécutif est tout à fait une idée qui est Montesquieu; — ensuite par une foule de détails instructifs et sur les Etats-Unis et sur tous les gouvernements démocratiques et parlementaires.

Il nous apprend, par exemple, qu'aux Etats-Unis, les réunions publiques sont infiniment plus calmes, plus sérieuses, plus véritablement délibératives que du temps de la jeunesse de M. Wilson. Cela prouverait un peu contre sa conclusion générale et que le peuple américain n'a pas besoin d'un tribun qui pense pour lui et qui comprenne pour lui.

Du reste, c'est l'antinomie qui règne un peu dans tout l'ouvrage. « Arrière, dit-il, les aristocraties financières ou autres! Car le peuple lui-même est seul à comprendre ses intérêts généraux. Elisez un homme qui comprenne vos intérêts généraux et qui soit seul à les comprendre, pour qu'il les défende et ne défende qu'eux. » Si le peuple comprend ses intérêts généraux, il n'est pas besoin d'un tribun du peuple. — Mais quelqu'un viendra qui dira : « Moins le peuple a besoin d'un tribun, plus il en est digne. » Cette solution est élégante.

Quoi qu'il en puisse être, le livre est bon parce qu'il est à la fois très informé, très médité et très passionné. Ce qu'il y a de bon dans les hommes très cultivés, c'est qu'ils donnent de bonnes raisons même quand ils se fâchent. Ils ont même besoin de se fâcher un peu pour donner toutes leurs bonnes raisons.

EMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

Lettres de prêtres aux armées (Payot, éditeur).

M. Barthou, ici même, est souvent revenu sur notre *Union sacrée*. Il possède bien l'art d'éclairer les faits du genre de sa large compréhension. Au surplus on n'insistera jamais trop sur cet article de notre *credo* national. L'union de tous les Français scelle solidement la force française. Les méditations, les *images* au sens barrésien du terme, qui pourront la mieux préciser à nos esprits devront toujours nous retenir.

Or un livre paraît dont les multiples auteurs proviennent d'une partie très déterminée de la nation. Et il pousse pourtant notre vision bien au delà de telle catégorie sociale. Révélateur d'un esprit particulier, il est amplement ouvert à l'esprit d'union dont je parle. Certes il témoigne d'une communion française encadrée dans une tradition donnée, mais toutes ses pages vibrent des frémissements de la patrie entière.

Il s'agit des *Lettres de prêtres aux armées* qu'a recueillies M. Victor Bucaille, le vice-président de l'Association catholique de la jeunesse française, et que présente au public, en une éloquente préface, notre ministre d'Etat M. Denys Cochin. L'auteur se défend d'avoir fait une œuvre personnelle, mais il doit bien savoir que tout est personnel qui émane d'une personnalité forte. L'écrivain de *La Revue des Jeunes*, qui nous peignait récemment avec tant de maîtrise l'âme belge dans son évolution historique, ne peut ignorer qu'il a peint ici tout directement l'âme française.

Eh oui, c'est bien cette note d'union nationale qui frappe d'emblée un esprit non prévenu, à lire ces relations immédiates des faits et ces relations d'âmes. Est-ce un monde nouveau qui va naître? En tous cas, le monde qui nous est suggéré par tous ces témoignages n'est plus le monde de nos vies étroites, de nos vies guindées d'avant la guerre. L'air des tranchées a emporté nos petitesses. L'atmosphère est nouvelle. Il faut le dire très simplement : de part et d'autre la compréhension est plus grande. On se coudoie, dans le sens strict du terme, dans les *cagnas*. On vit une existence bien pareille. Un déterminisme psychologique général naît des besoins analogues. On ne se fait plus juges hargneux les uns des autres : chacun est à la même barre d'accusé et soumis au verdict mortel prompt à être rendu.

De se trouver ainsi placé en pleine vie française, ouvrier libre comme son voisin de travailler dans le même chantier national, le prêtre éprouve une joie forte, la joie de se pouvoir donner à plein cœur. « J'aime cette vie, écrit un prêtre officier, il me semble que c'est pour la première fois que je suis pleinement homme. » « J'ai hâte d'ajouter, reprend un autre, que mon devoir de sergent ne me soucie pas moins que mon ministère de prêtre. » Et le prêtre soldat, le prêtre brancardier, le prêtre aumonier font leur métier. Les prêtres se montrent ce qu'ils sont. Ils se montrent ce qu'ils sont avec une simplicité cordiale parce qu'ils sont prêtres français. Ils sont héros comme d'autres le sont; l'héroïsme n'est pas l'apanage d'une catégorie sociale. Les prêtres font leur métier tout bonnement, avec la fidélité au devoir que doit leur donner — comme naturelle — la discipline de leur formation. Et à l'entour l'on se rend compte qu'après tout ces hommes sont « terriens », comme disait Péguy, ainsi que le reste des hommes, qu'ils font partie de l'humanité, qu'ils sont bien racinés à cette terre, au terroir commun, qu'ils souffrent les mêmes misères, que « rivés à la lourde galère » ils sont, comme tous, galériens. On se rend compte qu'à la vérité ces hommes sont pleinement hommes, puis à s'en rendre si bien compte on s'aperçoit que *rien de ce qui est humain ne leur est étranger*. On se groupe autour d'eux. Ils deviennent des centres attractifs. « Le prêtre, dit une des lettres, est vraiment pour le soldat le représentant de la famille : plus que cela, c'est un parent qui résume en lui tous les autres... Presque à chaque fois que j'ai donné l'absolution à un soldat blessé dans les tranchées, sur le champ de bataille ou à l'ambulance, la même supplication m'a été adressée, surtout par les mourants : « Embrassez-moi, je vous prie », et l'un d'eux ajoutait, l'autre jour, d'une voix défaillante : « Embrassez-moi..., pour maman! »

Ainsi une fraternité plus grande s'établit. N'est-ce point là un facteur nouveau d'union sacrée? Celle-ci se consacre vraiment au contact d'une pensée supérieure. Dans le va-et-vient de ces existences entées dans le temporel douloureux s'insère un élément d'éternité. Le *Dieu avec nous* des Allemands prend un autre sens. Ce n'est plus la barbarie humaine objectivée, création folle de l'esprit brutal, idole captée au service des plus misérables instincts. Le *Dieu avec nous*, par l'homme de Dieu, est la réalité morale plus proche des cœurs, tout l'apport divin recueilli par les siècles arrivant jusqu'à nous, nous faisant les contemporains de ce qui ne meurt pas. Le prêtre est le passage à niveau entre deux mondes, et, simple, prêt à livrer une sympathie cordiale, il peut créer autour de lui une atmosphère de confiance. Cette confiance se propage. Elle pousse plus haut qu'elle, à la Force qui la détient, à l'Ordre dont elle relève. Et c'est bien au sens propre que l'union qu'elle fomente devient l'union *sacrée*.

PIERRE DE LESCURE.

Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

CINQUIÈME PARTIE

IV

LE CAPORAL HATTON

Nos journées de réserve se passaient, l'ai-je dit, à compléter les ouvrages de défense du Bois-Brûlé. Nos journées et nos nuits même, car pour fortifier certains points, visibles des observatoires ennemis, on ne pouvait travailler qu'à la nuit noire.

Presque toujours la neige ou la pluie venait nous imposer sa compagnie importune. Nous travaillions alors, encapuchonnés dans nos toiles de tente, semblables à des moines en train de creuser leurs tombes.

De nos cagnas à nos chantiers, le chemin, allongé par le serpentement des boyaux, s'étendait sur près de deux kilomètres. Ceux qui ont pratiqué les tranchées comprendront ce que signifie une marche, la nuit, le long de deux kilomètres de boyaux. On se cogne l'épaule aux pare-éclats, on s'accroche aux racines, le pied bute contre une pierre ou s'enfonce dans une flaque d'eau, le front se bossèle à toutes les traverses.

De place en place un 105 a heurté le parapet et comblé le boyau d'un amoncellement de terre, ou encore un arbre, fauché par la serpe d'un 150, s'est planté au beau milieu du passage.

Parfois une troupe s'en vient en sens contraire avec des planches, des gabions, des sacs de grenades ou de cartouches. Il faut alors se hisser par-dessus le talus pour laisser libre le chemin, et quand la pluie tombe et que la même opération se répète à plusieurs reprises, on se trouve entouré bientôt d'une gaine de boue qui ne laise visible aucune parcelle de la vêture.

Cette existence, si terne et triste à qui l'entend conter, elle coulait pour nous sans regret et sans plainte. A travers la pluie et la tâche fatigante, nous apercevons le bon repos, à la rentrée, dans la cagna hospitalière. Un quignon de pain sec, assaisonné d'un gros morceau d'appétit, une tasse de thé bien chaud, une large flambée de bûches de chêne, et voilà les fatigues oubliées, les visages détendus, les cœurs heureux de vivre.

Souvent, au retour d'une de ces corvées nocturnes, sous un ciel inclément, je contemplais avec attendrissement mes hommes, et, songeant à la vaillance déployée par eux devant la mort au cours des attaques et des bombardements, à leur indomptable bonne humeur devant les intempéries et le travail monotone, je me plaisais à m'imaginer quels rudes hommes le pays allait avoir en eux après la guerre.

Pourtant, le croiriez-vous? Parmi ces soldats que j'avais vus au feu si superbes, il se trouvait un antipatriote, le caporal Hatton, celui-là même dont à deux reprises je vous ai vanté la bravoure. Hatton était typographe de son métier, et, comme beaucoup d'ouvriers, avant la guerre, il estimait inconciliables le syndicat et la patrie.

C'est là une opinion que les Allemands, de passage chez nous, déclaraient appuyée sur la philosophie la plus scientifique...

Hatton peut se vanter d'avoir occupé ma pensée plus souvent qu'à son tour.

— Mon cher Hatton, lui disais-je, après quelqu'une de ses sorties habituelles contre

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

la patrie, vous vous excitez bien à tort: nous ne serons pas dupes. Quand je vous entendis parler, les premières fois, l'impression fut déplorable, je ne vous le cacherai pas. A plusieurs reprises même, je me demandai s'il n'était pas de mon devoir de vous faire enlever des galons qui vous permettaient de répandre plus facilement des doctrines funestes...

— Cela m'est bien égal, interrompait Hatton, d'être ou non cabot!

— Non, cela ne vous est pas égal, et quand on vous nommera sergent, — ce qui arrivera bientôt, je l'espère, — vous serez le premier à vous adresser des félicitations chaleureuses. Mauvaise tête et bon cœur, la définition classique vous va comme à nul autre.

— On n'a qu'une peau, rétorquait Hatton, et si je perds ma peau, il ne me restera rien.

— Vous êtes trop intelligent pour que je perde mon temps à réfuter ce sophisme. Il y a des choses préférables à la vie. Pire que la mort est la vie sans honneur, et la vie sans liberté, et la vie sans amour. Mais vous le savez bien. Si vous avez encore vos galons rouges et si bientôt vous aurez des galons dorés, c'est parce que je vous ai vu à l'œuvre, le 25 novembre, le 1er janvier, et chaque fois qu'a craché la mitraille...

— J'ai fait comme tout le monde.

— Non, vous n'avez pas fait comme tout le monde, mais je l'ai bien remarqué déjà: vous avez honte de votre courage, vous vous en voulez de bien vous battre; cela vous semble une déchéance! Vous n'avez pas fait comme tout le monde, car tout le monde a été brave ces jours-là, mais vous seul êtes resté souriant.

Vous avez plutôt un sale caractère, mon cher Hatton, et les paroles qui sortent habituellement de votre bouche... mais passons. Or, les jours d'attaque et de crapouillottage, le sourire s'incruste à vos lèvres et demeure là jusqu'à la fin. Par exemple, vous vous rattrapez bien, l'affaire terminée. Qu'est-ce qu'ils prennent, vos malheureux poilus!

Eclat de rire général. Et Hatton, mi-content, mi-fâché:

— Je suis ce que je suis; mais vous ne me ferez pas dire que la guerre n'est pas absurde.

— Allez raconter cela à Guillaume! disais-je alors. Votre réflexion est un exemple parfait de la façon dont raisonnaient beaucoup de vos amis avant la guerre. Idéalistes incorrigibles, ils refusaient d'ouvrir les yeux aux sombres réalités et de ce qu'une chose était bonne, ils en concluaient qu'elle était nécessaire. Hélas! le printemps est bon, lui aussi, bonne la douce chaleur du soleil, et pourtant nous voici depuis plusieurs semaines, sous un ciel pourri, obligés de patauger, du matin au soir, dans la neige fondue. Vous pouvez tout aussi bien décréter le perpétuel beau temps que la paix perpétuelle: vos deux gestes auront une égale valeur...

Il y a près d'un an que je devisais de la sorte avec le caporal Hatton, dans les cagnas du Bois-Brûlé. La guerre a eu sur lui comme sur beaucoup d'autres une influence heureuse. Il est sergent maintenant, la croix de guerre orne sa poitrine.

— Et Hatton, demandai-je récemment à un de ses nouveaux chefs, toujours sombre?

— Sombre, lui? il ne fait que rire du matin au soir!

De cette expérience et d'expériences semblables, il ressort que le séjour des tranchées n'est pas moins profitable à la santé de l'âme qu'à celle du corps.



L'heureux possesseur d'un journal, dévorait les quatre pages depuis la première jusqu'à la dernière ligne...

V

EN FAMILLE...

Quand ma section n'allait pas en corvée la nuit, on l'occupait, le jour, à approfondir les boyaux des deuxièmes lignes.

Souvent, les shrapnels interrompaient notre besogne et nous obligeaient à aller chercher refuge dans les abris. Mais, à de rares exceptions près, ces bombardements restaient inoffensifs: les arbres demeurés debout s'opposaient, de tous leurs troncs mutilés, à l'action des jumelles ennemies et les empêchaient de repérer leur tir.

Le soir, la tâche terminée, nous nous réunissions dans nos cagnas, autour des feux, et nous prolongions, pendant plusieurs heures, des veillées qui nous donnaient l'illusion des veillées familiales.

J'aimais ces réunions; elles me permettaient d'entrer dans l'intimité de nos hommes; elles procuraient à mon imagination sans cesse au travail une détente salutaire.

Chacun prenait place à sa fantaisie.

Quelques dormeurs acharnés s'étendaient sur la couche de feuilles sèches, sitôt bu leur quart de café, et ronflaient à poings fermés jusqu'au lendemain matin.

Des joueurs de manille se groupaient autour d'une bougie, à laquelle un pieu enfoncé dans le sol servait de chandelier.

L'heureux possesseur d'un journal du jour — *rara avis* — s'attablait à son festin avec une mine gourmande et dévorait les quatre pages depuis la première ligne du titre jusqu'à la dernière ligne des annonces, indifférent aux regards affamés qui suivaient la lecture interminable attendant leur tour de pâtée.

Les autres hommes causaient.

Cette conversation vagabondait ainsi qu'il est d'usage, parfois plaisante, plus souvent sérieuse. La guerre imprime aux esprits une gravité remarquable. On veut savoir pourquoi nous avons dû laisser envahir notre pays; pourquoi l'ennemi n'a pu poursuivre ses avantages; quelles raisons raisonnées expliquent et justifient la conviction de notre victoire inéluctable; quel châtiment sera infligé aux agresseurs pour leur abominable forfait; quels changements apportera la guerre dans les conditions de la vie française...

Je serai bien trompé, bien déçu si les préoccupations du pays demeurent les mêmes après comme avant la guerre, si la même frivolité préside à la vie privée et la même insouciance à la vie publique.

Des forces insoupçonnées s'accumulent au cœur des combattants, et particulièrement chez les plus jeunes, qui ne sont pas encore cristallisés dans leurs habitudes.

Plus s'allonge l'épreuve, et plus elle est profitable; il y a là pour l'avenir une réserve de surprises heureuses.

De nos conversations, le thème favori était la famille.

La guerre a resserré jusqu'à la souffrance les liens entre enfants et parents, entre femmes et maris, entre fiancées et fiancés. Un double torrent de lettres se dirige, chaque jour, de l'arrière à l'avant, de l'avant à l'arrière, torrents de feu qui brûlent comme paille rancunes, colères, désillusions, mauvais souvenirs.

Oh! quel enivrement après la victoire; comme ils vont flamber d'amour les foyers, et comme elle sera belle, notre France, avec cette flamme d'amour qui l'enveloppera toute!

Sur les femmes et les fiancées, peu de paroles: une pudeur retenait les confidences et les réservait à l'ami le plus intime.

Mais que la conversation arrivât aux enfants (rapide était la pente) et voilà tout aussitôt parties au galop les langues. L'oncle et le père chevauchaient côte à côte, le premier non moins orgueilleux, non moins prolixe.

Thème habituel à ces causeries: le désir d'épargner aux enfants les horreurs vécues par nous, la conviction que notre sacrifice ne serait pas inutile.

Et cette conclusion, toujours la même:

— Qu'importe, si je suis blessé ou si je meurs, pourvu que mes enfants et mes neveux ne voient pas ce que je vois!

Aucune de ces conversations qui ne fût illustrée: à la moindre allusion, au moindre désir, les capotes se déboutonnaient, d'humbles porte-cartes s'ouvraient ou de luxueux portefeuilles, des photographies étaient étalées, qui de main en main passaient.

Chacun les connaissait ces images, trésors

mares, chacun les connaissait, à force de les :empler, aussi parfaitement que les siennes. J savais que dans une grande ville de :ost, une Marcelle de cinq ans s'ornait plus ravissant sourire qu'il soit donné contempler à des pères. En Limousin, :que part, un Léon de trois ans serrait la main et couvait d'un air protecteur Jean de dix-huit mois aux grosses jam- trébuchantes. A Bourges, une Margue- de quatre ans se tenait, tellement jolie d'elles-mêmes les lèvres se penchaient son visage, tellement sérieuse, si coquet- :nt et plaisamment sérieuse, qu'il fallait mordre avec force la langue pour ne pas :peler : « Madame! »

Ils te connaissaient de même, les cama- :s, ô ma Solange.

Ils savaient que ta maman, avant de s'en- :r au ciel, s'était dépouillée pour toi du :teau royal de sa douceur, qu'elle t'avait :e de sa grâce, qu'elle t'avait donné l'éclat :on front, la tendresse de sa bouche, la ma- :cence de ses yeux, et qu'elle avait mis :a ta poitrine son âme, son âme transpa- :e, que jamais ne troubla le mensonge, :envie, ni l'orgueil, ni aucune des misères :aines...

La fille...

Parfois, de tous les points de l'horizon ac- :us, ils venaient, les petits anges évoqués en :, ils venaient rendre visite à leurs papas. Cela se produisait soudain quand, des gor- :trop grosses de trop d'émotions amassées, :e parole ne pouvait plus sortir.

Il entraient par la porte basse, ou par la :minée même, ainsi que d'adorables et tout- :sants Noëls.

Il se glissaient sur nos genoux, ils se :tonnaient entre nos bras, ils appuyaient :re nos barbes rèches de longues boucles :es, des joues plus douces que des pé- :. Et puis le silence.

Les flammes tombantes du foyer se faisaient complices. Et l'on ne voyait plus dans les :pas d'autres lueurs que le scintillement :e prunelles. Et l'on n'entendait plus d'au- :e bruit que le battement des cœurs.

VI

OFFICIERS ET SOLDATS FRANÇAIS

Par un matin triste de mars, alors que de :que branche tombaient des gouttelettes de :ouillard, je résolus d'écrire ces souvenirs. :ait-ce le temps mélancolique ou les bruits :ttaque qui depuis plusieurs jours couraient :ni nous?... De sombres pressentiments :our de moi rôdaient et le terme que j'as- :ais à mon existence ne dépassait pas les :iers jours du printemps.

J'eus peur de disparaître en ne laissant :a petite fille — elle avait trois ans alors — ni lettre ni testament moral. Comment :naîtrait-elle plus tard l'âme inquiète et :re de son papa? comment dégagerait-elle :o ombre des ombres de la mort? comment :rrait-elle se chauffer à son amour?...

Il faut, pour juger ces souvenirs, penser :'ils furent écrits à l'intention de ma fille. De là ces digressions oiseuses; de là ces confi- :ces qui n'intéressent personne en dehors :'elle.

Je creusai pour mon encrier une niche dans :e des parois de ma cagna; une planchette :allée sur mes genoux me servit de pupitre; :e branchette taillée fut mon porte-plume. Et je me mis à l'œuvre, ma petite Solange :asse en face de moi et qui me souriait avec :o sourire adorable.

Or, si, la nuit, nous avions licence d'al- :luer les forges de Vulcain, à condition toutefois d'éteindre du dehors l'éclat de la flamme par nos toiles de tente, il fallait, bien avant l'aube, faire disparaître toute fumée à cause de l'artillerie ennemie.

Le charbon allait, ainsi que de justice, aux premières lignes et sans doute ces souvenirs auraient-ils traîné en route si le colonel de B..., qui commandait le régiment depuis janvier et dont la cagna touchait aux nôtres, n'avait enjoint à ses ordonnances de partager avec nous sa provision de coke et de charbon de bois.

« Ce fut, mon colonel, vous en souvient-il? par un matin de neige, que le sergent P... s'enhardit à aller frapper à votre porte pour vous demander l'aumône d'un peu de charbon.

» De la hardiesse il lui en fallait, en effet, car, nouveau venu parmi nous, peu connu de vos hommes, vous passiez près d'eux pour un chef juste et brave, mais dur.

» Depuis, la sévérité de votre front s'est atténuée; vous les avez vus à l'œuvre vos Berrichons, vos Morvandiaux, vos Bourguignons; vous savez quels francs guerriers cela fait, vos gars, de quels nargue-à-la-mort ils sont capables, et vos yeux, à les regarder, s'adoucissent de tendresse.

» Eux, de leur côté, l'affection que vous leur avez donnée, ils vous la rendent avec usure. Voyez leur salut quand vous passez devant eux et lisez dans leurs regards :

» Mon colonel, vous avez vaincu pour nous la violence de votre sang; c'est là une victoire plus difficile que les victoires du champ de bataille : nous nous en souviendrons... »

Quand, malgré le brasero, l'humidité qui suintait des claies de ma cagna, ouverte aux quatre vents, m'avait glacé jusqu'à la moelle, je courais me réfugier dans l'abri des officiers, où j'étais certain de trouver, en plus de l'excellent accueil, des cigares, une goutte, un bon feu, un café brûlant.

Ainsi, chacun, du plus élevé au plus humble, contribuait à rendre plus affectueuse et plus intime la grande famille du régiment.

Que les lieutenants M. J... et S... reçoivent ici l'expression de ma reconnaissance.

De cette bonne volonté, de cette bienveillance, de cette camaraderie, combien d'exemples ne serais-je pas à même de citer! Je ne puis du moins omettre en ces pages le nom du colonel de M... qui commanda la tranche de Tête-à-Vache avant l'arrivée parmi nous du colonel de Bélenet.

Le colonel de M... avait toujours ses poches pleines de boîtes de bonbons, de paquets de tabac, de boîtes d'allumettes, de couteaux, de briquets, de papier à cigarettes.

Chaque matin il faisait sa ronde à travers les tranchées et, tout en inspectant d'un œil attentif les travaux de la veille, il distribuait ses richesses aux poilus rencontrés sur son chemin.

A cette distribution présidait l'impartialité la plus grande; si le bon soldat recevait un cadeau en récompense de sa bonne conduite, le soldat médiocre recevait également le sien comme encouragement à mieux faire...

Et moi j'eus aussi mon cadeau, un jour, quelque temps après l'affaire du 1er janvier.

Je rencontre le colonel aux environs du poste Aubert. Avec ma capote boueuse, mes cheveux longs, ma barbe longue, mon visage non lavé, je dois jouer assez bien le rôle de miséreux pour portail de cathédrale.

Une pitié brille dans les yeux du colonel; je le regarde penser, sans aucun doute il se dit : « Si j'osais, je lui offrirais bien une pièce de quarante sous! »

Mais soudain un sourire. Il a trouvé!

— Je parie, sergent, me dit-il, qu'un paquet de tabac vous ferait plaisir!

Premier mouvement de fierté ridicule : j'ouvre la bouche pour dire :

— Du tabac; j'en ai distribué ce matin un paquet à chacun de mes hommes!

Mais il a l'air si heureux de sa trouvaille, le colonel, et c'est d'un ton tellement satisfait qu'il ajoute :

— Vous savez, c'est du tabac fin!

Alors, ma foi, je prends un air ravi, et d'une voix gourmande je m'écrie :

— Oh! merci, mon colonel!

J'eus le paquet de tabac, enveloppé d'une chaude poignée de main.

Et jamais pipes ne me semblèrent meilleures qu'avec ce tabac-là.

Peut-être se trouvera-t-il à l'arrière quelques bons esprits pour plisser dédaigneusement les lèvres : « Un colonel n'est pas une nourrice; il a autre chose à faire qu'à distribuer des bonbons et des amusettes... »

Sans doute, sans doute. Mais de ce qu'il cherche à procurer quelques douceurs à ses hommes, cela l'empêche-t-il d'accomplir son métier de colonel? Les soldats français sont trop libres, trop indépendants, trop fiers pour se donner corps et âme à qui s'impose uniquement par ses galons et par ses connaissances militaires.

Derrière le chef ils veulent sentir l'homme.

Et ne dites pas que l'affection des soldats n'est pas nécessaire à qui peut donner à ces soldats des ordres. Avec un chef qui a leur confiance, les soldats iront jusqu'à la limite des forces humaines. Avec un chef qui, en plus de leur confiance, a su gagner leur amour, ils iront par delà leurs forces.

Le Français est une merveilleuse machine de guerre, mais le ressort le plus puissant de cette machine demeure caché. De là ces jugements sévères — et profondément injustes — portés sur notre armée, par certains étrangers, avant la guerre.

J'entends toujours cet Alsacien qui, un matin de novembre, sur la route de la Louvière, me faisait ses confidences.

Il avait servi deux ans dans l'infanterie allemande, mais, la guerre déclarée, il avait aussitôt franchi la frontière pour s'engager parmi nous.

Il m'expliqua qu'après l'enthousiasme joyeux des premiers jours, il s'était senti pénétrer d'une grande tristesse :

— Je n'aime pourtant pas les sales « Poches », et ma fuite hors d'Allemagne ne m'avait laissé aucun regret. Mais votre discipline est tellement différente de leur discipline à eux! En voyant le laisser aller des soldats dans leurs petites besognes coutumières, en entendant les remarques dont ils accueillent les ordres de leurs chefs, je m'étais dit : « Ce n'est pas ça des soldats; ce n'est pas ça une armée. Au feu, les officiers ne pourront pas arriver à imposer leurs ordres et ce sera la débandade. » Mais je viens de les accompagner au feu, ces insouciants, ces indisciplinés, ces mauvaises têtes. Je les ai vus éparpillés sur la plaine, marchant et bondissant chacun pour son compte et tous, cependant, les yeux fixés sur le capitaine sans en avoir l'air, attentifs à son moindre signal. Je les ai vus ensuite charger avec la furie de vrais diables et s'emparer d'une tranchée dans le temps qu'il faut pour rouler une cigarette... Ah! les bons, les beaux, les braves soldats! et comme je suis heureux! et combien j'ai confiance! »

(A suivre.) Lieutenant JACQUES P...

(Illustrations de P. THIRIAT.)

Dans les Prisons d'Allemagne

Ces souvenirs émanent d'un brillant officier revenu en France après une longue captivité. C'est un tableau véridique et émouvant des épreuves infligées à nos prisonniers dans les geôles allemandes.

LE VOYAGE

Le 11 septembre 1914, après trois jours et trois nuits passés en chemin de fer, dans des wagons de troisième classe et dans des wagons à bestiaux, nous arrivâmes à Torgau. Nous étions prisonniers de guerre depuis le 8 septembre, après la reddition de Maubeuge. Le voyage que nous effectuâmes fut un martyre du commencement à la fin. Nous fûmes insultés; on nous cracha au visage; les femmes de la Croix-Rouge allemande qui portaient pourtant sur leur poitrine le signe de la croix, le signe de la charité et du dévouement, nous refusèrent un morceau de pain noir, un quart d'eau, que nous leur demandâmes, poussés par la faim et la soif. Elles n'eurent même pas de pitié pour les blessés qui gémissaient sur la paille; elles détournaient leurs regards d'eux pour ne pas avoir à s'en occuper. Le train qui nous conduisait marchait avec une lenteur désespérante; il s'arrêtait à chaque station où nous attendaient les enfants des écoles allemandes, conduits par leurs maîtres et leurs maîtresses. Ces enfants, à qui on avait inculqué la haine des Français, poussaient des cris sauvages en nous voyant; leurs petites mains faisaient le geste de nous tordre le cou.

Il faisait une chaleur étouffante quand les portes de notre prison se fermèrent derrière nous. Les nuages noirs couraient dans le ciel, l'orage approchait, nous étions accablés de fatigue, la sueur coulait de nos visages couverts de poussière, nous aspirions après le repos. On nous tint debout longtemps sous les fusils des soldats allemands et un capitaine, portant des lunettes en écaille, s'approcha de nous pour nous dire avec un méprisant sourire :

— Vous savez, messieurs, que trois forts de Paris sont tombés sous nos coups. L'armée française fuit en désordre dans le Morvan. Mais l'Allemagne est et sera généreuse dans la victoire. Vous serez ici bien traités par nous, nous vous prenons sous notre protection.

Et, à cette même date, la bataille de la Marne était terminée. L'effort allemand était brisé pour toujours.

L'orage grondait, de larges gouttes de pluie tombaient; on nous poussa comme des troupeaux dans des baraquements où, sur le plancher, étaient jetées des paillasses sur lesquelles nous nous jetâmes, oubliant la faim qui torturait nos entrailles. Nous nous endormîmes en pensant à la patrie.

SOUS LES VERROUS

Le lendemain, le ciel s'était éclairci, un beau soleil animait la nature. Nous fîmes la reconnaissance de notre prison, où depuis quelques jours étaient arrivés de nombreux prisonniers français et anglais, pris dans les tourmentes de Charleroi, de Mons et de Guise. Personne n'était découragé; tous avaient confiance dans la victoire finale des Alliés.

Ne me demandez pas ce que c'est que la ville de Torgau. Je ne la connais pas. Depuis que les portes de la forteresse de Brückenkopf se sont fermées sur moi, elles ne se sont rouvertes que le jour où des soldats allemands sont venus me prendre pour me conduire plus loin, en Poméranie, dans un camp de représailles situé entre l'Oder et la Wartha. J'ai subi à Brückenkopf, nous avons tous subi le régime des prisonniers de droit commun.

La ville de Torgau possède deux camps de prisonniers : Brückenkopf et Zinna qui est une ancienne maison d'arrêt.

La forteresse de Brückenkopf, où j'étais enfermé, a la forme d'une demi-lune dont la corde est une route qui borde l'Elbe. Elle est entourée de murs percés de meurtrières, de fossés que les Allemands ont hérissé de réseaux de fils de fer; elle comprend un réduit où sont actuellement logés les officiers supérieurs, et des casernements qui servent d'abri aux officiers plus jeunes. Ces casernements ont été construits, en 1810, par Napoléon Ier, alors que les armées françaises victorieuses occupaient l'Allemagne. Un capitaine allemand se chargea de nous le rappeler. Un jour qu'il était entré dans une chambrée de prisonniers, il dit, à haute voix, avec le plus hautain sourire :

— De quoi vous plaignez-vous donc, messieurs? vous êtes logés dans les appartements que Napoléon Ier a préparés pour vous.

— C'était après Iéna! s'écria une voix partie du fond de la chambre.

LA FRATERNITÉ DANS LE MALHEUR

Au début de ma captivité nous étions près de neuf cents officiers enfermés dans la forteresse de Brückenkopf dont deux cents anglais. Nous ne tardâmes pas à nouer des relations amicales avec nos camarades de l'armée britannique; nous étions constamment les uns chez les autres, dans les chambres, dans les promenades que nous faisions dans les deux cours de notre prison. Jamais union ne fut plus intime, jamais camaraderie ne fut plus sincère et plus touchante. Les Allemands en prirent ombrage et on nous sépara d'eux. Les Anglais partirent, ils furent dispersés dans toute l'Allemagne, et on les remplaça par des officiers russes. Nous vîmes arriver un jour des cosaques du Don, des des chasseurs sibériens et de l'Oural, des cavaliers de Sa Majesté le tsar. Nous les accueillîmes avec joie et continuâmes avec eux les mêmes bonnes relations que nous avions eues avec les officiers anglais. L'autorité militaire allemande dont le but évident était d'abord de nous faire souffrir, et en second lieu, de jeter la zizanie et la discorde parmi nous en fut pour ses frais.

Vingt sentinelles pendant le jour, quarante la nuit étaient chargées de nous garder. Elles avaient les consignes les plus sévères à notre égard. Elles devaient tirer sur nous à la moindre velléité de résistance. Quand, pendant la nuit, nous étions obligés de sortir de nos chambres pour aller satisfaire nos besoins, nous devions nous arrêter au cri de : *Halt là!* sous peine de recevoir un coup de fusil. Les « durs d'oreilles » n'osaient plus quitter leur casernement.

Indépendamment de ces sentinelles, l'autorité allemande avait réquisitionné des chiens de garde et des chiens policiers qui, par leurs aboiements continus, troublaient notre repos.

LES PERSÉCUTIONS COMMENCENT

Nous eûmes à supporter mille vexations. Je ne puis les citer toutes. Voici quelques exemples :

Par les meurtrières des murs d'enceinte, nous pouvions jeter un regard sur les maisons de la ville de Torgau et sur les promeneurs des bords de l'Elbe. C'était une distraction. L'autorité militaire allemande fit boucher ces meurtrières. Un jour, un commandant français passa sa tête par l'unique meurtrière que les Allemands avaient laissée libre, par oubli, une sentinelle placée à l'extérieur, tira sur lui sans avertissement et la balle se plaqua dans le mur, à dix centimètres de la tête du commandant. Les vastes horizons que les regards pouvaient embrasser, nous étaient donc interdits, nous nous contentâmes du ciel que nous avions au-dessus de nos têtes et du bienfaisant soleil que les Allemands ne pouvaient nous cacher.

Une route, plantée de tilleuls, séparait la forteresse des rives de l'Elbe. Sur cette route passaient des bataillons allemands allant à l'exercice; en arrivant au pied des murs de notre prison, sur l'ordre de leurs officiers, les soldats entonnaient des chants de victoire et de triomphe, ils nous montraient le poing, quelques-uns nous mettaient en joue. Quand ils rentraient d'une marche de nuit, ils gonflaient davantage leurs voix pour troubler notre sommeil et abattre nos espérances. Ils nous réveillaient, c'est vrai, mais n'entamaient aucunement notre moral.

Il y avait, dans la grande cour de la forteresse, une fabrique de munitions où travaillaient trois cents femmes. Quand un bulletin de victoire parvenait à Torgau, un sous-officier allemand rassemblait ces femmes dans une cour qui n'était séparée de la nôtre que par un réseau de fils de fer; il leur lisait le bulletin, puis, à son commandement, les femmes poussaient trois hourras et entonnaient l'hymne national : *Deutschland über alles* (l'Allemagne au-dessus de tout). C'est bien là, n'est-ce pas, des procédés *boches?* Ces jours-là, les Allemands hissaient le drapeau impérial sur la tour du réduit, et les cloches de Torgau sonnaient à toute volée.

Un jour, une sentinelle allemande accusa un officier français d'avoir craché sur sa capote. Le commandant du fort rassemble dans la cour tous les officiers français et les fait entourer par une section de soldats, baïonnette au canon et fusil chargé, puis il dit :

— Un officier français a craché sur l'uniforme allemand, que le coupable se déclare.

Personne ne bouge, parce que personne n'était coupable. C'était une histoire inventée de toutes pièces.

— Puisque aucun officier ne se déclare, ajoute l'officier allemand, vous allez tous défiler, un à un, devant le soldat accusateur.

Et les trois cents officiers français, colonels en tête, défilèrent sous ces « fourches caudines » d'un nouveau genre. La sentinelle allemande ne reconnut naturellement personne.

Nous fûmes dépouillés de tout notre argent par des procédés inimaginables, ignobles. L'autorité militaire allemande nous dit :

« Vous ne devez pas garder plus de cent marks sur vous, versez le surplus dans nos mains, nous vous le garderons pour vous le donner au fur et à mesure de vos besoins. »

Nous versâmes notre argent, mais pas tout. Quelque temps après, l'autorité militaire allemande, sans nous prévenir, nous fit fouiller, d'abord par des soldats, puis par des sous-officiers, enfin par des policiers venus de Magdebourg. Nos lits furent retournés, nos paillasses bouleversées, les armoires, les cantines vidées. Les policiers furent d'une brutalité sans égale. Ils portèrent la main sur nous, — les colonels n'échappèrent pas à cette visite, — ils nous firent quitter nos vêtement, décousirent les doublures, et, au camp de Halle, ces misérables tâtèrent jusqu'aux plus intimes parties du corps des prisonniers.

e 7 février 1915, on afficha dans le camp note suivante :

En conséquence d'une décision, il est interdit fumer dans les camps de prisonniers de re. Cette interdiction doit être signalée prisonniers de guerre, en leur faisant remar- qu'elle est occasionnée par une mesure en France à l'égard des prisonniers al-nds. »

r, jamais en France on n'a interdit aux iers allemands de fumer. Cette interdic- ne dura, d'ailleurs, que quinze jours. nfin, je termine cette énumération par toire suivante :

mois d'octobre 1914, l'autorité militaire nande nous fit savoir que nous pourrions rmais écrire à nos chers nôtres. Le lieu- nt C..., avocat à la Cour d'appel de s, écrivit la phrase suivante : « Oh! e joie quand, ce matin, on nous a an- é que nous pouvions adresser nos cor- ondances! » Le malheureux lieutenant oublié de barrer le *t* du mot matin et ommandant du fort avait lu *malin*. I.



Château d'Artenfeld, une des forteresses de Torgau.



Brückenkopfkaserne, à Torgau.

n conséquence, afficher la note suivante :

e regrette vivement d'être obligé de vous part que je n'ai pas eu une expérience ble, en parcourant la nuit dernière les spondances remises par les officiers.

e considère qu'il n'est pas chevaleresque que eutenant C... m'offense dans une carte le ouverte. Je serai à même de lui sup- er à l'avenir sa correspondance, mais je is m'y résoudre par égard pour son épouse. Je ne suis pas un bourreau, ni un diable les prisonniers, et j'espère que ceux qui clairvoyants reconnaîtront en moi le dé- 'adoucir le triste sort des officiers, autant cela est compatible avec mes devoirs d'of- prussien. »

commandant prussien qui avait lu *malin* la carte du lieutenant C..., au lieu de n, avait cherché dans un dictionnaire la fication du mot malin : « Diable, esprit vais » lui avait répondu le dictionnaire. t la fureur du commandant et le prétexte a lettre que vous venez de lire.

CUISINE BOCHE ET POPOTE FRANÇAISE

Les officiers français de la forteresse de Brückenkopf, et de tous les camps d'Allemagne, ont connu la faim. On ne leur donnait au début, qu'un peu de viande à midi avec quelques légumes, et le soir, une soupe. Le pain était rare et quel pain! Du pain de pomme de terre. Une cantine allemande installée au fort de Brückenkopf, nous vendait, au début de notre captivité, de petits pains blancs. Le commandant prussien les fit supprimer en disant : « Le pain noir est assez bon pour eux. » L'autorité militaire allemande ne nous permit d'acheter du vin, à raison d'une demi-bouteille par dimanche, qu'à partir du mois de février 1915. Nous n'avions droit qu'à un quart de bière par repas. Nous épluchâmes des pommes de terre, des carottes et des oignons; nous allions à la corvée de charbon; nous faisions nos lits, nos chaussures, réparions nos effets, et lavions nos chemises et nos chaussettes. Nous couchions dans des lits sur une simple paillasse.

Le Français est né « débrouillard », il le



Autre camp de prisonniers : le fort Zinna.

prouva à Brückenkopf. Nous organisâmes une popote, les officiers firent la cuisine, d'autres, vendirent dans une cantine, créée par nous, du fromage, du saucisson, des chemises, des serviettes et aussi de la bière; on installa dans la grande cour de la forteresse, des jeux de tennis, des jeux de boules, de croquet. On ne négligea pas « les choses de l'esprit ». Des professeurs de Faculté prisonniers, firent des conférences sur la littérature; on parlait de Platon, d'Aristote, de Racine, de Corneille, de Molière, sur les glacis de notre prison; des avocats entamèrent des discussions sur les contrats de mariage, les sociétés, l'usufruit; les artistes se mirent à peindre les coins, les recoins, les ombrages de notre prison, nous eûmes un « salon de peinture »; les musiciens donnèrent d'excellents concerts sous la direction d'un lieutenant de réserve, premier prix de violon du Conservatoire de Paris. Et des poètes firent des vers.

Mais il y a quelque chose de changé en Allemagne depuis plusieurs mois. Le ton hautain, méprisant, que prenaient, au début de la guerre, les officiers allemands, a disparu. Ils cherchent à se rapprocher des officiers français. Ils sont devenus, le croirait-on, corrects et même bienveillants. Cette attitude hypocrite leur est dictée par les événements militaires. La guerre menace d'être longue et ils n'espèrent plus la victoire retentissante. L'enthousiasme de la population, ses sentiments hostiles à notre égard, l'insulte, la colère qui nous avaient accueillis au début de notre captivité, tout cela est tombé. Quand des prisonniers français parcourent aujourd'hui l'Allemagne, ce ne sont plus des regards de haine qui les accueillent, mais des regards où se lisent la pitié et la lassitude.

Le peuple allemand souffre; il a faim.

P. C.



D'un autre Français captif à Torgau nous tenons ces vers nostalgiques et touchants :

NOËL D'EXIL

C'est la veille de Noël !... Sur la frêle baraque
Qui prête à notre exil son abri trop étroit,
S'acharne avec colère un vent haineux et froid
Et la charpente aux ais mal joints gémit et craque.

L'hiver sournois filtre aux fentes de la cloison,
Brimant notre repos, hantant notre pensée,
Et l'envahissement de sa brume glacée
Fait à nos rêves même une hostile prison.

Dehors, un pas pesant, le long des palissades,
D'un monotone va-et-vien scande la nuit,
Trainant dans le brouillard l'interminable ennui
De ses veilles maussades.

Et les lampes du camp surplombant nos hangars,
Rient aux ronces de fer dont les pointes sans nombre
Se hérissent partout, et nous jettent dans l'ombre
D'ironiques regards.

Que ce ciel ennemi se fasse dur... qu'importe !
Nous voulons l'ignorer ; notre songe est ailleurs :
D'une aile infatigable aux horizons meilleurs
De demain, l'espérance ardemment nous emporte ;

Et nous les entendons, nos vieux clochers givrés
S'interpellant gaîment dans la nuit étoilée,
Puis ensemble sonnant, tous, à pleine volée,
Le Noël triomphant de nos bourgs délivrés !...

Noël 1915.



La forteresse de Brückenkopf.

DIMANCHE D'HIVER

Que ce dimanche est lent à fuir !... On s'ennuie !...
On va sans but, voûtés comme des vieillards...
D'un ciel funèbre et bas, aux teintes de suie,
Où rampent lentement de mornes brouillards,
Tombe, fine et serrée, une froide pluie.

La lumière agonise en cette vapeur
Où l'horizon tremblant blêmit et grelotte ;
Il semble que la voix s'y brise et sanglote ;
Toute rumeur s'éteint ; par les airs il flotte
Une indéfinissable et morne torpeur.

Et plus dense toujours, sur la forteresse,
La brume lourde étend ses livides plis,
Dont l'envahissement sombre nous oppresse ;
Et leur ombre lugubre à nos fronts pâlis
Met d'un enlizement l'obscure détresse !...



On songe tristement aux dimanches bénis,
Où, quand le jour mourant dans les ombres se noie
Sous le toit plus intime, on goûtait cette joie
De se serrer autour du foyer qui flamboie,
Ainsi que les oiseaux en la tiédeur des nids ;

Et le vent du dehors, tourmentant la fenêtre,
Semblait nous faire, autour de l'âtre, plus unis
Dans la maison plus douce en son calme bien-être

Oh ! de ces jours lointains l'exquise vision !
Les enfants assemblés sous la lampe qui brille
Et nimbe l'or de leurs cheveux d'un chaud rayon :
Les rires de cristal semés en joyeux trille,
Des naïves gaîtés charmante effusion ;

Et les jeux emplissant l'heure si tôt passée
Sous les tendres regards de notre affection !...
A ces chers souvenirs s'attarde la pensée...



Mais ici c'est, hélas ! la nuit sans flambeau
Où retombe, toujours brisé, notre rêve,
Bulle frêle qui monte et qu'un souffle crève...
Sur notre exil ce ciel gris pèse sans trêve,
Comme le marbre froid qui ferme un tombeau.

Et lorsqu'en soupirant une brise effleure
Des arbres éplorés le spectre imprécis.
Chaque branche frissonne et lentement pleure.
Et ces larmes tombant au front du glacis
Nous marquent tristement la fuite de l'heure !

Torgau. Hiver 1914-1915

F. DEMONT



Maison de ville de Torgau.

LES · ANNALES

NUMÉRO DÉDIÉ A NOS FRÈRES RUSSES



8 Mai 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Cent.

// LES·ANNALES
POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES
REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE... 18 fr. | 9 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1718. — 28 MAI 1916

EDITION DE LUXE UN AN 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION POSTALE..... 22 fr. | 11 fr 50
51 RUE SAINT-GEORGES · PARIS



LES RUSSES EN FRANCE : LA GARDE DU DRAPEAU



Souvenir de 1893 : les marins russes de l'amiral Avellan fraternisant avec les marins et les soldats français à Toulon.

L'AUBE de l'Alliance Franco-Russe (1891)



L'heure ne pouvait mieux être choisie pour tendre la main à la Russie. L'empereur Alexandre se détournait irrévocablement de l'Allemagne. Déjà mis en défiance par les procédés équivoques du prince de Bismarck dans les affaires de Bulgarie, déconcerté par le système trop savant d'« assurances » et de « contre-assurances » pratiqué par le chancelier, ne se reconnaissant plus, avec son âme franche et droite, dans une politique aussi compliquée, il avait été froissé récemment de la publicité presque provocante donnée au renouvellement de la Triple Alliance, ainsi que des commentaires qui avaient accompagné le voyage de Guillaume II en Angleterre. Alexandre III était à cet instant psychologique où l'on se demande si l'on n'a pas fait fausse route, et si l'on ne tourne pas le dos à ses véritables intérêts. La loyale amitié de la France même républicaine ne valait-elle pas mieux que la sympathie protocolaire de l'empire allemand? Remplissait-il ses devoirs envers ses peuples en résistant au courant qui, en dépit de la forme du gouvernement, les portait vers leurs frères d'Occident? Ces réflexions aboutirent à la très cordiale invitation que M. de Laboulaye fut chargé de nous transmettre.

Au commencement du mois de juillet 1891, la division cuirassée du nord, commandée par l'amiral Gervais, partit de Cherbourg pour la Baltique. Sur sa route, en Norvège, en Danemark, en Suède, elle recueillit les témoignages les plus flatteurs. Le 23 juillet, elle entra dans le port de Cronstadt. Tout le monde a présentes à la mémoire ces fêtes, ces ovations, ces explosions d'enthousiasme, au milieu desquelles se détache la figure imposante d'Alexandre III et le groupe gracieux de la famille impériale. L'épisode le plus retentissant, motif de surprise, de scandale pour les monarchies européennes, est celui de la *Marseillaise*, jouée par la musique de la marine russe et écoutée par l'empereur debout, comme l'avait été, quelques minutes auparavant, l'air national russe, exécuté par la marine française. L'amiral Gervais, par son tact, son sang-froid, la distinction de ses manières, représenta dignement notre pays et fut, à la Cour, l'objet des attentions les plus délicates. M. de Laboulaye, que je vis peu de temps après, ne tarissait pas d'éloges sur son compte. Quand l'escadre leva l'ancre, le 4 août, le rapprochement était fait. Il ne s'agissait plus que de le traduire en langage diplomatique. L'empereur venait de se compromettre publiquement, il ne reculerait pas. Du reste, il n'en avait pas le désir.

Dès le 24 juillet, en prévision d'un accord qui nous paraissait indubitable, M. Ribot avait adressé à M. de Laboulaye une note concertée avec M. Carnot et moi, ainsi que des instructions au sujet de la formule qui devrait exprimer cet accord. L'entente entre les cabinets s'étant complètement établie, les déclarations définitives furent échangées le 27 août. Elles répondaient, on peut le dire, à des aspirations qui se manifestaient depuis de longues années et auxquelles l'occasion seule avait manqué pour s'inscrire dans un document officiel. Les peuples, par un instinct profond, avaient devancé les chancelleries.



L'empereur Alexandre III.

Cette convention, strictement défensive, ne cachait aucune pensée inamicale à l'égard d'une puissance quelconque. Elle avait pour résultat, en ce qui nous concerne, de rompre l'isolement dans lequel nous nous trouvions depuis 1870 et qui, plus d'une fois, avait enlevé à notre diplomatie la liberté d'esprit dont a besoin le gouvernement d'un grand pays.

Au mois d'octobre 1893, Alexandre envoya une escadre à Toulon, sous le commandement de l'amiral Avellan pour répondre à notre salut de Cronstadt. M. Carnot, qui s'était rendu sur notre port de guerre, échangea avec Sa Majesté des télégrammes significatifs. L'amiral vint à Paris le 27 octobre et fut reçu avec un enthousiasme débordant. M. Charles Dupuy, alors président du conseil, lui offrit un dîner au ministère de l'intérieur et eut la délicate attention de me placer à côté de l'amiral, ce qui me permit de l'entretenir à mon aise. Il me répéta que l'alliance était extrêmement populaire en Russie : « Bien que la convention militaire, me dit-il, soit encore en suspens, on considère dans notre pays que tout est terminé depuis deux ans et qu'il ne s'agit plus que de simples formalités. » L'empereur lui avait donné pour instructions de se prêter à toutes les manifestations où l'accord et les sympathies des deux pays pourraient publiquement s'affirmer.

C. DE FREYCINET,
de l'Académie française, ministre d'État.

SOMMAIRE

NUMÉRO DÉDIÉ A NOS FRÈRES RUSSES

TEXTE



MUSIQUE



ILLUSTRATIONS

Notes de la Semaine

Souvenirs...

L'ARRIVÉE des régiments russes en France, l'accueil chaleureux qu'ils y ont reçu, l'affectueuse camaraderie de leurs frères d'armes, heureux de fêter ces amis venus de loin, tout cela nous rappelle des scènes analogues, vieilles de quinze ans. En 1901, Nicolas II et la tsarine furent nos hôtes. Ils habitaient le château de Compiègne, redevenu pour une semaine résidence impériale; ils visitèrent Reims et sa cathédrale, ils passèrent nos troupes en revue. J'ai retrouvé dans mes notes l'impression de ces journées historiques. Peut-être ces anciennes pages empruntent-elles aux circonstances actuelles quelque intérêt. Je les transcris sans y rien changer et les place sous vos yeux :

LE MÉNAGE IMPÉRIAL

(Petit essai de psychologie)

24 septembre 1901.

« A Reims, jeudi, sous le porche de la cathédrale, je me faufile dans les rangs d'une douzaine de messieurs en habit noir qui appartiennent presque tous à la police. Leurs Majestés sont attendues par monseigneur, son clergé et le personnel de l'église, vicaires, suisses et bedeaux... Sonneries de trompette, brefs commandements, sourds grondements du bourdon... Ce sont Elles...

» Les deux calèches attelées à la daumont s'arrêtent au ras du trottoir, devant un magnifique tapis d'Aubusson destiné à recevoir l'empreinte de leurs pieds augustes. L'impératrice descend, puis l'empereur. Elle est vêtue d'une robe noire très simple. Il porte l'uniforme des colonels de sa garde; un aide de camp lui enlève son manteau gris qu'il dépouille d'un mouvement preste et dégagé. Et les voilà qui gravissent les degrés du parvis.

» L'impératrice a de la grâce et de la mélancolie. Une sorte de tristesse lointaine flotte dans ses yeux. Cette expression est particulière à beaucoup de femmes des pays du Nord, qui semblent planer, par delà les choses présentes, dans un rêve un peu vague et mystérieux. C'est le regard des Brunehildes et des Ophélies. Il évoque tout ensemble les mélodies de Schumann, la poésie des fjords de Norvège, l'immensité des profondeurs de la mer. C'est un regard, non pas dédaigneux, si vous voulez, mais absent. Un bienveillant sourire en corrige la froideur. L'impératrice sourit aux bouquets qu'on lui apporte, elle sourit à la foule. Et son sourire est très noble et « protocolaire », comme dirait Edmond Rostand.

» L'empereur sourit aussi, mais avec moins de solennité. Il est plus près de terre que sa compagne; il est bon garçon (si j'ose risquer ce terme irrévérencieux). Il n'a pas la puissante jovialité d'Alexandre III, une exubérance de colosse. Sa gaieté, comme sa taille, est plus fine; elle se répand en saillies, en gestes menus, en phrases coquettes. L'empereur a l'humeur enjouée et même railleuse. Lorsqu'il aborda, au seuil de la cathédrale de Reims, le cardinal Langénieux, celui-ci se mit en devoir de lui lire un compliment. Mais, à l'instant où il commençait sa lecture, une musique militaire, campée sur la place, attaqua avec une furieuse violence la *Marseillaise*. L'infortuné prélat avait beau élever le ton, sa voix était tuée par le formidable éclat des cuivres. Alors je vis courir sur la face attentive et condescendante de Nicolas II, comme un petit éclair ironique. Ce n'était qu'une nuance, mais aisément saisissable. Il avait l'air de songer : « Voilà, sans doute, une musique qui ne sait pas vivre. »

Ils entrèrent dans l'église. Des coussins, des prie-Dieu étaient disposés au centre du chœur, devant l'autel. Et je crus découvrir que le tsar jetait encore un coup d'œil narquois sur ces objets dont il savait qu'on ne se servirait point. Les souverains passèrent aux chapelles où le trésor était exposé. Ils examinèrent longuement, et avec un visible plaisir, la Sainte-Ampoule, le vase de saint Louis, les étoffes d'or qui figurèrent durant tant de siècles aux sacres des rois. J'eusse voulu surprendre, à ce moment, leur pensée intime. Mais ce n'est pas leur regard que je rencontrai; ce fut le regard de M. Waldeck-Rousseau et je remarquai qu'il était, lui aussi, énigmatique.

» Le lendemain, au château de Compiègne...

» Je m'installe chez le portier et je me divertis à contempler les têtes des visiteurs. C'est un va-et-vient perpétuel de personnages affairés qui parlementent avec la police pour qu'on leur ouvre l'accès du temple. Quelques-uns trimballent des paquets. Ce sont des cadeaux offerts aux souverains. Oui, des cadeaux!... Un négociant de Reims a envoyé du champagne, un éditeur ses derniers volumes. Les sociétés de tir et de gymnastique déposent leurs médailles commémoratives. Les caisses, les écrins s'empilent dans la loge, avec des étiquettes en lettres moulées (mon Dieu, que les calligraphes se sont appliqués!) : *A S. M. la tsarine... A l'impératrice Alexandra...*

» Un vieillard ganté de blanc, coiffé du chapeau claque de cérémonie, tend au concierge un carton soigneusement ficelé et cacheté, avec cette suscription :

A NICOLAS II

Empereur de toutes les Russies

» Il croit devoir ajouter, par précaution :

» — Je vous recommande cet objet. Vous aurez l'obligeance de le remettre en mains propres!

» Pauvres gens! Vous vous imaginez que l'empereur décachète son courrier et s'intéresse aux inconnus qui le sollicitent. Il est très loin, l'empereur, quoiqu'à deux pas de vous! Il est entouré de maréchaux, de généraux, de chambellans, qui lui forment un rempart infranchissable et qui l'isolent du monde. Pour lui, vous n'existez pas. Il ne vous méprise nullement. Il vous ignore. Si vous pouviez l'approcher, il vous traiterait avec indulgence et bonté. Mais on ne l'approche pas, à moins d'être investi d'une charge officielle ou d'appartenir à l'équipage du *Standart* ou de l'*Etoile-Polaire*.

» Il aime ses marins et leur témoigne une familière sollicitude. Un général russe m'en donnait hier la preuve et me narrait à ce propos une historiette.

» Lorsqu'il navigue sur son yacht, Nicolas II convie assez souvent les officiers à la table impériale. Durant le dernier voyage, la mer était houleuse et certains d'entre eux s'en trouvaient incommodés. Ils fussent volontiers demeurés dans leurs cabines; mais l'invitation du maître est un ordre auquel on ne saurait se dérober. Ils se raidirent contre le cruel malaise qu'ils redoutaient et dont ils ressentaient déjà les effets. L'empereur ne fut pas sans remarquer leur pâleur et leur intime angoisse.

» — Messieurs, dit-il, si l'un de vous est appelé sur le pont pour quelque affaire, je ne considérerai point son départ comme un manque de respect.

» Nul ne bougea, chacun se piquant d'honneur et voulant être héroïque. Alors le tsar, et bien qu'il subit impunément le roulis et le tangage, feignit lui-même d'être indisposé; il abrégea le dîner afin de délivrer ses convives. Ils furent touchés aux larmes de cette délicatesse. Louis XIV ne l'imitait pas, lorsqu'il condamnait les dames de sa suite à rester en carrosse une journée entière sans céder aux besoins de la nature, tandis qu'il y satisfaisait en personne copieusement. C'est un détail que Saint-Simon n'a pas négligé; il blâmait — cela se devine — cette rigueur inhumaine; il eût loué la tolérance de Nicolas II et sa charmante douceur.

» La douceur est peut-être le trait saillant du monarque et qui s'associe invinciblement à son image; non pas la douceur résignée, passive et secrètement chagrine, mais une douceur qui s'épanouit et que l'on devine allègre et légère. Il fut excellent fils; il est mari fidèle. Des photographies exécutées à Saint-Pétersbourg nous le montrent tenant sur son bras la dernière petite grande-duchesse. Et dans ses yeux, toujours un peu moqueurs, luit un rayon d'amour presque maternel. Et la mère lui est aussi chère que l'enfant. Ils ne se sont pas quittés, tous deux, à Compiègne, déjeunant en tourtereaux, se promenant le long des allées, l'impératrice prenant des « instantanés » de l'empereur et l'empereur croquant à son tour l'impératrice. Ce sont là, proprement, manèges d'amoureux. Et par là encore, Nicolas II diffère de Louis XIV, qui fut le moins conjugal des princes.

» Tels me sont apparus nos hôtes, Lui, plus sémillant qu'en 1896, Elle, plus grave, et l'un et l'autre étroitement unis; le tsar désireux de plaire à la tsarine et la tsarine jalouse de conserver sa tendre autorité sur le tsar. Enfin, des époux modèles...

» Ainsi les ai-je vus. Mais je n'y mets pas de vanité. Il se peut que je m'abuse. Car ceci n'est que l'impression fugitive d'un passant. »



Quinze ans ont passé sur ces images. Certes, nul n'aurait pu dire alors à quel moment la Russie et la France uniraient leurs armes. Mais la majesté des belles fêtes pacifiques de Compiègne et de Reims s'alourdissait de la certitude des combats futurs. Proche ou lointaine, nous sentions l'échéance inévitable, et que c'était — — et que l'Histoire se faisait en dehors de la volonté des hommes...

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Lettres à un Jeune Français

L'ÉPREUVE ALSACIENNE

XVI

22 mai 1916.

Mon cher ami. L'aventure de Mme Driesbach, que vous m'avez racontée avec tant de simplicité douloureuse, m'a ému sans me surprendre. Je sais beaucoup d'histoires du même genre dont le récit m'a révélé l'état d'esprit contre lequel votre indignation attristée ne s'élève que trop justement.

Les Allemands nous ont espionnés et trahis avec une perfidie cynique et une audace habile qui expliquent la méfiance de l'opinion publique. Elle se trompe, le plus souvent, par peur d'être trompée. Après ne l'avoir vu nulle part, ou peu s'en faut, elle voit le boche partout. Je préfère cet excès à l'autre. Je ne méconnais pas ses inconvénients, mais notre crédulité antérieure à la guerre, nous a exposés à des dangers dont vous n'avez pas encore toute l'idée. Quand on saura, dans tous ses détails exacts, cette tragédie de l'espionnage allemand, la révolte gonflera les cœurs. Je me réjouis qu'il nous reste encore là-dessus beaucoup à apprendre. Ce n'est pas que je craigne l'oubli. Cette fois, l'épreuve a été trop longue et trop cruelle pour qu'elle puisse s'effacer de nos esprits et de nos cœurs. Il ne faudra pas apprendre à haïr. Les Allemands ont semé la haine. Ils se sont mis hors des lois de l'humanité. Les générations futures hériteront de nos implacables ressentiments.



Kant a écrit une *Esquisse philosophique d'un projet de paix perpétuelle*. Je doute que ce soit le livre de chevet du kaiser. Il y trouverait une sixième règle singulièrement contraire aux instructions qu'il a données à ses troupes et qu'elles ont brutalement suivies. « On ne doit pas se permettre dans une guerre, disait le philosophe d'Iéna, des hostilités qui seraient de nature à rendre impossible la confiance réciproque quand il sera question de la paix. Il faut qu'il reste, même dans la guerre, une sorte de confiance dans les principes de l'ennemi. » Les Allemands ont tué cette *sorte de confiance*. Une paix qui s'en tiendrait à des stipulations écrites, serait sans lendemain. Le traité qui la signerait deviendrait vite un *chiffon de papier*. Tout serait à recommencer. Il faudra donc des garanties. L'opinion publique, qui a le sentiment de cette nécessité vitale, saura les exiger. Sa méfiance sera la forme heureuse de sa clairvoyance. Vous voyez que les conciliateurs éventuels et les partisans encore inavoués d'un rapprochement dans l'oubli réciproque ne me rangeront jamais sous leur bannière. Je crierai la haine protectrice.

Cet état d'esprit vous explique que je ne sois pas trop sévère pour certaines surexcitations. Mais je déplore l'aventure de Mme Driesbach. Je reviens ainsi à elle par un long détour. Je vous accorde que je ne mérite pas un prix de composition : j'ai violé les règles élémentaires de la rhétorique. A vrai dire, je me soucie peu dans ces lettres familières, de les respecter. J'écris à bâtons rompus, comme nous causerions en tête-à-tête. Je loue votre mère d'avoir recueilli Mme Driesbach. Elle lui assurera dans son ouvroir la protection dont la pauvre femme est digne. Les bons traitements que cette Alsacienne méconnue trouvera auprès d'elle lui feront vite oublier les mauvais procédés dont elle a souffert dans le petit village où elle s'était réfugiée. Vous me dites qu'on l'y avait prise pour la femme déguisée d'un boche, c'est-à-dire pour une espionne, sur laquelle la malveillance s'acharnait, au moment même où son mari était condamné à six mois de prison pour avoir poussé, à Strasbourg, le cri de « Vive la France! » Cette triste aventure s'est produite ailleurs.

L'accent du patois alsacien trompe les gens, qui le prennent pour de l'allemand. De là à découvrir un espion, il n'y a qu'un pas, vite franchi par la méfiance et par la colère. J'ai lu une lettre d'une Alsacienne de la vallée de la Largue, évacuée à Plombières, dont le ton m'a douloureusement ému : « Tant que nous étions en Alsace, écrivait-elle, on nous traitait de Français, et nous en étions fiers. A présent que nous sommes en France, on nous appelle boches : c'est bien triste. » Je sais des histoires plus tragiques. Une Alsacienne, mariée à un Français qui sert sur le front, était entrée en service. Elle changea de place et d'adresse. Le facteur, ayant appris son départ, écrivit la mention : *partie, sujet boche*, sur une lettre que lui adressait son mari, auquel elle fut retournée! Vous pensez ce qu'il dut éprouver, en recevant cette mention injurieuse, dans sa tranchée, à quelques mètres des vrais boches qu'il combattait.

La faute de ces erreurs lamentables est souvent imputable aux autorités locales qui ne comprennent pas leur devoir. Le maire du village où Mme Driesbach s'était réfugiée aurait pu lui épargner les avanies imméritées qu'une population trompée par les apparences lui a infligées. A vrai dire, je suis moins étonné de son inertie si je me rappelle que des autorités d'un autre ordre, que leurs fonctions et leur responsabilité auraient dû mettre en garde, ont commis elles-mêmes des erreurs plus graves. La langue et l'accent ne sont pas une preuve du *bochisme*. Un nom non plus. Il n'en a pas pourtant fallu davantage pour provoquer dans certains cas des dénonciations et même des arrestations. Si je ne craignais pas de raviver les douleurs d'une fort digne femme, que ses œuvres de bienfaisance n'ont pas protégée contre une tragique méprise, je pourrais vous raconter les détails de son histoire. L'amitié que Gambetta et Jules Ferry témoignaient à son mari n'a pas suffi à lui éviter un traitement cruel, dont les excuses qu'elle a reçues n'ont pas, il s'en faut, empêché certaines conséquences. J'ai, moi aussi, connu son mari, un brave homme, généreux, dévoué, passionnément français. Avant la guerre, personne ne s'étonnait et ne s'alarmait de son nom. Mais le même nom, ou presque, était porté par un Allemand

sa fonction a mêlé aux hostili- D'où méprise et surprise dénon- ion et arrestation. J'ai envoyé à la heureuse femme l'expression de ma pathie. D'autres ont fait comme moi. us sommes, je le crois, de bonnes cau- s. Mais le nom reste!

Et ce sont les noms qui créent le plus vent des erreurs comme celle qui a ablé Mme Driesbach jusqu'au jour où re mère, avertie et courageuse, l'a ueillie et l'a défendue. Pourtant, un nom t pas tout et l'on peut commettre injustice monstrueuse si l'on condamne lqu'un sur une désinence. Croyez-vous lleurs, mon cher ami, que ces dé- nces, suffisantes ici pour condamner pour soupçonner, soient, là-bas, une antie dont bénéficient les Alsaciens és sous la domination allemande? Allemands ne s'y trompent pas. Ils ent, par une expérience de quarante- ans, que l'accent du cœur et l'accent court sont choses différentes. Le nom plique pas une nationalité, et moins en- un sentiment.

isez une brochure qui vient de pa- re sous ce titre: *L'Epreuve Alsacienne.* st un Alsacien qui l'a écrite, un homme sang-froid et de droiture dont le témoi- ge a d'autant plus de prix qu'il puie sur des documents empruntés aux ives judiciaires. Vous y verrez, avec raitement que l'Allemagne réserverait à sace et à la Lorraine, si elle pouvait conserver, la façon dont les conseils guerre et les tribunaux traquent, pour- ent et condamnent les Alsaciens qui rment leur fidélité à la France. Le ne fait rien à l'affaire. Voyez plu- Un commerçant de Strasbourg, M. odore Wagner, dix ans de réclusion. homonyme de Mulhouse, trois ans. ver, de Strasbourg, la mort. Bucher, n, Jaeger, Ehrard, Rapp, Tüber, Her- Müller, Kormann, Guttingen, Hassel- , Bielinger, Hilbold, Sester, Strub, sselwander, Richshoffer, Gerber, Gé- , Glodt, Amann, des noms allemands? ns donc! Des noms d'héroïnes et de s, condamnés pour avoir manifesté, crié écrit leur haine de l'Allemagne persé- ice et leur amour de la France libéra- .

oyons méfiants, mais soyons prudents justes. Ne soyons pas plus sévères les Alsaciens parlant mal le fran- que pour des Bretons qui ne le par- pas du tout. Ne faisons pas le jeu 'Allemagne, renseignée par des neutres ects dont nous tolérons ou dont nous ssons les agissements coupables. Un n'est pas une présomption et un ac- n'est pas une preuve. Quoique vous ne l'ayez pas demandé, je recommande Driesbach au *Comité d'Assistance Alsace-Lorraine,* auquel la Lorraine 'Alsace doivent déjà beaucoup. Votre ne m'en saura pas mauvais gré. J'ai e des raisons de penser qu'elle en satisfaite. Elle connaîtra une œuvre llente, qui prodigue les renseignements, conseils et les secours. Et là, je vous ure, ils sont donnés à bon escient.

LOUIS BARTHOU,

député, ancien président du Conseil

Les Lettres de la Cousine



Un Exemple

Ma chère cousine,

N'avez-vous pas été frappée comme moi, de l'admirable élan, pendant cette guerre, des gens simples?... Il semble qu'en eux tous les beaux instincts de la race aient jailli de terre en une floraison spontanée et magnifique, et qu'ils soient les exemples inoubliables de ce que peuvent les Français revenus à l'état sain, presque primitif, et débarrassés des mesquineries de la civilisation... En effet, ces êtres tout près de la nature ne roulent dans leurs têtes qu'un petit nombre d'idées...; souvent, à leur insu, ils sont entraînés, raccornis par les petitesses, les jalousies, les médisances, les intrigues de clochers, mais dans le cœur ils ont, enfoncés profondément, ces deux amours : l'amour du sol, l'amour de l'enfant...

A la première alerte, ils retrouvent la fraîcheur de ces sentiments qui dorment quelquefois en eux, et cependant ne les quittent point, et les voilà sublimes avec la tranquillité des bons bergers qui mènent paître leurs moutons... On attaque le pays..., faudrait voir ça, tout de même... Et les voilà qui retroussent leurs manches et trouvent tout simple de cogner dur ou de se faire trouer la peau..., c'est pour la terre, la bonne terre de France. La misère tombe-t-elle sur un gars..., ça ne serait pas à faire qu'on le laissât crever comme un chien... et, dans un mouvement qui tire sa beauté de son instinct même, ils retrouvent le geste ancestral, le geste épique de la chevalerie qui vole au secours du faible ou de l'opprimé... Ils défendent alors la patrie, ils se mettent en travers de la souffrance, ils supportent entre leurs mains robustes le poids de la misère humaine et ils sont contents... Cela est si vrai, qu'un brave enfant, cultivateur de son métier et soldat de la guerre sainte, l'âme débordante de naïveté, du courage plein les bras, et ayant tenu sans broncher pendant deux mois dans l'enfer de Verdun, confie ingénuement à sa marraine :

« Je ne sais pas ce qu'ils ont tous à parler des héros de Verdun, moi, je ne les ai jamais vus, et pourtant je vous jure que j'y étais à la danse, même que j'ai failli plus d'une fois recevoir une marmite sur la tête. » Et il ajoutait, curieux : « Je voudrais tout de même bien savoir comment ils sont faits les héros de Verdun... »

Il fût tombé de surprise, le cher garçon, si on lui avait répondu qu'il en était un de ces héros qui stupéfient le monde et marquent l'Histoire d'une page immortelle... Il défendait son pays... et puis voilà... A son idée il n'y avait pas là de quoi se vanter... Le voisin en faisait tout autant. C'était naturel... Et s'il ne mettait point de cœur à cet ouvrage-là, où, bon Dieu, en mettrait-il?...

Hommes et femmes du peuple, quand ils ne sont pas gâtés par des idées par trop subversives, apportent cette sérénité robuste dans le Devoir, et c'est ce qui fit la merveilleuse tenue de Paris, alors que les Allemands étaient aux portes de la ville, c'est ce qui permit la résistance invincible de notre armée, c'est ce qui créa un mouvement de solidarité sublime chez des gens pauvres, prêts à partager jusqu'à leur dernier morceau de pain avec plus pauvre que soi.

Je vais vous lire ici un récit authentique qui montrera dans son cadre une ouvrière à l'œuvre. Cette femme, aux mérites innombrables, est loin d'être une exception, mais elle est la preuve vivante de cette générosité jaillie des entrailles du peuple et qui, pour ma part, me confond d'émotion et d'admiration. Je ne change pas une ligne, je n'ajoute pas une épithète au texte qui m'est adressé, voulant lui laisser tout son goût de vérité, toute sa saveur de détails, et je n'omettrai pas même le nom de cette brave fille qui sera bien étonnée, sans doute, de se voir « imprimée sur le journal », selon une expression chère au peuple.

« Madame,

» Permettez-moi de vous demander quelques-uns de vos précieux instants pour vous faire connaître l'histoire d'une ouvrière française. Cette histoire est si belle que j'ai peur de ne pas savoir vous l'écrire. C'est celle d'une vieille fille qui travaille au campement militaire d'Issy-les-Moulineaux — où elle gagne, j'ignore combien, — vous savez que les ouvrières dans les établissements de l'Etat ne sont pas payées de façon exagérée; en tout cas la mienne n'est pas riche. Dès les premiers moments de la guerre, un de ses neveux qui se trouvait dans les tranchées lui écrivit pour lui faire connaître un soldat des pays envahis qui jamais ne recevait de correspondance. Avec une lettre, elle lui envoya un petit colis composé d'un capuchon, de bandes molletières faites par elle avec de la vieille toile de tente hors d'usage qu'on lui avait laissé emporter du campement militaire; elle y adjoignit un plastron fait avec une peau de lapin qu'elle tanna elle-même, un bonnet de police tiré d'un vieux morceau de drap, du tabac qu'elle racheta à des soldats qui ne fumaient pas et quelques tablettes de chocolat. Ce fut son premier filleul, son premier colis.

» Ce gars des régions envahies avait « un pays » qui ne recevait rien non plus. La bonne vieille l'adopta également. Elle écrivit au ministre de la guerre pour qu'on l'autorisât à sortir du campement militaire des morceaux d'étoffe hors d'usage. Ce lui fut accordé... Elle tailla là-dedans tout ce qu'elle put... : dans la toile, des capuchons, des bandes molletières, des blagues à tabac, qu'elle nouait d'un petit cordon tricolore, des sachets imperméables pour conserver les lettres; dans les bouts de couverture en laine, elle tirait des chaussons de repos bien chauds, des plastrons, des semelles. Elle acheta chez un marchand de peaux de lapins, après beaucoup de pourparlers, 100 peaux, qui n'étaient peut-être pas toutes en bon état, mais à deux sous la peau, c'était une occasion. Une voisine les lui tanna, elle en fit des plastrons. Elle avait adopté une *soixantaine* de filleuls!

» Un jour, son neveu fut fait prisonnier et là-bas, il y a beaucoup de pauvres gars qui ne reçoivent jamais un mot de douceur, elle se mit au travail pour eux. Dans le quartier qu'elle habite, ce sont des ouvriers, chaque famille a le sien parti...,

il ne faut pas compter trouver de l'argent. Elle leur demanda seulement les morceaux de pain propres qui ne seraient pas mangés. Elle a ses maisons, où elle va à midi en sortant de son travail, elle fait sa provision qu'elle répartit dans deux ou trois autres maisons, où on lui fera griller. C'est l'heure du déjeuner. Les fourneaux sont allumés, on peut le mettre dans le four, elle passera le chercher le soir.

» Et la nuit, la machine à coudre marche. Il faut faire les chaussons, les semelles, les bonnets de police, les capuchons, les blagues, les pochettes... La toile pour emballer est rare et elle est chère, les voisines lui gardent leurs papiers d'emballage, elle en coud plusieurs les uns sur les autres, c'est solide ainsi, la cordonnière lui a donné ses vieilles boîtes en carton, elle en coupe des morceaux pour faire les adresses qu'un voisin lui écrira.

» Le dimanche, avec la fruitière, elle part à cinq heures aux Halles, où elle achète 50 kilos de pommes quand il y en a. Il faut bien mettre une douceur, cinq ou six pommes glissées dans un chausson, — voilà un chausson aux pommes. Elle achète du chocolat, mais, cette année, il est trop cher, ses moyens ne lui permettent plus de pareils sacrifices.

» Pensez donc, elle a 103 prisonniers auxquels elle vient en aide.

» Madame, excusez-moi d'avoir abusé de vos instants. Je ne sollicite rien pour cette femme, elle ne demande rien, les lettres qu'elle a reçues de ses enfants lui sont une récompense que rien ne peut égaler. Mais ne croyez-vous pas que la conduite de cette ouvrière française mérite d'être signalée aux Français? Quelle leçon d'énergie, d'ordre, d'initiative! Allez un soir chez elle, vers les six heures, elle s'appelle Mlle Cœurdacier, elle habite 274, boulevard de Strasbourg, Billancourt (Seine). Vous la trouverez à ses colis. Ne soyez pas offusquée du désordre... Si la statue de la vierge Marie voisine d'un peu près avec la casserole à soupe, c'est que son temps est à ses prisonniers et ils ont faim, ils ont froid là-bas.

» Elle envoie 60 kilos de pain grillé toutes les semaines en Allemagne. Et elle a déjà expédié près de mille colis!

» Recevez, etc... » FÉLIX POTIER. »

Serait-il possible d'ajouter quoique ce soit à ce récit— c'est l'âme de la France qui s'incarne en cette vieille fille tout amour, toute tendresse et toute bonté maternelle... Elle n'est qu'une humble ouvrière, une simple... et, peut-être, comme le soldat de Verdun, elle demandera : « Où donc sont-elles ces « héroïnes de France » dont on parle tant, je n'ai pourtant pas quitté Paris, et je ne les ai point vues?... C'est sans doute que j'était trop occupée à travailler pour mes soldats..., mes chers enfants!... »

Et, tout en activant sa machine, elle pensera que c'est quelquefois des histoires, ce qu'elle lit sur « son journal », des histoires pour attraper le monde...

Mais aujourd'hui, c'est Mlle Cœurdacier, la bonne maman Gigogne des prisonniers, la femme du peuple au dévouement magnifique, qui sera bien « attrapée »!... elle verra ce que l'on appelle une héroïne.

L'amour du sol, l'amour de l'enfant, ce sont les grandes vertus françaises gardées au fond des cœurs simples, vertus qui éclairent les heures sombres de leur lumière éclatante et font du bien, vertus qui sont un exemple, le radieux exemple que nous devons suivre.

YVONNE SARCEY.

LES CONFÉRENCES de l'Université des Annales

***L'Ame anglaise sœur de la Nôtre,* par M. Jean Richepin.**

En cette dernière halte du beau voyage à travers l'Ame et la Littérature anglaises, on peut déplorer l'arrêt sur la chère route où tant de fleurs radieuses furent cueillies par Jean Richepin et où tant d'autres chefs-d'œuvre restent encore à cueillir.

Pour terminer cette belle série en apothéose, l'illustre académicien nous fit connaître, c'est-à-dire aimer, trois des plus grands lyriques de la Grande-Bretagne. Tout d'abord, lord Tennyson. Très aristocratique, très distingué, très élégant, des yeux profonds, un front immense couronné d'admirables cheveux ondulés, des mains qui faisaient l'admiration des sculpteurs. Tennyson, qui a laissé une œuvre considérable, d'une perfection technique rare, d'une grande beauté décorative, à peine archaïque, un peu à l'italienne et dénuée des violences et des austérités qui avaient répugné à certains lecteurs de Wordsworth et de Shelley, Tennyson fut véritablement un artiste admirable. Il écrivit, parmi tant d'autres poèmes, *Queen Mary*, *Lockley Hall*, *La Princesse*, féerie philosophique et chevaleresque sur l'émancipation féminine; *Idylles du Roi* (cycle de la Table Ronde) un véritable chef-d'œuvre; *Enoch Arden*. On a comparé son œuvre à celle de Victor Hugo, parce qu'*Enoch Arden* fait songer à *Pauvres Gens* et *Idylles du Roi* à *La Légende des Siècles*. Tennyson écrivit jusqu'à la fin de sa vie. Il s'éteignit le 6 octobre 1892, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans.

Elisabeth Browning (1806-1861) était la fille d'un riche planteur de la Jamaïque.

Très frêle, très délicate, le visage auréolé d'une profusion de boucles brunes, Elisabeth fut la plus tendre des épouses. Dans toute l'histoire de la littérature, on ne peut trouver deux êtres aussi passionnément unis que cette douce Elisabeth et son époux, Robert Browning, « le roi des mystiques », ainsi qu'elle l'appelait elle-même.

Son œuvre, moins pure peut-être que celle de Tennyson, comprend *La Bataille de Marathon*, qu'elle écrivit étant encore enfant et que son père fit éditer; *La mort de Pan*, *Le cri des Enfants*, et les *Sonnets Portugais*, au nombre de 43, qu'elle écrivit pendant son année de fiançailles, et qui étaient l'émanation même de sa passion pour le futur époux. Enfin, *Aurora Leigh*, roman d'une âme féminine, l'âme même d'Elisabeth. Elle mourut à Florence, le 29 juin 1861; elle expira doucement dans les bras de son mari. Cette belle âme si sensitive s'envola « en beauté », comme elle avait vécu...

Swinburne (1835-1909), le dernier grand lyrique de l'Angleterre, fut le chantre inspiré des *Poèmes et Ballades*. Il consacra des études à Ben Johnson, Shakespeare. Il ignora à peu près l'Allemagne, mais la France politique, littéraire, la France tout entière l'attira, invinciblement. Il traduisit Villon, Il aima Baudelaire, Mallarmé, Gautier; quant à Hugo, il l'idolâtra tout simplement. « Enfin, dans le chœur des poètes anglais, a dit Paul de Reul, dans ce concert de voix d'or, Swinburne se dresse comme le grand musicien, le chanteur à la voix la plus chaude, la plus riche, la plus souple, la plus vibrante... »

« Cette communion des deux races dans la poursuite de l'idéal latin, conclut l'éminent conférencier, a créé une chaîne d'amour entre les deux nations. L'âme anglaise est véritablement sœur de la nôtre par le culte du beau, du bien, de tout ce qui est juste. Ensemble, nous empêcherons les barbares de boire à la coupe vermeille où se désaltère le génie des deux pays, cette coupe où pétille la liqueur divine qui inspire aux poètes leurs chants de joie, d'amour et de liberté... »

JEAN D'YPRES.

Toutes les conférences sont publiées dans le Journal de l'Université des Annales. Abonnement à l'année 1916 (24 Nos) : 10 francs.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'hôpital a eu l'honneur charmant cette semaine, de recevoir Mme Raymond Poincaré. Les blessés se faisaient une fête de cette visite, chacun s'y apprêta de son mieux, et ceux qui travaillent le raphia, grâce aux leçons excellentes données par les dames de l'« Œuvre des Blessés au Travail » se mirent à l'ouvrage avec zèle pour confectionner une corbeille aux trois couleurs, destinée au président, et une plus féminine, aux chiffres de Mme Poincaré. Elle vint, souriante, bonne, charmante, « la Présidente », comme ils l'appellent avec un affectueux respect. Le caporal Advenier, croix de guerre, lui dit un petit compliment de sa façon, fort bien tourné, où il mit tout son cœur. Fursy lui souhaita la bienvenue au nom de l'hôpital, dans une improvisation rimée pleine de bonhomie spirituelle :

Je vous apporte ici, Madame,
Le salut de notre hôpital
Sans tonitruance ni drame,
Sans air inspiré ni fatal.
C'eut été mieux par un poète.
Moi, je suis bien moins distingué.
Ma Muse n'est qu'une Musette.

Mme Poincaré voulut bien prendre plaisir à la musette, et elle dut sentir combien était sincère ce couplet, qui fut applaudi par tous les soldats :

Aussi près d'eux, votre sourire
Tout d'espérance et de bonté
En ce moment vient de s'inscrire
En grande popularité!
On vous aime et l'on vous acclame
De l'avoir ici délégué...
...Et chacun vous le rend, Madame.
Aujourd'hui l'hôpital est gai.

Et puis, Mme Raymond Poincaré commença la tournée de ses chers blessés. Elle s'arrêta devant chaque lit, se faisant donner les explications détaillées et précises par notre éminent chirurgien, le Dr Baudet; s'intéressant aux cas graves, interrogeant sur les opérations nécessitées, et puis distribuant des pochettes, cigarettes, et surtout parlant avec une tendresse délicieuse à tous ces grands enfants tombés pour la Patrie. Elle se fit présenter les infirmières, et ayant reconnu Mme Henri Lavedan, elle la pria de chanter, ce que, en termes délicats, notre chère et grande

…ie fit de suite, avec son talent inimitable. …e chanta *En passant par la Lorraine*, que … soldats reprirent au refrain, puis les gaies … pimpantes *Filles de la Rochelle*, et ce fut … ravissement; Mlle O'Brien, à son tour, …tonna le fameux *Tipperary*, que nos soldats …nent accompagner de leurs bonnes grosses …ix, et Fursy termina ce petit concert im…ovisé par son légendaire : *Sur la route de …rlin*. Mme Poincaré parut charmée de ce …ncert impromptu et félicita vivement les …erprètes, qui furent heureux de rendre cet …nable hommage à la femme du Président, …'amie des blessés.

… Dons en Nature

…Nous avons eu une semaine particulièrement …conde en beaux dons. Mme Price-Collier, … New-York, dont les envois sont toujours …rveilleux, nous adresse cette semaine une …sse miraculeuse. Le sergent Weill, de déli…uses maroquineries. Mme Milka Lusseck, de …ontevideo, des cache-nez, passe-montagnes, …aussettes. La présidente du Comité patrioti…e français de Montevideo, Mme Villemer … Aranguren, nous envoie 113 paquets, tout …nfectionnés pour les soldats du front. L'*Ame…an Relief Claring House* nous gratifie de …aux pyjamas et de paquets d'ouate, — enfin, … fut une manne qui nous tomba du ciel.

…En revanche, Mme Nicolle inscrivait sur son …re son 29,459e envoi au front. C'est assez …e qu'aussitôt parvenus, ces divers objets …nt convertis en paquets individuels et ren…yés au front.

…Transcrivons ici quelques demandes, pour …n pas perdre l'habitude :

…*Le brigadier P. Lavois, convois automobiles, …oupement Bouchet, T. M. 501-B. C. M., Pa…*, demande si parmi les charmantes lectri…s des *Annales*, il ne s'en trouverait pas …ssez charitables pour faire des « cagoules » …i, laissant simplement la place des lunettes, …uvrent entièrement la tête et le cou.

…M. *Albert Max, brigadier au convoi auto…bile, 8e d'artillerie, secteur 194*, aurait be…in d'une bonne jumelle, qui lui serait d'un …cours précieux pour guetter les avions bo…es.

…M. *Emile Chevrion, bombardier au 356e …nfanterie, C. H. R., secteur 84*, implore …ur lui et ses camarades un harmonica et …elques lectures, pour les distraire au fond … leurs tranchées.

…Les *sergents Ferry et Desprès, 134e d'infan…ie, 8e compagnie, secteur 53*, font appel aux …eurs généreux des personnes pouvant ap…rter quelques douceurs à cinq ou six poilus … leur section, qui n'en reçoivent point de …urs familles.

…M. *Louis Juffé, téléphoniste, 167e d'infan…ie, C. H. R., secteur 191*, souhaiterait pour … et ses camarades quelques morceaux de …usique ou partitions, pour ramener un peu … gaieté parmi eux aux heures de repos.

…Adoption des Prisonniers

…Et d'abord, nous avons le regret d'appren…e que momentanément les camps d'Ohr…uf, Cassel, Friedborg, Holzminden, sont frap…s de représailles. Je pense qu'à l'heure … ces lignes seront insérées, la plupart des …erdictions seront levées et que l'envoi des …is aura repris son cours régulier. Les grands …urnaux et les gares en seront avertis les …emiers. Nos pauvres prisonniers souffrent …utant plus de cette interdiction qu'ils ont …soin de nos paquets pour vivre. Voici ce qu'é…t à sa marraine un prisonnier qui vient d'être …patrié en Suisse comme grand blessé, et qui …ait au camp de Sennelager (Westphalie) : …Sans vous, je serais mort de faim, je vous dois la vie... » Et il la supplie de s'occuper d'un de ses compagnons resté au camp.

Il faut donc bénir nos marraines, qui rendent le même service à leurs 6,950 filleuls... Et comment jamais assez remercier une femme de bien comme Mme Fortanier qui, cette semaine encore, nous a pris les 25 prisonniers chaudement recommandés par M. Gaillard, président du comité de secours d'Osterwald L'influence personnelle de cette charmante femme a été considérable à Amsterdam : Française de naissance, elle a fondé très modestement son Adoption des Prisonniers, dans cette grande ville neutre de Hollande. Tout de suite, elle sut grouper des sympathies autour d'elle, aidée dans sa tâche par son mari, et par M. le pasteur Arnal, et elle réussit à fonder un comité se composant de la meilleure société hollandaise d'Amsterdam. La presse l'aida; *Le Handelsblad*, dont le rédacteur en chef est M. Charles Boissevain, un grand ami de la France, par des articles sympathiques à l'œuvre, contribua puissamment à la bonne propagande.

« En une semaine, une somme d'environ 30,000 francs était en caisse, provenant de dons, cotisations, qui permirent l'envoi de 300 colis par semaine, *sans compter* ceux des nombreuses marraines qui vinrent nous demander des filleuls. » Le consul de France, M. Labbé, dont les encouragements vont à cette œuvre, comme à celle de la Croix-Rouge, a donné une vive impulsion à ce grand mouvement en faveur de la France, et nous pouvons être heureux que les pays neutres témoignent une amitié croissante à tout ce qui est Français.

Disons maintenant pour finir la gratitude de l'adjudant G. Benoist, … du camp de Senne III, Sennelager (Westphalie), et celle de M. Ernest Laferrière, du lazaret de Berlin, qui se servent de notre intermédiaire afin de remercier les « nombreuses et chères cousines qui se plaisent à faire le bonheur autour d'elles ».

A la Brosse ! A la Brosse !...

Pour les Aveugles de M. Brieux

Le total des brosses vendues est de 4,556. Malheureusement, là-dessus, il nous en restent 1,056 à livrer. C'est assez dire que nos chers soldats aveugles ne suffisent pas aux commandes. La brosse des aveugles va aller jusqu'au fond de nos colonies. Maurice Chabert, de Nossi-Bé (Madagascar), nous envoie un mandat de 201 fr. 50; brosses retenues par la Résidence, le chef de police, le notaire, le docteur, l'école européenne, le président du tribunal, le directeur du Comptoir d'escompte, etc., et de M. Lefant, en reconnaissance des soins donnés à son frère, à l'Hôpital.

Le total des sommes reçues à ce jour, 15 mai, pour les Aveugles de M. Brieux, est de 23,543 francs.

Y. S.

DEUXIÈME ANNÉE D'HOPITAL

93e LISTE DE SOUSCRIPTION

41e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 6 au 13 mai 1916)

Mme Girard, Buenos-Ayres, 37 fr. 50. — Mme Barthe, Port-au-Prince, 10 fr. — Mme Lemoine, Jacmel (Haïti), 20 fr. — Mme George Mitchell, Bradford, 1 fr. 35. — Mme Chevalier, Moutiers (Suisse), 5 fr. — Mme Villemur de Aranguien, Montevidéo, 58 fr. — Mme Mathieu, Moutiers (Suisse), 100 fr. — Mlle Petit, Montières-les-Amiens, 5 fr. — Mlle Ketty Raissi, Ramleh (Egypte), 5 fr. — M. Henri Lacombe, Rotersac, 20 fr. — M. Larague, Alberdi (Argentine), 10 fr. — Le frère et la sœur, Marmande, 100 fr. — M. Dellebach, 50 fr. — Mme Adrian, 50 fr. — M. Joseph Arrighi, Fianarantsoa (Madagascar), 10 fr. — M. Lefant, Nossi-Bé, 50 fr. — Mme de Costa, Mercédès (Uruguay), 5 fr. 50. — Mme Dubois, Cherbourg, 20 fr.

Total général de cette 93e liste........ 557 fr. 35

(A suivre.)

LA RUSSIE

Au moment où nos Alliés se préparent à l'action décisive, il nous semble opportun de publier ces documents photographiques et ces pages qui résument la tâche héroïque et superbe qu'ils sont en train d'accomplir :

I. — L'EFFORT RUSSE

Avant la guerre, nous connaissions mal la Russie, bien qu'elle fût, depuis longtemps déjà, l'amie et l'alliée de la France. Nous éprouvions bien une admiration, faite moins de raison que de sentiment, pour un pays qui couvre plus de la moitié du territoire européen et assemble tous les contrastes depuis l'océan Glacial, jusqu'à la mer Noire, depuis la *toundra*, vêtue de mousses et de lichens, jusqu'à la côte de Crimée où le laurier verdit. Les romanciers russes nous avaient fait entrevoir la steppe où bondit l'antilope. Des trois centres autour desquels s'est constituée la nation russe : Moscou, Kiew et Novgorod, nous connaissions surtout le premier, la ville du Kremlin. Les visiteurs — les visiteurs officiels surtout — ne dépassaient guère Pétersbourg — aujourd'hui Pétrograd, — Peterhof, Tsarskoïé ou Krasnoïé-Selo. A défaut d'impressions directes, nous n'avions, pour nous renseigner, que quelques livres de Bérard ou de Leroy-Beaulieu, de Legras ou de Leger. De temps à autre, un incident appelait notre attention sur la vie politique de cette nation si riche d'âme. Un peu de musique russe s'envolait parfois jusqu'à nous. Nous lisions les auteurs russes, mais trop peu. A part ceux qui sont célèbres parmi nous, il en est de si pénétrants! Combien de femmes russes, au cours de la campagne actuelle, ont dû se chanter à elles-mêmes le touchant poème de Nékrasoff sur les *larmes des mères!* « Il ne leur est pas donné d'oublier leurs enfants qui ont péri sur le champ ensanglanté, pas plus qu'il n'est possible au saule pleureur de relever ses branches inclinées. » Et combien de chefs-d'œuvre, encore ignorés de nous, sont nés sur la steppe, parmi les vagues immenses de plantes sauvages, — sur la steppe, où, vers le soir, sous le ciel rayé d'or rose, chaque fleur exhale un parfum ambré! L'âme russe a des élans prodigieux. Volontiers, je la compare à cette mouette que Gogol nous décrit dans *Tarass Boulba*: elle s'élève des profondeurs cachées de l'herbe, elle se baigne avec volupté dans les ondes toutes bleues de l'air, et elle monte, elle monte, vers le soleil jusqu'à disparaître hors de notre vue. Mais, l'âme russe, la connaissions-nous? Se connaissait-elle bien elle-même?

Il ne pourra plus en être ainsi après la guerre. Avec ses vingt-deux millions de kilomètres carrés, l'empire de Russie, c'est un monde. Au 1er janvier 1913, sa population était évaluée à 176 millions d'habitants, dont 125 millions pour la seule Russie d'Europe. Mais ces chiffres formidables ne doivent pas nous décourager. Il faut bien nous dire que le péril allemand subsistera même après la guerre la plus heureuse par sa conclusion et que notre alliance avec la Russie aura été rendue chaque jour plus étroite, plus efficace par de longs et patients travaux. Nos jeunes gens de-

vront apprendre la langue russe. Les commerçants devront accroître leurs échanges, encore bien insuffisants, avec la Russie. Nous sommes à peine au début d'une relation que le devoir de tout Français patriote est de préciser et de féconder.

Je regrette donc vivement, pour ma part, que nos journaux ne nous parlent pas plus souvent de la Russie. Elle a fait de si magnifiques efforts, depuis le début de la guerre atroce où elle est engagée à fond, comme nous! L'histoire ne lui a guère donné plus de dix ans pour se préparer à la lutte actuelle et, quelle que soit l'opinion à laquelle on se rattache, on ne peut entrevoir qu'avec émotion et respect ce qui s'est passé, pendant ces dix ans, dans l'âme de son chef généreux. Rassembler sous les lois d'un État moderne un pays aussi formidable et si disparate, quel problème! Chingaref nous l'expliquait cet hiver, en un remarquable article : il n'est pas de pays à qui l'histoire ait imposé, en aussi peu de temps, des problèmes aussi formidables.

Que, de ce fait, la Russie ait subi des secousses, rencontré des obstacles, qu'elle ait hésité parfois sur sa route, aucun esprit élevé ne saurait s'en étonner. Nous savons, nous, combien il a fallu de siècles, et de labeurs, et d'épreuves, pour forger notre chère et grande France! Sur des forces aussi puissantes que les forces encore éparses de la Russie, l'action des hommes ne saurait être rapide. Et, cependant, cette âme russe, que les petits événements ébranlent parfois, comme les grands événements la rassemblent! Le récit est venu jusqu'à nous d'une prestation de serment sur le front russe. Le long de la chaussée de Mitau, toute blanche de neige, à quelques kilomètres de l'ennemi, les soldats sont assemblés. Sur une table couverte d'une nappe blanche, un évangile et une croix; les icones ont été fixées à un arbre. Le colonel parle au bruit du canon tout proche; les conscrits ont les joues toutes fleuries de neige. Les représentants des corps législatifs sont là, Goutchkof en tête. Et quelques mots, quelques idées très simples : le dévouement sans bornes à l'empereur, le dévouement à la terre russe suffisent à pénétrer de la même volonté passionnée ces hommes venus peut-être de différentes contrées, mais tous inclinés sous les mêmes croyances.



On a tout dit de la vaillance du soldat russe. La guerre actuelle l'a montré supérieur à sa réputation. Il faut citer, parmi les épisodes les plus glorieux de la campagne, les terribles combats qui se sont livrés, au mois de novembre 1915, dans la région de Riga, vers Olai et Kemmern, petites villes où les Russes vont volontiers, durant l'été, goûter le soleil et l'air de la mer. Canons de la flotte, batteries de terre, tout donnait. L'infanterie russe devait avancer dans la neige, à travers les marais gonflés d'eau, contre de véritables haies de mitrailleuses. Le combat dura plus de dix jours, soutenu surtout par les Lettons. — Le soldat russe est, comme le soldat français, le héros de la baïonnette. La guerre des machines l'a surpris, parfois déconcerté. Mais partout où la valeur morale agit, il demeure sans égal. On l'a vu, ce même hiver dernier, lutter autour du canal Oginski, près de Pinsk, dans des conditions terribles; les Allemands avaient installé des barrages de fils de fer non seulement au bord, mais au fond de l'eau. Après la bataille, les soldats russes s'enfonçaient sous le lac, dans la boue glacée, pour aller chercher leurs camarades tués par des balles explosives.

L'Allemand a voulu vaincre le Russe par la technique. Vers les rives de la Dvina, il a construit deux grandes voies ferrées. Ils apportent, sans cesse d'Allemagne des morceaux de voie tout prêts : des rails fixés à des traverses de chêne. Des voies du même genre s'établissent un peu partout. Un employé de chemin de fer, prisonnier et évadé, a révélé qu'entre Brest-Litowsk et Vilna, les Allemands faisaient partir jusqu'à 620 trains en vingt-quatre heures. Vers la fin de la ligne, les trains sont conduits par des locomotives blindées et armées. Les camions automobiles circulent sous terre, amenant vivres et obus. Par ces moyens savants et redoutables, les Allemands avaient annoncé qu'ils forceraient la Dvina. Ils ne l'ont pas forcée. Le soldat russe a résisté là, comme le soldat français à Verdun, en prodiguant l'héroïsme et l'esprit de sacrifice.

Surprise comme nous, plus encore que nous peut-être par cette technique dont on signalait, depuis longtemps mais un peu en vain, l'acharnement, la Russie s'est adaptée. L'intelligence naturelle de ce peuple est égale à sa puissance naturelle d'action. Plus clairement peut-être qu'aucun autre, le pays russe a su analyser ce que seraient pour lui les conséquences d'une défaite. Avec l'ensemble de la presse russe, la jeune revue *Narodnaïa Misl (La Pensée Populaire)*, qui se fondait en décembre, a très clairement exposé au peuple russe les conditions et la portée du duel tragique; et, comme le font tous les patriotes russes, elle a vigoureusement réclamé l'union la plus absolue. Le célèbre Bourtsef lui-même ne défend pas une autre thèse. Pressée par l'Allemagne, durement éprouvée dans les premiers mois de la lutte, obligée de défendre un front formidable, puisqu'il va de la Baltique à Bagdad, appelée à résoudre en même temps que le problème essentiel de la guerre de graves problèmes politiques, tels que le problème de la Pologne, abondamment renseignée par les faits et sur la science et sur la cruauté impitoyable de l'ennemi, trahie par une partie de sa race, obligée de protéger, en dehors d'elle-même, la Serbie ou l'Arménie, la Russie sait bien, voit bien, comprend bien que tout son avenir est en cause, que toute sa vie est en jeu, que toutes ses questions intérieures sont, pour l'instant, subordonnées; et, renforcée par une épreuve inouïe qui lie le sort de l'intellectuel et celui du plus humble ouvrier, elle prend conscience, par la lutte même, de sa force et de sa grandeur. Bien ignorant ou bien léger serait celui qui ne serait pas ému par la puissance de ce drame, qui secoue les anciens partis, trouble jusqu'au fond de la conscience tout ce qui agit et tout ce qui pense et ramène toujours au premier plan l'intérêt national de la Russie.



De ce point de vue, les incidents intérieurs prennent leur véritable sens. La Russie a eu des difficultés énormes à résoudre. Elle a du réaliser ses récoltes sur son marché intérieur. L'admirable mesure prise contre l'alcool n'a pas seulement préservé la santé populaire, elle a augmenté l'argent disponible. L'industrie, atteinte d'autre part, en a profité. On a vu l'épargne populaire s'accroître et les dépôts s'élargir dans les établissements de crédit. La Russie, malgré la guerre, développe son réseau de chemins de fer. Dans l'ordre moral, les intrigues allemandes n'ont cessé d'attaquer le patriotisme russe. Peine perdue. La guerre, la guerre jusqu'au bout, telle est la formule qui résume et domine toutes les discussions. C'est la formule de l'union des villes et de l'union des Zemstvos qui ont tant fait, non seulement pour les blessés mais aussi pour les munitions. C'est le vœu des sociétés de coopération qui sont, par le chiffre de leurs adhérents, les premières du monde et qui comprennent jusqu'au tiers de la population de l'Empire. C'est la volonté du Comité industriel militaire que préside Goutchkof et où des ouvriers ont été appelés. Les discussions pour ou contre la Douma respectent toujours ces principes essentiels à la sécurité de la Russie et à la victoire commune des Alliés.



Allégé par la suppression de l'eau-de-vie, le peuple russe voit grandir sans arrêt ses ressources matérielles et ses ressources morales. On a constaté que jamais il n'avait mieux payé l'impôt sur les terres qui, cependant, a doublé de 1914 à 1915. Les écoles n'ont jamais été plus fréquentées. Un habitant du gouvernement de Kharkof écrivait au *Novoié Vremia :* « Dans plusieurs villages, il a fallu ouvrir des écoles du soir pour les adultes; il faut voir le zèle et l'application des femmes de mobilisés apprenant l'alphabet... Dans les bibliothèques municipales gratuites, on se dispute les histoires de Russie, les livres de géographie, de guerre. Les salles de lecture populaires sont bondées; le journal, fait unique, a pénétré jusqu'au fond de la vie du village. » A la ville, sans doute, les controverses continuent sur bien des sujets; c'est le propre des pays en pleine croissance. Ces controverses prennent même parfois une allure violente que la presse allemande exploite pour tenter d'y découvrir des causes de faiblesse ou des indices de découragement. Fermement confiants dans la sagesse de nos Alliés, plus aptes que les Allemands à comprendre leur caractère idéaliste, nous voulons ne voir dans ces débats qu'une émulation généreuse; nous n'y avons jamais rien découvert qui entame notre conviction dans l'union morale de la Russie pour la victoire.

Lorsque le 9/22 février dernier, la Douma reprit ses travaux, les hourras poussés par les députés en l'honneur du tsar ont traduit la persistance de ce sentiment patriotique. « Cette union avec le tsar, a déclaré le président Rodzianko, nous conduira jusqu'à la victoire. » Pour la première fois, l'empereur franchissait le seuil de l'assemblée; ce fait a provoqué dans toute la Russie un vif et fécond enthousiasme. La Russie peut discuter ses ministres; elle est sûre de son empereur, qui a juré de la libérer de l'emprise

lemande et la diriger vers son avenir. S'il nous était possible de faire entendre, de si loin, à nos Alliés une voix française, nous leur dirions :

« Amis russes, frères russes, nous voici parvenus à l'instant le plus solennel de la guerre. après deux ans bientôt d'une affreuse mêlée, la hideuse Allemagne prétend lasser nos cœurs et nos bras. De la guerre même sont nés à l'intérieur de chaque pays des problèmes qu'elle prétend exploiter contre nous, contre notre union. C'est l'instant, plus que jamais, de n'apercevoir au-dessus de tout que le grand but pour la réalisation duquel l'Histoire nous a soudainement conjugués. C'est l'instant, pour ceux qui ont la tête solide et l'esprit droit, de soulever les courages, d'éclairer les instincts, de fortifier les résolutions.

» Comme nous, vous souffrez. Qui donc, si ce n'est un Allemand, prendrait plaisir à cette guerre de sang et de feu! Votre magnifique armée, qui détache vers nous une partie de ses plus chers soldats, a subi, comme la nôtre, des assauts où toute la science s'est mise au service de toute la cruauté? Il faut qu'un sacrifice à ce point immense soit justifié par un résultat qui le compense devant l'avenir. L'âme russe tressaille. Cette âme, que des calomniateurs disaient assoupie, elle bondit ; elle veut la justice, elle veut le droit, elle veut la liberté. Elle a rencontré des obstacles; nous le savons. Jusque dans vos discussions, dans vos heurts d'idées et de croyances, je n'aperçois, — moi qui n'ai pas le droit d'en juger, — qu'une preuve de cet amour passionné et presque mystique du peuple russe pour la justice. La guerre, qui vous éprouve moralement, vous atteint aussi matériellement. Comment en serait-il d'autre sorte? Mais, ce qui nous réjouit, c'est de voir qu'à chaque difficulté nouvelle, la Russie oppose une énergie redoublée.

» Nous avons suivi vos récents congrès. Nous avons applaudi, avec vous, le magnifique discours du prince Lvov. Il faut que la France connaisse cette résolution votée d'enthousiasme par les Zemstvos : Les délégués provinciaux, réunis en congrès général, ont, avant tout, pour devoir de confirmer la confiance inébranlable qu'ils ont dans l'armée dont un succès éclatant ne manquera pas de couronner les efforts héroïques. Nous croyons fermement que la victoire que la Russie va remporter avec ses brillants Alliés dotera les peuples d'une paix durable qui leur garantira le libre développement de leurs forces morales et matérielles. La guerre doit être menée jusqu'au bout. Nous nous rendons bien compte de la responsabilité qu'imposent de semblables déclarations. Elles exigent que la volonté et les efforts de toute la nation soient dirigés vers un but unique. »

» Frères russes, vous avez souffert comme nous, vous sentez comme nous, vous pensez comme nous, vous parlez comme nous. Pour la Russie comme pour la France, il n'y a plus d'avenir possible sans la commune victoire. Nous voici liés pour la vie ou pour la mort. Que ce soit pour la vie! »

ÉDOUARD HERRIOT,
maire de Lyon, sénateur du Rhône

II
AU CHEVET D'UN BLESSÉ

Tous les engagés originaires de Russie profitèrent avec empressement de la décision qui leur ouvrait nos régiments nationaux, en même temps qu'en Russie le gouvernement impérial offrait sous ses aigles l'hospitalité à ceux de nos concitoyens qui voulaient remplir contre les Austro-Allemands leurs devoirs militaires.

Dans un hôpital auxiliaire, l'on apporta un jour un de ces Russes : il était intelligent, lettré, intéressant; blessure très grave et qui eût pu entraîner l'amputation. Pas une plainte. Il n'avait que des mots de contentement et de satisfaction. Dans son lit mécanique, où l'on s'efforçait de lui épargner des mouvements douloureux, il lisait et écrivait tout le jour, car il était journaliste et correspondant de journaux de son pays. Ses correspondances arrivent-elles? On peut en douter, mais il ne se décourage pas.

Si celui-là raconte la guerre, ce sera *de visu* et l'on peut être certain qu'il ne blaguera pas; il dira qu'engagé à Paris, le 20 août 1914, versé à Orléans au dépôt du 2e étranger, il a été désigné le 17 octobre pour le premier départ, après deux mois d'instruction, — il n'avait point fait de service dans son pays, — qu'il a été versé le 10 avril 1915, au 46e d'infanterie, où il avait été nommé, successivement premier soldat et caporal, et il ajoutera que le 21 juillet, en courant à l'assaut des tranchées ennemies, il fut, à quinze mètres de l'objectif, renversé par un éclat d'obus qui lui fractura la cuisse et la hanche, ce pourquoi il fut cité le 29 juillet à l'ordre de son régiment.

Il a droit à la croix de guerre, peut-être à la médaille militaire; on n'a point manqué, sans doute, de le signaler à la bienveillance de son souverain, mais, sauf des compatriotes qui sont ses amis particuliers, il n'a reçu aucune visite; il faudra du temps encore pour une guérison complète et une petite croix de Saint-Georges peut encore très bien arriver — mieux que les correspondances.

Ceci a un intérêt — même double : outre qu'il s'agit d'honorer un soldat qui, engagé volontairement sous notre drapeau, a combattu vaillamment, il s'agit de montrer aux blessés, aux convalescents, aux soldats français, aussi bien la gratitude de notre pays envers ceux qui le défendent que la sollicitude du souverain à l'égard de ceux qui, empêchés de rejoindre les armées impériales, ont assumé, sur le front occidental, une tâche peut-être plus rude, n'ont reculé devant aucun obstacle pour remplir leur devoir et l'ont accompli de façon à inspirer à la nation amie et alliée, une haute opinion de leur vaillance, de leur endurance et de leur bonne humeur. Aussi bien est-il remarquable et consolant que des liens d'amitié se soient formés entre ce déraciné et des jeunes Français qui ne savent pas très bien où est la Russie, ni ce qu'elle représente, mais qui ont appris du moins à apprécier un Russe et à lui vouer des sentiments d'estime et d'affection.

Et cela fait plus pour affermir l'alliance que bien des paroles officielles.

FRÉDÉRIC MASSON,
de l'Académie française.

III. — L'ALCOOL VAINCU

Je reçois une lettre qui est partie, voilà plus de cinq semaines, du fond de la grande Russie. Elle me remercie d'un article paru le 11 janvier, et dans lequel je souhaitais que la France connût mieux, peu à peu, cette vaste jachère du peuple russe, où l'or de tant de foi, de tant de bravoure et de tant de grâce, est partout mêlé. La femme qui l'a signée, une Française, jeune, je le suppose du moins à l'élan de plus d'une phrase, a dû quitter Riga que les Allemands menaçaient, et habite maintenant à la campagne, dans un domaine où sont établis des paysans et des ouvriers. Elle a compris ceux parmi lesquels elle vit. Elle aime cette âme russe, digne de toutes les certitudes et qui se perd souvent dans le rêve, mais spontanée, chaude, énergique, et si voisine de la nôtre que nous ne pouvons lire un livre russe sans reconnaître, en mille endroits, le fonds commun de sentiments et de pensées d'une humanité noble. Je citerai donc une partie de sa lettre, originale et tendre.

« J'ai lu ce que vous dites des Russes. *La grande réforme de l'empereur, qui a interdit, d'un trait de plume, l'alcool, les a complètement métamorphosés.* Je veux dire en deux mots qu'ils font mon admiration : ils ont le courage, la patience à toute épreuve, la foi invincible dans la victoire finale de leur grand pays ; le doute ne les effleure pas, même aux plus mauvais jours. C'est un réservoir de forces inépuisables. Le paysan russe n'est pas gâté par le confort : un peu plus, un peu moins de misère n'enlève rien de sa sérénité. Il va à la bataille, le psaume de David imprimé dans son cœur (*Qui habitat in adjutorio Altissimi, in protectione Dei cœli commorabitur :* Celui qui se confie dans l'aide du Très-Haut, demeurera sous la protection du Dieu du ciel.) C'est le vrai simple que Jésus aimait; les livres et journaux, avec toutes les erreurs de l'esprit humain, n'ont pas faussé sa mentalité. Il ne murmure pas contre l'âpre devoir; les favorisés de la fortune n'excitent pas même son envie. Il va à la mort en chantant, si les chefs eux-mêmes savent se montrer des héros. L'ennemi blessé ou malade n'est plus qu'un frère pour lui. Les paysannes font tous les travaux des champs, et avec combien de difficultés! Joignez à cela cinq ou six enfants, ce qui n'est qu'une petite famille. Ces gens se nourrissent d'une façon très sobre : ils sont cependant robustes et gais, leur physionomie n'indique pas l'inquiétude, comme celle de beaucoup de citadins riches. Avec ce bavardage, pas du tout littéraire, je vous envoie la lettre d'un ouvrier soldat, adressée à la très bonne hôtesse qui me donne, en ce moment, l'hospitalité, et qui veut bien me la remettre pour que vous en fassiez ce qui vous semblera bon. Elle mérite d'être traduite... »

J'en ai jugé comme ma correspondante, et j'ajoute, à sa lettre, le billet du soldat :

« Année 1916, jour, 30 janvier. Avec respect, ma chère et très estimée dame Vera Alexandrovna, cette lettre de votre

ouvrier, soldat à l'arrière, soldat dans les tranchées, soldat dans l'attaque, soldat dans le tourbillon des beaux jours de lutte, soldat dans le corps à corps cruel, soldat dans la fusillade et la canonnade. Lorsque je suis sur le point de partir au combat, toujours je me souviens de ma chère dame, comme si je travaillais dans votre fabrique, et la vision passe devant mes yeux. Pour le moment, je suis vivant et intact, et je vous souhaite de tout cœur la même chose. Je m'ennuie parfois, lorsque je ne me bats pas : mais lorsque je suis mêlé au combat, j'oublie tout. Ne croyez pas que l'Allemand soit si fort. Comme le Turc, il craint la baïonnette : nous en prenons des centaines vivants; nos supérieurs sont bons; nous les aimons bien; on ne remarque pas si on a affaire à un officier ou à un soldat; nous battons l'ennemi ensemble. Chère dame, nous sommes en Autriche. J'ai besoin de linge et de cigarettes; ne me refusez pas votre bienveillance : envoyez-m'en. »



Sauvés de l'alcool! Délivrés de leur vieille passion délirante et mortelle! Le tsar, qui a le pouvoir de faire le bien sans demander l'avis de tout le monde, a rendu à son peuple un fier service que maintes nations refusent de se rendre à elles-mêmes. Et c'est un autre trait de caractère qu'il faut noter : le peuple russe a compris le bienfait. Un paysan l'a célébré, dans une lettre publiée, l'an dernier, par le *Novoié Vrémia*. Il assurait qu'à l'armée, parmi ses compagnons, 99 % voyaient avec reconnaissance toutes les améliorations personnelles et tous les progrès sociaux qui sortiraient de là. Il disait ce couplet, pareil à tous ceux qu'improvisent les poètes populaires : « Seigneur, écoute la prière du paysan de Kostroma, et ne permets pas au serpent vert de nous terrasser encore une fois! Au lieu de débats sur la question de savoir s'il faut ou non, ouvrir à nouveau les commerces de spiritueux, il serait plus convenable de discuter l'emplacement où l'on élèverait un temple superbe, pour remercier le Seigneur d'avoir rendu la Russie abstinente et un autre temple pour remercier le tsar qui a reçu du Seigneur, ce bienfait, et nous l'a transmis ».

Je n'accueille pas sans scepticisme le pourcentage du paysan de Kostroma. Mais toutes les bravoures se tiennent, et les petites, les quotidiennes, qui sont si difficiles, se rencontrent sûrement chez les peuples qui savent se montrer héroïques dans le combat. Si chez nous, après la guerre, une législation efficace limitait le nombre de débits, et prohibait ou rendait tout exceptionnelle la vente de l'alcool, le nombre serait bien plus grand qu'on ne pense de ceux qui applaudiraient, ou qui, très vite, se résigneraient et changeraient d'habitudes. Que d'ouvriers se sentiraient libérés! Quelle élite nouvelle prendrait conscience d'elle-même, et bientôt se réjouirait! Ceux qui en douteraient ne connaissent pas le peuple de France et ne l'estiment pas vraiment.

RENÉ BAZIN,
de l'Académie française.

IV. — LE TSAR AUX ARMÉES

L'EMPLOI DE SES JOURNÉES. — GRAND TRAVAILLEUR. — LE QUARTIER IMPÉRIAL ET L'ÉTAT-MAJOR. — SOLLICITUDE DU TSAR ENVERS LES SOLDATS. — ANECDOTES. — DÉCORÉ PAR LA DOUMA.

La prise par le tsar du commandement en chef, en septembre dernier, sur le vaste front qui s'étend des bords de la mer Baltique à la frontière roumaine, a coïncidé avec l'arrêt du recul des armées russes, recul dû, on ne le sait que trop, au manque d'armements et de munitions. Les écrivains militaires étudieront avec émerveillement cette glorieuse retraite qui, sous l'incomparable conduite manœuvrière du grand-duc Nicolas, sauva son armée de l'encerclement et la fixa dans une position qui lui permit d'attendre son réarmement.

Le quartier impérial, la *Stavka*, est situé dans un chef-lieu de gouvernement proche du front. Le bâtiment où loge le tsar est de



La « Stavka »

fort simple apparence et est surélevé d'un étage, où le souverain occupe deux pièces : un cabinet de travail et une chambre à coucher. Son service personnel est assuré par un seul valet de chambre. Deux autres pièces de l'étage supérieur sont réservées, l'une au ministre de la cour, l'autre au commandement de la Stavka. Au rez-de-chaussée logent le général Nilov, aide de camp de l'empereur, le médecin de la cour, Féodorov, et la chancellerie impériale.

Un bâtiment contigu, bien plus vaste, est affecté aux services de l'état-major général. C'est là que le tsar se rend chaque matin, vers dix heures, accompagné d'un officier d'ordonnance, y écoute le rapport général du chef d'état-major sur les opérations militaires, puis compulse en sa compagnie et celle du chef du quartier impérial, le général Roustovoïtenko, les rapports particuliers et les renseignements parvenus non seulement de tous les secteurs de l'immense front oriental, mais encore de tous les autres fronts, y compris ceux des alliés. Tous ces renseignements sont examinés, étudiés en détail, et les décisions, les ordres sont arrêtés et expédiés. Cette rude et complexe besogne est accomplie dans une pièce toute tapissée de grandes cartes où sont notés les moindres mouvements des troupes, et dès que les déplacements se produisent. Aussi la porte, gardée jour et nuit par un factionnaire, est-elle rigoureusement défendue à toute personne en dehors des collaborateurs d'état-major du généralissime.

Ce travail se prolonge jusqu'à midi et demi, heure où le tsar rentre pour déjeuner, ce qui lui est en même temps occasion de s'entretenir avec les attachés militaires des pays alliés : français, anglais, italien, belge, serbe, japonais, invariablement invités à la table impériale, de même qu'une vingtaine de personnes de la suite et de l'état-major général. Le repas est relativement frugal, généralement composé de trois plats, et toute boisson alcoolique en est absente.

A une heure et demie, l'impérial généralissime se remet au travail dans son cabinet particulier et, sauf une interruption d'une heure ou deux, consacrées à la promenade en automobile et à pied, il poursuit sa besogne jusqu'à l'heure du dîner, qui est servi à sept heures et demie et auquel assistent les mêmes convives qu'au déjeuner. Aussitôt après le dîner, le tsar se remet à son bureau. Les lumières s'éteignent graduellement à la Stavka, à l'état-major, dans toutes les maisons de la petite ville provinciale; seule la fenêtre du cabinet de l'impérial ouvrier demeure éclairée bien loin dans la nuit : le généralissime veille. Au surplus, l'ordre est formel : il doit sans retard être instruit de tout fait militaire urgent, même pendant son repos nocturne.

Ce qui frappe dans ces rencontres de l'humble homme russe avec son souverain, c'est l'absence de toute affectation de part et d'autre, c'est la cordiale simplicité de leurs paroles, nivelant la distance qui les sépare. Parfois, le devoir de ne rien cacher au « petit père », de payer en loyauté sa bienveillance, amène des scènes comme celle-ci :

Passant la revue des troupes à Medjingherte, sur la frontière russo-turque, et distribuant des récompenses aux soldats qui s'étaient particulièrement distingués pendant le dernier combat, le tsar remet la croix de Saint-Georges à l'un d'eux, puis tend la même décoration au suivant.

« — Majesté, fait celui-ci, je n'ai pas participé à ce combat... »

L'empereur le fixe un instant, puis dit :

« — Tu es un brave tout de même. Tu m'as répondu en conscience, et tu mériteras bientôt, à coup sûr, la croix! »

L'auguste généralissime l'a reçue à son tour, cette croix des braves, la modeste croix de quatrième classe du soldat et qui est la suprême récompense de la guerre pour les commandants en chef russes. Il l'a reçue par délibération de la Douma (assemblée) des chevaliers de Saint-Georges de l'armée sud-ouest, délibération qui, loin de constituer un acte de courtisanerie, est la reconnaissance explicite de la réelle force morale qu'apporte à l'armée russe le commandement effectif du tsar. On s'en assurera en lisant ces passages essentiels du document :

« La Douma de Saint-Georges, réunie à la suite de l'inspection du front sud-ouest par Sa Majesté impériale, accompagnée du césarevitch, a jugé

» Que la présence de l'empereur sur les positions avancées a animé les troupes d'une grande force d'esprit, qui les a portées à accomplir de nouveaux exploits d'héroïsme;

» La Douma de Saint-Georges du front sud-ouest, décide à l'unanimité :

» Déposer aux pieds de l'empereur, par l'entremise du doyen des chevaliers de Saint-Georges, le général aide de camp Ivanov, l'humble requête : Accorder aux troupes qui vénèrent leur chef auguste, la haute faveur et la joie d'accepter et de porter l'ordre de Saint-Georges de quatrième classe. »

La visite du tsar Nicolas II au front sud-ouest, auquel fait allusion le document qu'on vient de lire, eut lieu en octobre dernier, et depuis, le souverain, grand maître de tous les ordres de l'empire, ne porte que cette « croix blanche » de dernière classe, qui « me fut gagnée par l'héroïsme et la belle vaillance de mes troupes ardemment aimées », suivant les termes du télégramme annonçant au général Ivanov l'acceptation par le tsar de la récompense votée.

E. HALPÉRINE-KAMINSKY.



1. 2. 3. S. M. l'Impératrice et ses enfants, les deux princesses et le prince héritier. — 4. 5. 6. S. M. le Tsar visite les troupes du front.

LA FAMILLE IMPÉRIALE



1. Soldats russes préparant le thé des officiers. — 2. Pour se garantir du froid, les soldats garnissent de paille leurs tranchées. Ils n'ont pas l'air malheureux. — 3. Noël sur le front.

L'ARMÉE AU REPOS



1. En Pologne, la saison des pluies.
2. Convois de ravitaillement se dirigeant vers le front. — 3. Après un orage.

LES ROUTES





1. Les troupes russes franchissent la Vistule sur un pont improvisé. — 2. Le passage difficile.
3. L'écroulement du pont de Lemberg. — 4. L'« Amiral de la Vistule », habile pilote qui a guidé l'armée russe à travers le fleuve. — 5. Un des ponts de bateaux édifiés par les Russes.

LES PONTS



1. Village polonais incendié. — 2. Paysans polonais sur les ruines de leurs maisons détruites par l'armée allemande en marche. — 3. Une église ravagée.

LES RUINES



1. Sépultures de cinq capitaines tués par une bombe allemande dans une église de Pologne.
2. Devant la tombe de son chef. — 3. Sur le champ de bataille.

LES TOMBES



1. Cavalerie prenant position. — 2. La charge. — 3. Dans la tranchée. — 4. Régiment d'infanterie passé en revue.

L'ARMÉE EN ACTION



1. Les chevaux sont sellés et toujours prêts à partir. — 2. Le général cosaque Chelmuzky. — 3. Cosaque avec sa jeune femme sur un de ces petits chevaux du Caucase, réputés pour leur vivacité et leur endurance. — 4. Cosaque armé du « kingal », sorte de poignard que le guerrier porte à sa ceinture. — 5. Convoi de vivres. Traversée d'une rivière en Arménie.

LES COSAQUES

LES COSAQUES

(Fragment d'une conférence faite à l'Université des Annales.)

Quelle est l'origine des Cosaques?
l y a plusieurs hypothèses; l'une, très andue, qui fait qu'on croit les Cosas terribles, c'est de dire que ce sont Mongols. Les Cosaques ne sont pas Mongols, c'est une erreur; ils ont fait, contraire, toute leur éducation guerrière tre les Mongols, contre les Tartares et tre les Turcs. En réalité, ils sont d'ori- slave, purement slave. Ce sont des rigènes qui habitaient dans cette immense ppe de l'Ukraine, qui allait, vous le ez, très loin, puisque c'est aujourd'hui Petite-Russie, qui allait jusqu'à la Besabie, presque jusqu'à la Crimée. Là, il y , en effet, à un certain moment, chez populations cosaques, en particulier chez Zaporogues, la plus illustre corporation Cosaques; il y a eu des aventuriers de es sortes de pays parce qu'ils étaient ent tantôt alliés, tantôt adversaires de s voisins, les Russes, les Polonais, les richiens, les Tartares et les Turcs. beaucoup d'aventuriers s'engageaient z eux comme chez les premiers Rons. Il y a eu, parmi les Cosaques du ut, non seulement des Polonais, des sses, ce qui était bien naturel, mais jus- des Français et des Italiens, car nous ns des cousins aussi parmi les Cosaques. e fond de la race aborigène qui était là, vivait là, est proprement celui de toutes races qui portent l'empreinte de la terre. us sommes des plantes; la terre qui nous ortés fait notre physionomie; là, la terre a porté les Cosaques est le steppe, là steppe (les deux genres sont admis le dictionnaire; mais je crois qu'il t mieux le dire au féminin, car le mot e traduit par « steppe » est du féminin). gens sont des nomades, ce sont des aliers, c'est entendu; mais, néanmoins, sont des gens qui ont une patrie. Cette rie peut nous paraître étrange : car c'est la plaine à perte de vue, c'est un ho- n comme celui de la mer.

Voici la description de la steppe, par gol :

Plus on avançait dans la steppe, elle devenait sauvage et belle. ais la charrue n'avait laissé de e à travers les flots incommensu- es de ses plantes sauvages. Les seuls vaux libres, qui se cachaient dans ces énétrables abris, y laissaient des sen- . Toute la surface de la terre sem- t un océan de verdure dorée, qu'émail- ent mille autres couleurs. Parmi les tiges s et sèches de la haute herbe, croissaient masses de bluets aux nuances bleues, es et violettes. Le genêt dressait en a sa pyramide de fleurs jaunes. Les s pompons de trèfle blanc parsemaient h-bage sombre... »

On comprend que ce pays doit avoir charme inouï pour les gens qui y sont é qui l'habitent, et qu'alors ces nomades, gens qui ne vivent qu'à cheval, qui toujours debout, y trouvent le charme e patrie.

JEAN RICHEPIN,
de l'Académie française.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LA PAIX DES ALLIÉS. — LE DISCOURS DE NANCY ET L'INTERVIEW DE SIR EDWARD GREY

L'Allemagne ne perd jamais une occasion de duper les neutres, de rejeter sur les Alliés la responsabilité de la prolongation de la guerre, et dans sa note du 4 mai aux Etats-Unis, si perfide et si piteuse à la fois, le gouvernement impérial ne manqua pas d'affirmer qu'il avait « déjà à deux reprises, en l'espace de quelques mois, offert la paix, et que ce n'était pas sa faute si elle était refusée aux nations de l'Europe ». C'est là un mensonge de plus à l'actif de la Wilhelmstrasse, une manœuvre contre laquelle les Alliés ne peuvent trop protester, et la réplique ne s'est pas fait attendre, réplique double même, et la plus autorisée.

Ici, dans une nouvelle visite à l'héroïque ville de Nancy, le président de la République a fermement relevé l'imposture allemande, et protesté contre une paix inacceptable, d'ailleurs, puisqu'elle laisserait au kaiser le fruit de son abominable agression.

« Les empires du centre, a dit M. Poincaré, hantés par le remords d'avoir déchaîné la guerre, épouvantés par l'indignation et par la haine qu'ils ont soulevées dans le genre humain, essayent aujourd'hui de faire croire au monde que les Alliés sont seuls responsables de la prolongation des hostilités. Lourde ironie qui ne trompe personne. Ni directement, ni indirectement, nos ennemis ne nous ont offert la paix. Mais nous ne voulons pas qu'ils nous l'offrent; nous voulons qu'ils nous la demandent; nous ne voulons pas subir leurs conditions; nous voulons leur imposer les nôtres; nous ne voulons pas une paix qui laisserait l'Allemagne impériale maîtresse de recommencer la guerre et qui suspendrait sur l'Europe une menace éternelle. »

« Et, a-t-il conclu, tant que cette paix ne nous sera point assurée, tant que nos ennemis ne se reconnaîtront pas vaincus nous ne cesserons de combattre. »

De son côté, dans une interview avec un journaliste américain, le chef du Foreign Office s'est élevé contre la suprématie allemande. « Les Alliés et nous, a-t-il déclaré, nous luttons pour une Europe libre. Nous la voulons libre, non seulement de la domination d'une nationalité par une autre, mais libérée aussi de la menace constante, de l'allusion perpétuelle à l'armure brillante et au Dieu de la guerre. » Comme M. Asquith dans son discours de Lancaster House, sir Edward Grey a rappelé que le projet des Alliés d'abattre le militarisme prussien signifie qu'ils ne veulent pas d'une Europe modelée et dirigée par la Prusse, car l'existence dans ces conditions serait intolérable. La philosophie allemande signifie une éternelle inquiétude des luttes sans fin, et c'est cela que l'Europe combat.

Quant à la paix elle-même, le ministre anglais a répété qu'elle ne serait possible qu'autant que l'Allemagne donnerait une réelle liberté aux nationalités de l'Europe, réparerait le mal qu'elle a fait.

Et dans un dernier mot, il a nettement défini la pensée des Alliés.

« Les autorités allemandes ont, apparemment, une seule idée pour la paix : une paix de fer imposée aux autres nations par la suprématie allemande. Elles ne comprennent pas que les hommes et les nations libres préféreraient mourir que de se soumettre à cette ambition, et la guerre ne peut prendre fin que quand celle-ci sera abandonnée et que l'Allemagne y aura renoncé. »

Ces deux discours se font écho; ils montrent que la France et l'Angleterre combattront jusqu'à ce qu'elles puissent restaurer en Europe le règne de la liberté et du droit

LES RUSSES SUR LA ROUTE DE BAGDAD LE FRONT DU NORD. — ANNIVERSAIRE DE L'ALLIANCE FRANCO-RUSSE

La reddition de Kut-el-Amara et de la petite armée anglo-indienne qu'Halil bey y tenait enfermée et affamée depuis cinq mois a quelque peu rétabli la situation militaire des Turcs en Mésopotamie. Les quarante mille hommes que l'infortuné général Towshend retenait dans ces parages extrêmes ont retrouvé leur liberté d'action. Il est vrai que les colonnes du général Gorring, si impuissantes qu'elles furent à sauver Kut-el-Amara sont toujours intactes, fortement campées



même sur les deux rives du Tigre, et qu'une force russe considérable descend des hauts plateaux persans sur Bagdad. Celle-ci, partie de Kermanchah où elle s'était fortement organisée durant le dernier automne, a gagné Kerind, à cinquante kilomètres de là, forcé les défilés des portes de Zagros et occupé Kars-i-Schirin, la dernière ville persane. Et, par la vallée de la Diala, l'affluent du Tigre, elle marche sur Khanikin, la ville turque où l'accord de Potsdam fixa le terminus d'un des embranchements du chemin de fer de Bagdad. La plaine illimitée s'ouvre devant elle et Bagdad n'est guère qu'à 200 kilomètres de là. Ces cinquante lieues ne constituent pas d'ailleurs une promenade. Les routes y sont difficiles, les ressources locales plus que médiocres, insuffisantes même aux ressources d'une armée, et les étapes, les arrêts, les piétinements y peuvent être nombreux, si nos alliés ne veulent pas connaître les amertumes de la victoire anglaise de Ctésiphon.

Un des critiques militaires les plus avertis, le colonel Feyler, met les esprits en garde contre un optimisme exagéré. « Il est très possible, dit-il, que le jour vienne où la marche de la colonne russe exercera sur les opérations de Mésopotamie un effet déterminant, et cetdte effet corrigera peut-être celui de la manœuvre malheureuse de Kut-el-Amara.

Mais il est trop tôt pour l'affirmer sans aucune réserve... »

Néanmoins, le danger est grand pour les Turcs, d'autant plus grand même qu'une colonne russe intermédiaire entre le corps qui marche sur Bagdad et l'armée d'Arménie est allée occuper la ville de Revandouz, à quelques cent trente kilomètres de Mossoul, l'ancienne Ninive, la ville des prestigieuses mousselines, c'est-à-dire du chemin de fer qui, par Nessibin mène à Alep. Cette ligne n'est qu'a demi utilisée, toutefois, sa capture n'en serait pas moins importante, en attendant que l'armée d'Arménie puisse occuper sur l'Euphrate même la principale communication turque.

Sur leur front d'Europe, nos alliés attendent de pied ferme l'offensive que le maréchal Hindenburg paraîtrait vouloir déclancher du golfe de Riga, à la haute Vilia. On sait, en effet, que ce foudre de guerre aime les manœuvres à grande envergure, et que tout en portant son principal effort sur un seul point, il vise aux résultats d'ensemble. Il a rassemblé entre Chavli et Ponevieje d'importantes réserves qu'il peut, suivant le cas, porter, soit sur la basse Dvina, soit sur Dwinsk et Sientsiany; à Libau, enfin, ce ne serait qu'un long débarquement de pièces de siège. Et même, pense-t-on à Pétrograd, que d'importantes forces navales viendront appuyer sa manœuvre.

Tout d'ailleurs fait espérer que les Allemands buteront devant Riga comme ils le font devant Verdun. Et c'est le meilleur vœu que l'on puisse former en ce vingt-cinquième anniversaire de l'alliance franco-russe, anniversaire combien fêté, à cette heure. Si la généreuse pensée du tsar Alexandre III et du président Carnot n'ont pu empêcher la grande conflagration mondiale qu'ils redoutaient, si le kaiser a pu jeter ses hordes sur l'Europe, l'alliance, comme le dit la *Novoié Vremia*, « recueille gloire et honneur dans la lutte livrée à la rapacité barbare de l'Allemagne... elle assurera le triomphe du droit et de la justice foulés au pied. »

A Pétrograd, le président de la Douma a éloquemment célébré cette fleur durable « qui porte le beau nom d'amitié franco-russe, inébranlable, sincère, cordiale ». Il a fait écho lui-même aux discours de Nancy et de Londres. « Nous continuerons, a dit M. Rodzianko, de lutter dans un accord complet jusqu'à la ruine définitive de notre ennemi, quel que soit le prix de cette lutte. Nous lutterons jusqu'à ce que notre commun effort ait réussi à étouffer les convoitises de nos adversaires et leur soif de conquête. Nous resterons jusqu'à la fin les champions de la vérité, du droit des peuples à l'existence libre et indépendante. »

Nos héroïques soldats de l'armée de Verdun ont reçu un tribut d'éloges dont la France ne saurait être trop fière. Le président du parlement russe et M. Sazonow se sont à tour de rôle inclinés devant « leur admirable » résistance qui, pour eux, marque une étape dans l'histoire elle-même de la grande lutte suprême contre les modernes barbares. « La France, s'est écrié le second des deux grands hommes d'Etat alliés, en sort grandie, couverte de lauriers; l'Allemagne en sort diminuée, moralement atteinte dans son prestige militaire. » Il a proclamé la résolution de la Russie de « combattre jusqu'à l'heure du triomphe ».

OFFENSIVE AUTRICHIENNE. — DE L'ADIGE A LA BRENTA

L'offensive autrichienne sur le front italien du Trentin, la grande offensive retardée par la bataille de Verdun, s'est brusquement déclanchée. Le Trentin fut toujours l'une des grandes routes des Barbares de l'Allemagne aux plaines de la Lombardie. C'est elle que suivit Alaric et qu'en 1849, Radetzki prit lui-même lorsqu'il vint à Novare étouffer dans le sang les premières velléités de l'indépendance italienne. Et les troupes de von Hœtzendorf voudraient bien la reprendre. Dans ce haut saillant que forme le Trentin, les couloirs vers la plaine vénitienne et lombarde sont nombreux.

Les communiqués italiens nous en ont rendu les noms familiers : vals Sugana, Lagarina, Giudicaria, etc. De leur camp retranché de Trente, les Austro-Hongrois n'ont que l'embarras du choix, et dès le milieu d'avril dernier ils lancèrent par le premier de ces couloirs, où roule la tumultueuse Brenta, une violente attaque contre les positions italiennes du Borgo, mais ils stoppèrent presque immédiatement. Aujourd'hui, comme le laissaient prévoir leurs grosses concentrations de troupes au nord du lac de Garde, à Riva, c'est de l'Adige à la Brenta, entre ce fleuve et le val de l'Astico, sur la route de Rovereto à Vicence, qu'ils attaquent, qu'ils prononcent contre l'armée italienne une menace d'encerclement.

En même temps, en effet, qu'ils portaient leur offensive au sud de Rovereto, sur les hauteurs de Zugna Torta, ils faisaient pression sur le plateau de Lavarone, et par le val Sugana, où coule la Brenta. Les Italiens estiment leurs forces à plus de 250,000 hommes, et c'est assez dire leur effort. Eux-mêmes sont en nombre, et déjà, après un recul tout stratégique, les *grigio verde* montrent-ils qu'ils ne se laisseront pas entamer.

« Nos combattants sur les saintes montagnes du Trentin, écrit le *Giornale d'Italia*, ne seront pas inférieurs aux défenseurs de Verdun; un égal et légitime orgueil nous anime, celui de la commune vertu latine. »

LA BATAILLE DE VERDUN

Les critiques militaires étrangers se trompaient qui considéraient la bataille de Verdun comme terminée, qui la classaient à l'égal de celles de l'Yser et de la Marne. Les Allemands sont obstinés. Ils n'avaient pas dit leur dernier mot. L'accalmie relative qui suivit leur attaque sur la cote 304 n'était que momentanée. Le kronprinz n'a pas abandonné son projet d'une prise à revers de la côte du Poivre et du bois d'Haudromont par notre refoulement du Mort-Homme et de cette même cote 304. Ce n'est pas sans raison qu'il a groupé devant cette dernière position plus de trois cents pièces de tout calibre. Et dans la journée du 18, il a repris l'offensive et déclanché par le bois d'Avocourt une double et très grosse attaque. Sa nouvelle tentative a d'ailleurs échoué comme toutes les autres, et c'est nous, au contraire, qui, dans une brillante contre-attaque avons repris un large pan de tranchées allemandes sur la colline 285, la fameuse colline des Termites. Par ailleurs, l'ennemi montre beaucoup d'activité sur l'autre partie du front, et surtout entre la Somme et l'Oise où ses tentatives se répètent, tentatives vers Capy et le bois d'Orval, tentatives dans la région de Lihons et le secteur de Roye, tentatives entre l'Oise et l'Aisne, à Autrèche et à Moulin-sous-Touvents, etc., tentatives sur le front anglais. N'est-ce là qu'une amorce, ou un coup de sonde général?

LEON PLÉE

Échos de la Guerre

L'étiquette à la cour de Russie.

Nicolas II ne reçoit pas tout le mon[de] mais il est très simple et très accueillant, si [on] le compare aux tsars d'autrefois :

« Pour voir le tsar en personne, c'étai[t] d'extraordinaires cérémonies. Le Pape orth[o]doxe ne daignait montrer aux gens sa p[er]sonne sacrée qu'après plusieurs mois de [né]gociations et de supplications. Enfin, la p[er]mission une fois octroyée, le visiteur, préc[édé] de courriers qui écartaient la foule à coups [de] fouet, pénétrait dans le Kreml, Louvre b[ar]bare, bâti en briques, hérissé de tours [de] toutes couleurs, qui, en son enceinte, enf[er]mait une foule de petits palais, de petits m[o]nastères fourmillant de moineries, de peti[tes] cathédrales où psalmodiaient des popes ch[e]velus. Dans la salle du Trône, aux larg[es] voûtes surbaissées, se pressait la cohue [des] boyards, en robes magnifiques rongées par [la] crasse; autour du trône les gardes, en caf[tan] blanc bordé de fourrures, la hache d'arg[ent] sur l'épaule; au dessus de cette foule im[po]sante, le tsar, image visible de Dieu, ruis[se]lant de pierreries, coiffé de la tiare, immob[ile,] raidi sous sa dalmatique éblouissante, for[mi]dable idole. Les grands, pour parler à l'[au]guste sire, se prosternent d'abord, « batt[ant] la terre de leur front ». On dirait une [By]zance aussi raffinée que l'ancienne, mais s[au]vage, asiatique, tatare, une Abyssinie du n[ord] d'un christianisme rudimentaire et fanatiq[ue.] Leibniz voyait en ce monde étrange une c[ivi]lisation toute mahométane, une race de « d[ia]bles Turcs », disait-il.

***

Le Père Sertillanges a prononcé le dim[an]che 14 mai, du haut de la chaire de No[tre-] Dame, un bien beau discours. Il s'adressait [aux] jeunes. C'est son auditoire préféré. Il [sait] trouver la parole qui touche leur co[eur et] élargit leur âme. Il leur a donné des cons[eils] pleins de générosité et de sagesse. Et [il a] tracé le programme qu'ils devront essa[yer] de réaliser après la guerre :

« La sagesse politique, l'équité et la b[ien]faisance sociales, l'intégrité et la fécon[dité] familiales, la discipline d'en haut et d'en [bas,] la place qui lui revient accordée à la relig[ion] dans les institutions et dans les mœurs, le [re]tour à la clairvoyance française au lieu [des] folles aberrations qui faillirent nous co[ûter] la vie, le maintien de l'état de siège co[ntre] tous nos ennemis et sa levée à l'égard [de] ce qui sauve, quand hier on le brimait [;] vrai sens des libertés, au lieu de ce renve[rse]ment qui accumulait les périls de l'opp[res]sion et de l'anarchie; la réforme de l'auto[rité] sans laquelle il n'y a pas de libertés uti[les;] la propreté morale de la rue, du théâtre, [de] la littérature. »

Il n'est pas permis d'applaudir dans les é[gli]ses, sans quoi l'orateur eût été acclamé. L'i[dée] qu'il nous propose ralliera, en dehors d[e la] politique, le suffrage de tous les honn[êtes] gens. Souhaitons que les générations [nou]velles en soient pénétrées. Le Père Sertillan[ges] justifie le titre que le cardinal Amette l[ui a] décerné dimanche en le baptisant « apôtre [de] la jeunesse ».

L'éloquent prédicateur est allé récemm[ent] porter en Suisse la parole française. Cath[oli]ques et protestants se sont unis pour [l'ap]prouver et l'applaudir. Il va donner à [ses] lecteurs les impressions rapportées de [ce] voyage. Ce sera l'objet de son prochain [ar]ticle.

Cette lettre et ces vers nous ont vivement ...chés.

A monsieur le directeur des « Annales poli...ues et littéraires ».

« Très honoré monsieur,

» Je me permets de vous envoyer un sonnet, *Femme*, dédié « A la Française », c'est-à-...e à cet ange de vertu et de charité dans ... bras duquel se sont « endormis heu-...x » tant de héros..., les héros de la grande ...erre.

» J'espère que ce sonnet, jadis considéré, ...r le Comité de lecture des Annales, *char-...nt et bien construit*, pourra être publié ...intenant comme un hommage à la Fran-...se, cette reine du monde.

» Il m'est pénible de penser que l'opinion ...blique française est, sinon hostile à mon ...ys, en tout cas douloureusement impres-...nnée par la neutralité de la Roumanie, ...*is j'espère qu'on ne fera pas l'injure de ...pousser toute offrande roumaine, et que ...x-là d'entre nous qui ont, dès la première ...ure, par leurs écrits, faits et gestes, donné ... meilleur de leur âme et empêché le roi Char-... et le gouvernement de s'allier aux agres-...urs de la France, seront considérés et traités ...mme des frères, puisqu'ils ont prouvé qu'ils ...nt de vrais Latins, et dignes de porter le ...m de Roumains.*

» Je vous prie d'agréer, très honoré mon-...eur, ma parfaite considération.

» GEORGES ANGELESCU,
» *avocat, Bucarest.* »

Voici le sonnet :

LA FEMME

A la Française.

...e quel astre viens-tu? Quels dieux ont vu fleurir
... splendeur de ton corps, plein d'ombre et de mys-
...rsque tu pris ton vol vers ce monde adultère [tère,
... Femme, lis divin, que nos mains vont meurtrir!

...uel destin te forçait d'aimer et de souffrir?
...infini pesait trop à ton cœur solitaire?
...nsible à la pitié croyais-tu donc sur terre,
...r ta présence, voir toute douleur mourir?

... tel était l'espoir de ton âme, demeure!
...r il ne se peut pas qu'elle ne vienne, l'heure
...blime de ton rêve, entrevu dans le ciel.

... jour-là tu verras l'homme injuste, en prière,
...lorer ta candeur d'ange immatériel!
... *s'endormir heureux dans tes bras, ô! Lumière!*

GEORGES ANGELESCU.

Nous comptons en Roumanie des sympa-...ies ardentes. Bien souvent elles se sont ex-...imées. Notre illustre amie et collaboratrice, ...élène Vacaresco, n'est pas seule dans son ...ys à aimer la France. Mais il nous est doux ... recevoir de nouveaux témoignages de ces ...ntiments.

Un bout de lettre m'arrive des tranchées ...Alsace :

« J'espère vous être agréable en vous nar-...nt brièvement la petite anecdote qui court ...ns le pays et qui, actuellement, fait les frais ... la conversation des habitants.

» En l'année 1871, quelques sapins ont fleuri ... Allemagne; pas un n'avait daigné fleurir ... France.

» Depuis cette époque-là, si funeste pour ...us, les sapins, dans les deux pays, étaient ...meurés indifférents aux effluves printa-...ers.

» Or, il ... quelques jours, les habitants m'ont annoncé avec joie qu'il y avait deux sapins fleuris aux environs.

» Ils ont même apporté des fleurs qu'il conservent pieusement.

» Pour eux, ce fait très exact est le gage de notre triomphe. Est-ce une simple coïncidence, ou bien serait-ce la réalité? Confiance! Confiance! L'année 1916 couvrira de gloire les plis de notre drapeau, brisera cette force qui opprimait le droit et les « Marie-Louise » seront fiers de contribuer à ouvrir, toutes grandes, les ailes de la victoire.

» E. PRATMARTY. »

Nous sommes heureux de voir que nos poilus gardent leur confiance et leur ardeur... Et cela n'a pas lieu de nous surprendre.

ASIE MINEURE

— Au secours !... au secours ! Ce n'était pas convenu..., vous me laissez tout seul en face des Russes...

Le serpent austro-allemand finissant par user ses dents sur la lime.

— 600 francs, ton cochon?..., tu te moques de moi...
— Et encore j'y perds..., il m'a mangé pour plus de 700 francs de pommes de terre!

LA PAIX
(Renouvelé de la Belle au Bois dormant.)

Quel chevalier la réveillera pour nous la donner, et quand?

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

LES BRUITS QUI COURENT

L'INÉPUISABLE RÉSERVOIR. — Pour se faire une idée exacte de l'immense réservoir d'hommes qu'est la Russie, il suffit de prendre connaissance des résultats qu'a donnés le recensement de la population auquel viennent de procéder les autorités municipales de l'empire des Tsars. Ce dénombrement, qui a été fait dans un but purement administratif, est le premier depuis 1897. On s'était bien livré, de temps à autre, à quelques évaluations approximatives, mais en réalité personne ne connaissait exactement les proportions dans lesquelles la population s'était accrue depuis environ vingt ans, proportions qui sont réellement prodigieuses.

Pétrograd reste la ville la plus peuplée de la Russie. Elle compte actuellement 2,318,000 habitants, contre 1,264,000 en 1897. Moscou qui, à un moment, semblait vouloir disputer à Pétrograd son titre de capitale, doit se contenter de la deuxième place, avec 1,983,000 habitants, au lieu de 1,038,000. Odessa, qui occupait jusqu'à présent la troisième place parmi les grandes villes russes, passe au quatrième rang. Sa population ne s'est élevée que de 403,000 à 504,000 habitants, tandis que celle de Kiew a fait un bond fantastique de 247,000 à 600,000.

L'accroissement est le même dans toutes les villes de la Russie d'Asie, ainsi qu'en Sibérie, où se dressent aujourd'hui de véritables cités là où, en 1897, il n'y avait même pas trace de village.

Nos alliés, comme on le voit, auront encore des hommes à mettre en ligne le jour où les Allemands auront depuis longtemps engagé leur dernier lycéen de seize ans.

❀

RENCONTRE. — En gare de Lyon; un train de soldats du tsar stationne quelques instants; et de grands gaillards blonds, roses et rieurs, sont descendus sur les quais. Tout le monde les regarde, des enfants viennent leur serrer la main, et des voyageurs essaient de leur faire comprendre leur enthousiasme.

Un train de permissionnaires qui viennent du front entre en gare. Emerveillement de tous ces braves qui s'attardent à contempler les Russes comme de simples badauds.

Un Russe qui sans nul doute a vécu en France et qui, on le voit, a l'habitude de notre contact, s'approche d'un des artilleurs qui viennent de débarquer et, avec un léger accent, mais sans une hésitation, lui demande:

— Est-ce que ça « barde », à Verdun?

Le brave artilleur était si stupéfait qu'il balbutia d'abord et se contenta d'un : « Oui, plutôt », qui dut paraître bien bref à son interlocuteur allié.

— Ça, c'est plutôt rigolo! répétait-il encore

quand le train emportait vers le nord le contingent slave qui chantait.

❀

Le Sonnet d'Arvers. — Un de nos amis mobilisés nous adresse à son tour une parodie nouvelle du sonnet d'Arvers. Comme les deux premières, elle est d'actualité. Elle l'est même tellement que nous avons été obligés de remplacer par des points le nom du héros qu'elle célèbre.

4 mai 1916.

N... n'a qu'un secret. Quel est donc ce mystère?
Un amour austro-boche indignement conçu.
Les journaux ont reçu consigne de se taire,
Pourtant... Polichinelle et moi, nous l'avons su.

Comment si grand scandale est-il inaperçu?
Hélas, ma faible voix restera solitaire,
Alors que j'en voudrais emplir toute la terre...
Mon modeste sonnet sera très mal reçu

Je sais que la censure aujourd'hui n'est pas tendre.
Mais nul ne peut prêter l'oreille sans entendre
Ce bruit sourd qui grandit et s'enfle à chaque pas.

Qu'à son infâme amour N... reste fidèle,
Le pays fera fi de lui, comme fi d'elle.
Mais après la victoire, on ne l'oubliera pas.

La mesure aura tout de suite indiqué au lecteur que le nom caviardé est un nom disyllabique. Quel est ce nom?

L'Action Française, ardente pourchasseuse de Boches, ne le dit pas.

❀

Une réplique au mot « boche ». — Nos lauriers linguistiques les empêchent de dormir.

Il est certain que le succès mondial du mot *boche* pour désigner l'Allemand au sens péjoratif qu'il mérite si bien, agace les intellectuels d'outre-Rhin. Ils voudraient bien trouver, dans leur langue un mot nous affublant d'une disgrâce équivalente! Mais voilà, ils ne le trouvent pas.

Un herr doctor de Darmstadt, le professeur K. Berckmann, le constate avec mélancolie dans un article intitulé : « La langue des soldats dans la guerre moderne des mondes. » Il reconnaît que les Boches n'ont pas encore pu décocher aux Français un digne pendant allemand au mot *boche*.

Tout ce qu'après des mois de tranchées ils ont pu inventer à notre adresse, c'est, nous apprend *L'Intermédiaire*, l'épithète : *Tuhlemung!* parce qu'ils ont entendu nos officiers crier l'ordre : « Tout le monde dehors! » Ce *Tuhlemung*, vocable grossièrement forgé d'après un son de paroles mal perçu, nous rappelle un autre mot qu'un autre herr doctor avait imprimé jadis dans un factum sur la légion étrangère. « Les légionnaires, écrivait-il, n'ont qu'une joie et qu'un désir après l'exercice ou la manœuvre : faire la *pump!* »

C'était « faire la bombe » ,que ce Teuton voulait dire. Bombe, *pump!* c'est ainsi que ces gens-là comprennent tout et le prononcent!

Tuhlemung durera certainement moins que *boche*.

❀

Fables-Express. — Du *Courrier de l'Armée belge* :

Le camouflet explose. Un champ, qui le domine,
S'éparpille dans l'air avec un long fracas.

MORALE :

Garde-toi, tant que tu vivras,
De jucher les champs sur la mine.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

L'ÉNIGME DU MUGUET

L'an dernier, au premier mai, il y eut à Paris moins de muguet que de coutume: les gens du métier nous apprirent alors que le muguet venait, en général, d'Allemagne.

Comme on ne pouvait plus aller le chercher à l'étranger, on se résigna à le cultiver chez nous: cette année, nous avons donc eu, et en abondance, du muguet issu de notre sol national.

En l'achetant et en le respirant nous pensions malicieusement aux Boches, fort embarrassés sans doute de celui que nous leur laissions pour compte!

Eh bien, il paraît que nous nous trompons! Ils sont si loin d'en être embarrassés qu'ils n'en ont même pas du tout! A notre grand étonnement, le Berliner Tageblatt *constate l'absence presque totale du muguet en 1916 et la raison qu'il nous en donne a de quoi nous déconcerter: si le muguet manque, dit-il, outre-Rhin, c'est qu'il était importé de France!*

Nos fleuristes nous mentaient naguère? Non. Car leurs assertions s'étayaient sur des preuves indiscutables: les Boches détenaient bien le muguet.

Dès lors, s'ils n'en ont plus, qu'en ont-ils fait?

Il est peu probable que le kaiser en ait accaparé la récolte pour ses besoins particuliers: n'ayant guère le loisir de songer à la galanterie, il doit médiocrement se soucier d'offrir des bouquets aux dames de la cour; ses alliés, son brillant second, l'Autrichien, son lamentable troisième, le Turc et son vilain petit quatrième, le Bulgare n'aiment que les étrennes utiles.

Le muguet, réquisitionné par l'intendance, serait-il devenu un nouvel aliment à l'usage des troupes? Restons sceptiques: sa valeur nutritive est faible et, en admettant même que l'on en puisse faire, comme de la rose, des confitures, ce n'est point avec ces chatteries que l'on réconforterait des soldats obligés de livrer ou de soutenir de rudes assauts.

D'après une autre hypothèse, plus plausible, le muguet aurait été réclamé par les chimistes: quel est leur dessein?

Le triomphe de leur science serait certes d'en dégager des gaz asphyxiants: elle n'est toutefois pas arrivée à ce degré de perfection.

Mais on tire du muguet, — vous le savez peut-être (et, si vous ne le savez pas, vous le saurez, comme moi, après avoir consulté votre Larousse*) — un extrait aqueux dont la médecine use pour régler les battements du cœur: les sorciers de la kultur auraient-ils imaginé de le rendre nuisible en le concentrant, et, de créer ainsi, pour nous combattre, une drogue supplémentaire? Après les liquides enflammés, lancera-t-on contre nos tranchées le liquide stupéfiant? Verra-t-on tomber dans nos lignes l'obus à narcotique? C'est possible.*

Tout le muguet germanique serait donc dans les laboratoires en train de subir quelque effroyable transformation: voilà pourquoi il aurait, cette année, disparu des marchés de l'empire.

Mais, il est des personnes bien informées qui n'acceptent point cette explication: « Si le muguet de l'Allemagne est introuvable, disent-elles, ce n'est point parce qu'il a disparu, mais pour le motif, plus simple, qu'il n'a jamais existé: ce que l'on vous vendait sous ce nom, c'était une contrefaçon obtenue, soit en colorant et en aromatisant des pelures d'oignons, soit par un autre procédé demeuré secret.

L'exportation lui étant maintenant interdite, cette industrie, faute de débouchés, a dû fermer ses usines: il n'y a plus de muguet chez les Boches, parce qu'ils ont cessé d'en fabriquer.

Est-ce la solution de l'énigme? Elle n'a rien d'invraisemblable chez un peuple dont le génie falsificateur est universellement reconnu.

GABRIEL TIMMORY.

LES LIVRES

L'Age d'or de la Littérature russe

POUCHKINE

Il faut faire dater de Pouchkine le commencement du vrai dix-neuvième siècle russe et de l'âge d'or de la littérature russe. Il écrivit dès sa première jeunesse. Il fut poète épique, romancier et historien. Ses principaux poèmes sont *Roustan et Landmila*, *Onéguine*, *Poltava*. Son essai historique le plus remarquable est *La Révolte de Pougatcheff*. Il avait une imagination brillante et forte qu'il avait développée dans un commerce continuel et enthousiaste avec Byron. Il ne vécut assez ni pour sa gloire, ni pour le bien des lettres russes. Il fut tué en duel à l'âge de trente-huit ans. Mérimée a traduit beaucoup de Pouchkine. Le théâtre lyrique français a mis en œuvre une de ses plus délicates inspirations, *La Rousalka* (nymphe des eaux). Il avait conscience de son génie et imitant, très librement, comme on va le voir, le *Exegi monumentum* d'Horace, il écrivait : « Je me suis élevé un monument que la main humaine n'a pas construit... Je ne mourrai pas tout entier..., le bruit de mon nom courra par toute l'immense Russie... Pendant longtemps je serai cher à mon peuple parce que ma lyre a suscité de bons sentiments, parce que, dans un siècle brutal, j'ai célébré la liberté et prêché l'amour pour les déchus. O ma muse, écoute les ordres de Dieu, ne crains pas l'offense, ne réclame point de couronne; reçois avec la même indifférence l'éloge et la calomnie et ne dispute pas avec les sots. »

LERMONTOV

Lermontov, ami de Pouchkine, ne lui est pas inférieur. Il lui est du reste très semblable. Il procédait, comme lui, des grands poètes romantiques occidentaux. Il aimait l'Orient et ses plus belles inspirations lui vinrent du Caucase. On cite avec raison, parmi ses plus belles œuvres poétiques, *Le Novice Izmaïl Bey*, *Le Démon*, *Le Chant du tzar Ivan*. Il a fait un roman peut-être autobiographique intitulé *Un héros de notre temps* où le « héros » est peint sous des couleurs très byroniennes.

GOGOL

Le goût des Russes tournait déjà vers le roman épique ou l'épopée en prose. Gogol en fut, jusqu'à Tolstoï, le représentant le plus illustre. Il était extrêmement bien doué. Le sentiment de la nature était très vif en lui et en songeant à ses descriptions des plaines de l'Ukraine, des fleuves, des steppes, on doit le considérer comme le Rousseau et le Chateaubriand de la Russie. De plus, les mœurs locales avaient en lui un observateur curieux, un admirateur et un peintre d'un étonnant coloris. Enfin, il avait éminemment le sens de la grandeur épique et encore il avait un comique sarcastique des plus piquant. Son *Tarass Boulba*, son *Roi des gnomes*, son *Histoire d'un fou*, ses *Ames mortes* sont d'une puissance de réalité saisissante; son *Revisor* (inspecteur des finances) est une comédie caustique qui est restée classique en Russie et même chez nous, ayant été traduite par Mérimée.

TOURGUENEV

Tourguenev, moins épique que Gogol, fut ssi amoureux de mœurs locales et habile les décrire. Il débuta par des nouvelles quises de vérité, de précision, de détails imes et pittoresques, les *Mémoires d'un asseur*, puis il étendit son genre et poussa squ'au roman, mais jamais très long et esuré aux exigences ou aux habitudes cidentales *(Fumée)*. Il avait adopté Paris ur sa résidence et il frayait avec les us grands et les plus beaux esprits de son mps, Taine, Flaubert, Edmond About. Il ait même par paraître trop occidental trop parisien aux yeux de beaucoup ses compatriotes. C'était une âme très e, très sensible, volontiers mélancolique et ernellement rêveuse. Il avait un culte la forme qu'il poussait jusqu'à une rte de scrupule et de superstition.

TOLSTOÏ

Tolstoï a été un grand poète épique prose, un romancier proprement dit très issant et très touchant et une manière apôtre. Il débuta par des *Souvenirs d'ennce et de jeunesse*, très curieux en soi, ès précieux surtout pour se faire une idée monde des seigneurs de la campagne sse et pour s'expliquer la formation de me et du génie de Tolstoï; puis ce funt *Les Cosaques*, tout pleins de descripns magnifiques du Caucase et de scès intéressantes de la vie militaire et de vie rurale; puis la grande œuvre de olstoï, *La Guerre et la Paix*, récits se ttachant à la guerre de Napoléon contre Russie et aux temps de paix et de saine rurale qui suivirent. On ne saurait op admirer la puissance narrative et desiptive, la fécondité d'incidents caractéstiques et dramatiques, l'art ou plutôt don du portrait et du caractère et enfin grandeur et l'élévation morale, toutes s qualités enfin, sans qu'il paraisse en anquer une, dont a fait preuve et qu'a ployées Tolstoï dans cette immense hisire de l'âme russe au commencement du x-neuvième siècle; car c'est ainsi qu'il nvient de qualifier cette belle création. lle n'a d'analogue que *Les Misérables* Victor Hugo et il faut convenir que ans cet ouvrage, l'auteur français, malgré s incomparables mérites, s'est montré plus tégral. *Anna Karénine* n'est qu'un roman ans le genre des romans français, mais ès profond, très remarquable comme anase des âmes et encore très passionnant et uchant et d'une portée morale très consiérable. *La Sonate à Kreutzer* est une ouvelle plutôt qu'un roman, mais cruelment belle en ce qu'elle expose avec ne clairvoyance singulière la misère d'une me impuissante pour le bonheur. *Résurction* est un roman touchant où la pitié ouloureuse et passionnée de Tolstoï pour s humbles et les « déchus », comme diit Pouchkine, parvient à réaliser une rande beauté dramatique. Tolstoï, dans ille brochures ou petits ouvrages, a prêé à son peuple et à l'humanité la stricte orale du Christ, charité, renoncement, paix tout prix, sans vouloir tenir compte, peutre, des nécessités de la vie sociale; et a dénoncé aussi, comme Jean-Jacques ousseau, la culpabilité de l'art et des ttres, se résignant à reconnaître ses œuvres à lui-même comme condamnables. C'était un très grand esprit de poète et une très grande âme de poète; on ne saurait demander à un grand poète le sens pratique et le sens du réel qu'on exige, du reste souvent très inutilement encore, d'un homme d'Etat.

DOSTOIEVSKI

Dostoievski, d'un génie tragique aussi grand que celui de Tolstoï, est plus restreint, pour ainsi parler, en ce sens qu'il est exclusivement le peintre des malheureux, des misérables, des vaincus de la vie. Il les connaissait, car, arrêté en 1849, à l'âge de cinquante ans, pour crime de société secrète, il passa des années dans les bagnes de la Sibérie. Ce sont ces misères qu'il a décrites de la façon la plus précise et avec une éloquence déchirante dans les *Mémoires de la maison des morts* et dans le très beau roman intitulé *Crime et Châtiment*. Il est pour beaucoup dans la propagation de ces deux sentiments qui ont eu quelque retentissement en Occident et que, certes, nous souhaitons qui se propagent : la « religion de la souffrance humaine » et le culte de « l'expiation ».

EMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

Madame Crésus, infirmière, par VICTOR GŒDORP.

C'est un vrai roman — un roman mouvementé, plein d'aventures, écrit d'une plume alerte et bien française... C'est le type du livre qu'on emporte en wagon, pour tuer agréablement les heures. Et l'esprit d'observation n'y manque pas... M. V. Gœdorp trace le portrait d'un Allemand, d'un de ces innombrables Allemands qui pullulaient à Paris avant la guerre et qui n'en ont pas tous été chassés. Celui-ci est une affreuse canaille — comme la presque unanimité de ses congénères. Julius Torgau a épousé une jeune fille millionnaire; il l'assassine et, devenu riche, il mène un train de prince, s'affiche avec une cantatrice célèbre, jouit de la considération que les badauds ne refusent jamais à la fortune. Mais un certain José Altera a pu prendre un instantané du crime de Julius Torgau. Cette photographie met à sa discrétion le scélérat. La lutte — une lutte à mort — commence entre les deux hommes. Je n'en conterai pas les péripéties... Je préfère en laisser toute la surprise au lecteur.

En regard de l'odieuse figure du boche, se place la charmante figure de miss Diana Gerson — Mme Crésus — fondatrice d'un hôpital qu'elle entretient à ses frais. Cette Américaine généreuse aime la France ; elle aime mieux encore un Français, le lieutenant Daniel Olivier. Leurs amours, contrariées par des scrupules, rappellent l'idylle sentimentale de *L'Abbé Constantin*. Elle a beaucoup d'argent. Il est pauvre. Il est fier. Il n'ose avouer sa tendresse. Finalement le malentendu se dissipe. Et un bon mariage assure la félicité des amoureux.

Combien écrira-t-on d'ouvrages sur l'extraordinaire époque que nous vivons ? On n'en écrira pas de plus pittoresque.

LA RUSSIE
pittoresque et sentimentale

I. — LE KREMLIN

Avec quelque imagination, on peut se représenter Londres et Berlin sans les avoir vues. Mais il y a des villes privilégiées qu'aucune description ne saurait évoquer, dont les mots ne peuvent rendre le charme particulier et qui restent, en dépit des peintres et des écrivains, inouïes et inimaginables. Telle est Venise, et telle aussi Moscou.

Au milieu de la plaine infinie, sur un plateau qui la domine, le Kremlin s'enferme dans la ceinture étroite de ses murailles crénelées, interrompues de portes hautes que gardent les saintes icones éclairées de veilleuses. Et tu ne passeras pas sous la porte du Sauveur sans te découvrir, même si le vent te glace, parce que, il y a deux siècles, le tsar Alexis, fils de Michel, le voulut ainsi... Le Kremlin, asile d'histoire et de légende, qui conserve dans ses palais et dans l'ombre dorée de ses basiliques, tout le passé mystérieux de luxe, de barbarie fastueuse et de tyrannie sanglante dont s'enorgueillit à travers les âges la Sainte Russie! Berceau des tsars, gardien du pouvoir spirituel et temporel le plus strict et le plus rude qui refrène encore des consciences et des volontés, le Kremlin maintient inébranlablement l'orgueil des traditions anciennes et des volontés souveraines. On a bien pu transporter ailleurs la capitale de l'empire, — les tsars viennent prendre ici, des mains du métropolite, la couronne héréditaire, et les cloches de l'Ivan-Véliky sonnent l'avénement du nouveau maître.

Un entassement de palais et d'églises. Des églises comme des mosquées, écrasées de dômes dorés ou surmontées de fines tourelles. Des coupoles s'y épanouissent en formes étranges de fruits d'Orient, avec des arêtes et des côtes, des enroulements et des spirales, couvertes d'écailles parfois ou bien toutes hérissées de pointes et d'aiguilles comme des châtaignes mûres. La fantaisie la plus singulière accumule et entasse les différentes parties de l'édifice; nulle cohésion, nulle harmonie, les lignes se croisent et s'emmêlent. On dirait que l'architecte n'a pas eu d'autre plan que de varier à l'infini le rêve des silhouettes baroques ou gracieuses que son imagination tourmentée concevait.

Et, sur tout cela, sur les dômes et sur les coupoles, sur les flèches aiguës, sur les toits, sur les murs unis des palais et des églises, les couleurs crues se rencontrent et se heurtent, le vert, le rouge, le rose, le jaune, le bleu pâle et l'indigo, et surtout l'or, l'or à profusion.

C'est une ville d'Orient, fastueuse et fantastique, mais une ville d'Orient dans la neige, un rêve des Mille et une Nuits dans un paysage polaire.

La neige silencieuse est tombée sur l'or et sur l'indigo des coupoles et des dômes; elle s'accroche aux parois des murs peints, elle y forme d'étranges dessins de

guipures anciennes, elle fond les couleurs et les adoucit, elle enveloppe d'une poésie plus douce et contenue l'exubérance de la fantaisie orientale.

Je ne sais si l'on éprouve ailleurs plus tragiquement l'oppression de la plus farouche et sanglante histoire.

Ici, sur la place Rouge, près de l'église Saint-Basile, extravagante construction où semble s'être réalisé le cauchemar fou d'un architecte, — Ivan le Terrible lui fit crever les yeux pour qu'il n'édifiât pas ailleurs, une aussi fastueuse merveille, — le cadavre du faux Dmitri fut traîné par la populace acharnée qui l'avait acclamé; ici furent pendus les Strelitz, partisans de la tsarine Sophie, car Pierre le Grand manifestait sa puissance; ici se consommèrent les crimes et les vengeances impériales; ici passa Napoléon avec ses hordes lasses : il voulait faire détruire les églises, pieusement, parce qu'elles ressemblaient à des mosquées; ici campèrent des armées en délire, des bandes de barbares affolés; ici coula du sang sur de l'histoire.

ANDRÉ BEAUNIER.

PAGES OUBLIÉES

II

GRANDEUR ET TRISTESSE

Nul n'a mieux pénétré les mystères et décrit les aspects de l'âme slave que Melchior de Vogüé. Voici des impressions émouvantes que le grand écrivain rapporta de son dernier voyage en Russie (1909) :

Sitôt la frontière franchie, après les champs disciplinés de la Prusse orientale, la terre libre se fait reconnaître; la terre incommensurable avec toutes les autres, celle où nos mots, nos mesures, nos raisons ne servent plus. Elle s'en va vers le large, par grandes vagues indistinctes; d'un saut brusque de tout mon être, j'ai le sentiment de qui se rembarque sur l'Océan, s'abandonne aux forces immaîtrisables. Les horizons jadis familiers se déroulent sous mes yeux; j'y cherche les changements attendus dans un pays que l'on n'a pas revu depuis vingt-deux ans. Si peu crédule que l'on soit aux histoires imprimées, comment ne pas croire que les lieux et les gens vont apparaître avec d'autres visages, dans une Russie dont on a lu tant de fois qu'elle était changée, révolutionnée, métamorphosée de toutes pièces? Les papiers mentaient, la terre ne ment pas. Rien ne l'a défigurée, cette terre incertaine et vide sous les herbes jaunes, les sables, les eaux stagnantes qui reflètent à l'infini la noirceur des pins, la blancheur des bouleaux. C'est toujours la vierge farouche, enveloppée dans ses voiles de forêts que déchirent à peine, çà et là, de maigres cultures.

Voici les rares groupes des pauvres isbas, chétives dans les plis gris des paysages, les clochers verts des églises rouges, et sur les quais des gares, les silhouettes immuables que j'y avais laissées : moujiks enfouis dans leurs touloupes, femmes qui balancent sur l'épaule la perche où pendent les deux seaux, gamins aux sarraus rouges, juifs en quête du profit de hasard qui peut tomber du train, vieux mendiants appuyés sur leur bâton, avec leur air de venir tous du fond des espaces tristes, avec leurs yeux de peine et de soumission, ouverts sur le songe intérieur; tous et toujours semblables à celui d'entre eux que le peintre des *Ames mortes* caractérisait d'un seul trait : « Dès le commencement, la vie l'avait regardé par la petite vitre trouble d'une fenêtre chargée de neige. »

Nous avons laissé à Paris les lilas et les marronniers en fleur, ici, rien encore n'annonce le printemps, pas même une rousseur des bourgeons sur les pâles bouleaux. Des écharpes de neige s'attardent au creux des ravines, des franges de glace au bord des larges rivières innommées, confondues avec le marécage forestier, si peu mobiles sur le sol sans pente qu'elles semblent ne savoir jamais où elles vont. — Hiver, solitude, silence; tout ce qui devrait contracter l'âme et lui faire regretter la joliesse souriante, la gaieté fleurie des jardinets quittés avant-hier. — Pourtant, comme elle vous reprend dans son immense embrassement, la maîtresse glacée dont on sait les énergies latentes, les folles réserves de passion! — « Russie, quelle force inintelligible, mystérieuse, nous attire vers toi? Russie, que veux-tu de moi? Quel lien secret et inexplicable se cache entre nous? » — Ces phrases écrites par Gogol dans son doux exil à Rome, me reviennent à la mémoire, tandis que mes yeux ne se lassent pas de regarder les formes fuyantes, monotones, où il n'y a rien à regarder. *Zagliajous nié nagliadias.* C'est intraduisible avec nos mots, c'est pour le lecteur russe; même si j'essayais de le traduire, ce vers de Pouchkine, les autres ne comprendraient pas...

De nouveau, la course à travers les espaces vides, les marais, les forêts de pins et de bouleaux; elles se referment comme un vaste linceul sur les visions lumineuses de ces rapides journées. Pas encore le moindre indice des éclosions printanières. Mais sous ces tourbières incolores, sous ces eaux figées, la voix sourde de la terre murmure, comme un écho des chansons bohémiennes de la nuit :

« Reste; en quelques heures, je vais me couvrir de feuilles et de fleurs; je suis la dispensatrice des joies brèves et violentes, les seules qui vaillent la peine d'être cueillies. Tu vas revoir des terres riches, heureuses; je suis pauvre, je donne aux miens peu de pain, avec la vraie richesse, l'illimité du rêve. Les gens de ces autres terres te diront que je suis serve et qu'ils sont libres, pauvres forçats de tous les jougs sociaux : je donne la seule liberté véritable, celle de la pensée que rien ne dompte et n'arrête. Chez eux, des activités, plus pratiques, mieux ordonnées, vont contenter ta raison. Qu'ai-je à faire de ta raison? Y tiens-tu donc si fort, à cette vaniteuse infirme? Je garde ton cœur, le cœur de ta jeunesse; tu ne le retrouverais pas ailleurs, sur les terres mobiles où tout a changé autour de toi : mon immuable hiver l'a conservé intact, pour le rendre un instant à ton hiver... »

Elle dit peut-être vrai, la terre triste et profonde.

E.-MELCHIOR DE VOGÜÉ.

III. — LA POÉSIE RUSSE

Les fragments qu'on va lire sont empruntés à l'œuvre de quelques poètes qui ont su peindre avec sensibilité la physionomie intellectuelle et morale de leur pays :

AU CAUCASE

DÉBUT D'IZMAIL BEY

Salut à toi, Caucase au front chenu! — Pour tes monts, je ne suis pas un hôte étranger; — ils m'ont reçu dans ma jeunesse — et m'ont révélé les sublimités des hautes solitudes. — Et depuis lors, bien souvent j'ai rêvé — de ton ciel méridional et des rocs altiers de tes cimes. — Que tu es belle, ô rude terre de la liberté! — Et vous aussi, immuables autels de la nature, — où, comme la fumée de l'encens, bleuissent les nuées — qui volent de loin vers vous à la tombée du jour : — elles montent en tournoyant vaporeuses et murmurantes, — et semblent, sur la tête de fantômes géants, — des balancements de panaches... Et la lune — dans la voûte d'azur plane solitaire.

Combien j'aimais, ô mon Caucase, mon majestueux Caucase, — les mœurs guerrières de tes enfants, — l'azur transparent de tes cieux — et le fracas grandiose de tes orages soudains, étourdissants, — quand les gouffres et les crêtes abruptes — se répondent comme des sentinelles dans la nuit! — Puis tout à coup paraît le soleil, le torrent — se dore et la fleur des landes, — relevant sa corolle parfumée, — resplendit comme une fleur du céleste paradis! — Parfois, à l'heure du soir, des nuages gonflés de pluie — j'observais le voile effrangé : — violets, pourprés sur les bords, — ils restent menaçants, tandis que sur les rochers, — quelque merveilleux château, relique des anciens âges, — s'élève comme par enchantement; mais plus vite encore — le souffle du vent l'anéantit. — Ainsi le grincement des chaînes interrompt — les songes du prisonnier — qui croit revoir les collines de son pays... — Cependant plus blancs que les montagnes neigeuses — vers le couchant s'en vont d'autres nuages : — ils escortent la fuite du jour, se pressent et s'alignent, — lumineux, diaphanes : — pompe joyeuse, splendide insouciance! — ne semble-t-il pas qu'ils soient faits pour vivre — éternellement en fête?

Et sauvages sont les races de ces défilés — leur Dieu s'appelle liberté, leur loi, guerre — elles croissent au milieu des brigandages furtifs, — des cruels forfaits, des actions héroïques. — Là, dans leurs berceuses, les mères — font peur aux enfants avec le nom russe — là, ce n'est point un crime de frapper son ennemi; — là l'amitié est fidèle, plus fidèle encore la vengeance; — là, le bien se rend pour le bien, le sang veut du sang, — et la haine est sans mesure, comme l'amour...

(1832) *LERMONTOV.*

MON PORTRAIT

(Ecrit en vers français)

Vous me demandez mon portrait
Mais peint d'après nature :
Mon cher, il sera bientôt fait,
Quoique en miniature.
Je suis un jeune polisson
Encore dans les classes;
Point sot, je le dis sans façon
Et sans fades grimaces.
Onc, il ne fut de babillard
Ni docteur de Sorbonne
Plus ennuyeux et plus braillard
Que moi-même en personne;
Ma taille à celle des plus longs

Las n'est point égalée;
J'ai le teint frais, les cheveux blonds
Et la tête bouclée,
J'aime et le monde, et son fracas,
Je hais la solitude;
J'abhorre et noises et débats,
Et fant soit peu l'étude.
Spectacles, bals, me plaisent fort,
Et d'après ma pensée
Je dirais ce que j'aime encore,
Si je n'étais au lycée.
Après cela mon cher ami,
L'on peut me reconnaître.
Oui! tel que le bon Dieu me fit,
Je veux toujours paraître,
Vrai démon pour l'espièglerie,
Vrai singe par sa mine.
Beaucoup et trop d'étourderie
Ma foi — voilà Pouchkine.

POUCHKINE.

LE VILLAGE

J'aime, le soir, à pousser mon cheval du [...] du village, — à suivre du regard, au-dessus de la vieille église, — les vols turbu[...]s de corbeaux; — au milieu des vastes [...]rets, des prés réservés, — sur les rives [...]sibles des baies et des étangs, — j'aime [é]couter les aboiements

Des chiens vigilants, les mugissements des [...]rds troupeaux; — j'aime le jardin embroussaillé, ensauvagé, — et l'ombre immobile des [...]uls. — Aucun frisson dans les ondes cris[...]ines de l'air; — je m'arrête, j'écoute... et [...]n cœur s'enivre — de la béatitude d'une [tra]nquille paresse.

[J]e regarde, rêveur, le visage des moujiks... et je les comprends; je me sens moi-même [...]t à embrasser — leur simple et pauvre [exi]stence... — Une vieille va au puits chercher [de] l'eau; — la haute perche grince et fléchit; [tou]r à tour — les chevaux vont à l'abreuvoir... [U]n passant a entonné une chanson... Quelle [...]te mélodie! — Mais il l'interrompt soudain [...] un cri... et l'on n'entend plus que le [...]it — des roues de sa télègue cahotante... Une jeune fille s'avance sur un perron [...]s..., — regarde le couchant... et son visage [ar]rondi — se rougit d'une vive teinte de [ve]rmillon.

Mollement balancées, du haut de la colline, [der]rière le village, — d'énormes charrettes [de]scendent à la file — chargées du tribut odo[ran]t des prés plantureux; — derrière la chene[raie] verte et touffue, — s'épand, couverte [d'u]ne brume bleuâtre, — la large nappe des [ste]ppes.

Voilà la steppe... la steppe sans bornes... [Elle] s'étend, se déploie... — Une brise ondule, [pa]sse et revient... — la terre se pâme, le ciel [a]ssoupit... — et le long bois se revêt les [fra]ncs — d'une pourpre dorée, puis mur[mu]re doucement — et s'apaise et bleuit...

TOURGUENEV.

L'ORGIE SANGLANTE

LE PRINCE MIKHAILO REPNINE

Sans relâche fait bombance, avec sa turbu[len]te droujina, — dans la petite mère Moskva, [Iva]n Vassilitch le Terrible.

Les hanaps d'or reluisent sur les tables [ali]gnées, — où sont assis les damnés opritch[nik]s.

Depuis vêpres, les vins coulent sur les tapis [tsa]riens; — les braves gousliars, depuis mi[nu]it, ont entonné leurs chansons.

Ils chantent les plaisirs de la guerre, les [ha]uts faits des temps passés, — et la prise [de] Kazan, et la conquête d'Astrakhan.

Mais les antiques chants de gloire ne réjouissent pas le tsar, — il ordonne au grand échanson de lui apporter un masque.

« Holà, mes baillis, mes opritchniks! — Vous autres, ménestrels-rossignols, pincez plus fort vos cordes!

« Amis, que chacun se choisisse un masque, — et je mènerai moi-même le branle joyeux!

« Derrière moi, mes baillis, mes opritchniks! — Vous autres, ménestrels-rossignols, pincez plus fort vos cordes! »

Et tous soulèvent leurs coupes. Un seul ne lève pas, — un seul ne lève pas la sienne, le prince Mikhaïlo Repnine.

« O tsar, tu as oublié Dieu! Ta dignité, tsar, tu l'as oubliée! — Tu as, par malheur, entouré ton trône de l'opritchina!

« Disperse d'un mot souverain cette bande d'enfants du démon! — Est-ce à toi, le maître, de danser avec une cape de fou! »

Mais le tsar fronçant les sourcils: « Ton esprit, bien sûr, s'est troublé, — ou bien es-tu plus ivre que de coutume? Silence, esclave révolté!

« Ne réponds pas, ne souffle mot, et mets un masque... — Ou je jure que tu as vécu ton dernier jour! »

Alors se lève Repnine, le prince loyal, la coupe en main: — « Que périsse l'opritchina, dit-il, en se signant,

» Et vive à jamais notre tsar orthodoxe! — Et qu'il gouverne les hommes, comme il les a gouvernés jadis!

» Qu'il méprise, comme une trahison, la voix impudente de la flatterie! — Quant à moi, je ne porterai pas de masque jusqu'à ma dernière heure! »

Il se tait et écrase le masque du pied; — la coupe échappée de sa main roule, retentissante, à terre.

« Meurs donc, téméraire! » s'écrie le tsar transporté de fureur, — et, percé par son bâton ferré, tombe Repnine, le prince loyal.

Et de nouveau se lèvent les hanaps, de nouveau s'entrechoquent les coupes; — assis aux longues tables, les opritchniks font tapage.

Et l'on rit à la ronde, et l'orgie reprend plus ardente. — Mais le cliquetis des coupes et des hanaps ne réjouit pas le tsar:

« J'ai tué, tué sans motif, un fidèle serviteur! — Goûter au plaisir aujourd'hui, je ne le puis plus! »

Vainement coulent les vins sur les tapis tsariens; — vainement chantent au tsar les braves gousliars;

Vainement chantent-ils les plaisirs de la guerre, les hauts faits des temps passés, — et la prise de Kazan, et la conquête d'Astrakhan (1).

TOLSTOÏ.

SOLITUDE AU LOIN

Le poète François Porché, l'auteur de cette magnifique épopée de la Bataille de la Marne, *que les auditeurs de l'Université des* Annales *ont acclamée, a écrit sur la Russie des vers pleins de mélancolie et de rêve:*

I. — INTIMITÉ

Je sais plus d'une table où mon couvert est mis:
C'est la chanson d'un samovar qui nous rassemble,
Et comme on fume, et comme on rit! tant est qu'il semble
Que nous soyons tous de très vieux amis!

Pourtant, bien qu'aussi fort que les autres je rie,
Je suis là comme un pèlerin qui, vers le soir,
Fuyant l'ombre, est venu, tout ébloui, s'asseoir
Devant le feu clair d'une hôtellerie.

Lorsque longtemps on a traîné par les chemins,
Qu'on est las, qu'on est seul, que précaire est la vie,
On a, parfois, quand vient la nuit, la brusque envie
D'entendre des voix, de serrer des mains.

Mais l'heure balancée au tic-tac de l'horloge,
L'instant qui glisse entre mes doigts, aérien,
Je ne veux plus savoir de moi ni livrer rien
Que cela. Tant pis pour qui m'interroge!

Et vous, mes yeux, soyez circonspects et discrets,
Eteignez vos lueurs, n'entr'ouvrez pas la porte
Des ténèbres où gît le passé que je porte!
Silence, silence, tous mes secrets!

II. — IL NEIGE

Silence dans les cieux et sur la terre: il neige.
Cela s'en vient du fond de l'infini dormant,
Et, nivelant l'espace immense, lentement
Cela monte, engloutit la route... Où donc irai-je?
Une lourde blancheur égale, sans un pli,
Descend sur l'horizon qu'on ne voit plus; l'oubli
Saisit au bord des champs le village et les roule
Ensemble, confondus dans le même linceul.
Le temps passe, on dirait que l'heure qui s'écoule
Est la même toujours... Comme le monde est seul!...
Brusquement, tout pâlit, tout prend des reflets verts:
La nuit se hâte. Au loin, une faible lumière
A brillé. Je m'approche: elle filtre à travers
Un carreau sale et montre une pauvre chaumière.
Et dans le plat pays blême, informe, glacé,
Sous sa double épaisseur de la crasse et du givre
Etouffée et pareille à l'angoisse de vivre,
Saignant comme une plaie et comme un cœur blessé,
Cette vitre enfouie à demi, sourde, jaune,
A le rayonnement d'une humble et vieille icone.

Je te salue, ô sainte Image, ô Pauvreté,
O vrai Christ, sans église et sans divinité,
Qui portes, plus courbé qu'une bête de somme,
Le long malheur terrestre, ô Souffrance de l'homme!

III. — MÉDITATION

Que mon cœur ne peut-il hiverner! oh! que n'ai-je,
Au lieu de courtes nuits et d'un sommeil troublé,
La douceur de rester longtemps coi sous la neige
Comme le grain de blé.

Quand le fleuve n'est plus qu'un dur chemin de glace,
D'où vient que dans mon œil il bouge encore un pleur?
Pourquoi sous mon sein gauche et dans ma tête lasse
Cette triste chaleur?

Pourquoi veiller, souffrir sans repos, quand la terre,
Aussi loin qu'au-dessus s'étend le ciel du nord,
Tout de son long couchée, a le visage austère
Des choses de la mort?

IV. — VOIX D'ENFANT

De quel timbre léger, fin, comme ciselé,
A vibré cette voix d'enfant dans l'air gelé!

Le silence en paraît plus grave; la Nature
Ecoute longuement une chanson si pure.

Nulle ombre en cette voix, rien de matériel
N'alourdit son essor tranquille vers le ciel.

Tandis que tous les mots, de mon cœur à ma lèvre,
Montent chargés de pleurs, rauques de sang, de fièvre,

Et tombent las, traînant des voiles de désirs,
Des crêpes de douleurs ou de mornes plaisirs.

Oh! dites, si, durant tant de jours, sur l'izba
Et le palais doré tant de neige tomba,
C'était pour étouffer, pour contraindre à se taire
Tous les démons, tous les vilains bruits de la terre;
C'était pour effacer les empreintes de pas
Que laissent tous les pieds des méchants ici-bas,
Toute trace du Mal qui rampe ou qui se vautre,
Et pour que rien enfin ne subsistât, rien d'autre,
Rien du monde ancien, rien des hommes d'hier,
Que cette voix d'enfant dans la paix de l'hiver?

FRANÇOIS PORCHÉ.

(1) Dans son *Prince Sérébrianyi*, Tolstoï raconte un peu différemment le fait historique qui fait le fond de cette ballade. Le prince Repnine aurait été tué cinq jours après son refus d'obéissance, par ordre du tsar, dans l'église du bon Dieu.

Poésie française

D'ALFRED DES ESSARTS



LE COSAQUE

Musique
DE
S. MONIUSZKO



Andantino.

Fo - rêt triste et plei - ne d'ombre, Sous ta voûte obs - cu - re, Un sol-dat au re - gard sombre, Meurt de sa bles - su - re. Hi - rondelle, ou - vre ton ai - le,

ral - - len - tan - - do.

Vo - le vers ma mè - re: Pour lui por - ter la nouvel - le La nouvelle a - mè - re,

a Tempo più lento.

Va! dis-lui que son fils meurt qu'il meurt et l'ap - pel - le. - krai - ne.

lento. 1re et 2e fois. 3e fois. Tempo. a Tempo.

p mf pp rall. ppp dolcissimo. pp

I

Forêt triste et pleine d'ombre,
Sous ta voûte obscure,
Un soldat au regard sombre
Meurt de sa blessure.
« Hirondelle, ouvre ton aile,
Vole vers ma mère,
Pour lui porter la nouvelle,
La nouvelle amère.
Va! dis-lui que son fils meurt, qu'il meurt et l'appelle ».

II

Elle accourt de l'autre rive,
Ah! comme elle pleure!
« Faudra-t-il que moi je vive,
Et que mon fils meure?
Mon enfant, voici ta mère,
Reviens au village.
Sur mon sein, comme naguère,
Pose ton visage,
Pose dans mon sein ton front flétri dans la guerre ».

III

« Mère, tout mon sang s'épuise,
Entends ma prière :
Je ne veux pas, dans l'église,
Dormir sous la pierre.
Donnez-moi, sous un grand chêne,
Un plus large espace.
Je veux dormir dans la plaine
Où tous les ans passe
Mon grand régiment, le régiment de l'Ukraine ».

LES LOUPS

La forêt russe : des bouleaux, rien que s bouleaux, à perte de vue, au-dessus ın blanc tapis de neige. Les branches nt dépouillées de leurs feuilles et l'on voit plus que les troncs d'une blaneur brillante, blanc d'argent, qui jailsent du sol comme si de la neige y avait ussé. Un grand silence. Les sentiers sparaissent sous les flocons qui sont nbés, monotones et silencieux, depuis elques jours.

Plusieurs coups de feu retentissent : un, deux, trois, quatre, cinq... Alors, il bondit, épaule à son tour; mais, devant lui, l'ennemi (un grand diable vêtu de vert éteint, de vert de bouteille pâle, ou, plutôt, de gris sale) jette ses armes et lève les bras en criant :

— Pardon!

Dans sa précipitation, l'Allemand a épuisé son chargeur et se rend à merci.

Il s'agit donc de regagner les lignes de l'armée russe. Les deux compagnons vont côte à côte, l'Allemand désarmé.

Le soldat du tsar explique à son prisonnier qu'il craint d'avoir perdu son chemin :

L'Allemand a ouvert les yeux; il tressaille.

— Regarde, dit-il à son compagnon, qu'il secoue par le bras, en le serrant d'une crispation nerveuse.

Des points verts, ardents, lumineux, perçaient d'étranges lueurs la brume épaisse, tout autour des deux soldats, et dardaient sur eux des traits lancinants. Les points verts brillaient deux par deux, comme des yeux, et avançaient lentement. Un cercle de diamants verts qui scintillaient dans le crépuscule. Les deux hommes distinguaient les dents blanches dont se hérissaient les gueules béantes, les mâ-

Les Loups, tableau de G.-F. ROTIG.

Dans la forêt où rien ne bouge, glisse e forme humaine, souple, prudente, attive : c'est un soldat enveloppé de ın. Sa longue capote rugueuse fait pen-, parmi le bois, à la robe d'une bête ve. Il s'est détaché d'une reconnaisnce sur la frontière de Suvalki, où l'on it que les Allemands ont pénétré.

Au moindre bruit, le soldat se colle à tronc d'arbre, immobile, prêt à tirer. n attention est tendue au point qu'il mblerait que ses oreilles se dressent mme celles d'un chien d'arrêt.

Le voici courbé, il va épauler; puis, l e tapit brusquement derrière un fourré.

les sentes disparaissent sous la neige, et la brume de l'atmosphère cache le soleil couchant qui donnerait la direction. Les deux guerriers s'arrêtent, fatigués. Ils s'assoient au pied d'un arbre, l'un près de l'autre. Le Russe tire du pain de sa musette, et l'Allemand, de son sac, un vieux corbeau qu'il a tué à la lisière du bois et fait rôtir; et ils partagent fraternellement. Une sorte d'intimité s'établit entre eux : n'ont-ils pas, tous deux, fait leur devoir? Et ils somnolent, tandis que la brume envahit la forêt, estompant d'un gris de plus en plus sombre les troncs brillants des blancs bouleaux.

choires qui s'ouvraient avec des hurlements sourds. Et des formes d'animaux, pressés l'un contre l'autre, se dessinaient dans l'ombre, de plus en plus près...

— Les loups! crie le Russe.

Et, arrachant la baïonnette de son fusil, il la tend à son compagnon :

— Nous sommes cernés! Défendons-nous dos à dos : toi, avec la baïonnette; moi, avec la crosse du fusil!



La baïonnette s'enfonce dans l'épaule du premier fauve qui s'approche, perce jusqu'au cœur. La bête tombe et son





Silhouettes de guerre, par des officiers russes.

sang se répand sur la blancheur du bois.

Au râle de son agonie, répond un long hurlement, rauque, sauvage, qui court la forêt. Les loups se précipitent sur les deux hommes, qui, appuyés l'un à l'autre, défendent leur vie avec une énergie dont leurs forces sont doublées. A coups de crosse, le Russe fracasse les crânes, rompt les échines; infatigablement, d'un mouvement qui devient machinal, l'Allemand transperce les assaillants affamés.

Par moments, les loups reculent; alors, les deux hommes se sentent gagnés par le sommeil. Oh! pouvoir dormir! ne fût-ce qu'un instant! Mais, dès que leurs bras s'arrêtent, le danger renaît, le cercle des ombres noires se reforme, les hurlements se rapprochent, et la couronne des yeux luisants se ressoude autour des deux hommes, qui doivent continuer d'abattre les bêtes fauves, tandis que leurs paupières deviennent de plus en plus lourdes, sous l'irrésistible besoin de se fermer.

— Je n'en puis plus! murmure l'Allemand.

Et le Russe lui pince le bras jusqu'au sang, pour le réveiller.



Combien en ont-ils tué? Les autres se sont enfuis. A nuit close, l'atmosphère s'est éclaircie; les étoiles du firmament traversent de leurs fines flèches d'or l'enchevêtrement des branches effeuillées. Et les deux hommes pensent aux étoiles vertes qui dirigeaient sur eux, tout à l'heure, leur éclat menaçant.

Il fait froid. L'Allemand et le Russe prennent des loups morts et les mettent en tas. Ils en font une manière de petite grotte appuyée contre les troncs d'arbres, où ils se blottissent. La fourrure des loups est douce et chaude; ils se mettent des loups morts sur les pieds. Ils dormiront à tour de rôle, l'un après l'autre faisant le guet.



La nuit est passée. Celui qui veillait entendait les rauques hurlements dans la profondeur des bois et, de place en place, il apercevait encore des yeux verts qui brillaient sur lui, au travers des branches; mais les bêtes n'ont plus osé approcher.

Voici le matin. L'aurore se lève, une aurore bleu d'acier, mais dont les couleurs glissent rapidement, par les nuances de l'arc-en-ciel, au vert, au jaune, à l'orange. Les taillis filtrent une lumière dorée qui donne de chaudes teintes d'ambre aux troncs blancs des bouleaux. On ne dirait plus de la neige qui aurait poussé, mais de grands bâtons de sucre de pomme, pleins de soleil, en un pays de féerie. Les bandes d'ombre, dont ils raient le tapis de neige, sont bleu pâle, des bandes bleu pâle sur un plan de neige qui a pris, sous les rayons obliques du jour naissant, une couleur de topaze, terre de Sienne, lumineuse, où les blessures des loups en fuite ont répandu des arabesques empourprées.

Les hommes partagent ce qui leur reste de victuailles, et ils causent. Le Russe se nomme Tarentiev, et l'Allemand, Hermann.

— Comment sais-tu si bien l'allemand? demande celui-ci.

— Je suis de la frontière, de Raczki.

— Et moi, je suis de la frontière aussi, dit Hermann; je suis d'Oletzko. Me voici ton prisonnier, et tu m'as sauvé la vie.

— Nous sommes quittes, car, ma vie, je te la dois aussi; seul, je n'aurais pas pu lutter contre les loups.

— Après la guerre, dit Hermann, je rentrerai chez moi, à Oletzko, auprès de mon vieux père.

Après une pause, et sur un autre ton, Hermann poursuit :

— Je reverrai Kasia.

Le Russe lève la tête et, d'une voix qui tremble un peu :

— Tu dis?

— Je reverrai Kasia. Elle est si belle; elle a de grands yeux qui ont la couleur du ciel, le soir, et des cheveux blonds, d'un blond très doux, effacé, comme s'il avait été usé, frotté avec de la pierre ponce; des tresses de lin blond lavé dans du lait.

Tarentiev est devenu rêveur; il murmure :

— Kasia!... de grands yeux profonds comme le ciel bleu quand il devient sombre, le soir...

Et Hermann, qui poursuit sa pensée :

— Kasia Nepomirska...

Le Russe s'est dressé, les traits convulsés; il crie, d'une voix qui s'étrangle dans sa gorge :

— Nepomirska?

— Oui, ainsi se nomme mon amie.

— Ton amie!... Lâche! Lâche! Lâche!... Tiens, défends-toi, car je ne veux pas t'assassiner... Je te dis de te défendre!

Et, jetant au loin baïonnette et fusil :

— Oh! sois tranquille, je ne me servirai pas de mes armes!... Je ne suis pas un lâche, moi!... Je te dis de te défendre!...

Tarentiev saisit son compagnon à la gorge. Les deux hommes roulent par terre, dans la neige, sur les cadavres des loups qu'ils ont tués en leur commun effort.

Lutte désespérée. Les vêtements sont mis en pièces. Le Russe essaie d'arracher les yeux de son adversaire; mais, comme il lui a introduit le pouce dans la bouche, Hermann le mord à le faire crier. Semblables à des bêtes sauvages, les deux adversaires se mordent et se déchirent les chairs. Le sang ruisselle. Par moments, ils s'arrêtent, hors de souffle, épuisés, hagards. Comme ils n'ont d'attention qu'aux coups qu'ils portent, ils ne voient pas le cercle des yeux verts qui se reforme autour d'eux, de plus en plus étroitement, et les rangées de dents blanches aux mâchoires béantes. Les cris de rage qu'ils poussent et leurs cris de douleur les empêchent d'entendre le hurlement des loups.

Soudain, d'une masse, les loups se précipitent sur les combattants enlacés. Ils les mordent au visage, à la gorge, aux reins; de leurs gueules sanglantes, ils leur fouillent les entrailles, qui se mettent à fumer dans le froid. Curée sauvage... Les loups s'enfoncent dans la forêt, en emportant les lambeaux des soldats égorgés.



La neige s'est répandue doucement sur les ossements des deux hommes, que les bêtes voraces ont dépouillés de leur chair et dispersés.

Et les camarades, en passant par la clairière, ne verraient même pas le renflement d'une petite motte sous le plat linceul dont l'hiver a recouvert l'endroit où les deux combattants sont tombés l'un sur l'autre.

FRANTZ FUNCK-BRENTANO.

LES ANNALES



PRINTEMPS DE GUERRE

Juin 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Cent.

GOUTTES DES COLONIES DE CHANDRON

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS, MAUX D'ESTOMAC, Diarrhée, Dysenterie, Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

CHEVEUX GRIS ou BLANCS



reprennent pour toujours leur couleur naturelle avec **HENNÉINE** instantané ou progressif
Merveilleux Produits Garantis Inoffensifs
UNE SEULE APPLICATION SUFFIT
Envoi discret franco contre mandat.
Boîte d'essai : 4 fr. — Grande boîte : 6 fr.
Joindre échant. cheveux pour la nuance exacte.
Emploi facile soi-même. Salons d'application.
L. ROYER *chim.-spéc.*, 36 r. Trévise, Paris.
MAISON RÉPUTÉE DE CONFIANCE

SAVON DENTIFRICE VIGIER

Le Meilleur Antiseptique. 3 f. Pharmacie, 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris



J'OFFRE *à tous la* "**GEMME ASTEL**". *Cette Gemme puissante et mystérieuse vous fera obtenir ce que désire votre cœur ; Si vous désirez* SANTÉ, BONHEUR, *connaître la joie d'aimer et d'être aimé, devenir l'un de ces êtres enviés ne connaissant pas d'obstacles et à qui tout sourit ; demandez le « Livre d'Or » de la* "**Gemme Astel**". *(Envoi sous pli fermé : 20 cent.)* Cette gemme est facilement expédiée dans une simple lettre recommandée. Prix spécial pendant la guerre. *SIMEON BIENNIER, Bijoutier-Lapidaire, 16 rue des Gras, Clermont-Ferrand. — Maison créée en 1901.*



UNE BELLE POITRINE

bien développée et ferme !

VOILA le rêve caressé par tant de femmes et de jeunes filles pour lesquelles la Nature fut avare. Voilà aussi le regret et le profond désir de celles qui l'ont perdue à la suite de maladies, maternité ou autres raisons.

Ce fut mon rêve aussi et mon idée fixe pendant longtemps, pour m'affranchir des humiliations que je subissais en me voyant négligée à cause de ma poitrine plate, de mes épaules osseuses et enlaidies par de profondes salières, tandis que d'autres femmes, autour de moi, recueillaient tous les tributs d'admiration grâce aux lignes gracieuses de leur buste. Nul charme n'est plus admirable dans la femme que la beauté de son buste, et les toilettes les plus riches et les plus élégantes restent sans effet sur un buste maigre aux lignes plates et disgracieuses. Un heureux hasard — comme il en arrive quelquefois dans la vie — me fit découvrir une méthode de traitement simple et exclusivement externe, grâce à laquelle, en un peu plus de deux semaines, je fus entièrement transformée et je possède, maintenant, des épaules bien modelées et des seins bien développés et fermes. Heureuse de mon succès, je ne veux pas monopoliser mon bonheur et j'offre **gratuitement**, soit de vive voix, soit chez moi, soit par correspondance, au reçu du coupon ci-dessous, un conseil confidentiel sur ma méthode **EXUBER BUST DEVELOPER**, grâce à laquelle toute femme ou jeune fille, privée par la nature du meilleur charme féminin, ou qui désire raffermir ses seins qui ont perdu leur fermeté primitive, obtiendra promptement des résultats qui l'émerveilleront.



Cette illustration montre ce que sont les résultats de 2 à 3 semaines d'application de mon **EXUBER BUST DEVELOPER** que les docteurs en médecine les plus connus n'hésitent pas à recommander à leur clientèle, après en avoir constaté la merveilleuse efficacité, et sur lequel plus d'une de nos jolies artistes les plus admirées qui l'ont essayé sur elles-mêmes me témoignent leur plus vive admiration.



JANE DANJOU, *du Théâtre Antoine*, recommande chaudement ma méthode.

ATTESTATIONS

DÉVELOPPEMENT

Mme R.S., a dével. sa poitrine de	18 cent. en	22 j.
Mme G.M., r. de Banville	— 21	— 28
Mme I. O., r. d'Alésia	— 17	— 24
Mme Y. B., av. de Villiers	— 15	— 18
Mme T. C., r. de Berne	— 22	— 32
Mme E. D., r. Maubeuge	— 16	— 26
Mme B.H., av. J.-Jaurès	— 18	— 24

RAFFERMISSEMENT

Mme C. M. ..... a raffermi sa poitrine en	30 j.
Mme R. E., pl. Gambetta	— 22
Mme T. C., r. de Constantinople	— 22
Mme G. R., r. Dunkerque	— 19
Mme G. B., r. Soufflot	— 18
Mme M. O., r. Auber	— 22
Mme A. L., r. Cardinal-Lemoine	— 30

PHOTOS FÉLIX



GENEVIÈVE DRAGA, *de l'Olympia*, est émerveillée du résultat obtenu.

BON GRATUIT

(à découper ou à recopier)

Pour conseils ou essai GRATUIT pour recevoir **verbalement, 11, rue de Miromesnil**, ou par poste, sous enveloppe cachetée, sans signe extérieur, les détails sur la méthode de Madame Hélène DUROY.

Nom .... Adresse ....

à envoyer dès aujourd'hui à Mme **Hélène DUROY**, 11, rue de Miromesnil, division 158 O, PARIS.

VÉRITABLES
GRAINS de SANTÉ du Dr FRANCK

1 OU 2 GRAINS avant le repas du soir
Contre la **CONSTIPATION**

MESDAMES

CHAQUE MOIS, les Capsules des **Dr JORET & HOMOLLE** Préviennent les *Malaises spéciaux* des **Dames et des Jeunes Filles.**

Le fl. 4'50 fco. Phie SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris.

L'HYGIÈNE du SOLDAT

L'alcool de menthe de Ricqlès est indispensable en campagne.

Par son action antiseptique il assainit l'eau, préserve des épidémies et dissipe tout malaise. C'est un stimulant énergique. Refuser les imitations. Exiger du Ricqlès.

Soignez vos Convalescents
Sustentez les Blessés
Tonifiez les Affaiblis

Par le **VIN AROUD**

VIANDE — QUINA — FER

Paris, Rue de Richelieu, 28 et toutes Pharmacies.

LES · ANNALES

POLITIQUES · ET · LITTÉRAIRES

REVUE · UNIVERSELLE · ILLUSTRÉE · HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1719. — 4 JUIN 1916

EDITION·DE·LUXE — UN·AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES · PARIS



LÉON GAMBETTA

LÉON GAMBETTA



La mère de Gambetta.



Une des premières photographies de Gambetta à Paris.



Mme Léonie Léon.

PAGES OUBLIÉES

Voici quelques lettres qui datent de la jeunesse de Gambetta. Il avait dix-huit ans. Son père lui avait promis de le conduire en Italie lorsqu'il serait bachelier. Ils partirent pour Celle-Ligure où vivait la grand'mère maternelle du futur homme d'Etat. Ces lettres ont été livrées au public par les soins de M. P.-B. Gheusi :

Lettres de Gambetta à sa Mère

Celle, le 16 septembre 1856.

Nous avons quitté Nice le 12 pour entrer dans un pays où tout est magnifique, ébahissant, excepté les routes, et encore je suis bien sévère; car je devrais pardonner à l'administration des chemins en faveur des bordures et des allées de ces même routes. Quand on marche sur une route bordée de lauriers-roses, d'orangers en fleur, d'oliviers chargés de fruits et de jasmins embaumés, on peut bien ne plus faire attention au sol qu'on foule aux pieds.

L'Italie a soif du beau artistique et elle s'y jette à corps perdu; c'est de ce côté qu'elle est vraiment belle, vraiment grande; le moindre village nous en offre la preuve en nous montrant un clocher, une église splendide qu'on s'imagine située, en la visitant, à Paris ou à Rome.

Nous avons trouvé bonne maman bien portante, bien fraîche et bien rieuse. C'est la tête de vieille la plus adorable qu'on puisse voir: des cheveux longs, magnifiques, avec la souplesse de la jeunesse, mais plus blancs que la neige, une peau plus blanche que ses cheveux, le sourire permanent sur deux petites lèvres roses, le tout animé de deux petits yeux noirs encore brillants; c'est la physionomie la plus agréable et la plus fine de petite vieille que jamais peintre ait possédée dans ses cartons. Je regrette vivement de ne pas connaître le dessin, j'en porterais des épreuves. Nous avons ici la sœur de papa avec deux nièces charmantes qui commencent à entendre le français et la femme de Paul qui, avec sa fille, chante encore très bien: *Un vieux pêcheur sur les bords de l'Isère.* Papa, lui, va parfaitement; il est dans l'oxygène jusqu'au cou; il est, en un mot, en pays de connaissance: embrassades d'un côté, poignées de main de l'autre, coups de chapeau ici, sourire là-bas, visite à celui-ci, réception de celui-là, levé à huit couché à neuf, vingt pipes par jour, quatre repas complets, de temps à autre une promenade de quatre ou cinq kilomètres: voilà la vie de ce bon petit moine, qui serait enviée d'un pacha. Aussi il prospère à vue d'œil.

Celle, le 29 septembre 1856.

Ma bien chère maman, quand ta lettre nous est parvenue (et il était déjà temps), nous étions dans une des positions des plus intéressantes pour un voyageur tant soit peu gastronome: nous étions devant une table italienne servie à la française, chez notre cousin Giacomo Galleano, qui est bien le plus brave et le plus aimable cousin entre tous les cousins. Il nous a constitués maîtres de son château, qui est magnifique comme situation, site et agréments intérieurs. C'est une ancienne demeure féodale restaurée, sur la cime d'une montagne des Apennins, au milieu des oliviers et des vignes; ce château surplombe une profonde vallée, verte toute l'année et qui, dans ce moment, offre un spectacle ravissant; les oliviers sont chargés de fruits et aux branches de cet arbuste se marient de tous côtés les sarments de vigne, qui mêlent leurs grappes blanches et brunes aux pendeloques vertes des olives.

Les deux montagnes qui forment la vallée sont cultivées en terrasse dont les faces présentent des prairies émaillées de fleurs, et çà et là un oranger et un citronnier offrent au visiteur fatigué un ombrage, des parfums et des fruits d'or pour apaiser la soif. L'espace intermédiaire est rempli par un amas de mamelons, de collines tourmentées par le vent, sans végétation comme sans habitations; de loin en loin quelques pins rabougris élèvent vers le ciel leurs panaches verdoyants, ressemblant assez à un bataillon en marche lorsque le vent agite leurs cimes. C'est là que Bonaparte a fait ses merveilles, conquis la gloire et l'Italie; on voit de grandes levées de terres blanches; la terre est piétinée, ouverte: c'est Montenotte; plus loin est Marengo. Je ne l'ai pas aperçu. Mais à Montenotte, j'y suis allé un matin et j'ai fait, ce jour-là, mes trente ou trente-six kilomètres; arrivé sur le lieu du combat, je n'ai vu qu'un grand plateau sur une haute montagne, le sol remué et des levées de terre crayeuse; un paysan m'a dit que c'était là que Napoléon avait vaincu le général Colli. On croit, avant de voir ce pays, que Bonaparte est un grand tacticien; mais quand on a vu le théâtre de la guerre, on se prend à dire : C'était le dieu de la guerre.

Nous sommes allés à Gênes et, pour moi, l'admiration était au comble; je riais seul, à mon insu, comme les fous. Gênes est la ville des palais; on voit des bâtiments colossaux tout en marbre, avec des statues à tous les coins et à une hauteur prodigieuse, des places qui ressemblent à des jardins, avec du marbre pour pavé, des jets d'eau, des rocs tapissés de fraises et où viennent sourdre des fontaines. Mais tout cela n'est rien quand on a vu l'église de l'Annonciation. C'est un immense navire renversé, avec un portique de marbre blanc de 60 mètres de haut; l'intérieur de l'église est vieux, lézardé; l'herbe y croît et, à juger par les apparences, on n'a point envie d'entrer dedans. Cependant nous y sommes entrés, et nous avons pensé ne plus ressortir. Imagine-toi des voûtes à perte de vue, couvertes d'or, de fresques, de lapis-lazuli, de porphyre; et si élancées, si hardies qu'on tremble; elles sont jetées sur des piliers de marbre qui semblent des joncs des Indes.

Tout cela réuni jette dans l'âme une impression indicible d'atterrement et de petitesse qui compose le sublime. On se promène sans rien dire et sans avoir trop conscience de ce qu'on fait sous les voûtes de marbre de dix-huit chapelles; et quand on revient un peu à soi-même, on se surprend à dire : Que c'est beau, que c'est grand! Et voilà tout. La seconde fois qu'on y revient, l'impression est la même; mais à la troisième, comme l'esprit de l'homme s'habitue à toutes les sensations, au gigantesque comme à l'infiniment petit, au sublime comme au ridicule, on a la force de compter les chapelles, les pilastres, les coupoles, les fresques, les dons et une petite pensée d'orgueil vous vient à la tête: c'est qu'enfin cet ouvrage si beau, si grand, si étonnant, qui vous fait si petit parce qu'il vous oblige à reconnaître que Dieu est grand, est bien l'ouvrage d'un homme, et alors vous comprenez que la race humaine est reine de la création et que l'homme seul peut franchir l'espace qui sépare l'Œuvre de l'Ouvrier supérieur. Ces réflexions vous viennent tout naturellement et on n'a pas besoin d'une grande philosophie pour s'y abandonner.

LEON GAMBETTA.

Notes de la Semaine

Le Cœur de Gambetta

Le pèlerinage traditionnel aux Jardies, s'est accompli cette année avec plus de solennité que de coutume. La prolongation de la guerre, l'héroïsme de nos troupes devant Verdun, avivaient dans les esprits le souvenir de Gambetta, défenseur du territoire, apôtre des énergies nationales... Il appartenait au dernier survivant de ses collaborateurs, M. de Freycinet, d'évoquer cette grande ombre. L'illustre vieillard, demeuré, en dépit de l'âge, une des forces vives de l'Etat qu'il aide de ses lumières, a prononcé de hautes paroles. Elles faisaient revivre tout un passé d'angoisses patriotiques. En comparant les désastres de 1870 à nos actuelles espérances, comment n'eût-il pas été ému! « Gambetta, a-t-il dit, n'est pas témoin de ces merveilles : la nation debout, nos divisions oubliées, nos classes confondues, nos héros fraternellement unis. Nous qui traversons ces journées douloureuses et magnifiques, n'oublions pas qu'il les prépara... » Ce sont des vérités que nul ne conteste. Pleine justice est rendue à l'orateur, au chef, à l'homme public. Un égal intérêt s'attache à l'homme privé que de récentes publications nous ont fait connaître.

Le Gambetta qui apparaît à travers ces documents, est un Gambetta *sensible*. Nous le savions éloquent, cordial, nous ne nous doutions pas qu'il fût tendre. Il l'est extrêmement : tendre envers ses parents, sa sœur, ses neveux, tendre envers l'amie, Mme Léonie Léon, qu'il allait épouser lorsque la mort le surprit.

C'est le meilleur des fils; il aime son père, il le respecte; il consulte avec déférence ce petit épicier de province qu'il a laissé dans la bonne ville de Cahors, tandis que lui-même est venu terminer à Paris ses études de droit. Il vit modestement au quartier latin des maigres subsides paternels; il travaille, et déjà dans sa tête bouillonne l'ambition; il entrevoit le champ qui va s'ouvrir à son activité. Une lettre qu'il lui envoie le 17 février 1860, le peint tout entier :

« La grand'route est devant nous, écrit-il; il faut la prendre résolument, la tête haute, et lutter. Je suis tout prêt; mais pour ne pas m'user aux premières difficultés du chemin, j'ai pensé à chercher le plus d'appuis et de guides possibles; ainsi, je t'apprendrai que je suis en instance pour entrer chez Me Dufaure, le premier avocat de Paris; il est vrai que je ne gagnerai pas une obole; mais j'aurai ses conseils, son appui; avec de pareils tuteurs et un peu de soleil, on doit croître et porter de beaux fruits. »

Il compte bientôt plaider. L'heure arrive. Il débute avec succès. Il a conscience de son talent. « Maintenant j'ai de l'audace. Mon patron est content de moi; je prendrai sa place; je suis dans la citadelle. »... Chaque fois qu'un de ses plaidoyers a réussi et qu'il a fait un pas en avant, il se retourne avec gratitude vers son père, vers sa mère; il leur dépêche des petits billets émus... Une de ses tantes est venue le rejoindre dans la capitale; tous deux occupent un pauvre logement rue Bonaparte. La tante chérie, la « tatan », comme on dit à Cahors, fait le ménage et la cuisine, veille sur la santé du petit; cette tante est une maman attentive qui s'oublie elle-même. Léon Gambetta se laisse soigner, dorloter; l'excellente femme se trouve payée de ses peines, en assistant à l'ascension du futur grand homme. Car il réussit. Il devient populaire parmi les étudiants; il pérore au café Procope. Il passe sur le « Boul' Mich », escorté de hardis compagnons, une fleur à la boutonnière, causant, gesticulant, la tête haute. Gambetta, dans les quelques années qui précédèrent la chute de Napoléon III, n'est pas encore le lourd Falstaff à la carrure puissante, au masque fatigué qu'il sera plus tard. Il a la taille svelte, le profil fin, la démarche allègre. Un charme juvénile émane de lui. Mais des colères grondent dans sa voix cuivrée. Tous ceux qui l'ont entendu l'admirent et sont subjugués. Lorsque Delescluze est poursuivi pour avoir organisé la souscription du monument Baudin, il le choisit comme défenseur, à l'exclusion d'avocats plus illustres.

— Prenez garde, lui disait-on, ce jeune homme n'a pas de prudence ni de mesure. Il vous fera condamner.

— Qu'importe, répondit Delescluze, si l'empire est condamné avec moi.

Ce fut une journée mémorable... Le débat planait au-dessus d'une affaire particulière; c'est le procès du régime qui se jugeait. Un passage du discours de Gambetta, devint, en quelque sorte, le cri de ralliement de l'opposition. Se représente-t-on l'émotion du père et de la mère de Gambetta, quand, au fond de leur boutique, ils eurent l'écho de ce triomphe... Et Léon, parmi les agitations de la politique, ne les oublie pas; il les embrasse de loin, les associe à sa joie; il presse ses « chers vieux » de quitter Cahors, de se retirer à Nice. Les vieux obéissent. Et Gambetta expédie à son père, le 1er janvier 1870, ce salut joyeux :

« Te voilà parvenu, lui dit-il, à la réalisation de tes vœux : une bonne retraite dans un pays charmant, aux portes de ton pays natal, avec la santé la plus robuste et la certitude de jouir longtemps de tous ces biens gagnés par ton travail. »

Un an se passe... Quelle année!... l'année terrible!... la guerre, l'invasion, l'écroulement du trône, la proclamation de la République... Gambetta suffit à tout, organisateur, excitateur des courages, négociateur... Au milieu de ces responsabilités écrasantes, sa pensée interroge et consulte le « cher papa ». Jusqu'à la fin de sa vie, si haut que l'ait élevé le destin, il observe à l'égard de ses parents la même attitude respectueuse, reçoit avec la même docilité leurs conseils. C'est un trait remarquable. Il n'a pas l'orgueil dédaigneux de l'homme qui, arrivé au sommet de la fortune, renie l'humilité de ses origines. Au contraire, il s'y retrempe. En novembre 1881, il vient d'accepter la mission de former un cabinet; il éprouve le besoin d'expliquer au « vieux papa » les motifs de sa conduite.

« J'ai été forcé de mettre ce terrible fardeau sur mes épaules. Je ferai mon devoir, tout mon devoir jusqu'au bout. »

Enfin, il prend la résolution d'épouser son amie, Mme Léon; il n'impose pas impérieusement ce projet de mariage à l'approbation de ses parents; il le leur soumet; il s'inquiète d'obtenir leur agrément... Scrupule d'un cœur délicat. Ce qu'était cette fiancée mystérieuse de Gambetta, nous ne l'avons su avec quelque précision qu'en 1906 après qu'elle fut morte. Et en même temps nous apprîmes le rôle immense qu'elle avait joué dans sa vie, l'action prépondérante qu'elle avait exercée sur sa conscience et sur son esprit. On ne croirait pas à une telle influence, si plusieurs milliers de lettres, ne l'attestaient. Les familiers de Gambetta connaissaient ce lien; ils ne le supposaient pas si fort, ils pensaient que ce n'était qu'un commerce d'amitié amoureuse, cimenté par l'habitude. Ils furent stupéfaits de découvrir que cette amitié avait les caractères de l'amour le plus profond, le plus exalté... Comment prit-il naissance? Maintenant les faits sont établis, des témoins ont parlé, la piété révélatrice et discrète de M. Gheusi nous permet de suivre les péripéties de ce roman.



Remontons assez loin dans le passé. Nous sommes en 1869. C'est jour de grande séance au Corps législatif. Du haut de la tribune, Gambetta commente sa profession de foi aux électeurs de Belleville. D'un geste large, qui lui est coutumier, sa main ponctue le discours, balaie la tribune. En face de lui, dans une loge, une jeune femme brune et pâle, gantée de noir, écoute... Depuis des mois, chaque fois que Gambetta doit prendre la parole, elle est là; elle boit des yeux l'orateur. Et lui, de son côté, la regarde; c'est pour elle qu'il lance la foudre et secoue sa crinière de lion... Sa harangue achevée, il griffonne quelques lignes sur un feuillet, les met sous enveloppe, charge un huissier de les porter à la belle auditrice. Etait-ce une déclaration, une demande de rendez-vous?... Elle ouvre le billet, le parcourt et ostensiblement le déchire...

Le temps s'écoule... C'est la guerre, la Commune, Gambetta n'a pas le temps de penser à son inconnue. Il la retrouve à Versailles. A l'expression de sa sympathie fervente, elle oppose une résistance douce et ferme.

— Non, vous ne pouvez pas m'aimer. Je suis indigne de votre grande destinée. Ne vous engagez pas dans une misérable aventure. On vous surveille, on vous épie; je tiens plus que vous-même à votre réputation. Séparons-nous.

Cette attitude ne pouvait qu'irriter l'inclination naissante de Gambetta... Il essaya en vain de fléchir la jeune femme, de l'amener à consentir à porter son nom. Il dût se résigner à n'être que son ami. Elle craignait qu'il ne se diminuât par un mariage obscur... Ce n'est que lorsqu'elle le vit malheureux, impopulaire, qu'elle consentit à revenir sur sa décision. Ce qu'elle avait refusé au ministre, au président de la Chambre, au président du Conseil, elle l'accorda au général sans soldats, victime de l'humaine ingratitude. Gambetta, fils toujours déférent, sollicita de son père un acquiescement obtenu d'avance (mais il tenait à ce que les formes fussent observées); il lui présenta sa fiancée... Tout était prêt, les accords conclus, quand un stupide accident (la balle d'un revolver, manié avec maladresse par Gambetta), provoqua dans sa santé chancelante, des complications mortelles. Mme Léon demeura seule, ayant pour subsister les maigres ressources d'une pension que les amis du défunt, en se cotisant, lui assurèrent. Elle s'ensevelit dans la retraite, conservant jalousement l'unique trésor qui lui restât au monde, les lettres du cher défunt.

Ces lettres émouvantes respirent l'amour total, absolu. Vraiment il est impossible d'aimer plus et mieux que ne fait Gambetta.

« Tu es pour moi, écrit-il le 17 août 1875, le guide toujours clairvoyant, l'inspiratrice de mes meilleurs actes. Que de fautes tu m'as évitées! Que d'impatiences et de colères tu as su m'épargner! De toutes ces saines influences, je te bénis. » Ses victoires il les lui attribue avec une touchante modestie. « Ce que tu as d'efficace et de divin, c'est de me retenir au devoir. Je te remercie et t'adore. »

Jusqu'au bout, cette effervescence dure; il semble que le temps, au lieu de l'apaiser, comme il arrive d'ordinaire, l'exalte. Le 23 mai 1879, il lui écrit un billet qui est un hymne, une prière : « J'ai vécu de ta vie et non de la mienne; je ne veux plus rien désirer au-dessus, au-delà de cette ineffable communion. A toi donc, en toi et pour toi! »

La révélation de ces cris passionnés a stupéfié le public, qui se faisait de Gambetta une image tout autre. Abusé par les racontars et les polémiques des journaux, il le considérait comme un gros épicurien, sceptique et noceur, s'ébrouant dans l'onde parfumée d'une baignoire d'argent — la fameuse baignoire du Palais-Bourbon, — gorgé de succulentes victuailles par son cuisinier Trompette, protecteur du corps de ballet de l'Opéra. Eh bien, ce sybarite était un amant ombrageux, timide, inexorablement fidèle, lyrique comme René, ardent comme Werther... Ces « dessous psychologiques » du tribun éclairent sa physionomie générale; nous pouvons actuellement en faire le tour. Elle ne présente plus d'obscurité. Le fond de Gambetta, c'est la *sensibilité*, une sensibilité sans cesse frémissante. Toujours il vibre pour quelqu'un ou pour quelque chose, pour un être vivant ou pour une idée. Il déborde d'enthousiasme. Et cet enthousiasme s'exprime avec une fougue, une véhémence extraordinaires...

Le rayonnement prodigieux qu'il exerça, on en avait vu les effets, on en ignorait les causes. On admirait son intelligence, sa volonté, sa souplesse, la puissance de son verbe. Aujourd'hui, après avoir lu les lettres dans lesquelles il s'épanche avec tant de candeur et de bonne foi, nous connaissons la source d'où l'émotion communicative qu'il répandait autour de lui, jaillissait. Ce n'était pas son cerveau, c'était son cœur...

LE BONHOMME CHRYSALE.



AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XVII
SUR LE FRONT ITALIEN

(Notes de Carnet)

Mon cher ami. L'urgence des questions que vous m'avez posées pendant mon absence est moins grande que leur intérêt. Elles peuvent attendre. Certes elles sont graves, mais l'état actuel des événements et des esprits permet moins de préparer une solution que de marquer une orientation.

Je m'y emploierai, le moment venu, de mon mieux et avec une entière liberté d'esprit. Je sais des personnes auxquelles répugne ce mot, que vous employez, de *reconstitution* de la France. Elles semblent craindre qu'on ne veuille rompre avec tout le passé et tout renier de l'œuvre accomplie. Ces appréhensions sont excessives. S'il est vrai que l'on ne détruit que ce que l'on remplace, il y aura beaucoup à garder. Mais, qu'on le veuille ou non, la guerre a porté de rudes coups à des institutions, à des états d'esprit et à des mœurs qu'il faudra changer. En attendant que j'aborde, selon votre désir, ces redoutables problèmes, je vais vous conduire sur le front italien, où le *comando supremo*, qui correspond à notre Grand Quartier Général, m'avait invité à passer quelques jours avec des amis de choix. J'ouvre pour vous, sans y rien ajouter, mon carnet de voyage. Ce sont des impressions directes, écrites au crayon, sans prétention littéraire : je dirai volontiers des *choses vues*, si ce titre n'appartenait au grand chef-d'œuvre de Hugo, l'un des plus beaux de la langue française, dont je suis heureux de vous avoir procuré l'initiation.

10 mai. — Turin. Excellent accueil à la gare. Des représentants du monde officiel italien, qui s'empressent en grâces prévenantes, et des délégués de la colonie française. Les mots échangés sont de cordialité sincère. Des autos nous conduisent, pour employer le temps du *battement* entre deux trains, à la Superga. A sept cents mètres d'altitude une église domine une vue magnifique, l'une des plus étendues et des plus variées que je connaisse, sur les Alpes coiffées de neige, sur les Apennins et sur le Pô. Construite au début du dix-huitième siècle, l'église renferme les tombeaux des rois de la maison de Sardaigne, depuis Victor-Amédée II. Le prince Napoléon et la princesse Clotilde y sont enterrés. Sur le tombeau de la princesse, cette inscription : *data in matrimonium quo amicitia inter Galliam et Italiam sorores sanciretur.* Cette évocation de la fraternité des deux peuples s'affirme dans un banquet intime où, au buffet de la gare, on porte des toasts. Le maire de Turin rend un hommage délicat à l'héroïsme des soldats de Verdun. Je sens par comparaison avec un récent voyage combien cette admirable résistance a grandi la France.

11 mai. — Huit heures du matin. Venise. Court arrêt entre deux trains. L'église des Scalzi, où les avions autrichiens ont jeté des bombes, est toute voisine. Nous

atrons. Le plafond de Tiepolo est en iettes. A gauche, dans une corniche que le ésastre a épargnée, un jeune homme, dont s vêtements sont peints en bleu, regarde vec étonnement ces débris informes de ensemble où il jouait un rôle. Au dessus u maître-autel et dans un des côtés de église, deux trous rappellent le bombardement que les Autrichiens infligèrent à Venise en 1848. J'ai le temps de parcourir uelques rues latérales. Animation des marhés en plein air, où le soleil dore les fruits t les coquillages. Un dirigeable dans le iel bleu...

A Trévise, première impression de guerre. Des infirmières et des soldats sur le quai e la gare. Au-dessus d'une porte cet avis : *osto di conforto soldati feriti e malati.* Nous traversons le Tagliamento, dont le t immense, fait de bancs de sable, est oupé par des ruisseaux rapides...

Nous sommes à Udine, où l'on nous ttend. Petite ville pittoresque avec une lace vraiment italienne, dont le palais unicipal a été construit dans le style du Palais des Doges de Venise. Couchés sur es bancs de pierre, quelques hommes someillent. Brusquement, un violent orage. Quand il a passé, visite au camp d'aviation. L'endroit est magnifique : un fond de monagnes neigeuses qui semblent posées à pic. Dans le ciel splendide que l'orage a lavé, es Caproni s'élèvent comme des oiseaux émesurés aux ailes pesantes et souples. Un Farman évolue dans des tours d'acroatie dont l'aisance fait oublier le péril. Au retour, arrêt devant le château de assariano, où fut signé le traité, inexacment appelé, de Campo-Formio. Visite u général Porro, sous-chef de l'état-major énéral de l'armée italienne : de la clarté, e la résolution, une vive admiration pour France, une sincère solidarité d'armes...

Vendredi 12 mai. — Six heures du atin. Départ en auto pour le front. Sur route, des bersaglieri. Partout des fils fer, plusieurs lignes de défense. Nous trons dans l'Autriche reconquise sans que en dans le paysage indique un changeent de frontière. Mêmes habitants, même ngue, mêmes mœurs. Cette constatation t une révélation des revendications itaennes et leur justification. L'Isonzo! Ce m célèbre me fait battre le cœur. Une eu bleue perdue dans un vaste lit. Le pays vert. Vue sur le Montenero, dont le m contraste étrangement avec le manu de neige qui le recouvre. Château de ohenlohe en ruines.

Nous sommes dans les tranchées du Carso, où nous conduit un général alerte ne dissimule pas sa joie d'avoir pu rracher au sous-secrétariat de la guerre ur substituer à la vie administrative la et l'action du front. Devant nous, dans paysage de printanière verdure, la ville Gradisca. Terrains alternés de glaise de rocs. On glisse ou l'on se heurte. us allons, en groupes prudemment dists, dans les boyaux et sous des tunnels. Il a fallu, pour construire dans une nare rebelle, sous le feu de l'ennemi, ces nchées, ces boyaux et ces abris, une ience et une prudence extrêmes. On ne t avancer que difficilement. Des *dolir* ou *foida* à chaque pas : ce sont des onnoirs naturellement creusés dans la terre, dont l'aspect rappelle les plaines ravagées par la Durance. Le Carso est un mauvais terrain de bataille. Je comprends ici la lenteur des opérations italiennes. Les soldats italiens s'y sont bien battus, aux sons de l'Hymne de Mameli. Bonnes figures sous le casque français. Aux questions posées par le général, ils répondent : *signor si* ou *signor no*, sans employer l'appellation militaire et possessive de *mon* général, qui, en France, avait frappé Rudyard Kipling. Entre les chefs et la troupe on n'en sent pas moins une camaraderie affectueuse et confiante. Nous passons sous le *bosco cappucho*, un petit bois dont le sommet s'achève en capuchon, que les obus autrichiens battent sans interruption. Audessus de nos têtes, un *albatros* s'élève haut dans le ciel clair et épie les mouvements italiens. Le canon gronde et les balles sifflent. Il est neuf heures. C'est l'heure habituelle où la musique de la guerre commence. Il faut rentrer. Un colonel me dit, à propos du roi, qui souvent se hasarde ici : *c'est un grand brave homme...*

Visite à des batteries que des feuillages recouvrent et dissimulent. Déjeuner cordial chez un général-député, qui nous fait les honneurs de la boulangerie de campagne, de la buanderie, des bains, des ambulances. Parmi les blessés, des Siciliens et des Sardes en grand nombre : « Bonjour, mes enfants. Bonne chance à tous », leur dit familièrement le général. Tous ces services sont bien organisés... Parc du génie, abondant et ordonné...

Visite au duc d'Aoste, que la bataille de Verdun intéresse et sur laquelle il nous interroge... A dix heures, le roi Victor-Emmanuel III nous reçoit. Il habite une maison de campagne dont il a lui-même choisi la simplicité et le recueillement dans un coin de verdure. Il y vit en soldat, frugalement. D'une taille petite, qui contraste avec la haute stature du duc d'Aoste, on le sent modeste, presque timide, infiniment bon. Il parle sans pose, clairement, d'un ton à la fois enjoué et réfléchi. Il dit les difficultés de la guerre, dont il suit tous les détails avec un intérêt qui ne va pourtant jamais jusqu'à donner des ordres aux généraux dans lesquels il a mis sa confiance. Il est *constitutionnel*, même sur le champ de bataille. Il nous interroge familièrement, il veut savoir nos premières impressions, il nous met à l'aise. La conversation va, vient, à bâtons rompus, au hasard des répliques. Des mots significatifs y passent, dont les nuances, voulues de part et d'autre, atténuent sans l'écarter l'expression des haines communes. Le roi d'Italie ne doute pas du succès final, ni du sien, ni du nôtre, qu'il confond dans la même espérance. L'entrevue a duré trois quarts d'heure. Nous partons, ravis d'avoir trouvé un homme si simple dans un roi si résolu...

LOUIS BARTHOU,

député, ancien président du Conseil.



Les Lettres de la Cousine



Les Héros entre eux

Deux mutilés aux Champs-Elysées; ils ne se connaissent pas, sortant tous deux d'une ambulance différente; ils sont assis, calés tant bien que mal sur des fauteuils et des chaises; à eux deux, ils n'ont qu'une paire de jambes et regardent passer « le monde. ».

LE CHASSEUR, *croix de guerre, médaille militaire, l'air jovial, l'œil vif, la langue bien pendue, cherchant à engager la conversation.* — Hé ben! le camarade, comme ça on a perdu sa quille aussi?

LE FANTASSIN, *croix de guerre, genre silencieux, tête de Breton, grogne quelque chose d'inintelligible, l'air de dire :* « Tu vois bien! »

LE CHASSEUR. — Y a-t-y longtemps que t'es un glorieux?

LE FANTASSIN, *laconique.* — Quèque c'est qu'un glorieux?

LE CHASSEUR. — Ce qu' t'es parbleu... Tu sais pas qu'on nous appelle les glorieux, rapport à ce qui nous manque... Ils disent comme ça : « N'a plus de jambes çui-là, mais l'a la gloire. » Alors, v'là, on est des glorieux.

LE FANTASSIN — A' l'hôpital, c'est des mutilés qu'on dit.

LE CHASSEUR. — Ben, y a-t'y longtemps que t'es un mutilé?

LE FANTASSIN, *décidé au mutisme.* — Et toi?

LE CHASSEUR. — Moi, mon vieux, ah! là là! tel que j' te cause, j' suis resté douze jours dans un trou d'obus... *(Il regarde l'effet de cette révélation sur son copain qui ne bronche pas...)*, douze jours, t'entends?... douze jours à gueuler que j' m'en sentais pus la gorge... On était deux làdedans..., lui, le pauvre bougre, il est mort le septième jour. Au commencement, il perdait tout ce qu'y savait de sang, sa jambe tenait pour ainsi dire à rien; moi j' pouvais pas bouger rapport à la mienne. Alors, j' lui criais : « Tiens bon, on vient! » et, pis, turellement que personne n' venait... Alors, écoute bien : ça faisait une mare rouge que je clapotais ma main dessus comme ça... j' lui disais : « Serre fort ton mouchoir oùs que ça saigne..., un peu au-dessus... » Y me répondait : « J' peux pas..., tâche de venir me donner un coup de main... » Mais va-t'-faire f..., impossible de remuer... Ah! il a souffert le pauvre gosse, que ça crevait le cœur! heureusement qu'il avait sa gourde, il buvait la goutte, des petits coups par ci, par là, et puis, y m'appelait : « Oscar, Oscar! » J'y répondais : « J' suis là. T'en fais pas... J' suis là!... » Ça lui faisait plaisir que j' soye là, même sans lui être bon à rien. Alors, j' lui causais, histoire de lui tenir compagnie. Y me racontait sa mère et puis ses cinq frères, et puis le pays et puis le bon Dieu... et puis tout, quoi... Moi j' valais pas un clou, mais de le voir souffrir comme ça, j' me faisais en moi-même : « Il est plus bas que toi, Oscar, et y rouspette pas. Tu vas pas flancher, peut-être... » Et, pis voilà

qu'un jour, y parlait presque pas, alors j' lui disais... : « T'es là..., mon vieux? » Je savais bien qu'i' pouvait pas s'être ensauvé, mais ça me tortillait l'estomac de pus l'entendre. « ... Oui, j' suis là », qu'y répondait d'une voix drôle, comme si elle était loin dans la tranchée boche... Et puis tout d'un coup, le v'là qui s' met à souffler comme un phoque... « Han! han!... » ça m' donnait mal au cœur... et puis d'être collé l' derrière par terre, comme un feignant, et d' penser qu'il était tout seul! J' savais pus quoi inventer... « V'là ta maman qui s'amène », que je lui disais, une blague pour le consoler. Y répondait : « Han! han!... » « Veux-tu que je l'embrasse pour toi... » « Han! han!... » qui faisait. Alors à la fin, j'en pouvais pus d'entendre ce qui râlait dans sa poitrine... je devenais fou quasiment... alors j'y ai chanté *Kyrie eleison*, comme du temps qu' je servais M. le curé de mon village... C'est pas que j' croye à grand'chose, mais pisque y parlait du bon Dieu, ça le rendait peut-être content c't air d'église. Il continuait « Han! han!... » mais plus doucement « Han! han!... » et pis quand j'ai z-eu fini, y disait plus rien... « T'es là mon vieux?... » que je lui demandais... alors, rien..., rien..., l'était mort... Et j'avais envie ed' pleurer...

LE FANTASSIN, *sortant de son silence.* — T'as bien fait de lui dire une prière...

LE CHASSEUR. — Sûr que j'ai bien fait... *(A ce moment une fillette s'arrête devant les amputés et, très timidement, pose un bouquet de muguet sur leurs genoux... et d'une voix de printemps, gazouille :* « Pour vous porter bonheur monsieur le soldat et à vous aussi monsieur le soldat. »

LE CHASSEUR, *la figure radieuse.* — Vous êtes bien honnête, mam'zelle... *(L'enfant passe.)* J' pensais pas, dans mon trou d'obus, qu'un jour une belle fille m' dirait des chatteries comme ça qui vous chatouillent le cœur..., c'est'y gentil tout de même... ça vous réjouit... Mais crois-tu qu' fait beau..., on est heureux, pas vrai?

LE FANTASSIN, *toujours muet.* — ....

LE CHASSEUR. — T'es pas heureux? T'oses dire que t'es pas heureux, là à reluquer le monde, à t' sentir beau, à voir du soleil, à pus entendre le canon, à t' goberger à l'hôpital, à t'enfiler au théâtre si t'en as envie... Y as-tu s'ment été au théâtre?

LE FANTASSIN, *d'une voix sépulcrale.* — Rien qu'au cinéma...

LE CHASSEUR. — Moi, j'ai été au premier théâtre de Paris; le Français qu'ils disent et j'ai vu une pièce, attends un peu voir... *Pèdre*, qu'elle s'appelle... Y avait d'dans une dame, quasiment une reine avec des voiles et des tas d'affaires, elle gueulait mon vieux, pis qu' si on lui avait coupé une jambe..., c'était beau, que c'était magnifique!... et pis y en avait un, rigolo comme tout, avec des jambes nues qui faisait semblant d' pas l'entendre... Alors ça la mettait dans un état... elle rageait, fallait voir ça... Polyte, qu'elle lui crachait sous l' nez, en roulant des yeux blancs, je t'aime!... Et pis qu'elle se lamentait, pis qu'il la méprisait... Alors elle sortait des paroles que c'est à se demander où elle allait les chercher, et pis au moment qu'elle se tortillait comme un ver et qu'elle étouffait de colère... la v'là qui lui attrape son fusil : « Cruel, j' me tue », qu'elle crie... Polyte bouge pas plus que si elle avait chanté *Viens Poupoule...* du bois, mon vieux..., y voulait rien savoir... Elle, la mâtine, elle fait comme elle dit... Non, mais crois-tu?... et on applaudissait, on applaudissait... Vrai, t' as pas vu *Pèdre?*

LE FANTASSIN, *d'une voix sépulcrale.* — Non, j'ai vu rien que le cinéma...

LE CHASSEUR. — Eh ben! t'es pas bavard, le camarade..., cause-moi voyons..., raconte un peu pour voir où's que t'as attrapé la croix.

LE FANTASSIN, *décidé au silence.* — Pour quoi faire?

LE CHASSEUR, *pour changer la conversation.* — Est-ce que t'auras ta jambe articulée, toi? tu sais, c't épatant... l'autre jour à l'hôpital, v'là toutes ces dames qui poussent des oh! des ah!... c'était un ancien, qui revenait leur z'y dire bonjour... Paraît qu'il était parti comme un tronc, pas plus de jambes que dans mon œil... l'avait fallu l' porter jusqu'à la voiture, et y s' ramenait courant comme un lapin... J'en revenais point et les dames non plus... : « C'est-y vous, Fontaine, qu'elles s'écriaient. V'là que vous marchez à c't' heure. » Et y se pavanait, l'était content, y faisait des embarras avec ses jambes. « J' suis fiancé qu'il leur disait, et j'ai une place de 2,000 francs. Hein, camarade... *(Il lui tape sur son unique jambe.)* quand on nous aura revissé une quille à Maisons-Blanche, peut-être qu'on trouvera une petite blonde gentille, reluquante, quéqu' t'en dis... *(Il rit.)*

LE FANTASSIN, *du rêve plein les yeux.* — J'ai ma payse... savoir si elle voudra m'épouser maintenant.

LE CHASSEUR. — Hé ben! mon vieux, faudrait qu'elle en ait un culot pour pas t'épouser... Non mais, penses-tu..., on est des glorieux que j'te dis... C'est tout de même pas pour rigoler qu'on leur a f... un coup d' grolle dans les fesses à ces salauds d'Allemands... C'est pour la Patrie... on est des enfants de la patrie toi et moi... on cogne su' les Boches, on leur entre dans le chou n'importe comment, on y perd ses guibolles, en criant : « Vive la France! », et tu voudrais pas qu'on trouve chaussure à son pied?

(Il se tord en réfléchissant qu'il n'a plus ni chaussure ni pied. Le fantassin esquisse un vague et doux sourire : « Tu crois? »

LE CHASSEUR. — Si j' crois... ah ben! moi, j'sais bien ce qu' j' lui dirai à celle que j' connais point et que j' courtiserai... : « Mamz'elle, vous avez devant vous un soldat, un glorieux, n'a pus de jambe, mais l'a point z'eu froid aux yeux... l'a défoncé des Boches tant qu'il a pu... et pis un jour, l'a reçu une balle dans le pied gauche, y s'a traîné à quatre pattes jusqu'à un trou d'obus en poussant le compagnon qu'est mort z'ensuite... l'est resté douze jours, l'a mangé une boîte de sardines et trois tablettes de chocolat... Et y sentait pus son pied droit... à preuve qu'il a fallu dépiauter la bottine avec un rasoir et que son pied était gelé dessous et gangrené par dessus l' marché parce qu'il avait poireauté dans l'eau croupie douze jours... l'a fallu lui couper une jambe à ce pauvre bougre d'Oscar et le pied de l'aut' jambe... et l'a souffert comme dans l'enfer même que sans le serum philosophique et les dames de l'hôpital, et le chirurgien qu'est un bon dieu, serait mort cent fois... Mais l'a eu la médaille militaire et la croix de guerre Oscar!... Y se promène à c't heure avec des béquilles, et bientôt, il fera le fier avec des vraies jambes articulées... Alors si vous en voulez pas d'Oscar, bonsoir la fille, allez vous promener!... les glorieux, c'est pas pour votre nez.

LE FANTASSIN, *déridé et suave, en pensant à la payse.* — J'oserai jamais lui dégueuler tout ça.

LE CHASSEUR. — T'es qu'un serin... on est des glorieux t' peux pas te fourrer ça dans le ciboulеau!

A ce moment, une voiture s'arrête : une dame, vêtue de la mante bleue et de la cornette blanche, en sort et vient prendre le chasseur.

LE CHASSEUR, *se tournant vers le fantassin.* — Au revoir l' camarade, bonne chance pour ta payse...

Il s'ajuste avec peine sur ses béquilles et, soutenu par l'infirmière, s'en va, sautillant par bonds. Un homme se découvre sur son passage. Une jeune femme lui tend un paquet de cigarettes, un enfant lui envoie des baisers.

LE CHASSEUR *se retourne, malicieux, et regardant le fantassin.* — C' que j' te disais. On est les glorieux... On est les enfants de la Patrie...

Le fantassin prend ses béquilles..., il pense à la payse, ses yeux ont un sourire d'espérance... Il s'en va...

Les héros ont passé.

YVONNE SARCEY.

oix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

L'UNIVERSITÉ DES ANNALES "

En quelques mots brefs, donnons des nou-lles de notre hôpital. Nous avons fait nom-e d'évacuations cette semaine, car il faut sser le plus de place possible dans l'attente s grands événements.

Nous avons eu la joie de constater sur le re de Mme Nicolle notre trente millième en-i; pour parler exactement, à la date du 20 i, nous enregistrons 30,112 envois... Et com-nt ne gâterions-nous pas nos soldats du nt quand nous-mêmes recevons des trésors! Le Clézio, de l'île Maurice, nous a en-yé 29 paquets tout prêts à expédier, nous vons eu qu'une adresse à coudre sur la toile. me Hamoir nous en a adressé 50, égale-nt prêts à partir... Et jugez de la joie de ui qui recevra un de ces paquets composés mme suit : une chemise, un caleçon, une re chaussettes, mouchoirs, tabac, pipe, sa-n. Et pour les autres paquets à expédier, us n'avons qu'à puiser dans les caisses mi-culeuses de Mme Price Collier, de New-rk, ou dans nos grandes armoires des Da-des, toujours pleines par la grâce de nos sines, et vides éternellement.

mille sacs à terre.

Mais arrivons vite au fait intéressant : il faut six mille sacs à terre, et je crois toutes les femmes, toutes les jeunes filles, dront tailler et coudre leur sac après avoir cette lettre d'un si puissant intérêt :

J'ai été fort agréablement surpris, Madame, voir que quelqu'un s'intéressait vivement et icacement à l'œuvre *essentiellement impor-te* du sac à terre. Si une voix autorisée nme la vôtre pouvait arriver à persua-les femmes de France qu'il est plus utile uellement de faire des sacs à terre que de parer des lainages pour l'hiver prochain, ce ait un immense service rendu à nos hom-s en même temps qu'une grosse économie leurs vies si précieuses. Je n'ai pas besoin faire devant vous l'apologie du sac à re, le ton de votre article montrant que s êtes bien près d'être convaincue de son ité *de premier ordre*. Je ne m'étonne pas l'accueil chaleureux fait par nos hommes, erdun, à l'idée de Mlle Mirman.

Depuis le début de la campagne, j'ai pu me dre compte de ce qu'était le sac à terre; lleurs, Madame, il faut bien que tout le nde sache que les Boches en font leur prin-l et excellent moyen de défense dans la nchée, voire en rase campagne, et il faut oir aussi, ce que tous les poilus peuvent s dire, que tout le linge pillé par les Bo-s dans nos contrées envahies *est passé en à terre* : rideaux, jupes, jupons, chemises mme, de femme ou d'enfant, nappes d'au-tapis, que sais-je, j'ai vu de tout dans les chées boches, mais je l'ai vu sous forme sac à terre ayant parfaitement résisté aux es et au bombardement.

Frappé de ce fait, le commandant de mon illon me pria depuis longtemps d'essayer n'en procurer, non pas tant *pour la tran-*, le génie nous en fournissant à peu près ès combien de paperasses!!!), mais bien *constituer une réserve* permettant, le jour *prochain assaut*, de donner à chaque me trois, quatre, voire le nombre optimum ix sacs à terre.

» J'ai cherché partout : partout indifférence.

» Madame, jai recours à votre bonté, au nom de mon commandant, de nos officiers et de nos hommes; — Verdun d'abord, soit, mais ensuite, s'il y a moyen, une petite place de faveur pour le 5e bataillon du 4e tirailleurs. Plus il y en aura, plus nous serons con-tents; nos Arabes ne sont pas des sauvages, ils sauront vous remercier et surtout apprécier votre geste. Ils ne remercieront pas avec de grandes phrases et de la littérature de filleul à marraine, mais je vous jure qu'ils partiront gaiement à l'attaque avec leurs sacs et leurs outils, et les officiers, à ce moment-là, comme les autres, adresseront un rude remerciement à leurs cousines des *Annales*.

» Je n'ai pas besoin de vous refaire l'histo-rique de la 1re marocaine, vous la savez troupe de choc; on ne nous a pas mis à Verdun, mais, à la prochaine danse, nous allons partir en première vague. Nos hommes s'en font une joie; ils y sont trop habitués pour s'en « frap-per », mais ils n'ignorent pas les dangers et, en bons soldats expérimentés qu'ils sont, ils savent qu'*un bon soldat* doit *conserver sa vie*, et de ce fait ils aspirent vivement à la grosse satisfaction de partir au « baroud » munis des cinq ou six sacs à terre qui, habilement et prestement placés tout à l'heure, vont pro-longer leur vie, donc leur force, donc le succès. (Ce n'est pas leur première expérience du sac à terre.)

» Tournez vos yeux vers nos tirailleurs, Ma-dame, et, si vous le pouvez, faites-nous faire des sacs à terre; la description que vous en faites est excellente. Ces sacs doivent avoir 33 centimètres sur 65. Ajoutons en haut, sans être mis dans une coulisse, un morceau de fi-celle solide de trente centimètres, pour nouer le haut du sac.

» Des sacs, des sacs, des multitudes de sacs Comptez un effectif de mille hommes à notre bataillon. Je ne m'illusionne pas, ce serait trop beau d'avoir six mille sacs à terre, mais autant on pourra nous en envoyer, aussi peu qu'on pourra nous envoyer, nous l'ac-cepterons de si bon cœur, et nous en serions si reconnaissants!

» Le sac à terre, c'est et ce sera la sauve-garde du tirailleur, — si vous et toutes les Françaises le voulez.

» Docteur H. VILLETARD DE LAGUÉRIE,
» *médecin aide-major de 2e classe.* »

« *P.-S.* — Je me permets de joindre mon adresse et celle du commandant de mon ba-taillon, *commandant Aubertin, 5e bataillon, 4e régiment de tirailleurs indigènes, 1re division marocaine, S. P. 109.* »

L'Adoption des Prisonniers

La situation est détendue dans les camps, les paquets maintenant arrivent, et l'Office d'information nous fait savoir que la préten-due interdiction concernant les envois de pain est parfaitement inexacte, attendu que la conclusion d'un accord tout récemment établi entre les deux gouvernements au su-jet de l'alimentation en pain rendrait pareille mesure inexplicable... Nos marraines peuvent donc en confiance envoyer leurs paquets et surtout ne pas abandonner les colis de pain qui sont indispensables.

Nous le savons d'autant plus sûrement qu'un grand nombre de blessés sont recueillis en Suisse, et qu'ils sont unanimes à déclarer que, sans les paquets reçus de France ou de l'étranger, la nourriture serait absolument insuffisante. Aussi toute la Suisse est-elle penchée sur nos enfants pour adoucir leurs souffrances et leur faire oublier leur captivité.

Nous recevons d'une cousine qui consacre actuellement sa vie aux soldats malades ar-rivant d'Allemagne une lettre exprimant les sentiments qui animent toute la Suisse : « Les Français, dit-elle, nous sont arrivés malades, infirmes, mutilés, mais souriants. Vous les connaissez nos héros, vous me dispenserez d'en dire davantage. Les grandes émotions sont muettes... » Elle demande pour ses chers enfants des livres, des manuels, des revues, des bouquins sérieux, des recueils de chan-sons, des chansons belges.

« Nous désirons offrir, dit-elle, à nos glo-rieux hôtes une véritable vie de famille pendant leurs heures de liberté. Ils sont ar-rivés inopinément et tout est à organiser pour les distractions. »

Les envois pourront être libellés ainsi : Les Prisonniers Français de *Hilterfingen*, Lac de Thoune (Suisse), Pension Hunegg, ou Pen-sion Helvetia; ou bien à *Oberhofen*, Pension Oberhofen, ou Pension Schœnau, Pension de la Croix, Pension du Parc, Pension Mon-tana (cette dernière est l'hôtel réservé aux officiers).

Nous serions ingrats si nous ne transmet-tions ici les vifs remerciements de M. Louis Ferron, Baraque 6, Bayreuth, qui, se trou-vant limité pour sa correspondance, se trouve empêché de dire aux aimables cousines la gratitude de son camp...

Pour les Russes.

Jacques Richet, sergent au 129e, secrétaire du Comité de secours, Altmarck, nous écrit :

« Le docteur Kreisler, président du Comité russe, me charge de vous remercier, ainsi que les nombreuses abonnées des Annales, pour les envois magnifiques parvenus pour les Russes malheureux. Il vous serait re-connaissant de bien vouloir rappeler que les colis doivent être adressés ainsi : « Docteur Kreisler, président du Comité russe, Garde-legen in Altmarck. »

Enfin signalons encore la bonté vigilante de l'Amérique qui soutient 67 filleuls dont nous sommes les truchements, les marraines nous priant de faire parvenir en leur nom les colis de vivres et les envois qu'il leur plaît de faire à leurs filleuls; en revanche elles leur écrivent directement et le soldat corres-pond avec cette marraine lointaine.

A la Brosse ! A la Brosse !...

Les aveugles de M. Brieux sont des soldats heureux. Ils sont surchargés de commandes...

Nous avons reçu de l'île de la Réunion, commune de Saint-André, une très belle lettre du maire :

« Permettez, dit-il, à vos amis de la mu-nicipalité, et plus particulièrement à son maire, qui, vieil abonné des Annales, sent son cœur battre à l'unisson du « Camelot des Aveu-gles », de vous adresser pour ces quelques victimes de la guerre un chèque de 250 francs. Puisse cette modeste offrande vous permettre de faire quelques heureux... »

Le total des sommes reçues à ce jour est de 23,949 francs 70. Il reste 1,089 brosses à livrer.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

94e LISTE DE SOUSCRIPTION

42e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 13 au 20 mai 1916)

M. Simon, Mopti (Sénégal), 250 fr. — Mlle Garnot, Mennecy, 20 fr. — Mlle Desenne, Curepipe (Ile Maurice), 10 fr. 50. — Mlle Mettey Buffalo (U. S. A.), 25 fr. — M. Brusme, Béthune, 5 fr. — M. Joseph Gorlier, Gorlowka (Russie), 10 fr. — Mme Andreoni et ses élèves, à Philadelphie, 50 fr. — Un anonyme, 6 fr. — Mme Marcel Guépet, 10 fr. — Mme Bouligaud, 20 fr. — Mlle Annette Lane, Boston (U. S. A.), 12 fr. — Mme L. L. Lambert, 20 fr.

Total général de cette 94e liste........ 438 fr. 50

(A suivre.)

Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller (1)

XXXI

22 novembre.

Je ne prends plus de notes que rarement. Les jours se suivent et se ressemblent désespérément. Peu, ou pas de nouvelles sensationnelles. En Belgique et en France nous piétinons sur place. Les Russes et les Serbes battent régulièrement les Autrichiens. Personne n'attache plus d'importance aux communiqués officiels de l'état-major. On préfère se passer sous le manteau les lettres du front, qui, toutes, marquent une grande lassitude chez nos combattants. Et pourtant les officiers essayent de relever le moral de leurs troupes en leur annonçant les plus extraordinaires victoires. C'est ainsi que les soldats, qui se battent contre les Russes, nous demandent s'il est vrai que Paris soit occupé et que ceux de France et de Belgique se réjouissent de ce que Varsovie soit pris et que nous marchions sur Saint-Pétersbourg. Le jeu est dangereux, car la vérité sera fatalement connue tôt ou tard, et alors la réaction se produira.

Ce matin, ma ménagère tardant à m'apporter mon café, je me suis rendu à la cuisine où j'ai trouvé la pauvre femme affalée sur une chaise, la tête entre les mains, de grosses larmes coulant silencieusement de ses yeux sur ses genoux. Elle n'a pas répondu d'abord aux questions que, profondément troublé, je lui posais. Puis, d'un geste las, elle m'a montré deux lettres, à en-tête officiel, que le facteur lui avait remises quelques instants auparavant. Voici ce que j'y ai lu :

« Nous vous faisons savoir que votre fils Richard est mort comme un héros, dans les premiers engagements qui ont eu lieu en Belgique. La médaille d'identité ne nous étant parvenue que ces jours derniers, il nous a été impossible de vous faire connaître son décès plus tôt.

» Etat-major général des armées. »

« Pendant la bataille d'Ypres, votre fils Paul a été grièvement blessé. On a dû l'amputer de la jambe gauche et de l'avant-bras droit. Malgré les soins empressés dont il est entouré, son état reste alarmant. C'est à sa demande que je vous en informe, en ajoutant que Paul a été décoré de la croix de fer.

» L'infirmier : STOESSEL. »

Fallait-il essayer de consoler la malheureuse mère, qui voyait ainsi s'effondrer lamentablement tout l'édifice de ses affections familiales sous la rafale de la guerre? A contempler cette muette statue de la douleur, je compris que, pour l'instant, les paroles les plus affectueuses glisseraient sans y pénétrer, sur l'âme immobilisée et durcie par l'épouvantable épreuve. J'allais donc sortir sur la pointe des pieds, de la cuisine, quand la femme, comme mue par un puissant ressort, se dressa et, le poing tendu, fit entendre d'une voix blanche les plus violentes imprécations :

« Ils étaient à moi, les deux beaux gars. Qui donc avait le droit de me les prendre? Maudits soient les princes, qui, pour satisfaire leurs folles ambitions, m'ont volé le fruit de mes entrailles! Que m'importe leurs plans gigantesques d'annexion? J'avais enfanté dans la douleur. Pendant vingt ans, j'avais accepté les plus dures privations pour élever mes fils, qui étaient mon orgueil. Ils me les ont lâchement tués pour mettre un bout de laurier à leur couronne. Que le sang de mes pauvres petits retombe sur leurs assassins couronnés. Que demain la révolution éclate à Berlin, nous serons là, toutes les mères, pour donner l'assaut à la forteresse du tyran. Ce n'est pas aux Français et aux Belges que j'en veux : ils défendent leurs foyers. Mais tant qu'il me restera un souffle, je jetterai l'anathème à nos maîtres, à ces Hohenzollern insatiables, qui, pour mieux dominer le monde, amoncellent les cadavres des prolétaires, sans se soucier des ruines qu'ils sèment et des larmes qu'ils font couler. »

Ah! combien douloureux fut pour moi le contraste entre cette douleur tragique et les reliefs de la débauche populaire, lorsque, quelques minutes plus tard, je pénétrai dans un restaurant voisin pour y prendre mon petit déjeuner. Sur les tables qu'on n'avait pas eu le temps de nettoyer, parce que la fête s'était prolongée jusqu'aux premières heures du matin, s'alignaient les bouteilles vides, au col casqué d'argent et d'or.

« Quelle noce ils ont encore faite cette nuit, me dit le garçon, aux traits tirés, qui me servit nonchalamment. D'où peuvent-ils bien tirer tout l'argent qu'ils dépensent, les vieux marcheurs et les jeunes blancs-becs qui passent ici leurs soirées à s'enivrer avec les professionnelles du vice, dont les bataillons sont encore renforcés par des femmes de soldats? On dirait vraiment qu'ils gaspillent d'avance la formidable indemnité de guerre que nous payeront les Français, les Anglais et les Russes. Jamais nous n'avons fait d'affaires aussi brillantes. Et moi qui pensais que la guerre, en obligeant notre peuple à ménager ses ressources, nous réduirait, nous autres, les garçons de café et de restaurant, à la plus grande misère! »

Je n'ai pas pu m'entretenir seul à seule avec Lina, durant cette dernière quinzaine. J'ai réussi enfin aujourd'hui à échanger quelques mots avec elle. De cette conversation j'ai gardé une impression déconcertante.

— Vous êtes un cachotier, mon oncle, m'a dit la fille de mon ami, avec un sourire énigmatique. Henri m'a confié, hier seulement, que vous lui aviez rendu visite à la Charité. Je ne demanderai pas quels secrets il vous a confiés, bien que j'aie vaguement en idée que vous avez dû, tous les deux, casser du sucre sur mon dos.

— Nous nous sommes entretenus de ton avenir, ai-je répondu, avec embarras. Ne te plairait-il pas de savoir quelles sérieuses réflexions nous avons échangées?

— Pas aujourd'hui, mon oncle. Avant de connaître vos doctes théories sur le bonheur des femmes en général, et sur celui des Berlinoises, en particulier, j'éprouve le besoin de rester un peu seule avec mes propres pensées. Quand je verrai clair dans ma propre conscience, je vous demanderai certainement si votre jugement est conforn au mien, car j'attache un grand prix à v conseils, mais, pour l'heure, vous ne pou riez que troubler mes méditations, et, vous écouter trop tôt, j'en viendrais à plus savoir si j'ai trouvé toute seule qui doit être ma décision à moi, ou si vo m'avez imposé la vôtre.

Notre entretien en est resté là. Je perds en suppositions sur l'état d'esprit ma nièce. Est-ce que, par hasard, Désoba aurait raison? Je ne puis encore y croi Depuis mon arrivée à Berlin, je vais surprise en surprise. Mon esprit provi cial, délibérément attaché aux vieilles tr ditions de la Thuringe, s'égare au mili du labyrinthe berlinois. La pensée al mande a prodigieusement évolué au cou des dernières années. Nous autres, habitan des petites bourgades, nous avons un p marqué le pas sur place. Ici, dans la gran ville, toutes les vieilles institutions se s transformées brutalement au contact de richesse trop vite et trop facilement acqui et la famille elle-même a été ébranl jusque dans ses plus profondes assises, p les rafales de l'orgueil et du plaisir.

Lina, avec sa bonne humeur et son ém tivité de bon aloi, me consolait un p des vulgarités qui m'entouraient. Si ch elle également je devais découvrir l'esp bassement calculateur de ses concitoye j'en serais désespéré.

Au collège, cela ne marche plus tout. Mes élèves, complètement indis plinés, se livrent contre moi à de bruyan manifestations. Malgré toutes les bon résolutions que j'ai prises, il m'arrive core quelquefois de me laisser entraîn à soutenir des théories libertaires. Qua je parle des nationalités opprimées, du dr qui prime la force, de la justice qui d refréner les appétits des grands peup les jeunes caïmans font claquer leurs m choires comme s'ils voulaient me dévor Je sais que mes propos déformés s rapportés chaque jour à mon directe Oswald m'a déjà témoigné son mécont tement, et, hier encore, il me laissait trevoir, qu'en cas de récidive, il se ver contrait d'exiger mon déplacement. Il raît que des pères de famille ont prote contre mon enseignement *révolutionnai* En sommes-nous donc arrivés au point q ne soit plus permis chez nous de pronon les mots sacrés de liberté, de droit, quité ?

Bah! qu'on me renvoie en province; y est plus pur que dans le milieu décad où les hasards de la vie m'ont placé.

Tout de même sont-ils assez répugna ces petits Berlinois. Dans ma jeunes toutes les fibres de mon intelligence de mon cœur vibraient quand mes m tres faisaient appel aux nobles idées d l'antiquité classique nous a laissé le glori héritage. L'Allemand d'aujourd'hui, av tout soucieux de richesse et de jouissan matérielles, a jeté loin de lui tout ce gage encombrant. Il ne rêve que de ciles et profitables conquêtes, d'asser sement des races inférieures, oh! inférieu non point parce que leur civilisation moins raffinée que la nôtre, mais pa que, trop confiantes dans l'honnêteté autres, elles n'ont pas pris les précauti nécessaires pour la défendre.

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

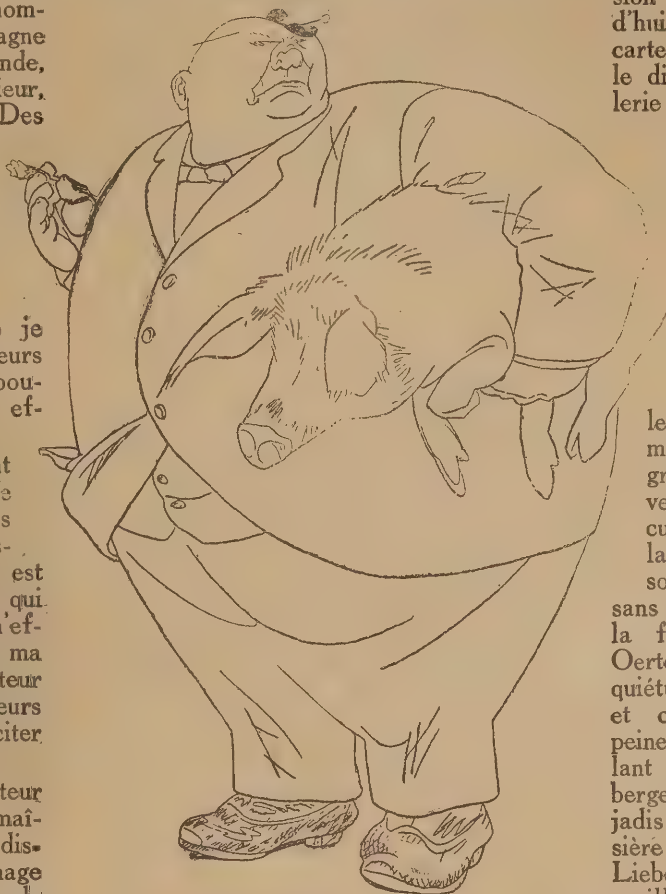
Que cette morale singulière, qui se résume ans le culte des muscles, soit devenue apanage de la caste militaire, passe encore; mais qu'on ait réussi à la faire pétrer dans l'âme des jeunes gens, à cet ge, où ailleurs tout est enthousiasme, générosité, ivresse de sacrifices, voilà ce qui e déconcerte. Or, les petits vieux auxquels suis chargé d'enseigner non seulement latin, mais encore l'art de mettre en leur toutes leurs qualités natives, semblent plus avoir aucune compréhension pour qui faisait battre le cœur de toutes s jeunes générations d'autrefois. Pour eux, mme pour nos intellectuels et nos homes d'affaires, la plus grande Allemagne t le pays qui doit asservir le monde, oins pour l'élever à un niveau supérieur, e pour en tirer d'énormes profits. Des ostes lucratifs dans des contrées ssales, des bateaux, chargés à en uler des marchandises de tout l'unirs, des comptoirs où la clientèle ondiale devra s'approvisionner, un uple-roi écrasant de sa morgue inlente des peuples d'esclaves, voilà déal de mes élèves, voilà ce que je vrais, pour ne pas provoquer leurs otestations, leur montrer comme l'aboussant nécessaire, fatal, des prodigieux efts du militarisme prussien.

Et puis, est-il assez odieux le penchant ces morveux à la délation! Je sais que acune de mes paroles, chacun de mes stes est surveillé par une trentaine d'esns presque professionnels. La classe est peine terminée que déjà ces enfants, qui vraient être mes amis, puisque je m'efce de leur donner le meilleur de ma nsée, se précipitent chez le directeur ur me moucharder, et, rentrés dans leurs nilles, ils s'appliquent encore à exciter ntre moi les fureurs de leurs parents.

En France et en Angleterre le délateur méprisé. Dans les collèges, les maî; le repoussent avec dégoût et ses condisiles le mettent au ban. Ici, l'espionnage un grand honneur. Les gens du monde -mêmes ne dédaignent pas de s'y lir. On fait bien de se surveiller, et s les salons les plus fermés, et dans restaurants les mieux fréquentés. Que fois il m'est arrivé, lorsqu'en prenant n repas avec un ami, à une table d'hôtel, développais quelques-unes des théories me sont chères, de voir un inconnu, s à une table voisine, interrompre sa yante mastication pour pouvoir suivre e conversation d'une oreille plus attenet s'informer ensuite auprès du garçon, mon nom, de ma profession, de mon nicile. Que de fois encore, un poliamateur, mis en appétit de délation ce qu'il avait entendu, ne m'a-t-il pas i dans la rue?

Un de mes collègues du collège me un jour une confidence significative : Ion cher, me dit-il, vous tenez souvent propos bien audacieux. Je préfère vous peler de suite que je suis officier de rve et que, comme tel, j'ai l'obligation signaler à mes chefs tout ce qui pourrait promettre de près ou de loin la sécurité l'Etat. Il me serait évidemment égalet facile ou de vous prendre en traître, de manquer à mes engagements. Dé d'être fidèle à la parole donnée, je préfère cependant vous en avertir. Veuillez donc ne plus rien dire en ma présence qui m'oblige à vous dénoncer. Et puis, permettez-moi encore de vous donner un bon conseil. D'autres se feront un malin plaisir de vous pousser à commettre de plus graves imprudences, afin de mieux pouvoir vous compromettre. Surveillez votre langue, voire même votre pensée. Ce sera le meilleur moyen de vous éviter de gros ennuis. »

Voilà où nous en sommes. Même un professeur de lycée accepte de devenir un mouchard quand il croit que la patrie allemande en retirera quelque profit. Et dire que ces gens-là ont l'orgueil de cette abjection !



PEINTS PAR EUX-MÊMES :

(Extrait de *Simplicissimus*.)

On m'a raconté d'ailleurs une histoire très caractéristique, dont l'authenticité n'est pas douteuse. Dans un salon parisien où fréquentaient des diplomates, un Alsacien appartenant à la meilleure société s'était permis, en 1911, de faire une remarque déplaisante sur le gouvernement du pays d'empire. Or, quelques jours plus tard, l'Alsacien, de retour dans les provinces annexées, était mandé chez le statthalter qui lui fit les reproches les plus amers à propos du mot, pas très méchant, qui lui avait échappé. Il s'était donc trouvé parmi les invités du salon parisien, un Allemand « de bonne compagnie », qui s'était fait un devoir de signaler immédiatement cet incident très mince à Strasbourg.

Le même Alsacien me rapporta encore, qu'au parlement d'Alsace-Lorraine, un député se plaignit un jour de la surveillance policière à laquelle, lui et ses collègues de l'opposition étaient constamment soumis : « Oh! pas à l'intérieur du pays », s'exclama le sous-secrétaire d'Etat Mandel, sans se rendre compte que, par cette remarque irréfléchie, il reconnaissait que la surveillance s'exerçait sur les représentants du peuple, dès que ceux-ci quittaient leur domicile habituel.

Ah! comme, après cela, on peut de bon cœur chanter : « L'Allemagne au-dessus de tout! »

XXXII

2 décembre 1914.

Le Reichstag est rentré pour sa session ordinaire. Je me suis promené aujourd'hui pendant deux heures, grâce à une carte d'entrée mise à ma disposition par le directeur Jungheim, dans la grande galerie de quatre-vingt-seize mètres du palais parlementaire. L'animation y était considérable. Mon ami Schmitt m'a montré les députés les plus connus.

Le beau Bassermann, en uniforme gris, était très entouré. Il « crânait » comme de coutume et, devant un cercle de nationaux-libéraux, il développait un plan de campagne qui, en quelques semaines, devait infailliblement nous donner la victoire. Le petit Muller-Meiningen, plus prétentieux que jamais, promenait sa figure fouinarde d'un groupe à l'autre, et, le nez en l'air, le verbe haut, cachait ses visibles préoccupations sous une agitation presque maladive. Les conservateurs avaient l'air soucieux. Heydebrandt, le minuscule « roi sans couronne », parlait à voix basse, la face d'ordinaire si réjouie du gros Oertel était barrée des rides de l'inquiétude. Spahn, le président cérémonieux et compassé du centre, avait quelque peine à calmer l'exubérance du bouillant Erzberger, de cet instituteur wurtembergeois, qui est arrivé à orienter son parti, jadis si indépendant, vers la politique grossière du pangermanisme. Le général von Liebert, sec, raide, distant, écoutait d'une oreille distraite les déclamations furibondes de Schultze, le plus fou et le plus brutal des hyperpatriotes. Plus loin le démocrate Wiemer, cet ancien sténographe du Reichstag, devenu, à force de platitude, un des successeurs les plus bruyants, mais aussi les plus incapables de Richter, faisait entendre les éclats de sa voix métallique et tirait les bordées de son médiocre esprit sur le mercantilisme des Anglais et la traîtrise des Italiens. Quant aux socialistes, ils passaient, l'oreille basse et les pas feutrés, au milieu de toute cette agitation. Si Scheidmann s'attardait à recueillir, en plastronnant, les félicitations de quelques députés de la droite pour son attitude patriotique, Haase, Bernstein, voire même Sudekum, le diplomate marron du collectivisme, ne faisaient que passer dans les couloirs et tenaient de mystérieux conciliabules autour d'une table de la buvette. On eût dit que ces libertaires avaient conscience du rôle ridicule que leurs chefs leur faisaient jouer en les attelant au char des Hohenzollern.

Quant aux détenteurs des cartes d'entrée, ils essayaient de se rapprocher des groupes de parlementaires dans l'espoir de trouver quelque réconfort auprès de « gens bien renseignés ».

Schmitt ne m'avait pas quitté : « Nous sommes perdus, me dit-il tout à coup, d'une voix sourde. Ne vous y trompez pas; notre avance en Belgique et en France n'a pour nous aucune valeur, puisque, malgré les prodigieux efforts de notre état-major, nous ne pouvons plus l'élargir. Même si nous devions encore remporter quelques succès en Russie et dans les Balkans, nous ne tarderions pas, là, comme sur le front occidental, à nous immobiliser devant des barrières infranchissables de tranchées. Nos ennemis ont appris à faire la guerre. La période de surprise, sur laquelle comptaient nos généraux, est passée. Russes, Français et Anglais n'ont plus qu'un objectif, prolonger les opérations pour être en état de suppléer, par un travail intensif, à leur manque de préparation. Nous ne pouvions triompher qu'en précipitant l'attaque. Maintenant que nous piétinons sur place et que chaque pouce de terrain conquis nous coûte un régiment, l'épuisement n'est plus très éloigné. Se produira-t-il dans un an, dans deux ans, dans trois ans? Je l'ignore, mais nous n'éviterons plus la catastrophe, si les alliés tiennent bon. Entre nous, le chancelier a convoqué hier les chefs de partis dans son palais de la Wilhelmstrasse. Les conjurés n'ont pas fait de confidences à leurs collègues sur cette mystérieuse entrevue; mais il ne fallait pas être un fin observateur pour lire sur leurs visages leur inquiétude, je dirais presque leur abattement quand ils en sont revenus. Ils ont évidemment reçu et accepté la consigne de faire étalage de la plus grande confiance. Il paraît que Bethmann-Hollweg prononcera demain un discours triomphant et que les orateurs de tous les partis emboucheront après lui, la trompette de la victoire. Mais ces fanfares devront surtout impressionner les neutres, décourager les alliés et amener le bon « Michel allemand » à vider son bas de laine dans le trésor complètement vide de l'empire. Ce qui me frappe surtout, c'est que les pangermanistes, qui, au mois d'août dernier, se vantaient bruyamment d'avoir provoqué une guerre, dont ils attendaient de si monstrueux profits, se posent maintenant en victimes de la plus injuste des agressions. A les en croire, l'Allemagne a tout fait pour éviter cette guerre abominable et elle serait prête, encore à l'heure présente, malgré ses éclatantes victoires, à signer une paix honorable. Faut-il que ces criminels aient peur du châtiment pour renier ainsi toutes leurs doctrines loufoques? La banque est inquiète, la grande industrie s'affole, le commerce est dans le marasme. Dans le peuple la misère grandit. On s'inquiète partout de voir les pertes allemandes s'allonger désespérément sans que la victoire s'affirme sur aucun front de bataille.

» J'ai entendu ce matin, à la salle de correspondance, l'écho de toutes ces angoisses. C'était toujours le même refrain : le coup est manqué, tâchons de nous tirer du mauvais pas sans pertes trop sensibles. Quelques enragés, comme Bassermann, essayaient bien de rendre un peu de confiance à leurs collègues, mais les grands chefs n'en marquaient pas moins, par leurs aveux ou par leurs réticences, que l'état-major général n'a plus, comme aux premiers jours de la guerre, la certitude de vaincre des ennemis trop nombreux. Toutes ces craintes se traduisent en récriminations contre les généraux, en accusations contre les leaders du pangermanisme, en malédictions à l'adresse de l'Angleterre, de l'Italie et des neutres. Il semblerait vraiment que, depuis des années, nos ennemis aient ourdi contre nous, dans l'ombre le plus noir, le plus infernal des complots.

» Ah! si vous saviez comme je me sens heureux de pouvoir vider mon cœur dans celui d'un ami, dont je sais qu'il partage mon dégoût pour tous ces bandits. Tout à l'heure je serai de nouveau contraint, quand j'irai retrouver mes collègues, de mentir comme ils mentent tous; car, sans cela, ils m'écharperaient pour avoir dit tout haut ce qu'ils pensent tous bas, sans avoir le courage de se l'avouer à eux-mêmes. Tout est, en ce moment, duperie, hypocrisie, lâcheté, dans le parlement. Si nous avions quelque souci de nos lourdes responsabilités, nous nous dresserions tous, nous, les représentants de l'ancienne démocratie, comme des accusateurs publics, devant les banquettes de la droite et nous prononcerions contre ceux qui ont compromis, dans la plus folle aventure, le résultat brillant d'un siècle d'efforts vigoureux, le plus formidable des réquisitoires. Nous n'en ferons rien cependant. Quand le pompeux comte Westrap et cet insupportable Bassermann monteront à la tribune, pour chanter une fois de plus les gloires de la plus grande Allemagne, notre sinistre Muller-Meiningen et ce gonflé de Scheidemann donneront leur approbation la plus complète à la politique de rapine du chancelier. Bien mieux, ils exaspèreront encore nos ennemis en exigeant des annexions, en parlant de la nécessité d'assurer la sécurité de l'Allemagne par l'extension de ses frontières et sa richesse par l'imposition aux nations rivales de traités de commerce ruineux. Spahn, de sa voix de fausset, essaiera de mettre le Dieu des chrétiens dans notre jeu. Et nous autres, qui voyons l'heure des grands comptes s'approcher à grands pas, nous applaudirons à ces stupides tirades, espérant malgré tout qu'à « bluffer » avec tant d'audace, nous provoquerons chez nos justiciers des hésitations, qui pourront encore nous sauver. »

En sortant du Reichstag, j'ai retrouvé les barrages de police, qu'on avait cru devoir établir pour prévenir des manifestations populaires. A peine eus-je franchi le dernier échelon de gardiens, que je fus entouré, bloqué, écrasé par les curieux, qui m'interrogèrent, avec une visible inquiétude, sur ce qui se passait au Reichstag : « Tout va bien, m'écriai-je, dans l'espoir de me frayer plus vite un chemin à travers l'épaisse muraille humaine, les socialistes eux-mêmes vont voter l'emprunt. Quant au gouvernement, il affirme sa foi absolue dans la victoire prochaine. » Des *hoch!* accueillirent ces paroles lancées à pleine volée. Si Classe m'avait entendu, il aurait été aussi content de moi que j'étais moi-même honteux de ma couardise; car, enfin, si j'avais été sincère, j'aurais crié à cette foule : « On te trompe, on te mène à la ruine, comme on conduit tes enfants à la boucherie, pour la plus grande gloire d'une dynastie sans conscience. »

(A suivre.)

KURT-OSCAR MULLER.
Pour copie conforme :
Abbé WETTERLÉ.

Le Respect autour des Blessés

A cette heure, autour des soldats mutilés ou amputés, c'est une émotion générale d'amitié et d'admiration, à chaque pas, dans la rue même. Tous les jours, aux Champs-Elysées, vous pouvez voir les enfants qui jouent au blessé : l'un d'eux, un petit garçon, boite, et les petites filles le soutiennent, l'entourent, lui font des révérences. Un invalide veut-il traverser la chaussée ? C'est à qui le guidera. Quelques blessés m'ont dit en souriant qu'ils étaient gênés par d'excellentes personnes qui les abordent, les questionnent, leur offrent même de l'argent. C'est que tous les passants ont dans leur cœur le mot de la bonne vieille de Déroulède : « J'ai mon gas soldat comme toi ». Dans une quantité de lettres que j'ai brûlées, des jeunes filles m'exprimaient leur désir d'épouser des invalides de la guerre.

C'est une amitié universelle et admirable. Pourvu qu'elle dure! dira-t-on. Je ne doute pas de sa durée et que, de mois en mois, elle ne s'élargisse, ne se consolide, ne se fasse plus organisatrice.

Nos jeunes soldats, vous souvenez-vous, au moment sublime de la mobilisation (ce fut notre première victoire), comme nous les aimions quand ils sont partis, jeunes, pleins d'entrain, chargés d'espérances, au milieu des acclamations. Nous les avons revus dans les tranchées, barbus, enroulés dans des cache-nez, vêtus de boue, bottés de paille, et tout au loin les campagnes étaient plantées de croix de bois coiffées de képis. Enfin, le jour viendra qu'ils défileront sous l'Arc de Triomphe de l'Etoile, pendant des jours et des jours, et les glorieux mutilés seront du triomphe, traînés sur des chars pavoisés de drapeaux.

A ce moment de l'apothéose, la France dira aux armées : « Vous rentrez en maîtres, en sauveurs, dans la maison nationale. Rien n'existe ici que par votre héroïsme, prenez largement votre part ».



Que réclameront-ils, nos soldats ? C'est encore un mystère et pour eux et pour nous. Ils diront, je crois, qu'ils veulent qu'on maintienne cette union, cette paix morale qu'ils avaient su établir entre eux dans la tranchée, sous le commandement des plus dignes. Ils diront encore qu'il faudrait que nul ne souffrît désormais de la misère et qu'il y eût dans la fortune publique, sauvée par leurs soins, une part plus large attribuée au travail.

D'où vient leur toute-puissance qui ne fera que grandir ? Ils ont souffert pour nous. Et puis ils nous éblouissent par leur élévation morale, par leur qualité d'âme.

Une jeune fille, en apportant un paquet pour nos soldats, y glisse une lettre d'envoi. Lettre, lainages, vêtements chauds vont aux mains d'un combattant qui remercie. Peu après il est gravement blessé. Et, sur le lit de l'hôpital, à Nantes, où il achevait sa vie, ce héros n'imagina-t-il pas qu'il avait une obligation de reconnaissance ! Il écrit à cette jeune

...lle qu'il n'a jamais vue l'admirable lettre que voici. (Communiquée par M. Loichemolle, greffier à la Cour d'appel de Paris.) Peut-être en avez-vous lu d'aussi belles. De plus belle, c'est impossible.

« Chère demoiselle,

» D'ici quelques jours, peut-être même quelques heures, je serai dans le royaume des glorieux disparus de la guerre. J'attends la mort qui me délivrera des souffrances horribles que me causent deux cruelles et affreuses blessures. Avant de partir, je liquide mes dettes d'affection et de reconnaissance, et je ne veux pas vous oublier dans mes adieux, car vous avez été bonne, vous dont les doigts habiles m'ont confectionné de chauds vêtements. Merci de tout cœur. En retour, du haut du ciel, je veillerai sur vous. Adieu !

» Surtout, ne pleurez pas les petits soldats de France qui se sont vaillamment battus et qui ont joyeusement donné à la Patrie le meilleur d'eux-mêmes leur cœur et leur sang. Ne les pleurez pas. Pensez à eux, apportez sur leurs tombes des fleurs et des rubans aux trois couleurs bien chères. Priez pour eux.

» Adieu, et vive éternellement la France !

» GEORGES X. »

Voilà donc à quel degré est montée l'âme de nos soldats. Ce serait notre rôle de saisir et de mettre devant les yeux de l'univers tant de beautés morales. On se désespère de mal remplir cette tâche. Mais l'esprit le plus robuste y échouerait, tant la matière est surhumaine.

Nous avions été dressés à admirer des hommes qui s'étaient détruits eux-mêmes en se livrant à la passion d'éprouver la vie ou bien à la passion de comprendre. Les maîtres élus de notre jeunesse étaient des audacieux détruits par les tempêtes romantiques ou par l'excès du travail cérébral. Ces génies s'étaient employés à se détruire eux-mêmes. Mais voici que par milliers nous rencontrons une nouvelle sorte de victimes de leur supériorité. Supériorité morale, cette fois. Ces génies du cœur, hardis et soumis, nous frappent d'étonnement d'abord et puis d'une admiration respectueuse, et ils nous ouvrent l'horizon sur un ciel inconnu. Le sentiment que j'essaie d'indiquer là, avec des nuances trop particulières, est partagé, d'un consentement unanime, par tous nos concitoyens. La piété qui règne dans toute la nature, à cette minute, autour des blessés, autour de nos héros malheureux, révèle le caractère de cette guerre. Pour nul de nous ce n'est une guerre de gloire, mais de salut public. Rien de brillant dans les tranchées. Nos soldats souffrent pour la France et sont là comme un grand ordre religieux, acceptant de se sacrifier, prenant leur place dans un mystère dont ils ne peuvent concevoir le sens. Nous ne les rapprochons jamais des soldats de l'épopée africaine, ni de la Grande Armée. C'est autre chose. Ils sont des purs qui pâtissent pour nous. Nous les aimons et respectons comme nos supérieurs, comme nos sauveurs d'aujourd'hui et de demain.

MAURICE BARRÈS, de l'Académie française.





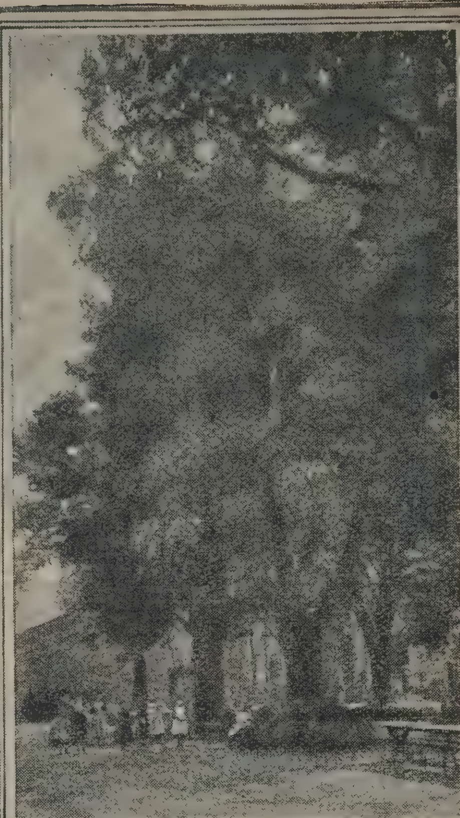


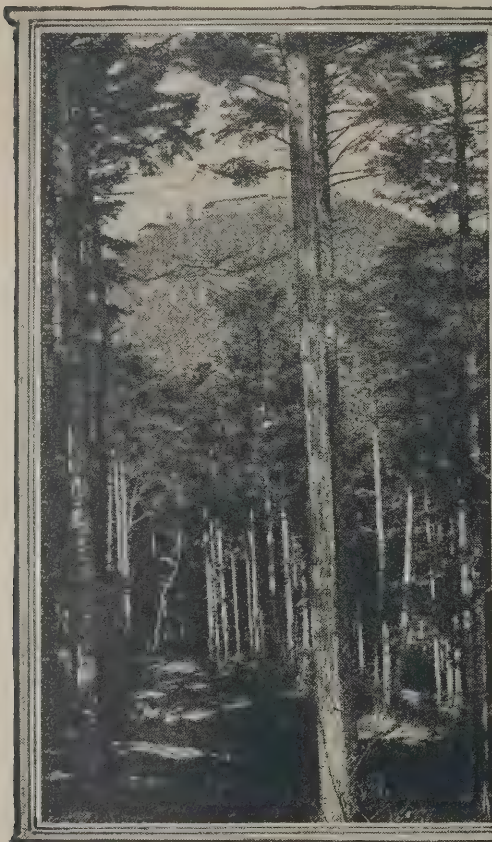
1. Les blessés valides se promènent. — 2. Une villégiature de blessés aux environs de Paris. — 3. Blessés, sur leurs civières, dans la cour d'une ferme, attendant d'être évacués par les ambulances automobiles.

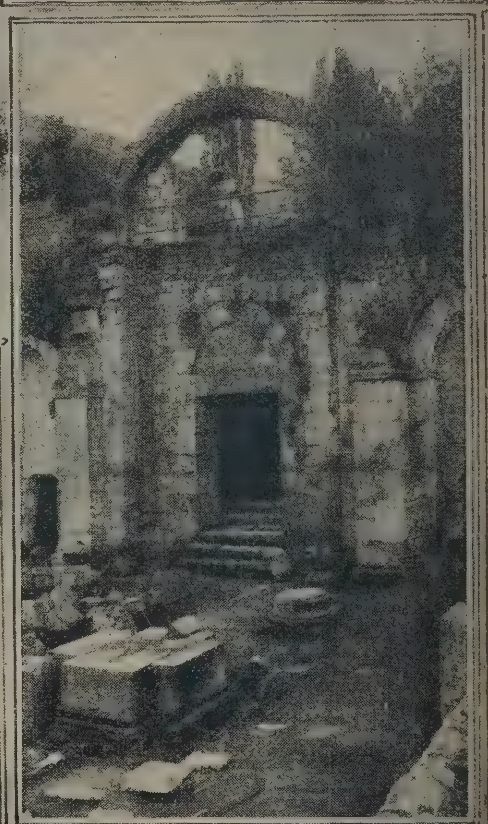
SAINTE ODILE

Un petit livre vient de paraître, que l'on peut lire même en ces temps-ci ! L'auteur est Jean Variot qui, avant la guerre, avait déjà écrit *Les Hasards de la Guerre*. Ces hasards, il les a connus depuis ; blessé à l'ennemi, il a écrit, à l'hôpital, une *Sainte Odile*, évocation dramatique.

En des dialogues simples et vifs, à la manière des vieux dramaturges espagnols, il nous fait suivre la carrière édifiante et tourmentée de la patronne que l'Alsace fête le 13 décembre. Sainte Odile est une figure adorable, dont la vie, toute de bonté et de prodigieuse constance dans l'adversité, symbolise avec une étonnante précision la vie nationale du pays qui s'est mis sous son patronage.









Ce pays au sourire grave, sous la sombre parure de ses forêts centenaires et tutélaires, sous la robe honnête de ses belles plaines, il est si prenant que, toujours convoité, il n'a cessé, à travers l'histoire, de retentir du fracas des peuples entrechoqués. Et la patronne de l'Alsace semble y être née pour donner à ce pays cordial l'exemple de la vertu qui devait lui être la plus nécessaire, la fidélité tenace et le doux entêtement dans l'espoir. On sait comment le grain semé par sainte Odile a fructifié dans la grasse terre de l'Ill.



Qu'elle est touchante, la légende de cette innocente fille, vouée à la mort par la haine de son père et qui lui pardonne ! De nouveau pourchassée sans répit par le païen dont sa vocation religieuse contrarie les volontés, traquée et découverte, sauvée d'une mort certaine par un miracle, elle trouve encore en elle-même l'amour et l'énergie qu'il faut pour ramener au bien le farouche duc d'Alsace.

Rien ne peut défaire son obstination au devoir et au bien. L'exemple de sainte Odile, l'Alsace a su le suivre ; la fidélité n'est-elle pas sa vertu dominante ? Elle sait qu'elle doit servir de champ de bataille, qu'elle est le rempart de la France et qu'il faut lui passer sur le corps pour atteindre la mère-patrie. Elle s'y résigne activement.

Grâce à sa garde sur le Rhin, la Loire peut rouler en paix ses flots indolents, le Périgord, la Gascogne, la Provence, l'Ile-de-France, la Normandie..., peuvent s'enrichir, les Cévennes étaler sous le ciel leurs paysages grandioses... Pourvu que la France soit heureuse, l'Alsace accepte de souffrir.

Toute la solidité dans l'attachement, toute la force guerrière, toute la persévérance dans le travail, toute la puissance de martyre qui caractérisent la race alsacienne, elle semble les avoir puisées dans les enseignements de l'indéfectible bienfaitrice, de la sainte opiniâtre et tendre dont la tombe a vu s'agenouiller ou s'incliner, rêveurs, des millions de pèlerins, depuis l'empereur Charlemagne jusqu'au plus petit bouvier de l'Alsace.



Pendant quarante-cinq ans, elle a enduré, avec la Lorraine, la plus abominable oppression qui ait jamais pesé sur un pays : tyrannies de toutes sortes, contraintes, vexations, exactions, dénis de justice, abus de pouvoir et abus de la force, privation arbitraire de tout ce qui fait que la vie vaut d'être vécue, selon la forte expression d'un Anglais, qu'ils ont reprise dernièrement, ces Boches, pour l'appliquer aux résultats escomptés de leurs forfaits.

Sainte Odile, Jeanne d'Arc ; Alsace et Lorraine, les deux pauvres sœurs, comme pleure la chanson populaire, comment auraient-elles pu rester allemandes, ces terres qui nous ont donné ces deux âmes de l'âme française ? Jeanne, la bonne Lorraine qui inventa notre conscience nationale, dégagea de l'inconscient le patriotisme des Français de Charles VII ; Odile, la per-

1. La Cour du Couvent. — 2. Au fond, le Mont Sainte-Odile. — 3. Ruines de l'Eglise Sainte-Marie de Niedermuster. — 4. Couvent Sainte-Marie : mur païen.





Composition de LUCIEN JONAS

LA GLOIRE PASSE...

onnification de la constance et de la foi dans
 triomphe de la justice.

Je me rappelle, deux ans avant la guerre, voir fait, en compagnie d'Alsaciens pariotes, ce pèlerinage de Sainte-Odile, sous n ciel gris d'une grande finesse. Nous y llâmes de Strasbourg. Après Obernai, voici es ruines de Dreistein, hantées par l'ombre lu prétendant évincé de la sainte. Puis la oute se fait de plus en plus sauvage, assomorie par les sapins les plus antiques de l'Alace.

Enfin, on arrive au couvent. Mur des païens, vestiges des temps druidiques, cimeière des nonnes, Hohwald, Champ du feu, rendez-vous des divinités déchues, comme tout cela est frémissant de souvenir et de mystère ! Mais l'enchantement, c'est la terrasse.

De ce point de vue unique, on embrasse toute l'Alsace, on contemple douze siècles d'histoire. C'est un spectacle d'une beauté poignante qu'on subit dans une immense émotion. C'est de là, du haut du Hohenburg, que les Alsaciens de 1870 regardaient flamber leur cathédrale de Strasbourg — car jamais les Vandales n'épargnèrent aucun monument du passé — et la légende veut que ce soit au même lieu que, voyant monter vers le château une belle jeune fille, le duc Attic pleura en songeant à l'enfant que, jadis, il avait voulu faire tuer. Or, c'était précisément sa fille qui revenait à lui pour l'arracher au paganisme.

On raconte que le roi Boabdil, quand il se fut rendu à Ferdinand et à Isabelle, prit le chemin du triste domaine des Alpujaras que ses vainqueurs lui accordaient pour royaume. Arrivé sur le mont Padul d'où l'on découvre Grenade, il jeta sur ce beau fruit un dernier regard et les larmes baignèrent son visage :

— Oui, mon fils, lui dit sa mère Aicha, qui l'accompagnait en exil, pleure maintenant comme une femme la capitale que tu n'as pas su défendre comme un homme.

Et l'on imagine que, le temps venu de dire adieu aux pays annexés, le kaiser au bras court montera une dernière fois à la terrasse de Sainte-Odile. Il regardera l'Alsace, mais il ne l'embrassera plus. Et, s'il est des larmes pour ces yeux-là, peut-être pleurera-t-il comme Attic et comme Boabdil. C'est qu'il verra monter vers lui l'image rayonnante du pays dont il aurait voulu tuer l'âme.

Alors, les spectres qui l'accompagnent partout parleront. Ils parleront comme Aïcha, les spectres : le vieux Wilhelm Ier, l' « inoubliable grand-père », Frédéric III, le père détesté, et le hideux de Moltke, convulsant sa face grimaçante de vieille squaw, et Bismarck, le chancelier de fer, le vieux Fafner disgracié...

Ecrasé, vieilli, le monstre impérial s'enfuira vers son Allemagne sauvage et le mont Saint-Odile sera enfin rendu à la noblesse silencieuse des ruines, à la poésie des grands souvenirs.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française







1. Le Mont Sainte-Odile et les bâtiments du Couvent. — 2. Le Couvent de Sainte-Odile. — 3. La Chapelle de la Croix.

EN TERRE AMIE

Il vient de paraître, Le Messager d'Alsace *cet almanach cher à tous les cœurs de là-bas, restés français. La nouvelle édition (1916-1917) n'est pas en retard. Elle ne sera lue, hélas, pour le moment, ni à Mulhouse, ni à Colmar, ni à Strasbourg, à moins que quelques exemplaires ne parviennent à s'y introduire en trompant la vigilance de la police. L'Alsace reconquise le conservera pieusement, comme souvenir de l'année tragique. Il est édité, d'ailleurs en terre alsacienne, à Dannemarie, par les soins de nos amis Hansi et Zislin (prix 0 fr. 75) Il contient des dessins spirituels et d'excellents articles signés de noms aimés : Wetterlé, Helmer, Florent Matter, Laugel, Blumenthal, etc... Nous lui empruntons ces pages malicieuses :*

L'Humour Alsacien

L'éloge de l'humour alsacien, le proche parent de l'esprit français, n'est plus à faire. C'est grâce à lui et à leur foi dans la France, que les Alsaciens, comme on sait, ont pu tenir tête aux Boches — aux *Schwowe*, disait-on chez nous — depuis l'annexion de 1870. Les *Schwowe* croyaient n'avoir plus à opprimer — ils appelaient cela administrer — qu'une population inoffensive et réduite à merci. Eh bien, pas du tout. Les Alsaciens avaient conservé une arme : c'était leur humour traditionnel. Ils s'en servirent avec énergie... et les Allemands en ont reçu de cuisantes blessures, qu'ils n'ont pas tenues secrètes. Chaque fois que la pointe, maniée par un Hansi, un Zislin, les touchait au vif, ils poussaient des rugissements!

Plus ils rugissaient, et plus les malins Alsaciens se moquaient d'eux. Témoin cette petite histoire qui est arrivée il n'y a pas bien longtemps, et où l'on voit un simple cocher de fiacre braver avec placidité tout le corps des officiers de Sa Majesté.

Herr lieutnant von Krobsky sortait, à Colmar, d'un restaurant de choix, où il avait copieusement dîné, et réclamait une auto. A défaut d'auto, on lui amena ce qu'on avait pu trouver, un vieux fiacre — une « citadine » — qui grinçait et cahotait terriblement. Le lieutenant, furieux, rouge de colère, s'écria :



TOUJOURS PRUDENT. — Que pensez-vous de nos succès, mon ami ?
— Si je vous le disais, vous me fusilleriez ! (Dessin de ZISLIN.)



Le dessinateur Hansi et l'abbé Wetterlé.

— C'est bon pour voiturer du fumier, une pareille carriole!

Quoique indigné, il monta dans le fiacre, assez péniblement du reste. Il s'y installa, s'y carra, à la prussienne, et comme le cocher ne démarrait point, il le rabroua, en lui criant:

— Ah ça, qu'est-ce que tu attends donc, triple brute, pour te mettre en route?

— J'attends que le fumier soit chargé, répondit le cocher, avec un flegme imperturbable.

Les Boches peuvent tout contre les Alsaciens, excepté de leur fermer la bouche.

A Strasbourg, les autorités avaient fait installer de longues hampes à la flèche de la cathédrale. Dès que le communiqué de l'Agence Wolff annonçait un de ces succès dont elle est si peu avare, on hissait les couleurs de l'empire. Les Strasbourgeois chantaient, parodiant les commentaires boches, un couplet qui peut se traduire ainsi :

« Quand les drapeaux flottent, c'est que nous sommes victorieux. Quand il n'y a que les bâtons, c'est que nous avons reçu une raclée. »

Un peu plus tard, lors de nos succès en Champagne, nos amis de là-bas s'en donnèrent de nouveau à cœur-joie. On fera plus tard, après la guerre, le compte de toutes les petites histoires, de tous les *schnierchel* qu'ils ont imaginés. Je ne veux citer, pour l'instant que cette anecdote si caractéristique de la manière alsacienne :

Schaux rencontre *Schakob* et lui dit :

— Le prix de la « barbe » a été augmenté chez nos coiffeurs, du moins pour les Allemands. Les Allemands sont obligés de payer maintenant 25 pfennigs de plus qu'auparavant pour se faire raser...

— Tiens, pourquoi?

— Hé parbleu... parce que leurs visages se sont allongés!

Voilà comment se réconforte l'ami Fritz, en attendant — avec quelle impatience! — notre retour définitif dans son pays, où il n'avait jamais cessé, depuis quarante-quatre ans, d'être des nôtres, d'âme et d'esprit. Et, pour terminer, je ne puis mieux faire que de citer ce mot — authentique — d'un vieil annexé, qui récemment, en entendant sa petite-fille s'écrier avec enthousiasme : Grand-papa, nous allons redevenir Français! » lui répondit, souriant :

— Sache, mon enfant, que lorsqu'on a été une fois Français, on ne le *re*devient pas...

En effet, parce que de cœur on l'est toujours resté.

CARLOS FISCHER.

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

L'ANNIVERSAIRE FRANCO-RUSSE. — LA DOUMA AU PALAIS-BOURBON. LES DISCOURS BRIAND ET VIVIANI

L'anniversaire de l'alliance si providentielle-ent nouée à Cronstadt, il y a vingt-cinq ans, permis à la Russie et à la France de com-unier plus étroitement que jamais dans une ême pensée, une même espérance, de forti-r davantage le pacte sacré scellé par elles jour où l'Allemagne déchaîna une guerre pie, d'attester leur volonté commune d'aller ns la lutte jusqu'au triomphe final, de ne pas bir la paix, mais, de l'imposer.

Et, tant à Pétrograd qu'à Paris, il n'est pas e parole tombée des lèvres des présidents la Douma ou de celles de MM. Briand Viviani, qui n'ait la valeur d'un acte, qui fasse écho au dernier et vibrant serment Nancy.

Sur les bords de la Néva, le président dzianko et M. Viviani, qui représentait la ance à ce jubilé d'argent, se sont rencontrés ns une même affirmation, qu'il faut pour-ivre la guerre sans repos ni trêve. « Pas de ix séparée, voilà, a dit le ministre français, pacte d'honneur qui nous lie.

» Nous irons ainsi tous ensemble jusqu'au but, jusqu'au jour où le droit outragé sera ngé. Nous le devons à nos morts, car autre-ent ils seraient tombés en vain. Nous le vons à nos combattants, car ils auraient mbattu en vain, nous le devons aux géné-tions qui nous suivront et qui des mains nos héros recevront le droit de vivre ns une Europe enfin bâtie sur le droit. »

A Paris, où de nombreux délégués de la ouma vinrent affirmer l'unanime pensée du uple russe d'aller jusqu'à l'extrême limite s sacrifices pour la réalisation d'une paix lide, basée sur le même idéal de droit et de stice que la France, le président du conseil dans un discours magnifique et dont le re-ntissement sera grand f it ressortir la beauté la cause des deux Alliés. Aux mensonges kaiser sur les responsabilités de la lutte, il opposé la parole française : « Notre force ns cette guerre, a-t-il justement déclaré, c'est e nous ne l'avons pas voulue. Il n'y a pas tache sur notre alliance. » Et après avoir ppelé toutes les provocations allemandes, a montré que si la Russie et la France ne s avaient pas relevées, ce ne fut pas par ur — elles sont trop nobles pour cela, — ais pour épargner au monde les horreurs une lutte dont elles pressentaient l'étendue les ravages.

« L'Allemagne, qui emploie tour à tour la rce, quand elle se croit la plus forte, et la se quand elle se sent faillir, recourt aujour-hui, s'est écrié M. Briand, à la ruse. Elle fait rcuier le mot prestigieux de paix. Mais quand sang coule à flots, quand nos soldats font ec tant d'abnégation le sacrifice de leur e, le mot de paix est sacrilège s'il signifie ue l'agresseur ne sera pas puni, et si demain Europe risque d'être encore livrée à l'arbi-aire, aux fantaisies et aux caprices d'une aste militaire assoiffée d'orgueil et de do-ination.

» Ce serait le déshonneur des Alliés! Que épondrions-nous si, demain, après avoir con-u une telle paix, nos pays étaient de nou-eau entraînés dans une frénésie d'arme-ents? Que diraient les générations de l'a-enir si nous commettions une pareille folie si nous laissions échapper l'occasion qui s'offre à nous d'établir sur des bases solides une paix durable?

» La paix sortira de la victoire des Alliés; elle ne peut sortir que de notre victoire. »

Ces fières paroles, auxquelles une déclara-tion du tsar ajoute encore : « la lutte jusqu'au terrassement complet de l'ennemi », sont di-gnes de Gambetta lui-même. Et sans doute le grand patriote les a-t-il applaudies du fond de la tombe où la veille déjà, le plus magni-fique rappel à ce qu'il fut pour la France pendant l'Année terrible, était venu le faire tressaillir.

Le pèlerinage des Jardies avait été, en effet, l'occasion d'un véritable hommage national. M. de Freycinet, l'admirable collaborateur qu'il s'était donné, le grand serviteur du pays qui trouve encore dans son patriotisme la force que réclame un ministère d'Etat, avait montré quel surcroît de force Gambetta nous eut procuré s'il fût resté parmi nous :

« C'est sa résistance obstinée qui a laissé dans l'âme du pays la croyance que l'arrêt du destin n'était pas irrévocable et que l'avenir nous ménageait de justes retours. Il nous avait appris à ne pas devancer l'heure du conflit sanglant, à le considérer toutefois comme inévitable. Il voulait que l'agression nous trouvât calmes et forts. Les temps sont révolus : l'agression est venue, plus brutale, plus inique, plus inhumaine qu'il ne l'avait sans doute prévue. Pénétrés de ses leçons, opposons à l'envahisseur une invincible cons-tance. Déjà, son élan fléchit. A travers le fracas des armes apparaissent les signes de sa lassitude. Le règne du droit s'approche. »

LA CRISE ALLEMANDE. — LA DICTATURE DU « VENTRE ». — LE VICE-CHANCELIER HELFFERICH

Le langage de M. Briand, langage que gran-dit aussi cette affirmation sanglante : « L'Al-lemagne vit dans l'angoisse, dans l'anxiété; dans le remords. C'est la puissance de l'idéal qui agit. C'est le commencement de la fin... », prend, je le répète, toute la valeur d'un acte.

Les sujets de réconfort ne manquent pas d'ailleurs au pays en ces derniers huit jours, quand ce ne serait que le spectacle de cette même Allemagne, obligée de recourir à une véritable dictature alimentaire pour répartir également ses pommes de terre et ses co-chons. Car l'odieuse nation qui se donne comme un modèle d'organisation a complè-tement manqué de prévoyance. Les vivres lui font défaut ou sont mal répartis. Confiant dans une victoire rapide, le ministre Delbrück ne pensait pas qu'il lui faudrait un jour as-surer péniblement la nourriture de soixante-dix millions d'êtres. Et il a dû reconnaître son impuissance et céder la place à des mains plus énergiques et plus habiles. On parla un mo-ment à Berlin de confier sa succession au docteur Helfferich, le parfait jongleur ès fi-nances. Mais on ne peut pas faire des sau-cisses comme on émet du papier-monnaie, et la tâche de nourrir l'Allemagne est confiée au gouverneur de la Prusse orientale, le comte Batocki, Prussien et agrarien de mar-que qui ne reculera devant aucun moyen et dont, au reste, les pouvoirs sont discrétion-naires, et vont même jusqu'à l'expropria-tion. Le caractère par trop prussien de cette dictature effraie certains confédérés, la Ba-vière notamment, qui se soucie peu de l'unité alimentaire, mais nos ennemis n'ont plus le choix des moyens. Le brusque passage de M. Helfferich des finances à l'intérieur, sa brusque ascension à la vice-chancellerie, sont également symptomatiques de la crise alle-mande.

LA JONCTION DES RUSSES ET DES ANGLAIS EN ASIE MINEURE. — LA BATAILLE DU TRENTIN

Un autre sujet de réconfort, c'est la certi-tude que nous donnent les armées anglaise et russe d'une prochaine jonction dans les plaines historiques de Ninive et de Babylone.

C'est aussi et surtout l'intrépide confiance avec laquelle la jeune armée italienne supporte le choc suprême des Autrichiens aux portes de la Vénétie. Si l'heure décisive a sonné pour l'Italie, si, comme l'a dit un de ses jour-naux les plus populaires, « sa guerre com-mence », tout fait espérer qu'elle la sou-tiendra victorieusement.

Certes, nos vaillants frères d'armes ont dû tout d'abord reculer, abandonner quelques-unes de leurs premières lignes de défense. Mais la formidable offensive de l'archiduc hé-ritier et de Conrad de Hoëtzendorf leur en faisait une nécessité. Ceux-ci ne disposent pas seulement, en effet, de forces énormes : trente divisions, quarante peut-être, triées sur le volet, amenées des Balkans et de Russie, ils ont accumulé contre le front italien une formidable artillerie lourde.



1. Fort de Casaro, 2. Martignano, 3. les quatre forts de Civezzanno, 4. Cimirlo, 5. Roncogno, 6. San-Rocco, 7. les deux forts de Maranza, 8. Cadine, 9. Don di Sponde, 10. di Sandrisi, 11. Mandolin, 12. Margone, 13. Doss-Fornas, 14. Matarello, 15. Brusafer, 16. col del Benne, 17. de Tenna, 18. Cima di Vezzena, 19. Busa di Verle, 20. Campo Luserna. 21. fortin Basson, 22. Belvedere, 23. Cherle, 24. Sommo-Alto, 25. Doss del Sommo, 26. Pozziachio, 27. Mattassone.

On n'ignore pas d'ailleurs que la phase ini-tiale d'une bataille est presque toujours en faveur de l'assaillant, et plus encore en mon-tagne peut-être qu'en plaine, puisque celui-ci a l'avantage de dissimuler plus aisément son point d'attaque.

Comme le dit un communiqué italien, le pre-mier bond tourne toujours au profit de l'as-saillant, surtout quand une puissante artillerie lui ouvre le chemin, rend intenables les avant-lignes défensives. C'est ce qui se produisit à à Verdun. Et, devant la subite avalanche d'hommes et de canons, les Italiens ont dû tout d'abord rétrograder et attendre, sur leurs principales lignes de résistance, le dévelop-pement du plan ennemi. Ce plan qui, tout en retenant une partie des troupes italiennes sur leur front de Carnie et du Frioul, est de cou-per leurs communications en basse Vénétie, autrement dit de déboucher par la plaine vicen-tine, par le plateau de Settecomuni, entre l'Astico et la Brenta, est plus facile à exécuter sur le papier que sur le terrain. Les Autri-chiens avaient le désavantage d'une offensive sur un front convexe, dans des directions ab-solument divergentes. De l'Adige à la Brenta, les couloirs d'attaque formés par la Vallarsa,

le Terragnole, l'Astico et la Brenta, forment éventail et avant d'entamer l'action par leur tête de pont de Folgaria et de Lavarone, les Tudesques devaient avancer leurs ailes. Et tandis que leur gauche poussait en direction de Borgo, enlevant le Monte Maggio et le Collo, leur aile droite emportait entre l'Adige et la Vallarsa et Terragnole, la position de Zugna-Torta, etc. Mais ce fut bientôt entre l'Astico et la Brenta que se fit leur poussée principale, et les Italiens durent rétrograder, se resserrer sur leur centre, dans ce bassin d'Arsiero, seuil de la Vénétie, vers lequel convergent par les vallées de l'Arsa, de la Posina et de l'Astico, quatre grosses masses de manœuvre ennemies.

LA BATAILLE DE LA MEUSE. — SES ALTERNATIVES

A Verdun, l'héroïsme de nos soldats, leur admirable constance au milieu d'une lutte qui de nouveau fait rage, méritent eux-mêmes toute notre admiration, toute notre reconnaissance. Car à l'heure où j'écris, c'était de nouveau sur les deux rives de la Meuse, du bois d'Avocourt au plateau de Douaumont, une bataille générale, avec toutes ses alternatives, un choc formidable où le kronprinz et ses généraux jetaient comme toujours les régiments au massacre, sans qu'on puisse discerner chez eux la moindre pensée tactique. Ils n'ont pas d'ailleurs l'initiative de cette reprise, peut-être décisive, mais notre commandement, qui, dès le lendemain de leurs inutiles quoique furieuses tentatives sur le Mort-Homme et la cote 304, entamait à l'est de la Meuse une grande offensive, faisait enlever les carrières d'Haudromont, puis, dans la journée du 22, lançait à travers le plateau de Douaumont, préalablement et copieusement arrosé de mitraille (une tonne à la minute), l'une de nos plus fameuses divisions, qui abordait avec un entrain magnifique les puissantes tranchées allemandes, puis les secondes, et pénétrait dans le fort de Douaumont lui-même.

Celui-ci ne vaut plus que par sa situation dominante, mais les Allemands en utilisaient les ruines comme observatoire. De ses créneaux éboulés, leurs guetteurs fouillaient depuis trois mois nos positions de Thiaucourt, de la Caillette et de Vaux, y dirigeant le feu de leur artillerie. Et c'était, en dehors même de ses avantages, un très gros échec pour le kronprinz. On se souvient, en effet, que Guillaume II, toujours grandiloquent et empressé de magnifier ses succès, représenta l'ouvrage, quand ses Brandebourgeois y pénétrèrent, comme la pierre angulaire de la défense de Verdun.

Le prince héritier ne pouvait pas ne pas vouloir réparer immédiatement l'atteinte portée à son prestige, dut-il y sacrifier les hommes par milliers. Et dès le 24, en effet, il contre-attaquait des deux côtés de la Meuse, jetait sous nos feux de barrage deux ou trois divisions nouvelles, avec la seule pensée de ressaisir le terrain perdu. Et, en effet, au prix de sacrifices énormes, il parvenait à reprendre ce qui fut le fort de Douaumont. A la même heure, ses troupes pénétraient de l'autre côté de la Meuse au pied du revers oriental du Mort-Homme, dans le petit village de Cumières. Ce n'est plus qu'un amas de décombres, dans une cuvette, toutefois il formait un palier d'accès vers nos positions d'Esnes-Chattancourt, et nos troupes ne laissaient pas les régiments de Thuringe en déboucher.

Encore un coup la bataille est générale. On lutte moins pour une position que pour une décision.

LÉON PLÉE.

Échos de la Guerre

Le Comité qui assure la publication de ces *Lettres à tous les Français*, encartées régulièrement dans *Les Annales* et si sympathiquement accueillies par nos lecteurs, a reçu d'Amérique une lettre émouvante. Elle émane d'une de nos compatriotes, professeur de langue française dans une ville de l'Etat de New-Jersey... Vous serez touchés, comme nous l'avons été nous-mêmes, des sentiments qu'elle exprime :

« Non pas absolument dans un but de propagande, d'ailleurs devenue inutile aux Etats, mais tout simplement pour resserrer les liens de sympathie qui unissent notre France à l'Amérique, je viens vous demander la permission de traduire quelques-unes de ces intéressantes et instructives « Lettres », afin de les amener à la connaissance du public américain en général. Pour nous, Français, qui vivons aux Etats, comme professeurs presque tous, il ne nous reste aucun doute au sujet de l'appui moral accordé à notre cause par tous les *vrais* Américains pensants. La meilleure preuve en est dans l'aide puissante et effective envoyée aux armées de France, sur les divers fronts, dans les hôpitaux, aux orphelinats, enfin partout où elle était nécessaire. Dans un nombre incroyable de petites villes se sont organisés les secours les plus efficaces, presque toujours sous la direction de dames américaines de la société, usant de leur influence pour obtenir des sommes d'argent souvent considérables, et employées uniquement pour les secours. Simplement à l'appui de ce que j'avance, je puis citer Morristown, dont les envois, depuis le commencement de la guerre se montent à plus de 50,000 articles de toute nécessité, tant pour les hôpitaux que pour des Sociétés diverses, et qui continue ses envois par dix, douze, vingt ou plus, grandes balles expédiées chaque mois. Les dames se réunissent dans une petite maison prêtée pour cet usage par l'une d'elles et qu'elles ont appelée « la Tranchée », et travaillent plusieurs jours par semaine à la préparation de ces secours : non seulement elles donnent leur argent, mais aussi leur temps et leur travail. En ma qualité de Parisienne, vivant dans ce milieu depuis plusieurs années, je suis fière de tant de marques de sympathie en même temps que de l'admiration générale pour le courage et la patience de nos poilus. On aimait la France. Maintenant, en plus, on l'admire et on la respecte. Faisons-la donc connaître telle qu'elle est en répandant le plus possible les idées larges et généreuses que des publications comme la vôtre et celles des *Annales* peuvent mettre sous les yeux du public. »

Je suis sûr d'être l'interprète des collaborateurs et des lecteurs des *Annales* en félicitant cette bonne Française de ses généreux efforts.

⁂

Les exploits de la censure.

Vous avez lu — et certainement admiré — les beaux vers de François Fabié, — *Pâques de Guerre*, — parus dans un récent numéro... Je pense que les sentiments et les idées du poète ont reçu votre entière approbation.

Eh bien! ce beau morceau patriotique, éloquent, sincère, a subi dans une ville de France l'injure du caviar. Le *Journal de l'Aveyron* l'ayant reproduit, les censeurs de Rodez ont cru devoir supprimer l'avant-dernière strophe, où se trouve exprimé le plus viril et le plus judicieux des conseils :

> Elle viendra, la paix que j'ai promise,
> Quand vous aurez tous su la mériter.

Cela signifie : soyons courageux, patients, stoïques. Sachons souffrir aussi longtemps qu'il sera nécessaire pour obtenir la pleine victoire... Si c'est là un langage subversif!...

Je voudrais bien savoir à quelles mains, dans le département de l'Aveyron, sont confiés les ciseaux d'Anastasie...

⁂

Au cours de sa dernière conférence, Adolphe Brisson avait cité de jolis vers d'un *Soldat du front*, une lettre adressée par un poilu à sa marraine. L'auteur de ce morceau s'est fait connaître, c'est M. Ch.-A. Janot, qui lui envoie par la même occasion ce sonnet spirituel :

PREMIER CHAGRIN

> Devant le clair miroir reflétant son image,
> L'enfant s'immobilise et contemple les traits
> De la frêle fillette, interdite et si sage
> Dont le minois joli, pour elle a tant d'attraits.
>
> Elle esquisse un sourire et l'autre fait de même :
> Elle avance la main ; l'autre la tend aussi.
> Mais ce n'est pas assez : pour plaire à ceux qu'on [aime,
> N'est-il pas un moyen plus doux et plus précis ?
>
> En s'approchant bien près, sur la joue, on embrasse.
> ...Lors, l'enfant, radieuse, espère, dans la glace ;
> Sur son portrait vivant, mettre un baiser de sœur.
>
> Mais hélas! c'est en vain : l'autre est toujours de [face!
> Et le baiser manqué se termine en grimace.
>
> . . . .
>
> Ainsi meurt plus d'un rêve où tout semblait douceur!

CHARLES-ALBERT JANOT.

⁂

La guerre utile se poursuit...

Les écrivains, les philosophes — tous les bons Français — s'unissent pour combattre un des plus grands dangers qui menacent le pays.

Après le livre de Jean Finot, l'ouvrage de M. Maurevert, *L'Alcool contre la France*, poursuit cette tâche nécessaire. Maurice Donnay, qui s'y associe ardemment, vient d'adresser à l'auteur son entière approbation :

« Cher monsieur Maurevert,

» J'avais emporté ici, où l'on a le temps de lire, votre livre : *L'Alcool contre la France*.

» Je l'ai lu avec la plus vive indignation, avec la plus grande tristesse. C'est vous dire que je l'ai bien lu. C'est un bel et bon livre qu'on ne saurait trop recommander.

» Il y a deux campagnes à faire pendant et après la guerre : contre l'alcool et contre le Boche qui nous espionne sans cesse, qui est parmi nous, qui reviendra après la guerre sous tous les déguisements, sous tous les camouflages.

» Veuillez lire ici, cher monsieur Maurevert, mes sentiments très sympathiques et confraternellement dévoués.

» MAURICE DONNAY. »

Est-il besoin d'ajouter que nos sympathies et notre concours dévoué sont acquis à ces efforts?...

⁂

Le Cercle des *Annales* de Genève a donné le 12 mai un spectacle au profit de l'Associatoin des Dames françaises (Croix-Rouge française, présidente Mme Pascal d'Aix) et sous la présidence du marquis de Castellane.

Le programme comportait : *L'Etincelle*, de Pailleron; *Les Ouvriers*, d'Eugène Manuel; *L'Eté de la Saint-Martin*, de Meilhac et Halévy; *Le petit Gars*, de Zamacoïs. Les artistes du Cercle : Mlles Rey, Binet, Palis et Bouvet; MM. Desalmand, Pignet, Pattard et Joz-Roland, obtinrent un vif succès.

Suite de notre petite enquête sur le mot « poilu ».

Cette lettre collective nous apporte l'opinion de quelques combattants qui ont bien — vous l'avouerez — voix au chapitre :

« Nous sommes vraiment surpris de ce que l'épithète de « poilu » ne convienne pas à bon nombre de cousins et cousines des *Annales*. Les civils nous en veulent sans doute de ce que nous ne leur avons pas demandé de bien vouloir nous baptiser avant que nous partions en campagne; mais vraiment, nous n'en avons guère eu le temps. Dès les premiers combats nous nous désignions déjà du doigt les braves avérés, en disant d'un ton de voix admiratif : « Celui-là, tiens, c'est vraiment un rude poilu! » C'est sans doute que ce terme évoquait facilement les visages hirsutes des grognards d'autrefois. Et maintenant que nos troupes comprennent une forte majorité de bons papas aux barbes largement étalées, le terme convient admirablement. Chacun de nous rêve d'égaler la bravoure de ces anciens dont le calme est imperturbable en toutes circonstances, chacun de nous rêve de devenir un vrai poilu... et, vraiment, vous voudriez que nous renoncions à cette gloire-là?

» Alors, quoi? C'est sérieux? Vous voudriez nous donner ces noms parfumés à l'eau de rose : « Martiens », « Sans-Peur », « Salamandres », « Magloire »? Et sans doute il faudra voter pour déterminer l'élu de ces termes-là... et alors notre avis sera sans valeur, puisque le bulletin est refusé aux militaires? Et puis, croyez-nous, ces noms-là n'auraient plus la forte rudesse de notre « poilu ». Certainement que nous sommes martiaux, certainement que nous sommes sans peur, certainement que nous savons braver les feux d'enfer, certainement que nous voulons être votre gloire... mais combien plus difficile il nous sera de devenir des gaillards bien trempés dans cette insouciance héroïque, dans cette bravoure hautement sereine et gouailleuse de ceux que nous appelons sur le front de vrais poilus.

» Vous autres, gens de l'arrière, vous ne comprendrez jamais tout ce qu'il y a de farouchement, de superbement, de vraiment grand au fond du mot « poilu ». Dans nos tranchées, on ne fait pas la fine bouche, on ne périphrase pas, et les mots hirsutes ne nous font pas peur; au contraire, nous sommes tout dépaysés parmi les fleurs de rhétorique soignées en serre chaude.

» Permettez-nous de vous avouer qu'elle est un peu mesquine tout de même votre discussion. Nos annales à nous ont été écrites à la pointe des baïonnettes et des sabres; le mot « poilu » y est comme gravé dans l'acier, vous ne l'effacerez jamais, quoi que vous puissiez faire!

» DES CADETS DE LA CLASSE 13. »

Le maintien du mot *poilu* est encore énergiquement réclamé par MM. Laporte, Berthon, le caporal Roussillon, les sous-lieutenants Rouffiac et Poudérou, le brigadier Gourdin, Mmes Thérèse Barrault, Germaine Fonteneau et Berthe Nadaud.

Nous achèverons dans le prochain numéro de dépouiller l'énorme correspondance motivée par notre enquête.

— Voilà..., je vais faire mettre mon appartement de 3,600 francs au nom des six membres de notre famille..., çà nous fera un loyer de 600 francs pour chacun, et nous serons exonérés!

LE GUETTEUR

— Betthman-Hollweg lui-même? avec des rameaux de paix? Méfions-nous!... il doit y avoir des jets de liquides enflammés derrière.

— Papa, la Victoire... çà s'écrit avec un grand V... ?
— Mais certainement..., c'est comme çà que nous la voulons!

— Certainement, monsieur, c'est votre droit de rester assis..., mais sous Louis XV, jamais un monsieur bien élevé n'aurait laissé une dame debout dans le métro!

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

LES BRUITS QUI COURENT

LE « BOULEVARD DE LA VICTOIRE ». — Au mois d'octobre dernier, notre confrère *Paris-Midi* lançait l'idée de tracer durablement sur le sol l'emplacement actuel du front. Idée à réaliser après la guerre, naturellement.

En attendant, elle a fait silencieusement son chemin, car la voici reparaître çà et là, sous une forme un peu différente, il est vrai : laisser subsister des ruines, garder les tranchées les plus caractérisées pour y conduire plus tard en pèlerinage les touristes et les enfants des écoles. Nous proposions, nous, une simple ligne de bornes surmontées d'un motif symbolique.

A la session du Conseil général, M. Raux, préfet de l'Oise, a trouvé pour désigner ce que sera plus tard le front actuel ainsi fixé, une expression qui mérite de faire fortune : le *boulevard de la Victoire*.

L'ORIGINE DU CAFARD. — Du *Parpaing*, nous extrayons cette définition :

Le cafard est la bête noire des gens du front. Son nom vient sans doute de café : *cafard*, qui a la couleur du café. Cette étymologie n'est rien moins que certaine. D'ailleurs, il importe peu. Les mœurs de cet animal dangereux sont peu connues. Généralement, il vit dans la solitude et s'attaque aux isolés. Ces derniers, dès qu'ils sont piqués, deviennent sombres et voient tout en noir. Ils sont, à ce moment-là, contagieux, et leur société n'est pas à recommander. Il existe une autre variété de cafard, qui n'est que dans les agglomérations : c'est le cafard nahum, du nom de l'Arabe qui l'a étudié le premier. Il n'est pas venimeux, et, bien qu'entraînant quelques désordres locaux, il n'est nullement inquiétant.

UN NOUVEL ALIMENT. — Une revue autrichienne publie — et non pas, sans doute, au hasard, — les curieux détails que voici sur la valeur alimentaire d'un insecte, dont la qualité permettrait, faut-il croire, de suppléer à la modeste quantité de nourriture qu'offre son médiocre volume : il s'agit, en effet, du hanneton.

« Ces coléoptères, lisons-nous, font une excellente nourriture pour les animaux. Frais, ils contiennent environ 15 % d'albumine digestible et 3 % de graisse digestible; séchés, le triple. C'est donc une excellente alimentation énergétique pour les volailles et les porcs, mais en petite quantité, car une forte quantité donnerait aux œufs et à la viande un goût désagréable. Ils équivalent, aux prix ordinaires des fourrages (non pas aux énormes prix actuels), à une quantité de fourrage de sept à neuf couronnes, et séchés à vingt-cinq ou trente. Si l'on en trouve de grandes quantités, le mieux est de les employer comme graisse pour la savonnerie et comme engrais artificiel. Dégraissés au sulfure de carbone, ils contiennent encore 9 à 10 % d'azote, 0,7 d'acide phosphorique et 1 de potasse : ce qui leur donne une valeur de neuf couronnes aux cent kilos. »

On peut, d'après ces précieuses évaluations, prévoir le moment où MM. les Boches seront à tâter de ce régime.

ETYMOLOGIE. — D'où vient le mot : *pinard*? Le débat ouvert dès le premier jour se poursuivra longtemps encore.

Un correspondant bon latiniste nous écrit :

« On sait que les poilus ont baptisé le vin d'un nom très particulier : ils l'appellent du « pinard » : baptême purement verbal, du reste,

t pour lequel l'eau n'est pas employée! Or, les Latins disaient *propinare*, qui signifie boire à la santé de quelqu'un, ou encore : verser à boire. Simple coïncidence? Filiation étymologique? La parole est aux érudits... — Manzi, 9, rue Cassette. »

Ceux du front assurent que le mot pinard fut employé, d'abord, par les Sénégalais. L'étymologie est une science délicate.

❀

GUILLAUME II ET LE CHIFFRE 9. — Pour ceux qui croient à ces choses-là :

Guillaume est né le 27 janvier 1859 : 9 dernier chiffre du millésime de l'année. 27 fait 3 fois 9 et aussi 2 + 7 = 9.

Ses prénoms : Frédéric-Guillaume-Victor-Albert, qu'ils soient écrits en français ou en allemand, donnent un total de 29 lettres; encore un 9.

Il s'est marié le 27 février 1881, même observation que ci-dessus pour 27 et 1881 donne deux fois 9.

Son fils aîné est né en 1882 dont les chiffres additionnés font 1?, toujours un 9; son dernier fils est né en 1890 dont les chiffres additionnés donnent 1? ou deux fois 9.

Il est le 9e roi de Prusse depuis l'érection de la Prusse en royaume en 1701, millésime qui donne 9, le 18 janvier (18 deux fois 9 ou 1 + 8 = 9).

Il est monté sur le trône en 1888 à 29 ans.

Sa défaite sur la Marne eut lieu en septembre, 9e mois.

L'empire allemand créé le 18 janvier 1871, atteindra cette année sa 45e année (4 + 5 = 9) et 45 fait cinq fois 9.

En outre, au mois de juin 1916, Guillaume sera dans sa 59e année.

Et voilà.

Qu'en conclure?

Mais... rien du tout, probablement.

❀

NAIVETÉ. — Mot charmant recueilli par le *Carnet de la Semaine* :

Un ancien président du Conseil municipal achète tous les jours *La Liberté* à la petite marchande de journaux qui, depuis la guerre, se tient sur le perron de l'Hôtel de Ville.

L'autre jour, voulant payer, il s'aperçoit qu'il n'a qu'un billet de cent francs sur lui.

— Prenez votre journal, monsieur, fait l'enfant... Vous me payerez demain.

Et le conseiller, d'un ton plaisant :

— Et si je mourais d'ici là?

La marchande :

— Au petit bonheur... Ça ne serait pas une grande perte...

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

L'ORDONNANCE

A Berlin.

En rentrant chez lui, M. Wolfenbuttel, le grand fabricant d'articles de Paris, tombe accablé dans un fauteuil.

Mme WOLFENBUTTEL, se précipitant vers lui. — *Qu'y a-t-il, Auguste, pourquoi cette figure bouleversée?*

WOLFENBUTTEL, sinistre. — *Louisa, je vous le répète, c'est désolant! Cette guerre qui devait achever notre fortune, nous ruinera.*

Mme WOLFENBUTTEL, naïvement. — *Il y a cependant un bon communiqué...*

WOLFENBUTTEL. — *Oui, mais je viens encore de perdre vingt mille marks!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Où ça?*

WOLFENBUTTEL. — *A Paris.*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Puisque vous ne pouvez pas y aller!*

WOLFENBUTTEL. — *Et après?*

Mme WOLFENBUTTEL, souriant. — *C'est aujourd'hui jour sans viande : vous voulez remplacer le bœuf à la confiture par des mots d'esprit!*

WOLFENBUTTEL, agacé. — *Est-ce que j'ai l'air de plaisanter?*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Expliquez-vous, au moins.*

WOLFENBUTTEL. — *Deux semaines avant la mobilisation, j'avais expédié vingt mille marks de marchandises au siège social de la Compagnie des Bazars Français à Paris, avenue du Kromprinz... La guerre éclate...*

Mme WOLFENBUTTEL, tout à coup. — *J'ai compris : la marchandise livrée n'a pas été payée!*

WOLFENBUTTEL. — *Non, on ne me l'a pas payée, mais je ne perds rien du tout!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Comment ça?*

WOLFENBUTTEL. — *Le siège social l'avait envoyée à sa succursale de Saint-Quentin : nos soldats l'y ont trouvée et me l'ont restituée.*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Alors, les vingt mille marks de perte?*

WOLFENBUTTEL. — *Suivez-moi... Un commerçant ordinaire se fût contenté de recouvrer sa camelote. Moi, j'ai tout de suite vu qu'il y avait mieux à en tirer... Vous me suivez?*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Attentivement...*

WOLFENBUTTEL. — *En somme, j'étais censé ignorer ce que la Compagnie en avait fait : donc, je conservais ma créance...*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Hoch! Tout en vendant votre marchandise, vous en restiez possesseur!*

WOLFENBUTTEL. — *D'où, bénéfice : vingt mille marks!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Vous êtes très fort, Auguste!*

WOLFENBUTTEL. — *Je m'en flatte.*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Mais, pour les toucher?...*

WOLFENBUTTEL. — *Attendez... La Compagnie des Bazars refusant de me les verser sous prétexte qu'on avait mis à sac son établissement à Saint-Quentin, je me disposais à la citer en justice...*

Mme WOLFENBUTTEL. — *En France?*

WOLFENBUTTEL. — *Ça vous étonne?*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Tiens, parbleu!*

WOLFENBUTTEL. — *Vous ne connaissez pas les Français! On n'aurait pas trouvé ailleurs que chez eux des magistrats pour accorder aux ennemis qui les avaient attaqués à leur frontière, le droit de les attaquer aussi devant leurs propres tribunaux! J'aurais été bien naïf de ne pas profiter de l'aubaine!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Alors, Auguste, de quoi vous plaignez-vous?*

WOLFENBUTTEL. — *Au moment où j'allais poursuivre, plus rien à faire! Un autre magistrat, un certain Monier, je crois, — que notre vieux Dieu le confonde! — venait de montrer, dans une ordonnance fortement motivée, que nous n'étions pas recevables en justice. Je perds donc vingt mille marks, et, cette fois définitivement!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *On les ajoutera à l'indemnité de guerre. Il n'y a rien là qui puisse vous attrister, Auguste!*

WOLFENBUTTEL. — *Louisa, l'argent n'est pas tout! J'éprouve une grande déception : j'aimais tant les Français! Ils étaient si accueillants, si chevaleresques! Je crois qu'on est en train de nous les changer!*

Mme WOLFENBUTTEL. — *Allons donc!*

WOLFENBUTTEL. — *Si... si... Vous verrez, que même après la paix, ils nous garderont rancune!*

GABRIEL TIMMORY.

LES LIVRES

Shakespeare Allemand?

On sait assez que l'annexion est la passion maîtresse des Allemands. Mais voilà qu'ils prétendent annexer dans le passé. Ils assurent qu'ils ont seuls le droit de jouer Shakespeare, parce que Shakespeare est Allemand. La prétention est curieuse. Une très grande obscurité règne sur la personnalité de Shakespeare; mais à en juger par son œuvre sa nationalité allemande n'apparaît point. A quoi lui a-t-il servi d'avoir mis en drames la moitié environ de l'histoire d'Angleterre pour être catalogué Allemand? Ce serait une magnifique précaution inutile.

Et pour ce qui est de l'impression morale générale que laisse l'œuvre de Shakespeare dans les esprits, tant s'en faut, ce me semble, que Shakespeare apparaisse Allemand. Cette impression générale est celle-ci : immense pitié pour le genre humain. Shakespeare nous montre l'humanité soumise au malheur par la faute des passions égoïstes, par la faute de la haine, de l'esprit de violence, de l'ambition et autres vices. Et ceci n'est guère allemand. Shakespeare hait cette volonté de puissance que les Allemands, anciens et modernes, considèrent comme une vertu. Il peint la violence, mais de manière à en inspirer l'horreur et à montrer que lui-même la trouve horrible. Shakespeare n'est pas une voix de guerre, c'est une voix de pitié et de réconciliation. C'est lui qui, devant les cadavres des enfants victimes de la discorde des pères, fait dire aux pères : « Donnons-nous la main! »

C'est un génie humain. Il est difficile de dire à quelle nation appartient moralement Shakespeare, parce qu'il n'est guère de nation qui ne se soit laissée aller à ces passions antihumaines qu'il exècre. Aussi, par son âme comme par son génie, appartient-il à l'humanité. J'oserai dire qu'aucune nation n'est complètement digne de le compter pour un de ses enfants.

Il est l'homme de l'humanité et de l'humanité non pas telle qu'elle est, mais telle qu'elle se rêve, de l'humanité, peut-être, telle qu'elle sera un jour. Il est concitoyen de tous ceux qui ont dit, qui disent ou qui diront : « Aimez-vous les uns les autres. » Non, vraiment, l'Allemagne ne peut pas se l'annexer.

C'est Lessing qui le premier, je crois, a tenté cette naturalisation allemande de Shakespeare. Mais c'était par un raisonnement qui cloche peut-être un peu. Il raisonnait ainsi : il ne faut plus imiter les Francais. Or, les Français n'aiment pas Shakespeare (c'était vrai alors). Donc Shakespeare est un génie de caractère allemand. Prenons pour maître l'Allemand Shakespeare. Ce n'est pas raisonner de façon très serrée. De ce que Shakespeare a une poétique différente de celle des Français du dix-huitième siècle, ce n'est pas une raison pour qu'il soit de tempérament allemand. Il ne suffit pas d'être différent de Voltaire pour être Germain. Shakespeare peut être très différent de Voltaire et aussi très différent de Lessing. Et la vérité est qu'il diffère infiniment de l'un et de l'au-

tre. Il est lui-même. On n'annexe pas des hommes qui sont à ce point *sui generis*.

On a dit des Anglais que non seulement ils sont des insulaires, mais que chacun est une île. C'est plus ou moins vrai des Anglais; mais c'est très vrai de Shakespeare. Il est dans un isolement splendide. Il y a quelque ridicule à quelque nation que ce soit de l'accaparer.

Au lieu de se le disputer, les nations devraient s'attacher à le comprendre, à entendre les grandes leçons d'humanité, de générosité et de civilisation qu'il a, sans déclamation, d'un cœur profond, données au monde. O Allemands, n'annexez pas Shakespeare. Annexez les vertus shakespeariennes. Faites couler en vous le fleuve de générosité qu'il a essayé de verser sur le monde. En attendant, laissez Shakespeare au genre humain tout entier. C'est de cette nation-là qu'il est et c'est pour elle qu'il a écrit.

EMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

La haine de la France enseignée aux écoliers allemands

Depuis bien longtemps, elle était partout, en Allemagne, cette menace de guerre à laquelle personne chez nous et ailleurs ne voulait croire. Elle était dans l'augmentation incessante des armements, dans les paroles belliqueuses des chefs militaires, dans les chants scolaires et les discours universitaires, dans les gestes des statues, dans les inscriptions chauvines des monuments élevés à la gloire des chefs d'armée qui avaient battu les Français.

Il faut lire *L'Allemagne Casquée* (1) de Victor Tissot, pour se rendre compte de tout ce travail préparatoire des esprits. Quel peuple aurait résisté à tant d'excitations de haine? Ecoutez les petits écoliers qui chantent ces couplets que Victor Tissot a relevés dans les livres de chant scolaires *(Liederbuch fur Volkschulen)* :

« Bondissez comme une mer sans rivages, — sur les Français!

» Tous les champs, tous les lieux, — Faites-les blanchir de leurs os! — Ceux que les corbeaux et les renards auront dédaignés, livrez-les aux poissons! — Arrêtez le Rhin en construisant des digues avec leurs cadavres!

» C'est une joyeuse chasse comme lorsque des chasseurs suivent la trace du loup. — Assommez les loups! — Le jugement de l'histoire ne vous demandera pas pourquoi. »

Cette glorification de la sainte mitraille, enseignée aux jeunes Allemands, cet élixir de haine dont on les abreuve dès qu'ils ont cessé de téter, ces anathèmes qu'on leur met en couplets et dont on bourre leur bouche, le culte barbare et sanglant pour lequel on les forme, tout cela prépare les soldats fanatiques et cruels, châtiant par le fer et par le sang, au nom de leur dieu, les « crimes » des autres peuples.

On le voit et on ne saurait assez le répéter, dès sa naissance, l'Allemand est inoculé d'une haine féroce contre le « welche », le Français, l'ennemi héréditaire.

Et l'inoculation de ce nationalisme guerrier se continue à l'Université, où s'enseigne la « supériorité de l'Allemagne, le *Deutschland über alles*, l'Allemagne au-dessus de tout et de tous ».

Lorsque M. Falk, ministre de l'instruction publique et des cultes, entreprit, en 1875, son fameux voyage du Rhin, on lui lut, à la fin du grand banquet qui lui fut offert à Cologne, une pièce de vers où, parmi les mérites du peuple rhénan, on mettait en première ligne « la grande haine des Rhénans contre les Français ».



Reprendre Paris, et, cette fois, le déchirer, tel fut le rêve de l'Allemagne casquée. Elle ne s'en cacha point. Paris devait disparaître devant la *Deutschland über alles*. L'incomparable vaillance de nos troupes aura fait avorter ce plan préparé et mûri pendant quarante-quatre années.

(1) …volume. Librairie Académique Perrin, Paris.

Notre Nouveau Roman

Nous commencerons, dans le numéro du 18 juin, la publication de

SYLVETTE ET SON BLEUET

PAR

M. Charles FOLEŸ

Il est superflu de louer ici le talent du psychologue et du conteur à qui sont dûs tant de livres émouvants, fins et délicats. Nos lecteurs n'ont pas oublié ces beaux récits de « Guerre Vécue », que M. Charles Foley leur a offerts. Sa nouvelle œuvre leur procurera le même plaisir. Il l'a écrite pour eux ; il y a mis beaucoup d'observation, de vérité et de grâce. Elle retrace, d'ailleurs, des faits réels. Son action mouvementée se déroule dans un décor peint d'après nature, et la fiction s'y mêle à l'histoire.



Afin de répondre au vœu exprimé par un grand nombre de lecteurs, désireux de faire jouer des pièces de théâtre dans des représentations de bienfaisance, nous publierons la semaine prochaine (11 juin) :

LE MARIAGE DE HOCHE

Pièce de **M. Adolphe ADERER**

Représentée à la Comédie-Française



Viendront ensuite :

LES DEUX GLOIRES

Pièce de **M. Pierre WOLFF**

Représentée à la Comédie-Française

LES DISPUTES DE LA SAINT-JEAN

(d'après Cervantès)

Pièce de **MM. G. BERR et J. TRUFFIER**

Représentée à la Comédie-Française

LA PARFAITE SECRÉTAIRE

Pièce de **M. Georges-G. TOUDOUZE**

Professeur d'Histoire littéraire au Conservatoire

Interprétée par les Elèves du Conservatoire

PETITS PRINCES

Pièce de **André GUESS**

Jouée à Londres chez la Duchesse de Vendôme

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

FLEURS D'HÉROISME

LE LABOUREUR

Laboureur ! — Il n'était, ne voulut jamais être
Que laboureur ; — un beau laboureur, lent et doux
Et fort comme ses bœufs, qui l'aimaient entre tous
Leurs bouviers, et venaient très docilement mettre
Dès son premier appel, leurs cornes et leurs cous
Sous le dur joug en bois de hêtre...

A vingt ans il dut les quitter, étant conscrit ;
Mais, libéré, vers eux il revint à la haie,
Et, dès le lendemain de son retour, reprit
Avec eux le labour qui soulève, pétrit
Et repétrit le sol comme une bonne pâte
Dont le blé futur se nourrit...

Un soir qu'il leur chantait le vieil air sans paroles
Qu'ils comprennent fort bien et qui rythme leurs [
Et qui les fait marcher encor quand ils sont las,
Au petit clocher bleu soudain les cloches folles
S'agitèrent dans un furieux branle-bas...
Surpris, il s'arrête : Est-ce un glas ?

— Non. — Le gai carillon des veilles de dimanche
— Non plus. — Quelque incendie ? — Ah ! certes !
[pari
Des gens courent : « La guerre !... on mobilise ! » —
Du sillon brun le laboureur lâche le manche, [b
Dételle : « Adieu, mes bœufs ! » — Et le trois août
Il labourait pour la Revanche.



Il porta le fusil et le sac vaillamment,
Mais sans fanfaronnade et sans emballement,
Se battit à Namur, fut blessé, guérit vite,
Fut blessé de nouveau..., puis, comme nul n'évite
Sa destinée, alla périr obscurément
Dans cette presqu'île maudite

Où, sur un sol ingrat sans verdure et sans eaux,
Sous la soif et la faim, les obus et les balles,
Tant de pauvres enfants, des meilleurs, des plus be…
— Ainsi qu'au grand soleil des épis sous la faux, —
Si follement, si loin des campagnes natales,
Tombèrent dans de vains assauts...

Mon laboureur qui tant aimait son coin de terre,
Ses genêts, ses prés verts et ses coteaux herbeux,
Et la source où, le soir, il abreuvait ses bœufs,
Et sa ferme, et peut-être, avec crainte et mystère
D'un amour patient qu'il devait encor taire,
La fille d'un maître ombrageux ;

Le fils affectueux à sa maison fidèle,
Qui n'avait jamais pu vivre huit jours loin d'elle,
Et qui, chaque dimanche, en semaine souvent,
Furtif, y revenait, radieux et fervent,
Se blottir, se frôler à l'aile maternelle,
Et s'y refaire, une heure, enfant ;

Le voyez-vous mourir longuement sur le sable,
Là-bas, dans un pays atroce de païens,
Les yeux martyrisés par l'azur implacable,
Sans un regard ami de son ciel ni des siens,
Sans que nul sur sa lèvre, à l'instant redoutable
Mit le signe aimé des chrétiens !...

Pauvre petit soldat, ta mort, dont on ignore
L'heure et le lieu, ne t'aura point valu la croix
(Que dis-je ! tu n'as pas même celle de bois
Sur ta tombe perdue et que rien ne décore),
Ni les ordres du jour flatteurs qui font encore
Qu'on parle de vous quelquefois.

Puisse le Dieu que tu servais et qui dénombre
Exactement les morts et sait où sont leurs os,
Sur le tertre où tu dors mettre au moins [illegible]
Et, quand vient la saison où migrent nos oiseaux,
Faire gémir sur toi les ramiers du bois sombre
Qui couvrit nos communs berceaux ;

Et puisse-t-il donner à ceux-là qui te pleurent,
Mais qui ne doutent pas de l'éternel revoir,
La résignation, sœur tendre de l'espoir,
Et leur persuader que les jeunes qui meurent,
En faisant comme toi simplement leur devoir,
Doublent l'ange veillant sur les vieux qui demeurent !

FRANÇOIS FABIÉ.

LA LETTRE

Parfois, avec mélancolie,
Je pense tout bas : « L'on m'oublie. »
Mes amis m'écrivent si peu !
Ils s'adressent surtout à Dieu
Dans leur douloureuse folie.
Tous leurs bien-aimés sont au feu.

J'en ai de plus silencieux :
Leur jeunesse fut à la guerre,
Et leur poitrine est contre terre,
Et leur sourire est dans les cieux...

Les jours sont longs. Quoi ! pas de lettre !
Rien, aujourd'hui, sinon des pleurs,
Sinon du vent à ma fenêtre,
Et la cendre des vieilles fleurs...

Rien, sinon ces mots, ces douleurs :
« Qui sait ? Hélas ! Jadis... Peut-être !... »
Ah ! ces mots, ce mal qui pénètre ?
Brume, pluie, ouragan des cœurs !

Ah ! rien. Que font mes jeunes braves,
Ceux qui chantent près des canons ?
L'un d'eux m'a dit des mots bien graves
Le mois passé, des mots profonds.
Ah ! peut-être qu'un soir d'épaves,
La mort en a fait des chansons...

Rien, aujourd'hui. Rien ! Solitude !
L'art, le soleil, l'amour, l'étude,
Sont balayés par les obus,
Et les amis n'écrivent plus !

Mais, soudain, voici des nouvelles,
Un pli sobre et mystérieux,
Et des paroles éternelles,
Et des cris les plus glorieux :
« Nous progressons dans la Champagne,
Et nous résistons dans l'Artois.
Nos héros enlèvent un bois.
Nos héros minent la montagne.
Ils n'ont qu'un cœur et qu'une voix
Pour se ruer vers la victoire,
Et de grenades et de gloire,
Nos héros en ont plein les doigts... »

J'écoute sans fin. Tout l'espace
Est empli par ce que j'entends,
Et, devant moi, passe et repasse
L'ombre des grands drapeaux flottants.

Rien, aujourd'hui ? Si : Des miracles,
Et des hymnes et des oracles,
Et de l'honneur et des tambours,
Et des enfants qui crient : « Toujours ! »
Et de la mort sainte et fleurie,
Et des assauts vers la clarté,
Et le geste de la Patrie
Qui couronne la Liberté.

Rien, aujourd'hui. Si : De la joie
Pour ceux qui tombent en chantant,
Si... L'austère et la vaste voie
Où l'on se tait, où l'on attend...
Un cœur dans un clairon sonore,
Et l'héroïsme au fond d'un trou,
Et des vingt ans que l'on décore,
Et des morts qui restent debout !
L'infini dans une minute,
Et l'absolu dans un soupir,
La lumineuse et pauvre lutte,
Et ce refrain : « Vaincre ou mourir ! »
De la douleur, de la misère,
Et des larmes pour vos amis,
O les ouvriers de la guerre,
O les bien-aimés du pays !

Rien, aujourd'hui ? Tout pour mon rêve !
Trop pour mon cœur !... Et, triomphant,
La voix de la France s'élève :
« Lis bien ma lettre, mon enfant !

Ce bulletin sacré, spendide,
Ce communiqué grave et doux
Où se penche mon front limpide
Et que j'écris sur mes genoux,
Sur un tambour et le sol même,
— Où je peux — à côté des morts...

Lis bien cette lettre suprême,
Apprends ses mots, baise ses bords !

Pleure, songe, adore... Qu'importe
Une lettre de tes amis !
Un vent sublime les emporte...
Lis la lettre de ton pays.

Elle a le parfum de la terre,
Elle te promet de grands jours,
Elle contient tous les amours.

Lis bien la lettre de ta mère.

Elle claque comme un drapeau,
Elle palpite, elle frissonne,
Entends : chacun de ses mots sonne
Comme un clairon sur un coteau.

Pâle d'amour et de souffrance,
Lis bien la lettre de la France.

Lis ma lettre et tout cet espoir...
Je crois, je lutte, je m'élance...
De mes créneaux, je sais te voir.

Ah ! que parles-tu de silence
Quand je t'écris matin et soir ! »

HÉLÈNE PICARD.

SUR LES CLOCHERS DÉTRUITS

Les bombardements allemands visent partout les clochers.
(LES JOURNAUX.)

« C'était une humble église, au cintre surbaissé... »
Cette défunte église ;
Partout, sur notre sol, les temps avaient dressé
Sa ligne grave et grise.

La pointe des clochers, au loin, à l'infini,
De village en village,
Indiquait chaque place où l'homme, d'âge en âge,
Avait fixé son nid.

S'élevant en vigie, au milieu des demeures
Aux toits serrés et bas,
Elle savait tout dire, et les vents, et les heures,
Et la joie, et les glas.

Les morts, au pied des murs, sous le tertre ou la pierre,
Eux-mêmes rassemblés,
Avaient cru, dans la paix de l'humble cimetière
N'être jamais troublés.

Et tout cela, les morts, les vivants, sous son ombre,
Achevaient leur destin.
Le coq, sur le clocher, semblait, de jours sans nombre,
Annoncer le matin.

Souvenirs, souvenirs, égrenés dès l'enfance
Près de ces murs, c'est vous,
Et ce sont, avec vous, ces choses sans défense
Qu'écraseront les coups !

Tous les absents qu'un jour, pour l'œuvre glorieuse,
Le pays vint chercher,
Ramènent leur pensée incrédule ou pieuse,
Autour de ce clocher.

Tout ce qu'ils ont aimé, rêvé, leur vie entière,
Tient dans son horizon,
Et le prochain baiser, et l'étreinte dernière,
La terre et la maison.

Qu'il croule donc, et soit, aux âmes tourmentées
Par la terreur des nuits,
Le symbole cruel des terres dévastées,
Et des foyers détruits.

Ainsi, pour se donner, contre un but impossible,
Figure de vainqueur,
L'ennemi, dans sa haine, a visé cette cible,
Comme on vise le cœur.

GEORGES TROUILLOT.

LA PETITE ALTESSE PRÉSOMPTUEUSE DU PETIT CHATEAU DE LUNÉVILLE

Conte lorrain, dit par Mlle Julia Bartet à la matinée lorraine donnée à la Comédie-Française le 2 mai 1916

Lorsque régnait sur les peuples lorrains,
Non par le glaive où la folle richesse,
Feu Léopold, exemple de sagesse,
Le plus aimé de tous les souverains,
Ce duc royal (au temps de la Régence)
Fut le héros d'un conte assez joyeux
Dont la morale instructive aura chance
De plaire encore à ses petits-neveux.

A Lunéville, en cercle de famille,
Le duc régnant avait donc fait asseoir
Quelques amis, au pied d'une charmille,
Pour deviser sous le ciel d'un beau soir.

L'un de ses fils dit alors :
« Je ne cesse
D'entendre ici, jusque par les valets,
Jusqu'à la paume, avant, après la messe,
Vanter Boffrand qui bâtit vos palais.
Maître de l'art, certes, je le respecte...
Mais, fils de roi, *Moi*, je vaux l'architecte
Si je voulais, je serais aussi grand ;
J'égalerais votre Maître Boffrand !
Je bâtirais un superbe édifice.
Car il n'est rien qu'Altesse je ne fisse ! »

« Tu construirais un château ? »
« Moi ; fort bien!
A ma bâtisse il ne manquerait rien.
On parlera de moi dans la Gazette ! »

« Soit, mon enfant, je permets d'essayer...
J'ouvre un crédit, mon fils, sur ma cassette,
Les rois sont faits, ici-bas, pour payer ! »

Tous les métiers furent mis au service
De notre Altesse, architecte novice,
Dont les conseils furent par tous suivis.
Nul ouvrier ne risquait un avis !...
Chut !... L'escouade, intelligente et digne,
Avait vu clair et compris la consigne.

Bref, en six mois surgit le monument
Dont notre Altesse attend maint compliment.

A son appel, la Cour et le Monarque
Se sont rendus.
Chacun loue... et remarque...

« Qu'en dites-vous, mon père ? »
« C'est charmant
Blancheur de lait, par l'azur rehaussée,
Met en relief un fier rez-de-chaussée !
Très bien, mon fils ! C'est noble, régulier...
... Reste à juger de ton premier étage. »

Or, on venait d'ôter l'échafaudage,
Et, pour monter, manquait... *un escalier !*

— Qui fut surpris et penaud ?...
— Le bon père
Fait avancer le vieux Maître Boffrand ;
Lequel, alors, d'un geste déférent,
Semble applaudir... Et chacun de se taire.

« Messieurs, dit-il, c'est un joli travail.
Galant, complet... Complet ?... Sauf un détail...

Si Monseigneur n'a pas fait... *les tourelles*
Il a, du moins, *laissé place pour elles...* »

Aux entendeurs le demi mot suffit.

— Dans chaque tour un escalier se dresse.
Ces escaliers que le vieux Maître fit,
On peut encor les voir, non sans tristesse.
Dans le château dont un reste survit.

Cette leçon, par plus d'une autre Altesse
Peut-elle pas être mise à profit ?...
Car pour dresser le plan d'une bataille
Ou d'un palais... il faut être de taille.
— Bon architecte, ou fameux général,
Vaut mieux qu'Altesse ivre d'impatience...
Le seul « vouloir » ne fait pas la science!

Ici finit notre conte moral.

(D'après le conte populaire de Dumast.)

JULES TRUFFIER.

L'incomparable héroïsme de nos troupes devant Verdun ne cesse d'inspirer les poètes. Voici les noms de ceux qui nous ont adressé sur ce sujet, ou sur d'autres thèmes patriotiques, les pièces les plus remarquables :

MM. et Mmes Germaine Bardel, Mireille Evrard, Raoul Darius, A. Dubois, Roger Guérin, P. Lapuyade-Molinès, Blanche Aymyl, M.-L. Pérald, Paul Fabre, Maurice Houette, Auguste Bergogne, Jean Fouquet, André Muret, Enola, M. T. T., Une Mère, Jean Noël, Joseph Coupaye, Georges Lanoire, Ch. Malie, J. Cayroche-Plagnes, Jean Siane, Géo Bergeon, Adolphe Sohier, Jean Garel, Lucien Pascal, R. V. D., E. Cretté, Jean de Bourgie, Eugène Vinet, Albert Sagnier, Raoul Sarrat, Adrienne, Laurent d'Hestor, André Berthon, Jules Fellens, Eugène Lapôtre, Jean Tristes, Léon Quénéhen, William Gas, E. Pern, Suzanne Meusy, A. Bth., Un ancien volontaire de 1870, J. B..., Henry Nialla, Jo le Vendéen, Emile Burgaz, S.-X. de Rick, Henri Magaud, E. R. V. D., Fred Lamy, Marie-Thérèse Crampon, J. Verlot, Francis Poletti, Albert de la Villatte, Charles Barbet, Robert Wouilloz, Alphonse Crousnillon, André Médioni, Noël Tomi, Chalas, M. Hauss, Pierre P.-J. Richard, Marco Basco, V. Beaubelicourt-Ferrand, Louise Lachaze, Henri Dacremont, Paul Brun, A. B..., R. Bruyère, A. Andrieu, E. Pavèse, Suzanne Bourneuf, F. R..., Gustave Poisson, Louis Abric, Francisque Jacquet, Arthur de Montbrun, Léon Maurel, Emile Dion, Emile Turle, Louise Lafay, J. Vrinat, R. Garaud, J.-Ant. Chaneroux, Ménéclaire, Sonia Dollys, Sirieix, Léon Berthon, Herbert de Robert, Ch. Verax, sergent Charles Guérin, Charles Tanleigne, Fernande Tessier, Roger Maury, Joseph Giuli, George Latil, Amaury d'Houdan, N. Daniel, Albert Brice-Caussé, Mme E. Villard, Viviane Cointat, Enola, J. d'Almanai, Georges Delépine, Fanfan la Tulipe, Pierre Haudrey, Raoul Duffo, Alexandre Chaussée, A. Ravel, Hermann Boué, V. Beaubelicourt-Ferrand, Jeanne Girard, Ernest Feuillet, M.-Th. Sézar-Combes, L. Ballereau, sous-lieutenant Dollé, Albert Ferrand, Stéphane Lanvin, N. du Genièbre, J. Etrevin, Marguerite Cléry, Numa Fluchère, Georges Delépine, J. Deltac, H. La Barthe, P.-J. Garay, Géo Aryel, Une Bretonne (Y), H. Tourouble, Gaston Boglio, René Décloux, Emile Miquel, Eugène Arnaud, Louis Thomas, Stella, Louis Abric, Roger Garaud, Marc Erzaun, Pierre Taborin, Mon Frère Yves, Léon Berthon, Charles Bilié, François Laudes, Un Patriote, Joseph Voisin, A. de Basel, H. Vignaud, Jeanne Genay, Fernande Dupuis, Marie Poncet-Magaud, Pierre P.-J... Richard, sergent Hurpin, Marcel P..., Léopold Cyr, Paul Chevrière et Toisneaud, Jean-Roger F..., Raymond Bustault, J.-Ant. Chansroux, A. de Wazières, A. P..., P. Ducaruge, P.-J. de Moloy.

Face à l'Ennemi (1)

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

CINQUIÈME PARTIE

VIII

LE CAMP TOURET

Entre deux séjours au Bois-Brûlé, ma compagnie fit une courte station au camp Touret, sur les confins de la Woëvre.

Ce camp porte le nom du chef qui commandait le 95e quand éclata le grand coup de tonnerre. Le colonel Touret prit, dans la fièvre de la déclaration de guerre, le beau régiment neuf et le mena, par marches forcées, à travers la Lorraine reconquise, jusqu'à l'apothéose de Sarrebourg.

C'est à Sarrebourg qu'elle eût dû l'atteindre, la balle qui, à quelques jours de là, devait le frapper, et non sur le plateau d'Hortoncourt, en pleine retraite. La défaite était inconnue alors, les Lorrains pleuraient de joie, croyant à la délivrance si longtemps attendue et les vainqueurs, éblouis d'une aussi prompte fortune, voyaient déjà le Rhin loin derrière eux s'enfuir, et s'ouvrir à leurs bataillons fougueux l'Allemagne entière ainsi que l'arène élastique d'un vaste champ de courses...

Le camp Touret est établi sur les pentes du plateau qui s'étend entre le village d'Apremont et le Bois-Jura.

Par suite de la dégringolade brusque du terrain en cet endroit, un visiteur venant des tranchées d'Apremont arriverait jusqu'à l'extrême bord du plateau sans apercevoir le camp : il faut avoir le pied sur la descente pour remarquer le village édifié là par des fourmis humaines.

Fourmis humaines, ai-je dit : les habitations, en effet, sont creusées dans le sol et seuls émergent les toits que supportent des chevrons. Regardez ces toits : ils le méritent; ils portent dans leur simplicité — troncs d'arbres et terre battue — le témoignage du goût affiné de notre race et de son application dans les petites choses; ces toits sont des œuvres d'art.

Les rondins ont été choisis bien droits, avec une écorce sans défaut. L'intervalle entre chacun d'eux a été mesuré au millimètre. Des planchettes d'inégale grandeur ont fait les chapiteaux. Et voici, à peu de frais, d'imprévues colonnades grecques.

Par-dessus la charpente du toit — tôles et planches — on a disposé de la terre soigneusement égalisée et contenue sur le devant par un rebord de moellons.

Les plus vieilles de ces habitations sont déjà coiffées de mousses, de lichens et de pieds de graminées. Et cela, je vous assure, est du plus original effet : ces classiques frontons surmontés de toits rustiques.

Le même goût a présidé aux arrangements intérieurs.

Certes, la première impression déçoit. Pour entrer, il faut, une fois les genoux ployés, plier de plus le corps en deux, tant la porte s'aplatit au sol. Puis, cette obscurité froide paraît, à qui vient du grand jour, souverainement désagréable. Mais attendez...

Attendez qu'on allume le lustre, et qu'on tire jusqu'à vous un fauteuil confortable et qu'on fasse pétiller votre quart sous des flots de Saumur!

Tout ici — hors le saumur — sort des mains des poilus.

La tapisserie des fauteuils est en toile d'emballage et la mousse séchée de la forêt voisine fait fonction de ressorts.

Ce lustre, où brûlent, en l'honneur de l'hôte, treize bougies — le nombre treize étant considéré sur le front comme un porte-bonheur! — a été édifié avec une vieille souche curieusement tourmentée et des fils de cuivre qui reluisent comme de l'or.

Voici encore des cadres en bois sculpté où trônent Poincaré, Joffre et Guillaume le Boche, ce dernier habillé en orang-outang : hideur et bestialité.

Des porte-manteaux, sculptés également — tout est sculpté ici comme dans une cathédrale! — sont apposés aux murs. Un râtelier reçoit les pipes brisées, fidèles servantes mortes au champ d'honneur. La pièce maîtresse de ce râtelier est un gros os taillé en forme de pipe et sur lequel on peut lire : « Tibia de Boche! » Ne frémissez pas cependant; ce tibia de Boche n'est qu'un os de cheval.

Sur des rayons, les harmonicas, les ocarinas, les bombardes, un violon des tranchées attendent les mains et les bouches qui réveilleront leurs âmes endormies.

Sur d'autres rayons s'étage la plus étrange bibliothèque qui se puisse voir. Là, Corneille voisine avec Ponson du Terrail, Homère s'appuie fraternellement sur Xavier de Montépin, et un Traité des courbes, tourné de trois quarts, a l'air de faire causette avec un « Manuel du parfait fricoteur ».

Pour les lits, plus de cette paille nauséabonde, réceptacle à vermine, cauchemar des nuits de cet hiver, mais d'ingénieux hamacs en fil de fer treillagé tendu sur des poutrelles.

Deci delà, de judicieuses sentences, tirées — on nous l'affirme du moins — des œuvres des plus grands sages de l'antiquité, sont affichées sur les murs pour l'édification et l'instruction des hôtes et des visiteurs.

Comme tout village qui se respecte, le camp T... a une église et un château.

Le château — demeure du colonel — est plus grand, plus vaste, plus haut de plafond que les autres logis, mais non pas mieux meublé, et il ne mériterait pas le nom dont on l'honore s'il ne possédait un salon, salon véritable, avec plafond lumineux (un trou ouvert dans le toit) et une galerie de tableaux, œuvre d'un prix de Rome.

Quant à l'église, elle est tout juste assez grande pour contenir l'autel, mais, ses deux portes ouvertes, comme elle se prolonge et s'élargit soudain, avec, par devant, la plate-forme sablée, puis la vallée, puis la colline, puis la forêt, et, au-dessus, l'immense vaisseau du ciel! C'est là qu'il faut venir, âmes tièdes, qui bâillez devant le surnaturel; c'est là qu'il faut entendre la messe pour connaître toute la douceur d'une conversation avec Dieu, alors que devant le camp, à quelque trois cents mètres, canons et fusils tonnent et pétaradent, et que, à gauche, par le défilé qui descend à la route, passent, funèbre procession, les civières grises tachées de rouge...

IX

LES HOTES DES TRANCHÉES

Du camp Touret, ma compagnie allait monter la garde dans les tranchées, à gauche du Bois-Brûlé. Une nuit que je déambulais à travers les boyaux en fumant ma pipe, un homme vint me trouver, la voix profondément émue :

— Sergent, venez vite! Il y a des Boches en face de nos créneaux!

Je me précipite. Arrivé à l'endroit d'où l'observation avait été faite, les guetteurs

(1) Voir *Les Annales* depuis le 19 décembre 1915.

m'expliquent à voix basse qu'ils ont vu à plusieurs reprises, par les ouvertures des créneaux, des ombres passer. Ils ont bien essayé, en regardant par-dessus le parapet, de surprendre les audacieux, mais la nuit opaque ne l'a pas permis.

Que des Boches se soient glissés jusqu'à nous pour essayer de surprendre nos conversations, il n'est là rien d'extraordinaire : ce sont là visites que l'on se rend volontiers entre voisins de tranchées par les nuits noires, et ce soir l'obscurité est telle — pas de lune et de la pluie à discrétion — que deux hommes qui se tiennent par la main n'arrivent pas à apercevoir le visage l'un de l'autre. De plus, le parapet forme un talus assez élevé derrière lequel il est facile de se dissimuler. Cependant, je conserve des doutes. Pourquoi, parvenus à nos créneaux, les Boches s'amuseraient-ils à passer et repasser de la sorte?

— Avez-vous entendu quelque bruit?

— Aucun, me répond-on.

— Hum!

Je vais rendre compte de l'incident au lieutenant Soury, dont la cagna est toute proche. Celui-ci partage mon scepticisme. Mais les sentinelles insistent : elles n'ont pas été le jouet d'une illusion, elles l'affirment. Le lieutenant Soury décide alors d'envoyer une patrouille pour prendre l'ennemi à revers. De hardis volontaires se présentent. Ils partent.

Nous admirons l'habileté avec laquelle ils rampent sur le sol : aucun bruit... Si, pourtant, on vient d'entendre un cliquetis de baïonnette... Pourvu que l'alarme ne soit pas donnée à l'ennemi!...

Mais non; voici de nouveau une des ombres; cette fois, je l'ai vue distinctement moi-même : pendant une seconde, elle a bouché l'orifice entier d'un créneau. Ces Boches-là ont décidément une fière audace!

Mais rira bien qui rira le dernier. Les patrouilleurs ne doivent pas être loin maintenant...

Justement, voici qu'ils se lèvent, tous ensemble. Ils bondissent, baïonnette en avant, vers le parapet, et... mettent en fuite une dizaine d'énormes rats en train de dîner en famille autour d'une boule de pain jetée là!

L'aventure nous plongea dans une hilarité folle et nous lui dûmes de ne plus songer à nos pieds mouillés pendant quelques minutes...

On n'en est plus à compter les alertes dues aux rats des tranchées. Les bleus surtout, non encore initiés aux mœurs de ces voisins encombrants, ont peine à s'habituer à leurs déconcertantes familiarités.

Il faut dire que les rats des tranchées, bien nourris, pourvus de menus variés, inconnus jusqu'ici à la gent ratière, parviennent à des tailles gigantesques. La vitalité naturelle des rats, qui faisait déjà l'étonnement des physiologistes, est encore accrue et ils résistent à des assauts dont le moindre aurait vite raison des simples mortels.

L'appetit des rats est formidable, leur existence se passe à manger. Jour et nuit, de nuit surtout, dans les rondins qui plafonnent les tranchées ou dans les branchages qui servent d'appui aux parapets, on entend le crissement de leurs dents. Ni le bruit des pas, ni le tumulte de la fusillade n'interrompt leur repas : ils sont aguerris comme de vieux grognards. Plus d'un paie de sa vie sa témérité, et il n'est pas une sentinelle qui n'ait vu rouler à ses pieds un rat tombé du plafond, le ventre troué d'une balle, ou la tête emportée par un éclat.

A part ces visites forcées que leur impose la camarde, les rats se montrent sauvages et peu sociables. Il n'en va pas de même des souris. Elles sont beaucoup moins nombreuses que les rats, mais beaucoup plus familières. Elles ne craignent pas de se montrer le jour et elles ne refusent jamais un brin de causette quand on sait leur montrer un visage sympathique.

Elles vous fixent de leurs petits yeux gris, tout en grignotant quelque croûte, et leur moustache remue au bout de leur museau pointu de la façon la plus drôle du monde.

Tous les hôtes de la tranchée sont nos amis, et même les vers de terre, compagnons silencieux des longues heures de veille.



— Sergent, venez vite! Il y a des Boches en face de nos créneaux!

Par le petit trou rond qui décèle la présence du ver, on voit apparaître un tire-bouchon de terre humide, puis un autre, puis le gros derrière du maître de la maison se montre à son tour, congestionné comme un visage d'apoplectique. Le derrière achève de se vider bien proprement dans le vide, jusqu'à ce que, ses petits besoins satisfaits, il disparaisse à nouveau dans sa profonde retraite.

Très longtemps, les hôtes des tranchées sans exception furent nos amis. Jamais, au grand jamais, il n'était fait de mal, par les poilus, à quelque animal que ce fût, le Boche excepté. Ces hommes, dont l'unique occupation et l'unique préoccupation est de tuer, se montrent, en dehors du combat, sensibles comme des femmes. La vie, à tous les gradins de l'échelle, est pour eux devenue sacrée et j'ai vu, à l'automne dernier, un soldat blessé aux deux jambes, quitter l'étroit layon qu'il suivait en forêt et se couler dans le fourré, malgré les ronces et malgré ses souffrances, pour ne pas écraser une colonne de fourmis rouges qui lui barrait la route!

Depuis quelques mois, cependant, les rats et les souris ont été mis hors la loi commune. Ces indiscrètes bestioles ont, en effet, exagéré leur indiscrétion; leur mépris de la proprié[té] d'autrui vient en droite ligne de Karl Mar[x]. Bien plus, ils affectent de nous traiter [en] intrus dans nos propres cagnas, et ils [ne] craignent pas de se promener sur nos visage[s] pendant que nous dormons, en poussant d[es] cris aigus qui semblent des rires diabol[i]ques.

Bref, ils se sont rendus insupportables [et] la guerre a été déclarée par nous à c[es] « enfants de Boches », ainsi que nous l[es] avons surnommés. De tous les moyens u[ti]lisés pour les mettre à mal, le plus pratiq[ue] est le piège rapporté d'Afrique par des e[x]plorateurs qui l'employaient à chasser l'a[n]tilope : un lacet au bout d'une branche flex[i]ble, maintenue au sol par une fourchette [de] bois; le rat passe la tête dans le lacet, ti[re], arrache la fourchette, et la branche se r[e]dresse brusquement en entraîna[nt] avec elle sa victime étranglée.

Je n'ai pas parlé des hôtes d[es] tranchées les plus pullulants, les pl[us] grouillants, les plus antipathiques. [De] qui je parle, on le devinera ais[é]ment je pense, sans qu'il soit b[e]soin de m'expliquer davantage : [il] me vient, à leur seul souvenir, d[es] démangeaisons par tout le corps.

Je n'ai rien dit non plus des h[ô]tes des tranchées les plus graci[eux] et les plus charmants : les oiseau[x]. C'est que d'oiseaux il n'y en [a] plus, peut-on dire, dans nos forê[ts] de l'est, les balles et les obus l[es] ont massacrés ou mis en fuite.

Dans tout mon premier hiver [de] campagne, je n'ai vu qu'un se[ul] oiseau : un rouge-gorge.

Mais mon séjour au camp T[...] et me réservait une grande jo[ie]. C'était la première fois que, d[e]puis mon arrivée au front, m[a] compagnie occupait des tranchées [de] plaine. Vers six heures, un mat[in], je sors de ma casemate et m'[en] vais faire un tour à travers l[es] boyaux. Soudain, un coup au cœu[r] : au-dessus de moi chante une peti[te] alouette!

J'écoute le chant sacré et des souveni[rs] montent et m'embuent les paupières.

Je me revois, tout petit, chez grand'mè[re] à la vieille ferme. Nous sommes tous les de[ux] assis dans la prairie à garder les chèvres. L[es] alouettes chantent.

— Grand'mère, les oiseaux, est-ce qu['ils] savent ce qu'ils disent?

— Bien sûr, mon enfant.

— Alors, celui-là, qu'est-ce qu'il dit, gran[d']mère?

— Celui-là, mon enfant, c'est une alouet[te]. Elle dit : « Prie Dieu! Prie Dieu! » Et qua[nd] on l'entend, il faut faire bien vite une priè[re] pour que l'alouette aille la porter a[ux] anges.

— Et si on ne prie pas, grand'mère?

— Si on ne prie pas, mon enfant, l'alouet[te] pleure et les anges aussi...

Bonne vieille grand'mère, en ton souveni[r] bien vite j'ai fait une prière.

Porte-la au ciel, ma prière, ô alouette, [et] dis aux anges qu'ils viennent avec no[us] combattre pour délivrer la France.

(A suivre.) *Lieutenant JACQUES P...*

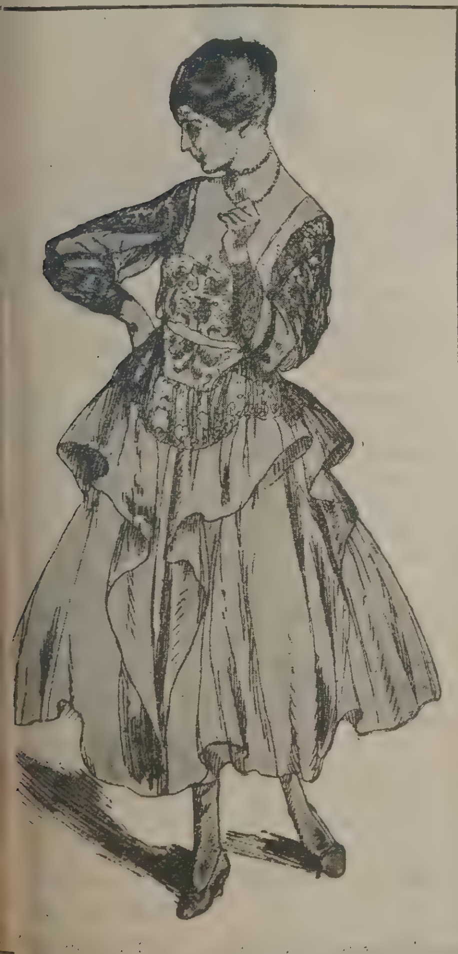
(Illustrations de P. THIRIAT.)

LA CHEVILLE

BRIGITTE POMMIER, 30 ans.
THÉRÈSE LANDRY, 38 ans.

Chez Thérèse. Elle est dans sa chambre, devant une armoire à linge grande ouverte, quand Brigitte, son amie, entre tout droit, sans s'être fait annoncer.

BRIGITTE. — Bonjour Thé.
THÉRÈSE. — C'est Brigitte!
BRIGITTE. — Qu'est-ce que tu fais là?
THÉRÈSE. — Je range.
BRIGITTE. — Encore! Femme ordonnée! Écoute. Voilà deux semaines que je veux te dire une chose qui me brûle. Ça va te faire de la peine, mais je ne peux plus me retenir.
THÉRÈSE. — Soulage-toi.
BRIGITTE. — Voilà. Thé, je t'aime, je t'adore, et tu es une sainte.
THÉRÈSE. — C'est ça la chose?
BRIGITTE. — Non. J'y arrive. Seulement...
THÉRÈSE. — Seulement? Continue.
BRIGITTE. — Tu es fagotée.
THÉRÈSE, *qui se regarde.* — Moi?
BRIGITTE. — Oui. Fagotée, toi. Qu'est-ce que tu as là sur le dos?
THÉRÈSE. — Une petite robe.
BRIGITTE. — Non.
THÉRÈSE. — Mais si. Une petite robe de l'année dernière.
BRIGITTE. — Tu te vantes.
THÉRÈSE. — Je t'assure.
BRIGITTE. — Non. Elle peut être de l'année dernière, mais elle n'est de la mode d'aucune année, ni d'il y a cinq ans, ni d'aujourd'hui. Ça n'est rien. Ça n'a pas de nom. C'est une tristesse.
THÉRÈSE, *simple.* — Mon Dieu... je ne défends pas ma robe...



BRIGITTE. — Tu aurais tort. Attaque-là va. Elle le mérite.
THÉRÈSE. — Mais je ne vois pas qu'elle soit ridicule. Elle n'attire pas l'attention.
BRIGITTE. — C'est ce qui te trompe. Elle l'attire.
THÉRÈSE. — Pas dans le mauvais sens. Elle est neutre.
BRIGITTE. — Ah! les neutres! Parlons-en! La meilleure façon de ne pas se faire remarquer et de passer inaperçue, c'est d'être à la mode.
THÉRÈSE. — Laquelle?
BRIGITTE. — Celle d'aujourd'hui, la mode de guerre.
THÉRÈSE. — La tienne, la robe courte?
BRIGITTE. — Sans doute.
THÉRÈSE. — Jamais.
BRIGITTE. — Pourquoi? Quel plaisir... et



quelle satisfaction morale peux-tu éprouver à traîner cette robe longue qui te dégringole jusqu'aux pieds?
THÉRÈSE. — J'ai toujours cru que les robes étaient faites pour tomber jusque-là et ne pas s'arrêter à mi-chemin. C'est une idée bizarre que j'ai.
BRIGITTE. — Tu as de vilaines jambes?
THÉRÈSE. — Je ne sais pas. Je n'ai jamais pensé à me poser la question. Je ne considère pas mes jambes comme un objet de décoration publique. Elles ne m'intéressent que pour marcher.
BRIGITTE. — Justement. On circule mieux avec une robe courte.
THÉRÈSE. — Ma circulation est excellente telle quelle.
BRIGITTE, *agacée.* — C'est drôle tout de



même, toi qui as la vie la plus active que je connaisse, prise à ton service d'ambulance du matin au soir, allant en plus visiter des pauvres, placer des réfugiés, sans parler de ce qu'on ne sait pas, de tout ce que tu caches.
THÉRÈSE. — Je ne cache rien. Excepté mes j...
BRIGITTE. — ... C'est drôle que tu t'obstines à ne pas te placer dans les meilleures conditions pour remplir ton office à l'aise et bien t'acquitter de tes occupations!
THÉRÈSE. — En fais-tu autant que moi?
BRIGITTE. — Oh non! Je l'avoue à ma confession. Pas le quart.
THÉRÈSE. — Et pourtant tu es en patineuse! On ne peut pas dire que tu n'es pas à la mode!
BRIGITTE. — C'est la vérité. J'y suis... Et j'y reste.
THÉRÈSE. — Tu vois bien que ça ne décuple pas les moyens d'avoir la jambe au vent!
BRIGITTE. — Oui. Mais moi, si je n'arrive pas à t'égaler, en vertus et en sagesse, c'est que je n'en suis pas capable, une fois pour toutes, en dehors de la coupe de mon tailleur.
THÉRÈSE. — Tu dis des bêtises. Je ne suis pas plus une sainte que tu n'es une effrontée. Nous nous valons.
BRIGITTE. — Je voudrais bien.
THÉRÈSE. — Mais tu ne voudrais pas être fagotée comme moi!
BRIGITTE. — Ah! non.
THÉRÈSE. — Ecoute-moi. J'ai trente-huit ans.
BRIGITTE. — Et tu en portes trente à peine. Si tu te laissais arranger un peu, tu en paraîtrais vingt.
THÉRÈSE. — Ça serait trop. On me pren-

drait pour la fille de mon mari et la sœur de mon fils. Et ça m'ennuierait.

BRIGITTE. — Pourquoi donc?

THÉRÈSE. — Parce que je tiens à passer pour ce que je suis : pour la femme du premier et la mère du second. Car j'ai un grand fils qui touche à ses dix-sept ans...

BRIGITTE. — Après? Moi aussi, j'en ai un.

THÉRÈSE. — Il a trois ans. Et il est en pantalons longs! Ça serait peut-être le cas de l'habiller court, lui? Mais ce n'est pas non plus la mode, sans doute? Mystère. Eh bien! comment peux-tu supposer qu'avec un fils de la classe 1917 et qui est à la veille de partir, je sois en état d'endosser des costumes d'opéra-comique? Réfléchis.

BRIGITTE. — Cela n'a aucun rapport avec le patriotisme et les sentiments.

THÉRÈSE. — Je te demande pardon. La tenue doit s'adapter aux circonstances. On ne s'accoutre pas en tireuse de chamois quand les Allemands sont à Noyon.

BRIGITTE. — Alors je suis ridicule?

THÉRÈSE. — Pas trop.

BRIGITTE. — Rien qu'un peu?

THÉRÈSE. — Beaucoup moins que je ne le serais. Parce que tu es jeune, avec une frimousse irresponsable et un petit air « en voyage » qui t'excusent. Mais ne demande pas aux femmes sans chic, aux femmes sérieuses et qui ont, hélas! tant de raisons de l'être, de se plier à ta mode de guerre. Non, quand je vois, comme il m'est arrivé ces jours-ci, des personnes de tout âge et même d'un « certain » déambuler tranquillement par les rues, entrer chez le pâtissier et à l'église, visiter des magasins ou des cimetières sous l'unique pavillon d'un petit pan de jupe qui leur chatouille les jarrets...



BRIGITTE. — Tu exagères.

THÉRÈSE. — A peine..., tu ne peux pas t'imaginer l'effet que ça me produit, l'impression pénible de honte et d'inconvenance que j'en reçois.

BRIGITTE. — Tu es sensible.

THÉRÈSE. — Plus que jamais. Toutes ces jambes si prétentieusement bottées, guêtrées et lacées, — et si contentes d'elles-mêmes bien qu'il n'y ait pas toujours lieu, hélas! — tous ces pieds perchés sur de si hauts talons pointus qui picorent le pavé pendant que là-bas..., tout près, à moins de cent kilomètres, des milliers de braves gens chaussés de boue... ah! ça me serre le cœur. J'ai envie d'arrêter en plein trottoir ces dames du corps de ballet et de leur crier : « Rentrez vite, mesdames, et allez changer. Vous n'êtes pas dans la note. »

BRIGITTE. — Sais-tu qui tu me rappelles, tiens?

THÉRÈSE. — Ta bonne mère.

BRIGITTE. — Non. Oh! maman! Ah bien merci! On est obligé de la retenir. Elle est devenue d'un écossais! Il faut la surveiller. Pauvre maman! Ça l'ennuie tellement de vieillir qu'elle se figure, en abrégeant ses jupes, rallonger sa vie.

THÉRÈSE. — Tu vois? Malheureuse. Comme ça se gagne! C'est ta faute. Et qui est-ce que je te rappelle?

BRIGITTE. — Mon mari.

THÉRÈSE. — Il te dit la même chose que moi?

BRIGITTE. — Bien pire : « Ah ça! mais regarde-toi, ma pauvre amie! Tu sors de chez Offenbach! Tu as l'air d'une saltimbanque. On dirait que tu vas faire des tours. Je rougis de sortir avec toi. » Oh! j'en ai, des scènes!

THÉRÈSE. — Et tu ne l'écoutes pas?

BRIGITTE. — Certes non. Les maris n'entendent rien aux femmes, je veux dire aux leurs.

THÉRÈSE, *souriant*. — C'est un peu vrai.

BRIGITTE. — Ah? Tu en conviens! Tu finis par m'approuver.

THÉRÈSE. — Non. Seulement nous parlons maris. Alors je pense au mien.

BRIGITTE. — Oh! le tien! C'est un puritain. Quoi? il trouve que tu n'en fais pas assez. Il veut te rallonger encore davantage?

THÉRÈSE, *riant*. — Mais non! Il veut me raccourcir! Il me dit que je me laisse aller, que je m'abîme, que je me vieillis exprès...

BRIGITTE. — Enfin! Un homme de goût! Tu vois, tu vois...

THÉRÈSE. — Mais le tien aussi est un homme de goût.

BRIGITTE. — Pas pour ça. Puisqu'il dit le contraire du tien. Quel dommage que nous ne puissions pas changer!

THÉRÈSE. — Quelle horreur! Ils ne voudraient d'ailleurs ni l'un ni l'autre.

BRIGITTE. — Et nous non plus.

THÉRÈSE. — Assurément. N'en disons pas de mal. Ils sont tous les deux dans le vrai.

BRIGITTE. — Comment cela?

THÉRÈSE. — Hé oui. Ils nous aiment, chacun à leur idée d'abord, et ensuite selon la nuance et les excès de notre nature. Le tien, soucieux de ton bon renom et de ta dignité, prend ombrage de ta tenue et souhaite la voir conforme aux grandes qualités qu'il te connaît.

BRIGITTE. — Adroite flatteuse!



THÉRÈSE. — Et le mien, sachant ma c[...]plète absence de coquetterie et soupç[...]nant une tristesse égale à celle qu'il dissimule, essaie de me distraire et de secouer en me forçant à m'occuper de toilette et de ma pauvre personne.

BRIGITTE. — Alors? Conclusion?

THÉRÈSE. — Alors... eh bien, pour faire plaisir, si tu veux, nous consentir[...] chacune un effort. Le même, en sens [...]verse.

BRIGITTE. — Oui... Grave!

THÉRÈSE. — Je raccourcirai.

BRIGITTE. — Beaucoup?

THÉRÈSE. — Jusqu'à la cheville. Pas [...] pouce de plus. Et toi? Y viens-tu?

BRIGITTE. — C'est que la cheville, [...] moi, ma petite, c'est énorme comme [...]cente! Bien plus que pour toi comme n[...]tée!

THÉRÈSE. — Tu auras double mérite.

BRIGITTE. — Eh bien oui. Entendu. *(I[...] s'embrassent.)* Je me sauve.

THÉRÈSE. — Où vas-tu?

BRIGITTE. — Chez maman. Pour la « [...]viller » elle aussi. Ça sera plus dur.

HENRI LAVEDA[N]
de l'Académie fran[çaise]

(Modes de 1916, d'après " Les Élégances Parisienn[es]")

LES ANNALES



CE NUMÉRO CONTIENT
UNE PIÈCE DE THÉATRE
LE MARIAGE DE HOCHE
PAR ADOLPHE ADERER

UN DRAME DANS LES AIRS

11 Juin 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Cent.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS UN·AN·6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE....18 fr | 9 fr 50
51·RUE·SAINT-GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1720. — 11 JUIN 1916

EDITION·DE·LUXE UN·AN·6 MOIS
FRANCE & COLONIES: 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE......22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



LA TOURNÉE DES PERMISSIONNAIRES

Les soldats originaires des régions envahies promenés à travers Paris



1. On sort. — 2. On déjeune. — 3. Dans le parc de Versailles. — 4. Le salon de lecture. — 5. Le repos.

LES « PARRAINS DE REUILLY »

(Œuvre fondée pour accueillir fraternellement les permissionnaires du front, originaires des régions envahies.)

Notes de la Semaine

Les Parrains de Reuilly

Oh! la charmante, la réconfortante soirée!... Depuis longtemps, je me promettais de faire une petite visite aux parrains de Reuilly et à leurs filleuls. Peut-être avez-vous ouï parler de cette œuvre. Plus qu'aucune autre, elle mérite d'être encouragée, car elle apporte aux soldats mieux qu'une aide matérielle : un appui moral. Elle les réchauffe, leur donne l'impression qu'ils sont aimés. C'est la meilleure façon de les armer contre les rudes épreuves qui les attendent... L'expérience a prouvé que le combattant, renvoyé pendant quelques jours auprès de sa famille, bien loin de s'amollir à ce contact, s'y retrempe, y puise une énergie nouvelle et retourne avec ardeur aux tranchées. Mais, parmi les permissionnaires, il y a des isolés, des malheureux. Ils habitaient nos départements du nord et de l'est; l'invasion allemande a détruit leurs foyers. Ce que sont devenus leurs femmes et leurs enfants, ils l'ignorent... La dureté, les méthodes de guerre de l'ennemi justifient toutes les craintes. Vous vous représentez la tristesse des pauvres poilus. La semaine de repos que le haut commandement leur octroie augmente leur détresse au lieu de l'apaiser. Chaque couple qu'ils rencontrent, joyeux de vivre, accroît l'amertume de leur abandon. Ils errent, comme des âmes en peine, sur le pavé de Paris et regrettent d'avoir quitté le champ de bataille, où, du moins, la vue du bonheur d'autrui, ne les expose pas à de mélancoliques comparaisons.

C'est alors qu'une idée délicate est née dans l'esprit, ou plutôt, dans le cœur de l'adjudant Angot, de la 22e section des C. O. A... « Que manque-t-il à nos frères, s'est-il dit, pour qu'ils jouissent de leur congé et en goûtent la douceur? Il leur manque une famille, un foyer? Nous allons leur offrir cela... » Aussitôt le projet prit corps. Les supérieurs de l'adjudant, le commandant Anceau, le commandant Aubin l'approuvèrent, s'ingénièrent à en faciliter l'exécution. On décida que les vastes locaux de la caserne de Reuilly abriteraient les hôtes de passage, qu'ils y seraient couchés, soignés, nourris comme des princes, confiés à la sollicitude des sous-officiers et des hommes. Ceux-ci n'avaient pas besoin d'être stimulés. Ils firent assaut de zèle; ils nettoyèrent à fond les chambrées, les ornèrent d'images et de naïfs objets d'art, afin d'en rendre l'aspect agréable. Ils se cotisèrent pour constituer une petite réserve d'argent de poche. Chaque permissionnaire reçut d'eux cinquante sous; la libéralité d'une princesse, amie de la France, compléta l'écu de cinq francs. Cinq francs, quand on n'a rien à payer, c'est une fortune.

Voilà plus d'une année que l'œuvre fonctionne et multiplie ses bienfaits. Sept ou huit cents « filleuls » constamment renouvelés logent à Reuilly; ils visitent les monuments, les musées, se promènent à Versailles et à Saint-Germain; ils assistent aux matinées de la Comédie et de l'Opéra-Comique... Après dîner, ils s'assemblent dans une salle de spectacle (une ancienne écurie, métamorphosée et décorée par l'invention débrouillarde des « parrains »). Au dessus de la scène, ces mots flamboient :

HONNEUR AUX POILUS DES RÉGIONS ENVAHIES
LEURS CAMARADES AUXILIAIRES
DE LA 22e C. O. A. LES ADMIRENT ET LES AIMENT

De huit à onze heures, cinéma-concert. La représentation à laquelle j'assistai, était fort divertissante. Entre deux films — un film émouvant, un film bouffon — des acteurs de l'Eldorado, de l'Olympia, du Kursaal, égrenèrent les perles de leur répertoire. Ils avaient choisi des morceaux — romances et chansonnettes — appropriés à l'intellect de leurs auditeurs. Pas de littérature. De la belle humeur, aiguisée d'une pointe de gaillardise. M. Georgeal fit applaudir des couplets dont le refrain souleva d'énormes rires.

> Je m' chatouill' la plant' des pieds
> Pour mieux rigoler.

Mlle Zetti narra une aventure romanesque et distinguée :

> Ma jolie poupée blonde...
> Ah ! que j' suis amoureux.

Mlle Huguette exprima des vérités d'ordre moins sentimental :

> Quand on r'viendra d' là-bas
> On n' se doute pas
> Comme ça nous changera
> De payer
> Not' loyer !

La jovialité gauloise et la grâce de M. et Mme Carjol clôturèrent ce magnifique programme... Les spectateurs ravis, battirent un triple ban. C'était une manière de dire aux artistes : « Vous vous êtes dérangés pour nous apporter du plaisir. Vous êtes gentils tout plein. Merci! »

Les *filleuls* ne sont pas ingrats, ils n'oublient pas l'accueil qui leur a été fait. Sitôt rentrés au front, ils écrivent à leurs chers *parrains.* J'ai sous les yeux, un paquet de ces lettres; elles m'ont ému par leur simplicité, leur élan, par les jolis sentiments dont elles témoignent. « Affectueuse poignée de main au caporal Duhonnets avec qui je suis allé en excursion; aux camarades de la cuisine et du réfectoire, aux deux bons copains de service dans la chambre 146 et qui ne veulent pas que nous ayons la peine de refaire notre lit. » N'est-ce pas délicieux!... Les braves poilus savent que la vraie manière de se montrer reconnaissants envers ceux qui les ont si cordialement reçus, c'est de bien se battre, d'accomplir avec entrain leur devoir. « Demain, c'est un beau jour pour moi, car, on distribue les croix de guerre, et j'en suis. » Dans une autre lettre : « Si longtemps que puisse durer la lutte, aucune lassitude ne nous atteindra; nous tiendrons jusqu'au bout. » Dans une autre : « Pendant un an, j'ai été privé de toute correspondance; je me croyais seul au monde; maintenant vos paroles m'apportent la chaleur dont j'avais besoin pour ne pas mourir de froid. » Comment n'être pas ému de ce cri de gratitude, jailli d'une âme qu'ennoblit la plus pure des vertus humaines : la fraternité...

LE BONHOMME CHRYSALE.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XVIII
SUR LE FRONT ITALIEN

(Notes de Carnet)

SUR LA LAGUNE. — EN CARNIE. — AUX DOLOMITES. — VENISE EN GUERRE

Samedi 13 mai, 9 heures. — D'Udine à Palmanova, par Santa Maria la Longa, route animée où les cantonnements abondent. C'est le voisinage immédiat de la guerre; elle s'y prépare et elle s'y alimente. Des troupes sont à l'exercice. D'autres cheminent sac au dos et se rangent pour laisser passer nos autos. La présence inaccoutumée de tant de civils étonne les soldats, dont la curiosité s'amuse et plaisante. Ils chantent gaiement. Musique militaire. On me dit qu'au début de la guerre les musiques n'avaient pas été appelées : l'erreur est réparée. Palmanova, petite ville sans caractère italien, offre une ceinture pittoresque de vieux remparts... Nous nous embarquons à Belvedere, au delà de la frontière reconquise, sur la lagune, profonde de trois mètres. L'eau verte et le ciel d'un bleu pâle font un paysage apaisé où le soleil n'éclate pas encore.

Grado : ville ancienne et curieuse. Des maisons badigeonnées s'y resserrent dans des rues étroites. Linges et vêtements aux fenêtres. On se croirait dans un coin écarté de Venise si une bicyclette ne mettait dans la comparaison une note discordante. Des enfants, une centaine environ, jouent et s'ébattent, inconscients de la guerre où leurs pères risquent leur vie. Brusquement un coup de sonnette les ramasse et ils courent à l'école comme des oiseaux rentrent au nid. Pas d'hommes. La conscription autrichienne les a pris et les contraint à servir contre leur pays redevenu italien, contre leur ville, leur famille, leurs aspirations nationales. Un hydravion, tel un oiseau bruyant, fend l'air. Le soleil s'est emparé du paysage, qu'il anime et colore. Cathédrale du sixième siècle, avec une chaire étrange dont la coupole est byzantine. Mosaïques, sarcophages, colonnes de marbre rapportées de partout, un passé de conquêtes, de pillages et de gloire... Vaste ouvroir où des femmes et des jeunes filles aux types bruns et noirs sont recueillies par l'autorité italienne et protégées contre les calamités de la guerre. Elles chantent, avec un sûr instinct de la mesure, un hymne patriotique où elles évoquent le souvenir de ceux qui, jadis, tombèrent en luttant contre l'oppression autrichienne. L'émotion de leurs cœurs passe dans leurs voix. Tout près de moi, silencieusement, une femme pleure. Pense-t-elle à un mari, à un fils, aux deux peut-être, dont un cruel ennemi arme le bras contre leur patrie?... Là-bas, à vingt-cinq kilomètres, par delà les flots bleus de l'Adriatique, Trieste apparaît, sous la lunette, avec ses maisons blanches qui brillent au soleil... Dans les rues de Grado, des maisons éventrées, des vitres brisées, des devantures gonflées, des trous béants disent la dévastation des avions... Nous revenons en canot par la lagune. Les rochers rouges de Duino dans le golfe de Panzano éclatent sous la splendeur d'un jour brûlant. Le Carso étale sa croupe jaune où l'Hermada, une colline de 323 mètres, arrête les progrès de la droite italienne. Un effet de lumière rapproche Trieste, que l'on voit à l'œil nu. Ainsi, d'un seul coup, les difficultés et les espérances apparaissent...

Aquilée : c'est une surprise de trouver, si peu connue, une ville si riche en beautés et en souvenirs. Barrès observe que l'Italie, décidément, est inépuisable. La cathédrale et le musée, que nous parcourons en coup de vent, vaudraient une longue visite. Il y a dans la cathédrale des mosaïques incomparables par l'étendue et par la variété dont les restaurations autrichiennes n'ont pas trop altéré le goût. La liturgie de la messe s'y développe dans une inspiration encore païenne. Oiseaux et poissons très réalistes, portraits pleins de vie... Dans une réunion intime les autorités, qui nous ont cordialement accueillis, disent leur admiration pour les « héros de Verdun »... Sur la route du retour, nous nous arrêtons aux cantonnements. Les soldats sont sous les armes. Rapide revue dont, aux sons de *La Marseillaise*, on nous fait les honneurs. Invité à causer librement avec les soldats, je les interroge : bonne tenue, bonne humeur confiante, bonnes installations.



Dimanche 14 mai. — 7 heures. Les autos nous emportent dans un magnifique paysage de montagnes neigeuses vers la Carnie où nous devons prendre contact avec les difficultés de la guerre italienne. A notre gauche, le Tagliamento, dont le vaste lit est presque à sec. Comme je me fatigue à chercher sur la carte la démarcation des frontières, l'écrivain aimable, promu lieutenant, qui nous sert de guide avec une inépuisable bonne grâce, me dit dans un sourire un mot profond : « C'est une carte prophétique. » A Chiuseforte, grande animation de troupes alpines dont la tenue, l'allure décidée et souple, le regard souriant et franc font plaisir. Nous prenons, pour gravir la montagne, des autos plus légères et l'on nous équipe chaudement dans des fourrures militaires. Hélas! il pleut. Vallée du Fella. Route en montagne qui a élargi un sentier muletier. Des camions, des bœufs, des mulets. Les tournants sont à angle droit. L'auto, pour les prendre, va, vient, avance, recule, essaie, hésite, agile et tenace. Parfois, pour l'alléger, il faut descendre. Au milieu des sapins, dans la neige, des trous, de vastes trous, que la rage dévastatrice des 305 autrichiens a creusés. Nous entrons dans des tranchées construites à 1,200 mètres. Là-haut, sur les sommets qu'un brusque déchirement des nuages permet parfois d'entrevoir, là-haut, à 3,000 mètres, des soldats se sont battus et ont passé l'hiver. Il a fallu pour les ravitailler en vêtements, en vivres, en munitions, des prodiges d'organisation, de volonté, de prévoyance méthodique.

Nous longeons les réseaux de fils de fer, nous passons dans des boyaux et sous des tunnels, nous montons des escaliers de pierre, nous gravissons des pentes. Deux longues heures de marche dans le brouillard, sur des cailloux, au bruit des mines qui éclatent. Ce matin, ce kiosque orné de branches de sapins a servi de chapelle pour la messe dominicale. L'appétit vient en marchant. Nos estomacs sont impatients d'arriver au gîte. Enfin, nous y sommes. Le colonel, qui porte avec fierté la plume de bersaglier au chapeau, nous reçoit à déjeuner. Nous sommes les premiers civils venus jusqu'ici. Trois tables dans une cabane en bois nous réunissent avec les officiers. Camaraderie charmante, conversations animées, toasts cordiaux. Je demande si les obus troublent parfois la gaieté de cette salle à manger en montagne. « Jamais, me répond le colonel, avec un flegme rassurant. Les obus tombent toujours à 200 mètres!... » Pas toujours, mon colonel. Au retour, tout près de nos autos, que nous allons reprendre, on nous arrête. Les Autrichiens tirent. Quand ils ont fini... ou qu'on le croit, nous nous approchons. Aucun dégât. Les hommes et les autos ont été épargnés. J'emporte en souvenir un fragment encore chaud d'un 77...

Si j'étais venu ici en touriste, le brouillard et la pluie m'auraient gâté la journée. J'y suis venu pour constater l'effort italien : à ce point de vue la journée est instructive. Le soleil crée des illusions. Son absence nous a fait voir les choses telles qu'elles sont. Il faut mesurer les résultats aux difficultés et aux périls. On a vraiment fait ici, routes, tranchées et défenses, de belles choses. Les Italiens tiennent dignement des Romains, les plus grands constructeurs de routes que le monde ait connus.



Lundi 15 mai. — On nous annonce une journée remplie qui nous mettra plus près du champ de bataille où se joue, depuis des mois, le sort de Gorizia. Arrêt à Cividale des Friuli. La cathédrale est sans intérêt, mais le *tempietto* de Santa Peltrude, avec ses sculptures en stuc du septième siècle, uniques dans l'art italien, est ravissant. L'auto file vers la vallée du Judrio par une route élargie qui domine un panorama de montagnes et de verdure. Du haut de la Korada, la vue s'étend sur l'Isonzo (vert ou bleu? nous discutons sans nous mettre d'accord), sur le Carso où des obus éclatent, sur Gorizia, dont huit kilomètres nous séparent, et, là-bas, là-bas, sur la mer. Le canon tonne. L'impression est profonde de ce paysage magnifique que la guerre déchire... Après un déjeuner où il parla dignement de la France, décidément de plus en plus grande aux yeux du monde, un général, qui fut attaché militaire à Pétrograd, nous conduit par des villages en ruines à son poste d'observation. J'y relève deux inscriptions qui disent l'homme : *Moi et le temps contre qui que ce soit. — Une chose est toujours possible quand elle est nécessaire.* De là, à travers des galeries et des sentiers, en groupes séparés, et prenant le galop dans un endroit plus dangereux derrière une haie insuffisamment protectrice, nous nous rapprochons. Couchés dans de hautes herbes, qui nous cachent, nous voyons la bataille, où l'artillerie fait rage. A nos pieds, Mossa, Lucinico, Gorizia dont les maisons et les rues apparaissent dans

clarté d'un jour splendide, et que do- ne la chapelle de Castagnavizza, où harles X et le comte de Chambord re- sent. Sur le Podgora les Autrichiens les Italiens sont à quatre mètres les s des autres. La canonnade redouble. De usques éclairs, des fumées épaisses. Pen- nt que les hommes se tuent, le so- l réjouit magnifiquement la nature im- ssible.

... Un parc, où le roi d'Italie prenait, il y elques jours, son déjeuner sur l'herbe. n château, où s'épanouit la splendeur roses odorantes, tandis qu'un trou im- ense semé de débris, atteste le passage un 305 autrichien... Cette villa, qui borde route, a son histoire. Elle appartenait à Autrichien. Les Italiens la transformèrent ambulance. Le médecin demanda du vin pour réconforter ses blessés. Impossible le satisfaire sur l'heure. Les batteries trichiennes abrégèrent l'attente. Un obus mba sur la villa, troua le toit, fit éclater mur et découvrit une cachette où le évoyant propriétaire, qui n'avait pas prévu fuite, avait enfermé deux cents bou- lles de vin blanc, une provision de jam- ns et du linge fin. Joie des blessés liens devant cette aubaine et acte de i reconnaissante de l'aumônier, qui cria miracle...

La journée s'achève en réceptions. Chez général Cadorna. Physionomie franche, verte, sympathique, dont le sourire apaise nergie, de la précision dans les paroles, la netteté et de la promptitude dans coup d'œil, de la résolution dans les tes. Race de soldats. On sent qu'un homme n'est pas submergé par les constances : il les domine. Son amitié son admiration pour la France s'expri- nt en des phrases simples et fortes qui nnent du cœur. Les soldats de Verdun merveillent. Eux, toujours eux! Au Cer- e de l'Union d'Udine, où l'on nous re- it avec la courtoisie la plus cordiale, on célèbre encore. N'est-ce pas l'hommage nt la délicatesse peut nous toucher le us?...



Udine, mardi 16 mai. — Le bruit d'une ène me réveille. Il est quatre heures matin. Je me rappelle qu'hier au soir, dîner des Missions étrangères, on a dit que l'alarme, pour signaler l'arri- e des avions autrichiens, était donnée r la sirène et par les cloches. J'achève peine de m'en souvenir, que les clo- es sonnent le tocsin. Et, tout de suite, ec la sensation d'un voisinage immédiat, bruit sourd et violent, qui s'achève ns un éclatement aigu et prolongé. C'est première bombe. Une seconde éclate esque sans arrêt. D'où viennent-elles? sont-elles tombées? Le bruit et le nger vont-ils continuer? Ces réflexions pides me jettent à la fenêtre. Je l'ouvre : e donne sur une place où, dans l'aube nchissante, je vois des soldats et des mpiers mi-vêtus regarder vers le ciel, urir et se réfugier sous les arcades ou ns les maisons. Au ciel, qui déjà s'éclaire bleuit, des fumées se posent et s'élar- ssent : ce sont les canons italiens qui tirent l'ennemi, dont l'altitude avait facilité la brusque irruption. Deux avions appa- raissent et filent au-dessus de la ville. Au fracas strident des bombes qui éclatent (où? je ne saurais le dire), se mêle le sourd roulement des canons. Tout à coup, six albatros envahissent le ciel. A leur tour ils filent dans une course rapide, sauvés des shrapnels qui les encerclent. Attardé, un autre vient, sur lequel le tir s'acharne et se précise. Encore des éclatements. Affolées, des hirondelles ne savent ni quel parti, ni quelle direction prendre; elles s'agitent et se heurtent dans un vol désordonné. Enfin les avions protecteurs arrivent, fouillent le ciel, et entrent en chasse.

Des pompes courent. Le canon continue sa terrible musique. Peu à peu ses grondements se font plus lointains et plus sourds. Des gens viennent sur la place. Ils se donnent des nouvelles dans une anxiété que leurs gestes révèlent. A cinq heures un quart, la cloche sonne la libération. Une voiture d'ambulance passe. Conduit par une femme, un gamin d'une dizaine d'années traverse la place : il a la main et la jambe droite bandées, il marche avec quelque peine. On s'empresse autour de lui, on l'interroge; d'autres enfants le regardent avec une curiosité que l'on sent faite à la fois de peur et d'admiration, tandis qu'hébété encore, il donne des explications... A mon tour, je m'interroge et j'essaie de mettre de l'ordre dans mes sensations. Evidemment, j'ai couru un danger, comme d'ailleurs, tous les habitants, brusquement réveillés, de cette petite ville resserrée et tranquille. Ai-je eu peur? Je l'avouerais, mais, très franchement, je ne le crois pas. Ce qui a dominé, c'est l'attente, un peu angoissante tout de même, de l'*inévitable*, de cet inévitable qu'une minute, qu'une seconde peut accomplir, et qui serre le cœur tandis que l'esprit reste, lucidement, libre... A sept heures, le général Porro, droit et ferme sur son cheval, vient prendre congé de nous, qui partons pour le Cadore. Il nous apporte des nouvelles : (encore un massacre stupide de civils désarmés), sans vouloir trop paraître être venu chercher des nôtres. La délicatesse de cette visite imprévue nous touche profondément...

En route pour les Dolomites. Arrêt et visite aux magasins immenses où l'intendance italienne a réuni avec une organisation dont le soin nous frappe, ce qu'il faut pour nourrir, vêtir, chauffer, dans les montagnes voisines, les soldats exposés à toutes les intempéries.

Des montagnes blanches sous le ciel bleu, des prairies verdoyantes, des forêts de sapins, des montagnes, toujours des montagnes, sans qu'on éprouve de la monotonie ou de la lassitude. C'est la fête splendide du printemps. Col de Mauria : nous passons de la Carnie dans le Cadore. Pieve di Cadore, où naquit le Titien. Les Dolomites, avec leurs pics en aiguilles, leurs étages, leurs casques de neige : je les vois pour la première fois. Admiration, émotion, saisissement, je note ces sensations, mais je renonce à une description que je sens impossible. A Vodo, nous descendons sur la route pour mieux voir les deux géants, les pyramides gigantesques, l'Anteldo et le Pelmo... Cortina d'Ampezzo : les Italiens en ont chassé les Autrichiens. Hôtels et villas : station alpine pour touristes. L'artillerie autrichienne épargne la petite ville : serait-ce pour ménager les banques de Vienne qui ont mis ici beaucoup d'argent? Toujours le même accueil courtois, cordial, où l'admiration pour la résistance de Verdun tient la première place... Aux *Tre Croci*, dans les voisinage du magnifique Monte Cristallo, dont la neige tapisse les gradins, des alpins, d'un seul cri, acclament la France. Leur général me dit leur bravoure, leur endurance dans ces montagnes de trois mille mètres où ils ont, l'hiver dernier, subi des températures qui sont descendues jusqu'à vingt-deux degrés... Le lac Misurina est gelé... De Misurina à Auronzo, par les vallées de l'Ansiei, descente admirable. Le soleil couchant met un casque d'or sur les Dolomites. Sans le bruit du canon lointain, l'apaisement de cette nature magnifique réussirait presque à arracher de l'esprit l'atroce obsession du carnage qui ravage l'humanité.



17 et 18 mai. Venise en guerre. — Le pavillon clair du ciel vénitien, pour employer l'image colorée et exacte d'un beau sonnet des *Trophées*, s'éploie dans tout l'éclat d'un jour de triomphe. Ce ciel et l'eau, entre lesquels les tons s'accordent dans des nuances toujours changeantes, ces palais somptueux qui montent la garde sur les bords du Grand Canal, déserté par les gondoles, ces canaux étroits et pittoresques dans lesquels se mire la rouille des murs en ruines, cette place Saint-Marc où l'ordre naît des contrastes, et la divine *piazetta* dont les yeux ne se lassent pas de goûter l'incomparable pureté, tout ce miracle de Venise me saisit une fois encore et m'inonde le cœur. J'y sens un apaisement.

La ville est rendue à ses habitants. Venise est aux Vénitiens. A peine de loin en loin, une langue étrangère se mêle-t-elle aux voix dans lesquelles passe l'harmonie du parler italien. La curiosité encombrante et criarde qui jetait ici le monde entier, a dû battre en retraite. Les Allemands, qui accouraient en masses compactes, ridiculement attifés, pour vérifier leur Baedeker, ne sont plus les maîtres du pavé de Saint-Marc, des pigeons, des canaux, des rues, des vieilles pierres séculaires. On les oublierait tout à fait si les murs en briques et les poutres qui soutiennent les colonnes du palais des Doges, et si partout, des tas de sacs remplis de sable sous lesquels les tombeaux et les statues disparaissent, ne disaient l'épouvantable menace qui pèse sur la ville unique. Peu de monde. Vers la fin du jour seulement, une animation toute locale s'empare de la place Saint-Marc, de la *Merceria* où les magasins sont vides et du quai des Esclavons. Le soir, sous la lune, une douceur molle envahit les palais silencieux, les rues désertes, les places abandonnées, dont d'Annunzio, auquel la lumière du jour est encore interdite, nous révèle, en grand artiste, les mystères et les enchantements. Du haut des *Altane*, ces terrasses où jadis les femmes séchaient leurs cheveux, les soldats qui veillent crient *per l'aria la buona guardia*. Au pied d'une

colonne, des femmes chantent et il semble qu'une prière s'élève vers ce ciel d'où peuvent brusquement tomber des bombes dévastatrices.

Ce sont des aviateurs français, choisis pour leur bravoure déjà éprouvée, qui ont le glorieux honneur de défendre Venise. Le champ d'atterrissage, là-bas, dans le Lido, débarrassé de l'invasion germanique, est un joyeux coin de France. Il y a comme une invitation dans leur accueil. Je me laisse tenter. Il est cinq heures du soir. Le moment est propice, la journée est admirable. J'endosse une combinaison fourrée, j'engouffre ma tête dans deux passe-montagnes, je protège mes yeux sous d'épaisses lunettes, et je m'assieds dans le Nieuport, sur un tabouret tournant, derrière un jeune lieutenant au visage franc et ferme, dont le ruban rouge et la croix de guerre suffisent à m'inspirer confiance. Nous roulons sur l'herbe, puis, tout à coup, au bout de quelques mètres, presque sans secousse, l'aéroplane s'enlève et s'élève. Le moteur ronfle, mais on s'y fait vite, et dès qu'on n'entend plus son bruit désagréable, on s'abandonne tout entier au plaisir du vol dont aucune appréhension ne trouble la douce quiétude. Nous filons, le long de la lagune, par les côtes de Malamocco et de Pellestrina, à une altitude de 1,700 mètres, vers Chioggia, tandis que, tout en bas, les rouges villages, les canaux, les maisons se précisent, se dérobent, disparaissent. Sous l'eau, verte, bleue, noire, dont la transparence est extraordinaire, des prairies sous-marines et des bancs de sable. Le Pô dessine sa courbe autour de l'Isola d'Ariano, et se perd dans la mer. A Chioggia nous virons avec la douceur d'une barque qui se penche et nous filons par la Laguna viva vers Venise. Nous volons à 2,300 mètres. Venise est toute rose et toute bleue. Vue de si haut, dans un relief où tout se dessine et se rapproche, son désordre et son irrégularité se fondent dans une harmonie ordonnée. Nous descendons en spirales, qui donnent l'impression d'un balancement, au-dessus de la place Saint-Marc, à une hauteur de mille mètres. La place est noire de monde. Le campanile se penche : on dirait qu'il tombe. Tous les plans sont renversés. L'aéroplane va, vient, descend, remonte, avec l'aisance d'un oiseau qui joue. Les derniers rayons du soleil dorent la ville rose et bleue. Elle fuit derrière nous, féerique et miraculeuse, tandis que nous regagnons, en passant au-dessus de Murano, aux tons délicatement adoucis, le fort San-Nicolo où le Nieuport atterrit avec la légèreté d'un oiseau qui se pose...

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.



Les Lettres de la Cousine



Les Créatrices de Bonheur

Ma chère cousine,

Vous voulez que je vous fasse le portrait de la Créatrice de Bonheur? (1) Je vais l'essayer, mais la tâche n'est pas commode parce que cette femme d'essence particulière tire sa force d'un ensemble de petites vertus cachées qui, par leur pratique quotidienne arrivent à faire une sorte de puissance irrésistible, ayant raison des tempêtes les plus violentes.

Et d'abord, la Créatrice de Bonheur grande dame, petite ouvrière, bourgeoise ou paysanne, sait l'art de raccommoder les fêlures, d'accommoder les restes, de recoller d'une façon invisible les morceaux brisés... Son activité sans cesse en mouvement se dépense aux choses jugées de peu d'importance dont elle sait bien qu'elles sont la meilleure trame du bonheur. Elle ne dédaigne ni le pot qui jette son écume tranquille à la cuisine, ni le livre de comptes, ni la distribution du travail aux gens de la maison; elle lit sur les visages chers l'état du moral de chacun; les peines de cœur et les peines de ventre la trouvent également attentive; elle connaît le prix du temps et l'éloquence des heures; sa sensibilité extrême saisit les moindres nuances, les détails imperceptibles, et ressent avec une acuité extraordinaire la douleur du prochain qui entre dans son cœur comme dans un asile sûr...; signe caractéristique..., sa sensibilité s'émeut rarement des malheurs qui lui sont propres, elle ne s'exerce pas sur soi.

Le bonheur pour elle, dont l'unique souci est de le dispenser, est comme une sorte d'oiseau bleu de conte de fées, elle n'ignore pas qu'il est invisible souvent, et cependant toujours présent, et que c'est folie de le chercher au fond des forêts profondes, en des pays lointains, alors qu'il est là, à la portée de la main et qu'il s'agit seulement de *vouloir* le trouver.

La Créatrice de Bonheur a des illusions que rien ne décourage et une jeunesse que l'âge n'altère point... Elle reste gaie, optimiste et chaque fois qu'un événement agréable se produit, elle s'écrie : « Je vous l'avais bien dit... » Ses dons de prophétie s'arrêtent au seuil du malheur... Et parce qu'elle est cuirassée contre les faiblesses humaines et que le malheur dont elle ne parle jamais la trouve en état de défense immuable, parce que, dans les moments les plus cruels, elle garde sa sérénité et autant qu'elle le peut, le sourire, les gens superficiels la traitent volontiers de personne insensible... Ne l'entendant point se plaindre, ne la voyant point se crisper ni tendre le poing au sort, ils en concluent qu'elle n'éprouve ni souffrance ni peine...

La Créatrice de Bonheur parle rarement d'elle... Ses misères lui semblent le jardin secret dont on tient la porte soigneusement fermée aux étrangers. Elle mourrait de honte qu'on soupçonnât ce qu'elle y peut cacher de larmes, de déceptions, de pudeurs blessées, d'angoisses intimes ou de déchirements... Elle ne souffrirait point que l'on s'attendrît sur son compte alors qu'elle est justement occupée à réparer ave avantage les torts de la nature. C'est c qui fait dire aux gens se fiant aux appa rences : « En voilà une qui est heureuse! Ils n'ont pas tout à fait tort, d'ailleurs Elle est heureuse puisqu'elle s'obstine chasser le malheur de sa maison et à se mer du bonheur autour d'elle.

Par un phénomène étrange, la Créatric de Bonheur est à la fois fataliste et plein de ressort... Elle comprend que certain événements marqués par le Destin dépas sent l'entendement mortel... A ceux-là, ell se résigne avec douceur, mais elle sai aussi que Dieu n'a pas donné aux homme la volonté pour n'en point faire usage, e dès qu'elle s'imagine pouvoir sauver un parcelle de bonheur, ou arracher à la vie un bribe de joie, son énergie tient du miracle

Les vaines récriminations ne sont poin sa manière. Ce qui est fait est fait. S'i pleut, elle ne dit point : « Ah! que j'aimerai le soleil! Pourquoi n'y a-t-il point de so leil?... Si j'avais su!... Chien de temps Maudite pluie!... Vit-on jamais femme plu malheureuse que moi sous la pluie?... Elle ne dit point cela, puisque tous les dis cours de la terre ne pourraient empêche qu'il plût. Elle pense : « Ah! voilà l'a verse... » Et elle prend un parapluie...

Elle a du rêve plein son cœur. Mai quand une de ses plus chères illusion tombe..., elle ne s'arrête point de vivre elle ne tord point ses bras, elle ne pouss point de clameurs et ne prend pas l'univer à témoin de sa blessure... Elle pense « D'autres ont été plus déçues que moi d'autres ont plus souffert que je ne le fai à cet instant. J'ai placé mon espéranc trop haut sans doute..., descendons cou rageusement de notre ciel... Et à l'ou vrage!... » Prudente, elle n'est point d celles qui affirment orgueilleusement : « O m'adore... » Un instinct l'avertit qu'on n'es sûr que des sentiments qu'on éprouve e non de ceux qu'on inspire... Et elle se con tente de dire : « J'aime » avec une ferveu que rien ne trouble car son cœur ne peu la tromper... Elle est douée d'une philoso phie robuste, qui meut toutes ses actions e lui fait dire que toute catastrophe, grand ou petite, matérielle ou morale est, dan une certaine mesure, réparable pour pe qu'on y apporte un courage ne se rebutan de rien... Et elle dépense, à ce qu'ell appelle « ses raccommodages », une tell chaleur de cœur, une telle flamme, qu'i est rare qu'elle ne commette point dans c genre spécial un chef-d'œuvre. On ne l voit jamais jeter le manche après la co gnée... « Cela va mal, constate-t-elle, ave lucidité..., cela va mal..., c'est évident. Mai rien n'empêche que cela ne puisse alle mieux. » Et, aussitôt, elle met à la barqu toutes ses voiles et n'a point de repos, qu'ell n'ait franchi le cap dangereux... Elle parvient presque toujours à force de téna cité, d'endurance, de souplesse et d'intel ligence. « Vous voyez..., ce n'est point terrible... », remarque-t-elle. Et les curieu un peu ébahis pensent : « Avec cet femme-là, tout s'arrange. Elle est née sou une heureuse étoile. »

Oui, la Créatrice de Bonheur est né sous une heureuse étoile, puisque de rie elle fait quelque chose, puisque avec d pauvres éléments, elle arrive à construire d

(1) Yvonne Sarcey a reçu de nombreuses lettres lui demandant ce qu'elle entendait par cette appellation

laires et solides façades, et que son instinct et son immense bonne volonté la portent toujours à conjurer le mal... On la voit avec une rudesse tendre, cultiver son jardin, le beau jardin plein d'ombre et de lumière dont elle peut dire que chaque fleur lui a coûté une peine, un effort, des soins constants, parfois des larmes discrètes, et qu'elle aime en raison même des sacrifices sans nombre qu'il lui a coûtés.

La Créatrice de Bonheur est toujours prête à tout événement..., la ruine ne l'émeut pas autrement... Est-ce qu'une fortune ne se refait point?... La pauvreté ne l'effraie pas davantage... Tous les gens riches n'ont-ils point commencé par cet état?... L'espoir d'une grande famille non seulement ne l'intimide pas, mais elle estime que chaque enfant représente dans une maison une source de joies infinies, dépassant de beaucoup les tourments qu'il cause... Les catastrophes même la trouvent forte... Et la guerre, par exemple, malgré les bouleversements et les douleurs qu'elle apporte, lui semble une école magnifique d'honneur et l'occasion unique d'exercer pitié, tendresse pour tout ce qui souffre, sur tout ce qui est susceptible de recueillir encore une miette de bonheur...

La Créatrice de Bonheur sait exactement la place qu'elle tient dans l'univers..., humble goutte d'eau d'un magnifique océan!... et se jugerait manquer de goût en déplaçant plus d'air que sa personne n'en comporte... C'est pourquoi elle reste discrète dans la manifestation de ses chagrins intimes, jugeant ses épreuves personnelles à la valeur qu'elles ont dans le grand mouvement du monde... Son tact est subtil, délicat, tendre... et parce qu'elle a le sens des proportions et qu'elle mesure constamment le bonheur qui est son lot, avec la somme souvent illusoire de ses chagrins, elle estime, tout compte fait, qu'elle a sa part de soleil et que ce serait ingratitude de ne pas en marquer de la joie...

Elle est heureuse, avec tout ce que ce mot contient de dévouement, de sacrifices, de travail et de noblesse... Elle est contente parce qu'elle sait qu'en dehors des réalités auxquelles tout être humain est soumis, rien ne la trouve désarmée... Elle est la chère solidité sur laquelle les hommes s'appuient avec tendresse.

Elle dispense le bonheur et, en retour, en reçoit les rayons et la flamme...

Ne croyez-vous pas, cousine, qu'après la guerre, après la destruction des villes et des foyers, après l'épreuve terrible, il serait doux qu'au retour, tout soldat trouvât en sa maison : palais ou chambrette... une Créatrice de Bonheur?

YVONNE SARCEY.



Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

Nos blessés vont bien et notre hôpital rencontre toujours de charmantes sympathies. Mme Léonie Rutlidge, de Rio de Janeiro, avec son dévouement coutumier, a voulu travailler pour nos blessés et sa collecte a produit 600 milreis, c'est-à-dire 816 fr. 35. N'est-ce pas joli de penser que l'effort fidèle de cette jeune femme et de son amie, nous vaut, chaque mois, un don si important et d'autant plus utile que le renchérissement des vivres et du charbon rendra cet hiver la question hôpital assez dure? Nos sentiments de gratitude vont à ces amies lointaines dont la pensée généreuse nous soutient, comme aussi aux amis de Paris qui font de si tendres visites à notre hôpital. Mme Cécile Sorel a comblé nos soldats de cigares, de fleurs, elle leur a apporté aussi du raphia, pour leur permettre de confectionner ces jolies corbeilles dont la vente est relativement facile... Tous nos soldats à peu près valides sont pris d'une ardeur communicative, et l'on abat de nombreux travaux d'art dans une journée.

Des sacs à terre.

J'ai reçu beaucoup de lettres à propos de la demande du docteur Villetard de Laguérie..., et je vois avec joie que le 4e régiment de tirailleurs indigènes va être abondamment pourvu. Il le mérite d'autant plus que le 5e bataillon, *sous les ordres de son chef actuel*, a été cité *deux fois à l'ordre de l'armée.* Le « régiment » a été cité également *deux fois à l'ordre de l'armée.*

Quant à la « division marocaine », elle a été citée constamment.

Ce ne sont donc pas des bleus qui ont peur à qui vont ces sacs, mais à des hommes habitués à la casse, que l'habitude et l'expérience de cette casse rendent prudents, non pour leur vie en elle-même, mais pour sa prolongation, donc pour la prolongation de l'effort et par conséquent pour la victoire qui en est la conséquence.

Quelques abonnés ont cru qu'il fallait emplir ces sacs de terre... Point... Ce soin regarde le régiment. L'important, c'est d'avoir les sacs... On nous demande les proportions. Quoique les ayant déjà données, je me fais un plaisir de redire ce renseignement pratique : ils doivent avoir, tout faits, 33 centimètres sur 65. Six sacs, ne l'oublions pas, sauvent la vie d'un homme. Voici l'adresse où il faudra envoyer ces sacs : *Commandant Aubertin, 5e bataillon, 4e régiment de tirailleurs indigènes, 1re division marocaine, secteur 109.*

Des marraines ! des marraines !

Et puis, je demande des marraines... A l'heure actuelle, nous avons, au front, 1,912 filleuls... Mais, en revanche, nous avons 500 orphelins inscrits sur nos livres, tous recommandés par leurs chefs et qui attendent comme Sœur Anne, au fond de leurs noires tranchées, la marraine qui ne vient pas! Le Comité du Secours de Départ de l'Aisne nous demande aussi ces affectueuses bienfaitrices... Mais nous n'avons plus de marraines. Et cependant celles qui prennent soin de nos soldats du front ont une charge bien moins lourde que les marraines des prisonniers, nos poilus ayant surtout besoin du superflu et du soutien moral, les prisonniers ayant un besoin pressant de vivres. ainsi qu'en témoigne le livre de Mme Nicolle.

Les Envois au Front

En hâte, marquons notre 30,326e envoi..., ainsi qu'en témoigne le livre de Mme Nicolle. Mais qu'est-ce, à côté de tous ceux qui espèrent la venue d'un paquet.

Le *sergent Thomas, 1re compagnie de mitrailleuses, 5e brigade d'alpins, secteur 184*, serait heureux de recevoir quelques bibelots de fumeurs ou autres qui serviraient de prix à une petite fête sportive organisée près des Boches...

M. *Etienne Babouhot, 8e section de C. O. A. C. V. A. D./58, secteur 57*, nous dit que les sectionnaires du C. V. A. D./58, exilés, aimeraient faire de la musique pour tromper leurs heures de loisir. Une mandoline et une guitare seraient les bienvenues.

La *13e escouade du groupe de brancardiers divisionnaire, secteur 174*, fait part de son désir de transformer en ring de boxe la cour de son cantonnement et sollicite, à cet effet, deux paires de gants de boxe.

Maurice Jacquot, brigadier, 8e d'artillerie à pied, 22e batterie, secteur 190, nous dit que pour faire renaître un peu de gaieté et d'entrain chez ses soixante canonniers, qui défendent depuis plus d'un an la partie reconquise de notre Alsace, un peu de musique pourrait avoir les meilleurs résultats. Demande violon, accordéon, etc.

Pour les femmes de nos soldats.

Mme Jean Cruppi, qui s'intéresse avec tant de dévouement au sort des femmes éprouvées par la guerre, me fait savoir que l'*Ecole Rachel* va ouvrir un quatrième atelier pour la prothèse dentaire. Jusqu'ici, le métier n'était pas exercé par les femmes. Il est, pour elles, un excellent débouché. Il est peu fatigant, exige de l'adresse et de la souplesse des doigts. Les préférences sont données aux veuves de la guerre, mais les autres éprouvées de la guerre ne sont pas exclues. Le métier convient parfaitement à des femmes de bonne éducation. Quelques places vont aussi être à prendre à l'atelier de bobinage. Les candidates devront se présenter au Secrétariat Féminin, 55, rue Saint-Jacques, les lundi, mercredi, vendredi, de trois à cinq heures, avec toutes leurs références.

L'Adoption des Prisonniers

L'Amérique nous prend chaque semaine des filleuls. 69 prisonniers, par leurs soins, se trouvent à l'abri du besoin. Tous les cœurs de femme compatissent aux souffrances de nos enfants, et donnent des témoignages de sollicitude divers et touchants. C'est ainsi que Mme Marguerite Delapierre-Deruat, qui a, pour son compte personnel, déjà 12 filleuls, a pu, avec l'aide d'amis (Mmes Franck Macleod, Eliz Carpenter, Georges Heywood), composer trois immenses caisses de vivres, qui ont quitté New-York le 1er avril, à destination d'un camp de prisonniers; un deuxième envoi, parti le 25 avril, n'a pas eu moins de succès. Pour aviver le zèle de ses amies, Mme Delapierre-Deruat leur envoie une lettre expliquant comment, d'Amérique, elles peuvent devenir des marraines ou des demi-marraines, « car, dit-elle avec une charmante éloquence, si vous ne pouvez contribuer que dans une faible mesure à cette belle œuvre, n'hésitez pas, car le peu que vous ferez vous apportera la satisfaction, lorsque vous serez assise devant une table luxueusement et abondamment servie, d'avoir soulagé la faim d'une victime de la guerre. Tout en espérant que la guerre se terminera bientôt, nous devons

faire un suprême effort et apporter notre aide à ces malheureux...»

L'appel n'est pas sans écho et nos soldats devront beaucoup à la générosité des femmes américaines.

Nous savons maintenant par le retour de certains de nos filleuls en Suisse, combien cette aide est de première nécessité. On en jugera par la lettre d'un de nos enfants adressée à sa marraine qui, je crois, est un parrain :

« Je suis atteint d'une bronchite chronique, pointe de pleurésie et faiblesse générale. Je pesais 72 kilos avant la guerre, maintenant je pèse exactement 54 kilos 600. Voyez si je peux être bien fort, mais je crois qu'avec le bon air et les bons soins, je peux me remettre un peu. Je vous dirai que j'ai été reçu on ne peut mieux en entrant en Suisse. Aussitôt après avoir franchi la frontière, ce n'était que des hourras et des fleurs à notre intention, et par tout le trajet ce n'était que des inscriptions: « Soyez les bienvenus et vive la France! » Des lanternes vénitiennes et feux de Bengale. Vous ne pouvez vous figurer l'impression que tout cela nous faisait, on avait les larmes aux yeux. J'avais 40° avant que la Commission médicale suisse passe, et j'étais si faible que je ne pouvais plus tenir sur mes jambes. Quelques jours de plus il aurait été trop tard et j'aurais laissé ma peau là-bas. Il vaut mieux aller mourir d'une balle au front que mourir de faim et de misère en Allemagne... Ils ne peuvent pas donner de la nourriture, ils n'en ont pas pour eux, mais ils peuvent faire tout ce qu'ils veulent dans les camps. Le moral est très bon, si ce n'est la maladie, rien ne nous abat. »

Camp de Sennenlager.

On le voit, ces bienfaits sont de ceux *qu'il faut* accomplir. La vie de nos prisonniers en dépend.

Ne terminons pas sans dire que l'adjudant Moyne, président du comité de secours de Lemberg, nous remercie des dons faits à sa bibliothèque. Elle compte aujourd'hui 2,900 volumes. Il réclame aussi des volumes italiens si possible.

A la Brosse! A la Brosse!..

M. Brieux a reçu cette lettre charmante d'une enfant :

« Mon papa, qui est percepteur d'un village de la Marne, où se sont livrés plusieurs combats en 1914, a reçu une indemnité pour son travail à l'emprunt de 1915. Il a prélevé une partie de cette indemnité pour venir en aide à nos vaillants soldats et m'a remis 50 francs, pour votre œuvre de « la brosse ». Puisse ce modeste don apporter à nos chers aveugles un peu plus de bien-être et leur procurer un peu de joie dont ils ont tant besoin! »

» Françoise Besson,

» *Perception de Courgivaux (Marne).* »

Ses chers aveugles travaillent avec le courage que donne le succès. Nous avons reçu la somme totale de 24,238 francs 45 pour 4,651 brosses et la brosse est de 2 francs... Voilà une heureuse comptabilité. Restent à livrer 951 brosses.

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

95e LISTE DE SOUSCRIPTION

43e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 20 au 27 mai 1916)

Mme Petit de Villeneuve, 15 fr. — Mlle Mattei-Corsica, Calacuccia, 4 fr. — M. René Schaeffer, Marrakech, 10 fr. — Mlle Rivoire, La Haye, 5 fr. — Mlle L. L., La Haye, 2 fr. — M. Marc Nicollet, Cherbourg, 2 fr. 50. — M. B. L., Bourbon-l'Archambault, 9 fr. — Une anonyme, Overveen (Hollande), 5 fr. — M. Dubois, Amiens, 1 fr. 50. — Mme Ingenhoven, Coteaux de Saint-Cloud, 100 fr. — Mme Coldely, Vitry, 1 fr. — M. Grivot, Lorris, 33 fr. — M. Crosnier de Briant, Robert (Martinique), 4 fr. — Mlle Berthe Marleau, Montréal, 7 fr. — M. Léon Huyghues des Etages, Robert, (Martinique), 4 fr. — Un anonyme, Epinal, 7 fr. — Une lectrice des *Annales*, employée des P. T. T., 10 fr. — Mme Baurandon, Montpellier, 2 fr. — Mme Marthe D., Condat, 5 fr. — M. Henri Godfrin, Woonsocket, 15 fr. — Railway Transport Establishments Gare Saint-Charles, 17 fr. 50. — M. Pierre Wolff, 100 fr. — Mme Jullien Florian, Salon, 4 fr. — Girls Friendly Society, Toronto, Mme Jacques Gregor, Toronto, 49 fr. 30. — Souscription faite par Mmes Rogers et Rutlidge, Rio-de-Janeiro, 816 fr. 35.

(Nous publierons dans un prochain numéro la liste des souscripteurs.)

Total général de cette 95e liste........ **1,229 fr. 15**

(A suivre.)

Échos de la Guerre

M. Gheusi, directeur de l'Opéra-Comique, offrira très prochainement à nos lecteurs des documents d'un haut intérêt sur son illustre ami et ancien chef Gallieni.

En attendant, voici quelques souvenirs empruntés à Richard O'Monroy, camarade d'école du général :

« Le 14 juillet 1870, on aurait pu croire le « vieux bahut » en révolte. C'étaient des cris, des hourras, des applaudissements frénétiques, les képis volaient en l'air; dans la cour Wagram, on brûlait livres et cahiers. Motif : un adjudant, debout sur le perron, avait lu la nouvelle suivante :

« Ordre : La guerre est déclarée.

» Les anciens sont nommés sous-lieutenants, » par décret impérial du 14 juillet. Ils rejoin- » dront leurs corps le 15. »

» Jamais je ne vis un spectacle semblable : c'était du délire; on pleurait, on s'embrassait en criant : « Pékin de bahut! » La journée fut dure pour ceux qui avaient la charge de nous garder jusqu'au lendemain, et le général de Gondrecourt, commandant l'Ecole, eut l'idée de nous faire exécuter une marche militaire pour calmer nos nerfs surexcités.

» Je ne sais trop cependant si, au milieu de cette effervescence juvénile, la discipline n'aurait pas eu à subir quelques accrocs, lorsque le capitaine de jour, Boulanger, celui qui devait être plus tard ministre, eut une inspiration géniale. Il commanda :

» — Officiers, par le flanc droit!

» Et flattés, attendris par ce beau titre qui résonnait pour la première fois à nos oreilles, nous reprîmes une impeccable correction. Le général Gallieni est la gloire de cette vaillante promotion, le premier entre les meilleurs, tant par l'éclat des services rendus que par la rapidité merveilleuse avec laquelle il a franchi tous les grades.

» Né le 24 avril 1849, il combat à Bazeilles, à Sedan, sous les ordres du général Martin des Pallières, comme sous-lieutenant au 3e régiment d'infanterie de marine. Lieutenant en 1873, dès 1878 il est promu capitaine au corps des tirailleurs sénégalais.

» En 1882, il est commandant; en 1886, lieutenant-colonel; en 1891, colonel; en 1896, général de brigade; en 1899, général de division et grand-officier de la Légion d'honneur. En 1905, grand-croix. Et il n'avait pas cinquante ans. A cette occasion un banquet lui fut offert.

» Un copain de promotion improvisa pendant le dîner ces vers en acrostiche :

G énéral te voilà revenu parmi nous,
A dmirable semeur de conquêtes humaines!
L es camarades sont venus au rendez-vous,
L aissant pour t'acclamer les garnisons lointaines.
I ls élèvent leur verre à tes brillants succès,
E t célèbrent celui que la gloire illumine,
N e pouvant ignorer quel cœur de bon Français
I llustre un grand cordon qui barre ta poitrine.

Vous pensez si ce petit poème fut applaudi!...

Nous avons appris avec beaucoup de regret la mort de Mme Jane Dieulafoy.

Cette femme éminente, remarquablement cultivée, infiniment bonne, laissera un grand vide. Elle fut la collaboratrice de son mari, elle l'accompagna en Orient pendant les fameux voyages qui dotèrent nos musées d'inestimables trésors. Pour en supporter plus commodément les fatigues, elle revêtit des habi[ts] masculins qu'elle ne put se résoudre à aba[n]donner, en ayant pris l'habitude. Cela lui val[ut] quelques épigrammes, qu'elle endurait av[ec] bonne grâce. Mais, sous cet accoutrement vir[il] elle gardait toutes les grâces de son sex[e]. Nulle ne fut plus sensible, n'eut un cœur p[lus] délicat, un talent plus fin. Ses romans, ses ar[ti]cles lui assignèrent un rang élevé dans la li[t]térature contemporaine. Elle fit à l'Universi[té] des Annales de très belles conférences.

Elle appartenait à notre maison. Elle y ser[a] pleurée.

L'héroïsme des aviateurs inspire nos poil[us] poètes :

L'OISEAU

Injustement frappé, dans ma cellule austère
Je mélancolisais derrière mon carreau,
Quand m'apparut, soudain, dans sa grâce légère
Voletant, immobile, un beau petit oiseau.

Il demeurait tout près, les ailes étendues
Que parcourait à peine un bref frémissement,
Moi je le saluai, prunelles éperdues,
D'un « merci » attendri, silencieux, aimant!

— Bonjour, petit oiseau, lui disais-je en mon âme,
Ta visite m'émeut comme un baiser ami
Et m'absout, je le sens, de tout injuste blâme.
Par toi, petit oiseau, mon mal est endormi.

Mais, éployé, l'oiseau, à contre-jour, très sombre
En sa forme héraldique, à mon cœur jeta : Crois
C'est alors que je vis que son image d'ombre
Sur le bel azur clair figurait une croix!

Octave Charpentier

L'assemblée générale annuelle de l'Asso[cia]tion de la critique dramatique et musica[le] s'est tenue à l'Hôtel des Annales. Après [la] lecture très applaudie des rapports du se[cré]taire général, M. Théodore Henry, et du t[ré]sorier, M. Georges Daudet, le président, [M.] Adolphe Brisson, dans une allocution chal[eu]reuse, a présenté des observations intér[es]santes sur le rôle de la critique après [la] guerre... Il s'est exprimé en ces termes :

Une grande tâche s'imposera à la critique, lorsqu['a]près la guerre et peut-être même avant la fin de [la] guerre, le théâtre sortira de son engourdissement p[our] vivre d'une vie nouvelle... Que sera ce théâtre? [Plu]sieurs fois la question a été posée... Ces enquêtes [ne] peuvent donner encore des résultats bien précis. N[ous] ne possédons pas tous les éléments du problè[me]. De quel côté s'orientera le public?... Saturé d'[hé]roïsme, voudra-t-il des pièces gaies? Oui, sans do[ute], mais cela ne l'empêchera point de s'émouvoir [à] l'évocation de la prodigieuse épopée où s'affirm[ent] avec une si admirable énergie, les vertus fondam[en]tales de notre race. J'ai l'intime conviction qu['un] chef-d'œuvre et peut-être une série de chefs-d'œu]vre s'élaborent en ce moment dans l'âme, dans [le] cœur de nos écrivains et de nos artistes... Il n['est] pas possible que la secousse morale que nous av[ons] subie, et qui nous a appris à nous connaître, n['ait] pas sa répercussion dans le domaine de l'esprit[. Il] en subsistera quelque chose qui purifiera nos j[oies] et ennoblira nos plaisirs. Nous rirons, certes, m[ais] nous ne rirons pas de tout. Certains souvenirs n[ous] seront sacrés. Il suffira que certaines paroles so[ient] prononcées pour que, subitement, nous deven[ions] graves. Une secrète répulsion nous écartera de la [bas]sesse. Nous aurons le respect de cette gloire re[con]quise et qui nous aura coûté si cher. Nous n[ous] efforcerons à la conserver intacte. La littéra[ture] aussi est un champ de bataille où s'engagent [des] luttes libératrices... Cessant de médire de nous-mêmes, nous ne souffrirons plus qu'on nous ca[lom]nie, et que de grossiers et laids ouvrages, men[son]gère peinture de nos mœurs, nous deshonorent

yeux du monde. C'est ici que notre influence pourra utilement s'exercer...

La critique aura des devoirs quotidiens à remplir, devoir de surveillance attentive et de contrôle. L'hygiène spirituelle du pays repose sur sa vigilance. J'espère que la leçon du passé aura servi, que nous saurons défendre notre théâtre, comme nous avons défendu notre sol, contre l'invasion étrangère, brutale ou sournoise, que nous resterons chez nous, entre nous, et que, instruits par l'expérience, nous nous sentirons passionnément Français... Maintenir le théâtre dans ses voies traditionnelles, le retremper à ses sources vives, entretenir parmi la foule, le culte de la beauté, la piété envers les œuvres classiques qui nous ont nourris, ne pas emprisonner l'art dans des formules étroites et surannées, mais en le renouvelant, ne point le corrompre, le plier aux qualités d'élégance, de mesure, de finesse et de force nuancée qui constituent le goût, privilège exclusif de notre race, et dont il faut jalousement garder le trésor. Voilà, je pense, les tâches essentielles de la critique.

En raison des circonstances, il n'y a pas eu d'élection; le bureau en exercice a été maintenu pour une année.

Notre enquête sur le mot « poilu » et son remplacement éventuel par un autre mot exprimant la même idée, s'amplifie. Les lettres affluent. Je me hâte d'en faire le dépouillement.

M. Henry Coeylas propose le mot *diamant* et motive ce choix à l'aide de raisons ingénieuses.

LES DIAMANTS

C'est peut-être moins sonore, mais plus riche de vérité.

Diamant en grec, signifie *indomptable* : l'héroïsme de nos défenseurs n'est-il pas aussi pur, aussi brillant, aussi limpide, aussi résistant que le diamant? Aucun métal ne peut user le diamant, et il les use tous! Aucune épreuve, même la plus terrible, ne peut user la vaillance de nos héros, et ils usent, petit à petit, les masses brutes lancées contre eux.

Quelle famille ne serait fière de posséder un diamant qui entrerait ainsi, même chez les plus pauvres! On ne dirait plus «Les Diamants de la Couronne», ils seraient effacés par nos «Diamants de la France». Les trois règnes de la nature auraient ainsi trois vocables dans l'armée, les représentant :

Le règne animal : Marsouin, le règne végétal : Bleuet; le règne minéral : Diamant.

M. G. Courtès, qui ne tient pas aux mots nouveaux, veut que les *gars* remplacent les *poilus*...

Il existe à «poilu» un synonyme. Les «poilus» sont aussi des «gars». Le chef, parlant de ses hommes, dit parfois : «Ceux-là sont des gars!» Et les hommes qui se rencontrent s'interpellent volontiers en ces termes : «D'où venez-vous, les gars?» Et ce terme, comme l'autre, est né dans les tranchées.

Même désir exprimé par M. Beck, de Moussy. M. de Beynicki, M. Géo Malaval estiment que le *lion* remplacerait avantageusement le *poilu*, Mme Alice L..., vote pour *flambeau*. M. Margat pour *brisquard*, M. Lazare Zeganadin pour *Bara* (on dirait les « Bara », mais comprendrait-on?), Mlle Bernard pour *alouettes*, M. Brunoy pour *bourguignots*, Mme de Breuil pour *sauveurs* (nos « sauveurs », c'est exact, mais cela manque de pittoresque). Mme Jacquier, M. Dessapins se rallient au mot *Bayard* déjà proposé...

Vous pensez bien que les poètes ne sont pas restés muets.

Voici un sonnet défavorable à *poilu* :

Ayant, aux jours fameux de la Marne et de l'Aisne,
Bousculé les troupeaux épeurés du kaiser,
Ils ont su préparer, sur les bords de l'Yser,
La débâcle, à jamais, des tudesques géhennes.

En dépit des frimas, des luttes souterraines,
Des gaz asphyxiants et des fumeux geysers,
Ils gardent leur gaîté et leur esprit disert
En attendant le jour des victoires certaines.

Fidèles au drapeau, fidèles aux serments
S'ils se sont bien juré d'avoir les Allemands
O chiffons de papier votre revanche est proche!

Mais accepteraient-ils, nos bleuets, nos grognards,
Modestes chevaliers sans peur et sans reproche,
Imberbes ou poilus, d'être appelés «Bayards»?

JEAN VINCENT.

Nous clôturerons dans le prochain numéro cette petite enquête.

— Quels sales jardiniers que ces Boches! Je me donne la peine de planter des fleurs près de mon gourbi, et ils les arrosent avec des 420!

— C'est au point de vue psychologique que je voudrais établir à quoi vous pensez au fond des entonnoirs conquis...: vous pensez à la France, à la patrie, au danger?

— Mais non, mais non,... après le travail nous ne pensons qu'à « bouffer ».

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

LES BRUITS QUI COURENT

LE MARIAGE DE HOCHE. — A propos de la jolie pièce d'Adolphe Aderer que nous offrons aujourd'hui à nos lecteurs, *Le Cri de Paris* a fait des recherches intéressantes.

C'est à Thionville que fut célébré, le 11 mars 1794, le double mariage de Hoche et de son ami le général de Belle, avec les deux filles du citoyen Déchaux, fournisseur aux armées.

Un mémoire, présenté en 1839 à l'Académie royale de Metz par M. E.-A. Bégin, racontait les incidents qui aboutirent aux fiançailles de Hoche :

« Des transports d'allégresse et des fêtes accueillaient partout les vainqueurs de Wissembourg. Un bal les attendait à Thionville, et, dans le but de complaire au général en chef, la municipalité lui avait donné pour hôtel la maison où le bal devait avoir lieu. On connaissait mal ce Scipion du dix-huitième siècle. Hoche trouva fort mauvais que les Thionvillois se permissent de danser lorsqu'une armée entière manquait de pain et que des convois de blessés et de mourants traversaient leur ville.

» Non seulement il ne voulut point paraître au bal, mais il ordonna qu'on le discontinuât sur le champ. »

Peu de jours après, quand il fut plus rassuré du côté de la frontière et que l'armée eût été ravitaillée, Hoche, pour se réconcilier avec les citoyennes de Thionville qui lui gardaient rancune de leurs danses interrompues, leur donna un bal dont il paya les frais. C'est là que l'amour l'attendait. Il y rencontra Adélaïde Déchaux qui n'avait que quinze ans; mais c'était un âge très suffisant pour se marier à cette époque.

Elle devint l'épouse du général qui lui écrivait deux ans plus tard cette lettre digne des premiers temps de la République romaine:

« La paix est faite et ton mari vainqueur se porte bien. Aie bien soin, ma bonne amie, de notre petit enfant. Je t'embrasse. »

TOUJOURS LE SONNET D'ARVERS. — Un poilu a composé du sonnet d'Arvers une parodie dont le thème est la vie dans la tranchée. Cette savoureuse fantaisie a paru dans le *Bleutinet*, un de nos plus jeunes confrères du front :

Ma cave a son secret, ma cagna son mystère,
Magnifique gourbi par un poilu conçu.
Dans quel département? Hélas! je dois le taire
Personne, à la maison, n'en a jamais rien su.

Aussi j'ai pu loger longtemps inaperçu,
Errer dans les boyaux comme un ver solitaire;
Et j'aurai disparu près d'un an sous la terre,
Attendant un colis que je n'ai pas reçu...

Parfois, la nuit, je vais, faisant un rêve tendre
Regardant une étoile au ciel et sans entendre
Un ronflement sonore élevé sous mes pas...

A son petit café pieusement fidèle
L'embusqué, dégustant son bock tout rempli d'ale
Dira : « Quelle existence! » et ne comprendra pas.

Et maintenant, à qui le tour? Qui veut faire sa petite parodie du fameux sonnet? Ceci n'est pas une invitation à nos poètes. Nous recevons déjà trop de vers.

UN POILU RACONTE. — « C'était près de Verdun; nous revenions de la tranchée; nous étions crottés, fallait voir; nous avions une demi-heure à attendre pour l'arrivée des autobus qui allaient nous emmener à l'arrière et nous ravitailler. On n'avait rien à faire. Voilà que le curé du petit village de X... (il n'a plus d'église, son clocher est tombé par terre) nous rejoint. C'est un vieux, les cheveux blancs, la barbe mal faite et de si bons yeux! On le regarde, on l'entoure, il vide ses poches de tout le tabac qu'il avait pris à l'avance et il commence à nous parler.

— Mes pauvres enfants, je vous connais, je vous ai suivis, vous avez bien de la misère, mais c'est si beau ce que vous faites!... Et voilà qu'il continue de nous dire des choses. Je regardais mes camarades; vous me croirez si vous voulez, c'était dit avec tant de cœur, il avait tellement bien compris nos souffrances, nos fatigues, et aussi notre gloriole, que tout le monde pleurait. »

Et il n'y a rien à changer à ce petit tableau de guerre vécu.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LE DICTATEUR ALIMENTAIRE

S'étant endormi, M. Delbrück rêva que, promu par la grâce de Sa Majesté impériale, dictateur alimentaire, il venait d'entrer en fonction, avec le ferme dessein de proportionner le ravitaillement de l'Allemagne à son colossal appétit.

Il fut satisfait du résultat de son inspection aux abattoirs : bœufs et moutons se laissaient immoler docilement, comme s'ils eussent été des soldats prussiens.

Il lui parut même que quelques-uns poussaient un « Hoch ! » au moment du sacrifice, pour traduire leur satisfaction de contribuer personnellement à soutenir les forces des maîtres du monde.

Mais il regretta de ne point constater ce loyalisme et cette discipline chez les légumes : comme il côtoyait un champ, des asperges, curieuses, dressèrent leur tête.

Il leur demanda qui leur avait donné la permission d'émerger : elles marquèrent de l'étonnement, répondant que, jusqu'à ce jour, il ne leur avait jamais semblé nécessaire de solliciter de qui que ce fût cette autorisation et qu'elles se contentaient d'obéir de leur mieux aux lois naturelles.

Sur quoi, le dictateur alimentaire s'emporta, déclarant intolérable que de simples légumes, fussent-ils de la famille aristocratique des liliacées, affichassent un aussi dangereux mépris de l'autorité : une seule loi régissait l'Allemagne, celle qu'avait édictée le kaiser; en invoquant la loi naturelle, on se rendait coupable du crime de lèse-majesté.

Il signifia donc aux asperges que, désormais, sous peine des plus graves punitions, elles s'abstinssent de sortir du sol en dehors des jours et heures qui leur seraient fixés par des « cartes de germination ».

Cet incident réglé, un autre surgit, provoqué cette fois par les pommes de terre, dont l'insubordination, égale à celle des asperges, se manifesta tout autrement ; en effet, au lieu de se montrer, elles demeurèrent enfouies dans leurs champs sur le passage du cortège, exprimant ainsi combien était profonde leur indifférence à l'égard des hauts dignitaires.

Le dictateur s'irrita de nouveau et, pour l'exemple, fit arracher quelques-uns de ces discourtois tubercules ; on les lui servit le soir même, à souper, sans le moindre apparat culinaire, — en robe de chambre.

La manière forte ne produisit pas ce qu'on en attendait ; de l'autre côté du Rhin, il n'y a que les végétaux qui ne soient point complaisants à l'arbitraire.

D'un seul élan, ils se révoltèrent pour venger les pommes de terre outragées. Les artichauts descendirent dans la rue et formèrent des barricades, les navets firent barbeler leur crinière. Dans les dépôts de munitions s'amoncelèrent, projectiles redoutables, les pois et les haricots. Les citrouilles et les melons constituèrent l'artillerie lourde.

Les troupes impériales, courageusement, engagèrent le combat : elles furent décimées. L'empereur, en termes véhéments, reprocha à ses ministres de laisser massacrer ses soldats par des légumes...

Éperdu, le dictateur se multiplia, soufflant sang et eau ; à la fin, il allait réussir à organiser la victoire. Mais alors un champignon, ayant réussi à pénétrer jusqu'à lui, le poignardait d'un coup de carotte au cœur...

A ce moment, M. Delbrück se réveilla et, ayant recouvré ses esprits, se félicita que des raisons de santé, fort opportunes, l'eussent éloigné du pouvoir ; car les difficultés incohérentes contre lesquelles il se débattait dans son cauchemar n'eussent été rien au prix de celles qu'il eût rencontrées si, dans la réalité, la dictature alimentaire de l'empire lui avait été attribuée.

GABRIEL TIMMORY.

Quelques Préceptes pour les Civils

Voici quelques préceptes que nous pourrions avec fruit méditer et propager. Chacun comprend qu'il serait bon, nécessaire, urgent que la France achetât le moins possible au dehors. En janvier 1916, nos importations contrôlées par les douanes n'ont pas été loin du double de nos importations en 1915. Exactement 610 millions 993 francs aujourd'hui, contre 333 millions l'année dernière. Ces importations dépassent nos exportations de 410 millions. Cet excédent va-t-il devenir plus important de mois en mois? Plus nous achetons au dehors, plus nous nous ruinons. Nos soldats n'y peuvent rien ; le gouvernement et chacun des civils y peuvent quelque chose. Quoi? Et par quels moyens améliorer cette situation?

1° Il faut restreindre notre consommation. Défendons-nous de gaspiller des vivres, du chauffage, de la lumière; on n'imagine pas ce que la lumière électrique et le gaz nous coûtent; tout individu qui, même en payant, dépense de l'électricité travaille à l'appauvrissement de la France en obligeant à une importation de charbon. Autre soin : appliquons-nous à faire produire le maximum à notre sol et à notre industrie; n'est-ce pas déplorable que la dernière récolte des pommes, qui fut si abondante en Normandie, n'ait pas été utilisée, alors que nous importons de l'alcool ou du riz pour faire de l'alcool?

2° Il faut vendre le plus possible à l'étranger. Vendre aux alliés, cela ne souffre pas de restriction; vendre aux neutres qui ne réexpédieront pas à nos ennemis, cela encore est bien; faut-il vendre aux ennemis? Leur vendre, s'entend, des objets de luxe? Au point de vue économique, l'avantage éclate aux yeux. Mais il y a des susceptibilités morales. Le problème, à cette heure, est d'ailleurs à peu près théorique. Restons dans les préceptes de sagesse pratique et disons à ceux qui possèdent des valeurs étrangères, des titres négociables sur les Bourses étrangères, que c'est leur devoir de les vendre pour mettre de l'or, des monnaies étrangères à la disposition de notre marché.

3° Il faut augmenter la réserve d'or de la Banque de France. Dans ce sens il y eut un très beau mouvement. On a versé un milliard 400 millions d'or; il en reste certainement deux fois autant dans les tiroirs.

4° Ce n'est pas l'or seulement qu'il faut verser, mais les billets de banque, la monnaie. Il faut s'interdire d'en garder chez soi au delà de ses besoins; il faut les mettre en circulation, les échanger contre des bons du Trésor.

Les Allemands, à cette heure, font dans ce sens de prodigieux efforts. Une circulaire du syndicat de leurs banquiers recommande instamment de limiter l'emploi des billets; les particuliers, les petits commerçants sont invités à se faire ouvrir des comptes de banque, à payer avec des chèques.

On s'explique l'anxiété des Allemands. Les billets émis par la Reichsbank sont couverts par des espèces métalliques et des disponibilités à l'étranger qui ne représentent pas plus de 39 0/0 de leur valeur, tandis que la couverture de même sorte pour nos billets de la Banque de France est de 43 0/0. Quoi qu'il en soit, nous rendrions grand service à notre pays en nous persuadant qu'à chaque fois que nous conservons par devers nous des billets de banque sans nécessité absolue nous augmentons inutilement la circulation fiduciaire, nous dépréciоns la monnaie nationale, nous pesons sur le change, accroissant ainsi les charges de la collectivité.

On l'a beaucoup dit pour l'or; on le sait moins pour les billets. Aussi j'y insiste.

Voilà les quelques avis que je désirais soumettre à mes lecteurs, et qui paraîtront à plus d'un, je le crois, quelque chose de nouveau. On ne demanderait pas mieux que d'agir utilement, mais souvent on ne sait pas. Je n'espère pas qu'en une fois ces idées pénètrent dans les esprits. Recueillez-les, propagez-les. C'est bien de faire des vœux durant la bataille; c'est bien de soigner les blessés; ces quatre, cinq préceptes n'empêcheront rien, et, suivis avec discipline, fortifieront la défense nationale.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

CE QUI EST IRRÉDUCTIBLE

Il ne faut voir dans les articles d'Harden et du major Moraht que ce qui est vraiment, et c'est, au contraire, en ne les forçant pas qu'on en tirera des conclusions intéressantes pour nous. Résumons en quelques mots le sens de ces petites manifestations : éloge de la France considérée comme la seule nation européenne du même niveau que l'Allemagne, d'où immense avantage de s'entendre, la querelle entre les deux pays une fois vidée. Et domination du monde par voie de conséquence.

On reconnaît la façon élémentaire dont l'Allemand contemporain juge les questions morales. Rien ne compte pour lui que l'avantage réel et tangible; il ignore l'âme d'un peuple et l'ensemble des causes profondes qui le déterminent dans les grandes crises de son histoire. Il a toujours présent à l'esprit le but abominable de la race germanique, qui est l'oppression, tandis que la nôtre cherche la liberté, les délivrances, l'honneur de vivre.

Sans parler des affreux souvenirs de la guerre qui, à eux seuls, suffiraient pendant longtemps à laisser la France et l'Allemagne irréductibles, la conception de la vie civilisée dans l'un et l'autre pays est désormais si différente qu'elle créera un antagonisme constant.

L'intérêt ne rapproche les individus et les nations que dans des conditions provisoires et sans cesse changeantes; c'est le sentiment qui crée les intimités durables, car le sentiment a encore cette étrange puissance d'appareiller souvent les intérêts matériels.

Or, la France et l'Allemagne découvriront peut-être encore, par le simple fait de leur voisinage, des occasions où ces intérêts ne se heurteront pas. Mais quelle révolution, quels bouleversements seront nécessaires dans l'âme allemande pour retrouver avec l'âme française des points de contact?

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Une Visite à la Flotte Anglaise

On peut être en guerre; on peut porter au cœur une pensée inquiète et jamais endormie, la beauté d'un paysage ne laisse pas d'émouvoir. L'enchantement dure moins, mais l'âme s'y est complue, et l'image s'ajoute à tant d'images passées. J'ai traversé de bien belles contrées, en quittant la baie où s'abrite la première flotte, pour aller jusqu'au port lointain où la plus grande force navale de l'empire est concentrée. Quelle direction avons-nous suivie? Quel nom porte le point de la côte où nous nous sommes arrêtés? Je n'ai pas à le dire; mais l'Ecosse que j'ai vue ne ressemble pas à celle des affiches de gare et des petites poésies fades que chacun a pu lire et fait bien d'oublier. C'est un puissant pays, musclé, trempé, sauvage, vêtu de tourbe, de lande, de sapins, de ces bouleaux demi-nains, bossus de tronc et légers de feuillage, qui rappellent, même de près, les bois tumultueux et clairs d'oliviers de montagne. On a raison de célébrer les lacs; mais le trésor, la splendeur du pays, c'est la ligne de ces montagnes nues, écrasées par les pluies, qui tendent l'une vers l'autre et se relient par des pentes d'une harmonie parfaite et sans rupture.



Les vigies d'un contre-torpilleur poursuivant un sous-marin allemand.

Pièces de chasse d'un cuirassé.

Quel que soit le chemin, il a donc été beau, et nous sommes arrivés à l'endroit, choisi par l'Amirauté, d'où les navires, toujours sous pression, guettent la flotte allemande. Ils sont là bien protégés et au large. Et, cependant, quelle multitude et quels colosses! Au moment où nous pénétrons dans la rade, à bord d'un grand destroyer noir, il est à peu près dix heures. Le vent est froid, des nuées passent dans un ciel voilé d'où tombent des rayons, çà et là, qui voyagent sur la mer, et sur des mâts de fer, et sur des pavillons, et sur la moitié d'un vaisseau, et sur d'autres qui sont comme perdus au loin, et sur des pointes de terre qui protègent la rade. Nous stoppons à quelque distance de deux panneaux de toile rouge qui flottent sur la



La Leçon du canonnier.

baie, et, presque aussitôt, de deux navires que nous apercevons dans le lointain, par le travers, et qui ne semblent pas plus longs que des fuseaux, s'échappe une lueur vive. Deux obus tombent en avant des buts, plongent, font jaillir l'eau, ressortent à 1,000 mètres de là. D'autres éclairs, d'autres projectiles autour des panneaux. C'est l'heure des exercices de tir. Un hydravion va et vient, et règle les coups. En très peu de temps, le dessin des gerbes d'écume se resserre, et la preuve est acquise qu'un bateau canonné, fût-il étroit comme un submersible, aurait reçu vingt blessures mortelles.

On nous avait prêté, pour nous protéger du froid, des vareuses à brandebourgs, d'une épaisse étoffe jaune, que portent les marins anglais dans ces régions si rudes. Nous quittons nos « duffles », lorsque, les exercices de tir achevés, nous mettons le cap sur cette énorme cité de navires, et que nous entrons dans les avenues qu'ils dessinent et qu'ils ornent de leur masse et de leurs ombres. Combien d'avenues pareilles ? Vingt ? Trente ? Je ne puis les compter. Chacune est si profonde que les plus gros bâtiments, là où elles finissent, ont l'air de jouets d'enfants. Au-dessus d'elles, les fumées noires du charbon, les fumées presque claires du pétrole, couchées par le vent, font un nuage comme sur une vraie ville. Des chaloupes circulent entre les navires, des vedettes à vapeur, des allèges de toutes tailles.

Autour des charbonniers, arrivés cette nuit de la haute mer, des grappes de bateaux sont attachées. Mais il n'y a point de bruit, si ce n'est celui de notre étrave qui fend la mer, parce que nos yeux sont trompés et que les distances sont grandes entre nous et les choses que nous croyons voisines.

Je me détourne un instant ; je regarde l'ouverture, en ce moment éclairée, par où nous sommes entrés. Une longue file de bateaux de guerre rentre du large.

En dehors de l'abri, en haute mer, d'autres navires, régulièrement espacés, mêlent leur fumée aux brumes d'horizon.

— Une autre escadre anglaise ?

— Bien entendu.

— Elle vient ?

— Non, elle passe.

L'idée de puissance nous enveloppe. Nous pénétrons dans les lignes. Les équipages, qui n'ont pas reçu de visite depuis le commencement de la guerre, au haut des murailles d'acier peintes en gris se penchent pour nous voir. Les officiers saluent. Les matelots font des signes d'amitié : « Bonjour! bonjour! » Nous approchons du vaisseau-amiral sur lequel le commandant en chef des forces navales du Royaume-Uni a mis son pavillon. Plusieurs officiers se tiennent près de la coupée. Lequel est l'amiral sir John Jellicoe ? Celui-ci, qui s'est avancé un peu, et qui tient un télescope sous son bras, comme on le voit faire aux grands chefs, dans les portraits historiques. Lui, cependant, il ne pense pas à l'histoire en ce moment ; il nous reçoit avec une cor-



Branle-bas de combat : Les projectiles sont sortis des soutes à munitions.



Croiseurs assemblés dans la mer du Nord avant une revue.

dialité simple, nous présente à son état-major et nous emmène dans ses appartements. Un grand nombre d'officiers nous y rejoignent. J'observe avec curiosité, avec une sympathie croissante ce chef suprême, choisi à une heure décisive. Il paraît encore jeune. L'immense responsabilité, depuis des années déjà, a modelé l'homme, sa parole, son geste. Le visage est long et, par endroits, creusé. Les lèvres, ce trait si personnel, sont fines et fermées. Les yeux eux-mêmes, très beaux, très droits, se taisent le plus possible, sans pouvoir cacher cependant la veillée intérieure, la volonté, le souvenir d'un devoir, la réflexion, qui passent à l'horizon, en ordre mesuré et comme font les escadres. « Il sait tout », disent ses officiers. Très moderne, l'esprit toujours occupé du progrès de l'arme et de l'organisation, il connaît aussi bien les questions d'approvisionnements que celles de la tactique. Jamais, sans doute, ne fut confiée à un homme une force navale comparable à celle qu'il commande. Il en a le sentiment. Je le crois prudent et audacieux, d'une audace qui a tout prévu et préparé. En causant avec lui, on a la certitude que les grands amiraux anglais, du temps lointain où nous étions ennemis, l'eussent appelé « mon cousin ». Quand il n'était encore que capitaine de frégate, il y a quelque vingt ans, le *Victoria*, sur lequel il était embarqué, fut abordé et coulé, dans la Méditerranée, par un navire de l'escadre en manœuvre. Le capitaine John Jellicoe, malade et alité, n'aurait pu être sauvé, sans le dévouement d'un jeune aspirant qui emporta dans ses bras son commandant et se jeta à la mer avec lui. Si celui-là vit encore, il a de nouvelles raisons d'être fier du passé.

Nous déjeunons à bord. La table est ornée de gerbes de ces pois de senteur qui sont la fleur de choix des étés brumeux, et dont on voit les hautes tiges vagabondes, soutenues par un fil de fer ou un brin de laine, autour des plus modestes maisons de campagne d'Angleterre ou d'Ecosse. Vers la fin du repas, l'amiral porte un toast aux Alliés; M. Stéphen Pichon lui répond en termes excellents, et aussi un officier russe, le capitaine de frégate Schultz, qui parle de l'union de tous les partis et de toutes les volontés en Russie, pour l'achèvement de la guerre et la libération de l'Europe. A peu près au même moment, un officier d'ordonnance apporte un télégramme au commandant en chef. L'amiral lit, écrit sur la feuille deux mots qui doivent être la réponse. Pas un muscle de son visage n'a révélé une surprise ou une émotion. La conversation reprend. Le déjeuner s'achève. Alors, nous apprenons que la flotte va sortir tout entière.



Deux camarades.

Le délai accordé pour pousser les feux et lever l'ancre m'avait semblé court: il a suffi à toute la flotte pour être prête. Le grand destroyer sur lequel nous avions voyagé le matin vient nous reprendre et va se placer à l'entrée de la rade. Avant même que

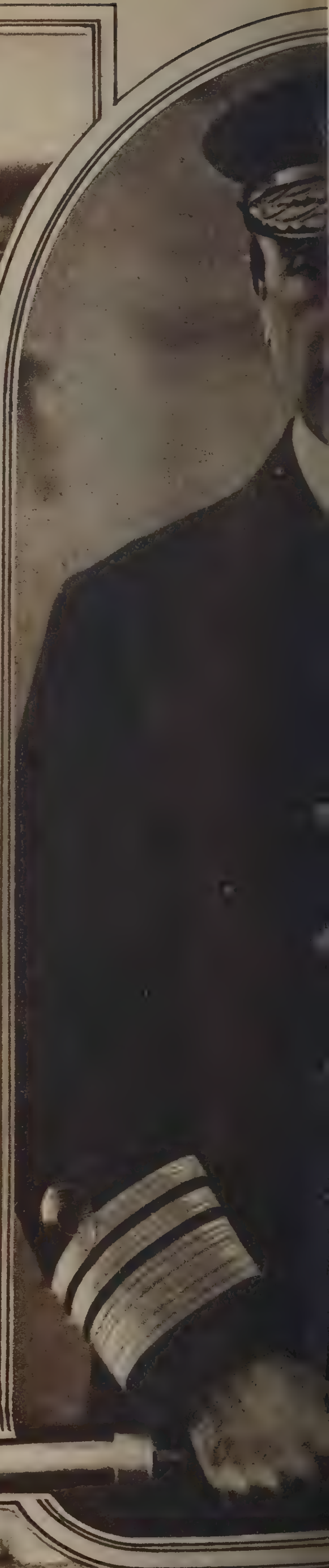


Croiseurs de haute mer assemblés.

nous fussions arrivés à ce poste d'observation, les flottilles de contre-torpilleurs avaient pris le large. La mer est vive et d'un bleu sombre uniforme. Sortant de l'abri d'une pointe, au-dessus de laquelle leurs fumées montent et les annoncent, les escadres de croiseurs légers, l'une après l'autre, tournent et défilent à bonne allure. Ils sont de même modèle, ils ont quatre cheminées et deux mâts, entre lesquels nous pouvons voir les appareils de télégraphie. Le défilé est ininterrompu. A mesure qu'une escadre nouvelle double la pointe, les destroyers longs et noirs, chargés de la protéger, se portent en avant et flanquent, des deux côtés, le navire de tête. La manœuvre est superbe, d'une précision qui émeut comme tout chef-d'œuvre. Déjà, vers la haute mer, à droite, la chaîne paraît indéfinie des navires qui s'en vont, leur fumée couchée sur le dos. C'est le tour des cuirassés, masses énormes, les silhouettes les plus compliquées étant celles des navires les moins nouveaux. Leurs escadres s'avancent, les destroyers les convoient, les intervalles entre elles sont à peine marqués. Il y a tant de navires dehors que nous interrogeons le ciel, du côté de la langue de terre qui protégeait la flotte. Le ciel nous répond par les petits nuages noirs qui roulent sur eux-mêmes, et ne cessent d'apparaître et de se remplacer l'un l'autre à la sortie de la rade. Après les cuirassés, les croiseurs de bataille, plus effilés, terribles bateaux de combat, rapides, tous récents ; puis les dread-



Contre-torpilleurs protégeant un convoi contre les sous-marins.



L'AMIRA

Commandant en chef





Croiseurs légers et transports militaires débarquant des troupes d'attaque.

noughts apparaissent, les plus grands navires de la flotte, les plus simples de lignes. Nous contemplons ce spectacle depuis plus d'une heure et demie, et, toujours, derrière la colline, les fumées se succèdent et annoncent que la grande armée navale n'a pas encore fini de quitter son abri.

Il faut que le destroyer qui nous porte rejoigne son poste de combat. Nous sommes ramenés à terre. La lumière de veilleuse des longs soirs du Nord éclaire encore la route.

A la nuit faite, dans la salle chauffée d'un petit hôtel, nous causons avec admiration, avec une joie que nous voudrions répandre au loin, de la puissante flotte qui navigue à présent, tous feux éteints, cherchant l'ennemi, maîtresse de la mer du Nord. Et, pendant que nous causons, en ce point bien reculé et bien sauvage du Royaume-Uni, je remarque, pendu au mur, un calendrier. L'image, en couleurs, représente des collines couvertes de rectangles multicolores, qu'on prendrait pour des moissons et qui sont des armées ; en avant, des officiers de toutes les armées alliées, à cheval, portant des drapeaux, et, enfin, devant eux, un grand chef vêtu de blanc, casqué, une femme, la Justice, qui tient le glaive et la balance. Et, au bas de l'image, on peut lire le mot de demain : *The cekoning*, « le règlement de compte ».

RENÉ BAZIN, *de l'Académie française.*



COE

les anglaises.

Cuirassés de haut bord s'apprêtant à prendre leurs lignes de combat.



LE COMBAT.

Un Drame dans les Airs

Le peintre Farré, attaché au corps de l'aviation, a fixé sur la toile les scènes dont il fut le témoin et l'acteur depuis le début de la guerre. Les trois images que nous plaçons sous les yeux de nos lecteurs retracent la fin héroïque du capitaine Féquant. Voici une page émouvante qui servira de commentaire à ses tableaux :

6 heures du matin.

Le ciel est pur, sans nuages ; une légère brume violacée, qui se dissipera sous l'action d'un soleil déjà chaud, estompe la ligne d'horizon et relie le sol à la voûte céleste. Les chefs d'escadrilles de bombardement sont appelés au commandement du groupe. Les renseignements du service météorologique sont favorables, le grand raid depuis longtemps préparé est décidé. On va bombarder S... Les chefs retournent à leurs commandements respectifs, et pendant que les officiers et les pilotes observateurs, immédiatement réunis, reçoivent le plan des objectifs à bombarder, ainsi que l'indication de la route qu'ils doivent suivre, les moteurs sont mis en marche. Les appareils, minutieusement examinés, reçoivent leurs chargements de bombes, et le départ s'effectue.

Dès qu'un avion a quitté le sol, un autre le suit ; en moins de dix minutes, une vingtaine d'oiseaux tournent dans l'espace et prennent leur hauteur, remplissant l'atmosphère d'un ronflement étourdissant tout d'abord. Peu à peu il s'affaiblit, et bientôt plus rien. L'œil les suit. De minuscules flocons de nuages naissent instantanément autour d'eux. C'est l'artillerie ennemie qui les salue au passage des lignes. Mais, insouciants du crapouillage, ils continuent leur chemin.

En bas, c'est le recueillement ; le champ est devenu silencieux.

Trois heures d'angoisse se passent avant que nos compagnons réapparaissent. Enfin, en voici un, deux, trois, quatre. Ils rentrent. On va au-devant d'eux pour recueillir leurs impressions ; l'un est blessé, l'autre a son appareil endommagé par un éclat d'obus, mais tous sont heureux du devoir accompli. Qui manque à l'appel ? Les numéros d'ordre indiquent les deux capitaines Féquant, les deux frères.

Les deux derniers avions atterrissent presque ensemble aux deux extrémités du terrain. Je cours vers l'un d'eux.

— Eh bien, mon capitaine, ça a-t-il bien marché ?

— Chaudement, me répondit-il, mais je crois qu'un boche a eu son compte ; nous avons trouvé malheureusement l'objectif sous les nuées, et nous n'avons pu faire notre bombardement qu'en descendant très bas, sous la couche de nuages qui recouvrait toute la vallée de la S..., alors qu'ici le ciel était pur. Au retour, après avoir traversé à nouveau les nuées, et comme nous retrouvions au-dessus de nos têtes le ciel libre, j'ai aperçu dans le lointain un des nôtres qui se débattait contre deux aviatiks. Nous piquons droit vers eux ; l'un des avions allemands vient à notre rencontre, le combat s'engage ; l'autre avion boche vient à la rescousse, abandonnant aussi l'adversaire contre lequel il luttait précédemment. Mon brave mitrailleur, splendide de sang-froid et d'adresse, abat le premier boche,

le second s'enfuit, et nous avons pu revenir ainsi vers les lignes. Je voudrais bien savoir quels sont les camarades que notre heureuse arrivée a dégagés.

Puis, en allant retirer sa combinaison fourrée, il me lança cette question :

— Tout le monde est bien rentré ? Mon frère est-il déjà là ?

Hélas ! oui, il était là. L'avion qui venait d'atterrir à l'autre bout du champ ramenait en France son cadavre. Le sergent-pilote Niox, en touchant le sol, desserra la main crispée de laquelle il retenait un corps inanimé à moitié pendu hors de la carlingue, celui du doux et intrépide capitaine Albert Féquant, tué dans le combat livré aux deux aviatiks en revenant de S...

— Il avait à peine commencé à tirer que lui-même était abattu raide mort par cinq balles, dont trois dans la tête. Il est tombé comme une masse sur le bord de la carlingue, dit le pilote; je n'ai eu que le temps de le saisir d'une main par sa peau de bique; de l'autre, abandonnant mes commandes, j'ai tiré jusqu'à épuisement des cartouches de la mitrailleuse ; puis, soudain, les deux avions boches ont disparu et je suis revenu. C'est l'intervention d'un camarade qui m'a permis de rentrer.



LE VOYAGE FUNÈBRE (Le pilote rapporte le cadavre du malheureux officier aviateur).

Et nous eûmes ainsi la suprême consolation de rendre au malheureux officier les honneurs militaires.

Un profond sentiment de respect planait sur cette simple et grandiose scène, le capitaine était adoré de ses hommes. Son frère, accablé de douleur, mais calme et résigné, avait eu du moins la joie de le venger et d'anéantir l'aviatik ennemi.

Une demi-heure plus tard un coup de téléphone du grand quartier général décernait au sergent-pilote Niox la médaille militaire comportant la croix de guerre avec palme. Aux prises avec deux ennemis, ayant son observateur tué derrière lui, il avait continué à faire face aux adversaires, ne songeant qu'à leur faire payer cher le combat et à ramener le corps de son capitaine vers nos lignes. Une intervention providentielle avait permis que ce courage ne fût pas dépensé en vain.



L'ARRIVÉE.

Tableaux du peintre H. Farré, exposés au Musée de l'Armée.

(Clichés A.-D. Dumont.)



Cliché de la Section photographique de l'armée.

DÉJEUNER SUR LE POUCE

Le général X..., commandant un corps d'armée coloniale,

Les Événements

HISTOIRE DE LA SEMAINE

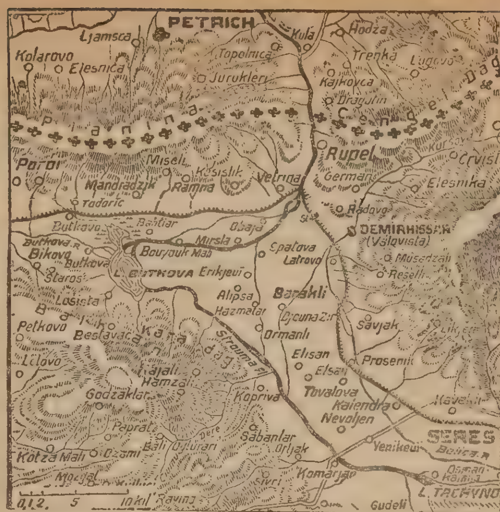
LA PROVOCATION BULGARE

La Grèce expie douloureusement la funeste, méprisable erreur qui la fit manquer à s engagements avec la Serbie, et trop comisamment prêter l'oreille aux suggestions emandes, aux assurances de Guillaume II, 'il respecterait son territoire et le ferait pecter par ses alliés. Sous le commanment de généraux allemands, une armée lgare est en train, en effet, de mettre la in sur la Macédoine orientale. Au mépris tout accord sur une zone neutre, des fors bulgares considérables, dans la journée 27 mai, franchissaient la frontière hellène la trouée de la Strouma et se saisissaient tous les forts qui la défendent entre Degatch et Demir-Hissar, les forts de Dratin, de Passavo et celui de Rupel, qui est peu la clé de la défense grecque en Maloine. L'officier qui le commandait vourésister, — et ce sera son honneur — canonna l'agresseur, mais un parlementaire emand accourut et le dissuada d'une plus gue résistance. De quelles louches tracions fut-il le messager? Toujours est-il que Grecs abaissèrent leur drapeau et remirent uvrage aux mains de l'ennemi héréditaire. is on devine l'indignation du peuple grec, le de la presse indépendante dont ces diffés cris : « Deuil et consternation ». « Calaé nationale », « Voici votre œuvre, gounants maudits », « Les assassins sont sur territoire grec », résument exactement les ères.

Au dire des Allemands, l'opération serait rement défensive. L'occupation bulgare du filé de Rupel dont ils soulignent l'imporce tendrait uniquement pour les Bulgares à garantir contre toute surprise, à fermer route de Sofia. Les droits souverains de la èce seraient sauvegardés. Le gouvernement lène se contente de ces explications et is doute s'en repentira-t-il amèrement un r. On connaît, en effet, les convoitises de rdinand de Bulgarie. Sous un nouveau préte stratégique, il peut demander d'occu-



Sérès et Cavalla, et déjà une avance bulre s'amorce-t-elle de ce côté. Quant à une ensive contre l'armée alliée, on n'en voyait s encore l'indice. On sait d'ailleurs que le néral s'est prémuni contre toute attaque quelque côté qu'elle vienne. Nos lignes Salonique s'appuient à gauche au delta Vardar, puis par Topcin Airali et Lanta vont rejoindre la grande barrière du Bezik, puis s'adossent à la mer, vers le Rendina. En avril dernier le commandant l'armée d'Orient, a, dans l'hypothèse d'un uvement ennemi vers Vodena par Mostir, sur son flanc gauche, fait occuper orina, l'une des portes par lesquelles un ersaire, manœuvrant en Macédoine septen-



trionale, peut déboucher dans la basse vallée du Vardar et la plaine de Salonique. Les deux autres voies d'accès sont cette même percée de la Strouma, et la dépression ellemême du Vardar. On se souvient aussi de la destruction du pont de Demir-Hissar. Ces jours derniers enfin le corps expéditionnaire franco-anglais s'est grossi de toute l'armée serbe qui, reconstituée et remise à Corfou de ses immenses fatigues, attend avec impatience l'heure des revanches qui lui sont dues.

LA LUTTE DANS LE TRENTIN

L'offensive autrichienne se poursuit dans le Trentin avec des fortunes diverses. Bien qu'elle s'étende du lac de Garde au delà de la Brenta, vers Borgo et l'Armenterra, son point principal reste au centre, et son objectif est bien de s'emparer du plateau d'Asiago ou Sette-Communi, le grand bastion montagneux qui avance dans la plaine vicentine et n'est guère éloigné de Venise que d'une soixantaine de kilomètres. Maîtres de ce massif, les Autrichiens gagneraient facilement leur rendez-vous d'Arsiero. Autant, en effet, l'Adige et la Brenta s'écartent de leur axe d'attaque, autant les vallées échelonnées le long de cet axe aident à la progression de leurs colonnes. Celles-ci suivent quatre grandes routes, celle de Trente par le val d'Arsa, celle qui, le long de l'Astico, atteint Forni, celle qui de Terragnole traverse la vallée de la Posina, celle enfin de Rovereto à Schio.

A leurs ailes les Italiens contiennent heureusement l'adversaire, mais leur réduit d'Arsiero-Asiago est légèrement entamé. Les Autrichiens tiennent le mont Comorie, tout le massif entre l'Astico, le val d'Assa et le mont Mosciagh, au nord d'Asiago. La caractéristique de la poussée ennemie est un déploiement prodigieux d'artillerie.

LA BATAILLE DE LA MEUSE

La bataille de Verdun détenait, ces jours derniers, un formidable record, un record imprévu dans l'histoire militaire. Le 29 mai, elle atteignait, en effet, son centième jour; et cet anniversaire ne pouvait pas ne pas être pour le kronprinz l'occasion d'une démonstration à grand fracas, l'occasion de donner à la lutte une violence nouvelle.

Après une pause de deux jours, les bataillons allemands se ruèrent à de nouveaux et presque inutiles assauts dans la région comprise entre Cumières et le Mort-Homme, ce Mort-Homme dont l'état-major allemand prétend être maître, et dans les alentours de la cote 304. Le 28, à deux reprises, à la fin de la journée, puis à minuit, ils débouchèrent de leur repaire du bois des Corbeaux et se ruèrent contre nos tranchées entre le Mort-Homme et le village de Cumières qu'ils nous avaient enlevé et que nous leur avions repris quelques jours après. Les deux attaques furent brisées. Mais le 29, l'adversaire changeant de secteur se porta sur la cote 304. Repoussé malgré l'afflux d'une division entière, il reporta alors son effort à notre droite, lançant entre le Mort-Homme et Cumières les importantes réserves massées dans le bois des Corbeaux. Cette fois, le principal objectif de l'ennemi se portait sur le bois des Caurettes qui chevauche la route de Béthincourt à Cumières. Et après des tentatives multiples et sanglantes il obligea nos avant-lignes à se replier au sud de la route de Béthincourt à Cumières, dont nous gardons d'ailleurs les lisières.

C'est peu pour une bataille de deux jours, et pour les sacrifices qu'un pareil effort a dû coûter. Le général Nivelle, comme Pétain avant lui, vend son terrain horriblement cher, terriblement cher même comme à Chattancourt où un demi-bataillon fut anéanti.

LE GÉNÉRAL GALLIENI

La destinée voulait que le général Gallieni ne vît pas la victoire à laquelle il avait sacrifié ce qu'une existence déjà longue et tout entière donnée au pays, lui laissait de forces, qu'il n'eût pas la joie suprême de voir le sol français libéré de l'invasion, libéré de l'odieuse présence des Allemands.

La maladie, qui était venue l'arracher à son poste de combat, lui devait être implacable, et malgré l'opération tentée en dernière heure pour ranimer ses forces défaillantes, ce grand serviteur du pays expirait à Versailles dans la journée du 28 mai.

Est-il besoin de rappeler sa noble et belle carrière, l'habileté avec laquelle il sut en quelques années pacifier et organiser Madagascar, la grande colonie que la France venait de si péniblement conquérir, la simplicité avisée qu'il avait mise à rentrer dans le « rang »?

Une tâche plus belle encore, plus éminente, plus glorieuse aussi, l'attendait. Lorsque l'armée allemande descendait à grands pas vers la Seine, c'est à lui que le gouvernement confia le défense de Paris, et l'on n'a pas oublié avec quelle habileté il sut, en moins que rien, organiser cette défense, improviser pour ainsi dire l'armée qui, sur l'Ourcq, allait, avec le général Maunoury, participer à la lutte, décider même de la victoire de la Marne.

L'homme qui, le 4 septembre, avait dit : « J'ai reçu le mandat de défendre Paris contre l'envahisseur, ce mandat je le tiendrai jusqu'au bout! » se tenait superbement parole.

Il avait sa part glorieuse dans le redressement des armées françaises.

On connaît l'œuvre du général Gallieni au ministère de la guerre, œuvre toute de simplification et d'effort pour intensifier la défense nationale. Mais la maladie vint l'interrompre au moment où la France avait tant besoin de lui encore. Le pays ne lui ménageait pas d'ailleurs sa reconnaissance, et sa mort est pour lui une perte douloureuse entre toutes, un véritable deuil national.

Comme l'a dit un des journaux étrangers qui lui ont rendu le plus vibrant hommage, *La Tribuna :*

« La France perd, au moment où il était le plus précieux pour la patrie, un de ses plus grands fils. Son pays pouvait attendre encore beaucoup de sa haute intelligence, mais ce qu'il lui en a donné suffit à lui mériter sa gratitude éternelle. »

Le mot n'a rien d'excessif, et Paris l'a bien montré aux obsèques de l'illustre soldat. Plus que les hommages officiels encore, son recueillement, son douloureux silence, leur donnèrent un caractère vraiment national, les changèrent en une apothéose. C'est au ministre de la Guerre qu'il appartenait d'évoquer l'histoire et la haute figure du grand chef et du grand citoyen que fut Gallieni, et il l'a fait avec autant d'émotion que d'éloquence à la grandiose cérémonie des Invalides où le vainqueur de l'Ourcq dormit sa dernière veillée.

« En six jours, a dit le général Roques, Gallieni avait renforcé les travaux de défense du camp retranché, pris contact avec les troupes placées sous ses ordres. Il était prêt à recevoir le choc...

» La victoire de la Marne dégagea Paris. Dans un sursaut admirable d'énergie patriotique, où chacun, depuis le commandant en chef jusqu'au dernier soldat, remplit son devoir, notre pays, arrêtant et faisant reculer l'envahisseur, recueillit tant de gloire qu'il peut en répandre sur tous ses enfants.

» Le rôle de Gallieni fut, dans cette circonstance, celui qu'on devait en attendre : rôle de clairvoyance, d'initiative, de décision, de volonté et aussi de généreuse ardeur. Un gouverneur de place forte est toujours tenté de réserver ses troupes pour sa mission spéciale; le passé de Gallieni lui interdisait une aussi étroite compréhension; l'ennemi ne venant à elles, les troupes du camp retranché de Paris furent portées vers lui sur l'Ourcq par un procédé qui est bien dans la manière de Gallieni et contribuèrent puissamment à la victoire. »

L'heure n'était pas venue de dire l'œuvre ministérielle de Gallieni, mais le ministre de la Guerre a rappelé sa tâche écrasante, ses regrets quand il dut la quitter, et aussi sa fin stoïque :

« ...Cependant, Gallieni ne jugeait pas encore sa tâche terminée. Avec sa précision qui excluait tout faux-fuyant, il demanda aux médecins si une dangereuse et pénible opération ne pourrait lui permettre de se consacrer, un jour prochain, au service du pays. Par deux fois, seul, sans être soutenu, il alla d'un pas ferme prendre place sur la table d'opération.

» Mais il avait déjà trop donné de ses forces à la France. Celles qui lui restaient ne lui permirent pas de résister. Après une semaine de lutte opiniâtre contre la mort, la mort l'emporta. Pendant un demi-siècle, depuis le jour où il s'éloigna de Saint-Cyr pour donner à Bazeilles la mesure de son jeune héroïsme, il avait donné à la patrie, non seulement ses forces, mais toute sa haute intelligence et tout son grand cœur. Il venait de lui donner sa vie. »

Ce panégyrique fut suivi d'émouvants adieux du président du Conseil municipal :

« Il plaisait à nos âmes impatientes, s'écria M. Mithouard, de devancer la fin des batailles et d'entrevoir dans l'avenir ce jour triomphal où avec vos compagnons d'armes vous seriez accueilli en vainqueur, dans l'Hôtel de Ville de cette cité séculaire dont vous avez sauvé les trésors.

» Votre œuvre était achevée : la Gloire n'a pas voulu attendre. »

Paris eût également désiré conserver l'illustre dépouille. Mais, comme celle de Gambetta, une tombe lointaine l'attendait. C'est à Saint-Raphaël que Gallieni repose aujourd'hui son glorieux sommeil, sous les lauriers, à l'ombre du drapeau qu'il illustra d'une victoire. Comme l'avait dit le général Roques, « il dort dans sa gloire ».

LÉON PLÉE.

LES LIVRES

L'Esprit Français

Bien des choses ont changé en France depuis la guerre; mais rien peut-être autant que ce que les étrangers appelaient l'esprit français, c'est-à-dire un certain tour de plaisanterie alerte et bondissante qui faisait comme partie de notre tempérament national.

Ne nous le dissimulons pas; malgré toutes les raisons qui existent dans toute l'Europe de ne plaisanter d'aucune manière, ce tour d'esprit nous manque, je veux dire que le manque s'en fait sentir quand nous lisons nos journaux et nos revues. Nous serions scandalisés de nous constater plaisants, et nous sommes étonnés de nous trouver graves.

Ce changement n'a pas été subit. Au commencement de la guerre, il y avait encore des propos plaisants dans les journaux. On plaisantait, on raillait le « Boche » avec une certaine verve. Puis cela s'est éteint peu à peu, et il n'y a plus eu dans la littérature que du sérieux. Les derniers échos de la gaieté française — et c'est singulièrement à notre honneur — nous sont venus des tranchées elles-mêmes; les dernières *galéjades* nous sont arrivées par les journaux du front. Nous les en remercions avec émotion. Mais eux-mêmes ont mis une sourdine à leur héroïque belle humeur et ont donné de plus en plus dans le lyrisme. Ils n'en sortent presque plus à l'heure actuelle.

Personne ne doutera que la cause réprimante, en cette affaire, ne soit le public lui-même. Non seulement le public a la presse qu'il mérite, mais il a la presse *qu'il veut*, et les écrivains ont comme des antennes extrêmement sensibles pour sentir la résistance du public à tel ou tel genre ou à tel ou tel ton. Si la presse n'est plus plaisante, c'est que le public ne veut plus du tout qu'elle le soit. Un critique dramatique a fait remarquer que ce qui avait réussi au théâtre depuis un an, c'étaient des pièces tristes ou des pièces très bouffes, mais nullement des pièces spirituelles. Il faut s'entendre sur les pièces bouffes et leur succès. Disons d'abord que les pièces bouffes dont il s'agit dataient de bien avant la guerre, et qu'aucun Français n'a écrit une pièce drolatique depuis que des Français meurent dans les tranchées. Et quant à leur succès, entendons-nous bien. Le bouffe n'est pas le joyeux. Il a quelque chose qui ne tient point du tout de la bonne humeur; il a quelque chose de mécanique qui déclanche le rire comme automatiquement. Le bouffe, qui est très sain d'ailleurs, relève de l'hygiène plus que de la psychologie, et il ne suppose de la gaieté, du « cœur à l'aise » ni chez ceux qui le professent ni chez ceux qui l'écoutent.

Quant au spirituel, quant à l'épigrammatique, quant à la pointe, voilà ce que le public français, qui en a été si friand, ne veut plus du tout, ou ne veut presque plus.

Qui pourrait l'en blâmer? Ce qu'il n'aime pas, c'est la diversion, c'est toute chose qui est détournée du service de la patrie vers un autre but, quel qu'il soit. L'homme qui fait de l'esprit est une espèce d'embusqué. Quelque spécialisé qu'il soit dans l'humour, il pourrait faire de son intelligence un autre usage, l'accommoder à un autre emploi. En vain l'humoriste voudrait se défendre; en vain il dirait :

« Je sers à détendre les esprits trop violemment contractés par les épreuves que nous subissons. »

L'esprit public répondrait : « Je ne veux pas être détendu. »

Et je ne sais pas trop ce qu'on pourrait lui répliquer. Hommes d'esprit, détendez-vous vous-mêmes. Reposez-vous. Votre métier est pénible. J'ai connu beaucoup d'entre vous. Ceux chez qui l'esprit était le plus naturel, ceux chez qui il était une seconde nature, et peut-être une première, ceux-ci même, sans sortir de leur naturel, ne laissaient pas de le fatiguer à le répandre. Les événements actuels vous condamnent à un silence qui vous étonne; qui, je l'ai dit, nous étonne nous-mêmes; mais qui est sain, qui est utile et qui, par conséquent, est très méritoire. Chacun sacrifiant ce qu'il a de plus cher, sacrifiez votre humour sur l'autel de la patrie. Un temps viendra où il sera opportun d'avoir du plaisant, où vous pourrez en montrer tant que vous voudrez, mais où, surtout, vous vous féliciterez d'avoir eu l'esprit de n'être pas spirituel.

EMILE FAGUET,
de l'Académie française.

Le Carnet du Lecteur

Premiers Propos, par PAUL VIAL.

Je reçois de province ce petit livre. Il m'a ému. Il contient les essais littéraires d'un jeune écrivain tombé, comme tant d'autres, sur le champ de bataille. L'auteur se nomme Paul Vial. Des dons charmants, une fine culture, un goût très vif pour les arts eussent fait de lui un homme supérieur. Venu à Paris dans le dessein d'y conquérir ses diplômes, licencié ès lettres, docteur en droit, il envoyait chaque semaine à un journal de Draguignan, sous le pseudonyme de Jean de Malmont, des chroniques où il versait les impressions, les pensées, les réflexions que lui suggérait le spectacle de la vie. Une main pieuse a recueilli ces pages qui méritaient d'être sauvées d'un complet oubli. Elles sont enjouées et graves. Jean de Malmont observe les mœurs en dilettante et les juge en philosophe. Il voit tout ce qui vaut la peine d'être vu. Il assiste aux réceptions académiques, à la représentation des pièces nouvelles, aux thés élégants; il regarde danser le tango dans les cabarets montmartrois et va, avec Maurice Barrès, déposer des fleurs aux pieds de Jeanne d'Arc. Il parle de toutes choses librement, à la façon du Montesquieu des *Lettres Persanes* et du baron Grimm. Quelquefois il s'attendrit et l'on retrouve sous sa plume le sourire amical d'Alphonse Daudet.

« Ah, cette arrivée à Paris au mois de novembre! Le temps est sale, il fait crotté, mais dans le fiacre qui l'emmène et que la malle sur le siège fait pencher d'un côté, c'est pour l'étudiant un plaisir toujours neuf de regagner la capitale. C'est la recherche du garni ou l'appartement que l'on retrouve. C'est l'air de Paris que l'on va respirer sur le boulevard, en descendant de Clichy-Odéon, les colonnes sur lesquelles on lève le nez... Ah les belles rentrées de novembre! »

A notre tour nous disons : « Que de forces, que de grâce, aura anéanties cette terrible guerre! »

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

" PARISIENNE "

Dans cette nuit où tout se voile
De contraires pressentiments,
L'espérance est comme une étoile
Qu'un brouillard éteint par moments.

L'épouse, parmi l'ombre vague,
Interroge en vain sur son lit
Son cœur fidèle qui divague
Jusqu'à l'heure où l'aube pâlit !...

— « Que fait-il, mon soldat, mon homme ?
Est-ce qu'il dort ? Est-il blessé ?
Se bat-il encor dans la Somme ?
Pleut-il toujours sur son fossé ?...

Ne tousse-t-il plus à cette heure ?
Pense-t-il à moi tous les jours ?
A-t-il deviné que je pleure,
Bien que mes lettres rient toujours ?... »

Ainsi, la jeune femme, seule,
Songe à son mari qui combat,
Avec des tremblements d'aïeule ;
Et tout l'exalte et tout l'abat !

Elle n'a pas gémi naguère,
Lorsque, cambré dans son dolman,
Il s'en est allé vers la guerre,
Beau comme un héros de roman.

Alors, ses souvenirs classiques
Lui montraient les labeurs guerriers
Se déroulant dans des musiques,
Sous des rafales de lauriers !...

C'étaient d'épiques promenades,
De nobles couleurs, de fiers bruits,
Et, parfois, de rouges grenades
Tombant comme d'étranges fruits !

Par de magnifiques prairies,
Dans des galops à la Murat,
D'élégantes cavaleries
Houlaient sous un ciel nacarat !

De leurs yeux couvant la victoire,
Des officiers, gantés de blanc,
Lorgnaient, du haut d'un promontoire,
Un petit nuage tremblant !

On ajustait, d'or et de soie,
Des panaches en attaquant.
Le soir, parmi des feux de joie,
Les vainqueurs dansaient dans le camp.

Des marquises et des comtesses
Lançaient au cou des cavaliers,
Qui leur rendaient leurs politesses,
Leurs beaux bras, comme des colliers !...

O temps des guerres en dentelles,
Nobles temps où l'honneur voulait
Qu'autour des blessures mortelles
Rien ne se déployât de laid !...

Quand ils tombaient dans les mêlées,
On secourait ses ennemis ;
Le cri des victoires ailées
Égayait les cœurs raffermis !

La bataille la plus sauvage
Empruntait toujours des rayons
A la clarté du paysage
Où se rangeaient les bataillons !

L'hiver, aux fourreaux, les épées
Faisaient un grand songe vermeil,
Et les altières épopées
Ne les réveillaient qu'au soleil !...

Hélas ! tout a changé ! L'armure
N'est plus si belle qu'autrefois ;
Et la guerre fait un murmure
Qui remplit de frissons les bois.

Ce n'est plus un beau jeu qu'on joue :
Parmi les couloirs de l'enfer
Le sang des braves dans la boue
Nourrit les racines, l'hiver !...

La fange où luttent les armées
Leur fait un sombre vêtement ;
Les brises roulent des fumées
Où rit la mort, traîtreusement !...

Sous l'orage qui les enserre,
Les paysages dévastés
Ont oublié dans leur misère
Qu'ils ont traversé des étés !...

Malgré sa rêverie ardente,
La jeune épouse au cœur meurtri
Qui prend la nuit pour confidente
Retient dans sa poitrine un cri...

Enfin, le calme qui l'entoure
Pénètre sa peine et l'endort
Dans un grand songe de bravoure
Où l'amour vient narguer la mort !...

Elle s'y voit en vivandière
Avec la cocarde au chapeau,
Courant sur un front de bandière
Où son mari tient le drapeau !...

La bataille rougit la plaine...
Un obus éclate et soudain
Elle voit à son gant de laine
Le beau sang de sa belle main !...

Les balles sifflent autour d'elle,
Et son mari, comme un dément,
L'emporte vers la citadelle
Dans le drapeau du régiment...

Rêve, petite Parisienne !
Ton rêve est doux et puéril...
Le jour qui vient par la persienne,
A ton illusoire péril,

T'arrachera trop tôt, peut-être !...
Sans un baiser, qu'est le réveil ?...
Demain, si tu n'as pas de lettre,
Tu regretteras ton sommeil !...

RENÉ FAUCHOIS.

LES MOUCHOIRS

Elle est veuve et n'a plus d'enfant,
Sa famille ne souffre guère.
Et cependant son cœur se fend
A tout moment de cette guerre.

O misère ! en voit-elle assez
Passer par sa petite ville,
De ces trains remplis de blessés !
Sa gare autrefois si tranquille !...

On dirait, les pauvres amis,
A voir leur fatigue profonde
Et la façon dont ils sont mis,
Qu'ils arrivent du bout du monde ;

Il y en a de si perclus
Qu'ils paraissent n'avoir plus d'âge ;
Parfois un visage n'est plus
Qu'un nez au milieu d'un bandage ;

Des linges imbibés de sang
Evoquent des horreurs béantes ;
Les corps dont un membre est absent
Font penser à des faux géantes.

Certes, plusieurs de ces Français
Ont encor des plaisanteries ;
Mais le rire a peu de succès :
Les chairs sont trop endolories.

Pour soulager un peu les maux,
Adoucir les âmes amères,
Elle voudrait trouver des mots,
Remplacer épouses et mères.

Bonne vieille ! un de ses chagrins,
Que redit sa voix enfantine,
Est de ne pouvoir faire, aux trains,
Le service de la cantine.

Malgré ses efforts obstinés,
Elle n'a pas été choisie :
On préfère, vous comprenez,
Les dames de la bourgeoisie.

Que faire ? Hélas ! ne pouvoir rien !
Son impuissance est comme un gouffre,
Là, devant elle : aucun moyen
D'être utile au soldat qui souffre !

Sa pauvreté, naguère encor,
Lui laissait pas mal d'allégresse ;
Maintenant, elle hait le sort
D'avoir fait d'elle une pauvresse.

Une pauvresse ? Non, elle a
Un foyer, une armoire pleine
De mouchoirs, de linge... Et voilà
Que l'idée, un jour, naît, soudaine.

Des mouchoirs, elle en a dix-neuf,
Avec plus ou moins de reprises ;
Mais elle en fait un lot tout neuf
En taillant de vieilles chemises.

Elle entasse jusqu'au dernier
Ces mouchoirs dans une corbeille
Qu'elle emporte avec un panier,
Son gros vieux panier d'humble vieille.

Longtemps à la gare elle attend
Le train des soldats. Il arrive.
Et tout le long, le cœur battant,
L'œil jeune, la démarche vive,

Elle va disant : « Voulez-vous
Un mouchoir propre pour un sale ? »
Ah ! que l'échange leur est doux !
Leur joie en bons propos s'exhale.

Sans nul regret ils laissent choir
Dans le panier la chose immonde
Et s'emparent du blanc mouchoir,
Un vrai mouchoir d'homme du monde !

Et tous ces temps d'affreux combats,
Avec son panier, sa corbeille,
Elle sert ainsi nos soldats,
Blessés ou non, qu'elle émerveille.

Soixante mouchoirs à blanchir
Tous les jours, c'est chose un peu dure
Alors qu'on ne peut s'affranchir
Du métier qui fait que l'on dure ;

Puis, n'est-ce pas ? ce sont des frais.
Mais ses poilus et ses imberbes
Se mouchent dans du linge frais,
Qu'elle a fait sécher sur des herbes.

JEAN BLAIZE.

L'AÉROPLANE AU SOLEIL

Le doux ciel matinal s'éploie,
Tissé de brume et de soleil,
Comme un voile d'or et de soie
Prêt pour la danse ou le sommeil...

Belle aux paupières mi-fermées,
La ville, encor vague et rêvant,
Par les bras clairs de ses fumées,
S'étire et s'offre au jour levant.

Le fleuve est blond, la rive est bleue ;
Les thyrses gonflés des lilas
Ont dû fleurir dans la banlieue
Où les amoureux n'iront pas...

Et vers la lumière tranquille,
Aurore d'un ciel étoilé

Qui couvre et submerge la ville,
L'oiseau géant s'est envolé.

Sur son aile blindée et droite,
Prompte à toucher le but choisi,
S'allume l'éclair dont miroite
Le canon tendu d'un fusil.

La nue ouverte à son passage
Fête ce vif alérion,
Car son éblouissant sillage
La traverse comme un rayon...

Et tandis qu'il tournoie et vole,
Vibre, en la bleuâtre torpeur,
Son bruit d'orage bénévole
Dont les martinets n'ont pas peur.

— Beau guetteur à la force agile,
Immense mouette d'argent
D'une mer sans bord et sans île,
Poursuis ton essor diligent.

Vers les libres marches de France,
Les jeunes hommes sont partis;
A toi la garde et la défense
Des chers foyers qu'ils ont bâtis.

Sous ton large élan circulaire
Qui semble cerner l'horizon,
Voici que la ville s'éclaire,
Dévoilant fleuve, arbres, maisons...

Elle a ses clochers, dont les cloches
Sauront sonner l'alleluia;
Ses ponts, joignant les rives proches,
Où plus d'un rêve s'appuya;

Ses seuils frais lavés, où les femmes,
La main sur leurs cils palpitants,
Sentent refluer dans leurs âmes
La douceur triste du printemps...;

Ses parcs de frileuse verdure,
Où des enfants, l'espoir aux yeux,
Lancent vers la haute aventure
Leurs cerfs-volants audacieux;

Elle a son passé, son histoire,
Dont l'honneur ne peut pas finir;
Ses murs ensoleillés de gloire,
Ses aitres chauds de souvenir.

A toi d'en protéger le songe,
Veilleur terrible et souriant;
Parcours l'espace où ton vol plonge,
Scrute le nord et l'orient,

Pour qu'au matin d'apothéose
Où reviendront les combattants,
Ils trouvent, chez eux, chaque chose
Telle qu'ils l'ont vue en partant :

Les saints de pierre dans leurs niches,
Les saints d'émail sur leurs vitraux,
Les quais où dorment les péniches,
Où vont boire les passereaux;

La maison secrète, qu'indique
Un doigt près d'un rideau levé...
— Et calme, et ferme, et magnifique,
Leur grand Paris, qu'ils ont sauvé!

AMÉLIE MURAT.

LA PAIX

« L'Allemagne nous offre la paix.
Elle demande au pape d'intervenir auprès de nous... »
LES JOURNAUX.

A S. S. Benoit XV, respectueusement.

Vous nous parlez de paix, lorsque, de tout leur sang,
Nous n'avons pas lavé nos blessures profondes?
Et nous serions liés, devant la Bête immonde,
Sans l'avoir immolée à nos morts innocents?...

Mais vos prêtres l'ont dit, dans vos églises saintes,
Il est des jours où la Vengeance est un devoir.
Et Dieu même, qui peut nous juger, doit vouloir,
Que nous l'accomplissions, sans remords et sans crainte.

Alors, ce seraient eux qui seraient nos vainqueurs?
Puisque nous donnerions..., bien peu de chose en [somme,
Mais enfin, ils pourraient s'en retourner, ces hommes,
Après avoir, impunément, broyé nos cœurs.

Ils pourraient s'en aller contents, les mains sanglantes,
Ces assassins, sans recevoir leur châtiment?
Et retourner conter à leurs petits enfants,
Comment ils ont tué les nôtres... (Ils s'en vantent!)

Et leur baiser encor pourrait être debout,
Cependant que nos fils sont couchés dans les seigles!
Il pourrait déployer insolemment ses aigles!
Faudra-t-il l'acclamer s'il vient un jour chez nous?

Non! c'est trop tard! non c'est avant le geste inique
Qu'il fallait retenir leur épée au fourreau!
Maintenant cette épée, en leurs mains de bourreaux,
Entre nous, a creusé tout un fossé tragique.

Ils se riraient de vous tout bas; n'ont-ils pas pris
Tout ce qu'en une église il est *bon* que l'on pille?
N'ont-ils pas, ces soudards, violenté vos « filles »
Et massacré vos « fils » dans leur devoir surpris?

Et que répondrons-nous, aux mères et aux veuves
Qui nous réclameront leur fils ou leur époux?
Avouerons-nous la paix sans gloire? Oserons-nous
Leur dire l'inutilité de leur épreuve?

Ce sang que nous sacrifions d'un « cœur léger »,
Ce sang, quand elles vont nous en demander compte,
Pourrons-nous, ô Français, avouer cette honte
Qu'il a coulé pour rien et sans être vengé?

SIMONE D'ARVERNE.

Inscrivons pour finir, sur notre petit palmarès, les noms des poètes qui nous ont adressé les meilleures pièces sur les divers sujets patriotiques à l'ordre du jour :

MM. et Mmes Pierre Coulon, Marthe Liseron, Anna Pernin, Gaston Silhol, Jeanne Genay, Marcelle Hauteville, G. G., M. Chamin, Gilbert Hamelin, Delilbe, François Pernet, Un Jeune Français, Georges Roger, Mirabelle de France, E. Nicol, L. de Charant, Niel, Edouard Hannecart, La Roque, Charles Guérin, J.-M. Aoust, Vervianus, Hector Pascucci, L. Campagnet, Un Diable Bleu de 1887, M. Daniel, E. Gaillet, Sylvius, Pierre Liévois, Le Bihan, Francis Le Maire, Edmond Rousselin, E.-M. Bénech, Séverin Damon, Lhuys, Sz. Clerc, Jeanne Pappon, Jean Deloulme, Edith Favart, Petite Narbonnaise, Ch. Barbet, Paul Sarlet, Léon Berthon, E. Barbant, Edouard Gourdet, Jean Vincent, Maurice Houette, Louis Francis, René Minal, Louis Chenu, R. N..., Charles Puech, J. B..., Maurice Maningue, Henriette Condamin, A. P..., Paul d'Orléans, M. B..., à E. T..., A. Didaille, André Maillet, Auguste Peyron, Z..., Lydia France, Emile Burgaz, Pierre Lugon, André Nourrisson, Maurice Dorbritz, André Dumaud, Jehanne Donat, André Berger, L. Marnal, Henri Casse, Georges Beglérys, U. O. 91., C. Detronde et E. Legris, Noëlle T..., Pierre P.-J. Richard, Marie Noël, Firmin Amiel, Elisabeth Laurent-Mahaud, Roger Montaut, A. Paris, J. R. A. T., Une Ariégeoise, Mercure Duncan, Pascal Choulet, Maurice Houette, Edmond Steenput, Georges Mengeot, Marie Le Gallo, A. Divol, Marie Noël, Marcelle Hauteville, Maurice Legrier, Paul Poural, Rémy Hirne, Albert Dubois, Michel-Ange, Adolphe Langlois, Adjudant Orter, Pierre-P.-J. Richard, Henri de Rosefeuille, Charles Berjole, Jules Combe, Passiny, Henri Peynot, Jean-le-Jongleur, Maurice Guérard, Pierre Ganachaud, Veuille, Louise Griette-Brassart, E. Fourgeaud, F. A. B. (V.), Alphonse Lorraine, Marcel Gazeau, colonel Rousselet, Egée, V. Deléris, Robert Mandrin, C. de Rémua, H. de Venel, Henri Gazave, R. Berger, Louis Lagrue, Gaby Roux, F. Huchet, Francis Bergau, Jean Huisly.

Le Mariage de Hoche

Comédie en un acte, représentée à la matinée lorraine donnée à la Comédie-Française, le 2 mai 1916

PERSONNAGES

LAZARE HOCHE, général en chef de l'armée de la Moselle, 26 ans........ M. GRAND.
DE BELLE, général de brigade, 25 ans............ M. PAUL NUMA.
DECHAUX, fournisseur aux armées, 45 ans.......... M. LAFOND.
ADELAIDE DECHAUX (DELA), 16 ans.......... Mlle MARIE LECONTE.
JUSTINE DECHAUX, sa sœur, 18 ans............ Mlle HUGUETTE DUFLOS.
UNE VENDEUSE DE FLEURS .... Mlle DE CHAUVERN.

Au Ban Saint-Martin, près de Metz, le jour de la fête, au printemps. — Vendeuses de fleurs et de friandises. Un café, côté cour ou jardin. Bancs, chaises. Au fond, entre les arbres, vue sur Metz. Au lever du rideau, petit mouvement de foule ou de quelques promeneurs. — Mars 1794.

SCÈNE PREMIÈRE

LE GÉNÉRAL HOCHE, LE GÉNÉRAL DE BELLE
UNE VENDEUSE

LA VENDEUSE, *allant aux deux généraux qui entrent.* — Une cocarde, mon général, ou une fleur?

HOCHE. — Les deux! Une fleur pour ta guimpe, une cocarde pour tes cheveux blonds!

LA VENDEUSE. — Et que restera-t-il pour vous, mon général?

HOCHE. — Le souvenir de tes belles dents et de ton joli sourire.

LA VENDEUSE. — Le général est bien aimable... Mais pour qu'il me parle ainsi, à moi qui ne lui suis de rien, il faut qu'il soit très amoureux...

HOCHE. — Voyez-vous la petite fûtée!... Et toi, es-tu amoureuse?

LA VENDEUSE. — Oui, certes!... D'un beau sergent qui sert sous vos ordres, dans la 12e demi-brigade.

HOCHE. — Comment l'appelles-tu?

LA VENDEUSE. — Maillard! C'est mon pays!... Nous sommes tous les deux de Saint-Privat, pas loin d'ici. Nous devons nous marier quand... vous l'aurez nommé adjudant.

HOCHE. — Ah! vraiment!... Tu lui diras que s'il se conduit bien, lorsqu'il y aura bataille, il sera nommé adjudant, et, comme gage de ma parole, tu ajouteras que je t'ai embrassée.

Il l'embrasse.

LA VENDEUSE. — Embrassée par le général Hoche! Voilà un baiser que m'envieraient toutes les filles de Metz et de la Moselle!

Hoche et de Belle viennent sur le devant de la scène.

DE BELLE. — Tout de même, si les commissaires aux armées, Saint-Just par exemple, avaient passé par ici en même temps que nous, ils auraient été capables d'écrire à la Convention que le général Hoche est devenu fou!

HOCHE. — S'ils n'écrivent que cela!... Au besoin, je leur dicterai leur lettre : « An II de la République, une et indivisible, le deuxième jour de Germinal... »

DE BELLE, *souriant.* — Attention! en style esclave, c'est encore le mois de mars. Hoche, prends garde aux Ides de Mars!

HOCHE. — Je ne suis pas César, et je ne le serai jamais!...

DE BELLE. — Même si on t'en priait!...

HOCHE. — Même si on m'en priait... Je continue ma dictée... « Nous avons vu, à la fête du Ban St-Martin, près de Metz, le général Hoche embrasser une petite marchande de fleurs. Ce geste nous ayant paru suspect, nous avons ouvert une enquête et nous avons

appris que le général Hoche allait contracter mariage. Nous croyons devoir signaler la gravité de ces faits au Comité de Salut public. »

DE BELLE. — Alors, c'est bien décidé?... Tu veux te marier?...

HOCHE. — Cent fois!... Non; je veux dire... tout de suite... sans la moindre hésitation.

DE BELLE. — Pauvre ami!... Ne sens-tu pas que le mariage est une chose si importante qu'il n'est pas trop de toute la vie pour y réfléchir avant de se résoudre?...

HOCHE. — Que voilà une plaisanterie d'avant la Révolution!... Ce sont des propos de ci-devant que tu tiens là, mon brave de Belle... Tout bon patriote, aujourd'hui, doit donner de beaux enfants à la patrie... Ils sont beaucoup là-bas, du côté du Rhin. Il nous faut des gars bien solides, bien râblés...

DE BELLE. — On n'a pas encore trouvé le moyen de fixer à l'avance le sexe des nouveaux-nés...

HOCHE. — Bah! dans le tas!... il s'en trouvera bien, des garçons au milieu des filles...

DE BELLE. — Comment! dans le tas!... Est-ce que tu aspires au rôle de père Gigogne?...

HOCHE. — Un militaire doit avoir autant d'enfants que de galons sur sa tunique..., le lieutenant, un; le capitaine, deux; le commandant, trois; le colonel, quatre; le général de brigade, cinq; le général de division, six... Je suis général de division. J'aurai six enfants : quatre garçons et deux filles...

DE BELLE. — Et si, tandis que tu songeras au septième, un boulet t'emporte, comme Turenne à Turckheim...

HOCHE. — La nation élèvera mes enfants dans le respect de leur nom, la mémoire de leur père et l'amour de la patrie. Il n'est pas de devoir plus sacré pour une nation que l'éducation des orphelins dont les pères sont morts pour la défendre : celle qui pourrait s'y soustraire ne serait pas digne de poursuivre ses destinées. Si nos braves soldats n'opposaient pas le mur inébranlable de leurs poitrines aux hordes de l'ennemi, que feraient-ils, que deviendraient-ils, tous ceux qui, dans les villes ou les bourgs, ne doivent espérer de vivre libres, et même de vivre, que si nous assurons leur salut? Lorsque la digue est abattue, le flot se précipite sur la plaine qu'elle protégeait; il noie les êtres et les choses. Je suis sûr qu'ils songent à cela..., à l'arrière, et qu'ils ne s'abandonnent pas à des pensées frivoles, lorsque l'heure est grave.

DE BELLE. — Je l'espère aussi. Les blessés sans bras ni jambes, enveloppés dans des bandelettes de linges, qui passent dans les rues ou sur les routes, ne sont pas des spectacles gais.

HOCHE. — Qu'ils viennent voir, ceux qui seraient tentés de poursuivre une existence de plaisirs, les tertres où dorment ceux qui les ont sauvés!... qu'ils s'inclinent humblement lorsqu'ils rencontrent un glorieux mutilé. A Sparte, les vieillards avaient la place d'honneur dans les banquets... Que cette place soit, désormais, donnée, dans toutes nos cérémonies, aux héros de tout âge qui ont versé leur sang pour défendre le sol sacré de la patrie!...

DE BELLE. — Lorsque de si hautes pensées occupent l'esprit, est-il permis de songer à l'amour?...

HOCHE. — Oui, certes! l'amour et l'héroïsme peuvent aller de pair... Tous les sentiments qui élèvent l'âme et l'exaltent se rejoignent... Combien de nos soldats ont laissé dans leur village une fiancée dont l'image, pendant les nuits de bivouac, flotte devant leurs yeux mouillés de larmes!... Moi, j'ai été soldat... Mon père, piqueur aux Ecuries du roi, n'avait pas pu mettre dans mon berceau un brevet de colonel, comme les ci-devants... Il se trouve que j'ai attendu d'être général pour aimer... Veux-tu m'en faire un grief?... Préfères-tu que je m'avilisse aux bas plaisirs que vendent les filles de la Galerie de Bois, au Palais-Royal?

Narcisse, c'en est fait : Lazare est amoureux...

DE BELLE. — Pourquoi m'appelles-tu Narcisse?... Enfin, tu es amoureux!... Pour combien de temps?

HOCHE. — Pour toute la vie!

DE BELLE. — Allons! il n'y a rien à dire, rien à faire!... Tu veux sauter le pas!... Saute, général! J'ai fait les objections que l'amitié m'inspirait... Je n'insiste plus...

HOCHE. — Tu me donneras complètement raison lorsque tu connaîtras la délicieuse créature dont j'aurai bientôt la joie d'être le mari. C'est un amour de petite Lorraine, aux cheveux blonds comme les épis mûrs, avec des yeux d'un bleu si clair que l'on croit voir au travers son âme tendre et candide...

DE BELLE. — Poète!... Et où as-tu rencontré cette merveille?...

HOCHE. — Il y a un mois, alors que les lignes de Wissembourg prises, Brunswick en retraite, Landau débloqué, l'armée et son général, qui en avaient un égal besoin, prenaient leurs quartiers d'hiver à Bouzonville, en avant de Metz et de Thionville, derrière la Sarre. Je reçus un jour une invitation à déjeuner du maire de Thionville, que j'ai connu en 92, lorsque, capitaine, j'ai contribué à la défense de sa vieille cité. Nous arrivâmes à cheval, Grigny, Thoiras et moi. Le bruit de notre visite s'était répandu dans toute la ville, colporté peut-être par les marmitons chargés de préparer le déjeuner. Il y avait du monde sur notre passage, à toutes les portes, à toutes les fenêtres. Quand je débouchai sur la place de la maison de ville, j'aperçus, au balcon du premier étage, trois jeunes filles, toutes jolies et charmantes. Il en était une surtout dont je ne pouvais détacher mes yeux. Je faillis lâcher les rênes de mon cheval... Le maire attendait sur le perron, et, tandis qu'il m'adressait un vibrant discours, je me demandais comment je lui parlerais de la jolie apparition; je la retrouvai heureusement, lorsqu'on se mit à table. Elle brillait parmi les invitées. Je sus bientôt qu'elle était la fille du citoyen Déchaux, directeur des vivres, assis à quelque distance de moi.

DE BELLE. — Je devine. Le repas fini, tu t'empressas de rejoindre le papa.

HOCHE. — J'engageai avec lui une longue conversation, à la fin de laquelle, le prenant à part, je lui dis à brûle-pourpoint : « Citoyen, voulez-vous de moi pour gendre? » Déchaux est un peu gros. Il s'attendait si peu à ma demande qu'il faillit en avoir une attaque d'apoplexie.

DE BELLE. — Comme entrée en jeu et début de pourparlers, c'était assez réussi...

HOCHE. — Il se remit promptement. Il me dit alors : « L'honneur (1) que vous voulez nous faire, citoyen général, est au-dessus de ce que je pouvais espérer... Un adjudant, un lieutenant tout au plus, est l'homme qui convient à ma fille... » — Je réponds : « Je suis général, il est vrai, mais, il y a quatre ans, j'étais encore sergent. » Le père reprend : « Pardonnez, citoyen général, il est d'usage, quand un mari se présente, que les parents de la fille qu'il demande prennent des informations. »

(1) La réponse de Déchaux à la demande de Hoche et sa question pour les informations usitées paraissent historiques; elles ont été relatées dans le mémoire sur Hoche que Bégin présenta en 1839 à l'Académie royale de Metz.

DE BELLE. — Des informations?... Il n'y a qu'à lire *Le Moniteur*.

HOCHE. — Je réplique : « Les informations sont courtes et simples. Elles vous apprendront que je suis né à Versailles, le 24 mai 1768; j'ai été baptisé le lendemain dans l'église Saint-Louis; ma mère qui s'appelait Anne Merlière, est morte en me donnant le jour; mon père, qui était palefrenier à la vénerie du roi, vit encore à Paris. Elevé par une tante, fruitière à Montreuil, et par un oncle qui était curé de Saint-Germain-en-Laye et m'a appris le latin, j'ai contracté un engagement avec des racoleurs, à seize ans; à vingt-six, je suis général de division, commandant en chef de l'armée du Rhin et de la Moselle; je m'appelle Louis-Lazare Hoche. » Je quittai Thionville, emportant la promesse du père et après une heure d'entretien avec sa fille. Je voulais savoir si elle avait le cœur libre : c'est pour moi qu'il battait pour la première fois. Depuis lors, une courte correspondance s'est engagée. Finalement, il a été convenu qu'il viendrait aujourd'hui à Metz, à l'occasion de la fête du Ban Saint-Martin... C'est aujourd'hui que le jour des noces doit être fixé, et tu sais maintenant pourquoi je déborde de joie à la pensée que, tout à l'heure, je serai le fiancé reconnu et proclamé de la jolie Adélaïde Déchaux..., Déla, pour les intimes...

DE BELLE. — Sois heureux avec Déla... Je te le souhaite de tout mon cœur. La fiancée est jolie, j'en suis sûr : je sais que tu as bon goût, je t'ai vu à l'œuvre...

HOCHE. — Chut! ne parle pas de cela!... Le passé n'existe plus. J'ai tout oublié...

DE BELLE. — Et puis, le beau-père pourra mettre un peu de foin dans tes bottes... Un directeur des vivres...

HOCHE. — Crois-tu que j'aie songé à cela un seul instant?... Déla serait sans sou ni maille que je l'épouserais... Je ne me suis inquiété que d'une chose pour mon futur beau-père, c'est de savoir s'il était probe et honnête. Il l'est. Il n'y a pas de plâtre dans la farine qu'il fournit à nos armées et les souliers qu'il donne à nos soldats ont de véritables semelles en cuir, pas en carton... C'est un fournisseur intègre...

DE BELLE. — Qu'on lui élève une statue!... et, autour, des potences pour tous ceux qui volent et qui pillent!...

HOCHE. — Tu as raison. Le fournisseur qui vole est presque aussi coupable que le traître qui espionne pour le compte de l'ennemi... *(Regardant autour de lui.)* Il est bien en retard, le beau-père... Pourvu qu'il ne lui soit pas arrivé d'accident!... La route où nous avons tant marché n'est pas fameuse!...

DE BELLE. — Le char de l'amour vole sur toutes les ornières...

HOCHE. — Comme tu es poétique, à ton tour!...

DE BELLE. — Oui, le mal se gagne!... mais, rassure-toi, ce n'est qu'un accident. Je ne te ferai pas concurrence. Ecoute, Lazare... On dirait les grelots d'un équipage...

HOCHE. — C'est elle! ce sont eux!

Il court au-devant.

DE BELLE. — Il va se faire écraser!...

SCÈNE II

LES MÊMES, DÉCHAUX, DÉLA, JUSTINE

HOCHE. — Bonjour, citoyen beau-père...

DÉCHAUX. — Bonjour, citoyen général...

HOCHE, *à Déla.* — Citoyenne, je vous offre ma respectueuse affection... *(A Justine.)* Citoyenne..., vous me faites, en accompagnant votre sœur, une agréable surprise.

JUSTINE. — Ma sœur et moi, nous ne nous

quittons jamais, comment ne l'aurais-je pas accompagnée aujourd'hui?...

HOCHE, *présentant de Belle.* — Mon ami, de Belle, général de brigade, qui a bien voulu me tenir compagnie, pendant que je piaffais à vous attendre...

DÉCHAUX, *saluant.* — Général...

JUSTINE. — Un héros de la Moselle, vous aussi.

DE BELLE, *modestement.* — Un soldat...

HOCHE. — Et vous allez bien, beau-père?...

DÉCHAUX. — Oui, citoyen général...

HOCHE. — Et vous avez fait bon voyage, citoyen beau-père?...

DÉCHAUX. — Non, citoyen général...

HOCHE. — Comment cela, citoyen beau-père?...

DÉCHAUX. — C'est bien simple, citoyen général... Les routes sont défoncées et nous étions secoués dans notre voiture comme des marrons dans un sac.

HOCHE. — C'est la faute de nos canons.

DÉCHAUX. — Et puis, il a fait frais, ce matin. Le brouillard était humide.

HOCHE. — Le soleil l'a dissipé pour nous.

LA VENDEUSE, *s'approchant de Déchaux.* — Une fleur ou une cocarde?...

DE BELLE, *à Justine.* — Citoyenne, permettez... Une fleur...

JUSTINE. — Non, une cocarde.

DÉLA, *à Hoche.* — Cela ne va pas! Cela ne va pas du tout!

HOCHE. — Comment cela?

DÉLA. — Il ne veut plus du mariage...

HOCHE. — Qu'est-ce que vous dites?...

DÉLA. — Il veut bien, mais à une condition...

Déchaux revient.

DÉCHAUX, *tout fleuri.* — Voilà!... me voilà transformé en pot à fleurs... Eh bien! si vous voulez, nous allons parcourir la fête...

DÉLA. — Papa, vous m'avez dit que vous aviez à parler au général... Il vaut mieux que vous restiez seul avec lui un instant... Le général de Belle, pendant ce temps, nous accompagnera...

DÉCHAUX. — Comme cela, tout de suite?

DÉLA. — Oui, tout de suite..., sans débrider...

DÉCHAUX. — Du reste, ce que j'ai à dire au général n'est pas bien long. Nous irons vous retrouver bientôt...

Déla, Justine et de Belle entrent dans le café.

SCÈNE III

HOCHE, DÉCHAUX

HOCHE. — Qu'y a-t-il donc?

DÉCHAUX. — Rien de bien grave... Cependant...

HOCHE. — Cependant, quoi?

DÉCHAUX. — Citoyen général, lorsque, après le dîner de Thionville, vous m'avez demandé la main de ma fille Adélaïde, je vous ai dit : « Topez là, mon gendre! Adélaïde sera votre femme ». J'ai été extrêmement flatté de cette demande, et je le suis encore...

HOCHE. — Alors...

DÉCHAUX. — Depuis, j'ai réfléchi.

HOCHE. — Est-ce que je vous déplais?

DÉCHAUX. — Il ne s'agit pas de vous.

HOCHE. — Je ne comprends plus.

DÉCHAUX. — Citoyen général, j'ai deux filles...

HOCHE. — Vous voulez que je les épouse toutes les deux!... Moi, je veux bien, mais les lois s'y opposent.

DÉCHAUX. — Je le sais. Pourquoi tenez-vous absolument à épouser la cadette?

HOCHE. — Parce qu'elle me plaît, parce que je l'aime, parce que je l'adore!

DÉCHAUX. — Vous pourriez tout aussi bien adorer l'aînée...

HOCHE. — Certainement; mais, si aimable, si digne d'être aimée que soit Mlle Justine, mon cœur n'a point battu pour elle... On n'est pas maître de ses sentiments... Je serai très heureux d'être votre gendre, mais je ne borne pas mes ambitions à ce seul titre. Mon cœur a choisi la cadette de vos filles. Je l'écoute et lui obéis. Ce n'est pas pour le mariage, c'est dans la danse du quadrille, citoyen, que l'on dit : « Balancez vos dames! »

DÉCHAUX. — Oui, mais moi, je suis père... J'ai deux filles...

HOCHE. — Vous me l'avez déjà dit...

DÉCHAUX. — Je dois me soucier de l'avenir de toutes les deux également. Eh bien! si l'on voit la seconde se marier avant la première, et pour épouser le général Hoche, le grand général Hoche...

HOCHE. — Passons les qualificatifs... Qu'arrivera-t-il?

DÉCHAUX. — On se demandera pourquoi l'aînée est restée pour compte...

HOCHE. — Oh!

DÉCHAUX. — Elle sera complètement dépréciée et elle ne trouvera plus à se marier... Elle sera en droit de me reprocher mon indifférence à son égard... Je ne veux pas faire son malheur...

HOCHE. — Quel scrupule, beau-père! Si Mlle Justine a l'âme aussi noble que sa sœur Adélaïde, je suis sûr que jamais elle ne songera à vous blâmer...

DÉCHAUX. — Je la connais. Elle ne dira rien, mais elle souffrira en silence... Alors, vous ne voulez pas l'épouser?

HOCHE. — Qui cela?

DÉCHAUX. — Justine.

HOCHE. — Non!... non!... encore une fois, c'est Mlle Adélaïde que j'aime et que je veux épouser... Entendez-vous?...

DÉCHAUX. — J'entends bien... Evidemment, je ne peux pas vous forcer à épouser Justine, mais alors, mariez-la...

HOCHE. — Que je la marie, moi?...

DÉCHAUX. — Oui, vous... Mariez Justine, et je vous donne Déla, comme je vous l'ai promis...

HOCHE. — Mais je n'ai personne...

DÉCHAUX. — Vous avez bien un ami?...

HOCHE. — Un ami trouve quelquefois un autre ami pour faire la cour à sa femme, mais pour épouser sa belle-sœur... c'est plus difficile...

DÉCHAUX. — Ecoutez, vous connaissez mon admiration et mon respect pour le général Hoche, Justine souffrirait trop..., je maintiens ce que j'ai dit... Excusez-moi, je ne peux pas...

HOCHE. — On ne trouve pas un mari, comme cela, sous le pas de son cheval...

DÉCHAUX. — Je ne suis pas pressé...

HOCHE. — Moi, je le suis... Je ne suis pas maître de ma personne... Demain, la Convention peut m'envoyer aux cinq cents diables... Et si je ne trouve personne sur le chemin pour vous...

DÉCHAUX. — Que voulez-vous que je vous dise?...

HOCHE. — Vous, je vais vous faire arrêter, j'épouserai votre fille et je vous relâcherai après...

DÉCHAUX. — Déla ne vous suivrait pas.

HOCHE. — Oh! oh!

DÉCHAUX. — Mes filles obéissent à leur père comme vos soldats à leur général. Pour moi, je n'ai qu'une parole.

HOCHE. — Pardon, vous en avez deux.

DÉCHAUX. — C'est la seconde qui est la bonne. Justine d'abord, Déla ensuite.

HOCHE. — Mais enfin.

DÉCHAUX. — Voici Déla. Parlez-lui! Vous verrez ce qu'elle vous dira...

HOCHE. — Quel entêté!...

DÉCHAUX. — Je suis Lorrain.

HOCHE. — Quel obstiné vous faites!

DÉCHAUX. — Je suis Lorrain! *Dixi!* Je vais prendre un bol de punch.

Déla entre.

SCÈNE IV

HOCHE, DÉLA

HOCHE. — Ma chère adorée, qu'est-ce que nous allons devenir?... Savez-vous ce qu'il m'a déclaré?

DÉLA. — Qu'il ne veut pas me marier avant ma sœur... Il nous l'avait dit... Mais je pouvais croire que c'était une lubie, une parole en l'air, dont vous auriez vite raison...

HOCHE. — C'est une résolution bien arrêtée. Elle est absurde, mais inébranlable... J'ai eu beau insister, implorer, menacer même...

DÉLA. — Est-ce que papa a enfoncé son chapeau sur sa tête, en vous parlant?...

HOCHE. — Oui, il m'a semblé... Pourquoi?...

DÉLA. — Dans la famille, nous distinguons les idées de papa en deux catégories, les idées à chapeau enfoncé et les idées à chapeau en l'air... Ma chère maman ne s'y trompait jamais... Si c'est une idée à chapeau enfoncé, il n'en démordra pas...

HOCHE. — Je n'ai pas remarqué le geste du chapeau... Mais son ton péremptoire ne laissait aucun doute, hélas! Et il faut que nous nous soumettions à cette comédie saugrenue! Moi qui combats les satellites de la tyrannie, je retrouve à l'arrière un despote pour nous opprimer! Votre père est un ci-devant que l'on devrait dénoncer. Il maintient en faveur de votre sœur un droit d'aînesse que nos législateurs ont aboli... *(Après un silence.)* Et ce qui me révolte encore plus, c'est cette soumission d'ancien régime avec laquelle vous acceptez cela... Vous n'en paraissez pas plus attristée...

DÉLA. — Est-ce moi qui vais donner du courage au général Hoche??

HOCHE. — Vous espérez donc décider votre père?

DÉLA. — Ah! non!... mon père est Lorrain... C'est un entêté, un obstiné...

HOCHE. — Je me le disais il y a un instant...

DÉLA. — Mais je suis sa fille!...

HOCHE. — Hélas!

DÉLA. — Ne dites pas hélas! Si je n'étais pas sa fille... je ne serais pas ici...

HOCHE. — Vous auriez eu un autre père.

DÉLA. — Mais vous ne m'auriez peut-être pas rencontrée...

HOCHE. — Non, non, je suis perdu!... Je le sens... mon bonheur est fini... J'ai envie d'aller me jeter dans la Moselle.

DÉLA. — L'eau est encore trop froide... Vous seriez gelé...

HOCHE. — Je n'ai pas envie de rire!...

DÉLA. — Moi non plus! mais ce n'est pas en nous désespérant que nous arriverons à quelque chose... Vous voulez toujours m'épouser?

HOCHE. — Oui.

DÉLA. — Moi aussi.

HOCHE. — Comment?...

DÉLA. — Selon l'usage... Devant le maire..., à Thionville.

HOCHE. — Qu'est-ce qu'il faut faire?... S'il fallait, pour cela, battre les Prussiens, prendre une ville, trois villes...

DÉLA. — Vous le feriez... Mais vous n'aurez pas cette peine... Il s'agit seulement d'avoir raison de M. Déchaux.

HOCHE. — C'est drôle... Nous autres sol-
its, nous avons le courage contre l'ennemi; ous savons nous battre et mourir... Mais, evant un civil, nous sommes complètement ésemparés... Nous nous laissons bafouer, rail-
r, terroriser, et nous disons encore merci!

DÉLA. — Allons! allons!... général, je vais ous avouer quelque chose qui vous récon-
rtera... Lorsque j'ai connu la décision de on père, j'ai été comme vous, d'abord, dé-
spérée...

HOCHE. — Vous voyez...

DÉLA. — Mais après, j'ai réfléchi et je me is dit : « Le général nous tirera d'affaire. »

HOCHE. — Moi?...

DÉLA. — Oui, suivez mon raisonnement... ous convenez avec moi que ma sœur Jus-
ie est très mariable...

HOCHE. — Certainement.

DÉLA. — Elle est gentille, elle est aimable, e a un tas de qualités...

HOCHE. — Comme sa sœur...

DÉLA. — Encore plus que moi.

HOCHE. — C'est impossible...

DÉLA. — Ne marivaudons pas; nous n'a-
ns pas le temps... D'autre part, vous, gé-
ral, vous avez beaucoup d'officiers sous tre commandement.

HOCHE. — Oui, mais je peux leur donner rdre de prendre une redoute, non pas de endre femme.

DÉLA. — Présentez-les à ma sœur.

HOCHE. — Par rang d'âge ou de grade?

DÉLA. — Comme vous voudrez... Il y en bien un qui conviendra à Justine. Je vous éviens qu'elle est très difficile... Elle a déjà fusé plus de dix partis à Thionville...; je ne is même pas si elle aurait voulu de vous.

HOCHE. — C'est encourageant... Allons! Je is faire sonner au ralliement!... Je ferai sser successivement sous les yeux de Mlle stine toute l'armée de la Moselle. Elle oisira... Cela durera dix ans!...

DÉLA. — Eh bien! moi, je n'ai pas besoin cela! J'ai déjà trouvé...

HOCHE. — Qui cela?

DÉLA. — Votre camarade de Belle, qui est train de boire un punch avec papa!

HOCHE. — De Belle!... Mais il est à ce point nemi du mariage pour un soldat, que mal-
ré son amitié pour moi, il voulait m'empê-
er de vous épouser...

DÉLA. — Je n'aurais pas cru cela de lui. me plaisait, à première vue.

HOCHE. — Épousez-le...

DÉLA. — Cela n'est pas gentil, ce que vous dites là.

HOCHE. — Pardonnez-moi... Mais le premier e vous me signalez est justement un céli-
taire irréductible...

DÉLA. — Oh! oh!

HOCHE. — Il n'y a pas de oh! oh!...

DÉLA. — Ah! ah! le citoyen de Belle a été ntraire à notre mariage : voilà qui me pique jeu. A nous deux, citoyen de Belle!

HOCHE. — Vous avez une assurance, une nfiance qui me gagnent.

DÉLA. — Laissez-moi faire... Vous allez voir. ai mon plan.

HOCHE. — Vous avez de la chance... Mais chez que je ne me soumets pas à la écision de votre père... Ma Déla bien-
mée, je suis exposé chaque jour à trop dangers — et je ne parle pas seu-
ment de ceux de la guerre; il faut vre vite en temps de Révolution!... — je ne ux pas mourir sans avoir pu t'appeler ma mme, sans t'avoir serrée dans mes bras! ourquoi veut-on me disputer des moments bonheur qui seront peut-être si courts?...

DÉLA. — Voulez-vous bien ne pas parler ainsi!

HOCHE. — Il faut que tu soies prête comme moi au sacrifice que la patrie exige de nous...

DÉLA. — Je suis prête, mais je ne veux pas y songer.

HOCHE. — Pourquoi? Ce sont des pensées dignes de la femme d'un soldat. J'ai vu tant de mes camarades tomber à mes côtés... Un rayonnement d'enthousiasme illuminait encore leurs traits... Il est beau de succomber dans un jour de victoire. Notre dernier soleil qui s'incline sur l'horizon nous montre l'ennemi qui fuit et les drapeaux tricolores claquant au vent du crépuscule. Il ne faut pas des lar-
mes, mais des lauriers et des couronnes à ceux qui meurent dans la gloire!

DÉLA. — Mais vivre dans la gloire, conti-
nuer tes exploits, achever la défaite des enne-
mis de la France, voir la République, heu-
reuse et florissante, affermie par ton bras n'est-ce pas aussi un beau sort? A ton côté, je m'enivrerai des acclamations qui salueront ton passage. Et je marcherai près de toi, la compagne et l'épouse d'un héros!

HOCHE. — Ma chère femme! Et l'on te refuse à moi!... On m'oppose des conditions dérisoires...

DÉLA. — Décide!... Je te suivrai! Je me réfugie près de toi!

HOCHE. — Ah! je t'aime! je t'aime! Tu es bien à moi... Je t'ai aimée dès le pre-
mier jour où je t'ai vue à Thionville. J'ai demandé ta main, ton père me l'a accor-
dée... Le lendemain...

DÉLA. — Tu venais à la maison... oh! comme mon cœur a battu! si fort qu'il me semblait que tu devais l'entendre quand je suis en-
trée dans le salon où tu m'attendais... Qu'est-
ce que je t'ai dit? Je ne me rappelle plus... J'avais complètement perdu la tête...

HOCHE. — Moi aussi, je crois bien...

DÉLA. — Nous parlions tous deux à la fois, comme pour nous étourdir par ce bruit de paroles. Puis, tout à coup, nous nous sommes arrêtés... Tu m'as regardée et tout de suite, j'ai vu que tu m'aimais... Ah! voir devant moi, troublé, presque timide, un guer-
rier comme toi!... Hoche dont j'admirais les hauts faits, que je comparais aux héros de la Grèce et de Rome, le vaillant entre les vail-
lants, la gloire de la patrie, et le salut de la République, il m'aimait, il m'aimait!...

HOCHE. — Ton amour m'est plus cher en-
core que la gloire... Celle du passé, celle que je veux gagner encore, ce sera pour toi, pour en parer ton front...

DÉLA. — Mon bien-aimé, mon époux chéri...

HOCHE. — Ma femme!...

Ils se prennent la main. Un temps.

DÉLA. — Oui, tu es mon mari, je suis ta femme et nous ne sommes pas mariés... Al-
lons, il n'y a pas un instant à perdre... La pre-
mière chose à faire, c'est de convaincre ma sœur. Je m'en charge... Je vais l'appeler. Vous, pendant ce temps-là, plaidez la cause auprès de votre ami...

HOCHE. — Devant votre père?...

DÉLA. — Mon Dieu! il faut tout vous ensei-
gner. Prétextez des instructions à donner au général de Belle et prenez-le à part.

HOCHE. — Qu'est-ce que je ferai de votre père pendant ce temps-là?

DÉLA. — Vous lui donnerez à lire les jour-
naux.

HOCHE. — Le *Journal des Hommes libres?*

DÉLA. — Si vous voulez!... Allez!... allez vite!... *(Allant au café.)* Justine! Justine!...

Hoche entre dans le café. Justine en sort.

SCÈNE V

DÉLA, JUSTINE

JUSTINE. — Qu'y a-t-il, ma sœur?...

DÉLA. — Il y a que tout s'arrange...

JUSTINE. — Ah! je suis très heureuse!...

DÉLA. — Tout s'arrange, si tu ne fais pas la méchante...

JUSTINE. — Moi?... En quoi est-ce que cela dépend de moi?... Ce n'est pas ma faute si notre père s'obstine à ne pas vouloir que tu te maries avant moi... Ce n'est pas moi qui le lui ai demandé...

DÉLA. — Je le sais... Si tu avais été capable de le faire, tu me connais assez pour savoir que je ne m'humilierais pas devant toi... Je te demande seulement de mettre, à m'aider, un peu de complaisance...

JUSTINE. — Je ferai tout ce que je pourrai pour toi, tu le sais bien... même de sacrifier mon cœur, s'il le fallait... Déla!

DÉLA. — Je t'embrasse pour ce mot-là. *(Elle l'embrasse.)* Mais tu n'as pas à te sacrifier, puisque tu n'aimes pas encore.

JUSTINE. — C'est absolument exact... Je n'aime personne... Et je veux aimer pour me marier...

DÉLA. — Eh bien! fais un petit effort..., tâche d'aimer quelqu'un...

JUSTINE. — Comme c'est facile!...

DÉLA. — Il suffit d'avoir de la bonne vo-
lonté.

JUSTINE. — Je ne peux pourtant pas m'a-
mouracher du premier venu, au commande-
ment. Tiens, ce gros lourdaud, qui passe là-
bas, avec le nez retroussé jusqu'aux yeux et les bras ballants comme des ailes de mou-
lin, veux-tu que je l'épouse?... Appelons-le...

DÉLA. — Moi, j'ai aimé Lazare le premier jour qu'il est venu à la maison.

JUSTINE. — C'est que vous étiez destinés à vous aimer... Quand je rencontrerai celui que je dois aimer, moi aussi je l'aimerai au pre-
mier regard.

DÉLA, *sérieuse.* — Justine..., tu as fait de mauvaises lectures.

JUSTINE. — Par exemple?...

DÉLA. — Tu as lu des tas de romans qui t'ont monté la tête...

JUSTINE. — Voyez-vous la petite fille de seize ans qui me fait un sermon...

DÉLA. — Il te faut des choses impossibles...

JUSTINE. — Pas si impossibles, puisque je demande seulement... ce que tu as trouvé : un fiancé que j'aime... et qui m'aime...

DÉLA, *un peu impatientée.* — Trouve-le donc... Mais dépêche-toi. C'est indiscret de faire attendre les autres. Tu décourages tous les prétendants par ta froideur... Tu refuses tout le monde.

JUSTINE. — Qui cela? le citoyen Camusot, l'associé de papa pour les vivres et les four-
rages. En aurais-tu voulu, toi?...

DÉLA. — Moi, j'aime Lazare...

JUSTINE. — Et moi, je veux aimer...

DÉLA. — Qui?

JUSTINE. — Un inconnu que je rencontrerai un jour...

DÉLA. — Je l'ai trouvé...

JUSTINE. — C'est plus fort que chez Ni-
colet, comme dit papa. Quel est cet inconnu que tu connais et que je ne connais pas?...

DÉLA. — Le général de Belle.

JUSTINE. — Le général de Belle, l'ami du général Hoche, qui nous l'a présenté tout à l'heure?

DÉLA. — Lui-même... Pourquoi pas?...

JUSTINE. — Ma pauvre Déla, je te plains. Mais ta découverte n'existe pas. En ad-
mettant que je fusse disposée à épouser le citoyen de Belle, il y a un obstacle insur-
montable... Tout à l'heure, le général de Belle

nous disait qu'il admirait le courage de son général qui allait se marier.

DÉLA. — Eh bien! il est gentil pour moi, le général de Belle...

JUSTINE. — Il disait cela d'une façon générale..., sans jeu de mots, et que lui, il n'aurait jamais la même hardiesse.

DÉLA. — Les hommes disent tous cela! Et puis, que passe un joli minois avec des cheveux frisés, des yeux bleus...

JUSTINE. — Comme ma sœur Déla...

DÉLA. — Comme ma sœur Justine... et les voilà pincés... Je suis bien sûre que si tu voulais, tu le ferais vite changer d'avis avec tes yeux bleus et ton sourire...

JUSTINE. — Enjôleuse!

DÉLA. — Epouser un homme qui vous aime, c'est à la portée de tout le monde; mais épouser un homme qui ne songeait pas à vous, voilà qui est tentant et digne de Mlle Déchaux, l'aînée.

JUSTINE. — Tout cela est très joli; mais je n'aime pas le citoyen de Belle...

DÉLA. — Aime-le.

JUSTINE. — Ne dis pas de bêtises...

DÉLA. — Il mérite d'être aimé. Il est brave, sans cela il ne serait pas aux côtés de Lazare... Il est généreux; il est loyal, puisque Lazare en a fait son ami...

JUSTINE. — Hoche est général de division; de Belle n'est que général de brigade... Oh! je ne dis pas cela par jalousie... Je constate seulement...

DÉLA. — Il vaut bien mieux épouser un général de brigade qu'un général de division... Un général de division..., sa carrière est finie. Il n'a plus rien à attendre... Je regrette presque pour toi que de Belle ne soit pas seulement lieutenant. Le lieutenant peut être nommé capitaine; le capitaine peut être nommé commandant; le commandant peut être nommé colonel; le colonel peut être nommé général de brigade; le général de brigade peut être nommé général de division... Suppose qu'il en soit ainsi. A chaque promotion, tu auras une nouvelle joie... Moi, je n'en aurai plus de pareilles...

JUSTINE. — Tu as manqué ton affaire! Tu aurais dû être garçon. Tu aurais fait un bel orateur à la Convention.

DÉLA. — Tu trouves qu'il n'y en a pas assez?... Dis-moi, as-tu regardé de Belle?

JUSTINE. — Oui.

DÉLA. — As-tu vu comme il est joli homme? Il a une petite moustache noire tout à fait gentille...

JUSTINE. — Ah!... oui, peut-être...

DÉLA. — Tu vois, tu ne l'as pas bien regardé. Si tu l'avais bien regardé, tu serais amoureuse de lui...

JUSTINE. — Mais l'amour ne vient pas ainsi sur commande..., pour une moustache...

DÉLA. — Et toi, tu es rebelle... Tu deviendras vieille fille sans connaître l'amour..., ou il sera trop tard. Qui sait si tu aimeras jamais?... Et nous qui aimons, nous devrons attendre indéfiniment...

JUSTINE. — Ecoute... Je vais faire quelque pour toi.

DÉLA. — Ah!

JUSTINE. — Je vais supplier mon père de te marier sans m'attendre...

DÉLA. — Tu sais bien que quand il a dit non..., c'est non... Que deviendrons-nous, Lazare et moi, avec tous ces inflexibles?... car tu es aussi entêtée que papa, toi... Tu as sa tête... Ma mère le disait toujours.

JUSTINE. — Ma petite sœur chérie, je suis désolée de te faire de la peine... Mais, vraiment, que puis-je là contre?...

DÉLA. — Fais au moins un essai.

JUSTINE. — Que veux-tu dire?

DÉLA. — Je te demande de causer avec le citoyen de Belle...

JUSTINE. — J'ai déjà causé avec lui.

DÉLA. — Devant témoins..., devant papa. Je te demande de causer avec lui..., seule à seul..., seulement pendant une demi-heure... Ne me refuse pas cela... Tu as d'autant moins à redouter l'entretien que, si tu ne veux pas te marier, lui ne veut se marier avec qui que ce soit.

JUSTINE. — A quoi cela peut-il servir?... Enfin, je ne veux pas te contrarier... Je causerai seule à seul avec le citoyen de Belle... Nous parlerons de choses indifférentes — ou plutôt nous tâcherons de trouver ensemble le moyen qui nous échappe à tous de faire votre bonheur. Il existe peut-être...

DÉLA. — Oui, oui...

JUSTINE. — Oh! pas celui que tu crois.

DÉLA. — Tu es bonne!... Surtout ne prends pas ton air glacé. Souris, dis-toi que..., si par hasard, par le plus grand des hasards, ce citoyen était celui que tu dois aimer, tu n'auras pas de parti pris qui t'empêche de le bien regarder... Ne barricade pas ton cœur, pour qu'il puisse y trouver accès, s'il est celui qui doit le remplir...

JUSTINE. — Je serai aimable, je sourirai... Je pense déjà à quelque chose...

DÉLA. — Ah! à quoi donc?

JUSTINE. — De Belle a peut-être une sœur un peu mûre...

DÉLA. — Alors?

JUSTINE. — On pourrait remarier papa; remarié, il te laisserait épouser le général.

DÉLA. — Oh bien! si c'est là tout ce que tu as trouvé!...

JUSTINE. — Je te dis que nous chercherons... Voici justement le citoyen de Belle... C'est Hoche certainement qui l'envoie...

DÉLA. — Je vous laisse... *(Bas, au général.)* Allons! général, en avant! la victoire est à vous!

DE BELLE. — En avant? Quelle victoire?

SCÈNE VI

DE BELLE, JUSTINE

JUSTINE. — C'est par ordre que vous venez causer avec moi?... Ne dites pas non!... Moi, c'est par dévouement pour ma sœur que je suis là.

DE BELLE. — Voilà qui m'enlèverait toute hésitation sur les sentiments que je puis inspirer, si j'étais tenté, citoyenne, de me faire des illusions. Vous dites la vérité sans fard... C'est du dévouement de causer avec moi quelques minutes...

JUSTINE. — Vous êtes susceptible...

DE BELLE. — Je me rends justice. Je sais que je n'ai rien de ce qu'il faut pour plaire.

JUSTINE. — J'ai voulu dire seulement que nous étions, vous et moi, dans les mêmes dispositions... Je devine que le général Hoche vous a parlé pendant que ma sœur m'exhortait...

DE BELLE. — Je me sens trop indigne de la faveur à laquelle Hoche a songé pour moi.

JUSTINE. — Ne vous défendez pas... Je connais votre ferme résolution de garder le célibat... Je n'entreprendrai rien contre elle, citoyen général... Conservez votre précieuse liberté.

DE BELLE, *galamment.* — La liberté est un bien qu'un sexe charmant peut toujours nous ravir.

JUSTINE, *riant.* — Oh! ne vous croyez pas obligé de me dire des galanteries!... Sont-elles aussi dans le programme?...

DE BELLE. — En effet, je ne savais pas comment m'y prendre...

JUSTINE. — Avec moi... ce n'est pas un compliment...

DE BELLE. — Pardonnez-moi, citoyenne. J'ai reçu l'éducation d'un soldat... Elevé à l'école du ci-devant chevalier Paulet, on ne m'y a appris que la franchise et la vertu... *(Brusquement.)* Ah! citoyenne, si seulement vous étiez une redoute!...

JUSTINE. — Vous vous élanceriez vers moi... Le malheur est que je ne suis pas une redoute et vous ne vous sentez aucun élan...

DE BELLE. — Mais si!

JUSTINE. — Mais non... Et pour employer les dix minutes qui nous ont été octroyées, cherchons un sujet où nous serons plus à l'aise. Il faut bien que nous parlions de quelque chose, pendant le temps qui nous est dévolu pour nous accorder... Si vous me racontiez vos campagnes... *(Mouvement de surprise de de Belle.)* Oui, parlez-moi de Wissembourg, de Germesheim, de Spire, de Worms...

DE BELLE. — Citoyenne, vous êtes au courant de nos victoires comme les bulletins de l'armée.

JUSTINE. — C'est bien le moins qu'une bonne Française suive sur la carte les étapes des braves qui ont chassé l'ennemi de l'Alsace.

DE BELLE. — Je vois avec plaisir que Hoche va entrer dans une famille où règne le civisme le plus pur...

JUSTINE. — Oui, mais si j'étais de ma sœur, peut-être me ferais-je scrupule de détourner une seule parcelle de l'amour de Hoche pour la patrie et la république... N'est-ce pas votre avis à vous qui avez juré de rester célibataire?...

DE BELLE. — Ah! citoyenne, une épouse comme vous ne ferait pas de tort à la République dans le cœur d'un soldat patriote...

JUSTINE. — Voilà que vous vous croyez encore obligé de me dire des amabilités...

DE BELLE. — Je puis bien dire, du moins, citoyenne, que mon général a eu la main heureuse. Si la citoyenne Adélaïde possède vos vertus, il aura en elle une femme comme il en faut à un guerrier, pour l'encourager et le soutenir dans ses épreuves... car il y en a dans la vie militaire... Je ne veux pas parler, vous le pensez bien, des bombes ou des boulets, ni des longues marches sans pain, dans la neige ou dans la boue... Ce sont les agréments du métier... Ce qui est dur, voyez-vous, citoyenne, c'est d'être méconnu, calomnié bien souvent; c'est de savoir qu'on a, à Paris, des ennemis plus acharnés, parfois, et plus perfides que ceux qui sont de l'autre côté des tranchées. Ils dénaturent tout ce qu'on fait pour le bien de la patrie; ils soupçonnent nos meilleures intentions... Il ne s'agit pas de moi, citoyenne... On n'a pas encore fait au général de Belle l'honneur de le jalouser; mais Hoche a connu l'amertume de la calomnie...

JUSTINE. — Vous l'aimez bien, votre général?...

DE BELLE. — Ah! citoyenne, pour sa gloire et pour son bonheur, je donnerais ma vie avec joie...

JUSTINE, *avec un peu de malice.* — Mais pas votre liberté...

DE BELLE. — Comment cela?...

JUSTINE. — Eh bien! non..., puisque pour avancer le mariage qui doit faire son bonheur, vous repoussez l'idée de vous marier vous-même.

DE BELLE. — C'est que pour faire le bonheur de mon général, je ne peux pourtant pas aller jusqu'à faire le malheur d'une autre personne...

JUSTINE. — C'est vous, cette personne dont vous feriez le malheur?...



Adélaïde Déchaux (Déla) (Mlle Marie Leconte.)



Général Hoche.
(M. George Grand.)
(Photos Manuel.)



Justine Déchaux (Mme Huguette Duflos.)

DE BELLE. — Non, ce serait ma femme, si j'en avais une...

JUSTINE. — Vous n'êtes pas engageant...

DE BELLE. — Je suis sincère...

JUSTINE. — Le temps passe... C'est à peine s'il nous reste cinq minutes. Dites-moi vos principaux défauts...

DE BELLE. — Il faut plus de cinq minutes pour ma confession.

JUSTINE. — Vous vous croyez un mauvais sujet... Au fond, je suis sûre que vous rendriez une femme très heureuse...

DE BELLE. — Après tout..., peut-être..., si elle vous ressemblait... Mais il vaut mieux ne pas s'y risquer...

JUSTINE. — C'est plus sage?

DE BELLE, *naïvement*. — Oui.

JUSTINE, *désappointée*. — Ah!... *(Décidée.)* Eh bien! c'est un danger qu'il faut éviter. Votre conscience n'aura pas à se reprocher que d'avoir ajourné de quelques mois — ou de quelques années — ce bonheur de votre général. Cela vaut mieux que d'avoir risqué de faire le malheur d'une femme pendant toute une vie. *(Silence de de Belle qui paraît réfléchir.)* Les deux fiancés vont revenir. Nous allons leur annoncer que leur mariage reste différé de quelques mois — ou de quelques années... N'êtes-vous pas attristé de causer cette peine au général?

DE BELLE. — Cette peine, je n'en suis pas la cause unique. Une autre en est responsable aussi — et plus que moi.

JUSTINE. — En êtes-vous sûr?

DE BELLE. — Cela dépend de vous...

JUSTINE. — De vous plutôt..., car, en somme, il dépendait de vous de me plaire... Vous pouviez du moins essayer. C'était le véritable esprit de votre consigne dont vous n'avez suivi que la lettre... Vous pouviez vous montrer empressé, spirituel...

DE BELLE. — J'ai été sot...

JUSTINE. — ...Adroit...

DE BELLE. — J'ai été gauche...

JUSTINE. — Vous pouviez essayer de me convertir à la cause du mariage, faire briller à mes yeux des perspectives de félicité conjugale. Tout au contraire, vous m'avez fait un tableau à faire peur de ce que serait la vie avec vous... Vous avez voulu prudemment vous assurer contre le risque de me plaire... Quel fâcheux accident, n'est-ce pas, si j'étais entrée dans les intentions de Lazare et de ma sœur!...

DE BELLE. — N'accusez que la modestie et la rudesse d'un guerrier...

JUSTINE. —

« Nourri dans la Scythie, aux plaines d'Arbazan. »

Ce n'était pourtant pas la Scythie, l'école du chevalier Paulet...

DE BELLE. — Peu s'en fallait... On ne nous y apprenait pas à citer de beaux vers...

JUSTINE. — La sincérité vaut mieux. Grâce à la vôtre, nous terminons cet entretien comme nous l'avons commencé, moi, gardant la liberté de mon cœur, sur lequel vous n'avez fait nulle tentative, et vous, toujours ennemi du mariage et dédaigneux de tout autre amour que celui de la patrie.

DE BELLE. — La patrie m'a appelé et je lui ai répondu..., tandis que vous...

SCÈNE VII

LES MÊMES, HOCHE, DÉLA

HOCHE. — Eh bien! où en sont-ils?...

JUSTINE. — Au point de départ.

DÉLA. — Par exemple!

HOCHE. — De Belle a l'air tout penaud.

DE BELLE. — Si tu crois que c'est commode cette situation... J'aurais voulu t'y voir...

HOCHE. — Mon pauvre de Belle. *(Décidé.)* Je suis vraiment fâché que tu te sois donné tant de mal... pour rien... Aux grands maux les grands remèdes... Tu n'as pas réussi, passons à un autre...

JUSTINE *et* DE BELLE, *ensemble.* — Vous dites? — Tu dis?...

HOCHE, *même jeu.* — Dussé-je y employer la journée, nous passerons en revue tous ceux dont on peut faire un mari pour ma chère belle-sœur. Tenez... *(A Justine.)* Que penseriez-vous du capitaine Grigny, ou de Thoiras, mon officier d'ordonnance? Il est jeune! il est beau! Il vous trouve charmante... Il me disait...

DE BELLE, *l'interrompant, nerveux.* — Il te disait!... ce que je disais moi-même... ce que nous disions tous...

DÉLA. — Alors, il n'y a pas moyen que vous vous aimiez, vous deux?

HOCHE, *comme en une colère comique, à Justine.* — Après tout, qu'est-ce que vous reprochez à de Belle?

JUSTINE. — Simplement de n'avoir pas cherché à me plaire... C'est un grief, ce me semble, bien que je n'eusse aucune prétention sur le cœur du citoyen. Un tel parti pris n'est tout de même pas flatteur pour une femme.

HOCHE. — Oh! de Belle!... de Belle!...

DE BELLE. — Mais j'ai fait de mon mieux, au contraire... Je n'ai pas réussi. J'ai été gauche, maladroit... Que veux-tu?... Je n'ai pas les grâces d'un ci-devant petit-maître.

HOCHE. — ... Justine, si vous connaissiez de Belle, vous sauriez combien il est bon, généreux...

JUSTINE, *avec une nuance de dépit.* — Et sincère...

DÉLA. — Eh mais!... c'est une qualité...

JUSTINE. — Le général de Belle est l'ennemi des femmes.

DE BELLE. — Pardon! j'aimerais la mienne...

DÉLA. — Ah! tu vois! Bien répondu...

JUSTINE. — Et je suis sûre qu'il serait jaloux...

DE BELLE. — Mais oui, je serais jaloux de ma femme... Je ne l'épouserais pas pour les autres, mais pour moi...

DÉLA. — Il n'y a rien là de répréhensible...

DE BELLE, *s'animant.* — Je ne l'épouserais pas pour aller parader dans les bals, mais pour la contempler au coin de mon feu, ou sur le banc de mon jardin...

DÉLA. — Très bien! très bien! *(A Justine.)* C'est très bien, ce qu'il dit...

HOCHE. — Le voilà qui devient poète...

DE BELLE, *sur le même ton.* — Il n'y aurait entre nous deux que nos enfants toujours, et parfois quelques bons et fidèles amis qui nous seraient également chers à tous deux...

DÉLA. — Bravo! bravo!...

DE BELLE. — Je serais cependant très exigeant... Comme je m'efforcerais de satisfaire à tous ses désirs, je voudrais que ma femme fût toujours pour moi, avenante, souriante.

DÉLA. — C'est bien naturel...

DE BELLE, *à Justine.* — Vous voyez, citoyenne, quel mari insupportable je ferais!

DÉLA. — Sais-tu qu'il rendrait une femme très heureuse...



Dessin de Louis-Edouard Fournier, pour le programme.

JUSTINE, *après un petit temps.* — Je crois que oui.

Mouvement de Hoche et de Déla.

DE BELLE. — Vous croyez?

JUSTINE. — J'en suis sûre... Vous êtes certainement très fort en stratégie, et pour ce qui est de la bravoure, général..., vous ne sauriez recevoir de leçons de personne... Mais je vois que vous méconnaissez absolument le cœur des femmes... Il y a peut-être des petites créatures, têtes à l'évent, qui ne pensent qu'à leurs rubans et à leurs chiffons, qui ne songent qu'à s'amuser dans les quadrilles, à faire pâlir de jalousie des rivales, à caqueter et à coqueter. Si les événements que nous traversons n'ont pas mis un peu de plomb dans la cervelle de ces évaporées il faut les plaindre. Il est d'autres jeunes filles qui en ont compris le sens et pour qui la vie apparaît comme sérieuse et remplie de devoirs. Elles savent le respect, l'admiration,



(Phot. Bert.)

M. Adolphe Aderer.

l'affection qu'elles doivent aux jeunes héros qui les protègent sans les connaître... Et lorsque, parmi eux, elles en distinguent un qui leur semble aimable, elles se disent qu'elles seraient fières de porter son nom...

DÉLA. — Mais alors, ma petite sœur Justine tout s'arrange!...

JUSTINE. — Attends encore... Encore faut-i que si un tel homme est de mon goût, je sois aussi du sien...

DE BELLE. — Ah! si celui-là faisait des ma nières, je lui dirais : « Comment!... tu as devant toi la créature la plus délicieuse, la plus charmante, la plus sensible qui soit au monde et tu hésites!... Mais tu n'es, mon cher, qu'un simple imbécile! »

HOCHE. — Bien parlé!

JUSTINE, *souriant.* — Ne le faites-vous pas pour sauver devant votre général votre répu tation de galanterie?

DE BELLE, *très sérieux.* — Ah! citoyenne c'est maintenant que je suis sincère. Tou à l'heure, je ne sais quel mauvais génie me faisait parler contre mon cœur... Mais vous vous, Justine, est-ce vrai ce que vous me dites?... Vous me permettez d'espérer?...

JUSTINE. — Oui, je vous confie le bonheur de ma vie.

De Belle baise la main de Justine.

DÉLA, *à Hoche.* — Nous sommes sauvés!

Elle embrasse sa sœur.

HOCHE, *à de Belle.* — Merci.

DE BELLE. — C'est moi bien plutôt qui te dois du retour... Si tu n'avais pas épousé Adé laïde, je n'aurais pas connu Justine...

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DÉCHAUX

HOCHE. — Beau-père! arrivez donc, beau père!

DÉCHAUX. — Me voici! Je commençais à trouver le temps long... Voilà deux fois que je lis le *Journal des Hommes libres...* Je me faisais l'effet d'un homme enchaîné...

HOCHE. — Beau-père, Justine se marie... Elle épouse de Belle. Rien ne retarde plus mon bonheur...

DÉLA. — Ni le mien.

JUSTINE. — Ni le mien.

DE BELLE. — Ni le mien.

DÉCHAUX. — Vous voyez que je ne suis pas entêté... quand on fait ce que je veux...

LES DEUX FILLES. — Cher papa!

Déchaux serre les mains des deux généraux. Ta bleau à la Greuze.

DÉCHAUX. — Vivent les patriotes! Vive l'ar mée de la Moselle!

DÉLA. — Vive le général Hoche!

HOCHE. — Ne dites pas « Vive le général Hoche », dites : « Vive la nation! »

DÉCHAUX. — Vive la nation!

HOCHE. — Mes amis, l'heure que nous vi vons est belle... Qu'importe après cela si no tre vie est courte! Pour ma part, je ne me plaindrai pas si les destins ont borné la mienne comme celle d'Achille. Ils m'ont donné mieux encore que la gloire qu'il demandait à sa mère Thétis... Ma chère Déla, ma bien-aimée, ce soir qui tombe est solennel et doux... Regarde ces nuages que le soleil dore de ses derniers rayons... Que l'image de tout ce qui nous environne reste à jamais gravée dans nos cœurs et dans nos pensées! Ces vieux arbres, ces coteaux, ce fleuve aux eaux claires, ce temple avec sa flèche élancée et sa haute tour où résonnent les cloches, et toi, Metz, noble cité, ville héroïque, rendue sainte par le sang de nos soldats morts autour de tes bastions, je vous invoque et je vous atteste au nom de notre amour!...

Le rideau tombe lentement.

Rideau.

ADOLPHE ADERER.

LES·ANNALES



LA TREVE DE DIEU

Juin 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Cent.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN·AN·6MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1721. — 18 JUIN 1916

EDITION·DE·LUXE — UN·AN·6MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr | 11 fr 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



M. LOUIS BARTHOU, ANCIEN PRÉSIDENT DU CONSEIL, DANS UNE TRANCHÉE DE L'ARGONNE.

VISITES AU FRONT

Cliché de la Section photographique de l'armée



LE SÉNATEUR CHARLES HUMBERT VISITANT UN DÉPOT DE PROJECTILES DE GROS CALIBRE, DANS LA RÉGION DE VERDUN

DES CANONS! DES MUNITIONS!

Cliché de la Section photographique de l'armée

SOMMAIRE

Notes de la Semaine

L'Ennemi chez nous

Cette guerre qui répand à flots le sang de notre belle jeunesse et nous inflige des deuils si cruels, nous aura du moins ouvert les yeux... La plupart des Français ne soupçonnaient pas l'œuvre de conquête que l'Allemagne avide et fourbe accomplissait sur leur territoire. Par insouciance, étourderie et générosité chevaleresque, ils laissaient ce travail s'opérer librement. Leur snobisme le facilitait, l'encourageait. Ils raffolaient de la musique wagnérienne, de l'art décoratif munichois. Ils toléraient chez eux la présence des banquiers, des industriels, des commerçants, des courtiers d'outre-Rhin. A ces ennemis sournois qui, pour mieux les trahir, se faisaient naturaliser, ils confiaient la direction de leurs entreprises, le maniement de leurs capitaux. Ainsi s'était formée, à l'intérieur de notre pays, une armée pacifique, prête à seconder, dès que l'heure du branle-bas aurait sonné, l'assaut brutal de l'armée guerrière... Que nous ayons pu résister à ce plan savamment ourdi, que la France, poignardée de tous côtés à la fois, existe encore, c'est un miracle, le miracle de son génie improvisateur, le miracle de l'héroïsme et des vertus de ses fils. Elle sera revenue de loin. J'espère que la terrible leçon lui aura servi. Elle ne se borne pas à discerner ses fautes; autant que possible, elle y remédie et prépare l'avenir. Parmi les citoyens que leur âge ou l'insuffisance de leur vigueur physique éloigne du combat, il y en a peu d'inactifs. Chacun essaie de se rendre utile. Vous voyez les effets du cri fameux poussé par le sénateur Charles Humbert, repris en chœur par les cent voix de la presse : *Des Canons, des Munitions!* Cet appel a secoué l'inertie des bureaux, stimulé l'activité productrice des usines nationales, éclairé l'opinion, donné l'alarme... Nous ne tenons devant Verdun que parce que notre artillerie lourde a crû en nombre et en puissance. Les commissions parlementaires, dont on saura un jour le labeur, se sont montrées exigeantes, impérieuses... De perpétuelles enquêtes faites sur place les renseignent avec précision. Vous lirez plus loin quelques impressions rapportées de ces voyages par les « pèlerins de guerre », ardents amis du soldat...

Et nous songeons à demain. Nous connaissons la ténacité du peuple allemand qui continuera de se battre, lorsque les armes se seront tues, et s'apprête déjà à soutenir la lutte économique contre les peuples rivaux. Il faut le suivre et même, s'il se peut, le devancer sur ce terrain. Des hommes d'initiative, tels que notre admirable Herriot, créent des groupements, enflamment et disciplinent les bonnes volontés, coordonnent les efforts qui, sans méthode, risqueraient de s'éparpiller. Les Alliés sentent le besoin de s'unir étroitement. Je reçois le premier numéro de la *Revue des Nations latines*, fondée pour cet objet et à laquelle *Les Annales* souhaitent cordialement la bienvenue. L'illustre historien Guguielmo Ferrero et l'érudit Julien Luchaire, délégué à Florence de la culture française, au cours d'un article signé de leurs deux noms fraternels, signalent le péril de l'ambition teutonne, affirment l'urgente nécessité de la contenir. Ecoutez leurs paroles fermes et sages :

Non contents d'envenimer et d'exploiter sans scrupules les discordes et les rivalités des peuples latins, trop souvent les Allemands ont considéré l'hospitalité qu'on leur accordait libéralement comme la première étape de la conquête; trop souvent ils concentraient pour ainsi dire chez les peuples qui les enrichissaient l'avant-garde des armées que chez eux ils préparaient en silence.

Nul ne conteste aujourd'hui les vérités qu'expriment MM. Luchaire et Ferrero. Hier nous refusions d'y ajouter foi, nous prêtions une oreille ironique ou distraite à ceux qui les proclamaient, nous traitions de visionnaires ces prophètes... La campagne boche d'avant-guerre se développait près de nous, avec notre complaisance et notre inconscient concours. Nous coudoyions les espions et les traîtres, nous leur serrions la main, nous les accueillions à notre table, nous acceptions comme argent comptant la fausse monnaie de leurs compliments obséquieux et de leurs sourires; ils se faufilaient partout où ils pensaient glaner un renseignement, poster une sentinelle, s'emparer d'un gage : à la Bourse, au théâtre, parmi les gens d'affaires, les gens de lettres, les politiciens... Cette besogne inouïe, basée sur l'emploi de la corruption, de l'intimidation, de l'audace et de la ruse, M. Léon Daudet ne se lasse pas de la signaler, de la décrire. L'écrivain pamphlétaire nous a souvent irrités et même indignés par d'injustes violences dirigées contre d'excellents Français. Cette haine injurieuse devient louable quand elle s'exerce contre l'Allemand félon et ses complices. *La Vermine du Monde* est un tableau truculent, tumultueux, exaspéré du Paris cosmopolite de ces quinze dernières années.

Des figures significatives y passent. Quelques-unes sont nommées, d'autres dissimulées sous des masques transparents. Voici Henri Hazewald, la tête et l'âme du complot, l'ambassadeur occulte de l'Allemagne, plus redoutable que l'ambassadeur officiel. Ce financier subventionne les journaux, entretient une police secrète, mène un train de prince, convie à ses dîners et à ses bals la fleur des élégances parisiennes. On ne se méfie point du millionnaire cosmopolite dont l'influence rayonne aux quatre points cardinaux. Il y a un Hazewald à Vienne, à Berlin, à Londres, à New-York. « Les membres de ces familles d'argentiers, fait observer l'auteur, se répartissent les rôles et les nationalités. L'argent franchit aisément les frontières, mais ne les supprime pas ». En effet, Hazewald prépare la « grande sonnerie » qui doit bientôt se déclancher... Quand? Il ne le sait pas exactement. Mais, grâce à ses soins, tout sera prêt... Autour de Hazewald grouille le gros et le menu fretin de la « vermine » : le baron Pflug, officier de la garde prussienne et virtuose de l'espionnage, Herman von Mumm, marchand de champagne rémois et proche parent du général Manteuffel, Ludwig Etter, David Stamm, organisateurs éventuels de

notre Lutèce humiliée et serve du kaiser. Puis c'est la phalange des commensaux de Hazewald, moitié fripons, moitié dupes, persuadés des intentions pacifiques de l'empereur d'Allemagne, partisans d'une réconciliation qui leur sera fructueuse. « L'alerte d'Agadir, déclare l'« intellectuel » Tatteleu, a été un enseignement. Des deux côtés du Rhin, on s'est rendu compte qu'on n'avait rien à gagner à un état de mésentente chronique. » Et Hazewald, instruit par l'expérience, sûr de ses moyens, ajoute : « Maintenant, au point où nous en sommes, je réponds de la germanisation de l'Etat français. J'en possède, nous en possédons, un à un, tous les rouages. » Ces rouages, c'est le concours des hommes d'affaires, des journalistes, et des parlementaires domestiqués. « Chaque trimestre, l'un d'eux, Antoine Haspa, allait à Dresde, à Francfort ou à Hambourg et revenait de là de plus en plus convaincu de la supériorité des pratiques allemandes, de l'ampleur de vue de Guillaume, de ses intentions conciliantes. » Soudain le coup de tonnerre éclate. La guerre est déclarée. L'Allemand se mobilise des deux côtés de la frontière. Les Boches, en résidence à Paris, forment trois catégories : les Boches naturalisés Français demeurant en France (carnet A.); les Boches de France naturalisés citoyens d'un pays neutre, choisissant entre leur poste en France, ou leur poste à l'étranger (carnet B.); les Boches demeurés Boches rejoignant au plus vite leur mère-patrie, à moins qu'ils n'aient l'ordre pour des raisons mystérieuses, de subir la captivité des camps de concentration (carnet C.)... La manœuvre s'exécute avec un ordre parfait. « Ceux du carnet A, administrateurs ou fondés de pouvoirs, préparaient les drapeaux français qu'ils arboreraient à la déclaration de guerre. Ceux du carnet B, hésitaient, consultaient leurs camarades. Ceux du carnet C faisaient leur malles. A l'hôtel *Cosmopolis*, le service était assuré par de jolies servantes, Badoises ou Bavaroises, spécialement dressées à explorer les bagages des voyageurs. Ces jeunes personnes s'envolèrent comme un essaim de guêpes. » Une lourde responsabilité pèse sur Hazewald, le grand chef. Il l'envisage sans effroi. Il est tranquille. « Avant un mois, dit-il, à sa femme (une Francfortoise laide et richissime), les troupes de notre empereur entreront à Paris. Ce seront des réjouissances à n'en plus finir. Tu prendras rang parmi les dames de la Cour. » La mime Carlotta Weiss (un de nos engouements de 1912!) reste tout exprès pour illuminer de son talent, ces fêtes néroniennes et danser devant César.

Nous l'avons échappé belle!... La lecture de *La Vermine du Monde* nous communique un frisson rétrospectif... Puissions-nous, désormais ne plus être naïfs, aveugles et sourds....

LE BONHOMME CHRYSALE.



AUJOURD'HUI ET DEMAIN

Lettres a un Jeune Français

XIX
CHEZ D'ANNUNZIO

15 juin 1916.

Mon cher ami. Il est vrai que je vous ai peu parlé de d'Annunzio, sur lequel votre curiosité s'éveille, et je conviens que ce n'est pas assez au gré de mon admiration pour le génie du poète qui a joué un rôle décisif dans l'intervention de l'Italie. Pendant mon séjour à Venise, je l'ai vu à plusieurs reprises. Nos relations sont déjà anciennes. Je goûte son lyrisme, son imagination, sa puissance d'évocation et la richesse de sa langue colorée, pittoresque et harmonieuse. Ce poète de la volupté est en même temps le chantre du patriotisme. Né sur les bords de l'Adriatique, fils *del mare amarissimo*, il n'a jamais cessé de revendiquer la *più grande Italia*. Ne fit-il même pas le serment qui explique en partie sa longue absence, de ne revenir dans sa patrie que le jour où l'exaltation du sentiment national serait d'accord, pour les réaliser, avec les aspirations de son âme ardente? Les événements du mois de mai 1915 lui fournirent l'occasion depuis longtemps et impatiemment attendue. Vous souvient-il du *Sacre des Mille*, par lequel la ville de Gênes et l'Italie entière célébrèrent avec un éclat inaccoutumé l'anniversaire du jour fameux où Garibaldi et ses compagnons partirent du rocher du Quarto pour l'expédition de Sicile, « avec une audace immortelle vers un sort immortel? ». D'Annunzio, fêté, acclamé, reçu et choyé en enfant prodigue, fit entendre, avant la cérémonie même, des paroles enflammées et audacieuses, où passait déjà un bruit de guerre. Il apportait à la patrie anxieuse un credo tumultueux et prophétique dont la foi, qui ne ménageait rien, et qui associait le passé au présent, entraîna toutes les âmes. Ce premier contact avec le peuple suffit pour révéler à d'Annunzio la conscience de sa force, mais je ne sais s'il devina toute l'étendue du rôle que les événements préparaient à la mesure de son génie.

Louis Veuillot a écrit quelque part qu'« un peuple qui donne la parole à un poète sur les affaires de l'Etat, est un peuple abêti. » Il y a un blasphème dans ce paradoxe. Louis Veuillot avait un talent que j'admire pour son esprit et pour sa vigueur, mais dont la mesure est trop souvent absente. Quand il s'exprimait avec cette injustice brutale, Veuillot pensait à Lamartine, auquel il ne pardonnait pas les déceptions que lui avait causées la Révolution de 1848. Il ne comprenait donc pas, selon son amusante comparaison, « qu'un peuple eût commis la folie de choisir comme colonel le principal musicien du régiment ». Ces souvenirs de Lamartine, dont les ironies de Veuillot n'ont ni diminué le rôle ni terni la gloire, s'imposent irrésistiblement à l'esprit quand on parle de d'Annunzio. Ces deux grands poètes ont connu une heure unique. « Si vous aviez une révolution dans la main, l'ouvririez-vous? », disait Lamartine à un ami au moment où il écrivait l'*Histoire des Girondins*. Il ouvrit la main et il fit une révolution. D'Annunzio a déchaîné une guerre. Je ne dis pas qu'il ait suffi de leur génie lyrique, tourné vers les réalités, pour produire l'événement et il faut évidemment faire leur part, d'un côté aux aspirations politiques, de l'autre aux revendications nationales où ils puisèrent leur inspiration, leur élan et leur irrésistible autorité. Mais ils furent l'un et l'autre plus que des interprètes éloquents d'un sentiment populaire auquel ils apportèrent un moyen d'expression qui décupla sa force; ils furent, au sens absolu du mot, des créateurs d'action.

L'histoire, soit pour l'en louer, soit pour l'en blâmer, a proclamé cette action de Lamartine, mais les événements sont encore trop près de nous pour qu'elle ait mesuré la part que d'Annunzio a prise dans la déclaration de guerre de l'Italie à l'Autriche. Je vous avoue qu'avant mon voyage je la soupçonnais plus que je ne l'appréciais. Là-bas j'ai beaucoup appris. Vous ne serez pas surpris que d'Annunzio aime à revivre ces grandes heures. Il en fait d'une voix musicale et nette le récit coloré, animé, inoubliable. Je ne trahirai pas ses confidences. J'espère seulement qu'il gardera pour l'histoire, où elles doivent entrer, ces notations précises qui expliquent ses discours enflammés, ses indignations magnifiques, ses pathétiques exhortations. Il y a derrière toute cette musique, des inspirations insoupçonnées dont le secret sera révélé quelque jour, à l'honneur de tous ceux qui eurent le patriotisme de s'y associer.

Certes la musique est admirable et je sais des morceaux que les anthologies recueilleront comme étant parmi les plus beaux qui aient animé des lèvres humaines. Mais dans ces *orazioni* et dans ces *messaggi* où le grand poète a répandu toutes les splendeurs d'un verbe incomparable, il y a plus et mieux que de l'harmonie rythmée : il y a de l'action, une action directe, renseignée, révélatrice et prophétique. En voulez-vous un exemple?

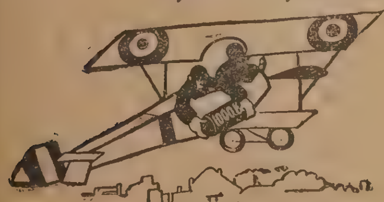
Le *Livre vert* italien s'achève sur la dépêche par laquelle M. Sonnino, ministre des Affaires Etrangères, donnait ordre à l'ambassadeur royal à Vienne, de dénoncer le traité d'alliance de l'Italie avec l'Autriche-Hongrie. La dépêche est du 3 mai 1915 : la démarche qui rendait à l'Italie son « entière liberté d'action » s'accomplit dès le lendemain. Comment cette dénonciation fut-elle connue? On n'en avait qu'une idée vague, née de bruits mystérieux, lorsque la démission de M. Salandra et les intrigues de M. Giolitti, succédant à la campagne corruptrice de M. de Bülow, firent un devoir à d'Annunzio d'apprendre la vérité au peuple de Rome dans la soirée du 14 mai. Ce fut une *accusa publica*, la mise en accusation par le poète de ceux dont les manœuvres hypocrites et audacieuses auraient, s'ils avaient été suivis, déshonoré la parole de l'Italie. « *Udite, udite. Gravissime cose io diro, da voi non conosciute.* Ecoutez, écoutez. Je vous dirai les choses les plus graves, que vous ignorez encore. » Comment résister à un tel exode? Et ce sont en effet des révélations d'une gravité extrême, des négociations diplomatiques, des secrets d'Etat, des traités défaits et des traités signés, que d'Annunzio jette comme du haut d'un trépied, à cette immense foule,

silencieuse et haletante, dans une scène d'histoire qui évoque et dépasse les scènes du forum imaginées dans son *Jules César* par le génie de Shakespeare. « *Udite*. Ecoutez... » Le peuple écoute. Il apprend que le traité qui liait l'Italie à l'Autriche-Hongrie a été dénoncé par un gouvernement courageux et clairvoyant contre lequel s'ourdissent, sous l'inspiration *del signor Bülow*, un étranger, de basses et dangereuses intrigues. Il apprend aussi que le même gouvernement a signé des accords précis et définitifs, de l'ordre diplomatique et de l'ordre militaire, avec les Alliés. « Donc, d'une part, un traité aboli, de l'autre, un accord réalisé. D'une part, l'honneur du pays revendiqué, *rivendicato l'onore;* de l'autre, l'honneur du pays engagé, *vincolato l'onore...* Ecoutez, écoutez. La patrie est en danger. La patrie est sur le point d'aller à sa perte. Pour la sauver d'une ruine et d'une ignominie irréparables, chacun de nous a le devoir de se donner lui-même tout entier, et de s'armer de toutes les armes, *d'armarsi di tutte le armi...* »

La guerre fut déclarée officiellement à l'Autriche le 23 mai. Mais, en fait, elle était inévitable, prévue, certaine, depuis cette historique soirée du 16 mai, où la parole inspirée de d'Annunzio avait enflammé le peuple et crié l'appel aux armes. Et l'Autriche ne s'est pas trompée sur le rôle du poète : en bombardant Pescara, où fut rédigé son acte de naissance et où sa vieille mère vit encore, elle a exercé des représailles qui sont bien dans le goût des vengeances tudesques.

Cette attitude imposait à d'Annunzio un devoir d'honneur. Il ne s'y est pas dérobé. A Gênes, dans la fête du Sacre des Mille, il terminait son discours par d'émouvantes Béatitudes où il saluait et enviait ceux qui, plus jeunes, pourraient plus donner à leur pays. Dans la marine, d'abord, dans l'aviation ensuite, d'Annunzio a payé l'exemple. Il s'est élevé en hydravion, de sa chère Venise, dont le plan, vu de si haut, offre un si curieux relief, jusqu'à sa chère Trieste, où, à plusieurs reprises, il a jeté des bombes sur les oppresseurs et des proclamations d'espérance pour les opprimés. C'est au cours d'une action de guerre qu'il a risqué, en janvier dernier, de perdre complètement la vue. Son œil droit est encore compromis et la lumière du jour lui est interdite. Le poète se soigne sur les bord du Grand Canal, dans un délicieux *Palazzo rosso*, où l'affection et l'admiration l'entourent. Je voudrais pouvoir redire les belles paroles, rythmées à la fois par la voix et par le cœur, où s'est exhalé son tendre amour pour la France. Je les tais parce que, quelque jour prochain, son « regard faiseur de chefs d'œuvre » viendra se poser sur nous et contemplera, pour le célébrer dignement, le chef-d'œuvre qu'offre au monde la France héroïque, confiante et immortelle.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.



Les Lettres de la Cousine



Des Bons Gros Toutous, s. v. p.

Ma chère cousine,

Aimez-vous les chiens?... Moi, c'est selon... Je mentirais si je disais que j'ai du goût pour ces petites bêtes enrubannées, frisées, sucrées, dorlotées, bichonnées, qui ont l'air d'être le joujou de ces dames, et dont les paletots à taille, les bracelets, les nœuds bleu de ciel, les corbeilles de soie, les jappements aigus, les caprices et les airs pâmés me donnent je ne sais quel malaise... Il me semble que ces bichons sont des prétextes à distraire de très belles dames qui s'imaginent de bonne foi combler le vide de leur cœur, avec ces minuscules esclaves à quatre pattes, qui, d'ailleurs, sont parfois leurs tyrans.

A mon humble avis, la parodie de ces affections outrées, dont le bon sens voudrait qu'elles revinssent à des semblables et non à des bêtes, a quelque chose d'offensant; de charmantes femmes sacrifient trop de temps et de puériles caresses à leurs favoris pour que chien et maîtresse n'y perdent quelque chose de leur dignité... C'est mon sentiment, je ne demande à personne de le partager et peut-être est-il injuste; je dis la chose en toute simplicité, comme je l'éprouve.

En revanche, combien j'aime le bon chien, simple, tout près de la nature, actif, joyeux, qui se roule sur l'herbe avec délice, vagabonde à l'air libre et dresse l'oreille dès que l'étranger approche ou qu'un danger menace le maître. Ce fidèle gardien se plaît à de robustes pâtées, ronge sans façon des os solides, flaire l'herbe qui le tient en santé et mourrait de désespoir s'il lui fallait subir la captivité en or, les sucreries, les indigestions, l'oisiveté de parade et les mille frivolités de ses frères de la Haute. C'est un vrai chien, lui!... Il travaille et il adore son maître!... Je ne sais rien de plus beau par exemple, que le chien de berger, râpeux, boueux, haletant auprès de ses moutons, s'essoufflant de l'un à l'autre, la langue pendante, l'œil en feu, mordillant celui-ci, grondant celui-là, grisé de responsabilité et qui se ferait tuer plutôt que d'abandonner une des bêtes dont il a la garde... Et je ne connais rien de plus émouvant que le bon gros chien, doux et féroce, qui se laisse martyriser avec volupté par l'enfant confié à sa dévotion, et sauterait à la gorge de quiconque oserait approcher seulement son petit dieu.

Chiens de dévouement, nobles et admirables bêtes, toutes d'instinct de sacrifice, ayant le culte de l'homme et offrant avec passion leur vie au maître qu'ils ont choisi... Amis que Gabriel Nigond a célébrés en des vers rustiques et doux :

> Y m'chérit sans ren espérer,
> Simplement, prêt à dévorer
> Çui qui m' tir'rait un ch'veu de la tête.
> Aussit', écout' ça mon vieux chien
> Si j'te l'dis, c'est pas que j'te flatte:
> Mais y'a ben des bêt's à deux pattes
> Qu'ont point l'cœur au niveau du tien...

Ce sont ces loyaux et tendres toutous que je demande instamment à tous ceux qui me lisent... Hélas! ils seront peut-être envoyés à la mort, en tout cas sûrement à l'honneur, et ce sont des héros qu'il nous faut, c'est-à-dire de braves soldats-chiens, servant la Patrie et prenant leur part de la grande bataille humaine.

J'ai l'honneur d'être chargée d'inscrire les enrôlements volontaires...

Bons chiens de garde, chiens de Brie, de Beauce, ou bouviers des Flandres... bergers picards, landais, de Gascogne ou du Limousin..., chiens de chasse ou de montagne, braves saint-bernards, quittez vos foyers, vos troupeaux et vos montagnes!... Quittez les maîtres que vous caressez de vos regards tendres et soumis... Quittez tout ce que vous aimez, un grand devoir vous appelle, là-bas, là où se terre l'ennemi, là où le canon tonne!...

Déjà 973 de vos frères sont partis, ils portent sur le dos la croix rouge et au cou le numéro matricule qui les inscrit sur les registres immortels de la Guerre. Ce sont des mobilisés, ils sont au front.

Et y'a ben des bêt's à deux pattes

qui n'en peuvent pas dire autant.

Ils sont 2,000 du côté boche, mais 973 chiens de chez nous font déjà presque la même besogne...

Demandez plutôt au chien Dick qui découvrit, à quelque pas de l'ennemi, des blessés oubliés et ne les a point lâchés qu'on ne les ait relevés...

Demandez à Turc qui, dans les Vosges, a sauvé à lui tout seul 150 blessés et qui, touché lui-même d'une balle, est reparti, à peine guéri, au front.

Et y'a ben des bêt's à deux pattes

qui n'y retournent pas si pressés...

Demandez à Rip qui, après la tournée des brancardiers, a déniché encore trois blessés... Demandez à tous ces héros-chiens qui furètent dans la neige, au fond des trous d'obus, et jusque sous les cadavres pour reconnaître ce qui vit encore, et apporter aux abandonnés, aux désespérés, la chaleur de leur caresse et l'intelligence passionnée de leur secours.

Or, l'Armée réclame des chiens, et l'œuvre admirable fondée par M. Lepel-Cointet : La Société nationale du chien sanitaire (1) n'en peut fournir maintenant autant qu'il le faudrait... Elle dresse ces bons serviteurs, en un stage militaire émouvant... Ils font l'exercice, apprennent à rapporter en silence, le képi du blessé. Un bon soldat-chien ne doit pas aboyer, de crainte d'avertir l'ennemi, il accomplit sa besogne discrètement à pattes feutrées, à voix basse; il grogne imperceptiblement, il tire par la manche le brancardier, le chef qui l'a envoyé en chasse..., il l'avertit : Chut, viens là-bas, il y en a Un... Je n'ai pas pu rapporter son képi. Il n'en a plus, mais viens, je te promets que tu en trouveras Un... Le chef se laisse conduire, le chien-soldat va affairé, toujours inquiet, tendant l'oreille, collant son museau à terre, prêt à l'alarme, surveillant le sauveur qui le suit, et le voilà près du blessé... Il le lèche, le ranime, fait cent tours, surveille frémissant la mise au brancard, s'agite autour du convoi avec des tendresses de mère et des vigilances hardies de combattant... Ah! il ne ferait pas bon qu'un Boche se hasardât dans son parage, il trouverait à qui parler... Le chien-soldat ne faillit jamais à sa mis-

(1) Le siège de l'œuvre est 21, rue de Choiseul.

sion et Dieu sait s'il a de la besogne au front!...

Certains sont promus au grade de « Chiens de Tranchées... » Ils se tiennent en avant du soldat qui guette, les oreilles en pointe, le museau renifleur, ils parlent à l'homme, à l'ami : Sois tranquille, tout repose..., ton esclave veille... Et puis ils dressent une patte discrète : Fais attention, j'entends quelque chose qui ne me paraît pas clair..., vite, ton fusil... On dirait que ça sent le Boche... Et le soldat silencieux dans la nuit profonde éclairée seulement par quelques fusées volantes sent près de lui, un être humain, prêt au sacrifice, il l'entend dans son langage chien dire : Je suis là..., je caresse de ma langue chaude tes mains si braves que j'aime..., on mourra ensemble s'il le faut, veux-tu?...

D'autres sont nommés « Chiens de Patrouille. » Ceux-là savent ramper sans bruit et se dissimuler, à l'heure où la lune monte au ciel, derrière les arbres, les talus, ou les monticules... Ils épient le moindre frôlement, la feuille qui craque, l'oiseau qui se pose, et tout d'un coup ils se retournent dramatiques : Le Boche! attention!... Et le soldat prévenu évite le traquenard.

D'autres sont « Chiens de Liaison »... Ils connaissent boyaux, tranchées, mines, couloirs, sapes, à fond, et d'une patte sûre filent d'un abri à un autre, porteurs de plis importants, glissés dans leur collier et dont quelquefois dépend la victoire... Ah! ils ne flânent pas ceux-là!... à peine sentent-ils le papier précieux à leur cou, qu'ils filent comme des météores. Ils arrivent en boule, l'écume à la gueule, le cœur battant... : Prends vite, prends vite!... Et ils repartent comme des fous avec la réponse; mitraille, balles, obus, ne les arrêtent pas une seconde. Leur tâche est sacrée et vingt fois, s'il le faut, ils recommencent la randonnée miraculeuse... Or ces chiens de liaison rendent d'inestimables services... Combien de fois, dans une journée décisive, les fils téléphoniques sont-ils coupés!... cela ne se compte plus, et le poste d'écoute aux abois attend des ordres qui ne peuvent plus venir. Le téléphoniste voudrait signaler ce qu'il voit dont l'importance est capitale et qu'il ne peut plus transmettre... Le clavier est muet, les fils paralysés... Mais Rip est là... Va, bon chien, va, fidèle bête, va au poste de commandement, va porter cet écrit et rapporte-moi une feuille signée du chef... Et, comme une flèche, Rip s'élance et fait son devoir...

Ah! bons chiens, enrôlez-vous..., enrôlez-vous vite. Vous êtes des bêtes de race, des braves bêtes de chez nous, qui partagerez les ivresses de la victoire... Vous suivrez au son des fifres, des tambours et des cymbales le régiment que vous aurez servi, quand il passera triomphant sous l'Arc de Triomphe. Et ce jour-là, vous aboierez votre joie, ou, plutôt, vous marcherez très dignes, comme des chiens qui se souviennent, et qui savent mériter un honneur payé de sang et de peine... Et vos anciens maîtres seront fiers de vous avoir donnés à la Patrie...

Vous ne reviendrez pas tous, beaux chiens de Brie, de Beauce ou bouviers des Flandres... Là-bas, sous la terre, dormiront les chiens-héros, gardiens du sol, mais on vous honorera, braves bêtes qui aurez su aimer et travailler!... On vous donnera une pensée reconnaissante, chiens-soldats, défenseurs humbles et passionnés du beau pays de France..., on vous aimera, bergers de la Patrie... Beaux chiens, enrôlez-vous.

YVONNE SARCEY.

Toute personne qui voudrait donner à l'œuvre que M. Lepel-Cointet a créée avec une générosité illassable, un chien-soldat, devra m'en prévenir... Le nom de ces braves bêtes et de leurs maîtres, sera inscrit dans nos *Annales*... L'œuvre se chargera du dressage dans un de ses dix chenils : Villemomble, Sannois, Senlis, Chailly, Clamart, Versailles, Juvisy, Brunoy, Paris, Maisons-Laffitte... chenil du président...

Le chien est soumis à deux examens après quoi, il est quelque chose comme soldat de France et a son Livre d'Or au ministère de la Guerre... Maîtres, donnez vos bonnes bêtes à la défense du pays, les généraux les réclament et l'Allemagne en possède deux mille, ne l'oubliez pas.

Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL
Temporaire-Auxiliaire n° 123
FONDÉ PAR
« L'UNIVERSITÉ DES ANNALES »

C'est aujourd'hui le jour de nos comptes... Fidèles à nos principes, nous soumettons notre rapport mensuel à tous ceux qui nous aident et permettent si généreusement la durée d'un hôpital où on travaille ferme...

En ce mois de mai, 573 grands pensements ont été faits, et notre nouvelle salle d'opérations n'a pas eu le temps de chômer!...

Rappelons que nous avions en caisse au 30 avril, 27,407 francs 25.

Au 31 mai, nous n'y trouvons plus que 25,137 francs..., chiffre encore très honorable, mais qui indique que les dépenses, cette fois-ci, ont excédé les recettes... Nous avons reçu, en ce mois, 4,986 francs 25. Mais les dépenses, avec les achats nécessités pour le renouvellement du matériel et les perfections nouvelles de la salle de stérilisation, avec la cherté des vivres, l'augmentation des produits chirurgicaux, des alcools, drains, etc., le prix haussé du charbon, du vin, du blanchissage suivent une voie ascensionnelle!... Bref, nous trouvons un total de dépenses de 7,256 francs 50... Là-dessus, l'alimentation entre pour un total de 4,905 francs 80, le blanchissage 580 francs 65, le charbon 228 francs 20, la chirurgie, pharmacie, radiographie pour 518 francs 05... N'oublions pas que l'hôpital prend à sa charge toute la dépense occasionnée par les envois au front.

Si la progression des dépenses obligées est aussi sensible, la tenue d'un hôpital qui essaie d'être un hôpital modèle, ne sera pas sans traverser des crises difficiles!...

Enfin, comme dit le proverbe, « à chaque jour suffit sa peine », et notre avance de 25,137 francs nous laisse encore des mois de répit, et cela d'autant mieux que la bonté de nos chères cousines ne se lasse jamais...

Nos envois au front ont été nombreux... Nous avons franchi le cap de notre 30 millième envoi. Exactement, 30,435. Cela nous vaut des bénédictions de soldats, bénédictions que nous renvoyons honnêtement à tous ceux qui nous permettent des générosités envers eux... Car c'est grâce à leurs multiples envois que nous pouvons composer des paquets expédiés aux soldats de France qui nous sont chaudement recommandés.

Pour nos Soldats

Et hâtons-nous maintenant de transmettre quelques-unes des innombrables demandes qui attendent leur tour :

M. *René Roland, 2e guides, P. M. C., Guînes (Pas-de-Calais)*, serait heureux d'avoir un appareil photographique à pellicules 6×9.

M. *de Peyre, maréchal des logis, 6e à pied d'Afrique, 1er groupe T. R., 1re batterie, convois automobiles, par B. C. M., Paris*, nous dit qu'un groupement sportif a été constitué dans leur batterie entre gradés et canonniers pour employer leurs heures de repos à faire de l'escrime au fleuret ou à l'épée.

Il demande ce matériel aux généreuses cousines des *Annales*, si possible quelques épées, fleurets, masques et gants.

M. *A. Lalague, 121e compagnie muletière, 9e train des équipages, secteur 502, armée d'Orient, par Marseille*, nous dit que quatre-vingts poilus de la 121r compagnie muletière, dévorés par les moustiques et les mouches, ne peuvent plus dormir ni le jour ni la nuit, et comptent sur la générosité des cousines des Annales et leur ingéniosité pour leur envoyer des moustiquaires ou leur indiquer un système de destruction.

L'Adoption des Prisonniers

Nous avons une communication urgente à transmettre à nos marraines... Elles ne doivent plus mettre de pain dans leurs paquets... C'est une mesure générale prise après un accord conclu entre le gouvernement français et le gouvernement allemand. A partir du 5 juin, c'est par les soins de « La Fédération Nationale d'Assistance aux Prisonniers de Guerre » que tout prisonnier, militaire ou civil, recevra deux kilos de pain par semaine... Cette ration, venant s'ajouter à celle fournie par le gouvernement allemand, doit assurer à chaque prisonnier 600 grammes de pain par jour...

Nous prions donc instamment nos fidèles marraines de vouloir bien consacrer les sommes qu'elles destinaient à leurs colis de pain, à d'autres envois substantiels : pâtes, légumes, chocolat, sucre, conserves de viande. Qu'elles ne perdent pas de vue que nos prisonniers meurent littéralement de faim, et que ce n'est pas le moment de restreindre les envois. Il y a un devoir impérieux à remplir envers nos pauvres exilés, dont le lent supplice épuise les forces. Disons, comme dernier avis pratique, que les colis doivent avoir un poids maximum de 5 kilos.

Ajoutons que les présidents des Comités de secours des camps de Dulmen et Holzminden demandent instamment que, pour éviter les abus commis par certains prisonniers peu scrupuleux et quêteurs de marraines, il ne soit fait droit à leurs demandes qu'après qu'elles seront visées par le chef de barack ou le président du Comité de secours. Disons encore que les marraines qui ont un filleul au camp d'Ohrdrüf se rassurent, nous avons reçu la nouvelle officielle que les paquets suivaient leurs destinataires à la nouvelle adresse du camp.

Nous recevons toujours de Suisse des lettres bien touchantes concernant nos prisonniers rapatriés.

« Je suis à Leysin depuis six mois, m'écrit Mlle Ledé; j'ai vu arriver des convois lamentables de nos pauvres soldats, et c'est seule-

ment devant tant de misère humaine qu'on se rend compte de la grandeur et de l'utilité de votre œuvre d'adoption. Ils s'accordent tous à le dire : sans les paquets de leurs marraines, ils seraient morts de faim, et cependant pas un mot de haine ne s'échappe de leurs lèvres... : Je suis heureux tout de même, puisque je ne suis pas mort là-bas!... Mourir là-bas, c'est leur plus grande terreur, et j'ai connu de pauvres agonisants qui se sont fait traîner jusqu'à la frontière pour pouvoir s'y endormir toujours! »

Cette jeune fille, dont l'adresse est : Les Chamois, Leysin (Suisse), recommande aussi quelques filleuls à donner à des marraines de bonne volonté, ayant pris déjà, pour sa part, plus d'« enfants » que de raison.

Enfin, pour finir, disons que nous avons reçu de Buenos-Ayres, par les soins de M. Jullemier, ambassadeur, de la Légation de France, une somme de deux mille francs, qui lui avait été remise par M. Henri Saint, pour l'Adoption des Prisonniers. Voilà d'heureux dons qui nous permettront beaucoup de nouveaux envois.

A la Brosse! A la Brosse!...

Puisque aussi bien aujourd'hui nous faisons nos comptes, donnons ceux aussi de l'œuvre des Petits Ateliers fondés pour nos chers soldats aveugles par M. Brieux, et à laquelle nos abonnées ont pris une part si active.

Nous avons reçu jusqu'à ce jour la commande de 4,724 brosses, pour la somme totale de 24,417 francs 95... Après avoir payé nos soldats et acheté toutes nos fournitures, il nous reste en caisse à la date du 1er juin, 13,060 francs 05.

A mesure que les soldats retournent dans leur pays, M. Brieux compte leur donner les matières premières et des commandes, en sorte que ces Aveugles puissent vivre à la campagne, se marier, s'ils ne le sont déjà, et être heureux..., dans la mesure du possible.

Veut-on savoir qu'à la date du 23 mai, nous avons payé une note de 1,233 francs 50 de chiendent et, qu'à la date du 30 mai, nous en acquittions une deuxième de 1,183 francs.

3,900 brosses ont déjà été expédiées. Il nous reste à fournir 824 brosses. Les aveugles se dépêchent au travail à l'Hôtel-Dieu, au Val-de-Grâce, aux Quinze-Vingts, au Panthéon. Merci à toutes les charmantes bienfaitrices de nos aveugles. Nous vendons des brosses jusqu'au fond de l'Amérique!... et, prodige charmant, on nous punit de les vendre trop bon marché, en nous envoyant, au lieu des 2 francs demandés, des fortunes!...

Y. S.

DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

96e LISTE DE SOUSCRIPTION

44e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 27 mai au 3 juin 1916)

Sergent Georges Thiry, du 9e zouaves, 2 fr. 50. — M. René Boury, 175e d'infanterie, 2 fr. 50. — Mme Guy, Saint-Arnaud, 5 fr. — Mlle Mouret, Athènes, 10 fr. — Mlle Gauthier, 10 fr. — Mme Colonna-Cimera, Ajaccio, 5 fr. — Lieutenant Paul Pouver, 174e d'infanterie, 10 fr. — M. Paul Miche, Amsterdam, 100 fr. — Capitaine Schutzemberger, 28e d'infanterie, Vannes, 10 fr. — Une Anonyme, Vitry-le-François, 10 fr. — Une Abonnée française, anonyme, 50 fr. — Anonyme, 10 fr. — Anonyme, Petit-Quévilly, 10 fr. — Comité La Fayette et Washington, Austin, 26 fr. 50. — Mlle Cascaret, Asnières, 5 fr. — Mme Hariot, Charenton, 2 fr. — M. Mansion, 20 fr. — M. Georges Trouillot, 30 fr. — Mlle Grand, Branges, 2 fr. — M. de Vimont, brigadier, 2 fr. 50. — M. Zula, 40 fr. — Mlle Desormières, Boulogne-sur-Seine, 6 fr. — Mme de Sa Brunet, Russinha (Brésil), 700 fr. — Mme Cachin, 15 fr. — Anonyme, 10 fr. — M. Dr Joseph Dewisch, Yee via Réjali Soudan, 125 fr.

Total général de cette 96e liste........ 1,219 fr. »

(A suivre.)

Échos de la Guerre

Faguet professeur et conférencier.

Le portrait le plus fidèle et le plus vivant qui ait été tracé de notre « oncle » est celui-ci, paru il y a quelques années dans *Le Temps* sous la signature d'Elie-Joseph Bois... Ceux qui n'ont pas vu Faguet à la Sorbonne ou à l'Université des *Annales*, croiront, en lisant ces lignes, le voir et l'entendre.

« Il s'installe commodément. Il dispose son dossier : à cauche les livres qu'il aura peut-être à consulter; devant lui quelques notes, des points de repère, un léger canevas. C'est l'heure. Commençons. Et il parle.

Il parle. Il ne lit pas. Il n'a pas écrit. Un professeur qui « connaît » son sujet n'écrit pas. Il se laisse aller, avec un peu de fantaisie, dans les limites du cadre qu'il s'est tracé. Pas de grandes périodes ni de phrases ciselées, pas de littérature, un cours, c'est-à-dire de la substance, des faits, des hypothèses quand les faits se dérobent et des anecdotes pour éclairer ceux-ci et celles-là. Il improvise, pas en orateur, en causeur, en professeur familier. Il n'a assurément pas pris de leçon de diction; il n'a pas répété sa conférence devant la glace. Il va d'un ton à l'autre sans y mettre de malice, scande les finales systématiquement et s'appuie en point d'orgue sur des adverbes qui lui sont chers. Sa phrase évolue et joue avec de fréquentes incidentes qui paraissent elles-mêmes étonnées de retomber sur leurs pattes sans accidents. C'est à croire qu'il y prend plaisir et il a l'air quelquefois de dire : « Ça » y est! Le tour de force est accompli. » Il se rejette au fond du fauteuil, taquine son lorgnon et s'arrête pour voir si l'on n'est pas trop ahuri. Non! On sourit. On a compris et il recommence : *Donc...* Donc! Il adore « donc »! plus que tout autre mot, si ce n'est le mot « définitif », et c'est avec une sorte de tendresse qu'il les détache et les martèle. Une autre expression revient souvent sur ses lèvres qui, pour l'envoyer, se font narquoises. Après l'énoncé d'un fait il a une façon de dire : « Comme vous savez »! C'est un délice car il pense bien qu'on ne sait pas du tout et que si l'on a su, on a oublié... C'en est un autre quand, après avoir posé une affirmation bien nette il fait semblant de laisser échapper un geste d'hésitation qu'il se dispense de commenter. Tout le monde traduit : « Après tout, ce n'est peut-être pas » vrai! » Au-dessous du front bombé, sous les sourcils forts, les yeux s'amusent et les lourdes moustaches tombantes frétillent. Cependant la conférence se poursuit, abondante, riche d'aperçus ingénieux, heurtée, dédaigneuse des transitions, menaçant parfois de s'enlizer en quelque fondrière et rebondissant tout aussitôt avec une anecdote, un rien, qu'il mime plus qu'il ne raconte et dont il décuple la valeur par un pittoresque jeu de prononciation. Aucun apprêt dans tout cela, pas l'ombre d'éloquence mais le charme du naturel chez un professeur qui sait et qui a de l'esprit, et qui, avec esprit, vous fait absorber sans effort tout ce qu'il sait... »

L'élève Faguet, fort en thème.

Un condisciple de notre « oncle » nous donne ce joli croquis. Le jeune Faguet faisait déjà concevoir les plus belles espérances, quand il lisait en classe, sur l'ordre du professeur, sa composition française :

« ...M. Monnier, mort doyen de la Faculté des lettres de Poitiers, appela chacun de nous près de sa chaire et lui fit lire son discours français.

» Emile Faguet s'avança à son tour. Il n'a guère changé depuis, malgré les années. Il avait plus de cheveux et moins de moustaches. Mais la voix était claire et nuancée. Il semblait manquer un peu de modestie. Il en a conquis depuis lors. La modestie est la rouerie de l'expérience.

» Il lut son discours français. La classe devint vite silencieuse, et je restai, quant à moi, stupéfait. Il avait écrit des pages étonnantes d'entrain, de rapidité, de piquant, de tour.. C'était plein de mouvement et, tout à la fois, d'ordre et de clarté. — C'était déjà son style.

» Le bon père Monnier paraissait aussi surpris que nous-mêmes. Il relevait ses lunettes, disant de temps en temps : c'est bien, cela! C'est très bien! Voilà un bon travail!

» Faguet fut le premier, et à chaque composition en discours français, il demeura maître de sa place. Nous attendions la lecture de son devoir comme un régal, et notre maître s'en régalait aussi. »

La cérémonie des premières communions a été célébrée, cette année, à Paris, avec une ferveur et une émotion particulières. Dans la plupart des églises, on remarquait la présence de nombreux « poilus » permissionnaires, pères ou parents des jeunes communiants ou des blanches communiantes.

Celles-ci s'en allaient, rougissantes, dans la neige de leurs voiles, avec des prunelles innocentes qui clignaient un peu du passage brusque de la nef obscure du sanctuaire à la lumière vive du dehors. Elles avaient des surprises dans le regard, comme en doivent avoir les anges qui, tombés des cieux, découvrent la terre. Elles souriaient comme la fleur embaume ou comme luit l'étoile, d'un sourire intérieur, où passe encore un peu de l'émerveillement du paradis entrevu. Leurs parents les suivaient, empressés et attentifs, les « poilus » surtout très crânes dans ce rôle touchant où l'excellent artiste Rapeno les a si finement croqués pour notre couverture.

Et, dans la vaste ville bourdonnante, où tant de drames se jouent à cette heure, où tant d'intérêts s'écrasent, où se mêlent tant de misères et de richesses, tant d'égoïsmes et de charités, le passage de ces gracieuses écharpes pures, de ces jolis êtres-lumières était d'un contraste saisissant, d'une signification morale et symbolique profonde.

C'était aussi, dans les circonstances présentes, une réconfortante leçon d'espoir pour les braves qui nous défendent avec tant d'héroïsme et qui, de tout leur cœur anobli par tant de souffrances endurées, par tant de dangers courus, se sont unis à la pure prière des âmes candides pour obtenir de Dieu la victoire...

Voici les strophes ardentes que la mort d'un héros a inspirées au chansonnier Guy Péron.

LES CHASSEURS DU COLONEL DRIANT

(Serrez les rangs)

Le clairon est un vieux brave...

PAUL DEROULÈDE.

AIR : *Le Clairon.*

Tout au fort de la bataille,
Sous l'averse de mitraille,
De Brabant jusqu'à Beaumont
Les chasseurs dans la fournaise,
En chantant *La Marseillaise*,
Luttent comme des démons.

Cerné dans le bois de Caure
Un bataillon lutte encore

Car vaincre est son seul désir.
Inflexible sous l'orage,
Rien n'ébranle son courage,
Il n'a pas peur de mourir.

Et quand le Boche s'avance,
Tout le bataillon s'élance
La baïonnette au canon.
Trouant les régiments sombres,
Il lutte, opposant au nombre,
Sa valeur et son renom.

A leur tête, fier et grave,
Le colonel, un vieux brave,
Leur dit : Toujours en avant!!
Devant le danger qu'il raille,
Il regarde la mitraille,
Creuser ses sillons sanglants.

Quand tout à coup il s'arrête,
Porte la main à sa tête,
D'où coule un filet de sang.
Alors livide et superbe,
Il clame en tombant sur l'herbe :
Mes amis, serrez les rangs!

Nous publierons bientôt des lettres inédites de l'admirable soldat. Qui, mieux que lui, est digne de figurer parmi les « Etoiles éteintes »?

Notre consultation :

Voici un sonnet approbateur de *poilu :*

NOTRE AVIS

Eh quoi! vous désirez précieuses Annales,
Qu'on bannisse de France un nom tel que «poilu»?
Vous trouvez cent raisons contre le surnom mâle
Que, du petit au grand, nous avons tous voulu?

Vous qui vous prétendez un «bonhomme», ô Chrysale
Vous ne savez donc pas que ce nom cent fois lu
Chante en nos cœurs fervents sa chanson triomphale
Et que tout meurt en nous, si meurt le mot «poilu».

Vous, messieurs les pédants, qui le trouvez peu digne
Notre cher sobriquet, né chez nous, dans les lignes,
Demandez-nous avant de nous débaptiser

Un avis qui me semble utile en l'occurrence :
Morbleu! n'y touchez pas! car vous vous briserez,
Ainsi que le kronprinz, sur les Poilus de France.

(Ce joli sonnet ne porte pas de signature et je le regrette.)

Cette même thèse (en faveur de *poilu)* est défendue dans une lettre émue et charmante que je ne résiste pas au plaisir de citer in extenso :

Je suis mère d'un poilu, depuis vingt-deux mois au front en première ligne. Jamais il ne m'est venu à l'idée de trouver ce mot trivial ou inélégant; ne servait-il pas à désigner nos héroïques défenseurs, accomplissant si simplement de si grandes choses, en riant et même parfois en... blaguant... pardon. Il disait si bien nos enfants oubliant tout, pour ne songer qu'à nous défendre et se retrouvant avec une barbe de cent jours, qui, comme me le disait mon fils, le faisait ressembler à un territorial.

A mon humble avis, jamais ce mot de «poilu» ne pourra être remplacé, ni oublié; il n'est pas «gracieux, élégant», je l'accorde, mais nous l'avons adopté dès le début, il est devenu synonyme de héros, avec ce quelque chose qui fait qu'il peut s'appliquer à tous indistinctement, grands et petits, audacieux et timides, tous nos héros sont des poilus. On pourra en trouver d'autres, très beaux, très grands, ce ne sera jamais celui-là. Quand nous, mères ou femmes, nous avons dit de nos soldats : nos poilus, nous croyons leur donner un titre de noblesse où il y a de l'admiration et aussi de la tendresse. Je suis certaine que beaucoup de femmes pensent comme moi et aiment ce qui est noble et beau.

Vivent donc nos poilus!

UNE MAMAN, UNE MESSINE, UNE FRANÇAISE.

Pardonnez cette longue signature, ce sont tous mes titres de noblesse.

— Tu sais..., tu m'as promis que nous achèterions une auto, après la guerre...
— Oui..., quand j'étais automobiliste, mais à présent que je suis aviateur, c'est changé..., nous achèterons un avion!

Propriétaire impayé réfléchissant sur la vérité de l'axiome :
« Aimez qu'on vous critique, et non pas qu'on vous loue... »

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

En résumé.

Le mot *poilu* compte beaucoup plus de partisans que de détracteurs, Chrysale vous l'avait dit : *poilu* ne périra point. Il est acquis à l'histoire.

J'ai cité une fable express dont la morale était, si je m'en souviens :

Garde toi tant que tu vivras,
De jucher les gens sur la mine.

J'apprends que cette piécette ingénieuse a pour auteur Willy, grand fabuliste devant l'Eternel... Je rends donc à César...

Du même Willy, ce croquis savoureux :

« A Genève, les Allemands fourmillent. Mais on ne les aime guère. Il y a quelques jours, je lisais, dans la rue, la *Gazette de Francfort;* ce que voyant, deux Helvètes, qui pouvaient bien avoir vingt ans..., à eux deux, échangèrent à haute voix ces réflexions dépouillées d'artifice :

» — Regarde voir ce sâle Boche qui lit sa feuille sans faire attention où qu'il marche : si seulement il pouvait s'*entrouper* (faire un faux pas), pie tomber...

» — Pis *caboler* son chapeau, comme on jouirait!

» Etc., etc.

» Leurs propos germanophobes se trompaient d'adresse; n'importe, ils m'ont ravi. »

LES BRUITS QUI COURENT

GALANTERIE. — M. Gabriele d'Annunzio va beaucoup mieux. Il est très touché de la sympathie avec laquelle les Français ont parlé de lui, de sa blessure et du rétablissement de sa santé. Il continue à penser le plus grand bien de Paris et surtout des Parisiennes.

Le poète disait récemment à un de nos amis qui a eu la joie de le voir :

— Carissimo, parmi toutes les déesses qui m'adoraient, il y en a une que je n'oublierai pas. Elle m'adorait comme les autres, mais elle me disait aussi de ces mots que vous appelez à Paris terriblement rosses. Un jour, à un dîner auquel assistaient une dizaine de vos hommes d'esprit, elle m'a lancé cette boutade dont je garderai toujours le souvenir : « Maître, inutile de me faire la cour; vous n'aurez rien de moi, tandis que moi, j'ai le meilleur de vous-même pour trois francs cinquante. »

❀

LE GÉNIE DES INVENTEURS. — Nous possédons un ministère des Inventions, chargé de filtrer les bonnes idées — et d'écarter les folies. L'Angleterre en a un aussi. C'est à lui qu'on proposait les caleçons électriques, qui tiennent chaud! Et dernièrement on lui a proposé un moyen d'anéantir en un clin d'œil toute l'armée allemande dans les Flandres. Grâce à un jeu de pompes aspirantes et foulantes gigantesques distribuées en rangs serrés le long du front et actionnées toutes en même temps, on épuiserait en un instant les canaux et rivières qui iraient inonder les tranchées sans que l'ennemi eût le temps de se sauver.

Autre invention encore : la baïonnette humanitaire. Elle n'a pas de pointe, et lorsqu'elle frappe la poitrine, au lieu de pénétrer elle s'ouvre en deux bras de tenaille qui enserrent l'ennemi au thorax — comme une asperge, quoi!

Et il y en a comme ça des milliers...

❀

LE RÉVEIL DE CORNEILLE. — Le comité du tri-centenaire des fêtes de Corneille ayant avancé de quelques jours son hommage annuel pour coïncider avec la fin des commémorations shakespeariennes, une très brillante matinée a eu lieu aux Hautes Etudes sociales. On y a fait un succès considérable à un poème de circonstance de M. Camille Le Senne, intitulé *Le Réveil de Corneille* qui fait dialoguer l'ombre du grand tragique avec ses deux Egéries terrestres, la Muse des deuils et la Muse des Gloires.

Voici un des passages les plus chaleureusement applaudis, celui où la Muse des Gloires, évoquant la mémoire du fils de Corneille, tombé sous les murs de Grave, le montre resurgi avec ses compagnons de gloire parmi les défenseurs de notre frontière :

Artilleurs et poilus, piquiers et mousquetaires,
Qu'ils portent la casaque ou le bleu d'horizon,
Du même sang prodigue ont arrosé la terre;
Driant et Cyrano ont le même blason.
Les chefs dont la sagesse égale la vaillance,
Reconnais-les, pareils sous des noms différents.
Sur la liste d'airain des sauveurs de la France
Joffre qui réfléchit, c'est Turenne qui pense,
D'Amade c'est Créqui, Maunoury c'est Rohan.
Champion des grands espoirs et des nobles revanches,
Pétain rejoint Schomberg à l'ombre du drapeau,
Et derrière Condé, ceint de l'écharpe blanche,
Gassion silencieux sourit à Castelnau.
Exploits victorieux ou fortunes adverses.
La gloire de tes fils sonne au même beffroi.
La Meuse inviolée vaut le Rhin qu'on traverse;
Le laurier de Verdun, est celui de Rocroi.

SERGINES.

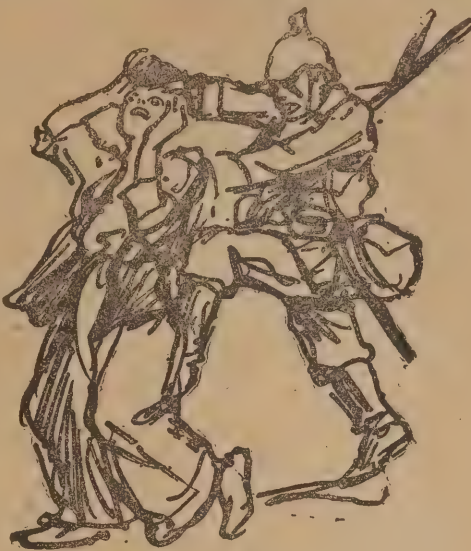
Le Carnet de Guerre de Kurt-Oscar Muller (1)

XXXIII

7 décembre.

Je m'étais rendu aujourd'hui chez Metzel, un peu plus tôt que de coutume. Mon ami n'était pas encore rentré de son cours. La bonne Trude, après m'avoir rapidement salué, était retournée à ses fourneaux. Je me trouvai donc en tête à tête avec Lina. Cette fois, ma nièce ne pouvait plus éviter l'explication qu'elle semblait tant redouter. Après un moment d'hésitation, elle haussa les épaules, comme pour chasser ses derniers scrupules et, sans parler, elle me tendit une lettre d'Otto.

Voici ce que j'y lus : « Ma chère fiancée! Expliquons-nous enfin. Le ton de tes lettres est étrange. Je n'y reconnais plus la jeune fille raisonnable, sérieuse, pratique, qui devait partager mes joies et mes épreuves. J'y trouve constamment les échos d'une exaltation presque morbide, d'une mentalité qui n'a rien de commun avec les poussées de mysticisme de l'esprit allemand. Je me suis d'abord amusé de ces extravagances. Il m'était même agréable de constater combien mes récits de guerre provoquaient chez toi de l'étonnement, de l'épouvante, de l'horreur. Te l'avouerai-je? J'éprouvais, à te voir si troublée, le même plaisir que ressentent les nounous quand, aux petits enfants dont on leur a confié la garde, elles parlent du loup-garou, de l'ogre et des mauvaises fées. Mais la crise s'est étrangement prolongée et aggravée chez toi, et j'en viens à me demander si jamais nos deux âmes arriveront à retrouver cette harmonie de pensées et de sentiments sans laquelle la vie en commun devient un enfer. Raisonnons un peu, si tu le veux bien, avant de prendre de graves décisions. L'Allemagne fait la guerre à trois puissants ennemis qui veulent sa perte. La guerre n'est pas un jeu d'enfant. Ceux qui l'entreprennent cherchent à se détruire l'un l'autre. Etre ou ne pas être, voilà le dilemme qui se présente à nous. Or, être, c'est assurer non seulement, dans le cas particulier, sa propre prospérité, mais préparer encore le bonheur de ceux qu'on aime. Nous nous battons, nous autres soldats barbares des tranchées, pour vous, sensitives de l'arrière. Quand je tue, je pense à toi, qui dois vivre, à mon souhait, au milieu de l'opulence. Je détruis de la richesse chez les autres pour augmenter la tienne. Je massacre des ennemis, voire même des femmes et des enfants, pour que tu ne connaisses pas plus tard la peur. L'égoïsme sacré de la race exige ces actes que tu qualifies de cruels et qui ne sont que le résultat d'un calcul, froidement établi, mais auquel mon patriotisme et plus encore mon amour pour toi ne restent pas étrangers. Comprendras-tu dès lors combien il m'est douloureux de ne recueillir de ta part que blâmes injurieux, alors que je serais en droit d'attendre des encouragements et de la gratitude? Les Latins ont peut-être une autre conception de la guerre. C'est même pour cela que nous avons la certitude de les vaincre. Voudrais-tu qu'à les imiter, nous risquions de tomber dans la misère et la servitude? Je te connais assez, ma petite Lina pour savoir que tu attends de la vie d'autres satisfactions que celles d'une morale éthérée. Pardonne-moi de te le dire avec tant de franchise; mais il est nécessaire de t'obliger



Croquis de G. Jeanniot.

à rentrer en toi-même. Or, si l'avenir doit te réserver une existence facile, entre un mari qui t'assurera une honnête aisance, des enfants qui seront fiers des exploits de leur père, des amis qui nous entoureront de respect et d'attentions, dans la capitale d'un pays qui dominera tous les autres, il ne nous reste, à nous qui sommes les artisans de ce brillant avenir, qu'à employer tous les moyens, même les plus cruels, pour abattre au plus tôt nos ennemis. Prends ton temps, réfléchis et dis-moi dans ta prochaine lettre, dans celle qui décidera de notre avenir, si tu persistes à condamner sans restriction nos procédés de guerre. Mieux vaudra pour moi savoir de suite à quoi m'en tenir que de continuer à me laisser aller à des doutes angoissants, à une paralysante perplexité. Crois-moi, il me serait très dur de renoncer au bonheur calme et souriant dont j'avais lu la promesse dans tes grands yeux bleus. Mais mieux vaudrait ne pas s'obstiner à le poursuivre dans une voie où je ne retrouverais plus tard que les pires déconvenues. Celui qui se considère encore comme ton fiancé.

» OTTO. »

Lina avait essayé de lire sur mes traits les impressions que je ressentais pendant la lecture de cette longue missive. Je m'étais, de mon côté, raidi contre mon indignation. Cependant quelques mouvements d'impatience m'avaient échappé. Ma nièce ne les releva pas. Sa figure était comme figée. De nouveau, sans parler, elle me tendit un autre manuscrit. C'était le brouillon de sa réponse à Otto. Le voici :

« Mon cher Otto : Tu as raison, une explication s'impose et je te la donnerai simple, franche, sans arrière-pensée aucune. J'ai passé par une crise stupide. Appelée par mes fonctions d'infirmière à soigner un jeune officier français, bien fait de sa personne et beau parleur, je me suis laissée entraîner par les appels du loup recouvert d'une peau de brebis. Ces Welches, qui cherchèrent toujours à écraser l'Allemagne et à ruiner sa population, ont une éloquence prenante. A les en croire, ils ne rêvent que d'affranchir l'humanité et de faire régner partout la justice, le droit, le respect de l'individu. En écoutant le magicien, qui faisait chanter à mes oreilles surprises cette divine musique, j'oubliai que ses compatriotes criaient aujourd'hui, comme il y a un siècle, comme il y a quarante-cinq ans : « A Berlin! » et que lui-même avait peut-être les mains tachées de sang allemand. Sous la conduite de ce guide trompeur, j'avais fait un rêve insensé. J'en ai honte, maintenant que j'ai pu m'arracher à l'influence de ses incantations. Autour de moi, tout vibre de patriotisme, d'enthousiasme pour la cause de la plus grande Allemagne, dont tu es un des meilleurs, un des plus braves héros. Mon mauvais génie m'avait soustraite à la contagion de cette saine et réconfortante exaltation et il me traînait, comme une esclave, dans les basses-fosses où grouillaient, semblables à des crapauds, ses décevantes doctrines. D'un vigoureux coup d'aile, ta Lina a heureusement regagné les sphères, où l'air pur de la liberté allemande, du courage allemand, de la victoire allemande gonfle la poitrine du peuple-roi. Je suis redevenue la fille de ma race, fière de nos succès passés, ardemment désireuse que, sous les serres de l'aigle triomphant des Hohenzollern se courbent tous les peuples de la terre. Me pardonneras-tu d'avoir pendant quelques semaines, dont le souvenir restera la honte de ma vie, douté des glorieuses destinées de la plus grande Allemagne? J'en serais désolée, mon cher héros; car je comprends et j'apprécie de nouveau, comme elle le mérite, la grandeur de ton rôle. J'ai déposé mon tablier d'infirmière pour ne plus m'exposer à une rechute. Dorénavant je ne m'occuperai plus que d'œuvres patriotiques. Et, pour te prouver combien ma conversion est complète, je te prierai de m'envoyer au plus tôt les souvenirs que j'avais d'abord refusé de recevoir, parce que j'estimais sottement que le butin de guerre n'était pas légitime. O mon cher Otto, c'est en vain que nous nous révoltons contre les injonctions de l'atavisme. La race, comme me le disait mon blessé français lui-même, est plus forte que l'individu. Je suis une Germaine, qui avait essayé de renier ses origines, mais que les ancêtres ont reprise pour te la donner. Ta fiancée qui sera fière de t'appartenir après la guerre,

» LINA. »

Cette fois, j'étais atterré, et sur ma figure devait se traduire toute la détresse de mon âme, car Lina mit à me consoler de ma déconvenue tout ce que son esprit put lui suggérer d'ingénieuses excuses :

— Que voulez-vous, mon oncle, me dit-elle d'une voix câline, le dilemme était nettement posé et par Henri et par Otto, et, chose curieuse, de la même manière, bien qu'en termes différents et avec des arguments opposés. L'esprit de mon blessé habitait d'autres régions, que j'ai tenté d'explorer en sa séduisante compagnie, mais où, malgré toute ma bonne volonté, je me trouvais mal à l'aise. Vous savez l'ardeur que je mettais à soutenir devant vous des idées que mon éducation me rendait absolu-

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

ment étrangères. Je n'y arrivais qu'en reniant mes convictions intimes. Si Henri l'avait exigé, j'aurais peut-être continué à jouer ce rôle hypocrite, en me faisant illusion à moi-même. Mais il a lui-même saisi mon embarras, et il a été assez honnête pour me faire comprendre qu'entre nos deux natures, telles que les avaient formées les alluvions séculaires de la race, il y aurait toujours une irréductible opposition. J'avais entrevu, pendant mon amourette avec le lieutenant français, ce que l'esprit d'Otto a de rude, de primitif, je dirais presque de grossier; mais je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'entre cette saine barbarie et ma fruste sensibilité il y avait une affinité plus grande qu'entre la civilisation un peu décadente de l'étranger et la sauvage, mais puissante cupidité du peuple auquel, malgré tout, j'appartiens. Ai-je eu tort de m'abandonner, pour un temps, à rêver de réconciliation, de fusion de deux mentalités si profondément divergentes? Je ne le crois pas, car, ayant mesuré la largeur de l'abîme qui les sépare, je reviens avec une décision plus réfléchie à ceux que je n'aurais jamais dû quitter. Henri, je lui en garde quelque reconnaissance, m'a rendue attentive au danger d'une folle entreprise. Les sommations d'Otto, sont arrivées au bon moment, alors que, complètement désemparée, j'imaginais, dans mon désespoir, les solutions les plus déraisonnables de mon cas de conscience. Mon fiancé me tendait généreusement la planche du salut. Que voulez-vous? La vie n'est pas une chimère dorée, mais une réalité quelque peu terre à terre. Tout homme a nourri, pendant quelques jours, son imagination de songes creux; mais le bonheur, qui presque toujours est fait de vulgarités, exige une nourriture plus substantielle. Au bras de Henri, je n'aurais fait, dans la vie, que des faux pas, et l'étranger qu'il est et qu'il restera pour moi, se serait lassé de constamment me redresser. Avec Otto, je suis sûre de marcher d'un pas ferme au milieu de toutes les difficultés de l'avenir. Et puis, où est la vérité? Dans les théories libertaires des Latins condamnés à disparaître, ou dans l'organisation disciplinée du germanisme triomphant? Tout bien pesé, je préfère une existence sans souci à l'effort constant que j'aurais dû faire pour m'élever au-dessus de mes inclinations natives. M'en ferez-vous un reproche, vous qui avez combattu, avec un zèle éclairé, que je me plais maintenant à reconnaître, une inclination, dont vous n'attendiez pour moi que d'amers déboires? »

Pendant que Lina parlait de la sorte, il me semblait qu'elle s'acharnait à briser en petits morceaux un précieux bibelot d'art. Tout en redoutant les fâcheuses conséquences de sa passion naissante, j'avais éprouvé tant de plaisir à voir se modeler dans son âme de jeune fille la statuette de l'Allemande de l'avenir, s'élevant progressivement au-dessus de toutes les vulgarités de l'atavisme, que maintenant, à voir cette merveille s'effondrer lamentablement sous mes yeux épouvantés, je me sentais envahi par le plus morne désespoir. Notre race est-elle donc absolument réfractaire à toute amélioration? Retombera-t-elle toujours dans ses vieux errements? Le Germain reparaîtra-t-il éternellement sous le léger vernis de civilisation de l'Allemand.

Je n'ai pas essayé d'exprimer à Lina tout ce que j'avais intérieurement éprouvé pendant qu'elle prononçait sa longue plaidoirie. Une poignée de main silencieuse, et je me retirai, bien décidé à ne plus jamais parler à ma nièce de ce douloureux incident.

Une fois de plus, j'ai honte d'être Allemand. Et pourtant je suis bien, moi aussi, issu de la race maudite!

XXXIV

23 décembre 1914.

Oswald m'a annoncé ce matin d'un air pincé, mon renvoi en province. Je permute avec un de mes anciens collègues de Fulda, pendant les vacances de Noël.

— Vous êtes un rêveur, m'a dit mon directeur, en prenant congé de moi. Or, il nous faut des réalistes. L'art pour l'art, le culte abstrait du vrai, cela se comprenait au bon vieux temps, quand l'humanité, d'un pas pesant, allait à pied vers un idéal lointain. Aujourd'hui nous faisons du cent à l'heure. Il faut que notre philosophie suive à la course les gens d'affaires. Déjà le vieux Fritz disait : « Je commence par m'emparer d'une province et puis les savants établissent que j'avais le droit de la prendre. » La recette n'a pas varié. Nous avons même dû intensifier la formule. Pourquoi vous êtes-vous obstiné à vouloir parler du droit absolu, alors que nos jeunes générations ont avant tout de sains et solides appétits? Théoriquement vous aviez peut-être raison, mais ce n'est pas avec des théories abstraites qu'on fonde de grands empires. Notre devoir ne saurait consister à brider l'élan de nos conquérants, mais à exalter leurs ambitions en justifiant, par le sophisme ethnique et la jonglerie d'histoire, des convoitises que la possession de la force matérielle suffirait à expliquer. A y regarder de bien près, nos petits caïmans ont raison de faire claquer leur mâchoire puisqu'ils ont faim et qu'au-delà de nos frontières, il y a tout ce qu'il faut pour donner satisfaction à leur fringale. Le lion mange le mouton, qui lui-même broute l'herbe des champs. Le faucon se nourrit du petit oiseau qui a dévoré des milliers d'insectes. Nous sommes les lions et les faucons de l'Europe moderne. N'essayez donc pas de nous rendre infidèles aux injonctions de notre instinct. Recul vers les âges barbares de l'humanité, m'objecterez-vous. Non! puisqu'aux peuples inférieurs nous voulons communiquer notre puissance d'organisation. J'ai dû prendre votre défense, mon pauvre collègue. On vous accusait de trahison. Que la leçon vous soit profitable. Quand dans quelques semaines l'Allemagne victorieuse verra ses frontières s'étendre de l'Océan à la mer Noire, vous serez, malgré tout, fier d'appartenir à la race seigneuriale, j'en ai l'intime conviction. »



PEINTS PAR EUX-MÊMES :

Dans la rue.

(Extrait de *Simplicissimus*.)

Je n'ai pas essayé de répondre à mon directeur. A quoi bon discuter avec un homme qui naïvement reconnaissait la vanité et l'iniquité de son enseignement?

Metzel m'a semblé profondément affligé de mon départ. Quand j'ai pris tout à l'heure congé de mon ami, celui-ci m'a ouvert son cœur :

— Je sais bien, m'a-t-il confié, que tu as raison. Nous allons à la ruine et à la mort. Classe et ses partisans (j'en fus et je le déplore) ont créé une folie collective dont les ravages dans l'esprit populaire sont irréparables. J'avais également foi, jadis, dans les destinées mondiales de la plus grande Allemagne; mais je supposais que ce serait par l'éclat de notre vertu, de notre travail, que nous arriverions à conquérir l'univers. Or, notre science est devenue l'humble esclave du militarisme et de la réaction, et mieux vaut ne point parler de notre vertu. Je ne sors plus le soir, car le spectacle que m'offrent la rue et la brasserie est trop décourageant. Le peuple-roi d'aujourd'hui me rappelle celui de la Rome des derniers Césars. Même aveuglement et même frénésie de débauche. Qu'est devenue la semence généreuse que j'essayais jadis de jeter, à pleines poignées, dans les jeunes intelligences? Elle a levé en orties et en chardons. Je ne reconnais plus mes jeunes étudiants dans ces fanfarons et ces jeunes satyres qui se vautrent dans les pires orgies sous prétexte que demain l'univers sera soumis à leurs honteux caprices. Tu t'en vas vers des terres plus heureuses, et j'envie ton sort, mais combien il me sera dur de ne plus pouvoir trouver de réconfort en ta sereine philosophie! »

Je n'ai plus revu Lina. J'étais bien résolu, cependant, à ne pas l'accabler. La pauvre fille est-elle responsable de ce que je considère comme une déchéance? Non! un de nos philosophes a constaté que tout être humain est « le produit des circonstances », et parmi ces « circonstances » il plaçait en première ligne le milieu et l'éducation. Lina est l'Allemande de son temps. Mise en contact avec une civilisation plus ancienne, plus fine, plus délicate, elle en avait un moment entrevu l'incomparable beauté et subi la puissante séduction. Puis, quand elle s'est aperçue qu'à vouloir atteindre les sommets de ce nouvel idéal, elle s'épuisait et perdait le souffle, elle est redescendue vers les bas-fonds, où l'attendaient des plaisirs plus accessibles. Je la plains, mais je n'ai plus le courage de la condamner.

(A suivre.)

KURT-OSCAR MULLER.

Pour copie conforme

Abbé WETTERLÉ.

VENISE A VOL D'OISEAU

Photographies prises à bord de l'avion qui transportait M. Louis Barthou au-dessus de la ville.







Trois photographies de M. Louis Barthou, prises avant et après son vol au-dessus de Venise.





1. Le roi Victor-Emmanuel III et le grand état-major : général Cadorna, général Porro.
2. Refuge d'alpins à 3,000 mètres.

DANS L'ARMÉE ITALIENNE

Les Serbes à Salonique

L'hommage que les Parisiens ont rendu dernièrement au jeune chef de l'héroïque armée serbe est un témoignage formel de la volonté unanime de la France et de ses alliés que la guerre ne se termine pas sans que toutes les réparations aient été obtenues et toutes les garanties prises contre de nouveaux attentats.

Mais en particulier les acclamations qui ont accueilli le prince Alexandre, comme elles accueilleraient le roi Albert le jour où il ferait à Paris l'honneur de sa visite, exprimaient un double sentiment de reconnaissance et de résurrection.

Reconnaissance! Les alliés, et surtout la France, n'oublieront pas ce qu'ils doivent à la résistance intrépide des deux petits peuples belge et serbe, qui ont préféré la ruine au déshonneur.

Résurrection! Il n'y a aucun doute à avoir que la Belgique et la Serbie martyrisées, écrasées sous la force brutale, seront restaurées glorieusement dans toute l'intégralité de leurs droits historiques.

Mais combien plus cruel que le sort de la Belgique a été celui de la Serbie! Que reste-t-il du peuple serbe? On frémit en pensant à ce que sont devenus les malheureux, vieillards, femmes, enfants, qui n'ont pu suivre le terrible exode de l'armée! Et combien de ceux qui ont pu fuir les massacreurs germains et bulgares ont péri dans les défilés glacés de l'Albanie! La Serbie est une terre ensanglantée, dévastée, ruinée. Elle a subi toutes les horreurs de l'invasion et de la trahison.

Et cependant elle refleurira!

Car les rescapés sont, à l'heure qu'il est, plus de 100,000 soldats, qui, la rage au cœur, attendent l'heure que les alliés fixeront pour la marche en avant, libératrice de leur sol national.

De Salonique à Belgrade, les Serbes remonteront, avec leur vieux roi et leur jeune prince, les rudes plateaux où leur race a acquis ses vertus guerrières et laborieuses, où s'est forgée leur indépendance, et ils referont une patrie agrandie et consolée.

Nous ne séparons pas ces opérations d'Orient de l'*offensive générale* sur tous les fronts, qui seule pourra porter aux impériaux le coup suprême. Mais quand on considère les terribles et meurtrières batailles qu'exigera le renversement des fronts principaux de France et de Russie — et Verdun nous le montre clairement, — ce serait retomber dans les aberrations passées que de ne pas continuer sur le front des Balkans et du Levant l'effort qui ruinera la Turquie et la Bulgarie, entraînera la Roumanie et la Grèce.

Sans doute il faut que nous, Français, Anglais et Belges, nous arrivions au Rhin, il faut que les Russes passent l'Oder et les Carpathes; mais le jour où les armées italiennes et balkaniques se joindront dans la vallée du Danube, les empires de proie seront bien près de leur fin!

Général MALLETERRE.







1. La porte d'Alexandre, vue du Vardar. — 2. Deux personnages célèbres à Salonique, le maire et le commandant d'armes de la place.
3. Un débarquement de troupes françaises.

LA VIE A SALONIQUE

Le Com

Avez-vous jamais pensé à la façon dont quelques-unes de vos amies peuvent lire le communiqué ? Ce serait une curieuse étude à faire. Celui du matin, votre belle cousine Clotilde le lit des yeux, comme on dit, pour s'en débarrasser, parce qu'il faut l'avoir lu ; tous ces noms de bourgs, de villages, de bois et de forêts, de ruisseaux et de rivières ne lui disent rien ; elle n'a pas la mémoire des noms ; elle les oublie du soir au matin. Et puis, c'est toujours la même chose..., et puis on n'y comprend rien. Celui du soir, elle n'a même pas besoin de le lire : chez la couturière, dans un thé ou en visite, il se trouve toujours quelqu'un pour le lui qualifier d'un mot, et cela lui suffit. Elle ne l'étudie pas, elle ne pâlit pas dessus, comme Mme Mayrieux.

Mme Mayrieux est une personne sérieuse, qui ne fait jamais les choses à moitié, qui aime à se rendre compte. C'est la femme qui cherche à s'instruire, qui interroge sans cesse, et, dès qu'elle voit quelqu'un, lui saute au cerveau, comme dit son amie Mme de Séranges. Elle s'entoure de généraux et d'écrivains militaires. Elle ne lit pas le communiqué sur le pouce, sur une patte ; elle s'installe devant une table couverte de cartes : elle juge, elle combine, elle prévoit. Elle a derrière son front un plan en relief de tous les fronts, depuis Ypres jusqu'à Erzeroum.

Vous savez combien Louise Parquois est sensible ! C'est la femme qui, lorsqu'elle reçoit une lettre, hésite longtemps à l'ouvrir, se livre sur l'enveloppe à un examen graphologique, veut reconnaître quelle personne lui écrit et dans quel état d'esprit. Alors, le matin, elle reste longtemps avant de déchirer la bande de son journal. Elle la déchire pourtant ; elle déploie la feuille, en examine la physionomie ; elle lit d'abord les réclames, puis les spectacles, puis le courrier de la Bourse, puis les renseignements mondains ; elle cherche, à travers les rubriques les plus éloignées, à deviner la nature du communiqué. Enfin, elle en prend connaissance. Le soir, elle s'arrête près d'un kiosque ; elle observe les gens qui achètent les journaux de cinq heures. Elle lit d'abord le communiqué sur leur visage et, quand elle se croit suffisamment préparée, elle achète le journal.

Mme Sorbier a un hôpital à diriger et trois grandes filles. Pour elle, le communiqué, c'est le bulletin de santé de la France. Elle le consulte d'un regard net, en femme d'action. Le communiqué du soir arrive pendant qu'on fait les grands pansements. Elle se le fait lire par une infirmière, tandis qu'elle-même enroule des bandes de toile autour d'une tête, d'un bras ou d'une jambe. Mais voici ce que m'a raconté la charmante Mme Egreth :

« — Depuis l'automne dernier, depuis l'offensive de Champagne, imaginez-vous que je m'étais faite à l'idée d'une guerre d'usure. J'avais tort évidemment, puisque l'usure était aussi pour moi ; mais qu'est-ce que vous voulez ? Alors j'avais pris des habitudes de sécurité ; j'avais retrouvé mes aises. Ma femme de chambre m'apporte le journal, le matin, à sept heures... quelquefois huit ! Oui, c'est tard ; mais, rappelez-vous, cette neige, ce froid, ce ciel gris dans ces premiers jours de mars. Enfin, je lisais le communiqué dans mon lit ! Mais, dès le second jour de la bataille de Verdun, j'ai compris que la position du liseur couché était très mauvaise par rapport à ce qui se passait là-bas. Position déprimante et qui vous enlève d'avance tout courage. Et puis, on a des remords d'être trop bien, étendue dans la tiédeur des draps, tandis que nos braves soldats supportent des fatigues, des privations et des souf-



unique



frances inouïes. Alors, dès que j'étais réveillée, je sautais à bas de mon lit et je faisais de la gymnastique, même des exercices assez violents que j'avais négligés depuis plusieurs semaines, je ne sais pas pourquoi. De la sorte, j'étais tout à fait réveillée, bien assouplie et je lisais le communiqué dans de meilleures conditions. Croyez-moi, une bonne circulation, c'est très important.

» Entendez-moi bien : si le communiqué était grave, je ne m'en dissimulais point la gravité, mais ma journée n'en était pas pour cela assombrie. Surtout, j'avais la force de remonter le sombre courant du pessimisme. J'attendais avec confiance le communiqué du soir. Au lieu de chercher à tuer le temps, qui a toujours le dernier, quoi qu'on fasse, je tâchais à bien l'employer. J'écrivais de plus longues lettres à mes filleuls ; je faisais de plus longues visites aux blessés. Je suis assez gourmande. Eh bien ! je m'imposais de petites privations. Enfin s'il m'arrivait, au cours de la journée, de perdre moralement quelques éléments de tranchées, je les reprenais bientôt, par une vive contre-attaque. Oh ! je ne suis pas une héroïne, ni une sainte, non plus une dame blanche ; mais je ne voulais pas être la dame noire qui se lamente sans cesse et prévoit le pire. Tenez ! le lendemain de l'affaire de Douaumont, une de mes amies, présidente d'un cercle où les convalescents, les permissionnaires trouvent un gramophone, des jeux et des boissons hygiéniques, m'a emmenée avec elle. Toute la journée, j'ai causé avec des poilus. Ah ! ceux-là vous remontent. Vers quatre heures (beaucoup étaient partis), il est arrivé un marsouin. Il aurait bien voulu faire une partie de billard, mais il n'y avait plus personne. Alors moi, pendant une heure, j'ai joué au billard avec lui. Il n'était pas très calé, mais je l'ai laissé gagner. Nous nous sommes quittés enchantés l'un de l'autre. Je me sentais meilleure. En sortant, je suis allée voir ma belle-sœur, qui demeure à côté. Elle faisait une figure de l'autre monde. Elle croit que la guerre est dirigée contre elle personnellement, et qu'elle en est la principale victime. Elle m'a affirmé que Verdun avait été pris la veille. Je lui ai répondu : « On le » saurait ; les cinq cents Allemands qui sont à Paris » auraient illuminé hier soir. » Comme elle continuait, je lui ai dit que j'allais la faire coffrer ; elle s'est entêtée, je lui ai donné une gifle. Je ne me reconnaissais plus ; ma belle-sœur est une gaillarde et je suis plutôt timide. En outre, j'étais chez elle. Mais elle m'avait exaspérée. Je sais bien que tout le monde ne peut pas être sublime ; mais au moins on peut être décent, et, si l'on ne fait pas du bien, au moins qu'on ne fasse pas du mal.

» Enfin, je suis sortie et j'ai lu le communiqué par là-dessus. Il était plutôt cher ; on lisait bien des choses entre les lignes ; mais je serrais les dents et les poings en disant comme les poilus : « Ils ne passeront pas, on les aura ! » Alors j'ai compris qu'il fallait gagner, mériter son communiqué, quel qu'il soit, et que, selon ses moyens, il fallait, avant de le lire, avoir fait quelque chose pour la France, quelque chose de gentil. Je m'y applique chaque jour. »

Ainsi parla cette gentille Mme Egreth. Quelque chose de gentil ! Je ne pense pas que la belle-sœur entende les mêmes choses sous ce mot : gentil ; mais nous comprenons bien ce qu'elle a voulu dire.

MAURICE DONNAY,
de l'Académie française.

Tableau de Mme LÉONIE MICHAUD.

Pèlerins de Guerre

(IMPRESSIONS RAPPORTÉES DE RÉCENTS VOYAGES AU FRONT)

Le directeur des Annales *a eu le plaisir de recevoir les lettres suivantes:*

Mon cher ami,

J'ai vécu, au front de..., trois journées inoubliables. D'abord, j'ai vu un grand chef, un jeune général qui commande une de nos armées. J'ai été séduit par la simplicité et la bienveillance de son accueil. On ne peut voir le général Gouraud sans l'aimer et sans l'admirer!

Puis avec l'abbé Wetterlé, Hinzelin et mon ami le bâtonnier Chenu, j'ai été aux tranchées de première ligne, à une butte rendue célèbre par nos communiqués. A quelques mètres des boches, j'ai pu parler — à voix basse pour ne pas attirer l'attention de l'ennemi, — à quelques-uns de ces héros obscurs qui luttent, souffrent et meurent pour sauver la Patrie!

J'ai lu, dans leurs regards clairs et confiants, les tortures morales et physiques qu'ils doivent supporter, mais aussi la tranquille certitude de la victoire.

Voyez-vous, mon cher ami, jamais nous n'aurons pour ces beaux soldats de France, assez de reconnaissance et d'affection!

Auprès d'eux, de jeunes officiers qui partagent les dangers de leurs hommes, braves comme Pierre Ginisty que nous aimions et que nous pleurons avec vous...

Le lendemain, nous étions au champ d'aviation et nous serrions la main à des héros de l'air... Un appareil atterrit tout près de nous... Un officier vient à moi, la main tendue..., je reconnais le descendant d'un des maréchaux de l'Empire... Le maréchal Davout, duc d'Auerstædt, eût été bien surpris de voir son petit-fils coiffé du casque des aviateurs.

Enfin, j'ai pu embrasser mon fils qui sert dans l'armée du général Gouraud, après s'être engagé à dix-sept ans pour faire courageusement son devoir...

J'avais raison de vous dire que ma visite au front m'a laissé un ineffaçable souvenir.

Très affectueusement à vous,

HENRI-ROBERT,
bâtonnier de l'Ordre des avocats.

Cher monsieur,

Vous me demandez mes impressions sur cette visite au front. Faut-il être sincère? Une petite déception: disons laquelle.

Je partais avec la perspective de quelques émotions fortes. Je me promettais d'étudier sur moi-même la sensation de la peur que je croyais inévitable: le civil étant par définition le contraire du héros. Cette curiosité malsaine a été déçue. Le danger avait été écarté de notre programme au point qu'une poule mouillée qui eût fait ce même voyage y aurait séché ses plumes.

Il est bien vrai qu'à notre passage dans un village détruit, dont la Censure m'interdirait d'écrire le nom, afin de ne pas fournir au grand état-major allemand cette information de première grandeur, nous avons vu et entendu un obus à quelque cent mètres de nous. Mais on ne se rend pas compte.

Il est vrai qu'à la tranchée on entend le claquement de quelques rares coups de fusil et le sifflement de quelques plus rares obus. Mais les hommes sont si calmes, le parapet est si haut, les obus passent si loin qu'il n'y a pas moyen d'avoir le petit frisson.

Il est vrai encore qu'à chaque détour de boyau nous trouvions des appareils braqués, chargés, qui tiraient et ne nous rataient pas; mais c'étaient des kodaks, et si l'un d'eux, dans l'épreuve que vous avez peut-être, m'a crevé les yeux, ce n'est qu'une apparence due aux verres jaunes qui me protégeaient contre un soleil splendide.

Je croyais donc que le voyage se terminerait sans émotion quand, à la dernière minute, en arrivant le soir à la gare de l'Est, deux détonations lointaines retentirent et les lumières s'éteignirent. C'était le zeppelin!

Ainsi le voyage au front se trouva n'avoir présenté de dangers qu'à Paris, et ce n'est qu'à Paris que nous avons eu peur d'avoir peur.

Croyez, cher monsieur, à mes meilleurs sentiments,

C. CHENU,
ancien bâtonnier.



Abbé Wetterlé (en veston), Chenu, Henri-Robert



Le Président Magnaud (le Bon Juge)



E. Haraucourt J. Reinach F. Laudet E. Rostand M. Barrès

APRÈS LA BATAILLE

En allant visiter le champ des batailles de Champagne, nous avons rencontré un nuage asphyxiant qui errait sur l'immense plaine, éventé, épuisé, dépouillé de son poison, et qui achevait son existence en glissant sur les prairies. Quel symbole de l'impression que fournissent ces espaces, hier frémissants de plus d'héroïsmes et de douleurs que l'univers ne semble en pouvoir contenir, et maintenant retombés au silence. Leur âme semble évaporée. Pourtant il demeure sur eux une espèce de brume funeste. Et le



André Messager.

« Ne me regrettez pas, il faut vaincre d'abord ;
Mais quand luira l'azur sans voile,
Que chacun des vivants dise le nom d'un mort
En passant sous l'arc de l'Etoile! »

EDMOND ROSTAND,
de l'Académie française

SOUS-BOIS

Nous entrons dans les sous-bois des Vosges, et nous gravissons les pentes des montagnes où l'automne met entre les sapins ses dernières plaques d'or. C'est là que l'on peut le mieux considérer la merveilleuse organisation de nos armées : les convois multiples qui se croisent sur les lacets de la montagne, l'artillerie et le train des équipages, les chasseurs alpins et les sapeurs, les chevaux, les mulets, les chariots, les voitures abritées de bâches, les transports de munitions et de vivres, tout cela se succède presque sans interruption et sans encombre, et dans ce méthodique enchevêtrement, on admire également l'autorité qui organise et coordonne, et la masse dont chaque acte, si humble soit-il, assure l'utile fin des choses. Ce soldat qui casse des pierres sur la route sert la patrie comme ce chef à cheval penché sur sa carte. Ils travaillent tous les deux pour la victoire.

FERNAND LAUDET.



Marcel Habert.

voyageur traversant cette plaine y sera toujours entouré des fantômes de la bataille.

Que d'autres étudient et jugent les méthodes, les procédés d'attaque d'une guerre si nouvelle ; je ne suis que l'un des premiers de ces passants innombrables qui viendront à travers les siècles pieusement songer dans cet horizon.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

LE DERNIER GESTE

Je viens de lire votre mort, et maintenant
Je songe à vous et je vous aime,
Bernard de Burgues de Missiessy, lieutenant
Au cent soixante-treizième !

Ah ! dans un dernier geste où nous avons senti
Que la douce France s'exprime,
Ce héros a trouvé moyen d'être gentil
Au moment qu'il était sublime !

Il sait qu'on lui demande un effort surhumain,
S'élance vers la mort certaine,
Et tombe, après avoir adressé de la main
Un baiser à son capitaine.

Ah ! ce baiser d'adieu, le plus tendre qui soit,
Et de la plus mâle tendresse,
Honneur à l'officier pensif qui le reçoit,
Et gloire à celui qui l'adresse !

« Vivez, dit ce baiser, vous qui m'avez choisi
Pour mourir avant la Victoire !
Je meurs en y croyant. Vous disiez : Croyez-y !
Je n'ai jamais cessé d'y croire.

» Merci, vous qui m'avez à la mort entraîné
Et fait chérir la discipline.
J'ai repris la tranchée... adieu, mon frère aîné :
Vous, vous reprendrez la colline !



Le Père Laurent, aujourd'hui chasseur d'Afrique

L'OURAGAN

La guerre ! C'est donc comme ça ? Ça ne ressemble en rien à ce que j'imaginais. Je croyais à un patatras perpétuel ; je voyais des yeux ardents, des faces congestionnées, des fantômes qui courent, hagards ou furieux, des démons dans une fournaise.

J'ai vu un peuple d'ouvriers, graves, mais prêts à rire, un chantier en labeur où chacun fait sa besogne sans se préoccuper de ce qui va tomber du ciel. Pour se faire une idée à peu près juste de leur vie, il faut comprendre que la guerre est une série d'intermittences où le travail alterne avec la lutte. Figurez-vous une usine qui serait bâtie sur un volcan : les brusques éruptions viennent interrompre le travail, mais elles ne troublent plus personne. On sait qu'à tout moment chacun risque sa peau, mais nul n'y songe plus : la séance continue. Est-ce que je vais oser vous dire l'énormité ? La guerre ils n'y pensent pas ! Ils n'en ont pas le temps. Ils ont d'autres chats à fouetter. Ils travaillent. C'est nous qui pensons à la guerre ; eux, ils la font et de si bon cœur qu'ils l'oublient. La guerre, c'est la grande œuvre d'ensemble ; chaque travailleur a sa part personnelle dans la tâche commune, et il connaît si bien cette part qui lui incombe, il s'y applique avec tant de conscience, que le loisir lui manque pour s'inquiéter du reste. Jugeant les autres d'après lui-même, chacun sait qu'il peut compter sur tous ; la confiance qu'il a en sa volonté propre se propage de lui aux autres, comme dans une marée qui monte et qui s'étale, et ces milliers de flots qui sont des



Les députés Lachaud, Baduel, Delorme-Sorbier et Merlin, de la Commission parlementaire d'hygiène et la Commission du service de santé à la * armée.



Les députés marquis de Dion, M. Galpin, marquis de Kernier, de la Commission de réparation des dommages de la guerre, dans les ruines de Ch.-s.-M.

volontés en marche roulent comme ceux du flux, l'un poussant l'autre, l'un portant l'autre, tous ensemble, unanimes comme la mer.

Est-ce à dire qu'ils ne souffrent pas ? Qu'ils endurent le froid, la pluie, la boue, l'effort incessant, et les jours tous pareils, et les nuits sans sommeil, qu'ils voient leurs amis s'écrouler et qu'ils sentent la mort planer, et qu'ils ont dit adieu à tout, sans un frisson, sans une angoisse, et sans douleur ? Dans l'ouragan de fer et de feu, la frêle créature humaine, si vulnérable, si menue, assourdie de tonnerres, aveuglée de flammes, impuissante contre le hasard des aciers qui déchiquetent l'air, éclaboussée de sang, ahurie d'horreur et de péril, oh ! oui, elle souffre, et sans doute au delà de ce que nous pouvons concevoir ! Mais elle est décidée à souffrir et à vouloir quand même. Elle ne se targue d'ignorer ni la peur ni la lassitude, mais elle a décidé qu'elle marcherait quand même. Roulée dans le cataclysme des épouvantements, elle s'est rendue capable d'y demeurer et d'y agir, en s'amplifiant d'une vertu plus forte que les forces ; et demain, et chaque semaine, elle sera capable d'un prodige plus stupéfiant encore : y retourner en sachant ce que c'est, y retourner du même pas tranquille.

Ils le peuvent ! Comment ? Parce que chacun, au fond de lui, librement, volontairement, a fait le sacrifice de sa vie. L'homme ne compte plus, même à ses propres yeux ; ce qui compte, c'est la mission ; ils savent à quoi elle vise, ce qu'elle comporte, et ce qu'elle réclame ; ils l'ont acceptée et ils l'aiment. Ils se donnent à leur devoir, non point avec résignation, mais de propos délibéré. Chez eux, le don de soi est un geste d'amour, un acte de foi. Une religion les conduit, et non l'ordre d'un chef : ce qui les porte ou qui les pousse réside dans leur conscience. Chacun d'eux porte en soi son quartier général, dont il reçoit les instructions : elles concordent avec celles du



André Hesse, député

chef, parce qu'ils n'ont qu'une seule âme.

Toute l'armée n'est qu'un seul homme. A force de vibrer ensemble, unis par le même vouloir, tendus par la même énergie, conscients du même destin, ils ne sont plus que les membres d'un être unique où circule le même sang propulsé par le même cœur, avec un seul cerveau qui pense à l'unanimité. Ne me parlez pas ici d'union sacrée ! Allez là-bas (je veux dire là-haut) pour savoir ce que c'est ! Vous y verrez un monde ignoré de nous autres, un peuple que nous ne soupçonnons pas, une société idéale que la terre n'avait pas encore réalisée, l'humanité parfaite, le comble des vertus avec le comble de la simplicité, le communisme intégral obtenu par l'abnégation de tous et régi par une discipline volontaire.

Tous sont pour tous, et l'autorité est sacrée, mais son sacre lui vient de ceux qui sont placés sous elle ; on la respecte et on la chérit, parce qu'elle implique un surcroît de devoirs pour ceux qui la détiennent, et parce qu'on la sait tendrement dévouée au groupe dont elle a la charge. Elle ne s'impose pas de haut en bas, elle s'aspire de bas en haut. Me fais-je bien comprendre ? Le chef dit :

« Mon enfant, mon ami, mon brave, mon vieux... »

Il tape l'épaule de ce frère cadet qui souvent est plus âgé que lui :

« Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui te manque ? »

Mais l'autre, d'un coup sec et qui sonne, joint les talons, se redresse en tige d'acier ; la main haute et le coude aigu, il salue :

« Mon capitaine ! » Ah ! cette manière qu'ils ont de saluer leur officier, les yeux dans les yeux et le menton en l'air ! On dirait une provocation, un défi ; on dirait qu'ils provoquent l'ordre et le défient d'être au-dessus de leurs forces ou au delà de leur volonté. Ce salut, c'est comme un dévouement qui s'élance, une vie qui s'offre : « Je suis là ! »

EDMOND HARAUCOURT.



La Commission parlementaire postale aux armées : MM. Pierre Robert, député ; Marty, inspecteur général de la poste aux armées ; commandant J..., de l'état-major ; payeur général R... ; Drivet et Demoulin, députés.

IMPRESSION D'ALSACE

Il m'a semblé, dès les premiers jours de la guerre, que notre stratégie ne devait être nulle part plus prudente qu'en Alsace. Chacune de nos avances y provoque de telles joies ! Le plus léger recul y cause de telles douleurs, ouvre la porte à de si affreuses représailles ! On s'y bat comme dans un temple.

Il n'y a pas un coin de la Haute-Alsace que je n'aie visité autrefois en automobile ou à pied. Combien de fois je suis venu à Wesserlin, à Thann ! J'ai parcouru toute la crête des Vosges avec Jules Ferry. On allait en quelques heures de Gérardmer à Munster, à Colmar. Comme ces terres promises se sont éloignées en attendant le jour où notre drapeau y flottera, ce drapeau qui est là, avec les alpins, impatient de claquer au vent du Rhin !...

J'ai revu à Thann de chères tombes. J'ai passé à Wesserlin toute une inoubliable soirée, en Alsace reconquise, quinze jours à peine avant sa mort, avec notre cher et noble Serret. L'avant-veille du combat où il reçut sa mortelle blessure, il m'écrivait : « Mes troupes sont admirables ; elles ont comme moi la certitude de la victoire finale. »

Tenons. Soyons forts. L'aube se lève.

JOSEPH REINACH.

VERDUN

J'ai voulu avoir une impression directe, vécue, du formidable duel. J'ai visité la vieille forteresse et ses environs, trois jours durant. Je l'ai vue, stoïque et meurtrie, sous les obus allemands. J'ai rencontré, au long des routes, les immenses convois qui charrient vers la ville assiégée les approvisionnements, les munitions, — le fleuve vital dont s'alimentent nos armées.

J'ai visité des troupes dans leurs abris. Partout régnaient cette bonne humeur, cette vivacité, cette gaieté familière sous lesquelles le soldat français dissimule sa sensibilité affectueuse et son mépris splendide de la mort. « Prends mon casque », m'a dit un troupier ; « il va pleuvoir ». Il ne se trompait pas ; l'averse des marmites allait tomber... Et j'ai accepté volontiers de lui emprunter son casque pour continuer mon excursion tandis qu'il demeurait dans son refuge souterrain.

Je suis allé jusqu'au vieil hôtel de ville. J'ai vu la compagnie des pompiers, — leur capitaine en tête, — qui assurent toujours leur périlleux service dans la ville bombardée. J'ai félicité ces braves gens, dont la plupart sont depuis longtemps dégagés de toute obligation militaire, et qui, dès la première demande de l'autorité, se sont empressés de se mettre à sa disposition. Et ils trouvaient ce paisible héroïsme chose toute naturelle, — tranquilles et simples dans l'accomplissement de leur devoir.

Et j'ai quitté la vieille ville, droite, austère et digne malgré tout sous les obus. Son silence, troublé par le fracas brutal des explosions, avait l'air d'un recueillement dédaigneux. De ses murailles meurtries semblait se dégager je ne sais quelle auguste fierté.

Jamais elle ne m'avait semblé si belle et si grandiose. Car, sous la mitraille allemande, elle apparaissait soudain comme l'image même de la résistance française, douloureuse, mais inflexible, — qu'une agression sans cause et d'inutiles violences ont bien pu frapper, mais ne pourront jamais briser.

CHARLES HUMBERT.

AUTOBUS DE GUERRE



Nous entrons dans la zone de guerre, la consigne est sévère et l'on ne passe pas facilement. La route est déserte, vide, vide à l'infini. A la longue, cette solitude épouvante vaguement. Quelques rares autos militaires passent en trombe dans un tourbillon de poussière.

Mais peu à peu la route s'anime, nous approchons des régions qui avoisinent le front : le continuel défilé des convois de ravitaillement va commencer. Je me souviens combien cet hiver, à mon voyage vers les champs de bataille de Champagne, j'avais été péniblement impressionné par l'aspect farouche de ces chariots de nomades, couverts de bâches maculées et déjetées, aux roues embourbées, traînés par des chevaux de bohémiens. Quel changement ! Ce sont maintenant de superbes camions aux toiles bien tendues, bien arrimées, tous pareils, flambants neufs, qui se suivent interminablement sur la route. — Ah ! tiens ! Comment ! ils roulent encore, ces pauvres vieux ? Voici venir en longue file, à la suite de cette jeune et brillante classe de véhicules, ces braves autobus parisiens, engagés de la première heure, qui ont vu la victoire de la Marne et ont fait vaillamment toute la rude campagne d'hiver. Ah ! ils tiennent bon, les Parigots ! Ils ont été tellement badigeonnés et rebadigeonnés en gris que, sous cette épaisse couche de céruse, sous cette terrible patine de guerre, il est impossible de deviner leur ancienne tenue de pékins. Ils sont méconnaissables ; on dirait qu'eux aussi ils ont laissé pousser leur barbe. — Ils sont bondés, pour le moment, de fantassins aux capotes déteintes, qui vont au front et n'ont pas l'air de s'en émouvoir, car, penchés aux fenêtres sans vitres, avec des gestes exubérants, ils chantent à tue-tête :

Si tu veux fair' mon bonheur,
Marguerite, Marguerite,
Si tu veux fair' mon bonheur,
Marguerite, donn'-moi ton cœur !



Oh ! je vous en prie, mademoiselle Marguerite, ne leur refusez pas votre cœur, ça sera si gentil de votre part !

La vieille carcasse disloquée du brave autobus vibre de toutes ses fibres à ce refrain bien parisien. Je lance à la volée une boîte de cigares à cent mains qui se tendent, et le cortège bleuâtre disparaît, suivi de toute la poussière de la route qui lui fait escorte.

J'espère bien qu'après la guerre on n'aura pas le cœur de les abattre, ces pauvres vieux autobus. Il faut qu'on les fasse défiler, au grand jour du retour, sous l'Arc de triomphe, avec les troupes victorieuses, et qu'on réserve au plus amoché d'entre eux une place d'honneur dans la cour des Invalides.

(Croquis de Sem.) *SEM.*

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

LORD KITCHENER

L'Angleterre est en deuil, à la fois en deuil et à l'honneur ; en deuil de lord Kitchener — le fier soldat, le grand chef, qui avait su lui donner une magnifique armée, — et toute triomphante de sa grande victoire navale du Jutland, où ses escadres ont pour longtemps désemparé la flotte allemande.

Le glorieux vainqueur d'Omdurman a tragiquement péri, comme il se rendait en Russie, où l'appelait une invitation du tsar. Le croiseur *Hampshire*, qui l'emportait chez nos Alliés, a sombré au nord de l'Ecosse, dans les parages des Orkneys, soit qu'il ait donné sur une mine, soit, chose plus probable, que les Allemands, toujours aux aguets, l'aient torpillé. Le vent soufflait en tempête, la mer était grosse, elle roula les embarcations que l'on vit se détacher du navire ; et tout fait penser qu'elle a gardé sa glorieuse proie, qu'elle est le linceul du vengeur de Gordon et du loyal adversaire de Marchand à Fachoda.

La Grande-Bretagne a perdu en Kitchener, comme l'a dit le « Premier » anglais, un grand homme, un grand chef, un grand serviteur. Qui ne connaît, en effet, sa campagne d'Egypte, sa marche sur Karthoum, la déroute qu'il infligea aux Derviches ? Et l'on sait que d'avoir sauvé l'Egypte, s'il n'avait pu secourir Gordon, fut le début d'une gloire qui grandit avec ses victoires de 1902 dans l'Afrique du Sud, lui valut le commandement de l'armée des Indes, le titre de lord, et ce qu'on pouvait appeler la vice-royauté égyptienne. Lorsque la guerre éclata, toute l'Angleterre se tourna vers lui, et c'est alors qu'il fit sortir du sol britannique, comme le rappelle ici M. Briand, la magnifique armée qui allait suppléer, sur l'Yser, les glorieux régiments dont Guillaume avait méprisé le petit nombre.

Cette armée portait son nom, la « Kitchener », et si le destin n'a pas voulu qu'il la conduisît au triomphe final, il est, dès aujourd'hui, inséparable de sa gloire.

LA VICTOIRE ANGLAISE DU SKAGER-RAK

Sur mer, comme sur terre, l'Allemagne joue décidément son va-tout. Elle le fait à Verdun, où ses généraux cherchent une décision à tout prix, elle le fait à Ypres, dont elle paraît reprendre l'attaque, elle vient enfin de le faire dans un essai de grande sortie de toute sa flotte de haute mer.

C'était d'ailleurs dans la logique des choses. Pour échapper aux conséquences du blocus qui l'enserre, qui la ruine et l'affame, le kaiser ne pouvait point ne pas se livrer à quelque tentative désespérée, ne pas essayer de porter à son adversaire anglais, français ou russe n'importe quel grand coup. Et comme elle l'avait d'ailleurs laissé deviner à certaines manœuvres préparatoires, la flotte impériale essayait dans la journée historique du 31 mai, de gagner le nord. Quel était exactement son but, le but de son nouveau commandant, l'amiral von Scheer ? Etait-ce un bombardement de la côte anglaise et de la nôtre ou quelque tentative plus lointaine : quelque opération contre le ravitaillement de nos alliés russes par Arkangel ? Ne visait-elle, enfin, que l'écrasement, par surprise, de l'escadre britannique évoluant dans le Jutland ? Toutes les hypothèses sont possibles. Toujours est-il que, dans cette dernière journée de mai, la flotte allemande quittait Wilhelmshafen où elle se terrait depuis près de deux ans, et son

avant-garde de croiseurs légers venait, sous le pavillon de l'amiral Hipper, se heurter à la flotte légère anglaise, commandée elle-même par l'amiral Beatty, le vainqueur du Doggerbank, au large du Skager-Rak, le grand détroit qui unit la Baltique à la mer du Nord, à la hauteur du Horn's Riff, la pointe que forme, à plusieurs milles au sud, la côte danoise. L'escadre anglaise était légèrement inférieure en nombre. Cependant Beatty accepta délibérément la bataille, et même était-il parvenu à couper les croiseurs allemands de leur base, lorsque la flotte de bataille allemande apparut derrière lui, le prenant à son tour entre deux feux. Avec un rare sang-froid, l'amiral anglais fit tête à l'orage, et, pendant que le plus rapide de ses destroyers partait chercher du renfort, il imposait à ses adversaires des pertes sérieuses. Lui-même, d'ailleurs, était durement éprouvé. Trois de ses croiseurs de bataille, le *Queen Mary*, l'*Indefatigable*, l'*Invincible*, coulaient.

Cette lutte inégale se prolongea jusqu'au moment où l'amiral Hood apparut sur le champ de bataille avec six dreadnoughts et rétablit le combat. Il périt d'ailleurs avec le vaisseau qu'il montait. Puis l'amiral Jellicoe survint à son tour avec le gros de la flotte britannique, et les Allemands ne l'attendirent même pas. Avant qu'elle ne soit entrée en ligne, ils se dérobaient, regagnaient Wilhelmshafen tant bien que mal. Pour bien affirmer sa victoire, Jellicoe resta jusqu'au lendemain midi sur le champ de bataille.

Dans les conditions défavorables où l'amiral Beatty avait accepté la lutte, les pertes britanniques ne pouvaient point ne pas être sensibles. Très loyalement, trop loyalement peut-être, l'Amirauté en fit immédiatement le décompte. A la perte des croiseurs de bataille *Queen Mary*, *Indefatigable*, s'ajoutait celle de sept autres grands navires et, avec leur vantardise, leur impudence habituelles, les Allemands s'empressèrent de crier victoire. Cloches sonnant à toute volée dans l'empire entier, allocution triomphale du président du Reichstag, lampions, drapeaux, ce fut pendant douze heures un véritable délire. Mais la bataille du Jutland n'en est pas moins un désastre pour la flotte du kaiser. Non seulement elle a fui, mais en dépit de sa dérobade, le bilan de ses pertes atteint le chiffre de seize unités, dont le *Westfalen*, un de ses derniers dreadnoughts, le *Pommern*, l'*Elbing*, etc. Et ces pertes l'atteignent bien plus gravement que la flotte anglaise qui perd à peine, dans la lutte, la vingt-cinquième partie de ses forces, qui garde la maîtrise absolue de la mer.

Ni le kaiser, ni son chancelier ne veulent d'ailleurs en convenir, et ce dernier, dans un discours faussement belliqueux, prétend que la bataille du Jutland s'ajoute à toutes les victoires allemandes, « qui imposent la paix aux Alliés ».

VICTOIRES RUSSES. — LA PRISE DE LOUTSK

La victoire navale anglaise, victoire incontestable et avec tous « ses fruits substantiels », comme l'a dit le premier lord de l'Amirauté, n'est pas la seule des Alliés. Elle se double d'un grand triomphe russe.

L'offensive que les armées du tsar dessinaient depuis quelque temps de la Bukovine à la Volhynie s'est en effet rapidement accentuée et a débuté par un de ces coups vigoureux dont elles sont coutumières. Sur le Pripet et le Styr, elles ont rompu le front ennemi, enlevé la ville de Loutsk, faisant reculer les Autrichiens de plus de trente kilomètres, leur prenant comme au filet des unités entières. Cinquante mille prisonniers



dont quinze cents officiers, une centaine de canons, tels sont les premiers trophées de cette avance superbe et sans précédent depuis que la guerre de positions a succédé à l'autre, de la manœuvre à vrai dire gigantesque dessinée par le général Broussilof. Nos vaillants alliés n'attaquent pas, en effet, sur moins de quatre cents kilomètres, sur cette longue ligne qui va du Pripet à la frontière roumaine et où les points de friction sont nombreux et se placent, à dire vrai, sur toutes les routes qui traversent l'immense front.

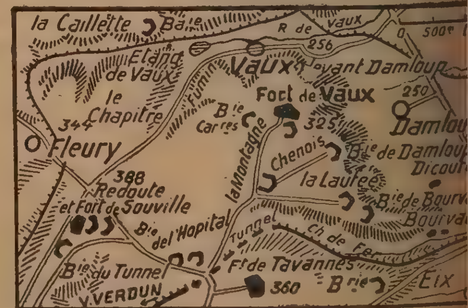
Trois de ces routes convergent vers Lemberg : route de Doubno, route de Tarnopol, route de Stanislau, et les Russes en profitent pour y pousser une offensive centrale sur la capitale de la Galicie qui, de Tarnopol et de Novo-Alexinetz, n'est pas à plus de cent kilomètres. En même temps, ils mènent sur leurs deux ailes des attaques aussi vives qu'heureuses, surtout l'aile droite qui, marchant à la fois sur Kovel par le coude du Styr et par Olyka sur Loutsk, s'est emparée de cette ville qui est, avec Rovno et Doubno, la troisième des forteresses du triangle de Volhynie.

Le théâtre de cette bataille gigantesq[ue] est tout en plaines, et cette disposition am[ène] les Russes à rompre avec la guerre de p[o]sitions et à revenir à la guerre de mo[u]vements. Aux attaques locales ils font su[c]céder la lutte générale et la chose leur réu[s]sit. Si les Autrichiens, en tout cas, [se] croyaient réduits à une défensive plus [ou] moins passive, les voilà amèrement détromp[és] et obligés de faire face avec des forces [ré]duites à une offensive d'autant plus éne[r]gique qu'elle est, cette fois, menée par u[ne] artillerie puissante, abondamment servie [et] qui prépare méthodiquement l'œuvre des fa[n]tassins. L'initiative russe a été en partie d[ic]tée par la pensée généreuse de soulag[er] le front italien, de ramener vers la Gali[cie] quelques-unes des divisions qui combatte[nt] dans le Trentin ou que l'archiduc hériti[er] y appelait. Car autrement on ne sait où [la] monarchie dualiste pourrait trouver le r[en]fort nécessaire.

Cette initiative a ceci de particulièrem[ent] heureux que les Italiens paraissent avoir [dé]finitivement barré l'offensive ennemie sur [les] Alpes. Après un dernier recul, le géné[ral] Cadorna a du moins pu établir devant [la] plaine vénitienne, aux Sette-Comuni, une b[ar]rière qui empêchera les Autrichiens de [dé]boucher des torrents de la Posina dans [la] plaine de Schio et par le couloir de l'Asti[co].

LA DÉFENSE HÉROÏQUE DU FORT DE VAUX

La bataille de la Meuse évolue toujo[urs] passant d'accalmies relatives à des viol[en]ces inouïes, tantôt générale, tantôt fr[ag]mentée. C'est ainsi qu'après les tentati[ves] infructueuses des Allemands contre le Mo[rt]-Homme et Cumières, elle s'est concent[rée] sur la rive droite de la Meuse, sur [un] front de six à sept kilomètres, qui s'ét[end] de Vaux à Thiaumont, et plus spécialem[ent] contre le fort de Vaux. Brusquement, [les] masses qui avaient déferlé contre la fer[me] de Thiaumont et enlevé le bois de la C[ail]lette et l'étang de Vaux se glissèrent v[ers] la Woëvre et se portèrent à l'assaut [des] pentes mêmes du fort. L'attaque fut d'ab[ord] sans résultat, mais bientôt les Allemands [pu]rent prendre pied dans le fossé septentrio[nal] et ce succès les conduisit à une attaque [gé]nérale par la pente du bois de Fumin [et] le ravin de Chenois. En même temps ils [le] couvraient d'un véritable déluge de fer, [em]pêchant toute communication entre Verd[un] et son héroïque défenseur, le command[ant] Raynal. Bref, après sept jours d'une ré[sis]tance sublime, contre des forces sans ce[sse] renouvelées, la garnison, arrivée à la lim[ite] de ses forces, n'a pu empêcher l'ennemi d'[oc]cuper ce qui reste de l'ouvrage. La p[erte] n'est pas sans importance, surtout com[me] instrument de surveillance; toutefois, il



faudrait pas l'exagérer. Le fort de Vaux n'[est] pas une position isolée, il n'est qu'un m[or]ceau d'une position dont la clé est à S[ou]ville.

LÉON PLÉE

ÉMILE FAGUET

Encore une douleur... Emile Faguet est rt. Le mal dont il subissait depuis pluurs années la lente torture avait fait de existence une agonie... Le voici déré... Mais, pour nous, ses amis, ses ciples, ses collaborateurs, ses frères d'ars, quelle peine affreuse! La maison des *nales*, — qui était sa maison, — pleure... Retracerai-je la vie de ce grand homme lettres? Son histoire tient en trois mots: *a travaillé.* Il a travaillé sans relâche, c une allégresse paisible, absorbé, non ablé par la formidable tâche quotidienne il s'imposait. Le succès de ses preres études, sa culture normalienne, son e d'agrégé le vouèrent d'abord à l'engnement. Il professa à la Rochelle, à urges, à Poitiers, à Moulins, à Clert-Ferrand, à Bordeaux, puis dans lycées parisiens de Charlemagne, de ndorcet et de Janson. Bientôt, le jeune tre se fit journaliste, comme Sarcey, out, Weiss, ses aînés. A *La France* et *XIXe Siècle*, il publia des chroniques n tour personnel, des causeries familières le bon sens s'alliait à la fantaisie parasale. *Le Journal des Débats*, lui offrant glorieuse et lourde succession de Jules maître, le chargea de suivre le mouent de la littérature dramatique. A e besogne hebdomadaire qui l'amusait, guet consacra les loisirs que lui laissaient autres occupations. Il parlait en Sorne, il composait des volumes, il alimende sa prose les journaux et les revues. ait-on besoin de trois cents lignes sur nporte quel sujet, vite une dépêche au uste écrivain, et deux heures plus tard, « papier » était fait et bien fait, soliment documenté, plein de fines pensées, perçus originaux, substantiel et savoux. Comment suffisait-il à cet écrasant lar? Je me rappelle ma stupéfaction lorsm jour, ayant grimpé les cinq étages de ermitage de la rue Monge, je le sur en train de classer dans des chemises, vingtaine d'articles déjà mis au point: *ie pour la "Revue des Deux Mondes"*, *ie pour le "Gaulois", copie pour "Les nales"*. L'émerveillement que j'exprimai arracha un sourire. « — J'ai préparé, me dit-il, à mes moments perdus. ne veux pas être en retard. » Mot irable et qui le peint tout entier.

Du théâtre à la morale, de la poé à l'histoire, il n'existe pas un domaine Faguet n'ait exploré, remué, fouillé s ses profondeurs; pas une figure consiable, ancienne ou moderne, qui n'ait devant lui. Il a fixé, en d'impérises tableaux, la physionomie du dixième, du dix-huitième et du dix-neuie siècles. Il comprenait tout, faisait comprendre, projetait de vives lueurs les matières les plus obscures, pérait les caractères, disséquait les cerx. Il égalait Sainte-Beuve dans l'art portrait. Son style primesautier abonen définitions heureuses. Quelques de ces trouvailles demeurent acquises. artine est « un génie qui a dédaigné oir du talent »; Michelet « un poète sensible et un garde national »; Guizot un « vaste esprit rétréci par la volonté »... Il n'y a qu'à se pencher sur l'œuvre du critique pour y découvrir de ces formules ramassées et saisissantes...

Son activité d'esprit, sa curiosité dépassaient l'horizon littéraire. Dénué d'ambition, résolu à ne jouer aucun rôle public, mais défenseur de la liberté et passionnément français, il observait de très haut, en philosophe, les mœurs politiques de notre pays. *Montesquieu, Voltaire et Rousseau, Le Socialisme, Le Libéralisme, Les Préjugés nécessaires,* ces essais sont des modèles d'équité, de générosité, de raison. Nulle part il ne se montra plus clairvoyant que dans l'ouvrage intitulé *Le Culte de l'incompétence et l'horreur des responsabilités.* C'est une satire générale dirigée contre les abus inhérents aux démocraties et une alerte peinture des travers particuliers à la nôtre. L'auteur, juge lucide et de belle humeur, ne s'irrite nullement de ces misères, dont il discerne la cause profonde. Il ne les croit pas irrémédiables. Il reste confiant en l'avenir...

La guerre ébranla son optimisme. Quand elle éclata, il se trouvait en province. La solitude, l'éloignement, aggravaient ses angoisses... Les lettres qu'il nous envoyait témoignaient d'un trouble extrême. Il savait l'insuffisance de notre préparation militaire et, sans désespérer, il s'attendait aux pires épreuves. Nous lui écrivions: « Jetez vos réflexions sur le papier; causez avec les lecteurs qui vous adorent. Cela vous soulagera. » Il y consentit. Désormais, l'« Oncle » nous fit part des pensées que les événements lui suggéraient. En essayant de rassurer ses innombrables neveux, il reprenait lui-même courage. Peu à peu, la foi qu'il feignait d'avoir dans la victoire des Alliés, devint sincère. La sublime endurance de nos troupes, l'accord des volontés, l'oubli des haines, l'élan de ce peuple jadis divisé et maintenant uni, l'emplissaient d'enthousiasme. Il ne doutait plus...

Cependant, sa santé depuis longtemps chancelante ne pouvait résister à de telles secousses. Elle déclinait rapidement. Il ne sortait que pour se rendre à l'Académie, et rentrait épuisé par cet effort. Il murmurait tristement: « Je n'ai plus d'idées. » En quoi il se trompait. La clarté de son intelligence survivait aux ruines d'un corps prématurément usé. Les pages émues et tendres qu'il déposa sur la tombe récente de Francis Charmes, sont parmi les meilleures qu'il ait écrites. Celles qu'il publia ici, en ces dernières semaines et jusqu'à ce que la plume lui tombât des doigts, attestent la délicatesse demeurée intacte de son goût. Trois heures avant de mourir, il demandait qu'on lui montrât les livres nouvellement parus. Emile Faguet s'est éteint, comme il avait vécu, dans l'amour des lettres. Et sa fin fut d'une grande sérénité. Mgr Herscher, un prélat de large esprit et de cœur généreux, qui lui apportait les consolations suprêmes, recueillit de sa bouche des paroles pleines de piété, d'humilité et de divine douceur. L'illustre écrivain s'éteignit en prononçant le nom de sa mère.... L'âme pure de l'incomparable ami qui nous quitte continuera d'habiter en nous.

ADOLPHE BRISSON.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

POISON DE BRUYÈRE

De la pure fleur rustique
Qui brode la dalmatique
Dont se parent nos coteaux,
De la bruyère vermeille
Où tous les matins l'abeille
Va, devançant les troupeaux,
Emplir sa fine corbeille;

De la chaste fleur des monts
Dont l'air vierge à nos poumons
Verse sa fraîcheur exquise,
De la fleur qui, dans la brise,
Fait rêver de la payse
Aux clairs regards ingénus
Qui va la foulant pieds nus;

De la fleur qui fait l'aurore,
Si rose, plus rose encore,
Les couchants plus empourprés;
De la fleur vers qui se lève,
Lorsque le labeur fait trêve,
L'œil du travailleur qui rêve
Au fond des champs ou des prés;

De la fleur agreste et saine
Qui ne descend pas en plaine
Craignant tout contact impur,
Qui ne doit qu'à la nature
Son parfum et sa parure,
Ne faisant sa nourriture
Que de sol neuf et d'azur;

Les pédants de Germanie
Ont, dans leur grossier génie
Tiré quelque noir poison,
Paraît-il, qu'en hâte ils muent
En vapeurs lourdes qui puent,
Qui font pleurer et qui tuent
Nos gars vêtus d'horizon,

Nos gars dont le cœur regrette
Les sommets où, tout enfants,
Ils respiraient sur la crête
La bruyère dans les vents...
La voilà bien leur science,
« Science sans conscience »
Comme disait Rabelais.

— Dieu! que leurs savants sont laids!

FRANÇOIS FABIÉ.

A LA HAINE

Les yeux en feu, du sang en écume à la bouche,
Les cheveux noirs roulant sur ton sein dévasté,
Formidable, debout sur ta funèbre couche,
Haine, je te salue, ô sombre déité!

Tu dormais... La bonté te tenait verrouillée...
Sous le geste implorant de ses deux bras ouverts
Tu dormais dans ta nuit... Mais ils t'ont réveillée,
Et ton rire sinistre a rempli l'univers...

Je te salue, ô toi par qui la Mort est reine;
Salut, sœur de l'angoisse et maîtresse des pleurs,
Par qui l'horreur triomphe et l'enfer se déchaîne,
Toi qui combles le cœur des mères de douleurs!...

Désormais, puisqu'ainsi le veut un peuple infâme,
Qu'un éternel encens brûle sur tes autels; [flamme,
Désormais que pour toi tous nos cœurs soient de
Tous nos vœux, confondus; nos liens, immortels!..

Dis-nous que le pardon serait impie et lâche,
Qu'un tel crime ne peut s'expier à moitié,

Que pour être vainqueurs il nous reste une tâche,
C'est d'étouffer en nous la voix de la pitié!...

Ouvre toujours tes yeux de meurtre et d'épouvante,
Que ton geste toujours plane sur l'avenir,
Et, toujours plus farouche et toujours plus vivante,
Attache-toi dans l'ombre à tous nos souvenirs,

Afin que ceux pour qui nous écrivons l'histoire,
Haine, gardent au cœur la marque de ton sceau,
Et comprennent pourquoi, debout dans la Victoire,
Nous te dressons, terrible, auprès de leur berceau!...

LOUIS PAYEN.

« AVE MARIA » DE GUERRE

Je vous salue, ô Très Sainte Vierge *Marie*,
Pleine de grâce, espoir de la France meurtrie,
De la France qui lutte et qui prie et qui croit,
Et défend son honneur et sa vie et son Droit.
Le Seigneur est avec vous, le Dieu des armées
Qui venge tôt ou tard les races opprimées;
Or, la Belgique râle, et la Pologne meurt,
Et la France chancelle au formidable heurt
De millions de Huns rués sur sa frontière.
Si nous avons assez expié par la guerre
Nos erreurs du passé, détournez son courroux
Sur cet autre Attila qui ne croit pas en vous.
Et vous êtes bénie entre toutes les femmes;
C'est pourquoi le Seigneur châtiera ces infâmes
Qui brûlent vos autels, blasphèment votre nom
Et donnent votre image en cible à leur canon.
Et Jésus, notre roi, *le fruit de vos entrailles*,
Est béni. Nous vaincrons aux suprêmes batailles
S'il inspire nos chefs, enflamme nos soldats
Et frappe de terreur ces reîtres scélérats
Qui ne respectent rien, ni le sexe, ni l'âge,
Et qui, dans les transports de leur haine sauvage
Egorgent les blessés et les prêtres de Dieu
Sur les parvis sanglants de ses temples en feu,
Et profanent les morts jusqu'en leurs sépultures.
Et puisque vous avez enduré les tortures
De l'amour maternel, et qu'au pied de la Croix
Vous avez entendu, de sa mourante voix,
Votre fils vous léguer à saint Jean, notre frère,
Et vous donner par suite au genre humain pour mère,
Ayez compassion des mères dont les fils
Sont morts pour la Patrie, en songeant que jadis
Vous avez sangloté, gémi, pleuré comme elles.
Ayez aussi pitié des épouses fidèles,
Des vieux parents courbés sous le poids des chagrins,
Des frères et des sœurs, et quant aux orphelins,
Pauvres enfants laissés sans appui sur la terre,
Demandez à Jésus de remplacer leur père.
Ah! Priez-le surtout pour l'âme de nos morts,
Tombés en nous faisant un rempart de leurs corps,
Souvenez-vous, ô très douce Vierge Marie,
Que lorsqu'on a recours à vous et qu'on vous prie
En toute confiance et toute humilité,
On n'est jamais abandonné, ni rebuté.
C'est pourquoi nous avons la sereine espérance
Que vous justifierez cette ferme croyance
Et que tous ceux pour qui nous tombons à genoux,
Ces pères, ces enfants, ces frères, ces époux
Dont le sang généreux a lavé les souillures,
Comparaîtront là-haut avec des âmes pures.
Dieu nous les a donnés, Dieu nous les a repris,
Mais, de grâce, que ce soit pour le paradis.
Tour de David! Porte du Ciel! Rose mystique!
Sainte Marie, aux heures de lutte tragique,
Priez pour nos soldats, priez pour les blessés,
Priez pour les mourants et pour les trépassés!
Mère de Dieu, d'un Dieu qui guérit lorsqu'il blesse,
Priez pour nous! pauvres pécheurs, priez sans [cesse!
Maintenant, car nous sommes tous en grand péril,
Et à l'heure de notre mort, ainsi soit-il!

Général *BRUNEAU.*

LETTRE D'UN PROFESSEUR MOBILISÉ A SES ÉLÈVES

Mes enfants, j'espérais — c'est l'espoir de tout maître —
Développer en vous le désir de connaître;
J'espérais éclairer — la science est un flambeau —
Vos pas mal affermis dans le chemin du Beau,
Expliquer devant vous, plein d'intime allégresse,
Les illustres penseurs de Rome et de la Grèce,
Mais la guerre a soudain séparé nos destins.
Par un matin d'été de nos plus purs matins,
Je suis parti, tardif ouvrier de la France,
Vers les champs de la gloire et ceux de la souffrance.
Loin du murmure épars sur vos cours, de vos jeux
Et de l'enchantement facile de vos yeux,
A deux pas des hauteurs d'où le boulet s'élance,
Je soigne nos héros blessés, à l'ambulance.
Là, parmi cent objets nouveaux, si différents
De ceux qu'offrait jadis votre « étude des grands »,
Au cadre habituel de votre « Rhétorique »,
Souvent je songe à vous, rêveur, et je m'applique
A dresser devant moi les choses d'autrefois.
Alors, tout m'est présent, le visage, les voix;
J'imagine vos airs, jusqu'à votre attitude,
Et votre souvenir peuple ma solitude,
Quand je m'assieds après des heures de brancard.
Aussi, mes chers amis, ce soir, étant de quart,
Au milieu des lits blancs où dort la chair meurtrie
De ceux qui sont tombés, hier, pour la Patrie,
Veilleur calme observant leurs fragiles sommeils,
Griffonné-je pour vous ces vers et ces conseils.

L'heure n'est plus aux lettres pures,
Car Mars tient en laisse Apollon;
Méprisez les littératures
Qui font oublier le canon.

Point de roman dans votre poche,
Quel qu'en ait été le succès,
A moins que *Colette Baudoche*,
Ce cri si vrai du sang français.

Laissez l'harmonieux Tityre
Chanter en paix Amaryllis,
Quand nous déplorons le martyre
De Louvain, de Reims, de Senlis.

Les créateurs de force vive,
L'Aède aveugle aux blancs cheveux,
Lucain, Plutarque ou Tite-Live
Sont les maîtres que je vous veux.

Hugo, débordant de lyrisme,
Corneille aux mouvements si fiers,
Mâles forgerons d'héroïsme
Dans la fournaise de leurs vers,

Feront vibrer votre jeune âme
Aux accents de leurs mots vainqueurs
Et sauront rallumer la flamme
Qui pourrait s'éteindre en vos cœurs.

Avant tout, méditez la vie
Et les immortelles vertus,
— Seules plus fortes que l'envie, —
De ceux-là qu'on n'a point battus.

Jamais plus splendide épopée
Dans le monde ne fleurira.
Et d'aussi fameux coups d'épée,
Nul dorénavant n'en verra.

Ils luttèrent un contre quatre,
Contre un ennemi tout-puissant;
Ils ont épuisé, pour l'abattre,
Leur dernière goutte de sang.

Plus d'un avait presque votre âge,
Plusieurs étaient, hier, dans vos rangs;
Ils ont montré l'âpre courage
Des plus fabuleux conquérants.

Ils aimaient comme vous les roses,
Le ciel natal, la liberté,
La beauté que prennent les choses,
Par un rayonnant jour d'été;

Et pourtant, le devoir austère,
Ils l'ont accepté jusqu'au bout,
Et, sous le tertre solitaire,
Ils sont couchés, on ne sait où.

Ils rêvaient, parmi les jours calmes,
De succès, de prix radieux;
Ils ont cueilli de vertes palmes
Et des lauriers plus glorieux.

Leurs exemples seront le livre
Aux feuillets forts et triomphants,
Où vous apprendrez à bien vivre,
Si vous m'en croyez, mes enfants.

Vous vous souviendrez de leurs gestes
De leur idéal grave et pur,
Et qu'ils ont dit des mots célestes,
Lorsqu'ils sont tombés sous l'azur.

Mais vous lirez aussi l'histoire
De la pucelle d'Orléans,
Pour espérer en la victoire,
Même quand Dieu tarde longtemps.

Je m'arrête : un blessé s'éveille et me réclame.
Pardonnez-moi ces vers écrits avec mon âme.
Peut-être affectent-ils un tour trop solennel;
Ils n'en partent pas moins d'un cœur tout patern
Sur les événements réglez votre conduite :
Que vous soyez demain de cette jeune élite
Qui saura consoler la France de ses morts
Et que vous soyez prêts pour les futurs efforts
Qui la rétabliront : c'est le souhait suprême
De l'absent qui, toujours, très tendrement vous

HENRI PIOT.
Docteur ès lettres, ambulancier mili

A CEUX QUI VISITENT LES CHAMPS DE BATAILL

Le vent fait frissonner les bois mouillés d'auto
L'eau ne clapote plus sous l'aube monotone
Les longs peupliers gris, perdus dans le brouill
Ne se reflètent plus dans le ruisseau blafard.

Voyageur égaré dans ce pays lugubre,
Quitte ces champs où flotte une brume insalubr
Car les troupeaux n'ont plus ni pâtres, ni berge
Et le sang rouge et chaud coule dans les verger

Surprise par la guerre, au repos, la nature
N'a pas trouvé le temps de panser sa blessure,
Un cheval agonise, hennissant de douleur
Et dilate en mourant ses grands yeux qui font

Un soc abandonné gît dans la glèbe rousse,
La grêle passerelle, au doux plancher de mouss
N'est plus qu'un triste amas de branchages pourr
Et le calme glacé plane sur ces débris.

Quitte ces champs perdus, ces bois mouillés d'auto
Mais regarde, en partant, la chute monotone
Des fines feuilles d'or, qui brodent un manteau
Pour tous nos chers soldats endormis sans tomb

JEAN THIBEAUL

Il n'y a pas que les poètes pour exalte gloire de nos soldats. Nombre de contes, velles, récits, œuvres diverses en prose nous adressés journellement. Nous ne pouvons, h songer à les publier. Mais nous tenons à citer les auteurs dont les noms suivent et les envois nous ont paru dignes d'être par lièrement appréciés :

MM. et Mmes M. Guillard, René-Elie Amar, malade qui s'ennuie, Louise Robert, Louis-R Maury, A. Dabrin, René Bouissel, Michel Epuy, Berthon, L. P..., M. Brasseau, J.-S. Duriez, P Louis Bousquet, Jeanne Labrousse, M. Thiédot, d'Hazon, André Maillet, Georges Stiskin, Louise fay, Marie Clot, Alfred Carpuat, L. Duclo, R. camp, Mag. Moulin, E. de Reboul, Paul Darg Raymond Duc, Emile Lampaert, Emile Graper, M Debard, Sully Philitt, Paul Frissard, Guilhe

[LA] PETITE GUERRE

[L]AISSÉS POUR COMPTE DE LA KULTUR

[...]in.

[...]r de l'architecte Henrick, dont l'ardeur au [...]il semble s'être singulièrement éteinte en ces [...]s derniers. On lui apporte une carte : sans la [...]rder, tout en continuant à fumer, étendu sur [...]divan, il donne ordre d'introduire la personne [q]ui fait visite.

[L]e docteur Muhlhaus.

[LE D]OCTEUR MUHLHAUS, entrant. — *Bonjour, [c]her maître...*

[HEN]RICK, se levant vivement. — *Comment, [v]ous, docteur ? Mais je ne suis pas malade! [Je v]ous ai point fait appeler!*

[MU]HLHAUS. — *Je le sais bien. Aussi, n'est-ce [pas co]mme médecin que je viens, mais comme [...] je veux faire bâtir.*

[HEN]RICK. — *En ce moment ?*

[MU]HLHAUS. — *Le plus tôt possible.*

[HEN]RICK. — *Vous n'ignorez pas que la matière [premiè]re et la main-d'œuvre sont hors de prix ?*

[MU]HLHAUS, avec désinvolture. — *Ça m'est [...]*

[HEN]RICK, avec amertume. — *Allons, docteur, [...] que vous n'avez pas trop à vous plaindre [de la g]uerre...*

[MU]HLHAUS. — *Ma foi, non ; nous étions trop [de mé]decins en temps de paix et l'hygiène nous [faisait] le plus grand tort en réduisant le nombre [des m]alades. A présent, la plupart de mes col[lègues] sont appelés aux armées, la concurrence [n'existe plu]e plus.*

[HEN]RICK. — *Mais l'hygiène existe encore, — du [moins] je l'espère!*

[MU]HLHAUS. — *Elle n'a pu enrayer le développ[emen]t d'une véritable épidémie de maladies men[tales, g]râce à laquelle je me suis révélé aliéniste.*

[HEN]RICK, avec mélancolie. — *Une spécialité [tou]jours lucrative... Vous êtes un heureux, doc[teur.]* (Avec un soupir.) *Je ne puis en dire autant. [Les év]énements actuels, dont j'espérais la richesse [et la g]loire, ne m'ont valu que des déceptions...*

[MU]HLHAUS. — *Allons donc...*

[HEN]RICK. — *Mais c'est assez parler de moi... [Vous d]ésirez donc, docteur, une maison de cam[pagne] ?*

[MU]HLHAUS. — *Eh non, mon cher maître, pas [de cam]pagne : de santé. J'ai ma clientèle. Il me [faut d]e quoi l'hospitaliser.*

[HEN]RICK, tirant d'un meuble un vaste dessin. [— Voi]là précisément votre affaire. C'est majes[tueux,] vaste, aéré...*

[MU]HLHAUS, étonné. — *Mais ce que vous me [montre]z là, c'est une cathédrale!*

[HEN]RICK. — *A la bonne heure! Vous vous y [connai]ssez au moins! M. Wolfenbuttel avait pris [ce p]rojet pour un croquis d'obus! C'est bien une [cathéd]rale, pur style munichois.*

[MU]HLHAUS, ébahi. — *Vous voulez que je loge [mes m]alades dans une cathédrale ?*

[HEN]RICK. — *Pourquoi pas ? Nous transfor[mons l]es chapelles en chambres particulières. Au [dessus] on ajoute un étage. Dans le chœur, nous [mettons] la salle de consultations et de douches. La [nef dev]ient le préau couvert. Et il reste encore à [votre d]isposition la sacristie, le sous-sol, les dé[pendan]ces... Ce sera superbe...*

[MU]HLHAUS. — *Sans doute..., mais...*

[HEN]RICK. — *Vous n'aimez pas le munichois ? [J'ai un] assortiment considérable de roman et du [gothiqu]e...* (Avec un soupir.) *On est quelquefois obligé d'accorder des concessions à la routine...* (Il lui montre une dizaine de cartons.)

MUHLHAUS. — *Ah çà, vous ne faites donc que des cathédrales ?*

HENRICK. — *Nous devions toutes les bombarder et les démolir : il fallait nous préparer à les reconstruire... Mais, la conquête du monde étant ajournée, j'ai des laissés pour compte !... Choisissez...*

MUHLHAUS, avec embarras. — *J'admire votre génie, mon cher maître; cependant je ne saurais donner à mon établissement l'apparence d'un édifice religieux.*

HENRICK. — *Aimez-vous mieux une gare ?*

MUHLHAUS. — *Il vous en reste aussi ?*

HENRICK. — *Nous avons épargné celles que nous n'avons pu occuper ou atteindre. Mais nous devions leur en substituer d'autres, dont j'avais achevé les plans. L'un d'eux vous convient-il ?*

MUHLHAUS. — *A la vérité, une gare me plairait encore moins qu'une église.*

HENRICK. — *Alors, cherchons autre chose...* (Il feuillette ses collections de croquis.) *Que préférez-vous ? Voici des palais de justice, des théâtres, des universités, des cirques, des préfectures, des gymnases, des bibliothèques, des casernes... Oh! je ne suis pas embarrassé...* (Fièrement.) *J'ai de quoi fonder des villes entières !...*

MUHLHAUS, un peu gêné. — *Evidemment, mon cher maître... Mais je ne demande point à fonder des villes : il ne me faut qu'une simple maison..., et de santé encore...*

HENRICK. — *C'est fâcheux ! Je n'ai justement point de projet de maison de santé!*

MUHLHAUS. — *Combien de temps vous faudrait-il pour en établir un ?*

HENRICK. — *Deux ans environ.*

MUHLHAUS. — *Diable !*

HENRICK. — *Je ne fais que du colossal.*

MUHLHAUS. — *Oui mais, deux ans, c'est beaucoup trop long !*

HENRICK. — *Eh bien, n'en parlons plus... D'ailleurs, je me sens épuisé par tous les efforts que j'ai donnés pour établir la suprématie de notre art national... Mieux vaudrait me reposer...*

MUHLHAUS. — *Il y aurait peut-être un moyen de tout concilier. On me propose un vaste hôtel avec jardin dans le quartier de Moabit. Il suffirait d'y exécuter quelques réparations.*

HENRICK. — *Tiens, oui, c'est une idée! Mais je ne dirige les travaux de votre sanatorium que si vous m'y réservez une chambre.*

MUHLHAUS. — *Entendu.*

HENRICK. — *Quant à mon traitement, ce que vous voudrez.*

MUHLHAUS. — *Eh quoi, mon cher maître, il faut non seulement que je vous héberge, mais que je vous paie ?*

HENRICK. — *Vous ne me comprenez pas : ce n'est point pour le toucher que je demande un traitement, — mais pour le suivre.*

GABRIEL TIMMORY.



SYLVETTE ET SON BLEUET (1)

ROMAN

I

COUSINE ET COUSINETTE

Par ce beau soir d'un tout jeune septembre, l'ombre semblait sortir lentement, timidement, des avenues du parc. Sur la pelouse, devant la façade du manoir encore baignée de lumière, Sylvette d'Auberval et sa cousine discutaient à mi-voix, assises sous le dôme d'un haut massif de frênes.

— Marthe, je vous en prie, ne précipitons pas le départ, demandait la petite châtelaine. Le danger n'est pas si proche. Rupain, mon garde, m'affirme que les Allemands ne sont pas encore à Breil. Il leur faut bien deux jours de marche avant d'atteindre notre village. Or, en deux jours, il peut se produire tant et tant de choses! Nos armées battent en retraite, je l'admets, mais en ordre si admirable que tous les espoirs demeurent permis. Ma confiance est profonde, inébranlable...

— Tu n'auras jamais autant de confiance que moi, trancha Mme Heltoux avec son ton d'assurance habituel. J'ai reçu du ministère de la guerre et de l'état-major des renseignements qui me prouvent que le recul momentané de nos forces n'est qu'une tactique géniale. Nous reprendrons l'offensive sous peu. Mais je sais non moins pertinemment que l'évacuation de notre zone départementale entre dans le plan de Joffre. Auberval sera occupé demain, dès l'aube, par les Allemands... Et c'est pourquoi j'ai dit au chauffeur de nous attendre, ce soir, à dix heures, avec l'automobile, à la petite grille du parc, près du bosquet de Flore. Je me suis munie des laissez-passer nécessaires. Nous filerons à Paris d'une seule traite. De là, selon les événements, nous gagnerons Arcachon ou Nice...

— Cela me désole de quitter ainsi ma chère maison de famille, si remplie de souvenirs... Il me semble que je déserte!

— Possible que ce soit ton impression, ma petite. Pour ma part, je ne puis rien éprouver de tel. Vieille bicoque, jardin, parc, bois et prairies t'appartiennent. Tu y fus élevée. Moi, je n'y étais jamais venue ; je ne m'y suis installée cet été, d'ailleurs sans enthousiasme, que pour ne pas t'y laisser seule. Ce séjour m'a formidablement dérangée. Mais comme tu n'as pas d'autre parent que moi, force me fut de négliger mes affaires pour te chaperonner. Tu sais que je ne transige jamais avec le devoir!

— Est-ce aussi votre devoir de m'enlever à tout ce que j'aime, pour m'emmener au loin ?

— Naturellement, c'est mon devoir! Je ne pars qu'à cause de toi. Ce patelin n'a rien de folichon, c'est certain. Mais ce n'est pas au moment où je viens de transformer, Dieu sait avec quel mal, ton antique pigeonnier en ambulance extra-moderne, que je consentirais à m'escamper. Ma présence ici allait enfin devenir utile, mon activité trouvait à s'employer ; nommée infirmière-major, je pouvais rendre d'immenses services à l'administration militaire... Et vlan! parce que, dans un mouvement d'abnégation, aussi généreux qu'irréfléchi, je me suis juré de te servir de mère, me voilà obligée de tout lâcher. Il m'en

(1) Copyright by Charles Foley, 1916. — Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

coûte infiniment : ce sera la plus grosse déception de ma vie !

— Eh bien, ma belle cousine, restons ! Si graves que soient les risques, je serai fière d'attendre tranquillement l'ennemi dans ma demeure, ainsi que fit ma bonne maman en 1870.

— Ne dis pas de bêtises ! Tu ne sais rien de la vie, rien de ce qui se passe. La guerre de 1870 est une lutte d'enfants auprès de la guerre de 1914. Les conditions d'attaque et de résistance, les dangers d'invasion et d'occupation, sont absolument différents. Ce qui pouvait, matériellement et moralement, être héroïque ou seulement utile en ce temps-là ne servirait à rien aujourd'hui, ou même ferait le jeu de l'ennemi. Il entre d'ailleurs, dans ma décision de départ, une foule d'autres considérations d'ordre général ou particulier que je ne t'expliquerai pas pour cette bonne raison que ces raisons ne sont pas de ton âge.. et que tu ne les comprendrais pas. Assez de discussions futiles ! Le temps presse. Dépêche-toi d'aller faire tes valises et n'y mets que le strict nécessaire. J'ai tant de choses indispensables à emporter que je me demande, nos bagages une fois empilés, dans quel coin de l'auto nous pourrons bien nous faufiler.

Fébrile, affairée, cette grande jeune femme mince, fine, élégante, traverse la pelouse à pas nerveux, saute lestement les marches du perron et s'engouffre dans le vestibule du manoir.

Pâle, émue, le cœur troublé de regrets et d'angoisses, Sylvette reste immobile sur le banc, dans l'ombre spacieuse des frênes. Elle enveloppe la vieille demeure et le parc, où s'écoula toute son existence d'enfant heureuse, d'un regard que déjà voilent les larmes.

Une seconde, elle est tentée de résister, d'affirmer sa volonté... et de laisser Mme Heltoux partir seule.

Sylvette a vingt ans. Orpheline, riche, émancipée depuis un an déjà, pourquoi permet-elle à la belle cousine de commander, diriger, prendre toute initiative en sa vie de jeune châtelaine ?

A cette question qui, chaque jour, l'obsède depuis trois mois, Mlle d'Auberval, en ce moment de détresse, trouve réponse en petites pensées courtes, décousues, heurtées :

« Ce n'est pas que je m'incline devant sa supériorité d'âge, car ma cousine, à l'en croire, n'a que six ou sept ans de plus que moi. Ce n'est pas non plus que je lui reconnaisse une grande supériorité intellectuelle. Très vite, une fois mariée, Marthe s'est tant bien que mal assimilé plus de choses que nous n'en apprenons au lycée, mais elle n'a gardé de ses hâtives initiations littéraires ou scientifiques que des notions banales et sommaires. Elle aborde divers sujets avec une brillante audace, y donne un instant le change en payant d'aplomb, mais s'en tire au plus vite avant conclusion et sans jamais approfondir la moindre question. Supériorité morale, alors ? Ma belle cousine l'affirme hautement... Cela se peut, je n'en sais rien ! Avec un mari inoffensif, bon, mais peu débrouillard et rien moins qu'apte à dénicher la fortune, Marthe n'a pas fait trop bon ménage. Le veuvage l'a sauvée à temps du divorce. Libre, elle n'a pas, que je sache, mal usé de sa liberté; mais ses deux ans de deuil ne sont pas terminés qu'elle songe à se remarier. L'estimer à sa valeur vraie n'est pas commode, car elle s'entend, comme personne, à m'éblouir d'un bluff aussi étourdi qu'étourdissant. Pour la juger, je l'attendais à première épreuve... Et dame ! à cette première épreuve, qui se présente terrible, — recevoir ici les Allemands de pied ferme, — la belle cousine, en dépit de son attitude crâne, m'a tout l'air de flancher. Futée, jamais prise sans vert, elle excuse sa fuite du plus généreux des prétextes : avant tout mettre Sylvette à l'abri du danger ! Qu'y a-t-il de vrai dans ce dévouement-là ? Bien fin qui le saura. Si, ne fût-ce qu'un instant, elle pouvait être sincère, Marthe elle-même serait bien en peine de s'y reconnaître, tant elle a l'habitude, en parlottes effrénées, de tripatouiller le mensonge avec la vérité. Le vrai compensant le faux, ce qu'elle dit devient une mixture d'exagérations qui n'a certes pas saveur de baume, mais non plus amertume de poison. »

Et Sylvette s'imagine assez l'âme de la belle cousine semblable à ses parlottes, ni foncièrement bonne, ni tout à fait mauvaise.

« Si, arriviste acharnée, piquée de bougeotte et de tracassin, Marthe est le type caractéristique de la parisienne d'*avant la guerre*, conclut Mlle d'Auberval, combien je souhaite devenir une autre femme ! Je voudrais être, moi, la vraie Française de *pendant la guerre*, et rester la même après ! »

Sylvette songe encore, quand un bruit de croisée brusquement ouverte la fait tressaillir. C'est, à travers ses réflexions mélancoliques, comme un coup de feu tiré sur un vol de palombes.

Dans le cadre verdoyant et fleuri des jasmins et des rosiers grimpants jusqu'aux fenêtres du premier, la svelte silhouette de Marthe, son long visage pâle encadré de cheveux noirs nuancés de henné, se dessinent, se précisent nettement sur la grisaille floue des boiseries du salon.

Mme Heltoux ne peut souffrir les recueillements, les rêveries, les méditations. Elle en ressent une sorte d'inquiétude nerveuse. Curieuse, babillarde, voulant savoir tout de suite, et d'ailleurs sans jamais approfondir, ce que les autres pensent, elle s'offusque du silence comme d'un mystère hostile.

— Ce n'est pas le moment de flâner, lance la belle cousine de sa voix de tête, agacée, sèche, aiguë. Dépêche-toi. Le moindre retard peut avoir des suites incalculables. Je suis responsable de toi, moi, j'ai charge d'âme !

Cette insistance, le ton péremptoire, l'acuité de la voix, ont, en plein songe, secoué la jeune fille d'un sursaut désagréable.

Cette charge, qui vous l'impose, ma belle dame ? a-t-elle envie de répondre dans un mouvement d'humeur. Ne l'avez-vous pas assumée de votre seul gré, contre mon assentiment ?

En vision instantanée, la petite châtelaine évoque l'intrusion de Marthe au manoir. « *A ton âge* » (ah ! ces trois mots, que de fois elle les a entendus, la pauvre Sylvette !), « à ton âge tu ne peux vivre seule dans cette grande diablesse de maison. Ce ne serait pas convenable ! »

Et, à peine installée, la belle cousine remarque, critique, réforme. Peu à peu ses conseils deviennent des ordres. A chaque bonne vieille coutume changée, bouleversée, abrogée, Marthe sanctionne son régime nouveau d'une phrase désinvolte : « Heureusement que je suis là ! Qu'est-ce que ça devait être et que serait-ce sans moi ? » Est-ce mieux au logis ? Sylvette n'en est pas du tout sûre. Les dépenses s'accroissent étonnamment. Une chance qu'on y puisse faire face ! Plus d'une fois, néanmoins, perdant patience, Sylvette a été sur le point d'enrayer l'indésirable ingérence d'un cri de révolte : « Quelle frénésie as-tu de vaquer... à ce qui ne te re[garde] pas ? »

Mais, à ces moments-là, comme en ce moment-ci, cette grande jolie femme sourit aussi enjôleusement qu'elle peut, — ce qui ne lui déforme pas la bouche ; — elle effleure ses lèvres du bout de ses doigts fin[s], puis les écarte et lance, quintuplé, le baiser vers la cousinette.

La petite châtelaine remarque bien l'affectation du geste ; elle sait que Marthe a recours à la tendresse dès qu'elle sent son autorité menacée. Mais, depuis longtemps privée d'affection, Sylvette s'en émeut tout de même. « Peut-être est-elle meilleure que je ne pense..., peut-être m'aime-t'elle vraiment ! »

Et, aussitôt, une impulsion de bonté atténue la velléité d'indépendance :

« A quoi bon lui faire de la peine ? N'ajoutons pas à la grande tristesse de tous, nos petites tristesses particulières. Ces menues zizanies intimes, sous la menace formidable de l'ennemi, seraient de mesquinerie si coupable ! N'empêche que, de mes attendrissements suivis d'atermoiements, ma cousine Touche-à-tout, sciemment autant que d'instinct, sait profiter pour faire ou faire faire prestement ce qui lui passe par la tête. »

Docile par nature, Sylvette s'est levée et se rapproche. Elle observe la physionomie de Marthe. Mme Heltoux est plus pâle. Une contraction de tous les traits prête à son visage étroit une indicible expression d'anxiété. Trop rapprochés du nez, les yeux gris s'assombrissent, expriment une croissante détresse, et la cousinette constate, naïvement étonnée :

« On dirait qu'elle a peur ! Peur pour moi ? Peur pour elle ? »

Conciliante, optimiste, se reprochant ce doute et ressaisie d'indulgence attendrie Sylvette opine :

« Elle a peur pour nous deux ! »

II

LE SALON GRIS

La lenteur et le calme de la petite châtelaine énervent Marthe. Elle referme brusquement la croisée. La jeune fille gagne le vestibule, gravit l'escalier à vieille et massive rampe de chêne.

« Ma cousine a raison, — cherche-t-elle à se persuader, — j'ignore à peu près tout de la vie. Il doit exister des dangers dont je n'ai pas même l'idée ! D'ailleurs si je reste, Marthe, par devoir mal compris ou par affection voudra rester aussi. Dans ce cas ce sera moi qui deviendrais responsable, qui assumerais charge d'âme... »

Sylvette a pénétré dans le salon aux anciennes boiseries grises. Là sont réunis les plus précieux souvenirs de sa famille. La jeune châtelaine a livré le reste de sa demeure au *génie organisateur* de Mme Heltoux, future infirmière du manoir d'Auberval. Les autres pièces sont devenues des réfectoires, des dortoirs, des lingeries, des officines de pharmacie, des salles d'opération, de stérilisation ou de radiographie. Mais, intacte, réservée, cette aile gauche de la vénérable maison reste le coin de famille, le musée ou plutôt le sanctuaire du passé. Maîtresse partout ailleurs, la belle Marthe n'a put ici s'assurer libre accès. Les appartements de *la petite patronne*, comme dit Rupain, se composent de la chambrette blanche, où couche Sylvette, du salon gris et du cabin[et]

, celui-ci servant de bibliothèque, de bou- et de bureau.

ux fenêtres de la chambrette blanche, de ches mousselines tamisent le jour; d'au- blanches mousselines enveloppent et ent le lit laqué de blanc. En entrant là, on mpression de traverser au vol, un nuage neige floconneuse, une neige qui serait e et parfumée.

vec sa table à tiroirs entr'ouverts où sont neusement rangés quittances et livres de ptes, avec sa pendule de Boulle et son omètre Louis XVI, avec ses rayons de onnier bourrés de livres brochés ou re- le cabinet vert, affecte une ambiance e. Sur le tapis sombre tranchent les tons des carpettes. Aux anciennes tentures accrochées des étagères à bibelots mul- lores. Ainsi, dans tous les coins, en jardi- es de cuivre, potiches de faïence ou vases cristal, des nichées de fleurs révèlent la nesse, éclatent en rires de lumière multi- ore dans l'harmonie un peu terne de la e.

e salon est le reliquaire aux souvenirs. nt appartenu à des êtres très chers, ta-, fauteuils, clavecin, canapé, bustes, raits, objets d'art, albums et coffrets, a trouvé place au salon gris. En cet e comme sur un radeau, Sylvette, petit sse survivant seul au naufrage de cinq ou générations, a recueilli une à une, avec un fidèle, les épaves de plusieurs généra- s.

à, dans la paix et le recueillement d'une tence pensive, l'orpheline revit, en même ps que sa vie, la vie de tous les siens. nment s'asseoir dans cette moelleuse et onde bergère sans évoquer aussitôt le nd-père qui vous y a fait sauter sur ses oux ou la bonne maman, qui vous y a cée entre ses bras, en chantant *Trois es princesses, Le fil de la Vierge, Le roma- et Vole mon cœur, vole !* Comment ouvrir e boîte à ouvrage, nacre et bois de rose, entendre encore cousine Luce, douce lle fille, vous donner à mi-voix votre pre- re leçon de broderie ? S'asseoir devant eu et tisonner, c'est se souvenir du grand- le Hercule, colonel en retraite. Cuisant rhumatismes, il jouait des pincettes et du fflet en sorcier-virtuose, échafaudait des astiques palais de braises et, d'une rafale ficielle, les irradiait soudain en flambée othéose. Jamais la lueur dorée de la pe n'a baigné le tapis de table sans que Syl- e voie apparaître les bien-aimées vieilles ns qui lui apprirent, en gestes patients et tés de caresses, à tenir ses cartes, à ran- ses dominos, à placer ses pions sur le nier. Et, si peu qu'elle lève les yeux ou rne la tête, quelle sécurité de *les* sentir s là, veillant sur elle et prêts à la dé- dre !

Dans ce grand salon gris règne une déli- use mélancolie, flotte une brume de songe passent et repassent des ombres sou- tes, attendries...

M'arracher à tout cela ?... Le pour- je ! se demande Sylvette en regardant ces s chers et ces objets familiers comme si ais elle ne devait les revoir.

l lui semble aujourd'hui qu'il n'y a plus du cauchemar dans cette grande pièce hier encore, vaguaient de si jolis rêves...

Cependant Manuel, le jardinier, et le garde pain, remplaçant tant mal que bien les sou- ttes envolées, entrent avec les valises, les rent et se retirent.

a petite d'Auberval n'a pu prendre sur de dire si vite adieu à ses deux vieux serviteurs, fidèles et dévoués. Elle a donné quelques ordres, puis les a doucement congédiés.

Une autre angoisse l'étreint : elle ne peut tout enlever. Il faut faire un choix... et ce choix rend la séparation encore plus poignante ! Ceci pour une raison, cela pour une autre, la petite châtelaine aime tout d'une tendresse égale.

Impossible d'emporter les portraits ! Les miniatures ? Oui... Mais, au premier petit cadre décroché, un scrupule arrête la jeune fille. Pourquoi le grand-père de préférence à la bonne maman, la cousine Luce plutôt que l'oncle Hercule ? De quel droit disperser la famille et, après les avoir pieusement réunis, séparer tous ces êtres qui vécurent ensemble et se sont aimés ? Ce serait mal. Sylvette est tellement sûre que, même en danger de mort, sa maman n'aurait jamais voulu quitter son père.

Alors ?...

Alors, au lieu d'enfouir les petits cadres au fond de ses valises, voici Mlle d'Auberval, hésitante et pensive, qui les repose sur la table. Non ! Elle ne les *emmènera* pas. Elle les laissera chez eux, dans leur bonne vieille demeure. Si le manoir est détruit, ils périront ainsi qu'ils ont vécu, côte à côte, en famille !

« Je ne prendrai que de menus bibelots et quelques livres. »

Sylvette plonge son bras dans les soufflets béants du sac et elle laisse tomber le petit coupe-papier de son grand-père dans les profondeurs sombres. Aussitôt elle s'arrête, troublée. Il lui semble que cela vient de tomber dans un puits insondable, dans un gouffre d'oubli. Tremblante, son autre main se détend, s'ouvre et lâche l'objet déjà saisi. Autour d'elle, elle croit remarquer que les portraits ne sourient plus, que les regards s'attristent. Aussi poignant pour les choses que pour les êtres, le scrupule étreint l'esprit, remue le cœur de la petite châtelaine.

« Est-ce que tout cela n'est pas bien plus à eux qu'à moi ? Est-ce à celle qui part de dépouiller ceux qui restent ? »

Et cinq minutes après, Marthe, pénétrant dans la pièce, en coup de vent, surprend la cousinette fébrilement occupée à vider ses valises à demi pleines, à remettre chaque objet à sa place habituelle, à raccrocher les cadres à leurs clous respectifs.

— Mais tu ne déménages pas, tu remménages ! s'écrie Mme Heltoux suffoquée.

Et Sylvette déclare résolument :

— Ne pouvant emporter tout, j'aime mieux n'emporter rien !

— Toujours la même : tu ne sais jamais ce que tu veux, constate Marthe avec impatience et dédain. A tergiverser ainsi, le temps passe et tu te laisseras prendre au dépourvu. Moi, j'ai déjà bouclé toutes mes valises. Vainement j'ai cherché ce clampin de Manuel pour lui faire descendre mon bagage dans l'auto. Il demeure introuvable. J'aurai recours à Rupain, plus robuste, plus prompt, mais si peu complaisant ! Je te rappelle que le départ est irrévocablement fixé à dix heures, devant la grille du parc. Mieux vaut nous en aller sans bruit, sans être vues, sans qu'on le sache. Je ne veux pas jeter l'alarme parmi les bonnes gens du village. Ils voudraient te dire adieu, te serrer les mains, t'embrasser..., ça n'en finirait plus ! Coupons court à ces sensibleries, elles sont si peu de circonstance. Nous ne serons que trop en retard, et par ta faute, je le prévois.

La belle cousine sort en claquant la porte.

Sylvette achève tranquillement de remettre la pièce en ordre ; puis elle s'assoit dans la bergère, appelle ses doux souvenirs, se laisse envelopper de rêves, jusqu'à ce que, à travers souvenirs et rêves, se précise une pensée dominante :

« Que vais-je chercher si loin quand tout ce qui m'attache à l'existence est ici ? »

...Le jour achève de s'éteindre. L'ombre envahit la pièce grise. C'est l'heure de douceur et de mélancolie, l'heure de mystère que Sylvette préfère à toutes, l'heure où elle se sent reprise, étreinte, bercée par le passé.

« Pourquoi fuir ? Pour ne pas mourir ? Mais vivre ailleurs qu'ici, cela pourra-t-il s'appeler vivre ? A m'arracher ainsi à tout ce qui me rappelle les miens, je me déchire le cœur fibre à fibre. Rien au monde ne peut être aussi cruel que ça ! Il y a des souffrances de brave, des souffrances de lâche. Je consens à souffrir, mais en brave ! Je resterai au manoir ! Laisser derrière moi ce qui m'aime et ce que j'aime, n'en plus rien savoir ou bien l'imaginer profané et souillé, ce serait pis que mourir de la pire mort, celle du déserteur ! »

A cette idée, la jeune châtelaine est prise de détresse et de vertige comme si elle se penchait au-dessus du vide. Défaillante, elle se renverse tout à fait dans la bergère, écarte cette perspective torturante de départ, puis tente d'endormir sa peine aux chansons du passé. Elle a l'impression que les ombres familières se rapprochent, la rassurent, s'inclinent vers elle et l'embrassent. Une sécurité lui revient. Protégée, elle s'apaise et de nouveau se livre à ses songes...

Tout à coup la porte s'ouvre. Mlle d'Auberval tressaille. Elle ne voit pas, elle devine Manuel debout dans l'obscurité ; elle reconnaît sa petite voix fluette dont la lenteur tranquille contraste avec chaque mot.

— Mme Heltoux est déjà à la grille. L'auto s'y trouve aussi, encombré de valises. Le chauffeur s'impatiente. Madame votre cousine encore plus..., d'autant que les bonnes gens du pays prétendent avoir vu des uhlans dans le bois. On n'attend plus que Mademoiselle. Mademoiselle fera bien de se dépêcher... Je viens prendre ses bagages.

Nulle intention d'émoi dans ces nouvelles alarmantes.

— Je n'ai pas de bagages, Manuel.

— Comment !

— Je ne pars pas.

Une fierté redresse Sylvette. Elle se sent soudain délivrée d'anxiété. Le petit vieux jardinier ne s'étonne pas autrement. D'abord parce que, Breton très pieux et croyant à tout miracle, rien ne l'étonne. Puis aussi parce que, bien élevé, chez les Bons Frères de la Doctrine Chrétienne, il s'exprime en termes étonnamment choisis et garde en toutes circonstances une attitude discrète et réservée. Il reprend de sa voix paisible :

— Mademoiselle doit avoir ses raisons. Mais de quelle façon Mme Heltoux, déjà très nerveuse, va-t'elle prendre la chose ? Dois-je me charger de prévenir cette dame ?

— Je la préviendrai moi-même.

Mlle d'Auberval s'est levée. Suivie du brave homme, elle traverse le cabinet vert, descend vivement l'escalier aux larges marches carrelées, prend une mantille accrochée aux patères du vestibule, s'enveloppe la tête et s'élance dans le parc.

Trottinant, Manuel rejoint la petite châtelaine.

— Mme Heltoux — remarque-t-il, — ne voudra jamais partir seule. Elle va embrasser Mademoiselle, la supplier, peut-être la menacer. C'est une dame qui a de la volonté.

Et Mademoiselle, qui est douce comme une une agnelle du bon Dieu, sera obligée de céder... Elle se laissera enlever sans manteau, sans bagages, dépourvue de tout,... pauvre petite mademoiselle !

Sylvette hâte le pas. La scène qu'évoque Manuel s'est déjà présentée à sa jeune imagination. Elle pressent, en effet, qu'il faudra lutter contre les supplications ou la colère de la belle cousine, — contre les deux probablement.

« J'aurais dû la préparer à ma décision. L'obliger ainsi, à la dernière minute, à s'en aller sans moi, ça va être pénible ! »

Mlle d'Auberval marche de plus en plus vite, secouée d'un frisson d'appréhension. Elle est cependant bien résolue à ne pas quitter le manoir.

« Je ne céderai pas; je résisterai aux plus terribles assauts, prières ou reproches ! »

Bientôt une autre crainte fait frémir la jeune fille :

« Pourvu que Marthe ne s'entête pas à rester avec moi. Je deviendrais responsable à mon tour ; j'aurais charge d'âme, comme elle dit. S'il lui arrivait malheur, quels remords pour moi ! »

Ce tourment affole la petite châtelaine. Comment n'a-t'elle pas prévu cela ? Dans le bien-être songeur du salon gris, baigné d'ambiance familiale, tout se pense, se fait, se vit si simplement, si paisiblement, même les choses les plus tragiques de l'existence !

Malheureusement, la jolie cousine n'est ni simple, ni paisible. Elle ne ressent rien vivement, quoiqu'elle prétende le contraire. Il faut des scènes violentes pour lui donner l'illusion d'impressions profondes. Manuel a raison : que les deux amies se séparent, restent ou partent ensemble, ce conflit devant l'auto leur causera un atroce déchirement. L'âme d'avance bouleversée, une petite sueur froide aux tempes, Sylvette prévoit de torturantes péripéties.

A ce point absorbée, elle n'a même pas un regard pour le bosquet de Flore, clos de charmilles, et dont les pentes gazonnées descendent jusqu'au bassin où les eaux dorment. C'est cependant, de tout le parc, son site préféré...

Soudain, dans le silence, éclatent des clameurs d'épouvante qu'interrompt un coup de feu. D'autres coups de feu suivent, mêlés de galopade effrénée et de ronflement d'auto. La galopade semble, au nord, vers les bois, s'amortir, s'étouffer, puis mourir sous les ombrages épais, au fond de quelque avenue au sol humide, jonché de feuilles déjà mortes. Et, sur la route, vers le sud, le ronflement de l'auto s'atténue, lui aussi, s'éteint rapidement. De nouveau c'est le silence, un morne silence où Sylvette et Manuel, en arrêt, roidis d'émoi, s'interrogent du regard dans la nuit.

— Que se passe-t-il, mon Dieu ? demande la petite châtelaine d'une voix oppressée.

Dans l'ombre, Manuel a fait lentement le signe de la croix, puis il émet, de sa voix fluette et calme, cette supposition terrifiante :

— Ce doivent être les uhlans.

Et Sylvette a, soudaine, l'impression de vivre en plein cauchemar.

— Ces brutes ont peut-être tiré sur l'auto, sur le chauffeur... Pourvu que Marthe ne soit pas blessée !

Mlle d'Auberval n'ose dire tuée, par crainte d'attirer le malheur. Mais, devant ses yeux, une vision rouge surgit dans les ténèbres. Elle se met à courir vite, si vite vers la petite grille ouverte, qu'elle l'atteint avant Manuel.

III

ALERTE !

Arrivée là, Sylvette aperçoit une silhouette d'homme robuste et trapu, silhouette qui se découpe en noir sur la blancheur de la route. Elle reconnaît son garde-chasse.

— Que se passe-t-il, Rupain ? Sont-ce les uhlans ? Où est l'auto ? Je ne vois pas Mme Marthe... Pourvu, — mon Dieu ! — pourvu que rien ne lui soit arrivé !

Plus amusé qu'effaré, Rupain laisse échapper un gloussement sourd qui est sa façon de rire :

— Oui, c'étaient, sur des rosses fourbues, deux uhlans affamés, perdus dans la forêt. Je venais d'aider le chauffeur à tasser ses valises dans l'auto et nous nous retournions pour voir si vous veniez, lorsque ont paru les deux cavaliers Boches. Ils avançaient craintivement sur la route, la mine et l'allure plus effarées qu'effarantes. Comme dit le proverbe : « La faim fait sortir le loup du bois ». J'ai vu ce loup là tant de fois en 70..., ça ne me trompe plus ! Ah ! si seulement j'avais eu mon flingot ! Les bandits cherchaient sûrement à qui se rendre... et, pour cela, pouvaient-ils mieux tomber que sur moi, vieux de la vieille ?

— Mais Marthe, Marthe ? interrompt fiévreusement Sylvette.

— J'y arrive, à votre Marthe, j'y arrive. Justement, comme je m'approchais des uhlans, voilà Mme Heltoux qui, perdant la boule, se met à gesticuler, trépigner et piauler en vraie loufoque : — « Les Boches !... Ah ! quelle horreur ! Je ne veux pas que les Boches me touchent !... Je ne veux pas voir les Boches ! » Elle apostrophe le chauffeur : — « Qu'est-ce que vous attendez, imbécile ? Que ces monstres se jettent sur moi ? Sautez sur votre siège et filons, filons tout de suite..., tant pis ! » Voilà votre cousine qui se précipite dans l'auto, referme la portière, lève les glaces. Rien moins que crânes, visiblement indécis, les uhlans s'étaient arrêtés au beau milieu de la route. Probable qu'ils se demandaient s'ils devaient avancer ou rebrousser chemin. Enfin ils se décident à pousser leurs rosses sur nous... Je me tenais prêt, mon bâton noueux et ferré bien emmanché dans ma poigne. Juste à ce moment, tiré par je ne sais qui, un coup de feu part du bois. Un des Boches, touché, vacille sur sa selle. Aussitôt, tous les deux, pris de panique, tournent bride, s'esbignent vers la forêt sans demander leur reste. Mme Heltoux retrouve encore la force de hurler au chauffeur : « Filez ! Mais filez donc ! » Puis elle retombe pâmée de frousse au fond de l'auto. Arraché à sa torpeur par le rugissement de votre cousine, le chauffeur lance son teuf-teuf sur Paris à première vitesse.

Et le garde achève dans un gloussement moins sourd :

— Maintenant, constatez-le, Mam'zelle : place nette, route déblayée. Ni vus, ni connus : pas plus de Boches, de cousine, de chauffeur et d'auto que dans mon œil !

Marthe effrayée, Marthe partie sans plus se soucier d'elle ! Est-ce possible ? Sylvette en éprouve un tel saisissement qu'elle demeure sans parole, sans idées.

— Mais le coup de feu ? — demande Manuel qui a rejoint la jeune châtelaine et vient d'entendre la fin du récit. — Qui a tiré sur les uhlans ?

— Ça, mon Breton, j'en donne ma langue au mistigri ! — dit Rupain. — Ça partait de la futaie... Apparemment quelqu'un a vu la scène de loin. Le dit quelqu'un a voulu empêcher ces Alboches de choper la dame et de piger l'auto. Et ma foi, à première dragée, il a mis dans le mille, ce brave citoyen !

Le petit vieux Manuel secoue sa tête blanche. Sa foi profonde, naïve, susperstitieuse, incline à tout interpréter par le miracle. Il chuchote d'un ton de sentence et de mystère :

— Ce coup de feu-là est trop providentiel pour venir de la futaie, Rupain. Il vient de plus loin, il vient de plus haut que ça !

Sans prêter attention à ce qu'il appelle les *dadas du bonhomme*, le garde répète dans son gloussement de plus en plus amusé :

— Ah ! votre grande cousine, Mam'zelle, quelle poudre d'escampette elle a prise, quelle poudre d'escampette !

Rassurée, admirant cette bonne humeur si crâne, Sylvette a ce cri d'espoir :

— Si les Allemands ne font pas plus peur aux bonnes gens du village qu'à vous, Rupain, tout ira bien. Ainsi que vous le dites souvent, nous serons d'attaque !

Prêt à reprendre tranquillement sa tournée par les bois, le vieux brave de 70 rejette le pan de sa pèlerine sur son épaule, rempoigne son gourdin plus solidement et riposte :

— Peur ? Ça non, ils ne me font pas peur, les Boches !... Je n'ai pas cané devant les pères..., je tafferai pas devant les fils ! Et ne vous alarmez pas non plus de cette volée de faucons gris sur le domaine, notre petite patronne, ça ne prouve rien ! Parce qu'il nous en tombe comme ça, en frime, quelques-uns ici et là, faut pas se figurer que toute la volée va s'abattre sur nous. J'ai v[illegible]nt qu'il se passe, en ce moment même, que[illegible] chose de costaud sur la Marne. Notre J[illegible] les y attend... Ils vont trouver à qui par[illegible], Ces deux vilaines trognes sont peut-être les seuls Boches que nous verrons dans le patelin. Que vous ne filiez pas en loufoque comme votre grande cousine et que vous nous restiez, ça, c'est d'un bon exemple. Tout le monde en sera content. Mme Marthe, croyant vous emmener, a congédié vos gens. Eh ben, je vous enverrai mes filles au château : ça fera du personnel à votre service. Je suis pas embarrassé de tremper ma soupe tout seul. Pour le surplus, soyez sans crainte, Mam'zelle : je vas achever ma tournée en ouvrant l'œil encore plus grand que d'habitude. Bien muchée dans vos oreillers, dormez tranquillement sur vos mignonnes oreilles : Rupain prend la faction et ne la lâchera pas.

— Merci de votre vigilance, mon fidèle compagnon ! réplique la jeune fille, reconfortée par les paroles affectueuses du vieux brave. J'accepte l'aide de vos filles, mais à la condition que, dès demain, vous prendrez, avec elles, vos repas au manoir. Quoiqu'il puisse m'arriver, votre secours si dévoué me prouve que j'ai bien fait de rester chez moi. Manuel me reconduira. Faites votre ronde et bonne nuit, Rupain !

Le garde salue militairement, verrouille la grille et s'éloigne dans le parc de son pas large et ferme. La jeune fille et le Breton se dirigent vers la demeure.

La crânerie du garde est contagieuse. Il a si nettement et si gaiement conté la scène tragique, que Sylvette en conserve plutôt une impression de surprise qu'un sentiment de peur. La surprise seule persiste. Il lui paraît extraordinaire que Marthe soit partie sans elle.

« Je m'explique mal que, malgré son effarement, elle n'ait plus pensé à moi, se repète-t-elle. Si, pensant à moi, elle a fui tout de même, ça devient incompréhensible... à moins que..., à moins que Marthe ne soit

pas la femme que je crois, ou plutôt la femme... qu'elle veut me faire croire!

Le petit vieux jardinier rumine quelque idée analogue car, en vrai Saint-Jean Bouche d'or, il rappelle :

— Mademoiselle avait bien tort de s'inquiéter au sujet de sa cousine. Nous redoutions des implorations et des blâmes, des pleurs et des grincements de dents avant de décider cette dame à la séparation. Or il a suffi d'un coup de fusil pour que, sans plus s'embarrasser de vous, votre cousine prenne sa volée en poulette effarée. Cette situation que vous jugiez pénible, voire même cruelle, vient d'avoir un dénouement rapide et facile à miracle. Eh! oui, à miracle, car rien n'ébranlera ma conviction : cette mystérieuse fusillade qui, si à propos, ma foi, a tranché la question, est venue tout droit du ciel. Comme quoi, son âme une fois lavée de tout péché, un bon chrétien ne doit jamais s'inquiéter de l'avenir : c'est l'affaire du bon Dieu!

Encore vibrante et nerveuse d'une si vive alerte, Sylvette éprouve quelque agacement de l'imperturbable sérénité du vieux Breton. Elle répond avec une nuance d'ironie :

— J'ai souvent admiré votre confiante et placide piété, Manuel. Vous vivez dans vos rêves béats en vrai dormeur éveillé; rien ne vous trouble : c'est une bénédiction. Le premier effort fait, vous vous en remettez pour le reste au bon Dieu... en vous croisant les bras.

— Oh! non, proteste le vieillard offusqué, pas en me croisant les bras, mais en joignant les mains..., ce qui n'est pas la même chose!

L'honnête et chaste Manuel, que M. le curé surnomme amicalement *le Saint d'Auberval* et que les fortes têtes du village, Rupain en tête, traitent irrévérencieusement de simple d'esprit et de vieil innocent, a souvent, parmi cent naïvetés, de ces ripostes dont la portée semble dépasser son propre entendement et dont l'à propos baillonne les gouailleurs.

Cette fois la réponse du jardinier plaît infiniment à sa petite demoiselle :

— Il est bien vrai que prier c'est agir, réfléchit-elle.

La jeune châtelaine et son vieux serviteur atteignent ainsi le manoir.

Le silence de la demeure et des jardins impressionne Sylvette.

La veille, le matin même, avant que ne circulât la rumeur d'un ordre d'évacuation prêt à venir de la sous-préfecture, avant que Mme Heltoux n'eût expédié cuisinière et sourettes par le dernier train, la maison était pleine de mouvement et d'animation. L'installation de l'ambulance nécessitait un bruyant va-et-vient. Et toute manifestation de vie a cessé subitement.

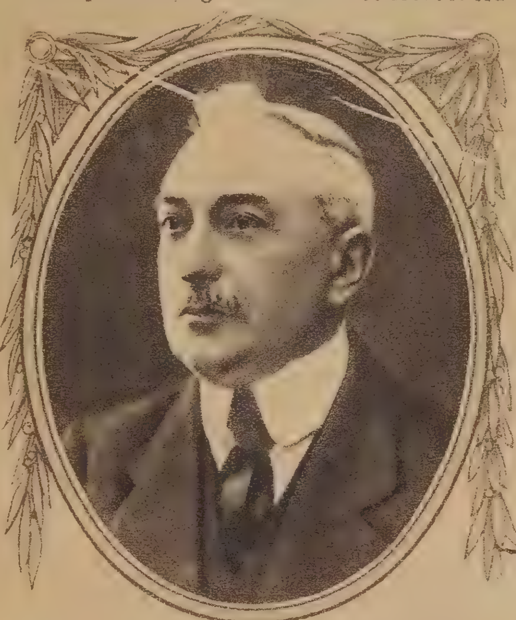
Quel contraste poignant! Au loin, le clair de lune argente l'immense solitude des pelouses et des allées. Aux fenêtres de la façade, aux nombreuses et hautes fenêtres à petits carreaux, pas une lueur. Caché, blotti derrière les ombelles du parc, le village dort-il d'un sommeil d'insouciance ou veille-t-il en attente muette? Sylvette ne sait..., mais comme elle sent planer dans l'espace et le silence la menace sournoise de l'invasion! Jamais, pourtant, nuit ne fut plus douce, plus radieuse. A cette heure de danger suprême, en ce péril de mort où les hommes ont le cœur et l'esprit obsédés des horreurs de la guerre, la nature n'offre aux yeux que l'image d'une paix enchantée...

Sylvette, une seconde, frissonne. Elle imagine, si bien préservés jusqu'alors, son antique demeure et son parc romantique subitement souillés par les épisodes tragiques d'une irruption de Barbares...

S'effaçant devant la porte qu'il ouvre d'un geste lent, Manuel ne cherche pas à comprendre et remarque à peine le trouble de la jeune châtelaine. L'allure tranquille du fidèle serviteur et la sérénité merveilleuse du site apaisent les alarmes de Mlle d'Auberval. « Le malheur ne viendra pas par une nuit si belle! »

Les ouvriers mobilisés, l'usine électrique de Boissy ne fournit plus de lumière. Dans le vestibule, le Breton allume, pour sa demoiselle, la petite lampe d'argent avec abat-jour de mousseline rose et prend, pour lui, le chandelier de cuivre.

Sylvette entre. Derrière elle, le vieux serviteur pousse les gros verrous très lourds. Au



(Phot. Manuel.)

M. Charles Foley.

grincement, une appréhension s'éveille en l'esprit de Sylvette :

— Nous sommes seuls dans la maison, Manuel. Avez-vous un revolver, un fusil?

— Aucune arme, mademoiselle. D'ailleurs j'en aurais une que je ne saurais et ne voudrais m'en servir. Je n'ai pas peur de mourir, mais j'aurais peur de tuer!

— Cette mentalité-là vous distingue fameusement des Boches, mon bon Manuel, mais elle ne me rassure pas.

— Dieu seul connaît demain. Dieu seul sait l'heure de notre mort. Ce n'est pas un revolver dans vos faibles menottes de jeune fille ou dans mes doigts tremblants de vieillard qui avancera ou reculera l'aiguille à l'horloge du destin.

— Evidemment, Manuel, évidemment, réplique Sylvette en parti pris de bonne humeur et gravissant légèrement les marches larges de l'escalier. Je ne suis pas assez présomptueuse pour supposer que, spécialement en ma faveur, le ciel va accomplir un miracle en vue de prolonger ma vie d'un jour ou même d'une heure. Mais n'y a-t-il pas aussi quelque présomption à supposer le bon Dieu minutieusement occupé de régler nos existences seconde par seconde? Ne pensez-vous que, de temps en temps, par-ci par-là, il croit devoir nous laisser nous débrouiller tout seuls..., rien que pour voir comment nous nous en tirerons? Libres de nos actes, nous méritons alors ou perdons ses bonnes grâces. J'ai idée que cette nuit sera peut-être un de ces moments d'épreuve où, pour m'aider, en attendant que m'aide le ciel, un vaillant protecteur, armé d'un bon revolver et n'ayant pas plus peur de mourir que de tuer, ne serait pas à dédaigner! Vous serez, pour mon âme, dans les délices du paradis, le meilleur des guides et le plus édifiant des compagnons, mon bon Manuel; mais, sans autre reproche, dans les risques de ce bas monde, vous ne me paraissez pas un garde du corps très crâne.

Arrivée au palier, la jeune fille se retourne, souriante, vers Manuel qui, tenant la lampe et chancelier, l'a suivie pas à pas, en vieux toutou fidèle. Alors, dans ce visage pâle, aux rides fines, à l'expression ingénue, aux traits reposés, les yeux, — des yeux de candeur tout enfantine, — expriment une tristesse si vraie et si profonde, que la jeune fille cesse de plaisanter et reprend sans la moindre intention d'ironie :

— Je vous taquine, Manuel; ne prêtez pas attention à mon babillage d'étourdie et remontez vous reposer là-haut, dans votre chambre.

— Si Mademoiselle est inquiète, je puis très bien m'installer et veiller dans le vestibule. Je travaillerai à mon Saint-Michel : comme ça, je serai sûr de ne pas m'endormir.

Sylvette se rappelle que, chaque soir après sa besogne, puis le dimanche et à tout moment de loisir, Manuel sculpte au couteau, dans des menues billettes de chêne, de hêtre ou de noyer, des Jésus, des Saintes-Vierges, anges, saints, bienheureux, patriarches, prophètes, agneaux-pascals et colombes. Mal proportionnées, souvent même contrefaites, cagneuses, torses, bossues ou déhanchées, ces statuettes d'inspiration très primitive n'en offrent pas moins, parfois, une singulière expression de vie dans l'attitude ou la physionomie. Sous les combles du manoir, aux murs de sa mansarde qui tient de la chapelle de l'ermite, — Rupain dit de l'antre du sorcier, — le bonhomme, autour de ses objets de piété, images, croix, bénitiers, chapelets, médailles ou cœurs percés des sept glaives de douleur, accroche encore de baroques et disparates envolées de chérubins grimaçants, aux ailes inégales, à museau de chauves-souris, sans compter de véritables processions de martyrs estropiats. Le garde, qui ne se plaît que trop à tourmenter le pauvre homme, feint de prendre cette *pacotille* pour de maléfiques gris-gris ou de diaboliques racines de mandragores.

Qui jamais soupçonnerait cet humble et vertueux vigneron du Seigneur d'être, inconsciemment, un artiste doué d'une telle imagination d'antithèse, et de pouvoir, tenant l'ébauchoir d'une main patiente et minutieuse, créer cette faune d'enfer et de paradis du plus moyennageux romantisme?

Ce souvenir amuse Sylvette.

— Merci de votre offre, mon bon Manuel. Je n'ai pas peur dans ma petite niche blanche : toute la famille veille sur mon sommeil. Montez et puisse un bon sommeil vous surprendre en train de fignoler dévotement mains ou pieds de votre Saint-Michel.

— Oh! je n'en suis qu'au visage, ma gentille demoiselle, réplique le brave homme sérieux et même chagrin. Et je n'ai pas de chance car, en affinant le nez de mon archange, je suis tombé sur un nœud qui va le rendre camus.

— Vous le ferez sourire, Manuel, toute la beauté de l'ange est dans le sourire!

— C'est bien vrai, Mademoiselle. Rien ne sera perdu, si je ne rate pas le sourire...

Et, consolé, le vieux serviteur grimpe dans son grenier.

(A suivre.) CHARLES FOLEY.



L'Angleterre vient de célébrer, par des fêtes solennelles, la gloire de son poète le plus fameux. Cette photographie représente la « Chambre des Souvenirs », dans la maison natale de Shakespeare.

SHAKESPEARE
et le Problème de la Destinée

On peut, en examinant dans leur ordre chronologique les œuvres de Shakespeare, accompagner la pensée du poète étape par étape, et apercevoir comment sa philosophie de la vie s'est transformée avec sa vie même. M. Darmesteter a eu la très saisissante fantaisie de comparer cette vie à un drame en trois actes avec un prologue. Dans chacune de ces quatre divisions, se distribue en effet une façon particulière d'interpréter le problème de la destinée.

Le prologue de cette tragédie intellectuelle et sentimentale va de 1588 à 1593. Shakespeare, né en 1564, a par conséquent de vingt-quatre à trente ans. Il fait son apprentissage comme adaptateur, puis comme auteur. Il imite les imaginations de ses contemporains : emphatique et brutal dans les deux *Henri IV*, mièvre et raffiné dans les *Peines d'amour perdues*, amusé au royaume des fées dans *le Songe d'une nuit d'été*, juvénilement passionné dans *les Deux Gentilshommes de Vérone*, mais incapable encore de peindre un caractère et de créer des héros qui vivent. Son génie poétique s'est éveillé. Son génie dramatique demeure en arrière. *Richard III* marque le point où ces hésitations se fixent.

L'acte premier — je continue à exposer le plan conçu par M. Darmesteter — va de 1593 à 1601. Toutes les chaudes fièvres de la jeunesse coulent dans les veines du poète. La verve et la gaieté débordent. C'est la période où la comédie pénètre le drame, éclairant de son rire aux blanches dents les durs combats des passions. Shakespeare est optimiste encore. Les catastrophes se terminent en fêtes, comme dans *Beaucoup de bruit pour rien*, ou, si la fin est triste comme dans *Roméo et Juliette*, rien n'accuse le fond de la nature humaine. A cette période se rattachent — avec *Roméo et Juliette* et *Beaucoup de bruit pour rien*, — *Jean sans Terre, le Marchand de Venise*, les deux *Henri IV*, *Henri V*, *la Mégère mise à la raison*, *les Joyeuses Commères de Windsor*, *le Jour des Rois*, et enfin ce délicieux *Comme il vous plaira* où déjà se dévoile le sentiment qu'il y a « quelque chose de pourri dans le monde », comme dirait Hamlet. « Souffle, souffle, vent d'hiver, tu n'es pas si dur que l'ingratitude de l'homme... » Ces strophes de la chanson d'Amiens (II, 7) résonnent sous la forêt verte en attendant que la chanson d'Edgar, mêlée aux vents de la tempête qui fouette les cheveux blancs de Lear, fasse un écho terrible à ces premières plaintes, encore romanesques, de la misanthropie, encore résignée.

L'acte second va de 1601 à 1608. Le monde a fait banqueroute aux songes du poète. Les personnages qui hantent la pensée de Shakespeare sont maintenant les bourreaux féroces ou les victimes lamentables. Hamlet voit le spectre de son père assassiné lui montrer sa mère infâme. Othello écoute la voix du traître Iago et presse l'oreiller sur la bouche de Desdemona. Antoine meurt, trahi par Cléopâtre, Troïlus entend Cressida murmurer à Diomède les paroles d'amour qu'elle lui disait, à lui, hier. Macbeth égorge Duncan. La Mariana de *Mesure pour mesure*, seule dans la grange entourée d'eau, soupire la lamentation que Tennyson a répétée depuis. « Il ne vient pas », dit-elle. — Elle dit : « Je suis fatiguée, fatiguée, oh! comme je voudrais être morte... » Timon invoque : « l'heure d'être honnête!... » et maudit l'existence. Les héros ont à lutter contre une puissance trop forte pour eux. Ils tendent les bras, roidissent les reins, crient vers le ciel. Ils sont vaincus. Ophélia, Desdemona, Cordélia penchent la tête comme des lis coupés par le brutal ciseau de la Parque injuste. Le crime et la folie sont maîtres de la scène, entassant destruction sur destruction, pour s'écraser à leur tour sous les décombres. « *Therefor be abhorred — All feats, societies, and throngs of men !...* » Ce cri de Timon est celui que Shakespeare jette à la face de la création décevante et tragique. Il est pessimiste comme Schopenhauer ou Leopardi, et il l'est avec l'outrance d'une sensibilité que rien n'égale dans ses déchaînements. Il faut attendre la venue de Balzac pour retrouver une portée de monstres analogue à celle que cette misanthropie met bas dans les heures noires de la quarantième année.

L'acte troisième va de 1608 à 1613. La lutte cesse dans la pensée du poète, et son regard tombe plus serein sur le monde. Déjà, dans *Antoine et Cléopâtre*, quelque chose décèle comme un apaisement... « Les deux héros sont tellement livrés à l'insouciance de l'instinct, si bien en proie, sans défense, à tous les vents du hasard moral, que l'irresponsabilité du destin les protège et qu'un vague sentiment de pitié s'éveille et les enveloppe. » Cette phrase de Darmesteter résume le travail guérisseur qui s'accomplit dans Shakespeare. Le sentiment de la nécessité le sauve de la misanthropie. Il aperçoit les gigantesques causes dont nous sommes les effets fragiles. Il participe à l'indifférence de la nature immortelle, et, dans la contemplation des lois souveraines, il rencontre la sérénité mélancolique de *La Tempête*. « Nous sommes de la matière dont sont faits les rêves, et nos petites vies sont des îles de sommeil... » A cette époque d'apaisement suprême se rattachent encore *Cymbeline* et le *Conte d'hiver*. En 1616, Shakespeare meurt, retiré dans sa maison de Stratford, laissant à deviner le secret de son âme, — de cette âme complexe et tendre, énergique et sensible, de laquelle il a tiré tant de créations inexpliquées. Carlyle a écrit : « De Shakespeare, combien qui reste caché ! Ses douleurs, ses luttes silencieuses, connues de lui seul ! Combien inconnu de lui-même et indicible ! Racines souterraines, sève invisible, travaillant en silence... »

PAUL BOURGET,
de l'Académie française.

LES·ANNALES



ROSES DE FRANCE

Juin 1916

ABONNEMENTS ET RÉDACTION : 51, Rue Saint-Georges, PARIS.
Annonces : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, Boulevard des Italiens, PARIS.

Le N° 25 Cent.

LES·ANNALES

POLITIQUES·ET·LITTÉRAIRES

REVUE·UNIVERSELLE·ILLUSTRÉE·HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES 12 fr. | 6 fr. 50
UNION POSTALE ... 18 fr. | 9 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS

Directeur, Rédacteur en Chef : ADOLPHE BRISSON

N° 1722. — 25 JUIN 1916

ÉDITION·DE·LUXE — UN AN · 6 MOIS
FRANCE & COLONIES : 16 fr. | 8 fr. 50
UNION·POSTALE ..... 22 fr. | 11 fr. 50
51·RUE·SAINT·GEORGES·PARIS



L'ENTRÉE DU FORT DE DOUAUMONT

Cliché de la Section photographique de l'armée.



Avant et durant les derniers combats : Entrée d'une galerie. — Les défenseurs se reposent au seuil d'une galerie souterraine, pendant une accalmie...

DOUAUMONT

SOMMAIRE

TEXTE

Notes de la Semaine

Les Modernes Iliades

Douaumont, Vaux, noms à jamais fameux. Chacun des épisodes de cette gigantesque bataille de Verdun est un poème homérique. Cent iliades auront été vécues dans un espace de dix lieues carrées... Pour ne parler que de Douaumont dont vous avez sous les yeux quelques vues photographiques, aucune page n'égale en beauté la relation officielle de ce combat... Pas de phrases. Des faits précis et certainement exacts, puisqu'ils ont été notés sur place par les témoins de l'action... D'abord, le 21 avril, le général Mangin (l'intrépide explorateur africain, frère d'armes de Marchand), exhorte ses troupes. Ah, comme il les connaît bien, comme il sait les mots capables d'enflammer le cœur des Français! « Vous allez reformer vos rangs éclaircis, leur dit-il. Beaucoup d'entre vous iront porter au sein de leur famille l'ardeur guerrière et la soif de vengeance qui les animent. Mais il n'est point de repos pour les braves, tant que le sauvage ennemi foule le sol sacré de la Patrie; point de paix pour le monde, tant que le monstre du militarisme prussien n'est pas abattu. » Ce sont là des vérités d'ordre philosophique, exprimées dans un style oratoire et noble, analogue à celui dont usaient nos aïeux de 89 et 92. Et certes le soldat est sensible à l'éloquence, mais plus encore à certains arguments directs. Pour le soulever au-dessus de lui-même, il faut croire en lui, le proclamer d'avance victorieux. Le général Mangin, bon psychologue, n'y manque point : « Ainsi, vous vous préparerez à des luttes, où vous apporterez la certitude de votre supériorité sur l'ennemi. » Et cet ennemi, on le raille, on le montre suppliant, humilié, réduit à merci: « Vous l'avez vu souvent fuir ou lever les bras devant vos baïonnettes et vos grenades. » Donc — c'est la péroraison de ce discours martial — un solide coup de collier, le succès est au bout... En avant!

« Maintenant, vous en êtes assurés, tout Allemand qui pénètre dans une tranchée de la 5e division est mort ou prisonnier; toute position méthodiquement attaquée par la 5e division est une position prise... Vous marchez sous l'aile de la victoire! »

Le chef expérimenté n'ignore pas que la meilleure façon, la plus efficace, d'échauffer la vaillance des troupiers est d'exalter en eux l'esprit de corps... Il n'y a pas, dans toute l'armée, une division qui surpasse la 5e division. Il n'y a pas de plus grand honneur que de lui appartenir... Celui qui se bat sous sa bannière se couvre de gloire... Voilà comment on entraîne les poilus. Voilà comment, chez nous, on fait des héros. On ne leur donne pas à boire un alcool empoisonné, on ne noie pas leur intelligence dans les vapeurs de l'éther; on leur verse l'ivresse du souvenir, de l'exemple, on leur répète les paroles qui furent dites à Rocroi, à Valmy, à Wagram, à Magenta, à Reischoffen. Jaloux de se montrer dignes de leur race, poussés par l'aiguillon d'un sang généreux, ils s'élancent en chantant, ils foncent contre l'obstacle. Ils triomphent, — ou ils meurent.

Quatre semaines s'écoulent... La 5e division ramasse ses forces, prête à bondir. Le 22 mai l'attaque se déclanche. Trois lignes de tranchées allemandes sont enlevées, les ruines de Douaumont prises d'assaut, à demi conquises. Le 22 mai, au matin, une escadrille d'avions venue de Verdun détruit sur la rive droite de la Meuse le meilleur poste d'observation de l'artillerie ennemie. Le tir, déréglé, manque son but, à la vive joie de nos poilus. L'un d'eux s'écrie : « Mon colonel, on leur a mis un bandeau sur les yeux, aux Boches. » L'arrosage, inefficace et rageur, redouble d'intensité. « Au-dessus des têtes, remarque un officier, c'est un *hululement* continu... »

Enfin l'heure sonne, l'heure décisive, l'heure du « coup de chien ». Chaque combattant se recueille, conscient du danger qu'il va courir. Ce ne sont pas des novices; ils ont été à Neuville-Saint-Vaast, à Souain, au bois Sabot, à la Caillette. Ils se rendent compte des difficultés de la tâche imposée à leur valeur. Les détails en ont été fixés minutieusement. Le centre enlèvera le gros morceau, les débris du fort; la droite et la gauche encercleront l'enceinte... Compris. Les volontés se raidissent. Dans les yeux brille cette énergie impatiente et calme, maîtresse d'elle-même, sûre du succès. A midi moins dix minutes, exactement, tous s'élancent. Ils ne crient pas. Ils sont graves... Ils ne posent point devant un peintre militaire et ne se regardent pas agir. Ils bondissent de trou d'obus en trou d'obus, se couchent, disparaissent, surgissent, tombent, quelques-uns pour ne plus se relever. A midi, l'avion du commandement signale qu'une flamme de Bengale brûle sur les murs de Douaumont. En moins de onze minutes, les dernières barrières ont été franchies et l'objectif est atteint. Comment décrire le spectacle que présente à ce moment l'intérieur du fort fumant, brûlant, inondé de projectiles, escaladé par une légion de diables, fantassins et sapeurs, qui s'insinuent parmi les pierres croulantes, détruisent les organes de flanquement, aveuglent les issues, désarment et capturent les défenseurs? Le 36e d'infanterie a rempli sa mission. Le 74e, manœuvrant à l'est, doit, après un effort surhumain, s'arrêter sous des feux qui le prennent de flanc et rendent la position intenable. Mais l'essentiel est acquis. Les deux tiers du terrain nous appartiennent.

Cependant l'ennemi ne renonce pas. Il persiste, il s'acharne, furieux de l'échec, avide de regagner ce qu'il a perdu... Le commandant avait prévu cette contre-attaque et prévenu les soldats : « Les Allemands feront tous les sacrifices pour nous empêcher de pénétrer à Douaumont; si nous y pénétrons, ne comptons pas sur un instant de répit. » En effet, nos troupes ont à peine le temps de souffler. Vers dix heures du soir, elles essuient une épouvantable canonnade, résistent la nuit entière à des chocs multipliés, s'accrochent au sol, jusqu'à ce que l'adversaire impuissant reste immobile...

Telles furent ces journées à jamais mémorables des 22 et 23 mai. Elles s'offrent à l'admiration et au respect de l'histoire. Plus tard un pieux hommage sera rendu

à ceux qui y ont péri. Les documents abondent. Déjà le témoignage des survivants nous renseigne. « J'ai fait vingt-cinq campagnes, déclare le colonel, je n'ai rien vu d'aussi beau. Mes hommes m'ont littéralement confondu, meilleurs aujourd'hui qu'hier. Je les regardais revenir du feu; jeunes, vieux, c'était la même allure. L'un portait un casque, un autre s'appuyait sur une canne, d'autres mâchonnaient des bouts de cigare. Ils étaient chargés de dépouilles opimes. Ils étaient vraiment des guerriers. Ils sont magnifiques. Je les aime. »

Qu'ajouter à cet éloge des héros par un héros? Saluons la gloire et la mort qui passent. Inclinons-nous très bas.

LE BONHOMME CHRYSALE.



Le nouveau Critique littéraire des « Annales »

La mort d'Emile Faguet creuse parmi nous un vide impossible à combler. Nos lecteurs perdent en lui le conseiller intellectuel, l'« Oncle » dont la bonhomie les charmait, le lettré le plus érudit de France. L'« Oncle » ne saurait être remplacé, mais il est indispensable que le guide littéraire ait un successeur. Suivre d'un œil attentif les œuvres et les idées, signaler au public avec précision les livres qui s'imposent à son admiration, à son estime ou à sa curiosité; ne rien laisser passer d'original et d'intéressant sans le mettre en lumière: c'est une des tâches essentielles de la revue, c'est une très lourde tâche. Nous l'avons confiée à un remarquable écrivain,

M. ROLAND DE MARÈS.

Poète, romancier, essayiste, homme d'universelle culture et de goût délicat, cet éminent confrère a fait une brillante carrière dans le journalisme. Il collabora d'abord au *Figaro*. En 1903, il devint à Bruxelles principal rédacteur, puis rédacteur en chef de l'*Indépendance Belge*. Au mois d'août 1914, chassé par l'invasion, il se fixa à Paris, où d'importants travaux l'attendaient. Attaché depuis dix ans à la rédaction du *Temps* il y publia, au cours de ces derniers mois, outre de nombreuses études consacrées à la politique étrangère, des pages émouvantes sur la « Belgique envahie ». Nul ne connaît mieux les choses contemporaines..., n'a l'esprit plus ouvert, un sens plus averti des nécessités modernes, une plus fine intuition de l'avenir. M. Roland de Marès sera donc un juge excellent, bienveillant, mais ferme et, quand il le faudra, sévère. J'ajoute, — sûr d'exprimer son intention, — qu'il s'efforcera de découvrir, d'encourager, d'aider les jeunes talents. Ceci, c'est le devoir et c'est la joie du critique...

Le premier article de M. Roland de Marès paraîtra dans le prochain numéro.

A. B.

AUJOURD'HUI ET DEMAIN

LETTRES A UN JEUNE FRANÇAIS

XX

A PROPOS DE LORD KITCHENER

22 juin 1916.

Certes non, mon cher ami, il n'est pas trop tard pour parler encore de lord Kitchener et il s'en faut que *sa mort récente soit une vieille nouvelle*. Une telle force ne disparaît pas d'un seul coup. Je comprends donc le désir que vous m'exprimez de recueillir les traits essentiels de cette physionomie puissante, que les événements de la guerre ont mise au premier plan. Mais je ne pourrai pas vous y aider autant que vous le souhaitez.

Quelques mots échangés avec lord Kitchener, il y a peu de mois, après un déjeuner officiel, ne sauraient suffire à fixer un jugement. Cette rencontre me permit seulement de lui rappeler une entrevue plus ancienne. J'avais vu lord Kitchener à Khartoum, dans les jardins de son successeur, lord Wingate, en décembre 1910. Tout était contraste entre ces deux hommes : l'un grand, robuste, froid et silencieux; l'autre de taille moyenne, distingué et expansif. Leurs méthodes trahissaient leurs tempéraments : lord Kitchener, plus autoritaire, avait créé la soumission par la force; lord Wingate procédait par la conciliation. Mon admiration, frappée des résultats obtenus, allait au premier, mes sympathies au second. Etais-je impartial? Je n'ose le dire. J'avais, sur les rives du Nil, l'obsession de l'affaire de Fachoda et du rôle que lord Kitchener y avait joué. Précisément j'avais rencontré un témoin de l'entrevue qui avait mis aux prises le général Kitchener et le capitaine Marchand. Il ne nommait Mitchnik, Polonais d'origine, passionné pour la France. J'avais noté ses souvenirs, dont l'impression était encore en moi toute fraîche. Ma présentation à lord Kitchener s'en ressentit d'autant plus que le général n'était pas ce que l'on appelle communément un homme liant. Je publiai dans *L'Illustration* un récit de mon voyage au Soudan, de brèves notes de carnet comme celles que vous a values ma visite au front italien. Je n'ai pas la prétention de croire qu'elles aient passé sous les yeux de l'ancien sirdar. Mais elles furent lues par Marchand.

Mitchnik s'était vanté. A l'en croire, il avait tout vu et tout entendu. En réalité, il s'était simplement trouvé, comme 2,500 officiers, soldats ou marins, plus près du mur derrière lequel il se passait quelque chose. Que s'était-il passé? Il y a là-dessus une vérité officielle qui n'est peut-être pas la vérité tout court. La diplomatie a ses exigences qui ne s'accordent pas toujours avec celles de l'histoire. Marchand a su se taire et il y aurait de l'indiscrétion à rompre le silence qu'il a dignement gardé. Je crois lui devoir seulement une rectification dont la mort de lord Kitchener m'offre l'occasion. Le récit de Mitchnik m'avait trompé. Certes je n'en avais rien conclu ni rien dit qui mît le courageux capitaine en fâcheuse posture. Mais j'avais eu tort de dépeindre, sur un faux témoignage, sa vaillante petite troupe comme épuisée et surtout de raconter inexactement les négociations échangées pour le maintien du drapeau tricolore sur le fortin où Marchand l'avait planté. Je lui laisse la parole. C'est un extrait de la lettre qu'il m'écrivit à la suite de mon article. Il ne m'en voudra pas, je l'espère, sur ce front où il se conduit en héros, d'une indiscrétion qui est une loyale réparation :

« Dans la cabine du pont supérieur du *Dal*, où eut lieu l'entretien, il n'y avait que quatre hommes : *quatre*, dont Kitchener et Wingate... L'interlocuteur du général anglais ne s'est à aucun moment ni laissé convaincre ni laissé intimider, et il n'a obtenu aucune espèce de faveur pour la raison majeure qu'il n'en a pas demandé, et surtout qu'il ne s'en est pas laissé offrir. Il lui suffisait de se rappeler qu'il représentait à cet instant la France, la France qui sait faire l'aumône et non la recevoir. ... Il est un point cependant où le récit que vous fit le pilote se rapproche de la vérité, un seul. Kitchener, en effet, à un moment... pathétique de l'entretien, mit en avant la prépondérance de ses forces sur les nôtres. C'est l'expression même dont il se servit. A s'en tenir aux apparences et aux règles de la numérative, elle paraissait incontestable. Mais il existait sans doute des raisons profondes de ne pas s'en tenir aux simples apparences puisqu'il lui fut réparti qu'à la guerre, la prépondérance réelle ne pouvait se démontrer que par la bataille, à laquelle... Nous étions même tous debout à ce moment. Le sirdar nous rassit en observant que ses instructions ne lui permettaient pas de suivre la conversation sur ce terrain, ce qui lui attira la remarque que, dans ce cas, il était à regretter qu'il l'y eût portée. »

On aurait bien étonné ces deux hommes, le général anglais et le capitaine français, si on leur eût dit, à ce moment tragique où la destinée leur imposait une telle rencontre, qu'une guerre commune les engagerait dans des armées alliées pour la même lutte jusqu'à la même victoire. Vous souvient-il que le maréchal Kitchener, visitant les troupes françaises, se vit brusquement, au détour d'une route, salué de l'épée par le général Baratier, qui fut au Soudan le fidèle compagnon de Marchand? Le maréchal tendit au général sa main loyale. Cette scène m'est apparue comme le symptôme le plus décisif des relations qui ont permis à l'Angleterre et à la France de passer du malaise à la réconciliation, de la réconciliation à l'amitié et de l'amitié à l'alliance.

L'alliance nous donnait la marine anglaise, la liberté des mers, la sécurité des communications, la régularité des ravitaillements. Qui eût pu espérer le concours sur terre d'une armée nombreuse, équipée, puissante? En août 1914, six divisions d'infanterie et deux ou trois divisions de cavalerie constituèrent l'appoint de la force expéditionnaire britannique. Aujourd'hui, l'armée anglaise ne s'élève pas à moins de cinq millions d'hommes. Ce sont les armées K, les armées de lord Kitchener. Sa clairvoyance, sa volonté, sa ténacité ont fait ce miracle. Vous l'avez comparé à Carnot. Vous n'avez pas tort. Lord Kitchener a été, lui aussi, un *organi-*

sateur de la victoire. A la différence de Carnot, il n'avait pas la direction stratégique des opérations militaires et il n'a pas eu à préparer des plans de bataille. Cet aspect du génie du grand conventionnel ne se retrouve pas en lui. Mais à de certains égards il rencontra des difficultés plus grandes, puisque Carnot put, d'une part, utiliser les cadres des armées de l'ancienne France et que, de l'autre, il s'appuyait sur l'unanimité d'un pays conscient des périls que courait son existence.

Lord Kitchener a dû tout créer. S'il a procédé d'abord, avec le concours de lord Derby, par les voies de l'enrôlement volontaire, c'est qu'il redoutait de heurter des mœurs, des traditions, des opinions, des croyances, des préjugés qui opposaient au service obligatoire une résistance avec laquelle il fallait compter. L'histoire sera surprise du temps qu'a mis l'Angleterre, réveillée d'un long rêve, à comprendre que sa sécurité même était en jeu. Lord Kitchener avait prévu ce réveil, dont il était sûr, mais il ne voulait pas risquer de le compromettre en le brusquant. La patience est une force, à la condition de préparer les questions et de préparer l'opinion publique aux questions. L'art de l'homme d'Etat ne consiste pas à transporter dans la politique les procédés du pêcheur à la ligne et à *noyer* les problèmes pour éviter de les résoudre. Les questions ne se laissent pas faire. Les ajournements ne sont pas des solutions.

Lord Kitchener savait attendre, mais il disait ce qu'il attendait et pourquoi il attendait. Aussi faisait-on crédit à sa parole, qui était mère de l'action. Il mettait l'opinion au courant de ses intentions et de ses difficultés. Une de ses affiches le révèle tout entier. « J'ai dit que je préviendrais le pays quand il faudrait plus d'hommes pour la guerre. Le moment est venu. » Les Anglais ne traitent pas l'opinion publique en mineure : ils lui disent la vérité, dont elle ne tolérerait pas, d'ailleurs, qu'on la prive. Lord Kitchener n'avait pas peur de la contradiction, il la recherchait, soit pour convaincre les autres de leurs erreurs, soit, ce qui est évidemment plus méritoire, pour reconnaître et pour réparer les siennes. Quelques jours avant de s'embarquer sur le *Hampshire*, il avait, par une procédure dans laquelle tout était audacieux et nouveau, convoqué les *Commoner*, sans distinction de partis pour leur faire entendre un exposé, un *statement*, sur les questions militaires. Cette audace lui réussit : il fut entendu et compris, applaudi et félicité. Lamartine, luttant contre la *coalition*, en 1839, disait : « Ne vous fiez pas tant à vos talents : ce ne sont pas les talents, ce sont les caractères qui soutiennent les empires. » L'empire britannique a eu la bonne fortune de rencontrer pour le soutenir lord Kitchener et M. Lloyd George, deux volontés, deux caractères, deux hommes.

LOUIS BARTHOU,
député, ancien président du Conseil.



Les Lettres de la Cousine

Une Dernière Leçon

Ma chère cousine,

Tandis que j'accompagnais toute triste, toute désemparée, mon cher et vieil ami E. Faguet à sa demeure dernière, je pensais avec vénération à l'admirable labeur de cet écrivain qui fut un grand esprit, un cœur plein de sensibilité, et l'honnête homme dans toute la noble acception du mot. Je revoyais sa pauvre figure ravagée de souffrance, telle qu'elle m'apparut, le jour où, domptant son mal, il vint faire, dans la maison qu'il aimait, sa *dernière* conférence!... Il avait choisi pour thème ces deux sujets : De l'Horreur des Responsabilités et de la Volonté; et dans son idée ces deux développements n'en faisaient qu'un, se confondant dans un même but : le courage. Il était pâle, ses yeux fiévreux exprimaient je ne sais quelle angoisse mortelle, il marchait à pas mécaniques, la tête immobile semblait privée de la faculté de se mouvoir...

— Ah! mon oncle, lui dis-je, horriblement impressionnée par le spectacle de cette souffrance qui voulait se dompter, vous être bon d'être venu... Mais ne vous sentez-vous pas fatigué?...

Avec une voix saccadée, au martèlement presque douloureux, il répondit :

— Ma nièce, je me suis levé pour ne pas vous manquer de parole, j'avais à vous parler de la Volonté, il eût été étrange que j'en manquasse pour venir chez vous... Ma présence sera, je crois, le meilleur de ma leçon.

Il dit, puis, raide, un peu automatique, il s'assit dans un fauteuil, et à le regarder mon cœur s'arrêta de battre... Qu'allait-il advenir de lui devant le public..., vaudrait-il pas mieux l'excuser et le dispenser d'un effort peut-être au-dessus de ses forces physiques?

Devinant mon anxiété, il murmura avec cette tendre appellation qu'il donnait toujours à la fille de son cher ami Francisque Sarcey :

— Ma nièce, ne vous inquiétez pas... Je me recueille simplement... Si j'éprouvais quelque indisposition sérieuse, en toute simplicité j'arrêterais ma conférence...

Il respira de l'éther, but une gorgée de grog, et entra dans la salle, accueilli, comme toujours, par de chauds applaudissements, car la jeunesse l'adorait...

Vivrais-je cent ans que j'aurais encore le souvenir de l'affreuse émotion qui m'étreignit là, derrière le rideau, tandis que par un phénomène miraculeux, il retrouvait toute la lucidité de sa parole et que je craignais tout..., la syncope..., l'attaque..., le drame irréparable...

« Qu'est-ce que la volonté, mesdemoiselles, mesdames, messieurs... », prononça-t-il lentement, avec un accent profond... Il semblait chercher une définition dont les mots exprimassent nettement sa pensée et, détachant chaque syllabe, il articula :

« La volonté, c'est la force que nous avons en nous, de faire la chose que nous avons décidé de faire..., de la faire en nous dérobant aux mobiles divers qui sont : les passions, les appétits, les ambitions..., mobiles en somme qui ne sont pas notre détermination même... »

Puis, ayant réfléchi un moment qui, de ma cachette, me parut un siècle, il ajouta :

« La difficulté est souvent le signe de la chose à faire, c'est-à-dire du Devoir... En face de la chose difficile, nous devons lui demander : es-tu une chose utile, es-tu une chose qui soit utile à mes semblables, à l'humanité, à tous ceux à qui je suis lié par des liens indissolubles de société ou d'humanité?... Es-tu chose utile? »

Il prit encore un temps qui redoubla jusqu'à la souffrance mon angoisse et il donna à sa formule cette conclusion :

« Alors, si la chose difficile, en même temps qu'elle est difficile, en même temps qu'elle comporte des responsabilités graves, est aussi *utile*, — il appuya ce mot d'un léger coup de poing sur la table, — si elle est *utile*, alors c'est la chose qu'il *faut* faire, c'est la chose à faire en soi... »

Le public, étonné par cette parole lente, par la pâleur de ce cher et noble visage, devinant sans doute l'émouvante volonté qui tenait là cet homme malade, applaudit avec une chaleur et une gratitude inusitées qui touchèrent l'éminent conférencier... On eut dit qu'il retrouvait l'enchaînement magique, les mille liens qui dressaient devant lui l'image très pure de cette *Volonté*, qu'il voulait difficile, pleine de combats, et dont il entendait qu'elle restât victorieuse. Il y revenait sans cesse...

« La volonté doit chercher le bien, qu'elle reconnaîtra à ce que le bien est difficile..., mais la difficulté n'est qu'un des signes du Devoir. Il y a autre chose à chercher derrière elle, à savoir : l'utilité, l'utilité générale, l'utilité sociale, l'utilité humaine, qui est le vrai caractère de la chose à faire... »

Il enfonçait cette idée dans la tête comme on enfonce un clou. Il voulait qu'on la comprît, qu'on la retînt surtout, qu'on en fît un thème de philosophie vivante... Il développait cent raisons tendant au même but, non point avec sa vivacité coutumière, mais plutôt avec une gravité prophétique; il y avait quelque chose d'auguste, de sacré, dans l'expression de cette pensée qu'il donnait sans hâte, comme un testament dont on voudrait que chaque phrase pénétrât dans le cœur et s'y arrêtât...

Expliquant l'art de la vie, il conta que l'artiste a les yeux fixés sur le Beau, ce qui lui donne sa flamme intérieure et lui permet de mener l'œuvre qu'il veut créer avec persévérance, énergie, enthousiasme. Il ajouta que nous devons ressembler à ces artistes, et sculpter notre statue intérieure avec les yeux fixés sur l'idée du bien, sur l'idée de l'utilité générale, sur l'idée de notre dévouement à tous nos semblables...

Ici, il pâlit encore, un silence religieux se fit... Quelques secondes passèrent, instants dramatiques pendant lesquels je ne vécus point. Il s'essuya doucement le front, les mains, et avec un effort visible et une tension de volonté suprême, il rassembla encore les faisceaux de sa pensée... et, tenace, lucide, il dit, d'une voix entrecoupée mais forte :

« Notre pays n'a jamais été le pays de la persévérance, mais il a toujours été celui de la générosité. Il faut donc, tous tant que vous êtes, vous remettre à cette tâche qui, du reste, n'a jamais été abandonnée, de fortifier en nous l'acceptation des respon-

sabilités, *quelque lourdes* un jour qu'elles puissent être... »

Avec quel accent il articula ces prévisions prophétiques! J'ai encore dans l'oreille ces conseils qui, jamais plus, ne pourront sortir de ma mémoire... Il se fatiguait visiblement et un quart d'heure seulement s'était écoulé! Cependant, par un magnifique coup d'aile, il s'éleva au sommet de sa pensée... Il expliqua, avec une éloquence âpre et contenue que la beauté morale n'est pas autre chose que la Beauté elle-même et trouva là-dessus des développements d'une émotion singulière.

« Travaillons donc, dit-il, à ce que cette France redevienne le pays de la volonté... et certainement c'est un peu à vous, mesdemoiselles, que la France pourra le devoir... Le pays de la volonté sera le pays de la Beauté... Et ce sera le pays de la volonté parce qu'il sera le pays de la beauté. »

Il laissa errer ses yeux vitreux sur je ne sais quelle vision lointaine, il sembla réfléchir et il reprit :

« Voilà le but le plus noble et le plus éclatant à atteindre... »

Il chercha encore comment formuler d'une façon plus décisive cette idée..., mais ne trouvant rien de plus, il recommença :

« Oui, mesdemoiselles, voilà le but le plus noble et le plus éclatant à atteindre... »

Un grand vide se fit dans son esprit; il tapota nerveusement la table de ses doigts maigres, avala une gorgée d'eau et, à bout de souffle, il termina de la façon la plus impressionnante par ces mots :

« Telles sont les réalités très vraies, que je voulais essayer de mettre sous vos yeux, dans votre cœur... Si elles ne vous ont pas agréé, certes ce n'est pas de leur faute..., ce ne peut être que de la mienne et j'en accepte la responsabilité. *Il faut bien un peu prêcher d'exemple!...* »

Ce furent les dernières paroles qu'il prononça en public... et je me les rappelle avec un respect pieux. Leçon sublime, leçon divinatoire, hymne sacré à la Volonté..., la volonté du bien, pour la chose difficile à faire, la chose utile à l'humanité..., la volonté qui se confondait dans sa pensée avec la Beauté, n'étant elle-même qu'une ascension vers l'Idéal.

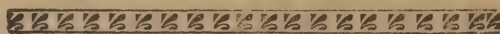
Et pour dicter ce testament à la jeunesse qu'il aimait, lui, le vieil ami de l'oncle, tout malade, tout tremblant de fièvre, avait voulu prêcher d'exemple et, par un effort héroïque où la volonté se mêlait à une amitié tendre, il avait voulu venir là où il savait qu'on l'attendait avec ferveur, là où il savait qu'il faisait la chose utile, la chose difficile...

Ah! cher grand Faguet, cette dernière leçon fut inoubliable... Elle jeta dans bien des cœurs la divine semence!... Et, en laissant glisser sur votre tombe l'eau bénite, dans la tranquille douceur du cimetière où vous reposez, je pensai à ce vers de Brébeuf que vous nous citiez un jour...

Et descendant en terre, il alla droit aux cieux...

C'est la cendre de nos morts chéris qui nous fait des âmes vivantes..., c'est la cendre de nos morts qui a fait de nos soldats des héros. Ceux-là ont accepté toutes les responsabilités, si lourdes qu'elles fussent, ils ont mis une volonté passionnée à accomplir le grand Devoir, unissant le Beau et le Bien, ils ont été vos disciples, maître chéri qui reposez... Et c'est le souvenir d'êtres tels que vous, qui nous donne la volonté de faire sur terre la chose difficile.

YVONNE SARCEY.



Croix-Rouge Française — Union des Femmes de France

HOPITAL

Temporaire-Auxiliaire n° 123

FONDÉ PAR

"L'UNIVERSITÉ DES ANNALES"

L'hôpital, à l'heure où l'on lira ces lignes, sera probablement bondé de nouveaux blessés, car le Service de santé a demandé aux hôpitaux classés pour grande chirurgie, de ne garder que les intransportables, et de faire en sorte que tous ceux en voie de guérison soient envoyés dans les maisons de deuxième ligne sur lesquelles, par une très heureuse décision ministérielle, le chirurgien-chef garde le droit de suivre des blessés... Ainsi nos enfants nous quittent dans le moment même où ils cessent de nous donner des inquiétudes, et nous sommes heureux de penser que d'autres blessés, exigeant plus de soins, trouveront, en quittant l'enfer de Verdun, quelques douceurs à notre hôpital.

Jamais on ne pourra dire assez ce que furent ces héros tenant ferme dans cet infernal chaos..., il faut en connaître les détails par ceux qui en reviennent, écouter leurs récits à la fois simples et sublimes, entendre leur admiration fervente pour un Castelnau, l'âme de la guerre, ou pour un Pétain, ou encore pour un commandant Raynal, pour comprendre l'héroïsme qui s'est dépensé là-bas... «avec des chefs pareils, on se fait tuer ou on tient...» Aussi, jamais on ne fera assez pour eux, et d'ailleurs on fait beaucoup.

Nous avons reçu de notre Cercle des Annales, à Ottawa, le fruit d'une collecte qui nous a bien touchés. Tous les membres du Cercle, à sa réunion du 10 courant, ont voulu, par les soins de leur présidente, Mme Tremblay, manifester leur sympathie à l'hôpital. Mme Marie-Louise de Sà Brunet, du Brésil, nous adresse également, avec les mots les plus charmants pour notre patrie, ce qu'elle appelle sa «cotisation annuelle», don de 700 francs, et le Dr Dervisch de Yéi, joint à son don une lettre dont je copie ce passage : «Dieu couronnera bientôt tous ces sacrifices consentis de bon cœur par la noble France et ses vaillants alliés; l'heure du châtiment ne saurait tarder, l'effondrement de l'empire germanique commence, et la grande débâcle est imminente... C'est le vœu que tous les Syriens, amis sincères de la France et de l'Angleterre et de leurs nobles alliés, ne cessent de former pour le plus grand bien de la civilisation et de l'humanité, et pour la libération de notre pauvre Syrie, opprimée sous le joug ottoman.»

On le voit, nos soldats sont aimés et glorifiés dans tous les pays du monde.

Pour nos Soldats

Nous avons, à la date du 11 juin, marqué notre 30,868e envoi! Qu'on juge des chères lettres que ces paquets nous valent. «J'ai trouvé votre tabac excellent, je me demandais d'où venait ce colis, car c'est le seul que j'aye reçu depuis la guerre. Je me demande comment avez-vous reçu mon adresse...» Un sergent ... m'envoie à titre de gratitude des fleurs cueillies sur la tombe de Péguy; un autre m'adresse un trèfle à quatre feuilles pour porter bonheur à la famille des Annales; un autre, relique touchante, m'envoie un peu de poussière prise au fort de Vaux; un autre m'envoie «un tube provenant du premier Fokker dégringolé dans nos lignes par le capitaine de Beauchamp». Chères reliques, pieux et tendres souvenirs, qui émeuvent profondément. L'un écrit, et je dédie sa lettre à toutes les femmes de France :

«Si dans cette âpre lutte journalière nous risquons notre vie, et qu'avec une joie sauvage nous portons de terribles coups à l'ennemi, c'est que nous savons que chaque goutte de sang versé est une minute qui avance l'heure de la victoire finale, l'heure du sourire pour la femme française, suprême et juste récompense de son joli dévouement.»

Le soldat Boinet exprime en ces lignes si simples tous les sentiments de la tradition française, c'est un chevalier de l'ancienne France et un soldat de 1916, et tous nos soldats, peu ou prou, sont des héros.

Voici encore quelques demandes pour eux :

M. *Paul Dubois, brigadier, 1er chasseurs d'Afrique, 2e escadron, 2e peloton, secteur 501, armée d'Orient, par Marseille,* recommande plusieurs cavaliers de son escouade n'ayant pas le bonheur de posséder une famille.

L'adjudant Auguste Raphaël, 4e batterie de 105, 109e d'artillerie lourde, secteur 501, armée d'Orient, attire notre attention sur le cas de quelques canonniers des pays envahis sans nouvelles des leurs et n'ayant obtenu aucun bien-être ni douceur depuis le début des hostilités.

M. *G. Champonneaut, brancardier, 370e d'infanterie, 21e compagnie, secteur 197,* demande un saxophone alto, instrument qui manque à une petite fanfare montée dans leur régiment.

Le *sous-lieutenant Albert Durocher, 19e compagnie, 253e d'infanterie, secteur 194,* nous recommande cinq ou six soldats nécessiteux qui ne reçoivent jamais ni argent ni colis.

L'Adoption des Prisonniers

Ils sont malheureux...
Ils ont faim... *Très* faim...
Ils ont tous besoin de marraines...,

Aucune littérature ne vaudra ces trois lignes, elles disent tout...

Les rapatriés de Suisse, qui peuvent parler, le répètent avec une force, une angoisse dont on demeure saisi... Les seuls prisonniers qui peuvent supporter l'exil, et qui tiendront, sont ceux qui ont de la famille ou une marraine, qui pourvoie à leurs besoins... Qu'on se le dise, qu'on ne craigne pas de le crier très haut. Il y a des vies à sauver.

Nous avons reçu un don touchant, cette semaine, résultant d'une collecte faite parmi les détachements de la classe 1917, du 31e de ligne. Le lieutenant Cerf, directeur de l'instruction, transmet l'offrande au nom «des Jeunes Bleuets» à leurs «Anciens» malheureux. Un envoi de réconfortants sera adressé, grâce à cet élan délicieux, au Lazaret de Sennelager, où la misère est bien sombre.

Les renouvellements nous arrivent avec fidélité d'Amérique, et viennent assurer les vivres des filleuls adoptés par ces lointaines bienfaitrices.

L'œuvre est vraiment touchée de ces témoignages de sympathie.

L'œuvre compte à ce jour 7,012 filleuls.

Transmettons cette demande :

M. Marcel Favier, soldat au 1er régiment de zouaves, block XIV, Barack 67, interné nouvellement au camp de Preussisch-Holland, serait heureux de pouvoir recueillir quelques livres et rendrait grâces à la cousine qui aurait une mandoline à lui envoyer.

La Croisade des Femmes

La Croisade a tenu sa réunion générale au Lycéum, sous la présidence de Mme Raymond Poincaré, entourée de toutes les dames du Comité d'honneur.

Avec une bonne grâce charmante, Mme la duchesse d'Uzès faisait les honneurs de la fête aux adhérentes, si nombreuses qu'elles ne purent toutes entrer dans la salle. Mme Alphonse Daudet donna sur l'œuvre une conférence très applaudie, que le Journal de l'Université des Annales publiera dans un de ses prochains numéros. Mme Daniel Lesueur prit ensuite la parole, et en quelques mots très clairs, précisa le but de l'œuvre et, très spirituellement, annonça que le franc demandé aux adhérentes était renouvelable chaque année.

Mme Viviani, de retour de Russie, assistait à la séance. Très entourée, très fêtée, elle voulut bien raconter quelques épisodes de son voyage.

Pour les Serbes

Nous recevons une lettre bien triste et bien touchante aussi d'une de nos abonnées, qui demande aux nombreuses lectrices des Annales de venir en aide à une petite colonie serbe, comprenant 22 jeunes filles de quinze à vingt ans, hospitalisées à l'Ecole supérieure de Châtillon-sur-Chalaronne (Ain).

Ces jeunes filles appartiennent toutes à d'excellentes familles. Elles sont, pour la plupart, filles et sœurs d'officiers, et quelques-unes ont bien des deuils à déplorer. Toutes sont sans ressources, séparées de leur famille depuis la malheureuse retraite de Serbie.

Pour les envois, prière de les adresser à Mme *Edouard, Châtillon-sur-Chalaronne (Ain).*

A la Brosse! A la Brosse!...

M. Brieux reçoit pour son œuvre des témoignages constants de sympathie. C'est le Comité de charité de Saint-Martin-du-Crau qui, après un concert, veut qu'une part du bénéfice aille aux petits ateliers d'aveugles, et charge M. Léonce Fabre et Mlle Rose Jouvan de nous envoyer son don généreux; c'est le lieutenant Cauvin, qui envoie le produit d'une quête faite à une matinée récréative donnée par la 34e compagnie du 149e d'infanterie, bataillon d'instruction de la classe 1916, et destinée aux aveugles militaires; c'est un enfant, Jules Crespy, qui nous adresse le produit de sa tirelire. Partout l'élan est délicieux, et il faut qu'il le soit, puisqu'à la date du 10 juin, nous avions déjà reçu la commande de 4,840 brosses. 4,100 ont été livrées. 740 restent à fournir. Le total des sommes reçues monte à 24,932 francs 45.

Y. S.



DEUXIEME ANNEE D'HOPITAL

97e LISTE DE SOUSCRIPTION

45e LISTE DE LA 2e ANNÉE

(Du 3 au 10 juin 1916)

Mme Gravier, Chambly, 3 fr. — Mme Espuc, Béja, 3 fr. — M. Modiano, Iquique, 12 fr. — Mme Tournié, Auch, 10 fr. — Mme Danesco, 20 fr. — M. Maffre, Castres, 2 fr. 50. — Mlle Puyon, Castres, 0 fr. 75. — Un Poilu de retour à Douaumont, 30 fr. — Mme Dumont, 3 fr. — M. Lévy, Madrid, 50 fr. — M. Tourneau, Athis, 5 fr. — M. Paquet, Port-Louis, 85 fr. — Mme Lecoupé, 50 fr. — Cousine Marguerite, Rouen, 6 fr. — Mlle Rambert, Guelma, 5 fr. — Mlle Mazier, Guelma, 5 fr. — Mme Achard, Grenoble, 4 fr. 50. — Mme Carbonnel, Stockholm, 12 fr. — Mme Auguste Vincent, Papeete, 40 fr. — M. Raux, Slatina, 500 fr. — Mme X..., Niort, 10 fr. — Mme Robin, 20 fr. — Mlle Tremblai, présidente du Cercle des Annales, Ottawa, 0 fr. — Mme Mouchoux, Romilly, 20 fr. — Mme Pounet de Valence, Curepipe (Maurice), 25 fr. — Mme Masot, Alfortville, 5 fr. — Mme Girard, Buenos-Ayres, 5 fr. — Mlles Flize, collège La Pérouse, Nouméa, 5 fr.

Total général de cette 97e liste........ 1,051 fr. 75

(A suivre.)

Échos de la Guerre



Frère Emile Faguet.

Nous retrouvons dans un vieux numéro de la *Revue Illustrée*, une page pittoresque d'Adolphe Brisson. C'est le récit d'une visite à Emile Faguet, qui venait d'être décoré, et habitait alors (1892), une cellule de moine :

« Ce mot vous surprend? Vous ignoriez que Faguet logeât en une cellule? Rien cependant n'est plus exact. Il habite une cellule, une authentique cellule, une cellule de moine. Y voulez-vous pénétrer? Gagnez une ruelle qui serpente autour de la montagne Sainte-Geneviève, non loin de la Sorbonne et du Collège de France. C'est là, dans un vaste et gothique immeuble, ancien couvent de Bénédictins, ou d'Augustins, ou de Célestins, qu'est située la cellule de notre excellent confrère.

» Mais on n'y entre pas comme au moulin. Il faut interroger le concierge, je veux dire le portier du monastère. Il vous donne des explications extrêmement embrouillées :

» — Vous suivrez ce couloir, vous descendrez l'escalier, vous tournerez à droite, vous monterez trois étages, vous prendrez le sixième corridor la porte en face... C'est là! au numéro 62!...

» Allons, mettons-nous en route. Montons et descendons les étages, arpentons les petits couloirs en pierre grise, percés d'un côté de fenêtres ogivales, et, de l'autre, d'étroites portes en bois de chêne, ornées d'un numéro peint en noir. Après un quart d'heure de promenade, nous nous arrêtons enfin; nous sommes au port... Toc! toc! un léger bruit à l'intérieur. L'huis s'entre-bâille silencieusement, et nous voyons apparaître le Révérend Père Faguet. Je vous assure que l'illusion est complète. Son béret noir, sa robe de chambre, en bure sombre, lui donnent dans l'obscurité l'apparence d'un moine de Ribeira... Je dois dire que sous ce béret luisent des yeux bienveillants, que de cette robe sort une main affectueuse et cordiale qui vous montre le chemin.

» La pièce est étroite, garnie de rayons où s'empilent les volumes; un petit feu discret brûle dans l'âtre; près du foyer, une table surchargée de paperasses et, sur un coin de la table, une lampe basse surmontée d'un abat-jour, qui répand autour d'elle une lueur douce. Et, planant sur tout cela, un grand silence, le repos de la vaste maison où ne pénètrent point les murmures de la rue...

» ...Peut-être Faguet m'en voudra-t-il d'avoir levé un petit coin du voile qui cache sa vie privée... Mais il est bon parfois de montrer au public que tous les journalistes ne sont pas des gens de cercle, qui bâclent leur copie en sablant le champagne avec des filles de joie et que si nous avons nos Don Juan, nos Lauzun et nos Brümmel, nous avons aussi nos Alceste, nos Caton et nos Sully!... »



François Fabié nous écrit une touchante et charmante lettre à l'occasion de la mort de son vieux camarade Faguet :

« J'avais été le collègue de Faguet à Charlemagne, et j'étais resté un peu son ami. Je le voyais, une fois l'an, quand j'allais passer deux mois à Paris. La dernière fois que je grimpai à sa chartreuse de la rue Monge, — il y a deux ans, — je le trouvai très fatigué, et, me dit-il, incapable d'aucun travail. Mais depuis, il avait rebondi. Comment est-il mort? Vous nous l'apprendrez demain, ou dimanche prochain. Ayant six mois de plus que lui, je devais passer devant : il y a partout des tours de faveur... C'est une belle intelligence et un immense savoir qui disparaissent; un excellent cœur aussi, et un bon Français de la vieille roche.

» Au cours de ma dernière visite, comme, tout en le remerciant d'un bel article qu'il avait écrit sur mes vers, dans la *Revue*, j'insinuais qu'il ne devait pas être très élégiaque, ni surtout *bucolique*, il me mena à sa fenêtre ouvrant sur les Arènes, et dans les branches reverdies d'un ormeau me montra un petit tas de branchettes sur lequel était affalé un oiseau. « Un nid de palombe! m'écriai-je, avec la femelle sur ses œufs... — Vous ne direz plus, reprit-il, avec son fin et déjà mélancolique sourire, que je n'aime pas la nature... » A la vérité, j'ignorais que mon aimable voisine emplumée fût une palombe... » Et je ne l'ai plus revu... »



Nous avons appris, avec le plus vif chagrin, la mort de notre excellent collaborateur René Thorel.

Parti au front dès le début de la guerre, en qualité de lieutenant, il avait gagné les galons de capitaine et, après avoir été plusieurs fois blessé, il était resté, durant de longs mois, dans la région de Reims, où la vie de tranchée l'impatientait un peu :

« Ici — nous écrivait-il dernièrement — nous recevons pas mal d'obus de gros calibre : c'est une pluie à laquelle on s'habitue assez bien. Le principal, c'est la santé physique et morale. Et, pour cela, nous sommes très en forme. Mais j'ai hâte de marcher en avant, au grand air, en plein jour, au lieu de passer notre temps sous terre. Mes hommes sont admirables : pas une plainte! Et toujours un moral parfait. On chante, on rit sous les obus: c'est merveilleux!... »

Il y a quelques semaines, le régiment du capitaine Thorel était envoyé à Verdun. C'est là que notre cher collaborateur trouva une mort héroïque, dans des circonstances émouvantes, qui nous sont révélées par un de ses compagnons d'armes :

« Depuis quatre jours, entouré de ses hommes, il était isolé dans la fournaise, n'ayant plus de liaison avec les nôtres, sans ravitaillement possible, sans autre nourriture que les quelques provisions contenues dans les musettes, soumis au plus épouvantable bombardement... Enfin, le 8 juin, le capitaine René Thorel fut tué glorieusement pour la patrie, à la tête de sa compagnie, et *debout!...* »

Passionné pour les questions militaires, René Thorel avait fondé cette belle œuvre, dont nous avons souvent parlé : le « Cercle national du soldat de Paris », pour laquelle il avait dépensé, sans compter, son argent et son zèle. Homme de bien, homme de cœur, soldat vaillant, il sera sincèrement regretté de tous ceux qui avaient la bonne fortune de le connaître.



Nous recevons de Suisse une émouvante lettre qui servira de post-scriptum à l'article de notre éminent collaborateur, l'abbé Sertillanges.

Mme Bach-Sisley a eu l'occasion d'assister à Berne, au passage d'un train amenant d'Allemagne des prisonniers de guerre :

« Des larmes roulent encore sur les fleurs que nous leur tendons, le bras que nous leur

offrons pour entrer au buffet où, par les soins de l'ambassade française, une collation leur est offerte.

» Tout les ravit de ce qu'on leur distribue : les cigarettes qu'ils allument, les cartes postales qu'ils s'empressent de remplir à l'adresse des leurs, le pain qu'ils proclament un vrai.... «gâteau». Ils en ont tant manqué ! Tous sont unanimes sur ce point : «Envoyez aux prisonniers du pain, des biscuits plutôt, car le pain se gâte en route par la chaleur, surtout quand on a l'imprudence d'y joindre du chocolat, attirant l'humidité.

» Et tous sont unanimes à dire aussi que leurs souffrances, si grandes, sont peu auprès de celles endurées par leurs camarades russes, particulièrement maltraités, et qui ne reçoivent rien ou presque rien de leur pays; auprès aussi de celles des civils internés avec eux.

» Les grands blessés sont restés dans les hôpitaux, entre les mains des docteurs et des infirmières, ils n'ont pas connu ces horreurs : la cellule, avec de l'eau pour toute nourriture, les journées d'immobilité dans les cours, sous le soleil dévorant ou la pluie glaciale, la chambre surchauffée à la vapeur, où l'on entre vingt et ressort dix, le travail dans les marais, l'eau à mi-corps, toutes ces représailles qui visent surtout les intellectuels, et ceux qui ont refusé de fabriquer des munitions destinées à tuer leurs frères.

» L'ambassadeur nous a fait remettre un brassard, et nous avons pénétré dans le buffet; c'est là que les confidences s'échangent plus complètes, plus libres quand on leur a dit : «Nous sommes Françaises!»

» Ah! leur cri : «Françaises! Songez donc, madame, nous avions vu *un* Français à Zurich, mais pas encore de Françaises! C'est si bon un peu de douceur féminine quand on en a été privé pendant vingt mois!»

» Leurs yeux brillent; ils serrent nos mains fraternellement. C'est un spectacle inoubliable. Eux non plus n'oublient pas... ceux qui sont restés là-bas. Ce sont des noms et des adresses sans fin pour qu'on envoie à celui-ci telle chose qui lui manque, pour qu'on s'occupe de celui-là, pour qu'on tâche de faire libérer tel autre.

» Mais déjà les deux heures d'arrêt sont écoulées. Le major suisse jette son appel; les uniformes français et belges confondus, s'alignent en deux groupes : celui-là s'en va dans l'Oberland, l'autre à Leysin, où, par les soins de la France, sous la sollicitude et le soleil suisses, ils vont enfin goûter le repos, et où grâce à un comité généreux, toute facilité sera donnée à leurs familles pour les visiter.

» Tous, au passage, tendent les mains et nous montrent, à leur boutonnière, nos roses, les fleurs «françaises», qu'ils ont mises, entre toutes, sur leur cœur. Un double cri encore : «Vive la France! Vive la Suisse!» Et demain, la même foule reviendra, aussi sympathique, aussi émue, affirmer en face de cette horrible chose, la guerre, la grandeur de la solidarité et de la fraternité humaines.»

M. Maurice Kufferath, directeur du Théâtre de la Monnaie, et membre de l'Académie royale de Bruxelles, a fait, le mois dernier, une très intéressante conférence au Cercle des *Annales* de Genève, sur les rivalités et les jalousies artistiques. Cette conférence, illustrée de nombreuses anecdotes, et d'aventures amusantes authentiques survenues aux grands artistes de notre époque, obtint le plus vif succès.

— Tu veux encore être placé en vedette ?
— Oui, mon capitaine, c'est mon droit !
— Ton droit ?
— Dame ! dans le civil, je suis premier ténor !

ÉMOTIONS
— J'ai une bonne nouvelle à t'annoncer, Ernest !
— Bravo !... parle vite...
— Je veux dire nous avons une nouvelle bonne...
— Que tu es bête...

LETTRE AU FILLEUL.
— Termine : « Mon cher filleul, je vous embrasse sur le front... »
— Maman..., faut-il mettre sur quelle partie du front ? Il est si grand !

— Pas possible ?... un embusqué ?
— Oui...
— Mais il a une médaille de sauvetage... qui donc a-t-il sauvé ?
— Lui !

ESCARMOUCHES, PAR HENRIOT

Conseil pratique.

« Dans un de vos récents numéros, je lis que la bougie est devenue très rare aux armées. Elle est aussi, quand on en trouve, très chère : 0 fr. 25 et 0 fr. 30. Or, malgré que le prêt ait été augmenté, le poilu ne peut pas s'éclairer tout le temps dans sa « cagna ». Permettez-moi de vous indiquer un moyen simple, pratique et surtout économique.

» Vous prenez de la graisse (bœuf, mouton) à la cuisine. Mettez-la dans une marmite et faites fondre. Versez le liquide obtenu dans une boîte de singe. Fabriquez une mèche avec du coton (voir paquet de pansement), que vous plongez dans le liquide. Vous n'avez plus qu'à allumer et vous obtenez un éclairage pouvant lutter avantageusement avec celui de la bougie.

» Un Poilu. »

Ce moyen S. G. D. G. a été imaginé par un poilu qui s'est probablement souvenu que le suif servait à fabriquer les chandelles!

LES BRUITS QUI COURENT

Coup de téléphone. — Le général ... est l'un de nos grands chefs qui payent le plus de leur personne sur le front. Très ferré en artillerie, il approche des pièces et s'offre l'agrément de les régler lui-même. Installé au téléphone, il reçoit les indications et les transmet aux pointeurs. C'est une de ses joies à la guerre.

L'autre jour encore, il prenait son plaisir favori et recevait attentivement les indications du téléphoniste. A la fin, la pièce bien en place, il s'entendit dire : «Bravo, bien tapé, c'est tombé dans le mille. Mon vieux, t'auras un cigare!»

Une heure après, passant près du poste téléphonique, il entre et demande qui a téléphoné à la pièce... une heure auparavant.

— C'est moi, mon général, répond un sous-lieutenant.

— Ah! alors c'est vous qui m'avez offert un cigare?

— Oh! mon général, je ne savais pas qui était au bout du fil.

— Ça ne fait rien, mon ami, ça ne fait rien. Et si vous voulez un cigare, vous aussi, j'en ai de bons, tenez, prenez donc...

Le lieutenant L... conservera précieusement le cigare du chef.

Révélations sur le kronprinz. — Dans le *Cornhill Magazine* de mai, lady Wilson donne sur le kronprinz des détails extrêmement précis et peu flatteurs. Elle l'a beaucoup fréquenté lors de son voyage aux Indes, et est revenue en Europe sur le même paquebot.

Le vaincu de Verdun est toujours terriblement anxieux de sa santé et a sans cesse un thermomètre dans la bouche; il « suce ce thermomètre aussi habituellement que beaucoup de gens fument des cigarettes »... Il affecte des goûts très sportifs et assure que la chasse à la grosse bête est pour lui un septième ciel. Hélas! il y a un huitième enfer!... Les personnages de sa suite ne faisaient pas mystère d'avoir morphiné un pauvre tigre de ménagerie, et de l'avoir, pour plus de précaution, attaché à un arbre à bonne distance du fusil du prince. Egalement truquée fut une battue de sangliers où les chasseurs n'étaient armés que de lances. Le kronprinz manifesta une telle terreur qu'on dut blesser à coups de fusil un marcassin afin de permettre à l'héritier du trône allemand de rougir sans risques la pointe de sa lance.

Et lady Wilson ajoute : « Quoique élevé à la grande école du militarisme, il n'est qu'un soldat de plomb ou de chocolat. Il est entièrement dépourvu de prestige et n'a rien de ce talent pour la mise en scène que son père possède à un si grand degré. »

❀

LA NOUVELLE « BRABANÇONNE ». — On sait que le sénateur, avocat, socialiste et littérateur belge Edmond Picard, est resté à Bruxelles où il tient tête à l'envahisseur. Une carte imprimée portant le texte d'une « Brabançonne après la guerre » composée par lui vient de parvenir à quelques-uns de ses amis réfugiés à Paris ou au Havre. Il y a six couplets. Nous n'en donnerons que trois, faute de place :

I

Après des siècles d'esclavage,
Le Belge sortant du tombeau,
A reconquis par son courage
Son nom, son sol et son drapeau.
Et d'une âme héroïque et fière,
Parfois vaincu, jamais dompté,
Il inscrivit sur sa bannière :
La Roi, le Droit, la Liberté!

II

Avançons d'un pas énergique,
Marchons de progrès en progrès;
Qu'indestructible, la Belgique
Rayonne, après les jours mauvais
Travaillons! Que le labeur donne
A nos champs la fécondité,
Que la splendeur des cris couronne
Le Roi, le Droit, la Liberté!

III

Quand de cruelles destinées
Ravageaient nos champs et nos toits;
Quand, au choc sanglant des armées,
Tintait le tocsin des beffrois;
Flamands, Wallons, sortant de terre,
N'ayant qu'une âme, ont arrêté
Ceux qui profanaient par la guerre,
Le Roi, le Droit, la Liberté!

La « Brabançonne » d'Edmond Picard est datée du 1er janvier 1916.

❀

VIEUX PARIS. — Une agréable pâtisserie, le « saint-honoré », restera désormais le seul témoin des fastes d'un quartier de Paris qui fut, au dix-huitième siècle, la capitale de la coquetterie, de la mode et de la gourmandise.

La dernière pierre de l'ultime arcade de l'église Saint-Honoré, où se réunissait la confrérie des boulangers et où naquit le gâteau dit « saint-honoré », vient de faire place, en effet, aux premiers soubassements d'une construction nouvelle, qui va s'élever entre les rues des Bons-Enfants et Croix-des-Petits-Champs.

Les démolitions étaient commencées depuis deux ans. La guerre les interrompit. Les travaux ont été repris dernièrement.

Contre les vénérables arcades ogivales retrouvées par les démolisseurs des restes de l'église, étaient jadis adossées des boutiques très achalandées. Devant leurs enseignes pimpantes s'arrêtaient les carrosses ou les chaises de Mme de Pompadour et de Mme Du Barry, qui s'approvisionnaient là de frivolités.

Dans l'église s'élevait le tombeau du cardinal Dubois, par Coustou. Ce tombeau a été transféré à Saint-Roch.

SERGINES.

LA PETITE GUERRE

LE MATÉRIEL ANIMAL

Le directeur de la célèbre maison Hagenbeck de Hambourg (fauves en tous genres, gros et détail) aurait, dit-on, adressé aux autorités allemandes un rapport dont nous avons pu nous procurer quelques passages.

Les voici :

« Il est certain que notre armée a, en deux ans de guerre, subi des pertes qui dépassent de beaucoup les chiffres prévus. Le matériel humain, *déjà fatigué, risque de s'épuiser ; nous n'arriverons à la victoire qu'en le ménageant.*

» Nous avons l'honneur de proposer au gouvernement impérial de lui substituer, aussi largement que possible, un matériel animal.

» Enrégimenter des animaux ? Chez nos adversaires, cette idée soulèverait des accès d'hilarité. Mais nous savons que chez nous on l'examinera sérieusement ; la question est de savoir si elle est susceptible d'être mise en pratique.

» N'a-t-on pas lu dans les journaux, en ces temps derniers, que les alliés avaient été forcés, sur le continent africain, de chasser les girafes qui détruisaient leurs lignes télégraphiques? Or, ce n'était point le hasard qui avait amené ces bêtes inoffensives à détériorer les fils métalliques, contre lesquels elles ne professent d'ordinaire aucune animosité.

» C'est nous qui, pour tenter une expérience, avions, en secret, débarqué des girafes spécialement dressées : non seulement elles firent le travail qu'on attendait d'elles, mais leurs congénères, par instinct d'imitation, accomplirent la même besogne.

» Un pareil résultat doit nous encourager ; les girafes ne sont pas les seuls animaux que nous devrions — nous ne dirons pas prendre comme auxiliaires, car nous utilisons en cette qualité les chevaux, les chameaux, les mulets et les chiens, — mais enrôler dans le service armé.

» Les grand fauves sembleraient d'abord désignés pour collaborer aux attaques en masses, certes, ils posséderaient ce que l'on appelle aujourd'hui le mordant ; *malheureusement, ils ne semblent pas d'humeur à subir une discipline militaire : on les dompte dans les cages d'une ménagerie, on aurait grand'peine à les conduire en rase campagne.*

» De plus, avec leur crinière et leur pelage roux, ils offriraient aux ennemis une cible trop nette : ils ne feraient que peu d'usage.

» Il y a de petits carnassiers moins coûteux ; parmi eux il faut citer tout particulièrement la mouffette (mephitis chinga, *pour la désigner scientifiquement) qui est de la taille d'un chat sauvage et que l'on trouve en Amérique : elle possède la remarquable faculté de lancer à plusieurs mètres, quand on l'attaque, un liquide à l'odeur nauséabonde, qui incommode ses agresseurs au point de les empêcher de respirer. Elle nous ferait donc réaliser de sérieuses économies de gaz asphyxiants.*

» Les singes hamadryas, qui excellent à bombarder les chasseurs avec les projectiles les plus variés, pierres ou noix de coco, pourraient, après un court entraînement, devenir de merveilleux grenadiers.

» Sans qu'il soit besoin de multiplier les exemples, on voit que le matériel animal *pourrait renforcer le* matériel humain *ou, à l'occasion, le remplacer ; au reste, déjà d'humbles bestioles, qui ne font point partie de l'armée régulière, ont combattu pour nous en demeurant dans les tranchées que nos fantassins avaient été obligés d'abandonner et en les rendant intenables aux ennemis.*

» Telle est la force de séduction de notre kultur. L'heure est venue de prouver une fois de plus notre esprit d'organisation en employant tous les êtres vivants judicieusement, selon leurs aptitudes, au triomphe du germanisme... »

Le gouvernement impérial serait, paraît-il, disposé à étudier la proposition de la maison Hagenbeck.

GABRIEL TIMMORY.

« POILU »

On lira avec plaisir ces réflexions, qui pourront servir de conclusion à notre petite enquête :

« Poilu » est un mot qui ne plaît qu'à moitié. Il plaît parce qu'il désigne ceux que tous les Français aiment et admirent. Mais il ne semble pas assez les respecter ; il a quelque chose d'animal.

D'ailleurs, le mot n'est pas né de cette guerre. On l'employait depuis longtemps dans les casernes et dans leurs alentours. Il était de ces milliers de vocables qui vivent en marge des dictionnaires. En marge, c'est-à-dire dedans. Littré écrit : « Poileux, ancien terme de mépris. » C'est Balzac (la trouvaille n'est pas de moi) qui, en 1832, dans *Le Médecin de Campagne*, a réhabilité ces deux syllabes, et, pour la première fois, semble leur avoir donné le sens généreux, vigoureux et cordial que nous leur voyons aujourd'hui. Il s'en servit une fois, puis il n'y pensa plus, les laissa retomber.

Le mot manque de dignité. A mon goût, il diminue ceux qu'il veut fêter et servir. Un héros se laisse mal exprimer par ce mot effronté et gouailleur.

Et pourtant, depuis qu'il a pris ses racines dans la terre de nos champs de bataille, depuis plus d'une année, j'avoue qu'on hésite à mal juger ce mot où tant d'actions admirables sont en quelque sorte visibles. Il conquiert ses titres historiques. A certains instants, quand nous le rencontrons, c'est avec admiration. Le jour où l'on s'occupera de compléter dans le « Littré » l'article consacré à Poileux ou Poilu et de joindre au vieux sens péjoratif le sens d'aujourd'hui, on trouvera de superbes textes à donner en exemple.

En voici un si beau que je ne résiste pas au désir de vous le faire connaître. Ecoutez cet ordre du jour adressé par un chef à ses chasseurs à pied. C'est un soldat lorrain qui me l'a donné, et vous allez y voir comment le mot de *Poilu* peut devenir un des plus beaux de la langue française :

« Pour la troisième fois depuis le début de la campagne, le ...e bataillon vient de se couvrir de gloire.

» Quoique harassés par la fatigue de six jours et de six nuits consécutifs de faction, de travail et de combat, quoique un peu affaiblis dans votre confiance par l'échec de la première attaque, vous vous êtes brusquement ressaisis en découvrant soudainement le bon itinéraire à suivre pour éviter les feux de flanc des mitrailleuses, et surtout en suivant pas à pas, coup par coup, le travail de préparation si efficace de notre artillerie. Subitement certains du succès, vous êtes sortis tous ensemble de la tranchée au signal de votre commandant, derrière vos officiers et chefs de section, vous avez bondi comme des lions et en moins de quarante secondes vous avez atteint la tranchée ennemie et sauté dedans comme l'aigle fond sur sa proie ; mais la bête effarée par la vigueur et la soudaineté de votre attaque s'est enfuie, éperdue, sans chercher à vous opposer la moindre résistance. Comme à Saint-Léon,

comme à Lille, vous avez prouvé que vous étiez toujours une troupe d'élite capable encore de fournir, après dix mois d'une guerre incessante et terrible, un effort irrésistible, digne de vos ancêtres, les héros de Sidi-Brahim et de Sébastopol, mais surtout capable de vaincre la résistance opiniâtre du Boche détesté et de le culbuter « cul par-dessus tête ». AVEC DES POILUS comme vous, mes chers amis, la victoire est certaine et prochaine. »

Nul doute qu'ici le mot *poilu* ne soit magnifique de poids, de franchise, et ne nous contraigne d'admirer sa misère, sa nudité farouche. Présenté dans un tel mouvement de pensée, le mot est plein de force et d'honneur. Il est vrai, hardi, fait image; c'est un soldat de Géricault, et l'on serait bien chétif de s'offusquer.

Comment naissent les mots ? D'une manière spontanée, toute géniale. Celui-ci est admirable de pittoresque. Il n'est que cela. C'est son tort de peindre seulement les dehors d'un être tel que le soldat de 1915, en qui nous vénérons une moralité sublime et le plus haut esprit de sacrifice.

MAURICE BARRÈS,
de l'Académie française.

LE ROLE DE PARIS

Malgré sa médiocre perspicacité, l'Allemagne discerne la prépondérance de Paris dans la guerre actuelle; et elle recommencé ce grossier travail de calomnie souterraine et de petits papiers que nous avons constaté tant de fois. Ce sont des appels à la paix, ou des dénonciations contre nos meilleurs patriotes, ou toutes sortes de manœuvres qu'elle croit propres à nous déprimer.

Mais les Allemands ne connaissent que le Paris cosmopolite, extérieur et fastueux, qu'ils exploitent depuis trente ans et dont la guerre a eu, pour premier effet, de dissocier les éléments. Le Paris historique et réel, celui qui, aujourd'hui, a retrouvé en face de l'ennemi, sa vraie personnalité, celui-là ils l'ignorent.

Nous-mêmes, il faut bien le dire, nous n'avons confondu que trop ces deux Paris, l'un étouffant l'autre et l'empêchant de jouer dans les affaires de la France le rôle décisif qui lui revient. Car, en ces dernières années, le cosmopolitisme parisien avait fait un tort immense à Paris dans l'opinion française.

Paris, par son brillant désordre, avait donc perdu un peu la confiance de la nation, qui croyait moins à son bon sens, à sa lucidité. Il ne régnait plus.

La guerre rend à tout sa valeur exacte, remet chacun dans son emploi et à son plan. Elle restitue à Paris son rôle directeur et, par là, impose désormais à la politique française la largeur de vues, l'initiative, les hautes préoccupations nationales.

Les provinces n'ont rien à perdre à ce renouveau du pouvoir parisien. L'excès de l'agitation électorale aurait fini, en effet, par abîmer leur originalité et par créer entre elles des rivalités d'influence dangereuses pour tout le pays.

ALFRED CAPUS,
de l'Académie française.

Mes Impressions de Suisse

Je communique avec d'autant plus de plaisir aux *Annales*, mes impressions de Suisse que leurs adhérents de là-bas, et notamment le *Cercle des Annales* de Genève, ont bien voulu me réserver l'accueil le plus cordial. Le titre de membre honoraire, gracieusement offert et accepté, m'introduisit dans ce milieu éminemment français et préluda au succès bien réconfortant pour moi de ma propagande genevoise.

J'étais allé en Suisse, au début de mai, bien persuadé d'une réception sympathique, mais je dois dire que l'événement a de beaucoup dépassé mon attente.

Il se peut — les Suisses eux-mêmes le disent et c'est pourquoi je me permets de le noter — que les sphères officielles se croient tenues à une réserve peut-être excessive, à un jeu de bascule qui parfois blesse nos ardents amis, et il se peut aussi que des militaires imbus de la formation allemande soient moins près de nous et de notre idéal; mais je puis attester que les populations n'hésitent pas dans leurs préférences, que la Suisse romande entière est passionnément avec nous et que la Suisse alémanique elle-même, de plus en plus, à mesure que la guerre dure et que la lumière se fait, s'oriente vers le bon droit, reconnaît les causes et les fins de la guerre et se rattrape, quand elle ne peut adhérer entièrement selon l'esprit — tant sont fortes les impressions de race — en inclinant vers nous par le cœur.

Personne n'ignore, en France, l'accueil inoubliable fait à nos prisonniers et à nos blessés à Schaffouse, à Zurich, à Berne et dans tous les endroits de séjour que leur a ménagés la charité suisse. Des foules appartenant à toutes les classes, munies de tout ce qu'elles pouvaient apporter en fait de secours et de douceurs, se portant à toute heure du jour et de la nuit au devant des nôtres et les comblant d'attentions délicates, leur faisant des ovations cordiales aux cris de *vive la France*, leur épinglant des insignes français : c'est le spectacle que donnèrent dès la première fois et avec une persévérance méritoire, les populations alémaniques où les trains débarquaient d'abord. Les autres, bien entendu, accentuaient l'enthousiasme.

Voici comment un des derniers hospitalisés, M. Etienne Marel, nous raconte dans une lettre ses impressions d'arrivée en Suisse : « Nous n'oublierons jamais notre voyage de Constance à Berne. Au sortir de cette première ville, où nous étions encore véritablement sous le joug de l'ennemi, à la barbe des Allemands, passé le poteau-frontière, des cris de *vive la France!* nous ont accueillis. Sur tout le percours, hommes, femmes, enfants étaient massés attendant notre passage et manifestant en notre faveur. En gare de Winterthur, les quais étaient bondés de monde. Le train ayant ralenti, des cris, des hourras furent poussés de toutes parts. Alors, la détente fut complète et nous nous sentions revivre une nouvelle vie. Ce fut ainsi jusqu'à la nuit tombante. On nous souhaitait toujours bon voyage; on nous disait : vive la France! Du haut des balcons, sur les chemins, dans des voitures, sur des tas de bois ou de pierres amoncelés près des gares, les mouchoirs étaient agités. Le train s'arrêtant presque partout, nous avions la possibilité de prendre contact avec la population, et de ce fait, nous devons aux Suisses des moments de bien vive émotion. »

A Lucerne, le 9 mai, le spectacle fut plus émouvant encore. Là, dans une ville dite germanophile, la colonie française raréfiée a vu les Lucernois se substituer à elle pour tous les charitables efforts qu'elle ne pouvait fournir. Un banquet fut préparé par le gouvernement cantonal dans une salle magnifiquement décorée aux couleurs suisses et françaises; de délicates paroles furent prononcées, des cadeaux furent remis, *La Marseillaise* fut chantée debout, à pleine voix, par des voix suisses et françaises mêlées, et dans toute la ville, puis, sur toute la route du Brunig les cris de « Vive la France! » ne cessèrent de retentir, les mains de se tendre, les fleurs, le tabac et les friandises de manifester. Les nôtres avaient les larmes aux yeux; beaucoup embrassaient les Suisses qu'ils pouvaient atteindre. « Nous sommes au paradis, criaient-ils, nous sommes trop gâtés, vous êtes trop bons! »

De tels sentiments ne permettent pas aisément aux malentendus de s'installer entre deux peuples. Il est vrai que les gouvernements se chargent parfois d'embrouiller les questions et les situations par leurs maladresses. A ce titre, les amis de la France en Suisse sont fondés à n'être pas toujours très contents de leurs chefs et ne se gênent pas pour le dire. Les chefs militaires, en particulier, sont l'objet de critiques, voire de défiances qu'il serait vain de céler. Mais outre que nous aussi nous avons commis des fautes, il serait injuste et sot de notre part de grossir des incidents sans portée réellement décisive, et qui d'ailleurs, à le bien prendre, ont travaillé pour nous.

C'est depuis la trop fameuse affaire des colonels, agrémentée de quelques autres faits, que la Suisse, romande ou alémanique, a pris une conscience nette du danger où elle s'est trouvée à l'égard de l'emprise allemande. Sa tradition nationale est menacée d'un côté; elle est respectée et favorisée de l'autre : voilà le fait qui apparaît maintenant à tous les yeux non aveuglés par les partis pris. Comme le remarquait dans un discours à la *Nouvelle Société Helvétique*, le directeur du *Journal de Genève*, M. Georges Wagnière, le pangermanisme n'a rien en France qui lui corresponde; l'influence que nous exerçons sur la Suisse, de son libre consentement, n'a rien de politique. Au contraire, l'invasion de la *Realpolitik* d'outre-Rhin dans l'Etat helvétique est pour celui-ci un danger de mort. Telle est la persuasion que de symptomatiques incidents ont réveillée, et qui demeure.

Les Allemands le savent et ne sont pas sans éprouver une rancœur qui nous est utile. « Que notre peuple, dit le *Suddeutsche Monatshefte* dans son numéro de mai, ait attendu des Suisses allemands, non pas une intervention militaire, mais un état d'esprit différent de celui qu'ils manifestent, qui oserait donc le nier? » et lui-même publie ces mots de M. Edouard Behrens, de Berne : « L'Allemagne de

Bismarck est admirée, il arrive qu'elle est crainte, jamais elle n'a été aimée, ni des Suisses français, ni des Suisses allemands. Il serait déplacé de vouloir fermer les yeux sur ce fait dans une étude qui répond à un besoin d'information authentique. »

Incomparablement, les Suisses français sont plus près de la France que les Suisses allemands ne sont près de l'Allemagne. Dans de récentes occasions, comme dans les élections de Zurich, où le parti germanophile fut nettement battu, où de très anciennes situations furent culbutées en guise de protestation contre l'infiltration teutonique, on a pu voir où tend la marche des faits; assurément elle n'est pas défavorable à la France.

Dans ces conditions, il était particulièrement agréable à un Français d'aller parler là-bas de son pays; sûr d'être bien accueilli, le visiteur savait ne pas faire œuvre inutile. D'ailleurs, des œuvres de charité devaient profiter de son déplacement. L'invitation du colonel Luthard, le si actif président de l'œuvre des prisonniers abandonnés, à Lausanne, puis celle du comité de Berne, puis celle du distingué M. Lade, administrateur délégué des œuvres de bienfaisance françaises à Genève, visaient des secours à obtenir en faveur de nos compatriotes malheureux.

Ce dernier but fut je le crois atteint; mais avouerai-je qu'il était pour moi secondaire. J'y vis le « surcroît » évangélique; l'essentiel, c'était « le royaume de Dieu et sa justice », à savoir la cause française. Tandis que Mgr Baudrillart obtenait en Espagne le succès que l'on sait, il m'était bon d'essayer, sur un plus facile terrain, l'œuvre parallèle.

A Lausanne, MM. Boutroux, Brieux, Rocheblave, Me Henri-Robert, Maurice Donnay, Georges Cain et finalement le pasteur Raoul Allier, avaient précédé le professeur à l'Institut catholique. L'Union sacrée ne peut manquer de déborder les frontières, au besoin, c'est au delà qu'elle commencerait. La salle du Peuple nous accueillit tous, et je fus confirmé de la plus émouvante façon dans ce que je savais des ardentes sympathies françaises de cette ville.

Mon thème était ce qu'on pouvait prévoir. De l'héroïsme français suscité par la race, par l'amour des foyers et de la mère-patrie, je montais peu à peu, m'étayant d'exemples, semant les mots de nos combattants, jusqu'à l'esprit plus haut encore du défenseur de l'humanité et, au delà, jusqu'à l'obscur ou clair sentiment du divin, où l'héroïsme universel plonge ses dernières racines. J'essayais de caractériser notre guerre en tant que combat *pro aris et focis*, en tant que lutte pour le droit des peuples, en tant que croisade.

Avec des variantes, avec des retournements utilitaires et aussi avec des bonheurs ou des malheurs de parole que je ne juge point, c'est bien là ce que je devais dire partout. Partout, ce fut reçu avec enthousiasme. A Lausanne, ce fut du délire. Certains passages furent littéralement hachés d'applaudissements et d'acclamations, et ce furent ceux où je flétrissais les doctrines de guerre et de paix allemandes, le recul imposé à la civilisation par une politique païenne s'abritant sous l'idée de Dieu, la prétention d'une culture exclusive à une hégémonie universelle et l'horreur, pour les nôtres, de se plier à une volonté outrecuidante et brutale, comme si l'on nous disait, ainsi que dans l'Enfer de Dante : « Tu passeras par ce sentier. »

« Cela, disais-je, nous ne le voulons pas! Et quant au recul du monde, nous, patrie des Droits de l'Homme et fils de l'Evangile en ce que ces hautes formules comportaient de vrai, parmi leurs erreurs, nous ne le voulons pas davantage. Plutôt mourir à la peine comme nation, ainsi que meurt le héros pour son peuple! C'est notre caractère, en France; au service d'un idéal, nous donnons tout. Que ceux-là nous le reprochent qui accepteraient d'être in-







1. A Genève. — 2. Le Père Sertillanges, prédicateur. — 3. Lausanne.

EN SUISSE

férieurs en humanité au païen qui a dit : « Je suis homme et rien de ce qui est de l'homme ne me paraît étranger. »

On ne saurait croire ce que ces paroles ou d'autres semblables, partout répétées, ont suscité d'explosions enthousiastes. Vraiment, la générosité tient encore quelque place en ce monde. La *Réalpolitik* n'a pas tout envahi. S'il apparaît au pacifique Wilson que la « fierté » consiste à ne point combattre, et que « l'Europe est folle », sans qu'on daigne accepter de distinctions, nos amis Suisses semblent disposés à nous rendre meilleure justice et à se grandir eux-mêmes en acclamant le soldat du droit.

Ils le font quelquefois avec une délicatesse bien touchante. Voyez ce qu'écrit dans son journal M. Léon de Riedmatter, un de nos grand amis du Valais : « Quand le Père Sertillanges nous a dit que ces soldats avaient le sentiment de combattre pour une cause plus large encore que celle de leur pays, qu'en défendant la France, il leur semblait lutter pour le monde entier, nous partagions tellement leur opinion qu'un flot de reconnaissance s'est échappé de nos cœurs, se déversant en applaudissements, en même temps que nous éprouvions une confiance inébranlable dans la défense faite par les héros de l'humanité contre d'autres... héros aussi, peut-être, mais héros qui ne savent pas que pour bien aimer sa mère, il faut les respecter toutes. »

On le voit, notre cause est comprise. Le petit pioupiou français avec son casque bleu reflétant le ciel, au lieu de la pointe agressive et brutale, sait évoquer, au pays de Guillaume Tell, des sympathies profondes. Quand il s'en va, de son pas alerte et en chantant, pour mener « la dernière des guerres », ou en tout cas, faire reculer d'un pas l'Antéchrist des nations, la Bête, l'âme helvétique le suit. Ceux mêmes qui se taisent; ceux qui peuvent regretter légitimement le conflit de deux races qui leur sont l'une et l'autre, de diverses façons, fraternelles, n'ont pas le cœur de refuser leur admiration à qui meurt pour le genre humain.

Cette idée que nous luttons et souffrons en ce moment pour le monde règne partout, en Suisse. Notre fraternité naturelle avec une démocratie libérale, avec un peuple où l'unité nationale résulte du respect mutuel de races amalgamées au creuset de l'histoire, mais demeurant diverses, comme devrait faire l'unité du monde, cette fraternité instinctive porte ses fruits. Le tableau des *gesta Dei* en matière internationale m'a paru constituer, au bénéfice de la France, une vision de gloire dont tous acceptent, en Suisse, qu'on leur rappelle l'éclat. Eux qui se font secoureurs ne refusent pas que nous soyons justiciers. La doctrine qui invite à considérer l'étranger comme matière à exploiter, selon l'atroce principe de la lutte pour la vie, n'a pas leurs préférences.

Il m'a paru aussi que mes auditoires s'intéressaient vivement à notre renouveau chrétien et à notre mouvement de jeunesse. L'état de la France au point de vue religieux est partout, quoique en divers sens, un motif d'anxiété ou d'espoir. Ceux qui s'écartent de Dieu s'appuient sur nos révoltes et emboîtent le pas aux « laïcités » diverses dont nous tenons les formules; ceux qui ont le culte du divin nous regardent avec étonnement et tristesse, comme donnant un mauvais exemple, ou bien avec horreur, une horreur affectée ou sincère, s'ils sont ennemis ou ignorants de notre fond de *prodigues* sans rancœur.

Ce que nous pensons religieusement est ainsi, de toute façon, capital aux yeux de l'étranger; on ne lasse jamais quand on en parle avec loyauté, documents en mains, prêt à faire les aveux nécessaires et à ce prix, en état de redresser des jugements partiaux ou superficiels.

Ayant affaire à la jeunesse, dirigeant un organe de « jeunes » et venant précisément de haranguer, à Notre-Dame, le groupe le plus important de la nouvelle génération catholique, le conférencier se présentait cette fois comme un témoin qu'on voulut bien ne pas récuser. Je puis assurer qu'en Suisse on espère beaucoup de nous, comme fruits de la grande épreuve. « La restaura-









A Berne : 1. L'ambassade de France. — 2. Le Palais Fédéral. — 3. La tour des prisons (Kæfigthurm). — 4. La Grand'Rue et la tour de l'Horloge (Zeitglockenthurm).

EN SUISSE



tion religieuse et sociale qui va éclore, après la guerre, dans le pays de saint Louis et de Jeanne d'Arc », c'est l'entretien de plusieurs, comme le note cordialement l'*Echo du Valais* dans son numéro du 20 mai dernier. Dieu veuille que de si heureuses prophéties ne soient pas vaines!

C'est ainsi qu'à Lausanne, à la salle du Peuple; à Fribourg, salle de laGrenette; à Saint-Maurice, à Sion, au théâtre de ces deux villes; à Genève, dans l'admirable Victoria-Hall où une belle pièce d'orgue introduisit le discours, et, chose plus inattendue peut-être, à Berne, dans la salle du Grand Conseil, en plein milieu alémanique où triomphe la « prudence » fédérale, j'essayai de caractériser notre guerre, notre France, notre présent et nos espoirs d'avenir devant des foules toujours admirablement vibrantes, pleines de cordialité et de confiante sympathie pour nous.

Je ne voudrais pas distribuer des prix; mais je puis noter des nuances. Dans le Valais, c'est l'intimité chaude et quasi familiale qui domina; à Berne, la gravité; à Fribourg, à Genève, à Lausanne et dans ces trois villes en ordre croissant, l'enthousiasme. Les Lausannois ménagèrent au modeste avocat de la France, à la sortie de la salle, une véritable ovation, préparée à l'intérieur de la façon que j'ai dite.

On sait que Lausanne est de toutes les cités helvétiques la plus attachée à notre pays, la plus désireuse de notre triomphe. D'où cette boutade des gens de Berne : « Les Français voudraient bien faire la paix, mais les Lausannois le leur défendent. »

Il va de soi que dans chaque ville, la colonie française s'empressa de soutenir son orateur et de rendre autour de lui l'air sonore. Les réceptions et les présentations furent en partie leur fait et elles eurent de quoi couvrir de confusion celui qui en était l'objet; mais ce moyen lui restait de n'être pas accablé : reporter le tout sur la France. C'était bien elle qu'on honorait, comme peu de jours avant on l'avait honorée sous un autre de ses aspects en applaudissant, dans *Horace*, la Comédie-Française.

Notre ambassadeur, qui avait bien voulu présider la conférence de Fribourg, procura ensuite au conférencier, en l'invitant à sa table à Berne, l'occasion de s'entretenir avec quelques notabilités, fait qui se reproduisit par divers moyens dans les autres villes. Le discours intime put ainsi prolonger le discours public, et celui qui venait renseigner autrui trouva lui-même l'occasion de s'instruire.

Je reviens de Suisse avec un bien sincère désir d'y retourner, plein de reconnaissance pour mes hôtes, plein d'admiration pour les ouvriers de nos œuvres françaises en pays helvétique, plein d'émotion pour l'accueil de mes auditoires, désireux de revivre, s'il plaît à Dieu, ces moments d'inoubliable communion dans des pensées qui pourraient être lointaines et qui sont communes.

C'est avec un charme exquis que je me remémore cette série d'heures. Heures françaises, heures religieuses, heures cordiales : c'est la triple couleur que je leur vois. Qu'elles marquent d'une faible lueur les temps tragiques vécus par tous, là-bas comme ici, je n'en doute certes point; mais elles brilleront pour moi d'une lumière durable.

Il est doux à un fils de France d'entendre au loin, quand il nomme sa mère, un bruissement d'éloge; il sent alors en soi quelque chose d'exaltant et d'élargissant; il s'émeut et voudrait devenir meilleur, quand il constate sur un point digne de spéciale estime que les belles régions morales de l'humanité ont pour la France une sympathie avouée ou secrète.

Si notre hier suscite des objections, avec des louanges aussi, notre avant-hier, qui n'est pas moins nous; notre toujours, si je puis ainsi parler, la *France tout court*, comme dit le Pape, fascine encore la conscience du monde.

Puisse ce haut témoignage du dehors amical, en rejoignant au dedans le témoignage que la race se rend à elle-même, faire éclore en vertus les ferveurs religieuses que le ciel nous souffle à tous pour le pays français.

A.-D. SERTILLANGES,
professeur à l'Institut catholique de Paris.

L'armée manœuvre dans la haute montagne.

EN SUISSE



Composition de LEVEN et LEMONIER.

OH! COMBIEN DE MARINS,



:MBIEN DE CAPITAINES...

..... Que de vieux parents, qui n'avaient plus qu'un rêve,
Sont morts en attendant tous les jours sur la grève
Ceux qui ne sont pas revenus!

VICTOR HUGO (*Oceanó Nox.*)



Cliché de la Section photographique de l'armée.

SOUVENIRS DE CORFOU

Avant le départ des troupes pour Salonique.
Soldats serbes en promenade dans la vieille ville.



1. Femmes de mobilisés touchant leur allocation, à Pétrograd. — 2. Souvenir du dernier hiver : Infirmières se rendant à l'ambulance.
3. Distribution de vivres par les troupes.

EN RUSSIE



1. Le général Cadorna, commandant en chef des armées italiennes. — 2. Transport des blessés dans la guerre de montagne.

EN ITALIE

Clichés de la Section photographique de l'armée italienne.

LES ÉVÉNEMENTS

HISTOIRE DE LA SEMAINE

, GRÈCE DÉMOBILISE. — SA POLITIQUE ET LES ALLIÉS

L'histoire sera sévère pour le roi Constan- de Grèce et le gouvernement qui, d'accord ec lui, abandonne la Grèce à ses pires nemis, après l'avoir ruinée par de longs ois de mobilisation stérile, qui leur a ou- rt les portes de cette Macédoine conquise prix de tant de généreux sang. Car la ré- tance du fort de Rupel ne fut qu'une insi- e comédie; les canons tirèrent à blanc.

C'est en vain que Skouloudis se défend d'a- ir partie liée avec les empires du Centre et étend que tout refus de sa part eût attiré représailles de l'Allemagne, il ne trompe rsonne. Et ce mauvais berger, faute d'ar- nt, et pour demeurer logique avec sa propre ole de neutralité, se voit contraint de dé- obiliser. Après une démobilisation partielle, annonce une démobilisation générale de rmée et de la flotte. Reste à savoir si ce ste est sincère et ne cache pas quelque du- cité nouvelle! Certes, des vingt et une sses de l'armée grecque sur le pied de erre, douze ont bien été renvoyées dans rs foyers, mais les neuf autres ne sont e mises en congé pour deux mois et tent disponibles.

Toujours est-il que la politique athénienne l'avance bulgare imposaient aux Alliés tout ensemble de précautions, dont la première la proclamation de l'état de siège à Salo- que et dans toute la Macédoine orientale. y allait non seulement de la sécurité de s troupes et de la défense de notre camp ranché, mais de la sécurité de nos opéra- ns militaires. Cela se fit d'ailleurs sans ait. Nos troupes occupèrent sans incident postes, les télégraphes, les chemins de fer ce bureau de la presse qui renseignait si le maréchal Mackenzen.

En même temps, la Grèce était rappelée à devoirs : tandis que le gouvernement an- is suspendait la fourniture de charbon aux vires grecs et que le nôtre mettait lui-même mbargo sur les vaisseaux hellènes se trou- t dans nos ports, les Alliés rappelaient au inet d'Athènes que les traités qui ont ga- ti l'autonomie de la Grèce, sous la garan- de la Russie, de la France et de l'Angle- re, demeuraient en vigueur et que ces ssances entendaient user de leur droit de ssances protectrices.

D'autre part, le chef du corps expédition- ire prenait différentes sûretés plus directes core, comme l'occupation de l'île de Tha- , de façon à maîtriser le golfe de Ca- la, au cas où la division bulgare de Xan- , et déjà a-t-elle essaimé vers Okjilar, mar- ait sur Cavalla. Les amirautés alliées y ont barqué un gros détachement, qui en a mpé les points stratégiques. Si les Alle- nds pensaient y créer une base navale, leur jet est déjoué.

Sur le Vardar, Sarrail a fait également occu- r la petite ville de Poroj, tête des sen- rs qui bordent la route de la Strouma, l'une deux grandes voies qu'empruntent les lgares. L'autre route est connue. C'est celle nord par laquelle le corps expéditionnaire raita après la débâcle serbe. Nous en maî- sons les deux branches : celle qui suit le rdar, à Guevgueli, et celle qui emprunte cours du Galiko à Kilindir. Dès la fin mai, nos avant-postes ont pris contact avec x des Bulgares.

LA VICTOIRE RUSSE

La victoire russe s'est encore élargie et tourne décidément au triomphe, prend des proportions qui laissent même derrière elles les opérations foudroyantes de la campagne de Galicie et des Carpathes. En une semaine, du 4 au 12 juin, nos admirables alliés auraient capturé aux Autrichiens cent quinze mille hommes et dix-sept cents officiers. Rien que dans



la journée du 10 juin, ils leur enlevèrent trente-cinq mille hommes, puis dans celle du 11, à Dobremutz, en Bukovine, plus de vingt mille, et cette rafle gigantesque continuait toujours.

Même aux heures tragiques où Varsovie et sa malheureuse gardienne de Néo-Georgiewsk succombèrent, les Allemands ne réalisèrent un tel gain. Celui des armées du tsar s'explique, d'ailleurs, par la tactique nouvelle du général Broussilof, qui s'est empressé de jeter dans les trois brèches ouvertes par son artillerie et ses bataillons dans le front autrichien, son admirable cavalerie, qui capture des unités entières et profite du désarroi autrichien pour rafler des brigades entières.

Le général Broussilof est une manière de Skobeleff, pour qui la meilleure stratégie comme la meilleure tactique, est l'offensive, l'attaque à tout prix et sans répit. A ses yeux,



les attaques bien menées réussissent toujours et sont moins coûteuses que la meilleure défensive, et il rappelle avec raison que si dans leur marche sur les Carpathes, les Russes avaient eu des munitions, ils seraient depuis longtemps à Pest et plus loin encore, à Vienne.

Autant les mouvements du général Ivanoff étaient lents et mesurés, autant les siens s'inspirent d'une décision rapide et de l'occasion. Et son objectif est bien moins la prise de villes que la destruction de l'armée autrichienne. Le général Letchitzky ne lui cède en rien d'ailleurs, et à son tour il a cueilli à l'extrême gauche de brillants lauriers.

Pendant, en effet, que l'aile droite russe avançant de quarante kilomètres d'un coup, enlevant Loutsk, puis Doubno, ainsi que par Mlynow et par Rojitche, tenant le Styr, menaçant Kovel, l'aile gauche rompait l'armée Planzer-Baltin, aussi complètement que l'était celle de Puhallo. Par Buczacz, elle franchissait la Strypa, rejetait les Autrichiens sur la Zlota-Lipa, et, au sud du Dniester se présentait aux portes mêmes de Czernovitz, contre qui elle avait buté en janvier dernier, dans une attaque de front par Toporoutz et Rarancze. C'était, comme on l'a dit, prendre un peu le taureau par les cornes, et cette fois les Russes attaquant plus au nord, enlevèrent Okna puis Dobronovtz, où la débâcle ennemie fut complète.

Ce double gain leur donnait à la fois la ligne de Pruth et la faculté de tourner Czernovitz. Et alors qu'une de ses colonnes occupait Zalesczbefore, les autres poussaient jusqu'aux faubourgs de Czernovitz, qui sera, pour elles, un inestimable trophée.

Les Allemands essaient partout de faire diversion, et seuls ou de concert avec leur brillant « second », ils se livrent à des attaques désespérées dans la boucle du Styr vers Kolki, et au centre en direction de Tarnopol, en Courlande, Hindenburg essaie lui-même de faire contrepoids et attaque Kouropatkine, mais son armée est bien affaiblie et il ne peut plus compter sur l'appui de la flotte allemande depuis sa défaite du Jutland.

LA CRISE ITALIENNE

La crise que l'on voyait venir à Montecitorio, depuis quelque temps déjà, vient d'emporter le grand patriote Salandra et le glorieux ministère qui l'avait, en trois étapes acquises à l'histoire, aidé à ranger l'Italie aux côtés des puissances de l'Entente.

Le ministère se trouvait combattu à la fois par les députés giolittistes ou autres, qui ne lui pardonnaient pas d'avoir associé leur pays à la guerre, et par les représentants qui lui reprochaient de ne pas conduire la lutte avec assez de vigueur, de ne pas avoir avec l'Allemagne une attitude assez nette, qui surtout réclamaient plus de confiance dans la collaboration parlementaire, souhaitaient en un mot l'élargissement du ministère.

Et, cette hostilité, qui se traduisait la veille encore par des incidents où le ministre répondait aux injures socialistes en jetant son portefeuille à terre, ainsi que ces désirs n'attendaient qu'un prétexte; et ce prétexte fut la répugnance de Salandra à s'expliquer sur la situation politique et financière autant que sur la situation militaire. Il ne trouvait pas le moment opportun pour parler de la guerre au moment où les *grigio verde* et le général Cadorna soutiennent dans le Trentin une lutte si rude, défendent avec une énergie magnifique les portes de la Vénétie contre la poussée furieuse des Autrichiens. Et les raisons qu'il donna passèrent par-dessus la tête d'une majo-

rité ayant son siège fait et qui le mit en minorité ou s'abstint. La politique de l'Italie n'était du reste pas en cause. Bien au contraire. La crise ne tendait qu'à la constitution d'un grand ministère de défense nationale groupant en un faisceau puissant l'ensemble des partis. Et la preuve, c'est l'appel du roi à M. Boselli, l'un des plus chauds partisans de l'intervention, et la constitution probable d'un cabinet sur les bases les plus larges, dont il aurait la présidence et où M. Sonnino garderait le portefeuille des Affaires étrangères, où M. Orlando prendrait l'Intérieur, etc.

LA CONFÉRENCE ÉCONOMIQUE DES ALLIÉS

Il n'est pas besoin de souligner l'importance de la conférence tenue à Paris par les Alliés pour organiser ce qu'on a si justement, si heureusement appelé «l'autre guerre», c'est-à-dire pour coordonner leur effort économique, «pour atteindre l'ennemi, comme l'a dit M. Briand à la séance inaugurale, dans sa production, dans son commerce, pour le priver des ressources indispensables, pour diminuer sa force de résistance, pour préparer enfin les lendemains réparateurs». Après avoir battu l'Allemagne, ne faudra-t-il pas, en effet, lui arracher le marché du monde, écraser dans l'œuf son rêve d'hégémonie commerciale!

Et ce programme, la Conférence ne pourrait pas ne pas le réaliser avec des volontés comme celle du premier ministre d'Australie, M. Hughes, qui dès le premier mot déclara qu'avec l'Allemagne il n'y a plus de ménagements à prendre, que le resserrement du blocus s'imposait.

YPRES ET VERDUN

Les Allemands voudraient bien raviver la bataille d'Ypres, entamer par là une action d'assez longue haleine, pour retenir et paralyser nos Alliés. Après de très rudes combats ils ont repris le village de Hooge, puis essaient maintenant d'abattre le saillant que forment les lignes anglaises entre ce village et Zillebeke, de repousser sir Haig Douglas au delà de la crête qu'il occupe sur la route d'Ypres à Menin, afin d'y gagner des vues sur la dépression d'Ypres. Leurs attaques, précédées d'un ouragan d'obus, les avaient rendus maîtres d'un millier de mètres de tranchées de la cote 60 au bois des Saintes, et ce succès pouvait les encourager, quand, dans un élan magnifique, les braves troupes canadiennes, chez qui le vieux sang gaulois ne saurait mentir, ont repris tout l'ensemble du terrain conquis. C'est assez dire que nos Alliés ne restent pas inactifs. Comme l'a dit le ministre Bonar Law, «les troupes anglaises sont prêtes à entreprendre toute action pouvant aider les héroïques soldats qui luttent devant Verdun»; et, cette émouvante déclaration, le «premier» anglais lui-même l'a précisée d'un mot : «Nous attendons des ordres.»

Sur la Meuse, le kronprinz ne pouvait pas ne pas vouloir non seulement élargir sa position aux abords du fort de Vaux, mais essayer de chercher une compensation à la débâcle autrichienne, tenter d'atteindre «le principal adversaire» dans ses œuvres vives, et ces derniers huit jours n'ont été de sa part qu'une suite d'attaques alternées sur la cote 304 et sur les Hauts-de-Meuse, dans la région de Thiaumont, contre l'ouvrage de ce nom élevé à moins d'un demi-kilomètre de la ferme Thiaumont. Il a encore sacrifié sans compter les canons et les hommes, comme si après Thiaumont, après Vaux, il n'y avait pas Souville, Belleville, Tavannes et Saint-Michel.

LÉON PLÉE.

Les Poètes de la Guerre

MORCEAUX A LIRE ET A DIRE

TENDRESSE

Son chef le contemplait une dernière fois.
Dans le cantonnement de planches et de paille,
Il reposait, très beau, la gloire entre les doigts,
Et, sur le cœur, le sceau rouge de la bataille.

Il venait de mourir dans l'éclat du soleil,
Touché par la mêlée avant qu'il l'eût atteinte.
Oh! ce repos taché d'un peu de sang vermeil,
Et ce matin si doux sur cette vie éteinte!

Il venait de mourir, d'un cœur obéissant,
En partant pour remplir les tâches les plus dures,
Mais, déjà, les combats avaient connu son sang,
Et le frémissement armé de ses mains pures.

Il dormait près du chef aux cheveux presque blancs,
Au front sévère, aux mots tranchants comme des [armes
Et, de ces yeux fermés à ces regards vivants,
C'était l'échange pur de la gloire et des larmes.

Il en était tombé bien d'autres près du chef,
De ces jeunes héros aux tempes étoilées,
Mais jamais son adieu contenu, fier et bref
N'avait, hélas! connu ces pauses désolées.

Ah! celui-ci, c'était le fils d'élection,
Celui qu'il envoyait toujours, dans l'ombre noire,
Vers la plus périlleuse et sainte mission,
Et celui qu'il chargeait du poids de la victoire.

C'était son préféré puisqu'il le condamnait
Aux plus hautes vertus de l'homme militaire,
C'était son préféré puisqu'il le couronnait
De laurier et de sang, de tendresse et de terre...

Le chef le contemplait, dans le matin doré,
Sur la couche, où sans vie, on venait de l'étendre.
Hélas! comprenez-vous? C'était son préféré!...
Ah! rudesse des camps, comme vous êtes tendre!

Et voici qu'il l'avait perdu dans le moment
Où son ordre volait vers la triple mitraille,
Et voici qu'il l'avait jeté résolument
Vers les brûlants canons enroués de bataille.

«Là-bas!...» avait-il dit. Son geste sans pareil,
Son grand geste de chef montrait la route claire,
La route où cheminaient, seuls et pleins de colère,
L'espace, les obus, la mort et le soleil.

«Là-bas... vite, ce pli vers les troupes couchées.
— Donne tes souvenirs. Je veillerai sur tout —
Pars. Il faut te hâter. Pars. Tu seras debout
Entre mon ordre et Dieu, la gloire et les tranchées...»

C'était par lui qu'il était mort, ce fils chéri,
Qu'il avait maintenant ces douces mains tranquilles.
Le chef avait fait signe et l'autre avait souri.
Et ce n'est que cela, ces amitiés viriles...

C'était par lui qu'il était mort, son préféré.
Un regard échangé : C'est tout! C'est aimer, croire,
Et c'est, aussi, l'adieu, c'est le cœur déchiré,
Mais c'est, aussi, ces pleurs qui sentent la victoire,

Le chef le contemplait une dernière fois,
Et le même rayon palpitait sur leur bouche.
Le chef, avec pudeur, touchait ces pâles doigts.
«Mon petit!» pensait-il, avec son air farouche,

«Mon petit!» Cet appel était dans son soupir.
«Mon petit! Mon enfant!» Celui que l'on se donne
Au nom du sang qui coule et du clairon qui sonne,
«Mon enfant! Mon petit!» Celui qu'on fait mourir...

«Mon petit!» Ce sanglot était dans son mutisme,
Et, délicat, tremblant, cet enfant éternel,
Il semblait le bercer, d'un geste paternel,
Sur le lit de rondins, de fer et d'héroïsme.

D'autres étaient tombés dans le combat maudit,
D'autres qu'il chérissait en camarade, en brave,
Mais aucun, mais aucun n'était, pour ce chef grave,
Celui qu'on fait mourir simplement... Le petit!

A celui-là, ce fils, tout le cœur qui s'élance,
Les bras ouverts, l'épaule offerte et plus encor:
La route blanche et nue où respire la mort,
Le suicide héroïque en face du silence...

Aux autres, l'équilibre et l'appui du soldat:
La riposte, l'attaque et puis, enfin, l'ivresse
D'être de la jeunesse avec de la jeunesse
Qui chante, qui se rue et qui rit et se bat!

Aux autres, les créneaux, les talus, la défense.
A celui-ci, la route, un message à la main,
Et les balles trouant le soleil... Et puis, rien...
«Ah! mon petit, fils de mon cœur et de la France!»

Le visage endormi, semblait-t-il, s'animait.
Deux âmes se partaient dans le sang et la boue.
Le chef baisa ce front, caressa cette joue,
Effleura ces cheveux... Son petit!

Il l'aimait.

HÉLÈNE PICARD.

UN ENTHOUSIASTE

Guillaume est censé nourrir la Belgique:
Il la nourrit mal et l'heure tragique
Sonne où le kaiser ne peut assouvir
La faim de ceux qu'il rêve d'asservir.

Un édit défend que l'on ravitaille
Aucun Belge, hormis celui qui travaille
Pour le roi de Prusse et pour la kultur:
Il faut se rendre à la commandantur
Et s'engager — tel un forçat au bagne —
A peiner pour «la plus grande Allemagne».

Ni l'humanité ni le droit des gens
N'auront empêché la mesure infâme!
Comment lutteraient tous les indigents?
Beaucoup cèdent pour l'enfant et la femme...

Chacun doit s'inscrire; or, sortant des rangs,
Un homme, d'abord, s'adresse aux tyrans:
— «C'est avec plaisir, moi, que je m'engage
A trimer pour vous sans trêve ou répit!»

Les Belges présents marquent leur dépit
Contre le félon qui tient ce langage!
Un Allemand dit: «Voici le meilleur
Esprit de vous tous!... Brave travailleur,
Quel est ton métier? — Je suis fossoyeur!...»

ANDRÉ MOUËZY-ÉON.

LE PETIT BRETON

L'immense succès de ce grand hôtel,
Au bord de la mer, une mer mondaine,
Fut, depuis toujours, en temps de paix, tel
Qu'on n'y peut loger pendant la semaine,
La Grande Semaine où tout coûte cher
(Vingt-cinq francs vingt-cinq un simple potage...
Et cent sous de plus avec la cuiller...
Si l'on veut du sel, encor davantage).
Mais depuis la guerre on est sérieux.
Changement complet. Le salon de danse,
Où l'on tangotait sur des airs joyeux,
Devint depuis lors salle d'ambulance.
D'humbles lits de fer sont rangés en long,
L'ouate hydrophile ici se consomme,
Et c'est l'oxygène en tube, en ballon,
Qu'on prend bien plutôt que l'absinthe-gomme.

Le lit trente-deux est très entouré.
Un petit Normand, depuis peu l'occupe.
Hélas! avec son teint décoloré
Il peut plaisanter! Personne n'est dupe!
Le chirurgien regarde l'enfant,
— Un frêle gamin, si pâle, si blême,
Qui devant la mort, vaillant, se défend —

Il murmure alors, comme pour lui-même :
« — Trop tard pour tenter l'opération !
» Son œil est vitreux et blanche sa langue.
» Il me faudrait une transfusion
» De sang... Car son corps entier est exsangue !
» Mais qui ? Mais comment ? » Tout autour de lui,
Sont d'autres blessés, à mine hagarde,
Avant-hier perdus, sauvés aujourd'hui...
Très lentement, le docteur les regarde.
Un des rescapés, mince adolescent
Qui par chaque pore aspire la vie,
S'approche, hésitant. Ce convalescent
N'ose pas parler, mais en meurt d'envie !
Bah ! d'un seul trait pour se donner du cœur,
Il dit simplement, sans nulle bravade :
« — Si vous le voulez, monsieur le docteur,
» Prenez de mon sang pour mon camarade. »

Oh ! le mot divin ! Il faut l'embrasser !
Et le cher enfant tend sa tête blonde.
Mais le médecin dit : « Là, c'est assez !
» Commençons ! » Lors sans perdre une seconde,
Habile, il pratique l'incision,
Paternellement, de toute son âme.
Lorsque fut faite la transfusion,
Dans l'œil du malade on vit une flamme
Luire doucement ; les ailes du nez,
Le menton, les joues et sa pauvre oreille
Rosissent déjà. Tout chez lui renaît,
L'enfant va revivre. O pure merveille !
Et le premier mot fut attendrissant
Du petit Normand rouvrant la paupière.
« — Maintenant, dit-il, que j'ai de ton sang,
Tous les deux alors nous devenons frères. »
Le sauveur était un petit Breton,
Solide à présent comme un jeune chêne,
Bien que n'ayant pas de barbe au menton.

Les témoins de cette émouvante scène
Apprenant qu'il est, hélas ! orphelin,
Tout seul sur la terre et sans sou ni maille,
Se cotisent, pensant qu'à ce bambin
Mieux vaut un peu d'or que croix ou médaille.
Le chirurgien est alors prié
De faire accepter à ce fils de France
Cinq cents francs, afin de remercier
Son cœur, son courage et son endurance !
Mais notre Breton repousse du bras
L'argent qu'on lui tend avec insistance :
« — Je n'ai pas besoin d'une récompense...
Je donne mon sang, je ne le vends pas ! »

FÉLIX GALIPAUX.



FRONTIÈRE

A nos martyrs.

Pour garder la France entière
Il n'est plus besoin de forts,
Les cadavres de nos morts
Suffiront à la frontière.

Poussière dans la poussière,
Où sont étendus leurs corps,
Ces morts-là restent plus forts
Que toute force guerrière.

La terre de leur trépas,
On ne nous la prendra pas !
Tout leur sang l'a pénétrée

De son flot rouge et mouvant,
Et cette terre est sacrée,
Et son sol même est vivant !



Quand la paix silencieuse
Redescendra sur les prés
Où nos martyrs enterrés
Dorment leur mort glorieuse ;

Quand, ardente et oublieuse,
La vie, aux frissons des blés,
Aux oisillons accouplés,
Rendra sa chanson rieuse,

Prusse, ne crois pas qu'en ces temps nouveaux,
La France oubliera jamais ses sanglots,
Et ne tire pas sans bruit ta rapière :

Car tu trouverais, en ce cimetière,
Auprès des morts, couchés, qui gardent la frontière,
Tous les vivants, debout, qui gardent leurs tombeaux !

MARIE-ANNE COCHET.



LE BLÉ DU SACRIFICE

Un jour s'arrêtera la guerre surhumaine,
Et l'on n'entendra plus retentir, dans la plaine,
Le râle des mourants et la voix du canon.
Le soldat, essuyant sa main, de sang trempée,
Se remettra, héros de la grande épopée,
A labourer le sol fécond.

Après avoir flotté sans peur sous la rafale,
Un jour, dans la clarté de l'aube triomphale,
Nos drapeaux reviendront, troués et glorieux :
Un jour, par la victoire elle sera guérie,
La plaie immense, ouverte au flanc de la Patrie
Par la défaite des aïeux.

Heureux les survivants, ceux qui pourront encore
De ce jour radieux voir resplendir l'aurore !...
Mais vous ne serez plus, ô vous qu'en rangs épais
A déjà moissonnés la faux des hécatombes,
Et qui, silencieux sous le gazon des tombes,
Êtes endormis à jamais.

Dieu, qui tient dans ses mains les destins de la France,
Sur sa route fera briller la délivrance,
Qui fut le but lointain où tendaient vos trépas ;
Mais c'est sans vous qu'il faut que le sort s'accomplisse,
Et le pain fait du blé de votre sacrifice,
Hélas, vous n'en mangerez pas !

Si vos yeux ne se sont pas clos dans la victoire,
Du moins nous garderons toujours votre mémoire
Et ne prononcerons votre nom qu'à genoux,
Berçant de notre amour votre ombre consolée.
O morts, héros tombés dans la grande mêlée,
Vous êtes plus vivants que nous !

CHARLES CORBIÈRE,
Pasteur de l'Église réformée.



GRANDEUR ET DÉCADENCE

Au Prince Alexandre de Serbie.

On t'ignorait encor, vieille Gaule : Lutèce
N'avait pas resplendi
En ces temps reculés où l'éclat de la Grèce
Touchait à son midi.

Marathon, Salamine ajoutaient à la gloire
D'Athènes et d'Argos
Deux noms retentissants qui, dans toute l'histoire,
N'eurent pas leurs égaux.

Un peuple de héros aux dieux faisait l'offrande
Des beaux lauriers cueillis.
La Gaule était petite et la Grèce était grande
En ces temps accomplis.

Autres temps, autres mœurs : cette Grèce est changée.
Triste effet du présent,
Elle est, en Macédoine et sur la mer Egée,
Avare de son sang.

Est-ce à dire que de toutes parts on abdique
L'honneur d'être un héros ?
Qu'il n'est plus de haut fait, de combat épique,
D'épée hors du fourreau ?

Si la Grèce moderne est portée à le croire,
Qu'elle évoque l'Yser,
La Marne, Douaumont, Verdun, où la victoire
Fit faux bond au kaiser.

Les coups portés par nous à ses troupes mobiles
Ont fait que nos soldats,
Comme les défenseurs jadis des Thermopyles,
Sont des Léonidas,

Et que, dans son tombeau, Thémistocle d'Athènes
Ne pourrait plus dormir
S'il songeait aux lauriers que nos grands capitaines
Ne cessent de cueillir ;

— Alexandre, régent d'une maison détruite,
Dira, voyant cela :
La vieille Gaule est grande et la Grèce petite
Puisque nous sommes là.

JULES ROCHE.



LA PAIX QUE VOUS AUREZ...

« Nous pourrions peut-être avoir la paix aux conditions suivantes... etc. »

LES JOURNAUX ALLEMANDS.

Non, les temps ne sont plus où votre aigle allemand,
Joyeux déjà, croyait nous tenir en sa serre ;
Car notre coq gaulois est un rude adversaire,
Et qui se vante et dit l'avoir abattu, ment.

Les peuples alliés, résolus froidement,
Forment un cercle qui, jour à jour, se resserre ;
Et c'est d'un cœur farouche et c'est d'un cœur sincère
Que d'aller « jusqu'au bout » ils ont fait le serment.

Ah ! vous parlez de paix, mais d'une âme traîtresse,
Une vague terreur vous trouble et vous oppresse...
O justice immanente, est-ce que tu les mords ?...

Certes, vous qui passiez par nos bourgs et nos villes,
Massacrant sans pitié, violant sans remords,
Modernes Attilas suivis de hordes viles,

La paix que vous aurez sera la paix des morts !

X...

(Un poète qui n'a pas voulu dire son nom).



Pour finir, encore une liste de noms, choisi parmi ceux des meilleurs poètes patriotes qui nous ont honorés récemment de leurs envois :

MM. et Mmes : Pierre Brissy, Georges Sangonard, Clodion Rogues, Celle qui a porté les trois voiles, Emile Krafft, Jane Fer, Déa, Marthe Munier, Noël Brochier, J.-Edgar Royère, J. Duet, Dan-Léon, Maxime Simonnot, Oscar Offrion, J.-P. de B..., Yus, M.-Ed. Denend, Pierre de Xocourt, Noëla Le Guiastrennec, J.-Ant. Chausroux, Jacques Louis, Germain Perrot, J.-R..., Robert Oliveau, Paul Grimard, sous-lieutenant Rouffiac, R. Nest, Ch. Stiers, Vera Darovska, Ludovic Bonnefoy, Louis Chenu, Maurice Math, Suzanne Mensy, Joseph-Henri Julienne, Emma C. Cagli, R. G. R.-C. Villars, Robert des Etangs, J. Polidor, Ivine, Eugène Arnaud, Maurice Bonhomme, A. Pasquet, Rémy des Sardinaux, Léon Guénée, Noémi Toupiolle, J. Reilhan, Francesco Daisy, Edouard Marquis, Léo Nonorgues, Paul Achalme, Daniel Catherine Pauly, Tommy, Félix Delooz, A. Corson-Bourdon, Maxime Simonnot, Just-Ys, Joseph Mazzini, Ludovic Baranger, Maurice Houette, Henri Tuffier, M. Duloum, Gustave Poisson, J. Delavigne, André Berthon, Armand Tiebeil, M. A. V., Gabriel Fontanès, Emile Burgaz, Jean Fonquet, Lucien Fachoc, Léon Berthon, J.-Ant. Chansroux, F. C..., Marceau Demont, Walhett, Macel W..., Louise Lafay, La Fleur sauvage du Pré-au-Chêne, E. du C...ge, Mireille Borel, B. Delpeux, J. Edgar Royère, J. Mante, A. Oval, E. R. V. D., Kati, Henri Gossart, Albert Peugeot, Alcide Lagoutte, Armand Didailler, Antony Dozol, Jean Coginard, E. Hervé, Paul Olfer, G. G..., Emile Daragon, Capitaine Benoît Thévenot, E. Hacquard, Gustave Bouvy, Alfred Baronille, Denys de Langon, Yvonne Renault-Magny, Henry Rolland, Pauline Morel, G. Chevallier, Claude-Maurice Robert, Grevin, A. C..., M. L. D., C. Fabry, Pierre d'Ylx, Géo Max, Albert Brice-Caussé, Laurent d'Hestor, Louis Roure, Julie Sévrette, Maurice Aubourg, Marc Graf, André Pfleger, Eugène Lèbre, Hélène Destreicher, Léon Chadourne.

Les Livres

Carnet de Route, par Jacques Roujon.

Nous avons lu avec sympathie et tendresse ce volume, signé d'un nom qui nous sera toujours cher. Le fils d'Henry Roujon, Jacques Roujon, a fait brillamment campagne et couru de grands dangers. Laissé pour mort sur le champ de bataille, immobilisé par une longue convalescence, il vient d'écrire ses impressions de guerre. Elles lui ressemblent. Elles sont alertes, toujours de belle humeur, bien françaises. Ces pages troussées à la cavalière — à la mousquetaire — resteront comme un document sincère offert aux historiens de l'avenir... Une spirituelle et cordiale préface de M. R. de Flers les présente au public... Ces deux fragments donneront une idée et de la préface et du volume.

LE SOLDAT DE 1915-1916

Pendant de longs siècles, les héros manquèrent d'humanité. « Ils forçaient les respects, ravissaient l'admiration, dit Bossuet, mais ils n'avaient pas les cœurs. » Pendant tout le moyen âge, le héros disparaît sous l'armure. Au dix-septième siècle, il est trop empanaché et se préoccupe du mot de sa fin. Au dix-huitième, il est précieux et sent plus la poudre à la maréchale que la poudre des batailles. La guerre en dentelles ne manque pas de grâce, mais elle manque de beauté. C'est une sorte de menuet dangereux. Les armées de la Révolution et celles de l'Empire sont les premières dont l'héroïsme soit pleinement émouvant. Il n'est plus une sorte de privilège, mais une vertu accessible à tous, vertu qui a pris depuis vingt mois la forme la plus magnifique et la plus exemplaire.

L'absence de toute jactance, de toute « mise en valeur », est le trait commun aux soldats de 1915-1916. Je ne sais pas de réponse plus belle et plus touchante que celle de ces deux petits lieutenants de vingt-trois ans, dont la croix de guerre disparaissait sous les palmes, auxquels on demandait ce qu'ils avaient fait pour obtenir ces distinctions.

« J'ai fait comme tout le monde », répondit le premier.

Et le second :

« Ce que j'ai fait? — Des patrouilles. »

Oh! ceux-là ne cherchent pas le mot à effet et avantageux à répéter. Cette modestie, mon cher ami, on la retrouve, avec une émotion charmée, à chaque page de votre récit. Vous non plus, vous ne cherchez pas à amplifier votre rôle et vous ne dramatisez pas. Lorsqu'en Lorraine, vous avez été pris dans l'explosion d'un obus et jeté à terre, vous vous contentez d'écrire : « Je perds connaissance... Quand je reviens à moi. » Eh bien! tant pis, vous allez m'en vouloir... Mais tant pis. Je sais, moi, ce que veulent dire ces petits points de suspension. Ils veulent dire l'heure atroce que vous avez passée — car vous ne vous êtes pas évanoui aussi vite que cela, — votre angoisse tandis que les obus pleuvaient autour de vous, et la grande détresse d'une armée en retraite, et la nuit tombant sur les gémissements des blessés et les cadavres des morts. Pour exprimer tout cela, qu'avez-vous trouvé? Ceci : « ..... »

Vous êtes un soldat de 1915-1916.

Robert de Flers.

LE COMBAT

En route, où allons-nous? Vers l'est, probablement. Halte au coin d'un bois, au petit jour, pour faire le café. Les feux s'allument, les marmites commencent à bouillir. Des hommes essayent de rôtir, au bout d'un bâton, un morceau de la viande crue touchée cette nuit; ordre de repartir. Nous buvons le jus brûlant, à la galope. Le lieutenant nous apprend que le détachement est mis à la gauche du 105e. Canonnade intense. Dans quelques instants, nous serons sur la ligne de feu. Tout le monde est de très bonne humeur.

— L'arme à la main, en tirailleurs à un pas.

Nous sommes entraînés dans un mouvement d'ensemble auquel, naturellement, nous ne pouvons rien comprendre. Il n'y a qu'à obéir et à regarder. Dans le détachement, tout le monde est plein d'entrain, mais tout le monde, aussi, est ahuri. D'abord, nous comptions rejoindre notre régiment d'active; il paraît qu'il est à cinquante kilomètres de là. Ensuite, nous n'avons pas de cadres : le détachement, avant de quitter le dépôt, a été divisé en huit sections provisoires de soixante hommes. Plusieurs de ces sections sont commandées par un caporal, ou même, ce qui est plus grave, par deux caporaux; c'est le cas de la nôtre.

On franchit une crête d'où la vue s'étend sur une vallée. Les sections s'avancent à trente pas d'intervalle, en colonnes par quatre. Jusqu'à présent aucune différence avec les manœuvres. Un homme de liaison vient, de la part du lieutenant, apporter l'ordre de s'arrêter et de se coucher. Tant mieux; il fait beau, le soleil commence à chauffer. Voilà toute la section étendue.

En face, une colline, derrière laquelle la bataille se livre; le halètement des mitrailleuses se distingue très bien, par sa régularité, du déchirement discontinu de la fusillade. Tout à coup, à deux cents mètres de nous, un obus éclate. Des exclamations de feu d'artifice saluent le nuage de fumée noire qui s'élève et se dissipe aussitôt. Mais d'autres obus arrivent, puis d'autres. Est-ce sur nous que tire l'ennemi? Non; il veut atteindre un village situé à notre droite et un bois de sapins situé à notre gauche; les nuages noirs se posent tour à tour sur une maison du village, près du clocher, sur le bois. Subitement, de la lisière du bois, partent quatre claques formidables. Explosion de joie, à la section :

— Les 75 qui répondent!

Ils répondent maintenant de partout. Nous sommes très excités; chacun voudrait regarder de tous les côtés à la fois, ravi de prendre part à une vraie bataille, à si peu de frais. Personne n'a peur, et personne ne prononce de mots héroïques. Rien que des interjections rapides.

— Ah! malheur, le clocher qui dégringole!

En effet, le clocher dégringole; j'ai une impression de « chiqué »; ce clocher devait être en carton pour s'être affaissé si vite.

Toujours étendu sur l'herbe, je cueille deux fleurs des champs et je les serre dans mon carnet. Ce sera un souvenir.

Jacques Roujon.



Un Coin de Province à l'Avant, par Claude Mancey.

Le souvenir d'Emile Faguet est lié à ce livre charmant et touchant. A la prière de M. Chauvin, directeur de l'école Massillon, notre Oncle le lut et, y ayant pris plaisir, consentit à y ajouter une préface, — la dernière préface qu'il ait écrite. L'ouvrage n'est pas indigne de cet homme. C'est un roman *vécu*, l'histoire d'une famille française restée dans une ville occupée par l'Allemand. Le héros, Jean-Louis, âgé de dix ans, se conduit bravement et montre, par son courage, ce qu'il sera plus tard. Détachons ces belles pages de la préface d'Emile Faguet. Elles recommanderont le volume à la sympathie de nos lecteurs :

J'appréciais singulièrement déjà le délicat talent de Claude Mancey. J'avais lu *Vieilles filles*, ce livre touchant et vrai, *Intellectuelles*, ce livre en grande partie vrai et finement humoristique. Et voici que m'arrive, tendu par la main d'un intermédiaire respectable et aimé, *Un Coin de Province à l'Avant, Jean-Louis, le petit Français*, et cette fois je suis tout à fait conquis.

Oui, ce petit livre est exquis. Il sonne le vrai. Il y a, dans celui qui l'écrit, un sens admirable de la vérité et de la mesure. Il n'y a pas un mot déclamatoire dans ces 160 pages. L'auteur est un vrai patriote. Il sait ce que c'est que le patriotisme. Le patriotisme, pour lui, n'est pas l'exaltation. Il n'y a pas un mot démesuré dans toute cette œuvre. Le patriotisme n'est pas pour lui la violence, et c'est toujours par la fermeté, mais ce n'est jamais par la violence, que les habitants de la petite ville occupée répondent aux excès de leur ennemi exaspéré par la victoire. Pour lui le patriotisme n'est pas la bêtise, et c'est avec esprit que les habitants de la ville occupée savent répondre à leurs envahisseurs; et, même, ce que je n'ai pas le courage de reprocher à l'auteur, les Allemands mêmes qu'il nous présente ne sont pas tous des brutes et quelques-uns sont émus par les grâces véritables et les malheurs si noblement supportés de Jean-Louis.

La qualité de l'auteur c'est de voir vrai. C'est un sens qu'il a et que l'on ne peut, évidemment, ni lui ôter, ni altérer en lui.

Il voit vrai, il connaît au juste la nature humaine et la nature française, de telle sorte que — je l'ignore — ou il a réellement vu ce qu'il raconte et ce qu'il décrit, ou il l'a imaginé d'après une connaissance si exacte de la nature française que nous avons l'impression qu'il nous a donné des choses vraies et qui ne peuvent pas ne point l'être.

Oui bien, Jean-Louis, ses sœurs, sa mère (quoique relativement effacée), Maria, les bourgeois de X..., sont bien des Français de l'Est, champenois probablement, et qu'eussent bien reconnus Racine et La Fontaine. Nous aussi, nous les reconnaissons et nous les en félicitons, en vérité, d'être si bien eux-mêmes. Nous sommes heureux d'être les compatriotes de ces braves gens et de l'auteur qui les a si bien, ou créés, ou copiés sur nature. Dans les deux cas la preuve est faite qu'il y a des âmes qui sont telles que celles-ci. Ce que je demande à Dieu, en finissant ces observations, c'est qu'il y en ait beaucoup et beaucoup encore pour faire face comme il faut aux dangers et aux malheurs qui nous accablent de tous côtés et à tous moments. Ce qui se dégage, depuis tantôt deux ans, sous nos yeux, à nos côtés, c'est l'âme de la France.

C'est son âme nouvelle qui n'est que son

ne éternelle, révélée au jour par des circons-
nces exceptionnelles. Cette âme nous l'ad-
rons dans les soldats de France, dans les
ères de France, dans les femmes de France,
ns les cœurs de France. Il y a aussi à
dmirer dans les petits garçons et les pe-
es filles de France. Voyez un peu, nous dit
aude Mancey, et il nous montre *Un coin
Province à l'Avant.* Que le meilleur de
tre cœur aille à lui pour l'en remercier et
n féliciter!

Pourquoi ne dirais-je pas, en terminant,
e je crois savoir que l'auteur d'*Un Coin
Province à l'Avant* a versé dans ce livre
connaissance de nos caractères et de nos
œurs, son patriotisme intelligent et en-
mmé, et enfin tout son cœur, — et que
cœur est un cœur de femme?

Vous vous en doutiez, n'est-ce pas?

EMILE FAGUET.

Sous ce titre, *Heures de Pourpre et
Ombre*, M. J.-Henri Dartigues, pseudo-
me d'un magistrat bien connu, vient de
blier un recueil de beaux vers que la
ande guerre a inspirés.

Autrefois la magistrature, en ses loisirs,
aduisait Horace ou Virgile; maintenant
e chante la Patrie meurtrie et glorieuse.
es *Heures de Pourpre et d'Ombre* sonnent
effet de patriotiques tocsins; mais elles
nnent aussi le réveil de toutes nos fiertés
de toutes nos espérances. Une vibrante
éface de notre vieil ami et cher collabo-
teur, Ch. Formentin, trésorier général de
aucluse, présente ce volume où tous les
oliers de France trouveront des strophes
émissantes d'amour et de haine.

En voici quelques-unes qui commentent
aleureusement le mot sublime, *Debout,
morts!*

DEBOUT, LES MORTS!

**l'as trouvé, Français inconnu, cœur sublime!
mot digne d'Homère et de Léonidas,
mot ailé, le mot fulgurant où s'exprime
npérissable instinct d'un peuple de soldats!**

**n'a pas seulement fait se dresser dans l'ombre
pâles compagnons à tes pieds étendus,
is, par delà l'espace et les siècles sans nombre,
ut, ton cri d'appel, par d'autres entendu.**

**us l'avez entendu, d'Assas, Bayard, Xaintrailles,
, Chevert! ô soldats, rois, grognards, chevaliers!
gerons qui forgiez dans le feu des batailles
me française, ainsi qu'un fin et pur acier!**

**us l'avez entendu!... D'un élan unanime,
r de suprême assaut vous êtes tous venus,
ondant à l'appel du héros anonyme,
us illustres, combattre avec ces inconnus!**

**antômes sacrés! ô Légion vaillante!
us avez rallumé la flamme dans leurs cœurs,
raffermi le fer dans leurs mains défaillantes,
de ces moribonds vous fîtes des vainqueurs!**

J. HENRI DARTIGUES.



Face à l'Ennemi [1]

Impressions et Souvenirs d'un Soldat de la Grande Guerre

CINQUIÈME PARTIE

X

LA VALLÉE BLEUE

Ma compagnie quitta le Bois-Brûlé, dans la dernière quinzaine de mars, pour aller se reposer quelque temps aux abris de l'étang de Ronval.

Un heureux hasard, auquel ne fut pas étranger le lieutenant Jacquemot, qui commandait la compagnie, permit que plusieurs jours de suite je n'eusse à conduire aucune corvée : j'en profitai pour pousser mes promenades autour de l'étang, dans cette vallée pittoresque au fond de laquelle coule le ruisselet de la fontaine.

Sur la prairie d'un vert sombre qui tapisse le fond de la vallée, se reposent délicieusement mes regards. Quel contraste avec les apocalypses de la forêt d'Apremont : entonnoirs tumultueux, souches arrachées, branches éparpillées, végétation d'éclats d'obus!



Dessin de J. Touchet.

L'étang, bordé de joncs, étale en son milieu une nappe glauque que ride le vent de la Woëvre et sur laquelle se glisse parfois, rapide et peureuse, une sarcelle. Des soldats égayent les rives de leur animation et de leurs rires. Les uns lavent leur linge, qu'ils vont ensuite étendre sur les arbres de la route. D'autres plongent avec délices dans l'eau froide et transparente leurs torses nus, que noirciront les fumées et les boues des tranchées.

Le long des collines, grimpent les chênes, les hêtres et les aliziers dont les feuillages, diversement teintés, se marient en bouquets harmonieux. Quand le ciel est sans nuages, quand son azur peut librement se réfléchir dans les brumes légères qui montent du sol, la vallée entière semble vêtue d'une robe de gaze bleue.

Tout ici est intime et familial; tout dit le bonheur de vivre loin de l'agitation et du fracas des villes.

Mais pourquoi nul battement d'ailes n'anime-t-il le paysage et pourquoi n'est-il visité que des balles perdues et des éclats balourds?

A mi-chemin d'un coteau, en bordure de la forêt qui commence, on a placé l'infirmerie et les cuisines : c'est le «village nègre».

Qui n'a pas vu ces quatre cents cahutes, dont pas une ne se ressemble, ces toits pointus d'où émergent les faisceaux de perches, ces tourelles composées de deux tonneaux superposés et couronnés d'un clocheton de paille tressée, cette « villa » dont quatre portes d'armoires sculptées, d'un travail délicat, forment la façade et qui, pour ses trois autres pans, a dû se contenter de claies de coudrier; ce « château » qui, sur un premier étage de pierres, assemblées et cimentées avec de la boue, s'orne « comme au Louvre » d'une colonnade de troncs d'arbres; tous ces monuments de l'ingéniosité humaine, toutes ces architectures bizarres, issues d'une fantaisie désordonnée, celui-là ignore le sens du mot « pittoresque ».

Les villages voisins, ruinés par les canons ennemis, ont fourni la plupart des matériaux. C'est de leurs décombres qu'ont été retirés les poutres, les treillages, les planches, les boiseries, les meubles, qui ont servi à la construction et à l'ornement des cabanes.

Pas une qui n'ait son Christ, sa Vierge de plâtre, ses photographies de famille, son vase à fleurs, voire son portrait de Félix Faure.

Ainsi des foyers nouveaux se dressent maintenant sur les débris des foyers disparus, pauvres foyers mélancoliques uniquement peuplés d'ombres.

Marbotte ferme une des issues de la vallée avec l'amas de ses maisons mortes, au-dessus desquelles, seule vivante, la petite église lance vers le ciel son clocher haut.

Le talus de droite l'a protégée, et n'était le coq du clocher, dont une balle a tordu la patte, et qui pointe la tête en avant, comme s'il allait plonger, on dirait que la guerre, prise de respect pour la petite église, a fait un détour pour ne pas troubler sa quiétude.

J'entre, et devant la statue de la Vierge qui m'attend à la porte, quelques instants je m'agenouille. Un regard ensuite autour de moi : rien n'a changé, depuis la guerre, ni le chemin de croix tout neuf, ni les bancs de gros chêne poli, ni la chaire, ni la grille du chœur, ni l'autel, avec ses candélabres et ses sculptures naïves.

Cependant, la lampe du sanctuaire est éteinte, et cela veut dire que des événements graves se sont passés aux alentours et que l'église est abandonnée de son pasteur.

A tout petits pas, je me dirige vers le chœur. Comme il fait bon ici!... « Maître, si vous le voulez, nous élèverons trois tentes!... » Comme ce silence est apaisant, comme ce spectacle familier apaise et réconforte!

Chaque pas fait lever un souvenir : souvenir de l'église de campagne où j'allais accompagner ma mère, enfant peureux qu'effrayait l'immensité de l'édifice; souvenir de première communion, dans la basilique, tout embrasée de mille cierges, tout embaumée d'encens, toute fleurie de roses; souvenirs de la chère église, où ma main dans la main de l'élue...

Comme elle est loin, la guerre!

Or, sans y prendre garde, je me suis écarté vers la droite, du côté du banc d'œuvre, et soudain, mon pied trébuche. Je baisse les yeux, du sang a coulé sur la dalle et, sous une couverture en loque, deux cadavres sont là, attendant la sépulture, cadavre d'un lieutenant à la tête fracassée, cadavre d'un soldat coupé en deux par un obus...

(A suivre.) *Lieutenant JACQUES F.*

(1) Voir *Les Annales* depuis le 12 décembre 1915.

SYLVETTE ET SON BLEUET [1]

ROMAN

IV

BERCEUSE DE GÉANT

Enfermée dans son musée des souvenirs, Sylvette pose sa lampe d'argent sur la table, s'assoit dans la bergère et prend sa broderie. Elle ne se sent aucune envie de dormir. Dans le recueillement du salon familial, sous la tiède et rose lumière de la marceline, peu à peu, se dissipe l'impression violente de la scène tragique, à la grille du parc. Les souvenances reviennent, entourent la petite châtelaine, l'enlacent, puis la bercent de douceur et de sécurité...

« Ai-je vécu ? N'ai-je pas plutôt rêvé jusqu'à ce jour ? Suis-je bien sûre de ne pas rêver encore ? se demande la jeune fille. Comment me persuader que la petite châtelaine d'Auberval se trouve abandonnée en son grand vieux manoir, sans autre protecteur qu'un jardinier de paradis dont, en ce moment, la serpe, arme unique, lisse et caresse dévotieusement des plumes sur les ailes d'un archange ! Qui croirait que cette nuit si belle est une nuit de guerre ? Partout on se bat, on se tue ; partout gronde le canon, sifflent les balles, coule le sang..., et sur cette blanche et fine batiste, mon aiguille, sans trembler, fait éclore une rose entre deux myosotis ! N'est-il pas extraordinaire que je respire aussi régulièrement quand, d'une seconde à l'autre, des cris, des coups de feu, des vrombissements d'autos blindés ou des galopades affolées de batteries peuvent me secouer le cœur et me bouleverser l'âme de ce doute atroce : « Sont-ce les Français, ou les Allemands ? Est-ce la vie ou la mort ? »

A vrai dire, cette idée trouble Sylvette, mais bien moins qu'elle ne l'eût imaginé. Elle se rappelle, émouvante parmi d'autres propos comiques, cette phrase résignée de Manuel : « J'ai peur de tuer... Je n'ai pas peur de mourir ! »

« Je ne goûte pas trop ces paroles-là sur les lèvres d'un homme — opine la jeune fille, — mais elles expriment une pensée dont les femmes feront bien de se souvenir : « *Il ne faut pas avoir peur de la mort.* » Cette crainte-là dissipée, que reste-t-il à craindre ? Rien. Ma vie sacrifiée à l'avance, quel sacrifice peut m'être encore pénible ? Quel danger subsiste, si déjà je suis prête à mourir ? »

Mais, à vouloir brasser des idées trop profondes, Sylvette se dit qu'elle en arrivera à découvrir les vérités de M. de la Palice... ou de Manuel. Et, guidées par son bon sens naturel, ses pensées prennent un autre cours.

Elle songe à Rupain qui, gourdin bien en poigne, encore *solide au poste* quoique papa de dix grands enfants, fait consciencieusement sa ronde de nuit dans le parc ; elle songe aux territoriaux qui, pas très jeunes non plus, gardent les voies, l'arme au pied ; elle songe aux réservistes, aux petits bleus de l'active, à tous les Français qui veillent ou se battent, souffrent de blessures cruelles ou meurent de mort atroce pour arrêter l'invasion maudite. L'âme de la jeune fille s'exalte de gratitude infinie pour ceux qui défendent la Patrie. En effusion profonde, des larmes plein les yeux et des larmes plein le cœur, elle voudrait les remercier, leur serrer la main et les embrasser tous, connus ou inconnus, les vieux comme des grands-papas, les jeunes ainsi que des frères...

En cette émotion, oubliant qu'elle brode, Sylvette s'essuie les yeux avec la fine batiste et la rose, qui n'a pas fini d'éclore entre les deux myosotis, se mouille de rosée.

« Avant la guerre, il n'y a pas cinq semaines, se rappelle Sylvette, chaque jeune fille, bercée d'espoir et d'illusion, avait le droit d'attendre la venue du fiancé de ses rêves. Aujourd'hui, adieu flirts, valses, romans ! L'imagination purifiée, soucieuses seulement de soins et de consolations, fortes et résolues en face des pires réalités, nous devons, demoiselles à marier devenues infirmières, attendre, non plus notre prince Charmant, mais notre premier blessé. »

Et la petite châtelaine se promet dans une croissante émotion :

« Quand viendra ce pauvre brave soldat, je l'accueillerai en camarade affectueuse et dévouée, l'âme remplie, non d'espoir, mais de pitié... »

A peine achève-t-elle que retentit, dans le silence de la nuit, le choc du heurtoir soulevé et retombant sur le portail, choc non moins alarmant que la galopade éperdue dans l'avenue, le vrombissement de l'auto sur la route ou les coups de feu mystérieux dans le bois.

Mlle d'Auberval jette sa broderie sur la table et se lève, vibrante d'un grand battement de cœur. Ce heurt, n'est-ce pas la réponse aux paroles qu'elle vient de murmurer ? Le destin ne la met-il pas en demeure d'accomplir sa promesse ? Sylvette en a le pressentiment superstitieux : « C'est lui, c'est mon blessé ! »

Sans plus réfléchir, elle saisit la petite lampe d'argent, traverse le cabinet vert, ouvre vivement la porte. Elle s'arrête, surprise et touchée de ce qu'elle voit sous la lumière rose de l'abat-jour.

Sur le paillasson, enroulé dans la couverture arrachée à son lit, Manuel, pour la mieux protéger, est venu s'étendre sur le seuil. Seulement, dans le profond sommeil d'une conscience pure, mains jointes sur la poitrine, souriant aux anges dans son rêve de paradis, il n'a rien entendu des bruits de la terre. La jeune fille peut passer sans que le vieil homme s'éveille...

Une appréhension, toujours la même, trouble la jeune fille, l'arrête sur le palier : « Celui qui a frappé, est-ce un Français ou un Allemand ? »

Elle est tentée de se pencher, de tirer le dormeur par sa manche :

— Debout, Manuel, suivez-moi ! Courons ouvrir ensemble.

C'est inutile.

Peu méfiant on ferme rarement les volets au manoir. Aussi, à travers les petits carreaux de la porte-fenêtre, Mlle d'Auberval, sous le clair de lune qui baigne la pelouse, peut-elle apercevoir son autre vieux serviteur, debout, celui-là, sur le qui-vive, gourdin en poigne, l'oreille et l'œil bien ouverts à ce qui se passe ici-bas. S'il n'a pas entendu le heurtoir, il a vu la lumière. Il accourt.

Sans attendre, Sylvette saute les marches quatre à quatre, pose sa lampe sur l'encoignure de marbre du vestibule et tire les lourds verrous. A présent, elle traverse le jardin et s'élance vers le portail. Son cœur bat de plus en plus fort à l'angoissante obsession : « Tout de même, si c'était un Boche ! » Elle n'en ouvre pas moins le vantail tout grand, bravement.

Devant elle, sur la route déserte et blanche, personne.

La jeune châtelaine fait dix ou douze pas dehors. Tout de suite elle distingue, couleur poussière, quelque chose de long, de très long, étendu par terre contre le mur du parc. Elle se précipite et reconnaît l'uniforme français. Capote, jambières, souliers couverts de boue séchée, képi aplati sur la tête, sac au dos, tenant encore son fusil serré contre sa poitrine, un grand soldat, désespérant de voir s'ouvrir la porte, est tombé là, épuisé de fatigue et de faim, mourant, peut-être mort !

Rupain paraît. Manuel le suit, se frottant les yeux, tout gourd encore d'avoir dormi sur le carreau. Mlle d'Auberval leur crie :

— Un blessé ! Un pauvre soldat blessé ! Je crois qu'il respire encore : courez vite chercher... une brouette !

Cette civière roulante n'a rien d'héroïque ni même de militaire. Dame Marthe, infirmière-major, s'en fut scandalisée. Mais, en la circonstance, c'est bien le moyen de transport le plus simple et le plus pratique. Le garde et le jardinier ont fait hâte. Rupain enlève le soldat sous les bras et s'impatiente de ce que, avant de l'aider, Manuel, très myope, prend le temps de se pincer le nez de son lorgnon.

— Pourquoi pas des lunettes, vieux pédant de magister !

Enfin le jardinier prend l'homme par les pieds. Et, flasque, inerte, blême, les yeux fermés, le visage tuméfié, déchiré et barbouillé de sang, le grand pauvre diable est placé sur la brouette, puis roule jusqu'au vestibule.

— Le brave gars n'a pas repris connaissance, constate le garde. Votre cousine et nos gens ont filé sans finir d'installer l'ambulance. Où mettre notre soldat, Mam'zelle ?

— Au premier, dans ma chambre, c'est là qu'il sera le mieux !

— Voilà bien le cri de bon cœur que j'attendais de notre demoiselle ! s'extasie le Breton. Mais comment monter le blessé ? Je me charge de porter dans mes bras, malgré mes soixante-cinq ans, n'importe quel jeune bleu : ça ne pèse pas plus qu'une plume. Mais ce poilu-là, Mam'zelle, est un véritable géant. Il a les cheveux gris : il doit bien friser la quarantaine. A cet âge, on a du poids. Rupain en a son compte rien que de l'avoir roulé dans la brouette...

Mais Rupain, qui conserve sang-froid et franc-parler dans les situations les plus tragiques, proteste vertement :

— Ah ! ça, vieil empoté, me prends-tu pour une chiffe ? J'ai encore assez de nerfs et de muscles pour mettre ce gaillard-là dans son lit aussi facilement que je l'ai brouetté. Reprends-moi seulement le gars par les pieds..., je me charge du reste !... Là... Vas-y. Aie pas peur de te salir les mains..., tu te laveras après..., dans l'eau de ton bénitier.

Doux, rêveur, contemplatif, Manuel s'acquitte de toute tâche lentement mais consciencieusement. Il est la complaisance même. Aussi sans daigner riposter, fait-il immédiatement ce que lui demande le garde.

Et le géant, quelques secondes après, est, avec précaution, posé sur la couchette blanche de la petite châtelaine.

— Ouf ! ça y est ! J'en ai chaud ! fait Manuel en s'épongeant le front de son mouchoir très large mais très propre. Jamais je n'aurais imaginé que ma brouette servirait de brancard.

Et Rupain de ricaner :

— La guerre t'en fera voir de plus drôles que ça !

— De plus tristes aussi, je le crains ! soupire Mlle d'Auberval en glissant avec précaution un second oreiller sous la tête du blessé.

Puis, tandis que la jeune châtelaine, dans

Voir *Les Annales* du 18 juin 1916.

cabinet de toilette, verse de l'eau dans la uvette et prépare des compresses, le garde t le jardinier déchaussent et déshabillent le éant toujours inanimé. Cela fait, ils rabat-ent sur lui couverture et draps jusqu'aux paules.

Sylvette reparaît et décide :

— Vous allez, mon bon Rupain, enfour-her votre bicyclette et pédaler presto chez docteur. Vous insisterez pour qu'il vienne plus tôt possible. Manuel descendra avec ous pour refermer les portes, puis il mon-era dormir dans sa chambre afin de pouvoir, ispos et reposé, me suppléer au petit jour. 'ailleurs je l'appellerai si j'ai besoin de lui. e désire veiller et soigner le pauvre soldat ette première nuit.

Manuel n'a pas l'esprit enclin aux malices e ce monde. Serviteur docile aux volon-és des maîtres, il ne fait aucune objection. Mais le garde hésite à laisser la petite pa-onne seule auprès de l'inconnu.

Sylvette sourit mélancoliquement :

— La question convenances n'est plus de uerre, mon bon Rupain. Ces menus préju-és sont, du jour au lendemain, devenus esquins et ridicules. D'ailleurs ce malheu-eux n'entend et ne voit plus rien. Rappelez-ous aussi que je ne suis pas seule : je reçois on hôte en famille.

Les deux serviteurs partis, Mlle d'Auberval rapproche du blessé.

« Que ne suis-je, comme Marthe, initiée à pharmacopée moderne ! Mon malade au-ait déjà repris connaissance. Hélas ! je n'ai, ma disposition, que les recettes de ma rand'mère ou, plus démodés encore, les emèdes des bonnes femmes du village. »

Recettes de grand'mère et remèdes de onnes femmes, employés à propos, avec ct, font, tout démodés qu'ils sont, un assez on effet.

Au morceau de sucre fondant dans l'eau de élisse, le géant se soulève légèrement, se et sur le côté, respire plus librement. D'une ne batiste imbibée d'eau de cologne, Syl-ette lui bassine les tempes et les narines. Ce auvre visage enflé, couturé, tuméfié, est tel-ement imprégné de poussière, de fumée et e sang, que le petit linge blanc devient tout e suite noir et rouge. Un soupir profond moigne du soulagement que ressent le ma-de. Et, prolongeant sa caresse de sœur, Syl-ette remarque que l'inconnu n'a pas un seul blanc sur les tempes. Sa chevelure est londe et drue.

A force de regarder les splendeurs de là-aut, la vue de Manuel ne s'accommode plus t ne prête qu'une attention sommaire aux étails d'ici-bas. Presbyte pour le ciel, il de-eure, même avec son lorgnon, myope aux hoses de la terre. Il a pris les taches de oussière et de boue séchée pour des mèches risonnantes. Il a donné quarante ans à ce lessé qui n'en a pas vingt-sept !

Sylvette, d'ailleurs, ne songe guère à obser-er si le soldat est jeune ou vieux, beau ou laid. lle souhaite seulement qu'il puisse recouvrer ssez de vie, assez de voix, pour demander ce ont il a besoin. Elle achève de lui laver le sage, masque de marbre veiné de pourpre. ucune blessure, mais de longues égrati-ures sur cette pâleur d'agonie. Comme au nt tressaille l'onde, cette face blanche se ispe d'une contraction de souffrance puis prend son immobilité de mort. Un instant, s paupières soulevées découvrent des pru-elles voilées, troubles, ternies comme une tre embuée. Le regard, lueur fuyante et garde, se perd dans la chambrette blanche. es yeux bleus, égarés, reviennent de si loin u'ils semblent, ayant entrevu l'au-delà, ne plus rien reconnaître des êtres et des choses de ce monde. Et, sans avoir la force de balbu-tier un mot, le blessé referme les paupières et retombe en somnolence ; mais c'est une somnolence douce où ses traits ne se con-vulsent plus. Bercé de rêve, il a l'impres-sion vague que son corps s'allège et flotte dans ces blancheurs de mousseline, comme dans un nuage de neige tiède et parfumée. Peu à peu, il se sent pénétré de paix déli-cieuse, de bien-être infini...

Comme jadis, en petite fille sage, ha-bituée de bonne heure par de très vieilles gens à demeurer immobile et silencieuse, Sylvette reste assise près du lit. Inquiète, elle consulte tour à tour la pendule et la physio-nomie du jeune géant. Peu à peu, ce visage mâle s'imprègne d'une expression confiante et reposée. Bientôt les lèvres s'entr'ouvrent au souffle d'une respiration large et plus ré-gulière. La petite garde-malade se rassure.

Quel soupir de soulagement, cependant, quand, suivi de Rupain, arrive le docteur. Long examen, brièvement résumé :

— Rien de cassé, mais toutes les misères : faim, soif, extrême fatigue. Un trou de balle avec la balle dedans. Extraction impossible pour l'instant ; mais, logé là, le projectile, sauf déplacement, ne provoquera aucune complication. Le reste n'est qu'éraflures. Repos avant tout. A cette lourde torpeur succèdera probablement une crise d'agitation : fièvre et délire. S'y attendre, mais ne pas trop s'en inquiéter. Un gaillard comme ça est de taille à terrasser la mort !

Suivent ordonnances, prescriptions, conseils.

Le docteur parti, la châtelaine, sur sa petite chaise basse, reprend sa place au chevet du malade.

Les paroles du vieux praticien l'ont récon-fortée. Il fait encore nuit et pourtant il lui semble qu'un peu de soleil est entré dans la chambre.

Le blessé dort et c'est Sylvette qui rêve.

« Est-ce assez romanesque ce qui m'ar-rive ! La guerre a tellement bouleversé l'exis-tence qu'il nous advient maintenant, à nous autres tranquilles petites bourgeoises, les aventures sensationnelles des plus invraisem-blables feuilletons ! Après le fait divers tra-gique de cette nuit, me voici, comme dans un conte de fées, transformée en berceuse de géant. Si je pouvais seulement lui don-ner de beaux songes roses, à mon pauvre bleu ! »

La jeune fille contemple son blessé avec attendrissement. Et, de nouveau, sous le coup de tant d'émotions, son imagination s'exalte. A l'heure où toute la jeunesse se bat pour le salut de la Patrie, ce malheureux garçon devient, à ses yeux voilés de larmes, un héros prodigieux. Il lui semble que, si à force de soins, elle parvient à le sauver, elle aura, elle aussi, dans son petit coin de fa-mille, sauvé toute la France !

V

LE SECRET DE LA CHAMBRETTE BLANCHE

Comme s'il n'eût jamais fait que cela, Rupain, flanqué de ses quatre filles, s'impro-vise cuisinier, cocher, femme de chambre et sommelier. Tout s'organise, tout reprend vie au manoir.

A midi, le garde monte veiller le malade, et Manuel, à son tour, s'acquitte de quel-ques soins domestiques. Sa pensée voyageant toujours au septième ciel, le Breton balaie le plancher comme il ratisse son jardin, à coups étriqués, lents, distraits, rythmés par les *amen* et les *ave* de ses marmottantes prières. Mais ce petit vieux, si ordonné, si propre, laisse derrière lui comme un sillage d'ordre et de propreté.

Sylvette déjeune dans le salon gris, à la grande table familiale. Le jardinier s'adjuge l'honneur de la servir. La jeune fille ne prête guère attention aux mets, mais comment ne pas remarquer, en ces nouvelles fonctions, la solennelle gravité du saint d'Auberval ?

— Vous avez mis le couvert comme on pare l'autel, en ancien enfant de chœur, observe Sylvette dans un sourire qui atté-nue sa raillerie légère. En gestes onctueux, vous m'enlevez les plats et me changez d'as-siette comme on passe de gauche à droite les Evangiles. Et cela m'intimide de vous voir servir le déjeuner comme on sert une messe !

Manuel est plutôt flatté.

La journée de la jeune garde-malade s'écoule dans un calme extraordinaire. En pleine guerre, elle a honte d'une telle sécurité. Le bon Dieu ne veut donc pas la mettre à l'épreuve et, comme à tant d'autres, lui imposer un rude et vrai sacrifice ? Quelle peine a-t-elle à soigner un blessé... qui ne réclame aucun soin ? Il avale docilement ce qu'on veut, ouvre la bouche sans même ouvrir les yeux. Bien sûr il va se guérir tout seul, tout doucettement, à force de dormir ! Tant mieux pour le pauvre garçon..., mais tant pis pour Sylvette dont l'ardeur dévouée demeurera sans emploi !

Le soir vient sans que l'agitation prévue par le médecin trouble le sommeil accablé du blessé.

— La nuit sera paisible, a prédit Manuel.

Mlle d'Auberval entend veiller encore. En cas de lassitude, elle promet de s'étendre sur le canapé du salon et d'appeler ses servi-teurs à la moindre alerte.

Les deux premières heures, tout va bien. Vers minuit, un gémissement sourd, oppressé, fait tressaillir Sylvette. Le jeune soldat se tourne et se retourne dans son lit. Sa face blanche, sillonnée de rouge, se congestionne. Les yeux grands ouverts, la physionomie fa-rouche, il regarde autour de lui et, selon ses accès de délire ou ses reprises d'assoupisse-ment, une flamme de folie s'allume ou s'éteint dans ses prunelles. Peu après il commence à balbutier des phrases incohérentes.

S'efforçant de comprendre, Sylvette, pen-chée sur les oreillers, écoute. Son cœur est déchiré de pitié.

L'apparition de ce doux et si joli visage disperse les fantasmes de la fièvre. Peu à peu, le regard embrumé de cauchemar s'éclaircit comme une eau claire et bleue où jouent des blutes de soleil. Un sourire détend ce jeune visage que durcit la souffrance.

Quand elle juge la crise conjurée, Mlle d'Au-berval a, pour se retirer, un mouvement dis-cret. Aussitôt les yeux du jeune soldat rede-viennent inquiets ; ses traits se convulsent. Il essaie de parler. Ses lèvres bégaient pénible-ment des choses inintelligibles.

— Vous désirez que je reste auprès de vous ?

Du regard, du sourire, du geste, le blessé fait signe que oui.

La jeune fille reprend sa petite chaise basse, l'approche de la couchette blanche et s'assoit sans bruit. Le géant, rassuré, pousse un soupir de soulagement.

Constatant que ses paroles, loin de fati-guer le malade, le calment et semblent l'aider à ressaisir ses fuyantes pensées, Sylvette parle, mais peu. Sa voix pure, bien timbrée, de douceur argentine, opère comme un charme. On dirait qu'une clochette bénie, tintant à petits coups dans la nuit, écarte les spectres et disperse les envoûtements du délire.

De même qu'on murmure tout bas des histoires très simples à des enfants malades afin d'assoupir leur imagination vagabonde et de les endormir plus vite, Sylvette, se met à conter ingénument les épisodes de son existence de petite fille, existence puérile dont les plus romanesques péripéties demeurent si anodines que l'esprit d'un géant, même surexcité, n'y peut trouver que somnolence.

Et, de fait, le blessé, dans un recueillement de rêve, se rendort doucement. La berceuse baisse, puis alentit la voix. Croyant enfin le soldat plongé dans un reposant sommeil, elle se tait. Le silence, quoique insensiblement amené, surprend le malade; il en souffre comme d'un brusque arrêt en pleine joie. Son regard effaré cherche la jeune conteuse, l'aperçoit et s'apaise en expression de gratitude infinie.

— Sans doute êtes-vous bien lasse et suis-je bien égoïste... en vous retenant près moi? murmure-t-il d'une voix faible qui ne peut pas être la voix habituelle d'un géant. Cependant, je vous prie de rester et de parler encore, cela me fait tant de bien!

Il avance les bras et il remue les doigts, cherchant quelque chose qu'il ne trouve pas et qui a du tomber dans les plis du drap blanc ou de la couverture. Sylvette, pour l'aider, tend la main. Le blessé saisit et garde la menotte fraîche entre ses doigts brûlants.

— Tenez-moi bien, soupire-t-il; je revois autour de moi des fantômes qui veulent m'entraîner dans le vide de la mort... Je ne me sens plus attaché à la vie que par votre petite main... Tenez-moi bien!

M[lle] d'Auberval se penche de nouveau et de nouveau murmure des paroles d'espoir et de confiance. C'est encore une fois comme si la clochette argentine, en tintant, dispersait les hallucinations de la nuit.

De temps à autre, sans force pour parler, le blessé remue les lèvres. Lorsque leur tremblement devient moins convulsif, Sylvette devine la même phrase: « Vous me faites du bien..., vous me faites tant de bien! »

Il semble toutefois à la petite châtelaine que l'évocation de ses souvenirs d'enfance, si candides qu'ils soient, obligent le malade à penser. Cela peut le fatiguer. Alors, se rappelant le bien-être apaisant qu'elle éprouvait jadis à entendre chanter sa bonne maman, elle se met à fredonner des chansons de jadis.

Chaque mot, en ce temps-là, lui tombait dans l'oreille comme si le petit grain de sable du fameux marchand lui tombait en même temps dans les yeux, — un petit grain qui picotait et forçait les paupières à se fermer sans jamais faire mal! Et, tel qu'un souffle frais et parfumé de printemps chasse un vol éperdu de feuilles mortes, le chant achève de mettre en fuite, autour de la couchette blanche, hantises et cauchemars. En écoutant passer, dans cette voix délicieusement jeune, les vieux jolis couplets du *Romarin*, du *Fil de la Vierge*, du *Rossignol*, ou des *Trois Belles Princesses*, avec le refrain: « *Vole, mon cœur, vole!* » le soldat a l'impression d'être étendu, non sur un lit, mais sur un tapis de mousse et de gazon, près d'une source claire, limpide et gazouillante. Impression d'une douceur exquise, de telle douceur que, d'un geste spontané, le blessé porte les doigts de la jeune fille à ses lèvres.

Surprise. car rien ne faisait prévoir pareil attendrissement, Sylvette sent sa main mouillée de pleurs.

Cela pleure donc, un géant! Il y a donc une heure d'effusion suprême où, dans le cœur le plus viril, les souffrances accumulées, débordent et jaillissent en larmes dans les yeux?

Avant que la petite châtelaine songe à dégager sa main, le jeune homme lui glisse à l'annulaire la bague qu'il portait au petit doigt et qu'il a furtivement retirée sous le pli du drap et de la couverture. D'abord l'émotion empêche le blessé de parler, puis il implore en ardente prière:

— Acceptez, je vous supplie d'accepter ce pauvre petit anneau. C'est un secret..., un secret à nous deux maintenant!

Et, maîtrisant enfin son trouble, il arrive à se faire comprendre:

— Marie... Marie... vous expliquera... Moi, je ne peux pas..., ma pauvre Marie! Je voudrais tant savoir ce qu'elle est devenue!... Vous la verrez, n'est-ce pas?... Vous lui parlerez de moi. Si je meurs... vous lui direz que j'ai trouvé refuge auprès de vous et que, dans toute cette blancheur, votre main dans ma main, mon regard dans votre regard si doux, je me suis en allé de ce monde, heureux..., heureux..., heureux!

Entrecoupées mais distinctement articulées, ces phrases, dont Sylvette devait se souvenir toujours, épuisent les forces du blessé. Il ne balbutie plus que des choses décousues, combien moins expressives et moins éloquentes que son regard! A l'étreinte plus brûlante et plus convulsive de la main qui lui serre la main, Sylvette comprend que le jeune soldat se sent de nouveau pris, tiré, entraîné par les spectres de la fièvre et du délire. Alors, à son tour, elle presse les doigts rugueux pour bien prouver à ce malheureux garçon qu'elle reste là, prête à le secourir, résolue à le rattacher de toute sa force à la vie...

Ce sont encore des heures de silence angoissant.

Dans le saisissement d'une émotion profonde et jamais éprouvée, la petite châtelaine ressent maintenant une sorte d'effarement de ce que le malade lui a glissé cet anneau d'or au doigt. Son imagination de jeune fille ne lui a jamais représenté ce geste solennel que dans une scène exquise de fiançailles. Ce décor de coin de famille est bien celui qu'elle souhaite, mais que les circonstances et que les sentiments diffèrent de ceux qu'elle a prévus! Combien ce pauvre soldat, au visage déchiré, ressemble peu au fiancé de ses songes!

Depuis bien des mois, Sylvette se promet d'attacher à ce don symbolique de la bague une foi superstitieuse, une confiance mutuelle, un espoir assuré de bonheur. Et celui qui, le premier, esquisse ce geste-là, est pour elle un inconnu!

La petite d'Auberval, après coup, en éprouve tant de surprise et même de frayeur qu'elle est sur le point, s'écartant du chevet, d'arracher brusquement ses doigts aux doigts du jeune blessé. Mais la prière toujours ardente de ces grands yeux, encore approfondis de détresse, l'arrête d'abord puis la retient, hésitante, troublée, remuée d'une immense compassion.

Presque aussitôt ce nom de *Marie*, tendrement répété, rassure la jeune fille. Elle conçoit que le blessé ne s'adresse à elle qu'à titre d'amie. A l'heure suprême, il lui confie son secret pour que, grâce à cette entremise, ses dernières paroles et son souvenir d'amour parviennent à celle qu'il aime.

A la réflexion, ce rôle apparaît à M[lle] d'Auberval une simple mission de dépositaire et de confidente. Loin d'en éprouver quelque déception, Sylvette en a le cœur allégé.

« Je suis son infirmière, sa camarade, se répète-t-elle. Que souhaiter de plus et de mieux? Par ce temps de guerre, en ces heures tragiques, il doit répugner à une vraie Française de se livrer à d'autres sentiments que la pitié. La pitié seule, une infinie pitié, doit faire battre le cœur des femmes! »

Les doigts rudes lui étreignent la main plus nerveusement. Comme le naufragé se cramponne, éperdu, à la perche de salut qu'on lui tend, le géant s'accroche à ce petit bras blanc afin de reprendre vie. Et, dans sa respiration très oppressée, son appel de détresse devient plus poignant:

— J'entends de nouveau les cris, les balles, la mitraille... Chantez..., chantez encore, chantez pour faire taire ces rumeurs de mort!

Et, Sylvette, à voix plus lasse et plus éteinte mais à voix de douceur plus humaine, se remet à fredonner *le Romarin*, *le Rossignol*, *le Fil de la Vierge*, *les Trois Princesses*, et *Vole, mon cœur, vole*.

Elle chante longtemps. Si bas et si lentement que ce soit, le souffle lui manque tout à coup. Elle s'aperçoit alors qu'il fait jour et que son blessé, apaisé, puis charmé, vient de s'endormir.

La petite berceuse, alors, sans éveiller le géant, peut retirer sa menotte de la main qui la retient captive...

L'anneau lui demeure au doigt.

(A suivre.) CHARLES FOLEY.

Abonnements de Guerre pour les Soldats

Rappelons les conditions auxquelles sont souscrits les **abonnements de guerre:**

Ces abonnements de trois mois, au prix réduit de **2 francs 50**, sont exclusivement réservés aux *soldats résidant dans la zone des armées...* A l'envoi du premier numéro de l'abonnement, nous nous faisons un plaisir d'ajouter un paquet de numéros antérieurs et bien choisis... Ces paquets, copieux et variés, constituent les éléments d'une petite bibliothèque, la « bibliothèque du Poilu ».

On nous demande des renseignements précis sur l'édition de luxe des *Annales*... Cette édition, fait l'objet de soins particulièrement attentifs. Elle est tirée sur vélin surglacé, accompagnée d'une couverture en papier couché, expédiée sous pochette, mode d'envoi qui garantit le numéro de toute souillure.

Nous recommandons cette édition à ceux de nos abonnés qui collectionnent les images de la guerre. Rappelons que le prix en est fixé à 16 francs pour un an, 8 fr. 50 pour six mois (Étranger: 22 francs et 11 fr. 50).

Pour passer de l'une à l'autre édition, il suffit de nous envoyer autant de fois 35 centimes qu'il y a de mois à courir.

« DEBOUT, LES MORTS!... »

Rappelons que cette œuvre d'art est délivrée:

Gratuitement dans nos bureaux, *à tout abonné sur la présentation de sa bande (envoi franco contre 75 centimes);*

Moyennant 50 centimes, à tout acheteur au numéro, porteur de trois exemplaires des Annales.

(Pour réception à domicile, en faire la demande en joignant la somme de 1 fr. 25.)

PAGES OUBLIÉES

Conseils aux Français

Il y aurait des milliers de pages à extraire de l'œuvre immense d'Emile Faguet. Nous n'en choisirons aujourd'hui que deux qui intéressent particulièrement le passé et l'avenir de notre pays. Nous les empruntons au fameux ouvrage publié sous ce titre: Le Culte de l'Incompétence et l'horreur des responsabilités. *Il y a des travers bons à signaler, dans l'espoir que l'on s'en corrigera :*

I. — Le Culte de l'Incompétence

Je me suis souvent demandé quel est le principe des démocrates pour ce qui est de leur gouvernement intérieur, et il ne m'a pas fallu de très grands efforts pour apercevoir que c'est le culte de l'incompétence.

Considérez une maison de commerce ou d'industrie bien ordonnée et qui prospère. Chacun y fait ce qu'il a appris à faire et ce qu'il est le plus capable de faire bien ; l'ouvrier ici, le comptable là, l'administrateur plus loin, le préposé aux relations extérieures à sa place. Il ne viendrait pas à l'idée de dire au comptable d'aller faire une tournée de commis-voyageur et de le remplacer pendant ce temps-là, soit par le commis-voyageur lui-même, soit par un contremaître, soit par un mécanicien.

Considérez les animaux ; plus ils s'élèvent dans l'échelle des êtres organisés, plus la division du travail physiologique est grande et plus la spécialisation des organes est précise. Tel organe pense, tel organe agit, tel organe digère, tel organe respire, etc. Y a-t-il des animaux qui n'ont qu'un organe, ou plutôt qui ne sont qu'un seul organe respirant, appréhendant, digérant, le tout à la fois ? Oui bien. On cite l'amibe. Seulement l'amibe est au plus bas degré de l'animalité et très inférieure même à un végétal.

De même, sans doute, une société bien faite est une société où chaque organe a sa fonction bien précise, et c'est-à-dire où ceux qui ont appris à administrer administrent, où ceux qui ont appris la législation font les lois ou réparent celles qui sont faites, où ceux qui ont appris la jurisprudence jugent, et où l'on ne confie pas les fonctions de facteur rural à un paralytique. La société doit procéder en prenant son modèle sur la nature. Or, la nature procède chez les êtres bien faits par spécialisation des organes ; « elle ne procède pas mesquinement, dit Aristote, comme les couteliers de Delphes, dont les couteaux servent à plusieurs usages ; elle procède pièce par pièce, et le plus parfait de ses instruments n'est pas celui qui sert à plusieurs travaux, mais à un seul. » — « A Carthage, dit-il encore, c'est un honneur de cumuler plusieurs emplois ; cependant un homme ne fait très bien qu'une seule chose ; le législateur doit prévenir cet inconvénient et ne pas permettre au même individu de faire des souliers et de jouer de la flûte. » — Une société bien faite est celle encore où l'on ne confie pas toutes les fonctions *à tout le monde,* où l'on ne dit pas à la masse elle-même, à tout le corps social : « Vous gouvernerez, vous administrerez, vous ferez les lois, etc. » Une société où les choses seraient ainsi, serait la société-amibe.


Émile Faguet dans son cabinet de travail.

Une société est d'autant plus élevée dans l'échelle des sociétés humaines que le travail social y est plus divisé, que la spécialisation des organes y est plus précise, que les fonctions y sont plus exactement données en raison de la compétence.

Or, les démocraties ont au moins une forte tendance à n'être pas de cet avis et à être de l'avis contraire. Il existait à Athènes un grand tribunal qui était composé d'hommes élevés à connaître les lois, qui les connaissaient et qui les appliquaient avec précision. Le peuple ne pouvait pas le souffrir et mit tout son effort prolongé à le détruire et à le remplacer par le peuple même. Le raisonnement était le suivant : « Je puis bien appliquer les lois, puisque je les fais ». La conclusion était juste. C'est la mineure qui était contestable. On pouvait répondre : « Vous pouvez appliquer les lois puisque vous les faites, mais vous avez peut-être tort de les faire. » Tant y a qu'il se mit à les appliquer. Bien plus, il se fit payer pour cela. Il en résulta que ce furent les citoyens les plus pauvres qui jugèrent à cœur de journée, les autres ne voulant pas perdre leur jour tout entier pour six drachmes. Ce tribunal plébéien jugea très longtemps. Son arrêt le plus célèbre est la condamnation à mort de Socrate. Elle fut peut-être regrettée. Mais le principe était sauvé: la souveraineté de l'incompétence.

II. — ... et l'horreur des responsabilités

Le caractère français n'est pas à la hauteur de l'esprit français, et c'est de là que vient tout le mal. L'esprit français est de tout premier ordre. Comme créateur d'idées, comme conquérant de la connaissance, comme créateur de beauté, aucun esprit dans le monde n'a plus de valeur que l'esprit français et peut-être n'en a autant. Le caractère français est défectueux. « Il y a en France, disait Renan, autant de gens de cœur et de gens d'esprit que dans aucun autre pays ; mais tout cela n'est pas mis en valeur. » Pourquoi tout cela n'est-il pas mis en valeur? Qu'est-ce qui manque pour que tout cela y soit mis ? Le caractère, la volonté.

Nous sommes légers. Sans être des paresseux et tant s'en faut, nous aimons à nous reposer sur ceux qui nous font travailler ; c'est le paradoxe de notre nature ; nous aimons à nous abandonner à l'Etat en acceptant qu'il nous impose même de lourdes tâches. Le fond de cette inclination paradoxale c'est le manque de volonté personnelle et ce manque de volonté personnelle vient lui-même de l'horreur des responsabilités.


Émile Faguet à l'époque de son élection à l'Académie.

Nul plus que nous n'aime à dire : « Je m'en lave les mains ; ce n'est pas ma faute ; que voulez-vous que j'y fasse ? Je n'y puis rien, puisque je ne suis rien. »

Nous avons été façonnés ainsi par deux siècles de despotisme brillant et dont nous ne laissions pas, non sans quelque cause, du reste, d'être fiers. Nous nous sommes habitués à ne nous compter pour rien et à compter que tout se fait par tous sans que personne y contribue. Cela est naturel parce que tout se faisait autrefois par la royauté sans qu'aucune initiative partît des individus. Nous nous imaginons maintenant que tout se fait par la collectivité sans qu'aucun des individus dont la collectivité se compose ait une volonté d'acte. Tous ont remplacé un et il n'y a rien de changé.

Il faut réagir contre ce défaut national que la douceur naturelle de nos mœurs a fait naître et que de longs âges de despotisme ont entretenu comme avec soin. Ne dites jamais : « Ce n'est pas ma faute » c'est la faute de tous, même des plus humbles. Ne dites jamais: « Je n'y puis rien. » On y peut toujours quelque chose, ne fût-ce qu'en donnant l'exemple de l'énergie.

ÉMILE FAGUET.

Une nouvelle Triple-Entente?

(ANGLETERRE, FRANCE, AMÉRIQUE)

M. Jules Bois nous écrit de New-York :

Depuis mon premier voyage aux Etats-Unis en mars 1915, l'opinion de ce pays, malgré certaines hésitations gouvernementales et des prudences diplomatiques, a évolué en notre faveur avec une rapidité surprenante. C'était la neutralité, une neutralité bienveillante pour les Alliés qui était proposée par les esprits les plus libres, les initiatives les plus hardies. Lors de notre première conférence chez Mrs E.-H. Harrimann, sous la présidence de M. Choate, ancien ambassadeur des Etats-Unis à Londres, celui-ci avait pu prononcer textuellement ces paroles, reproduites à cette époque par tous les journaux anglais : « *Oui, nos mains sont liées par les lois de la neutralité*, mais il n'y a pas de loi qui puisse lier nos cœurs. Nos cœurs vont vers ceux pour qui ils battent et en cette période importante, ils vont, à mon avis, vers les Alliés. » Lorsque M. Elihu Root nous adressait cette phrase typique que nous répétâmes aussi bien à Washington qu'à New-York : « Dites bien au peuple américain que les soldats français ne combattent pas seulement pour la libération de leur territoire, mais aussi pour la future liberté de l'Amérique », cette forte et véridique assertion qui renchérissait sur les cordialités de M. Choate, pouvait néanmoins se concilier avec une neutralité effective. Or, l'opinion américaine se reprend, se précise, discute le projet d'une intervention.

C'est un paisible professeur qui s'en fait l'organe. Déjà au début de la guerre, il nous avait manifesté sa sympathie, mais avec une certaine réserve qui était celle alors des Etats-Unis. L'évolution de M. Charles W. Eliot a été aussi sûre que lente; aujourd'hui nous devons donc accorder d'autant plus d'importance et d'attention à sa thèse; la modération de termes s'y allie à une conviction cette fois irrésistible; et il voudrait engager, avec le présent, l'avenir.

Il est très intéressant de noter que cette fois l'Amérique a bien compris qu'elle a dans cette guerre européenne des intérêts et des devoirs. Elle doit « se protéger elle-même à tout prix contre une invasion possible de l'Allemagne aidée par des complices, même si le risque est petit et le prix de l'assurance élevé. » *Une alliance permanente offensive et défensive* avec l'Angleterre et la France se présente donc comme la méthode la plus avantageuse, la plus sûre et la plus prompte pour obtenir ce résultat, afin que la liberté des mers soit maintenue pour ces trois pays en toute circonstance et pour s'opposer à une attaque d'un quelconque de ces pays par un ennemi quelconque. A cette nouvelle alliance pourront se joindre d'autres nations aujourd'hui belligérantes ou neutres, mais leur participation n'est pas strictement nécessaire. L'Allemagne, l'Autriche et la Turquie ne sauraient en tout cas y être admises car cette triplice a prouvé *qu'elle n'avait aucun scrupule à ne pas tenir parole.*

Le protagoniste de ce groupement ne découvre pas moins de neuf considérations en sa faveur :

1° La guerre entre les Etats-Unis d'une part, et l'Angleterre et la France de l'autre ne saurait être envisagée comme possible;



L'instruction militaire des femmes en Amérique... Au camp de Winthrop, soldat expliquant à une visiteuse le maniement du fusil moderne.

2° Ces trois peuples sont d'accord sur la tolérance religieuse, les avantages et la stabilité de leurs institutions politiques, les éléments physiques et spirituels de leur vraie grandeur nationale;

3° Les intérêts des Etats-Unis, de la Grande-Bretagne et de la France sont identiques en ce qui concerne la liberté des mers pour assurer un libre échange de marchandises entre toutes les nations en temps de paix et pour les trois nations alliées en temps de guerre.

4° L'assurance pour les Etats-Unis contre toute invasion est suffisante grâce à cette entente; car il n'est pas sur mer de puissance qui pourrait transporter même une armée de 100,000 hommes à travers soit l'Atlantique, soit le Pacifique si elle trouve contre elle les flottes combinées de l'Angleterre, de la France et des Etats-Unis;

5° L'alliance serait effective non seulement pour son but immédiat, mais pour décourager toute autre guerre dans le monde. Elle posséderait des ports nombreux et bien situés, des stations navales, des arsenaux maritimes, des mines de charbon et de minerai, des puits de pétrole, des fabriques de munitions, des aliments, des vêtements et une haute capacité financière et industrielle;

6° Une telle confédération serait capable de porter secours à tout peuple maritime européen exposé par terre aux attaques de l'Allemagne et de l'Autriche, particulièrement la France, la Belgique, la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège et la Grèce;

7° Ainsi pourrait être réduit le progressif accroissement de charges qui pèsent sur l'Angleterre, maintenant en mission de contrôler seule les mers en temps de guerre; car la coopération de la flotte américaine immuniserait de tout danger ce minimum d'effort;

8° L'exécution de la doctrine de Monroë serait par là même débarrassée de tout doute et de toute discussion;

9° L'Allemagne serait ainsi avertie que toute espèce de domination sur le monde à laquelle elle aspire est désormais impossible pour elle ou pour toute autre combinaison de puissances militaires dirigée par elle. Il y aurait même des chances pour que cette notification hâtât la conclusion de la guerre actuelle.

Cette alliance, il est vrai, obligerait les Américains à abandonner leur politique traditionnelle d'isolement et de neutralité. Mais cette politique, bonne du temps de Washington, a cessé aujourd'hui de valoir; les circonstances exigent qu'on ne se contente plus de discuter des intérêts; il est urgent pour chacun d'envisager ses devoirs. L'Amérique a une dette à payer pour ses libertés qui ont historiquement des sources européennes. A son tour elle doit intervenir pour que ces libertés soient respectées en Europe. Tout est d'accord dans ce but, le devoir, l'impulsion généreuse et l'intérêt le plus élevé. « Il est temps, écrit M. Charles W. Eliot, de sentir et de parler fortement à propos de quelque chose de plus profond que les droits des neutres. Il est temps pour la république la plus profondément enracinée et la plus puissante, d'étudier comment elle peut aider directement la France et l'Angleterre. Il est temps pour toutes les Amériques de se mettre ouvertement du côté des peuples européens qui résistent aujourd'hui au despotisme militaire et à de dangereuses ambitions nationales. »

JULES BOIS.

Table des Matières

Janvier-Juin 1916

A

B

C

D

E

F

G

H

I

J

K

L

M

Supplément aux *Annales Politiques et Littéraires*, N° 1722 du 25 juin 1916.



ASCOLÉINE RIVIER



le Comprimé est un véritable BONBON et l'HUILE est sans goût désagréable.

1 Cuillerée à café ou 5 Comprimés = ÉQUIVALENT à ½ LITRE d'HUILE DE FOIE DE MORUE la remplace donc avantageusement dans tous les cas

Ma Meilleure Pêche!

TOUTES PHARMACIES. GROS: F. MOUSSAUD et H. RIVIER. 26-28. R. St CLAUDE: PARIS

LE SAVON DE TOILETTE

QUINTESSENCE

de la parfumerie Monpelas offre les avantages suivants : 1° Savon de marque à prix modéré : 0 fr. 50 ; 2° Composition hygiénique modèle; 3° Parfums sobres et distingués: Eau de Cologne ou Violette. Produit de référence de la maison Monpelas, fondée en 1830, universellement connue par sa série " Malacéïne ". Le savon " Quintessence " est en vente partout : en boîte de trois : 1.45



LE PAIN **50** centimes



SAVON QUINTESSENCE

VOUS APPRENDREZ l'ANGLAIS facilement sans maître en lisant tous les samedis *Le Causeur anglais.* Méthode facile, rapide, pratique. Prononciation exactement imitée. 3 mois : 2 fr.; un an : 7 fr. Exemplaire spécimen : 50 centimes. Direct^r: George HICKMAN, 29, r. de Bellefond, Paris.

10 fr. Consult. Lettre ou visite. AVOCAT Gautier, 9 r. Vivienne, 51, **Paris.** Annulat. religieuse de mariage. Divorce. Séparation. Toutes affaires civiles, commerciales et pénales. Sujets confidentiels. Réhabilitation. Enquêtes. Missions. Droit international (31e année). Recherches. Surveillances loyales et discrètes. Correspondants partout. **AVOCAT**

★ Pour avoir toujours du Café Délicieux ★

Torréfaction parfaite ◆ Arome concentré ◆ Supériorité reconnue



Grande Caféterie MASSET

...0 et 142, Rue Ste-Catherine. — BORDEAUX

Prix des CAFÉS MASSET Torréfiés

QUALITÉS	MÉLANGES GARANTIS	LES 2 K. 500 Franco	Gare 1/2 k.	LES 4 K. 500 Franco	Gare 1/2 k.
Extra fin.	Caracas, Honduras, Mexique	11f »	2f 20	18f 90	2f 10
Extrasup^r	Saint-Marc, San-Salvador.	12 »	2 40	20 70	2 30
G^d arome	Costa-Rica, Mysore, Guadeloupe	13 50	2 70	23 40	2 60
Excelsior	Bourbon, Martinique, Moka, Salem........	16 »	3 20	27 »	3 »

...édition dans toute la France, FRANCO port et emballage, contre mandat-poste, par colis postaux de 2 k. 500 et 4 k. 500.

...oi du Prix-Courant des Cafés VERTS, sans frais, à toute demande

PROPRIÉTÉ FRANÇAISE

Villacabras

LA PLUS PURE, LA PLUS ACTIVE DES EAUX PURGATIVES NATURELLES

L'IVROGNERIE GUÉRIE!!



UN HOMME CORRIGÉ DE SON VICE EN 3 JOURS

Après avoir été un fort buveur, pendant bien des années, je fus sauvé en me procurant providentiellement la vraie méthode pour **guérir** l'ivrognerie. Le buveur qui veut **couper court** à sa funeste habitude, dégoûté de sa passion pour l'alcool, peut le faire facilement, sans perte de temps.

Il redevient un homme et jouit de la vie mieux qu'auparavant. C'est un **merveilleux succès.** Le remède est sans danger et de toute confiance.

LES BUVEURS GUÉRIS A LEUR INSU

Quand quelqu'un **s'adonne** à la boisson avec une passion telle qu'il ne veut pas s'en déshabituer, il peut être guéri à **son insu.** Vous pouvez le dégoûter de l'odeur et du goût de l'alcool. Le livre que j'ai publié renferme **le bonheur** pour les **mères, épouses,** etc... Je l'envoie franco dans une enveloppe, sans indication extérieure. Affranchissez votre lettre avec un timbre de 0 fr. 25. Adresse :

Edward J. Woods, 10, Norfolk Street (90 F), Londres, W. C.

La Pommade Philocome Grandclément

EST UNIQUE AU MONDE

Détruit croûtes, pellicules, pelade, démangeaisons, empêche les cheveux de blanchir, de tomber et, s'graisser, les fait repousser, abondants et soyeux, après la 3e friction. *Dépôt toutes ph^cies.* F^co poste, **2f 50.** — Les six pots, **13f 20.**
Adr. comm. au Laborat^re GRANDCLÉMENT, à ORGELET (Jura)
ÉTRANGER : **3** fr. **10.** — Les six pots, **16** fr. **50.**



J'OFFRE *à tous la* **"GEMME ASTEL"**. *Cette Gemme puissante et mystérieuse vous fera obtenir ce que désire votre cœur; Si vous désirez* **SANTÉ, BONHEUR,** *connaître la joie d'aimer et d'être aimé, devenir l'un de ces êtres enviés ne connaissant pas d'obstacles et à qui tout sourit; demandez le «Livre d'Or» de la* **"Gemme Astel"**. *(Envoi sous pli fermé: 20 cent.)* Cette gemme est facilement expédiée dans une simple lettre recommandée. Prix spécial pendant la guerre. *SIMÉON BIENNIER,* Bijoutier-Lapidaire, 16 rue des Gras, *Clermont-Ferrand.* — Maison créée en 1901.

EXIGER: le Timbre de l'Union des Fabricants et la Signature DELABARRE

Dentition

SIROP DELABARRE

SIROP SANS NARCOTIQUE

FACILITE la SORTIE des DENTS *et prévient tous les accidents de la première Dentition.*

FLACON : 3 Fr. Établissements FUMOUZE, 78, Faubourg St Denis, PARIS

Envoi Gratuit de la Brochure richement Illustrée : "SOUFFRANCES de la DENTITION".

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE DE LA JAMBE ARTIFICIELLE AMÉRICAINE

22, Rue Caumartin, PARIS Tél. : Louvre 07-67

LES RAISONS de notre SUCCÈS

en fabriquant une jambe d'une grande supériorité, qui donne universellement satisfaction,

sont bien simples :

1° Nous avons à cœur les intérêts de nos clients, car nous savons que leurs intérêts sont les nôtres ;

2° Notre spécialisation dans la fabrication d'un seul genre d'appareil — la *vraie* jambe artificielle américaine — nous permet de donner **une garantie de cinq ans; nous sommes seuls à donner cette garantie ;**

3° Nous sommes spécialisés dans la fabrication de la jambe artificielle **depuis 50 ans** et nous avons fourni plus de **30,000 jambes ;**

4° Notre jambe n'est donc pas due à un effort improvisé, mais est le résultat de *50 années* de travail, d'études, de progrès incessants ;

5° Il a fallu 25 ans à la voiture automobile pour devenir ce qu'elle est ; 10 ans à l'aéroplane pour se transformer en l'avion actuel ; 50 ans à la lumière électrique pour rivaliser avec la lumière du jour ; 50 ans à la vraie jambe artificielle américaine FREES-CLARKE pour devenir, selon l'expression du journal technique *Le Progrès Médical,* de Paris, « **une merveille qui est le chef-d'œuvre de la prothèse** ».



Instantané de deux amputés descendant les marches du Trocadéro. — Devinez lequel est amputé des deux jambes ?

Si vous avez besoin d'une jambe artificielle pour vous-même, pour un parent, pour un filleul ou pour un ami, réfléchissez donc bien, documentez-vous avec soin. N'oubliez pas que l'expérience est le grand maître



Montrant qu'ils sont vraiment des amputés.

et vous ne prendrez sûrement pas une

IMITATION

quand vous pouvez avoir

LA VRAIE

Jambe artificielle américaine
FREES-CLARKE

La plus LÉGÈRE, la plus SOLIDE, la plus CONFORTABLE

et la SEULE QUI DONNE UNE

TRIPLE GARANTIE

Très nombreuses références d'amputés de la guerre

Coupon des " Annales "

Pour recevoir gratuitement des renseignements plus détaillés, il suffit de nous donner les indications que voici :
1° L'amputation est-elle à la cuisse ou au-dessous du genou ?........ 2° Quelle est la longueur du moignon ?........

Adresser ce coupon rempli ou une lettre à la

SOCIÉTÉ ANONYME FRANÇAISE DE LA JAMBE ARTIFICIELLE AMÉRICAINE
FREES-CLARKE, 22, rue Caumartin, Paris.

